GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA
CENTRAL ARCHÆOLOGICAL LIBRARY

ACCESSION NO. 20476
CALL No. 905/R.C. V. 33

D.G.A. 79

25.7.17
B.459
DIRECTOR GENERAL ... No. ... OLOGY

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

20476

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXIII

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHAEOLOGY
Library Regr No
8454
INDIA.

905
R.C.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1892

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.
Acc. No. 20476
Date 29. 4. 55.
Call No. 905/R.C.

ANNÉE 1892

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

CHRONIQUE

SOCIÉTÉS SAVANTES

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

ALLEMANDS

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.
The Classical Review.
The English Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 1 — 4 janvier — 1892

1. — **Le Nil, le Soudan, l'Egypte,** par A. Chélu, ancien ingénieur en chef du Soudan égyptien, membre de la Société des ingénieurs civils de France, Ouvrage accompagné de nombreuses cartes hors texte imprimées en couleurs. Paris. Chaix et Garnier frères, grand in-8, VII-506 p.

M. Chélu a parcouru la plus grande partie des contrées dont il parle. Il a résidé à Khartoum et dans le Soudan, au temps où le Soudan était encore province égyptienne, il a été attaché au service des domaines de l'État, il est l'un des chefs de la comptabilité ; il a donc pu voir de près les choses qu'il décrit. Ce ne serait pas cependant une raison suffisante pour que nous eussions confiance en lui, car bien des gens ont résidé vingt ans au Caire et ont pris part aux affaires du pays, qui ne se sont pas préoccupés de regarder exactement ce qui se passait autour d'eux ; si quelque jour l'envie leur vient de faire leur livre, eux aussi, ce n'est pas dans leur expérience, c'est dans les œuvres de troisième ou quatrième main qu'ils cherchent la matière de leur science. Il faut être condamné par métier, comme je le suis, à lire tout ce paraît sur l'Égypte, pour se figurer combien peu de renseignements originaux et vraiment contemporains l'on trouve chez la plupart des auteurs allemands, anglais, français, italiens, qui ont écrit leurs voyages, leurs impressions ou leurs souvenirs. C'est d'ordinaire le grand recueil de la Commission qui leur fournit leurs documents les plus récents, sans qu'ils le sachent il est vrai ; car la plupart ne remontent point jusqu'à elle et ne reconnaissent comme autorités que des ouvrages de date plus moderne où la Commission a été pillée consciencieusement, mais non nommée. On a donc le droit d'être surpris agréablement lorsque l'on rencontre enfin un gros volume comme celui de M. C., où l'auteur parle surtout de ce qu'il a vu, de ce qu'il a étudié sur place, et apporte au lecteur européen une masse de faits inconnus, ou peu s'en faut, de tous ceux qui ont à s'occuper de l'Égypte.

La première partie *(Nil et Soudan)* décrit en trois chapitres le cours

du Nil, de ses sources à son embouchure; et en deux autres les provinces dont se composait le Soudan égyptien. Tout ce qui a trait à la géographie du fleuve est traité avec un soin extrême; des cartes à grande échelle, donnent l'aspect des nombreux rapides qui gênent ou parfois même interrompent la navigation entre l'Équateur et Assouân. Pour montrer l'intérêt que cette partie de l'ouvrage présente à l'historien, on n'a qu'à lire les courtes notices consacrées aux rapides de Semnéh (p. 60, pl. 27-28), à la cataracte de Ouady-Halfah (p. 62, pl. 29) aux cataractes et aux bassins lacustres aujourd'hui disparus et qui existaient dans l'antiquité entre Assouân et la mer (p. 77). On sait que les ingénieurs de la XII^e et de la XIII^e dynasties accusaient à Semnéh un niveau supérieur à celui des hautes eaux actuelles : cette élévation était due sans doute à l'existence de barrages aujourd'hui détruits du côté de Farras et d'El-Bab, sans doute aussi à ce que la chaîne rocheuse qui barre le Nil à Ouady-Halfah était moins usée qu'elle ne l'est à présent. Le régime du Nil antique et la physionomie de la Nubie pharaonique ne pourront être reconstitués que lorsque nous connaîtrons exactement le régime du Nil et de la Nubie modernes : des études comme celles de M. C. feront faire un progrès considérable à cette partie de notre science. De même la connaissance approfondie du Soudan actuel, de ses routes de caravanes, des voies qui le mettent en communication avec la Mer Rouge, sont nécessaires à qui veut débrouiller le chaos de la géographie du pays de Kaoushou et placer à leur poste sur la carte les nombreuses tribus éthiopiennes qui sont mentionnées sur les monuments. Les chapitres que M. C. a consacrés au Soudan ne permettent pas encore de résoudre le problème, mais ils nous autorisent à le mieux poser et montrent que la méthode suivie par M. Krall, dans ce mémoire sur le pays de Pounit dont j'ai rendu compte ici cette année, est excellente par bien des côtés.

La deuxième partie traite de l'Égypte propre et de l'agriculture égyptienne, en deux chapitres. La nature même du sol a contribué de toute antiquité à prêter à la propriété foncière une forme qui est arrivée sans grandes modifications jusqu'à nous. M. C. expose, surtout d'après l'ouvrage classique d'Artîn-Pacha, ce que la propriété foncière est aujourd'hui et comment elle s'est déformée dans ces derniers temps sous l'influence des Européens. Il passe ensuite à l'examen des ressources agricoles et examine les qualités du sol, ses défauts, les modifications particulières que l'inondation lui fait subir : il adopte la très ingénieuse théorie de M. Jules Gay-Lussac sur l'utilité des crevasses profondes, et sur le rôle qu'elles jouent dans l'aération des couches de terre. Il s'attache ensuite à l'exploitation, en décrit les modes, les conditions, les résultats : les pages les plus curieuses sont peut-être celles où il met en tableau le total des dépenses et des recettes d'une ferme de cent feddans, cultivée en *chètaoui* dans la Haute et la Moyenne Égypte. Les Égyptiens de l'époque pharaonique ne pratiquaient pas tous les genres

de culture qui sont recommandés de nos jours. Néanmoins, quiconque étudiera le tableau de M. C. sera frappé de voir avec quelle facilité les documents épars dans les textes anciens viennent s'y ranger : évidemment ce qui se fait aujourd'hui se faisait à peu près autrefois, et l'on peut évaluer presque au même taux les profits et les charges des deux époques. La ressemblance sera plus frappante encore si l'on ne regarde pas les évaluations en piastres de M. C. et qu'on s'en tienne à ses évaluations en nature : les vieux Égyptiens ne connaissant pas la monnaie, payaient leurs ouvriers ou leurs souverains d'une part de leurs produits.

La troisième partie a été réservée à l'irrigation. Ici encore, M. C. nous a tracé un tableau très exact de l'Égypte ancienne en pensant ne parler que de l'Égypte moderne. Le premier chapitre contient surtout des généralités, les théories diverses de l'irrigation, les lois qui la régissent actuellement, et dont la principale date de 1881, les machines élévatoires, l'entretien des digues, la corvée, enfin les droits des communes et des particuliers sur les eaux courantes. Les deux chapitres suivants montrent ce qu'est l'irrigation d'abord dans le Saïd, puis dans le Delta. On croit, en général, que le système en est le même dans le pays entier, et les descriptions ordinaires de l'Égypte ne distinguent guère entre ce qui se passe au Nord, et ce qui est nécessaire au centre et au Sud. Dans la partie étroite de la vallée, l'élévation progressive des terres et la réunion des eaux dans un ou deux grands lits a conduit à l'établissement d'un système de bassins et de canaux, dont la plupart remontent pour le tracé jusqu'aux premiers temps de la civilisation égyptienne. M. C. passe rapidement en revue l'organisation des bassins dans chacune des provinces du Saïd, le rôle du Bahr-Yousouf et du canal Ibrahimièh, enfin, la répartition des eaux dans le Fayoum et leur écoulement dans le Birkèt-Kéroun. Pour la Basse-Égypte, il constate les changements considérables que la disparition ou la transformation des anciennes branches du Nil a produits, la diminution de l'étendue des surfaces cultivées depuis l'antiquité, et les travaux exécutés sous Méhémet-Ali pour réparer autant que possible les pertes des siècles précédents. C'est l'histoire entière du *Barrage* et de son constructeur Mougel-Bey, qui, longtemps méconnu, s'est vu rendre enfin justice il y a quelques années, dans l'extrême vieillesse. M. C. termine par la critique ou l'exposition de quelques projets d'aménagement du Nil, celui de M. de la Motte qui prétend créer un réservoir à Kom-Ombos, celui de M. Cope Whitehouse qui veut établir un nouveau lac Mœris dans l'Ouady Rayân, sans compter celui de M. Willcocks qui noie l'île et le temple de Philæ. On sait combien de monuments les ingénieurs ont détruits depuis quatre-vingts ans pour construire des usines : j'espère qu'on ne livrera pas à leur barbarie savante ce qui lui a échappé jusqu'à présent.

Un appendice sur la navigation du Nil, le texte des décrets des

25 janvier et 8 mars 1881, 12 avril 1890, réglementant les travaux du Nil et des canaux, l'établissement des machines irrigatoires, plusieurs tables, complètent le volume. Cette analyse, trop courte, ne donne qu'une idée insuffisante de ce qu'il contient. C'est un des meilleurs ouvrages qu'on puisse consulter sur les sujets dont il traite et le mérite en a été promptement reconnu en Allemagne et en Angleterre; je souhaite qu'il obtienne en France le succès qu'il mérite [1].

G. MASPERO.

---

2. — **Mythologie et apologétique**, par l'abbé FOURRIÈRE, curé d'Oresmaux, (Somme). Paris, Roger, 1891. In-12, 91 p.

Nous apprenons ici que Minerve sortant de la tête de Jupiter est tout simplement le *conquassabit capita* du psaume CIX; Danaé fécondée par une pluie d'or, le *descendet sicut pluvia in vellus* du ps. LXXI; etc. Daigne le ciel préserver la mythologie d'interprètes et l'Église d'apologistes tels que M. Fourrière!

A. L.

---

3. — **Beitraege zur Assyriologie** und vergleichenden semitischen Sprachwissenschaft, herausgegeben von Fried. DELITZSCH und P. HAUPT. II. Bd. 1 Hft. Leipzig, Hinrichs, 1891. Gr. in-8, 273 p.

Le présent fascicule des *Beitraege zur Assyriologie* n'est pas moins important que les précédents (V. *Revue* du 23 juin 1890 et du 23 février 1891).

On y trouve d'abord une étude sur les travaux de Sir Henry Rawlinson, « le père de l'assyriologie ». L'histoire de ces travaux constitue pour une large part celle des progrès de la science assyriologique depuis ses origines jusqu'à nos jours. Mais c'est surtout pour la période primitive du déchiffrement que les indications très précises recueillies par M. J. Flemming offrent un intérêt particulier.

Le même auteur termine la notice qu'il a consacrée à Ludolf en publiant les lettres écrites par le moine abyssin Grégoire au fondateur de la philologie éthiopienne.

M. Delitzsch traduit et commente une nouvelle série de documents épistolaires assyro-babyloniens. Il publie aussi en transcription et traduction un texte inédit de Mérodach-baladan, conservé au musée de

---

1. Relevons çà et là quelques erreurs : p. 85, lire Richard Pococke au lieu de Richard Peacock; — le nom de la ville de Kénèh est toujours écrit Kennèh, ce qui est une faute. Beaucoup de noms arabes, transcrits à l'oreille, sont peu reconnaissables : si M. Chélu ne nous disait pas que le nom qu'il orthographie Médiné-èl-Èit signifie *ville de la muraille*, on ne saurait guère qu'il faut lire Médinèt-el-Hétha. L'orthographe *Hochet* rend le mot incompréhensible. M. Chélu devra rétablir les formes arabes exactes lorsqu'il fera une nouvelle édition de son bel ouvrage.

Berlin. L'inscription datée de la septième année du roi (715 av. J.-C.), est relative à une donation de territoire faite par Mérodach-baladan à l'un de ses officiers. Le document présente un certain intérêt historique, parce que le roi de Babylone parle des troubles qui ont précédé son avènement, et que le nom de son fils Iqisa-Marduk figure parmi les signataires de l'acte. Le père de Mérodach-baladan, Erba-Marduk, est mentionné pareillement, avec le titre de roi de Babylone, bien que son nom ne se trouve pas dans les listes officielles qui nous sont parvenues. On doit noter aussi, pour le commentaire du mythe chaldéen de la création, la qualification de *mummu bân kala* « chaos producteur de tout », attribuée à Ea, dieu (et fils) de la mer. Dans le récit de la création, Mummu-Tiamat, « la confusion-océan », personnifie la mer chaotique. Selon Damascius, les Chaldéens faisaient de Mummu (Μωυμῖς) le fils de Tiamat (Ταυθέ).

Deux inscriptions du même genre que celles dont nous venons de parler (III Rawlinson, 43 et 41) sont traduites et commentées par M. G.-W. Belser, qui en a rectifié le texte sur plusieurs points, en le collationnant avec les originaux.

Enfin, M. Hagen étudie les textes cunéiformes relatifs à Cyrus. Sa traduction de l'inscription dite « cylindre de Cyrus » et de la chronique de Nabunahid est assurément la meilleure qui ait paru jusqu'à ce jour. Il y a surtout dans la chronique un passage important relatif à l'entrée de Gubaru (Gobryas) à Babylone, que M. Hagen croit pouvoir lire comme il suit : *Arahsamna, musu, umi 11, Ugbaru ina eli... u mar sarri usmât;* « Dans la nuit du 11 marchesvan, Gubaru survint (?) et le fils du roi fut mis à mort. » On avait lu d'abord : « Et le roi mourut »; puis : « Et la femme du roi mourut. » La lecture de M. Hagen est plus vraisemblable. Si elle est confirmée, l'identité de Belsarusur, fils de Nabunahid, et du Belsassar (Balthasar) dont le dernier festin et la mort sont racontés au livre de Daniel, ne pourra plus être contestée.

A. LOISY.

---

4. — **Beitraege zur Kenntnis der Vedischen Schulen** von Dr Richard SIMON. Kiel, Hœseler 1889.

Le travail de M. Simon, entrepris sur les conseils de M. Pischel et poursuivi sous sa direction, porte l'empreinte de ce savant maître. Il s'inspire des mêmes principes et suit la même méthode que les *Vedische Studien*. La tradition hindoue, accueillie avec une confiance presque aveugle par les premiers indianistes, rejetée ensuite avec un absolu dédain par leurs successeurs, regagne lentement, mais sûrement le terrain perdu, et tend à s'imposer comme un élément d'information indispensable à la nouvelle école. Elle a, grâce aux progrès de la critique, appris à se méfier des jugements en bloc ; les spéculations les plus ingénieuses, les

systèmes les mieux édifiés cèdent le pas aux plus humbles faits. Les moindres données, patiemment dégagées, attendent l'heure proche ou lointaine de prendre leur place et leur valeur dans les cadres de l'histoire future. M. S., qui se propose de faire la lumière sur les écoles védiques, a limité en sage ses premières ambitions. Il publie l'Introduction d'un commentaire sur le Gṛhyasûtra de Pâraskara composé vers le xviiie siècle. La date tardive de l'ouvrage n'en affaiblit pas le témoignage; l'auteur, Râmakṛṣna, qui appartient à l'école Kânva du Yajur-Veda, est nourri de la tradition et s'appuie constamment sur ses devanciers ou sur les textes anciens. Avant d'aborder l'interprétation du Sûtra, il en marque la place dans la littérature védique et l'importance spéciale. Pour établir la valeur générale d'une œuvre propre à une seule des écoles védiques, il se trouve entraîné à expliquer la création de ces écoles, leur nature, leur hiérarchie. Il cite à ce propos une riche collection de textes empruntés aux ouvrages les plus divers, les confronte, les discute, les interprète, sans perdre de vue toutefois la glorification de sa propre école. M. S. a établi son texte avec la conscience scrupuleuse qui marque les élèves de M. Pischel, recueillant avec un soin égal les lectures les plus divergentes des noms propres sans vouloir en préjuger la valeur par un choix arbitraire. En outre, il a dans une introduction résumé l'ouvrage, chapitre par chapitre, classé les listes d'écoles, de maîtres et de disciples compilées par le commentateur hindou et enrichi de nouvelles données les informations de Râmakṛṣna. Enfin, le long index de tous les noms cités termine l'ouvrage. Les études védiques devront au modeste travail de M. Simon un précieux secours.

Sylvain Lévi.

---

5. — I. Ernest Renan. **Histoire du peuple d'Israel**, t. III, Paris, Calmann Lévy 1891; in-8, vii-527 p. Prix: 7 fr. 50.
6. — II. Ch. Clermont-Ganneau. **Les antiquités sémitiques.** Paris, Ernest Leroux, 1890; in-18, 62 p. Prix: 2 fr. 50.
7. — III. Philippe Berger. **La Bible et les inscriptions.** Paris, Fischbacher, 1890, in-8, 24 p.

I. Le nouveau volume de M. Renan conduit l'histoire juive depuis Ézéchias jusqu'à l'époque de la captivité et au retour en Palestine. Il est singulièrement nourri et abonde en détails du plus vif intérêt. L'effort fait par l'auteur pour expliquer le passé par des tendances ou événements du temps présent donne lieu à des rapprochements qu'on peut être parfois tenté de contester, mais qui prêtent un relief inattendu à des faits d'apparence banale. L'auteur se plaint avec une certaine amertume des critiques que lui a values ce procédé, qui chez lui est intentionnel. « On m'a reproché, dit-il, d'avoir trop souvent, dans le précédent volume, fait des rapprochements entre les antiques événements que je raconte et les mouvements des temps modernes. Ce n'est pas ma faute

si, dans le présent volume, j'ai été encore amené à blesser, en ce point, la susceptibilité des rhéteurs. » L'histoire d'Israël est tellement envahie par la convention, tellement dénaturée par le jargon de l'instruction religieuse, qu'il était bon de la voir transposée en langage moderne par un écrivain possédant l'oreille du public.

Au fond, il s'agit d'une comparaison entre les écrits prophétiques d'Isaïe, de Jérémie et autres et les déclamations socialistes du temps présent. « Tous les gens sensés de Jérusalem, vers l'an 500 (lisez *600*) avant Jésus-Christ, étaient furieux contre les prophètes, qui rendaient impossibles toute action militaire, toute diplomatie. Quel dommage, cependant, si ces fous sublimes avaient été arrêtés ! »

Les expressions dont use M. R. ne sont pas trop fortes et nous serions plutôt tenté de croire qu'il a atténué en quelque mesure l'odieux et l'absurde du rôle que prête à Jérémie le livre de ce nom; loin de nous plaindre, nous lui sommes reconnaissant de la sincérité avec laquelle il a mis en lumière les contradictions, et, disons le mot, les impossibilités de l'action prêtée au contemporain de Josias et de Sédécias. Quand on voit, d'autre part, les expresses réserves que M. R. est amené à faire sur l'authenticité de mainte page du livre de *Jérémie*, il est impossible que l'esprit ne soit pas tout au moins traversé par un doute. Ce personnage de Jérémie est-il le portrait d'un homme qui a vécu; ne serait-il pas la mise en œuvre d'une thèse théologique, fruit de la méditation des docteurs du second temple ? Grâce au présent volume la question se pose aujourd'hui avec une pénible insistance et, parmi ceux qui auront le courage de l'aborder, combien continueront de se contenter de la solution traditionnelle ?

On aurait plutôt le droit de s'étonner que l'auteur de l'*Histoire du peuple d'Israël* n'ait pas mis ses lecteurs plus en garde contre le caractère peu sûr des documents à sa disposition, qu'il n'ait pas accompagné de réserves expresses des développements importants, tels que ceux relatifs aux *anavim*, à Ézéchiel ou au Deutéro-Isaïe. Il est bien difficile d'admettre que les *anavim* soient du temps d'Ézéchias plutôt que du second temple ; l'authenticité du personnage d'Ézéchiel semblera risquée; l'attribution de la seconde partie d'Isaïe à l'époque des conquêtes de Cyrus n'est pas rendue plus vraisemblable par la sorte d'unanimité qui s'est produite sur ce point. On s'étonne enfin de voir affirmer que le *Deutéronome* est le code de la réforme attribuée au roi Josias, alors que cette assertion n'a d'autre appui qu'un texte de date douteuse.

Si M. R. a cru devoir garder le silence sur la façon, assurément très diverse, dont ces grosses questions et d'autres encore peuvent être abordées et tranchées, il donne, en revanche, une ample satisfaction aux plus difficiles par l'incroyable richesse de ses observations de détail qui prouve une rare connaissance des textes, par une remarquable familiarité avec les travaux de l'érudition la plus récente qui éclairent les divers domaines de l'antiquité orientale ou grecque. La plupart de ces obser-

vations sont indépendantes des questions de date, sur lesquelles nous avons dû faire les plus expresses réserves.

J'ai relevé avec une satisfaction particulière une déclaration très ferme, par laquelle M. R. accorde le caractère pseudonyme ou pseudépigraphe de la seconde partie d'Isaïe : « Nous croyons que celui qui écrivit ces pages les mit sciemment à la suite du volume d'Isaïe et qu'il voulut qu'elles fussent attribuées à ce prophète [1]. »

Une opinion qui n'a pas le même caractère de nouveauté, mais qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler au lendemain de considérations émises à cette même place (*Revue*, n° du 20 octobre 1890, p. 222), c'est que les écrivains hébreux ne sentaient en aucune façon le besoin de rajeunir et de renouveler leur bagage géographique. M. Renan remarque que le prophète Ézéchiel ne sort pas à cet égard des limites du X[e] chapitre de la *Genèse* et que le nom de *Perse* ne paraît pas dans les écrits hébreux avant *Esther* et *Daniel;* or, ces livres sont du troisième et du second siècle seulement avant notre ère. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à supposer qu'un contemporain d'Alexandre se fût maintenu au point de vue de la prophétie d'Ézéchiel, même à supposer celle-ci authentique [2].

II. La brochure, ci-dessus annoncée, de M. Clermont-Ganneau, est la « leçon d'ouverture faite au Collège de France pour l'inauguration de la chaire d'épigraphie et antiquités sémitique, le 21 mai 1890 ». L'auteur explique dans quelles circonstances il a ouvert le nouvel enseignement dont il est chargé : « Dans cette chaire du Collège de France (la chaire d'hébreu), — restreinte, à l'origine, à l'étude philologique de la Bible et singulièrement élargie par lui, — M. Renan a été le véritable initiateur de l'enseignement de l'épigraphie sémitique. Mais il ne lui a pas suffi d'avoir créé cet enseignement, en quelque sorte, de ses mains... Au moment où s'est ouverte la succession de M. Pavet de Courteille, c'est notre administrateur qui a plaidé auprès de ses collègues, et qui l'a gagnée, la cause de l'épigraphie sémitique, qui lui était chère à tant de titres... »

Cette leçon est d'une forme agréable comme tout ce qui sort de la plume de M. Clermont-Ganneau; on la voudrait peut-être un peu plus nourrie. L'auteur, qui avoue avec une entière franchise notre désolante pénurie en matière d'épigraphie hébraïque, entreprend de nous consoler par la perspective de la prochaine découverte de « la nécropole, jusqu'ici vainement cherchée, des rois de Juda ». Nous en acceptons l'augure et voudrions voir l'année qui nous vaudra cette trouvaille, nous apporter en même temps un livre longtemps attendu, « la Stèle de

1. P. 475 et note 1 de la même page.
2. P. 399, note 4 et p. 463, note 2.

Mésa, édition définitive. » Nous la marquerons alors d'un double caillou blanc [1].

III. Le travail de M. Philippe Berger est également une leçon académique. Nous en avons peu goûté ou, pour parler plus exactement mal compris — les premières pages, où l'auteur, s'emparant d'un travail publié en 1880 par M. Halévy sur un cylindre babylonien, en tire des conclusions assez inattendues en faveur de l'antiquité des écrits prophétiques. Un maître, dont l'opinion a un grand poids pour M. Berger, nous semble en juger d'une façon moins favorable dans le volume même de l'*Histoire du peuple d'Israël* que nous venons d'apprécier [2]. Nous ne laissons pas non plus de nous effrayer quelque peu de la proposition qui est faite ici de retranscrire le texte traditionnel de la Bible écrit en hébreu carré, successivement en caractères araméens et en caractères dits phéniciens, de manière à retrouver la source des erreurs qu'on peut soupçonner. « Pour restituer un texte, il faut, dit M. B., l'avoir présent à l'esprit sous la forme, ou plutôt sous les différentes formes dans lesquelles il a été écrit. L'avenir de la critique du texte est là. » Voilà un chemin par lequel on peut aller loin !

A côté de ces appréciations contestables, la leçon de M. B. contient beaucoup d'observations et de renseignements aussi justes que précis. Il voudrait que, dans les études hébraïques, on tînt le plus grand compte des résultats de l'épigraphie; mais, comme il est aussi sincère que bien informé, il ne tarde pas à nous déclarer que les éléments mêmes de cette étude continuent de faire défaut ou, tout au moins, sont d'une insuffisance déplorable; c'est ce que M. Clermont-Ganneau avait déjà reconnu, comme on l'a vu tout à l'heure. « Les inscriptions, dit M. B., sont comme des bornes, dressées de place en place, qui nous permettent de nous orienter. » Soit, mais si les « bornes » manquent! Au fond, nous sommes d'accord, M. Berger et moi; il désire, et je désire comme lui, que les inscriptions viennent nous fixer sur les dates principales de l'histoire littéraire; mais, tandis qu'il les escompte dans le sens de l'antiquité, je constate qu'elles nous obligent encore à la plus grande réserve. Mais, à lui comme à moi, le principal reste, c'est-à-dire la Bible, qui, qu'elle soit plus ancienne ou plus jeune de quelques siècles, mérite au peuple juif le titre d'honneur que lui donne si justement le professeur de la faculté de théologie protestante, d'« instituteur religieux du genre humain ».

M. VERNES.

---

1. Il semble que les épreuves de cette courte plaquette auraient pu être revues avec plus de soin.

2. P. 465-466 et note de la p. 465; cf. note 1 de la p. 459.

8. — **Thucydidis historiarum libri VI-VIII.** Ad optimos codices denuo collatos recensuit Carolus Hude. Copenhague, 1890. Gyldendal, p. xv-220.

Après avoir donné les *Commentarii critici ad Thucydidem pertinentes* (1888), M. Hude les a fait suivre de plusieurs autres travaux, parmi lesquels il convient de citer *Adnotationes Thucydideæ* (Nordisk Tidskrift for Philologie, IX, p. 211 ss.) et *Spicilegium Thucydideum* (*id.* X, p. 160 ss.). Il publie maintenant une édition critique des trois derniers livres de Thucydide, accompagnés d'une préface, dans laquelle il expose, en ses lignes générales, ses principes de critique et la méthode qu'il suit pour l'établissement du texte. Sur un point, M. H. se sépare nettement de l'école hollandaise, dont le principe est, comme on sait, de considérer comme des gloses un grand nombre de mots qui semblent pouvoir être retranchés sans nuire au sens général, et, par suite, de les supprimer du texte. Il considère avec raison, que ces gloses prétendues peuvent être tout aussi bien le fait de l'écrivain lui-même que celui des copistes, précisément parce qu'elles ont peu à contribuer à l'intelligence de la pensée, et, qu'en somme, il n'est pas de bonne critique, en pareille matière, de vouloir substituer son propre goût à celui de l'auteur. Pour ce qui regarde l'établissement du texte, M. H. a collationné les six mss. ABCEFG (Bekker), les deux principaux étant B (Vaticanus) et C (Laurentianus) ; il se range dans le camp de ceux qui accordent plus d'autorité à ce dernier, surtout à cause de son ancienneté plus grande (x[e] siècle). Le Vaticanus (xi[e] siècle) serait, dit-il, quelque peu supérieur relativement au nombre des fautes, mais « haud raro correcturæ suspicionem habet ». La *Revue* a déjà parlé d'ailleurs de cette position de M. H., à propos de son *Commentarii critici* (1891, n° 7). Les leçons du Britannicus (M) sont également ajoutées, d'après Stahl, à l'apparat critique. Les futurs éditeurs de Thucydide trouveront un précieux secours dans cette collation des meilleurs manuscrits, et c'est en effet l'apparat critique qui constitue la partie vraiment utile du travail de M. H. ; mais la manière dont il est mis en œuvre ne me paraît pas à l'abri de tout reproche. Il faut comprendre que la leçon admise dans le texte est due précisément aux mss. qui ne sont pas cités en note ; par exemple VI, 40, 2, six mss. cités donnent δυναμένους ; il faut en conclure que βουλομένους du texte est dit au septième, qui n'est pas indiqué. Ce n'est pas toujours facile à discerner ; il faut, pour chaque variante, avoir présente à la mémoire la série des sept mss. collationnés, pour savoir d'où vient le texte proposé, et si tel ou tel ms. est le seul à donner la leçon admise. Cela est surtout nécessaire dans une édition comme celle-ci, qui devrait nous éclairer sur la valeur respective du Vaticanus et du Laurentianus, et où il importe de voir d'un seul coup d'œil quand ils sont d'accord, ou quand l'un d'eux fournit seul la vraie leçon. Or, il est certain que c'est souvent le cas du Vaticanus, surtout dans les livres VII et VIII, comme on doit s'y attendre ; et c'est pour cette

raison qu'il ne serait pas inutile de voir la leçon de B en pleine lumière. La science française est souvent, à son honneur, une science éclectique, et je demeure persuadé, au moins jusqu'à nouvel ordre, que la ligne de conduite à tenir, dans cette sorte de conflit entre deux mss. de valeur à peu près égale, est celle qui a été indiquée par M. Alf. Croiset, dans la préface de son édition de Thucydide, p. XII : « En réalité, nous avons, dans ces deux mss., des représentants diversement, mais également médiocres d'une même recension de Thucydide. C'est tantôt l'un, tantôt l'autre, qui vaut le mieux. La seule chose raisonnable, c'est de se servir de tous les deux sans s'y asservir et de tâcher d'en tirer ce qu'ils contiennent de bon, sans en prendre le mauvais. » M. H., tout en plaidant pour le Laurentianus, s'écarte peut-être moins de cette méthode qu'il ne le pense lui-même. Un certain nombre de conjectures, dont beaucoup fort heureuses, ont été reçues dans le texte par l'éditeur; plusieurs autres ont été laissées dans les notes critiques [1]. Enfin, M. Hude s'est attaché à reproduire, d'après Hérodien, Meisterhans et Stahl, l'orthographe que l'on peut supposer être celle de l'époque de Thucydide. Peut-être trouvera-t-on, en certains cas, qu'il a rompu trop brusquement avec les habitudes actuelles, en orthographiant, par exemple ῦα le participe parfait au féminin, bien que ce soit l'orthographe constante du Laurentianus; nous avons des exemples de υῖα en 420 avant Jésus-Christ, et il est difficile de dire quelle orthographe suivait Thucydide. Je ne puis d'ailleurs qu'approuver, pour ma part, le rétablissement raisonné de la véritable orthographe attique dans les textes écrits en pure langue attique. — Il est à souhaiter que la publication des premiers livres ne se fasse pas attendre.

My.

---

9. — Karl von Amira. **Tierstrafen und Tierprocesse** (Separatabdruck aus den Mittheilungen des Instituts fur Oesterr. Geschichtsforschung, XII Bd. 4 Hft, Seite 546-601), Innsbruck, Wagner, 1891, in-8, 57 p.

On connaît de reste la coutume singulière qui fait l'objet de cette dissertation. Les exemples en ont été rassemblés surtout en France depuis le commencement de ce siècle. M. Amira les suppose présents à la mémoire du lecteur et se borne à en rapprocher ou à en discuter les détails pour en tirer des renseignements sur l'origine et les motifs des procès et des peines infligées aux animaux. Il en conclut qu'il faut distinguer et que les pénalités ne se rattachent pas en ce cas aux mêmes principes que les procès. Le droit pénal du moyen âge, s'inspirant surtout des lois juives contre les animaux qui ont tué un homme ou lui ont causé quelque dommage, transforma en crime qu'on imputait à la volonté de la bête ce qui n'avait été d'abord considéré que comme un méfait in-

1. En tout un nombre de 161, dont 118 dans le texte.

conscient. Dans les formes les plus anciennes de cette législation, l'animal coupable est condamné à mort et exécuté avec le même appareil que s'il s'agissait d'un homme, le chien meurtrier est pendu au gibet, le taureau étranglé ou mutilé. Dans les formes les plus récentes, l'animal est confisqué au profit du seigneur ou du roi. Les procès au contraire, comme l'excommunication prononcée en pareil cas, se rattachent à un autre ordre d'idées. Ce sont des variétés des actions juridiques intentées contre les spectres ou les démons, les animaux n'étant plus considérés que comme le réceptacle de mauvais esprits ou de revenants, qui se servaient d'eux pour faire le mal et nuire le plus possible à l'humanité, comme un bref de Clément XI les définit encore en 1717 *spiritos immundi animalibus in damnum hominum intentes*.

M. G.

---

10. — Johannes FICKER. **Die Konfutation des Augsburgischen Bekenntnisses**, ihre erste Gestalt und ihre Geschichte. Leipzig, Barth. 1891. 1 vol. in-8, CXXXIV-194 pp.

11. — P. KANNENGIESSER. **Zum Gedenktage des elsæssischen Reformators Martin Butzer**. Strasburg, Heitz, 1891, broch. in-12, 15 pp.

12. — DU MÊME. **Der Reichstag zu Worms von Jahre 1545**. Strassburg, Heitz, 1891, 1 vol grand in-8, 131 pp.

13. — H. BASSERMANN. **Geschichte der evangelischen Gottesdienstordnung in badischen Landen**. Stuttgart. Cotta, 1891. 1 vol. in-8, VI-259 pp.

I. Le 25 juin 1530, le vice-chancelier de la Saxe donna lecture devant la diète d'Augsbourg, de la confession que Mélanchton venait de rédiger. « En ce jour, a pu écrire Spalatin, s'est accomplie une des plus grandes choses que le monde ait vues. » Les protestants pensaient que l'Empereur demanderait de même aux catholiques une exposition de leur doctrine, et que la diète pourrait ainsi se prononcer entre les deux dogmes. Mais Charles-Quint chargea une commission de vingt docteurs de préparer, au lieu d'un exposé de la religion catholique, une réfutation de l'ouvrage protestant. Ces docteurs travaillèrent très vite, et dès le 13 juillet, ils présentèrent à l'Empereur leur *confutation*. Elle ne plut point au souverain : elle était trop longue, trop confuse ; elle contenait trop d'invectives contre les hérétiques. Charles-Quint demanda qu'on l'abrégeât, qu'on en fît disparaître les passages trop injurieux, que la réponse fût faite en son nom, et point en celui des théologiens de la commission. Le 3 août, le secrétaire impérial Alexandre Schweiss donna lecture de la nouvelle rédaction devant la diète. Jusqu'à présent, la *confutation* n'avait été publiée que sous cette dernière forme, soit en allemand, soit en latin. M. Jean Ficker a trouvé aux archives du Vatican la première forme, celle qui fut soumise à l'Empereur le 13 juillet, et il la livre à la presse. Nous n'avons que des éloges à adresser à cette édition, faite avec beaucoup de soins. Dans une longue préface, M. J.F. nous raconte l'histoire même de ce document. Comme il a découvert,

à la bibliothèque de Vienne, dans les papiers d'un des plus importants membres de la commission catholique, Jean Fabri, un brouillon de la première rédaction, avec de nombreuses notes marginales, il a pu en quelque sorte suivre le travail dans sa genèse et dans ses nombreuses transformations. Les minuties dans lesquelles il est obligé d'entrer ne laissent pas que de présenter de l'intérêt.

II. L'Église protestante d'Alsace a célébré au mois d'octobre dernier avec quelque éclat le 400ᵉ anniversaire de la naissance du réformateur strasbourgeois, Martin Butzer. Un certain nombre de brochures, dues à MM. Rodolphe Reuss, Erichson, Th. Gérold, ont paru à cette occasion : elles retracent, en général avec exactitude, la biographie du héros de la fête. La brochure de M. Kannengiesser a la même origine ; elle est d'une lecture assez agréable ; mais elle n'a que la valeur d'un panégyrique.

III. Le second ouvrage de M. Kannengiesser a une importance plus grande. Dans une introduction bien menée, il nous expose les tentatives de rapprochement qui furent faites de 1538 à 1544 entre les deux communions catholique et protestante, passant tour à tour en revue les négociations de Haguenau (1540), le colloque de Ratisbonne (1541), l'acte final de la diète de Spire (1544). Il nous explique pour quelles raisons Charles-Quint fit à ce moment de si grandes concessions aux protestants et leur permit d'espérer que la solution des difficultés religieuses serait remise à un concile national, à l'exclusion du concile que le pape Paul III projetait de réunir. C'est qu'à ce moment les Turcs continuaient en Hongrie leurs ravages et que la guerre avait éclaté avec François Iᵉʳ. Mais bientôt les Musulmans devinrent moins menaçants et la paix de Crépy venait de mettre fin, le 18 septembre 1544, à la lutte avec la France. La diète de Worms commençait par suite sous d'heureux auspices pour Charles-Quint. L'histoire de cette diète ouverte à la fin de 1544 et qui se prolongea jusqu'au 6 août 1545, forme le sujet du livre de M. K. Il emprunte son récit aux documents déjà publiés, notamment par Lenz, Druffel, Varrentrapp ; mais surtout à la correspondance que les représentants de Strasbourg à cette diète, Jacques Sturm et Michel Han, échangèrent avec le Magistrat. Cette correspondance manuscrite est conservée aux archives municipales de Strasbourg. M. K. expose les mille incidents qui surgirent, soit au moment où le roi des Romains, Ferdinand présida la diète, soit après l'arrivée de l'Empereur à Worms (16 mai). Peut-être faut-il regretter, au milieu de ces nombreux détails, l'absence d'idées générales et celle de résumés clairs et précis. Cette diète de Worms fut comme le prélude de la guerre religieuse. L'Empereur songea même un instant à la commencer pendant la réunion de l'assemblée ; Paul III lui avait promis son concours financier et rassemblait des troupes pour lui ; mais divers

motifs engagèrent Charles à temporiser encore; la solution des questions pendantes fut remise à la prochaine diète de Ratisbonne. Là, tout masque fut jeté : on renvoyait les protestants, non à une assemblée nationale, mais au concile de Trente. Pour sauvegarder son indépendance religieuse, la ligue de Smalkalde dut prendre les armes.

IV. Le grand duché actuel de Bade est formé d'éléments très peu homogènes. Il comprend d'anciens États protestants et d'anciens États catholiques qui se livrent, encore aujourd'hui, une lutte confessionnelle acharnée. Les pays catholiques sont ceux qui appartenaient jadis à la branche aînée des margraves, aux Bade-Bade; les territoires sécularisés ou médiatisés en 1803; l'ancien Brisgau autrichien, donné en 1805 par Napoléon Ier à Charles-Frédéric. Les deux groupes protestants sont les anciens pays de la ligne cadette, les Bade-Durlach, qui héritèrent en 1771 de leurs aînés, et la partie du Palatinat du Rhin située à la droite du fleuve que la Bavière dut abandonner en 1803. M. Bassermann nous raconte dans son livre, de façon très nette, l'histoire de la liturgie protestante, telle qu'elle fut pratiquée dans ces deux groupes depuis l'introduction de la Réforme jusqu'à nos jours. Au début, ils avaient à peu près la même liturgie; car leurs constitutions religieuses furent empruntées à l'ordonnance ecclésiastique du comté de Würtemberg, œuvre du théologien Brenz. Mais bientôt, les différences s'accentuent. L'électeur palatin Frédéric III (1559-1576) se déclara pour le calvinisme et repoussa l'ancienne liturgie comme trop empreinte de l'esprit papiste; à partir de 1563, le catéchisme de Heidelberg, strictement genevois, supplanta, sauf pendant une courte interruption (sous le règne de Louis 1576-1583) le catéchisme de Luther et devint la règle de la foi officielle. Pendant ce temps, la règle primitive de Bade-Durlach subissait à son tour d'importants changements en 1649, 1686, 1720 et 1775, que M. B. nous expose avec beaucoup de clarté. Cependant, au XVIIIe siècle, un mouvement très fort se produisit en faveur de l'union des deux communions luthérienne et calviniste; et, quand, au début de ce siècle, Carlsruhe et Heidelberg furent réunis sous la même autorité politique, les protestants étaient prêts à se faire de mutuelles concessions et à accepter une liturgie unique. L'union badoise fut accomplie en 1821. L'histoire de M. Bassermann ne s'arrête pas là. Il nous raconte toutes les modifications que cette liturgie commune a subies au cours de ce siècle : on trouvera, dans ses derniers chapitres, de curieux renseignements sur les partis religieux dans le grand-duché de Bade, et sur les tendances actuelles. Naturellement le livre, dans son ensemble comme dans ses conclusions, présente plutôt un intérêt théologique qu'un intérêt historique.

Ch. Pfister.

---

14. — BRUNI (Leonardo). **Cosimo I de Medici e il processo d'eresia del Carnesecchi.** Un vol. in-12. 62 pages. Florence, fratelli Bocca. Prix 1 fr.

Cette intéressante brochure est une contribution à l'histoire de la Réforme en Italie. Après quatre pages d'introduction sur la Réforme en général, qui auraient pu se supprimer sans inconvénient, l'auteur raconte la biographie de Pietro Carnesecchi, noble florentin, protonotaire apostolique, disciple de Valdès, qui, après avoir échappé diverses fois à la sainte inquisition, fut justicié sous le terrible Pie V. La conduite du duc Cosme et ses relations avec le Saint-Siège sont bien exposées. L'auteur montre comment le zèle religieux et le désir de devenir grand-duc lui firent livrer Carnesecchi au bras ecclésiastique. Dix documents, parmi lesquels la confession de Carnesecchi aux cardinaux, du 8 juillet 1567, sont publiés à la suite de la dissertation, que l'auteur présente comme un fragment et une étude plus générale sur les origines de la Réforme en Italie.

L.-G. P.

---

15. — **Mémoires du prince de Talleyrand,** publiés par le duc de BROGLIE t. III. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-8, 469 p. 7 fr. 50

Le tome III des *Mémoires* de Talleyrand, orné comme les précédents d'un portrait du prince (celui-ci d'après F. Gérard), comprend la fin de la partie VIII (Congrès de Vienne) et les parties IX et X (seconde Restauration et révolution de 1830) avec des appendices.

Le livre s'ouvre au moment où Talleyrand vient de signer la Triple Alliance de janvier 1815, qui met fin à la coalition en contrecarrant les visées de la Russie sur la Pologne et de la Prusse sur la Saxe. Par malheur, le retour de l'île d'Elbe vient tout gâter et culbuter petits et grands. Il coûte à la Suisse la Valteline, que l'Autriche, habile à profiter des occasions, s'annexe immédiatement. Plus tard, la Suisse devra renoncer encore à une autre ligne de défense naturelle, celle des forts de Joux et de l'Écluse, que la France lui refusera malgré son amitié pour Berne, le seul canton qui compte, et contre lequel Laharpe cherche à exciter les méfiances du tsar. Cette partie des négociations s'éclairera d'un jour nouveau, grâce aux papiers du plénipotentiaire genevois Pictet de Rochemont, qui viennent de paraître.

Suit la seconde Restauration que Talleyrand a habilement préparée à Vienne. Disons, en passant, que le mauvais vouloir des monarques européens pour la maison de Bourbon condamne des revendications d'état civil fondées soi-disant sur ce qu'ils auraient eu intérêt à taire certains mystères de famille. Après avoir été de Vienne à Gand et de Gand à Paris, Talleyrand quitte les affaires au mois de septembre 1815, avant la signature du second traité de Paris qu'il réprouve, tandis qu'il s'énorgueillit, au contraire, d'avoir fait celui de 1814. C'est de Valen-

çay, où il s'est retiré, qu'il date cette partie de ses mémoires au mois d'août 1816. C'est à d'autres de subir des responsabilités imméritées, à d'autres moins habiles, mais plus vraiment patriotes. Talleyrand rejette volontiers sur autrui le poids des fautes où on pourrait le mêler, ainsi l'assassinat du duc d'Enghien. Son mémoire justificatif, écrit en 1824 en réponse à l'écrit de Savary, a été lu pour la première fois à la Société d'Histoire diplomatique. Les auditeurs ont donné raison à Louis XVIII qui arrêta le débat, disant qu'il s'était fait un devoir de tout oublier, tout, sauf les services rendus.

Ce plaidoyer de 1824 rompt le long silence de Talleyrand de 1815 à 1830. En 1830, il représente à Londres la monarchie de Louis-Philippe, comme il a représenté à Vienne celle de Louis XVIII, et chaque fois au moment d'importants congrès. Il abandonne son principe de *Légitimité* pour adopter celui de *Non intervention*. M. Pallain a publié cette mission à Londres d'après les documents du Ministère des Affaires Étrangères. Le tome III des *Mémoires* ne reproduit pas toutes les lettres de M. Pallain, mais il en ajoute d'autres. Il donne comme omise par cet estimable éditeur la célèbre dépêche du 27 novembre 1830 dans laquelle Talleyrand dit, en parlant de la Sainte Alliance: « Ils soutiennent leur droit divin avec du canon,... nous soutiendrons l'opinion publique avec des principes », et où il reconnaît avoir « *oublié*, il y a quinze ans, que la pire de toutes les révolutions était une restauration. » M. Pallain a donné cette dépêche tout au long et même il l'a mise en relief dans son introduction. Ce que les *Mémoires* apprennent de nouveau, c'est le projet de démembrement de la Belgique apporté par Flahaut. Talleyrand a de la peine à faire entendre raison aux ministres de la Révolution et à gouverner les secrétaires qu'on lui subordonne. Ces difficultés, qui se laissent deviner dans la correspondance de M. Pallain, se lisent en toutes lettres dans les commentaires de Talleyrand, qui contiennent d'excellents portraits. Le bon sens de Louis-Philippe, comme, quinze ans auparavant la sagesse de Louis XVIII, vient heureusement au secours de la diplomatie du prince de Bénévent.

Le tome IV donnera la suite de l'ambassade de Londres. Les trois premiers volumes des Mémoires nous permettent déjà de nous faire une idée générale de leur importance. Sans doute, au premier abord, ils ont causé une déception. C'est jusqu'au bout œuvre de diplomate qui ne dit que ce qu'il veut dire. De plus d'autres publications en ont défraîchi l'intérêt : ainsi Metternich, Vitrolles, Pozzo-di-Borgo. Mais les *Mémoires* de Talleyrand ont une importance capitale parce qu'ils relient entre elles ces publications et qu'ils les mettent à leur place. Ils relèguent, par exemple, dans un rang secondaire Vitrolles et les autres agents de la Légitimité dont nous étions tentés d'exagérer l'action. Talleyrand, c'est la Restauration vue d'en haut, et que complète la Restauration vue d'en bas, telle qu'elle paraît dans la récente publication

des Mémoires de l'ancien auteur du *Journal d'un Étudiant sous la Révolution.*

Puis, malgré la réserve diplomatique du prince de Bénévent, nous n'en pénétrons pas moins le personnage. Est-il rien de plus admirable que son sang-froid dominateur, de plus amusant que l'aveu de ses roueries, de ses petites trahisons, de ses procédés très simples dont le succès étonne? Voyez l'air de découverte qu'il prend quand on lui suggère le nom de Léopold, son propre candidat au trône de Belgique! Et sa comédie en gestes dans ses entretiens avec les monarques européens : il n'y a pas un mouvement de son corps, un geste de sa main, un croisement de son pied bot qui ne soit étudié. L'acteur est consommé et il entend qu'on admire ses effets.

Certains aveux lui échappent. Son infaillibilité est parfois en défaut. En 1815 il se félicite de la création du royaume des Pays-Bas dont la fin le réjouit en 1830. Il ne comprend pas toujours du premier coup la portée de chaque événement : le retour de l'île d'Elbe par exemple. Les inquiétudes des Genevois à ce moment lui semblent dictées par la peur. Dans ses lettres privées, données en appendice (à Mme Adélaïde, à Mme de Vaudemont), les ordonnances de 1830 lui paraissent simplement un « coup d'État contre les séjours à la campagne. » A ses yeux, « l'expédition d'Alger prend la forme d'une étourderie. » Ce qu'il ne dissimule pas, ce sont ses jalousies personnelles et en particulier sa haine pour la Russie et tout ce qui y tient : Richelieu, Pozzo-di-Borgo, Alexandre. Il est *anglomane* et *slavophobe*, et surtout il ne pardonne pas au tsar d'avoir eu connaissance de son traité secret de janvier 1815 qui, en réalité, empêche son maintien au pouvoir lors de la seconde Restauration. Ainsi, ces Mémoires ont, malgré tout, un cachet très personnel; s'ils prouvent qu'en toute justice leur auteur peut se vanter d'avoir imposé au congrès de Vienne la France légitimiste, à celui de Londres la France orléaniste, il n'en est pas moins vrai que le titre qui leur convient n'est pas tout uniment *Mémoires*, mais *Mémoires justificatifs* du prince de Talleyrand [1].

Francis Decrue.

---

16. — U. N. Badaud. **Coup d'œil sur les Thaumaturges et les Médiums du XIXe siècle.** Paris, Dentu. Genève, Trembly, 1891, in-16, xv-340 p.

Le Badaud qui a rédigé ce volume avait déjà jeté l'an dernier un *Coup d'œil sur la magie au* XIXe *siècle* et raconté les expériences faites

---

1. L'édition des *Mémoires* est faite avec grand soin. Qu'on nous permette seulement les corrections suivantes : P. 36, n. lire *Holstein-Eutin* et non *Eulin*; p. 59, *Tugendbund* et non *Tugenbund*; p. 102, n. *landammann* et non *landamann*; p. 281, *Faverge* et non *Taverge*; *Faucigny* et non *Francigny*. — Adolphe-Frédéric fut reconnu, non pas roi, mais héritier de Suède en 1743. Son règne commence en 1751.

en 1874 par le physicien Crookes sur le spiritisme. Après avoir examiné les phénomènes observés par des savants, et que ceux-ci essaient d'expliquer par des théories scientifiques plus ou moins neuves, il a soumis à une critique très rigoureuse un certain nombre de faits donnés comme miraculeux par ceux qui les ont vus et nous les ont rapportés: il raconte, tout en les discutant, les miracles opérés par trois de nos contemporaines, l'italienne Palma Matarelli, née à Oria en 1825 et encore vivante, et les deux stigmatisées du Tyrol, Maria de Mœrl et Domenica Lazzari. Le *Badaud*, après avoir résumé les témoignages d'origine diverse que nous possédons sur ces intéressantes personnes, conclut que les faits rapportés d'elles sont vrais matériellement, mais qu'on ne peut les interpréter ni par une intervention surnaturelle, ni par les accidents ordinaires de l'hystérie. Il ne donne lui-même aucune explication, mais on sent qu'il en a une toute prête, et on devine à quelques mots échappés çà et là ce qu'elle doit être. Le *Coup d'œil sur les Thaumaturges* est, comme le *Coup d'œil sur la Magie*, une pièce d'une enquête que l'auteur anonyme poursuit, sans nous dire encore où il veut en venir.

M. G.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les études bibliques reçoivent en France le secours qu'elles ont depuis longtemps à l'étranger, celui d'un périodique exclusivement consacré à cette branche de connaissances. Notre collaborateur, A. Loisy, annonce sous le titre *L'Enseignement biblique*, une publication semi-mensuelle destinée avant tout « à mettre des leçons orales (professées à la faculté catholique de théologie) à la portée d'un plus grand nombre de personnes par la voie d'une communication plus régulière et moins coûteuse que la publication d'un livre. » Cette formule est modeste, mais si les travaux ainsi annoncés ont la valeur et l'originalité de l'*Histoire du canon*, la réalité surpassera les promesses. Une chronique « où seront annoncés les découvertes et les travaux importants concernant la science biblique » fait prévoir dès maintenant que la revue naissante élargira son cadre (6 fascicules par an chacun de 96 pp. au moins; prix : 10 fr. à Paris, 44 rue d'Arras).

— La librairie Poussielgue nous envoie : 1° *Grammaire grecque à l'usage des classes*, par l'abbé E. Ragon, 3e éd. (VII-246 pp. in-8). En comparant cette édition avec la première, on constate qu'il n'est peut-être pas de page qui n'ait subi quelque modification; cet excellent livre se maintient ainsi grâce à une révision incessante au niveau supérieur qu'il avait atteint dès le début; 2° *Sophocle, Œdipe à Colone*, éd. classique par MM. Ragon et Bousquet (XV-129 pp. in-16). M. R. a admis dans le texte un grand nombre de conjectures, personnelles ou empruntées à d'autres philologues, et justifié son procédé dans une préface nettement hostile à la critique conservatrice. Les notes paraissent contenir un trop grand nombre de traductions. Le caractère gras des lemmes et des noms d'interlocuteurs est lourd.

— Mlle A. Fanta, agrégée de l'Université, professeur au Lycée Fénelon, a publié

des extraits de l'*Iphigénie* de Gœthe, avec introduction et analyses en allemand, dans la collection des « chefs-d'œuvre du théâtre classique allemand » (Léopold Cerf, 13, rue de Médicis). Ce volume est le deuxième de la collection (petit in-8, 54 p. 60 centimes).

— M. J. Kont vient de donner, avec une introduction nourrie et des notes consciencieuses, un *choix de ballades allemandes* ou *Balladenbuch* qui est fait avec goût et rendra de grands services à l'enseignement (Garnier, xxviii et 239 p.).

ALLEMAGNE. — La deuxième fascicule de la cinquième édition du Dictionnaire étymologique de la langue allemande de M. Fr. Kluge vient de paraître (Strasbourg, Trübner). On y trouve des mots étrangers qui ne figuraient pas dans l'édition précédente : *Bussard, Cacao, Canaille, Cargo, Cavalcade, Chaos, Charge, Charlatan, charmant, Chaussee, Chauvinismus, Check, Chef, chen* (diminutif), *Chicane, Chocolade, Citadelle, Citrone, Clique, Comptoir, Conto, coujonnieren, courant, Cousin, Couvert, damaszieren, Dame, Datum, Debatte, Defekt, defensive, delikat, Delinquent, Dementi, Deputierter, desavouiren, Deserteur, desperat, Despot, Dessert, Dezember, Dezennium, Diadem, Diæt, diktieren, dilatorisch, Dilettant, Diskant, Diskonto, diskret, Dispensation, disputieren, Distrikt, Disziplin, dito, dividieren, Doktor, dominieren, Dragoner, drapieren, dressieren, Droschke, Duell, Dusche, Echo, eclatant, egal, elegant, Element, Elite, Elixir, enorm, Enthusiast, Enzian, Equipage, Eremit, Eskorte, Esplanade, Essenz, Etage, Etappe, eventuell, exakt, examinieren, excentrisch, Excess, Exempel, exerzieren, expedieren, Experiment, exponiert, Extrakt, extravagant, Fabrik, Façade, Facit, Façon, Factotum, fade, Fagot, fallieren, familiær, famos, Fanatiker, Fantasie, Farce, Faschine, Fatal, Feuilleton, Fiaker, fidel, Fidibus, Filiale, Filou, Finesse, Flanell, Flottille, Fontaine, Force, Fort, franco, frappieren, Fregatte, Fricandelle, frivol, Front*. Mais des mots germaniques que ne contenait pas l'édition antérieure, ont maintenant leur place dans le dictionnaire : *Büsel, Buxen, dasig, dæuchten, Deck, Deutschland, Dummerian, dutzen, Elritze, empfindsam, entlang, entsprechen, Esch, Essigmutter, Fahrzeug, Fatzke, Faxen, Feldwebel, Fex, Ficke, Flaez, Fluh, Franzbrod, Freidenker*. D'autres ont été augmentés ou remaniés : *Büse, Butter, dauern, Daune, Decher, Degen, Deich, Dogge, Dohle, Donner, Dorsch, Dose, drall, Eidam, Ekel, Elf, Enterich, Esel, Fæcher, Falter, faulenzen, Fee, Felleisen, Fetisch, fett, Fibel, Finte, fix, Flagge, Flieder, flink, Flitzbogen, Flotte, foppen, Forelle, Frack, Frau, Frauenzimmer, frieseln*.

— On nous prie d'annoncer que l'Annuaire des universités du monde, que M. Ch. Trübner, le libraire de Strasbourg, publie sous le titre *Minerva*, coûte relié 4 mark ou 5 francs.

— L'*Ex-libris-Verein* publie une revue qui paraîtra à des intervalles indéterminés et qui s'intitule *Ex-libris, Zeitschrift für Bücherzeichen, Bibliothekenkunde und Gelehrtengeschichte* (Gœrlitz, Starke).

— Le 14 décembre dernier est mort, à l'âge de soixante-treize ans, un des meilleurs connaisseurs de Gœthe, le conseiller intime G. v. Lœper dont l'édition de *Dichtung und Wahrheit* peut passer pour un modèle.

BOHÊME. — Sous ce titre *Cesky Lid* (le peuple tchèque), paraît à Prague, depuis le 15 octobre 1891, une nouvelle Revue consacrée aux études d'anthropologie et de Folk lore. Elle a pour rédacteurs MM. L. Niederle et Zibrt. Elle publie des articles de fond, des documents, de la musique, des illustrations, et est accompagnée d'une copieuse bibliographie. Les deux premiers numéros sont d'une rédaction très variée et fort intéressants. Les rédacteurs publient en outre, sous le titre *Bibliothèque du*

Cesky Lid, une série de monographies. La première a pour objet le *Skritek* (esprit, jobelet, génie domestique) dans les anciennes traductions tchèques.

— M. Zibrt, dont nous avons déjà plusieurs fois signalé les travaux, a fait paraître la réimpression fac-similé d'un traité de cuisine édité à Prague pour la première fois vers 1560. Cette réimpression fait honneur aux presses de l'imprimerie Simacek.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 décembre 1891.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Oppert annonce que l'Académie a élu :

Correspondants étrangers, MM. Leemans, à Leyde ; Hirschfeld, à Berlin ; Edw.-M. Thompson, administrateur du Musée britannique, à Londres ;

Correspondant français, M. Bayet, recteur de l'académie de Lille.

Sont élus membres de la Commission du prix Gobert, pour l'année 1892, MM. Delisle, Gaston Paris, Longnon et Viollet.

M. Schlumberger présente la photographie d'une plaque d'ivoire de travail byzantin, provenant de l'Archipel. Les deux faces sont sculptées. Sur l'une, la Vierge, assistée de l'archange Michel, couronne le jeune empereur Léon VI, le père du Porphyrogénète, qui monta sur le trône en 886, à l'âge de vingt-et-un ans. C'est un des très rares portraits d'empereurs byzantins de ce temps qui nous soient parvenus. Le prince, coiffé de la haute couronne gemmée, armé de la haste et du bouclier, porte le saccos et la robe talaire richement ornée. La barbe est courte, taillée en pointe, le nez fort, la physionomie énergique. Sur l'autre face, le Christ figure entre saint Pierre et saint Paul. C'est un bel échantillon de l'art byzantin du IX^{e} siècle, plein de vie et de vérité. Une longue inscription donne le nom de l'empereur et appelle sur son règne la bénédiction céleste. Ce travail a dû être exécuté très peu après l'an 886, pour quelque église de Constantinople.

M. Siméon Luce communique un mémoire intitulé : *le Soufflet de l'Ecluse et la Chanson des pastoureaux normands.*

Les chroniqueurs les plus autorisés attestent que Nicolas Behuchet, l'un des deux amiraux de la flotte française battue par Edouard III à l'Ecluse le 24 juin 1340, fut pendu par ordre du roi d'Angleterre. Comment expliquer l'indignité de ce traitement, infligé à un personnage aussi marquant, qui fut successivement intendant de Philippe de Valois, conseiller du roi, maître des comptes, commandant de flotte, et, de plus, anobli et promu au rang de chevalier? M. Luce a trouvé le mot de l'énigme dans un passage de la chronique de Pierre Cochon, qui ne fait que reproduire un témoignage antérieur. Behuchet, probablement insulté par Edouard III, s'était emporté jusqu'à souffleter le roi son vainqueur. Les pastoureaux de Normandie avaient fait, sur le soufflet donné à l'Anglais et la mort tragique de l'amiral français, une chanson, que l'on chantait encore dans les campagnes du pays de Caux au temps de Pierre Cochon.

M. Georges Bénédite lit une note sur le nom biblique de Reouben, que les Septante écrivent Roûben, et Josèphe, à tort, Roubêlos. C'est un nom d'origine égyptienne, porté par deux rois nommés dans le canon de Turin. Il signifie « le Soleil qui brille » et appartient à la nombreuse famille des noms composés avec celui du dieu Râ. Si plusieurs de ces composés rejettent l'élément divin à la fin, comme Menchérès et Tatchérès, d'autres non moins bien attestés le présentent au commencement du nom : tels sont Rathotès, Ratoïsès, Rathurès, Ramessès. En ce qui concerne celui de Raouben ou Reouben, l'ordre dans lequel les éléments en doivent être lus est fixé avec certitude par l'inscription d'une statuette du musée de Turin.

Ouvrages présentés : — par M. Héron de Villefosse, de la part de M. Marin, directeur de la compagnie des chemins de fer de l'Ouest : Cosserat, *le Cimetière mérovingien d'Andrésy (Seine-et-Oise)* ; — par M. Delisle : 1° Chevalier (Ulysse), *Souvenirs d'une excursion archéologique en Espagne* ; 2° *Correspondance de Peiresc avec plusieurs missionnaires et religieux de l'ordre des capucins, 1631-1637*, recueillie et publiée par le P. Apollinaire de Valence ; par M. Schlumberger : Blanchet (J.-A), *les Gaulois et les Germains sur les monnaies romaines.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE

N° 2 — 11 janvier — 1892

Sommaire : 17. TORREND, Le bantou. — 18. THUMSER, Antiquités politiques de la Grèce. — 19. DROYSEN, L'art militaire grec. — 20. J. ZELLER, Entretiens sur l'histoire du moyen-âge, II. — 21. BRŒCKING, La politique française de Léon IX. — 22. TILLE, Les lieder populaires de Faust. — 23. BRUNETIÈRE, Etudes critiques, IV. — 24. FESTER, Rousseau et la philosophie de l'histoire en Allemagne. — 25. STEPHENS, Histoire de la Révolution française, II. — 26. HERMANN, Nouvelle méthode pour chiffrer et déchiffrer les dépêches secrètes. — Chronique. — Académie des inscriptions.

---

17. — **A comparative Grammar** of the South African Bantu Languages, comprising those of Zanzibar, Mozambique, the Zambezi, Kafirland, Benguela, Angola the Congo, the Ogowe, the Cameroons, the Lake Region, etc., by J. TORREND S. J. of the Zambezi Mission. — London, Kegan Paul, 1891. Gr. in-8, xlviij-336 pp.

Scaliger, dit-on, doutait que les Basques s'entendissent entre eux. Pour moi, je suis bien convaincu que les Bantous se comprennent, — ils se donnent assez de mal pour cela; — mais j'ai toujours été assez empêché de savoir comment ils s'y prenaient pour apprendre à parler. Nos substantifs ne nous laissent le choix qu'entre deux genres, et encore la notion du genre ne se fixe-t-elle dans la mémoire qu'au prix de maint tâtonnement : comment l'enfant bantou parvient-il à faire son choix entre les douze séries de préfixes, agrémentées chacune de diverses variantes phonétiques, où la plus légère confusion introduite rend à l'instant tout le discours incorrect et inintelligible? Et pourtant, à la réflexion, ce qui nous semble travail de géant n'est pour ces frères inférieurs que le produit d'une acquisition intuitive et quasi spontanée. Tant il est vrai que le langage est un moule héréditaire où nos idées sont coulées bien avant qu'elles se révèlent à la conscience. Tant est grande l'illusion des méthodes qui prétendraient nous enseigner les langues étrangères comme nous avons appris la nôtre. On n'apprend aucune langue comme sa langue maternelle, par la bonne raison que, celle-ci, on la possédait en puissance avant de naître.

Ce n'est pas que M. Torrend n'ait fait l'effort le plus méritoire pour guider l'Européen dans le dédale bantou, tracer des règles qui permettent de distinguer les douze catégories de noms et les formes que revêtent leurs préfixes respectifs, prévenir la confusion de tel de ces préfixes avec l'article — en cafre, par exemple, une variante de l'indice *li-* est homophone de l'article *i-* (p. 90) — et montrer enfin comment cet indice, à la fois régi et régissant, domine et pénètre la proposition tout entière. Mais, en dépit du détail des règles, c'est toujours à l'usage que l'auteur est obligé d'en référer en dernier ressort; et, quant à ses spéculations

étymologiques sur l'origine de chaque préfixe, non seulement elles n'expliquent pas la fonction spéciale qui lui est assignée, mais même — ne craignons pas de le dire — il n'en est pas une, sauf peut-être l'étymologie de l'indice *ci-* [1], qui ait l'ombre de vraisemblance. Comment en serait-il autrement, d'ailleurs? quelles dérivations, je ne dis pas sûres, mais seulement plausibles, peut fournir, pour ces particules qui font partie des couches linguistiques les plus anciennes, un groupe de langues qui n'a point d'histoire? La plupart des indogermanistes ont aujourd'hui renoncé à se demander pourquoi l'*s* est symbole de pluriel, et le *t* indice de la troisième personne. Il est à souhaiter que cette réserve trouve partout des imitateurs. Il faut aussi que l'africanisme se débarrasse résolument des langes d'une éthnographie enfantine qui emprunte ses sources à la Bible (p. xxxiii), rapproche le nom des Zoulous de celui de la mer de Soulou en Malaisie (p. xlvi) et identifie le dieu Mulungu au Moloch punique (p. xliv) [1]. Mais ces notions de pure fantaisie ne tiennent en somme que bien peu de place dans l'ensemble de ce grand et beau volume. Qu'on les élague : il restera une œuvre aussi consciencieuse qu'utile, à laquelle je ne veux pas ménager les critiques théoriques, mais dont je me demande après tout si, dans l'état présent de la science, il était possible de la faire meilleure.

La méthode de recherche de M. T. est entachée, il est vrai, d'un vice initial : celui d'avoir pris une des langues de la famille, le tonga, pour norme et point de comparaison auquel il rapporte toutes les autres, au lieu de reconstruire, si faire se pouvait, un type commun préhistorique. Ce choix d'un idiome qui n'est pas le mieux connu de l'auteur (p. xxvi) ne s'expliquerait que s'il y avait de très sérieuses raisons de le croire plus voisin du type primitif; mais sa situation centrale (p. 1) ne prouve rien à cet égard, — le patois berrichon n'est pas l'étalon du franco-provençal, — et il suffit au phonétiste de constater qu'il répond par *ci ji* (palatal) à *ki gi* (guttural) de tels autres dialectes (p. 14), pour se convaincre qu'à ce point de vue au moins il occupe un stade d'évolution plus avancé. En réalité, aucune langue littérairement transmise, à plus forte raison aucun parler actuellement vivant, ne peut passer pour un *standard language*. Pour s'être résigné à cet expédient désespéré, il faut que M. T. ait considéré comme prématurée toute tentative de reconstruction de l'idiome-souche dont chaque dialecte local doit offrir quelques traits épars. S'il en est ainsi, il lui reste en tout cas l'honneur d'avoir préparé et singulièrement facilité cette tâche à ses successeurs.

M. T. n'est point phonétiste de profession, et l'on s'en aperçoit; mais je ne lui reprocherai pas les défectuosités de sa transcription (p. 2 sq.) :

---

1. P. 113. Encore ne cadre-t-elle pas avec l'emploi constant de *ci-* (*si-*, *se-*) comme indice des langages : *se-suto* « la langue des Bassoutos ».

2. Je ne sais ce que les sémitisants pourront penser du rapprochement d'*Ophir* et de *Sofala* (p. xli); mais géographiquement je le crois irréprochable.

visant tout à la fois la théorie et la pratique, il s'est vu contraint de changer le moins possible aux graphies jusqu'à présent reçues. Les corrélations qu'il décrit sont bien observées : il en est peu que la physiologie réprouve, comme celle du *g* nyanyembé pour l'*f* tonga (p. 17) ; la plupart reproduisent des phénomènes phonétiques constatés depuis longtemps dans les langues mieux connues : telles, par exemple, l'assibilation du tonga par rapport au rotsé (p. 31) et la belle loi de l'*s* et du ζ intervocaliques en kamba (p. 19). Quelques faits semblent vus à rebours : ainsi (p. 40) il ne me paraît pas du tout sûr que ce soit le mozambique qui supprime une nasale, c'est bien plutôt le tonga qui l'insère, et la preuve en est qu'il adoucit en même temps la forte consécutive (*imbuζi* = *ζpuri*, cf. le processus grec εἴληφα λαμβάνω, ou latin * *păcnŏ pangô*, etc.) ; quant à dire (p. 60) que la consonne se renforce quand la nasale disparaît, autant vaudrait enseigner que le τ de τριχός est *re-strengthened* dans θρίξ : en fait, il n'y saurait *reprendre* une force qu'il n'y a jamais perdue. L'exemple *vitu vihahu* « trois choses » (p. 13), qui illustre la loi nika *h* = tonga *t*, paraît en même temps la démentir, puisqu'elle exigerait * *vihu* : il fallait dire expressément qu'ici aussi la conservation du *t* est due à la présence antérieure d'une nasale disparue plus tard, soit * *vi-ntu* = tonga *ζi-ntu*. L'observation (p. 9 et note) des modifications introduites dans la prononciation bantoue par les usages de la bijouterie indigène, vient confirmer une des plus ingénieuses remarques du maître à qui la phonétique en doit un si grand nombre [1].

Ce n'est pas, en effet, l'une des moindres qualités du livre de M. T., que l'ampleur d'information, la finesse du détail et la loyauté de l'exposition, qui compensent largement son inexpérience en nomenclature. Ainsi (p. 2), il a beau ne pas savoir ce que c'est qu'une explosive palatale : on n'en est pas moins fixé, grâce à ses explications, sur la nature précise du *c* ou *ch*, qui n'est point une combinaison de dentale et chuintante, comme le *ch* anglais, mais un phonème momentané et simple, comme en sanscrit ou en slave. Et de même pour le *j* (p. 3). Ainsi encore il est hautement probable que l'*f* est bilabial en nika, comme le φ grec, et denti-labial en bisa, comme l'*f* latin ; car je remarque (p. 84), que le premier fait permuter l'*n* en *m*, tandis que le second le laisse intact : nika *m-fula* « pluie » = bisa *in-fula*, cf. gr. συμφέρω et lat. *conferô*. De toutes ces particularités minutieusement relevées ressort l'impression générale d'un domaine phonétique très homogène, où voyelles et consonnes ne sont sujettes qu'à un nombre limité de mutations, presque toutes réductibles en lois bien nettes, et où, sur un espace supérieur à la moitié de l'Europe, la langue n'accuse que d'assez faibles divergences dialectales. Le dernier fait est bien surprenant (p. 51), et

---

1. L. Havet, in *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 238, s. v. βλαισός. Mais je dois rétracter mon opinion obligeamment citée en note, le supplément du *Grundriss* de Fr. Müller m'ayant depuis appris que les Botocudos ont des labiales. Cela est assurément fort méritoire de leur part.

ne peut guère s'expliquer que par des rapports fréquents et suivis de guerre et de trafic entre les tribus, par une hybridation incessante dont l'auteur a mis lui-même certains effets en lumière (p. 21).

La morphologie n'est pas moins intéressante. J'ai déjà dit avec quel soin l'auteur s'est appliqué à l'éclaircir, et, si je ne crois pas à ses étymologies, je n'en goûte que plus tout le demeurant de sa pénétrante analyse. Sur un point seulement je l'ai trouvée en défaut (p. 99) : à ses yeux, la particule en fonction de conjonction n'est qu'une variété de la particule suggérant un substantif sous-entendu; en d'autres termes, *mu nd-a-ka njira* « où je suis entré », littéralement « dans-le-moi-être-entré », équivaut à « dans (le *lieu* où) je suis entré ». Il n'en est rien : le tonga dit *nganda* « la-maison » et *ndaka njira* « moi-être-allé », et il dit de même *mu nganda* « dans-la-maison » et *mu ndaka njira* « dans-le-moi être-allé », en faisant régir par *mu* une locution quelconque, qui pour nous est une proposition tout entière, tout comme un simple substantif. Le procédé est le même que pour les langues ouralo-altaïques, à cela près seulement qu'elles opèrent par suffixation et le bantou par préfixation. Tous les autres caractères spécifiques du bantou, — l'onomatopée (p. 139), et la réduplication (p. 151 et 279) qui jouent un rôle si important dans le langage enfantin, — l'emploi des démonstratifs en fonction de relatifs (p. 181), par lesquels a débuté aussi le parler indo-européen, — les tournures pléonastiques (p. 188) qu'affectionne partout la langue populaire, — l'emploi d'une infinité d'auxiliaires (p. 232), que s'est approprié la syntaxe des idiomes créoles, — la formation des verbes dérivés (passif, causatif, réciproque, etc.), — par dessus tout enfin, la nature éminemment concrète des conceptions de la race cafre, qui se traduit par l'incapacité d'exprimer une idée générale autrement que sous forme d'image souvent pittoresque (p. 218), — tous ces traits, dis-je, sont vivement saisis et placés sous leur vrai jour, de manière à frapper et à retenir l'attention du psychologue et du linguiste.

En terminant je ne dois pas omettre de signaler le côté pratique du livre de M. Torrend : il nous donne des textes tongas écrits par l'auteur sous la dictée de ses guides (p. 283 sq.), des spécimens de folk-lore et même de musique cafre (p. 296 sq.), un index qui au besoin pourrait tenir lieu de lexique des mots les plus usuels, enfin la grammaire complète de trente-six dialectes bantous, qui occupent presque toute l'Afrique sud-équatoriale, et dont plusieurs sont parlés dans les régions où la France cherche à étendre son influence. Il n'est que juste d'ajouter que l'impression en est aussi correcte qu'agréable à l'œil.

V. Henry.

K. F. Hermann's Lehrbuch der griechischen Antiquitæten neu herausgegeben von H. Bluemner und Dittenberger.

18. — Erster Band. **Staatsalterthuemer.** Sechste verm. und verb. Auflage, von Viktor Thumser. Erste Abtheilung. Fribourg. Mohr, 1889. Un vol in-8 de XVIII-272 p.

19. — Zweiter Band, zweite Abtheilung. **Die griechischen Kriegsalterthuemer.** Zweite Hælfte von Hans Droysen. Un vol. de 177-324 p.

I. La nouvelle édition du Manuel d'antiquités grecques de K. Fr. Hermann, dont la publication a commencé en 1882 [1], vient de s'augmenter de deux demi-volumes : l'un contient la fin de la partie du Manuel qui concerne l'art militaire ; l'autre est la première subdivision de la partie qui est relative aux antiquités politiques.

Cette dernière partie était la plus volumineuse, nous ne voulons pas dire la plus importante, de l'ancien Manuel : il est facile de prévoir qu'il en sera de même dans le nouveau. La revision en avait d'abord été confiée à M. A. Hug, l'auteur des *Studien aus dem klassischen Alterthum;* mais ce savant, après avoir commencé son travail, s'est vu contraint par la maladie à l'abandonner. Les éditeurs, sur le conseil de M. W. von Hartel, s'adressèrent à M. Victor Thumser, qui avait attiré sur lui l'attention par son étude *De civium Atheniensium muneribus eorumque immunitate.* M. Thumser se mit à l'ouvrage en avril 1885; pendant le cours de son travail, il a reçu communication des notes de M. Hug, et il les a insérées en grande partie dans son texte. Le nouvel éditeur s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de soin et de compétence : nous n'avons sous ce rapport que des éloges à lui adresser. Nous regrettons seulement qu'il ne se soit pas affranchi davantage du texte primitif. M. T. a pensé que c'était pour lui un devoir envers la mémoire de K. F. Hermann de laisser à l'œuvre de ce savant son caractère propre. C'est là assurément un sentiment très respectable; il ne faut pas cependant lui attribuer trop d'importance. On conçoit très bien que lorsque M. Frænkel s'est chargé de rééditer la *Staatshaushaltung der Athener,* il se soit contenté d'ajouter des notes à la fin de l'ouvrage. C'est que l'œuvre de Bœckh marque, dans l'histoire de la philologie, une date d'une importance capitale; c'est bien là un livre qui ouvre une voie nouvelle, et qui est déjà devenu lui-même un monument historique; à le retoucher tant soit peu, on pouvait craindre d'en altérer l'ordonnance. Il n'en est pas de même du Manuel de K. P. Hermann; je suis loin d'en méconnaître la valeur; mais je ne puis voir là autre chose qu'un bon inventaire des richesses de la science; quelque utilité qu'on attribue à cet ouvrage, et il en a certainement beaucoup, on ne peut le mettre à côté du monument élevé par Bœckh. Il me semble donc qu'il n'y avait aucun danger à remanier plus complètement ce Manuel. Notez qu'on ne peut plus aujourd'hui

1. Nous avons rendu compte des diverses parties du Manuel au fur et à mesure qu'elles paraissaient, cf. nos du 4 juin 1883, du 9 août 1886, du 30 avril 1888.

alléguer comme raison le désir de conserver à l'ouvrage son unité. L'édition nouvelle, sans parler des autres différences, présente cette particularité que les diverses parties en sont confiées chacune à un savant différent; quoique tous ces auteurs travaillent d'après un même plan et sous la même direction, on peut être sûr que l'ouvrage qui sortira de toute cette collaboration offrira nécessairement quelques disparates. Après cette observation préliminaire, nous reconnaissons sans peine que ce qu'a fait M. T. est considérable; cette première partie compte plus de 60 pages de plus que la partie correspondante de la cinquième édition; mais ce nombre de pages ne représente pas d'une façon exacte la somme de travail dû à M. T.; il faut de plus faire entrer en ligne de compte tout ce qu'il a supprimé; et ce n'est pas peu de chose; car encore dans l'édition de 1875, il y avait bien des renvois devenus inutiles, et que M. T. a dû faire disparaître. Naturellement ces renvois représentent un certain nombre de pages blanches qu'il a fallu remplir. Il y a enfin une autre partie du travail de M. T. qu'il n'est pas facile d'apprécier; c'est la correction des faux renvois. On sait que le Manuel avait à ce point de vue une réputation fâcheuse. K.-F. Hermann le reconnaissait lui-même; et en tête de chacune des éditions qu'il a données de son ouvrage, il mettait un appel chaleureux aux lecteurs pour leur demander de lui signaler tous les faux renvois qu'ils rencontreraient. Je n'assure pas que dans la nouvelle édition tous les faux renvois auront été corrigés; je tombe par hasard sur une page (72, note 2), où je trouve une de ces fautes d'impression qui sont faites pour surprendre. Aristophane *Œcon*, pour Aristote *Œcon*. Nous avons pu constater cependant que bien des erreurs dans les références avaient été corrigées. La suite de ce premier volume était annoncée comme devant paraître en 1889; nous sommes en 1892 et rien n'a paru; ne nous plaignons pas de ce retard; la partie qui reste à paraître contiendra les antiquités politiques d'Athènes; on sait combien depuis ces dernières années, cette partie de la science a été renouvelée.

II. Cette seconde partie du livre de M. H. Droysen contient d'abord un court complément au chapitre qui a paru déjà dans la première partie, et qui est relatif à la tactique pendant l'époque hellénistique; elle comprend ensuite deux chapitres, l'un sur l'artillerie, l'attaque et la défense des places fortes, l'autre sur la marine. C'étaient là des sujets très difficiles pour lesquels il ne suffisait pas d'être un bon philologue; il fallait aussi des connaissances techniques assez précises. M. D. s'est tiré à son honneur de toutes ces difficultés. Son livre peut être considéré comme le meilleur travail d'ensemble qu'il y ait sur le sujet. Le seul défaut que nous ayons à lui reprocher, c'est parfois une trop grande brièveté : l'auteur passe à côté de certaines questions sans les signaler ou bien il ne les traite qu'imparfaitement. Nous prenons un ou deux exemples. Les Grecs se sont-ils servis de ciment dans les fortifications? Plusieurs textes mentionnent une matière appelée γύψος. Arrien II, 21, 4

(il s'agit du siège de Tyr, que M. D. décrit p. 212), Philon de Byzance, *Fortifications*, I, 1 ; III, 1 ; IV, 1 ; d'après Théophraste cette γύψος ne serait que de la chaux vive (Frag. II, περὶ λίθων, IX, 65-66) ; voir sur ce sujet la note de Graux, Rev. de Phil. III (1879), p. 108. = *Textes grecs*, p. 174. Il y avait là un problème qu'il eût été intéressant au moins de signaler. Il en est de même pour les galères destinées au transport des chevaux (cf. p. 295). Différaient-elles des galères ordinaires ? Nous savons qu'elles coûtaient plus cher à construire ; elles avaient de plus certaines pièces qui paraissent avoir été différentes dans les autres galères (*C. I. A.* II, 808) ; c'est par un décret du peuple qu'elles étaient déclarées hors de service (*Ibid.*, 807) ; enfin, on pouvait indiquer que sur ce point, comme sur bien d'autres encore, les Grecs avaient été devancés par les Perses ; c'est seulement en 430 (Thuc. II, 56) que les Athéniens pensèrent à transporter de la cavalerie sur leurs vaisseaux ; ils prirent de vieilles galères et les emménagèrent à cet effet ; les Perses, au contraire, au moins dès 490, étaient en mesure de transporter sur leurs vaisseaux une nombreuse cavalerie.

Albert MARTIN.

---

20. — Jules ZELLER. **Entretiens sur l'histoire du moyen âge.** Deuxième partie, t. II, Paris, Perrin et Cie, 1892. 1 vol. in-12, 279 p.

Les entretiens sur l'histoire du moyen âge de M. Zeller se divisent en deux parties et comprennent quatre volumes. Le tome Ier raconte la chute de l'empire romain et les invasions des barbares ; le tome II oppose la civilisation chrétienne de Grégoire-le-Grand et de Charlemagne à la civilisation de Mahomet et des Abbassides. Le tome III (2e partie, t. I) expose l'histoire des derniers Carolingiens et celle de la querelle des investitures ; Le tome IV, dont nous devons rendre compte, contient les études suivantes : Les républiques, les bourgeoisies et les communes. — Saint Bernard et l'Europe au XIIe siècle. — L'abbé Suger et Louis VI. — Philippe-Auguste. — Saint Louis. — Boniface VIII et Philippe-le-Bel. Nous recommandons vivement la lecture de ces récits aux gens du monde et aux jeunes élèves qui désirent s'initier à la connaissance du moyen âge et acquérir quelques notions générales sur le rôle de la France au XIIe ou au XIIIe siècle. Ils y trouveront profit et plaisir : car ces *Entretiens* sont très vivants, écrits d'un style jeune et alerte qui tient toujours l'attention en éveil. Peut-être celui qui voudrait approfondir davantage l'histoire de cette époque, souhaiterait-il trouver, sous ces phrases très châtiées, plus de faits précis : peut-être aussi quelques-unes des théories reproduites par l'auteur ne répondent-elles déjà plus aux derniers résultats acquis par la science historique. Il faut, ce nous semble, renoncer au parallélisme établi par Aug. Thierry entre les communes du midi et celles du nord, et ne plus chercher les origines des premières dans la curie romaine, et celles

des secondes dans la ghilde germanique : les communes nous apparaissent comme une institution tout à fait nouvelle, issue du régime féodal et ne s'expliquant que par lui. L'ancienne doctrine de Grimm sur la marche germanique doit être pareillement abandonnée comme une haute fantaisie. Nous ne croyons plus, depuis les travaux de M. Bémont, que Jean sans Terre ait été cité devant la cour le roi pour le meurtre d'Arthur de Bretagne (p. 176) ; et nous ne saurions plus admettre la théorie de Loiseau sur les quatre grands baillages d'Amiens, de Sens, de Mâcon et de Saint-Pierre-le-Moustier, au temps de Louis IX, (p. 249). Nous trouvons trop vagues et par suite inexactes des phrases de ce genre (p. 250) : « Les œuvres législatives de saint Louis sont considérables... Le *Code d'Oléron*, le *Livre des métiers*, les *Établissements*, les *Coutumes du Beauvoisis* et les *Conseils à un ami* sont les débuts législatifs d'un pouvoir qui, pour ses essais, élève des monuments. » Certaines fautes d'impression déparent, en outre, le volume. P. 36, un capitulaire de Louis le Pieux est placé en *735* au lieu de 835 ; p. 111, lisez Conrad III au lieu de *Conrad II* : p. 172, au lieu de *Jean, comte de Moreton* rétablissez Jean, comte de Mortain. Mais à quoi bon ces critiques ? Le lecteur corrigera aisément ces négligences typographiques; puis M. Zeller n'a point voulu faire œuvre d'érudition, ni discuter par les textes les problèmes difficiles que présente l'histoire de France. Son dessein était de nous présenter une série de tableaux très colorés du moyen âge et il y a réussi.

Ch. Pfister.

---

21. — Brœcking. **Die franzœsische Politik Papst Leos IX.** 1 vol. in-8, Stuttgart, Gœschen, 1891, iv-109 pages.

Voici un travail fait en toute conscience, avec beaucoup de soin; l'auteur s'est servi de l'excellente méthode en usage dans les séminaires allemands; il a reçu les conseils d'un maître éminent, M. S. Lœwenfeld. Néanmoins nous sommes obligé de déclarer que l'ouvrage est manqué.

Il est manqué, parce que M. Bröcking a complètement négligé de se servir des livres français parus sur le même sujet. Est-ce dédain ou est-ce ignorance? Il n'a employé ni le travail déjà ancien de l'abbé Delarc, ni les deux volumes plus récents du P. Brucker sur le pape Léon IX. Je sais que ces deux œuvres ne satisfont point complètement les érudits; trop d'effusions pieuses s'y mêlent aux discussions savantes ; mais elles n'en sont pas moins fort estimables; la dernière surtout est le résultat d'un labeur acharné et a jeté de la lumière sur bien des questions obscures; il n'est point permis d'écrire un livre sur le pape Léon IX sans citer Delarc et Brucker. M. B. n'a pas consulté davantage les travaux français qui ont pour objet l'histoire et les institutions de notre pays, sous les premiers Capétiens. Il n'a pas eu l'idée de demander à M. Luchaire quelle était l'organisation ecclésiastique de la

France au XI[e] siècle, pas plus qu'il ne s'est adressé à M. Imbart de la Tour pour savoir quelles règles étaient suivies dans l'Église française pour les élections épiscopales [1].

Pour n'avoir pas assez étudié les ouvrages français, l'auteur a commis une série de méprises qu'il eût été facile d'éviter. Il écrit (p. 20, n. 4) l'evêché de *Bajeux* au lieu de Bayeux; p. 62, l'évêque Gui de *Châlons* au lieu de Chalon-sur-Saône; p. 29 et *passim*, *Dole* en Bretagne au lieu de Dol. Il nous affirme à diverses reprises qu'au concile de Reims de 1149, aucun évêque breton n'était présent. Et pourtant (p. 19, n. 5), il constate l'arrivée à Reims de Pudicus, évêque de Nantes. Il semble ignorer que Nantes est en Bretagne. P. 33, il avance que la domination de Geoffroi-Martel, comte d'Anjou, s'étendait au sud jusqu'à la Gironde : ce qui est entièrement faux. Les comtes d'Anjou ne possédaient en Aquitaine que quelques petits fiefs, Mirebeau, Loudun et Saintes. Enfin l'auteur ne se rend aucun compte de la répartition dans le royaume de France des évêchés royaux et des évêchés seigneuriaux; il semble être persuadé (p. 8) que les évêchés royaux étaient ceux du domaine. Ses garants sont Warnkönig et Stein dont le livre, remarquable pour l'époque où il a été écrit, est aujourd'hui fort démodé.

Ce sont là des erreurs de détail; mais, voici qui est plus grave. M. B. veut soutenir la thèse suivante : « Avant Léon IX, il n'y avait presque aucun rapport entre la curie romaine et l'épiscopat français; Léon IX, le premier, chercha à soumettre l'épiscopat français à l'autorité du saint-siège; et, en ce point, il a été un grand novateur. » C'est pour démontrer cette affirmation qu'il a écrit son livre et qu'il a réuni, avec beaucoup de patience, tous les faits par lesquels marque l'intervention de ce pape dans les affaires françaises. Mais si M. B. avait mieux connu l'histoire de nos premiers Capétiens, il aurait vu que cette politique n'est point nouvelle, que Léon IX marcha dans une voie déjà frayée par ses prédécesseurs. Mainard et Gilduin se disputent le siège de Sens et Léon IX se prononce pour le premier : mais, déjà, en l'an mille, Liétry, archevêque de Sens, repoussé par un parti puissant, s'était fait confirmer par le pape Sylvestre II. Guillaume de Normandie sollicita l'appui du pape pour qu'un successeur fût donné à Mauger, l'indigne archevêque de Rouen. Geoffroi-Martel s'adresse à lui pour le prier d'autoriser le clergé du Mans de remplacer l'évêque Gervais, son ennemi personnel. Nouveauté, dites-vous; non, depuis longtemps, il est posé en principe que le pape doit intervenir, quand l'élection épiscopale est faite à la suite d'une déposition. Ainsi, en 1018, après la déposition d'Azelin, évêque de Paris, Francon, chancelier du roi, lui est substitué « avec l'approbation du souverain pontife ». (*His-*

1. Ici M. B. pourrait alléguer que l'ouvrage de M. Imbart de la Tour a paru assez peu de temps avant le sien : soit; mais cette excuse ne s'applique pas aux autres livres.

toriens de France, X, 453). Je ne vois guère que deux faits entièrement nouveaux dans l'histoire des rapports de Léon IX avec la France : 1° la nomination directe d'Airard à l'évêché de Nantes ; 2° la convocation en terre française du concile de Reims, malgré le mauvais vouloir du roi Henri Ier. Et encore, pour Airard, je pense, malgré le raisonnement de M. B., qu'il a été choisi par le concile même de Reims et, comme l'écrit M. Imbart, p. 419 : « Cette promotion faite en synode est conforme aux règles canoniques qui autorisaient l'élection par les évêques en cas d'indignité du corps électoral et peut être le pape s'est-il borné à confirmer le choix du concile. Ce n'est pas là, véritablement, une nomination faite directement par la papauté. » Reste le synode de Reims qui est à coup sûr un événement extraordinaire, mais qui n'a pas eu de conséquence : et s'il n'en a pas eu, c'est surtout à cause de la politique assez habile, sinon très franche, d'Henri Ier, que M. B. a jugé avec un trop grand dédain.

En résumé, la thèse de l'auteur me paraît fausse. Mais les érudits français qui eux, se piquent aujourd'hui avec raison de connaître tous les travaux allemands, ne négligeront point ce livre ; comme il a été étudié avec soin, ils y trouveront quelques réflexions justes, quelques développements heureux dont ils pourront faire profit.

Ch. Pfister.

---

22. — **Die deutschen Volkslieder vom Doktor Faust**, von Alexandre Tille. Halle, Max Niemeyer, 1890. In-8 de 207 pages.

M. W. Creizenach a publié, il y a quelques années, une étude critique très pénétrante sur les différentes rédactions du drame populaire de *Faust* en Allemagne : c'est le modèle qu'a voulu suivre M. Tille, en appliquant la même méthode aux *Lieder* populaires sur le docteur Faust. Il y a mis sans nul doute une conscience extrême, il a multiplié les recherches et les conjectures ; peut-être s'est-il exagéré l'importance de la question. Il entre dans un détail de discussion, il se hasarde à des essais de reconstruction du texte, comme s'il s'agissait de l'*Iliade* ou du *Faust* de Goethe. Trop de zèle ! dirons-nous à M. Alexandre Tille, tout en l'engageant à mettre cette ardeur de recherche et d'étude dont nous le louons, au service d'un sujet plus important.

E. L.

---

23. — Ferdinand Brunetière, **Etudes critiques de l'histoire de la littérature française**. Quatrième série, Paris, Hachette. 1891. 1 vol. in-12, p. 1-385. 3 fr. 50.

M. F. Brunetière vient de réunir, pour les publier en volume, ses études d'histoire littéraire dont on a tant goûté la haute valeur lors de leur publication dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Ce volume forme la quatrième série de cette collection. On connaît le contenu des différents chapitres pour les avoir lus sous leur forme primitive d'articles séparés. Notre tâche se borne à dire quels sont, de ces articles, ceux qui figurent dans ce volume.

Il y en a dix, et ils concernent l'histoire des dix-septième et dix-huitième siècles en France, depuis Hardy jusqu'à Mme de Staël en passant par Descartes, Pascal et Molière, Montesquieu, Voltaire et Rousseau.

A propos de l'intéressante thèse de M. Eug. Rigal sur *Alexandre Hardy et le théâtre français au commencement du* XVIIe *siècle*, M. B. marque avec précision ce que ce travail apporte de nouveau : l'histoire du théâtre au double point de vue de l'organisation matérielle et de l'évolution des genres dramatiques.

Si le chapitre suivant est relatif au roman français pendant le XVIIe siècle, croyez que la cause en est dans l'intérêt du sujet encore assez neuf, plus que dans le livre qui en a été l'occasion. *Le Roman au* XVIIe *siècle* de M. André Le Breton est facilement et agréablement écrit, mais c'est une bien mince contribution à l'histoire littéraire, et l'on s'étonnerait que M. B. ait cru lui devoir accorder les honneurs d'un article critique, si l'on ne s'apercevait vite qu'il en parle pour nous dire comment ce livre aurait dû être fait.

Il n'en est pas de même des pages consacrées aux curieuses *Études* de M. Morel-Fatio sur l'Espagne. Le livre et l'article consolent de la lecture de Puybusque, auquel il fallait recourir pour cette question de l'influence espagnole dans la littérature française.

On se rappelle assez pour qu'il soit inutile d'y insister, les belles pages qui firent grand bruit à leur apparition et où M. B. éclaircit en maître le jansénisme de Pascal, l'influence de Descartes ou la philosophie de Molière.

Si nous venons au XVIIIe siècle, nous pourrons nous étonner que M. B. ait encore des choses nouvelles à dire sur Voltaire, s'en étant expliqué déjà tant de fois.

Quant à Montesquieu, il est curieux combien on revient à lui après l'avoir si longtemps laissé sous le coup du triste livre de M. Louis Vian. Voici ses papiers inédits qui revoient le jour, et ses œuvres qui fournissent à d'excellents esprits l'occasion d'études substantielles, sinon quand M. Edgar Zévort en fait des extraits, du moins quand M. Paul Janet annote l'*Esprit des lois*, quand M. Albert Sorel écrit son livre de *Montesquieu*, et quand M. B. nous parle d'eux tous.

On relira encore avec agrément une étude sur *Delphine* et *Corinne*. Quant au grand-père intellectuel de Mme de Staël, J.-J. Rousseau, on regrettera que M. B. ait, d'une part, trop pris en considération et, d'autre part, trop mollement exécuté ces messieurs de la Faculté, quand ils veulent introduire la pathologie dans la littérature, et loger la critique dans la clinique. Qu'il faille tenir compte de l'état pathologique d'un homme dont on veut définir le caractère, il va de soi, et

c'est un élément qu'on aurait tort de négliger, sans doute; mais ce n'est qu'un élément. M. Von Möbius et le Dr Chatelain, pour ne nommer que ceux-là, ont tort de croire que c'est là tout et qu'on expliquera le génie de J.-J. Rousseau par sa folie, et sa folie, comme dit M. Brunetière, par « ses difficultés à faire de l'eau. »

Léo CLARETIE.

---

24. — Richard FESTER. **Rousseau und die deutsche Geschichtsphilosophie.** Stuttgart. Gœschen, 1890. 340 p. 8.

Le livre de M. Fester est attachant et instructif; l'on serait donc mal venu à lui reprocher de nous donner plus que son titre ne promet. Strictement, il nous doit une étude de l'influence exercée par les idées de Rousseau sur les conceptions historiques des philosophes idéalistes allemands; il nous donne en réalité un exposé suffisamment complet de leurs philosophies de l'histoire, où Rousseau intervient chaque fois qu'une ressemblance ou qu'un contraste suggère un rapprochement. D'où il résulte que lorsque les rapprochements deviennent impossibles ou tout au moins très extérieurs et très peu caractéristiques, comme dans les chapitres relatifs à Krause et à la philosophie positive de Schelling, M. F. sort tout à fait des limites, si flottantes soient-elles, de son sujet. Chacun de ses onze chapitres est une monographie attentive et achevée, étudiée avec un soin minutieux, construite avec une intelligence très pénétrante, sinon très systématique, de ce qu'il y a de caractéristique dans les idées [1], écrite dans un style ferme, sobre et limpide. Certains chapitres, celui sur Herder, celui sur Fichte, celui sur Frédéric Schlegel, sont neufs et parfaits. — Si donc il se trouve (et en fait il se trouve) que les résultats de cette consciencieuse et intelligente étude sont minces et rares, et, à les bien considérer, négatifs plutôt que positifs, il faut bien admettre, comme je le pense, que la faute n'en est pas à l'auteur, mais bien à son sujet.

Si M. F. avait essayé d'exprimer en une formule précise la nature de l'influence exercée par Rousseau sur les écrivains qu'il étudie, il aurait constaté que c'est chose impossible. Il aurait vu que cette influence fut extrêmement variable et diverse, et qu'elle agit toujours et exclusivement dans le sens des sympathies intellectuelles et plus encore des sympathies morales de chacun d'entre eux. Les hommes du XVIIIe siècle, Lessing, Herder et les publicistes sont séduits par ce qu'il y a dans Rousseau de philanthropie et de vertu, de sentiment et de nature, de tendances positives et pratiques. Kant retrouve chez lui ses motifs pratiques de la spéculation et de la critique. Le Schiller de

---

1. Sauf en ce qui concerne Herbart, qu'il juge avec une sévérité où l'on reconnaît l'influence de M. Windelband. Il n'est pas exact de dire (p. 241) qu'Herbart renouvela le Wolffianisme.

la période d'enthousiasme et de révolte est conquis par sa passion d'indépendance, par sa rupture violente avec la société de son temps, par son cosmopolitisme, par son moralisme sentimental, par son idéalisme pratique et sa rhétorique vertueuse. Le Fichte révolutionnaire s'enflamme au contact du Rousseau révolutionnaire, et le Fichte mystique conserve jusqu'au bout la haine de Rousseau pour les choses artificielles et mortes qui retardent l'action et écrasent la personne. Lorsque la nouvelle de 89 arrive en Souabe, Hegel et Schelling crient : « Vive Jean-Jacques » avec tout ce qu'il y a en Allemagne d'intelligence ou de jeunesse, et jusqu'au cœur du système de Hegel, le nom de Rousseau restera indissolublement associé à la première expansion politique de l'esprit de liberté. En un mot l'influence de Rousseau est une influence de sympathie, personnelle et variable, et non pas une influence de raison, systématique et identique.

La contre-épreuve est plus probante encore : la conception de l'histoire et de l'humanité des idéalistes allemands n'est pas seulement différente de celle de Rousseau ; elle en est exactement l'opposé. Il va de soi que pour que la comparaison ait un sens, il est indispensable, non pas de construire, mais d'interpréter les doctrines. Il faut éliminer aussi bien le bagage mythologique de Rousseau, qui n'est point essentiel, que l'*Urmensch* de quelques romantiques, qui ne dérive pas de Rousseau. De ce point de vue très général, et sans prétendre donner des doctrines adverses une définition complète, je crois qu'on peut formuler l'opposition, avec une exactitude suffisante, dans les termes suivants : L'idéalisme allemand, de Lessing à Hegel, considère l'humanité comme plus réelle que l'homme, et d'une réalité plus haute, considère cette humanité réelle comme organisée, soit dans l'espace, soit dans le temps, soit à la fois dans l'espace et le temps, et considère cette humanité organisée comme assujétie à une progression continue dont la liberté, c'est-à dire l'affranchissement de l'esprit, est à la fois le moteur et le but. Rousseau ne connait d'être réel que l'homme, et l'homme tel que l'entend son siècle, l'homme défini une fois pour toutes, l'homme de raison, ou, si l'on aime mieux, de nature ; il ne conçoit point ce que ce peut être qu'une humanité plus réelle ou autrement réelle que l'homme, qu'une réalité idéale plus réelle que la réalité individuelle et concrète ; l'humanité est un agrégat d'individus n'ayant entre eux que la communauté de leurs intérêts et la communion de leurs volontés conscientes d'elles-mêmes : l'humanité, c'est-à-dire l'association entre hommes, marche vers un but lorsqu'elle se propose un but, réalise une fin lorsqu'elle se propose une fin, progresse si les volontés sont bonnes et unies, recule si les passions égoïstes engendrent la tyrannie et la haine ; la confiance optimiste dans un progrès qui se réaliserait de lui-même n'est autre chose que la résignation béate et inerte au mal ; et la condition du progrès est l'intelligence rationnelle du bien, du bien qui est absolu et qui n'a pas de degrés, du bien qui a pu être réalisé dans l'his-

toire et disparaître ensuite, et la volonté vertueuse et désintéressée de sa réalisation.

Que l'opposition ainsi présentée soit radicale, c'est ce que l'on ne saurait nier; qu'une action (j'entends une action positive et adjuvante, et non pas une action destructive) de la seconde de ces doctrines sur la première soit chose inconcevable, c'est encore ce que chacun admettra. Resterait à prouver que l'interprétation systématique de l'idéalisme historique des Allemands est fidèle, et qu'elle ne fait pas violence aux doctrines dont elle prétend donner la formule. Il faudrait montrer que la conception de l'humanité idéale, une et constamment progressive dans son développement, apparaît clairement chez Lessing dans sa doctrine d'une éducation de l'humanité par révélations successives, et successivement valables: que la doctrine de l'humanité une, progressive, se développant d'un mouvement d'ascension continue, triomphe décidément chez Herder de l'idée de l'humanité conçue comme l'essence de l'homme considéré en lui-même, telle que l'entendit le XVIIIe siècle; que chez Kant l'idée luthérienne de la malice naturelle de l'homme et le dogme de la perfectibilité, postulat qu'exige la réalisation de la tâche morale réservée à l'humanité, sont la formule du rejet définitif de la doctrine de Rousseau, et qu'à partir de Fichte la conception de l'humanité comme organisme réel, et réel d'une réalité concrète, et comme organisme évoluant, par progrès régulier, suivant une loi, et vers un but, domine définitivement la pensée idéaliste allemande. Il faudrait montrer d'autre part que le but qu'ils considèrent comme étant le moteur et la loi de l'humanité est chez eux tous identique dans ce qu'il a d'essentiel, et que ce principe idéal, c'est la liberté-fin de Spinoza et de Hegel, et non pas la liberté-moyen de Rousseau; que cette conception apparaît chez Lessing aussi bien que chez Herder, dans le *Sturm und Drang* aussi bien que dans le romantisme, indépendamment de Rousseau, et autrement que chez Rousseau; qu'elle trouve ses formules successives dans la liberté et la téléologie au sens de Kant, dans la vie au sens de Fichte, dans la conciliation et l'identité au sens de Schelling, dans la liberté absolue de Hegel.

L'idéalisme allemand est dans son principe, dans sa conception essentielle, dans sa méthode, dans ses applications à l'histoire, l'opposé exact de la pensée de Rousseau. La doctrine de Rousseau est, en deux mots, un rationalisme qui nie la valeur, la légitimité, la rationalité du passé, et un idéalisme qui affirme que le bien est chose simple, absolue, immédiatement et définitivement réalisable à tout moment. La doctrine des idéalistes allemands est un rationalisme qui affirme la valeur à la fois absolue et relative, la légitimité, la nécessité logique et rationnelle du passé, et un idéalisme pour qui le bien est chose relative et successive, et qui, au terme de son développement, se transforme logiquement en un réalisme optimiste et traditionaliste. Rousseau eut sur quelques-uns d'entre eux une influence personnelle et accidentelle,

sentimentale et littéraire; il fit d'eux, pour un temps, des révolutionnaires, ce qu'ils ne fussent jamais devenus d'eux-mêmes, et des démocrates, ce qu'ils se gardèrent bien de rester. Subir l'influence de sa doctrine eut équivalu pour eux à renoncer à toute leur structure intellectuelle; c'eût été un suicide. Fichte lui-même, le grand et le seul vrai disciple de Rousseau, est autant disciple de Lessing et l'est bien plus de Kant.

Lucien HERR.

---

25. — **A History of the French Revolution,** by H. Morse STEPHENS, (Balliol College, Oxford). Vol. II. London, Longmans, Green et C°. 1891. In-8, xv et 561 p. 8 sh.

Nous ne connaissons pas le premier volume de l'ouvrage. Les éditeurs et les auteurs de l'Angleterre négligent la *Revue critique* qui leur serait cependant très utile à tous les égards. Mais ce deuxième tome de M. H.-Morse Stephens sur l'histoire de la Révolution française est consciencieux, très bien informé, rempli de faits et de choses. L'auteur néglige un peu son style et se répète souvent. Comme la plupart de ses compatriotes, il est enclin à une fâcheuse prolixité et ne sait pas ramasser, condenser le détail, et, sans rien négliger, mettre en une pleine et vigoureuse lumière les points saillants et essentiels. Néanmoins, on doit reconnaître qu'il a non seulement émis en beaucoup d'endroits de sages appréciations, mais qu'il a consulté la plupart des documents imprimés et qu'il a fait preuve d'un savoir fort étendu. On le louera surtout de sa vaste connaissance des publications françaises. Il est, comme on dit, tout à fait au courant. Il a lu les Mémoires (Vaublanc, Mathieu Dumas, Tilly, Meillan, Louvet, etc.) et les livres des Goncourt, de Vatel, de Guadet, de Jean Reynaud, de Dauban, de Hamel, de Fr. Mége, de Bourgoin, d'Ernouf, de Forneron, de Jung, de Wallon, d'Aulard, d'Albert Sorel, etc., etc. — bien qu'on regrette qu'il n'ait pas attendu l'apparition du troisième tome de *l'Europe et la Révolution française*. Pareillement, il n'a pas négligé les travaux allemands, et il cite d'Arneth et Vivenot. Aussi son volume fourmille de biographies détaillées (pas un seul personnage, ou peu s'en faut, qui n'ait sa notice) et de portraits tracés avec beaucoup de minutie — et qui toutefois pouvaient être abrégés, car ils allongent et retardent singulièrement le récit. Il est d'ailleurs clairement ordonné, nettement divisé, et, si la narration des faits de guerre offre fréquemment une grande confusion, celle des grandes journées révolutionnaires mérite nos éloges. Le premier chapitre nous introduit dans l'Assemblée législative. Le deuxième retrace les actes du ministère girondin. Le troisième décrit la journée du 20 juin. Le quatrième s'étend sur le 10 août et les massacres de septembre. Le cinquième a pour objet la réunion de la Convention et la proclamation de la République. Le sixième qui s'intitule « la patrie en danger », expose les pre-

mières et faciles victoires de la Révolution. Le septième représente la lutte entre les Girondins et les Montagnards (nous préférons ce dernier mot au terme de *jacobins* qu'emploie l'auteur). Puis, passent sous nos yeux, dans les six derniers chapitres du volume (VIII-XI) la chute des Girondins, le Comité de salut public, la Terreur à Paris et dans les provinces, l'armée et la marine de la République, les colonies et les émigrés. Nous n'énumérons pas les appendices qui ne nous apprennent rien, mais qui prouvent la science de l'historien ou plutôt son désir de tout connaître et de pénétrer autant que possible dans les moindres détails de l'époque. Nous féliciterons, par conséquent, M. H.-M. S. de cette vaste et laborieuse étude. Nous ne lui ferons pas un crime de certains lapsus [1] et des nombreuses, très nombreuses, trop nombreuses fautes qui échappent malheureusement à chacun de nous, et notamment, en un pareil sujet, à un étranger. Mais, tout en lui conseillant d'aller à l'avenir moins vite en besogne pour éviter les erreurs et donner plus de soin à la forme, tout en le remerciant de la peine qu'il a prise, de l'attention assidue qu'il applique aux publications françaises de toute sorte, de l'énorme quantité de renseignements qu'il a glanés dans les ouvrages et recueils parus de ce côté-ci de la Manche, tout en lui sachant gré de sa luxeuse, incroyable et vraiment admirable connaissance de la littérature révolutionnaire, tout en le mettant au premier rang des historiens actuels de l'Angleterre, nous ne pouvons nous empêcher de formuler encore une critique, grave ou légère, comme on voudra. Il a tiré partie de quelques brochures qu'il a trouvées au British Museum, des dépêches du comte Gower publiées par Browning, et du livre de Money (qui n'est pas aussi rare qu'il le croit, puisqu'on l'a traduit en français et allemand). Mais il nous semble avoir oublié les lettres de Miles à Le Brun, et il n'a pas consulté suffisamment les archives anglaises; il n'est pas assez neuf, assez original sur tous les points qui touchent aux relations de son pays avec la France. Il aurait dû renouveler et rajeunir un peu sa matière en nous communiquant ou en mettant en œuvre les correspondances et autres documents que renferment les dépôts de Londres et de la Grande-Bretagne. N'aurait-il pu rechercher les dépêches que le colonel Saint-Leger (cf. les Réminiscences du prince royal de Prusse) a dû envoyer à son gouvernement? N'aurait-il pu nous donner quelques particularités inédites sur les actes du ministère anglais, sur la campagne du duc d'York, sur Toulon, sur la marine — il ne s'est guère servi que de l'excellent livre de notre capitaine Chevalier, — sur l'émigration? Nous lisons, p. 510-511, deux lignes sur Beaumetz qui mourut à Calcutta et sur un comte de l'Etaing.

1. Par exemple, lire partout Reubell (non *Rewbell*); p. 73, Custine (*Custines*) p. 169, Lequinio (*Lequinis*); p. 187, Auve (*Aüre*); p. 225, Hochheim (*Hockheim*); p. 227, Serpente (*Serpent*); p. 230, Bruille (*Breuil*); p. 349, Gluck (*Glück*); p. 384, Vivie, (*Vivié*); p. 434, Schauenburg (*Schauembourg*); p. 441, Laubadère (*Labaudère*).

Voilà des informations, bien courtes, il est vrai, comme M. H. Morse Stephens aurait dû les offrir et les développer. Son très louable volume n'est donc qu'une large et habile compilation des ouvrages français, Grand tableau d'ensemble, soit (à part les menues taches qui foisonnent, et la touche qui manque un peu d'énergie et de *serré*). Mais ce tableau ne nous intéresse guère, nous autres Français qui, depuis dix, quinze ans avons lu tout cela un peu partout. Il n'est fait que pour les Anglais, et les Allemands seuls penseront à le traduire [1].

A. CHUQUET.

1. Voici quelques fautes que nous ne pouvons indiquer que brièvement, et il y en a sûrement encore : p. 2, il fallait insister sur Ramond qui n'est pas seulement « géologue »; — p. 3, c'est une exagération de dire que Daverhoult remplissait bien la place de Cazalès; — p. 113, Westermann n'a pas été « a clerk in the courts of Haguenau »; — p. 149, comment Santerre a-t-il pu sauver, aux massacres de septembre, Alexandre Berthier qui était loin de Paris, à l'armée du Centre?; — p. 158-187, il y a ici une confusion : l'auteur dit que Luckner commandait l'armée du Nord et Dillon, son avant-garde; mais non : Luckner dirigeait l'armée du Centre; c'était Lafayette qui commandait l'armée du Nord, et Dillon, chef de l'avant-garde de cette armée, se trouva, après le 10 août, sous les ordres de Dumouriez, successeur de Lafayette; Dumouriez n'a donc jamais attendu, comme le prétend l'auteur, l'arrivée de Dillon qui l'a, au contraire, comme c'était son rôle, précédé dans l'Argonne; — p. 186, Chazot n'avait et ne pouvait avoir *dix mille hommes* et ne fut pas chassé par trois régiments de cavalerie prussienne (dans un défilé!); — p. 187, il est très inexact de dire que des partis détachés de Prussiens forcèrent successivement les divers défilés : le Chêne populeux et Grandpré furent volontairement abandonnés par les Français, sauf La Croix-aux-Bois que Chazot dût lâcher et dont la prise entraînait la retraite générale de l'armée; toutefois, Dillon restait à la Chalade et aux Islettes; tout cela ne nous paraît pas avoir été clairement compris par l'auteur, et l'on croirait qu'il n'a lu que bien légèrement le livre de son compatriote Money; — *id.*, Kellermann venait de Metz, et non de l'*Alsace*; — p. 192, Spire ouvrit ses portes le 30, et non le *23* septembre; *id.*, Custine n'a jamais envoyé d'argent à Paris; — p. 193, quel est ce *Gottlieb, ce worshipful master*, ce professeur de l'Université mayençaise auquel l'auteur attribue un rôle si efficace? Je puis assurer qu'il n'y avait à Mayence aucun professeur de ce nom, et je ne sais où a été pris ce nom de fantaisie; — *id.*, peut-on dire que le landgrave de Hesse était un des « ablest princes of his day? »; — *id.*, où l'auteur a-t-il encore vu que Custine était franc-maçon et qu'il fut appelé par la franc-maçonnerie allemande?; — p. 194, Mayence se rendit le 21, et non le *20* octobre; — *id.*, les Français n'ont pas osé pousser jusqu'à Cassel; — *id.*, les fameux *Mémoires posthumes* sont l'œuvre d'un émigré anonyme, et non de Baraguey d'Hilliers; — p. 200, où a-t-on vu que le père des demoiselles Fernig (et non *de* Fernig) ait été « murdered on the advance of the Prussians »?; — p. 203, Dumouriez n'a pas fait lever le siège de Lille; — *id.*, il prit, si l'on veut, la même position, que Biron en avril, mais non, comme dit l'auteur, que *Dillon* en *juin*; — p. 204, les Autrichiens n'ont pas subi la perte énorme de *sept mille* hommes à Jemappes; — *id.*, les Français entrèrent à Bruxelles le 14, et non le *16* novembre; — *id.*, Valence alla, non à *Ostende*, mais à Namur; — *id.*, Anvers capitula, non *immédiatement*, mais au bout de quatre jours; — p. 206, l'auteur se trompe sur les deux arrêtés dont l'un proclamait la liberté de l'Escaut et l'autre, ordonnait de poursuivre les Autrichiens sur le territoire hollandais; ce sont des arrêtés du Conseil exécutif, et non des *décrets de la Convention*; tous deux sont du 16 novembre, et non comme dit l'auteur, le premier, du *28*, et le second, du *30*; — *id.*, (cf. p. 194) le fameux décret par lequel la Con-

26. — **Nouvelle méthode** pour chiffrer et déchiffrer les dépêches secrètes, par A. Hermann, ancien élève de l'Ecole normale supérieure. Paris, librairie Hermann, 1892, in-8, 23 p.

Il nous manquait une cryptographie à la fois sûre et rapide. Avec une *clef courte*, quelle que soit la loi de Substitution des lettres, le secret se trahit par une inévitable périodicité. M. Hermann fait correspondre, lettre par lettre, au texte à transcrire, un texte auxiliaire de même étendue; il en résulte que : *chaque lettre de la dépêche a sa clef particulière et indépendante*. Il suffit ensuite d'avancer les rangs alphabétiques des lettres d'autant de numéros que l'indiquent les clefs. Voilà certainement une méthode qui défie les sphinx les plus subtils; mais son application paraît bien longue. Vous verrez dans la brochure de M. H. les simplifications successives de la pratique; en définitive, on peut procéder rapidement soit à l'aide de certains tableaux de lettres, soit même *de tête*, dès qu'on sait par cœur le rang alphabétique de nos vingt-six lettres.

Nous estimons que M. Hermann a fait faire à la cryptographie un progrès marqué et peut-être définitif. Faut-il le louer sans réserve d'avoir livré ainsi son secret au public?

Quelques menues observations : l'épigraphe sous le titre est lourde; l'introduction, qui fait double emploi, est superflue; la rédaction est un

---

vention accorde fraternité et secours à tous les peuples qui voudront recouvrir leur liberté, est du *19*, et non du 18 novembre; — p. 209 Billaud-Varennes fut envoyé, non seulement par la Commune, mais par le Conseil exécutif; — p. 210, ce n'est pas après Jemappes, mais bien plus tard, que partit la première mission de Belgique; — p. 211, encore Valence à *Ostende!*; — p. 223, c'est le 4 février, et non le *24 janvier* que fut changé le ministre de la guerre; — p. 225, au commencement de mars, Dumouriez était en Hollande, et non à *Anvers*, et après l'échec de Valence à Aix-la-Chapelle, il ne s'est pas « concentré de nouveau à Anvers »; *id.*, les Français furent battus à Hochheim le 6 janvier, et non le *14 décembre*; — p. 226, on ne peut dire que la Convention a décrété la réunion du *Palatinat* (qui était neutre) et de quatre-vingt *cities* qui n'étaient, sauf Mayence, Worms, Grünstadt et Dürkheim, que des villages, ni que Danton revint le *8* mars de sa mission auprès de Dumouriez (c'est dans la nuit du 20 au 21 qu'a eu lieu l'entrevue de Louvain); — p. 230, les commissaires furent arrêtés le 1er, et non le 2 avril; — p. 256 (et 434), la Convention n'a pas fait arrêter Beauharnais en même temps que Custine; — p. 273, il y avait des Autrichiens, et non des *Prussiens* au siège de Thionville; — p. 365, la Législative envoya Bruat, et non *Bréard* à l'armée de Luckner; — p. 435, le général en chef de l'armée du Rhin se nommait Carlenc et n'était pas du tout le *Carle* qui commandait l'année précédente dans le Nord; — p. 436, c'est Brunswick, et non *Wurmser*, qui a vaincu le 14 septembre, et il a, non pas emporté (carried), mais défendu les lignes de Pirmasens; — p. 437, de même, c'est Brunswick, et non *Wurmser*, qui bloquait Bitche; *id.*, le général condamné à mort se nommait Isambert, et non *Eisenberg* (soit dit, en passant, un joli exemple de « Verdeutschung »); — p. 438, Bitche n'a pas été défendu par *Oudinot*; — *id.*, quelles sont les *victoires* de Hoche au 16, et de Pichegru au 18 novembre?; — p. 452 (cf. p. 264), Marceau n'était pas au nombre des défenseurs de Mayence; — p. 421, peut-on dire que Milhaud et surtout que Lacombe-Saint-Michel sont devenus *famous generals*?

peu longue et pénible. Au lieu de lettre violette, lisez bleue (p. 10); il faut > au lieu de < (fin de la note, p. 17). On regrette enfin l'absence des tableaux dont la construction est indiquée p. 23.

A. Rebière.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le 8 décembre 1891 est mort à Kœnigsberg, dans sa 69e année, M. Herm. Frischbier, connu par ses travaux sur la langue et la littérature de la Prusse orientale ; — le 9, à Innsbruck, dans sa 90e année, le P. Alb. Jaeger, autrefois professeur d'histoire d'Autriche à l'Université de Vienne ; — le 22, à Gœttingue le professeur et conseiller intime Paul de Lagarde ; — le 23, à Francfort, à l'âge de 82 ans, l'historien J. Janssen.

GRÈCE. — M. Politis, professeur d'archéologie grecque à Athènes, vient de publier sa leçon d'ouverture, qui fait comme le pendant à sa leçon d'ouverture du cours de mythologie, prononcée en 1882. Il définit l'archéologie come une partie de la science générale de l'antiquité (ἀρχαιομάθεια), qui s'occupe spécialement de la vie publique, religieuse, privée et scientifique des peuples anciens. Mais la science de l'antiquité n'est pas une science distincte ; c'est plutôt l'ensemble des sciences qui ont rapport à la vie antique. L'archéologie au contraire est une science à part, qui n'est autre chose, considérée dans le but qu'elle doit poursuivre, qu'une branche d'une science plus vaste, la sociologie (κοινωνιολογία). Elle est donc une science d'observation, et participe à la fois, par sa méthode, de la philologie et des sciences naturelles ; et la méthode d'observation sera fructueusement complétée par la méthode comparative. M. Politis rappelle alors que c'est égalemeut la méthode qu'il a suivie dans son cours de mythologie. Enfin l'archéologie ne peut se passer du secours des sciences anthropologiques et ethnographiques ; il le prouve par quelques exemples, notammeut par l'étude des sépultures anciennes. Nous étudierons donc, termine-t-il, chaque phénomène de la vie grecque antique non seulement en lui-même, mais aussi dans ses rapports avec les phénomènes qui l'ont précédé et ceux qui l'ont suivi ; et par cette méthode nous chercherons à déterminer la place que l'antiquité grecque occupe dans l'histoire du progrès de l'humanité.

HOLLANDE. — Le 10 décembre dernier est mort à Leyde M. Kuenen, professeur de théologie à l'Université, auteur de tant d'œuvres remarquables, entre autres, de la *Religion d'Israël*.

SUISSE. — Le 21e fascicule (12e fascicule du tome II) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerdeutschen Sprache*, de MM. Staub, Tobler et Schoch vient de paraître à la librairie Huber, de Frauenfeld. Il comprend les p. 1809-1840 *(haw-huizge)* et 1128 *(ja-kach)*.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 décembre 1891.

L'Académie procède au renouvellement annuel de son bureau. M. Alexandre Bertrand, vice-président sortant, est élu président pour l'année 1892. M. Siméon Luce est élu vice-président.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit à la date du 27 décembre :

« L'attention des savants et des artistes est vivement excitée ici par cette statue d'Apollon qu'on a récemment recomposée avec plusieurs morceaux retrouvés dans le Tibre. La tête en est bien conservée ; elle est d'un large travail. Le bras gauche manque : le mouvement de l'épaule marque qu'il était dressé en avant. Le bras droit s'abaissait le long du corps. Malgré les mutilations et le ravage exercé pendant les siècles par les eaux, l'œuvre paraît remarquable. Est-ce, comme on l'a conjecturé une réplique d'une statue ayant fait partie d'un groupe perdu de Phidias (voir Pausanias, X, 10) ?

« Nul n'a donné encore une explication définitive de la belle statue trouvée dans la villa de Néron à Subiaco, et maintenant exposée au musée des Thermes. La *Gazette des Beaux-Arts* de 1891 en a donné une photographie avec un commentaire de M. Marcel Reymond.

« De nouvelles facilités et de nouvelles et abondantes sources sont offertes au travail scientifique par le Vatican. Léon III a fait don à la bibliothèque Vaticane de la bibliothèque Borghèse, comprenant en particulier trois cents manuscrits réunis par les papes d'Avignon et deux milles registres d'Urbain VIII et de Paul V. Une salle de consultation de trente mille volumes va être installée pour les travailleurs de la bibliothèque et des Archives. On s'occupe enfin des moyens d'ouvrir à l'étude les immenses archives de Saint-Jean *in Laterano*, avec leur triple série de bulles, de brefs et de suppliques.

« Le professeur Gamurrini a signalé une inscription étrusque sur lame de plomb trouvée récemment, et contenant, outre des noms propres, l'indication de certaines fonctions : le *dapifer*, le joueur de flûte, etc. Il pense que l'inscription se rapportait à un de ces banquets funéraires qui étaient habituels chez les Etrusques. »

L'Académie procède à l'élection des diverses commissions annuelles. Ces commissions sont ainsi composées pour l'année 1892 :

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Renan, Maury, Delisle, Hauréau, de Rozière, Jules Girard, Barbier de Meynard ;

Commission des antiquités de la France : MM. Delisle, Hauréau, de Rozière, Gaston Paris, Schlumberger, Héron de Villefosse, Longnon, de Lasteyrie;

Commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Delisle, Jules Girard, Heuzey, Georges Perrot, Weil, Paul Meyer, Boissier, Croiset;

Commission du Nord de l'Afrique : MM. Renan, Le Blant, Duruy, Heuzey, Georges Perrot, Maspero, Héron de Villefosse, Barbier de Meynard ;

Commission pour administrer les propriétés et fonds particuliers de l'Académie : MM. Delisle, Deloche.

Ouvrage présenté par M. le comte de Lasteyrie : *Bibliographie des travaux de M. A. de Montaiglon, professeur à l'Ecole des chartes.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 18 janvier — 1892

27. — Ernest Havet. **La modernité des Prophètes.** Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-8, v et 264 p. Prix : 5 fr.

L'œuvre par laquelle M. Havet a couronné une des plus belles carrières de lettré que notre temps ait vues et qui forme comme l'épilogue du *Christianisme et ses origines*, mérite d'être accueillie par tous avec respect, mais, il me semble, avec une sorte de reconnaissance par les exégètes de profession. Qui osera dire qu'il n'y ait pas intérêt pour nos études à voir des hommes du dehors s'attaquer à des thèses, que l'habitude et un cortège imposant de preuves nous font considérer comme établies? C'est ce que faisait naguère M. Gustave d'Eichthal en proposant de voir dans le *Deutéronome* la réunion de pièces d'origine post-exilienne et non le code de la réforme attribuée au roi Josias; c'est ce que prétend M. Havet en niant l'authenticité des écrits prophétiques de l'Ancien Testament.

Les arguments sur lesquels ce dernier s'appuie sont de deux ordres. D'une part, il est frappé de ce qu'on peut appeler le ton moderne des prophéties et de leur étroite relation avec les idées chrétiennes, ce qui lui a fait soupçonner qu'on avait tort de statuer entre les unes et les autres un écart de six ou huit siècles ; de l'autre, il y a rencontré un très grand nombre d'indications, dont il ne peut se rendre compte qu'en supposant qu'elles font allusion à des faits et à des personnages de la seconde moitié du second siècle avant notre ère et même d'une époque plus récente encore.

Sur ce dernier point, il se défend d'innover et il s'abrite très légitimement derrière l'autorité d'exégètes du XVII° et du XVIII° siècles, qui appliquent nombre de prophéties à l'époque des Machabées ou même aux temps de la domination romaine en Palestine. — La question, dit avec raison M. H., est de savoir non s'il y a prophétie surnaturelle, mais si tel passage trouve son explication la plus satisfaisante dans des événe-

ments du VIIe siècle ou dans ceux du second seulement. — Poursuivant sa démonstration avec une persévérance incroyable, M. H. a relevé dans les écrits prophétiques une série considérable de passages qui, selon lui, trahissent nettement le temps des Hasmonéens ou celui d'Hérode. Pour donner une idée de ce procédé, nous citerons le grand morceau qui forme les chapitres XXIV-XXVII du livre d'*Isaïe* et où on lit entre autres: « La haute citadelle, avec ses murailles, on l'abat, on la renverse, on la jette à terre dans la poussière. En ce jour, on chante un cantique dans la terre de Juda : Nous aussi, nous avons une place forte ; c'est celui qui nous donne son secours en guise de mur et de fossé ; ouvrez les portes pour faire entrer ici un peuple saint et fidèle. » — « Il faut reconnaître, dit M. H. comme l'avait senti Vitringa, au XVIIe siècle, qu'en effet nous entendons dans ces pages si chaudes le cri de délivrance d'Israël, lorsqu'avec l'*acra* (citadelle) longtemps occupée dans Jérusalem par la garnison syrienne, la domination du roi de Syrie a disparu pour toujours et que les opprimés se croient sûrs de n'avoir plus que leur dieu pour maître. »

M. H. a-t-il vu juste ? Même à supposer qu'il ait eu des raisons solides pour contester l'antiquité d'*Isaïe*, de *Jérémie*, d'*Ezéchiel* et des autres, sommes-nous, en réalité, contraints de descendre jusqu'à l'époque des Machabées pour expliquer leur composition ? Je ne le pense pas. Je crois qu'il y avait des motifs plus puissants encore pour ne pas descendre, en ce qui touche la composition du *Deutero-Isaïe* et du livre de *Daniel*, jusqu'à l'époque de la domination romaine et du règne d'Hérode. Ce que nous croyons devoir simplement rappeler ici, c'est que nous avons été amené nous-même par toute espèce de motifs à contester, aussi formellement que M. H., l'attribution des recueils prophétiques à des écrivains du VIIIe, du VIIe et du VIe siècles, mais que nous avons proposé de rendre compte de leur formation d'une façon très différente de celle qu'il recommande lui-même [1].

Nous croyons inutile de nous étendre plus longuement sur une œuvre, que recommande suffisamment le nom de son auteur. Nous n'avons pas hésité à signaler très franchement dans d'autres occasions les points qui ne pouvaient manquer d'étonner et d'arrêter les hommes du métier. En ce qui concerne la date proposée pour la composition des écrits prophétiques, il nous serait aisé d'opposer à M. H. une sorte de question

1. M. Havet a fait allusion lui-même à cet accord partiel et à cette divergence fondamentale quant au système d'explication proposé dans une note de la p. 9 ; mais il ne pouvait avoir encore connaissance du travail d'ensemble dans lequel j'ai justifié mes propositions, travail qui n'a paru qu'en 1891 et forme, sous le titre de *Examen de l'authenticité des écrits prophétiques*, la dernière partie de mon *Prétendu polythéisme des Hébreux, essai critique sur la religion du peuple d'Israël* (deux volumes) ; un des chapitres de notre *Examen de l'authenticité, etc.* est consacré à la discussion du système de M. Havet. Nous demandons la permission d'y renvoyer nos lecteurs.

préjudicielle, tirée des renseignements que fournit l'*Ecclésiastique* sur l'état du canon biblique dans le second siècle avant notre ère [1]; mais nous n'en voyons pas l'intérêt. La question qui se pose devant quiconque a lu attentivement *la Modernité des prophètes*, est celle-ci : M. Havet a-t-il élevé des arguments graves contre l'opinion qui fait des livres d'*Osée*, d'*Amos*, d'*Isaïe*, de *Jérémie*, et d'*Ézéchiel*, une sorte de procès-verbal de l'action prophétique aux VIII^e, VII^e, et VI^e siècles? — Si oui, il a grandement mérité de la cause de la vérité historique; il a fait un pas décisif dans une voie qui doit conduire à une interprétation plus satisfaisante d'un des plus beaux documents de la pensée religieuse [2].

M. VERNES.

---

28. — **Quæstiones Scenicæ**, Dissertatio inauguralis, Scripsit Fridericus HARZMANN. 1 vol. in-8, Marbourg, 1889. 60 p.

Un des résultats les plus surprenants, le mot n'est pas trop fort, des fouilles faites, dans ces dernières années, au théâtre de Dionysos à Athènes, a été de montrer qu'à l'époque classique, en tout cas jusqu'à Lycurgue, il n'y a pas eu véritablement de scène ; les acteurs et le chœur se seraient trouvés les uns à côté des autres, dans un même endroit, dans l'orchestra. C'est ainsi, du moins, que s'expriment les deux hommes qui se sont faits les défenseurs de la nouvelle théorie, G. Kawerau et Wilh. Dörpfeld ; je me suis borné à résumer leur argumentation. Rien ne pouvait heurter plus violemment l'opinion reçue jusqu'ici. On se représentait toujours, dans les théâtres grecs, les acteurs et le chœur chacun à une place distincte : les premiers sur la scène, à l'endroit où l'on parle, le λογεῖον; le second à l'endroit où l'on danse, l'ὀρχήστρα; quelquefois le chœur montait sur le λογεῖον, les acteurs descendaient dans l'ὀρχήστρα; mais c'est qu'alors les uns ou les autres abandonnaient leur place respective; ce changement n'était qu'un effet scénique imaginé par les auteurs ; ils en usaient un peu souvent sans doute ; mais, comme il a été admis, jusqu'à la venue des « Junggrammatiker », que les exceptions n'existaient que pour confirmer les règles, on admettait ici encore que, sauf des exceptions nombreuses, les acteurs se tenaient sur un endroit élevé, sur une tribune particulière, appelée la scène, et que le chœur était modestement à quelques mètres plus bas. Ce système, cependant, quand on examinait les choses de près, n'allait pas sans soulever bien des difficultés. La plus grave consistait à expli-

---

1. Nous pourrions aussi invoquer le témoignage du livre de *Daniel*, dont M. Havet a contesté, sans motifs valables, la date généralement admise.

2. Pourquoi les éditeurs de cette œuvre, réimprimée au lendemain de la mort de M. Havet, n'ont-ils point pris la peine de rédiger une table des matières de trente lignes, indiquant à quelle page l'auteur aborde l'étude de tel ou tel écrivain prophétique ; cela n'eût pas fait double emploi avec la *table des citations bibliques*.

quer comment acteurs et chœur pouvaient être en communication les uns avec les autres. Par exemple, dans *Œdipe à Colone*, v. 856, le chœur touche l'acteur; dans les *Acharniens*, v. 325, l'acteur, Dicéopolis, prend au chœur son panier de charbon; dans *Hélène*, v. 327, le chœur suit Hélène dans le palais, puis de ce palais il retourne sur la scène et dans l'orchestra. On pouvait, à la rigueur, admettre qu'il y avait des escaliers par lesquels le chœur montait sur la scène et en descendait. Mais comment expliquer qu'il était assez près de l'acteur pour le toucher, et cela sans quitter l'orchestra? Albert Müller (*Die Griech. Bühnenalterthümer*, p. 128) supposait que l'ancien autel de Dionysos, la θυμέλη, était devenue une sorte de tribune, un peu plus haute que l'orchestra, un peu plus basse que la scène, et que le chœur pouvait y monter quand il était mêlé directement à ce qui se passait sur la scène. Cette explication, proposée par un des hommes qui connaissent le mieux les choses scéniques de la Grèce, donne une idée des difficultés de la question. Il nous semble que la discussion de M. Harzmann est loin de résoudre le problème; sa conclusion serait plutôt favorable à ces novateurs qu'il veut réfuter; il avoue, en effet, à la dernière page de sa dissertation, que les acteurs et le chœur étaient bien plus souvent qu'on ne le croirait d'abord dans le même endroit. Il n'est pas facile de se prononcer. En effet, les fouilles faites au théâtre de Dionysos n'ont été jusqu'ici exposées que par G. Kawerau dans la publication de Baumeister, *Denkmäler des klassischen Alterthums*, III, p. 1730, publication qui ne se trouve point partout; on annonce depuis quelque temps un ouvrage de M. W. Dörpfeld; il nous semble que cet ouvrage est bien long à paraître; les fouilles en question datent de 1886; il y aurait là un beau sujet d'étude pour un de nos architectes de la villa Médicis qui font le voyage de Grèce.

Albert Martin.

---

29. — I. **Aristophanis comœdiæ**, Annotatione critica, commentario exegetico et scholiis græcis instruxit Fred. H.-M. Blaydes, Pars VIII, Ranæ, Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria, 1889. Un vol. in-8 de xxvi-551 p.

30. — II. Du même. Pars IX, **Nubes**, 1890. Un vol. in-8 de viii-608 p.

31. — III. **Aristophanes, The Birds** with introduction and notes by W. W. Merry, Pars I. Introduction and text, Oxford, at the Clarendon Press, 1889. Un vol in-12 de 91 p. Part. II. Notes, 1 vol non paginé.

I et II. Les deux nouvelles comédies d'Aristophane que vient d'éditer M. Blaydes, sans marquer un changement véritable, une direction nouvelle, diffèrent cependant quelque peu des comédies éditées auparavant par le critique [1]. Le commentaire est encore plus nourri, on pourrait

1. J'ai rendu compte des éditions précédentes dans les numéros du 21 mars et du 9 mai 1881, du 9 octobre 1882, du 8 mars 1884, du 30 août 1886 et du 12 mars 1888.

dire farci; car l'éditeur y fait entrer, au moins à part égale, l'inutile, le médiocre et le bon. Nous n'avons rien de nouveau à signaler dans cette partie de l'œuvre de M. B. C'est toujours le même parti pris d'ignorer les travaux de la science moderne les plus indispensables. Il arrive une fois ou deux à M. B. de citer des inscriptions d'Athènes; il renvoie alors à Boeckh, à Ross, sans se douter de l'existence du Corpus des inscriptions attiques. S'il discute quelque forme particulière au dialecte attique (par ex. *Nuées*, v. 210), il croit avoir tout fait en renvoyant à Grégoire de Corinthe, ignorant que bien souvent les travaux de Wecklein, A.v. Bamberg, Riemann, Meisterhans ont résolu et épuisé la question. Après avoir fait ces réserves, après avoir dit que ce commentaire, tout en étant beaucoup trop long, est en même temps incomplet et insuffisant, on ne peut méconnaître qu'il ne contienne des parties très utiles. On trouve réunis là bien des renseignements dont la recherche donnerait beaucoup de peine. Il faut savoir gré à M. B. de ce service; il me semble qu'on n'en tient pas assez compte quand on juge l'œuvre de ce savant. En somme, ce n'est point par le commentaire que les deux volumes, dont nous rendons compte aujourd'hui, se distinguent de ceux qui ont précédé. C'est dans la partie critique que nous trouvons le changement dont nous avons parlé en commençant; ici il nous semble qu'il y a progrès. M. B. est possédé, à un degré certainement affligeant, de la manie de changer et de corriger les textes; cette fois il a cédé moins souvent à la tentation; le nombre des corrections qu'il propose est relativement modéré; en tout cas, on trouve bien plus rarement de ces longues séries de conjectures mises au bout les unes des autres comme les grains d'un chapelet. M. Blayde cite quelques corrections qui lui ont été communiquées par son ami M. Palmer; il y en a une que nous ne pouvons nous empêcher de signaler, c'est celle du v. 76 : πρότερον ἀντ' Εὐριπίδου, au lieu de ὄντ', cf. *Eccles.* 925. Une dernière observation, mais d'un tout autre genre. Depuis quelque temps les volumes de cette édition arrivent au public affreusement rognés; à peine y a-t-il une marge suffisante pour préserver le texte; c'est se donner de la peine pour gâter bien mal à propos des volumes dont la correction et la disposition sont excellentes.

III. L'édition des *Oiseaux* de M. Merry peut, à aussi bon titre que les éditions précédentes du même auteur [1], être recommandée comme un bon livre de classe. Le commentaire est en général suffisant, quelquefois cependant il pèche par trop de concision; ainsi au v. 395, il fallait ou bien se contenter du renvoi à Thucydide II, 34 et suiv.; ou bien mentionner la fête des Epitaphia célébrée tous les ans en l'honneur de citoyens qui étaient morts pour la patrie et en indiquer en quelques mots le caractère. L'auteur est en général bien informé; peut être cette

---

1. J'ai rendu compte de ces éditions dans les numéros du 3 octobre 1884 et du 12 mars 1888.

fois a-t-il suivi de trop près l'édition de Th. Kock. Dans la constitution du texte, M. Merry montre le bon sens et la modération qui sont indispensables à qui veut mettre un texte grec sous les yeux des écoliers.

Albert Martin.

---

32. — Bernhard Bess. **Zur Geschichte des Konstanzer Konzils.** Erster Band, Frankreichs Kirchenpolitik und der Prozess des Jean Petit ueber die Lehre vom Tyrannenmord bis zur Reise Kœnig Sigismunds. Marburg, O. Ehrhardt, 1891, 1 vol. in-8, xiv-236 p.

33. — Paul Joachimsohn. **Gregor Helmburg** (forme le tome I des Historische Abhandlungen aus dem Muenchener Seminar, herausgegeben von Dr Th. Heigel und Dr H. Grauert.) Bamberg, Buchner, 1891, 1 vol. in-8, xiii-328 p.

I. — Après l'assassinat de Louis, duc d'Orléans, le meurtrier, Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, fit faire une apologie publique de son crime, le 8 mars 1408. Un prêtre, Jean Petit, établit qu'il était légitime et méritoire de tuer un tyran. Cette doctrine eut un immense retentissement. Gerson s'appliqua à la faire condamner, et, le 23 février 1414, l'évêque de Paris ordonna de livrer ce panégyrique aux flammes et condamnait solennellement neuf propositions qui en avaient été extraites. Jean-sans-Peur, qui se sentait amoindri par ce jugement, interjeta appel auprès du pape Jean XXIII; le procès fut différé; car à ce moment d'autres questions plus graves occupaient la chrétienté : le concile de Constance allait s'ouvrir. Mais ce fut devant ce concile même que Gerson porta à nouveau l'affaire. Il demanda à l'assemblée de confirmer le jugement de l'évêque de Paris : Martin Porée, évêque d'Arras, protesta au nom du duc de Bourgogne. Le concile décida enfin, le 6 juillet 1415, le jour même où la sentence inique fut portée contre Hus, que serait condamnée cette proposition : tout particulier a le droit de tuer un tyran. Personne n'était nommé, et ainsi la question était éludée, sinon résolue. A quelques jours de là, le 18 juillet, l'empereur Sigismond, qui s'était intéressé à ce débat, quitta Constance. Ce sont les phases du procès jusqu'à cette date, que M. Bess nous expose dans son livre; un second volume nous en fera connaître la suite; car la sentence du 6 juillet fut attaquée avec vivacité par Jean-sans-Peur, et le concile de Constance dut encore consacrer une partie de son temps à l'examen de cette cause. Vous direz peut-être : Quoi! deux volumes pour exposer un tel sujet qui, en somme, est secondaire. M. Bess vous répondra : Pour bien comprendre ce procès, il était nécessaire d'abord d'indiquer les motifs de la rivalité de la maison d'Orléans et de Bourgogne; il fallait ensuite montrer la conduite de l'Université, lors du grand schisme, expliquer la *soustraction d'obéissance* de 1398, la *restitution* de 1403, la *neutralité* de 1408; puis il était indispensable de faire une biographie de Gerson, de développer ses idées, de deviner ses sentiments; enfin, ce procès de la doctrine de Jean Petit ne tient-il pas aux autres tâches que le concile devait exécuter : l'extinction

du schisme, la condamnation de Hus et la réforme ecclésiastique, et, par suite, ne devenait-il pas naturel de toucher à tous ces problèmes? Sans doute, le raisonnement de M. B. est juste en soi; mais l'auteur n'a pas su éviter deux écueils contre lesquels il a en définitive échoué. En voulant tout expliquer, il a été confus; on ne retire point de la lecture de son premier volume une impression nette. En second lieu, rien n'est plus irritant que ce système qui fait tourner les faits les plus considérables de l'époque autour d'un unique pivot : l'apologie faite par Jean Petit. C'est singulièrement s'exagérer l'importance de cet acte; c'est mettre au premier plan d'un tableau une figure qui ne devrait être dessinée que dans le lointain. Il faut encore ajouter que M. Bess ne connaît pas d'une manière suffisante l'histoire de France de cette époque : des livres, comme l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de de Barante, l'*Ordonnance cabochienne* de Coville, *Jean de Gerson* de Jadart, etc., semblent lui avoir échappé. Pourtant, comme son ouvrage a été travaillé avec soin, comme il atteste des recherches assez étendues, il doit, malgré ses défauts évidents, être pris en sérieuse considération.

II. — Grégoire Heimburg, dont M. Paul Joachimsohn nous refait la biographie, après C. Brockhaus, est un personnage curieux, mais de second plan. Il naquit au début du XVe siècle à Schweinfurt en Franconie; il fit de solides études de droit à Padoue, puis, de retour en Allemagne, il mit ses connaissances juridiques au service de différentes villes et de divers princes, et ainsi, comme conseiller, il arriva à jouer un rôle dans les grandes affaires qui agitaient à ce moment la nation germanique. Voici quelles furent les principales de ces affaires (à chacune d'elles est consacré un chapitre du livre de M. J.) : 1° Il est envoyé en septembre 1432 par les électeurs allemands au concile de Bale : sa mission consiste à amener, si possible, un accord entre les membres de ce concile et le pape Eugène IV. 2° Très probablement, Heimburg est l'auteur de la déclaration de neutralité, faite à Francfort le 17 mars 1438 par les princes allemands; ceux-ci proclamèrent qu'ils resteraient neutres entre le pape et le concile, et engagèrent en même temps des négociations avec l'un et l'autre, afin d'arriver à une réforme de l'Église. Heimburg fut désigné par les électeurs de Saxe et de Brandebourg pour prendre part à ces négociations; cependant, le souverain d'Allemagne, Frédéric III, à la grande colère du jurisconsulte, se soumit à l'obédience d'Eugène IV et peu à peu les princes allemands imitèrent son exemple, sans se soucier de la Réforme. 3° Heimburg défend les droits de la ville de Nüremberg dans la grande querelle qu'elle dut soutenir contre le margrave de Brandebourg, Albert l'Achille. 4° Au congrès de Mantoue, que Pie II avait réuni au mois de juin 1459 pour organiser la croisade contre les Turcs, il représente le duc Albert d'Autriche et le duc Louis de Bavière-Landshut. Il s'oppose aux prétentions du pape qui doit renoncer à l'idée de lever un décime en Allemagne. 5° Une grave lutte s'était engagée entre le duc Sigismond d'Autri-

che (Tyrol) et le cardinal de Cuse au sujet du chapitre de Sonnenbourg; le duc confia le soin de défendre sa cause à Heimburg; et celui-ci engagea dès lors la lutte contre la papauté; excommunié, il rédigea à ce propos, en janvier 1461, sa fameuse *appellatio* contre les agissements de Pie II. 6° Heimburg, dans la dernière partie de sa vie, se rendit à la cour de Georges de Podiébrad, précisément à l'époque où Paul II, successeur de Pie II, avait convoqué ce prince devant le tribunal de Rome. Au nom du roi de Bohême, il soutint la thèse de l'indépendance des rois dans leur royaume; et, lui, catholique, n'hésita pas à prendre en mains la cause du souverain utraquiste. A la mort de Podiébrad, le 22 mars 1471, et après l'élection de Wladislas, roi de Pologne, il quitta Prague et il ne tarda pas à mourir à Wehlen, sur les bords de l'Elbe, en août 1472. M. Joachimsohn nous rapporte tous ces faits avec beaucoup de soins; il a étudié son sujet en toute conscience; il a trouvé dans ses recherches quelques lettres inédites de son héros; il nous donne aussi une traduction allemande de l'*appellatio* de 1461, faite sans doute par Heimburg lui-même. On ne peut que lui reprocher d'avoir exagéré l'importance de son personnage et d'en avoir tracé un portrait trop éclatant. En Allemagne aussi bien qu'en Bohême, il n'agit toujours qu'en sous-ordre, selon la volonté du prince ou de la ville qui lui paie ses services.

Ch. PFISTER.

---

34. — **Strasbourg et Cologne.** Recherches biographiques et littéraires sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'Université de Bologne de 1289 à 1562, par J. RISTELHUBER. Paris, Leroux, 1891, 150 p. in-8.

M. Ristelhuber avait déjà publié, en 1888, une brochure sur les étudiants d'Alsace immatriculés à l'Université de Heidelberg de 1386 à 1662. Il s'agissait là, en général, d'écoliers obscurs, de clercs au nom desquels on accolait la lettre P *(pauper)*. Heidelberg pouvait être atteint par les jeunes Alsaciens à pied et en si peu d'heures, que le gâteau de voyage pétri et cuit par la mère n'avait pas le temps de se refroidir en route. C'était d'ailleurs un rendez-vous d'étude bourgeois, les familles commerçantes des villes du Rhin y envoyaient de préférence leurs fils. Le voyage de Bologne exigeait d'autres dépenses, et l'Université plutôt aristocratique de cette ville n'était accessible qu'à la noblesse et au haut clergé d'Alsace. Là, comme dans tous les centres de hautes études du moyen âge, les étudiants se divisaient en nations; celle des Allemands était particulièrement florissante. On a évalué à quatre mille le nombre des étudiants bolonais de langue allemande inscrits dans les *Acta*; deux cents au moins en étaient des Alsaciens, qui retournaient dans leur patrie pour y propager le goût de la jurisprudence romaine, et en même temps aider à la connaissance exacte et vivante de l'antiquité.

On avait à peine gardé la mémoire de la *nation allemande*, et par

conséquent des Alsaciens à Bologne, lorsque récemment un jeune gentilhomme bolonais, érudit et lettré, le comte Nerio Malvezzi de Medici, découvrit parmi les papiers vendus à l'encan lors de la domination française et achetés par sa famille, des pièces qui reconstituaient l'histoire de cette nation. M. Mommsen fit le voyage de Bologne, et demanda au comte Malvezzi l'autorisation de publier les documents au nom de la fondation Savigny, ce qui fut accordé. C'est la source d'où M. R. a tiré les matériaux de son livre. Nous avons affaire ici aux dépositaires du pouvoir, de la richesse et de la science en Alsace pendant près de trois cents ans. Les rejetons des familles princières, les cardinaux et les évêques se pressent et se coudoient dans cette nomenclature. Les personnalités les plus intéressantes défilent sous nos yeux, depuis Pierre Merswin, Nicolas Kageneck, Mathias de Neuenbourg et Jean de Tambach au XIVe siècle, jusqu'à Thomas Wolff et Pierre Schott au XVe siècle, avec un exode qui finit par Eusèbe Hedio, le premier représentant de la réforme à Bologne.

Le procédé de composition de M. R. est fait pour faciliter la lecture et l'intelligence de son livre. Il consiste à rattacher au nom de chaque étudiant marquant une notice pour servir de complément à l'histoire de sa famille, et à fournir ainsi un appoint au trésor de la biographie locale. L'ensemble de ces notices révèle une connaissance approfondie de l'Alsace, dans tous ses détails, à travers les siècles. On y trouve une quantité de renseignements nouveaux sur des personnages célèbres. C'est ainsi qu'on apprend (p. 8) que le père de Herrade de Landsperg, l'auteur du *Hortus deliciarum* brûlé dans la nuit du 24 août 1870, vivait en 1144, et que la famille à laquelle appartenait l'illustre abbesse était si étendue, que pour en distinguer les membres il fallut recourir à de nombreux surnoms. A la page 40 est un détail caractéristique sur la famille Zorn : des vingt-quatre branches dont elle se composait, une seule fleurit encore, celle que représente M. Zorn de Bulach ; « c'est toujours du côté de l'empereur que se rangèrent les Zorn ». Plus loin, p. 110, un fragment d'une pièce de vers latins de Sébastien Brant atteste l'aptitude de l'auteur du *Narrenschiff* à manier la langue de Virgile et d'Horace. Avec le dernier nom, celui d'Eusèbe Hedio, M. Ristelhuber relève, non sans raison, cette curiosité, de voir le nom d'un réformateur représenté par son fils dans la matricule de Bologne la papale.

Il serait inutile ici de relever plus de passages d'une œuvre où chaque ligne a son importance. On y chercherait en vain une erreur ou une faute. Tout est exact et précis, et les futurs historiens de l'Alsace ont là une mine nouvelle d'information dont les produits peuvent s'accepter sans contrôle.

Jacques Parmentier

---

35. — L. Stouff. **Le pouvoir temporel des évêques de Bâle et le régime municipal depuis le XIIIe siècle jusqu'à la Réforme.** Un vol. in-8, 248 pages et appendice de 59 pages. — Pièces justificatives formant un second volume de 209 pages. Paris, Larose et Forcel, 1891.

Depuis quelque temps, l'attention des érudits français se tourne volontiers vers l'histoire étrangère : nous avons eu en Sorbonne des thèses remarquables sur l'histoire de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Saxe et de la Prusse, et on nous en annonce d'autres du même genre. Nous devons nous féliciter de cette activité intellectuelle qui se porte vers les choses du dehors ; elle atteste, d'une façon éclatante, le relèvement en France des études historiques.

M. L. Stouff a cherché le sujet de sa thèse de doctorat dans l'ancien évêché de Bâle et, avant tout, nous devons reconnaître le zèle avec lequel il a parcouru les bibliothèques et les archives de la Suisse et signaler la riche moisson de documents qu'il en a tirée. Un volume de pièces inédites, fort intéressantes, accompagne le volume de sa thèse. Ces documents sont tirés, pour la plupart, des archives de l'évêché, des archives de Bienne, de la bourgeoisie et de la préfecture de Delémont, des archives de Laufon et de Saint-Ursanne et de la bibliothèque de Porrentruy. Beaucoup de ces pièces sont écrites en allemand, dans ce dialecte de la Suisse, tel qu'il était parlé aux XIIIe et XIVe siècles et tel qu'il résonne encore de nos jours dans la vallée de la Birse, et l'on sait combien il est rude et dur à comprendre pour des étrangers, même pour ceux qui sont accoutumés à d'autres patois germaniques. Ce n'est pas un des moindre mérites de M. S. que de n'avoir pas reculé devant la difficulté, de l'avoir surmontée et de nous avoir donné de bonnes éditions et du rôle allemand de la mairie de Saint-Ursanne de 1429 et du rôle des colonges de Perles, antérieur à l'année 1391, et de tant d'autres chartes germaniques.

M. S. s'est proposé de rechercher quelles ont été, dans l'évêché de Bâle, les relations du pouvoir temporel de l'évêque avec le régime municipal, du XIIIe au XVIe siècle. Pour cela, il était nécessaire de nous montrer, avant tout, en quoi consistait ce pouvoir temporel, de nous en énumérer les attributions, de nous en décrire l'organisation, soit au centre, à la cour du prélat, soit dans les différentes châtellenies, faisant partie du temporel de l'evêque (chapitre Ier). Puis, comme, dans l'intérieur des villes, le régime municipal reposait sur les corporations d'arts et métiers, M. S. a dû nous retracer, après T. Geering, l'organisation des tribus, et en étudier, au cours des siècles, la lente formation (chapitre IV.) Mais les deux communes de Bâle et de Bienne, les deux seules comprises dans l'évêché, ont peu à peu absorbé les campagnes environnantes : elle se sont annexé, soit par achat, soit en offrant aide et protection aux paysans, les territoires de leur voisinage. Il était dès lors nécessaire de nous expliquer la condition des campagnes du moyen âge, de nous décrire et les colonges et les communautés rurales qui ont été

absorbées plus tard par la ville (chapitre III). Nous arrivons ainsi lentement aux municipalités elles-mêmes. Ces municipalités ont passé par trois phases. D'abord, les bourgeois conquièrent sur l'évêque le droit d'intervenir dans les affaires de la cité et de les diriger : mais cette première bourgeoisie constitue elle-même une aristocratie; les classes inférieures ne comptent pour rien dans la ville (chapitre V). En second lieu, les artisans qui font le nombre finissent par se faire admettre, parmi les citoyens : ils réussissent même à s'emparer du gouvernement et la constitution de la cité se calque sur celle des tribus (chapitre VI). Enfin, de la classe inférieure sortit une nouvelle aristocratie, celle de la richesse; cette nouvelle aristocratie, en enlevant à l'évêque les restes de son pouvoir législatif et judiciaire, élimine son autorité temporelle ; en acceptant la Réforme, elle élimine son autorité spirituelle; les deux libres bourgoisies de Bâle et de Bienne prennent ainsi purement et simplement la place des évêques et succèdent à leurs droits (chapitre VII). Tel est le plan suivi par M. S. ; il est fort logique. Seul, le chapitre II, où l'auteur nous expose longuement quelles sont les sources du droit municipal et où il détermine le caractère des chartes communales, en trouble l'harmonie et nous déroute quelque peu.

M. S. a eu le grand mérite de s'attaquer à une question difficile et, par la façon dont il l'a traitée, il s'est montré historien de talent. Son exposition est simple, ses raisonnements serrés, son intelligence des faits vive. Les érudits et les savants liront tous son ouvrage et ils en tireront grand profit : ils y apprendront une foule de faits et seront amenés à réfléchir sur bien des problèmes, simples en apparence, en réalité fort complexes. Et pourtant, il faut bien le reconnaître, on ne dépose pas ce volume, la lecture une fois achevée, avec une entière satisfaction, et cette impression résulte, ce nous semble, de la cause suivante. M. S. avait à traiter un sujet très particulier : l'organisation au moyen âge de l'évêché de Bâle et les relations du prélat avec les deux communes de Bâle et de Bienne. Mais ce sujet spécial, il ne semble l'accepter qu'à son corps défendant : il le trouve maigre, décharné, il en a presque honte. Dès lors, il cherchera à l'étendre ; pour justifier son étude, il généralisera les résultats locaux et particuliers auxquels il est amené (lisez sa page 3), et il en agira ainsi, non pas dans sa péroraison seulement, mais dans tout le cours de l'ouvrage. M. S. n'a pas fait de l'histoire locale pour elle-même, mais pour les conclusions brillantes auxquelles celle-ci devait le conduire. Bien plus, souvent il commence par poser la théorie générale, et il cite les faits particuliers à l'appui, comme exemples. Ce manque d'enthousiasme pour son sujet est cause de plusieurs inconvénients. 1° Généralisant sans cesse, M. S. a forcément été amené à chercher des exemples en dehors de l'évêché de Bâle, à citer des constitutions urbaines imparfaitement étudiées et n'ayant souvent aucun rapport avec l'organisation des deux uniques villes de l'évêché, Bâle et Bienne. Ainsi, il fait de fréquents em-

20176

prunts à la charte de Colmar de 1278, qu'a publiée Trouillat. Mais Colmar n'est que du diocèse et non de l'évêché balois : c'est une ville impériale, et non une ville épiscopale. 2° M. S. n'est pas entré d'une manière suffisante dans le détail de l'organisation de l'évêché ou des villes au moyen âge. Il y a dans son livre de nombreuses lacunes. Au chapitre Ier, il ne nous dit absolument rien ni des impôts que prélève l'évêque, ni de la manière dont il rend la justice. Le chapitre III a pour titre : les *Communautés rurales*. Mais de ces communautés, on ne nous parle pas ; on nous décrit seulement les cours colongères ; l'auteur est pourtant obligé de reconnaître que *cour* et *village* sont très souvent deux institutions différentes. Puis, jamais, on ne nous montre d'une façon claire, le mécanisme de l'administration communale ; on ne nous énumère pas les magistrats, les conseils, les commissions de la cité. A côté de l'exposition historique, on aurait dû, ce nous semble, faire le tableau complet, à une époque donnée, de la vie municipale et nous expliquer à ce propos, avec plus de détails, ces termes techniques, *achtburger, ammeister, burgermeister*, etc., dont le sens ne nous est fourni qu'à la fin du volume par un *index*. 3° Quelques théories générales qu'avance M. S. ne me semblent pas avoir été démontrées par lui. Il rejette, avec raison, ce nous semble, l'origine romaine des corporations, et fait dériver les tribus des *officia* de l'évêque. Mais à un moment donné, il nous parle d'ouvriers qui travaillent au XIIe siècle librement, entre le bourg de l'évêque et la ville des bourgeois et qui n'entrent que plus tard dans les liens de la corporation. Ici nous aurions voulu plus de textes à l'appui de cette idée. Je n'ai point bien saisi la théorie de l'échevinage que M. S. nous expose ; ses distinctions entre l'échevinage, le conseil épiscopal, le conseil de ville manquent de netteté. L'échevinage ne me paraît jamais avoir formé un conseil à part, indépendant. Enfin, M. S. m'a fort bien expliqué l'entrée des plébéiens dans le conseil de la cité ; mais je n'ai pas bien vu comment ces artisans, d'abord en dehors de la commune, ont pénétré en masse dans la commune. L'auteur aurait dû me prouver davantage qu'au début la commune était réduite aux *bourgeois*, dans le sens le plus étroit du mot et que les marchands et artisans en étaient exclus.

En somme, pas assez de faits locaux, trop de théories générales, par suite un peu d'obscurité : voilà les reproches qu'on peut adresser à ce livre ; mais c'est, néanmoins, un travail de très grande valeur, attestant de nombreuses recherches, bien composé et fortement pensé.

Ch. Pfister.

36. — **Pasquinate di Pietro Aretino** ed anonime per il conclave e l'elezione di Adriano VI, pubbl. ed illustrate da Vittorio Rossi. Palerme, Clausen, 1890, in-16 de LVI-186 p. Prix : 4 fr. 50.

37. — Ad. ALBERTAZZI. **Romanzieri e romanzi del cinquecento e del seicento.** Bologne, Zanichelli, 1891, in-12 de v-394 p. Prix : 4 fr.

38. — **Il Bacco in Toscana di Francesco Redi e la poesia ditirambica,** con un append. di rime ined. del medesimo. Saggio di Gaetano IMBERT. Città di Castello, Lapi, 1890. In-12 de XX-213 p. Prix : 2 fr. 50.

Il nous arrive d'Italie un recueil de *Pasquinate* inédites que recommande pour la plupart le nom, littérairement fort estimable, de l'Arétin. Ces curieuses satires se rapportent toutes à l'époque du conclave qui suivit la mort de Léon X et amena l'élection du dernier pape non italien, Adrien VI. Toutes les personnes et tous les événements de la Rome d'alors y figurent par allusion. Des notes très complètes, et aisées à grouper au moyen d'un index des noms, éclaircissent le texte [1]. Le volume est précédé d'une introduction sur le conclave de 1521 et sur le caractère et l'origine des pièces publiées. Il y a eu, en ces derniers temps, des recherches et des polémiques en Italie sur les débuts littéraires de *mastro Pasquino ;* les documents mis au jour par M. V. Rossi sont de première utilité pour l'étude de cette question, indépendamment de l'intérêt qu'ils offrent pour l'histoire des mœurs de la Rome de la Renaissance.

— Notre siècle sera peut-être appelé le « Siècle des romans » ; mais le même surnom a été déjà donné au XVII^e siècle. La vogue alors fut extrême en France pour ce genre d'ouvrages, et le livre de M. Albertazzi montre qu'elle ne fut guère moindre en Italie. Il a recherché les romans en prose du *seicento,* sur lesquels les répertoires bibliographiques et les histoires générales de la littérature sont à peu près muets, et la bibliographie qu'il en a dressée comprend une centaine de numéros, sans compter les réimpressions et les traductions. Il l'a fait précéder d'une étude sur le roman au XVI^e siècle, où il pouvait, ce me semble, se dispenser de faire figurer l'*Hypnerotomachia* (p. 137) [2]. Il analyse ensuite les principaux romans du siècle suivant ; il en est pour tous les goûts et de tous les genres, héroïque, galant, descriptif, moral, politique, etc ; il n'y a pas plus de variété aujourd'hui dans nos officines romancières. Ce travail, en somme, composé avec

---

1. Il est difficile de prendre les notices en défaut. P. 112 pourtant, ne devait-on pas indiquer les lettres de Colocci et à Colocci qui ont été publiées en 1888, dans *Les correspondants d'Alde Manuce?* Fra Mariano Fetti (p. 85 sqq.) vient d'être l'objet d'une étude toute récente de M. Vitt. Cian (*Un buffone del sec.* XVI, extr. de la *Cultura*, n° 20, Milan, 1891).

2. Tout au moins était-il nécessaire, au lieu de je ne sais quel compilateur français, de citer l'étude et la précieuse traduction du *Songe de Poliphile* par Claudius Popelin, Paris, 1888. Beaucoup de fautes de typographie, bien peu excusables en des impressions aussi élégantes.

soin, fait pour l'Italie ce que des travaux récents ont fait pour la France de la même époque.

— *Il Bacco in Toscana* est le titre du plus connu des dithyrambes composés en Italie, où il existe sous ce nom un genre spécial de poème tout différent des essais français du temps de la Pléiade. M. Imbert consacre un volume à l'histoire de ce genre et de la poésie bachique dans la littérature italienne. Après avoir passé en revue les précurseurs de Francesco Redi, l'auteur du *Bacco*, et l'œuvre même de Redi (1626-1698), il montre aux derniers chapitres les destinées de la forme métrique, à laquelle le savant Arétin a donné une véritable popularité. L'auteur y a joint une édition critique du *Bacco*, d'après les manuscrits (il y a trente-cinq manuscrits, s'il vous plaît), qu'on ne sera sans doute pas tenté de refaire après lui. Le poème se lit encore, mais le style du brave *seicentiste* a perdu la saveur qui enthousiasmait ses contemporains, tandis que les bons vins toscans qu'il célébrait ont gardé la leur.

P. de Nolhac.

---

39. — Emmanuel de Broglie. **La société de Saint-Germain-des-Prés au dix-huitième siècle : Bernard de Montfaucon et les Bernardins.** 2 vol. Plon, 1891. xi-381, 336 pp. in-8.

M. le prince de Broglie continue ses études sur la Société de Saint-Germain-des-Prés; après avoir parlé de Mabillon, il s'occupe de Montfaucon dans le présent ouvrage.

On sait que M. le prince de B. s'interdit de juger l'œuvre des grands érudits qu'il donne pour prétexte à ses livres. Il ne veut en faire que l'histoire tout extérieure. C'est là un des plus grands défauts de ces deux volumes. Si, en effet, on supprime de la vie de Montfaucon ce qui l'a remplie et de sa correspondance ce qui en est l'objet, il ne reste plus qu'une simple énumération de noms et la copie de billets insignifiants dont les artifices d'une rhétorique trop visible dissimulent mal la monotonie et le vide. Il serait difficile de trouver une pièce intéressante dans le premier volume et le premier chapitre du second, consacrés à la correspondance de Montfaucon [1]. A en juger par cette publication, et peut-être par quelques autres, les correspondances du XVIIe siècle ont donné tout ce qu'elles peuvent contenir de renseignements utiles, et il serait grand temps de mettre un terme à l'encombrement de pièces « inédites » dont nous sommes victimes. Il est possible cependant que la préoccupation de tout publier, chez les uns, et, chez les autres, un manque de discernement dans le choix des textes soient les seules causes de cette impression fâcheuse.

Ce dernier cas est sans doute celui de M. de B. La meilleure

---

1. A noter toutefois l'appendice contenant une sorte d'autobiographie assez curieuse de Montfaucon.

preuve en est que toutes les fois qu'il entre un peu dans le détail, l'intérêt augmente aussitôt. Je veux parler surtout des deux chapitres consacrés, l'un, aux *Monuments de la monarchie française*, l'autre aux Folards. On s'explique d'ailleurs mal la place accordée à ces érudits plutôt qu'à tel autre. Peut-être en trouverait-on la raison en se souvenant du rôle joué par le chevalier de Folard dans un livre où l'on rencontre le nom de Broglie ailleurs que sur la couverture. Quoi qu'il en soit, nous devons nous féliciter de cette exception faite à un principe de composition trop fidèlement suivi. S'il y a là un manque de proportion, il est excusable. Mais cette inégalité est plus regrettable quand elle a pour conséquence une erreur d'appréciation. Burmann (que M. de B. imprime partout *Burnmann)* méritait mieux qu'une mention de deux lignes et demie au milieu d'une liste où l'on rencontre tant d'inconnus.

C'est que M. de B. s'est refusé de juger la question *au fond* : là est tout son tort. Il lui est impossible de voir dans ces noms autre chose que des noms. Il se trouve ainsi amené à ne pas nous fournir les explications auxquelles nous avons droit. Il enregistre sans sourciller l'assertion du voyageur Jordan sur la bibliothèque de l'abbaye : « Il y a une édition de Plutarque, in-folio, de 1443. » Voilà une édition sur laquelle on aimerait avoir des indications complémentaires (II, 255).

Enfin, cette brève revue de personnages illustres ou obscurs est gâtée par deux partis pris : celui de voir partout un changement dans l'état d'esprit au passage du XVII^{e} au XVIII^{e} siècle, et une haine contre les jansénistes qu'on croirait toute chaude des discussions sur la bulle *Unigenitus*. La première préoccupation conduit à vouloir trouver entre le XVII^{e} siècle et les premières années du XVIII^{e} siècle une opposition qui n'est souvent que dans l'affirmation de l'auteur : il semblerait que tout ait été changé au 1er janvier 1751. La seconde préoccupation conduit à une sévérité ou à une indulgence également excessives. M. de Broglie oppose ainsi le P. Tournemine, le directeur du *Journal de Trévoux* à l'abbé Goujet (et non *Gouget)*, et il n'élève l'un que pour rabaisser l'autre ; il oublie le meilleur titre de l'abbé Goujet au souvenir des érudits, la *Bibliothèque française*, dont les premiers volumes parurent en 1740, onze ans avant la mort de Montfaucon, et qui rend encore service aujourd'hui.

Voilà bien des critiques et elles restent dans les généralités. Elles sont le témoignage d'une déception. En prenant ce livre, on pouvait espérer une étude approfondie, qui nous aurait permis de porter sur l'œuvre scientifique de Montfaucon un jugement réfléchi ; ou une de ces lectures agréables, destinées à faire connaître et apprécier du grand public ces études qui brillèrent en France d'un éclat si vif au XVI^{e} siècle et dont les Bénédictins prolongeaient les derniers rayons jusqu'au seuil du XVIII^{e} siècle. Nous n'avons ni l'une ni l'autre.

A.

40 — Docteur CHATELAIN. **La folie de J.-J. Rousseau.** 1 vol. in-12, 235 p. Paris, Fischbacher, 1890.

La thèse médicale soutenue et développée par le Dr Chatelain dans son livre *La Folie de J.-J. Rousseau* n'est pas neuve, mais n'est pas moins ingénieuse. Les paradoxes sont ordinairement ingénieux : encore faut-il les étayer de solides arguments. Ils manquent trop ici. A priori, n'est-il pas fort extraordinaire que des médecins consacrent leurs loisirs à des occupations qui mériteraient d'être taxées de puérilité, si on l'osait; et n'y a-t-il pas lieu de tomber dans un profond étonnement, à les voir si nombreux s'acharner sur une besogne évidemment illusoire ? Quand des docteurs comme Bougeault et Morin, des chirurgiens comme Lallemand et Mercier, des aliénistes comme Mœbius ou Chatelain s'efforcent de reconstituer l'état pathologique de Jean-Jacques Rousseau, quelque talent qu'ils apportent à leurs déductions, n'est-il pas permis de penser qu'ils consacreraient plus efficacement leurs labeurs à des travaux plus actuels, par exemple à la cure de leurs malades ? Ce que tout le monde dit, dans l'espèce, ils le savent bien, ils le sentent bien, et le Dr C. est le premier à en convenir (p. 4) : « Nous n'avons plus le *sujet* lui-même, comme on dit en clinique. » Eh ! oui, et le manque est de conséquence, pour des expériences où il importe assez de fournir à l'observation quelque chose à observer. Puisqu'il s'agit de médecine, avons-nous au moins des indices, des procès-verbaux, des diagnostics du temps? Ecoutez le Dr Chatelain : « Nous ne savons rien de la constitution de ses ancêtres (p. 11) et nous ne pouvons déterminer chez lui la part ni l'importance qu'il faut faire à l'atavisme; l'autopsie n'a rien révélé (p. 14); il jouissait d'une santé vigoureuse et faisait de très longues marches (p. 19). » Il est inutile d'insister sur l'insuffisance de ces renseignements pour conclure à la folie. Mais quelle sera enfin la matière de vos observations? Sera-ce le récit de sa vie et de ses menues actions soigneusement recueillies et vérifiées ? Mais on nous avertit (p. 3) : « Je ne raconte pas sa vie, je ne discute pas ses théories », et (p. 9) : « Je ne puis passer en revue l'un après l'autre les détails de sa vie ni surtout comparer dans chaque cas ses assertions ou celles d'autrui à la réalité. » Enfin que reste-t-il, et sur quoi peut-on tabler? Il reste « quatre mille pages » qui composent ses œuvres ; il reste, comme on dit aujourd'hui, « de l'écriture » ; le médecin va ausculter son malade à longue distance, et diagnostiquer sur le cas de l'auteur d'après ses livres : c'est le traitement par correspondance, et il n'inspire qu'une moyenne confiance. Au reste on n'a pas tort de ne pas trop s'y fier, et les arguments par lesquels on veut nous prouver que Jean-Jacques était atteint de folie, de délire, de ramollissement cérébral, prouvent seulement un peu de promptitude dans les conclusions de l'éminent aliéniste. Et pourquoi Rousseau était aliéné, je vous prie? parce que dans sa famille on avait des accès de sciatique (p. 11); parce qu'un cousin à lui a joué aux cartes un dimanche (p. 12); parce qu'il employait les mots « traître, trahison, conduite

double et traîtresse, lâcheté, satellites flagorneurs » (p. 108) qui sont, comme chacun sait, du vocabulaire spécial des maisons de santé ; parce qu'il est égoïste et se croit « un être unique au monde » (p. 111), ce qui est, vous l'ignoriez sans doute, la caractéristique du délire, ainsi que l'avait déjà montré Érasme ; parce qu'il répète souvent les mêmes mots (p. 112); parce qu'il est ingrat (p. 118) ; parce que, s'il n'a pas été assassin, il aurait pu se faire qu'il le fût (p. 125) ; parce qu'il a sur le compte de ses amis des soupçons, qu'avec beaucoup de bonne volonté, on pourrait à la rigueur prendre pour des hallucinations, qui seraient seulement des illusions, ou moins que cela (p. 131), et surtout parce qu'il reconnaissait à l'odeur qu'un livre était un livre de médecine (p. 22)? Ajouterons-nous la dernière raison qui a peut-être valu à Jean-Jacques tant d'arrêts sévères de la médecine moderne ? Ne serait-ce pas qu'il a écrit contre la médecine, « art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir? » *(Émile).* Il paye cher aujourd'hui cette boutade, et nos docteurs ont beau jeu à lui faire tenir le rôle de M. de Pourceaugnac accusé de folie parce qu'il crache par terre.

Léo Claretie.

---

41. — **Les grands écrivains français, Stendhal,** par Edouard Rod. Paris, Hachette, 1892, in-18, 2 francs.

Stendhal a tout à la fois le tort et le mérite de n'avoir pas d'indifférents. Il est loué à outrance et critiqué avec dureté; admirateurs et censeurs étant en général sincères, — ce qui ne veut pas dire qu'ils aient lu les ouvrages de Beyle, mais il est de bon ton de prendre une attitude en parlant d'un homme à la mode. L'influence de Stendhal, bonne ou mauvaise, sur notre littérature contemporaine, est indéniable, et elle s'est exercée à l'époque même qu'il avait prédite. Inutile de rappeler la phrase fameuse : « Je pensais n'être pas lu avant 1880; j'avais renvoyé à cette époque les jouissances de l'imprimé Quelque revendeur littéraire...., »

M. Rod nous apporte-t-il quelque élément nouveau pour mieux comprendre la personnalité si complexe de Stendhal ?

Nous ne chercherons pas querelle à M. Rod pour certaines inexactitudes: son imprimeur est probablement responsable de la faute du frontispice qui marque la date de 1825 pour le médaillon de David d'Angers, alors que cette œuvre d'art porte en creux profond la date de 1829.

Nous ne voulons pas le chicaner non plus, parce qu'à la page 51, il nous raconte que « la pierre tumulaire... a disparu du cimetière Montmartre en 1887 ». C'est une preuve qu'il a lu avec soin le passage d'un devancier généralement bien informé. Tout le monde sait, en effet, que le tombeau élevé à son ami Henri Beyle, par R. Colomb, au cimetière de Montmartre, existe encore et que quelques admirateurs songent

même en ce moment à le faire réparer. Si quelque lecteur voulait contribuer à cette œuvre bonne et littéraire, je me permettrais de lui dire qu'il n'a qu'à envoyer son obole à Mr Chéramy [1].

Je ne lui reprocherai pas davantage (p. 98), de préférer « mille fois les divines strophes du *Lac* aux commérages que Beyle recueillit dévotement en Savoie », quoique je ne voie pas trop le rapport entre Beyle et Lamartine. J'avoue, pour mon compte personnel, n'être pas fâché, à côté de grands poètes, de trouver quelques gens plus prosaïques, qui sachent tenir compte des besoins de ma nature aussi bien que de ceux de mon esprit. Et ceci me rappelle une contradiction de M. Rod. Il nous raconte (p. 93) que Stendhal « est presque toujours un merveilleux voyageur », et que « ses notes de voyage, *moins les indications pratiques*, pourraient presque remplacer Baedeker ou Joanne ». Et c'est ce même pseudo-Baedeker ou Joanne qui est (p. 98) la contrepartie d'un guide d'étrangers, qui « cache sous son cartonnage rouge ou vert sombre, toute la banalité des admirations de commande, des dîners de table d'hôte et des voyages circulaires ».

Et pourquoi critiquerions-nous certains jugements : par exemple, que Stendhal, — auteur de la *Vie de Napoléon* (voir l'opinion même de M. Rod, pp. 88/9) et de la *Chartreuse de Parme* (p. 6), — ne *comprit guère* son temps ? — Pourquoi notre biographe n'emploierait-il pas certaines locutions, qui, pour être françaises, n'en ont pas moins une saveur de province et ne figurent pas dans le dictionnaire de l'Académie, comme (p. 8) *Combourgeois*, excellent sur les bords du Léman, médiocre sur les rives de la Seine ? Il y a abus de citations, et l'on s'aperçoit trop qu'une bonne moitié du volume n'est qu'un délayage — pardonnez l'expression — d'un auteur à court de copie.

On sent combien M. Rod est imprégné de son sujet, d'après les renseignements de ses prédécesseurs, — s'entend, — non par ses recherches personnelles. Il est agréable de lire (p. 65), le portrait fidèle du grand-père M. Gagnon « avec sa perruque poudrée à trois rangs de boucles, son petit chapeau triangulaire, sa canne à pomme, en racine de buis bordée d'écaille, [qui] était un sceptique, un jouisseur aimable, un voltairien », et de trouver (pp. 29-30), dans la *Vie de Henri Brulard*, Voltaire, la « perruque poudrée ronde à trois rangs de boucles », le « petit chapeau triangulaire », la « petite canne à pomme en racine de buis bordée d'écaille ». — J'admire l'exactitude du récit dans lequel M. Rod raconte (p. 16) que Beyle essuya pour la première fois le feu sous le fort de Bard : « Ce qui lui revenait, c'était ce mot d'un capitaine auquel il avait demandé : « Est-ce que nous sommes à portée ? — Ne voilà-t-il pas mon bougre qui a déjà peur ? » s'était écrié le vieux

---

1. D'ailleurs M. Rod ne s'est pas donné la peine de feuilleter un ouvrage paru l'année dernière (1890), intitulé : *Stendhal et ses amis*, dans lequel il eût trouvé, à la p. 133, un dessin du monument.

grognard. Comme il y avait là sept ou huit personnes, le mot fit tout son effet; Beyle s'exposa le plus qu'il put, étala son courage sans que d'ailleurs personne le remarquât, et, le soir, se demandait en toute sincérité : « *N'est-ce que ça?* » Nous retrouvons dans *Henri Brulard* (p. 289) : « Est-ce que nous sommes à portée? dis-je au capitaine. — Ne voilà-t-il pas mon bougre qui a déjà peur? me dit-il avec humeur. Il y avait là sept à huit personnes »..... « Le soir, en y réfléchissant, je ne revenais pas de mon étonnement : *Quoi? n'est-ce que ça* ? me dis je. » Il y aurait peut-être un rapprochement à faire entre la page 1 de *Stendhal et ses amis* et la page 130 de M. Rod, mais nous devons croire que la rencontre est fortuite, puisque cet ouvrage n'est pas cité.

Évidemment M. Rod a dû penser qu'après M. Taine et M. Bourget, dont il ne partage pas l'admiration, inutile était de donner des aperçus nouveaux sur la philosophie et le caractère de Stendhal, et qu'après les publications de Colomb et de M. Stryienski, il n'y avait plus aucun renseignement personnel à glaner. Il nous sert donc des jugements déjà connus, et nous apprête à une sauce, qui n'est pas nouvelle, une biographie faite de fragments, empruntés tantôt au *Journal*, tantôt à *Brulard*. Ce genre de travail porte, je crois, en littérature, un nom spécial, et il en résulte le livre le plus banal et le plus creux que l'on ait publié sur Beyle.

L'œuvre de M. Rod est celle d'un polygraphe, d'un écrivain habitué à manier la plume, à propos, — et oserai-je dire dans le cas présent, hors de propos — de tout sujet. L'auteur a écrit sur Stendhal comme il eût écrit sur Bossuet ou sur Horace; il a fait une variation littéraire sur un homme dans l'intimité intellectuelle duquel il n'a pas vécu. Stendhal valait mieux que ce volume incolore, accident dans une collection, — assez heureuse jusqu'ici pour qu'un livre qui a attiré l'attention spéciale des Stendhaliens, passe inaperçu chez le grand public, grâce à ses aînés.

Henri Cordier.

CHRONIQUE

FRANCE. — Au *Catulle* de Saint-Germain-des-Prés, au *Rituel cathare*, à la *Poétique* d'Aristote, succède, dans la collection de reproductions de manuscrits publiée par M. L. Clédat, le manuscrit autographe des *Pensées* de Pascal. On sait que les feuillets épars sur lesquels Pascal a écrit ses pensées, ont été collés sur les pages d'un registre déposé à la Bibliothèque nationale. C'est ce manuscrit — dont les ratures et corrections permettent de suivre le développement des idées de Pascal et d'assister au travail de son esprit — qu'on reproduit en phototypie. La publication formera un volume in-folio de 250 feuillets (prix : 200 francs). Un fascicule, contenant les 25 premiers feuillets, sera publié à part, au prix de 25 francs, pour être mis entre les mains des étudiants ou pour représenter dans une bibliothèque d'amateur le manuscrit de Pascal. Adresser sa souscription à M. Storck, imprimeur, 78, rue de l'Hôtel de Ville, Lyon.

ALLEMAGNE. — M. Karl KRUMBACHER fait paraître à la librairie Teubner, de Leipzig, une *Byzantinische Zeitschrift* qui paraîtra chaque année en quatre fascicules (25 francs). Le nouveau recueil, strictement scientifique, est consacré au moyen âge de l'Europe orientale; il embrasse les études byzantines dans le sens le plus large du mot; langue, littérature, théologie, histoire, art, civilisation, droit, médecine, tout cela trouvera la place dans la « Revue byzantine ». Chaque fascicule comprendra trois parties : 1° des articles indépendants; 2° des comptes rendus détaillés des publications les plus importantes; 3° une bibliographie. La Revue aura un caractère complètement international et ne publiera que des articles en allemand ou en français. Adresser les souscriptions à M. Krumbacher, Munich, Herzog-Maxstrasse, 4.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 janvier 1892.

M. Oppert, président sortant, appelle le nouveau président, M. Alexandre Bertrand, et le vice-président, M. Siméon Luce, à prendre place au bureau. M. Oppert et M. Bertrand prononcent chacun une courte allocution.

L'Académie procède à l'élection des membres des commissions qui seront chargées de juger divers concours. Sont élus :

Prix ordinaire (« Étude sur les ouvrages composés en France et en Angleterre, qui sont généralement connus sous le nom d'*Ars dictaminis* ») : MM. Hauréau, Delisle, Gaston Paris, Paul Meyer;

Prix Duchalais (numismatique du moyen âge) : MM. Deloche, le marquis de Vogüé, Schlumberger, Anatole de Barthélemy;

Prix Bordin (« Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs ») : MM. Jules Girard, Weil, Boissier, Croiset;

Prix Fould (histoire des arts du dessin) : MM. Heuzey, Georges Perrot, Héron de Villefosse, Saglio;

Prix Stanislas Julien (ouvrages relatifs à la Chine) : MM. le marquis d'Hervey-Saint-Denys, Schefer, Oppert, Maspero;

Prix Delalande-Guérineau (ouvrages de critique sur des documents relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge) : MM. Delisle, Hauréau, Viollet, l'abbé Duchesne;

Prix de la Grange (anciens poètes de la France) : MM. Gaston Paris, Paul Meyer, Léon Gautier, Longnon;

Prix Loubat (histoire, géographie, etc., de l'Amérique du Nord) : MM. Barbier de Meynard, Oppert, Maspero, le Dr Hamy;

Fondation Benoît Garnier (voyages scientifiques dans l'Afrique centrale ou la haute Asie) : MM. Barbier de Meynard, Schefer, Senart, le Dr Hamy.

M. Champoiseau, ministre plénipotentiaire, correspondant de l'Académie, communique une inscription relevée par lui, dans le cours de sa dernière mission à l'île de Samothrace, et estampée par M. Letaille. Cette inscription, d'une conservation parfaite, devait être placée dans l'un des trois sanctuaires principaux dont les ruines ont été explorées à Samothrace. Elle mentionne les noms et l'origine d'un certain nombre de pèlerins qui étaient venus, de l'île voisine d'Imbros, se faire initier aux mystères célébrés à Samothrace chaque année vers le mois d'août. Elle prouve l'existence, dans le culte cabirique de Samothrace, de deux degrés d'initiation aux mystères, comme on l'a déjà constaté pour Eleusis. Elle se termine par une invocation aux grands dieux de Samothrace, les dieux Cabires.

M. Champoiseau présente ensuite le moulage d'un petit marbre provenant de la même île. C'est l'image d'une divinité domestique, d'un Hermès ou un Cabire; elle offre quelque ressemblance avec le dieu cabire Axiocersos, qui fait partie du groupe à triple face du Vatican, connu sous le nom de marbre de la duchesse de Chablais.

Ouvrages présentés : — par M. Croiset : APOLLONIOS DE RHODES, *les Argonautiques*, traduction française par H. DE LA VILLE DE MIRMONT; — par M. le comte de Lasteyrie : CORROYER, *l'Architecture romane*, *l'Architecture gothique*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 25 janvier — 1892

42. — **Praktische Grammatik der Sanskrit-Sprache fuer den Selbstunterricht,** mit Uebungsbeispielen, Lesestücken und Glossaren, von Dr. phil. Richard Fick. Wien, Pest und Leipzig, A. Hartleben, s. d. Prix : 1 fl. 10 = 2 mk.

Cette petite grammaire sanscrite est le 33ᵉ tome d'une collection intitulée *die Kunst der Polyglottie*. L'auteur se défend modestement de toute prétention scientifique : il n'a voulu que simplifier en faveur des commençants un appareil grammatical qui trop souvent les effarouche à bon droit. A cet effet, il ne prend de Whitney que l'essentiel, exclut rigoureusement le védique, donne en transcription tous ses paradigmes et ses exercices [1], — un appendice final assez correct, traite de la dêvanâgarî [2], — et parvient enfin à faire tenir en cent quatre-vingt-cinq pages de très petit format la grammaire complète, plusieurs textes de prose et de vers et deux courts lexiques.

Toute recommandable qu'elle est en elle-même, la tentative de M. Fick ne présente qu'un médiocre intérêt pour les Français même qui ont l'habitude de la langue allemande. C'est qu'en France, grâce à Bergaigne, nous avons depuis huit ans beaucoup mieux, soit comme méthode d'enseignement élémentaire, soit comme variété chrestomathique. Les seuls points par où M. F. paraisse l'emporter, c'est le bon marché du livre, d'abord, et la possibilité pour le débutant de se livrer à l'exercice du thème concurremment à celui de la version, parallélisme trop négligé jusqu'à présent par les auteurs de grammaires. Quiconque a longtemps cherché un mot usuel échappé à la mémoire, appréciera également l'utilité du petit glossaire allemand-sanscrit.

1. C'est exactement l'antipode du système de notre regretté Bergaigne, qui consiste à mener de front l'étude de la grammaire et celle de l'écriture. L'un et l'autre, d'ailleurs, se peuvent soutenir : celui qui veut traduire des textes ne saurait trop tôt s'accoutumer à l'alphabet sanscrit ; mais à celui qu'intéresse seule la structure de la langue, on peut épargner cette cruelle épreuve.

2. Le trait caractéristique des voyelles est parfois mal venu à l'impression ; il manque tout à fait dans *tayás*, lire *tayós*, p. 183, l. 5 ; p. 182, l. 13, *varçaçatê*, lire *varshaçatê*.

Il n'y a que peu d'observations à faire, et presque toutes matérielles : p. 49, l. 11, *mat* est une faute de sandhi, lire *mad*; p. 54, l. 1, vers faux, lire *prânaparityâgô*; p. 54, l. 14, la phrase *êkô dôshô*... n'est pas reprise au corrigé, pp. 121-122; p. 66, l. 22, lire *vâkyam*; p. 78, l. 4, il manque un point sous le *d* de *sôdhum*; p. 80, l. 21, et p. 126, l. 5, lire *saktu* [1]; p. 88, l. 8, rétablir l'épithète de la balance, *lôhabhâraghatitâ*, qui fait tout le piquant du récit; p. 106, l. 5, lire *svâmin*, et ce mot manque au lexique; p. 107, l. 26, lire *vyâghram*; p. 110, l. 9, lire *prâdur âsîn* en deux mots. M. Whitney, pour qui l'auteur professe une juste admiration, blâmera vivement la transcription des voyelles *r* et *l* par *ri*, *li*, et je suis de son avis.

V. H.

---

43. — **Die Hauptprobleme der indogermanischen Lautlehre seit Schleicher**, von Fritz Bechtel. — Gœttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1892. In-8, x-414 pp. Prix : 9 mk.

Ce livre est à tous égards le bienvenu. M. Bechtel a eu l'heureuse pensée de fixer l'état présent de la linguistique indo-européenne, en retraçant l'histoire des problèmes qu'elle a posés et en grande partie résolus depuis un quart de siècle environ. Rien de plus opportun : à l'heure où une nouvelle génération s'empare sans effort d'un patrimoine que lui ont légué ses devanciers, il est bon qu'elle apprenne au prix de quels lents tâtonnements, de quelles collaborations souvent inconscientes ce trésor s'est formé et accru, comment, sans parler des progrès parallèles de la morphologie, l'on a successivement reconnu, dans le phonétisme jusque-là rudimentaire de la langue-mère, l'existence des trois voyelles *a*, *e*, *o*, et de leurs longues, celle de deux ou trois ordres de gutturales et des deux vibrantes *r* et *l*. Toutes ces questions délicates, l'auteur les expose en historien impartial, clair, bien informé, et en savant convaincu — son épigraphe en fait foi — qu'on percera quelque jour les derniers arcanes du langage ancestral. Je suis plus sceptique, je l'avoue, et me demande parfois si l'on n'a pas atteint les profondeurs au-delà desquelles la sonde casse. Mais, en fût-il ainsi, il serait beau de n'en pas convenir.

M. B. ne se borne point à raconter : il enseigne et argumente, lui aussi, et dans ce cas il peut arriver à ses lecteurs de ne pas toujours saisir le bien-fondé de ses dires, comme à lui-même de méconnaître la valeur des théories adverses. Un exemple seulement : l'*o* de M. Brugmann, devenant tour à tour *a* et *â* en sanscrit, lui paraît nettement

---

1. Je ne sais pourquoi M. F. préfère un *s* accentué au *ç* pour transcrire la sifflante palatale. Outre que les novices sont sujets à confondre deux caractères trop peu différents, à quoi bon changer les graphies usuelles qui prêtent le moins aux erreurs d'impression ?

unbegreiflich (p. 48). C'est un bien gros mot ; car nombre de langues ont des phonèmes qui, demi-longs devant une seule consonne, s'abrègent tout à fait devant un groupe. Que si, dans l'espèce, on admet que l'*o* indo-européen est en principe la voyelle de la syllabe posttonique, on se souvient que cette syllabe, en sanscrit, est marquée du *svarita ;* or le *svarita* est un ton composé et descendant, qui nécessairement allonge quelque peu la syllabe qu'il affecte. Je ne donne pas cette cascade de conjectures pour une déduction scientifique ; mais la négation pure l'est-elle davantage ? C'est ici le cas, ou jamais, de suspendre son jugement.

Dans cette histoire des progrès de la linguistique, l'auteur s'est visiblement efforcé de faire sa part légitime à chacun des ouvriers de la première heure, Curtius, Amelung, MM. Ascoli, Brugmann, Collitz, Fick, L. Havet, Osthoff, J. Schmidt, de Saussure. Si le rôle considérable de ce dernier semble parfois effacé outre mesure, on doit croire que c'est parce que M. B. repousse plusieurs doctrines qui constituent le fond même de son enseignement : celle des sonantes longues (p. 216, sq.), celle de l'*e* latent dans toute racine (p. 236), celle même de la réduction en *a* de toute voyelle longue (p. 248, sq.), à laquelle je croyais avoir apporté un appui tardif en y aboutissant moi-même par une voie très différente [1]. Ce n'est pas ici le lieu de les défendre ; l'avenir décidera entre lui et ses contradicteurs. Mais tous les amis qu'il laisse en France, tous ceux qui envient à l'Université de Genève le maître éminent qu'elle vient de nous enlever, demeurent convaincus que, dès son coup d'essai, il ne fut pas un inventeur seulement, mais un précurseur.

V. HENRY.

---

44. — H. van HERWERDEN. **Studia critica in epigrammata græca.** Adnotationes ad epigrammata in tertio volumine Anthologiæ palatinæ editionis Didotianæ, cum appendice epigrammatum nondum collectorum. Leyde, Brill. 1891, 158 f.

Était-il vraiment nécessaire que le grand helléniste hollandais fît un livre pour apprendre au public que le tome troisième de l'Anthologie grecque est publié d'une manière indigne des deux premiers ? Ces *Studia critica* ne sont, en effet, à part l'appendice, qu'une longue recension de l'édition donnée par Cougny. Feu Edme Cougny — et non Édouard, comme le nomme le critique — a joui pendant sa vie d'une certaine réputation d'helléniste ; les Didot ont cru la renommée et n'ont pas songé que Cougny pût être inférieur à Dübner ; ils se sont trompés, ce qui arrive à tout le monde, et l'Anthologie *desinit in piscem.* M. v. H. le dit sans ménagement ; mais, encore une fois, valait-il la peine de le dire avec tant de détails ? Le lecteur, si peu versé qu'il soit dans la langue grecque, relèvera facilement de lui-même les fautes

---

1. *Esq. Morpholog.* IV, p. 15, et *Muséon*, VI, p. 568.

de tout genre dont fourmille l'ouvrage. Cougny a donc trop présumé de ses forces, il serait puéril de le nier, en se chargeant d'une aussi lourde tâche ; mais pourtant, en y regardant de près, n'y aurait-il pas lieu de plaider en sa faveur les circonstances atténuantes? Quand le troisième volume de l'Anthologie parut, en avril 1890, Cougny était mort depuis près d'un an ; M. v. H. l'ignore (*hominem quem non novi et cui opto omnia quæ velit*, p. 5) ; et la critique la moins bienveillante devrait admettre, en bonne justice, que dans l'intervalle de neuf mois un éditeur, fût-il de la dernière incompétence, aurait eu le temps de faire disparaître les fautes, de rectifier les erreurs, de revoir scrupuleusement les annotations, de donner à son ouvrage, en un mot, ce dernier coup d'œil que l'auteur le plus pressé de paraître n'a jamais refusé au plus insignifiant de ses articles. On dit *traductor traditor;* combien plus traîtres encore sont ceux qui impriment vos œuvres hors de votre surveillance! Il est regrettable que ce dernier volume de l'Anthologie ne soit pas accompagné d'une préface ; il n'en serait pas meilleur, mais la mémoire de Cougny y aurait peut-être gagné. M. v. H. ne lui aurait sûrement pas reproché de n'avoir pas admis dans son recueil un certain nombre d'épigrammes qui n'ont été publiées qu'après sa mort. Les corrections proposées par M. van Herwerden sont celles qu'on pouvait attendre d'un philologue tel que lui ; elles sont généralement justes, et si par endroits on peut n'être pas de son avis, on reconnaîtra du moins que ses conjectures sont très ingénieuses, pleines d'à-propos, et le plus souvent exemptes de la subtilité que d'autres apportent trop souvent dans la restitution des inscriptions mutilées [1].

My.

---

45. — **Geschichte des Untergangs des griechisch-rœmischen Heidentums. II. Die Ausgænge,** Von Victor Schultze, Professor an der Universitæt Greifswald. Iena, Costenoble, 1892, in-8, viii-389 p.

Dans un premier volume, M. Schultze étudiait la rupture de l'État romain avec le paganisme ; il examine, dans le second, les résultats de cette rupture. Ce livre comprend trois sections.

La substitution de l'influence chrétienne à l'influence païenne devait avoir son contre-coup sur le droit, la littérature, l'art et le calendrier : M. S., dans la première partie, étudie cette quadruple conséquence. Sur la persistance de certaines traditions païennes dans l'art, il donne

---

1. P. 25, no 173 c, à ἐκεῖ ou ἐὸν je préférerais ἐμοῦ ; p. 44, no 450, on peut conjecturer ἀδεῶς πόλει ; p. 80, no 84, il n'est pas nécessaire de corriger πάλιν = *rex* ; πάλιν a le même sens que αὖ dans le cinquième distique ; p. 97, no V, le vers 5 reste faux malgré l'introduction de ἐν ; il faut écrire στήλης (IN répété par erreur) ou corriger στήλη ; p. 28, l. 1, au lieu de 105, lire 190 ; *id.*, ἐγείνατο ; p. 29, no 200, ὀφειλομένην ; p. 110, l. 11, Protarchum ; p. 151, l. 8, Theocr. XVII. Dans l'erratum même, lire page 42 au lieu de 40.

des indications intéressantes, bien qu'un peu sommaires (p. 53-72). Le chapitre sur la littérature (p. 73-88) est une très courte esquisse : M. S. nous avertit, dans sa préface, qu'il n'a pu mettre à profit le beau livre de M. Boissier. Avec des aperçus ingénieux, il rapproche le chronographe de 354, la liste de fêtes publiée pour la Campanie en 387, et le calendrier de Polemius Silvius de 448 : les vestiges de l'ancien culte, déjà fort effacés du premier de ces documents, sont plus rares encore dans le second, et complètement absents du troisième; cette laïcisation de l'almanach n'est d'ailleurs qu'une transition ; dans le calendrier de 448 apparaissent déjà quelques fêtes chrétiennes (p. 88-98). Enfin, les rapports entre le christianisme et le droit romain sont exposés dans un savant résumé : nous y voyons comment le christianisme se fait reconnaître une existence, d'abord légale, puis privilégiée ; bientôt les empereurs entreprennent un travail d'adaptation du droit romain aux idées chrétiennes ; le droit pénal, la législation du mariage, celle de la servitude, subissent l'influence de l'Église ; et cette appropriation du droit ancien aux idées nouvelles devient surtout visible dans le livre syro-romain, œuvre d'un clerc, qui survivra longtemps, en Orient, aux codes officiels des empereurs (p. 12-52).

La révolution religieuse, que les pouvoirs publics avaient décrétée par une législation uniforme, s'accomplit, suivant les provinces, de façons extrêmement diverses. C'est le spectacle de cette variété que, dans la seconde partie de son livre, M. S. a voulu nous offrir. Les lois contre les faux dieux trouvèrent en peu d'endroits une application immédiate et rigoureuse : le droit nouveau ne créa pas aussitôt des faits nouveaux. M. S., au sujet de chaque province, aborde les questions suivantes : Que devint, en fait, ce paganisme, qui, en droit, n'existait plus? Combien de temps survécut-il ? Comment succomba-t-il ?

L'idée est très heureuse, et, en partie, nouvelle ; elle est aussi d'une exécution difficile. Les écrits des chroniqueurs, les sermons des évêques, les actes des conciles, sont d'abord mis à profit par M. Schultze : nous signalerons en particulier les renseignements extrêmement curieux, et peu connus, qu'a fournis à M. S. l'ouvrage du monophysite Jean d'Éphèse sur l'histoire religieuse de l'Orient et de Constantinople au v[e] siècle (p. 252, 275, 292, 321). Dans l'emploi de ces sources, une difficulté l'arrête fréquemment : lorsque les chroniqueurs ou les conciles des v[e] et vi[e] siècles nous attestent l'existence de cérémonies ou de croyances païennes à cette époque tardive, est-il toujours légitime de reconnaître là une survivance de l'ancien paganisme romain ou de l'ancien paganisme national ? Beaucoup de ces usages superstitieux n'avaient-ils pas été introduits par les envahisseurs barbares ? En deux mots, ce paganisme était-il une antiquité, ou bien était-il une nouveauté ? En Gaule, par exemple, M. S. croit retrouver au vi[e] siècle, tantôt des restes de la foi celtique et tantôt des vestiges de croyances germaines (p. 108); en Grèce, les superstitions païennes du viii[e] siècle

et du IXe lui paraissent être un apport des Slaves (p. 214). Mais, dans la plupart des cas, toute solution précise à de pareilles questions doit être ajournée.

Il est d'autres sources, d'un ordre tout différent, auxquelles M. S. a volontiers recours. Il ne néglige jamais de rechercher ce que sont devenus, dans chaque province, les édifices ou les œuvres d'art de l'époque païenne ; et suivant que ces monuments sont debout, ou ruinés, ou complètement disparus, il se représente d'une façon différente le caractère de la conquête chrétienne dans la région qu'ils décoraient. Mais fréquemment aussi, l'interprétation de ces ruines est elle-même difficile (p. 113, 140, 172, 267, etc.). Les ravages sont-ils l'œuvre du temps, des barbares ou des chrétiens? C'est une question délicate, que M. S. n'a pas toujours pu résoudre.

Il faut savoir gré à M. S. de ne pas s'être laissé rebuter par ces difficultés; il était bon de les noter immédiatement pour excuser à l'avance l'incertitude de certaines conclusions. Un résultat intéressant de ses recherches est le suivant : grâce à l'usage qu'il a fait de sources jusqu'ici négligées, il montre le paganisme se conservant dans certaines municipalités sous la protection des autorités locales, en dépit de l'empereur, des évêques voisins, des gouverneurs; les incidents de Madaure, Sufes, Calama, Gaza, Carrae, Héliopolis, sont instructifs à cet égard. Il serait intéressant, croyons-nous, de rapprocher ces menus faits de quelques passages d'Eusèbe où nous voyons Maximin Daïa inviter les pouvoirs municipaux à se faire les avoués de la vieille religion : le César ne se trompait pas en pressentant que ces petits magistrats seraient les derniers soutiens officiels du paganisme expirant.

Même en tenant compte de ces exceptions, et aussi de la résistance passive qu'opposèrent généralement les campagnes, plus longtemps païennes parce qu'elles étaient moins romanisées (p. 331), il demeure vrai qu'au point de vue religieux chaque province de l'Empire présente une physionomie d'ensemble, qu'il n'est pas impossible de saisir et de fixer. C'est ce qu'a essayé M. Schultze : il parcourt successivement la Gaule, la Bretagne, l'Espagne, l'Afrique, l'Italie, les pays du Rhin et du Danube, la Grèce, l'Égypte, la Syrie, Constantinople, l'Asie-Mineure : il trace un tableau de la révolution religieuse dans chacun de ces pays.

On voit que son exposition suit un ordre géographique, c'est-à-dire, dans l'espèce, un ordre passablement arbitraire. Il me semble qu'au lieu de nous promener ainsi de l'ouest à l'est à travers l'Empire, M. S. aurait pu répartir ces diverses régions en trois groupes bien distincts. Le premier comprendrait Rome et l'Italie; les provinces bien romanisées formeraient le second; et je rangerais dans le troisième un certain nombre de régions où l'influence romaine passa, mais ne pénétra pas. Les religions exotiques ont altéré la religion romaine, et les dieux romains, à leur tour, ont bouleversé le panthéon local des provinces

fortement conquises : aussi, dans le premier groupe et dans le second, les anciennes croyances, au IVe siècle, étaient très affaiblies, parce que des éléments étrangers les avaient dépravées. Dans les provinces du troisième groupe, au contraire, le vieux paganisme indigène a subsisté, sans compromis, sans modification ; et c'est là surtout que le christianisme aura peine à s'établir ; de nouvelles preuves en sont données par M. S., grâce aux textes intéressants qu'il a recueillis sur la Cappadoce, la Corse, la Sardaigne, et certaines parties montagneuses du Péloponnèse et de l'Asie-Mineure. Et si l'on essayait ensuite d'établir quelque différence entre les deux premiers groupes, on verrait que les provinces romanisées, comme l'Afrique, offrent plus tôt que l'Italie un nombre éclatant de conversions au christianisme ; c'est qu'à Rome et autour de Rome, la vieille religion s'appuie sur des traditions officielles ; elle participe au prestige du sénat et de l'éternité romaine ; elle est liée jusqu'au bout, aux institutions de la ville de Rome ; dans les provinces romanisées, au contraire, ces racines politiques lui font défaut. Pour ce qui concerne l'Orient, l'ascendant de Constantinople eut ce double résultat, d'augmenter la prospérité du christianisme dans les provinces du second groupe, et de diminuer la résistance du paganisme dans celles du troisième. — Un groupement de ce genre eût peut-être augmenté l'intérêt et la clarté du livre de M. Schultze.

Pris à part, certains de ses chapitres ne laissent pas une impression nette ; mais la faute n'en est pas toujours à l'auteur. Prenons comme exemple l'Afrique : les témoignages de saint Augustin au sujet de la propagande chrétienne dans ces régions présentent entre eux des contradictions, au moins apparentes ; et la confusion, souvent, résulte de la complexité même des faits. On souhaiterait pourtant que M. S. laissât moins souvent au lecteur le soin d'expliquer ces contradictions et de débrouiller cette complexité.

J'arrive à la troisième partie du livre : dans l'unique chapitre qu'elle renferme, M. S. essaie de préciser les emprunts, voulus ou inconscients, que le christianisme a faits au paganisme. Dans cette étude délicate, il ne s'est pas toujours préservé d'une confusion facile à commettre, et dont je vais donner un exemple. La religion des mânes et des génies, d'une part, la prière pour les morts ou le culte des saints, d'autre part, sont des satisfactions différentes données aux mêmes besoins de la conscience religieuse ; et le christianisme, par ces croyances ou par ces pratiques, répondait à certains désirs de l'âme humaine, que le paganisme avait naguère rassasiés. De cette identité de résultat, peut-on légitimement conclure à un rapport de filiation entre la pratique païenne et la pratique chrétienne ? En certains endroits, M. S. l'affirme ; en d'autres, il l'insinue plus timidement. Évidemment, la foule ignorante des chrétiens convertis ne faisait pas grande différence entre le culte des mânes et celui des martyrs ; et la confusion même devait être aggravée par la transformation des sanctuaires païens en sanctuaires

chrétiens : les exemples de ces transformations abondent dans le livre de M. Schultze; et déjà M. Paul Allard les avait recueillis avant lui dans un curieux volume : l'*Art païen sous les empereurs chrétiens,* que M. S. paraît avoir ignoré. Saint Augustin, dans son livre *De vera religione,* c. 168, écrivait : « *Non sit nobis religio cultus hominum mortuorum; quia si pie vixerunt, non sic habentur ut tales quaerant honores; sed illum a nobis coli volunt, quo illuminante laetantur meriti sui nos esse consortes. Honorandi ergo sunt propter imitationem, non adorandi propter religionem.* » Je regrette que ce texte essentiel, auquel il faudrait joindre les sermons du même docteur pour l'anniversaire de saint Étienne, ait échappé à M. Schultze : il atteste qu'aux yeux d'un certain nombre de chrétiens, que saint Augustin jugeait nécessaire d'éclairer à ce sujet, le culte des martyrs était une autre forme du culte des mânes; et, en ce sens, il aurait fourni un nouvel argument à la théorie de M. Schultze; mais il témoigne aussi que l'enseignement ecclésiastique travaillait à dissiper ces préjugés ; et M. S., en effet, n'a pas toujours suffisamment distingué entre les croyances religieuses que se fabriquaient les chrétiens ignorants et celles que les Pères travaillaient à leur inculquer.

Ces réserves ou ces critiques n'empêchent pas que nous reconnaissions la valeur et la nouveauté du livre de M. Schultze [1]. La seconde partie, surtout, ne saurait être négligée de quiconque s'intéresse à l'histoire religieuse du Bas-Empire.

Georges Goyau.

---

46. — K. Th. von Inama-Sternegg. **Deutsche Wirtschaftsgeschichte des X bis XII Jahrhunderts, t. II.** Leipzig, Duncker und Humblot, 1891. In-8. 518 pp.

Le premier volume de cet ouvrage a paru en 1879. L'auteur était alors professeur de sciences politiques à l'Université d'Inspruck. Depuis, il a été placé à la tête de la commission centrale de statistique de la monarchie Austro-Hongroise et, absorbé par sa besogne administrative, il s'est vu forcé de ne plus consacrer à ses études historiques que

---

1. Quelques remarques de détail. M. S., au sujet de la Gaule, néglige le culte des fontaines, qui survécut longtemps aux autres superstitions païennes. Le texte de Grégoire de Tours, *De Gloria confessorum,* 76-77, qui atteste une longue persistance du culte de Cybèle à Autun, était digne de discussion. — P. 114, on lit que la Maison Carrée est le seul temple antique conservé en Gaule; M. S. oublie le temple de Vienne. — P. 104, il donne la date de 375 pour l'avènement de saint Martin au siège épiscopal de Tours : cette date, proposée jadis par Baronius, n'a plus de défenseurs aujourd'hui. — P. 134 et 135, M. S. aurait tiré grand profit de l'article de M. l'abbé Duchesne, publié dans les *Mélanges Renier,* sur le concile d'Elvire. — Enfin les découvertes de MM. Berger et Cagnat à Aïn-Tounga ne devraient pas être passées sous silence dans une étude du paganisme africain.

les dernières heures du soir. Il s'exprime là-dessus dans sa préface avec une bonhomie charmante et prie le lecteur de juger avec bienveillance un livre composé dans des conditions aussi défavorables. Hâtons-nous de dire que cette bienveillance est inutile. Le second volume de l'histoire économique de l'Allemagne se distingue par les mêmes qualités qui ont fait la réputation du premier : la clarté et l'agrément de l'exposition. La lecture en est un véritable plaisir. M. v. I.-S. a au plus haut degré les dons du vulgarisateur. Il ne noie pas son lecteur dans des flots d'érudition; il ne le force pas non plus à se courber sous le joug d'un système impitoyable. Dans un livre comme celui-ci, il ne faut pas trop s'attacher au détail. L'auteur n'a pas écrit exclusivement pour les spécialistes. Économiste de profession, il a voulu mettre sous les yeux des historiens un tableau d'ensemble du développement économique de l'Allemagne et l'on doit le féliciter sans réserves de la manière dont il a accompli sa tâche. L'histoire économique est une science jeune encore, le sujet en est singulièrement vaste et difficile. M. v. I.-S. a précisément les qualités qu'il faut pour la rendre intéressante et, dans le meilleur sens du mot, populaire. Grâce à lui, les résultats de travaux accessibles seulement par leur nature ou par leur étendue à un groupe restreint d'initiés entrent, si l'on peut ainsi dire, dans le patrimoine commun des historiens. C'est le cas, par exemple, pour les belles études de M. Lamprecht sur l'histoire économique du bassin de la Moselle au moyen âge. M. v. I.-S. avoue sans détour tout ce qu'il leur doit, il déclare qu'elles ont été sa source principale. Mais il ne faudrait pas croire que son livre ne soit qu'une paraphrase de l'œuvre magistrale de M. Lamprecht. Il repose sur une étude attentive et personnelle des sources, il est écrit suivant un plan complètement original. A côté de celui de M. Lamprecht, il garde sa valeur propre et si la conception d'ensemble est des deux côtés la même, la lecture des deux ouvrages n'est cependant pas inutile.

Le tome II de l'histoire économique de l'Allemagne est consacré à la période qui va de la fin de l'époque carolingienne à la fin du XIIe siècle. Pendant ce long espace de temps, le grand domaine, tout en restant encore le facteur économique le plus actif, perd de plus en plus son organisation primitive. L'exploitation directe par le propriétaire se restreint continuellement. Le seigneur n'est plus le seul entrepreneur : l'indépendance des tenanciers à son égard ne cesse de grandir. Le servage disparaît peu à peu; aux relations personnelles entre le maître et ses *mancipia* se substituent des relations économiques entre le propriétaire et ses locataires. En même temps, la circulation de l'argent apparaît et dans les villes le commerce et l'industrie commencent à donner l'essor au crédit. Tout cela fait l'objet de six chapitres : I. La mise en culture du pays et la colonisation des frontières orientales; II. La transformation de l'état des personnes et de l'organisation sociale; III. La structure économique du grand domaine; IV. La production et la répar-

tition des produits du sol; V. Les commencements de l'industrie, les mines et les salines; VI. Le commerce.

En appendice sont publiés quelques tableaux d'un vif intérêt pour la statistique.

M. v. Inama-Sternegg annonce l'apparition d'un troisième volume qui conduira l'histoire économique de l'Allemagne jusqu'à la fin du moyen âge. Espérons que nous n'aurons pas à l'attendre aussi longtemps que son aîné [1].

H. PIRENNE.

---

47. — **Prise de Tulle et son occupation par l'armée du vicomte de Turenne (1585-1586)**, par René FAGE. Tulle, Imprimerie Crauffon, 1891. grand in-8 de 182 p.

M. R. Fage, rendant un juste hommage (*Introduction*, p. 11) au meilleur de ses devanciers, dit, au sujet des guerres de religion en Bas-Limousin, qu'il n'a rien à ajouter à un très remarquable travail de son « savant compatriote », M. Clément Simon, et qu'il restreint son étude au seul épisode de la prise et de l'occupation de Tulle par l'armée du vicomte de Turenne, d'importants documents nouveaux lui permettant de reprendre cet épisode et d'en présenter un récit plus complet. Personne ne se plaindra de ce surcroît de lumière apporté sur un des points les plus intéressants de l'histoire du Limousin. Les deux excellents travailleurs ont tout dit tant sur la prise de Tulle que sur le vicomte de Turenne, et bien habile serait celui qui trouverait, après eux, le moindre détail à signaler. L'ouvrage de M. F. se divise en quinze chapitres intitulés: *Échauffourée de Sainte-Fortunade, les partis en armes, les fortifications de Tulle, le combat du Trech, l'armée protestante, marche sur Tulle, l'escarmouche de Lespinat, la prise de la Barussie et de l'Alverge, la prise de la Barrière et des cordeliers, le siège de l'Enclos, la capitulation, La Maurie à Tulle, Jean Baluze, la délivrance et les pertes.* Cette énumération dit assez combien les renseignements recueillis par M. Fage sont abondants et minutieux. A l'*Appendice* sont reproduites les pièces justificatives suivantes toutes inédites, moins la première, et tirées de collections particulières : *Histoire de la prise de Tulle* par Jean Baluze; *Récit du notaire Terrade; État de la ville de Tulle après le siège; Procès-verbal d'estimation des dommages* (2 avril 1586); *Enquête sur la prise de Tulle* (avril 1586); *Enquêtes sur les violences exercées par La Maurie contre les Élus, pendant l'occupation de*

---

1. P. 40, n. 2, lire : Miraeus II, 659. — P. 97, n. 2, lire : Pappenheim, Die altdænische Schutzgilden et non Pappenborg Die dænischen Kaufmannsgilden (!). — P. 328, n. 1, ce qui est est dit de Malines « wo die conjuratio auch Gulda genannt wird » est inexact. En général, la partie de l'ouvrage consacrée aux villes semble moins bien au courant et est moins satisfaisante que le reste.

la ville (25 février 1586). Rien ne manque à la monographie [1], pas même le portrait de Henri I[er] de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, d'après une gravure contemporaine, de Moncornet.

T. DE L.

---

48. — Ludwig STEIN. **Leibniz und Spinoza**, Berlin, Reimer, 1890. 362 pages in-8, 8 m.

49. — Arnoldi GEULINCX. **Opera philosophica rec J.-P.-N. Land.** Vol. I. Hagae Comitum, Nijhoff, 1891.

I. Dans un mémoire présenté en 1888 à l'Académie de Berlin, M. Ludwig Stein se disait en mesure d'établir que Spinoza avait exercé sur la pensée de Leibniz une influence durable et profonde. Cette assertion fut accueillie, ailleurs et ici même, avec incrédulité. Il en développe dans le présent livre la démonstration dans toute son ampleur. Elle est menée avec cette agilité, cette souplesse, cette étonnante variété de combinaisons, cette aisance et cette chaleur qui font le charme de l'esprit de M. S., et auxquelles il doit d'être l'un des plus séduisants, des plus heureux et des plus aventureux érudits que je sache.

Leibniz arrive à Paris en mars 1672, et, durant trois années, est tout entier à l'étude de Descartes. En 1675, il se lie avec Tschirnhaus. Il met aussitôt tout en œuvre pour gagner sa confiance et obtenir de lui des éclaircissements sur la doctrine de Spinoza. Tschirnhaus en rédige pour lui un abrégé que nous possédons, et cherche à obtenir de Spinoza l'autorisation de communiquer à Leibniz sa copie du *De emendatione intellectus*. Spinoza s'y oppose formellement; mais il est possible qu'il ait passé outre à la défense [2]. Leibniz est appelé à Hanovre. Il passe à Londres, arrive à Amsterdam vers le milieu d'octobre 1676, et y séjourne quatre semaines. Il se lie avec Schuller, l'homme de confiance de Spinoza (dont nous connaissons le rôle dans la publication des *Opera posthuma* par l'article de M. Stein, *Archiv für Gesch. der Philos.* I, p. 554 sqq.); il obtient de lui communication de trois lettres de Spinoza à Oldenburg, qu'il copie et commente, et d'un abrégé du système, qu'il commente également; il obtient enfin par son entremise

---

1. Il y aurait même parfois un peu de superflu, surtout dans les notes. A quoi bon rappeler, par exemple (p. 23), que le duc d'Épernon « eut une carrière politique des plus agitées »? Tout le monde ne le sait-il pas? On n'ignore pas non plus généralement que Matignon fut (p. 30) « un des meilleurs généraux de l'armée royale ». C'est évidemment par une distraction comme nous en avons tous que M. F. *(ibid.)* lui fait conférer par Henri IV « la dignité de connétable ». A propos de *distractions*, n'omettons pas de dire que M. F. en signale plusieurs du docte historien de Tulle, Étienne Baluze (pp. 88, 89).

2. Ce n'est que possible, et c'est peu probable. M. Stein est trop sévère pour Tschirnhaus. C'était un esprit faible et un caractère faible, mais il n'est pas prouvé qu'à ce moment il fût capable d'une trahison. Leibniz sut le circonvenir; Spinoza, plus défiant, flaira l'intrigant (Lettre LXXII).

accès auprès de Spinoza. Il arrive à la Haye au milieu de novembre, l'entretient, comme il en convient, « plusieurs fois et fort longtemps », discute avec lui la théorie du mouvement de Descartes, l'existence de l'*ens perfectissimum*, et, cela est hors de doute, connaît l'existence de l'Éthique. — Le premier point de la démonstration de M. S. est établi définitivement : Leibniz se préoccupa d'être exactement renseigné sur la doctrine de Spinoza, et sut parvenir à la bien connaître.

En subit-il l'influence? — Les années qui vont de 1676 à 1684 sont une période d'arrêt dans la production philosophique de Leibniz. Une seule explication est possible [1] : c'est une période d'arrêt critique dans le mouvement de sa pensée : il est, durant trois années, anti-cartésien et spinoziste, ou tout au moins sympathique aux idées fondamentales du spinozisme.

Telle est la seconde thèse, la plus importante du livre ; voici les preuves. On sait d'une part que Leibniz est cartésien en 1670. On sait d'autre part qu'au milieu de 1676 Spinoza, dans deux lettres adressées à Tschirnhaus, condamne comme absurdes et impossibles la définition cartésienne de la matière et la conception cartésienne de l'étendue. Or, dans son entretien avec Malebranche, qui peut fort bien être daté de 1676, Leibniz oppose à Descartes, relativement à la matière, les critiques même de Spinoza. La conclusion s'impose : il les doit aux lettres que Tschirnhaus lui a communiquées. Autre preuve : dans un petit traité de mai 1677, il défend l'explication mécanique de la nature et la nécessité de l'expérience en des termes que Spinoza n'eût pas désavoués. Autre preuve encore : dans sa discussion avec Eckhard, en avril 1677, à une date où il tient de Schuller une copie de passages capitaux de l'Éthique, il critique l'*ens perfectissimum* en des termes spinozistes, définit Dieu comme Spinoza, et déclare comme Spinoza que la douleur est positive au même titre que le plaisir. Quelques lettres et un petit écrit inédit de la même année attestent le même esprit. Enfin, en janvier 1678, il reçoit les *Opera posthuma*; ses notes marginales à la première partie de l'Éthique ne condamnent pas les principes essentiels du système, ce qui porte à croire qu'il ne mit que plus tard à la marge des parties suivantes l'annotation sévère et négative qu'on y voit. — Si donc il est exagéré de dire qu'il est spinoziste, du moins il est permis d'affirmer qu'il éprouve de la sympathie pour la doctrine. Durant toute cette période il discute souvent, conteste parfois, et parfois approuve, explicitement ou implicitement, les propositions de Spinoza : nulle trace de l'hostilité pleine de hauteur et d'aversion qu'il lui opposa plus tard

Dix possibilités habilement groupées ne font pas une certitude, et dix

---

1. L'explication n'est pas la seule possible : l'on peut admettre que Leibniz consacra à sa correspondance avec Newton et à l'élaboration de sa méthode de calcul le temps que lui laissèrent ses nouvelles fonctions de bibliothécaire, d'historiographe et de conseiller.

invraisemblances ne font pas une probabilité. Je ne puis songer à examiner ici en détail la construction hypothétique de M. S.; je me borne à en signaler les points faibles les plus immédiatement apparents. En premier lieu, il n'est pas exact que Leibniz soit tout à fait acquis au cartésianisme en 1670. Il le connaît mal, comme il le dit en plus d'un endroit, et ne l'étudiera que plus tard. Il écrit l'*Hypothesis nova* qui n'est point cartésienne, et qui est anti-cartésienne dans son principe, puisque sa critique du mouvement et sa définition de la force dans la *Theoria motus abstracti* vont droit contre Descartes. Il conteste, en 1671, dans une lettre à Arnauld, la définition cartésienne de la matière. L'argument tiré de l'Entretien avec Malebranche n'offre pas un point d'appui solide pour la double raison que rien n'autorise à le dater de 1676 plutôt que de 1674 ou de 1675, et qu'il n'y a pas identité véritable entre les critiques de Spinoza et celles de Leibniz. Le mécanisme qui inspire le petit traité de mai 1677 ne contient aucun élément qui soit nouveau chez Leibniz, aucun élément qui rappelle Spinoza, ou qui ne soit explicable que par une influence spinoziste. Les divers écrits du même temps que M. S. cite à l'appui de son hypothèse ne renferment aucune adhésion, explicite ni implicite, à l'un quelconque des principes caractéristiques du spinozisme. Le 4 février 1678, après qu'il vient de lire l'Éthique et d'en critiquer les idées essentielles dans des notes marginales que rien ne nous autorise à considérer comme n'étant pas d'une seule et même époque, il écrit à Justel une lettre où il condamne expressément, comme des paradoxes qu'il ne juge ni véritables ni même plausibles, les propositions fondamentales de Spinoza, et la lettre à Placcius datée du même mois renouvelle ces très expresses condamnations. En un mot, s'il est certain et aujourd'hui démontré que durant cette période Leibniz tint à connaître, connut et apprécia la puissance intellectuelle de Spinoza, il n'est point démontré qu'il soit spinoziste en 1677, et il est démontré qu'il ne l'est pas en février 1678.

Il ne le deviendra plus. Dès 1679, M. S. croit pouvoir constater que la préoccupation du finalisme devient le motif de sa critique du cartésianisme et du spinozisme, qui en est dès lors pour lui la conséquence logique; la réponse au problème téléologique sera la monadologie. Platon devient l'inspirateur de ce progrès [1]. La formule de la force individualisée est trouvée en 1686; elle est l'âme du *Discours de métaphysique*. Ce qui manque encore, c'est le concept complet [2] et le nom de la

---

1. La grande sympathie de Leibniz pour Platon date de 1669 et 1670, et les raisons alléguées par M. Stein pour ne faire intervenir l'influence de Platon que dix ans plus tard ne me paraissent pas convaincantes.

2. Il y a deux inexactitudes dans la note 2, de la page 151. La *perception* est attribuée à la substance individuelle dans le Discours (§ 9; cf. § 14); la *concomitance* est déjà dans la correspondance avec Arnauld; elle est expressément dans les remarques sur la lettre d'Arnauld datée du 13 mai, et ces remarques sont certainement antérieures en date à la lettre à Foucher.

monade. M. S. fait intervenir en 1684 l'influence d'Aristote; il nie, pour des raisons convaincantes, que Leibniz ait rien emprunté à Glisson; il démontre que le mot de monade ne lui vient pas de Giordano Bruno, et il établit, sans contestation possible, qu'il ne le possède pas en 1695, qu'il s'en sert en septembre 1696, et que c'est à Van Helmont le Jeune qu'il le doit.

Parmi les pièces données en appendice, et dont plusieurs étaient inédites, se trouve une esquisse allemande de la Théodicée qui est de 1697. M. Stein s'en sert pour établir que la première partie de la Théodicée est antérieure à la seconde de dix ans; si même on la datait d'avant 1696, on s'expliquerait que le mot monade n'y figure point.

II. La totalité des sommes recueillies pour le monument de Spinoza n'ayant été absorbées ni par la statue de la Paviljœngragt, ni par l'admirable édition des œuvres de Spinoza donnée par MM. van Vloten et Land, le comité décida qu'il affecterait le reliquat à une édition des œuvres complètes, aujourd'hui très rares et dispersées, d'Arnold Geulincx. M. J.-P.-N. Land faisait part de cette bonne nouvelle il y a un an, dans un article de l'*Archiv für Gesch. der Philosophie* (IV, p. 86-108), où il résumait, en quelques pages très exactes et très précises, le peu que l'on peut savoir de la vie de Geulincx, et où il indiquait le plan de la publication dont il se chargeait. Le tome premier devait contenir tous les ouvrages publiés par Geulincx lui-même; les deux autres volumes devaient être réservés aux ouvrages systématiques qui furent publiés après la mort de Geulincx d'après des cahiers d'élèves, ou qui sont encore inédits. Le nom de M. L. était un sûr garant de l'excellence de l'édition.

Le premier volume, aujourd'hui publié, comprend les ouvrages qui parurent du vivant de Geulincx, moins la *Methodus inveniendi argumenta*, le *Tractatus de officiis disputantium* et l'*Oratio* de 1665, qui ont dû être remis au second volume. M. L. donne à la suite de la Logique des éclaircissements inédits, tirés d'une rédaction de cours manuscrite, récemment acquise par la bibliothèque de l'Université de Leyde. De la manière dont M. L. s'est acquitté de sa tâche, je n'ai rien à dire. Quant à l'exécution typographique, il suffira de dire qu'elle est de tout point comparable à celle du Spinoza. Nous devons être reconnaissants à M. Land de la peine qu'il consacre, pour nous la rendre accessible, à la latinité tantôt jolie et maniérée, tantôt scolastique et barbare de Geulincx. Nous lui devrons de pouvoir connaître et apprécier autrement que de confiance cet honnête et ferme esprit qui, comme Spinoza, travailla beaucoup et écrivit peu, qui, comme Spinoza, fut méconnu, et fut vite oublié, qui prit une devise qu'eût acceptée Spinoza, *Serio et candide*, et ne la démentit jamais.

Lucien HERR.

50. — **La vie et les œuvres de Jean-Jacques Rousseau,** par Henri Beaudouin. Paris, Lamulle et Poisson, 1891. 2 vol. in-8, pp. 585-627.

Rousseau est actuellement l'objet d'un redoublement de curiosité. Son inscription sur les derniers programmes de l'enseignement a fait publier des *Extraits* de ses œuvres où le caractère classique des morceaux choisis ne diminue ni l'ampleur ni la portée des jugements qui les commentent : par exemple dans le recueil de M. Gidel qu'ouvre l'éloquent *Éloge* couronné par l'Académie ; dans celui de M. Rocheblave où l'homme et l'écrivain sont analysés avec une agile délicatesse ; dans celui de M. Brunel où ils sont embrassés d'une si vigoureuse étreinte. Tout récemment M. Alexis Bertrand, aidé des variantes d'un premier manuscrit du *Contrat social*, antérieur de sept ans environ au texte imprimé, faisait sur le dessein, parfois si obscur de son auteur, une lumineuse communication à l'Académie des sciences morales et politiques. Enfin, dans son *Dix-huitième siècle*, M. Faguet peignait Rousseau avec toute l'indulgence qu'il mérite, jugeait l'auteur avec sa finesse et sa verve ordinaires, c'est-à-dire très extraordinaires, et faisait au penseur l'honneur d'un examen que nous trouverions parfait, si le *Contrat social* avait été rattaché au système de Rousseau. On sait d'ailleurs le nombre et la qualité des travaux, surtout biographiques, qu'il a suscités à Genève, et le public lettré attendait impatiemment l'édition définitive des *Confessions* qui doit sortir de cette vaste enquête et dont M. E. Ritter est l'auteur désigné, quand ont paru les deux volumes de M. Beaudouin.

Leur mérite principal est d'offrir une biographie complète et exacte de Rousseau, la première en date, si l'on excepte celle de M. Brunel, très neuve et très nette, mais nécessairement abrégée. Toutefois la netteté que nous louons chez M. Brunel, ne nous paraît pas se retrouver au même degré chez M. Beaudouin, parce qu'il s'est borné à couper ses chapitres suivant l'étendue des matériaux, sans diviser l'histoire de la vie ou de l'esprit de Rousseau, en périodes caractéristiques. Mais l'information en est excellente et M. B. a puisé à toutes les sources, ou bien peu s'en faut, avec une critique exacte, au point de vue des faits. Ce n'est pas un mince mérite et nous le louons, en connaissance de cause, car nous achevions nous-même de l'acquérir très laborieusement, quand M. B. a publié son étude.

Mais si nous sommes d'accord avec M. B. sur les faits, combien nous différons de lui dans leur interprétation ! Hâtons-nous pourtant de déclarer d'abord que M. B. nous paraît partout d'une bonne foi infiniment respectable. Son livre est consciencieux : cela ne signifie pas qu'il soit impartial. Et qui peut se flatter de l'être aujourd'hui, malgré un siècle écoulé, sur les idées de Rousseau, en pédagogie, en morale, en religion et en politique ? N'est-il pas mêlé par elles à nos plus ardents dissentiments, à nos plus graves préoccupations ?

Bornons-nous donc à donner, avec une sincérité égale à celle de M. B., quelques échantillons des divergences d'opinion que nous sentons entre lui et nous sur la matière.

Et d'abord sur l'homme. M. B. ne fait pas à Thérèse Levasseur toute sa part de responsabilité dans les mauvaises actions de Rousseau, telles que l'abandon de ses enfants, dont il s'accuse seul, avec une générosité bien mal placée, et il a tort d'enregistrer même « avec hésitation » le conte à dormir debout de Lamartine. (I, 201, sqq.)

Pour ce qui est des « deux aventures de courtisanes » (I, 174), si l'on songe au vice secret qui rongea Rousseau jusqu'à sa dernière heure, en contribuant peut-être à troubler sa raison, on sera plus tenté de le féliciter que de le blâmer quand il va chez la *Padoana* et *Zulietta*. Et dans le même ordre d'idées, après avoir cité ce début de sa dernière page, d'une mélancolie si pénétrante, moins écrit que rêvé : « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens », n'y a-t-il pas quelque cruauté, en face de cette souriante *régression* de ces souvenirs de vieillard apaisé, à remarquer : « Ainsi jusqu'au bord de la tombe, il garda au moins comme un souvenir précieux, les souillures de sa jeunesse » (II. 547)? Et que de mots durs, que de rudes apostrophes à son adresse! Pauvre, pauvre Rousseau ! Et M. Jules Lemaître qui déclarait hier qu'il est *impossible de ne pas l'aimer !* Et Sainte-Beuve qui avait fait unn déclaration curieusement identique !

M. B. est beaucoup trop affirmatif contre son suicide. Il ne l'est pas assez sur la réalité et la violence des persécutions de Motiers. Il lui manque d'avoir lu là-dessus la brochure de M. Albert Jansen, et notamment les documents officiels sur l'*Indignation à Berlin* (*Documents snr Jean-Jacques Rousseau* 1762 à 1765, recueillis dans les archives de Berlin, Genève, 1885, p. 166, sqq). Mais passons sur les menus faits. Remarquons simplement que la fameuse promenade autour du lac d'où Rousseau rapporta ses provisions de paysages pour la *Nouvelle Héloïse*, fut de *six* jours, non de *sept*, comme en témoigne le *Livre de famille* des Deluc, et reprochons à M. B. de n'avoir pas rapporté, d'après ce même document, un témoignage curieux du soin que mettait notre auteur à peindre, d'après nature, à savoir qu'il fit sonder le lac en face de l'endroit même d'où Saint-Preux écrira à Julie : « La roche est escarpée, *l'eau est profonde* et je suis au désespoir »; cela dit, pour prouver à M. B. que nous l'avons contrôlé de près et que notre hommage à son exactitude générale est fondé.

Venons aux idées. M. B. écrit, et c'est même par là qu'il termine (II, 608) : « Il est assez de mode dans le monde actuel, officiel ou officieux, de l'instruction publique, de citer avec honneur le nom de Rousseau ; mais, malgré ces phrases, qu'on se garde bien de préciser, qui songe aujourd'hui à l'*Émile*? Au milieu des lois, des décrets, des règlements,

des essais de toute sorte sur l'éducation, qui se multiplient depuis quelques années, qui pense à s'inspirer sérieusement de Rousseau ? » On pourrait répondre d'un mot que l'esprit de toutes les réformes récentes de la pédagogie publique, consistant à provoquer plus que jamais, chez l'écolier, l'*effort nécessaire* par l'*excitation agréable*, c'est l'Émile même qui souffle cet esprit aux réformateurs plus ou moins officiels. Mais qu'il serait aisé de répliqur ici par le détail, en énumérant tout ce que les instructions et programmes *officiels* ont emprunté directement à l'Émile, depuis le sentiment tout nouveau de la dignité relative de l'enfant et une vigilante attention à subordonner tout à l'évolution naturelle de ses facultés, jusqu'à cet enseignement du dessin par la copie directe des objets, considérés dans la vérité de leurs trois dimensions, qui est une de ces innombrables *leçons de choses* dont Rousseau le premier a montré toute la fécondité, s'il n'en a pas évité tous les excès !

Peut-on dire que c'est Rousseau qui, par la bouche de Wolmar, prêche une « morale sans Dieu » (I, 503), alors que le dogme de la Providence tient tant de place dans la *Nouvelle Héloïse*, comme dans le reste ? M. B. est bien sévère envers cette *Profession de foi du Vicaire savoyard* que M. Cousin n'exaltait pas seulement pour la forme et qui a été le catéchisme de fort honnêtes gens depuis un grand siècle. Rousseau, il est vrai, refuse sa foi à certains dogmes, mais si sa religion s'arrête au seuil de toutes les orthodoxies, du moins y mène-t-elle. Ne peut-on lui en montrer quelque reconnaissance et suffit-il de distinguer entre les athées et lui, comme entre « la guerre et la peste » ? (II, 124). Qu'il y ait parfois dans ses paroles de quoi « attrister un cœur chrétien » (I, 179), soit ; mais tant d'hymnes éloquents à la conscience et à la divinité ne suspendent-elles pas l'anathème ? M. B. s'y laisse aller pourtant et il traite trop volontiers de « fanatiques de Rousseau » ceux qui le jugent moins sévèrement qu'il ne fait. Nous l'aimons mieux quand, à propos d'une belle lettre de M^me^ de Chenonceaux à Rousseau, il s'écrie dans une note, avec un regret très sincère : « Où sont les femmes d'aujourd'hui qui seraient capables de soutenir une discussion théologique contre nos libres-penseurs » ? (II, 115). Mais peut-être la faute n'en est-elle pas aux dames, et les libres-penseurs sont-ils plus difficiles à déferrer.

C'est surtout en politique que M. B. nous paraît avoir été plus dur pour Rousseau que de raison. Ne va-t-il pas jusqu'à écrire : « Rousseau n'a pas simplement la prétention d'améliorer la société, il voudrait la détruire ; il n'en faut pas davantage pour le juger » ? (I, 302). Et voilà qu'une fois de plus un critique sincère méconnaît ce que Jean-Jacques appelait son « grand système », celui dont il offre obstinément la clé dans ses derniers écrits, notamment dans ses *Dialogues*, voyant que personne ne la trouve. Mais qui lit ses écrits de bout en bout, comme le remarquait déjà Barni ? Qui s'arrête à suivre ce qu'il appelle

« la chaine de leur contenu »? Qui songe à y voir partout et dès ses premiers discours, la thèse et l'antithèse s'équilibrant dans un système au fond très conservateur, dans le meilleurs sens du mot? Mais passons, faute d'espace. Observons seulement qu'on lit toujours les mêmes pages de Rousseau et que chacun le juge, au gré de sa passion, d'après ces pages détachées qui le trahissent. Aussi quel tumulte d'opinions contradictoires! Dès la Révolution, il était pour les uns un suppôt de l'anarchie, malgré les protestations de Boissy d'Anglas; pour les autres, comme Duhem, un ci-devant *bon à guillotiner*. Les auteurs des constitutions de 91 et de 93 l'invoquaient tour à tour comme le grand docteur de la liberté et de l'égalité; et lors de son centenaire, Gambetta montrait en lui un *aristocrate*.

Nous ne disons rien des jugements littéraires de M. B. On verra par la rapidité de son examen de la *Nouvelle Hélo se* (I, 513), par la sévérité de ses appréciations sommaires sur les opuscules tels que l'*Engagement téméraire* (I, 196), la meilleure comédie de Rousseau, selon nous, sur *Pygmalion* (II, 254), cette si originale invention dramatique, sur *Lucrèce* même, dont certains fragments sont si pathétiques ou encore sur *le Lévite d'Éphraïm* (I, 575), qu'il n'a pas visé à faire œuvre de critique littéraire. Il n'a pas visé davantage à faire œuvre de style, mais sa narration est limpide et il ne lui manque ici, pour être irréprochable, que d'atténuer, à une seconde édition, certaines expressions dont la violence ou même la trivialité dépassent certainement sa pensée, et aussi de châtier quelques douzaines de tournures négligées jusqu'à l'incorrection.

Une remarque générale pour finir : les jugements de M. B., littéraires ou autres, sont tous énoncés au fil des événements, ce qui les émiette et semble en diminuer le poids. Combien son livre gagnerait à être divisé en deux parties, dont l'une aurait pour objet la vie, et l'autre les œuvres de son auteur! mais le détail en reste clair.

L'ouvrage se termine par une bibliographie qui sera précieuse pour les *Rousseauistes*. Nous signalerons seulement à l'auteur une lacune assez grave, celle de deux brochures de M. Albert Jansen, dont l'une a été citée plus haut et dont l'autre (*Jean Jacques Rousseau, fragments inédits*, Paris-Berlin 1882), lui eût fourni un récit plus intéressant et plus nourri de la composition et de la publication des *Confessions*.

Rousseau écrivait à M. de Malesherbes : « A charge et à décharge, je ne crains point d'être vu tel que je suis » et ailleurs : « Ce qui peut m'être le plus défavorable est d'être connu à demi » : M. B., tout compte fait, prend rang parmi les témoins à charge, mais il aura aidé à faire connaître Jean-Jacques plus qu'à demi. C'est un titre sérieux à la reconnaissance des lettrés qui sauront bien, au besoin, séparer dans son œuvre, la réalité des faits, de l'interprétation qu'il en donne, tout en la prenant partout en considération, car elle a l'accent de la plus noble sincérité. Toutefois, pour connaître Rousseau tout entier, si tant est qu'on le puisse, il faudra attendre l'édition critique des Confes-

sions et un examen de son « grand système » qui soit solidement appuyé sur l'ensemble des textes et non sur des morceaux tronqués et des idées préconçues. Nous n'espérons pas moins de M. E. Ritter et de M. Cherbuliez, l'auteur désigné de l'étude sur Rousseau dans la collection des Grands Écrivains, ou de tout autre intrépide *Rousseauiste* qui prenne les devants, piqué et aidé par M. Beaudouin.

Eugène Lintilhac.

---

51. — Bradford (Gamaliel.) **Congress and the cabinet.**

52. — Morse (Anson. D.) **The place of party in the political system.** Publications of the american academy of political and social science, n°s 37-38.) Philadelphie, 1891, 20 p.

Ces deux fascicules font partie du volume annuel publié par l'Académie de sciences sociales et politiques, fondée à Philadelphie à la fin de 1889, pour étudier les questions de sociologie et de politique contemporaine.

Ce sont deux études de politique pratique plutôt que d'histoire.

M. Bradford développe la thèse à laquelle il a attaché son nom depuis quelques années, la réforme du mécanisme constitutionnel proposée en 1881 par une commission du Sénat. Il s'agissait de donner aux secrétaires d'État l'accès dans les Chambres du Congrès pour prendre part aux débats et répondre aux questions; c'est le régime pratiqué aujourd'hui dans tous les pays représentatifs, la séparation stricte des pouvoirs ayant été reconnue impraticable. M. B. explique que si ce projet de réforme n'a obtenu aucune attention de la Chambre, c'est qu'il a contre lui la routine et les intérêts personnels. Aux raisons traditionnelles M. B. répond que si les auteurs de la constitution de 1787 n'ont pas adopté ce régime, c'est qu'à cette date, même en Angleterre, on le pratiquait sans en avoir conscience; quant à l'instabilité ministérielle, elle n'est pas à redouter dans un pays où le cabinet ne dépend que d'un président élu par la nation. Aux raisons personnelles M. B. oppose l'avantage pour le Congrès d'avoir en face des représentants des intérêts des États quelques représentants de l'intérêt général et de recevoir le travail préparé par les ministres. Mais les partis ont un tel intérêt à conserver le régime actuel, où toutes les mesures se prennent en comité privé sans responsabilité, que M. Bradford n'espère de changement que de la formation d'une société de propagande ou de l'initiative d'un président intelligent.

Le travail de M. Morse est destiné à justifier le gouvernement par les partis, ce mécanisme nouveau en politique et regardé avec défaveur par tous les gouvernements. Après une revue des procédés employés pour limiter le pouvoir du gouvernement (révolution, convention, constitution), M. Morse conclut que le plus efficace est la formation des partis, car : 1° ils organisent l'opinion publique au moyen des in-

formations, de la discussion devant et par le peuple, de la propagande des doctrines, de l'action commune; 2° ils créent un instrument d'administration préférable aux anciens gouvernements parce qu'il est révocable à volonté.

Ces deux études sont écrites dans la langue claire, précise, simple, qui est celle des écrivains politiques américains de notre génération.

Ch. SEIGNOBOS.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 janvier 1892.

M. Salomon Reinach fait une communication sur *l'art plastique en Gaule et le druidisme*.

Après l'efflorescence de l'art en Gaule à l'époque du renne, nous trouvons, dit-il, une longue période, depuis l'ère des monuments mégalithiques jusqu'à la conquête romaine, pendant laquelle les sculptures font presque entièrement défaut. Les passages de César et de Lucain qu'on a allégués pour prouver que les Gaulois représentaient leurs dieux en pierre et en bois doivent être interprétés autrement : il s'agit, dans l'un, de piliers de pierres; dans l'autre, de troncs d'arbres plus ou moins équarris. Comme l'industrie gauloise était fort avancée, on ne peut guère expliquer l'absence de statues en Gaule que par une prohibition religieuse, prohibition qu'on retrouve au reste chez les Romains, les Germains et les Perses, et qui a dû être, en chaque pays, édictée par une aristocratie sacerdotale. En Gaule, cette aristocratie est le collège des Druides, à l'influence desquels M. Reinach attribue les monument mégalithiques (dolmens, menhirs, etc.) : non que ces monuments soient celtiques; mais le druidisme, dans l'Europe occidentale, est antérieur aux Celtes qui ont accepté en partie la religion druidique comme les Grecs ont adopté les vieux cultes des Pélasges. L'aversion du druidisme pour les représentations des dieux n'est attestée par aucun texte formel : mais Plutarque dit que Numa, élève de Pythagore, défendit aux Romains d'élever des statues, et d'autres écrivains font de Pythagore l'élève des druides. Ce sont là des légendes qui, bien que sans autorité en elles-mêmes, attestent nettement l'affinité des doctrines. Ainsi, dit en terminant M. Salomon Reinach, le druidisme, comme le mosaïsme, a été hostile à l'anthropomorphisme, ce qui explique pourquoi les premières statues de dieux ne paraissent en Gaule qu'à l'époque de la domination romaine.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique M. de Lasteyrie commence la lecture d'un mémoire sur *l'origine des basiliques chrétiennes*.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : 1° AYMONIER (E.), *les Tchames et leurs religions* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions*); 2° LE MÊME, *les Inscriptions tchames* (extrait du *Journal asiatique*); 3° un recueil factice de divers opuscules de M. HAMY; — par M. Viollet : PETIET (Raynald), *Du pouvoir législatif en France depuis l'avènement de Philippe le Bel jusqu'en 1789*; — par M. Oppert : BEZOLD (C.), *Catalogue of the cuneiform tablets of the Kojunjik collection of the British Museum* — par M. Paul Meyer : ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'), *Cours de littérature celtique*, t. V, *l'Épopée celtique en Irlande*; par M. Delisle : RIVOLI (le duc DE), *Bibliographie des livres a figures vénitiens de la fin du* XV*e* *siècle et du commencement du* XVI*e*, *1469-1525*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 1 février — 1892

53. — **I. Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur,** von Oscar von Gebhardt und Adolf Harnack, VII Band, Heft. 1. Die Johannes Apokalypse. Textkritische Untersuchungen und Textherstellung von D. Bernhard Weiss. In-8, VII-225 pages.

54. — **II.** Heft. 2. **Ueber das gnostiche Buch Pistis-Sophia. Brod und Wasser : die eucharistischen Elemente bei Justin,** Zwei Untersuchungen von Adolf Harnack. In-8, IV-144 p. Leipzig, Hinrichs, 1891.

55. — **III. La correspondance apocryphe de saint Paul et des Corinthiens,** ancienne version latine et traduction du texte arménien, par A. Carrière et S. Berger. Paris, Fischbacher, 1891. In-8, 23 pages.

56. — **IV. La Dottrina dei dodici Apostoli,** versione, note e commentario del P. Ignazio M. Minasi. Rome, Befani, 1891. In-8, 390 p.

I. Le travail de M. Weiss est, à proprement parler, une édition critique du texte de l'Apocalypse, édition fondée sur un examen sérieux des cinq manuscrits onciaux qui sont les témoins les plus autorisés de ce texte. On ne tient pas compte des manuscrits cursifs ni des anciennes versions, ni des citations patristiques. Peut-être n'y avait-il pas lieu d'en tirer grand parti. Si l'on reprochait à M. W. de n'avoir pas utilisé les anciennes versions, il répondrait sans doute que le texte de ces versions a besoin, lui aussi, d'une édition critique avant d'être employé comme témoin de l'original. M. W. étudie le caractère de ses manuscrits, l'origine de leurs variantes. Les meilleurs manuscrits, ceux qui contiennent la moindre quantité de changements volontaires introduits dans le texte, sont l'*Alexandrinus* et le *cod. Ephraemi*. Le texte donné par M. W. se rapproche beaucoup plus de celui de Hort-Westcott que de celui de Tischendorf. Les notes jointes au texte sont purement critiques; mais elles ne laissent pas de faciliter en beaucoup d'endroits l'intelligence d'un livre qui a toujours passé pour obscur.

M. W. n'a pas foi aux nouveaux systèmes qu'on a produits dans ces derniers temps pour expliquer la composition de l'Apocalypse. Il a mieux fait que de fournir à l'exégèse des combinaisons nouvelles, aussi ingénieuses que peu solides : il lui a donné un bon texte.

II. Le premier mémoire de M. Harnack contient une étude approfondie sur le caractère, le lieu d'origine et l'âge du livre gnostique appelé *Pistis-Sophia*. Sans entrer dans l'exposé du système doctrinal de la Pistis-Sophia, système qui est suffisamment connu, M. H. examine les rapports du document gnostique avec les Évangiles, l'Ancien Testament et les livres apocryphes, avec les doctrines générales du christianisme et l'ancienne discipline catholique, afin de recueillir des indices qui permettent de lui attribuer une patrie et une date. La discussion des citations scripturaires qui sont faites dans la Pistis-Sophia sera lue avec le plus grand profit par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du canon biblique et à celle des livres apocryphes. Selon toute vraisemblance, la Pistis-Sophia n'est pas autre chose que « les Petites Interrogations de Marie », apocryphe gnostique dont saint Épiphane a fait mention. Ce livre n'appartient pas à l'époque ancienne et florissante du gnosticisme. Il a dû être écrit dans la seconde moitié du IIIe siècle, par un gnostique de la secte des Archontiques, ramification des Séthiens. On sait qu'il nous est parvenu seulement dans une version copte. C'est en Égypte aussi que l'original grec avait été composé.

Dans son second mémoire, M. H. essaie de prouver que saint Justin doit être rangé parmi les *Aquarii*, c'est-à-dire les chrétiens, orthodoxes ou hérétiques, qui, au IIe siècle et au commencement du IIIe, célébraient l'Eucharistie avec du pain et un calice d'eau, sans employer de vin. Saint Cyprien a dû combattre cette coutume, qui était suivie en Afrique par quelques évêques. M. H. commente fort bien les arguments de saint Cyprien et ceux de ses adversaires. Mais la question ne paraît pas tranchée en ce qui regarde saint Justin. Pour le mettre au nombre des *Aquarii*, on est obligé de soutenir que les trois passages où il parle du vin eucharistique sont interpolés (I, *Apol.* 65, 67). M. H. montre que l'interpolation n'est pas invraisemblable. Mais on ne voit pas que le contexte ni les autres passages cités prouvent péremptoirement qu'elle a eu lieu.

III. La Bible arménienne contient une lettre apocryphe des Corinthiens à saint Paul et la réponse également apocryphe de saint Paul à cette lettre des Corinthiens. Ces lettres se trouvent aussi dans la traduction arménienne des commentaires de saint Éphrem sur le Nouveau Testament. Ont-elles été traduites du syriaque ou du grec, et en quelle langue ont-elles été composées ? Telles sont les questions qu'une version latine des deux lettres découverte par M. S. Berger permettra de résoudre, au moins en partie. La version latine publiée par M. S. B. suppose un original grec. Maintenant, l'arménien procède-t-il du grec ou d'une version syriaque ? C'est le point qui reste à élucider. M. Car-

rière, qui donne une traduction française du texte arménien, ne trouve dans celui-ci aucune trace de provenance syriaque.

IV. Encore un gros volume sur la Doctrine des douze Apôtres ! Le livre est, du reste, très bien ordonné, très savant, et d'une bonne exécution typographique. L'auteur fait composer la Doctrine aux temps apostoliques (?) par les Apôtres (?) dans un concile (?) tenu à Antioche (?), lorsqu'il n'y avait pas d'autre Évangile écrit que celui de saint Matthieu. La preuve de tout cela reste à faire. Si l'évêque de Rome, auteur du *De aleatoribus*, cite comme Écriture la Doctrine des Apôtres, il s'ensuit que ce livre était alors en crédit dans l'Église romaine. Cela prouve-t-il qu'il soit authentique? Le même évêque cite sous le nom de saint Paul un passage qui ne se rencontre pas textuellement dans les Épîtres. Et le P. Minasi de nous dire qu'il s'agit là d'une lettre authentique de saint Paul, qui ne nous a pas été conservée : comme si l'auteur du *De aleatoribus* n'avait pas pu citer un apocryphe ; comme s'il ne citait pas aussi le Pasteur, qui a été ensuite exclu du recueil scripturaire par l'Église romaine. On ne peut s'empêcher de penser que des scrupules théologiques très mal fondés ont exercé sur les conclusions du P. M. une influence fâcheuse. Si la Doctrine est authentique parce qu'elle a joui d'une certaine autorité dans l'Église ancienne, que faudra-t-il penser de l'Église des siècles suivants, qui a laissé tomber dans le discrédit un document si respectable? On nous dit que la Doctrine (c. XVI) est visée dans l'Épître de saint Jude (v. 17-18) et dans la IIe Épître de saint Pierre (III, 2-3); mais le rapprochement n'est pas concluant, et il peut n'y avoir entre la Doctrine et les Épîtres qu'une affinité doctrinale. Les mêmes préoccupations apologétiques se trahissent de loin en loin dans le commentaire et les notes du P. Minasi. C'est le principal, et je dirais volontiers l'unique défaut d'un ouvrage qui contient des parties excellentes ou du moins très utiles, notamment, à la fin, un dictionnaire de la Διδαχή.

A. Loisy.

---

57. — Petrus Meyer. **Quaestiones Platonicae, I.** Leipzig, Teubner, 1889. 25 p. in-8.

58. — Karl Troost. **Inhalt und Echtheit der Platonischen Dialoge, I.** (Berliner Studien, IX, 2). Berlin, Calvary, 1889, 48 p. in-8. 2 m.

59. — **Transactions of the Oxford philological Society 1888-1889.** Oxford, Clarendon Press, 44 p. in-8, 1 sh.

60. — J. Cook Wilson. **On the interpretation of Plato's Timaeus.** London, Nutt, 1889, 145 p. in-8.

61. — Ferdinand Duemmler. **Akademika.** Giessen, Ricker. 1889. 295 p. in-8.

62. — Alfred Fouillée. **La philosophie de Platon.** Deuxième édition. Paris, Hachette, 1888-1889. 4 vol. in-18 à 3 fr. 50.

63. — **Teletis reliquiae** edidit Otto Hense. Fribourg en Brisgau, Mohr, 1889, CIX et 96 p. in-8.

64. — Max Freudenthal. **Die Erkenntnislehre Philos von Alexandria** (Berliner Studien, xiii, 1) Berlin, Calvary, 1891. 77 p. in-8.

I. Il y a beaucoup à laisser, et peu à prendre, dans l'opuscule de M. P. Meyer. Sa *Prolusio critica*, relative à la chronologie des dialogues, ne contient guère rien qui lui appartienne en propre, si ce n'est une sortie d'une exquise grossièreté contre Teichmüller. Suivent trois courtes dissertations relatives au *Cratyle*. La première, consacrée aux sens des mots ὄνομα, ῥῆμα, λόγος, crée des difficultés comme à plaisir. En réalité, les sens différents en apparence s'expliquent par une différence de points de vue : au point de vue grammatical, ὄνομα = nom, ῥῆμα = verbe, λόγος = proposition ; au point de vue logique et philosophique, ὄνομα signifie dénomination, mot, ῥῆμα, énonciation, phrase, λόγος, jugement, thèse, raisonnement. — La seconde explique d'une manière fort imparfaite un passage du *Cratyle* (p. 385 *b* sq.) : Platon dit tout simplement que dans une proposition fausse le sens de chacun des mots est faussé. — La troisième propose pour *Crat.* 387 *c* (ὀνομάζοντες γάρ που λέγουσι τοὺς λόγους) une correction à la fois superflue et inadmissible (καὶ οἱ ὀνομ. γὰρ λέγ. που λόγους). Le raisonnement de Platon est le suivant : tout acte, pour être vrai, juste, exact, doit être conforme non à l'opinion, mais aux choses ; or parler est un acte; donc pour parler vrai, il faut parler conformément aux choses. Or le discours, la parole, se compose de termes, de noms, de mots; donc le discours vrai suppose que les mots ont un sens vrai, exact, conforme aux choses. Le texte traditionnel est très satisfaisant.

II. M. Troost se persuade que l'on mettrait fin à la plupart des controverses relatives à la doctrine de Platon et à l'authenticité des dialogues contestés si l'on se mettait résolument à donner de tous les dialogues une analyse logique vraiment exacte et complète. Il nous en donne un spécimen en appliquant au *Charmide* la méthode qu'il se propose de suivre. L'exemple n'est guère engageant : quand on voit qu'il lui faut cinquante pages pour analyser un dialogue qui en compte trente, et que dans ce dialogue léger de contenu l'analyse lui fournit seize axiomes et un nombre à peu près égal de résultats partiels et successifs, on songe avec inquiétude à ce qu'il trouvera dans les grands dialogues de polémique ou d'exposition. Il y aurait néanmoins quelque profit à tirer d'une telle entreprise, à la condition toutefois que M. Troost ne refît pas inutilement ce qui a été bien fait par Bonitz, Susemihl et d'autres, qu'il s'épargnât un luxe superflu de mises en formes syllogistiques, et qu'il s'astreignît à une méthode vraiment rigoureuse et irréprochable. Sa discussion analytique du *Charmide* n'est pas exempte de graves défauts : l'interprétation de l'ensemble, et parfois du détail, est insuffisamment fidèle; ses arguments contre l'authenticité du dialogue sont d'une mince valeur; les rapprochements de fragments stoïciens sont infiniment peu probants, et il a fait trop bon marché du rapprochement

possible de passages de Xénophon, qui méritait tout au moins d'être discuté [1].

III. Les comptes rendus de la Société philologique d'Oxford pour l'année 1888-1889 contiennent, avec diverses autres notes de moindre étendue, une communication de M. Lewis Campbell sur la place qu'occupent le *Sophiste*, le *Politique* et le *Philèbe* dans la série des dialogues de Platon, et sur quelques caractères des derniers écrits de Platon (p. 25-42). Les trois dialogues en question forment, pour M. Lewis Campbell, avec le *Timée*, le *Critias* et les *Lois*, le groupe des dernières œuvres. Le principal intérêt de cette rapide étude, qui est claire et bien informée, est dans les arguments de style et de vocabulaire que l'auteur apporte à l'appui de sa classification chronologique. Les raisons d'ordre systématique au moyen desquelles il pense fortifier sa thèse sont énoncées sous une forme beaucoup trop vague, trop superficielle et trop sommaire pour qu'il soit possible d'en faire un examen approfondi.

IV. M. J. Cook Wilson a fait preuve jadis, dans ses études sur l'Éthique à Nicomaque, d'un esprit singulièrement ingénieux et délié. Voici qu'il applique ces qualités, avec une minutieuse et infatigable complaisance, tout au long de cent cinquante pages, à la démolition du *Timée* de M. Archer-Hind. Le ton de la critique est d'une remarquable violence. Il accuse M. Archer-Hind d'avoir pillé et « piraté » Stallbaum, Bœckh, Th.-H. Martin, Zeller, Daremberg, d'avoir copié chez eux son commentaire, de leur avoir pris des citations d'auteurs anciens qu'il reproduit mal, sans les comprendre, d'avoir ramassé au hasard, sans conscience et sans contrôle, son appareil critique, et d'avoir composé de tous ces emprunts une traduction et un commentaire qui fourmillent de bévues. Les reproches sont souvent fondés, toujours excessifs. A l'apprécier avec plus de calme, l'édition de M. Archer-Hind est une œuvre de seconde main et de vulgarisation, peu personnelle, peu sûre, peu méritoire, médiocre et assez commode. M. Cook Wilson a dépensé là bien de l'indignation et a perdu là bien du temps qu'il eût pu, à notre gré, plus utilement employer.

V. Le très agréable livre de M. Ferdinand Dümmler rappelle la manière de Teichmüller aussi bien par la méthode ingénieuse des rapprochements et des conjectures, l'abondance des idées jetées en passant, l'indépendance d'allures et la libre aisance de la discussion, que par un style également habile, bien que moins souple peut-être, plus grêle et moins vivant. Il apporte une contribution précieuse, moins riche toutefois en gains définitifs qu'en indications suggestives et fécondes, à notre connaissance des écoles socratiques, et de leurs querelles philosophiques et littéraires. La partie la plus neuve et la plus incontes-

---

1. P. 17, l. 2. Il n'y a rien de cela dans le *Théétète*. Lire *Philèbe* 34 a. P. 15, l. 5 « die σωφροσύνη ist Wissen », inexact. P. 21, la référence relative au double sens de ἀγαθὸν manque ; elle serait, en effet, difficile à fournir.

tablement solide du livre, c'est l'histoire et la caractéristique de l'œuvre d'Antisthène, et des nombreuses polémiques qu'il soutint contre Gorgias, Isocrate, Xénophon, Aristippe, et surtout Platon. Ce qu'il contient d'autre part de plus sagace, de plus conjectural et de plus discutable, ce sont les inductions que M. D. tire de ces polémiques en vue de déterminer les motifs littéraires et la chronologie des dialogues de Platon. On lui accordera difficilement que le *Protagoras* prenne place aussi bas dans la série, que le *Banquet* ne soit que de 372 ou de 371, que l'*Euthydème* figure parmi les premiers en date des dialogues, que le *Ménon* soit de 382, et que le premier *Hippias* soit authentique. Je considère comme tout à fait impossible, peut-être pour des raisons de doctrine, certainement pour des raisons extrinsèques, que le *Gorgias* ait été écrit peu après la mort de Socrate, et je ne puis me convaincre, bien que ce soit l'opinion généralement admise, que le Κατὰ σοφιστῶν d'Isocrate contienne des attaques contre Platon. Les arguments de M. Dümmler en faveur de l'authenticité du *Menexène* ne sont pas sans force.

VI. La première édition de l'ouvrage de M. Fouillée sur la Philosophie de Platon, ou, plus exactement, sur la théorie des idées, date de 1869. Il nous dit que durant ces vingt dernières années, il a suivi avec attention « *tous* les travaux publiés dans les divers pays sur la philosophie platonicienne ». L'exagération est évidente : d'une part, les travaux consacrés à Platon ont été si nombreux que M. F. eût dû, pour les suivre *tous*, y consacrer tout entière une activité qu'il a su mieux employer ; d'autre part, ces recherches ont tendu à modifier d'une manière si profonde l'interprétation de la philosophie platonicienne, que M. F. eût été sans doute amené, s'il les avait attentivement suivies, et s'il en eût voulu tenir compte, à refondre complètement les deux premiers volumes de son ouvrage. Les trois caractères principaux, les trois résultats méthodiques des études platoniciennes contemporaines sont les suivants : 1° la théorie des idées n'est pas tout le Platonisme, n'est pas le fond, est à peine le centre du Platonisme ; 2° la doctrine de Platon ne fut pas un système arrêté une fois pour toutes, mais une pensée vivante qui se traduisit en des formules successives, diverses, inconciliables parfois ; 3° il est donc illégitime de puiser indistinctement dans les dialogues de toutes les époques les preuves d'une systématisation unique, arbitraire, et le but des recherches doit être de préparer, au moyen d'une détermination satisfaisante de la chronologie des dialogues, une histoire génétique de la pensée de Platon, fondement véritable d'une systématisation possible. M. Fouillée donne de la doctrine une interprétation systématique arrêtée, constructive, souvent arbitraire, absorbe la doctrine tout entière dans la théorie des idées, et se débarrasse préalablement des recherches érudites par quelques formules souverainement dédaigneuses. — Le rajeunissement de l'ouvrage n'est qu'apparent. L'exposé de la doctrine converge tout entier vers une interprétation du *Parménide* qui est aussi inacceptable qu'il y a vingt ans. L'histoire du Platonisme

a beaucoup vieilli. Les Essais de philosophie platonicienne, qui se sont enrichis de quelques pages, sont éloquents et beaux comme au premier jour.

VII. M. Otto Hense nous donne une excellente édition critique des fragments de Télès conservés par Stobée d'après l'Ἐπιτομή d'un certain Théodoros, qui peut avoir vécu au premier siècle de notre ère. Ses prolégomènes contiennent une étude neuve et précieuse des sources de notre connaissance de la philosophie cynique, et prennent une place fort honorable à côté des travaux récents de M. Dümmler et de M. de Wilamowitz, et du Timon de M. Wachsmuth.

VIII. La dissertation de M. Max Freudenthal, sans rien nous apporter qui soit très nouveau, est intéressante et utile. Il a relevé avec soin les sources diverses et nombreuses de l'éclectisme de Philon en matière de théorie de la connaissance, et il a caractérisé avec plus de précision qu'on ne l'avait fait avant lui cette conception sans originalité, mais qui intervint si profondément dans l'élaboration philosophique des dogmes chrétiens.

Lucien HERR.

---

65. — Canutus WINTZELL. **Studia Theocritea** (comment. acad.) Lund, Malmstrœm et Cie, 1889, p. 148.

Il ne manque à l'étranger ni de *Studia Theocritea* ni de *Quæstiones Theocriteæ;* ce sont généralement des thèses ou des leçons d'ouverture, les unes faites très sérieusement et vraiment utiles, d'autres sans grande valeur et ressemblant plutôt à des travaux d'écolier; M. Wintzell donne un titre de même genre à sa thèse de doctorat. C'est une étude des deux idylles XV et XXII au triple point de vue de la phonétique, de la flexion et de la prosodie. L'auteur a trouvé ce moyen pour comparer les deux dialectes principaux dont s'est servi Théocrite; les *Syracusaines* et l'*Hymne aux Dioscures* sont, en effet, bien choisis pour cela. Le travail est consciencieux; l'énumération des formes complète; mais les conclusions manquent souvent, et un grand nombre d'analyses étymologiques sont de purs hors d'œuvre, qui n'ont pas plus de rapport avec Théocrite qu'avec Homère ou Pindare; à part quelques observations çà et là disséminées dont on pourra faire son profit, je ne vois guère ce que le texte de Théocrite pourra gagner à ce travail. M. W. nous dit par exemple (p. 53) que Théocrite fait les contractions dans l'id. XV à la manière dorienne, et suit les règles homériques dans l'id. XXII. Rien de mieux, mais qu'apprenons-nous de nouveau? La question, d'ailleurs très complexe, du dialecte de l'id. XXII a été traitée définitivement par Hiller *(Beiträge zur Geschichte der griech. Bukoliker,* 1888). Parce que Théocrite a employé ἐπιρρεῖ (XV, 59), on observe (p. 66) que ρρ est issu de σρ, rad. ρυ, σρυ, σρευ, prés. σρέϝω, skr. *srává-mi*, en renvoyant aux ouvrages de Curtius, L. Meyer, G. Meyer

et Brugmann. A quoi bon ? Cela se dit à des élèves. Ce qu'on ne leur dit pas, au contraire, c'est que l'ι est long par position dans ἵδρυται (p. 119, 120), où l'allongement est dû au redoublement; ni surtout que le ν dit paragogique est omis (p. 106), pour laisser brève la syllabe finale devant une consonne, dans ἔμβαλε et ἐπίτασσε, des impératifs ! En ce qui concerne la règle de position, M. W. donne au § 28 la liste complète des exemples où la syllabe est longue ou brève devant le groupe muette + liquide ou nasale : les totaux sont faits p. 126. Outre que ces sortes de statistiques ne présentent qu'un intérêt fort relatif, je comprendrais celle-ci d'une tout autre manière. Un mot comme τέχνα, par exemple, peut avoir la première syllabe longue ou brève dans la versification hexamétrique, et après tout je ne trouve pas inutile de noter combien de fois des mots de ce genre forment deux brèves ou un trochée; mais quand des mots comme πεφυλαγμένοι, πτολίεθρα, αἰολομίτρας entrent en ligne de compte parmi les exemples d'allongement, ou ἀλλοτρίοις, διαθρύπτεται parmi ceux d'abrègement, la statistique est absolument faussée : de tels mots, quelle que soit leur place, ne sauraient avoir qu'une seule mesure dans l'hexamètre, et une proportionnalité exacte ne peut être établie que d'après les cas où le poète a le loisir d'adopter l'une ou l'autre quantité. M. W. n'a fait que se conformer à une habitude générale, et il s'appuie d'ailleurs, dans cette question, sur un travail de Kunst (*De Theocriti versu heroico*, 1887). L'ouvrage, en somme, me semble témoigner un peu de jeunesse ; mais en revanche on voit que M. Wintzell a apporté dans son travail une scrupuleuse attention, un soin minutieux à ne rien omettre, qu'il s'est entouré des meilleurs guides, et qu'il est non moins au courant de ce qui concerne la linguistique générale que de ce qui touche au texte et à la critique de Théocrite.

My.

66.— P. Waltzing. **Le Recueil général des inscriptions latines et l'épigraphie latine depuis 50 ans.** Louvain, 1892, in-8, 155 pages.

M. Waltzing écrit en tête de son avant-propos : « Les gens du métier ne trouveront dans ces pages rien qu'ils ne connaissent déjà. Ce n'est pas à eux que nous nous adressons, mais bien aux profanes... Les notes bibliographiques et autres, qui ne visent du reste nullement à épuiser la matière, sont uniquement destinées à ces derniers. » C'est beaucoup trop de modestie. Les gens du métier connaissent peut-être déjà ou ont eu l'occasion de rencontrer dans leurs lectures tous les renseignements contenus dans ce travail; mais les avoir réunis en pleine connaissance de cause, en écartant la bibliographie inutile, est un service rendu même aux épigraphistes; et ils en sauront gré à l'auteur.

Les autres trouveront dans ce volume une histoire développée du *Corpus inscriptionum latinarum*, de son passé, de son présent; des

vues générales sur la méthode qui y a été adoptée pour le classement et la publication des inscriptions et pour la critique des textes; un jugement sur la part échue à chacun des savants qui ont collaboré à l'œuvre. La place d'honneur revient à M. Mommsen; les éloges et les témoignages d'admiration ne lui ont pas été ménagés par M. Waltzing : c'était toute justice. A côté du chef. M. W. a fait figurer les lieutenants, Henzen, de Rossi et L. Renier qu'il a tenu à mettre en avant, bien que son nom ne figure sur aucun volume du *Corpus*, à cause de l'influence qu'il a exercée sur les études épigraphiques. C'est une attention délicate. D'ailleurs, l'auteur n'a pas laissé échapper l'occasion de rendre à la France un hommage scientifique, toutes les fois qu'elle le méritait. Au cours de son exposition, il a même été amené à parler de questions un peu étrangères à la science, mais dont celle-ci souffre malheureusement trop souvent; ainsi il a dû dire que L. Renier avait d'abord été associé à la rédaction du *Corpus*, puis qu'il avait été obligé, après la guerre de 1870, de renoncer à la collaboration; il lui a bien fallu aussi montrer combien les événements de l'année terrible avaient rendu les rapports difficiles entre les savants français et allemands pendant quelque temps. Il a exposé tout cela avec un tact et un sentiment de l'équité que je me reprocherais de ne pas signaler, et dont il n'est que juste de le remercier [1].

Après les lieutenants viennent les soldats, dont le nom figure soit dans le texte soit dans les notes, et aussi dans une table analytique qui termine le livre et permet de s'y retrouver. Je ne vois pas que M. W. ait oublié un seul nom digne d'être cité, ni un seul travail vraiment utile à consulter. Ça et là, il a seulement laissé échapper quelques inexactitudes. Je signalerai les suivantes.

P. 14. L'auteur appelle les inscriptions des « contemporains du passé qui sortent de leur tombe et dont la mémoire est sans défaillance». Qu'il prenne garde d'exagérer. Les inscriptions se trompent quelquefois, et même avec intention. Il suffit de rappeler le bulletin de victoire gravé sur un arc de triomphe élevé à Titus, dans le cirque, après la prise de Jérusalem.

P. 24, note 2. Les inscriptions publiées par M. Chabassière ne sont pas fausses, mais copiées sans méthode comme sans fidélité. M. Mommsen a rétracté ses accusations dans plusieurs occasions.

---

1. Que M. W. me permette une rectification pour un fait personnel. A la page 127 il me représente comme ayant *offert* à l'Académie de Berlin de collaborer au *Corpus*; il n'a pas été suffisamment éclairé à ce sujet. Une telle démarche de ma part eût été une inconvenance et une preuve de singulière fatuité. J'ai mis à la disposition personnelle de M. Schmidt, pour lui faciliter la rédaction de l'*Ephemeris*, mes estampages et mes notes, ce qui était naturel; nous avons tous agi de même avec lui : c'était presque notre devoir. C'était aussi mon devoir, du moins à mon sens, d'accepter, dans la suite, une collaboration effective pour le supplément des inscriptions d'Afrique, le jour où on voulut bien me l'offrir.

P. 72. Le *Bulletin épigraphique* de M. Mowat a cessé de paraître en 1887; il ne faut pas le citer parmi les périodiques encore vivants.

P. 124, note 2. Il en est de même du *Bulletin de correspondance africaine.*

P. 79, note 4. M. Le Blant n'est plus directeur de l'École de Rome, depuis 1888. Son *Nouveau recueil des Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, indiqué par M. Waltzing comme ayant été publié en 1889, n'a pas encore paru.

R. CAGNAT.

---

67. — Colonel STOFFEL. **Guerre de César et d'Arioviste et premières opérations de César en l'an 702.** Paris, Imprimerie nationale, 1890. In-4, 164 pages. Se vend chez Bouillon, 30 fr.

Le nouvel ouvrage de M. le colonel Stoffel se compose de deux mémoires sur l'histoire des campagnes de César en Gaule. Le premier, celui qui est relatif aux opérations de César et d'Arioviste, remplit à peu près ce volume (pp. 1-138). Il se divise en quatre parties, Détermination du champ de bataille, Préambule, Relation de la guerre de César et d'Arioviste, Explications et remarques, qui auraient gagné à être fondues en une seule ou en deux au plus. En laissant de côté les répétitions, les détails peu utiles [1], ou les hors-d'œuvre [2], que l'auteur a répandus au cours de son étude, voici le résumé de ses conclusions.

Parti le 23 août 58 de *Vesontio* (Besançon) pour marcher au-devant d'Arioviste, César est passé par Voray, Rioz, Filain, Vallerois-le-Bois, Villersexel et Arcey; de là il a gagné, par la trouée de Belfort, la plaine de la haute Alsace. Au bout de sept jours de marche, le 29 août, il vint établir son camp entre Colmar et Schelettstadt, ou plus précisément entre Ostheim et Gemar, sur la rive gauche de la Fecht. A la même époque, le camp d'Arioviste était à 24 milles au nord du camp de César, soit sur la Brûche, entre Dorlisheim et Rosheim. Le 3 septembre, il y eut une entrevue entre les deux chefs; M. St. en place la scène au tertre de Plettig (*Plettig-Buckel*), petite éminence au nord de Schelettstadt, entre les villages de Dambach et d'Epfig, séparée des dernières pentes des Vosges par la dépression où passe le chemin de fer

1. P. 25 et suiv. Origines et caractères de la race gauloise.

2. P. 104. Conseils aux jeunes officiers (sur la lecture des *Commentaires* de Napoléon Ier). — P. 129. La *Guerre des Gaules* comme livre d'enseignement national. — P. 132 Race gauloise. Alsace. Langue gauloise et langue française. (« Si l'erreur qui fait de nous une race latine est au moins singulière, celle qui veut que le français dérive du latin l'est peut-être davantage... Faire dériver le français du latin, appeler le français une langue néo-latine, semble donc une erreur évidente. Ce qu'on peut dire, c'est que beaucoup de mots latins se sont insinués dans le français et que le grec y abonde; mais le fond en est resté gaulois, malgré tout... »)

de Schelettstadt à Saverne, et dans laquelle il reconnaît le « tumulus terrenus satis grandis » des *Commentaires*. Après des pourparlers inutiles, l'armée d'Arioviste se mit en marche vers le sud, en restant sur le flanc des Vosges, pour garder l'avantage du terrain, et elle vint s'établir sur les versants qui s'étendent entre Zellenberg et Bennweier, sur la gauche de la Weiss et de la Fecht, au nord-ouest de Colmar. La grande bataille entre les Romains et les Germains se donna, le 14 septembre, au pied de ces mêmes hauteurs, sur les bords de la Fecht; l'auteur l'appelle la bataille de la Fecht. Le surlendemain, 16, la cavalerie romaine, à la poursuite des fuyards, arriva au confluent de l'Ill et du Rhin.

Que faut-il penser d'une détermination si précise au point de vue topographique, s'appliquant à un texte bref et obscur dans sa concision comme le passage des *Commentaires* qui raconte la guerre entre César et Arioviste ? Certainement les déductions de M. St. ont été conduites avec méthode et concordent avec les diverses données du texte de César; mais il leur manque le genre de preuves indispensables en matière de topographie, les preuves matérielles. L'auteur a voulu faire des fouilles sur le terrain où il place le lieu de la bataille, pour y retrouver l'emplacement du camp des Romains et les fosses de sépulture. Les plantations de vigne qui couvrent ces éminences ne lui ont pas permis de fouiller d'une manière sérieuse; aussi, à cet égard, la preuve reste à faire. Cependant, même en l'absence de ce criterium topographique, il semble que les conclusions de l'auteur sur la marche des deux armées et le lieu de leur rencontre présentent les caractères d'une très grande probabilité.

L'autre mémoire, beaucoup moins étendu (pp. 141-159), a pour objet l'étude des premières opérations militaires de César dans la campagne de 702. M. St. estime que César, ayant concentré son armée vers Châtillon-sur-Seine, marcha par Tonnerre et Joigny sur *Agedincum* (Sens); que le siège de *Gorgobina* (Saint-Parize-le-Châtel, au sud de Nevers) par Vercingétorix le détermina à porter secours aux Boïens; qu'à cet effet il revint vers le sud, passa à *Vellaunodunum* (Toucy, sur l'Ouanne, à l'ouest d'Auxerre); que, cette ville prise, il se rabattit à l'ouest, par Saint-Fargeau et Bléneau, sur *Genabum* (Gien), dont il s'empara; le tout du 10 au 27 mars 702. La partie neuve de ce mémoire, c'est l'identification de *Vellaunodunum* avec Toucy, et celle de *Genabum*, non avec Orléans, suivant une opinion assez répandue, mais avec Gien.

Pour terminer, signalons dans ce volume imprimé avec luxe un plan de la marche de César en 702 et deux belles cartes hors texte : une carte générale pour la guerre d'Arioviste, et le plan du champ de bataille de César et d'Arioviste.

G. LACOUR-GAYET.

68. — **Etude sur les principaux adverbes, affirmation, négation, manière**, par J. Bastin, Paris, ap. E. Capiomont et Cie. Grand in-8, 69 p. 3 fr.

M. Bastin s'est aperçu trop tard qu'il n'avait donné que peu d'exemples de l'emploi de la négation dans le vieux français : c'est pourquoi, dans un chapitre supplémentaire à cette étude, il en cite un assez bon nombre extraits du *Roman de Rou* qu'il croit, mais à tort, peu connu. Il eût mieux valu qu'il ne divisât pas ainsi son sujet, et qu'il ne finît point par où il devait commencer. Cette critique faite, il est juste de reconnaître que cet historique de la négation (c'est le fond de cette brochure) est fait avec assez de clarté et de logique : il ne lui manque que d'être plus complet. J'aurais voulu que M. B., pour justifier ces locutions très usitées : « Il ne prendrait pas un clou, un chiffon, cela ne vaut pas un liard, etc., » en eût donné aussi des exemples tirés de l'ancien français. On sait que les trouvères du XIIIe siècle, pour fortifier l'idée de négation et aussi pour le besoin de la rime, joignaient à *ne* une infinité de mots désignant des objets sans valeur, comme : « Ne pas priser quelqu'un ou quelque chose un bouton, un gant, un civot, une cenelle, un pois, un épi, une cerise, un œuf, une étrivière, un mâtin, un rain de séu, d'olivier, etc., etc. » Ce n'est pas au XVIe siècle que les savants commencent à employer *ne* après *craindre*; on se sert de la négation avec ce verbe dans la proposition complétive dès le XIIe siècle, exemple : « Et crient qu'il *ne* seit altre feiz exilliez (*Saint Thomas le Martyr*, 4979). M. B., dit (p. 37) qu'il y a dans le français du XVIIe siècle certains emplois de la négation qu'on ne peut guère s'expliquer dans des phrases comme celles-ci : « Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je *ne* passe (Corneille). — Il lui tarde beaucoup qu'elle *ne* soit à Melun (Racine). — Il s'en faut bien que nous *ne* connaissions nos volontés (La Rochefoucauld) ». Ce *que ne* n'est pas autre chose que la traduction de *quin*; ce sont donc là de purs latinismes. Les exemples sur lesquels s'appuie M. Bastin sont généralement tirés des bons écrivains classiques, mais il déroge parfois à cette habitude, et cite des auteurs dont l'autorité grammaticale n'est pas fortement établie, tels que Capendu, Léon Barracand, Mauriel, H. Gréville; j'en dis autant de la *Correspondance parisienne de Saint-Pétersbourg*, si parisienne qu'elle puisse être.

A. Delboulle.

---

69. — Général Thoumas. **Le général Vagnair de Marisy (Van Marisy).** Nancy, Berger-Levrault, 1891, in-8 de 32 pages.

Vagnair de Marisy est le général de cavalerie qu'on connaissait jusqu'ici sous le nom de van Marisy; il signait par abréviation Vag. ou V., qu'on traduisit par van Marisy, et le nom lui resta; il figure ainsi sur l'état militaire de 1805.

Frédéric Vagnair était né le 8 juillet 1765 à Altroff, près Metz. Son

oncle, F.-E. de Marisy, lieutenant-colonel de Conflans-hussards, voulut, en 1779, le faire entrer, comme cadet-gentilhomme, à l'école de Pont-à-Mousson. Mais Frédéric était fils et petit-fils de bourgeois; on ne s'arrêta pas pour si peu de chose; le curé de Klingenmünster lui fabriqua un acte de baptême d'après lequel Frédéric Vagnair était né le 3 mai 1763 à Klingenmünster, de son grand-père maternel N. de Marisy et de son aïeule, la noble Irlandaise Anne-Marie Brouxe. C'est ainsi que Vagnair prit le nom de Marisy. Il entra comme cadet-gentilhomme au 4e régiment de hussards, devint sous-lieutenant en 1781, lieutenant en 1788, capitaine en 1792. Lorsque Kellermann forma la légion de la Moselle, Marisy y fut nommé capitaine de hussards; il assista en cette qualité, à Valmy, à l'expédition de Trèves, à la bataille d'Arlon, aux combats de Kaiserslautern. Puis, lorsque la légion fut supprimée, il commanda — neuf années de suite — le 7e régiment de hussards. Il ne cessa de se signaler durant les guerres de la Révolution, et pourtant, il ne fut nommé général de brigade que le 24 mars 1803, à trente-huit ans. Il vit Austerlitz, Eylau, Friedland, Somo-Sierra, la Corogne, les combats de Xérès-de-Abasco, du pont de l'Arzobispo, de Salvatierra. Mais le 30 janvier 1809, il eut, dans une embuscade, la cuisse traversée par une balle, et mourut, après une agonie de quarante-huit heures.

C'est à un petit-fils de Vagnair Marisy que M. Thoumas « doit les renseignements qui précèdent, et il a plus d'une fois copié presque textuellement les notes qu'on a bien voulu lui communiquer ».

Ce petit-fils du vaillant général nous saura gré sans doute de terminer cet article par un menu fait qui est tout à l'honneur de son ancêtre. Le 22 juillet 1794, lisons-nous dans un des documents du second volume du *Palatinat* de Remling, les hussards que commandait Marisy, entrèrent dans Kusel; il y eut des désordres et des excès; mais le colonel se conduisit très amicalement, *benahm sich sehr freundlich*, et fit camper ses soldats au dehors[1].

L'exemple de M. Rodolphe Vagnair est bon à suivre. Que de documents inexplorés gisent encore dans nos archives privées! Que de noms à faire revivre! Les petits-fils des héros de l'époque révolutionnaire et impériale feraient bien d'imiter le pieux descendant de Marisy et d'apporter, comme lui, avec un peu d'effort, une contribution toujours précieuse à l'histoire du passé.

A. Chuquet.

---

1. Lire p. 9, le prince de *Nassau*-Sarrebrück et non « le prince de Saarbrück »; — *id.*, *Normann* et non « Normand »; — p. 10, *Chambarlhiac* et non « Chambarliac »; — *Pflieger* et non « Plieger »; — p. 12, *Martinshœhe* et non « Martinsée »; — p. 13, *Rottweil* et non « Rothweil ».

70. — Hugues Le Roux, **Portraits de cire,** Lecène et Oudin, in-18 Jésus, 1891 444 pages.

71. — Jules Lemaitre, **Les Contemporains,** 5e série, 3e édition, Lecène et Oudin, in-18 jésus, 1892, 354 pp.

72. — **Stendhal,** par Edouard Rod ; Hachette, 1891, 100 pages, 2 francs.

Voici, dans la même collection, deux livres très différents, non par le sujet, mais par l'esprit. Les titres marquent assez nettement cette différence : en écrivant les *Contemporains,* M. Jules Lemaître n'a pas la prétention de fixer pour l'avenir des physionomies définitives, mais il sait qu'il en esquisse certains traits essentiels et durables. L'auteur des *Portraits de cire,* M. Hugues Le Roux, n'a voulu, il le dit dans son Avertissement, que faire en littérature ce qu'ont fait, dans un autre domaine, les organisateurs du Musée Grévin. Le malheur (il l'avoue encore lui-même), c'est que la cire est bien fragile. Que restera-t-il dans vingt ans de ce Musée Grévin littéraire ?

Non que M. Hugues Le Roux manque de talent: il a le coup-d'œil net, le style précis, plutôt simple et ferme que personnel, mais sain et parfois vigoureux. Comme Flaubert, son compatriote, rarement il s'émeut ou semble s'émouvoir. L'émotion est pourtant au fond de certains articles, mais tout au fond : à y regarder de près, celui de M. de Vogüé n'est pas loin d'être un dithyrambe. Le critique y semble prendre position parmi les disciples de « l'art prêcheur » ; mais c'est l'émotion d'un moment, que d'autres émotions effacent bientôt : portrait de cire! Quelques-uns lui reprocheront d'abuser çà et là du *moi ;* mais c'est la condition presque indispensable du genre, ou de la manière, toute subjective. D'autres trouveront mauvais d'y reconnaître un *reporter* devenu critique ; mais cette préoccupation du détail précis, de la nuance fugitive, révèle un esprit habitué à l'observation, et qui a regagné en pénétration ce qu'il a perdu peut-être du côté des vues générales.

Ce livre, au reste, n'est littéraire que dans une première partie, intitulée : *Gens de lettres.* On y remarque le portrait d'un homme dont M. Le Roux n'a pas les échappées d'humour et parfois de poésie, de M. Jules Lemaître, l'auteur des *Contemporains.* Si l'on veut les comparer, qu'on lise, dans les deux volumes, les deux articles parallèles sur M. de Maupassant [1] ; on sera vite édifié. M. Le Roux ne cache point ce qu'il doit à M. Lemaître, dont il a été l'élève au lycée du Hâvre. Là M. Lemaître, sortant de l'École, a ouvert des horizons tout nouveaux devant les jeunes Normands éblouis et conquis : il leur lisait du Zola, en cachette du proviseur ; il s'étonnait que la Fontaine eût eu la singulière idée d'écrire des fables. Grâce à ces souvenirs de jeunesse, on peut découvrir, comme on disait jadis, le critique en germe dans le profes-

1. Une remarque de détail sur l'article consacré par M. Le Roux à M. de Maupassant : ce n'est pas, comme il le dit, au ministère de la marine, mais au ministère de l'instruction, direction du secrétariat, que M. de Maupassant a été employé.

seur. Je crois, pour ma part, qu'il y est déjà presque tout entier, avec moins d'expérience et de souplesse, sans doute, mais avec la même curiosité, la même sincérité, la même indépendance.

Définir M. Lemaître un critique qui n'a aucune espèce de foi, qui ne croit qu'à la relativité des jugements, qui n'éprouve jamais le besoin de conclure, et qui hait l'autorité plus que toutes choses, ce n'est pas, à mon sens, lui rendre pleine justice. Il déclare « travailler continuellement à se maintenir l'esprit aussi libre que possible »; il n'essaye point de concilier ses contradictions; il nous fait l'histoire complaisante de ses erreurs, et il semble bien que la faculté qui domine en lui soit cette faculté de sympathie qui comprend, explique, excuse tout. Mais cette ingénuité vraiment n'est pas aussi candide qu'on la fait : ce volume même fournirait plus d'un exemple de perfidie dans la candeur, et peut-être l'ironie de l'auteur n'est-elle jamais plus dangereuse que lorsqu'elle affecte de petits airs « bon enfant ». Et cette relativité dans les jugements n'est que la forme changeante de sentiments personnels plus persistants. En tel endroit, par exemple, M. Lemaître semble désolé de n'arriver qu'à déchiffrer à demi les énigmes poétiques de M. Mallarmé; mais lisez l'article intitulé « le Termite », et vous sentirez son horreur sincère pour cette « écriture artiste » dont la condition est une certaine excitation maladive des nerfs, pour les jugements rogues, les mépris intolérants et imbéciles des jeunes pédants de l'école nouvelle, fanatiques aux moroses cervelles, qui haïssent tout ce qui ne leur ressemble pas. « C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. » Ce mot de La Bruyère pourrait servir de devise à M. Lemaître.

Ne dites pas qu'il est un pur dilettante : personne ne déteste plus que lui ce qu'il appelle la « gendelettrerie », refuge commode des égoïstes impuissants, qu'effraient les devoirs, même les devoirs aimables, de la vie. Le plus cher de ses maîtres spirituels, c'est, nous dit-il, M. Ernest Renan, et c'est à M. Renan qu'est consacrée la plus curieuse peut-être, à coup sûr la plus sincère et la plus émue de ses études : *Contre une légende*. La légende, c'est le prétendu scepticisme de M. Renan. N'est-ce pas une légende aussi que le dilettantisme de M. Lemaître, et, quand on le juge, ne confond-on pas avec l'indifférence une singulière ouverture d'esprit, une capacité, à peu près unique en notre temps, de tout comprendre?

Précisément, un des articles les plus doucement cruels des *Contemporains* est sur le dilettantisme à outrance, à propos du *Sens de la vie*, de M. Rod. Et voici que le stendhalien M. Rod publie dans la petite collection des Grands Écrivains un volume facile et léger sur Stendhal, le maître, le père. Il l'étudie « sans parti pris de dénigrement ni d'admiration », comme une exception curieuse, comme un isolé, mais dont l'influence a été grande sur les générations postérieures. Il ne cache pas les défauts de l'homme, du critique, de l'observateur. Mais, si cette monographie peut apprendre quelque chose à ceux qui ignorent tout à

fait Stendhal, elle n'apprend rien à ceux à qui il n'est pas étranger. Un stendhalien compétent l'a dit ici même, en discutant, non plus les mérites relatifs, mais la valeur absolue de l'œuvre.

Félix Hémon.

---

73. — Maurice Block. **Les progrès de la science économique depuis Adam Smith.** Paris, Guillaumin, 1890. 2 vol. in-8, 557 et 598 p. 16 fr.

74. — Karl Diehl. **P.-J. Proudhon. Seine Lehre und sein Leben,** 1re et 2me parties. (Sammlung nationalœkonomischer Abhandlungen, hgg. v. J. Conrad V, 2 et VI, 3). Iena, Fischer, 1888 et 1890. 2 fasc. in-8, 128 et 128 p. 8 m. 50.

I. M. Maurice Block est un homme très savant et un excellent travailleur. Il dirige le Dictionnaire de l'administration française, qui est une très belle œuvre collective; il rédige le petit *Annuaire*, qui est infiniment utile et commode; il est l'auteur d'un Dictionnaire de la politique qui pourrait devenir, s'il était rajeuni, un précieux instrument de travail, et d'une Statistique de la France dont une troisième édition est universellement souhaitée. Ces titres à notre estime et à notre reconnaissance ne lui ont pas suffi; il a voulu faire grand; il a eu l'ambition d'apporter à son tour l'appui de sa science à la consolidation des vrais principes et à la confusion de l'erreur. Il a conçu son œuvre sous la forme d'une compilation historique et critique où il a entassé, sans assez choisir, ses vastes lectures et ses riches connaissances bibliographiques, et il a rédigé cet énorme manifeste de onze cent cinquante pages dans un style dont l'extraordinaire vulgarité et l'incroyable barbarie ont dû remplir d'orgueil M. de Molinari, en lui prouvant qu'on peut écrire plus mal encore que lui.

M. B. a cru démontrer que la doctrine est bien vivante, puisqu'elle a marché et qu'elle marche, et il n'a pas vu que son livre lui-même était la preuve candide que depuis cinquante ans elle ne marche plus, et qu'elle est morte. Il ne s'est pas avisé qu'il confondait la connaissance scientifique des faits économiques et sociaux, qui a progressé, et qui a dû ses progrès principaux aux économistes dissidents et indépendants d'Angleterre et d'Allemagne, avec la métaphysique économique, qui s'est fixée, systématisée, et épuisée dans l'effort créateur et organisateur de J.-B. Say, de Ricardo, de Sismondi. Il ne s'est pas aperçu qu'une fois le dogme libéral entré dans la période d'aplatissement, de vulgarisation et d'apologétique, il n'a plus à signaler un seul progrès de la doctrine, qu'il ne lui reste plus à invoquer comme autorités selon son cœur que des esprits de quatrième ou de dixième ordre, des faiseurs de manuels et des faiseurs de phrases, pour qui la pensée systématique de la doctrine est ou trop haute ou trop lointaine, des Rossi et des Dunoyer, des Joseph Garnier et des Ambroise Clément, des Cherbuliez et des Bastiat, et pas un esprit qui pense; et que dès lors son exposition se renverse et devient polémique et critique, négative des problèmes nouveaux, des tentatives jeunes et des idées modernes, au nom de

dogmes vieillis et d'expédients usés. Du jour où l'économie politique libérale, pour des raisons qu'il ne serait pas malaisé de démêler, s'est consacrée tout entière à la défense de certains droits traditionnels et fictifs, du jour où elle s'est assigné pour tâche, comme le déclarait avec une étonnante inconscience M. Courcelle-Seneuil, « une exposition claire et démonstrative des fonctions du propriétaire », de ce jour elle renonçait à son indépendance, à sa dignité, à son caractère de science; elle cessait d'être un instrument de vérité, et devenait, de propos délibéré, un instrument de défense et de gouvernement. Elle s'est mise en dehors de la vie intellectuelle et de la réalité sociale de notre temps, et elle ne pourrait y rentrer qu'à la condition de renoncer à ce qu'elle contient de systématique et d'essentiel. Elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même du discrédit où elle est tombée et du peu de considération qu'on lui témoigne : si elle s'épargnait les excommunications et les invectives, les récriminations et les anathèmes, et tout cet attirail polémique dont elle a tant usé et qui lui a si peu servi, on la laisserait fort bien mourir dans son coin, en très vieille personne, respectable et peu gênante. Au reste, je ne vois pas qu'elle ait lieu de gémir; s'il ne lui reste plus grand monde ailleurs, elle est encore maîtresse en France : il lui reste M. Yves Guyot et M. Léon Say, M. Courcelle-Seneuil et M. Baudrillart; il lui reste M. Frédéric Passy, qui n'a jamais transigé, et M. Jules Simon, qui a toujours transigé ; il lui reste M. Paul Leroy-Beaulieu, qui pense plus qu'il n'écrit, et M. de Molinari, qui écrit beaucoup sans avoir jamais pensé; — il lui reste un ministre et une classe de l'Institut; elle n'est pas à plaindre.

II. Nous ne possédons aucune étude sérieuse sur Proudhon, de même que nous n'avons rien sur le Saint-Simonisme, rien sur le Fouriérisme, rien sur le Comtisme; nous n'avons aucun des instruments qui seraient nécessaires pour que l'histoire des idées politiques et sociales de ce siècle devînt enfin intelligible. Il n'est pas impossible que des Allemands nous les donnent : le remarquable livre de M. Anton Menger a eu pour effet de diriger leurs études dans ce sens, et c'est de cette impulsion qu'est née la consciencieuse étude de M. Karl Diehl ; il est à souhaiter qu'il s'en produise d'autres, qui soient aussi attentives et aussi utiles que l'est celle-ci.

La première partie du livre de M. D. est un peu languissante et inexpérimentée; la seconde est beaucoup plus nette, plus réfléchie et plus personnelle. L'exposé de la doctrine, ou mieux des formes successives de la pensée de Proudhon est trop morcelé et parfois trop détaillé, mais est fidèle et complet. La critique est minutieuse et souvent pénétrante. Je ne vois qu'un petit nombre de points sur lesquels son jugement d'ensemble me paraisse inexact ou insuffisamment approfondi. Il a trop donné à l'influence de Comte; il ne s'est pas souvenu que Proudhon et Comte puisèrent aux mêmes sources. Il a pris trop au sérieux l'influence de Hegel, qui est une invention de Karl Grün, et qui n'est

chez Proudhon qu'une coquetterie toute littéraire. Il a comparé d'une manière insuffisamment complète et exacte le proudhonisme aux doctrines socialistes du même temps. Il est hors de doute que la doctrine de Saint-Simon est, dans son principe, plus avancée, au sens socialiste du mot, que celle de Proudhon [1]. Il est certain d'autre part que le fouriérisme, en dépit de sa faiblesse scientifique et logique, était susceptible d'exercer sur les esprits cultivés et demi-cultivés une action qui fut toujours interdite à Proudhon. Il est certain que Louis Blanc, avec toute son étroitesse doctrinaire et métaphysique, avait une réelle capacité d'organisation concrète et pratique. Il est certain enfin que Marx doit à Proudhon plus que ne l'accorde M. D., et que son pamphlet contre Proudhon dénote aussi peu de bonne foi que d'esprit.

M. Diehl promet de compléter son étude par un récit de la vie de Proudhon. Il serait désirable qu'il revînt sur sa définition du socialisme, qu'il en reconnût l'inexactitude, et qu'il s'attachât à dégager, dans la vigoureuse intelligence négative de Proudhon, les idées positives et vraiment socialistes qui y sont contenues. Je voudrais aussi qu'il s'exagérât moins l'influence théorique de Proudhon; il en constaterait la nullité s'il étudiait la lamentable histoire de l'école proudhonienne, sur laquelle M. Tolain et M. Darimon pourraient le renseigner très exactement. Je voudrais enfin qu'il n'acceptât pas sans examen les renseignements que lui fournissent des marxistes sur l'esprit actuel des socialistes français; il retrouverait chez la plupart d'entre eux, s'il s'informait bien, non pas seulement la préoccupation ardente d'un idéal de justice et de liberté, qui ne leur vient pas de Proudhon, et qui est bien antérieure à Proudhon, mais encore l'idée d'une transformation sociale par le moyen de l'action politique et des réformes graduelles qui, sans dériver uniquement de Proudhon, se rattache tout au moins de très près aux idées profondes de la méthode proudhonienne.

Lucien HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Delagrave vient de publier la 1re partie de la *Grammaire historique* d'ARSÈNE DARMESTETER (en 165 pages contenant la *Phonétique*). Cette première partie a été publiée par les soins de M. MURET. L'ouvrage complet doit former quatre parties : *Phonétique, Morphologie, Formation des mots, Syntaxe*.

---

1. L'*Exposition de la doctrine Saint-Simonienne* de 1829-1830 est certainement de Bazard seul; il n'est pas exact qu'Enfantin y ait eu une part quelconque (II, p. 280).

— Notre collaborateur, M. TAMIZEY DE LARROQUE, a fait tirer à part les *Instructions sur la peste* que le cardinal d'Armagnac, avait, en 1558, « communiquées au profit de sa cité et diocèse de Rodez » (extrait des *Annales du Midi*, tome IV).

— M. Albert SCHULZ, libraire, 4, rue de la Sorbonne, vient de publier un *Catalogue méthodique des revues et journaux* parus à Paris jusqu'à fin 1891, contenant le titre, l'année d'origine, l'adresse de l'éditeur ou de l'administration et le prix d'abonnement pour Paris, la province et l'Union postale, suivi d'une table alphabétique de tous les journaux (Paris, Schulz. In-8° 83 p. 2 fr.)

ALLEMAGNE. — M. Rubens Duval nous envoie sur M. Paul de LAGARDE, professeur à l'Université de Gœttingue, mort le 22 décembre dernier, les lignes suivantes. « Quoiqu'il eût dépassé l'âge de soixante ans, sa santé robuste et son activité intellectuelle ne faisaient pas prévoir une fin aussi prochaine. Lui-même, nous disait-il à Londres il y a trois mois, comptait encore sur de longues années pour achever les travaux qu'il avait préparés. Il travaillait à ce moment là de 9 heures du matin à 7 heures du soir au British Museum sur des manuscrits syriaques qu'il voulait éditer ou rééditer. De Londres, il se rendit à Paris, Turin, Falerne, Lucques et Rome. Il avait repris ses cours à l'Université depuis un mois, quand la mort est venu le frapper. Il est à souhaiter que les nombreux matériaux qu'il avait amassés ne soient pas perdus pour la science. Il se proposait notamment de rééditer la version syriaque des *Geoponica*, des œuvres d'Athanase, l'évangéliaire syro-palestinin, l'opuscule d'Antonius le rhéteur, etc. Son œuvre, connue de tous les orientalistes et des théologiens, est considérable ; la liste de ses publications qu'il avait fait imprimer, comprend 52 numéros, parmi lesquels les textes syriaques occupent une place importante. Il y a quelques mois seulement il les échangeait contre la collection du *Journal asiatique*, et le 17 décembre, cinq jours avant sa mort, il nous écrivait pour nous prier de l'aider à combler quelques lacunes de cette collection. Il avait succédé en 1869 à l'illustre Ewald qu'avait fait révoquer sa brochure intitulée *Lob des Kœniges*. L'isolement dans lequel on l'avait laissé jusqu'alors l'avait aigri ; ses polémiques avec les savants se ressentaient de sa mauvaise humeur et il se laissait entraîner à d'injustes et regrettables attaques. Mais il rachetait ce défaut par l'accueil plein d'aménité et de cordialité qu'il faisait aux personnes contre lesquelles il n'avait pas de grief. Il eut aussi le tort de s'associer à la ligue antésémitique. »

— M Ludwig GEIGER a fait tirer à part de la « Zeitschrift für die Gesch. der Juden in Deutschland » (V. 25) et dédié à M. Joseph Derenbourg, une étude sur les papiers de Léopold Zunz, *aus Leopold Zunz' Nachlass* où il apprécie Zunz comme « Belletrist », cite plusieurs de ses aphorismes, de ses comptes rendus, de ses fables d'après l'hébreu, des lettres qu'il reçut de ses amis : Abraham Geiger, Riesser, Bellermann, A. de Humboldt, Silvestre de Sacy, Lazarus Bendavid, David Friedlænder, etc.

HONGRIE. — Depuis que le pape Léon XIII a ouvert les Archives du Vatican aux savants hongrois pour y faire des recherches sur les relations du Saint-Siège avec le royaume de Hongrie, la publication des documents se poursuit avec beaucoup d'ardeur. Les « *Monumenta Vaticana historiam regni Hungariae illustrantia* » paraissent sous les auspices de l'Académie hongroise avec l'appui du haut clergé. Ont paru jusqu'ici : Series I. Tomus 1. *Rationes collectorum pontificorum in Hungaria* 1281-1375 (édit. par Fejérpataky, un des meilleurs médiévistes de la Hongrie). Tomus 2. *Acta Legationis Cardinalis Gentilis* (éd. Pór). Tomus 3. *Bullae Bonifacii IX. P. M.* 1389-1396. — Series II. Tomus 1. *Relationes Oratorum pontificiorum* 1524-1526. Tomus 2. *Relationes Cardinalis Buonvisi in Imperatoris et*

Regis Hungariae Nuntii Apostolici Anno 1686 exaratae. — Ce sont de gros in-4°, édités avec beaucoup de luxe et de soin.

— M. Émile Thewrewk, professeur à l'Université de Budapest, l'éditeur de Festus, vient d'ajouter un volume à ses excellentes traductions en vers. Après avoir donné celle d'Anacréon et des poèmes anacréontiques, il publie dans la même collection, éditée par la commission de philologie classique de l'Académie hongroise, un *Choix d'épigrammes de l'Anthologie grecque* (texte grec et traduction XLVIII et 268 p.). Dans l'Introduction nous trouvons l'exposé historique de la formation de l'Anthologie grecque, des vicissitudes qu'elle a subies et une notice très détaillée sur les traducteurs hongrois de ce recueil. Les 427 épigrammes sont rendues dans le mètre original avec une élégance qui ne laisse rien à désirer. De nombreuses notes critiques et esthétiques accompagnent cette traduction.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 janvier 1892.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit, à la date du 20 janvier, pour signaler une intéressante recherche à faire dans les bibliothèques et archives. Le dernier fascicule de 1891 des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, que publie l'École française de Rome contient un travail de MM. Novati et Lafaye sur une anthologie italienne du XV° siècle, où se trouve l'indication d'une *Epistola Cosmae Raymundi Cremonensis super allatis in Italiam rumoribus de Joanna puella pastorali.* Cette lettre, sans doute fort intéressante par son sujet et par sa date (1432), était contenue dans un manuscrit aujourd'hui perdu (Cf. p. 400 des *Mélanges*).

L'Académie procède à l'élection d'une Commission chargée d'étudier l'emploi à faire des fonds qui lui ont été légués par M. Piot. Sont élus : MM. Delisle, Heuzey, Georges Perrot, Maspero, Schlumberger, Héron de Villefosse, Saglio, de Lasteyrie.

M. le comte de Lasteyrie termine sa communication sur l'origine des basiliques chrétiennes.

Il montre combien les idées généralement reçues sur cette question sont peu fondées. Les archéologues voient le prototype de nos églises dans les basiliques des Romains; mais ils se font une idée fausse des basiliques païennes; elles n'ont jamais eu un type uniforme que les chrétiens n'auraient fait que copier. On a prétendu aussi que les basiliques chrétiennes étaient la reproduction de celles qui s'élevaient dans les maisons des riches particuliers romains. M. de Lasteyrie admet bien que l'architecture privée des anciens a pu avoir une influence sur la forme donnée à nos plus anciennes églises, mais il pense qu'on a tort de chercher dans un type unique de construction un modèle que les chrétiens se seraient bornés à reproduire. La question est plus complexe et il est probable que plusieurs facteurs ont concouru à la formation du type des premières basiliques chrétiennes. Aux basiliques civiles elles ont dû emprunter leur forme oblongue, leurs colonnades intérieures, la forme de leurs toitures; aux maisons romaines, leur atrium; aux exèdres et aux salles de réunion si communes chez les anciens, leur abside.

M. de Morgan rend compte des résultats de sa mission d'exploration archéologique et linguistique dans le nord de la Perse, le Kurdistan et le Louristan. Il présente à l'Académie un grand nombre de plans et de photographies de monuments achéménides et sassanides, ainsi que des cartes des pays parcourus par la mission.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : *Congrès archéologique de France, 56° session : séances générales tenues à Evreux; le Bec-Hellouin, Dreux et Montfort-l'Amaury en 1889, par la Société française d'archéologie*; — par M. Croiset : 1° *la Poétique d'Aristote, ms. 1741 fonds grec de la Bibliothèque nationale*, facsimilé avec préface de M. H. Omont (*Collection de reproductions de manuscrits*, publiée par M. L. Clédat); 2° Ruelle (Ch.-Em.), *Corrections anciennes et nouvelles dans le texte des problèmes musicaux d'Aristote* (extrait de la *Revue de philologie*); 3° *Problèmes musicaux d'Aristote*, traduction française avec commentaire perpétuel par Ch.-Em. Ruelle (extrait de la *Revue des études grecques*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 8 février — 1892

75. — I. A. Kuenen, **De chronologie van het perzische tijdvak der joodsche geschiedenis.** Amsterdam, J. Mueller, 1890; in-8, 50 p.

76. — II. G. Wildeboer, **De eerste vier verzen van den zestienden psalm.** Groningen 1891; in-8, 12 p.

77. — III. Isidore Lœb. **La vie des Métaphores dans la Bible.** Paris, L. Cerf, 1891; in-18, 27 p.

78. — IV. A. Carrière. **Moïse de Khoren et les généalogies patriarcales.** Paris, L. Cerf, 1891; in-18, 46 p.

I. Empêché par divers soins, c'est au lendemain seulement de l'annonce de la mort de M. Kuenen que nous avons pris connaissance de son mémoire sur la *Chronologie de la période persane de l'histoire juive* La perte que nos études viennent de faire dans la personne de l'éminent exégète hollandais est des plus cruelles et sera péniblement ressentie dans les cercles théologiques; nous pouvions attendre de lui beaucoup encore, soit sous la forme d'ouvrages d'ensemble, soit sous celle de dissertations spéciales comme la présente, qui sont des modèles d'une science exacte et sûre d'elle-même.

M. K. s'est alarmé des doutes, excessifs selon lui, que l'on a émis sur plusieurs points de l'histoire juive, généralement acceptés et qui ont pour garants les livres canoniques d'*Esdras* et de *Néhémie*. Il s'élève, non sans quelque vivacité, contre des suppositions présentées dans notre *Précis d'histoire juive* et discute tout particulièrement la thèse d'un théologien de Louvain, M. van Hoonacker, qui prétend rapporter l'arrivée d'Esdras en Palestine non à l'époque d'Artaxerxès Longue-main, mais un demi-siècle plus tard, à l'époque d'Artaxerxès Mnémon.

Il nous est imposible de suivre M. K. dans le détail de sa discussion; nous nous bornerons à noter l'impression qui s'est dégagée de notre lecture. Le savant hollandais, tout en accordant que les livres d'*Esdras* et de *Néhémie* sont des sources très insuffisantes, très incomplètes, et que nombre de leurs assertions donnent matière à des interprétations divergentes, persiste à considérer l'époque dont traitent ces écrits comme une époque franchement historique, dont les principales lignes peuvent être établies avec toute la certitude désirable. C'est, au fond, sur cette question générale d'historicité ou de non-historicité que nous nous sentons en un profond désaccord avec lui, beaucoup plus que sur tel point de détail. Y a-t-il vraiment une « histoire juive » avant l'époque des Machabées ? Nous ne le croyons pas. Il n'y a jusque là, tant pour la période qui s'étend après la Captivité que pour les siècles qui la précèdent, que des documents d'une nature à la fois fragmentaire et légendaire, dont on doit, selon nous, se borner à indiquer le contenu en en signalant les éléments probables ou douteux, non la matière d'une restitution offrant les caractères de la certitude. M. Kuenen s'efforce de faire partager aux cercles savants sa conviction, que l'évolution du peuple juif, sous le triple rapport de la vie politique, des croyances religieuses et du développement littéraire, a pu être reconstituée depuis l'époque de Moïse jusqu'à celle d'Alexandre, que les beaux et solides ouvrages tels que la *Religion d'Israël* et l'*Introduction historico-critique* où il l'a exposée et défendue, ne peuvent plus recevoir que des rectifications ou des compléments secondaires. Notre opinion est que ce qu'il appelle *histoire* ne mérite pas cette désignation et, tout en rendant hommage à des travaux qui ont réalisé un progrès énorme et consacreront le nom de leur auteur, nous croyons que la génération nouvelle refusera de se ranger à ses vues.

II, III, IV. La dissertation de M. Wildeboer, extraite d'un « feestbundel » publié en l'honneur du professeur de Goeje, est un ingénieux essai d'explication de quelques versets du psaume XVI, qui constituent une véritable *crux interpretum*. Les élégantes plaquettes de MM. Lœb et Carrière ont été dédiées et offertes au vénéré doyen des études arabes et hébraïques en France, à M. Joseph Derenbourg, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. M. Lœb développe un point déjà indiqué dans ses belles études sur les Psaumes, publiées récemment dans la *Revue des études juives*, à savoir l'élément métaphorique qui entre dans le portrait du « Pauvre », auquel les *Psaumes* et plusieurs autres livres bibliques consacrent une si grande attention. « Le Juste ou Pauvre, dit-il, qui est le principal personnage des Psaumes, vit dans une espèce de rêve, où la métaphore joue un rôle considérable; ses joies et ses souffrances sont moitié réelles et moitié imaginaires, etc. » L'intention visible de l'ingénieux et savant écrivain est de montrer qu'un grand nombre de traits, faussement interprétés au sens d'événements réels, ont le caractère de dogmes ou de figures et

n'ont pas d'autre consistance que celle que l'on peut attribuer aux créations du génie religieux ou littéraire. M. Carrière, de son côté, analyse avec beaucoup de clarté et de pénétration les éléments au moyen desquels Moïse de Khoren a fabriqué ses fameuses généalogies et il en fait ressortir le caractère purement artificiel. C'est par des procédés quelque peu analogues que les Juifs des temps du second Temple avaient établi les généalogies qui se lisent dans la *Genèse* et dans la *Chronique*.

M. VERNES.

---

79. — **Die Kulte und Mythen Arkadiens.** I Band : Die Arkadischen Kulte, von V. IMMERWAHR. Leipzig, Teubner, 1891. In-8, 288 p.

M. Immerwahr a entrepris de réunir et d'expliquer tous les mystères et tous les cultes arcadiens. Son premier volume est consacré aux cultes : un second traitera des mythes.

Dans une série de chapitres séparés, M. I. passe en revue tous les Dieux : Zeus, Héra, Posidon, etc. Tous ces chapitres sont construits de la même façon : d'abord, les textes, les monuments qui nous font connaître les cultes du Dieu dans telle, telle et telle villes arcadiennes ; ensuite l'explication, l'origine, la filiation des divers cultes du Dieu à travers toute l'Arcadie ou plutôt toute la Grèce.

Ce livre consciencieux pourra rendre de grands services, mais ce n'est qu'un assemblage de matériaux. Pour les textes, à signaler diverses erreurs : p. 27, attribution à Mégalopolis d'une inscription *(Le Bas et Foucart 337)* de Tégée ; p. 247 fausse interprétation d'un monument de Tégée : une mosaïque romaine représente les mois de l'année et parmi eux les trois καλοὶ καιροί ; M. I. conclut à un culte de Καιρός ; p. 24, 25 et suiv., attribution à l'Arcadie de textes d'Olympie : certaines villes Arcadiennes, Klitor, Kynetha, etc., ont fait des offrandes à Olympie, mais il ne s'ensuit pas que ces villes possédaient un culte et des temples de Zeus Olympien, etc. Pour l'interprétation, M. I. a compilé toutes les hypothèses solaires et lunaires des philologues : d'après lui, les cultes arcadiens ne se distinguent en rien des autres cultes grecs ; l'Arcadie a emprunté Posidon aux Thessaliens, Hermès aux Messéniens, etc., et M. Immerwahr explique ces emprunts par une succession d'invasions thessaliennes, béotiennes, messéniennes, antérieures aux temps historiques. L'Arcadie n'est pourtant pas un pays ouvert et facilement accessible. Dans la légende grecque, elle reste toujours séparée du reste de la Grèce par la différence que les Grecs eux-mêmes établissaient entre Hellènes et Pélasges. Il aurait donc été utile de rechercher la caractéristique des cultes arcadiens, en opposition avec les autres cultes grecs. M. Clermont Ganneau *(Le Dieu Satrape et les Phéniciens dans le Péloponèse)* et M. Foucart *(Le Bas et Foucart, n° 352^a)* avaient déjà

remarqué les influences orientales que l'on peut retrouver dans différents cultes de l'Arcadie. Le culte de Zeus Lykaios, — sans temple ni statue, avec des sacrifices humains sur un autel devant deux colonnes, — pourrait fournir de nouveaux arguments. Je me propose de développer cette théorie dans une étude sur « *l'Origine de quelques cultes arcadiens* ».

V. Bérard.

---

80. — Monro (D.-B.). **A grammar of the homeric dialect**, seconde édition, Oxford, Clarendon press, 1891, 436 p. in-8.

La première édition de ce travail date de 1882. Depuis cette époque, l'auteur a constamment corrigé et remanié son livre, en s'inspirant ou du moins en tenant compte des études de MM. Osthoff, Brugmann, G. Meyer, A. Fick : c'est dire que cette grammaire homérique répond à toutes les exigences de la science. Ajoutons, pour ceux que le titre anglais pourrait tromper, qu'il ne s'agit pas du dialecte d'Homère, au sens restreint où nous prenons ce mot, mais de la langue homérique en général : à côté des questions de morphologie, on trouvera dans cet ouvrage une étude méthodique de la syntaxe. Je me bornerai à signaler, dans un sujet aussi vaste, deux ou trois points : au § 96, l'auteur explique les nominatifs singuliers en α bref (νεφεληγερέτα, μητίετα, εὐρύοπα, etc...) comme d'anciens vocatifs, empruntés par l'épopée à la poésie primitive des hymnes; cette explication, sans être nouvelle (c'est également celle de MM. Brugmann et G. Meyer), se fonde dans le chapitre de M. Monro sur plusieurs observations philologiques ou littéraires, et notamment sur un rapprochement curieux avec une manière de parler que présente un vers de l'Odyssée (XIV, 147). Au § 195, les sens divers de la préposition μετά avec l'accusatif sont classés et subdivisés avec une remarquable finesse d'analyse. Citons enfin les excellentes remarques (§ 285 et suiv.) sur l'emploi des conjonctions ὡς, ὅπως, ἵνα, ὄφρα, dans les propositions finales. Nous en avons dit assez, ce semble, pour montrer l'intérêt d'un travail qui contribuera certainement aux progrès de la grammaire historique du grec.

Am. Hauvette.

---

81. — L. Traube. **Untersuchungen zur Ueberlieferungsgeschichte rœmischer Schriftsteller, I** (Aus den Sitzungsberichten der philos.-philol. u. histor. classe der k. bayer. Ak. der Wiss., 1891, pp. 387-428). Muenchen, 1891, 8.

M. Traube nous offre aujourd'hui de nouvelles contributions à l'histoire de la philologie à l'époque carolingienne. Cette brochure contient quatre articles. Dans le premier, sur Valère Maxime, il prouve que Loup de Ferrières est le véritable fondateur de la critique de cet auteur; c'est lui qui a fait la collation de Valère Maxime sur l'abrévia-

teur Paris et de Paris sur Valère Maxime, dont nos mss ont gardé le souvenir. Quant au *de praenominibus*, il le considère, non comme un fragment du X[e] livre de Valère Maxime — ce chiffre a été obtenu en comptant pour un livre l'introduction et une table détaillée des autres livres, — mais comme le reste d'un abrégé, exécuté probablement au temps des Antonins par C. Titius Probus. Cet abrégé était celui d'un ouvrage d'Hygin : *Historiae diuersae exemplaque romana*. Si l'attribution est exacte, je ne crois pas que le titre puisse être authentique ; un contemporain d'Auguste n'aurait pas admis une impropriété comme *historiae diuersae*. Dans le second article, M. T. cherche les traces à l'époque carolingienne de la *Mensuratio orbis*, abrégé de la chorographie d'Auguste fait sur les ordres de Théodose II. Le troisième est consacré à Cornelius Nepos. On sait combien, dans ces dernières années, la question d'authenticité a été agitée. M. T. propose à ce sujet une nouvelle hypothèse. Partant d'une interprétation très rigoureuse et très raisonnée de la pièce dédicatoire placée entre la première partie du recueil (les 22 vies intitulées *de excellentibus ducibus exterarum gentium*) et la seconde (vies d'Atticus, de Caton, fragment de lettre de Cornelia, fragment du *de laude Ciceronis*), M. T. croit la première partie une portion incomplète du commencement d'un recueil de Cornelius Nepos, revue par deux Æmilii Probi, le père et le fils; la deuxième partie serait un extrait de ce que ces deux personnages n'avaient pu revoir. L'auteur, petit-fils du premier, en serait l'auteur et aurait dédié le tout à Théodose II. Enfin, dans une dernière note, M. Traube prouve, par un rapprochement entre les noms des copistes et des listes de moines du *liber confraternitatis* de Saint-Gall, que le *Reginensis* 762 de Tite Live, sur lequel M. Chatelain nous a fourni tant d'intéressants détails [1], a été copié à Saint-Martin de Tours.

P. L.

---

82. — **Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale**, par B. Hauréau, membre de l'Institut, tome deuxième. Paris, Klincksieck, 1891, in-8 de 391 p.

M. Hauréau continue courageusement l'impression de ses notes sur les manuscrits théologiques et philosophiques de la Bibliothèque nationale ; ce nouveau volume renferme l'analyse de trente-six volumes du supplément latin et du fonds Saint-Germain. La meilleure façon de rendre compte d'un pareil recueil est de signaler sommairement les principaux morceaux.

Page 5. Longue dissertation sur une somme de droit canon bien connue, commençant par : *Queritur de sacramentis legalibus*. On l'a attribuée à Pierre de Reims; M. H. prouve qu'elle est de Pierre,

---

1. *Revue de philologie*, XIV, 1890, 78.

chantre de l'église de Paris à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle. C'est un traité de casuistique analogue à ceux que les Jésuites publieront plus tard par milliers. Quelques-unes des décisions rapportées par M. H. sont curieuses pour l'histoire des mœurs, mais elles ne sont pas toutes irréprochables et marquent chez leur auteur une certaine tendance au relâchement. Publier aujourd'hui des traités aussi longs paraît bien difficile; ils méritent toutefois d'être signalés à tous ceux qui s'occupent de l'histoire des idées morales au moyen âge.

P. 16. Indication de sermons en partie inédits. — P. 19, sermons inédits de saint Bonaventure, de Jean de Verde, de Barthélemi de Bologne, et autres prédicateurs moins connus.

P. 23. Commentaire anonyme sur le Psautier, attribué suivant les auteurs à Alexandre de Hales, Hugues de Saint-Cher ou saint Bonaventure. M. H. se décide en faveur de ce dernier.

P. 30. Analyse et extraits du man. latin 11412, qui renferme quantité de poésies latines, dont le *Goliæ querela ad papam*, dont l'éditeur donne un texte meilleur que celui de ses devanciers Francowitz, Wright et Muldenaer. A la suite, dans le même volume, on trouve divers traités de logique de Nicolas de Paris et de Johannes Pagus (ce dernier auteur était contemporain de Grégoire IX).

P. 49. Commentaire sur les petits Prophètes commençant par *Ossa duodecim prophetarum*. Il est d'Étienne de Langton.

P. 57. Analyse d'un volume de mélanges (lat. 12312), renfermant entre autres une *Expositio de celebratione misse*, attribuée tantôt à Rémy d'Auxerre, tantôt à Alcuin. M. H. la trouve dans le *Liber de divinis officiis* de ce dernier, mais ne conclut ni pour ni contre cet auteur. A la suite, l'*Elucidarium* que le savant bibliographe ôte avec raison à Honoré d'Autun, sans, du reste, proposer aucune attribution précise. Citons encore un texte partiel du Pénitentiel d'Alain de Lille, fort différent de la version imprimée; M. H. en publie un long passage où l'auteur recommande l'indulgence aux confesseurs; la lecture de ce texte n'aurait pas été sans indigner Pascal et ses amis.

P. 61. Longue dissertation sur l'*Alphabetum narrationum*, si souvent attribué à Étienne de Bourgogne ou de Besançon, mais qui, M. H. le remarque avec raison, est encore anonyme, le nom de l'auteur ayant disparu dans toutes les copies connues, ou s'y trouvant exprimé sous forme d'anagramme.

P. 79. Sermons de Pierre le Mangeur, de Pierre Lombard et de divers anonymes. — P. 83. Autres du cistercien anglais, Eudes de Sherston; p. 84, de Jean de la Rochelle et de Nicolas de Biard; M. H. donne quelques courts extraits de ces pièces et prouve en passant que Nicolas de Biard était bien franciscain comme on l'avait affirmé sans preuves.

P. 100. Autres sermons de ce Geoffroi Bahion, écolâtre d'Angers, auquel M. H. a rendu après plusieurs siècles quelque notoriété.

P. 121. A propos d'une copie du texte de Boniface, l'auteur examine et détruit la légende plusieurs fois racontée de la part qu'aurait prise Dino de Mugello à la préparation de ce recueil de Décrétales; il montre aisément que cette légende n'a aucune valeur, elle a sans doute pour origine le fait que ce jurisconsulte fut chargé par le pape de commenter le dernier titre du texte, *De regulis juris*.

P. 127. Recueil sur l'Université de Paris, notamment harangues de bacheliers en décret; parmi les auteurs cités, notons Étienne de Conty, moine de Corbie, sur lequel M. Delisle a réuni beaucoup de renseignements dans le *Cabinet des manuscrits*; notons encore quelques *répétitions* assez intéressantes pour l'histoire de l'enseignement du droit.

P. 136. Analyse d'un précieux recueil de traités de logique et de grammaire du IXe siècle, dont le célèbre *De divisione naturæ* de Jean Scot Erigène. — P. 141-142, remarques sur un traité d'alchimie attribué souvent à Raimond Lulle, lequel ne s'est jamais livré à ces spéculations hasardeuses.

P. 152. Analyse des sermons de Jacques de Lausanne, de l'ordre des Prêcheurs. M. H. en extrait un certain nombre d'anecdotes caractéristiques, et note quelques pièces omises dans l'édition de 1530.

P. 161. Sermons en partie inédits, dont plusieurs de Maurice de Sully, de Gébouin, de Pierre le Mangeur, d'Innocent III.

P. 180. M. H. publie un long poème moral, dont une partie a été souvent attribuée par les anciens copistes à un pape Victor, qui serait Victor III.

P. 195. Analyse d'un traité *de copia verborum*, attribué faussement à Sénèque et dont l'auteur n'est pas connu. M. H. croit pouvoir affirmer qu'il est du faussaire, auteur de la correspondance entre le philosophe romain et Sénèque. C'est un centon composé assez habilement de phrases empruntées aux lettres de Sénèque, et qui renferme le traité *de quatuor virtutibus*, attribué tantôt à l'écrivain antique, tantôt à Martin, évêque de Braga. M. H. place la rédaction du *Liber de copia verborum* avant le VIe siècle.

P. 226. Longue analyse avec extraits de sermons sur l'oraison dominicale, composés par un moine bénédictin inconnu, au XIIe siècle, et de lettres dont la première parle de l'abbaye de Lyre, — lettres que M. H. attribue à l'auteur du traité précédent.

P. 272. A propos d'un manuscrit des sermons de Nicolas de Biard, M. H. dresse la table des homélies de ce célèbre prédicateur qu'il a rencontrées au cours de ses recherches. En même temps, il donne la liste des proverbes français cités par lui, et entre dans quelques détails sur la manière d'écrire de cet auteur, esprit satirique et moraliste sévère.

P. 294. Notice sur les sermons de Guillaume de Merlerault, moine de Saint-Évroul; p. 300, autre sur ceux de Geoffroy de Troyes.

P. 328. Extraits et analyse du traité bien connu du XIVe siècle sur

l'apparition de Guy de Torno, que M. H. attribue à Jean Gobi, prieur d'Alais; c'est en somme une sorte de dissertation théologique sur le Purgatoire, mais c'est en même temps une critique discrète des opinions personnelles du pape Jean XXII sur la condition des âmes des élus.

Ces quelques détails montrent suffisamment l'intérêt du nouveau volume de M. Hauréau pour l'histoire littéraire du moyen âge; l'auteur nous promet prochainement la suite de ces études; espérons que les prochains tomes se succéderont avec la même rapidité; nul doute que le savant académicien n'ait à faire beaucoup de remarques curieuses sur les manuscrits philosophiques et scolastiques de Saint-Victor et de la Sorbonne.

A. MOLINIER.

---

83. — **La grande chirurgie de Guy de Chauliac,** composée en l'an 1363, revue et collationnée sur les manuscrits et imprimés latins et français, ornée de gravures, avec des notes, une introduction sur le moyen âge, sur la vie et les œuvres de Guy de Chauliac, un glossaire et une table alphabétique, par E. NICAISE, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, ap. Félix Alcan, grand in-8, CXCI-747 pp. Prix : 28 fr.

En l'année 1579, Laurent Joubert, médecin ordinaire du Roy et du Roy de Navarre, chancelier et juge de l'Université de Montpellier, publia en français la traduction *restituée* de la grande chirurgie de Guy de Chauliac. C'était avouer qu'il en connaissait une autre plus ancienne (évidemment le ms. fr., nº 184, de la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier), mais « elle estoit, disait-il, si lourde, si scabreuse, grossiere, barbare et espineuse, qu'il n'y avoit moyen de la corriger : et il l'a fallu toute refondre et faire de nouveau ». M. Nicaise a fait comme Joubert : au lieu de reproduire exactement le texte français du ms. de Montpellier qui date de la fin du XIVe siècle, ou celui du ms. de la Bibl. nationale, nº 24249, du commencement du XVe, et de les éclairer l'un par l'autre, s'il y avait lieu, il nous donne une rédaction hybride revue et collationnée sur tous les manuscrits et imprimés latins et français, en réalité un texte de sa façon, ou plutôt un simple rafistolage de celui de Joubert. J'ai eu la patience de comparer chapitre par chapitre les deux traductions : elles se ressemblent si bien, sauf quelques variantes à peu de choses près insignifiantes, que M. N., aurait pu intituler son livre : « Nouvelle édition de la grande chirurgie de Chauliac, traduite par Joubert, avec quelques corrections. » Citons à l'appui quelques exemples. Le médecin du XVIe siècle écrit : « Qu'ils se gardent bien de toutes choses qui engendrent sang mélancholic..., comme sont gros et énormes poissons et les ostracées. » M. N. ne change rien à cette leçon, et il se contente de mettre en note que le ms. de Montpellier donne : « Comme sont poissons qui sont ainsi que

bestes et oistres qui ont escassottes. » — « Qu'on y remédie (à la sanie derrière la cornée) avec le collyre d'encens, » dit ailleurs Joubert, toujours suivi par le nouvel éditeur, tandis qu'on lit dans le ms. de Montpellier : « On la doit *megier* par sief, » vieux langage qui déroute M. N., à tel point que dans une petite note il souligne *megier*, comme si c'était quelque mot incompréhensible. A cette autre leçon du ms. fr. 24249 : « De la douleur l'une est clameuse et de grand cry, » il préfère Joubert qui dit platement : « De la douleur l'une est clameuse et tres fastheuse. » De temps à autre pourtant il corrige Joubert, comme je l'ai dit plus haut, et remplace *empiriqueries* par *choses empiriques*, *opérations phlebotomiques* par *opérations de phlebotomie*, *revulsif* par *diversif*, *aux coins des yeux* par *aux angles des yeux;* à *révulsion* il substitue *antispase*, *parties de chirurgie* à *espèces de chirurgie*, mais sans indiquer jamais ou très rarement à quel manuscrit ou à quelle édition il emprunte ces variantes. C'est pourquoi je conclus qu'une telle publication, faite sans aucune critique, est non seulement inutile, mais nuisible aussi bien à l'histoire des études médicales qu'à l'histoire du français. Ajoutons pourtant que l'introduction mérite de grands éloges et particulièrement la biographie de Guy de Chauliac et la bibliographie de ses œuvres.

A. DELBOULLE.

---

84. — **Lettres de François Pétrarque à Jean Boccace**, traduites en français pour la première fois par Victor DEVELAY. Paris, Flammarion, 1891, in-18 de XIX-291 p. Prix : 3 fr. 50.

M. Develay publie un nouveau volume de ses traductions de Pétrarque, sous un format différent des précédents et à un prix plus accessible aux travailleurs. Les deux grands noms qui figurent au titre le recommandent déjà à l'attention; mais on peut en conseiller la lecture, comme d'un ensemble de documents très propres à faire pénétrer directement dans le caractère de Pétrarque et de Boccace. La série comprend trente-huit lettres, tirées des divers recueils de Pétrarque. La trente-huitième accompagnait l'envoi à Boccace de la traduction latine de la dernière nouvelle du *Décaméron*, *Grisélidis;* M. D. a traduit, à son tour, la nouvelle d'après le latin de Pétrarque, pour satisfaire la curiosité des amateurs de comparaisons. Les lettres, de longueur très inégale, vont de 1350 à 1374, et sont à peine quelques débris de la correspondance activement échangée entre les deux poètes pendant la seconde partie de leur vie. On aurait aimé y voir joindre la lettre unique qu'on possède de Boccace à Pétrarque, qui est d'un singulier intérêt biographique et que le destinataire nous a conservé lui-même dans un de ses manuscrits, avec ce titre significatif : *Una ex mille*. Le traducteur a suivi l'ordre dans lequel les recueils de Pétrarque présentent les lettres;

j'aurais préféré à sa place, rétablir partout l'ordre chronologique, au moins dans la mesure où on peut le reconnaître avec vraisemblance.

Les lettres tirées du recueil des *Seniles* seront particulièrement bien reçues des lecteurs. Le texte latin, en effet, en est à la fois peu répandu et peu correct. D'autre part, on n'a qu'à comparer d'un peu près la traduction française avec la traduction italienne tant célébrée qu'a faite Fracassetti des *Lettere senili*, pour reconnaître combien celle-ci est insuffisante, parfois erronée, et généralement disposée à passer à côté des difficultés sans les résoudre. Un judicieux usage des manuscrits a permis à M. Develay, à défaut de bonne édition, d'améliorer le texte sur lequel il a ensuite traduit. Il a, de plus, identifié toutes les citations d'auteurs anciens faites par Pétrarque, ce qui n'est pas un mince mérite. Il faut donc répéter qu'on trouve, en ses modestes travaux, à la fois beaucoup de patience, d'érudition et de critique.

P. de Nolhac.

---

85. — G. Bertolotto. **Liguri Ellenisti. I. Gabriello Chiabrera ellenista?** (Extrait du *Giornale Ligustico*). 1 vol. in-8, 17 p. Gênes, typog. Sordo Muti, 1891.

Il y a huit ans que l'auteur se demandait si Chiabrera, le poète des *Anacreontiche*, le Pindare de Ligurie, savait le grec. Il résout cet intéressant problème par la négative, au moyen des arguments suivants : 1° il n'est nulle part fait mention d'études grecques de Chiabrera ; 2° les textes d'auteurs grecs possédés par lui sont des éditions gréco-latines, où le texte latin seul est annoté; 3° Chiabrera avoue lui-même ne se servir que des traductions ; 4° la réputation d'helléniste de Chiabrera vient d'une interprétation erronée d'une inscription à sa louange. La dissertation est précise et convaincante.

L. G. P.

---

86. — Abbé Eug. Martin. **L'Université de Pont-à-Mousson (1572-1768)** Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1891. 1 vol. in-9, xix-455 p.

L'histoire de l'Université de Pont-à-Mousson a déjà fait l'objet de nombreuses brochures parues en Lorraine et dues à MM. Lepage, Maggiolo, Favier, abbé Hyver, Tourdes, Dr René, etc. Dans chacune d'elles, étaient traités quelques détails de son histoire ou de son organisation. Il importait de réunir en un tableau d'ensemble tous les résultats partiels auxquels on était arrivé. C'est ce qu'a tenté de faire M. l'abbé Eug. Martin. Mais là ne s'est pas bornée sa tâche. Il s'est livré à des recherches personnelles; il a dépouillé avec grand soin à la bibiliothèque de Nancy l'histoire manuscrite des origines de l'Université mussipontaine faite au milieu du xviie siècle par le P. Abram; il a trouvé quelques pièces curieuses aux archives de Meurthe-et-Moselle, dans la collection de Lorraine à la bibliothèque nationale, dans

d'autres fonds encore : il a ainsi enrichi nos connaissances de faits nouveaux et beaucoup ajouté aux travaux de ses prédécesseurs. Il a mis tous ces documents en œuvre non sans art, et il a écrit un livre d'une lecture assez agréable. Son œuvre lui fait honneur ainsi qu'à la Faculté des lettres de Nancy, à laquelle elle a été présentée sous forme de thèse pour le doctorat.

L'ouvrage se divise en trois parties, de valeur assez inégale. La première partie est l'historique de l'Université depuis le jour de sa fondation, le 5 décembre 1572, jusqu'au jour où elle fut transférée à Nancy, le 3 août 1768, après la réunion de la Lorraine à la France. Ici M. Martin a eu le grand tort de suivre l'exemple que lui avait donné le P. Abram. Au lieu de grouper les faits suivant leur nature, au lieu de nous les expliquer, il les a jetés les uns à la suite des autres dans l'ordre chronologique ; au lieu d'une histoire, il nous a donné des annales souvent très sèches. Et pourtant, quelques idées générales méritaient d'être mises en lumière. Il eût été bon de s'expliquer davantage sur la politique des jésuites, qui, après l'Université de Douai, créent celle de Pont-à-Mousson et entourent ainsi de leurs établissements scolaires la France, où ils viennent à peine d'être admis, à la suite du colloque de Poissy, et où le terrain est peu sûr pour eux, par suite de l'opposition acharnée des parlementaires. Il aurait fallu insister sur les luttes que ces Universités livrèrent à l'hérésie; elles réussirent, grâce au concours du duc et du roi très catholique, à extirper entièrement le protestantisme de la Lorraine et de la Flandre. Enfin, il aurait fallu mettre mieux en lumière l'opposition que l'Université mussipontaine fit aux Français et la conduite de Louis XIII et de Louis XIV à son égard. Ces souverains persécutent d'abord l'Université, en chassent les maîtres, dont ils redoutent « l'esprit de nationalité » ; puis, quand Louis XIV songe à garder la Lorraine, il tente d'introduire à Pont-à-Mousson un enseignement *français* et cherche à régénérer l'institution tombée dans une profonde décadence. Il y crée un cours de droit français, et fait mettre les chaires au concours.

La seconde partie nous expose l'organisation de l'Université dans son ensemble et dans les quatre Facultés dont elle se compose ; elle nous décrit l'existence et les mœurs des étudiants. Elle est très claire, fort bien ordonnée, et souvent amusante. C'est, à notre avis, de beaucoup la meilleure partie de l'ouvrage.

La troisième partie traite de l'enseignement : les chapitres consacrés au droit et à la médecine sont un peu sacrifiés ; il eût pourtant été possible, à l'aide de la collection assez complète des thèses de médecine du XVIII^e siècle que possède la bibliothèque de Nancy, de rechercher quelles doctrines médicales étaient en honneur au Pont, ce que les professeurs pensaient de la circulation du sang, du quinquina, de la vaccine, etc. M. Martin a préféré insister sur la théologie, et surtout sur l'enseignement au collège, chez les jésuites. Mais ici il est venu se heurter con-

tre une grave objection. L'enseignement des jésuites était le même dans tous leurs collèges; tel il avait été réglé par le *Ratio studiorum*, tel il était appliqué au collège de Clermont ou de Louis-le-Grand, à la Flèche aussi bien qu'à Pont-à-Mousson. M. Martin a par suite été obligé de répéter les généralités qu'on lit dans toutes les histoires de la pédagogie ou dans certaines histoires spéciales d'autres collèges, notamment dans le livre magistral du P. de Rochemonteix sur la Flèche. Il a essayé d'atténuer cet inconvénient, en rappelant de préférence les travaux des professeurs du Pont et les éditions des auteurs classiques, imprimées dans cette ville. Naturellement, il est amené à porter un jugement sur le système des jésuites et il en fait un éloge sans restriction. Nous ne voudrions pas engager à ce sujet une polémique qui nous entraînerait bien loin : nous ferons seulement observer que jamais les jésuites, au Pont pas plus qu'ailleurs, n'ont montré un véritable esprit scientifique; ils n'ont pas compris que l'établissement d'un texte ancien, l'étude d'un ouvrage grec ou latin étaient une question de science, et non de goût personnel, de fantaisie individuelle, et en ce point l'Université de France ne les a que trop imités.

Il nous resterait à relever dans le livre un certain nombre de petites erreurs; la bibliographie du début est faite sans grande méthode; la table des noms propres placée à la fin est incomplète. L'auteur ne nous donne pas toujours des renseignements bien précis sur les personnages qu'il introduit; p. 67, il nous parle du *duc de Bouillon*, p. 70, du *vicomte de Turenne*, sans avoir vu qu'il s'agit du même seigneur. Nous préférons insister sur les mérites réels de l'œuvre, très étudiée et très digne d'estime.

Ch. PFISTER.

---

87. — **Pensées de Pascal**, publiées dans leur texte authentique avec un commentaire suivi par Ernest HAVET. Edition classique nouvelle, mise au courant de la dernière édition complète. Paris, Ch. Delagrave, 1891. In-12 de 692 p.

M. Ernest Havet avait donné des *Pensées* de Pascal trois éditions complètes en 1852, en 1866 et 1881. En outre, il en avait donné une édition abrégée pour les classes, tirée de la première édition complète. La présente édition est une reproduction de l'édition abrégée, mise au courant de la dernière édition complète. M. Louis Havet s'est chargé du travail de mise au courant. C'est dire tout le soin pieux avec lequel ce travail délicat a été exécuté. Rien ne manque au volume de MM. Havet. On trouve, en tête, un extrait de la remarquable étude sur les *Pensées* dont est enrichie l'édition complète. Ce texte de la *Préface de Port-Royal*, qui n'est pas dans l'ancienne édition de classe, a été ajouté dans celle-ci et revu sur le texte original. Cette préface, morceau vraiment indispensable, est suivie de la *Vie de Blaise Pascal* par M[me] Perier (Gilberte Pascal). Puis viennent des *remarques* de l'édi-

teur *à propos de la vie de Pascal*, qui contiennent une très intéressante histoire des *Pensées* et où sont mentionnés les travaux de Bossut, de Victor Cousin, de Sainte-Beuve, de Prosper Faugère, de M. Auguste Molinier. Les *Pensées* sont précédées de l'*Entretien de Pascal avec M. de Saci sur Épictète et Montaigne*, cette relation tirée des mémoires de Fontaine, le secrétaire de Saci, étant la véritable introduction de l'admirable recueil, et en contenant tout le système. A la suite des *Pensées*, on a réuni les *opuscules* de Pascal (*Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies; lettre sur la mort de M. Pascal le père, écrite à M. et Mme Perier; fragment d'un traité du vide; de l'esprit géométrique; sur la conversion du pécheur; comparaison des chrétiens des premiers temps avec ceux d'aujourd'hui; extraits des lettres à Mlle de Roannez; traduction d'un chapitre d'Isaïe; trois discours sur les conditions des grands*). Je ne dirai rien du commentaire qui, tout le monde le sait, est aussi voisin de la perfection que peut l'être un commentaire touchant à tant de sujets difficiles. Souhaitons à tous nos auteurs classiques de trouver pour éditeurs des critiques tels que M. Ernest Havet et son digne fils [1].

T. DE L.

---

88. — **Adam Lux, ein Opfer der Schreckenszeit, nach seinen Schriften und den Berichten seiner Zeitgenossen**, von Alfred BOERCKEL, Bibliothekar an der Mainzer Stadtbibliothek, Mainz, Victor von Zabern, 1892. In-8, 86 pages.

Ce n'est pas l'étude complète et définitive que nous attendions sur Adam Lux, et nous reprocherons à M. Börckel d'avoir si peu insisté sur le rôle que le clubiste mayençais joua dans sa patrie. Il cite, après Louis Bamberger, la lettre du 22 septembre 1792, et il ajoute une longue phrase qui n'est pas citée dans l'article, excellent d'ailleurs, de la *Revue moderne;* mais il oublie de reproduire les mots de Lux sur Lafayette qui a « vraiment agi d'une manière illégale et dangereuse ». Il ne dit pas que Lux figure sur la *Liste* des clubistes avec cette mention curieuse : « paysan philosophique ». Il ne dit pas que Lux prit la parole dans cette mémorable séance du 10 janvier 1793 où, en plein club, Hofmann invectiva les « matadors »; Lux se rangea du côté de Hofmann et déclara fièrement qu'il se ferait rayer de la société si l'on ne voulait pas entendre la vérité (cf. Bockenheimer, *Zwei Sitzungen der Mainzer Clubisten*. 1868, p. 12). Il ne dit pas que Lux fut un des « commissaires pour la municipalisation », un des « délégués du pouvoir exécutif pour l'exécution du décret du 15 décembre », et qu'en cette qualité, il se rendit à Spire, avec Dorsch, Eyrer, Caprano, J. A. Becker, Schlemmer, et qu'il fit,

---

1. Il faudra faire disparaître, dans une prochaine édition, le désaccord entre les deux dates données à la première édition des *Pensées*, *1669* dans la dernière ligne de l'*Avertissement* de M. Louis Havet, *1670* dans la note 1 de M. Ernest Havet au bas de la p. 14.

le 8 mars, un discours aux électeurs (Remling, I, 237 et 243; c'est à cette mission que Lux fait allusion, p. 64 de la brochure de M. Börckel). En outre, l'auteur prétend que dans le *protokoll* conservé aux archives dont il a la garde, Lux n'est pas mentionné. Nous lisons pourtant dans Nau (IV, 470) qu'il fut nommé, avec Böhmer, Wedekind et Schlemmer, membre du Comité d'instruction et (*id.* 524) qu'il demanda le 22 mars la confiscation des biens de tous ceux qui agissaient hostilement contre les Français. Enfin, nous aurions désiré que M. Boerckel eût donné en appendice, à la fin de son livre, le texte français — si défectueux ou *fehlerhaft* qu'il soit — des écrits et discours d'Adam Lux. Mais, ces critiques épuisées, nous reconnaîtrons que l'étude de M. B. se lit avec agrément et qu'elle renferme plus d'un trait intéressant. On le remerciera d'avoir tiré des archives de Mayence les témoignages de Jean Dumont si honorables pour le caractère de Lux (p 4), d'analyser — trop brièvement peut-être — la dissertation inaugurale du jeune homme sur l'enthousiasme (p. 3), de publier le texte allemand de ses lettres à son neveu (p. 5-8) et des dernières lignes qu'il ait écrites (p. 25-31, à Jean Dumont, à sa femme, à Niklas Vogt), etc. Il montre très bien les sentiments qui animaient Lux, et, comme Louis Bamberger, il juge que le Rousseauiste mayençais voulait mourir pour sa cause et n'était pas comme on l'a prétendu, amoureux de Charlotte Corday. Il cite naturellement tous les documents de ses devanciers: l'article de Wedekind dans le *Journal de la Montagne*, les lettres de Forster, les souvenirs de George Kerner, etc. Mais il aurait pu se prononcer avec plus de force sur la lettre de Möschenberg (les mots *angeblicher Landsmann* ne suffisent pas) et affirmer, avec Louis Bamberger, que Lux a « inventé un faux dénonciateur pour appeler sur lui l'attention des juges ». Signalons, en dernier lieu, la pétition où Sabine Reuter demande une pension au nom de la « justice nationale » (p. 84-85), les renseignements sur les deux filles de Lux et notamment sur la cadette morte en 1872, et l'appréciation finale du patriote allemand qui fut, non un *Narr*, ni un *überspannter Schwärmer* (?), mais un « martyr plein d'un amour illimité de l'humanité et de sa liberté, plein d'une grandeur vraiment antique[1] ».

A. CHUQUET.

---

1. Notons encore la silhouette de Lux en tête du volume. Lire p. 9, au lieu de « 17 décembre », 15 décembre; — *id.* au lieu de « *mit grosser Mehrheit* » einstimmig, à l'unanimité; — p. 10, au lieu de « *Potocki* », Patocki; — *id*, au lieu de *Hausmann* », Haussmann; — p. 84, à quoi bon citer le portrait, tout de fantaisie, tracé par Lamartine? Il valait mieux rappeler l'*Hist. du trib. révol.* de Wallon, 1880. I, 218-224. — Enfin, détail inédit et que l'auteur pouvait ignorer, Lux se fit élire à la convention rhénane par la commune de Volxheim.

89. — Alfred Weber. **Histoire de la philosophie européenne.** Cinquième édition, Paris, Fischbacher, 1892, 578 p. in-8.

90.—A. Ed. Chaignet. **Histoire de la psychologie des Grecs.** Tomes I et II, Paris, Hachette, 1888 et 1889, 426 et 528 p. in-8.

91. — R. de la Broise. **Mamerti Claudiani vita ejusque doctrina de anima hominis.** Paris, Retaux-Bray, 1890, xxv et 221 p. in-8.

92. — Ch. Adam. **Philosophie de François Bacon.** Paris, Alcan, 1890. 437 p. in-8.

93. — Eduard Grimm. **Zur Geschichte des Erkenntnisproblems. Von Bacon bis Hume.** Leipzig. Friedrich, 1890, 596 p. in-8.

94. — Martin Berendt und Julius Friedlænder. **Spinoza's Erkenntnisslehre in ihrer Beziehung zur modernen** Naturwissenschaft und Philosophie. Berlin, Mayer u. Müller, 1891. 315 p. in-8, 6 m.

95.—Hermann Strasosky. **Jacob Friedrich Fries als Kritiker der Kantischen Erkenntnistheorie.** Hamburg u. Leipzig. Voss. 1891. 75 p. in-8. 1 m. 30.

I. Le livre de M. Alfred Weber n'est pas seulement la meilleure histoire de la philosophie que nous possédions en langue française, c'est aussi, absolument parlant, le plus remarquable ouvrage élémentaire de ce genre que je sache. Il suffirait dans les éditions à venir, pour l'approcher aussi près que possible de la perfection, d'un petit nombre de modifications et de corrections : il faudrait rajeunir certaines parties qui ont vieilli (notamment les philosophies anté-socratiques, le stoïcisme, le moyen âge), rectifier un petit nombre de lapsus [1], sacrifier certaines élégances de style qui ont fait leur temps [2]; surtout il serait nécessaire de remanier complètement la bibliographie, de la simplifier sur quelques points, de l'enrichir sur d'autres, de la rajeunir partout et de la rendre utile en la faisant critique.

II. Le premier volume de l'important ouvrage de M. Chaignet expose la psychologie des philosophes antérieurs à Aristote et de l'école péripatéticienne ; la doctrine d'Aristote ayant fait l'objet d'un travail spécial de M. C., a été écartée de cette histoire, au détriment de l'unité de l'ouvrage. Le second volume expose les théories psychologiques des Stoïciens, des Épicuriens et des Sceptiques; un troisième volume doit conduire cette histoire jusqu'à la fin de la philosophie ancienne. Il serait à coup sûr superflu d'entreprendre une critique détaillée de ce volumineux livre, et d'en relever par le menu les très nombreuses et peut-être inévitables imperfections. M. C. a versé dans cet ouvrage, dont la psychologie n'est

---

1. P. 32, note « l'expansion du bouddhisme vers l'Occident sous forme de manithéisme (c'est-à-dire de monachisme)..... », autant d'erreurs que de mots. — P. 189; à propos de Scot Erigène : « Sa connaissance parfaite de Platon, d'Aristote... »; il connaît Chalcidius, les Catégories et le Περὶ ἑρμηνείας, et c'est tout.

2. P. 11, note « la religion y tient le sceptre »; p. 55, la conversation de Socrate « attique au possible »; p. 58 « dépouiller l'homme de cette enveloppe parasite »; p. 67 « ce n'est plus la bourgeoise, qui....., c'est une châtelaine, qui..... », p. 94 « le sang qui coulait dans ses veines (d'Aristote) le prédestinait à la recherche expérimentale... » p. 121, le style d'Aristote « n'est plus l'œuvre des grâces »; p. 194 Scot Erigène « s'éteint comme un météore dans une nuit profonde »; etc.

que le motif principal, une masse énorme de connaissances accumulées durant toute une vie laborieuse, tout entière consacrée à la philosophie des Grecs ; une compilation aussi considérable de textes, bien que juxtaposés sans assez de critique, de faits, bien qu'acceptés sans un suffisant contrôle, et d'idées, bien que faiblement approfondies, est par elle-même assez méritoire pour qu'on ne soit trop sévère ni à l'égard de la médiocre composition de l'ensemble, ni à l'égard de la peu satisfaisante disposition du détail, ni à l'égard de l'intelligence trop morcelée et trop courte d'haleine des fortes doctrines et des idées directrices. Le livre de M. Siebeck, que M. Chaignet ignore, a plusieurs des qualités qui manquent au sien.

III. Si M. de la Broise eût fait plus court, il eût vraisemblablement fait mieux. S'il eût supprimé sa Dissertation préliminaire, il se fût épargné un certain nombre d'erreurs à tendances, relativement à la croyance à l'immortalité de l'âme dans l'Ancien Testament et dans l'antiquité chrétienne. Les chapitres IV et V gagnaient à être plus brefs et plus précis, et le chapitre VIII, à être retranché de son travail. Sa vie de Mamertus Claudianus, ou, si l'on aime mieux, de Mamert Claudien, est riche en conjectures et pauvre en faits établis. Son exposé analytique des seize arguments de son auteur en faveur de la spiritualité de l'âme est diffus et sans relief.

IV. M. Adam a étudié la philosophie de Bacon et son influence avec le souci attentif de ne rien nous donner qui ne soit parfaitement établi sur des textes sûrs et prudemment interprétés. Son livre satisfait complètement l'esprit par la solidité de l'exposition et la modération du jugement. On peut regretter que sur certains points capitaux il n'ait pas pénétré plus avant sous la surface de la doctrine, par une interprétation plus hardie ou plus complète ; on peut juger que pour comprendre tout à fait Bacon, il n'est inutile de lire ni le livre récent de M. Heussler ni l'article que M. Brochard a donné dans la *Revue philosophique* d'avril 1894 ; M. Adam n'a pas fait tout ce qu'il y a à faire ; mais ce qu'il a fait est bien fait, et pour longtemps.

V. M. Eduard Grimm décrit et raconte, plus qu'il n'expose et explique, les théories de la connaissance de Bacon, de Hobbes, de Locke, de Berkeley et de Hume. Il ne s'est guère élevé au-dessus de la conception philosophique qui voit dans Hume l'aboutissement négatif, et, comme on disait jadis, nihiliste du sensualisme. Son livre, où l'on voudrait plus de composition véritable et d'organisation interne, plus d'explication et de pensée, plus de relief et d'intérêt, a d'utiles qualités de conscience et de *Fleiss*. Il est commode d'y trouver tous les textes et toutes les citations utiles, bien qu'elles soient noyées dans un style clair et gris. L'ouvrage n'aurait rien perdu à être réduit d'une ou deux centaines de pages.

VI. Il y a bien quelques petites bonnes choses dans le livre de MM. Berendt et Friedländer, mais dans l'ensemble il est mauvais au-

delà de ce qu'on peut imaginer. Ils se sont proposé de donner dans une série d'ouvrages, une exposition du spinozisme intelligible au grand public, et adaptée aux exigences intellectuelles de notre temps; cela consiste à dégager la doctrine de Spinoza de toute la métaphysique qui l'embarrasse inutilement. Quand on voit dès la deuxième page du présent volume qui est consacré à la théorie de la connaissance, que *modus* est traduit par *Art und Weise*, on est fixé. Je me contente d'indiquer, pour qui voudra se faire une idée de leur méthode d'« illustration », les pages 89 et suivantes, qui sont assez caractéristiques, la Révolution française prédite par Platon, comme exemple d'intuition philosophique (p. 164 sq.), et leur description des trois mariages *d'imaginatio,* de *ratio* et d'*intuitio,* qui mérite de prendre une place honorable parmi les choses bien cocasses (p. 187-191).

VII. La critique qu'a faite Fries de la théorie Kantienne de la connaissance ne présente qu'un médiocre intérêt. Il est indispensable de comprendre avant de juger, et Fries n'a pas compris l'esprit de la méthode de Kant. Il n'a jamais voulu, ou jamais pu entendre que toute la doctrine Kantienne repose sur la distinction entre l'origine psychologique, empirique, et la valeur logique, apriorique des formes de la sensibilité et des concepts de l'entendement. — La dissertation de M. Strasosky n'est qu'une collection d'extraits de la *Neue oder anthropologische Kritik der Vernunft* de Fries, reliés par quelques brèves observations critiques.

Lucien Herr.

---

96. — **Mémoires de Mme la duchesse de Gontaut, gouvernante des Enfants de France sous la Restauration (1773-1836).** Paris, Plon, 1891, in-8.

C'est une histoire romanesque que Mme la duchesse de Gontaut raconte à ses petits enfants, une histoire pleine d'aventures et pourtant une histoire vraie : la Révolution, l'émigration, un voyage dans la France de la Révolution, puis la joie du retour à la Restauration, la France élégante retrouvée, l'éducation de l'Enfant du Miracle et de sa sœur, puis, de nouveau, la révolution et l'exil, l'exil triste de la vieillesse désenchantée dans la sombre Bohême, qui contraste avec l'exil de la jeunesse dans l'Angleterre hospitalière. Amie de Charles X, quoique se piquant (après l'épreuve!) d'opinions modérées, Mme de G. fait son héros de ce roi qu'elle suit partout, à Londres, à Édimbourg, à Paris, à Prague. C'était la vieille France, et la bonne dame se complaît dans ce monde enchanté de Versailles, disparu comme une ombre. Dans cette satisfaction, rien d'affecté, tout est senti, malgré l'excès des qualificatifs et des *admiratifs* qui émaillent son récit sans apprêt et sans art. C'est une sage de la Cour; il ne faut pas lui demander plus, ni exiger qu'elle se lance dans la politique. Sa mémoire lui fait défaut et il lui

échappe quelques confusions dans les ministères de la fin : Villèle, Martignac, Polignac...

Bonne mère, excellente gouvernante de princes qu'elle adore, Mme de G. est aussi une femme de grand cœur, et elle le montre quand elle entreprend ce terrible voyage de France en pleine période révolutionnaire. Femme de tête aussi, et de sens, elle intéresse par ses entretiens avec les célébrités de ce monde, depuis Wellington jusqu'à Fulton, héros d'une comique aventure. Elle est sympathique, surtout parce qu'elle ne se donne pas pour femme de lettres. Pour conclure, qu'on nous permette de répéter ce que pense de ce livre une femme d'esprit : « C'est un ouvrage attachant par sa grande sincérité. On ne peut nulle part accuser la bonne duchesse d'exagération, malgré la très bonne opinion qu'elle a d'elle et que l'on partage en la lisant. C'est bien à Mme de Gontaut que j'aurais confié mes enfants, si j'en avais eu et s'ils avaient été l'espoir d'une nation. C'est une femme en même temps courageuse et prudente, deux qualités complémentaires qui ne se trouvent pas souvent ensemble. »

Francis Decrue.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Delagrave publie en un beau volume in-4°, renfermant 200 illustrations et 20 cartes et plans, un nouvel ouvrage de M. Eggermont, *Voyage autour du globe*. L'auteur, chargé en 1876 d'une mission en Amérique et au Japon, a poursuivi ce voyage autour du globe pour son compte et sa propre satisfaction. Son récit est consacré à l'Amérique, et lui-même caractérise ainsi sa manière : « Noter chaque incident, dépeindre chaque aspect, recueillir chaque trait, jour par jour, heure par heure, en face même de l'objet entrevu et sous l'influence immédiate de l'impression ressentie, telle fut la tâche à laquelle je me consacrai de parti pr is, soit à cheval soit à pied, dans les gares ou dans les relais de poste, sur le pont des bateaux ou sur la banquette des wagons, en carriole, en chaise portée, ou simplement sur le bât vacillant d'une bête de somme, je passai ainsi plus d'une année, sans le moindre souci de mon repos. Nul globe-trotter ne s'est peut-être condamné à un labeur aussi suivi et parfois aussi ardu. Ces notes à la main, sans autre classement que la date du jour et l'ordre où elles ont été crayonnées, dûment complétées ensuite à l'aide de nombreux documents recueillis sur place, sont devenues l'ouvrage quelque peu volumineux que je m'enhardis à livrer au public. »

ALSACE. — Nous recevons une très piquante et instructive *Lettre* de M. Xavier Mossmann à M. Liblin, en réponse à la notice publiée récemment par M. L. Brièle sur Hugot, l'ancien architecte et bibliothécaire de Colmar, dans la *Revue d'Alsace* (in-18°, 8 p.). M. Mossmann rectifie les erreurs commises par M. Brièle et montre les vrais services qu'a rendus Hugot, — sans lui faire la part trop belle. « Hugot a semé les idées générales autour de lui, il a enseigné les bonnes méthodes, il a inspiré l'esprit de recherche; mais incapable de produire et dédaigneux des efforts d'autrui, il a mal répondu aux espérances de ses amis. »

BELGIQUE. — M. Ch. Michel, professeur à l'Université de Gand, vient d'être nommé professeur de sanscrit et de grammaire comparée à l'Université de Liège. En même temps, il a pris, dans la direction de la *Revue de l'Instruction publique*, la place laissée vacante par le décès de M. L. Roersch.

— M. H. Logeman, chargé de cours à la faculté de philosophie de l'Université de Gand, vient de publier : *Elkerlijck a fifteenth century dutch Morality and Everyman a nearly contemporary translation*. (Gand, Engelcke, 1892, in-8°.) M. Logeman publie le texte néerlandais et en regard la version anglaise contemporaine. Dans la préface, il établit que l'auteur d'*Elkerlijck* est probablement Petrus Dorlandus de Diest. Ce volume forme le 5e fascicule des *Travaux publiés par la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand*. Les fascicules précédents comprennent : 1. P. Thomas, *Lucubrationes Manilianae* ; 2. Pirenne, *Histoire de la constitution de la ville de Dinant au moyen âge* ; 3. Cumont, *Sur l'authenticité de quelques lettres de l'empereur Julien* ; 4. Cumont, *Notes sur un temple mithriaque d'Ostie*.

— M. F. Cumont vient d'être chargé du cours d'histoire grecque à l'Université de Gand, et M. J. P. Waltzing, du cours d'épigraphie latine à l'Université de Liège.

BOHÊME. — M. Zibrt vient de faire paraître en tchèque une monographie sur l'*Histoire de la civilisation*, ses origines, son développement, sa littérature à l'étranger et en Bohême. L'ouvrage est particulièrement intéressant au point de vue des littératures slaves.

GRÈCE. — M. Panayotti Gritsani, professeur de musique à Alexandrie d'Egypte vient de publier un traité de versification grecque ancienne et moderne : *Στιχουργική τῆς καθ' ἡμᾶς νεωτέρας ἑλληνικῆς ποιήσεως καὶ ἀντιπαράθεσις τῶν στίχων ταύτης πρὸς τοὺς τῆς ἀρχαίας, μετὰ σχετικῆς προσθήκης περὶ τοῦ ῥυθμοῦ τῆς ὑμνογραφίας τῆς ἡμετέρας ἑλληνικῆς ἐκκλησίας* (1891, in-8°, de VI et 160 p.). Ce livre comble une lacune dans l'histoire de la poésie et de la métrique grecque. On n'a rien publié d'analogue en Occident. C'est un complément fort utile des *Prolegomena* publiés par Christ et Pavanika en tête de leur *Anthologia*.

HONGRIE. — Les manuscrits du regretté Eugène Abel sont devenus la propriété de l'Académie hongroise. Ils se rapportent aux deux branches d'études qu'Abel menait de front : l'humanisme en Hongrie et les Scholies de Pindare. Abel avait donné, en 1884, le second volume des *Scholia in Pindari Epinicia*, contenant les scholies anciennes sur les Néméennes et les Isthmiques. L'Académie vient d'éditer : *Scholia recentia in Pindari Epinicia* (Pars prior VI et 480 p.) contenant la Vie de Pindare par Suidas et par Eustathius ; le *Πινδάρου γένος* de Thomas Magister ; les scholies de Triclinius et celles des *Olymp.* I-XIV et des *Pyth.* I et II. — Un autre ouvrage se rapportant à l'humanisme en Hongrie donne les *Éloges du roi Mathias de Corvin*, composés par les savants italiens du XVe siècle : Aurelius Brandolinus, Ludovicus Carbo, Galeottus Martius, Naldus Naldius, T. Alexander Cortesius, Ugolinus Verinus, Jo. Franc. Marlianus (XV et 318). Abel avait collationné tous ces ouvrages pendant son séjour en Italie et en France.

— Les *Editiones criticae scriptorum graecorum et romanorum a collegio philologico classico Academiae litterarum Hungaricae publici iuris factae* viennent de s'enrichir d'un autre volume contenant *Les Distiques de Caton*, édition rétablie d'après les meilleurs manuscrits par M. G. Némethy. Elle intéressera vivement les philologues même après celle de Hauthal et de Baehrens. M. Némethy a également donné une traduction hongroise de cet ouvrage.

— La *Revue philologique hongroise* qui embrasse tout le domaine des antiquités et dont le dernier volume (XV. 1891) n'a pas moins de 1120 p., montre également

les progrès que les études antiques et la philologie en général ont faits en Hongrie. Les deux anciens directeurs, MM. Heinrich et Thewrewk, se sont adjoints comme rédacteurs pour la philologie classique M. Némethy, pour la littérature allemande M. G. Petz. Le numéro de janvier 1892 commence la publication du troisième compte rendu sur les ouvrages d'érudition français. Toutes les thèses et publications savantes concernant l'antiquité et les littératures étrangères sont analysées dans cet article, un des plus complets qui paraissent dans une revue étrangère sur le sujet, et qui a pour auteur M. J. Kont, professeur au Lycée du Hâvre, ancien privat-docent à l'Université de Budapest.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 janvier 1892.

M. Schlumberger lit une note sur trois bulles d'or du roi roupénien Léon II de Petite Arménie, appendices à autant de lettres de ce roi au pape Innocent III, qui sont conservées aux Archives du Vatican. Ces bulles d'or, dans un magnifique état de conservation, sont, avec le sceau de Léon VI dont il sera question plus bas, les seuls monuments sphragistiques connus des rois chrétiens de Petite Arménie. Sur une face figure le roi Léon II en grand costume royal, assis sur un trône orné de griffes de lion. Sur la face opposée figure le lion d'Arménie. Les légendes sont en arménien. M. Schlumberger, après avoir fait passer sous les yeux de l'Académie les photographies de ces monuments, montre l'empreinte d'un autre sceau royal d'Arménie qui est conservé à la Bibliothèque Nationale dans le fonds Clairambault. Celui-ci, appendu à une quittance de pension en date du 25 mars 1389, porte, avec l'écu royal d'Arménie, des légendes donnant le nom et le titre du dernier roi roupénien mort en exil à Paris, et qui est généralement connu sous le nom de Léon VI. M. Schlumberger montre que l'épitaphe de la dalle funéraire de ce prince aujourd'hui encore conservée à Saint-Denis, et la légende du sceau de la Bibliothèque Nationale sont d'accord pour démontrer qu'il faut donner à ce prince le numéro V dans la liste royale d'Arménie et que c'est par suite d'une erreur qu'on lui donne un rang différent.

En terminant, M. Schlumberger annonce que l'ivoire byzantin du x^e siècle dont il a tout récemment entretenu l'Académie et qu'il a vainement tenté de faire acquérir par le Musée du Louvre ou le département des Médailles de la Bibliothèque Nationale vient d'entrer au Musée de Berlin. Il est bien regrettable que, par suite de la modicité des ressources de nos établissements nationaux, tant de monuments importants nous échappent. M. Schlumberger exprime le vœu que la Caisse du Musée soit enfin constituée; elle ne manquerait pas d'avoir une grande utilité dans les cas analogues a celui qu'il vient de signaler.

M. Edmond Le Blant communique à l'Académie des fragments de la préface de l'ouvrage qu'il va faire paraître incessamment, sous ce titre : *Nouveau Recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au* VIII^e *siècle*. C'est la suite de son premier ouvrage, imprimé en 1865.

M. Casati rend compte de l'exploration d'une nécropole étrusque récemment découverte sur les bords du lac Trasimène, près de Castiglione del Lago. Les tombeaux, creusés dans le tuf et séparés par une étroite voie sépulcrale, sont composés d'une ou deux chambres chacun et renferment des urnes funéraires, sur lesquelles on a relevé plus de cinquante inscriptions. On y lit les noms de plusieurs familles déjà connues, les familles Vibia (en étrusque Vipi), Caia, Ancharia. A propos d'un texte ainsi conçu : *vel cafate larthalisa*, M. Casati discute la valeur du suffixe *alisa*, assez fréquent dans les inscriptions étrusques : il estime que le suffixe *al* indique la descendance maternelle au premier degré et *alisa* la descendance maternelle au second degré, en sorte que *Larthalisa* pourrait se traduire en latin : *Larthiae nepos*.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur l'état religieux de la Grèce et de l'Orient au IV^e siècle avant notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : Bladé (J.-F.), *l'Aquitaine et la Vasconie cispyrénéenne depuis la mort de Dagobert I^{er} jusqu'à la mort du duc Eudes* ; — par M. Gaston Paris : Armagnac (le cardinal d'), *Instructions sur la peste*, publiées par Ph. Tamizey de Larroque (extrait des *Annales du Midi*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 15 février — 1892

97. — **The Land of the Lamas**, notes of a journey through China, Mongolia and Tibet, with maps and illustrations, by William Woodville Rockhill. London, Longmans Green and C°; 1891, in-8, viii et 399 p.

M. Rockhill est connu par de savants travaux sur la littérature sacrée du Tibet. Mais l'étude des livres ne lui suffisait pas ; il tenait essentiellement à voir, à étudier le pays et le peuple ; un voyage au Tibet avait toujours été son « dada ». Il a enfin réalisé ce projet caressé depuis des années, lentement mûri et longuement préparé. Quatre années d'un séjour qu'il a fait à Péking, comme secrétaire de la Légation des États-Unis, lui ayant permis de compléter sa préparation théorique antérieure par des exercices d'un caractère plus pratique, — des leçons de tibétain prises d'un Lama de Lha-sa, des entretiens avec les Tibétains qui viennent résider plus ou moins longtemps dans la capitale chinoise, l'étude de la langue chinoise et des livres chinois relatifs au Tibet, — il partit, le 17 décembre 1888, pour le pays de difficile accès dont certaines parties sont presque inabordables.

Il traversa d'abord toute la Chine de l'Est à l'Ouest, dans la région du fleuve Jaune, au Nord, passant par Tai-yuan, Hsi-an, Lan-chou-fou, où il arriva, après un trajet de trente-cinq jours exécuté en chariot ; cinq semaines de cahot. Là, il changea de moyen de locomotion et remplaça le chariot par le cheval ; parti de Lan-chou-fou après les fêtes du nouvel an chinois, il arriva à Hsi-ning, puis à Lusar, village dont la foire lui offrit le spectacle d'une curieuse réunion de types variés. Il visita dans cette région le célèbre monastère de Kumbum, où il vit l'arbre fameux dont nous dirons un mot plus tard, et celui de Serkok où il retrouva Bu-Lama, une de ses anciennes connaissances de Péking.

A Tankar, chef-lieu de la région, il organisa une petite caravane (car

l'unique serviteur qu'il avait emmené de Péking ne formait pas une suite suffisante), avec laquelle il se mit en marche le 24 mars 1889, pour la région du lac Bleu (Koko-nor), qu'il longea sur la rive septentrionale et occidentale, et arriva dans le Tsaidam. Des hauteurs du village de Baron, il aperçut la route de Lha-sa; c'était la terre promise qu'il entrevoyait de loin, de très loin. Il ne lui fut pas donné d'y pénétrer; il lui aurait fallu tant d'hommes, tant de bêtes de somme, tant de bagages, et, par suite, tant d'argent (car tout se résout en une carte à payer), qu'il dut renoncer, à son projet et continuer sa marche à travers le Tibet oriental du Nord au Sud. Il passa près du lac Alang et des sources du fleuve Jaune. En traversant la région de Nam-tso, il consulta un devin renommé qui lui dit de voyager rapidement, sans perdre une minute, s'il voulait arriver à destination. Si ce n'était pas là une prédiction bien caractérisée, c'était au moins un bon avis dont M. R. ne tarda pas à apprécier la valeur.

A Jyekundo, la population lui fit un accueil assez menaçant, mais se radoucit bientôt. Il n'en fut pas de même du Gouverneur qui interdit aux habitants toutes relations avec l'étranger et quitta la ville pour aller conférer avec ses supérieurs. M. R. voulut mettre à profit cette absence pour tenter une pointe sur Chamdo, à dix journées à l'Ouest de Jyekundo; mais, ne trouvant pas le concours nécessaire, il se décida à continuer sa marche vers le Sud-Est, et partit, laissant derrière lui deux hommes de sa suite. Le Gouverneur, à son retour, apprenant le départ de M. R., se vengea sur les deux hommes restés à Jyekundo, par des sévices qui attestent à la fois ses mauvaises dispositions à l'égard du voyageur européen et l'opportunité du conseil donné par le devin de Nam-tso, de ne pas s'attarder en chemin.

Après avoir passé par Ri-bo, où commence le « jardin » de cette partie du Tibet, Kauzé, Kata, M. R. arriva à Ta-chien-lou. Alors, il traversa de nouveau la Chine de l'Ouest à l'Est, au Sud, dans la région du fleuve Bleu. La plus grande portion de cette partie du trajet se fit en radeau ou en bateau, sur ce fleuve ou ses affluents, depuis Chia-ting jusqu'à Ichang, où le voyageur arriva le 8 août. Le 20 du même mois, il était rendu à Chang-haï, ayant parcouru, en huit mois, 4.699 milles, c'est-à-dire quelque chose comme 7,562 kilomètres ou 1,890 lieues.

Quoique M. R. dise que son livre est un recueil de notes et nullement un ouvrage de littérature soignée, on lui reconnaîtra le mérite d'une narration vive, alerte, pittoresque. Il est néanmoins très vrai que son objet essentiel était de recueillir des faits, et des faits de tout ordre. La nature physique du pays, l'élévation du sol, la faune et la flore trouvent place dans sa relation aussi bien que l'ethnographie, la géographie, l'histoire, la religion, la politique, le commerce, le costume, les mœurs. M. R. ne se borne pas à dire ce qu'il a vu, il parle aussi de ce qu'il a appris par ouï-dire, de ce qu'on lui a rapporté des pays qu'il n'a pas visités. Et comme sa connaissance approfondie des langues tibé-

taine et chinoise lui donne sur tous les autres voyageurs une supériorité marquée, il en résulte que sa narration a une valeur exceptionnelle. Il lui arrive assez souvent de donner des détails déjà connus; mais, soit qu'il confirme les dires de ses devanciers, soit qu'il les rectifie d'une manière ou d'une autre, il ajoute toujours à nos connaissances.

Pour compléter les renseignements de toute nature qui émaillent le journal de son voyage, il y a ajouté des appendices au nombre de huit qui forment presque le tiers du volume : sur l'origine de l'invocation *Om mani padme hum* et sur celle des Tibétains, d'après le livre intitulé Manikamboum, — sur la statistique et l'ethnographie de certaines portions de la Chine et du Tibet, — sur la divination au moyen des omoplates de moutons (scapulomancie ou omoplatoscopie), — sur la géographie politique et la langue du Tibet oriental, — sur les diversités de la prononciation du tibétain. Le dernier appendice est un tableau de l'itinéraire du voyageur; tous les lieux par lesquels il a passé sont notés à la suite les uns des autres avec la mention du jour où il y est arrivé, de la distance à l'étape précédente, de l'altitude déterminée par des observations barométriques. Un index renfermant tous les noms propres cités dans le volume, avec renvoi aux pages où ils sont cités, facilite les recherches. Soixante et une gravures ou photogravures, de dimensions très diverses, éclaircissent le texte en représentant des paysages, des personnages, des scènes diverses, des pièces de costume, des ornements, des meubles, des divinités, etc. Deux cartes très complètes et très claires malgré leur petitesse offrent l'une le tracé du voyage de M. R. dans son entier, l'autre la partie de ce voyage qui est comprise dans le Tibet et les régions limitrophes. Rien n'a été négligé pour permettre au lecteur de suivre le voyageur dans sa course hardie et aventureuse.

Très au courant des travaux des explorateurs qui l'ont précédé, M. R. les cite souvent, entre autres le « mystérieux voyageur indien » A-K (Kishen-Singh), le général russe Prjevalesky et le missionnaire français Huc. Tout le monde sait que Huc a été assez malmené par la critique; on a même « prouvé », paraît-il, que le voyage raconté par lui n'a jamais été fait. Prjevalesky s'associe en maintes circonstances à ses détracteurs. Mais M. R. se prononce nettement en sa faveur; il déclare que « les notes de Huc sur le peuple, les mœurs, les coutumes du pays sont inestimables (invaluable) », que « son ouvrage ne saurait être prisé trop haut ». Il reconnaît d'ailleurs que les explications de Huc (qui ignorait le tibétain et n'était nullement préparé pour son voyage) sont souvent inexactes; il relève même des inexactitudes plus graves telles que la description effrayante d'un passage qui n'offrit à M. R. aucun danger ni aucune difficulté. M. R. met ces taches sur le compte des défaillances de la mémoire, la publication des « Souvenirs » du voyageur étant de quelques années postérieure au voyage. Il serait peut-être plus exact de les imputer à un certain art de mise en scène peu compatible avec la stricte fidélité historique. Du reste M. R. avoue que si Huc « n'invente »

jamais, il « embellit » souvent. Ce sont ces embellissements qui ont donné lieu à des soupçons évidemment injustes. Après le témoignage de M. R., auquel vient s'ajouter celui d'un officier anglais, le colonel Mark Bell (p. 126, note), on ne peut plus douter de la réalité du voyage et même de l'exactitude de la relation du missionnaire Lazariste.

On sait que ce missionnaire a vu à Kumbum l'arbre né de la chevelure Tsong-kapa et reconnu sur les feuilles l'empreinte des lettres de l'alphabet tibétain ; il donne à ce sujet des détails très circonstanciés. M. R. a aussi vu cet arbre ; mais qu'a-t-il vu sur les feuilles? Hélas ! il n'a rien vu ; l'arbre était sans feuilles : on était en février et pas plus dans le pays des Lamas que dans tous les autres de l'hémisphère boréal les arbres n'ont de feuillage à cette époque de l'année ; le merveilleux Sandal de Kumbum ne fait pas exception (quoique Huc déclare qu'il est toujours vert). Les Lamas du monastère vendent bien des feuilles de cet arbre célèbre, et M. R. ne manqua pas d'en acheter ; mais elles étaient en si mauvais état qu'il ne put rien distinguer. Il paraît, du reste, que si M. R. avait vu quelque chose, ce n'aurait pas été ce qui a été vu par Huc. Il s'est accompli dans le feuillage de cet arbre exceptionnel une révolution ou une évolution qui a eu pour effet de substituer aux lettres de l'alphabet les traits de Tsong-ka-pa ou d'un Bouddha. « Il serait intéressant, dit M. R., de connaître les causes de ce changement. » Il serait bon aussi de bien s'assurer du fait. M. R. ne paraît pas en douter. Des Mahométans le lui ont affirmé. Un voyageur européen, le lieutenant Kreitner, en aurait été témoin : en 1879, les merveilleuses lettres tibétaines étaient déjà remplacées par les traits non moins merveilleux de Tsong-kapa. Le lecteur éprouvera peut-être le désir d'apprendre que cet arbre étonnant est fréquemment visité et inspecté (en été) par des Européens.

M Rockhill a manqué le but principal de son voyage qui était, non pas seulement de parcourir « le pays des Lamas », mais de visiter la ville du Grand « Lama ». Il n'a pas pu y arriver. Nous n'avons pas à lui en faire des reproches ; nous n'avons qu'à exprimer des regrets et de très vifs regrets. Mais, au moins, il a réalisé une partie de son dessein. Il a parcouru une importante région du pays ; et nous lui devons des remerciements et des félicitations pour son journal substantiel et instructif, dans lequel une sincérité absolue s'allie à une compétence parfaite.

L. Feer.

---

98. — **Praktische Theologie,** von D. E. C. Achelis, zweiter Band. Freiburg i. B., Mohr, 1891. In-8, 540 p.

Dans un ouvrage de ce genre, même quand il affecte la forme historique, l'intérêt confessionnel exerce nécessairement une grande influence sur les opinions de l'auteur. M. Achelis juge très sévèrement les coutumes et les institutions de l'Église romaine. Son traité de la liturgie et du service divin, des associations religieuses et du gouvernement ecclé-

siastique n'en mérite pas moins d'attirer l'attention. L'histoire de la liturgie a été faite avec beaucoup d'érudition, bien que l'auteur semble ignorer les travaux qui ont été publiés sur ce sujet ailleurs qu'en Allemagne. Pour les lecteurs français l'ouvrage de M. Achelis se recommande surtout comme histoire du culte et de l'organisation intérieure des Églises protestantes en Allemagne et en Suisse.

A. L.

---

99. — **Hand-Commentar zum Neuen Testament.** III. Band; 1 Abtheilung Die Briefe an die Kolosser, Epheser, Philemon. Die Pastoralbriefe. Bearbeitet von H. von Soden. Freiburg i. B. J. C. B. Mohr, 1891, In-8, vii-255 p.

Le premier fascicule de ce volume paraît après le second (V. *Revue* du 22 décembre 1890). M. von Soden y montre les mêmes qualités de commentateur que dans son explication des Épîtres catholiques. Il discute les questions d'authenticité avec beaucoup d'érudition et une remarquable finesse d'analyse. Dirai-je que cette finesse dégénère parfois en subtilité ? Sans avoir de parti pris contre les opinions traditionnelles, M. v. S. s'en écarte souvent pour formuler des conclusions qui ne sont pas non plus exemptes de difficultés. Il rejette, après beaucoup d'autres, l'authenticité de l'Épître aux Éphésiens et des Épîtres pastorales. On doit avouer que ses raisons ne sont pas futiles et que l'authenticité de ces documents peut être combattue par des objections sérieuses. Mais la thèse de l'inauthenticité ne laisse pas d'avoir aussi ses inconvénients. M. v. S. insiste, par exemple, sur ce que le nom de l'Église à qui l'Épître aux Éphésiens était destinée manque dans le premier verset, après τοῖς οὖσιν. Mais cette omission est étrange dans toutes les hypothèses et plus surprenante peut-être dans l'hypothèse de l'inauthenticité que dans celle de l'authenticité. De même, la plupart des arguments qu'on fait valoir contre les Épîtres pastorales perdent leur force si l'on observe que nous sommes assez incomplètement renseignés sur la carrière de saint Paul et sur les circonstances où les Épîtres dont il s'agit ont été écrites. Il peut s'y trouver, nous dit-on, des instructions qui avaient été données réellement par l'Apôtre à ses disciples, parce que de telles instructions ont dû exister en assez grand nombre et que certains passages portent le cachet de saint Paul. C'est là un fait grave. Qui sait si les difficultés que présentent les données historiques contenues dans telle ou telle Épître ne viennent pas d'une suture opérée maladroitement entre des morceaux de date différente ? Quand donc les exégètes de toutes les écoles reconnaîtront-ils qu'il y a en critique scripturaire des questions obscures dont la solution traditionnelle peut bien n'être pas maintenue avec trop de rigueur, mais ne doit pas non plus être écartée tout à fait sans de solides raisons ?

A. Loisy.

---

100. — I. Adolphe Schæffer. **Christianisme ou Esquisses religieuses et morales**; Lausanne, Payot; Paris, Grassart, 1891. In-12, vi et 352 p. P. 3 fr. 50.

101.—I. Le Même. **Was ist Glueck oder Entwurf einer rationellen Apologie des Christenthums**; Gotha, Perthes, 1891. In-12, xxxviii et 296 pages.

102. — III. G. Schnedermann. **Über den Juedischen Hintergrund im Neuen Testament**, Antrittsvorlesung; Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1890; in-8, 21 pages.

103. — IV. J. Prilukee. **Zwischen Judenthum und Christenthum und allen anderen Religionen**, Drama; Hamburg, Luedeking (1890); in-8, 32 p.

I et II. L'auteur de *Christianisme* est un homme de bonne compagnie, qui sait comment on doit se présenter dans les différents mondes. Pour la France, il signe *Adolphe Schæffer* tout court; en Allemagne, il est « Doctor der Theologie und geistlicher Inspektor, Ritter des Kronenordens III. Klasse »... Il compte d'ailleurs suffisamment sur son public pour lui donner, sous le nom d'*Esquisses*, une réunion assez hétéroclite de comptes rendus bibliographiques, qui ne semblaient pas mériter l'honneur d'une réimpression, puis de fantaisies romanesques, dramatiques ou épistolaires, dont le niveau est bourgeois et l'intérêt médiocre. Il paraît que ce pot-pourri forme « un tout » et que les esquisses ainsi groupées constituent « une brève apologie du pur christianisme ». Nous rendons volontiers hommage à une ambition, qui nous semble n'avoir été réalisée que d'une façon imparfaite. Le même écrivain a publié, depuis plus de trente ans, un certain nombre de volumes, dont trois ou quatre méritent d'être distingués, entre autres un livre intitulé *le Bonheur*, dont la seconde édition française date de 1887; c'est cet ouvrage, agrémenté de « lettres inédites » de Victor Hugo, Sainte-Beuve, Montalembert, Lacordaire, George Sand, Edmond About, dont on nous fait tenir aujourd'hui une traduction allemande. L'œuvre, sans être fort originale ou d'une grande portée, est assurément digne d'estime et de considération.

III. M. Schnedermann développe avec clarté et chaleur, dans la leçon d'ouverture qu'il a donnée à l'Université de Leipzig en qualité de professeur extraordinaire de théologie, une thèse à laquelle nous souscrivons volontiers, à savoir que l'intelligence des livres du Nouveau-Testament et de la fondation du christianisme ne va pas sans une connaissance approfondie des doctrines et des circonstances du judaïsme de l'époque : c'est ce qu'il appelle le « fond juif » du Nouveau Testament. Se recommandant de deux ouvrages qui ont fait sensation dans la littérature exégétique des dernières années, ceux de F. Weber sur la Théologie de l'ancienne synagogue et de E. Schürer sur l'Histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ, il engage la théologie contemporaine à tenir un compte de plus en plus grand des recherches qui ont pour objet de restituer le milieu intellectuel, moral et religieux où le christianisme s'est produit, recherches qui jettent, d'après lui, une très vive lumière sur des points souvent mal appréciés et mal compris.

IV. L'auteur de la brochure indiquée plus haut rêve d'un néo-ju-

daïsme et d'une réconciliation générale des religions ; il expose ses idées sous la forme d'un entretien, où figure en face d'un rabbin et d'un pasteur à l'ancienne mode, un jeune néo-israélite, apôtre enflammé de l'idéal entrevu. C'est à celui-ci qu'appartient le dernier mot.

M. VERNES.

---

104. — Iwan MUELLER. **Handbuch der Klassischen Alterthumswissenschaft.** Munich, Beck'sche Buchhandlung. Tome II, 2e éd., 1890 (942 p.) T. III, 1889, p. 689-923 (suite et fin). T. VII, 1re éd., 1889 (664 p.), 2e éd., 1890 (769 p.) T. IX, 1re partie, 1891 (495 p.) T. V, 1re partie, 1888 (337 p.), 3e partie, 1890 (304 p.) T. VIII, 1re partie, 1890 (304 p.) T. I, 1re partie, 2e éd., 1891 (448 p.)

Nous avons déjà plusieurs fois signalé à nos lecteurs [1] la grande entreprise que dirige M. Iwan Müller et qui, commencée en 1884, paraît maintenant approcher de son terme. Depuis notre dernier compte rendu, qui remonte à plus de trois ans, de nouveaux volumes de ce vaste manuel ont été publiés et d'autres, rapidement épuisés en librairie, ont été réédités avec de notables changements. Chacune des monographies dont se compose le *Handbuch* publié à Munich (les premiers fascicules avaient paru à Nördlingen) mériterait d'être l'objet d'un article spécial ; obligé de nous restreindre, nous nous contenterons d'annoncer celles qui ont vu le jour — pour la première ou pour la seconde fois — postérieurement à 1888.

Le IIe volume (grammaire grecque et latine, lexicographie, rhétorique, métrique et musique) était complet dès 1885. La 2e édition (1890) comprend 942 pages au lieu de 624 ; elle est en outre pourvue d'un index spécial. Les rédacteurs sont restés les mêmes et s'en sont tenus à leur plan primitif, mais sans résister à la tentation de l'élargir. Ainsi la grammaire grecque de M. Brugmann compte 236 pages (contre 125), la grammaire latine de MM. Stolz et Schmalz 347 pages (au lieu de 284), la lexicographie de MM. Autenrieth et Heerdegen 50 pages (au lieu de 38), la métrique et la musique de M. Gleditsch 193 pages (au lieu de 128). C'est assez dire que cette édition nouvelle annule complètement la première ; mais on peut se demander s'il n'eût pas été possible de faire aussi bien sans tant grossir le volume. Comme il arrive presque toujours dans les ouvrages de ce genre — le *Lexicon der Mythologie* de M. Roscher en fournit un frappant exemple — le caractère de l'œuvre commune s'est peu à peu modifié ; les rédacteurs se sont plus préoccupés de ne point laisser de lacunes dans leur travail que d'en éliminer toutes les erreurs. Il en résulte que le *Handbuch* n'est plus ce qu'il devait être, mais autre chose ; au lieu de résumés concis des diverses sciences, nous en avons des exposés à peu près complets. Assurément, il n'y a pas lieu de trop s'en plaindre, mais quand le *Handbuch* sera terminé, on pourra

---

1. Voir *Revue*, 1885, II, p. 229, 463 ; 1886, I, p. 384 ; 1888, I, p. 302.

se demander s'il n'y a pas encore place pour un ouvrage plus digne de ce nom, court, substantiel, d'un prix abordable, et moins impropre à orienter les débutants.

La fin du tome III (1889) comprend la suite de l'histoire romaine par M. Niese et un important travail sur la topographie de Rome par M. O. Richter, l'auteur de l'article *Rom* dans les *Denkmaeler* de M. Baumeister. Les publications et les découvertes plus récentes sur le même sujet sont analysées dans deux comptes rendus donnés par M. Huelsen aux *Mittheilungen* de la section romaine de l'Institut allemand (1889, p. 227-291 ; 1891, p. 73-150).

Publié en 1889, le tome VII, consacré à l'histoire de la littérature grecque jusqu'à Justinien par M. Christ, a reparu l'année suivante très considérablement augmenté (769 pages au lieu de 664). Le succès de ce livre est dû sans doute en partie au manque de manuels bien informés sur le même sujet et à l'utilité qu'il présente pour les candidats aux diverses épreuves académiques. M. Christ est exact, mais assez sec, et ses appréciations des auteurs qu'il étudie manquent généralement de saveur. On ne peut guère attribuer qu'à une ignorance systématique les lacunes étranges de ses bibliographies : ainsi, traitant des éditions de Sophocle, il oublie Jebb et Tournier, comme en parlant de celles de Thucydide il passe sous silence des éditeurs comme Arnold, Bloomfield et M. Croiset.

Nous ne saurions adresser le même reproche à l'excellente histoire de la littérature byzantine de M. Krumbacher, qui forme la moitié du t. IX. C'est la première fois que ce sujet vaste et peu connu était traité, sinon dans toute son extension — l'auteur a laissé de côté les hagiographes, les médecins, etc., — du moins avec un sentiment vif et profond du développement historique de l'hellénisme. Comparée à l'informe compilation de Nicolaï, dont on était réduit jusqu'à présent à faire usage, l'œuvre de M. K. apparaît comme une véritable révélation. Personne n'avait encore marqué aussi nettement l'importance de la grande renaissance byzantine du IXe au XIIe siècle, fait capital de l'histoire intellectuelle du moyen âge qui avait échappé à un savant aussi consciencieux que Bernhardy. Là où d'autres parlaient paresseusement d'une longue et monotone décadence, M. K. a su distinguer des phases et en signaler avec précision les caractères. On peut dire sans exagération qu'il a créé l'histoire littéraire de Byzance, comme Winckelmann, au siècle dernier, créa celle de l'art antique. Dans le détail, il a fait preuve d'une érudition très exacte, très étendue, et ses notices bibliographiques sont à peu près irréprochables. Je regrette de louer ainsi en quelques lignes nécessairement banales un des chefs d'œuvre de l'érudition contemporaine, qui ajoute un singulier éclat à l'entreprise de M. Iwan Müller.

La première partie du t. V (1888) forme un tout complet : elle comprend l'histoire des mathématiques, de la géodésie et des sciences naturelles (y compris la médecine) par M. Günther et l'histoire de la philo-

sophie ancienne par M. Windelband. Le travail de M. Günther aurait dû être revu par un philologue de profession, qui lui aurait expliqué que H est pour *ἑκατόν* et l'eût empêché d'appeler le βαῦ et le κόππα de la numération grecque « des symboles conventionnels empruntés à l'Orient » (p. 9). Les résumés qu'il donne sont d'ailleurs clairs et bien informés. Quant à l'histoire de la philosophie de M. Windelband, c'est une œuvre vraiment originale, qui, dans les limites étroites du cadre prescrit à l'auteur, apporte un grand nombre d'idées neuves. M. W. est généralement au courant de ce qui s'est fait de plus important en France : on est cependant surpris de ne pas voir cités des ouvrages comme la *Philosophie de Platon* de M. Fouillée, les *Sceptiques grecs* de M. Brochard, le *Marc-Aurèle* de M. Renan, l'étude de M. B. Aubé sur le *Discours véritable* de Celse. En revanche, il aurait mieux valu omettre un certain nombre d'histoires générales de la philosophie, les unes vieillies, les autres déclamatoires et vides, que l'on trouve énumérées à la p. 124.

La seconde partie du t. V, comprenant la mythologie grecque et l'histoire de la religion, n'a pas encore paru, par suite de la mort de M. Reifferscheid qui s'en était chargé. La troisième partie, qui est paginée à part, traite des antiquités religieuses (M. P. Stengel) et des antiquités scéniques (M. Oehmichen). Ces deux résumés sont de valeur très inégale. Celui de M. Stengel repose sur une connaissance approfondie des sources et rendra d'autant plus de services que la nouvelle édition de la partie correspondante du *Handbuch* de K. Fr. Hermann tarde davantage à paraître. L'auteur est très familier avec les documents épigraphiques récemment découverts, qui ont tant ajouté à notre connaissance de la religion grecque. Malheureusement, les antiquités scéniques de M. Oehmichen ne méritent pas les mêmes éloges : c'est une des parties les plus faibles du *Handbuch*, qui ne soutient pas la comparaison avec les ouvrages d'A. Müller et de Haigh sur le même sujet. M. Dœrpfeld a très bien montré (*Berl. Phil. Woch.*, 1890, p. 1534) comment M. Oehmichen a été conduit à de graves erreurs par l'hypothèse que le théâtre d'Épidaure remontait, dans son état actuel, au v^e siècle avant notre ère. La nouvelle théorie de M. Dœrpfeld sur la scène et le *proscenium*, théorie exposée dès 1888 par M. Kawerau dans les *Denkmäler* de M. Baumeister, n'a même pas été discutée par M. Oehmichen ; cette lacune seule suffirait à mettre en question l'utilité de son travail.

Dans la première partie du t. VIII (1890), M. Martin Schanz a donné le début d'une excellente histoire de la littérature latine jusqu'à Justinien ; la littérature chrétienne doit être l'objet d'un demi-volume spécial par M. Traube. Répondant à d'autres besoins que l'ouvrage de Teuffel, celui-ci ne rendra pas moins de services et trouvera sans doute plus de lecteurs. L'auteur est parfaitement instruit et je n'ai remarqué que peu d'omissions importantes. A la p. 141, il eût été bon de renvoyer à un article de la *Revue de Philologie* (t. XII) qui ébranle la théorie de Lachmann sur l'archétype des manuscrits de Lucrèce ; à la p. 153, j'ai

cherché vainement, dans la liste des éditions de Catulle, celle de MM. Benoist et Thomas.

Une seconde édition du t. I, commencée en 1891, nous a procuré une agréable surprise. L'épigraphie grecque de feu Hinrichs était, comme nous avons eu l'occasion de le dire, d'une regrettable insuffisance et faisait véritablement tache dans le *Handbuch*. M. Larfeld, chargé de reviser cette œuvre mort-née, n'a pas tardé à s'apercevoir qu'on ne pouvait pas en tirer parti; il l'a donc recommencée à frais nouveaux et ce qu'il nous a donné jusqu'à présent de son travail fait vivement souhaiter qu'il ne tarde pas à en publier la suite. C'est l'œuvre d'un homme qui connaît à merveille non seulement la littérature épigraphique proprement dite, mais le chaos des *Voyages archéologiques*, où tant de textes se trouvent encore dispersés. Il y aurait cependant quelques rectifications à faire; ainsi, p. 381, il fallait citer à propos de Cyriaque les *Inscr. christ. Urbis Romae* et *Bull. de Corresp. Hell.*, t. XIV, p. 517; p. 375, on est étonné d'entendre parler du « feinsinnige » Raoul-Rochette au sujet des inscriptions fausses de Fourmont, qu'il a si étourdiment défendues; p. 381, où il est question des *Antiquités du Bosphore cimmérien* du même, on attend une référence à Kœhler, *Serapis*, t. I, p. 81; p. 385, la traduction française de l'ouvrage de Leake sur la topographie d'Athènes est incomplète et ne devait pas être signalée. Rien de tout cela n'est grave. Le principal reproche que mérite M. Larfeld, c'est d'avoir donné trop de choses et de trop laisser courir sa plume; il est vraiment excessif de consacrer 64 pages, dans un manuel, à l'histoire de l'épigraphie grecque!

Le même volume contient une nouvelle édition de l'histoire de la philologie, revisée par M. H.-L. Urlichs. J'ai vu avec grand plaisir que le reviseur a tenu compte de presque toutes les critiques formulées par moi au sujet de la première édition de ce résumé (*Rev. crit.*, 1886, I, p. 385); cette fois, la philologie française n'a pas été cavalièrement sacrifiée. Je regrette pourtant qu'on ait laissé subsister la phrase sur les « écrits insipides de Naudet, Nisard, etc. »; s'il s'agit de Ch. Nisard, il pouvait être passé sous silence, et si la phrase s'applique à Désiré, elle fait un effet aussi comique que si l'on juxtaposait, pour prendre un exemple en Allemagne, les noms de Paul Heyse et de Schœmann. Il y aurait encore à corriger quelques fautes d'impression, *Labarde* (p. 116), *Townlay* (p. 120), *galérie* (p. 115) et à rendre meilleure justice (p. 102) aux savants mémoires des académiciens français du XVIIIe siècle, si bien appréciés autrefois par Bœckh.

M. Blass a réédité, sans augmentation sensible, son traité d'herméneutique et de critique, puis son exposé de la paléographie grecque et latine. Là encore, j'ai pu constater que mes critiques de la première édition avaient été prises en considération par l'auteur. Parmi les papyrus célèbres du Louvre (p. 354), M. B. aurait dû mentionner celui d'Hypéride, acquis à la fin de 1888 (*Rev. des Études grecques*, 1889, p. 1 et

suiv.), papyrus dont la publication intégrale n'aurait pas été différée jusqu'en 1892, s'il était tombé aux mains d'un homme compétent.

Les parties nouvelles ou rééditées du *Handbuch* que nous venons d'annoncer rapidement, forment un ensemble de près de 5,200 pages grand in-8°. Ce chiffre en dit assez ; il constitue une critique que n'atténuent pas les plus légitimes éloges. Que seront donc les *Lehrbücher*, si les *Handbücher* prennent de pareilles proportions? Et quand donc le public fera-t-il comprendre aux éditeurs la vérité de l'adage antique : Μέγα βιβλίον, μέγα κακόν !

Salomon Reinach.

---

105. — Th. Gomperz. **Philodem und die æsthetischen Schriften der Herculanischen Bibliothek.** (Sitzungsber. der Kais. Akad. der. Wissensch. in Wien, phil.-hist. Classe, t. cxxiii, diss. vi). Vienne, Tempsky, 1891, p. 88.

Cette dissertation a pour but de réfuter une hypothèse de M. A. Hausrath, qui, dans une étude sur le livre second du περὶ ποιημάτων [1], exprime l'opinion que l'auteur de l'écrit conservé dans le papyrus d'Herculanum 994 (Vol. Hercul.[2], VI, fol. 127-187) est un adversaire de Philodème, vraisemblablement un stoïcien. M. Gomperz voit une erreur dans cette assertion, et croit d'autant plus devoir le démontrer qu'il a autrefois, dit-il (p. 2), été lui-même trompé par les apparences, mais reconnut, après mûr examen, que ces morceaux font partie des théories mêmes de Philodème sur la poésie. Il pense que les arguments de M. Hausrath pour prouver l'origine non épicurienne de ces fragments sont insuffisants, montre que rien ne s'oppose, au contraire, à ce qu'on les attribue à un disciple d'Épicure, et s'efforce de prouver, par une analyse développée, que le ton, les expressions, le style, la méthode sont les mêmes que dans le περὶ ποιημάτων et que, par conséquent, l'auteur n'en est autre que Philodème. Les passages du papyrus 994 qui semblent être dirigés contre des passages analogues du vol. IV doivent être considérés comme reproduisant des idées d'un adversaire, citées pour être réfutées (note, p. 25-26). M. G. étudie ensuite le papyrus 1676 (VH[2], XI, 147-166) au point de vue du style et des pensées, pour en tirer de nouvelles comparaisons qui doivent servir à déterminer l'auteur d'autres fragments non encore attribués. P. 69-83 sont ajoutées quelques observations complétant et rectifiant l'ouvrage de M. Hausrath; il faut y noter (p. 76) l'ingénieuse restitution d'un trimètre iambique, que M. G. rapporte à un drame satyrique. Un second appendice (p. 83-86) donne, d'après le papyrus 1021, quelques fragments, inaperçus ou mal connus jusqu'ici, de la Chronique d'Apollodore. M. Gomperz déplore que l'affaiblissement de sa vue ne lui permette pas de continuer et de conclure ses études sur Philodème, et il ne donne cette dissertation que

---

1. Philodemi περὶ ποιημάτων libri secundi quæ videntur fragmenta conlegit... A. Hausrath. Leipzig, 1889.

comme un travail préparatoire utile aux futurs éditeurs. Quoi qu'il en soit, sa discussion nous semble convaincante, et les raisons qu'il invoque paraissent devoir faire prévaloir son avis.

My.

---

106. — **La persécution iconoclaste**, d'après la correspondance de Saint-Théodore Studite, par l'abbé Tougard, membre de l'association des Études grecques. Paris, ap. Lecoffre; grand in-8, 48 pp. Prix : 2 fr.

M. l'abbé Auvray, élève diplômé de l'École des Hautes-Études, a publié récemment à la librairie Lecoffre, d'après les principes de la critique moderne, le texte de la petite *Catechèse* de Saint Théodore Studite. Les matériaux des prolégomènes et l'annotation historique de l'ouvrage ont été recueillis par l'abbé Tougard qui, en outre, s'est chargé d'écrire en un latin digne des Bollandistes la biographie du saint. Il fut ainsi amené à étudier plus particulièrement les lettres de l'adversaire des iconoclastes, et il y a noté un assez grand nombre de faits intéressants et peu connus qu'il a résumés brièvement dans cette brochure, utile contribution à l'histoire ecclésiastique. Il nous montre le Studite déployant une activité infatigable dans la résistance à l'hérésie et à la persécution, dont lui et ses moines furent les premières victimes. Ni la prison, ni les privations, ni les gênes ne ralentirent son zèle, et si les mesures qu'il conseilla de prendre contre les iconoclastes et leurs fauteurs sont sévères, elles tiennent de la discipline ecclésiastique, et ne sont pas celles d'un homme qui veut répondre à la persécution par la persécution, à la guerre par la guerre. C'est ce que prouve ce passage curieux extrait d'une de ses lettres adressée à Théophile, évêque d'Éphèse : « Qu'entendit donc le Maître par ces paroles : laissez croître ensemble le blé et l'ivraie jusqu'à la moisson ? Il interdit les guerres, l'effusion de sang, les meurtres. Car il ne faut pas tuer les hérétiques. » — « Les maîtres du corps, dit-il ailleurs, ont permission de châtier ceux qui sont surpris en des fautes corporelles, mais non ceux dont les fautes sont spirituelles. » Belles paroles qu'auraient dû se rappeler et Bossuet, quand il se promettait d'heureux effets de l'intervention du prince pour la conversion des protestants, et Théodore de Bèze, quand il écrivait, ce qui est plus surprenant, un livre intitulé : *De hæreticis a civili magistratu puniendis*.

A. Delboulle.

Beitraege zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Texte und Untersuchungen. hgg. v. Clemens Baeumker.

107. — I, 1. **Die dem Boethius faelschlich zugeschriebene** Abhandlung des Dominicus Gundisalvi De unitate hgg. v. Paul Correns.

108. — I, 2. **Avencebrolis (Ibn Gebirol)** Fons Vitae, primum edidit Cl. Baeumker. Fascic. 1. Münster, Aschendorff, 1891-1892. 56 et 71 p. in-8. 2 m. et 2 75.

Il est incontestable qu'à l'heure qu'il est notre connaissance de la

philosophie du moyen âge ne peut plus progresser que par une association de bonnes volontés nombreuses et agissantes. La description d'ensemble en est aujourd'hui achevée, au point qu'à peine une découverte de toute première importance en pourrait modifier quelque trait essentiel; quant à l'exécution du détail, qui est à peu près tout entière à faire, la difficulté en est telle qu'elle défie les efforts isolés. Nous n'avons, ou peu s'en faut, aucun des instruments de travail qui seraient nécessaires : les travaux critiques manquent, les attributions restent à examiner, la chronologie des œuvres reste à établir, les éditions elles-mêmes restent à faire ou à refaire. Les éditions modernes ne sont le plus souvent que la reproduction d'éditions anciennes, qui elles-mêmes méritent rarement confiance. La masse des œuvres encore inconnues, ou à peine explorées, qui dorment dans les bibliothèques, est infinie, et il faut être M. Hauréau pour dépenser au dépouillement d'un seul fonds une vie prodigieusement laborieuse, et pour ne pas succomber à l'insipide monotonie de ces lectures sans joies ni récompenses intellectuelles. Il convient donc d'applaudir à la tentative de M. Clemens Baeumker, et de souhaiter qu'il parvienne à réaliser un groupement de forces et une sérieuse organisation du travail. Son nom nous est une suffisante garantie du caractère strictement scientifique et indépendant de son entreprise, et les circonstances sont assez favorables pour qu'elle ne risque pas de sombrer comme jadis la *Bibliotheca* de M. Barach.

M. Paul Correns nous donne dans le premier fascicule une édition critique et une étude historique et critique du petit traité *De unitate* jadis attribué à Boèce. Il en confirme, après M. Hauréau, l'attribution à l'archidiacre de Tolède Dominicus Gundisalvi, il démontre l'origine platonicienne et néoplatonicienne (chrétienne et arabe) des doctrines qui y sont exposées, et il nie que David de Dinant y ait puisé, comme le voulait M. Hauréau, le principe de son panthéisme. L'édition est très soigneusement faite [1], l'étude est bien conduite et démonstrative.

M. Baeumker entreprend la très utile et méritoire publication du *Fons vitae* d'Ibn Gebirol. Depuis qu'en 1846 M. Munk identifia l'Avicebron (ou Avicembron, ou Avencebrol) de la scolastique avec le philosophe juif de langue arabe Salomon Ibn Gebirol (ou Gabirol), le *Fons vitae* a été l'objet de nombreuses études et de diverses publications partielles. M. Munk lui-même publia et traduisit l'extrait en langue hébraïque qu'en fit au XIII[e] siècle Schem Tob ibn Falaqera. Un manuscrit de la traduction latine fut découvert par Seyerlen à la Bibliothèque Mazarine (3472, ancien 510) et incorrectement publié par extraits en 1856 et 1857. Un autre manuscrit, déjà connu de Cousin, fut signalé à la Biblioth. nat. (14700 du fonds lat., 32 du fonds Saint-Victor) : M. Menendez Pelayo en découvrit un troisième à la Bibliothèque Colombine de

1. P. 5, l. 8 *Contraria agentis* n'est pas intelligible; tout au moins faudrait-il *agenti*.

Séville (ancien U-136-44, maintenant 5-25 des mss. de Ferd. Colomb.) Enfin M. Guttmann publia en 1889 une étude pénétrante et complète, mais un peu confuse, de la philosophie d'Ibn Gabirol, d'après une copie du ms. de la Bibliothèque Mazarine qui paraît avoir été très imparfaite [1].

Le présent fascicule contient l'édition critique des deux premiers des cinq traités que comprend le *Fons vitae*. M. Baeumker réserve pour le troisième fascicule ses prolégomènes critiques. Tout ce que nous apprend dès à présent son apparat, c'est qu'il utilise pour son édition, outre les trois mss. que j'ai mentionnés, un ms. d'Erfurt non encore signalé (cod. Amplon. fol. 331) et, à ce qu'il semble, de qualité médiocre, et qu'il suit en général le ms. de la Biblioth. nat. Étant donné que le texte arabe original peut être considéré comme perdu, nous sommes certains de posséder dans cette traduction, qui est incontestablement de deux traducteurs bien connus du collège de Tolède, le juif converti Ibn Daoud, qui prit le nom de Johannes Hispanus ou Hispalensis [2], et Dominique Gundisalvi, non seulement une version incomparablement plus exacte et plus complète que celle de Falaqera, mais une reproduction suffisamment digne de foi de l'œuvre importante d'Ibn Gabirol.

Lucien Herr.

---

109. — **Documents annotés. XII. Lettres de Ménage à Magliabecchi et à Carlo Carlo Dati,** publiées avec une introduction et des notes par Léon-G. Pélissier, ancien membre de l'Ecole française de Rome, chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier, 1891, in-8 de vi-37 p.

Les lettres connues et imprimées de Ménage sont en si petit nombre que le recueil de M. L.-G. Pélissier est deux fois le bien venu, une fois à cause de la rareté de tels documents, une fois à cause de leur qualité. Conservées dans les *Carte Magliabecchiane* à la Bibliothèque nationale centrale de Florence, les lettres du spirituel, trop spirituel philologue sont au nombre de trente-une (du 15 mars 1654 au 17 mars 1691). La correspondance commencée en italien et en latin, s'est continuée en français à partir du 15 avril 1671. L'éditeur fait observer que ces trente-une lettres n'en représentent qu'une faible partie et qu'il y a entre les années 1654-1660, 1661-1666, 1667-1671, 1673-1678, 1683-1689, des lacunes dont la négligence épistolaire de Ménage ne suffirait pas à rendre compte. Il ajoute que toute fragmentaire qu'elle soit, cette corres-

---

1. Tout au moins M. B. corrige-t-il, sans même les relever, des fautes manifestes du texte de M. Guttmann, qui ne peuvent être que des erreurs de lecture; par ex. M. B. écrit p. 4. l. 12 *magni* où M. Guttmann donne *magistri* (p. 67, n° 2); de même B. p. 22, l. 25 *substantia* = G. p. 79 n° 1 *substantiam*, qui est erroné, etc.

2. Je ne sais pourquoi M. Courens (p. 32 du 1er fascicule) ne veut pas qu'on l'appelle *Hispalensis*. Sans doute il n'est pas certain qu'il ait été originaire de Séville; mais il n'est nullement établi, à ma connaissance, qu'il ait été de Luna, et cela paraît moins probable.

pondance avec Magliabecchi et Carlo Dati n'en est pas moins intéressante. On sait, en effet, dit-il très bien, quelle place les lettres italiennes ont tenue dans la vie du célèbre grammairien-poète. L'éditeur des œuvres de Della Casa, l'auteur des *Origini della Lingua italiana*, le *Cruscante* zélé ne serait pas moins intéressant à étudier de près que l'auteur de l'*Histoire de Sablé*, que l'étymologiste intrépide, que le grand homme du *Menagiana*. On trouvera pour cette étude d'utiles indications dans les présentes lettres. Elles attestent la cordialité de ses rapports avec les philologues toscans. Non seulement des humanistes restés célèbres comme Magliabecchi et Dati [1], mais des cruscanti plus oubliés, des amateurs de second plan, étaient mis par lui à contribution [2]. Signalons encore dans le petit, mais précieux recueil, divers détails sur la prodigieuse activité de Ménage, sur la fécondité avec laquelle il multiplie les rééditions de ses œuvres, sur ses travaux les plus importants, sur la mort de son frère, sur un procès de son ami Bigot, sur le voyage de Huyghens en Angleterre. M. Pélissier n'exagère rien en affirmant que ces lettres contribueront à « éclairer la curieuse physionomie de celui qui a pu être à la fois le prototype de Vadius et l'ami de Mme de la Fayette ». Je voudrais bien que, pour l'éclaircissement complet de cette physionomie, M. Célestin Port, qui a consacré un si savant article à Ménage dans son *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, exécutât enfin le projet qu'il caressait jadis, de réunir en un beau volume toutes les lettres françaises inédites de ce très original écrivain qui sont conservées dans les collections publiques et particulières.

T. DE L.

---

110. — A. BAUDRILLART. **Philippe V et la cour de France.** T. I, Philippe V et Louis XIV. T. II, Philippe V et le duc d'Orléans. Paris, Firmin Didot, 1890, grand in-8, 711-611 pages.

111. — Marquis de COURCY. **L'Espagne après la paix d'Utrecht (1713-1718).** Paris, Plon, 1891, in-8, 439 p.

112. — WIESENER. **Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais,** d'après les sources britanniques. Paris, Hachette, 1891, in-8, 518 p.

Les deux volumes de M. Baudrillart, quelque gros qu'ils soient, se lisent sans fatigue et même avec plaisir. Ils renouvellent un sujet que l'on pouvait croire épuisé après tous les travaux relatifs à la succession d'Espagne. Les archives d'Alcala de Hénarès, si heureusement explo-

---

1. Ce furent eux qui lui fournirent les meilleurs éléments de son commentaire sur l'auteur del Capitolo del Forno.

2. Citons Ottavio Falconieri, le comte del Maestro, Francisco Redi, Panciatichi. Sur ces personnages et sur bien d'autres M. P. donne des notes où rien ne manque, pas même le sel, comme par exemple (p. 17) la note sur H. de Valois qui, s'étant marié plus que sexagénaire, n'en eut pas moins sept enfants. Voir une autre note bien piquante (p. 22), à l'occasion du mot de Ménage qui prêchait ainsi pour le saint de sa paroisse : *etymologi, etiam cum errant, docent*

rées par l'auteur, lui ont pour une large part livré les pièces qui préparaient à cette dernière publication un succès très vif d'intérêt et de curiosité. Grâce à l'abondance des documents inédits, M. B. a pu écrire avec originalité le récit des relations de Louis XIV et de Philippe V, de Philipe V et du duc d'Orléans, en un mot l'histoire de l'entente, de la rupture et de la réconciliation des Bourbons de France et d'Espagne, de 1700 à 1723.

Sur un fond d'événements désormais mieux établis, M. B. a jeté en relief les faits nouveaux que lui fournissaient ses recherches. Il serait trop long (et par cet aveu on peut juger des obligations que nous lui avons) d'énumérer toutes les inexactitudes qu'il a relevées. Quiconque comparera l'ouvrage, remarquable à certains égards, de Combes sur Mme des Ursins avec les pages que M. B. consacre à cette femme supérieure, verra combien l'érudition bien informée de celui-ci est en progrès sur l'imagination aventureuse de son devancier. Le rôle d'Amelot est une découverte. La figure de Louis XIV gagne en grandeur ; si la volonté du monarque se ressent parfois de son âge, le caractère défie tous les coups de l'adversité et paraît de meilleure trempe à chaque nouvelle épreuve. L'auteur a bien fait d'accumuler les citations ; il n'a pas lassé notre admiration.

Les torts du duc d'Orléans envers Philippe V sont ramenés à leurs vraies proportions. Il n'a pas conspiré contre lui ; il a purement et simplement, de l'aveu même de Louis XIV, réservé ses droits au trône d'Espagne au cas où Philippe V, pressé par le progrès des armées alliées, serait contraint d'abdiquer. Son prétendu complice, le cordelier Marchand, est un coureur de grands chemins, dont les aventures jettent une note gaie au milieu des folles terreurs de la cour de Madrid. Devenu régent, il a travaillé à maintenir, conformément aux traditions du règne précédent, l'entente la plus étroite entre les deux couronnes. Il a sollicité l'amitié de Philippe V, et multiplié ses avances ; pour cet allié qui se dérobait, il a négligé les ouvertures que lui faisait le nouveau roi d'Angleterre, George Ier. Ce fut en désespoir de cause que le régent se décida pour l'alliance anglaise. En réponse à ses avances, Albéroni attisait en France les mécontentements. Cette intrigue n'eut d'ailleurs pas grand succès. M. B. prouve qu'on a beaucoup exagéré l'importance de la conspiration de Cellamare. L'ambassadeur espagnol n'avait pas le goût des noirs complots, et la duchesse du Maine n'en avait ni l'intelligence ni le courage. Il n'y eut d'agitation sérieuse qu'en Bretagne, où l'administration des gouverneurs peu respectueuse des libertés provinciales soulevait une vive opposition.

On voit combien M. B. a ruiné, au passage, de fausses appréciations. Les deux volumes sont écrits dans une langue claire, bien nourrie, qui ne fait point disparate avec les documents du XVIIe siècle, si abondamment et si heureusement cités. Comme il n'est point de bon livre, où il n'y ait matière à critique, je prendrai la liberté de déclarer que la

division de M. B. (T. Ier, Louis XIV et Philippe V; t. II Philippe V et le duc d'Orléans) oblige à des redites qu'il y aurait eu du mérite à éviter. Il a usé et abusé dans le premier volume d'un procédé d'exposition qui aide à la clarté, mais nuit à l'intérêt : il annonce les faits qu'il va raconter, il en indique les conséquences; et là-dessus, après cette ample information, il passe au récit détaillé. C'est escompter et gâter le plaisir qui veut toujours un peu de surprise. Il semble aussi qu'il ait donné trop de développement à la discussion de la validité des renonciations. Était-il nécessaire de remonter jusqu'à saint Thomas et de reprendre une question insoluble au point de vue des principes, et si claire au regard du bon sens et de l'honnêteté diplomatique? Don Carlos serait aux portes de Paris, qu'on n'établirait pas avec plus de force les droits de la maison d'Orléans. Après tout, c'est affaire de conscience historique. Mais il aurait mieux valu étudier avec plus de soin l'organisation du gouvernement espagnol, qui est décidément bien confuse (II, p. 64-65). Et c'est là qu'apparaît le danger de se servir en ces recherches difficiles, au début du règne, d'un seul document, ce document fût-il inédit. L'auteur aurait dû mieux distinguer, entre les Conseils particuliers à un pays, Conseil d'Aragon, Conseil de Castille, et les Conseils dont la compétence s'étendait à tous les États de la monarchie. Il met sur le même pied le Conseil des Indes, qui est, pour me servir d'une expression moderne, une sorte de ministère des colonies, et la Junte des Décharges ou la Junte des eaux et forêts qui étaient seulement des Directions supérieures. C'est égaler un conseil délibérant avec de simples commissions exécutives. Nulle part, enfin, je ne trouve indiqué bien clairement si le Despacho, dont il est si souvent question, était un Conseil supérieur au Conseil d'État ou ce Conseil d'État lui-même. Ce sont là de légers défauts, qui n'enlèvent rien à l'œuvre de sa grande autorité. Relever des infiniment petits, n'est-ce pas avouer qu'on n'a pas de reproches sérieux à adresser à un livre [1].

De cette histoire intéressante des relations de la France et de l'Espagne, M. le marquis de Courcy a détaché trois épisodes parmi les plus intéressants : la Princesse des Ursins, un grand Inquisiteur d'Espagne à la cour de France, les Débuts d'une nouvelle reine. Il les a traités avec ce souci de bien dire, cette recherche et ce goût précieux, qui sont

1. Pour montrer l'attention avec laquelle on lit un ouvrage qui fait plaisir, j'ai noté quelques vétilles. — P. 60 (note), nous y empruntons, p. 63, on eut la sottise. Pourquoi *donatif* au lieu de l'expression bien française, *don gratuit*? Au lieu de *provinces forales*, qui exige une traduction, pourquoi pas provinces à fueros? — Pourquoi t. I, p. 54, *Léganez*? et p. 233, *Léganès*? — P. 121, si l'on écrit le duc d'*Albe*, il faut admettre aussi Cristobal pour Cristoval — T. II, p. 243, pourquoi *Sant-Istevan* ici, et partout ailleurs *San-Estevan*? L'Académie française n'accueillera pas de sitôt *majorasques*, et avec raison, puisqu'elle a l'équivalent *majorats*. P. 282, Il avait grand raison — T. II, p. 109, que faut-il entendre par les îles de Bayonne?

la marque de son talent. On sent ici le diplomate et l'homme du monde, qui veut persuader sans cesser jamais de plaire. Si les historiens de profession sont d'ordinaire peu curieux d'une réputation mondaine, faut-il savoir mauvais gré à un honnête homme de pousser cette préoccupation très loin ?

Ce livre est très agréable ; et outre le plaisir qu'il procure, il apporte sa contribution de faits nouveaux. M. de C. a mis à la vie politique de Mme des Ursins une préface faite pour décourager les apologies à outrance. Il montre qu'elle a sollicité les faveurs de la cour de Vienne avant d'accepter celles de la France. Elle a commencé comme elle a fini, par la recherche d'une principauté souveraine. C'est le Saint-Cyr qu'elle rêvait au cas où elle dut comme Mme de Maintenon disparaître de la scène du monde. Cette ardente convoitise avait fait oublier à Anne-Marie de la Trémoille qu'elle était sujette de Louis XIV ; et il ne tint pas à elle à Utrecht, qu'on ne recommençât la lutte pour lui assurer l'objet de ses désirs. Mais, quels que fussent ses torts, elle avait rendu à Philipe V de très grands services qui devaient la mettre à l'abri d'une intrigue de sérail. M. de C. s'est attaché à éclaircir le problème de sa chute, à percer le mystère de l'entrevue de Jadraque. Il croit trouver dans le caractère de la souveraine l'explication de sa conduite à l'égard de la camarera mayor. Son étude psychologique est poussée aussi loin que les documents le permettent. Il a suivi Élisabeth Farnèse pas à pas de Parme à Jadraque et noté les voix qui, au cours de la route, parlèrent pour ou contre Mme des Ursins. L'esprit impérieux de la jeune reine dut se révolter à l'idée d'un partage d'influence avec une sujette ; de là l'idée de la disgrâce. A la première rencontre, un mot maladroit de la vieille favorite a pu lui fournir l'occasion qu'elle guettait. M. de Courcy sait comme moi que cette explication ne suffit plus, et qu'on cherche autour d'Élisabeth Farnèse un inspirateur responsable.

M. Wiesener a fait des origines de la Triple alliance de la Haye (1716) une étude très approfondie. Son Dubois paraît se rapprocher beaucoup de la vraisemblance et de la vérité ; il ne mérite pas les sarcasmes et les calomnies de Saint-Simon ; ce n'est ni un fripon, ni un agent salarié de l'Angleterre. Il faut en revanche renoncer à voir en lui un négociateur de premier ordre. M. W. a porté un coup décisif à son génie diplomatique. Il a fait voir (et ce sont là les parties solides de son livre) comment la lenteur des Hollandais et l'intervention de Pierre le Grand en Allemagne décidèrent le roi George à signer la paix avec la France. Dubois crut avoir persuadé Stanhope et n'attribua qu'à son propre mérite la conclusion de l'alliance. En réalité, les appréhensions du roi d'Angleterre en tant qu'électeur de Hanovre le servirent mieux que son habileté. L'ambassadeur de France à la Haye, Châteauneuf, sans le prévoir, le czar Pierre le Grand, sans le vouloir, ont été ses puissants auxiliaires. A qui serait tenté d'écrire un panégyrique, les réser-

ves de M. W. fondées sur les documents britanniques s'opposent avec une incontestable autorité.

M. W. interprète avec tant de sûreté et d'intelligence les pièces diplomatiques en sa possession, qu'il eût fait un travail définitif sans l'ignorance où il se trouvait des sources espagnoles. Il explique fort bien les variations de George I[er], mais il n'a pas la clef des fluctuations du duc d'Orléans, parce qu'il n'est pas allé la chercher à Alcala de Hénarès. Il ne sait pas ou il sait mal que le régent a commencé par rechercher l'amitié de Philippe V; et tant qu'il a cru l'obtenir, il a reçu avec beaucoup la froideur les ouvertures de l'Angleterre. Ce n'est pas sa faute si le système d'alliance créé par Louis XIV n'a pas été maintenu et consolidé. Les visions de Philippe V et l'ambition d'Albéroni l'amenèrent à une alliance qui répugnait à son patriotisme, au sentiment public et aux traditions de la politique française. Les inexactitudes de détail tiennent à cette unique cause. M. W. attribue (p. 165) la déclaration du régent défendant aux Français, sous peine de mort, de commercer dans les mers du Sud au désir d'obliger les Anglais et les Hollandais. En réalité, c'est pour gagner les bonnes grâces du roi d'Espagne que fut prise cette violente mesure, si préjudiciable à notre commerce et à notre marine.

Tel qu'il est, ce livre complète l'ouvrage de M. Baudrillart, comme il est complété et rectifié par lui. Quoique Dubois et la formation de la Triple alliance forment la partie principale de ce travail, M. W. y arrive lentement, en éclairant avec soin les alentours du sujet. Ces études préliminaires risqueraient pour un débutant de paraître un hors-d'œuvre; elles ne sont chez un maître comme M. W. qu'un excès de conscience et de science. Il faut lui savoir gré d'avoir écrit pour notre profit et notre agrément les chapitres sur l'état politique de l'Angleterre (chap. IV) et de la Hollande (chap. VII). M. Wiesener a ajouté aux titres qu'il s'était acquis, dans le domaine de l'histoire anglaise, par ses remarquables travaux sur Marie Stuart et sur la jeunesse d'Élisabeth [1].

J. H. MARIÉJOL.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner de Leipzig, fera prochainement paraître : I. *Untersuchungen zu den Mimiamben des Herodas*, par O. CRUSIUS (1[er] fascicule *Sprichwœrter und Verwandtes*); II. *Herodae mimiambi*, pp. O. CRUSIUS; III.

1. P. 21. Compromette pour compromettre. — P. 99, transfuge à la France ne traduit pas mieux que francisé, *frenchified*. — P. 135, en Hollande, trois hommes de génie, Heinsius, Marlborough, Eugène... expression équivoque. — P. 236, qu'il retenait, pour qui le retenait. — P. 240 et 280, est-il possible que Georges, parti d'Angleterre le 20 juillet, soit arrivé le même jour en Hollande?

Syriani in Hermogenem commentaria, p. p. Hugo Rabe (deux vol.); IV. *Epitheta deorum quae apud poetas graecos leguntur* p. p. C. F. H. Bruchmann;

BOHÊME. — M. le Dr Zibrt vient de publier le troisième fascicule de l'Histoire du costume en Bohême jusqu'aux guerres hussites. Il est accompagné d'un grand nombre de figures. L'ouvrage complet comprend 420 pages et 225 illustrations. Il serait vivement à souhaiter que M. Zibrt trouvât des imitateurs dans les autres pays slaves.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 février 1892.

M. Foucart rend compte d'une série d'inscriptions grecques, copiées par M. Séon, vice-consul de la République française à Siwas, et communiquées à l'Académie par le ministère des affaires étrangères. Ces inscriptions fixent définitivement l'emplacement de la ville de Sébastopolis et fournissent des indications intéressantes sur la constitution de la cité. Les renseignements donnés par M. Séon sur les débris de sculpture et d'architecture encore visible dans les ruines peuvent faire penser que des fouilles entreprises sur cet emplacement seraient fructueuses.

M. Alexandre Bertrand annonce la mort de M. Rangabé, correspondant de l'Académie.

M. Siméon Luce lit un mémoire intitulé : *Deux documents inédits relatifs à frère Richard et à Jeanne d'Arc.*

M. Sophus Muller, conservateur du musée des antiquités du Nord à Copenhague, présente les photographies d'un vase d'argent trouvé en 1891 au centre du Jutland, dans une tourbière. La valeur du métal de ce vase atteint 15,000 francs; mais là n'en est pas le principal intérêt. Ce qui doit surtout attirer l'attention, ce sont les reliefs qui le couvrent : on y voit des motifs indubitablement celtiques, tels que des *carnyx* (trompettes à tête de dragon), des *torques*, des sangliers-enseignes, de longs boucliers à *umbo*. M. Sophus Muller considère comme des têtes de divinités les grandes têtes ornées du *torques*, quatre hommes et quatre femmes, qui forment une frise sur le bord du vase. Au centre de l'un des bas-reliefs est un de ces personnages à attitude bouddhique dont plusieurs représentations ont été depuis longtemps signalées en Gaule. Parmi les animaux qui y figurent, il faut signaler des éléphants africains et des serpents à cornes de bélier (type celtique). Ce vase, jusqu'à présent unique, paraît avoir été importé en Danemark.

M. Abel Lefranc, archiviste aux Archives nationales, fait une communication sur plusieurs points obscurs de la vie de Guillaume Postel et en particulier sur sa détention au prieuré de Saint-Martin-des-Champs, de 1562 à 1581. Des documents, restés jusqu'à présent ignorés, jettent un jour nouveau sur cet homme extraordinaire, à qui, dit M. Lefranc, il n'a peut-être manqué qu'un peu de bon sens pour être un homme de génie. L'auteur de la communication esquisse d'abord la vie du célèbre orientaliste; il montre Postel favorisé par François Ier et par nombre de personnages influents de la cour. En 1540, quand mourut en France le Calabrais Agathias Guidacerius, un des premiers lecteurs en hébreu, le roi donna ses biens à Postel, réservant seulement pour sa bibliothèque la collection de manuscrits orientaux. M. Lefranc expose ensuite les idées si singulières de Postel, qui lui valurent d'être plus d'une fois inquiété par la justice et amenèrent enfin, en 1562, son internement au prieuré de Saint-Martin-des-Champs. C'est là qu'il termina paisiblement sa vie agitée. Deux arrêts inédits du Parlement prouvent définitivement que son long séjour dans ce prieuré fut un véritable emprisonnement, auquel Postel avait été condamné par sentence régulière, à cause de ses écrits et surtout de son livre : *les Merveilleuses Victoires des femmes* (1553), où il prédisait la venue d'un messie féminin.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : 1° Hamy *Alexander Brunias, peintre ethnographe de la fin du* xviiie *siècle;* 2° Hamy, *l'Œuvre ethnographique de Nicolas-Martin Petit, dessinateur à bord du Géographe 1801-1804;* 3° Caix de Saint-Aymour (le vicomte de), *Histoire des relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV;* — par M. Siméon Luce : Nadaillac (le marquis de), *Intelligence et Instinct.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, *imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent*, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 22 février — 1892

113. — Ch. Thuriet. **Traditions populaires du Doubs.** Paris, Lechevallier, 1891. In-8 car., xxxvj-535 pp.

Ceci est du folk-lore. *Mélusine,* qui a charge d'âmes, nous surveille. Pour rassurer la farouche vertu de cette charmeuse, je commence par affirmer, sous la foi du serment, que je ne connais pas l'auteur de ce livre, ni l'éditeur, ni l'imprimeur, ni personne qui les connaisse et les ait signalés à ma plume complaisante ou vénale [1].

Cela dit, j'avoue sans vergogne que l'ouvrage m'a intéressé, qu'il contient beaucoup de légendes nouvelles pour moi, — mince éloge, on sait que je n'entends rien au folk-lore, — que plusieurs suggèrent de curieux rapprochements avec d'autres légendes déjà publiées et de provenance alsacienne ou lorraine, que l'auteur, un peu inexpérimenté en matière de traditions populaires et affectant pour l'archéologie préhistorique un dédain d'assez mauvais goût (p. 202), paraît du moins n'avoir rien négligé pour remplir son office de témoin complet et fidèle, — c'est à quoi l'on doit borner son ambition lorsqu'on n'a pas le périlleux honneur d'être un prince des prêtres de la science, — que ses narrations brèves et vives ne manquent pas d'agrément, et que son livre, qui sera certainement lu en Franche-Comté, mérite d'être feuilleté ailleurs. Mais il a un tort grave : il ne sort pas, que je sache, de l'officine de *Mélusine* [2].

V. H.

1. C'est moi qui ajoute « vénale ». *Mélusine* ne l'a pas écrit. Car *Mélusine* est sévère mais juste.

2. Il y en a d'autres encore, mais qu'il est presque déplacé de relever dans une œuvre qui n'affiche aucune prétention scientifique : fautes d'impression assez nombreuses ; erreurs de citation comme p. xxvi ; le trait même qui devrait rendre sus-

114. — I. C. H. Cornill. **Einleitung in das Alte Testament.** Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1891. In-8, xii-325 p.

115. — II. S.-R. Driver. **An introduction to the Literature of the Old Testament.** Edinburgh, T. and T. Clark, 1891. In-8, xxxv-522 p.

Tandis que, chez nous, les hommes qui font l'opinion ont décidé de rayer la théologie du catalogue des disciplines scientifiques, les Allemands et les Anglais continuent de considérer celle-ci comme indispensable à la haute culture. Sur ce domaine ils accumulent des travaux et des publications de détail ou d'ensemble, dont plusieurs offrent le plus grand intérêt. Dans cette catégorie rentrent les deux ouvrages que nous avons sous les yeux.

I. La librairie académique de J. C. B. Mohr, dirigée par M. Paul Siebeck, à Fribourg en Brisgau, fait preuve d'une activité que nous tenons à louer hautement. Il y a quelques années, elle entreprenait une « Sammlung theologischer Lehrbücher », collection qui se distinguait à la fois par la haute valeur de ses collaborateurs et par de remarquables innovations, notamment par la présence d'une *Histoire des Religions*. Parmi les ouvrages de cette série qui ont eu le plus de retentissement, il faut rappeler l'*Introduction au Nouveau Testament*, de Holtzmann et l'*Histoire des dogmes*, de Harnack. La librairie Mohr ne s'est pas endormie sur ce succès et elle a immédiatement lancé un *Handcommentar zum Neuen Testament* en quatre volumes compactes et du prix le plus modéré : cette publication, destinée à rendre les plus grands services, vient d'être achevée. C'est encore Holtzmann qui y traite des quatre *Évangiles*, en même temps que des *Actes* et de l'*Apocalypse;* Lipsius a commenté les épîtres aux Galates, aux Romains et aux Philippiens. Maintenant que le « Handcommentar » est terminé, voici paraître un « Grundriss der theologischen Wissenschaften », dont nous avons sous les yeux le premier volume. Ce « Grundriss » comporte les divisions et les ouvrages suivants : *Disciplines d'introduction (Einleitende Fächer) :* Encyclopédie, Philosophie religieuse avec histoire des religions ; — *Disciplines de l'Ancien Testament :* Introduction à l'Ancien Testament, Théologie de l'Ancien Testament, Histoire du peuple d'Israël ; — *Nouveau Testament :* Introduction au N. T., Théologie du N. T. ; — *Disciplines historiques :* Histoire de l'Église, Histoire des dogmes, Symbolique ; — *Disciplines systématiques :* Dogmatique, Éthique ; — *Théologie pratique :* Théologie pratique.

Ce qui distingue le *Grundriss* de la *Sammlung*, précédemment publiée,

---

pecte une légende censée populaire, donné pour un critérium d'authenticité, p. 36 i. n.; une classification artificielle qui confond et mêle des récits merveilleux d'époques très différentes. Il ne faudrait pas non plus, sous prétexte de couleur locale, écrire indifféremment *destrier* pour *palefroi* (p. 146), ni croire que le verbe *choir* ait jamais eu un participe *chust* (p. 164), ni clore un conte naïf par une affabulation morale et pédante (p. 121).

c'est d'abord la dimension des ouvrages figurant dans la seconde, ouvrages que leur prix ne rend pas abordables aux bourses les plus modestes; c'est aussi les délais qu'a réclamés l'exécution. Cette fois-ci, c'est aux étudiants en théologie qu'on s'adresse tout spécialement, avec l'espoir de ne pas leur faire attendre longtemps l'achèvement. Le professeur Cornill, de Kœnigsberg, qui a traité l' « Introduction à l'Ancien Testament », nous semble s'être acquitté de sa tâche d'une façon très satisfaisante. Comme nuance critique, nous noterons que l'auteur est un « Grafien » résolu.

Cependant, et malgré sa conviction que les principales solutions littéraires défendues par Kuenen et Reuss, doivent être considérées comme acquises à la science, M. C. entre dans une voie qui ne manquera pas, et à bref délai, de les compromettre gravement. Il accepte avec la plus grande facilité les soupçons d'intercalation et d'interpolation, et cela dans une mesure telle que les textes considérés comme les plus résistants s'effritent et se délitent en fragments. M. C. m'affirme avec assurance que le code de la réforme de Josias, c'est le *Deutéronome* et que ce livre fut solennellement promulgué en 621 avant notre ère. Soit; mais ce *Deutéronome* est-il le livre que nous trouvons dans nos Bibles entre les *Nombres* et *Josué?* Assurément non. Est-ce au moins le corps de ce livre (chap. v à xxvi)? Pas davantage. En serait-ce donc le noyau seulement (chap. xii à xxvi)? Oui; mais à la condition d'en extraire une série d'additions, qui réduisent le *Deutéronome* de l'an 621 aux portions suivantes : xii, 1 à xiii, 1 (mais sous une forme beaucoup plus courte); xiii, 1 à 19; xiv, 22 à xv, 3; xv, 7 à xvi, 2; xvi, 5 à 20; xvi, 21 à xvii, 7 (mais en d'autres places); xvii, 8 à 13 (mais sans le jugement remis aux prêtres); xviii, 1 à 13; xix (en entier, sauf mention des prêtres au verset 17), xx (en entier, sauf versets 2-4), un certain nombre d'éléments, impossibles à déterminer avec certitude, dans chap. xxi à xxv et xxvi, 1-15. Je pense que ceux de nos lecteurs qui sont le moins familiarisés avec la critique biblique, comprendront par cette simple énumération pourquoi j'ai baptisé l'exégèse moderne d'*École de la dislocation*.

De cette dislocation, je ne me plains pas; elle fraiera les voies à une intelligence plus large de la position des problèmes et de leur solution. C'est donc sans aucun chagrin que nous voyons M. C. entreprendre, sans s'en douter et d'un si grand cœur, la démolition des résultats qu'il pense établir. Ce que nous plaignons, ce sont les pauvres étudiants; les grimoires du moyen âge deviennent de l'eau claire à côté de ce découpage des livres, des chapitres, des versets eux-mêmes.

Il n'est pas possible de discuter en détail une œuvre qui n'est, en somme, qu'un résumé bien fait des ouvrages spéciaux qui ont paru dans les dernières années; mais nous devons attirer l'attention sur la tendance de l'auteur à faire très grande la part des temps du second temple dans la composition des livres bibliques. Dans la période persane (c'est-à-dire postérieurement à l'an 538), sont rangés par M. C., et la plus grande

partie du *Deutéro-Isaïe* et divers remaniements, qui ont constitué l'*Hexateuque* « essentiellement » dans son état actuel ; cette rédaction d'ensemble tombe vers l'an 400. C'est au IVe siècle seulement que les livres historiques auraient reçu leur dernière forme ; de ce siècle datent également certaines interpolations de l'*Hexateuque*, notamment le chap. XIV de la Genèse, le livre de *Joël*, la prophétie d'*Abdias*, *Jonas* et les *Proverbes*, — bien que ces deux derniers écrits semblent plutôt du IIIe siècle seulement, — la grande masse du *Psautier*, peut-être le *Cantique des cantiques*. Jamais on n'avait vu le IVe siècle si libéralement partagé, et je me permets d'engager les personnes du métier ou autres, qui s'offusquent de mes propres propositions, à considérer quel appui elles trouvent dans des publications telles que la présente.

Nous arrivons à la période grecque. M. C. lui attribuera-t-il la composition de livres ou fragments de quelque importance ? Voyez en plutôt la liste : les chap. XXIV à XXVII d'*Isaïe* ; rédaction de la *Chronique* et des livres d'*Esdras* et de *Néhémie* vers l'an 300 ; vers 280, composition de *Zacharie*, IX à XIV ; dans la première moitié du IIIe siècle, série d'interpolations dans les écrits prophétiques, notamment dans *Isaïe*, *Jérémie*, *Osée*, *Amos*, *Michée*, *Habacuc*, *Sophonie* ; le canon des prophètes est clos vers 250. Reste à noter la composition de *Job*, sans doute celle de l'*Ecclésiaste*, enfin, une dernière revision des écrits historiques et prophétiques tombant vers l'an 200. A l'époque des Machabées on attribuera plusieurs psaumes, *Daniel* et *Esther*.

J'avoue que, en ouvrant le livre de M. Cornill, je ne m'attendais pas à y rencontrer tant d'indications qui vinssent, indirectement ou directement, appuyer mes propres thèses. Il me sera permis de lui appliquer le jugement qu'émettait récemment, à mon égard, M. Havet dans son ouvrage sur la *Modernité des prophètes* : « Je n'ai pas le droit de le compter comme adhérant aux idées que je viens défendre ; mais il m'est permis de le féliciter qu'il s'en soit tant rapproché. »

II. L'Angleterre ne s'est résolue qu'après de longues hésitations, après de tenaces résistances, à mordre aux questions d'exégèse et de critique biblique ; mais elle y mord aujourd'hui à belles dents, et de même qu'Ève sut faire partager à Adam le fruit défendu, voilà qu'elle entraîne les États-Unis dans le mouvement. Le biblicisme niais des ignorantins du protestantisme, le ritualisme gourmé des églises épiscopales, sont en train de passer à l'état de légendes ; nous en félicitons sincèrement John Bull et Jonathan, son frère ; en se mettant d'accord pour répandre dans le public instruit les résultats de la critique biblique, ils font une bonne et belle œuvre.

L'*Introduction à l'Ancien Testament* signée de M. Driver fait, en effet, partie d'une série et forme le premier volume d'une collection intitulée « Bibliothèque théologique internationale », qui comprendra une *Introduction à l'A. T.*, que voici, une *Théologie de l'A. T.*, une *Introduction à la littérature du Nouveau-Testament*, une *Histoire*

contemporaine de l'Ancien-Testament, une *Histoire de la doctrine chrétienne*, puis, des volumes intitulés : *Apologétique*, *Religions comparées*, *Symbolique*, *Philosophie de la religion*, *Éthique chrétienne*, *Institutions chrétiennes*, et l'*Église apostolique*. Les auteurs sont : un *professor regius* d'Oxford, un professeur du *New College* d'Édimbourg, un professeur du *Free Church College* d'Aberdeen ; puis sont représentés l'*Union theological Seminary* de New-York, le *Yale College* de New Haven (Conn.), le *Free Church College* de Glasgow, le *Mansfield College* d'Oxford, l'Université d'Édimbourg; viennent enfin un pasteur d'une église congrégationaliste de New Haven (Conn.), un professeur de l'*Episcopal theological School* de Cambridge (Mass.) et un professeur du *Lane theological Seminary* de Cincinnati (Ohio), ce qui fait en somme six théologiens de la Grande-Bretagne, contre six des États-Unis d'Amérique, le tout évoluant sous la direction de « Stewart D. F. Salmond, D. D., Professor of systematic Theology and New Testament Exegesis, Free Church College, Aberdeen » et de « Charles A. Briggs, D. D., Edward Robinson Professor of biblical Theology, Union theological Seminary, New-York ». Après avoir fourni ces indications, qui sont assez éloquentes par elles-mêmes, je me donnerai le plaisir d'extraire quelques lignes d'une courte préface, applicable à l'ensemble de la collection : « La théologie a fait de grands et rapides progrès dans les dernières années... Ainsi s'est préparée la voie pour la confection d'une Bibliothèque de la science théologique... Cette bibliothèque est internationale et interconfessionnelle ; elle sera dirigée dans un esprit universaliste *(catholic)* et dans les intérêts de la théologie considérée comme une science... » Il n'est pas besoin de dire avec quel intérêt nous assistons à une tentative qui, si nous en jugeons par le présent volume, est assurée non pas seulement d'un grand succès de librairie, mais exercera une influence considérable sur le développement des études théologiques de langue anglaise des deux côtés de l'Atlantique.

L'*Introduction* de M. Driver a été composée avec soin, méthode et clarté. L'auteur, qui accepte les résultats généreux de l'école de Reuss-Kuenen-Wellhausen, cherche à les recommander par les conclusions qui découlent naturellement d'une analyse méthodique des livres. Il sait faire preuve d'indépendance en des points où des exégètes, tels que Reuss, ont continué de défendre des opinions, que l'état des questions bibliques rend désormais insoutenables, et n'hésite pas à discerner la vérité en rajeunissant des livres tels que *Joël* et *Job*, en indiquant que les arguments émis en faveur de l'antiquité du *Cantique des cantiques* n'ont rien de décisif. Nous résumerons notre sentiment en disant que M. Driver est un « Grafien » de la droite et qu'il a pris la seule voie qui convînt à l'état d'esprit de ceux auxquels il s'adresse, en défendant avec la plus grande modération de forme des idées, qui auraient paru naguère encore « l'abomination de la désolation » au public anglais. Nous loue-

rons le soin qui a été donné à la partie philologique; les Anglais, sous ce rapport, sont et restent des maîtres. En somme, livre excellent et bien informé, qui peut soutenir la comparaison avec les publications similaires de l'Allemagne.

M. VERNES.

---

116. — **Beitræge zur Griechischen Sprachkunde,** von Karl Ferdinand JOHANSSON (Upsala Universitets Arsskrift 1890). — Upsala, E. Berling, 1891. In-8, (IV-)176 pp.

C'est toujours avec profit qu'on lit un nouvel ouvrage de M. Johansson ; mais il n'en avait pas encore écrit, je pense, qui fût d'une lecture aussi aisée et agréable, au moins pour les deux premiers tiers. Le mérite est d'autant plus grand, qu'il n'écrit point dans sa langue maternelle. Il faut savoir double gré aux érudits scandinaves qui s'imposent un surcroît de peine pour nous en épargner un.

Peut-être le plaisir de constater une grande conformité de vues entre l'auteur et moi, entre-t-il pour quelque chose dans la sympathie que m'inspirent ses travaux : je remarque que, tout « Germain » qu'il est, il proscrit le terme « indogermanisch [1] », qu'il se défie, en étymologie, de l'abus des hypocoristiques si cher à M. Baunack (p. 18) [2], qu'en morphologie il est tout pénétré de la nécessité absolue de tenir toujours séparées la forme et la fonction, et ce précisément au sujet de l'*s* aoristique (p. 91) dont j'écrivais naguère qu'il n'implique par lui-même aucune notion de passé [3]. Mais il y a mieux encore que d'être d'accord par avance : c'est de se convaincre par la discussion, et M. J. m'a maintes fois ménagé la satisfaction de me ranger de son avis. Je crois que d'autres lecteurs pourront l'éprouver aussi.

Les « contributions » de M. J. sont au nombre de trois.

Dans la première « quelques traces en grec du type sanscrit *ásrk asnás* », il relève six mots indo-européens dont la flexion primitive devait être dithématique, le nominatif singulier se terminant par *r*-voyelle + gutturale sonore. La plupart de ses rapprochements sont ingénieux et séduisants ; quelques-uns — τράγος = *πτρά-γ-ος « animal de rochers », cf. πέτρα (p. 7) — me paraissent à peu près démontrés ; on doutera pourtant que πέλαγος (p. 28 i. n.) signifie originairement « rocher, montagne de vagues ». On s'étonne de lire (p. 146) que, si Ὑαργίδες se décompose en *su-* et Ἀργεῖαι, il fournit l'unique exemple connu jusqu'à présent d'un corrélatif grec pour le préfixe sanscrit *sú*, alors que presque en même temps MM. Wackernagel [4] et de Saus-

---

1. Cf. *Revue critique*, XXXII (1891), p. 95.
2. Cf. *Revue critique*, XXIV (1887), p. 145.
3. *Esq. Morpholog.* V, p. 3, et *Muséon*, VIII (1889), p. 88.
4. *D. Dehnungsgesetz d. Gr. Composita* (Basel, 1889), p. 4.

sure[1] ont cru découvrir ce préfixe à la base de la formation hellénique ὑ-γιή-ς = * *su-giwes-* « bien vivant »[2].

La seconde étude, celle des parfaits grecs en -κ-, peut être considérée comme vraiment définitive : il y avait longtemps qu'on soupçonnait l'existence en indo-européen d'un élément dérivatif *-k-* (*-g-* suivant l'auteur) auquel se serait attachée subsidiairement une fonction temporelle ; le mérite de l'auteur est d'avoir, par ses nombreux rapprochements étymologiques, montré que cet élément intervenait dans un bien plus grand nombre de racines qu'on ne l'avait d'abord supposé, ce qui en rendait la propagation plus aisée, et de nous faire suivre en quelque sorte, dans ses minutieuses statistiques, le travail créateur de l'esprit grec multipliant une forme de conjugaison commode. Parmi les similaires, M. J. a oublié l'albanais et l'hypothèse de M. Benloew[3] : il est vrai que M. G. Meyer en a fait justice ; mais là où figure l'étrusque (p. 83 et 95), je ne vois pas que le « pélasge » soit déplacé.

Sur la troisième partie « quelques thèmes en *-n* de la langue grecque », je basarde une réserve de principe. Certes les connaissances linguistiques de M. J. sont aussi solides qu'étendues, et les trouvailles abondent sous ses pas ; certes l'équation μαπέειν : μάρπτω = *manus* : μάρη (p. 143 i. n.) est d'une saisissante vraisemblance, et il est curieux de trouver dans un mot comme *mar-út* (p. 134), la forme grecque (avec *t*) du suffixe du participe parfait que partout ailleurs le sanscrit dérive en *-ús-*. Mais espère-t-on jamais nous apprendre sous l'empire de quelles lois ou de quelles influences s'opérait, dans la langue proethnique, la substitution du *t* à l'*s* ou de l'*r* à l'*n*? Je vais plus loin : si la langue indo-européenne était là, sous nos yeux, dans un document écrit, ou même vivante et parlée, entreverrait-on seulement la solution de ces problèmes ? Et dès lors, en présence de spéculations paléontologiques du genre de celles de M. J., à plus forte raison de la *Wurzelerweiterung* de M. Persson, dont heureusement pour lui un autre que moi rendra compte ici, n'est-on pas tenté de penser que le résultat de la recherche ne vaudra jamais la peine qu'elle coûte, sans rien diminuer d'ailleurs du respect et de la reconnaissance dus aux savants qui ne craignent pas de l'affronter ?

Sur le vx-ht-all. *hagatussa* (p. 134), M. Johansson s'est rencontré à son insu avec M. de Saussure, dont l'explication est plus complète[4]. Est-ce le besoin de la cause, est ce une inadvertance qui lui fait admettre (p. 144, avec récidive p. 154) la quantité *lōcusta*, au moins douteuse, et en tout cas de l'extrême décadence ? Si Poséidon est par essence un *quellenöffner* dans les mythes grecs (p. 124), il ne faut point dire que cette attribution lui vienne de sa nature chthonienne ; car il a

---

1. *Mém. Soc. Ling.*, VII, 1 (1889), p. 89.
2. Peut-être plutôt * *su-giyé-*, avec le degré normal de la racine qui apparaît réduite dans sk. *jī-va* et lat. *vi-vo-s*.
3. *Analyse de la Langue Albanaise* (Paris, 1879), p. 211.
4. *Bull. Soc. Ling.*, VII, 3 (1891), p. CXXVII.

été à l'origine un Zeus du ciel pluvieux, tout comme le Varuna védique, et ouvert les sources du ciel avant de forer celles de la terre.

V. Henry.

117.— *Διορθωτικὰ εἰς Εὐριπίδην ὑπὸ Δημητρίου* Χ. ΣΕΜΙΤΕΛΟΥ (tirage à part du *Bulletin de Correspondance hellénique*). Athènes, Perris frères, 48 pp. in-8. Prix : 2 dr.

L'article de M. Sémitélos porte sur les sept tragédies d'Euripide que M. Henri Weil a publiées en un volume chez Hachette, soit *Hécube*, *Médée*, *Hippolyte*, les deux *Iphigénie*, *Electre* et *Oreste*. Il se termine par une note sur les vers 21-23 des *Phéniciennes*, qu'on aurait pu, sans inconvénient, laisser de côté.

Il faut d'abord rendre justice aux connaissances bibliographiques de M. Sémitélos. Ici, comme dans l'édition des Tragédies de Sophocle qu'il a commencé à publier, il se montre en général bien informé [1] des travaux de ses devanciers, il abuse même de sa science pour nous rappeler sans utilité des conjectures décidément malheureuses, qui ne méritent que l'oubli.

Analyser une série de remarques critiques n'est guère possible : il faudrait les discuter une à une. Le jugement à porter sur la plupart des travaux de ce genre est formulé dans un vers célèbre de Martial. Presque tous les critiques sont logés à la même enseigne. Disons d'ailleurs que les premiers mots même sont vrais pour le travail en question : *Sunt bona*. Les observations de M. Sémitélos ne sont presque jamais inutiles; elles témoignent toujours de lectures approfondies, d'une solide connaissance de la langue des Tragiques. C'est avec raison, je crois, que la vulgate est défendue au vers 1091 d'*Iphigénie à Aulis*. Aux exemples qu'il cite, l'auteur aurait pu joindre le v. 446 de la même tragédie. Parmi les conjectures qui méritent l'attention, citons : ὅμως pour ὅπως dans *Héc*. 398, γε pour δέ dans *Iph. Aul*. 1185, τοῖσι δυστυχεστέροις pour τοῖσιν εὐτυχεστέροις dans *Iph. Taur*. 352. Comme beaucoup de médecins, M. S. réussit mieux à trouver le mal que le remède. Parfois il a bien vu le sens à rétablir, sans que la correction proposée soit absolument satisfaisante. Ainsi, *Oreste*, 118, il est difficile d'admettre la construction, ταρβοῦσ' ἅτε, en fin de vers, chez un poète attique; mais il est aisé d'écrire ταρβοῦσά γε, en comparant *Iph. Aul*. 85 [2].

---

1. Cependant, à propos d'*Iph. Aul*. 509, il n'est pas juste de dire qu'« aucun critique n'a soupçonné » de difficulté dans πλεονεξία τε δωμάτων, puisque M. Weil a écrit δώμασιν dans son texte.

2. M. Sémitélos croit avoir besoin, pour justifier des corrections proposées p. 7 et 48, qu'Euripide se soit servi de l'alphabet attique, officiellement en usage à Athènes jusqu'à Euclide. Mais s'il y a quelque chose de certain, c'est qu'Euripide usait déjà de l'alphabet ionien. Je renvoie là-dessus M. Sémitélos à un célèbre fragment du *Thésée* (Athénée, X, p. 454b) et à Bœckh, *Abhandl. der Berl. Akad*. 1823 (*Kleine Schriften*, t. V, p. 291) ; je ne me permettrais pas de le renvoyer à un pas-

Ajouterai-je qu'on a de la peine à comprendre comment un helléniste, même (ou surtout) un Grec, se résigne à écrire sur Euripide dans le patois pseudo-classique des journaux athéniens? Mais j'aurais peur de froisser peut-être, en insistant, un sentiment respectable, et j'aime mieux féliciter M. Sémitélos de sa contribution à la critique d'Euripide, en souhaitant qu'il récidive, au risque de choquer (νὰ προσκρούσῃ) les amis de l'atticisme.

A. M. Desrousseaux.

---

118. — **Die Inschriften von Pergamon**, unter Mitwirkung von Ernst Fabricius und Carl Schuchhardt, herausgegeben von Max Fraenkel. I. Bis zum Ende der Kœnigszeit. Berlin, Spemann, 1890. In-4, xii-176 p.

Les découvertes faites à Pergame au cours des fouilles allemandes ont d'abord été communiquées au monde savant dans trois rapports in-4°, intitulés : *Die Ergebnisse der Ausgrabungen zu Pergamon*; ce sont des extraits, paginés à part, du *Jahrbuch der königlichen preussischen Kunstsammlungen* (t. I, p. 127 sq : t. III, p. 47 sq., t. IX, p. 40 sq., 1880, 1882, 1888). Une publication définitive, comme toujours, hélas! trop luxueuse et trop coûteuse, a été commencée en 1885, année où MM. Bohn et H. Droysen ont donné le t. II, avec la description du sanctuaire d'Athéna Polias. Le tome VIII, 1, contenant les inscriptions jusqu'à la fin de l'époque royale, a paru en 1890; la maison Spemann en a fait une édition spéciale, qui peut être acquise sans le reste de l'ouvrage. On y trouvera réunis, non seulement les inscriptions provenant des fouilles, mais tous les textes pergaméniens dont on a pu vérifier la teneur sur les originaux. Grâce au concours d'un habile architecte, M. Koldewey, auquel nous devons un important ouvrage sur les monuments antiques de Lesbos, toutes les inscriptions ont été reproduites en fac-similé, avec l'aspect du monument (base, plaque, architrave, etc.) sur lequel elles sont gravées. Ces fac-similés sont excellents et dessinés avec une légèreté de main à laquelle les publications allemandes ne nous ont pas habitués. A la fin du volume se trouve un plan à grande échelle (1 : 2500) de la partie supérieure de l'Acropole de Pergame, d'après les relevés de MM. Humann, Bohn et Senz.

Le contenu du volume que nous annonçons est très riche, trop riche même pour que nous essayions de signaler tout ce qu'il renferme d'intéressant et de nouveau. On en trouvera une analyse détaillée dans un

---

sage des *Homerische Untersuchungen* de Wilamowitz-Mœllendorff. Ses conjectures n'en seront, au reste, ni pires, ni meilleures. A supposer qu'il fallût écrire, *Héc*. 1064, κοῦραι pour κόραι, et *Phén*. 22, βρέφους pour βρέφος, Archinos et son décret n'auraient rien à voir dans l'affaire. Je ne pense pas que si M. Sémitélos, lisant le *Cratyle* dans l'édition Schanz, voit à l'appareil critique (p. 24, l. 21) que T donne γένους et B γένος, il suppose l'archétype commun des deux exemplaires écrit dans l'alphabet attique.

article de la *Revue des Études grecques* (1891, p. 328-330), où quelques lignes sont consacrées à chaque texte d'une importance historique, suivant un excellent système dont C. Curtius a donné l'exemple dans le *Jahresbericht* de Bursian. Mentionnons seulement (n° 13) l'arrangement conclu entre le fils adoptif de Philétère, Euméne, et les chefs de mercenaires insurgés contre lui, frappant témoignage des difficultés contre lesquelles luttait la royauté naissante des Attales; puis (n° 20) la dédicace d'un monument érigé par Attale I^{er} après sa victoire sur les Galates Tolistoages *(sic)* près des sources du Caïcus; enfin (n° 249) un décret du peuple de Pergame, rendu après la mort du dernier Attale, qui confère le droit de cité à plusieurs catégories de non-citoyens et édicte des peines sévères contre les émigrés; ce document établit, à l'encontre des doutes qui ont été plusieurs fois soulevés, l'authenticité du testament d'Attale III en faveur des Romains. Ces trois textes d'une valeur capitale, choisis parmi les deux cent cinquante que donne le présent volume, sont peut-être ceux dont l'histoire de l'hellénisme est appelée à tirer le plus de profit; mais beaucoup d'autres sont instructifs à divers titres pour l'histoire locale de la Mysie.

Le commentaire de M. Fraenkel abonde en observations précieuses; non seulement l'éditeur a insisté sur la portée historique des textes, mais il a soigneusement mis en lumière ce qu'ils ajoutent à notre connaissance de la langue et du lexique. En voici quelques exemples. N° 1, dédicace bilingue à Athéna par un barbare nommé Βαρτάρας ou Παρτάρας; l'une des inscriptions, malheureusement peu distincte, est rédigée dans une langue et dans un alphabet également inconnus. N° 5, sur une même stèle, décrets des Pergaméniens en κοινῇ et des habitants de Temnos (ville très voisine de Pergame) en éolien. N° 18, emploi du pluriel de majesté dans une lettre d'Eumène I^{er} aux Pergaméniens. N° 30, dans une épigramme fragmentée [1], la guerre est appelée μισογύνην χάρματον; Horace a eu sans doute dans l'esprit une expression analogue, *Od.* I, 1, 25. P. 79 et ailleurs, M. F. appelle l'attention sur la rareté des hiatus (non justifiés par le repos de la voix) dans les documents officiels. N° 158, emploi nouveau de στεγνοποιεῖν dans le sens d' « établir une colonie militaire ». N° 159, dans une inscription éolienne, exemples d'*iotas* parasites, συντελεισμένοι, ἀνατεθεῶισι; M. F. aurait pu citer des faits analogues, p. exemple C. I G. 2525 *b*, 74. N° 160, nombreux exemples de l'assimilation du N final devant des consonnes (en 157 av. J.-C.). N° 163, ponctuation entre les lignes, comme sur le papyrus contenant le discours d'Hypéride contre Athénogène. N° 203, le second vers d'une épigramme sur Homère :

Αἴδε τοι ἀμφίλογον μύθων περὶ δ[ῆριν ἔ] θεντο

aurait pu être rapproché du début de l'épitaphe des morts de Chéro-

1. La restitution que M. F. propose de la première ligne est inadmissible.

née et d'*Il* XVII, 157. N° 224, l. 13-14. j'écrirais συνεπει[κέλ]ευσεν; j'ai déjà restitué ce mot par hypothèse dans une inscription d'Hypaepa. *Rev. archéol.*, 1885, II, p. 107. On trouve plus loin (n° 245) un composé analogue qui manque aux lexiques, ὑπεξακούειν. Dans la même inscription, on a εἰς dans le sens de « jusqu'à », comme dans Polybe, avec le style duquel les textes de Pergame présentent de nombreuses analogies (cf. p. 170.) N° 246, l. 31, la restitution καὶ [ἐπὶ τοῖς] κατὰ πόλεμον, καὶ ἄρχοντι. καὶ ἀμυνομένωι me paraît certaine; je ne sais pas pourquoi M. F. considère ici καὶ comme inadmissible (pour l'emploi redondant de cette conjonction, cf. *Bull. de Corresp. hellén.*, t. XI, p. 72). N° 248, pour μετηλλαχχώς *(sic)*, M. F. pouvait encore citer *Rev. archéol.*, 1888, II, p. 96. P. 168, M. F. a très bien établi le sens de προιερᾶσθαι = exercer la prêtrise à la place du titulaire. Il faut espérer qu'à la fin du deuxième fascicule il nous donnera un index des mots et des sens nouveaux, car, dans l'état actuel de la lexicographie grecque, les découvertes dues à l'épigraphie n'entrent que bien difficilement en circulation.

A la p. 163, où M. F. a réuni ce que l'on sait sur le calendrier éolien, j'ai lu avec surprise la phrase suivante : « *Aus einer unveröffentlichten Inschrift hat Reinach an Latyschew* Τερρεὺς *als kymäischen Monat mitgeteilt; doch erweckt dieser Name sowol wegen seiner Ableitung als auch wegen seiner Endung das stärkste Mistrauen, so dass wir... bis auf weiteres die Lesung für irrig halten müssen.* » Avant d'imprimer cela, M. Fraenkel eût bien fait de me consulter; il aurait appris que l'inscription, qui était inédite en 1882, a paru dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* de 1888 (t. XII, p. 361, v. ligne 18); le texte μῆννος Τέρρεος ἐνάτα ἀνομένω me paraît certain, bien que le dernier mot (= ἱσταμένω) manque aux lexiques. Un autre document publié dans le même article (p. 363) lui aurait fait connaître le mois cyméen Ἀμαλώιος (on a Ὀμολώϊος à Eresos de Mitylène).

L'exécution matérielle de ce volume est très belle et l'impression d'une correction remarquable; à la p. 174, lire *Athribis* au lieu d'*Athritis*.

Salomon REINACH.

---

119. — Clemens BAEUMKER. **Das Problem der Materie in der griechischen Philosophie.** Münster, Aschendorff, 1890. 436 p. in-8, 12 m.

120. — H. BERGSON. **Quid Aristoteles de loco senserit.** Paris, Alcan, 1889. 82 p. in-8.

121. — Karl TROOST. **Zenonis Citiensis de rebus physicis doctrinae fundamentum.** Berlin, Calvary, 1891 (Berliner Studien, XII, 3; 87 p. in-8, 3 m.

122. — Kurd LASSWITZ. **Geschichte der Atomistik vom Mittelalter bis Newton.** Hamburg u. Leipzig, Voss, 1890, 2 vol. in-8, 518 et 609 p. 40 m.

123. — P. Félix THOMAS. **La philosophie de Gassendi.** Paris, Alcan, 1889. 320 p. in-8. 6 fr.

124. — Eugène Bouvy. **De Vico Cartesii adversario.** Paris, Hachette, 1889. 67 p. in-8.

I. Ce qui fait la valeur durable et en quelque sorte définitive du livre de M. Baeumker, c'est l'usage prudent qui y est fait des textes et de tous les textes. M. B. s'est donné pour tâche de recueillir, de classer et de critiquer, avec une précision philologique qui ne laisse rien à désirer, les renseignements de toute provenance que nous possédons sur les théories de la matière des philosophes anciens. Il s'est astreint à laisser parler les textes, et à ne laisser parler que les textes; il a donné une construction systématique des doctrines partout où les témoignages directs lui ont paru suffire, et il s'en est tenu, lorsque les données trop rares et trop fragmentaires ne permettent que des conjectures sans vérification possible, à exposer avec une grande netteté l'état des questions controversées et les interprétations en présence. Ce parti-pris de prudence méthodique explique qu'il ait donné de la plupart des philosophies antérieures à Socrate un exposé parfois indistinct et vague [1], que son Protagoras soit confus et un peu mou, que son Démocrite soit insuffisamment construit, et qu'il se soit refusé à distinguer entre les formes successives de la physique stoïcienne; mais il explique aussi la remarquable fermeté de son interprétation d'Héraclite, d'Aristote, d'Épicure, de Plotin, et la forte netteté des discussions critiques sur lesquelles il appuie son interprétation de Platon [2]. M. Baeumker n'a pas tout dit, et il reste beaucoup à faire après lui; il n'y a plus à refaire ce qu'il a fait [3].

II. La dissertation de M. Bergson sur le lieu d'après Aristote est un commentaire très précieux aux cinq premiers chapitres du quatrième livre de la *Physique*, dont la difficulté est connue. Elle se distingue moins par la nouveauté de l'interprétation que par l'ingénieuse netteté de l'exposition et par la sagacité avec laquelle les obscurités sont démêlées et le plus souvent dissipées. Le latin dans lequel écrit M. Bergson est d'une habileté et d'une souplesse peu communes.

---

1. M. B. interprète l'ἄπειρον d'Anaximandre (comme l'a fait avant lui M. Paul Tannery) au sens d'une étendue illimitée. Il est certain qu'il ne peut s'agir là du concept d'une indétermination qualitative absolue; néanmoins il est difficile d'admettre qu'Anaximandre ne se soit pas représenté cette étendue illimitée comme attribuée à une matière assez indifférente et subtile pour revêtir les différentes formes élémentaires. — Je crois que M. B. fait bien d'admettre, avec M. Zeller, et contrairement à l'opinion de M. Tannery, l'illimitation spatiale de l'air chez Anaximène.

2. Il accepte en bloc celle de Zeller. Je persiste à croire : 1° que la réalisation transcendante des idées est néo-platonicienne et n'est pas platonicienne, est absurde ou tout au moins inintelligible ; 2° que le fameux « *Keine Ableitung des Sinnlichen* » supprime la difficulté en supprimant la question, et non pas en la résolvant. — Au fond, toute la discussion de M. B. repose sur son interprétation de l'ἀνάγκη, qui est contestable.

3. P. 156, n. 3. Lire Journal of *Philology* (et non pas *Philosophy*). La note 2 de la page 21 est plus qu'inutile.

III. Le recueil des fragments de Zénon relatifs à la Physique que nous donne M. Troost témoigne d'une bonne volonté fort louable; mais je n'y trouve guère autre chose à louer. Je ne veux point parler du latin obscur et pénible dans lequel l'annotation est rédigée, ni des innovations et des assertions contestables [1], ni des très nombreuses incorrections des textes publiés [2]. Même avec ces défauts, un recueil de ce genre serait utile s'il était commode et s'il était complet. Or celui de M. T. n'est ni l'un ni l'autre; d'une part, la disposition matérielle de l'ouvrage est d'une complication qui en rend l'usage fort difficile; d'autre part, il ne nous donne rien que nous ne possédions depuis longtemps. M. T. peut voir, en comparant son travail avec le recueil des fragments de Zénon et de Cléanthe que M. Pearson a publié presque au même temps, qu'il est possible d'être plus complet qu'il ne l'a été sans faire aucun prodige d'érudition. Et si M. Pearson et M. Troost s'étaient avisés d'explorer quelque peu la patristique et les écrivains de la basse époque, ils n'auraient pas ignoré l'un et l'autre des témoignages aussi aisés à trouver que ceux de Themistius (*Paraphr.* I, 257, 27, éd. Spengel, I, 265, 10; 374, 15, etc.), que celui de l'auteur anonyme d'une Ἔκθεσις ῥητορικῆς (chez Walz III, 740), que celui de S. Jérôme, *In Ep. ad Ephes.* VII, 611 (Vallarsi), que celui du Pseudo-Augustin, *De ecclesiast. dogm.* cap. XVI, que celui de Tertullien *De praescr.* 7, et divers autres que je ne puis citer ici. Tant qu'on se passera de main en main le peu que nous savons, sans prendre même la peine d'une vérification personnelle des sources que l'on cite [3], on perdra son temps.

IV. Le très remarquable livre de M. Kurd Lasswitz est l'œuvre d'un savant bien informé, d'un Kantien ardent et d'un bel écrivain, plein d'imagination et de talent. Après dix ans d'une laborieuse préparation, dont nous avons pu suivre les progrès dans la *Vierteljahrsschr. f. wissensch. Philos.*, il nous donne une très large et très complète histoire des hypothèses et des théories atomistes, depuis les vestiges de traditions et les germes d'idées qu'on trouve à l'origine du moyen âge, jusqu'à leur expansion achevée chez Huygens, Leibniz et Newton. L'exposé de la

---

1. La correction au frg. 12 (p. 14, n. 1) est difficilement acceptable. La discussion p. 16, n. 1 est très peu démonstrative et assez superflue. Le frg. 15 est mal interprété; il fallait se reporter à la doctrine d'Aristote, ce que M. Troost n'a pas vu; etc.

2. Ajouter aux errata : frg. 15, συλλεγικώτερον; frg. 47, οὐκ; p. 41, l. 10, aestimaviase; frg. 59 Ζήνων; p. 49, note, ἀντιπαρήκτασιν; p. 55, n. 1, οὐρανῷ; p. 56, l. 16, τὸ. N° 109, lire Nemesius c. 15 (et non pas 36), etc.

3. En voici deux exemples : 1° M. Troost emprunte aux *Doxographi* de Diels son frg. 113, emprunté à Eusèbe, Praep. ev. XV, 20, 1. Eusèbe dit formellement qu'il le doit au Περὶ ψυχῆς de Porphyre; par un lapsus sans importance, Diels l'attribue à Arius Didymus; M. Troost copie l'attribution avec le fragment. S'il eût vérifié, il n'eût pas omis le témoignage du même Porphyre cité par Eusèbe deux pages plus haut, XV, 18, 3; — 2° s'il s'était reporté lui-même à Galien, *De plac. Hippocr. et Plat.*, il n'aurait pas omis le témoignage du livre V, p. 456, 3 Müller.

plupart des doctrines de la Renaissance, et de toutes les théories du XVII^e et du XVIII^e siècle, repose sur une étude personnelle et très approfondie des sources; le moyen âge est raconté de seconde main, mais avec une connaissance complète [1] et précise des courants d'idées, des querelles et des systèmes. Le livre tout entier est d'une lecture attrayante et instructive, et mes critiques n'auront pour but d'en amoindrir ni l'importance peu commune, ni le grand intérêt.

Ces critiques elles-mêmes, ou plutôt ces restrictions, sont très embarrassantes à formuler. Il est incontestable que M. L. a conçu son histoire sous la forme la plus instructive et la plus vivante et selon la méthode d'exposition la plus vraiment philosophique. Il est tout aussi peu contestable que cette méthode elle-même, qui est excellente, l'a entraîné à des vices d'exposition qui apparaissent clairement à une lecture attentive; — et il est tout à fait certain qu'on ne conçoit pas comment il eût été possible d'y remédier. Sans cette expresse déclaration, il y aurait quelque injustice à attribuer au fait de l'auteur des imperfections qui dérivent de la nature même de son sujet.

Les traits caractéristiques de sa méthode sont les suivants. Il a conçu son ouvrage sous la forme d'une histoire analytique, génétique et critique des idées maîtresses et des concepts dominants qui concoururent à l'élaboration de l'atomisme moderne, ce qui veut dire : 1° qu'il n'a fait intervenir l'exposé des doctrines anciennes qu'à l'occasion des écrits et des systèmes où se trahit leur influence, et qu'il l'a fait intervenir chaque fois que leur influence entre en jeu; 2° qu'il a dû conduire successivement, à travers une époque, ou même à travers plusieurs époques consécutives, l'histoire des différents facteurs (principes métaphysiques, méthodes logiques, conceptions mathématiques, théories physiques) qui, simultanément ou successivement, donnèrent aux diverses formules atomistiques leur caractère propre et leur unité systématique; 3° qu'il a été amené, à chaque stade de l'évolution des doctrines, à démêler en elles, par une interprétation toute personnelle et toute moderne, le concept métaphysique ou logique qui les dirige, qui en donne le sens, qui en est l'âme et le principe secret. Tels sont les caractères essentiels de sa méthode; voici les défauts d'exposition qui en découlent. Du premier il est résulté que la continuité chronologique, parfois la cohérence logique, et parfois, ce qui est plus grave, la liaison historique [2] du développement sont rompues au détriment de l'intelli-

1. Je ne vois que deux lacunes importantes : le moyen âge grec est totalement omis, sans doute en raison du plan systématique de l'ouvrage; Bernard de Chartres n'est pas mentionné, par un oubli qu'on a peine à s'expliquer.

2. En voici un exemple qui a son importance. Après Scot Érigène, nous nous trouvons brusquement en présence d'un exposé systématique de la doctrine de Platon, destiné à nous faire comprendre le Pseudo-Abélard et les Platoniciens du XII^e siècle. A quoi l'on doit objecter : 1° Que cet exposé devait précéder l'analyse de la doctrine de Scot Érigène, qui autrement est inintelligible; 2° qu'étant donné

gence facile et exacte, par ces brusques retours et ces recommencements. Du second, il est résulté que la pensée systématique des doctrines fortes et cohérentes se dissout parfois dans ce morcellement analytique, et dans cet enchevêtrement de fils où l'attention s'égare et se brouille. Du troisième enfin, il est résulté que l'interprétation systématique et critique, tandis qu'elle dégage les arêtes logiques et les catégories génératrices des conceptions, les réduit parfois en des formules qui leur sont étrangères et qui n'appartiennent ni à leur époque ni à leur système de pensée, et donne l'impression très nette d'une *Hineininterpretirung*.

C'est là précisément le caractère du livre de M. Lasswitz : il s'est proposé de donner, à une conception systématique, idéaliste et Kantienne, de l'atomisme physique contemporain, une introduction historique qui fût elle-même systématique. Il a doublé son exposition historique de toute une interprétation philosophique qui lui est en quelque sorte parallèle, et qui souvent lui est extérieure. Il a conçu, et je le dis sans une arrière-pensée de critique, il a construit [1] son histoire comme une confirmation de la théorie corpusculaire criticiste, celle-ci étant la conciliation véritable où aboutirent bon gré mal gré, par une nécessité interne, dix siècles de lutte entre la conception substantialiste et la conception causale des choses. — Cette doctrine idéaliste et hardiment métaphysique, que M. Lasswitz a exposée ailleurs, et qu'il ne fait ici que résumer à grands traits [2], est-elle scientifiquement vivante et viable,

---

qu'Érigène et les autres platoniciens doivent toute leur connaissance de Platon à la traduction et au commentaire de Chalcidius, et aux témoignages non moins infidèles des pères de l'Église, la vérité historique et l'esprit de la méthode exigeaient strictement un exposé fidèle de ce platonisme altéré, le seul qu'ils aient connu, le seul qui ait agi sur eux. Ainsi — et il en faut dire autant d'Aristote, du Démocritisme, de toutes les doctrines antiques, et, plus généralement, de toutes les influences philosophiques — l'application exacte de la méthode génétique et critique exigerait un nouvel exposé des doctrines inspiratrices à chaque fois que la connaissance de ces doctrines s'est élargie ou que leur interprétation s'est modifiée; ainsi, en un mot, la méthode philosophique, logiquement appliquée, se renverse et se supprime, pour faire place à la méthode philologique.

1. Je ne vois qu'un petit nombre de points où l'histoire soit construite, au sens défavorable du mot. Telle est l'identification du nominalisme avec les tendances modernes, réalistes et positives (I, p. 58) qui ne me paraît pas légitime. Telle est peut-être aussi l'interprétation de certaines doctrines plérotiques, surtout de celle de Descartes. Telle est certainement l'attribution à Newton d'une croyance métaphysique à l'existence de forces centrales dont l'action à distance serait irréductible à toute explication mécanique (II, p 572 sqq., 578 sqq.). Je ne puis voir dans l'interprétation de Cotes qu'une réalisation de qualités occultes que Newton condamna expressément (*Princip. phil. nat. math.* Defin. VIII, et ailleurs). — Il y aurait de l'injustice à prendre à la lettre la phrase suivante, où la tendance constructive se trahit d'une manière assez curieuse : « der Begriff der Energie der Lage oder der potentiellen Energie, ein *notwendiger* Begriff für die Newtonsche Physik, der *daher* schon bei Daniel Bernouilli sich findet. » (II, p. 387.)

2. I, p. 43 sqq., p. 80 sqq., p. 157 sqq., p. 269 sqq. — II, p. 235 sqq., p. 376-497.

et ne heurte-t-elle pas en face la plupart des postulats, des idées directrices, des principes tacitement admis et des buts tacitement poursuivis de nos sciences physiques, c'est sur quoi je ne veux pas me prononcer, et c'est affaire entre elle et les faits; est-elle, au sens moderne du mot, philosophiquement intelligible et vivante, c'est ce que je ne considère ni comme certain ni comme probable; mais, de toutes façons, elle témoigne d'un vigoureux effort intellectuel, et elle mérite, ne fût-ce même qu'en raison de la belle et brillante forme sous laquelle elle nous est présentée, de ne laisser personne indifférent.

V. M. P.-Félix Thomas paraît s'être gardé d'introduire dans son livre rien qui lui soit personnel. Je vois qu'il cite parmi les adversaires de Descartes un certain Cratérus, dont le nom revient deux fois, à deux pages de distance (p. 13 et 15), ce qui est inquiétant; qu'il considère comme « irréfutables » les objections de Gassendi à Descartes (p. 21, n. 1), qu'il s'exalte outre mesure sur le mérite philologique de l'Épicure de Gassendi, qu'Horace est pour lui « le poète philosophe », et qu'il n'est de philosophies sérieuses que « les philosophies d'idées moyennes ». C'est, ou peu s'en faut, à quoi se réduit son apport. Il s'est proposé et il s'est contenté de nous donner des œuvres de Gassendi une analyse qui paraît être fidèle et complète. Le malheur, c'est qu'aujourd'hui l'on fait un choix parmi les doctrines de Gassendi, et que personne ne se soucie plus guère des parties de sa philosophie sur lesquelles M. T. s'est le plus complaisamment étendu. Nous n'avons que faire de la psychologie de Gassendi, de sa morale et de sa théologie naturelle; nous nous occupons souvent de sa critique de Descartes, que M. Thomas a trop sommairement résumée, et parfois de sa théorie de la matière, qu'il a trop imparfaitement esquissée pour nous dispenser de recourir aux textes.

VI. Il ne ressort pas de l'étude de M. Bouvy que Vico ait été pour les doctrines de Descartes un adversaire bien pénétrant ni bien redoutable; mais je ne sais si la faute n'en est pas pour une part à l'inexpérience de M. Bouvy en matière philosophique. Il donne comme représentants du néoplatonisme italien, au XVIe siècle, outre un certain Mazzoni, que je ne connais pas, Marsile Ficin, Pic de la Mirandole et Aeneas Sylvius, qui moururent tous trois avant 1500. Il paraît avoir insuffisamment étudié d'une part la diffusion du cartésianisme en Italie, d'autre part l'influence exercée sur Vico par le leibnizien Fardella. La discussion au moyen de laquelle il cherche à prouver que Vico ne doit rien à Leibniz ne me paraît pas convaincante. — Le latin pénible dans lequel cette dissertation est écrite n'en facilite pas la lecture.

Lucien HERR.

---

125. — L. A. Frankl. **Lenau und Sophie Lœwenthal.** Tagebuch und Briefe des Dichters nebst Jugendgedichten und Briefen an Fritz Kleyle. Stuttgart, Verlag. der J.-G. Cotta'schen Buchhandlung Nachfolger. 1891. vi, 267 p. in-8. mk. 6.

En septembre 1889 mouraient, à quelques semaines à peine d'intervalle, les trois femmes qui inspirèrent à Lenau un amour profond et malheureux : Lotte Gmelin, Marie Behrends et Sophie Lœwenthal. De la première passion, nous ne savons presque rien. Le fils de Lotte Gmelin, M. Hartmann, pasteur à Döffingen (Wurtemberg), ne put nous donner aucun détail sur les relations de Lenau avec sa mère. Elle paraît avoir cruellement souffert de cet amour et elle évita toujours avec un soin jaloux d'en parler. Sur Marie Behrends nous sommes mieux renseignés. Elle a très exactement noté dans un journal l'histoire de ses fiançailles avec Lenau et pieusement conservé toutes ses lettres ; lettres et journal ont été communiqués par M. P. Weisser dans la *Deutsche Rundschau* (déc. 1889). La troisième passion de Lenau était plus intéressante encore à connaître ; d'abord parce qu'elle s'étend à une plus longue période, près de dix ans, puis parce qu'elle est enveloppée de plus de mystère. Les lettres de Lenau à Sophie sont très nombreuses dans la biographie de Schurz, mais c'est là sa correspondance avec l'amie et non point avec la maîtresse, ce sont ces « gezwungene Wische », où il parle de tout excepté de son amour. Il faut donc savoir très grand gré à M. Frankl d'avoir apporté cette contribution si précieuse à la biographie du poète. Déjà, dans une étude sur Lenau (*Zur Biographie N. Lenaus*. Wien, 1885), M. F. avait publié (p. 88 à 100) 22 de ces lettres, qui ne sont souvent que de très courts billets. La publication qu'il nous offre aujourd'hui est, au contraire, relativement volumineuse.

La première lettre est datée d'avril 1836 (dans Schurz, la première lettre à Sophie est du 14 décembre 1834), la dernière, d'avril 1843 ; mais dans ce long espace de neuf ans, il n'y a guère que les trois premières années, 1836-38, où les lettres soient abondantes. Quant aux deux derniers tiers de cette période, ils sont représentés par 52 pages, sur 182 qu'occupe l'ensemble de la correspondance. C'est ainsi qu'il n'y a que 4 pages pour l'année 1839, 12 pour 1840, 21, il est vrai, pour 1841, mais une seule pour 1842 et une seule encore pour 1843, rien enfin pour 1844. Ces lacunes coïncident justement avec des événements de la vie de Lenau qui intéressent vivement ses relations avec Sophie. Ainsi, d'octobre 1838 à avril 1839, ses projets de mariage avec Caroline Unger ; en 1844, ses relations avec Marie Behrends. Il serait curieux d'avoir pour cette période les lettres de Lenau et d'apprendre indirectement par elles, puisque celles de Sophie nous manquent, de quelle façon furent accueillies ces infidélités du poète. M. F. ne nous donne aucune indication sur la raison de ces lacunes importantes. Tout a-t-il été intégralement publié, et les lettres qui manquent ont-elles été anéanties par la principale intéressée, ce qui est assez probable : nous aurions

aimé avoir quelques détails sur le manuscrit même auquel ces lettres sont empruntées. Et puisque j'en suis aux critiques, je les ferai toutes à la fois. Plusieurs de ces lettres sont sans date; il est regrettable que l'éditeur n'ait pas tenté de combler cette lacune : il eût trouvé à le faire un secours précieux dans l'examen attentif de l'original. Sur bien des points on aurait souhaité quelques notes claires et précises [1]. Enfin M. F. a fait suivre les lettres d'une courte étude sur Sophie Lœwenthal, qui a le tort de parler trop de Lenau et pas assez de Sophie et des siens. De Lenau nous n'apprenons rien que nous ne sachions déjà par la biographie déjà citée de l'éditeur. Nous aurions été heureux d'avoir plus de renseignements sur Sophie, son éducation, ses idées, le milieu où elle vivait, les personnes qui la fréquentaient, etc. Ainsi, elle a écrit un roman à thèse, dans la manière de ceux de Georges Sand, pour qui elle paraît avoir eu une assez vive admiration et dont l'esprit n'est pas sans analogie avec le sien. De ce roman resté en manuscrit, M. F. ne nous donne que le titre : *Mesalliiert*. Ses relations avec la famille Lœwenthal lui auraient permis certainement d'être plus complet sans sortir des limites de la discrétion. Il faut donc nous contenter du peu qu'il nous apprend de cette femme de très haute valeur, mais sur laquelle nous sommes trop réduits à des conjectures.

Ces réserves faites, il faut louer grandement M. F. de cette publication qui viendra certainement donner un regain de jeunesse au talent de Lenau. Ces lettres, ainsi que le dit justement l'éditeur, se lisent comme des poésies en prose. C'est la même originalité et la même énergie de la pensée, le même éclat et parfois la même subtilité de la forme; il faut ajouter aussi la même monotonie dans le ton. Mais pas plus qu'on ne se lasse dans les vers de Lenau de cette monomanie du désespoir, de son éternelle mélancolie, on lira aussi jusqu'au bout et sans fatigue ces lettres d'amour, pleines d'amertume et de cuisants regrets. C'est sa vie intime qu'il ouvre devant nous. Le plus souvent ces lettres ne sont que des billets qu'il écrivait, souvent à une heure avancée de la nuit, partout où il se trouvait, à Vienne, à Stuttgart, en voyage, et même quand il était près de sa maîtresse, qu'il venait de voir dans la soirée. Comment ces billets allaient-ils à leur adresse, M. F. ne nous l'apprend pas; sans doute ils composaient une sorte de journal qui par fragments devait parvenir à Sophie et qu'interrompait de temps à autre une véritable lettre. Nous sommes donc jour par jour, heure par heure, mis au courant de l'état d'âme de Lenau, au moins pour tout ce qui intéresse sa passion. Il est curieux de constater les formes différentes qu'elle revêt. Au commencement, elle s'enveloppe de pensées religieuses et même mystiques. Son amour lui est une garantie de l'immortalité de l'âme; la beauté explique la divinité. Lenau, qui était alors de tout

1. A signaler une légère erreur, note 2, p. 134. Ce n'est pas à Lotte Hartmann, mais à Lotte Gmelin, une parente de Schwab, que les *Schilflieder* sont adressés.

cœur à son *Savonarola,* sortant des conversations avec son ami le théologien Martensen, plein de la lecture de Platon, admirateur enthousiaste de Baader, dont il emprunte parfois le jargon théosophique, Lenau conçoit l'amour comme une sorte d'épuration et de sanctification de l'âme. Puis ses idées se modifient, la réalité l'a ressaisi ; il s'intéresse plus à l'évolution de l'humanité et moins aux spéculations des philosophes catholiques. Il a abordé un nouveau terrain et célèbre dans les *Albigeois* l'affranchissement de tous les dogmes et de toutes les traditions. Il avait failli verser dans l'obscurantisme et il se retrouvait brusquement presque dans le camp de la Jeune Allemagne, quoiqu'il s'en défendît très fort. Aussi, à partir de 1840 environ, il n'est plus question dans ses lettres à Sophie de cette union impérissable des âmes dans l'amour, mais les regrets, les plaintes, les récriminations sont d'autant plus vifs. Il est dévoré de désirs. C'est surtout en 1841, quand il est retenu à Stuttgart par la maladie et que la fièvre lui brûle le sang, que sa passion ne connaît plus de bornes. Il faut relire ces lettres écrites en mai et juin 1841 ; il en est peu de plus ardentes et de plus belles de violence qui ne se contient plus. Les quelques rares billets se rapportant aux années 1842 et 1843, l'époque de *don Juan,* ne contiennent plus ces explosions de passion ; ils laissent presque croire que cet amour ne fut pas entièrement de renoncement. Je renvoie à la lettre du 7 août 1843 (p. 178). Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la délicate question de savoir jusqu'où allèrent les relations de Lenau et de Sophie ; je préfère la réserver. M. F. l'a abordée naturellement et résolue à l'honneur du poète et de son amie. Mais il ne nous apporte que des raisons de sentiment, et quant au témoignage qu'il appelle *classique,* c'est-à-dire, à l'affirmation à lui donnée, dans un voyage à Copenhague, par l'évêque Martensen, d'après une confession même que Lenau aurait jadis faite à son ami, à Vienne, la preuve est sans valeur : Martensen quitta Vienne au printemps 1836, par conséquent à une époque où la passion de Lenau pour Sophie n'en était qu'à ses débuts. (Cf. Martensen. *Aus meinem Leben.* Karlsruhe, 1883-84.)

Les réponses de Sophie à Lenau manquent complètement [1]. Il aurait été très intéressant de savoir de quelle manière elle accueillait ses plaintes résignées ou ses explosions de passion. Ce que les lettres même de Lenau laissent entrevoir sur ce point n'est pas tout à l'honneur de Sophie ; il semble qu'elle ait montré plus qu'il ne fallait de la froideur, de l'égoïsme et une jalouse susceptibilité. Les critiques qui ont annoncé la publication de ces lettres partagent cette impression (cf. *Die Nation,* 15 août 1891 ; *Allg. Ztg.*, 31 juillet 1891).

---

1. Il est regrettable que M. F. n'ait pas pu joindre à son recueil quatre lettres de Sophie à Émilie Reinbeck, écrites au commencement de la maladie de Lenau et publiées dans la *Wiener N.-F. Presse* des 21-23 juillet 1891 sous le titre : « Lenaus Erkrankung. » L'unique lettre de Sophie déjà publiée dans la biographie de M. F. (p. 102) aurait du moins mérité d'être réimprimée.

Cette publication, si précieuse pour nous faire connaître l'existence intime de Lenau, ne nous apprend presque rien sur sa vie extérieure, ses amis, ses relations, et ce qui est plus regrettable, sur son œuvre poétique. Les lettres qu'il écrivait à Sophie, à côté de cette correspondance secrète, contiennent beaucoup plus de renseignements pour la critique.

Une utilité du même genre auront les lettres à Fritz Kleyle, l'ami de collège de Lenau, dont M. Frankl a fait suivre sa publication. Il s'y trouve quelques détails curieux sur ses études de philosophie, de droit et de médecine, sur sa première passion aussi, sa liaison avec Bertha. Mais ce sont surtout les poésies inédites qui suivent quelques-unes de ces lettres qui sont curieuses à étudier. On y voit comment Lenau, dont le talent a été plus tard si personnel, se traîne péniblement sur des modèles déjà bien vieillis, imitant tour à tour Klopstock, Bürger ou Hölty, et lui qui devait adopter dans la suite une prosodie si élémentaire, enferme son vers dans la gêne de l'hexamètre ou des strophes alcaïque et saphique.

L'ouvrage est orné de trois héliogravures : une reproduction du monument élevé à Lenau, à Vienne, sur le Schillerplatz ; un portrait de Lenau d'après une esquisse de Schwind, et un portrait de Sophie ouvrant la publication. Il faut regretter ce fâcheux frontispice et l'oublier, quand on lit dans la préface (p. VI) que Sophie était belle et avait vingt-sept ans [1].

Ludovic ROUSTAN.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le volume que M. E. Melchior DE VOGÜÉ vient de publier sous le titre *Regards historiques et littéraires* (Colin. In-18, 357 p.) renferme, outre l'article « A ceux qui ont vingt ans », diverses études inspirées par des ouvrages récemment parus : I. les voyageurs (J.-J. Weiss, comte de Mouÿ, Bonvalot, A. Leroy-Beaulieu, Chevrillon) ; II. les historiens (Sorel, Lavisse, Bryce, Schlumberger, Th. Reinach, Vandal, Talleyrand) ; III. les poètes (la poésie socialiste et idéaliste en Russie, Nékrassof et Tutchef ; la poésie idéaliste en France, Vigny) ; IV. paysages (au couvent de Resnoïé, devant l'*Été*).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 février 1892.

M. Alexandre Bertrand, président, annonce la mort de M. Maury, directeur général honoraire des Archives nationales, professeur au Collège de France, membre ordinaire de l'Académie.

La séance est levée en signe de deuil.

---

1. M. F. a été bien inspiré en ajoutant à son volume les poésies adressées à Sophie. Il est fâcheux seulement que cet appendice soit très incomplet, et aussi que l'auteur n'ait pas essayé de dater ces poésies, ce qui aurait permis de faire entre elles et les lettres de curieux rapprochements. Nous espérons pouvoir combler plus tard cette lacune à l'aide de documents inédits.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 29 février — 1892

126. — **Ein arabischer Berichterstatter** aus dem 10 Jahrhundert ueber Fulda, Schleswig, Soest, Paderborn und andre deutsche Staedte, zum ersten Male aus dem Arabischen uebertragen commentirt und mit einer Einleitung versehn, von Dr Georg. Jacob; zweite um zwei Anhaenge vermehrte Ausgabe. Berlin, Mayer et Mueller, 1891. Gr. in-12, p. 32.

Dans cette brochure M. Jacob s'est proposé de donner une traduction de passages relatifs à l'Allemagne du Nord, extraits de la Cosmographie arabe de Kazwini, auteur du XIII[e] siècle, dont le texte a été publié en 1848 par M. Wuestenfeld; mais sa publication est sortie un peu de ces limites étroites comme on le verra plus loin. Le principal mérite de M. J. est d'avoir restitué les noms des villes et des pays défigurés par la prononciation et la transcription arabes et d'avoir ainsi rendu utilisables pour l'histoire allemande du moyen âge les notices de l'auteur arabe sur ce sujet; ainsi s'explique la faveur que la première édition de son opuscule a trouvée en Allemagne.

Les notices de Kazwini sont relatives à Fulda et à son célèbre monastère; à Schleswig et à ses mœurs barbares; à Mayence et aux monnaies orientales qu'on y trouvait; aux contrées centrales de l'Europe et aux épreuves du Jugement de Dieu qui y étaient pratiquées; à la ville de Soest et à ses eaux salées; à Paderborn et à ses sources d'eau douces comme du miel. D'autres passages parlent de Rouen et des espèces de poissons et d'oies qu'on y rencontrait; de l'Irlande et de la pêche de la baleine par les habitants de ce pays.

Le premier appendice contient un article du même genre sur les villes Siciliennes de Drépane et Eryx; sur Bordeaux et un arbre de son voisinage qui donnait une substance nutritive; sur Cortone et la figure singulière des habitants dont la moitié était blanche; enfin sur Amid (Diâr Békir) de Mésopotamie remarquable par les phénomènes électriques de sa montagne. Le deuxième appendice signale diverses incorrections de l'introduction du tome XXXIII de l'édition des Historiens des temps anciens de l'Allemagne (*Gesammtausgabe der Geschichts-*

schreiber der deutschen Vorzeit). Dans un supplément M. J. communique quelques observations intéressantes de M. Schulte sur la première édition de cette brochure et qui n'avaient pu être utilisées à temps pour la seconde édition.

Le commentaire éclaire suffisamment le texte de Kazwini dont M. Jacob a discuté les principales sources avec autant de science que de critique.

R. D.

---

127. — **La Philologie classique.** Six conférences sur l'objet et la méthode des études supérieures par Max Bonnet. Paris, Klincksieck, 1892; 224 p. in-18. Prix: 3 fr. 50.

L'idée fondamentale de ces « conférences » est exposée dans la première. Cette leçon, tirée à part de la *Revue internationale de l'enseignement,* a été mentionnée dans une des chroniques de la *Revue critique.* On connaît donc la théorie de M. Bonnet qui fait de la philologie une science appliquée. Cette théorie ressemble à un paradoxe. Elle reparaît aujourd'hui, entourée de considérations et d'arguments nouveaux. M. Bonnet est un philologue trop éminent pour que l'idée qu'il se fait de sa science ne mérite d'attirer l'attention et une brève discussion.

Si l'on dégage de ce livre la thèse défendue par l'auteur, je crois qu'on peut compter trois arguments principaux sur lesquels il essaie de la fonder. Le premier peut se résumer ainsi. Notre système d'éducation et la philologie classique comprennent un ensemble d'études diverses qui, dans l'un et dans l'autre, se trouve être le même. Donc la philologie classique existe à cause de notre système d'éducation. Il n'y a malheureusement rien à tirer de cette méthode de superposition, qui semble empruntée à la géométrie. Si les mêmes sciences se trouvent être exigées et chez le professeur de l'enseignement classique et chez le philologue, c'est que la philologie et l'enseignement classique ont le même objet, la civilisation gréco-latine. La coïncidence s'explique par ce fait, mais simultanéité ne prouve pas connexité. Le deuxième argument est tiré de l'explication des textes. Les différentes branches de la philologie classique sont groupées en vue de l'interprétation des textes; l'interprétation des textes est l'élément essentiel de l'instruction classique. Ces deux assertions ne me paraissent pas prouvées. M. B. convient lui-même de l'importance considérable de l'archéologie en philologie classique. De fait, l'objet de la philologie est de connaître l'âme antique par tous les moyens possibles. Des moyens dont nous disposons, la connaissance des textes est certainement le plus direct et le plus pratique; c'est ce qui en fait l'importance. Les monuments se placent cependant immédiatement après, et dans l'intervalle le plus proche. Pourtant l'archéologie tient une place très limitée dans l'enseignement secondaire. Cet écart s'explique par des raisons pédagogiques. Ici les faits

contredisent la théorie de M. Bonnet. Il allègue enfin une preuve historique. Chacune des parties de la philologie classique serait sortie de l'explication des textes. Si cette origine était certaine, on aurait là tout au plus un indice de l'importance considérable de la connaissance des textes. En se fiant seulement à l'historique tracé par l'auteur, on voit cette origine démontrée pour la grammaire, la poétique, la rhétorique, l'histoire, la critique des textes et l'herméneutique ; mais on n'a rien de semblable pour les antiquités, la mythologie et le culte, l'archéologie, l'histoire de la philosophie et des sciences. Je suppose acquis les résultats exposés par M. B., car il serait possible de contester que l'histoire, par exemple, ait eu la même origine que la critique des textes. « Le plus souvent l'histoire figure [dans la γραμματική] sous forme de renseignements isolés, à propos des faits que mentionnent les auteurs, poètes, orateurs ou autres. Il n'y avait qu'à réunir ces renseignements épars pour en faire la trame d'une véritable histoire (p. 114). » Sans aucun doute ; mais seuls les historiens de profession les réunissaient et ne pensaient pas en le faisant accomplir une des tâches du *grammaticus*.

S'il était besoin de donner une définition de la philologie, je préférerais que l'on combinât la définition usuelle avec la définition donnée par M. L. Havet [1]. On a l'habitude de dire que notre savoir a trois grands objets : Dieu, l'homme et la nature. Mais ces objets peuvent se présenter sous deux aspects différents : en eux-mêmes, dans les faits permanents régis par les lois essentielles de leur essence, ou dans les faits successifs et passagers. Les lois constantes de la nature seront, par exemple, l'objet de la physique et de la chimie ; au contraire, le géologue, en étudiant les couches successives du globe, leur faune et leur flore est en présence des phases successives d'une évolution. Le domaine de la philologie sera précisément les faits humains successifs. Comme l'activité de l'homme est conditionnée par l'espace et le temps, c'est d'après l'espace et le temps que devront être divisées les provinces de la philologie. Celle de la philologie classique comprendra dans l'espace le domaine gréco-romain ; dans le temps, la période antique. D'autre part, si on considère non plus l'objet, mais le sujet, non plus la philologie, mais le philologue, nous verrons qu'il peut considérer son étude soit comme système de résultats acquis dont il doit se pénétrer, soit comme une méthode d'investigation pour conquérir de nouvelles connaissances. Ainsi se rejoignent les deux définitions dont je parlais, la philologie est à la fois une science et un art.

Ces questions de théorie demanderaient à être traitées plus longuement. Est-ce utile ? Un vieux professeur de Sorbonne disait à M. Bonnet : « Vous voulez écrire une thèse sur la philologie ? Faites-nous donc plutôt un bon ouvrage de philologie. Moi, quand on me demande :

---

1. *Éloquence et philologie*, 1885.

Qu'est-ce que la philologie? Je réponds : « C'est ce que je fais. » Pourtant il sied de se livrer à ces considérations une fois par an, aux alentours du mois de décembre. Elles ont même de l'intérêt dans une salle bien chauffée, sur les lèvres d'un professeur éloquent ou philosophe, devant un public retiré des affaires ou de la vie. Heureusement, la science se fait malgré elles. Leur plus grand inconvénient est d'être contingentes. On aurait pu reprocher à M. Bonnet d'être arriéré et d'emprunter sa solution aux idées reçues vers l'an 1811. Aujourd'hui nous nous plaçons au point de vue historique pour le réfuter. Demain, on nous contredira par une définition physiologique de la philologie. Car nous l'aurons. L'envahissement des sciences naturelles et les séductions de l'évolutionnisme produisent tardivement leurs effets. Déjà les folkloristes font de la mythologie une branche de l'anthropologie; déjà, sous le nom de phonétique expérimentale, la linguistique devient un livre de la physique entre l'acoustique et l'optique. Il faut reconnaître sans doute tout le profit que peuvent tirer de cette culture nouvelle certains champs de la philologie stériles ou épuisés. Mais nous aurons les excès de la méthode naturelle, comme peut-être nous avons eu les excès de la méthode historique. Je ne désespère pas d'assister à l'ouverture d'un cours de pathologie verbale : lisez, critique verbale. Alors sans doute reviendra-t-on aux errements de la méthode historique. Ainsi tout est action et réaction. Nous ne saisirons jamais la vérité totale.

Paul Lejay.

---

128. — **De praepositionum usu Aristophaneo** scripsit Sergius Sobolewski. Mosquae, typis universitatis Caesareae, 1890. 1 vol. de vi-229 p.

Le sujet choisi par M. Sobolewski avait déjà été traité avant lui, mais seulement en partie par M. Vogelreuter (*De praepositionibus quae cum ternis casibus construuntur apud Aristophanem*, Königsberg 1884) et par M. Michael (*Gebrauch der Präposition* ἐπὶ *bei Aristophanes*, Erlangen, 1885). M. S. a étendu son étude à toutes les prépositions qui se trouvent dans le texte du poète comique. Son travail est fait avec le plus grand soin, et il indique aussi chez l'auteur une grande compétence. Ses statistiques me paraissent exactes, je n'ai guère trouvé qu'une omission (ἄνευ omis, *Lys.* 290). Nous n'affirmons pas qu'il n'y en ait pas d'autres, car notre examen n'a consisté naturellement qu'en sondages faits tantôt sur un point, tantôt sur un autre. M. S. comme critique se déclare conservateur : il pense qu'apporter aujourd'hui des conjectures au texte d'Aristophane, c'est apporter du bois à la forêt. Parmi les discussions qui méritent d'être signalées, nous indiquons en particulier celle qui est relative à la préposition εἰς. M. Sobolewski soutient que c'est là l'orthographe de cette préposition chez les Attiques; la forme ἐς serait purement poétique; c'est par erreur qu'elle se trouve chez Aris-

tophane dans le dialogue ; et c'est encore une erreur de croire que Thucydide n'a employé que cette forme; voilà qui contredit tout à fait les idées reçues.

Albert MARTIN.

---

129. — **La sculpture et les arts plastiques au pays de Liège et sur les bords de la Meuse**, par Jules HELBIG. 2ᵉ édit. Bruges, Desclée, de Brouwer et Cie, 1890, in-4 de v-212 et pl.

M. Helbig a exploré les bords de la Meuse belge, visitant les musées, les églises, les couvents et les simples chapelles; il a étudié avec soin les œuvres d'art qu'on pouvait admirer à l'exposition rétrospective de Liège, en 1881 ; il a lu les chroniques (notamment Jean d'Outremeuse) et exploré les archives ; et, grâce à un travail persévérant et à une saine critique, il est parvenu à écrire un bon livre sur l'histoire de la sculpture et les arts plastiques dans le pays liégeois. Il y a malheureusement de nombreux monuments qui ont disparu, aussi bien par l'incurie du XVIIIᵉ siècle que par le fanatisme révolutionnaire, car les départements de l'Ourthe et de Sambre-et-Meuse n'ont pas été plus épargnés que ceux de France proprement dits : quelques descriptions dans de vieux historiens, quelques gravures dans d'anciens ouvrages ont au moins conservé le souvenir et la forme première de ces monuments de la statuaire et de l'orfèvrerie du moyen âge. En condensant toutes les informations relatives à son sujet, M. H. a augmenté la somme de renseignements connus sur des arts jadis fort en honneur dans les régions mosanes.

Son livre est divisé en huit chapitres qui méritent d'être examinés successivement.

Le premier est consacré à l'histoire de l'orfèvrerie et de l'ivoire sculpté à l'époque carolingienne. Les documents écrits (notamment l'inventaire du trésor de Saint-Trond en 870) sont plus explicites et moins rares pour cette période que les monuments figurés; cependant il existe au musée de Berlin, au musée de Darmstadt, au South-Kensington de Londres, quelques diptyques d'ivoire qui proviennent d'églises liégeoises et qui très probablement ont été fabriqués dans le pays même ; les trésors de Tongres et de Liège ont conservé des couvertures d'évangéliaires du plus haut intérêt archéologique et qui peuvent être attribuées à une école locale dont les traditions se retrouvent dans une curieuse reliure que possède la bibliothèque de l'Université de Liège, et qui provient d'un don fait à la collégiale Saint-Jean par l'évêque Notger (vers 980), comme l'indique une inscription gravée tout autour du sujet. On trouve dans la publication que nous analysons de bonnes reproductions de tous ces monuments de l'art du xᵉ siècle.

Dans le second chapitre, l'auteur traite de la sculpture en pierre aux xᵉ et XIIᵉ siècles, époque de floraison extraordinaire d'un art dont les

manifestations sont demeurées nombreuses et variées. Il y a une série d'œuvres, qui peuvent être considérées comme sorties de l'école de Liège, et d'autant plus précieuses qu'elle sont généralement accompagnées d'inscriptions métriques, qui aident à l'intelligence des figures symboliques et rappellent les heureuses traditions artistiques qui régnaient à Stavelot, à Saint-Trond, à Oignies. Le musée archéologique de Liège (vierge de Dom Rupert), l'église de Huy, l'église de Visé (châsse de saint Hadelin), le trésor de Maëstricht (châsse de saint Servais), l'église Sainte-Croix de Liège (reliquaire de la vraie croix), et surtout l'église Saint-Barthélemy sont successivement passés en revue : dans cette dernière église se conserve la magnifique cuve baptismale, fondue en 1112 par Lambert Patras, et représentée en deux planches phototypiques sous ses différentes faces [1].

Le troisième chapitre est consacré à la statuaire et à la sculpture sur pierre des XIII^{e}-XV^{e} siècles. La région mosane n'est pas moins riche à ce point de vue; les portails de la collégiale de Huy et de saint Servais de Maëstricht, la châsse de saint Remacle à Stavelot, les merveilleux ouvrages d'orfèvrerie du frère Hugues d'Oignies, les reliquaires des Dominicains de Liège (aujourd'hui à Dresde) sont examinés peut-être à trop grands traits; nous eussions voulu voir M. H. exposer avec plus de développement quelle influence ont pu exercer au-dehors les artistes liégeois de cette époque, et rechercher un plus grand nombre d'exemples de leur savoir-faire.

Dans le quatrième, où l'auteur aborde la sculpture des tombeaux, et qui sera lu avec d'autant plus d'intérêt que les imagiers-ciseleurs des bords de la Meuse allèrent exercer leur art en pays étranger, en France surtout, se trouvent groupés les curieux renseignements sur Hennequin de Liège et Jean Pépin de Huy, que de précédents travaux avaient mis au jour [2]; il eût peut-être été possible d'augmenter la somme de connaissances déjà révélées par nos archives. Il y a lieu d'admirer tout particulièrement le tombeau de Colars Jacoris, tailleur d'images à Namur, que nous croyons peu connu et que possède la chapelle de l'hospice Saint-Gilles à Namur; ainsi que la belle tombe de Jean Cromois, abbé de Saint-Jacques en 1525, dont M. H. paraît ignorer la destination dernière. L'importance de la sculpture tumulaire, qui fut si grande au moyen âge, s'accrut encore sur les bords de la Meuse par le voisinage du marbre noir de Dinant, qui fut longtemps une matière très employée au Pays-Bas pour ce genre de travaux.

Nous ne pouvons suivre l'érudit auteur dans la suite de ses recherches. Il faut bien avouer d'ailleurs que, surtout après le règne d'Érard de la Marck, prince-évêque de Liège (1506-1538), grand protecteur des

1. Cette cuve baptismale est déjà connue en France par une bonne description qu'en ont donné les *Annales archéologiques*, tome V, p. 21.

2. Surtout celui de M. J.-M. Richard, d'après le Trésor des chartes d'Artois.

arts, le goût maniéré et l'expression peu naturelle des sculpteurs liégeois, soumis à des influences néfastes, accentuent une décadence qui se pouvait prévoir depuis quelque temps. Il se trouve bien encore quelques gracieux ciseaux dont les productions méritaient d'être étudiées avec soin, mais les véritables talents s'expatrient, avides de renommée.

Les descriptions de M. Helbig sont toujours exactes et précises; aucune peine n'a été épargnée pour rendre l'ouvrage aussi instructif que possible, et après avoir vu par lui-même tout ce dont il voulait parler, l'auteur a tenu à présenter à ses lecteurs, le plus souvent, les objets mêmes qu'il soumet à leur appréciation, afin qu'ils puissent juger en parfaite connaissance de cause. C'est donc un livre auquel on devra toujours se référer, et pour sa valeur intrinsèque, et pour les reproductions qui l'ornent.

Les observations que nous pourrions présenter seraient toutes de détail; qu'il nous en permette seulement deux, qui seront l'expression de nos regrets. L'auteur nous semble avoir tiré bien peu de parti des richesses accumulées dans les salles du musée archéologique de Namur; on y remarque telle œuvre d'art plastique qu'il n'eût peut-être pas été hors de propos de signaler à l'attention publique dans une publication de ce genre. En outre, une table de noms cités, surtout des noms d'artistes, n'eût pas sensiblement augmenté le poids du volume, en y simplifiant les recherches.

Ces lacunes ne font tort ni au fond de l'ouvrage, qui est excellent, ni à la forme, qui est parfaite d'exécution.

H. Stein.

---

130. — **Ordning af Danmarks Oldsager:** *Stenalderen ved Sophus MÜLLER*, avec dessins en chimitypie, par Magnus Petersen, et un résumé français publié aux frais de la fondation Carlsberg, Copenhague. C. A. Reitzel; Paris, Renouard; Londres, Williams et Norgate; Leipzig, Brockhaus. 1888. in-4, II-40 pages avec 14 pl.

131. — **Ordning, etc.:** *Bronzealderen, ID., ibid.* 1889. in-4. IV-70 pages avec 28 planches.

Ce *Système préhistorique du Danemark* (comme l'ouvrage est appelé en français dans un prospectus), ou pour parler plus clairement, tout en se tenant plus près du titre danois et en déterminant mieux le sujet, cette *Classification des antiquités du Danemark*, comprend déjà deux livraisons relatives aux deux premiers âges. Si l'auteur ajoute, comme on a lieu de l'espérer, un ou plusieurs fascicules pour les trois périodes de l'âge de fer, on aura non pas un catalogue complet des innombrables antiquités primitives conservées dans les musées du Danemark, mais des spécimens décrits et illustrés de toutes les catégories d'objets de ce genre.

L'auteur ne traite que des antiquités mobiles : il n'entrait pas dans son plan de passer en revue les monuments fixes, comme les amas de coquillages, les tertres, les assemblages de pierres ; de sorte qu'un des côtés les mieux connus de la culture chez les païens de l'ancien Danemark (celui des sépultures) est en partie dans l'ombre, n'étant représenté que par les urnes et le mobilier funéraires ; mais le reste est éclairé de la manière la plus complète grâce à la précision et à la netteté des descriptions de M. Sophus Müller. Toutefois, en ces matières, la plume de l'écrivain ne saurait remplacer le crayon du dessinateur et le burin du graveur ; aussi la collaboration de l'un des meilleurs illustrateurs archéologues ne contribue-t-elle pas peu à augmenter l'utilité et la valeur de l'ouvrage. Trop longtemps les archéologues ont été privés de l'avantage de pouvoir comparer attentivement les antiquités, aucun musée n'ayant pu se procurer la série tant soit peu complète des doublets ou moulages d'objets analogues à ceux qu'il renferme. L'unique moyen pratique, et relativement peu coûteux, de remplir cette lacune, est de multiplier les illustrations scientifiques, et c'est bien le moins que l'on puisse demander de nos jours où elles sont prodiguées dans tant d'ouvrages de peu de valeur. M. S. M. ne s'y est pas épargné ; il donne les figures de presque tous les objets qu'il décrit (269 pour l'âge de pierre ; 409 pour l'âge de bronze). Le lecteur qui a sous les yeux une, parfois deux des faces des objets, se les représente mieux que s'ils étaient longuement décrits ; aussi l'auteur a-t-il pu être fort sobre, tout en nous communiquant une énorme quantité de notions positives, qui sont le fruit de son expérience consommée ou sont suggérées par la simple vue des images. Grâce à cette méthode le texte a gagné en brièveté plus de place que n'en occupent les planches ; aussi nous donne-t-il, sous un mince volume, un tableau complet de tout ce que l'on possède d'objets caractéristiques des deux premiers âges.

La *période paléolithique,* qui est la première de l'âge de pierre n'est pas représentée dans l'ouvrage, puisque le Danemark n'était pas encore habité par l'homme ; la suite de cet âge est divisée en *période des amas coquilliers* (en danois *skaldynger,* que l'auteur préfère au terme fort répandu de *Kjækkenmœddinger* ou détritus de cuisine), et *période des monuments mégalithiques.* Pour l'âge de bronze, qu'il fallait naguère prendre tout en bloc, faute de faits et de dates permettant de le subdiviser rationnellement, les périodes sont plus nombreuses. M. S. Müller en distingue jusqu'à quatre, dont deux pour la première époque, autant pour la seconde. Il se base sur le style et le caractère des objets que l'on trouve ordinairement ensemble dans les sépultures et les dépôts. On peut lui objecter qu'un fort grand nombre de ces objets sont communs à toutes les périodes, ou se sont du moins perpétués de l'une aux autres avec fort peu de modifications qui pourraient tenir soit aux localités, soit au hasard, soit au caprice ; de sorte que leurs différences ne les empêcheraient pas d'être contemporaines.

Au reste, on ne veut pas le chicaner sur la chronologie relative qu'il fonde sur la typologie ; mais on peut contester, si non la justesse, du moins la base de la chronologie qu'il attribue aux deux âges ; car s'il est possible et peut-être vraisemblable que l'âge de pierre ait commencé en Danemark au moins 3000 ans avant notre ère et pris fin entre 1500 et 1000 ; que l'âge de bronze, s'étendant approximativement de 1000 à 300 avant notre ère, ait duré 800 ans et chacune de ses périodes environ deux siècles, on ne sait pourtant rien de positif à cet égard, faute de médailles ou de synchronismes qui auraient fourni des dates. On est donc réduit à de pures conjectures, que l'on peut faire, mais en laissant à chacun la faculté de les rejeter et d'en présenter d'autres.

Un utile résumé français suit le texte danois qui est trois à quatre fois plus étendu. Par une inadvertance, dont il ne faut pas faire un grief au traducteur, qui n'a probablement pas eu les dessins sous les yeux, le mot *segle* (pluriel de *segl, seglen*, la faucille) a été confondu avec *segl* (pluriel de *segl, seglet*, le sceau, qui ne prend l'*e* au pluriel qu'avec l'article suffixe : *seglene*) et rendu par *sceaux* (p. 63 de l'*Age de bronze*) au lieu de l'être par *faucilles*. Mais ce n'est là qu'une vétille, et si les archéologues en général doivent de la gratitude à l'auteur, nos compatriotes n'en auront pas moins pour l'interprète anonyme.

E. BEAUVOIS.

---

132. — Frédéric BOREL. **Les foires de Genève au XVe siècle.** Genève et Paris, Picard, 1891. Un vol. gr. in-8.

Pourquoi les foires de Genève au XVe siècle ? Parce que c'est la date de leur apogée et, par conséquent, de leur déclin. Elles existaient au moins dès le XIIIe siècle. Dans ses franchises de 1387, l'évêque Adhémar en fixe l'organisation. Dès cette époque, dès 1409 surtout, année à partir de laquelle sont conservés les registres du Conseil de Genève, on en suit la marche avec régularité.

Au débouché des Alpes et du Jura, à la tête de la vallée du Rhône, presque au point de rencontre des vieux pays de Bourgogne, d'Allemagne, d'Italie et de France, Genève est une place admirablement située pour le commerce international. Une ville peut lui disputer cet avantage, c'est Lyon, et les rois de France savent tirer parti de cette nouvelle conquête. Ils y créent des foires, et, profitant des querelles intestines de la maison de Savoie, Louis XI porte à Genève un coup terrible en défendant à ses sujets de fréquenter le marché de cette ville (1462). Malgré une tentative d'accord à Montluel, cinq ans après, les foires de Genève tomberont de plus en plus. Ce ne fut donc pas la Réforme, comme on l'a dit, qui compromit le plus le commerce genevois.

M. Borel étudie l'organisation des foires, la provenance des mar-

chands qui les fréquentent (Français, Allemands, Flamands, Italiens, Espagnols), les marchandises importées, les routes suivies et les péages, les monnaies et les revenus perçus. Aux 285 pages de texte s'ajoutent 256 pages de pièces justificatives avec de bonnes tables. Certes, la matière est louable, l'appareil critique en bon point, et l'auteur sorti de l'École des Chartes, digne du surnom de bénédictin. L'instruction qu'on retire de cette lecture s'agrémente ici et là de détails curieux sur les banquiers, les commandites, les lettres de marque, les voies de communication, les relations de Jacques Cœur avec Genève, etc.

Dans la vie des communes, les foires ont l'importance que l'on sait. Elles ont contribué à la fondation de la République de Genève. On discerne déjà dans cette histoire le savoir-faire des bourgeois qui se démènent au milieu de tous leurs souverains de manière à secouer peu à peu la tutelle de chacun d'eux, comtes de Genevois, évêques de Genève, ducs de Savoie, sans compter l'Empereur et le Pape. Ce que les foires ont commencé, la Réforme l'achèvera. Ainsi l'ouvrage capital de M. Borel comble une lacune que l'on pouvait constater dans l'étude du développement politique de Genève comme dans l'histoire du commerce européen. Quand on a vu l'auteur à l'œuvre, se transportant dans les moindres localités de Bourgogne, de Savoie, de Suisse, de Piémont pour y déterrer des matériaux, on se réjouit de le voir récompensé par la publication d'un beau volume digne de lui faire honneur [1].

Francis DECRUE.

---

133. — CROCE (Benedetto). **Giambattista Basile ed il Cunto de li Cunti** Napoli MDCCCXCI [2].

Ce curieux ouvrage fournit une nouvelle preuve d'un caprice du sort qui veut que souvent la réputation d'un poète repose sur celui de ses titres qui semblait le plus futile.

Le poète napolitain Basile (né vers 1575, mort le 23 février 1632) s'est travaillé toute sa vie à écrire en beau style toscan; il a reçu, comme sa sœur, la belle cantatrice Adriana, dont M. Ademollo a écrit l'histoire, les encouragements des princes de l'Italie, puis siégé dans les Académies des *Oziosi*, des *Incauti*; il a, ce qui vaut mieux encore pour former l'esprit, connu la vie réelle, ses dangers, ses difficultés, puisque, engagé comme soldat sur la flotte vénitienne, il a parcouru les colonies

1. L'auteur adopte la forme *Savoyen*, par archaïsme, et puis pour concilier Savoyard et Savoisien, sans doute. P. 279, il affirme que les archives d'Annecy lui ont été interdites et prétend l'avoir dit dans l'Avant-Propos. L'Avant-Propos ne souffle mot de cette particularité curieuse. P. 203, le duc de *Mons* est sans doute le duc de *Berg*; autre traduction inexacte, *syndici et consules* fait en français *syndics et conseil*, et non *syndics et consuls*.

2. Tiré seulement à 50 exemplaires, avec ce sous-titre : *Introduzione a una nuova edizione del Cunto de li Cunti*.

de la sérénissime République [1], et que plus tard on lui confia le gouvernement d'Aversa. Mais il était le contemporain, le compatriote, l'admirateur de Marino, et l'ascendant du siècle l'emporta. Ses poésies toscanes aussi bien celles de sa maturité que ses pièces de jeunesse ne lui auraient jamais mérité l'honneur que M. Croce vient de lui faire, s'il ne les avait comme rétractées par des ouvrages tout différents. En vain il a compté parmi ses protecteurs le marquis de Villa Manso qui protégea le Tasse et Milton, le duc de Lemos qui soutint la vieillesse de Cervantès : les deux nobles seigneurs n'ont rien pu dérober pour lui de la tendresse d'âme, de la profondeur de génie qu'ils récompensaient chez ces illustres clients. Ses odes, ses madrigaux, les romans en vers où il embrouillait à plaisir les aventures, enfin presque tout ce qui le fit applaudir de son vivant ne l'aurait pas défendu contre l'oubli; un trait fera juger de sa frivolité impénitente : à près de cinquante ans, en 1624, il a mis en vers les anagrammes des noms de soixante et onze Napolitaines.

Mais cet *Ozioso*, cet *Incauto* a aussi écrit dans son dialecte natal; sous le pseudonyme de Gian Alesio Abbattutis, il a prêté sa plume à l'imagination populaire dans des ouvrages publiés après sa mort; de là, pour lui, une renommée posthume mieux justifiée, partant plus durable, que celle dont il avait joui.

Ce n'est pourtant pas, on le devine, l'amour de la vérité, du naturel qui le conduisit à s'essayer sur le tard dans sa véritable langue maternelle. Son ami Giulio Cesare Cortese, l'auteur de la *Vajasseide*, du *Micco Passaro*, du *Viaggio di Parnaso*, s'est servi de l'idiome napolitain pour protester contre les pastiches du style toscan, pour dépeindre avec vérité les mœurs du peuple. Mais Basile avait trop longtemps sacrifié à la mode pour qu'on n'en reconnaisse pas chez lui l'influence, même quand il paraît s'en émanciper. Ce n'est point la grâce franche du parler populaire qui le séduit, c'en est la bizarrerie, la crudité. Il n'y voit qu'un prétexte à déployer sa fantaisie; il se donne une peine incroyable ponr éviter les mots nombreux qui sont communs au napolitain et à l'italien, et préfère à ces termes les plus basses expressions des rues, si bien que sa diction est presque aussi artificielle que la langue macaronique ou le jargon prêté aux pédants de comédie. De même, il ne conserve la naïveté des légendes que parce qu'il la trouve ridicule et qu'il en attend des effets burlesques; il y mêle, dans cet esprit, la parodie de l'épopée, la satire sous forme d'églogue dialoguée, les équivoques, les allusions, les énumérations, les synonymies moqueuses : « Pour chaque qualité, dit M. C., il trouve vingt adjectifs; pour chaque objet, vingt variétés. » Il fait régner dans ce genre d'ouvrage une sorte

---

2. V. quelques intéressants détails sur ces colonies aux p. XI et suiv.

d'ivresse qui rappelle Rabelais, ou du moins les pages de *Pantagruel* qui ne sont pas *le mets des plus délicats* [1].

Néanmoins l'emploi du dialecte populaire a rajeuni en partie et affranchi par moments le talent de Basile; à le manier, il a, pour ainsi dire, contracté malgré lui un demi-naturel qui perce sous l'affectation. Précisément parce qu'il veut faire rire des vieilles légendes, il les rapporte plus exactement que les écrivains qui les avaient racontées avant lui : son intention perfide le détourne des pieuses infidélités, des retouches dictées par le bel esprit. Aussi le *Cunto de li Cunti*, son principal ouvrage en dialecte napolitain, a-t-il une saveur qui plaît aux lecteurs les plus en garde contre le maniérisme de son temps. Salvator Rosa le goûtait, Lorenzo Lippi, Pompeo Sarnelli, Carlo Gozzi, Wieland l'ont imité ou y ont puisé; une très bonne traduction allemande en a paru en 1846; deux ans après, on en a donné une traduction anglaise malheureusement incomplète; il n'en manquait plus qu'une bonne édition dans le dialecte original. M. C. y travaille présentement, et en a déjà publié le premier volume.

Ajoutons que le luxe même de la diction que s'est composée Basile a fixé le napolitain littéraire; c'est dans ses œuvres plutôt que dans la bouche du peuple que les écrivains qui l'ont employé après lui se sont pourvus de locutions piquantes. On dira peut-être que Basile ne leur a pas en cela rendu le meilleur des services; mais il n'en acquiert pas moins par là une importance qu'on ne peut dénier dans l'histoire littéraire du royaume de Naples.

Le volume de M. C. se termine par des réflexions instructives sur l'origine et le caractère des légendes contenues dans le *Cunto de li Cunti*, par une étude sur les différentes formes qu'y prennent les contes de Psyché, de Cendrillon, de la Belle au Bois Dormant, etc., par un résumé des divers systèmes proposés relativement aux légendes populaires et sur la façon dont à cet égard les opinions se partagent en Italie. Suivent des appendices relatifs à la patrie, à la date de la naissance, aux arrêtés de nomination, à l'extrait mortuaire, à la sépulture de Basile; des documents sur G.-C. Cortese; des variantes d'une des légendes du *Cunto de li Cunti* dans l'édition de 1674, comparée à l'édition *princeps* de 1634.

Le travail de M. Croce méritait à la fois par lui-même et par ce qu'il annonce d'être signalé aux érudits français.

Charles Dejob.

---

1. Sur le peu de traces d'imitations de Rabelais qu'on trouve à cette époque en Italie, v. les pages CI-CXI du livre de M. Croce.

134. — **Episodes de la Révolution.** Le mystère de Forges-les-Eaux. Les « Glorieux » de Forges avant et pendant la Révolution. Le suicide de Paris, par Félix Clérembray. Rouen, ap. Lestringant, 1891. Broch. in-8, 48 pp.

Était-ce bien le garde du corps Paris, l'assassin du Conventionnel Le Peletier de Saint-Fargeau, qui, signalé comme suspect au citoyen Jean Louis Ricard, l'un des officiers municipaux de Forges, par un marchand de peaux de lapins, et arrêté aussitôt à l'auberge du *Grand-Cerf*, se suicida dans sa chambre au moment où les gendarmes allaient mettre la main sur sa personne? Un acte authentique rédigé immédiatement et avec soin par Lerat, officier public, assisté d'un officier municipal et du secrétaire de la municipalité de Forges, atteste que *suivant l'extrait de baptême trouvé dans un portefeuille et suivant les autres papiers dont il était porteur,* l'homicidé se nommait Philippe-Nicolas Marie, fils de Nicolas-Alexis de Paris, architecte, et de Marie Charlotte Pinel, de la paroisse de Saint-Roch, de Paris, qu'il était âgé de trente ans, et ci-devant garde du corps du feu roi *selon le brevet dont il était porteur.* Il n'est guère possible, après la lecture de cet acte, d'admettre que le meurtrier s'appelait de son prénom, selon M. Leblant, *Michel-Antonin,* et selon M. Nauroy, *Antoine,* ni de croire qu'il ait été vu depuis à Nanterre, à Genève et en Angleterre où il serait mort en 1813. Aurait-on substitué à Paris un inconnu décidé à mourir? Outre que de pareils dévouements sont rares, c'est là une hypothèse extrême que les *Glorieux* de Forges n'admettront jamais. Cette brochure de M. Félix Clérembray contient, outre de curieuses rectifications aux menus faits de la Révolution, un premier chapitre fort intéressant sur les *Glorieux* de Forges et l'origine de cette épithète plus noble que celle dont on gratifie les habitants de Gournay (les *Mâqueux* de Gournay), un second qui ne l'est pas moins sur l'état des esprits à Neufchâtel, à Gournay, à Forges, avant et après 1789. Ceux qui, comme Mérimée, n'aiment de l'histoire que les anecdotes, retiendront entre autres celle-ci qui est assez piquante. La Convention avait promis dix mille livres à celui qui découvrirait, arrêterait ou ferait arrêter Paris. Le marchand de peaux de lapins qui s'appelait Auguste réclama cette somme, mais il fut tout heureux et tout aise de recevoir 1200 livres, lesquelles provenaient des 1218 livres en assignats trouvées dans le portefeuille de Paris. Quant à la ville de Forges, elle reçut, en récompense de son zèle et de sa vigilance, le buste de Saint-Fargeau. Qu'est-il devenu? M. Félix Clérembray ne le dit pas.

A. Delboulle.

---

135. — V. J. Mejov. **Catalogue systématique des livres russes** depuis 1825 à 1887. 10 vol. in-8. Saint-Pétersbourg, 1869-1886.

136. — Le même. **Bibliographie historique russe** de 1865 à 1876. 8 vol. in-8. Paris. 1882-90.

137. — Le même. **Bibliographie Sibérienne,** 3 vol. in-8, 1891-92.

La littérature et la langue russe commencent à devenir à la mode;

mais on ne s'est guère occupé jusqu'ici que de la littérature d'imagination. Le moment est venu où il faudra compter aussi avec la science russe. Pour s'orienter sur un terrain aussi peu connu, les néophytes ne sauraient avoir de meilleurs guides que les catalogues de M. Mejov. C'est le Lorenz russe : depuis plus de vingt ans il écrit la bibliographie de son pays, avec une conscience, une ténacité de labeur à laquelle je suis heureux de pouvoir rendre hommage. Dans les pays slaves son œuvre n'a d'égale que celle du bibliographe polonais Estreicher. On ne saurait trop la recommander et j'appelle particulièrement sur elle l'attention des directeurs des grandes bibliothèques où les œuvres russes sont désormais appelées à figurer. Non seulement M. Mejov a relevé toutes les publications russes (sauf bien entendu celles que la censure oblige à passer sous silence), mais il a noté les principaux comptes-rendus dont elles ont été l'objet. Il donne dans chaque volume une table des auteurs et une liste des sujets traités. Ce gigantesque travail fait tout ensemble honneur à son auteur et à la Russie. Je le répète, il a sa place marquée dans toutes les grandes bibliothèques européennes.

L. LEGER.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Fr. PLESSIS nous envoie sa leçon d'ouverture du cours de poésie latine professé à la Faculté des lettres de Lyon en 1891-1892 : *De l'opinion qui conteste aux Romains l'aptitude littéraire et le don poétique* (Extrait du *Bulletin de la Faculté des Lettres de Lyon*, Lyon, 1892, 16 pp. In-8). La thèse qu'il défend est brillamment présentée, et fait regretter qu'on ne puisse juger de l'exposé détaillé des preuves. Parmi les causes qui ont contribué à établir l'opinion combattue, il eut été bon de signaler la renaissance des études grecques, la connaissance plus approfondie et l'intelligence plus complète des œuvres du génie hellénique.

— Le premier numéro de la Revue dirigée par notre collaborateur, M. A. LOISY, *L'Enseignement biblique* (44, rue d'Assas, et non rue d'*Arras*), vient de paraître et contient un seul article, le commencement d'une Histoire du texte hébreu de l'Ancien-Testament qui promet d'être fort intéressante. La chronique roule sur les textes de Tell-el-Amarna et leur importance au point de vue des études bibliques. Un compte rendu bibliographique du livre de M. l'abbé de Broglie sur l'Idée de Dieu dans l'Ancien-Testament, termine le fascicule. Toutes les parties du numéro témoignent d'un esprit clair, rigoureux et indépendant.

— M. Philippe TAMIZEY DE LARROQUE vient de publier (Bordeaux, Bellier, 1892. In-8°, VII et 8 p.), avec un avertissement et des notes, la relation contemporaine d'*une fête bordelaise en 1615*. Cette fête eut lieu à l'occasion des mariages du jeune roi Louis XIII avec Anne d'Autriche, et d'Élisabeth de France avec l'Infant d'Espagne, fils de Philippe III. Elle inspira une foule d'écrits, entre autres le livret que réédite M. Tamizey de Larroque et qui contient en peu de pages nombre de détails, non indiqués dans les autres relations de l'époque. *(Description des artifices et magni-*

ficences faites à Bordeaux avec le combat naval et les feux artificiels du sieur Morel et Jumeau, représentés sur la Garonne, en la présence de leurs Majestés.) « C'est une revue brève et précise des principaux incidents du séjour de la cour de France à Bordeaux. On n'y trouve ni la morne sécheresse du procès-verbal dressé, comme par un maître des cérémonies, par le héraut Pierre Sorel, ni l'exubérance indiscrète des récits du P. Garasse. Entre la rédaction du héraut d'armes de Normandie qui fait penser à l'aridité du désert, et celle du jésuite angoumoisin qui donne l'image d'un bois trop touffu, d'un fourré presque inextricable, la prose de notre écrivain inconnu tient le juste milieu. »

— La société des bibliophiles bretons vient de faire paraître un beau volume : *Contes et Légendes de Basse-Bretagne* par Émile Souvestre, Ernest du Laurens de la Barre et François-Marie Luzel; — introduction par Adrien Oudin; — frontispice de Paul Chardin; — illustrations de Théophile Busnel. (Nantes, Société des Bibliophiles Bretons et de l'Histoire de Bretagne, in-4°.) La préface de M. Adrien Oudin est fort intéressante.

ALLEMAGNE. — M. Robert Fuchs, qui a étudié dans les Universités de Leipzig, de Strasbourg et de Berlin, et qui a suivi à Paris les cours de la Sorbonne et du Collège de France, vient de soutenir sa thèse inaugurale, consacrée au médecin grec *Érasistrate*, loué quelquefois et presque toujours combattu par Galien, lequel ne lui ménage pas les épithètes injurieuses. Cette monographie fait revivre Érasistrate, dont les ouvrages sont perdus, mais que les citations innombrables de Galien jointes à celles de Celsus, Pline l'Ancien, Aulu-Gelle, nous font suffisamment connaître. La dissertation de M. Fuchs contient les éléments d'une volumineuse compilation qui nous rendra, sans doute, par les soins de ce jeune savant, toute la doctrine d'un médecin tombé dans l'oubli.

BELGIQUE. — M. Paul Fredericq vient de publier (en flamand) une *Histoire de l'inquisition dans les Pays-Bas avant Charles V* (Gand, 1892, in-8°). Ce volume forme l'introduction du *Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis neerlandicae*, que le même auteur a fait paraître en 1889.

RUSSIE. — M. Vengerov vient de faire paraître le second volume de son *Dictionnaire critique biographique des écrivains russes*. Ce volume va de B à Benediktov. Certains articles sont de véritables monographies. Nous citerons parmi les plus importants : Bantych-Kaminsky, Baratynski, Barkov, Batiouchkov, Bezobrazov, Bezsonov, Benediktov.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 février 1892.

M. Georges Perrot rend compte d'une communication de M. Degrand, consul de France à Andrinople, transmise à l'Académie par le ministère des affaires étrangères et relative à la découverte d'une chambre voûtée, construite en pierre, dans l'intérieur d'un tumulus, à Kirkkilisseh, près d'Andrinople. Trois photographies étaient jointes à cet envoi. Il est difficile, dit M. Perrot, de se prononcer sur l'âge des monuments : il faudrait avoir des renseignements plus détaillés et surtout voir les objets eux-mêmes, le bas-relief sculpté dans l'intérieur de la tombe, le vase de terre orné de peintures jaunes et rouges, le vase de bronze, décoré d'une tête d'homme barbue et couronnée de fleurs, que décrit M. Degrand. Faute de ces données, M. Perrot se borne à appeler l'attention sur deux points. Le lit funéraire, avec ses coussins

de pierre, rappelle les lits du même genre qui ont été trouvés par M. Heuzey dans les tumulus de Macédoine, près de Pydna, et dont un curieux exemplaire a été rapporté par lui au Louvre. D'autre part, la présence d'un cheval dans la tombe fait penser à la place qu'occupe le cheval sur les stèles funéraires de la Thrace, décrites par Albert Dumont. Peut-être faut-il voir dans ce tumulus la sépulture d'un chef thrace des temps macédoniens; la forme du casque qui figure dans l'une des photographies est celle du casque grec de cette période.

M. Alexandre Bertrand lit une note sur le vase à reliefs celtiques présenté à l'Académie, dans l'une de ses dernières séances, par M. Sophus Muller. C'est dans une tourbière du Jutland, à trois pieds de profondeur, que des ouvriers exploitant la tourbe pendant l'été de 1891 rencontrèrent ces plaques d'argent travaillées au repoussé et autrefois réunies par la soudure. On en trouva d'abord dix; le soir du même jour, un autre ouvrier, passant au même endroit à la fin de sa journée, découvrit les trois autres. Le vase était sans doute déjà en fragments quand il fut enfoui, mais tout a été retrouvé, sauf les anses. Conformément à la loi danoise, les objets trouvés furent confisqués et les ouvriers reçurent seulement la valeur du métal, 1,500 fr., plus une gratification de 150 fr. L'argent est très fin et contient une proportion assez forte d'or, et les reliefs eux-mêmes portent encore les traces d'une dorure superficielle.

M. Alexandre Bertrand fait ensuite une communication sur une statuette de terre cuite découverte en Serbie.

M. G.-B.-M. Flamand, préparateur chargé de conférences à l'Ecole des sciences d'Alger, communique les résultats de ses recherches sur les « pierres écrites », *hadjra mektouba* (dessins et inscriptions rupestres), du Sud Oranais. Ses recherches ont porté sur le territoire qui s'étend du bordj d'Aflou aux portes de Figuig et des Chotts à l'oasis de Benoud, sur l'oued Gharbi (Sahara). M. Flamand signale dans cette région plus de vingt stations nouvelles et répartit sur trois périodes les dessins et inscriptions rupestres qu'il y a relevés :

1° Période préhistorique, caractérisée par des images de grands animaux qui n'existent plus dans le pays, éléphants, rhinocéros bicornes, buffles à grandes cornes, à côté desquels sont figurés des chasseurs armés de flèches en silex et de grandes haches polies;

2° Période libyco-berbère : images accompagnées de signes d'écriture, les dessins tracés sans grâce et sans art et ne représentant que des animaux qui existent encore aujourd'hui; M. Flamand subdivise cette période en deux sous-périodes, l'une archaïque ou protohistorique, l'autre libyco-berbère proprement dite;

3° Période arabe : inscriptions arabes, sans dessins, offrant des formules tirées du Qor'ân, ses sentences, des invocations ou des noms propres

La patine qui recouvre les gravures de ces diverses périodes offre des différences sensibles, qui indiquent un long intervalle de temps entre la période préhistorique et la période libyco-berbère.

M. J. Halévy commence la lecture d'un mémoire sur la biographie d'un gouverneur de Jérusalem vers la fin du XV^e siècle avant notre ère.

M. Oppert, à propos d'un passage de cette lecture, critique le terme de Cosséen, employé par certains érudits comme désignation ethnique : le terme propre est Cissien, qui se trouve dans Hérodote et dans Eschyle.

M. Germain Bapst commence une communication sur le théâtre en Italie au XVI^e et au XVII^e siècle. Il expose la marche de la renaissance italienne dans la littérature dramatique; il montre le goût du théâtre répandu dans toutes les classes de la société, chez les papes et les cardinaux comme chez les princes et le peuple. Il établit, au point de vue de la construction des salles, une différence importante entre l'Italie et la France : tandis que chez nous on employait, comme scènes de spectacle, d'anciens jeux de paume, les Italiens construisaient des théâtres imités de ceux des anciens, en forme de demi-cercle. M. Bapst expose ensuite les détails de la mise en scène dans le théâtre italien et décrit des décorations exécutées par Léonard de Vinci, Raphaël, Jules Romain, André del Sarto et leurs élèves.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : ARISTOTE, *Constitution d'Athènes*, traduite par B. HAUSSOULLIER, E. BOURGUET, Jean BRUNHES, L. EISENMANN; — par M. Delisle : 1° MANNEVILLE (Aymar DE), *De l'état des terres et des personnes dans la paroisse d'Amblainville (Vexin français) du XII^e au XV^e siècle;* 2° FUNCK-BRENTANO (Frantz), *Inventaire des archives de la Bastille*, 1^re partie.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 7 mars — 1892

138. — **Abinash Chandra Kaviratna : Charaka Samhita** in original, with Chakrapanidatta's commentary, published in Devanagara character.

139. — **Charaka-Samhita,** translated into English.

140. — **Susruta-Samhita,** in original with Dallanacharya's Commentary, published in Devanagara character. Calcutta, 1890.

Jusqu'à ces derniers temps, l'ancienne littérature médicale de l'Inde a été très peu accessible. Avec de la patience et du bonheur on pouvait se procurer à un prix raisonnable une bonne édition de *Suçruta* (Calcutta, 1835-36; réimprimé moins bien en 1868). Mais les éditions de *Caraka* (Calcutta, 1872) et de *Vâgbhata* (Bombay, 1881) étaient très chères et à peu près introuvables. D'autres tentatives de publier ces textes avaient avorté après livraison des premiers fascicules. Ce qui manquait complètement, c'était de bonnes traductions mettant ces livres à la portée de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine. La version latine de *Suçruta* par Hessler (Erlangen, 1847; suppléments, 1852-1857) ne pouvait leur rendre que de mauvais services. Deux traductions anglaises du même texte, l'une par Annâ Moreshvar Kunte (Bombay, 1876-1877), l'autre par Udoy Chând Dutt (*Bibliotheca Indica*, Calcutta, 1883, deux fascicules), ainsi qu'une traduction de *Caraka* par Mahendra Lal Sircar (Calcutta, 1870), ont été interrompues presqu'au début. Aussi le médecin désireux de voir ce qu'il y a au fond de ces vieilles doctrines, était-il réduit à des ouvrages de seconde main, quelques-uns de grand mérite, mais ne pouvant jamais remplacer les originaux. Ces conditions défavorables sont en train de changer. En 1889, dans l'*Anandâçrama Series*, qui se publie à Poona, paraissait une bonne édition d'un compendium anonyme, le *Yogaratnâkara*, au prix de 5 roupies (la roupie vaut actuellement fr. 1,80). En 1891, Annâ Moreshvar Kunte donnait

une nouvelle édition de la plus jeune des anciennes encyclopédies ou Samhitâs médicales, l'*Ashtângahridaya* de Vâgbhata, avec le commentaire d'Arunadatta (Bombay, Nirnaya Sâgara Pres). L'auteur, qui était devenu légendaire dès le XIIIe siècle, appartient certainement au haut moyen âge, et son traité passe pour l'autorité la plus haute dans la période actuelle du monde, *Caraka* et *Suçruta* étant censés appartenir à des périodes antérieures. La première édition était introuvable au prix de 100 fr. ; la nouvelle, qui est meilleure, ne coûte que 8 roupies (prix de souscription, 6 roupies).

En même temps, à l'extrémité opposée de l'Inde, à Calcutta, le Pandit Abinash Chandra Kaviratna entreprenait plus et mieux que cela. Après une édition de *Caraka* en caractères bengalis, une double traduction en bengalî et en hindî de ce même texte et de *Suçruta*, il a commencé une édition de *Suçruta* avec le commentaire de Dallana, en caractère devanâgarî (prix, 19 roupies), une édition, également en caractères devanâgarî, de *Caraka* avec le commentaire de Cakrapânidatta (prix, 20 roupies), enfin une traduction anglaise de *Caraka* (prix, 32 roupies). Les deux Samhitâs, ou traités généraux de Caraka et de Suçruta, sont les plus vieux textes médicaux qui nous soient parvenus et, des deux, c'est le premier qui paraît bien être le plus ancien. La tradition hindoue leur attribue une autorité divine et les place l'un et l'autre dans les périodes passées du monde. En réalité, ils sont d'une époque où l'Inde était entrée en rapports avec le monde hellénique. Littérairement, ils appartiennent à l'âge qui vit apparaître les Siddhântas, le code de Manou, les anciens Purânas, etc., dont ils reproduisent le cadre mythologique. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'un traité sous le nom de Caraka, et sans doute assez semblable au nôtre, existait dès le VIe siècle de notre ère.

La traduction du Pandit Abinash Chandra Kaviratna, dont je n'ai sous les yeux que le premier fascicule, paraît être bien faite et mériter toute confiance. Les termes techniques, la synonymie des plantes et substances employées dans la thérapeutique sont établis et contrôlés d'après les meilleures sources, et souvent à l'aide d'informations locales qu'on chercherait vainement dans les lexiques. Quand il y a doute, le fait est toujours honnêtement avoué. Le Pandit paraît bien estimer à son maximum la valeur positive de cette vieille doctrine ; mais c'est un peu son droit d'éditeur et de traducteur et, en tout cas, s'il use de ce droit, il n'en abuse pas. Sa Préface, sous ce rapport, est la sagesse même, en comparaison de celle qu'Annâ Moreshvar Kunte a mise en tête de sa nouvelle édition du traité de Vâgbhata. *Caraka* et *Suçruta*, texte et traduction paraissent par fascicules. On s'abonne en s'adressant à l'éditeur, *200 Cornwallis' Street, Calcutta*. Les prix spécifiés sont payables à l'avance : celui de la traduction de *Caraka* peut être acquitté en quatre termes.

A. BARTH.

141. — Herman HAGEN. **Des Aristoteles wiedergefundene Schrift von der Staatsverfassung der Athener**, zum erstenmal uebersetzt von..., dans la *Schweizerische Rundschau*, 1891, n° 4 (p. 43-68); 5 (p. 185-210); 6 (p. 323-358).

142. — Franz POLAND. **Staat der Athener** uebersetzt von..., dans la Langenscheidtsche Bibliothek, nos 78 et 79 des œuvres d'Aristote. — Berlin, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung, 1891. 90 cent.

143. — F. G. KENYON. **Aristotle on the Athenian Constitution** translated with Introduction and notes by..., London, George Bell and Sons, 1891.

144. — E. POSTE. **Aristotle on the Constitution of Athens** translated by..., London, Macmillan and Co, 1891.

145. — Thomas J. DYMES. **Aristotle's Constitution of Athens** translated for english Readers and Students, London, Seely and Co, 1891.

146. — C. FERRINI. **Aristotele. La Costituzione degli Ateniesi**, testo greco, versione italiana, introduzione e note per cura di..., Milano, U. Hoepli, 1891.

147. — C. Oreste ZURETTI. **Aristôtele. La Costituzione di Atene**, tradotta da..., Torino, E. Loescher, 1891,

Si nous ajoutons à la liste qui précède la traduction de Kaibel et Kiessling, dont j'ai rendu compte dans la *Revue critique* (1891, n° 18), celle de Th. Reinach (*Revue critique*, 1891, n° 52) et la mienne, publiée dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études* (fascicule 89), la liste des traductions parues jusqu'à ce jour sera complète. Il semble d'ailleurs qu'elle est close. Les traducteurs ont, en effet, rempli la tâche qu'ils se proposaient : les uns, plus pressés, voulaient porter à la connaissance du grand public l'œuvre nouvelle d'Aristote; d'autres, désireux de rendre surtout service aux étudiants qui abordaient le texte même, voulaient les guider dans l'étude et la lecture d'un ouvrage, dont la seconde partie surtout est très suffisamment difficile à suivre. Aujourd'hui, avec ces dix traductions allemandes, anglaises, françaises, italiennes, ce double but est atteint : la curiosité du grand public a été satisfaite et s'est rendormie. Pour nos étudiants, ils ont entre les mains, à côté des traductions, des éditions qui leur donnent un texte plus correct. L'ère des traductions est close : celle des éditions commence.

Pour juger les sept traductions citées plus haut, il serait puéril de faire la somme des contre-sens et des erreurs que contient chacune d'elles. Les contre-sens sont inévitables — je le sais — dans la traduction d'un ouvrage dont le texte n'est pas définitivement établi; mais ce qu'on doit exiger d'un traducteur de la *Constitution d'Athènes*, c'est la connaissance des institutions athéniennes, du droit athénien, de la langue attique. La seconde partie de l'Ἀ. Π. est, encore plus que la première, celle où il faut attendre le traducteur pour le juger. Voici quelques-uns des passages où je me suis mis à l'affût. Au ch. 43, Aristote, parlant de l'ordre du jour des séances de l'Assemblée, dit que dans deux séances de la prytanie, κελεύουσιν οἱ νόμοι τρία μὲν ἱερῶν χρηματίζειν .. τρία δὲ ὁσίων. Hagen traduit : *drei Gegenstände über göttliches Eigenthum... drei über göttliches Recht ;* Ferrini : *consecrano tre decisioni ai*

templi... tre alle cerimonie sacre; Zuretti : *tre punti intorno a cose sacre... tre per cerimonie religiose.* Ces trois traducteurs n'ont pas compris ὅσια, qui s'oppose à ἱερά : ὅσια, c'est le droit profane; ἱερά, la religion, le culte. — Au ch. 51, Aristote parle des dix fonctionnaires appelés ἐμπορίου ἐπιμεληταί. L'emporion est une partie du Pirée : c'est le port commercial qui a ses limites marquées par des ὅροι (*CIA*. I, 519 et 519 *a*) et qui forme, avec ses halles et son agora, une véritable ville dont les inspecteurs du port marchand ont la surveillance. Hagen traduit : *Verwalter für den Grosshandel;* Kenyon : *superintendents of the Mart;* Poste : *Mart-commissioners;* Dymes : *superintendents of the Market;* Zuretti : *curatori di commercio.* Seuls, Poland et Ferrini ont bien rendu le mot ἐμπόριον. Encore ce dernier qui traduit : *sorveglianti del mercato al porto,* ajoute-t-il un contre-sens dans la traduction de la phrase suivante où τὰ ἐμπόρια désigne les différents quartiers du port marchand et non : *mercati ivi tenuti*.

La première partie de l'Ἀ. Π. renferme également plus d'un passage où la connaissance des auteurs attiques et des inscriptions devait guider le traducteur. Au ch. 38, par exemple, tout traducteur qui n'aura pas corrigé Φάϋλλος Ἀχερδους υιος en Ἀχερδούσιος, nous inspirera quelque défiance : Hagen, Dymes, Zuretti sont du nombre. Ferrini a fait la correction, mais ailleurs il traduit (ch. 34) Ἀγγελῆθεν par *da Angela;* Ἀφιδναῖος par *da Afidno.* La géographie de l'Attique — si géographie il y a — n'est pas plus familière à Zuretti qui traduit ὑπὲρ Πάρνηθος (ch. 19) par *sul Parneto,* au lieu de *Parnete.* Il n'est pas plus exact de traduire (Zuretti, ch. 15 et 17) τὴν ἐπὶ Παλληνίδι μάχην par *la battaglia di Pallenide.* Enfin Ferrini et Zuretti s'accordent pour traduire (ch. 14) Κωμέου ἄρχοντος par *arconte Comeo,* au lieu de *Comea,* ce que n'apprend plus la géographie !

Je ne multiplierai pas ces exemples. Qu'il me suffise de dire que ces premières recherches aboutissent à l'élimination des trois traductions suivantes : Hagen, Dymes et Zuretti. Quelques mots sur chacune d'elles.

Hagen mérite une mention spéciale. C'est lui qui est arrivé bon premier, dans le n° 4 de la *Revue helvétique,* où il a donné la traduction des vingt-deux premiers chapitres. Il a travaillé seul et son mérite est grand, mais la seconde partie de sa traduction trahit une connaissance insuffisante des institutions athéniennes. Ch. 43 : ὅπως μηδένα λάθῃ μηδὲν ἔρημον γενόμενον. H. ne voit pas qu'il s'agit des héritages et des épiclères, des maisons qui ne doivent pas rester désertes. Les orateurs attiques reviennent pourtant bien souvent sur ces idées. — Ch. 44 : au lieu d'entendre que les proèdres lèvent la séance (τοῦ τ' ἀφεῖναι κύριοί εἰσιν), H. traduit : *auch haben sie die Competenz der Freilassung.* — Ch. 52 : H. ignore absolument le sens de δανείσασθαι ἐπὶ δραχμῇ, emprunter à une drachme par mine et par mois, c'est-à-dire à 12 o/o. — Ch. 56 : Aristote parle des procès qui sont instruits par l'archonte (ἃς ἀνακρίνας... εἰσάγει).

H. ignore le sens d'ἀνάκρισις = instruction, et traduit : *von denen er Einsicht nimmt*, etc., etc.

Si j'insiste sur tous ces contre-sens, c'est qu'en France, en Allemagne et en Suisse, nombre de savants s'efforcent d'étudier le droit athénien. Si Hagen avait lu, par exemple, tel des ouvrages de son compatriote, le Dr O. Schulthess, de Frauenfeld, il aurait commis moins d'erreurs. Le mal est plus grave qu'on ne pense : qui ne peut comprendre la seconde partie de l'A. Π. risque de mal entendre et les plaidoyers civils et les harangues des orateurs.

Dymes a déjà reçu de ses compatriotes une volée de bois vert (*Manchester Guardian*, 20 juillet 1891). Il la méritait pleinement. Deux exemples seulement, l'un en vers, l'autre en prose, tous deux dans le même ch. 20 : ἑπτακοσίας est traduit par *seventy* et les premiers mots de la chanson à boire ἔγχει καὶ Κήδωνι διάκονε... par : *by spear and Kedon !*

Zuretti [1] commence par une singulière erreur : à la première ligne, il met *i Cilonidi* au lieu de *gli Alcmeonidi*. Aux contre-sens que nous avons déjà signalés, il faut en ajouter beaucoup d'autres. Ch. 2 : ἀγώγιμοι, *chiamati in tribunale*. — Ch. 6 : la σεισάχθεια se borne, d'après Z., à des *riduzioni di debiti*. Entendez l'abolition de toutes les dettes. — Ch. 8 : la loi de Solon relative aux fonds des naucrares est mal entendue. — Ch. 10 : le sens de δημοτικά n'est pas compris ; de même, au ch. 24, les mots ἄρχειν ὧν ἔτυχον ἄρχοντες. — Ch. 45 : *la sentenza non e valida, ma deve esser rimandata al tribunale*, est un contre-sens. Entendez que le jugement du Conseil n'est pas définitif et qu'on *peut* en appeler au tribunal. — Ch. 57 : ὁ προαγορεύων εἴργεσθαι τῶν νομίμων ne signifie nullement « *propone di dichiarare alcuno fuori della legge*. Προαγορεύει = proclame, fait la proclamation, etc., etc.

Tout autre est la traduction de Ferrini. L'auteur y a joint un texte, dans lequel il a introduit un grand nombre de corrections, dont la plupart sont dues à F. Blass. Sous le texte et sous la traduction sont des notes, dont plusieurs sont excellentes (notes 9, 10, 19a, 21, etc.) ; d'autres sont moins exactes (n. 22 : *colacreti ; magistrati giudiziari*), ou proposent des conjectures difficiles à accepter (ch. 45, fin : κινήσας pour νικήσας). Mais les erreurs ne manquent pas non plus. — Ch. 3 : le roi, successeur de Médon, n'est pas *Acaste*, mais *Acasto*. — Ch. 19 : le Pélargicon n'est pas un fort. — Ch. 55 : dans les questions posées à l'archonte, lors de la dokimasia, F. traduit : εἰ ἔστιν αὐτῷ Ἀπόλλων πατρῷος καὶ Ζεὺς Ἑρκεῖος... par : *se appartiene a un sodalizio in onore di Apollo Patrio e di Giove tutelare e dove sia il santuario (di tali numi), cui*

---

1. Sur le titre et sur la couverture, Zuretti a jugé à propos de reproduire le buste d'Aristippos ! Il est, en effet, prouvé aujourd'hui que l'inscription de la statue si longtemps connue sous le nom d'Aristote, doit se lire Ἀρίστιπ[πος]. Kaibel, *Inscr. Gr. Siciliæ et Italiæ*, no 1139 et *Addendis Addenda*, p. VII.

egli appartiene. Je crains que les mots *sodalizio* et *santuario* n'éveillent une idée fausse. En somme, on demande simplement à l'archonte : où est ta maison, où est ton autel domestique? — Ch. 57 : F. n'a pas compris les mots φεύγων φυγὴν ὧν αἴδεσίς ἐστιν. Il s'agit d'un homme déjà exilé pour un meurtre pouvant donner lieu à composition. — Ch. 60 : ἐπώλει τὸν καρπὸν ἡ πόλις ne peut signifier : *lo Stato coltivava il frutto.* — Ch. 61 : ἐκκηρῦξαι ne signifie pas *far proclamare la punizione*, mais renvoyer et faire proclamer le renvoi. La galère d'Ammon ne peut être appelée l'*Ammonia*, mais l'*Ammoniade*, en grec Ἀμμωνιάς. — Toutes ces erreurs n'empêcheront pas la traduction de Ferrini de rendre service aux Italiens.

Avec Poste, nous revenons à une traduction destinée au grand public. Il ne semble pas, au premier abord, qu'elle puisse être utile au travailleur, car elle se tient souvent loin du texte et le paraphrase en plus d'un endroit. P. fait entrer ses notes dans le texte, sans avertir le lecteur : au ch. 3, par exemple, où Aristote parle de l'union de la femme du roi avec Dionysos, P. ajoute : *in the Dionusian festival at the Anthesteria, in February*; ailleurs, au ch. 43, pour expliquer l'année lunaire, Poste ajoute huit lignes de son cru, qu'il met cette fois entre parenthèses. Mais si l'on prend son parti de ce système et aussi de la langue, très moderne, où l'on retrouve les *Commons*, le *clan*, les *cadets* (= ἔφηβοι), le *chairman*, des *millionaires* (*sic* ch. 6), des *territorial magnates* (*ibid.*), on reconnaîtra sans peine que cette traduction est d'une lecture aisée et agréable. Sous ces dehors faciles et sous les erreurs qu'elle présente, se cachent une étude sérieuse de l'œuvre d'Aristote et un effort constant pour bien rendre la suite et l'enchaînement des idées.

J'arrive aux deux meilleures traductions du lot. L'une est de F. G. Kenyon, dont je n'ai plus à faire l'éloge, l'autre du Dr Poland. La traduction de K. complète et corrige son édition. Les corrections sont soigneusement indiquées dans les notes, mais, en paléographe fidèle, K. ne manque jamais de marquer d'un point d'interrogation les nouvelles lectures qui ne sont que probables. On voit le service que peuvent rendre ces notes, jusqu'au jour où Kenyon aura publié sa troisième édition, qui paraîtra avant la fin du mois de février. La traduction elle-même est excellente, à quelques erreurs ou quelques inexactitudes [1] près et je n'en connais qu'une qui lui soit supérieure, celle de Poland.

La traduction de Poland est très remarquable. Je doute qu'il soit possible, dans aucune langue vivante, de serrer le texte grec d'aussi près. L'allemand, avec ses mots composés et ses prépositions, ses inversions et ses neutres, se prête, mieux que le français surtout, à des traductions précises et rigoureuses. Celle de P. est, encore une fois, tout à fait remarquable, et comme elle coûte moins d'un franc, je ne saurais trop

1. Je ne signalerai qu'une faute d'impression : Ch. 24, p. 46 : 6000 *jurymen* et non 600.

engager mes lecteurs à se la procurer. Poland y a joint des notes philologiques, historiques et juridiques. Les notes philologiques renferment les corrections qu'il adopte et dont bon nombre sont de lui; les autres très sobres et très nettes, renvoient aux grands ouvrages de Duncker, Wachsmuth, Curtius, Busolt, ainsi qu'aux manuels allemands d'antiquités grecques. Les unes et les autres sont fort utiles.

B. HAUSSOULLIER.

---

148. — **Aristotelis de anima liber B. Secundum recensionem Vaticanam edidit** Hugo RABE. Berlin, Weber, 1891, p. 34.

Le livre II du *De anima* d'Aristote nous est connu par deux recensions, la vulgate et celle (mutilée) du Parisinus 1853 ; cette dernière fut publiée par Torstrik (1862) qui la regardait comme antérieure. M. Rabe pense au contraire que la vulgate est la première édition, antérieure à la recension du Parisinus. Celle-ci serait l'œuvre d'un péripatéticien très ancien, et non d'Aristote lui-même. Mais Torstrik découvrit, dans le ms. Vaticanus 1339, un autre texte du livre II, qui n'est ni celui de la vulgate ni celui du Parisinus. C'est cette recension que publie M. Rabe; il pense que l'auteur en était un homme assez instruit, qui connaissait les deux recensions du second livre, et en a composé un texte en puisant dans l'une et l'autre ; mais il ne peut en établir la filiation ni lui assigner une date certaine. Le texte est donné sans aucune correction ; l'appareil critique reproduit les lectures les plus importantes de Sophonias, qui avait certainement cette recension sous les yeux, mais dont l'exemplaire était moins fautif que le cod. Vaticanus.

MY.

---

149. — **Démosthène. Discours contre la loi de Leptine,** par J.-E. SANDYS. Cambridge, 1890, XLVIII-122 pp.

Les éditions de classiques anciens qui sortent des presses de l'Université de Cambridge se distinguent toujours par une exécution typographique parfaite, ainsi que par une abondance de matière qui fait de ces élégants volumes des auxiliaires précieux pour le lecteur désireux d'être vite et bien renseigné sur une foule de questions concernant le texte qu'il a sous les yeux. L'édition que M. Sandys a donnée du discours contre Leptine peut compter au nombre des meilleures de la collection.

L'introduction contient, en un résumé clair et substantiel, tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour bien apprécier l'intérêt historique et littéraire de ce plaidoyer. Les ouvrages de Bœckh et de Schœmann ont fourni à l'éditeur les détails qu'il donne sur les différentes *liturgies*

et sur les cas d'exemption, puis sur la loi proposée par Leptine et la procédure usitée en pareille occurrence. C'est à Schaefer et à Blass que sont empruntés les renseignements relatifs à la marche du procès ainsi qu'à la date qu'il faut lui assigner. Pour l'analyse du discours, M. S. a suivi de près le sommaire donné par Weil dans son édition des *Plaidoyers politiques* de Démosthène. Quant à l'issue du procès, sans prendre parti dans une discussion où les éléments de certitude font défaut, M. S. expose très clairement et très complètement les données du problème.

Un certain nombre d'appréciations empruntées aux critiques anciens et modernes, une bonne description du Σ, l'indication sommaire des autres manuscrits, une liste choisie d'éditions, de monographies et d'ouvrages importants à consulter terminent cette introduction, à laquelle un excellent fac-simile d'un fragment du Σ achève de donner un caractère éminemment pratique, sinon très original.

Le texte du discours est accompagné d'un commentaire très détaillé, un peu touffu peut-être. Les explications grammaticales sont particulièrement abondantes, et parfois d'une utilité contestable. Les remarques littéraires sont nombreuses aussi, mais on ne saurait en faire un reproche à l'éditeur, car elles renferment beaucoup de rapprochements intéressants et d'observations justes sur le style de l'orateur. Dans les notes historiques, M. Sandys n'a rien négligé de ce qui peut contribuer à la connaissance des faits et des institutions. Enfin les notes critiques, mises à part et rédigées en latin, sont très complètes. Ces qualités font aisément pardonner quelques longueurs et quelques redites.

Émile Baudat.

---

150. — **Dissertationes philologicae Halenses**, vol. XI, Halis Saxonum, Max Niemeyer, 1890. 1 vol. in-8 de 402 p.

Ce volume contient trois travaux relatifs tous les trois à la littérature grecque; c'est là un fait qui n'est pas rare dans ce recueil; à Halle, on semble avoir décidément une préférence pour le grec. Le premier de ces travaux, qui est dû à M. Aug. Hildebrand, concerne la syntaxe homérique, *De verbis et intransitive et causative apud Homerum usurpatis*, p. 1-117. Il s'agit de cette classe de verbes qui de transitifs sont devenus intransitifs, et cela par une ellipse, en sous-entendant les mots ἵππους ἅρμα νῆα ὕδωρ χρόνον. Ainsi dans l'expression αἴρειν ἄγκυραν, lever l'ancre, d'où partir sur mer, le mot ἄγκυραν finit par n'être plus prononcé, et le verbe αἴρειν est employé dans le sens intransitif de partir, qu'il s'agisse d'un voyage par mer ou par terre. Le travail de M. H. paraît fait avec soin ; nous reprochons cependant à l'auteur de n'avoir pas donné de table, ce qui rend l'usage de cette étude assez difficile, et de n'avoir pas terminé par quelques considérations générales qu'il faisait espérer en commençant. En effet, à la page 7, M. H. parle des dif-

férences qu'il y aurait dans l'emploi de certains verbes entre l'Iliade et l'Odyssée; on pouvait penser que, comme conclusion de son étude, l'auteur se poserait cette question, à savoir si sur ce point, il y a vraiment entre les deux poèmes des différences qui méritent d'être signalées.

Zénodote est surtout connu par son édition d'Homère; au temps où l'école de Lehrs était dominante, il était de mode de rabaisser Zénodote en le comparant à Aristarque; aujourd'hui on serait porté plutôt à le surfaire. M. Herm. Pusch s'est occupé dans son étude, *Quaestiones Zenodoteae*, p. 119-216, de la partie de l'œuvre de Zénodote qui est généralement peu connue; il laisse de côté l'édition d'Homère pour n'examiner que les autres ouvrages du critique d'Alexandrie. Une discussion préliminaire est consacrée à démontrer qu'il faut distinguer Zénodote, né à Ephèse, appelé ordinairement l'Alexandrin et surnommé ὁ ἐν ἄστει, de Zénodote Mallotas, grammairien qui appartenait à l'école de Cratés, et à qui il faut attribuer l'ouvrage πρὸς τὰ ὑπ' Ἀριστάρχου ἀθετούμενα. M. P. étudie à la fois ces deux Zénodote. Les renseignements, qui nous sont parvenus sur Zénodote Mallotas sont très peu nombreux. Nous sommes plus heureux pour Zénodote d'Alexandrie. M. P. examine tous les travaux que nous connaissons de ce dernier grammairien; un des plus importants était un recueil d'étymologies difficiles intitulé γλῶσσαι : c'est le livre qui, chez les modernes, a fait un peu la mauvaise réputation de Zénodote. M. P. s'applique à justifier les explications deso n auteur : il plaide les circonstances atténuantes, et il est certain qu'on ne peut les refuser à un auteur d'étymologies du IIIe siècle avant notre ère.

L'étude de M. Wilhelm Meiners, *Quaestiones ad scholia Aristophanea historica pertinentes*, p. 218-394, est la plus longue du volume. M. M. n'a traité qu'une partie de son sujet; il a écarté les scholies qui traitent des institutions pour ne s'occuper que de celles qui sont relatives aux événements; il est fâcheux que le titre n'indique pas cette distiction; on s'attend à trouver dans cet ouvrage plus que ce qu'il y a. Dans le champ restreint où il s'est borné, M. M. fait preuve de beaucoup de soin et de science; il connaît bien son sujet; il conduit sa discussion avec méthode; ses conclusions sont en général un peu flottantes et indécises. C'est ainsi que dans la discussion relative aux scholies sur le prétendu vol de cinq talents reproché à Cléon, M. M. n'admet ni l'explication de M. Müller-Strübing ni celle de Lübke; on peut approuver l'auteur de n'admettre qu'une partie de l'explication de Müller-Strübing, mais quelle objection peut-on opposer à celle de Lübke? S'il s'agissait d'un fait réel, pourquoi Aristophane l'aurait-il mentionné au milieu d'autres faits qui ne concernent que le théâtre?

Albert MARTIN.

151. — Francesco Paolo Garofalo. **Le leges sacratae del 260 U. C.** Catane. 1891, 42 p. in-8.

M. Garofalo étudie tour à tour les textes relatifs aux *leges sacratae*, la forme extérieure de ces lois et leur contenu. L'étude des textes et l'étude de la question elle-même sont trop isolées l'une de l'autre : le plan de la brochure est défectueux. M. G. croit que les lois sacrées furent des plébiscites, reconnus par l'État patricien et probablement par le sénat, peut être même par les comices centuriates ; en tout cas, la partie de ces lois concernant l'inviolabilité ne fut confirmée par les centuries qu'en 305 de Rome.

Signalons quelques interprétations originales de certains textes obscurs. Dans ces mots de la loi Valeria Horatia de 305 : *tribunis plebis aedilibus judicibus decemviris*, M. G. interprète *decemviris* comme une apposition à *tribunis*, *iudicibus* comme une apposition à *aedilibus*. (p. 41). Un passage important et controversé du *Pro Balbo*, XIV, 33, est restitué comme suit par M. G. : « *Primum enim sacrosanctum esse nihil potest nisi quod populus plebesve sanxit; deinde sanctiones sacrandae sunt aut genere ipso consecrationis, (id est?) obtestatione legis, aut poena, cum caput ejus qui contra fecerit consecratur* ». M. Garofalo commente, par des rapprochements curieux, les divers termes de cette définition.

Georges Goyau.

---

152. — A. Cartellieri. **Philippe II August von Frankreich bis zum Tode seines Vaters (1165-1180).** Berlin, 1891, 1 brochure, 32 p. in-8.

Un étudiant anglais, étudiant à Leipzig, a pris jadis pour sujet de sa thèse de doctorat, le règne de Philippe-Auguste (W. Walcher, *On the increase of royal power in France under Philipp Augustus*). Voici qu'un jeune étudiant allemand, M. Cartellieri, a soumis à son tour aux professeurs de l'Université de Berlin, une étude sur la jeunesse du même prince. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces tentatives, faites en dehors de la France, pour élucider quelques points obscurs de notre histoire nationale, et nous devons exprimer le vœu qu'en France les ouvrages sur notre histoire nationale au moyen-âge deviennent plus nombreux. Nous espérons que prochainement M. Luchaire nous donnera une étude complète sur Philippe-Auguste ; mais qui donc écrira une histoire vraiment sérieuse du règne de Louis IX ?

La brochure de M. Cartellieri atteste de sérieuses qualités ; l'auteur connaît très bien les sources et les ouvrages français. Il a discuté avec beaucoup de bon sens les anecdotes qu'on rapporte sur la jeunesse de Philippe ; il a émis une hypothèse ingénieuse qui explique que le jeune prince ait été sacré si tard ; il a jeté quelque lumière sur un projet de mariage, formé entre Philippe et une fille de l'empereur Frédéric Bar-

berousse. Mais est-il bien juste de dire que Louis VII a porté le surnom de *Pieux?* Nous ferons encore observer qu'entre Vaucouleurs et Toul, il n'y a aucune localité qui s'appelle *Val de l'One* (p. 21); le pays porte d'une façon générale le nom de Les Vaux; on y remarque un endroit appelé les Quatre-Vaux, écart de la commune de Aigny-Saint-Martin, où eut lieu en 1299 l'entrevue entre Albert I[er] et Philippe le Bel. Le lieu précis où le 14 février 1171, Louis VII se rencontra avec Frédéric I[er] me semble être Maxey-sur-Vaise.

C. PFISTER.

---

153. — Frantz FUNCK-BRENTANO. **Mémoire sur la bataille de Courtrai (1302, 11 juillet) et les chroniqueurs qui en ont traité, pour servir à l'historiographie du règne de Philippe-le-Bel.** Paris, Klincksieck, 1891, 4. (Extraits des mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1[re] série, t. X.)

Ce mémoire est certainement le travail le plus considérable qui ait paru jusqu'ici sur la bataille de Courtrai. M. Funck-Brentano a soumis à un examen nouveau et attentif les chroniqueurs qui ont parlé avec quelque détail de la célèbre bataille. En appendice, il publie trois textes inédits d'un vif intérêt : 1° compte des dépenses extraordinaires de l'hôtel de Robert d'Artois dressé pour Geoffroi Cocatrix, par Jean de Melfe, clerc; 2° lettre de Philippe-le-Bel au clergé du baillage de Bourges concernant les affaires de Flandre (1302, 29 août); 3° instructions de Philippe le Bel, concernant la levée d'hommes et de subsides pour la campagne de Flandre dans la sénéchaussée de Poitou (1302, 11 novembre). Son travail constitue une contribution de haute valeur à l'historiographie du XIV[e] siècle. On y trouvera d'excellentes remarques critiques sur G. Guiart, Villani, Van Velthem, Geoffroi de Paris, etc. M. F.-B. est arrivé surtout à des résultats nouveaux en ce qui concerne la chronique publiée par De Smet sous le titre de : *Chronique anonyme de la guerre de Philippe le Bel contre Gui de Dampierre* Corpus Chron. Flandr. IV). Il a prouvé à l'évidence que cette très importante chronique est l'œuvre d'un Artésien et qu'elle a dû être composée vers la fin de l'année 1304.

M. F.-B. m'a fait l'honneur de discuter longuement les conclusions de mon étude sur la version flamande et la version française de la bataille de Courtrai. D'après lui, les deux versions que j'avais cru devoir distinguer, se réduisent, en somme, à une version unique et cette version est absolument d'accord avec le récit traditionnel de la bataille. Ce n'est point ici le lieu de discuter à mon tour en détail les points sur lesquels le mémoire de mon savant contradicteur ne m'a pas semblé suffisamment convaincant. Il me suffira de reconnaître qu'il a clairement démontré que la victoire des Flamands est due avant tout aux fossés et aux chausse-trapes dont ils avaient eu soin de couvrir leur front de bataille.

Deux plans sont annexés au mémoire de M. F.-B. L'un est celui qui a jadis été dressé par Moke et que l'on retrouve dans l'ouvrage de M. Köhler (*Die Entwickelung des Kriegswesens und der Kriegführung in der Ritterzeit*); l'autre indique l'emplacement des troupes d'après la théorie de l'auteur. Il est regrettable que M. Funck-Brentano n'ait pas donné plus d'ampleur à ses conclusions et qu'il n'ait pas écrit, à son tour, un récit détaillé de la bataille. Nul mieux que lui n'était à même de le faire.

H. PIRENNE.

---

154. — P. APOLLINAIRE DE VALENCE, capucin. **Correspondance de Peiresc avec plusieurs missionnaires et religieux de l'ordre des Capucins (1631-1637).** Paris, Picard, 1892, 1 vol. in-8 de xxxvi-336 p.

Cette partie de la correspondance de Peiresc, laissée de côté, non sans quelque regret, par M. Tamizey de Larroque, présente un intérêt véritable, et l'on doit remercier le P. Apollinaire de Valence de la peine qu'il a prise pour éditer, comme elles méritaient de l'être, les cent vingt-cinq lettres échangées entre Peiresc et quelques capucins français. Le mérite de Peiresc est suffisament connu; ces lettres curieuses sont un témoignage de l'ouverture d'esprit, du patriotisme éclairé, du dévouement à la science dont firent preuve au commencement du XVII[e] siècle, avant les Bénédictins, les religieux d'un ordre que l'on ne juge pas toujours favorablement. Cette publication, faite avec soin et accompagnée d'un commentaire très sobre, contribuera sans doute à mieux faire connaître l'histoire de l'érudition française; on y trouvera surtout des preuves de l'ardeur avec laquelle Peiresc et ses correspondants se livraient à l'étude des langues orientales, de l'astronomie et de l'histoire naturelle. Qui sait même si la mort prématurée de Peiresc et le glorieux martyre de quelques-uns de ses correspondants n'ont pas empêché la science de l'égyptologie de naître deux siècles plus tôt?

Ce volume paraît sous les auspices de M. Tamizey de Larroque, et c'est pour le lecteur une garantie sérieuse; on s'aperçoit pourtant, à certaines imperfections de détail, que le P. Apollinaire de Valence n'est pas encore un éditeur aussi expérimenté que M. Tamizey de Larroque.

A. G.

---

155. — P. Armand JEAN. **Les évêques et les archevêques de France depuis 1682 jusqu'à 1801.** Paris, Picard, 1891. Un vol. in-8 de xxv-544 p.

L'idée de dresser un catalogue raisonné des évêques et archevêques de France depuis la fin du XVII[e] siècle jusqu'au Concordat, et de continuer ainsi la *Gallia Christiana*, n'est évidemment pas mauvaise en soi; ce travail de compilation, rendu aisé par les nombreuses publications que nous a laissées le XVIII[e] siècle, pourrait même être fort utile s'il était bien

fait. Mais le P. Jean n'a pas cru devoir s'en tenir au rôle par trop modeste de compilateur. Enregistrer avec plus ou moins d'exactitude des noms et des dates, quelle besogne fastidieuse! Aussi le P. J. s'est-il érigé en juge de ces innombrables prélats auxquels il consacre quelques lignes, et Dieu sait comment on juge les évêques, quand on appartient à cette compagnie de Jésus, dont les membres ne peuvent pas être élevés à l'épiscopat. Le P. J. distribue la louange et le blâme, et son critérium est on ne peut plus simple : tout prélat qui a vécu en bonne intelligence avec les Jésuites, est digne d'éloge ; ceux qui ont favorisé les RR. PP. sont doués de tous les mérites et de toutes les vertus; les autres sont des misérables, des hommes « de révoltante mémoire » (p. 257). En voici un exemple entre cent : il s'agit d'un évêque fort obscur, Jean-Louis de Gouyon (ou de Goyon) de Vaudurand, élevé, en 1745, au siège de Saint-Pol-de-Léon, et la notice qui lui est consacrée est un chef-d'œuvre dans sa concision : « Il eut trop de tolérance pour les Jansénistes et trop peu de zèle pour leurs adversaires-nés, les Jésuites. Démissionnaire de son siège en 1763, il garda l'abbaye de Saint-Mahé. » Trop peu de zèle pour les Jésuites! faut-il donc s'en étonner? C'était un prélat simoniaque, il garda l'abbaye de Saint-Mahé.

Considéré à ce point de vue, le livre du P. J. est parfois d'une lecture assez amusante ; il est surtout fort instructif; il faut lire les articles consacrés au cardinal Dubois, à l'affreux Tencin et à bien d'autres encore. Protecteurs des Jésuites, ces prélats sont tenus en haute estime par le P. Jean, et Christophe de Beaumont, cet archevêque de Paris que l'on connaît surtout grâce à J.-J. Rousseau, est tout simplement (p. 286) « l'Athanase du XVIII^e siècle ».

Voilà pour la partie doctrinale [1], et ce qui donne un peu à réfléchir, c'est que le P. Jean, comme autrefois le P. Loriquet, a été amené à entreprendre ce travail parce qu'il songeait à faire des leçons en présence « d'auditeurs religieux, studieux, intelligents » (p. x). S'agit-il maintenant de descendre dans le détail ? On est bien obligé de reconnaître que les inexactitudes et même les bévues abondent dans un livre qui devrait avoir l'exactitude pour principal mérite. On y voit, par exemple, p. 283, que le cardinal de Retz, abbé de *Saint-Denis*, comme tout le monde le sait, mourut en 1679, à Paris, « *à son abbaye de Saint-Germain des Prés* » ; p. 300, que Bossuet prêcha devant le roi « l'Avent de 1661 » ; que l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, prononcée le 16 *novembre* 1669, « fixa sur lui l'attention du roi qui le nomma évêque de Condom » le 13 *septembre* de la même année, c'est-à-dire deux mois *auparavant*, etc., etc. C'est donc avec les plus grandes précautions qu'il faut consulter

1. Sans vouloir toucher aux questions d'orthodoxie, on peut se demander ce que la sacrée congrégation de l'Index pensera en lisant cette phrase relative à Fénelon, p. 167 : « Si l'archevêque de Cambrai eut des torts, il les racheta en se soumettant *héroïquement* au décret du souverain pontife qui le condamnait » ? Il y a donc de l'*héroïsme* à se soumettre au pape !

ce catalogue, et bien que le livre du P. Jean soit destiné, comme il le dit p. xxv, à augmenter la gloire de Dieu, on peut souhaiter avec lui que la *Gallia Christiana* soit complétée et continuée « par les héritiers naturels des anciens Bénédictins ».

A. G.

---

156. — **Archives de la Bastille**, documents inédits recueillis et publiés par François Ravaisson, conservateur-adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal. Paris, 1866-1884, 16 vol. in-8.

157. — Tome XVII, par François Ravaisson et Louis Ravaisson-Mollien, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, Paris, 1891, in-8.

Quand, en 1840, François Ravaisson découvrit, au fond de quelque trou obscur de la Bibliothèque de l'Arsenal, les archives de la Bastille que l'on croyait perdues et détruites, ce fut un événement parmi les savants. En 1841, Ravaisson fut spécialement chargé par le ministre de l'Instruction publique de classer le précieux fonds d'archives qu'il venait de retrouver. La besogne devait être longue. Il fallut trente ans pour rétablir un ordre régulier dans cet amas de plus de 500,000 pièces qui avaient été entassées pêle-mêle, dans une incroyable confusion. Mal installé pour travailler, Ravaisson fut, à deux reprises, arrêté dans son œuvre de laborieuse reconstitution. Un vent de tempête pénétra dans les greniers vitrés où reposaient les archives et défit les paquets qu'on n'avait pas ficelés, et tout fut à refaire après un déménagement précipité qui se hâtait sous les obus du siège; en sorte que le vaillant érudit mourut avant d'avoir vu son œuvre terminée.

Tout en travaillant au classement des archives de la Bastille, Ravaisson publiait une collection de documents, en partie tirés du fonds qu'il avait sous la main. Cette publication, qu'il poussa jusqu'au seizième volume, porte le titre de *Archives de la Bastille*. C'est, à proprement parler, une réunion de textes concernant l'histoire des prisonniers de la Bastille, textes disposés chronologiquement depuis 1659 jusqu'en 1757. Seul, le tome XII rompt la série, autant au point de vue des documents que des dates. Le tome XI s'arrête en 1710, le tome XII reprend en 1709 et s'étend jusqu'en 1772; de plus, ce tome XII ne contient pas seulement, comme les autres volumes de la collection, des documents concernant les prisonniers de la Bastille, mais des pièces de tous genres, qui étaient conservées dans les archives de la vieille prison, et qui ont paru à l'éditeur offrir un intérêt particulier; ils se rapportent, pour la plupart, à des hommes de lettres, à des artistes, des actrices, à des imprimeurs et des financiers; on y trouve les dossiers de Voltaire, de Diderot, de Marmontel, du chevalier de Rességuier, de La Beaumelle, de Lekain, de la Clairon.

Les archives de la Bastille, en effet, ne sont pas simplement, comme on le croit généralement — erreur que la publication de Ravaisson a contribué à répandre, — les archives de la célèbre prison du Roi, elles

sont en réalité les archives de la Lieutenance de police, comprenant les dossiers de tous les particuliers frappés d'un « ordre du Roi », c'est-à-dire d'une lettre de cachet, dans les limites de la généralité de Paris, en quelque prison, en quelque couvent du royaume qu'ils aient d'ailleurs été renfermés; elles comprennent, en outre, une partie notable des papiers provenant des onze bureaux en lesquels était reparti l'exercice des attributions de la Lieutenance de police : Religion, Discipline des mœurs, Santé, Vivres, Voierie, Sûreté et tranquillité publiques, Sciences et arts libéraux, Commerce, Manufactures et arts mécaniques, Serviteurs, domestiques et manouvriers, Pauvres.

Aussi bien le titre donné par Ravaisson à sa publication — *Archives de la Bastille* — est inexact, non seulement parce que les véritables archives de la Bastille contiennent des séries considérables de documents, et qui forment plus des neuf dixièmes de l'ensemble, auxquelles cette publication ne consacre pas une ligne, mais encore parce que l'auteur publie un grand nombre de pièces — dans les premiers volumes elles forment la majorité, — qui n'ont jamais été conservées dans les archives de la prison du faubourg Saint-Antoine.

Que si donc nous exceptons le tome XII, qui renferme une collection de pièces provenant des archives de la Bastille et intéressant l'histoire de la littérature et du théâtre au XVIII^e siècle, nous pouvons définir la publication de Ravaisson : une collection de documents provenant des sources les plus diverses, pour servir à l'histoire des prisonniers de la Bastille de 1659 à 1757.

Ce que nous en disons n'est pas pour diminuer le mérite de l'éditeur. La tâche qu'il s'est imposée n'en a été que plus difficile. Outre de longues recherches dans les bibliothèques et dépôts d'archives de Paris, il a poussé ses investigations jusqu'à l'étranger, notamment dans les dépôts d'archives de Venise. Il exprime vivement le regret de n'avoir pu aller jusqu'à Saint-Pétersbourg. Ravaisson partageait la croyance commune, que les papiers de la Bastille conservés à l'Ermitage, et provenant de larcins faits dans les décombres les jours qui suivirent le 14 juillet, étaient en grand nombre et de grande importance. La Bibliothèque de l'Arsenal en a acquis, il y a peu d'années, la copie : ces papiers sont en petite quantité et n'offrent pas un intérêt particulier.

Une publication aussi volumineuse, qui occupa son auteur de longues années, ne pouvait être exécutée dans des proportions très régulières. Elle a subi le sort de bien des publications faites dans des conditions semblables. A mesure que les volumes se succèdent, le plan sur lequel la publication est conçue est ramené à une moindre échelle. Les premiers volumes renferment un ensemble de documents, à peu près complet, sur les différentes affaires qui y sont exposées; l'éditeur, reculant sans doute devant la dépense, car il publiait ces volumes à ses frais, se borne à un choix de documents dans les tomes suivants, et ce choix devient de plus en plus restreint, en sorte que les derniers volu-

mes, qui n'en rendent pas moins des services, ne donnent plus qu'un aperçu rapide des dossiers que Ravaisson a eus sous la main.

Disons encore que François Ravaisson, qui n'était pas un érudit de métier — il avait passé la première partie de sa vie dans la magistrature, — n'avait pas, quelle que fût l'étendue de ses connaissances, la pratique de l'érudition. Ne pouvant pas donner d'indication précise sur la provenance des documents tirés du fonds de la Bibliothèque de l'Arsenal, ce fonds n'étant pas classé, il s'est abstenu, pour plus de symétrie, de donner des indications précises sur la provenance des documents tirés des autres dépôts. Les pièces conservées à la Bibliothèque Nationale et aux Archives Nationales, par exemple, ne portent d'autre mention de source que la mention B. N. pour la Bibliothèque Nationale, A. N. pour les Archives. A vrai dire, de cette symétrie, toute de surface, le lecteur se soucie peu, et l'absence d'indications exactes pour la provenance des documents est souvent regrettable.

De même, Ravaisson ne paraît pas s'être soucié d'orthographier les noms propres d'une manière correcte; nous trouvons jusqu'à des noms de gouverneurs de la Bastille, qui reviennent à chaque page, invariablement déformés; les dates sont parfois inexactes; il est vrai que, dans ce dernier cas, ce sont souvent fautes d'impressions; enfin les textes sont, en maints endroits, imprimés d'une manière fautive, l'orthographe en est modifiée, de ci de là les tournures de phrase sont rajeunies, et des documents entiers sont tronqués sans que le lecteur en soit averti par une indication quelconque.

Ces critiques, que nous sommes obligé de faire, ne détruisent pas la valeur de l'ensemble : les *Archives de la Bastille* de Ravaisson ont rendu et rendront, longtemps encore, d'importants services à l'histoire politique, à l'histoire sociale et à l'histoire littéraire.

Ravaisson ne s'est pas contenté de publier des pièces : il a fait précéder ces différents volumes d'introductions, où il jette un coup d'œil d'ensemble sur les documents publiés. L'introduction au tome Ier est une belle page sur le régime de la Bastille qui a servi de base aux différents travaux publiés depuis lors sur le même sujet. Ces esquisses historiques ont une véritable originalité de pensée et de style; elles ont une saveur d'imprévu qui charme d'autant plus que l'on sent l'auteur maître des sujets qu'il aborde. Ceux-ci, d'ailleurs, prêtaient à des considérations intéressantes sur l'Ancien Régime : qu'il s'agisse du procès de Fouquet ou des procès de concussion dirigés par Colbert, des poursuites contre les jansénistes et contre les protestants, contre les imprimeurs et les pamphlétaires, les financiers et les agioteurs, ou des grands procès de mœurs, de sorcellerie, de poison qui ont tant occupé la société d'autrefois.

Le tome X précédé est d'une dissertation sur l'homme au masque de velours noir, célèbre sous le nom de Masque de fer. Cette étude tend à prouver que le *prisonnier inconnu*, comme l'appelaient les officiers de la

Bastille, était un M. de Keroualze, enseigne de l'amiral de Beaufort. L'argumentation repose sur une série de coïncidences ingénieusement rapprochées; elle n'est pas concluante et Ravaisson le reconnaît lui-même. Mais il montre clairement que le mystérieux captif était un personnage de médiocre importance, détruisant la légende qui faisait du prisonnier un frère jumeau de Louis XIV, légende répandue par Voltaire et popularisée par Dumas. Les seuls documents authentiques concernant le masque de fer, connus jusqu'à ce jour, sont l'écrou du prisonnier à la Bastille et le procès-verbal de sa mort, dans lequel il est désigné sous un nom d'emprunt. On annonce que M. le capitaine Bazeries vient de trouver la clé de nombreuses dépêches chiffrées du règne de Louis XIV et notamment de lettres de Louvois concernant l'homme au masque. Louvois avait effectivement la haute main sur tout ce qui concernait la Bastille. Le mystère serait-il sur le point d'être éclairci?

Les documents concernant l'Affaire des poisons, dans laquelle furent mêlés les plus grands noms de la cour royale et de la littérature de ce temps, remplissent plusieurs volumes. Ravaisson, néanmoins, a été, à leur sujet, sobre de commentaires; et l'on comprend la réserve, ou plutôt le découragement de l'écrivain. A la suite de l'interrogatoire à la question de Françoise Filhastre (1er oct. 1680), Louis XIV épouvanté fit arrêter l'instruction du procès; et lorsque plus tard, sur les instances répétées du lieutenant de police La Reynie, qui fut non seulement un homme de grande intelligence, mais un homme de bien, l'affaire fut reprise, Louis XIV défendit expressément de « rien faire sur aucunes des déclarations contenues aux procès verbaux de question et d'exécution de la Filhastre ». Enfin lorsque, après des années, l'instruction du grand procès fut terminée, Louis XIV fit apporter dans son cabinet (13 juill. 1709) les papiers qui en provenaient, il les fit trier et il fit brûler devant lui ceux qu'il jugea devoir être soustraits à la connaissance de la postérité. C'est dans ces documents que nous aurions découvert les dessous sinistres de la cour de Versailles.

Nous avons esquissé à grands traits l'œuvre qui assure au nom de François Ravaisson une belle place dans l'érudition moderne. Cette œuvre est restée inachevée; M. Louis Ravaisson-Mollien, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, a eu la pieuse pensée de la continuer. Le tome XVII de la collection, qui vient de paraître, mène la publication jusqu'en 1760. Le texte est établi avec soin; les tables sont remplies de renseignements utiles.

Les documents des archives de la Bastille postérieurs à l'année 1775 sont peu nombreux, et cette particularité tient au fait suivant. Les dossiers des prisonniers de la Bastille postérieurs à l'année 1775 n'étaient pas encore, au moment de la prise, déposés dans les archives, mais rangés dans la *salle du conseil*. La salle du conseil, l'une des premières où pénétrèrent les vainqueurs, fut mise à sac le 14 juillet. Deux volumes suffiront sans doute pour terminer la collection et tous les érudits feront

des vœux pour que M. Louis Ravaisson-Mollien rende à l'histoire le service de les publier.

Frantz Funck-Brentano.

---

158. — **L'Europe et la Révolution française,** par Albert Sorel. Quatrième partie. Les limites naturelles. 1794-1795. Paris, Plon, 1892, in-8, 492 p.

Les limites naturelles, tel est le titre, expressif et signifiant, du tome nouveau de M. A. Sorel. Après nous avoir retracé dans un premier livre qu'il intitule *Les discordes de la coalition*, la chute de Robespierre, la fin de la Terreur, la reprise de la Belgique et les premières ouvertures de paix, l'auteur arrive au dessein de la Convention et du Comité qui est aussi le dessein de son volume. Il a montré déjà quel est le terme de la lutte aux yeux du plus grand nombre; si Carnot ne propose d'autre frontière que celle de la Meuse (p. 89), les thermidoriens, condamnés à la guerre, forcés de s'appuyer sur les armées, et d'ailleurs, disciples de Danton, regardent le Rhin comme la seule limite de la République (p. 130-131). Le deuxième livre de l'ouvrage, *La paix de Bâle,* nous expose les négociations du Comité de l'an III; « aucun gouvernement n'en a conduit à la fois de plus nombreuses et de plus graves; aucun n'a pris, en aussi peu de temps, des résolutions qui aient engagé pour plus d'années les destinées de la France » (p. 167). M. S. étudie les hommes qui siégeaient dans ce Comité, dégage leurs caractères, démêle leurs intentions : les principaux membres, légistes, entourés de commis et d'agents de l'ancien régime, environnés de la vivante tradition des affaires étrangères, convaincus que la République doit, comme la monarchie de Louis XIV, faire de la France la puissance la plus terrible au dehors et, comme elle, gagner des provinces, empruntent au recueil des grands desseins royaux la limite du Rhin. Ces « plébéiens autoritaires, forcés de disputer pied à pied dans la Convention un pouvoir conquis à coups de révolutions, épris de la force, condamnés aux faiblesses, réduits à disputer le meilleur de leur temps et de leurs talents dans des intrigues médiocres, des luttes sourdes de couloir, des débats publics parfois humiliants, obligés de compter avec tout et avec tous, attaqués par les journaux, hués souvent par les tribunes, soupçonnés dans leurs intentions, contestés dans leurs projets, gênés dans leurs actes, se relevaient devant eux-mêmes lorsque, dans le secret de leurs délibérations, ils réglaient les mouvements des armées victorieuses et se consultaient sur la paix qu'ils dicteraient aux rois. » Ils feront en Europe les grandes choses qu'ils ne peuvent faire en France. Comme Richelieu au temps de ses luttes contre la cour, comme Mazarin en pleine Fronde, le Comité n'est maître que de la politique extérieure; mais il montrera d'autant plus d'énergie et frappera des coups d'autant plus éclatants. Vainement des mémoires remarquables l'avertissent, le détour-

nent de compliquer le problème territorial, lui remontrent qu'un trop considérable accroissement inquiétera l'Europe. Un *plan* de Dubois Crancé, de 1795, contient déjà l'idée première du camp de Boulogne, celle des remaniements de l'Allemagne en 1803, celle de la campagne de 1805, et ce plan qui « dérive de tout le passé de la politique républicaine et se relie aux anciens projets d'ambition de la monarchie, demeure, dans ses lignes essentielles, le fond diplomatique, l'idée-maîtresse, l'arrière-pensée dirigeante du Comité » (p. 222). Aux premières conférences de Bâle, le Comité déclare fermement ses conditions : l'acquisition de la rive gauche du Rhin, limite naturelle de la France, et, dans un discours du 30 janvier 1795, Boissy d'Anglas proclame devant l'Europe que la République devra, pour rendre la paix solide et durable, étendre son domaine, se donner pour frontières de grands fleuves, des montagnes et l'Océan, se garantir ainsi de tout envahissement et de toute attaque pour une longue série de siècles; il pose, dit Bourdon, les colonnes de l'Hercule français. A ce discours succède celui que prononce Cambacérès le 3 mars 1795; Cambacérès, lui aussi, pose en principe et expose en doctrine les limites naturelles : « la République les a dans les Alpes et les Pyrénées, dans les deux mers et dans un pays libre, notre allié depuis plusieurs siècles; elle se trouve contiguë vers le Nord à des possessions étrangères... les conseils de la nature et l'expérience des siècles demandent que vous traciez ces limites d'une main sûre, et l'exécution de ce *grand dessein* doit être la base et la véritable garantie de la paix universelle. » La paix de Bâle ne résout pas la question, comme le montre fort bien M. Sorel, mais elle en prépare la solution ; le Comité compte bien garder la limite du Rhin, tout en faisant de la Prusse un instrument de la grandeur française. C'est donc le bouleversement de l'Allemagne : Sieyès n'hésite pas devant cette conséquence; son *projet* de 1795 — que M. S. analyse aux débuts du troisième livre, intitulé : *Les desseins de la République* — doit inspirer Bonaparte en 1803 et en 1806 (p. 299). Et pourtant, les objections se présentent : Barthélemy incline vers la « faction des anciennes limites »; Cochon, dont M. S. met en relief la haute intelligence, propose nettement de renoncer à la barrière du Rhin, et ses arguments produisent une vive impression; Merlin de Thionville ne demande d'autre frontière que la Meuse, et « il semble qu'il se soit fait alors dans cette âme violente et impétueuse une trouée de lumière, lumière fugitive, mais singulièrement intense » (p. 339); le Comité est un instant ébranlé. Mais l'Autriche veut la guerre, refuse de pactiser avec la République; Thugut ne désespère pas de battre la France et d'en arracher des lambeaux; trompé par les rapports de Mallet, il croit qu'avec le temps, la République disparaîtra, que la monarchie limitée sera rétablie. En même temps, se rallume dans l'Ouest la guerre civile; les esprits reprennent feu; les passions révolutionnaires se réveillent; « l'opinion se rejette sur la conquête, elle ne croit la paix assurée que si les alliés sont humiliés et que si la Républi-

que est couverte par la barrière du Rhin » (p. 352). En vain Sieyès et Reubell sortent du Comité; en vain Aubry s'oppose au *système du Rhin;* en vain la paix avec l'Espagne n'entraine aucune augmentation de territoire; M. S. démontre fort ingénieusement que le public confondait les partisans des anciennes limites avec les royalistes; les républicains, les régicides ne pensent qu'à conserver le pouvoir, et par suite à continuer la guerre avec éclat, à garder la faveur de l'armée, par suite à conquérir. « L'idée de la conquête se confond avec l'idée de la révolution, et l'établissement de la constitution républicaine s'associe à l'acquisition des frontières naturelles; c'est un brevet de patriotisme que de se prononcer pour la barrière du Rhin; Doulcet, dénoncé, se justifie parce qu'il n'est point de la faction des anciennes limites (p. 374). » Bientôt Sieyès, Reubell, Merlin de Douai rentrent au Comité, et ce Comité décide la constitution de l'an III; il fait du Directoire un autre Comité de salut public, plus indépendant, plus puissant, et le Directoire, comme la Convention, comme le Comité, n'aura d'autres moyens pour se perpétuer au pouvoir que la guerre, la gloire, la conquête; il gouvernera par les armées. Ce sont les succès des armées qui déterminent le décret solennel du 1[er] octobre. Que de mots il faudrait citer de la discussion qui s'engage à ce propos : ceux de Merlin : « pour s'indemniser des maux et des dépenses de la plus injuste des guerres, et pour en prévenir une nouvelle, la République peut et doit retenir à titre de conquête, soit acquérir par des traités les pays qui seraient à sa convenance, sans en consulter les habitants »; — ceux d'Eschasseriaux : « ce n'est pas conquérir que de se procurer des moyens de défense; quant aux mœurs et aux institutions, tout cela change au gré du gouvernement et des lois »; — ceux de Portiez : « le vœu des peuples, c'est leur intérêt, et leur intérêt est d'être réunis à la République »; — ceux de Carnot : « vous devez à nos armées de conserver à la France le prix glorieux de leur sang; il faut baser la paix sur la nature même des choses, non sur la bonne foi d'un ennemi dont les éternels efforts seront de nous anéantir »! La Convention vote la réunion de la Belgique, du Limbourg, du Luxembourg, du pays de Liège. Décret qui, dit justement M. Sorel, fut un corollaire de la constitution; « il impliqua la réunion éventuelle des pays allemands de la rive gauche. Frontière déclarée et frontière décrétée se confondirent sous le nom de frontière du Rhin. L'Assemblée souveraine fixait à jamais les limites de la République comme elle en fixait à jamais les lois. Le principe des frontières naturelles entrait dans le droit public de la France; il devint comme un des principes de la Révolution. L'idée s'établit dans les esprits que l'on ne pouvait les laisser entamer sans porter atteinte à la dignité de la République et en ébranler le fondement » (p. 431). C'était un des derniers actes de la Convention; elle disparut de la scène en même temps que s'accomplissait le suprême démembrement de la Pologne, et cette coïncidence inspire à M. S. de neuves et curieuses réflexions : « Avant de se séparer, la Con-

vention, en déclarant le principe des frontières naturelles, pose le programme politique du nouveau gouvernement français. Les cours du Nord prescrivent à ce gouvernement, par le partage de la Pologne, les seules conditions auxquelles ce programme pourra prévaloir en Europe.

Il n'ya entre les motifs qui poussent les alliés à anéantir la Pologne et ceux qui amènent les Français à acquérir la rive gauche du Rhin, aucun rapport; mais il y a entre ces deux faits, la déclaration des frontières naturelles et le traité de partage, une concordance qui n'a rien de fortuit. L'Europe et la Révolution française résument l'histoire de leur lutte depuis trois ans, et découvrent le cours de leurs luttes à venir. Au moment où le Comité du salut public dicte à la Convention son testament politique, les souverains d'Autriche, de Russie et de Prusse ajoutent au testament de la vieille Europe ce suprême et cynique codicille » (p. 447-448). On peut dès lors deviner les futurs événements. La politique des frontières naturelles entraîne pour la République les conséquences les plus étendues, les périls les plus graves. Ces frontières étaient conquises; mais l'Europe ne les acceptait pas; elle reconnaîtra volontiers la République, mais une République dont la puissance ne soit pas trop considérable. Sans doute l'acquisition de la barrière du Rhin et des Alpes, comparée aux acquisitions que les alliés avaient faites en Pologne, n'avait rien d'excessif. Mais qu'on médite cette parole de Lord Macartney rappelée par M. Sorel : « L'une des raisons qui nous font continuer la guerre, c'est une résolution inébranlable de ne jamais tolérer la moindre mention du sauvage projet de prendre le Rhin pour barrière, et nous savons que la source de ce projet est dans l'acquisition accidentelle de l'Alsace et de la Lorraine. » Ce que l'Angleterre et l'Autriche redoutent dans la frontière du Rhin, c'est l'extension, non du territoire, mais de la *puissance* : il est désormais impossible à la République de se restreindre et de se contenir; elle doit faire la guerre et conquérir; elle doit soumettre l'Angleterre, et pour la soumettre, l'isoler, et pour l'isoler, acheter ses alliés, concéder l'Allemagne du Nord à la Prusse, promettre des sécularisations, détruire conséquemment l'Allemagne. Mais, quoi que fasse la France, les États qu'elle indemnise et ménage, se tourneront finalement contre elle et la combattront avec les propres ressources qu'elle leur aura fournies. Il faut donc qu'elle ne désarme pas; il faut, pour défendre ses frontières naturelles, qu'elle les dépasse, et peu à peu se produiront ainsi l'incorporation du Piémont, la domination de l'Italie et de l'Espagne, la réunion de la Hollande qui sont en germe dans les projets de l'an III.

« Le concours des mêmes motifs amena donc l'Europe à confondre l'idée de paix avec celle de l'établissement d'une monarchie tempérée dans une France réduite à ses anciennes frontières, et les Français à confondre leur indépendance nationale, la garantie de la Révolution et

le triomphe de la République avec la conquête de la rive gauche du Rhin. La nature des choses voulait que la Gaule césarienne ne pût subsister que dans une Europe ramenée aux temps de César. La seule paix compatible avec cette conception romaine de la Gaule était l'empire à la romaine, c'est-à-dire l'Angleterre soumise et la suprématie de la France dans l'Europe (p. 469). » De là, Bonaparte ; la conquête des frontières naturelles n'est que la guerre systématique, qui conduit à la dictature militaire. La force des choses portait au pouvoir un général d'armée. M. S. se plaît en cet endroit à imaginer des choix divers et, par suite, des destinées diverses de la République ; mais il ajoute que les causes qui firent prévaloir Bonaparte, ne sont pas fortuites. « Partout où il se montra, il parut prêt, à Toulon pour agir, au Comité pour concevoir, après Vendémiaire pour diriger », et dans le temps même où le Comité et la Convention dessinaient « pour des années la politique nationale et l'engageaient dans une voie semée d'embûches, ils appelèrent au premier poste militaire de l'État un homme qui allait porter à l'excès toutes les conceptions ambitieuses de la République et entraîner la France aux extrêmes ; l'Assemblée craignait de susciter Cromwell et de préparer Monk, elle désigna César ».

Ce rapide aperçu de l'ouvrage suffit peut-être à en montrer les éclatants mérites, la profondeur et l'originalité de la pensée, la force lumineuse que déploie l'auteur dans le développement de l'idée essentielle, l'ampleur superbe avec laquelle il déroule ce vaste sujet, sans se perdre en menus détails et pourtant sans oublier rien de caractéristique dans les documents de première main qu'il a consultés. Mais il faut citer encore ses brillantes peintures des peuples et des cours, le chapitre qu'il consacre à l'insurrection de Pologne, le dramatique récit de la révolution de Thermidor. Il faut louer la clarté qu'il sait mettre dans l'exposé des négociations que le Comité a nouées de toutes parts et surtout dans la narration de l'importante mission de Barthélemy à Bâle et de ses conférences avec Hardenberg et Yriarte. Il faut mentionner les pages si intéressantes qu'il a écrites sur la conduite du Comité envers les Bataves et sur les procédés de Sieyès qui disait crûment que l'intérêt est pour l'État ce que les principes sont pour les écoles (p. 275). Il faut appeler l'attention sur les portraits de Cambacérès, de Merlin de Douai, de l'âpre et retors Reubell, du chimérique et inflexible Sieyès (p. 293-295). Il faut dire enfin qu'avec un art infini, d'un bout à l'autre du volume, l'auteur a su rattacher toute l'histoire des années 1794 et 1795 au dessein des limites naturelles ; nous avons là un tableau à la fois vaste, fidèle et saisissant de l'Europe et de la Révolution française durant ces deux années si pleines, si chargées d'événements.

Les limites naturelles forment la quatrième partie de ce grand et admirable ouvrage que la France peut opposer fièrement aux publications de Häusser et de Sybel. L'auteur prépare une cinquième partie,

Bonaparte 1796-1804, et une sixième, *Le blocus continental, les traités de 1815*[1].

A Chuquet.

CHRONIQUE

— Les *Annales du Musée Guimet* ont sous presse une nouvelle traduction du *Zend Avesta*, avec commentaire historique et philologique, par M. James Darmesteter. Le Ier volume va paraître dans quelques jours; le 2e paraîtra en août. Le Ier tome comprend la traduction des livres liturgiques (*Yasna* et *Vispêred*), avec l'exposition du rituel ancien et du rituel moderne, d'après les documents recueillis par l'auteur à Bombay dans une mission en 1886-1887. Le second volume contiendra les textes légaux et épiques et une série de textes zends inédits.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 février 1892.

M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, écrit, à la date du 20 février, que les opérations préparatoires des fouilles de Delphes viennent de s'achever. Grâce, dit-il, aux efforts de M. le comte de Montholon et aux siens, grâce à la bonne volonté du gouvernement grec et au zèle de la mission française des travaux publics, les fouilles pourront certainement commencer avec le printemps.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome écrit de cette ville, le 17 février : « Une nouvelle campagne de fouilles vient de commencer à Sélinunte. M. le professeur Salinas, directeur du musée de Palerme, correspondant de l'Institut, vient d'y retrouver trois nouvelles métopes, bien conservées. L'une d'elle représente Europe sur le taureau; elle a des traces de peinture. Les travaux ont, outre cela, mis à découvert l'allée principale de l'acropole avec les amorces des rues transversales, le soubassement d'un temple encore inconnu, et les fortifications d'Hermocrate : on a retrouvé ici les portes sur leurs gonds, les tours, les chambres des gardes, leurs meurtrières, les galeries souterraines. — Plusieurs salles pavées en mosaïque ont été découvertes près de Rome, à peu de distance de Primaporta et de la villa de Livie. — Nulle fouille dans Rome. L'attention publique, celle du parlement et du gouvernement italien, est occupée entièrement par les conditions de conservation des grandes galeries romaines. Un livre curieux à ce sujet vient de paraître : *La Legislazione delle belle arti*, par M. Phil. Mariotti. On y trouve la copie de plusieurs actes de fidéi commis et d'anciens catalogues utiles pour l'histoire de l'art. »

---

1. P. 169, Lacombe Saint-Michel ne s'est pas retiré après 1804; il servait encore en 1807 dans la campagne de Prusse où l'ancien représentant fut rudement tancé par Songis ; — p. 176, je crois la citation de Michelet inexacte; elle est prise à Rousselin II, 71, et Hoche dit le 3 ventôse an II (non dès 1793) : « c'est en Angleterre qu'il faut aller chercher des dédommagements; c'est à Londres où il faut aller faire cesser les rodomontades d'un Pitt. »; — enfin (dernière chicane et que d'autres, plus instruits ou plus chauvins et qui confondent la question du Rhin et la question d'Alsace, ne manqueront pas de développer), si Bonaparte n'avait pas eu sa gigantesque ambition, s'il n'avait pas sans cesse débordé sur l'Europe, n'aurait-on pas conservé la frontière du Rhin ? L'Europe ne se résignait-elle pas, somme toute, à cette frontière ? L'Angleterre ne l'eût-elle pas acceptée, sans le blocus continental, et l'Autriche, sans la main mise sur l'Italie ? Les limites naturelles sont-elles en jeu dans les guerres de l'Empire? Qui songe, avant les grands désastres, à ces limites, ainsi qu'aux Bourbons ? Il faudra peut-être, pour réfuter entièrement l'objection, que l'auteur revienne sur ce point dans ses prochains volumes et qu'il parachève encore la démonstration qu'il a faite avec une si entraînante vigueur et un si merveilleux talent.

Dans une seconde lettre, en date du 23, M. Geffroy ajoute : « Un rapport officiel de M. Salinas donne de nouvelle informations sur les trois métopes découvertes à Sélinunte. L'une représente Europe sur le taureau, au-dessous duquel un poisson symbolise la mer. Sur la seconde est sculpté un grand sphinx ailé. La troisième a été martelée. Ces sculptures seraient du troisième siècle avant l'ère chrétienne. — Une École hongroise pour les études d'histoire et d'archéologie va être fondée à Rome par la libéralité d'un prélat hongrois, Mgr Fraknoi, second président de l'Académie de Budapest. Mgr Fraknoi est connu par plusieurs savantes publications, d'après les Archives vaticanes, sur les rapports de la cour de Rome avec la Hongrie au xve siècle, sur l'influence de la renaissance italienne dans ce pays à la même époque, et sur Mathias Corvin. Le nouvel Institut, qui aura le même but et le même plan que notre École française de Rome, aura pour siège une construction nouvelle, sur les terrains dès maintenant acquis par Mgr Fraknoi aux pentes du Janicule, dans l'ancienne villa Sciarra, voisine de Saint-Pierre *in montorio*. »

M. Deloche, au nom de la commission du prix Duchalais (numismatique du moyen âge), annonce que ce prix est décerné à M. Adrien Blanchet, pour son ouvrage intitulé : *Numismatique du moyen âge* (2 vol. avec atlas).

M. Weil communique des observations sur un fragment d'Hypéride publié par M. Kenyon à la suite des Mimiambes d'Hérodas. C'est la fin d'un discours, dont M. Weil cherche à déterminer la date. D'après divers indices, il est amené à supposer que l'accusé, Philippidès, avait fait la motion de décerner une couronne aux présidents de l'assemblée du peuple qui avait voté des honneurs extraordinaires au roi Philippe de Macédoine. Après la mort de ce prince, l'orateur patriote poursuit devant la justice le flatteur du Macédonien.

M. Halévy termine sa lecture sur la biographie du gouverneur égyptien de Jérusalem sous Aménophis IV, vers la fin du xve siècle avant notre ère, une quarantaine d'années avant la sortie des Hébreux d'Égypte. L'histoire de cette époque a été éclairée d'un grand jour par la découverte des tablettes cunéiformes d'El-Amarna (Égypte), qui contiennent des dépêches adressées au gouvernement égyptien par ses préfets de Syrie et de Palestine. Ces fonctionnaires demandent des secours contre les bandes babyloniennes qui dévastaient le pays ; dévorés de jalousie les uns contre les autres, ils s'accusent mutuellement de trahison. Leurs lettres nous montrent l'usage de la langue babylonienne répandue dans une grande partie de l'Asie Mineure. M. Halévy ajoute ce détail curieux, qu'au temps dont il s'occupe le bureau des archives royales de Jérusalem était dirigé par une femme.

M. Edmond Le Blant communique, de la part de M. Helbig, l'inscription suivante, relevée, chez un marchand d'antiquités de Rome, sur une plaque de bronze de 0 m. 078 de largeur et 0 m. 045 de hauteur :

SANCO · DEO
FIDIO
D · D

M. Germain Bapst lit un mémoire sur le théâtre en divers pays d'Europe à l'époque de la Renaissance. En Angleterre, jusqu'au milieu du xviie siècle, la mise en scène fut rudimentaire. Les rôles d'hommes étaient joués par des femmes : la première actrice anglaise parut en 1662. Des écriteaux tenaient lieu de décors. Le pricipal théâtre de Londres, le Globe, était à ciel ouvert. En Espagne, les acteurs, même ceux qui jouaient des rôles de femmes, devaient toujours porter de longues barbes. Les femmes avaient des places séparées, interdites aux hommes. En Pologne, les spectateurs venaient en armes à la représentation, et les acteurs qui jouaient des rôles antipathiques, tels que ceux des traîtres, couraient le risque d'être massacrés par la foule.

M. Julien Havet continue la lecture du mémoire de M. Robiou sur l'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre.

Ouvrages présentés : — par M. Hamy : Lombard-Dumas (Armand), *Trois Mégalithes sculptés dans le département du Gard* ; — par M. le comte de Lasteyrie : Chipiez (Charles), *le Système modulaire et les proportions dans l'architecture grecque*.

Julien Havet.

Erratum. P. 151. M. Desrousseaux me fait observer qu'il y a une étourderie vers la fin de mon article : μηνὸς ἀνομένω (cf. Hérod., VII, 20) est synonyme de μηνὸς φθίνοντος.

S. R.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 14 mars — 1892

159 — I. A. Loisy, **Histoire du canon du Nouveau Testament**, Paris, Maisonneuve, 1891. In-8, 305 p.

160. — II. F.-P. Badham, **The formation of the Gospels** : London, Kegan Paul, Trench, Truebner, 1891. In-18, 99 pp.

161. — III et IV H.-J. Holtzmann, **Hand-Commentar zum Neuen Testament**, IV Band, 1re Abtheilung, *Johanneisches Evangelium*; 2 Abtheilung *Briefe und Offenbarung des Johannes*; Freiburg i. B., J. C. B. Mohr (Siebeck), 1890 et 1891. In-8, VIII-206 p. et IV, p. 207-327.

I. M. Loisy, avec une activité et un soin dignes d'éloges, a complété son *Histoire du canon de l'Ancien-Testament*, dont nous avons dit les solides mérites, par l'*Histoire du canon du Nouveau Testament*; ce livre se présente, lui aussi, comme le recueil de leçons faites à l'École supérieure de théologie de Paris. L'auteur annonce qu'il se propose de passer, sans plus tarder, à l'histoire du texte et des versions, de la Bible. Il justifie l'importance et la place données dans son enseignement d'*Ecriture sainte* aux questions de canonicité par des réflexions, qui doivent être notées : « La question du canon biblique, prise en elle-même, a réellement perdu l'importance qu'elle avait au temps de la réforme... Il s'est trouvé que la Bible entière a été soumise à une critique de plus en plus hardie et que la question du catalogue, tombée déjà parmi les controverses usées, a été éclipsée tout à fait par une question autrement grave, étendue, complexe, la question de l'origine, de l'authenticité, de l'historicité des livres inspirées. En racontant l'histoire du canon, nous n'avons donc pas traité la partie la plus vivante de la science biblique de notre époque. Mais il nous a semblé que c'était là un préambule indispensable et que ce sujet vieilli ne manquait pas entièrement

d'actualité, si l'on y voyait comme une introduction à l'étude des problèmes plus ardus, qui intéressent aujourd'hui les exégètes. L'histoire du recueil aide à comprendre l'origine et l'histoire de chaque livre, comme l'histoire générale du texte scripturaire prépare à l'examen critique et à l'interprétation des écrits qui le composent. Ces deux parties de l'introduction biblique, l'histoire du canon, l'histoire du texte et des versions de l'Ecriture, sont le fondement sur lequel il convient d'édifier la critique des livres saints, de même que cette critique est la base qui doit soutenir l'histoire de la religion. » Cette manière de procéder nous paraît offrir de sérieux avantages. Elle se recommandait tout particulièrement à M. L. dans les circonstances présentes. Il semble, en effet, qu'il ait le sentiment de la nécessité pour l'Eglise catholique de regagner l'énorme avance qu'ont prise sur elle, en matière de critique sacrée, la théologie protestante et la science indépendante; mais il sait également que ceux qui entreprendront de réformer de vieilles et détestables habitudes, se heurteront à de singulières résistances. Il fait donc fort sagement de débuter par les points où il rencontrera le moins d'opposition.

L'indépendance de M. L. se voit assez à la manière dont il parle de Richard Simon et de ses fameux démêlés avec Bossuet : « Dans le combat inégal où le dernier des Pères de l'Eglise poursuivait de ses coups le fondateur de la critique biblique, Bossuet a eu le malheur de vaincre. On ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en songeant que l'application de la méthode historique aux études scripturaires n'a pu dès lors se faire que très imparfaitement chez les catholiques et que, dans le temps d'arrêt infligé à la science orthodoxe par la fière intolérance de l'évêque de Meaux, la critique des Livres saints, tombée aux mains des protestants et des rationalistes, émancipée du frein salutaire de la tradition, a donné les résultats que l'on sait. » Hélas! puisse M. Loisy ne pas éprouver à ses dépens que le « frein salutaire de la tradition », depuis Bossuet jusqu'à nos jours, ressemble singulièrement à un bâillon!

M. L. distingue trois périodes dans l'histoire du canon du Nouveau Testament, une « période de formation, où la collection des écrits apostoliques se constitue et se conserve, sans que les divergences réelles qui existent dans les différentes églises relativement à son étendue, attirent l'attention ou soient du moins l'objet d'un examen sérieux, depuis la rédaction du plus ancien écrit apostolique jusque vers l'an 210 ou 220; la période de discussion ou d'hésitation touchant la canonicité de certains livres, depuis cette époque jusqu'au milieu du XVI[e] siècle; enfin, la période moderne, ouverte par la définition de Trente et qui se continue jusqu'à nos jours. » C'est décidément, à côté de tant de choses admirables que présente l'histoire des doctrines et des institutions chrétiennes, un fait attristant et pénible que l'incurie de l'Église dans la détermination des livres appelés à l'honneur de la canonicité; il y a là matière à

de profondes réflexions pour tout esprit quelque peu porté à la philosophie. Oui, quinze siècles, pendant lesquels on se préoccupe de tout fixer, de tout définir... excepté le contenu de la Bible, excepté la liste des livres appelés à y figurer. Et quand, sous la pression des circonstances, on se décide à aborder ce point essentiel, on se borne à consacrer l'usage, et à le consacrer sous une forme empirique, devant laquelle le croyant peut s'incliner, mais le savant doit faire ses réserves. Le Concile de Trente, en effet et comme on sait, ne s'est pas borné à dresser le catalogue des livres sacrés; il a dit ceci : « Si quelqu'un ne reçoit pas les livres entiers avec toutes leurs parties, comme on a coutume de les lire dans l'Église catholique et (comme) *ils sont contenus dans l'ancienne Vulgate latine*, qu'il soit anathème! » Voilà donc la Vulgate érigée en texte autorisé, d'autres diraient infaillible. Sur ce dernier point, M. L. adopte l'interprétation qui conserve quelque latitude à la critique; elle consiste à considérer la définition de Trente comme répondant à une préoccupation purement disciplinaire, non dogmatique. « Etant donnée la confusion occasionnée par le grand nombre des versions latines qui ont été publiées dans ces derniers temps, c'est ainsi que M. L. commente cette décision, n'est-il pas d'une utilité majeure que l'Église adopte une version, qui soit son texte officiel et qui doive être employée, à l'exclusion de toute autre, comme base de l'enseignement pastoral et théologique? » M. L. a discuté ce point d'une façon très complète, avec la clarté et l'adresse qu'il sait apporter dans ces délicates matières et nous ne demandons pas mieux que de penser qu'il est dans le vrai. Quoi qu'il en soit, l'important est que la théologie catholique du temps présent sache user dans l'intérêt des études critiques, des fissures qui se trouvent dans les canons du Concile de Trente et qu'elle en pratique d'autres, au besoin, s'ils se montrent décidément réfractaires à une interprétation satisfaisante.

Toutes ces questions sont traitées par M. Loisy avec un soin extrême et une grande compétence; son livre est de ceux dont on est aise de saluer la publication et auxquels on souhaite un légitime retentissement.

II. Il est impossible d'apporter une bonne grâce plus alerte, une décision plus souriante, dans l'examen d'un des problèmes les plus complexes de la critique biblique, que n'a fait M. Badham dans son Essai sur la formation des Evangiles. Sous ces allures aisées, se dissimulent de longues recherches, mais l'auteur en porte légèrement le poids. Non content de s'être débarrassé de l'appareil pesant des traités techniques, il veut être lu de tous et pousse ce souci jusqu'à transcrire le grec en caractères latins. Nous lisons dans une courte préface ces mots : « Les pages suivantes contiennent une tentative pour résoudre le problème synoptique par des méthodes semblables à celles qu'on emploie dans la solution universellement admise, du problème de l'Hexateuque, en portant l'attention sur les doublets, répétitions et inconsistances dont aucun des évan-

giles synoptiques n'est exempt. » Et dans une conclusion, non moins brève, on ne manquera pas d'être frappé d'une remarque très fine et spirituellement tournée : « Il y a dix-huit siècles, Théophile (le destinataire du troisième évangile), comme le Théophile du temps présent (lisez : comme ceux qui, de notre temps, veulent tirer au clair l'évangile), était mis dans l'embarras par le conflit des récits et, pour dissiper son embarras, il ne fallut rien moins que les recherches d'un évangéliste, lequel déclare n'être parvenu à la certitude qu'en usant des voies difficiles de la recherche historique proprement dite. Et pourquoi, en bonne justice, le Théophile d'aujourd'hui serait-il dans une meilleure position que son prédécesseur ? »

Est-ce à dire que nous devions saluer dans M. Badham le saint Luc du XIX^e siècle, celui qui donne la solution du problème synoptique, de jour en jour plus embrouillé par ceux qui prétendent le tirer au clair? Nous en doutons fort. Nous voyons qu'il a soumis les Evangiles à une dislocation très ingénieuse et qu'il a retrouvé sous leur forme actuelle la trace et les éléments d'écrits plus anciens. Nous voyons qu'il pense ainsi arriver à rendre un compte satisfaisant de la fameuse définition de Papias sur les Logia de S. Matthieu et sur l'écrit attribué à S. Marc, définition qui ne s'ajuste en aucune façon à nos deux premiers évangiles. Il n'est d'ailleurs que justice, en présence d'une œuvre d'un aussi réel mérite, d'indiquer sous une forme précise les résultats de l'auteur : « 1° Antérieurement à la destruction de Jérusalem, il existait deux évangiles judaisants, que nous désignons par les lettres A et B, le premier écrit avant la fuite à Pella, le second — sorte de supplément, — écrit après cette même fuite. A et B ont été combinés ensemble avec précipitation. — 2° Quelque peu après, un chrétien paulinien, étant en possession de A et de B à la fois sous leur forme séparée et fondus ensemble, mais n'ayant que peu de connaissances originales, produit notre second évangile canonique. — 3° S. Marc à Rome (environ en l'an 72), sans connaître aucun des documents ci-dessus mentionnés, met par écrit ce qu'il se rappelle de la « Prédication de S. Pierre ». — 4° S. Luc, ayant en mains les quatre documents ci-dessus mentionnés, possédant d'autre part des données originales sur la nativité et la résurrection, écrit notre troisième évangile canonique. — 5° Notre premier évangile canonique est complété par l'intercalation dans AB de certaines sections de la « Prédication de S. Pierre. »

J'admire cette construction, sans dissimuler que je la trouve infiniment compliquée; il est possible qu'elle résolve certaines difficultés, mais elle en soulève d'autres assurément et non des plus petites. Nous ne sommes absolument pas tenté de suivre l'habile exégète dans sa dislocation des textes; nous ne saurions non plus attacher la même importance que lui au témoignage de Papias, dont il nous paraît qu'on fait beaucoup trop état. Ces réserves faites, nous nous applaudissons de voir le public de langue anglaise saisi du problème évangélique,

sous une forme si vive, si moderne et — qu'on nous pardonne le mot ! — si laïque.

III et IV. M. Holtzmann s'est acquitté sans retard de l'engagement qu'il avait pris de traiter dans le *Hand-Commentar* le quatrième évangile, les lettres et l'Apocalypse de S. Jean ; il avait déjà, on le sait, donné dans ce même ouvrage les évangiles synoptiques et les Actes des Apôtres. On connaît les procédés adoptés par les différents auteurs du *Hand-Commentar*. Les questions critiques sont traitées d'une façon brève, mais précise ; M. H. n'avait sur celles-ci qu'à reproduire, ou peu s'en faut, les conclusions développées dans son *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das Neue Testament*. Le commentaire proprement dit est de dimensions suffisantes pour qu'aucun point de quelque importance ne soit laissé de côté. Nous nous félicitons de l'achèvement d'une œuvre aussi utile, qui met à la portée de tous les résultats de l'exégèse moderne.

M. VERNES.

Texts and studies; contributions to biblical and patristic literature, edited by J. ARMITAGE ROBINSON ; Cambridge, at the university press, in-8 :

162. — I, 2. J. A. ROBINSON, **the passion of s. Perpetua**, with an appendix on the Scillitan martyrdom. 1891, 131 pp. Prix : 4 sh.

163. — I, 3. Fr. H. CHASE, **the Lord's Prayer in the early Church**. 1891. VIII-179 pp. Prix : 5 sh.

164. — I, 4. A. E. BROOKE, **the fragments of Heracleon**. 1891. 112 pp. Prix 4 sh.

165. — II, 1. J. R. HARRIS, **a study of codex Bezae**. 1891. VIII-272 pp. Prix : 7 s. 6.

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, von O. V. GEBHART u. Ad. HARNACK ; Leipzig, Hinrichs, in-8 :

166. — IV, 2. **Athenagorae libellus pro christianis; oratio de resurrectione cadauerum**. Recensuit Ed. SCHWARTZ. 1891. XXX-143 pp. Prix : 3 m. 60.

167. — VI, 4. **Die aeltesten Quellen des orientalischen Kirchenrechts** I, die Canones Hippolyti, von Hans ACHELIS. 1891. 295 pp. Prix : 9 m. 50.

Sammlung ausgewaehlter kirchen u. dogmengeschichtlicher Quellenschriften.

168. — 2. **Tertullian. De paenitentia, de pudicitia.** Herausgegeben von Erwin PREUSCHEN. Freiburg i. B., 1891, Mohr; VIII-96 pp. in-8.

La collection anglaise de textes et recherches sur l'ancienne littérature chrétienne semble vouloir rejoindre sa rivale et son modèle la collection allemande dirigée par MM. von Gebhardt et Harnack. Coup sur coup, M. Armitage Robinson et ses collaborateurs nous donnent cinq fascicules, soit un volume et le commencement du second. J'ai déjà parlé du premier fascicule. Il ne faut pas s'attendre à trouver toujours de l'inédit ; mais les présents cahiers contiennent de bons travaux.

M. Robinson publie d'abord à nouveau, avec un apparat critique très complet, la passion des saintes Perpétue et Félicité dans leurs deux versions, grecque et latine. La question qui s'est posée dès que la rédac-

tion grecque a été connue en 1890 grâce à MM. Harris et Gifford, a été celle du rapport des deux textes. Les éditeurs tenaient le grec pour original. Cette opinion avait été reprise, il est vrai avec des réserves, par M. Harnack, et appuyée de nouvelles preuves [1]. D'autre part, M. Hilgenfeld a supposé un original punique commun [2]. On en était là, quand M. Duchesne réclama la priorité pour le texte latin [3]. Il joignait à l'exposé de son hypothèse un ensemble de preuves. C'est cette dernière théorie que M. Robinson développe dans son livre. Je crois qu'il sera difficile maintenant de la contester dans son principe. M. Harris lui-même s'y est rallié. J'aurais voulu que M. R. tint assez de compte de l'avis de ses prédécesseurs, adversaires ou alliés, pour l'exposer et le réfuter, le cas échéant. J'aurais surtout désiré une discussion des passages cités par M. Harnack comme démontrant la priorité du grec. Certains d'entre eux semblent devoir se résoudre par la substitution d'un bon à un mauvais texte; tels sont les parallèles tirés des ch. IV et XI. D'autres s'expliquent par des constructions ou des significations propres au latin familier méconnues par M. Harnack (XI et XVIII); un autre est cité tout à fait à tort, puisque le grec remplace par une expression vague un détail précis du latin (VI). Mais il y a encore matière à doute. M. R. n'a pas poussé assez loin l'étude de chaque phrase et la comparaison de chaque mot. Une autre question où la dialectique de M. R. n'a pas toute la rigueur désirable, c'est l'histoire des actes abrégés. Ces actes, réduction excessive de la grande passion pour le reste, nous ont seuls conservé l'interrogatoire; c'est vraisemblablement un procès verbal, très peu altéré par l'arrangeur. Ils ont donc en réalité deux sources distinctes : la grande passion et le procès verbal officiel. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'ils aient dû leur rédaction à un besoin liturgique. De plus, M. R. a sans doute raison en les rapprochant de la passion des saintes de Tuburbo, Maxima, Donatilla et Secunda, malgré l'insuffisance des données. Là où il se trompe complètement, c'est à l'égard de ces trois saintes. Il ne connaît leur histoire que par l'abrégé d'Adon ; il doute de son authenticité et a même l'air de douter de l'existence des saintes elles-mêmes. Or on a en Afrique l'inscription suivante : *sanctae tres : Maxima, Donatilla et Secunda, bona puella* [4]. De plus les Bollandistes ont retrouvé la passion de ces saintes dans B. N. lat. 5306 et l'ont publiée dans leurs *Analecta* [5]. Ces actes sont d'ailleurs parfaitement authentiques. La date du martyre est indiquée : *sub Maximiano imperatore,* en marge : *et Gallieno.* Cette dernière mention est à première

---

1. *Theol. Literaturzeitung*, 1890, 403.
2. *Ztschr. f. wiss. Theol.*, 1891, n° 1, p. 126; *Berliner phil. Woch.*, 1890, 1488; 1891, 290.
3. Ac. Inscr., 23 janvier 1891; cf. *Rev. cr.*, 1891, I, 100.
4. *C. I. L.* VIII, 1392.
5. 1890, t. IX, 110.

vue inexacte. Elle semble avoir été puisée avec certaines expressions dans la passion de S. Cyprien par un arrangeur postérieur. Mais la même insertion, avec quelques autres détails, se trouve dans les actes abrégés de sainte Perpétue : *sub Valeriano* et Gallieno *consulibus*. Il y a donc lieu de croire à l'existence d'un réviseur ayant une théorie sur l'histoire des persécutions d'Afrique. S'il en est ainsi, la passion de S. Cyprien a exercé son influence sur la rédaction de la passion de sainte Maxima qui a son tour a réagi sur le texte des actes de sainte Perpétue. La mention de Tuburbo peut donc provenir, comme l'a conjecturé M. R., de la passion de sainte Maxima. Un dernier problème, c'est l'origine du *codex Salisburiensis* de Ruinart. M. R. se demande ce qu'il a pu devenir. Il appartenait à Antoine Faure, chanoine de Reims. Or les mss. de Faure furent en partie donnés à Le Tellier. Légués au chanoine de Jayac, les livres de Le Tellier furent achetés par le roi au commencement du XVIII^e siècle. Un recueil de passions de la Bibliothèque nationale a suivi cette filière, le n° 5269. Malheureusement il ne contient que les acte abrégés et je n'ai pas plus de renseignements à donner que M. Robinson. Cependant ce fait mettra peut-être sur la voie [1].

Il y aurait encore à signaler bien des points intéressants dans la brochure de M. Robinson : sur le rapport de la passion avec les apocryphes du Nouveau Testament, sur la différence de style des différentes parties, sur la langue de la Bible usitée par l'église de Lyon à cette époque, sur la langue originale de la passion des martyrs scillitains. Par là nous assistons au premier développement du latin comme langue de l'Eglise. M. Chase dans son travail sur le *Pater*, nous reporte à l'emploi primitif du grec. D'après lui, la liturgie aurait présenté deux formes à l'origine : une forme grecque et une forme araméenne. Avant la composition des Evangiles, le *Pater* était la prière liturgique par excellence; elle aurait donc eu aussi deux rédactions : une grecque, plus longue, représentée en ses grandes lignes par S. Matthieu; une araméenne, plus courte, dans S. Luc. Après une introduction sur cet état de choses, M. C. poursuit dans chaque chapitre sa démonstration en même temps que l'explication littérale et l'histoire primitive de chaque demande du *Pater*. Le plus long développement est donné au ch. VII, sur la demande « délivrez-nous du mal (ou du malin) ». Le mot πονηρός, le sens de ἐκ et ἀπό sont précisément l'objet d'une discussion approfondie. Malgré quelques contradictions, assez excusables dans la mise en œuvre de matériaux très divers, cette étude jette un jour nouveau plus peut-être sur l'histoire littéraire du Nouveau Testament, que sur l'histoire de la liturgie.

Héracléon est un disciple de Valentin, dont le système théologique est étroitement apparenté avec celui des gnostiques. Jusqu'ici on le connaissait mal. M. Brooke a eu l'idée de grouper les fragments de cet

---

1. M. R. ne devrait pas appeler Sirmondi le P. Sirmond.

auteur. Ils proviennent presque tous du commentaire d'Origènes sur S. Jean. M. B. a été conduit par là à établir la filiation des mss. de cet ouvrage et à en chercher de nouveaux. Nous devons à ce travail de pouvoir disposer de sept mss. au lieu de trois et d'en déterminer exactement le rapport. Ils forment deux familles dont nous avons les sources : le *Monacensis* grec 191 et le *Venetus Marcianus* grec 32. Celui-ci à son tour est dérivé du ms. de Munich; malheureusement l'état de ce dernier oblige souvent de recourir à ses dérivés directs et indirects.

On sait que le *codex Bezae* est un ms. gréco-latin contenant les Évangiles et les Actes et donné à l'université de Cambridge par Théodore de Bèze. Son caractère particulier a depuis longtemps attiré l'attention et les éditeurs n'auraient pas dû se fier à son texte grec à cause des innovations qu'il semblait présenter. M. Harris essaie de les expliquer en supposant que le texte grec est le résultat d'une série de traductions du grec en latin et du latin en grec. L'hypothèse est séduisante et bien présentée. Mais on aurait tort d'étendre, comme il l'insinue, ce système aux autres mss. grecs du Nouveau Testament. Bien des raisons s'y opposent, ne serait-ce que le caractère si particulier du *codex Bezae* au milieu des autres. Il faudra en tout cas se défier des leçons que certains mss. ont en commun avec lui.

Le tome IV des *Texte und Untersuchungen* contiendra une édition des apologistes grecs. Après Tatien, M. Schwartz publie Athénagore. J'ai dit tout le soin que M. S. apporte dans ce genre de travail. On retrouve ici les mêmes qualités. Les sources du texte sont en partie les mêmes que dans Tatien, car on a en plus l'excellent mss. d'Arethas (B. N. gr. 451, de 914.) Comme dans le Tatien aussi, un index très complet des mots grecs peut tenir lieu de commentaire.

M. Achelis remet en lumière un document très important, les canons d'Hippolyte, traduits sur l'arabe par Hanneberg en 1870. Ce sont trente-huit chapitres dont les dix-neuf premiers traitent des ordinations et de l'initiation chrétienne; les dix-neuf autres présentent un ordre moins régulier et portent sur le jeûne, la prière, les assemblées chrétiennes, les agapes, les offrandes, l'aumône et le soin des malades. M. A. voit dans certains détails, par exemple la non obligation du célibat, une preuve de remaniement postérieur; c'est plutôt une note d'antiquité. Le document est vraisemblablement de la fin du IIe siècle, à en juger par les caractères internes et par le style. La tradition orientale lui a attaché le nom d'Hippolyte. On n'a pas de raison de la rejeter. M Achelis suppose qu'Hippolyte, en lutte avec l'évêque de Rome, aurait en quelque sorte formulé dans ce document le programme d'une église dissidente. Mais les preuves qu'il en donne, peu nombreuses, sont discutables, et l'ensemble des canons n'est pas en désaccord avec ce que nous savons de la discipline de l'église romaine à cette époque. Telle est la règle formulée c. XV (p. 83) : *Fornicator... uel cinaedus,... deinde omnis socors, uel οἰωνιστής, uel magus, uel astrologus,...hi omnes et qui*

similes sunt his neque instruendi neque baptizandi donec ab omnibus talibus operibus abstineant... Quodsi post baptismum in illa, quae significauimus, criminosa flagitia relapsi inueniuntur, ex ecclesia expellantur, donec paenitentiam egerint cum fletu, ieiunio et operibus misericordiae. Il les admet donc à la pénitence; c'est la règle introduite par le pape Calixte. Dès lors se pose encore la question des *Philosophoumena*. Comment l'auteur de ces canons aurait-il pu écrire un livre destiné à critiquer le relâchement et la faiblesse de Calixte? Nous avons vu déjà que l'étude des sources des *Philosophoumena* pose aussi de nouveau et à un autre point de vue le même problème.

C'est précisément la discipline calixtienne qui est visée dans le *de pudicitia* de Tertullien dont M. Preuschen nous donne une édition avec le *de paenitentia*. Malgré d'assez nombreuses fautes d'impression, c'est un petit volume commode auquel on peut recourir si l'on veut se faire une idée des querelles théologiques de cette époque. J'ai déjà dit le but et plan de cette collection de textes patrologiques. Espérons qu'elle contribuera à faire connaître les meilleurs ouvrages de l'antiquité ecclésiastique et favorisera le développement d'études qui prennent tant d'essor... chez nos voisins.

Paul LEJAY.

---

169. — **Petri Abaelardi Peripatetici Palatini Hymnarius Paraclitensis, siue Hymnorum libelli tres, ad fidem codicum Bruxellensis et Calmontani.** Edidit G. M. DREVES, S. J., Paris, Lethielleux, 1891; 292 p. in-8.

Abélard avait composé pour le Paraclet un recueil d'hymnes rythmiques répondant aux besoins de l'office de chœur. On n'avait publié jusqu'ici que quatre-vingt-treize pièces, d'après un ms. de Bruxelles 10158, du commencement du XIIIe siècle. Mais on savait que ce n'était qu'une partie de l'hymnaire. Depuis 1855, l'existence d'un ms. plus complet à la bibliothèque de Chaumont était connue. Ce ms. du XVe-XVIe siècle, est un hymnaire provenant du Paraclet. Il était réservé au P. Dreves, connu par d'autres publications du même genre, de nous en donner une édition. Son livre contient tout ce qu'on a d'hymnes liturgiques de la main d'Abélard, en tout cent trente-trois. Le texte est établi sur les deux mss. avec un grand soin. De plus le P. Dreves l'a accompagné de variantes, de notes explicatives et métriques qui augmentent la valeur de son édition. La disposition de ce commentaire à la fin de chaque livre est mal commode, surtout pour l'apparat critique. Mais c'est là un léger inconvénient qui ne diminue pas l'important progrès que lui devront les études de rythmes médiévaux. Son livre se place à côté de l'édition W. Meyer des *Planctus* et nous pouvons maintenant apprécier pleinement l'œuvre du plus habile technicien du XIIe siècle.

L.

170. — M. Prou, **Recueil de fac-similés d'écritures du XIIe au XVIIe siècle.** Paris, Picard, 1892. In-4.

M. M. Prou vient d'ajouter un important supplément à son manuel de paléographie, en publiant un *Recueil de fac-similés* tirés de manuscrits latins et français et accompagnés de transcriptions et de notices. M. Prou s'est attaché à ne donner que des *fac-similés* de manuscrits datés et en outre tirés d'écrits de nature très diverse et offrant des difficultés de lecture. Nous citerons comme exemple : pl. III, Recueil de sermons écrit en Italie en 1219 ; pl. IV ; Comptes du Temple, 1295 ; notes d'un notaire de Marseille, 1302 ; pl. V, obituaire d'Etival, XIVe-XVIIe siècle ; pl. VI, monstre de gens d'armes, 1356 ; pl. VII, essai d'une boîte de monnaies, 1438 ; pl. VIII, deux documents tirés des registres de notaires d'Avignon et constatant un essai d'imprimerie en 1444 ; pl. X, bail à cens de 1541 ; pl. XI, notes du prieur de Mondonville, vers 1600, contenant des analyses de chartes chartraines. Ce recueil de *fac-similés* est un des plus instructifs qui aient été publiés ; il sera d'une grande utilité pour les exercices paléographiques.

G. M.

---

171. — Dr R. Ohle. **Shakespeares Cymbeline und seine romanischen Vorlæufer.** Berlin, Mayer et Mueller, 1890, in-8, IV-94 pages.

Le sujet étudié par M. R. Ohle a été traité plus d'une fois avant lui, mais il l'a renouvelé, et s'il n'a pas résolu toutes les questions qu'il soulève, il a contribué à les éclaircir et en a proposé des explications souvent plausibles et acceptables. Avant d'aborder la pièce de Shakespeare, M. R. O. a passé en revue les diverses rédactions romanes qui ont mis en œuvre la même légende, à l'exception toutefois, et on peut le regretter, du *Cantare di Madona Elena,* qu'il n'a pu se procurer à Berlin, et du roman de *Guillaume de Dole,* qui n'est pas encore publié ; mais il a étudié longuement les six autres récits.

D'abord le *Roman de la Violette* et celui du *Comte de Poitiers,* au sujet desquels une première question, déjà abordée d'ailleurs, se présente : celle de savoir lequel de ces deux romans a précédé l'autre. M. R. O. regarde avec Wolf le Roman du Comte de Poitiers comme le plus ancien ; la rédaction en serait antérieure à l'année 1206, date de la réunion de la Normandie à la couronne ; celle du Roman de la Violette ne serait pas, au contraire, antérieure à l'année 1225, mais non postérieure à 1230. Girbert de Montreuil n'aurait fait dès lors que remettre au goût nouveau du XIIIe siècle un sujet emprunté au siècle plus rude qui avait précédé. La discussion est bien menée et il paraît difficile de ne pas accepter les conclusions du critique. Il est moins facile d'accepter que l'auteur du Roman de la Violette ne soit pas aussi celui de la continuation du conte du *Graal;* ce n'est pas seulement M. Birch-Hirschfeld qui a avancé

ce fait; M. R. O. l'oublie trop; mais il a combattu la démonstration de son devancier par des arguments sérieux et qui méritent examen.

M. R. O. a passé plus rapidement sur le roman du roi Florus, ainsi que sur les deux rédactions italiennes, l'une anonyme et antérieure, l'autre de Boccace, postérieure et imitée dans les traits principaux de la première. M. R. O. admet de plus comme vraisemblable que le conteur italien anonyme aurait suivi non le roman du roi Florus, mais l'original, dont s'était servi l'auteur de ce roman qui est de la seconde moitié du XIII[e] siècle, et qui renferme des traits bien plus archaïques. Quant à la dernière rédaction romane, le *Miracle de Oton, roy d'Espaigne,* il est de la fin du XIV[e] siècle, mais la donnée remonte au XII[e] siècle tout en étant indépendante de la rédaction contemporaine du Comte de Poitiers; c'est à une autre source qu'elle se rattache, d'après M. R. O., à celle même d'où sont sortis le roman du roi Florus et le conte italien anonyme.

Après cet examen détaillé des diverses rédactions romanes, M. R. O. a essayé de reconstruire sous sa forme primitive la légende inspirée peut-être par le récit biblique de la chaste Suzanne; elle a pris deux formes diverses, l'une d'où sont sortis le Comte de Poitiers et le Roman de la Violette, l'autre, original du Miracle et des trois autres rédactions. Dans toutes deux il y avait une servante corrompue, la scène se passait dans la France méridionale ou en Espagne, peut-être y était-il question d'un bain; mais trois éléments principaux pouvaient être et ont été modifiés par les divers rédacteurs : la preuve de l'adultère, le châtiment différé, la découverte de la trahison. Qu'en a fait le drame anglais?

Les critiques sont presque tous d'accord pour dire qu'il est sorti de la fusion d'une vieille légende anglaise, celle du roi Cymbeline et de ses fils Guidérius et Arvigarus, qu'on rencontre dans l'*Historia Britonum,* et du conte de Boccace. Mais cela ne suffit pas pour en expliquer l'économie et l'intrigue. L'*Historia Britonum* ne renferme guère que le nom de Cymbeline et de ses fils, la scène de la gageure n'est pas la même dans Boccace et dans Shakespeare. Le tragique anglais a donc dû puiser à d'autres sources. Une première source a été une ancienne histoire d'origine anglaise, de Posthumus, d'Imogène et de Cloten, à laquelle est venue se souder la légende, également anglaise, du roi Cymbeline; mais Shakespeare ne les a pas mises directement à profit; c'est d'après M. R. O., d'un vieux récit auquel elles auraient donné naissance qu'il se serait inspiré. Une seconde source où le poète a puisé serait un vieux récit tiré du miracle français ou de son original et qu'un prédécesseur du grand tragique avait peut-être déjà mis sur la scène. Enfin Shakespeare aurait eu connaissance d'un remaniement en prose du Roman de la Violette et s'en serait servi au moins pour la scène de l'accusation.

Tels sont les éléments divers et parfois contradictoires que, d'après M. R. Ohle, Shakespeare a mis en œuvre dans Cymbeline et dont son génie a fini par faire un tout sinon toujours irréprochable, du moins

dramatique et saisissant; si quelques-unes de ces hypothèses peuvent sembler aventurées, la plupart sont vraisemblables et toutes sont ingénieuses et bien discutées. Quelques remarques sur la légende de Cymbeline en général et sur le caractère particulier et touchant de l'héroïne terminent cette étude consciencieuse et attrayante.

Ch. J.

---

172. — **Correspondance de Sainte-Beuve avec Hermann Reuchlin**, publiée par Eugène Ritter, professeur à l'Université de Genève. Oppeln et Leipzig, 1891, grand in-8 de 13 p.

Hermann Reuchlin, arrière-neveu du célèbre humaniste de la Renaissance, était à Paris en 1838; il y fit la connaissance de Sainte-Beuve. Un ami commun, Édouard Verny, avait rapproché les deux jeunes gens (Reuchlin était né en Souabe le 9 janvier 1810). En décembre 1839, Sainte-Beuve présenta son nouvel ami aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* en ces termes : « Un Allemand de beaucoup de savoir et d'esprit, qui fait en ce moment, là bas, une Histoire de Port-Royal, comme moi ici, et qui me devancera, je le crains bien. » Reuchlin devança, en effet, l'éminent critique, les deux tomes de son histoire ayant été mis au jour en 1839 et 1844, alors que le premier volume de son concurrent ne parut qu'en avril 1840 et que les volumes suivants ne furent publiés qu'en 1842, 1848 et 1859 [1]. Reuchlin, revenu de Paris dans sa Souabe, entra bientôt en correspondance avec celui qu'il appelait un des plus célèbres écrivains français. Quelques-unes de leurs lettres se sont perdues, celles de Sainte-Beuve sont aujourd'hui en la possession de M. Wilhelm Lang, à Stuttgart. Quant aux lettres de Reuchlin, comme tous les papiers de Sainte-Beuve, elles ont été cédées par M. Jules Troubat à M. le vicomte de Spoelbach de Lovenjoul, à Bruxelles. MM. Lang et de Lovenjoul ont envoyé la copie de ces manuscrits à M. Ritter qui y a joint des notes excellentes et qui a mis dans sa nouvelle publication tout le soin que nous avons eu à louer dans ses publications précédentes. Les trois lettres de Reuchlin (2 mars 1840-18 février 1865), et les quatre lettres de Sainte-Beuve (3 mars 1845-12 mars 1865), offrent, comme le dit le savant éditeur, « un sérieux et piquant intérêt ». Il y a des choses charmantes dans les lettres de Sainte-Beuve comme on en jugera par ce spirituel récit de sa réception à l'Académie française (p. 8. Lettre du 3 mars 1845) : « Vous qui m'avez vu dans mon petit galetas que je regrette, vous m'auriez à peine reconnu ce jour-là dans l'habit de cérémonie auquel s'ajoutait l'épée, et tout un air de cour que

---

1. Dans le second volume de *Port-Royal* (1842), Sainte-Beuve dédia à Reuchlin le livre III, intitulé : *Pascal :* « A mon excellent ami et confrère en Port-Royal et en Pascal, le docteur Hermann Reuchlin, ce livre est particulièrement dédié. » Reuchlin, le 2 mars 1840, écrivait à Sainte-Beuve qu'il venait de finir une biographie de Pascal, « qui doit former un fort détaché de mon Port-Royal, pour le flanquer ».

j'ai vite tâché de me rendre familier. Qu'aurait dit M. Singlin d'un pareil déguisement? M. Royer-Collard pourtant assistait à cette cérémonie et n'a point paru mécontent. M. Victor Hugo, à mon sujet, a parlé de Port-Royal très bien et très merveilleusement, pour un homme qui avait appris tout cela de la veille. »

T. de L.

Alsatische Studien, I-II.

173. — **I. Laut. und Flexionslehre der Mundart des Mittleren Zornthales in Elsass,** von Dr Hans Lienhart.

174. **II. Laut. und Flexionslehre der Strassburger Mundart in Arnolds Pfingstmontag,** von Dr Adolf Suetterlin. — Strasbourg, Truebner, 1891-1892. In-8. VIII-74 pp. et 106 pp. Prix : 1 m. 50.

Puisque le sort nous condamne, nous Alsaciens exilés de la petite patrie, à voir des étrangers recueillir et disséquer les langages chers à notre enfance, c'est de grand cœur que nous suivrons leur enquête et les remercierons d'assumer une tâche qui nous est désormais interdite. Il ne faudrait point pourtant que le désir de faire vite les détournât de bien faire. A la rigueur, l'étude d'un patois peut se passer d'autre mérite que l'exactitude; mais celui-là, elle le comporte impérieusement. Et à ce point de vue les deux mémoires que j'ai sous les yeux me paraissent de très inégale valeur.

I. M. Lienhart analyse le patois de la vallée moyenne de la Zorn, un peu en aval de Saverne, entre Steinbourg et Mommenheim. Visiblement il l'a visitée et habitée : j'aurais donc mauvaise grâce, moi qui n'ai fait que la traverser, il y a bien longtemps, à contester la moindre de ses assertions. Mais au premier abord on se défie malgré soi d'un phonétiste qui appelle l'*ai* et l'*ou* français des diphtongues (p. 15); on se défie d'un historien du langage qui, mis en présence d'un des problèmes les plus délicats de la phonétique alsacienne, — la représentation d'*ä* allemand tantôt par *a* tantôt par *è*, — s'en tire gaillardement en une ligne (p. 31) par l'invraisemblable supposition d'une influence du haut-allemand [1]. Lorsque M. L. écrit côte à côte *tùnteraks* et *tùmterwater* (= *donnerwetter*, p. 39), il est bien difficile de ne pas croire à une faute d'impression pour l'*m* du second mot; c'en est une sûrement que *apér* pour *arpér* = *erdbeere* (p. 29 i. n.); et alors devient bien suspect, quoique deux fois répété (p. 8 et 38) l'*m* final de *mòrm* = *morgen* (*mòrn* ou *mòrje* dans toute l'Alsace à ma connaissance). On ne peut guère non plus s'empêcher de douter de la rigoureuse exactitude des transcriptions *òrm* (pauvre), *wòrm* (chaud), etc. (p. 7) : c'est généralement un *à* ou *ò* long, ou tout au moins demi-long, qu'on

---

1. La vraie solution est analogique : on dit *schàrf schèrfer*, *tàch* (toit) *tècher*, par imitation du rapport *torf* (village) *tèrfer*, *loch* (trou) *lècher*, etc., l'*à* et l'*o* ayant à peu de chose près le même son.

entend dans cette sorte de mots. Si vraiment les gens du Zornthal prononcent comme le français *vue* (p. 64) le relatif qui est en allemand *wo*, une aussi curieuse altération aurait mérité une mention toute spéciale dans la phonétique. Enfin, s'il faut admettre, contre toute vraisemblance, que des patoisants aient emprunté un mot aussi rare que le français « crête » (de coq? ou de montagne? p. 24), il est bien étrange qu'ils lui aient donné précisément la forme *krît*, équivalent phonétique exact de l'all. *kreide* « craie ».

Si les constatations de M. L. laissent l'Alsacien en suspens, ses explications sont loin de satisfaire le linguiste : la prononciation *ûr* pour la particule de *ûràlt* n'est pas due à ce qu'elle a gardé son sens originaire (p. 9), — ce n'est pas du moins la cause immédiate, — mais à ce que, dans les mots où elle l'a gardée, elle s'est prononcée emphatique et longue et n'a pu par conséquent s'assourdir en *ŭ*; c'est aussi à un artifice emphatique, insistant sur la qualité exprimée, qu'est due la représentation de *p* fr. par *ph* dans *phûr* « pur » (p. 24, ainsi dans toute l'Alsace); le mot *mer* « on » ne remplace pas *n* par *r* (p. 33), c'est très probablement une contamination de *man* par *mer* « nous », commune d'ailleurs à l'allemand d'Alsace, de Bade et de Suisse, c'est-à-dire aux pays où l'on dit *mir* pour *wir*, et rien n'est plus concevable au point de vue sémantique; *t èlte* « l'âge » (fm.) n'est pas pour *das Alter* (p. 44), mais un féminin analogique refait sur *àlt* et le rapport *làng : t lènge*. Bref le travail de M. Lienhart aurait gagné sans doute à être mûri davantage [1].

II. Celui de M. Sütterlin semblerait plus aisé, puisqu'il repose sur un document écrit, la charmante comédie d'Arnold intitulée le *Pfingstmontag*. Disons surtout que l'auteur y était mieux préparé; car ce document lui-même, excellent, mais d'une transcription nécessairement défectueuse, aurait pu l'induire en erreur, s'il n'eût pris soin de le corriger par la connaissance pratique du dialecte strasbourgeois, à laquelle il joint celle de l'alemannique de Hebel (p. 3). Ses relevés paraissent faits avec grand soin. Parfois un supplément d'information serait le bien venu : dans le système graphique de l'auteur il faudrait un accent grave sur l'*e* initial de *èlepöye* « coude » (p. 19); un Alsacien seul peut reconnaître dans *dubbeh* (p. 43) le français *toupet; sufer* « propre » (so auch oberbadisch, p. 46), ajoutons « und gemeinelsässisch [2] »; *koltik* « d'or » et *kolti*, et similaires (p. 51) sont évidemment des doublets syntactiques; je ne crois guère à l'emprunt pour des mots comme *juxt*, *fuchs* (p. 55), la conciliation phonétique avec le type *dissel* reste à trouver [3]. Je note en passant un fait à l'appui de la prédilection de l'alsacien

---

1. P. 11, l. 4, « Mhd. », lire « Mda. ».

2. De même pour la perte de l'umlaut dans le verbe *lesen* « lire » (p. 65) : colmarien *er làst* « il lit ».

3. S'il est déjà pédant et prétentieux de parler de *bahuvrîhis* en grammaire sanscrite (cf. Whitney, *Am. J. of Philol.*, V, p. 291), je pense qu'il y a tout avantage à n'en pas encombrer les patois alsaciens (p. 88).

pour les diminutifs (p. 89) : une bonne du pays de Saverne avait commencé par appeler mon ami Atthalin *Mosjé n Atele*, avec l'insertion nasale bien connue; puis, l'insertion finissant par faire corps avec le nom, elle concevait le tout comme un diminutif, soit, *natele* « petite aiguille ».

V. HENRY.

---

175. — **Die deutsch-franzœsische Sprachgrenze in der Schweiz** von Dr J. ZIMMERLI. — I. Teil : Die Sprachgrenze im Jura. Nebst einer Karte. — Basel und Genf, Verlag von H. Georg. 1891.

Voilà un titre bien alléchant pour le lecteur et un travail qui ne pouvait que l'être davantage encore pour l'auteur. Etablir nettement la limite des deux groupes de langues, reunir et étudier le vocabulaire de ces langues, tel est le plan qui s'imposait. L'œuvre était difficile : pour trouver dans un village les documents qu'on cherche il faut manier et parcourir, souvent sans résultat, des monceaux de paperasses en désordre, pour recueillir un ou plusieurs patois il faut une persévérance à toute épreuve et une prudence exercée. Mais l'honneur d'accroître le domaine de la science, de soustraire à une ruine définitive et totale quelques patois prêts à disparaître devant l'invasion des langues littéraires, de signaler le premier les ressources d'un terrain nouveau que personne encore n'a défriché, n'est-ce pas une perspective assez belle pour soutenir le savant dans toutes ses défaillances et un résultat assez grand pour le récompenser de toutes ses peines?

M. Zimmerli a-t-il atteint ce résultat? Son ouvrage comprend deux parties qu'on peut appeler l'une délimitatrice et l'autre phonétique. La première contient un grand nombre de documents, mais fort peu de mise en œuvre : si l'auteur avait écarté ceux qui n'ont pas trait à la question, les conclusions auraient été plus nettes et la limite des deux langues aussi bien établie.

La seconde partie comprend essentiellement un résumé phonétique et des tableaux. Dans ces tableaux figurent les patois de 19 villages, mais avec pas mal de lacunes et bon nombre d'erreurs. Cherchez par exemple ce que devient *c* initial devant *au;* vous trouvez les deux mots *causam* et *cautionem* qui donnent *kāẓ kasyo* [1], etc.; conclusion : *c* initial devant *au* donne *k*. Pourtant M. Z. devait savoir que *caulem* donne *tchô* — A quel titre *venenum* figure-t-il au tableau IV dans les *e + n?* Ne serait-il pas mieux au tableau VI dans les *i + n?* — Comment se fait-il que *medium tempus* donne *mitA* à Romont et *mwetie* à Char-

1. La *Revue critique* ne disposant d'aucune espèce de signes diacritiques, nous avons été obligé de renoncer à distinguer les voyelles ouvertes et les voyelles fermées, de rendre le *jod* par *y*, le *oué* par *w*, l'*a* nasal par A, l'*o* nasal par O, — enfin *ch* et *j* ont la même valeur qu'en français.

moille? Comment d'autre part si *tempus* donne *-tïe, dentes* peut-il donner *dʌ* au même Charmoille? — Si *pluviam* est représenté par *pyödj* à Lignières, est-il admissible que *caveam* le soit par *kâv?* — Pour quel motif *gelimare* paraît-il dans les *g* initiaux devant *e?* Il ne devait prendre place que dans les *gl* initiaux où il se trouve d'ailleurs répété; et à ce propos pourquoi ne pas donner ce mot sous la forme *glenare* qui nous est fournie par un texte du VIe siècle?

Pour certaines questions insignifiantes les tableaux de M. Z. sont remarquablement riches en exemples. Pour l'*s* initial ils en présentent 8; un seul aurait suffi puisque le résultat est toujours *s* et qu'il est attendu. Mais ils sont souvent bien maigres pour les plus beaux problèmes phonétiques à tel point que parfois l'auteur ne paraît pas s'être douté qu'il y eût lieu de les poser. Voici par exemple un point pour lequel ses patois fournissent des renseignements fort intéressants : le traitement des groupes consonantiques composés de *r + cons* [1]. Pas de représentant de *rc*, ni de *rb*, ni de *rl*, ni de *rz*; quatre exemples seulement de *r + dentale*, et pourtant des erreurs. Prenons la question à Seignelégier : des deux formes *pûetch* (= *portam*) et *buech* (= *bursam*) nous pouvons conclure en toute assurance que dans les groupes intervocaliques composés de *r + dentale*, l'*r* tombe en transformant la dentale en dentopalatale : *rt* devient *tch*, *rs* devient *ch* et par conséquent *rd* devient *dj*. Or l'exemple qu'il cite de *rd*, à savoir *perdutum*, apparaît sous la forme *perdjü*. Il est bien vrai que cette forme est employée couramment à Seignelégier, mais elle est refaite sur le français et n'a aucun droit à pénétrer dans un tableau phonétique. La seule qui devait y figurer est la forme * *pedjü* ou plutôt son doublet syntactique *bdjü* : la première de ces deux formes est inusitée aujourd'hui, mais en cherchant bien M. Z. aurait sans doute retrouvé la seconde (qui prouve l'existence de la première) dans quelques vieilles expressions figées depuis longtemps [2].

D'autre part un tableau, fût-il bien fait, ne suffit pas à faire connaître un patois. Il faut y ajouter au moins des notes concernant les mots analogiques et empruntés ou ceux qui offrent quelque autre particularité. M. Z. aurait avantageusement remplacé par des questions de ce genre le résumé phonétique qui précède les tableaux et qui est absolument inutile puisqu'il nous apprend moins que les tableaux eux-mêmes. On lui saurait gré d'avoir dit pourquoi par exemple à Charmoille *-aticum* devient *-adj* daus *salvaticum* et *-edj* dans tous les autres mots; — pourquoi à Movelier et à Tavannes *-atem* donne *-á* dans *paupertatem* et *-atem* ou *-atum* *-é* dans tous les autres mots; — pourquoi à Sombe-

---

1. Pour le détail de cette question, cf. Mém. de la Soc. de Ling. tome VII, p. 468 sqq.

2. Comme preuve que *rd* intervocalique donne bien *dj* à Seignelégier, cf. tableau VII, ligne 4 : *sordum* : *swedj*.

val *é* est représenté dans les même conditions tantôt par *wa* tantôt par *è*; etc. — Outre les explications qui auraient été seulement utiles, M. Z. avait des merveilles à dire en note. Nous n'en citerons qu'un seul exemple, le mot *surdum*: sur les 19 patois, l'*s* est devenu *ch* c'est-à-dire palatal dans les 15 patois où *rt* (et par conséquent *rd*) ne donne pas un produit contenant un élément palatal, et il est resté *s* dans les 4 autres. Voilà une rare délicatesse de phonétique dont il fallait rendre compte.

En résumé la limite des deux langues est assez bien établie et M. Z. nous a livré avec une scrupuleuse exactitude un grand nombre de documents qu'il a recueillis avec le plus grand soin. C'est seulement cette considération et l'importance du sujet qui ont pu nous déterminer à accorder à son ouvrage un article de cette étendue; mais nous conclurons pourtant que le livre qu'il avait en vue est encore à faire ou plutôt qu'il est à refaire : il faut le compléter, le revoir de très près et le corriger en maint endroit. Alors, mais seulement alors, M. Zimmerli aura doté le romanisme d'une œuvre fort importante, fort utile et non moins méritoire.

Maurice Grammont.

---

176. — Hermann Lietz. **Die Probleme im Begriff der Gesellschaft bei Auguste Comte.** Iena (Leipzig, Fock), 1891, 97 p. in-8, 1 m. 80.

177. — Wilhelm Paszkowski **Die Bedeutung der theologischen Vorstellungen fuer die Ethik.** Berlin, Mayer u. Mueller, 1891, 92 p. in-8, 2 m. 20.

178. — Johannes Volkelt. **Vortraege zur Einfuehrung in die Philosophie der Gegenwart.** Muenchen, Beck, 1892, 230 p. in-8.

179. — Benno Erdmann. **Logik. I.** Halle, Niemeyer, 1892, 632 p. in-8. 10 m.

I. La courte dissertation de M. Lietz étudie avec soin quelques-unes des idées fondamentales de la sociologie de Comte; à titre d'analyse systématique, elle aura quelque utilité. La partie critique, qui est l'apport personnel de l'auteur, est un peu superficielle et vague. M. Lietz paraît avoir une disposition naturelle à la phrase confiante et déclamatoire. Jusqu'à présent il doit ce qu'il possède d'idées à son maître, M. Eucken.

II. La brochure de M. Paszkowski se compose d'une partie d'histoire qui est, sinon sans intérêt, du moins sans originalité, et d'une partie de doctrine qui n'a pas grande force. Ce qui manque à M. Paszkowski, c'est une conception claire de la religion, qu'il n'arrive pas à séparer de la théologie, et une idée distincte de la morale, qui se confond pour lui avec le moralisme traditionnel. Dire que la morale sans religion est possible pour l'individu, impossible dans la société, c'est ne rien dire. Il est vrai, en un sens, de dire que la disparition de la religion, entendue en un sens, entraîne celle de la morale, entendue en un sens; mais tout cela ne mène pas loin. La morale dont la pérennité est désirable n'est certes pas l'antique moralisme.

III. L'attitude d'esprit de M. Volkelt est bien connue : il est convenu

de voir en lui un néo-hégélien, bien qu'il ne doive guère à Hegel qu'une discipline mentale assez lâche, qu'un apriorisme conciliant et vague, et qu'une antipathie peu caractéristique à l'endroit de l'empirisme réaliste et phénoméniste de notre temps. Sa critique des tendances philosophiques contemporaines n'est pas très neuve. On y retrouve la généalogie connue de nos plaies intellectuelles et morales : la *Stumpfheit* du positivisme engendra la superstition empiriste, qui engendra la micrographie sans horizons, qui engendra le naturalisme dans l'art, qui engendra le matérialisme pratique dans la conduite de la vie. Le remède, c'est la rénovation artistique (Ibsen, Tolstoï, etc.), c'est la rénovation religieuse, c'est la rénovation sentimentale, c'est l'avènement de l'homme nouveau. On trouvera dans ce livre quelques renseignements utiles sur les tendances divergentes et confuses des tentatives philosophiques et littéraires, en Allemagne.

IV. Après le bon livre de M. Sigwart et le grand ouvrage de M. Wundt, voici la première moitié d'une nouvelle Logique, aussi considérable et aussi importante, plus importante même à certains égards que ses devancières. Ce qui fait la nouveauté et le grand intérêt du livre de M. Benno Erdmann, ce n'est pas seulement la solide et large base psychologique qu'il a donnée à son exposition et la forte et ingénieuse simplicité de certaines de ses théories logiques, c'est surtout peut-être, avec la netteté précise et élégante de la forme, l'abondance peu commune des renseignements historiques et la parfaite connaissance des travaux logiques de notre siècle, c'est aussi la piquante et attrayante originalité des exemples choisis, qui sont empruntés, non sans coquetterie, aux domaines les plus divers du savoir et aux conceptions scientifiques les plus neuves, enfin le soin qu'il a pris de rajeunir et de développer jusque dans ses plus minutieux détails le savant formalisme de la logique scolastique. M. E. se rattache expressément aux logiciens allemands de la fin du XVIII^e^ siècle, surtout à Ploucquet ; il rejette absolument le nominalisme et le calcul logique des Anglais. Il se sépare de M. Wundt, très nettement dans sa critique du rôle des concepts, moins nettement dans sa théorie du jugement ; il ne serait ni très difficile ni sans intérêt de montrer, lorsque l'œuvre sera complète, qu'en dépit de divergences souvent profondes ils appartiennent à une même famille d'esprits, à une même classe de logiciens. Le second volume traitera des méthodes, ou plus exactement, de la méthode scientifique extraite et dégagée des méthodes spéciales qui l'appliquent et la modifient, et qui ne sont pas, au sens de M. Erdmann, du ressort de la logique pure. — Si l'on voulait traduire à l'usage du public français un ouvrage qui pût lui donner une connaissance complète et exacte des progrès récents de la logique en Allemagne et qui fût en même temps le plus approprié à notre goût, c'est peut-être celui-ci qu'il faudrait choisir.

Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — MM. le Dr Prompt et Maignien publieront bientôt, au prix de 7 fr., une reproduction photographique du manuscrit du livre *De Vulgari Eloquio* qui est conservé dans la bibliothèque de Grenoble. Cette photographie réduite à l'échelle de 93/100 formera un album de 50 pages qui auront 162 millimètres de longueur sur 125 de largeur. Il résulte des recherches les plus récentes que le manuscrit de Grenoble est celui qui a servi à Corbinelli pour faire l'*editio princeps* du livre *De Vulgari Eloquio*. Il est annoté en marge de la main de Corbinelli, et ce travail préparatoire donne toutes les variantes qu'il y a entre l'édition et le manuscrit. Les documents relatifs à cette œuvre du Dante sont peu nombreux; à part le manuscrit de Grenoble, on ne possède que celui du Vatican, qui est une copie moderne d'un manuscrit ancien, aujourd'hui perdu, et celui de Milan qui appartient au prince Trivulzio, et qui a été mis en œuvre par Trissino pour faire sa traduction italienne. On souscrit chez M. Maignieu, conservateur de la Bibliothèque de Grenoble, rue Fer-à-Cheval, 2, Grenoble.

— M. F. Corréard vient de publier à la librairie Masson une *Histoire contemporaine de l'Europe et de la France* (in-8°, 832 p.) nettement divisée, écrite d'un style rapide, puisée à de bonnes sources, et digne de ses précédents manuels. Quelques erreurs çà et là : p. 127, Hoche n'était pas volontaire; p. 133, Mayence a capitulé le 21, et non le 19 octobre; p. 137, les Autrichiens étaient à Neerwinden 40,000 et non 52,000; p. 138, Mayence était défendu par D'Oyré, et non par Kléber; p. 146, Kellermann ne peut être rangé parmi ceux qui restaient dans les grades inférieurs; p. 152, le Geissberg est du 26 et non du 25; etc.

— La librairie Alcan met en vente la *Troisième table générale de la Revue historique* (1886 à 1890 inclusivement).

ANGLETERRE. — M. A. Wilson Verity a fait paraître (Cambridge, University Press. In-18°, LXVI et 168 p.) une édition très soignée du *Samson Agonistes* de Milton avec introduction, notes, glossaire et index. L'introduction contient, outre une vie de Milton, une étude aussi intéressante que complète sur le poème; on notera surtout les pages qui ont trait à l'origine et à la formation de l'œuvre.

BELGIQUE. — M. J. Fredericq fait paraître dans le *Recueil de Travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand* (6e fascicule), une monographie intitulée *Robert le Bougre, premier inquisiteur général en France*. (Gand. Engelcke, 1892, in-8°)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 mars 1892.

L'Académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Maury. L'examen des titres des candidats est fixé au vendredi 25 mars.

M. le Dr Verneau fait une communication sur la découverte de trois squelettes des temps préhistoriques, dans une grotte voisine de Menton, au lieu dit les Baoussé-Roussé (Italie, commune de Vintimille). Ces squelettes sont ceux d'un homme, d'une

femme, d'un enfant. Ils présentent les mêmes caractères anthropologiques que ceux de Cro-Magnon; mais l'homme est d'une taille exceptionnelle (plus de 2 mètres). Ils portaient comme ornements : des colliers formés de vertèbres de poissons, de petites coquilles marines et de dents de cerf striées; des pendeloques taillées dans l'ivoire de dents de mammifères; des coquilles perforées suspendues près du genou. On a trouvé aussi, auprès de l'homme, une grande lame de silex de 0m23 de longueur sur 0m05 de largeur, et, sous la tête de l'enfant, une lame semblable, mais plus courte, retaillée à une extrémité en forme de grattoir D'accord avec M. le Dr Hamy, M. le Dr Verneau estime que ces squelettes appartiennent à la période de transition qui s'est écoulée entre l'époque quaternaire et notre époque.

Le ministre de l'Instruction publique adresse à l'Académie des détails sur la mission de MM. Dutreuil de Rhins et Fernand Grenard dans l'Asie centrale, et lui communique une note de M. Grenard, résumant ses observations et ses travaux dans le domaine des études philologiques et historiques qui lui est spécialement confié. Renvoi à la commission de la fondation Benoît Garnier.

M. Gustave Schlumberger communique à l'Académie une série d'amulettes d'époque byzantine ancienne, en métal ou en pierre dure, destinées à être portées au cou comme préservatif contre les maladies. On voit sur toutes le nom et l'image du roi Salomon, considéré par excellence comme l'exterminateur des maladies et des maléfices. Il est représenté à cheval, nimbé, en costume militaire antique, s'apprêtant à percer de sa lance un démon femelle. C'est le démon de la maladie : à celle-ci s'adresse aussi une légende, qui la somme de se retirer et la menace d'être poursuivie par Salomon, assisté d'un ange bienfaisant, ici Uriel, là Arlaf ou Archaf.

M. Georges Perrot communique un nouveau monument découvert à Cherchel, au cours des fouilles dirigées par MM. Victor Waille et le capitaine Clouet. C'est un moule de terre cuite dont l'empreinte donne un médaillon en relief : on y voit un pan ou un satyre qui soulève les voiles d'une nymphe endormie, mais qu'un pâtre, le saisissant par derrière, arrête subitement dans son entreprise amoureuse. L'exécution est élégante et libre : c'est probablement la copie de quelque bronze au repoussé de l'époque hellénique.

M. R. de Maulde-La-Clavière lit une étude sur les instructions diplomatiques au moyen âge. Les instructions données aux ambassadeurs sont des documents dont l'historien ne doit pas se servir sans discernement. Il faut distinguer deux catégories, les instructions montrables, qui se renferment d'ordinaire dans des généralités officielles et qui risquent d'égarer l'historien autant que de le guider; et les instructions secrètes, qui sont le plus souvent les seules sérieuses. M. de Maulde indique le moyen de discerner les unes et les autres. Il expose ensuite les règles qui présidaient à la rédaction des instructions, suivant les diverses chancelleries, les formules faites qui s'y retrouvent toujours, les clauses facultatives ou variables; il termine par un hommage rendu au style de certaines chancelleries de « l'époque classique de la diplomatie », le commencement du XVIe siècle.

M. J. Halévy, complétant sa communication sur la vie d'Arad-Hiba, gouverneur de Jérusalem pour le roi d'Égypte au XVe siècle avant notre ère, ajoute des explications sur deux points de détail touchés au cours de son travail. Le livre des Rois mentionne un dieu des Philistins nommé Baal-Zebub, d'où l'on a fait plus tard Belzébuth. On a prétendu que ce nom signifiait « dieu des mouches », mais M. Halévy avait soutenu que, dans ces sortes de composés, le second terme est toujours un nom de ville : cette théorie est confirmée par les tablettes de Tell El-Amarna, qui nous font connaître, chez les Philistins, une ville de Zebub. — D'autre part, on a reproché à M. Halévy d'avoir parlé d'un peuple des Cosséens, tandis que la seule expression légitime, a-t-on dit, serait celle de Cissiens. M. Halévy répond que les Cissiens et les Cosséens sont deux peuples différents et qu'il faut laisser à chacun son nom. Les Cosséens habitaient le Zagros, le Kurdistan actuel; Alexandre dut les soumettre avant de pénétrer en Perse. Les Cissiens étaient les habitants indigènes de la Susiane.

M. Oppert fait des réserves sur les dernières conclusions de M. Halévy.

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce : GENY (Lucien) et LANÉRY D'ARC (P.), *Jeanne d'Arc en Berry*; — par M. Wallon, secrétaire perpétuel : JOUIN (Henry), *Antoine-Chrysostome Quatremère de Quincy, deuxième secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 21 mars — 1892

180. — **Des Samaritaners Marqah Erzaehlung ueber den Tod Moses** nach einer Berliner Handschrift herausgegeben, uebersetzt und mit noten und Anmerkungen versehen von Dr E. Munk. Berlin, H. Engel, 1890, in-8, p. 69.

Le commentaire samaritain du Pentateuque dû à Marqah, auteur du iv^e siècle, est représenté à la Bibliothèque royale de Berlin par une copie que Petermann fit faire en 1868 d'un manuscrit se trouvant à Naplouse. En 1888, M. Baneth édita une partie de ce commentaire; M. E. Munk vient d'en publier une autre partie contenant une paraphrase du verset du Deutéronome, XXXIV, 5, relatif à la mort de Moïse. Cette paraphrase est originale et ne présente aucun point de contact avec les apocryphes juifs ou chrétiens du même genre, tels que l'*Assomption de Moïse;* c'est un récit apologétique qui porte bien le caractère oriental, mais qu'aucun trait saillant ne distingue des compositions analogues.

Au point de vue linguistique, ce commentaire ne manque pas d'intérêt. Il est écrit dans un style pur d'éléments étrangers. M. Munk a joint au texte une traduction allemande et des notes explicatives qui témoignent de sa connaissance de la littérature samaritaine. La correction du texte, l'exactitude de la traduction et la valeur critique des notes assurent à son édition une place honorable parmi les publications de cette littérature.

R. D.

---

181. — **Franz Bopp, sein Leben und seine Wissenschaft**, von Dr S. Lefmann, Professor an der Universitaet Heidelberg. I. — Berlin, G. Reimer, 1891. In-8, (iv) 176-168 pp.

Peu de grandes figures sont plus sympathiques que celle de François Bopp : penseur profond et modeste, respectueux aux puissants et bienveillant aux humbles, poursuivant avec simplicité sa tâche quotidienne, sans se demander s'il en est de plus enviables, sans oublier qu'il en est

de plus ingrates : tel il nous apparaît à travers ses œuvres et sa correspondance, tel sourit, en tête du livre de M. Lefmann, son visage austère et doux, visage d'un homme excellent qui par surcroît fut un homme de génie.

Il est donc permis de penser que, Bopp fût-il même seul en cause, l'ouvrage de M. L. ne serait pas moins bien accueilli en France qu'en Allemagne. Mais l'histoire de sa vie est plus qu'une simple biographie : c'est l'histoire d'une science naissante, qui, sous ses auspices et sur la voie qu'il a tracée, a marché à pas de géant. Rien n'est plus intéressant que de la voir, à ses débuts, se dégager lentement des entités confuses, de la métaphysique nuageuse et des jeux d'esprit puérils où elle se complaisait, reconnaître le caractère propre des langages humains et le principe de leur classement, substituer enfin le critérium grammatical à l'étymologie divinatoire, à peu près seule connue des anciens et des modernes jusqu'à ce siècle. C'est là, en très grande partie, l'œuvre de Bopp ; c'est grâce à lui qu'un Broca a pu rendre à la linguistique ce précieux témoignage, qu'elle était devenue, pour l'anthropologiste, « un des guides les plus sûrs dans la recherche des origines [1]. »

L'auteur a retracé avec talent, avec une émotion communicative, la première partie de la vie de Bopp (1791-1832) : son éducation dans une famille d'aisance médiocre et de probité antique ; ses études à Aschaffenbourg, où l'influence du philosophe Windischmann l'incline à l'orientalisme ; puis, le départ pour Paris (1812), les relations avec Chézy, A. Rémusat, S. de Sacy, les deux Burnouf (l'helléniste Jean-Louis, et son fils, le grand Eugène), la première intimité avec Schlegel, la vie d'étudiant cénobite, l'ardeur juvénile aux lectures sanscrites, si pénibles et coûteuses alors, faute de maîtres, d'ouvrages élémentaires et même de textes imprimés, enfin l'élaboration lente de ce merveilleux *Système de conjugaison,* qui devait paraître en 1816 et contenir en germe toute la *Grammaire comparée,* toute la méthode de Bopp, tous les progrès futurs de la linguistique ; le séjour de Londres, les voyages et le retour dans la patrie (1815-1821), les premières publications (le *Système,* le *Nala)* qui mettent le débutant hors de pair et excitent l'envie de Schlegel, les polémiques avec l'école de Bonn, où Bopp trouve du moins un digne adversaire dans la personne de Chr. Lassen. Fort heureusement, ces controverses quelque peu oiseuses ne sont dans la vie de Bopp qu'un stimulant accessoire et ne le distraient point de sa féconde activité.

Appelé à l'âge de trente-et-un ans à l'Université de Berlin, Bopp n'y attendit que trois ans sa nomination de professeur ordinaire (1825). G. de Humboldt, qui l'avait jugé, lui et ses adversaires, lui aplanit toutes les voies. A partir de ce moment, et pour plusieurs années, il semble avoir délaissé la linguistique. Pure abnégation de sa part : c'est de

1. *Mém. Soc. Anthropol.*, III, p. CIX.

manuels que ses élèves ont besoin ; ce sont des manuels qu'il va leur donner, mais tels qu'un Bopp en sait faire. Il publie successivement plusieurs textes épiques sanscrits, le *Glossarium* destiné à les éclaircir, et surtout sa *Grammaire sanscrite*, qui est demeurée, après tant d'années, sinon le meilleur livre pour l'étude du sanscrit classique, — celle de M. Whitney l'a depuis peu supplantée dans cet office, — du moins un modèle de clarté et de méthode pour tous les travaux à venir. Là s'arrête le récit de M. L., avant l'éclosion de la *Grammaire comparée* qui immortalise le nom de Bopp : c'est dire avec quelle impatience nous attendrons son second volume.

Les extraits de la correspondance avec divers savants ne sont pas moins instructifs. Il est curieux surtout d'y voir poindre, à l'état de suggestions isolées, certaines doctrines qui depuis ont fait fortune pour être ensuite reléguées dans l'oubli, mais qui alors, dans la fleur de leur nouveauté, devaient éblouir et séduire. Quoi qu'on en pense aujourd'hui, l'on n'en saurait parler avec trop de respect : ce sont les fascines qui ont comblé le fossé; sans elles, on tournerait encore autour de la place.

Si l'honneur de la conquête revient presque tout entier à l'Allemagne, la France a de quoi s'en consoler, puisque c'est à elle que l'initiateur est venu, il y a quatre-vingts ans, demander des maîtres et des instruments de travail. Mais le Paris d'alors devait fort différer du nôtre. Ecoutons plutôt M. Lefmann (p. 17) :

« Le Paris de 1812 était aussi peu celui d'aujourd'hui que la société française d'alors n'était celle de maintenant. Les rues étaient encore étroites, et les maisons aussi, mais les cœurs étaient larges. On était heureux d'accueillir un étranger, même un Allemand, venu pour s'instruire, parce qu'on avait conscience d'être soi-même grand et respecté, parce qu'on ne se défiait pas de lui ; et la vieille courtoisie française n'était pas un simple masque déguisant la malveillance intime. »

Si je comprends bien cet alinéa, il signifie que les Parisiens de la fin du siècle sont ou des gens impolis ou des hypocrites. L'auteur a dû en faire l'expérience, car on n'affirme pareilles choses que pertinemment. Et j'ai bien peur de lui donner raison : car j'aurai tout à la fois l'impolitesse de ne pas l'en croire sur parole et l'hypocrisie de ne pas le démentir.

V. Henry.

---

182. — A. Cipollini. **Saffo.** Parte I. Studio critico-bibliografico. Part II. La gloria di Saffo. Milan, Dumolard, 1890. In-8, 445 p. avec gravures.

M. Cipollini est un enthousiaste : à défaut de sa lyrique préface, son portrait, qu'il a placé en frontispice, suffirait à le faire soupçonner. L'admiration qu'il ressent pour la poétesse de Mitylène s'est traduite cette fois par une bibliographie raisonnée, comprenant les témoignages antiques, les éditions, les commentaires et les monuments figurés rela-

tifs à Sappho. Il y a même des gravures d'après des vases, des monnaies, des marbres et des tableaux modernes; il y a encore de la musique de M. Cipollini, qui a mis le fragment conservé par Héphestion en *la* bémol. Mais il y a surtout de grosses erreurs qui font de *Saffo* une véritable curiosité philologique. Ainsi, p. 24, M. C. confond le tragique Phrynichus avec l'atticiste du même nom; p. 32 et 33, il fait vivre Athénée et Pausanias avant l'ère chrétienne (ce n'est pas une faute d'impression); p. 41, il allègue *Antipatro di Tessaglia*, ayant en vue Antipater de Thessalonique, etc. Les ouvrages modernes sont en grande partie cités de seconde main et avec de singulières bévues. A la p. 85 je relève cette perle : « *Nel* 1878 *M. P. L. Courier pubblicò le sue versioni di Longino, di Anacreonte e di Saffo.* » Et plus loin, un passage indigné sur les « *turpi irreverenze* » commises à l'endroit de Sappho par « *il signor Alfonso Dodet* (sic!), *che pose il venerando nome di Saffo sulla copertina d'un suo romanzo appena accessibile alle signore attempate.* » Quand j'aurai ajouté que les renseignements donnés par M. Cipollini sur les œuvres d'art modernes représentant Sappho sont tout simplement traduits du *Dictionnaire* de Larousse, sans que cet emprunt soit nulle part avoué, je me croirai quitte envers une compilation d'amateur que l'on aurait tort de prendre au sérieux.

Salomon Reinach.

---

183. — **Damascii Successoris Dubitationes et solutiones de Primis Principiis, in Platonis Parmenidem,** partim secundis curis recensuit, partim nunc primum edidit Car. Aem. Ruelle 2 parties. 324 et 390 p. gr. in-8. Imprimerie nationale, 1889 (Paris, Klincksieck.)

Nos manuscrits de Damascius contiennent un texte coupé en deux moitiés de dimensions à peu près égales, ouvrages distincts ou parties d'un même ouvrage, séparées par une lacune. La première fut publiée en 1826 par Kopp, à Francfort, sans assez de soin et d'après des mss. médiocres. Des extraits de la seconde furent donnés depuis en divers endroits, notamment par M. Ruelle dans sa dissertation de 1861, et par Cousin, en 1864, dans la deuxième édition de son Proclus. En 1884, simultanément, M. R. donnait dans les *Mélanges Graux* une étude sur le Cod. Marcianus, et M. Emil Heitz démontrait dans les *Strassburger Abhandlungen* que cet excellent texte est incontestablement l'archétype de tous nos mss. de Damascius. M. Heitz se proposait de publier la moitié laissée inédite par Kopp; il est mort sans avoir pu exécuter son dessein. M. R. vient de nous donner, en 1890, la première édition du texte inédit, et, au milieu de 1891, une nouvelle recension du texte publié par Kopp. Ces deux fascicules portent, je ne sais trop pourquoi, la date de 1889.

M. R. s'est attaché à reproduire exactement le texte du Marcianus,

en y introduisant de rares et prudentes corrections, et n'a relevé, dans son annotation critique, qu'un petit nombre de variantes destinées surtout à confirmer sa classification des trente autres mss. connus. Dans la partie déjà publiée, il a incontestablement amélioré en mille endroits le texte de Kopp, mais on ne peut dire qu'il l'ait rendu tout à fait lisible. Il est plus que probable que Kopp a rarement compris ce qu'il publiait; il est très vraisemblable que M. R. n'a pas toujours parfaitement compris ce qu'il transcrivait. Je n'en veux citer pour preuves que les nombreuses fautes de ponctuation qui rendent souvent l'intelligence du texte impossible [1], et que l'omission de très nombreuses corrections que le sens exige, et qui s'imposent immédiatement [2]. — Dans la partie inédite, le Marcianus est en général assez correct, sauf pour les premières pages, qui sont défigurées au point d'être à peine intelligibles. Elles exigeraient, pour devenir lisibles, qu'on contrôlât certaines lectures et qu'on n'épargnât point les corrections, dont plusieurs s'imposent [3]. — Somme toute,

---

1. Il faut supprimer les points d'interrogation suivants : I p. 4, l. 21; 16, 4; 17, 10. P. 22, 10, la phrase n'a de sens que si l'on met un point avant ὥσπερ; p. 24, 12, lire τίς; la phrase est interrogative, comme celle de la ligne 17; p. 31, 20, lire ἢ κινεῖ..; p. 32, 2, point d'interrogation; p. 58, 24, lire ᾗ et une virgule; p. 59, 6, effacer la première virgule; p. 63, 20, fermer la parenthèse avant καί; p. 69, 8, lire τίς; p. 75, 12, τί; p. 79, 29, point en haut après πρόεισιν, puis εἰ μὲν... etc.

2. 17, 19, effacer ὅτι; p. 19, 8, lire μή au lieu de πῆ; p. 22, 11, effacer καί; même page, l. 18 lire οὐδεὶς au lieu de οὐδείς, et τοιοῦτον au lieu de τοσοῦτον; p. 23, 4, lire ἐπεστρέφετο; p. 25, 4, il faut nécessairement χειρόνων au lieu de κρειττόνων; p. 27, 12, la correction proposée en note doit être reçue dans le texte qui est grammaticalement impossible; elle est confirmée par la phrase identique p. 31, 13; p. 30, 15, il faut μετέχει; p. 34, 19, ἀμφισβητητέρων; p. 36, 10, l'inversion proposée est superflue; il suffit d'écrire δηλονότι en un mot; p. 37, 5, inintelligible; il faudrait à peu près ὅπερ, εἴ ἐστιν, αὐτοῦ γε τοῦ ὄντος ἐστὶ καταδεέστερον; p. 38, 5, ἔσχατον est impossible; il faut ἕκαστον, qu'exige la ligne précédente; p. 39, 23, ἐστί et non pas ἔτι ni ὅτι; p. 40, 9, quel que soit le mot tombé il faut μένειν; p. 53, 17, τὸ γιγνώσκει (et non pas γιγνώσκειν); p. 6[illegible], 1 est inintelligible; il faut εἰ ἡ πρ. et puis ᾗ διωρισμένη; p. 68, 2, ἀποτμήγεσθαι est un lapsus; p. 70, 10 il faut συναπτόμενον; p. 79, 19, au lieu de περί, lire μέχρι; p. 82, 10, le ms. donne οὐδὲς οὔτε ὁμ., il faut certainement lire οὐδεὶς οὔτε ὁμ.; p. 126, 10, lire ἐστί pour ἔτι; p. 139, 24, lire ταὐτό au lieu de τοῦτο, etc.

3. Voici quelques exemples. II p. 3, 17, il faut πῶς au lieu de ὅπως; p. 5, 5, il faut un point avant ἐπεὶ μὲν et une virgule avant οὔτε; p. 5, 10, inintelligible; l. 14, οὐσία s'impose; l. 15 lire καὶ αἱ νοηταὶ καὶ νοεραί; p. 6, 4 supprimer νοητοῦ; l. 5 à 7 inintelligibles; de toutes façons il faut supprimer la virgule après οὐσίαν et la transporter après εἶναι; l. 13, ἂν est absurde; l. 13 sq. inintelligibles; l. 14, il faut en tous les cas εἰ μὴ (au lieu de εἴ γε); l. 15-16, προνοοῦσα est manifestement une faute de lecture, pour πρὸ τοῦ οὖσα; p. 7, 1, προέλθοι, et non προσέλθοι; p. 8, 11 ἐστί au lieu de ἐπί, qui n'a aucun sens; p. 16, 24 sq., supprimer la ponctuation après ἐνί, et mettre τοῦ γὰρ ἑνὸς λέγει τὸ ὄν entre parenthèses; p. 22, 22, lire ὅς au lieu de ὅ; p. 23, 25, λέγεται au lieu de λέγει; p. 24, 12, supprimer le premier point en haut, et lire ensuite τελέως; p. 26, 15, joindre ὄντως; p. 26, 19 sq., au lieu de εἴ τις οὖν, lire ἔτι οὖν; il n'y a pas de lacune; p. 32, 12 le τρίτον τῷ σωτῆρι est assez usuel dans toute la littérature classique pour qu'on soit surpris de voir M. R. écarter ces mots comme inintelligibles; p. 37, 7 au lieu de ἐπὶ μᾶλλον, lire ἔτι μ.; etc. — P. 302, 27, ἀρχὰς pour ἀρχή ne peut être qu'un lapsus.

sans être parfaite, l'édition est utilisable et très méritoire. On sera reconnaissant à M. R. du soin qu'il a pris de composer un index, bien qu'il soit incomplet et fait sans assez de choix, et que le parti-pris de renvoyer uniquement à la pagination du ms. en rende l'usage moins commode ; on lui tiendra volontiers compte de la modeste annotation qu'il a mise au bas des pages, bien qu'elle soit en général trop sobre et insuffisante [1].

La publication de M. R. impose et permet l'examen de l'important problème d'histoire littéraire et philosophique relatif à l'unité ou à la dualité de l'œuvre de Damascius telle qu'elle est enfin publiée. Les opinions anciennes, antérieures à la publication de Kopp, sont trop purement sentimentales pour avoir un poids quelconque [2]. L'opinion de Kopp lui-même, et de ceux qui l'ont suivi, est sans importance. Le problème n'entre dans la période scientifique qu'avec les études publiées par M. R. en 1861, en vue de démontrer l'unité de l'ouvrage. Il apporte à l'appui de sa thèse quelques arguments nouveaux dans les *Mélanges Graux* (1884) au même temps où M. Heitz, dans les *Strassburger Abhandlungen*, tentait de prouver la dualité des œuvres. Enfin, après divers travaux de détail publiés un peu partout, M. R. vient de résumer et de compléter son argumentation dans la préface de son édition et dans deux articles de l'*Archiv* de M. Stein (III, p. 379-388, 559-567).

Voici les données : le cod. Marcianus, le seul qui nous importe, puisqu'il est la source directe ou médiate de tous ceux qui nous sont connus, présente une lacune entre I (la partie déjà publiée par Kopp) et II (la partie nouvellement éditée). Il est certain, pour des raisons qu'il est inutile d'exposer ici, que la lacune existait déjà dans l'exemplaire qu'eut sous les yeux, au IXe siècle, le copiste de notre ms. Il est probable qu'il y trouva le titre de I et l'*explicit* de II. Or le titre de I porte : Δαμασκίου

1. Les identifications sont trop peu étudiées ; les φιλόσοφοι cités fréquemment dans I méritaient d'être déterminés d'un peu plus près ; il est clair à première vue qu'il s'agit des néoplatoniciens de l'École, le plus souvent de Proclus et des maîtres directs de Damascius. — L'identification du Dionysos cité à la page 317 du tome II avec l'épicurien Dionysios est tout à fait inacceptable. — Les renvois à des grammaires et à des dictionnaires scolaires sont trop fréquents, et parfois un peu candides (par ex., II, 146, note à la l. 23). — Le commentaire de Proclus sur le *Parménide* est cité d'après la première édition de Cousin, et parfois d'après Stallbaum ; il eût été préférable de citer la deuxième édition de Cousin, qui est meilleure et plus maniable.

2. Je ne veux relever que le nom de Francesco Patrizzi, qui admet expressément l'unité de l'ouvrage, comme le prouve cette phrase de son *De dialogorum ordine* : « quas (les démonstrations du *Parménide*) tum Proclus tum Ficinus commentariis illustrarunt, sed multo magis Damascius libro suo de principiis. » Il y aurait intérêt, pour un éditeur de Damascius, s'il s'en trouvait jamais un autre, à étudier d'un peu près la *Panarchia* de Patrizzi, non pas sans doute au point de vue de la constitution du texte, puisque nous possédons le ms. dont il s'est servi, mais au point de vue de l'interprétation philosophique de l'œuvre. Les livres 5 à 8, 11 et 13 contiennent des traductions presque littérales de notre auteur.

ἀπορίαι καὶ λύσεις περὶ τῶν πρώτων ἀρχῶν. L'*explicit* de II est ainsi conçu : Δαμασκίου διαδόχου εἰς τὸν Πλάτωνος Παρμενίδην ἀπορίαι καὶ ἐπιλύσεις ἀντιπαρατεινόμεναι τοῖς εἰς αὐτὸν ὑπομνήμασιν τοῦ φιλοσόφου. Ainsi, antérieurement au IXe siècle, nous sommes reportés à un ms. de date inconnue pour lequel l'œuvre présente de Damascius comprend deux ouvrages distincts : d'une part, un traité critique des premiers principes, d'autre part, un commentaire sur le *Parménide* de Platon dirigé contre celui du philosophe, qui est, comme M. Heitz n'a pas eu de peine à l'établir, Proclus. Faut-il nous en tenir à l'ancienne tradition, comme le pensait M. Heitz, ou faut-il, comme le veut M. R., la tenir pour erronée, et considérer l'ouvrage comme unique, comme un traité des premiers principes appuyé sur un commentaire du *Parménide* et sur une critique de l'interprétation qu'en a donnée Proclus ? — Le problème ne pourrait être résolu complètement qu'au moyen d'une étude approfondie, à la fois philologique et philosophique, de l'œuvre qui nous est ici donnée. L'étude de ces six cent cinquante pages compactes remplies par une pensée abstraite et obscure qui s'énonce dans un style difficile et ennuyeux exigerait un travail très considérable. Je ne puis donner ici que les raisons générales qui me persuadent définitivement, après une lecture rapide et suffisamment attentive de l'œuvre, que nous sommes en présence de deux ouvrages distincts ayant subi l'un et l'autre une importante mutilation.

Voici les arguments que fournit le texte lui-même. Damascius a coutume de se citer lui même, de rappeler les développements antérieurs, d'annoncer les développements et les démonstrations à venir. Lorsque les difficultés dont il annonce la solution doivent la trouver dans l'ouvrage même où il les soulève, il use d'une formule constante : « je dirai plus tard, je dirai tout à l'heure ..» J'en donne en note d'assez nombreux exemples, qu'il serait aisé de multiplier [1]. Lui arrive-t-il une seule fois, au cours de I, de renvoyer au moyen de l'une de ces formules à un développement donné dans II ? Ce serait la preuve de la continuité de l'ouvrage. — Or le seul passage de ce genre qu'invoque M. R., le seul aussi qu'on puisse invoquer, ne comporte pas cette explication : p. 74, 25, nous lisons ἐνέσται καὶ αὖθις εἰπεῖν (περὶ ὕλης) ; le renvoi s'applique non pas *surtout* au chapitre 425 (c'est-à-dire à II), comme le veut M. R., mais absolument et uniquement au chap. 86 (c'est-à-dire à I) où sont résolues les ἀπορίαι qui viennent d'être énoncées.

D'autre part, nous voyons qu'en quatre passages il annonce des développements comme devant trouver place ou ayant trouvé place ἐν

1. P. 94, 22, ταῦτα μὲν οὖν καὶ ὕστερον αὐτίκα δὴ μάλα διαρθρώσομεν ; 111, 3 αὖθις..... αὐτίκα δὴ μάλα ; 120, 12 sq. ἀλλὰ ταῦτα μὲν εἰσαῦθις (ou, plus correctement, εἰς αὖθις) ἀναβεβλήσθω ; 126, 3 sq. ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐς ὕστερον ; 142, 20 περὶ μὲν δὴ τούτων εἰσαῦθις ; 171, 24 καὶ αὖθις ; 173, 2 μετὰ ταῦτα ζητήσομεν ; et 174, 16 ; 219, 14 ; 256, 17 ; 261, 14 ; 269, 24 ; 276, 25 ; 285, 7 ; etc. — II p. 33, 20 ; 42, 29 ; 44, 9 ; 46, 8 ; 59, 8 ; 72, 3, 72, 8, etc.

ἀλλοῖς. Il en est ainsi p. 37, 23, où est annoncée une étude qui n'est pas dans ce que nous possédons ; p. 265, 29, où il renvoie à un traité déjà publié (que ce soit, comme le veut M. R., pour des raisons qui paraissent insuffisantes, au *De loco et de tempore* cité par Simplicius, ou à quelque autre) ; p. 321, 8, où il annonce un ouvrage sur les mythes, qui est perdu, ou qui ne fut jamais écrit ; et enfin p. 92, 12, où il annonce expressément, incontestablement, le commentaire du *Parménide*, c'est-à-dire II. La conclusion s'impose : il en parle comme d'un ouvrage autre que celui qu'il écrit. — Une première présomption est acquise en faveur d'une dualité d'ouvrages.

L'argument a sa contre-partie. Damascius a coutume de rappeler les développements déjà traités. Les mêmes formules reviennent à toutes les pages : ὡς πρόσθεν ἐλέγομεν, ὡς δέδεικται, ὡς εἴρηται πολλάκις, ὡς εἴραμεν, etc. Est-il, dans II, un seul endroit où il renvoie expressément, comme à un développement donné *plus haut*, c'est-à-dire dans le même ouvrage, à un passage quelconque de I? S'il s'en trouvait un seul, l'unité serait prouvée.

J'écarte sommairement quelques passages où l'illusion est impossible, ou tout au moins indéfendable [1]. Il reste, cette élimination faite, quatre endroits que l'on pourrait invoquer avec quelque vraisemblance : 1° Il est dit, p. 70, 6 sqq. : ᾧ καὶ δῆλον ὅτι καὶ ἐν τοῖς νοητοῖς τὸ ἓν καλῶς ἐλέγομεν τρίτην ἑνάδα : c'est renvoyer assez explicitement à la discussion des νοητά, c'est-à-dire au début de II. Et de fait le passage parallèle se trouve non pas à l'endroit de I auquel réfère M. R., mais bien aux pages 7 sq. et 65 sq. du deuxième traité. Les lignes 19 et suiv. de la page 70 renvoient clairement aux chapitres 135 et surtout 155 ; Damascius résume brièvement, comme le prouve 70, 22 sqq., toute la discussion relative à l'ὄν, toute la marche progressive qui vient de le conduire de l'être un et triple à la diversité ; — 2° : P. 82, 29 : Διὸ καὶ εἰ πρόσθεν ἐλέγομεν τὰ πολλὰ ἄπειρα εἶναι φύσει... ; les rapprochements que M. R. pense trouver dans I sont lointains et superflus ; le passage parallèle est au chap. 189 (par ex., p. 65, 7 sq. τὸ ἄπειρον πλῆθος, τῇ ἑαυτοῦ φύσει ἄπειρον, καὶ ἄβυσσον ὡς ἀληθῶς...) et dans divers autres endroits, plus voisins et analogues ; — 3° : P. 283, 27 ὅλως δὲ πάλαι ἡμῖν ἀποδέδεικται... ; j'admets avec M. R. que πάλαι peut fort bien s'appliquer à une partie éloignée du même ouvrage ; mais il s'agit du début de II, et

1. P. 8, 16 ; p. 16, 12, ἑνὰς οὐσιοποιός, à peu de chose près absent de I ; p. 17, 10 : il s'agit du rôle du temps dans le monde, non traité dans I ; p. 26, 14, simple contre-partie de 8, 16 ; p. 26, 30, ne peut se référer, comme le pense M. R., à I p. 217 sq. tout le passage 26, 29 à 27, 4, résume une discussion qui dut être très ample, et qui est certainement perdue ; p. 84, 25 se rapporte au chapitre précédent (84, 1 sqq.) ; p. 104, 10 rappelle la discussion qui vient de s'achever, notamment 80, 5 sqq. ; 80, 20 et 24 sq. ; 81, 2 ; p. 183, 9 s'applique textuellement à la discussion qui s'est achevée aux lignes 21 et suiv. de la page 24. De même de quelques ὡς εἴρηται, qui visent toujours des passages voisins, par ex., 39, 28 ; 41, 14 ; 41, 17 et 27 ; 95, 19 ; 99, 16 ; 114, 24 ; 115, 20 ; 119, 4 ; 187, 25 ; 194, 19 ; 195, 3 ; etc.

de toute la discussion des chapitres 228 et suivants : il s'agit d'une des thèses fondamentales de la doctrine; — 4° le passage 314, 26, où M. R. pense trouver la déclaration explicite que nous avons affaire jusqu'au bout au περὶ ἀρχῶν, ne contient rien de tel. Dans la huitième hypothèse, dit Damascius, de la non existence de l'un suit immédiatement l'existence exclusive des composés, du désordre (cf. p. 290, 16 sqq., p. 291, 10 sqq. et 25, p. 298 sq., p. 300, 9 sqq. etc.); s'en tenant aux principes, ne voulant point descendre au-dessous du point de vue des principes, il dit se borner à caractériser abstraitement les éléments d'une telle diversité hypothétiquement conçue.

Ainsi les arguments tirés du texte sont nuls, ne prouvent pas l'unité, prouvent contre elle. Le seul passage du premier traité où Damascius annonce clairement le second semble, par les termes mêmes dans lesquels il est conçu, établir la dualité des ouvrages. — Nous serions à la rigueur en droit de nous en tenir là : une tradition empruntée à une source qui fut peut-être contemporaine de l'auteur, ou qui tout au moins dépend elle-même d'une source fort voisine du temps de Damascius, nous donne l'œuvre pour formée de deux fragments d'ouvrages distincts; on prétend en faire un ouvrage unique; les preuves sont nulles; la tradition qui a pour elle son antiquité a donc plus que la présomption de l'authenticité; elle est vraie. — Nous pouvons aller plus loin, et prouver qu'il est impossible que les deux fragments appartiennent à un seul et même ouvrage.

Damascius, cela est hors de doute, compose peu et compose mal; mais encore se rend-il compte de ce qu'il fait. Il va son chemin, s'arrêtant où il lui plaît, tant qu'il lui plaît; mais il va droit son chemin. Or, à la page 18, l. 17 sqq. du premier traité, il nous donne une indication nette et expressive, sinon du plan méthodique qu'il compte suivre, au moins de l'esprit général auquel il pense bien rester fidèle. Il se propose, partant d'en bas, de s'élever aux principes, et au principe des principes; il le circonscrira, il le situera, il le définira. La méthode sera analytique et régressive. — Elle sera, au contraire, dans le second traité, déductive et progressive, comme l'est le *Parménide*, que le commentaire suivra pas à pas, de degré en degré.

D'autre part — et c'est la seconde raison — s'il dit rarement où il va, au moins tient-il ses promesses. Il annonce à diverses reprises, dans le premier traité (I p. 175, 15; 190, 6; 201, 7; 279, 21) un λόγος περὶ τῶν μεθέξεων, où il résoudra amplement diverses difficultés qu'il soulève en passant. Et il s'agit bien d'une partie à venir du même ouvrage, car il est dit, p. 190, 6, que ce sera μικρῷ ὕστερον. Il veut donc parler du développement qui commence au chapitre 126, le dernier du premier traité, et qui, s'il faut en croire M. R., après une lacune plus ou moins importante, s'achèverait dans les premiers chapitres de II. Or il est dit, I p. 190, 9 sq. : ταῦτα μὲν δὴ καὶ ἐν τοῖς περὶ νοῦ τοῦ ὡς ἀληθῶς νοῦ μετιέναι ἐλπίζομεν ἀκριβέστερον, ἅτε καὶ περὶ μεθέξεως προσθέντες λόγον : ce qui veut

dire qu'après le développement annoncé viendra une discussion relative au νοῦς ὡς ἀληθῶς νοῦς, où seront résolues diverses apories. — Non seulement nous ne trouvons rien au début de II qui ait quelque analogie avec ces questions posées, mais encore nous n'y voyons aucun développement qui remplisse à aucun degré la promesse donnée.

Une troisième et très importante raison, déjà signalée par M. Heitz, a été écartée à peu près sans arguments par M. Ruelle, qui paraît n'en avoir pas saisi toute la portée (*Archiv* III p. 383) ; il importe donc de la présenter à nouveau, en la fortifiant de quelques considérations accessoires. Le second ouvrage est un commentaire suivi du *Parménide*, et une réponse méthodique à l'interprétation qu'en a donnée Proclus. Le titre (que nous a conservé l'*explicit*) et le début de l'ouvrage devaient indiquer clairement que c'était à Platon et à Proclus que Damascius avait affaire; aussi les désigne-t-il le plus souvent, sans qu'il y ait confusion possible, par le mot αὐτός. Lorsqu'il cite le commentaire de Proclus, il dit simplement ἐν τοῖς αὐτοῖς (p. 36, 24 et en cent endroits) lorsqu'il doit le distinguer de quelque autre ouvrage de Proclus. Lorsqu'en un passage (p. 96, 17) il dit expressément ἐν τῷ ὑπομνήματι, c'est qu'il tient à le distinguer expressément de la Théologie Platonique qu'il vient de citer. — Il en est tout autrement du premier traité : M. R. a beau objecter que le *Parménide* y est fort bien cité; le surprenant serait qu'un néoplatonicien ne s'y référât pas dans un traité sur les premiers principes. Ce qui importe, c'est que, sans contestation possible, le texte de Platon n'est plus ici le thème qui dirige, qui impose la succession des développements et la marche systématique de la discussion. Lorsqu'il vient à le citer (par ex., p. 47, 3 sq.; 63, 14; 122, 7 et 17; 144, 18, etc.) c'est comme l'un des dialogues, l'un d'entre plusieurs. Lorsqu'en quelques passages (p. 43, 14-17 ; 150, 7 sqq. ; 218, 3) il résume en quelques mots les procédés systématiques du dialogue, c'est la meilleure preuve qu'il n'est pas occupé à en donner un commentaire littéral et suivi. Dans le plus important de ces passages (p. 43, 14 sqq.), il le résume en peu de lignes alors qu'il vient de commenter avec bien plus d'insistance le *Timée*, le *Sophiste* et la *République* [1]. — Il serait tout aussi surprenant que Proclus n'y fût point pris à partie; mais il est manifeste qu'il se préoccupe d'abord et exclusivement de l'établissement positif et démonstratif de sa propre doctrine, et qu'il ne songe guère à en donner ici la confirmation négative et critique. Lorsque parfois, et très rarement, il

1. Le fait que le *Parménide* n'est pas nommé en cet endroit ne prouve qu'une chose, c'est que tout en ayant présent à l'esprit les motifs généraux de ce dialogue, qui sont pour lui les idées dernières du platonisme, il songe surtout à la *République* (qui d'ailleurs est elle-même citée textuellement à la page suivante sans être nommée). Son résumé porte sur le platonisme tout entier, et s'applique d'abord, et peut-être uniquement, à la fin du livre VI et à tout le livre VII de la *République*. C'est ce qui ressort d'autres passages, par ex., 44, 1; 46, 14 et 16 sqq., et 25 sqq.; 47, 1 sqq.; 56, 1 sqq., etc.

mentionne l'une de ses opinions, il le nomme expressément, comme il fait de Jamblique, de Syrianus et de ses autres maîtres. Lorsqu'il approuve ou conteste implicitement quelqu'une de ses doctrines, c'est ou bien que personne ne peut s'y tromper (par ex., 194, 19), ou bien qu'il le comprend avec les autres de l'école sous la dénomination commune de οἱ φιλόσοφοι.

Je ne m'arrête pas à l'argument tiré par M. Heitz de la division systématique du deuxième traité, vu qu'il ne me paraît pas avoir valeur probante. Je ne veux pas davantage insister sur ce fait que nous retrouvons dans le second ouvrage des développements de doctrine déjà traités dans le premier, sans que Damascius se juge autorisé par là même à leur ôter quelque chose de leur ampleur (par ex., p. 74 sqq. au sujet du nombre). Je veux indiquer en terminant une considération d'un ordre plus général, qui à elle seule me parait emporter la conviction.

Pour les néoplatoniciens, la discussion du *Parménide* se divisait en neuf hypothèses successives [1]. Le commentaire de Proclus s'arrête après la première hypothèse [2]; celui de Damascius va jusqu'à la fin de la neuvième, c'est-à-dire jusqu'au terme du dialogue. Or, au moment où commence le second traité, Damascius est incontestablement aux prises avec la deuxième hypothèse (*Parmén.* 142 *b* à 155 *e*). Donc, s'il y avait continuité et unité de l'ouvrage, nous devrions de toute nécessité trouver dans I le commentaire à la première hypothèse, ce qui n'est pas, et nous devrions y trouver une discussion critique de la partie du commentaire de Proclus qui nous est parvenue, ce qui sans contestation possible, vu la facilité du contrôle, n'est pas.

Voici les conclusions qui me paraissent acquises : Nous possédons deux fragments de deux œuvres considérables de Damascius. Le premier fragment est le début d'un traité des premiers principes, et il est permis de penser qu'il n'en est que la plus petite partie, si l'on songe que la discussion de l'ὕπαρξις en occupe à elle seule plus du tiers, que celle de la μέθεξις, dont nous possédons le commencement, dut être sans doute

---

1. M. Ruelle paraît, à en juger d'après ce qu'il en dit *Mélanges Graux*, p. 550, *Archiv.* III p. 384 sq., ne pas se rendre un compte exact de ce que sont ces hypothèses. Son argumentation repose tout entière sur une erreur qu'il n'eût pas commise s'il se fût reporté aux divisions générales conservées par Proclus dans son commentaire sur le *Parménide* (col. 1031 à 1064 de l'édition Cousin de 1864).

2. Je ne parle pas de l'achèvement apocryphe de ce commentaire, qui ne présente aucun intérêt, et que M. Ruelle attribue à Olympiodore pour des raisons qui mériteraient d'être examinées. — Je note ici une observation qui me paraît avoir quelque importance : nous ignorions jusqu'à présent si Proclus avait conduit son commentaire au-delà de la première hypothèse. Or les références expresses de Damascius nous autorisent à admettre qu'il le continua tout au moins jusqu'à la fin de la troisième. A partir de la quatrième, Damascius devient plus succinct et moins critique, et Proclus n'est plus cité. Une de ses opinions est mentionnée à propos de la cinquième, mais la citation (p. 281, 21) est empruntée à son commentaire sur le *Timée*. Il n'est pas cité à propos de la sixième; p. 258, 19, αὐτός, contrairement à ce que soutient M. Ruelle, s'applique certainement à Platon (cf. p. 292, 27 sqq.).

plus étendue encore, qu'elle dut être suivie d'une discussion relative au νοῦς, et qu'il est au moins probable que l'ouvrage ne s'arrêta pas encore là. — Le deuxième fragment est une partie d'un commentaire sur le *Parménide*, peut-être la plus grande moitié de ce commentaire, et peut-être aussi la plus petite, si l'on admet que Damascius suivit pied à pied l'immense développement accordé par Proclus au préambule du dialogue et à la première hypothèse. Il appartient à une étude philosophique approfondie de tirer parti de ces deux textes, dont le premier nous est donné sous une forme lisible, et dont le second nous est pour la première fois rendu accessible. Toute morcelée qu'elle est, l'œuvre est de la plus haute importance. Il est incontestable qu'avec toute sa rhétorique et toute son obscurité, avec son intelligence peu vaste et peu complète, Damascius l'emporte sur Proclus sous le rapport de la pénétration logique, de la subtilité scolastique et de la ténacité dialectique de la pensée.

Lucien Herr.

---

184. — A. Clément Pallu de Lessert. **Vicaires et Comtes d'Afrique**, Paris, 1891, in-8.

M. Pallu de Lessert continue ses études sur les fastes administratifs de l'Afrique romaine ; j'ai déjà plusieurs fois eu l'occasion d'en parler ici. Le volume qui paraît aujourd'hui contient les noms des vicaires et des comtes d'Afrique, c'est-à-dire des gouverneurs civils et militaires de la province de ce nom postérieurement à Dioclétien. La rareté des documents relatifs à la question, leur éparpillement dans des ouvrages souvent difficiles à lire et le peu d'autorité des sources que l'on peut consulter, rendaient le travail assez malaisé. M. P. s'en est tiré à son honneur. Il nous donne, pour commencer, un aperçu très suffisant des fonctions des vicaires et des comtes d'Afrique, de leur dignité, de l'étendue de leurs pouvoirs et de leurs bureaux ; il y a là une foule de questions délicates qui sont toujours résolues avec sagesse. A partir de la page 36 commence la liste simultanée des vicaires et des comtes, M. Pallu de Lessert n'ayant pas cru devoir en séparer l'énumération en deux chapitres ; le quelque peu de confusion qui résulte de cette méthode serait regrettable si des tables très claires ne terminaient pas le volume. Un livre de cette sorte, qui n'est qu'une suite de discussions de détail, ne peut donner lieu à un long compte-rendu ; il suffit de dire que la méthode suivie est la bonne et l'utilité du livre réelle.

R. Cagnat.

---

185. — Auguste LONGNON. **Œuvres complètes de François Villon,** publiées d'après les manuscrits et les plus anciennes éditions. Paris, Lemerre, 1892, in-8, cxii-365 p.

La vie de François Villon est le meilleur commentaire de ses œuvres; si l'on veut comprendre les allusions qui remplissent ses Testaments et son Codicille, les idées souvent étranges qui donnent un caractère tout spécial aux plus célèbres de ses ballades, il faut connaître par le détail l'histoire de cette existence aventureuse et vagabonde. La notice biographique placée par M. Longnon en tête d'une édition irréprochable ressuscite cette singulière figure: Villon est là, pris sur nature, avec son esprit dépravé mais plein de ressources, également attrayant par des sentiments charmants et des vices que sa pauvreté rend presque excusables. On nous le représente dans son vrai milieu, entouré des écoliers en compagnie desquels il a si peu travaillé et fait tant de tapage, des cabaretiers et des marchands ses victimes, qui bien à contre-cœur lui fournissaient, pour ses Repues franches, le poisson, le pain, le vin, le rôt et « les tripes pour dîner », dont on devrait pourtant se passer quand on n'a pas un sou dans sa poche. Après les camarades, ce sont les complices, les déclassés de toutes sortes auxquels il s'unissait pour les plus mauvais coups, tout particulièrement les Coquillarts, ces dangereux gredins dont il parlait le jargon, et qui, tout en préparant des expéditions criminelles, exploitaient indignement « leurs povres filles communes, » menant dans de mauvais lieux « une orde, ville et dissolue vie de ruffiens et houliers. » On sait que la prison, celle surtout de l'évêque d'Orléans, à Meung-sur-Loire, n'a pas été clémente à ce rôdeur incorrigible, et ce n'est vraiment pas sa faute s'il n'a pas fini par monter un jour ou l'autre, avec Regnier de Montigny ou Colin de Cayeux, dont M. L. nous retrace les méfaits, au gibet dont la vision l'a tant de fois hanté.

Avec le portrait de l'auteur, M. L. nous donne de ses écrits une édition destinée à satisfaire les savants les plus exigeants et à faire la joie des amateurs. Nous avons entre les mains l'œuvre de Villon, dégagée des pièces qui lui ont été induement adjointes; pour ne pas enlever à ce livre un caractère d'élégance littéraire qui lui prête beaucoup de charme, M. L. a mis à part tout l'appareil scientifique d'où est sorti son travail de publication. Les renseignements sur les manuscrits et les éditions sont réunis dans une notice bibliographique placée en tête des poésies; les notes, les variantes des nombreux manuscrits qui ont servi à l'établissement du texte, sont rejetées à la fin. Un *lexique du jargon de Villon* permet au lecteur de comprendre les ballades écrites dans l'argot singulier et obscur dont se servaient les Coquillarts; enfin le *vocabulaire-index* par lequel finit le volume explique les termes les plus difficiles et contient une foule de notices sur les personnes et les lieux dont les noms se rencontrent en grand nombre dans les poésies de Villon. Ce vaurien d'un esprit aussi fin que vicieux, qui a traîné sur toutes les

routes et fréquenté tous les bouges, était un observateur exact : les gens qu'il nomme ont tous existé, et c'est avec infiniment de profit et d'intérêt qu'on les retrouve dans les dissertations de M. L., à côté des tavernes où Villon et son joli monde vivaient de plaisir, de vol ou de misère.

Ce n'est pas seulement dans les œuvres de Villon que M. L. a puisé les éléments de sa biographie. Il a découvert autrefois et publié à nouveau dans le volume que nous avons sous les yeux les lettres de rémission accordées en double à son poète, en janvier 1456, sous les noms de François de Montcorbier et de François des Loges ; le hasard qui l'a fait grâcier deux fois pour un seul homicide a-t-il tenu compte des délits de l'avenir? Ce qui est certain, c'est qu'à cette époque Villon n'en avait pas fini, tant s'en faut, avec la justice. L'interrogatoire de maître Guy Tabarie est là pour nous le prouver ; il s'agissait d'un vol commis au collège de Navarre par une bande à laquelle appartenait maître François. M. L., qui a retrouvé cette pièce importante, nous donne encore les lettres de rémission accordées par Louis XI, après une rixe sanglante, à Robin Dogis, l'un des compagnons de Villon ; cette fois le poète, peu jaloux de mettre encore à l'épreuve la clémence de son bon roi Louis, avait jugé prudent de se tenir à l'écart. Il a quelque part, pour cet excellent prince, des accents d'une reconnaissance vraiment touchante, car en dépit de ses instincts pervers il n'était pas, tant s'en faut, inaccessible aux sentiments élevés.

Parmi les actes judiciaires annexés à la notice bibliographique, un des plus intéressants est le résumé des plaidoiries prononcées devant le Parlement au cours du procès intenté par l'Université de Paris à la prévôté, à l'occasion de la journée du 9 mai 1453. Le nom de Villon n'apparaît pas dans le débat, mais que de choses ce procès nous apprend sur les manières turbulentes et la conduite désordonnée de ses semblables! Si Villon n'a pas été pris dans cette bagarre, ce ne peut être par sa faute ; assurément il a dû s'y trouver et se montrer digne de sa réputation.

Nous n'avons pas à raconter ici cette échauffourée à la fois sanglante et burlesque, que Villon avait mise en vers dans son *Rommant du Pet au Deable*, malheureusement perdu. Le récit vivant et coloré qu'en fait M. L. nous console de cette fâcheuse disparition. Rien n'est plus amusant, plus inattendu ; rien surtout ne pourrait jeter un jour plus vrai sur l'histoire de Paris et les mœurs de l'Université au XV[e] siècle. Les étudiants enlevant et transportant dans leur quartier deux grosses bornes dont ils ont fait comme le palladium de leurs libertés, leur donnant des noms si bouffons qu'on ose à peine les répéter, les couronnant de chapeaux de fleurs et contraignant les gens du prévôt de Paris à jurer les privilèges de ces divinités protectrices, volant, pour les marier en grande cérémonie, les célèbres enseignes de l'*Ours* et de la *Truie qui file*, engageant la bataille avec la police et se faisant casser la tête pour cette fantaisie drolatique, tout cela est aussi gai qu'instructif. Quel dommage que nous n'ayons pas à tous les siècles de pareils documents pour

enrichir l'histoire de notre Université Il y a sans doute du mérite à publier des pièces aussi curieuses; il y en a bien davantage encore à savoir en tirer parti, comme l'a fait M. Longnon, avec cette habileté et cette profonde connaissance du passé qui rendent si précieuse la nouvelle édition de Villon [1].

Élie BERGER.

---

186. — **Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, années 1889-1890.** Rouen, Lestringant, 1891, in-8, 304 p.

J'ai noté dans ce *Précis* l'analyse par M. Le Verdier d'un poème qui fut célèbre en Normandie, *Le triomphe des Normands* par Guillaume Tasserie (commencement du XVIe s.,) mais le morceau capital est une Notice sur les halles de la Vieille-Tour de Rouen par M. Ch. de Beaurepaire Elles ont une noble origine, car elles doivent leur établissement à Saint Louis. Ces halles destinées d'abord à être un entrepôt pour la vente des toiles, ouvraient le vendredi, mais bientôt tous les métiers de Rouen y occupèrent une place tirée au sort à côté des autres métiers forains qui venaient y étaler librement. Ce jour là aucun marchand n'avait le droit de vente dans l'intérieur de la ville, et les infracteurs étaient condamnés à une amende. Drapiers, pelletiers, cauchetiers, caperonniers, merchiers, filachiers, cordonniers, tanneurs, laniers, aumuchers, chapeliers, couteliers, gagniers, boursiers, cinchers, blotiers, braelliers, filassières, lingères, etc., étaient tous tenus d'étaler les jours de marché en la dite halle, et la raison de cette mesure était que les acheteurs, ainsi que les jurés et les visiteurs, voyaient plus à plain les marchandises. Ce marché, dit avec raison M. de Beaurepaire, donnait un peu l'idée de nos expositions universelles. Dans la suite plusieurs maîtres de métiers furent dispensés de venir aux halles en payant un droit d'étal, et peu à peu les autres marchands de la ville les abandonnèrent, ou prirent à ferme, comme certains corps de métiers, de vastes galeries, à charge d'entretien et de réparation. Le commerce de Rouen dans ces temps reculés était considérable. En 1526 on y comptait encore plus de 30,000 personnes travaillant à la bonneterie. Dans la cordonnerie on distinguait jusqu'en 1432 les *vachers* qui faisaient des souliers en cuirs de vache, des *Cordouenniers* qui n'employaient que le *Cordouen*. De toute cette organisation du moyen-âge, il ne restait plus rien ou presque rien en 1809 : la halle était devenue foraine, et exclusivement affectée aux fabricants de toiles du dehors. Nous aurions encore bien d'autres détails intéressants à signaler, mais pour ne pas

---

1. Deux observations : M. L. n'a pas remarqué, p. 60 (deuxième strophe) l'acrostiche *Marthe* et, au vocabulaire, *soyer* signifie « scier » et non « faucher ». (A. C.)

être trop long, nous renvoyons le lecteur curieux aux documents cités par le laborieux et savant archiviste de la ville de Rouen.

A. DELBOULLE.

---

187. — BERTOLOTTO. **Liguri Ellenisti. II. Ansaldo Cebà**. Une brochure in-8, pp. 18. Genova, tip. Sordo-Muti, 1891.

Comme la précédente, dont nous avons rendu compte ici même, (*R. C.* XXXIII, 110), cette notice est extraite du *Giornale ligustico*, t. XVIII; elle continue dignement la série des contributions par lesquelles l'auteur veut préparer une histoire complète de la philologie grecque en Italie. Il y montre d'une façon péremptoire que Cebà a lu un grand nombre d'auteurs grecs, qu'il écrivait très facilement en grec, qu'il a très bien traduit les Caractères de Théophraste. On ne peut que désirer le prompt achèvement de ce bel ensemble de recherches sur les héllénistes ligures du XVI^e^ au XIX^e^ siècle.

L. G. P.

---

188. — **Un conventionnel choletais. Michel-Louis Talot, adjudant-général**, par H. BAGUENIER-DESORMEAUX. Angers, Germain et Grassin, 1891. In-8, 98 p.

Les conventionnels sont, à l'heure qu'il est, l'objet d'études spéciales. Le travail que M. Baguenier-Desormeaux consacre au choletais Talot (22 août 1755-12 juin 1828) prendra parmi ces études un rang fort distingué. Il témoigne d'une profonde connaissance de l'époque révolutionnaire et fournit une importante contribution à l'histoire de la Vendée angevine. L'auteur n'a pu nous donner que peu de détails sur la première partie de l'existence de Talot; mais il met en pleine lumière le rôle que joua son héros pendant la Révolution. D'abord clerc, puis procureur postulant à Angers, Talot devient chef de bataillon de l'artillerie de la garde nationale, apaise le soulèvement de Bressuire, seconde vaillamment Ladouce au combat de Saint-Lambert, Duhoux à l'attaque de La Jumellière et Berruyer au *grand choc* de Chemillé. Adjudant-général provisoire, chef d'état-major de Menou, commandant intérimaire de la division des Ponts-de-Cé, attaché finalement à l'armée des côtes de la Rochelle, il assiste à toutes les affaires qui ont lieu en avant de Saumur jusqu'à son entrée à la Convention : ce fut lui qui reprit les Ponts-de-Cé. Mais Pilastre, député de Maine-et-Loire, avait donné sa démission ; Talot, élu suppléant le 6 septembre 1792, alla prendre la place vacante et fut nommé membre du Comité de la guerre. Après le 9 thermidor, il commanda pendant trois mois les troupes de Paris; puis il se rendit à l'armée de Sambre-et-Meuse et négocia la capitulation de Luxembourg (23 prairial an III). Membre du conseil des Cinq-Cents — après avoir refoulé au 13 vendémiaire

la section Lepeletier et inspecté les côtes de Flandre — il aborda souvent la tribune, et M. Baguenier-Desormeaux retrace longuement les discussions auxquelles il prit part, souvent avec passion et violence. Mais bientôt « sa verve révolutionnaire se glace, on ne le voit plus que rarement lancer ces apostrophes inattendues, ces diatribes ardentes qui éclataient comme un coup de canon ; ses ardeurs civiques se calment avec le temps et les leçons du passé » (p. 42). Il combat le 18 brumaire. Il est exclu de la représentation nationale, arrêté, puis relâché, à la sollicitation de ses collègues de Maine-et-Loire. Emprisonné de nouveau après l'explosion de la machine infernale, transporté à l'île de Ré, délivré au bout de quatorze mois, rayé des cadres de l'armée, il n'obtient qu'avec peine un traitement de réforme de douze cents francs. Pourtant, en 1809, on l'envoya à Cadzand, comme chef d'état-major de la division Soulès. Depuis, il vécut à Cholet, malade, pléthorique, taciturne, hanté par la haine des tyrans [1].

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

AGRAM. — Nous recevons de M. Salomon REINACH la note suivante « M. le professeur KRALL de Vienne a fait tirer à part un article de l'*Agramer Zeitung* sur des bandelettes de momie, couvertes de caractères étrusques, qui appartiennent au Musée d'Agram. La momie avait été rapportée d'Égypte par un hongrois nommé Michel von Barich, qui la légua au Musée en 1859. Pendant l'hiver de 1868 à 1869, M. Henri Brugsch observa que les bandelettes dont elle était enveloppée portaient des lettres. Dans le catalogue du Musée égyptien d'Agram, publié par M. de Bojnichich dans la *Kroatische Revue*, les bandelettes sont signalées avec la mention suivante : — « Comme unique spécimen d'une écriture égyptienne (?) encore inconnue, elles tiennent un des premiers rangs parmi les trésors de notre musée national. » M. Krall a récemment obtenu qu'elles lui fussent expédiées à Vienne, où il a pu les faire photographier et les étudier à loisir. « L'examen « des bandelettes, écrit-il, a prouvé qu'elles formaient primitivement un tout, que « nous pouvons appeler un *rouleau de lin*. Dans leur état actuel, elles mesurent « environ 3 mètres 50 de large sur 0m40 de haut et, à l'exemple des rouleaux de « papyrus égyptiens, elles portent des colonnes d'écriture, larges de 0m 245, limitées « à droite et à gauche par des lignes rouges. Les embaumeurs égyptiens ont « déchiré le rouleau en bandes, sans tenir compte du texte ; cinq de ces bandes « subsistent, en onze fragments, au musée d'Agram. Il est donc très douteux que le « rouleau ait été destiné dans l'origine à la momie sur laquelle on l'a découvert. Il « est plus probable que ce rouleau est arrivé, comme chiffon, dans l'atelier d'un « embaumeur égyptien. » L'étude du texte a prouvé à M. Krall qu'il était en présence d'un document étrusque. Alors que le texte le plus long que nous connus-

1. Nous ne ferons qu'un reproche à l'auteur. Comment Talot, qui « était de petite taille » (p. 66), a-t-il été distingué par Robespierre « à cause de sa haute stature » ? (p. 20).

sions encore dans cette langue, l'inscription du cippe de Pérouse, compte seulement 125 mots, il n'y en a pas moins de douze cents sur les fragments d'Agram. — M. Krall n'admet pas que ce manuscrit remonte à l'époque où il est question des *Turscha* en Égypte : la forme des caractères indique la période des Ptolémées, où des relations commerciales ont dû exister entre l'Étrurie et l'Égypte. « Selon toute apparence, écrit-il, nous avons là les fragments d'un rituel étrusque. » La momie elle-même, comme le prouvent les traces de dorure sur le front, appartient à l'époque gréco-romaine. Tous les doutes que pourrait soulever cette étonnante découverte sont écartés par le témoignage de M. Brugsch et par l'attestation d'un naturaliste, le professeur Julius Wiesner, d'après lequel l'étoffe de lin et l'encre seraient également égyptiennes. Un travail de M. Krall à ce sujet, soumis le 7 janvier à l'Académie de Vienne, doit paraître au commencement du mois de mars dans les *Denkschriften* de cette Académie. On y trouvera l'historique détaillé de la momie, la description des bandelettes, une transcription et un index des formes, suivis d'articles de MM. Deecke, Ebner et Maspero. Jusqu'à présent, on ne connaît de ce texte qu'un petit nombre de mots qui ont été publiés par M. Robert Brown, d'après une communication de M. Krall, dans l'*Academy* du 6 février, p. 138. »

ÉGYPTE. — M. Léonidas D. Iconomopoulos, sous-conservateur de la bibliothèque Khédiviale, vient de faire paraître le 3e volume de l'ouvrage entrepris par son père, le docteur Denis Iconomopoulos, Ἀλεξανδρινὸς διάκοσμος... Tableau des Hellènes et hellénistes qui se sont illustrés à Alexandrie depuis la fondation de cette ville (331 av. J.-C.) jusqu'à la conquête arabe (645 de notre ère), avec portraits, cartes et inscriptions. Ce 3e volume contient la biographie de *deux cent vingt-quatre* personnages des deux sexes, classés sous les chefs suivants : princesses, fils de princes, fonctionnaires et courtisans, officiers de l'armée et de la marine, eunuques, favoris, parasites, femmes célèbres, courtisanes. Cette galerie, assez hétérogène, comme on le voit, suppose de longues et patientes recherches. Plusieurs représentations numismatiques sont accompagnées du cartouche hiéroglyphique correspondant. Nous devons savoir gré à M. Iconomopoulos fils de la pieuse pensée qui l'a guidé et soutenu dans la publication de l'œuvre du savant et consciencieux docteur.

GRÈCE. — On nous signale les ouvrages suivants. A. Σακελλαρίου Κυπριακά vol. 2. Le volume est consacré à l'étude de la langue de Chypre. — Le deuxième volume du *Dictionnaire Encyclopédique* publié par Barth et Christ est terminé. Le troisième volume est en voie de publication. — Une *Histoire moderne* illustrée depuis 1815 jusqu'à nos jours, par le privat-docent d'histoire P. Carolides, a commencé à paraître par livraison. L'ouvrage entier formera trois volumes (librairie Casdonis). — De même une Histoire τοῦ Συγχρόνου Ἑλληνισμοῦ (de l'Hellénisme contemporain) de 1832 à 1892, par Epam. Kyriakides est en cours de publication (par livraisons). — Une édition de la *Médée* d'Euripide, avec quelques nouvelles corrections du texte, par G. Sakorraphos (Athènes chez Sakellarios 1891). Cette édition est dédiée aux professeurs de l'Université MM. Condos et Sémitélos, dont elle contient en tête les portraits. — Ἱεροσολυμιτικὴ Βιβλιοθήκη par A. Papadopoulos Kérameus, vol. 1 (p. 623) Saint-Pétersbourg, 1891. Cette *Bibliothèque* contient les catalogues des manuscrits conservés dans les bibliothèques du trône patriarchal de Jérusalem et de toute la Palestine. — M. le prof. N.-G. Politis a publié dans le no du 9 février 1892 de l'*Hestia* une traduction en grec vulgaire et en vers du mime d'Hérondas « *le maître d'école* », avec des notes.

— M. Rhangabé est mort à Athènes le 30 janvier.

ITALIE. — Le *Giornale storico* publie des notes de M. P. de Nolhac sur deux

manuscrits provenant de Pétrarque qu'il vient de reconnaître, l'un à la Bibliothèque Marcienne, et qui contient un recueil de *Lettres* du poète (c'est le premier manuscrit de ce genre qui soit signalé), l'autre à la Bibliothèque de Paris, un Tite-Live avec de précieuses notes marginales.

— On sait avec quel soin pieux le respect dynastique est entretenu en Italie. L'histoire de la maison de Savoie y est étudiée avec un patriotisme qui tourne parfois un peu trop au panégyrique, mais dont l'érudition profite cependant. L'attention paraît se porter beaucoup en ce moment-ci sur Charles Emmanuel I[er]. M. Orsi (Pietro) a publié dans la *Rivista Storica Italiana*, t. VIII, fasc. 3 (1891) une intéressante étude sur la correspondance de ce prince, d'après des documents des archives d'Italie, de France et d'Angleterre, et où il cite un grand nombre de ses lettres françaises. Ce travail vient d'être tiré à part sous le même titre : *Il carteggio di Carlo Emanuele I* (pp. 76, Bocca, Turin 1891). Dans l'*Archivio Storico Italiano* (série V, t. VIII, 1891) ont paru par les soins de M. Castellani douze lettres adressées à Simon Contarini par Charles Emmanuel, Philippe Emmanuel et d'autres princes de Savoie, entre 1596 et 1618. Plusieurs sont peu importantes. Elles ont été aussi réunies en tirage à part. (*Lettere inedite di principi di casa Savoia a Simone Contarini*, publ. p. C. Castellani, 16 pp., Cellini, Florence, 1891.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 mars 1891.

M. Heuzey donne des détails sur la dernière campagne de fouilles poursuivies en 1891, dans le sanctuaire d'Apollon Ptoïos, en Béotie, par un ancien membre de l'École française d'Athènes, M. Holleaux. Les diverses couches du sol ont donné diverses séries de bronzes votifs et décoratifs, qui, comparés aux poteries qui les entourent, forment une suite chronologique instructive. Ce sont d'abord, dans la couche des poteries à décor géométrique (à 5 m. de profondeur), de petits animaux votifs analogues à ceux des mêmes poteries. Plus haut, à côté des tessons de style corinthien, on trouve des bandes de bronze repoussé très minces, qui semblent avoir été appliquées sur des marbres. On y suit, comme sur les vases peints, l'histoire de l'art décoratif grec : l'influence orientale y introduit d'abord les rosaces assyriennes, puis les tresses, les entrelacs, les palmettes, puis les animaux fantastiques, sphinx, griffons, oiseaux à tête d'homme barbu. Enfin, dans les dernières couches, la figure humaine apparaît, et tout de suite elle entre dans des compositions légendaires appartenant au cycle grec, Jupiter et Typhon, Prométhée, Hercule, la Gorgone. Des bronzes semblables ont été trouvés à Dodone, à l'Acropole d'Athènes et surtout à Olympie; M. Holleaux émet l'hypothèse que les uns et les autres proviennent d'un même atelier péloponnésien. — Parmi les objets découverts, on signale encore des statuettes, des inscriptions, un débris de tête colossale, etc. Par ces recherches, conduites, dit M. Heuzey, avec une méthode rigoureuse, M. Holleaux a ajouté une nouvelle page à l'histoire de l'art et surtout de l'industrie en Grèce, de la fin du VIII[e] siècle aux deux tiers du VI[e] siècle avant notre ère.

M. le comte de Mas Latrie lit une note sur l'*officium robariae* ou « bureau de la piraterie », institué à Gênes au XIII[e] siècle. L'existence de cet office, qui était devenu un des grands obstacles à l'organisation de nouvelles croisades, est signalée dans un mémoire de Guillaume Adam, archevêque résidant de Sultanieh (Perse), remis au pape, à Avignon, en 1328.

M. Germain Bapst continue la lecture de ses études sur l'histoire du théâtre. — En Russie, au milieu du XVII[e] siècle, le théâtre est encore absolument inconnu. Les ambassadeurs russes, dans leur correspondance, témoignent d'une joie enfantine en donnant les détails des spectacles auxquels les convient les souverains près desquels ils sont accrédités. — Dans les pays scandinaves, on continue de jouer des mystères jusqu'au commencement du XVII[e] siècle. La guerre de trente ans, la première, introduit dans ces contrées les usages allemands et français. La reine Christine fait repré-

senter des ballets à sa cour, et à partir de ce moment les théâtres des pays du nord se règlent sur ceux des autres nations.

M. Adrien Blanchet, de la Bibliothèque nationale, communique un groupe de terre cuite trouvé à Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre). On y voit Vénus debout, entourée de petits génies, dont l'un tient un petit coffret sur ses genoux; un second tient d'une main un alabastron contenant l'huile parfumée, de l'autre une colombe. Un troisième porte un arc; au-dessous de celui-ci, une petite figure féminine présente un miroir à la déesse. Des divers monuments antiques aujourd'hui connus, qui représentent la toilette de Vénus, celui-ci est, à ce qu'il semble, le plus complet et le plus important.

M. James Darmesteter communique des observations sur un chapitre de l'Avesta, le Hôm Yasht, consacré à l'éloge du dieu Haoma. Ce dieu, est-il dit, « renversa l'usurpateur *Keresani*, qui voulait supprimer la religion de Zoroastre ». Ce rôle de destructeur du zoroastrisme, la tradition parsie l'attribue à un seul personnage historique, Alexandre le Grand : et ce qui prouve qu'il s'agit bien de lui, c'est qu'ailleurs on trouve le même nom, Keresani, employé pour désigner les Grecs. Le Hôm Yasht a donc été écrit, non seulement après la mort d'Alexandre, mais après la chute de la domination grecque (vers l'an 140 avant notre ère). Ainsi, on écrivait encore le zend dans l'empire parthe, et il n'est pas vrai que l'Avesta tout entier remonte, comme le veulent les Parsis, à l'époque achéménide.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : Darmesteter (Arsène). *Cours de grammaire historique de la langue française*, 1re partie, *Phonétique*, publiée par Ernest Muret : — par M. Weil : ΑΕΤΙΟΥ *δωδέκατος λόγος νῦν τὸ πρῶτον ἐκδοθεὶς ὑπὸ* Γ. Α. ΚΩΣΤΟΜΟΙΡΟΥ.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Th. Iung, M. de Moltke et ses mémoires sur la campagne de 1870. Charpentier. — Qui a imprimé la première lettre de Christophe Colomb. Leipzig, Harrassowitz. — L. Farges, Sthendal diplomate. Paris, Plon. — Aulard, Recueil des ctes du Comité de Salut public, IV, et Société des Jacobins, III. — Frantz Funck-Brentano, Catalogue de la Bibliothèque de l'Arsenal, tome IX (est consacré aux Archives de la Bastille). — Allais, Malherbe et la poésie française au XVIe siècle. Paris, Thorin. — Philippe Berger, Histoire de l'Écriture dans l'antiquité. Paris, Imprimerie Nationale. — Reure, Les gens de lettres et leurs protecteurs à Rome. Paris, Thorin. — Paul Cottin, Revue rétrospective (troisième fascicule de l'année) et rapports inédits du lieutenant de police René d'Argenson, avec introduction et notes. — Max Leclerc, Le Rôle social des Universités. Paris, Colin. — Lot, Les derniers Carolingiens, Lothaire, Louis V, Charles de Lorraine. Paris, Bouillon. — Colombey, Ruelles, salons et cabarets, histoire anecdotique de la littérature française. Paris, Dentu. — Goblet d'Alviella, La migration des Symboles. Paris, Leroux. — De Lescure, Châteaubriand. Paris, Hachette. — Serre, Les marines de guerre de l'antiquité et du moyen âge, II, études d'architecture navale — Le cinquantième anniversaire de la classe de la langue et de la littérature russes de l'Académie impériale des sciences. Saint-Pétersbourg (en russe). — P. de Nolhac, La reine Marie-Antoinette. Paris, Lemerre. — Ch. Garnier et Ammann, L'habitation humaine, Paris, Hachette. — Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente. Paris, Plon. — De Roberty, Agnosticisme, essai sur quelques théories pessimistes de la connaissance. Paris, Alcan. — Victor Cherbuliez, L'art et la nature. Paris, Hachette.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 28 mars — 1892

189. — (Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-arts). **Histoire de l'Écriture dans l'Antiquité,** par M. Philippe Berger. — Paris, Imp. Nat., MDCCCXCI. Gr. in-8, xviij-389 pp.

Je ne sais s'il viendra un jour où tous les hommes parleront « indo-européen » : les langues des Aryas couvrent aujourd'hui la moitié du globe; mais le demeurant est d'une conquête difficile, et la prolifique Asie menace de les absorber avant qu'ils l'aient achevée. Celle des Sémites est plus avancée : bientôt peut-être il sera rigoureusement vrai de dire qu'ils ont enseigné l'écriture à tout le genre humain; car les peuplades illettrées ne reçoivent plus d'autres alphabets que les leurs, le Japon renoncera sous peu à son syllabisme incommode, et la Chine, tout en conservant longtemps encore ses hiéroglyphes officiels, verra l'écriture européenne, par les ports ouverts, s'infiltrer peu à peu dans sa langue d'affaires et de relations quotidiennes. L'expansion du merveilleux instrument aura pris trente siècles; mais, quelque temps que doive durer encore la race, on ne prévoit pas qu'elle y change jamais rien d'essentiel, et ses derniers représentants, massés aux environs de l'équateur sous le soleil refroidi, graveront en caractères phéniciens les pensées qu'ils légueront au néant prêt à les engloutir.

C'est à quoi l'on songe en fermant le beau livre de M. Ph. Berger, après avoir suivi, depuis ses tâtonnements informes jusqu'à sa perfection relative, l'évolution de la parole figurée, avoir vu d'un dessin grossier sortir l'hiéroglyphe bientôt adapté par le symbolisme aux besoins croissants de l'expression, de l'hiéroglyphe les syllabaires, du syllabisme, çà et là, les rudiments d'un alphabet, et de cette confusion émerger enfin un alphabet unique, qui, né du contact de l'Égypte et de la Phénicie, envahit lentement tout le bassin méditerranéen sur son double littoral, l'Asie jusque par delà le détroit de Malacca, partout modifié selon les exigences de la langue à laquelle il se prête et

partout semblable à lui-même jusque dans ses efflorescences les plus variées, que l'auteur sait caractériser d'un mot sobre et juste, parfois heureux et pittoresque (p. 180, 295, etc.). C'est bien là l'ouvrage qui devait servir de commentaire à l'exposition de l'histoire de l'écriture que nous avons vue au Champ de Mars en 1889. D'aucuns pourront regretter que certaines questions, celles notamment qui se rattachent à la recherche des origines, n'aient pas été davantage approfondies. Chaque lecteur sera naturellement tenté de réclamer plus de détails pour la spécialité qui le concerne et lui tient à cœur. Mais, à la réflexion, on louera M. B. de s'être résigné à ces sacrifices nécessaires en faveur de l'impression d'ensemble et de l'équilibre de sa composition. Aussi son livre me paraît-il répondre à tout ce qu'on était en droit d'en attendre : pour le grand public, — j'entends celui qui ne veut pas rester étranger à l'érudition, — une initiation générale et attrayante; pour l'érudit, nécessairement confiné dans un domaine restreint, de quoi se tenir au courant des progrès accomplis dans les domaines voisins; pour celui enfin qui voudrait épuiser les controverses effleurées, les notes et références abondantes qui guideront sa curiosité.

L'ouvrage se divise en trois parties : — l'écriture avant l'alphabet; — histoire de l'alphabet, l'alphabet phénicien et ses dérivés; — les alphabets de la lisière du monde ancien.

I. L'auteur traite d'abord des dessins et signes mnémoniques de tout genre, et spécialement des curieux *qippus* des anciens Quichuas (Pérou), dont les modernes ont perdu la clef; puis, des écritures figuratives, parmi lesquelles on aimerait à voir cités les λυγρὰ σήματα du vieil Homère [1], ne fût-ce que pour rappeler que, jusqu'au temps des poèmes homériques, les Hellènes, eux aussi, écrivirent en rébus, ni plus ni moins que les Peaux-Rouges. Les dessins aztèques et les calculiformes du Yucatan marquent le dernier terme du progrès auquel s'était élevée l'Amérique réduite à ses seules forces : c'est à l'Ancien Monde qu'il appartenait de dégager l'idéogramme sous la triple forme du capricieux *tchouan*, du raide cunéiforme et de l'élégant hiéroglyphe, qui tous trois à leur tour rendent possible le passage au syllabisme. Là s'arrête l'effort de trois vénérables civilisations : il faudra qu'un peuple plus jeune, poussant l'abstraction à sa dernière limite, distingue dans la syllabe le son et le bruit et traduise aux yeux cette décomposition. Un chapitre sur les hiéroglyphes hittites, morts sans descendance et tout récemment étudiés, clôt l'histoire de cette période obscure de lente incubation.

II. L'alphabet est né. L'Asie antérieure en a reçu le dépôt [2]. Le début

1. Passage bien connu : *Il.*, Z 168.

2. Il serait à propos de rectifier (p. 120) un lapsus qui fait citer Aulu-Gelle (né sous Hadrien) par Pline l'Ancien (mort en 79). Le *Gellius* de Pline est *Cn.* ou *Sex.* historien.

du IXe siècle nous en offre le plus ancien témoin. Par la Grèce et ses colonies, il pénètre dans le groupe occidental de la famille indo-européenne, qui l'approprie à ses langues et le dote d'une nouvelle et plus féconde vitalité. Dans l'exposé des faits qui se rattachent à cette adaptation je relève quelques légères négligences. Ainsi la note de la p. 134, pour courte qu'elle soit, est malheureuse : le digamma, *dans les dialectes qui l'ont perdu*, s'est changé en esprit doux, voilà le fait phonétique, et il fallait s'y tenir ; la représentation par une autre lettre est un phénomène d'ordre purement graphique, applicable tout au contraire *aux dialectes qui l'ont conservé;* quand au changement en esprit rude, la question est encore *sub judice*. L'alphabet attique (p. 140) comptait 22 lettres, avec le *goppa* des vieilles inscriptions, et il faudrait ajouter qu'il fut remplacé, après l'archontat d'Euclide, par celui de 24 lettres tel que nous le connaissons. Le *K* latin n'est la transcription de la gutturale sourde devant *a* (p. 157) que dans un nombre infiniment restreint de graphies archaïques, et enfin l'intelligente réforme orthographique de l'empereur Claude (p. 158) demeure lettre close pour le lecteur qui n'a pas été averti au préalable de la confusion fâcheuse consacrée par l'alphabet latin entre l'*u*-voyelle et l'*u*-consonne [1].

Je glisse, et pour cause, sur les chapitres consacrés à l'épigraphie sémitique (phénicien, hébraïque, araméen). Il s'agit ici d'une science que M. B. a contribué à fonder et dont il devance les progrès : ne nous donne-t-il pas (p. 207) l'essai de déchiffrement d'une inscription encore inédite, qu'il n'a point vue et ne connait que par une petite reproduction photographique du monument où elle figure?

Mais voici que l'alphabétisme envahit l'extrême Orient, à la fois par le nord et le midi; voici les systèmes de l'Inde, aux formes contournées et bizarres, aux lettres foisonnantes, pliées aux exigences d'un phonétisme délicat, qui double toutes les explosives, marque la quantité des voyelles et en multiplie le nombre [2]. On peut regretter que, dans le tableau qui les illustre, l'auteur n'ait pas réservé une place à l'alphabet des inscriptions du Cambodge, déchiffrées par MM. Aymonier, Bergaigne, Barth et Senart; mais, encore une fois, il fallait savoir se borner et choisir : Angkor, comme Girnar et Kapur di Giri, est du moins représenté par un fac-similé (p. 226 et 241). Les dérivés éraniens (zend, pehlvi) et sémitiques (hébreu carré, palmyrénien, nabatéen,

---

1. P. 138, l. 24, lire « Phidippide ». P. 152, l. 22, rétablir l'initiale de IOVEIS, bien visible d'ailleurs dans le fac-similé placé en regard. P. 160, l. 1, lire « *pinguins* ».

2. Les liquides-voyelles sont transcrites par *ri* et *lri* (p. 237). J'en demande pardon à M. Berger; mais, au risque de me répéter trop souvent, je ne manquerai pas une occasion de m'élever contre cette graphie, bonne tout au plus pour un ouvrage de vulgarisation élémentaire, particulièrement déplacée dans un traité de l'écriture, où on doit, autant que possible, rendre un signe unique par un signe unique.

syriaque, arabe) de l'alphabet phénicien amènent jusqu'au seuil du moyen âge cette histoire si complète et cohérente de l'écriture antique, où l'on souhaiterait toutefois de trouver au moins une mention des types arménien et copte.

III. Sous la dénomination générale d' « alphabets de la lisière du monde ancien », l'auteur range tous les types aberrants et parfois semi-barbares, qui ont disparu ou disparaîtront à bref délai devant l'invasion graduelle de l'alphabet arabe au sud, de l'alphabet latin au nord : himyarite et éthiopien, libyque et berbère, ibère, ogamique, runique et gothique, glagolitique et cyrillien, enfin écritures de l'Asie septentrionale, « tentatives avortées que l'on trouve rejetées aux confins du monde ancien, comme ces débris d'êtres vivants que la mer rejette sur ses bords ». L'œuvre est accomplie : Japhet habite les tentes de Sem (p. 370) ; mais il faut convenir qu'il les a quelque peu aménagées à son usage.

On ne saurait trop louer le soin matériel qui a présidé à l'exécution de l'ouvrage : neuf planches, quantité de figures, fac-similés et tableaux, illustrent un texte qui, à lui seul, présentait naturellement des difficultés de composition et de correction tout à fait exceptionnelles. Le livre est digne de la science française qui y a fait de si grands apports, depuis Volney, l'initiateur à qui M. B. rend un juste hommage [1], jusqu'au maître illustre à qui la dédicace en revenait de droit.

En terminant, l'auteur a rencontré cette éternelle question de la réforme orthographique, qui s'impose à peu près à toutes les nations dotées d'un alphabet plusieurs fois séculaire. Il la résout, avec les réserves nécessaires, dans un sens nettement favorable. Ainsi les positions se dessinent de mieux en mieux : d'un côté, les hommes qui ont pénétré à fond l'histoire du langage et celle de l'écriture, M. Louis Havet et M. Philippe Berger ; de l'autre, les défenseurs d'une tradition récente qu'ils croient immémoriale, ceux à qui il répugne esthétiquement d'écrire *des beus* — personne ne les y forcera — ou de le voir écrit — ce sera l'affaire de trois semaines pour s'y accoutumer. — Le procès semble jugé : quand sera-t-il gagné?

V. Henry.

---

190. — Otto Keller. **Lateinische Volksetymologie und Verwandtes.** Leipzig, Teubner, 1891. x-387 p. in-8.

Sujet intéressant et bien choisi, que M. Otto Keller a traité avec

1. P. 222 et 372. Ceux qui ont lu Volney avec passion à l'âge où ils eussent été fort empêchés de le lire avec critique lui gardent un souvenir reconnaissant qui le sauvera longtemps de l'oubli : il y a tant à prendre dans ses pages suggestives, tant de découvertes pressenties dans ses géniales esquisses, mais surtout un si intense éveil de curiosité scientifique dans cette chasse à l'inconnu promenée à travers toute l'étendue du monde antique!

compétence. L'étymologie populaire trouve surtout matière à exercer ses capricieuses déformations dans les langues qui ont beaucoup emprunté : le latin est dans ce cas, aussi ne faut-il pas être surpris que la moisson soit riche. Le grec, peut-être, ne doit pas moins aux langues étrangères, ses voisines : seulement il y a cette difficulté que nous ne les connaissons pas, de sorte que l'emprunt reste impossible à démontrer. Qui saurait, si un écrivain ancien par hasard ne nous l'avait appris, que βούτυρον, littéralement « fromage de vache » — l'expression est bizarre et porte bien le caractère de la déformation — est un mot emprunté à la langue des Scythes? Pour le latin, au contraire, la piste est plus aisée à suivre, car le latin a surtout puisé en grec. La liste est longue et ne comprend pas moins d'un millier de mots. Il est vrai que M. O. K. a grossi la récolte en faisant entrer dans son livre des mots qui sont, à la vérité, plus ou moins altérés, mais sans que le rôle joué par l'étymologie populaire soit clairement établi.

Il n'est pas démontré, par exemple, que le *ch* de *charitas* (forme récente pour *caritas*), s'explique par l'influence de χάρις, ni que le *ph* de *Bosphorus* soit dû à l'influence de φέρω, ou celui de *trophaeum* à τρέφω. Comment des mots grecs auraient-ils eu ce pouvoir en latin? Il est plus simple de voir ici une tendance à l'aspiration, dont *chorona, sepulchrum, pulcher, triumphus* sont d'autres exemples. Il ne s'agit pas ici de mots arrivés directement de la Grèce à Rome; ils ont passé sans doute par des idiomes intermédiaires qui ont pu contribuer à l'altération.

C'est par quelque intermédiaire qu'il faut expliquer aussi le changement de la douce en forte. Si l'étymologie grecque δαΐς proposée par M. O. K. pour *taeda* est juste (pour le passage dans la déclinaison en *a* comparer *cratera, crepida, placenta*), il faut probablement supposer que ce nom de la torche est arrivé à Rome par l'Étrurie.

Le nom des *Silviae* ou déesses des forêts s'est étendu en *Suleviae;* il y a là un fait de phonétique bien connu, dont il serait aisé de citer d'autres exemples, comme *calicare* (pour *calcare*), *magenae* (pour *magnae*). Il n'est donc pas nécessaire de penser à un verbe *sublevare*, comme si les déesses des forêts s'étaient changées en déesses protectrices *(Subleviae)*. Des inscriptions ainsi conçues : *Sulevis et Campestribus sacrum* (Or. 2101) montrent bien qu'elles sont encore connues avec leur caractère de divinités agrestes. La même observation s'applique à *jugulans*, pour *juglans* « la noix ». L'idée d'un mot *jugulus*, parce que ces fruits poussent souvent associés deux à deux, nous paraît quelque peu forcée.

L'auteur a classé avec raison ses mots d'après les différents ordres d'idées auxquels ils appartiennent. Il commence par les noms propres, puis il prend les noms d'animaux, de plantes, de minéraux; il continue par les mots appartenant à la marine, à la guerre, au théâtre, etc. De cette façon, le livre devient jusqu'à un certain point un dictionnaire des mots empruntés. Toutefois l'ordre grammatical n'est pas sacrifié. Reprenant une seconde fois les mêmes vocables, M. O. K. les classe d'après

les faits de phonétique ou de morphologie qu'ils présentent. Enfin, dans un certain nombre de chapitres spéciaux, il les reprend encore pour montrer ce que la langue latine doit aux langues italiques, au celtique, à l'étrusque, au phénicien, à l'hébreu. Un index permet de se reporter aisément aux différents passages où il est traité de chaque terme.

Quoique l'auteur soit familiarisé avec tous les ouvrages qui traitent de la matière, et quoiqu'il manie avec sûreté les méthodes étymologiques, on trouve chez lui quelques explications qui étonnent : *abdomen* pour *adipomen*, *denicales* de *denique*, *fastidium* de *fastu-itium*, *opportunus* de *oportet*, *ergo* de ἔργῳ, *profecto* de *pro! factum*. *Publicus* pouvait venir de *populus* sans être influencé par *pubes*. *Saeturnus* pour *Saturnus*, *Æsculapius* pour *Asculapius* sont des faits de phonétique qui doivent s'expliquer autrement que par la ressemblance avec *Saviturnus* (?) et *aesculus*. Le caducée = κηρύκειον n'était pas seulement aux mains de Mercure, en sorte que la cause du changement de *r* en *d* ne doit pas être cherchée dans l'idée de la caducité de la vie humaine.

Mais ce sont là des taches légères en comparaison de la quantité de faits intéressants et exacts que nous trouvons réunis dans ce livre. On y voit plus clairement qu'ailleurs ce que Rome, encore illettrée et inculte, a pris aux peuples voisins. Ainsi la plupart des termes de médecine, qu'il s'agisse des maladies ou des remèdes, sont d'origine grecque. Pour donner un exemple, *scarificare* représente le grec σκαριφᾶσθαι, *angina* représente le grec ἀγχόνη. Un nom de remède est *electuarium*, qui vient de ἔκλειχτον (ce qui est à sucer), mais influencé par *electus* et remanié sur le modèle de *sanctuarium*. Un autre exemple tout semblable est γλυκύρριζα, littéralement *dulcis radix*, qui a fait *liquiritia*, à cause de la ressemblance avec *liqueo*, *liquidus* : l'histoire des déformations ne s'arrête pas là. *Liquiritia*, en vieux français *licorice*, italien *legorizia*, *regolizia*; puis en français moderne *réglisse*. En allemand il a donné *Lakritze*, *Lekeritzen*, *Lukrezel*, l'étymologie populaire ne cessant de s'exercer depuis des siècles sur le même produit pharmaceutique. On peut de même soupçonner que le mot *élixir*, auquel on attribue une étymologie arabe, est un parent du précité *électuaire*, dont il partage la nature, puisque l'un et l'autre désignent, selon Littré, une préparation à base de sirop. Peut-être *élixir*, comme tant d'autres mots grecs, a-t-il passé par l'arabe avant de revenir dans les langues de l'Europe.

D'autres côtés de la vie ne fourniraient pas moins d'exemples. Ainsi *catapulta*, *rumpia*, *lorica*, *funda* proviennent de καταπέλτης, ῥομφαία, θώρηξ, σφενδόνη. L'équerre ou *amussis* est le grec ἅρμοσις. *Strigilis*, *caestus* ne viennent pas de *stringere* ni de *caedere*, mais de στλεγγίς et de κεστός. La littérature, le théâtre, les arts sont pleins de mots grecs plus ou moins défigurés par l'usage. Dans le nombre nous avons retrouvé avec plaisir notre explication de *litterae* = διφθέραι.

L'emprunt à une langue étrangère est la principale cause d'altération. Mais elle n'est pas la seule : le désir d'expliquer certains termes à l'aide

de prétendus faits historiques est une autre source d'erreurs. Comme type on peut citer le mot *Argiletum*, qui était le nom d'un quartier de Rome, non loin du mont Aventin. La formation est du même genre que *dumetum*, *fimetum*: mais au lieu d'une carrière d'argile, on trouva plus poétique de penser à un certain *Argus*, parfaitement inconnu d'ailleurs, qui aurait trouvé la mort en cet endroit.

Nec non et sacri monstrat nemus Argileti,
Testaturque locum, et letum docet hospitis Argi.

D'autres fois, le mot, mal compris à cause des éléments trop anciens dont il est formé, est rajeuni au moyen d'une retouche légère. C'est ainsi que *sollicitare*, dans une inscription chrétienne, devient *sublicitare*.

Le travail de M. Otto Keller sera surtout utile s'il amène l'attention des linguistes vers une question trop peu étudiée, savoir l'influence que les mots d'une langue exercent les uns sur les autres. « Une masse d'exceptions, dit l'auteur avec raison, s'expliquera de cette manière. Telle exception, déclarée impossible par un formalisme rigide, trouvera par là sa justification [1]. »

Michel Bréal.

---

191. — Cl.-O. Reure. **Les gens de lettres et leurs protecteurs à Rome.** Paris, Belin, 1891. xii-403 pp. in-8.

192. — Cl.-O. Reure, **De scriptorum ac litteratorum hominum cum romanis imperatoribus inimicitiis.** Paris, Belin, 1891. 126 pp. in-8.

Les deux thèses de M. Reure, traitent de questions très voisines; elles sont conçues dans le même esprit et d'après la même méthode. On peut donc ne pas les séparer pour les juger. Ce qu'elles présentent de nouveau, c'est le groupement d'une quantité de petits faits isolés dans le cours de l'histoire de la littérature latine; par ailleurs, il n'y a là rien que de connu.

Au reste la façon de procéder de l'auteur permet difficilement de déterminer ce qu'il peut ajouter à nos renseignements. Il s'est abstenu de citer les auteurs modernes dans son texte. Il semble avoir voulu dépouiller toute la littérature, classer les textes anciens et fonder sur ces bases une exposition personnelle. Rien n'est sans doute plus nécessaire

---

1. Citons encore cet autre passage : « Quand même on affirmerait cent fois, en invoquant les plus imposantes autorités, que le grec θεός et le latin *deus*... n'ont point de rapport entre eux, parce que certaines lois phoniques s'y opposent, le bon sens protestera toujours contre une telle prétention. » Nous savons combien la pente est glissante : M. O. K. cite en cet endroit un second exemple, sanscrit *kus* et allemand *küssen*, où nous cessons de marcher d'accord avec lui. Mais il n'en est pas moins heureux que de temps à autre des voix s'élèvent pour protester contre une sorte de despotisme phonétique, à la fois étroit et fantasque, qui aboutit à des étymologies comme celle qui a été récemment exposée devant l'Académie royale de Saxe : θεός, de la racine *gheu* « épouvanter ».

que de recourir directement aux sources. Mais, outre qu'il est bien difficile de croire que les choses se sont passées ainsi et qu'on est tenté de penser que M. R. a dû s'aider de quelque bon répertoire contemporain, une pareille méthode est dangereuse. Il faut savoir ce que valent nos sources et il n'est pas possible de négliger systématiquement tout ce qui a été écrit sur un sujet si rebattu. C'est s'exposer à des méprises fort singulières [1], ou passer à côté des problèmes sans les soupçonner. Dans la thèse française M. R. parle de la *Vie de Virgile* : mais quelle vie de Virgile? il y en a plusieurs; il ignore que M. Nettleship et d'autres ont essayé d'en discuter les détails, les rapports et la formation. Pour les vies de Juvénal, M. R. paraît s'en être tenu aux articles de M. Hild, articles dont je fais le plus grand cas, mais qui ne dispensent pas d'une enquête personnelle. A propos de Lucrèce, M. R. parle de Memmius. Il l'identifie avec le Memmius de Catulle, ce qui est une opinion très respectable; il montre, dans une analyse pénétrante, comment le poème de Lucrèce pouvait répondre à ce que nous savons de la nature morale du destinataire. S'il avait ouvert le commentaire de Munro ou seulement Teuffel, il aurait trouvé encore des arguments en faveur de cette identification, fondés sur les religions de la gens Memmia dont font foi les monnaies. Au sujet de l'espèce de renaissance littéraire qui caractérise le IVe et le Ve siècles de notre ère, M. R. aurait pu parler de ces nombreuses éditions d'auteurs anciens, exécutées sous l'influence et quelquefois avec la collaboration des plus hauts personnages; en même temps se serait révélée à lui la tendance païenne de ce retour aux classiques, puisque ce sont les dernières grandes familles attachées au paganisme qui ont d'ordinaire provoqué ces recensions. Il suffisait, pour relever ce fait intéressant, d'être au courant de ce qui a été publié sur les souscriptions de manuscrits, depuis l'article mémorable et aujourd'hui bien incomplet d'O. Iahn. Dans une note (4 de la p. 320), M. R. prouve qu'il ignore les discussions sur la date et l'authenticité des écrits de l'Histoire Auguste dont il se sert en toute candeur.

Mais les livres de M. R. ne pouvaient peut-être pas avoir la sûreté de critique que l'on aurait le droit d'exiger en une matière si peu neuve. Quand on travaille en province, on est mal informé. Les bibliographies mises à la fin des volumes ont des lacunes bien étranges. Pour la littérature la plus ancienne, l'édition d'Ennius de Vahlen est seule mentionnée et il n'est pas plus question de celle de

---

1. P. 33 : Archias a trouvé dans Cicéron surtout un avocat; son protecteur était un Lucullus. P. 33, le texte de Pline n'est pas traduit très exactement. P. 36, n. 1 : « Seruius et Philargyre *ad Virg. Ecl. I* », indication insuffisante et fausse : *ad Ecl. IX, 35*. P. 37 : « l'opulent poète Mentula ». P. 38, la pièce 49 de Catulle est certainement ironique; cf. éd. Benoit-Thomas, II, p. 489. P. 45, parler des listes de proscriptions de Marius et de Sylla à propos de Memmius et de Lucrèce, c'est se tromper de génération. Voilà les rectifications que m'a suggérées la lecture d'une douzaine de pages.

L. Müller que des biographies d'Ennius, de Lucilius et d'Horace données par le même auteur. Je ne sais d'après quel texte M. R. cite les fragments de Suétone, car Reifferscheid n'est pas nommé. Les livres anglais sont aussi passés sous silence; M. R., ne cite pas les deux ouvrages de Sellar; à propos de Lucain, il se réfère à Teuffel sans parler de l'important travail de W.-E. Heitland mis en tête de l'édition de la Pharsale donnée par Haskins. En revanche, M. R. annonce : Hochart, *Études sur la vie de Senèque*. Une note mise en tête de la bibliographie de la thèse latine nous avertit que l'auteur n'a pas consulté tous les auteurs indiqués; on s'en serait sans doute bien douté. Mais l'utilité de ces listes devient par suite très contestable.

Puisque M. R. faisait plutôt œuvre littéraire, on aurait voulu le voir traiter certains points. Un caractère général de la protection des lettres à Rome, est qu'elle est surtout accordée à des poètes : Ennius, Lucilius, Térence, Catulle, Lucrèce, Virgile, Horace, etc. C'est que les poètes sont des artistes et uniquement des artistes; leur occupation appartient à l'*otium*. Au contraire, l'éloquence, le nerf même de la vie politique, l'histoire, comprise comme une apologie ou un pamphlet à la manière de César et de Salluste, rentraient plutôt dans le *negotium*. L'art pur était seul matière à patronage. Sous l'Empire, cette situation se modifie quelque peu, mais le résultat est le même. Par tradition, l'éloquence et l'histoire restent l'apanage de l'aristocratie; mais à côté des écrivains patriciens, se glissent les rhéteurs et les professeurs. C'est le seul changement réel. Quant à la poésie, grâce à l'idée de plus en plus étroite que l'on s'en fait, elle devient encore davantage matière à protection et à subvention. C'est aux Césars et aux Mécènes de leur temps que Martial et Juvénal demandent d'autres Virgiles. Voilà pour les rapports des personnes. Cependant le triomphe de l'Empire eut des conséquences que M. R. n'a pas indiquées. Les unes sont indirectes et ne tiennent pas à la volonté du prince. La sécurité immédiate assurée à tous et un réveil de l'esprit national ont pu au début aider au progrès des lettres. Il faut ajouter qu'il n'était pas de l'intérêt du nouveau maître de se montrer favorable à la prose, pas plus à l'histoire impartiale qu'à l'éloquence ou à la spéculation libre et hardie des philosophes. Mais l'intervention directe et personnelle des princes avaient d'autres inconvénients. Le manque de franchise sur lequel reposait le régime avait son contre coup dans la littérature en répandant le goût de la déclamation et de l'enflure. D'un autre côté se produisait une scission entre les lettrés et le peuple. « Auguste et Mécène, en répandant le goût des lettres, créèrent ce milieu spécial, ce public sans lequel l'écrivain découragé et isolé, retombe tristement sur lui-même. » C'est inexact. La protection des personnages officiels eut pour effet de limiter à ce public restreint les préoccupations du poète. Dès l'époque d'Auguste, il est de mode de mépriser le vulgaire. C'est là une différence avec le temps de la République. Les poètes comme Ennius, Térence, Lucilius pouvaient

bien devoir un appui matériel et une assistance amicale à quelques grandes familles; mais ils ne tenaient leur réputation et leurs succès que du peuple. L'avènement d'Auguste au pouvoir, marque le commencement de la littérature en chapelle close, et, après quatre-vingts ans de ce régime, la partie durable et intéressante de l'œuvre des poètes sera ce qu'ils auront écrit au jour le jour, sans souci de l'approbation des cercles d'amateurs.

Voilà quelques-unes des idées que M. Reure aurait dû discuter. Il est juste de reconnaître que çà et là il a des pages dignes d'attention et qu'il a en tout cas fait un recueil utile de textes et de faits. On pourra formuler des réserves sur le style de ces deux thèses. Celui de la thèse française est trop familier et sent la conversation; la langue de la thèse latine fourmille des impropriétés et des incorrections propres au latin moderne [1].

Paul Lejay.

---

193. — **Rapports inédits du lieutenant de police René d'Argenson (1697-1718),** avec introduction et notes, par Paul Cottin. Paris, Bibliothèque elzévirienne, 1891, in-12.

M. Paul Cottin a la main heureuse; il est vrai que la direction de la *Revue rétrospective* qui est essentiellement un recueil de textes inédits pour servir à l'histoire moderne, direction dont il s'occupe depuis nombre d'années, a dû lui donner, par l'habitude, le flair des documents curieux. On sait l'intérêt qu'éveilla récemment l'édition des *Inscriptions* de Restif de La Bretonne que M. C. avait trouvées parmi les papiers de la Bastille conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal; la publication des rapports inédits du lieutenant de police René d'Argenson est plus importante encore. Ces rapports publiés par M. C. ont un tel intérêt que nous devons regretter vivement qu'il n'ait pas cru devoir, ou plutôt, que le libraire n'ait pas cru devoir réunir — ce qui n'aurait pas fourni matière à plus de deux volumes — tous les rapports de d'Argenson que nous possédons. M. C. s'est contenté d'imprimer ceux qui étaient encore inédits : on trouvera les autres dans les publications de M. Lorédan Larchey [2], de François Ravaisson [3], de Pierre Clément [4];

---

1. Voici quelques échantillons pris dans deux ou trois pages. P. 29, *Varro Terentius*, ordre des mots propre à Tacite et à ses contemporains; p. 31 : *nam* Ἀποκολοκύντωσιν *edidit quo*...; p. 32, n. 3, *is iocandi genus*; p. 37 texte, l. 5 du bas : *si...esset* ne s'explique pas. On trouve couramment *nempe* = à savoir, *quamuis* = quoique, *plures* = plusieurs, etc. Bien entendu, je ne puis parler de l'orthographe.

2. *Notes de René d'Argenson*, publiées par L. Larchey et E. Mabille. Paris, 1866, in-12.

3. *Archives de la Bastille*, Paris 1866-1884, 16 vol. in 8°,

4. *La police sous Louis XIV*, Paris, 1866, in 8°.

mais si, d'une part, le livre de M. Larchey est une publication homogène, se composant exclusivement d'un certain nombre de rapports du lieutenant de police, les notes de d'Argenson publiées par Fr. Ravaisson et par P. Clément sont disséminées dans des publications étendues où il est difficile de les retrouver.

Les notes de d'Argenson font revivre de la manière la plus curieuse les mœurs de la fin du règne de Louis XIV : ce sont des scènes de la vie privée et de la vie publique écrites, ou inspirées par un observateur chez qui l'homme d'action, l'homme d'Etat se doublait d'un magistrat et d'un moraliste.

M. C. a compris la valeur de ces pages pour l'histoire morale et sociale de l'époque, comme en témoigne l'importante introduction qu'il a placée en tête du volume ; et peut être même en a-t-il été frappé d'une manière trop exclusive, car nous regrettons qu'au lieu de reprendre les observations de d'Argenson pour les grouper de manière à composer des tableaux complets, — remplissant le rôle que le lecteur se réserve — il ne nous ait pas donné une monographie de d'Argenson l'organisateur, sinon le fondateur de la Lieutenance de police.

Ces rapports que d'Argenson adressait presque quotidiennement au Ministre ont été disposés par l'éditeur dans un ordre rigoureusement chronologique. Le texte est établi d'une manière très correcte d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, lesquels ne sont cependant, pour la plupart, que des expéditions de commis. M. C. a négligé de rechercher dans quelle mesure la rédaction en doit être attribuée au Lieutenant de police lui-même. C'est la principale lacune de la publication.

Les notes, assez nombreuses, au bas des pages, sont excellentes, brèves et précises ; mais pourquoi donc M. Cottin a-t-il négligé de recourir aux dossiers des archives de la Bastille? A la Bibliothèque de l'Arsenal il les avait sous la main. Que d'indications intéressantes il y aurait trouvées et qui auraient éclairé le texte qu'il éditait!

Frantz Funck-Brentano.

---

194. — **L'Année philosophique**, publiée sous la direction de F. Pillon. Première année. 1890. — Paris, Alcan, 1891. 356 p. in-8. 5 fr.

195. — F. Rauh. **Essai sur le fondement métaphysique de la morale.** *Ibid.* 1890. 255 p. in-8. 5 fr.

196. — G.-J. Romanes. **L'évolution mentale chez l'homme.** *Ibid.* 1891, 441 p. in-8, 7 fr. 50.

197. — Bernard Perez. **Le caractère de l'enfant à l'homme.** *Ibid.* 1892. 308 p. in-8. 5 fr.

198. — Arthur Hannequin. **Introduction à l'étude de la psychologie.** Paris, Masson, 1890. 138 p. in-8.

199. — Léon Jouvin. **Le Pessimisme.** Paris, Perrin, 1892, 512 p. in-8.

I. Il n'est parmi nous personne qui n'ait déploré la mort de la *Cri-*

tique philosophique ; chacun sera reconnaissant à M. Pillon de ce qu'il la fait revivre en quelque sorte sous la forme d'un Annuaire philosophique ; et chacun souhaitera plein succès et longue durée à la nouvelle entreprise. Le premier volume de ce recueil a très bon air : la courte esquisse de M. Renouvier et la longue étude de M. P. ne sont pas sans importance, bien que l'une et l'autre aient peu de nouveauté pour quiconque connaît les œuvres de ces deux maîtres du néocriticisme français ; l'essai de M. Dauriac sur l'esthétique de Guyau est intéressant et joli ; la revue bibliographique et critique des livres est écrite par M. P. dans un esprit de tolérante bienveillance, sans raideur doctrinaire, sans autre défaut qu'une disposition trop prompte parfois aux réclamations de priorité et de paternité (à propos de M. Bergson et de M. Fouillée). Je n'ai à formuler que deux restrictions, ou, pour mieux dire, que deux vœux : le premier, c'est que le titre du recueil indique expressément qu'il n'y est rendu compte que des publications philosophiques de langue française ; le second, c'est que les études qui y seront insérées aient un intérêt plus actuel. Non que nous nous plaignions d'y retrouver l'exposé sommaire de doctrines qui nous sont familières, mais il serait plus conforme à la définition d'un Annuaire, et il serait plus précieux peut-être, même pour les non-criticistes, que MM. Renouvier et Pillon voulussent bien y continuer la série de fortes études de critique vivante et d'orientation parmi les recherches contemporaines, qu'ils inaugurèrent jadis, en 1868 et en 1869.

II. Je ne saurais dire au juste pourquoi le livre de M. Rauh donne à la fois l'impression d'un effort de pensée et d'un effort de volonté. Je ne sais si la raison en est dans l'apparence un peu tourmentée et abrupte d'une exposition qui procède par bonds et par créations successives plutôt que par un développement linéaire et facile, ou dans la succession brusque et hachée de formules de doctrines qui se superposent et se substituent les unes aux autres comme autant de trouvailles neuves et immédiates, ou dans la vivante originalité d'un style noué en des expressions abstraites et impérieuses qui dédaignent la plate aisance des préparations et des explications ; toujours est-il qu'on se sent à chaque page de ce livre en contact direct non seulement avec un esprit pénétrant et sincère, mais encore avec un caractère tenace et ardent, avec une sensibilité véhémente et profonde, avec l'opiniâtreté énergique d'une volonté pour qui la recherche qu'elle poursuit de tout son effort n'est ni un jeu ni un plaisir de luxe. Je ne sais quelle sera la fortune de la doctrine qui y est proposée. Autant je partage la répugnance de M. Rauh à l'endroit de la métaphysique « choiste » et du moralisme formaliste, autant j'oppose de réserves au contenu sentimental et mystique de sa construction positive. Il est possible que la dépréciation de la vérité scientifique au profit de la vérité dite morale, et l'identification de la vérité dite morale, vérité dernière, vérité vraie, avec la métaphysique muette et active de l'humble de cœur ait pour elle, en France, le présent ; je ne puis sou-

haiter que cette tendance ait pour elle l'avenir. Le rationalisme et l'intellectualisme auront leur revanche.

III. Le présent ouvrage de M. Romanes contient la première partie d'une étude générale de l'évolution mentale chez l'homme. M. R. montre dans ce premier volume comment, au-dessus de la sphère des percepts et des récepts qui leur est commune, l'homme se différencie de l'animal par l'apparition et l'évolution de la pensée conceptuelle, rendue possible par la fixation des idées dans des mots, par le langage. L'homme devient intellectuellement homme le jour où il est capable de signifier un jugement, d'énoncer une proposition. L'intérêt de l'ouvrage, comme on peut s'y attendre, est moins dans la nouveauté du contenu psychologique que dans la riche abondance des faits d'observation utilement rassemblés et sagement critiqués. — La traduction serre le texte de très près, et en respecte trop peut-être la terminologie technique. Passe pour *percepts* et *récepts*, qui sont admis; mais *prédication* me paraît difficilement acceptable.

IV. Le nouveau livre de M. Bernard Perez est peut-être, parmi tous ceux du même auteur, le plus intéressant et le plus neuf. Il vaut au même titre que les autres par la richesse en observations psychologiques délicates et précises, par l'ingénieuse et vivante disposition des détails, par la simple et persuasive clarté de l'exposition. Il tente, au moyen d'une méthode d'analyse à la fois systématique et concrète, la réforme ou plutôt la constitution d'une science psychologique du caractère; et cette tentative est importante et originale. Qu'une systématisation de ce genre débute nécessairement par une classification un peu simpliste et schématique de l'infinie diversité des caractères, cela n'est point fait pour surprendre. La nature n'a pas horreur du contradictoire simultané, et s'accommode très bien des contradictoires successifs; la science exige de la cohérence et de la logique, et se soucie peu de la diversité complexe et confuse des phénomènes particuliers. Quelques objections de principe compromettent, à mon sens, plus sérieusement la possibilité même d'une éthologie scientifique. La première, c'est que devant, de toute nécessité, tirer ses classifications des prédispositions initiales, c'est-à-dire, somme toute, des prédispositions physiologiques des caractères, elle pourra être vraie pour un petit nombre de natures simples, non éduquées, non disloquées, non intellectualisées, elle ne le sera plus pour la complexité instable des caractères développés, modifiés, déracinés par l'éducation et la conscience. La seconde, qui dérive de la première et qui l'explique, c'est qu'il lui manquera toujours la confirmation décisive, la prévision certaine des réactions. L'intervention des facteurs intellectuels ne détermine pas seulement une modification incalculable des données; elle entraîne toute une dislocation et une dissolution complète du caractère. Le jour où l'éducation saura saisir, stimuler et diriger à son gré les activités psychiques, le caractère tendra à devenir partout ce qu'il est dès à présent chez une élite d'individus profondé-

ment intellectualisés, une systématisation plus ou moins coordonnée, plus ou moins parfaite de la conduite. Il ne restera dès lors à l'éthologie que d'être ou la description psychologique — nullement scientifique — des cas individuels et des applications singulières, ou la science des prédispositions physiologiques et psychiques, de la base naturelle des individus, la vieille science des tempéraments.

V. Nous manquons, en philosophie, de bons ouvrages élémentaires. Le petit livre de M. Hannequin est excellent de tout point. L'exposition y est d'une parfaite clarté, les questions fondamentales de faits et de méthodes y sont développées avec une remarquable ampleur, l'information scientifique y est nouvelle et complète ; et d'autre part l'ingénieuse simplicité de certains points de vue essentiels fait que cette rapide esquisse, très agréable de forme, est en même temps, quant au fond, originale et intéressante.

VI. M. Jouvin termine l'avant-propos de son livre par une phrase qui mérite d'être citée : « Rendre ces systèmes (de Schopenhauer et de M. de Hartmann) plus ennuyeux qu'ils ne le sont nous paraît tellement difficile que si nous avions obtenu ce résultat, nous commencerions à penser que nous sommes un homme extraordinaire, bien capable d'avoir de grands succès en Allemagne. » Je ne sais ni si M. J. est un homme extraordinaire, ni s'il aura jamais de grands succès en Allemagne, mais je lui rends volontiers cette justice qu'il a bien su rendre ces systèmes « plus ennuyeux qu'ils ne le sont ». C'est assurément affaire de goûts, mais j'avoue que parmi les graves reproches que l'on peut adresser à ces philosophies je n'eusse point été chercher celui-là ; M. de Hartmann est frivole plutôt qu'autre chose, et Schopenhauer est souvent divertissant. De toutes façons, il n'est pas très habile de diminuer au moyen de formules méprisantes les doctrines que l'on va combattre ; mieux vaudrait y regarder de près, et s'appliquer à les comprendre. M. J. prend Taubert pour un homme, et l'appelle Traubert, écrit Waihinger pour Vaihinger, Funck Brentano pour Franz Brentano, ce qui est tout autre chose, Thobias pour Tobias, Weiss pour Weis ; ces minuties ne mériteraient pas d'être notées si elles n'étaient l'indice d'une curiosité superficielle qui dédaigne d'y regarder de trop près, qui se satisfait à bon compte, et qui pense trop de bien d'elle-même. Le style de M. J. a une allure cavalière et dégagée ; sa doctrine est un spiritualisme sans contenu rationnel et sans critique. Les personnes désireuses de connaître par le détail les desseins de Dieu et le plan providentiel de « l'épreuve » consulteront utilement le livre de M. Jouvin ; les autres n'y trouveront pas leur compte.

Lucien HERR.

---

200. — M. HOERNES. **Die Urgeschichte des Menschen nach dem heutigen Stande der Wissenschaft.** Wien, Pesth et Leipzig, Hartleben, 1891. In-8, XVI-672 p., avec 323 gravures et 22 illustrations hors texte.

Dans la préface de ce livre, M. Hoernes fait observer avec raison combien l'Allemagne est pauvre en ouvrages de vulgarisation sur l'époque que l'on appelle préhistorique. Cette désignation, qui peut se défendre lorsqu'il s'agit des âges de la pierre, ne convient plus du tout à celle où l'usage des métaux a prévalu ; aussi M. H. a-t-il donné bien plus que ne promet son titre, en faisant rentrer dans son cadre, d'une part les peuples sauvages des temps modernes, de l'autre les occupants de l'Europe antérieurs aux Grecs en Grèce et à l'Empire romain dans les parties moins civilisées du continent. « La préhistoire, nous dit M. H. dans son langage un peu boursouflé, écrit avec un style d'airain la grande introduction à l'histoire des peuples du Nord et de l'Occident de l'Europe » (p. 4). Les sauvages actuels doivent intervenir comme termes de comparaison ; puisqu'il n'y en a plus guère en Europe, on va les chercher là où il se trouvent, d'où l'extension géographique du sujet. Cela est parfaitement admissible, car la conception du mot de préhistoire *lato sensu* a passé dans le langage usuel et il y aurait pédantisme à en proposer un autre. Mais M. H. va trop loin lorsqu'il consacre plusieurs pages à l'exposition, nécessairement superficielle, du darwinisme, ou à la description des singes de l'époque tertiaire : le *mesopithecus* ne regarde pas plus l'histoire primitive de l'homme que le plésiosaure ; si l'on parle de l'un, il faut s'occuper de l'autre, et remonter du même coup aux fossiles primaires.

M. H. s'est fait connaître jusqu'ici par une série de petits mémoires sur les antiquités du premier âge du fer en Autriche-Hongrie (période de Hallstatt). Dans la section du Musée de Vienne dont il a la garde, les matériaux ne lui manquent pas pour l'étude de cette province de la préhistoire. Aussi les chapitres qu'il y consacre sont-ils les plus originaux de son livre, ceux où les lecteurs français trouveront le plus à apprendre. Le reste, en particulier ce qui concerne les âges de la pierre et du bronze, Troie, Mycènes, l'Égypte, l'Étrurie (l'Amérique est omise), n'est et ne pouvait être qu'une compilation ; or, il arrive inévitablement en pareil cas que le plus habile metteur en œuvre laisse échapper des erreurs. P. 96, il est inexact qu'il y ait *onze mille* menhirs à Carnac. P. 100, M. H. confond Hécatée de Milet avec Hécatée d'Abdère ; le fragment relatif au temple circulaire des Hyperboréens ne remonte pas à l'an 500 av. J.-C. et n'a aucune espèce d'autorité. P. 101, M. H. parle de « milliers et de milliers de dolmens dans la Bretagne, la France centrale et les départements des Pyrénées » ; mais la France centrale et les départements pyrénéens sont précisément pauvres en dolmens (voir la carte donnée par M. Bertrand dans l'*Archéologie celtique et gauloise*, 2e éd., pl. IV). A la même page, il est inexact de dire que les objets de parure en bronze se trouvent seulement dans les dol-

mens de la France centrale. P. 102, M. H. oublie l'Espagne parmi les pays où il y a des dolmens et cite à tort la Grèce, où il n'y en a point. P. 104, il est faux que l'assimilation des dolmens aux grottes funéraires ait été proposée d'abord par M. de Mortillet; la même idée a été exprimée par Broca dès 1871, *Congrès de Bruxelles*, p. 186. Il n'est pas moins faux que l'on trouve dans les grottes de la Champagne « *kleine weibliche Statuetten* »; ce sont des bas-reliefs taillés dans le roc. P. 107, M. H. ne devait pas écrire que la population augmente plus rapidement dans les climats chauds que dans les climats froids : c'est plutôt le contraire qui est le vrai. P. 112, on n'a pas le droit d'affirmer que les Aryens indivis aient ignoré le sel; l'absence d'un terme commun n'autorise aucune conclusion de ce genre. P. 123, parlant de la production du feu, M. H. ne fait pas la part qu'il faut à la percussion fortuite des silex. P. 163, J. de Charpentier a fait ses découvertes vers 1830, et non vers 1850 (M. H. écrit « il y a quarante ans », ce qui prouve qu'il a suivi un livre de seconde main sans tenir compte de son millésime). A ce propos, je lui ferai une querelle assez grave : il lui arrive de traduire *littéralement* jusqu'à deux pages d'un ouvrage français sans le nommer; ceux qui voudront s'en assurer n'auront qu'à comparer la p. 166 de son livre aux p. 33-35 de mes *Antiquités Nationales* [1]. Si la chose en valait la peine, je donnerais ici ces textes sur deux colonnes; cela n'est plus de la compilation, mais quelque chose de moins innocent [2].

Le plan de l'ouvrage me paraît assez défectueux. Après un chapitre d'introduction, M. H. étudie, à la lumière de l'ethnographie, la plus ancienne civilisation de l'humanité; puis il donne un résumé de géologie et de paléontologie quaternaire, après quoi il passe aux époques de la pierre polie et des métaux. Il est évident que ce qui concerne la géologie devait venir en tête. L'effet de l'ordre suivi par M. H. est assez curieux; à la p. 97, on trouve figuré un dolmen sous tumulus et beaucoup plus loin (p. 188) paraît la première hache quaternaire. De même, il est question du chien domestique à la p. 114 et du mammouth seulement à la p. 168. Tout ce que M. H. dit des dolmens à la p. 305 fait double emploi avec ce qu'il a écrit sur le même sujet

1. Cf. aussi Hoernes p. 16, A. N. p. 27; H. p. 17, A. N. p. 28; H. p. 12, A. N. p. 82; H. p. 33, A. N. p. 16; H. p. 196, A. N. p. 142-3; H. p. 182-3, A. N. p. 72-75; H. p. 203, A. N. p. 158, etc.

2. Voici quelques autres erreurs de M. H. P. 183, Chelles n'est pas en Seine-et-Oise, mais en Seine-et-Marne. P. 247, M. H. dit que le problème de la jadéite n'est posé que depuis « douze ans environ »; c'est donc qu'il suit ici un livre publié vers 1878. P. 305, les dolmens de la Toscane sont un mythe (cf. *Bull. Paletn. Ital.*, t. VIII, p. 204); en revanche, il s'en trouve dans la terre d'Otrante (*Ibid.*, t. VII, p. 19), que M. H. ne signale pas. A la même page, lire *Gafsa* et non *Gaffa*. P. 306, M. H. affirme que les corps n'ont jamais été incinérés dans les dolmens; cela est vrai pour la Scandinavie; mais l'on sait depuis dix ans au moins qu'il n'en est pas de même pour la France. Il me serait facile d'allonger encore cette liste d'*errata*.

p. 101 et suiv. Il y a là un grave défaut de méthode; ce qui trahit encore plus la précipitation, c'est que l'auteur, dans ces deux passages, a suivi des sources différentes, d'où résultent non seulement des répétitions, mais des contradictions. Disons aussi, pour ne plus y revenir, que les figures sont en général mauvaises, peu dignes d'un livre qui, malgré son caractère populaire, repose sur des lectures étendues et, en partie du moins, sur des recherches personnelles. Des ouvrages comme ceux de MM. de Nadaillac et Cartailhac nous avaient habitués à mieux; même en Allemagne, l'illustration du livre de Ranke *Der Mensch* est bien supérieure.

Nous avons hâte d'arriver à la partie originale du volume, celle qui concerne la civilisation de Hallstatt.

M. H. a le mérite d'avoir le premier exposé dans son ensemble, sinon avec beaucoup d'ordre et de clarté, ce que l'on sait de cette civilisation dont le centre de rayonnement se place au nord de la presqu'île balkanique. Les descriptions qu'il a données des différentes nécropoles où l'on en a recueilli les vestiges seront nouvelles pour la plupart des archéologues qui ne suivent pas avec attention les publications de la Société d'Anthropologie de Vienne; à ce titre, on ne peut trop les recommander à ceux qui étudient la même civilisation sur le sol de la France, notamment en Franche-Comté et en Bourgogne.

Sacken, et après lui M. Bertrand, n'ont pas hésité à considérer la civilisation de Hallstatt comme celtique. Cette opinion, qui est aussi celle des archéologues anglais, a été fortement contestée par M. Orsi (*Bull. Paletn. Ital.*, 1885, p. 161 sq.), dont M. H. adopte l'opinion sans en attribuer la paternité à qui de droit. Suivant MM. Orsi et Hoernes, la civilisation de Hallstatt est illyrienne, ou plutôt vénéto-illyrienne; il n'y aurait de celtique dans l'Europe centrale que la civilisation dite de la Tène, postérieure à celle de Hallstatt, et qui marquerait, vers le IVe siècle av. J.-C., la grande extension des tribus gauloises de l'ouest vers l'est.

Sur ce dernier point, tout le monde est d'accord, car des noms comme *Vindobona* et *Carrodunum* suffiraient, même en l'absence de textes historiques, à démontrer le mouvement des Gaulois d'Occident en Orient. Mais il s'agirait de montrer aussi que, contrairement à ce que l'on admet d'ordinaire, ce mouvement d'Occident en Orient n'a pas été précédé, à plusieurs siècles de distance, par une marche des mêmes populations de l'est vers l'ouest. Si, avec M. Hoernes, on ne veut pas voir de Celtes dans la vallée du Danube avant l'époque de la Tène, on se heurte à des difficultés à la fois archéologiques et linguistiques; tant qu'on ne les aura pas écartées, tout le *misogallisme* du monde n'y fera rien, et la théorie illyrienne, succédant à la théorie celtique, ne paraîtra pas destinée à la supplanter.

Les objections archéologiques peuvent se résumer ainsi. Un même type d'épée en bronze se trouve, avant l'époque de Hallstatt, en Hongrie,

dans l'Allemagne du Sud, dans une partie de la France, en Angleterre et en Irlande. Or, ce même type se rencontre à côté de la grande épée de fer à Hallstatt, et la grande épée de fer est une imitation évidente de l'épée de bronze. Si l'épée de bronze de l'Europe centrale n'est pas celtique, comment rendre compte de sa présence en Irlande? Ou voudrait-on encore soutenir avec M. Lindenschmit que les Celtes n'ont pas su fabriquer d'armes en bronze, alors qu'ils semblent avoir donné aux Romains le nom même du *gladius?* Je remarque, à ce propos, que le nom de l'Irlande ne se trouve pas dans l'index de M. Hoernes; si cependant on veut connaître une civilisation celtique sans mélange, c'est bien là qu'il faut aller se renseigner.

Encore une observation : MM. Orsi et Hoernes savent-ils que de grandes plaques de bronze, décorées d'une manière identique, se sont rencontrées à Hallstatt, à Alaise en Franche-Comté et à Haguenau? Seraient-ce les Illyriens qui les auraient portées en Alsace?

L'objection linguistique n'est pas moins forte. La comparaison des langues a fait admettre depuis longtemps, dans la famille aryenne, un groupe italo-celte; il n'est pas douteux que les Celtes et les Italiotes se sont trouvés en contact prolongé au nord des Alpes. Or, la civilisation des premiers Italiotes en Italie nous est connue : c'est celle des terramares, analogue — M. Orsi a beaucoup fait pour le prouver — à celle des plus anciens Hellènes, et cette civilisation répond aux débuts de l'âge de bronze européen. Les Celtes primitifs ont importé cette civilisation en Occident. Si l'on ne veut entendre parler de Celtes sur le Danube qu'au v[e] siècle av. J.-C., où donc auraient passé les Celtes apparentés aux Italiotes des terramares? Après avoir vu des Celtes partout, on finirait par n'en plus vouloir reconnaître nulle part.

Que la Vénétie ait exercé une grande influence sur la civilisation de Hallstatt, cela est infiniment probable; ainsi s'expliquent les analogies que l'on constate entre les bronzes *hallstattiens* et les trouvailles les plus anciennes faites dans la presqu'île des Balkans. On doit accorder aussi que les Illyriens, comme les Ligures, ont occupé, vers l'an 500 av. J.-C., un domaine plus étendu que celui où nous les trouvons resserrés à l'époque classique. Mais ce n'est pas une raison pour faire d'eux, à l'exclusion des Celtes, les maîtres de la grande voie danubienne. Illyriens et Celtes paraissent avoir été, dès l'origine, étroitement apparentés et mêlés; c'est pourquoi Appien, rapportant une légende ethnographique, fait de Celtus et d'Illyrius deux frères. Lors du reflux des Celtes vers l'Occident, l'élément gaulois devint tout à fait prépondérant dans l'ancienne Illyrie, mais nous n'avons aucune raison d'admettre qu'il y ait pénétré alors pour la première fois.

Cette partie du livre de M. Hoernes, répétons-le en terminant, sera lue avec fruit par tous ceux qui s'occupent de la civilisation de l'Europe centrale avant l'ère chrétienne. Nous regrettons qu'il n'ait pas, en indiquant ses sources dans un appendice, mis ses lecteurs en état de conti-

nuer les études qu'ils commenceront avec reconnaissance sou sa direction.

Salomon Reinach.

CHRONIQUE

FRANCE. — Une brochure de vingt pages, très spirituelle et très piquante, tirée à part du « Centralblatt für Bibliothekswesen », intitulée *Qui a imprimé la première lettre de Christophe Colomb?* et signée B. A. V. démontre que la précieuse lettre espagnole in-4°, — dont on ne possède qu'un exemplaire — ne provient pas du tout, comme l'affirme un rédacteur de la « España moderna », de Séville et des presses des deux imprimeurs associés Meynard Ungut et Ladislao Polono (les mêmes qui, en 1491, imprimèrent le Floreto de San Francisco).

— On vient de fonder, sous les auspices de la Société bibliographique, et sur des bases analogues à celles de la Société de l'Histoire de France, une *Société d'histoire contemporaine*. La *Société* nouvelle ne se bornera pas à la période révolutionnaire. L'Empire, la Restauration, le Gouvernement de juillet, la République de 1848, le second Empire fourniront matière à ses recherches de témoignages et de documents. Ses publications auront un caractère scientifique : texte soigneusement établi, notes et éclaircissements. Chaque sociétaire paie une cotisation annuelle de 20 francs. Un volume, dont nous rendrons compte, vient de paraître : la *Correspondance* du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration par M. Maxime de La Rocheterie (in-8°, xxxii-455 p.). Sont sous presse et en préparation : *Mémoires* de Michel Moulin sur la chouannerie normande ; *Le 18 fructidor*, recueil de documents, la plupart inédits, publiés par M. Victor Pierre ; *Le 21 janvier*, documents sur la captivité et la mort de Louis XVI, publiés par M. le marquis de Beaucourt ; *Lettres de Marie Antoinette*, recueil des lettres authentiques de la Reine, publié par MM. Maxime de La Rocheterie et le marquis de Beaucourt.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 mars 1892.

M. Bréal annonce une découverte qui vient d'être faite dans des circonstances assez inattendues : celle d'un manuscrit étrusque renfermé dans les bandelettes d'une momie égyptienne.

La momie en question, qui paraît être du Ier siècle de notre ère, a été offerte au musée d'Agram, en 1867, par les héritiers d'un fonctionnaire autrichien qui avait passé quelques années en Egypte. M. Brugsch, en l'examinant, il y a une vingtaine d'années, remarqua des bandes de toile, d'une longueur totale de 14 mètres, couvertes de caractères analogues à ceux de l'alphabet grec, mais qu'il n'eut pas le temps d'étudier de plus près. M. J. Krall, professeur à l'Université de Vienne, voulut savoir à quoi s'en tenir et obtint que les bandelettes lui fussent envoyées à Vienne : il put alors constater la présence d'un texte étrusque, qui ne comprend pas moins de douze colonnes. Or, on ne connaissait jusqu'ici la langue étrusque que par quelques textes épigraphiques, toujours très courts ; la découverte d'un manuscrit entier est évidemment appelée à jeter un jour tout nouveau sur cette langue encore si mystérieuse. On ne saurait d'ailleurs avoir le moindre doute sur l'authenticité de la découverte : où serait le savant capable d'écrire douze pages d'étrusque?

Le texte en question va être publié par M. Krall dans les mémoires de l'Académie de Vienne ; il fournira ample matière aux travaux des linguistes. Tout ce qu'on peut dire dès maintenant, c'est que l'hypothèse d'après laquelle l'étrusque aurait fait partie de la famille indo-européenne se trouve définitivement écartée. Vocabulaire et grammaire sont d'un système à part.

M. Maspero estime qu'il ne serait pas impossible que le manuscrit eût été écrit en Egypte même. Il sera aisé de savoir à quoi s'en tenir : en examinant l'étoffe, on pourra constater si elle est de fabrication égyptienne. On sait combien de langues étrangères sont représentées dans les monuments de l'ancienne Egypte : phénicien, araméen, pehlevi, assyrien. Les fouilles d'Akhmîm ont rendu, il y a cinq ans, une vingtaine de stèles écrites avec un alphabet d'apparence asianique et que personne n'a déchiffré jusqu'à présent.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. W. Helbig, un fragment d'inscription latine découvert à Rome chez un marchand d'antiquités. Ce fragment appartient aux actes des frères Arvales; il fait partie d'un procès-verbal rédigé entre les années 169 et 177 de notre ère. On y reconnaît les formules de la prière pour l'empereur régnant, Marc Aurèle. Parmi les noms des Frères figure celui de Titus Flavius Sulpicianus, beau-père de l'empereur Pertinax, mis à mort en 197. Le fragment se termine par l'indication des victimes qui ont été sacrifiées aux divinités du Capitole.

M. le marquis de Vogüé entretient l'Académie des fouilles du P. Delattre à Carthage, qui continuent à donner des résultats intéressants. Le savant explorateur se réserve de résumer dans un travail d'ensemble toute la description de la nécropole qu'il déblaye. M. de Vogüé communique le texte d'une inscription funéraire, trouvée sur un autre point de Carthage et qui est celle d'un fondeur de fer : c'est la première fois que cette profession est mentionnée dans les textes carthaginois qui jusqu'à présent n'ont fourni que des fondeurs d'or et de cuivre : il ne saurait être question de fusion véritable, les anciens n'ayant pas connu l'art de la fonte de fer, mais du travail métallurgiste, de la réduction des riches minerais que fournit encore la côte d'Afrique.

M. Clermont-Ganneau fait remarquer que la qualification de fondeur de fer se rencontre déjà dans une inscription phénicienne de Chypre, copiée par Pococke (*Corpus inscriptionum semiticarum*, n° 67).

M. l'abbé Duchesne signale d'importantes découvertes faites à Tipasa (Algérie) par M. l'abbé Saint-Gérand, curé de cette localité. Un édifice chrétien en forme de basilique a été déblayé en partie. L'autel, par une disposition singulière, se trouvait à l'opposé de l'abside, sur un *bèma* adossé au mur du bas de l'église. Le pavé de mosaïque renferme plusieurs inscriptions, notamment l'épitaphe métrique et le détail des travaux d'un évêque de Tipasa, nommé Alexandre, qui avait groupé autour de l'autel les sépultures de ses prédécesseurs.

M. Pognon, consul de France à Bagdad, annonce à l'Académie qu'un heureux hasard lui a permis de découvrir quelle était la région appelée dans l'antiquité pays d'Achnounnak. M. Pognon ne croit pas le moment venu de rendre sa découverte publique, mais il communique à l'Académie quelques briques qui portent les noms et les titres de plusieurs princes d'Achnounnak, inconnus jusqu'à présent.

Ces princes sont :

1° Ibalpil ;

2° Oun-au-nin-is-gi-da ;

3° Noulaqou ou Goulaqou ;

4° Un prince dont le nom, en partie détruit, se terminait par les syllabes *machou*.

La lecture du second nom propre, écrit idéographiquement, n'est pas certaine.

M. Salomon Reinach lit une note sur l'origine lydienne des Etrusques. Selon M. Schuchhardt, le suffixe latin *-itta*, qui a donné en français les mots comme *Henriette*, *planchette*, serait d'origine étrusque. M. Reinach signale dans la Lydie, le pays d'où la tradition ancienne faisait venir les Etrusques, des noms de ville en *-etta*, comme Troketta, Baretta. Ce rapprochement vient à l'appui de l'opinion des anciens, abandonnée à la légère par les modernes, qui considère les Etrusques comme apparentés aux Pélasges et les fait sortir d'Asie-Mineure.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : Charencey (le comte de), *Sur quelques étymologies de la langue basque*; — par M. Hamy : 1° *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie*, actes du 10° congrès; 2° Hamy, *Nouveaux Matériaux pour servir à l'étude de la paléontologie humaine*; — par M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys : Harlez (C. de), *Textes taoïstes traduits des originaux chinois*; — par M. l'abbé Duchesne : Dumont (Albert), *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 4 avril — 1892

201. — **Histoire de l'écriture dans l'antiquité**, par Philippe Berger. Imprimerie Nationale, 1891. (Second article.)

Après les travaux approfondis et méthodiques consacrés à l'histoire de l'écriture par le regretté François Lenormant en France, par J. Taylor en Angleterre, et les dissertations plus spéciales mais non moins lumineuses sur diverses écritures du monde oriental dues à MM. G. Maspero et J. Euting, ainsi qu'à d'autres chercheurs moins connus, un nouveau livre sur la matière ne semble opportun qu'à la double condition d'apporter des matériaux inédits et de mener plus loin la solution des problèmes restés inexpliqués dans les ouvrages antérieurs. L'*Histoire de l'Écriture dans l'antiquité* de M. Philippe Berger ne répond ni à l'une ni à l'autre de ces conditions, et cependant il sera difficile d'en contester l'utilité et surtout l'actualité. M. B. a évidemment voulu, et il le dit lui-même en termes excellents, « non pas écrire une histoire complète de l'écriture qui serait la matière de plusieurs volumes, mais un manuel, dans lequel il a pris pour point de départ l'Exposition du palais des arts libéraux, en élargissant le cadre, de façon à assurer à ce travail une valeur indépendante de l'occasion qui lui a donné naissance et à lui permettre de répondre au but de l'enseignement que se propose le Musée pédagogique. » M. Ph. B. avait été notoirement chargé d'organiser cette partie de l'histoire du Travail au moment de l'Exposition universelle de 1889.

Envisagé comme commentaire historique des tableaux et documents graphiques réunis jadis dans le Musée pédagogique, le livre de M. B. remplit complètement sa tâche, par le nombre et la netteté des planches, l'ordre du groupement des matières et la clarté de l'exposition explicative qui garde toujours une proportion en rapport avec l'importance du sujet. De ce côté, le livre de M. B. appartient plutôt au département des Beaux-arts et échappe à ma compétence. C'est en qua-

lité de manuel d'enseignement seul qu'il entre dans le domaine de l'épigraphie et de la paléographie pures et peut donner lieu à des observations critiques de la part de ceux qui comme moi désirent ardemment que la jeunesse française soit initiée aux progrès les plus récents de la science, au lieu d'être nourrie de théories surannées et ne s'appuyant que sur les traditions d'une certaine école. Mes observations se borneront d'ailleurs aux problèmes qui se rapportent aux écritures que j'ai étudiées le mieux, les cunéiformes et les alphabets sémitiques. Il y a des points qui sont restés depuis des années en litige entre plusieurs savants et moi et au sujet desquels, en se prononçant pour l'opinion de mes adversaires, M. B. m'impose le devoir de me justifier.

P. 61. « Quelle était, demande M. B., la langue des écritures cunéiformes qui occupait le second rang sur l'inscription de Behistoun ? On ne peut encore le dire avec certitude. Il y a de fortes raisons pour supposer que c'était la langue des Mèdes. » Je demande pardon à M. B., M. Sayce et moi nous avons suffisamment démontré que c'était la langue néo-susienne parlée à Suse à l'époque de Darius, appartenant à la famille amarde et n'ayant aucune affinité avec la langue médique, peu différente du perse, qui appartient à la famille indo-européenne.

P. 62. En mentionnant la découverte des tablettes babyloniennes à Tell-Amarna en Egypte, M. B., faisant évidemment allusion aux traductions que j'en publie dans le *Journal asiatique*, dit ceci : « Tout cela bouleverse si profondément les idées reçues, que l'on éprouve quelque hésitation à accepter d'emblée ces traductions et qu'on attend encore la confirmation. » Cette confirmation est, je pense, donnée depuis deux ans par la concordance générale des traductions partielles fournies par divers assyriologues travaillant séparément et parfois avec la tendance sensible à déprécier les traductions faites par les autres. Du reste, cette découverte ne peut étonner que ceux qui se faisaient une fausse et étroite idée de l'ancienne civilisation sémitique en général. Les assyriologues en sont revenus depuis longtemps, et n'ont éprouvé aucun étonnement de la découverte.

P. 62-63. M.B. soulève la question de savoir si l'écriture cunéiforme est d'origine sémitique. Après avoir mentionné l'opinion de la plupart des assyriologues qui la font créer pour une langue de la famille touranienne, il ajoute : « M. Halévy, au contraire soutient que le sumérien n'a jamais existé et que l'on prend pour une langue une sorte de cryptographie qui n'est qu'une autre manière d'écrire l'assyrien. » La conclusion suit un peu plus loin, après la mention des textes prétendus bilingues et des textes archaïques découverts par M. Sarzec : « il semble difficile de ne pas y voir l'œuvre d'une civilisation différente de celle des Assyriens et qui l'a précédée. Les inscriptions de Tello ne laissent guère de doute à cet égard ; elles nous attestent l'originalité profonde de cette antique civilisation chaldéenne dont on contestait l'existence. On ne

peut admettre qu'un peuple arrivé à un aussi haut degré de développement se soit servi, non pas dans des livres ou sur des tablettes magiques, mais sur ses monuments officiels d'une écriture destinée à ne pas être comprise. » Je regrette profondément que M. B. se soit contenté d'une argumentation si futile pour repousser une théorie qui a exigé une étude approfondie de toute la littérature cunéiforme pendant plusieurs années et qui est aujourd'hui partagée par un bon nombre d'assyriologues. Au début de mes recherches antisumériennes, j'avais employé le terme *cryptographie* avec le sens restreint d'*écriture à devinettes* produites par le jeu du *rébus* et du *calembour* qui sont la base indispensable de toute écriture phonétique tirée d'anciens idéogrammes. Ainsi, par exemple, les trois idéogrammes représentant l'un un *porc*, l'autre le démonstratif *ce*, le troisième une poignée de laine, donneront par l'effet du rébus les trois syllabes indifférentes et séparées *por*, *ce (se)* et *lène (laine)* et par celui du calembour les trois syllabes combinées *por-ce-laine* qui expriment le mot *porcelaine*. Voilà ce que mes adversaires, à court d'arguments sérieux, ont baptisé de *cryptographie* afin de jeter le discrédit sur la nouvelle théorie. Comme moyen de polémique cela est assez habile, mais qu'un épigraphiste sérieux comme M. B. se laisse entraîner facilement par un subterfuge aussi décevant, sans avoir eu la curiosité de prendre des informations à meilleure source, voilà qui est inexplicable. Chose plus singulière encore, M. B. qui note bien les différences de forme entre le type assyrien et le type babylonien passe sans s'étonner la non existence d'un type d'écriture *sumérienne* qui devait pourtant se trouver, ne fût-ce que dans les textes antérieurs aux copies sémitiques. Or, on sait que les inscriptions purement assyriennes de Sargon Ier, qui est bien antérieur aux rois des textes de Sarzec, ont relativement un type plus archaïque que ceux-ci et qu'en général sémitique et *sumérien* ont toujours le même type d'écriture et sont toujours tracés par la même main, phénomènes qui, pour tout épigraphiste expérimenté attestera indubitablement l'unité de race et de langue chez les auteurs du syllabaire cunéiforme et de la littérature babylonienne de toutes les époques.

P. 79. Au sujet de l'écriture perse, M. B. se borne à faire cette observation laconique : « Les Perses prirent au système cunéiforme babylonien un certain nombre d'idéogrammes, d'où ils tirèrent trente-six caractères alphabétiques destinés à rendre les articulations de leur langue. » Pour les détails il renvoie à un travail de M. Oppert publié dans le *Journal asiatique*, février-mars 1874, p. 238-245, mais il oublie de mentionner un mémoire de moi, publié dans le même *Journal* quelques années après et dans lequel, après avoir démontré l'impossibilité de l'origine idéographique des caractères perses, je les ai ramenés tous aux caractères *phonétiques* babyloniens correspondants. Il y a donc là non « une création analogue à celle qui a fait sortir l'alphabet des hiéroglyphes égyptiens » comme le pense M. B., (p. 81) mais un simple

emprunt d'écriture avec de très légères modifications de forme et de valeur.

P. 205. Tout ce qui est dit à propos de l'inscription de Zindjerli devra probablement être modifié bientôt et l'idée de ranger cette inscription dans la famille araméenne semble assez hasardée. Le mot *bar* pour « fils » n'est pas restreint à l'araméen et revient en hébreu. Au contraire, le nom propre *Bod-çéd*, le pronom *anok* « moi », les mots suffisamment reconnaissables, *nçb zu* (l. 1) « cette stèle », *whrg* (l. 3) « et a tué » *shker alnîm* (l. 16) « récompense des dieux (?) » et quelques autres militent en faveur d'un dialecte phénicien qui peut être celui des Héthéens.

P. 231. M. B. expose très clairement les conclusions auxquelles je suis arrivé au sujet de l'origine mixte, araméenne, bactrienne et grecque, de l'écriture indienne des inscriptions de Piyadasi, mère du dévanâgari et de toutes les écritures de l'Inde. Il remarque seulement que les différences entre l'alphabet indien et son frère du nord-ouest portent « non seulement sur la forme des lettres, ce qui pourrait s'expliquer par le caractère monumental des inscriptions indiennes, mais sur le sens de l'écriture, qui va de droite à gauche dans l'alphabet du nord, de gauche à droite dans celui du sud. » Il attribue ensuite à ce dernier trait qu'il qualifie d'étonnant, la principale raison qui a déterminé M. Taylor à penser que l'alphabet d'Açoka serait un dérivé non pas de l'himyarite comme l'admettait jadis M. Weber, mais du prototype de celui-ci, beaucoup moins éloigné du phénicien, l'ancien alphabet sémitique du sud. Contre cette hypothèse, absolument dénuée de fond, puisqu'elle explique en désespoir de cause, un inconnu par un inconnu supposé, M. B. fait bien valoir les raisons invoquées par moi en faveur de ma théorie, savoir : la manière identique dont les deux alphabets forment les lettres nouvelles et expriment les voyelles, ainsi que la superposition des lettres qui est commune à l'un et à l'autre, mais il place néanmoins cette hypothèse comme une théorie défendable à côté de la mienne et tout en penchant vers celle-ci, il fait remonter l'introduction de l'alphabet dans l'Inde, dubitativement il est vrai, jusqu'au v^e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'écriture araméenne était extrêmement restreinte en Babylonie même et absolument inusitée en Susiane et en Perse, où dominait l'emploi séculaire de diverses écritures cunéiformes.

P. 308. L'affirmation que M. Glaser a découvert des inscriptions mynéennes (lisez : minéennes) très anciennes, affirmation qui se répète à la page 312, avec force détails concernant leur forme similaire aux inscriptions du Safa et leur date qui remonterait jusqu'aux environs de l'an 1000, repose malheureusement sur des informations inexactes. M. Glaser n'a pas rapporté une seule inscription minéenne de ce genre par cette bonne raison qu'il n'a visité ni le Djôf yéménite où j'ai trouvé trois villes minéennes, ni la localité d'El-Ola, où il existait une colonie minéenne. M. G. a seulement étudié les inscriptions

minéennes de mon recueil et de celui de M. Euting et en a tiré des conséquences historiques dont il faut lui laisser la responsabilité, mais ce ne sont pas des inscriptions nouvelles, ni d'une nature différente.

P. 329. A propos du signe libyque qui se compose de trois petites lignes dont la valeur comme voyelle a été démontrée dans mes *Études berbères*, M. B. dit : « Nous n'assignons pas de valeur à ce caractère dont la fonction n'a pas encore été déterminée d'une façon satisfaisante; nous ferons seulement observer qu'il sert très fréquemment à séparer les mots, principalement lorsqu'ils ne sont pas reliés par la particule = *ou* « fils de ». La première remarque constate seulement un fait connu ailleurs, la désignation vague des voyelles par les lettres faibles étant encore plus fréquente en néo-punique qu'en libyque ; la seconde au contraire est des plus contestables, le signe en question se trouvant d'innombrables fois à la fin des lignes et, j'en demande pardon à M. B., aussi devant le terme de la filiation ; l'inscription qu'il reproduit à la page 328, en fournit deux exemples et celle de la page 330 deux autres.

P. 331. J'espère que M. B. retirera lui-même l'alinéa dans lequel il conteste le caractère de noms propres que j'ai attribué à certains mots figurant sur les épitaphes libyques et adjure la rédaction du *Corpus* de ne jamais accepter de pareilles traductions. Je me suis expliqué à ce sujet dans l'annexe n° au procès-verbal de la séance du 8 janvier 1892 de la Société asiatique (*Journal asiatique*, janvier-février 1892, p. 129-161 et je n'y reviendrai plus.

On le voit, l'ouvrage de M. B., excellent comme un recueil de notes ou de dissertations séparées dont les conclusions plus ou moins contestables ne regardent que l'auteur seul, serait déplacé si on voulait l'utiliser comme un manuel d'instruction générale. La jeunesse studieuse ne doit puiser ses connaissances qu'à des livres qui, abandonnant résolument les théories surannées et renversées par le progrès de la science, sont soigneusement épurés de toute polémique personnelle, ainsi que de toute inexactitude matérielle. Une telle Histoire de l'écriture n'est pas encore écrite, mais je suis convaincu que ce manuel désirable serait encore mieux fait par M. Berger que par tout autre quand il se décidera à rompre avec les opinions qui ont fait leur temps.

F. Halévy.

---

202. — V.-F. Flinders Petrie. **Tell el Hesy (Lachich)** Londres, Watt, 1891, petit in-4°, VII-62 p. et 10 planches.

203. — W.-M. Flinders Petrie. **Illahun, Kahun und Gurob,** by W. M. Flinders, with Chapters by Prof Sayce, DD., Prof. Mahaffy, Canon Hicks, F. Ll. Griffith, B. A. and F. G. Spurrell, F. G. S., in-4°, Londres, David Nutt, 1891, VIII-59 p. et 33 pl.

M. Petrie quitta l'Égypte en mars 1890 pour aller appliquer en Syrie

la méthode de travail qui lui avait si bien réussi sur les bords du Nil. Après avoir hésité quelque temps entre Oumm-Lakhish et Khérbét Ajlan, son choix s'arrêta sur Tell el-Hesy, où il croyait devoir retrouver les ruines de la forteresse de Lakhish. Six semaines d'exploration, en plein Ramâdan, et avec l'obligation de ne pas endommager les cultures, lui suffirent à retrouver l'histoire de la localité et à obtenir une série de poteries datées approximativement. Tell el-Hesy, à seize mille anglais à l'Est de Gaza, est assis au fond d'une vallée, mais sa hauteur de quarante mètres environ attire de loin l'attention du voyageur : c'est une accumulation de villes superposées, bâties en briques crues l'une au-dessus de l'autre tant que le site fut habité. Aucune inscription ne s'étant rencontrée au cours des sondages, c'est à la céramique locale qu'il convient de s'adresser pour obtenir quelque renseignement. Les poteries les plus récentes sont de style grec et ne sauraient être postérieures au v[e] siècle avant notre ère : encore sont-elles peu nombreuses et réparties inégalement à la surface de la butte. Si les objets les plus modernes remontent à 450 environ, à quelle époque reculée ne faut-il pas reporter ceux qu'on découvre 26 mètres plus bas? M. P. reconnaît une couche de débris phéniciens dont il place la fabrication du xv[e] au ix[e] siècles, puis un substratum de débris primitifs probablement amorrhéens auxquels il assigne l'intervalle compris entre le xvii[e] et le xv[e] siècles. La composition et l'aspect des couches dans lesquelles les tessons sont enfouis lui apporte une sorte de confirmation de ces dates hypothétiques. Entre les deux principales, on remarque des lits alternés d'une poussière de charbon noirâtre et de cendres blanches, produits par les foyers des Bédouins qui alors comme aujourd'hui venaient brûler les mauvaises herbes pour fabriquer de la soude. Cette industrie n'aurait pu s'exercer si à l'époque correspondante, le site n'avait été désert comme il l'est à présent. Tenant compte du niveau où il rencontra cette couche charbonneuse, M. P. en ramène la formation du xiv[e] au xii[e] siècles avant J.-C., à l'époque intermédiaire entre la destruction de la civilisation amorrhéenne connue par les monuments Égyptiens et la constitution de la Palestine en royaume hébraïque sous les successeurs de David. Les ruines qu'on découvre au dessus sont donc amorrhéennes et antérieures à l'époque des juges : celles qu'on voit au dessous doivent être du temps de la royauté juive. Elles ne peuvent appartenir qu'à Églon ou à Lakhish ; M. P. se décide pour Lakhish avec M. Conder et place Églon à Tell Nedjileh. Oumm Lakhish et Kharbét Adjlan n'ont été occupés au plus tôt qu'après le retour de la captivité par les descendants des anciens habitants que Nabuchodorossor avait déportés en Chaldée : le nom antique des deux villes se déplaça avec eux, comme ç'a été souvent le cas en Palestine et en Syrie.

M. P. a mis au jour une partie des murs de la cité. Un mur très épais construit au niveau le plus bas le long de la face Est, et tout entier en briques crues, minces par rapport à leur taille et plus semblables aux briques babyloniennes qu'aux égyptiennes, appartient aux temps les

plus anciens et lui donne l'idée de ces fortifications des villes amorrhéennes devant lesquelles les Israélites s'arrêtèrent découragés lorsqu'ils envahirent enfin la Terre-promise. Abattus partiellement et réduits à une hauteur moyenne de 3 ou 4 mètres, ils furent recouverts d'un mur plus épais, qui ruiné à son tour servit de fondements à une muraille nouvelle en retraite sur la précédente : celle-ci enfin supporte un dernier rempart dont il ne subsiste plus que des fragments hauts à peine de 30 ou 50 centimètres. Chacune des vicissitudes que la place a subies pendant son existence tourmentée a laissé là sa trace. M. P. croit pouvoir attribuer la partie la plus importante de ce qui subsiste à Roboam, qui, nous le savons par la Bible, fortifia Lakhish. Le grand édifice presque carré dont il a reconstitué à peu près le plan serait l'exemple le plus ancien que nous ayons actuellement de l'architecture juive pendant le siècle de Salomon. Les murs en étaient revêtus de pierres arrachées à des édifices de l'époque amorrhéenne. Les portes étaient décorées de pilastres en relief fort bas et d'un style assez grossier (pl. IV, et p. 23) dans l'ornementation desquels M. P. pense retrouver l'origine ou la forme la plus simple de la volute asiatique. Les linteaux qu'ils supportaient ont la gorge égyptienne et rappellent pour le style l'époque de Ramsès III (p. 26). Les reconstructions partielles du mur seraient dues à Josaphat, à Osias, à Akhaz et à Ezéchias : cette dernière ne tint pas longtemps, car Sennachérib assiégea et força la place en 701. La dernière muraille serait l'œuvre de Manassès, et aurait été détruite par Nabuchodorossor. M. P. a classé avec le plus grand soin les vases ou trésors de poterie qu'il découvrait aux niveaux correspondants à chacune de ces fortifications, et a pu établir de la sorte une classification assez minutieuse des formes propres à chaque temps : on en verra les types principaux sur les planches V-IX. Il a réuni sur une seule planche (pl. X) les spécimens des silex travaillés qui lui ont semblé être le plus caractéristiques de chaque période depuis les Amorrhéens jusqu'aux Juifs contemporains de la destruction de Jérusalem. Un dernier chapitre nous donne, avec force croquis, les notes qu'il a recueillies sur divers sites de la Palestine méridionale pendant son séjour de 1890 : les archéologues y relèveront plus d'une observation intéressante sur la nature des poteries qu'on y trouve, et, par suite sur l'âge probable des ruines qu'on a chance d'y rencontrer.

Avant d'aller fouiller en Syrie, M. P. avait consacré les derniers mois de 1889 et les premiers de 1890 à terminer l'exploration d'Illahoun, de Kahoun et de Médînèt-Ghorâb [1]. Il avait été aidé dans cette œuvre par MM. Fraser et Hughes-Hughes, dont le premier réussit à ouvrir la pyramide d'Illahoun, vainement attaquée jusqu'alors. La structure n'en ressemble à celle d'aucune autre pyramide. Elle se compose d'un soubassement rocheux taillé et haut d'environ 13 mètres, sur lequel

1. Cf. *Revue critique*, 1891, t. I, p. 317-323.

s'élève un couronnement de briques traversé en diagonale par des murs entre-croisés mi-partie pierre, mi-partie brique. L'entrée en fut mise au jour dès l'antiquité, probablement vers le milieu de la XIX^e dynastie, quand Ramsès II y fit enlever les restes des édifices d'Ousirtasen II, afin de se procurer des blocs tout taillés pour le temple qu'il construisait à Héracléopolis. On y pénètre aujourd'hui par un puits d'approche si périlleuse qu'un des ouvriers employés aux fouilles y fit une chute et s'y tua. L'antichambre principale est construite en calcaire blanc très fin et le caveau en granit rose, sur le plan de la chambre funéraire de Mycérinus dans la troisième pyramide de Gizèh. Le sarcophage, également en grand est d'une forme inusitée : un rebord assez épais court à la partie supérieure tout le long de la cuve. La table d'offrandes était debout sur champ en avant du sarcophage, lorsque M. Fraser pénétra dans la chambre : elle est aujourd'hui au musée de Gizèh avec la plupart des autres objets qu'on y découvrit. Elle est en albâtre blanc très fin, et la légende qu'elle porte est au nom du Pharaon Khâkhopirrî Ousirtasen II. C'est donc Ousirtasen II qui y fut enterré. La chapelle placée à l'extérieur sur la façade Est, avait été détruite sous Ramsès II, mais les nombreux fragments qui en subsistent sont, comme la table, au nom d'Ousirtasen II. Le mur d'enceinte s'adossait au N.-O. à la colline même. Il comprenait outre la pyramide du roi une petite pyramide située au N.-E. de la première et formée comme elle d'un soubassement rocheux surmonté d'une structure en briques. La chambre n'a pas été retrouvée, mais les débris du petit sanctuaire qui la desservait nous ont rendu le nom mutilé de la princesse qui l'occupait, l'épouse favorite d'Ousirtasen II probablement. M. P. l'a appelée provisoirement Toum-[nofriou] d'après l'analogie des autres noms de cette époque, Phtahnofriou, Sovknofriou. Espérons que M. P. reprendra les travaux un jour ou l'autre et découvrira la porte et les couloirs qui conduisent à la chambre : tout semble indiquer que personne n'y est entré depuis le jour de l'enterrement et que la reine repose encore à la place même où elle fut déposée il y a cinq mille ans.

M. P. s'était réservé d'achever en personne le déblaiement de Kahoun qu'il avait si heureusement commencé pendant la campagne précédente. Il a fait sortir de terre les trois quarts environ des ruines, et son travail a d'autant plus de valeur que c'est la première fois que nous avons à notre disposition le plan à peu près complet d'une ville égyptienne du Moyen-Empire (pl. xiv). Elle se compose de deux parties, l'une à l'Orient, à peu près aussi longue que large et entourée d'un mur épais, l'autre, bâtie au-dehors du mur occidental et formant un véritable amas de masures habitées par les ouvriers de la pyramide : le tout est couronné par une sorte d'acropole ou de caserne, à laquelle s'appuie un groupe de grandes maisons où vivaient les principaux personnages de la localité, peut-être les hauts officiers de l'État, quand le souverain venait s'installer là pour surveiller les travaux de sa pyramide. L'acropole a

beaucoup souffert à cause de son élévation même. Elle était consolidée de murs épais, et formait un terre-plein, du haut duquel le palais royal dominait la ville entière. Elle n'avait qu'une seule entrée, d'où partaient un grand et un petit escalier encore assez bien conservés. Les cinq grandes maisons qui l'avoisinent au Nord, sont construites sur un plan uniforme, avec cours, salles à colonnes, greniers et chambres d'habitation pour les hommes de la famille, pour les femmes et pour les esclaves. Les maisons de la bourgeoisie et des ouvriers, ressemblent à celles que j'ai déjà décrites l'an dernier à propos du *Kahoun* de M. Petrie[1]. Toutes les rues paraissent avoir été munies d'une gouttière en pierre, assez peu profonde, mais suffisante pour favoriser l'écoulement des eaux : les deux moitiés de la rue s'inclinaient en pente douce vers elle, comme c'était le cas, il y a quelques années encore, dans beaucoup des rues de notre vieux Paris. Le fait est curieux à noter, car Kahoun n'était après tout qu'une ville provisoire, bâtie pour des ouvriers ; si malgré cela, on prenait le soin de la drainer de la sorte, à plus forte raison le système de canalisation des eaux ménagères ou des eaux de pluie devait-il se retrouver dans les villes permanentes petites et grandes. Je n'en finirais pas, si je voulais indiquer toutes les découvertes grandes ou petites que M. P. a faites en relevant le plan des quartiers et des bâtiments. On me permettra pourtant d'en signaler une pour prouver jusqu'à quel point il a poussé la minutie de l'observation. On sait combien les rats sont insupportables dans les villes de l'Égypte moderne : ils n'infestaient pas moins celles de l'Égypte ancienne. Il n'y a pas une de ces vieilles maisons que M. P. a déblayées, où les murs ne fussent sillonnés et forés en tous sens par les rats : l'ouverture des trous est souvent encore bouchée tant bien que mal par les pierres et les débris de poterie que les habitants y introduisaient pour se défendre contre ces visiteurs incommodes.

Le mobilier découvert cette année ne diffère guère de celui qui a déjà été décrit à propos des fouilles de l'année précédente. C'est d'abord la poterie égéenne, dont M. P. a réuni sur la planche I, les spécimens les plus importants. Le problème que soulève la présence des vases de ce type à Kahoun est des plus importants. Ils ont été trouvés dans des rebuts de la XII[e] ou de la XIII[e] dynastie, et l'on ne saurait se refuser à admettre qu'ils remontent jusqu'à ces dynasties soit entre 3200 et 2500 avant notre ère. Les archéologues qui s'occupent de la céramique grecque ne sont guère préparés à admettre des dates aussi anciennes : il faudra bien pourtant qu'ils s'y résignent, si des fouilles ultérieures viennent confirmer les recherches de M. P. et prouver l'existence ailleurs qu'à l'entrée du Fayoum de poteries égéennes contemporaines de la XII[e] dynastie. Les statuettes en pierre et en terre cuite, la sculpture sur bois n'offrent rien de nouveau, non plus que les objets en terre émaillés. De nouveaux forets à feu ont été mis au jour, ainsi qu'une faucille en

1. Cf. *Revue critique*, 1891, t. I, p. 320 sqq.

bois, garnie de silex et assez récente puisqu'elle est de la XVIII[e] dynastie (pl. VII, 27). La forme de cet outil nous montre quelle en est l'origine. Les Égyptiens se servaient au début pour scier leur blé d'une mâchoire d'animal, où les dents furent remplacées par des pierres coupantes : cela explique pourquoi les mots qui signifient la mâchoire ont pour déterminatif une paire de faucilles simples ou dentelées. Comme d'habitude, les outils de la XII[e] dynastie sont de préférence en cuivre, ceux de la XVIII[e] en bronze. Le bâton à compter, reproduit sur la planche VIII, 17, est peut-être le plus curieux des objets signalés dans le présent volume. M. P. croit qu'on s'en servait de préférence pour enseigner le calcul aux enfants. Il est taillé dans un vieux débris de meuble, et les trous qu'on y voit sont ceux des chevilles qui le joignaient jadis à quelque autre morceau aujourd'hui perdu. Il porte en tête le mot NOFIR, *bon*, puis une rangée de points de 1 à 9 ; viennent ensuite les dizaines avec des points pour les nombres intermédiaires entre 11 et 19. Au delà la progression est rapide : on lit successivement jusqu'à 20, 25, 30 et les dizaines successives de 30 à 90; le chiffre 100 clôt la série. Les inscriptions ne sont malheureusement pas nombreuses. La plus importante est sur un sceau en bois (pl. XII, 16) qui porte le nom d'Apopi, l'un des rois Pasteurs, mais n'appartient pas au temps des Hyksos.

Médinèt-Ghorâb, auquel M. P. avait touché à peine les années précédentes, est presque entièrement épuisée aujourd'hui, grâce à la collaboration de M. Hughes-Hughes. Le plan en a été relevé (pl. XXV) et nous montre un temple dans une double enceinte. L'histoire en est bien telle que M. P. l'avait établie dans ses grandes lignes, et les faits nouveaux n'ont fait que la préciser davantage. Les habitants y avaient une coutume singulière, et dont l'équivalente est encore inconnue partout ailleurs en Égypte. Ils défonçaient le sol d'une des chambres de leur maison et y creusaient un trou large de 60 et profond de 30 centimètres environ. Ils y jetaient de grandes quantités d'objets leur appartenant, vêtements, chaises, miroirs, colliers, pots à kohol, vases de toilette en pierre et en terre, les brûlaient, étouffaient le feu sous une couche de tessons et rétablissaient le sol dans son état primitif. M. P. pense que les étrangers domiciliés dans la localité enterraient leurs morts dans la nécropole à la mode égyptienne, puis, de retour à la maison, y brûlaient, comme je viens de dire, les objets à l'usage personnel du mort qu'en Grèce ou en Asie-Mineure, ils auraient mis sur le bûcher avec le cadavre. Les plus anciens de ces dépôts de débris carbonisés qu'on connaisse jusqu'à présent sont d'Aménothès III, mais il y en a de Toutônkhamoni, de Ramsès II et III et de Séti II. Les bijoux, meubles, outils, recueillis ailleurs dans les ruines, sont tous des types connus de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynasties. Il faut remarquer surtout deux bagues (pl. XXII, 9-10), l'une en plomb, l'autre en étain pur. J'avais conjecturé, il y a longtemps déjà, que les Égyptiens avaient employé l'étain seul dès les Ramessides, tout en le confondant avec le plomb sous le nom de *Zahit*,

dahit, tahit : la preuve est faite maitenant. Un débris de sculpture fort endommagé (pl. XXIV, 10) prouve que le roi Aménothès IV-Khoumiaton avait élevé quelque monument à son dieu dans Médinèt-Ghorâb. Je n'insisterai pas sur ce fait non plus que sur la découverte du tombeau du Mâkit à Kahoun. Le groupe de villes que M. P. a si bien exploré tomba en pleine décadence sous les derniers Ramsès : seule Illahoun survécut et fournit des monuments de la XXII[e] dynastie et des dynasties saïtes. Plus tard sous les Grecs et sous les Romains, le district entier devint comme un vaste cimetière où les morts furent transportés du Fayoum et des nomes avoisinants.

Les papyrus trouvés pendant les fouilles ont été examinés et décrits sommairement par plusieurs savants à qui M. P. les a confiés. Je ne dirai rien des papyrus grecs dont M. Sayce a dressé la liste et analysé le contenu avec le concours de M. Mahaffy. Le catalogue sommaire que M. Griffith nous a donné des manuscrits hiératiques nous en fait souhaiter vivement la prompte publication. Beaucoup d'entre eux sont de la XII[e] dynastie et nous permettent de pénétrer dans la vie intime des Égyptiens du troisième et du quatrième millénaire avant Jésus-Christ. Les uns sont des pièces officielles concernant des ventes ou des transferts d'objets, des listes d'ouvriers employés à traîner la pierre pour les travaux du roi, des lettres d'affaires. D'autres sont des copies d'œuvres littéraires ou scientifiques. M. Griffith énumère, entre autres, trois pages d'un traité d'accouchement et quelques lignes renfermant des recettes pour les maladies des animaux ; les fragments de deux traités de mathématiques ; les restes d'un hymne religieux en l'honneur d'Ousirtasen III, enfin deux pages d'une histoire mythique de la lutte d'Horus et de Set. Une lettre datée de l'an V d'Aménothès IV est intéressante parce qu'elle nous prouve qu'à ce moment le roi conservait encore son nom originel et gardait quelques ménagements envers Amon ; son nom nouveau de Khoumiaton n'apparait sur les monuments qu'à partir de l'an VI. C'est donc à la fin de l'an V ou au commencement de l'an VI qu'il rompit décidément avec le dieu thébain et essaya de lui substituer Atonou, le disque solaire. On voit par cette trop courte exposition quels trésors M. Petrie a su mettre au jour pendant ces deux années de fouilles. J'ajoute que les fatigues de tant de campagnes ne l'ont pas arrêté : il a transporté ses chantiers au pied de la pyramide de Meydoum pendant l'hiver de 1890-1891, et l'ouvrage dans lequel il nous expose le résultat de ces fouilles nouvelles est déjà plus d'à moitié imprimé au moment où j'écris ces lignes.

G. MASPERO.

---

204. — **Scholia in Euripidem collegit, recensuit**, edidit Eduardus Schwartz. Volumen II. Scholia in Hiyppolytum. Medeam, Alcestin, Andromacham, Rhesum, Troades. Berlin, Reimer, 1891, VIII et 440 p. in-8.

M. Schwartz avait publié les scholies des trois premières pièces d'Euripide *(Hécube, Oreste, Phéniciennes)* en 1887. Le volume qu'il donne aujourd'hui et qui complète l'ouvrage (on sait que, sur les dix-neuf drames conservés d'Euripide, dix sont dénués de scholies), est fait avec le même soin et d'après la même méthode excellente que nous avons signalées en rendant compte du premier volume dans cette Revue (1887, I, p. 461). On ne saurait trop admirer la persévérance de M. Schwartz : il s'est dévoué pendant dix ans au travail assez ingrat d'établir le texte de ces débris hétérogènes de vieux commentaires, et il y a mis une attention, une conscience, une critique pénétrante qu'il appliquera un jour, nous l'espérons, au texte de quelque grand écrivain original.

Les scholies de l'*Hippolyte* sont de beaucoup les plus abondantes ; celles des cinq autres pièces énumérées ci-dessus, tout en étant moins nombreuses, ne laissent pas de fournir des renseignements instructifs, dus aux plus savants grammairiens alexandrins. M. S. ne s'est pas contenté de collationner à nouveau les trois principaux manuscrits, le *Marcianus*, le *Vaticanus* et le *Parisinus ;* il s'est servi le premier de trois autres manuscrits plus récents, mais parfois utiles. Un *Neapolitanus* lui a fourni une excellente récension, en quelques endroits plus complète, des scholies de l'*Hippolyte*. Un autre manuscrit de Naples, copié sur le *Vaticannus,* lui a permis, de loin en loin, de compléter des passages devenus illisibles dans ce dernier manuscrit. Il a pu enfin, grâce à un *Ottobonianus,* compléter les scholies de l'*Andromaque*. Voilà pour les enrichissements. Mais le principal mérite de cette édition est dans l'amélioration de l'ancien fond. Les observations égarées se trouvent ici ramenées au vers auquel elles se réfèrent ; les scholies indûment réunies sont séparées ; la meilleure rédaction figure dans le texte, les variantes et les amplifications récentes sont réléguées en bas des pages ; le texte est amendé avec une scrupuleuse attention de la première à la dernière page. Sans doute, les philologues qui s'occuperont de ce volume, trouveront encore à glaner, mais l'essentiel est fait. Voici deux remarques relatives aux scholies des *Troyennes*.

La malheureuse Cassandre chante l'Hyménée, elle entre en dansant et en agitant des torches. Navrée de ce spectacle, Hécube apostrophe Héphæstos, et reproche à ce dieu d'allumer mal à propos le flambeau nuptial pour un bien triste mariage. La scholie sur le vers 343 porte : παρὰ τὸ πᾶν διαλέγεται. M. S. écrit περιπαθῶς. En restant plus près de la leçon du manuscrit, nous proposons : Παρὰ τόπον (locution parallèle à παρὰ καιρόν) διαλέγεται. Le commentateur trouvait cette apostrophe déplacée. Il fait dans les *Troyennes* beaucoup de critiques

de ce genre : la tournure du vers 36 est froide ; au vers 1010 (ou plutôt 1015 suiv.) le poète imagine gratuitement des faits qui ne conviennent pas au personnage d'Hécube ; au vers 1030 Hécube se montre bien simple (εὐήθης) ; ce qu'elle dit au vers 1049 est ridicule, la réponse de Ménélas est plus ridicule encore. On trouve aussi dans les scholies des autres drames des critiques ou des chicanes, mais elles y sont souvent suivies d'une réfutation.

Les vers 1315 sq. des *Troyennes* (Μέλας γὰρ ὄσσε κατακαλύπτει | θάνατος ὅσιον ἀνοσίαις σφαγαῖσιν) sont accompagnés de la scholie : Ὅτι ἐπὶ <τῷ βωμῷ> τοῦ Ἑρκείου Διὸς ἐσφάγη · τινὲς δὲ διὰ τὸ αὐτὸν μὲν εἶναι ὅσιον, ἀνοσίαν δὲ τὴν σφαγήν. L'éditeur dit que le scholiaste lisait θάνατος ὅσιος. Cela est vrai ; mais il cite aussi la bonne leçon : car il faut évidememment écrire : τινὲς δέ <ὅ σ ι ο ν>, διὰ τὸ κτέ. — Quant aux scholies de l'*Alceste*, j'ai eu l'occasion de m'en occuper dans mon édition de cette pièce, qui n'a paru que peu de mois avant le présent volume et que M. S. ne connaissait pas. Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, comme on pouvait s'y attendre ; quelquefois aussi (aux vers 49, 249-252, 708, 1067) nos conjectures diffèrent.

Nous n'avons pas encore dit tout ce que ce volume offre d'utile aux travailleurs. Dans les notes, l'éditeur rapproche continuellement des scholies d'Euripide les interprétations et les données analogues que l'on trouve dans les scholies d'autres auteurs, dans les lexicographes et les mythographes. Signalons aussi les quatre tables à la fin du volume : *Index auctorum*, *Index nominum rariorum*, *Index analyticus*, *Index glossarum*. L'idée de l'*index* analytique rangé par ordre de matières, est particulièrement heureuse.

H. W.

---

205. — J.-W. Kubitschek, et S. Franfurter, **Fuehrer durch Carnuntum**. Vienne, Gerold, 1891, 87 p. in-8.

Carnuntum, aujourd'hui Pétronell, non loin de Vienne, est depuis plusieurs années l'objet de fouilles intéressantes. Comme il y avait jadis à cet endroit un camp légionnaire important, qui a donné naissance à une ville par l'agglomération des marchands que les troupes attiraient et des vétérans qui, leur congé obtenu, ne pouvaient se décider à quitter leur légion, on trouve des antiquités civiles et des antiquités militaires. C'est pour faciliter la visite des unes et des autres que MM. K. et F. ont rédigé le petit guide qui fait l'objet de cet article. Il me paraît recommandable : il contient à la fois des renseignements généraux élémentaires pour les visiteurs peu familiers avec les antiquités romaines et pour les autres des détails précis sur l'histoire de Carnuntum, sur les ruines exhumées et sur les antiquités découvertes. Des illustrations suffisantes accompagnent le texte ; elles ont le tort de ne pas être placées d'ordinaire en face du passage auquel elles se rapportent, si bien qu'il faut tourner

plusieurs pages pour s'y reporter. Un appendice nous donne un résumé des résultats obtenus en 1891 par ceux qui dirigent les fouilles. Le plus important est le déblaiement d'un sanctuaire de Jupiter Optimus Maximus Dolichenus sur lequel les périodiques nous donneront sans doute de plus amples détails. Le plan du camp romain qui termine le livre a déjà paru dans les *Mittheilungen* de Vienne.

R.C.

---

206. — Max Leclerc. **Le rôle social des Universités.** Paris, A. Colin, 1892, In-16 (Questions du temps présent).

Le titre de cette brochure ne donne pas une idée exacte du contenu. A propos du rôle social que des Universités peuvent ou doivent jouer, l'auteur s'est proposé seulement d'esquisser l'histoire de l'*University Extension Movement* en Angleterre.

On sait que les Universités anglaises, dont l'activité scientifique a été longtemps presque nulle, ont cru se donner récemment une raison d'être et accroître leur popularité en organisant des cours d'adultes dans un certain nombre de villes et de villages du Royaume Uni. L'*Extension* compte aujourd'hui quantité de « missionnaires » conférenciers; et elle a réussi à recruter de larges auditoires,ce qui n'a rien que de naturel dans un pays où les prédicateurs, les lecturers et les vulgarisateurs de toute espèce ont toujours eu du succès. — « L'*Extension*, a entendu dire M. Leclerc, a sauvé les Universités. » — M. L. ne paraît pas éloigné de croire que nos futures Universités françaises « autonomes » pourraient être « sauvées », ou, tout au moins, singulièrement vivifiées, si elles se mettaient de la même manière en contact « avec le grand corps mouvant et frémissant du peuple ».

Cette idée prête aux développements oratoires, mais elle n'est pas juste. — D'abord c'est une question de savoir jusqu'à quel point la vulgarisation, quand elle est superficielle (et elle l'est souvent en Angleterre), est une chose utile. Les connaissances qui s'acquièrent aux conférences de l'*Extension* sont parfois de mince valeur. Les exemples cités par M. L. ne sont pas tous pour contredire nos impressions personnelles à cet égard. — En second lieu, les Universités se donnent une raison d'être, non pas en faisant concurrence à l'*Association philotechnique* ou *polytechnique*, ou aux cours d'hôtel de ville, mais en cultivant la science. M. L. semble croire qu'il n'y a pas d'autre alternative, pour l'étudiant et pour le professeur d'Université, que la vulgarisation ou le « dilettantisme ». Il y a la recherche scientifique.

« Il suffit aujourd'hui, dit M. Leclerc, d'aller dans quelqu'une des vieilles universités (anglaises), d'ouvrir les yeux ou les oreilles pour constater que l'esprit a changé et que le vent qui y souffle s'est déjà réchauffé en passant sur les grandes masses populaires. » Ici comme dans d'autres passages de sa brochure, l'auteur montre clairement qu'il

a vu Cambridge, Oxford, et l'Angleterre, en touriste un peu pressé. Oxford et Cambridge se relèvent assurément de nos jours d'une profonde décadence; mais les grandes masses populaires n'y sont pour rien; l'*University Extension Movement* n'a même pas contribué sérieusement à cette renaissance, dont il serait trop long d'expliquer ici les causes.

Ch.-V. L.

---

207. — Ed. SCHURÉ. **Les grandes légendes de France.** 1 vol. in-12, IV-292 pp. Paris, librairie académique Didier, 1892.

M. Ed. Schuré a réuni dans ce volume une série de légendes de l'Alsace, de la Grande-Chartreuse, du mont Saint-Michel, de la Bretagne. Au fond de ces récits, créés par l'imagination du peuple, il a cherché l'âme celtique. « Ce livre, écrit-il, a été un voyage à la découverte de l'âme celtique. » Nous n'oserions affirmer qu'il ait retrouvé cette âme ni qu'il l'ait définie avec beaucoup de précision : peut-être s'est-il parfois dirigé d'un mauvais côté, soit en s'adressant à l'histoire de saint Bruno, né à Cologne et fondateur des Chartreux, soit en déroulant devant nous les divers épisodes de la vie de sainte Odile, soit encore en nous racontant comment, au XIII[e] siècle, les Strasbourgeois ont battu leur évêque à Hausbergen et de quelle manière Rouget de l'Isle a composé la *Marseillaise* chez le maire Dietrich.

M. S. n'a point fait d'effort pour distinguer l'histoire de la légende; il n'a point non plus recherché quelles sont les origines lointaines de ces récits populaires, et quels en ont été les développements et les transformations successifs. Pourtant, quelquefois il sort de cette réserve et nous fournit quelque indication technique; mais, dans ce cas, il se trompe presque toujours. Une note sur la légende de sainte Odile porte : « La source la plus ancienne est un manuscrit intitulé : *Lombardica Historia*. On retrouve la légende dans la chronique de Schilter ajoutée à celle de Kœnigshoven et dans celle de Hertzog. » Autant d'erreurs que de mots; *Lombardica Historia* n'est pas le nom d'un manuscrit déterminé; l'*Histoire lombarde* n'est autre que la légende dorée de Jacques *de Voragine*, dans lequel a trouvé place, en appendice, au XV[e] siècle, la vie de sainte Odile; mais cette légende alsacienne est beaucoup plus vieille, on en saisit le principe dès le IX[e] siècle; Schilter a édité Kœnigshoven; il n'est pas lui-même l'auteur d'une chronique originale; dans le livre de Hertzog, il est à peine fait mention de sainte Odile. Les autres renseignements que nous donne M. S. sont aussi inexacts; son livre, par suite, n'a point de valeur scientifique.

Et pourtant nous l'avons lu avec un plaisir bien vif. Les récits qu'il contient sont si attrayants! Ils sont développés de façon si aimable, composés avec tant d'art et écrit d'un style si entraînant! M. Schuré nous raconte ces anciennes légendes avec un charme qui séduit. Et

parfois il interrompt sa narration, pour nous décrire quelque brillant paysage et nous communiquer ses propres impressions de touriste, à l'âme sensible et rêveuse. Si le livre n'est pas l'œuvre d'un érudit et d'un savant, il est celle d'un écrivain et d'un poète.

Ch. Pfister.

---

208. — E. Boursault. **Lettres à Babet.** 1 vol. in-12, 189 p. Notice de M. E. Colombey. Paris. Quantin, 8 fr.

209. — *Id.* **Lettres à Monseigneur de Langres.** 1 vol. in-12, 259 p. Annotées par M. E. Colombey. Librairies-imprimeries réunies, 1891, 10 fr.

M. E. Colombey a extrait deux volumes de la Correspondance de E. Boursault réunie en 1709 sous le titre de *Lettres Nouvelles* 3 vol. in-8°. Il n'y a rien d'inédit dans cette publication agréable qui est une réédition tronquée. M. C. a réuni dans un premier recueil les *Lettres à Babet* qui se trouvent mêlées avec d'autres dans le tome III des *Lettres Nouvelles;* quant à la correspondance avec l'évêque de Langres, elle était dispersée dans les tomes I et II; M. E. C. n'a eu d'autre peine que de les extraire pour les rapprocher. Hâtons-nous de dire que l'idée était heureuse et que ces jolis pages méritaient sans conteste d'être replacées sous les yeux du public. Tout au plus pourrait-on regretter que M. E. C. n'ait pas cru devoir payer davantage de sa personne; indiquer, fût-ce en note, la provenance de ses deux recueils, et en dire, dans une notice, l'intérêt véritable. En tête des lettres à Babet, il a imprimé une vie de Boursault qui a le tort d'être trop rapide, sans remplacer ni redresser l'étude de M. Saint-René Taillandier, ou la *Notice* de M. V. Fournel mise devant le *Théâtre Choisi* de Boursault. Ce sont d'aimables pages de vulgarisation écrites par un biographe qui a beaucoup lu. Boursault y est replacé auprès des personnages à qui il eut affaire, Molière, Boileau, Racine, Julie d'Angennes, Bossuet, Caffaro, Desbarreaux. On nous présente successivement, avec des citations fort intéressantes, Boursault ému par la misère du peuple, ou par les incorrections du style de Bossuet, Boursault grammairien, Boursault et ses mécènes, Boursault et ses dédicaces, Bousault et sa bru, Boursault et son fils. Cette notice contient assurément des anecdotes fort piquantes, dont le tort est d'être presque toutes connues et données par les historiens précédents, y compris et surtout le fils même de l'auteur d'*Esope à la Cour*.

Ce serait fort bien si M. C. n'eut pas cru devoir nous livrer le texte des lettres en se dispensant d'en faire un commentaire motivé : les trois pages consacrées aux *lettres à Babet* et les trois pages accordées aux *lettres à M. de Langres* sont trop peu de chose, et c'est trop de modestie à M. C. de s'être si hâtivement esquivé. Elles sont pourtant bien curieuses, ces correspondances; celles de Babet constituent un exquis roman d'amour dont j'imagine que M. C. se trompe en assu-

rant que son héroïne Babet a réellement existé. Il y a trop d'art dans l'agencement de ces lettres et dans l'ordonnance du roman pour que l'on puisse croire à sa réalité; la vie n'a pas tant d'ordre; si M. C. croit à l'existence de Babet, il ne l'a nullement démontrée (p. 39); et c'est affaire d'opinion personnelle. Si Babet, dans ses lettres, a un père qui habite Bagnolet, on ne voit pas pourquoi c'est une preuve de véracité, et l'on voit bien comment Boursault aurait pu l'inventer. Le ton en est spirituel, enjoué, souvent très libre, quelquefois fort délicat, d'un précieux tantôt ausssi renchéri que le style de Madelon (lettre IV) tantôt aussi exquis que le langage de la Sylvia de Marivaux (v. lett. X.), et parfois aussi d'une note aussi grossière que les pires obscénités de Sorel, de Scarron ou de Mme la duchesse d'Orléans (v. lett. XXI). L'impression générale est qu'il faut considérer ce recueil comme un roman par lettres très joliment conté, fort pittoresque, et d'une intrigue heureusement nouée.

Les *lettres à Monseigneur de Langres* sont une gazette anecdotique et grivoise à l'usage d'un évêque égrillard. On y retrouve nombre d'historiettes qui couraient les ruelles ou les rues, et qui figurent dans les autres mémoires du temps. C'est une lecture au surplus amusante et un nid d'informations ou de menus faits pour notes, références et compilations récréatives. La commodité ou l'utilité de cette édition nouvelle est contestable, vu la rareté des renseignements, des rapprochements, des annotations, et la fragile maigreur de l'appareil critique. Il est dommage que l'on n'ait pas cru devoir faire autre chose qu'une réimpression de gaillardises à cacher sous les coussins des dames.

Léo CLARETIE.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. LAURENT, — déjà connu par différents travaux sur l'Aude — consacre depuis plusieurs années de nombreuses études à l'histoire du département des Ardennes, dont il est l'archiviste. Ces études méritent d'être signalées, ne fût-ce que brièvement; ce sont, en général, des documents tirés des archives et analysés par l'auteur dans une courte et substantielle introduction : 1° *Notes inédites sur la vie et les œuvres de Dom Ganneron, chartreux de Mont-Dieu* (Charleville, impr. Devin, 1887. In-8°, 16 p.). On connaissait à peine le nom de ce chartreux, né vers 1590, à Dommartin-en-Goële et mort en 1669; ses mémoires historiques, dont la liste figure à la suite de la notice, sont au nombre de cinquante environ. — 2° *Les anciennes rues de Mézières* (Mézières, René, 1888. In-8°, 20 p.). Les dénominations des rues, du XIIIe au XVIIIe siècle, ont été relevées dans les archives municipales, et les anciennes enseignes, fort bizarres, qui étaient dans les différentes rues de la ville, y sont indiquées. — 3° *Les francs-archers de Mézières* (Mézières, René, 1888. In-8°, 15 p.). L'habillement des francs-archers variait un peu, suivant les pays; il avait sa couleur locale. Grâce aux comptes de la ville, de

1467 à 1524, M. L. a pu reconstituer le costume des francs-archers, à Mézières, avec le prix de revient de l'armure et de chaque pièce de leur équipement. — 4° *La léproserie de Mézières* (Mézières, René, 1889. In-8°, 15 p.). La cérémonie de la « mise hors du monde » est décrite dans cette brochure; on y trouve aussi la liste et le prix des ustensiles que l'on remettait aux lépreux. La lèpre disparut à Mézières vers le milieu du XVII° siècle. — 5° *La Bastille et le patriote Palloy, ou notes inédites sur un modèle de la Bastille conservé aux archives des Ardennes* (Reims, impr. Matot, 1889. In-8°, 16 p.). On sait qu'au moment de la démolition de la Bastille une réduction en plâtre de ce monument fut adressée à chaque chef-lieu de département. La plaquette de M. L. contient toute la correspondance relative à cet envoi, et les délibérations prises à ce sujet par le Conseil général des Ardennes. La lettre d'envoi mentionne divers autres souvenirs de la Bastille, qui n'existent plus. — 6° *Statuts et coutumes de l'échevinage de Mézières* (XII°-XVIII° *siècle*). Paris, Picard et Champion, 1889. In-8°, XLIII-203 p.). Cet ouvrage est divisé en quinze chapitres : charte communale, usages locaux, aisances, échevinage, conseil de ville, offices municipaux, offices paroissiaux, offices subalternes, revenus municipaux, police, guerre, instruction publique, assistance publique, commerce, industrie et métiers. L'un des chapitres les plus curieux est celui qui concerne l'instruction publique. A signaler, notamment, une bulle du pape Grégoire VIII touchant la nomination d'un maître d'école à Mézières (26 novembre 1187), ainsi que des règlements scolaires de l'année 1325. — 7° *Mézières illustré*. (Charleville, impr. Devin, 1889. In-4° colombier, 12 p. et 12 planches.) Cet album comprend douze fac-similés phototypiques : une vue générale de Mézières à la fin du XVI° siècle; un portrait de Bayard, d'après une peinture à l'huile de Laurent Lévêque, de Mézières (1626); la *coupe* en vermeil dite *de Bayard*, sur laquelle est représenté le siège de Mézières en 1521 (richement ciselée et pesant 1,125 grammes environ, elle est garnie d'un couvercle que surmonte une petite figure de la Vierge; on distingue, sur le pourtour, Mézières avec ses principaux monuments, ses abords et l'armée assiégeante; une inscription, gravée sur le bord, rappelle le nom du donateur, le chanoine rémois Wallerand Payon, et la défense de la ville par le chevalier sans peur et sans reproche); un Christ du commencement du XVI° siècle, conservé dans l'église de Mézières; le sceau et le contre-sceau de l'échevinage, aux XIII° et XIV° siècles; trois pages du cartulaire municipal (XV° siècle); une page de signatures et de marques d'habitants de Mézières pendant la Ligue; les deux écussons de Louis de Gonzague, gouverneur de Champagne, duc de Nevers et de Rethel, et d'Henriette de Clèves, sa femme, placés sur une maison du faubourg d'Arches; un plan de la ville dressé, en 1761, par l'École du Génie. — 8° *Centenaire de la création du Conseil général des Ardennes ou documents y relatifs*. (Charleville, impr. Anciaux, 1890. In-8°, 12 p.) A la suite de son introduction sur la création des Conseils généraux, M. L. publie : la proclamation du roi fixant à Mézières le siège du Conseil général des Ardennes (12 mai 1790); le discours prononcé le jour de l'ouverture (10 juin); le premier règlement de cette assemblée (8 novembre), et la liste alphabétique de ses membres, depuis sa constitution jusqu'à sa suppression (14 frimaire an II). — 9° *Inventaire sommaire des archives hospitalières de la ville de Mézières antérieures à 1790* (Charleville, impr. Anciaux, 1891. In-4°, 76 p.) Les archives anciennes de l'hospice de Mézières, réparties en quatre fonds (Hôtel-Dieu, table des pauvres, maladreries de Mézières et de Maubert-Fontaine), remontent à l'année 1266 : elles se composent de 476 pièces, parchemin; 6693 pièces, papier; 407 registres ou cahiers; 11 plans, et 93 sceaux. — 10° *Variétés historiques ardennaises*. (Paris, Picard, 1890-1892. In-8°, 16, 15, 23, 43, 19, 32, 39, 56 p.). Ces *Variétés*, tirées à 75 exemplaires, numérotés,

sur papier vergé, en caractères elzévirs, avec fac-similés phototypiques, sortent des presses de M. Ch. Blind, de Dôle, qui en a fait une véritable édition de bibliophile. Elles forment déjà huit livraisons accompagnées de onze planches : I. *Les deux plus anciens documents en latin et en français conservés aux archives des Ardennes.* Le document en latin est un diplôme d'Othon III, empereur d'Allemagne, confirmant les biens de l'abbaye de Mouzon (997); la pièce en français, datée du mois de décembre 1233, est une donation faite à l'abbaye de Chaumont en Porcien, par Jean, fils aîné du comte de Soissons, et Marie de Chimay, sa femme. II. *Avant et après la bataille de Rocroi.* (Détails sur les approvisionnements fournis par les habitants de Rocroi aux troupes royales, au moment de l'investissement de la place; sur les soins donnés aux blessés et sur l'envoi des prisonniers dans diverses localités du département.) III. *Souvenirs de l'abbaye de Signy.* La plupart des *Souvenirs* qui subsistent de cette abbaye ont été réunis au château de Montaubois, par le baron Frédéric Seillière; mentionnons, parmi les planches, deux reproductions inédites des portraits d'Abraham de Harcourt et de Louis-Aimé de Bourbon, abbés commendataires, d'après des peintures à l'huile conservées à Rethel et à Signy. IV. *Arrestation de Louis XVI à Varennes;* récit court, mais rédigé quatre ou cinq heures après l'événement : la relation de la saisie des papiers du marquis de Bouillé, aux Hautes-Rivières, est particulièrement curieuse. V. *L'histoire des Ardennes de l'abbé Boulliot.* L'abbé Boulliot, auteur d'une excellente *Biographie ardennaise*, avait aussi préparé les éléments d'une histoire complète de ce département; M. L. a retrouvé le plan détaillé de cet ouvrage, écrit de la main même de Boulliot; mais les cahiers qui composaient cette histoire sont dispersés; il serait d'un grand intérêt d'en rassembler les fragments. VI. *Le livre des statuts d'Ivois-Carignan.* Ce livre, dont l'original est déposé aux Archives nationales, renferme la charte communale inédite d'Ivois, octroyée par un comte de Chiny; les principaux statuts de la ville; un recueil de formules pour les actes rédigés dans la prévôté d'Ivois, et les chartes de plusieurs villages de cette prévôté, soumis à la loi de Beaumont. L'une de ces dernières chartes (celle de Sachy), n'avait pu être découverte par M. Bonvalot, lorsqu'il publia son travail sur la loi de Beaumont. VII. *Fragment d'un registre du comté de Rethel.* Ce fragment, du XV^e^ siècle, servait de couverture à un registre de délibérations de la commune de Rilly (canton d'Attigny, arr. de Vouziers) de l'année 1805; il permet de reconstituer en partie le texte des chartes communales de Rethel, Raucourt et Haraucourt qui ont été détruites. VIII. *Correspondance de Frédéric II avec Duhan de Jandun :* réimpression d'une plaquette publiée à Berlin, en 1791. M. L. a ajouté, dans une introduction, des renseignements nouveaux sur la famille Duhan, postérieurement à la révocation de l'Édit de Nantes, d'après les anciens registres de l'état civil.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mars 1892.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture des lettres des candidats à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Alfred Maury. Ces candidats sont : MM. Philippe Berger, sous-bibliothécaire de l'Institut; Louis Courajod, conservateur du musée du Louvre; Homolle, directeur de l'École française d'Athènes.

L'Académie met à l'ordre du jour de la prochaine séance la désignation d'un de ses membres, qu'elle présentera au choix de l'assemblée générale de l'Institut, pour les élections au Conseil supérieur de l'instruction publique.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, adresse à l'Académie des nouvelles archéologiques. — Des trois métopes archaïques, datant du VII° ou du VI° siècle, qui ont été découvertes récemment à Sélinonte, l'une avait été martelée. Les fouilles continuées par M. Salinas en ont fait retrouver des débris qui permettent de conjecturer qu'elle représentait la lutte d'Hercule contre le Minotaure. — M. le sénateur Barracco va publier, avec le concours de M. Helbig, sa précieuse collection de sculptures antiques. Un texte, en français, accompagnera les héliogravures. Il y a dans cette collection, comme on sait, d'importants morceaux inédits : entre autres un admirable buste d'Alexandre, un buste absolument authentique de Jules César, avec l'étoile au front : *Simulacro eius in vertice additur stella* (Suétone). — On vient de trouver sur l'Esquilin un nouveau collier d'esclave : *revoca me ad domum pulveratam*, indication topographique jusqu'à ce jour inconnue. — M. Piacentini, propriétaire d'un grand domaine rural à Prima Porta, à 9 milles au nord de Rome, découvre depuis quelques mois toute une série de chambres pavées en mosaïque. J'en ai visité hier même, dit M. Geffroy, jusqu'à neuf. Toutes ces mosaïques sont d'un art à la fois élégant et sévère. Plusieurs sont en noir et blanc, avec des dessins ingénieux et variés; mais deux d'entre elles sont tout à fait remarquables, soit par le sujet représenté, soit par l'étonnant éclat des couleurs. Sur l'une est une tête de Méduse entourée de rinceaux parmi lesquels des oiseaux voltigent. L'autre est de style égyptien. Il y a au milieu une scène d'adoration. Le dieu ou le roi (?) avec l'*uraeus* en tête, est assis sur un trône. Il offre un gâteau au serpent dont les replis entourent une sorte de vase qui rappelle la ciste mystique. A gauche, un personnage debout, dont le corps est tout entier de couleur verte, offre au même serpent un oiseau. Un cartouche sans inscription figure dans la partie supérieure du cadre. — La plupart de ces chambres, trouvées presque à fleur de terre, sont munies d'appareils de chauffage. Toutes ensemble forment trois groupes étagés sur le penchant d'une colline. Il est évident qu'une riche villa se trouvait à très peu de distance de cette célèbre villa de Livie, où l'on a découvert en 1863 la chambre peinte bien connue et la belle statue d'Auguste du *Braccio nuovo* (au Vatican). M. Piacentini avait déjà découvert en 1878 de très belles mosaïques avec inscriptions qui ont été fort bien publiées et commentées par M^me^ la comtesse Lovatelli en 1879, dans les Mémoires de l'Académie des *Lincei*. — Parmi les débris sortis de terre, M. Geffroy a recueilli une marque de brique qui ne paraît pas se trouver dans le *Corpus inscriptionum latinarum* (XV, 1; cf. les n^os^ 2236-7-8) :

A(ti) Ati(di) Phil(eti) Eronis (?)

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. Saglio : *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 16e fascicule (*Epiorkia-Eupatrides*); — par M. Le Blant : Wilpert (Joseph), *Die gottgeweihten Jungfrauen in den ersten Jahrhunderten der Kirche*; — par M. Siméon Luce : 2° Aubigné (Agrippa d'), *Histoire universelle*, publiée pour la Société de l'histoire de France par le baron de Ruble, tome V; 2° Bossuet, *Témoignage sur la vie et les vertus éminentes de monsieur Vincent de Paul*, publié par Armand Gasté; — par M. Delisle : *Catalogue des livres grecs et latins imprimés par Alde Manuce à Venise (1498, 1503, 1513)*, reproduits en phototypie avec une préface par Henri Omont.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 11 avril — 1892

210. — **Die Klagelieder des Jeremias** erklaert von Lic. Dr. Max Loehr, Privatdozenten der Theologie und Prediger zu Kœnigsberg. Gœttingen, Vandenhœck et Ruprecht, 1891, in-8. p. 101.

Le livre de M. Lœhr sur les *Lamentations de Jérémie* est divisé en deux parties : une introduction et un commentaire. L'introduction traite du nom et de la place des Lamentations dans le canon; de la forme et du contenu; de l'auteur, du temps et du lieu de composition. M. L. expose pour chacune de ces questions les diverses hypothèses des exégètes modernes et les arguments sur lesquels elles sont fondées; il fait connaître ensuite le résultat auquel l'ont conduit ses propres recherches.

Les quatre premiers chapitres des Lamentations, dont les versets sont disposés par ordre alphabétique, se distinguent par leur forme poétique et artificielle du cinquième et dernier chapitre qui est en prose. Malgré la tradition et l'analogie de style que cet ouvrage présente avec les livres prophétiques de Jérémie, l'opinion dominante rejette comme inacceptable l'attribution qui en a été faite au prophète; mais, pense M. L., aucun nom d'auteur ne peut être indiqué avec quelque certitude. Il a dû être composé en Babylonie pendant la captivité. Les exégètes qui tiennent pour Jérémie, pensent plutôt à Jérusalem ou à la Judée, comme lieu de composition; d'autres savants opinaient pour l'Égypte. Si l'accord n'est pas fait sur ces points, on ne s'entend pas davantage sur la division du livre même. Le temps n'est plus où la tradition respectée faisait autorité; aujourd'hui, la critique soumet à un contrôle minutieux les chapitres et les versets qui forment un ensemble dans le canon biblique. Elle les découpe et les analyse, et croit distinguer les diverses sources qui ont été confondues dans l'œuvre du dernier rédacteur. La sagacité des exégètes s'est donc exercée aussi sur les cinq chapitres des Lamentations, qui ont été séparés ou groupés selon le goût du com-

mentateur. M. L. propose une nouvelle division : les chapitres II-IV formeraient le corps de la rédaction primitive; un autre auteur a joint au commencement le chapitre I[er] et à la fin le chapitre V, pour le mieux accommoder au service divin, quand il est entré dans le canon. Cependant, l'unité première du livre rejetée, on semble conduit naturellement à séparer le chapitre III, tellement il diffère des autres par la forme et le style. Les raisons de M. L. pour le maintenir dans son groupe ne nous paraissent pas concluantes.

La seconde partie contient une traduction suivie d'un commentaire perpétuel. La traduction donne le sens plutôt qu'elle ne rend le tour poétique des versets. Elle est mieux appropriée à l'étudiant qu'à l'homme du monde. C'est également les besoins de l'étudiant que M. L. a eus en vue dans son commentaire qui contient tous les éléments nécessaires pour l'intelligence du texte hébreu. Il cite pour chaque passage difficile les interprétations proposées avant lui et recommande celles qui lui semblent le plus acceptables. Il a relevé avec soin les mots et les locutions des Lamentations qui se retrouvent chez les autres auteurs bibliques et surtout chez Jérémie, afin d'éclairer les questions d'origine que ce livre a soulevées.

En résumant dans son introduction et dans son commentaire les travaux de ses devanciers, M. Lœhr a rendu un vrai service aux hébraïsants. Cette méthode ne nuit nullement, du reste, au caractère original et personnel de son traité.

Rubens Duval.

---

211. — Ellis Hesselmeyer. **Die Pelasgerfrage und ihre Loesbarkeit**. Tuebingen, Fues, 1890. In-8, viii-162 p.

L'auteur de cet intéressant travail est un élève de Gutschmid, qui s'est déjà fait connaître par un essai sur les origines de Pergame (1885). En traitant, avec une grande amplitude et une érudition parfois plus apparente que réelle, l'ensemble de la question pélasgique, M. Hesselmeyer s'est surtout inspiré des vues de son maître et des savants écrits de M. Crusius. Là où il s'engage dans la polémique, ce qu'il fait souvent, ce sont MM. E. Curtius et Holm qui en font les frais, sans parler d'une quantité d'écrivains de troisième ordre qu'il aurait bien mieux fait de laisser tranquilles.

M. H. a de la clarté dans l'esprit, s'il manque de méthode dans la composition; aussi son livre, bien que mal équilibré et encombré de digressions inutiles, laisse-t-il une impression assez nette pour qu'on puisse en résumer les conclusions sous forme d'aphorismes. Les critiques seraient heureux s'il était toujours possible d'en faire autant.

Le nom des Pélasges a été bien expliqué par O. Müller : ce sont les habitants des plaines (πέλειν, ἄργος); ils sont identiques aux Lélèges, dont le nom signifie *balbutientes* (Kiepert et Unger). Les Pélasges sont

apparentés aux Tyrrhéniens, comme leur langue (inscription de Lemnos) est apparentée à l'étrusque, mais l'expression de *Pélasges-Tyrrhéniens* est aussi erronée que le serait aujourd'hui celle d'*Italiens-Français*. Les uns et les autres sont les restes d'un peuple primitif *(Urvolk)* qui n'était ni aryen ni sémitique et qui ne rentre dans aucune catégorie linguistique ou ethnographique connue. Les Pélasges ont été en grande partie hellénisés, en communiquant aux Grecs la civilisation agricole qu'ils possédaient. Les Grecs leur doivent aussi quelques-unes de leurs idées religieuses, en particulier les mystères des Cabires (divinités telluriques, plus tard maritimes) et le culte phallique. Toutefois, il ne faut pas faire honneur aux Pélasges ou aux Tyrrhéniens des constructions énormes qu'on leur attribue en Grèce et en Italie. Ces constructions peuvent être leur œuvre, mais seulement dans la mesure où, suivant la tradition, les pyramides d'Égypte furent élevées par le peuple d'Israël : les Pélasges auxquels on les doit travaillaient, pour la noblesse achéenne, sous la direction d'architectes orientaux. Il n'y a donc pas, dans l'histoire de l'art grec et romain, une période pélasgique, pas plus qu'on ne peut parler d'une période juive dans l'histoire de l'art de l'Égypte.

Les Pélasges ne sont pas des Grecs primitifs : ils sont absolument distincts des Grecs. C'est ce qu'ont souvent oublié les auteurs anciens, d'où les confusions et les contradictions où ils sont tombés. A l'époque de l'invasion dorienne, le mélange des Pélasges avec les conquérants achéens était déjà complet; cette fusion a surtout eu pour théâtres la Béotie et l'Attique. Les Ioniens ne sont pas des immigrants venus d'Asie (Curtius) : ce sont des Pélasges hellénisés par les Achéens, comme les Prussiens ont été germanisés par les Allemands. Enfin, M. H. n'admet pas que les Lydiens aient pénétré en Italie, mais, bien au contraire, que les Rasènes sont allés en Asie, comme pirates d'abord, puis comme immigrants, à la façon des Normands du moyen-âge; l'erreur des anciens à ce sujet n'est pas le résultat d'une tradition, mais d'une conjecture demi-savante.

Des quatre chapitres dont se compose ce livre, le dernier, qui est de beaucoup le plus long, est aussi le moins utile et le plus faible. Après avoir étudié la question pélasgique à la lumière des données géographiques, linguistiques et mythologiques, l'auteur a cru nécessaire d'entasser des informations prises un peu partout pour montrer qu'en Chine, en Judée, dans l'Iran, en Égypte, etc. il y avait eu des peuples primitifs *(Urvölker)* antérieurs à ceux dont s'occupe l'histoire écrite. C'est ce que sait, sans avoir besoin qu'on l'en instruise, toute personne un peu versée dans l'archéologie. Non seulement M. H. n'a rien dit de neuf à ce sujet, mais il a montré qu'il était mal préparé à le traiter d'une manière sérieuse. Ses connaissances reposent sur un petit nombre d'ouvrages généraux dont il n'est pas en état de contrôler utilement les assertions. On pourrait citer comme exemple une note naïve sur les crânes d'Engis et de Calaveras, mentionnés comme antédiluviens *(vorflutige)* sans que

M. H. ait aucune notion des problèmes que ces débris humains ont soulevés. Çà et là on rencontre des assertions bizarres. P. 58, le nom de *Zeus* est dérivé de ζέω ou ζάω; p. 77, il est dit que les alphabets sémitiques dérivent de l'écriture cunéiforme; p. 90, M. H. affirme que la langue des Lyciens est aryenne, ce qu'il n'aurait pas fait s'il était au courant de la question; p. 96, il se livre à une attaque violente contre la crâniologie, dont il ne paraît guère connaître que le nom; à la page suivante, il déclare que toute la population de l'Europe vient de l'Asie, par la raison que « l'Asie est plus grande que l'Europe et que le centre importe plus (?) que la périphérie ». A la p. 98, il prétend à tort que les habitants des stations lacustres ignoraient la pêche, erreur dont Hérodote (V, 17) aurait dû suffire à le préserver; p. 100, il rapproche le mot sicule Κάμπος du basque *campoan*, dont la signification est la même, et il dit à tort que Thucydide considère les Sicules comme des Ibères. Voici qui est plus grave, p. 123 : « Niobé avec ses douze enfants, qui sont les douze lunes, représente l'année lunaire simple des anciens Béotiens; elle s'estime plus heureuse que Latone, qui n'a que deux enfants, c'est-à dire qui représente l'année mixte luni-solaire. Mais Apollon détruit toute la famille des Niobides. C'est le renversement du culte (pélasgique) de la lune par celui du soleil (aryen). » Heureusement, de pareilles taches sont rares, et M. H. s'est presque partout préservé des erreurs du symbolisme; mais on ne peut que regretter de trouver dans un livre sérieux des passages de cette force, comme aussi d'y lire (p. 126) que dans les iles bretonnes de Sein et de Batz « il y avait encore des traditions dravidiennes *(sic!)* au XVII^e siècle de notre ère ». L'auteur n'a point cité la source à laquelle il emprunte cette information : c'était cependant le cas de mettre sa responsabilité à couvert!

Du reste, sauf cette phrase malencontreuse, M. H., qui parle souvent de l'Espagne ibérique, a laissé la Gaule en dehors de ses spéculations; je crois qu'il a eu tort, car notre pays est peut-être celui dont l'ethnographie primitive rappelle le plus exactement celle de la Grèce. Aux Pélasges de la presqu'île des Balkans correspondent chez nous les hommes de l'époque néolithique; aux monuments dits pélasgiques de la Grèce, nos dolmens et nos allées couvertes; à la religion cabirique, le druidisme, qui n'est pas celtique, mais que les Celtes ont accepté. Cela dit, j'avoue que le moment n'est pas venu où l'on pourra tirer de ces parallèles des conclusions rigoureusement scientifiques et je ne reprocherais pas à M. Hesselmeyer de les avoir passés sous silence s'il ne s'était pas aventuré si souvent, et sans utilité appréciable pour sa thèse, en dehors des limites où l'existence des Tyrrhéniens et des Pélasges est historiquement constatée [1].

Salomon REINACH.

---

1. Dans sa préface, M. H. distingue avec raison trois acceptions du mot *Pélasges*, mais cette distinction est due à M. Sayce *(The Academy*, 25 janvier 1879; Schliemann, *Ilios*, p. 147), auquel M. H. ne devait pas l'emprunter sans reconnaître sa dette.

212. — Adrien LEGRAND. **Le traité des corps flottants d'Archimède.** Traduction nouvelle avec une introduction. Paris, Gauthier-Villars, 1891. In-8, 27 p.

Ceci est proprement la traduction d'une traduction. On sait, en effet, que le *Traité des corps flottants* (Περὶ ὀχουμένων), qui constitue l'un des principaux titres de gloire d'Archimède, n'a pas survécu dans le texte grec original. Nous n'en possédons qu'une version latine, qui fait partie de la traduction d'ensemble des récits d'Archimède rédigée en 1269, probablement par Guillaume de Moerbeke. Encore le manuscrit de cette traduction avait-il disparu depuis trois siècles; c'est en 1881 seulement que M. Rose l'a retrouvé à la bibliothèque du Vatican [1]. La seule version française de ce traité existante, celle de Peyrard (1807), a été faite sur les éditions de deux érudits de la Renaissance, Tartaglia et Commandin, qui ont apporté çà et là au texte de Moerbeke des corrections assez arbitraires; elle manque, en outre, de précision et souvent d'exactitude; Charles Thurot la jugeait sévèrement. M. Legrand a donc été bien inspiré de chercher à la remplacer et de prendre pour base de son travail le seul témoin authentique qui reste de l'original perdu, à savoir le texte du Vatican. Celui-ci, quoique écrit dans un latin barbare et à première vue inintelligible, a le rare mérite d'être un décalque littéral du texte grec, un véritable *juxta*, comme disent les écoliers. Les tournures, les mots (jusqu'aux articles!) de l'original, transparaissent si bien à travers ce déguisement bizarre que M. Heiberg a pu entreprendre de retraduire en grec le latin de Guillaume de Moerbeke et qu'il n'a guère eu de peine à y réussir [2]. En somme, je ne pense pas que la découverte du texte grec — si jamais l'Égypte nous réserve cette bonne fortune après tant d'autres — puisse ajouter ou modifier grand'chose à la physionomie du traité ni à la traduction de M. Legrand. A la fidélité de la version latine celle-ci joint des qualités propres d'élégance et de clarté; la préface et les notes disent ce qu'il faut et comme il le faut.

Cependant, comme il n'y a pas de traduction parfaite, voici quelques *errata* ou *desiderata* que j'ai relevés dans celle-ci.

« *Première hypothèse.* » Je crois avec M. L. que les derniers mots *(si humidum sit descendens in aliquo et ab aliquo alio pressum)* constituent une interpolation ou une corruption; il n'en fallait pas moins les traduire littéralement. M. L. écrit « lorsque le liquide descend dans quelque chose *et supporte quelque autre chose* ». Mieux vaudrait: « et se trouve pressé par un autre corps. »

1. La découverte a été trop tardive pour que M. Heiberg ait pu en profiter dans son excellente édition d'Archimède (chez Teubner); mais le savant danois a publié depuis une collation du manuscrit (*Zeitschrift für Mathematik und Physik*, supplément, 1890, p. 1 suiv.) où il indique toutes les variantes avec le texte imprimé (II, 359-426). C'est cette collation dont s'est servi M. Legrand.

2. *Mélanges Graux*, p. 689 suiv. La traduction est malheureusement faite sur le texte « amendé » de Tartaglia.

Proposition I. « Une surface étant coupée par un plan qui passe par un point *déterminé*, si la section est une circonférence ayant ce point pour centre, la surface sera sphérique. » Ainsi énoncée la proposition n'a point de sens, car le fait serait également vrai d'un cône droit ou d'un cylindre dans certains cas. Ici encore il fallait serrer davantage le texte : « Si l'on coupe une surface par des plans passant *toujours* par un même point *(per aliquod semper idem signum)*, et que la section soit *toujours* une circonférence ayant ce point pour centre, la surface sera une sphère. »

Proposition III. (Cas d'un solide immergé ayant même densité que le liquide.) Je ne partage pas les scrupules et les soupçons de M. L. sur les dernières lignes de la démonstration. Sans doute Archimède n'a pas approfondi ici les conditions physiques de stabilité du corps immergé, mais *non erat his locus*. Il lui suffisait d'établir mathématiquement que le solide une fois complètement immergé *n'a aucune raison* de descendre davantage, le liquide étant supposé homogène. C'est ce qu'il énonce en indiquant que l'immersion accomplie, le solide se confond, au point de vue des pressions, avec la portion de liquide qu'il a remplacé ; lequel est supposé en équilibre.

Proposition V. Dans le dernier alinéa, on a imprimé deux fois πατυ pour ρατυ.

Proposition VI. A quoi bon reproduire en note la traduction de Thurot, faite sur un texte fautif? Le manuscrit du Vatican nous montre, en effet, qu'il faut lire *impressa* au lieu de *vi pressa* et *sursum referuntur* au lieu de *surrexi feruntur*. Plus loin, p. 20, l. 8, je ne sais pas pourquoi l'on a mis entre crochets les mots « soit αδ la circonférence formant la surface du liquide », qui figurent bien dans le texte. Enfin, dans la figure, il aurait fallu éviter de donner aux corps A et Δ l'apparence d'être égaux.

Proposition VII (Principe d'Archimède). « Le corps descendra au fond ; car les parties de liquide qui se trouvent sous lui sont plus pressées *que celles qui sont à son niveau.* » Ceci est un petit contre-sens, et il surprend d'autant plus que M. L. a parfaitement élucidé dans une note initiale (p. 10) le sens de l'expression ἐξ ἴσου κειμένων chez Archimède. Il s'agit évidemment des éléments de liquide placés sur le même niveau *que ceux sur lesquels presse le corps* (*ex æquo ipsis jacentes*, suivant la correction certaine de Heiberg) et il fallait traduire : « que celles qui sont à *leur* niveau. » La note de Thurot, que M. L. cite, aurait dû le mettre sur la voie de la bonne interprétation.

Sur la figure, il fallait faire le rectangle Δ plus grand que A puisqu'à densité égale il pèse davantage.

Propositions VIII-IX (Équilibre d'un segment sphérique immergé). Je ne crois pas que M. L. ait bien débrouillé ce passage, malheureusement défiguré par une ancienne lacune, que signale le traducteur latin. Nous avons ici deux théorèmes parallèles, mais relatifs à deux hypothèses bien différentes :

1° Immersion d'un solide ayant la forme d'un segment sphérique, *la base en haut,* hors d'eau ;

2° Immersion d'un solide de même forme, *la base en bas,* dans l'eau.

Archimède prouvait successivement que *dans l'une et l'autre hypothèse* : 1° la position d'équilibre correspond à la direction verticale de l'axe du segment ; 2° si on écarte le corps de cette position, il la reprend naturellement. Du premier théorème (prop. VIII) il ne subsiste que l'énoncé. La figure donnée par M. L. est, si je ne me trompe, de son invention ; il aurait fallu en prévenir le lecteur. Du second théorème (prop. IX) nous avons perdu l'énoncé et le premier point de la démonstration, sauf les lignes finales. La démonstration du second point subsiste *en entier* pour le cas où le segment immergé est plus grand qu'une demi-sphère : les figures du manuscrit prévoient les deux autres cas possibles ; mais il n'est pas certain que le texte original se donnât la peine de les développer, la démonstration étant à peu près identique. Ce qui prouve bien que nos deux théorèmes doivent être rétablis comme on vient de le dire, c'est que dans le livre II on trouve deux couples de propositions (2-3, 4-5) absolument pareils, avec cette différence qu'il s'agit cette fois de segments de paraboloïdes au lieu de segments sphériques. Dans l'unique figure qu'il a reproduite ici, M. L. a oublié de marquer la lettre ο (sommet du triangle ρολ). Je crois aussi qu'il faut apporter au texte une correction. Au lieu de « le poids de la portion qui émerge se portera en bas suivant la droite ρο », on écrira « la droite ρλ ». En effet, l'action de la pesanteur s'exerce suivant la verticale au centre de gravité et non pas suivant la droite qui joint les centres de gravité des deux parties du système.

M. L., qui s'adresse aux philologues et aux philosophes plutôt qu'aux spécialistes, a bien fait de ne reproduire que les énoncés du livre II. Peut-être eût-il été sage d'éviter le mot de *conoïde* qui prête à l'amphibologie, et de lui substituer l'expression plus précise de *paraboloïde*. A la proposition II il faut sans doute lire : « de façon que sa base *ne touche pas* le liquide. »

J'arrête ici ces observations forcément arides, qui ont dû provoquer sur quelques lèvres le *ne sutor supra crepidam* ; mais je me suis laissé entraîner par l'exemple de M. Legrand, qui n'est pas, comme on pourrait le croire, un géomètre, mais un grammairien ; d'ailleurs dans une Revue qui a compté Charles Thurot parmis ses collaborateurs on n'a pas à s'excuser de parler de mathématiques anciennes.

Théodore Reinach.

213. — A. Papadopulos-Keraeus. **Apollodori Bibliothecae** fragmenta sabbaitica, nunc primum edidit cum notis criticis (Extrait du *Rheinisches Museum*, t. XLVI). In-8, 32 p.

214. — R. Wagner. **Epitoma Vaticana ex Apollodori bibliotheca**, accedunt curae mythographae de Apollodori fontibus et epimetrum præfationem Borbonicam ad Homeri Iliadem continens, Leipzig, Hirzel, 1891. xvi-193 p.

Deux découvertes heureuses, se succédant à peu d'années d'intervalle, nous ont rendu des morceaux depuis longtemps perdus du grand ouvrage mythologique d'Apollodore. On sait que cette compilation, datant probablement du IIe siècle, a été fort lue jusqu'à la fin du paganisme. Tombée ensuite dans l'oubli, ou du moins négligée, elle retrouva la faveur des érudits lors de la brillante renaissance byzantine qui se place au XIe et au XIIe siècle. Mais le manuel d'Apollodore était long; on voulut en avoir des abrégés. De là les deux recueils d'*excerpta* qui ont été retrouvés l'un au Vatican par M. Wagner (no 950), l'autre à Jérusalem, au couvent de Saint-Sabbas, par M. Papadopulos Kerameus, bibliothécaire du patriarche Nicodème. La découverte du premier remonte à l'année 1885; elle a été annoncée à deux reprises par l'auteur (*Rhein. Mus.*, t. XLI, p 134; *Commentationes Ribbeckianae*, p. 132) avant d'être l'objet de la présente publication. Celle de M. Papadopulos, qui date de 1887, lui a fourni la matière d'un intéressant article, aussi répandu sous forme d'extrait, que M. Buecheler a enrichi de ses conjectures. Plus récemment, M. W. a étudié les mêmes fragments dans le *Rheinisches Museum* (t. XLVI, p. 378), en faisant savoir qu'il préparait, à l'aide de ces précieux documents, une édition nouvelle de la *Bibliothèque* d'Apollodore.

Les *Excerpta Vaticana* (V) ne font pas double emploi avec les *Excerpta Sabbaitica* (S); ils se complètent, au contraire, de la façon la plus heureuse, car leurs rédacteurs n'ont pas poursuivi le même but. Celui de S s'est proposé de réunir en un récit continu les traditions dont les éléments sont souvent épars dans les différents chapitres de l'original; celui de V a recueilli, au hasard de son goût personnel, les passages qui lui paraissaient intéressants. Il en résulte que nous devons à ces deux sources une partie importante du IIIe livre, qui manquait à tous nos mss. et qui a seul fourni la matière des extraits de S.

V est plus fidèle que S, en ce sens qu'il n'altère pas volontairement le texte qu'il découpe, mais S est particulièrement précieux parce qu'il nous donne toute l'histoire de la guerre de Troie. La comparaison des deux *excerpta* avec le texte traditionnel prouve que S a travaillé sur un meilleur ms., plus ancien d'au moins un siècle que celui dont V fait usage; en revanche, nous ne possédons l'original d'aucun des deux recueils, mais seulement des copies des copies, et S a été particulièrement maltraité par les copistes. Cependant S et V dérivent tous deux, en dernière analyse, de textes remontant au XIe ou au XIIe siècle, antérieurs aux corruptions que les scribes byzantins ont fait subir plus tard à

l'ouvrage d'Apollodore; c'est seulement, à ce qu'il semble, au XIV[e] siècle qu'un exemplaire corrompu de ce livre, mutilé à la fin, parvint en Occident et donna naissance à tous les ms. connus jusqu'à ce jour, sauf peut-être le 4[e] *Parisinus* de C. Müller. Bien que très altérés eux-mêmes, les *excerpta* S et V ont montré une fois de plus combien les texte traditionnel est défectueux.

Les extraits de Jérusalem fournissent des faits et des noms tout à fait nouveaux, notamment dans l'histoire d'Hélène et le résumé de la *Télégonie*, qui est placé à la fin du III[e] livre. C'est ainsi que nous apprenons le nom d'une fille d'Ulysse et de Pénélope, Poliporté, et celui du fils d'Ulysse et de la fille de Thoas, Léontophonos. La récolte n'a pas été moins abondante dans les extraits du Vatican, qui font connaître la suite des aventures de Thésée, l'histoire des Pélopides et la guerre de Troie. Mais il faudrait, pour signaler toutes les nouveautés qu'ils présentent, nous engager dans une stérile énumération de noms propres. L'édition annoncée par M. W. fera entrer dans le domaine public ces enrichissements inattendus que notre connaissance des mythes grecs vient de recevoir.

Dans le long commentaire dont ce dernier savant a accompagné la publication de V, la partie la plus intéressante concerne les relations de la *Bibliothèque* avec le texte des poèmes cycliques et homériques. M. W. a démontré que le mythographe n'a pas consulté les originaux, mais d'autres résumés en proses du genre de ceux de Proclus, beaucoup plus détaillés toutefois que ceux qui nous restent (p. 169). Les concordances frappantes qu' il a signalées entre le texte de l'*Épitome* de Proclus et celui des nouveaux fragments d'Apollodore ne peuvent s'expliquer que par une communauté d'origine. Il est vraiment curieux de se convaincre (p. 204), par la comparaison d'un passage de V avec un argument de l'*Iliade* publié par Bekker, qu'Apollodore n'a même pas consulté directement les poèmes homériques; nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur la qualité de son érudition !

Dans un appendice, M. W. a publié, d'après un ms. de Naples (n° 91 du catalogue de Cyrille), une sorte d'introduction en prose à l'*Iliade*, dont les éléments, comme le dit l'auteur, sont empruntés aux poèmes homériques eux-mêmes (ἅ ἐστιν ἐκ τῆς Ὁμήρου Ποιήσεως... λαβεῖν, νῦν ῥητέον). Le début de cet insignifiant morceau, qui raconte le jugement de Paris, mentionne l'inscription τῇ καλλίστῃ τὸ μῆλον tracée sur la pomme d'or que lance la Discorde; c'est là un détail qui était seulement connu par le commentaire de Tzetzès sur Lycophron. Disons aussi que dans un *addendum*, écrit par M. Wagner à la suite de la découverte de M. Papadopulos, l'éditeur des *Excerpta Vaticana* se dit porté à croire que cette collection est due à Tzetzès lui-même.

L'excellent travail de M. Wagner aurait gagné à n'être pas écrit en latin. Mais peut-on vraiment qualifier de latines des phrases comme celle-ci (p. VII) : *Epitomator fontes suos nusquam citavit?* A moins

que ce ne soit là un spécimen du « latin international » préconisé par le *Phœnix* d'Oxford.

Salomon Reinach.

---

215. — E. E. Lattes, **Note di epigrafia etrusca.** (Extrait des *Rendiconti del R. Istituto Lombardo*, 1892).

En attendant que le manuscrit étrusque d'Agram, déjà célèbre à l'avance, et dont la publication très prochaine est annoncée, fasse accomplir à l'étruscologie des pas plus rapides, tout progrès, grand ou petit, définitivement acquis doit être accueilli avec reconnaissance.

C'est un progrès que nous devons au travail dont on vient de lire le titre. M. E.-E. Lattes, déjà honorablement connu par d'autres recherches du même ordre, s'attache à donner une lecture correcte de l'inscription de Pérouse, en séparant les mots de la façon la plus vraisemblable. Il améliore surtout cette lecture par une vue plus juste du rôle de la ponctuation et du véritable agencement des lignes. Il montre, par exemple, que la ligne A 12, qui commence au milieu, doit être rapportée, non à la ligne qui précède, comme on le croyait, mais à celle qui suit. Cette démonstraction qui est en accord avec ce que nous savons de l'épigraphie italique, nous paraît convaincante. Il montre en outre que les points qui se trouvent à la fin des lignes B 6 et B 9 sont des points servant à unir les mots et non à les séparer. Si peu que ce soit, c'est quelque chose, et cela vaut mieux que beaucoup d'étymologies.

En poursuivant dans la même voie, on arrive à se demander pourquoi le graveur, qui n'hésite pas à couper un mot en deux, à la fin d'une ligne, sans juger nécessaire de mettre un point, croit au contraire devoir mettre un point aux deux endroits précités, où la ligne finit sur un mot. La réponse est suggérée par le texte lui-même. La première fois (l. 6) nous avons *Pelθi Reneθi*, la seconde fois *Acilune Turune Scune*. Ce sont là probablement des noms propres, et le graveur a voulu montrer qu'ils font partie d'une seule et même dénomination, qu'ils ne doivent pas être entendus comme appartenant à des personnages différents. Cette conjecture est confirmée, ce semble, par la ligne A 22, où nous avons le même nom *Pelθu* suivi de *Tascu*. Il est possible que dans *Reneθi* il faille voir le nom propre bien connu *Arnθ*.

M. Bréal.

---

216. — Georgii (H.). **Die antike Aeneiskritik, aus den Scholien und anderen Quellen hergestellt.** Stuttgart, Kohlhammer, 1891. 1 vol. gr. in-8, viii-570 p. 12 fr. 50.

Surtout ne vous méprenez pas sur ce titre de livre qui est légèrement

équivoque. Il s'agit ici non de *la* critique, dans le sens général que nous donnons à ce mot, mais *des* critiques ou *quæstiones* dont les vers de l'Énéide étaient dans les écoles anciennes le thème ou le prétexte. La restriction est notable. M. Georgii, allant plus loin que ne l'avaient fait ceux qui ont traité ce sujet jusqu'ici, soutient que ces critiques étaient bien plus nombreuses qu'on ne le croit généralement. Il en a trouvé douze fois plus que nous n'en comptions. Elles étaient suivant lui le véritable fonds de l'enseignement donné sur Virgile, puisqu'en fait le grammairien n'avait d'autre préoccupation que de parer aux objections dirigées contre la composition, les expressions ou les pensées du poète. Les scolies qui jusqu'ici nous paraissaient obscures ou insignifiantes sont toutes ou presque toutes des réponses à des critiques dont les modernes ne se seraient pas avisés, mais qu'on avait en réalité opposées à Virgile. M. G. croit avoir trouvé là, il déclare nous donner par là la clef de Servius et du Pseudo-Servius.

L'auteur de ce livre est au courant de la littérature assez complexe des scolies de Virgile. Il les connaît et voit au-delà. C'est un esprit vigoureux, inventif, original, logique jusqu'à l'excès. Je tiens à marquer dès le début et fortement la bonne impression que donnent certaines parties de son ouvrage afin de pouvoir dire sur le reste toute ma pensée avec la même franchise.

Il y a certes quelque chose dans l'idée ou plutôt dans le système de l'auteur; ce dernier terme est le bon ; car M. G. avec une logique tenace a suivi son idée jusqu'en ses dernières conséquences, ce système est ingénieux, et il jettera quelque lumière sur des fonds où nous ne voyions pas grand chose. Il n'est pas moins séduisant : parler raison, rétablir un sens où n'apparaissaient qu'absurdités, éclairer une note, une critique obscure par celles qui sont claires, rien de mieux au premier abord ; mais voyons si le système, puisque système il y a, pourra tenir contre les objections qui bientôt s'élèvent et dont on ne peut méconnaître le nombre et la gravité.

On peut douter d'abord que ce cadre des scolies les comprenne toutes, ou même qu'il soit bon et convienne à l'état présent du commentaire sur Virgile. Les *critiques* n'en forment qu'une partie et non pas la meilleure. M. G., sauf une introduction de 40 pages et une brève conclusion de 10 pages, suit l'ordre des livres et des vers; il n'y a qu'à ouvrir le livre pour voir que M. G. saute des dizaines, et plus que des dizaines de vers. Ce qu'il omet, c'est parfois justement les seules scolies qui étaient regardées comme ayant pour nous un intérêt véritable. M.G. qui les passe se donne beaucoup de peine et nous demande de nous en donner pour ce qui en forme la bordure. C'est un sujet d'étude qui attire peu.

M. G. reconnaît que les objections faites à Virgile étaient souvent absurdes et ridicules; il ne peut nier d'autre part que les réponses

l'étaient souvent davantage [1]. Le grammairien avait en plus ce ridicule que pour lui, en tout et partout, le poète devait avoir raison. Les scolies ne font que répéter : *bene... bene*, ce qui, dans leur jargon, est non pas un éloge, mais une parade opposée à quelque critique. Ajoutons que nombre de scolies, surtout celles de Daniel, sont mal rédigées ; le rédacteur ou tout au moins celui qui a fait ces extraits s'est souvent trompé grossièrement ; il ne sait même pas voir quels mots visait la critique et il les brouille. Que nous cherchions après cela de parti pris à remettre partout de l'ordre et du sens dans ces remarques, n'est-ce pas une entreprise presque chimérique ? N'est-ce pas à de pareilles choses que s'appliquerait au mieux le mot ancien : travailler sur des rêves *(in somniis laborare)* ? Comment mettre de la raison dans des folies et des sottises [2], et quel espoir d'y réussir ? Prêter à ces éplucheurs de syllabes du goût et du sens, c'est supposer en eux ce qui ne leur manque hélas ! que trop souvent. Voilà pour la méthode employée.

Une preuve qu'il y a tout au moins beaucoup d'exagération dans le système de M. G., c'est qu'on pourrait le généraliser à volonté et qu'il s'appliquerait presque aussi bien à tout autre recueil de scolies anciennes un peu développées. Prenez le commentaire de Donat sur Térence, je suppose, et demandez-vous combien de notes, en dehors des citations et des rapprochements, ne sont en réalité qu'une défense du poète contre une objection possible. Mais si cela est vrai, et si telle est l'impression qu'on éprouve surtout après avoir lu M. G., ne peut-on pas en conclure qu'il a simplement traduit en langage abstrait et systématisé ce qui résulte de la situation de tout commentateur à l'égard de celui qu'il commente ? M. G. n'a rien découvert de spécial à Servius : la clef disparait. Le système n'apparaît ici un peu plus qu'à cause de l'étendue et du meilleur état de conservation du commentaire.

Suivant moi on aurait tort d'aborder l'étude du commentaire de Virgile avec aucune idée préconçue ; tout système est mauvais ici par cela même qu'il est exclusif ; ne soyons d'aucune secte. Les critiques comme les allégories ne sont en réalité qu'une forme, qu'une partie de l'interprétation Virgilienne. Cette maladie venue de l'Orient s'est propagée dans les écoles romaines ; mais pourquoi veut-on qu'elle ait tout infesté au point de ne rien laisser autour d'elles ? Croyons plutôt que si les critiques ont eu leur place dans le commentaire, elles ne l'ont pas rempli et qu'il est au moins imprudent de vouloir ramener tout le reste à cette forme unique, et surtout n'allons pas croire qu'en le faisant, nous puissions rendre la vie à cette partie bien morte de l'ancienne érudition.

---

1. Henry, III, p. 764, sur *En.* VIII, 652 : No, no ; Servius is right ; *a rather rare thing for Servius.*

2. *Das operam ut cum ratione insanias.* Voir par ex. sur I, 27-30, comment M. G. entasse conjectures sur conjectures et refait à son gré, en y mettant la dose de raison qu'il croit suffisante, tout l'édifice des questions et solutions de l'école, sur tel passage.

Je pourrais revenir encore sur tout ce qu'il y a de sens et d'ingéniosité dans bien des vues de M. G. Le lecteur le suivra avec plaisir dans les rapprochements qu'il fait souvent entre notre critique et celle des anciens; c'est une surprise agréable de voir que plus d'une fois, contrairement à l'apparence, les Romains, se sont fait, en lisant leur poète, les objections qui nous viennent à l'esprit et qu'ils ressentaient les mêmes scrupules que nous. Cela nous donne meilleure opinion et d'eux et de nous. Mais il faut prendre l'ouvrage et la thèse de M. G. dans son ensemble : je tromperais le lecteur si je ne l'avertissais, que quelles que soient les bonnes choses que couvre cette rude écorce, c'est un livre fort dur à lire que ce gros volume dont la rédaction n'est pas toujours claire ni précise; où les répétitions[1] lassent inutilement; sans table qui réunisse les développements et les remarques de même ordre; hérissé à chaque page de renvois qui ne sont pas toujours topiques, sans compter qu'il faut sans cesse flanquer ce livre d'autres volumes, Thilo, Ribbeck, etc., sans lesquels on ne comprendrait même pas ce que veut dire M. G. Je suppose le lecteur le plus patient. Après s'être bien fatigué à contrôler M. Georgii par les vers de Virgile et par l'édition Thilo, il y a bien des chances pour qu'il se dise que l'ouvrage est certes très savant; qu'il a coûté beaucoup de peine à l'auteur, qui se tient le plus souvent fort au-dessus de sa matière; mais quel résultat médiocre! mettons que la « clef » soit bonne : la serrure est détraquée, le meuble vermoulu, et dans ces coins il ne contient rien ou du moins presque rien de bon. En vérité nous voilà bien avancés!

Émile THOMAS.

---

217. — H. FROIDEVAUX. **Etudes sur la lex dicta Francorum Chamavorum** et sur les Francs du pays d'Amor. 1 vol. in-8, x-234 p. Paris, Hachette, 1891.

218. — **II. De regiis conciliis Philippo II Augusto regnante habitis.** 1 vol. in-8, 102 p. *ibid., ibid.*

M. Fustel de Coulanges, dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences morales et politiques en 1887, avait réfuté, avec une très grande force, les théories présentées par des savants allemands sur un court texte législatif de l'époque de Charlemagne, connu depuis quelque temps sous le nom de *Lex Francorum Chamavorum*. Il avait démontré que cette dénomination était tout à fait impropre, que jamais il n'était question de lois franques autres que la loi salique et la loi des Ripuaires, qu'au demeurant ce peuple des Chamaves, célèbre au temps de Tacite, est mentionné pour la dernière fois dans la table de Peutinger et cesse de jouer un rôle dès le IIIe ou IVe siècle de notre ère. Mais M. Fustel ne nous avait pas fait part de son opinion sur ce document; il avait laissé ce soin à l'un de ses plus distingués disciples, M. Froide-

1. Que de fois revient la remarque sur la valeur de *bene* dans ces scolies!

vaux. Celui-ci pose avec une très grande netteté les principaux problèmes que soulève ce texte compliqué. Il montre d'abord que les dispositions énoncées dans la prétendue loi des Chamaves étaient appliquées dans une région située au sud de la Frise, à l'ouest de la Saxe, sur la rive droite du Rhin, correspondant à peu près au pays d'Utrecht actuel. Puis, il prend un à un les différents articles du document, en les rangeant sous trois chefs : le droit public; le droit privé; le droit pénal. Il explique chaque phrase, chaque mot, se conformant à la méthode si précise du maître et s'étant même approprié ses hautes qualités : la clarté la plus grande dans l'analyse la plus subtile. Quelques-unes de ses explications me paraissent fort originales et très probantes : je crois qu'il nous a défini avec vérité l'*homo Francus* de l'article III, le *wargengus* de l'article IX. Pour d'autres sens qu'il propose, nous devons faire d'assez grandes réserves. Après bien des tâtonnements, il s'arrête à une explication de l'article XLII sur les successions, qui est, à notre avis, tout à fait malheureuse. L'opposition fondamentale entre *hereditas sua* et *materna hereditas* disparait complètement dans sa traduction. L'article XLIV ne prouve en rien qu'il y avait trois comtés au pays d'*Amor :* il s'agit seulement d'un comté immédiatement voisin et d'un comté plus éloigné. Après avoir analysé d'une façon très précise le texte, M. F. recherche quelle en est la nature. Il conclut qu'il est le résultat d'une enquête faite par les *missi* dans le pays d'*Amor* sous le règne de Charlemagne : des Francs de cette contrée, connus par leur sagesse, ont été interrogés par les *missi* sur leurs coutumes, et leurs réponses ont été consignées dans ce document. A certaines questions ils répondirent que leurs usages étaient les mêmes que ceux des autres Francs *(sic habemus quomodo et alii Franci habent) :* pour certaines autres, ils signalèrent les différences qui existaient à ce propos entre eux et le reste de la nation. Nous nous rallions complètement à cette manière de voir : nous regrettons seulement que M. F. n'ait pas recherché comment de semblables divergences ont pu se produire ; il aurait aussi dû mettre davantage en lumière l'importance de ce fait : déjà, sous Charlemagne, il se forme un droit territorial, des coutumes locales, en opposition sur certains points avec les principes contenus dans les lois barbares; l'ancien système de la personnalité des lois commence à être battu en brèche. Malgré ces réserves, nous considérons le livre de M. Froidevaux comme très remarquable. Il a été présenté en Sorbonne et il a ce mérite d'être une thèse, dans le vrai sens du mot.

II. M. Froidevaux a pris pour sujet de sa thèse latine les assemblées tenues sous le règne de Philippe-Auguste. Il distingue avec soin ces assemblées, où le souverain consultait la féodalité laïque et ecclésiastique, de la cour-le-roi, qui expédiait les affaires courantes et qui était composée de conseillers et de serviteurs en titre du prince. En quel endroit et à quelle époque ces réunions avaient-elles lieu? Quel en était le mode de convocation ? Quels personnages y étaient appelés? Quel y était le rôle et

l'importance respectifs des évêques, des grands barons, des simples clercs ou des chevaliers, des bourgeois? Enfin, quelles en étaient les attributions? Telles sont les questions que l'auteur se pose en autant de chapitres distincts et auxquelles il donne des réponses satisfaisantes, bien que souvent il soit obligé de demeurer dans le vague, par suite de la complexité même des faits. En appendice, il dresse un catalogue de ces assemblées, qui comprend 91 numéros. M. Froidevaux a étudié son sujet avec beaucoup de zèle; il connaît fort bien tous les document du règne de Philippe II; mais, visiblement, il a été gêné par la langue latine et, sur certains points, il ne nous a pas livré toute sa pensée. Nous l'engageons très vivement à refaire ce travail en français. Dans cette nouvelle édition, il nous dira quelques mots de la convocation de l'armée féodale; il nous expliquera pourquoi il n'a pas considéré comme des assemblées les réunions de l'ost (par ex. dans le texte suivant, Rigord, § 144. *Superveniente vero Pascali solemnitate, Philippus rex vocavit comites, duces et magistratus virtutis Francorum*, année 1205)[1]; il nous fournira quelques détails complémentaires sur la procédure suivie pour les jugements prononcés dans ces assemblées; enfin il prouvera par des preuves plus solides que les états généraux sont sortis de ces réunions féodales. Bien que cette théorie ait été soutenue par des historiens très distingués, comme MM. Luchaire et C.-V. Langlois, il nous est jusqu'à présent impossible de lui donner notre assentiment.

Ch. PFISTER.

---

219. — A. RÉBELLIAU. **Bossuet historien du protestantisme.** Etude sur l'histoire des variations et sur la controverse entre les protestants et les catholiques au XVII[e] siècle. Paris, Hachette, 1891. In-8 de XIX-602 p.

On a souvent comparé, avec plus d'apparence que de fondement, l'*Histoire des Variations* aux *Provinciales*. Si le parallèle devait porter sur la manière dont Bossuet et Pascal ont connu et utilisé leurs sources, il serait tout à l'avantage de Bossuet. On s'en doutait un peu déjà; maintenant, grâce à M. Rébelliau, on en a la certitude. Il est vrai que du temps même de Bossuet, Basnage l'accusait d'avoir travaillé sur des *extraits* et sur des *mémoires*, tout en convenant que ces citations étaient « ordinairement assez justes pour les termes »; mais de cette accusation, qui portée contre un historien est toujours grave, il ne paraît pas qu'il faille aujourd'hui rien retenir. Non seulement M. R. a prouvé que l'érudition de Bossuet se fait mille scrupules, qu'il va droit aux ouvrages autorisés en négligeant — d'aucuns le lui reprochèrent — les livres en seconde main comme ceux de Mézerai, mais il l'a montré lisant, la

---

1. Dans son catalogue, M. F. cite pourtant des convocations de l'ost, n° 75, n° 84. — Il faut intervertir les numéros 67 et 68. — Pour le colloque de Philippe-Auguste et de Frédéric II, voir W. Michaël, *Die Formen des unmittelbaren Verkehrs der deutschen Kœnige im Mittelalter*.

plume à la main, les écrits contemporains des événements qu'il raconte, parfois même des documents manuscrits, et travaillant sur des *extraits* qu'il ne doit qu'à sa propre diligence [1]. Voilà pour l'usage des sources. Quant à la méthode de Bossuet, ce n'est point celle d'un polémiste ou d'un orateur, mais d'un historien qui s'efforce d'être impartial. C'est ainsi qu'il s'abstient de mettre à contribution les auteurs systématiquement hostiles à la Réforme, laissant de côté, par exemple, Florimond de Rémond et les continuateurs de Baronius, pour s'attacher à ceux qui, favorables à la cause du protestantisme, ne pouvaient être récusés par ses adversaires. De tout cela il est résulté une œuvre dont les conclusions sont également solides et semblent être définitivement acceptées comme telles, les unes par les protestants eux-mêmes, les autres par la critique historique mieux informée. Car, d'abord, Bossuet a si bien réussi à mettre en évidence les *variations* de la doctrine réformée qu'après lui les protestants instruits ont de plus en plus renoncé à le contredire, en acceptant, comme une des inspirations de la Réforme, l'idée moderne du progrès religieux; et, en second lieu, là où Bossuet s'est mis en opposition avec les opinions courantes, comme lorsqu'il a nié l'identité des Vaudois et des Albigeois ou accusé le caractère religieux des dissensions intestines sous les derniers Valois, M. R. a prouvé que ces résultats, alors nouveaux, sont à peu près ceux mêmes auxquels la critique contemporaine s'est arrêtée. On peut donc dire que, sur le terrain historique, Bossuet n'a rien affirmé qu'il n'ait établi, ce qui, d'ailleurs, sur le terrain de la controverse dogmatique, n'a point avancé les affaires du catholicisme ni diminué le crédit de la Réforme. En effet, si, au moment où il prit la plume, catholiques et protestants se réclamaient également de la tradition, cette prétention à la « perpétuité », chez les protestants, était en quelque sorte trop superficielle pour que le protestantisme dût se déclarer vaincu en y renonçant. Et, d'autre part, l'immuabilité de la doctrine catholique a été hautement affirmée, mais non démontrée, par Bossuet, et quand M. R. se refuse à discuter le bien fondé de cette assertion (p. 323), il laisse entrevoir pourquoi l'*Histoire des Variations* n'a pas eu, sur les destinées du christianisme, l'effet que le génie de son auteur en pouvait attendre. En vérité, de toute cette controverse religieuse dont les *Variations* sont le couronnement, c'est le scepticisme seul qui a profité.

Faisant œuvre d'historien en étudiant une œuvre historique, M. R. a eu parfaitement raison de s'en tenir rigoureusement à son propos : démontrer que le chef-d'œuvre de Bossuet « est un ouvrage vraiment scientifique et presque aussi digne de l'estime des historiens que de celle des lettrés ». La réserve, marquée ainsi dès le début par le mot *presque*, pourrait même paraître excessive, car, avec toute l'érudition qu'il a mise au service de son impartialité, M. R. n'a pu reconnaître chez Bossuet que des erreurs d'importance secondaire, tant dans l'exposé des faits que

1. M. R. a consulté ces notes de Bossuet, conservées au grand séminaire de Meaux.

dans les appréciations qu'il en tire. D'avoir rattaché l'hérésie albigeoise au manichéisme primitif, ce qui reste possible, et d'avoir généralisé une décision du synode provincial de Saintes, ce qui était injuste, tels sont, ou à peu près, les seuls torts assez graves que l'histoire puisse reprocher au livre des *Variations*. On ferait un volume si l'on appliquait une critique aussi rigoureuse à l'*Esprit des lois* ou à l'*Essai sur les mœurs*. La cause est donc entendue et la « science d'historien » de Bossuet ne sera plus contestée. Est-il vrai, comme l'a dit M. R., qu'elle l'ait été presque « universellement »? « De l'*Histoire des Variations*, écrit-il, M. Nisard lui-même n'osait guère célébrer que l'incomparable beauté. » A quoi je répondrai par une citation du même écrivain : « L'érudition n'a pas réussi, par des rectifications de détail, à ruiner l'autorité historique de Bossuet. » (*Hist. de la litt. franc.*, t III, p. 254.) Il est vrai que Nisard dit cela à propos du *Discours*, mais le jugement qu'il exprime ainsi a une portée générale. Et si, pour connaître à ce sujet l'opinion courante, j'ouvre un *Dictionnaire* qu'on ne dédaigne pas de citer au Parlement, j'y lis ces phrases que M. R. aurait pu signer (t. XV, p. 785) : « Bossuet y déploie une science immense. On s'est évertué depuis le XVIIe siècle à mettre son érudition en défaut sans y parvenir. Il sait les événements publics ; il a étudié la vie, les mœurs et la tournure d'esprit de chacun des personnages dont il s'occupe... Il connaît encore mieux la filiation des systèmes, leurs liens secrets de parenté, etc. » Ce qui est donc nouveau dans le beau livre de M. R., ce n'est point d'avoir affirmé que Bossuet était un historien, mais de l'avoir prouvé par une minutieuse analyse, par une étude approfondie des sources, par la pesée des objections d'ordre historique que les polémistes protestants du XVIIe siècle ont fait valoir. Il lui a fallu, pour cela, des lectures immenses, de véritables voyages d'exploration dans les catacombes de la littérature de controverse et, plus encore, parmi tant de questions litigieuses, une indépendance et une fermeté de jugement qui sont admirables. A ceux qui se plaignent qu'on écrive trop de livre sur les livres, *books about books*, on pourra désormais répondre en alléguant celui-ci, exemple presque isolé d'un genre de recherches qui ne se sont guère portées jusqu'à présent que sur les historiens de l'antiquité et du moyen âge. Mais je n'ai encore rien dit des précieuses qualités de style qui font du livre de M. R. un de ceux qui se lisent d'un bout à l'autre. On ne fréquente pas *impunément* avec Bossuet pendant une dizaine d'années. Sans tenir en rien du pastiche, sans prétendre à l'archaïsme, le langage de M. R. ne dépare point les citations qu'il encadre : c'est un modèle d'élégante simplicité.

J'aurais voulu connaître l'opinion de l'auteur sur le défaut capital qu'on a reproché à l'*Histoire des Variations*. Bossuet, a-t-on dit, n'a pas vu le côté politique de la Réforme, que le côté théorique lui a voilé. La lutte des protestants contre Rome lui a caché celle de l'Allemagne contre l'Empire. Toute cette turburlence théologique, dont il fait si bon

marché, lui a dérobé le progrès lent, mais sûr et durable, que faisaient, sous l'influence de l'esprit d'examen la science du gouvernement et la civilisation. (Nisard, III, p. 272.) Et l'on peut ajouter que la clairvoyance politique de Bossuet a été cruellement mise en défaut, puisqu'au moment où il prédisait le retour de l'Angleterre au catholicisme, Jacques II était renversé par Guillaume d'Orange. Assurément, on ne peut reprocher, même à un Père de l'Église, d'avoir été mauvais prophète, mais on doit s'étonner qu'un prélat éminent, mêlé de si près aux grandes affaires, ait méconnu le courant politique dont l'action se faisait nettement sentir autour de lui. J'ignore pourquoi M. R. a négligé d'aborder ce sujet, car ce n'est pas seulement l'exactitude des informations qui fait l'historien : il y faut encore l'intelligence des faits collectifs. Répondra-t-il qu'à l'époque de Bossuet personne, à cet égard, n'était plus avancé que lui et que les protestants eux-mêmes se croyant surtout théologiens, ne se rendaient pas un compte exact de ce qu'ils faisaient? C'est la défense indiquée par Nisard, dans un chapitre où chaque mot est à peser, mais je regrette que M. Rébelliau ne l'ait pas reprise à son tour, avec la supériorité d'une érudition plus vaste et d'un esprit plus libre encore de préjugés [1].

Salomon Reinach.

---

220. — **Recueil des actes du Comité du Salut public**, par F.-A. Aulard. Tome quatrième. Paris, Imprimerie nationale, 1891. In-8, 642 p.

Ce quatrième volume du *Recueil Aulard* renferme les actes du Comité de salut public et du Conseil exécutif provisoire ainsi que la correspondance officielle des représentants du peuple entre le 6 mai et le 18 juin 1793. On y remarque, parmi les pièces de haute importance, le *plan* de travail, de surveillance et de correspondance proposé par le Comité aux représentants (p. 23-43), la liste des commissaires du Conseil exécutif aux armées (p. 144-145), des membres des tribunaux criminels militaires (p, 404-405, 442, 476), des agents politiques près des puissances étrangères (p. 499-500), une négociation du Comité avec Beaumarchais pour remise de fusils (p. 156-161 et 236-239, 279-283), les procès-verbaux de ses séances au 31 mai et au 1er juin, et surtout les lettres qui ont rapport au soulèvement de Lyon (Dubois-Crancé, Albitte,

1. Il n'y a, dans ce gros volume, que bien peu de taches; la plus regrettable est l'absence d'un index des noms propres. — P. v. je n'aime pas la « religiosité » de Bossuet ; ce néologisme proudhonien n'est pas à sa place. P. 226, il y a une citation inutile de Griffet; des banalités entre guillemets n'en restent pas moins banales. P. 332, je ne vois pas de *malice* dans la lettre de Langeron, car le mot cité est imité de Térence (*Eun.*, I, 2, 25.). P. 525, M. R. parle de Gibbon, qui se convertit au catholicisme après la lecture de l'*Histoire des Variations;* il fallait ajouter qu'il se refit protestant dix-huit mois après et resta ensuite sceptique jusqu'à sa mort. — Les *errata* et les *addenda* en tête de ce volume montrent avec quelle conscience presque passionnée M. R. a révisé son travail jusqu'au dernier moment.

Nioche, Gauthier, Robert Lindet) — et à l'insurrection de la Normandie (Romme et Prieur, Le Cointre et Prieur de la Marne). Citons aussi la correspondance des représentants à l'armée des côtes de La Rochelle (Mazade et Garnier) et la longue missive du 18 juin où Goupilleau de Fontenay et Jard-Pauvillier donnent de curieux et tristes détails sur le recrutement (p. 598-609) Ce volume, fait avec beaucoup de soin, rendra de grands services à tous ceux qui veulent étudier de près le mouvement fédéraliste, et il est aussi, sinon plus utile encore que les volumes précédents, par la quantité comme par la valeur des analyses, des extraits et des documents intégralement reproduits.

A. CHUQUET.

---

221. — **Avviamento allo studio critico delle lettere italiane.** (Vérone et Padoue, Drucker, 1892, in-16 de xv-197 p. Prix : 2 fr.

Il est nécessaire de signaler aux amateurs d'études italiennes et particulièrement aux débutants dans ces études, ce manuel très complet sous son petit format, que M. Guido Mazzoni a composé pour ses élèves de l'Université de Padoue et dans un but exclusivement didactique. Les chapitres sont ainsi divisés : Du manuscrit, Du livre imprimé, Des bibliothèques, Livres de consultation et périodiques, Histoire littéraire (avec un jugement motivé sur tous les travaux d'ensemble tentés jusqu'ici), Collections d'écrivains ou de poèmes, Vocabulaire et traités de grammaire et de métrique. Les notions très élémentaires que renferment plusieurs chapitres ne seront pas toujours inutiles au lecteur étranger; les mieux informés auront à prendre dans les abondantes indications bibliographiques, et dans la liste des principales bibliothèques d'Italie et de leurs catalogues.

N.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie F.-A. Perthes, à Gotha, vient de publier un joli petit volume, *Deutsche Weihnachten*, par M. Fr. ORTWEIN, où les événements et usages se rattachant à la fête de Noël, sont traités, sous une forme succincte et populaire, au double point de vue historique et édifiant.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er avril 1892.

L'Académie procède à la désignation du membre qu'elle proposera au choix de l'Institut, pour la représenter au conseil supérieur de l'instruction publique. M. Jules Girard est désigné.

Le ministre de l'instruction publique communique à l'Académie la copie d'une lettre adressée au ministre des affaires étrangères par M. Buet, vice-consul de France à Alméria. M. Buet annonce qu'on a découvert, entre les villages d'Agua Dulce et de Roquetas, à 16 kil. environ d'Alméria, les ruines d'une ville romaine, dont les rues

s'étendent sur un espace de 2 kilomètres. On a trouvé des colonnes de marbre, des corniches sculptées, des vases, des incriptions au nom de l'empereur Gordien, etc.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, envoie à l'Académie des photographies encore inédites des trois métopes de Sélinonte récemment découvertes. Les fouilles continuent. On dégage le flanc septentrional de l'acropole. — Dans la région de Syracuse, on a récemment exploré la nécropole de Megara Hyblaea; elles ont donné un assez grand nombre de vases peints.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Maury. Le scrutin donne les résultats suivants :

	1er tour	2e tour.
M. Homolle	16 voix	20 voix.
M. Philippe Berger	13 —	15 —
M. Courajod	7 —	»
Bulletin blanc	»	1
	36	36

M. Homolle est élu.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Thiers, de Narbonne, un monument découvert sur l'emplacement du *forum* romain de cette ville et incorporé à la collection du Musée archéologique. C'est le piédestal de la statue d'un certain Lucius Aponius Chæreas, augure et questeur de Narbonne, honoré des ornements de l'édilité dans la même ville, de ceux de l'édilité, du duumvirat, du flaminat et de l'augustalité dans diverses villes maritimes de Sicile, Syracuse, Palerme, Termini (*Thermae Himeriae*) : M. Héron de Villefosse suppose qu'il était commerçant et qu'il avait séjourné en Sicile pour ses affaires. L'inscription paraît être du commencement du IIe siècle de notre ère. Narbonne, à cette date, devait être le centre commercial le plus important du littoral gaulois.

M. Boissier donne lecture d'une lettre de M. Gustave Schlumberger, datée de Catane, le 26 mars. M. Schlumberger y décrit en détail les trois métopes sculptées, découvertes à Sélinonte par M. A. Salinas, directeur des musées et fouilles de Sicile, et mentionnées déjà dans la lettre de M. Geffroy. Ces sculptures, d'un caractère très archaïque, mais de toute beauté, présentent des marques visibles de l'influence orientale; elles rappellent les revers de certaines monnaies anciennes de l'île de Crète ou de la Grèce. L'une représente l'enlèvement d'Europe, l'autre un sphinx à tête féminine très fine, la troisième Hercule domptant le taureau On y voit des traces de peinture nettement reconnaissables; les fonds, par exemple, étaient peints en rouge. Les métopes en question ont été trouvées, non dans un temple, mais dans les fortifications de l'Acropole : cette dernière circonstance n'est pas encore expliquée.

M. Louis Havet lit un travail sur *les origines métriques du « cursus »*. Le *cursus* est un agencement euphonique des mots de la prose latine, usité au moyen âge dans les bulles des papes; il est rythmique, c'est-à-dire fondé sur la considération de l'accent. D'après les règles du *cursus* papal, une phrase peut finir, soit par un tétrasyllabe paroxyton précédé d'un mot proparoxyton, soit par un tétrasyllabe proparoxyton précédé d'un mot paroxyton, soit enfin par un trisyllabe paroxyton précédé d'un autre paroxyton. M. Louis Havet montre que ces règles d'accent dérivent de règles plus anciennes, qui étaient métriques, c'est-à-dire fondées sur la considération de la prosodie, et qu'on trouve observées, à la fin du IVe siècle, dans la prose de Symmaque. A la fin d'une phrase de Symmaque, un mot comme *ridōrum* est régulièrement précédé d'un polysyllabe à pénultième brève; un mot comme *lāt o*, un mot comme *clātus*, sont régulièrement précédés d'un trochée (ou d'un tribraque); un mot comme *m bam*, d'un spondée. La prose métrique de Symmaque comporte beaucoup d'autres types de fin de phrase, qui n'ont point passé dans la prose rythmique des papes; mais ces types sont rares, dans Symmaque lui-même, en comparaison de ceux qui ont été adoptés et, beaucoup plus tard, transformés par la chancellerie papale. Cette transformation date du XIIe siècle; au milieu du Ve siècle, le pape Léon le Grand suit comme Symmaque un *cursus* métrique et non rythmique.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : CARTAILHAC (Émile), *les Monuments primitifs des îles Baléares*; — par M. Menant : JOUAN (Henri), 1° *A propos du peuplement de la Polynésie*; 2° *Études sur les légendes des îles Hawai*; 3° *A propos du peuplement de Madagascar*; 4° *A propos du peuplement de la Nouvelle-Zélande* (extraits des *Mémoires* de l'Académie de Cherbourg); — par M. de Barthélemy : VAISSIÈRE (Pierre DE), *la Découverte à Augsbourg des instruments mécaniques du monnayage moderne et leur importation en France en 1550, d'après les dépêches de Charles de Marillac, ambassadeur de France.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 18 avril — 1892

222. — H. Brugsch. **Thesaurus Inscriptionum Ægyptiacarum**, Altægyptische Inschriften, gesammelt, verglichen, uebertragen, erlæutert und autographiert von Heinrich Brugsch. Six parties, 1883-1891, gr. in-4, LX-1578 p. — Prix : 525 fr. (à Leipzig, chez Hinrichs.)

Les six parties dont cet ouvrage gigantesque se compose comprennent : 1° des inscriptions astronomiques et astrologiques (1883, VIII, 194 p.); 2° des inscriptions relatives au calendrier égyptien (1884, VIII, 336 p.); 3° des inscriptions géographiques (1884, IV, 88 p.); 4° des inscriptions mythologiques (1884, IV, 232 p.); 5° des inscriptions historiques et biographiques (1891, XX, 384 p.); enfin, 6° un recueil de textes divers, la plupart relatifs à des constructions ou restaurations de temples ou de tombeaux. Un certain nombre de ces documents sont inédits; la plupart avaient été déjà publiés par d'autres Égyptologues, mais les copies de M. Brugsch ou sont plus complètes, ou sont plus exactes et permettent de rectifier beaucoup de passages incorrects et par suite inintelligibles. M. B. a vidé les portefeuilles où, depuis quarante ans et plus, il entassait ses notes; les interprétations et les commentaires qu'il a joints aux textes, presque à chaque page, ajoutent grandement à la valeur de l'ouvrage et le rendent indispensable J'aurais voulu rencontrer. pour chaque monument l'indication des recueils où on en avait publié soit le texte, soit l'analyse, soit la traduction; mais M. B. n'est pas bibliographe, et nous devons prendre son œuvre telle qu'il nous la donne, sauf à la compléter quand nous pourrons. L'inconvénient est d'ailleurs moindre chez un homme qui a fait aussi vaillamment ses preuves, et dont la maîtrise est aussi universellement reconnue, que chez d'autres moins anciens dans la science, et dans les mémoires desquels on ne distingue pas toujours nettement l'emprunt du travail original. Je

n'en regrette pas moins que M. B., qui a donné tant de bons exemples à notre école pendant cette longue carrière, ne lui ait pas donné en plus l'exemple de la bibliographie scrupuleuse : peut-être aurait-il décidé plus d'un de nos jeunes à lire les œuvres de leurs prédécesseurs, avant de se lancer à l'étourdie dans des sujets traités et bien traités depuis longtemps, et à ne pas découvrir de nouveau des choses qui avaient été déjà découvertes avant eux.

Le *Thesaurus* échappe à l'analyse détaillée par sa composition même. C'est sur bien des points une encyclopédie égyptologique, et tout s'y trouve, pourvu qu'on sache l'y chercher. Les parties qui renferment le plus de renseignements nouveaux sont, à mon jugement, les deux premières et la dernière. J'avoue que les calculs chronologiques établis sur des faits d'astronomie égyptienne ne me séduisent pas, et que la précision avec laquelle des astronomes comme Biot ou Ed. Mahler ont déterminé des dates royales, d'après des passages d'inscriptions, ne me satisfait nullement; M. B. est, au fond, je pense, du même avis que moi, car s'il fournit des éléments de calculs aux astronomes, il se garde bien de les mettre lui-même en œuvre et se borne à enregistrer, avec une indifférence légèrement sceptique, les résultats auxquels ils arrivent. Son affaire à lui, c'est de réunir les noms des étoiles et des constellations, de les identifier avec les noms de l'époque classique ou avec les désignations modernes, et de rétablir la carte du ciel égyptien : il s'est acquitté de cette tâche avec une constance et un bonheur remarquables. Les *Inscriptions astronomiques et astrologiques* sont fort supérieures à tout ce qu'on a publié sur la matière jusqu'à présent, et si, dans les *Inscriptions relatives au Calendrier*, je me sens porté à ne point admettre une bonne partie des conclusions, du moins la richesse des documents et la façon dont ils sont traités forcent l'admiration. Les *Inscriptions géographiques* et *mythologiques* me plaisent moins : cela tient sans doute à la position que M. B. a prise dans toutes les questions qui touchent à la religion égyptienne. Les *Inscriptions mythologiques* ne sont guère, en effet, qu'un ensemble de textes et de dissertations à l'appui des théories développées dans l'ouvrage intitulé *Religion und Mythologie der alten Ægypter* : les citations hiéroglyphiques, qui n'avaient point leur place dans ce volume, ont été autographiées tout au long dans les 232 pages du fascicule IV du *Thesaurus*. En revanche, la dernière partie contient beaucoup d'articles d'un intérêt plus général. Les inscriptions et les tableaux relatifs à la fondation ou plutôt à la reconstruction des temples d'Edfou, de Philæ et d'Esnèh, sont des plus importants non seulement pour l'histoire de ces temples en particulier, mais pour la reconstitution du cérémonial pratiqué lors de la construction des temples en général. Je voudrais pouvoir tout citer, mais mon article ressemblerait trop à une table des matières et ne dirait rien à la plupart des lecteurs de la *Revue critique*.

M. B. termine la préface générale qu'il a jointe à ce dernier fascicule

par une allusion mélancolique à Mariette et aux longues journées d'études qu'il passa au Sérapéum avec cet ami de sa jeunesse. Il semble considérer son *Thesaurus* comme une sorte de testament, où il a enfermé ses dernières volontés scientifiques, et après lequel nous ne devons plus attendre de sa main que des œuvres de courte étendue. M. B. est né au mois de février 1827, et il vient d'avoir soixante-cinq ans. Si l'on songe que ses premières œuvres ont été publiées en 1848, que, depuis cette époque, il n'a cessé de courir le monde et de donner presque chaque année deux ou trois mémoires ou plus, que, sans parler des articles de petites dimensions, il a mis au jour une vingtaine d'œuvres considérables, *Grammaire Démotique, Grammaire Hiéroglyphique*, les sept tomes du *Dictionnaire Hiéroglyphique*, les *Geographische Inschriften* et le *Dictionnaire Géographique*, l'*Histoire d'Égypte, la Religion et la Mythologie des Anciens Égyptiens*, l'*Égyptologie*, le *Thesaurus Inscriptionum Ægyptiacarum*, on pensera qu'il a bien gagné le droit de prendre sa retraite et de passer dans le repos les années qui lui restent à vivre. Mais tous ceux qui ont approché M. Brugsch, tous ceux qui connaissent sa puissance de travail, sa gaieté, la vigueur de son corps et de son esprit, doutent que ces idées de congé définitif se maintiennent longtemps. Il a trop le goût des monuments et l'amour de l'Égypte pour supporter longtemps une vie où les choses de l'Égypte n'occuperaient pas la première place. Ses portefeuilles étaient vides à peine qu'il commençait à les remplir de nouveau et qu'il repartait pour l'Orient. Il est au Caire à présent et je ne sais ce qu'il en rapportera : mais je suis convaincu qu'un an ne s'écoulera pas sans qu'un nouvel ouvrage de lui paraisse, au grand profit de notre science.

G. MASPERO.

---

223. — **Du prétendu polythéisme des Hébreux**, essai critique sur la religion du peuple d'Israël, suivi d'un examen de l'authenticité des écrits prophétiques, par Maurice VERNES. Paris, Leroux, 1891, deux vol. in-8 de 413, 416 p.

Ces deux volumes constituent les tomes II et III de la *Bibliothèque de l'École des hautes études*, section des *Sciences religieuses*.

Le titre, disons-le tout d'abord, a quelque chose de rassurant pour les âmes timorées qui n'aiment pas que l'on touche aux idées reçues. Les théologiens conservateurs qui ne liront pas l'ouvrage pourront se réjouir en pensant que M. Vernes a péremptoirement réfuté les critiques modernes d'après lesquels la religion des anciens Hébreux aurait passé par les trois phases du fétichisme et du polythéisme, de la monolâtrie et enfin du monothéisme. Grande sera leur désillusion, lorsqu'ils viendront à s'apercevoir que les conclusions du nouvel apologiste, jugées d'après les opinions communes de l'exégèse traditionnelle, ne diffèrent pas sensiblement de celles qu'il a voulu com-

battre. Les critiques disent : « Les Hébreux ont été d'abord polythéistes. » M. V. répond : « Je n'en sais rien. » Les critiques ajoutent : « Les Hébreux ont été ensuite monolâtres avant d'être monothéistes. » Et M. V. de repartir : « Cela est possible et même assez probable. » Les critiques disent enfin : « Ce sont les prophètes qui ont inauguré en Israël la doctrine monothéiste. » Plusieurs nomment Amos, Osée, Isaïe; Ed. Reuss veut même remonter jusqu'à Moïse. A quoi M. V. répond : « Les Israélites ont été monothéistes depuis le retour de la captivité. Voilà tout ce que les documents bibliques permettent d'affirmer avec certitude. » Il est donc bien à craindre que plusieurs théologiens ne pensent qu'on a voulu se moquer d'eux. Ils se tromperont, car M. V. est animé à leur égard des sentiments les plus respectueux et les plus bienveillants. Mais pourquoi promettre d'exterminer les critiques lorsqu'on est soi-même le critique le plus téméraire qui ait paru en France après Ernest Havet ?

Nonobstant ce titre belliqueux, M. V. n'a pas eu pour but principal de combattre les théories en vogue sur le polythéisme primitif des Israélites. Il a voulu, en faisant la critique des idées et des institutions religieuses dont l'existence est attestée par la Bible hébraïque, prouver sa thèse favorite sur l'origine et la date des écrits de l'Ancien Testament. A cette fin, il expose les témoignages que l'on trouve dans les livres historiques, les livres législatifs, les livres prophétiques et les Hagiographes, touchant les sanctuaires, les simulacres et emblèmes divins, les fêtes et les sacrifices, l'alliance du Sinaï, les prêtres et les lévites, les prophètes et le prophétisme, les idées sur la divinité, les espérances messianiques, le polythéisme étranger. Les données bibliques sont relevées dans le même ordre pour chacun de ces articles, ce qui ne laisse pas d'engendrer une certaine monotonie et d'amener quelques répétitions. La conclusion invariable est que les documents consultés reflètent les idées et la situation des temps postérieurs à la captivité de Babylone, si bien que les parties de la Bible hébraïque réputées jusqu'à ce jour les plus anciennes sont de beaucoup postérieures à l'avènement de Cyrus. La Loi et les Prophètes ont été composés successivement entre l'an 350 et l'an 200 avant notre ère...

M. V. est persuadé qu'il ne convaincra pas du premier coup tous les exégètes. Il s'en trouvera certainement un grand nombre pour penser que les objections de Kuenen et de M. Renan contre la thèse de la modernité des Prophètes conservent toute leur valeur. En effet, des livres comme ceux d'Amos, d'Osée et de Jérémie ont une signification lorsqu'on les reporte à la date où ils sont censés avoir été écrits; à l'époque de la domination persane ou de la domination grecque, ils deviennent inintelligibles, parce qu'ils ne tiennent à rien dans l'histoire du temps où on veut les mettre. Nous ne comprenons pas toutes les allusions historiques renfermées dans ces livres; mais ce n'est pas une raison pour dire que leurs auteurs connaissaient mal l'histoire d'Israël avant

a captivité : c'est nous qui ne la connaissons guère. On peut concevoir la composition de la seconde partie d'Isaïe dans les derniers temps de la captivité, un peu avant le retour. Mais imagine-t-on un écrivain du IIIe siècle avant notre ère, qui parlerait au nom d'un prophète du VIIIe siècle à un auditoire censé contemporain de Cyrus? Ce serait le comble de la fiction littéraire.

Les auteurs des écrits prophétiques se sont trompés, nous dit M. Vernes, en confondant le culte de Jahvé sur les hauts lieux avec le polythéisme chananéen. Mais est-il bien sûr qu'il n'y avait pas dans la réalité certains mélanges qui ont contribué à discréditer ce culte aux yeux des prophètes? La question de l'*aschéra*, ce « pieu » qui était près des autels de Jahvé et qu'on aurait même introduit dans l'ancien temple, ne me paraît pas tirée au clair. Les prophètes et les historiens bibliques semblent y avoir vu le simulacre d'une déesse. Pour dire avec assurance qu'ils ont eu tort, il serait bon de connaître la signification de ce pieu. M. V. déclare n'en rien savoir, mais il soutient qu'il n'a jamais existé de déesse Aschéra. Un chef palestinien (correspondant d'Aménophis IV, roi d'Égypte) dont les inscriptions de Tell-el-Amarna nous ont fait connaître l'existence, s'appelait *Abdaschratu* ou *Abdaschirtu*, c'est-à-dire « serviteur d'Aschirat ». M. Halévy (*Journ. asiat.*, mars-avr. 1891, p. 265) a retrouvé sans peine Aschéra (une déesse!) dans cette Aschirat. D'où il suit que les prophètes ont bien pu faire la guerre à autre chose qu'à un pieu.

Les prophètes annoncent la captivité de Babylone et décrivent la restauration : on n'a pu faire cela qu'après les événements. — A cette objection l'on peut répondre, sans soulever aucune question de théologie, que les descriptions de la captivité sont en rapport avec les circonstances où les prophètes ont vécu : les prophètes de la période assyrienne annoncent une captivité assyrienne, et leurs successeurs une captivité chaldéenne. Quant aux descriptions du retour, M. V. accorde qu'elles ne répondent pas à la réalité des faits. Ne serait-ce pas le cas d'appliquer à son système le principe qu'il oppose avec raison à celui d'Ernest Havet : « Les rapprochements proposés par M. Havet sont parfois séduisants, mais nous ne saurions leur reconnaître une véritable valeur que si les textes ne pouvaient pas s'expliquer autrement »?

L'espèce de dédain que M. V. manifeste à l'égard des documents épigraphiques et même de la critique textuelle ne manquera pas de lui nuire dans l'esprit de plusieurs personnes. En fait, il réduit un peu plus qu'il ne faudrait la contribution que l'assyriologie fournit à l'exégèse biblique, et il suppose trop aisément que le texte actuel de la Bible est de tout point conforme au texte primitif des écrivains hébreux. C'est ainsi qu'il insiste (VI, 350), pour prouver l'inauthenticité de Jérémie, sur un passage (*Jér.*, XXV) qui contient des interpolations évidentes.

Au reste, M. V. a raison de restreindre ou de nier l'influence des cultes étrangers sur la religion israélite au temps des rois, pendant l'exil et

après le retour de la captivité. Il montre fort bien que la Bible hébraïque, telle qu'elle nous est parvenue, est tout entière pénétrée de l'esprit monothéiste; que les idées polythéistes qu'on veut y retrouver ne sont pas en rapport avec le sens véritable des textes; que toutes les parties de l'Ancien Testament ont été écrites par des monothéistes. On peut regretter que cette démonstration, qui semblerait être, d'après le titre, l'objet unique de son ouvrage, soit mêlée à la défense d'un système d'exégèse où il est difficile de voir autre chose qu'une théorie insuffisamment appuyée sur les documents.

M. Vernes est plein de confiance dans l'avenir de ses idées et il ajourne ses contradicteurs à dix ans pour constater le chemin qu'elles auront fait « dans les cercles qui s'adonnent à l'exégèse biblique ». C'est le cas de dire : qui vivra verra.

A. Loisy.

---

224. — **Wiener Vorlegeblætter für archæologische Uebungen** 1889-1890-1891. Wien, A. Holder, 1890-1891. Deux fascicules in-fol. de 4 p. et 12 pl., 2 p. et 12 pl.

Les deux derniers fascicules de l'excellente publication de M. Benndorf (cf. *Rev. crit.*, 1889, I, p. 321) sont encore supérieurs au premier par la qualité de l'exécution et l'intérêt des sujets représentés. On y trouve d'abord toute une série de vases signés, reproduits, quand cela a été possible, d'après de nouveaux dessins. Les céramistes dont les œuvres figurent dans les deux fascicules sont, par ordre alphabétique, Amasis, Anaclès, Archiclès, Charithaios, Cholcos, Cleisophos, Glaucytès, Hermonax, Lasimos, Menaidas, Nicosthène, Sophilos, Taleidès, Timagoras, Tychios, Xénoclès. Le fascicule de 1890-91 est presque entièrement consacré à Nicosthène, dont le Louvre possède de nombreux ouvrages; plusieurs de ceux qu'a fait reproduire M. B. étaient inédits. Nicosthène est un dessinateur expéditif, brutal, spirituel quelquefois, plus souvent grossier, dont la manière ressemble le moins possible à l'idée qu'on se fait ordinairement de l'atticisme. Rayet (*Céramique grecque*, p. 112) avait cru reconnaître en lui un industriel archaïsant, datant de la seconde moitié du v[e] siècle; cette opinion, qui a été combattue par M. Pottier (Dumont, *Céramiques*, p. 363), se trouve définitivement écartée par la découverte d'un fragment de kylix signé de son nom dans la couche *prépersique* de l'Acropole d'Athènes (Ἀρχαιολογικὸν δελτίον, juin 1888). Mais si la date de ce peintre paraît établie, on manque encore d'idées précises sur la place qui lui revient dans l'histoire de l'art. En général, malgré le nombre relativement élevé des œuvres signées qui nous restent d'eux, la personnalité des céramistes grecs a été bien moins étudiée que celle des sculpteurs et des peintres, sans doute parce que nous n'avons pas ici, pour nous guider, les jugements portés à leur sujet par les anciens eux-mêmes. On voudrait que M. B. eût résumé en quelques lignes, dans le texte qui

accompagne ces belles planches, les conclusions qui lui semblent en ressortir. Du moins les éléments d'appréciation ne manqueront-ils plus désormais aux jugements personnels; à cet égard, on peut dire que les *Vorlègeblätter* marquent une date dans l'histoire des études céramiques. On n'a qu'à comparer les dessins de certains vases à ceux qui ont paru dans des publications antérieures (p. ex., *Vorlegebl.* 1889. pl. XI, et Millin, II, 37), pour apprécier les salutaires effets d'une méthode qui, dans le rendu des dessins antiques, ne laisse plus aucune place à la convention.

Chaque fascicule des *Vorlegeblätter* reproduit aussi un choix de monuments relatifs à des légendes mythologiques, qui doivent servir de matière à des exercices d'exégèse. C'est ainsi que nous trouvons figurés divers épisodes de l'*Œdipodie*, de la *Thébaïde*, de l'expédition des Argonautes; dans le fascicule de 1890-91, les cinq planches réunies sous le titre d'*Interpretationsprobleme* ne sont même l'objet, dans le texte, d'aucune tentative d'explication. La pl. XII du fasc. de 1889 reproduit la ciste de Ficoroni d'après l'élégante publication de Braun; mais la comparaison qu'on en peut faire avec une photographie publiée (Sybel, *Weltgeschichte der Kunst*, fig. 238) prouve que les gravures données en 1846 sont de belles infidèles. Il serait à désirer que les dessins de la ciste fussent réédités d'après un calque tout à fait exact et que les figures en ronde-bosse du couvercle parussent à côté dans leur naïve lourdeur.

Salomon REINACH.

225-226. — BRISSAUD. **De l'organisation militaire chez les Romains.** Paris, 1891, in-8; P.-Louis LUCAS et A. WEISS, **Organisation de l'empire romain**, t. II. Paris, 1892, in-8, chez Thorin.

Voici encore deux nouveaux volumes de la traduction du manuel des antiquités de Marquardt. Je n'en dirai que deux mots. M. Brissaud, m'ayant fait l'honneur de me prier de relire les épreuves de son travail, il ne m'appartient plus de le juger; MM. Louis Lucas et Weiss savent que je n'approuve pas leur méthode ni l'abus qu'ils font à mon sens de la bibliographie; je me suis suffisamment expliqué à ce sujet dans cette *Revue*; me répéter, serait peine inutile, les auteurs étant de ceux que la contradiction irrite sans profit aucun pour nos études.

R. CAGNAT.

---

227. — Max de LAUGARDIÈRE. **Histoire du pays de Villequiers en Berry.** 1 vol. in-8, IV-433 p. Paris, Picard.

Villequiers est aujourd'hui une commune du canton de Baugy, arrondissement de Bourges (Cher). Au moyen âge, la localité s'appelait Montfaucon et était le chef-lieu d'une petite baronnie. En 1663, le

prince de Conti vendit cette terre au marquis de Villequiers, gendre de Le Tellier et elle prit désormais, en vertu de lettres patentes de Louis XIV, le nom du nouveau propriétaire. M. de Laugardière, dans ce gros volume, fait l'histoire de l'ancienne seigneurie. Il réunit quelques traditions locales assez curieuses; mais le livre est très confus et manque entièrement de méthode, bien que M. de L. ait essayé de remonter aux sources et semble avoir dépouillé les documents conservés aux archives du Cher. Les renseignements locaux sont entremêlés d'effusions pieuses — « en écrivant ce livre, dit M. de Laugardière, nous nous sommes proposé de servir la vérité religieuse » — et de théories générales sur le moyen âge, l'origine de la féodalité, la naissance des villes, les causes des croisades. Les idées que l'auteur émet à ce sujet prouvent que ces questions lui sont entièrement étrangères.

Ch. PFISTER.

---

228. — **Essai sur l'imprimerie et la librairie à Caen de 1480 à 1550.** Discours prononcé le 4 décembre 1890, à la séance annuelle de la Société des Antiquaires de Normandie, par Léopold DELISLE, membre de l'Institut, directeur de la Société des Antiquaires de Normandie. Caen, Henri Delesques, 1892. In-8 de 46 p. Extrait, avec gravures, du tome XV du *Bulletin* de cette Société.

229. — **Notice sur un psautier latin-français du XIIe siècle** (ms. latin 1670 des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale, par le Même. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres Bibliothèques*, tome XXX, 1re partie. Paris, Imprimerie nationale, librairie C. Klincksieck, 1891, in-4 de 18 p.

230. — **Notice sur la chronique d'un anonyme de Béthune du temps de Philippe-Auguste,** par le même. Tiré du même recueil. Paris, même librairie, 1891. In-4 de 37 p.

231. — **Anciennes traductions françaises du traité de Pétrarque sur les remèdes de l'une et l'autre fortune,** par le même. Tiré du même recueil. Paris, même librairie, 1891, in-4 de 36 p.

232. — **Notes sur le département des imprimés de la Bibliothèque nationale** (septembre 1891), par le même. Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LII, Paris, Champion, grand in-8 de 61 p.

233. — **Bibliothèque nationale. Manuscrits latins et français ajoutés aux fonds des nouvelles acquisitions pendant les années 1875-1891. Inventaire alphabétique,** par le même, Paris, H. Champion, 1891, en deux parties, grand in-8 de LXXXVII-856 p.

I. M. L. Delisle a ainsi résumé (p. 21) les résultats de ses recherches sur les origines de l'imprimerie caennaise : « Nous pouvons regarder comme définitivement acquis plusieurs points importants : l'impression des *Épitres d'Horace* à Caen, en 1480, par Jacques Durandas et Gilles Quijove; la prospérité des librairies ouvertes par Pierre Regnault, par la famille Macé et surtout par Michel Angier; enfin, la fondation, vers l'année 1508, par Laurent Hostingue d'un atelier typographique, où ont été composés et tirés beaucoup d'ouvrages appartenant aux genres les plus variés, mais se rattachant tous aux études de l'Université. »

L'éminent bibliographe ne s'est pas seulement occupé, dans son substantiel discours, des imprimeurs et libraires de Caen antérieurs à 1550; il a remis en lumière (p. 24-30) les noms de plusieurs professeurs de cette ville, noms « qui figurent à peine dans les registres de l'université et qui peuvent réclamer une place dans nos annales littéraires ». Tels sont Jean Gauvain, Thomas le Mesteier, Nicolas Cadier, Guillaume Guéroud, Robert Buisson, Pierre des Prés, David Jore, Guillaume Marès, surtout, Guillaume le Moine, de Villedieu, et Guillaume Le Rat, d'Avranches. M. L. D. a fait suivre son discours d'une liste des livres imprimés ou publiés à Caen de 1480 à 1550, liste de 325 numéros, qui deviendra plus tard un catalogue raisonné des productions caennaises antérieures à la seconde moitié du XVIe siècle.

II. Le psautier anglo-normand adjugé à la Bibliothèque nationale en juillet 1890 méritait d'être signalé à l'attention des philologues qui s'intéressent à l'histoire de la langue française. M. L. D. après l'avoir décrit, après en avoir indiqué l'âge (fin du XIIe siècle), en donne des extraits qu'il rapproche des leçons fournies par les manuscrits de la même famille qui ont été étudiés jusqu'à présent. Ces extraits montrent de quelle utilité serait le manuscrit 1670 le jour où l'on réimprimerait l'ancienne traduction française du psautier. Ce manuscrit serait également précieux à un autre point de vue, car il permet d'étudier divers détails, jusqu'ici à peu près inconnus, sur les systèmes que suivaient, à la fin du XIIe siècle, les copistes anglo-normands chargés de transcrire les textes en langue vulgaire.

III. Le manuscrit, de la seconde moitié du XIIIe siècle, acheté par la Bibliothèque nationale à Londres, en mars 1891, à la vente des livres de feu W.-H. Crawford, est d'une véritable importance pour l'histoire du règne de Philippe-Auguste. Il contient trois ouvrages différents : I. La chronique, objet de la notice; II. La chronique dont le texte a été publié pour la Société de l'Histoire de France par Francisque Michel sous le titre de : *Histoire des ducs de Normandie* (Paris, 1840); III. Les *Miracles de N.-D.*, en vers, par Gautier de Coinci. La *Chronique des rois de France,* qui commence à la destruction de Troie pour s'arrêter à l'année 1216, n'avait pas encore été signalée. M. L. D. analyse cette chronique; il en cite divers morceaux curieux, notamment au sujet de la légende de Gormond et d'Isembard, au sujet des renseignements nouveaux fournis sur plusieurs conseillers de Philippe-Auguste, au sujet de divers bons mots et anecdotes; il prouve que l'auteur, vraisemblablement le même que l'historien des ducs de Normandie, appartenait à l'Artois et avait des attaches avec la maison de Béthune. Dans l'appendice (p. 25-36), il a mis en regard l'un de l'autre les récits de la bataille de Bouvines par l'anonyme de Béthune et par le compilateur des *Anciennes chroniques de Flandre*, ce dernier se montrant là comme ailleurs, servile copiste du premier.

IV. M. L. D. ayant eu l'occasion d'examiner les anciennes tra-

ductions françaises d'un des livres les plus célèbres de Pétrarque, a résolu avec sa proverbiale sagacité un problème d'histoire littéraire qui était resté en souffrance. A la suite d'une magistrale discussion il a établi d'une façon décisive que Jean Daudin, chanoine de la Sainte-Chapelle, traduisit en français, vers l'année 1378, d'après l'ordre de Charles V, le traité *De remediis utriusque fortunæ;* que des copistes et des éditeurs, pour donner plus de crédit à la traduction de Jean Daudin, ont mise sous le nom de Nicole Oresme, et enfin qu'une autre traduction du même ouvrage de Pétrarque fut rédigée vers le commencement du XVIe siècle pour le roi Louis XII. L'appendice contient le prologue de la première traduction, le titre développé de cette traduction, une autre rédaction du même titre, le prologue de la seconde traduction, le commencement et la fin des différentes parties de l'ouvrage, dans les deux traductions, la dédicace de l'édition que Galliot du Pré publia, en 1524, de la première traduction.

V. Les *Notes sur le département des imprimés* renferment des milliers d'indications sur l'état des collections de ce département, sur l'accroissement des collections de 1885 à 1890 soit par le dépôt légal, soit par les acquisitions et dons, sur la reliure, sur le catalogue des livres nouveaux, sur le catalogue des anciens fonds, sur le service des communications et sur les instruments de recherche mis à la disposition du public, sur les moyens d'y remédier. La brochure est terminée par des considérations sur les causes de la lenteur dans le service des communications et sur la nécessité d'augmenter les cadres du personnel et d'achever les bâtiments de la Bibliothèque, considérations très judicieuses, très pratiques et qui seront, espérons-le, favorablement accueillies, car si le pressant appel de M. L. D. n'était pas entendu, la Bibliothèque nationale aurait bientôt « cessé de tenir le rang qu'elle occupe depuis longtemps parmi les institutions savantes de l'Europe », déchéance qu'aucun bon Français ne voudrait accepter [1].

VI. L'inventaire alphabétique des mss. latins et français acquis par la Bibliothèque nationale en ces seize dernières années, sera pour tous les travailleurs un inappréciable bienfait. Dans la première partie d'une préface qui est presque tout un ouvrage (elle a près de cent pages et chaque ligne, pour ainsi dire, en est importante), M. L. D. a indiqué l'origine et le caractère des accroissements qu'ont reçus, depuis le 1er janvier 1875

1. M. L. D. nous donne cette bonne nouvelle (p. 42) que, « dans un délai de deux ans, l'inventaire général des collections du département des imprimés sera à peu près terminé ». Résultat d'autant plus magnifique qu'était plus effrayant le nombre d'imprimés qu'il y avait à cataloguer et que l'auteur indique ainsi (p. 26) : « En évaluant à deux millions le nombre des volumes, nous restons donc beaucoup au-dessous de la vérité. Le chiffre de trois millions serait assurément dépassé si le recensement devait tenir compte de tous les volumes, fascicules ou cahiers constitués isolément, et si l'on faisait entrer en ligne les exemplaires doubles et les collections affectées au service de la salle publique de lecture. »

jusqu'au 15 mars 1891, par acquisitions, par dons, par réintégrations, etc., le fonds latin et le fonds français; il a réuni, dans la seconde partie, les renseignements et les observations qui lui ont paru les plus utiles à faire connaître sur l'état actuel des collections, sur les catalogues qui en ont été publiés [1] et sur les ressources mises à la disposition des personnes qui fréquentent la nouvelle salle de travail inaugurée en 1886. A la suite de cette préface, que beaucoup liront, comme je viens de la lire, avec un intérêt passionné [2], se déroulent des notices d'une précision parfaite sur les 3500 mss. dont le fonds latin et le fond français se sont accrus depuis 1875 (1060 environ, d'une part, et 2400, d'autre part) [3]. Une *Table alphabétique* très étendue rend toutes recherches faciles dans l'immense répertoire. Je n'insisterai pas sur les divers mérites d'un travail destiné à devenir le *vade-mecum* des érudits : je constaterai seulement que de ce travail il résulte avec évidence que M. Delisle est à la fois le modèle des bibliographes et des administrateurs.

T. DE L.

---

234. — **Ruelles, salons et cabarets.** Histoire anecdotique de la littérature française, par Em. COLOMBEY. 2 vol. in-12, Paris, Dentu, 1892, 7 fr.

M. Em. Colombey qui n'est autre que M. Laurent, le bibliothécaire de la Chambre des Députés, connaît admirablement l'histoire anecdotique du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. C'est un anecdotier rétrospectif, plein de souvenirs et de notes. Les duels, les voleurs, les tribunaux, il a tout raconté sous sa forme préférée, et comme Benserade mettait l'histoire romaine en rondeaux, il a mis l'histoire littéraire en potins. Vers 1858, il fréquentait, pareil aux habitués du Procope, un cabaret littéraire de la rue Dauphine, en compagnie de Jean Wallon, le Gustave Colline de la *Vie de Bohême*, de Ch. Romey, celui qui découvrit la fraude des *Souvenirs de la marquise de Créqui*, et de quelques autres. Cet apprentissage l'initia à l'histoire critique des cafés littéraires. Il conta le XVII[e] siècle par ses petits

---

1. Non seulement M. D. énumère les catalogues généraux, mais aussi les diverses publications spéciales relatives aux mss. de la Bibliothèque nationale. Les indications ainsi fournies (p. LVX-LXXX) sont d'une richesse qui ne laisse rien à désirer.

2. Citons, parmi les pages les plus attachantes, celles qui concernent la question d'authenticité d'une lettre de Racine (p. XX-XXIII), la reconstitution du plus ancien ms. qui nous ait conservé le texte des Annales de Georges Cedrenus (p. XXX-XXVIII), les améliorations réclamées pour le département des manuscrits (p. LXXXI-LXXXVI).

3. Quand la valeur du ms. l'exige, M. D. donne à ces notices certains développements. Parfois même il met sous nos yeux des citations assez étendues, à la p. 639, par exemple, où il dit : « Si j'ai reproduit cette pièce. [une charte du 5 mai 1142, par laquelle les habitants de Rouffach s'obligent à aller tous les ans en procession au monastère de N.-D. de Thinbach], c'est que je voulais en signaler la fausseté et prévenir que les auteurs du *Gallia Christiana* (t. V, col. 798), n'auraient pas dû l'invoquer pour prolonger jusqu'en 1142 la durée de l'épiscopat de Gebhard, évêque de Strasbourg. »

côtés, ses racontars, ses potinières, et Sainte-Beuve le remercia dans une jolie lettre du plaisir que lui fit ce volume compact, bourré d'historiettes souvent un peu décolletées ou sonores. A trente ans de distance, l'érudit reprend son œuvre et la poursuit, dans le tome II, à travers le XVIII^e^ siècle. C'est une histoire touffue de la société de cette époque. L'auteur se laisse souvent entraîner par ses notes à des digressions sur les personnages oubliés ou à des développements sur des faits trop connus, mais c'est un bavardage aimable et amusant à travers lequel un index fort utile permet de se retrouver. C'est une bonne contribution à l'histoire intime d'une époque que nous finirons par savoir mieux que la nôtre propre.

Léo Claretie.

---

235. — Pierre de Nolhac. **La reine Marie-Antoinette**, Paris, Lemerre, 1892. In-8, 309 p. 3 fr. 50.

Dans ce volume M. de Nolhac réédite, sous un plus petit format, mais après l'avoir entièrement remaniée et revue d'après les derniers documents, la publication luxueuse qu'il avait fait paraître, il y a un an, sur Marie-Antoinette. Le livre est divisé en quatre parties : le règne, la cour et les fêtes, l'intimité, Trianon. Les quatre parties méritent également l'éloge. On trouvera dans la deuxième et la troisième le plus de particularités nouvelles; l'auteur a su décrire complètement, avec beaucoup de vie et d'animation, les réceptions de toute sorte, les divertissements, les bals, les spectacles, et notamment ces fêtes de 1782, les plus belles que la ville de Paris ait données sous l'ancien régime — sans oublier la cérémonie d'installation des États-généraux, où la reine entend crier *Vive Orléans* et sent la sourde hostilité de tout un peuple. Le quatrième chapitre qui s'intitule Trianon nous présente très joliment cette résidence où Marie-Antoinette voulait satisfaire ses goûts viennois de simplicité, ce séjour de campagne où elle se plaisait à vivre dans la familiarité et l'abandon ; il se termine par le récit dramatique des journées d'octobre d'après l'Abrégé de la procédure du Châtelet. Mais le premier chapitre du volume, le *règne*, n'est pas moins excellent que les trois autres. M. de N. n'a pas fait un panégyrique ; s'il loue la haute façon dont son héroïne comprit ses devoirs d'une mère, s'il remarque qu'elle finit par devenir la meilleure amie du roi, il reconnaît sa frivolité, son ignorance, ses légèretés, ses imprudences, sa prodigalité ; il n'hésite pas à dire tout le mal que lui causa l'amitié de M^me^ de Polignac ; il lui reproche sa « dissipation terrible » ; il la montre intervenant avec passion dans la politique, servant l'Autriche au lieu de ne servir que la France, « se compromettant à plaisir pour les intérêts d'une maison qui ne devrait plus être la sienne ». M. de N. a donc tracé une image fidèle de Marie-Antoinette ; il juge la malheureuse comme on doit la juger, tantôt avec indulgence, tantôt avec sévérité, sans jamais dépasser la

mesure. Il a fait œuvre d'historien très bien informé, ne consultant que des documents de première main, n'avançant rien qu'après de minutieuses recherches. Mais il est en même temps un écrivain délicat et plein de nuances, un artiste ; narrations, description, portraits (je note, en passant, les pages relatives à Madame Élisabeth), tout est, dans ce livre, enlevé d'une main légère ; on ne sent nullement l'érudit, et pourtant — pour appliquer à M. de Nolhac le jugement qu'il porte sur Moreau le jeune — son œuvre est ce qu'on peut consulter de mieux sur le règne de Marie-Antoinette et ce qui en donne la plus juste sensation.

A. CHUQUET.

337.— Calouste S. GULBENKIAN. **La Transcaucasie et la péninsule d'Apchéron.** Souvenirs de voyage. Paris, Hachette. 1891, 336 p. avec carte.

Voici des souvenirs de voyage qui ne ressemblent pas à des *Sensations* impressionnistes. C'est une mission scientifique que l'auteur s'est donnée. Avant de s'embarquer il connaissait à fond le coin de terre qu'il allait visiter ; il en avait étudié l'histoire, il s'était muni de toutes les références bibliographiques, ainsi que le prouve une Introduction aussi substantielle que critique. A la vérité, l'on ne pousse pas jusque dans la Péninsule d'Apchéron par une curiosité désintéressée ni par dilettantisme : cette excursion ne se justifie que pour qui veut entreprendre une enquête sur l'industrie du pétrole. C'est là, en effet, le but de M. Gulbenkian.

Mais, par bonheur M. G. n'emporte pas son lecteur tout d'un trait jusqu'au terme du voyage. Il le promène de Constantinople à travers la Transcaucasie. Étant naturaliste il est observateur ; il raisonne ses impressions, et se garde des formules littéraires d'un enthousiasme de commande : c'est ainsi que le Bosphore ne l'enchante pas, ce Bosphore qui a inspiré tant de descriptions miroitantes. M. G. conserve son indépendance à l'égard des choses et des hommes : il juge avec peu de sympathie les tendances et l'œuvre de la Russie dans les pays transcaucasiens ; cette franchise n'est pas sans mérite dans un volume offert en ces temps-ci au public français.

Dans l'isthme ponto-caspien qu'il traverse en chemin de fer, M. G. voit tout, sait tout, soit par expérience soit à l'aide des travaux de ses devanciers : il se croit obligé de la sorte d'énumérer tout le catalogue ornithologique de la région ; ainsi encore il traite *ex professo* le problème des glaciers du Caucase d'après les auteurs les plus compétents. Nous aimons mieux quelques notations personnelles : par exemple, la comparaison entre les Alpes, aimables dans leur majesté, et le sinistre Caucase auquel manque le sourire des lacs ; ou encore l'opinion de M. G. sur l'extension primitive de la Caspienne fondée sur ses propres trouvailles

de fossiles dans le Moughan. Toutes les questions qui touchent le géographe depuis la géologie jusqu'à l'ethnologie sont abordées et le plus souvent enrichies d'un petit apport de l'auteur.

Mais celles que M. G. a développées avec le plus de soin sont d'ordre pratique. C'est d'abord la fabrication des tapis; les connaisseurs et les ménagères tireront profit de ce chapitre, les uns apprendront à distinguer les variétés, les autres à soigner ces précieux ornements. M. G. nous enseigne que cette fabrication a une raison d'être toute géographique : les nomades chez qui elle fleurit élèvent des bêtes à laines et cueillent les plantes tinctoriales de la steppe; leurs chefs-d'œuvre n'ont d'autre part rien de fantaisiste, car la tradition religieuse commande les motifs et les dessins.

Plus intimement liée à la constitution du sol, l'industrie du pétrole a conquis une singulière importance. Ce district minuscule d'Apchéron recèle en son sein de glorieuses destinées. M. Gulbenkian en raconte le passé et le présent depuis les âges géologiques où les masses organiques ou minérales se sont dissoutes en nappes huileuses jusqu'à nos jours où de savants procédés dégagent du naphte brut des produits variés et subtils; depuis les temps où s'élevait ici le sanctuaire bizarre des sectateurs de Zoroastre adorateurs du feu, jusqu'à ceux où se dressent les usines de la dynastie des Nobel. Cet exposé d'une précision technique ne s'analyse pas.

Par sa valeur scientifique, cet ouvrage tranche heureusement avec les banalités des touristes amateurs.

B. Auerbach.

CHRONIQUE

FRANCE. — Une *Revue de la littérature française* qui nous manquait jusqu'ici, paraîtra sans doute à la fin de l'année. Elle n'exclut pas les articles sur le moyen âge; mais elle sera spécialement consacrée à l'histoire de notre littérature depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. Elle paraîtra une fois par mois. Des études de toute sorte, grandes et petites, sur nos poètes et prosateurs, sur nos érudits, sur les courants de la littérature, sur l'influence de l'étranger, etc., etc.; des mélanges, des notes, des documents inédits; une analyse des documents et travaux parus ailleurs; un sommaire des périodiques; une bibliographie brève et succincte; des Questions et Réponses : voilà ce que contiendra chaque numéro de la *Revue*. L'entreprise a déjà recueilli de nombreuses et chaudes adhésions. M. A. Chuquet la dirigera; et il prie dès aujourd'hui ceux à qui il n'a pas écrit, ses amis et ceux de la *Revue critique*, ainsi que tous ceux qui travaillent et s'intéressent à l'histoire de notre littérature nationale, de lui donner leur collaboration et leur appui.

— Le XVIe fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (Paris, Hachette) vient de paraître et contient les articles suivants : *Epiorkia, Episcopos* (Haussoullier); *Epirrhema, Epistomium, Eponymos, Epostrakismos, Equuleus, Esbothyn, Ethanion, Eukleia, Eunomia* (Saglio); *Episcopalis audientia, Eremodicium,*

Ereptitium (G. Humbert); *Episkaphia, Episkenia, Epithymiatros, Erechtheus, Euergesia, Eumeneia, Eumolpidae* (Hild); *Epispondorchestai, Epistrategos* (Pottier); *Epistatès, Ergolabos* (F. Chavannes); *Epistolae secretae* (A. Jacob); *Epistoleus* (A. Krebs); *ab Epistulis, Epulones* (G. Bloch); *Epistylium* (P. Paris); *Epitaphia, Erotia, Erotidia* (P. Monceaux); *Epiteleountes ta mysteria, Eugamia* (F. Lenormant); *Epitropos, Epobelia, Eupatrides* (Ch. Lécrivain); *Epona, Equile, Equitatio, Equitium, Esseda, Essedum, Essedarius* (Lafaye): *Epula* (Fustel de Coulanges); *Equiso* (R.); *Equites* (A. Martin et R. Cagnat); *Equus* (A. Martin); *Eranos, Eremos diké, Eupatoristai* (Th. Reinach); *Ergastulum* (Thédenat); *Ericius* (De La Berge); *Erosanthia* (Hunziker); *Etrusci* (J. Martha); *Eubouleus* (S. Reinach).

— Notre collaborateur, M. Eugène Müntz, publie dans la « Revue des traditions populaires » une série de notes fort intéressantes et curieuses sur *les légendes du moyen âge dans l'art de la Renaissance*. Il veut y montrer, au moyen de quelques exemples, avec quelle ténacité ces traditions se sont maintenues, jusque dans l'œuvre des maîtres italiens du XVI^e^ siècle, qui, pourtant, à cause de leur commerce incessant avec les humanistes, semblaient devoir repousser, les premiers, des croyances désormais condamnées par la critique. Il est vrai que ces artistes ne sont pas de premier ordre ; ce sont plutôt des obscurs, des inconnus, des anonymes restés par leur obscurité même en contact plus immédiat avec les milieux populaires. Ils sont plus souvent graveurs que peintres et sculpteurs; les graveurs comptaient davantage avec le goût du public; ils s'adressaient, non à un amateur unique, mais à toute une série de clients. M. Müntz a commencé cette suite d'études par la *Légende de Trajan* (in-8°, 11 p., tirage à part). Viendront ensuite l'*Apparition de la Vierge à l'empereur Auguste*, la *Légende de Virgile*, la *Légende de la papesse Jeanne*.

— La *Vie privée d'autrefois*, de M. Alfred Franklin, vient de s'augmenter de deux volumes nouveaux, les *Écoles et collèges* (in-8°, XI et 314 p.), les *Médecins* (in-8°, XI et 305 p. Paris, Plon). On y trouve, comme dans les volumes précédents, nombre de détails piquants, d'anecdotes amusantes, d'historiettes savoureuses, et de documents inédits ou rares. Le volume sur les *Écoles et collèges* comprend deux parties : la première, qui s'étend du XII^e^ au XVII^e^ siècle, traite successivement de l'Université, de l'Église, des *suppôts* de l'Université, de la vie de collège (variétés pédagogiques), de l'organisation de l'enseignement au XVI^e^ siècle; la seconde est consacrée au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle (Église, Université, corporation des écrivains, organisation de l'instruction publique à la veille de la Révolution). Le volume sur les *Médecins* est divisé en trois parties : I. Du XIII^e^ au XVI^e^ siècle ; II. Du XVI^e^ au XIX^e^ siècle; III. Les saints guérisseurs et le toucher des écrouelles par les rois de France.

— La *Société des Études historiques* qui avait mis au concours pour le prix Raymond (1892) l'« étude des lettres de cachet dans une province, une intendance ou une généralité de l'ancienne France », vient de décerner le prix au mémoire de M. Frantz Funck-Brentano, « *les Lettres de cachet dans la Généralité de Paris* ».

— Une nouvelle revue mensuelle s'est fondée sous le titre *Littérature et critique* (Masson, un an, 10 francs). Elle publiera des œuvres inédites de nos meilleurs écrivains et reproduira dans chaque numéro un autographe inédit signé d'un grand nom. Elle commencera dans son second numéro la publication d'un vaudeville inédit de Lesage, *Arlequin colonel*. Voici le sommaire du premier numéro : L. de Tinseau, L'influence du journal sur la liberté du goût ; A. Thibaudet, Le chat de M. Renan ; X. Roux, Djeb à Gourkaris; R. Milhaud, De profundis; H. de Rothschild, L'Escurial ; G. Beaulavon, Les petits salons ; Une lettre inédite de Balzac avec une notice de M. Émile Picot. (Lettre à Saumaise du 25 mars 1650 « j'ai peur que la mer et la

terre m'aient manqué et que la voie de Paris ne m'ait été plus heureuse que celle de La Rochelle... Je hasarderai encore ce petit mot. Je le recommande aux vents et à la fortune, afin que vous sachiez à Leiden ou à Stockolm qu'il n'y a homme au monde qui connaisse, mieux que moi, l'honneur que vous faites à notre siècle »).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 avril 1892.

La prochaine séance de l'Académie est fixée au mercredi 13 avril.

M. Siméon Luce commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Jeanne Paynel à Chantilly*. Jeanne Paynel, née en 1413, était la fille unique de Foulques IV Paynel, seigneur de Hambye et de Bricquebec en basse Normandie, et de Marguerite de Dinan. Peu après sa naissance, son père mourut et sa mère se remaria. En 1414, Gui VI, seigneur de la Roche-Guyon, enleva Jeanne au berceau et la fit élever dans son château, projetant de la marier avec son fils aîné Guyon : mais il fut tué à Azincourt, le 25 octobre 1415, et Marguerite de Dinan fit casser par le Parlement le contrat de mariage, qui était déjà dressé. La Cour, statuant en même temps sur la garde de l'enfant, la retira à la veuve du seigneur de la Roche-Guyon, mais refusa de la donner à Marguerite de Dinan, qui ne la sollicitait que pour marier sa fille avec le jeune Gilles de Rais, le futur « Barbebleue » : elle la confia à la tante paternelle de Jeanne, Jacqueline de Paynel, qui possédait la seigneurie et le château de Chantilly et y recueillit sa pupille.

M. Louis Havet continue la lecture de son travail sur les *Origines métriques du « cursus »*. Une prose mesurée, telle que celle de Symmaque, offre à la grammaire et à la critique des textes les mêmes secours que la versification. En outre, elle décèle la façon dont l'auteur analysait ses propres phrases ; par là, elle fournit le moyen de constituer une ponctuation scientifique, indépendante des caprices des éditeurs modernes.

M. Paul Durrieu signale, dans un manuscrit des *Grandes Chroniques*, conservé à la Bibliothèque nationale, une miniature de Jean Foucquet qui représente l'intérieur de l'ancienne basilique de Saint-Pierre de Rome, fondée par Constantin et détruite à la Renaissance. Foucquet avait séjourné à Rome, sous le pontificat d'Eugène IV (1431-1447) ; il connaissait donc par lui-même l'édifice dont il nous a laissé l'image. La comparaison des textes montre que cette représentation est, soit pour l'ensemble, soit pour les détails, une des plus exactes qui nous soient parvenues. C'est aussi la plus ancienne, car les autres vues du vieux Saint-Pierre, qu'on avait signalées jusqu'ici, ne remontent pas plus haut que le XVIe siècle.

M. Théodore Reinach lit une note sur un passage de la *Rhétorique* d'Aristote, qu'on traduit ordinairement ainsi : « Quand les crieurs publics demandent : Quel patron choisit l'affranchi ? Les enfants leur coupent la parole en criant : Cléon ! » Le mot qu'on traduit ici par patron est ἐπίτροπος, qui ne saurait avoir ce sens ; d'ailleurs, les affranchis ne choisissaient pas leur patron. Ἐπίτροπος ne peut signifier que tuteur, et il faut traduire : « A qui l'affranchi confère-t-il la tutelle de ses enfants ? » Pour protéger leurs enfants contre les convoitises des patrons et de leurs familles, la plupart des affranchis les plaçaient sous la tutelle du démagogue influent. Nous avons sans doute ici une allusion à une scène d'une comédie perdue d'Aristophane, les *Babyloniens*.

Ouvrages présentés : — par M. Maspero : 1° Falkener (Edward), *Games ancient and oriental and how to play them* ; 2° Loret (Victor), *le Cédratier dans l'antiquité* ; 3° Robiou (Félix), *les Variations de la doctrine osiriaque depuis l'âge des pyramides jusqu'à l'époque romaine* ; — par M. Delisle : Robert (Ulysse), *Un Pape belge, histoire du pape Étienne X* ; — par M. de Boislisle : Laugardière (Max de), *Histoire du pays de Villequiers en Berry*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 25 avril — 1892

237. — Theodor Benfey, **Kleinere Schriften, ausgewählt und herausgegeben** von Ad. Bezzenberger. Berlin, Reuther, 1890-92. En quatre parties.

Les indianistes et les linguistes de la première période commencent à entrer dans l'histoire. L'an dernier, à peu de mois de distance, nous avons vu paraître un Recueil de Lettres d'Eugène Burnouf et le premier volume d'une biographie détaillée de Bopp; voici à présent quatre volumes contenant les œuvres détachées de Théodore Benfey, précédées de la Vie de cet éminent savant racontée par une de ses filles. L'auteur du recueil est M. Bezzenberger, professeur à Königsberg. Quoique M. B. ait lui-même assemblé en volume quelques-uns de ses articles (*Vedica und Linguistica*, etc.), quoique l'éditeur ait laissé de côté, de parti pris, les morceaux insérés dans des Recueils relativement aisés à consulter, tels que le journal *Orient und Occident* ou les Mémoires de la Société royale des sciences de Göttingue, cependant le nombre des travaux de ce fécond écrivain est tel que la principale difficulté a été de choisir. Une liste de ses publications ne comprend pas moins de 419 numéros, tant livres en forme, comme le Sâma-Véda ou la Grammaire sanscrite, qu'articles et recensions. Il a donc fallu se borner aux écrits qui présentaient un intérêt particulier, soit en eux-mêmes, soit pour l'histoire de la science. Il est certain que dans les moindres œuvres de l'auteur on trouve à s'instruire, car les idées jaillissaient sous sa plume avec une abondance qui ne s'est pas ralentie durant plus de quarante ans. La facilité était un des caractères de son talent : on en a une preuve dans cette étonnante recension du *Devîmâhâtmyam* de Poley, qui a été le point de départ de ses études sanscrites. Il avait d'abord été professeur de grec et de latin : il travaillait à une traduction de Térence, quand il accepta le pari de rédiger en quelques semaines la critique d'un ouvrage écrit en une langue qui lui serait totalement inconnue. Le livre qui devait servir à la gageure était précisément ce *Devîmâhâtmyam*,

dont la recension, qu'on pourrait croire écrite par un vétéran de l'indianisme, fut prête au bout de quatre semaines. Il ne lui fallut pas plus de temps, vers la fin de sa vie, pour apprendre le russe. Son célèbre article « Inde », qui forme un volume de l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, fut écrit en moins de quatre mois.

Les *Kleinere Schriften* sont divisés de cette façon : I. Sanscrit; II. Grammaire comparée; III. Contes et Légendes; IV. Écrits divers. Dans cette dernière partie, on trouve des recensions touchant à des langues non indo-européennes, comme l'égyptien et l'annamite, ainsi que des morceaux d'un intérêt plus général.

Il serait impossible d'entrer dans le détail : disons seulement que chacun de ces morceaux est bon à consulter, car il s'agit d'œuvres signées de noms comme Lassen, Böhtlingk, Weber, Aufrecht, Stanislas Julien, Burnouf, Adolphe Regnier, Max Müller, Miklosich, et nous avons là le jugement d'un esprit aussi large que bien informé. La plupart du temps la critique est bienveillante : il n'y a guère que Georges Curtius qui ait à se plaindre; mais la manière des deux savants était trop différente pour qu'ils pussent s'apprécier équitablement l'un l'autre. Dans plusieurs de ces recensions M. B. devance son temps : ainsi l'article rendant compte de la première édition des *Etymologische Forschungen* de Pott contient sur le vocalisme indo-européen des vues qui se rapprochent beaucoup des théories actuellement adoptées.

La biographie de Benfey se lit avec intérêt; mais elle laisse une impression de tristesse. On assiste avec regret à l'existence d'un homme de cette valeur, luttant continuellement contre les nécessités de la vie, et presque contre le besoin. La façon dont a été traité Benfey, qui enseigna pendant cinquante ans à Göttingue, et fut l'une de ses gloires, ne fait guère honneur au gouvernement hanovrien : on est fâché de trouver le nom d'Ewald parmi ceux qui s'appliquaient à lui rendre la tâche plus lourde et plus pénible. M. Benfey se montre à nous comme un esprit libre et généreux, plein d'humanité, exempt de passions mesquines, subordonnant tout au culte de la science. Ces petits écrits contribueront à faire vivre un nom déjà inscrit d'une manière ineffaçable dans la triple histoire du sanscrit, de la linguistique et du folk-lore.

Michel Bréal.

---

238. — **Avviamento allo Studio del Sanscrito,** di F. G. Fumi, professore nella R. Università di Palermo. IIa ediz. (Manuali Hoepli, cxiv-cxv). — Milano, U. Hoepli, 1892. Pet. in-8, x-254 pp. Prix : 3 fr.

Si la génération qui vient ignore le grec et le latin, elle sera inexcusable de ne pas apprendre le sanscrit; car les savants les plus distingués se disputent la tâche de lui en simplifier les premiers éléments. En voici un nouveau manuel pratique, de même format et de même prix que

celui de M. R. Fick [1], accessible à toutes les bourses d'étudiants. M. Fumi, qui n'en est plus à faire ses preuves sur le terrain de la linguistique indo-européenne, l'a composé en entrelaçant les principes et les paradigmes généraux de la grammaire avec l'analyse du premier chant de *Nala*, auquel il a joint quelques autres fragments de littérature classique ou même védique. Sur ce dernier morceau je risque une réserve : six lignes de Veda, c'est trop ou trop peu, et il aurait fallu du moins les interpréter avec une clarté parfaite [2], à peine de rebuter les débutants qu'on veut initier.

Il est superflu de faire l'éloge d'un ouvrage dû à la plume de M. Fumi Il l'est davantage encore de lui en signaler les lacunes, qu'il a regrettées avant nous, puisque son manuscrit était plus volumineux et n'a pu se publier sans coupures. Je me bornerai donc à lui soumettre, pour une prochaine édition, quelques améliorations dont il reste juge. — P. 4, il enseigne que les cacu minales sont empruntées au dravidien : n'admet-il pas la loi de Fortunatov? et est-ce pour cela qu'il semble considérer la racine *c*and (p. 245) comme une simple variante de la racine *cand* « ardere »? Tel n'est pas le sens du P. W. — Le mot *mûrdhnâ* (p. 25, l. 3) n'est pas repris à l'analyse (p. 226). — Le mot *vartaka* (p. 31 et 247) signifie « caille » [3]. — Si c'était *akshata* (p. 238) qui entrât en composition dans *avagâhakshata-* (p. 31), il faudrait *avagâhâ-*. — Il y a double exactitude à dire que la vélaire se palatalise devant « tale *a* che probabilmente piegava ad *e* » (p. 69) : d'une part, l'origine de cet *a* est sûre; de l'autre, c'est au temps où il était encore *e* indo-éranien que la mutation s'est produite, autrement elle ne se concevrait pas. — Dans *Nala*, I, 2, *âditya* ne signifie que « le soleil » (p. 91). — Ce n'est pas *jâta-* tout court (p. 172), mois *jâtarûpa* qui veut dire « or ». — Le mot *sura* « dieu », abstrait de *asura* « démon », n'a rien de commun avec *sûra* et ne signifie jamais que « dieu » (p. 231).

Il y a plus d'erreurs matérielles que n'en relève l'errata [4]; mais qui connait les difficultés de ce genre d'impression ne songera qu'à féliciter l'auteur de n'en avoir pas laissé échapper davantage.

V. H.

---

1. *Revue critique*, supra, p. 61.

2. La racine *icch* (p. 239) n'a point le sens de « donner ». L'interprétation que Sâyana donne du mot *mîdhvas* est de haute fantaisie (p. 246), et la phonétique rigoureuse ne s'en accommode pas. Le locatif *âsye* ne se traduit point par « coram » (p. 238) : bien plus simplement « versez-lui la libation *en bouche* » (R. V. VIII, 102 3). Enfin, *samyâtam* (ibid.) est l'accusatif de *samyât*, et non du participe *sâmayta*. (p. 249. comparer l'accentuation).

3. Cf. Bœhtlingk, *Ind Spr.*, II, 3500.

4. Lire : p. 29, l. 2, *khagamâns* pour *khagamans*; p. 30, l. 10, *pariçrântêna* pour *pariçcantêna*; p. 32, l. 6, *kampitam* pour *kanpitam*; p. 221, l. 2, *vidhyati*; p. p. 228 l. 13, *paryâpta-*; p. 229, l. 10, *kshîna-*; p. 249, au bas, *mêkhalâ-*.

239. — **Untersuchungen** zur Entstehung und Entwickelung der hebraeischen Accente. I Theil : Die Urspruenge der verticalen Bestandtheile in der Accentuation des hebraeischen Bibeltextes und ihre masoretische Bedeutung von Adolf Buechler. — Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, philos. — Histor. Classe, Band cxxiv. Vienne, Tempsky, 1891, in-8, p. 182.

La critique du texte biblique demeure à l'ordre du jour et donne chaque année naissance à de nombreuses publications qui apportent leur contribution à l'œuvre scientifique du xix^e siècle. L'étude des accents dont la Massore a enrichi ce texte n'est pas demeurée en arrière dans la voie du progrès, quelque aride qu'elle soit. Après les travaux de Heidenheim, Baer et Delitzsch en Allemagne et de Wickes en Angleterre, voici venir un traité d'un jeune savant allemand qui ouvre un nouvel horizon pour l'intelligence du système massorétique.

En créant les accents, les Massorètes hébreux ont eu un double but : fixer d'abord la mélodie ou le plain-chant qui servait pour les lectures publiques de la Bible pendant les offices; assurer en second lieu l'intégrité du texte et les traditions herméneutiques consacrées par les docteurs de la loi d'Israël. Ces deux points de vue ne pouvaient se faire échec, car la mélodie devait nécessairement se conformer à la coupe des versets et au groupement des mots d'après le sens reçu. Nous ne savons rien du genre de cette mélodie et, de ce côté, il n'y a aucun secours à chercher. Les notions historiques fournies par la Massore sont à peu près nulles. C'est donc à l'analyse et à la comparaison des différents groupes d'accents qu'on doit demander la solution du problème. M. Buechler a compris que, à l'aide de cette méthode, on peut encore remonter à la genèse des premiers éléments de l'accentuation, en suivre les développements et parvenir à en reconstituer l'histoire, au moins dans ses grands traits. Ses recherches dirigées dans ce sens avec autant de sagacité que d'érudition donnent à son livre tout l'intérêt du nouveau.

On sait qu'en hébreu un certain nombre de petits mots, généralement monosyllabiques, sont très souvent atones et s'appuient comme proclitiques sur le mot suivant qui a le ton. Ce phénomène est indiqué par une ligne horizontale placée entre les deux mots et appelée *maqqef*, que l'on peut comparer avec notre trait d'union. Mais parfois la liaison n'a pas lieu, le petit mot demeure indépendant et a son accent propre. Dans ce cas l'accent appartient à la série des accents formés par une ligne verticale, droite, courbe, ou brisée. C'est dans cette ligne verticale que M. B. voit le premier élément de l'accentuation; elle n'est rien autre que la ligne horizontale dite *maqqef*, qui a reçu une direction différente pour indiquer un phénomème différent. Cette thèse est entourée d'un riche cortège de citations bibliques qui appuient chaque affirmation et, par leur ensemble, forment une démonstration imposante. M. B. passe en revue les divers accents qui doivent leur origine aux déformations de cette ligne. On trouvera certainement très ingénieuse l'explication des accents composés d'un cercle et d'un appendice. Le

cercle représente le signe apposé à un mot douteux par les Massorètes pour appeler l'attention sur ce mot : la ligne verticale est venue s'y souder pour former l'accent. L'auteur montre encore que, dans de nombreux passages, la ligne disjonctive appelée *paseq* est remplacée par un des accents figurés par un trait, ce qui confirme les résultats auxquels il est arrivé par une autre voie.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des discussions que M. B. mène avec une conviction communicative. Quelques points secondaires du système de l'accentuation restent encore inexpliqués, l'auteur ne se le dissimule pas, mais ces rares exceptions ne forment pas une objection sérieuse à sa thèse. Cette étude n'a pas seulement un intérêt historique; elle met aussi en lumière la valeur grammaticale des accents et, à ce point de vue, elle apporte une nouvelle contribution à l'exégèse biblique. Nous sommes curieux de savoir comment M. Buechler entend la formation et le développement des accents qui sont formés, non par des lignes, mais par des points. Ce sera sans doute l'objet de la seconde partie de son mémoire. Nous désirons voir paraître bientôt la suite de cet important travail ; les qualités qui distinguent la partie qui a paru sont un sûr garant de l'intérêt qu'offrira cette nouvelle publication.

Rubens DUVAL.

---

240. Aemilius HELLER. **De Cariae Lydiaeque sacerdotibus.** Leipzig, Teubner, 1891. Extrait du supplément des *Jahrbuecher fuer klassische Philologie*, t. XVIII, p. 215-264.

M. Heller traite d'abord des différents territoires attachés à chaque temple, le περίβολος, le περιπόλιον, la χώρα ἱερά. Puis il passe aux généralités concernant les sacerdoces, les familles de prêtres, le cumul, la succession des prêtrises exercées par un même homme, la vente des charges, etc. Je n'ai rien trouvé là qui soit bien nouveau. La seconde partie de son travail est consacrée aux sacerdoces de la Carie, qu'il étudie à Aphrodisias, Bargylia, Cnide, Magnésie du Méandre, Milet, Mylasa, Stratonicée, et aux sacerdoces de la Lydie (Clazomène, Éphèse, Érythrée, Smyrne, Téos). Pourquoi l'auteur a-t-il placé ces villes en Lydie ? C'est ce qu'il aurait dû nous dire, comme aussi la raison pour laquelle il met Magnésie du Méandre en Carie. A la fin, il a dressé une liste des ministres du culte dont on rencontre la mention dans les inscriptions de la Carie et de la Lydie.

Ce mémoire repose sur une connaissance tout à fait insuffisante des recueils épigraphiques. En dehors du *Corpus*, des publications des Instituts d'Athènes et de l'ouvrage de Le Bas, il y a bien des inscriptions que M. H. aurait dû prendre la peine de parcourir. Ainsi, dans sa liste des prêtres de la Carie et de la Lydie, je ne trouve pas l'ἀρχιμάγος, qui s'est rencontré dans une dédicace d'Hypaepa (Kaibel, *Epigr. gr.*, n° 903 *a*) et je remarque que tous les textes provenant de cette ville ont été

complètements négligés. M. H. n'a pas connu davantage les ἱεροποιοί d'Érythrée (Μουσεῖον, 1876-78, p. 54, 63; 1880, p. 156), le prêtre de Pluton et de Koré à Éphèse (*ibid.*, p. 180), le culte d'Esculape à Thyatire (*ibid.*, 1873, p. 127), le néocore de Bacchus à Smyrne (*ibid.*, 1881, p. 59). Il serait facile d'allonger cette liste d'omissions. M. H. a aussi tort de citer des livres qu'il n'a pas lus, comme dans la note 3 de la p. 261 : *De artificibus scenicis scripsere Foucart : Les associations religieuses chez les Grecs, Paris, 1873, etc.* Il n'est pas question des artistes dionysiaques dans ce livre, pour la bonne raison que ces artistes ont fait l'objet de la thèse latine de M. Foucart, *De collegiis scenicorum artificum apud Graecos.* L'essai superficiel de M. Heller ne doit décourager personne de reprendre, dans son ensemble et à frais nouveaux, l'étude des sacerdoces grecs en Asie-Mineure.

Salomon REINACH.

---

241. — **Anecdota Oxoniensia,** classical series part VII. Collations from the Harleian ms. of Cicero 2682 by Albert C. CLARK, M. A. fellow of Queens college Oxford, with a facsimile Oxford, Clarendon Press, 1892. Grand in-4. Introduction (Age and form of the ms.; History of the ms.; Its afinitiers; Discussion of readings; I-LXIV), Collation, p. 1-51.

De tous ceux qui ont eu à éditer ou à étudier quelqu'ouvrage de Cicéron, est-il une seule personne qui n'ait eu à s'occuper d'un ms. de Berlin, l'*Erfurtensis?* C'est une source souvent médiocre, mais qu'on ne pouvait écarter; elle semblait se rattacher à la famille de mss. perdus dont Grævius et Gronove ont donné quelques leçons. Wunder [1] dans un livre souvent cité avait publié une collation de l'*Erfurtensis.* Mais quand on avait affaire à ce ms. ou à ses congénères, *Coloniensis* ou *Colonienses*, *Hittorpianus*, on éprouvait ce qu'il y a de plus irritant dans les recherches critiques : on devinait d'excellentes choses mêlées à toutes sortes de faux renseignements et d'erreurs; un bon filon, mais qu'en l'état il était impossible d'exploiter [2].

Telle était notre situation d'hier que j'ai tenu à rappeler; car il suffit de l'opposer à ce que nous savons aujourd'hui pour qu'apparaisse en pleine clarté tout ce que nous devons à M. Clark. En étudiant un ms. du British Museum, l'*Harleianus* 2682, M. Cl. ne voulait d'abord que

1. Variæ lectiones librorum aliquot M. C. Ciceronis ex codice Erfurtensi enotatæ, Leipzig 1827.

2. La découverte de l'Harleianus a confirmé quelques conjectures de tel ou tel; mais elle a montré surtout avec quelle raison récemment M. Nohl se refusait à croire, comme le faisaient les autres éditeurs, à l'existence de deux *Colonienses*; et avant lui avec quelle divination pénétrante, Madvig, avait remarqué que, dans le *Pro Dejotaro*, à partir d'un certain moment, la collation de Grævius changeait totalement de valeur; en fait Grævius quittait à cette place la première recension du discours pour suivre la seconde, et cela sans changer l'étiquette. Voilà l'esprit critique en action; on voit qu'il a fait ses preuves.

préciser les rapports de ce ms. d'une part avec l'Erfurtensis et d'autre part avec les mss. de Gronove; dans la suite de ses études [1], de proche en proche, le terrain s'est déblayé; les faits importants se sont dégagés; et M. Cl. est arrivé peu à peu à des résultats positifs et d'utilité journalière. Ce qu'a trouvé M. Cl. est précieux; mais j'apprécie encore plus, je l'avoue, la manière dont il a conduit et poursuivi sa recherche.

Première découverte : l'Erfurtensis n'est, pour plusieurs ouvrages, notamment pour les extraits des Verrines, qu'une copie de l'Harleianus; pour d'autres, c'est un ms. de même famille et de bien moindre valeur. Les preuves de tout genre, lacunes, lapsus, etc., abondent avec tout un cortège de contre épreuves. Seconde découverte : quel est le rapport de l'Harleianus avec le ou les mss. de Grævius et de Gronove? On avait ici l'embarras d'avoir à juger d'un ms. perdu et de la méthode incertaine d'un savant du XVII[e] siècle; M. Cl. a tout éclairci : l'Harleianus est le ms. dont Grævius avec prudence, Gronove avec beaucoup de légèreté, d'étourderie et de confusion, nous ont communiqué les leçons; ils lui donnent différents noms; parfois ils le présentent comme deux mss. différents, parce que pour certains discours l'Harleianus contient deux recensions. Après les avoir distinguées, ils les mêlaient parfois, d'où cet enchevêtrement où nous nous perdions. Contre épreuve : M. Cl. a retrouvé au British Museum une correspondance qui lui permet d'établir comment et par quelle filière le manuscrit provenant de la succession de Gronove est arrivé à Londres. N'est-ce pas là un modèle de recherche historique?

Mais M. Cl. est aussi un critique; il n'entendait nullement se borner à nous donner des matériaux; il les a distingués et a mis en œuvre tous ceux qui lui ont paru dignes d'étude. Les parties du ms. où la recension n'a qu'une minime valeur, sont mises délibérément de côte; une simple mention suffit. Pour les autres, discours ou traités, M. Cl. indique avec beaucoup d'exactitude quel est présentement le classement le plus probable de nos ms.; et il ajoute, sans partialité et presque toujours sans surfaire l'ouvrage qu'il édite, à quelle classe se rattache l'Harleianus et comment et jusqu'à quel point son autorité confirme ou modifie nos textes; ce que prouve l'éditeur en citant de bonnes leçons du ms. et particulièrement celles qui lui semblent caractéristiques. Résultat général : la valeur de l'Harleianus est différente suivant les ouvrages : pour quelques-uns, notamment pour le *Pro Milone* et le *Pro Ligario*, il doit venir en première ligne; ailleurs il est apparenté aux bonnes familles, mais mêlé de leçons inférieures (ainsi pour les Catilinaires); ailleurs encore, il descend d'une source moyenne ou médiocre corrigée sur une bonne recension (pour le *De Amicitia*, etc.); ailleurs enfin, il n'a aucune valeur (dans les Philippiques, le *De officiis* et les Paradoxes). Laissons

1. D'abord un article du Journal of Philology, XVIII, (1889), 35, p. 69-87; un article du Classical Review, octobre 1891; puis le présent ouvrage.

le résultat quoiqu'on en voie bien le prix : mais prise en elle-même n'est-ce pas là une recherche bien amorcée, bien approfondie et conduite jusqu'au bout de main de maître?

La publication est faite dans le format, avec le luxe et le soin des autres fascicules de la collection. En tête un beau fac-similé de l'Harleianus [1].

Émile Thomas.

---

242. — **Noctes Manilianae** sive dissertationes in Astronomica Manilii. Accedunt conjecturae in Germanici Aratea. Scripsit R. Ellis. Oxford, imprimerie de Clarendon, 1891. Pet. in-8 de xvi-256 pages.

M. Ellis s'est consciencieusement préparé à la tâche pénible de corriger et d'expliquer le texte, si corrompu et si obscur, de Manilius. Comprenant que la critique conjecturale est vaine quand elle ne s'appuie pas sur une connaissance approfondie des manuscrits, il a commencé par réunir un *apparatus criticus* plus exact et plus complet que celui de Fr. Jacob, le dernier éditeur du poème des *Astronomiques* (Berlin, 1846). Pour le *Gemblacensis*, il s'est servi de la collation imprimée dans mes *Lucubrationes Manilianae* (Gand, 1888). Il a collationné lui-même, partiellement, le *Cusanus* et, en entier, les deux *Vossiani*. De plus, il nous fait connaître les variantes de deux manuscrits d'Oxford, tous deux du xve siècle, appartenant, l'un à la Bodléienne, l'autre à la bibliothèque du Corpus Christi College.

Le plus ancien manuscrit de Manilius est le *Gemblacensis* (G), du xe ou du xie siècle. Contrairement au jugement de Scaliger et de Bentley, qui le mettaient au premier rang, Fr. Jacob l'a traité fort dédaigneusement et a suivi de préférence, dans la constitution du texte, le *Vossianus secundus* (V. 2). Le système de Jacob a été vivement combattu par M. Bechert, qui place G au-dessus de tous les autres manuscrits, et qui regarde V. 2 comme fortement interpolé. M. E. adopte une opinion in-

---

1. Je ne dois pas dissimuler que, sur bien des points de détail, je ne pourrais suivre M. Cl. ou les autorités qu'il cite. Certaines leçons de H., sur lesquelles il s'appuie pour changer le texte, sont pour moi des fautes qui s'expliquent par des raisons fort simples : p. xliii, § 65, *reipublicae* par l'abréviation habituelle du mot; dans le passage visé des Philippiques, p. xliii, sur 59, *majestatis* à cause de la première lettre du mot suivant. M. Cl. attache beaucoup trop d'importance à des omissions (p. xlv en haut, *om.* e), à des variantes (p. xxii, sur 33 : *suis*) qui sont de simples lapsus, et qu'il a tort souvent de vouloir défendre contre le ton du morceau (p. xlvii, sur 70, *om.* satis) ou contre le génie même de la langue (p. xlvii, sur § 66, l. 16 ? *pro*). P. xlviii, sur 75 : *id est* ut... n'est-ce pas l'amorce bien connue des gloses? — Enfin, on objecterait à bien des rapprochements qu'ils ne sont nullement topiques. Pourquoi le même passage du *Pro Milone*, § 50, est-il traité, sans renvoi, à deux endroits différents (p. xl et p. xlv), etc. Par contre notons que les collations sont données avec soin; que les corrections y sont notées en distinguant la main du copiste et celle du ou des correcteurs. Dans les discussions de la première partie, passim, mais assez rarement des conjectures assez bonnes de l'éditeur.

termédiaire : d'après lui, G est un excellent manuscrit, mais il est impossible de rétablir le texte de Manilius sans le secours de V. 2, qui souvent a conservé seul la vraie leçon, ou permet de la découvrir. Je pense que M. E a réussi à prouver que la thèse de M. Bechert est trop absolue; mais il me semble que, çà et là, son estime pour V, 2 l'a entraîné un peu loin (p. ex., liv. I, v. 812, où il lit *tangit;* liv. II, v. 640, où il tire *reparant* de *reputant*, leçon de V. 2, tandis que G fournit l'excellente leçon *repetunt*, etc.).

L'ouvrage de M. E. consistant essentiellement en une série de remarques détachées, je dois me borner ici à une appréciation générale.

Ce que je reprocherais aux conjectures et surtout aux explications de M. E., c'est de n'avoir pas toujours ce caractère de simplicité et de naturel qui force l'assentiment. Je sais bien que Manilius a un style étrange, souvent affecté et entortillé; mais je n'oserais mettre sur son compte certaines phrases et certaines expressions que lui prête M. Ellis (p. ex., liv. I, v. 427, v. 516-517, v. 917 [1]; liv. II, v. 7-8, v. 41-42, v. 222; etc.).

En revanche, les corrections certaines ou plausibles ne sont pas rares. Je citerai au hasard : liv. I, v. 245 *(vocamus* pour *locamus)*, v. 355-356 *(relicta Andromede — metuens jam* pour *relictam Andromedam — metuentem)*, v. 723 *(An coeat nondum* pour *An coeat mundum)*; liv. II, v. 290 *(Hetta* ou Ἧττα pour *Haec ta, Hecca)*, v. 775 *(Fervit* — pourquoi pas *Fervet? — opus* pour *Vertit opus)*, etc.

M. E. n'est pas de ces savants qu'un patriotisme mal entendu aveugle. Il se plaît à faire l'éloge de deux philologues français dont on a méconnu le mérite : Huet, le docte évêque d'Avranches, et Pingré, le consciencieux traducteur de Manilius (1786); et il est très sévère — je dirai même trop sévère — pour son illustre compatriote Bentley. Sans doute, le *Manilius* de Bentley ne vaut ni son *Horace* ni son *Térence*, mais combien d'heureuses conjectures rachètent les défauts et les faiblesses! Plusieurs de ces conjectures ne me paraissent pas avoir été appréciées à leur juste valeur par M. Ellis (p. ex., liv. I, v. 917; liv. II, v. 95; liv. V, v. 87, v. 319 [où il faut le pluriel *digitos*, parce qu'il y a plusieurs enchérisseurs]; etc.)

---

1. Voici le passage tout entier (v. 914-918) :

> Necdum finis erat : restabant Actia bella
> Dotali commissa acie, repetitaque rerum
> Alea et in ponto quaesitus rector Olympi,
> Femineum sortita jugum cum pompa rependit
> Atque ipsa Isiaco certarunt fulmina sistro.

(M. E. veut conserver le texte des manuscrits : *cum pompa rependit*, et il l'explique ainsi « Est pompa triumphi Romanorum, qui postquam in eo fuerant ut Cleopatrae jugum tanquam victricis sortirentur, ipsi victores in Actiaco praelio facti, eandem servitutem Cleopatrae rependerunt. » Sans parler de l'obscurité de l'expression M. E. dit lui-même : « audacior sane dictio »), il n'est pas vraisemblable que Manilius — *ὕστερον πρότερον*, Ὁμηρικῶς — ait mentionné le triomphe *(pompa)* avant la bataille *(Atque ipsa Isiaco certarunt fulmina sistro)*.

Dans un *Epimetrum* (p. 211-216), M. E. publie des conjectures écrites en marge d'un exemplaire de l'édition de Rome de 1510 qu'il a eu la bonne fortune d'acquérir. Ces conjectures, dues, selon toute apparence, à un savant italien du XVI[e] siècle, sont assez intéressantes.

Vient ensuite (p. 217-233) une très remarquable dissertation sur le nom de Manilius. Les manuscrits les plus anciens ne donnent pas le nom de l'auteur des *Astronomiques*, ou portent un titre erroné *(Arati philosophi...)*. Les manuscrits récents, seuls, nous fournissent le nom de *M. Manilius*, avec les variantes *Manlius*, *Mallius*. M. E. s'efforce de prouver que ce nom est bien authentique, et je suis porté à croire qu'il a raison. Quant au surnom *Boenus (Boecius, Boetius)*, qui se trouve dans V. 2, dans le *codex Urbinas* et dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid, il me semble fort sujet à caution [1].

Quelques conjectures sur les *Aratea* de Germanicus et d'Avienus et sur le περὶ καταρχῶν de Maximus terminent le volume.

Le travail de M. Ellis a fait faire un grand pas à la critique et à l'interprétation de Manilius. On peut différer d'opinion avec l'auteur sur certains points, mais il est impossible de ne pas admirer l'étendue de ses lectures, la solidité de son érudition, l'ingéniosité de son esprit et le soin scrupuleux qu'il apporte dans ses recherches. Espérons que les *Noctes Manilianae* contribueront à ramener l'attention des philologues sur un poète trop négligé aujourd'hui.

Paul Thomas.

---

143. — **A dictionary of greek and Roman antiquities**, edited by W. Smith, W. Wayte, G.E. Marindin. Third edition, revised and enlarged. Londres, Murray, 1890 et 1891, 2 vol. gr. in-8 de 1053 et 1072 p.

La première édition de cet utile répertoire a paru en 1842 et la seconde en 1848; depuis, il n'en avait été fait que des tirages sur clichés, portant des millésimes trompeurs. Il faut féliciter la maison Murray d'avoir compris que l'on ne peut plus offrir au public un dictionnaire d'archéologie vieux de quarante ans; il faut louer aussi les nouveaux rédacteurs d'avoir pris leur tâche au sérieux et de l'avoir menée rapidement à bonne fin. La troisième édition du dictionnaire est deux fois plus considérable que la seconde; en tenant compte de la finesse des caractères, on peut dire qu'elle renferme autant de matières que les trois volumes des *Denkmaeler* de Baumeister. L'illustration laisse malheureusement beaucoup à désirer et les reproductions directes sont particulièrement mauvaises : je citerai comme exemple deux monnaies absolument méconnaissables — on ne voit guère qu'une longue tache noire — reproduite à l'article *Dana-*

1. M. Sonnenschein *(Classical Review*, octobre 1891, p. 380) rappelle fort à propos le *Propertius Nauta* (il pouvait ajouter l'*Aurelius Propertius*) et le *Martialis Coquus* de certains manuscrits.

ces. Ailleurs, on trouve des monuments qui sont depuis longtemps considérés comme modernes (telle est la *conclamatio* du Louvre figurée à l'article *funus*) ou d'affreuses caricatures, propres à faire prendre l'antique en dégoût, comme les têtes d'Artémis et de Zeus à l'article *coma*. Mais, en somme, sur ce point comme sur d'autres, la nouvelle édition marque un progrès; on aurait tort de se montrer trop difficile à cet égard dans l'état actuel des procédés de reproduction.

Que les articles soient d'une valeur très inégale, que les erreurs et les omissions y soient nombreuses, c'est ce qu'il n'est pas possible de dissimuler, bien qu'il ne faille pas y insister outre mesure. M. Cecil Torr en a déjà signalé beaucoup dans l'*Athenaeum*, portant sur les articles relatifs à la marine; elles ne sont pas moins fréquentes dans ceux qui concernent les institutions. On s'étonne de trouver deux signatures à la suite de l'article *Concilium*, qui pourrait avoir été écrit il y a vingt ans et qui présente des références comme celle-ci : Willems, *Dict. romaine*, p. 594. L'article *asiarcha* ne vaut pas mieux. Les deux signatures qui terminent l'article *aretalogus* n'empêchent pas qu'il ne soit rempli d'erreurs faciles à éviter (cf. *Bull. de Corresp. hellén.*, 1885, p. 257). L'article *chronologia* ne donne même pas une liste des ères les plus usitées, et l'article *aera* renvoie à *chronologia;* l'article *hieropoei* fait abstraction de toutes les découvertes de Délos. L'article *Calendarium* est particulièrement mauvais; l'auteur n'a même pas connu le travail de Bischoff, et les listes de mois qu'il donne, copiées dans de vieux livres, sont presque toutes fautives. Trop souvent, les indications bibliographiques sont mal choisies et très arriérées; ainsi, sur les amphores panathénaïques, on ne cite pas le travail capital de J. de Witte; l'auteur de l'article *igniaria* ne connaît pas le mémoire de Planck; celui de l'article *equites* ignore Belot, celui de l'article *neocori* omet Büchner, etc. En revanche, il y a partout des renvois aux manuels allemands, Hermann, Marquardt, Müller, alors que des références de ce genre devraient être évitées le plus possible dans un dictionnaire, où il s'agit de signaler, sur chaque sujet, la dernière en date des monographies bien informées. Nous ne nous arrêterons pas sur ces imperfections parce que, dans une œuvre aussi considérable, il est plus juste de reconnaître le service rendu que de contester la compétence de tel ou tel rédacteur. Grâce aux livraisons publiées du *Dictionnaire* de M. Saglio et aux *Denkmaeler* de Baumeister, dont il a été fait un usage presque indiscret, les articles relatifs à l'archéologie proprement dite sont généralement de bonne qualité; il y en a même de très satisfaisants dans le second volume (*pictura, statuaria ars, terracottas*[1]). A la fin, on a eu l'heureuse idée de réunir en un appendice les faits nouveaux apportés à la science par la découverte de Ἀθηναίων πολιτεία. C'est là une attention à laquelle le

---

1. Pourquoi pas *figlina*? Il y a dans le premier volume un article *fictile* qui aurait dû comprendre tout ce qui concerne les terres cuites antiques.

public sera sensible. Sans être une œuvre originale comme le *Dict. o christian biography* de la même série, le *Dict. of antiq.* rendra, sous sa nouvelle forme, de bons services; espérons que la maison Murray, encouragée par le succès, nous donnera bientôt une seconde édition du *Dict. of. geography*, celui de tous qui aurait le plus grand besoin d'une révision mais qui, tout vieilli qu'il est, reste indispensable.

Salomon Reinach.

---

244. — **Malherbe et la Poésie française à la fin du XVIe siècle, (1585-1600)**, par Gustave Allais, docteur ès-lettres, maître des conférences à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Paris, ap. Ern. Thorin; in-8, 424 pp. Prix : 7 fr. 50.

M. Brunot, dans une thèse toute récente dont nous avons rendu compte dans la *Revue*, a longuement, très longuement commenté le jugement que Boileau a porté sur Malherbe; mais au moins il n'a pas trop surfait le célèbre réformateur. M. Allais est allé bien au delà : si nous l'en croyons, Malherbe est plus qu'un grammairien, plus qu'un critique, qu'un rhétoriqueur; « c'est un penseur, un méditatif porté naturellement à l'étude des choses graves, sérieuses, d'où l'on peut tirer un durable enseignement, un poète lyrique, moraliste et religieux, bref un poète de génie. » Ce jugement me surprit, et je me suis mis à relire avec courage les œuvres du poète normand, espérant y trouver les motifs (qui m'avaient échappé jusqu'alors) d'une appréciation si élogieuse. Je le dirai franchement, elles m'ont ennuyé plus que jamais, à tel point que je fus tenté de donner presque raison à ceux qui, de son temps, disaient de lui qu'il :

> Empoule trop son style,
> Supplément coustumier d'une veine infertile,
> Et qu'ayant travaillé deux mois pour un sonnet,
> Il en demeure quatre à le remettre au net;
> Que ses vers ne sont pleins que de paroles vaines,
> Et de la vanité qui boult dedans ses veines,
> Qu'il est plat pour le sens et la conception,
> Et, pour le faire court, pauvre d'invention.

Il n'est certainement pas plus original que Ronsard; comme lui, avec un peu plus de discrétion, il est vrai, il imite les anciens, surtout les Latins, parce qu'il ignore le grec; comme lui il use et abuse des souvenirs mythologiques (voir l'ode à Marie de Médicis), mais sans avoir ni l'imagination colorée, ni la puissance verbale du chef de la Pléiade. M. A. commente les *Stances à du Périer*, et trouve que le poète s'élève « à des hauteurs telles qu'on ne saurait trop l'admirer ».

Les commentateurs ont évidemment des grâces d'état : il n'y a qu'eux pour apercevoir un sacrement sous chaque point, un mystère sous chaque syllabe. Quelques-unes de ces stances sont gracieuses, élégantes, mais cela n'empêche point qu'on y sente la sécheresse de cœur d'un

homme qui a toujours le pied sur la terre et jamais la tête dans les cieux. Car Malherbe n'est pas du tout poète, au vrai sens du mot : ce n'est qu'un versificateur industrieux, et surtout un fin normand qui, en composant une ode en l'honneur d'Henri IV ou de Marie de Médicis, *s'il ne médite pas un évêché,* calcule du moins le profit qu'elle lui rapportera. Comment croire à « la sincérité d'émotion » d'un poète qui met six mois ou plus à parfaire une ode de quelques strophes? La vraie poésie ne naît point de la réflexion : c'est pourquoi Malherbe n'a point composé une seule pièce qui se soutienne du commencement à la fin. Dans ses odes les plus belles, les plus citées, on remarque des défaillances, des langueurs et des longueurs qui prouvent qu'une longue patience n'est point du tout le génie. C'était d'ailleurs un homme d'un esprit étroit, acerbe, grossier parfois, mais dogmatique, mais plein de confiance en lui, et ce sont ses défauts autant que ses qualités qui expliquent l'influence qu'il a exercée, et comment il devint chef d'école Remarquons pourtant que ses disciples, Touvant, Colomby, Godeau, Maynard, Racan lui-même sont tombés dans un oubli plus profond que les poètes de la Pléiade, parce qu'il n'y a rien de plus ennuyeux qu'une médiocrité correcte. D'autres qui le prenaient pour modèle ou le reconnaissaient pour leur maître, Sonnet de Courval, d'Angot l'Éperonnière, Dulorens, Hardy, ne lui ont pas fait grand honneur. M. A. prétend, et c'est presque tout le fonds de sa thèse, que nous serions redevables à Malherbe seul d'avoir été débarrassés des sonnets fastidieux, des compositions amoureuses, de toutes les fadeurs du XVIe siècle : c'est, je crois, lui faire trop d'honneur, et exagérer singulièrement son rôle. Robert Garnier, Montchrestien, d'Aubigné, Régnier, y ont bien contribué autant que lui, et peut-être que sans eux le *Cid* se serait fait attendre encore longtemps. C'est de l'apparition de ce poème que date la vraie réforme de notre langue, et comme dit Sainte-Beuve, « le recommencement d'une poésie et l'ouverture d'un grand siècle ». Laissons à Malherbe l'honneur de nous avoir enseigné « le pouvoir d'un mot mis en sa place », et qu'on ne dépense plus, comme M. Allais, beaucoup de temps et de talent à lui trouver *un génie poétique* qu'il n'avait point.

A. DELBOULLE.

---

245. — **Documents inédits concernant Rhigas Vélestinlis et ses compagnons de martyre,** tirés des archives de Vienne et publiés par E. LEGRAND. Paris, Leroux, 1892. In-8, VII et 182 p. (Tiré à cinquante exemplaires aux frais de la Société historique de Grèce.)

Rhigas — qu'on devra désormais nommer Rhigas Vélestinlis, et non Rhigas de Phèras — Rhigas, le courageux Thessalien, l'illustre patriote, l'un des premiers champions de l'indépendance hellénique, Rhigas qui conçut de si grandioses projets et qui finit si tragiquement, avait eu jusqu'ici beaucoup de biographes. Les plus sérieux sont : Nicolopoulos qui

lui consacra une instructive mais trop courte notice; Perraevos qui l'avait connu et l'avait vu arrêter par la police autrichienne mais qui ne raconta les faits qu'au bout de soixante ans et qui romance les derniers moments du héros; Politis qui a réuni sur sa jeunesse quelques données. La publication de M. Legrand nous offre sur l'arrestation et la mort de Rhigas les plus amples informations qu'on puisse avoir. Le savant helléniste a réussi à se procurer une copie de tous les documents qui existent à Vienne aux archives du ministère de l'intérieur et de celui des affaires étrangères sur Rhigas et ses compagnons : lettres des agents autrichiens, procès-verbaux de l'arrestation et de l'interrogatoire des révolutionnaires grecs, pièces sur leur extradition au Kaïmakam de Belgrade et sur leur mort qui eut lieu dans le plus grand secret, etc. M. L. a publié tous ces documents diplomatiquement avec leur orthographe parfois surannée et fautive, dans le Bulletin périodique de la Société historique de Grèce, et M. Spiridion Lambros les a accompagnés d'une traduction fort exacte. On ne trouvera dans la préface aucune réflexion ; « si j'agis de la sorte, dit M. Legrand, c'est que j'ai dû en prendre l'engagement formel ». On lui saura le plus grand gré d'avoir jeté une si vive lumière sur les derniers moments de l'intrépide Rhigas, et de nous montrer, pièces en main, quel était le but du grand patriote, quels moyens de propagande il employa, quels amis et auxiliaires il avait recrutés dans le monde hellénique, et comment sa tentative se rattache à l'histoire de notre Révolution et de sa diplomatie à l'époque du Directoire. (Cf notamment p. 168 la lettre de notre consul Bréchet à Bernadotte).

A. Chuquet.

---

246. — **Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale,** publiés et annotés par M. J. Guillaume. Tome premier. Paris, impr. Nation., 1891, in-8, xci et 699 p.

Après avoir fait paraître les procès-verbaux du Comité d'instruction publique de l'Assemblée législative, M. Guillaume commence la publication des procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention. Le premier qu'il nous donne aujourd'hui, va du 15 octobre 1792 au 2 juillet 1793. Il témoigne du même soin, de la même exactitude, de la même conscience que le tome précédent. M. G. ne s'est pas contenté de reproduire les protocolles des quatre-vingt-treize premières séances du Comité et de les éclairer par des notes de toute espèce. Il a joint à ces textes inédits jusqu'ici, un certain nombre de pièces également inédites, les extraits des procès-verbaux de la Convention nécessaires pour l'intelligence des délibérations du Comité, les rapports présentés par ce même Comité, les *Opinions* de députés relatives à l'instruction publique. Durant les huit mois et demi, auxquels est consacré ce volume, le Comité a beaucoup travaillé. Dans une première période qui s'étend jusqu'à la fin de décembre 1792, il a élaboré et présenté un projet sur les écoles

primaires, fragment détaché du plan général de Condorcet; mais ce projet, discuté à la Convention pendant plusieurs séances, a été indéfiniment ajourné et le rapport de Romme sur les bases du plan général d'instruction publique n'a pas été mis en discussion. Puis vient une seconde période dans l'histoire du Comité: il fait adopter plusieurs décrets particuliers, d'abord un projet sur l'éducation morale et physique et un tableau général des connaissances à enseigner dans les quatre degrés d'instruction publique: mais les événements empêchent l'assemblée de reprendre la discussion du plan général d'instruction, et il faut que le Comité de salut public intervienne pour faire décréter le 30 mai 1793 quatre articles qui montrent ce qu'a voulu en matière d'instruction primaire la Convention encore intacte. Enfin s'ouvre une troisième période : le grand constructeur de systèmes, Sieyès, aidé de Daunou et de Lakanal, succède à Condorcet, et le Comité renonce aux bases précédemment adoptées qui admettaient quatre degrés d'instruction; il élimine les degrés supérieurs de l'enseignement et n'institue aux frais de la nation que des *écoles nationales ;* ce sera l'industrie privée qui créera les établissements où les élèves voudront chercher des connaissances plus complètes; il ne faut pas qu'une vaste corporation de professeurs et de lettrés administre l'opinion et dicte la pensée publique; mais ce projet que Lakanal présente le 26 juin, est rejeté par la Convention. Dans l'introduction de ce gros et important volume M. Guillaume a énuméré le personnel du Comité, résumé l'histoire du plan général d'organisation de l'instruction publique, exposé les autres questions qui, à côté de ce plan, occupaient le Comité, indiqué les registres et papiers des archives nationales qui servent de base à sa publication. Cette substantielle préface est suivie d'une liste alphabétique ou notice des conventionnels, ministres, généraux, publicistes, mentionnés dans le volume.

A. CH.

---

247. — Jules MERLEY. **Tableau des cent dates principales de : 1. l'Histoire universelle, 2° l'Histoire de France, 3° l'Histoire contemporaine, 4° l'Histoire de notre République, 5° l'Histoire de Paris, 6° l'Histoire des colonies.** Prix : 2 fr. Paris, agence internationale de la Presse.

M. J. Merley a rassemblé 600 dates à 0 fr. 33 c. le cent. Puisqu'il sollicite pour cette œuvre de haute synthèse le jugement de la *Revue critique,* signalons, pour les amateurs de chronologie, quelques trouvailles : 4000 avant J.-C., création du monde; 975, Homère récite *ses* chefs-d'œuvre l'Iliade et l'Odyssée; 1520 après J.-C., Luther établit *(sic)* le protestantisme, etc., etc. Puissent les écoliers, auxquels sans doute le compilateur croit ingénument rendre service, ignorer toujours ce tableau de 600 dates à 0 fr. 33 c. le cent!

B. A.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 avril 1892.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'un décret, par lequel M. le Président de la République a approuvé l'élection de M. Homolle, comme membre de l'Académie, en remplacement de M. Maury.

M. Homolle est introduit et prend place.

M. Maspero, au nom de la Commission du prix Loubat, donne lecture du rapport suivant :

La Commission a décerné le prix à M. Lucien Adam, pour l'ensemble de son œuvre linguistique et philologique.

« M. Lucien Adam a publié depuis vingt ans quinze volumes environ de grammaires, vocabulaires, lexiques de langues américaines, recueillis pour la plupart au siècle passé par les missionnaires et demeurés inédits. Toutes ces publications sont faites avec un soin minutieux et une grande conscience ; où M. L. Adam s'est trompé, il l'a avoué avec une bonne foi remarquable, comme dans le cas du Taensa. Ce sont des matériaux précieux pour la philologie américaine, et en France comme à l'étranger l'on a été unanime pour reconnaître la valeur de l'œuvre entreprise par M. L. Adam. C'est à cette œuvre complète que la Commission décerne le prix, à propos des deux volumes : *Arte de la lengua de los indios antis*; — *Langue Mosquito*, qui seuls rentrent, pour le temps, dans les conditions du concours. »

M. Siméon Luce continue la lecture de son mémoire sur *Jeanne Paynel et le château de Chantilly*. Il décrit le château et le domaine de Chantilly, d'après les aveux et dénombrements de la première moitié du xv^e siècle. Le château, qui fut de 1417 à 1421 la résidence de la jeune Jeanne et de sa tutrice Jacqueline, avait été mis en état de défense par les deux maris de Jacqueline, Pierre d'Orgemont et Jean de Fayel, vicomte de Breteuil, qui en avaient fait une place très forte. La garnison de Chantilly, fidèle au Dauphin, ne cessait de guerroyer avec les Bourguignons, maîtres de Senlis et de Creil. Un cousin de Jacqueline, Jacques Paynel, seigneur d'Olonde, seul membre de cette famille qui eût passé aux Anglo-Bourguignons, s'empara du château et des deux femmes en 1421 ; tandis qu'un autre de leurs cousins, celui-ci par alliance, Louis d'Estouteville, marié à une autre Jeanne Paynel, défendait opiniâtrement contre les Anglais la place du Mont-Saint-Michel. Vers 1432, la pupille de Jacqueline se fit religieuse, et la femme de Louis d'Estouteville hérita des titres de dame de Hambye et de Bricquebec. La religieuse devint en 1449 abbesse des bénédictines de Lisieux, et mourut en 1457. La partie la plus élevée de la pelouse de Chantilly porte depuis le xv^e siècle, en souvenir du séjour de Jacqueline et de Jeanne Paynel, le nom de Normandie.

M. Hamy annonce que M. Cartailhac vient de découvrir, dans l'allée couverte d'Épône (Seine-et-Oise), à droite de la cloison de pierre qui sépare les deux chambres du monument, une sculpture représentant une figure de femme, grossièrement tracée. On distingue assez nettement l'ovale de la face, les yeux, le nez, le collier de perles à trois rangs et les deux seins. Sur l'autre face de la pierre, est représentée une hache, le tranchant tourné vers la terre. M. Cartailhac est disposé à rapprocher ce monument, non seulement de ceux du même genre qu'on a trouvé soit à Gisors, soit en Champagne ou dans le Gard, mais aussi d'une série nouvelle explorée par M. l'abbé Hermet en diverses localités de l'Aveyron. M. Hamy met sous les yeux de ses confrères des photographies de ces derniers monuments.

Sur la demande de M. Cartailhac, M. Bertin, propriétaire du terrain où a été découverte la nouvelle sculpture, a offert le monument au Musée des antiquités nationales, à Saint-Germain-en Laye.

M. Héron de Villefosse fait observer deux différences qui distinguent les sculptures découvertes par M. l'abbé Hermet, dans l'Aveyron, de celles de la vallée du Petit-Morin, en Champagne : les figures y sont accompagnées de bras et jambes, et elles ont été trouvées en dehors des dolmens ou des grottes funéraires.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 2 mai — 1892

248. — **Beit el maqdas,** oder der alte Tempelplatz zu Jerusalem, von Conrad Schick, Jerusalem, 1887, vi-174 pp. in-8. Prix 5 marks. (Steinkopf, Stuttgart).

Je viens bien tard présenter au public français cet excellent petit livre dû à M. Schick, l'un des hommes, assurément, qui connaissent le mieux Jérusalem et la Palestine, grâce au séjour prolongé qu'il a fait dans la ville sainte et aux fonctions techniques qu'il y remplit en qualité d'architecte de la municipalité. M. S. a sur la plupart des archéologues l'avantage d'avoir consacré des années d'une observation toujours en éveil, là où ceux-ci n'ont pu consacrer que des mois, quand ce ne sont pas des semaines, d'une étude hâtive et superficielle. Le volume de M. S., imprimé à Jérusalem même, à l'orphelinat syrien fondé par le gouvernement allemand, est demeuré assez longtemps difficile à se procurer en librairie, et il n'est parvenu que tout récemment entre mes mains. C'est ce qui explique et excuse le retard apporté à ce compte rendu.

M. S. est l'auteur de divers plans en relief de l'ancien temple juif et de ses transformations successives. Le présent livre est la description et le commentaire de celui de ses plans, un chef-d'œuvre d'exactitude, qui représente l'emplacement du temple dans son état actuel, c'est-à-dire le Haram ech-cherif. Une photolithographie reproduit le plan en relief lui-même, et une planche le plan ordinaire avec tous les détails minutieusement relevés et numérotés. Le texte n'est pas seulement descriptif. L'auteur y discute différents points d'un haut intérêt archéologique et, même lorsqu'on n'est pas de son avis, l'on est forcé de rendre hommage à la netteté de ses vues et à la sûreté de ses observations matérielles. L'ouvrage se divise en cinq parties : la plate-forme centrale sur laquelle s'élève la Koubbet es Sakhra avec tous les petits édifices annexes ; la Grande esplanade ; la partie souterraine (citernes, substructions voutées, passages souterrains, etc...) ; le mur d'enceinte dans ses diverses sections

et avec ses appareils différents; un appendice comprenant les églises de Justinien, l'histoire du Haram sous les Musulmans, celui de la Sakhra, la mosquée d'El-Aqsa sous la domination franque. Le tout se termine par un index général.

Les transcriptions des noms arabes ne sont pas toujours très satisfaisantes ni même d'accord entre elles. L'auteur les germanise quelquefois d'une façon un peu agaçante; par exemple, *Koppet* et *Kuppet* pour *Koubbé*. L'extérieur de la Sakhra n'a pas été décoré de plaques de faïences, du genre de celles qu'on y voit actuellement, par le calife Abd-el-Malek (p. 154) : la décoration, à l'intérieur, comme à l'extérieur, était en mosaïques. Les textes historiques le disent formellement, et le fait le prouve : j'ai retrouvé une partie de la décoration primitive en mosaïque sous les plaques de faïence qui la masquent. Il n'est nullement démontré que les caractères peints sur les blocs des dernières assises du mur d'enceinte, caractères découverts par Warren dans ses fouilles profondes, soient des caractères phéniciens, encore bien moins des caractères d'origine salomonienne. La petite porte inconnue dont il est question à la p. 103, a été découverte par moi, et les fouilles auxquelles M. S. fait allusion ont été entreprises par moi en 1881 sur ce point de l'enceinte. J'ai dû les abandonner parce qu'elles étaient devenues extrêmement périlleuses. Je regrette que le manque de bois d'étai m'ait empêché de poursuivre cette excavation qui m'avait permis de pénétrer du dehors dans les profondeurs du terre plein du Haram et aurait pu conduire à d'importantes trouvailles. J'avais, grâce à une circonstance des plus heureuses, réussi à obtenir directement du gouverneur la permission, dont l'autorité ottomane se montre généralement peu prodigue, surtout quand il s'agit du Haram, de mettre la pioche dans ce sol sacré. J'avais, en effet, découvert non loin de là, une inscription arabe, disant que des pierres de taille pour les besoins des travaux de la mosquée étaient enfouies à cet endroit. Comme justement l'on procédait alors à des réparations au sanctuaire, c'était faire œuvre pie que de rechercher ces pierres, et j'avais pour moi en cette circonstance tous les bons Musulmans. C'est une question à reprendre, et je conseille fort à ceux qui voudront le faire, et qui auront les moyens matériels qui me manquaient, de s'appuyer sur cet argument.

P. 12. M. S. dit qu'il a pu mesurer et dessiner une des bases des colonnes intérieures de la Sakhra dépouillée du placage arabe qui la défigure (cf. figure 1). Nous avions déja pu, en 1874, mon collaborateur M. Lecomte et moi, faire subir cette opération à plusieurs de ces bases, et nos dessins détaillés sont entre les mains du Comité du *Palestine Exploration Fund*. M. Schick émet (p. 123) une opinion assez singulière au premier abord et qui demanderait à être vérifiée, mais qui n'est peut-être pas inadmissible. Il suppose que le pont de Robinson, qui reliait l'angle sud-ouest de l'enceinte du temple à la colline dite de Sion, en franchissant la vallée du Tyropœon, ne comportait qu'une seule

arche en pierre, et se continuait dans l'ouest par un pont de bois de largeur moindre, venant s'appuyer sur un second pilier dont Warren a retrouvé les restes à 24 mètres du pilier principal et qui n'a que 2 mètres d'épaisseur.

CLERMONT-GANNEAU.

---

249. — J. LIEBLEIN. **Dictionnaire de noms hiéroglyphiques en ordre généalogique et alphabétique**, publié d'après les monuments égyptiens, Hinrichs, 1891, in-8, p. 557-982.

J'ai annoncé ici-même, il y a vingt ans déjà, les deux premières livraisons de cet important ouvrage. Elles formaient à elles seules un Dictionnaire complet, où l'on trouvait tous les noms Égyptiens alors connus. Les livraisons nouvelles forment moins un Supplément aux premières qu'un Dictionnaire nouveau, plus étendu que le premier ne l'était. C'est qu'en effet, dans ces dernières années, le nombre des documents mis à la disposition des savants a plus que décuplé. Les fouilles de Mariette dans les nécropoles d'Abydos ont jeté d'un seul coup sur la place des centaines de stèles, portant des centaines de noms, et ce qui s'est produit à Abydos s'est reproduit et se reproduit chaque jour dans toute l'Égypte. De plus, les musées d'Europe, peu accessibles pendant longtemps, ont fini par s'ouvrir, et les catalogues qu'on en a publiés ont révélé des richesses que personne ne soupçonnait, non seulement dans les grandes collections, à Turin, à Florence, à Londres, à Leyde, à Paris, mais dans des collections moindres à Marseille, à Toulouse, à Compiègne, à Copenhague, à Stockholm, à Helsingfors, à Vienne, à Agram, dans beaucoup de villes de province en France et à l'étranger. M. Lieblein a contribué plus que personne à ce travail de découverte, et ses voyages répétés en Égypte et en Europe ont mis au jour beaucoup des documents nouveaux qu'il nous livre aujourd'hui.

Le plan est le même qu'il avait déjà suivi dans les premières livraisons. Chaque monument reçoit un numéro d'ordre particulier et occupe une page ou une case distincte dans une page. M. L. en extrait les noms propres qu'il place, par ordre de génération quand il le peut ; il joint, aux noms des familles ainsi reconstituées, les noms des amis, serviteurs, clients, esclaves qui sont dénombrés sur le monument. Un index inséré à la fin du volume donnera par ordre alphabétique les noms déjà relevés et le renvoi à toutes les pages où ils se rencontrent. Rien de plus sec en apparence qu'un ouvrage de ce genre : rien de plus utile quand on sait s'en servir et le manier. La grammaire y trouve son compte, et c'est, par exemple, l'examen des variantes que fournissent les noms propres qui m'a permis de montrer, il y a bientôt vingt ans, la prononciation - I du pronom suffixe de la première personne du singulier. L'histoire en tire également grand profit, car les généalogies s'étendent souvent

sur plusieurs générations et nous permettent de classer exactement bien des personnages dont les noms isolés se rencontraient sur d'autres monuments. L'étude des superstitions populaires et des religions locales tirera beaucoup de faits nouveaux de l'analyse des noms propres. Enfin, le soin avec lequel les métiers ou la condition des membres divers d'une même famille sont énumérés le plus souvent, nous apprend mille détails curieux sur l'organisation de la société égyptienne, sur la constitution des classes qui la composaient, et sur la facilité avec laquelle les gens de petite origine pouvaient arriver à la fortune et aux plus hautes positions de la cité ou de l'état. On pourrait presque écrire l'histoire d'Abydos et en rétablir la population, quartier par quartier, grâce aux centaines de généalogies que M. L. en a publiées après Mariette : qui voudrait se donner la peine de les dépouiller patiemment referait un tableau minutieusement exact de ce qu'était la vie de l'Égyptien du peuple et des classes moyennes dans une petite ville de province, autour d'un sanctuaire célèbre, de la VI[e] dynastie à l'époque grecque.

M. Lieblein a autographié lui-même ce fascicule, comme il avait fait les deux premiers. Quelques fautes de copie et quelques inexactitudes lui sont échappées çà et là : donné le nombre et la difficulté des inscriptions, je ne m'étonne point de les y trouver, mais bien de ne pas en trouver davantage.

G. Maspero.

---

250. — Paton et Hicks, **The Inscriptions of Cos**, with a map, Oxford, Clarendon press, 1891, LIV-407 p. Gr. in-8.

I

Avant de dire tout le bien que je pense de cet ouvrage, me sera-t-il permis d'exprimer un regret ? Pourquoi M. Paton, dans sa préface, éprouve-t-il le besoin de déclarer que les inscriptions copiées dans l'île de Cos avant le séjour qu'il y fit en 1888 avaient été inexactement publiées ? Lui-même, dans le cours de son volume, se montre beaucoup plus juste à l'égard de ses prédécesseurs, et je n'ai pas à me plaindre, pour ma part, de la revision rigoureuse qu'il a fait subir à mes *Inscriptions de l'île de Cos* (*Bull. de Corr. hellén.*, t. V (1881), en collaboration avec Marcel Dubois). Je ne vois pas non plus que Rayet soit jamais pris en faute (*Inscriptions de l'île de Cos*, 1875), et les copies de M. Pantélidis, notre collaborateur au *Bulletin de Correspondance hellénique*, ont paru presque partout satisfaisantes. Était-ce donc la peine de jeter tout d'abord quelque discrédit sur des publications épigraphiques que le nouveau *Corpus* rendra peut-être inutiles, mais qui ont eu, elles aussi, leur mérite ?

Cela dit, nous reconnaissons volontiers que MM. Paton et Hicks ont étudié mieux que personne les inscriptions de Cos, qu'ils les ont fort

habilement classées, comparées les unes aux autres, et souvent restituées avec bonheur. Il y a tel règlement religieux, par exemple (n. 29), auquel les premiers éditeurs avaient compris peu de chose, et qui s'éclaire par la comparaison avec des textes analogues. Ailleurs, MM. P. et H. ont eu l'avantage de mettre à profit, pour le commentaire d'un texte découvert par nous (n. 26), l'opinion de Th. Mommsen lui-même : il s'agit d'une lettre d'un proconsul romain à la *libera civitas* de Cos, au sujet du droit d'appel. Sur quelques points cependant, il sera possible de contester encore les vues de MM. Paton et Hicks : la présence du nom de la mère, joint au nom du père, dans les longues listes de citoyens trouvées sur l'emplacement de l'ancienne Halasarna, avait été interprétée jadis par Rayet comme un reste d'anciennes institutions *matriarchales*. Cette opinion, adoptée récemment encore par M. Tœpffer (*Attische Genealogie*, p 193), ne nous semble nullement réfutée par la critique qu'en font les éditeurs du présent ouvrage (p. 256).

Outre les inscriptions et le commentaire qui accompagne chacune d'elles, ce livre contient une introduction détaillée sur l'histoire de Cos, une bonne carte de l'île au 1 : 150,000, un catalogue complet des médailles, et dix appendices considérables. Ajoutez encore six index, et enfin une table des inscriptions antérieurement publiées.

Am. HAUVETTE.

II

M. Paton a eu la très heureuse idée de réunir les inscriptions de l'île de Cos. Jusqu'à présent, Syros avait seule son *Corpus*, un peu maigre, il est vrai, mais la faute n'en était pas à l'éditeur [1]. D'autres îles, infiniment plus riches, attendent et sans doute attendront longtemps encore le leur : Délos, Rhodes, Chios et la Crète. P. donne donc un exemple en même temps qu'il rend un service, et nous ne saurions trop l'en féliciter.

Le plan de l'ouvrage est le suivant : d'abord une *Introduction* historique, due à M. Hicks, l'épigraphiste bien connu. Viennent les *Inscriptions*, d'abord celles de la ville de Cos, puis celles des dèmes. Suivent les *Monnaies* de Cos avec noms des magistrats, des *Appendices,* enfin des *Index* très détaillés.

L'Introduction est beaucoup plus complète et plus riche en citations que tous les mémoires parus jusqu'à présent sur l'île de Cos. De tous ces mémoires le plus remarquable était, sans contredit, celui d'O. Rayet, qui n'était pas moins bon géographe que bon historien et bon épigraphiste. Peut-être Hicks aurait-il pu le dire ailleurs qu'en note et en passant. Je regrette encore qu'il renvoie plus d'une fois le lecteur aux appendices : il est vrai qu'à l'appendice I le lecteur est renvoyé à une note de Hicks qui

1. Ἐπιγραφαὶ τῆς νήσου Σύρου, par Clon Stéphanos, Athènes, 1875.

fait suite à son Introduction. C'est un chassé-croisé dont on se passerait volontiers. Ces réserves faites, l'Introduction ne mérite que des éloges. Le savant éditeur des inscriptions de Priène, d'Éphèse et d'Iasos, dans le recueil du Musée Britannique, a étudié de près l'histoire de l'Asie-Mineure et des îles voisines. Noter à la p. xxiv une observation très juste sur les rapports des îles doriennes de Cos et de Rhodes avec Délos, antérieurement à la confédération des insulaires formée au IIIe siècle. Le συνοικισμός de Cos et l'établissement de la démocratie sont également très bien décrits (p. xxvii-xxix). Noter à la p. xxxv le résumé de tous les renseignements fournis par les inscriptions sur la constitution de Cos. Pour toute la fin de son Introduction (commerce et industrie de Cos) Hicks a beaucoup profité du mémoire de Rayet; noter cependant les observations sur les anses d'amphores : il redresse très justement les conclusions de Dumont.

Les Inscriptions sont au nombre de 437. Celles de la ville de Cos sont rangées dans sept classes : I. *Décrets de Cos* — II. *Décrets étrangers et Lettres.* — III. *Ordonnances religieuses et calendriers.* — IV. *Catalogues.* — V. *Dédicaces et inscriptions de statues.* — VI. *Bornes.* — VII. *Inscriptions funéraires.* Dans la série des décrets de Cos, un seul fragment (4, listes de proxènes) est inédit, mais pourquoi Paton n'a-t-il pas publié de nouveau les nos 247, 260, 267 du Musée Britannique? Peu importe que ces décrets aient été trouvés à Calymna : ils étaient à leur place dans le *Corpus* de Cos. Les fragments inédits sont plus nombreux dans la seconde série (nos 14, 20, 21, 22, 23, 24). Les ordonnances religieuses et calendriers sont particulièrement intéressants et la série contient aussi quelques textes inédits : n° 28 où le prêtre qui a acheté le sacerdoce est libre de désigner le néocore qu'il veut, comme au n° 27 la prêtresse est libre de désigner la sous-prêtresse (ὑφιέρεια). Le néocore est un homme de condition libre, un citoyen, comme la sous-prêtresse (cf. dans le quatrième dialogue d'Hérondas, le néocore qui vient annoncer aux deux femmes l'heureux résultat du sacrifice, IV, v. 79 et suiv.) ; n° 34. probablement relatif à l'institution des Πυθόκλεια en l'honneur de Zeus Soter et d'Athéna Soteira. Dans les calendriers, bien des épithètes de divinités, bien des termes et bien des passages sont encore à expliquer : on connaissait les plus importants par es articles de Hicks dans le *Journal of hellenic Studies.* Le n° 45, dans la série des catalogues, est inédit : liste de vainqueurs aux jeux Dionysiaques, rangés par tribus. Dans la série des dédicaces, noter l'inscription gravée sur la base d'une statue élevée par Cos à T. Quinctius Flamininus (n° 128). La série des inscriptions funéraires est, comme toujours, très nombreuse : noter les nos 156-159, gravés par les soins des thiases ou confréries des Ἑρμαϊσταί et des Ἀθαναϊσταί (Cf. Larfeld, *Syll. inscr. boeot.*, nos 507-509, 536). Peut-être Paton, qui ne craignait pas — nous le verrons plus loin — de grossir son volume, aurait-il pu relever les ethniques des inscriptions funéraires.

Les inscriptions des dèmes ont d'abord permis d'étudier la topographie de l'île. Là encore Paton a été singulièrement aidé par Rayet : si celui-ci n'admettait pas que les localités citées dans la VII[e] idylle de Théocrite fussent des dèmes, il n'en avait pas moins fixé l'itinéraire de Théocrite, et des inscriptions récemment découvertes lui ont donné raison pour l'emplacement de Phyxa et d'Haleis (n[os] 327, 344). Il est aujourd'hui prouvé que ces localités étaient des dèmes. Noter dans un décret d'Haleis (344), que les honneurs sont décernés au médecin Isidoros par τοὶ κατοικεῦντες ἐν τῷ δάμῳ τῶν Ἀλεντίων καὶ τοὶ ἐνεκτημένοι καὶ τοὶ γεωργεῦντες ἐν Ἄλεντι καὶ Πέλῃ, τῶν τε πολειτᾶν καὶ Ῥωμαίων καὶ ματοίκων. Cf. le décret n° 10 de Cos, où sont énumérées les différentes catégories d'habitants, τῶν τε πολιτᾶν καὶ πολιτίδων καὶ νόθων καὶ παροίκων καὶ ξένων. Le commentaire du n° 349 (inscription de l'hérôon de Charmylos) est insuffisant : si Rayet se trompe en attribuant l'inscription au v[e] siècle, encore fallait-il proposer une autre date. Les grandes inscriptions bien connues d'Halasarna (367 et 368, décret ordonnant la réfection des listes de ceux qui ont le droit de participer au culte d'Apollon et d'Héraclès, et listes) donnent lieu à de très intéressantes observations de Paton, mais il y aurait encore à dire. Il fallait mentionner les χρεοφύλακες, que Hicks ne nomme pas non plus dans son Introduction (p. XXXV-XXXVI) : nous apprenons que les titres d'adoption devaient être déposés au bureau des χρεοφύλακες. Pour l'explication de διαγραφέντω (369, l. 5) renvoyer à Harpocration Διαγράψαντος. Le n° 386 est inédit et intéressant ; fragment d'un règlement relatif au culte de Déméter : désignation des prêtresses et mode d'exercice du sacerdoce. Nous ignorons comment se pratiquaient les initiations à Cos. Comportaient-elles, comme ailleurs, des jeûnes ? En voyant dans Hérondas un dialogue intitulé Ἀπονηστιζόμεναι, j'avais pensé qu'il pouvait y être fait allusion à quelque scène des fêtes de Déméter. Mais ce n'est là qu'une hypothèse et nous ne savons même pas si le dialogue d'Hérondas se passait dans l'île de Cos.

En réunissant les monnaies de Cos avec noms de magistrats, Paton a suivi l'excellent exemple donné par Hicks dans son recueil des inscriptions de Priène, Éphèse et Iasos.

La fin du volume est consacrée à des Appendices, que, pour ma part, je ne trouve pas à leur place dans un *Corpus*. Non que tous soient inutiles : il en est que j'aurais supprimés purement et simplement ; il en est que j'aurais fondus dans le volume ou dans les Index. J'aurais supprimé l'appendice D *sur les inscriptions funéraires avec amendes* : Cos n'a donné qu'une inscription de ce genre et la dissertation de Paton ne peut reposer sur cette base fragile. Inutile aussi l'appendice E *sur les tribus doriennes à Cos*, et certainement incomplet [1]. J'en dirai autant des autres : F *Rapports de Cos avec la Thessalie du Sud* ; G *Anius* ;

1. Paton me permettra de le renvoyer à une note parue dans le 73[e] fascicule de la *Bibliothèque des Hautes-Études*, *Mélanges Renier*, p. 359-367.

H *Calymna et Cos;* I *Théocrite était-il de Cos?* K *Mérops.* Mérops, pour Paton, est le soleil; et le district oriental de Cos a été appelé Μεροπίς parce qu'il regarde l'Orient. C'est sur ce lever de soleil que se ferme le livre! Encore une fois tous ces appendices me semblent déplacés dans un *Corpus :* comment se borner? où s'arrêter? Pourquoi ne rien dire du dialecte? S'il eût connu Hérondas, Paton se fût sans doute demandé s'il était de Cos [1]. Pour les premiers appendices, je les eusse fondus dans le volume (B *Calendrier de Cos;* C *Date des nos 10, 44, 368, 382, 387*) ou dans les Index (A *Noms de citoyens de Cos de différentes sources*). Paton me répondra qu'il ne publie pas un *Corpus :* oui, sans doute; mais je crois que son livre eût gagné en unité et qu'il eût été plus facile à manier.

Au moins verra-t-il que son recueil a trouvé un lecteur attentif, qui le recommande fort aux épigraphistes et historiens, et qui témoigne hautement aux deux auteurs sa très vive reconnaissance [2].

B. Haussoullier.

---

251. — Apollonios de Rhodes. **Les Argonautiques.** Traduction française suivie de notes critiques, mythologiques, géographiques et historiques, et de deux index des noms propres, par H. de la Ville de Mirmont. Bordeaux, G. Gounouilhou. Paris J. Rouam, 1892, in-4, xxxii-479 p.

Voici la seconde traduction française d'Apollonios de Rhodes ou, si l'on veut, la première, puisque celle de Caussin ne saurait compter. Elle est faite d'après l'édition critique de R. Merkel (1854). « L'exactitude précise en a été la loi », principe excellent, pourvu qu'on entende par là, non pas un calque servile, mais l'effort pour donner au lecteur français, au moyen d'équivalents, l'impression même que le texte devait produire sur les lecteurs grecs. C'est bien ainsi que l'a compris M. de la Ville de Mirmont. Je suis d'accord avec lui et je n'ai à examiner que la mise en œuvre du principe.

L'auteur a proscrit avec raison le style académique, c'est-à-dire ce français, convenable sans doute, mais insipide et incolore, qui a si longtemps dominé dans nos traductions. C'est défigurer la langue simple, concrète, énergique des poètes grecs que de la rendre par une phraséologie soi-disant noble, en réalité pompeuse et vide : nous n'avons pas trop

---

1. Il eût en tout cas cité dans l'appendice F les premiers vers du quatrième dialogue d'Hérondas :

Χαίροις, ἄναξ Παίηον, ὃς μέδεις Τρίκκης
καὶ Κῶν γλυκεῖαν κἠπίδαυρον ᾤκηκας.

2. Noter dans le commentaire du n° 16 la restitution de Sonne, qui a échappé à Paton : Sonne, *de arbitris externis*..., 1888, p. 92. Pour être juste, reconnaissons en terminant qu'aucune des critiques qui ont été adressées à Paton dans la *Revue des études grecques* (1891), p. 357, note 1, n'est fondée.

de toutes les richesses du français moderne, redevenu vivant grâce à nos poëtes et à une meilleure entente de nos ressources. Je ne relève chez M. de la V. de M. que quelques retours isolés et inconscients à un usage qu'il réprouve. Pourquoi traduire I, v. 1 φωτῶν par « héros » et non par « mortels », v. 61 ἀριστήων par « héros » et non par « chefs », v. 74 τρίτος par « un troisième héros » et non par « lui troisième » (cf. v. 163 τρίτατος « un troisième héros »), v. 227 ὁμίλῳ par « la troupe des héros » et non par « la troupe », v. 328 τούς par « tous les héros », v. 128 τόν par « le monstre », v. 511 τά par « les insignes », v. 63 νείοθι γαίης par « au fond de l'abîme souterrain » et non « au fond de la terre », v. 210 δόμοισιν par « palais » et non par « maison » (cf. v. 225 δόμοις « palais »), v. 355 δμῶες... σταθμῶν σημάντορες par « les serviteurs qui *président* aux étables » et non « qui dirigent les étables »..., etc.? Une des grosses difficultés de la traduction, c'est de rendre d'une façon pittoresque ces merveilleuses épithètes grecques imagées, colorées, sonores, et de ne pas les éteindre par des expressions générales et abstraites; M. de la V. de M. faiblit quelquefois. Il traduit I, v. 120 βαρεῖαν par « terrible », v. 614 αἰνός par « terrible », v. 632 λευγαλέῳ par « terrible », v. 645 ἀπροφάτους par « terribles », v. 662 μέγα par « terrible », v. 841 λυγροί par « terrible », v. 64 καταΐγδην, impétueusement, par « terriblement », v. 182 γλαυκοῖο par « azuré », v. 223 κυανέαι par « azuré », mot élégant mais vague, v. 249 θυμηδές, doux au cœur, par « heureux », v. 257 κῦμα μέλαν, par « les flots sombres », comme si « le flot noir » bien plus expressif l'effrayait (cf. v. 342 κελαινῇ « sombre »), v. 279 κακή par « funeste », v. 295 λευγαλέας par « funeste », etc. C'est à la pauvreté de la langue française qu'il faut attribuer la monotonie du catalogue des héros où des mots très différents sont rendus uniformément par « venir », I, v. 35 ἤλυθε « vint », v. 71 εἵπετο « après lui venaient », v. 79 κίε « vint », v. 86 ἠγερέθοντο « venaient ensuite », v. 90 μετεκίαθον « après eux vinrent », v. 115 ἵκανεν « venait », v. 161 ἴσαν « venaient », v. 172 βῆ « vint », v. 185 ἵκοντο « vinrent ».

La qualité de l'expression est importante dans une traduction; il faut aussi, tout en tenant compte du génie différent des langues, suivre l'allure et modeler le contour de la phrase, respecter les effets provenant de la place des mots, en distinguant ce qui est voulu par le poète de ce qui tient simplement aux habitudes de la construction. M. de la V. de M. s'y est essayé : ainsi dès le premier vers du l. I[er] « ἀρχόμενος σέο, Φοῖβε,.. » « C'est après avoir commencé par t'invoquer, ô Phoibos... »; malheureusement l'inversion en français étant plus rare est aussi plus significative qu'en grec et l'on ne conserve souvent l'ordre des mots qu'en employant « c'est... que » et autres artifices lourds et gauches. La phrase chez Apollonios est courte en général et voisine de la phrase française; M. de la V. de M. me paraît l'avoir parfois coupée sans nécessité, par une sorte d'horreur pour ces participes si fréquents en grec et qui se suspendant au verbe principal donnent à la proposition une ampleur

calme et un peu molle. I, v. 528 sq. : « Les héros montèrent vers les bancs... ils s'assirent » ; tr. : « Étant montés à la file sur les bancs pour ramer à la place assignée d'avance par le sort à chacun d'eux, ils s'assirent... » ; v. 655 sq. « Toutes étaient déjà rassemblées... aussitôt elle leur adressa » ; tr. : « Lorsque toutes furent rassemblées... aussitôt elle leur adressa » ; v. 668 sq. : « Après elle... Polyxô se leva ; elle chancelait... ; elle s'appuyait » ; tr. : « Après elle se leva Polyxô... qui chancelait... et s'appuyait », etc. Ces coupures systématiques, dont je pourrais multiplier les exemples, donnent au style d'Apollonios quelque chose de sautillant. Il y aurait aussi à dire à propos de toutes ces petites particules, indiquant des nuances logiques, qui donnent au langage épique tant de justesse et de précision ; j'avoue qu'elles sont souvent intraduisibles ; mais M. de la V. de M. ne les a pas toujours rendues exactement.

Le principal reproche que je ferais à sa traduction, c'est la tendance à l'allongement ; il y a là un vice très sensible : c'est pour un traducteur français un écueil presque inévitable ; mais M. de la V. de M. accumule vraiment les mots sans nécessité. I, v. 9 « de l'Anauros, que les tempêtes de l'hiver avaient grossi » ; tr. : « grossi par l'hiver » ; v. 11 « retenu dans le sol que recouvraient les eaux débordées » ; tr. : « retenu par le sol inondé » ; v. 263 sq. : « Et avec elles le père, que la désastreuse vieillesse faisait rester enfoncé dans son lit, au point que la forme de son corps était seule visible, le père gémissait » ; tr. : « Et avec elles, accablé [1] par la vieillesse, enveloppé dans les couvertures qui dessinaient ses formes, le père gémissait » ; v. 449 « (ils) se réjouirent, parce que le retour leur était promis ; mais la douleur les saisit à cause de la destinée d'Idmon » ; vingt et un mots français pour huit mots grecs ! tr. : « (ils) se réjouirent à l'idée du retour, mais le sort d'Idmon les affligea » ; v. 579 « Et le vent en poupe qui frappait toujours la voile à coups pressés entraînait le navire » ; tr. : « et le vent de plus en plus vif emportait le navire » ; v. 1170 sq. : « Le héros dut s'asseoir oisif, il restait silencieux tournant de tous côtés des yeux étonnés » ; tr. : « il s'assit silencieux et regardant autour de lui ». M. de la V. de M. tombe parfois dans la paraphrase ; il poursuit par des coupures systématiques l'apparence de la concision ; il en obtiendrait la réalité en supprimant les mots inutiles.

Il parle avec modestie, p. x, de ses « nombreux contre-sens ». Je crois qu'il exagère ; le sens est généralement bien saisi. Voici pourtant quelques passages où je me hasarde à n'être pas de son avis. I, v. 219 « en agitant au bout... des pieds des ailes noires » ; avec le scoliaste et la tradition des monuments figurés, j'écrirais « au talon » ; v. 314 « Car la foule qui s'empressait la devança » ; j'entendrais : « Car la foule continuait sa course » ; v. 459 ἀφυσσομένων προχοῇσιν ne signifie pas que les échansons tiraient le vin des *vases* pour le verser, mais qu'ils le

1. *Détruit*, si l'on ne recule pas devant l'expression énergique.

« versaient avec des prochoés »; v. 882 καρπόν doit se rendre par « fruit » et non par « fleur »; les abeilles s'attaquent aux fruits. Le v. 1163 ne signifie pas qu'Héraclès « mettait en mouvement l'assemblage des bois du navire », mais que l'énergie de sa vogue secouait les planches bien assemblées. II, v. 611 « J'espère que *grâce au navire* nous sommes définitivement sauvés »; je traduirais : « J'espère que nous sommes définitivement sauvés ainsi que le navire. » Le scoliaste hésite; mais cf. le v. 749, etc.

Une des grosses difficultés du texte d'Apollonios, ce sont les passages concernant la marine; pour les interpréter, M. de la V. de M. s'est entouré de mes travaux et de ceux de M. Breusing [1]. Je ne suis pas toujours d'accord avec lui. Le v. 367 sq. du liv. I a été très discuté dans ces derniers temps. J'ai vu autrefois dans l'ὅπλον dont il y est question une préceinte intérieure, M. Breusing et avec quelques divergences M. Assmann, un câble qu'on raidissait à l'intérieur du navire, M. le contre-amiral Serre une lisse fortifiant le bordé contre l'action des rames, M. de la V. de M. un « câble formé de cordes bien tordues à l'intérieur »; c'est l'opinion d'Assmann qui me paraît aujourd'hui la plus vraisemblable. — Voici comment je comprends les v. 379 sq. Les Argonautes renversent les rames la pelle en haut, les attachent aux tolets de façon qu'elles dépassent le plat-bord d'une coudée, et entre chacune d'elles (ἐναμοιβαδίς) se glisse un homme qui va pousser avec ses mains et sa poitrine pour mettre le bateau à la mer. V. 392 « des deux côtés des chevilles ils adaptèrent les rames »; tr. : « ils assujettirent les rames autour des tolets ». Le sens du v. 533 bien indiqué par le scoliaste est que sous le poids d'Héraclès le navire s'enfonce et que l'eau *clapote* (ὑπεκλύσθη) autour de la quille. Le sens indiqué dans la note de la p. 226 ne me paraît pas soutenable. V. 565 sq. « Les cordages étaient déjà fixés chacun à sa place, autour des vergues, par des anneaux faits en bois bien poli. » Le sens est : « Ils enroulèrent sans les embrouiller les cargues autour des chevilles polies plantées dans le mât »; cf. dans ma *Trière* la fig. 92, sauf que la voile n'y est pas larguée. Ὁλκήϊον traduit I, v. 1314 par « les flancs du navire », IV, 1609, par « la quille » me paraît désigner la *fausse quille*. II, 73 « à travers la paroi » fait contre-sens. Il s'agit d'empêcher le navire d'embarquer de l'eau en donnant à propos le coup de barre. II, 931 sq. « Ils hissèrent la voile et la déployèrent en la tendant sur les deux cordages de droite et de gauche »; tr. : « et la tendirent en halant sur les deux écoutes »; IV, v. 889 sq. « Ils dressèrent la voile tendue sur les câbles de la vergue »; tr. : « Ils déployèrent la voile et la hissèrent en halant sur les drisses de la vergue »,... etc.

Ces remarques de détail ne m'empêchent pas de rendre pleine justice

---

1. Il se sert de la traduction abrégée de M. Vars; il ne faudrait pas imputer à M. Vars des erreurs dont, comme traducteur, il n'est pas responsable.

à la traduction de M. de la Ville de Mirmont qui donne d'Apollonios une idée très satisfaisante et qui est complétée par des notes étendues et instructives.

A. Cartault.

---

252. — **Q. Horati Flacci opera** scholarum in usum ed. O. Keller et J. Haeussner. ed. altera emendata. Vienne et Prague, Tempsky. Leipzig, Freytag, 1892. Préface avec notes critiques (III-VIII. Conspectus metrorum (avec quelques annotations musicales (-XX) Loci græci similes (-XXVIII). Texte (1-250). Suetoni vita Horati Index des poèmes. Index nominum et rerum memorabilium. Plan de Rome. Carte de l'Italie jusqu'à Brindes avec les environs de Rome et de Naples. 1 m. 50.

253. — **T. Livii ab urbe condita** libri I, II, XXI, XXII. Adjunctæ sunt partes selectae ex libris III, IV, VI, für den Schulgebrauch herausg. von. A. Zingerle. 3e verb. Aufl.-Préface (III). Introduction, (Les historiens jusqu'à Tite-Live; Tite-Live x-), texte (-p. 320). Index (-342). Anhang : 1° l'état romain ; 2° l'armée, la flotte ; 3° la divination chez les romains (ici 3 gravures dont deux empruntées au dictionnaire de Saglio et à Clarac) (-p. 356). En tête : trois cartes très soignées, d'un papier solide. Chez les mêmes, 1892. 0,80 kr. ou geb. 1 fl.

Deux volumes d'une collection dont j'ai souvent parlé. Ceux-ci sont destinés uniquement aux élèves. Mais ils méritent par quelques innovations autant qu'à cause de leur belle impression et leur élégant format, d'être signalés à nos auteurs et éditeurs de livres classiques.

Commençons par le Tite-Live. J'ai parlé assez de fois des Tite-Live de M. Zingerle pour ne rien dire ici du texte et pour qu'il me soit permis cette fois de ne m'occuper que de la distribution générale de l'ouvrage. On sent mieux aujourd'hui, et on a partout ce sentiment que les historiens latins ne sont pas lisibles, même à des élèves, si la lecture n'est pas précédée ou accompagnée de renseignements sur les institutions politiques ou militaires des Romains. On a essayé de répondre à ce besoin par des notices et des dictionnaires ornés de gravures. Le moyen est peut-être chimérique ; mais remarquons que si chez nous, avec la longueur de certains lexiques, on a donné souvent dans un excès, la brièveté des notices tout à fait insuffisantes qu'on a ajoutées ici (c'est la principale nouveauté de l'édition) avant et après le texte, montre sans aucun doute qu'il n'est pas moins facile de donner dans l'excès opposé. Je crains bien qu'avec l'une ou l'autre méthode les élèves n'en retiennent et même n'en apprennent pas davantage.

Remarquons aussi les extraits de trois livres de l'historien joints au texte de quatre livres entiers. On a supprimé chez nous ces anciens classiques qui portèrent les noms fameux jadis de *Conciones* et de *Narrationes* : les voilà rétablis de fait sous une autre forme dans les gymnases autrichiens : *eadem sunt omnia semper !*

Je m'explique très bien et je trouve très mérité le succès de ce joli Horace dont l'édition précédente date de six ans. Je ne partage pas les opinions de MM. Keller et Haeussner ; mais il faut admettre qu'une

édition signée d'eux ne peut qu'exclure tout emprunt aux mss. de Cruquius. Nous sommes ici chez l'ennemi. Mais ces excès de logique ne sont pas pour nuire même à un livre d'enseignement, surtout quand il y a, comme en celui-ci, beaucoup à louer; les cartes, toujours absentes des Horaces français, sont si commodes qu'elles paraissent indispensables; la table des variantes est courte et claire; l'*index nominum et rerum* contient beaucoup de bons renseignements sous une forme très brève; enfin j'approuve tout à fait ces extraits de lyriques grecs imités par Horace. Quel élève de collège aurait sans ce secours la moindre idée de cette imitation? J'allais encore signaler la modicité du prix. Pour un peu je trouverais qu'il y a vraiment trop à louer dans ce petit livre.

Émile THOMAS.

---

254. — **Charakteristik der lateinischen Sprache**, ein Versuch, von Dr F. Oskar WEISE, Gymnasialprofessor. Leipzig, Teubner, 1891, in-8 de x-141 pages.

Rendre l'enseignement des langues anciennes plus vivant et plus fructueux en attirant l'attention des maîtres et des élèves sur la structure intime et sur le développement historique du latin, tel est le but fort louable que s'est proposé M. Weise.

C'est une belle entreprise que de rechercher les lois qui ont présidé à l'évolution des langues, mais elle est hasardeuse. M. W. ne s'est pas assez méfié du danger des synthèses et des généralisations précipitées. Aussi, nous le disons à regret, les à peu près, les demi-vérités, les erreurs ne sont pas rares dans son opuscule.

Le premier chapitre, intitulé *Sprache und Volkscharakter der Römer*, offre une confusion d'idées regrettable. L'auteur prétend retrouver dans les caractères constitutifs de la langue *latine* l'empreinte du génie national *des Romains* Est-il besoin de faire remarquer que la langue latine était formée avant la fondation de Rome? que Rome n'était qu'une des cités, et l'une des moins anciennes, du Latium? La langue latine était la langue des Romains, mais elle fut d'abord et surtout la langue des Latins; et quelque affinité qu'il y eût entre les uns et les autres, il est certain que le caractère national des Romains — œuvre de circonstances historiques particulières — tranchait nettement sur celui des autres peuples de langue latine. Si M. W. s'était contenté d'étudier *le style* des auteurs latins, qui ont tous écrit sous l'influence de Rome, et d'y montrer les traces de cette influence, il n'y aurait rien à redire. Mais analyser l'essence même de la langue latine — phonétique, morphologie, syntaxe — et faire dériver les phénomènes constatés des tendances, des idées et des mœurs spéciales d'un peuple plus jeune que cette langue, c'est manifestement un vice de méthode. Voyez à quelles conséquences aboutit M. Weise. Il signale parmi les traits caractéristiques de la syntaxe latine la subordination rigoureuse des propositions et l'emploi du subjonctif dans les propositions consécutives, dans les interrogations

indirectes, dans le discours indirect, dans certaines propositions temporelles; et, pour lui, tout cela reflète l'esprit de subordination du peuple romain! Comment se fait-il alors que la subordination et l'emploi du subjonctif gagnent du terrain à mesure que l'esprit de subordination s'affaiblit dans la république? Car enfin la *parataxis* et l'emploi de l'indicatif étaient assurément plus répandus du temps de Manlius Torquatus que du temps de Catilina! Et si l'on demandait à M. W. pourquoi les Romains, ces gens si pratiques et si avisés, ont laissé se perdre l'article défini (ce dont il ne dit mot), le participe aoriste actif, et tant d'autres formes utiles, nécessaires à la clarté ou à la brièveté du discours, ne serait-il pas embarrassé de répondre?

Les idées exposées dans le deuxième chapitre : *Sprache und Kulturentwickelung*, prêtent moins à la critique. J'ai noté toutefois, outre quelques inexactitudes de détail [1], certaines réflexions qui, pour être banales, n'en sont pas plus justes. Que dire, par exemple, de cette formule (p. 71) : « Dans la vieille littérature latine, le fond l'emporte sur la forme; dans la période classique, il y a accord entre le fond et la forme; dans la latinité d'argent, la forme l'emporte sur le fond? »

Le troisième chapitre : *Die Sprache der Dichter*, donne une idée de la langue des poètes latins comme un traité d'ostéologie donne l'idée d'un être vivant. On y retrouve l'inévitable comparaison entre la souplesse, la grâce, la richesse, etc., de la langue poétique des Grecs et la pauvreté, la sécheresse, la monotonie, etc., de la langue poétique des Romains. M. W. ne fait qu'effleurer la question principale : il ne nous montre pas comment les grands poètes latins, n'ayant pas les mêmes ressources que les Grecs, ont su s'en créer d'autres; comment, à défaut de *mots* poétiques, ils ont tiré des effets nouveaux et merveilleux de l'*alliance* de termes très simples, etc. Il est vrai que ce sont là des choses délicates et que, pour les comprendre, les statistiques de métonymies, de métaphores, d'épanalepses, de litotes, etc., sont d'un faible secours.

Le quatrième chapitre : *Die Sprache des Volks*, débute par une comparaison malheureuse entre ce qu'on appelle le latin populaire et les dialectes et patois modernes. Le latin populaire, tel que l'entend M. W. — après bien d'autres, — est un être de raison, une chimère, un assemblage monstrueux de membres de toute espèce : Plaute, Térence, Pétrone, Apulée, les écrivains ecclésiastiques, les inscriptions, etc., sont mis à contribution, sans égard à la différence des temps et des lieux. Une bonne partie de ce prétendu latin populaire n'est autre chose que du latin littéraire corrompu : on oublie trop que, pour la majorité des

1. P. 47 : « Sisenna und *nach ihm* Ennius und Plautus. » — P. 49, le style de Caton et de ses contemporains est qualifié de « style lapidaire ». — P. 55, il y a un faux raisonnement : les attaques des adversaires de Térence ne prouvent pas que le public fût incapable d'apprécier le style du poète. — P. 71, ce pauvre Fronton est gratifié d'une « glühende Phantasie ». — Etc.

habitants de l'empire, le latin était une langue apprise — tant bien que mal — à l'école. Le jargon bigarré des convives de Trimalchion, les curiosités de style d'un Apulée n'ont rien de commun avec l'antique parler des paysans du Latium, qui seul mériterait le nom de latin populaire, mais que malheureusement nous ne connaissons pas et ne connaîtrons jamais.

Malgré les défauts que nous venons de relever, la brochure de M. W. n'est point sans mérite ni sans utilité. D'abord elle est bien composée et se lit agréablement, quoique le style soit un peu poncif. Ensuite, à côté des idées fausses ou contestables, on rencontre des remarques fines et ingénieuses. Enfin, M. Weise a groupé fort habilement un grand nombre de citations, d'extraits et de faits intéressants.

Paul Thomas.

---

255. — **The origin of property in Land**, by Fustel de Coulanges, translated by Margaret Ashley, with an introductory chapter on the english manor, by W. J. Ashley. Londres, 1891, in-12 (Swan Sonnenschein's Social Science Series).

Ce petit livre contient une traduction élégante et fidèle de l'article célèbre publié en avril 1889 par M. Fustel de Coulanges dans la *Revue des Questions historiques;* et une dissertation de M. W.-J. Ashley sur le « Manoir anglais », sujet qui a été tant de fois traité en sens divers dans ces dernières années (Maitland, Gomme, Vinogradoff, etc.) — M. Ashley, économiste et historien, qui s'est déjà affirmé en cette double qualité par des ouvrages clairs et solides, s'est proposé, dans cette dissertation, de faire connaître au grand public l'état actuel de la science sur la question si controversée de l'origine des communautés agraires et des organisations manoriales du moyen âge. Il est de ceux, on le devine, dont les travaux de MM. Fustel et Seebohm ont ébranlé la foi en l'exactitude des théories de Maurer, de Laveleye et de Kemble. Le résumé des débats qu'il présente n'en est pas moins d'une parfaite impartialité, et les conclusions personnelles de l'auteur ne sont pas sans quelque analogie avec celles que j'ai tirées moi-même (*Revue historique*, XLVI, 138 et suiv.); c'est dire que je les crois justes.

Nous recommandons vivement l'introduction de M. Ashley aux personnes désireuses de se mettre au courant de l'important problème qui s'y trouve traité, en 40 pp., avec une vigoureuse sobriété. On y verra aussi combien l'influence de M. Fustel a été profonde et salutaire hors de notre pays. On a été trop choqué chez nous par les défaillances manifestes de ce grand esprit pour lui rendre entière justice; il faut reconnaître que son œuvre, dans le domaine de l'histoire du moyen âge, est une des plus puissantes de ce temps.

Ch.-V. L.

---

256. — **Bibliographie des Livres à figures vénitiens de la fin du XVe siècle et du commencement du XVe (1469-1525)**, par le duc de Rivoli. Paris, Techener, 1892. Un vol. in-8 de XLVI-541 pages. Prix : 25 fr.

Alors même que les recherches bibliographiques ou iconographiques sur l'art italien ne se seraient pas faites si rares dans notre pays, le travail du duc de Rivoli devrait être accueilli avec la plus vive gratitude : il ne marque pas seulement le retour à un ordre d'études autrefois florissant, il apporte en outre une masse énorme d'informations dont les historiens de la littérature feront leur profit autant que les historiens de l'art, les historiens de la typographie ou les bibliographes de profession.

Ce travail fait suite aux différents mémoires que M. de R. a publiés, soit seul, soit en collaboration avec M. Charles Ephrussi : *A propos d'un Livre à figures vénitien de la fin du* XV^e *siècle* (1886), *Notes sur les Xylographes vénitiens des* XV^e *et* XVI^e *siècles* (1890), *Zoan Andrea et ses homonymes* (1891) ; il en forme le développement plus encore que le complément. A ce point de vue, il est fâcheux que l'auteur n'ait pas fondu ses travaux préliminaires dans le présent volume, de manière à nous donner un *corpus* complet de la xylographie vénitienne. Il aurait en même temps mis à la portée de tous les travailleurs des essais qui ne se trouvent pas dans le commerce et que quelques privilégiés seuls ont pu incorporer à leur bibliothèque.

Les cinquante-six années (1465 à 1525), dont l'auteur a étudié la production, se divisent avec une netteté parfaite en deux périodes ; la première, qui va jusqu'en 1500, est caractérisée par l'emploi de la gravure au trait, c'est-à-dire par des contours avec quelques indications de modelé ; la seconde, par la gravure ombrée. Cette seconde période coïncide avec la décadence de l'Ecole vénitienne en particulier et de la gravure sur bois italienne en général.

Pour le style comme pour les motifs, ces illustrations vénitiennes, dont l'immense majorité est anonyme, rentrent, soit dans la manière de Mantegna, soit dans celle des Bellini et de Carpaccio, sans qu'il soit toutefois possible de les rattacher à des compositions déterminées : la gravure du bien heureux Lorenzo, dans la *Doctrina del beato Lorenzo*, (1494) est peut-être la seule copie littérale ; elle reproduit un tableau de Gentil Bellin conservé à l'Académie des Beaux-Arts de Venise. On constatera d'ailleurs que dès lors tous les droits de la propriété artistique sont formellement sanctionnés : en 1506, l'imprimeur Georgius de Rusconibus réclame un privilège pour des bois du *Supplementum chronicarum* qu'il a copiés de sa main sur l'édition de 1492. En 1516, un autre éditeur, Gregorius de Gregoriis, demande qu'il soit interdit à tout autre que lui de reproduire ses dessins sur le territoire vénitien.

L'introduction générale, à laquelle nous empruntons ces informations contient en outre une série de recherches sur les divers problèmes spéciaux qui se rattachent à l'histoire de la gravure sur bois vénitienne,

notamment sur la question si compliquée des marques d'atelier et des signatures. L'auteur y fait preuve d'autant d'érudition que de sagacité.

Le corps même du volume est consacré au catalogue raisonné et critique, classé dans l'ordre chronologique, des livres vénitiens à figures publiés de 1469 à 1525. Grâce à des recherches persévérantes entreprises dans les bibliothèques publiques ou privées de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, grâce en même temps à un dépouillement méthodique des bibliographies antérieures, ce catalogue dépasse le total de 400 numéros. Deux tables, dressées avec beaucoup de soin, l'une des ouvrages classés dans l'ordre chronologique, l'autre, la table générale par ordre alphabétique, terminent l'ouvrage et facilitent les recherches.

Si nous sommes bien informés, la *Bibliographie des Livres à figures vénitiens* ne forme que le début d'une série, dans laquelle doit prendre place, entre autres, un travail très étendu sur les représentations inspirées des *Triomphes* de Pétrarque, (un extrait de ce travail a paru en 1887 dans la *Gazette des Beaux-Arts*) Il est à souhaiter que ces volumes se succèdent à des intervalles réguliers : ils remettront en honneur un ordre de recherches depuis longtemps trop négligé dans notre pays, et contribueront à nous maintenir notre rang dans ce grand concours de travailleurs de toute nationalité empressés à apporter chacun sa pierre à l'histoire de l'art italien.

E. MÜNTZ.

---

257. — **Stendhal diplomate**, par Louis FARGES. Paris, Plon, 1892. In-8, 291 p. 3 fr. 50.

M. Farges nous découvre dans ce livre un côté encore ignoré d'une des physionomies les plus curieuses et les plus attachantes de notre temps. Nous avons là un Stendhal nouveau que ne révélaient ni sa correspondance publiée ni ses autres ouvrages. Le Conclave des *Promenades dans Rome*, la petite cour de Ranuce Ernest IV, le portrait si fouillé du comte Mosca prouvaient que Beyle connaissait la vie politique. Le volume de M. F. montre qu'il avait les qualités du diplomate et qu'il eût été un de nos meilleurs agents à l'extérieur : Beyle comprenait les mœurs du pays où il vivait ; il ne s'isolait pas, il ne se contentait pas de fréquenter les gens de bonne compagnie, il pénétrait dans toutes les classes de la société, démêlait adroitement les sentiments du vetturino de l'Apennin, du garçon de la Scala et du facchino de Civita-Vecchia aussi bien que ceux de l'homme du monde. En 1829, la cour de France le consulte sur le choix d'un pape, et il engage le ministère à porter le cardinal de Gregorio. En 1831, il est nommé consul, et tout en parcourant l'Italie du nord, il trace, dans quatre longues dépêches qu'a retrouvées M. F., un tableau complet de la péninsule au lendemain de la révolte des Romagnes. Ce simple agent commercial sait voir l'animosité, d'ailleurs

injuste, des Italiens contre la France, et leur haine de plus en plus ardente contre l'Autriche; il discerne à Florence l'influence toute puissante de l'énergique, astucieux et spirituel comte de Saurau, — à qui, sans aucun doute, il a pris quelques traits pour son personnage de Mosca (p. 67-69); il marque, en traits fermes et sûrs, le fanatisme des classes inférieures qui soutiennent les pouvoirs existants, le libéralisme des classes supérieures avides de réformes, la faiblesse du gouvernement pontifical, affolé, hésitant entre la réaction à outrance et les atermoiements, et, au fond, n'espérant rien que des armées autrichiennes. A Civita-Vecchia, Stendhal fait preuve de la même perspicacité, de la même intelligence pénétrante. Il ne se borne pas à donner dans sa correspondance des renseignements sur le commerce, le mouvement du port, la foire de Sinigaglia et les affaires particulières de son consulat. Il étudie les mœurs politiques et les finances de l'État romain; il observe les procédés de l'administration papale, maladroite, aveugle, s'aliénant peu à peu une population dévouée; il suit d'un regard attentif les préliminaires de l'insurrection de 1832. En 1833, au retour d'un congé, il envoie une longue et intéressante communication (p. 143-158) sur la Toscane et Florence, sur le grand duc gouverné par son ministre Cempini, par son secrétaire intime Felici et surtout par sa belle-mère qui a sur lui « l'influence de M^me^ de Maintenon sur Louis XIV ». Puis, c'est un aperçu du budget pontifical qu'il adresse à Paris; c'est un rapport sur les opérations d'escompte et sur l'incroyable ignorance qui régnait à Rome en matière de finances; c'est surtout une saisissante peinture de la curie qui « se trouve, à peu de choses près, dans l'état décrit par M. Lemontey dans son Histoire de la promotion du cardinal Dubois ». Le pape Grégoire XVI, son valet de chambre Gaëtanino, le comte Moroni, les cardinaux, Marini, Ciacchi, Bernetti passent devant nos yeux dans cette précieuse dépêche qui fourmille d'anecdotes; « en vivant familièrement avec les *mezze case* (la haute bourgeoisie), dit Beyle (p. 189), on finit par tout savoir en ce pays ». Il faut citer encore ses observations sur le pontife et son entourage lorsque Grégoire XVI vint à Civita-Vecchia au printemps de 1835; Beyle reconnaît que le pape, ce philosophe à la Vénitienne, ce vieillard alerte et gai n'a de graves défauts que sa faiblesse et son amour de la bonne chère, mais qu'il laisse tout faire à Bernetti, à Tosti, surtout à Lambruschini. On saura le plus grand gré à M. Farges d'avoir remis en pleine lumière le rôle diplomatique de Stendhal; comme il l'a dit très bien (p. 249-250), Bayle regarde la vie, non en misanthrope, mais en artiste et en délicat; « il a le même plaisir à observer l'Italie d'après 1830, travaillée et comme enfiévrée d'une sourde et sombre passion de justice et de liberté, qu'il avait eu à la voir pour la première fois, au printemps de 1800, alors que Milan recevait en libérateur le jeune vainqueur et les soldats de Marengo. »

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE.— On n'attend pas de nous un long article sur la traduction nouvelle du *Faust* de Gœthe que M. Camille Benoit vient de donner à la librairie Lemerre Nous ne croyons pas, avec M. Anatole France — courte et spirituelle préface — (xix p.) — que la traduction garde toute la saveur germanique et jusqu'aux parfums sauvages du Blocksberg. Mais elle est consciencieuse, scrupuleuse, faite évidemment avec grand soin et un extrême souci de l'exactitude; c'est peut-être la meilleure traduction en prose que nous ayons. Nous avons lu attentivement les premières pages et ne voyons à faire que les remarques suivantes : p. 5, *umwittert* ne peut être traduit par « flotte autour »; p. 6, *verklungen*, par « s'est éteint »; p. 10, *Wehen*, par « ondulations » (efforts); id., *missrathen... gelungen*, par « méconnu... bienvenu »; p. 11, *durchgedrungen*, par « éprouvée »; p. 12, *echten*, par « bon » (id., *nur* est oublié); *geben zum Besten*, par « mettent dans leur meilleur jour »; p. 14, *offenbart*, par « manifestée » (révélée); p. 17, *Prospecte*, par « décors » (perspectives); p. 23, *der tiefsten Wirkung*, par « profonds ravages »; p. 23, *wunderlich*, par « étonnant »; *Quark*, par « ordure »; p. 24, *Jammertagen*, par « jours de détresse »; p. 27, *Herrn* par « prince » (seigneur); p. 32, *Schreiber*, par « clercs » (écrivassier, gratte-papier); p. 37, *der trockne Schleicher*, par « un froid sournois »; p. 38, *mit urkræftigem Behagen*, par « le pouvoir du plaisir intime »; p. 42, *drængt fremder Stoff sich an*, par « dénaturées par des éléments étrangers »; etc. Ces observations n'empêchent pas, nous le répétons, que la traduction de M Camille Benoit ne soit très recommandable; elle rend très bien le texte, trop littéralement par instants, mais on ne lui en voudra pas de sa fidélité minutieuse, et elle est fort joliment imprimée.

— Sous l'inspiration de M. l'abbé Duchesne, un comité vient de se constituer en vue de la publication d'un *Annuaire de l'histoire ecclésiastique*. Le but est de présenter tous les ans en un volume l'analyse des articles de revues et des publications d'académies concernant l'histoire de l'Église des origines à l'avènement de Pie IX. Ce volume sera le pendant de la *Revue des revues* annexée à la *Revue de philologie*, avec cette différence que la non périodicité permettra un classement méthodique des matières. Les directeurs de l'entreprise se sont imposé la règle de n'admettre aucune appréciation des travaux analysés. Le comité est composé de MM. Alfred Baudrillart, Clotet, Digard, Georges Goyau, Hemmer, Lejay, Léon Mirot. Des collaborateurs ont promis leur concours en France et à l'étranger; dès maintenant le volume contenant l'analyse des articles parus en 1891 est en préparation et doit former un in-8° compact. Les personnes auxquelles leurs loisirs ou leurs études inspireraient le désir de collaborer à cet annuaire peuvent se mettre en relation avec M. Hemmer, 119, rue de l'Université; elles en recevront tous les renseignements désirables.

ITALIE. Il vient de se fonder une nouvelle revue régionale d'histoire, l'*Archivio Storico per le Provincie Parmensi*, qui a débuté par un intéressant article de M. Gaetano Capasso, *Il primo viaggio di Pier Luigi Farnese, gonfaloniere della Chiesa negli Stati Pontifici* (1537) (Parme, éd. Battei, 1892, 46 pp.). L'auteur y montre les débuts politiques de Pier Luigi qui n'est guère connu que pour l'aventure de ce pauvre évêque de Fano et pour sa mort tragique. Il résulte de son étude que la nomination de Pier Luigi ne fut pas seulement un acte de « bâtardisme » éhonté, mais aussi et surtout un acte de bonne et habile politique. Ce travail est construit sur des documents de l'Archivio Gonzaga et de l'Archivio de Parme.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 avril 1892.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit de cette ville, le 12 avril, qu'un des architectes pensionnaires de l'Académie de France, M. Chédanne, le même qui a reproduit l'an dernier en de si beaux dessins les peintures de la maison romaine trouvée naguère près de la Farnésine, vient de commencer des études sur le mode de construction de la voûte du Panthéon de Rome, qui promettent et donnent déjà des résultats inattendus. Tout un système d'arcs fondamentaux, à la naissance de la voûte, paraît n'avoir pas encore été connu. Les pieds-droits de ces arcs correspondent à des colonnes, dont on a dit, bien à tort, qu'elles étaient une fâcheuse décoration parasite. De plus, dans ces arcs, qui sont l'œuvre vive, se retrouvent des briques avec marques inscrites qui sont de l'époque d'Adrien. La question se pose à savoir si la voûte tout entière n'a pas été reconstruite par Adrien. — M. Villari, ministre de l'instruction publique, a mis libéralement à la disposition de M. Chédanne tous les plus puissants moyens de recherche. Un échafaudage permet déjà le travail à la naissance de la voûte, à une hauteur de 22 mètres. Un autre s'élèvera bientôt jusqu'à l'œil de la coupole, qui sera étudiée extérieurement aussi par M. Chédanne, comme les murs et les sous-sol du monument. Plusieurs problèmes archéologiques pourront recevoir de ces recherches une vive lumière. M. Guillaume, l'éminent directeur de l'Académie de France, a envoyé à l'Académie des beaux-arts une note de M. Chédanne avec ses propres informations. — M. Geffroy ajoute qu'on prépare une fête en l'honneur de M. de Rossi, pour son 70e anniversaire. L'École française de Rome lui offrira tout un volume intitulé : *Mélanges De Rossi.*

M. Maurice Holleaux, ancien membre de l'École française d'Athènes, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon, fait connaître à l'Académie un monument (socle ou base d'offrande) récemment découvert dans le sanctuaire d'Apollon Ptoïos en Béotie. Ce monument porte une inscription votive; une restitution vraisemblable de l'inscription permet de croire que le donateur était Hipparque, fils de Pisistrate, dont le nom ne s'était jamais rencontré jusqu'ici dans aucun texte épigraphique : ΗΙΠΠΑΡΧΟΣ ΑΝΕΘΕ [ΚΕΝ ΗΟ ΠΕΙΣΙΣ]ΤΡΑΤΟ. L'offrande consacrée par Hipparque était probablement une statue de femme, dont la tête a été retrouvée. Cette sculpture présente les plus frappantes analogies avec les figures féminines du VIe siècle, découvertes en ces dernières années sur l'Acropole d'Athènes.

M. Siméon Luce commence la seconde lecture de son mémoire sur *Jeanne Paynel et le château de Chantilly*.

M. Julien Havet termine la lecture du mémoire de M. Robiou sur *l'état religieux de la Grèce au siècle d'Alexandre.*

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : Jullian (Camille), *Gallia*; — par M. Heuzey : Girard (Paul), *la Peinture antique*; — par M. Gaston Paris : Devaux (l'abbé A.), *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge*; — par M. Renan : 1° Westphal (Alexandre), *les Sources du Pentateuque*; tome II; 2° Duval (Rubens), *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade*; — par M. Delisle : Martin (Henry), *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal*, tome VI.

Julien Havet.

ERRATUM

Dans un article paru le 15 avril 1892 dans les *Annales du Midi*, tome IV, p. 247 sqq. sous le titre *M. Yriarte et l'évêché de Cette*, une distraction dont je me suis aperçu en relisant mes épreuves, mais trop tard pour pouvoir la corriger, m'a fait écrire et a fait imprimer, p. 248, ligne 24, *Maguelonne* au lieu d'*Agde*. Cette n'a décidément pas de chance avec les évêchés!

Léon G. Pélissier.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 9 mai — 1892

260. — **Les marines de guerre de l'antiquité et du moyen âge.** Deuxième partie. Etude d'architecture navale, par M. le contre-amiral Serre [1]. Paris, L. Baudoin. 1891, in-8, vi-450 p., 7 pl.

Le nouveau volume de M. le contre-amiral Serre diffère des précédents [2] par le contenu et par la méthode. L'auteur complétant ses études a ajouté d'intéressants chapitres sur la construction, la mâture, la voilure, le gréement, les manœuvres des navires grecs. Jusque-là il s'était borné à « un exposé de principes et à un ensemble de restitutions rationnelles » ; il prétend montrer ici que ces restitutions sont conformes aux documents conservés et se consacre presque entièrement « à l'étude et à la discussion des textes » (p. 13). La tentative est très méritoire [3] et, bien que les résultats ne me semblent pas toujours inattaquables, le contre-amiral S. a fait la lumière sur plus d'un point resté obscur.

P. 15 sq. Je pense avec lui que la trière du v[e] et du iv[e] siècle avait un faible tirant d'eau, qu'elle était basse de bord avec une superstructure élevée mais légère consistant dans un *katastrôma* continu. Un pareil bâtiment n'abaissait point ses mâts pendant le combat. J'aurais voulu que le contre-amiral S. répondit à l'objection qui a été faite sur la diffi-

1. Extrait de la *Revue maritime et coloniale* (Années 1890-1891).

2. Voir *Revue critique*, 5 mars 1888, p. 186 sq.

3. L'auteur distingue avec raison entre les textes des historiens qui décrivent ce qu'ils ont vu et ont par suite une haute autorité et les gloses des lexicographes et scoliastes qui confondent les époques et parlent souvent de ce qu'ils ne connaissent pas ; mais le grec est imprimé d'une façon incorrecte ; le nom de Boeckh est toujours écrit Boech. Le contre-amiral S. ne paraît pas connaître l'article développé d'Assmann dans les *Denkmæler*... de Baumeister, t. III, p. 1593-1639, et la série des monuments qui y sont réunis.

culté de rentrer dans un navire ainsi construit (surtout avec l'adjonction des παραῤῥύματα) des avirons dont la longueur dépassait la largeur du bateau. — P. 40. Le contre-amiral S. constate que l'amiral Fincati, l'amiral de Pritzbuer et lui-même n'ont jamais pu découvrir sur la trière de l'Acropole qu'un seul rang de rames; il a tort alors de continuer à s'en servir pour la reconstruction de la trière; il ne faudrait plus y voir avec M. Bauer qu'une simple monère; car le système d'Assmann est peu vraisemblable. — P. 44 sq. Tout en admettant les trois rangs de rames superposés, le contre-amiral S. croit qu'ils n'étaient actionnés simultanément que pour la parade et que dans la réalité on mettait en mouvement soit les rames thalamites avec un seul homme (vogue de navigation ordinaire), soit les rames zygites avec deux hommes (vogue de mission pressée), soit les rames thranites avec trois hommes (vogue de combat). Il prétend établir par des textes l'existence de cette dernière vogue. Ceux qu'il a réunis démontrent simplement que la trière avait des qualités d'évolution excellentes. Le passage le plus intéressant est celui de Thucydide, VII, 40; voici comment je le comprends : les Syracusains montés sur de petites barques inquiètent les trières athéniennes; ils viennent d'en bas, d'en dessous [1] s'attaquer aux avirons (sans doute en essayant de les briser) ou bien ils longent le bord des navires (en dehors du point de contact des rames avec l'eau) et blessent les rameurs à coups de javelots (il faut pour cela qu'ils soient à une certaine distance du bâtiment et non au pied de sa paroi verticale; car alors ils ne verraient pas les rameurs). Je persiste à regarder la théorie qui met plusieurs hommes sur chaque aviron comme inapplicable à l'antiquité et n'ayant pour elle ni un texte ni un monument figuré. S'il faut renoncer à la superposition verticale des files de rameurs soutenue par Graser, on peut les juxtaposer latéralement, sans toutefois les mettre dans le même plan horizontal, de manière à obtenir quelque chose d'analogue à la vogue *a zenzile* des galères du moyen âge, vogue dont les qualités nautiques ne sont pas douteuses. Les navires du Dipylon nous présentent des essais de polyrémie étagée : peut-être le système n'était-il pas susceptible de développement; en tout cas, à une époque bien plus rapprochée, la birème de Préneste, celle du palais Spada, peut-être la proue de Samothrace supposent par le peu de distance verticale de leurs sabords de nage des files de rameurs placées côte à côte et peu élevées les unes au-dessus des autres. — P. 69 sq. Je ne saurais admettre que le navire Argô eût deux rangs de rameurs, que dière et pentékontore soient deux termes synonymes. Le passage d'Apollonius, *Argon.*, IV, v. 199 sq. signifie simplement : « Que la moitié des héros se mettent aux rames; que l'autre moitié les protège contre les traits des ennemis avec leurs boucliers [2]. »

1. ὑποπίπτοντες ἐς τοὺς ταρσοὺς ne saurait signifier se glisser sous la hampe des avirons.

2. C'est par inadvertance que, p. 72, note 1 et p. 130, note 2, ἡμισέες est joint à ἀσπίδας, un nominatif avec un accusatif.

Le contre-amiral S. paraît avoir été effrayé de la longueur qu'il faudrait donner à l'*hékatontore*, en lui assignant cinquante rameurs de chaque bord; mais il est bien possible que l'*hékatontore* n'ait jamais existé et ne soit qu'un mot formé postérieurement pour la symétrie. — P. 116, dans l'*Iliade*, XV, 685 sq., les navires sont halés à terre, la poupe du côté des Troyens; Ajax prend position sur les châteaux d'arrière et saute de l'un à l'autre pour faire face partout. Criblé de traits par l'ennemi, il recule et descend sur la traverse de 7 pieds — banc du timonier — où il est moins exposé et continue le combat. — P. 124, dans l'*Odyssée*, II, 427, je traduirais : « Le vent gonfla le milieu de la voile » et non « remplit la voile du milieu ». — P. 147 sq. Le contre-amiral S. distingue avec beaucoup de raison les effets de l'éperon émergé et ceux de l'éperon immergé; il essaie de faire l'historique des deux systèmes. D'après lui, avant les invasions médiques, les nations maritimes de la Grèce qui construisaient des trières les armaient d'éperons émergés; c'est pendant la guerre du Péloponèse que les constructeurs athéniens auraient trouvé le perfectionnement qui consiste à immerger l'éperon, tandis que leurs ennemis conservaient l'ancien système. Les choses ne paraissent pas s'être passées aussi simplement. Les vases du Dipylon, les vases à fig. noires nous présentent déjà l'éperon à fleur d'eau; pendant la guerre du Péloponèse, c'est avec des épôtides renforcées que les Corinthiens et les Syracusains enfoncent les œuvres mortes des navires athéniens et non avec un éperon particulier; à l'époque romaine, l'éperon émergé est fréquent, mais la birème de Préneste a l'éperon immergé, les navires de la naumachie de Pompéi [1] l'éperon à fleur d'eau. — P. 158 sq. Le contre-amiral S. pense que les Athéniens construisaient leurs trières non sur des câles en maçonnerie, mais sur pilotis avec une sorte de berceau, ὀρύοχοι, que les fonds étaient constitués par une sole plate, τρόπις, composée de madriers jointifs qu'il appelle τροπίδια. Ce sont des idées originales et ingénieuses. — P. 243. Il ne croit pas aux vergues d'assemblage : elles existent cependant sur le vaisseau marchand du tombeau de Naevoleia Tyché à Pompéi. — P. 278. Il établit avec raison qu'il serait extraordinaire que les Grecs n'eussent pas connu les voiles obliques si nécessaires aux bateaux côtiers et restitue à la trière des voiles auriques; mais ces voiles auriques, aucun monument ne nous les montre et les textes cités sont loin d'être concluants. Jusqu'à nouvel ordre, je ne puis donc voir dans l'ἱστὸς ἀκάτειος des trières qu'un mât portant une voile carrée; l'un des bateaux de la naumachie de Pompéi présente une sorte de *civadière*. D'autre part, dans Thucyd., VII, 25, il n'est pas possible d'entendre par ἄκατος, qui ne signifie que barque, le mât ἀκάτειος; d'où la traduction ordinaire subsiste et la construction proposée par le contre-amiral S. tombe. — P. 319, dans Xénophon, *Œconom.*, 12, ἀνάγεται signifie bien conduire au large; il faut pour cela

1. Baumeister, *Denkmæler*..., t. III, pl. LIX.

se servir d'un certain nombre de σκεύη ξύλινα (rames, gouvernail, au besoin mâts et vergues). — P. 355. Bien que sur les monuments le gouvernail soit simplement muni d'une barre que le timonier tient à la main, le passage où Hésychius s. v. οἴακες nous parle de perches, de courroies et d'anneaux qui servaient à le mouvoir, autorise la restitution du mécanisme proposé par le contre-amiral S. et qui est ingénieux. — P. 368, la traduction de Plutarque, *Moralia*, p. 812 c, me semble fautive: il s'agit des manœuvres que le timonier fait exécuter sur le navire par les matelots, tandis que lui-même tient la barre. P. 389, le passage d'Apollonius de Rhodes, III, 1193, signifie non pas « les héros préparèrent la garniture des amarres », mais « préparèrent des nattes pour dormir sur le sol près des amarres des navires ».

J'aurais encore d'autres observations à proposer; je termine en constatant que la lecture de l'œuvre de M. le contre-amiral Serre s'impose aux archéologues par la compétence et la sagacité avec lesquelles il élucide les questions techniques. J'ai laissé de côté la restitution de la marine romaine qui, faute de documents, est forcément hypothétique; les lignes suivantes doivent contenir beaucoup de vérité, p. 234 : « Dans les deux siècles écoulés entre le commencement des guerres puniques et la fondation de l'empire, les constructions navales des Romains n'ont point présenté ces caractères permanents et ces progrès continus que nous avons signalés dans les marines grecques. Les guerres maritimes ont été entreprises avec des moyens appropriés au but présent ; les flottes ont été composées de navires de provenance et de types divers ; de grands efforts, de grands succès ont été parfois suivis d'une décadence rapide ; les industries maritimes n'ont jamais occupé à Rome la même place qu'à Athènes, à Syracuse, à Alexandrie ; aussi les types ne se sont pas perfectionnés. Les marines grecques ont été des marines de marins ; les premières marines romaines, des marines de conquérants. »

A. Cartault.

---

261. — Le comte Goblet d'Alviella. **La migration des symboles.** Paris, Leroux, 1891. Grand in-8, 343 pp.

Les découvertes archéologiques faites pendant le xix^e^ siècle dans presque tous les pays du monde, mais surtout dans l'Orient classique, dans l'Extrême-Orient et dans l'Afrique du Nord, ont fourni un nombre considérable de documents à l'histoire religieuse de l'antiquité. Les représentations figurées sur les parois des temples et des sanctuaires, les bas-reliefs ou les dessins qui ornent les stèles votives, et même les empreintes grossières laissées sur des rochers par les peuplades primitives de diverses régions, attirent de plus en plus l'attention des savants qui veulent pénétrer le sens populaire et naïf des religions aujourd'hui disparues. Sans doute les textes des auteurs grecs, latins et hindous contiennent des renseignements qui ne manquent pas d'intérêt ; mais les

hommes d'un esprit cultivé et d'une instruction supérieure ne conçoivent pas la religion comme la masse du peuple ; ils ne peuvent nous en donner qu'une idée en quelque sorte personnelle et subjective. Ce sont les monuments figurés, les ex-voto naïfs et souvent barbares, qui nous permettent de pénétrer plus profondément dans les croyances et les superstitions de tous les peuples antiques. L'étude des symboles doit compléter presque toujours l'étude des textes.

Dans son livre sur la Migration des Symboles, M. Goblet d'Alviella ne se propose pas d'écrire une histoire générale de la symbolique. Son but est simplement « de fournir une contribution à cette histoire en recherchant dans quelles limites certaines représentations symboliques se sont transmises de peuple à peuple et dans quelle mesure elles ont pu modifier, au cours de leurs migrations, leur signification ou leur forme » (p. 13). Le terrain qu'il a choisi est donc fort restreint. Mais on peut dire qu'il l'a parcouru dans tous les sens et qu'il en connaît à merveille les moindres détails. Procédant presque uniquement par analyse, M. G. d'A. passe en revue les figures symboliques qui ont joué le plus grand rôle dans les religions de l'antiquité. Tour à tour il examine : la croix gammée ou tétrascèle (p. 41-109), l'arbre sacré seul ou entre deux êtres affrontés (p. 147-217), le béthyle conique, la clef de vie, la croix ausée, l'image dite de Tanit (p. 217-251), le globe ailé, le caducée et le triçula des Hindous (p. 251-337). Chacun de ces symboles a eu un nombre considérable de formes, s'est modifié sous l'influence ou au contact d'autres symboles, a été transporté par le commerce ou par la conquête bien loin des pays où il semble être né ; l'auteur, avec un soin minutieux, nous montre les diverses phases de ce développement ; il cherche à nous expliquer les causes du moindre changement dans l'aspect des symboles. Parfois même il exagère, en ce sens qu'il veut trouver toujours une raison pour ainsi dire intelligente et voulue. Il nous semble qu'il faudrait laisser plus de place à la fantaisie et à l'imagination populaires. Bien souvent le dessin a dû se transformer sans que l'idée exprimée par le symbole ait le moins du monde changé. D'autres fois le sens primitif du symbole a disparu ; l'image est devenue un motif de décoration ; simple à son origine, elle s'est compliquée sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir l'influence d'un autre symbole.

Quoi qu'il en soit, les renseignements et les documents réunis par M. G. d'A. proviennent, pourrait-on dire, de tous les pays, de l'Ancien et du Nouveau Continent, de l'Extrême-Orient et des rivages européens de l'Océan Atlantique, des territoires habités par les populations scandinaves comme des régions aujourd'hui connues de l'Afrique centrale. Les figures et les dessins, qui accompagnent le texte, l'éclairent souvent de la manière la plus heureuse.

Mais, s'il est vrai qu'on puisse suivre les symboles dans leurs migrations à travers le monde, s'il est vrai qu'on puisse reconnaître le disque du soleil jusque dans les formes les plus compliquées du globe ailé, est-

-il aussi aisé d'interpréter ces images souvent mystérieuses et énigmatiques? Peut-on être sûr de saisir le rapport qui existait entre le symbole et l'objet ou l'idée qu'il représentait aux yeux des fidèles? Dans certains cas, oui. Il est évident, par exemple, qu'un globe ou qu'une face humaine rayonnante exprime non seulement l'idée du soleil, mais toutes les idées de lumière, de chaleur, d'abonda onceu de sècheresse, qui dérivent de l'idée principale. « Il existe, dit l'auteur, un symbolisme tellement naturel qu'il n'appartient pas à telle région ou à telle race déterminée, mais qu'il constitue un trait caractéristique de l'humanité dans une certaine phase de son développement...... Dans cette catégorie rentrent, par exemple, les représentations du soleil par un disque — ou par un visage rayonnant, de la lune par un croissant; de l'air par des oiseaux, de l'eau par des poissons ou encore par une ligne brisée... » (p. 16). Il n'en est pas toujours ainsi. Des deux termes, nous n'en saisissons qu'un : le symbole, et nous sommes obligés de retrouver l'autre : l'objet ou l'idée par un effort purement subjectif. M. G. d'A. a vu la difficulté : « Tant que les symboles restent des images et qu'ils s'appliquent à des objets concrets ou à des phénomènes physiques, il n'est pas impossible de retrouver le sens qu'ils ont vraisemblablement comporté. Mais lorsque, entrés dans ce qu'on peut appeler leur phase dérivée ou secondaire, ils deviennent des signes et servent à exprimer des idées abstraites....., le champ de l'interprétation devient, en quelque sorte, illimité pour les critiques, comme parfois pour les fidèles » (p. 323). En pareil cas, à notre avis, l'explication la plus vraisemblable est toujours la plus simple; un symbole, qui n'aurait pas exprimé aux yeux des fidèles une idée claire et à la portée de tous, ne serait pas devenu populaire; surtout il n'aurait pas été adopté par des peuples voisins, ne parlant pas la même langue et ne possédant pas la même mythologie.

Avec beaucoup de raison, M. G. d'A. a évité les conclusions générales. Le plus souvent il a énuméré, à propos de telle ou telle image symbolique, les opinions diverses des érudits qui s'en sont occupés; puis il a ajouté son opinion personnelle, mettant le public à même de résoudre la question, mais n'osant pas le faire lui-même. La synthèse n'est pas encore possible. Remercions du moins M. Goblet d'Alviella de nous avoir donné une étude analytique très complète d'un sujet aussi intéressant. Car le symbolisme paraît avoir été le caractère particulier des religions sémitiques, dont l'influence se retrouve jusque dans la mythologie pourtant si anthropomorphique des Grecs et des Romains.

J. TOUTAIN.

---

262. — J. SCHMIDT. **Commentar zu Cæsars Denkwürdigkeiten über den gallischen Krieg.** Prague et Vienne, Tempsky, Leipzig, Freytag. IV, 198 pp. in-12.

L'ouvrage de M. Schmidt a un caractère tout particulier; c'est un com-

mentaire sur les sept premiers livres du *de Bello Gallico*, mais un commentaire qu'on ne peut utiliser qu'à la condition de posséder la 3e édition du *de Bello Gallico* de Prammer et la grammaire latine de Scheindler ; en effet, M. S. n'a pas cru devoir joindre un texte à son commentaire et l'immense majorité des remarques qu'il fait se compose uniquement de renvois à la grammaire que je viens de citer. Si l'on ajoute à cela que M. S. s'est complètement abstenu de donner un commentaire historique, on jugera, sans doute, qu'il a fait un travail d'une nature bien spéciale et dont l'utilité n'apparait pas suffisamment. Il y a pourtant, dans son ouvrage, une idée excellente, quoiqu'elle ne soit pas nouvelle et que Seyffert l'ait déjà mise à exécution ; rien ne me semble meilleur, en effet, que de renvoyer, pour l'explication d'un passage, à une grammaire, on dégage ainsi les annotations, on évite les répétitions et on grave mieux dans la tête de l'enfant les règles de la langue latine ; mais il faudrait pour bien faire que la grammaire à laquelle on renvoie soit excellente, ce n'est peut-être pas le cas, et la raison qui a déterminé le choix de M. S. tient moins, semble-t-il, à la supériorité de l'œuvre de M. Scheindler, qu'à ce fait qu'elle est, comme le texte de M. Prammer, publiée à la même librairie. Je ne crois pas que le petit livre de M. Schmidt puisse avoir pour les étrangers une utilité bien grande, mais je ne nie pas qu'il ne puisse rendre des services aux élèves des Gymnases qui auront adopté le texte de Prammer et la Grammaire de Scheindler.

S. D.

---

263. — H. M. Stephenson. **Livy, IX**, with introduction (-xxvi) and notes (73-142); notes on the text, 143-147). Index. Pitt Press Series. Cambridge, 1892.

Petite édition, élégante et soignée, tout à fait digne de la collection dont elle fait partie. Le texte est établi d'après Madvig-Ussing avec une indépendance relative. Les notes contiennent d'excellentes choses ; mais on n'y trouve pas toujours les indications indispensables ; ainsi les notes critiques omettent de renseigner le lecteur sur telle addition, sur les mots mis entre crochets, et le secours d'une autre édition est souvent nécessaire, pour qu'on puisse les comprendre (X, 10, *maxima*, etc.) ; dans les autres notes, on ne trouvera rien sur tel passage obscur (II, 8 : *via alia*...) ; péché véniel, sans nul doute, dans un livre de ce genre. L'introduction signale avec beaucoup de clarté et de précision ce qu'il y a d'erroné, d'insuffisant ou de contestable dans le récit et dans la méthode de Tite-Live [1]. C'est la partie du livre la mieux réussie. Nous n'avons hélas ! chez nous rien de pareil.

E. T.

---

1. Pourquoi dire (p. ix et passim). Dr Mommsen ? Il y a longtemps déjà qu'on dit et qu'on peut dire Mommsen tout court.

264. — R. Engelmann. **Bilder-Atlas zu Ovids Metamorphosen.** Leipzig. 1890. Verlag des litterarischen Jahresberichts. Artur Seemann.

J'ai déjà rendu compte, dans un numéro précédent, du *Bilder-Atlas zu Homer* (*Revue critique*, année 1890,). L'album d'Homère a reçu partout très bon accueil et il vient (mars 1892) d'en paraître une édition anglaise [1], destinée à rendre de plus grands services encore, car l'éditeur a eu la très heureuse idée d'ajouter au texte descriptif un très court résumé de chacun des chants. L'album d'Ovide est-il aussi intéressant que celui qui l'a précédé? Évidemment non, et la faute n'en est pas tout à fait au Dr Engelmann. D'abord, il s'est plus d'une fois répété, ce qui était inévitable : je compte une quinzaine d'images — (peut-être y en a-t-il plus) — qui ont déjà pris place dans l'album d'Homère. Quinze sur cent soixante-quatre c'est sans doute bien peu, mais ce sont quinze images qui n'apprennent rien de nouveau à l'élève. Il est vrai que le titre est parfois modifié, qu'*Odysseus* devient *Ulixes* (n° 159 et *Odyssée*, n° 42), et que le renvoi même est changé : ainsi la mort d'Achille (n° 135) est empruntée, paraît-il, au *Kulturhistorischer Bilderatlas*, tandis que pour l'album d'Homère (*Odyssée*, n° 14) elle a été prise dans les *Monumenti*. C'est, bien entendu, la même gravure.

Sans insister sur les répétitions [2], il faut bien reconnaître que l'illustration des *Métamorphoses* d'Ovide était singulièrement moins aisée que l'illustration d'Homère. Le Dr E. en sait les raisons aussi bien que moi, et il n'y pouvait pas grand chose. Il a fait effort pourtant et l'on est heureux de rencontrer dans son album quelques images récemment publiées, qui n'ont pas encore traîné dans tous les recueils : il a emprunté à l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική (nos 2, 48, 70), au *Journal of hellenic Studies* (nos 16, 47, 84), aux *Ath. Mittheilungen* (nos 46, 52), à l'*Histoire de la Céramique grecque* de Rayet et Collignon (n° 74). Ces images plus jeunes, moins usées, sont les bienvenues; mais le sujet voulait que l'album fût moins intéressant que le premier, et il l'est beaucoup moins.

Je ne chicanerai pas le Dr E. sur le choix de ses gravures. Les statues sont toujours maltraitées dans ces recueils qui coûtent si bon marché : peut-être fallait-il en éliminer quelques unes. J'aurais voulu plus de monnaies et plus de reliefs de sarcophages. Dans le texte descriptif, il y aurait quelques notices à revoir : n° 6, où il faut compléter la légende de la monnaie de Crotone, κροτον = κροτωνιατᾶν; n° 26, où il faut corriger Δαμάταρ en Δαμάτηρ et ajouter NIKH qui manque à la gravure;

1. *Pictorial Atlas of Homer's Iliad and Odyssey*, 36 Plates containing 225 Illustrations from Works of ancient Art, with descriptive Text and an Epitome of the Contents of each Book... by Dr R. Engelmann and W. C. F. Anderson (Grevel and Co).

2. Pourquoi donner deux fois le fronton ouest d'Olympie, en frontispice et au n° 131?

n° 73 B, où Duruy, *Hist. des Grecs*, I, p. 42, n° 1806, ne signifie rien : le n° 1806 est le numéro du catalogue du Cabinet des Médailles; n°s 112 et 113, dont la description est inexacte et incomplète : mentionner dans 113 Philoctète qui s'enfuit à droite, non pas avec une torche, mais avec les armes d'Hercule. Etc., etc.

En résumé, ce second album ne vaut pas le premier, et si nos éditeurs français voulaient suivre l'exemple donné par le Dr E., c'est l'album d'Homère qu'ils devraient reprendre. Il serait si facile à la maison Hachette d'en faire un tout à fait intéressant! Puisque le Dr Engelmann aime tant les images — et il a bien raison, — pourquoi ne nous donnerait-il pas un album du théâtre grec, avec plans de théâtre, jetons d'entrée, masques, bustes et statues de poètes, scènes de tragédie et de comédie, peintures de vases et terres cuites? L'album n'a pas besoin d'être considérable pour être intéressant, et je lui prédis bon accueil dans nos classes et dans la *Revue critique*.

B. HAUSSOULLIER.

---

265. — Ernst SACKUR. **Die Cluniacenser in ihrer kirchlichen und allgemeingeschichtlichen Wirksamkeit bis zur Mitte des elften Jahrhunderts.** Erster Band. 1 vol. in-8, XVI-398 p. Halle a. S., Niemeyer, 1892.

Dans cet ouvrage, M. Sackur s'est proposé de nous retracer l'histoire de la renaissance monastique, au Xe et au début du XIe siècle. Lors des invasions des Normands, des Hongrois et des Sarrasins, les abbayes étaient tombées dans une décadence profonde; beaucoup d'entre elles avaient été la proie des flammes : leurs biens avaient été pillés et bien souvent les seigneurs du pays avaient achevé l'œuvre de dévastation, commencée par les barbares. Dans ces grands malheurs, la discipline s'était relâchée, et les moines avaient oublié les prescriptions de la règle de saint Benoît. Une réforme était nécessaire. L'abbaye de Cluny, fondée en 911 par Guillaume le Pieux, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, en donna le signal et bientôt entraîna dans le mouvement quantité d'abbayes en Bourgogne, en Aquitaine, en *Francia* et même en Italie. Mais Cluny ne fut pas le seul foyer de cette rénovation religieuse : ailleurs, les mêmes causes produisirent les mêmes effets. En Basse-Lorraine, Gérard de Brogne rétablit la discipline à Saint-Bavon et à Saint-Pierre sur le mont Blandain à Gand; puis, avec le margrave de Flandre Arnulf, contribua à ramener dans le devoir les moines de Saint-Bertin, de Saint-Amand et de Saint-Omer. En Haute-Lorraine, Jean de Vandières donna une impulsion nouvelle au monastère de Gorze, tandis que l'évêque Gauzelin et l'abbé Archembaud régénéraient le vieux couvent de Saint-Evre de Toul. Des moines, élevés à Gorze, portèrent la réforme dans les autres maisons lorraines : à Saint-Arnoul et à Sainte-Glossinde de Metz, dans les abbayes vosgiennes de Senones, de Moyenmoutier et de Saint-Dié; à Stavelot et à Malmédy, à Gembloux, à Lobbes et à Saint-Trond

au diocèse de Liège, tandis que le mouvement, né à Saint-Evre, gagnait Saint-Mansuy, Bouxières-aux-Dames près de Nancy, Montierender dans l'évêché de Langres, Saint-Vannes de Verdun et Saint-Mihiel sur Meuse. La grande abbaye de Fleury sur Loire fut un quatrième centre d'où la vie monastique rayonna particulièrement sur les monastères du diocèse de Reims : Saint-Remi, Saint-Basle, Saint-Thierri, Mouzon. A la même époque, en Italie, avec saint Nil et Adalbert de Prague, la vie érémitique redevint en faveur. Dans son livre, M. S. ne nous raconte pas seulement l'histoire de Cluny et des maisons qui lui étaient directement soumises, ainsi que le titre le pourrait faire supposer : il expose avec détail les autres essais de réformation que nous venons d'énumérer et qui ont été tentés, sans la participation directe de Cluny. Son premier volume s'arrête environ à l'an 1000; un second tome, dont il nous fait espérer la prochaine publication, nous conduira jusqu'à la nomination de saint Hugues comme abbé de Cluny (1049). Le livre est fait avec beaucoup de soin. L'auteur est toujours remonté aux sources : pour l'histoire même de Cluny il a le premier mis à profit l'immense cartulaire de l'abbaye, publié par MM. Bernard et Bruel. Il connait aussi fort bien tous les ouvrages de seconde main tant allemands que français, et ce n'est pas un mince mérite que d'avoir recueilli dans nos revues de province les moindres articles se rapportant de près et de loin à son sujet et d'en avoir tiré profit. Nous avons noté très peu d'omissions : nous nous permettrons seulement de lui signaler un article de M. Pingaud sur *Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon* dans les *Annales franc-comtoises*, de 1867, et la thèse latine que M. l'abbé D. Mathieu a soutenue devant la faculté de Nancy en 1878 sur Jean, abbé de Gorze [1]. Peut-être aurait-il aussi trouvé quelques indications dans l'étude sur l'abbaye de Bouxières que le regretté M. Lepage a publiée au tome IX des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*.

La mise en œuvre mérite de même beaucoup d'éloges. L'auteur est toujours clair et net. Ses idées se suivent sans heurt, logiquement amenées les unes par les autres. Les portraits qu'il nous trace des principaux abbés de Cluny, Odon, Mayeul, Odilon; ceux de Guillaume de Vulpiano, d'Abbon de Fleury, de Jean de Vandières, de saint Nil, sont fort vivants et très caractéristiques. Il a essayé avec succès de retrouver leurs traits individuels sous la phraséologie religieuse, toute de convention de leurs biographes. Peut-être n'a-t-il pas assez montré leurs défauts et ceux de l'œuvre qu'ils ont entreprise. Beaucoup d'entre eux ont vraiment exagéré le renoncement et la sévérité : comme ils ont blâmé la lecture des auteurs anciens et détruit les vieux manuscrits, ils sont en partie responsables du déclin des études classiques aux x^{e} et xi^{e} siècles. Qu'on nous

---

1. Nous sera-t-il permis d'appeler l'attention des érudits allemands sur l'excellent répertoire biobibliographique de l'abbé Ulysse Chevalier ? Ce livre ne semble pas être encore d'un usage courant en Allemagne.

permette encore un autre regret, M. S., dans des articles du *Neues Archiv*, a discuté les relations des diverses biographies anciennes de ces abbés : nous eussions désiré qu'en tête de chaque chapitre de son livre il résumât les conclusions auxquelles ces études l'avaient conduit et nous indiquât, chaque fois, à quelle *Vita* il avait donné la préférence. Nous aurions aussi aimé trouver chez lui un catalogue sommaire des principaux ouvrages de ses héros.

Nous avons relevé dans le livre assez peu d'erreurs de détail. Le diplôme sur lequel M.S. se fonde pour démontrer la réalité d'une entrevue entre Hugues Capet et Odilon en 995, a été fabriqué, comme l'a fait voir en toute certitude M. Chazaud, dans son *étude sur la chronologie des sires de Bourbon*. La transcription des noms géographiques laisse souvent à désirer. M. S. écrit toujours *Virmandois* pour Vermandois ; *Tiérache* pour Thiérache; *Tin-le-Moutier* pour Thin-le-Moutier; *Warenguéville* pour Varengéville : *Wic* pour Vic ; il place sur la *Moselle* le monastère de Saint-Mihiel, au diocèse de Verdun, qu'arrose la Meuse (p. 146 et 180) ; il n'identifie pas toujours les noms anciens. *Bellum Campum*, propriété de Gorze, est Béchamps, au canton de Conflans, Moselle. Ce sont là des vétilles. Pour terminer, nous devons nous féliciter que M. Sackur, élève distingué de Dümmler, ait porté ses études de préférence sur les monastères français ; c'est parmi ceux qui travaillent à l'histoire du moyen âge français une excellente recrue.

Ch. Pfister.

---

266. — G. von Below. **Der Ursprung der deutschen Stadtverfassung.** Düsseldorf, Voss et Cie, 1892, in-8, xv et 147 pp.

En 1890, M. A. Schulte publiait dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, une charte inédite de l'abbé de Reichenau fondant, en 1100, un marché à Radolfzell. En quelques pages, il tirait de ce texte des conclusions de la plus haute importance ; il montrait qu'entre les villes et les marchés il existe une filiation directe et que c'est de l'étude de ceux-ci qu'il faut partir pour aborder l'étude de celles-là. Absorbé par des occupations multiples, M. Schulte n'a pas encore pu faire paraître l'ouvrage d'ensemble qu'il prépare sur l'origine des constitutions urbaines [1]. Mais d'autres, en grand nombre « sont déjà venus s'asseoir à la table dressée par lui [2] ». Depuis l'apparition de son article, en effet, les travaux sur l'histoire municipale se succèdent, en Allemagne, avec une rapidité sans exemple. Sur le chemin indiqué par M. Schulte, une foule nombreuse circule déjà. Une nouvelle théorie existe désormais. On ne parle plus, comme jadis, de privilèges Ottoniens ou de *Hofrecht* : le *Marktrecht* est maintenant à l'ordre du jour.

---

1. Voy. *Goettingische Gelehrte Anzeigen*, 1891, p. 521.
2. Voy. *ibid.*

M. Sohm lui a consacré dernièrement un de ses ouvrages les plus brillants : *die Entstehung des deutschen Städtewesens* [1] et, comme il fallait s'y attendre, ce livre a déjà fait surgir toute une littérature. M. Kauffmann en a entrepris la critique dans un important article [2]. M. Kuntze en a hasardé une réfutation au profit du droit romain [3]. Enfin, M. von Below a été amené par lui à reprendre ses études sur les constitutions municipales.

L'ouvrage de M. v. B. n'est pas un ouvrage de pure polémique. Il n'a pas seulement pour objet de réfuter la théorie récente, qui voit dans les marchés les ancêtres directs des villes du moyen âge ; il se propose surtout de démontrer à nouveau que c'est dans la commune rurale *(Landgemeinde, Ortsgemeinde)* qu'il faut chercher l'origine des constitutions urbaines. On trouvera donc dans son livre un grand nombre d'idées déjà précédemment émises par lui [4]. On y trouvera aussi la même clarté, la même acribie et la même ardeur batailleuse. M. v. B. est un esprit logique et par là même, quelque peu intolérant. Comme Fustel de Coulanges dans ses derniers ouvrages, il aime à donner en passant — et en note — des leçons de critique à ses adversaires. Et malgré la verve qu'il déploie, on ne peut s'empêcher d'être parfois désagréablement surpris du ton cassant et dédaigneux qu'il prend avec ses contradicteurs, surtout quand ceux-ci sont des savants comme M. Lamprecht.

La partie purement critique du travail de M. v. B. ne peut être analysée ici. Il me suffira de dire qu'on y trouvera des objections dont il importe de tenir sérieusement compte [5]. Examiner ces diverses objections en détail m'entraînerait au-delà des limites d'un simple compte rendu.

Quant à la théorie que l'auteur oppose à la nouvelle manière de voir, je ne puis que renouveler les réserves que j'ai déjà faites précédemment dans la *Revue critique* [6]. Avant de démontrer que la commune urbaine dérive de la commune rurale, il faudrait avoir prouvé que cette dernière existait, avec des attributions bien définies, dès le x^e siècle au

---

1. Voy. *Revue Critique* 30 mars, 1891 pp. 242 suiv.
2. *Zur Entstehung des Stædtewesens.* Münster, 1891.
3. Voy, *Revue Critique* 12 octobre 1891, pp. 210 suiv, Joignez : W. Varges, *Weichbildsrecht und Burgrecht* (Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft 1892, pp. 86 suiv.) E. Bernheim, *Kritik der Sohmischen Theorie* (Ibid. 257 suiv.) Fockema Andreae, *Het wezen van Stadtrechten.* Leyde 1891.
4. *Die Entstehung der deutschen Stadtgemeinde.* Düsseldorf, 1889. Cf. le compte rendu de cet ouvrage dans *Revue Critique*, 20 Juin, 1890. pp. 48 suiv.
5. Voir ce que l'auteur dit du *Weichbild*, des croix urbaines, de l'acquisition de la bourgeoisie, du droit d'asile des villes, etc.
6. M. Von Below m'a fait l'honneur de discuter certaines critiques formulées dans mon compte rendu cité plus haut. Je persiste pourtant à croire que les *negotiatores* de Wurzbourg sont des marchands (p. 45) et que la mention de *consules* à Hameln avant l'acquisition par la ville des fonctions communales du *Schultheiss*, prouve que le conseil de cette ville ne provient pas du *Burding* (p. 79).

plus tard. Or, cela paraît impossible à établir. M. v. B. reporte au commencement du moyen âge la *Landgemeinde* telle qu'elle est constituée à la fin de cette période. Le procédé serait certainement légitime, si l'on trouvait à une époque très ancienne des indices de l'existence d'institutions communales dans le plat pays. Mais avant le XIIIe siècle on n'en trouve aucun [1] : le rôle joué plus tard par la *Landgemeinde* l'est alors par les marchés. D'ailleurs, en supposant même que la commune rurale se soit constituée très tôt, est-il possible d'y rattacher la commune urbaine ? Existe t-il, entre ces deux communes, un lien de filiation direct ? Je ne le crois pas. Je ne pense pas que l'on doive admettre qu'une *Allmende* soit indispensable à la ville [2]. Je ne pense pas non plus que l'on puisse se refuser à voir dans les *Mercatores* dont il est parlé si souvent dans les textes du XIe et du XIIe siècle, une partie privilégiée de la population urbaine, n'ayant rien de commun avec les possesseurs fonciers du plat pays. M. v. B. rejette absolument l'existence d'une classe de purs marchands non détenteurs du sol au commencement du moyen âge. On peut alléguer cependant contre cette manière de voir des textes formels [3].

Enfin, et c'est ici le point capital, la compétence du conseil urbain ne provient pas nécessairement de celle de la *Landgemeinde*. La compétence du conseil, d'après M. v. B., consisterait exclusivement dans la juridiction en matière de poids et mesures. Or, celle-ci serait précisément la fonction essentielle de la commune rurale : elle n'aurait rien de public. Il est bien difficile d'admettre cette manière de voir. A l'époque franque, c'est l'État qui possède la réglementation des poids et mesures. Plus tard, à vrai dire, on ne le voit plus légiférer en cette matière. Poids et mesures sont alors dans le plus grand désordre. De province à province, de village à village, ils diffèrent. M. v. B. en conclut qu'ils ont échappé à l'État et que la commune seule désormais en a la réglementation et la juridiction. Mais ce qui existe en fait très fréquemment, peut ne pas exister en droit. La juridiction des poids et mesures a continué au moyen âge à faire partie du *comitatus*. La nomenclature des droits du comte de Namur à Dinant le prouve clairement et l'on peut encore invoquer un texte cité par Waitz et un passage formel de Beau-

1. M. V. B. dit lui-même p. 61 n. 2 : Wenn Münstereifel im Jahre 1197 noch Landgemeinde ist, so würden wir in dem Privileg für diesen Ort von dem Jahre, das ælteste Zeugnis für die erwæhnte Kompetenz der Gemeinden haben..... Doch ist Münstereifel damals wohl schon als Stadt anzusehen.

2. Sur ce point la polémique de M. v. B. contre M. Gothein, Wirthschaftsgeschichte des Schwarzwaldes, I, 70 suiv., n'est pas convaincante.

3. *Cartul. de Dinant*, I p. 13 A° 1096 : censum cum locis que tenent in foro qui de mercimoniis suis vivunt. — On peut rapprocher l'art. 25 de la charte de Laon (Giry, *Documents sur les relations de la royauté avec les villes*, p. 18) : quicumque in pace ista recipietur..... aut domum sibi edificet... aut tantum sue mobilis substantie in civitatem afferat, per que justitiari possit.

manoir [1]. Ainsi, quand bien même il faudrait admettre que la juridiction en matière de poids et mesures fût l'attribution essentielle du conseil urbain, on ne pourrait cependant pas dire que cette juridiction provint de la *Landgemeinde* : elle est publique dans son essence.

Il ne suit pas de là que le conseil, comme le veut la théorie de M. Sohm, soit une magistrature publique. Avec M. v. B. je suis absolument convaincu qu'il est au fond de nature communale. Mais cela ne suffit pas à prouver qu'il en faille chercher les origines dans la commune rurale [2].

Ces réserves me mettent à l'aise pour reconnaître tout ce que, dans sa partie critique, le livre de M. v. B. contient d'excellent. Il est venu à son heure. Au milieu de l'enthousiasme, de l' « emballement » qui pousse maintenant les chercheurs dans une direction nouvelle, il était bon qu'une opposition se fît sentir. On est certainement trop porté aujourd'hui, à voir dans les causes économiques qui ont créé les villes du moyen âge, l'origine même des institutions urbaines. M. v. B. attire avec raison l'attention sur le danger que peut faire courir ici un mirage trompeur. Si la ville s'est formée par le commerce, il ne s'en suit pas que toutes les institutions qui la régissent dérivent nécessairement du commerce. L'histoire économique et l'histoire du droit ont des domaines distincts et s'occupent de questions de nature différente. Mais cette séparation n'est pas absolue. Et cela est vrai surtout pour le moyen âge dont le droit n'a ni la logique, ni la rigidité, ni la précision de formes du droit romain ou du droit moderne. Je crains que, comme M. Sohm, bien que dans un tout autre esprit, M. von Below n'ait abusé quelque peu du raisonnement juridique et ne se soit attaché trop exclusivement à une théorie. Mais est-ce là un grand mal? Quand bien même sa théorie serait un jour abandonnée, comme l'a été celle de Nitzsch, quand bien même il ne devrait rien rester plus tard de celle de M. Sohm, toutes auront cependant servi à éclairer la question, à faire jaillir des textes des lueurs nouvelles, à nous faire approcher de la solution définitive. L'amoncellement des monographies ne suffit pas dans ces questions difficiles d'histoire constitutionnelle. Il faut des synthèses qui les combinent, qui les amalgament, qui en expriment le suc. Les livres de

1. A Dinant la juridiction des poids et mesures est une des justitie du comte. — Waitz, *Verfassungsgeschichte*, VII, 261, n° 3 : falsa mensura et latro... et cetera ad comitatum pertinentia. — Beaumanoir, I, 376 : Il loist à çascun segneur qui a justice e segnorie en se terre à fere garder justement teles mesures c'on a uzé de lonc tans... et quiconques l'apetice, s'il est hons de poeste, l'amende est de soixante sous... — Inama Sternegg, *Deutsche Wirtshchaftsgeschichte*, II, 390, constate que les poids et mesures sont restés en théorie, au moyen âge, sous le contrôle de l'État.

2. M. v. B. dit lui-même, p. 13 : Die Stadtverfassung kann nur wiederum aus einer Verfassung entstehen ; oder sie schliesst sich — was auch mœglich ist — an keine vorhändenen Verfassungseinrichtungen an, bildet sich vielmehr vollkommen neu.

M. von Below ont, au plus haut point, ce caractère synthétique. C'est le meilleur éloge que l'on en puisse faire. H. PIRENNE.

---

267. — **Epistolario di Coluccio Salutati** a cura di Francesco NOVATI. Vol. I. Rome, *Istituto storico italiano*, 1891, in-8 de VIII-352 p. Prix : 10 fr.

Les *Fonti per la storia d'Italia* publiées par l' « Institut historique » viennent de donner place au premier volume de la correspondance de Salutati. L'introduction ne devant paraître qu'avec le troisième et dernier volume, nous aurons à revenir sur cette publication à tous égards très importante. Rappelons dès aujourd'hui qu'on ne possédait jusqu'à présent qu'un petit nombre de morceaux de la grande correspondance du chancelier florentin ; mais les séries plus que fragmentaires données au siècle dernier par Mehus et par Rigacci et quelques pièces imprimées séparément par Mommsen, Haupt, Hortis, A. Thomas, etc., suffisaient à faire deviner l'intérêt que devait présenter un jour la publication complète, tant pour l'histoire littéraire que pour l'histoire politique de l'Italie.

M Novati a fait un dépouillement fort étendu de manuscrits, qui lui ont apporté des lettres inédites de première valeur, dispersées de tous côtés, et lui ont fourni la matière d'un recueil énorme qu'il a pu classer chronologiquement et presque partout avec certitude. Les trois premiers livres, sur quatre que contient le volume (cette division appartient à l'éditeur), sont entièrements inédits et fournis en grande partie par un manuscrit de Paris, qui a conservé les lettres les plus anciennes du célèbre humaniste. Cette première partie de la correspondance va de 1367 à 1374, et comprend le séjour de Salutati à Todi, comme chancelier de la commune, à Avignon, auprès de son ami Bruni, secrétaire pontifical, à Lucques, comme second chancelier de la république, ensuite à Stignano, son pays natal. Le livre IV contient celles de ses lettres privées qui appartiennent aux cinq premières années de sa charge de chancelier de la République de Florence (1375-1380). Toute la collection se rapporte à une époque des plus importantes pour l'histoire de l'Église et de l'Italie, qu'elle enrichit de renseignements de première main. Le moment n'a pas moins d'intérêt au point de vue de l'histoire littéraire ; on remarquera, par exemple, une série de lettres de Salutati à Pétrarque contenues dans le livre II et publiées pour la première fois, ainsi que la correspondance avec plusieurs des principaux lettrés du temps, Boccace, Francesco Bruni, Domenico di Bandino d'Arezzo, Domenico Silvestri de Florence, etc. Ces lettres littéraires de Salutati, dont quelques-unes à peine étaient connues, éclairent d'une lumière nouvelle, entre autres questions, celle de la publication de l'*Africa*, le grand poème dont la renommée fut si grande au XIV^e siècle et que si peu de gens purent lire. Les documents apportés par M. N. et l'annotation dont il les accompagne constituent le travail le plus complet qu'il y ait, à l'heure présente, sur cette question abordée et embrouillée par tant de critiques.

L'édition a l'aspect élégant et sobre des publications de l' « Institut

historique ». La peine que s'est donnée M. N. pour mettre sous forme de manchettes l'analyse en italien de chaque partie et presque de chaque phrase de ses documents, lui vaudra la reconnaissance des lecteurs. Ces sommaires, dont la lecture équivaut dans beaucoup de cas à celle des textes, seront d'autant plus appréciés que la phraséologie du bon Coluccio est extrêmement pompeuse et que, si ceraines lettres rapportent en peu de lignes des renseignements importants, le plus grand nombre s'étend longuement pour dire peu de chose, et cela en un latin qui n'a jamais rien d'agréable.

La publication présente aussi un caractère particulièrement heureux et qu'il faut d'autant plus signaler que la collection des *Fonti* ne nous y a guère habitués : une annotation complète accompagne les documents. Un travail de ce genre était indispensable pour donner à chaque pièce et à chaque détail toute sa valeur ; mais il est conçu avec une abondance et une méthode telles, qu'il rendra des services tout à fait exceptionnels. Je présenterai à l'auteur quelques menues observations sur cette partie de sa tâche. P. 231, n. 1 : le *Paris. lat. 8123* vient *certainement* de la bibliothèque de Pavie, et il est à joindre à la liste des manuscrits transcrits par le copiste *Armannus de Alemania*, qu'a donnée M. Delisle *Cabinet des mss.* I, p. 130 (le nom d'*Armannus* est au f. 79). P. 331, d'après une liste d'ouvrages de Cicéron fournie par Lombardo della Seta à Salutati, celui-ci demande la transcription de divers discours, et on lit dans son énumération : *De lege frumentaria, ad Hortensium, pro Plancio*... (telle est du moins la ponctuation de M. Novati). Je crois que les deux premiers ne font qu'un et qu'il s'agit de la troisième Verrine *(de frumento)*, qui porte dans certains manuscrits le titre *De re frumentaria* ; la confusion des titres peut venir de Lombardo, ou de Coluccio, ou du copiste, et la mention du nom d'Hortensius se rattache peut-être à la défense de Verrès. P. 333, il ne semble pas exact de dire que Pétrarque possédait, selon l'expression de Salutati, *quatuor Academiae libros* ; je ne trouve le fait établi que pour le *Lucullus* des *Academica priora* et ce que nous avons des *Academica posteriora*.

Dans ce beau travail d'annotation, l'identification des noms de personnes et les notices qui les accompagnent ont dû coûter à M. Novati des recherches considérables, souvent condensées en quelques lignes. Remercions-le encore sur ce point et réjouissons-nous d'avance de tout ce que nous aurons à apprendre de lui dans le texte et dans l'annotation des volumes suivants.

P. de Nolhac.

---

268. — **Les grands écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon.** Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de notes et appendices, par A. de Boislisle, membre de l'Institut. Tome VIII. Paris, librairie Hachette, 1891, in-8 de 715 p.

Ce tome VIII, consacré aux événements de l'année 1701, est un des

plus épais et des plus intéressants de tous ceux du *Boislisle-Saint-Simon* que j'ai successivement eu le plaisir d'analyser et de louer. Souhaitons que les vingt tomes environ qui nous sont encore dus, soient aussi remplis et aussi bien remplis [1]. Le récit occupe les 378 premières pages. La première partie de l'appendice (additions de Saint-Simon au *Journal* de Dangeau) va jusqu'à la page 404; la seconde partie (documents et éclaircissements divers) s'étend jusqu'à la page 666. Le reste du volume est réservé aux additions et corrections, à la Table des sommaires qui sont en marge du manuscrit autographe, à la Table alphabétique des noms propres et des mots ou locutions an notés dans les Mémoires, enfin à la Table de l'Appendice.

Au bas des pages de la plus vivante des Chroniques, on remarque les notes — comme toujours minutieusement exactes et agréablement développées — sur Barbezieux, sa maison de campagne à Villeneuve-l'Etang, sa mort si frappante, les jugements en vers et en prose exprimés sur lui par ses contemporains, l'avènement de son successeur Chamillart, la famille Hennequin, le président Toussaint Rose, le diplomate-académicien Callières, la famille Portail, le colonel des Gardes suisses Stoppa, le prince de Monaco et sa femme aussi belle que légère (Catherine Charlotte de Gramont), Bontemps, le fameux valet de chambre du roi, les circonstances du mariage de Louis XIV avec M^me de Maintenon, Louis Blouin, un des valets de chambre du roi, le comte d'Avaux, l'usage du chocolat, le voyage du nouveau roi d'Espagne, Philippe V, de Paris à Saint-Jean de Luz, la reine douairière d'Espagne, François de Clermont-Tonnerre, évêque-comte de Noyon, l'abbé J.-P. Bignon, Jean Law de Lauriston, Catherine d'Almayrac, dite la sœur Rose de Sainte-Croix, que Saint-Simon appelle « béate extraordinaire », Jacques Joseph Duguet, le monastère de la Trappe, le château de Saint-Aignan, près de Loches, le docteur Adrien Helvetius, le cardinal de Bouillon interné en son abbaye de Cluny, divers personnages espagnols dont la généalogie et la biographie étaient particulièrement difficiles à établir, le P. Guillaume Daubenton [2], Saint-Dominique [3], le chirurgien Félix, l'em-

---

1. On sera heureux d'apprendre que le tome IX est déjà imprimé et que le tome X s'imprime activement. Nous avons, comme disaient nos pères, du pain sur la planche. J'ajoute : et bien savoureux.

2. M. de B. cite les divers ouvrages de ce confesseur de Philippe V, mais il n'a pas mentionné sa correspondance imprimée. *Doctus cum libro*, je dirai, d'après l'article *Daubenton* de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* par le P. C. Sommervogel (tome II, 1891, p. 1834), que l'on a vingt de ses lettres dans les *Œuvres de Fénelon* (édition de 1851), et plusieurs autres dans le recueil de MM. Charma et Mancel intitulé : *Le P. André Jésuite*.

3. Par un tour de force que tous les commentateurs envieront à M. de B., cet admirable chercheur a pu citer (p. 230, note 5) ces pièces nouvelles sur le fondateur de l'ordre des frères Prêcheurs : « Voyez dans le ms. Clairambault 1171, fol. 19 et suivants, des extraits historiques, des portraits et une estampe représentant le saint avec tous les Guzman célèbres jusqu'au règne de Philippe III. »

ploi de l'émétique, les harengères de Paris (appelées plus tard par euphémisme dames de la halle), la capitation, Catinat, le comte de Tessé, Daniel de Cosnac, archevêque d'Aix, Hardouin Fortin de la Hoguette, archevêque de Sens, et son père, l'auteur du *Testament*, Segrais, le maréchal de Tourville, le duc de Beauvillier, l'abbé de Polignac (avec des fragments de deux lettres inédites de ce diplomate), la chaise percée du roi dont seuls pouvaient s'approcher les courtisans les plus privilégiés, la saignée, le palais de Saint-Cloud, l'introduction de la calèche en France, Monsieur, frère de Louis XIV, la comtesse de Beuvron (Lydie de Rochefort de Théobon) [1], Madame, première femme de Monsieur.

Les morceaux divers qui forment la seconde partie de l'appendice sont au nombre de 27. En voici l'énumération : *Chamillart fait secrétaire d'Etat de la guerre* (extrait du *Mercure galant*); *le président Rose et les lettres de la main* (Notice sur tous les recueils manuscrits et imprimés des lettres de Louis XIV avec reproduction d'une sorte de préface des deux manuscrits de la bibliothèque Sainte-Geneviève et du dépôt des affaires étrangères, laquelle paraît avoir été écrite sous la direction de Rose et revisée par lui); *L'occupation des places des Pays-Bas* (lettre de Torcy à Louville, du 11 février 1701, autographe vendu par M. Etienne Charavay en mai 1890); le *dérangement des saisons* (extrait du registre paroissial d'un curé de Bourgogne); *M. de Clermont-Tonnerre, évêque-comte de Noyon* (fragment inédit de Saint-Simon, fragment très piquant, entouré de notes également très piquantes et suivi d'une lettre fort amusante du vaniteux prélat, laquelle est accompagnée d'une notice de d'Hozier sur la maison de Clermont-Tonnerre); *l'abbé Bignon* (recueil de citations en vers et en prose qui confirment à merveille l'appréciation faite du savant et galant abbé par Saint-Simon) [2]; *Notes de d'Hozier sur les Aubigné d'Anjou; M. d'Aubigné, évêque et comte de Noyon* (fragment inédit de Saint-Simon); *La béate Rose et ses miracles* (monographie de 50 pages aussi détaillée que curieuse et qui abonde en anecdotes comme en documents inédits); *Lettre de la reine d'Angleterre à la mère Priolo* (conservée aux Archives nationales); *La maison de la reine d'Espagne* (où M. de B. montre qu'il connaît *las cosas de España* aussi bien que les choses de la cour de France); *La cour d'Espagne à l'avénement de Philippe V* (fragment inédit de Saint-Simon d'une importance capitale pour l'histoire

---

2. M. de B. (p. 365, note 2) la dit « originaire de Gascogne ». Lui qui aime tant à donner de précises indications, aurait pu substituer au nom un peu trop large et trop vague de Gascogne le nom particulier d'Agenais. La famille de Rochefort était propriétaire de la terre et château de Théobon (canton de Duras), ainsi que de la terre et château de Puychagut (même canton).

1. Le commentateur se demande si la satirique épitre à l'abbé Bignon qu'il reproduit *in extenso* et dont j'avais cité jadis quelques vers *(De l'emprisonnement de l'abbé Faydit)*, serait de ce dernier. Je n'en doute nullement; la pièce est marquée de sa terrible griffe.

de la genèse des Mémoires); *Portraits extraits des Relations des ambassadeurs Vénitiens en Espagne; Louville et ses papiers; Louville et la saccade du vicaire* (documents infiniment curieux); *Le dauphin et les harengères; Renouvellement de la capitation en 1701; Les libelles contre Madame Henriette* (excellent petit chapitre bibliographique); *Lettre du Comte de Tallard à M. de Pontchartrain, contrôleur général; Les Bournonville* (fragment inédit de Saint-Simon); *Le maréchal de Tourville (idem); Permission accordée au duc de Beauvillier d'accepter la dignité de Grand d'Espagne; Lettre de Quinault à Colbert* (avec accompagnement d'une notice biographique sur l'académicien où diverses erreurs sont rectifiées); *Testament de Monsieur; Portraits divers de Monsieur* (par Mlle de Montpensier, par Guéret, par les ambassadeurs vénitiens, par l'auteur des *Portraits de la Cour,* par l'auteur des *Caractères de la Cour,* enfin par Madame); *Le marquis d'Effiat* (fragment inédit de Saint-Simon); *la mort de Madame Henriette,* étude en 30 pages où le récit de Saint-Simon est discuté avec autant de pénétrante critique que de solide érudition. C'est l'heureux couronnement d'une série de commentaires qui plus que jamais, semble-t-il, feront la joie des lecteurs et le désespoir des annotateurs qui oseraient essayer de rivaliser avec M. de Boislisle.

T. de L.

---

269. — A. Grellet-Dumazeau. **Les exilés de Bourges (1753-1754).** Paris, librairie Plon. 1892, in-8 de 422 pages. 7 fr. 50.

M. Grellet-Dumazeau a eu la bonne fortune de trouver aux Archives Nationales un document précieux: le *journal de l'exil du Parlement à Bourges en 1753-1754,* dont la rédaction est attribuée par lui, en toute vraisemblance, au président des requêtes Durey de Meinières, et il a eu le mérite d'en comprendre l'intérêt; mais il ne nous paraît pas en avoir tiré le parti convenable. Il avait deux choses à faire en présence de ce document: le publier *in extenso,* avec introduction et notes, et c'est ce que nous aurions fait si nous avions été en disposition, comme M. G.-D., de consacrer à ce texte un volume entier; ou bien en tirer la substance d'un article de quarante à cinquante pages. Comme il n'avait pas sous la main matière à écrire un livre, M. Grellet-Dumazeau s'est vu obligé de remplir ses chapitres d'interminables digressions sur des sujets connus, qui ont peu d'intérêt, bien que le style en soit agréable et facile.

Frantz Funck-Brentano.

---

270. — **Le patriote Palloy et l'exploitation de la Bastille** (avec un portrait et un fac-similé), **l'orateur du peuple Gonchon**, par Victor Fournel. Paris, H. Champion, 1892, in-8 de 363 pp.

271. — **Saint-Just (1767-1794), son emprisonnement sous Louis XVI, en exécution d'une lettre de cachet**, par Alf. Begis. Paris, Soc. des Amis des livres. 1892. In-8 de 50 pp.

I. Que si vous ne connaissiez pas le patriote Palloy, où serait le mal? le fait le plus important de sa vie est d'avoir construit de petites Bastilles en pierre et de les avoir expédiées dans les départements. Cette action illustre suffit-elle à justifier le livre avec portrait et fac-similé d'autographe que M. Fournel lui consacre? Sentant l'insuffisance de son personnage M. Fournel écrit : « C'est un type qui mérite d'être étudié comme résumant en lui toute une classe : le type du civisme intempérant, du patriotisme en dehors, emphatique, verbeux, hableur, théâtral, à la fois niais et habile, sincère et charlatanesque ; de la nullité parvenant à s'imposer par l'intrigue, par la réclame, par le bruit ; de l'absence de convictions sérieuses et solides remplacée par des opinions mobiles, inconsciantes, superficielles, au jour le jour, à la merci des évènements ». Ce type n'était, hélas ! que trop bien connu, et ne l'aurait-il pas été que M. F., dans ses *Hommes du 14 juillet* — ouvrage où le patriote Palloy aurait pu occuper une quinzaine de pages — l'aurait suffisamment mis en lumière. Quant à Gonchon, orateur du faubourg Saint-Antoine, et à son collaborateur Fourcade, « tous deux, en leur sphère subalterne, types curieux et complets de la phraséologie révolutionnaire, » ils méritaient, mieux encore, que M. F. les laissât dormir tranquillement dans l'ombre d'où il ne les a pas tirés. La phraséologie révolutionnaire ! nous ne la connaissions donc pas! D'ailleurs le livre est écrit avec cette conscience dans les recherches et le talent de plume qui distinguent les publications de l'auteur.

II. Combien les cinquante pages consacrées par M. Alf. Begis à l'épisode le plus important de la jeunesse de Saint-Just, font contraste avec le livre de M. Fournel ! C'est l'histoire de la lettre de cachet qui fit enfermer, par ordre du 30 septembre 1786, Louis-Antoine Florelle de Saint-Just, futur membre de la Convention et du Comité de Salut public, dans une maison de détention secrète, tenue par la dame Marie de Sainte-Colombe, à Picpus. La lettre de cachet avait été délivrée sur les prières instantes de la mère de Saint-Just. Celui-ci avait grossièrement injurié la malheureuse femme, puis s'était sauvé de chez elle, nuitamment (15 septembre 1786), après avoir fracturé tiroirs et meubles, d'où il emportait de l'argenterie et des bijoux qu'il s'en fut vendre à Paris. M. B. a groupé une réunion de textes du plus haut intérêt qu'il présente au lecteur encadrés de notices brèves et précises. A la première page il reproduit, d'après un sceau conservé aux Archives Nationales, le *cachet à la Guillotine* adopté par Saint-Just, « et dont l'usage fut imposé par lui, pendant ses missions aux Administrateurs

des subsistances militaires de l'armée du Rhin ». On trouve parmi les textes réunis dans cette précieuse plaquette des traits charmants. Cinq jours après son équipée du 15 septembre, Saint-Just faisait adresser à sa mère, par l'un de ses amis, une lettre où nous lisons : « Écrivez-lui (à Saint-Just), mais amicalement, car il est d'une sensibilité comme je n'en ai point encore vu ».

Frantz Funck-Brentano

---

272. — L. Lanier. **L'Asie**, choix de lectures de géographie, accompagné de résumés, d'analyses, de notices, etc. Ire partie : Asie russe, Turkestan, Asie ottomane, Iran ; 2 partie : Indes orientales, Indo-Chine, empire chinois, Japon, 2 vol. in-12, 630 et 890 p, Paris, Eugène Belin, 1889-1892.

Même pour ceux qui n'aiment pas ou sont obligés de négliger l'étude de la géographie, il n'est rien de plus attachant que ce choix de lectures que M. Lanier a eu le talent de disposer avec art et intelligence et qui permettent de passer en revue et par des étapes successives, les différentes parties du globe. Géographie proprement dite, histoire, mœurs, esquisses de voyages, documents statistiques, bibliographie, le tout tiré des relations les plus récentes, illustré de petites cartes et vignettes insérées dans le texte, tel est, en quelques mots, le plan qu'a suivi l'auteur, pour rendre accessible sous un petit format et intéressante auprès de la jeunesse française, l'étude des pays étrangers. Avant les volumes de M. L. il existait bien des *lectures géographiques* et des voyages pittoresques ; mais le savant et zélé professeur a eu le mérite, en agrandissant le cadre de ses prédécesseurs et en rajeunissant en quelque sorte les textes, de faire ses collaborateurs des voyageurs et des savants eux-mêmes et de composer ainsi une sorte d'anthologie géographique dont les éléments sont puisés aux meilleures sources.

Dans les deux volumes de l'Asie, dont nous avons à nous occuper ici, nous retrouvons le soin dont M. L. avait fait preuve pour l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, dans le choix des extraits, et la même sûreté d'information pour tout ce qui concerne la partie technique, œuvre personnelle de l'auteur. Il est difficile de faire l'analyse de ce genre d'ouvrage; nous pouvons cependant signaler dans le premier volume et recommander d'une manière particulière : l'histoire de la conquête de la Sibérie et de tout le nord de l'Asie, depuis la fin du xv^e siècle jusqu'aux traités de 1860 et de 1879 avec la Chine, — que la Russie, parmi les puissances européennes, a seule su dompter et mâter — l'histoire de la conquête du Turkestan et de la construction du chemin de fer qui relie la Caspienne à Samarcande, par Merv et Bokhara, sur un parcours de 1344 verstes, ainsi que les projets du grand central asiatique. A propos de la conquête du Turkestan, il nous a semblé qu'il y avait une lacune en ce qui concerne l'histoire de la formation de la vaste province de Semiretchié et du traité de Kouldja ; mais les descriptions géographi-

ques de tous ces pays tartares nouvellement conquis à la civilisation sont des plus intéressantes. A mentionner également d'excellentes pages sur la Palestine, la Perse, de curieux détails sur le Bâbisme et les sanglantes persécutions dont il a été l'objet, des extraits fort curieux tirés des relations de voyage de Mad. C. Serena, de Mad. Jane Dieulafoy sur Téhéran, le Chatt-el arab ainsi que les récentes fouilles faites en Susiane par les membres de la mission Dieulafoy.

Au point de vue de l'onomastique il y a quelques irrégularités à relever dans la transcription française des noms propres étrangers. Ainsi *tsch* et *tch* sont employés pour un même son; *off*, *of*, *ov* pour la même terminaison finale; *evski* et *effski*; Ignatief, Skobeleff et Kamichlev; *sch*, *sh* et *ch*, shah et chah, Wassili pour Vassili; Nordenskiold pour Nordenskioeld; Rhaman pour Rahman; Aphrosiab pour Afrâsiâb; Meched pour Mechehed; Minoutinsk, Kokan (sur les cartes) pour Minousinsk, Khokand. Mais, sauf ces quelques rectifications, on peut dire que l'orthographe des noms de lieux est très en progrès. Dans le second volume de l'Asie, qui est consacré à l'Inde et à l'extrême Orient, M. L. a mis également un soin tout particulier à s'affranchir de cette épouvantable orthographe anglaise dont nos journaux, nos correspondances télégraphiques, nos renseignements commerciaux sont encore tributaires pour tous les noms indiens, chinois ou japonais [1]. En adoptant ici, comme dans son premier volume, un système uniforme de transcription, il a évité ces bizarreries choquantes qui font que le même mot est écrit différemment suivant qu'il est passé par les livres allemands, anglais, russes ou italiens. M. L. a en outre pris la précaution de donner, pour chaque contrée, un glossaire des principaux termes géographiques.

La description de l'Hindoustan, dans le second volume, nous a paru très remarquable; elle n'était pas sans difficulté à cause de la multiplicité des divisions politiques, Gouvernement, Présidences, circonscriptions, États tributaires, États indépendants. Les ouvrages anglais sur l'Inde ne manquent certes pas; mais il n'en est pas un qui, sous un format commode, soit aussi net et aussi complet. La partie historique notamment contient, sous une forme vive et animée, le tableau des vicissitudes par lesquelles a passé la Péninsule depuis la conquête macédonienne jusqu'à nos jours. L'Indo-Chine n'est pas moins bien traitée que l'Inde anglaise. Ici, tout était à faire, car il s'agit d'un pays nouvellement conquis et à peine organisé. Pour compléter les quelques mots que M. L. a consacrés à l'épigraphie du Cambodge, nous dirons que les inscriptions en *vieux-khmer* (et qui sont en langue sanscrite) ont été déchiffrées et traduites en français par MM. Aymonnier, Barth et Bergaigne en 1882, que les inscriptions *Tchames* (ou en langue vulgaire) ont été traduites par

1. A signaler toutefois quelques orthographes fautives, comme rajah pour raja, Hyder pour Haïder, etc.

par M. Aymonnier en 1891 et que l'on trouve, dans ces textes, la liste presque entière des rois de l'ancien royaume de Tchampa, dont la capitale était Angkor, depuis Sri-Mara au IIIe siècle jusqu'en 1471. — La description de la Chine, sans être complète pour toutes les parties de ce vaste empire, l'est suffisamment pour ce qui concerne les ports ainsi que l'histoire des rapports avec les puissances européennes.

Les cartes sont nombreuses; mais à raison de leurs dimensions quelquefois confuses il nous a paru aussi que l'orthographe de quelques noms de lieux y était défectueuse ou peu conforme à celle du texte La Bibliographie pour chaque contrée est abondamment fournie et contient des indications précieuses. Enfin, une table alphabétique permet de se retrouver au milieu de ces deux volumes compactes consacrés au vaste continent asiatique.

E. Drouin.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'*Intermédiaire* du 20 avril (n° 579) publie dans ses « Trouvailles et curiosités » une note intéressante de M. A. Begis. Sur un exemplaire des *Mémoires* de Garat, M. Begis a trouvé des notes autographes de Sergent, à qui appartenait le volume. Sergent reconnaît qu'il fut le rédacteur de la fameuse circulaire du 3 septembre et déclare que « les massacreurs de l'Abbaye demandèrent pour les protéger pendant leur épouvantable travail une garde qui leur fut accordée ».

— M. Abel Lefranc a fait tirer à part l'étude attachante et neuve qu'il a publiée l'an dernier dans l'Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France sur *la détention de Guillaume Postel au prieuré de Saint-Martin-des-Champs*. On saura désormais que Postel fut véritablement enfermé à Saint-Martin, et qu'« à l'abri des traverses et des déceptions que la vie lui avait ménagées en si grand nombre, il passa, dans cette retraite involontaire, les années les plus calmes et les plus heureuses de son existence. » Quatre documents terminent la brochure : la donation des biens d'Agathias Guidacerius à Postel; deux arrêts du Parlement et le Testament de Postel qui donne des détails précis sur ses relations et ses livres.

— M. Léon G. Pélissier vient de publier des *Documents sur la faculté des lettres de Montpellier* (Montpellier, impr. Ricard, 1892, In-8°, 50 p.). La brochure se compose de deux parties. La première est consacrée à la Faculté des lettres sous l'Empire (1808-1816), qui n'eut d'ailleurs qu'une courte et irrégulière existence, le personnel étant incomplet, aucun des professeurs ne sachant au juste quel genre de travail on attendait de lui, les enseignements n'étant nullement coordonnés et la Faculté ne sachant à quel public s'adresser. La seconde partie traite d'un projet de rétablissement de la Faculté en 1831; on y remarquera la lettre au mémoire des deux députés de l'Hérault, Granier et Renouvier, au ministre de l'instruction publique.

— La librairie Teubner annonce pour paraître prochainement : 1° le premier fascicule de la *Byzantinische Zeitschrift;* 2° une nouvelle édition des *Lettres* de Cicéron par Lud. Mendelssohn; 3° une édition du *Persa* de Plaute par Fr. Schoell; 4° une édition (dans la Bibliotheca Teubneriana) des comédies de Plaute par

G. Goetz et Fr. Schoell; 5° une édition de la correspondance de Cicéron depuis son proconsulat en Cilicie jusqu'au meurtre de César, par O. E. Schmidt (avec réimpression des XII^{e} et XIII^{e} livres des Lettres à Atticus); 6° *Der Staat der Athener und kein Ende* par Franz Rühl; 7° *Studia Gelliana et Pliniana*, par J. W. Beck; 8° *Xenocrates, Darstellung der Lehre und Sammlung der Fragmente*, par Rich. Heinze; 9° *Untersuchungen auf dem Gebiet der alten Lænder und Vœlkerkunde* par Curt Th. Fischer; 10° *De C. Julio Romano Charisii auctore* par Oscar Froehde; 11° Tite-Live, X, p. Luterbacher; 12° *Chrestomathie aus Xenophon*, p. Sorof; 13° *Paradigmen zur Einübung der griechischen Formenlehre*, par Wesener.

BELGIQUE. — Le 7^{e} fascicule des *Travaux publiés par la Faculté de Philosophie de l'Université de Gand* vient de paraître. Il contient l'*Histoire de la constitution de la ville de Louvain au moyen âge* par H^{e} Vander Linden.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 avril 1892.

Les intéressantes recherches de M. Chedanne, architecte pensionnaire de l'Académie de France, au Panthéon, continuent. Il paraît acquis que le temple rond que nous voyons aujourd'hui a été reconstruit entièrement par Adrien. Un système d'arcs soutenant la voûte et trouvant le point d'appui sur les colonnes et piliers que l'on croyait faire partie d'une simple décoration, apparaît. Pour l'avoir méconnu, l'architecte qui a fait la réparation de 1747 a coupé quelques-unes de ces œuvres vives et ébranlé la voûte : elle a plusieurs crevasses. A l'intérieur du mur circulaire, il y a tout un système d'arcs-boutants. Des recherches nouvelles sont dirigées pour vérifier si le temple du temps d'Agrippa n'était pas de forme carrée. MM. Beltrami et Sacconi, députés, architectes, ont été délégués par M. le ministre de l'instruction publique pour assister M. Chedanne. Tous les moyens de travail sont libéralement mis au service d'un si important travail. — La fête du 20 avril en l'honneur de M. le Commandeur De Rossi a eu un plein succès. L'École française de Rome a offert en hommage à l'illustre savant un volume intitulé : *Mélanges De Rossi*, qui va paraître.

Cette lettre est suivie d'un télégramme de M. Geffroy, en date d'aujourd'hui même, 29 avril, ainsi conçu : « Chedanne trouvé mur, pavage antique. »

M. Champoiseau, ministre plénipotentiaire, correspondant de l'Institut, fait une communication sur l'emplacement du sanctuaire d'Apollon à Actium. Les fouilles qu'il a exécutées à la pointe d'Actium, et dont il rend compte à l'Académie, avec plans à l'appui, ont mis au jour des vestiges importants de plusieurs temples d'époques successives, qui étaient évidemment, dit-il, les fameux édifices dédiés à Apollon. On a trouvé aussi nombre d'inscriptions et d'objets anciens, notamment les deux curieux torses archaïques d'Apollon qu'on voit aujourd'hui au musée du Louvre, dans la salle grecque. Le plus récent des édifices découverts est en *opus reticulatum*, de construction romaine : c'est, selon toute apparence, celui qui fut élevé par Auguste au lendemain de sa victoire navale sur Antoine, en l'an 31 avant notre ère, comme le rapporte Suétone : « Pour perpétuer la mémoire de la journée d'Actium, il fit bâtir sur cette même côte Nicopolis et y fonda des jeux qu'on devait célébrer tous les cinq ans. Il agrandit l'ancien temple d'Apollon Actiaque, et le lieu où avaient campé ses troupes de terre fut consacré à Mars et à Neptune et orné d'un trophée naval. »

M. Lecoy de la Marche commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Interrogatoire d'un enlumineur par Tristan l'Ermite.*

Ouvrages présentés par M. Wallon, secrétaire perpétuel : 1° Mommsen et Marquardt, *Manuel des antiquités romaines*, traduit sous la direction de M. G. Humbert : IX, l'*Organisation de l'empire romain*, par J. Marquardt, traduit par Paul Louis-Lucas et André Weiss; 2° Saussure (Henri de), *Antiquités mexicaines*, 1er fascicule, *le Manuscrit du cacique.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 16 mai — 1892

273. — **Palæstina und Syrien.** Handbuch fur Reisende, herausgegeben von K. Baedeker Dritte verbesserte und vermehrte Auflage. Leipzig, Karl Baedeker, 1891. cxxviii, 445 pp.

Nous avons eu assez souvent l'occasion de parler en détail, aux lecteurs de cette Revue, des différentes éditions allemande anglaise et française, du guide consacré à la Palestine et à la Syrie par la librairie Bædeker, pour n'avoir pas besoin d'insister sur l'intérêt de la nouvelle édition qui nous en est offerte aujourd'hui. Elle présente sur beaucoup de points de notables améliorations et additions dues à M. Benzinger qui a été chargé de reviser sur place et de mettre au courant l'œuvre primitive de M. Socin. La partie cartographique, spécialement, a été l'objet de sérieux remaniements empruntés, pour la plupart à l'excellente carte générale de la Palestine publiée récemment par MM. Fischer et Guthe, carte de compilation qui a elle-même utilisé dans une large mesure les admirables travaux dûs à l'initiative du *Palestine Exploration Fund*. L'exécution matérielle a aussi beaucoup gagné. Il est à regretter seulement qu'on n'ait pas cru devoir pousser bien avant dans la région nord. La carte s'arrête à la hauteur de Tripoli. Toute la région comprise entre Tripoli, Alep, et Alexandrette est laissée de côté. Pourquoi? C'est une lacune vraiment singulière pour un guide de Syrie dont le texte nous conduit jusqu'aux limites de l'Asie-Mineure. Sur ce point le guide Joanne (si l'on considère comme en faisant partie la feuille du *Nord de la Syrie*, dressée à la même échelle que les autres feuilles) conserve sur son concurrent allemand une notable supériorité.

La carte des environs de Jérusalem montre d'une façon frappante l'extension énorme prise par la ville dans la direction nord-nord-ouest, sous l'influence de cette poussée de colonisation européenne et

juive qui a commencé il y a quelques années et qui va s'accélérant. Voilà qui menace de devenir bien gênant pour les futures recherches archéologiques. Dans cette carte je note encore une faute que j'avais signalée ici même autrefois : *Schêch-Djerâ* pour *Djerrâh*. Disparaîtra-t-elle enfin à la quatrième édition ? Les petits plans comparés de la ville antique, donnés à la page 38, sont bien démodés et contredits par des faits matériels découverts ultérieurement. Il y avait mieux à faire dans cet ordre d'idées que de reproduire les systèmes surannés de Fergusson, Schulz, Robinson, Sepp, Tobler et Furrer.

Quelques observations faites en feuilletant le volume : — P. 109. Les immenses carrières qui s'étendent sous une partie de Jérusalem au nord sont dites d'une époque indéterminée. Il semblait cependant à peu près démontré que ce ne sont autre chose que les *cavernes royales* de Fl. Josèphe. En tout cas, j'y ai découvert, en 1874, une curieuse sculpture au trait représentant une sorte de *Keroub*, quadrupède à tête humaine barbue, de style nettement assyrien. — P. 100. Se borner à dire du si curieux édicule monolithe de Siloam « ein Pyramidenmonolitth wie das Zachariasgrab » est insuffisant et, de plus, inexact, surtout quand on vient d'affirmer que le groupe des tombeaux auquel appartient celui de Zacharie, est à rapporter à l'époque gréco-romaine. Cet édicule n'est nullement en forme de pyramide, mais bien de naos de style égyptien. De plus, j'y ai découvert (en 1881), au-dessus de la porte d'entrée, les restes d'une inscription en *caractères phéniciens* gravés dans un cartouche. L'auteur, en décrivant le village même de Selvan, aurait pu y signaler la belle chambre taillée dans le roc, où j'ai découvert également (en 1870) deux grandes inscriptions hébraïques en caractères phéniciens, semblables à ceux de l'inscription de l'édicule et de l'inscription, depuis fameuse, de l'aqueduc de Siloé. — P. 159. L'inscription gréco-hébraïque accompagnant le chandelier à sept branches élégamment sculpté en bas relief (dans une couronne) sur le fût d'une des colonnes antiques réemployées dans la construction de la mosquée de Gaza, est une dédicace à Ananias, fils de Jacob (je l'ai copiée, en 1870, et estampée, non sans peine, en 1874). — P. 192. Il n'était pas indifférent d'ajouter que la mosaïque signalée sur l'emplacement de Madeba, dans le pays de Moab, contient une belle inscription grecque chrétienne où apparaît le nom même de la ville antique de Madeba. On y a découvert également une très importante inscription nabatéenne datée, avec le nom de stratèges de la région.

Clermont-Ganneau.

---

274. — Amelia B. Edwards, **Pharaohs, Fellahs and Explorers**, New-York, Harpers Brothers, in-8. XIII-325 p. et 114 vignettes insérées dans le texte.

Mlle Amelia Blandford Edwards, pour n'être pas du métier, n'en

a pas moins servi l'Égyptologie plus efficacement peut-être que bien des Égyptologues de profession. Un voyage sur le Nil, pendant l'hiver de 1873-1874, décida de sa vocation et transforma un romancier très populaire dans les pays de langue anglaise en admiratrice passionnée de l'art et des monuments Égyptiens. Depuis lors, elle n'eut plus qu'une idée, faire déblayer les monuments et sauver du moins, par la publication, ceux qu'on ne peut soustraire à la ruine matérielle : l'*Egypt Exploration Fund* n'existerait pas sans elle et ne se maintient prospère que grâce à son dévouement infatigable. Je préfère ne pas dire ici les sommes qui ont passé d'Angleterre et d'Amérique en Egypte, depuis 1882, grâce à l'activité qu'elle a déployée comme secrétaire de cette institution. Conférences, articles de journaux, voyages, elle n'a rien épargné pour propager et soutenir l'œuvre, ni son temps, ni son argent, ni même sa santé : elle a couru les États-Unis, il y a deux ans, pour y réchauffer l'ardeur des souscripteurs du *Fund*, et le livre dont je rends compte en ce moment n'est qu'un résumé du cours ambulant d'Égyptologie qu'elle professa pendant ce voyage.

Les huit chapitres dont il se compose ne forment pas une histoire suivie du peuple Égyptien et de sa civilisation. Mlle E. a choisi un certain nombre de sujets qui lui ont paru de nature à montrer au public anglais ou américain l'intérêt réel que l'Égypte présente, même en dehors des points par lesquels elle touche à la Bible. Elle s'est attachée surtout, comme il était naturel, à mettre en lumière ce qu'ont découvert les savants payés par le *Fund*, Naville, Petrie, Griffith et d'autres. Le premier chapitre est consacré à définir la tâche de *l'Explorateur en Égypte*, ce qu'il peut s'attendre à trouver dans le Saïd et le but qu'il doit proposer à ses recherches dans le Delta. Elle parle avec enthousiasme du projet de cadastre conçu par M. Griffith, et qui a reçu un commencement d'exécution l'an dernier, à Béni-Hassan. Voici dix ans déjà que notre *Mission du Caire* a entrepris la même œuvre avec un succès très réel. Edfou et Philæ sont copiés entièrement, et la première livraison d'Edfou va paraître malgré la mort lamentable de M. de Rochemonteix. La publication des tombeaux thébains nous a déjà fourni deux volumes de tombes royales et un demi volume de tombes privées; Louxor et Médinét-Habou sont en préparation. Il faut espérer qu'entre Anglais et Français, nous aurons bientôt une masse de matériaux telle que notre connaissance de l'antiquité égyptienne en sera renouvelée. L'art de l'Égypte a inspiré à Mlle E. trois de ses meilleurs chapitres, *Sur la peinture de portraits*, *Sur l'origine de la sculpture iconique et sur l'histoire du Double*, *Sur l'Égypte berceau de l'art décoratif grec*. Les curieux portraits, découverts au Fayoum depuis 1887, ont été étudiés de très près, et leurs mérites ou leurs défauts très finement analysés. Il faudra du temps encore avant de décider la plupart des critiques d'art à sortir des phrases et du convenu, et à juger, sans parti pris d'indulgence ou de sévérité, la peinture et la sculpture égyptiennes. Mlle E. aura

beaucoup contribué à les faire mieux apprécier en Angleterre et en Amérique, et par la manière dont elle les décrit ,et par la peine qu'elle se donne à en expliquer le sens et l'intention. La statue ou le tableau objet d'art était inconnu en Égypte ; toutes les statues et toutes les peintures qu'on voit dans ce pays ont une valeur mystique et religieuse, qu'on a été longtemps en peine de concevoir. Elles sont toujours le portrait d'un homme et de ce qui lui appartient, femmes, enfants, domestiques, esclaves, amis ou ennemis, animaux, meubles, et l'ouvrier qui les a faites savait qu'elles retenaient quelque chose de l'âme des personnes et des choses qu'elles représentaient ou étaient censées représenter. C'est un homme ou un animal réel qu'il a voulu reproduire et non pas l'homme ou l'animal idéal : c'est le corps même des objets qu'il s'est efforcé de conserver, pour que l'âme des objets pût s'en appuyer et continuer, grâce au soutien qu'ils lui prêtent, l'existence de ce monde par delà le tombeau. De là, l'effort constant vers la vérité, et l'impression intense de vie que les monuments égyptiens nous laissent, malgré l'imperfection flagrante des procédés La façon dont les Égyptiens comprenaient le monde, les obligea de rechercher le réalisme dans l'art, du commencement à la fin de leur existence comme peuple indépendant.

La poésie et la religion ont fourni un seul chapitre, l'écriture et ses systèmes divers un chapitre également La littérature aurait prêté à de longs développements, et Mlle E. l'aurait traitée plus longuement, si elle n'avait été obligée, par défiance en ses propres forces, de se restreindre aux œuvres traduites par les Égyptologues de métier. La religion ne lui a non plus semblé matière qu'elle pût se hasarder à manier en toute sécurité. Elle penche vers les idées que j'ai si souvent exprimées, ici même et dans la *Revue des Religions*, plutôt que vers les théories de Brugsch. Je crois néanmoins qu'elle a eu raison de ne pas insister sur les questions religieuses : elle aurait rebuté ses auditeurs ou ses lecteurs sans grand résultat. Au contraire, le public prend un plaisir toujours nouveau à lire ou à entendre raconter le déchiffremment des hiéroglyphes. Il aime qu'on lui dise comment les Égyptiens sont arrivés à réunir en un syllabaire et en alphabet les signes d'objets qu'ils employaient au début pour rendre leur pensée ; comment une procession d'hommes, d'animaux, de plantes, d'instruments variés, finit par former une phrase avec sujets, verbes et régimes ; comment enfin Champollion retrouva le secret si longtemps perdu de faire parler les monuments. Le dernier chapitre est une monographie du seul règne de femme sur lequel l'histoire d'Égypte nous ait conservé des renseignements à peu près complets, la reine Hatshopsitou. Le sujet était particulièrement intéressant pour une femme, et Mlle E. l'a développé avec amour. L'origine de la reine, ses droits au trône, son mariage avec son frère Thoutmosis II, sa régence pendant la minorité de son neveu Thoutmosis III, son expédition au Pays de Pounit sont racontés en détail, avec force illustrations empruntées surtout aux tableaux du temple de Déir el-Baharî.

Il y a des erreurs de détail dans ce gros volume. Mlle E. a dû prendre ses renseignements de toute main sans pouvoir toujours en vérifier l'exactitude. Le nom de l'avocat de Tanis, chez lequel M. Petrie a trouvé tant de papyrus, n'est point Bakhakhiou, mais Psenasykhis [1]. L'objet qui est représenté p. 164 n'est pas une cnémide, mais un rasoir, ainsi qu'on s'en apercevra aisément en allant faire un tour au Louvre; M. de Rougé, qui proposa de le comparer aux jambards des hoplites grecs, reconnut presque aussitôt qu'il s'était trompé, mais les erreurs ont la vie dure, et voici vingt-cinq ans bientôt que celle-ci court le monde sans que nous réussissions à l'en chasser. La lecture Hâtasou est inexacte, et c'est Hâtshopsitou, Hâtshopsétou, qu'il faut prononcer le nom de la reine. Tout cela peut disparaître des éditions prochaines. Ces fautes, sensibles pour un homme du métier, ne le sont pas pour les lecteurs ordinaires qui se soucient peu du plus ou moins d'exactitude d'un nom barbare. Elles sont plus que rachetées du reste par le mérite de l'exposition et du style. Mlle Edwards voit nettement les sujets qu'elle décrit et sa langue est claire comme sa pensée. La phrase court alerte, imagée, pittoresque sans cette recherche et ce maniérisme, qui déparent tant de bons ouvrages anglais. L'Égypte vit dans son livre comme dans sa parole : elle aura près des lecteurs le même succès qu'elle avait remporté en Amérique auprès de ceux qui ont eu la chance de les entendre.

G. Maspero.

Depuis que ces lignes ont été écrites, Mademoiselle Edwards est morte : elle a été enlevée par l'influenza le jour du Vendredi saint, au moment où nous la croyions presque remise. Sa bienveillance, sa bonne grâce, son empressement à louer les mémoires de nos débutants, lui avaient conquis rapidement l'affection de tous : il n'y a personne parmi nous à qui elle n'ait rendu service, plutôt dix fois qu'une. Ce n'est pas seulement un confrère que nous perdons, c'est une amie dévouée dont beaucoup d'entre nous ne retrouveront jamais la pareille.

G. M.

---

275. — Freeman (Edw. A.), **History of Sicily from the earliest times**, vol. I, xxxvi-610 pages, 5 cartes; vol. II, xx-584 p., 4 cartes. Oxford, Clarendon press, 1891.

M. Ed.-A. Freeman est un des rares historiens contemporains qui embrassent encore, dans le cercle de leurs études, l'antiquité et les temps modernes. Également versé dans la critique des auteurs anciens et dans celle des chroniqueurs du moyen âge, l'historien de la *Conquête de l'Angleterre par les Normands* a entrepris d'écrire une histoire générale de la Sicile, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de l'empe-

1. Max Müller, dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XIII, p. 445, note.

reur Frédéric II, en 1250. Il nous donne aujourd'hui les deux premiers volumes de ce grand travail, qui en remplira peut-être une dizaine[1]; car le tome II nous conduit à peine aux premières années de la guerre du Péloponèse. Mais, dans cette partie même de son livre, l'auteur ne perd pas de vue l'intérêt général de son sujet. A deux reprises, selon lui, la Sicile a joué un rôle à peu près semblable dans l'histoire universelle : théâtre de luttes et de compétitions entre des peuples venus du dehors, elle n'échappa d'abord à la conquête carthaginoise que pour tomber sous la domination de Rome, et plus tard, au moyen âge, elle ne parvint à secouer le joug de l'islamisme qu'à la condition de subir la conquête normande. Ainsi vue de haut, l'histoire de la Sicile se rattache, pour M. F., à la grande lutte de l'Orient et de l'Occident, qu'Hérodote a si bien comprise (t. I, p. vi), et qui s'est prolongée à travers les siècles, depuis Thémistocle jusqu'à Canaris (II, p. 164).

Ces brillants aperçus éclairent agréablement le sujet traité par M. F. D'autres rapprochements encore contribuent à rendre cette étude vivante et instructive. Il y a entre la Sicile et l'Angleterre plus d'un trait de ressemblance : l'auteur n'en laisse échapper aucun. La colonisation des deux pays, par exemple, et le développement de la richesse commerciale dans les deux grandes îles de la Méditerranée et de l'Océan, lui suggèrent des observations intéressantes, piquantes même parfois dans la bouche d'un Anglais. Ailleurs, ce sont des comparaisons historiques d'un autre ordre: David, Salomon, Jéroboam, rappellent Gélon, Hiéron, Thrasybule (II, p. 66); l'expédition du Spartiate Dorieus en Sicile, c'est dans l'antiquité, quelque chose comme la Quatrième Croisade (II, p. 91)!

Ajoutons que la valeur scientifique du livre ne souffre nullement de cette tendance à généraliser, qui se marque presque à chaque page. M.F., sans vouloir à tout prix trouver du nouveau, étudie les questions qu'il traite avec une conscience et une pénétration qui le conduisent assez souvent à des vues originales. Il a lui-même parcouru la Sicile en tous sens, et il parle des monuments de l'architecture grecque avec le goût et la compétence d'un connaisseur. Il ne connaît pas moins bien les sources écrites, les auteurs ; mais il évite d'introduire dans son texte les discussions que soulève la critique des témoignages ; cette partie de son travail est rejetée dans des appendices considérables, à la fin de chaque volume.

Il m'est impossible de signaler ici tous les problèmes d'histoire ancienne auxquels touche M. F. Une des questions les plus controversées se rapporte aux anciennes populations de la Sicile avant l'établissement des Phéniciens et des Grecs: Sicanes, Sicules, Elymes. Malgré la ressemblance des deux premiers de ces noms, M. F. ne croit pas à la parenté des deux races, et sa démonstration semble convaincante. Sur d'autres

---

1. Ce compte rendu était écrit avant la mort de M. Freeman, survenue il y a quelques semaines.

points, nous aurions peut-être des réserves à faire. Sans cesse préoccupé de saisir quelque lien entre des événements séparés par plusieurs siècles d'intervalle, M. Freeman n'éprouve aucune difficulté à établir un rapport étroit entre des faits contemporains, comme l'attaque des Carthaginois contre la Sicile, lors de la bataille d'Himère, et la campagne de Xerxès. Cette alliance de l'Orient et de l'Occident contre la Grèce, vers l'année 480, lui apparaît comme une vérité incontestable. Elle est d'ailleurs acceptée, je le sais, par des historiens beaucoup plus prudents, tels que MM. Holm et Busolt. Il me paraîtrait cependant bien remarquable qu'un tel danger, s'il avait menacé à la fois les deux foyers du monde grec, eût complètement échappé aux contemporains et aux successeurs immédiats des vainqueurs de Marathon, de Salamine et de Platées. Hérodote ne souffle pas mot d'une entente intervenue entre les Perses et les Carthaginois, et Aristote, voulant citer un exemple de coïncidence fortuite entre des faits qui n'ont entre eux aucun lien logique, cite les batailles d'Himère et de Salamine, livrées dans le même temps, mais sans un but commun, οὐδὲν πρὸς τὸ αὐτὸ συντείνουσαι τέλος (Arist., *Poet.*, 23, p. 1459 *b*). Dès lors le témoignage d'Éphore, relatif à un ordre donné par Xerxès aux Carthaginois, et celui de Diodore, relatif à un traité passé entre les deux puissances, ne reposeraient-ils pas seulement sur une hypothèse, qui n'aurait elle-même d'autre point de départ que le rapprochement naturel de deux faits contemporains?

Am. HAUVETTE.

---

276. — M. HERTZ, **Dissertatio uernaculo sermone conscripta de Thesauro Latinitatis condendo** (Index lectionum in Universitate litterarum Vralistauiensi per aestatem anni MDCCCLXXXXII a die XX mensis Aprilis habendarum). Typis officinae Universitatis (W. Friedrich). 11 pp. in-4.

277. — Ed. WŒLFFLIN, **Zwei Gutachten über das Unternehmen eines lateinischen Wœrterbuches** (*dans* : Archiv fur lat. Lexicographie u. Grammatik, VII, 506-522). Leipzig, Teubner, 1892.

Les deux communications dont je viens de transcrire les titres nous mettent au courant de l'état de l'entreprise du *Thesaurus linguæ latinæ*. Elle est moins avancée qu'on ne l'a dit, bien que depuis quelque temps il en soit beaucoup question. On en est encore à discuter les voies et moyens et à disserter platoniquement sur les meilleures méthodes.

Un historique n'est peut-être pas inutile. Il suffit de rappeler que la lexicographie latine a été fondée par Robert Estienne et que ce nom, avec ceux de Gessner et de Forcellini, résument son histoire jusqu'à nos jours. Ces faits sont connus, mais doivent être mentionnés. M. Wölfflin, dans son article, en traitant des origines de l'œuvre projetée, n'a parlé que des savants allemands; or, jusqu'à présent les savants allemands n'ont à leur actif que des projets et des tentatives. C'est ce que

prouve l'exposé de M. W. lui-même. Wolf a eu l'idée d'un *Thesaurus*, mais tout s'est borné à des échanges de vues notamment avec Ruhnken. Ritschl, Halm et Fleckeisen reprirent en 1857 l'idée de Wolf : elle ne reçut qu'un commencement d'exécution. Puisqu'on énumère les projets avortés, on pourrait encore citer celui que les Didot formaient vers 1843 d'ajouter à leur *Thesaurus graecus* un *Thesaurus latinus* [1]. Mais il n'y a là rien qui soit capable de faire oublier le nom d'Estienne. M. W. aurait pu l'alléguer en faveur de deux des points auxquels il croit devoir tenir. Le premier est le principe général de l'entreprise, principe sur lequel tout le monde est d'accord, sauf les détails d'application ; c'est que le nouveau dictionnaire devra être fondé sur un dépouillement direct de la littérature latine Le livre de Robert Estienne différait précisément des précédents, le *Catholicon*, le *Breuiloquus*, le Calepin, en ce qu'il était fondé avant tout sur la lecture personnelle des auteurs. Un désir, qui est propre à M. W., est de voir les collaborateurs réunis au même lieu. Cette combinaison présente, en effet, des avantages évidents. Elle rappelle la réunion au logis de Robert Estienne de ces dix savants venus de tous les points de l'Europe, dont Henri parle dans la lettre-préface de l'Aulu-Gelle de 1585.

Mais laissons ces chicanes; aussi bien sont elles en dehors de la question actuelle. C'est la fondation de l'*Archiv für lateinische Lexicographie* par M. W. qui est le point de départ en 1884; cette fois, il s'agit d'autre chose que d'une tentative. Le recueil, qui après une longue interruption vient de reparaître, est une mine inépuisable de renseignements et une excitation toujours renouvelée à des recherches plus approfondies ; en beaucoup de points, il a créé ou précisé la méthode. Le projet du Thesaurus dût-il ne jamais aboutir, que la collection de l'*Archiv* resterait comme une œuvre qui se suffit à elle-même.

M. W. voyait mener à bonne fin ce projet avec ses collaborateurs Mais c'était compter sans les difficultés matérielles. Il vient d'être repris d'après un plan tout différent. Les trois grandes académies allemandes, Vienne, Munich et Berlin, se partageraient l'honneur et le travail. Les frais seraient assurés en tout ou en grande partie par le ministère prussien ; ils sont évalués par l'Académie de Berlin à un million de mark, dont 140,000 mark d'honoraires. M. Hertz pense que six ans suffiront pour recueillir les matériaux et douze pour les élaborer ; ce temps paraît, avec raison je crois, très insuffisant à M. W. Quant aux discussions sur l'organisation intérieure du travail, sur les avantages d'une direction unitaire, sur les inconvénients d'une commission directrice, sur le secrétaire, les « Oberassistenten » et les « Unterassistenten », je n'y entrerai pas; c'est affaire à ceux qui prennent l'affaire en mains d'en décider. Le public demande seulement que la besogne soit bien faite, peu importe comment.

---

1. A. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Estiennes*, 2e éd. p. 291.

Ce qui est bien plus important, c'est l'étendue et le plan de l'ouvrage. M. W. admet les quatre règles suivantes : 1° sont exclus les noms propres ; 2° le Thesaurus doit être établi sur les bases d'un dépouillement direct des auteurs ; 3° les fiches doivent contenir tantôt tous les passages, tantôt un choix ; 4° on s'arrêtera aux deux Grégoire et à Isidore, à moins que l'on aille jusqu'au milieu du IXe siècle (d'après la théorie de Gröber). M. H. ne soulève pas d'objections contre le 1° et le 4°. Le 2° est entendu par les deux savants, en ce sens qu'on ne se servira que des index absolument sûrs, comme sont ceux de Meusel et de Gerber-Greef. Le troisième point est bien discutable. Car si les fiches et à plus forte raison l'ouvrage ne contiennent pas tous les mots et tous les passages, on aura un dictionnaire de plus, sans doute très complet, très utile, mais non pas un *Thesaurus*.

Ici, c'est le principe même de l'entreprise qui est en question. Il paraît impossible matériellement de donner la liste complète de tous les emplois de *et* avec les passages in extenso, et pourtant cette liste est nécessaire, si l'on veut, comme le croient les promoteurs, suppléer une fois pour toutes à ces mille recherches de détail éparpillées dans les thèses, les programmes et les revues. Car il faut citer au moins les mots unis par *et*, pour savoir si dans la construction ET *naues habent.... plurimas* ET *scientia* ATQUE *usu nauticarum rerum reliquos antecedunt*, il y a groupement régulier ou violation de la règle classique. De même, *uel* « même » doit être accompagné de l'adjectif sur lequel il tombe pour savoir si on a affaire à un positif, à un comparatif ou à un superlatif. Les recherches grammaticales ne prennent un caractère de certitude que si l'on a des statistiques complètes. De telles observations ont de l'importance ailleurs qu'en grammaire ; car, pour reprendre l'exemple cité, un philosophe ou un historien peuvent avoir besoin de savoir comment les mots, signes des objets, sont groupés dans la phrase, expression de la pensée de l'auteur. On peut répondre à cette objection que les résultats de ces statistiques pourront être compris dans l'article. Mais d'abord il faudrait des fiches complètes, et de plus nous voyons aujourd'hui telle et telle question ; mais notre connaissance du latin est si imparfaite que nous passons sans doute à côté de bien des problèmes que poseront et résoudront nos recherches ultérieures ou celles de nos successeurs. Avec un lexique incomplet on pourra peut-être donner un recueil des résultats, mais non un instrument de travail.

Et c'est cet instrument de travail qu'il faut avoir. Toutes les autres branches de la philologie tendent de plus en plus à ne fonder leurs recherches que sur des bases purement objectives. Les perfectionnements des méthodes ont pour but d'assurer une connaissance directe, complète, mécanique des faits. C'est pour cela que l'épigraphie et l'archéologie ne raisonnent plus que d'après des estampages et des photographies et que dans une édition critique il n'y a d'intéressant que l'apparat. Si l'on veut assurer à la science du latin un instrument parfait, il faudra se déci-

der à créer un répertoire complet. Depuis l'essai génial de Robert Estienne jusqu'à la dernière édition de Forcellini, c'est vers cet idéal que l'on se dirige. A ce point de vue, le *Thesaurus* allemand sera un nouveau pas dans la route tracée, il n'en sera pas le terme.

La grosse objection à la réalisation de ce rêve est une impossibilité matérielle. On ne peut rien contre un tel obstacle. Aussi je crois que c'est se tromper que de vouloir persister dans les sentiers battus. Depuis longtemps déjà, la lexicographie latine a pris une autre direction. La confection d'index complets d'auteurs est plus pressante et plus profitable qu'un *Thesaurus* incomplet. Qu'on se hâte d'achever le *Corpus* et de nous en donner l'index, qu'on termine le lexique des textes juridiques, qu'on entreprenne d'autres travaux de ce genre. Là est le labeur vraiment fécond et pratique. Mais quand on songe qu'on met en mouvement trois grands corps savants et qu'on fait appel aux finances d'un puissant État pour nous donner un Forcellini plus compact, on ne peut qu'être rempli d'admiration et de reconnaissance pour l'homme modeste, dont persone ne prononce le nom dans toutes ces discussions, qui, sans appartenir peut-être à aucune Académie, au fond d'une petite ville de l'Italie du Nord, a entrepris et mené près de la fin la revision du Forcellini et la publication de l'Onomasticon, le Père Vincent de Vit.

Paul Lejay.

---

278. — Leopold Jan Hendrik. **Studia Peerlkampiana**, thèse de Groningue.- 1892, in-8, 114 p.

L'Université de Groningue aime à célébrer les gloires hollandaises. Il y a quelques années (1886) M. P.-V. Sormani y avait traité *de Joannis Schraderi philologi vita ac scriptis* [1], et voici, sous l'inspiration de feu Cornelissen, de M. van Leeuwen et de M. Hartmann, une thèse sur Peerlkamp. Il est beau sans doute de consacrer le souvenir des savants qui ont illustré un pays; où se conserverait ce souvenir si les Universités ne le gardaient avec une pieuse fidélité? Et cependant de tels choix ne sont pas sans inconvénients graves. Ces thèses, œuvres de débutants, ne peuvent être que laudatives; l'éloge n'y est pas et n'y peut être tempéré par les réserves qu'imposera l'avenir, qu'impose le présent pour peu qu'on se soucie sans nul parti pris d'atteindre et de dire la vérité.

Le sujet choisi par M. L. ne manque pas d'actualité. La critique d'Horace, malgré tous ses efforts, n'arrive pas à se dégager de la mainmise qui, établie à Leyde en 1833, a été renouvelée à Amsterdam en

1. Jusqu'ici nous ne connaissions que les livres et l'activité scientifique de feu Bæhrens. La thèse de M. Sormani dédiée à Bæhrens et remplie de témoignages de reconnaissance montre quelle était d'autre part l'activité et la solidité de son enseignement.

1862. Cinquante ans et soixante ans se sont écoulés; les attaques, parfois les injures, n'ont pas cessé de pleuvoir sur l'œuvre du savant hollandais, mais elles lui ont plutôt profité, et l'on peut voir encore dans le livre récent de M. Hartmann sur Horace comment les idées de Peerlkamp, malgré tout ce qu'elles contiennent d'arbitraire, de subjectif, d'anti-littéraire, viennent d'être plus ou moins habilement ranimées au goût présent. Jamais paradoxe ne fut plus vivace.

De la vie de Peerlkamp ne retenons que deux points. Nous le voyons, sagesse bien rare chez les savants, s'arrêter avant le terme, donner sa démission à soixante-trois ans, vendre ses livres, se retirer dans un petit endroit, ce qui lui vaut un plein rétablissement de sa santé et un regain d'une vingtaine d'années pendant lesquelles il donne encore plus d'une publication. N'était ce pas montrer en pratique, et par un acte, qu'il avait su entrer vraiment dans le sens et dans le goût du bon Horace? — D'autre part, on nous apprend que, suivant une habitude hollandaise, dès le commencement de sa carrière, Peerlkamp professait l'histoire nationale; voire qu'il l'a enseignée aux princes d'Orange. Ceci n'est pas sans nous étonner un peu, et si la question n'était indiscrète, nous aurions voulu savoir s'il appliquait là cette méthode des retranchements qui l'a rendu si célèbre dans la critique. Dans l'histoire ce serait fort commode en plus d'un cas; il est vrai que ces coupes sombres devraient être faites en silence et qu'on se garderait bien de les signaler.

L'étude qui suit sur l'œuvre critique de Peerlkamp nous prépare une déception. Nous avons bien l'historique de ses publications; de bonnes remarques, notamment celle-ci qu'il en est de Peerlkamp comme de Bentlei; on cite volontiers les noms de ces savants, on ne les lit guère; c'est grand hasard surtout qu'on pèse leurs raisons. M. L. nous dit qu'afin d'obtenir plus de justice pour le savant hollandais, il avait d'abord entrepris une étude sur le caractère, l'érudition, la critique de Peerlkamp. Mais ensuite il a changé d'avis. Sous prétexte que pour bien juger le critique, il faut apprendre à bien connaître Horace lui-même et les commentateurs, Bentlei et autres, qui ont précédé Peerlkamp, M. L. a délibérément substitué à ce qui, de son aveu, était son véritable sujet, cinquante pages de notes sur les Épodes où il critique les explications ou corrections de Peerlkamp et des autres éditeurs y compris Keller : il y a ici un peu de tout, sur et autour d'Horace. Mais de bonne foi est-ce là ce qu'on attendait à trouver dans des *Studia Peerlkampiana,* ou que n'y mettrait-on pas à ce compte [1]?

Emile Thomas.

---

1. M. L. traite en général assez bien les sujets un peu épars de ce livre mal composé. Son jugement est bon et il ne dissimule pas les faiblesses et les exagérations de son héros. Il est fâcheux que son latin soit parfois incorrect (p. 36, etc. : *quid quod.....*), obscur, surtout parsemé d'abréviations incommodes. — Enfin, si nous avons ici tout un chapitre : *de Guyeti exemplari Horatiano,* M. L. ne paraît pas connaître le livre de M. Uri, ce qui est une lacune bien singulière en un tel sujet.

279. — F. Lot. **Les derniers Carolingiens.** Lothaire, Louis V, Charles de Lorraine (954-991). 1 vol. in-8, XLVIII-479 pp. Paris, Bouillon, 1891.

Sous la direction de M. Giry, maître de conférences d'histoire à l'École pratique des Hautes-Études, doivent paraître d'importants travaux sur les Carolingiens, depuis le règne de Charles le Chauve jusqu'à la chute de la dynastie (843-991). Ces travaux se partageront en deux séries. La première consistera en un catalogue critique des actes des souverains, auquel s'ajoutera le texte de certains documents diplomatiques. La deuxième formera des Annales qui seront à l'histoire de France ce que les *Jahrbücher der deutschen Geschichte* sont à l'histoire d'Allemagne. M. Giry trace en ces termes le programme de cette seconde série : « Faire précéder chaque fascicule d'une notice critique sommaire des sources et d'une bibliographie étendue ; suivre dans la composition l'ordre chronologique aussi rigoureusement que possible ; ne négliger aucun fait, si minime que soit son importance ; justifier par des notes et autant que possible par des textes toutes les allégations ; n'user d'aucun artifice pour masquer les lacunes de l'histoire ou pour faire illusion sur la pauvreté des sources ; rejeter en Appendices l'étude des questions accessoires ou les discussions qui rompraient l'ordre chronologique ; négliger, de parti pris, si intéressante qu'elle soit, l'étude des institutions ; terminer enfin chaque volume par une table alphabétique et analytique des noms propres et des matières. » Le programme est parfait : nous regrettons seulement qu'on ne se soit pas proposé de relever les textes relatifs aux institutions et de les coordonner, dans le dernier chapitre de chaque volume.

M. Giry et ses élèves se sont partagé la tâche. A M. Ferdinand Lot étaient échus, dans la seconde série, Lothaire, Louis V et le changement de dynastie de 987. Son travail était prêt le premier et c'est par lui que s'ouvre cette intéressante collection.

M. L. s'est conformé avec rigueur au plan tracé par son maître. Il connaît à fond son sujet, sait l'art de manier les textes, conduit avec aisance les discussions les plus embrouillées. Son érudition [1] est rarement

1. P. 3. La date de l'avènement de Pépin est 751, et non 752. — P. 24. M. Lot donne trop tôt à Otton le titre de duc de Bourgogne. — P. 28, lisez 958 au lieu de 968. — P. 71. La question de savoir si les moines devaient, oui ou non, cirer leurs souliers, avait, au X[e] siècle, une importance assez grande. Voir Sackur, *Die Cluniacenser*, p. 60. — P. 143. Nous ne voyons pas la nécessité de remplacer dans la lettre de Gerbert *non ignoramus* par *nescimus*. — P. 144. Au X[e] siècle, la colline qui porte aujourd'hui la ville de Vieux-Brisach n'était pas sur la rive droite du Rhin ; elle formait alors une île, comme il résulte du texte de Luitprand, que cite Schœpflin, *Alsatia illustrata*, I, 191. Le retour de Lothaire par le col de la Schlucht me paraît tout à fait invraisemblable. Lisez sans doute col de Saverne. — P. 149, n. 2. Hattonchatel ne fait pas partie de la commune, mais est commune du canton de Vigneulles. Scarponne est une ancienne ville romaine détruite, avec les débris de laquelle on a construit Dieulouard. — P. 173, au lieu de *Methlach*, lisez Mettlach. — P. 206. Est-il bien juste de dire que l'élection du roi est un *vieil usage germa-*

prise en défaut, son style est net et tranchant [1]. La partie consacrée à Lothaire est tout à fait remarquable; il a jeté de la lumière sur bien des questions obscures. Il a montré notamment la grande influence que Brunon, archevêque de Cologne, a exercée sur Lothaire de 956 à 965 ; puis il a insisté sur les relations du roi de France avec l'Allemagne, sur sa tentative de conquérir la Lorraine en 978, sur ses efforts pour s'emparer de cette province lors de la minorité d'Otton III. Peut-être n'a-t-il pas cherché d'une manière suffisante à expliquer les motifs du changement de conduite du roi en 978. On a dit que Lothaire voulait chercher en Lorraine un point d'appui, un domaine considérable qui lui permît de résister, avec plus de chances de succès, au roi de France. C'est là une idée générale qui méritait d'être discutée, encore que M. Lot, avec une ardeur toute juvénile, déclare la guerre aux idées générales. La seconde partie, où il nous raconte le règne de Louis V, la révolution de 987, les luttes de Hugues Capet contre Charles de Lorraine est intéressante; mais nous l'aimons moins que la première. L'histoire d'abord en était plus connue; M. Julien Havet, dans son admirable édition des lettres de Gerbert, avait élucidé la plupart des difficultés de dates ; et combien de fois, en ces dix dernières années, n'avons-nous pas eu l'occasion de relire les dramatiques récits de la trahison d'Arnoul, archevêque de Reims, et de la trahison encore plus noire de l'évêque de Laon, Aszelin! Puis, nous devons l'avouer, l'explication que M. L. nous donne du changement de dynastie de 987 nous semble défectueuse. Autrefois, on cherchait à cette révolution des causes profondes : on parlait d'un antagonisme entre les Carolingiens représentant l'esprit germanique et les Capétiens, nés au centre de la *Francia;* ou bien encore on voyait dans la victoire de Hugues le triomphe des principes féodaux : le roi aurait fait place au suzerain. De ces opinions, la première est entièrement fausse; la seconde est singulièrement exagérée. Mais est-ce là une raison pour ne voir, avec M. Lot, dans les événements de 987, qu'un simple *accident?* Le hasard seul, d'après lui, aurait tout conduit. Tout se serait réduit à une question de personnes et de circonstances. Hugues Capet, dit M. Lot, n'a jamais songé à monter sur le trône; il y a été porté en quelque manière sans s'en douter. Son intelligence médiocre était d'ailleurs incapable de concevoir des desseins fermes : son manque de courage le détournait d'audacieuses entreprises. Ce portrait est bien

---

nique? C'est là une de ces phrases vagues qu'on répète sans cesse, parce qu'elles ne veulent rien dire. Je persiste à croire que les grands et non pas Adalbéron seul, réclamaient l'élection du souverain. — P. 209. La discussion sur le double mariage de Charles de Lorraine ne nous a pas convaincu. — P. 213. Nous ne croyons pas qu'il y ait eu une cérémonie à Reims en juillet 987 ; nous persistons à penser qu'un unique sacre a été célébré à Noyon.

1. M. Lot est souvent trop dur pour les travaux de ses prédécesseurs, notamment Kalckstein. Sa sévérité s'étend jusqu'aux écrivains du xe siècle; il n'est pas entièrement juste pour Richer et c'est plaisir à l'entendre dire leur fait aux chroniqueurs de second ordre.

fantaisiste. Nous persistons à croire que Hugues a été un politique avisé. Dès qu'il eut atteint l'âge d'homme, se souvenant de ses ancêtres, Eudes et Robert, il aspira à supplanter les Carolingiens. L'histoire du x^e siècle ne s'explique que par cette rivalité, tantôt sourde, tantôt ouverte, de deux familles, qui cherchent l'une et l'autre à s'appuyer sur l'Allemagne. Si Hugues n'a jamais eu d'arrière-pensée, pourquoi donc en l'année 981 franchit-il les Alpes et va-t-il trouver à Rome Otton II? Que signifie ce fameux billet de Gerbert de 985 et dont les termes rappellent ceux de la consultation du pape Zacharie : « Lothaire n'est roi que de nom. Hugues n'est pas roi de nom, mais il l'est de fait, *non nomine, sed actu et opere?* » (Havet, n° 48). Nous aurions aussi à faire de grandes réserves sur la manière dont M. L. a compris le rôle de Gerbert. Il écrit : « La trahison éclate à chaque ligne de Gerbert, mais, répétons-le bien, trahison envers son seigneur et non envers son pays ; trahison non pas au profit de l'Allemagne, mais au profit de l'empire romain, dirigée par une dynastie protectrice de l'Église. » Nous ne voyons pas pourquoi l'auteur fait intervenir ici la conception impériale, au lieu de parler de l'affection très réelle vouée par Gerbert à son bienfaiteur Otton II et au fils de celui-ci, Otton III.

Onze appendices terminent le volume; les conclusions en sont très probantes. Voici quels en sont les sujets : Origine et signification du mot Carolingien. — Les Carolingiens parlaient-ils français? Extension de la langue française au x^e siècle. (La question aurait peut-être pu être creusée davantage, grâce aux travaux de Hans Witte.) — « Un roi inconnu de la race carlovingienne. » Discussion de la théorie d'Auguste Bernard (très pénétrant). — Origine et signification du surnom de Capet donné à Hugues I^{er}. — Comtes de Dijon et de Chalon-sur-Saône à la fin du x^e siècle. — Chronologie des archevêques de Sens au x^e siècle. — De la valeur historique de l'*Historia Francorum Senonensis*. — La guerre normande. Autorité de Dudon de Saint Quentin (959-968). — De l'origine des reines Adelaïde et Constance. (Nous rendons les armes à l'auteur pour ce qui concerne l'origine d'Adelaïde). — Herbert de Troyes et Eudes de Chartres. — Examen des différentes appréciations sur le changement de dynastie et l'élection de Hugues Capet. — Après ces appendices, M. L. publie sept diplômes ou chartes inédites, sans doute pour nous faire attendre avec patience la publication de la première série.

En résumé, le livre de M. Lot est très digne d'estime et constitue un fort brillant début dans l'histoire. Dès aujourd'hui, nous pouvons dire que la collection dirigée par M. Giry a une haute valeur scientifique.

Ch. PFISTER.

280. — A. MOIREAU. **Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord.** Paris, Hachette, 1892, t. I et II. 584 et 503 p. in-8.

Le public français, qui ne lit pas volontiers les ouvrages en langue étrangère, réclamait une histoire des États-Unis, celle de Laboulaye ayant fini son temps. M. Moireau vient de la lui donner.

C'est une histoire complète (elle commence avec Christophe Colomb), et une histoire détaillée (le t. Ier comprend la période coloniale, 1492-1776, le t. II s'arrête à 1800). Aucune préface n'indique les intentions de l'auteur ni le caractère qu'il a entendu donner à ce livre; mais une lecture attentive montre qu'il s'agit d'une œuvre de vulgarisation, faite dans un esprit scientifique. Après les travaux de Bancroft, de von Holst, de Johnston et des collaborateurs de la grande histoire de Winsor, qui ont fait de l'histoire des États-Unis la mieux connue et la mieux comprise de toutes les histoires modernes, un étranger ne pouvait guère prétendre apporter des résultats nouveaux. M. M. aurait pu se borner à traduire l'excellente histoire populaire de Gay [1], il a préféré composer une œuvre spécialement destinée aux Français. Le plan général, les divisions, les épisodes, les récits sont conformes aux traditions de l'historiographie américaine. Les réflexions sont d'ordinaire empruntées [2] aux deux historiens orthodoxes, Hildreth et Bancroft, dont M. M., par une modestie excessive, s'astreint à reproduire les jugements dans leur forme originale. Les conclusions nouvelles de Lecky, de Holst, des collaborateurs de Winsor, M. M. ne les ignore pas, il les cite même; mais il paraît avoir peur de les prendre à son compte. Son récit du conflit entre les colonies et le Gouvernement anglais reproduit la conception traditionnelle de l'héroïsme des colons et de la tyrannie du Parlement [3]; il efface le rôle important des contrebandiers de Boston, si bien mis en lumière par Lecky. De même, la révolution intérieure, qui dans chacune des colonies a bouleversé la société et les constitutions des États en même temps que s'organisait la Confédération, cette révolution exposée par Lecky, expliquée par Holst, est à peu près laissée dans l'ombre. On dirait que M. M. a hésité à initier le public français aux résultats des études scientifiques récentes, et qu'il a préféré lui faire connaître l'histoire traditionnelle que les Américains apprenaient il y a quinze ans. Cette timidité est sans doute le plus grave défaut de cette histoire, d'ailleurs consciencieuse et judicieuse.

Les proportions de l'ouvrage sont assez harmonieuses. On pourrait trouver que le récit des explorations prend trop de place (l'histoire des colonies ne commence qu'à la p. 117), que le conflit entre 1764 et

---

1. Le nom de Bryant ne figure sur le titre que pour la forme.

2. Excepté sur la question des relations entre les États-Unis et la France; c'est le seul endroit où M. M. paraisse s'être permis d'exprimer un jugement personnel.

3. V. surtout p. 248-253.

1774 est un peu écourté, que l'exposition des constitutions des États est trop sommaire et la période critique 1781-1787 trop développée. Mais, dans l'ensemble, l'équilibre est bien observé entre les récits de guerres et de négociations, les tableaux de mœurs et les exposés d'institutions. Je ne sais si quelques-uns de ces exposés ne sont pas un peu morcelés et un peu abstraits pour des lecteurs français [1]. Mais ce qui est une heureuse innovation, c'est l'étendue considérable donnée à la description de la vie intérieure des colonies au xviii^e siècle.

Par contre on s'étonne de ne pas trouver sur les conditions de l'émigration au xviii^e siècle, les souffrances horribles des émigrés pendant la traversée, l'esclavage à peine déguisé des engagés jusqu'au temps de l'indépendance, les détails classiques donnés par Kapp et reproduits dans le livre de Hopp. On s'attendrait aussi à trouver sur Wesley et le réveil religieux autre chose qu'une citation de la *Littérature anglaise* de Filon.

La bibliographie, extraite en entier du grand ouvrage de Winsor [2], est distribuée d'une façon parfois incommode à la suite de certains chapitres; elle est dressée avec discernement et exempte de fatras. On regrette de n'y pas trouver les ouvrages parus après la publication de Winsor, par exemple Roosevelt, *The Winning of the West* 1890, le tableau le plus authentique de la vie des colons du Kentucky, et les études de Borgeaud dans les *Annales de l'École des sciences politiques* 1891, sur la *Première constitution de la démocratie américaine*.

Cette lecture laisse l'impression d'un auteur instruit, intelligent, sincère, qui, au lieu d'un bon ouvrage de vulgarisation, eût pu faire une histoire originale au moins par la disposition, les conclusions et le style, s'il avait été moins modeste et moins timide.

Ch. Seignobos.

Collection des classiques populaires, Lecène et Oudin, in-8 :
281. — **Hérodote**, par F. Corréard, 239 p.
282. — **Boileau**, par P. Morillot, 237 p.
282. — **Bernardin de Saint-Pierre**, par de Lescure, 237 p.

La Collection des Classiques populaires étend de plus en plus son domaine : Grecs et Latins, étrangers et Français y sont étudiés tour à tour. Aujourd'hui les hasards de la publication rapprochent Hérodote de Boileau et de Bernardin de Saint-Pierre.

---

1. Le mot français *contrôle* n'est pas l'équivalent de l'anglais *controle* qui signifie domination.

2. Il est difficile de comprendre comment M. Moireau, qui a eu entre les mains l'histoire complète de Winsor, puisqu'il cite le volume paru le dernier, a pu écrire I, p. 239 : « L'ouvrage s'arrête à la fin du xviii^e siècle en ce qui concerne les États-Unis. » Le t. VII contient l'histoire extérieure et intérieure des États-Unis jusqu'à 1850 c'est la date fixée aux différents collaborateurs.

Il est difficile de ne pas être intéressant en parlant d'Hérodote; M. Corréard l'est avec talent, ce qui ne gâte rien, et il a d'autant moins de peine à l'être que le plus souvent il se retranche modestement derrière son auteur, auquel il cède la parole. A vrai dire, le livre est d'Hérodote plus encore que de M. Corréard. En doit-on faire un reproche au très distingué professeur? Je sais que le caractère même de cette collection le veut ainsi. Seulement, qu'on y prenne garde : si les larges citations sont ici le fond même et l'attrait principal des œuvres, il ne faudrait pas les trop multiplier, les accumuler jusqu'à produire une sorte de lassitude. Je ne dis pas qu'on se lasse de lire Hérodote interprété par M. Corréard; mais plusieurs pages et même plusieurs chapitres ne sont guère formés que de ces citations reliées par quelques réflexions personnelles.

La composition du livre est judicieuse; mais on la sent, çà et là, un peu factice. Après un début général sur les commencements de l'histoire, sur la vie et les voyages d'Hérodote, M. C. nous promène à travers le monde barbare et le monde hellénique, puis il met aux prises ces deux mondes, et clot cette analyse très animée par un dernier chapitre sur « la science et l'art d'Hérodote ». Sur la première partie, il devait glisser vite, car nous savons assez peu de choses sur les logographes et sur Hérodote lui-même; aussi cette sorte d'introduction, un peu exiguë, n'a-t-elle pas vingt pages. Mais le tableau du monde barbare et du monde hellénique, et la lutte de ces deux mondes opposés n'occupent pas loin de deux cents pages. C'est le cœur même du sujet, sans doute; mais la proportion semble mal observée, quand on s'aperçoit que le dernier chapitre, celui qui juge l'œuvre d'Hérodote et en donne, pour ainsi dire, la philosophie, a dix-neuf pages en tout. Le côté moral et religieux, en particulier, n'est qu'effleuré. Mais cet esprit religieux, ces mérites littéraires ou moraux eussent gagné à être précisés par des exemples, et ces exemples qu'on prodigue dans les chapitres précédents n'ont pas toute leur signification, isolés qu'ils sont des idées générales qui en mettraient en lumière la valeur relative ou absolue. Il en résulte que l'*Hérodote* de M. Corréard, très solide d'ailleurs et agréable, ne donne pas l'impression d'un ensemble où tous les éléments soient fondus dans une harmonie définitive.

Il devait y avoir et il y a une place plus large faite aux jugements personnels dans le *Boileau* de M. Morillot, le successeur de Jules Lemaître à la faculté de Grenoble. L'ouvrage est divisé en quatre parties : L'Homme, le Satirique, le Critique, le Poète; il est couronné par une conclusion judicieuse et impartiale, où l'on ne sent ni le parti-pris de l'enthousiasme ni le parti-pris du dénigrement. J'aurais désiré un chapitre à part pour les Épîtres, où le « moi » de Boileau prête à une si curieuse étude. Au reste M. M. a bien fait voir ce qu'il y avait de spontanéité, parfois de gaieté, toujours de sincérité et d'indépendance dans ce caractère que le gros public imagine volontiers si raide et compassé. Il

s'attache à faire, non sans émotion, le portrait du poète honnête homme, de l'artiste qui s'était formé de l'art une idée si haute et si pure : tout le chapitre intitulé : « l'Art et la morale » est à lire sous ce rapport.

Ceux qui professent pour Boileau une admiration discrète et réfléchie, non un culte absolu et de commande, sauront gré à M. M. de tempérer, dans une juste mesure, l'éloge par la critique : c'est de cette façon, sans doute, que le satirique lui-même eût voulu être loué. Ainsi, sans reprendre l'ennuyeuse et un peu ridicule apologie que Cousin a faite des romans de Mlle de Scudéry, M. Morillot juge excessive, au moins dans la forme, la sévérité que Boileau a déployée contre ces fictions où il faut chercher la France plus que Rome et l'Orient. Il accorde à M. Krantz que l'influence cartésienne a laissé des traces visibles dans l'œuvre de Boileau ; mais le beau livre du professeur de Nancy lui paraît un peu systématique. Dans les vers du poète il loue la précision forte, la plénitude du sens, l'éclat sévère ; mais il ne craint pas de laisser voir les faiblesses de ce style trop longtemps donné comme le style parfait par excellence. Il ne se croit pas obligé de porter aux nues l'Épître sur le passage du Rhin, et peut-être même ici est-il bien sévère pour cet essai artificiel, mais curieux, d'épopée historique ; mais le *Lutrin* lui plaît, avec les imperfections qu'il y signale. En un mot, il montre en Boileau une sorte de poète national, Français par ses défauts comme par ses qualités, et voulant une littérature toute française, à son image : les paragraphes intitulés « Retour à la nature, — Nature et raison » définissent cette nature raisonnable, qui atteint le vrai à travers le réel qu'elle dédaigne ; mais il n'essaye pas de dissimuler l'étroitesse d'un idéal où l'imagination et la sensibilité entrent pour si peu. Partout on sent l'esprit ferme et juste, qui ne s'arrête pas aux formules banales et raisonne jusqu'à sa sympathie.

C'est par un éloge académique, je crois, que M. Morillot s'est fait connaître d'abord. L'auteur du *Bernardin-de-Saint-Pierre* publié dans la même collection, M. de Lescure, est un héros de ces concours où l'*éloge* antique se transforme peu à peu en *étude*, tant les exigences du goût moderne, tout critique, s'imposent même à l'Académie ! Dans l'étude pourtant il reste beaucoup de l'éloge, et peut-être, même dans les études non académiques de M. de Lescure, retrouve-t-on çà et là ce que j'appellerai le pli et le ton du panégyrique. Si le panégyrique, comme c'est le cas ici, s'appuie sur des faits précis et bien groupés, je ne me plains pas trop. Toutefois, je n'aime guère qu'on glisse sur les erreurs du héros avec une pudeur exagérée, qui s'exprime ainsi : « Ce n'est pas le lieu d'insister sur les tableaux de cette partie, qui n'a rien d'héroïque, de l'histoire de Bernardin ; c'est plutôt un devoir pour nous de jeter d'une main attristée le voile sur le sommeil de Renaud, endormi sur le sein d'Armide par la pire des ivresses, et de l'attendre, pour en dire la leçon (?), aux désabusements expiatoires du réveil (p. 29). ». Le ton est presque toujours attendri, surtout lorsqu'il s'agit des amours tardives

de Bernardin, amant plus que sexagénaire. Quoi qu'en dise M. de Lescure, un léger ridicule s'attache à certaines effusions, après un certain âge. Le Bernardin qu'il nous présente est trop uniformément sensible. On peut se demander si le bonhomme n'était pas quelquefois un faux bonhomme. Il y avait, par exemple, plus d'un détail curieux à donner sur le passage de Bernardin à l'École normale, où il n'apporta de régularité qu'à toucher ses appointements, et sur sa correspondance avec Mme Audoyn de Pompecy, où ce directeur des consciences féminines mêle à ses conseils moraux quelques réclames de librairie. D'autre part, il était inutile de faire l'apologie de l'Empire en expliquant pourquoi Bernardin devait s'y rallier (p. 106 et 114). Toute cette partie biographique, qui occupe plus de la moitié de l'ouvrage, est un peu longue et complaisante.

Je préfère la seconde partie (Les œuvres et l'influence), où les jugements sont plus personnels. Peut-être le plaisir que j'y ai pris a-t-il été gâté un peu par le souvenir du petit chef-d'œuvre d'Arvède Barine, dont j'ai rendu compte ici même [1]. On ne refait pas un livre tel que celui-là ; aussi M. de L. ne l'a-t-il pas essayé. L'élégance, la délicatesse de main, l'ironie légère d'une femme de goût ne s'imitent point. L'homme a ses qualités aussi, plus compactes : si elles sont inférieures ou supérieures aux qualités féminines, je le laisse à décider au lettré qui, dans les deux *Bernardin-de-Saint-Pierre*, lira et comparera la double analyse des *Études de la Nature*. Mais il est évident que le livre de M. de Lescure était prêt au moment où a paru celui d'Arvède Barine, qu'il cite vers la fin, sans avoir pu, je crois, en profiter beaucoup. Il y a quatre ans, d'ailleurs, si nous ne nous trompons, il avait, par une étude préliminaire, marqué ce sujet de son empreinte. On peut ne pas se placer au même point de vue que lui ; mais il est difficile de lui refuser la compétence et la sincérité.

Félix Hémon.

---

284. — **La lettre S du Dictionnaire de l'ancienne langue française**, par F. Godefroy, ap. Emile Bouillon. Paris, 1890-92, 64, 65, 66, 67 et 68e fascicules. Prix : 25 fr.

XIIe article.

J'ai dit et prouvé que M. Godefroy avait trop souvent recueilli dans son Dictionnaire des mots qui n'étaient point disparus de notre langue, sur lesquels les lexicographes modernes et surtout Littré renseignaient suffisamment. Il a tenu compte de la critique, car dans ces cinq fascicules il faut chercher avec soin ceux qu'il n'était pas nécessaire d'admettre : c'est dire qu'ils sont très rares. Je n'ai remarqué que les articles *saboter*,

---

1. Voyez la *Revue* du 4 mai 1891.

sacrifice, *sanglant*, *sassement*, *scolarité*, *sensualité*, *sinon*, *sobriquet* ou *soubriquet*, *sursomme*, ou *soursomme*, que l'auteur aurait mieux fait de laisser de côté. La moitié au moins de l'article *sauvagine* était à retrancher, et sous les mots *sacrer* et *salut* je ne vois, pour l'un et pour l'autre, qu'une acception qui méritât d'être relevée. Il était aussi superflu d'accompagner d'exemples la locution *faire semblant* qui est très française, et d'enregistrer *savaterie* métier de savetier. Cependant, je ne ferai pas un reproche à M. G. d'avoir recueilli des mots qui sont encore en usage dans la langue moderne et surtout dans les dialectes, quand ils n'ont point d'histoire dans Littré. Il était utile de montrer, comme il l'a fait, que *serpente* employé par La Fontaine, et *saturité* par Racine, étaient usités depuis le XIVe siècle ; que *sablé*, terme héraldique, *sabbatiser*, *sacrificatoire*, *savourement*, *sarclet*, *seille*, *sensuellement*, *simplet*, et d'autres encore, ont une antiquité respectable ; que *songerie*, *squalide*, *surcroissance* ne sont pas, comme l'a cru M. A. Darmesteter (*De la Création actuelle de mots nouveaux*), des néologismes. Je n'aurais pas fait exception pour *sarclure*, *sassefras*, *solstitial*, *sourd*=*salamandre*, *soporifère*, *somnifère*, *surveille*, *superficialité*, *surnaturalité*, *surpoint*, vocables qui ne sont point rares aux XVe et XVIe siècles. M. G. a enregistré *sambucin*, *sisamin*, *nardin*, *lirin* ; pourquoi non *anacardin*, *anetin*, *castorin*, *cnicin*, *cyprin*, *elleborin*, *œnanthin*, *lentiscin*, *malabathrin*, *narcissin*, *nenufarin*, *papaverin*, *rafanin*, *sampsuchin*, *susin*, *styracin* ? Ces adjectifs sont aussi anciens que *nardin*, *lirin*, *mastichin*, etc. *Superintellectuel*, *supercelestiel*, *superexcellent*, *surmondain*, *suressentiel*, *surterrestre*, avaient autant de droits à figurer dans le Dictionnaire que *surceleste*, *superessentiel*, *superintendant*. *Sarrois*=tyrien, *Sidonois*,= de Sidon, *salomonique*, *sardanapalique* y devaient avoir leur place comme *sarragoçois*, *senonique*.

Ce sont là de bien minces critiques qui, par conséquent, ne m'empêchent point de reconnaître et de louer dans M. G., une rare puissance de travail, de rendre justice à ses recherches incessantes. C'est pourquoi je lui signalerai pour son *Supplément*, un assez grand nombre de mots qu'il n'a pas rencontrés : *sabane*, qui est à peu près le même que *sabain*, et qui servira à l'historique de savane, *sacerdotat*, *sacerdotion*, *sacque*, droit prélevé sur un sac de grain, *salin*, fouine, instrument de pêche, *salpetrerie*, *sanatif*, *sanglantir*, *sangleau*, ceinturon, *sanglette*, *saorne* et *savorne*, lest, *saoulard*, *sapiental*, *sarau*, oiseau qui m'est inconnu, *sarcelier*, fabricant de *sarcels*, *sarfouisseur*, *sargout*, plante que je ne saurais définir, *sarras*, sorte de fromage (le mot est dans La Curne sans exemple); *sarrasinat*, étoffe orientale, *sarrie*, sarriette, *scabre*, *scientieusement*, *sataniste*, disciple de Satan, *satif*, qui se sème, *sationnal*, réservé pour la semence, *saturation*, *satyrien*, satirique, *saulmoire*, saumure, *sauve*, espèce de filet de pêche, *savantereau*, *savonnement*, *savoree*, sarriette, *scismateur*, schismatique, *sçorpuleux*, *scorpionesque*, *scopionisé*, *scorpioniste*, *scurrile*, *scurrilement*, *sebiere*,

marteau à tailler la pierre Citons encore : *sectard*, sectaire, *sedation*, qui est aussi ancien que *seder*, *semail* et *semant*, semence, *sennagee*, espèce d'herbe, *sept*, septum, *sequentionaire*, livre de séquences, *seranceresse*, *seratiel (?) seratiqueux*, (podagres et seratiqueux), peut-être rhumatisant ; *seri*, mesure pour les liquides, *serpon*, serpette, *servateur*, *servison*, service, *signifiamment*, *silvatique*, *simphoniser*, *simphonien*, *singeon*, *singereau*, *singeotter*, faire des grimaceries de singe, *singulain*, remarquable, *sinot*, pot à beurre, *socratien*, socratique, *socre*, beau-père, *solette*, petite sole, *sourgissoir*, rade, mouillage, *syringation*, plus vieux (XIVe siècle) que *seringuement*, etc., etc. Les mots suivants paraissent n'avoir été employés qu'au XVIe siècle : ils n'étaient point déplacés dans un Dictionnaire où l'on rencontre *superer*, *sulphuré*, *stillicide*, *stillation*, *surnager*, *surnaistre*. Ce sont : *salebreux*, *sonoreux*, *sechereux*, *strepitation*, *strepiter*, *stercorer*, *sourdaine*, qui manque à l'historique de sourdine, *siffletis*, *simulatoirement*, *surgidoir* = sourgissoir, *saupoudrerie*, *solphaterie*, *solfatare*, *surjettonnement*, *sputation*, *singulteux*, *squinantic*, *serper*, ramper, *suppeditateur*, *suppediteresse*, *susciller*, chuchoter, *suyeux*, noir comme la suie, *surnomination*, *surnaissance*, *surnagement*, *sueux*, *subjugation*, *subjugateur*, *speciosité*, *stillatoire*, *sibilateur*, *sibilation*, *soporaire*, *soporiférant*, et bien d'autres dont la liste serait trop longue.

Un assez grand nombre de mots sont restés sans explication, ce qui n'étonnera personne ; quelques-uns ont été mal expliqués. *Sommarer* ne veut pas dire labourer, mais écorcher légèrement la terre, l'égratigner à la surface ; *scille*, signifie allouette, *sauniere*, boîte à mettre du sel et non saloir, *souvercle*, non *excès*, mais chose dérobée ; *soler* rouler, pousser, et est le même que *souler* ; sobredent = surdent, et métaphoriquement rejeton ; *saphane* est une forme variée de *saphène*, et *sevrable* est synonyme du mot savant *séparable*. *Sarqueman*, ce qui est aisé à comprendre par le contaste est une corruption de *sacquement*, ou *sacqueman*, et *strendant*, ne peut pas, dans l'exemple cité avoir un autre sens que celui de *criard*. Dans un travail aussi difficile, aussi considérable, il n'est guère possible de ne point laisser échapper quelques inadvertances ou de ne point commettre quelques erreurs : *sauterel*, employé par Sonnet de Courval n'est pas une bouche à feu ; *sauvecie*, expliqué par *forêt* n'existe pas ; il faut lire : *beste ensauvecie*, (cp. ors ensalvecis) ; *sourdain*, terme qui n'est point défini, a déjà été donné avec le même exemple sous la forme *jourdain* ; sous *syndiquer* est une citation de Montaigne où ce verbe ne signifie pas censurer, critiquer, mais *aliéner* : « Bien apprentis, dit le moraliste, sont ceux qui *syndiquent* leur liberté. » Comme je n'ai point *syndiqué* la mienne, je signe cette fois cet article de mon vrai nom.

A. DELBOULLE.

285. — Charles Garnier et A. Ammann. **L'habitation humaine**, ouvrage illustré de 335 vignettes et contenant 24 cartes. Hachette, 1892. 1 vol. in-4. Prix : 25 fr.

286. — R. de Lasteyrie. **L'Eglise Saint-Martin de Tours** : étude critique sur l'histoire et la forme de ce monument, du vᵉ au xiᵉ siècle. Impr. nat. Brochure in-4 avec fig.

287.—A. Schmarsow. **Die Kunstgeschichte an unsern Hochschulen**. Berlin, 1891. Brochure in-8.

288.— R. Meiborg. **Slesvigske Bondergaarde**. xviᵉ-xviiiᵉ siècles. Copenhague, 1891-1892, fasc. 1-3, in-4 avec fig.

I. Le beau livre de MM. Ch. Garnier et Ammann n'a pas de prétentions à l'érudition, mais il ne manque pas de compétence, comme on pense bien. M. Ch. Garnier s'explique là-dessus dans son avant-propos avec sa bonhomie et son esprit habituels :

« Vous connaissez, n'est-ce pas, la fable de l'aveugle et du paralytique? Eh bien ! C'est un peu le cas des auteurs de cet ouvrage. L'un d'eux est un historien qui ne voyait pas très clair dans les choses d'architecture ; l'autre est un architecte qui claudiquait très fort dans les chemins de l'histoire. Et voilà que ces deux mal-en-point se sont réunis et que, l'un portant l'autre, ils sont arrivés à faire un bien long voyage... D'ailleurs, ils s'étaient partagé la besogne : celui-ci prenait des notes, celui-là des croquis... Il faut avouer néanmoins que les deux voyageurs auraient pu fort bien s'égarer en route, s'ils n'avaient rencontré sur les sentiers bon nombre de touristes qui connaissaient déjà plusieurs parties du chemin : lorsqu'ils craignaient de se tromper, ils s'adressaient à ces passants et leur demandaient force renseignements... »

On le voit, l'*Habitation humaine* est une œuvre de vulgarisation, basée sur de solides études, au courant des dernières informations et généralement illustrée avec soin. L'idée en est venue avec cette collection de maquettes grandeur naturelle, si je puis dire, qui s'étalait au pied de la Tour Eiffel pendant l'exposition universelle de 1889 et retraçait d'une façon si vivante et si habile l'histoire sommaire de la maison à travers les âges. La plupart de ces restitutions sont reproduites dans le volume. Cependant on regrettera fort de n'y pas trouver les dessins même, tracés ou croquis, de M. Ch. Garnier, qui semblaient vraiment tout indiqués. Il ne faut pas non plus chercher beaucoup de *documents* archéologiques. Les gravures sont généralement puisées aux dernières relations des explorateurs, et les cartes sont trop souvent aussi médiocres que sommaires.

Le texte est bien compris, et la matière nettement divisée. On a insisté surtout sur les types caractéristiques de chaque époque, le degré de culture des habitants, les dispositions que nécessitaient leurs mœurs et leurs besoins. Trois chapitres sont consacrés à la période préhistorique ; puis viennent les habitations antérieures aux invasions aryennes, l'Égypte, les Sémites, les Étrusques. Les Aryas nous conduisent jusqu'aux grandes invasions et au moyen âge ; puis vient l'époque moderne, et les deux

derniers chapitres (il y en a vingt en tout), étudient les maisons des peuples restés en dehors du mouvement général de l'humanité, c'est-à-dire la Chine, l'Amérique, les sauvages en général... Tout cela est d'une lecture intéressante et bien informée.

II. — Le travail de M. de Lasteyrie sur la fameuse basilique de Saint-Martin de Tours se fait remarquer dès l'abord par les qualités mêmes qui manquent à la plupart des archéologues qui, récemment encore, ont entassé page sur page au profit de leur dire. Il n'est pas bien long et il est complet, parce qu'il est très net, précis, d'une parfaite lucidité de vues, et, si je puis dire, d'un extrême *bon sens* de démonstration.

Sa critique a pour objet les mémoires, habiles du reste, mais fort aventureux, de M. Ratel et de Mgr Chevalier, et surtout le célèbre essai de restitution de Quicherat, dont les conclusions, quelque spécieuses qu'elles fussent, ne peuvent tenir devant les faits historiques et une interprétation plus sévère des textes. Sans entrer dans le détail d'une discussion très serrée, nous passerons tout droit au résumé de la question. Les conjectures de MM. Chevalier et Ratel sont inconciliables avec les documents écrits aussi bien qu'avec tout ce que nous savons des monuments du ve siècle : si on les pousse un peu, elles font naître un véritable amas d'invraisemblances. — Celles de Quicherat sont surtout attaquables par l'ignorance où il était de certaines dates, et par la trop grande ingéniosité qu'il a déployée à faire usage de certains textes. C'est surtout l'idée qu'il a eue d'un déambulatoire autour de l'abside (alors qu'il fallait, sans doute aucun, expliquer le mot par l'enclos du cimetière qui entourait le sanctuaire), qui a été funeste en conséquences, et a entraîné après elle les archéologues trop confiants.

III-IV. — Nous signalerons brièvement ces deux publications étrangères. La première, une brochure de 120 pages, contient des renseignements et des considérations sur l'enseignement artistique dans les écoles supérieures de l'Allemagne. Organisation générale, musées, universités, écoles d'art, histoires de l'art, méthodes d'enseignement, esthétique, démonstrations, examens, chaires, cours...; tels sont les sujets traités dans le travail spécial de M. Schmarsow.

La seconde est beaucoup plus intéressante, bien qu'elle ne soit guère accessible qu'à ceux qui savent le Danois. Le travail de M. R. Mejborg sur les constructions et habitations rurales du Sleswig aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, contient une illustration abondante et très soignée, avec plans et croquis de détail : c'est une belle publication et qui s'annonce bien. Nous y reviendrons quand elle sera achevée.

H. DE CURZON.

CHRONIQUE

ITALIE. — M. Moritz HARTMANN nous adresse une fort belle brochure, publiée à

Fribourg-en-Brisgau et intitulée : *Urkunde einer rœmischen Gærtnergenossenschaft vom Jahre 1030*, in-fol. 19 pages. Cette charte, dont l'original est conservé dans le chapitre de Santa-Maria in Vialata, nous apprend que, le 10 avril 1030, huit jardiniers choisirent comme prieur à vie un certain Amatus et promirent de lui soumettre leurs différends. A ce propos, l'auteur entre dans d'intéressants détails sur la manière dont, à Rome, sous l'Empire, ont pris naissance les corporations; il prouve que quelques-unes des corporations ont subsisté sous les Ostrogoths, sous le régime byzantin, sous la domination lombarde, et il est enclin à rattacher ces jardiniers de l'an 1030 à une ancienne association romaine. La thèse aurait peut-être besoin de preuves plus nombreuses : mais cette brochure, faite avec beaucoup de soin, écrite en un style net et clair, mérite d'être prise en très sérieuse considération.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mai 1892.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Siméon Luce, vice-président, annonce que l'Académie a accepté provisoirement le legs qui lui a été fait par Mme de Chénier, pour la fondation d'un prix en faveur d'une méthode destinée à l'enseignement du grec.

Le prix Stanislas Julien a été décerné à M. Léon de Rosny, pour son ouvrage intitulé : *Chan-hai-king*.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit, à la date du 3 mai : « M. Jules Toutain, qui dirige une fouille de l'Ecole française de Rome à Chemtou en Tunisie, vient de découvrir une borne milliaire probablement inédite. Voici sa lecture de l'inscription : *Domini nostri Imperator Caesar Flavius Valerius Constantius pius Felix invictus Augustus pontifex maximus tribunicia potestate XIV consul VI pater patriae proconsul et*... Les deux dernières lignes sont martelées Elles contenaient le nom de l'empereur Galère. Le monument date de la très courte période pendant laquelle, Dioclétien et Maximien Hercule ayant abdiqué solennellement, Constance Chlore et Galère furent empereurs Augustes (1er mai 305-25 juillet 306). Il y a aussi un intérêt topographique. Cette borne devait appartenir à la route transversale qui allait de Thuburbo majus à Tunis ou à Carthage, en passant par Onellana et Uthina. — M. Toutain a relevé en outre les traces d'un système de barrages, de bassins et de citernes destiné à alimenter d'eau de pluie une petite ville romaine dont les ruines s'appellent aujourd'hui Bab-Khaled. »

M. Senart communique à l'Académie trois nouvelles inscriptions de Piyadasi-Açoka, découvertes dans le nord du Mysore par M. Lewis Rice. Elles représentent une version nouvelle et plus étendue d'un édit déjà connu par les inscriptions de Sahasarâm et de Rûpnâth. M. Senart en donne une traduction et signale grand nombre de passages, où la nouvelle inscription permet de compléter, de préciser et d'assurer les traductions antérieures. Il insiste surtout sur l'intérêt historique de la découverte et sur les modifications qu'elle ne pourra manquer d'introduire dans les idées généralement reçues. Elle atteste la diffusion de la civilisation âryenne, au centre même du Dekhan méridional, à une date beaucoup plus ancienne que l'on n'aurait pu le supposer. Il est permis, en outre, d'espérer maintenant que d'autres trouvailles viendront s'y ajouter.

M. Delisle dépose sur le bureau une collection de pièces manuscrites restituées aux collections de l'Institut, savoir :

1° Cinq lettres de Descartes au P. Mersenne;

2° Un fragment de deux pages, de la main de Descartes, sur la façon dont quelques parties du sang sont portées dans l'estomac et les intestins;

3° Une lettre de Joseph Scaliger à Sainte-Marthe, en date du 9 mars 1608.

Ces sept pièces ont été remises, pour la bibliothèque de l'Institut, par M. Cuisinier, ingénieur, héritier de M. Dubrunfaut.

M. Siméon Luce termine la seconde lecture de son mémoire sur *Jeanne Paynel et le château de Chantilly*.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° Marcel (l'abbé L.), *les Livres liturgiques du diocèse de Langres*; — 2° Robert (Ulysse), *Visites des maisons de l'ordre de Cluny en Espagne* (extrait du *Bulletin de l'Académie royale d'histoire de Madrid*); — par M. Héron de Villefosse : Espérandieu (Émile), *Nouvelle Note sur un cachet inédit d'oculiste romain (Sex. Flavius Basilius)* (extrait de la *Revue archéologique*); — par M. Heuzey : Hamdy bey et Reinach (Théodore), *Une nécropole royale à Sidon*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 23 mai — 1892

289. — Vicomte J. de Rougé. **Géographie ancienne de la Basse-Egypte.** Paris, Rothschild, 1891, in-8, xii-176 p. et 1 carte.

M. J. de Rougé, qui avait tiré si bon parti des listes d'Edfou pour rectifier les notions émises par Brugsch sur la géographie de la Haute Égypte, nous donne, après vingt ans bientôt d'interruption, le résultat de ses recherches sur la géographie du Delta. On sait quelles difficultés présente cette partie de notre science, et combien les opinions les plus diverses ont été énoncées sur la position des nomes et des villes anciennes, situés entre Memphis et la Méditerranée. Brugsch d'abord, puis Robiou, Dümichen, M. de R. lui-même, ont proposé, retiré, proposé de nouveau, des identifications plus ou moins plausibles. Il y a peu de nomes antiques pour lesquels Brugsch n'ait deux ou trois équivalents modernes, dans son *Dictionnaire Géographique*, et les listes qu'il a publiées tout récemment, dans son dernier grand ouvrage *die Ægyptologie*, compliquent de combinaisons nouvelles ses arrangements antérieurs déjà si compliqués. Au fond, l'impossibilité de s'entendre vient surtout d'une circonstance dont la plupart des Égyptologues ne tiennent pas assez compte, les modifications perpétuelles que les changements du cours du Nil ont apportées à l'aspect du pays, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours. Il y a, non pas une géographie, mais vingt géographies antiques du Delta, selon que les canaux passaient en tel ou tel endroit et que la masse principale des eaux se rejetait sur telle ou telle branche. Les limites des nomes, leur étendue, leur nombre même variaient promptement au gré des inondations : une guerre étrangère ou civile, l'incurie d'une dynastie ou d'un gouverneur, toutes les causes qui altéraient la forme et l'économie du réseau fluvial, entraînaient à bref délai un remaniement des divisions politiques de la contrée. Au milieu de ce mouvement perpétuel, une seule chose demeurait immobile, le site des villes principales ; encore, si leur position absolue restait toujours la même, leur position relative aux canaux, rivières,

lacs, marais qui les entouraient se modifiait-elle si fréquemment, qu'on ne saurait compter sur la plupart des renseignements que les écrivains nous fournissent à leur égard, pour chercher à les pointer sur la carte moderne. Le Delta de Strabon et de Ptolémée n'est plus celui d'Hérodote. Quand on veut combiner les données que ces auteurs nous ont laissées, on les trouve parfois contradictoires et on en conclut que l'un ou l'autre d'entre eux s'est trompé; quant au fond, ils avaient raison les uns et les autres, chacun pour le Delta de son temps. Le raisonnement et les recherches entreprises dans le cabinet sont donc forcément impuissants en bien des cas, et c'est la pioche à la main, comme M. Naville, M. Petrie et les agents de l'*Egypt Exploration Fund* qu'il faut refaire la géographie de la *Terre du Nord*. M. de R. a fort bien compris cette nécessité. Il n'a guère admis comme certaines que les identifications justifiées par le résultat des fouilles : pour le reste, il s'est contenté de résumer et de discuter brièvement les documents hiéroglyphiques ou coptes qu'il avait rencontrés au cours de ses lectures ou trouvés réunis dans le *Dictionnaire Géographique* de Brugsch. Il a voulu poser nettement la question plutôt que la résoudre; son livre a le précieux mérite de condenser en peu de pages des volumes entiers de mémoires ou de dissertations, et de nous montrer nettement ce que nous savons du Delta, ce que nous en croyons savoir, et ce que nous en ignorons encore

La part qui revient personnellement à M. de R. dans le travail de découverte est assez considérable. Une liste copte-arabe, rapportée d'Oxford par M. Revillout, lui a donné un nombre considérable d'identifications nouvelles, et lui en aurait fourni plus encore si la copie était correcte, surtout dans la section arabe. Les assimilations d'Andrônpolis avec el Kharbétah, de Natho avec Bana-Saharagat, de Cynopolis-katô avec Panau et Médinét-Bana, de Diospolis-katô avec el-Falmoun, et beaucoup d'autres, sont un véritable gain pour la science. Sur certains points, M. de R. s'est laissé égarer par un respect trop scrupuleux pour les travaux de Brugsch. En voici un exemple caractéristique. L'égyptologue allemand identifiait Shodnou, capitale du XI[e] nome, avec Psenetai; Psenetai, à son tour, serait soit el-Seneta (Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 100), soit Kom-Shenit. M. de R. songe à Horbeit même, mais sans rejeter résolument Psenetai ou el-Seneta : je ne vois pas, pour mon compte, comment un mot *Shodnou*, *Shodinou*, du vieil Égyptien pourrait produire régulièrement un dérivé Senetaï. Ailleurs, M. de R. se rallie au sentiment de Brugsch, d'après lequel les nombreux *Terôt* de l'Égypte copte, *Dérout*, *Dirouéh*, de l'Égypte arabe seraient dérivés du mot *ouârit* canal, précédé de l'article féminin *Ta-ouârit* : les inscriptions de Bershéh ont montré depuis longtemps que la forme antique de ces noms était un mot *Tiroti*, *Diroti*, qui n'a rien de commun avec *Ta-ouârit*. M. Brugsch est souvent fort hardi dans ses recherches, et il a raison de l'être : notre science a plus avancé par ses audaces que par la réserve critique de beaucoup qui sont venus

après lui. Mais justement à cause de cela, il s'obstine rarement dans ses premières impressions et change d'avis plus aisément que personne parmi nous. Le mieux est de traiter parfois ses hypothèses avec la même liberté qu'il fait lui-même, et de ne se croire enchaîné par son opinion que lorsqu'on en a examiné soigneusement les motifs. M. de R., pour en vouloir trop tenir compte, a été entraîné à quelques erreurs, du reste peu importantes pour la plupart.

M. de R., dans un chapitre de conclusions, constate avec regret que nous ne saisissons plus les raisons pour lesquelles les Égyptiens classaient, comme ils le font, les nomes du Delta. Je crois qu'on pourrait les saisir, si l'on se rappelait mieux ce que nous savons des changements qui ont bouleversé la physionomie du pays, dès la plus haute antiquité. Les noms définitifs, ceux que nous connaissons le mieux, ne sont le plus souvent que les subdivisions de territoires très anciennement constitués : dans la Haute Égypte, les deux nomes de l'arbre *Iotf* étaient à l'origine une même principauté, qui, plus tard, fut démembrée en deux districts, distingués l'un de l'autre par une épithète ajoutée au nom primitif. Les principautés de la Basse-Égypte se fractionnèrent de même, et quelques-unes, celle de la Vache, par exemple, étaient si grandes qu'elles formèrent trois et même quatre nomes indépendants. L'introduction de ces nomes secondaires dans la nomenclature primitive, et les déplacements successifs des bras du fleuve dérangèrent à plusieurs reprises l'ordre des listes le plus anciennes ; l'on finit par n'avoir plus qu'un classement traditionnel où la raison d'être naturelle de la succession des noms n'apparaît plus que par endroits. Je crois que le jour viendra où, la liste des principautés préhistoriques étant reconstituée, les anomalies que présente la rédaction des listes historiques s'expliqueront sans trop de difficulté.

En résumé, l'ouvrage de M. de Rougé est le tableau le plus fidèle que nous ayons jusqu'à présent de la situation du Delta vers l'époque ptolémaïque. Il est en progrès marqué sur tous les ouvrages antérieurs, et donne avec exactitude l'état actuel de nos connaissances dans ce canton particulier de nos études. J'ajoute qu'il est distribué fort clairement et assez habilement écrit pour qu'un savant étranger aux textes originaux puisse le lire ou le consulter, sans se heurter à des passages qu'il soit forcé de négliger, faute de savoir déchiffrer les hiéroglyphes. J'en recommanderai donc l'usage non seulement aux Égyptologues de métier, mais aux géographes qui veulent être renseignés sur l'Égypte, mieux qu'on ne l'est d'ordinaire par les livres composés uniquement avec les documents grecs et latins.

G. MASPERO

290. — **Alt-celtischer Sprachschatz,** von Alfred HOLDER, erste Lieferung, A.-Atepatus, zweite Lieferung, Atepiācus — branos, Leipzig, Teubner, 1891-1892, gr. in-8, 512 col.

M. Alfred Holder, le philologue bien connu, a commencé la publication de son dictionnaire du vieux-celtique. L'ouvrage complet comprendra environ dix-huit livraisons; l'auteur compte faire paraître une livraison tous les quatre mois.

La tâche que M. A. H. a entreprise est pénible et difficile. Elle a été, semble-t-il, heureusement remplie, et les critiques que l'on peut adresser à l'auteur au sujet de quelques détails n'enlèvent rien au mérite de l'ensemble.

Il n'est point aisé de déterminer exactement le domaine du vieux-celtique. On peut rencontrer en pays celtique des noms d'origine étrangère. Aussi convient-il d'abord de ne point se borner aux mots qui, dans l'état actuel de la science, sont manifestement gaulois. Nous ne pouvons déterminer la phonétique gauloise avec une précision telle qu'il nous faille exclure d'un dictionnaire celtique les mots qui seraient en contradiction avec une règle absolue, souvent hypothétique. Nous ne connaissons guère d'ailleurs les variétés dialectales du gaulois. Un mot barbare dont le sens ne nous est point donné par une recherche attentive dans les idiomes néoceltiques, peut néanmoins être gaulois. Les dialectes néoceltiques n'ont certainement pas conservé tous les mots de l'ancienne langue celtique. C'est pourquoi nous ne pouvons que féliciter M. H. d'avoir admis dans son dictionnaire des mots comme *Alpes*, bien que ce mot semble ne pas être celtique. S'il n'est pas celtique maintenant il le *deviendra* peut-être plus tard, si l'on découvre de nouvelles inscriptions gauloises.

D'autre part, pour être complet, il est nécessaire de ne point se fixer une limite chronologique trop étroite. Les textes du moyen âge peuvent nous avoir conservé d'anciens noms de lieu celtiques que les auteurs ou les inscriptions de l'antiquité ne contiennent point. M. H. nous donne de fort nombreux noms supposés celtiques que l'on rencontre dans des textes de basse époque. Mais les références aux documents, et les dates, qui sont donnés avec un soin si scrupuleux lorqu'il s'agit des textes classiques, quelquefois ou manquent de précision ou sont omis lorsqu'il s'agit de textes du moyen âge [1]. M. H. se contente de faire suivre le nom de lieu de sa forme actuelle. Il y a là une lacune qu'il serait nécessaire de combler dans les prochaines livraisons.

Ailleurs M. H. me semble pécher par excès de zèle. A quoi bon admettre dans un dictionnaire celtique les noms en *-acus* dont le premier terme est sûrement un gentilice romain? Le suffixe est d'origine celtique, mais l'ensemble du nom est latin. Je ne crois pas que

---

1. Cf. par exemple les articles, *Alsone, Altilia, Altreia, Ambiliacus, Amblidum, Amella*, etc.

l'on songe à regarder comme des noms latins les nombreux noms de lieu terminés en *val*, en *court*, etc., et dont le premier terme est un nom germanique de personne. M. Holder aurait pu se contenter de signaler la grande extension du suffixe gaulois *-acus* sans introduire dans son dictionnaire tous les noms en *-acus*. Ceux de ces noms dont le premier terme semble être celtique devaient seuls y figurer.

De même, s'il est nécessaire d'énumérer complètement tous les mots supposés gaulois, il est inutile d'insérer dans un dictionnaire des formes restituées. Pourquoi donner, par exemple, au lieu de *Aedui* un * *Aidui* qui ne se rencontre nulle part ? Pourquoi supposer au dérivé *Aloiacum* un simple * Alovius ? Il est vrai que M. H. distingue par un astérisque les formes restituées. Mais il aurait pu les supprimer sans grand inconvénient.

Quant aux étymologies, j'estime qu'on ne sera jamais trop réservé sur cette question. M. H., qui n'est point celtiste, aurait pu les exclure absolument de son livre. S'il les admet, il doit s'efforcer d'être complet et rapporter toutes les hypothèses proposées. En faisant un choix, il risque de se tromper et de laisser de côté des explications au moins aussi ingénieuses que celles qu'il nous donne. De plus, il est souvent imprudent de séparer le suffixe par un trait d'union et d'écrire, par exemple, *Alounae : Al-ounae*, puisque nous ne connaissons point la formation etl 'étymologie de ce mot.

En terminant, nous féliciterons M. H. d'avoir reproduit en entier les passages des auteurs ou les inscriptions contenant des mots gaulois. L'utilité d'un répertoire aussi considérable que le *Sprachschatz* est précisément de dispenser dans la plupart des cas de recourir aux sources. Le *Trésor du vieux celtique* de M. Holder rendra de grands services non seulement aux celtistes, mais aussi à tous les savants qui s'intéressent à la science de l'antiquité ; on ne saurait trop rendre justice au travail si consciencieux du savant auteur.

G. DOTTIN.

---

291. — **On editing Æschylus, a criticism by Walter Headlam**, M. A., fellon of King's college, Cambridge. London, David Nutt, 1891. 162 p. in-8.

Ce livre devrait porter le titre : « Comment on ne doit pas éditer Eschyle. Examen des *Sept contre Thèbes* de M. Verrall. » M. Verrall est un homme d'esprit, de trop d'esprit, hélas : il vise à l'originalité, il a l'ambition de renouveler les méthodes de critique et d'interprétation, et voici comment il procède. Y a-t-il dans les manuscrits une faute de copiste, fût-elle la plus ordinaire et la plus facile à corriger, il conserve le texte vicieux, et il explique ce que personne n'a jamais pu comprendre. Exemple : dans *Agamemnon*, v. 1361, toutes les éditions portent : Ἦ καὶ βίον τείνοντες ὧδ' ὑπείξομεν, M. Verrall revient à la leçon βίον κτείνοντες, et il y trouve un sens. D'un autre côté, il est ingénieux à obs-

curcir et à défigurer les textes les plus clairs. Exemple : *Sept*, v. 431, Πέποιθα δ' αὐτῷ ξὺν δίκῃ τὸν πυρφόρον ἥξειν κεραυνόν. A entendre M. Verrall, tout le monde s'est trompé en référant le pronom αὐτῷ à Capanée et en le construisant avec ἥξειν. Ce pronom est au neutre et dépend de πέποιθα. — Étéocle est trop impie pour dire καλῶς τὰ πλείω πόλεμος ἐκ θεῶν κυρεῖ (v. 28.) Lisez, s'il vous plait, πόλεμος ἐκθέων, « une guerre de sorties » ! — M. Verrall découvre des sens nouveaux aux mots grecs. Μόρος veut quelquefois dire « cadavre ». Προσφιλής signifie « obligé » et προσφίλεια « obligation, gratitude ». Il lui arrive aussi d'enrichir la langue grecque de mots nouveaux, tels que κλάδη (faute de copiste pour βλάβη), ou οἴτας (un berger), qui est de l'invention de l'éditeur. M. Headlam proteste avec raison au nom du bon sens contre de pareilles excentricités. Mais n'insiste-t-il pas trop ? Était-il besoin de réfuter si longuement des aberrations qui se réfutent assez d'elles-mêmes ? Ou bien faut-il croire qu'une partie de la jeunesse studieuse de l'autre côté de la Manche se laisse séduire par des nouveautés malsaines ? Il paraît qu'il en est ainsi, et M. Headlam se propose de revenir à la charge, en examinant l'*Agamemnon* de M. Verrall, afin de combattre un engouement qui lui semble dangereux pour les bonnes méthodes et les saines traditions.

H. W.

---

292. — **T. Macci Plauti Rudens**, edited with critical and explanatory notes by Edw. A. Sonnenschein. Oxford, at the Clarendon press, 1891. x-211 pp.

L'édition du *Rudens* que nous donne M. Sonnenschein comprend trois parties : une introduction sur la date, le sujet, le modèle, la constitution dramatique de la pièce, sur les mss. et les mètres ; un texte, avec un apparat critique contenant les principales variantes et conjectures ; un commentaire grammatical et explicatif. Tout cet ensemble témoigne d'un grand soin et d'une connaissance réelle du sujet. M. S. n'est pas un débutant. Plus que personne il a contribué à faire connaître le ms. de Londres *(J)* et son édition des *Captifs* (1879 et 1880) avait déjà de grandes qualités. Mais celle du *Rudens* est un travail plus important et plus original.

Le texte est établi dans des principes conservateurs [1]. L'apparat n'est guère qu'une réduction et une simplification de celui de Schöll. Il est pourtant une indication essentielle, omise par M. S. comme par Schöll ; la liste des portions de texte conservées par le palimpseste. On est obligé de chercher dans l'apparat la note qui concerne ce détail au commencement de chaque fragment, ce qui est encore plus pratique que de relire une préface hérissée de calculs, comme dans Schöll. Il n'y a d'ailleurs qu'une seule façon de renseigner le lecteur rapidement et clairement, c'est de répéter en tête de chaque page les sigles des mss. présents ; mais la routine empêche cette méthode suivie par Hertz dans

1. A noter des conjectures intéressantes de M. O. Seyffert.

son Aulu-Gelle de se généraliser. Si on compare le détail des indications de M. S. avec celles de Schöll, il y a quelques désaccords ; Schöll cite des leçons de *A* pour 199 et 1002. Cependant l'apparat de M. S. offre un certain intérêt. Pour la première fois on se sert de la reproduction du palimpseste donnée par Studemund. Là est l'originalité de l'édition Sonnenschein comparée à l'édition Schöll [1].

Le commentaire est excellent. On peut en recommander la lecture à un débutant qui voudrait s'initier à l'étude de Plaute. Ce n'est pas que çà et là on ne puisse le trouver ou insuffisant ou peu exact. V. 41, *is leno* ne peut être mis sur le même rang que *eam uirginem*. Il n'a pas encore été question de la qualité du leno ; dans le vers précédent, il est seulement *uir pessumus*. *Is* est le pronom de renvoi à *uir pessumus* et *leno* forme une sorte d'apposition ; *is leno* équivaut donc à peu près à « celui-ci qui est un leno ». V. 129, la non concordance des temps n'est pas expliquée par la juxtaposition de deux ou trois passages semblables. Chaque cas de ce genre veut être interprété pour lui-même. Je crois que la meilleure raison à donner de celui-ci a été présentée par M. Ad. Wirtzfeld : « Plesidippum uti præsenti uerisimile mihi uidetur, quia leno se sacrificaturum esse eo tempore quo adulescens nunc aduenit dixerat. [2] » V. 185, acte I, sc. 3 : la théorie des *vers de Reiz*, donnée par M. S., paraît peu exacte si on se reporte à Spengel, *Reformvorschläge*, p. 294 : la doctrine de Spengel sur la nature du deuxième membre a été confirmée par l'étude et l'établissement des *vers de Reiz* de l'*Aululaire* par M. Louis Havet dans la *Revue de philologie* de 1887. La restitution du morceau, donnée d'après O. Seyffert, est donc contestable. V. 290, un rapprochement de la scène avec l'idylle des *Pêcheurs* de Théocrite eût été le bienvenu : il y a des similititudes de détail qui ne permettent pas d'écarter, surtout par le silence, l'hypothèse d'une influence plus ou moins immédiate. V. 260, sur l'épithète de *bona*, donnée à Vénus, on peut ajouter qu'elle semble attachée à la divinité honorée dans le temple et dans la pièce ; cf. v. 305, et *C. I. L.* VI, 76 : *bonæ deæ Veneri Cnidiæ ;* au v. 305, les pêcheurs invoquent la déesse pour qu'elle amène le poisson dans leurs filets, idée particulièrement grecque, qui provient peut-être de la pièce de Diphile [3]. V. 365, la statistique des constructions paratactiques de *faxo* est empruntée, directement ou indirectement, à Madvig [4], mais ces chiffres s'entendent de Plaute et de Térence, non de Plaute seul. De plus M. S. ne paraît pas savoir que les expressions du type *faxo scias* et l'unique *faxo ut scias* (Asin. 905) doivent être corrigées d'après Madvig [5]. Enfin, il est peu conforme à l'exactitude des faits

1. Dans le texte, je préférerais *Curenas* pour *Cyrenas*, v. 33, etc.
2. *De consecutione temporum Plautina et Terentiana* 1888, p. 18.
3. Th. Hubrich, *de diis Plautinis Terentianisque*, 1883, p. 57.
4. *Opp. acad.*, 2e éd., 463.
5. Cf. contre cette opinion, J. B. Weissenborn, *Parataxis Plautina*, Burghausen, 1883, p. 11, et aussi A. Weninger, *de parataxis in Terenti fabulis uestigiis*, Erlangen, 1888, p. 44.

de considérer *faxo scias* comme paratactique : il y a parataxe quand il n'y a pas d'influence d'un membre sur l'autre. V. 612, la non concordance des temps n'est pas expliquée [1]. V. 627, *hæc genua ;* le démonstratif indique un jeu de scène : « ces genoux que je touche » ; on peut comparer le vers suivant : *omitte genua*. V. 707 et ss. Dans cette scène et dans la suivante, l'usage des démonstratifs pouvait renseigner sur la situation des personnages. Les deux jeunes filles restent immobiles près de l'autel. C'est là le point fixe qui sert de repère. Quand Trachalio répond à la question de Dæmones : *huc respice*, il est près d'elles. Au moment où il discute avec Labrax, il s'en éloigne pour se rapprocher du leno : *suntne illæ ancillæ tuæ?* Puis Labrax s'adresse de nouveau à Dæmones ; Trachalio revient auprès des jeunes filles : *numqui minus hasce esse oportet liberas?* et garde cette situation assez longtemps (vv. 738, 739, 750, 751). Mais dans le feu de la discussion, il se rapproche encore du leno et quitte les naufragées *(quid illas spectas?* 759). Pendant toute la première partie de la scène, Dæmones est plus près des jeunes filles que le leno ; car que Labrax s'adresse à lui ou qu'il se tourne vers Trachalio il désigne toujours les esclaves par *istæ*. Les efforts de Dæmones et de Trachalio, sont donc consacrés à éloigner le leno; aussi faut-il lire probablement *istæ* au v. 746 avec Bach [2] ; à la fin de la scène, Labrax a réussi à s'approcher, au moment où il menace d'allumer un grand feu près de l'autel (v. 768). Peu après Trachalio fait quelques pas pour s'en aller *(ut illas serues*, 774); il se rapproche ainsi du leno *(at hic ne*, 775); ce personnage qui était tout près au v. 768, a donc dû s'écarter, effrayé par les menaces de Trachalio (vv. 769-770) et peut-être par un geste de Dæmones (vv. 771-773) suggéré par son rêve (cp. 608-609). V. 1423, M. S. considère avec raison ce vers comme une interpolation fabriquée d'après le v. 1417 (par conséquent ne pas corriger avec Schöll *fiat* en *optume*). Schöll renvoie à Hahn, *scenicae quæstiones Plautinae*, p. 47, qui donne une raison excellente de rejeter ce vers : Gripus, faisant partie de la *familia* de Daemones, n'a pas besoin d'être invité par lui. Quant à la raison de l'interpolation, Ussing l'a indiquée : le besoin de terminer la pièce par le *plaudite* traditionnel. Nous voyons clairement comment elle a été faite. Peut-être pourrait-on ajouter une observation. L'auteur n'a pas pris l'idée des invitations du v. 1417 seulement; elle a du lui être suggérée par le v. précédent pris à contre-sens : il l'a entendu comme l'a

---

1. Cf. la brochure de Wirtzfeld, p. 25.

2. Pour cet usage des démonstratifs, M. S. aurait du consulter Bach, *de usu pronominum demonstratiuorum* (*Studien* de Studemund t. II) ; je n'en vois pas de traces ni dans son apparat ni dans son commentaire. Outre les dissertations indiquées dans dans cet article, qui ne semblent pas avoir été du moins lues attentivement, je ne voit pas mentionnés l'art. d'Anspach, *Neue Jahrb.*, 1889, 169, et le programme du gymnase de Friedland : Landgrehr, *Plautina*, 1888.

traduit Naudet : « venez chez moi... dans seize ans ». *Hodie* de l'interpolateur répond dans sa pensée à *ad annos sedecim* du texte.

Certaines parties de l'introduction méritent aussi une discussion. Les dates traditionnelles des mss. sont reproduites d'après Ritschl sans correction ; elles seraient données plus exactement si M. S. avait consulté la *Paléographie des classiques latins* de M. Chatelain. La disposition de la scène telle que la propose M. S. me paraît inacceptable. Partant de ce principe que le côté du port est le côté de l'étranger (la gauche des spectateurs), il place le port et la ville à gauche et la côte à droite. Mais le principe en question n'est valable que si l'action se passe à l'intérieur de la ville, près du forum ; alors le port s'oppose au forum. C'est le cas de l'action des *Ménechmes* et de l'*Amphitryon* cités en note. Mais dans le *Rudens*, l'action a lieu hors de la ville, et pourtant tout près de la ville, car l'Arcture désigne toujours la ville par le démonstratif *hic* (vv. 32, 35, 62). La ville doit donc former un des côtés en avant de la scène. De l'autre côté sont les rochers de la côte et, en avant, le temple de Vénus *(id hic est Veneris fanum)* ; la maison de Daemones fait le fond de la scène *(illic habitat Daemones* s'opposant *à huic esse nomen urbi Diphilus Curenas uoluit*, vv. 32-33*)*. Enfin Hahn [1] a montré que la côte et le temple devaient être à gauche des spectateurs et la ville à droite. La mer est donc le côté de l'étranger.

Une autre question que M. S. traite bien légèrement est celle de la distribution des actes. Il est difficile, depuis la dissertation de Spengel [2], de ne pas s'en occuper. Il a prouvé que toutes les pièces de Plaute, sauf peut être le *Poenulus*, comportent de fait la division en cinq actes, résultat concordant avec la doctrine des grammairiens latins. Pour le *Rudens*, le seul point douteux dans la division traditionnelle est de savoir s'il faut rattacher la scène IV, 8 au quatrième acte ou au cinquième [3]. M. Spengel semble pencher pour la première hypothèse, quoiqu'il donne une raison d'ordre métrique en faveur de la seconde. Il semble, à en juger précisément par la disposition des matières dont parle trop vaguement M. Spengel, que la scène en question forme un bon début pour le cinquième acte. Les deux premiers ont été consacrés à amener les personnages importants sur le lieu de l'action, d'abord les jeunes filles (acte I), puis Trachalio et le leno (II). L'acte III met en scène la défaite de Labrax par Daemones dans ses tentatives pour s'emparer de force de deux naufragées. L'acte IV pourrait s'intituler la reconnaissance

---

1. *Scenicae quæstiones Plautinae*, p. 45.

2. *Die Akteintheilung der Komœdien des Plautus*, München, 1877, p. 30.

1. Trachalio a été au devant de son maître pour le prévenir que la jeune fille qu'il aime, vient d'être reconnue par Daemones comme sa fille. Pleusidippe de son côté a gagné son procès contre le leno. Ils entrent en causant de ces heureux événements, et ne font que passer, dans leur hâte d'entrer chez Daemones pour en avoir la confirmation. De toute façon, on doit admettre que la scène reste vide, soit avant, soit après IV, 8.

Il reste à régler définitivement la situation des personnages de Pleusidippe par un mariage, celle de Labrax par un jugement et par une indemnité, de Trachalio par un mariage, de Gripus par l'affranchissement. C'est l'objet du cinquième acte. Notre scène IV, 8 y rentre donc naturellement. Pleusidippe, guidé par Trachalio, entre à la fin de la scène dans la maison de Daemones; là il retrouvera sa maîtresse et le père fiancera les deux jeunes gens. Car Daemones ne paraît pas aussitôt dans V, 1; il ne vient en scène qu'au v. 1357 et sur l'appel de Gripus. Il est d'autant plus difficile de séparer IV, 8 de V, 1 que Pleusidippe et Labrax reviennent tous deux du tribunal; mais Pleusidippe, qui a gagné, pressé par Trachalio et averti de la reconnaissance, est arrivé plus tôt que le leno battu. Enfin même en ajoutant cette scène au V^{e} acte, il restera un peu court en regard des autres (159 vers contre 289, 303, 299 et 373). Toutes ces considérations conduisent à rejeter ce point de la division traditionnelle.

Les observations que je viens de faire ne sont pas destinées à rabaisser le mérite de l'édition de M. Sonnenschein. Ce ne sont pas des critiques, mais des vues divergentes. En consacrant tant de place à ce livre, j'ai voulu au contraire reconnaître le travail et la science de son auteur.

Paul Lejay.

---

293. — W. H. Roscher. **Ueber die Reiterstatue Julius Caesars** auf dem Forum Julium und den ἵππος βροτόπους einer Münze des Gordianus Pius von Nikaea. Extrait des Comptes rendus de l'Académie de Saxe (13 juin 1891). In-8, P. 96-154, avec 4 pl. d'héliogravure.

M. Roscher a fait une très jolie découverte. Partant de l'étude d'une monnaie de Nicée à l'effigie de Gordien le Pieux, qui présente au revers un cavalier phrygien avec la légende ΙΠΠΟΝ ΒΡΟΤΟΠ, il en a rapproché un texte de Suétone d'après lequel le cheval favori de Jules César aurait précisément offert la particularité indiquée par l'épithète βροτόπους et le dessin de la monnaie : *pedibus prope humanis et in modum digitorum ungulis fissis* (*Div. Jul.* 61). De là deux hypothèses également vraisemblables : 1° la statue de César sur le forum Julium (Pline, VIII, 155) le représentait monté sur un cheval βροτόπους ; 2° cette statue fut imitée à Nicée, ville où existait dès l'an 29 av. J.-C. un temple du divin Jules (Dio, 41, 20). Mais le cavalier de la monnaie nicéenne n'est pas César; c'est le dieu phrygien Mên-Ascanius, considéré comme ancêtre de César puisqu'Ascagne était le fils d'Énée. Cela posé, M. R. a étudié le culte de Mên en Asie-Mineure et a figuré, d'après des empreintes obligeamment fournies par M. Imhof Blumer, les principales monnaies où il se rencontre. Cette partie de son travail aurait pu facilement être plus complète : voici quelques *addenda* qui pourront lui servir s'il rédige, comme on doit l'espérer, l'article *Mên* pour le *Lexicon der Mythologie*. P. 127, une statue de Mên cavalier a été recueillie à Magnésie du Sipyle

(*Rev. archéol.*, 1887, II, p. 96). P. 124, M. Hicks a publié (*Classical Review*, 1889, p. 69) une nouvelle dédicace de Koulah à la déesse Anaeitis et à Mên Tiamou. Du même endroit provient une dédicace Μηνὶ Πετραείτῃ καὶ Μηνὶ Λαβάνῃ (Μουσεῖον, 1880, p. 458) ; l'épithète de Λαβάνης, qui ne s'est pas rencontrée ailleurs, manque à la liste qu'en a donnée M. Roscher. Un Μὴν Καταχθόνιος et un Μὴν Οὐράνιος, que ne connaît pas non plus M. R., sont mentionnés à Iconium et à Koulah (*Bull. de corresp. hellén.*, 1886, p. 504 ; Μουσεῖον, 1880, p. 167.) Enfin, parmi les figurines en terre cuite qui représentent Mên, M. Roscher n'a connu que celles de Koulah, publiées par M. Schlumberger dans la *Gazette archéologique ;* il en aurait trouvé d'autres en recourant à la *Nécropole de Myrina,* p. 393. Je noterai à ce propos que j'ai vu à Athènes en 1882, dans le commerce, un bas-relief représentant le dieu Mên que l'on disait avoir été découvert au Pirée.

Salomon Reinach.

---

294. — **Die Entwicklung der protestantischen Theologie in Deutschland seit Kant und in Grossbritannien seit 1825**, von Dr Otto Pfleiderer, prof. der Theol. an der Universitæt Berlin, 1 vol. in-8, 496 p. Freiburg, 1891. Acad. Verl. Handlung von Mohr.

On ne comprendrait pas la construction un peu singulière de ce livre ni les limites où il se renferme, si l'on n'apprenait par la préface qu'il a été fait sur commande pour le compte d'une maison de librairie anglaise. L'édition allemande, parue presque en même temps que l'édition anglaise, n'en diffère que par quelques additions de peu d'étendue. Cette origine du livre explique les deux parties simplement juxtaposées qui le constituent. La première, qui remplit les trois quarts du volume, 386 pages sur 494, est consacrée à l'histoire de la Théologie allemande au XIXe siècle; la seconde, simple appendice, arrive comme un dernier chapitre et présente une rapide esquisse du mouvement de la pensée religieuse en Angleterre depuis 1825. Ce n'est pas seulement par cette disproportion dans l'étendue, mais encore par une différence sensible de précision et de richesse dans l'exposition, que se marque le contraste entre les deux parties du livre. Sans aucun doute M. Pfleiderer n'a rien négligé pour bien connaître l'Angleterre ; mais enfin, il l'a vue en passant et il en parle d'un peu loin. Au contraire, maître incontesté en Allemagne, en nous racontant l'évolution philosophique et théologique — les deux choses ici ne peuvent être séparées — de la pensée allemande, il raconte une histoire dans laquelle il a grandi, qu'il continue lui-même, dont nul ne connaît mieux l'âme intérieure, dont personne n'est mieux en situation d'expliquer la marche et d'apprécier les résultats. Aussi pouvons-nous, sans restriction aucune, recommander, sur l'immense travail de la science religieuse allemande au XIXe siècle, cette source d'informations à tous ceux qui parmi nous voudraient y être initiés ou du moins orientés d'une façon précise et certaine.

M. P. a résumé cette histoire en trois livres. Dans le premier, il étudie les origines de la Théologie allemande dans la philosophie idéaliste inaugurée par les *Critiques* de Kant. Kant, Herder, Schleiermacher, Fichte Schelling, Hegel : voilà les promoteurs. Un second livre traite du développement de la Théologie dogmatique ou philosophique, avec ses tendances et ses œuvres presque sans nombre, qui se trouvent ici ramenées à quatre ou cinq types bien définis. Ainsi l'ordre se fait dans une masse qui donne tout d'abord au voyageur mal préparé l'impression d'un chaos. Le troisième paraîtra plus clair et peut-être intéressera davantage les savants français. M. P. y résume les riches et féconds travaux de l'exégèse et de la critique bibliques ainsi que ceux qui concernent l'histoire du christianisme et de l'Église.

Les mérites du savant professeur de Berlin comme historien des systèmes philosophiques et théologiques sont connus de tout le monde. Tous ceux que l'on a admirés dans son Histoire de la *philosophie de la Religion depuis Spinoza*, ou dans son beau livre sur le *Christianisme primitif* (das Urchristenthum) se retrouvent dans celui-ci. Il recherche l'objectivité historique dans un domaine où il semble qu'elle soit impossible, et il y arrive d'une étonnante manière, grâce à son talent philosophique de considérer les idées en elles-mêmes, de les laisser se développer, se transformer en vertu de la logique interne de leur principe et de ne paraître, à la fin, dans la critique qu'il en donne, qu'enregistrer comme malgré lui la sentence même de l'histoire. Il s'applique à laisser parler les penseurs dont il s'occupe, au lieu de les faire parler ou d'en parler lui-même. Que de critiques commencent d'abord par trahir, en les exposant, les idées qu'ils veulent réfuter ! C'est surtout dans cette exposition préalable beaucoup plus que dans le jugement final qu'il faut qu'un historien soit consciencieux et pratique la justice. Les expositions de M. Pfleiderer sont si impartiales et d'une sympathie si équitable et si pénétrante que tous ceux dont il s'est occupé et qui vivent encore ont songé à le remercier bien plus qu'à se plaindre. A plus d'un, en effet, son esprit clair et logique a rendu un inappréciable service.

A. Sabatier.

---

295. — **Lettres oubliées remises en lumière** par Ch. Urbain. **Henri IV, Marguerite de Valois.** Paris, librairie Techener, 1891, grand in-8 de 20 p.

M. Ch. Urbain continue ses heureuses trouvailles. Après le grand Corneille, après Théophile de Viau, après Jean de Barclay, voici le tour du roi Henri IV et de la reine Marguerite. Les trois lettres de Henri IV, absentes du recueil de Berger de Xivrey, intéressent l'histoire religieuse du xvii^e siècle : la première, extraite de l'*Histoire de l'église cathédrale de Vaison* par le P. Ans. Boyer de Sainte-Marthe (Avignon, 1731, in-4°), est adressée (20 février 1603) au roi d'Écosse, en faveur de

l'évêque de Vaison Guillaume II Cheisolme, dont la grand'mère maternelle était sœur du roi Jacques IV. Le roi de France recommande à « son très cher et très aimé bon frère », l'évêque de Vaison, qui « a eu desir d'aller faire un voyage en Écosse pour y revoir ses parents et amis. » La seconde lettre, imprimée à la suite de la *Response à la demande d'un gentilhomme de la religion P.-R. touchant l'usage des images* (Rouen, 1608, in-12), est adressée (10 avril 1608) à l'auteur de ce livre, le P. Gonteri, jésuite alors fameux par ses controverses avec les protestants : on y voit tout le prix qu'attachait le roi à la conversion de ses anciens coreligionnaires, voulant que le P. Gontery prolonge son séjour dans la ville de Dieppe à cause du « grand fruict » qu'il y fait par ses prédications. La troisième lettre, dont nous n'avons qu'une traduction latine [1], fut écrite, le 3 septembre 1607, par Henri IV, aux Pères de la province de Germanie Supérieure, en réponse à la dédicace qu'ils lui avaient faite du commentaire de Saint-Cyrille d'Alexandrie sur les petits prophètes, avec la traduction latine de Pontanus (Ingolstadt, 1607, in-f°). Le roi promet aux pères de protéger leur société envers et contre tous et il loue vivement le labeur et l'érudition du P. Pontanus.

La seconde partie de la plaquette de M. Ch. Urbain est bien curieuse, comme l'indique suffisamment, du reste, le titre piquant que voici : *Un plaidoyer en faveur du sexe faible. Marguerite de Valois et le P. Loryot, S. J.* Ce P. Loryot avait publié, en 1614, *les secrets moraux concernant les passions du cœur humain* (Paris, in-4°). La reine Marguerite se fit lire la seconde question : *Pourquoi l'homme honore tant le sexe féminin?* et trouvant trop faibles les raisons alléguées par l'auteur, elle se mit aussitôt, dit le P. Loryot « à dicter les raisons qui luy sembloient les plus propres pour estançonner les miennes un peu ruineuses ». Remercions M. Ch. Urbain d'avoir reproduit (p. 6-11), d'après un recueil de tous inconnu, un morceau aussi digne d'attention que le « Discours docte et subtil, dicté promptement par la Reyne Marguerite et envoyé à l'Auteur des Secrets moraux [2] ».

T. DE L.

---

1. Littérale, s'il faut en croire la déclaration du P. Jacques Gretser, dans le bouquin qui porte ce titre singulier : *Lixivium pro abluendo malesano capite anonymi cujusdam fabulatoris*, etc. (Ingolstadt, 1610, in-4°, p. 17).

2. M. Ch. Urbain nous donne, à la suite de ce morceau, et à propos du divorce de Henri IV, deux lettres de ce prince, une à la reine Marguerite, l'autre à M. de Caumartin, qui n'ont pas été recueillies par Berger de Xivrey, et deux lettres de Marguerite de Valois, qui n'ont pas été recueillies par Guessard Ces quatre lettres, qui permettront de compléter le récit de tous les historiens (mars et mai 1599), ont été extraites par l'intrépide chercheur de l'*Histoire des chanceliers et gardes des sceaux de France*, de Fr. du Chesne (Paris, 1680, in-fol.)

296. — Doumic (René). **Portraits d'écrivains.** Paris, Delaplane, 1892, in-12 de 330 pages, 3 fr. 50.

M. Doumic dit dans sa préface : « J'ai à peine besoin d'avertir le lecteur que je n'ai pas même songé à écrire sous cette forme un chapitre de l'histoire du théâtre ou du roman : les lacunes y seraient trop considérables. » Il n'étudie en effet dans ce volume que MM. Alex. Dumas fils, Augier, Sardou, O. Feuillet, Edm. et J. de Goncourt, Zola, A. Daudet et J.-J. Weiss. Toutefois les personnes qui liront l'ouvrage avec l'attention qu'il mérite, conviendront qu'il tient plus qu'il ne promet, et que l'auteur a non seulement lu assez de romans ou de drames contemporains pour juger cette partie de notre littérature, mais encore arrêté de tout point dans son esprit sur cette matière un jugement auquel on peut souscrire en toute confiance.

Il s'en faut que M. D. soit un détracteur systématique de son temps ; il reconnaît que les réalistes et les naturalistes sont partis d'une idée fort juste. On était las, vers 1850, des fantaisies extravagantes du romantisme ; on avait soif de vérité. M. D. trouve donc fort légitime la résolution que prit la nouvelle école de ne peindre que d'après nature ; et il lui concède le droit de laisser de côté, suivant le conseil de Diderot et l'exemple de Balzac, la peinture de l'homme en général traitée à fond par nos classiques pour se rejeter sur la description des diverses classes de la société. Il ne proscrit même pas les pièces à thèses. Ce qu'il reproche à plusieurs de nos écrivains, ce ne sont pas leurs principes, c'est leur infidélité à ces principes, c'est d'avoir gardé les défauts des romantiques dont ils prétendaient nous corriger.

D'une part, il montre fort bien qu'ils se font d'ordinaire une idée mesquine de la doctrine dont ils se réclament : en affichant l'amour de la science, ils en rabaissent l'objet. De même que les romantiques ne voyaient l'histoire que dans le costume, nos écrivains ne voient trop souvent la vérité que dans la peinture de tout ce qui est extérieur à l'homme : ils professent que les circonstances de famille et de condition expliquent le caractère, pour se dispenser de l'expliquer par lui même, ou, s'ils veulent s'essayer à pénétrer dans un caractère, ils choisissent prudemment les plus simples, ceux à qui la médiocrité de l'intelligence et la faiblesse de la volonté dénient à la fois l'intérêt des contrastes et le prestige de la grandeur morale. La plupart ne savent pas sortir du monde des femmes galantes ou du monde des sots et des maniaques ; et, dans la sottise comme dans la passion, ils n'aperçoivent que ce qu'il y a de plus saillant, l'excentricité rebutante ; ils n'aperçoivent pas par où l'une et l'autre tiennent au fond de la nature humaine ; et, tout en se croyant très hardis, ils ne savent pas nous obliger à nous reconnaître nous-mêmes dans ces personnages qui pourtant semblent composer pour eux l'humanité tout entière.

M. D. montre surtout avec beaucoup de finesse et d'esprit que nos ama-

teurs de vérité rabaissent, outre l'objet de la science, la science elle-même : la preuve qu'ils n'en conprennent pas la grandeur, c'est qu'ils ne soupçonnent pas le prix qu'elle coûte. Il suffisait aux romantiques de feuilleter une chronique ou même un livre de seconde main pour croire avoir démêlé le génie d'un siècle; de même, beaucoup s'imaginent aujourd'hui qu'on surprend la méthode des physiologistes ou des chimistes dès qu'on a lu l'exposition de leurs théories, comme si la méthode n'était pas précisément ce qu'il y a de plus difficile à acquérir dans une science, comme si on y parvenait sans une longue pratique du détail. Les pages où M. D. démontre à certains lettrés frottés de science qu'ils n'entendent même pas ce dont ils parlent, témoignent d'un esprit aussi solide que fin. Il cite malicieusement ce passage où un dramaturge veut sérieusement nous éblouir de sa familiarité avec les raisonnements des mathématiciens : « Si avec une voiture à deux chevaux je vais de Paris à Saint-Cloud en une demi-heure, avec quatre chevaux j'y serai en un quart d'heure, avec huit chevaux j'y serai tout de suite, avec seize me voilà revenu avant d'être arrivé et même parti ». Ailleurs il se refuse à prendre les combinaisons arbitraires des romanciers pour des expériences décisives de physiciens. Le goût de la science n'est selon lui chez beaucoup de personnes que le goût du merveilleux. — Mais, dira-t-on, cette naïveté prétentieuse ne fait point de tort à l'œuvre du romancier, du dramaturge. — Erreur! Ils la portent quelquefois dans la composition de leurs ouvrages; ils étudient la classe d'hommes qu'ils veulent dépeindre comme ils ont étudié le mécanisme de l'univers : une promenade sur une locomotive leur fait croire qu'ils ont approfondi la condition des employés de chemins de fer.

D'autre part si quelques écrivains se renferment dans les descriptions minutieuses, dans la préciosité du style, ce n'est pas uniquement, d'après M. D., à leur mauvaise étoile qu'ils doivent leur pauvreté d'idées et de sentiments. Ils se sont étiolés à plaisir en se détachant de tout ce qui touche le plus vivement les hommes, religion, philosophie, politique, pour ne s'occuper que de ce qu'ils appellent l'art ou la littérature, et de ce qu'ils appelleraient, s'ils étaient sincères, les intérêts de leur vanité. Au lieu de se retremper, de se renouveler sans cesse dans la vie réelle, ils sont toujours en quête d'un thème à exploiter; n'ayant rien éprouvé pour leur compte, ils ne composent que des œuvres artificielles.

On le voit : comme tout esprit sérieux, M. D. est conduit de la critique littéraire à la morale. Ses vues sont fines et élevées : « Les préjugés ne sont pour la plupart, dit-il à propos des convenances, que des idées justes dont nous ne retrouvons plus la raison, les conventions que des institutions dont nous n'apercevons plus le fondement. » Ailleurs il remarque que les questions de probité ont remplacé au théâtre l'antique débat sur le point d'honneur dans une société où tout revient à la question d'argent. La morale consiste pour lui à savoir se débrouiller des sophismes, à pratiquer le devoir, à aimer ceux qui souffrent. De là

sa sympathie pour O. Feuillet qui a montré tour à tour l'utilité, l'insuffisance, le danger de l'exaltation romanesque et de l'estime de soi, pour M. Alph. Daudet dont la pitié tempère l'ironie quand il raconte la vie des pauvres gens. De là enfin le sage conseil qu'il donne aux réalistes d'abandonner plus souvent la peinture facile des vices ignobles pour celle des petites gens aux prises avec la vie. Sans doute de nos jours on aborde aussi cet ordre de sujets en prose et en vers, mais d'ordinaire pour le gâter en décrivant le langage, l'appartement, les occupations du pauvre c'est-à-dire ce qui est vulgaire, au lieu de nous montrer son âme. On fait comme aurait fait Villon, s'il avait dépeint les vêtements usés, la chambre enfumée de sa mère au lieu de nous dépeindre sa touchante et confiante résignation.

Peut-être les jugements de M. D. auraient-ils gagné à n'être pas présentés sous la forme légitime et intéressante d'ailleurs d'appréciations particulières des écrivains dont nous avons donné les noms. D'abord en s'imposant l'obligation de traiter séparément de chacun d'eux, il s'est imposé nécessairement celle d'aller très vite et par suite de juger souvent par une simple allusion. On peut procéder ainsi avec les écrivains classiques qui se sont depuis longtemps imposés à l'étude et à la mémoire de tout homme instruit; mais pour les écrivains contemporains, chacun connaît une partie de leurs œuvres et ignore les autres ; on ne comprend donc pas toujours M. D. quand il parle à demi mot. Un autre avantage qu'il aurait trouvé en préférant un aperçu général à des portraits aurait été d'adoucir l'effet de son incisive sévérité. Nul des écrivains dont il parle n'a le droit de le taxer d'injustice ou de malveillance; il ne se refuse jamais le plaisir de leur accorder de justes éloges ; mais il signale leurs défauts avec une terrible franchise. Les vers de l'un sont d'après lui *la platitude et la banalité même* et son dédain pour la poésie n'a d'autre excuse que *l'inintelligence la plus complète qui soit* ; celui-ci a dépassé tel autre contemporain dans *l'attendrissement le plus niais* sur le mérite des femmes : celui-là est une *nature vulgaire* et ses jugements en critique sont *baroques* et *saugrenus*. C'est pousser un peu loin le zèle pour la bonne cause. Il est vrai que pour consoler les auteurs, il leur fait quelquefois l'honneur de leur emprunter certains termes ; mais les mots de *blagueuse*, de *bousculer*, *d'embêter*, de *potins*, qui semblent à leur place dans des romans qu'il a raison de ne pas aimer, jurent avec son véritable style. Pour le fond, il lui échappe aussi quelques assertions qui s'accordent mal avec l'élévation habituelle de sa pensée; c'est par inadvertance qu'un homme qui définit si philosophiquement les convenances les appelle quelque part *le mensonge social*, qu'ailleurs à propos de Molière il semble faire bon marche de la morale dans l'art : il se doit de ne jamais donner, ne fût-ce qu'un instant, dans les défauts et les erreurs qu'il dénonce avec une intrépidité presque excessive.

Quant aux erreurs de critique, je vois bien celles qu'il réfute, mais je

ne voispas celles qu'il commet. Il explique judicieusement la formation et les phases du talent de M. Alexandre Dumas fils, l'égal éloignement d'Augier pour le pessimisme et pour l'optimisme, la sorte de caractères qu'Augier excelle à peindre, et pourquoi J.-J. Weiss aimait à la fois les romantiques, Scribe, Gresset, Favart et Parny ; ce passage de l'article sur Weiss entre autres dénote la plus ingénieuse sagacité. M. D. ne paraît guère se tromper que quand il dit qu'avant notre siècle on n'avait point vu ces deux plaies de notre temps, la femme légitime entretenue et la monomanie des gens de lettres qui ne vivent plus que pour la vanité littéraire : la première est de tous les temps puisque le vieux Caton en prenait texte pour combattre l'abrogation de la loi Oppia, et Rome a offert le spectacle de la deuxième depuis le temps des lectures publiques jusqu'à l'arrivée des barbares ; depuis les élèves de Sénèque le père jusqu'à Symmaque, presque tous les écrivains payens ont vécu dans la superstition de la littérature en général et dans l'adoration d'eux-mêmes en particulier Ce ne sont que des détails. Peut-être serait-on plus fondé à regretter que M. Doumic insiste un peu plus qu'il n'était nécessaire sur les défauts d'Augier ; il démêle très habilement ce qui lui manque, mais il justifie trop brièvement la supériorité qu'il lui attribue sur les autres écrivains dont il s'occupe. C'est passer bien vite sur *l'Aventurière* que de dire seulement que la deuxième rédaction en est inférieure à la première; et c'est amoindrir trop spirituellement la portée de *Maître Guérin* que de la présenter ainsi : « Un usurier qui fait de son fils un honnête homme commet une maladresse dont il aura à se repentir. »

En somme cet ouvrage qui paraît écrit au courant de la plume, suppose de vastes lectures, marque un esprit fin, et, si quelques taches s'y rencontrent, elles sont de celles qu'un auteur n'a qu'à vouloir pour effacer.

Charles DEJOB.

---

297. — **Albanesische Studien,** von Gustav MEYER. III : Lautlehre der Indogermanischen Bestandtheile des Albanesischen (Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften in Wien, phil.-hist. Cl., Bd CXXV). — Wien 1892 (Tempsky). In-8, 95 pp.

M. G. Meyer poursuit le cours de ses travaux sur une langue que nul linguiste ne connaît comme lui et qui lui devra ses lettres de noblesse indo-européenne [1]. L'étude en est désormais assez avancée pour qu'il ait pu en ramener les éléments à des lois à peu près fixes, et tracer le tableau complet, avec pièces justificatives à l'appui, des concordances phonétiques de l'albanais et de ses congénères. Tel est l'objet du présent

1. Cf. *Revue critique* : nouvelle série ; XIX, p. 73 ; XXVI, p. 278 ; XXXI, p. 102.

ouvrage, où le fonds primitif de l'albanais apparaît rattaché à ses origines et, mieux connu, contribue à son tour à faire connaître la famille à laquelle il appartient. Parmi les nouveautés intéressantes pour tous les indogermanistes, je signale particulièrement la discussion de la racine *dô* (p. 27), celle de l'étymologie de *filius* (p. 34-35), la jolie explication de φαλακρός (p. 33), le rapprochement de σῖτος et de l'allemand *weizen* (p. 51 i.n); la correction Ἰλλυρίων dans une glose d'Hésychius (p. 36) me paraît une vraie trouvaille.

Mais la partie la plus originale de cette substantielle étude est sans contredit l'exposé des caprices de l'*s* initiale devant voyelle (p. 40-57). Considérant qu'elle a en albanais quatre substituts (*s*, *h*, θ, *g'*), deux en slave (*s*, *ch*), deux en grec (esprit rude et σ), l'auteur en conclut à une hybridation très ancienne, qu'il définit ainsi : « L'*onde* qui, en âryen occidental (éranien), fit changer *s* antévocalique en *h*, atteignit le domaine hellénique presque tout entier, mais ne se propagea point jusqu'à son extrême limite ; et elle n'exerça également son action que sur une partie des domaines illyrien et slave. » Évidemment rien n'est plus légitime que l'hypothèse de mélanges dialectaux à toute époque ; et, si la contamination est démontrée, comme je le crois, pour le slave et l'albanais, elle est possible aussi pour le grec. Mais en fait s'y manifeste-t-elle ? Des quelques cas cités par M. G. Meyer, je n'en vois qu'un tout à fait sûr : c'est σῦς et ὗς ; et franchement j'aimerais mieux prendre, avec MM. Bezzenberger et Fick, le parti radical de séparer ces deux mots, que d'exposer l'une des terres les plus fermes de la phonétique hellénique aux hasards d'une ondulation. En fin de compte, pourquoi σῦς et ὗς seraient-ils plus nécessairement parents que *haban* et *habêre* (p. 6) ? car la fantastique racine *khabh* m'est aussi suspecte qu'à l'auteur. Dans sa pensée seraient-ce les Σελλοί de Dodone, plus tard dénommés Ἑλλοί, qui auraient fait à la langue grecque ce fâcheux présent de l'*s* initiale antévocalique (p. 55) ? Mais de deux choses l'une : ou les mots de ce genre se sont introduits en grec avant la mutation générale d'*s* en *h*, ou ils n'y sont entrés qu'après : dans le premier cas, leur *s*, comme celui des autres mots de la langue, aurait dû devenir *h* ; dans le second, comment expliquer que le nom des *Selles* lui-même se soit transformé en *Helles* dans la langue de Pindare ?

M. G. Meyer cite avec tant de conscience la bibliographie de toutes les questions qu'il agite, qu'il doit m'être permis de réclamer contre l'oubli de mon nom à propos de l'étymologie, d'ailleurs conjecturale, de l'albanais *drapen* (faux) = *δρόπανον (p. 56) [1] et du caractère hystérogène du grec τρία (p. 79) [2]. Sur la négation οὐ (p. 40), je maintiens mon

---

1. *Revue critique*, XIX (1885), p. 75.

2. *Esq. morpholog.*, IV, p. 18 et 22, et *Muséon*, VI, p. 571 et 575. M. Solmsen (*Bezzb. Btr.*, XVIII, p. 143) vient d'en apporter une nouvelle confirmation, mais sans me citer davantage.

explication [1] avec d'autant plus de vigueur que je ne l'ai encore vue ni réfutée ni même mentionnée nulle part [2].

V. Henry.

CHRONIQUE

HONGRIE. — On annonce la mort de Joseph Budenz, professeur de philologie magyare à l'Université de Budapest. La Hongrie perd en lui un des plus grands représentants des langues ouralo-altaïques dont il connaissait à merveille les branches peu cultivées par la philologie comparée. D'origine allemande, Budenz a formé les premiers savants hongrois qui ont traité leur idiome d'une manière scientifique. Outre les nombreux mémoires insérés dans les publications de l'Académie de Budapest, il a donné un *Dictionnaire comparé des langues hongroise et ougrienne*, et en collaboration avec son meilleur élève, M. Simonyi, le *Dictionnaire historique de la langue hongroise* qui est en cours de publication. C'est depuis peu le deuxième grand philologue — Paul Hunfalvy est mort il y a cinq mois — que perd la Hongrie.

— M. Paul Kiraly vient de consacrer deux monographies à deux villes de l'ancienne Dacie : *Ulpia Trajana Augusta colonia Dácica Sarmizegetusa Metropolis* (Várhely, dans le comitat Hunyad, en Transylvanie, 178 p.) et : *Apulum* (Gyulafehérvár, 432 p.) L'auteur a classé tout ce que le *Corpus Inscriptionum* et les anciens nous offrent sur ces deux villes et a reconstitué leur histoire à l'époque romaine.

— M. Adolphe Strauss qui avait déjà donné un livre intéressant sur la Bosnie, vient de publier en deux volumes (XVI et 334, 393 p.) un recueil de poésies populaires bulgares, *Bolgar népkœltési gyüjtemény*, qui offre beaucoup d'intérêt aux folkloristes.

— L'académie hongroise a chargé M. Rodolphe Vary de publier, à l'occasion des fêtes du millénaire (1895), les sources byzantines se rapportant spécialement à la conquête de la Hongrie; MM. Tejerpataky et Marczali éditeront les autres sources, latines et allemandes, relatives à l'établissement des Magyars.

ITALIE. — Viennent de paraître à Florence, chez l'éditeur Sansoni, les fascicules 20 et 21 du monumental ouvrage intitulé *Le consulte della Republica fiorentina*, que publie pour la première fois M. Alessandro Gherardi. Ces deux fascicules vont de la page 233 à la page 312, et du 8 janvier 1291 au 12 juillet 1292. Dans le premier de ces fascicules il y a une lacune de quelques mois, et le second est tiré d'un volume se rapportant à un temps où le recueil des délibérations à dû être bien irrégulièrement tenu, car au lieu d'embrasser, comme les précédents, une ou deux années, plus ou moins, il va de l'année 1292 à l'année 1298.

RUSSIE. — M. E. Afanasiev vient de faire paraître à Odessa un volume sur *Les conditions du commerce des grains* en France au XVIIIe siècle. M. Afanasiev a passé récemment deux années à Paris pour préparer cet important ouvrage dont quelques fragments ont été soumis à l'Académie des sciences morales et politiques.

---

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 378.

2. Aux dérivés probables de la racine *qyu* (sk. *cyu*, gr. σεύω, p. 52), ajouter le nom propre Σίσυφος = * σι-σεο-φο-ς = * *qi-qyu-bho-s*, soit « l'excitateur »; cf. en védique, Cyavâna (le soleil), protégé des Açvins. Car il n'est pas douteux que Sisyphe, avec sa pierre ronde qu'il roule et qui redescend la pente, ne soit un héros solaire comme Tantale (*Rev. crit.*, XXXII, p. 498).

— Dans la livraison de mars de la *Revue du ministre de l'Instruction publique* M. Modestov rend compte des travaux de l'École française de Rome; il en fait le plus grand éloge et termine en exprimant le vœu que le gouvernement russe fonde à Rome un établissement du même genre.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 mai 1892.

M. Edmond Le Blant est élu membre de la commission des travaux littéraires, en remplacement de M. Alfred Maury, décédé.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, adresse à l'Académie une lettre relative aux fouilles du Panthéon, etc.

M. Formont adresse à l'Académie un mémoire consacré à des recherches historiques sur l'auteur des *Lettres portugaises* et sa famille.

La Société centrale des architectes français prie par lettre l'Académie de lui désigner celui des membres des Écoles françaises d'Athènes et de Rome à qui devra être décernée la grande médaille d'honneur qu'elle accorde tous les ans pour travaux archéologiques.

Le premier prix Gobert est décerné à M. le marquis de Beaucourt, pour son *Histoire de Charles VII*; le second prix à M. F. Lot, pour son ouvrage intitulé : *les Derniers Carolingiens*.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur le nom ancien de la Grande-Bretagne. La forme la plus ancienne de ce nom, selon lui, est *Qritanis*, d'où l'adjectif *Qritanicos*, en irlandais *Cruitnech* : ce dernier nom est celui que les Irlandais donnaient aux Pictes, anciens maîtres de la Grande-Bretagne. En gaulois, ce même adjectif est devenu *Pretanicos* : Pythéas l'a emprunté sous cette forme et en a tiré les expressions Πρεττανικὴ νῆσος, pour désigner la Grande-Bretagne Πρεττανικαὶ νῆσοι, pour l'ensemble des îles britanniques. Mais, un siècle après Pythéas, un peuple gaulois, les *Brittani*, chassa les Pictes de la plus grande partie de l'île et s'établit à leur place. Une confusion se fit alors, dans l'esprit des géographes grecs, entre le nom des conquérants et celui de l'île conquise. De cette confusion sont nées les formes mixtes et fautives : Πρεττανοί, Βρεττανικὴ νῆσος, Βρεττανικαὶ νῆσοι.

M. Heuzey rappelle que dans une communication précédente il a étudié l'authenticité de toute une série de sculptures découvertes en Espagne au-delà de Murcie, au *cierro de los Santos*. Il y avait reconnu les restes d'un art gréco-phénicien naturalisé parmi les populations de l'Ibérie, et il ajoutait qu'une enquête sur place était nécessaire pour élucider complètement la question. Cette enquête vient d'être faite par un archéologue français, M. Arthur Engel, qui a rapporté, non plus seulement des moulages, mais quelques originaux, trouvés directement dans les fouilles. Ce sont des têtes, des tronçons de statues, très mutilés sans doute et d'un travail plus mutilés sans doute et d'un travail plus rustique que celui même de la sculpture chypriote, mais d'un caractère local bien accusé. On y voit les traces de certaines modes bizarres, particulièrement dans le costume des femmes. Il faut remarquer que ces spécimens n'ont pas tous été exhumés sur le terrain des premières fouilles, mais aussi sur d'autres points de la région, assez distants les uns des autres, comme Montealegre et Albacete. A cette dernière ville, notamment, appartient un curieux taureau à figure humaine, qui par divers détails de technique rappelle les monuments de la Chaldée et de la Perse.

Ouvrages présentés : — par M. Menant : *Collection de Clercq*, t. II, 2e livraison, 1er fascicule; — par M. de Lasteyrie : Palustre (Léon), *l'Architecture de la Renaissance*; — par l'auteur : Hamy, *Decades Americanæ, mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines*; — par M. de Barthélemy : Prost (Aug.), *Aix-la-Chapelle, étude sur le nom de cette ville* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*); — par M. Oppert : Strassmaier, *Babylonische Texte*, VI et X; — par M. Delisle : 1° Peiresc, *Lettres aux frères Dupuy*, publiées par Ph. Tamizey de Larroque, t. III; 2° Douais (C.), *les Frères Prêcheurs de Limoges*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 30 mai — 1892

298. — H.-C. Muller. **Historische Grammatik der hellenischen Sprache-Erster Band. Grammatik** (1re partie de : Hellenische Bibliothek oder Sammlung von Arbeiten aut dem Gebiete der alt-, mittel- und neugriechischen Sprache und Litteratur). Leyde, Brill, 1891, 225 p.

Il faut distinguer dans cet ouvrage deux parties : l'une, pédagogique, en quelque sorte, où il est question de l'enseignement et de la prononciation du grec, accompagnée d'un sommaire rapide de la littérature grecque ancienne, médiévale et moderne (p. 1-62); l'autre (p. 63-209), historique, présente un tableau comparatif des formes de la langue grecque, dans quatre de ses phases, la forme académique d'aujourd'hui, la forme populaire, la forme littéraire attique de la belle époque, et ce que l'auteur appelle *homerische Volkssprache*, on ne voit pas bien pourquoi. Une note, p. 213, corrige d'ailleurs l'expression et nous informe que les poèmes d'Homère ne sont pas un spécimen d'une langue populaire : alors pourquoi employer un terme nécessairement ambigu? Pour cette dernière partie, les notes de M. Khatzidakis, répandues dans tout l'appendice (p. 210-225), ne laissent plus guère de place à la critique de détail; un grand nombre de négligences et d'assertions avancées à la légère y sont rectifiées. Je n'ajouterai que quelques observations. Il m'est impossible d'admettre la répartition des substantifs de la langue populaire en trois déclinaisons correspondantes aux trois anciennes : autant cette division est rationnelle dans l'ancienne langue, autant elle est insuffisante pour l'idiome vulgaire. M. Muller range par exemple dans la troisième déclinaison ou décl. consonantique des mots comme καφές, pl. καφέδες. Pour quelle raison, on ne nous le dit pas; mais je le veux bien; pourquoi alors dans la première παππᾶς, et dans la deuxième μαϊμοῦ, dont les pluriels sont παππάδες et μαϊμοῦδες? Est-ce parce qu'ils semblent avoir un thème l'un en *α*, l'autre en *ο*? Et les féminins en έ, rares il est vrai, où sera leur place? A côté de παππᾶς je vois κόρακας; il saute aux yeux de tout romaïsant que les

deux mots ne peuvent rentrer dans la même déclinaison. Si πρᾶξις appartient à la troisième déclinaison ancienne, ce n'est pas une raison pour que la forme vulgaire πρᾶξι soit rangée dans cette même déclinaison; πρᾶξι se décline absolument comme βουλή, et il n'y a pas à sortir de là. Il est vrai que M. M. ne donne pas d'exemple de féminins en η; devrait-on croire que la langue vulgaire n'a que des féminins en α? Il y a dans tout cela une confusion sensible; M. M. n'en est pas sans doute entièrement responsable, puisqu'il ne fait que suivre les grammaires rédigées par des Grecs; beaucoup sont fort satisfaisantes, très bonnes même en certains points; mais leurs auteurs, pour la plupart, sont préoccupés avant tout de montrer la conformité de la langue actuelle avec le grec classique d'autrefois, et veulent à toute force faire rentrer une grammaire moderne dans le cadre d'une grammaire ancienne. Or la langue vulgaire — je ne parle pas de la langue académique, qui peut-être finira malheureusement par prévaloir—la vraie langue du peuple grec moderne ne se prête pas à cette violence; et comme le type général de sa déclinaison est très différent du type ancien, il est de toute nécessité d'en faire différemment et la théorie et l'exposé pratique. — Une autre observation, sur laquelle je ne veux pas m'étendre, est relative à la forme périphrastique du futur moderne. M. Muller, renvoyant à Mullach, *Grammatik der griechischen Vulgarsprache*, p. 244 sv., dit qu'un assez grand nombre de passages d'Hérodote, Thucydide, Platon, etc., renferment des exemples de formes analytiques (p. 109). En ce qui concerne θέλω ἐθέλω, je ne connais aucun passage ancien où ce verbe accompagné d'un infinitif soit l'équivalent exact du futur; j'ai traité le sujet dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1881, p. 1 sv., et mes études ultérieures n'ont pas modifié mon opinion.

La première partie expose les principes d'un nouvel enseignement du grec dans les écoles d'Occident, et demande énergiquement une réforme de la prononciation. L'étude du grec doit commencer par la langue littéraire moderne, continuer par l'attique, en passant par la langue du Nouveau Testament, et arriver enfin à la langue d'Homère; la prononciation doit être la prononciation nationale actuelle, sauf pour υ, η, οι, qui sonneront respectivement « à peu près comme le français *u*, comme un son intermédiaire entre *e* et *i*, à peu près comme l'allemand ö, holl. *eu*. » Ce sont là, comme on le voit, deux grosses questions; la première n'a été soulevée que depuis peu de temps. Pour celle-ci, j'avoue que les avantages de la réforme proposée me paraissent de mince valeur : on apprend ainsi une langue vivante; on met à profit la prononciation actuelle, et l'on peut expliquer l'histoire de la prononciation; enfin on va du simple au complexe, du facile au plus difficile (p. 19). M. M. trouve que les philologues manquent d'enthousiasme : ces seules raisons suffisent-elles pour en inspirer? On trouvera bon que je m'en tienne là, d'autant que M. M. lui-même ne fait qu'indiquer le

sujet, et promet d'y consacrer un article développé (p. 20). Quant à la question de la prononciation, qui a déjà tant fait couler d'encre, je partage, en principe, l'opinion de M. Muller; la prononciation du grec, en Occident, ne repose sur aucune donnée sérieuse, et, si je ne me trompe, la plupart des savants déplorent cet état de choses; mais je crains bien que nous ne soyons loin encore d'une solution définitive; il serait d'ailleurs difficile de démontrer que l'étude de la langue ancienne doive beaucoup y gagner.

My.

---

299. — M. SCHÆFER. **De iteratis apud Theognidem distichis** (diss. inaug.) Halis Saxonum MDCCCXCI. Impr. Sayffaerth, Berlin, 40 p.

Un grand nombre de vers et de distiques sont répétés, avec plus ou moins de différences, dans les Élégies de Théognis et dans l'appendice (ἐλεγείων β') connu seulement par le ms. A *Mutinensis (Veronensis)*. On a recherché les causes de ces répétitions, on a voulu en tirer des conclusions sur l'origine et la composition des sentences de Théognis, sans arriver à des résultats bien certains. M. Schaefer, écartant toute autre question, s'occupe de savoir en quels passages les fragments répétés sont le mieux et le plus fidèlement conservés, en se bornant à l'examen des seuls distiques; p. 5 et 6, deux tableaux nous présentent synoptiquement les numéros des vers répétés dans le premier livre, d'après A et O *(Vaticanus)*, et dans le second, d'après A. Suit l'étude détaillée de tous ces fragments, et la détermination, pour chacun, du passage où il a sa véritable forme. M. S. est arrivé à une opinion très nette : « Theognidis verba priore loco melius ac fidelius servata sunt quam eo, quo iterantur » (p. 32). En ce qui concerne les répétitions du livre II, la question avait été déjà traitée incidemment par M. Couat, dans son excellente étude intitulée *Le second livre d'élégies attribué à Théognis (Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1883, p. 257-290). Elles ne sont, comme le pense aussi M. S., que des sentences de Théognis travesties avec plus ou moins de platitude, pour être appliquées aux relations amoureuses. Je ne puis examiner dans le détail l'argumentation de M. S. à propos de chaque distique du premier livre ; je me bornerai à signaler, entre autres discussions bien conduites, celle qui a rapport aux v. 57-60, en regard des v. 1109-1114, dans lesquels 1111-1112 me semblent évidemment intercalés par l'imitateur. Il paraît encore plus évident que les v. 1161-1162 ne sont pas de Théognis, bien que M. S. néglige, sans en donner de bonnes raisons, le témoignage de Stobée. La traduction latine de H. Grotius, que M. S. déclare exacte, porte *animo*, ce qui pourrait amener à penser que le distique 409-410, au moins tel que le lisait Grotius, avait pour premier vers celui de Stobée, et pour second le v. 410. Je ne pense pas de même au sujet des v. 509-510, qui ne seraient, selon M. S., qu'une répétition oiseuse des v. 211-212, pour compléter

en quelque sorte une série de vers relatifs au vin et à l'ivresse. Outre qu'on ne peut pas leur reprocher de n'être pas à leur place, il ne paraît pas évident que les premiers, avec leur construction un peu forcée, représentent la véritable forme donnée à sa pensée par le poète. Je ne suis pas non plus complètement de l'avis de M. S. en ce qui concerne les v. 213-218 et 1071-1074. Que le distique 215-216 manque dans ce dernier, cela est probable ; mais le v. 214 semble une réminiscence du v. 312, et le v. 218, à mon avis du moins, ne répond pas si bien à ce qui précède que le v. 1074, quelque vulgaire qu'on puisse le juger ; je concède d'ailleurs volontiers que le v. 217 est bien préférable au v. 1073. — En résumé, M. Schaefer nous a donné, dans cet opuscule, une étude intéressante dont les conclusions sont pour la plupart exactes. La thèse qu'il soutient porte peut-être trop la marque d'un système préconçu; mais on aurait mauvaise grâce à lui reprocher ce qu'il avoue lui-même « relativement à quelques passages, dit-il (p. 32), *nimis meæ causæ me studuisse non deerunt qui judicent* »

My.

---

300. — **Festschrift** zum fünfzigjæhrigen Jubilæum des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande am 10 October 1891. Bonn, Marcus, 1891. In-4, 147 p. et 6 pl.

Ce fascicule, publié à l'occasion du cinquantenaire de la Société des Antiquaires du Rhin, comprend six mémoires qui tiennent tous par quelque lien à l'histoire ou à l'archéologie des pays rhénans. Dans le premier, qui est peut-être le plus intéressant, M. Loeschcke fait connaître une réplique mutilée de la tête de l'Athéna Parthénos, découverte en 1882 à Cologne, et étudie à cette occasion les autres répliques du chef-d'œuvre de Phidias, entr'autres un fragment en terre cuite, représentant une partie du casque de la déesse, qui a passé de la collection Gréau au Musée de Berlin. Dans la tête de Cologne, les griffons de l'original sont remplacés par des loups, ce qui permet d'y reconnaître une des images de la Minerve romaine, patronne de la légion I Minervia qui stationnait dans la Germanie Inférieure. « Ainsi les guerriers romains ont monté la garde sur le Rhin, en face des Barbares, sous la tutelle d'une création de Phidias. » A la fin, M. L. revient sur la question difficile de la chronologie de cet artiste, qu'il avait déjà traitée en 1882 dans un mémoire dédié à A. Schaefer. Il maintient que la tradition suivie par Plutarque est la bonne, que le Zeus d'Olympie fut exécuté vers 450 et que Phidias mourut vers 438 après avoir terminé l'Athéna Parthénos, mais avant l'achèvement du Parthénon. Un des motifs sur

1. Les épreuves ont été fort mal revues dans la seconde partie de l'ouvrage ; il y a beaucoup trop de fautes tant dans le grec que dans le latin ; elles sont d'ailleurs faciles à corriger.

lesquels M. L. s'appuie est le caractère du buste dit *Jupiter Talleyrand*, dont le style lui paraît accuser une époque voisine de 450 et l'influence du Zeus de Phidias. Je crains qu'il ne s'exagère l'importance de cette sculpture banale, qui, à supposer qu'elle soit bien antique, ce dont on peut douter, n'est même pas l'écho très affaibli d'un chef-d'œuvre.

Le seau en bronze découvert à Mehrum près de Düsseldorf, qui a été publié par M. Furtwaengler, est un travail italique du Haut-Empire qui ne présente pas grand intérêt. En revanche, la dissertation de M. Düntzer sur l'*ara Ubiorum* apporte beaucoup de nouveau. L'auteur commence par réfuter en détail les théories soutenues à ce sujet par Wolf, Veith et Bergk; puis il retire l'opinion qu'il avait autrefois adoptée lui-même, à savoir que le camp des deux légions était placé sur l'Alteburg près de Cologne, des découvertes récentes ayant prouvé que c'était le quartier de la flotte du Rhin, *classis germanica*. Le camp des légions doit se trouver aux alentours de l'église actuelle de Cunibert, en dehors de l'*oppidum*, et l'*ara Ubiorum* (qui n'est pas, comme l'a cru Bergk, la ville elle-même) a pu s'élever dans la *Jacordenstrasse*. M. Düntzer n'admet pas que l'emplacement occupé par la cathédrale soit celui de l'*ara* : c'est probablement celui du Capitole provincial.

Le mémoire suivant, intitulé *Die Kelten*, est de M. Schaaffhausen, un polygraphe comme il y en a peu, à la fois naturaliste, archéologue, linguiste, historien, etc. Mais la variété des connaissances de l'auteur, qui s'est attestée par un très grand nombre de travaux divers, n'est pas égalée par son souci de l'exactitude. L'essai qu'il nous donne sur un des sujets les plus difficiles qu'il y ait fourmille d'erreurs de toute sorte; il ne repose d'ailleurs, sinon dans la partie anthropologique, que sur des ouvrages de seconde main, les uns tout à fait vieillis, les autres sans valeur. Ajoutons que la composition et le style rappellent les écrits les moins méthodiques de M. Bastian. Nous n'y insisterons pas [1].

Nous trouvons ensuite une étude topographique de M. von Veith sur la campagne de Drusus en l'an 11, sur la bataille d'Arbalo et l'emplacement du *castellum* d'Aliso. Deux cartes permettent de suivre l'auteur dans un long exposé hérissé de difficultés et d'hypothèses; il place

1. P. 67, le nom des Galates viendrait de γάλα, lait, à cause de la blancheur de leur peau (!). P. 68, Ramsès II est le « biblische Sesostris ». Les blonds de l'Atlas sont les descendants des Vandales. P. 69, les monnaies à l'arc-en-ciel témoigneraient de l'origine asiatique des Celtes. P. 70, la hache de bronze aurait été appelée *celt* en France, parce qu'on l'attribuait aux Celtes. Tout ce qui suit est aussi faux; cf. mes *Antiq. Nat.*, I, p. 93. P. 73, les anciens n'auraient pas connu les briques cuites avant l'époque romaine. P. 76, le Gaulois du groupe Ludovisi porterait un torques. A la même page, *Vincetorix* m'est inconnu; il n'y a pas de tête de Gaulois en marbre à Bologne; Rimini ne s'appelait pas *Arminium*. P. 77, l'absence du torques dans les tombes des guerriers de la Champagne est un fait avéré; le sarcophage Ammendola ne représente pas la bataille de Télamon. P. 101, les Cimbres ne sont pas des Celtes. P. 104, rien ne prouve que l'on parlât celtique au v^e siècle dans la vallée de la Garonne, etc.

Arbalo un peu à l'ouest de Detmold, Aliso à Haltern, et non pas, comme tant d'autres l'ont fait, à Neuhaus, près de Paderborn. Le *castellum* d'Aliso fut construit par Drusus, et M. von Veith hasarde à ce sujet une supposition qui fera sourire : le nom d'Aliso aurait été donné à la forteresse nouvelle par Drusus en mémoire de l'Alesia de la Côte-d'Or, dont César avait dû raconter le siège au jeune Auguste (p. 122). Il se demande aussi si le *Pheugaron* de Ptolémée ne serait pas le « Fluchtfeld », du grec φευγεῖν, parce que les Germains y furent mis en fuite (!). L'identification de l'*Ara Drusi* avec le Duvelsteen ne repose pas sur des arguments plus sérieux. Mais un « vieil officier d'état-major » (c'est ainsi que se désigne l'auteur) n'a pas besoin d'être philologue.

Le fascicule se termine par un article de M. Klein sur trois tablettes de plomb découvertes près de Kreuznach en 1886; elles portent des inscriptions difficiles à lire, auxquelles l'éditeur, aidé de M. Bücheler, s'est efforcé de trouver un sens. Les celtistes relèveront quelques noms gaulois sur la troisième tablette, par exemple, *Camula uxor Gamati Ambiti*. Il y aurait beaucoup à faire pour arriver à des lectures satisfaisantes [1].

Salomon REINACH.

---

301. — **Paléographie musicale**, par les BÉNÉDICTINS DE SOLESMES. Origine et développement de la notation neumatique. 54+68 pp.; pl. XVI-XXXI, 1890. — Le répons-graduel *Iustus ut palma* reproduit en fac-similé d'après plus de deux cents antiphonaires d'origines diverses du IXe au XVIIe siècle. P. 1-16, 33-64; pl. 1-20 et 41-76. 1891. — Solesmes, imprimerie Saint-Paul, par Sablé (Sarthe). In-4.

Les Bénédictins de Solesmes publient depuis 1889, sous le titre de *Paléographie musicale*, un grand ouvrage qui paraît en fascicules trimestriels. Leur but est de faire connaître par de bonnes reproductions les diverses phases de la notation musicale au moyen âge dans les principaux pays de l'Europe. Le texte imprimé est moins une explication des planches qu'un exposé théorique et historique. Il m'est difficile de juger de la valeur de ces doctrines ; sans parler de mon incompétence, les fragments qui m'ont été transmis de cette publication sont trop incomplets pour que j'essaie même d'en résumer les points essentiels. Je relève seulement un détail qui prouvera peut-être que ces études, bien dirigées et fondées sur les documents, auront des résultats utiles en dehors du domaine limité de l'histoire de la musique. D'après les Bénédictins, l'accent aigu a passé dans les neumes pour indiquer une élévation de la voix, une « acuité » plus grande, sans aucune notion accessoire d'intensité ou de durée (Orig. et développement, pp. 8-10). Quant à la notation par accents de forme variée placés sur une seule ligne, on substitua la notation par points à des hauteurs diverses (notation *diastématique* marquant les intervalles),

---

1. A la p. 131, M. Klein a donné une utile bibliographie des tablettes de plomb appartenant à la même série.

il n'y eut pas de changement à ce point de vue : « Dans l'un et l'autre systèmes, les notes prises isolément et en elles-mêmes ont une signification purement mélodique : quelle que soit leur forme, *uirga* ou *punctum*, carrée, losange ou caudée, elles n'indiquent ni l'intensité ni la durée des sons (p. 32). » Le changement en question s'annonce au IXe siècle par certains symptômes, mais ne s'accomplit définitivement qu'au XIe siècle. Il résulte de ces faits : 1° que le système de notation le plus ancien est le développement ou l'imitation d'un système d'accentuation ; 2° que ce système d'accentuation était purement mélodique ; 3° que, même plus tard, on ne se préocupa nullement de mettre la notation neumatique par points d'accord avec la nature nouvelle de l'accent (accent d'intensité), et que, si l'on a innové dans les signes, la tradition a été assez forte pour maintenir l'ancienne interprétation. Cette tradition antique, conservée jusqu'en plein moyen âge, n'est peut-être pas un fait unique en matière de mélodie et de rythmique.

Il est d'autres enseignements que l'on peut tirer, non plus du texte, mais des planches des Bénédictins [1]. Ici, je suis plus à l'aise pour signaler l'importance de la publication au point de vue de l'histoire de l'écriture et des manuscrits. Il faut d'abord reconnaître qu'une telle quantité de fac-similés facilite singulièrement les exercices paléographiques. Je donne en note la liste des planches reproduisant des pages de manuscrits antérieurs au XIIIe siècle. La plupart de ces manuscrits ont un grand avantage : leur origine est connue avec certitude. Les livres liturgiques ont d'ordinaire une destination locale bien déterminée, exclusive de toute autre attribution ; beaucoup de ceux dont parlent les Bénédictins sont encore conservés dans les églises pour lesquelles ils ont été copiés ou en sont sortis depuis peu. Enfin les savants auteurs nous apprennent que le caractère de la notation change suivant les pays ; il y a des neumations nationales comme des écritures nationales, avec cette différence importante que les unes se sont beaucoup mieux conservées que les autres. Quand les paléographes auront en mains une collection complète de notations classées par pays, ils pourront élucider plus facilement l'histoire de certains mss. Chacun sait combien il est fréquent de rencontrer des neumes sur un blanc ou en marge d'un texte qui n'a rien de liturgique. Le caractère de ces neumes permettra de dire où et à quelle époque le ms. se trouvait entre les mains de l'annotateur musical. Il faut regretter cependant la rareté et l'insuffisance des renseignements sur les mss. dont les Bénédictins reproduisent des pages ; il n'y a nulle part de description détaillée et méthodique ; les indications les plus indispensables manquent souvent. Ce défaut rendra moins commode l'usage de la collection. Quant à l'exécution matérielle, elle est très satisfaisante. Sans avoir le fini des héliogra-

1. Le prix par an et pour Paris est de 20 fr. ; l'année comporte quatre fascicules contenant chacun 16 pp. de texte et 20 planches.

vures, les planches sont bonnes et donnent une idée exacte du ms. Le bon marché étonnant de la publication prouve qu'il est possible de reproduire à un prix accessible des mss. sans les défigurer [1].

Paul LEJAY.

---

302. — D. GNOLI. **Un giudizio di lesa romanità sotto Leone X aggiuntevi le orazioni di Celso Mellini e di Cristoforo Longolio.** Un vol. in-8, 165 pp. Rome, Tip. Camera-Deputati, 1891.

A propos du procès fait à C. Longueil (Longolio) au sujet de son panégyrique de la nation française, par les humanistes amis de Celso Mellini, des désordres et des tumultes auxquels donnèrent lieu cette action de lèse-majesté et le jugement *al modo antico romano*, et de la lutte oratoire qui s'ensuivit entre Mellini et Longueil, M. Gnoli a écrit une étude biographique très intéressante non seulement sur ces deux personnages, mais sur leurs amis et les humanistes contemporains : Tommaso Inghirami, Camillo Porzio, Battista Casale, T. de Pietrasanta, P. Valeriano, Lorenzo Grana, Paolo Giovio, Bembo, Sadolet, Castellani. Les derniers chapitres consacrés à la vie errante de Longueil après cette aventure, à son séjour chez Érasme à Louvain, à Venise chez Bembo, à sa correspondance avec Sadolet et à son séjour final à Padoue sont pleins de renseignements nouveaux sur cet humaniste peu connu. Les textes des deux discours, — *Oratio C. Mellini in Chr. Longolium perduellionis reum, et Chr. Longolii civis rom. perduellionis rei defensio,* — sont joints à cette étude, qui se termine par une courte notice supplémentaire sur le *Tombeau* de Celso Mellini auquel Léon X lui-même a collaboré, et qui est aujourd'hui une rareté bibliographique *di primo cartello*. M. Gnoli n'aurait pas besoin de s'excuser de se livrer à « des enquêtes si minutieuses », et de dire que « cela l'occupe le soir. » Des travaux de cette nature sont nécessaires pour préparer l'histoire vraie de la Renaissance, que l'on écrira plus tard, et que probablement nous ne lirons pas.

L. G. P.

---

1. La liste des planches ne porte que sur la partie de l'ouvrage indiquée au titre VIII[e] siècle : Lucques, 490 (lombarde). — IX[e] s. : Vallicellane, B, 50. — IX[e]-X[e] s. : Chartres, 130. — X[e] s. : Angers, 83 ; Chartres, 47 ; Ivrée, 85 ; Monza, C 12, 75 ; B. N., 1240 (entre 933 et 936). — X[e]-XI[e] s. : Ambros. D, 84 inf. ; Saint-Gall, 390 (entre 986 et 1011), Solesmes ; — XI[e] s. : Lucques, 611 ; Ambros, E, 68 sup. ; Mont-Cassin, K. 494 ; Monza, C, 13, 76 ; B. N. 1087 et 1132 ; Pérouse, 16 ; Rome, Angelica, T 5, 21 ; Rome, Casanatense, B, II, 1 ; Sessorien, 136 ; S. Calixte, (lombarde) ; S. Gall, 359 ; Vérone, CVII ; ms. de M. Rosenthal, à Munich ; Bologne, Univ. 2679 ; Rome, Angelica, B. 3, 18, (vers 1039) ; Mont-Cassin, 439 (1058-1087, lombarde : sacramentaire de l'abbé Didier) ; — XI[e]-XII[e] s. : Sessor, 96 ; — XII[e] s. : Angers, 89 ; Monza, B, 1, 41 et F, 3, 104 ; Naples VI, A, A, 3 ; Nonantola ; Rome, Casanatense, C, IV, 2 ; Vallicellare, B, 81 ; S. Gall, 361 ; Vat., 4750 ; Vérone, CV ; B. N. 12055 (de 1133).

303. — X. Mossmann. **Mélanges alsatiques.** Colmar, J.-B. Jung, 1892, in-8, 212 p.

Ce recueil, tiré à cent exemplaires seulement, ne contient pas un morceau qui ne puisse devenir une contribution à quelque œuvre sur l'histoire politique, religieuse, littéraire, judiciaire ou pédagogique de l'Alsace et des pays avoisinants. Il s'ouvre par l'historique d'une ligue des États d'Alsace qui, vers 1512, devait prendre la place de la ligue formée au début des guerres de Bourgogne, et arrivée à son terme depuis quelques années. L'Alsace était le grand chemin par où la France, l'Allemagne, la Suisse et la Hollande faisaient passer des troupes racolées ou mises en campagne; pour empêcher ces marches et ces incursions, il fallait des portes de défense aux cols ou aux vallées des Vosges, à Villé, à Ribeauvillé, à Kaysersberg, à Munster, à Thann, et en avant de Bâle. Le pays était le théâtre de fréquentes guerres privées entre les comtes, sires et seigneurs de toute sorte, et les villes renforcées des bourgs et villages avoisinants; il fallait imposer à tous ces batailleurs le respect de la paix publique. Les gens conduisant des prisonniers, ou ayant commis des meurtres, exercé des brigandages, incendié des maisons, comme aussi les vagabonds vivant de mendicité et de maraudage, étaient sans surveillance du côté d'aucun gouvernement; il fallait leur courir sus et s'emparer de leurs personnes. Il y avait là de quoi provoquer et occuper une ligue du bien public. M. Mossmann expose les efforts faits pendant un siècle et plus pour arriver à l'entente et à l'action. Les tentatives réussissent quelquefois; mais le plus souvent elles échouent par suite des rivalités entre les régences, les villes, les seigneurs, les évêques, les maisons religieuses, les corporations des arts et métiers.

Après l'histoire de la ligue, les deux morceaux les plus importants sont: *le prévôt Jean Roesselmann* et *Rosheim et le grand bailliage.* Le premier rend justice au défenseur de Colmar qui, vers le milieu du XIIIe siècle, au temps de l'interrègne, empêcha, aux dépens de sa vie, la ville d'être annexée aux possessions de l'église de Strasbourg; il rappelle aussi l'opposition du fils de Roesselmann, Walther, à la politique de Rodolphe de Habsbourg et ses efforts heureux pour préserver ses compatriotes du joug autrichien. Le second morceau montre la situation de Rosheim avec ses difficultés en face de la privation du droit concédé à d'autres villes de rendre la justice chez elles, sans ingérence et, jusqu'à un certain point, sans contrôle de la part de l'empire.

Le reste de l'ouvrage, un peu moins de la moitié, se compose de quarante-sept courtes excursions dans divers domaines de l'administration, de la vie publique et privée, des coutumes et des mœurs de la ville de Colmar. Tout y est intéressant. L'attention est successivement attirée sur le plus ancien plan de la banlieue de Colmar, sur les écoles communales au XVIe siècle et sur les écoles clandestines ou *Winkelschulen* qui leur faisaient concurrence, sur la fabrication de la toile qui était

autrefois à Colmar une industrie essentiellement domestique, sur l'immixtion du magistrat dans les cérémonies de l'Église, sur la sanctification obligatoire du dimanche, sur l'avortement puni de mort, sur le service de la poste vers le commencement du XVIIe siècle, sur l'état de l'agriculture à la même époque, et ainsi de suite. L'importance de ces notes au point de vue de l'histoire locale et provinciale saute aux yeux, d'autant qu'elles reposent toutes sur des documents authentiques, que M. M. archiviste de la ville, a sous la main. Entre toutes les questions qu'elles peuvent servir à éclaircir, n'en prenons qu'une, celle des punitions infligées par les autorités publiques. « Rien n'est monotone, remarque M. M., comme les peines dont la justice dispose de nos jours contre les menues contraventions qu'on lui défère. Avec des différences en plus ou en moins, c'est toujours l'amende ou la prison, quelquefois les deux réunies. Autrefois les juges disposaient d'un clavier de pénalités beaucoup plus étendu ; au besoin ils y ajoutaient de nouvelles touches, et en tiraient des effets tout à fait imprévus. » Cela est vrai à la lettre. Un individu, par exemple, souillait-il un puits ? il lui était défendu d'aller boire dans n'importe quelle taverne, ou de se désaltérer ailleurs que chez lui. Un ivrogne insultait-il un homme de garde ou blasphémait-il Dieu ? il était condamné à deux ans de campagne contre les Turcs. Un homme jurait-il ou maltraitait-il sa femme ou ses voisins ? on lui mettait sur l'épaule le *lasterstein*, ou pierre du blasphème, et on lui faisait faire trois fois le tour de l'église collégiale de Saint-Martin, avec un acte public de contrition. Une femme volait-elle des légumes ? elle était promenée, avec des trognons de choux suspendus au dos, en long et en large dans les rues de la ville. Un maraudeur était-il surpris emportant dans sa hotte le raisin de la vigne d'autrui ? on le couchait dans un panier attaché au bout d'une corde, et on l'immergeait dans le fossé de fortification, *durch den Korb in den Graben gesprenget*. Une fille était-elle accusée de scandale avec les soldats qui battaient les environs ? elle était condamnée au violon, *in die Geige gespannet*, une couronne de paille sur la tête, et dans cet attirail les chasse-mendiants et les forts de la halle, *bettelvoegt und sacktraeger*, devaient la promener à travers les rues et la conduire hors de ville, avec défense d'y jamais rentrer. Les renseignements de M. M. sur ces coutumes pénales s'accordent avec ce qui s'en est conservé dans plusieurs localités d'Alsace jusque dans ces derniers temps. Il ne faut pas avoir vécu trois âges d'homme pour se souvenir d'avoir vu tel voleur d'oignons ou de pommes de terre forcé de se tenir le dimanche à la porte de l'église, le fruit de son vol dans un panier à ses pieds. A Mulhouse des gens encore en vie ont été témoins de la promenade d'un médisant ou d'un calomniateur à travers la ville avec le *Klapperstein* à son cou. Cette pierre figure aujourd'hui encore suspendue à une des façades de l'Hôtel de ville, avec l'inscription qui en rappelle l'ancien usage.

Il va sans dire qu'ici on ne pourrait pas avoir la prétention de chercher

ou de découvrir des fautes ou des erreurs dans les *Mélanges alsatiques*. S'il s'y en était glissé d'une sorte ou d'autre, elles ne pourraient être relevées que sur pièces aux archives même de Colmar ; mais avec un érudit de la compétence et de la conscience de M. Mossmann, un pareil contrôle n'aurait point de raison d'être.

Jacques PARMENTIER.

---

304. — **Journal inédit d'Arnauld d'Andilly, 1621,** publié d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque de l'Arsenal, par Eugène HALPHEN. Paris, imprimerie D. Jouaust. 1891, grand in-8 de 105 p. Tiré à 25 exemplaires.

M. Halphen a mis en tête de sa très élégante publication une note qui contient une brève appréciation des récits d'Arnauld et une brève explication au sujet de la façon dont il a cru devoir éditer ces récits. J'approuve sans réserve l'appréciation : « Le Journal d'Arnauld, écrit jour par jour, au moment même des événements qui se passaient sous ses yeux, constate des faits que les historiens ne nous ont pas transmis. C'est un recueil de notes prises pour fixer ses souvenirs, et son témoignage est précieux, car il était, par sa position, bien renseigné. » Mais comment accepter l'explication? « Arnauld, dans la rapidité de la rédaction, a laissé en blanc plusieurs noms. Il eût été possible, à l'aide des documents du temps, de combler ces lacunes. J'ai reproduit le manuscrit tel qu'il est, ne me permettant pas de suppléer, même avec certitude, aux omissions de l'auteur. » C'est trop de discrétion, trop de scrupule. M. H. pouvait si facilement et si sûrement compléter (entre crochets) le texte d'Arnauld que, malgré ma grande et vieille affection pour mon ancien collaborateur, j'ai peine à lui pardonner de s'être ainsi effacé jusqu'à l'abus. Et puisque j'en suis aux reproches, j'ajouterai que je regrette beaucoup aussi qu'un érudit de sa compétence n'ait mis aucune note au bas des pages d'un journal qui a souvent besoin d'être commenté. Un spécialiste qui ne fournit pas au lecteur des renseignements nécessaires, c'est comme si un directeur de compagnie de gaz n'illuminait pas. Laissons-là ces *desiderata* pour dire qu'on trouvera dans le Journal de l'année 1621 de curieuses indications sur le parlement de Paris malmené par Louis XIII, sur Bassompierre, ambassadeur extraordinaire en Espagne [1], sur l'opposition faite par le garde des sceaux, l'honnête Guillaume du Vair, à la proposition de donner deux mille livres à la princesse de Conty pour payement de ses dettes, sur Lesdiguières à Paris, sur la querelle de M. de Nevers et du cardinal de Guise [2], l'emprisonnement de ce dernier à la Bastille, sur la cérémonie du serment

1. On lui *bailla* dix mille livres pour son voyage.

2. « M. le cardinal fut sy troublé et sy en cholère que, sans sçavoir ce qu'il disoit [ce qu'il *faisoit?*], il frappa M. de Nevers, et aprez le porta par terre et luy donna plusieurs coups, et mesme des coups de pied. »

prêté par le nouveau connétable, le duc de Luynes, sur le voyage du roi en Touraine, Anjou [1], Poitou, sur les sièges de Saint-Jean d'Angély (avec le procès-verbal de la sommation de rendre la place adressée par un héraut d'armes du roi à Benjamin de Rohan, seigneur de Soubize), de Nérac, de Caumont, de Clairac, d'Aubiac, de Montauban [2], sur la mort tragique de Boisse Pardaillan, etc. Que d'éclaircissements pouvaient être donnés au sujet de ces divers événements! Que de rapprochements pouvaient être établis entre les récits d'Arnauld et ceux de Bassompierre, de Caumont La Force, de Bertrand de Vignolles, de Malingre, du *Mercure françois* et des autres recueils contemporains! Et quel dommage — je ne puis m'empêcher de le redire — que M. Halphen n'ait rien mis en sa magnifique plaquette comme érudit et comme critique, et se soit trop modestement contenté de rester fidèle à cet étroit programme : « Je n'aspire qu'à l'honneur d'être un fidèle copiste [3]! »

T. de L.

---

365. — **La enseñanza de la historia,** por Rafael Altamira. — Madrid, Fortanet, 1891; in-8 de 278 pp.

Nous félicitons M. Altamira d'avoir écrit ce livre. Dans un pays d'un passé aussi intéressant que celui de l'Espagne, il est fâcheux de voir l'histoire généralement délaissée. Ce n'est pas que plusieurs membres de l'Académie d'Histoire et du corps des archivistes et bibliothécaires ne nous aient déjà offert des travaux de valeur; mais il serait à souhaiter de voir leurs efforts demeurer moins isolés. Il faudrait qu'ils fussent secondés par de bons élèves, susceptibles de devenir leurs disciples et capables,

---

1. A Saumur, Marie de Médicis montra son mauvais caractère : « La reyne mère, malcontente de ce que ses gens et ses chevaulx estoient mal logez, s'en alla coucher à Brigueil. »

2. Près de Montauban survint un décès dont la singulière cause et la date précise n'avaient pas, ce me semble, été encore indiquées : « M. l'evesque de Marseille [Artus d'Espinay] meurt à Moissac [le samedi 21 août 1621] de fiebvre que l'on attribue à une cheute que M. le Prince de Jinville luy fit faire à Thonneins en riant. Son evesché donné à M. Coeffeteau. » Disons que dans le *Dictionnaire historique de la France*, comme dans beaucoup d'autres recueils, on met en 1619 la mort du prélat.

3. L'écriture assez difficile à lire d'Arnauld d'Andilly a été cause que quelques noms propres ont été inexactement reproduits. Ainsi, p. 56, Doudias est Dondas (Jean de Vassal de La Tourette, seigneur de Montviel et de Dondas, en Agenais). Ainsi encore *Modavoisin* (p. 66) est *Mauvezin*, *Conthenan* (p. 67) est *Contenan* [Henri de Bauves, baron de Contenan], *Longueville* (p. 102) est *Longuetille*. En dehors des noms propres, dont le déchiffrement, on le sait, est particulièrement dangereux, je ne vois qu'un mot mal lu (p. 57). Dans la phrase ainsi imprimée : « premier consul escartelé à Bourdeaux. Teste *postez a* Caumont, » à *postez* il faut substituer *portée* et on obtient un sens très clair : on porta à Caumont, pour l'exposer, comme objet d'effroi, sur la porte de la ville, la tête du premier consul qui avait, comme traître, été tiré à quatre chevaux par arrêt du parlement de Bordeaux.

en attendant le moment d'aborder les études de longue haleine, de publier correctement les documents inédits, si nombreux encore.

M. A. a beaucoup lu et il a aussi vu de ses propres yeux la façon dont on enseigne et dont on travaille à l'étranger, ce qui donne un intérêt particulier aux chapitres dans lesquels il nous expose en détail l'organisation des études historiques en France, en Allemagne, etc. Quant aux idées théoriques, au but qu'indique l'auteur et aux moyens qu'il propose, nous avons peur qu'on ne se heurte à des difficultés pratiques qu'on ne réussira à surmonter qu'à force de patience et de persévérance. Maintenant n'y a-t-il pas un peu d'excès dans les tendances manifestées, non seulement par M. Altamira, mais aussi par d'autres pédagogues contemporains ? Il nous semble qu'une distinction devrait s'établir, très tranchée, entre l'enseignement destiné à former des professeurs, des historiens et des érudits et celui qui s'adresse aux jeunes gens, infiniment plus nombreux, même dans les carrières libérales, qui n'ont besoin de connaître que les grandes lignes de l'histoire, de l'histoire ancienne surtout. Aux premiers, apprenez la paléographie, la diplomatique, toutes les sciences auxiliaires. Elles leur sont indispensables. Mais réservez tout cela pour l'enseignement supérieur. Pour les autres, qui seront des hommes d'action et non des théoriciens, il suffit, après avoir acquis une connaissance générale de l'histoire universelle, d'apprendre de la façon la plus pratique et la plus précise, dans un but utilitaire, l'histoire moderne, et ils n'ont que faire d'étudier ces sciences auxiliaires, qui ne sont nécessaires qu'à leurs maîtres et dont ils n'auront d'ailleurs que des notions trop vagues pour avoir le droit de critiquer un historien de carrière. N'est-ce donc pas leur imposer une besogne superflue que de vouloir les faire remonter aux sources originales et de leur faire refaire l'histoire, alors qu'ils se serviraient très avantageusement des manuels, trop dédaignés en principe, qui peuvent très bien résumer l'histoire interne aussi bien que l'histoire externe, et qui deviendront excellents lorsqu'ils seront l'œuvre de ces maîtres de valeur qui ne jugent pas indigne d'eux de composer des livres de lecture ?

M. A. a intercalé dans son livre une courte bibliographie des ouvrages de fond nécessaires à une bibliothèque historique ; la partie relative à l'Espagne, complétée en appendice, est intéressante, et nous prenons bonne note de la promesse de M. Altamira de faire paraître prochainement un catalogue des articles relatifs à l'histoire d'Espagne, publiés de 1880 à 1890 dans les revues étrangères. Nous permettra-t-il de lui signaler, dans la partie de sa bibliographie relative à l'histoire de France, quelques omissions : la *Gallia Christiana*, l'*Art de vérifier les dates*, et au paragraphe spécial de l'archéologie et de l'histoire du costume le *dictionnaire de l'architecture française*... et le *dictionnaire du mobilier français*... de Viollet-le-Duc, l'*histoire du costume en France* de J. Quicherat et le *Costume au moyen âge d'après les sceaux* de G. Demay ?

H. Léonardon.

306. — **Petite histoire de la littérature française, principalement depuis la Renaissance,** par A. Gazier, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Armand Colin, 1891, in-18 jésus de 621 p.

Le livre de M. Gazier a toutes sortes de mérites, mais son plus grand mérite, c'est l'originalité. La plupart des histoires élémentaires de notre littérature ne sont guère formées que de redites, que de *clichés*. M. G., se séparant entièrement de ses prédécesseurs, a voulu tout examiner de ses propres yeux, tout apprécier par lui-même. Ne cherchez dans son livre aucun reflet des opinions courantes, aucun écho des jugements rendus. A la critique par ricochet l'auteur a substitué la critique directe, personnelle. Appliquant à la littérature le procédé appliqué par Descartes à la philosophie, il a fait hardiment *table rase* et son livre est d'autant plus intéressant, que tout y est plus nouveau.

Une autre grande qualité de ce livre, c'est la clarté et la vivacité de la rédaction. Beaucoup de professeurs croient devoir écrire avec une gravité qui n'est ni sans pesanteur ni sans ennui. La phrase de M. G., au contraire, est toujours alerte et, pour ainsi dire, ailée. On peut la comparer à une flèche qui atteint rapidement et sûrement le but. Parfois l'auteur a des saillies charmantes, toutes françaises, et les 600 pages de son volume, animées par une verve fort spirituelle, se lisent non seulement avec la plus grande facilité, mais encore avec le plus grand agrément.

Ai-je besoin d'ajouter que M. G., qui est un de nos travailleurs les plus consciencieux, n'apporte pas moins de conscience dans ses appréciations que dans ses recherches? Sans doute on peut n'être pas d'accord avec lui sur tous les points, et moi-même j'aurais plus d'une réserve à faire en ce qui regarde certains jugements qui me paraissent trop rigoureux [1]. Mais la bonne foi du critique brille partout d'une façon écla-

---

1. Un critique renommé, M. F. Brunetière, a déjà reproché à M. G. sa sévérité outrée pour Bourdaloue. Un autre critique fort compétent et fort judicieux, M. Ch. Urbain, pense qu'il a trop maltraité Fénelon. D'autres ont protesté contre ce que l'auteur a écrit sur les *Provinciales*. A mon tour, je me permettrai une réclamation en faveur de Du Bartas et du premier Balzac si durement jugés (pp. 98-99 et 185). L'auteur de la *Semaine* est loin d'être « absolument illisible » et l'on a pu tirer de ses œuvres une remarquable anthologie dont j'ai rendu compte ici, l'an dernier. J'en appelle donc, pour le poète que M. G. appelle avec une cruelle ironie « un Ronsard de province », au critique mieux informé. Quant à Guez de Balzac, n'est-il pas protégé contre toutes les malices par cette phrase d'un juge qui fut la raison même, juge dont M. G. contestera moins que tout autre l'infaillible autorité, Boileau : « Personne n'a mieux écrit sa langue. » Je pourrais réunir ici quelques autres objections tant au sujet de la littérature classique que de la littérature du XIXe siècle. Je me contenterai de constater que, parmi nos contemporains, Prosper Mérimée n'a pas obtenu de M. G. toute la justice qui lui est due. Les admirateurs très nombreux de cet écrivain si pur et si pittoresque à la fois regarderont les deux lignes que voici comme bien sèches et bien insuffisantes : « P. Mérimée s'est fait connaître par quelques nouvelles et par le roman de *Colomba*. »

tante, même pour les yeux des lecteurs à préventions, et de même que tous reconnaîtront dans la *Petite histoire de la littérature française* l'œuvre d'un savant homme, tous aussi y reconnaîtront l'œuvre d'un honnête homme [1].

Je n'ai plus qu'à indiquer le plan suivi par le nouvel historien et à lui soumettre quelques menues observations au sujet d'un petit nombre d'inexactitudes qu'il y aurait à faire disparaître de la seconde et toute prochaine édition.

Le plan est excellent. M. G. l'expose ainsi (*Avant-propos*, p. 3-5): « Nous glisserons sur les trois siècles qui ont précédé la Renaissance, et cela pour être à même d'étudier avec plus de détail, d'abord le XVIe siècle, qui a tant aimé ce qu'il a appelé les *bonnes lettres ;* puis cet incomparable XVIIe siècle qui sera toujours le centre d'une histoire littéraire sérieuse ; — puis le XVIIIe, qui a tant bataillé, tant remué d'idées ; — puis enfin la première moitié de notre XIXe siècle, que l'on exalte ou que l'on dénigre avec trop de passion, et qu'il n'est pas encore possible de juger avec une équité absolue. Après avoir délimité aussi nettement que possible le champ de ces études, il me reste à donner brièvement quelques indications sur la méthode que j'ai cru devoir suivre. On peut étudier une littérature de deux façons très différentes : en suivant rigoureusement l'ordre des temps, ou au contraire en faisant à travers les siècles l'histoire d'un genre déterminé... L'une et l'autre méthode a ses avantages et aussi ses inconvénients... Le mieux est d'adopter un système intermédiaire, celui qu'a préféré Bossuet quand il a composé son *Histoire universelle.* C'est ainsi que nous procéderons dans la suite de ces études. Nous chercherons à bien connaître l'histoire d'un genre littéraire à une époque déterminée, — l'histoire de la Tragédie avec Corneille et Racine, ou l'histoire de la Comédie au temps de Molière, — pour étudier ensuite l'histoire de l'Éloquence depuis Bossuet jusqu'à Massillon, et ainsi de suite. Les inconvénients que présentent les deux méthodes différentes seront ainsi évités, et il sera possible de recueillir les avantages très réels que l'on doit reconnaître à chacune d'elles. Telle sera cette *Petite Histoire de la littérature française*, préparée, on peut le croire, avec beaucoup de soin, de manière à faire connaître aussi bien que possible les auteurs, leurs œuvres et leur temps. »

M. G. a fait — et très bien fait — tout ce qu'il a dit là, mais il n'a pas dit, en son *Avant-propos*, tout ce qu'il a fait. Il n'a pas parlé d'une innovation bien digne pourtant d'être signalée : la reproduction en son

---

1. Si les coups portés par M. G. à quelques membres de la Compagnie de Jésus sont parfois un peu rudes, il faut, d'autre part, tenir compte au professeur en Sorbonne de l'impartialité avec laquelle il a loué plusieurs autres de ces ardents adversaires de l'Université. Lui que l'on a surnommé le dernier des Jansénistes, n'a-t-il pas eu la franchise de noter le *style gris* de son ami Nicole, écrivain tant surfait par Mme de Sévigné et qui est réellement ennuyeux comme la pluie ?

livre de 67 portraits de nos plus célèbres écrivains (depuis Charles d'Orléans jusqu'à Georges Sand) gravés d'après les documents les plus authentiques. Il n'a pas parlé non plus de quatre pièces d'une fort grande utilité qui occupent les dernières pages de son volume : 1° un *Tableau chronologique de la littérature française* (naissances, morts, publication d'ouvrages) [1]; 2° *Index alphabétique des noms d'auteurs cités; 3° Carte littéraire de la France; 4° Table des matières* contenues dans les 35 chapitres de l'ouvrage.

Je place les menues critiques qui vont suivre sous la protection de ce vers d'un auteur favori de M. Gazier :

> Faites-vous des amis prompts à vous censurer.

Tout d'abord relevons quelques fautes d'impression : « Le célèbre Brunetto Latini, maître *du* Dante (p. 12) [2]. » La forme correcte du nom imprimé *Comines* (p. 15) est *Commynes*. — Dans la citation empruntée à Rabelais (p. 15) il faut supprimer l'accent mis sur le premier *e* du mot *desirée,* comme on l'a supprimé, du reste, un peu plus loin (p. 18) dans une citation tirée de Voltaire. — Le trouvère qui chanta les exploits de *Brut,* Wace, n'a jamais porté le prénom de *Robert* (p. 32), comme j'ai eu l'occasion de le rappeler, il y a déjà une trentaine d'années, dans une note publiée par la *Correspondance littéraire.* — Il n'est pas sûr que Villehardouin soit « né un peu après 1150 » (p. 49); dans les *Extraits des chroniqueurs français* de MM. G. Paris et A. Jeanroys, dont je rendais compte ici dernièrement, on lit (p. 1) que Villehardouin naquit « au plus tôt en 1150, au plus tard en 1164 ». — Je ne crois pas que l'on soit autorisé à dire, même au conditionnel, que « Gerson pourrait bien être l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* ». (p. 54). — Le récit qui nous montre Ronsard, déjà presque sexagénaire et d'ailleurs maladif, portant sur ses épaules, aidé de Baïf et de quelques autres, le cercueil du « gentil Belleau », me paraît plus légendaire qu'historique (p. 92) [3]. — Le « philosophe espagnol » Raimond Sebond (p. 122) serait un philosophe toulousain, d'après l'opinion de feu l'abbé Reulet adoptée par de bons juges, dont un est de l'Aréopage, je

1. Quelques dates sont à rectifier dans ce *Tableau* dressé avec tant de patience attentive : certains noms devraient y être ajoutés ; quelques autres devraient sans inconvénient en être retranchés, par exemple, la mort d'un poète ridicule tel que Baour-Lormian pouvait être passée sous silence, et le besoin d'une mention spéciale du décès de Mme Desbordes-Valmore ne se faisait nullement sentir. Bien complété, bien revisé, le *Tableau Chronologique* deviendra très précieux.

2. L'imprimeur pourrait alléguer pour excuse que c'est l'orthographe officielle à Paris, puisqu'une rue y porte le nom de rue *du* Dante, mais je répondrais que la méprise de l'édilité parisienne ne saurait avoir force de loi : Dante étant le prénom d'Alighieri, c'est comme si à Rome, voulant honorer Victor Hugo, on disait : rue *du* Victor.

3. A propos de Ronsard, comment M. G. n'a-t-il pas rapproché (p. 85) de l'éloge que lui donne Estienne Pasquier, l'éloge bien autrement flatteur que lui donne Michel de Montaigne ?

veux dire de l'Institut. — M. G. déclare (p. 111) que Henri Estienne [1] « était protestant, comme Palissy et Paré ». Le protestantisme de ce dernier a été fort contesté et les derniers travaux semblent établir que le grand chirurgien fut catholique, comme Jal l'avait affirmé dans son *Dictionnaire critique*. — Blaise de Monluc « mérita le bel éloge que lui a décerné Henri IV ; ses *Commentaires* sont vraiment la *Bible du soldat* » (p. 130). L'auteur serait bien embarrassé pour nous donner la preuve de l'authenticité du mot. Il serait encore plus embarrassé pour justifier son assertion (p. 149) sur la naissance en Saintonge de Bernard Palissy. L'admirable artiste n'appartient à la Saintonge que par son séjour : il a incontestablement eu l'Agenais pour berceau. — Le président Jeannin n'est pas mort en 1622 (p. 167), mais bien le 22 mars 1623 [2]. — L'« ancien jésuite » mentionné (p. 202), au sujet des cinq propositions de Jansénius, est Nicolas Cornet, le maître de Bossuet. Pourquoi ne l'avoir pas nommé? — Parmi les écrivains omis, je mentionnerai seulement Jean de Schelandre, l'auteur de la tragi-comédie de *Tyr et Sydon*. — Les indications bibliographiques sont généralement excellentes. Aussi ai-je été étonné de lire (p. 420) que les dialogues composés par La Mothe-le-Vayer sous le pseudonyme d'*Oratius Tubero* sont un ouvrage posthume. Ces dialogues parurent du vivant de l'auteur, comme on peut le voir dans le fascicule XVI des *Correspondants de Peiresc* (*Lettres de Fr. Luillier*, Paris, 1889, p. 5). M. G. a introduit dans son livre bon nombre d'historiettes littéraires qui y ajoutent grande saveur.

(Aimez-vous l'*anecdote* ? *il* en a mis partout.)

Seulement plusieurs de ces petits récits sont moins exacts qu'agréables. Ainsi (p. 390) voici un piquant morceau à retrancher : « Fidèle aux déplorables habitudes de ses devanciers, Vertot songeait surtout à plaire, à composer des œuvres d'art où la fantaisie trouvait place à côté de la vérité. On connaît le mot fameux *Mon siège est fait*, réponse de Vertot à un ami qui apportait de nouveaux documents destinés à modifier un chapitre militaire. Un historien capable de raisonner ainsi peut charmer ses contemporains par l'éclat de son style et par la vivacité de ses peintures ; mais il est par là même condamné à l'oubli ; il ne travaille pas pour la postérité. » Jamais, comme l'a très bien expliqué un docte académicien, Walckenaer (*Biographie Universelle*) Vertot n'a eu à se reprocher une théorie aussi compromettante pour son honneur d'historien. Diverses autres historiettes sont également à rejeter, telles que celles de Louis XV s'écriant avec désinvolture : *Après moi le déluge* (p. 519), de Mirabeau apostrophant Dreux-Brezé : *Allez dire à votre maître*, etc. (p. 533), de Chateaubriand proclamant Victor Hugo

1. Pourquoi M. G. qui écrit *Estienne*, écrit-il (p. 109) l'*Hôpital* et non l'*Hospital*?

2. Voir *Lettres de Peiresc aux frères Dupuy*, tome I, p. 827, note 3.

enfant sublime [1] (p. 553). Ces peccadilles [2] n'empêchent pas le travail de M. Gazier d'être un des meilleurs — le meilleur peut-être — qui ait été consacré à l'histoire résumée de cette littérature, dont la gloire, comme il le dit si bien (p. 5), est « très éclatante et si pure ».

Ph. TAMIZEY DE LARROQUE.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Eusèbe PAVIE nous envoie une étude sur Marin Léberge, qu'il a publiée dans les *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, et qu'il a fait tirer à part (Angers, Lachèse, 74 pp. in-8°). Marin Léberge fut successivement professeur de droit aux universités de Poitiers et d'Anjou; il est surtout connu des historiens par la relation du siège de Poitiers, qu'en 1569 le jeune Henri de Guise défendit contre Coligny. Les renseignements que nous donne M. Pavie sont curieux; mais sa brochure eût gagné en valeur, si elle était écrite d'un style moins prétentieux, et avec plus de simplicité et par suite plus de précision.

— Notre collaborateur, M. Eugène d'EICHTHAL, vient de publier à la librairie Lemerre un élégant opuscule « *Du Rythme dans la versification française* », rempli de remarques neuves et suggestives. C'est un historique rapide, sommaire et complet en soi, du rôle que joue et que doit continuer de jouer le mouvement rythmique. L'auteur, après avoir montré par quelques exemples bien choisis le caractère musical de la poésie classique, raconte l'évolution qui a modifié ce caractère et amené la forme romantique, puis nous signale une nouvelle transformation où le rythme du vers devient difficile à reconnaître si tant est qu'il ne disparaisse entièrement. M. d'Eichthal ne fait pas le procès de la nouvelle école, mais il rappelle les tentatives analogues aux siennes faites sans succès au XVIe siècle, et montre les dangers qu'elle fait courir à la saine versification, à celle qui ne sait point se passer du rythme.

ALLEMAGNE. — M. Fréderic CURTIUS nous adresse une brochure qu'il a écrite sur l'historien et l'homme d'État, Henri Gelzer, mort le 15 août 1889 (*Heinrich Gelzer*, Gotha, Perthes, 1892, 57 p. in-8°). C'est moins une biographie qu'une exposition des idées politiques, religieuses et sociales du personnage. Ses œuvres sur l'histoire de la Suisse et sur la littérature allemande sont à peine mentionnées. L'auteur insiste spécialement sur la part que prit Gelzer dans la formation de l'unité allemande et sur le rôle qu'il joua à la cour du grand duc de Bade, Frédéric, son élève. Aux éloges donnés dans cette étude par M. Curtius au prince de Hohenlohe, on devine qu'il est fonctionnaire en Alsace-Lorraine.

---

1. Chateaubriand s'indignait, assure-t-on, de se voir attribuer un mot qui, malgré son désaveu, continua et continuera toujours de courir les rues.

2. Un de mes devanciers déjà nommé, M. Ch. Urbain, s'excuse (*Moniteur bibliographique* du 25 décembre 1891) de la minutie de ses observations en des termes que je veux m'approprier, tant ils sont justes et délicats : « Ce sont-là des vétilles, sans doute, mais quand elle a à faire à un ouvrage aussi sérieusement composé, la critique a le devoir d'y regarder de très près, et de rendre ainsi hommage au mérite de l'auteur. »

— M. Johann Schmidt, professeur au gymnase académique de Vienne, publie un livre de lectures latines élémentaires : *Lateinisches Lesebuch aus Cornelius Nepos, und Q. Curtius Rufus*, Wien et Prag, Tempsky, 1892, 1 vol. et 1 cahier cartonné in-8. La 1re partie contient une introduction (pp. 1-5), le texte (6 morceaux de Cornelius Nepos et 18 de Quinte-Curce, pp. 6-60), une table des noms (61-71) et deux cartes : Regna Persaruum et Alexandri magni, Graecia. La 2e partie donne en 27 pages une annotation courte et d'un caractère exclusivement scolaire.

ITALIE. — Parmi les Mélanges offerts par l'Ecole de Rome à M. de Rossi à l'occasion de son jubilé, signalons : P. de Nolhac, *Boccace et Tacite*, Rome, 1892, 28 pp Ce mémoire est important parce qu'il prouve à n'en pas douter que Boccace a connu de Tacite le *Mediceus II* (=*Ann.* XI-XVI, *Hist.* I-V), sans doute au Mont Cassin, vers la fin de sa vie, avant janvier 1371. Il le cite dans les *Genealogiae deorum* (1373) et le *Comento* (1373) ; il s'en sert dans le *De claris mulieribus*, publié dès 1362 mais remanié postérieurement. Ainsi Boccace est le premier humaniste qui ait lu l'historien latin. A cette occasion, M. de Nolhac relève toutes les mentions de Tacite dans la littérature jusqu'à Pogge. D'après des indices assez sérieux, il y a lieu de se demander si à cette date le texte conservé n'était pas plus étendu qu'aujourd'hui. Par ce qu'il nous apprend et par ce qu'il nous laisse soupçonner, cet article mérite d'attirer l'attention.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 mai 1892.

Sur le rapport de M. Hamy, l'Académie décide de continuer pour un an l'affectation des revenus de la fondation Benoît Garnier à la mission de M. Dutreuil de Rhins dans l'Asie centrale.

Sur le rapport de M. Héron de Villefosse, une somme de 1000 fr., prélevée sur les fonds du legs Piot, est allouée à M. Toutain, membre de l'Ecole française de Rome, pour la continuation de ses fouilles à Chemtou (Tunisie).

Sur le rapport de M. Georges Perrot, l'Académie désigne à la Société centrale des architectes, pour la médaille qu'elle décerne chaque année à un membre des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, M. Jamot, ancien membre de l'Ecole d'Athènes, aujourd'hui attaché au musée du Louvre. M. Jamot a fait en Béotie, sur le territoire de Thespies, dans la vallée des Muses, etc., en 1889, 1890 et 1891, trois campagnes de fouilles qui ont amené la découverte de plusieurs édifices intéressants et de nombreux morceaux de sculpture. Parmi ces derniers, on remarque surtout un bras de bronze, reste d'une statue d'homme un peu plus grande que nature, qui, si elle était complète, compterait parmi les plus beaux monuments de la sculpture en métal que nous ayons conservés de l'antiquité.

Le R. P. C. Tondini de Quarenghi, barnabite, fait une communication sur la question de la Pâque dans la réforme du calendrier russe.

La presse russe s'occupe depuis quelque temps de la réforme du calendrier. L'objection capitale contre l'acceptation du nôtre serait, d'après une certaine presse, le décret du concile de Nicée (325) défendant que la Pâque chrétienne devance celle des Israélites ou coïncide avec cette dernière. Or, rien que d'ici à l'an 2000 notre Pâque devancera en effet celle des Israélites 16 fois et coïncidera avec elle 5 fois. L'objection est en apparence insoluble.

Mais le P. Tondini fait remarquer que le concile de Nicée ne pouvait avoir en vue qu'une Pâque juive célébrée, comme elle l'était alors et comme elle était censée devoir être toujours célébrée, d'après les prescriptions de Moïse, le jour même de la pleine lune du printemps. Or, le calendrier israélite actuel n'est en aucune hypothèse antérieur à la seconde moitié du VIe siècle ; des prescriptions spéciales touchant le 1er tishri, qui ne doit jamais tomber ni en dimanche, ni en mercredi, ni en vendredi, et d'autres concernant la coïncidence de la pleine lune avec certaines heures déterminées, font de plus en sorte que ni la lunaison du tishri, ni celle de Nisan, ni par conséquent la pleine lune de Nisan ne sont plus d'accord avec ce qui se passe

effectivement au firmament. Il s'ajoute à cela que le calendrier israélite retarde en 1000 ans de plus de 4 jours, de sorte qu'on a calculé que leur Pâque arriverait l'an 12008 le 20 mai. — Déjà aujourd'hui les saisons du calendrier des Juifs s'accordent si peu avec les véritables que *toutes les seize fois* où, d'ici à l'an 2000, la Pâque catholique précédera la lune, la Pâque juive sera célébrée non pas à la pleine lune de mars ou du printemps, mais à la pleine lune suivante. Dans ces circonstances, les catholiques doivent s'en tenir à la prescription du concile de Nicée qui leur a donné, comme point de départ, non pas la coutume à venir des Israélites, mais l'équinoxe. C'est pour ne pas tenir compte de cette circonstance que les Russes célébreront, d'ici à l'an 2000, leur Pâque 35 fois un mois lunaire plus tard que ne l'a permis le concile de Nicée.

Quant à coïncidence de la Pâque romaine avec la Pâque juive, elle est due quelquefois à l'incorrection du calendrier israélite, ce dont l'Église n'a pas à s'inquiéter, et quelques rares, très rares fois (comme en 1825) à l'usage des cycles, qu'elle a empruntés à l'Église grecque. L'Église catholique n'a pas cru que ce fût un mal qui dût l'emporter sur les avantages pratiques des cycles. Au surplus, autre chose est le calendrier et autre chose la détermination de la Pâque, témoin (pour ne pas parler des protestants d'Allemagne de 1700 à 1775), le Japon, État païen, qui en adoptant en 1873 le calendrier de l'Europe occidentale, n'a certes pas entendu s'engager à célébrer la Pâque chrétienne.

La vraie raison qui empêche l'adoption de notre calendrier, c'est la crainte de léser les susceptibilités religieuses des Orthodoxes. C'est une des raisons qui ont déterminé l'Italie à proposer, à la place de Greenwich, dont on connaît les déplorables conditions atmosphériques — le méridien de Jérusalem. Outre qu'un midi sans un splendide soleil est à Jérusalem une exception plutôt unique que rare, les populations orthodoxes y trouveront un dédommagement pour l'abandon tôt ou tard inévitable de leur calendrier. Ce considérant est relevé dans le mémoire envoyé par l'Italie aux puissances.

M. Lecoy de la Marche termine sa lecture sur l'arrestation et l'interrogatoire d'un enlumineur par Tristan l'Ermite. Cet obscur artiste, nommé Jean Gillemer, fut soupçonné d'être un espion du duc de Guyenne, à raison des voyages qu'il avait faits dans cette province pour l'exercice de sa profession. Il fut mis à la question et soumis à trois interrogatoires successifs, qui nous ont été conservés. M. Lecoy de la Marche y relève des indications curieuses sur la vie et le métier des enlumineurs populaires, leurs ateliers, leurs élèves, les voyages qu'ils faisaient, soit de ville en ville, soit pour aller étudier et travailler dans les grands centres artistiques, à Paris, en Flandre, en Italie. On y voit que Jean Gillemer colportait, avec des livres d'heures, une collection de remèdes de charlatan pour guérir différents maux. Le dépouillement des papiers saisis sur sa personne le montrent aussi superstitieux que zélé pour son art.

M. Viollet rappelle que Vallet de Viriville a signalé un manuscrit qui a appartenu au duc de Guyenne et dont les miniatures sont restées inachevées. On s'est déjà demandé si l'enlumineur de ce volume n'était pas Jean Gillemer, et si l'interruption du travail n'a pas été causée par son arrestation.

M. Salomon Reinach communique une note intitulée : *l'Étain celtique*. On sait que les Grecs nommaient l'étain κασσίτερος et les îles d'où ils le tiraient les Cassitérides; ces îles étaient, selon toute apparence, non les Sorlingues ou Scilly, mais les îles britanniques. Remarquant que dans plusieurs langues les noms des métaux ont été tirés de ceux des lieux d'où on les tirait, — le cuivre est le métal cypriote, le bronze celui de Brundusium, etc., — M. Salomon Reinach pense que l'étain a pris son nom de celui des îles Cassitérides, et non inversement. Ce nom paraît être d'origine celtique et signifie « très lointain ». Le premier terme, *cassi*, se retrouve dans un grand nombre de noms gaulois, tels que Cassivellaunos, Cassitalus, les Veliocasses, les Viducasses, etc. Le nom d' « îles très lointaines » aura été appliqué aux îles britanniques par les Druides de Gaule qui renseignèrent l'historien grec Timagène. Le mot κασσίτερος se trouve déjà dans Homère : il en résulterait que la Gaule aurait eu une population celtique dès le VIII^e ou le IX^e siècle avant notre ère, contrairement à l'opinion généralement admise.

Ouvrage présenté par M. Gaston Paris : MÉLY (F. DE), *les Cachets d'oculistes et les Lapidaires de l'antiquité et du haut moyen âge* (extrait de la *Revue de philologie*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 6 juin — 1892

307. — W. H. Goodyear. **The Grammar of the Lotus**, a New History of Classic Ornament as a Development of Sun Worship, with Observations on the « Bronze Culture » of Prehistoric Europe, as derived from Egypt; based on the Study of Patterns, with numerous Illustrations. Londres, Sampson, Low, Marston and C° 1891, petit in-folio, xii-408 p.

Il y a dans ce livre beaucoup de choses dont je ne m'occuperai pas, faute de savoir qu'en penser. M. Goodyear s'est fait le champion intransigeant du lotus, et le retrouve dans bien des pays et sur bien des monuments où le lotus n'a que voir. Il a de même, sur la signification mystique de la plante, des idées qui ne me paraissent être toujours ni très claires, ni très cohérentes. Je me bornerai à prendre la partie de l'ouvrage qui se rapporte à l'Égypte et aux pays en relations avec l'Égypte : elle me paraît renfermer, à côté d'exagérations et d'erreurs regrettables, quantité de faits intéressants et nouveaux, dont tout le monde en archéologie, ceux qui s'occupent d'Égyptologie comme ceux qui s'enferment dans l'étude des pays classiques, devra faire son profit.

Et d'abord, M. G. commence par contester qu'il y ait eu en Égypte deux plantes sacrées, répondant chacune à l'une des deux grandes divisions du pays, le lotus et le papyrus. Il y a, dit-il, deux formes différentes du lotus dont l'une répondit au pays du Nord, l'autre au pays du Sud ; quant au papyrus, il est représenté très rarement sur les monuments, parmi les plantes qui croissent dans les marais ou celles qu'on offre aux morts et aux dieux. J'avoue que les raisons présentées par M. G. m'ont paru être très fortes. Quand on regarde les figures qu'il reproduit, et qui sont copiées fidèlement sur l'antique, on ne peut s'empêcher de constater qu'en effet elles semblent se rattacher toutes aux divers états du lotus commun, le lotus bleu et blanc : en revanche, elles n'ont rien de commun avec celles du papyrus. Les types de colonnes égyptiennes devraient donc être rapprochés uniquement du lotus, et les motifs d'ornementation qu'on dérivait partie du papyrus, partie du lotus, doivent être attribués uniquement à cette dernière plante. M. G. montre comment tous les motifs qu'il rapporte au lotus, se retrouvent sur les monuments de la Phénicie, de Chypre, de l'Asie-Mineure, de

la Grèce. Il fait aussi venir d'Égypte des formes dont on fait ordinairement honneur à l'Assyrie, le chapiteau ionien, la rosette, etc. Il faudrait reproduire les figures qu'il donne pour rendre sa démonstration intelligible : je me borne à indiquer brièvement ses conclusions, dans l'espoir qu'on se reportera au volume lui-même et qu'on l'étudiera.

Un Égyptologue est toujours suspect de plaider pour sa maison, lorsqu'il veut réagir contre l'importance exagérée qu'on s'est habitué à prêter à l'Assyrie dans le développement des arts occidentaux. Je crois pourtant que nos lecteurs seraient singulièrement étonnés s'ils savaient sur quels faibles indices on s'appuie pour faire la part belle aux Chaldéo-Assyriens, et de quel parti-pris on néglige les documents égyptiens. Il est vrai que l'étude des origines égyptiennes exige une attention et un effort matériel que ne demande pas celle des origines chaldéo-assyriennes : pour un objet assyrien que nos collections du Louvre contiennent, elles en ont au moins cinquante égyptiens qu'il serait nécessaire d'examiner avant de rendre un jugement, et cette masse de documents effraie ou décourage la plupart des savants. On préfère s'en rapporter à ceux qui ont eu la patience d'y aller regarder, et l'on répète leurs assertions sans essayer d'en éprouver la justesse. L'histoire de la rosette et de la terre émaillée nous fournit un exemple curieux de la façon dont les erreurs, une fois mises en circulation, se propagent et prospèrent. Le musée du Louvre avait acquis en 1852, chez Clot-Bey, une centaine de disques en terre émaillée portant chacun une rosace à huit pétales : bien qu'ils eussent été trouvés en Égypte, M. de Longpérier, qui n'admettait le genre de décoration que chez les peuples asiatiques, les réclama pour le Musée assyrien [1]. Ils y sont encore aujourd'hui, et bien qu'on ait retrouvé à Tell-el-Yahoudi dans le Delta, le temple de Ramsès III d'où ils proviennent, on s'obstine à les considérer comme étant étrangers à l'Égypte et de fabrique chaldéenne ou imitée de la Chaldée. Ils sont même devenus pour beaucoup un des types classiques de la rosace assyrienne. J'ajouterai, en passant, que M. de Longpérier a retiré de la sorte à l'Égypte, où ils avaient été trouvés un assez grand nombre, de petits objets qu'il a donnés libéralement au Musée assyrien [2], et que c'est en partie d'après des monuments aussi contestables, qu'on a pris l'habitude d'établir certains caractères de l'art de l'Assyrie. Je ne veux pas rechercher ici si M. de Longpérier a eu raison ou s'il a eu tort : je constate seulement que quarante années se sont écoulées, que, depuis lors, on a mis au jour, en Égypte, des centaines d'objets analogues dont plusieurs remontent à des temps fort anciens, et qu'il y aurait lieu de reprendre le sujet.

---

1. Adrien de Longpérier, *Notice des Antiquités assyriennes*, 3e édit. 1884, p. 147-148.

2. *Notice des Antiquités assyriennes* p. 50 (nº 212), 52 (nº 220), 61-63 (nos 287-290), 73-86, 81 (nº 413), 83-86, etc.

Je le répète, je veux seulement appeler l'attention sur le livre de M. Goodyear. Il soulève trop de questions où je me sens incompétent pour que j'en fasse la critique ou même l'analyse suivie. Comme il me paraît renfermer beaucoup de bon dans les parties où je puis le juger, je voudrais croire que le reste renferme une part au moins de vérité et fournira une contribution utile à l'histoire de l'art.

G. MASPERO.

---

308. — **Das Buch der Naturgegenstænde** herausgegeben und uebersetzt von K. AHRENS, Gymnasiallehrer in Ploen. Kiel, Hœseler, in-8, p. VIII, 84 et 71.

Sous le titre de « Livre des objets de la nature », *Buch der Naturgegenstænde*, M. Ahrens publie une nouvelle rédaction syriaque du petit traité d'histoire naturelle connu sous le nom du *Physiologus* et dont deux versions syriaques ont déjà été éditées, l'une en 1795 par Tychsen, et l'autre en 1875 par M. Land dans le IVe volume de ses *Anecdota syriaca*. Ces deux versions reproduisaient des textes différents : l'édition de Tychsen comprend trente-deux articles sur les animaux ; celle de M. Land traite non seulement des animaux, mais aussi de quelques végétaux et minéraux ; elle est divisée en quatre-vingts chapitres, et chaque chapitre contient une *théorie*, qui rapproche certains versets bibliques des propriétés fictives ou réelles du sujet traité et formule des axiomes de morale tirés de la comparaison des instincts des animaux avec les passions humaines. La troisième rédaction qui vient de paraître diffère également des deux premières ; elle n'a pas les *théories*, mais elle donne sur les animaux, les végétaux, les minéraux et plusieurs phénomènes, des articles qui manquent à celles-ci ; elle comprend cent vingt-cinq petits chapitres. C'est une rédaction de ce genre que Bar Bahloul avait sous les yeux lorsqu'il composa son lexique syriaque, aujourd'hui en cours de publication. De nombreuses notices sont identiques dans les deux ouvrages [1] ; quelquefois aussi Bar Bahloul puisait à d'autres sources que les rédactions connues du *Physiologus*. Celles-ci, dont le nombre s'accroîtra certainement encore par la découverte de nouveaux

---

1. Les notices identiques ou analogues sont celles des articles suivants : le cerf, l'alcyon, l'oiseau sisan, l'oiseau qazo, le phénix, la huppe, l'alouette, le passereau de Médie, le héron, l'oiseau chanteur (zemrawân ?) l'oiseau séleucis, le lézard, la souris, le ver, l'Euripe, la Syrie, le scare, les baleines, les sirènes (2e article), la caille, l'aimant. — Les notices différentes portent sur les sirènes (1er article), le perroquet (rédaction également différente dans la Caverne des trésors, voir *Die Schatzhœhle*, p. 24), l'ibis, le gros lézard, le polype, le dauphin, les perles, le diamant. Voir pour la partie imprimée de Bar Bahloul : 39, 23 ; 96, 10 et 20 ; 127, 10 ; 175, 10 ; 228, 8 ; 262, 15 ; 578, 6 ; 626, 9 ; 692, 23 ; 774, 14 ; 1006, 15 ; 1151, 9. M. George Hoffmann remarque, à propos de l'aimant, que Bar Bahloul devait avoir de cette rédaction un exemplaire plus complet, mais, dans d'autres notices, l'article est plus court, comme pour l'oiseau chanteur (zemrawân ?)

textes, prouvent combien ce traité, qui courait les écoles, était lu et répandu.

A quelle époque appartiennent ces versions du *Physiologus?* C'est un problème bien difficile à résoudre, aucun fait positif ou historique ne servant de base aux appréciations, sur lesquelles le vague plane nécessairement. Dans son introduction, M. A. rapporte hypothétiquement à la fin du IVe siècle le texte qu'il publie. Nous croyons que c'est remonter trop haut. Les négligences du style confondant souvent le masculin avec le féminin [1] et qui proviennent sûrement de l'auteur et non d'un copiste, empêchent de placer cette composition à l'époque classique. On retrouve les mêmes incorrections dans les ouvrages nestoriens postérieurs à la conquête arabe, notamment dans le lexique de Bar Bahloul. C'est plutôt vers le VIIIe ou le IXe siècle que nous en chercherions la date, alors que, sous l'influence de l'Islam, il se produisit dans l'Irak une renaissance des études syriaques qui fit pénétrer la science grecque dans la littérature arabe. A propos de l'oiseau dont il transcrit le nom *ẓemrawân*, M. G. Hoffmann observe que les mots persans de ce livre indiquent une date assez reculée. Mais il n'est pas certain que le nom soit persan; il est écrit dans le texte *ẓmârôn* et appliqué à un oiseau remarquable par la douce harmonie de son chant. Il est donc plus naturel de chercher un mot syriaque et de lire *ẓammârôn* « le petit chanteur ». Du reste, la présence de mots persans ne prouve rien en faveur de l'époque sassanide; les productions nestoriennes du temps de l'islamisme, comme le lexique de Bar Bahloul, en sont remplies. Les médecins nestoriens de la cour de Bagdad parlaient couramment le persan; comparer Barhebræus, *Chronicon syriacum*, 139, 8. Ce qui donne à penser que ce livre est une composition de seconde main, qui a utilisé plusieurs sources, c'est qu'il renferme sur les sirènes deux articles différents placés à deux endroits distincts.

L'intérêt littéraire de la publication de M. A. ressort suffisamment des lignes qui précèdent. L'intérêt linguistique n'est pas moindre : on trouve à glaner de nombreuses notices grammaticales et lexicographiques. Le texte autographié a conservé la physionomie qu'il a dans le manuscrit unique qui le contient. L'autographie a l'avantage de reproduire fidèlement tous les signes, voyelles et points diacritiques, joints aux mots; cet avantage rachète suffisamment l'inconvénient d'un procédé qui manque de la régularité et de la clarté des types.

Le texte qui, dans de nombreux endroits, est fautif, a été soumis par M. George Hoffmann a une revision consciencieuse où apparaissent la science et la sagacité de cet éminent professeur. Les corrections, inspirées souvent par la comparaison des différentes versions du *Physiologus*, atteignent à un degré de certitude, rare dans un travail de ce genre.

---

1. Voir après la page 84 les corrections proposées par M. G. Hoffmann.

La traduction de M. Ahrens, faite d'après cette revision, offre toute garantie d'exactitude. Les nombreuses notes que son auteur et M. G. Hoffmann y ont ajoutées, ajoutent encore à la valeur de l'édition. Voici quelques observations que nous croyons utiles de signaler : Le mot *qoubb'dâ*, 8, 14, pour *goupp'dâ* « hérisson », semble être une prononciation dialectale occasionnée par le daleth. — Il y a une interversion évidente, p. 10, l. 1-3, il faut lire : « parce que, si l'éléphant rencontre le serpent, il le foule aux pieds et le tue. L'éléphant, s'il se trouve sur le flanc, ne peut plus se relever ; quand donc il veut dormir... » — P. 11, 15, traduire : « Ses pieds sont soudés à de petites chevilles. » — P. 15, *ult*; le mot *mah*ᵏ*h*ᵉ*t* « il fait descendre » n'a pas besoin d'être corrigé. — P. 20, note 1, au lieu de *hédya*, il faut restituer *haddâyâ* « guide ». — Les corrections du chapitre de l'alcyon, p. 21, auraient dû être faites d'après le lexique de Bar Bahloul, 175, 10 et suiv. Selon ce lexique, les lignes 14-15 de la p. 21, doivent être rendues ainsi : « Cette véhémente agitation, causée par le souffle des vents et la violence des vagues, s'apaise et cesse, et le calme se fait sur la mer. » — P. 31, 15, *maᶜdé* « il laisse passer » doit être maintenu ; c'est également la leçon du lexique de Bar Bahloul. — P. 34, 8, au lieu de *m'qapp'schâ*, il faut lire avec Bar Bahloul *m'qapp'yâ*. — P. 41, 14, la traduction ne peut être exacte, car *dam'ʒabb'nin* signifie « qui vendent » et non « qui achètent », mais nous n'avons rien de certain à proposer à la place. — P. 57, 11, on voit par le mot *bruneion* corrompu de χρύσειον (χρυσοῦν ἔριον, comme l'a rétabli exactement M. G. Hoffmann), d'où Bar Bahloul a tiré le mot et la glose de la col. 427, l. 5 (à corriger dans ce sens à l'index grec de notre édition).

M. A. aurait dû reproduire dans le texte le numérotage des articles qu'il a introduit dans la traduction. Il en serait résulté une concordance qui aurait facilité les recherches du lecteur.

Cette édition présentait de sérieuses difficultés que M. Ahrens a surmontées avec l'aide de son maître en consultant les œuvres grecques, latines, syriaques et arabes qui traitent de ce sujet. Nous les félicitons sincèrement l'un et l'autre pour ce nouvel apport à nos connaissances de la littérature syriaque.

Rubens Duval.

---

309. — Ath. Sakellarios. *Τὰ Κυπριακά, ἤτοι γεωγραφία, ἱστορία καὶ γλῶσσα τῆς νήσου Κύπρου ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι σήμερον. Τόμος πρῶτος · Γεωγραφία, ἱστορία, δημόσιος καὶ ἰδιωτικὸς βίος*. Athènes, P. Sakellarios, 1890, p. κδ'-843.

M. Athanase Sakellarios avait publié, il y a déjà un certain nombre d'années, sous le titre de Τὰ Κυπριακά, deux volumes concernant, le premier (1855) la géographie physique, politique et économique de l'île de Chypre, avec les mœurs et les coutumes des habitants ; le troisième (1868) le dialecte, augmenté d'un recueil de contes et de chants

populaires. Le tome second, qui devait comprendre l'histoire, ne fut pas publié. Aujourd'hui l'auteur reprend son œuvre : il s'est entouré de tous les documents, a puisé à toutes les sources, de manière à compléter ses propres observations et à ne rien négliger de ce qui pouvait faire de cette nouvelle édition un ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent de Chypre, et qui s'intéressent à sa topographie, à ses antiquités, à son histoire, à sa folklore, en un mot à tout ce qui de près ou de loin touche cette île, à tant de points de vue si intéressante. L'ouvrage se composera de deux volumes, dont le premier seul est publié : il contient, assez augmentée, la description de l'île et de ses antiquités, puis ses productions (p. 1-263) ; la suite de son histoire et son administration actuelle (p. 264-608); la vie publique à Chypre, depuis les temps les plus reculés, avec la série des monnaies de l'île dans les temps anciens et au moyen âge, les coutumes des Chypriotes, et l'énumération de tous les Grecs originaires de Chypre qui se sont distingués dans la littérature. Le volume se termine par deux tables, l'une des noms propres cités dans les inscriptions, l'autre des villes anciennes dont M. S. prétend, approximativement ou avec certitude, avoir déterminé la situation. Enfin, l'auteur a ajouté le tableau des caractères cypriotes connus, et une carte de l'île. Le tome second, dont un sommaire est donné dans la préface, doit bientôt paraître [1]. Ce volume, véritablement ὀγκωδέστατος, représente une somme de travail considérable, et M. S. peut se dire avec une juste fierté qu'il a « accompli son devoir envers la science et sa patrie. » (*Préf.*, fin). Mais a-t-il réussi? Pour l'ensemble, on peut l'affirmer : la partie descriptive sera certainement utile au touriste et à l'archéologue, comme l'a déjà été pour beaucoup la première rédaction; et ce qui concerne les mœurs actuelles intéressera sans nul doute vivement le folkloriste. A ce propos, je ne vois pas bien pourquoi M. S. n'a pas pensé à réunir en un seul volume ces deux parties, en laissant le reste pour former un autre tome; le voyageur aurait pu l'avoir journellement entre les mains, tandis que ce gros volume n'est vraiment pas maniable; et je gagerais volontiers, m'étant servi moi-même utilement du tome premier de l'ancienne édition, que beaucoup se feront à eux-mêmes, par une scission convenable, deux ouvrages distincts, gardant l'un sur les rayons de leur bibliothèque, et emportant l'autre, parmi leur matériel de voyage, comme instrument d'observations et de recherches. Ceci d'ailleurs soit dit en passant, et sans vouloir déprécier la valeur de l'ensemble. Mais si j'accorde que M. S. a atteint son but relativement à la composition générale et à la masse des informations réunies, je ne saurais être aussi affirmatif en ce qui concerne chaque partie. L'exécution est loin de répondre aux intentions de l'auteur; les détails sont accumulés, en un style traînant et monotone, sans ordre et sans discernement. La bibliographie placée en

1. Il a été récemment publié et sera analysé prochainement.

tête témoigne d'un louable désir de renseigner exactement le lecteur; mais elle pourrait être plus complète, plus méthodique, ne pas tant estropier les noms et les titres; et il n'était pas nécessaire d'y faire figurer des drames et des recueils de poésies qui n'ont avec l'île de Chypre d'autre rapport que d'avoir été composés par des Chypriotes. — Les inscriptions sont reproduites tant bien que mal [1] et sans aucune espèce de renvoi aux ouvrages originaux; les rares indications qui les accompagnent sont souvent d'une inexactitude déplorable, celle-ci, par exemple, p. 160 : « On a trouvé les inscriptions suivantes à *Rhizokarpasso,* où elles ont été apportées des ruines de la ville de Karpasia. » Or, les trois premières ne sont pas transportables, étant gravées dans le roc vif; et elles se trouvent à deux heures environ du village en question, près d'un hameau nommé *Aphendrika,* dont la situation ne correspond pas, d'après l'auteur lui-même, à l'emplacement de Karpasia. M. S. n'a pas songé à consulter le *Bulletin de Correspondance hellénique,* sans quoi il eût reproduit l'inscription de la borne milliaire de *Haghios Theodoros,* publiée dans ce recueil (1879, p. 171); il ne parle même plus de l'inscription, se contentant de dire : « il y a une colonne (p. 167) »; dans la première édition (p. 157), il la signalait au moins à l'attention, en précisant l'endroit où est la pierre, et je dois reconnaître que c'est grâce à ses indications que l'on a pu retrouver ce monument. — La description de l'île, généralement exacte, quoique confuse et peu précise en certains détails, notamment pour les distances et l'orientation, ne donne pas tous les renseignements désirables. M. S. ne parle pas du monastère aujourd'hui désert d'*Asinou,* isolé en pleine montagne sur les pentes nord-est du Troodos, non loin du village d'*Évrykhou,* et qui est, par ses peintures byzantines curieuses, malheureusement en bien mauvais état, un des monuments les plus intéressants de Chypre. — Enfin, ceux qui s'occupent des mœurs et des coutumes populaires trouveront sans doute à satisfaire leur curiosité dans le livre second de la troisième partie; mais ils feront bien de recourir en même temps à un opuscule de M. Loukas, de *Kilani* [2], bien plus complet en ce qui concerne les superstitions des paysans, comme les sorciers, les revenants, les loups-garous, etc. Il en devra être de même relativement aux jeux et aux exercices corporels, sur lesquels M. Sakellarios est peu prodigue de renseignements (p. 626-631). — La carte qui accompagne l'ouvrage est bonne dans l'ensemble, et l'on pourra s'en servir avec fruit, malgré son petit format; il y manque encore un certain nombre de localités, sans importance il est vrai, surtout dans la partie sud des

1. Plutôt mal que bien; les fautes de la première publication ne sont même pas corrigées. Je ne sais pas où M. S. a pris la forme sous laquelle il donne les inscriptions de *Rhizokarpasso* (p. 160, n° 5) et de *Kouklia* (p. 186).

2. *Φιλολογικαὶ ἐπισκέψεις τῶν ἐν τῷ βίῳ τῶν νεωτέρων Κυπρίων μνημείων τῶν ἀρχαίων.* Athènes, 1874. Cet ouvrage est rare.

districts de *Morpho* et d'*Orini*, par exemple *Visakia*, *Haghia Marina*, *Malounda*, *Mitzero*, etc. [1]. En somme, l'ouvrage sera utile, malgré des imperfections et quelques lacunes ; mais, en dehors de la partie historique, qui me semble consciencieusement traitée, il ne devra être consulté qu'avec prudence et précaution.

My.

---

510. — E. Capps. **The Stage in the greek theatre** according to the extant dramas. New-Haven (Etats-Unis), juin 1891. Extrait des *Transactions of the american philological association*, vol. xxii. In-8, 80 p.

L'essai de M. E. Capps est une dissertation inaugurale présentée à la Faculté philosophique de Yale university. Il témoigne de connaissances étendues et d'un travail personnel ; c'est un excellent symptôme de l'activité philologique aux États-Unis.

Le sujet choisi par l'auteur a tout au moins le mérite de l'« actualité ». Ouverte en 1884, la controverse qu'il y a traitée dure encore et, chose singulière, le principal intéressé, le promoteur de la théorie nouvelle sur la scène grecque, M. Doerpfeld, ne l'a encore exposée lui-même que dans de courts articles de critique. Pour en avoir une idée exacte, il faut recourir aux travaux de ses élèves, l'article *Theatergebaeude* de M. Kawerau dans les *Denkmäler* de Baumeister et le livre de M[lles] Harrison et Verrall, *Mythology and Monuments of ancient Athens*. L'auteur d'un récent ouvrage sur le théâtre attique, M. Haigh, n'a pas accepté les vues de M. Doerpfeld et a répondu dans la *Classical Review* (1890, p. 277) aux critiques que l'architecte allemand a faites des siennes (*Berl. phil. Woch.*, 1890, p. 461).

On a généralement admis que, dans le théâtre grec, la scène, haute de dix à douze pieds, était occupée par les acteurs, que l'orchestre était réservé aux choreutes et relié à la scène par un petit escalier. God. Hermann émit l'opinion que l'orchestre n'était pas au niveau du sol, mais reposait sur une plateforme en bois qui le rapprochait de la scène : c'est la théorie adoptée par Wieseler, qui identifie cette plateforme à la θυμέλη, et exposée depuis dans la plupart des manuels. En 1884, Julius Höpken, s'appuyant sur l'étude directe des drames antiques, prétendit que les acteurs et les choreutes se trouvaient les uns et les autres dans l'orchestre, exhaussé par le moyen d'une plateforme au niveau du *proscenium* ; le *proscenium*, appelé à tort la scène, servait, suivant lui, à supporter la machinerie théâtrale. Très vivement contestée, cette théorie servit de point de départ à celle de M. Doerpfeld, qui, fondée principalement sur l'exploration des théâtres d'Athènes et d'Épidaure, peut se résumer ainsi : le théâtre du v[e] siècle n'avait pas de scène

1. Pourquoi les archéologues français s'obstinent-ils à nommer *Athiénau* le village d'*Athiénou* ?

exhaussée, et ce qu'on appelle la scène — en réalité le *proscenium* — représente la maison ou le palais devant lequel se déroulait l'action. En un mot, le *proscenium* grec est le mur devant lequel on joue, tandis que le *logeion* de l'époque romaine est la construction sur laquelle on joue (Doerpfeld, *Berl. phil. Woch.*, 1890, p. 466). Ces résultats ont été récemment mis à l'épreuve par les fouilles de l'École anglaise d'Athènes au théâtre de Mégalopolis. Mais l'accord n'a pu se faire sur le témoignage même des fouilles : M. Doerpfeld y voit une confirmation éclatante de ses vues, alors que les explorateurs anglais ont commencé par affirmer le contraire. Toute une littérature de controverse a pris naissance depuis quelques mois à ce sujet ; il faut s'attendre à la voir grossir encore.

Les difficultés de la question tiennent essentiellement à ce que la plupart des théâtres grecs ont été remaniés à l'époque romaine, en vue de la représentation de pièces où le chœur ne jouait presque plus de rôle : de là les dispositions décrites par Vitruve, Pollux et les Scoliastes, mais qui ne paraissent pas répondre à celles des théâtres du v^e siècle. En second lieu, les indices que l'on peut tirer des pièces elles-mêmes présentent, du moins à première vue, des contradictions ; le travail de M. Capps a précisément pour objet de les discuter. A cet effet, il a réuni : 1° les preuves qu'on peut alléguer contre l'existence d'une scène exhaussée, en les classant sous cinq chefs : *a*) action commune des acteurs et du chœur, *b*) relations générales entre le chœur et les acteurs, *c*) nombre de personnes réunies sur la scène, *d*) caractère présumé du décor, *e*) scènes de la rue dans Aristophane ; 2° les preuves alléguées en faveur d'une scène exhaussée. Ces dernières sont assurément peu nombreuses, mais il est nécessaire de les examiner de très près, ne fût-ce que pour apprécier la valeur de l'hypothèse conciliante de M. Haigh, d'après lequel la scène, très basse à l'époque classique, devint de plus en plus haute à mesure que l'importance du chœur diminua. On a notamment relevé, dans Aristophane, trois exemples du verbe ἀναβαίνειν et deux de καταβαίνειν, paraissant indiquer que les acteurs étaient à un niveau plus élevé que les choreutes. Telle était l'opinion des Scoliastes (ἵνα ἐκ τῆς παρόδου ἐπὶ τὸ λογεῖον ἀναβῇ, *Cheval*. 148), mais il n'est pas téméraire d'en contester la valeur. Après M. White (*Harvard Studies*, II, p. 164), M. C. pense qu'ἀναβαίνειν ne signifie pas autre chose que δεῦρο βαίνειν et que καταβαίνειν signifie, dans les *Guêpes* v. 1514, *descendere in certamen*, dans l'*Assemblée* v. 1152 ἀπαλλάττεσθαι (*Schol.* II, *ad Equit.* v. 148). Il reconnaît du reste que, dans ce dernier passage, il est vraiment difficile de rendre compte des vers : ἐν ὅσῳ δὲ καταβαίνεις, ἐγὼ ἐπᾴσομαι μέλος τι μελλοδειπνικόν sans l'hypothèse d'une scène exhaussée. Les autres témoignages invoqués par M. A. Müller sont faciles à écarter ; mais il ne faut pas oublier que, dans une question de ce genre, un seul texte formel suffirait à faire pencher la balance. M. Doerpfeld a eu l'occasion de s'expliquer sur le vers 1152 de l'*Assem-*

blée (*Berl. phil. Woch.*, 1890, p. 468); il a fait observer que l'emploi des verbes ἀναβαίνειν et καταβαίνειν est plus ancien que le v[e] siècle, plus ancien même que la construction des théâtres, et il y voit ingénieusement une survivance de l'époque où l'acteur unique montait sur la θυμέλη pour déclamer son rôle, ou en descendait après avoir terminé.

En revanche, les arguments contre la scène exhaussée sont en grand nombre et difficiles à contester. Les plus frappants sont les passages où le chœur se mêle intimement à l'action, par exemple lorsqu'il attaque Égisthe (*Agam.* 1650), ou Dicéopolis (*Acharn.* 280), ou Evelpide (*Ois.* 344), ou Diomède et Ulysse (*Rhes.* 675), ou Créon (*Oed. Col.* 724). Il serait singulier que les choreutes eussent été obligés pour cela de monter le petit escalier conduisant à la scène. D'autre part, l'étroitesse de la prétendue scène (huit à douze pieds suivant Vitruve, d'où il faudrait déduire un bon tiers pour les décors) est tout à fait inconciliable avec une action un peu orageuse et où interviennent de nombreux personnages, comme le jugement d'Oreste dans les *Euménides*.

M. Richards a récemment fait observer (*Class. Rev.* 1891, p. 97) que dans plusieurs passages de la *Poétique* d'Aristote (I, 13, 6; II, 16, 1; III, 24, 4; IV, 24, 8) les mot ἐπὶ τῶν σκηνῶν, ἐπὶ τῆς σκηνῆς, ἐπὶ σκηνῆς sont employés comme s'il s'agissait d'une scène élevée (nous dirions : sur les planches) et non du niveau naturel du sol, de l'orchestre. Il y a là-dessus un texte encore plus formel et plus ancien, que l'on trouvera cité, parmi beaucoup d'autres, à l'article σκηνή du *Thesaurus* d'Estienne-Didot : c'est celui de la *Cyropédie* (VI, 1, 28), où on lit τοῦ πύργου ὥσπερ τραγικῆς σκηνῆς τῶν ξύλων πάχος ἐχόντων. Si M. Doerpfeld a raison de contester l'existence d'une scène haute de 3 mètres, M. Haigh n'a probablement pas tort d'admettre, même pour le v[e] siècle, la présence d'un *suggestus* quelconque sur lequel se tenaient les acteurs, à un niveau un peu plus élevé que les choreutes. M. Capps n'avait pas à discuter tous les textes qui peuvent éclairer ce problème et il a eu raison de s'en tenir directement à l'analyse des pièces elles-mêmes. Dans les limites qu'il s'est fixées, il a certainement fait beaucoup pour gagner des adhérents nouveaux à la partie négative de la théorie de M. Doerpfeld.

Salomon Reinach.

---

311. — **Œuvres complètes de Saint-Avit évêque de Vienne**, nouvelle édition publiée par le chanoine Ulysse Chevalier, professeur d'histoire ecclésiastique aux facultés catholiques de Lyon, correspondant de l'Institut. Lyon, Emm. Witte, 1890, grand in-8 de LXXIX-363 p.

312. — **Collection de Cartulaires dauphinois.** Tome II, 2[e] fascicule. *Description analytique du cartulaire du Chapitre de Saint-Maurice de Vienne suivie d'un appendice de Chartes et chronique inédite des évêques de Valence et de Die*, publiées par le même. Valence, imprimerie Jules Céas, 1891, gr. in-8 de 88 p.

Tout le monde *ici* sait que Saint-Avit joua un grand rôle religieux et

politique à la fin du v[e] siècle et au commencement du siècle suivant [1], et que Bossuet a pu l'appeler un des plus grands hommes du vi[e] siècle. Tout le monde *ici* sait aussi que l'illustre évêque de Vienne fut un personnage considérable au point de vue littéraire et que la série de ses trois poèmes forme une sorte de *Paradis perdu* que Guizot n'a pas craint de rapprocher du sublime poème de Milton. A tous ces titres Saint-Avit méritait qu'un excellent érudit s'occupât soigneusement de ses œuvres et en donnât une édition meilleure que toutes les autres. Cet excellent érudit s'est trouvé en M. le chanoine U. Chevalier qui, profitant des travaux de déchiffrement et de critique de MM. Delisle et Rilliet sur les papyrus qui nous ont conservé les homélies du prélat, et dépassant de beaucoup les heureux résultats déjà obtenus par la revision attentive et sagace de M. R. Peiper *(Monumenta Germaniæ historica)*, a établi un texte qui ne laisse guères rien à désirer. Les principaux manuscrits utilisés par le nouvel éditeur sont d'origine française : le plus pur de tous est à Leyde. M. C. n'a pas négligé les manuscrits allemands, inférieurs à ceux de la première famille : les moins incorrects sont à Munich. Après avoir indiqué la valeur des divers manuscrits, il examine les éditions antérieures à la sienne, l'édition princeps (1507), l'édition de Jean de Gagny (1535), pieusement reproduite, malgré ses grands défauts, jusqu'en 1643, où le P. Sirmond améliora fort l'œuvre de son prédécesseur, en se servant surtout des textes de provenance germanique. Voici le classement adopté par le docte chanoine : 1° les poèmes en six livres, dont les trois premiers, ceux qui ont eu l'insigne honneur d'être comparés au poème de Milton, sont consacrés à la création, au péché originel et au jugement de Dieu ; 2° les lettres dont l'éditeur a fort bien signalé l'importance pour l'histoire de la société au v[e] et au vi[e] siècle ; 3° les traités historiques que l'on retrouve seulement dans deux manuscrits dont un, celui de Vitry-le-François, est mentionné par M. C. pour la première fois ; 4° enfin les homélies. La substantielle introduction, à laquelle j'emprunte ces indications, est suivie de trois appendices où l'on retrouve toute la sûreté de main de l'auteur du *Répertoire des sources historiques du moyen âge* : 1° Reproduction, sous le titre de *Testimonia*, de divers passages écrits au sujet du saint évêque, depuis son contemporain Ennodius de Pavie jusqu'aux premières années du xvi[e] siècle, avec la bibliographie de tous les auteurs qui ont fait mention de lui depuis 1536 jusqu'à son dernier éditeur, M. R. Peiper (1883) ; 2° description et histoire de tous les manuscrits connus ; 3° énumération complète (en 44 articles) des éditions entières ou fragmentaires.

Soit pour le texte « reconstitué d'une manière à peu près parfaite »,

1. Il mourut, non en 523, comme le répètent presque tous les dictionnaires biographiques, non en 525, comme le dit le dictionnaire de M. Lud. Lalanne, mais en 518, selon l'opinion qui prévaut actuellement et qu'embrasse M. Chevalier (p. vii).

soit pour les divers éclaircissements, le volume, enrichi d'un copieux *index alphabeticus* et d'une table des matières, et très bien imprimé, est vraiment *digne de l'érudition française*, comme l'a déclaré, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, un de nos plus savants médiévistes, M. A. Bruel.

Le *Cartulaire du Chapitre de Saint-Maurice de Vienne* paraît être définitivement perdu. M. C. nous console — autant qu'on peut être consolé de la perte d'un manuscrit original — en publiant l'analyse qui en fut faite, le 11 janvier 1771, par un expert, le feudiste Moulinet. Il entoure de mille curieux renseignements cette pièce que feu P.-E. Giraud qualifiait à juste titre de précieuse ; il énumère notamment les nombreux érudits qui, à diverses époques, ont eu à s'occuper du cartulaire de la cathédrale de Vienne. Le travail du savant paléographe est complété (à l'appendice) par les extraits de plusieurs des chartes que contenait le recueil perdu et qui nous ont été conservés dans les *Miscellanea* de Chorier et dans les *Collectanea Burgundica* de Chifflet. La *Chronique inédite* (en langue latine) *des évêques de Valence et de Die*, qui occupe les dernières pages du volume, provient de la bibliothèque de Carpentras (collection Peiresc) ; elle avait été donnée au « célèbre antiquaire provençal » par Dom Polycarpe de la Rivière, prieur de la Chartreuse de Bonpas, à qui elle avait été envoyée de Valence. Cette chronique, qui se termine à la mort de Pierre André de Léberon (1621) renferme le récit des vicissitudes du domaine temporel des évêques de Valence et de Die (après la réunion).

Terminons en annonçant une bonne nouvelle : le chanoine U. Chevalier compte mettre prochainement au jour le *Régeste Dauphinois*, recueil qui sera l'inappréciable complément des vingt volumes déjà consacrés aux chartes du Dauphiné par le plus infatigable des travailleurs.

T. de L.

---

313. — **Le roman en France au début du XVIIIe siècle.** *Essai sur* Lesage *romancier d'après de nouveaux documents* par Léo CLARETIE. Paris, Armand Colin, 1890, p. IX-447.

Voilà déjà un an que l'étude de M. Léo Claretie sur *Lesage romancier* s'est produite, en Sorbonne et en public, sous cette forme hybride de la thèse-livre, que caractérise le mélange évidemment prémédité de l'érudition et de l'élégance, et qu'il ne faut pas bouder, puisqu'il s'en dégagera peut-être la formule définitive de la critique dite *scientifique*. Sur ses mérites littéraires, gros de promesses et déjà très appréciables, sur ses fautes de méthode ou de critique, rarement graves et presque toujours imputables à une hâte qu'excusent assez la jeunesse de l'auteur et son impatience légitime de coiffer le bonnet de docteur, l'essentiel a été dit. Les censeurs autorisés de la thèse et les critiques les plus quali-

fiés du livre, tels que MM. Anatole France et Gustave Lanson, les ont jugés avec un accord dans l'indulgence qui n'était ici que justice et bon goût. Nous souscrivons bien volontiers à l'ensemble de leurs appréciations, et si nous n'y avons pas plus tôt mêlé la nôtre, c'est que nous voulions lui donner du poids et de la nouveauté, en menant à leur terme des recherches que nous poursuivions dès lors sur la vie et le caractère de Lesage et sur toute l'évolution de son esprit. Elles sont terminées aujourd'hui et bientôt le public sera juge de leurs résultats. Le premier de tous aura été de nous donner barres sur M. Léo Claretie.

Nous n'en abuserons pas, ayant conçu à la soutenance de sa thèse et à la lecture de son livre, une vive sympathie pour son talent jeune, mais déjà dru et alerte. Nous bornerons donc notre critique à celle des faits essentiels, en résistant aux sollicitations indiscrètes de la foule de nos notes et références. Le lecteur y trouvera plus vite son profit, et M. L.C. y reconnaîtra un hommage rendu directement à l'intérêt de ses recherches et indirectement à son mérite d'écrivain. Nous lui ferons donc grâce de toute critique vétillarde sur l'unité de sa thèse, sur certaines disproportions de ses développements, sur la préciosité tout accidentelle de quelques traits, sur la légitimité de quelques rapprochements plus amusants que nécessaires entre son auteur et nos contemporains, et aussi sur la hardiesse d'une demi-douzaine de vocables qui sentent le *néologien*, comme disait Lesage. Il n'y a là que péchés véniels, à les examiner de près, et que rachètent amplement à nos yeux l'aisance et la limpidité constantes de l'exposition, la justesse ordinaire du goût, et par-dessus tout l'assaisonnement toujours piquant, parfois exquis d'un esprit qui est évidemment de race et qui était ici de mise. Et venons aux faits.

M. L. C. fait précéder son étude d'une nouvelle biographie de Lesage. Aux gros faits exposés et documentés par Audiffret, il ajoute quelques dates et détails relatifs à son enfance à Sarzeau ou à sa vieillesse à Boulogne, et patiemment exhumées par les *Lesagistes* de Bretagne et du Boulonnais. Il *enromance* avec intérêt toute cette matière ténue, et le procédé n'eût pas été pour déplaire à son auteur. Mais quelle que soit la qualité de la sauce, il faut bien avouer que le poisson manque. En d'autres termes, la vie de Lesage entre son enfance et son extrême jeunesse nous reste cachée. Les *minutiers* des notaires parisiens eux-mêmes sont muets sur ce *bourgeois de Paris* qui l'habita pendant un demi-siècle. Et nous en sommes réduits aux anecdotes et aux légendes que se passent les préfaciers, depuis celui de 1759. Du moins ne faudrait-il pas écarter trop vite ces dernières quand elles expliquent l'écrivain, comme celle qui le fait passer par un *petit emploi dans les fermes*, et contre laquelle s'élèverait, au dire des éditeurs de 1783, le seul, tardif et vague témoignage de son fils, infirmé par Audiffret.

Cependant, en consultant encore plus attentivement qu'il ne l'a fait les fonds de la sénéchaussée de Rhuys et délibérations de la communauté de ville de Sarzeau, M. L. C. eût pu éclaircir deux faits assez

notables. Le premier est la date de l'arrivée à Paris de Lesage qu'il évite de donner. Le 20 septembre 1688, Lesage signe, en qualité d'*habitant du païs*, une délibération de la communauté de Rhuys, à l'effet pour ses habitants « d'estre maintenus dans les droits et privilèges de leur laisser abreuver leurs bestiaux, mettre leurs lins et chanvres à rouir, suivant la manière accoutumée, dans l'étang de Calzac, etc... » Or, Danchet, avec lequel il se lia intimement, dès ce premier séjour à Paris, ayant été envoyé à Chartres en 1692 au sortir de sa rhétorique, par le crédit de son maître, le P. de Jouvency, pour y professer à son tour la rhétorique, il faut rejeter la date de 1693, donnée par les frères Parfaict pour l'arrivée de Lesage à Paris et la fixer au plus tôt au début de 1689, au plus tard à la fin de 1691, soit 1690, date déjà avancée par Audiffret. — M. L. C. a puisé dans la biographie bretonne de Levot, une indication vague sur une famille de Sarzeau portant ce nom de *Rollando* que Lesage donnera à son capitaine de voleurs. Or, il eût pu voir, dans les registres de l'ancien état-civil de Sarzeau, les Le Sage signant aux baptêmes des petits *Rollando*, et la propre mère de notre auteur, Jeanne Brenugat, figurer, le 23 novembre 1667, comme marraine de « Jeanne Talhouayn, fille de Pierre et de Louise *Rollando* ».

L'ouvrage de M. L. C. est ensuite divisé en deux parties ayant pour titres, la première : « Origines *du roman* de Lesage », la seconde : « Originalité *du roman* de Lesage. » M. L. C. annonce donc, dès le titre, son intention formelle de faire porter, ou peu s'en faut, le principal effort de sa critique de *Lesage romancier* sur le Gil Blas qui est, à ses yeux comme aux nôtres, *le roman* de Lesage. On s'y attendait bien; mais le malheur est qu'en négligeant le reste, il était impossible de mettre dans tout leur jour, les origines et l'originalité du Gil Blas, comme nous allons l'indiquer, quitte à le prouver plus tard, en temps et lieu.

Quelle est d'abord cette traduction latine des *Lettres d'Aristénète* par Bongars dont se serait servi Lesage pour son premier ouvrage, d'après la Petite bibliothèque des théâtres, la préface de 1783 et Audiffret que répète M. Léo Claretie? Nous ne l'avons trouvée nulle part. En revanche, nous sommes en mesure de prouver que Lesage a eu sous les yeux l'édition de 1610 des Ἀρισταινέτου Ἐπιστολαί, avec la traduction latine juxtaposée, de *Josias Mercerius*. Il utilisa vers la fin de sa vie ces lettres d'Aristénète pour sa *Valise trouvée*, non en les y glissant au nombre d'*une trentaine* (L. C. p. 27), mais en les y transportant *toutes*, au nombre de quarante-deux, et d'après leur édition princeps (Rotterdam, chez Daniel de Graffe, 1695). C'est alors qu'il procédera à des remaniements qu'il importait de relever *pour l'histoire de son style et de son goût*.

Faute encore d'avoir comparé le Don Quichotte de Lesage avec l'original espagnol d'Avellaneda, M. L. C. ne paraît pas s'être douté, non plus que les critiques précédents, français ou espagnols, qu'*une bonne*

moitié de cette prétendue traduction est presque entièrement de l'invention du traducteur et fournit *la plus précieuse contribution à l'histoire de son talent de romancier*.

Et, à ce propos, pourquoi ne pas étudier ou au moins nommer ces suites anonymes de Don Quichotte, en six volumes, que possède l'Arsenal et qu'une note manuscrite du secrétaire de M. de Paulmy attribue à Lesage ?

Accuser l'auteur du Bachelier de Salamanque d'avoir peint un « Mexique de convention » (L. C. p. 194), est une erreur assez plaisante, quoique déjà ancienne. Qu'on en juge. Ces descriptions mexicaines qui « tiennent plus du quai de l'Horloge que de Mexicou » (p. 194), sont extraites en entier, pour le fond, et souvent *mot pour mot*, quant aux expressions, de la *Nouvelle relation contenant les voyages de Thomas Gage dans la nouvelle Espagne*, traduite par le sieur de Beaulieu (Paris, 1676), et dédiée à Colbert *qui avait ordonné cette traduction*, tant il faisait cas pour nos émigrants et sa politique des renseignements fournis par le missionnaire irlandais[1]. Ah! dame, il fallait y aller voir, et ni M. L. C. ni aucun de ses prédécesseurs, y compris Walter Scott, qui ratiocine en porte-en-faux là-dessus, ne s'en sont avisés. Le péché est encore véniel. Moralité : même dans les plus élégantes constructions, il faut creuser pour les substructions.

Pourquoi accorder aux adversaires espagnols de l'originalité du Gil Blas plus qu'ils ne demandent, en disant (p. 159) que la Nouvelle est un « genre propre à l'Espagne », alors que F. de Navarrete lui-même, — (collection Rivadeneyra, t. XXXIII, p. XVII) quitte à séparer la Provence de la France, pour les besoins de sa thèse et en calomniant nos félibres, — déclare que la *Novella* est une importation de la Provence en Italie, à laquelle nous ne devons en effet que le nom, au XV[e] siècle, quand nous avions la chose, dès le XIII[e] siècle, et, à vrai dire, dès les fabliaux ?

L'abbé Bordelon n'est pas l'auteur des *Cheminées de Madrid* (p. 90), mais des *Béquilles du Diable Boîteux*. Les *Cheminées* sont de Lesage lui-même.

Mais hâtons-nous, la question de Gil Blas nous hèle. Pourquoi dans ce chapitre, d'ailleurs si intéressant sur « le roman en France à la fin du XVII[e] siècle », tant de sévérité envers les précurseurs directs de Lesage? Pourquoi surtout « refuser à Francion le nom de roman de mœurs » ? (p. 119). Qu'est-ce donc qu'un roman de mœurs, si ce n'en est pas un que le Francion « cette image de la vie humaine », faite « au plus près du naturel », « pour apprendre à vivre à ceux qui sont dans le monde », comme dit et répète en cent endroits Sorel, son auteur, à n'en pas dou-

1. Cf. notre démonstration de ce fait, avec preuves *in extenso*, dans le numéro spécial de la *Revue des provinces de l'Ouest*, consacré à Lesage le jour de sa fête à l'Odéon (19 mai 1892, p. 50 sqq. *Le Mexique de Lesage et la question de Gil Blas*.)

ter. — Francion, et il serait aussi aisé qu'intéressant de le montrer, ouvre et annonce toute l'évolution future du roman de mœurs, depuis ses modèles espagnols traitant « de gueux et de faquins, comme de *Guzman d'Alfarache et de Lazaril de Tormes* » qu'invoque l'auteur formellement, jusqu'au roman naturaliste qu'il prédit et définit avec cette précision qu'on trouvera peut-être suffisante : « On n'a vu encore *(en France)* que des romans de guerre et d'amour, mais l'on en peut faire aussi qui ne parlent que de procès, de finance *(voilà pour L'Argent)* ou de marchandise *(voilà pour le Bonheur des Dames)*... et de cette sorte le drapier fera des romans sur son trafic, l'avocat dessus sa pratique *(c'est fait)* » (p. 465).

Nous arrivons à la question de Gil Blas qui n'occupe pas moins de soixante-quatre pages dans le livre de M. Léo Claretie. C'est beaucoup a-t-on dit; ce n'est pas encore assez, comme on va le voir. D'abord, il fallait remonter plus haut, et, à vrai dire, la question de Gil Blas ne date pas (p. 201) de la « petite phrase perfide » insérée par Voltaire dans son édition de 1775 du Siècle de Louis XIV. La voici nettement posée dès 1739 par l'auteur anonyme (Boyer d'Argens), des *Lectures Amusantes*, un rival de Lesage en importation de nouvelles espagnoles : « *Le Gil Blaz*, le Diable Boîteux sont aussi empruntez de l'Espagnol. M. Le Sage à la vérité ne s'est pas tenu à ses modèles, etc... » En revanche, sur le P. Isla, M. L. C. avait le droit d'être plus court et au lieu d'examiner gravement son système, à l'exemple de tant d'autres critiques, il eût suffi d'extraire de la préface de ce facétieux auteur quelques lignes où il soulève le masque, en riant, et donne son système pour ce qu'il est, pour une mystification. Le piquant de la chose est que François de Neufchâteau — (ou V. Hugo, véritable auteur de la défense de Gil Blas, contre Llorente, suivant une intéressante révélation de M. Léo Claretie, confirmée par M. Jules Claretie), — tandis qu'il ramassait tant de médiocres arguments, et égarait tant de coups dans sa lutte contre le fougueux détracteur de Lesage, a traduit ce passage, avec les autres, sans s'y arrêter, sans voir qu'il le dispensait du reste. Il y a vraiment, on le voit, de quoi s'égayer çà et là, dans le fatras de la question du Gil Blas. Voici d'ailleurs, d'après François de Neufchâteau lui-même, ce passage où le P. Isla, ayant dressé ses accusations de plagiat, conclut sur le ton du *picaro*, nasardant le *bobo* de la comédie espagnole : « Voilà tout ce que j'ai pu vérifier sur ce sujet, sans pourtant avoir, pour le prouver, des renseignements suffisants, ou des témoignages respectables pour en faire foi. Ce qui me semble de cette relation, c'est *che si non sia vero, al meno è bene trovato*. Et ainsi, seigneur lecteur de mon âme, mon très estimé Mécène, V... pourra croire celui qui lui semblera meilleur. » (Édition Lefèvre du Gil Blas 1820, t. I, p. XLVII.)

Dans l'appréciation, d'ailleurs fort judicieuse de quelques-uns des emprunts de Lesage à l'*Obregon* (p. 253 sqq.), il fallait citer, non les fragments traduits par Franceson, mais la traduction même de Vital

d'Audiguier. Cette dernière eût rendu bien plus sensible la lettre et l'esprit des emprunts de Lesage, car il l'avait sous les yeux, en écrivant les passages correspondants du Gil Blas. Mais tandis que tous les critiques du Gil Blas nomment cette traduction d'Audiguier, il ne semble pas qu'un seul d'entre eux s'y soit reporté ou du moins qu'il l'ait collationnée avec le Gil Blas. Deux faits le prouvent. Nous ne connaissons de cette traduction qu'une seule édition en un seul volume ; or ce volume, dont nous avons trouvé deux exemplaires, ne contient que la première des « trois relations » analysées par François de Neufchâteau, soit une moitié du tout pour l'étendue. D'autre part, Brunet et Graesse ne citent que ce « petit in-8° » que nous avons eu entre les mains. La traduction de l'*Obregon* par d'Audiguier n'aurait donc pas eu de second tome, n'aurait pas été terminée et c'est ce dont aucun de ses citateurs ne s'avise. Mais voici qui est plus probant encore. Si ces citateurs de l'*Obregon* français l'avaient lu ou même entrelu, ils n'eussent pas manqué d'être frappés de l'identité fréquente des expressions de Lesage et de celles d'Audiguier que la communauté de l'original n'explique pas seule. Or ils ne soufflent mot là dessus. Bien plus, nous pourrions prouver que François de Neufchâteau (ou V. Hugo), n'a fait de l'original espagnol qu'il analyse qu'une lecture superficielle. On s'en convaincra, par exemple, en comparant cette étrange assertion : « Ch. VIII. Aventure de la caverne et des Turcs, qui *paroit être exactement copiée* dans Gil Blas» (op. c. p. XXVII), avec le texte correspondant (?) d'Espinel dans la collection Rivadeneyra, t. XVIII, p. 433 sqq.

Au fait, pourquoi M. L. C., en attendant une édition critique de Gil Blas, ne nous donnait-il pas en appendice, une liste des *correspondances* du Gil Blas avec ses principales sources espagnoles ? Quelques pages à deux colonnes, avec les chiffres de renvoi, sans les textes — (l'ouvrage est une thèse) — eussent suffi, et M. L. C. eût eu l'honneur de réduire à peu près à *quia* au-delà des Pyrénées et du Rhin, les partisans plus ou moins convaincus de la tradition tenace qui veut que le Gil Blas soit emprunté de toutes pièces à la littérature picaresque. Et le señor F. de Navarette eût peut-être rapporté son arrêt sur l'impossibilité de résoudre la question : « Cuestion es esta que nunca se resolvera. » Mais patience jusqu'au bout de cet article que nous ne pouvons faire plus court. Toutefois, s'il n'a pas procédé à ce dosage *quantitatif* de l'originalité du Gil Blas, M. L. C. en a fait un dosage *qualitatif* qui est délicat et probant. En somme, son étude de la question de Gil Blas en est un historique fort clair, qui va de la chicane fameuse de Voltaire jusqu'à la pénétrante étude de M. F. Brunetière. Sur un point même, M. L. C. fait faire un pas à la question.

Mais nous abordons ici un point délicat et nous nous excusons de faire un appel pressant à toute l'attention des lecteurs de la *Revue critique*, sur les confidences que la vérité nous commande de leur faire, mais que les circonstances nous obligent à restreindre provisoire-

ment. Voici le fait en substance. Il est de nature à dissiper les dernières et graves obscurités de la question du Gil Blas, et à réfuter, avec l'évidence d'une vérité géométriquement démontrée, l'accusation de plagiat portée depuis un demi-siècle, sur tous les tons, contre son illustre auteur.

Partons de la thèse de M. Léo Claretie. Il fait ressortir avec sagacité (p. 251-252) des emprunts incontestables et parfois textuels de Lesage à certaine *Relation de ce qui s'est passé en Espagne à la disgrâce du comte d'Olivarès* (Amsterdam 1660). Ah ! M. L. C. vous étiez dans la mine ; que n'avez-vous *frappé à la veine*, comme dit le mineur ! Pour le coup vous y auriez trouvé de quoi dire le dernier mot sur la question de Gil Blas, de quoi faire évanouir à jamais ce manuscrit-fantôme, prototype de notre chef-d'œuvre, dont les rodomonts de la critique espagnole ou allemande nous menacent périodiquement, et dont Sarcey disait un jour, avec toute l'énergie de son bon sens, qu'il n'y croirait pas, même si on le lui montrait. Et d'abord M. L. C. eût reconnu que son document et celui qu'avait déjà signalé M. Baret (*Hist. de la litt. esp.*, p. 524) *ne faisaient qu'un* ; que d'ailleurs M. Baret avait eu tort de confondre le sien, l'original italien, avec le *Courrier dévalisé*, auquel il est simplement juxtaposé dans une des éditions des *Opere scelte* de *Ferrante Pallavicino;* qu'il en existe une première traduction française, imprimée par Jean Guibaud, à Villefranche, en 1644 ; qu'elle n'est pas introuvable, et que Lesage l'a eue sous les yeux, car les deux passages cités par M. L. C. à l'appui de sa thèse se lisent déjà dans cette traduction, pp. 309 et 319; qu'il en parut une seconde à Paris, en 1650, antérieure de dix ans et conforme à celle que M. L. C. a consultée et enfin que l'auteur n'en est autre qu'*André Félibien,* tout simplement.

Alors peut-être, poussant plus outre dans cette voie, il eut trouvé plus qu'il ne cherchait. Expliquons-nous ou à peu près. En somme, les sources picaresques du Gil Blas sont percées à jour ou peu s'en faut et l'originalité relative de son auteur, de ce côté, est aujourd'hui démontrée pour tous les esprits non prévenus. Reste cette partie politique si intéressante sur Lerme, Olivarès, leurs maîtresses, leurs bâtards, leurs intrigues les plus sourdes, dont l'origine a paru suspecte, si bien qu'on ne pouvait réduire à l'absurde l'hypothèse de manuscrits espagnols plagiés et anéantis par Lesage. Il s'y montre si exactement informé des mœurs de la cour de Philippe III et de Philippe IV et de certains détails qui passent pour avoir été encore des secrets d'état, quand il écrivait son Gil Blas, que le fait est resté énigmatique. *Là est encore le nœud de la question.* Aussi M. Morel Fatio affirmait-il hier encore que le dernier mot n'était pas dit, et voilà pourquoi M. Brunetière, qui *brûlait,* lui aussi, comme on dit au colin-maillard, conseillait récemment de chercher aux Archives des affaires étrangères les sources *françaises* où avait dû puiser Lesage pour cette partie restée en litige. *Or nous avons eu le bonheur de trouver ces sources.* Elles sont là sur notre table. L'auteur du Gil Blas y a puisé à pleines mains, tout comme dans la traduction de Gage pour

son Bachelier de Salamanque. Il nous eût suffi pour vérifier l'authenticité de ces sources, de leur identité avec le Gil Blas pour les faits, *y compris une erreur historique;* mais quelle n'a pas été notre joie, en y constatant l'*identité des termes!* Pour une fois, voilà donc un problème littéraire dont on aura une solution scientifique. Elle sera courte et sans réplique et l'on en peut déjà tirer les conséquences. Mais qu'on nous permette de ne pas étaler davantage nos documents, avant de les avoir mis en œuvre.

La deuxième partie du livre de M. L. C. en est la plus originale. Mais bornons-nous à une seule observation, car nous finirions, quelle que soit l'importance du sujet, par abuser de l'espace qui nous est laissé ici. Pourquoi M. L. C. ne tempère-t-il pas la sévérité de ses remarques sur les défauts de composition du roman de Gil Blas, en faisant ressortir l'unité relative du caractère du personnage principal ? Walter Scott avait écrit sur l'*individualité* de Gil Blas une forte et bien jolie page que l'adresse des critiques de M. Lanson ne saurait faire oublier (*Revue Bleue,* 21 octobre 1891, p. 523).

Cette réserve faite, on goûtera, dans toute cette seconde partie, de bonnes remarques sur le style de Lesage, des aperçus sur son esprit qui sont formulés avec une verve tout à fait digne du sujet, enfin et par-dessus tout un tableau de la société dans Gil Blas et de ses clés qui est du plus haut intérêt et fait ressortir à merveille la caractéristique française de ce chef-d'œuvre du roman de mœurs. On voit donc que M. Léo Claretie n'a perdu ni sa peine ni son talent.

Eugène Lintilhac.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 mai 1892.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit de cette ville, le 24 mai : « Les études de M. Chedanne au Panthéon vont continuer sous le ministère de M. Martini avec les mêmes moyens de recherche que sous celui de M. Villari. De réelles difficultés se présentent. D'une part, la nappe d'eau souterraine rend malaisé l'examen du sous-sol. D'autre part, l'échafaudage le plus élevé dont on dispose n'atteint pas à la hauteur de l'œil de la coupole : 44 mètres. — Une nouvelle salle vient d'être inaugurée au musée de la *Villa di papa Giulio.* Elle contient les mobiliers funéraires de deux nécropoles voisines de l'antique Falérie. L'une remonte à la période pendant laquelle le commerce apportait déjà de Grèce en Italie beaucoup de vases peints. L'autre atteste la très ancienne existence d'un centre de population italique d'une extraordinaire importance; on y a trouvé tout un cimetière de tombes *a fossa* et des vases du pur style dit de Villanova. La nouvelle salle contient en outre beaucoup d'armes et d'instruments de pierre issus des cavernes qui entourent Cività Castellana. L'excellente disposition des objets est due, comme celle de tout le musée, à M. le professeur Barnabei. — Les fouilles poursuivies par M. Salinas à l'acropole de Sélinonte font découvrir le couronnement, en terre cuite peinte, du même temple dont dépendaient les trois belles métopes récemment trouvées. — On a découvert dans la nécropole de Vetulonia en Etrurie deux bracelets de fils d'or très fin : c'est la cinquième paire de semblables bijoux, d'une époque très ancienne, que fournit ce même lieu. »

M. Edmond Le Blant communique, de la part de M. Maxwell Sommerville, de Philadelphie, un large bracelet de bronze trouvé près de Jérusalem. On y lit, sur une seule ligne, cette inscription :

ΕΙΣ ΘΕΟΣ ΣΩΣΟΝ ΦΥΛΑΞΟΝ ΤΗΝ ΔΟΥΛΗΝ ΣΟΥ ΣΕΥΗΡΙΝΑΝ

En tête de cette légende est un lion courant à gauche; à la fin, un serpent, rampant vers la droite. A l'extrémité du bracelet est soudée une petite plaque ronde sur laquelle

est gravé un sujet qui se retrouve plusieurs fois sur les amulettes récemment publiées par M. Schlumberger dans la *Revue des Études grecques* : un personnage nimbé, sur un cheval au galop, perce de sa lance une femme étendue à terre et qui est, selon toute apparence, la figuration d'un démon. Autour se lisent quelques lettres fort effacées : ΕΙΣ ΘΕΟ....... ΚΑΚΑ, reste de cette formule, fréquente sur les mêmes amulettes :

ΕΙΣ ΘΕΟΣ ΝΙΚΟΝ ΤΑ ΚΑΚΑ

Ce bracelet a été remis à M. Sommerville par M. le consul des États-Unis à Jérusalem.

M. Croiset fait connaître à l'Académie la décision de la commission chargée de juger le concours pour le prix Bordin, sur cette question : « Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs. » Le prix est décerné à l'auteur du mémoire portant pour devise : *Amat victoria curam*. Le secrétaire perpétuel ouvre le pli cacheté sur lequel cette devise est répétée : le lauréat est M. Georges Lafaye, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

M. Le Blant annonce l'intention de soumettre prochainement à l'Académie un mémoire *Sur quelques anciens talismans de bataille*. Ce sujet nouveau a donné à M. Le Blant l'occasion d'étudier des textes et des monuments dont quelques-uns remontent au VIe siècle de notre ère. Il lui a fourni, en outre, l'explication de la légende d'une monnaie d'Édouard III, qui avait donné lieu aux hypothèses les plus diverses.

M. Heuzey ajoute quelques observations à celles qu'il a présentées dernièrement sur la sculpture gréco-punique en Espagne. Il s'élève contre l'opinion qui voudrait attribuer les statues étudiées par lui à l'époque visigothique, au VIIe siècle de notre ère. On a cru trouver des analogies entre certains détails de leur costume et certaines descriptions d'Isidore de Séville. On a oublié qu'Isidore est un compilateur, qui a décrit, de troisième main, les choses de l'antiquité classique et non celles de son temps. Ce qu'il dit n'a pas plus de rapport avec ce qui existait au temps des Visigoths qu'avec l'époque gréco-punique, dont s'est occupé M. Heuzey.

Il insiste notamment sur l'erreur que l'on commettrait en rapprochant la haute coiffure ornée, que portent quelques-unes de ces figures, du mot *mitra* employé par Isidore. La *mitra* n'est autre chose qu'un nœud d'étoffe dont la tête est ceinte, une sorte de turban; telle a été, à l'origine, la mitre de nos évêques. La coiffure haute et rigide est la tiare, réservée, dans l'étiquette orientale, aux personnages d'un rang très élevé. Elle a toujours distingué en Orient le souverain de ses ministres, comme aujourd'hui encore elle distingue le pape des simples évêques.

M. l'abbé Duchesne cite, à l'appui de la traduction de *mitra* par étoffe ceignant la tête, un passage de saint Optat de Milève, chez qui *mitella* désigne le voile des vierges. Mais l'histoire du costume sacerdotal ne lui paraît pas autoriser une distinction hiérarchique primitive entre la tiare et la mitre. La tiare est portée, en Orient, par tous les membres du clergé; quant à la mitre, dont l'origine est obscure, le pape la porte, en certaines occasions, tout comme les simples évêques.

M. de Mély communique des recherches sur la date du traité des Fleuves, jadis attribué à Plutarque. Il signale dans cet ouvrage, d'une part, l'idée que certaines pierres gravées sont des produits naturels, idée qui ne peut être née qu'après la disparition complète de la glyptique, c'est-à-dire après le IIIe siècle de notre ère; d'autre part, des convictions païennes très arrêtées, qui n'ont pu être exprimées plus tard que le Ve siècle. Entre ces deux dates, l'époque de réaction païenne marquée par le règne de Julien lui paraît être celle à laquelle l'ouvrage en question peut être attribué avec le plus de vraisemblance.

M. Théodore Reinach fait une communication sur la date de la naissance d'Hypéride. On se demandait, jusqu'ici, si cet orateur était l'aîné ou le puîné de Démosthène. M. Th. Reinach montre, par une inscription connue depuis longtemps, qu'Hypéride exerça les fonctions d'arbitre public en 330 avant notre ère, et, par un passage de la *Constitution d'Athènes* d'Aristote, nouvellement retrouvé, que tous les citoyens athéniens étaient appelés à ces fonctions à l'âge de 59 ans. Hypéride naquit donc en 389, six ans avant Démosthène.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : MAY (G.) et BECKER (H.), *Précis des institutions du droit privé de Rome, destiné à l'explication des auteurs latins*; — par M. Delisle : 1° BEAUREPAIRE (Charles [DE ROBILLARD] DE), *Dernier Recueil de notes historiques et archéologiques concernant le département de la Seine-Inférieure et plus spécialement la ville de Rouen*; 2° BRUN-DURAND, *les Amis de Jean Dragon de Crest*; — par M. de Barthélemy : 1° HEISS (Aloïss) *les Médailleurs de la Renaissance : Florence*, 2e partie : *Florence et la Toscane sous les Médicis*; 2° BABELON (E.), *Mélanges numismatiques*, 1re série; — par M. l'abbé Duchesne : GERSPACH, *Documents sur les anciennes faïenceries françaises et la manufacture de Sèvres*; — par M. Siméon Luce : TUETEY (Alexandre), *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, tome II. Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 13 juin — 1892

314. — **El centenario. Revista ilustrada, organo oficial de la Junta directiva, encargada de disponer las solemnidades que han de conmemorar el descubrimiento de America.** Madrid. El Progreso editorial. 1892. In-fol. Prix du numéro : 2 fr. 50.

L'Espagne se prépare, comme on sait, à célébrer magnifiquement au mois d'octobre prochain le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Il y aura dans plusieurs villes des fêtes de tout genre, des congrès scientifiques et littéraires, des concours de prose et de poésie, des inaugurations de monuments et de statues, des excursions, des expositions, et que sais-je encore ? Pour régler les détails multiples de ces fêtes et en rédiger le programme, le gouvernement espagnol a nommé un comité, où figurent, sans distinction de partis, toutes les notabilités politiques ou autres de l'Espagne et beaucoup de représentants des républiques américaines qui, en ces jours de fraternité et de liesse, peuvent bien être considérés comme Espagnols.

La publication que nous annonçons, qui est une revue hebdomadaire, doit servir d'organe à ce comité avant, pendant et sans doute aussi quelque temps après la célébration du Centenaire, si l'enthousiasme se maintient. Moniteur officiel des fêtes, *El Centenario* insérera tous les décrets et règlements qui les concernent ; il donnera, en un mot, l'ordre et la marche. De plus, il publiera les articles d'érudition ou de vulgarisation de tous les écrivains espagnols, portugais et américains qui ont quelque chose de nouveau ou d'intéressant à dire sur les choses d'Amérique. Les discours assez éphémères, comme la plupart des discours, qu'on prononcera dans les congrès, les discussions plus ou moins savantes qui s'y en-

gageront seront recueillis, résumés dans ce bulletin qui s'efforcera ainsi de conserver de cette grande commémoration tout ce qui mérite de ne pas mourir tout à fait.

On ne peut que bien augurer de cette publication, quand on saura qu'elle est dirigée par Don Juan Valera, le célèbre romancier dont le talent si souple et l'instruction si variée se prêtent merveilleusement à cet emploi. L'article programme qu'il a écrit dans le premier numéro d'*El Centenario* est un des meilleurs qui soient sortis de sa plume. Un ton modeste qui n'exclut pas dans le fond une légitime fierté, quelque chose de mélancolique et de grave sans rien cependant de décourageant, des considérations pleines de bon sens sur ce qu'il appartient à l'Espagne de faire à l'occasion de ce centenaire, tout cela donne à ces pages un charme très particulier.

Les six numéros déjà publiés d'*El Centenario* contiennent des documents curieux et divers articles intéressants. Signalons le codicille de la reine Isabelle, photolithographié et transcrit, des recherches sur les caravelles de Colomb, une évaluation de la fortune qu'a pu posséder le grand navigateur, etc. En voilà plus qu'il n'en faut pour assurer le succès de cette publication, indispensable à quiconque se propose de suivre de près les efforts des Espagnols pour fêter dignement le plus grand épisode de leur histoire héroïque.

Alfred Morel-Fatio

---

315. — **Acta seminari philologici Erlangensis** ediderunt Iwanus Müller et Augustus Luchs, volumen quintum. Erlangen et Leipzig, Deichert, 1891, in-8, 284 p.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler aux lecteurs de la Revue [1] les précédents volumes publiés par le séminaire philologique d'Erlangen, et nous avons montré les services que pouvaient rendre à la science ces travaux d'étudiants sous la direction d'hommes comme Iwan Müller et Aug. Luchs. Le nouveau volume, quoique un peu moins gros que les précédents, n'en offre pas moins beaucoup d'intérêt; il compte les dissertations suivantes :

Der Eigenname in der attischen Komödie von Hugo Steiger, p. 1-64;

De participiorum usu Liviano capita selecta scripsit Alfredus Koeberlin, p. 65-120;

Coniecturas Diodoreas scripsit Hermannus Bezzel, p. 121-157;

Ovids Werke in ihrem Verhältnis zur antiken Kunst untersucht von Wilhelm Wunderer, p. 158-225;

Ad Galen. VII, 478, 11 sqq. ed. Kuehn, p. 226;

Observationes criticas in Clementem Alexandrinum scripsit Otto Stählin, p. 227-267.

---

1. Voir les nos du 11 juin 1883, du 6 sept. 1886 et du 7 mai 1888.

Les deux travaux de critique verbale dus à M. Bezzel et à M. Stählin sont faits d'après la même méthode. Il y a d'abord une étude des manuscrits avec discussion sur la valeur de chacun d'eux, et essai de classification ; cette étude est suivie de l'indication des éditions et des divers travaux dont le texte en question a été l'objet. C'est seulement après cette sorte de préface que viennent les corrections nouvelles. M. S. a sur son collègue l'avantage de traiter un sujet moins exploré ; son étude sur les manuscrits de Clément d'Alexandrie contient plus de choses nouvelles que l'étude de M. B. sur les manuscrits de Diodore. Il en est de même des conjectures. Le texte de Clément d'Alexandrie n'est pas assurément un terrain vierge, mais il réserve à celui qui l'étudie des trouvailles plus faciles et naturellement plus acceptables que celles qu'on peut faire sur le texte de Diodore. L'étude de M. Köberlin sur l'emploi des participes dans Tite-Live est une longue statistique qui aboutit au résultat suivant : Tite-Live suit, dans l'emploi du participe, les mêmes règles que les poètes de l'époque d'Auguste, et il a eu autant d'action que ces poètes dans la formation du style de l'époque postérieure. L'article de M. Wunderer sur Ovide est d'un vif intérêt. L'auteur a cherché à montrer dans quelle mesure ce poète s'est inspiré, dans ses descriptions, des œuvres artistiques qu'il avait vues ; sans avoir peut-être de l'art un sens aussi fin qu'Horace et que Properce, Ovide est de tous les poètes latins celui qui s'est le plus nourri de la contemplation des œuvres de la statuaire et de la peinture ; et, s'il est le plus brillant, le plus coloré des poètes latins, c'est peut-être à ce goût qu'il le doit.

Nous avons gardé pour la fin l'étude de M. Steiger sur les noms propres dans la comédie athénienne. Ce travail complète celui de M. Grasberger sur les sobriquets grecs, en particulier dans l'ancienne comédie [1]. Les deux sujets se touchent de si près que souvent ils se confondent. Nous ne voulons pas dire que M. S. répète Grasberger ; il a traité bien des questions que son devancier devait laisser de côté ; pour d'autres, il a poussé plus loin la recherche. L'idée qui domine le présent travail, c'est que la grande majorité des noms propres, que nous trouvons dans les œuvres des comiques, ont été inventés par les auteurs eux-mêmes, et sont formés exclusivement d'après le caractère des personnages qui les portent sans qu'il y ait aucune allusion à des personnages ayant réellement existé. C'est une réaction contre un excès qui, dès l'antiquité, n'a cessé de régner dans l'exégèse de la comédie. Les scholiastes, dès qu'ils trouvent un nom propre dans l'auteur qu'ils commentent, ne manquent jamais de mettre sous ce nom un personnage qu'ils prétendent avoir existé, et pour le défendre, ils se bornent presque toujours à répéter sous une autre forme ce qui leur est fourni par l'auteur lui-même. Les critiques modernes ont renchéri sur les grammairiens anciens ; ceux-ci ont pratiqué une méthode d'identification toute simple

1. Cf. le n° de cette Revue du 12 juillet 1886.

et toute naïve; les modernes ont été des raffinés. M. S. a fait justice de plusieurs de ces explications qui semblent séduisantes au premier abord, mais qui ne résistent pas à une critique sérieuse; il a montré le vice de l'argumentation de Fritzsche à propos des vers 373-374 des *Thesmophoriazusæ* (p. 5), de celle de Müller-Strübing à propos des vers 401-402 des *Guêpes* (p. 14-15), etc. M. S n'est il pas allé trop loin? Nous reconnaissons que bien souvent les noms propres qui se trouvent chez les comiques sont des noms fictifs; mais en est-il toujours ainsi? Peut-on établir sur ce point une loi absolue? M. S. reconnaît lui-même (p. 4) que les comiques ont suivi cette règle de l'onomastique en Grèce, d'après laquelle on ne devait choisir que des noms d'heureux augure. Comment donc établir une différence entre les noms qu'un poète a pu donner à une des créations de son génie, et les noms qu'un père athénien a donné à ses enfants? M. S. rejette (p. 47) l'explication que G. Gilbert et Müller-Strübing ont proposée d'un passage des plus embarrassants qui se trouve dans la comédie des *Acharniens* d'Aristophane; il a parfaitement raison; les explications proposées sont peu acceptables; mais il n'en reste pas moins certain et M. S. l'admet lui-même, que, dans ce passage, Aristophane a voulu désigner par des sobriquets de son invention des personnages bien réels, que le public athénien a dû reconnaître tout aussitôt. Ce qui est vrai pour ce passage l'est aussi pour d'autres. Nous ne sommes pas convaincu qu'il n'ait pas existé un citarède du nom de Moschus (v. 13 des *Acharniens*); qu'il n'y ait pas eu à l'époque de la représentation des *Guêpes* un Athénien nommé Eucharidès, et qu'Aristophane n'ait pas voulu faire allusion à ce personnage au v. 680 de sa pièce. M. Stählin a donc poussé trop loin les conséquences de son système, mais ce système contient une bonne part de vérité; en tout cas, ce travail mérite d'être compté parmi ceux qui marquent un progrès dans l'étude des questions relatives à la comédie grecque.

Albert Martin.

---

316. — **Harvard Studies** in classical Philology edited by a committee of the classical instructors of Harvard University. II. Boston U.S.A. published by Ginn et Co. 1891, in-8, 213 p. Price fl. 1,50; 6 s; 6 m.

Voici le second volume d'une publication analogue à celles qu'ont entreprises beaucoup d'universités d'Europe. J'ai le regret d'ignorer le contenu du premier volume; je résume ici ce qui, dans le second, se rapporte à la littérature latine.

Dans un article de plus de vingt pages, clair et bien fourni d'exemples, M. J. W. H. Walden cherche comment de l'étymologie de *nedum* (*ne dum*) on peut déduire les sens en apparence divers et la double construction de cette particule. Il montre qu'au début, et dans son premier développement, elle exprime un rapport très voisin de celui que *ne* exprime d'ordinaire, et que souvent *ne* pourrait exprimer seul. De

même *vixdum* donne avec plus de force le sens de *vix*. M. W. montre bien la différence de cette construction avec *agedum*, *manedum*.

Dans une dissertation de douze pages qui paraît faire pendant à la précédente, M. J. B. Greenough étudie les passages où *neque* et *nec* n'ont que le sens négatif, la force copulative étant ou paraissant s'être entièrement évanouie. M. Gr. essaie d'expliquer ces textes en rétablissant les propositions ou les termes qui seraient exprimés dans une phrase complète et normale et qu'on ne fait ici que sous-entendre. Il reprend ainsi une tentative déjà faite bien souvent : j'avoue qu'ici comme ailleurs le succès me paraît bien douteux [1].

Le prénom *Gaius* est-il de deux ou de trois syllabes ? Là-dessus les meilleurs ouvrages négligent de se prononcer. M. Fr. D. Allen réunit les témoignages qu'on a de la prononciation *Gaïus* et de celle de *Gajus* : vers des poètes latins de l'anthologie grecque ; attestations des grammairiens. Il y ajoute les témoignages douteux qu'on peut interpréter dans un sens ou dans l'autre. Résultat : *Gaius* est la forme primitive et régulière; *Gajus*, sauf un ou deux exemples dont un vers grec qui n'est qu'une indication, n'apparait qu'au VIe siècle. *Gaïus* a dû se maintenir contre les analogies, *Maius*, *Graius*, parce que, comme le montre les dialectes italiens, il dérivait, et à une date rapprochée, de *Gauius*.

Enfin, dans des *Quæstiones Petronianæ*, M. H. W. Haley cherche à quelle date il faut placer l'action fictive du roman de Pétrone, et qu'elle est l'époque dont le romancier est censé replacer l'image sous nos yeux. Ce serait celle d'Auguste. M. H. s'appuie surtout sur les mots du chapitre 53 : Kal. *sextiles*, une telle appellation nous reportant nettement avant l'an 8 avant J.-C., et paraissant d'autant plus remarquable, qu'il est question au chap. 38 des *Kalendæ Juliæ*. D'autres arguments tirés de différents passages conduisent à la même conclusion. La tournée d'Encolpe en Campanie et à Crotone serait censée avoir eu lieu vers l'année de Rome 740. Suit la discussion des passages qui semblent contraires à cette hypothèse. Elle est conduite avec beaucoup de méthode et de clarté. — La seconde partie de l'étude où l'on relèverait les mêmes qualités est consacrée à prouver que la ville où a lieu le festin de Trimalcion, est, non pas Cumes, comme le veut Mommsen, mais Pouzzolles. C'est à coup sûr une contribution des plus intéressantes aux études sur Pétrone.

Émile THOMAS.

---

1. Combien de détours pour expliquer des expressions aussi simples et aussi anciennes que *negotium* ou *res nec mancipi* (p. 131 au bas) ? Je comprends bien que pour *neglego*, M. Gr. trouve l'analyse assez malaisée.

317. — **A Primer of the Gothic Language, with Grammar, Notes and Glossary,** by Joseph Wright, Ph. D., Deputy, Professor of comparative Philology in the University of Oxford. — Oxford, Clarendon Press, 1892. Petit in-8, xij-247 pp.

Si le manuel parfait est celui qui ne demande à l'élève que l'effort, mais aussi tout l'effort, dont il est capable, celui de M. Wright me paraît bien voisin de la perfection. J'ai lu, d'un bout à l'autre, en me reportant à la grammaire ou au glossaire, les cinquante-quatre pages de textes qu'il a empruntées à l'*Ulfilas* de M. Heyne : c'est à peine si j'y ai trouvé çà et là une difficulté contre laquelle l'auteur eût omis de prémunir le débutant. La plus grave lacune est l'absence au lexique du mot *weitwôditha* « témoignage », nécessaire pour comprendre Matth. VIII 4 et Tim. II 1, 8 (p. 148 et 193). Les deux locutions *habaith wêsi* « fût tenue prête » (Marc. III, 9 = p. 155) et *bi thata anthar* « pour le reste » (Marc. IV 19 = p. 158) auraient mérité d'être glosées, et une note explicative serait la bienvenue sur la construction *insandida ina háithjôs seindizôs haldan sweina* (Luc. XV 15 = p. 180). A cela près je ne trouve à relever que des fautes d'impression : p. 158, l. 5, lire *saihwandans ;* p. 159, au bas, *skip* ; p. 164, l. 9, *hweilái ;* p. 172, v. 34, *Israêla ;* 178, l. 4, *jah* pour *juh ;* p. 180, v. 10, *fahêds ;* p. 192, v. 23, *insandidês ;* p. 213, l. 2, *aljath* pour *aliah* « ailleurs ». On ne saurait trop louer la multiplicité et l'exactitude des signes diacritiques dont M. W. a pris la peine d'orner ses voyelles : faute de cette initiation commode, bien des linguistes ont pris, pour la prononciation du gothique, des habitudes vicieuses dont ils ne se sont jamais complètement défaits.

La grammaire, condensée en cent trente-neuf pages et conçue dans un esprit nettement historique, me paraît contenir tout ce qu'un indogermaniste doit savoir de la phonétique propre aux langues germaniques. Peut-être, çà et là dans la morphologie, un rapprochement avec quelque forme encore vivante de l'anglais ou de l'allemand eût-il piqué la curiosité et aidé la mémoire de l'étudiant. En phonétique, je n'aime pas la méthode qui consiste à séparer ce que la nature a joint ; pourquoi dire « *o* became *a* » et plus loin « *oi* became *ai* » (p. 16-18), « *i* became broken to *e* before... » et plus loin « *u* became broken to *o* before.... » (p. 23-25), sans faire toucher du doigt la connexité de tous ces phénomènes ? Et, si l'on me dit que la synthèse s'opère d'elle-même dans l'esprit de l'élève, je répondrai que l'expérience de l'enseignement m'a plutôt convaincu du contraire, et qu'en tout cas ce qui va sans dire va mieux encore en le disant. C'est sans doute par un lapsus que les datifs latins *hominî, frâtrî* (p. 32), rangés sous la rubrique des finales brèves, sont rapprochés de πατρί et ποιμένι

V. H.

318. — **An Anglo-Saxon Reader**, Edited with Notes and Glossary by James W. Bright, Ph. D. Associate Professor of English Philology at the Johns Hopkins University. New-York, Henry Holt and Company 1891.

Avait-on besoin d'un nouveau livre de l'espèce? La science répondra peut-être négativement, mais il se peut que nous autres du vieux monde, nous ne nous figurons pas trop bien les besoins littéraires de nos frères des États-Unis. Le livre en question présente trop de points de similitude sous le rapport du contenu ainsi que de la forme avec l'*Anglo-Saxon Reader* de M. Sweet, pour que nous ne soyons pas tentés de les comparer, comparaison que M. Bright, dans sa préface, semble appeler plutôt que repousser. Sa chrestomathie diffère en quelques points essentiels de celle de M. Sweet, ainsi que des autres qui sont venues à notre connaissance, et ce nous est un heureux devoir de constater que le livre de M. B. est destiné à combler au moins une des lacunes proverbiales. C'est qu'il convient éminemment bien pour les débutants. Plus que les autres livres que nous connaissons — nous pensons à ceux de Zupitza, Kluge, et même celui de Sweet, — la chrestomathie qui nous occupe semble avoir les qualités nécessaires pour les jeunes gens qui veulent pénétrer sans maître dans les secrets de l'anglo-saxon, soit qu'ils manquent de professeur, soit que le professeur ne peut leur venir en aide que trop peu souvent. Nous ne connaissons pas les conditions de l'enseignement moyen en Amérique; mais si, pour ne citer qu'un exemple, elles sont comme en Hollande, où dans les classes supérieures des établissements d'enseignement moyen il y a des cours (quoique restreints) de langue et de littérature anciennes de la *vernacula ;* si les Américains en sont là, la publication de M. B. nous paraît appelée à un brillant avenir.

C'est le glossaire qui entre pour beaucoup, sinon pour presque le tout, dans cette appréciation. Il sert à la fois de glossaire et de grammaire. L'auteur nous semble avoir appliqué à l'étude de cette période ancienne d'une langue vivante la méthode nouvelle si l'on veut, ancienne d'après d'autres, qui, depuis quelques temps, est réappliquée d'après les derniers, — appliquée selon les premiers, — à savoir, la méthode inductive. L'élève veut-il apprendre cette langue? Eh, bien qu'il la lise! Il n'a pas de maître, — peu importe, le glossaire, construit d'après les principes de M. B. lui en tiendra lieu. Le lecteur trouvera expliquées — avec des exceptions très peu nombreuses ce nous semble — toutes les formes des verbes, des substantifs, etc. A ce point de vue — et nous tenons à dire expressément que ce n'est qu'à ce point de vue — il y aurait peut être encore des réserves à faire. Notons que l'auteur ne donne pas de grammaire du tout. Maintenant l'élève trouve dans son texte une forme comme *breac*. Il ne le trouvera pas sous b r e, — mais sous bru (can). Ne valait-il pas mieux étendre le glossaire et donner des renvois de *breac* à *brucan*, de *tyrf* à *turf* et ainsi de suite? Ajoutons que nous

n'avons noté que deux mots absents du glossaire (nous avions parcouru à peu près la moitié des textes) : *asundron* 3/27 et *anmêdlan* 70/25 ; *herewic* est donné comme *dwelling :* ne serait-ce pas plutôt grande demeure (littéralement : *demeure* pour *l'armée*)? Les textes, quoique pas nouveaux (par exemple 12 sur 24 sont publiés dans l'*Anglo-Saxon Reader* de Sweet) sont bien choisis et bien édités. Nous avons remarqué les fautes d'impression que voici, dont la première surtout est de nature à égarer l'élève : *ælmytiga* (132/23) et *boardweall* (p. 259). Ajoutons quelques notes : 146/12 *dennode*, = *slippery* (gloss.) plutôt *gedüngt* (comme le traduit le regretté ten Brink) à comparer : sachmen die Erde mit den Hôten tungen (Gudrun, cité par *Heine* Wb.) — *prasse* (151/16) voir M. H. Kern dans les *Taalkundige Bydragen*, I, 193. — *Gearc* (158/7 dans le M. S.) pourrait rester. — *Sele dreorig*, etc.... *hwær* (161/2) la construction est recherchée ; à lire : *sefadreorig* ? — *Geholena* (161/8) voir la note p. 226, mais voir aussi *l'Archiv* de Zupitza tome 86. p. 279. Zupitza y établit que la forme *geholena* est parfaitement légitime ; et que *gehola* et *gehala* existent à coté comme variantes. Pour une raison analogue, *anhogan* (161/17) pourrait rester, nous semble-t-il, au lieu de *anhagan*. — Des notes très utiles par leur arrangement sur la métrique (d'après Sievers) se trouvent ajoutées en appendice au volume.

H. Logeman

---

319. — **Quadripartitus**; ein englisches Rechtsbuch von 1114, nachgewiesen, und soweit bisher ungedruckt, herausgegeben von F. Liebermann. Halle, Niemeyer, 1892, VIII-168 p. in-8. Prix : 4 m. 40.

On désigne sous le nom de *Quadripartitus* un traité de droit anglo-normand rédigé dans les premières années du XII^e^ siècle, qui a servi de base a plusieurs compilations juridiques postérieures, qui a passé en grande partie dans la chronique rédigée à la fin du XIV^e^ siècle par Brompton et qui, sous cette nouvelle forme, a fourni de nombreux exemples au Glossaire de Ducange. Le titre qu'on lui donne ici est fourni par un seul manuscrit, et il y a été ajouté par une main très postérieure, sans doute sur la foi d'un ancien ms. En tout cas il est certain que, dans l'intention première du compilateur, l'œuvre devait comprendre quatre parties. Il le dit lui-même dans son Introduction (*argumentum*) : « primus liber continet leges anglicanas in latinum translatas ; secundus habet quedam scripta temporis necessaria ; tertius est de statu et agendis causarum ; quartus est de furto et partibus ejus ». En réalité, les deux premiers livres seuls ont été composés ; encore le second est il resté inachevé. Sir Fred. Madden avait cru retrouver le livre III dans un traité sur la procédure en droit romain qui, dans un manuscrit étudié par lui, suit le texte du *Quadripartitus ;* mais M. Liebermann montre qu'il n'y a aucune analogie de style entre ce traité (qui a été reconnu par M. Gaudenzi pour être le Pseudo-Ulpien *De edendo*), et les parties authentiques

du *Quadripartitus*. Dans ce qui précède au contraire, c'est-à-dire jusqu'à la constitution de Henri I rétablissant les cours de comté et de centaine *(Carta de Hundredis)*, tout porte la marque d'une rédaction unique : c'est bien le même homme qui a écrit les livres I et II.

Quel est ce rédacteur, ce compilateur ? A quelle époque a t-il rédigé son travail et à l'aide de quels éléments ? Quelle en est la valeur propre et quelle place faut il lui assigner dans l'histoire de la législation écrite en Angleterre au XII^e siècle ? Ces divers points ont été étudiés avec précision et sagacité par M. L., qui connaît bien les institutions des époques anglo-saxonne et anglo-normande, et qui possède une longue pratique des manuscrits. Je ne puis mieux faire que de résumer sa brève et substantielle brochure [1].

L'auteur du *Quadripartitus* est anonyme. On ignore la date et le lieu de sa naissance. C'était un homme fait à l'avènement de Henri I (1100); on ne saurait rien dire de plus. M. L. croit qu'il naquit en Angleterre, mais qu'il était normand d'origine et d'éducation : sa langue maternelle était le français ; plus tard il apprit l'anglo-saxon et le sut assez bien pour être capable de traduire les lois en latin ; mais il commit de nombreux contre-sens qu'il corrigea peu à peu, à mesure qu'il se perfectionnait dans la connaissance de la vieille langue. Les gloses sont le témoin de ces tatonnements, qui me semblent plaider assez fortement en faveur de l'hypothèse que notre compilateur n'est point né en Angleterre. Il était dans les ordres, mais ce fut pas moine ; il fit sans doute ses études dans un monastère de Normandie. C'était un scolastique bel-esprit et frotté de connaissances juridiques, mais il avait l'esprit peu clair et se complut à écrire un latin obscur et prétentieux. Il eut des relations intimes avec l'archevêque d'York Gérard, qui fut un des principaux officiers à la cour de Henri I; il a peut-être même été son secrétaire, car c'est dans la correspondance personnelle du prélat qu'il a copié les lettres qui composent la majeure partie du livre II. Le prélat mourut en 1108 avec la réputation de s'être donné au diable ; aussi refusa-t-on pendant plusieurs années à son cadavre la sépulture dans l'église cathédrale, et ses serviteurs furent persécutés. C'est peut être à cette infortune que notre anonyme fait allusion dans sa dédicace.

Tel que nous l'avons, son ouvrage a été terminé en 1114, à une époque de paix intérieure et de gloire extérieure dont il célèbre les bienfaits en termes entortillés et emphatiques. Il employa sans doute beaucoup de temps à le préparer et ne le termina jamais ; son travail a été revu et corrigé ; mais ces corrections, que M. L. a relevées avec une très louable minutie, sont elles toutes de lui ? Le texte primitif du *Quadripartitus*, autant qu'on peut le reconstituer par la pensée, a été remanié, nous dirions réédité trois ou quatre fois. Rien ne prouve qu'il soit l'auteur de ces remaniements et comme il n'y a pas d'allusion

---

1. L'introduction comprend 75 pages; le reste du vol., 76-168 p., est réservé au texte.

à des évènements postérieurs à 1118 au plus tard, on pourrait en conclure que notre compilateur est mort vers cette époque. Ce qui paraît certain, c'est qu'il appartient tout entier au règne de Henri I et plus précisément à la première moitié.

Comme on l'a dit plus haut, le *Quadripartitus* comprend seulement deux livres. Le premier est une traduction des lois anglo-saxonnes; c'est-à-dire des lois Cnut auxquelles on a ajouté plusieurs autres lois remontant jusqu'au temps d'Alfred. L'ensemble de ces textes juridiques composait ce qu'au temps de Guillaume le Conquérant on appelait déjà la « loi d'Edouard », *laga Edwardi regis*, loi que le Conquérant fit « réciter » dans une assemblée des grands du royaume (probablement en 1070) et qu'il ordonna d'observer, loi que Henri I promulgua de nouveau dans la charte de son couronnement[1]; c'est ce que sous les rois angevins on appelait « les lois d'Edouard le Confesseur »[2], ces bonnes coutumes que les grands du royaume réclamèrent l'épée au poing en 1213, et que Jean confirma de nouveau en concédant la Grande Charte. On ne saurait affirmer si notre compilateur eut sous les yeux un recueil déjà formé des lois anglo-saxonnes; mais il est certain que l'ordre dans lequel il range ces lois ne se retrouve dans aucun manuscrit antérieur, et M. L. en conclut non sans vraisemblance qu'il est lui-même l'auteur de cet arrangement. Sa traduction n'est pas toujours fidèle; mais elle est la première en date qui ait été faite. De là son succès, attesté par le grand nombre des mss. qui nous restent : M. L. en a vu et en analyse 48. Au point de vue politique, c'est un fait significatif de voir un fonctionnaire du troisième des rois normands traduire les lois du peuple vaincu dans la langue administrative du nouveau régime et jeter ainsi les fondements écrits de la « loi commune » du royaume. Un demi siècle après la conquête, l'union politique de l'Angleterre était donc un fait accompli.

Le livre II se rapporte à la querelle des Investitures en Angleterre; c'est au fond une apologie de l'archevêque Gérard; les lettres publiées par M. L. d'après le *Quadripartitus* sont une importante contribution à l'histoire de ce grand conflit.

M. Liebermann n'a pas fait imprimer le texte intégral du *Quadripartitus*; mais seulement ce qui en était encore inédit, c'est-à-dire : la dédicace (à un personnage inconnu, qui occupait dans l'Eglise une haute situation, sans être évêque cependant), l'*argumentum* du livre I, la *praefatio* du livre II et tous les textes composant ce même livre II. Pour les lois saxonnes, il en donne seulement le titre, avec renvoi aux textes imprimés. Ces renvois ne sont pas toujours clairs, car le savant

1. Voyez nos *Chartes des libertés anglaises*, qui viennent de paraître dans la collection Picard, p. 6, art. 13.

2. L'auteur du *Quadripartitus* ne donne jamais à Edouard les épithètes de *confessor* ni de *Beatus*.

éditeur emploie des formules si abrégées qu'elles paraissent autant d'énigmes. C'est de l'algèbre, avec cette différence que du moins les notations algébriques ne sont pas arbitraires. Les variantes sont nombreuses et le commentaire est ce qu'il fallait : bref et précis. C'est un modèle d'édition critique.

Ch. Bémont

---

320. — La Mantia (Francesco Giuseppe). **Ordines judiciorum Dei nel messale gallicano del XII secolo della cattedrale di Palermo.** Palermo-Torino, 1892. In-4, 34 pp.

M. Francesco Giuseppe La Mantia publie le texte des bénédictions et formules relatives aux jugements par l'eau froide, l'eau bouillante, le fer chaud, le pain et le fromage trancrites à la fin d'un missel gallican du XIIe siècle conservé à la cathédrale de Palerme. Il a fait précéder cette publication d'une notice du manuscrit et de quelques considérations sur les jugements de Dieu. Il remarque que les feuillets où sont transcrites les formules dont il nous donne le texte sont d'une conservation parfaite, d'où il conclut qu'ils n'ont pas servi ; ce qui d'ailleurs ne doit pas nous étonner parce que les ordalies n'ont pas été pratiquées en Sicile. Cette dernière proposition est peut-être exagérée ; en tous cas elle exigerait un supplément de preuves. Évidemment le jugement de Dieu, sous quelque forme qu'il se présentât, répugnait à la législation sicilienne essentiellement romaine et byzantine ; mais, outre qu'il a pu être appliqué aux Normands, et M. La M. le reconnaît, il est certain que les rois normands ont cherché à en étendre la pratique parmi tous leurs sujets. Dans quelle mesure y ont-ils réussi, nous ne le savons pas. M. La Mantia cite un texte de la constitution de Bari qui montre les efforts des rois normands dans ce sens, au moins sur le continent. Il rappelle que les habitants de Bari, en se soumettant à Roger, crurent devoir lui faire prendre l'engagement de ne pas les juger par le fer, l'eau bouillante, le duel et l'eau froide. Ces preuves barbares étaient en contradiction avec la civilisation de l'Italie méridionale et de la Sicile. Voilà, croyons-nous, ce qu'il faut retenir de l'intéressante dissertation de M. La Mantia.

M. Prou,

---

321. — Paul Pascal. **Élie Benoist et l'église réformée d'Alençon.** 1 vol. in-8, 207 p. Paris, Fischbacher ; 1892.

Le célèbre ministre protestant Élie Benoist, naquit à Paris en 1640 ; il fit ses études dans différents collèges de la capitale et étudia la théologie à l'Académie de Montauban. Après avoir desservi la paroisse de St-Escobille (canton de Dourdan, Seine-et-Oise), il fut nommé en 1665 pasteur à Alençon et il occupa ce poste jusqu'au moment où, à la veille

de la révocation de l'édit de Nantes, l'église de cette ville fut fermée. Après la révocation, Benoist dirigea la communauté française de Delft, et là il composa les deux écrits qui l'ont fait connaître : l'*Histoire de l'Édit de Nantes* et l'*Apologie de la retraite des pasteurs à cause de la persécution*. Il mourut à l'âge de 88 ans, le 15 novembre 1728. M. Paul Pascal, bachelier en théologie, s'est proposé de nous raconter en détail la biographie de ce personnage; il a fait dans ce dessein des recherches assez nombreuses à Alençon et à Delft, et il nous apprend bien des détails inédits, surtout sur la communauté protestante de la première ville et sur les tracasseries qu'elle eut à subir de la part du jésuite de La Rue et de la duchesse de Guise-Alençon. A ce titre, son ouvrage se recommande aux historiens. Mais le travail aurait gagné à être resserré. A quoi bon, à propos des études de Benoist, toutes ces considérations peu nouvelles sur les collèges de Paris? Le livre est aussi souvent gâté par des déclamations, ainsi, p. 34 : « Il n'y avait longtemps qu'Alençon n'avait pas eu ses seigneurs. Leur ancien château était une ruine. D'autres oiseaux de proie, bipèdes emplumés, l'habitaient sans contestation. » M. Pascal n'est pas toujours juste pour les travaux des catholiques. Son appréciation sur la bibliographie de Backer, dont le P. Sommervogel nous donne en ce moment une excellente réédition, est tout à fait erronée.

Ch. Pfister.

---

322. — **Un épisode de l'histoire du Nouvion-en-Thiérache**, par Gustave Macon. Paris Champion, 1891. In-8, 49 p.

Le Nouvion en Thierache est un gros bourg de l'arrondissement de Vervins, dont M. G. Macon nous fait une jolie description. Au XVIIIe siècle, les habitants du Nouvion étaient mécontents; ils s'insurgeaient surtout contre le droit de *terrage* qu'ils devaient à raison de sept gerbes et demie par cent, et à plusieurs reprises, ils refusèrent de le payer, malgré les arrêts du Parlement et les procès onéreux. Le 23 septembre 1740 éclatait même une véritable insurrection; il fallut agir vigoureusement, faire marcher les troupes pour assister les fermiers dans la perception de ce fameux droit de terrage; mais, devant l'attroupement tumultueux des Nouvionnais, soldats et gendarmes durent se retirer. C'était, écrivait le comte de Charolais au ministre de la guerre, « la rebellion la plus forte qui ait jamais été ». Un gros détachement de la garnison de Maubeuge vint occuper le Nouvion, et, cette fois, il fallut désarmer; les meneurs furent emprisonnés, et vainement la population fit appel des sentences rendues contre elle, vainement elle proposa un accord; elle dut se soumettre. Il y eut pourtant une transaction favorable au Nouvion. Tous ces faits sont exposés par M. Macon, avec beaucoup de précision et de détail, et la brochure du conservateur des archives de Condé ne sera pas inutile à quiconque veut étudier de près et connaître ce qu'étaient les droits féodaux à la veille de la Révolution. A. C.

323. — **Briefe Fr. L., Grafen zu Stolberg und der Seinigen an Johann Heinrich Voss,** pp. HELLINGHAUS. Munster, Aschendorf, 1891, in-8, LV et 524 p.

On ne connaissait pas dans leur totalité les lettres de Frédéric Stolberg et des siens à Voss. Ce dernier en avait publié des fragments dans le *Sophronizon* et la *Bestätigung*. Herbst les avait consultées et en donne des extraits dans sa belle biographie du traducteur d'Homère. Arndt a communiqué quelques pièces de 1775 et de 1786-1787 aux *Grenzboten* de 1881. M. Hellinghaus publie aujourd'hui, d'après les originaux de la bibliothèque royale de Munich, la correspondance entière, et, ajoutons-le, avec une extrême conscience et le soin le plus scrupuleux. le plus minutieux. On pourrait même dire qu'il pousse l'« acribie » à l'excès. Mais plut au ciel que toutes les publications de documents fussent faites avec autant d'exactitude et d'amour! Une introduction précise, un peu courte en comparaison du commentaire, retrace les relations de Stolberg et de Voss jusqu'à l'année du déchirement (1800). Puis viennent les lettres, reproduites, selon l'expression allemande, avec une « fidélité diplomatique ». Les noms propres même ont gardé leur orthographe défectueuse. Mais dans la table des noms de personnes (p. 505-524) qui est d'ailleurs fort développée, M. Hellinghaus rectifie les erreurs. Les notes et remarques (p. 307-499) sont excellentes et de tout point très détaillées, pleines de renseignements instructifs et qui prouvent la connaissance la plus étendue du *Sturm und Drang* et notamment de l'Union de Goettingue. On y trouve même autant qu'il a été possible à l'éditeur de le faire, des passages des lettres de Voss, et, — ce dont on lui saura gré — de la correspondance inédite avec Miller que possède la Bibliothèque de Munich.

A. CHUQUET.

---

324. — ARCHIVES NATIONALES. **Etat sommaire par séries des documents conservés aux archives nationales.** Paris, Ch. Delagrave, 1891, in-4 de XIV-880 p.

Le beau volume que je viens examiner est, comme nous l'apprend la *préface* de M. Gustave Servois, à laquelle j'emprunterai tout d'abord diverses indications, une seconde édition, rectifiée et développée, de l'*Inventaire général sommaire des Archives de l'Empire*, dont l'impression, commencée en 1867, sous l'administration du marquis de Laborde, n'a pas été entièrement achevée. L'*Inventaire général* présentait le récolement sommaire des documents que renferment les Archives nationales, et passait successivement en revue chacune des séries selon l'ordre des articles qu'elle contient, liasses, cartons ou registres [1]. De même que cet inventaire, et mieux encore, le nouvel

1. Un autre inventaire, rédigé sur un plan différent et restreint aux documents antérieurs à 1789, parut en 1871, sous ce titre : *Inventaire sommaire et Tableau*

État sommaire sera « le miroir fidèle de la classification actuellement existante », comme s'exprimait le très regretté M. Alfred Maury. Il reproduira, du moins à grands traits, ajoute son digne successeur, l'image de chacune des séries.

Voici le tableau des séries analysées dans l'*État sommaire :* Lois et décrets rendus pendant la Révolution; Élections et votes; Procès-verbaux des Assemblées nationales et pièces annexes; Sénat conservateur, Chambre et Cour des Pairs; Missions des représentants du peuple et comités des Assemblées; Conseil du Roi; Administration générale de la France; Administrations financières et spéciales; Administrations locales et comptabilités diverses; Trésor des chartes (layettes et registres); Monuments historiques (cartons et registres); Monuments ecclésiastiques (cartons et registres); Ordres militaires et hospitaliers, universités, collèges, titres nobiliaires; plans et cartes; Maison du Roi et maison de l'Empereur; Chambre des Comptes de Paris; Titres domaniaux; Papiers des Princes; Biens des corporations supprimées; Séquestre; Affaires et biens des religionnaires fugitifs; Extraits et copies provenant de diverses juridictions; Grande chancellerie, prévoté et requêtes de l'hôtel, et conseils; Parquet; Tribunaux révolutionnaires, commissions militaires, haute-cour de justice de Vendôme; Parlement de Paris; Châtelet de Paris et prévoté de l'Ile-de-France; juridictions spéciales et ordinaires, tribunaux intermédiaires; Notariats et tabellionnages, bureau des saisies réelles, bureau des consignations; Collection particulière entrée aux Archives nationales (1846); Versements du Ministère de la justice; Organisation et service des Archives; Bibliothèque administrative, collection Rondonneau; Armoire de fer [1] et musées; Secrétairerie d'État impériale.

La préparation de l'*État sommaire* est l'œuvre commune des sections. A chaque archiviste a été confié le catalogue des séries dont il a la garde et dont il doit, par la suite, dresser l'inventaire définitif. La table des matières, très ample et très bien faite, a été rédigée par M. Paul Guérin. Cette table peut être comparée à un phare dont la

---

méthodique des fonds conservés aux Archives nationales, première partie, régime antérieur à 1789. Tandis que dans le premier ouvrage les séries étaient inventoriées une à une suivant la numérotation des articles, le second classe et groupe les documents par ordre de matières, et selon leur provenance. Dans ce nouvel inventaire, on s'est proposé de reconstituer sur le papier les fonds de l'ancien régime, sans tenir compte des morcellements qu'ils ont subis et de leur distribution entre des séries différentes : programme séduisant, dont l'exécution a été aussi satisfaisante que l'ont permis les difficultés de la tâche. Le *Tableau* méthodique de 1871 est encore et sera toujours consulté avec profit. Ainsi conclut M. Servois, c'est-à-dire le plus compétent des juges.

1. L'énumération des objets contenus dans l'armoire de fer (p. 680) répond parfaitement à une question posée tout récemment dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux :* « Que contient actuellement l'armoire de fer du Musée des Archives nationales? (nº du 30 janvier 1892, p. 86).

bienfaisante lumière guide sûrement le chercheur au milieu de l'immensité d'un océan de documents de tout âge — les plus anciens remontent au VII^e siècle — et de tout genre. En tête de l'Inventaire de chaque série a été placée une notice à la fois analytique et historique où sont condensées, sous une forme brève et précise, toutes les indications utiles.

M. Servois rend justice, dans sa *Préface*, à tous ses collaborateurs, mais comme ce général qui, rendant compte d'une bataille gagnée par lui, ne parlait que de ses officiers et s'oubliait lui-même, il ne dit pas un mot de tout ce que lui doit l'*État sommaire*. C'est le devoir de la critique de réparer cette injustice et de dire bien haut que la part considérable prise par le garde général des Archives à la publication de 1871, mérite qu'on dise à jamais l'*Inventaire Servois*, comme on disait déjà l'*Inventaire Daunou* et l'*Inventaire Laborde* [1].

T. DE L.

---

325. — Général HERBÉ. **Français et Russes en Crimée**. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-8, 442 p. 7 fr. 50.

Ce livre est un recueil de lettres que le général Herbé écrivait à sa famille pendant la campagne de Crimée. Le général était alors adjudant-major au 95^e de ligne. Il raconte d'une façon vive et animée son débarquement à Gallipoli, ses impressions à Constantinople, aux camps de Varna, d'Yeni-Keuï, de Bazardjick, l'incendie de Varna, le départ pour la Crimée; il assiste à la bataille de l'Alma et à l'ouverture de la tranchée de Sébastopol; il retrace longuement les succès d'Inkermann et de Balaclava, les travaux du siège, la prise des Ouvrages Blancs et du Mamelon Vert, l'échec du 18 juin 1855, la victoire de la Tchernaia, l'assaut de Malakoff, l'expédition de Kinburn. Les anecdotes abondent dans le volume. On remarquera surtout les procédés de courtoisie et de chevaleresque estime qui régnaient entre les officiers des deux partis. (Cf. notamment l'aventure du lieutenant Cullet, p. 167 et les égards témoignés au commandant Bírileff). Certains portraits sont fort intéressants; le général de Failly excite l'admiration par son coup-d'œil et son sang-froid (p. 265); Saint-Arnaud est partout, donne l'exemple à tous et lorsqu'il s'éloigne après l'Alma, les soldats le plaignent et le pleurent (p. 50 et 98); Pelissier apparaît avec toute sa brusquerie, son énergie, sa volonté de fer (p. 228); le prince Napoléon est représenté comme un

---

1. On aime à rapprocher l'exposé du garde général des Archives nationales (p. VIII-IX), au sujet des travaux entrepris déjà ou à entreprendre encore à l'ancien hôtel Soubise, « pour multiplier, au profit du public, les instruments de recherches, » du programme dressé par l'Administrateur général de la Bibliothèque nationale et dont j'ai dit un mot ici tout récemment. On est heureux de retrouver dans les directeurs des deux grands établissements cet amour du devoir, ce zèle de bien faire, en un mot ce feu sacré qui enfante des prodiges.

frondeur et qui a le tort de critiquer acerbement devant ses inférieurs les opérations militaires; mais, à l'Alma, il ne craint pas les balles; à Inkermann, il se porte à la tête d'une petite colonne sur le champ de bataille; s'il quitte l'armée, c'est parce qu'on ne lui donne pas les prérogatives de son grade, et tout autre aurait agi comme lui (p. 238). N'oublions pas les traits de bravoure des soldats. Le caporal Maucherat de Longpré, petit et fluet, attaque à la baïonnette un soldat russe gigantesque qui le saisit sous son bras et l'emporte prisonnier; le général en chef de l'armée ennemie se fait présenter le caporal et, pour le récompenser de son courage, lui permet d'écrire à son frère (p. 191).

A. C.

---

326. — **Le dialecte flamand de France.** Etudes phonétique et morphologique de ce dialecte tel qu'il est parlé spécialement à Bailleul et ses environs (Nord), par l'abbé D. Caruel. 1 vol. E. Bouillon, Paris, 1891. 90 pages. Ouvrage ayant obtenu une grande médaille d'or au concours de la Société des sciences de Lille, 1860, section de linguistique.

Le dialecte flamand est parlé en France dans une partie du département du Nord et se divise en quatre sous-dialectes correspondant aux villes de Bailleul, Hazebrouck, Cassel et Dunkerque. C'est à l'étude du dialecte de Bailleul que M. l'abbé Caruel a consacré une étude détaillée et consciencieuse. Il examine successivement dans leur analyse (§§ 11 à 20), puis dans leur synthèse (§§ 21 à 63) les voyelles, semi-voyelles, diphtongues et consonnes de ce dialecte; après la phonétique il étudie la morphologie (§§ 64 à 78) et passe en revue successivement les diverses parties du discours; enfin il termine son ouvrage par la transcription phonétique aussi exacte que possible de quelques phrases dialoguées, empruntées aux conversations locales et dont il donne la traduction en français et en flamand néerlandais. Il convient tout d'abord de louer l'auteur de nous avoir exposé son sujet avec une parfaite clarté et d'avoir ainsi rendu son travail aisément accessible même à ceux qui n'ont pas fait des dialectes flamands une étude spéciale. De plus, tous ceux qui s'intéressent au développement des études germaniques en France, féliciteront chaudement M. C. de nous avoir donné le premier une monographie sérieuse et approfondie d'un dialecte d'origine germanique parlé sur le territoire français.

Notre seul regret, c'est que l'auteur se soit borné à une *description* du dialecte de Bailleul sans le comparer méthodiquement aux dialectes voisins, sans rechercher son origine historique. Il eût été intéressant de voir si le dialecte de Bailleul est, de par ses origines, purement franconien ou s'il présente des traces d'influence frisonne ou saxonne, comme un grand nombre de dialectes flamands. L'exposé synthétique sur les voyelles et les consonnes eût tout particulièrement gagné en précision et même en clarté à être rendu un peu plus historique. Au lieu de nous décrire purement et simplement l'emploi des sons a, á, à, etc , il eût

fallu essayer de démêler par suite de quelles influences la voyelle primitive *a* nous apparaît nuancée de diverses façons. Parfois M. C. ébauche une explication ; il nous dira (p. 26) que l'*óklank* donné à l'*a* dans un grand nombre de mots serait un *umlaut* de l'*a* grave du bas saxon. Or le mot *umlaut* en grammaire germanique signifie « modification d'une voyelle sous l'influence d'une voyelle de la syllabe suivante » ; dès lors comment le vieux saxon *watar* « eau » devient-il en flamand de Bailleul *woter* tandis que *magath* « jeune fille » reste *mâgd* sans *óklank ;* dans l'un et l'autre cas l'*a* du radical est suivi d'un autre *a ;* il ne semble donc pas que dans ce cas une influence étymologique puisse expliquer la présence ou l'absence de l'*óklank*. Dans d'autres cas au contraire l'*óklank* doit être ancien, devant une liquide en particulier (p. ex *golg'* « potence »), car le verbe germanique *haldan* « tenir », p. ex., est devenu **holdan*, puis après la chute de la liquide *houden* en néerlandais (v. Paul, *Grundriss d. germ. Phil.* I. 651) ; il y aurait donc, semble-t-il, des cas où l'*óklank* de l'*a* pourrait se justifier étymologiquement, et qu'il faudrait, par suite, distinguer des cas que nous avons examinés plus haut. M. C. traite à côté de l'*e* et de l'*i* la voyelle *eu* (p. 18, 41) qui, comme nous le montre l'étymologie, est manifestement une modification d'un *u* (ou *o*) ancien (cf. v. h. a. *chuhhina*, ndl. *keuken* « cuisine », v. h. a. *butera*, ndl. *boter*, flam. de Bailleul *beuter* « beurre ») ; de ce son *eu* il eût fallu absolument distinguer très nettement un autre son *eu* qui provient d'un *i* affaibli (p. 30) et n'a pas du tout la même valeur étymologique. Dans la partie morphologique de son travail, M. C. se borne à distinguer les verbes forts ou disparisonnants des verbes faibles, sans même énumérer les diverses classes de verbes forts. Un peu plus loin il donne un tableau de *verbes irréguliers* qui comprend des verbes forts et faibles présentant de légères anomalies aisément explicables par l'étymologie, des prétérito-présents et d'anciens verbes à réduplication ; il eût fallu distinguer ces diverses catégories, comme le font toutes les grammaires de dialectes germaniques. Mais ces critiques, qui se ramènent en définitive à une seule : à savoir que ce travail eût peut-être gagné à être appuyé sur une base historique solide, n'infirment en rien la très réelle valeur du livre de M. Caruel.

H. LICHTENBERGER.

---

327. — **Le cinquantième anniversaire de la classe de langue et de la littérature russe de l'Académie impériale des sciences (1841-1892).** Broch. in-8 de 32 pp. (En russe. Saint-Pétersbourg, imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1892.)

328. — **Dictionnaire de la langue russe**, publié par la seconde classe de l'Académie, *ib.*, *ib.*, 1891.

La classe de langue et littérature russe de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg a été instituée par l'empereur Nicolas en 1841. Elle remplaçait l'Académie russe fondée par Catherine II en 1783 sur le

modèle de l'Académie française et qui avait eu la princesse Dachkov pour premier président. Cette institution avait rendu des services. Elle avait publié un dictionnaire slavon-russe, une grammaire. Plus tard, sous la présidence du fantaisiste amiral Schichkov, elle avait dévié de son but et n'avait su prendre ni un caractère franchement littéraire, ni un caractère franchement scientifique. Réunie à l'Académie des sciences —comme l'Académie française l'est à l'Institut—elle a parcouru depuis cinquante ans une glorieuse carrière. Elle a compté parmi ses membres pour ne parler que des morts — Joukovsky, Krylov, Vostokov, Sreznevsky, Biliarsky, Pekarsky, Stroev. Elle a entrepris une longue série d'œuvres collectives, publié quantité de mémoires ou de monographies. Ses membres actuels ont droit d'être fiers de l'œuvre de leurs prédécesseurs et de la façon dont elle a été continuée par eux.

— Parmi les publications qui incombent à une Académie et une des plus importantes est certainement celle du dictionnaire de la Langue. La deuxième section n'a pas manqué à ce devoir et elle s'est appliquée à remanier et à mettre au courant de la science l'œuvre lexicographique que les contemporains de Catherine II lui avaient léguée. Le dictionnaire qu'elle a édité en 1845 et réimprimé en 1867 comprenait tout ensemble le slavon et le russe; les deux langues ont été longtemps mêlées par les écrivains, et la séparation ne s'est faite que dans la première moitié de notre siècle. Aujourd'hui elle est absolument accomplie. La deuxième section a donc décidé la publication d'un dictionnaire purement russe. Un philologue distingué, M. Grote, a été mis à la tête de ce travail considérable. Il renferme des sérieuses améliorations. Désormais tous les mots un peu importants de la langue sont justifiés par des exemples empruntés aux écrivains classiques. Des additions nombreuses ont été faites à l'ancien texte. L'édition actuelle dont le premier fascicule a seul paru, comprend de A. à Vtas 576 colonnes [1]. L'édition de 1867, qui englobait le slavon, ne comprenait pour la même partie du lexique que 388 colonnes, soit une augmentation de plus des deux cinquièmes. M. Grote qui dirige ce beau travail, entrera prochainement dans sa quatre-vingtième année. Nous le félicitons de ce nouveau service rendu à la science et nous lui souhaitons d'en voir le prompt et heureux achèvement.

L. Leger.

---

329. — Loredan Larchey. **L'esprit de tout le monde. Les joueurs de mots.** Paris, Berger-Levrault, 1892. In-8, xxvii et 358 p. 3 fr. 50.

L'esprit de tout le monde comprend deux parties : la seconde s'intitulera les *Riposteurs ;* la première que nous annonçons, a pour titre *Les joueurs de mots*, c'est-à-dire, suivant la définition de M. Larchey, ceux qui font soit des calembours, soit des jeux de mots (un jeu de mots,

---

1. En russe V est la troisième lettre de l'alphabet.

dit-il, est un calembour qui se recommande par l'esprit et l'à-propos). Ce recueil d'anas avait paru une première fois (1867) en 230 pages ; il reparaît aujourd'hui, très augmenté. Les « joueurs de mots » y sont classés par catégories sociales : I, souverains et princes ; II, ministres, députés, préfets, gens de cour et gens en place ; III, héraldistes ; IV, gens de guerre ; V, médecins ; VI, avocats et gens de justice ; VII, prélats et gens d'église ; VIII, gens de lettres et artistes ; IX, musiciens ; X, artistes dramatiques et gens de théâtre ; XI, financiers ; XII, anonymes de toutes les classes. Trois tables : sociale, chronologique, alphabétique, figurent à la fin du volume. M. Larchey s'est efforcé, autant que possible, d'attribuer les mots à ceux qui les ont dits réellement, et, s'il n'a pu citer toutes les sources, on s'aperçoit aisément, en lisant son livre, qu'il n'a rien donné sans vérification ni contrôle. Il aurait dû toutefois écrire Biesme et non *Blesme* (p. 4), Reubell et non *Rewbell* (p. 87 et 317), Ximenès et non *Chimènes* (p. 191). Mais ce nouvel ouvrage témoigne de vastes lectures, d'un esprit toujours vif et alerte ; il est amusant et utile à la fois.

A. Ch.

---

330. — Général Iung. **M. de Moltke et ses mémoires sur la campagne de 1870.** Charpentier et Fasquelle, 1892. in-8, 35 p.

331. — Id. **La République et l'armée.** Paris, Charpentier et Fasquelle, 1892, In-8, 360 p. 3 fr. 50.

Le premier de cet ouvrage est une conférence faite au cercle Saint-Simon le 17 février 1892 par M. Iung. L'auteur y étudie les *Mémoires* de Moltke et avoue son désappointement : il attendait autre chose ; il n'a trouvé que « le livre d'un caissier fidèle, rendant compte des opérations journalières de la maison ». Il juge d'ailleurs que le hasard est « le point de départ de la réputation militaire de Moltke » ; tout ce qu'a prescrit le chef d'état-major, pouvait perdre l'armée allemande ; les fautes mêmes qu'il a commises lui ont été favorables ; il a vaincu sous Metz par des chances extraordinaires ; bref il était « excellent au point de vue de la préparation, plus qu'insuffisant au point de vue de la conception » et il eut cette bonne fortune d'avoir devant lui des généraux faisant de la « politique, et non la guerre », de combattre des armées auxquelles manquait l'unité de direction.

Le second ouvrage de M. I. examine les rapports de la République avec l'armée ; il cherche les moyens de rendre l'armée républicaine ; il expose ce que doit être, selon lui, un État républicain en temps de guerre (une seule Chambre, un pouvoir exécutif armé de la toute puissance, des commissions exécutives, des généraux responsables, des représentants du peuple en mission, etc). Le chapitre le plus intéressant peut-être, et le seul que puisse juger notre *Revue*, traite du ministère Boulanger ; M. Iung a été le chef d'état-major du général qui le jugeait

« triste » mais « bourreau de travail » (p. 269). Tout ce que dit M. Iung de l'ancien ministre, nous paraît judicieux, impartial, et l'histoire en fera plus tard son profit ; c'est comme un fragment de *Mémoires* fort intéressant et curieux.

A. C.

---

332. — Prichard. **The study of the science of municipal government.** Philadelphie, 8 p. in-8. (American Academy of polit. a. soc. science.)

L'auteur démontre que l'administration d'une grande ville, avec ses travaux compliqués et son personnel nombreux, exige des connaissances « scientifiques ». Il ne suffit pas d'être honnête, il faut être instruit. Le mécanisme actuel des États-Unis, l'élection, est donc impuissant à assurer un bon recrutement du personnel des administrations municipales. L'auteur réclame, en conséquence, une « réforme intelligente » pour « assurer l'efficacité uniforme du mécanisme ». Il propose de former des associations qui se chargeraient de collectionner les documents, de faire des études spéciales sur les branches de l'administration municipale, de préparer des plans de réforme.

Ch. Seignobos.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Armand Colin vient de faire paraître *La Grèce d'aujourd'hui*, par M. Gaston Deschamps. Les lignes suivantes, empruntées à la conclusion (p. 385), montrent dans quel esprit le livre a été conçu : « La Grèce, quelles que soient les inconséquences par où elle déconcerte parfois et décourage ses meilleurs amis, donnera des surprises aux publicistes moroses et peu informés qui ne voient pas que ses progrès, après tout, ont été rapides, et que, telle qu'elle est, elle diffère beaucoup de la Grèce, *jadis* contemporaine à Edmond About. Lorsqu'on parcourt cette terre héroïque et charmante, très glorieuse et très douce, on entrevoit, à travers les incertitudes et les petites misères du présent, un avenir qui peut-être ne sera pas indigne du passé. » Les 380 pages qui précèdent celle-ci contiennent mille détails, impressions recueillies sur place, remarques parfois sceptiques, tableaux colorés, souvenirs attendris, récits émouvants, anecdotes piquantes, — qui gagneront de nouveaux amis aux habitants de l'Orient Grec et notamment au peuple Athénien, « le plus ancien et le plus nouveau ». Les lecteurs de la *Revue des deux Mondes*, du *Journal des Débats* et de la *Revue bleue* connaissent déjà plusieurs chapitres de ce volume. Point n'est besoin de les inviter à le lire.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 20 juin — 1892

333. — **Liturgia sanctorum apostolorum Adæi et Maris**, cui accedunt duæ aliæ in quibusdam festis et feriis dicendæ; nec non ordo baptismi. Urmiæ, typis archiepiscopi Cantuariensis, 1890, in-4, p. 75.

Au commencement du siècle dernier, Renaudot fit connaître les liturgies en usage chez les Nestoriens et en donna une traduction latine dans le second volume de son recueil intitulé : *Liturgiarum orientalium collectio,* d'après les manuscrits syriaques de sa riche bibliothèque. Ces liturgies sont au nombre de trois : la première, attribuée aux soi-disant apôtres de la Mésopotamie et de la Babylonie, Addai et Mari, renferme le propre pour les dimanches et fêtes, ainsi que pour les commémorations et les jours fériés, puis l'office de la messe célébré *depuis le samedi de Pâques jusqu'à l'Annonciation, et pour les morts, les commémorations des saints et les jours fériés.* La deuxième, sous le nom de Théodore de Mopsueste, contient l'office *depuis le premier dimanche de l'Annonciation jusqu'au dimanche des Rameaux.* La troisième, dite de Nestorius, ne sert que cinq fois par an : *pour l'Épiphanie, le vendredi de la Fête de saint Jean-Baptiste, la commémoration des Docteurs grecs* [1], *le vendredi du jeûne des Ninivites* [2] *et le jour de Pâques.*

Quelques années plus tard, J. Assémani publiait dans la deuxième partie du tome III de sa *Bibliotheca orientalis* sa dissertation sur les Nestoriens qui renferme un examen critique des rites et des offices de ces chrétiens. Dans la première moitié de ce siècle, les missionnaires américains, installés à Ourmia, reprirent cet examen dans un but de propagande religieuse; en 1852, Badger, un de ces missionnaires, fit paraître son ouvrage intitulé : *The Nestorians and their rituals,* dont

1. Les Nestoriens entendaient par les Docteurs grecs Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste et Nestorius.

2. Le jeûne ou rogation des Ninivites durait trois jours : le lundi, le mardi et le mercredi de la troisième semaine avant le carême.

le second volume contient une traduction anglaise de la liturgie de Nestorius d'après des manuscrits se trouvant dans le pays même. Tout récemment d'autres missionnaires, envoyés à Ourmia par l'archevêque de Cantorbéry, ont publié le texte syriaque des trois liturgies et de l'ordre du baptême qui est rattaché à celles-ci dans quelques manuscrits.

Cette publication a été faite dans l'intérêt des Nestoriens, comme les éditeurs nous en avertissent dans une courte préface ; ils souhaitent que leur édition remplace les manuscrits incomplets ou usés par le temps et assure la célébration régulière des mystères sacrés. A nos yeux, elle a aussi son importance, car elle met à la disposition des orientalistes un document de valeur pour l'étude du nestorianisme. A ce point de vue, on sera reconnaissant aux missionnaires d'avoir reproduit fidèlement le texte des manuscrits, sans s'être inquiétés de le mettre en harmonie avec les dogmes de l'Église anglicane. On regrettera seulement qu'ils n'aient pas donné des détails sur leurs sources ; ils disent bien que les manuscrits dont ils se sont servis provenaient d'Alkosch, du Kurdistan et d'Ourmia ; qu'ils ont reproduit le ms. d'Ourmia et mis entre parenthèses les variantes (très rares, du reste) des autres manuscrits ; mais, sur le caractère, la forme et l'âge de ces documents, pas un mot. On n'a donc de ce côté aucun secours pour juger de l'antiquité ou de la modernité du texte publié. En le comparant avec la traduction de Renaudot, on constate que les originaux traduits par ce savant orientaliste en différaient sous plusieurs rapports. En ce qui concerne la liturgie d'Addai et de Mari, les variantes sont peu importantes pour les parties communes, mais la publication des missionnaires offre beaucoup de morceaux inconnus à Renaudot et qu'on est tenté de considérer *a priori* comme des additions postérieures. Tel est le *Credo*, p. 8, qui est absolument conforme au texte reçu dans l'Église latine, si l'on excepte le passage relatif au Saint-Esprit qui est dit procéder du Père et non du Père et du Fils. Il est cependant difficile d'admettre que, depuis le concile de Nicée jusqu'au siècle dernier, les Nestoriens n'aient pas récité cette prière pendant l'office de la messe.

La seconde liturgie présente le même texte que la liturgie de Théodore dans la collection de Renaudot. La troisième, au contraire, diffère notablement de la liturgie de Nestorius dans cette collection, mais elle est semblable au texte de la version de Badger. Les éditeurs ne disent pas si les noms de Théodore et de Nestorius omis dans leur édition ont été supprimés par eux, ou s'ils manquaient dans leurs manuscrits. Cette dernière hypothèse est vraisemblable, car les Nestoriens se déclarent orthodoxes et ne se reconnaissent pas comme des sectateurs de Nestorius.

La liturgie, mise sous l'autorité d'Addai et de Mari, est-elle réellement antérieure à celles qui portent les noms de Théodore et de Nestorius ? Il est difficile de l'affirmer, car ces liturgies forment un corps, dont les diverses parties ne se distinguent pas entre elles d'une manière

saillante; le défaut de manuscrits anciens ne permet pas, d'un autre côté, de rétablir le texte primitif qui a dû subir des remaniements à plusieurs époques sous l'influence des missionnaires catholiques. Mais quelques passages nous reportent certainement au temps des persécutions des Sassanides : p. 48, on trouve mentionnés parmi les personnes pour lesquelles le sacrifice de la messe est offert : « Tous ceux qui sont dans la peine et les tourments, en proie aux persécutions, aux angoisses et aux épreuves, à cause du nom du Seigneur; qui souffrent et qui sont opprimés dans les liens et les prisons; qui ont été jetés dans les îles éloignées pour y subir des supplices continuels et une dure servitude; pour tous les frères et fidèles qui sont dans l'esclavage... »

Le texte est entièrement vocalisé et les fautes d'impression sont peu nombreuses [1]; mais trop souvent des mots ou même des lignes entières sont presque illisibles, par suite de l'encrassement des caractères ou d'un procédé d'impression défectueux; encore plus souvent les liaisons des lettres jointes ne sont pas marquées, ce qui, dans certains cas, prête au doute [2]. On trouvera à glaner pour la lexicographie quelques locutions techniques dont le sens apparaît ici en pleine lumière. Tel est le mot *pât^hôrâ* « table », qui désignait une petite table ou tablette sur laquelle on plaçait les hosties et que le diacre, au moment de la communion des fidèles, portait sur ses bras, après avoir pris le vêtement appelé *m'qabellânâ* et consacré à cet objet, voir 6, 10; 23, 22; 27, 7; 28, 14.

Il est à souhaiter que les missionnaires anglais établis à Ourmia aient les loisirs et les moyens de publier d'autres livres de la littérature nestorienne, et qu'ils aient en vue, en préparant ces publications, non seulement le relèvement moral et intellectuel des Nestoriens, mais aussi l'intérêt qu'offrent leurs rituels pour l'histoire de l'Église.

Rubens DUVAL.

---

334. — Per PERSSON. **Studien zur Lehre** von der Wurzelerweiterung und Wurzelvariation. Upsala. Akademiska Bokhandeln, 1891. VI-294 pp. in-8.

L'ensemble des phénomènes complexes et capricieux auxquels est consacré le livre de M. Persson n'a été l'objet d'aucune étude systématique depuis la troisième édition du dictionnaire de Fick (1876). Aujourd'hui que l'attention des linguistes se porte sur les variations des suffixes, ce sujet offre un intérêt nouveau. M. P. a tenté de donner un recueil aussi complet que possible des déterminantes de racines et des divers cas où elles se présentent. Il a de plus établi trois faits importants : 1° que les élargissements apparaissent dans un grand nombre de cas sous la forme d'une consonne précédée de *e* : **dheu-* souffler, s'élargit en **dhewes*, **dhwes* aussi bien qu'en **dheus-* (V. surtout p. 97 et suiv.) ; 2° qu'il existe des

1. Lire *w'âmar* au lieu de *w'mar*, p. 40, l. 3 d'en bas.
2. Ainsi p. 47, l. 15 et 16, on lit *madschoulé*, au lieu de *makschoulé*.

déterminantes vocaliques : *-ei-*,*-i-*; *-eu-*,*-u-* : on se demande seulement pourquoi il n'admet pas de déterminantes *-ê-*, *-â-* avec forme faible *-ə-*; 3° que les déterminantes peuvent s'échanger et s'accumuler : c'est ainsi qu'on trouve à la fois **trem-* (lat. *tremo), *tres-* (skr. *trasati), trems-* (vsl. *trêsâ*).

Si ces faits ne justifient pas encore l'identification des déterminantes de racines avec les suffixes, ils la rendent au moins probable. Le mot **klewes* (gr. κλέος) peut être tenu indifféremment pour la racine élargie **klew-es-*, employée comme thème nominal, ou pour un thème formé de racine **kleu-* plus suffixe *-es-*. D'autre part, l'existence des déterminantes *-ei-*, *-eu-* (et *-ê-*, *-â-*) étant établie, il n'existe plus de suffixe primitif de l'indo-européen auquel on ne puisse opposer une déterminante identique. Enfin déterminantes et suffixes ont certains caractères communs : ils ne modifient pas le sens des mots auxquels il s'attachent : le skr. *râjan-* n'a pas d'autre sens que *râj*, lat. *rex*; ils peuvent s'échanger sans que le sens y soit davantage intéressé : cf. βαρύς et ἀδρής; leur accumulation n'a pas plus de conséquences; qu'on compare seulement got. *aggwus*, v.sl. *ązŭkŭ*, et skr. *aṃhuras*. Aussi est-il fort difficile de tracer une limite entre les élargissements et les suffixes; M. P. ne l'a pas osé : il a écrit tout un livre sur les déterminantes de racines sans les définir. En réalité, il est impossible de séparer les deux questions comme le fait l'auteur : là où il voit des élargissements, d'autres verront des suffixes (v. notamment p. 103 βρῖ et βαρύς). Le rapprochement de lit. *kertu* et v.h.a. *scëran*, gr. κείρω fait naturellement songer à gr. ἔρα- germ. **ertha-*; et la comparaison de skr. *svanati* et *svarati* ne serait guère solide si la dérivation ne nous présentait un nombre illimité d'alternances telle que skr. *pratnas* en face de *prataram*. Les suffixes admettent les mêmes élargissements que les racines : la déterminante *-t-* se trouve après *-n-* (gr. ὀνόμα-τ-ος, lat. *cognomen-t-um*, v.sl. *telê-t-e*, skr. *hemant-a-* etc.), après *-s-* (cf. lat. *angustus*, all. *angst* en face de ἄγχος), après *-i-* (gr. χάρι-τ-ος), après *u-* (ags. *ealo-th-*), après *-â* (skr. *gurutâ* gr. βαρύτα-τ-). Il en est de même de *-k-*, de *bh-*, de *-n-*, etc. En quoi ces « déterminantes de suffixes » diffèrent-elles des déterminantes de racines? Par le fait même que M. P. a écarté cette question, il n'a traité que la moitié du sujet. Mais il serait vain de reprocher à l'auteur la manière dont il a restreint son étude; il est plus juste de le louer des remarques ingénieuses qu'il a su faire : il y en a de très heureuses, c'est ainsi que la théorie de l'accumulation des suffixes permet d'expliquer les verbes à nasale intérieure (p. 152) : de *li-* on tire *lin-* (lat. *lino*) et *lip-* (gr. λίπος) d'où *limp-* (lit. *limpu*). La 7e classe des verbes indiens peut dès lors être considérée comme primitive : de **yu* (skr. *yuvati*), on tire **yun-* et **yug-*, d'où (avec la forme *-eg-*) **yuneg-* (skr. *yunakti*).

C'est du côté étymologique de la question que s'est le plus préoccupé M. P. On ne saurait lui reprocher beaucoup d'omissions; mais le manque de critique est visible. Il écarte des rapprochements presque évidents

comme celui de skr. *bhṛjjati,* gr. φρύγω, lat. *frigo* et en admet une foule qui sont ou douteux ou tout à fait indémontrables. Au lieu de préciser le sens des mots il n'en retient que l'élément de signification le plus général et partant le plus vague : il rapproche volontiers le skr. *sîvyati* « coudre » de l'allemand *Seil ;* il trouve valable la dérivation de **krei-* « faire un tri entre le bon et le mauvais » (gr. κρίνω, lat. *cerno,* got. *hrains*) de **(s)ker-* « couper, tondre » (gr. κείρω, v.h.a. *scëran,* etc.)[1]. Loin de prouver en faveur de la thèse de M. P., ces rapprochements sont singulièrement propres à en découvrir le caractère aventureux et les conséquences périlleuses. Et, par malheur, le livre en renferme à chaque page de pareils ou de pires. — L'auteur abuse d'ailleurs de son idée : le gr. ποιμήν nous garantit que le *y* de skr. *pâyú*-appartient à la racine, et que *pâti* « il garde » l'a perdu : la théorie des déterminantes n'a rien à faire ici et M. P. va beaucoup trop loin quand il conteste la chute du second élément des diphtongues longues : ira-t-il jusqu'à prétendre que lat. *ouom*, éol. ὤϊον (=**ôwiom*) ont un élargissement *-u-* et que v.sl. *jaje* (**oyom*) représente l'état primitif ?

Malgré ces défauts de l'ouvrage on doit remercier M. P. d'avoir rappelé l'attention sur un phénomène obscur sans doute et dont le caractère vague donne lieu à de légitimes inquiétudes, mais qu'on ne saurait négliger sans renoncer à se rendre compte d'une foule de détails de la flexion indo-européenne et à rapprocher des mots visiblement parents. L'origine, la nature et la répartition des élargissements nous sont inconnues, mais leurs traces se retrouvent partout dans la dérivation, dans la flexion, dans le vocabulaire. Nous ne pouvons nous refuser à les suivre ; pour cela il faut en avoir tout d'abord un catalogue complet. Celui que nous donne M. Persson, sans être définitif, est au moins très supérieur à ce que l'on possédait avant lui, et formera sans doute pendant longtemps la base des études sur ce sujet.

A. MEILLET.

---

335. — **Die cum-konstruktionen.** Ihre Geschichte und ihre Funktionen von W. G. HALE. Uebersetzt von A. NEITZERT. Mit einem Vorwort von B. DELBRUECK. Leipzig, Teubner, 1891, x-341 pp. in-8.

336. — Nils SJŒSTRAND, **Quibus temporibus modisque quamuis nescio an, forsitan, similes uoces utantur?** Lundae, Hj. Moller, MDCCCXCI, 42 pp. in-8.

337. — **Eine zweite Reihe dunkle Wœrter. Lexikalisches,** von J.-M. STOWASSER. Wien u. Prag, Tempsky ; Leipzig, Freytag. 1891, 34 pp. in-8.

I. — Le livre de M. Gardner Hale, paru à New-York en 1887 et 1889, est connu de toutes les personnes qui s'occupent de syntaxe historique. C'est

---

1. On s'étonne cependant de ne pas trouver *μέλπω* à côté de *μέλος*, et lat. *peccō* = *pékō* à côté de skr. *pá-pa-*.

certainement sur une question particulière de grammaire latine la meilleure étude que nous ayions eue depuis longtemps. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on ait éprouvé le besoin en Allemagne de traduire ce modèle de recherche consciencieuse et intelligente. On sait les conclusions auxquelles aboutit M. H. La conjonction *cum (quom)* étant une forme du pronom *qui* a suivi un développement parallèle. Mais le sens temporel une fois acquis par *cum*, la conjonction a dépassé le pronom *qui* dans ses emplois et admis un certain nombre de constructions nouvelles et particulières. Le choix des modes s'explique pour *cum* de la même manière que pour *qui;* l'indicatif est simplement déterminatif : il énonce l'état, l'action ou la date; le subjonctif est caractéristique : il décrit la nature de la personne, de l'action ou du moment. Nous retrouvons donc là une des mille manières dont les Latins rendaient les nuances que nous exprimons par l'usage de l'article indéfini, qu'il faudrait appeler définissant, et de l'article défini. Les recherches de M. Gardner Hale profiteront à tout un domaine important de la syntaxe. Elles sont de plus un excellent échantillon de saine méthode, où des questions de grammaire sont traitées à un point de vue grammatical et non à un point de vue logique, où la logique n'intervient que pour guider le raisonnement et non pour imposer de fausses conceptions *a priori*.

II. — La brochure de M. Sjöstrand nous montre comment il ne faut pas faire de statistique grammaticale. Ce n'est pas que ses listes soient incomplètes ou inexactes. On devrait cependant faire disparaître le seul exemple de Cicéron de *quamuis* avec le superlatif; tous les éditeurs s'accordent maintenant à rétablir *quiuis uel* d'après les indications plus ou moins claires des mss. (*De or*. III, 103). De même c'est à tort que Virg. *Æn*. VII, 492, est compté parmi les cas de *quamuis* suivi de l'imparfait de l'indicatif; *quamuis* tombe sur *sera* et n'a rien à voir avec *ferebat*. Mais la méthode de M. S. a pour effet de dissimuler les résultats intéressants. Il donne le chiffre des emplois du présent du subjonctif, de l'imparfait, du parfait, du plus-que-parfait du même mode dans chaque auteur; cela importe peu. Ce qui importe, c'est le rapport des cas d'indicatif à ceux de subjonctif pour chaque auteur et pour chaque époque. C'est un calcul qu'on est obligé de faire soi-même d'après les listes de M. Sjöstrand. De plus, sans parler d'erreurs comme le contresens signalé plus haut, M.S. réunit artificiellement des faits qui doivent être soigneusement séparés. Tel est l'emploi de *quamuis* tombant en réalité sur l'attribut du verbe et gardant ainsi toute sa force étymologique; un assez grand nombre d'exemples de *quamuis* avec l'indicatif s'expliquent ainsi. Sous la rubrique de l'imparfait de l'indicatif, sur dix-neuf exemples d'Ovide, huit au moins rentrent dans cette catégorie. C'est ce qu'on verrait mieux si M. S., au lieu de mentionner le verbe seulement, avait cité aussi les mots qui accompagnent. On arriverait à un nombre assez

notable d'emplois de ce genre, supérieur à celui qu'on attend. M. S. a prouvé une fois de plus l'inutilité des statistiques brutes.

III. — M. Stowasser nous donne une seconde série de *dunkle Wörter*. Comme dans la précédente, il y a une foule de rapprochements instructifs et d'analyses délicates mêlés à des hypothèses hardies. Ce qu'il dit de *macellum*[1], de **tudo*, d'*amussis*, de *ueredus* ne passera pas sans objection. Les articles les moins contestables sont *initium*, *excidium*, et surtout *absentari* et *scutica*. L'étymologie proposée pour *ecce* (ἔχε) est bien séduisante ; il est assez extraordinaire qu'un mot si fréquent et si ancien soit emprunté et, après avoir trop limité la sphère des emprunts, on l'exagère quelque peu aujourd'hui. Mais une langue qui a demandé au grec *bos*, *uitulus*, *taurus* et *ouis* peut aussi lui avoir pris *ecce*. Quelle que soit d'ailleurs la conclusion qu'on adopte, toute cette dissertation sur *ecce* est à lire ; elle contient un grand nombre de remarques ingénieuses et justes. L'étymologie *eccum* = *ecce* + *hum* a déjà été proposée par M. J. Bach, *de usu pronominum demonstratiuorum apud priscos scriptores latinos*, dans les *Studien* de Studemund, II, 398. M. S. y aurait trouvé de nouvelles raisons de rejeter l'explication *ecce* + *eum*, et aussi une preuve de son opinion que *eccos* n'est pas un pronom composé, mais la réunion graphique de deux mots, un proclitique et un pronom accentué ; car la césure du septénaire tombe un certain nombre de fois entre les deux parties ; *ecc* | *os* (*Rud*. 309). M. S. aurait appris en même temps que sa très satisfaisante étymologie de *eccere* (*eccerē*) a été donnée déjà par Corssen ; son explication n'est pas d'ailleurs inutile, puisque M. Bach déclare ne pas comprendre la valeur de l'ablatif. Quant à la proposition de M. Bach d'écrire *ece*, elle ne repose que sur une étymologie qu'il faudrait rendre plus certaine et sur des témoignages isolés et contradictoires des mss. ; ce sont probablement des fautes de copistes, ou, en mettant les choses au mieux, des souvenirs d'un temps où l'on ne se servait pas de consonnes doubles ; en tout cas, ces épels ne prouvent rien, et M. S. n'aurait pas manqué d'accueillir la forme *ece* avec l'ironie un peu lourde dont il use envers Vanicek. Le ton de certains passages de cette brochure n'est, en effet, pas toujours aussi sévère qu'on le voudrait. Pour terminer par une critique d'un autre ordre, je demanderai à M. Stowasser pourquoi il fait un index sans renvoi aux pages[2].

Paul Lejay.

---

1. A signaler néanmoins, p. 4, la correction certaine d'un passage de Varron, *l. l.*, V, 147 ; celles de V. 60 (p. 12), 146 (p. 4), de Cic., *in Pis.*, 11 (p. 30) sont moins sûres.

2. *Rev. cr.*, 1891, II p. 416, l. 4 du bas (en note) ; au lieu de **uir*, lire **uir*.

338. — J. Habets, **Limburgsche Wijsdommen, dorpscostumen en gewoonten bevattende voornamelijk bank-laat-en boschrechten.** 's Gravenhage, 1891, in-8 (*Werken der Vereeniging tot uitgave der bronnen van het oude vaderlandsche recht* n° 12.)

La société pour la publication des sources de l'ancien droit hollandais, qui n'avait guère édité jusqu'aujourd'hui que des textes relatifs au droit urbain, vient de s'enrichir d'un recueil de coutumes rurales. Le but de M. Habets a été de donner un supplément néerlandais à la grande collection des *Weisthümer* de Jacob Grimm. Dans sa préface, il nous fait part de l'embarras dans lequel il s'est trouvé quand il a cherché un titre pour son volume. Il n'existe plus en néerlandais moderne de terme spécial pour désigner les coutumes de village auxquelles l'allemand donne le nom de *Weisthümer*. Au moyen âge, ces coutumes étaient appelées *cleernissen*, *Costuymen* et plus rarement *Gewysden* et *Wysdommen*. M. H. a eu raison de choisir ce dernier mot qui, tout en appartenant à la langue nationale, a l'avantage de ne pas s'écarter de la terminologie usitée en Allemagne.

Les *Wysdommen* recueillis par M. H. proviennent des villages limbourgeois d'Eys, Wittem, Wylre, Ryckholt, Heer en Keer, Petershem, Gulpen, Einrade, Sympelveldt, Bemelen, Valkenburg, Meersen, Beck, Klimmen, Heerlen, Geul, Meyel, Horst, Lottum, Horne, Villen, Susteren, Stevensweert, Asselt, Straelen, Heithuysen, Brenst, Born. Presque tous sont inédits. Les textes les plus anciens datent du XIII[e] siècle, les plus récents appartiennent au XVIII[e]. L'ensemble est réparti en trois groupes : *Bankrechten* : coutumes relatives aux droits seigneuriaux et à la justice; *Laatrechten* : coutumes relatives aux tenures; *Boschrechten* : coutumes relatives aux bois communaux.

M. H. s'est renfermé scrupuleusement dans son rôle d'éditeur. Il a résisté à la tentation de mettre lui-même en œuvre, dans une longue préface, les documents qu'il a publiés. Il a voulu simplement fournir aux érudits un recueil de sources. Le lecteur trouvera dans les notices qui précèdent chaque *Wysdom* les renseignements historiques et géographiques indispensables, ainsi que l'indication et la description des manuscrits. Quant à l'annotation courante, on regrettera, je pense, de ne pas la trouver plus fournie. Tout le monde n'est pas aussi versé que l'éditeur dans la connaissance du dialecte et de l'ancien droit limbourgeois, et des éclaircissements un peu plus nombreux eussent été les bienvenus. Il eût été utile aussi de dresser avec plus de soin la table alphabétique qui termine le volume. Dans un ouvrage comme celui-ci, une table ne rend des services que si elle est absolument complète [1].

En publiant son recueil de *Wysdommen*, M. Habets a rendu un

---

1. Au mot *Keurmeester*, par exemple, le lecteur aurait dû être renvoyé aux pp. 108, 109, 110, 111, 113, etc., où l'on trouve des renseignements très intéressants sur ces fonctionnaires.

service signalé à l'histoire du droit néerlandais. L'étude des institutions rurales a été fort négligée jusqu'aujourd'hui dans les Pays-Bas. Il faut espérer que la lecture des textes réunis par le savant archiviste du Limbourg, en révélant l'intérêt qu'elle présente, attirera vers elle l'attention des travailleurs.

H. PIRENNE.

---

339. — Paul MARIN. **Jeanne d'Arc tacticien et stratégiste.** 4 vol. in-12, 321, 330, 322 et 324 pages. Paris, librairie militaire de L. Baudoin, 1888-1890.

Dans le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, le duc d'Alençon déposa (Quicherat, III, p. 100) « qu'en toutes choses, hors du fait de guerre, la Pucelle était simple; mais, qu'au fait de la guerre, elle était très experte soit à porter une lance, soit à rassembler une armée, à ordonner les batailles ou à disposer l'artillerie ». M. le capitaine Marin a pris ces mots à la lettre et il cherche à montrer que Jeanne d'Arc fut un tacticien et un stratégiste accompli. Pour prouver sa thèse, il étudie en quatre volumes l'unique campagne de l'Oise. Il commence son récit à peu près au 27 mars 1430, au moment où expiraient les trêves conclues entre Charles VII et le duc de Bourgogne Philippe le Bon, et où celui-ci vint assiéger Gournai sur Aronde; il le termine ou du moins paraît le terminer à la victoire que Xaintrailles remporta sur les Anglais à Conty, le 24 novembre 1430, un mois après la délivrance de Compiègne. Ainsi, ces quatre volumes ne contiennent pas même les événements militaires d'une seule année, sans pourtant que l'auteur ait découvert de nouveaux documents. Son récit, fort confus, est sans cesse interrompu par d'interminables discussions sur la mission de Jeanne d'Arc [1], par des retours sur les événements passés, par des aperçus des événements futurs. Le second volume qui a pour sous titre : *Les voix de Jeanne d'Arc avant la sortie de Compiègne* est à peu près hors du sujet. La thèse que M. M. a essayé de soutenir, nous paraît fausse, sûrement bien exagérée. Jeanne a été un soldat très brave, toujours prête à donner de sa personne et à s'élancer en avant : elle a rendu le courage aux troupes et les a entraînées à de glorieuses actions; mais elle a été tout le contraire, ce nous semble, d'un stratégiste qui prépare froidement un plan de campagne ou d'un tacticien qui dispose avec habileté son armée sur le champ de bataille. Elle a réellement, par son ardeur extrême, par son impatience, commis des fautes qu'elle a bien chèrement payées : l'attaque sur Paris, le 8 septembre 1429, la sortie même de Compiègne, le 23 mai 1430. Nous ne voulons point dire qu'on n'ait suivi au XVe siècle aucune règle de tactique et de stratégie. Ils possédaient ces deux sciences, les généraux et les lieutenants de Charles VII, qui ont délivré la France de la domination anglaise, ceux notamment qui forcèrent les ennemis à

---

1. Cf. notre compte rendu d'une brochure de M. Marin sur la mission de Jeanne d'Arc, *Revue critique*, nouvelle série, t. XXXII, p. 186.

lever le siège de Compiègne. Et voilà pourquoi l'historien peut apprendre du capitaine Marin, malgré l'incohérence et le manque de critique de son œuvre, quelques renseignements utiles. Voilà pourquoi il souhaite que son récit de la campagne de 1429, la campagne du sacre, soit bientôt publié.

Ch. Pfister.

---

340. — **La reina doña Juana la loca.** Estudio historico por Antonio Rodriguez Villa, individuo de numero (electo) de la Real Academia la Historia. Madrid. Murillo, 1892, 578 p. in-8.

En 1874 déjà, l'auteur du présent ouvrage nous avait livré le résultat de ses recherches sur l'infortunée femme de Philippe le Beau, dans un volume intitulé *Bosquejo biográfico de la reina Doña Juana*, qui avait surtout pour objet la réfutation du livre de Bergenroth paru en 1868 dans le *Calendar of state papers*. Reprenant son sujet, il l'a cette fois élargi et s'est efforcé de le traiter d'une façon complète à l'aide de tous les documents qu'il a pu réunir. Aux pièces recueillies à Simancas par l'érudit allemand et qu'il reproduit en grande partie, M. Rodriguez Villa en a ajouté d'autres que lui ont fournies divers dépôts d'Espagne ; il s'est aussi servi de la chronique d'Alonso Estanques, cosmographe des Rois catholiques, qui n'avait pas encore été mise à profit. De cette laborieuse préparation, il est résulté un gros livre dont les conclusions ne diffèrent pas de celles qu'a formulées Gachard dans d'excellentes *Études* publiées en 1869-70 dans les *Bulletins de l'Académie royale des sciences de Belgique* [1]. L'exactitude et la clairvoyance du regretté historien belge ont été une fois de plus confirmées : M. R. V., en effet, n'a pas cru pouvoir mieux faire, bien souvent, que de suivre à la lettre son illustre devancier, et ce n'est pas nous qui le lui reprocherons.

L'ouvrage de l'académicien espagnol vaut surtout par les détails qu'il renferme sur divers épisodes de la vie de Jeanne, sur sa quasi captivité à Tordesillas, ses rapports avec les Comuneros, etc., et par quelques documents précieux qu'il met en lumière. Nous signalerons, entre autres, la fameuse lettre du 3 mai 1505 où la pauvre Jeanne s'accuse elle-même et met ses extravagances et manques de tenue sur le compte de la jalousie qui la dévorait. Cette lettre, vraisemblablement dictée par Philippe, et dont l'original autographe se trouve dans les archives du duc d'Alburquerque, M. R. V. l'avait déjà publiée en 1874, il l'a réimprimée ici mais en l'accompagnant d'un bon fac-similé qu'on ne peut pas regarder et lire sans une certaine émotion.

M. R. V. n'avait pas à refaire la réfutation des erreurs de Bergenroth ; c'est chose jugée. Il n'a donc touché qu'en passant au fameux *dar cuerda*

---

1. Réimprimées dans le tome II (pp. 213-320) des *Etudes et notices historiques concernant l'histoire des Pays-Bas*, du même auteur. Bruxelles, 1890.

d'une lettre de Mossen Ferrer, gardien de la Reine, expression qui signifie « rendre la main, céder », et que l'érudit allemand avait traduit par « put to the rack », mettre à la torture, tirant de là les conséquences qu'on peut croire. Le bon public cependant n'est pas persuadé et tient pour l'interprétation la plus dramatique. L'autre jour encore, une femme de talent et fort intelligente nous parlait sérieusement des traits de corde infligés à la reine Jeanne par ses femmes, et cela, dans un compte rendu du livre de M. Rodriguez Villa ! Telle est la destinée des travaux d'érudition. En règle générale l'on peut bien dire que toutes les fois qu'une bévue historique a été proclamée bruyamment, ceux qui s'efforcent de la détruire ne réussissent qu'à l'accréditer davantage. Il en faut prendre son parti, passer et sourire.

Sur le portrait de la reine Jeanne qui orne ce volume, on voudrait d'autres renseignements que ceux que fournit Carderera; peut-être celui du musée de Bruxelles, qui a été détaché d'un triptyque d'une église de Hollande, est-il plus authentique.

Le livre de M. Rodriguez Villa, très nourri de faits, très documenté, mérite toute la reconnaissance des personnes qui lisent pour s'instruire, il témoigne d'un labeur soutenu, d'un amour sincère de la vérité dont l'auteur nous avait déjà donné bien des preuves dans ses précédents travaux.

Alfred Morel-Fatio.

---

341. — **Lettres du Cardinal Le Camus, évêque et prince de Grenoble (1632-1707)**, publiées par le P. Ingold, membre de l'Académie delphinale, Paris, A. Picard, 1892, grand in-8 de xiv-667 p.

La seconde série des documents inédits relatifs au Dauphiné, publiés par l'Académie delphinale, ne pouvait être mieux inaugurée, soit que l'on considère le mérite du héros, soit que l'on considère le mérite de l'éditeur. Ce tome Ier de la nouvelle série contient quatre cent dix-sept lettres du « grand évêque, un de ceux qui font le plus d'honneur à l'Église et dont le nom mérite le mieux de passer à la postérité [1] », et presque toutes ces lettres ont de l'intérêt, plusieurs même sont d'une haute importance. Le P. Ingold a enrichi le volume d'une excellente introduction, de notes non moins excellentes et de trois tables complètes, la *Table des Lettres* (1660-1707), la *Table alphabétique des noms de personnes et de lieux*, enfin la *Table des matières et des ouvrages cités*.

Les principaux correspondants du cardinal Le Camus sont : 1° Sébastien de Camboust de Pontchâteau (1634-1690), celui que l'on a sur-

---

1. Le P. Ingold, qui s'approprie ce jugement exprimé par l'abbé Charles Bellet dans l'*Histoire du cardinal Le Camus* (Paris, A. Picard, 1886), ajoute (p. vi) qu'on peut placer le prélat « presque au premier rang et peu au-dessous de Bossuet, son contemporain et son ami ».

nommé le *Jardinier de Port-Royal* et que Sainte Beuve nous a si bien fait connaître [1]; 2° Henri de Barrillon, évêque de Luçon, de 1671, à 1699, prélat honoré des éloges de l'abbé de Rancé et de Louis XIV [2]; 3° le P. Quesnel, « le célèbre patriarche du second jansénisme qu'on a appelé de son nom le Quesnellisme »; 4° l'abbé François Dirois, mort chanoine d'Avranches. Parmi les autres correspondants de l'évêque de Grenoble on remarque Arnauld, le cardinal d'Estrées, le P. de Sainte-Marthe, Le Tellier, Colbert de Croissy, le cardinal de Noailles. Notons une lettre à Benserade, du 5 octobre 1686, et une lettre à Mme Guyon, du 28 janvier 1687.

Toutes ces lettres sont d'une incontestable authenticité. Les unes sont publiées d'après les textes originaux (archives de l'évêché de Luçon, archives d'Amersfoort, collections de l'abbé Bellet, de feu Chaper, etc.), les autres sont publiées d'après une transcription faite au siècle dernier par une main très sûre, celle de Mlle Le Sesne de Téméricourt, la copiste attitrée du parti janséniste [3]. En leur ensemble, elles peignent admirablement non seulement Le Camus, mais encore l'époque où il vivait. Le P. I. a trop bien caractérisé, en ce dernier point, la haute valeur du témoignage du saint évêque de Grenoble, pour que je ne lui emprunte pas ce passage de son *Introduction* (p. VII) : « Pour avoir une connaissance exacte et détaillée de la situation religieuse du règne de Louis XIV, aucune correspondance (je veux parler de celles qui ont été publiés) ne nous renseigne aussi impartialement que celle de M. Le Camus. J'en excepte les lettres de Bossuet et de Fénelon : encore celles de Le Camus, bien inférieures pour le style, cela va sans dire, entrent davantage dans le menu détail des faits de chaque jour, et fournissent ainsi à l'histoire

---

1. Cette appréciation du *Port-Royal* de Sainte-Beuve : « Livre remarquable, ce qui ne veut pas dire qu'on en approuve toutes les pages (p. VIII, note 1), » semble résumer en une ligne les pages écrites ici, voilà près d'un quart de siècle, par un critique éminent, M. Léonce Couture. Ce dernier fit avec tant de tact et de mesure, dans son compte rendu, la part de l'éloge et du blâme, qu'il réussit à contenter tous les lecteurs, y compris Sainte-Beuve, qui le remercia chaleureusement de ses observations, comme de ses compliments, et qui me sut gré de lui avoir procuré un juge aussi délicat et aussi compétent. Ce fut moi, en effet, — et ce renseignement ne sera pas inutile aux futurs historiens de la *Revue critique* — qui, chargé d'analyser le beau livre, m'effrayai des questions théologiques à examiner et cédai la main, avec l'agrément de mes chers directeurs, à mon compatriote et ami, également versé dans l'étude de l'histoire ecclésiastique et de l'histoire littéraire.

2. Louis XIV aurait dit : « C'était le plus grand évêque de mon royaume. » Quant à l'abbé de Rancé, il aurait en vain cherché « d'ecclésiastique plus vertueux et plus savant ».

3. Cette transcription fait partie, comme tant d'autres précieux documents, de la collection de M. Gazier, qui communique avec tant de libéralité les trésors dont il a la garde. J'en sais quelque chose, moi à qui il a si gracieusement donné connaissance du manuscrit de la *Vie de la duchesse de Luynes* par mon compatriote l'abbé J.-J. Boileau, que j'ai eu le plaisir de publier (Bordeaux, 1880, grand in-8°).

certains éléments nouveaux [1]. Placé sur un théâtre plus restreint et confiné, par une rigoureuse résidence, dans les montagnes de son diocèse, Le Camus renseigne moins sur les grands événements qui se passent hors de sa portée ; mais, par contre, en précisant les incidents journaliers de son administration, il nous donne une connaissance plus exacte de l'état du clergé et des mœurs de l'époque. La lecture de ces lettres modifiera bien des opinions convenues, mais en donnera une plus conforme à la vérité. Mieux que l'étude des historiens de profession et des mémoires écrits pour le public, elle nous laissera en état d'apprécier plus impartialement les hommes et les choses, et de nous faire sur eux une *opinion qui nous appartienne.* »

T. DE L.

---

342. — **Malherbe et la poésie française à la fin du XVIe siècle (1585-1600),** par Gustave ALLAIS, Thorin, in-8, 424 pp. [2]

Le « tyran des mots et des syllabes » n'inspire pas à tous la même idolâtrie qu'à Boileau ; mais, quoi qu'on pense de lui, de son caractère, qui n'a rien de particulièrement séduisant ; de sa poésie, qui a du souffle,

---

1. Parmi les récits les plus intéressants de Le Camus, on remarquera ce qu'il écrit à M. de Pontchâteau, le 16 février 1670, au sujet de la mort et du testament de l'étrange évêque de Langres, Louis Barbier de la Rivière (p. 15-17). Voici la fin de ce récit digne d'être rapproché des piquantes anecdotes du *Saint-Simon-Boislisle* (tome V, p. 279 et p. 382) : « M. Braier l'ayant averti qu'il fallait se disposer à la mort, il le traita de fou, de crâne étroit, et, un quart d'heure après il passa. Telle fut la fin de ce grand prélat, qui de petit particulier de Montfort-l'Amaury, est mort riche de 40,000 écus de rente en bénéfices et de 1,500,000 de nippes ; qui a partagé le gouvernement de l'État, et qui est mort sans laisser un seul ami qui le regrette et qui en dit du bien. » On trouve bien d'autres curiosités dans les lettres de Le Camus, par exemple, celle-ci (p. 22) : « J'aurais bien des choses à vous dire sur ce que vous vous ennuyez de votre pèlerinage... Vous êtes comme feu M. de Chevreuse qui disait au siège de Montauban : « *Battons-nous bien pendant deux fois vingt-quatre heures, et retournons ensuite promptement à Paris.* » Voir encore (p. 32-33) le récit de la mort de Madame, où nous lisons que son confesseur, M. Feuillet « l'a savonnée à sa mode » ; (p. 51) l'indication des réformes gastronomiques à l'évêché de Grenelle : « J'ai établi la lecture à ma table, en ai retranché les ragoûts et le rôti, » ce qui avait mis en fuite « les voluptueux, les gens du monde ; » (p. 55) le portrait moral — peu flatté — du diocèse de Grenoble en 1672 (p. 63) ; la description, à un autre point de vue, de ce même diocèse, « le diocèse du monde le plus raboteux, où il y a le plus de précipices. On ne peut visiter une paroisse sans être en danger d'être abîmé, etc. » ; (p. 96) une histoire de sorcellerie ; (p. 107) cette rude tirade d'un rigoriste contre un prélat accommodant : « Je ne m'étonne point que M. le cardinal Bonzy ait pris l'archevêché de Narbonne : *Cardinalis habet os apertum ad omnia*; mais je suis épouvanté comment les évêques qui ont dessein de se sauver peuvent être tentés de ces translations. » Je pourrais multiplier ces renvois, mais la présente note est déjà bien assez longue et assez *probante*.

2. Cet article n'a pas semblé faire double emploi avec un article précédent qui traitait le même sujet, mais dont les conclusions étaient sensiblement différentes. (A. C.)

mais un souffle court, asthmatique, pour ainsi dire de sa réforme, dont on a contesté les bon effets, on ne peut nier qu'il n'ait joué, en bien ou en mal, un rôle considérable dans la littérature française, à cette époque intermédiaire entre le xvi^e^ siècle qui finit et le xvii^e^ siècle qui commence. Aussi n'est-on point surpris que la même année ait vu paraître deux thèses, toutes deux distinguées, mais bien différentes d'esprit, sur ce même Malherbe. Entre M. Brunot et M. Allais, la Faculté avait partagé ce vaste sujet ; mais ils ne se sont pas entendus, et on le voit bien à les lire.

Je ne rappelle la thèse de M. Brunot, déjà étudiée ici, que pour montrer par où la thèse de M. Allais en diffère. M. Brunot a défini la doctrine de Malherbe sur l'art d'écrire, d'après le *Commentaire sur Desportes*. Son étude est surtout grammaticale, bien qu'il l'encadre dans quelques considérations littéraires. En quel état déplorable en sort le pauvre Malherbe ! L'auteur de l'admirable paraphrase du psaume CXLV y est traité en homme et en poète médiocre ; je crois même que Desportes lui est préféré. Si on lit, au contraire, M. Allais (voir surtout les p. 74, 76, 137, 139, 292, 293, 303, 304, 367, 368, 401, 403), Malherbe apparaît « un génie lyrique ». Ici une glorification ; là, risquons le mot, un éreintement. Lequel des deux a raison ? Tous deux peut-être, car M. Brunot voit surtout le grammairien, et M. Allais surtout le poète.

Dans quelle mesure le poète est digne, non pas seulement d'une solide estime, mais d'une admiration plus ou moins enthousiaste, je n'ai pas ici à le discuter. Peut-être me tiendrais-je à égale distance de M. Brunot et de M. Allais, en penchant de préférence vers celui-ci. Mais ce qu'il importe de constater, c'est de quelle façon nouvelle M. A. a présenté non pas l'œuvre entière de Malherbe, mais la portion de cette œuvre qui est antérieure au xvii^e^ siècle, suivant ainsi la genèse de son génie à travers ses œuvres de début. Par quelles phases successives passe ce génie, comment un travail opiniâtre en fortifie les dispositions naturelles, jusqu'à cette date de 1600 où Malherbe est en pleine possession de son instrument spécial, la strophe lyrique, M. A. nous l'apprend avec une précision de détails qui suppose de longues et patientes recherches. Je signalerai particulièrement dans ces premiers chapitres tout ce qui est dit de l'Académie d'Henri d'Angoulême, et des *Larmes de saint Pierre*, imitées du Tansille : ce dernier poème est curieusement étudié et comparé au texte italien de 1560 : par là est rectifié sur plus d'un point le *Malherbe* de M. Lalanne, édition des Grands Écrivains.

Après avoir ainsi présenté Malherbe jeune, poète encore novice et déjà poète pourtant, M. A. le replace parmi ses contemporains. Pendant qu'il se taisait, en effet, ou qu'il hasardait des essais ignorés, d'autres écrivaient, chantaient, arrivaient à une sorte de gloire. C'est ce que M. A. appelle un grand mouvement de poésie héroïque, ayant pour centre la personne et la gloire d'Henri IV. Toute une école de poètes

assez mal connus jusqu'ici, s'essaye à célébrer la *Henriade* (le titre est déjà celui d'un poème épique inachevé de Sébastien Garnier), et leurs essais, bien imparfaits littérairement, ne sont pas sans intérêt pour l'historien. Jean Godard, Alexandre de Pontaimery ne seront lus jamais qu'à titre de curiosités; mais du Perron et Bertaut, seuls représentants de la haute poésie, de 1585 à 1600, méritent de fixer l'attention d'un critique. M. A. s'est efforcé de ressaisir le fil de continuité qui rattache les odes de Malherbe à une poésie antérieure, élevée de style, d'allure et de ton, celle de Ronsard et de la Pléiade, que Malherbe devait traiter si durement et à laquelle il doit plus qu'il ne pense. La transition, il la trouve dans l'école de Desportes, principalement en du Perron et Bertaut, dont il classe, analyse, apprécie les œuvres dans une double série d'études très curieuses, et, à certains égards, très nouvelles. D'une manière générale, toute cette étude sur la poésie héroïque de 1589 à 1595 (chapitres VI, VII, VIII) est une précieuse contribution à l'histoire littéraire de cette époque un peu confuse et mêlée, qui est comme l'aurore indécise d'une époque plus éclatante.

C'est dans ce milieu poétique qu'apparait soudain Malherbe avec ses odes sur la prise de Marseille et sur la venue de Marie de Médicis en France. Du Perron l'a recommandé au roi, mais il ne viendra à Paris qu'en 1605. Avant de s'y être fixé, il est déjà considéré comme le prince des poètes, car du Perron cesse de faire des vers en 1595, et lorsque Malherbe écrit, en 1600, son ode à Marie de Médicis, il n'a plus pour rival digne de lui que Bertaut, dont la gloire va s'effacer devant la sienne. La poésie amoureuse et légère, que M. A. ne perd pas de vue, et dont il oppose constamment, au contraire, le développement parallèle au développement de la haute poésie, n'a pas encore cédé le pas à l'ode héroïque : lisez, par exemple, le chapitre XII, sur les *Muses ralliées*, recueil poétique de 1599. Mais de plus en plus l'influence de Malherbe s'impose, il devient un chef d'école, non pas un chef d'école lyrique, ni un poète lyrique parfait, mais un initiateur, un maître du siècle futur dans l'art d'écrire en vers.

Le moment est venu d'étudier en lui-même son talent poétique, son point de vue personnel, l'unité de conception, d'émotion, de mouvement qui distingue ses odes héroïques et nationales, le talent d'exécution qui, plus encore que l'inspiration, y éclate, le mécanisme de la strophe lyrique, renouvelée de Ronsard et perfectionnée : en touchant ce dernier point, M. A. fait preuve de qualités critiques très précises et très sûres. Au reste, son livre est d'un érudit en même temps que d'un littérateur : je n'en voudrais pour preuve que la note développée de l'Appendice sur le manuscrit français 884, Bibliothèque nationale. Sur le fond de l'éloge, je le répète, j'aurais quelques réserves peut-être à formuler; mais nous ne différerions que par des nuances. L'essentiel est que M. Allais ait montré, le premier, je crois, au moins avec cette précision, après quel tâtonnements, quelles incertitudes, quelle période de

retraite et de travail obscur, Malherbe, poète provincial, est venu prendre sa place et la première, parmi les poètes de cour; comment cette poésie de cour, sous sa main, est devenue, sans trop d'efforts, lyrique, héroïque, presque épique, française en tout cas; comment, après avoir suivi ce mouvement poétique, il l'a dirigé; comment, en un mot, il est devenu Malherbe.

F. Hémon.

---

343. — Berti (Dominico). **Scritti varii.** 1er volume. Turin-Rome. Roux, 1892, in-8 de 370 p.

Il semble au premier abord que cet ouvrage ne se recommande que par le nom de l'auteur. Le savant historien du procès de Galilée, l'éminent homme d'État dont il est l'œuvre, a choisi le plus modeste des titres : Écrits divers. On ne s'attend à trouver ici ni unité de pensée, ni révélations piquantes, ni même intérêt d'à-propos, puisque tous les morceaux qui composent ce volume avaient déjà paru séparément. Toutefois un lecteur attentif y trouvera tout cela, et notamment ce qu'il s'attendait le moins à y rencontrer, l'unité d'inspiration.

Certes les sujets n'offrent point de rapport entre eux : il faudrait d'ingénieuses transitions pour relier ensemble dans un récit suivi l'histoire des Piémontais qui firent partie de la Crusca ou les conversations de Luigi Ornato avec le séjour de Mme de Staël à Rome, le caractère d'Alfieri, le portrait de feu Quintino Sella, l'administration des États pontificaux entre 1815 et 1848 et la jeunesse de Victor Emmanuel. Mais tout se tient pour un esprit pénétrant et solide. Au fond, tous ces articles procèdent d'une même doctrine qui se résume ainsi : les Italiens ne peuvent recouvrer leur place parmi les peuples qu'à deux conditions : 1° retremper l'énergie de leur âme; 2° se fondre en un seul corps de nation, et pour ces deux motifs, ils doivent chercher à la fois parmi les Piémontais l'exemple de la vertu dont ils ont besoin et le chef qu'il leur faut. On dira que cette doctrine n'est pas neuve, mais l'intérêt durable du livre de M. Berti est de faire comprendre pourquoi les Italiens de toutes les parties de la Péninsule l'ont acceptée; car il ne suffit pas qu'une idée qui froisse l'amour propre soit juste et utile pour qu'elle s'impose; il faut que ceux qui la professent en soient profondément pénétrés, qu'ils sachent, pour ainsi dire, à tout propos, en apercevoir et en montrer la justification; que la littérature nationale ou étrangère, l'histoire, les souvenirs personnels leur suggèrent à l'envi de nouvelles preuves, qu'enfin le dessein qu'ils ont conçu devienne, sinon le thème unique, du moins la conclusion inévitable de tous leurs discours. Jusqu'en 1859, l'unité de l'Italie avait contre elle beaucoup de mauvaises habitudes d'esprit et de cœur contractées durant les siècles précédents, et, de plus, certains sentiments respectables quoique préjudiciables et mal fondés. Elle s'est accomplie sans doute à l'aide des circonstances, mais aussi parce

que ceux qui la voulaient ne se sont pas bornés à avoir raison; ils ont saisi sans se lasser toutes les occasions d'établir que la raison était de leur côté.

Par exemple l'article sur Mme de Staël dont j'ai été heureux de m'autoriser en étudiant les jugements portés par la fille de Necker sur l'Italie, ne vise pas seulement à expliquer les relations de Monti et de son impétueuse admiratrice; il vise à corriger définitivement les faiblesses signalées par l'auteur de *Corinne,* à faire comprendre que la dignité du caractère vaut mieux que l'éclat de l'imagination. Dans les souvenirs que lui ont laissés les entretiens de Luigi Ornato, M. B. ne voit pas une occasion de parler de lui-même; il rappelle les paroles de son vénérable interlocuteur : « J'ai connu des hommes qui, même dans des charges éminentes, ont vécu anonymes. sans rien combattre, sans rien défendre. Il n'y a pas d'hommes plus méprisables, surtout alors que la nation est libre, que ces courtisans de la populace, de la place publique, du trône, du Parlement, pour qui la grandeur d'âme n'est qu'un travers dangereux. » Il prend texte de ces leçons pour affirmer que c'est la volonté opiniâtre plus encore que l'inspiration qui produit les chefs-d'œuvre, que l'excès de travail et non de plaisir a épuisé Raphaël, que ce n'est pas un amour hypothétique pour une grande dame, mais le chagrin de voir ses poésies publiées avant d'avoir reçu d'indispensables retouches qui a troublé l'esprit du Tasse déjà fatigué par la recherche ardente de la perfection.

La force et la persévérance de la volonté sont des qualités piémontaises. M. B. le prouve dans une page énergique que nous voudrions traduire tout entière, par l'exemple d'Amédée VIII, d'Emmanuel Philibert, de Victor Amédée II : « C'est à la constance de la volonté plus qu'au talent naturel, dit-il, que les princes de Savoie durent d'éviter le sort des Aragonais de Naples, des Médicis de Toscane, et, quoique précipités du trône par la fortune, non seulement d'y remonter, mais d'expulser l'étranger par des guerres incessantes et acharnées, et de faire de leurs compatriotes un seul peuple. » Il ajoute aussitôt, en homme pour qui le passé n'est que l'école de l'avenir : « Les peuples apprennent à vouloir de la même manière qu'ils apprennent à se maintenir libres et actifs. » Il montre Emmanuel Philibert transformant sa génération [1]. Il suit à travers l'histoire les efforts de la maison de Savoie pour rattacher le Piémont à l'Italie; il rappelle qu'Emmanuel Philibert interdit, le 15 février 1560, l'usage du latin dans les actes judiciaires ou notariés, adopta l'italien comme langue du gouvernement, fit rédiger des décrets dans cette langue, en encouragea l'étude; que son fils, Charles Emmanuel, continua son œuvre et fixa l'attention de l'Italie; que le comte Napione déclarait qu'on ne pouvait être bon Piémontais sans être bon Italien;

---

1. Ces réflexions sur le caractère des Piémontais et de leurs souverains sont aux pages 31-33.

que, depuis que la Crusca s'est décidée à porter ses suffrages sur des hommes de valeur, le Piémont lui a fourni des écrivains de talent tout aussi zélés que les Toscans pour l'intégrité de l'idiome national [1]. Il fait voir par des lettres de C. Botta et par des documents sur les premières années de Victor Emmanuel combien un véritable Piémontais prend au sérieux tous ses devoirs, qu'il s'agisse de ceux de l'écrivain ou de ceux de l'héritier présomptif d'une couronne.

Entre les infatigables propagateurs de la politique nationale, M. B. se distingue par l'élévation qu'il mêle à la fermeté. Dès le 15 août 1850, moins de dix-huit mois après la défaite de Novare, il dissipait les illusions de ceux qui croyaient qu'on pouvait satisfaire l'Italie en réformant chacun des États qui la composaient : « Ce système, disait-il, que les diplomates et certains écrivains ont toujours tenu pour le plus pratique et le plus juste est le plus impraticable et le plus faux de tous. Aucun génie humain ne saurait séparer chez nous la question des réformes intérieures de la question de l'indépendance (p. 255). » Mais l'originalité de M. B. n'est pas dans la netteté de cette assertion, ni dans la curieuse énumération des abus de pouvoir commis dans les États de l'Église (p. 214 et 215), ni dans les raisonnements destinés à démontrer que, le pape employât-il exclusivement des laïques, ses sujets ne s'en trouveraient guère soulagés Elle est dans son respect pour la loi morale qui ne lui paraît pas moins impérieuse que l'intérêt de la patrie ; il remarque finement que Parini et Alfieri se sont partagé une tâche qui devrait toujours demeurer indivisible pour des hommes de leur valeur : le premier travaillait à restaurer l'Italie par l'amour de la vertu, le deuxième par l'amour de l'indépendance. M. B. voudrait inspirer l'une et l'autre de ces deux passions. Voilà pourquoi, tandis que beaucoup d'Italiens aujourd'hui encore subtilisent sur les théories de Machiavel ou les acceptent crûment, il félicite Botero de les avoir réfutées et d'avoir choisi ses héros « non parmi les Borgia ou parmi les innombrables principicules du XV^e^ et du XVI^e^ siècles, mais parmi les plus chevaleresques et les plus sages de son pays (p. 111). » Il est vrai qu'à ses yeux Botero a un mérite particulier, celui d'être Piémontais, et Machiavel un tort particulier, celui d'avoir attendu la délivrance de l'Italie, non du Piémont, mais des États du centre ; c'est même châtier jusqu'à l'injustice cette vue du secrétaire florentin que d'avancer que « le *Prince* est un des livres qui montrent le mieux la décadence des doctrines politiques en Italie » et que « Machiavel a moins bien su lire dans l'avenir que Tassoni et ses amis » (p. 129, en note). Tassoni et ses amis ont loué la maison de Savoie comme Arioste

1. Puisque, comme le prouve M. Berti, c'est à partir de 1811, c'est-à-dire au temps des Français, que la Crusca rompt avec l'habitude des choix insignifiants qui avait régné depuis sa fondation en 1582 jusqu'à sa suppression en 1783, M. Berti nous permettra d'en reporter en partie l'honneur sur l'administration qui à cette époque vivifiait les universités et les académies italiennes.

et le Tasse avaient loué la maison d'Este; et l'auteur de la *Secchia Rapita* ne peut réellement le disputer pour la pénétration à celui du commentaire sur la première Décade de Tite-Live. Mais Machiavel n'en demeure pas moins le très honnête inventeur d'un très malhonnête système. C'est dans le même ordre d'idée qu'il faut féliciter M. B. de regretter franchement les faiblesses qu'il aperçoit chez un souverain dont la mémoire lui est chère (p. 360).

On pourrait seulement souhaiter qu'en reproduisant ces articles on eût donné l'indication précise de la date à laquelle chacun de ces morceaux avait paru et des ouvrages qui ont été composés depuis sur les mêmes matières. On l'a fait pour quelques-uns, mais non pour la plupart. Il est fâcheux notamment qu'à propos d'Ornato une note ne rappelle pas que M. Alessandro d'Ancona a résumé et complété dans le 1er volume de ses *Varietà storiche e letterarie* (Milan, Trèves, 1883), ce qui a été écrit touchant cet ami de Santa Rosa et de Cousin. Par contre, un Français ne peut que s'applaudir de voir qu'on a conservé une prédiction que notre patrie a glorieusement démentie. M. B. déclarait en 1850 que si l'Italie pouvait attendre une aide de l'étranger, ce n'était pas de la France *mobile et babillarde*, mais de l'Allemagne *grave et pensante*. La France et la Prusse ont toutes deux aidé les Italiens à chasser les Autrichiens de chez eux; mais la première en attaquant un empire encore dans toute sa force et qu'aucune rivalité ne désignait à sa haine, la seconde en attaquant une rivale affaiblie; la nation mobile et babillarde a servi l'Italie; la nation grave et pensante s'est servie de l'Italie. La comparaison que suggère M. B. est flatteuse pour nous.

Espérons que la suite de ce premier volume ne se fera pas attendre : rien de ce qu'a écrit M. Berti ne doit être perdu.

Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 juin 1829.

Le Ministre de l'Instruction publique invite l'Académie à présenter deux candidats à la chaire de géographie historique de la France, nouvellement créée au Collège de France en remplacement de celle d'histoire et morale, qu'occupait feu M. A. Maury, L'assemblée des professeurs du Collège de France a proposé, en première ligne, M. Auguste Longnon, et, en seconde ligne, M. Auguste Molinier.

M. l'abbé Duchesne annonce que la Commission du prix Delalande-Guérineau a décerné ce prix à M. l'abbé Pierre Batiffol, pour son ouvrage intitulé : *L'Abbaye de Rossano, contribution à l'histoire de la Vaticane.*

M. Héron de Villefosse annonce que la Commission du prix Fould a décerné :

1° Un prix de 4000 fr. à M. Eug. Müntz, conservateur de l'École nationale des beaux-arts, pour son *Histoire de l'art pendant la Renaissance* et pour l'ensemble de ses travaux antérieurs;

2° Un prix de 1000 fr. à M. Louis Gonse, pour son *Histoire de l'architecture gothique.*

M. Edmond Le Blanc lit le mémoire qu'il avait annoncé à une précédente séance, et qui porte pour titre : *Note sur quelques anciens talismans de bataille.*

M. de Mély termine sa communication sur le traité des fleuves attribué à Plutarque et sur le lapidaire qui s'y trouve contenu.

M. Fabia, maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, communique une étude sur cette question : *Pline l'Ancien a-t-il assisté au siège de Jérusalem par Titus?* D'une inscription d'Arados, restituée et commentée par M. Mommsen, il résulterait que Pline aurait été ἀντεπίτροπος de Tibérius Alexander, chef d'état-major de Titus. La restitution de M. Mommsen a été combattue par M. Hirschfeld : M. Fabia la défend.

Ouvrages présentés : — par M. Schefer : Mordtmann *Esquisse topographique de Constantinople* (rédigé sur l'invitation de M. le comte Riant et publié, après la mort de celui-ci, par M. F. de Mély); — par M. Barbier de Meynard : Basset (René), *Fastes chronologiques de la ville d'Oran pendant la période arabe*; — par M. Boissier : Cagnat (René), *l'Armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*; — par M. Bréal : *le Zend Avesta*, traduit par James Darmesteter, t. I (formant le t. XXI des *Annales du Musée Guimet*); — par M. Delisle : *la Collection Spitzer*, t. VI; — par M. Héron de Villefosse : Audollent (Auguste), *Sur un groupe d'inscriptions de Pomaria (Tlemcen) en Maurétanie Césarienne* (Extrait des *Mélanges G.-B. de Rossi*, publiés par l'Ecole française de Rome).

Séance du 10 juin 1892.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats à la chaire de géographie historique au Collège de France.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote. M. Longnon est présenté en première ligne et M. Auguste Molinier en seconde ligne.

M. Léon Gautier annonce que la Commission du prix La Grange a décerné ce prix à M. Constans, professeur à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, pour son édition du *Roman de Thèbes*, en deux volumes, qui fait partie des publications de la Société des anciens textes français.

M. Paul Meyer annonce que la Commission du prix ordinaire (Étude sur les ouvrages connus sous le nom d'*Ars dictaminis*) a décerné le prix au seul mémoire déposé. Le pli cacheté qui contient le nom de l'auteur de ce mémoire est ouvert. Le lauréat est M. Ch.-V. Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris.

M. le comte de Charencey fait une lecture sur la chronologie ancienne du Mexique. Il distingue, dans ce pays, deux courants civilisateurs, l'un venu par mer de l'est, vers la seconde moitié du Ier siècle de notre ère, l'autre parti du nord ouest et d'origine proprement mexicaine, qui n'aurait pénétré dans le sud que vers la fin du IIe siècle.

M. Ch.-Ém. Ruelle lit un mémoire de M. C. Wessely, de Vienne, sur un fragment de l'*Oreste* d'Euripide qui nous est parvenu accompagné d'une notation musicale. C'est un papyrus du Ier siècle de notre ère. L'examen de ce texte donne à M. Wessely l'occasion de présenter des vues nouvelles sur l'usage pratique de l'art musical et de la métrique dans l'antiquité grecque. Il communique en même temps une inscription grecque d'Aidin (Tarse), qui contient aussi un texte accompagné d'une notation musicale, et il en donne pour la première fois le déchiffrement.

M. de Maulde-La-Clavière commence une communication sur les diverses sortes d'ambassades au moyen âge. En ce qui concerne la nomenclature officielle, la cour de Rome seule a une hiérarchie précise; elle divise ses envoyés, selon l'étendue de leurs pouvoirs, en légats ou en nonces. Les autres chancelleries emploient à peu près indifféremment les termes de messager, orateur, procureur, envoyé, qu'elles précisent au besoin en y ajoutant diverses épithètes. On a cru que le moyen âge n'avait connu que des ambassades temporaires ou spéciales et que les ambassadeurs résidents n'apparaissaient que depuis le XVIe siècle; c'est une erreur. Les ambassadeurs résidents se rencontrent fréquemment au moyen âge et surtout au XVe siècle. Si la France, en particulier, en envoyait rarement, elle en recevait sans cesse.

Ouvrages présentés : — par M. Senart : Henry (V.), *Livre XIII* et *Livre VII de l'Atharvaveda*, traduits et annotés; — par M. Maspero, de la part de M. Falkener, une boîte renfermant cinq des jeux égyptiens restitués par cet auteur dans son livre *Games ancient and oriental*; — par M. Hauréau : Grandmaison (Ch. de), *Gaignières, ses correspondants et ses collections de portraits* (extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*); — par M. l'abbé Duchesne : *Mélanges G.-B. de Rossi*, publiés par l'Ecole française de Rome; — par M. Héron de Villefosse : Courajod (Louis) et Marcou (P.-Frantz), *Musée de sculpture comparée (moulages), palais du Trocadéro : Catalogue raisonné, XIVe et XVe siècles*; — par M. Wallon, secrétaire perpétuel : Le Blant (Edmond), *les Sentences rendues contre les martyrs* (extrait des *Mélanges* de l'Ecole française de Rome).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 27 juin — 1892

344. — **Cours de littérature celtique.** T. V, I. L'épopée celtique en Irlande, par H. d'Arbois de Jubainville. avec la collaboration de MM. G. Dottin, M. Grammont, L. Duvau, F. Lot. Paris, Thorin, 1892. In-8, xl-536 p.

La dédicace de ce volume à la mémoire d'Henri Martin est à la fois un acte de piété et un acte de justice ; car H. Martin n'a pas été seulement le promoteur le plus zélé de la fondation d'une chaire de celtique au Collège de France : il a le premier, en 1862, appelé l'attention des savants français sur les manuscrits littéraires de l'Irlande et sur les sources d'information qu'ils offrent aux historiens de notre passé. H. Martin a donc eu le bonheur et le mérite d'exercer une influence décisive sur les études de M. d'Arbois; il sera bon, quand son *Histoire de France* sera allée rejoindre celle d'Anquetil, de ne pas oublier ces titres solides qu'il possède à la reconnaissance des érudits.

« J'ai pensé, écrit M. d'Arbois, que quelques traductions pourraient donner, au monde lettré et curieux de la France, une idée plus précise de l'épopée irlandaise. Malheureusement, le *Táin bó Cualngi* et le *Togail Bruidne dá Derga*, les deux morceaux les plus importants du premier des cycles épiques irlandais, manqueront à notre recueil; on en annonce de prochaines éditions, qu'il est prudent d'attendre. Voilà pourquoi ce volume-ci est qualifié de tome Ier, bien que j'ignore quand paraîtra le tome II, qui l'écrira, si même il sera jamais publié. » Les fragments traduits par M. d'A. et ses collaborateurs sont empruntés au cycle d'Ulster ; quelques-uns appartiennent au cycle de Leinster et au cycle dit mythologique. L'épopée irlandaise n'a qu'une valeur littéraire très médiocre ; c'est à peine si l'on peut signaler, à l'usage des personnes étrangères aux études d'érudition, quelques passages comme les adieux de Derdriu à l'Écosse (p. 260), l'appel aux assistants de la mère de Crunniuc (p. 323), Cûchulainn mourant debout (p. 346) et la fureur de son cheval « le Gris de Macha », qui fait songer à la *Lisette* de Marbot (p. 347). Il en est d'autres qui reflètent une rudesse de mœurs vraiment

singulière et qui eussent fort égayé Voltaire, l'ami des « carosses à glaces », si Macpherson avait procédé en philologue. « Uathach donne à Cûchulainn de l'eau pour se laver, lui apporte à manger, lui fait le meilleur accueil ; elle s'était déguisée en valet pour le servir. Cûchulainn la frappe et lui casse un doigt. Uathach jette un cri. Tous les habitants du château accourent à son aide. Cochor Crufé, le fort soldat de Scathach, se leva contre Cûchulainn ; Cûchulainn et lui se battirent ; Cochor Crufé succomba » (p. 44).

Voilà d'aimables gens. Mais cette littérature vraiment barbare a le précieux avantage de nous représenter une société celtique plus ancienne, à bien des égards, que celle dont Jules César a eu connaissance. Il y a là, comme à l'état fossile, du celtisme pur, gisant sous des couches remaniées où il faut savoir le découvrir. Plusieurs épisodes (voir p. 81 et suiv.) ont pour sujet les querelles de primauté à des banquets que Posidonius, avant la conquête romaine, signalait comme si fréquentes parmi les Gaulois. La condition des femmes est particulièrement intéressante. Nous y trouvons le mariage annuel, le mariage par vente, le peu d'importance attribuée à la paternité physique, le droit pour le roi qui voyage de cohabiter chaque nuit avec la femme d'un de ses vassaux (p. 29). Les femmes guerrières jouent un rôle analogue à celui de Boudicca et de Cartismandua et M. d'Arbois remarque qu'on ne voit rien de tel dans César ; il y a pourtant une trace de cet état de choses dans le passage d'Ammien (XV, 12), qui montre la *virago* gauloise combattant au premier rang. En revanche, je n'admets pas l'analogie entre la conduite des Gergoviennes (*Bell. Gall.*, VII, 47), qui s'adressent à la pitié des Romains, et celle des femmes de Medb, qui excitent la convoitise de leurs ennemis (p. 117, 147). Le droit criminel, lui aussi, se présente avec un caractère archaïque. L'État se désintéresse des querelles entre familles ; il n'existe pas de vindicte publique et la guerre privée peut devenir un devoir. Le meurtrier qui ne paye pas la composition fixée par l'usage doit être tué par les parents du mort. Dans la religion, l'élément moral fait défaut ; les druides sont des sorciers qui prédisent l'avenir, commandent aux éléments par leurs incantations, lient ou délient les hommes par des opérations magiques dont ils ont le secret. Remarquons que dans le morceau du livre de Leinster qui raconte la naissance de Conchobar, il est dit que Cathba ne fut pas seulement druide, mais guerrier. Du temps de César, les druides ne prennent aucune part à la guerre, mais il n'en était sans doute pas de même à une époque plus ancienne. Cathba est pour nous l'image d'un druide primitif, le dernier vestige d'un théocratie dont nous ne connaissons directement que la décadence.

Pour l'histoire littéraire, la publication de M. d'A. est précieuse en ce qu'elle permet d'étudier avec détail la manière dont Macpherson a accommodé les chants celtiques au goût sentimental du XVIII[e] siècle. M. d'A. résume assez rapidement l'histoire du Pseudo-Ossian ; il

affirme comme une chose prouvée que le texte gaélique de Macpherson est une simple traduction du texte anglais (p. xxv), à quoi j'objecterai timidement que cette manière de voir n'est pas celle de M. Windisch [1] et qu'on ne pourra s'exprimer sans réserves à ce sujet avant de savoir quels étaient les manuscrits de Macpherson qui furent déposés pendant un an chez les libraires Beckett et de Hondt et qui ont disparu sans laisser de traces.

Pour faciliter les comparaisons, M. d'A. a reproduit la traduction française de plusieurs chants de Macpherson, suivis de la paraphrase en vers de Baour-Lormian. Il y a là deux questions intéressantes : la première, de savoir comment les chants recueillis par Macpherson ont été remaniés par lui, ce que M. d'A. a rendu sensible par de frappants exemples [2]; la seconde, de déterminer l'influence que ces remaniements audacieux ont exercée sur la poésie moderne. M. d'A. n'a pas abordé ce dernier sujet; écrivant pour « le monde lettré et curieux » (p. xvii), il aurait dû, peut-être, y consacrer quelques indications en note. Par exemple, il n'est pas sans intérêt de constater que les plus beaux vers du *Saule* de Musset :

> Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
> Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
> De ton palais d'azur, au sein du firmament,
> Que regardes-tu dans la plaine ?
> La tempête s'apaise et les vents sont calmés,
> La forêt qui gémit pleure sur la bruyère,
> Le phalène doré, de sa course légère,
> Traverse les airs embaumés.
> Que cherches-tu sur la terre endormie?
> Tu fuis en souriant, mélancolique amie...
> Ah! si tu dois mourir, bel astre, et que ta tête
> Doit dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux, etc.

sont une paraphrase, plus fidèle que celle de Baour-Lormian, d'un passage de Macpherson qu'admirait Gœthe et que M. d'A. a reproduit : [3]

« Étoile de la nuit naissante, te voilà qui étincelles à l'Occident, tu lèves ta brillante tête sur la nuée, tu t'avances majestueusement le long de la colline. Que regardes-tu sur la bruyère? Les vents orageux sont apaisés; les insectes du soir bourdonnent dans les airs. Que regardes-tu, belle lumière? Mais tu souris et tu t'en vas joyeusement. Les ondes t'entourent et baignent ton aimable chevelure, etc. [4]. »

Il serait bon qu'une personne, ayant fait du Pseudo-Ossian une étude particulière, lût les poètes des cinquante premières années de ce siècle

---

1. Windisch, *Keltische Sprachen*, p. 161 : « Dass der gælische Text weiter nichts als eine nachtrægliche Uebersetzung aus dem englischen sei, ohne Anlehnung an gælischen Quellen, glaube ich nicht. »

2. Ainsi le Cûchulainn de Macpherson (Clessamor) ne peut survivre à son fils; le héros authentique « a la vie plus dure ».

3. La traduction de Werther par Pierre Leroux a paru en 1839; M. d'A. cite une réimpression (1872).

4. Cf. le passage du début de *Darthula* cité par M. d'A. à la p. 288.

pour mettre en lumière ce qu'ils doivent à l'œuvre ingénieuse du barde écossais. Les poètes modernes n'y perdraient rien et Macpherson, aujourd'hui bien oublié, grandirait d'autant.

On voudrait aussi que les éditeurs eussent insisté sur quelques détails dont l'archéologie peut tirer parti; j'avoue qu'ils m'ont donné l'impression d'une civilisation très postérieure à l'ère chrétienne. Je citerai (p. 131) une coupe d'or rouge avec un oiseau de pierres précieuses sur le pied; (p. 159) des maisons dont le toit est soutenu par des poutres de laiton; (p. 161) une tunique blanche à capuchon bordée de rouge; (p. 234) une tunique de soie ornée de cent perles, avec une broderie de laiton blanc; (p. 333) un bouclier au bord tranchant (par conséquent en métal) et orné de franges. A la p. 406, l'épée à poignée d'or avec entrelacement d'argent et bossettes d'or rappelle singulièrement les armes des Vikings. Plus loin, comme il est question des guerriers de Norvège, M. d'A. nous dit que ces indications sont récentes et proviennent d'une assimilation des Fomoré aux pirates scandinaves. S'il en est ainsi, l'interpolation ne s'est pas bornée à ces passages et à ceux que M. d'A. signale à la p. 394; il y a eu un remaniement complet et profond. Je vois que ce caractère *viking* de l'archéologie dans l'épopée irlandaise a très vivement frappé M. Pflugk Hartung (*Revue celtique*, 1892, p. 172); c'est là un côté du problème qui ne doit pas être perdu de vue.

Ce beau volume se termine par un excellent index, qui renvoie non seulement aux pages du livre, mais aux publications les plus importantes relatives au même sujet, les grands mss. irlandais, la *Revue* de Kuhn, la *Revue celtique*, les *Irische Texte*, etc. Si les auteurs qui négligent de donner un index méritent la potence, ceux qui en composent d'aussi complets ont droit à toute la gratitude du public. M. d'Arbois sait que nous ne lui ménageons pas la nôtre et que nous avons, pour cela, autant de bonnes raisons qu'il a fait de livres [1].

Salomon REINACH.

---

1. P. XXVIII, une faute d'impression produit un effet assez plaisant : « Le veau et le poulain nés de cette vache depuis l'achat. » P. 118, M. d'A. traduit *imda* (lit) par « chambre à coucher » : on peut observer que le grec θάλαμος offre un exemple de la même métonymie. P. 178, il est question d'oiseaux qui, par leur musique, endorment une troupe de guerriers; sur quoi M. d'A remarque en note : « Un caractère distinctif de la bonne musique en Irlande, à cette date, était d'endormir les gens. » Point n'est besoin d'aller en Irlande : *Non avium citharaeque cantus somnum reducent* (Hor., *Od.*, III, 1, 20). P. 335, la défense faite à Cûchulainn (chien de Culann) de manger du chien est une trace curieuse de totémisme. P. 473, il me semble que la grande « île des Pleureurs noirs » dans la *Navigation de Mael Duin* rappelle étrangement ce que Strabon raconte au sujet des habitants des Cassitérides : « Ils ont pour costume de grands manteaux noirs, etc. » (Strab., III, 5, 11.) La source commune est peut-être un vieux conte celtique. P. 535, M. d'A., qui a donné à la p. 146 une hypothèse sur la conclusion probable du *Festin de Bricriu*, publié par M. Windisch d'après un ms. incomplet de la fin, dit qu'un ms. d'Édimbourg contient la partie qui manque; cette conclusion — c'est M. d'A. qui me le fait savoir — se trouve aussi dans un ms. de Leyde qui vient d'être étudié par M. Stern (*Revue celtique*, t. XIII, 1892, p. 1-31).

345. — Croiset (Alfred et Maurice). **Histoire de la littérature grecque. Tome III : Période attique, tragédie, comédie, genres secondaires,** par Maurice Croiset. Paris, Thorin, 1891, 677 pages in-8.

En annonçant ici même, il y a quatre ans (*Revue Critique*, 27 février 1888), le premier volume de cette grande *Histoire de la littérature grecque*, nous exprimions la ferme confiance que cette œuvre, fruit d'une étroite et touchante collaboration, serait promptement conduite à bonne fin. Le zèle de MM. Alfred et Maurice Croiset a dépassé encore nos espérances : le troisième volume, dont nous rendons compte aujourd'hui, date déjà de l'année dernière, et le quatrième, qui nous conduira jusqu'à la fin de la période classique, nous surprendra sans doute un de ces jours. C'est qu'une pensée nettement définie a présidé à la conception de ce travail : aucune incertitude dans la méthode; aucune place laissée au hasard dans l'exécution du plan; une remarquable décision dans le choix des hypothèses; le parti pris de dissimuler plutôt que d'étaler la science; un goût large, mais sûr, également apte à comprendre et à juger. Joignez à ces qualités le talent des deux collaborateurs, et leur enthousiasme pour l'œuvre commune; vous comprendrez qu'ils aient pu élever si vite et si bien l'un des plus beaux monuments qu'ait inspirés depuis longtemps la littérature grecque.

Le tome III, dû à M. Maurice Croiset, traite du théâtre. C'est une matière immense, où la difficulté consistait à être court : les quatre volumes de M. Patin sur la tragédie grecque, le gros ouvrage de M. Denis sur la comédie, sans parler de mille autres écrits français ou étrangers, voilà ce qu'il fallait condenser en quelques centaines de pages! C'est ici que la méthode des deux savants auteurs a trouvé peut-être sa plus heureuse application. L'essentiel, pour eux, est de saisir la loi d'un genre, d'en dégager l'esprit, d'en marquer les origines, d'en suivre les transformations; puis, dans l'étude de chaque écrivain, c'est de considérer la nature propre de son art, le caractère de son génie. Peu ou point d'analyses : à quoi bon résumer des œuvres que tout le monde connaît? Mais il faut expliquer la forme traditionnelle de ces œuvres, décomposer la tragédie ou la comédie en ses parties primitives, distinguer les éléments divers qui s'y sont mêlés sans pourtant se confondre jamais entièrement; signaler aussi les variétés de ton et de style qui correspondent aux divisions naturelles de cet ensemble complexe. C'est dans ces études délicates qu'excelle M. M. C.; c'est là qu'on reconnaît en lui le fin lettré, formé à l'école du maître qui a écrit le *Sentiment religieux en Grèce* et les *Études sur la poésie grecque*. S'il fallait choisir entre tant de chapitres excellents, nous recommanderions surtout la lecture de ceux où l'auteur s'élève à ces vues générales qui lui permettent d'embrasser d'un seul coup d'œil toutes les productions de la tragédie (ch. IV) ou de la comédie ancienne (ch. XI). Dans l'intérieur même des chapitres consacrés à tel ou tel poète, certains paragraphes donnent mieux que

d'autres, ce semble, une idée juste du talent particulier de M. M. Croiset : c'est lorsqu'il caractérise la tendance d'un Eschyle ou d'un Aristophane, ses qualités dramatiques, la nature de son lyrisme ou de son style. Il est vrai que ces pages, parfois un peu abstraites, ne se lisent pas toujours avec une entière aisance ; mais, ce qui vaut mieux, elles vous invitent à les relire, et, plus on y revient, plus on y découvre de finesse et de profondeur.

Signalons rapidement au passage les questions les plus intéressantes que traite M. M. C., et relevons aussi dans le détail quelques points sur lesquels nous ne serions pas d'accord avec lui.

Dès le début du livre, la définition de l'atticisme fournit à l'auteur l'occasion de déployer sa rare puissance de généralisation. Mais, loin d'en abuser, il s'applique plutôt ici à distinguer les diverses nuances de l'atticisme, et c'est avec une vue très juste de la vérité historique qu'il décrit les transformations de l'âme athénienne au temps de Périclès et au temps d'Isocrate. L'Athènes du IVe siècle lui suggère, entre autres, cette remarque délicate : « Le haut sentiment d'elle-même qu'elle conserve lui sert maintenant à charmer sa vanité plus qu'à régler sa conduite (p. 12). » Et voici la conclusion du jugement d'ensemble sur la langue des écrivains attiques : « Pour eux, le sentiment de l'art n'est que le développement de l'instinct. Il en a donc la sûreté et la spontanéité ; et il n'est en quelque sorte qu'une forme exquise du naturel (p. 22). »

Le chapitre sur les *Origines de la tragédie* contient une explication intéressante, personnelle, de la forme tétralogique. M. M. C. avait déjà développé ses idées à ce sujet dans un article de la *Revue des Études grecques ;* sa démonstration nouvelle, quoique plus succincte, nous a paru également convaincante. Notons seulement dans ce chapitre une faute d'impression regrettable (p. 31, en haut : Arion de Méthymne perfectionne le dithyrambe au commencement du Ve siècle !) [1], et une opinion contestable sur les chœurs tragiques de Sicyone : M. M. C. pense que le mot τραγικός dans Hérodote (V. 67) ne doit pas être pris à la lettre, et que les choreutes de Sicyone n'étaient pas déguisés en satyres (p. 32). Il dit ailleurs (p. 29) que le tyran Clisthène, dépouillant Adraste de ces honneurs, les *transféra* à Dionysos. L'expression n'est pas tout à fait exacte ; Hérodote dit ἀπέδωκε, « rendit », ce qui autorise à penser que les chœurs, primitivement consacrés à Dionysos, avaient gardé leur ancien costume, même dans le temps où ils avaient chanté les « souffrances » du héros Adraste.

Ni le plan ni l'esprit du livre ne comportait une discussion détaillée de l'organisation matérielle des concours et des représentations drama-

1. Voici quelques autres fautes que nous avons relevées : p. 76, note 5, ἀριστέρου, au lieu de ἀριστεροῦ ; p. 78, en bas, en admettant *ce que ce fut* là le type de l'emmélie ; p. 91, une sorte *du* chant ; p. 187, ἆρα, au lieu de ἀρά (malédiction) ; p. 229, note 2, 340 au lieu de 430.

tiques *(Bühnen alterthümer)*. M. M.C. n'ignore pas l'intérêt de ces questions, et il est au courant des découvertes archéologiques qui tendent à modifier la notion qu'on avait jusqu'à présent des anciens théâtres grecs. Comment lui reprocher de n'admettre que sous bénéfice d'inventaire les théories, à peine encore formulées, de M. Dörpfeld? Félicitons-le plutôt d'avoir si brièvement et si clairement exposé des détails techniques fort compliqués. Telle note, en apparence bien modeste (p. 77), fournit une solution très heureuse d'un problème difficile : comment le coryphée, qui figure, à l'entrée du chœur, dans la file (στοῖχος) [1] des ἀριστεροστάται, peut-il se trouver au premier rang, du côté de la scène, quand il s'adresse aux acteurs? M. M.C. examine aussi la question des évolutions du chœur, et celle de la répartition du chant entre les différents éléments qui le composent. Ses conclusions sont peut-être sur ce point un peu timides : « Quand les anciens, dit-il (p. 81), parlent d'un chœur, c'est un ensemble qu'ils ont en vue; il est bien difficile d'admettre que dans la plupart des cas l'ensemble ait été justement ce qui manquait le plus. » M. F. Maury a bien montré, dans une récente étude sur Eschyle [2], que cet ensemble était limité à certains passages, et que dans les autres il se produisait seulement, à côté des parties isolées, dans des espèces de refrains.

A propos de la décoration scénique, M. M.C. a raison d'attribuer à la tragédie primitive la convention du *décor simultané*, suivant laquelle le spectateur avait sous les yeux à la fois plusieurs endroits éloignés l'un de l'autre. Cette hypothèse, indispensable pour expliquer les *Euménides*, est confirmée, ce semble, par l'exemple des comédies d'Aristophane. On pourrait invoquer aussi un argument tiré du théâtre moderne : dans le *Cid*, nous apprend M. Petit de Julleville [3], « la scène était quadruple, et non unique. D'un côté s'élevait le Palais du roi, partagé en salle du conseil royal et appartement de l'Infante; de l'autre, la maison de Chimène; le palais, la maison étaient ouverts aux yeux du spectateur. Entre les deux, on voyait une place publique, et les rues de Séville, où l'action se passe. C'était encore le système décoratif du moyen âge, mais réduit et simplifié. » L'analogie serait plus frappante encore si on comparait aux trois étages des *Confrères de la Passion* les deux scènes superposées, l'une pour les dieux, l'autre pour les hommes, qu'Eschyle avait montrées dans sa *Psychostasie*.

Nous avons déjà dit l'intérêt particulier du ch. IV : *la tragédie et ses lois*. Chose curieuse! l'auteur n'y traite que des théories générales, et pourtant il s'enferme si bien dans le domaine de la littérature grecque, qu'il s'interdit toute comparaison avec les théâtres modernes. Une seule fois peut-être, ayant à parler de l'unité de lieu et de l'unité de temps, il s'exprime ainsi : « Ici encore, il importe de serrer de près leur concep-

1. M. M. C. traduit στοῖχοι par *rangs* et ζυγά par *files* (p. 76). Il me semble que le contraire serait plus juste.

2. F. Maury. De cantus in Æschyleis tragœdiis distributione, Paris, Hachette, 1891.

3. Petit de Julleville, *Le Cid*, éd. classique, Hachette, p. 42.

tion, pour la bien distinguer des idées modernes qui en sont sorties (p. 128). » Est-ce assez discret? Et n'avions-nous pas raison de signaler, comme un des mérites propres du livre, cette rigueur de méthode, cette possession de soi-même, qui exclut toute disgression, tout écart? Comme nous voilà loin des longues analyses et des ingénieuses comparaisons de M. Patin!

Les chapitres v, vi, vii, consacrés à Eschyle, Sophocle et Euripide, prêteraient, on l'imagine sans peine, à des discussions sans fin. Elles porteraient sans doute, de la part des érudits, moins sur les jugements littéraires que sur certaines affirmations : M. M. C. se prononce avec beaucoup de décision sur les dates des œuvres dont il parle; mais cette négligence volontaire des controverses de détail ne saurait être imputée qu'à la nature du livre. Ailleurs, les assertions de M. M. C., quoique plus longuement justifiées, ne nous ont pas paru toujours décisives : pour lui, par exemple, il n'est pas douteux que la tragédie des *Perses* n'appartienne à une trilogie libre. Nous savons quelles difficultés on éprouve à saisir le lien qui pouvait rattacher ce drame contemporain à des sujets mythologiques; mais est-ce une raison pour nier ce lien, surtout lorsque, d'après les idées mêmes de M. M. C., la tétralogie liée a devancé la tétralogie libre? Comment Eschyle aurait-il continué si longtemps encore, après l'année 472, à composer des trilogies liées, s'il avait pu dès le principe, à l'exemple de Phrynichos [1], se permettre de traiter des sujets isolés? Et surtout comment aurait-il osé prendre cette liberté précisément à l'occasion d'une tragédie tirée de l'histoire contemporaine? Si les sujets de ce genre, absolument contraires à l'esprit de la tragédie primitive, ont pu être parfois acceptés du public athénien, n'est-ce pas justement parce que le poète les enveloppait dans une action plus vaste, où figurait à la fois les dieux, les héros et les hommes?

Les idées personnelles de M. M. C. sur la comédie ancienne pourront aussi soulever quelques objections; mais, pour notre part, nous les accepterions sans réserve : ni Aristophane ni les poètes comiques du même temps n'ont été, à proprement parler, des hommes de parti, des champions de l'aristocratie, des adversaires résolus du gouvernement démocratique : leur opposition aux hommes et aux choses dérive d'une autre source. « Chez un peuple vif, spirituel, impressionnable, l'opposition est une seconde nature. Tous les mécontentements privés ou publics, justes ou injustes, toutes les déceptions, toutes les jalousies même l'entretiennent et l'excitent. Et cela est particulièrement vrai des démocraties. Observez ce que Platon aurait appelé l'âme démocratique; vous y découvrirez un fond inépuisable de soupçons, d'humeur dénigrante et moqueuse, qu'une main habile n'a guère de peine à mettre en mouvement. La comédie le sent, et c'est de cela qu'elle fait son office (p. 460). »

---

1. M. M. C. ne met pas en doute que la *Prise de Milet* ne fût une tragédie isolée. C'est le contraire qui nous semble probable *a priori*.

Et M. M. C. revient sur la même idée quand il définit le rôle politique d'Aristophane (p. 523-526).

Un seul mot nous a légèrement surpris dans la description de la comédie ancienne : « Quelques décors très simples, un groupe de maisons, un temple, une cabane, et en général peu ou point de perspective lointaine, et *presque point de machines*, c'est là ce qui convenait le mieux à ces chefs-d'œuvre de joyeuse extravagance (p. 476). » Est-ce que le poète Euripide, dans les *Acharniens*, ne se fait pas amener sur la scène à l'aide de l'ἐκκύκλημα, et n'est-ce pas aussi une sorte de machine que le panier où est juché Socrate dans les *Nuées ?*

Citons, dans le chapitre sur Aristophane, l'analyse pénétrante de la composition ordinaire de ses pièces, et surtout quelques pages charmantes sur les personnages de Dicéopolis, de Trygée, de Strepsiade, et en général sur le type du paysan athénien.

Les chapitres sur la comédie *moyenne* et *nouvelle* témoignent du même goût, de la même sûreté d'information et de jugement. La part de Ménandre nous semble particulièrement bien définie, lorsque l'auteur, en quelques mots discrets (p. 604 et 620), indique la distance qui le sépare de Molière.

La poésie hors du théâtre, au v^e^ et au iv^e^ siècle, ne réclamait pas de longs développements ; mais elle devait avoir sa place dans un tableau complet de la littérature grecque, et c'est avec intérêt qu'on lit l'étude de M. Maurice Croiset sur Panyasis et Chœrilos de Samos.

Am. Hauvette.

---

346. — **La découverte à Augsbourg des instruments mécaniques du monnayage moderne et leur importation en France en 1550**, d'après les dépêches de Charles de Marillac, ambassadeur de France, par Pierre de Vaissière, archiviste-paléographe. Montpellier, Ricard frères, 1892. 1 brochure in-8 de 29 p.

On savait déjà que les instruments qui ont permis de supprimer la frappe de la monnaie au marteau avaient été inventés en Allemagne au xvi^e^ siècle ; mais les détails que l'on avait sur cette curieuse découverte étaient encore très vagues et très confus. En travaillant à une thèse sur Charles de Marillac, M. Pierre de Vaissière a rencontré dans les dépêches de cet ambassadeur des renseignements sur cette question ; ils sont curieux par eux-mêmes ; ils étaient inédits jusqu'à lui. Grâce à eux il peut établir : 1° que la frappe mécanique de la monnaie a été inventée à Augsbourg avant 1550 par un orfèvre émailleur que Marillac désigne sous le nom de chevalier du St Sépulcre; 2° que, dès la fin de 1550, le roi de France averti par Charles de Marillac, après avoir envoyé à Augsbourg Guillaume de Marillac et le maître des monnaies de Lyon, puis Aubin Olivier, pour étudier l'invention nouvelle, en acheta le secret moyennant 3000 écus ; 3° que l'invention fut aussitôt appliquée en France, par les

soins d'Aubin Olivier et d'un ouvrier envoyé par l'inventeur, à l'atelier monétaire établi à Paris au « *Logis des Étuves* », à l'extrémité occidentale de l'île du Palais. Il faut rendre hommage à la décision et à la rapidité dont firent preuve et l'ambassadeur français et son gouvernement dans la conclusion de cette affaire ; il faut rendre hommage aussi à M. de Vaissière qui a su en retrouvrer les traces dans les documents et mettre en œuvre le résultat de ses recherches avec une claire sobriété. Espérons que des trouvailles ultérieures lui permettront de nous faire connaître le nom de cet inventeur allemand et de préciser davantage la date première de sa découverte. Grâce à lui cet intéressant petit problème historique sera alors complètement élucidé. Il n'en reste pas moins le premier à avoir fait vers sa solution un pas décisif.

Louis Farges

---

347. — Albert de Montet. **Mad. de Warens et le pays de Vaud.** Lausanne, Bridel, 1891. In-8, xiii et 254 p., 3 fr. 50.

348. — François Mugnier, conseiller à la Cour d'appel de Chambéry. **Madame de Warens et J.-J. Rousseau.** Etude historique et critique (avec un portrait de Madame de Warens, une vue des Charmettes et deux fac-similés). Paris, Calmann-Lévy, 1891. In-8, 443 p., 7 fr. 50.

L'existence de Mme de Warens s'est écoulée dans le pays de Vaud et en Savoie. Comme s'ils s'étaient donné le mot, M. de Montet et M. Mugnier se sont partagé la tâche ; M. de Montet a retracé la vie de Mme de Warens dans le pays vaudois ; M. Mugnier a suivi pas à pas la « maman » de Rousseau depuis sa conversion qui eut lieu à Annecy jusqu'à sa mort qui survint à Chambéry le 29 juillet 1762.

M. de Montet a partagé son étude en quatre chapitres. Il raconte d'abord la jeunesse de Françoise-Louise de la Tour et ses fiançailles avec M. de Loys de Warens. Puis il nous donne sur la vie privée des deux époux les renseignements qu'il a pu trouver : après avoir tenté de s'établir à Lausanne, M. de Warens s'installa à Vevey où il devint membre du Conseil des Douze. Mais Françoise-Louise a la manie des spéculations industrielles ; elle fonde une manufacture de bas ; elle s'endette et prévoit une catastrophe financière ; elle s'enfuit de l'autre côté du lac, obtient la protection du roi de Sardaigne qui l'envoie à Annecy, et le 8 septembre 1726, elle abjure la religion protestante (ch. iii). M. de Montet termine son travail en exposant les derniers rapports de Mme de Warens avec son mari et sa famille : l'époux abandonné vient à Annecy le 24 septembre et obtient de sa femme une donation entre vifs qui le sauve de la ruine ; mais ses créanciers sont si nombreux qu'il gagne l'Angleterre ; il revient pourtant, et après avoir servi treize mois durant de précepteur à un jeune prince allemand, il se fixe à Lausanne où il meurt le 29 octobre 1754. Il y a dans l'étude de M. de Montet quelques observations qu'on pourra contester. Est-il vrai que Mlle d'Etange

personnifie Mme de Warens; que la liaison de Françoise-Louise et de M. de Tavel offre une analogie frappante avec l'amour de Julie pour Saint-Preux; que Wolmar soit M. de Warens (p. 6-7)? Faut-il nier les liaisons de la dame avec M. de Tavel et le ministre Perret parce qu'elles ne sont mentionnées que par Rousseau (p. 50)? Quel témoignage que celui de Jean-Jacques passant à Vevey et n'osant nommer Mlle de la Tour ni s'informer d'elle de peur qu'on ne lui dise des choses qu'il ne veut pas entendre! Grâce à sa persévérance et à son flair, M. de Montet a trouvé des documents inédits de grande importance. C'est ainsi qu'il publie en appendice une généalogie de la famille de la Tour, le contrat de mariage du capitaine bernois et de Françoise-Louise, l'état de la fortune et des dettes de Mme de Warens, ainsi qu'une foule de documents tirés des archives de Vevey et de la famille de Loys. Le plus remarquable de ces témoignages est la longue lettre du 22 septembre 1732 où M. de Warens raconte à son beau-frère M. de Middes l'évasion de sa femme et toutes les circonstances qui l'ont précédée ou suivie.

— Le livre de M. Mugnier, dit M. de Montet (p. 78) est un « livre bien écrit, très intéressant, très complet, basé sur des documents sérieux, et qui fait suite à notre travail de la manière la plus heureuse ». On ne peut que souscrire à ce jugement. L'ouvrage de M. Mugnier mérite les plus vifs éloges; un mot suffira : il nous dispense presque de consulter et de lire tout ce qu'on avait écrit auparavant sur la Warens et Rousseau, et il apporte, en outre, des informations inédites. L'auteur nous fait la biographie de l'abbé Gaime, de l'abbé Gâtier, de M. d'Aubonne, de Mlle Giraud, de Mlle Claudine de Galley, de la Merceret, du juge Simond; il rectifie au passage les erreurs commises par Rousseau dans ses *Confessions*; il fixe les dates de quelques lettres et en précise le sens; il trace un tableau piquant et neuf de la société de Chambéry de 1730 à 1740 (on y voit figurer la froide et insensible Mlle Lard, plus tard Mme Fleury, dont notre auteur a retrouvé le portrait et le cahier de chant). Mais ce qui doit appeler surtout l'attention et la louange, c'est : 1° l'épisode des Charmettes; 2° le personnage de Wintzenried; 3° tout ce que M. Mugnier nous raconte de Mme de Warens industrielle.

Le savant et habile biographe élève avec raison des doutes sur les scènes d'abandon et de confiante intimité que Jean-Jacques a racontées dans le sixième livre de ses *Confessions*. Il réhabilite Wintzenried sur lequel il a rassemblé tout un dossier de faits nouveaux et intéressants (comme l'aventure de Mlle Chapelon et le mariage avec Mlle Bergonzy) : le sieur de Courtilles, l'heureux rival, ne s'est pas relevé de l'épithète de *garçon perruquier* que lui donne Rousseau; mais, dans la réalité, Jean-Jacques le traitait avec respect, et Wintzenried a été jugé digne de diriger non seulement des travaux de voirie, mais une trésorerie d'arrondissement, et M. Mugnier nous apprend qu'il est mort inspecteur du château de Chambéry. Quant à la Warens, nous la voyons dans ce récit

étendre démesurément ses entreprises, acheter des concessions, des fonderies de fer, des mines, former des sociétés par actions, et finalement, après bien des procès, bien des déboires et des désillusions, mourir dans la maladie et la misère au faubourg de Nezin. M. Mugnier ne se borne pas d'ailleurs à découvrir dans les archives de la Savoie nombre de documents précieux pour la biographie de Rousseau et pour le contrôle des *Confessions*. Il fait œuvre de critique et d'historien. Il distribue adroitement son récit et le divise en chapitres nets et tranchés; il sème de ci de là des remarques et des conjectures qui témoignent, non seulement d'une connaissance étendue de Rousseau et de ses alentours, mais de finesse et de sagacité. Il a tort de regarder comme « assez invraisemblables » les amourettes avec Mlle de Vulson et Mlle Goton (p. 38), et c'est trop dire, ce nous semble, que d'attribuer la mort d'Anet à la trahison de Mme de Warens. Mais, en comparant les dates, nous pensions déjà, comme M. Mugnier, qu'Anet avait dû être complice de la fuite à Evian (p. 119); nous ne croyons pas, comme M. Mugnier, à la solennelle mise en scène qu'imagina la Warens avant de « traiter en homme » celui qu'elle appelait le *petit*; il prouve fort bien que le piétiste Magny n'eut aucune influence sur les idées religieuses de la dame et sur celles de Rousseau, etc., etc. Bref, souhaitons que nos travailleurs de province suivent l'exemple de M. Mugnier; que, comme lui, ils profitent du labeur de leurs devanciers; que, comme lui, tout en faisant des recherches considérables, tout en explorant avec zèle et conscience les archives de leur région, ils sachent arranger et disposer la matière qu'ils traitent; il est vrai que tous ne trouveront pas un sujet aussi attrayant que la Warens et Rousseau [1].

A. Chuquet.

---

1. P. 1, une regrettable, mais ordinaire faute d'impression fait dire à M. Mugnier que la Warens était née le 31 *mai*; c'est le 31 mars (puisqu'elle fut baptisée le 5 avril), et par conséquent p. 28 il faut écrire que le jour de l'arrivée de Rousseau (dimanche des Rameaux 1728 ou 21 mars), la dame allait avoir vingt-huit ans et non qu' « elle avait plus de vingt-huit ans »; — p. 38, au lieu de *parfois*, lire « deux fois »; — p. 55, le Mussard ou *Tord-gueule*, le même sans doute, comme le conjecture M. Mugnier, qui plus tard habitait Passy, avait des relations avec le gouvernement français et il écrivait à l'un de nos ministres (lettre inédite du 30 décembre 1730) à l'occasion de la nouvelle année que « l'honneur d'en être connu, lui valait des avantages considérables à la cour de Turin »; — p. 74-75, Philibert Simond qui venait de la Savoie et qui représenta le Bas-Rhin à la Convention, était-il de la même famille que le juge Simond? nous suggérons en passant ce sujet de recherches à M. Mugnier (sans oublier le fameux maire de Strasbourg Monet, Savoyard, lui aussi); — p. 79, la « disgrâce » dont parle Rousseau, avait pour cause, dit M. Mugnier le départ d'Annecy avec Nicoloz; ce serait plutôt, ce nous semble, le départ avec la Merceret, qui de loin et aux yeux de Mme de Warens, avait l'air d'un enlèvement; — p. 86, ce que d'Aubonne proposait à Maffei, reste toujours vague; ne serait-ce pas une entreprise sur le pays de Vaud et sur Genève? M. Mugnier aurait dû être plus explicite sur ce point; — p. 142, le voyage de Besançon ayant eu lieu avant la mort de Claude Anet, il fallait peut-être le mentionner quelques pages plus haut; — p. 98,

349. — **La Société des Jacobins.** Recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris, par F.-A. Aulard, tome III. Paris, Jouaust, Quantin, Noblet, 1892. In-8, 713 pages.

Il est impossible de résumer tout ce que ces sept cents pages contiennent d'utile. Bornons-nous à dire qu'elles forment le troisième tome de la publication, de juillet 1791 à juin 1792 et signalons d'abord au lecteur les séances relatives à l'affaire du Champ de Mars, au schisme qui se produit dans la Société et amène la fondation du club des Feuillants, au civisme des régiments, aux désertions des officiers nobles, aux manœuvres des prêtres réfractaires, aux élections de l'assemblée législative, à la déclaration de guerre, « ce grand objet qui occupe tous les esprits » depuis la fin de 1791 (p. 323), aux soldats de Château-Vieux. M. Aulard ne se contente pas de donner le procès-verbal des séances ; il reproduit certains discours imprimés à part, comme celui de Camille Desmoulins sur la situation politique de la nation (21 oct. 1791), les circulaires du comité de correspondance aux sociétés affiliées, la harangue de Louvet s'engageant à s'abstenir de sucre (p. 349), la réponse de Carra aux députés de la Société constitutionnelle de Manchester (p. 499), etc. Mais ce qu'on lit avec le plus d'intérêt, c'est la fin du volume : les séances du club deviennent de plus en plus animées et orageuses ; on ne parle que de la lutte contre l'Europe; on prétend que Washington est en mer et arrivera dans un mois (p. 518) ; dès qu'on apprend les premiers revers, on crie à la trahison; on raye Rochambeau (p. 638); on dénonce Lafayette; on s'alarme sur la situation de l'Alsace; on menace le roi, et le volume se termine sur ce mot de Danton : « je prends l'engagement de porter la terreur dans une cour perverse » !

A. C.

---

j'ajoute ici pour compléter les renseignements que M. Mugnier donne sur les opérations du cadastre (auquel fut employé Jean-Jacques) ainsi que sur le séjour de Victor-Amédée à Chambéry, dans les premiers mois de 1731, l'extrait inédit d'une lettre du chevalier de Marcien qui s'entretint avec le roi : « Il (Victor-Amédée) ne voit que peu de monde; le comte de Saint-Georges ne le voit même qu'un petit moment tous les jours; il n'aime pas la noblesse de Savoie, quoique nombreuse et très riche; mais cette dernière lui rend bien la pareille et le témoigne même, selon moi, trop indiscrètement. La mensuration ou recensement général de toutes les terres qui coûte beaucoup aux communautés et surtout aux seigneurs, est le dernier motif de leur éloignement pour le roi Victor, car la dépense de cette opération et de ces agrimenseurs avec toutes leurs suites et leurs plans à triple coûtera, à ce qu'on m'a assuré, plus de onze ou douze millions que la Savoie craint bien de payer dans la suite par des taxes qui finiront par mettre ces biens à la taille. Le roi régit de Chambéry toutes les affaires essentielles aussi despotiquement qu'il le faisait de Turin au moyen du conseil secret qu'il a laissé au roi Charles qui commence à s'en impatienter... » (lettre écrite de Genève le 19 mars 1731); — p. 421, dans la lettre du 9 février 1765 où Terraglio recommande Courtilles, *Cujer* ne serait-il pas la rivière de Guiers ou de Guyers citée dans des documents de l'époque?

350. — **Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente**, avec une introduction, par Cam. Rousset (portraits). Paris, Plon, 1892. In-8, xcvi et 423 p.

Ces Mémoires n'ont pas la verve étincelante de ceux de Marbot. Peut-être sont-ils plus véridiques. Macdonald les écrivit en 1825, au courant de la plume, dans le style le plus familier et le plus simple, sans autre secours que ses souvenirs, et il ne comptait pas les publier. Il retrace d'abord son origine écossaise, ses débuts dans l'armée royale, son mariage. Lorsqu'éclate la Révolution, il reste à son régiment. Sa femme est enceinte et il n'entend rien à la politique. Il parle à peine de la campagne de l'Argonne et oublie même de rappeler qu'il fut chargé par Dumouriez de hâter la marche de Beurnonville (*Valmy*, 53 et 159). En revanche, il s'étend sur la bataille de Jemappes et sur la retraite de Belgique; mais il ne dit pas qu'il fut un instant soupçonné de connivence avec Dumouriez et qu'il dut, pour prouver ses sentiments patriotiques, arrêter de sa propre main son intime ami Philippe Devaux (*Trahison de Dumouriez*, 189-190). Cependant il avançait; simple lieutenant au mois d'août 1792, il était colonel au mois d'avril 1793, et quelques semaines plus tard général de brigade; il fait un récit assez confus de la campagne du Nord et de la conquête de la Hollande (à noter, p. 48, une jolie anecdote sur Lefébvre), mais raconte longuement les événements d'Italie auxquels il fut mêlé, l'insurrection de Rome, la défaite des Napolitains, sa retraite à travers l'Italie après l'échec de Scherer, le combat de Modène, la bataille de la Trebbia; il juge Championnet, qu'il avait remplacé, un homme « de peu de capacité » (p. 58); il attribue sa défaite de la Trebbia à l'hésitation de Moreau et à l'animosité de son lieutenant Gouvion Saint-Cyr (p. 106). Général en chef de l'armée des Grisons, il fait cette marche audacieuse, incroyable du Splügen qui force l'ennemi à lâcher le Vorarlberg et le Tyrol; il la décrit modestement et avec brièveté : « Il m'a fallu franchir tous les passages des Alpes, encombrés de neige et de glace. Plus d'une fois le découragement a saisi mes troupes, mais j'étais de ma personne aux points les plus dangereux, faisant sonder les neiges, l'épaisseur des glaces, mesurer la profondeur des abîmes qui nous environnaient sous nos pieds; des avalanches de neige avaient entraîné, englouti des escadrons. Enfin, avec de la persévérance, de l'audace, ou, pour mieux dire, de la témérité, nous parvînmes plus heureusement que sagement, mais non sans de grandes pertes, à gagner le sommet du Splügen. » Après une mission à Copenhague, il subit une disgrâce; on essaya de l'impliquer dans le procès de Moreau; on ne le nomma pas maréchal, et il vécut en campagnard dans sa terre de Courcelles. Soudain, en avril 1809, il recevait l'ordre de se rendre en Italie pour servir de mentor au prince Eugène; il part, il trouve tout en confusion (après la défaite de Sacile), mais il éperonne le vice-roi; il fait taire les malveillants, comme Lamarque et Broussier; il contribue à la victoire de Raab, et le 4 juillet, l'armée d'Italie vient se

rallier à Lobau aux forces concentrées par Napoléon. C'est ici le plus beau moment de la vie militaire de Macdonald; sa manœuvre de Wagram lui vaut le bâton de maréchal, qu'il méritait depuis longtemps, et l'empereur lui dit : « Soyons amis désormais » (p. 162). Vient — après la guerre d'Espagne et le siège de Figuières — la campagne de 1812; Macdonald est à la tête du 10e corps qui ne se compose que d'étrangers, mais il ne fait qu'observer l'ennemi, et le seul événement mémorable de son commandement est la défection de Yorck; les détails qu'il donne sur cet événement sont curieux (p. 184-188). Le rôle qu'il joue en 1813 est plus actif; il essuie une défaite à la Katzbach, et il en explique nettement les causes : l'artillerie embourbée, l'infanterie ne pouvant tirer sous la pluie, Souham manquant le mouvement prescrit, la retraite sur des chemins inondés, etc. Le maréchal pense à ce moment qu'il eût fallu se retirer sur la Saale; « nous nous minions en détail; l'armée s'affaiblissait tous les jours par les maladies et les pertes ordinaires de la guerre; les magasins étaient vides, le pays ruiné; une malheureuse affaire userait les munitions qu'on ne pourrait pas remplacer » (p. 209-210). L'empereur ne l'écoute pas et livre la bataille de Leipzig; Macdonald voit sa première ligne, formée du contingent saxon, « se porter en avant, s'arrêter sur la position que l'ennemi venait de quitter, se retourner et faire feu sur la seconde! Jamais, ajoute le maréchal, l'histoire n'a signalé une semblable trahison; lorsque j'éprouvai, l'année précédente, la défection des Prussiens, au moins eurent-ils pour le moment la pudeur de ne pas faire feu sur nous » (p. 215). Mais de plus grands dangers l'attendaient encore; le lendemain, lorsqu'il opère sa retraite, il apprend que le pont de l'Elster a sauté; plus de communication avec le reste de l'armée. Macdonald échappe pourtant; il a juré de se faire tuer ou de se noyer; il traverse d'abord deux petits bras de l'Elster, l'un sur un ponceau, en se tenant au garde-fou, et sans que ses pieds touchent le plancher; l'autre, sur un cheval que lui prête un maréchal des logis, et il arrive dans une grande prairie où le suit la foule des soldats. Mais il s'agit de franchir le bras principal; un de ses aides-de-camp l'entraîne au galop pour le délivrer de la cohue qui l'environne; il court au pont qu'on a jeté sur le bras et qui se compose de deux arbres, réunis par des portes et des volets. Augereau et Victor viennent de passer avec leurs chevaux; le plancher a croulé; il ne reste plus que les deux troncs. « Je mis pied à terre, et me voilà jambe de ci jambe de là, et sous moi l'abîme. Il faisait un vent violent; je portais un ample manteau à manches; craignant que le vent ne me fît perdre l'équilibre ou que quelqu'un ne m'accrochât, je m'en débarrassai. J'étais parvenu déjà aux trois quarts du passage, lorsque des hommes se déterminèrent à me suivre; de leurs pieds mal assurés ils ébranlèrent les deux troncs et je tombai à l'eau. Je trouvai pied heureusement, mais la rive était escarpée, la terre grasse et mouvante; je me débattais vainement pour atteindre la berge; des tirailleurs ennemis avaient passé je ne sais où; ils tirèrent sur

moi presque à bout portant et me manquèrent; quelques-uns des nôtres qui étaient non loin de là les éloignèrent et m'aidèrent à sortir de l'eau. J'étais mouillé de la tête aux pieds et en même temps ruisselant de sueur par les efforts que j'avais faits; j'en avais presque perdu la respiration. Le duc de Raguse, qui était passé depuis le matin, m'ayant aperçu, vint à moi et me fit donner un cheval; j'avais plus besoin de changer de vêtements, mais je n'avais rien. Un de mes palefreniers qui était chargé de mon portefeuille, n'osant point franchir l'obstacle, remit le portefeuille à un soldat qui se déshabilla et se mit à la nage avec sa charge. Je n'avais pas d'argent pour le récompenser; le maréchal Marmont me prêta sa bourse que je lui donnai. Il nous accompagna trois lieues tout nu et moi toujours mouillé... De l'autre côté de l'Elster, le feu continuait; il s'éteignit tout à coup. Nos malheureuses troupes étaient ramenées en foule sur la rivière; des pelotons entiers s'y précipitaient et étaient entraînés; des cris de désespoir éclataient; les soldats m'apercevaient; malgré les clameurs et le tumulte, j'entendais distinctement ces mots : Monsieur le maréchal, sauvez vos soldats, sauvez vos enfants! Et je ne pouvais rien pour eux! Tour à tour agité par la rage, la colère, la fureur, je pleurais! » (p. 220-221). Ce récit est le plus saisissant des *Souvenirs*; mais les pages suivantes sur l'accueil que fait Napoléon à Macdonald, sur la canonnade de Hanau, sur les marches et les combats de 1814, sur la capitulation de Paris n'offrent pas moins d'intérêt. Toutefois, la fin du volume contient les informations les plus importantes, les plus utiles à l'historien; on y voit Macdonald sommer l'empereur de ne plus poursuivre une lutte inégale, les commissaires (Ney, Caulaincourt, Macdonald) se rendre à Paris et traiter de factieux les membres du gouvernement provisoire, Ney se jeter à la tête des Bourbons, le tsar Alexandre intervenir dans le débat avec une chevaleresque loyauté. Déjà les maréchaux se livrent à l'espoir; Alexandre leur avoue qu'il ne tient nullement aux Bourbons et ne les connaît pas; mais, vers la fin de l'audience, un aide-de-camp vient dire au tsar quelques mots à mi-voix; Macdonald entend seulement *totum corpus*, et comprend quelques instants plus tard, lorsque Marmont pâle, l'œil égaré, lui crie « tout mon corps a passé à l'ennemi! » *Totum corpus* était expliqué. Dès lors, le roi de Rome est écarté et Napoléon, relégué à l'île d'Elbe. Les commissaires, excepté Ney, regagnent Fontainebleau; l'empereur, le visage altéré, le teint jaune, olivâtre — il avait tenté de s'empoisonner durant la nuit — donne à Macdonald le sabre qu'il portait au Mont-Thabor et s'excuse de l'avoir méconnu. Résumons encore les derniers chapitres : Macdonald se rallie aux Bourbons, mais il s'indigne de leurs fautes; « le gouvernement, dit-il, paraissait comme un malade qui laisse tout aller sous lui. » Au retour de Napoléon, il garde le serment prêté à Louis XVIII et tente d'organiser la résistance de Lyon; mais les soldats ne répondent à ses exhortations que par un silence de glace, et lorsque les éclaireurs de Napoléon apparaissent à l'entrée du pont de la Guillo-

tière, ils sont accueillis par des acclamations; Macdonald se fait jour à travers la foule. Il accompagna le roi jusqu'à Menin, puis s'enferma dans sa maison de Courcelles. Après Waterloo, il fut nommé grand chancelier de la Légion d'honneur, et prépara le licenciement de l'armée impériale, de « cette vaillante et si malheureuse armée, si longtemps triomphante ». Ses *Souvenirs* se terminent par une très jolie anecdote : Monsieur lui demande pourquoi il n'a pas émigré: « j'adore la Révolution, répond Macdonald, elle m'a grandi, élevé ; sans elle aurais-je aujourd'hui l'honneur de déjeuner à la table du roi, à côté de Votre Altesse Royale ? » A. CHUQUET.

---

351. — **Madame Ackermann**, d'après des lettres et des papiers inédits, par le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Acad. française, 1 vol. in-32 de 90 pp. Chez Lemerre.

M. le comte d'Haussonville a eu entre les mains des lettres et des papiers inédits qui lui ont permis de pénétrer dans l'intimité de vie de l'auteur des *Poésies philosophiques*. Dans cette étude biographique et critique, il s'est proposé de mettre surtout en lumière le côté humain, la vie de cœur de Mme Ackermann. Celle qu'on se représente coutumièrement sous l'aspect d'une « prophétesse irritée ayant toujours à la bouche le blasphème et la malédiction » (p. 30) était née femme avec les instincts les plus touchants de son sexe, l'amour, le dévouement ; et s'il n'avait tenu qu'à elle, elle aurait trouvé la satisfaction de son idéal dans l'obscurité de la vie conjugale. Son mariage avec l'excellent Paul Ackermann fut, suivant son expression, un mariage exquis. Cette femme d'un esprit supérieur se montra capable d'une entière abnégation, et ne fut tout à fait heureuse qu'en absorbant sa personnalité dans celle d'un autre. Mais ce bonheur fut de courte durée. Nullement femme auteur Mme Ackermann exprime non sans brutalité son opinion sur la femme « être inférieur... à qui la nature a refusé toute sérieuse capacité intellectuelle. » « Le bas bleu, dit-elle encore, est un monstre dans toute l'acception du mot. » — Dans les derniers temps de sa vie, et alors que la célébrité était venue, ceux qui la virent à Paris ne trouvèrent en elle qu'une vieille femme « de caractère accommodant, d'humeur assez enjouée, prenant la vie comme elle venait et beaucoup moins pessimiste dans ses propos que dans ses vers. »

Mme Ackermann avait perdu la foi de bonne heure. Au lendemain de la mort de son mari, elle se condamna à un complet isolement, occupée à cultiver le petit domaine où elle s'est retirée sur les bords de la Méditerranée. Elle lit, elle écrit : et on se plaît à imaginer, comme celles de Lucrèce, ses veillées studieuses sous les nuits sereines. Les doctrines de Comte, de Spencer, de Littré fixèrent sa pensée. — Un passage d'une de ses lettres aide à comprendre le caractère de son œuvre et l'accent de ses vers. Elle écrit : « J'étais au fond de nature religieuse... » Et de fait cette âpreté dans la négation est signe du besoin autant que de l'impossibilité de croire ; elle résulte du désaccord entre les aspira-

tions du cœur et les conclusions de l'esprit. Suivant la judicieuse remarque de M. d'H. : « le blasphème lorsqu'il est sincère demeure encore une des formes de la foi. » — Les admirateurs de Mme Ackermann sauront gré à M. d'Haussonville de leur avoir fait mieux connaître la femme en sa physionomie vivante, comme d'avoir rendu largement hommage à une œuvre « où se trouvent peut-être quelques-uns des plus beaux vers du siècle. » René Doumic.

---

352. — Ferd. Reiber. **Le centenaire de la Marseillaise.** Etude historique. Strasbourg, Fischbach. 1892, in-18, 22 p.

Ce n'est là qu'un feuilleton paru dans le *Journal d'Alsace* du 25 avril 1892. M. Reiber y retrace la genèse de la *Marseillaise;* il prouve que le chant fut composé dans la nuit du 25 au 26 avril, sur le désir de Dietrich et d'autres, que fatiguait le *Ça ira;* il cite le témoignage de Masquelet et de Mme Dietrich; il rappelle que la chanson s'intitula d'abord « *Chant de guerre* pour l'armée du Rhin dédié au maréchal Luckner », qu'elle fut chantée en petit comité chez Dietrich et par Dietrich lui-même le 26 avril 1792, puis jouée publiquement le dimanche suivant; que Rouget de Lisle fut destitué le 26 août. Il eût fallu écrire Veygoux et non *Veygousse* le nom de Desaix (p. 10), Seriziat et non *Cériziat* le nom du commandant du bataillon du Rhône et Loire (p. 11 et 16), ajouter au nom de Carnot les nom de Prieur, Coustard et Ritter (p. 19), ne pas dire que Rouget était « déjà fameux » *(id.)*, ne pas accepter la légende qui rapporte que l'orchestre jouait la *Marseillaise* à l'instant où Rouget fut destitué (p. 20) — et en réalité la *Marseillaise* ne fut populaire qu'à la fin septembre; cf. notre *Retraite de Brunswick*, p. 145). M. Reiber nous promet sur le « chant de guerre des Marseillais » une publication spéciale. C.

---

353 — **Gœthe-Jahrbuch, hrsg,** von L. Geiger. Frankfurt am Main. Rütten et Loening, 1892. VIII et 336 p.

Ce volume nouveau n'est pas indigne de ses aînés. Nous trouvons dans la première partie *(Nouvelles communications)* : 1° un article de Gœthe sur l'introduction ou suivant son mot, « l'inoculation » de la langue allemande en Pologne ; Gœthe se montre à nous, dans cet article, sous un nouvel aspect, sous celui de publiciste et, comme dit M. Suphan qui a découvert cette pièce, sous l'aspect d'un *deutscher Culturkämpfer*, d'un champion de la langue et de la civilisation de l'Allemagne ; 2° dix-sept lettres de Barbara Schulthess à Gœthe (outre une lettre de Georges Gessner et deux lettres de Kayser); 3° deux lettres d'Élisabeth de Türckheim avec les réponses de Gœthe; il faudra désormais rejeter parmi les légendes l'entrevue du jeune Türckheim, le fils de Lili, officier de hussards, avec Gœthe, après la bataille d'Iéna ; Mme de Türckheim ne fait aucune allusion à cet épisode dans la lettre qui recommande son fils au

poète (21 septembre 1807); elle se contente de demander un bon accueil pour le jeune officier, « s'il a le bonheur de connaître Gœthe en revenant de son régiment » [1]; 4° des lettres de Charlotte de Kalb à Gœthe; 5° deux lettres d'Arnold, l'auteur du *Pfingstmontag* qui remercie Gœthe de son article et souhaite de le voir à Strasbourg: « notre vieux Münster serait rajeuni de joie »; 6° des lettres de l'archéologue Stackelberg sur Weimar et Gœthe en 1829; 7° une note de M. Ruland sur les esquisses que le poète fit en Suisse dans son voyage de 1775; on en connaît seize, et M. Ruland reproduit l'une d'elles, celle dont parle Gœthe, lorsqu'avec Passavant — qu'on voit également sur le dessin — il s'arrête au Gothard et regarde la route d'Italie; 8° une correspondance entre Gœthe et le ministre de Gersdorff (1830, avec les rapports politiques de ce dernier); 9° des témoignages de contemporains sur Gœthe (à remarquer un billet de *Frau Rath* à Zimmermann, du 16 février 1776, les souvenirs manuscrits du Zurichois Landolt, des lettres de Riemer à Frommann, etc.)

Les *Abhandlungen* sont au nombre de cinq: M. Suphan étudie avec détail, après M. Hirzel, les relations de Gœthe et de Barbara Schulthess, de cette *Bäbe* qui fut pour le poète une sorte de confesseur en 1775 et qu'il revit avec tant de joie à Constance en 1788; — M. de Bardeleben apprécie Gœthe anatomiste et déclare que le poète a été, sur le domaine de l'anatomie, un chercheur indépendant qui avait la conscience de son but et qui obtint des succès (p. 164); — M. Pniower analyse la traduction du *Cantique des cantiques* composée par Gœthe en 1775 et publiée par le regretté Lœper en 1879 et en poursuit l'influence dans le *Faust*; il est naturellement allé trop loin, et l'on ne peut guère croire, par exemple, qu'il y ait dans le petit poème *Meine Ruh ist hin* une influence du *Hohes Lied* et comme « une forte impression que le chant hébraïque aurait laissée dans l'âme de Gœthe »; mais il y a dans ce travail beaucoup de remarques ingénieuses; — M. Ellinger compare en quelques pages Gœthe et Jean Second, et note finement une certaine parenté entre les deux poètes (cf. surtout les Élégies romaines) — M. Rud. Jung raconte comment Gœthe abandonna son droit de bourgeoisie à Francfort.

Des *Miscellen* ou Mélanges — parmi lesquels nous citerons une note de M. R.-M. Meyer sur le *Deutscher Parnass* et une *Chronique* (où M. Geiger retrace de fort digne façon les services rendus par Lœper à la *Gœthe-Forschung*), une *bibliographie* — que l'éditeur du recueil se voit malheureusement obligé de réduire — terminent ce treizième volume.

A. Ch.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 juin 1892.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture d'un extrait du testament de feu M. Alfred Maury, où se trouve un article ainsi conçu : « Je lègue mes mémoires manuscrits en cinq volumes in-folio et mes lettres autographes à la bibliothèque

1. P. 39 lire « reporte » et non *reparte*.

de l'Institut de France, à la condition que ces mémoires ne seront publiés qu'après avoir été revus et corrigés pour le style par celui qui se chargerait bénévolement de cette publication. »

M. de Maulde La Clavière informe par lettre l'Académie que le Comité des travaux historiques et scientifiques est saisi, sur sa proposition, d'un projet de publication des ordonnances des rois de France (avant 1515) relatives à l'étranger.

MM. de Barthélemy et Croiset sont élus membres de la commission de vérification des comptes de l'Académie.

M. Hamy annonce que M. J. Martin, conservateur du Musée-Bibliothèque de Tournus, a découvert dans ces derniers temps à Farges-lez-Mâcon, à Dulphey et à Tournus des cimetières burgondes où se sont rencontrés divers objets intéressants. On y remarque notamment des armes et outils de fer, couteaux, scramasaxes, etc., de grandes et belles boucles de ceinturon plaquées en argent sur fer. La particularité la plus remarquable, c'est la juxtaposition dans les mêmes tombes d'objets romains et mérovingiens. Ce mélange n'est pas ordinaire; il n'avait été signalé jusqu'ici que par M. Béquet, dans les environs de Namur. Un des corps est accompagné d'une trousse composée d'un briquet de fer avec pierre à feu, d'un couteau et de diverses pièces à anneaux. Deux bagues de bronze portent l'S barrée, abréviation du mot *Signum*.

M. le comte de Lasteyrie fait connaître les décisions de la Commission chargée de juger le concours des antiquités de la France. Les récompenses sont décernées comme il suit :

1re médaille. — M. Brutails, archiviste de la Gironde : *Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge;*

2e médaille. — M. Coyecque, archiviste aux Archives de la Seine : l'*Hôtel-Dieu de Paris au moyen âge;*

3e médaille. — M. Ernest Langlois, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lille : *Origines et Sources du Roman de la Rose;*

La Commission demande au ministre l'autorisation de disposer d'une 4e médaille en faveur de M. Lœseth : *le Roman de Tristan, le Roman de Palamède et la Compilation de Rusticien de Pise;*

1re mention honorable — M. Virey : l'*Architecture romane dans l'ancien diocèse de Mâcon;*

2e mention. — M. Édouard Beaudouin : *le Culte des empereurs dans les cités de la Gaule Narbonnaise;*

3e mention. — M. Adrien Blanchet : *Étude sur les figurines en terre cuite de la Gaule romaine;*

4e mention. — M. G. Jacqueton, conservateur-adjoint à la bibliothèque-musée d'Alger : *Documents relatifs à l'administration financière en France de Charles VII à François Ier;*

5e mention. — Mademoiselle Louise Guiraud : *les Fondations du pape Urbain V à Montpellier;*

6e mention. — MM. Bulliot et Thiollier : *la Mission et le Culte de saint Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen.*

La Commission a regretté de ne pouvoir disposer d'aucune récompense pour les ouvrages de MM. Chatel, *Anonymus Cadomensis*, l'abbé Métais, *Cartulaire blésois de Marmoutiers*, et F. Borel, *les Foires de Genève*.

M. le comte de Charencey continue et termine sa communication sur la chronologie ancienne du Mexique.

M. de Maulde La Clavière fait une communication sur le système des représailles internationales, en usage au moyen âge, dans ses rapports avec la diplomatie. Il expose la nature des représailles, la procédure à laquelle elles donnent lieu, la défaveur qui s'y attache à la fin du moyen âge. La diplomatie peut, en tout état de cause, intervenir et intervient, en effet, pour les prévenir, pour en désavouer et en réprimer les excès. M. de Maulde donne, en terminant, des détails sur les prises de mer et la piraterie.

M. Noël Valois lit une note sur une ambassade allemande à Paris en 1381. Dans le grand schisme d'Occident, Wenceslas, roi des Romains, prit parti pour le pape de Rome : il envoya une ambassade à Charles VI pour l'exhorter à se séparer du pape d'Avignon, avec menace, en cas de refus, de dénoncer les traités conclus entre les deux maisons de Valois et de Luxembourg. Ces faits sont restés inconnus, bien qu'ils soient relatés en détail dans la chronique du *Religieux de Saint-Denis* : mais le chroniqueur, par une singulière confusion, a substitué le nom du roi de Castille à celui du roi des Romains.

Ouvrages présentés : — par M. Paul Meyer : Joret (Ch.), *la Rose dans l'antiquité et au moyen âge;* — par M. Senart : Regnaud (P.), *le Rig-Veda et les origines de la mythologie indo-européenne*, 1re partie.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Vingt-sixième année 4 janvier 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

EUGÈNE BOBAN

DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DU MEXIQUE

Catalogue raisonné de la Collection de M. Eugène Goupil (ancienne collection J.-M.-A. Aubin).

MANUSCRITS FIGURATIFS ET AUTRES

Sur papier indigène d'*Agave mexicana* et sur papier européen, antérieurs et postérieurs à la conquête du Mexique (XVIe siècle).

2 beaux volumes in-4 de texte, et atlas de 80 planches en un carton. . . . . 160 fr. »

— Vogel von Falckenstein, Kurze Erzähl. eines langen Lebens. — W. GEIGER, Lautlehre des Baluci. — De Republ. Athen. p. p. HERWERDEN et VAN LEEUWEN (« beaucoup de bon et de beau »). — RISOP, Franz. Conjugation auf ir (recommandable). — Briefe Leopold's Stollberg an Voss. — Ex libris, Zeitschrift.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 52 : ROTHE, Die Bedeut. der Wiederhol. für die homer. Frage ; PFUDEL, Die Wiederhol. bei Homer, I. beabsichtigte Wiederhol. — Mittheil. aus der Samml. der Papyrus Erzherzog Rainer, p. p KARABACEK, V, I. — De Oratore, p. p. HARNECKER. — STANGL, Virgiliana, Virg. Maro (très important pour la critique du texte du grammairien gaulois). — ROSCHER, Die Reiterstatue Cäsars auf dem Forum. — RABOISSON, Descr. geogr. des anc. empires d'Assyrie, I. Tiglat Pileser (œuvre de dilettante). — STEJSKAL, Table de la Zeitschrift für die oesterr. Gymnasien.

INSTITUT NATIONAL DE GÉOGRAPHIE
18, 20 et 22, rue des Paroissiens, Bruxelles.

HENRI LE NAVIGATEUR

ET L'ACADÉMIE PORTUGAISE DE SAGRES

Introduction à l'étude de l'école anversoise de géographie du XVIe siècle

Par le Lieutenant Général WAUWERMANS,
Président de la Société royale de Géographie d'Anvers.

Un volume in-8 avec 10 cartes, prix . . . . 5 fr. »

BRUGES

ANCIENNE ET MODERNE

NOTICE

HISTORIQUE ET TOPOGRAPHIQUE SUR CETTE VILLE

A L'USAGE DES ARCHÉOLOGUES ET DES TOURISTES

Par L. GILLIODTS VAN SEVEREN, archiviste de la ville.

Accompagnée de plusieurs plans de Deventer, Lancelot, Blondeel, etc.

Grand in-8, prix. . . . . 5 fr. »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

JOURNAL D'UN VOYAGE EN ARABIE
(1883-1884)

Par Charles HUBER

Un fort volume grand in-8, accompagné de nombreux clichés et de cartes et croquis en coul.. 30 fr. »

LE SYSTÈME MODULAIRE
ET LES PROPORTIONS DANS L'ARCHITECTURE GRECQUE

Par M. Charles CHIPIEZ

In-8, avec 9 planches........................ 5 fr. »

ANNALES DU MUSÉE GUIMET
TOME VINGTIÈME

TEXTES TAOISTES
TRADUITS DES ORIGINAUX CHINOIS ET COMMENTÉS

Par C. de HARLEZ

Un volume in-4.................................. 20 fr. »

PETIT GUIDE ILLUSTRÉ
AU MUSÉE GUIMET

Par L. de MILLOUÉ

In-18.. 1 fr. »

INTRODUCTION
AU CATALOGUE DU MUSÉE GUIMET
APERÇU SOMMAIRE DES RELIGIONS DES ANCIENS PEUPLES CIVILISÉS

Par L. de MILLOUÉ

In-18.. 1 fr. 50

ANTIQUITÉS
DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE

Par le professeur N. KONDAKOF, le comte J. TOLSTOI et S. REINACH

In-4 richement illustré, en 3 livraisons............... 25 fr. »
Les livraisons 1 et 2 ont paru.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

The Academy, n° 1024: Moltke, The Franco-German war from 1870. — Mrs Oliphant, Jerusalem its history and hope. — Ch. Wordsworth, bishop of St. Andrews, Annals of my early life, 1806-1846. — Portal, My mission to Abyssinia. — The charter for a London Teaching University (Pearson). — Notes on Herodas (Palmer, Purton, Vince). — Copperas, copper-nose (Murray). — The etym. of yet, giet (Hempl, Mayhew). — The date of Newman's election to a Trinity scholarship (Blakiston). — The Lady or the Salmon (A. Lang). — Erman, Die Märchen des Papyrus Westcar; Die Sprache des Papyrus Westcar. — Frith, Jone Leech. — The Babylonian standard weight (Sayce).

— N° 1025 : Lord Rosebery, Pitt (« a bright and sympathetic and life-like portrait »). — Farrar, Darkness and dawn, or scenes in the days of Nero. — Pocock's Tour in Ireland 1753 p. p. Stokes. — Bogatzky's Golden Treasury, a reprint of Thornton's edit. of 1775 with critical notes hitherto unpublished by Berridge, p. p. Phinn. — Kuenen (not. nécrol.). — The charter for a London Teaching University (Warr, Hill). — The author of Chaucer's Valerie (Toynbee). — A passage in the Old English Chronicle (Napier). — The etym. of dismal (Magnusson). — The Lady or the Salmon (Watkins). — Murray, A new English dictionary on histor. principles, VI, clo-consigner. — Contrib. to Pâli lexicography, Niddhâpeti (Morris).

The Athenaeum, n° 3347 : Goulburn, J.-W. Burgon, late Dean of Chichester. — Facsimiles of the mss. relating to America, VI-IX. — Tregear, The Maori-Polynesian comparative dictionary. — Sorel, L'Europe et la Révol. franç. III (cf. *Revue*, n° 33-34). — The sign of William the Conqueror (Round). — The Wordsworth Dictionary. — The Jefferies Memorial. — Prof. Kuenen. — Notes from Egypt.

— N° 3348 : Gardiner, Hist. of the great Civil War, III. — Mannering, With axe and rope in the New Zealand Alps. — Thirteen essays on education. — The poems of John Ruskin, p. p. Collingwood. — Select Civil Pleas, I, 1200-1203, p. p. Baildon; The Court Baron, p. p. Maitland and Baildon. — Books relating to Wales. — Leop. Wagner, Names and their meaning, a book for the curious. — St William of Norwich (Rye). — Marbled paper (Ellis et Elvey). — The third Earl of Southampton. — Some lectures delivered by Coleridge 1818-19. — Kuenen. — Exchequer tallies. — Story, Excursions in art and letters. — Kondakoff, Hist. de l'art byzantin. — The dramatic works of Farquhar p. p. A.-C. Ewald.

Literarisches Centralblatt, n° 52 : De La Broise, Bossuet et la Bible. — Steinthal, Zu Bibel u. Religionsphilosophie. — Bémont et Monod, Hist. de l'Europe 395-1270 (cf. *Revue*, 1891, n° 35). — Fürstenberg, Urkundenbuch, VII. — Lange, Chronik des Bistums Naumburg, p. p. Köster. — Ficker, Untersuch. zur Erbenfolge der ostgerm. Rechte. — Zakas, Sophoclea (en grec). — Rzach, Orac. Sibyllina (cf. *Revue*, 1891, n° 44) et Krit. Studien zu den Sibyll. Orakeln. — Stimmers Comœdia p. p. Oeri. — Clemen, Die Porträtvorst. Karls des Grossen (solide travail). — Richter, Das franz. Volkschulwesen (clair). — Lintroff, Rundschrift oder Eckenschrift?

— N° 53 : Acta ss. Nerei et Achillei p. p. Wirth. — Harnack, Das gnost. Buch Pistis-Sophia, Brod u. Wasser, die eucharist. Elem. bei Justin. — Gardthausen, Augustus u. seine Zeit, I, 1 ; II, 1 (immense savoir, ne creuse pas assez les caractères). — Brandt, Die Reichenauer Urkundenfälschungen (solide travail). — Denkw. Gerlach's, I. — Von Hase, Reden an die Jünglinge der freien Hochschulen Deutschlands.

N° 2 Vingt-sixième année 11 janvier 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

LES
RELATIONS POLITIQUES
DE LA
FRANCE
AVEC LE
Royaume de Majorque
(ILES BALÉARES, ROUSSILLON, MONTPELLIER, ETC.

PAR

A. LECOY DE LA MARCHE

Deux volumes in-8 avec carte . . . . 20 fr.

Indogermanische Forschungen, p. p. Brugmann et Streitberg (Strasbourg, Trübner). I, fasc. 3 et 4 : Hirt, Le ton traîné et le ton aigu dans les langues indo-germaniques, II. — Johansson, Sur la correction grammaticale, d'après Noreen. — Wiedemann, La question des gutturales en latin. — *Id.*, Le gothique *saihvan*. — Streitberg, Le génitif pluriel et la loi des consonnes finales dans les langues baltiques. — Bartholomae, Ὄνομα. — G. Meyer, Etymologies. — Thurneysen, Le présent d'habitude en irlandais. — Stolz, Strufertarius. — Wackernagel, Une loi de la construction indo-européenne. — Wiedemann, Gothique *fairguni*.

Literarisches Centralblatt, nº 1 : Gess, Die Inspir. der Helden der Bibel. — Carrière u. S. Berger, La corresp. apocryphe de S. Paul et des Corinthiens. — Tertullian, De poenit. De pudic. p. p. Preuschen. — Reinhardt, Der Tod des Kaisers Julian. — Acta Karoli IV imper. inedita, p. p. Zimmermann. — Briefwechsel Lücke's mit J. u. W. Grimm. — Ibn Muhammed Emîn Abul Hasan aus Gulistane, Mujmil Et-Tarikh-i Ba' dnâdirije', p. p. Mann. — Berichte des venet. Ges. Cornaro über die Belag. u. Rückerob. Ofens 1686 (de valeur durable pour l'histoire de la Hongrie). — Möller, Der serb. bulgar. Krieg 1885. — Jirecek, Das Fürstentum Bulgarien (excellent). — Lumholtz, Unter Menschenfressern. — Kunz, Der grosse Durchbruchsversuch der zweiten Pariser Armee 29 nov.-3 déc. 1870. — Person, Zur Lehre von der Wurzelerweit. u. Wurzelvariation (sagace et abondant). — Lefmann, Bopp, I. — Neu entdeckte Fragm. Philo's, p. p. Wendland (cf. *Revue*, 1891, nº 52). — Gaster, Chrestom. roumaine (satisfait à tous égards). — E. H. Meyer, Die eddische Kosmogonie. — Kingsley, Alton Locke. — Kraszeninnikov, Rimskije municipalnyje zrecy i zricy epigraphiczeskoje izsljédowanie (solide et détaillé). — Salomon, Ueber vielfarb. u. weisse Marmorskulptur. — Treutlein, Geschichtl. Entwick. des Einjährig-Freiwilligen-Berechtigungs-Wesens in Deutschland. — L. von Kobell, Dollinger, Erinn. — Brunet y Bellet, El Ajedrez.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 1 : Schmarsow, Die Kunstgesch. an unseren Hochschulen. — Beitr. zur Aesthetik : I. Werner, Lyrik u. Lyriker ; Lipps, Der Streit um die Tragödie. — Weiss, Die Johannes-Apokalypse (fait avec grand soin).

Berliner philologische Wochenschrift, nº 1 : Die Demen Pallene u. Sphettos, I (Milchhöfer). — Barthélemy St Hilaire, Traité de la génér. des animaux, Les problèmes d'Aristote (ces traductions d'Hilaire — *sic* — n'ont que peu de valeur). — Galeni scripta minora II rec. I. Mueller. — Linse, De Ovidio vocabulorum inventore (soigné). — Dell oratore p. p. Cima, III (des mérites). — Berger, Gesch. der wiss. Erdkunde der Griechen. II (ferme et précis). — Weber, Guide du voyageur à Ephèse (détaillé et compétent). — Pais, Dove e quando i Cimbri abbiano valicate el alpi (cf. *Revue*, 1891, nº 49). — Gevaert, Der Ursprung des röm. Kirchengesanges (fait une révolution dans l'histoire de la musique). — Willmann, Didaktik als Bildungslehre, II.

Theologische Literaturzeitung, nº 26 (26 déc. 1891) : Holtzmann et Zöpffel, Lexikon für Theologie u. Kirchenwesen, 2ᵉ éd. — Hoffmann, Hiob (travail d'un chercheur profond, sagace et indépendant). — König, La prière dans l'enseign. de Jésus. — K. W. Müller, Der Paulin Grundbegriff der δικαιοσύνη θεοῦ. — Ebrard, Der Brief Pauli an die Römer. Iuvenci Evang. libri 4. p. p. Huemer (insuffisant à tous égards). — Wolfsgruber, Migazzi, Fürsterzbischof von Wien. — Dubois, Das Buch der Religionen (écrit pour des lecteurs juifs ou qui veulent le devenir).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28.

NOS ORIGINES

Par Alexandre BERTRAND
Membre de l'Institut, Conservateur du Musée de Saint-Germain.

VOLUME D'INTRODUCTION

ARCHÉOLOGIE CELTIQUE & GAULOISE

Deuxième édition, revisée et augmentée

Un volume in-8, illustré de planches, dessins et cartes en couleur. . . . . 10 fr. »

TOME PREMIER

LA GAULE AVANT LES GAULOIS

D'APRÈS LES MONUMENTS ET LES TEXTES

Seconde édition, entièrement remaniée, avec notes et annexes de MM. Collignon, E. Hamy, M. Berthelot, Ed. Piette et Salomon Reinach. Un volume in-8, orné de 105 figures ou planches et de 4 cartes en couleur . . . . 10 fr. »

LES NORMANDS EN ITALIE

DEPUIS LES PREMIÈRES INVASIONS
JUSQU'A L'AVÈNEMENT DE SAINT-GRÉGOIRE VII

Par O. DELARC

Un fort volume in-8. . . . . 10 fr. »

L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle

DOCUMENTS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

Publiés et annotés par MOREL FATIO

Un volume grand in-8. . . . . 15 fr. »

CHRONIQUE RIMÉE

DES DERNIERS ROIS DE TOLÈDE

ET DE LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES ARABES
PAR L'ANONYME DE CORDOUE

Éditée par le R. P. J. TAILHAN

Un magnifique vol. in-folio, avec 20 planches en héliogr. 50 fr. »

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME VINGTIÈME

TEXTES TAOISTES

TRADUITS DES ORIGINAUX CHINOIS ET COMMENTÉS

Par C. de HARLEZ

Un volume in-4 . . . . 20 fr. »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28.

Charles HUBER

JOURNAL D'UN VOYAGE EN ARABIE

(1883-1884)

Un fort volume in-8, illustré de clichés dans le texte et accompagné de planches et croquis .... **30** fr. »

• EUGÈNE BOBAN

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU MEXIQUE

CATALOGUE RAISONNÉ

DE LA COLLECTION DE M. EUGÈNE GOUPIL
(Ancienne collection J.-M.-A. Aubin).

Manuscrits figuratifs et autres sur papier indigène d'agave mexicana et sur papier européen, antérieurs et postérieurs à la conquête du Mexique (XVI[e] siècle).

Deux beaux volumes in-4° de texte et atlas de 80 planches en un carton. . . . . **160** fr. »

Charles CHIPIEZ

LE SYSTÈME MODULAIRE
ET LES PROPORTIONS DANS L'ARCHITECTURE GRECQUE

Un volume in-8 accompagné de 9 grandes planches . . . . **5** fr. »

VENTES PUBLIQUES

EN JANVIER :

BELLE COLLECTION D'OUVRAGES RARES
RELATIFS A L'AMÉRIQUE

Histoire et Linguistique,
Livres anciens imprimés au Pérou, au Mexique, dans l'Amérique centrale,

GRANDS OUVRAGES ILLUSTRÉS

Le Catalogue est sous presse

Objets d'art japonais, Livres illustrés et Estampes
IMPRIMÉS AU JAPON DEPUIS LE XVII[e] SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS
Collection de premier ordre
provenant du cabinet de M. G. APPERT,
Auteur de l'ANCIEN JAPON

Le Catalogue est sous presse

EN AVRIL :

Précieuse Collection de Pièces de choix
DES GRANDS MAITRES DE L'ESTAMPE JAPONAISE
Provenant du cabinet d'un amateur

Le Catalogue sera distribué en Janvier

On est prié de se faire inscrire pour l'envoi de ces Catalogues

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Vingt-sixième année 18 janvier 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

LES
RELATIONS POLITIQUES
DE LA
FRANCE
AVEC LE
Royaume de Majorque
(ILES BALEARES, ROUSSILLON, MONTPELLIER, ETC.

PAR

LECOY DE LA MARCHE

Deux volumes in-8 avec carte . . . . 20 fr. »

Revue historique, janvier-février : JULLIAN, Ausone et son temps, II, la vie dans une cité gallo-romaine à la veille des invasions. — L. G. PELISSIER, Les amies de Ludovic Sforza et leur rôle. — VAUCHELET, Le général Gobert, II. — FLAMMERMONT, Le ms. des Mém. de Talleyrand. — *Bulletin* : France, hist. mod. (Farges et Monod); Italie, moyen âge, II (Cipolla). — *Comptes rendus* : FREEMAN, Hist. of Sicily, I et II (remarquable). — MANFRIN, Gli Ebrei sotto la dominazione romana (malgré des témérités et des lacunes, original, profond, sincère). — LANGER, Sklaverei in Europa während der letzten Jahrzehnte des M. A. (consciencieux et intéressant). — VANDER LINDE, Michael Servet, een brandoffer der gereformeee de Inquisitie (utile, quoique sans méthode). — PERLBACH, Die Statuten des deutschen Ordens. — LONCHAY, La princip. de Liège (comble une lacune dans l'histoire diplomatique des deux derniers siècles).

The Academy, n° 1026 : DRIVER, An introd. to the literature of the A. T. — Lady DUFFERIN, My Canadian journal; ROBERTS, Adrift in America; HOWLAND, The new empire. — Miss MASON, The women of the French salons. — PERRY, Principles of political economy. — The charter for a London Teaching University (Herford). — The translations of Aristotle used by Dante (Moore). — Deuce = devil (Chance). — De Quincey, Revolt of the Tartars (Armes). — Prof. Zimmer again (Stokes). — The Waterloo campaign (Morris). — PAULI, Die Veneter u. ihre Schriftdenkm.; JESPERSEN, Studier over engelske kasus; LOGEMAN, Inscr. ags. du reliquaire de la vraie croix Ste Gudule. — FRIZZONI, Arte italiana del rinascimento.

The Athenaeum n° 3349 : STEBBING, Sir Walter Ralegh (d'une lecture difficile). — KIRK, A supplement to Allibone's Critical Dictionary. — HAKE, Events in the Taeping rebellion, being reprints of mss. copied by Gordon. — DENIS, Fin de l'indépendance bohême. — Calendar of the Patent Rolls preserved in the Public Record Office, Edward III, 1327-1330. — Some lectures delivered by Coleridge 1818-19. — The historical mss. commission, the Rutland papers, II. — English literature 1891. — NEILSON, Per lineam valli.

Deutsche Literaturzeitung, n° 52 : SCHMIEDEL, Thessal. u. Korintherbrief. — LIPSIUS, Briefe an die Galater, Römer, Philipper. — SODEN, Briefe an die Kolosser, Epheser, Philemon, Pastoralbriefe. — LIPPS, Streit ueber die Tragödie (instructif). — FUMAGALLI, La questione di Pamfilo Castaldi. — WELLHAUSEN, Skizzen u. Vorarb. III. Reste arab. Heident. IV. Medina vor dem Islam; Muhammeds Gemeindeordn. von Medina; seine Schreiben u. die Gesant. an ihn. — Ion p. p. VERRALL (art. défavorable de Wilamowitz). — Culex, p. p. LEO (cf. *Revue*, 1891, n° 52). — R. HILDEBRAND, Ges. Aufs. u. Vortr. zum deutschen Unterricht. — RICCI, L'ultimo rifugio di Dante. — Chronica minora, I, 1, p. p. MOMMSEN. — Arb. des geogr. Instituts der Univ. Wien. — Reg. zur Gesch. der Juden im fränk. u. deutschen Reiche bis 1273 p. p. ARONIUS, 1-4. — SOREL, L'Europe et la Révol. fr. III (égale les volumes précédents par l'abondance des détails et la maîtrise du sujet. Cf. *Revue*, 1891, n° 33). — SCHÖNHERR, Gesch. des Grabmals Maximilians I. — BÜCHER, Die Wohnungsenquête, Basel, 1890. — Moltke, Briefe, I. — Petöfi, Ged. übers. von MELAS.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 2 : Die Demen Pallene u. Sphettos, II (Milchhöfer). — LANGE, Quæst. in Aristoph. Thesmoph. (« Lanx satura », jugement sain et de l'esprit). — Gorgias p. p. LODGE ; Prota-

gora, p. p. Ferrai. — Demosthenes, Rede für die Megalopoliten p. p. Fox. — Lutz, Casusadverbien bei den attischen Rednern (détaillé). — Merchant, De Ciceronis Partit. orat. (très utile). — Traube, O Roma nobilis (cf. *Revue*, 1891, n° 40). — Waille, De Caesareae monum. (vaut surtout par le catalogue des sculptures du musée de Cherchell). — Ambrosoli, Numismatica manuale Hœpli (très bon pour les commençants). — Dannenberg, Grundz. der Münzkunde (très recommandable). — Berendes, Die Pharmacie bei den alten Kulturvölkern (manque de méthode et de vues historiques). — Neff, Uldaricus Zasius, II (très bon).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 1 : Ion p. p. Verrall (sagacité, mais la méthode déplait). — Bauer, Liter. u. histor. Forsch. zu Aristoteles' Athen. polit. (beaucoup de peine et de vigueur d'esprit vainement employées). — Georgii Cyprii descr. orbis rom. p. p. Gelzer (cf. *Revue*, 1891, I, p. 125). — Stern, Diodor u. Theopompos (beaucoup de finesse). — Frese, Catulls Ged. in neuen Uebers. — Audouin, Etude sommaire de dial. grec littéraire (bon manuel). — Wissowa, De feriis anni Rom. vetustissimi. — Lebeda, De animalibus et herbis ad cenas Rom. praecipue adhibitis (non sans valeur, mais ignore O. Keller). — Zum Edikt des Caracalla (Büchner).

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME XVIII

AVADANA-ÇATAKA

CENT LÉGENDES BOUDDHIQUES

TRADUITES DU SANSCRIT PAR **Léon FEER**

Un volume in-4 .... **20** fr. »

TOME XIX

LE LALITA-VISTARA

OU DÉVELOPPEMENT DES JEUX

CONTENANT L'HISTOIRE DE BOUDDHA ÇAKYA MOUNI

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A SA PRÉDICATION

Par Ph.-Edmond FOUCAUX

SECONDE PARTIE. Notes, variantes et index. 1 vol. in-4. **15** fr. »

TOME VINGTIÈME

Textes Tâoïstes

TRADUITS DES ORIGINAUX CHINOIS ET COMMENTÉS

Par C. de HARLEZ

Un volume in-4 .... **20** fr. »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

VENTE LES 8 ET 9 FÉVRIER 1892
HOTEL DROUOT

CATALOGUE DE PEINTURES
D'ESTAMPES
Et d'objets d'art japonais

Provenant du Cabinet de M. G. APPERT

Exposition Publique le Dimanche 7 Février

LE CATALOGUE EST ENVOYÉ SUR DEMANDE

L. FOURNEREAU

LES RUINES D'ANGKOR

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARTISTIQUE
SUR LES
MONUMENTS KHMERS DU CAMBODGE SIAMOIS

In-4, texte illustré, carte et 101 planches en un carton artistique. . . . . **80** fr. »

LES RUINES KHMÈRES

(CAMBODGE ET SIAM)

DOCUMENTS COMPLEMENTAIRES D'ARCHITECTURE DE SCULPTURE ET DE CERAMIQUE

Album de 110 planches en un carton. . . . . **80** fr. »

J. BOURGOIN

PRÉCIS DE L'ART ARABE

Matériaux pour servir à l'Histoire, à la Théorie et à la Technique des arts de l'Orient Musulman. In-4, avec 300 planches. . . . . 150 fr. »

OUVRAGE TERMINÉ

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Vingt-sixième année 25 janvier 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

Jeanne d'Arc

ET

LE SENTIMENT NATIONAL

(1412-1431 — 1870-18**)

PAR

CHARLES LEMIRE

Un volume in-18, avec une gravure . . . . 3 fr. »

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des Religions, nov.-déc. 1891 : E. Aymonier, Les Tchames et leurs religions (suite et fin). — J. Deramey, Les inscriptions d'Adoulis et d'Axoum. — J. Darmesteter, Le Hvaêtvadatha ou le mariage entre consanguins chez les Parsis. — E. Amélineau, Le papyrus Bruce, réponse aux « Göttingische gelehrte Anzeigen ».

La Révolution française, 14 janv. 1892 : Brette, La séance royale 23 juin 1789. — Douarche, Justice et tribunaux à Agen pendant la Révol. — Monin, Catherine Pochetat, sous-lieut. d'infanterie. — Aulard, Docum. inédits ; le royalisme à l'armée du Nord, juin 1793.

The Academy, n° 1027 : Froude, The divorce of Catherine of Aragon, in usum laicorum. — Kipling, Beast and man in India. — Imbert, Il Bacco in Toscana (cf *Revue*, n° 3). — Rolph (not. nécrol.) — A Welsh pedigree of Cromwell. — Merchant of Venice, a conjecture (Tyrrell). — The charter of a London teaching university the Fitton portraits at Arbury (Bridgeman). — Mediastinum, intestinum (Hollis). — J. Rhys, The Rhind Lectures on archaeology, on the early ethnology of the British isles. — The new bilingual Hittite inscription (Sayce). — The milky way in Euphratean stellar mythology (Rob. Brown). — Khu-en-Aten (de Cara). — Botticelli in the National Gallery (Hewlett).

The Athenaeum, n° 3350 : Miss Gordon Cumming, Two happy years in Ceylon. — Hilda Gamlin, Lady Hamilton (fait avec tact et délicatesse, conclusions inacceptables). — Pollard, Last words on the history of the title-page. — Jacob, Celtic fairy-tales ; Harlitt, Tales and legends. — Sir James Redhouse. — Gordon's Journals in China (Hake). — The Welsh descent of Cromwell. — De Lagarde (Neubauer). — Munro, The lake dwellings of Europe.

Literarisches Centralblatt, n° 2 : Bassermann, Gesch. der evang. Gottesdienstordn. in den bad. Landen (cf. *Revue*, n° 1). — Achelis, Prakt. Theologie. — Butzer, le réform. de l'Alsace (cf. *Revue*, n° 1). — Lipps, Der Streit über die Tragödie (très instructif). — Carus, The soul of man. — Ziehen, Leitfaden der physiol. Psychol. — Heyd, Die hist. Hss. Bibliothek zu Stuttgart (cf. *Revue*, 1891, n° 48). — Abel, Panégyriques des écrivains ital. du xv^e siècle sur le roi Mathias. — C. Schurz, Abraham Lincoln (contient beaucoup). — Hoernle and Grierson, A comp grammar of the Bihari language, II. — Aristotelis polit. Athen. p. p. Kaibel et Wilamowitz ; Gomperz, Die Schrift vom Staatswesen der Athener ; P. Meyer, Aristoteles' Politik. — Petronii Cena Trimalchionis mit Uebers. u. Anm. von Friedländer. — Die Völsungasaga p. p. Ranisch (difficile à digérer). — Roscher, Ueber Selene u. Verwandtes (cf. *Revue*, 1891, t. I, p. 365).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 25 : Pietzker, Die Gestalt. des Raumes.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 3 : Blaydes, Advers. in comic. graec. fragm. — Schwartz, De numerorum usu Euripideo (des remarques fines). — Scheel, De Gorgianae disciplinae vestigiis (soigné). — Ethica Nicom. p. p. Bywater (de haute valeur). — Kroll, De Symmachi studiis graecis et lat. (clair et fouillé). — Colvanni, L'orig. fermana di Lactanzio (rien de neuf). — Inscr. regni Bosporani p. p. Latyschev (très utile). — Stengel, Die griech. Sacralalterthümer (net, intéressant et vaste travail). — Scerbo, Saggi glottologici. — Meisterhanş, Aelt. Gesch. des Kantons Solothurn bis 687 (catalogue méthodique). — Der Karlsruher Altertumsverein.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 2 : Gehring, Index Homericus. — Keim, Zur Homerlectüre (très recommandable). — Lippert, De epist. pseudarist. περὶ βασιλείας. — Philipp. Rede, 1, 4, 14 p. p. Gast. — Barta, Die auf die Dichtkunst bezügl. Ausdrücke bei den röm. Dichtern, II, Gedicht. — Traube, O Roma nobilis (cf. *Revue*, 1891, n° 40). — Questione letteraria Vallauri-Garizio. — Bittner, System. Verzeichnis der cisleit. Progr. seit 1873-74.

Theologische Literaturzeitung, n° 1 : Ramsay, Hist. geogr. of the Asia Minor. — Carriere et S. Berger, Corresp. apocryphe de S. Paul et des Corinthiens (art. de A. Harnack). — Vliet, Tertullian, I. Critica et interpretatoria (inachevé, mais soin, savoir et acribie). — Loewe, Die speculative Idee der Freiheit.

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

LES

TCHAMES ET LEURS RELIGIONS

Par E. AYMONIER

In-8 . . . . 3 fr. 50

LES ORIGINES

DE LA CARTE DE FRANCE

LA CARTE D'ORONCE FINÉ

Par L. GALLOIS

In-8, avec la reproduction en quatre planches de la grande carte de Bâle . . . . 5 fr. »

LA COUR DE PÉKING

NOTES SUR LA CONSTITUTION, LA VIE ET LE FONCTIONNEMENT DE CETTE COUR

Par M. Maurice COURANT

In-8. . . . . 3 fr. 50

LES INSCRIPTIONS D'ADOULIS ET D'AXOUM

Par J. DERAMEY

In-8 . . . . 2 fr. 50

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

VENTE LES 8 ET 9 FÉVRIER 1892
HOTEL DROUOT

CATALOGUE DE PEINTURES
D'ESTAMPES
Et d'objets d'art japonais

Provenant du Cabinet de M. G. APPERT

Exposition Publique le Dimanche 7 Février

LE CATALOGUE EST ENVOYÉ SUR DEMANDE

L. FOURNEREAU

LES RUINES D'ANGKOR

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARTISTIQUE
SUR LES
MONUMENTS KHMERS DU CAMBODGE SIAMOIS

In-4, texte illustré, carte et 101 planches en un carton artistique . . . . 50 fr. »

LES RUINES KHMÈRES

(CAMBODGE ET SIAM)

DOCUMENTS COMPLEMENTAIRES D'ARCHITECTURE DE SCULPTURE ET DE CERAMIQUE

Album de 110 planches en un carton. . . . . **30** fr. »

J. BOURGOIN

PRÉCIS DE L'ART ARABE

Matériaux pour servir à l'Histoire, à la Théorie et à la Technique des arts de l'Orient Musulman. In-4, avec 300 planches. . . . . 150 fr. »

OUVRAGE TERMINÉ

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 5 Vingt-sixième année 1er février 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

COLLECTION
DE
CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES
TOME XVII

CONTES LIGURES
TRADITIONS DE LA RIVIÈRE
RECUEILLIS ENTRE MENTON ET GÊNES
PAR
J. B. ANDREWS
AVEC NOTES ET INDEX

Un élégant volume in-18 . . . . 5 fr. »

Annales de l'Est, n° 1 : Prost, Instit. judic. dans la cité de Metz. — Pfister, Le duché mérov. d'Alsace et la légende de sainte Odile. — Parisot, Thèses de M. E. Martin (De canonicis praemonstr. in Lotharingia; L'Univ. de Pont-à-Mousson). — La basilique de S. Epvre, Nancy. — Lepage, Invent. somm. des archives de Meurthe et Moselle, VI, 3. — S. Billing, Kleine Chronik der Stadt Colmar. — Heimweh, Pensons y et parlons en. — Campaux, Hist. du texte d'Horace. — A. Martin, Facs. des mss. grecs d'Espagne. — A. Lichtenberger, Le poème et la lég. des Nibelungen.

Annales du Midi, n° 13 : A. Thomas, Le Midi et les Etats gén. sous Charles VII. — Douais, Les guerres de religion en Languedoc, d'après les papiers du baron de Fourquevaux. — Soldats italiens au service de France, 1417 (A. Thomas); Instr. sur la peste, par le cardinal d'Armagnac (Tamizey de Larroque); Bernard de Montfaucon, sa famille et ses premières années (Omont). — Roschach, Les arch. municip. de Toulouse, hist. du dépôt et de l'édifice (beau et substantiel travail) — Guy de Chauliac, La Grande Chirurgie, p. p. Nicaise. — Duchesne, Orig. des diocèses épiscopaux dans l'anc. Gaule (chef-d'œuvre de critique pénétrante et impartiale). — Tamizey de Larroque, Livre de raison des Dudrot. — Guibal, Mirabeau et la Provence. — Fournier, Le royaume d'Arles et Vienne (très bon). — Restori, Letteratura provenzale (connaissances très méritoires et réel talent de mise en œuvre).

The Academy, n° 1628 : Sydney, England and the English in the XVIII century (bon). — Collins, Illustrations of Tennyson. — Thorold Rogers, The industrial and commercial history of England. — Sir H. I. Cunningham, Earl Canning. — Simcox, The cessation of prophecy and other sermons. — The Indian origin of popular tales (Lang). — Notes on Herodas, I (Palmer) — The Albert University. — The portraits at Arbury. — Saponian strength (Wharton). — Foreman, The Philippine Islands.

The Athenaeum, n° 3351 : Mrs Bishop, Journeys in Persian and Kurdistan. — Driver, An introd. to the liter. of the O. T. — English dictionaries. — Cox, Three centuries of Derbyshire annals. — English liter. in Bohemia. — The Washingtons of Maidstone. — The Children. — Dr. Paspati (not. nécr.).

The English Historical Review, janvier 1892 : Gilmore, Babylonia under the Greeks and Parthians. — Round, The introd. of Knight Service into England, III. — Miss Toulmin Smith, English popular preaching xiv^e s. — Ramsey, Elizabeth Claypole. — Holmes, Last words on Hodson of Hodson's Horse. — *Notes :* The Helladikoi (Bury); The excomm. of Queen Elizabeth; A xvii^e s. account. book (Prothero); The dissolution of Cromwell's last Parliament (Firth); A German traveller in England in 1683 (Macray)? An account of the battle of La Hogue (Boulter); A Nonjuror's History of England (Garnett); British tombs in Turkey (White). — *Reviews :* Freeman, Hist. of Sicily II ; Beloch, Storia greca I ; Headlam, Election by lot at Athens; Teuffel, Hist. of Roman liter. ; Mahaffy, The Greek world under Roman sway ; Pijper, Geschiedenis der Boete en Biecht ; Rhys, The Arthurian legend ; Keary, The vikings in Western Christendom ; The o'conor Don, The O'Conors of Connaught ; Fournier, Le royaume d'Arles et de Vienne ; Péries, La fac. de droit dans l'anc. Univ. de Paris ; Kingsford, Song of Lewes; Luard's Flores Historiarum ; Miss Lamond's Walter of Henley ; Thompson's Adam of Murimuth; Exchequer Rolls of Scot-

land XIII; BRIDGETT, Blessed Thomas More; Letters and Papers, Henri VIII, XII. 4; HINOJOSA, Felipe II y el conclave de 1559; HILLIGER, Die Wahl Pius'V zum Papste; POLLEN's Acts of English martyrs; Colendar of State Papers, Ireland, V; PARTSCH, Philipp Clüver; The Duke of Portland's mss.; Lord ROSEBERRY, Pitt; MILES, Corresp. of the French Revol.; VAUDREUIL, Corresp. intime; MORRIS, Great commanders of modern times.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : The Passion of Perpetua p. p. ROBINSON; BROOKE, The fragm. of Heracleon. — Zur 400ten Geburtstagsfeier Butzers. — DÖLLINGER, Das Papstum. — FRAKNOI, Mathias Corvinus (très détaillé). — HERTZBERG, Gesch. der Stadt Halle, II. — EUTING, Sinäit. Inschriften (lecture et commentaire qui méritent confiance). — AUFRECHT, Catalogus catalogorum, an alphab. reg. of Sanskrit words and authors (travail immense dont tous les sanscritistes sauront à Aufrecht un gré infini). — WERNER, Quaest. Babrianae. — SKIAS, Sur le dialecte crétois (en grec). — WÖLFFLIN, Die Jugendwerke des Michelangelo. — SCHREIBER, Die hellenist. Reliefbilder 7, 8. — LAMPROS, Coll. des vieilles monnaies grecques, Péloponèse.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 26, 20 déc. 1891 : BONHÖFFER, Epiktet u. die Stoa (manque d'art et de légèreté; n'a pas, comme Guyau, le coup-d'œil d'ensemble; mais très profond et détaillé). — Monum. Germ. paedag. VII, VIII, IX.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 4 : TODT, Aeschyles verdeutscht. — GROEPPEL, Eurip. versus logaoedici (très détaillé). — Démosthenes : Aristokrates, Konon, Eubulides p. p. ROSENBERG. — GIESECKE, De philos. vet. quae ad exilium spectant sententiae (important). — KEIL, Comment. in Varronis rerum rustic. libros tres (ouvre à la recherche méthodique un monument important de la vieille littérature). — NORDEN, In Varronis saturas Menippeas observ. sel. (beaucoup de savoir). — Cicerone, Il Bruto, p. p. ERCOLE (rien de nouveau, mais soigné). — KNOLL, Sudien zur aelt. Kunst in Griechenland. — Ratio stud. et instit. schol. Soc. Jesu. III p. p. PACHLER. — Gnapheus, Acolastus, p. p. BOLTE.

ERNEST LEROUX, EDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

CATALOGUE DE PEINTURES
D'ESTAMPES
DE LIVRES ILLUSTRÉS
ET
D'objets d'art japonais

Provenant du Cabinet de M. G. APPERT

VENTE LES 8 ET 9 FÉVRIER 1892
HOTEL DROUOT

Exposition Publique le Dimanche 7 Février

LÉOPOLD CERF, PARIS, RUE DE MÉDICIS, 13.

VIENT DE PARAITRE

LES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION

(Troisième série.)

L'EXPÉDITION

DE

CUSTINE

PAR ARTHUR CHUQUET

In-8, 269 pages . . . . 3 fr. 50

Ont paru précédemment :

PREMIÈRE SÉRIE

I. LA PREMIÈRE INVASION PRUSSIENNE.

II. VALMY.

III. LA RETRAITE DE BRUNSWICK.

DEUXIÈME SÉRIE

IV. JEMAPPES ET LA CONQUÊTE DE LA BELGIQUE.

V. LA TRAHISON DE DUMOURIEZ.

(Couronnés par l'Académie française, grand prix Gobert.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 6 Vingt-sixième année 8 février 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

COLLECTION
DE
CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES
TOME XVII

CONTES LIGURES
TRADITIONS DE LA RIVIÈRE
RECUEILLIS ENTRE MENTON ET GÊNES
PAR
J. B. ANDREWS
AVEC NOTES ET INDEX

Un élégant volume in-18 . . . . 5 fr. »

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 1 : Sorel, La France et l'Europe en octobre 1795 (conclusion du tome IV qui va paraître). — Simon de La Rupelle, Les finances de la guerre 1796-1815. — Pigeonneau, La France économique vers le milieu du xvii^e s. — Ch. Dupuis, Un conflit entre Frédéric II et l'Angleterre au sujet des prises maritimes. — Rostworowsky, La sit. intern. du S. Siège au point de vue juridique. — Borgeaud, Les papiers de Clarke, docum. nouv. sur la Révol. d'Angleterre. — *Comptes rendus* : Ostrogorski, La femme au point de vue du droit public ; Vandal, Napoléon et Alexandre ; Paulet; Code annoté du comm. et de l'industrie ; Leclerc, Choses d'Amérique ; Gumplovicz, Das österr. Staatsrecht ; Hilty, Annuaire de la conféd. suisse; C. Langlois, De recuper. terre sancte ; Deschamps, Hist. de la question colon. en France ; Thouvenel, Napoléon I^{er} et Napoléon III ; Bouchard, Syst. fin. de l'anc. monarchie ; Béchet, Le droit des pauvres ; Thouar, Explor. dans l'Amérique du Sud.

The Academy, n° 1029 : Goulburn, Life of Dean Burgon. — Sellar, Horace and the elegiac poets [The Roman poets of the Augustan Age, II]. — Keary, The vikings in Western Christendom 789-881 ; Hodgkin, Theodoric the Goth, the Barbarian champion of civilisation. — Notes on Herodas. — The Albert University. — What name does Jack come from ? — Tomkins, The life and times of Joseph in the light of Egyptian lore (soin et exactitude). — The new bilingual Hittite inscription. — Dobson, Hogarth. — The alabaster quarry of Hat-Nub. — The discovery of the tomb of Khuenaten. — Old masters at Burlington House.

The Athenaeum, n° 3352 : Berdoe, The Browning Cyclopaedia, a guide to the study of the works of Robert Browning. — Shees, The duke of Clarence in Southern India. — Sir Edward Hertslet, The map of Europe by treaty, since 1814, IV. 1875-1891. — A. Lang, Angling sketches. — Shaw, Minutes of the Manchester Presbyterian Classis, 1646-1660; Materials for an account of the provincial synod of the county of Lancaster 1646-60.—Mahaffy,The Flinders Petrie Papyri.— Laveleye. — Schuchardt, Schliemann's Excavations, an archaeol. and histor. study. — Middleton, The engraved gems of classical times, with a catalogue of the gems in the Fitzwilliam Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 4 : Die Briefe an die Thess. u. Korinther p. p. Schmiedel ; An die Galater, Römer, Philipper p. p. Lipsius. — Haussleiter u. Zahn, Forsch. zur Gesch. des neut. Kanons, IV. — Bonwetsch, Methodius von Olympus. — Fester, J. J. Rousseau u. die deutsche Geschichtsph. (cf. *Revue*, n° 2). — Moltke, Verm. Schriften. — Duhr, Pombal (ne vaut que par les citations). — Tieffenbach, Preussen in entscheid. Epochen (patriotique). — Mihira, Panchasiddhantika p. p. Thibaut (très important). — Kohn, De usu adj. et particip. pro subst. apud Thucydidem. — Bauer, Liter. u. hist. Forsch. zu Aristoteles' Athen. polit. — Larsson, Ordforradet i de älsta islanska handskrifterna (indispensable). — Cremer, Kein Fremdwort ! — Klibanski u. Mertschinski, Russischer Dolmetscher (très défectueux). — Koldewey, Gesch. des Schulwesens im Herzogthum Braunschweig.

Deutsche Literaturzeitung (paraît désormais chez Rosenbaum et Hart ; rédacteur : R. Löwenfeld), n° 1 : Driver, Notes on the Hebrew text of the Books of Samuel. — La Broie, Bossuet et la Bible. — Max Müller, Natürl. Religion. — Mark Pattison, Essays. — Osthoff u. Brugmann, Morph. Unters. auf dem Gebiet der indog. Sprachen, V. — Philonis de aetern. mundi p. p. Cumont (très remarquable). — Rönsch, Collect.

phil. — Mielke, Der deutsche Roman des XIX Jahrh. (très louable). — Schröer, Titus Andronicus (en faveur de Shakspeare). — Sadée, De imper. rom. tertii sæculi temporibus constituendis. — Wolff, Bauernkreuzzüge 1096 (utile). — Schmidt, Gesch. der deutschen Verfassungsfrage 1812-15. — Benndorf, u. Niemann, Das Heroon von Gjölbaschi-Trysa.

— N° 2 : Schleicher, Afrik. Petrefacten. — Wilcken, Tafeln zur aelt. griech. Paläogr. — Tacitus, Ann. XI-XVI p. p. Furneaux. — Henzen, Die Träume in der altn. Sagalit. (excellent). — Schaeffer, Gesch. des span. Nationaldramas (profitable). — Lulvès, Die summa cancell. des Johann von Neumarkt. — Philippson, Marie Stuart, I (très bon, impartial, fait avec art). — Fontes rerum Austr. Ber. des Baron von Beelen-Bertholff 1784-89 p. p. Schlitter. — Hegel, Städte u. Gilden der german. Völker im M. A.

— N° 3 : Paret, Priscillian. — Linde, De Iano summo Roman. deo (encore la vieille chanson !) — Glock, Die Symbolik der Bienen u. ihrer Producte (très instructif). — M. Müller, De Seleuco Homerico. — Hartman, De Horatio poeta. — Hirzel, Wieland u. Künzli. — Wistasse le Moine p. p. W. Foerster, u. Trost ; Das Adamsspiel p. p. Grass. — Georgii Cyprii descr. orbis rom. p. p. Gelzer. — Heidenhain, Die Unionspolitik Philipps von Hessen. — Aulard, Rec. des Actes du comité, III ; La Soc. des Jacobins. — Kotelmann, Gesundheitspflege im M. A. (utile). — Partsch, Clüver, Begr. der hist. Landeskunde.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 5 : Hultsch, Die erzähl. Zeitformen bei Polyb. (excellent). — Damascius p. p. Ruelle (grand soin et conscience; cf. un prochain art. de la *Revue*). — Patzig, Unerk. u. unbekannt gebliebene Malalas-Fragm. — Czyczkiewicz, Tacitii serm. propriet. quae ad poetarum dicendi genus pertinent, I (ni rationnel ni sûr). — Van der Vliet, Studia eccles. Tertullian. — I, Hülsen u. Lindner, Die Alliaschlacht. — Guide-Joanne, Grèce contin. et îles. — K. Schmidt, Gesch. der Pädagogik, I, 4ᵉ éd. p. p. Hannak. — Bernecker, Gesch. des Gymn. zu Lyck.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 3 : Comment. Woelfflinianae. — M. Weber, Die röm. Agrargesch. (de vastes connaissances en droit et en économie). — Ciceros philos. Schriften, Auswahl, p. p. Weissenfels. — Polaschek, Beitr. zur Erkenntnis der Partikeln ἄν und κέν. — Krausse, De Panyasside. — Anton, De origine libelli περὶ Ψυχᾶς κόσμω καὶ φύσιος qui vulgo Timaeo Locro tribuitur (très soigné et trop long, à diminuer des deux tiers, utile pourtant). — Rethwisch, Jahresber. über das höhere Schulwesen, V.

Theologische Literaturzeitung, n° 2 : Holtzmann, Lipsius, Schmiedel, Soden, Handcomm. zum N. T. — Bruder, Concordantiae omnium vocum N. T. — Heusser, Griech. Syntax zum N. T. — Jäger, Ged. u. Bemerk. zur Apostelgesch. — Realsham, Romans dissected. — Hesedamm, Der Römerbrief. — Haussleiter, Der Glaube Jesu Christi u. der christl. Glaube. — Westphal, De epist. Pauli ad Rom. cap. 7. — Klöpper, Der Brief an die Epheser. — Nösgen, Gesch. der neutest. Offenbarung. — Ed. Hugo Meyer, Die eddische Kosmogonie. — Möller, Lehrb. der Kirchengesch. — Döllinger, Das Papsttum.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein, insbes. die alte Erzdiœcese Kœln, 52ᵉ fascicule : Korth, Volksthüml. aus dem Kreise Bergheim. — Scholten, Das Karthäuserkloster Insula Reginae Coeli auf der Grave bei Wesel. — Henrichs, Eine Zehnterhebung für Walram von Jülich, Erzbischof von Cöln. — Pauls, Beitr. zur Gesch. der grösseren Reliquien u. der Heiligtumsfahrten zu Cornelimünster bei Aachen. — Knod, Zur Kritik des Johannes Butzbach. — Korth, Ein Kampf um Zülpich im Sommer 1468.

LÉOPOLD CERF, PARIS, RUE DE MÉDICIS, 13.

VIENT DE PARAITRE

LES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION

(Troisième série)

L'EXPÉDITION

DE

CUSTINE

PAR ARTHUR CHUQUET

In-8, 269 pages . . . . 3 fr. 50

Ont paru précédemment :

PREMIÈRE SÉRIE

I. LA PREMIÈRE INVASION PRUSSIENNE.

II. VALMY.

III. LA RETRAITE DE BRUNSWICK.

DEUXIÈME SÉRIE

IV. JEMAPPES ET LA CONQUÊTE DE LA BELGIQUE.

V. LA TRAHISON DE DUMOURIEZ.

(Couronnés par l'Académie française, grand prix Gobert.)

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 7 Vingt-sixième année 15 février 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

COLLECTION
DE
CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES
TOME XVII

CONTES LIGURES
TRADITIONS DE LA RIVIÈRE
RECUEILLIS ENTRE MENTON ET GÊNES
PAR
J. B. ANDREWS
AVEC NOTES ET INDEX

Un élégant volume in-18 . . . . 5 fr. »

Revue d'Alsace, oct., nov., déc. 1891 : PFISTER, Les mss. allemands de la Bibl. nat. relatifs à l'hist. d'Alsace (suite). — WALTZ, Mém. du syndic Chauffour (suite). — LIBLIN, Mss. inédits de Grandidier (suite). — A. BENOIT, Tableau vivant de Strasbourg, 1729 (d'après les lettres de J. G. Keyssler). — Chron. de la Révol. en Haute-Alsace. — BERDELLÉ, petits épisodes de l'hist. d'Alsace (en vers). — Rod. REUSS, L'Alsace pendant la Révol. française (suite). — Bibliographie.

Revue de l'Art chrétien, novembre 1891 : Esquisse topographique de Constantinople (4me et dernier article), par M. MORDTMANN. — La gravure dans les Pays-Bas au xve siècle et ses influences sur la gravure en Allemagne, en Italie et en France (1er article), par M. A. PIT. — Le culte des Docteurs de l'Église à Rome (deuxième et dernier article), par Mgr. X. BARBIER DE MONTAULT. — Mélanges. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par M. le capitaine Em. ESPÉRANDIEU. — Un inventaire du XIIIe siècle, par M. J. HELBIG. — Lettre, de M. LL. HAIDKINS DE NERBERG. — Revue des Inventaires, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* Oud Mechelen : Malines ancien, recueil de vues et monuments reproduits d'après les albums de De Noter, par Aug. VAN ASSCHE. — La broderie du XIe siècle jusqu'à nos jours, par L. DE FARCY. — La basilique de Saint-Epvre à Nancy, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — Les « anciens orgues » de la cathédrale d'Angoulême, par P. DE FLEURY. — Etude sur les vitraux de Triel ; Une corporation sous le patronage du Saint-Sacrement, par l'abbé L. MARSAUX. — Gaufriers et oublieurs, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT.

The Academy, n° 1030 : GARDINER, History of the Great Civil War, III, 1647-49 (1er article). — BUTCHER, Some aspects of the Greek genius (très suggestif). — Mrs BISHOP, Journeys in Persia and Kurdistan. — BIRKBECK HILL, Writers and readers. — Mem. of Richard R. Madden. — Relations of Bacon to Everard Digby and William Temple. — The Indian origin of popular tales (Hartland). — The etymology of deuce interjectional and imprecatory. — Notes on Herodas. — STOKES, Natural theology. — The name of Sesbassar. — An Etruscan text on a mummy.

The Athenaeum, n° 3353 : Mrs WARD, The history of David Grieve. — GOSSE, Gossip in a library. — SIDGWICK, The elements of politics. — BONVALOT, Across Thibet. — Studia biblica et eccles. essays chiefly in biblical and patristic criticism, by members of the University of Oxford. — Marquis of HORNE, Vicount Palmerston (beaucoup de matériaux nouveaux, mais un peu difficiles à trouver). — The localization of Scheria (Brutler). — Chaucer's Prioress « Greatest Oath » (Ellis). — Cardinal Manning's biographeers. — Basevi Sanders.

Literarisches Centralblatt, n° 5 : Der heil. Theodosios p. p. USENER. — DALTON, Die russ. Kirche. — HORNING, Kirchenhist. Nachlese. — Jahresber. von JASTROW, XII. — RUGE, Christoph Columbus (clair et très recommandable). — DIERAUER, Gesch. der schweiz, Eidgenoss. II, bis 1516 (très bon). — TAINE, Die Entsteh, des mod. Frankreich, übers. von KATSCHER III, 1, — OSCAR II, Pros. Schriften. — BERGER, Gesch. der wissenschaftl. Erdkunde der Griechen, II (œuvre simplement écrite et d'une valeur durable). — BERENDES, Die Pharmacie bei den alten Völkern. — HALE, Die cum-construction (très pénétrant). — MANITIUS, Gesch, der christl. latein. Poesie (très clair et réfléchi). — Altdeutsche Predigten, p. p. SCHÖNBACH, III. — O. SCHRADER, Victor Hehn (court mais épuise le sujet). — MURKO, Gesch. der Sieben Weisen bei den Slaven. — PATON u. HICKS, The inscr. of Cos. — Beschreib, der antiken

Sculpt. mit Ausschluss der pergam. Fundstücke. — KAWERAU, Kunstgesch. Skizzen. — WOLKAN, Das deutsche Kirchenlied der böhm. Brüder im XVI Jahrh. (premier travail détaillé sur le sujet).

Deutsche Literaturzeitung, n° 4 : LÄNGIN, Die bibl. Vorstell. vom Teufel (méritoire). — GÖSSGEN, Rousseau u. Basedow (fouillé). — Corpus juris Abessinorum p. p. BACHMANN, I, jus connubii. — Acta semin. philol. Erlang. V. — BERGSMA, Bijdrage tot de tekstkritiek van den Karel ende Elegast; KUIPER, Karel ende Elegast. — WIGSTON, Francis Bacon (confus et sans méthode; Bacon aurait été le fondateur des Rose-Croix !). — Doc. des arch. de la Chambre des comptes de Navarre p. p. BRUTAILS. — JOACHIMSOHN, Heimburg (cf. *Revue*, n° 3). — SAMSON-HIMMELSTJERNA, Russland unter Alexander III. — DIENER, Der Gebirgsbau der Westalpen. — WLASSAK, Röm. Processgesetze (fera époque).

— N° 5 : KLÖPPER, Epheserbrief. — Abelards Tract. de unit. et trinit. div. p. p. STÖLZLE. — Le Gaon Saadya de Fayoum, p. p. MAYER LAMBERT (bon). — NATGE, Bacons Formenlehre. — Ratio stud. et instit. schol. Soc. Jesu III p. p. PACHTLER; Mitteil. der Gesellsch für deutsche Erziehungs = und Schulgesch. p. p. KEHRBACH. — BÜCHNER, Das goldene Zeitalter oder das Leben vor der Gesch. (attachant). — GOMPERZ, Philodem (cf. le présent n°). — Comœdiae Horat. tres p. p. JAHNKE (solide et instructif travail). — REIS, Beitr. zur Syntax der Mainzer Mundart. — Gautier d'Arras, Eracle p. p. LOSERTH; Ille u. Galeron, p. p. W. FOERSTER. — PAPPRITZ, Thurii, seine Entsteh. u. Entwick. bis zur sicil. Exped. (bon, quoique un peu lourd et diffus). — ALTMANN, Eberhart Windecke (cf. *Revue* 1891, n° 51). — HEYCK, Gesch. der Herzoge von Zähringen (important, complet, très étudié). — MIDDLETON, The engraved gems of classical times (naturellement incomplet).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 6 : Röm. Funde (Wolf). — Zu den Hypäthraltempeln (Körte). — BECKER, Die Ueberarb. des urspr. Œdipus. — SCHMIDT, Das Homer. in Aias (utile). — RZACH, Oracula Sibyllina (1er art.). — BONWETSCH, Methodius von Olymp. I. — Cicero, philos. Schriften, Auswahl, p. p. WEISSENFELS. — GOETZ, Der liber glossarum (détaillé et des résultats beaux et sûrs). — KOPP, Gesch. der röm. Liter. für höhere Lehranst. 6e éd. (soigné). — TOMASCHEK, Die Küstengeb. u. Wege der Kreuzfahrer (très important). — W. MEYER, Der accentuierte Satzschluss in der griech. Prosa (loi intéressante, juste en l'ensemble, et qui aidera à comprendre les Byzantins). — WEIGAND, Vlacho-Meglen, eine ethn. philol. Unters. (offre des matériaux nouveaux, sinon toujours mis en œuvre avec netteté et pénétration).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 4 : S. REINACH, Chroniques d'Orient (excellent coup d'œil d'ensemble). — CHÉLU, Le Nil, le Soudan, l'Égypte (cf. *Revue*, n° 1). — DRÄSEKE, Ges. patrist. Untersuch. (1er art.). — König Oidipus (trad. de Meyer-Kraemer). — GENTHER, Theokrit XXV u. Moschos IV (montre avec soin comment Homère a été utilisé). — Pro Murena, p. p. PASDERA. — Taschenbuch der höh. Schulen Deutschlands von JELING.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 2 : S. W. SCHMIDT, Offenbarung Johannis. — PFLEIDERER, Die Entwick. der protest. Theologie in Deutschland seit Kant und in Grossbritannien seit 1525 (titre très instructif, quoiqu'il provoque souvent la contradiction). — FEINE, Eine vorkanon. Ueberlief. des Lukas in Evang. und Apostelgesch.

VIENT DE PARAITRE

L'EXPÉDITION DE CUSTINE

PAR ARTHUR CHUQUET

CHAPITRE PREMIER. — L'ARMÉE DU RHIN

I. Le corps du Haut-Rhin. — Le corps du Moyen-Rhin. — D'Harambure. — L'armée du Rhin. — Le camp de Plobsheim. Le camp de Neunkirchen. — II. Dénûment de l'armée. — Manque d'officiers généraux. — Etat-major. — Armes spéciales. — Officier et soldats. — Émigration et soupçons. — Les volontaires. — Engagement du 3 août 1792. — III. L'Empire germanique. — L'électeur palatin. — Le duc de Deux-Ponts. — Les électeurs ecclésiastiques. — Accueil des émigrés à Mayence. — L'envoyé Villars. — L'évêque de Spire. — Projets d'invasion. — Les électorats menacés.

CHAPITRE II. — SPIRE

I. Custine. — II. Le plan de Laclos. — Les projets de Custine et de Biron. — Marche sur Spire. — Combat du 30 septembre. — III. Pillage et répression. — Générosité française. — Les prisonniers à Strasbourg. — Lettre de Beauharnais. — IV. Schwardin à Philippsbourg. — Neuvinger à Worms. — Contributions. — V. Reculade inattendue de Custine. — Proclamations.

CHAPITRE III. — MAYENCE

I. Terreur de l'Allemagne. —Fuite de l'électeur de Mayence. — Détresse de la place. — Albini et le baron de Stein. — La panique du 5 octobre. — La garnison. — II. Retour de Custine. — Daniel Stamm. — Les Français devant Mayence. — Sommation. — Capitulation. — Entrée des sans-culottes. — III. La trahison d'Eickemeyer.

CHAPITRE IV. — LA WATTERAVIE

I. Neuvinger à Francfort. — Contribution. — Résistance du Magistrat et du Sénat. — Protestations des bourgeois. — Lettres impérieuses de Custine. — Gorani. — Fr. Wimpffen. — Le Brun et Roland. — Clavière et un article du *Moniteur*. — II. Prise de Kœnigstein. — Combat de Nauheim. — Incursions et razzias. — Manifestes de Custine. — Proclamation contre le landgrave de Hesse. — Indignation des Hessois. — Colère des paysans. — La Révolution française en Allemagne. — Pamphlets. — Les Français peints par un Allemand. — III. Custine et Kellermann. — Les deux armées du Rhin et de la Moselle confiées au général Moustache. — Plans de Custine approuvés par Pache.

CHAPITRE V. — TRÈVES

Beurnonville. — Indiscipline de son armée. — Le citoyen Cusset. — Bulletins triomphants. — Échecs répétés. — Pully à Wawern. — Retraite désastreuse. — Désertions, insubordination, maladies.

CHAPITRE VI. — FRANCFORT

I. Les Hessois à Marbourg. — Les Prussiens à Coblenz. — Combat de Limbourg — Préssentiments de Custine. — Sa diplomatie. — II. Prise de Bergen. — Indécision de Custine. — Van Helden. — Les Francfortois. — III. Préparatifs d'assaut. — Rüchel. — Les colonnes hessoises. — Les garçons de métier. — Prise de Francfort. — Canonnade de Bockenheim. — Abandon d'Ober-Ursel. — IV. Mensonges de Stamm et de Custine. — Les dix mille couteaux.

CHAPITRE VII. — HOCHHEIM

I. Hochheim pris et repris. — Échec du 6 janvier. — Sédillot et Houchard. — II. Réorganisation de l'état-major. — Saint-Cyr. — Fortification de Kastel. — III. Attitude du Palatin. — Projets de Custine.— Résolutions des représentants et du Conseil exécutif. — IV. Pache et le Directoire des achats. — V. Beurnonville ministre. — Custine à Paris. — Les quatre armées.

CHAPITRE VIII. — BINGEN

I. Reddition de Kœnigstein. — L'armée de Custine. — II. Szekuly et sa bande de soufre. — Gauvain à Stromberg.— Inaction de Custine. — III. Waldalgesheim. — Neuvinger fait prisonnier. — Abandon de Bingen. — Custine et Beurnonville. — IV. Retraite sur Alzey et Worms. — Combat d'Ober Flœrsheim. — Échec d'Alsheim. — Reculade de Guntersblum. — De Blou et Merlin. — Custine soupçonné. — Vote de confiance.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 8 Vingt-sixième année 22 février 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

LE TAOÏSME

PAR LÉON DE ROSNY

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR AD. FRANCK

Membre de l'Institut

Un beau volume in-8. . . . . 6 fr. »

Cet ouvrage forme le tome premier de la *Bibliothèque du Bouddhisme et des Religions* de l'Extrême-Orient.

PÉRIODIQUES

Revue rétrospective, 1er janvier : La Chétardie en Russie (journal de son voyage, déclarations du marquis et de la tsarine). — Journal de la camp. de Crimée (par M. Chartier : à remarquer la bataille de Traktir). — Divorce de Bechonnet (il divorce avec l'Église ou mieux avec son bréviaire, devant Couthon et Maignet). — Réflexions militaires de Langeron, 1776, et lettre à Saint-Germain. — Carnet d'un proscrit de déc. 1851 (par Gallois, indique l'état moral des proscrits et leurs relations). — La queue de Bertram.

1er février : Le bataillon marseillais, du 21 janvier (à remarquer les lettres d'un fédéré qui a vu l'exécution de Louis XVI) — Louis XVI et Georges III (à la nouvelle du 10 août). — Les hussards et la flotte hollandaise (exploit de Pichegru exécuté en 1787 par les hussards d'Eben). — Autographes de la collection Requien (lettres de Mme de Maintenon, Piron, Marguerite de Lussan, Mariette, Marmontel, Fréron, Buffon, Voltaire, d'Alembert, Roucher, Cubières, Joséphine Bonaparte, Pougens, Ginguené, M. de Staël, Ballanche, Boieldieu, Stendhal, Delavigne, Thiers, Ingres, Mérimée, Balzac, etc.) — Supplique de deux étudiants du collège de Quimper, 1744. — La princesse de Nassau assiégée en 1744 dans son château de Lisle.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, n° 1 : Lettres de Julien à Eustathios. — Bastin, Quest. grammat. — Logeman, L'enseign. des langues modernes. — Duflou, L'enseign. de la philologie germ. à Berlin et à Utrecht. — *Comptes rendus :* Riemann et Goelzer, La deuxième année de grec. — Pinloche, Basedow (mérite l'attention des pédagogues). — Binet, Le style de la lyrique courtoise (conclusions intéressantes, bon et solide travail). — Defrecheux, Vocab. de noms wallons d'animaux. — Kuntze, Die deutschen Stadtgründ. (prête aux objections, mais intéressant). — Casagrandi, Le minores gentes (effort sérieux). — Monro, Grammar of the homeric dialect, 2e éd.

The American Journal of Philology, XII, 3 : Leverett Moore, Servius, sur les tropes et les figures chez Virgile. — H. Collitz, le Dictionnaire de Fick. — J. H. Wright, Philochorus et la Πολιτεία Ἀθηναίων d'Aristote. — Dwight Goodell, Les διαιτηταί chez Aristote. — A. Gudeman, Notes critiques sur le Dialogue de Tacite. — Conjectures, étymologies.

The Academy, n° 1031 : Hannay, Rodney (clair et vivant). — The works of Thomas Lake Harris. — J. Berkeley, Japanese letters. — Bastable, The commerce of nations. — Notes on Herodas (Kenyon). — The Albert Charter (Pearson). — What name does Jack come from? (Chance). — The Indian origin of popular tales (Chambers). — Tacitus Annals, XI-XVI, p. p. Furneaux — The new Etruscan inscription (Brown). — The name of Sesbassar (Cheyne). — The tomb of Khuenaten (Petrie). — The terrestrial globe on the Longford Holbein. — English Carols of the XV. century, p. p. Martland.

The Athenaeum, n° 3354 : Twentyfive years of St Andrews. — Child, Les républiques hispano-américaines; Turner, Argentina and the Argentines. — Sir H. S. Cunningham, Earl Canning (très bon petit livre). — Kerly, An historical sketch of the equitable jurisdiction of the Court of Chancery. — C. Brown, History of Nottinghamshire. — Homeric translations. — The Washingtons of Garsden. — An alleged hoax (Neubauer : sur l'art. de M. Schwab, Itin. d'un juif d'Espagne en Chine au IXe siècle, paru dans la Revue de géographie, et qui est « a farce »). — Tallies. — The state Papers of Charles I, 1645-1547. — Winsor, Christopher Columbus and how he received and imparted the spirit of discovery. — A gold and ivory head at Berlin.

The classical Review, nos 1 et 2 : Bunn, Conway's theory as to the origin of the Latin Gerund. — Monro, Pindar. Nem. 11, 14 — Jackson, Notes on Herodas. — Wyse, The text of the Flinders Petrie papyri — Wharton, On the deriv. of Latin Norma. — Homeri carm. p. Ludwich; Iliad IV-VI p. Seymour; Gehring, Index Homer.; England, Iphigenia at Aulis; Apelt, Pseudo-aristot. Treatises; Athen. politeia, travaux de Kaibel et Wilamowitz, Herwerden et Leeuwen, Th. Reinach; Wendland, Philos. Fragm.; Amphitruo p. Palmer; Hartman, De Horatio poeta; Hartmann, De Phaedri fabulis; Quintilien, X, p. Peterson; Tacitus, Hist. p. Spooner; Septuag. II p. Swete; Harris, Codex Bezae; Tertulliani opera I p. Reifferscheid et Wissowa; Hartel, Patrist. Studien; Van der Vliet, Tertullian; Juvencus p. Huemer; Marold, Das Evangelienbuch des Juvencus; Manitius, Gesch. der christl. latein. Poesie; Fraenkel, Inschr. von Pergamon I; Guide Joanne, II, Grèce continentale et îles; Hoffmann, Die griech. Dialecte I Der südach.; Fennell, Indo-European Vowel-System; Lutz, Die Casus-Adverbien bei den Att. Rednern; Headlam, Election by lot at Athens; Teuffel, Hist. of Roman liter. trad. par Warr. — Herodot III p. Macaulay; Isokrates, panegyrikos p. Keil; Gorgias p. Lodge; Sappho, trad. Easby-Smith; Three dramas of Euripides p. Lawton; Marc-Aurel. trad. Long; Cicero, ausgew. Reden p. Halm; Æneid X p. Owen; T. Livi VIIII-X p. H. J. Müller; Livy I, II p. Greenough; Millard, Lucani sententia de deis et fato; Hodgkin, Theodoric the Goth, Jevons, Greek liter. 2e éd.; Dahl, Tabell. oversigt over den latinske lit.; Dissert. philol. Hal. XI; Acta Semin. philol. Erlang. V; Hartel, Curtius' griech. Gramm. 20e éd.; Janssens, Gramm. grecque; Miller, Latin prose Composition; Simcox, The writers of the N. T. their style and characteristics. — Antiope C. 49-52; Aristotle, Post. An. I, v, 2; Antig. 24; Herod, II, 39; Νεφό; De lege agr. II; The Sibyl in Petron; Ἵππα.

Literarisches Centralblatt, n° 6; Brugsch, Steinschrift u. Bibelwort (abondant et instructif, mais ne pas tirer des comparaisons de l'auteur les conclusions qu'elles semblent provoquer). — Georgs des Araberbischofs Ged. u. Briefe, p. p. Ryssel. — Studt, M. Baumgarten. — Plew Quellenunt. zur Gesch. Hadrians (bon). — Wanderkindere, Introd. à l'hist. des instit. de la Belgique (très remarquable). — Keary, The wikings in Western christendom (clair et attachant). — Holst, Verfassungsgesch. der Ver. Staaten von Amerika IV (détaillé et impartial). — Kettler, Schulwandkarte von Deutsch-Ostafrika. — Huth, Ihandoratnakara. — Herodas, p. p. Rutherford, Nicholson, Kenyon. — J. de Vitry, Exempla, p. p. Crane (de haute valeur). — Wustmann, Allerhand Sprachdummheiten (instructif). — Lautner, Wer ist Rembrandt? — Hesse-Wartegg, Die Einheitszeit nach Stundenzonen.

Gœttingicshe gelehrte Anzeigen, n° 3 : Preger, Inscr. graecae metricae (malgré ses méprises, très méritoire et sera fort utile). — Hey, Semasiolog. Studien (doctrinaire et se refuse à une méthode saine et vivante). — Compaux, Hist. du texte d'Horace (sans valeur scientifique).

Wochenschrift fur klassische Philologie, n° 5 : Roscher, Ausf. Lexikon der griech. u. röm. Mythologie, 19e livr. — Euripides, Die Bakchen, p. p. Bruhn, 3e éd. — Blass, De numeris Isocrateis (clair et circonspect). — Dröseke, Ges. patrist. Unters. (2e art.). — J. Canabutzae ad principem Aeni et Samothraces in Dionysium Halicarnasensem comment. p. p. Lehnerdt (publication méritoire). — Speyer, Observ. et emend. (méthode solide). — Melanchton, Declamationes, p. p. Hartfelder.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C
Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

FUSTEL DE COULANGES

Membre de l'Institut (Académie des sciences morales), Professeur d'histoire en Sorbonne.

HISTOIRE
DES
Institutions politiques de l'ancienne France

LES
TRANSFORMATIONS
DE
LA ROYAUTÉ
PENDANT
L'ÉPOQUE CAROLINGIENNE

REVUES ET COMPLÉTÉES SUR LES MANUSCRITS
ET D'APRÈS LES NOTES DE L'AUTEUR

Par Camille JULLIAN,
Professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Bordeaux

Un volume in-8, broché.. **7 fr. 50**

DU MÊME AUTEUR

Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, 5 volumes in-8, broché.. **37 fr. 50**

Recherches sur quelques problèmes d'histoire. 1 vol. in-8, br. **10 fr. »**

Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire. 1 volume in-8, broché.. **10 fr. »**

La cité antique, 13e édition *(ouvrage couronné par l'Académie française)*, 1 volume in-16, broché.. **3 fr. 50**

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 9 Vingt-sixième année 29 février 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
AU XVII^e SIÈCLE

PAR

Adrien DUPUY
Agrégé des lettres
Professeur de Rhétorique au Lycée Lakanal

Un beau volume in-8 raisin de 650 pages, broché. . . . . . 5 fr. »
Le même, relié 1/2 chagrin, plat toile . . . . 7 fr. »

PÉRIODIQUES

La Révolution française, 14 février : AULARD, La proclam. de la République en 1792 (le 21 sept. le trône est renversé avec solennité, avec enthousiasme, avec un élan patriotique ; le 22 sept. la République et timidement proclamée). — BRETTE, La séance royale du 23 juin 1789 (suite). — TOURNEUX, Trois journaux de Paris pendant la Révol. — Une lettre de Bernardin de Saint-Pierre à Grégoire. — LORIQUET, Cahier de doléances en 1789 dans le Pas-de-Calais (plusieurs parties très bien venues). — SOURIAU, Etude littéraire sur les cahiers.

Revue celtique, n° 1 : STERN, Le ms. irlandais de Leide. — W. STOKES, The Bproma. — DE LA VILLEMARQUÉ, Anciens noels bretons. — PFLUGK-HARTTUNG, Les cycles épiques d'Irlande, date et caractère. — The Phrase Book p. HOGAN (utile, fait connaître les nombreux idiotismes auxquels donne lieu en irlandais la combinaison des verbes et des prépositions).

Bulletin intern. de l'Académie des sciences de Cracovie, janvier : Archives de la comm. d'hist. VI : Acta capit. Cracov. et Ploc. p. ULANOWSKI ; BOSTEL, Tarif des marchandises et travaux pour le palatinat de Cracovie 1565, Comptes du trésor de la couronne 1629, Les Juifs de Leopol 1765 ; BLUMENSTOK, Ms. jurid. hist de la Bibl. imp. de S. Petersbourg.

The Academy, n° 1032 : GARDINER, The history of Great Civil War, III, 1647-1649 (2e art.) — Dante, Hell, transl. by NORTON. — Kolokotrones, the klepht and the warrior, sixty years of peril and daring, transl. from the Greek by Mrs. EDWARDS. — Constable's Oriental Miscellany, vol. I, Bernier's Travels. — Carlyle's lecture on Martin Luther. — The etym. of deuce. — The Welshs and the Basques. — A Burmese anecdote. — Briven van Cobet aan Geel 1840-45. Dissert. philol. Vindob. III. — Latin in, on. — Am. B. EDWARDS, Pharaohs, fellahs and explorers.

The Athenaeum, n° 3355 ; NORMAN, The real Japan ; Sir Edwin ARNOLD, Japanica ; BERKELEY, Japanese letters. — The poetical works of Pope p. DENNIS. — WAYLEN, The house of Cromwell and the story of Dunkirk. — RYLES and JAMES, The psalms of the Pharisees. — WARD, Oracles of Nostradamus (l'auteur est plus qu'un disciple de Nostradamus, c'est son apôtre). — BLADES, The Pentateuch of printing with a chapter ou Judges. — Unpublished letters of Washington. — The Rudens (lettre de M. Sonnenschein).

Literarisches Centralblatt, n° 7 : WILDEBOER, Entst. des alttest. Kanons. — SCHMIDT, Anmerk. über die Compos. der Offenb. John. — BRÖCKING, Franz. Politik Leo's IX. — HOLDER-EGGER et ZEUMER, Indices monum. Germ. hist. — GASQUET, Heinrich VIII u. die engl. Klöster (recommandable). — Walter (Ferd.), Landtagspred. — SCHINZ, Deutsch-Südwest-Afrika. — Arist. Staat der Athener, übers. von POLAND (aura sa place). — GEHRING, Index Homer. (abondant et utile). — R. WAGNER, Epit. vatic. ex Apollodori bibliotheca (très soigné). — SJÖSTRAND, De vi et usu supini secundi (fait avec soin). — FORCHHAMMER, Die Kyanen u. Argon. — LUND, Tolo fragm. om Hedenskabet, I (et dire que le ministère des cultes du Danemark prend de pareilles choses sous ses ailes !) — Max BONNET, La philologie classsique (cf. le présent numéro).

Deutsche Literaturzeitung, n° 6 : STEIN, Akadem. Gerichtsbarkeit in Deutschland. — Index du Repertorium de Hain. — LESKIEN, Bild. der Nomina im Litauischen (art. de Bezzenberger qui signale des fautes en assez grand nombre). — BAUNACK, Aus Epidauros (jugement défavorable). — Stud. auf dem Gebiet des archaischen Lateins p. p. STUDEMUND.

I, 2. — LAUCHERT, Gesch des Physiologus; physiologus i to islandske bearbejdelser p. DAHLERUP. — FIRMERY, Gœthe (destiné au grand public et remplit son but). — GOYAU, Chronol. de l'empire romain (très exact et de grande valeur). — MARTENS, War Gregor VII Mönch? (diffus, mais méritoire). — Briefw. Philipps von Hessen mit Bucer p. p. LENZ, II, III. — BERGER, Gesch. der wiss. Erdkunde bei den Griechen, III. — BODE, Die italien. Plastik. — FUCHS, Unterg. des Bauernst. u. Aufkommen der Gutherrschaften; TRANSEHE-ROSENECK, Gutsherr u. Bauer in Lioland XVII u. XVIII Jarh.; HAUN, Bauer u. Gutsherr in Kursachsen. — BATSCH, Nautische Rückblicke.

— N° 7 : RYLES and JAMES, Psalms of the Pharisees. — KRÜGER, Apolog. Justins; PREUSCHEN, Tertullian, De poenit. De pudic. — KIESEWETTER, Gesch. des neueren Occultismus (Grand labeur au service d'une hypothèse). — Odyssea, II, p. LUDWICH (soigné). — MARCHI, Insulae o case a pigione di Roma antica (des matériaux et un vivant tableau, mais des erreurs). — NORDHOFF, Das Westfalenland u. die urgesch. Anthropologie (remplit son but). — SCHAFF, Liter. and poetry (dix essais). — SCHEPERS, Groningen als Hanzestad (détaillé). — GARDINER, Hist. of England I et II (court, clair, sans sécheresse). — FRÖBEL, Ein Lebenslauf, II (détails sur les années 1860-1870). — Briefw. zwischen Schwind u. Mörike, p. BAECHTOLD. — RATHGEN, Japans Volkswirtschaft u. Statshausthalt.

Wochenschrift für Klassische Philologie, n° 6 : Comtesse LOVATELLI, Röm. Essays, uebersetzt (Thanatos, Amor et Psyché, la rose dans l'antiquité, Parvula, rêves et hypnotisme, culte d'Isis, sur le Pincio). — Brockhaus, Convers. Lexicon, I. — L'Agamemnon d'Eschyle, trad. en suédois par RISBERG. — Novum Testam. graece IV. Johannes, p. p. WOHLFAHRT. — HAURY, Procopiana (sagace). — Cicero, Catil. et pro Archia, p. p. HALM, 13e éd. p. p. LAUBMANN. — ARNOLD, Die griech. Studien des Horaz. — Comœdiae Horatianae tres, p. p. JAHNKE.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 7 : Die plaut. Mostell. im Archetypus der Palatinen, I (Seyffert). — MEIFERT, De Sophoclis codic. (détaillé et fait avec succès). — König Odipus, übers. von MEYER-KRÄMER. — RZACH, Orac. sibyll. (2e art.) — Van CLEEF, De attractionis in enunt. relat. usu Platonico (du soin). — ELLIS, Noctes Manil. (de très séduisantes conjectures). — MILLARD, Lucani sent. de deis et fato (instructif). — VERNIER, Versif. popul. des Romains à l'époque classique (manqué, parce que les exemples sont mal choisis et expliqués). — SCHWEGLER, Gesch. der Philos. im Umriss. 15e ed. — GILBERT, Gesch. u. Topogr. der Stadt Rom im Altertum, III (superficiel). — SCHNEIDER, Uebers. der Localforsch. in Westdeutschland 1841-1891.

N° 8 : Die plaut. Mostell. II (Seyffert). — SETTI, Studi sulla antologia greca, gli epigrammi degli Antipatri (utile en beaucoup d'endroits). — BERGSON, Quid Aristoteles de loco senserit (très louable). — Comment. Woelfflinianae. — LINCKE, Zur Lös. der Cambysesfrage (plusieurs assertions contestables). — Eckius dedolatus p. SZAMATOLSKI.

Theologische Literaturzeitung, n° 3 : SIEGFRIED et STADE, Hebr. Wörterbuch zum A. T. — FREUDENTHAL, Die Erkenntnislehre Philos (soigné et méthodique). — CAMPBELL, Critical studies in St. Luke's gospel, its demonology and Ebionitism. — FRIEDRICH, Die Unechtheit des Galaterbriefes. — BECK, Erkl. des Briefes Pauli an die Epheser. — HARRIS, Some interesting Syrian and Palestinian inscriptions. — Am. ROBINSON, The passion of S. Perpetua, newly edited from the mss.; BROOKE, The fragm. of Heracleon. — Salamon, Mem. (trad. allemande).

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
Boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE

F. SCHRADER

Chef des travaux cartographiques de la librairie Hachette et Cie

AVEC LA COLLABORATION

DE

H. JACOTTET

MISE EN VENTE

PREMIÈRE ANNÉE COMPLÈTE	DEUXIÈME ANNÉE PAR LIVRAISONS
Un vol. in-8, broché .... 5 fr. »	Première livraison .... 50 cent.

Le format des *Nouvelles Géographiques* sera désormais celui du *Tour du Monde;* leur périodicité, trop rapprochée pour permettre de donner un développement suffisant aux travaux originaux qui y trouvaient place, sera modifié à partir de ce jour et deviendra mensuelle, d'hebdomadaire qu'elle était au début. C'est dorénavant avec le premier numéro de chaque mois que le *Tour du Monde* apportera à ses lecteurs le fascicule de 16 pages in-4 qui remplacera les 4 feuilles séparées contenues dans chaque numéro de l'année dernière.

ALFRED RÉBELLIAU

Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, maître de conférences à la Faculté des lettres de Rennes.

BOSSUET

HISTORIEN DU PROTESTANTISME

ÉTUDE

SUR L'HISTOIRE DES VARIATIONS ET SUR LA CONTROVERSE ENTRE LES PROTESTANTS ET LES CATHOLIQUES AU XVIIe SIÈCLE

Un volume in-8, broché .... 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 10 Vingt-sixième année 7 mars 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
AU XVII^e^ SIÈCLE

PAR

Adrien DUPUY
Agrégé des lettres
Professeur de Rhétorique au Lycée Lakanal

Un beau volume in-8 raisin de 650 pages, broché. . . . . . . [illegible] fr. »

Le même, relié 1/2 chagrin, plat toile . . . . [illegible] fr. »

PÉRIODIQUES

Revue de l'Art chrétien, janvier 1892. — Les peintures murales de la chapelle du château de Ponthoz, par M. J. HELBIG. — L'Œuvre de Limoges, par M. E. RUPIN. — Historique de la fondation de l'abbaye de Rolduc (premier article), par M. J.-P.-H. GUYPERS. — La Vierge de Hans Holbein, conservée au palais grand-ducal de Darmstadt, par M. Jules HELBIG. — La gravure dans les Pays-Bas au XVe siècle et ses influences sur la gravure en Allemagne, en Italie et en France (deuxième article). par M. A. PIT. — Mélanges. — Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par M. le capitaine Em ESPÉRANDIEU. — La cathédrale de Poitiers; Les vitraux par Mgr X. B. DE M. — Galons gravés sur les vêtements des statues du grand portail, à la cathédrale d'Angers, par L. DE FARCY. — Le crucifix peint par le diable, à Rome, par Mgr X. B. DE M.—Revue des Inventaires, par Mgr X. BARBIER DE MONTAULT. — Travaux des sociétés savantes. — Bibliographie : Darstellungen aus Leben Jesu und der Heiligen, par le prof. L. SEITZ. — La collection Spitzer. (Suite.) — Petite bibliothèque d'art et d'archéologie, par Eug. MUNTZ, Em. MOLINIER, A. LECOY DE LA MARCHE, S. REINACH. — La vieille France, par ROBIDA. — Cours gradué de dessin. — L'émaillerie, par MOLINIER. — Opuscules sur le Sacré-Cœur, par l'abbé A. RICHE. — Tombes du pays Verdunois et des environs; Tombe de dom Didier de la Cour, par P. DONY. — Philosophie de l'enseignement des Beaux-Arts, par E. LECLERCQ. — Notice sur les broderies exécutées par les religieuses Ursulines d'Amiens, par R. GUERLIN. — Essai sur l'histoire des Panoramas et Dioramas, par G. BAPST.

The Academy, n° 1033 : LOUNSBURY, Studies in Chaucer (trois volumes importants). — SIBORNE, Waterloo-Letters. — Twenty-five years of St. Andrews. — JUNKER, Travels in Africa. — Two collections of Scotch poetry.—The beginnings of Persian history, I (Howorth) —The CX psalm (Margoliouth). — Dante's reference to Alexander the Great in India (Toynbee). — What name does Jack come from ? (Nicholson). — Dews. — A Burmese anecdote. — Berdoe's Browning Cyclopaedia. — Quintiliani liber X p. PETERSON (très utile). — Letters of James Smetham. — The Hat-Nub quarry (Petrie).

The Athenaeum, n° 3356 : LOWELL, Latest literary essays and addresses. — Vyner, notitia venatica, p. BLEW. — MASPERO, Life in ancient Egypt and Assyria, (trad. des Lectures historiques, « livre qui remplit parfaitement son objet »). — Tacitus, Annals, I-VI, XI-XVI, p. FURNEAUX. — Letters and Papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII, p. GAIRDNER, XII, 1, 2. — A nonconformist ms. (Neilson). — The topography in the Odyssey (Butler). — A proposed association of bibliophiles (Salomons). — Egyptological news.

Literarisches Centralblatt, n° 8 : SEPP, Krit. Beitr. zum Leben Jesu. — VORBRODT, Lotze. — HUSSERL, Philos. der Arithmetik. — HERRIG, Das Kaiserbuch, von Karl dem Grossen bis Maximilian (rapproche le passé du présent, « derber Hausverstand »). — LULVÈS, Die summa canc. des Johann von Neumarkt (cf. *Revue*, 1891, n° 51). — FRÖBEL, Ein Lebenslauf. — JOACHIM, Papyros Ebers, das aelt. Buch über Heilkunde. — W. MEYER, Die athen. Spruchrede des Menander u. Philistion (recherches profondes). — Cicéron, Disc. contre Verrès p. p. Em. THOMAS (très recommandable). — STEENSTRUP, Vore folkeviser fra middelalderen (cf. *Revue*, 1891, n° 51). — Grundriss der german. Philologie, p. P. PAUL (cf. *Revue*, 1891, n° 51). — E. H. MEYER, German. Mythologie (indispensable à quiconque s'occupe de cette science, mais ne peut

être mis dans les mains du dilettante). — SCHLIEMANN. Bericht über die Ausgrab. in Troja. — SITTL, Die Geberden der Griechen u. Römer (cf. *Revue*. 1891, 1er sem. p. 223).

Deutsche Literaturzeitung, n° 8 : HAUSSLEITER, u. ZAHN, Forsch. zur Gesch. des neut. Kanons IV. — PUECH, Chrysostome (cf. *Revue*, 1891, n° 42). — CHAVANNES, De Palladii raptu (cf. *Revue*, 1891, I, p. 443). — VOGELREUTER, Gesch. des griech. Unterrichts in deutschen Schulen seit der Reform. (trop de fautes). — LEFMANN, Bopp, I (intéressant). — Euripides, Hippolytos, p. WILAMOWITZ (excellent). — Comment. Woelfflin. — Engelhard, p. JOSEPH (consciencieux). — HATZFELD et Arsène DARMESTETER, Dict. gén. de la langue franç. avec le concours d'A THOMAS, 1 à 6 (Indispensable). — Histor. Taschenbuch, VII-IX. — SEELIGER, Die Registerführ. am deutschen Königshof bis 1493 (résultats définitifs). — Schliemanns Selbstbiographie. — Huygens, Œuvres, IV.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 9 : Der Ariston in Argos. — Röm. Inschrift von Brunholdisstuhle. — SUSEMIHL, Gesch der griech. Liter. in der Alexandrinerzeit (1re art.)—ZAKAS, Conjectures sur Eschyle, etc. (en grec ; la plupart des conjectures sont inutiles et fautives). — PEARSON, Fragm. of Zeno and Cleanthes ; TROOST, Zenonis de rebus phys. doctr. (Cf. *Revue*, n° 8). — NENCINI, De Terentio ejusque fontibus (sain et sérieux). — Fausti Reiensis et Rurici opera p. ENGELBRECHT (cf. *Revue*, 1891, n° 39). — PAULI, Altital. Forsch. III, Die Veneter u. ihre Schriftdenkm (très important, témoigne de soin et de sagacité). — Brockhaus, Convers. Lexicon, 14e ed. I.

Wochenschrift für Klassische philologie, n° 7 ; PAPPRITZ, Thurii (lourd et des erreurs). — SCHNEIDER, De Sevirum Augustalium muner. et condit. publica (rien de neuf, matériaux assemblés avec conscience). — KÜHNER, Ausf. Gramm. der lat. Sprache, I, 3e ed. p BLASS. — Ausgew. Reden des Demosthenes, p WESTERMANN, I, 9e ed. p. ROSENBERG. — GEMOLL, Die Realien bei Horaz, I (très soigné et érudit). — Titi Livi XXXVI-XXXVIII, p. M. MÜLLER. — I. Hilarii tract. super psalmos p. A. ZINGERLE (très méritoire). — BACHOF, Wörter-Verzeichnis zu Anabasis, I. — RÖMER, Kurzgef. griech. Formenlehre, 2e ed. (très bon).

— N° 8 : NICOLE, Scolies Genev. de l'Iliade (cf. *Revue*, 1891, n° 31). — SCHIMBERG, Zur hands. Ueberl. der Scholia Didymi. II. — Demosthenes, ausgew. Reden p. WOTKE, 3e ed. — Nemesii Emeseni περὶ φύσεως ἀνθρώπου p. BURKHARD (important). — DETTO, Horaz u. seine Zeit (ce sont plutôt des « röm. Altertümer zur zeitdes Horaz »). — Titi Livi liber XXI p. WÖLFFLIN, 4e ed. — HELLER, De Cariae Lydiaeque sacerdotibus (confirme les résultats connus). — NESS, Aufg. zum Uebers. ins Latein.

Theologische Literaturzeitung, n° 4 : BRUSTON, La vie future d'après l'enseign. de J. C. — Tertullian. De paenitentia, de pudicitia p. PREUSCHEN. — BROCKHAUS, Die Kunst in den Athosklöstern (très savant). — Luther u. Emser 1521, p. ENDERS. — PAULUS, Der Augustiner-Mönch Joh. Hoffmeister (étude considérable). — KANNENGIESSER, Der Reichstag zu Worms 1545 (instructif cf. *Revue*, n° 1.) — KNÖPFLER, Die Kelchbeweg. in Bayern unter Albrecht V. — Institutum Soc. Jesu, editio novissima.

LEMOINE & FILS
Paris, 17, rue Pigalle. — Bruxelles, 45, rue de la Régence.

NOUVEAU
TRAITÉ D'INSTRUMENTATION
PAR
F.-A. GEVAERT

Ce Traité contient des notions approfondies sur le mécanisme, l'étendue, les moyens d'exécution et les propriétés expressives de chacun des instruments utilisés par les maîtres anciens et modernes.

Prix net : 25 francs

Le même ouvrage traduit en allemand par Hugo Riemann, net : 25 fr.

COURS MÉTHODIQUE
D'ORCHESTRATION
PAR
F.-A. GEVAERT

Etude de l'emploi simultané des instruments dans les diverses branches de la composition musicale.

EN DEUX PARTIES

La première partie comprend l'étude du quatuor et du petit orchestre, prix net........ 15 fr. »
La deuxième partie comprend l'étude du grand orchestre symphonique, l'orchestre du solo instrumental, le grand orchestre dramatique et l'harmonie militaire, prix net........ 15 fr. »
Les deux parties, prix net........ 25 fr. »

RÉPERTOIRE CLASSIQUE
DU CHANT FRANÇAIS
MORCEAUX D'ÉTUDES ET DE CONCOURS
POUR LES CONSERVATOIRES ET LES ÉCOLES DE MUSIQUE
Recueillis et annotés par **F.-A. GEVAERT**

1er **Volume.** — Soprano et mezzo-soprano dramatiques (25 morceaux). Fr. 10 »
2e **Volume.** — Soprano ou mezzo-soprano de demi-caractère (25 m.)... 10 »
3e **Volume.** — Soprano léger (18 morceaux)........ 9 »
4e **Volume.** — Contralto (7 morceaux)........ 4 »
5e **Volume.** — Ténor noble (15 morceaux)........ 7 »
6e **Volume.** — Ténor gracieux (9 morceaux)........ 5 »
7e **Volume.** — Baryton et basse chantante noble (15 morceaux)........ 7 »
8e **Volume.** — Baryton et basse chantante de demi-caractère (14 m.).... 7 »

Chacun des morceaux formant cette collection est publié séparément.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 11 Vingt-sixième année 14 mars 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
AU XVII^{e} SIÈCLE

PAR

Adrien DUPUY

Agrégé des lettres
Professeur de Rhétorique au Lycée Lakanal

Un beau volume in-8 raisin de 650 pages, broché. . . . . . . 5 fr. »

Le même, relié 1/2 chagrin, plat toile . . . . 7 fr. »

Revue rétrospective, 1er mars : Besançon de 1789 à 1815, journal de Jean Et. Laviron, I (renseignements sur les troubles et désordres de 1789, de 1790, de 1791, de 1792, sur les exécutions, sur les jacobins et le comité révolutionnaire, sur les prêtres catholiques, etc.). — La première Restauration à Avignon, passage de l'Empereur, 1814 (manifestation hostile de la foule). — Une révolte de blanchisseuses à la Grenouillère, 1721. — Lettre d'un combattant de Wagram (retrace en trois pages Wagram et Znaim). — Une famille pauvre en 1789 (lettre de Mme Duplanty à son mari). — Romance (en quatre couplets, dont les deux derniers sont de Raspail).

Revue historique, mars-avril : Giry, Études de critique historique, Hist. de la diplomatique. — Du Hamel de Breuil, Le testament polit. de Charles V de Lorraine, I. — E. Petit, Raoul Glaber. — A. Stern, Le ms. des Mém. de Talleyrand. — P. Bertrand, L'authenticité des Mém. de Talleyrand. — Bulletin, France : Antiquité romaine (Jullian) ; Archives et bibliothèques (Molinier) ; Moyen âge (Molinier et Monod). — *Comptes rendus :* Langen, Klemensromane ; Noeldechen, Tertullian ; Achelis, Canones Hippolyti. — Wilson, Clive ; Lyall, Trotter, Warren Hastings ; Hunter, The Earl of Mayo. — Schmidt (W.-A.). Gesch. der deutschen Verfassungsfrage 1812-1815.

The Academy, n° 1034 : Bonvalot, Across Thibet. — Morris, Montrose (étude brillante et animée sur le grand marquis). — Gosse, Gossip in a library. — Reports of State Trials, III, p. Macdonell. — Classical school books : Merry, Fragm. of early Roman poetry ; Thucydides V p. Graves ; Cicero in his letters, p. Tyrrell ; Ramsay, Latin prose composition. — A few words on Chaucer's rimes (Skeat). — The CX Psalm (Cheyne et Bauer). — Baccarat (Chance). — Basque music (Webster). — Max Müller, Anthropological religion. — Halbig, Führer durch die Samml. klass. Altert. in Rom. — Archaeologia Aeliana. — Letter from Egypt. (Sayce).

The Athenaeum, n° 3357 : Autobiogr. of Marianne North. — Miss Mozley, Essays from Blackwood. — Everard, History of the 29th regiment. — Latham, A transl. of Dante's eleven letters p. Carpenter and Norton. — Bewes, Copyright and patents. — Am. B. Edwards, Pharaohs, fellahs and explorers. — Woodward and Burnett, A treatise on heraldry, British and foreign (1er art.). — The Mausoleum. — Rossiniana, inedite letters, I. — Coleridge and Wallenstein.

Literarisches Centralblatt, n° 9 : Sweet, The Old Testament in Greek, II, 1. — Hess. Urkundenbuch ; Hanau, p. Reimer, I, 767-300. — Zisterer, Gregor X u. Rudolf von Habsburg (manque de logique et de culture générale). — Briefw. Landgraf Philipp's mit Bucer, p. Lenz, III (à saluer avec joie). — Ratzel, Die Afrikan. Bögen. — Kroll, De Symmachi studiis graecis et latinis (solide et soigné). — Hippolytos p. Wilamowitz (très bonne trad., texte établi d'après une méthode réfléchie, introd. fort importante). — Quintilian X, p. Peterson (fait avec conscience, très important en ce qui concerne les ms.). — Schroer, Titus Andronicus (soin et sagacité). — Zwei Fornaldarsögur p. Detter. — Lentzner, Shakspeare-Bacon. — Schlossar, Deutsche Volksschauspiele in Steiermark (intéressant). — Heinemann, Gœthe's Mutter (détaillé, trop détaillé). — Neuwirth. Peter Parler von Gmünd.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9 : Zeitschrift für Theologie u. Kirche. — Hegler, Die Psychol. in Kants Ethik. — I migliori libri ital. (cf. *Revue*, 1891, n° 52). — Mann, Ibn Muhammed Emin, Mujmil Et-Tärikh-i-Baednâ-dirije. — Lehner, Die athen. Schatzverz. des IV Jahrh. (solide

travail). — Traube, O Roma nobilis (cf. *Revue*, 1891, n° 40). — Jeep, Schönberg, Verf. des Schildbürgerbuches (sagace, érudit, résultats durables). — Agnelli, Topo-Cronografia del Viaggio dantesco. — Gomperz, Die Schrift vom Staatwesen der Athener (à approuver en l'ensemble). — Bezold, Gesch. der deutschen Reform. (excellent). — Duhr, Pombal (documents de haute valeur, dirigés contre Pombal, mais mal arrangés). — Springer, Dürer (la meilleure biographie).

N° 10 : Naumann, Das erste Buch der Bibel. — Walafrid Strabo, de exordiis et increm. quarumdam in observ. eccles. rerum p. Knoepfler (édition soignée). — Savigny, Die franz. Rechtsfacultäten. — Schrader, Hehn. — Susemihl, Gesch. der griech. Liter. in der Alexandrinerzeit, I. (rappelle Teuffel et témoigne d'un soin admirable). — Becher, Zum 10. Buch des Quintilian (méritoire). — Berliner Neudrucke, 2. (cf. *Revue*, 1891, n^{os} 51 et 52). — Stern (M.), Die israel. Bevölk. der deutschen Städte, I. Ueberlingen. — M. Mayer, Gesch. der Mediatisirung des Fürstentums Isenburg. — Griech. u. röm. Porträts p. Bruckmann, I. — Dumas, 1re camp. de l'Est (cf. *Revue*, 1891, n° 47).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 10 : Susemihl, Gesch. der griech. Liter. in der Alexandrinerzeit, I (très consciencieux, tout en ne séparant pas assez l'essentiel de l'insignifiant). — Antigone p. Wecklein, 3e éd. — Colloquium Pseudositheanum Monac. p. Krumbacher. — Schliemann, Ausgrab. in Troja, Selbstbiogr.; Menge, Troja u. die Troas, Ithaka (ces deux ouvrages de Menge sont à recommander aux professeurs de grec). — Pauli, Die Veneter u. ihre Sprachdenkm. (2e art. sur ce volume très important que gâte la polémique contre Deecke).

Annalen des histor. Vereins fur den Niederrhein, insbes. die alte Erzdiœcese Koeln. — 53e fasc. : Wunderbare u. denkwürdige Geschichten aus den Werken des Cäsarius von Heisterbach, ausgewählt, uebersetzt u. erläutert, von Alex. Kaufmann. Zweiter Theil.

Bulletin intern. de l'Académie des sciences de Cracovie, déc. 1891 : Orichoviana, opera ined. et epist. St. Orzechowski p. p. Korzeniowski. — Morawski, André Patricius Nidecki, vie et œuvres. — Comptes rendus de la comm. de linguistique, IV. — Sternbach, Vie et œuvres de Théocrite. — Smolka, Genèse de la constitution du 3 mai 1791. — Czermak, Travaux de la mission de Rome 1890-1891. — Lewicki, Recherches aux archives de Dresde, Danzig et Koenigsberg.

LEMOINE & FILS

Paris, 17, rue Pigalle. — Bruxelles, 45, rue de la Régence.

Prix nets.

DANHAUSER . . Théorie de la musique . . . 4 »
— Questionnaire, appendice de la théorie de la musique . . . » 50
— Abrégé de la théorie de la musique . . . » 50
KASTNER . . . Grammaire musicale . . . 10 »
SOLFÈGE DES SOLFÈGES, contenant un grand nombre de leçons d'auteurs anciens et modernes, et conduisant l'élève des notions élémentaires aux plus hautes difficultés de l'art musical . . .
1. Solfèges progressifs en clef de SOL et clef de FA, 4e ligne, facile . . . » 75
2. Suite du précédent, moyenne difficulté . . . » 75
3. Clefs d'UT, 1re, 3e et 4e lignes, changement de clefs avec les 5 clefs, assez difficile . . . » 75
4. Clef d'UT 2e ligne et clef de FA 3e ligne, changement de clef avec toutes les clefs, difficile . . . » 75
5. Solfèges à changements de clefs d'auteurs modernes, très difficile . . . » 75
6. Solfèges à 2 voix, assez facile . . . » 75
7. Suite du 6e volume, moyenne difficulté . . . » 75
8. Solfèges à 3 voix, gradués, assez facile à difficile . . . » 75
9. Solfèges à 4 voix, gradués, moyenne difficulté . . . » 75
10. Solfèges avec paroles, gradués . . . » 75
Chaque volume avec accompagnement . . . 5 »

FÉTIS . . . 38 Leçons de solfège à changements de clefs données aux concours du Conservatoire royal de Bruxelles . . . 5 »
GEVAERT . . . 25 Leçons de solfège à changements de clefs, données depuis 1871 aux concours du Conservatoire royal de Bruxelles . . . 4 »
L. GRANDJANY . . . 50 Leçons manuscrites de solfège à changements de clefs, en 2 vol., chacun . . . 5 »
LAVIGNAC . . . Solfèges manuscrits. Six volumes progressifs :
1. Op. 33. 70 leçons, dix sur chaque clef, facile . . . 5 »
2. Op. 33. 30 leçons, sur 2, 3 et 4 clefs, facile . . . 5 »
3. Op. 30. 50 leçons à changements de clefs sur 5 clefs, assez difficile . . . 5 »
4. Op. 17. 50 leçons à changements de clefs sur toutes les clefs, difficile . . . 5 »
5. Op. 17. 25 leçons — — difficile . . . 5 »
6. Op. 17. 25 leçons — — très difficile . 5 »
Chaque volume sans accompagnement . . . 2 »
LAVIGNAC . . . Cours complet de dictée musicale. Six parties progressives :
1. 400 leçons, intonation, facile . . . 3 50
2. 345 leçons, rythme, facile . . . 3 50
3. 252 leçons, dictées mélodiques faciles et moyenne force, assez difficile . . . 3 50
4. 203 leçons, difficultés de rythme et d'intonation, difficile . . . 3 50
5. 180 leçons, dictées assez difficiles et difficiles, modes majeur et mineur, dif. 3 50
6. 180 leçons, dictées diffic. et très diffic., modes majeur et mineur, très diffic. 3 50
L'ouvrage complet en un volume . . . 20 »
CAHIER DE PAPIER RÉGLÉ À MUSIQUE POUR LA DICTÉE :
LAVIGNAC . . . 50 Leçons d'harmonie (basses et chants donnés, suivies de 22 leçons inédites de MM. Massenet, Guiraud, Léo Delibes, César Franck, Duprato, Th. Dubois, Lenepveu, Barthe, Pessard, Taudou et Bazile :
1er Volume. Partie donnée seule, divisée en 7 fascicules, chacun . . . 2 50
2e Volume. Harmonie chiffrée, divisée en 7 fascicules, chacun . . . 2 50
3e Volume. Réalisation de l'auteur . . . 10 »
H. LEMOINE . . . Traité d'harmonie pratique . . . 13 »
A. REICHA . . . Traité d'harmonie pratique . . . 20 »
F. BAZIN . . . Cours d'harmonie théorique et pratique . . . 25 »
— Cours de contrepoint . . . 25 »
F. BARBEREAU . . . Traité théorique et pratique de composition musicale, 1re et 2e parties. Chaque partie . . . 15 »
BAUDIOT . . . Traité de transposition musicale . . . 5 »
H. BERLIOZ . . . Traité d'instrumentation et d'orchestration modernes, suivi de l'art du chef d'orchestre . . . 40 »

REFRAINS DE LA JEUNESSE . Recueils illustrés de petits chants, avec accompagnement . . . 2 50
— Sans accompagnement . . . » 75
REFRAINS DE L'ÉCOLIER . . Recueils de petits chants pour les écoles, extrait du précédent, sans accompagnement . . . » 40

PANTHÉON MUSICAL . . . . Contenant les portraits et biographies des principaux musiciens avec un morceau de musique de chacun des compositeurs, par Jules Ruelle.

Cet ouvrage peut être donné, en volume, comme livre de prix dans les écoles ou comme point, en biographies séparées avec une page musicale de chaque compositeur.

En volume relié . . . 6 »
En 4 fascicules contenant chacun 16 biographies et 16 morceaux de musique. Chaque fascicule . . . 1 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Vingt-sixième année 21 mars 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

IIIe LIVRE. — VOL. XII

CENT DIX LETTRES GRECQUES
DE
FRANÇOIS FILELFE

Publiées intégralement pour la première fois d'après le Codex Trivulzianus 873,
AVEC TRADUCTION, NOTES ET COMMENTAIRES
PAR
ÉMILE LEGRAND
Professeur à l'École des Langues

Un beau volume in-8, avec une héliogravure . . . . 20 fr. »

The classical Review, n° 3 : KYNASTON, Theocritus and Herodas. — TUCKER, Adversaria on the Greek theatre. — LINDSAY, Diminutives in-culus in Plautus. — CARTER, Errors of Greek texts due to change of alphabet. — BAYFIELD, Conditional sentences in Greek and Latin, II. — EARLE, Subjunctive of purpose in relative clauses in Greek. — WALKER, Chronol. of the years 462-445. — WILAMOWITZ, Ed. of Hippolytus ; APELT, Pseudo-Aristotelian treatises ; BUTCHER and PRICARD, Aristotle's conception of art and poetry; MONRO, Homeric grammar; ROBINSON, Passion of S. Perpetua; CHASE, The Lord's prayer in the Early Church; LEO, Culex ; FRIEDLÄNDER, Cena Trimalchionis ; FARRAR, Darkness and dawn ; SCHWARTZ, Scholia in Euripidem, II ; LONG, Euripides, Cyclops; TROOST, Zeno of Citium; KROLL, Symmachus; KUNTZ, Sources of Pliny's geography. — *Notes :* Thuc. II, 11 ; Arist. Const. of Athens, 35; Dem. Androt. 606 ; Plautus, Ces. 523; Aen. I, 453 ; Juvenal, I, 147-149. — *Archaeology :* HELBIG, Roman Museums ; PETRIE, Illahun, Kahun and Gurob ; Schliemann's excavations ; New Sicyonian inscr. ; Herodas IV ; Note from Athens.

The Academy, n° 1035 : KENNAN, Siberia and the exile system ; DE WINDT, Siberia at it is. — JEPHSON, The platform, its rise and progress. — BEVAN, A short commentary on the Book of Daniel for the use of students. — Domestic series of the reign of Charles I, 1645-47, p. HAMILTON. — Some rimes in Gower. — The beginnings of Persian history II (Howorth). — The CX Psalm (Margoliouth, Gaster). — Early Scottish poetry. — Brutt = Chronicle(Kuno Meyer). — WRIGHT, Primers of the Gothic language ; BRIGHT, An Anglo-saxon reader. — Indian belief in ante-natal existence (Ch. Johnston). — DAY, Nature in ornament.

— N° 1036 : Narrative of the Bâb, p. BROWNE (excellente traduction). — GARDINER, A student's history of England, from the earliest times to 1885 (manuel d'une haute et exceptionnelle valeur). — WICKSTEED, Four lectures on Ibsen ; Brand, translated by W. WILSON. — SMILES, Jasmin (biographie du dernier troubadour). — The house-and the village community (Webster). — The verb « to insense » (Fowler). — The CX Psalm (Margoliouth). — Ossip Schubin (Hoops). — Father Gilligan. — Early Scottish poetry. — Petronii Cena Trimalchionis mit deutscher Uebers. u. erkl. Anmerk. von L. FRIEDLÄNDER (bon à tous égards). — Letter from Egypt (Sayce). — Assyrian and Babylonian discoveries (Rassam).

The Athenaeum, n° 3358 : Carlyle, Lectures on the history of literature, 1838. — The autobiogr. of Isaac Williams. — JEPHSON, The platform, its rise and progress. — JULIAN, A Dictionary of hymnology. — Letters of James Smetham. — The University of Melbourne. — What constitutes an edition (A. Weber). — WOODWARD and BURNETT, A treatise on heraldry. — Notes from Rome (Lanciani). — The Shelley memorial.

— N° 3359 : AITKEN, Arbuthnot (biographie très intéressante d'un homme qui fut à la fois humoriste et savant). — CLINCH, Mayfair and Belgravia. — Mrs. OLIPHANT, Jerusalem, its history and hope ; NEIL, Pictured Palestine. — The birth and parentage of Wyclif, I (Sergeant). — Thackeray's school drawings. — PATON and HICKS, Inscr. of Cos. — The Mausoleum.

Literarisches Centralblatt, n° 10 : Monum. germ. sel. 768-1250 p. DOEBERL, IV — Ul. CHEVALIER, Cartul. de saint Chaffre, de Paray le Monial.

— WEILAND, Die Wiener Hsch. der Chronik des Matthias von Neuenburg. — KRONES, Aus dem Tagebuch Erzherzog Johanns von Oesterreich, 1810-1815 (des détails intéressants). — MEINECKE, Die deutschen Gesellsch. u. der Hoffmannsche Bund (important pour l'histoire de l'opinion en Allemagne de 1810 à 1819). — Lucy GARNETT, The women of Turkey and their folklore. — PREGER, Inscr. graecae metricae (grande connaissance de la littérature et critique réfléchie). — GEORGII, Die Aeneiskritik (intéressant). — BILTZ, Neue Beitr. zur Gesch. der deutschen Sprache u. Liter. (études utiles et attachantes). — Bürger p. BERGER; Hauff, MENDHEIM.

— N° 11 : Calvini Comm. in Harmoniam Evang. — FINKE, Conciliensstudien XIII Jahrh. — Ammonius in Porphyrii isagogen sive voces p. BUSSE (édition très soignée). — DU MOULIN, Leudegar, Bischof von Autun (utile). — ZINGERLE u. EGGER, Die tirol. Weistümer IV, 2. — I. MONTAGU, In West u. Ost. — B. SCHMIDT, Korkyräische Studien (observations fécondes). — FRIEDERICHSEN, Die deutschen Seehäfen. — WEISSENFELS, Entw. der Tragödie bei den Griechen (l'essentiel en peu de pages). — WAITZ, Die Forts. von Chrestiens Perceval le gallois nach den Pariser Hschr. (fait avec très grand soin). — LENTZNER, Das Kreuz bei den Angelsachsen (rien de neuf, mais clair). — GELBER, Shakspeareschen Probleme, Plan u. Einheit im Hamlet (bizarre). — BRANDES, Die jüngere Glosse zum Reineke de Vos (excellent travail, beaucoup de labeur, de sagacité, de savoir). — SAVIGNY, Die franz. Rechtsfakultäten.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 4 : FUSTEL DE COULANGES, L'invasion germ. et la fin de l'Empire (Sickel : jamais aucun historien n'a réuni toutes les qualités désirables pour décrire l'œuvre du v^e siècle, comme Fustel ; mais il ne comprend pas le droit germanique et le « germanisches Wesen »). — GERTH, Der Begriff der vis maior im röm. u. Reichsrecht. — ELTER, De forma urbis Romae deque orbis antiqui facie (n'est pas toujours convaincant). — RISOP, Zur Gesch. der franz. Konjugation auf ir (intéressant, instructif, matériaux abondants, remarques sagaces et frappantes).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 9 : OHLENSCHLAGER, Prähist. Karte von Bayern. — NICOLE, Scolies genev. Iliade; SCHIMBERG, handschr. Ueberlief. der Scholia Didymi. — NOVAK, La maison homérique (en tchèque ; fait avec grand soin). — HEIKEL, Plutarchs Biogr. des Perikles (bon). — ADAMEK, Mauritius (deux fascicules sur les luttes de l'empereur byzantin contre les Avares ; recherches détaillées et profondes sur les sources). — De bello gallico, p. PRAMMER, 5^e éd. (à remarquer l'appendice de Kalinka sur l'armée de César ; cf. *Revue*, 1891, n° 52).

— N° 10 : IMMERWAHR, Kulte u. Mythen Arcadiens (cf. *Revue*, n° 6). — SADÉE, De imperat. rom. III sec. tempor. constituendis (résultats nouveaux). — Philo, de aetern. mundi p. CUMONT (solide et soigné). — MOLL, Ciceros Aratea (remarquable). — ROMIZI, Paralleli letterari (cf. *Revue*, 1891, n° 51). — REICHENBERGER, Griech. Syntax (court, clair, exact).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 11 : MONRO, Grammar of the Homeric dialect (cf. *Revue*, n° 6). — Iphigenia at Aulis p. HEADLAM. — NOACK, Iliupersis, de Euripidis et Polygnoti quae ad Troiae excidium spectant fabulis (peu vraisemblable). — KOHN, Adiect. et particip. pro subst. apud Thucydidem (matériaux nombreux). — REICH, Zweite Redact. der Reden vom Kranze; RABE, Redact. der äschin. Rede gegen Ktesiphon. — SPEYER, Observ. et emend. (cf. *Revue*, 1891, n° 44). —

SAALFELD, De Bibliorum sacrorum uulgatae edit. graecitate (soigné). — SCULLARD, Martin of Tours, apostle of Gaul (au courant). — FUSTEL DE COULANGES, L'invasion germanique et la fin de l'Empire (clair, pénétrant, très recommandable). — KUHL, Das Gymn. zu Jülich.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVII[e] SIÈCLE

PAR

Adrien DUPUY

Agrégé des lettres

Professeur de Rhétorique au Lycée Lakanal

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Les lettres en France sous Henri IV et sous Marie de Médicis jusqu'au second et définitif ministère de Richelieu (1598-1624).

LIVRE SECOND

Les lettres sous le cardinal de Richelieu

LIVRE TROISIÈME

Les lettres sous la Fronde, ou mieux sous le ministère de Mazarin (1643-1661).

LIVRE QUATRIÈME

La littérature mondaine sous Louis XIV, de 1661 à 1685. La poésie sous toutes ses formes, la Lettre, le Roman.

LIVRE CINQUIÈME

L'œuvre littéraire du Clergé sous Louis XIV (1662-1715).

LIVRE SIXIÈME

Les lettres mondaines de la Révocation à la mort de Louis XIV (1685-1715)

Un beau volume in-8 raisin de 650 pages, broché. . . . . . . 5 fr. »

Le même, relié 1/2 chagrin, plat toile . . . . 7 fr. »

N° 13 Vingt-sixième année 28 mars 1892

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

IIIe SÉRIE. — VOL. XII

CENT DIX LETTRES GRECQUES

DE

FRANÇOIS FILELFE

Publiées intégralement pour la première fois d'après le Codex Trivulzianus *873*

AVEC TRADUCTION, NOTES ET COMMENTAIRES

PAR

ÉMILE LEGRAND
Professeur à l'École des Langues

Un beau volume in-8, avec une héliogravure . . . . **20** fr. »

Revue des études grecques, n° 16, octobre-décembre 1891 : *Partie administrative.* — *Partie littéraire :* Marcel Dubois, Strabon et Polybe. Th. Reinach, Inscription de l'île de Cos. P. Tannery, Sur une épigramme attribuée à Diophante. — *Notes et documents :* T. R., Un sarcophage de Sidon (héliogravure). Gustave Schlumberger, Une relique byzantine. Al.-Emm. Contoléon, Inscription de Chersonnèse. T. R., Inscriptions d'Egypte. — *Variétés :* Georges Mistriotis, Les causes de la civilisation grecque. — *Chronique :* Correspondance grecque. Actes de l'Association. — *Bibliographie :* Comptes rendus. C. E. Ruelle, Bibliographie annuelle des études grecqnes.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, 1891, n° 4 : J.-F. Bladé, L'Aquitaine et la Vasconie cispyrénéenne depuis la mort de Dagobert I[er] jusqu'à l'époque du duc Eudes. — A. Duméril, Aperçus sur l'histoire de l'Empire romain depuis la mort de Tibère jusqu'à l'avènement de Vespasien. — Antoine Benoist, Les théories dramatiques avant les discours de Corneille. — Espinas, Rapport au nom de la Commission nommée par la Faculté pour la désignation du meilleur mémoire.

La Révolution française, n° 9, 14 mars : Aulard, Les philosophes et la Révolution. — Bussière, Le constituant Foucauld de Lardimalie. — Douarche, La justice à Agen pendant la Révolution. — M. Tourneux, Trois journaux de Paris pendant la Révolution (suite et fin). — *Chronique et bibl.* : A. Chuquet, L'expédition de Custine (mêmes qualités d'art et de science que dans les volumes précédents ; aucune critique à faire; lecture aussi instructive qu'intéressante). — Fr. Funck-Brentano, Catalogue des archives de la Bastille (utile et clair répertoire qui fait grand honneur à son auteur). — L'authenticité des mém. de Talleyrand.

Romania, janvier : A. Thomas, La loi de Darmesteter en provençal. — Morf, Hist. de la légende de Troie en Italie. — P. Meyer, Maître Pierre Cudrifin, horloger, et Romans, 1422-1431 ; Ballade contre les Anglais. 1429. — *Mélanges :* A cosa si deva la conservazione testuale dei Giuramenti de Strasburgo (Rajna) ; Le mythe des enfants-cygnes ; Le chevalier au lion, compar. avec une légende irlandaise (Lot); La novella della Dama e dei tre papagalli (Gorra) ; Un' avventura di Peire Vidal (Novati) ; Le conte des petits couteaux d'après Jacques de Vitri ; Coussin, anc. prov. et fr. coissin (P. Meyer); Peaigne (L. Havet et G. Paris) ; Perpetuon (A. Delboulle et G. Paris) ; Porpos, propos ; Aisil (Bos). — *Comptes rendus :* Gorra, Testi ined. di storia trojana, la leggenda trojana in Italia (Morf); Le Roman de Thèbes, p. Constans ; Floris et Liriope, p. Zingerle (P. M.) ; Laberinto amoroso, p. Vollmöller (Morel-Fatio) ; Gaster, Chrestomathie roumaine (Picot).

Literarisches Centralblatt, n° 12 : Zahn, Gesch. des neut. Canons, I, 1 et 2 ; Harnack, Das N. T. um 200 ; Zahn, Einige Bemerk. zu Harnacks Prüf. der Gesch. des neut. Canons. — Gutschmid, Kleine Schriften, III. — Flathe, Gesch. der neueren Zeit (clair et agréable). — Chr. Meyer, Gesch. der Provinz Posen (superficiel, uniquement composé de plagiats). — Die Ebstorfer Weltkarte. — Grünert, Begriffsverstärk. durch Etymon im Altarab. (instructif). — Schulenburg, Grammatik, Vocab. u. Sprachproben der Sprache von Murray Island. — O. Keller, Latein. Volksetymologie u. Verwandtes (très attachant et utile). — Campaux, Hist. du texte d'Horace (insuffisant ; cf. *Revue*, 1891, n° 50). — Duhn u. Jacobi, Der griech. Tempel in Pompeji (sera lu et consulté avec profit).

Deutsche Literaturzeitung, n° 12 : Zivi, Commentar des Maimonides zum

Tractat Demai. — CHURCH, The Oxford Movement. — ELLISSEN, F. A. Lange. — FORNELLI, L'insegnamento publico ai nostri tempi. — CALAND, Syntax der Pronomina im Avesta (bon). — Euhemeri reliq. p. NEMETHY (remarquable). — WENDLAND, Neu entdeckte Fragm. Philos. (profonde compétence et méthode sûre). — KROLL, De Symmachi studiis graecis et latinis (recherches soignées). — Deutsche Volksschauspiele in Steiermark p. SCHLOSSAR (intéressant). — WITTE, Deutsche u. Keltoromanen in Lothringen (cf. *Revue*, 1891, n° 42). — PICHLER, Boleslaw II von Polen (erreurs, érudition indisciplinée). — Codex diplom. Saxoniae regiae II, 14. Freiberg. — NERUCCI, Ricordi del battaglione universitario toscano 1848 (cf. *Revue*, 1891, n° 43). — RUGE, Chr. Columbus (très clair et net). — HEIN, Maeander, Kreuze, Hakenkreuze u. urmotivische Wirbelornamente in Amerika. — ELKAN, Frankfurter Gewerberecht 1617-1631; KÖHLER, Würtemb. Gewerberecht 1805-1870.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 11 : APELT, Beitr. zur Gesch. der Griech. Philosophie (huit études). — POLITIS, Leçon d'inauguration (cf. *Revue*, n° 2). — PAULI, Die Veneter u. ihre Schriftdenkmäler (d'une lecture épineuse, et beaucoup de choses insoutenables mêlées aux choses certaines). — WEISE, Charakteristik der latein. Sprache (clair, attachant, excellent à tous égards). — Livius Weissenborn-Müller III, 2; etc. — Tacitus, Dial. p. ANDRESEN, 3e éd.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 12 : REICHERT, 2er Theil der Odyssee. — SCHMID, Aelius Aristides (de très grande valeur). — Studia bibl. et eccles. Oxford. III. — GEORGII, Die Aeneiskritik (très soigné et fécond en résultats). — SITTL, Die Geberden der Griechen u. Römer (cf. *Revue*, 1891, I, p. 223). — Recueil des inscr. juridiques grecques, p. DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH, I (très louable entreprise). — KAWEYNSKI, Origine et histoire des rythmes (du savoir, de la hauteur dans les vues, de surprenantes observations de détail, quelques erreurs).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5 : SANDER, Herbardssangen jämte Grundtexten till Völuspa. — MEYER, Eddische Kosmogonie (contestable). — HEYD, Die Hschr. der öffentl. Bibliothek zu München (cf. *Revue*, 1891, n° 48). — LÖSCHE, Analecta Lutherana et Melanthoniana. — BESS, Studien zur Gesch. des Konstanzer Konzils, I (cf. *Revue*, n° 3).

Theologische Literaturzeitung, n° 5 : CORNILL, Einleit. in das A. T.; Driver, An introd. to the liter. of the O. T. (cf. *Revue*, n° 8). — LOTZ, Gesch. u. Offenb. im A. T. — SMITH, The book of Isaiah II. — Die Apokryphen, ausgel. v. ZÖCKLER. — Corpus script. eccles. latin. XXI et XXV, 1. — Hilarii tractatus super psalmos p. ZINGERLE, — Ignatii Diaconi vita Tarasii p. HEIKEL. — SCHLOSSER, Die abendl. Klosteranlage des früheren M. A. — BACHMANN, Die wicht. Symbole der reform. u. kathol. Kirche.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
AU XVII[e] SIÈCLE

PAR

Adrien DUPUY

Agrégé des lettres
Professeur de Rhétorique au Lycée Lakanal

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Les lettres en France sous Henri IV et sous Marie de Médicis jusqu'au second et définitif ministère de Richelieu (1598-1624).

LIVRE SECOND

Les lettres sous le cardinal de Richelieu

LIVRE TROISIÈME

Les lettres sous la Fronde, ou mieux sous le ministère de Mazarin (1643-1661).

LIVRE QUATRIÈME

La littérature mondaine sous Louis XIV, de 1661 à 1685. La poésie sous toutes ses formes, la Lettre, le Roman.

LIVRE CINQUIÈME

L'œuvre littéraire du Clergé sous Louis XIV (1662-1715).

LIVRE SIXIÈME

Les lettres mondaines de la Révocation à la mort de Louis XIV (1685-1715)

Un beau volume in-8 raisin de 650 pages, broché. . . . . . . 5 fr. »
Le même, relié 1/2 chagrin, plat toile . . . . 7 fr. »

N° 14 Vingt-sixième année 4 avril 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

DOCUMENTS
SUR LA
NÉGOCIATION DU CONCORDAT
ET SUR LES AUTRES RAPPORTS DE LA FRANCE AVEC LE SAINT-SIÈGE EN 1800 ET 1801

Publiés par le comte BOULAY DE LA MEURTHE

Tome I et II, in-8. Chaque volume . . . . 7 fr 50

LA BIBLE DANS RACINE

Par l'abbé L. Cl. DELFOUR, professeur de rhétorique.

Un volume in-8. . . . . 5 fr. »

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
AU XVII[e] SIÈCLE

Par Adrien DUPUY, professeur de rhétorique.

Un beau volume in-8 raisin de 650 pages, broché. . . . . . 25 fr. »

The Academy, n° 1037 : Souvenirs de Macdonald, trad. anglaise. — Autobiogr. of Marianne North. — HAWEIS, The Broad Church; FITZROY, Dogma and the Church of England; STANTON, The place of authority in religious belief. — The CX psalm (Gaster). — What name does « Jack » come from? (Chance). — The verb to insense (Skeat, Peacock). — Father Gilligan (Yeats). — Die Gedichte des Lebid, aus dem Nachlasse des Dr. A. Huber, p. BROCKELMANN (très bon). — PATON and HICKS, Inscr. of Cos (cf. un prochain art. de la *Revue*).

The Athenaeum, n° 3360 : Souv. de Macdonald. — The dramatic essays of Ch. Lamb, p. MATTHEWS; Ch. and Mary Lamb, Poetry for children. — VINOGRADOFF Villainage in England (étude solide, quoique non définitive). — Lady Mary Wortley Montagu, select passages from her letters, p. ROPES. — The Pamirs (Wheeler). — GOTCH, Architecture of the Renaissance in England.

Literarisches Centralblatt, n° 13 : LOTZ, Gesch. u. Offenb. im A. T. — U. ROBERT, Bullaire de Calixte II; Hist. de Calixte II (importante contribution). — M. MAYER, Gesch der Mediatis. des Fürst. Isenburg (œuvre de tendance où il y a des lacunes et des faiblesses). — STIEVE, Der oberrhein. Bauernaufstand 1626 (épuise le sujet). — LEHMANN, Samassumukin, König von Babylonien (public. de grande valeur). — BETTINGEN, Wesen u. Entwick. des komischen Dramas (confus) — SUSEMIHL, Gesch. der griech. Liter. in der Alexandrinerzeit (« thesaurus » à accueillir avec reconnaissance). — MINOR, Schiller, II (cf. *Revue* 1890, n° 52). — H. BROCKHAUS, Die Kunst in den Athos-Klöstern (excellent et intéressant pour tous, « os bien garni jeté parmi des chiens affamés »). — BALLHORN, Der Zeus-Typus in seiner Ausgest. durch Phidias (n'est pas au courant). — Brockhaus' Conversations-Lexikon, 14° éd. I.

Deutsche Literaturzeitung, n° 13 : BAUMGARTNER, Texte du Livre des Proverbes. — APPEL, Die Scholastiker der Synteresis. — STEINTHAL, Gesch. der Sprachw. bei den Griechen u. Römern, 2° éd. II. — Trachiniae, p. WUNDER-WECKLEIN (très utile et soigné; mais le texte reste encore « desolat » en maint endroit). — Sallusti Hist. reliq. p. MAURENBRECHER, I. Prolegomena (intéressant essai de reconstruction). — BRANDES, Die jüngere Glosse zum Reineke de Vos (très pénétrant). — GAUDEAU, Le P. Isla (Cf. *Revue*, 1891, 1er sem. p. 400) — BRÖCKING, Die franz. Politik Pabst Leos IX (Cf. *Revue*, n° 2). — SUTTER, Johann von Vicenza u. die italien. Friedensbewegung 1223 (fait avec soin). — O. LORENZ. Genealog. Hand = und Schulatlas (utile). — CODRINGTON, The Melanesians. — LE BAS, Voy. archéol. p. Sal. REINACH; Peintures de vases antiques rec. par Millin et Millingen p. Sal. REINACH (si ce vaste travail de l'infatigable Salomon Reinach tient ce qu'il promet, on aura une œuvre qui sera pour tous les archéologues comme une sorte de délivrance et qu'on ne peut assez leur recommander).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 13 : Euripides, Hyppolytos p. WILAMOWITZ (traduction élégante et habile, mais où il y a des inexactitudes et des faux-sens; notes méritoires sur les manuscrits; bien des remarques à rejeter). — J. GEFFCKEN, De Stephano Byzantio (Boysen, le prochain éditeur, fera bien de se méfier des « Ergänzungen » données par l'auteur). — HILT, Der heilige Gregor von Nyssa, Lehre vom Menschen (bon en somme). — GEMOLL, Die Realien bei Horaz, I, Thiere u. Pflanzen, Kleid. u. Wohn. in den Gedichten des Horaz (épuise le sujet). — ALY, Cicero, sein Leben u. seine Schriften (montre fort bien que Cicéron fut trop mou pour son temps, trop faible pour le dominer, trop sain pour renoncer à l'influence). — SITTL, Die Gebärden der

Griechen u. Römer. (2e art. sur cet ouvrage qui « offre de solides fondements », cf. *Revue*, 1891, 1er sem. p. 223). — Salomon REINACH, Chron. d'Orient (recueil bienvenu d'excellents rapports, très utile et précieux « Nachschlagewerk »).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 12 : SCHULTZE, Gesch. des Untergangs des griech. röm. Heidenthums (cf. *Revue*, n° 4). — GOYAU, Chronol. de l'Empire romain (cf. *Revue*, 1891, 1er sem. p. 349). — CECI, Appunti glottologici (connaissances insuffisantes). — Euripides Hippolytos p. WILAMOWITZ (toujours du neuf et de l'original, production de premier ordre). — FOURRIÈRE, Homers Entlehn. aus dem Buche Judith (ce livre a été traduit en allemand! Cf. *Revue*, 1891, n° 44).

Theologische Literaturzeitung, n° 6 : FRIEDRICH, Die Holz-Tektonik Vorder-Asiens im Alterthum u. der Hekal Mat Hatti (avance essentiellement une question attachante et difficile). — BENDER, Offenbarung Gottes auf alttest. Boden. — Forsch. zur Gesch. des neutest. Kanons u. der altkirchl. Liter. IV, p. HAUSSLEITER u. ZAHN. — BONWETSCH, Methodius von Olympus. — FREDERICHS, De Secte der Loïsten of Antwerpsche Libertijnen, 1525-1545. Eligius Pruystinck. — KNUTH, Gesch. der Kirchengem. von St. Georgen zu Glaucha-Halle. — THEILE, Bilder aus der Chronik Bacharachs u. seiner Thäler.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

CATALOGUE

D'UNE

PRÉCIEUSE COLLECTION

D'ESTAMPES JAPONAISES

PROVENANT

DU CABINET D'UN AMATEUR

PIÈCES DE CHOIX DES GRANDS MAITRES

VENTE A L'HOTEL DROUOT

Les Lundi, Mardi et Mercredi, 25, 26 et 27 Avril

EXPOSITION PUBLIQUE

Le dimanche 24 avril, de 2 à 5 heures

Le Catalogue est envoyé sur demande

CONGRÈS INTERNATIONAL
D'ANTHROPOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

Compte rendu de la dixième session à Paris, 1887

Un volume in-8 de 654 pages, illustré et accompagné de 20 planches hors texte . . . . **12** fr. »

MERVEILLES BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

Ou chroniques du Cheikh El Djabarti

Traduites de l'arabe

Tomes I à VI, in-8. Chaque volume. . . . . **12** fr. »

COLLECTION DE CLERCQ

CATALOGUE MÉTHODIQUE ET RAISONNÉ

Antiquités assyriennes, cylindres orientaux, cachets, briques, bronzes, bas-reliefs, etc.

Publié par M. DE CLERCQ

Avec la collaboration de M. J. MENANT, membre de l'Institut

Tome second, 2e livr., fasc. 1, avec 10 pl. en héliogr. **10** fr. »

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DU LOUVRE

DEUX PAPYRUS DÉMOTIQUES

Publiés et expliqués par Léon DENISSE

Thèse de l'Ecole du Louvre. In-4 . . . . **3** fr. **50**

Sous presse. — Pour paraître prochainement

L'ARMÉE ROMAINE D'AFRIQUE

ET

L'OCCUPATION MILITAIRE DE L'AFRIQUE
Sous les Empereurs

Par M. René CAGNAT, professeur au Collège de France

Un beau volume in-4, avec planches et nombreuses figures.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 . Vingt-sixième année 11 avril 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE
POLITIQUE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE
D'EDESSE
JUSQU'A LA PREMIÈRE CROISADE
Par Rubens DUVAL

Un volume in-8 .... 6 fr. »

Mémoire couronné par l'Institut.

POUR PARAITRE DANS QUELQUES JOURS
LA
NÉCROPOLE ROYALE DE SIDON
FOUILLES DE HAMDY BEY
PUBLIÉES PAR

HAMDY BEY
Directeur du Musée impérial à Constantinople

THÉODORE REINACH
Docteur ès-lettres

Première livraison, in-folio. L'ouvrage sera complet en 4 livraisons.
Prix.. **200** fr. »
Les livraisons ne se vendent pas séparément. La souscription à **160** francs est close.

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, t. XXV, n° 1, janvier-février : MASPERO, Sur l'Ennéade; bulletin critique de la Religion égyptienne. — P. PARIS, Bulletin archéologique de la Religion grecque. — P. REGNAUD, Le Craddhâ védique. — L. MARILLIER, M. Frazer et la Diane de Nemi. — J. RÉVILLE, Abraham Kuenen. — *Revue des livres* : P. DE BRADKE, Arische Altertumswissenschaft (polémique contre Schrader d'un ton regrettable, mais fort utile). — W. LIEBENAM, Zur Geschichte u. Organisation des röm. Vereinswesens (cf. *Revue*, 1890, II, 381). — G. BOISSIER, La fin du paganisme (analyse) — E. BEURLIER, Le culte impérial (cf. *Revue*, 1891, II, 400). — J. ZELLER, La Réforme.

Revue de l'instruction publique (en Belgique), 2ᵉ livr. : Soc. pour le progrès des études philol. et histor. 26 déc. 1891. — BERGMANS, Conon de Bethune. — DUFLOU, L'enseign. de la philologie germanique à Berlin et à Utrecht. — THIL-LORRAIN, Les origines de l'imprimerie en France. — I. K., Note sur la prononciation du grec. — Extrait d'une lettre adressée à l'auteur du précédent art. par E. Burnouf. — *Comptes rendus* : PELSENEER, L'exploration des mers profondes. — La Divina Commedia, p. BERTHIER. — Th. REINACH, Mithridate (original et à certains égards entièrement neuf). — GOYAU, Chronol. de l'empire romain (excellent en tous points, parfaitement conçu, très utile). — Epitoma Vatic. ex Apollodori Biblioteca, p. WAGNER. — Fables d'Esope, p. LEMOINE. — Philoctetes, p JEBB (tact, science, critique, œuvre de première valeur).

The Academy, n° 1038 : TYNDALL, New fragments. — FREEMAN, Historical essays, IV. — GORE, The incarnation of the son of God. — H. NORMAN, The real Japan. — Some social and economical books. — Freeman (not. nécrol.) — The CX Psalm (Cheyne et Gaster). — The art of illuminating at Paris the time of Dante (Toynbee). — What name does « Jack » come from? (Isaac Taylor). — The verb « to insense » (Wright). — Father Gilligan (St. Martin). — LOMBROSO, The men of genius. — BYWATER, Contrib. to the textual criticism of Aristotle's Nicomachean Ethics; Eschyle, I, p. ZOMARIDES. — WOODWARD and BURNETT, A treatise on heraldry. — The Egypt Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3361 : FREEMAN, Historical essays, IV. — Mrs. TOLLEMACHE, Grisons incidents in old times; Mrs. MAIN, My home in the Alps. — Tales from the Mabinogion, p. Meta E. WILLIAMS; The Fairy Tales of Mᵐᵉ d'Aulnoy, with introd. by Mrs. RITCHIE. — Edmond SCHERER, Essays on English literature, translated by George SAINTSBURY. — BEESLY, Queen Elizabeth (clair). — Oriental literature. — The birth and parentage of Wiclif, II (Sergeant). — FRITH, John Leech, his life and work.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 6 : AMÉLINEAU, Notice sur le papyrus gnostique Bruce. — HORN, Die Denkw. Schâh Tahmâsp I von Persien (que le traducteur travaille plus lentement, pour faire un peu mieux qu'il n'a fait!). — Herodas, p. BÜCHELER (justifie l'attente des philologues). — Athenagorae lib. pro Christianis, or. de resurrectione cadaverum p. SCHWARTZ. — KOBERT, Arbeiten des pharm. Instituts zu Dorpat, Histor. Studien.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

REVUES ET PÉRIODIQUES

Revue archéologique, publiée sous la direction de MM. A. Bertrand et Georges Perrot, membres de l'Institut. Mensuel. Abonnement. . . . . **30** fr. »

— Une collection complète, 1844-1891. . . . . **900** fr. »

Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques. Sous la direction de M. Rob. de Lasteyrie, membre de l'Institut. Trimestriel. Abonnement . . . . **10** fr. »

— Une collection complète, 1882-1891. . . . . **100** fr. »

Bulletin des musées. Sous la direction de M. Ed. Garnier, conservateur du Musée céramique de Sèvres, et Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg. Mensuel. Abonnement . . . . **12** fr. »

— Une collection complète, 1890-1891 . . . . **24** fr. »

Journal asiatique. Publié par la Société asiatique. Mensuel. Abonnement . . . . **25** fr. »

— Une collection complète, 1822-1891 . . . . **1,000** fr. »

Revue critique d'histoire et de littérature. Sous la direction de M. A. Chuquet. Hebdomadaire. Abonnement . . . . **20** fr. »

— Une collection complète, 1866-1891. . . . . . . **400** fr. »

Revue de l'histoire des religions. Sous la direction de M. Jean Réville. Paraît tous les deux mois. Abon[t] . **25** fr. »

— Une collection complète. Tome I à XXIV . . . . **250** fr. »

Revue des études grecques. Sous la direction de M. Théodore Reinach. Trimestriel. Abonnement . . . . . **10** fr. »

— Une collection complète, 1888-1891. . . . . **40** fr. »

Revue d'histoire diplomatique. Publiée par la Société d'histoire diplomatique. Trimestriel. Abon[t] . . .. **20** fr. »

— Une collection complète, 1887-1891 . . . . **125** fr. »

Revue de l'Orient latin. Publiée sous la direction de MM. de Vogué, Ch. Schefer, Schlumberger, de Rozière, P. Meyer, de Mas Latrie, membres de l'Institut. Trimestriel. Abon[t] . **25** fr. »

Revue des travaux scientifiques. Publiée sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique. Mensuel. Abonnement . . . . **17** fr. »

— Une collection complète, 1881-1891 . . . . **150** fr. »

Bulletin historique et philologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques. Abonnement. . . **8** fr. »

— Une Collection complète, 1882-1891. . . . . . . **80** fr. »

Bulletin des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques. Abonnement . . . . **5** fr. »

— Collection complète, 1882-1891 . . . . **50** fr. »

Revue d'ethnographie. Sous la direction de M. le Dr Hamy, membre de l'Institut. Trimestriel. Abonnement .. **25** fr. »

— Une collection complète, 1882-1889 . . . . . . **200** fr. »

Bulletin de géographie historique et descriptive. Sous la direction de M. le Dr Hamy, de l'Institut. Trimestriel. Abonnement . . . . **10** fr. »

— Une collection complète, 1886-1891 . . . . **60** fr. »

Revue égyptologique. Sous la direction de M. Eug Revillout. Trimestriel. Abonnement . . . . **30** fr. »

— Une collection complète. Tomes I à VI . . . . . . **175** fr. »

Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale. Sous la direction de MM. Oppert de l'Institut, E. Ledrain et L. Heuzey de l'Institut. Trimestriel. Abonnement.. **30** fr. »

L'année épigraphique. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, par M. R. Cagnat, professeur au Collège de France. Un volume in-8 . . . . **5** fr. »

Archives des missions scientifiques et littéraires. Choix de rapports et instructions, publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique. Chaque vol. . . **9** fr. »

— Troisième série, 15 volumes . . . . **135** fr. ».

Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires. Tome I. . . . . **9** fr. »

Revue de l'Extrême-Orient. Sous la direction de M. Henri Cordier. Tomes I à III. Chaque volume. . . . . . **30** fr. »

Revue d'antropologie. Sous la direction du Docteur Broca. Tomes IV, V, VI. Chaque volume. . . . . **25** fr. »

Recueil d'archéologie orientale, publié par M. Clermont-Ganneau, membre de l'Institut. Tome I, avec 21 pl. **25** fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 16 Vingt-sixième année 18 avril 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE
POLITIQUE, RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE
D'EDESSE
JUSQU'A LA PREMIÈRE CROISADE
Par Rubens DUVAL

Un volume in-8 .... **6** fr. »
Mémoire couronné par l'Institut.

POUR PARAITRE DANS QUELQUES JOURS
LA
NÉCROPOLE ROYALE DE SIDON
FOUILLES DE HAMDY BEY
PUBLIÉES PAR

HAMDY BEY
Directeur du Musée impérial à Constantinople

THÉODORE REINACH
Docteur ès-lettres

Première livraison, in-folio. L'ouvrage sera complet en 4 livraisons.
Prix.. **200** fr. »
Les livraisons ne se vendent pas séparément. La souscription à **160** francs est close.

Revue rétrospective, 1er avril 1892 : Notes prises pendant la campagne de Corse en 1739 (petites particularités de l'existence des soldats). — Besançon 1789-1815 (suite et fin; renseignements sur l'archevêque Lecoz, sur le blocus de 1814, sur les Cents Jours, etc.) — Le marquis d'Argens à Bachaumont (daté sans doute de 1750, séjour du marquis à Berlin). — Un incendie à Noyon, 1789 (lettres du député de Noyon et de l'évêque; relation d'une séance de l'Assemblée). — Les inventions au XVIIIe siècle, une demoiselle automate, 1778. — Un festin à l'électricité, donné par Benjamin Franklin. — Rapport sur la construction d'un carrosse qui paraît se mouvoir tout seul, 1791. — Une lettre du prince Eugène à Lavallette, 1812. — Napoléon à Pauline.

The Academy, n° 1039 : Kirby, Annals of Winchester College. — Sharpe, Joseph Severn. — Schloss, Methods of industrial remuneration. — Lewis Campbell, A guide to Greek tragedy for English readers (agréable et profitable). — Latham, A translation of Dante's eleven letters. — Wolff, The country of the Vosges; Loring, A year in Portugal. — Walt Whitman. — The oldest ms. of the Hebrew Bible (Margoliouth). — Trisantona once more (Bradley). — Letter from Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3362 : Sharp, Severn. — Waifs and Strays of Celtic tradition, Argyllshire series, III, IV. — Wood-Martin, History of Sligo, county and town. — The birth and parentage of Wyclif. — Walt Witman. — Rossiniana, II.

Literarisches Centralblatt n° 14 : Weiss, Johannes-Apokalypse. — Sutter, Johann von Vicenza u. die ital. Friedensbewegung, 1233 (bien écrit et bien étudié). — Röhricht, Gesch. des fünften Kreuzzuges (nouvel et précieux travail). — Schott, Das Jahrhundert der Entdeckungen (très bon, frais, agréable, sera attachant pour la jeunesse). — Weissbach, Anzan. Inschriften u. Vorarb. zu ihrer Entzifferung (une foule de matériaux). — Die Scholien des Bar Hebräus p. Kaatz (bon travail de début). — Erich Schmidt, Lessing, III (en somme, excellent). — Denkm. griech. u. röm. Sculptur, p. Bruckmann, 12-46. — Ziegler, Die Fragen der Schulreform.

Deutsche Literaturzeitung, n° 14 : Job, p. Dillmann, 4e éd. — J. Réville, Ignace d'Antioche. — Passion of S. Perpetua p. Robinson (cf. *Revue*, n° 11). — Erdmann, Logik (cf. *Revue*, n° 11). — Koldewey, Braunschw. Schulordn. et Gesch. des Schulwesens im Herzogtum Braunschweig. — Holder, Altcelt. Sprachschatz, II (on souhaite à l'entreprise un prompt achèvement). — Cucuel, Paléogr. grecque (cf. *Revue*, 1891, I, p. 203). — Georgii, Aeneiskritik (cf. *Revue*, n° 15). — Herzfelder, Gœthe in der Schweiz (vademecum soigné et commode). — Dante p. Berthier. — Druffel, Karl V u. die röm. Curie 1544-1546, IV. — Trost, Ludwig I von Baiern in Briefen an seinen Sohn. — Schultz, Deutsches Leben im XIV u. XV Jahrh. I (très solide et recommandable).

— N° 15 : Albers, Die Quellenberichte in Josua. — Lotze, Kleine Schriften. — Max Bonnet, La philologie classique (cf. *Revue*, n° 9). — Upanishad-vakyakoça, a concordance to the principal Upanishads and Bhagavadgîtâ p. Jacob (complet, correct, sûr). — Libanii Apologia Socratis, p. Rogge (le texte est celui de Morel; il eût mieux valu soumettre à la critique quelques passages, lacunes dans l'introduction). — Der Sünden Widerstreit, eine geistl. Dicht. des XIII Jahrh. p. Zeidler (bon). — Stratmann, A Middle-English Dictionary, p. Bradley (n'est pas amélioré comme c'était possible). — Büdinger, Don Carlos' Haft u. Tod (ne sera pas inutile). — Zetterquisv, Brême et Verden après 1648

(en suédois; soigné et réfléchi). — CESTARO, Frontiere e nazioni irredente (« on exagère l'idée nationale; la génération actuellement vivante ne forme pas seule le peuple; un peuple a son histoire, et au peuple appartient le pays avec tous ses souvenirs et travaux du passé et ses espérances en l'avenir; la France réclame le Rhin; l'Italie peut réclamer le Rhône »). — Comtesse LOVATELLI, Röm. Essays (lecture très étendue). — DUEMMLER, Proleg. zu Platons Staat u. der Platon. u. Arist. Staatslehre. — Von der OSTEN, Die Fachvereine u. die sociale Beweg. in Frankreich.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 14 : Euripides, Dramen, übers. von BRUCH, II, III. — ADAM, Die aristotel. Theorie von Epos nach ihrer Entwick. bei Griechen u. Römern (intéressant). — FRESE, Catull in neuen Uebersetz. — BECK, Observ. crit. palaeogr. ad Flori epit. (excellent travail préliminaire). — FREEMAN, The history of Sicily from the earliest times, I, II (épuise le sujet). — ROCHEBLAVE, Caylus (bon, écrit avec compétence et largeur). — H. C. MÜLLER, Histor. Grammatik der hellen. Sprachen (diffus, plein de légèretés, nullement scientifique).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 15 : Politeia Athen. p. KAIBEL u. WILAMOWITZ (cf. *Revue*, 1891, I, p. 344). — BRUCHMANN, Beitr. zur Ephoros-Kritik, I (méthode juste et résultats incertains.) — De MUELLER, De Teletis elocutione (étude excellente). — Von JAN, Die Eisagoge des Bacchius (très détaillé et utile). — BRUNDT, Ein Fragm. des Lactantius de motibus animi (fait avec très grand soin). — IMMERWAHR, Die Kulte u. Mythen Arkadiens I (cf. *Revue*, n° 6). — RHODE, Thynnorum captura quanti fuerit apud veteres momenti (travail excellent et méthodique). — Comtesse LOVATELLI, Antichi monum. illustr.; Miscellanea archeologica; Röm. Essays. — IHNE, Zur Ehrenrett. des Tiberius (trad. allemande d'une étude parue en anglais en 1857). — ZIEGLER, Die Fragen der Schulreform.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 13 : LEFMANN, Bopp, 1 (cf. *Revue*, n° 12). — SCHULTZE, Gesch. des Unterg. des griech. röm. Heidentums (2e art.; cf. *Revue*, n° 4). — SITTL, Die Geberden der Griechen u. Römer (cf. *Revue*, 1891, I, p. 223). — STUDEMUND, Studien auf dem Gebiete des archaischen Lateins, II (cinq études; la plus intéressante est un essai de rétablissement de la Cistellaria de Plaute). — KJELLBERG, De cyclo epico quaest. Sel. I (n'est réussi qu'en partie, mais très méritoire). — Plutarch, Brutus, p. PAUKSTADT (remarquable). — GURLITT, Nonius Marcellus u. die Cicero-Briefe (très bon).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 14 : Nubes, p. BLAYDES (le bon est noyé dans le commentaire et les Addenda; c'est un travail d'Hercule, de lire ce livre). — Platons Apol. des Socrates, p. G. H. MÜLLER. — Duae Choricii in Brumalia Justiniani et de Lydis orat. p. R. FOERSTER. — CZYCZKIEWICZ, De Taciteі sermonis proprietatibus; quibus poeticis vocabulis Tacitus sermonem suum ornaverit (peu utile et peu profond). — TRAUBE, Unters. zur Ueberlieferungsgesch. röm. Schriftsteller (cf. *Revue*, n° 6).

Theologische Literaturzeitung, n° 7 : DIETRICH, Abraxas (très remarquable). — W. SCHMIDT, Der Kampf ums Dogma; Der alte Glaube u. Wahrheit des Christentums. — FLEISCHMANN, Das Christentum u. seine Gegner. — KEIBEL, Die Religion u. ihr Recht gegenüber dem modernen Moralismus. — Al. SCHMID, Erkenntnislehre.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

BULLETIN DES MUSÉES

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DE LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS
ET DE LA DIRECTION DES MUSÉES NATIONAUX

(Organe international des Musées)

DIRECTEURS : M. Edouard GARNIER, conservateur du Musée céramique de Sèvres;
M. Léonce BENEDITE, conservateur du Musée du Luxembourg.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
M. André SAGLIO, attaché à la direction des Beaux-Arts.

Le Bulletin des Musées paraît le 25 de chaque mois, il forme à la fin de chaque année un volume de 400 à 500 pages, format in-8.

PRIX DE L'ABONNEMENT

FRANCE. — Paris et Départements, 1 an.................... **12** fr.
ETRANGER. — Union postale........................... **13** fr.

Sommaire des nos 1 et 2

I. MOUVEMENT DES MUSÉES

FRANCE

DIRECTION DES MUSÉES NATIONAUX. — *Musée du Louvre :* Département des peintures, des dessins et de la chalcographie ; Département de la sculpture et des objets d'art du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes ; Département des antiquités grecques et romaines. — Musée du Luxembourg. — Musée de Versailles. — Musée de Cluny. — Manufacture nationale des Gobelins. — Musée des arts décoratifs. — Musée des départements (Brest, Laon, Rouen, Saint-Quentin).

II. MUSÉES ÉTRANGERS

Allemagne. — Angleterre. — Italie.

III. NOTES ET DOCUMENTS

A. HÉRON DE VILLEFOSSE. Statuette en bronze de Dionysos. (Musée du Louvre. — E. DURAND-GRÉVILLE. « Le Sacre de Napoléon Ier » par David. — E. MOLINIER. Leçon d'ouverture du cours d'histoire des arts industriels à l'École du Louvre. — Les vols dans les Musées.

IV. BIBLIOGRAPHIE

Livres nouveaux. Journaux et revues. Sommaire des Revues d'art.

V. CHRONIQUE

Nouvelles fouilles et missions. Nécrologie.

GRAVURES

HORS TEXTE : Figurine en bronze de Dionysos, (Musée du Louvre), photogr. — Torse de Vénus trouvé à Cherchell (Musée d'Alger).

DANS LE TEXTE : Figurine en terre cuite de Dionysos. Collection de Sartiges. — Restauration de la figure de Dionysos avec les accessoires. — Figure japonaise en bois laqué, du commencement du XVIe siècle, demi-nature représentant un seigneur japonais (Musée du Louvre). — Tête de figure japonaise en bois laqué, de la même époque, représentant un prêtre de Bouddha (Musée du Louvre).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 17 Vingt-sixième année 25 avril 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

BULLETIN DES MUSÉES
REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DE LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS
ET DE LA DIRECTION DES MUSÉES NATIONAUX

(Organe international des Musées)

DIRECTEURS :

M. Edouard Garnier, Conservateur du Musée céramique de Sèvres

M. Léonce Benedite, Conservateur du Musée du Luxembourg

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

M. André Saglio, attaché à la direction des Beaux-Arts.

Le Bulletin des Musées paraît le 25 de chaque mois, il forme à la fin de chaque année un volume de 400 à 500 pages, format in-8.

1892. Les numéros 1-2 viennent de paraître

PRIX DE L'ABONNEMENT

France. — Paris et Départements, 1 an.................... 12 fr.
Etranger. — Union postale.............................. 13 fr.

La Révolution française, 14 avril : Soc. de l'Hist. de la Révolution: séance annuelle. — Alexis BERTRAND, Le texte primitif du contrat social. — Et. CHARAVAY, Le conventionnel Mallet. — JEANVROT, Le Masle, évêque constitutionnel du Morbihan (suite et fin). — Chronique et bibliographie : L'instruction primaire dans l'Aude ; — BÉNÉTRIX, La Révolution dans le Gers ; — CHASSIN, La préparation de la guerre de Vendée (ouvrage plein d'originaux, de textes inédits, et de documents si nombreux et apposés de telle sorte qu'ils semblent monter en lignes serrées à l'assaut de la vérité).

The Academy, n° 1040 : Sir John STRACHEY, Hastings and the Rohilla war (intéressant). — Watts Philipps, artist and playwright. — SAMSON-HIMMELSTJERNA, Russland unter Alexander III (articles sans trop de liaison et très hostiles à la Russie). — John Murray. — The CX Psalm. (Bickell, Gaster, Gifford, Cheyne). — The Lorica Ms in the Cambidge, library (Skeat). — Trisantona (Haverfield). — Dante and the heliotrrope (Steele). — Ags. demm (Hart). — DYER, Church lore gleanings. — Excavations at Tell-el-Amarna (Petrie).

The Athenaeum, n° 3363 : RAINES The lives of the fellows and chaplains of the Collegiate Church of Manchester. — O'CONNELL, The last colonel of the Irish brigade, Count O'Connell, and old Irish life at home and abroad. — John Murray-Wreford. — STONE, The architectural antiquities of the isle of Wight XI-XVII.

The Classical Review, avril : SIDGWICK, Aristotle's classification of forms of government. — CROSBY and TUCKER, Soph. Œed. Tyr. II, 44. 45 — RICHARDS, Notes on Herodas. — DARBISHIRE, Abnormal derivations — CONWAY, The origin of the Latin gerund. — *Comptes rendus :* ADAM, Nuptial number of Platon ; APELT, Pseudo-Aristotelian treatises ; CAMPBELL, Guide to Greek tragedy ; BLASS, Comment. de numeris Isocrateis ; D'ARBOIS, Les noms gaulois chez César ; STOWASSER, Dunkle Wörter ; STAEHELIN, Die gnost. Quellen Hippolyts ; HARRIS, The codex Sangall. ; SINKER, The Library of Trinity College, Cambridge ; BOISSIER, Fin du paganisme ; ELLIS, XX facsim. from Latin ms in the Bodleian ; SIHLER, A complete lexicon of the latinity of Caesar's Gallic war ; SORTAIS, Ilios et l'Iliade ; GRAZIADEI, Il riso e il pianto in Omero ; Homer p. LUDWICH cf. LA ROCHE ; Epictetus, p. LONG ; Comment. philol. Ienenses, IV ; KRÜGER, Griech. Sprachlehre ; Ed. ZARNCKE, Entsteh. des griech. Literatursprachen ; ZURETTI, Sui dialetti letterari greci ; THUMB, Die neugriech. Sprache ; ZANDER, Versus italici antiqui ; SKUTSCH, De nomin. lat. suffixi no ope formatis. — *Notes :* Agam. 314 ; Herod. VIII, 111, 10 ; IX, 11, 12 ; Cleanth's Hymn ; The date of the expulsion of the Pisistratids ; The age of the διαιτηταί. — Middleton's engraved gems.

Literarisches Centralblatt, Handcomm. zum N. T. p. HOLTZMANN, etc. — HEGEL, Städte u. Gilden der german. Völker im M. A. (très méritoire). — PICHLER, Boleslaw II von Polen. — Kjobenhavns Universitets-Matrikel, p. SMITH, II. — BARTHOLOMAE, Arisches u. Linguistisches (9 essais parus dans les « Beitraege » de Bezzenberger). — Festus, p. THEWREWK, I (ne contient encore que le texte). — BÜTTNER, Studien zu dem Roman de Renart. — DÜNTZER, Zur Gœthe-Forschung, neue Beiträge (souvent contestable).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 15 ; HELBIG, Führer durch die öffentl. Samml. klass. Altertümer in Rom (très utile). — PERSSON, Zur Lehre von der Wurzelerweit. u. Wurzelvariation (recommandable). —

Strehl, Orient. u. griech. Gesch. (court, serré et au courant). — Dareste, Haussoullier, Th. Reinach, Inscr. juridiques grecques, I (1^er^ art.). — Herondas, p. Buecheler (on peut lire désormais Herondas). — Valmaggi, L'arcaismo in Tacito (très intéressant et suggestif). — H.-C. Muller, Histor. Gramm. der hellen. Sprache, I.

Zeitschrift für katholische Theologie, II : Michael, Döllinger, 4. — Limbourg, Potentia obedientialis. — Braun, Eschatologie in den syrischen Kirchen. — *Comptes rendus :* Manitius, Gesch. der christ. lat. Poesie; Hardy, Der Buddhismus; Freisen, Gesch. des kanon. Eherechts; Beissel, Des hlg. Bernward Evangelienbuch zu Hildesheim; Van Duerm, Viciss. polit. du pouvoir temporel des papes; Stiglic, Geistl. Betracht. — *Analectes :* Das Tischcompliment, Wünsche wol zu speisen; Die Tischlesung u. deren Ersatz in der griech. Kirche (Nilles); Die krit. Lage der engl. Staatskirche (Zimmermann); Feije über das imped. aetatis (Wernz); Der Name des oesterr. Kaisers im Messkanon (Biederlack); Friedrichs Neubearb. des Janus; Selbstverständliches über den Primat; Nogarets Rolle beim attentat auf Bonifaz VIII; Zusammenhang zw. 18 Juli u. 20 sept. 1870; Zur Chronol. der Päpste; Wann kam Martin I nach Estpl; Eine schamlose Fälsch. Döllingers (Michael); In Sachen der formlosen Ehen (Nilles).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mars : Séance des 7, 14 et 21 mars 1892. Résumés : 12, Bibliothèque des écrivains polonais des xvi^e^ et xvii^e^ siècles. — J. Kallenbach, Analyse critique du drame latin de Simon Szymonowicz (Simonides) intitulé « Castus Joseph ». — M. Sas, Études métriques sur les poésies latines de Jean Kochanowski. — J. Latkowski, Kendog, roi de Lithuanie. — W. Ketrzynski, Les frontières de la Pologne au x^e^ siècle. — L. Birkenmajer, Martin Bylica d'Olkusz et les instruments astronomiques légués par lui à l'Université de Cracovie, en 1492.

ATHARVA-VÉDA

TRADUCTION ET COMMENTAIRE

Par M. V. HENRY, chargé de cours à la Faculté des Lettres

LES HYMNES ROHITAS

LIVRE XIII DE L'ATHARVA-VÉDA

Un vol. in-8 de xii-56 pages.................................. 4 fr. »

SOUS PRESSE, POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LIVRE VII DE L'ATHARVA-VÉDA

Un vol. in-8 d'environ 150 pages, avec index alphabétique des mots et passages douteux.

Eugène BOBAN

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DU MEXIQUE

Catalogue raisonné de la Collection de M. Eugène Goupil

ANCIENNE COLLECTION DE J.-M.-A. AUBIN

MANUSCRITS FIGURATIFS ET AUTRES

Sur papier indigène d'AGAVE MEXICANA et sur papier européen, antérieurs et postérieurs à la conquête du Mexique (XVI[e] siècle).

Deux beaux volumes in-4 de texte, et atlas de 80 planches en un carton . . . . 160 fr. »

ANALES DEL MUSEO DE LA PLATA

PUBLICADOS BAJO LA DIRECCION DE

Francisco F. MORENO, *director del Museo*

Materiales para la historia fisica y moral del continente sud americano 1890-1891. *Primera parte*

Un volume in-folio avec planches en un carton. 50 fr. »

Sumario. Prefacio (P. Moreno). — Historia Americana. Ulrich Schmidel, primer historiador del Rio de la Plata (Bart. Mitré). — Génesis de la Revolucion é independencia de la América Española. Libro primero (Dr. Andrès Lamas). — Arqueologia. Notas archeologicas, a proposito de un objeto de arte indigena (Samuel A. Lafone Quevedo). — — Paleontologia. Catalogo de los pajaros fosiles de la Republica argentina conservados en el Museo de la Plata. (P. Moreno y Alcides Mercerot).

CE VOLUME SERA MIS EN VENTE DANS QUELQUES JOURS.

CONGRÈS INTERNATIONAL
D'ANTHROPOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUES

10[e] Session, Paris, 1889

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. LE D[r] HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT

Un beau volume in-8 de 600 pages, avec nombreuses planches, cartes et illustrations. . . . . 12 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Vingt-sixième année 2 mai 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

UNE NÉCROPOLE ROYALE
A SIDON
FOUILLES DE HAMDY-BEY

PUBLIÉES PAR

HAMDY-BEY	THÉODORE REINACH
Directeur du Musée impérial à Constantinople	Docteur ès lettres, Directeur de la Revue des Etudes Grecques

Un superbe volume in-folio, qui comprendra environ 250 pages de texte, 50 planches en héliogravure ou en chromolithographie, un grand plan, et des dessins dans le texte. Prix............... 200 fr.

L'ouvrage est publié en 4 livraisons.

Première livraison. Texte illustré. Feuilles 1 à 6 et feuille de titre.

Planches : I. Plan de Saïda. — II. Nécropole d'Ayaa — III. Hypogée A. Plan et coupes. — IV. Sarcophage des Pleureuses. Plans et coupe. — V. Détails d'architecture. (Planches en lithographie en noir et en couleur). — VII-VIII. Sarcophage des pleureuses, face est et face ouest Planches en héliogravure. — XI. Sarcophage des pleureuses, couvercle. Chromolithographie. — XII-XIII. Sarcophage Lycien. Plan et coupe. Détails d'architecture. Planches en lithographie — XIV-XV. Sarcophage Lycien. Vue d'ensemble. Planches en héliogravure. — XVIII-XIX. Sarcophage du Satrape. Plan et détail d'architecture. Planches en lithographie. — XXI. Sarcophage du Satrape. Face sud et face nord. Planches en héliogravure.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1041 : Whymper, Travels amongst the Great Andes of the Equator. — Traill, Lord Salisbury. — Poems of Caldwell Roscoe. — Mme James Darmesteter, née Mary Robinson, Marguerites du temps passé. — Buhl, Canon and text of the Old Testament. — Anglo-Indian literature (Lady Inglis, The siege of Lucknow, a diary). — The beginnings of Persian history, III Howorth). — The Complutensian polyglott and the Psalterium Turicense (Beard). — Trisantona. — Stratmann, A Middle — English Dictionary, nouv. éd. revue et augmentée par H. Bradley. — Sanskrit Literature in India (colonel Jacob). — Egypt Exploration Fund. — Roman inscriptions at York.

The Athenaeum, n° 3364 : Sinker, The Library of Trinity College, Cambridge. — Domesday Studies, II, p. Dove. — Butler, The Hell of Dante (avec trad. et notes). — Keene, Madhava Rao Sindhia. — The Comical Romance and other tales, by Scarron, done into English by Tom Brown of Shifual, John Savage and others, with an introd. by J. J. Jusserand, 2 vol. (très belle publication). — Philological books (Hayden, An introd. to the study of the Irish language. — Nigra, La chioma di Berenice ; Lefmann, Bopp, I ; D'Arbois de Jubainville, Les noms gaulois chez César ; etc.). — Pseudo-Whateleiana. — Coaching and cramming. — Wyclif's birthplace — The Dictionary of National Biography (liste des futurs art. de Naas à Nevill). — Garnier, The soft porcelain of Sèvres. — Petrie, Tell-el-Hesy. — Roman remains at Chester, I (Haverfield). — Fleay, A biographical Chronicle of the English drama, 1559-1642.

Literarisches Centralblatt, n° 16 : Juncker, Das Ich and die Motiv. des Willens im Christentum. — Sackur, Die Cluniacenser I (très détaillé et satisfaisant, comble une lacune). — Lotze, Klei e Schriften. — Brücke, Schönheit u. Fehler der menschl. Gestalt. — Müllenhoff, Deutsche Altertumskunde, I et III. — Holm, Griech Gesch. III érudition, sagacité, esprit, beaucoup de choses neuves et importantes). — Schröder, Zur Waffen = und Schiffskunde des deutschen M. A. bis 1200 (très recommandable). — Wagner u. Supan, Die Bevölker. der Erde. — Herodas, p. Buecheler (ce qu'il y a eu de plus utile sur le sujet). — Culex, p. Leo. — Arthour and Merlin, p. Kölbing. — Ettlinger, Hofmannswaldau (clair et détaillé). — Seibt, Helldunkel.

Deutsche Literaturzeitung, n° 16 : Hesedamm, Der Römerbrief. — Spiegel, Hermann Bonnus — Güdemann, Quellenschriften zur Gesch. des Unterrichts u. der Erziehung bei den deutschen Juden, bis Mendelssohn (beaucoup de renseignements nouveaux et surprenants). — Domingo de S. Thomas, arte de la lengua Quichua, p. Platzmann, édition facsimile. — Blaydes, Adversaria in comicorum graec fragm. I. — Speyer, Observ. et emendationes (du bon). — Abaelardi Hymnarius Paraclitensis p. Dreves (très important). — H. Lichtenberger, De verbis quae in vetustissima Germanorum lingua reduplicatum praeteritum exhibebant (triste exemple de ce qu'est devenue la grammaire). — Robert von Blois, Sämmtl. Werke, p. Ulrich, II (contient Flori et Ciriope, la chanson d'amors et quatre chançons dont deux inédites) — Dortmunder Urkundenbuch, p. Rübel et Roese, II, 1. — Zur 400en Geburtsfeier Butzers ; Erichson, Butzer. — Hilliger, Pius' V Wahl zum Papste. — Recollections of a happy life, autobiogr. of Marianne North. — Jahn, Mozart, 3e éd. — Kohler u. Peiser, Aus dem babylon. Rechtsleben. I et II (publication qui est un modèle). — Haeckel, Anthropogenie. — Moltke, Vermischte Schriften.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 7 : Ficker, Untersuchungen zur

Rechtsgesch. I. Erbenfolge der ostgerman. Rechte (très long art. d'Amira sur un livre important et qui fait avancer la science). — BERNHEIM, Lehrb. der histor. Methode; GOTHEIN, Die Aufg. der Culturgesch.; SCHÄFER, Gesch. u. Culturgesch.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 16 : Herodas p. KENYON, p. RUTHERFORD. — Versus italici antiqui, p. ZANDER (du soin de la lecture, de fines remarques). — GARDTHAUSEN, Augustus und seine Zeit, I (guide sûr et nécessaire). — CARTAULT, Terres cuites grecques. — CHAVANNES, De Palladii raptu (fait avec soin et érudition mais en un latin qui fait souhaiter l'abolition prochaine de la thèse latine). — RETHWISCH, Jahresber. über das höhere Schulwesen, IV, V.

— N° 17 : GRIMM (Hermann), Ilias (de l'imagination, mais manque d'estime et de respect « pour les devoirs de la compréhension philologique »). — Psalms of Salomon, p. RYLE and JAMES. — Comoediae Horatianae tres p. JAHNKE. — Facsim. de ms. grecs d'Espagne p. GRAUX et A. MARTIN (bel et important ouvrage). — BURY, The later Roman empire from Arcadius to Irene (excellent). — HOGUE, The irregular verbs of Attic prose (peu original et n'est exempt ni de lacunes ni d'erreurs).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 16 : JOHANNSON, Beitr. zur griech. Sprache. — DARESTE, HAUSSOULLIER, TH. REINACH, Inscr. juridiques grecques, I (2e art.). — Dion. Halicarn. p. JACOBY, III (modèle d'acribie philologique et de critique méthodique du texte, volume digne des précédents). — Tatian ad Graecos, p. SCHWARTZ. — SCHEUER, De Taciti de orat. dialogi codicum nexu et fide. — OLSUBJEW, Martial (en russe).

Theologische Literaturzeitung, n° 8 : GOLDZIHER, Muhammed. Studien. — FINKE, Ungedr. Dominikanerbriefe des XIII Jahrh. — KNEER, Kardinal Zabarella. — BAHRDT, Gesch. der Reformation der Stadt Hannover. — KÖLTZSCH, Melanchtons philosophische Ethik. — TROELTSCH, Vernunft u. Offenbarung bei Gerhard u. Melanchton.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

BULLETIN DES MUSÉES

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE DE LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS
ET DE LA DIRECTION DES MUSÉES NATIONAUX

(Organe international des Musées)

DIRECTEURS :

M. Edouard GARNIER, Conservateur du Musée céramique de Sèvres	M. Léonce BENEDITE, Conservateur du Musée du Luxembourg

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

M. André SAGLIO, attaché à la direction des Beaux-Arts.

Le Bulletin des Musées paraît le 25 de chaque mois, il forme à la fin de chaque année un volume de 400 à 500 pages, format in-8.

1892. LES NUMÉROS 1-2 VIENNENT DE PARAITRE

PRIX DE L'ABONNEMENT

FRANCE. — Paris et Départements, 1 an.................... **12** fr.
ETRANGER. — Union postale .... **13** fr.

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES

ABONNEMENT : 10 FR.

JANVIER-MARS 1892. — SOMMAIRE : Henri WEIL. Du discours d'Hypéride contre Philippidès. — G. WEBER. Hypaepa, le Kaleh d'Aïasourat, Birghi et Œdémich. — Eug. D'EICHTHAL, Théod. REINACH. Notes sur les problèmes musicaux dits d'Aristote. — E. BABELON. Timaïros, roi de Paphos. — Dr G.-A. COSTOMIRIS. Etudes sur les écrits inédits des anciens médecins grecs. — Gustave SCHLUMBERGER. Amulettes byzantins anciens, destinés à combattre les maléfices et maladies. — P. DE NOLHAC. Pétrarque et Barlaam. — Th. REINACH. L'impôt sur les courtisanes à Cos. — C. RUELLE. Alexandre d'Alexandrie. — Em. LEGRAND. Κόσμος, Κῶμον et Τζίκολον, dans la lettre de Bessarion au gouverneur des enfants de Thomas Paléologue. — CHRONIQUE. — BIBLIOGRAPHIE.

BULLETIN DE GÉOGRAPHIE
HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES & SCIENTIFIQUES

Secrétaire : M. le Dr HAMY, membre de l'Institut.

ABONNEMENT : 10 FR.

1891. N° 4. — SOMMAIRE : Documents officiels. — Congrès des sociétés savantes. — A.-F. LIÈVRE. Les limites des cités de l'ouest de la Gaule, d'après les bornes milliaires, la Table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin. — J.-F. BLADÉ. Un comté de Vasconie au temps de Louis le Débonnaire. — Dr BONNET. Mémoire et lettres de Lenoir du Roule au chancelier de Pontchartrain sur sa mission en Ethiopie. — Aug. CHAUVIGNÉ. Géographie historique du pays de Véron. — L'abbé LEMIRE. L'habitat dans la Flandre française. — Capitaine WINCKLER. Description de la partie supérieure de la vallée de l'Oued-el-Kébir. — Dr BERTHELON. Exploration anthropologique de la Khoumirie.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nº 19 Vingt-sixième année 9 mai 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

UNE NÉCROPOLE ROYALE
A SIDON
FOUILLES DE HAMDY-BEY

PUBLIÉES PAR

HAMDY-BEY
Directeur du Musée impérial à Constantinople

THÉODORE REINACH
Docteur ès lettres,
Directeur de la Revue des Etudes Grecques

Un superbe volume in-folio, qui comprendra environ 250 pages de texte, 50 planches en héliogravure ou en chromolithographie, un grand plan, et des dessins dans le texte. Prix............... 200 fr.

L'ouvrage est publié en 4 livraisons.

Première livraison. Texte illustré. Feuilles 1 à 6 et feuille de titre.

Planches : I. Plan de Saïda. — II. Nécropole d'Ayaa. — III. Hypogée A. Plan et coupes. — IV. Sarcophage des Pleureuses. Plans et coupe. — V. Détails d'architecture. (Planches en lithographie en noir et en couleur). — VII-VIII. Sarcophage des pleureuses, face est et face ouest. Planches en héliogravure. — XI. Sarcophage des pleureuses, couvercle. Chromolithographie. — XII-XIII. Sarcophage Lycien. Plan et coupe. Détails d'architecture. Planches en lithographie. — XIV-XV. Sarcophage Lycien. Vue d'ensemble. Planches en héliogravure. — XVI. Sarcophage Lycien. Face ouest et face est. Planche en héliogravure. — XVIII-XIX. Sarcophage du Satrape. Plan et détail d'architecture. Planches en lithographie. — XXI. Sarcophage du Satrape. Face sud et face nord. Planches en héliogravure.

Annales de l'Est, nº 2 : GRUCKER, Le Laocoon de Lessing (premier article; fait partie d'un ouvrage d'ensemble sur Lessing et son époque que l'auteur publiera prochainement, et qui fait suite à son « Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne »). — PFISTER, Les anciens monuments de Sainte-Odile (le plateau a été habité dans les temps les plus reculés; les anciennes fortifications appartiennent à des époques très différentes; aucun des arguments mis en avant pour prouver l'origine romaine du mur païen, ne résiste à l'examen, et la théorie de Schneider, réputée comme classique, n'est fondée que sur des contresens au texte d'Ammien Marcellin et sur une mauvaise interprétation de Vitruve; le mur est un oppidum gaulois, élevé sans doute au IVe ou au IIIe siècle avant notre ère; etc.). — JACQUES, Lettres inédites de Vauban et de Louvois sur les fortifications de Nancy. — *Comptes rendus :* Invent. somm. des archives départ. et commun. Vosges, Moselle, Verdun. — JACQUOT, Pierre Woeiriot, Les Wiriot-Woeiriot. — ROGIE, Hist. du bienheureux Fourier. — MORTON, Not. hist. sur dom Fréchard. — ETIENNE, La langue franç. depuis ses origines jusqu'à la fin du XIe siècle, I. — REIBER, Küchenzettel u. Regeln eines Strassburger Frauenklosters des XVI Jahrh.

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, nº 2 : Raphael LÉVY, Les finances russes. — DE LA LANDE DE CALAN, Constit. de la Louisiane. — JUNOD, La Bavière et l'Empire allemand. — BÉRARD, Les nationalités de la Macédoine. — *Analyses et comptes rendus :* D'EICHTHAL, Socialisme, communisme et collectivisme; F. BUISSON, Castellion; STOURM, Cours de finances, le budget; MUEL, Gouv. min. et constit. de la France depuis cent ans; TATISTCHEFF, Alexandre et Napoléon; BLOCK, Le socialisme moderne; NIOX, Atlas de géogr.; MICHON, Enquêtes parlem.; HAMELIUS, Philos. de l'écon. polit.; X., La polit. franç. en Tunisie; PLAISANT et PIDANCET, Code prat. des lois rurales; DARSY, Atlas de géogr. phys. polit. et hist.; MATTEI, Bas Niger, Benoué, Dahomey; VERSCHUUR, Aux Antipodes; MOSSÉ, Don Pedro II; JOUET, Les clubs; MAGER, Annuaire de la presse coloniale; Marbot, Mémoires; De SWARTE, Le trésor public pendant la guerre de 1870-71; MEYNIARD, Le second empire en Indo-Chine.

The Academy, nº 1042 : RYLE, The Canon of the Old Testament; DUFF, Old Testament theology; J. ROBERTSON, The early religion of Israel; James DARMESTETER, Les prophètes d'Israel. — BEESLY, Queen Elizabeth (bon, fait avec vigueur et indépendance). — RODD, The customs and lore of modern Greece. — KEENE, Madhava Rao Sindhia. — Some foreign books (KARPELES, Allg. Gesch. der Liter; SCHROER, Ueber Titus Andronicus; ANDREWS, Contes ligures). — Am. B. Edwards (not. nécrol.). — The marriage of Sir Gawain (Stokes). — SAYCE, Records of the post, V; JASTROW, A dictionary of the Targumim, etc. — Joseph Budenz (not. nécrol.). — Bastien Lepage and his art. — The excavations of the American school at Argos. — The discovery of a Christian catacomb at Ketch.

The Athenaeum, nº 3365 : C.-F. MORRIS, Yorkshire folk-talk. — Arthur H. SMITH, Chinese characteristics (fait avec succès, sans partialité). — SMILES, Jasmin, barber, poet, philanthropist (agréable à lire). — MACKENZIE, An introduction to social philosophy. — HOLMES, The Black Friars of Pontefract. — SELLAR, The Roman poets of the Augustan Age, Horace and the elegiac poets, with a memoir of the author by Andrew. LANG (de bonnes choses). — Theological literature. — Miss A. B. Edwards. — Diction. of National Biography (futurs art. de Nevill à Nichols). — Bodenstedt (not. nécrol.) — TANCRED, Historical

record of medals and honorary distinctions conferred an the British navy army and auxiliary forces. — South Indian Inscr. Tamil and Sanskrit p. HULTZSCH, I. — The St Anne of Leonardo da Vinci (Marks).

The English Historical Review, avril : Roos, The Swedish part in the Viking expeditions. — MAITLAND, Henry II and the criminous clerks. — BAIN, The siege of Belgrade by Muhammad II, 1456. — HUME, The coming of Philipp the Prudent. — TANNER, Pepys and the popish plot. — *Notes and documents :* The date of 7. Malala (Brooks); The Oxford Council of december 1197 (Round); The intercouse between English and Bohemian Wycliffites in the early years of the XV century (Poole); A contemporary oration on Pope Alexander VI (Garnett); An Italian report on the condition of Persia 1586 (Brown). — *Reviews of books :* Aristotle Const. of Athens p. KENYON; BONGHI, Le feste Romane; Sallust p. MAURENBRECHER; SOHM, Entsteh. des deutschen Städtewesens; Giraldi Cambrensis Opera VIII p. WARNER; Memor. of St Edmund's Abbey, I; Select civil pleas 1200-1203, p. BAILDON; Cartul. der Abdij Marienweerd p. de FREMERY; Registers van het bisdom Utrecht; Bullarium Traiectense, I, II; Corpus docum. inquis. neerl. I; Ely episcopal records; Machiavelli, Il principe p. BURD; VILLARI, Life of Machiavelli; Visit. of Southwell Minster p. LEACH; FROUDE, The divorce of Catherine of Aragon; BAGWELL, Ireland under the Tudors III; GILBERT, Hist. of the Irish confederation; A Jacobite narrative of the war in Ireland, 1688-90; Calendar of Domestic State Papers, 1644-1645 p. HAMILTON; Calendar of proceedings of the Committere for Compounding 1643-1660 p. FIRTH; Instr. données aux ambass. de France en Russie p. RAMBAUD; THWAITES, The American colonies; STEPHENS, Hist. of the French Revol.; SOREL, Mme de Staël; HAYM, Max Duncker; BURGESS, Political science.

Deutsche Literaturzeitung, n° 17 : SCHWARZLOSE, Der Bilderstreit. — CASPARI, Briefe, Abhandl. u. Predigten aus den zwei letzten Jahrh. des Kirchl. Altertums u. dem Anfang des M. A. (matériaux très importants). — WINDELBAND, Gesch. der Philosophie. — MOLKENBOER, Die intern. Erziehungsarbeit. — Vedic Hymns, transl. by Max Müller (soigné). — HARTMANN, De canone decem oratorum (clair et de justes remarques). — SCHEUER, De Tacitei de orator. dialogi codicum nexu et fide. — Hebbels Briefw. p. BAMBERG. — RIGAL, Alex. Hardy (savant et profond). — LEHMANN (H. O.), Quellen zur deutschen Reichs= und Rechtsgeschichte. — Clarke Papers 1647-1660 (une des sources les plus importantes pour l'histoire de la Révolution d'Angleterre). — DÖLLINGER, Das Papstum. — Dante, Das Purgatorium, metrisch übertr. von Carl. BERTRAND; Die Hœlle, übers. von BASSERMANN.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 18 : Aristotelis de anima liber B p. RABE (digne de l'école d'Usener). — Plutarchi Moralia p. p. BERNARDAKIS, III (bonne édition en somme et qui sera utile, malgré ses défauts). — Cicéron contre Verrès, Divinatio in Q. Caecilium, p. Em. THOMAS (soin réfléchi dans l'établissement du texte, clarté des explications toujours complètes, fraîcheur de l'exposition, largeur du regard dans l'introduction). — CRIVELLARI, Ippolito; PAIS, Il teatro di L. Anneo Seneca. — LADEK, De Octavia praetexta. — SCHELLE, Beitr. zur Gesch. des Todeskampfes der röm. Republik (bon). — BEURLIER, De divinis honor.quos acceperunt Alexander et successores ejus; Le culte impérial, son hist. et son organ. depuis Auguste jusqu'à Justinien (la thèse française est soignée et utile). — Ed. BEAUDOUIN, Le culte des empereurs dans les cités de la Gaule Narbonaise. — MURR, Die Pflanzenwelt in der griech. Mythologie (méritoire). — HELBIG und REISCH, Führer durch die öffentl. Samml. klassischer Altertümer in Rom. (très consciencieux et très louable). — CONSOLI, Fonologia latina (clair). — LOMBARDO, L'umanesimo in Italia ed in Germania.

LIBRAIRIE HACHETTE et Cie, boulevard St-Germain, 79. Paris.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

FÉNELON

Par **M. Paul JANET,** membre de l'Institut.

Pour paraître prochainement :

SAINT-SIMON, par M. Gaston Boissier, de l'Académie franç.

VICTOR HUGO, par M. Mabilleau.

RABELAIS, par M. René Millet.

EN VENTE

Victor Cousin, par M. Jules SIMON, de l'Académie française, 1 vol.
Madame de Sévigné, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française, 1 vol.
Montesquieu, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
George Sand, par M. E. CARO, de l'Académie française, 1 vol.
Turgot, par M. Léon SAY, de l'Académie française, 1 vol.
A. Thiers, par M. P. de RÉMUSAT, 1 vol.
D'Alembert, par M. Joseph BERTRAND, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, 1 vol.
Vauvenargues, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Madame de Staël, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
Théophile Gautier, par M. Maxime du CAMP, de l'Académie française, 1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède BARINE, 1 vol.
Madame de Lafayette, par M. le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française, 1 vol.
Mirabeau, par M. Edmond ROUSSE, de l'Académie française, 1 vol.
Rutebeuf, par M. CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.
Stendhal, par M. Edouard ROD, 1 vol.
Alfred de Vigny, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Boileau, par M. Gustve LANSON, 1 vol.
Chateaubriand, par M. de LESCURE, 1 vol.

CAMILLE JULLIAN

Anc. memb. de l'école franç. de Rome, prof. d'hist. à la Faculté des lettres de Bordeaux

GALLIA

TABLEAU SOMMAIRE DE LA GAULE SOUS LA DOMINATION ROMAINE

Ouvrage illustré de 137 gravures d'après les monuments antiques et d'une carte. — Un volume in-16, cartonnage toile. . . . . **3** fr. »

EXTRAIT DE LA PRÉFACE. — Ce petit livre s'adresse d'abord et surtout aux étudiants des Lycées et des Facultés : peut-être leur servira-t-il à compléter leurs manuels et leurs livres de lectures historiques. — On a aussi pensé, en le faisant, aux archéologues de la province; on voudrait qu'il pût les encourager à explorer notre sol et à accroître les richesses de nos musées et les documents de notre histoire. — Enfin, il a été souvent écrit en vue des gens du monde, de ceux qui aiment le passé de notre chère France.

On a ajouté au texte un très grand nombre de figures ; toutes, sauf trois ou quatre, reproduisent des monuments gallo-romains ; on a pu faire ainsi de ce livre un album d'antiquités nationales.

Nous avons indiqué avec soin, dans ce volume, tout ce qui pouvait intéresser les grandes villes de France, en particulier Lyon, la capitale romaine, et Paris, la capitale française.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Vingt-sixième année 16 mai 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES RELIGIEUSES

Quatrième volume

LA
MORALE ÉGYPTIENNE
QUINZE SIÈCLES AVANT NOTRE ÈRE
ÉTUDE SUR LE PAPYRUS DE BOULAQ N° 4

PAR

E. AMÉLINEAU
Maître de Conférences à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (section des sciences religieuses).

Un volume in-8 . . . . **10** fr. »

Revue rétrospective, 1er mai 1892 : Comte de VAUVINEUX, Lettres sur la guerre d'Italie (1859). — Pièces relatives à l'insurrection des Cévennes 1701-1706. — Une visite à Méhemet-Ali en 1840. — Lettre d'amour d'une bourgeoise allemande à Lauzun. — Un agent secret de l'archiduc François (1791). — Saint Just et sa mère (1786). — Une lettre de Méry. — Un quatrain sur Rapinat. — Le parc de Santerre.

The Academy, n° 1043 : AITKEN, The life and works of John Arbuthnot (très intéressant et puisé à de nouvelles sources). — MARSHALL, Elements of economics of industry. — Anne MOZLEY, Essays from Blackwood. — T. A. COOK, Old Touraine, the life and history of the famous chateaux of France. 2 vol. — Bodenstedt. — The CX Psalm (Chance et Gaster). — The marriage of Sir Gawain and the loathly damsel (Nutt). — The Complutensian polyglott and the Psalterium Turicence (Swete). — EUTING, Sinaitische Inschriften (fait avec sa « wonted accuracy and mastery »). — A concordance to the Upanishads (Jacob). — MIDDLETON, The remains of the ancient Rome.

The Athenaeum, n° 3366 : Whymper's travels in the Andes. — Miss DRANE, The history of St Dominic, founder of the Friars Preachers (écrit avec enthousiasme et pour édifier). — Sir Charles DILKE, Imperial Defence. — Ch. Rob. Maturin, Melmoth the Wanderer, a new edition, with memoir and bibliography. — Euripides, Iphigeneia, p. ENGLAND. — Graetz's History of the Jews (Bella Löwy). — Walton's version of « The former age » (Skeat). — The Dictionary of National Biography (liste des futurs art. de Nicholson à Norry). — The Junian handwriting (Rae). — Notes from Italy (Halbherr).

Literarisches Centralblatt, n° 17 : MRIRBT, Die Wahl Gregor's VII (des résultats sûrs). — Gregorii I papae registrum, I, 2, V-VII, p. M. HARTMANN. — Von LÖHER, Culturgesch. der Deutschen im M. A. I. Germanenzeit u. Wanderzeit (indépendant et clairement fait). — PHILIPPSON, Hist. du règne de Marie Stuart, I (très attachant). — ZENKER, Gesch. der Wiener Journalistik bis 1848 (très méritoire ; habilement groupé ; précis et impartial). — WALLACE, Der Darwinismus. — S. LÉVI, Le théâtre indien (excellent ; matériaux très bien rassemblés ; jugement mesuré et bien pesé ; en somme, très instructif). — Eschyle I, p. ZOMARIDES et WECKLEIN I (donne le texte dans la pureté aujourd'hui accessible ; introduction et commentaire qui rendront les meilleurs services). — GOETZ, Der liber glossarum. — VORETZSCH, Die Sage von Ogier (démonstration claire et magistrale). — Dict. gén. de la langue française p. HATZFELD, A. DARMESTETER et A. THOMAS, 1-6 (très bon et pour ce qui regarde la définition des mots et la logique enchaînement des différents sens, en un progrès décisif sur Littré). — EULENBERG et BACH, Schulgesundheitslehre.

N° 18 : EURINGER, Masorahtext des Kohelet. — BESS, Zur Gesch. des Konstanzer Konzils (cf. *Revue*, n° 3). — SCHMEKEL, Die Philosophie der mittleren Stoa. — Urk. einer röm. Gärtnergenoss. 1030, p. HARTMANN. — GITTERMANN, Ezzelin von Romano, I, die Gründ. der Signorie (fait avec soin et conscience). — Von HASE, Vaterl. Reden u. Denkschriften. — Zur Lebensgesch. Moltkes. — Statuten u. Reform. der Univ. Heidelberg p. THORBECKE. — Junker's Reisen in Afrika. — GNOLI, Un giudizio di lesa romanità sotto Leone X. — Walter von Arras, Ille u. Galeron, p. W. FOERSTER. — UNGEMACH, Die Quellen der fünf ersten Chester plays (grand soin). — GARKE, Prothese u. Aphaerese im Ahd. (mené avec diligence et exactitude). — Uhland's Dramen u. Dramenentwürfe, erl. von DÜNTZER. — BIESE, Reuter, Seidel u. der Humor in

der deutschen Dichtung. — STRAUSS u. TORNEY, Entsteh. u. Gesch. des altägypt. Götterglaubens (instructif et suggestif). — SCHUCHHARDT, Schliemann's Ausgrab. in Troja, Tiryns, Mykenä, Orchomenos, Ithaka (important). — CLEMEN, Die Kunstdenkm. der Rheinprovinz. — HOCHEGGER, Entsteh. u. Bedeut. der Blockbücher. — SEECK, Zeitphrasen.

Deutsche Literaturzeitung, n° 18 : EURINGER, Masorahtext des Koheleth (manque de méthode). — WIEGAND, De ecclesiae notione quid Wiclif docuerit. — NEUMANN, Innere Verwandschaft buddhist. u. christl. Lehren (assez bon, mais va trop loin). — NENTWIG, Die Physik an der Univ. Helmstedt. — JACOB, Welche Artikel bezogen die Araber des M. A. aus den nord. balt. Ländern (fait avec grand soin). — RADDATZ, Die Suahilisprache (des choses justes, mais aussi des choses fausses et défectueuses). — Scholia in Euripidem, p. SCHWARTZ, II (cf. *Revue*, n° 14). — O. KELLER, Latein. Volksetym. u. Verwandtes (cf. *Revue*, n° 13). — De MORSIER, Romanciers allemands contemporains (inégal et très contestable). — LUCAE, Aus deutscher Sprach = und Literaturgesch. (recueil d'essais intéressants). — ROD, Stendhal (cf. *Revue*, n^{os} 3 et 5). — HESKEL, Die Historia Sicula des Anonymus Vatic. u. des Gaufredus Malaterra (soigné et compétent). — Osnabrücker Geschichtsquellen, M. A. I, p. PHILIPPI u. FORST. — TROSKA, Die Publicistik zur sächs. Frage auf dem Wiener Congresse (compilation qui manque de vie). — Thekla von SCHOBER, Geb. von Gumpert, Unter fünf Königen u. drei Kaisern, unpolit. Erinner. einer alten Frau. — Länderkunde von Europa, p. KIRCHHOFF. — SCHULTESS, Process des Rabirius 63 (fait avec soin et intéressant). — Von MIASKOWSKI, Die Anfänge der Nationalökonomie. — MÜNCK, Tagebuchblätter.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 17 : Von der GABELENTZ, Die Sprachwiss. ihre Aufg. Methoden u. bisher. Ergebnisse (l'auteur unissant un vaste savoir à une profondeur philosophique et à de grandes connaissances philologiques, nous mène sur des chemins peu foulés sur mainte terra incognita). — Inscr. graecae metricae p. PREGER (il faut donner une pleine louange au soin qui a présidé à ce travail, digne complément de Kaibel). — Athenagorae libellus pro christianis, oratio de resurr. cadaverum, rec. SCHWARTZ (excellent). — Quinti Smyrnaei Posthomericorum libri XIV, p. A. ZIMMERMANN (texte très lisible). — HAUPT, Livius-Kommentar 1-5, livres I-V. — STOWASSER, Dunkle Wörter; Eine zweite Reihe dunkle Wörter (travail profond, étymologies très attachantes). — BENSELER, Griech. deutsches Schulwörterbuch, 9e aufl. p. AUTENRIETH.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 18 : Festschrift des königl. Gymnasiums zu Schneeberg (travail de Paul VOGEL sur les Tristes). — BORINSKI, Grundz. des Systems der artikul. Phonetik. — BLÜMNER, Gleichnis u. Metapher in der attischen Komödie; Rob. THOMAS, Zur histor. Entwickl. der Metapher im Griech.; REICHENBERGER, Entwickl. des metonym. Gebrauchs von Götternamen in der griech. Poesie bis zum Ende des Alexandrin. Zeitalters (1er art.). — LUTZ, Die Kasus-Adverbien bei den attischen Rednern (méritoire). — Jamblichi de communi mathematica scientia p. FESTA (très soigné).

Theologische Literaturzeitung, n° 9 : BALDENSPERGER, Das Selbstbewusstsein Jesu im Lichte der messian. Hoffnungen seiner Zeit. — Van MANEN, Paulus, II. De brief aan de Romeinen. — WIEGAND, De ecclesiae notione quid Wiclif docuerit. — Latein. Literaturdenkm. des XV u. XVI Jahrh. III. Naogeorgus, Pammachius, p. BOLTE u. E. SCHMIDT; IV. Melanchton, declam. p. HARTFELDER. — FICKER, Die Konfutation des Augsb. Bekenntnisses, ihre erste Gestalt u. ihre Gesch. — De

Broglie (Emm.), La soc. de l'abbaye de S. Germain des Prés au XVIII[e] siècle, Bern. de Montfaucon et les Bernardins 1715-1750 (c'est plutôt une contribution à l'histoire de la « culture » qu'à celle de l'église de la France). — Weitbrecht, Ketzergerichte.

Altpreussiche Monatsschrift, V et VI, juillet-septembre 1891 : Reicke, Lose Blätter aus Kants's Nachlass. — Grabe, General-Lieutenant Freiherr von Günther und das Günther-Denkmal zu Lyck. — *Kritiken und Referate :* Tschackert, Urkundenbuch zur Reformationsgesch. des Herzogtums Preussen, II (fin); Steinbrecht, Schloss Marienburg in Preussen, Führer durch seine Gesch. und Bauwerke; Kalau vom Hofe, Gesch. u. Genealogie der Familie Kalaw. Kalau, Calow, Calov u. Calo und der Familie Kalau vom Hofe. — Universitätschronik 1891. — Alpreuss. Bibliographie 1890 (suite).

— VII et VIII, octobre-décembre 1891 : Reicke, Lose Blätter aus Kant's Nachlass. — Frischbier, Preuss. Volksreime. u. Volksspiele. — Bolte, Der Ritter u. die Königstochter, Volkslied; Zum Liede auf die Danziger Fehde 1576. — Sprenger, Zu dem Königsberger Zwischenspielen ; Zu dem Zwischenspiele Joh. Raues; Zu den Kön. Zwischenspielen 1644. — Neubaur, Zusatz zu S. 272 des Aufsatzes « Ein Nachtrag zum Corpus Reformatorum. — Conrad, Das Aussetzungsprivileg von Soldau 1344. — *Kritiken und Referate :* Koch's Auswahlguter Bücher. — *Mittheilungen und Anhang :* Eine ostpreuss. Pfarre vor 150 Jahren (Hanncke); Frischbier (not. nécrol. de Sembrzycki); Gemeinnütziges, sorgt für die Erhalt. der Familiennachrichten (Conrad); ein Plagiat (Sembrzycki); Aufruf des Vereins für die Herst. u. Ausschmück. der Marienburg. — Preis-Aufgaben der Rübenow Stiftung. — Inventar der Bau=und Kunstdenkmäler der Provinz Ostpreussen (Nachtrag). — Universitätschronik, 1891-1892. — Altpreuss. Bibliographie.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

LES RELATIONS POLITIQUES DE LA FRANCE AVEC LE

ROYAUME DE MAJORQUE

(ILES BALÉARES, ROUSSILLON, MONTPELLIER, ETC.)

Par A. Lecoy de La Marche

Deux beaux volumes in-8 avec une carte. . . . . **20** fr.

PRÉCIS

DE L'ART ARABE

ET MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE, A LA THÉORIE ET A LA TECHNIQUE DES ARTS DE L'ORIENT MUSULMAN

Par J. Bourgoin

Un vol. in-4 avec 300 planches dont quelques-unes en chromolithographie . . . . **150** fr.

Ouvrage terminé

LA GAULE AVANT LES GAULOIS

D'APRÈS LES MONUMENTS ET LES TEXTES

Par **Alexandre Bertrand**, membre de l'Institut

Un beau volume in-8, richement illustré . . . . **10** fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Vingt-sixième année 23 mai 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE
DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

SCIENCES RELIGIEUSES

Quatrième volume

LA
MORALE ÉGYPTIENNE
QUINZE SIÈCLES AVANT NOTRE ÈRE
ÉTUDE SUR LE PAPYRUS DE BOULAQ N° 4

PAR

E. AMÉLINEAU
Maître de Conférences à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (section des sciences religieuses).

Un volume in-8 . . . . **10** fr. »

Revue de Philologie, janvier : E. CHATELAIN, Othon Riemann (avec portrait). — P. THOMAS, Cicéron, de leg. II, 17, 41. — P. LEJAY, Notes latines. — H. MICHELI, Le discours d'Andocide πρὸς τοὺς ἑταίρους. — P. LEJAY, L'origine de la recension italienne de Plaute. — S. DOSSON, Hirtius, de bello gall. VIII proœ. 2. — P. TANNERY, Chemica. — F. CUMONT, Salluste le philosophe. — O. NAVARRE, Notes sur Hérodote. — O. KELLER, Le subjonctif imparfait et plus que parfait avec quom dans les propositions narratives. — L. HAVET, Plautus. — *Comptes rendus :* FORCHHAMMER, Prolegomena zur Mythologie als Wissenschaft und Lexicon der Mythensprache; J. van der VLIET, Studia ecclesiastica; M. FREUDENTHAL, Die Erkenntnisslehre Philo's von Alexandria; H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les noms gaulois chez César et chez Hirtius; C. TOUBIN, Essai d'étymologie historique et géographique; C. O. ZURETTI, Sui dialetti letterari greci.

— Avril : F. de MÉLY, Les cachets d'oculistes et les lapidaires de l'antiquité et du haut Moyen Age. — F. CUMONT, Note sur le grand bas-relief mithriaque du Louvre et sur une pierre de Tivoli. — P. FOURNIER et L. GOSSELIN, Thucydide VII, 71, 7. — L. HAVET, Legerupa. — P. THOMAS, Cicéron, de leg. III, 10, 24. — L. HAVET, Plautus — L. DUVAU, Sur quelques passages de poètes latins. — *Comptes rendus :* Em. EGGER, La littérature grecque; K. TROOST, Zenonis Citiensis de rebus physicis doctrinae fundamentum; E. HÜBNER, Grundriss zu Vorlesungen über die Geschichte u. Encycl. der kl. Philologie. — Revue des Revues et Publications d'Académies relatives à l'antiquité classique parues en 1891 : Allemagne, *A.* à *J.*

The Academy, n° 1044 : STEBBING, Sir Walter Ralegh (recherches étendues). — BOOTH, Pauperism. — FALKENER, Games ancient and oriental, and how to play them. — The date of Lydgate's Siege of Troy (Skeat). — Some recently discovered early printed copies of the English Bible (Dore). — Some English etymologies (Napier). — The CX Psalm. — Crissom wand. — LEHMANN (C. F.), Samassumukin, König von Babylonien (très bonne et complète monographie).

The Athenaeum, n° 3367 : ABBOTT, The anglican career of Cardinal Newman. — TREDWELL, Privately illustrated books; PÈNE DU BOIS, Four Private libraries of New-York, — FREEMAN, Hist. of Sicily, III, Athenens. and Carthaginian invasions. — Coaching and cramming. — Legislation for public libraries and museums.

The classical Review, mai : DUNN, The nasal sonant. — MACKAIL, Notes on the Greek anthology. — TUCKER, Notes on Aeschylus. — F. W. THOMAS and DARBYSHIRE, On the forms of the negative ne. — MARCHANT, On the text of Thuc. VII. — PATON, The two islands called Ikaros. — SONNENSCHEIN and SEATON, Bayfield on conditional sentences. — ELLIS, The Corsini ms. of the Culex. — TURNER, Two early lists of St Cyprian's works. — J. COOK WILSON, Apelt's pseudo-arist. treatises, De Xenophane. — *Comptes rendus :* Thucydides, II. p. MARCHANT; Plato, Dial. transl. CHURCH; Plautus, Captivi, p. HALLIDIE; Fragm. of Roman poetry, p. MERRY; SELLAR, Horace and the elegiac poets; SKIA, Le dialecte crétois (en grec); Josephus, IV, p. NIESE, transl. SHILLETO; etc. — *Notes* : Iphig. T. 285, 1393, 1408; Thuc. VI, 31. (Earle); Aeschines, I, 13; Dem. XXIV, 120 (Wyse); Plaut. Cas. 523 (Sonnenschein). — MURRAY, Hist. of Greek sculpture.

Literarisches Centralblatt, n° 19 : Ud-Dwaghi L'Idhini, Hist. des Maronites, p. AL KHOURI AL-CHARTOUNI — HARRISON, The new calendar of great men, biographies of the 558 worthies of all ages and nations in the

positivist calendar of Aug. Comte. — WINDELBAND, Gesch. der Philosophie (très bien fait). — MARINA, Romania e Germania ovvero il mondo germanico secondo le relazioni di Tacito e nei suoi veri caratteri, rapporti e influenza sul mondo romano (essai intéressant). — KRAUS, Christl. Inschriften der Rheinlande, II, 1. — BERGMANS, L'éloquence parlementaire belge sous le régime hollandais, 1815-1830. — O. LORENZ, Ranke. die Generationenlehre u. der Geschichtsunterricht (beau livre suggestif et plein de pensées). — BÖRCKEL, Adam Lux (cf. *Revue*, n° 6). — DRUDE, Handbuch der Pflanzengeographie. — H. SCHMIDT, Handb. der latein. u. griech. Synonymik (recueil utile, mais à consulter avec précaution). — TORREND, A comparative grammar of the South-African Bantu languages (cf. *Revue*, n° 2). — HERZFELD, Die Räthsel des Exeterbuches u. ihr Verfasser. — WEHL, Dramat. Bausteine.

Deutsche Literaturzeitung, n° 19 : LOBSTEIN, Le bilan dogmatique de l'orthodoxie régnante (excellent). — Acta Martyrum et Sanctorum I, II (important et méritoire). — VALLOTTON, Die Bibel. — Schopenhauer, p. GRISEBACH, 3-6. — Die Matrikel der Univ. Rostock, II, 1563-1611, p. HOFMEISTER. — BORINSKI, Grundz. des Systems der artic. Phonetik (cf. *Revue*, 1891, n° 50). — DINGELDEIN, Haben die Theatermasken der alten die Stimme verstärkt ? (le dernier mot n'est pas dit). — PULVERMACHER, De Georgicis a Vergilio retractatis (réussi). — Marcelli de medicamentis liber, p. HELMREICH (texte sûr). — OTTMANN, Die redupl. Präterita in den german. Sprachen. — WETZ, Shakspeare vom Standpunkte der vergl. Literaturgesch. (fait d'après Taine). — ZISTERER, Gregor X u. Rudolf von Habsburg (clair). — FITTE Das staatsrechtl. Verh. des Herzogtums Lothringen zum deutschen Reich seit 1542 (cf. *Revue*, 1891, n° 42). — Aus Philipp Stapfers Briefw. p. Luginbühl. — ORDINAIRE, Du Pacifique à l'Atlantique par les Andes péruviennes et l'Amazone. — C. ROBERT, Scenen der Ilias u. Aithiopis auf einer Vase.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 19 : DRACHMANN, Pindarfortolkning. — Electra, p. KRAL. — Anecd. Oxoniensia, coll. from the Harleian ms. of Cicero 2682 p. CLARK (cf. *Revue*, n° 17). — Valerii Maximi fact. et memor. p. KEMPF (grand et très louable travail). — DIETERICH, Abraxas (très belle étude). — GUTSKHER, Die attischen Grabschriften (mi populaire, mi scientifique) — HOEFER, Hist. de la zoologie (utile travail d'ensemble, mais qui n'a pas consulté les travaux récents). — Klass. Bildermappe, p. BENDER, I. Lessings Laokoon, II Cicero gegen Verres. — P. DELALAIN, Le libraire parisien du XIII[e] au XV[e] siècle (intéressant, fait d'après les documents du Cartulaire de l'univ. de Paris).

— N° 20 : Aristoteles; Athen. polit. p. FERRINI, VAN HERWERDEN et von LEEUWEN (cf. *Revue*, n° 10). — BAEDORF, De Plutarchi vita Homeri (pas mal, mais non définitif) — HEIKEL, Beitr. zur Erkl. von Plutarchs Biogr. des Perikles (sans grandes prétentions). — CAMPAUX, Hist. du texte d'Horace (cf. *Revue*, 1891, n° 50). — DETTO, Horaz u. seine Zeit. — GRUPPE, De Cadmi fabula (long et confus). — Carl ROBERT, Der Pasiphaesarkophag (très sagace et attachant). — WAGLER, Die Eiche in alter u. neuer Zeit (épuise le sujet). — Bartholomae, Zur indogerm. Sprachgesch. II.

LIBRAIRIE HACHETTE et Cie, boulevard St-Germain, 79, Paris.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

SAINT-SIMON, par M. Gaston Boissier, de l'Académie franç.

Un vol. in-16, avec une photogravure, broché........................ 2 fr.

Pour paraître prochainement :

RABELAIS, par M. René Millet.

Ont déjà paru :

Victor Cousin, par M. Jules SIMON, de l'Académie française, 1 vol.
Madame de Sévigné, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française, 1 vol.
Montesquieu, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
George Sand, par M. E. CARO, de l'Académie française, 1 vol.
Turgot, par M. Léon SAY, de l'Académie française, 1 vol.
A. Thiers, par M. P. de RÉMUSAT, 1 vol.
D'Alembert, par M. Joseph BERTRAND, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, 1 vol.
Vauvenargues, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Madame de Staël, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
Théophile Gautier, par M. Maxime du CAMP, de l'Académie française, 1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède BARINE, 1 vol.
Madame de Lafayette, par M. le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française, 1 vol.
Mirabeau, par M. Edmond ROUSSE, de l'Académie française, 1 vol.
Rutebeuf, par M. CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.
Stendhal, par M. Édouard ROD, 1 vol.
Alfred de Vigny, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Boileau, par M. Gustve LANSON, 1 vol.
Chateaubriand, par M. de LESCURE, 1 vol.

Chaque volume in-16, avec une photogravure, broché ...... 2 fr. »

Collection des grands écrivains de la France

J. DE LAFONTAINE

ŒUVRES

MISE EN VENTE DU TOME IX

Nouvelle édition, revue sur les autographes et sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, de portraits, de fac-similés, etc., par M. Henri REGNIER.

Un volume in-8, broché. — Prix : 7 fr. 50

Ce volume comprend : Ballades et Rondeaux. — Sonnets. — Madrigaux. — Dizains. — Sizains. — Chansons. — Epitaphes. Vers pour des portraits. — Epigrammes. — Epîtres. — Lettres à sa femme : Relation d'un voyage de Paris en Limousin. — A divers.

Les huit premiers volumes sont en vente : Chaque volume in-8, broché. Prix : 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 22 Vingt-sixième année 30 mai 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

L'ARMÉE ROMAINE D'AFRIQUE

ET

L'OCCUPATION MILITAIRE
DE L'AFRIQUE
SOUS LES EMPEREURS

PAR

M. René CAGNAT

Professeur au Collège de France, membre de la Commission de l'Afrique du Nord

Un beau volume in-4, avec nombreux clichés, planches en héliogravures, cartes.......... 40 fr. »

Revue de l'Art chrétien, mars : L'autel catholique et son décor, par M. J. Helbig. — Le culte des docteurs de l'Eglise, à Rome (troisième article), par Mgr X. Barbier de Montault. — Historique de la fondation de l'abbaye de Rolduc (deuxième et dernier article), par M. J.-P.-H. Cuypers. — La gravure dans les Pays-Bas au xv[e] siècle et ses influences sur la gravure en Allemagne, en Italie et en France (troisième et dernier article), par M. A Pit. — *Mélanges :* Lampes chrétiennes de Carthage (suite), par le R. P Delattre. — Porte en fer forgé du xv[e] siècle, par J. Helbig. — L'imagerie de la Société de Saint-Augustin ; Epitaphe manquée, par Mgr X. B. de M. — Revue des Inventaires, par Mgr X. Barbier de Montault. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* Ein Cyclus christologischer Gemaelde aus der Katakombe der Heiligen Petrus und Marcellinus, zum ersten Mal herausgegeben und erlaeutert, von J. Wilpert. — L'église Saint-Martin de Tours, par R. de Lasteyrie. — Catalogue de la collection de Clercq, par de Clercq. — Les évêques et les archevêques de France depuis 1682 jusqu'à 1801, par le P. Arm. Jean ,S. J. — La librairie française et la concurrence allemande, à propos de la notation liturgique. — L'architecture moderne en Angleterre, par P. Sédille. — Lecciones de Arqueologia Sagrada, par Ant. Lopez-Ferreiro. — Eléments de l'histoire de l'architecture, par A. H. L. Van Houcke. — L'architecture gothique, par E. Corroyer. — La peinture antique, par P. Girard. — Les œuvres des maîtres de l'école flamande primitive conservées en Italie et dans l'Est et le Midi de la France, par Mgr Dehaisnes, etc.

— Mai : Les arts à la cour des papes du xiv[e] siècle (premier article), par M. Eug. Müntz. — Le culte des docteurs de l'Eglise, à Rome (quatrième article), par Mgr X. Barbier de Montault. — L'art de faire bâtir chez les païens et chez les chrétiens. Conférence faite à la distribution des prix de l'école de Saint-Luc, à Liège, par M. L. Cloquet. — *Mélanges :* Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne (suite), par M. le capitaine Em. Espérandieu. — Lampes chrétiennes de Carthage (suite), par le R. P. Delattre. — Groupe du xv[e] siècle, Sainte-Barbe, par M. G. Porte. — Ornements en broderie historiée offerts à Mgr Bécel, évêque de Vannes, par M. L. de Farcy. — Le latin, langue internationale. — Revue des inventaires, par Mgr X. Barbier de Montault. — Travaux des sociétés savantes. — *Bibliographie :* Inscriptions de la ville de Saint-Maixent, par L. Lévesque. — ΚΡΙΣΤΙΑΝΙΚΗ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΑ ΤΗΣ ΜΟΝΗΣ ΔΑΦΝΙΟΥ, par G. Lampakis. — Cours élémentaire d'archéologie religieuse, par l'abbé J. Mallet. — Les arts de l'ameublement, par H. Havard. — La découverte à Augsbourg des instruments mécaniques du monnayage moderne et leur importation en France, par P. de Vaissière. — L'église de Saint-Vénérand à Laval ; Documents des xiii[e] et xiv[e] siècles relatifs à l'hôtel de Bourgogne, par J.-M. Richard. — L'épigraphie chrétienne à Carthage, par R. P. Delattre. — Inventaire des reliques, joyaux et ornements de la chapelle de N.-D. de Miracle à Saint-Omer en 1556, par Pagart d'Hermansard.

La Révolution française, 14 mai : Monin, Chansons histor. de 1792. — Aulard, Robespierrre et le gendarme Meda. — Brette, La séance royale du 23 juin 1789 (suite). — Welvert, les derniers jours du conventionnel Desgroues. — Robinet, Hérault de Séchelles, sa première mission en Alsace. — *Chronique et Bibliographie :* Un dernier mot sur l'authenticité des Mém. de Talleyrand ; Les Mém. du municipal Verdier ; Le centenaire de la Marseillaise.

Literarisches Centralblatt, n° 20 : Kunze, Gotteslehre des Irenaeus. — Fausti Reiensis op. p. Engelbrecht. — Fredericq, Inquis. haeret. pravit. neerlandica, I. — Stokvis, Man. d'hist. de généal. et de chronol. de tous les états, II. Europe et colonies, 1. — Grotefend, Zeitrechn. des deutschen. M. A. u. der Neuzeit, I (excellent à tous égards). — Lohmeyer, Albrecht von Preussen (cf. *Revue*, 1891, n° 50). — Quetsch Gesch. des Verkehrswesens am Mittelrhein. (beaucoup de matériaux assemblés avec soin). — Inama-Sternegg, Deutsche Wirtschaftsgecht. X-XII Jahrh. (cf. *Revue*, n° 4). — Bekker, Elisabeth u. Leicesters (important). — Springer, Der russ. türk. Krieg. 1877 (intéressant). — Menge, Troia et Ithaka (courtes et vivantes descriptions). — Cuq, Instit. jurid. des Romains (excellent). — Liebich, Panini (cf. *Revue*, 1891, n° 39). — J. Barth, Nominalbild. in den Semit. Sprachen, II. — M. C. Muller, Histor. Gamm. der hellen. Sprache (cf. le présent n°). Dammann, Die allegor. Canzone des Guiraut de Calanso (soigné). — Rod, Stendhal (cf. *Revue*, n° 3 et 5). — Deering, The anglosaxon poets on the judgement day (sagace et à recommander chaudement). — Herzfelder, Goethe in der Schweiz (détaillé et agréable à lire). — Böttger, Sonnencult der Germanen (très abondant, mais manque de critique). — Thode, Die Malerschule von Nürnberg XIV u. XV Jahrh. — Sittard. Zur Gesch der Musik u. des Theaters am Württ. Hofe.

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : Bratke, Das neu entdeckte IV Buch des Danielcomm. von Hippolytus. — Kleinpaul, Sprache ohne Worte. — Audouin, Dial. grecs littéraires (manuel exact). — Petron p. Friedlaender (« fruit mûr d'une vie laborieuse »). — Goedeke, Grundriss zur Gesch. der deutschen Dicht. 2° Aufl. 9-10. — Hennigs, Studien zu Lope de Vega (cf. *Revue*, 1891, n° 31). — E. Curtius, Stadtgesch. von Athen (beaucoup de points d'interrogations à faire ; sujet problématique ; on admire le livre de l'auteur, mais les hypothèses et les théories dépriment cette admiration). — Mitteil. aus dem Stadt. archiv von Köln, p. Höhlbaum u. Hansen 19 u. 20.

— N° 21 : Wildeboer, Entsteh. des A. T. Kanons (cf. *Revue*, 1891, II, p. 469). — Funke, Benedict XI (premier essai scientifique sur le sujet). Ed. Grimm, Zur Gesch. des Erkenntnissproblems, von Bacon zu Hume (ce n'est en somme qu'un compte rendu). — Ceci, Appunti glottologici (n'est pas à la hauteur du siècle). — Plüss, Sophokles' Electra (n'avance pas la science). — Arnold, Griech. Studien des Horaz (cf. *Revue*, 1891, II, p. 284). — Taral en letteren. — Bluhm, Autobiogr. in David Copperfield (cf. un prochain art. de la *Revue*). — Gaudeau, Perpinian (cf. *Revue*, 1891, I, p. 409). — Despatches of Suriano and Barbaro, Venetian ambass. at the court of France, 1560-1563, p. Layard (à accueillir avec reconnaissance). — Extrait des mém. de Morny, ambass. en Russie, 1856. — Kaesemacher, Die Volksdichte der thüring. Triasmulde. — Winter u. Kilian, Zur Bühnengesch. des Goetz ; R. M. Werner, Der Laufner Don Juan ; Zeidler, Studien u. Beitr. zur Gesch. der Jesuitencomödie u. des Klosterdramas.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 8 : Bolin, Feuerbach, sein Wirken u. seine Zeitgenossen (attachant, fait avec amour, et renferme des documents inédits). — Apelt, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie (art. de Hans von Armin et de Consbruch sur ce recueil d'études fort méritoires). — Giessler, Aus den Tiefen des Traumlebens.

— N° 9 : Partsch, Phil. Clüver, der Begründer der histor. Landeskunde (de grand intérêt). — Steudel, Das goldene A B C der Philosophie, p. Schneidewin.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 19 : Graf, Rythmus u. Metrum.

Zur Synonymik. — BIE, Kampfgruppe u. Kämpfertypen in der Antike (cf. *Revue*, 1891, n° 19). — PRIGGE, De Thesei rebus gestis (clair et méthodique). — BLÜMNER, Zur Gesch. der Metapher im Griech.; R. THOMAS, Zur histor. Entwickl. der Metapher im Griech.; REICHENBERGER, Entwickl. des metonym. Gebrauchs von Götternamen (2e art.). — REITZ, De praep. ὑπέρ apud Pausaniam usu locali. — T. Livi VI-X, p. ZINGERLE (cf. *Revue*, 1891, n° 43). — LÜCKE, Bürgers Homerübers. (très abondant et scientifique). — Georgs des Araberbischofs Gedichte u. Briefe p. RYSSEL (très instructif à tous égards). — WALDECK, Latein. Schulgrammatik (fort satisfaisant).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 20 : BETHE, Theban. Heldenlieder (résultats admirables). — MARINE, Romania e Germania, il mondo Germanico secondo Tacito e nei suoi veri caratteri rapporti ed influenze sul mondo romano (fait avec zèle). — Ilias, p. CAUER, II, 13-24. — ADAM, Herodot de pugna Salaminia atque Plataeensi (résultats problématiques). — Anabasis, I-IV, p. KELSEY and ZENOS (bon). — HOFFMANN u. VOTSCH, Latein, Uebungsbuch.

Theologische Literaturzeitung, n° 10 : CHEYNE, The religion and religious contents of the Psalter. — BLAU, Masoret. Unters. — PINK, Miggo als Rechtsbeweis im babyl. Talmud. — GUTTMANN, Verh. des Thomas von Aquino zum Judentum. — EPSTEIN, Elhad ha-Dani; Moses-ha-Darschaz aus Narbonne; Rabbi Simon Kara und der Jalkut Schimoni. — STRACK, Der Blutaberglaube bei Christen u. Juden. — ERICHSON, Butzer. — Zur 400en Geburtstagsfeier Butzers. — SPIEGEL, Hermann Bonnus. — KOLDEWEY, Gesch. des Schulwesens im Herzogtum Braunschweig.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1892, I u. II : VORETZSCH, Der Reinhart Fuchs Heinrichs des glîchezâre u. der Roman de Renart. — C. MICHAELIS DE VASCONCELLOS, Romanzenstudien. — FREYMOND, Zum Livre d'Artus. — CAVIEZEL, Rätoroman. Kalenderliteratur. — A. KELLER, Einfluss der Span. auf die Sprache der Zigenner. — GARTNER, Io aus Uo in Venetien; Die Mundart von Erto. — P. A. BECKER, Berte aux grans piés von Adenet le roi und der Berliner Prosaroman. — LANG, Textverbess. zur Demanda do Santo Graal. — ANDRESEN, Zu Amis u. Amiles u. Jourdain de Blaivies. — *Vermischtes* : FOERSTER, Zu Walter's Ille u. Galleron; SCHULTZ, Zu Bertran de Born; TOBLER, Zu Zts. XV, 514; BAIST, *id.* XV, 517; WIESE, Trivulz. Handschrift der Margarethenlegende; SCHULTZ, Zur Stockholmer Handschrift des Foulques de Candie; HORNING, Die Proparoxytona im Ostfr.; ZIMMERMANN, Lat. donique dunc ital. dunque; FOERSTER, Roman. Etymologien — BESPRECHUNGEN; MEYER-LUBKE, Gramm. der roman. Sprachen; MÉRIMÉE, 1re partie des Mocedades del Cid de Guillen de Castro; GASTER, Chrestom. roumaine; BINET, Style de la lyrique courtoise; HEINZEL, Ueber die franz. Gralromane.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

OPINION D'UN LETTRÉ HINDOU
SUR LES DOCTRINES DE SWEDENBORG

In-18.. 2 fr. »

NOTICE SOMMAIRE
SUR LA VIE ET LES ÉCRITS D'EMMANUEL SWEDENBORG

In-18.. 1 fr. »

LA NOUVELLE ÉGLISE CHRÉTIENNE
AU JAPON

In-18.. 1 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Vingt-sixième année 6 juin 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

L'ARMÉE ROMAINE D'AFRIQUE

ET

L'OCCUPATION MILITAIRE

DE L'AFRIQUE

SOUS LES EMPEREURS

PAR

M. René CAGNAT

Professeur au Collège de France, membre de la Commission de l'Afrique du Nord

Un beau volume in-4, avec nombreux clichés, planches en hélio-gravures, cartes.. 40 fr. »

Revue d'Alsace, n° 1, janvier-février-mars : THIERRY-MIEG, Recherches généalogiques sur la succession de Jean Thierry de Venise (suite). — WALTZ, Mém. du syndic Chauffour sur le territoire de Colmar (suite. — PFISTER, Les mss. allemands de la Bibl. nat. relatifs à l'hist. d'Alsace (suite), fragm. 49 et 50 sur les Hussites et le siège de Metz. — A. BENOIT, Sarralbe 1792-93, documents. — R. REUSS, L'Alsace pendant la Révol. française (suite : lettres diverses, de Schwendt, de Thomassin, etc.). — Bibliographie.

The Academy, n° 1045 : FREEMAN, Hist. of Sicily III. — R. L. STEVENSON, Across the plains. — SYMONDS, Our life in the Swiss Highlands. — CUNNING, Two happy years in Ceylon. — Hebrew liter. ABBOTT, Essays; BUHL, Canon and Text of the O. T.; DAVIDSON, Ezekiel; BACHER, Die Agada der pal. Amoräer; BÜCHLER, Hebr. Accente, I. — The folklore of Wales (Rhys). — An ancient poem of submission (Stokes). — The pedigree of Jack and some allied names (Nicholson). — Ever and yet (Hempl). — BALDWIN, Feeling and will. — The American Oriental Society. — Letter from Egypt (Sayce). — Aegean pottery in Egypt (Petrie). — The proposed dam at Assouan (Dillon).

— N° 1046 : Mem. of Marbot. — BLOMFIELD and THOMAS, The formal garden in England. — FOWLER, Julius Caesar and the foundation of the Roman Imperial System (l'auteur connaît son sujet). — LILLY, On shibboleths. — Landor, Imaginary conversations; EVANS, Landor. — MARSH, St. Paul's Cross. — The Bodleian Library. — The decipherment of the Hittite inscr. (Sayce). — The Trajan war (Cox). — The potato in Shakspeare (Evans). — Discoveries in a Buddhist Stupa in Southern India (Burgess). — GOODYEAR, The grammar of the lotus. — Aegean pottery in Egypt (Torr.).

— N° 1047 : MIJATOVICH, Constantine, the last emperor of the Greeks (le meilleur travail sur le sujet). — PAYNE, Lectures on the history of education (malgré leur caractère fragmentaire et le manque de méthode, c'est ce qu'on a de meilleur en anglais sur la matière). — Andersen's Corresp. with the late Grand Duke of Saxe-Weimar, Dickens, etc. — Sir James STEPHEN, Horae sabbaticae. — Father Lockhart. — The beginnings of Persian history, IV (Howorth). — The lords of Ardres (Round). — PACKARD, The Labrador coast. — A new variety of the Southern Maurya alphabet (Bühler). — MURRAY, Handbook of Greek archaeology.

The Athenaeum, n° 3368 : FROUDE, The Spanish story of the Armada and other essays. — SYMONDS, Our life in the Swiss Highlands. — SAINTSBURY, The Earl of Derby. — RAL, The Syrian church in India. — Emma, Lady Hamilton. — A Journal of V. Hugo. — Notes from Egypt.

— N° 3369 : Letters of Sam. Johnson, p. HILL. — FITZPATRICK, Secret service under Pitt. — HUTTON *et* OLDCASTLE, Cardinal Manning. — DE BEAUCOURT, Charles VII, V. — Father Lockhart. — Notes from Cambridge. — The Birds of Wordsworth. — Lord Charlemont and the Rowley mss. — Public elementary education in England and Wales, statistics for 1891. — Caxton at Westminster. — The St. Anne of Vinci (Müntz).

— N° 3370 : Clifford LLOYD, Irland under the Land League, a narrative of personal experience (n'épuise pas le sujet). — E. G. BROWNE, A traveller's narrative written to illustrate the episode of the Bab. — SHORE,

Smuggling days and ways. — IMBERT DE SAINT-AMAND, The duchess of Angoulême and the Restorations. — Coaching and cramming (Owen).

Literarisches Centralblatt, n° 21 : Robertson, Relig. Reden — v. HARTMANN, zur Gesch. u, Begründ. des Pessimismus — WESTERMARCK, The history of human mariage (un des meilleurs écrits sur le sujet) — SAMSON-HIMMELSTJERNA, Russland unter Alexander III (21 essais; l'auteur connaît la Russie qu'il juge barbare et destinée à inonder l'Europe de sa barbarie). — HEINEMANN, Gesch. von Braunschweig u. Hannover, III. (Très méritoire et à imiter). — J. v. SCHMIDT, Die vormals Kurhess. Armeedivision im Sommer 1866. — BECHTEL, Hauptprobl. der indogerm. Lautlehre (très réfléchi, méthodique et sera le bienvenu ; cf. *Revue*, n° 4). — CECI, Appunti glottologici (peu convaincant en général). — SCHLEICHER, Afrikan. Petrefacten (suggestif et sagace). — HATZIDAKIS, Einleit. in die neugr. Gramm. (de très haute importance, remarquable par le savoir qui est profond et par la méthode qui est circonspecte et sévère). — RÜHL, Der Staat der Athener u. kein Ende (croit voir Scylla et court à Charybde, trouve le chemin droit trop droit et trop simple). — WALTZING, Recueil général des inscr. latines (cf. *Revue*, n° 5). — WEIGAND, Vlacho-Meglen (tous les linguistes remercieront l'auteur). — Der Sünden Widerstreit, p. ZEIDLER (ne répond pas à de hautes exigences). — GEVAERT, Urspr. des röm. Kirchenges. (important ; ôte à Grégoire le Grand sa place d'honneur ; le domaine est à remanier). — NEUMANN, Das mittelalt. Riga, zur Gesch. der norddeutschen Baukunst.

Deutsche Literaturzeitung, n° 22 : SCHLATTER, Jason von Kyrene (soigné et sagace). — GODET, Comm. zum Evang. des Johannes, II. — HANSSON, Der Materialismus in der Literatur. — WINTER, u. WÜNSCHE, Die jüd. Literatur seit Abschluss des Kanons. — Aischylos, Agamemnon, p. RISBERG. — Sili Italici Punica, XI-XVII, p. BAUER (bon). — DRESCHER, Studien zu Hans Sachs (instructif). — GASTER, Chrestom. roumaine (rendra de très bons services). — WOLF, Die That des Arminius (à ne pas mépriser, ouvrage d'un général-major). — SCHULTESS, Gerbert als Lehrer u. Staatsmann (savant). — BURR, The fate of Dietrich Flade. — HELBIG, Führer durch die öffentl. Samml. klass. Altertümer in Rom (excellent). — P. HIRSCHFELD, Hannovers Grossindustrie u. Grosshandel (important). — von SCHMIDT, Die kurhess. Armeedivision 1866.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 10 : PLASBERG, De Ciceronis Hortensio (habile et premier travail d'un digne élève de Vahlen et de Kirchhoff). — HARTMAN, De Horatio poeta (assez long et habilement écrit, pas d'émendation !) — BEURLIER, Le culte impérial (de grande valeur). — HEGEL, Städte u. Gilden der german. Völker im m. a. (à accepter sur la plupart des points). — WEIZSÄCKER, Das apostol. Zeitalter der christl. Kirche, Register.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 21 : DÜMMLER, Proleg. zu Platon. u. Aristotel. Staatslehre (très instructif). — HARTMAN, Anal. Xenophontea nova. — Arist. Athen. polit. p. HERWERDEN et LEEUWEN (2e art.). — HAUPT, Liviuscommentar, 2-5 (analyse soignée et pénétrante). — Taciti Ann. XI-XVI, p. FURNEAUX (utile). — Theodosius de situ terrae sanctae P. POMJALOWSKY (complète Gildemeister). — JEANROY et PUECH, Hist. de la litt. latine (coulant, élégant, donne l'essentiel, cf. *Revue*, 1891, n° 40). — STOFFEL, César et Arioviste (cf. *Revue*, n° 5 ; de la sagacité et des résultats sûrs). — Th. REINACH, Le calendrier des Grecs de Babylonie et les origines du calendrier juif. — ENGELMANN, Der Civilprozess, II. Der römische (compendium qui n'offre ni connaissances étendues, ni recherches personnelles, ni résultats nouveaux). — CUCHE, La legis

actio sacramenti in rem (des fantaisies et des erreurs). — GIGAS, Choix de la corresp. inéd. de Bayle.

— N° 22 : KAEGI, Griech. Schulgramm. — LUDWICH, Aristarch-homer. Textkritik nach den Fragm. des Didymos, II (1er art.). — Horaz, Satiren p. L. MÜLLER. — Sel. fragm. of Roman poetry, p. MERRY (devra être amélioré). — PATON and HICKS, Inscr. of Cos (cf. *Revue*, n° 18). — LACAVA, Topogr. e storia di Metaponto (très fouillé). — KRAUSE, Tuisko-Land, der arischen Stämme u. Götter Urheimat (manqué dans l'ensemble).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 21 : HERZOG, Gesch. u. System der röm. Staatsverf. II, 1 (important, témoigne d'une profonde compétence, est clair en même temps). — IMHOOF-BLUMER, Griech. Münzen (1er art.) — Rudens, p. SONNENSCHEIN (cf. *Revue*, n° 21). — T. Livi liber VIII p. LUTERBACHER. — MEIFFERT, De Sophocleis codicibus (de grande valeur). — WENDLING, De peplo Aristotelico (très méritoire, sujet bien traité et que l'auteur sans doute épuisera). — KRETZ, De Toxaride (réfute fort bien Bekker et Guttentag).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

L'ÉPIGRAPHIE

ET

LES ANTIQUITÉS SÉMITIQUES

EN 1891

PAR M. CLERMONT-GANNEAU

Membre de l'Institut

Broch. in-8.......... .... 2 fr. »

JOHANNES MULLER, AMSTERDAM

ÉDITEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, A PUBLIÉ :

RAMAER, J. C., De omvang van het Haarlemmermeer en de meren., waaruit het ontstaan is, op verschillende tijden voor de droogmaking. frs 12.

JULIUS, W. H. Bolometrisch onderzoek van absorptiespectra. fr. 2 50.

OUDEMANS, J. A. C. Over het onderzoek van verdeelde luchtbelbuizen. fr. 1.

VAN CAPPELLE, Dr H. Het diluvium van West-Drenthe. fr. 1.

HOOGEWERFF, S. en van Dorp, W. A. Het orthocyaabenzoëzuur eb zijne vorming bij de inwerking van phtalylchloride op ammoniak. Uitgegeven d. d. Koninkl. Academie van Wetenschappen. fr-. 60.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Vingt-sixième année 13 juin 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

TIMGAD
UNE CITÉ AFRICAINE SOUS L'EMPIRE ROMAIN

PAR

E. BŒSWILLWALD
Inspecteur général des monuments historiques

R. CAGNAT
Professeur au Collège de France

OUVRAGE PUBLIÉ
PAR LES SOINS DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD
D'APRÈS LES DOCUMENTS,
PLANS ET DEVIS DE LA COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES

Première livraison, avec plans, planches en héliogravure, nombreux dessins dans le texte. . . . . 10 fr. »

L'ouvrage complet formera 10 à 12 livraisons. On peut souscrire à l'avance au prix de 100 francs.

PÉRIODIQUES

Revue celtique, n° 2, avril : Salomon REINACH, L'art plastique en Gaule et le druidisme. — LUZEL, Le Linceul des morts, conte breton. — Kuno MEYER, Scel Baili Binnberlaig. — ERNAULT, La rime intérieure en breton. — John RHYS, The Luxembourg fragment. — NETTLAU, On the Irish text Bruidne da Derga and connected stories. — THURNEYSEN, Le terme iamberla dans la gramm. irl. — Correspondance (lettre de L. Chr. Stern). — Chronique (mort de W. Reeves ; LONGNON, BRUN-DURAND, SIRAUD, Dict. topogr. de la Marne, de la Drôme, de Saône-et-Loire ; R. OWEN, The Kimry, their origin, history and internat. relations ; BULLIOT et THIOLLIER, La mission et le culte de saint Martin ; etc.).

Literarisches Centralblatt, n° 22 : FICKER, Confut. des Augsb. Bekenntn. (cf. *Revue*, n° 1). — DALMAN, Was sagt der Thalmud über Jesum ? — CRUSIUS, Concept einer aristocr. Philosophie. — Monum. Germ. hist. Chron. minora saec. IV-VII p. Th. MOMMSEN. — Böhmer, Reg. imperii, V, 1198-1272, p. FICKER u. WINKELMANN. — GOTHEIN, Wirthschaftsgesch. des Schwarzwaldes u. der angr. Landsch. 2-9. — LÜGINBÜHL, Aus Ph. Alb. Stapfer's Briefwechsel. — JEREMIAS, Izdubar-Nimrod (travail d'ensemble fait avec zèle). — BERGAIGNE et V. HENRY, Manuel pour étudier le sanscrit védique (remplira son but). — BRANDSTETTER, Charakt. der Epik der Malaien. — P. Breton, Dict. caraïbe français p. PLATZMANN. — MONRO, Gramm. of the Homeric dialect (cf. *Revue*, n° 6). — PULVERMACHER, De Georgicis a Virgilio retractatis (clair et souvent convaincant). — Enikel's Werke, p. STRAUCH, I. Die Weltchronik (de très haute valeur). — Hutten, Deutsche Schriften, p. SZAMATOLSKI (remarquable). — TIELE, Geschiedenis van den godsdienst in de oudheid, I, 1 (cette nouvelle édition est un livre tout à fait neuf).

Deutsche Literaturzeitung, n° 23 : KNOKE, Grundr. der prakt. Theologie ; Achelis u. mein Grundr. ; ACHELIS, Prakt. Theol. — BRUGSCH, Steininschrift u. Bibelwort (attachant, et beaucoup de neuf). — BRENTANO, Das Genie. — MOLL, Ciceros Aratea. — LORSCHE, Kirchen = Schul = und Spitalordn. von Joachimsthal. — A bibliogr. catalogue of Macmillan 1843-89. — SCHRADER, Keilinschr. Bibliothek, III, 2 (d'un grand intérêt historique). — Athenagorae lib. pro christ. or. de resurr. cadav. p. SCHWARTZ (très recommandable). — GEMOLL, Realien bei Horaz, I. Tiere u. Pflanzen (utile). — Taciti hist. liber III p. MEISER (savant). — GARKE, Prothese u. Aphärese des H im Ahd. (matériaux abondants, mais des erreurs nombreuses). — SZAMATOLSKI, Huttens deutsche Schriften (très sagace et original). — MAYHEW, Synopsis of Old English phonology (rendra des services). — Urkundenbuch der Stadt Wernigerode bis 1460 p. Ed. JACOBS. — DIERAUER, Gesch. der schweizer. Eidgenoss. II, 1415-1516 (ouvrage de durable et scientifique valeur). — UNZER, Herzbergs Anteil an den preuss. österr. Verhandl. 1778-79 (beaucoup de documents). — MASNER, Samml. antiker Vasen u. Terracotten im k. k. österr. Museum (très soigné). — MEURER, Das landesherrl. Ehescheidungsrecht. — BUNGE (von), Der baltische Civilprocess. — JUNG, Der Weltpostverein u. der Wiener Postcongress. — VERDY DU VERNOIS, Studien über den Krieg.

LIBRAIRIE HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris

A.-ED. CHAIGNET
Recteur de l'Académie de Poitiers, correspondant de l'Institut

HISTOIRE
DE LA PSYCHOLOGIE DES GRECS

Tome IV :

LA PSYCHOLOGIE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE

LIVRE I : Psychologie de Plotin.

Un volume in-8, broché .... 7 fr. 50

EN VENTE

TOME I. — Histoire de la psychologie des Grecs avant et après Aristote. 1 vol. in-8, broché.............................. 7 fr. 50

TOME II. — La psychologie des Stoïciens, des Epicuriens et des Sceptiques. 1 vol. in-8, broché.............................. 7 fr. 50

TOME III. — La psychologie de la nouvelle Académie et des écoles éclectiques. 1 vol. in-8, broché. .... 7 fr. 50

FERNAND MAURY
Maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix
Docteur ès lettres

ÉTUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES
DE
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Un volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

E. SPULLER

LAMENNAIS

1 volume in-8, broché. . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR

AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
DISCOURS, ALLOCUTIONS, CIRCULAIRES

1 volume in-16, broché . . . . 3 fr. 50

LIBRAIRIE HACHETTE et Cie, boulevard St-Germain, 79, Paris.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

SAINT-SIMON

Par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française

Un vol. in-16, avec une photogravure, broché.. 2 fr.

Pour paraître prochainement :

RABELAIS, PAR M. RENÉ MILLET

Ont déjà paru :

Victor Cousin, par M. Jules SIMON, de l'Académie française, 1 vol.
Madame de Sévigné, par M. Gaston BOISSIER, de l'Acad. française, 1 vol.
Montesquieu, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
George Sand, par M. E. CARO, de l'Académie française, 1 vol.
Turgot, par M. Léon SAY, de l'Académie française, 1 vol.
A. Thiers, par M. P. de RÉMUSAT, 1 vol.
D'Alembert, par M. Joseph BERTRAND, de l'Acad. française, secrétaire perpétuel de l'Acad. des sciences, 1 vol.
Vauvenargues, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Madame de Staël, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
Théophile Gautier, par M. Maxime du CAMP, de l'Acad. franç. 1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède BARINE, 1 vol.
Madame de Lafayette, par M. le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française, 1 vol.
Mirabeau, par M. Edmond ROUSSE, de l'Académie française, 1 vol.
Rutebeuf, par M. CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.
Stendhal, par M. Édouard ROD, 1 vol.
Alfred de Vigny, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Boileau, par M. Gustave LANSON, 1 vol.
Chateaubriand, par M. de LESCURE, 1 vol.
Fénelon, par M. Paul JANET, 1 vol.

Chaque volume in-16, avec une photogravure, broché .... 2 fr. »

Collection des grands écrivains de la France

ŒUVRES

DE

J. DE LA FONTAINE

MISE EN VENTE DU TOME IX

Nouvelle édition, revue sur les autographes et sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, de portraits, de fac-similés, etc., par M. Henri REGNIER.

Un volume in-8, broché. — Prix : 7 fr. 50

Ce volume comprend : Ballades et Rondeaux. — Sonnets. — Madrigaux. — Dizains. — Sizains. — Chansons. — Epitaphes. Vers pour des portraits. — Epigrammes. — Epîtres. — Lettres à sa femme : Relation d'un voyage de Paris en Limousin. — A divers.

Les huit premiers volumes sont en vente : Chaque volume in-8, broché. Prix : 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Vingt-sixième année 20 juin 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET
(BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES)

TOME PREMIER

LE RIG VÉDA

ET LES ORIGINES DE LA MYTHOLOGIE INDO-EUROPÉENNE
Par Paul REGNAUD

Première partie. — Un volume in-8........................ 12 fr. »

MANUEL DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE

Grammaire, Tableau des hiéroglyphes, Textes et Glossaires
Par Victor LAURET
Professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Un beau volume in-4.. 20 fr. »

Cet ouvrage étant terminé, les souscripteurs qui ont déjà reçu la première partie recevront incessamment la seconde qui leur est due.

Revue de l'instruction publique en Belgique, XXXV, 3 : Bastin, Le superlatif en français. — Gossart, Jeanne la folle, d'après une public. récente. — Keeholff, Εἰ δ'οὖν peut-il être synonyme de Εἰ δὲ μή? — Van Biervliet, La psychologie expérimentale, l'institut de M. Wundt à Leipzig. — P. Thomas, Oratores fetiales. — Delbœuf, Sur la négation explétive, note addit. — *Comptes rendus* : Étude crit. sur l'opuscule De aleatoribus par les membres du Séminaire d'hist. ecclés. de Louvain (De Ceuleneer : l'ouvrage est d'une valeur scientifique sérieuse). — Waltzing, L'épigr. latine depuis 50 ans (cf. *Revue*, n° 5). — Hülsen u. Lindner, Die Alliaschlacht (cf. *Revue*, 1891, n° 20). — Manitius, Gesch. der christl. latein. Poesie bis zur Mitte des VIII Jahrh. (est moins une histoire qu'un catalogue raisonné de la poésie chrétienne, sûr et bien informé). — Prou, Recueil de fac-similés d'écrit. du xii^e au xvii^e siècle (cf. *Revue*, n° 11).

The Academy, n° 1048 : Letters of Samuel Johnson, p. Hill. — Wollaston, Cardinal Manning. — The Hell of Dante, with transl. and notes, by A. J. Butler. — Letters and other docum. relat. to Georgia, XVIII s. ; Relat. of Russia with the Caucasus, XVI and XVIII s. by Tsagarelli. — E. Nesbit, Legends and lyrics, second series. — Three new chansons of Loccleve (Gollancz). — The potato in Shakspere (Ellacombe). — On the Newton stone (Stokes). — Harris, A study of Codex Bezae.

The Athenaeum, n° 3371 : Curzon, Persia and the Persian question. — Fraser, Locke. — The autobiography of an English gamekeeper, p. Byng and Stephens. — A Journal of V. Hugo (Davey). — John Davis of Limehouse (Foster). — Bodenstedt. — Dove Cottage. — Wall, The tombs of the kings of England. — Notes from Rome, I (Lanciani). — Praeger, Wagner as I knew him.

The Classical Review, n° 6 : Kenyon, A medical papyrus in the British Museum. — Adam and Monro, On the nuptial number of Plato. — Hardie, On the study of Greek lyric metre. — Headlam, Notes on early Athenian history. — Crosby, Eurip. Medea 1056-1058. — Wyse, On the use of προδανείζειν. — Strachan, The etymology of ἑλεῖν. — Wharton, Latin norma again ; Greek συ from τυ. — Chinnock, Gleanings from Diodorus Siculus. — Owen, Notes on Ovid. — Walker, Herodas, col. XI, l. 11, 12. — Bennett, Hebrews XII, 18. — Dunn, The Latin gerundive. — *Comptes rendus* : Weisweiler, Das latein. Participium futuri passivi ; Holden, Thucydides, VII ; Mackail, Select epigrams from the Greek anthology ; Susemihl, Gesch. der griech. Liter. in der Alexanderzeit ; Miss Clerke, Familiar studies in Homer ; Plays of Euripides, transl. by Coleridge ; Demosthenes, Ausgew. Reden, p. Wotke. — Orpheus travestied (Hayman). — Cic. Ep. ad fam. X, 18. 2 (Sandford) ; Herod. V, 39 (Darbishire). — Paton and Hicks, Inscr. of Cos. — P. Paris, Elatee.

Literarisches Centralblatt, n° 23 : Sdralek, Wolfenbüttler Fragmente, zur Kirchengesch. des M. A. (instructif). — Grupp, System u. Gesch. der Kultur (grandement conçu, soigné mais insuffisant : il manque la force d'esprit nécessaire, le savoir, l'impartialité). — Below, Ursprung der Stadtverf. (donne de solides fondements pour les études ultérieures ; cf. *Revue*, n° 19). — Biedermann, Deutsche Volks = und Kulturgesch. für Schule u. Haus. — Schulte, L. W. von Baden 1693-1697 (monument durable). — Grünhagen, Schlesien unter Friedrich II (une foule de détails d'intérêt et d'importance). — Platon's Apologie des Sokrates, p. G. H. Müller (soulève toute sorte d'objections). — Zuretti, Sui

dialetti litterari greci (au courant). — BELLEZZA, Dei fonti letterari di Tacito. — Laberinto amoroso, p. VOLLMÖLLER (cf. *Revue*, 1891, n° 41). — Wistasse le moine, p. FOERSTER u. TROST (très soigné). — ODINGA, Benedict Gietting, ein Berner Volksdichter des XVI Jahrh. — KALLENBACH, Les humanistes polonais (cf. *Revue*, 1891, n° 44). — KRAUSE, Tuisko. — Land der arischen Stämme u. Götter Urheimat (maculature). — Von SEIDLITZ, Raphaels Jugendwerke.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 11 : Von BERNHARDI, Delbrück, Friedrich u. Clausewitz. — DELBRÜCK, Friedrich, Napoleon, Moltke (long art. qui reproche à Delbrück d'établir entre les idées de l'armée et celles du peuple un contraste funeste). — HILLEBRAND (Fr.), Die neuen Theorien der kategor. Schlüsse, eine log. Unters. — STEIN, Leibniz u. Spinoza (cf. *Revue*, n° 4). — CREIGHTON, A hist. of epidemics in Britain from 664 to the extinction of plague (études soignées et étendues).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 22 : Festschrift des Gymn. zu Schöneberg (4 essais : FRITZSCHE, Zur Gesch. der mythol. Wiss. ; VOGEL, Krit. Bemerk. zu Ovids Tristien ; UHLIG, Consecutio temporum im indirekten Fragesatz bei Tacitus ; GILBERT, Abgerissene Bemerk. über den ethischen Gehalt der Oden des Horaz) — HERZOG, Gesch. u. System der röm. Staatsverf. (2e art.). — IMHOOF-BLÜMER, Griech. Münzen (2e art. sur cet ouvrage riche en matériaux nouveaux et en nouveaux résultats). — PALLAT, De fabula Ariadnea (dissertation habile, méthodique, excellente). — STADLER VON WOLFFERSGRÜN, Totenkultus bei den alten Völkern (se lit, mais rien de neuf). — KAUTZMANN, Latein. Lese = und Uebungsbücher, I. Sexta.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

TIMGAD

UNE CITÉ AFRICAINE SOUS L'EMPIRE ROMAIN

PAR

E. BŒSWILLWALD

Inspecteur général des monuments historiques

R. CAGNAT

Professeur au Collège de France

OUVRAGE PUBLIÉ

PAR LES SOINS DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE DU NORD

D'APRÈS LES DOCUMENTS,

PLANS ET DEVIS DE LA COMMISSION DES MONUMENTS HISTORIQUES

Première livraison, accompagnée de planches en héliogravure et en phototypie, et de dessins dans le texte. . . . . 10 fr.

L'ouvrage formera 10 à 12 livraisons, 10 au minimum. On souscrit à l'ouvrage complet au prix de 100 francs.

LIBRAIRIE LÉOLOLD CERF,
13, rue de Medicis.

VIENT DE PARAITRE

LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

(Troisième série)

MAYENCE

(1792-1793)

PAR

ARTHUR CHUQUET

ONT PARU PRÉCÉDEMMENT

I

La première invasion prussienne (1886

II

Valmy (1887)

III

La retraite de Brunswick (1887)

IV

Jemappes et la conquête de la Belgique (1890)

V

La trahison de Dumouriez (1891)

VI

L'expédition de Custine (1892)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 26 Vingt-sixième année 27 juin 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET
(BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES)

TOME PREMIER

LE RIG VÉDA

ET LES ORIGINES DE LA MYTHOLOGIE INDO-EUROPÉENNE

Par Paul REGNAUD

Première partie. — Un volume in-8........................ 12 fr. »

MANUEL DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE

Grammaire, Tableau des hiéroglyphes, Textes et Glossaire

Par Victor LORET
Professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Un beau volume in-4.. 20 fr. »

Revue rétrospective, 1er juin : Les élections aux Etats Généraux, à Aix (Journal de Fauris de Saint-Vincens). — Règlement de l'école de natation des pages du prince Borghese (1810). — Un soldat de l'émigration. — Expédition de Constantine, 1836 (rapport sur la marche et les opérations de l'artillerie). — Projet de collège académique (1750). — Comptes de la duchesse de Mazarin, 1760-1762. — Une lettre de la reine Hortense, 1822.

Le moyen âge, n° 1, janvier : COMPAIN, Geoffroy de Vendôme. — ROEHRICHT, Stud. zur Gesch. des Ven Kreuzzuges. — FRIEDLÄNDER, Altdorfer, der Maler von Regensburg. — COVILLE, L'ordonnance cabochienne. — BEURLIER, Le culte impérial. — SALVERDA DE GRAVE, Eneas (très important, donne enfin l'Eneas sous sa forme intégrale). — PRAROND, Hist. d'Abbeville avant la guerre de Cent Ans. — Robert de Blois, Floris et Liriope, p. ZINGERLE. — PUIMAYGRE, Les vieux auteurs castillans. — PITON, Hist. de Paris, le quartier des Halles (c'est plutôt une monographie de l'ancien Hôtel de Nesles). — FIRMENICH-RICHARTZ, Barth. Bruyn u. seine Schule. — BINET, Style de la lyrique courtoise aux XIIe et XIIIe siècles (intéressant et fait avec une ferme méthode).

— N° 2, février : STOECKL, Gesch. der christl. Philos. zur Zeit der Kirchenvaeter (superficiel). — Gautier d'Arras, Ille et Galeron p. LÖSETH p. W. FOERSTER. — SEMRAU, Donatellos Kanzeln in S. Lorenzo. — KRAUS, Die christl. Inschriften der Rheinlande (fait à souhait). — Loewenfeld (not. nécrol.). — A. HENRY, Guill. de Plaisians, ministre de Philippe le Bel.

— N° 3 : LOT, Les derniers Carolingiens. — ULRICH, Italien. Bibliothek. — CAUCHIE, La querelle des invest. dans les dioc. Liège et Cambrai. — HOLDER, Altcelt. Sprachschatz, I. — CLEMEN, Die Kunstdenkm. der Rheinprovinz. — WILLMOTTE, Note sur la chanson populaire.

— N° 4 : De MONTAIGLON et RAYNAUD, Fabliaux des XIII et XIV s.; PILZ, Beitr. zur Kenntn. der altfr. Fabliaux. — BOUCHOT, Invent. des dessins exécutés pour Gaignières. — Galbert, Hist. du meurtre de Charles le Bon, p. PIRENNE; Dubois, De recup. Terre Sancte, p. Ch. V. LANGLOIS. — ANCHIER, Charles Ier de Melun.

— N° 5 : Aug. MOLINIER, Les manuscrits (tentative fort méritoire de tracer le développement de l'ornementation et de la peinture des ms.). — MOGK, German. Mythologie ; E. H. MEYER, Germ. Mythol. (rendront également des services). — DURRIEU, Jacques de Besançon (étude minutieuse sur un enlumineur du XVe siècle). — WILPERT, Die Katakombengemaelde u. ihre alten Kopien ; Ein Cyclus christolog. Gemaelde aus der Katakombe der heiligen Petrus u. Marcellinus. — ANCHIER, Charles Ier de Melun.

La Révolution française, n° 12, 14 juin : A. LICHTENBERGER, Ch. R. Gosselin, un précurseur oublié du socialisme au XVIIIe s. — BUSSIÈRE, Le constituant Foucauld de Lardimalie (suite et fin). — KUSCINSKI, Un conventionnel diplomate, Cl. Jos. Girault. — AULARD, Un rappport de Dubois-Crancé sur le personnel des armées. — Thibaudeau à ses concitoyens. — *Bibl.* : G. WEILL, Le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion. — Mém. de M. de Vareilles p. P. GUILLAUME. — FARGES, Stendhal diplomate (cf. *Revue*, n° 18).

LIBRAIRIE LÉOLOLD CERF,
13. rue de Medicis.

VIENT DE PARAITRE

LES GUERRES DE LA RÉVOLUTION

(Troisième série)

MAYENCE

(1792-1793)

PAR

ARTHUR CHUQUET

PREMIÈRE PARTIE. — LES PATRIOTES

LE CLUB

I. L'Électeur de Mayence, Frédéric-Charles d'Erthal et son gouvernement. — II. Les clubistes, professeurs, hommes de loi, fonctionnaires, ecclésiastiques, étudiants, marchands, propagandistes. — Les matadors, Wedekind, Dorsch, Hofmann, Forster. — III. La déclaration de Daniel Dumont. — Réponses de Boost et de Hofmann. — Discours d'Erasme Lennig et réplique de Metternich. — La pierre du marché. — Le Livre Rouge. — Les journaux. — Le théâtre. — IV. Idées d'annexion. — Forster et le discours du 15 novembre. — Les soulèvements de la frontière. — Bergzabern. — Décret du 19 novembre.

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

I. Jean de Müller. — L'administration générale provisoire du pays. — Dorsch impopulaire. — Reprise de Francfort. — Découragement des clubistes. — II. Efforts des matadors. — Adresse de Pape à Frédéric-Guillaume Hohenzollern. — III. Le département des Bouches-du-Mein. — Simulacre de vote. — Décret du 15 décembre. — IV. L'arbre de la liberté. — Les pamphlets. — V. Les volontaires. — Le club des gueux. — Les séances du 10 et du 11 janvier. — VI. Bœhmer, Stamm, Custine. — Gibets. — Déprédations et vexations. — Hostilité de la population. — VII. Décret du 31 janvier. — Invasion des Deux-Ponts. — Annexion du 14 mars. — Le pays rhénan.

LES ÉLECTIONS

I. Simon et Grégoire. — Forster et Meyenfeld. — Proclamations de Custine et de Simon. — « Enseignement » de Forster. — II. Protestations. — Résistance de Mayence. — Vigoureuses mesures des conventionnels. — Le vote. — III. Nackenheim. — Dispositions du plat pays. — Les commissaires électoraux. — Bingen. — Worms. — Spire. — La principauté de Linange. — Winnweiler. — IV. Ce que furent les élections. — Réorganisation du club mayençais.

LA CONVENTION RHÉNANE

I. Composition de l'assemblée. — Les matadors, Hofmann, Forster. — Séance du

18 mars. — Proclamation de l'indépendance du pays entre Bingen et Landau. — Décret du 21 mars. — Vœu d'incorporation. — Forster à Paris. — II Déportations. — Terrorisme de Hofmann. — Échecs de Custine. — Fuite de plusieurs députés. — Dernière séance.

SECONDE PARTIE. - LE SIÈGE

D'OYRÉ

I. La politique prussienne. — Amours et plaisirs. — Préparatifs du siège. — Kalkreuth et Schœnfeld. — Emplacements des différents corps. — II. D'Oyré. — Meusnier. — Dubayet. — Les membres du Conseil de guerre. — Reubell et Merlin. — Les futurs généraux. — La garnison. — Les approvisionnements. — La place. — Les ouvrages avancés.

NÉGOCIATIONS

Desportes et d'Esebeck. — Custine et le capitaine Boos. — Entrevue du 12 avril. — Conférence d'Oppenheim. — Beaupuy diplomate. — Négociation de Corbeau. — Paquet de lettres remis à Bœhmer. — Le joaillier Clausius et Simon.

LA SORTIE DE MOSBACH

Expédition du 10 avril. — Meusnier et Kostheim. — Schaal et Dubayet. — Enlèvement d'une redoute hessoise. — Panique. — Causes de l'insuccès.

KLÉBER ET MARIGNY

La légion des Francs. — Marigny. — Kléber. — Engagements à Zahlbach, à Bretzenheim, à Mombach, à Sainte-Croix.

KOSTHEIM ET LES ILES

I. Kostheim. — Combats du mois d'avril. — Journée du 3 mai. — Héroïsme de Beaupuy. — Assauts du 8 mai. — Les grenadiers. — Travaux de Kostheim. — II. Expédition de Jordy à la Gustavsbourg. — Meusnier et le colonel Würtz. — L'île Kopf et la Bürgerau. — Escarmouches meurtrières.

LA SURPRISE DE MARIENBORN

Grande sortie. — Projet d'enlèvement. — Instruction de Marigny. — Fausses attaques. — Les guides de la colonne. — Le mot d'ordre. — Les moissonneurs. — Combat dans le village. — Retraite des Français. — Pendaison de Lutz. — Mesures de précaution.

MEUSNIER ET DUBAYET

Mort de Meusnier. — Son rôle dans la défense. — Dubayet. — Évacuation des îles. — Abandon de Kostheim.

LE BOMBARDEMENT

I. Les brûlots. — La batterie flottante. — II. Les ingénieurs prussiens et les émigrés du génie français. — Plans d'attaque. — III. L'arrière parallèle. — La flèche des gabions. — La première parallèle. — IV. Le capitaine Lefaivre. — Prise de Weisenau — V. Enlèvement de la redoute de Zahlbach. — VI. La flèche du fort Charles et la flèche du fort Welche. — VII. Bombardement de la ville.

LA CAPITULATION

I. Symptômes de prochaine reddition. — Les bouches à feu. — Diminution des vivres et des fourrages. — Défaut de médicaments. — Découragement de la garnison. — II. Les conventionnels. — Premiers pourparlers. — Conditions de Kalkreuth. — Lettres de d'Oyré en faveur des patriotes. — Entrevue de Marienborn. — Capitulation. — Sortie de la garnison. — Les clubistes. — III. Le siège. — Héroïsme. — Générosité. — Rapports entre Prussiens et Français. — IV. Décret de la Convention. — Montaut et Soubrany. — Colère du roi de Prusse. — V. Les Mayençais à Sarrelouis et à Metz. — Merlin à la tribune de la Convention et aux Jacobins. — Exécution de Custine.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXXIV.)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXIV

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1892

ANNÉE 1892

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

LETTRES ET COMMUNICATIONS

CHRONIQUE

VARIÉTÉS

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des inscriptions et belles lettres (bulletin rédigé par M. Julien Havet, du 24 juin au 16 décembre 1892).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'École des sciences libres et politiques.
Annales de l'Est.
La Révolution française.
Revue celtique
Revue d'Alsace.
Revue des études grecques.
Revue historique
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte.
Göttingische gelehrte Anzeigen.
Literarisches Centralblatt.
Theologische Literaturzeitung.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.
The Classical Review
The English Historical Review

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

LE PUY, IMPRMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 4 juillet — 1892

354. — Maurice Bloomfield. **The Kauçika-Sutra** of the Atharva-Veda, with Extracts from the Commentaries of Dârila and Keçava (forme le volume xiv du *Journal of the American Oriental Society*). New Haven. 1890. lxviii-424 p. in-8.

Je suis fort en retard avec cette excellente publication de M. Bloomfield. Je ne puis plus décemment l'annoncer après plus de deux ans qu'elle est entre les mains de tous les védistes; mais j'ai le devoir de dire ici tout le bien que j'en pense. Sous ce rapport du moins, le livre n'aura pas perdu à attendre, car il est de ceux qui n'ont rien à craindre du temps et dont la valeur ne s'apprécie bien qu'à l'usage.

Il y a plus de trente ans déjà, M. Weber avait attiré le premier l'attention sur le *Kauçikasûtra* [1]. Depuis, il y était revenu à diverses reprises, notamment dans ses additions au mémoire de E. Haas sur le rituel du mariage chez les Hindous [2], et dans sa traduction du III° livre de l'Atharvaveda [3] où il avait, le premier aussi, signalé l'importance du commentaire de Dârila. Plus tard encore, quand déjà l'on savait que M. B. préparait une édition complète du Sûtra, et en grande partie d'après ses indications, MM. A Florenz [4] et J. Grill [5] avaient pu faire usage des mêmes sources. Mais, plus que personne, M. B. lui-même avait contribué à tenir l'attention en éveil par de précieuses monographies basées sur les documents qu'il avait sur le métier, et publiées par lui dans les *Proceedings* et dans le *Journal* de la Société orientale américaine, ainsi que dans l'*American Journal of Philology* [6]. Aussi l'édition qu'on

1. *Zwei vedische Texte über Omina und Portenta.* Mémoires de l'Académie de Berlin, 1858. Contient le texte et la traduction du livre XIII du Sûtra.

2. *Die Heirathsgebräuche der alten Inder. Indische Studien*, V, 1862. Contient le texte et la traduction du livre X du Sûtra.

3. *Drittes Buch der Atharvaveda-Samhitâ. Ibidem*, XVII, 1885.

4. *Das sechste Buch der Atharva-Samhitâ.* Gœttingen, 1887.

5. *Hundert Lieder des Atharva-Veda.* 2te Auflage. Stuttgart, 1889

6. Ces *Contributions*, qui en sont aujourd'hui à leur IV° numéro, ont été déjà examinées dans cette *Revue* et sans doute le seront encore par un autre de nos collaborateurs. Je n'ai donc pas à en parler ici. Je dirai seulement que, dans leur cadre restreint et avec leurs proportions modestes, elles sont, à mon avis, ce qui s'est fait de mieux dans ces derniers temps et de plus convaincant sur le domaine de l'exégèse védique.

savait en de si bonnes mains, était-elle attendue avec impatience. Et cette attente a été pleinement satisfaite. On espérait beaucoup de M. B., on a obtenu plus qu'on n'espérait. Non pas que toutes les parties du livre soient également intéressantes; mais parce que tout y est traité avec le même soin et que, dans ce volume compact de près de 500 pages, il n'y a pas une trace de négligence ou de lassitude.

La publication de M. B. comprend : 1° une courte Préface, suivie d'une longue Introduction, sur laquelle je reviendrai tout à l'heure;

2° Le texte du Kauçikasûtra établi à l'aide de tous les manuscrits connus, tant en Europe qu'aux Indes, au nombre de 8, à ne compter que ceux qui donnent le texte simple, et d'une vingtaine, si on y ajoute ceux qui contiennent en outre les commentaires ou d'autres traités concernant la matière (*kalpas*, *pariçishtas, paddhatis)*, que M. B. a tous mis à contribution. Les variantes et les indications utilisables fournies par ces diverses sources sont soigneusement notées au bas de la page, où se trouve aussi l'identification des *mantras* cités dans le Sûtra;

3° Les extraits des commentaires de Dârila et de Keçava. Le premier seul est un commentaire proprement dit ou *bhâshya*, expliquant les mots et les choses et suivant le texte pas à pas. Malheureusement, dans les trois manuscrits connus, qui paraissent être des copies d'un même original, il s'arrête à la fin du chapitre XLVIII (le Sûtra en compte 141), bien que Keçava, l'autre commentateur, cite encore plusieurs fois Dârila [1] au cours des chapitres suivants. La découverte d'un exemplaire complet de ce commentaire serait d'un prix inestimable pour l'interpétation de l'Atharvaveda, et il n'est pas absolument impossible qu'elle se fasse encore chez l'un ou l'autre des peu nombreux Atharvavedins qui subsistent dans l'Inde occidentale, la patrie probable de Dârila. Mais c'est là un espoir dès maintenant bien faible et qui va diminuant avec chaque journée qui s'écoule. Le commentaire de Keçava, qui est complet, n'est pas un *bhâshya*, mais une *paddhati*, c'est-à-dire moins une glose qu'une exposition plus ou moins indépendante du rituel selon le Kauçikasûtra. Par cela même il est moins instructif que le fragment de Dârila, malgré ses citations plus nombreuses [2] et témoignant de lectures étendues. De l'auteur, on ne sait rien [3], sinon qu'il est plus récent que Dârila, qu'il

---

1. Tout ce qu'on sait de Dârila, c'est qu'il était arrière-petit fils de Vatsaçarman, qui paraît avoir été un personnage de grande autorité parmi les Atharvavedins. Deux autres commentateurs qu'on trouve parfois mentionnés, Bhava et Rudra, n'ont probablement pas composé, au jugement de M. B., des *bhâsyas* proprement dits, bien qu'ils soient qualifiés de *bhâsyakâra*.

2. Comme pour le reste des documents qu'il a mis en œuvre, M. B. a réussi à identifier la plupart de ces citations. Sous ce rapport aussi, l'édition est digne de servir de modèle.

3. A la fin de son commentaire sur le chapitre XLIX (p. 353), il mentionne le roi Bhojadeva de Mâlava et une conjuration magique lancée par un certain Upâdhyâya Kavîçvara contre un conquérant musulman, le Turushka Mahumada, qui pourrait

cite. Pour cette *paddhati*, M. B. n'a eu qu'une copie du seul exemplaire connu, mise à sa disposition par M. Shankar Pandurang Pandit. Pour qui sait combien les manuscrits de commentaire sont en général défectueux, il est bien évident qu'avec cette pénurie de documents (pour Dârila aussi les sources se réduisent en somme à un unique manuscrit), il ne pouvait être question de restituer un texte critique de ces gloses. Aussi M. B. s'est-il borné à faire entre parenthèses les corrections qu'il a jugées indispensables, laissant, quant au reste, les textes parler pour eux-mêmes. Et en ceci il a agi d'autant plus sagement qu'il y avait un danger presque inévitable à vouloir corriger. Les explications des deux commentateurs, bien qu'elles soient basées sur une tradition incontestable, sont souvent fort obscures, et il est difficile, dans bien des cas, de se représenter nettement les pratiques étranges qu'ils décrivent. De plus, ils font usage, Dârila surtout, de cette langue des spécialistes qui ne se piquent pas d'élégance, langue pleine de négligences, d'incorrections, de termes vulgaires à peine déguisés sous leur costume sanscrit. Sans la connaissance parfaite des dialectes modernes et de leurs variétés locales, sans l'assistance surtout d'un Atharvavedin bien au courant de ses pratiques traditionnelles, il était difficile de recourir ici à la critique conjecturale sans dépasser la mesure. M. B. a fait tout le possible et, avec un tact louable, il n'a pas essayé d'aller au delà [1]. Je lui ferai pourtant un reproche, à tout hasard, n'ayant aucune connaissance directe des originaux. Il me semble que la répugnance à donner un texte absolument corrompu lui a fait parfois trop écourter ses extraits, et qu'il est tels cas embarrassants où une ligne, quelques mots de plus, fussent-ils à peu près inintelligibles, auraient pu tout de même contenir quelqu'indice qui aurait permis d'entrevoir la solution. Je me bornerai à un seul exemple. Au chapitre XLIX, où il est question de certaines conjurations magiques dites *udakavajra*, « foudres d'eau », un de ces foudres, celui du sûtra 18, est lancé à propos d'un navire qui sombre. S'agit-il de sauver un navire ami en péril, ou de couler à fond un navire ennemi? Le *mantra* employé fait supposer l'un, tandis que le caractère général de ces conjurations est plutôt en faveur de l'autre. Peut-être le commentaire de Keçava, s'il avait été donné complètement, nous aurait-il fixés à cet égard. Et, comme j'en suis à l'article des reproches, j'en ferai de suite un deuxième à M. B., et ce sera le dernier. Les extraits de Keçava sont donnés à la suite du texte, en appendice. Mais les gloses de Dârila ont été mises avec les notes, au bas des pages, déjà suffisamment encombré sans cela, où elles viennent s'ajouter aux variantes, aux cor-

bien être Mahmoud de Ghazni. Mais c'est peu de chose que d'apprendre que Keçava est postérieur au commencement du XIe siècle. L'extrait de ce passage aurait dû être plus complet.

1. Je n'ai noté qu'un petit nombre de cas où je suis tenté de lire autrement que lui. Ainsi p. 334_4 l. 14, je doute fort du mot *vâsapaidva*. Je sépare : « ... *citrito vâ sa paidva ity ucyate* ».

rections, aux identifications des mantras, aux renseignements empruntés à d'autres traités, sans compter les parenthèses dont elles sont pourvues pour leur propre compte. Il en résulte un grand embarras de sigles et de renvois et une sorte de fourré touffu qui rend la lecture très pénible. Je me demande ce qu'a dû être le travail de la correction et comment, malgré cela, M. B. a pu arriver à un résultat aussi irréprochable. Il semble qu'il n'y ait presque pas de fautes dans cette confusion [1], et les notes paraissent aussi correctes que le texte ;

4° Les Index, au nombre de quatre : A, noms propres et termes techniques ; B, désignations techniques des mantras et groupes de mantras ; C, liste alphabétique des mantras et des formules autres que les vers régulièrement cités de l'Atharvaveda, qui sont recueillis dans l'Index suivant. Cette liste est accompagnée d'une véritable concordance ; D, Index des citations ou des passages parallèles rangés par ouvrages, qui se rencontrent dans le Kauçikasûtra et dans les notes. Tout cela est complet, correct, parfaitement pratique, et telle entrée qui ne tient pas une ligne représente parfois un long travail.

Dans l'Introduction, à laquelle je reviens pour finir, M. B. a discuté, avec une compétence et un tact admirables, les diverses questions que soulève le Kauçikasûtra et la littérature rituelle de l'Atharvaveda. Sans lâcher la bride à l'hypothèse ni s'engager dans des discussions insolubles, il a poussé son enquête aussi avant qu'il s'est senti sur un terrain solide. En s'appuyant uniquement sur des faits positifs, palpables et en quelque sorte matériels, il a distingué les diverses couches encore reconnaissables des matériaux qui sont entrés dans la composition du sûtra, et il a mis en pleine lumière le caractère original, solide, authentique du noyau le plus ancien, les chapitres VII-LII, qui sont le vrai manuel de ces vieux conjureurs et n'ont aucun de ces traits d'emprunts qui décèlent dans le reste de cette littérature autant de pastiches des livres rituels des autres Vedas. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que les résultats de cette étude de M. B. ne sont pas en faveur de l'opinion assez commune qui passe condamnation si légèrement sur l'Atharvaveda, comme le plus jeune des Vedas ou, plutôt, comme une sorte d'intrus, qui n'aurait conquis le rang de Veda qu'à l'époque classique [2]. Si l'on entendait simplement dire par là que l'Atharvaveda a reçu le complément de son uniforme védique d'après le modèle formé d'abord pour les autres Vedas, en qui se résumait la tradition des sacrifices les plus solennels, la proposition serait parfaitement acceptable. Comme à ceux-ci, il fallut, un jour, à ce recueil de sorcellerie, avoir un rituel embrassant

1. P. 173, note 16, le renvoi est à AthV. XII, et non XIII. La même correction est à faire aux endroits correspondants de l'Index D.

2. Les expressions encore en usage aujourd'hui et qui parlent de « trois Vedas », d'un « triple Veda », n'autorisent rien de semblable. Elles disent simplement que le Veda se compose de *ric*, de *yajus* et de *sâman*, et elles n'excluent nullement l'Atharvaveda, qui contient des *rics* et quelques *yajus*.

l'ensemble de la vie brahmanique, c'est-à-dire un *grihyasûtra* et un *kulpasûtra* précédés d'un *brâhmana* taillé tant bien que mal sur le commun patron. Comme eux, il dut rentrer dans les attributions d'une classe spéciale de prêtres, et, comme il en restait juste une seule de disponible, on en fit le Veda du *brahman*. Mais à l'époque tardive où s'accomplit ce travail, les formules elles-mêmes et les pratiques dont elles relèvent, avaient déjà une longue histoire. Elles avaient été admises en partie dans les autres recueils, et tout ce qui concerne dans ceux-ci les *kâmyeshtis*, c'est-à-dire ces offrandes accessoires qui, dans les grands sacrifices, ont pour objet un vœu particulier du sacrificateur, est profondément pénétré de leur esprit. En tout cas, aucun témoignage précis ne nous autorise à considérer les pratiques de ce Veda comme une source impure qui serait venue corrompre un jour les eaux limpides de la religion védique, ni à imaginer une époque où les redoutables mantras des Atharvans et des Bhrigus auraient été tenus en mépris. Ce qui est vrai et, du reste, aisément explicable, c'est que la tradition de l'Atharvaveda a été entourée de moindres garanties que celles des autres recueils, du *R*igvada surtout, et cela, non seulement quant au texte, mais aussi quant aux pratiques. Tandis que les grandes cérémonies ont pris de bonne heure une forme qui n'a plus guère varié, il était dans la nature de celles-ci de changer sans cesse, tout en retenant fidèlement certains traits essentiels. De ces changements, on voit encore la trace dans les deux commentaires publiés par M. B. Il n'est pas rare, en effet, que Dârila et Keçava, qui ne paraissent pourtant, ni l'un ni l'autre, être très anciens, et qui appartenaient certainement à la même école, décrivent sous la même rubrique des pratiques fort différentes. Mais cet état flottant de la tradition des Atharvavedins ne doit pas nous empêcher de reconnaître dans les parties les plus originales des textes publiés par M. Bloomfield, des matériaux aussi anciens pour le fond que tout ce que l'Inde nous a laissé, plus anciens en un certain sens que le reste de la religion védique et qui ne paraissent plus jeunes que parce qu'ils sont plus vivaces et qu'ils lui ont survécu.

A. Barth.

---

355. — Ludw. Friedlaender. **Petronii cena Trimalchionis**, mit deutscher übersetzung und erklærenden anmerkungen. Leipzig, Hirzel, 1891. In-8. Introduction (1-68). Texte et traduction (-197). Notes (-320). Index (-326).

Tous ceux qui depuis trente ans s'occupent d'histoire ou de littérature ancienne, ont lu l'ouvrage et demeurent à quelque degré les obligés de l'auteur de l'histoire des mœurs romaines. Six éditions allemandes de cet excellent livre se sont succédé, toutes corrigées, augmentées, remaniées par le consciencieux historien. Pour ne rien dire ici de ses nombreux articles et de sa collaboration à une partie du manuel de Marquardt, on sait que M. Friedländer nous a donné, il y a quelques années

à peine, une excellente édition de Martial. On ne pouvait imaginer de meilleure préparation au présent travail. Celui-ci peut paraître à première vue plus agréable et plus simple que les précédents; il s'y trouve en réalité tant de difficultés et d'énigmes que M. F., malgré tout ce qu'il a rassemblé et ce qu'il nous donne de nouveau, nous en signale encore, avec ses scrupules habituels, toute une suite qu'il laisse après lui. Ce qui n'empêche pas que pour traiter un tel sujet, nul n'était parmi nos contemporains ni plus ni même aussi compétent.

Ceux qui aiment Pétrone goûtent des plaisirs de plus d'un genre; le plus grand sans doute est de suivre leur auteur favori en s'efforçant de le bien entendre; mais quand ils ont laissé le *Satiricon*, revenus parmi nous, ils ont encore, grâce à Pétrone, plus d'une occasion de s'égayer; je ne parle pas de l'application qu'ils peuvent faire souvent de telle réflexion de leur auteur, qui, malgré le paradoxe, n'est pas moins moraliste que libertin; il leur faut bien moins; une simple citation du *Satiricon* suffit. On dirait que le livre a une vertu propre, et que, par elle, il se venge directement de ceux qui citent par coquetterie d'érudition, et l'on sait quel est leur nombre. C'est comme une gageure; sur dix citations de Pétrone, il est rare qu'il n'y en ait pas neuf qui soient fausses par quelqu'endroit; de la simple gaucherie au contresens et même au coq-à-l'âne, on peut parcourir toute la gamme; tant ce malicieux auteur porte malheur aux gens [1], tant ce roman spirituel est semé de chausses-trappes où ne manquent pas de buter les profanes. Avis aux amateurs.

N'en cherchez pas bien loin la raison : Pétrone ne peut être compris dans une de ces lectures rapides, les seules qui soient possibles à quelques-unes, les seules que d'autres veulent ou sachent faire. Ajoutez qu'à part un texte bien établi, les secours jusqu'ici étaient disséminés et très médiocres. Voici du moins pour une moitié du roman une édition qui supprimera non pas les erreurs, ce serait dommage, mais ce qui les excusait en partie et qui faisait à tout critique un devoir strict d'indulgence.

Le livre est dédié à Bücheler. M. F. nous dit (p. 14) que son édition a été faite sous l'inspiration, avec le secours et l'approbation de Bücheler; ce parfait accord, cet échange de secours est à l'éloge des deux savants en même temps que le lecteur y trouve une garantie de plus. On y voit aussi (p. 15) toute une suite des noms les plus autorisés que l'auteur a pris soin de consulter sur les difficultés qu'il a rencontrées.

La disposition adoptée est commode et claire : à gauche le texte latin avec les notes critiques nécessaires; à droite la traduction; à la fin les

---

1. Pétrequin, il y a quelque vingt ans, en a déjà fait la remarque; son chapitre des erreurs commises sur Pétrone ou à propos de Pétrone (§ V) est un des meilleurs de son livre. On pourrait lui donner une suite, et ce n'est pas en ces quatre lustres la matière qui manquerait.

notes et remarques; en tête une longue introduction. D'abord un exposé de ce que nous savons de Pétrone et de son ouvrage; ensuite, et tout le monde applaudira à la citation, la lettre où Leibnitz raconte comment on représenta un jour à Hanovre une sorte de festin de Trimalcion.

La troisième partie de l'introduction contient, en 49 pages, un tableau intéressant de la vie qu'on menait dans les petites villes d'Italie au premier siècle de l'empire. M. F. est ici sur son terrain; on le reconnaît à la clarté de l'exposition et à la bonne distribution de la matière. Il ne se limite pas aux indications que rendait nécessaire la *Cena*. L'étude est générale, et elle pourra servir à l'étude des historiens et des satiriques de Rome, de Pline le Jeune et de Martial, tout autant qu'aux lecteurs de Pétrone. On y louera surtout le parti qu'a tiré M. F. des découvertes épigraphiques de ces dernières années, par exemple des inscriptions de Canossa et de Vispacum.

M. F. s'est attaché à donner du texte latin une traduction claire et précise. Ce sont les qualités qui seront ici les plus appréciées du lecteur; ce sont aussi les seules dont puisse juger un étranger [1].

Les résultats des études antérieures sont ici réunis d'une manière commode; les notes contiennent nombre d'indications originales, mises avec beaucoup de simplicité et de clarté à la disposition du lecteur. Je relève surtout celle de la p. 207, où l'époque à laquelle a lieu le festin (commencement de janvier) est déterminée d'une manière aussi ingénieuse que vraisemblable.

Je soumets à l'auteur les critiques suivantes : M. F. renvoie pour les mœurs romaines, même pour les détails les moins importants, *aux pages* de la 6ᵉ édition allemande de son histoire; or tous les renvois sont faux ou difficiles à retrouver si l'on n'a pas cette édition sous la main. Ceux qui ne possèdent que la traduction, seront, cela va sans dire, encore plus dépourvus. Succès oblige ce semble; il ne donne pas à l'auteur le droit de rendre incommode l'emploi des éditions précédentes, surtout quand elles sont nombreuses; il donne encore moins celui de les jeter au rebut. Pour rester à la portée de la généralité des lecteurs, il eût suffi d'adopter pour l'histoire des mœurs romaines le système de pagination avec reprise ou celui des paragraphes qui est d'usage courant chez nos voisins. — Je n'accepterais pas aussi facilement que M. F. (p. 5) l'hypothèse ingénieuse, il est vrai, de Klebs qui voit l'unité du roman dans les effets de la colère de Priape. Je craindrais trop qu'il n'y eut là qu'une simplification artificielle et je ne sais si les anciens avaient un tel souci de l'unité dans un tel ouvrage. — M. Friedländer nous a donné beaucoup; il a souvent avoué l'ignorance où nous sommes présente-

---

1. Il est rare que la traduction omette des transitions essentielles comme p. 182, 5 : *ait ille*. M. F. a l'habitude, et il faut l'en louer, de donner un sens clair des parties obscures ou douteuses du texte, fut-ce au prix d'une périphrase ou d'une tournure un peu plus longue.

ment sur bien des points; il ne s'étonnera pas si l'on regrette de ne pas trouver sur d'autres telle remarque qui paraissait nécessaire [1].

Nul doute que cette *Cena Trimalchionis* ne soit lue et goûtée des plus fins lettrés. Aucun d'eux n'oubliera d'associer au plaisir de sa lecture le souvenir de celui qui, par son secours, l'a rendue plus agréable, plus claire, bref infiniment plus satisfaisante pour l'esprit et pour le goût.

Émile THOMAS.

---

356. — Gaston BOISSIER. **La fin du Paganisme,** étude sur les dernières luttes religieuses en Occident au IV[e] siècle. Paris, Hachette, 1891; 2 vol. in-8, 462 et 516 pp.

Je suis bien en retard avec le beau livre de M. Boissier; ma meilleure excuse est que mon avis pèse légèrement auprès de ces deux volumes, si pleins, si vivants, d'un ton si juste, d'un style si attachant, qui n'exclut pas une grâce malicieuse [2].

Ils sont la réalisation d'un vœu formulé ici même [3]. L'auteur y travaillait au moment où je rapprochais ces études du livre d'Ebert. Je dois commencer par rétracter l'épithète de « fragmentaires » que je leur avais donnée. C'était l'opinion d'un lecteur distrait qui les avait lues

---

1. Ainsi certaines remarques de langue, par exemple, p. 166, 23 (cf. p. 172, 10 et 186, 21) sur *ultimo*, adverbe d'ordinaire initial qui est encore quatre fois dans Pétrone et dont on ne cite qu'un exemple de Suétone. — Pourquoi rien sur 174, 6, *colæpio?* etc. — On ne sait si M. F. connaît Pétrequin. Il aurait dû emprunter à ce livre assez mêlé des compléments qui manquent ici : à côté de la Trimalcionade de Hanovre, il eût fallu citer celle que tenta au commencement du dernier siècle, en présence du régent, l'abbé Margon, à Saint-Cloud (Pétrequin, p. 110). — Au chap. 40, à propos du porc contenant des oiseaux vivants qui s'envolent au premier coup de couteau (*porcus Trojanus*), il eût fallu noter la citation de Jean de Salisbury (Pétrequin, p. 80). — Au chapitre 75 (p. 190, 14), Bücheler et M. F. sans doute sous l'influence de l'explication subtile et contournée de Gœsius ponctuent la phrase de telle manière que le membre de phrase : *alius alia...* s'oppose aux mots précédents. Je préfère l'ancienne explication qui les oppose aux deux mots suivants, sur lesquels doit porter toute la force de la phrase. — Certaines abréviations très peu claires ont passé des notes personnelles de l'auteur dans notre texte p. 241 (note sur *Itaque...*) *so P :* lisez le principal ms. de Porphyrion. — Pour déterminer l'âge de Trimalcion, on cite ici divers passages d'un discours (p. 7 et 8); M. F. sait à merveille que celui qui parle n'est pas Trimalcion, mais Hermeros; mais il y a au fond une certaine incertitude, puisque l'un d'eux peut être plus ou moins âgé que l'autre : cela n'est pas nettement indiqué; *der Sprechende* est équivoque, et tout lecteur s'y tromperait d'abord. — L'explication donnée p. 224, pour *est sub alapa* (ch. XXXVIII), n'est guère plus vraisemblable que celles de Bücheler et de Nettleship. Vouloir s'appuyer sur le contexte semble risqué dans un discours tout composé de petites phrases, avec les sauts de pensée les plus brusques; j'entends : son affranchissement n'est pas fait dans les règles, irrévocable; et c'est un homme à se passer toutes les fantaisies (cf. ch. LXIX, *in. : nihil sibi defraudit*).

2. Par exemple, I, 372, n. 1 et çà et là.

3. *Rev. crit.*, 1890, II, 252.

au jour le jour, dans la *Revue des deux mondes* et ailleurs, sans y chercher l'esprit intérieur qui en faisait l'unité. Insister sur ce point n'est pas inutile ; c'est le moyen de rappeler le plan de l'ouvrage ; c'est aussi l'occasion de répondre aux appréciations fausses de critiques chez qui les premières impressions causées par le décousu apparent des articles n'ont pas été dissipées par la connaissance complète du rapport de ces articles devenus les chapitres du livre.

Le but de M. B. est de montrer comment les éléments anciens et nouveaux se sont fondus dans le christianisme. A vrai dire, rien ne finit en histoire. Toute idée, toute doctrine, toute institution qui disparaît ne fait que se transformer et s'absorber dans celle qui semble la supplanter. Ainsi compris le sujet est vaste. M. B. l'a limité, comme c'était son droit, au mouvement des esprits tel que le manifeste la littérature. Le premier livre, consacré à la conversion de Constantin, n'est donc, si je comprends bien, qu'une introduction. Le problème moral étudié dans la *Fin du paganisme* a pour point de départ un événement politique. Il était nécessaire d'en avoir une juste notion. Les conséquences de cet événement sont un moment suspendues par la réaction païenne sous Julien. Voilà les faits essentiels, nécessaires à exposer pour eux-mêmes, et dans l'étude desquels l'auteur porte déjà la préoccupation de son but particulier. Avec le livre second, on entre dans le sujet. La lutte littéraire des deux religions se traduit de quatre manières : dans l'éducation, dans la poésie, dans la société, et dans les polémiques directes des représentants du christianisme et du paganisme.

Deux livres sont consacrés à l'éducation : l'un aux questions générales, ce qu'était l'éducation païenne et comment le christianisme s'en accommoda ; l'autre aux conséquences de ce compromis chez les auteurs chrétiens. Ce dernier point ne pouvait être épuisé. M. B. a seulement discuté quelques exemples éminents. L'éducation païenne ouvrait aux jeunes gens deux sources, la rhétorique et la philosophie. Le traité du *Pallium* de Tertullien montre avec quelle passion les chrétiens ont puisé à la première. Il était absolument nécessaire d'en parler, car c'est une œuvre tout à fait caractéristique, une véritable déclamation [1], et on ne pouvait en citer de plus frappante, à moins de descendre jusqu'au VIe siècle et de rappeler qu'Ennodius écrivait des *controuersiae* sur des sujets comme celui-ci : *in tyrannum qui praemii nomine parricidae statuam inter uiros fortes dedit.* Dans les *Dialogues* de saint Augustin, nous voyons comment la philosophie pouvait conduire au seuil de la foi. Enfin l'*Octauius* réunit, plus complètement que tout autre écrit, la philosophie et la rhétorique mises au service des doctrines nouvelles : à la philosophie, Minucius Félix emprunte des arguments ;

---

1. L'occasion en est assez insignifiante, à moins que l'on ne suppose que l'ouvrage se rapporte au temps de la rupture de Tertullien avec l'Église et de son entrée dans la secte austère des Montanistes.

à la rhétorique, il dérobe les secrets de la composition et l'art du dialogue. Tel est « ce charmant ouvrage, qui, par les *Tusculanes*, remonte jusqu'au *Phèdre*, et semble éclairé d'un rayon de la Grèce ».

Le troisième livre se rattache étroitement aux deux précédents. A la rhétorique et à la philosophie, l'éducation païenne joignait la poésie. Le *grammaticus* avait pour fonction d'expliquer les historiens et les poètes. Si on laisse de côté les morceaux d'apparat, la poésie est le seul genre qui, à cette époque, soit indépendant de toute portée pratique. Il y aurait eu lieu cependant de rechercher les vues nouvelles que le christianisme avait introduites dans la manière d'écrire l'histoire. Mais M. B. a préféré renvoyer plus loin la *Cité de Dieu* pour la replacer dans le milieu qui l'a vu naître et entourer son analyse du récit des événements qui l'expliquent. Puisque la rhétorique et la philosophie ont été l'objet du livre précédent, il ne reste que la poésie. Là, le problème de la conciliation paraissait devoir être plus ardu; car toute la poésie classique était imprégnée de mythologie. M. B. nous fait assister aux humbles origines de la poésie chrétienne. C'est toujours la même conduite de la part des partisans de la religion nouvelle. Ils empruntent à leurs devanciers tous leurs procédés et font des vers classiques avec des idées chrétiennes. L'épanouissement du genre est représenté par saint Paulin et par Prudence. Mais M. B. semble avoir succombé trop vite, à propos de Commodien, à la tentation d'opposer ce que la poésie latine chrétienne aurait pu être à ce qu'elle a été. Commodien croyait faire des hexamètres réguliers; mais comme il écrivait en un temps où la prosodie n'était plus vivante, il faisait un grand nombre de fautes, dans lesquelles l'accent joue souvent le rôle d'un renseignement mal interprété [1].

La société est formée par la littérature. Elle resta longtemps païenne. C'est surtout ce monde de Rome, si attaché à la tradition, que nous peint M. B. dans le livre intitulé : la société *païenne* à la fin du IVe siècle. Il a un peu négligé les chrétiens, conséquence des limites chronologiques dans lesquelles il est resté. Nul mieux que lui ne nous aurait montré comment les grandes familles sont entrées dans le christianisme, comment elles y ont cherché promptement l'occupation de leur activité et aussi de leur ambition, comment une sorte de *cursus honorum* chrétien a remplacé l'autre. Les articles de M. de Rossi eussent fourni les éléments de cette curieuse étude; peut-être aussi un chapitre sur la correspondance de saint Jérome aurait pu y donner occasion. Il est regrettable que l'auteur ne soit pas ici, comme dans d'autres circonstances, sorti du cadre dans lequel il s'était enfermé.

Ce sixième livre est l'introduction naturelle du suivant : *les dernières luttes*. C'est le récit des dernières polémiques, l'affaire de l'autel de la

1. C'est l'opinion de M. Louis Havet. Elle se trouve confirmée par la confusion et la contradiction des résultats auxquels aboutit l'application d'autres principes dans de récentes tentatives.

Victoire et la question de la part du christianisme dans le triomphe des barbares. Mais tandis que saint Ambroise a devant lui un adversaire considérable dans Symmaque, saint Augustin est seul et ne répond plus dans la *Cité de Dieu* qu'à des comparses obscurs. M. B. reprend alors le débat pour son compte et conclut que les chrétiens n'étaient pas des rebelles, que les querelles religieuses n'ont pas nui à l'Empire, que le christianisme n'est responsable ni de la fuite des fonctions publiques, ni de la dépopulation, ni de l'affaiblissement militaire, ni de la décadence des lettres. Le dernier chapitre sur *le lendemain de l'invasion*, forme épilogue. Par ces considérations, le livre finit sur un exposé historique, comme il avait commencé.

On le voit, et quelques personnes en ont éprouvé de la déception, la tâche annoncée par le titre n'est encore accomplie qu'en partie. Car c'est de bien d'autres manières et sur bien d'autres points qu'il y a eu lutte d'abord et finalement conciliation. A vrai dire, il faudrait, pour y suffire, plusieurs livres et toute une vie d'homme. L'histoire du dogme, envisagée d'un certain point de vue, est l'histoire de la fusion de doctrines anciennes et de croyances nouvelles. L'apport de la philosophie hellénique est considérable, et, sans parler même de cet appoint, l'esprit grec, avec ses habitudes et ses méthodes, est intervenu pour développer et préciser dans cette période qui commence aux origines et finit avec les grands conciles orientaux. D'autre part, les deux mondes ont eu des contacts de plus en plus nombreux avec les progrès du christianisme. L'histoire de ces relations officielles et de la situation légale de l'Église jusqu'aux invasions, malgré des ouvrages estimables, reste à écrire. M. B. n'y a fait que des allusions et jeté en passant des points de repère, parfois un peu à l'aventure [1]. Son appendice du premier volume sur les persécutions est excellent ; mais ce n'est qu'une partie de ce vaste sujet. Sur la moins connue, sur l'histoire de la législation des empereurs chrétiens l'auteur donne des indications très sommaires. S'il ne dit rien de Maxence et de ses bonnes dispositions, il faut lui savoir gré d'apprécier sainement la politique de Constantin. Cependant, il paraît vraisemblable que les formules de l'édit de Milan peu conformes à l'esprit chrétien sont de pures formules de chancellerie ; le prince ne les aurait pas laissé passer si elles avaient eu quelque importance. Le reste de cette histoire est complètement laissé dans l'ombre. Nous n'avons à vrai dire aucun ouvrage solide sur l'activité des empereurs et sa double forme, dans les disputes théologiques par les conciles et les mesures de police, dans la législation par les constitutions. Nous sommes moins au dépourvu dans un troisième domaine, la résistance du paganisme dans les masses populaires : le livre de M. Schultze [2] y répond,

1. Ainsi il n'est pas sûr que les chrétiens aient été connus comme chrétiens dès le temps de Néron. La distinction d'avec les Juifs a pu s'imposer assez tard. L'ignorance involontaire devint mépris sincère, puis tactique de guerre (I, 244).

2. Cf. *Rev. crit.*, 1891, I, 64 (art. de M. Goyau).

mais seulement encore en une certaine manière. Car la lutte s'est terminée, comme ailleurs, par une conciliation, ordinairement inconsciente, souvent combattue par l'Église. Dans quelle mesure celle-ci a désaffecté à son profit les pratiques et quelle quantité de superstitions antérieures et de survivances se sont amalgamées ou ont coexisté avec le culte nouveau, c'est ce qui reste à étudier; c'est ce que les folkloristes pourraient nous dire, si un jour ils cessaient de collectionner des grains de sable et se décidaient à construire.

Cette reconnaissance de la totalité du sujet permet de mieux préciser le champ dans lequel M. B. a volontairement circonscrit son labeur. Il en forme comme une quatrième province; la lutte intellectuelle et morale dans quelques représentants choisis, l'écho des angoisses et des troubles intérieurs d'une élite. On sait que l'auteur est passé maître en ce genre de peinture. A peine un lecteur méticuleux pourrait-il poser quelques points d'interrogation. Il sera difficile de ne pas avouer qu'à ne parler de la conversion de saint Augustin que d'après les *Confessions*, on n'ait été un peu dupe du ton et de la forme de ce témoignage. Mais M. B. n'exagère-t-il pas dans le sens opposé? « Puisque les deux personnages diffèrent entre eux, pouvons-nous savoir, du pénitent ou du philosophe, lequel est le véritable ? (I, 376) » Sont-ils si différents? La conversion de saint Augustin a sans doute été affaire de philosophie et de raisonnement; il est bien probable que cette secousse, si décisive, a dû aussi ébranler le cœur et la sensibilité. L'allure traditionnelle des dialogues se prêtait mal à l'analyse d'un état d'âme si troublé. Je verrais même dans la date de leur composition toute proche de l'événement, une nouvelle preuve de l'insuffisance de leurs renseignements. Après une pareille tourmente morale, une certaine pudeur pousse à taire les détails les plus intimes et à ne donner que des explications intellectuelles et en quelque sorte extérieures. Des inexactitudes d'appréciation encore bien plus minimes, s'expliquent par ce fait que l'auteur est un « clerc du dehors [1]. »

Il est en revanche lettré et humaniste. Tout ce livre est écrit avec amour parce qu'il est l'histoire de l'éducation dans le conflit entre le paganisme et le christianisme. Si les titres à panache étaient de mode, celui-ci, *le Triomphe des Lettres*, lui conviendrait. Aussi on est charmé de trouver çà et là certaines pages sur la littérature païenne, sur l'instruction à l'époque de l'Empire romain [2], sur le *de Natura Deorum*,

---

1. M. B. s'exagère la portée de certaines expressions, dans Comm.. *Carm. ap.*, 261 (II, 38), dans Prudence, Cath, VIII, 21 (II, 173) sur le jeûne. Elles sont empruntées à la Bible (*Deut.* IX, *Ex.* 6 ; XXXII, 9; XXXIII, 3, 5 etc., etc;—*Matth.* VI, 16), et « de style » par conséquent. — I, 331, la discipline du secret (Kraus, *Kirchen Lexikon*, 1238) peut expliquer bien des réticences de Minucius Félix. — I, 49, le décret de Gélase n'est pas authentique.

2. A remarquer l'identité des conclusions de M. B. (I, 179) et de M. Bonnet, *Latin de Grégoire de Tours*, 39 et n. 3.

sur le *Songe de Scipion*, et surtout ce plaidoyer inattendu en faveur des vieux exercices de la rhétorique classique, I, 216. Peut-être M. Boissier a-t-il trop pris au sérieux précisément certains usages, certaines formules, conventions d'école qui ne peuvent être d'un grand secours pour juger de l'état des esprits ; je songe surtout aux *Panégyriques*, œuvres d'apparat dont la forme et le ton étaient déterminés d'avance par une longue tradition (II, p. 242) [1]. Mais cet attachement à la culture classique, non plus étroit comme au XVIII[e] siècle, mais intelligent et ouvert, donne au livre une chaleur communicative. Le lecteur est provoqué à plus d'un rapprochement. La situation n'est-elle pas la même aujourd'hui? Cette vieille civilisation ne traverse-t-elle pas une crise toute semblable? Sa victoire de jadis se tourne maintenant contre elle, et elle n'est suspecte que parce que la nouvelle religion d'alors l'a adoptée et sauvée [2].

Paul LEJAY.

---

357. — H. HAUSER. **François de la Noue.** 1 vol. in-8, XIX-336 pages. Paris, Hachette, 1892.

Pour écrire la biographie de François de la Noue, M. Hauser a fait des recherches assez nombreuses et il a eu le bonheur de trouver soit à la Bibliothèque nationale, soit à la Bibliothèque de la Société historique du protestantisme français, soit encore au British Museum, une trentaine de lettres inédites de son héros, dont il donne le texte à la fin de son volume. Précédemment déjà, il avait imprimé dans la *Revue historique* (année 1888, t. I, p. 311 et ss.) un traité inédit de 1591, dans lequel le Bras-de-Fer examinait si Henri IV devait oui ou non se convertir au catholicisme. Outre ces pièces, il a étudié les écrits imprimés de la Noue, les mémoires de l'époque et de nombreux ouvrages modernes qu'il signale dans sa bibliographie, d'ailleurs rédigée sans un souci d'exactitude bien scrupuleux [3]. L'ouvrage qui est sorti de ces conciencieuses recherches

1. Il aurait fallu mentionner les éloges des gouverneurs dans les assemblées provinciales, surtout II, 251. — La rigueur du *cursus* dans Symmaque (Ac. inscr. 1 et 8 avril 1892, *Rev. cr.* p. 300). est peut-être l'explication de l'admiration de Prudence, *adv. Symm.*, I, 633, qui le met au dessus de Cicéron, moins servilement astreint à ces règles.

2. Entre autres rapprochements, il en est un que M. B. n'a pas évité, avec l'époque de la Renaissance (II, 499, n. 1 et *passim*). Parmi tous les traits faciles à grouper, signalons l'emploi du mot *philosophia* pour désigner les doctrines chrétiennes (I, 376, n. 1); il révèle des tendances analogues ; cf. P. de Nolhac, *de codicibus patrum in Petrarcae bibliotheca collectis.*

3. Il oublie souvent d'indiquer le nombre de volumes d'un ouvrage, la date ou le lieu de l'édition. Pourquoi renvoyer pour L'Estoile à l'édition de la Haye de 1744, au lieu de l'édition moderne, parue chez Jouaust, à la librairie des bibliophiles, en 1875 et années suivantes? Que signifie cette indication : *Mornay, Mémoires, 1868-69, in-8°.* Il s'agit des Mémoires de Madame Duplessis-Mornay, éd. de Mad. de Witt dans la Société de l'Histoire de France? Pour l'Histoire universelle de d'Aubigné, la nouvelle édition de M. de Ruble n'est pas signalée.

est intéressant, d'une lecture agréable, encore qu'il manque d'éclat. Il peut se diviser en trois parties : la première et la troisième relèvent de l'histoire, la seconde plutôt de la littérature. Dans la première partie, M. H. nous raconte la jeunesse de la Noue, ses débuts dans le métier militaire, notamment ce siège de Fontenay, où il perd son bras gauche ; il insiste fort longuement sur le siège de la Rochelle, en 1572 et 1573, et avec raison, car cet événement est peut-être le fait capital de sa carrière militaire; il nous montre l'alliance du Bras de-Fer avec les politiques en 1574 et la part prise par lui aux combats qui précèdent la paix de Bergerac; il nous conduit en Flandre, où son héros lutte contre les Espagnols pour le duc d'Alençon et l'indépendance du pays, où, en 1580, il est fait prisonnier et où le duc de Parme, Alexandre Farnèse, le tient, pendant cinq années, dans une captivité assez étroite. Ce fut dans les loisirs de cette captivité que la Noue écrivit ses fameux *Discours politiques et militaires*. D'après cet ouvrage, M. H. nous présente, dans sa seconde partie, l'homme. Il nous montre en lui le moraliste huguenot, le politique rêveur qui veut réconcilier les protestants et les catholiques et les unir dans une lutte contre les Turcs, le militaire plus pratique qui fait appel avant tout aux leçons de son expérience, l'historien dont l'impartialité nous est garantie par sa tolérance, l'écrivain qui par son style pittoresque, son ironie piquante et sans méchanceté, a conquis une place parmi nos prosateurs de second ordre. Ce chapitre est l'un des mieux conduits du volume, celui que l'auteur semble avoir caressé, et qu'il a rédigé avec amour. Dans la troisième partie, M. H. reprend la suite des faits. Il suit la Noue à Genève en 1586 et 1587; à Sedan dont il a été nommé gouverneur par le testament du duc de Bouillon, en 1588 et 1589; en Picardie où il vint renforcer en 1589 et 1590 l'armée du duc de Longueville, luttant contre la ligue, d'abord au nom des deux Henris, puis en celui du Béarnais tout seul; enfin en Bretagne, où il mourut le 4 août 1591 des suites d'une blessure, reçue au siège de Lamballe. Une brève conclusion indique quels points de la biographie demeurent encore obscurs, et porte sur la Noue un jugement sympathique et modéré.

Le livre de M. H. est un excellent début; le jeune auteur se montre déjà historien, par son goût pour les problèmes difficiles, par la netteté de son jugement, par la simplicité de son style. Nous ferons pourtant à son ouvrage un double reproche. Il écrit, à la page 286 : « En parlant de la Noue, plus d'une fois nous avons été tenté de raconter son siècle. Si nous avions voulu sortir du sujet que nous nous étions imposé, il nous eût été facile de grossir ce volume. Nous avons considéré comme notre premier devoir de résister à cette tentation. » Le scrupule est juste; mais M. H. l'a sûrement exagéré. Nous aurions aimé trouver chez lui, non point un récit développé, mais un résumé clair, précis des événements auxquels la Noue a été mêlé, pour que son rôle parût davantage en pleine lumière. M. H. est tantôt très long, tantôt passe très rapidement

sur tel ou tel épisode de la vie de son héros, selon qu'il a découvert des documents inédits ou que ses recherches sont demeurées infructueuses. A l'aide de l'histoire générale, il eût pu faire disparaître ces inégalités. En second lieu, peut-être y a-t-il dans ce volume trop de casuistique. La Noue s'est trouvé à différentes reprises dans des positions morales difficiles : à la Rochelle en 1572, quand il fut envoyé aux habitants par le roi et qu'il se mit à leur tête contre les troupes royales; en 1588, quand il protégea à Sedan Charlotte de la Marck contre la maison de Lorraine à laquelle le liait une obligation récente. M. H. pèse dans une balance de précision, les mobiles de cette conduite [1]. Ici, il nous semble qu'il raffine. On comprend qu'un soldat comme la Noue n'ait pas voulu rester oisif, alors qu'on se battait autour de lui pour une juste cause.

Nous aimons à croire que M. Hauser aura des imitateurs. Beaucoup de candidats sont souvent embarrassés pour trouver des sujets de thèse de doctorat; les guerriers du XVI[e] siècle qui nous ont laissé des Mémoires peuvent fournir matière à des études sérieuses : nous songeons surtout à Castelnau et au vicomte de Turenne, plus tard duc de Bouillon (peut-être, en cherchant bien, retrouvera-t-on la seconde partie des Mémoires de ce dernier). Il serait aussi à souhaiter qu'un jeune historien voulût bien examiner la valeur critique des Mémoires de Nevers, ou de Vielleville. Les premiers de même que les *Œconomies royales* de Sully, renferment sans doute beaucoup de pièces fausses : quant aux seconds, il nous paraissent être un tissu d'erreurs et de mensonges.

Ch. Pfister.

---

358. — **Un échange de princesses (1615)**, par E. Ducéré. Pau, veuve Léon Ribaut, 1891, grand in-8 de 88 p. (*Extrait du Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau.*)

M. Ducéré, dans l'introduction d'un travail sur l'*Entrée et séjour de Philippe V, roi d'Espagne, à Bayonne*, avait annoncé qu'il publierait des travaux analogues sur les grandes entrées et sur les séjours en cette ville de divers personnages illustres. Il tient aujourd'hui une de ses promesses en nous donnant un curieux recueil, composé principalement à l'aide de documents inédits, sur *un échange de princesses* (Anne d'Autriche et Élisabeth de France). Au dépouillement des pièces conservées aux archives de Bayonne, il a joint le dépouillement de la plupart des nombreux ouvrages publiés sur ce sujet et il a pu réunir ainsi de complets renseignements « non seulement sur le passage des grands personnages à Bayonne, mais encore dans le pays de Labourd, sur la frontière

---

1. Il ne réussit pas tout-à-fait, à notre avis, à justifier la conduite de la Noue au siège de la Rochelle. Il montre bien que la Noue a demandé à Biron de se mettre à la tête des Rochelois; mais rien ne prouve que Biron ait donné cette permission.

et la province de Guipuzcoa ». L'opuscule est divisé en quatre chapitres bien remplis : *Anne d'Autriche et Élizabeth de France; Voyage de Madame Elizabeth; l'échange des princesses; l'entrée de la Reine à Bayonne.* Dans l'Appendice sont réunies les pièces suivantes : I. *Entrées de Madame et de la Reine* (Archives de Bayonne); II. *Estat au vray et abrégé des deniers fournis, fraiz et despens faictz par les lieutenans en la mairerie, Echevins et conseil de la ville de Bayonne, à cause de l'heureuse venue du Roy et de la Reyne Mère de Sa Majesté en Guyenne*, etc. (mêmes archives); III *Compte de la recette et despense faicte par Fabien Darreche, bourgeois de Baionne, par mandements de Messieurs les lieutenans de la mairerie, Eschevins et conseils de la dicte ville pour les entrées (Ibid.)*; IV. *Estat de la besoigne que je Jehan Toudin, bourgeois et brodeur de Bourdeaux, ay fait en deux poiles pour la ville de Bayonne*, etc. *(Ibid.)*; V. *Des fiançailles et espousailles du roy Louis XIII avec l'infante d'Espagne; et de celles de Madame, sœur du Roy, avec le prince d'Espagne, Du voyage de Madame à Bayonne*, etc. (Extrait du *Mercure de France*, t. IV). Les trois dernières pages de la plaquette sont occupées par un *Essai de bibliographie* dont je ne puis dire ni du bien, ni du mal, car c'est presque entièrement la reproduction d'indications groupées, en 1876, dans le tome II des publications de la Société des bibliophiles de Guyenne : *Louis XIII à Bordeaux*, par le soussigné [1].

T. de L.

---

1. Voici quelques détails pris entre mille : le jour de l'échange, la nouvelle reine de France parut habillée d'une robe à l'Espagnole en toile d'argent, toute en broderie, avec une longue queue et une grande quantité de pierreries. On remarquait surtout une chaîne de diamants qui lui avait été envoyée par le roi et qui était estimée plus de cent mille écus. Elle portait une coiffure plus basse. Elle est très blanche et belle, le nez un peu aquilin et longuet. — Le comte de Gramont qui précédait la Reine, prévint que S. M. ne voulait entendre aucune sorte de harangue. Aussitôt qu'elle fut reposée, le Corps de Ville se rendit en robe dans son logis et lui offrit un petit coffret d'argent ciselé autour duquel avaient été gravées les armoiries de France, d'Espagne et de la ville de Bayonne et contenant un morceau d'ambre gris du poids de 20 onces. La clef d'or du petit coffret se trouvait dans la serrure, la Reine l'ouvrit et s'extasia sur la beauté et la grosseur de l'ambre qui s'y trouvait enfermé. — Le président de Gourgues avait amené « un fameux de Chellau, ingénieur, pour préparer et accommoder ce qui estoit besoing du passage de Béhobie... La municipalité eut à payer 2700 livres pour 36 musiciens venus de Toulouse qui séjournèrent 3 mois à Bayonne, 3430 livres pour achat de drap d'or et autres estoffes de grand valeur pour faire deux poisles les plus magnifiques qui se pourroyent, 3730 livres pour habiller capitaines et soldats, 1635 livres pour 12 bateaux peints, 1715 livres pour tapisserie et velours destinés aux théâtres, 150 livres pour achat de 12 tambours, 230 livres pour flambeaux et chandelles, 613 livres pour broderies, 1700 livres pour l'ambre gris et la boîte d'argent, 1200 livres pour 60 barriques de vin, pour abreuver la suite des princesses, » etc.

359. — Noel PARFAIT, député d'Eure-et-Loir. **Le général Marceau, sa vie civile et sa vie militaire.** Paris, Calmann-Lévy, 1892. In-8, 467 p., 7 fr. 50.

Le volume que M. Noël Parfait consacre à Marceau, est de fort belle exécution ; il contient deux portraits ainsi que des fac-similés ; mais il nous a désappointé, et nous croyons que la biographie de Marceau est encore à faire. Les premiers chapitres, relatifs à Verdun et à l'Argonne, fourmillent d'erreurs, parce que M. P. n'a guère connu sur ce point que les travaux de Mérat. Faut-il les énumérer? M. P. dit (p. 48) qu'il y avait dans la place deux bataillons d'Eure-et-Loir : il n'y en avait qu'un ; — que le prince royal suivait l'armée en curieux (p. 49) : il commandait la brigade des trois bataillons de Herzberg ; — qu'il fallait contenir l'ennemi sous Verdun, pour que Kellermann crût pouvoir livrer la bataille de Valmy (p. 52) : comme si l'on prévoyait Valmy à cet instant où Kellermann prenait à peine le commandement ; — que Beaurepaire monta à cheval pour dissiper la foule et fit emprisonner les clabaudeurs (p. 52) : cette anecdote a été imaginée par Grille ; — que Beaurepaire, en se rendant à l'hôtel de ville pour présider la séance, rencontra Marceau qu'il aimait et qui venait l'avertir que la majorité du Conseil avait résolu la capitulation (p. 54) : légende ! il n'y a pas un mot de tout cela dans les documents authentiques ; — que Marceau fit un discours pathétique, parla de Vauban et de Chevert (p. 55) : légende et encore légende ; — que la discussion fut tumultueuse, que Beaurepaire força sa voix jusqu'à l'épuisement (p. 55) : très joli, très dramatique, mais archifaux ; — que Neyon, successeur de Beaurepaire, était un agent très actif des émigrés et des Prussiens (p. 63) : encore une erreur ; — que Marceau, en revenant du camp prussien, trouva la ville livrée au pillage par la population (p. 64) : non, mais les magasins pillés par les volontaires ; — qu'il trouva dans la salle du conseil Neyon et Kalkreuth (p. 65) : mais il rentra dans Verdun avant Kalkreuth ; — que les conseillers exaltaient déjà la magnanimité prussienne (p. 65) : ils étaient patriotes, et ils le prouvèrent ; — que Marceau s'échappa en entendant de tels blasphèmes et qu'il eût voulu mourir *(id)* : encore un détail imaginaire ; — que la garnison sortit le 3 septembre au matin (p. 66) : elle sortit le 2, le jour même de la capitulation ; — que les soldats marchaient mornes et silencieux (suit une citation de Hugo) : ils criaient que tout était perdu et, dit M. P. lui-même à la p. 60, trois cents des volontaires de Marceau désertèrent ; — que Marceau marchait, accablé de douleur et horriblement fatigué, derrière le cercueil de Beaurepaire et qu'il fit un discours sur la tombe (p. 67) : toujours le même procédé de « dramatiser », de « romancer » les événements, sans s'appuyer sur aucune preuve, sur aucun texte, et comme si la vérité nue, telle que l'exposent les documents, n'offrait pas souvent plus de relief et d'intérêt ; — que la débandade (M. P. l'avoue) fut causée par des mercenaires irlandais qu'on appelait, du nom de leur chef, le régiment de *Walch* : Galbaud et d'autres témoins dignes de foi accusent les volontaires, et non les soldats de

ligne, les hommes du dépôt du 92e, ci-devant Walsh, commandés par O'Brien ; — que la garnison rejoignit le quartier-général de l'armée du Nord, à *Sainte-Menehould* (p. 68) : ce quartier-général se transportait alors de Sedan à Grandpré ; — que Marceau parle de la journée de Valmy lorsqu'il vante « les trois attaques dans lesquelles Dumouriez a repoussé l'ennemi (p. 70) » : il s'agit des combats de Grandpré ; — qu'il fallut deux combats successifs pour prendre pied sur les hauteurs de Valmy disputées avec rage (p. 71) : Valmy n'est qu'une canonnade engagée de loin ; — que Dillon était un grand capitaine *(id)* : laissons cette gasconnade à Camille Desmoulins ; — que le même Dillon célébra la fête royale du 25 août (p. 72) : Dillon, suspect après le 10 août, ne jouait au 25 août qu'un rôle subalterne et cherchait à faire oublier son fayettisme ; que le même Dillon, «habile capitaine», avait repris Verdun aux Prussiens (p. 73) : toute cette fin de campagne n'est qu'une duperie ; — que Marceau, capitaine dans la légion germanique, et emprisonné à Tours, fut sauvé par Sergent qui sortit de Paris pendant l'effroyable crise du 31 mai (p. 76) : Marceau fut enfermé à la prison de Tours le 8 mai, et élargi le 29 [1]. — Le reste du volume nous semble plus exact (bien qu'on relève encore, p. 88, *Reysser* pour Beysser ; p. 102, *Chevardier* pour Schwardin ; p. 103, *Vineux* pour Vimeux et qu'on lise, p. 96, que si Mayence avait capitulé trois ou quatre jours plus tard, la famine était telle qu'il n'y serait plus resté une seule âme), et M. P. raconte les choses avec agrément et vivacité. Il retrace les rapports de Marceau avec Kléber pendant la guerre de Vendée, les victoires du Mans et de Savenay, l'épisode d'Angélique des Mesliers, l'amour du jeune général pour Agathe Leprêtre de Châteaugiron, ses exploits à l'armée des Ardennes, son rôle à Fleurus, son entrée à Coblentz Il explique très bien le désespoir de Marceau au pont de Neuwied et il a raison de réfuter à ce propos une « injurieuse fable des biographes », de mettre à néant une « scène de mélodrame » (p. 213-214). Il expose d'une façon attachante les derniers actes de Marceau, sa mort, ses funérailles. Les nombreux appendices du volume renferment des pièces de grande valeur et des renseignements qu'on accueillera sûrement avec reconnaissance : naissance de Marceau, sa maison natale, la pension Chevalier et le collège Pocquet où il étudia, la famille Desgraviers, les éloges funèbres de Hardy et de Lavallée, soixante-huit lettres du héros, etc. M. P. aurait pu se dispenser de reproduire le manifeste de Brunswick et de répéter les arguments, aujourd'hui complétement détruits, en faveur du suicide de Beaurepaire. Mais que de gré ne lui saurons nous pas de son premier chapitre sur l'enfance de Marceau aux cheveux rouges et surtout du deuxième (p. 17-41) qui renferme l'*Extrait de mon journal!* On n'avait cité de cet

---

1. Je dois ce renseignement à l'archiviste de Tours, M. Ch. de Grandmaison, que M. Noel Parfait aurait pu consulter. Cf. sur ce voyage de Sergent et d'Emira (« la Marceau ») les *Mém.* de Sénart, 1824, p. 54.

« Extrait » que de très courts fragments; M. P. le reproduit tout entier, d'après la copie qui lui a été donnée par Sergent; rien de plus intéressant, de plus curieux que cette confession d'un jeune homme de vingt-deux ans, que cette sorte de revue de conscience, que ce résumé sincère et naïf de la vie de Marceau avant la guerre de Vendée. Il manque toutefois à ce livre un jugement d'ensemble, et un futur biographe ne devra pas oublier qu'il y eut quelques taches dans cette existence, si noble et si héroïque qu'elle ait été. M. Parfait connaît-il la déposition du commis Bach, se plaignant, le 16 germinal an III, au commissaire-ordonnateur Alexandre, du sanglant outrage que lui fit Marceau [1] ?

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. F. LHOMME vient de publier à la librairie de l'Art un très beau volume intitulé *Les femmes écrivains. Œuvres choisies.* (in-8°, 546 p. 6 fr.) Il a réuni ce qu'il a trouvé de meilleur dans les lettres et les mémoires des femmes écrivains des trois derniers siècles. Une courte introduction indique ce qu'ont été dans l'ensemble de la littérature française l'œuvre et l'influence des femmes. De brèves notices donnent sur chacune des femmes écrivains les renseignements biographiques dont le lecteur a besoin. Des notes succinctes expliquent les passages obscurs, y apportent quelques rapprochements littéraires ainsi que des détails essentiels sur les personnages cités dans les extraits. Un grand nombre de portraits exactement reproduits sont joints au volume.

ITALIE. — M. Gaetano CAPASSO, professeur d'histoire au lycée de Parme, a publié dans le *Nuovo Archivio Veneto*, tome III, et à part (une broch. in-8°, 42 pp. Visentini, Venise, 1892 *I Legati al Concilio di Vicenza del 1538)*, une étude intéressante sur le Concile de Vicence de 1538 et le rôle des légats Simonetta, Campeggi et surtout Gerolamo Aleandro l'ancien. Ce travail composé d'après des documents de l'*Archivio Farnese* de Parme est accompagné de pièces justificatives tirées des mêmes archives, mais malheureusement dépourvues de cotes. On remarquera une lettre intéressante d'Aleandro sur sa mission en Allemagne et un mémoire du cardinal Farnese à Aleandro sur le projet d'attirer en Italie Mélanchton.

— Le fascicule 22 des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées à Florence par l'éditeur Sansoni, vient de paraître. Il va de la page 313 à la page 352, et du 12 juillet 1292 au 26 janvier 1293.

---

1. Quelques vétilles encore : lire p. 43 (70,000) Austro-Prussiens et non *Prussiens*; p. 191, Wanfercée et non *Wauservée;* Jodoigne et non *Jordoigne*; p. 197, Lilien et non *Lelien*; p. 199, Kreutzau et non *Kreutzen*; Winweiler et non *Mirweiler*; Lindersdorf et non *Niederaula*; p. 200, Morlot et non *Morlet*; Linnich et non *Lemrich*; p. 206, exalta et non *exulta*; p. 207, l'Électeur de Trèves et non de *Coblenz*; p. 213, Boros et non *Borot*; p. 222, Wartensleben et non *Varsteinleben*; p. 232, Niederlahnstein et non *Hiderlanstein;* p. 235, Montabaur et non *Montebauer*; p. 237, Molsberg et non *Molzberg*; p. 240, Wahlrod et non *Vallerod*; p. 241, (chasseur) de Leloup et non *du Loup*; p. 246, (Kray de) Krojowa et non de *Krujol*, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 juin 1892.

Le prix Volney (linguistique) est décerné à M. Paul Passy, pour son *Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*.

M. Héron de Villefosse met sous les yeux de ses confrères quatre bustes en plâtre peint, trouvés dans l'oasis d'El-Kargeh (Égypte) et envoyés au musée du Louvre par M. Bouriant. Ces bustes sont détachés de couvercles de sarcophages, qui présentent une particularité unique : le mort y était représenté, non pas gisant, la tête sur le même plan que le corps, mais avec l'apparence de la vie, la tête relevée verticalement, le visage et les cheveux peints de couleurs très simples, mais qui donnent à l'image une grande animation. Les cheveux ont été modelés à part et plaqués sur le crâne uni. Les physionomies sont frappantes ; ce sont sûrement des portraits. M. Héron de Villefosse croit pouvoir y reconnaître les types respectifs d'un Juif, d'un Berbère, d'un Syrien et d'un Romain. Il suppose que ces monuments datent du règne de Septime-Sévère. M. Maspero a déclaré n'avoir encore vu, dans aucun musée, rien de semblable.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, dans une lettre en date du 21 juin, rend compte des fouilles de M. Toutain. Il a, en quelques semaines, mis presque à jour le théâtre antique de Chemtou. Il y a dans l'espace occupé par l'orchestre une mosaïque de 9 mètres de diamètre, non entièrement découverte. Le théâtre offre des particularités architecturales qu'il sera intéressant de faire connaître. M. Toutain a commencé des recherches dans deux nécropoles de la même ville. Il espère y trouver les tombes et épitaphes des affranchis et des esclaves qui étaient employés dans les carrières voisines. Il a commencé de reconnaître un vaste édifice, peut-être une basilique, ou une curie, qui aurait, si ses premiers calculs se vérifient, jusqu'à 40 mètres de largeur. Il a fait, en outre, plusieurs sondages pour retrouver le forum antique. — Dans Rome, un nouveau cippe de la plus ancienne délimitation des rives du Tibre, de l'année 700 de la fondation, a été tiré du lit du fleuve. — Les érosions du Tibre à Ostie ont mis à jour deux inscriptions latines mentionnant un temple d'Isis et Sérapis et des travaux publics accomplis dans cette ville par les *duumviri* et les *vicomagistri*. — Les fouilles récentes de Corneto-Tarquinii ont fait découvrir un scarabée d'une finesse merveilleuse représentant Ulysse qui éventre le cerf tué par lui dans l'île de Circé (*Odyssée*, X, vers 160 et suivants).

M. Foucart communique des recherches sur le rôle de Sophocle dans les événements qui suivirent le désastre des Athéniens en Sicile. Le poète fut d'abord un des dix commissaires chargés de proposer les mesures à prendre pour le salut de la république; par leurs soins, Athènes fut mise en état de continuer la lutte. Il fit ensuite partie d'un comité de trente membres qui élabora une constitution démocratique modérée, analogue à celle de Clisthène. Enfin, il accepta la constitution oligarchique des Quatre-Cents, mais comme un pis-aller, et quand ceux-ci voulurent gouverner sans consulter l'assemblée, il n'hésita pas à s'opposer à leur entreprise.

M. de la Borderie lit une note sur Jeanne de Montfort, duchesse de Bretagne. Cette princesse, après s'être illustrée par ses exploits dans la guerre de Blois et de Montfort, en 1342, disparaît entièrement de l'histoire. Des recherches faites récemment dans les archives de la Grande-Bretagne par M. Lemoine, élève de l'École des Chartes, ont fourni la preuve que de 1343 à 1370 Jeanne résida en Angleterre, en divers châteaux, sous la garde d'officiers chargés par le roi d'Angleterre de lui donner leurs soins. En 1343, en passant de Bretagne en Angleterre, elle avait subi une effroyable tempête. Il semble qu'à la suite de ce fait elle était devenue folle, et qu'elle resta folle jusqu'à sa mort, qui survint entre les années 1370 et 1377.

M. Salomon Reinach signale, dans un ancien ouvrage, un passage resté inaperçu, qui, combiné avec la découverte récente d'une inscription, peut faire présumer la présence, en un point des environs d'Athènes, d'un sanctuaire et de plusieurs œuvres d'art, déjà vus par des antiquaires du commencement du siècle. M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, étudiera la question sur place.

Ouvrages présentés : — par M. Bréal : Wimmer (L.), 1° *Sønderjyllands historiske Runemindesmærker*, 2° *Døbefonten i Aakirkeby Kirke*, 3° *Die Runenschrift*, übersetzt von Dr F. Holtmann ; — par M. Boissier : Cicéron, Brutus, publié par Jules Martha ; — par M. Héron de Villefosse : Tamizey de Larroque, *Document inédit relatif aux tombeaux (à Souvigny) et au château (à Moulins) des princes de Bourbon* ; — par M. de Rozière : Cetaz (E.), *Histoire du château de Pont-d'Ain, précédée d'une étude sur la charte des franchises de cette ville* ; — par M. Schefer : Thuasne (L.), *Histoire de Djim Sultan, fils de Mohammed II, frère de Bayezid II (1459-1494), étude sur la question d'Orient au XVe siècle.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 11 — juillet — 1892

360. — **Historische Studien aus dem Pharmakologischen Institute der Kaiserlichen Universitæt Dorpat,** herausgg. von Dr Rudolf KOBERT II. Halle A. S. Tausch et Grosse, 1890, in-8, IX-181 pages.

Le second fascicule des études historiques de l'Institut pharmacologique de Dorpat renferme deux études importantes, mais d'une nature tout autre que celle du premier fascicule; l'accueil trop indifférent fait par le monde médical aux travaux purement historiques de celui-ci a déterminé le directeur de cette savante publication à changer le caractère des articles qui la devaient composer; maintenant le côté historique est relégué au second plan, le côté expérimental et thérapeutique passe au premier. C'est sous cet aspect nouveau que se présentent l'étude de M. Wladimir Ramm sur les amers et celle de M. Abraham Mankowsky sur la *Bryona alba;* c'est dire qu'elles échappent presque complètement à la compétence de la *Revue critique;* elles ne méritent pas moins d'y être signalées à cause de la place, toute restreinte qu'elle est, faite au côté historique de la question.

Un fait curieux est l'unanimité de tous les peuples à employer comme remède les substances amères que leur goût aurait dû, ce semble, faire écarter. M. W. Ramm en montre l'usage constant et croissant chez les Égyptiens, les Juifs, les Grecs et les Romains dans l'antiquité, ainsi que chez les Arabes et les nations chrétiennes au moyen âge et tous les peuples modernes. La science médicale a voulu néanmoins dans ces derniers temps leur refuser toute efficacité ; si elle n'a pu découvrir la raison véritable de leur action, elle aurait tort, comme le remarque M. Kobert, de les rejeter; l'instinct populaire, d'accord avec une tradition tant de fois séculaire, a raison, et si les médecins ou naturalistes de l'antiquité et du moyen âge ont parfois exagéré peut-être l'action salutaire des amers, ils ont eu raison de les recommander et d'en pré-

coniser l'emploi. Ne dédaignons pas ce que les Hippocratiques, Théophraste, Celse et Dioscoride avaient en si grande estime.

M. W. Ramm a étudié avec le plus grand soin et soumis aux expériences les plus variées deux substances amères particulières, la cétrarine, principe actif de la mousse d'Islande *(Lichen islandicus)* et l'exostemmine, principe tiré de l'écorce d'une rubiacée, l'*Exostemma floribunda* Wild. ou *Cinchonia floribunda* Siv.; il en a expérimenté l'action sur l'homme et surtout sur les animaux dans les conditions les plus différentes; mais ici nous sommes sur le terrain de la pharmacologie; mon défaut de compétence et le caractère de la *Revue critique* exigent que je me borne à signaler ces belles recherches, dont les spécialistes liront l'exposé clair et détaillé avec le plus vif intérêt. Quand tous les principes amers auront été l'objet de travaux semblables, on pourra se prononcer enfin sur leur vraie valeur thérapeutique.

M. Abr. Mankowsky a été bien inspiré en faisant porter ses recherches sur la bryone; il est peu de simples auxquels on ait attribué et l'on attribue encore dans certaines contrées — le grand nombre des noms vulgaires de cette plante en est la preuve — autant de propriétés curatives et même merveilleuses. Il n'est guère de maladies pour lesquelles Dioscoride n'en ait recommandé l'emploi; Columelle, qui l'appelle « vigne blanche », paraît lui attribuer le privilège de préserver de la foudre; Pline renchérit encore sur ses devanciers; au moyen âge Ibn Beithar ne tarit pas sur les vertus de cette plante, et dans l'enthousiasme que lui inspire son efficacité, Arnaud de Villeneuve va jusqu'à lui donner le nom de « sceau divin » *(Celeste sigillum)*. La bryone n'a pas moins été prisée tout d'abord par les modernes. Rembert Dodonaeus lui a consacré tout un chapitre; Sydenham la recommande contre l'humeur noire; Simon Pauli la regardait comme le purgatif par excellence, et au commencement de ce siècle, Armand de Montgarny n'a pas hésité à l'appeler ipecacuana d'Europe. Ce n'est rien en comparaison des propriétés que la croyance populaire attribue à cette plante, également utile pour guérir de la goutte et comme philtre amoureux, pour préserver les vaches des maléfices et écarter les sorciers ou la foudre.

Toutefois, peu à peu l'estime dans lequel on tenait la bryone a diminué; elle a peu à peu disparu du codex, excepté du codex des homæopathes, et M. A. Mankowski va jusqu'à lui contester toute espèce de vertu. Il est vrai, les racines avec lesquelles il a fait ses expériences avaient été arrachées au mois d'avril et dans le jardin botanique de Dorpat; à l'automne, et peut-être aussi sous un autre climat, elles sont plus efficaces : mais comme leur emploi n'est pas sans danger, qu'on peut facilement les remplacer par d'autres remèdes plus actifs, M. Abr. Mankowski n'hésite pas à en proscrire l'usage. Telle est la conclusion du mémoire du jeune savant russe. Il figure dignement après celui plus étendu de M. Wladimir Ramm et tous les deux donnent la plus haute

idée des études scientifiques que l'on fait à l'université de Dorpat.

Ch. J.

---

361. — G. Rodier. **La physique de Straton de Lampsaque.** Paris. Alcan 1891. 133 p. in-8.

L'exposé que nous donne M. Rodier de la physique de Straton est bref (il occupe environ la moitié de son livre), clair et complet. Il n'enrichit guère la connaissance que nous en possédions ; il n'omet rien du peu que nous en pouvons savoir. Quelques appréciations générales sont trop directement empruntées à Zeller ; quelques autres sont trop sommairement exposées ou insuffisamment fondées. Je ne vois guère à relever, à part un petit nombre d'inadvertances [1], que quelques lacunes relativement à l'influence exercée par Straton. En premier lieu il n'est pas démontré qu'il n'y ait pas eu de polémique entre Straton et les Épicuriens du vivant même d'Épicure. M. Usener pense même (*Epicurea*, p. 377) qu'un passage de la première lettre d'Épicure (*ibid.* p. 14, l. 2-5) va directement contre Straton. — En second lieu, les idées de Straton sur le Pont-Euxin, qui, comme l'a noté M. Rodier, « ne sont pas sans valeur » (p. 88 sq.), mais qui lui viennent sans aucun doute d'Aristote, ce qu'il a omis de noter (cf. Berger, *Gesch. der wissensch. Erdkunde der Griechen*, II, p. 115), eurent à Alexandrie une fortune qui méritait d'être retracée. C'est par Straton que les doctrines d'Aristote agirent sur Ératosthène, comme l'a indiqué M. Marcel Dubois (*Strabon*. p. 238), et comme l'a montré M. Berger (*l. cit.*, III, p. 63). — Son influence sur Posidonius est manifeste. Son action sur Panétius est connue. — Enfin à plus d'un titre il prépara et devança le stoïcisme [2].

Lucien Herr.

---

362. — **Discours de Cicéron contre Verrès**, Diuinatio in Q. Cæcilium. Texte latin, publié d'après les travaux les plus récents avec un commentaire critique et explicatif, une introduction et un index, par Emile Thomas. Paris, Hachette, 1892, 70 p.

M. Thomas, après avoir publié des deux derniers discours contre Verrès la meilleure édition actuellement existante, revient en arrière et nous

---

1. P. 46, n. 1, M. Rodier écrit Eusèbe, *Pr. Ev.* X, 66 ; il a aggravé d'une faute d'interponction l'inexacte référence de Zeller qui donnait 6,6 ; il faut lire 6,14. P. 70 n. 1, au lieu de Krische, p. 153, lire p. 353, — ou plutôt supprimer la référence, puisque Krische ne dit ni là ni ailleurs ce qu'on lui attribue. P. 127, n. 2, au lieu de *Meteorol.* II, 2, lire II, 1, 354 *a* 5 sqq.

2. Lorsqu'il lègue à Lycon tous ses livres, *πλὴν ὧν αὐτοὶ γεγράφαμεν*, il est probable qu'il entend réserver uniquement les manuscrits autographes de ses écrits, comme l'a conjecturé, pour d'excellentes raisons, M. de Wilamowitz (*Antigonos*, p. 286).

donne la *Diuinatio in Caecilium*. Il est inutile pour les lecteurs de cette *Revue*, et il serait prétentieux de ma part, de faire l'éloge des travaux de M. Thomas. Qu'il me suffise de dire qu'on retrouve dans le dernier la même conscience, la même sûreté, la même justesse de jugement que dans les autres.

L'introduction traite des questions suivantes : Qu'était-ce qu'une *diuinatio?* Caractère particulier de la *Diuinatio in Q. Caecilium*. Manuscrits. Ce dernier article est accompagné d'une classification qui me paraît sur un point contestable. Le ms de Paris lat. 7776 (xi^e^ siècle), collationné complètement par M. T., est rapproché du *Lg 29* et séparé de ç, c'est-à-dire des mss. de la vulgate. Or il résulte de l'apparat critique de M. T. que *P* se rencontre avec ç dans un nombre considérable de fautes. On devrait presque copier l'apparat pour en donner la liste. Je crois donc qu'il n'y a pas lieu de séparer *P*, et probablement le *Lagonarsinius 24*, de ç. Tous ces documents sont dérivés de la même source et forment une seule famille, comme c'est le cas pour les autres discours [1].

Cette question de classification n'a pas d'ailleurs grande importance et le texte de M. T. n'en est pas moins solidement établi, autant que le permettent les mss., tous assez récents sauf *P*. L'éditeur a tiré le meilleur parti possible d'une tradition si incertaine [2]. Les notes ont la clarté et l'ampleur nécessaires. Comme dans ses autres fascicules, M. T. insiste sur la construction de la phrase. C'est là un élément souvent négligé ; il en est pourtant peu de plus important. Nous pouvons seulement grâce à cette analyse nous rendre un compte exact du sens et saisir l'habile construction de la période. Dans les remarques grammaticales, les renvois à Madvig auraient pu être complétés ou remplacés souvent par des renvois à la syntaxe de Riemann. Le début : *si quis uestrum, iudices, aut eorum qui adsunt*, ne forme pas le sotadéen dont parle Diomède ; mais peut-être les critiques dont ce grammairien rapporte l'opinion voulaient-ils entendre par là un vers ionique très libre : ce serait un trimètre (*eorum*, deux syllabes). Le sotadéen est d'ailleurs complet si l'on comprend *forte* dans la citation. P. 19. 1 : l'idée de l'infériorité morale et littéraire du rôle d'accusateur, comparé à celui de défenseur, est un principe cher à Cicéron : *laudabilior est defensio*

---

1. Cf. l'éd. du *de suppliciis*, p. 28 et celle du *de signis*, p. 2. Je dois ajouter que l'exposé donné *de supp*, p. 24, se rapproche plus du stemme de *Diu.*, p. 13, que du stemme du *de supp.* En effet, on aurait à peu près, d'après ces explications : R V Lg 29 P ç.

Depuis que cet article est écrit, j'ai pris connaissance du compte rendu de M. Nohl (*Berl. phil. Woch.*, 555), qui par une autre voie arrive à un résultat analogue.

2. L'orthographe adoptée paraît discutable et n'est pas justifiée par la remarque de la p. 13 sur l'absence d'un ms. ancien dont on puisse reproduire les particularités. Ce n'est pas une raison pour écrire *intelligo* et *adolescens*. De plus, l'orthographe d'un ms. isolé n'a pas plus de valeur que celle d'un autre. Ce n'est pas résoudre le problème que de ne tenir compte que d'une donnée et de s'abstenir quand elle manque.

(*De off.* II, 49). Adoptée plus tard par les écoles, elle n'a pas peu contribué à rendre odieux les délateurs, comme on peut le voir dans le *Dialogue des orateurs*, surtout dans le discours de Maternus. P. 25, 11 : il n'aurait pas été inutile de dire expressément que Cicéron détourne le mot *cognitor* de son sens propre.

Un index des notes termine cette brochure comme ses aînées. Il est à souhaiter que M. Thomas les réunisse un jour en un tout et refonde introductions, texte, notes et tables, de manière à donner des Verrines une édition uniforme. Il paraît ne pas prévoir dans ses projets les trois discours laissés de côté jusqu'ici par lui ; il aurait tort. Ces discours soulèvent plus d'une question intéressante et son travail aurait toujours quelque chose d'incomplet s'il les omettait. De ce qu'ailleurs on agit autrement, c'est plutôt une raison de démentir l'exclamation d'Aper : *quis quique in Verrem libros exspectabit?*

Paul Lejay.

---

363. — **Noctes Manilianae** sive dissertationes in Astronomica Manilii. Accedunt conjecturae in Germanici Aratea. Scripsit R. Ellis... Oxonii. E typographeo Clarendoniano, 1891, petit in-8, xvi-255 p.

364. — **Notes et conjectures sur Manilius** par Paul Thomas, Bruxelles, 1892. Petit in-8, 27 p. (Extrait du t. xlvi des *Mémoires couronnés et autres Mémoires* publiés par l'Académie royale de Belgique.)

La collation très exacte donnée récemment par M. P. Thomas du *Gemblacensis* [1], le plus ancien manuscrit du prétendu Manilius, vient de susciter un travail important de M. R. Ellis, dont le but principal est de rétablir le texte au moyen de conjectures portant sur un grand nombre de passages. La tentative sera la bienvenue, étant données les corruptions qui défigurent tous les mss. et le *Gemblacensis* lui-même; elle est délicate à cause des connaissances spéciales qu'elle réclame souvent et aussi du style très particulier de l'auteur qu'il faut craindre d'altérer sous prétexte de redresser la tradition fautive.

Il y a deux parties dans le travail de M. E., l'une de théorie, l'autre de pratique.

La théorie consiste à combattre à la fois, en ce qui concerne l'établissement du texte, le système de Jacob qui n'a pas reconnu l'importance du *Gemblacensis* et celui de Bechert qui lui a assigné une place absolument prépondérante, mais surtout à remettre en honneur le *Vossianus* [2], que M. E. a revu de très près, et pour lequel il professe une estime particulière : p. viii, « Nam ut Gemblacensis per se non sufficit ad omnia expediendum, sic Vossianus ille nec interpolatus debet haberi et ex uno eo neque ex alio ullo corrigi possunt uitia quæ Gemblacensem et reliquos eiusdem fere ætatis iam inueterata obsederunt. ». Si M. E. veut dire simplement que le *Gemblacensis* étant plein de fautes de

1. V. *Revue critique* du 11 mars 1889, p. 193 sq.

toute sorte, nous sommes, en maint passage, très heureux de recourir aux mss. inférieurs qui nous aident à retrouver la vraie leçon [1], je souscris volontiers à ses vues ; mais je ne vois pas que, dans le nombre considérable de passages qu'il a discutés, la supériorité du *Vossianus* [2] apparaisse aussi clairement qu'il le prétend. Citons quelques exemples : I, 98, (il est question de la raison humaine qui a pénétré les mystères du ciel) ; G donne : *cepitque profundam Naturam rerum causis* qui rappelle les visées de Lucrèce et le *causam cognoscere rerum*. Pour faire prédominer la leçon des *Vossiani : rerumque causis*, M. E. corrige : *Cepitque profundam Naturam rerumque chaos* ; mais il est question ici de la nature organisée et non du chaos primordial auquel Manilius fait allusion au v. 125. — I, 719, G donne : *raraque labent compagine rimæ*, d'où Molinius a tiré par une conjecture qui me paraît bonne : *compage ruinæ*. M. E. préfère la leçon des *Vossiani : compage carinæ;* mais carinae signifiant les deux parties de la voûte du ciel est bien bizarre. Le passage de Pline *H. N.*, xv, 88, qui applique le mot aux coquilles de noix ne prouve rien. — I, 847 sq. G : *Præcipites stellæ passimque volare videntur, Cum vaga per nitidum scintillant lumina mundum, Et tenuem longis jaculantur crinibus ignem... ; que* du v. 847, correspond à *et* du v. 849. M. E qui ne s'est pas aperçu de cette correspondance tire de V [2] *passimque volant* la leçon : *passuque volante*, c'est-à-dire « præcipites et passu tanquam volante. » Passu volante appliqué à des étoiles filantes est franchement détestable et passim nécessaire puisque le phénomène se produit çà et là dans le ciel et non à une place fixe. M. E. préfère au v. 848 *liquidum* de V [2] à *nitidum* de G qui exprime l'éclat velouté des nuits étoilées et qui me paraît bien supérieur. — II, 58. *Volamus* de G opposé à *pellimus* du v. suivant est excellent et ne devait pas être remplacé par *vocamur* tiré des leçons fautives des *Vossiani* et du *Cusanus* et qui n'a pas grand sens ; qu'est-ce que : *Vocamur in cælum solo curru?* — II, 147. Il ne fallait pas défendre contre *luxum* de G et des autres mss. anciens *laurum* des *Vossiani* qui n'est qu'une dittographie provenant de *aurum* du v. précédent. — Le commentaire des v. II, 784 sq. montre une tendance curieuse à abandonner la leçon de G, alors même qu'elle est bonne et confirmée par les autres mss., pour aller chercher des corrections hasardées dans les corruptions des mss. interpolés ou des anciennes éditions [3]. — II, 879, (il est question des géants vaincus par les dieux et renversés sur les montagnes qui devinrent le tombeau de quelques-uns,) les mss. ont (sauf var. peu importantes) *Cessit et in tumulum belli uitæque Typhœus*, expression énergique et qui s'explique. M. E. remarque que de *tropheus* de V [2] on pourrait tirer *tropæis;* toute-

---

1. Cf. p. 23 « Voss. [2] cui post Gembl. semper primas tribuo ».
2. Cf. II. 830 où l'effort pour faire prédominer *vivere* de o contra *nomine* de G est malheureux.

fois il n'adopte pas cette leçon, mais il en retient l'idée de trophée et écrit : *Cessit et in cumulum belli uitæque Typhoeus*, c'est-à-dire Typhon enseveli sous l'Etna est comme le comble de la victoire que les dieux ont remportée « ex Gigantum et Typhonis vita ». C'est bien obscur et bien alambiqué. Au v. 874, au lieu de : *in altum compulsi*, que je ne comprends pas, je lirais : *in artum compulsi*. — III, 283. Le texte est certainement : *gelidas uergentia in umbras*. V², a : *gelida uergentia*, G : *gelidasq. rigentia*. Il y a dans G une faute de lecture maladroitement corrigée ; mais n'est-il pas exagéré de dire : « Nusquam magis perspicitur praestantia codicis Vossiani² »? — IV, 244 sq., G donne : *Nam quicquid in usus Ignis agit poscitque novas ad munera flammas*. Cus. *aget* ; Voss.² et corrector Lipsiensis *eget*. Il semble bien qu'ici V² ait conservé la bonne leçon altérée dans le Cusanus et davantage dans G. C'est l'opinion très vraisemblable de M. E. Je m'étais demandé un instant si la leçon primitive n'aurait pas été quelque chose comme *quicquid in usus ignis abit*, « tout ce qui rentre dans la catégorie des usages du feu ».

Pour ce qui est de la valeur pratique des conjectures de M. E., elles s'adressent en général, mais non toujours, à des passages corrompus ; il y en a un certain nombre d'excellentes, beaucoup d'acceptables ou tout au moins de possibles. Parmi celles que je ne saurais accepter, je me contenterai d'en citer quelques-unes en essayant de rétablir le texte véritable. I, 746, je conserverais *lumina* que M. E. traite d'inepte. Il s'agit des fragments du char lumineux du soleil qui se brise sous Phaéton — II, 41, où il est question de Théocrite, doit être lu avec les mss. : *Nec siluis siluestre canit, perque horrida motus Rura serit dulcis*. Serit motus « il introduit des danses » rustiques se comprend ; serit lotos de M. E. est bien bizarre. — II, 446. M. E. propose diverses conjectures qui ne me semblent pas admissibles; je lis, en corrigeant *astrum* de G en *astro* : *Et Jovis adverso Junonis Aquarius astro est* : « le Verseau appartient à Junon et l'astre de Jupiter (le Lion v. 441) lui est opposé », *Jovis adverso astro* étant un ablatif absolu. — II, 665, *Jungitur* de G est excellent ; défendre *pingitur* des autres mss. c'est chercher le paradoxe. — II, 772 sq. Je n'adopte pas la correction de M. E. et je lis : « *Ac, uelut in nudis cum* (avec Scaliger) *surgunt montibus urbes Conditor et uacuos muris circumdare colles Destinat, ante manus quam temptet scindere fossas, Vertit opus : ruit ecce nemus...* « Comme, lorsqu'on édifie des villes sur les montagnes encore nues et que le fondateur est décidé à entourer de murs les collines vides d'habitants, avant que les travailleurs ne se mettent à creuser les fossés, il dirige ailleurs leur activité », c'est-à-dire, ainsi que l'indique la suite, il fait abattre les arbres et préparer les matériaux. — IV, 198 sq. Sous la constellation d'Érigone, dit le poète, on naît sténographe et pudique. Repoussant la correction de M. E., je lis avec G : *quique notis linguam superet cursimque loquentis Excipiat longas noua per compendia*

uoces, In uitio bonus : *at* (av. Scaliger) *teneros pudor impedit annos*... c'est-à-dire le sténographe altère les mots, mais cette altération est utile. — IV. 369. Au lieu de : *Inque alio quaerendum aliquid*, j'aimerais mieux : *quaerendum aliud*. — IV, 530 sq., ne me paraît pas avoir été compris par M. E.; il ne s'agit pas d'un tison qui noircit dans la cheminée, mais d'un astre qui subit une éclipse; je lis : *Qualiter* (av. M. Ellis) *exutus Phœbeis ignibus ignis Deficit et multa fuscat caligine sidus*; fuscat est intransitif. — IV, 573. Il est question de ceux qui naissent sous le signe du Poisson. G : *Garrulitas odiosa datur linguæque mouentum Verba maligna nouas mutantis semper ad auris Crimina per populum populi ferre ore bilingui*. La correction suivante me semble plus simple que celle de M. E. et plus intelligible : *linguæque mouentum Verba maligna : nouas* INSTANT HI *semper ad auris Crimina per populum populi ferre ore bilingui*. — IV, 610, (il est question des détours que fait la Méditerranée) G : Eridanique bibit fluctus, secat æquore bellum *Illiricum Epirumque lauat*... ; bellum n'ayant pas de sens, M. E. lit uallum. Je lirais : *Eridanique bibit fluctus* SEQUITURQUE *rebelle Illyricum*... Sequitur signifie : « elle se dirige vers... » et, en effet, au fond de l'Adriatique, la côte change de direction; on pourrait aussi tenter *secat atque* qui est plus près des mss., ce rivage étant dentelé par les flots. En tout cas le contexte réclame la copule, et l'on sait que l'Illyricum révolté fut soumis par Tibère en l'an 9, après une guerre longue et sanglante qui eut à Rome un grand retentissement. — IV, 723. Je ne vois pas comment M. E. peut conserver *urbem* des mss.; il n'est pas question des nègres qui habitent Rome; le poète énumère les peuples dont le teint est plus ou moins foncé; il faut donc lire *orbem*. — IV, 897. M. E. condamne *cuncta* comme languissant; mais l'auteur compare TOUS les animaux (cf. v. 899 omnibus) à l'homme UNIQUE de son espèce (unus v. 901). — V, 135 la correction *pavidæ* a été proposée ici-même [1]. — V, 138. Je proposerais de lire *pernoctes* en un seul mot. — V, 385 sq. Je lis : *Pascere aues Veneris gaudent et credere cælo, At* (aut mss.) *certis reuocare notis*. — Il s'agit des gens qui élèvent des pigeons et leur apprennent à revenir au colombier.

Dans le ch. *On the Name of Manilius*, M. Ellis montre que le ms. découvert par Poggio, en Suisse, durant la session du Concile de Constance (1416-1417) devait contenir le nom de l'auteur; en effet, des mss. du XVe siècle qui paraissent en être dérivés, l'un celui de la Bibl. nat. de Madrid nous offre le nom : M. Manilius Boetius, le Vossianus [2] : M. Mallius Boenus. Mais la divergence est assez singulière, et cela ne nous avance pas beaucoup pour fixer l'identité du prétendu Manilius.

Le livre de M. E. a été l'occasion pour M. Paul Thomas de publier sur notre poète un certain nombre de conjectures qui méritent l'attention. Elles se tiennent en général près du texte des mss.; M. P. Th. ne

---

1. *Revue critique* du 11 mars 1889, p. 193.

paraît pas avoir cédé à la tendance de M. E. qui est de diminuer la valeur du *Gemblacensis ;* il témoigne d'une véritable ingéniosité à tirer des mots corrompus une leçon qui souvent est vraisemblable et séduisante. — V, 175-182, il me semble qu'il n'est pas besoin d'introduire Milanion dans ce passage. Le poète parle des chasseurs qui ont une vénération particulière pour Méléagre nommé v. 176 et Atalante indiquée d'une façon suffisamment claire v. 180 sq. Il serait singulier qu'il séparât deux personnages si étroitement apparentés par une allusion à un troisième héros; en changeant *conatum* des mss. en *conatam* le v. 179 se rapporte à Atalante et je comprends : atque... puellam... conatam... et bellantem. Maintenant quelle corruption se cache sous *Athlanteos* de G, o. Voss'? je lirais volontiers : *Atque athla <Hercu> lei conatam ferre laboris.* Le vers s'appliquerait bien à une jeune fille tentant des travaux au-dessus de son sexe. — V. 507 sq., je crois qu'il faut s'en tenir à la correction très simple de Markland *carnisque* pour *carnique.*

A. Cartault [1].

---

365. Ch. Pfister. **Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile, suivie d'une étude sur les anciens monuments de Sainte-Odile.** Paris, Berger-Levrault. 1892. In-8, 270 p.

Nos lecteurs connaissent assez la science exacte et précise de M. Pfister pour être sûrs à l'avance que le jeune et laborieux professeur n'admet que des résultats certains, indiscutables. Dans le premier chapitre, M. P. raconte l'histoire du duché mérovingien d'Alsace, telle qu'elle résulte des documents authentiques ; il ne trouve pas le nom d'Odile, et pourtant, il n'hésite pas à croire qu'Odile a réellement existé, qu'elle était fille du duc d'Alsace Adalric et qu'elle fut la première abbesse du monastère de Hohenbourg qu'elle avait fondé au VIIe siècle, probablement avant 722. M. P. s'appuie sur l'antiquité même de la légende dont il a découvert les traits fondamentaux dès le Xe siècle, sur la persistance de la tradition, sur le nom d'Eugénie qui est mêlé à celui d'Odile et qu'atteste une charte mérovingienne. Il va plus loin ; il croirait volontiers que les reliques exposées aujourd'hui sur l'autel de la chapelle sont les restes mêmes de sainte Odile. L'intervalle qui s'écoule entre la mort de l'abbesse et son culte a été fort court, puisque la légende se forme dès le IXe siècle. Lorsqu'on commença à honorer Odile, ne connaissait-on pas l'endroit où elle était enterrée? Ne put-on lever ses restes et les déposer dans un cercueil de la chapelle ? La *Vita Odiliae* qui est du Xe siècle, ne parle-t-elle pas de ces reliques, et, au début du

---

1. [Cet article était à l'impression lorsqu'a paru dans la *Revue* du 25 avril p. 324 sq celui de M. P. Thomas sur le même sujet ; j'ai profité du retard pour y ajouter quelques lignes sur la nouvelle brochure de M. P. Thomas.]

xi^e siècle, la biographie de sainte Ide ne leur attribue-t-elle pas des miracles? Et, de siècle en siècle, ne trouvons-nous pas des textes qui prouvent la conservation des reliques dans le sarcophage de la chapelle? Mais c'est là que M. P. arrête ses affirmations. Il nie tous les miracles que rapporte la légende : Odile recouvrant la vue dans le baptême, arrachant son père à l'enfer, conversant avec les anges, etc. Il ne pense pas que son héroïne ait été à Baume-les-Dames, à Fribourg, à Moyenmoutiers, qu'elle ait bâti Niedermünster et la chapelle Saint-Jean, etc. De toute la légende, il ne reste qu'un point démontré : Odile a existé et a élevé le monastère de Hohenbourg. M. P. se montre, et non sans raison, tout aussi sceptique sur la descendance d'Adalric (ou Étichon). Les moines du moyen âge affirment que les premiers ducs d'Alsace n'ont pas eu d'héritiers directs et qu'ils laissèrent aux abbayes la totalité de leurs biens. Mais les généalogistes modernes voulurent donner à ces ducs une longue liste de neveux. Un chanoine de Saint-Pierre-le-Vieux indiqua, à l'aide des chartes de Honau, les fils et petits-fils d'Étichon; il s'était manifestement trompé; comme les chartes subsistent encore, M. P. a pu contrôler le travail et démontrer que le chanoine avait tiré des textes plus qu'ils ne contenaient. Mais l'erreur fut répétée et engendra de nouvelles erreurs, produisit des impostures véritables. On lisait dans une inscription du monastère de Saint-Trudbert le nom d'un comte de Liutfrid, ancêtre des Habsbourg; l'empereur Maximilien et, avec lui, Jérome Gebwiler virent dans ce Liutfrid le duc alsacien de ce nom, petit-fils d'Adalric, et on admit dès lors, comme un axiome, que les Habsbourg descendaient des ducs d'Alsace. On voulut relier à Adalric (ou Étichon) d'autres nobles maisons, celle des Eguisheim, celle des ducs de Lorraine; Jérôme Vignier — que M. P. a pris sur le fait (p. 141) — fabriqua une *Vie d'Odile* qu'il fit remonter à l'époque même de la sainte. Et quelles conséquences funestes ont eues ces mensonges sur le développement de l'histoire de l'Alsace! Que de temps Schoepflin, Grandidier, Strobel ont perdu à éplucher ces tableaux généalogiques dont la base était si fragile! On devra donc féliciter M. P. des résultats de son étude; il a nettoyé de ses mauvaises herbes le champ de l'histoire d'Alsace; il a prouvé qu'on devait jeter par-dessus bord tous les travaux de généalogie du xvii^e et du xviii^e siècle et ne consulter que les textes anciens dont il démontre l'authenticité.

M. P. joint à cette étude un travail sur les anciens monuments qui, encore aujourd'hui, couvrent le sol des forêts dans le voisinage du couvent de Sainte-Odile. On y trouvera les mêmes qualités, la même précision, le même sang-froid, et nous nous bornerons à résumer les sages conclusions auxquelles l'auteur est arrivé : 1° le plateau de Sainte-Odile était habité dans les temps les plus reculés; une race qui occupa notre pays bien avant les Gaulois, y construisit des dolmens, s'y tailla des abris sous la roche, y creusa de nombreuses écuelles sur la surface des blocs; 2° les anciennes fortifications appartiennent à des époques très

différentes; quelques-unes aux âges de la pierre; d'autres, à l'époque romaine; d'autres, au moyen âge; elles ne font pas partie d'un seul et même système, et l'on range à tort parmi elles des débris d'anciennes habitations et des murs de limite; 3° aucun des arguments destinés à prouver l'origine romaine du mur païen, ne résiste à un examen sérieux; la théorie de Schneider ne s'appuie que sur un texte d'Ammien Marcellin et sur une mauvaise interprétation d'un passage de Vitruve; 4° le mur païen est un *oppidum* gaulois, élevé probablement au IVe ou au IIIe siècle avant notre ère, et comparable par sa destination, son étendue et son mode de construction, aux *oppida* gaulois (Alesia, le mont Beuvray, Murcens); 5° à l'époque romaine, une fortification fut construite sur les rochers où est situé aujourd'hui le couvent, et l'enceinte du mur païen, complètement abandonnée, ne servit plus que de limite à un vaste domaine privé; 6° il semble que, de tout temps, le sommet du Hohenbourg fut un endroit consacré à quelque divinité, et le sanctuaire où l'on honore sainte Odile a pris vraisemblablement la place d'un sanctuaire païen où l'on adorait quelque déesse gauloise.

A. C.

---

366. — Emile CHATELAIN. **Les étudiants suisses à l'école pratique des Hautes Études (1868-1891).** Paris, Bouillon, 1891. In-8 de 50 p.

Cette plaquette se divise en deux parties distinctes, ne présentant entre elles, à première vue, qu'un lien assez faible. Dans la première, très complète, l'auteur donne la nomenclature de tous les professeurs et élèves d'origine suisse, à l'école des Hautes Études (section des sciences historiques et philologiques), depuis la fondation de cette école (31 juillet 1868) jusqu'à l'inauguration de l'université de Lausanne (18 mai 1891), à laquelle ce travail est dédié. Les notices biographiques consacrées aux *cent-dix* personnes mentionnées dans ce tableau sont accompagnées de la liste, aussi exacte que possible, des ouvrages publiés par elles. A ce point de vue seul, l'opuscule de M. Châtelain offrirait déjà un certain intérêt. La seconde partie ou *Appendice* est un essai sur la fréquentation de l'université de Paris par les étudiants suisses aux XVe et XVIe siècles, d'après les registres conservés aux archives de l'Université et aux Archives nationales. S'il convenait à l'auteur de donner, un jour ou l'autre, à son travail quelque développement, il trouverait d'autres renseignements dans ce dernier dépôt (série J. 960 et suivant), ainsi qu'à la bibliothèque de la rue Richelieu (mss. f. fr. 4055, 15628-32; Mél. Colbert 267 sqq).

On ne juge l'arbre qu'à ses fruits. Les 50 pages de M. Châtelain en disent plus, dans leur concision, que tous les programmes d'études, sur l'utilité d'une école qui n'en est plus à faire ses preuves.

E. ROTT.

367. — F.-A. Aulard, **Le culte de la Raison et le culte de l'Etre suprême (1793-1794)**, essai historique. Paris, Alcan, 1892. In-8, viii et 371 pages, 3 fr. 50.

M. Aulard a eu la main heureuse. Le sujet qu'il traite est beau et n'avait encore tenté personne. Il ne donne son œuvre que comme un *essai*, mais il a recueilli tant de documents ignorés que son travail sera longtemps consulté. Nous ne résumerons pas les trentre-trois chapitres que le livre contient. Nous appelons surtout l'attention du lecteur sur l'idée neuve et originale que M. A. développe d'un bout à l'autre du volume; c'est que les vues antichrétiennes de la Convention étaient en même temps patriotiques; c'est que, voyant dans le culte un obstacle au salut de la France, l'assemblée s'imagina qu'elle pourrait détruire le culte, détruire une religion séculaire et « improviser la création d'un nouveau et puissant levain dans les âmes » (p. 20). L'initiative part de province, sous les auspices des représentants en mission; mais le 7 novembre 1793, Gobel, évêque de Paris, déclare — non pas, comme on l'a dit, qu'il abjure le catholicisme — mais qu'il renonce à ses fonctions (ainsi que ses onze vicaires), puisqu'il ne doit plus y avoir d'autre culte public que celui de la liberté. Dès lors la déchristianisation se prononce et s'accentue. Le 10 novembre a lieu à Notre-Dame la fête de la Raison — que M. A. nous raconte, en la dégageant des légendes et en se servant du procès-verbal de la Convention, de l'article de Momoro *(Révolutions de Paris)* et du récit de Grégoire *(Histoire des sectes)*. C'est la Commune qui, sous l'inspiration de Chaumette, organise la cérémonie, et, à sa voix, les sections de Paris transforment leurs églises en temples de la Raison et y installent des orateurs de morale et de patriotisme. Mais il ne faut pas voir dans ces manifestations un triomphe de l'athéisme et de la philosophie encyclopédiste, et M. A. montre à propos, par des citations fort intéressantes du journaliste Salaville, que les disciples d'Helvetius et d'Holbach ne regardaient pas le culte de la Raison comme la réalisation de leurs idées. Pareillement, il ne faut pas croire que le peuple de Paris songeait à fonder une religion nouvelle; il s'amusait, et les fêtes qu'il improvisait dans les églises étaient « joyeuses et même cyniques » (p. 98). Le mouvement offrit en province un caractère plus sincère; on n'y fit pas « acte de gaminerie », et à Strasbourg, par exemple, à Besançon, la renonciation au catholicisme fut grave et solennelle. Dans tout le Sud-Ouest le culte de la Raison mena grand bruit, et les manifestations qui eurent lieu à Auch, se produisirent avec éclat; Chantreau, sur lequel M. A. nous donne de curieux renseignements, publia aux frais de l'administration du Gers les *Documents de la Raison*. On tenta même de formuler en rites le nouveau culte. Bref, le mouvement qui fut à Paris joyeux et superficiel, tant que le peuple s'en mêla, et pédantesque, lorsque les lettrés seuls l'entretinrent, a été dans la province plus sérieux qu'on ne l'avait cru jusqu'ici.

parce que les Jacobins surent faire du culte de la Raison une arme de guerre et le transformer peu à peu en culte de la patrie. Mais les masses populaires ignoraient ou dédaignaient le mouvement; les cérémonies savantes ne prennent pas le cœur du peuple; l'exercice de la religion catholique ne s'interrompt point; les vieilles croyances persistent. Robespierre n'eut donc aucune peine à entraver le culte de la Raison; enthousiaste du néo-christianisme mystique de Jean-Jacques et convaincu, avec Rousseau, que le souverain doit fixer des articles « comme sentiments de sociabilité, sans lesquels il est impossible d'être bon citoyen ni sujet fidèle», Robespierre combattit les hébertistes et déclara l'athéisme aristocratique; il prit les catholiques sous sa protection; il s'opposa, non sans irritation, à toute mesure qui tendrait à séparer l'Église de l'État; il empêcha les Jacobins de *rayer* les prêtres en même temps que les nobles; enfin, par son grand rapport du 18 floréal an II, il obtint un décret qui reconnaissait l'Être suprême, décret qui « proclamait précisément le petit nombre de dogmes sur lesquels Jean-Jacques établissait son christianisme épuré » (p. 267). Vint la fête du 20 prairial où Robespierre crut vraiment inaugurer une religion nouvelle, fondée seulement sur les deux dogmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. M. A. retrace ce que fut cette religion d'un instant; il analyse et reproduit ses catéchismes et ses rituels; il montre ingénieusement comment le culte de l'Être suprême se confondit en beaucoup d'endroits avec le culte de la Raison, comment parfois il continua le mouvement de déchristianisation, et, ainsi que le culte de la Raison, se perdit dans le culte de la patrie (cf. Strasbourg et Landau, p. 355-358). On sait d'ailleurs que la mort de Robespierre ferma les temples de la religion que ce *rousseauiste* voulait établir, et que la Convention ne prit même pas la peine de supprimer le culte de l'Être suprême. Tels sont en substance les faits que raconte M. Aulard. Il aurait dû peut-être serrer davantage le récit et résumer brièvement quelques-unes des pièces qu'il a citées dans leur intégrité. Il ne marque pas suffisamment l'influence que la lecture des philosophes avait eue sur les révolutionnaires comme sur l'opinion publique. Il accorde une trop grande importance aux « nécessités de la défense nationale » : dans tout le Centre, on ne songeait pas à l'étranger lorqu'on culbutait l'autel. Il oublie de noter l'impression de terreur produite par les représentants. Mais cette idée, que le culte de la Raison et de l'Être suprême a été la conséquence de l'état de guerre où la résistance de l'ancien régime contre l'esprit nouveau avait jeté la Révolution, cette idée, ou mieux cette thèse méritait d'être soutenue, et il faut en tenir grand compte. Ajoutons que l'auteur a fait preuve, non seulement de sagacité, mais d'une science fort étendue; tous les traits de son tableau sont empruntés aux documents authentiques, aux pièces qu'il a trouvées dans les archives départementales et municipales du Sud-Ouest, aux imprimés de la Bibliothèque nationale, de la Bibliothèque Carnavalet et de la collection Grégoire-Gazier. Avant

lui, on avait cherché ce qu'aurait dû être cette tentative religieuse de la Révolution ; on n'avait pas voulu voir ce qu'elle était; on n'avait pas lu les contemporains qui retracent dans leurs articles, leurs discours et leurs vers ces manifestations du culte; on n'avait pas narré dans son ensemble et d'après les textes ce singulier mouvement.

A. CHUQUET.

---

368. — **Répertoire général de Bio-bibliographie bretonne**, par René KERVILER, bibliophile breton, avec le concours de MM. APVRIL, Ch. BERGER, etc. Fascicules 12 et 13. Rennes, Plihon et Hervé, 1891, de la page 157 à la p. 477.

Les deux nouveaux fascicules du *Répertoire*, déjà plusieurs fois mentionné et loué ici, contiennent beaucoup d'articles intéressants. Le plus intéressant, comme aussi le plus considérable, est l'article consacré au général Boulanger, lequel remplit presque tout le XIIe fascicule (p. 159-320) et, débordant jusque dans le XIIIe, n'y occupe pas moins de 43 pages (en tout près de 200). Les renseignements fournis sont aussi minutieux que curieux, et pourtant M. Kerviler ne se flatte pas d'être arrivé à un résultat complet. Voici ce qu'il dit en tête de la plantureuse notice sur son compatriote (p. 160) : « Ce qui a été gaspillé d'encre à son sujet dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Je n'ai pas la prétention d'avoir tout retrouvé, mais j'en citerai, je pense, assez, pour que nos petits-neveux aient une idée exacte de l'affolement de leurs pères, de 1886 à 1890. » La bibliographie est divisée en deux parties. Dans la première partie est décrite en cinq chapitres l'*œuvre* du général *(œuvre oratoire, œuvre épistolaire, œuvre administrative, œuvre historique, œuvre poétique* [1]*)*. La seconde partie est consacrée aux *Notices et documents sur Boulanger et sur le Boulangisme* (y compris les principaux articles de journaux, les chansons et les portraits). Parmi les autres articles du fascicule XIII on remarque ceux qui concernent Boulay-Paty le jurisconsulte, et son fils le poète, poète *célèbre*, selon l'expression trop complaisante de M. Kerviler, car, en dehors de quelques points de la Bretagne, qui donc se souvient de l'auteur d'*Elie Mariaker?* Notons encore une série d'articles sur les La Bourdonnaie anciens et modernes (p. 438-463). Je crois devoir reproduire cette note de l'éditeur sur l'*état de la publication* : « Tome I. 1886-1887. Lettre *A* tout entière.

---

1. M. K. ne fait figurer, sous la rubrique *œuvre poétique*, qu'un sonnet intitulé *Mémoration*, publié dans le journal le *Décadent* de novembre 1888, signé *général Boulanger*, daté de Neuilly, le 6 octobre 1888. J'avais trouvé ce sonnet si mauvais, si ridicule, que je crus devoir demander, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, si réellement le général était responsable de ce méfait. Le général répondit à ma question dans le numéro suivant, désavouant en termes spirituels la paternité de la pièce incriminée. (Ce fut une de ses dernières communications imprimées.) M. K. devra tenir compte de la protestation provoquée par ma question et il devra, du même coup, effacer cette phrase où l'induction devient un jugement téméraire : « Il est peu probable que cette pièce soit le seul produit de la muse du général. »

918 articles. Tome II. 1887-1888. *Baa-Ber.* Nos 1 à 940. 940 articles. — Tome III. 1888-1889. *Ber-Bli.* Nos 940-1470. 530 articles. Tome IV. 1889-1890. *Bli-Bon.* Nos 1470-2032. 562 articles. — Tome V. 1890-1591. *Bon-Bourg.* Nos 2032-2637. 605 articles. Total : 3557 articles. » Reproduisons aussi cette déclaration de M. Kerviler répondant à d'injustes attaques : « Cela bien entendu, je vais, sans retard, entamer le sixième volume avec ma persévérance et mon impassibilité de vieux Breton. »

T. de L.

---

369. — **Die Sprache und die Technik der Darstellung** in J. P. Hebels rheinlaendischem Hausfreund, von Prof. Dr. F. Willomitzer (dans : Jahresbericht über die K. K. Oberrealschule im II. Bezirke von Wien) Vienne, 1891, 35 p.

Ce petit travail ne prétend pas épuiser la matière traitée; il ne donne que les traits essentiels et caractéristiques de la langue et du style de Hebel, mais il les présente d'une manière à la fois judicieuse et attrayante. On sait que la langue de ce charmant conteur est l'allemand littéraire teinté d'alémanique [1]. M. Willomitzer examine successivement les formes, le vocabulaire et les particularités syntactiques. Il fait aussi ressortir le caractère vif et dramatique du récit de Hebel, l'intervention fréquente de la forme dialoguée, et il montre avec quel art merveilleux il sait placer des remarques accessoires, de petits hors d'œuvre, pour donner plus de variété au récit et tenir en éveil l'intérêt du lecteur. Il est un seul point que M. Willomitzer ne me paraît pas avoir mis suffisamment en relief : c'est l'influence profonde exercée sur la langue de Hebel par la traduction de la Bible de Luther. Et cela s'explique par deux raisons. Le *peuple* protestant, pour lequel Hebel écrivait surtout, ne connaissait autrefois l'allemand *littéraire* que par la Bible, le catéchisme, le *Spruchbuch*, recueil de passages bibliques appris par cœur à l'école, et le recueil de cantiques composés également dans la langue biblique. D'autre part, cette langue était aussi celle dont Hebel s'était surtout nourri pendant sa première jeunesse à côté de son dialecte maternel.

Alfred Bauer.

---

370. — Alfred Lord Tennyson, **Enoch Arden**, texte anglais publié par M. Al. Beljame. Paris, Hachette, 1892. In-12, 120 p.

371. — **Id.**, traduit en prose française avec le texte anglais en regard, par le même. 1892. in-8, 69 p.

L'édition d'*Enoch Arden* que nous donne M. Beljame, a été faite avec tout le soin possible. Le texte de ce poème cache, sous son apparente facilité, beaucoup de délicatesses et toute sorte d'allusions; M. B. n'a

---

1. Je parle ici de ces récits en prose, et non de ses poésies, composées dans le dialecte alémanique pur.

évité aucune de ces difficultés et les a toutes résolues dans son commentaire [1]. La notice sur Tennyson (p. 8-9) est fort intéressante, écrite avec agrément et bon sens ; on y notera d'excellentes remarques sur les lectures et les études du poète lauréat. Les pages consacrées à l'œuvre même (p. 11-20) renferment une analyse d'*Enoch Arden*, un aperçu des ressemblances que cette histoire offre avec d'autres récits, et une liste des principales publications auxquelles elle a donné lieu. M. B. a respecté dans son édition l'orthographe de Tennyson ; toutefois il fait quelques observations à ce sujet, particulièrement en ce qui concerne le prétérit et le participe passé des verbes réguliers. Mais ce qu'il faut remarquer et louer surtout dans l'introduction de M. B., c'est l'étude détaillée, minutieuse, qu'il a faite sur la versification magistrale de Tennyson. Le travail est complet et neuf ; M. B. examine successivement dans le « vers héroïque » d'*Enoch Arden* (qui n'est pas autre chose que notre vers français de dix syllabes) les divers pieds, iambe, trochée, spondée, pyrrhique, puis les anapestes et dactyles, puis la césure, l'enjambement, les coupes qu'on trouve dans le poème à toutes les syllabes du vers, depuis la première jusqu'à la neuvième, l'allitération, le rhythme féminin, innovation personnelle à Tennyson. Il emprunte à Ellis la notation des syllabes accentuées ou toniques par des chiffres, 2, 1, 0 : notation nouvelle en France et qui a l'avantage d'éviter la confusion avec les longues et les brèves.

La traduction française que M. B. publie en même temps, mérite les mêmes éloges. Elle a cette originalité qu'à notre époque d'entreprises dites de librairie, elle est une œuvre littéraire. On sent que M. Beljame s'est mis et appliqué à sa tâche *con amore*, qu'il a voulu, et de son mieux, lutter avec ce chef d'œuvre de style. Nous avons lu son travail d'un bout à l'autre et n'avons rien trouvé à y reprendre.

A. Ch.

---

372. — Dr J. Partsch, **Philipp Clüver der Begründer der historischen Lænderkunde.** (Vol. V, fasc. 2 des *Geographische Abhandlungen* de Penck.) Vienne et Olmütz, 1891, 47 p.

Philippe Clüver (dont on a, sans raison valable, francisé le nom en celui de Cluvier) est illustre sans être connu. Ni sa vie ni son œuvre n'ont été jusqu'ici étudiées. Aussi le travail de M. Partsch est-il presque une révélation. Il a ce mérite encore de n'être point désintéressé, j'entends que M. P., qui proclame Clüver « le fondateur de la géographie historique », est lui-même un maître du genre : sa géographie physique

---

1. V. 93-94 j'aurais dit, au lieu d'employer *maritime*, « et son butin de mer dans l'osier aux senteurs de mer » ; — v. 122 *bua* est un verbe non pas norvégien, mais islandais, et son participe passé est *buinn*, et non *boun* ; — v. 182-183 à « présenta au matin des adieux un visage serein et résolu » je préfère « envisagea *(faced)* serein et résolu ce matin des adieux ».

de la Grèce *(mit besonderer Rücksicht auf das Alterthum)*, ses monographies des îles de Corfou et de Leucade le qualifient assez pour critiquer une science, ou, si l'on veut, une méthode qu'il pratique avec talent.

Il est malaisé de reconstituer la biographie de Clüver : l'éloge de Heinsius a, jusqu'à présent, alimenté tous les articles biographiques. M. P. a recueilli quelques traits et faits inédits : il espère que l'on découvrira des documents plus instructifs encore. Mais le personnage et la carrière de Clüver sont singulièrement éclairés désormais, malgré quelques obscurités chronologiques. Clüver n'a rien de l'érudit casanier ; il est nomade comme les savants de son siècle, comme Scaliger, qui lui enseigna la géographie à Leyde ; comme Casaubon, avec lequel il se lia à Londres : savants qui émigrent aisément parce qu'ils ne sont dépaysés nulle part et n'ont d'autre abri que la République des lettres. Mais Clüver fut de plus un aventurier : il combattit comme soldat de fortune en Bohême, se mêla aux troubles de ce pays et rédigea l'apologie de Popel de Lobkowitz, qui lui valut d'être emprisonné. M. P. prouve que Clüver est l'auteur de cet écrit.

Son instinct, sa vocation de géographe se développèrent au cours de ses voyages à travers l'Europe. Non qu'il prétendît décrire l'état actuel des contrées qu'il visitait. Son ambition fut autre. Il pénétra dans la géographie comme beaucoup de savants de la Renaissance par et pour la philologie et l'histoire. Mais il corrigea et interpréta les textes anciens en contrôlant les données des auteurs sur les lieux mêmes ou par l'examen des circonstances physiques. Telle est l'originalité de sa méthode.

M. P. analyse dans cet esprit les ouvrages de Clüver, relevant les plus heureuses de ses indications. Ainsi, dans la *Germania antiqua*, l'essai de fixer la frontière orientale de l'Europe, la polémique sur les embouchures du Rhin, et, à propos de l'ethnographie de l'Allemagne, la comparaison des types d'habitations chez les différentes tribus. Dans la *Sicilia* et l'*Italia antiqua*, la tâche de Clüver était plus délicate : elle consistait à vérifier non seulement la masse des notions classiques, mais à débrouiller les impostures que, par un patriotisme de clocher, des faussaires avaient imaginées pour la plus grande gloire des localités les moins glorieuses. Au jugement de Nissen, qui révère aussi en Clüver un devancier, Clüver a déblayé le terrain. Nissen lui reproche, en revanche, d'avoir mal compris le relief de la Péninsule, d'avoir soudé à l'Apennin le monte Gargano et tracé un contrefort imaginaire à travers la Pouille M. P. montre que Clüver non seulement n'est pas responsable des erreurs qui figurent sur la carte annexée à son ouvrage, mais qu'il les condamne formellement.

M. P. reconnaît toutefois que Clüver a trop sacrifié à la topographie ancienne au détriment de la géographie physique. Mais Clüver a obéi à une tendance bien déterminée et ne s'est point écarté du système qu'il s'était imposé.

Ce système a été fécond. C'est l'idée que M. P. développe dans un chapitre qui a l'apparence d'un plaidoyer. M. P. y résume l'œuvre de la géographie historique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, célébrant et les prédécesseurs et les successeurs de Clüver. Mais il s'aperçoit, après avoir célébré les géographes historiens, qu'il lui reste à définir la géographie historique. On sait combien ces questions de méthodologie passionnent les géographes allemands : le professeur Wagner dans le *Geographisches Jahrbuch* enregistre les incidents de cette interminable et subtile controverse. M. Partsch prononce que la géographie historique ressortit, non à l'histoire, mais à la géographie. Nous lui donnons acte de son affirmation.

B. AUERBACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Maxime COLLIGNON publie à la librairie Didot le premier volume d'une *Histoire de la sculpture grecque*. Ce volume comprend toute la période des origines, celle de l'archaïsme, et se termine avec l'œuvre personnelle des maîtres qui, au v[e] siècle, représentent la perfection du grand style. Le second volume s'arrêtera au début de l'époque impériale, au moment où l'art hellénique se plie au goût romain et perd son indépendance. Nous reviendrons longuement sur le tome qui vient de paraître. Nous nous contentons aujourd'hui d'annoncer cet ouvrage d'ensemble qui résume les plus récentes découvertes et où l'illustration a été l'objet de soins particuliers. Le volume renferme quatre livres : I. *Les origines* (Les premiers essais de plastique dans les pays grecques ; L'art de l'époque mycénienne ; L'industrie grecque et les influences orientales ; La formation des types plastiques). II. *Les primitifs* (Les écoles des îles de la mer Égée ; L'Ionie et la Grèce asiatique ; La Grèce centrale et l'Attique ; Le Péloponnèse et la Sicile) ; III. *L'archaïsme avancé* (Les écoles ioniennes, les îles, la Grèce asiatique et la Grèce du Nord ; L'école d'Égine ; Les écoles du Péloponnèse, la Grande-Grèce et la Sicile ; L'école attique, la sculpture sous les Pisistratides et jusqu'aux guerres médiques). IV. *L'époque des grands maîtres du v[e] siècle* (Les maîtres de transition ; Les sculptures d'Olympie ; Myron, Polyclète, Phidias).

— Nous annonçons, bien qu'un peu tardivement, un nouvel ouvrage de notre collaborateur M. Charles JORET, publié chez Émile Bouillon éditeur : *La Rose dans l'antiquité et au moyen âge, Histoire, légendes et symbolisme*, in-8°, XII-483 pages, prix 7 fr. 50. La *Revue* reviendra en détail sur ce livre ; pour le moment nous nous bornerons à en dire que c'est l'étude la plus considérable qui ait paru en France sur un aussi gracieux sujet et l'histoire poétique la plus complète qui jusqu'ici ait été faite de la rose.

— M. Eug. MÜNTZ a tiré à part sa contribution aux *Mélanges Rossi* qui contient : 1° un poème latin composé en 1467 à l'occasion du transport du sarcophage de Sainte-Constance sur la place de Saint-Marc ; 2° un plan inédit de Rome (musée de Francfort) ; 3° une vue de Rome, la plus ancienne peut-être des vues du Forum, conservée à l'Escurial ; 4° des lettres d'Agostini relatives à des acquisitions d'antiques négociées à Rome en 1641.

— M. Ch. DEJOB publie également un tirage à part de son article *De l'antipathie contre Malherbe à propos d'un livre récent* (« Revue internationale de l'Enseigne-

ment » du 15 mai); M. Dejob juge l'antipathie de M. Brunot pour Malherbe « contraire à la justice autant qu'à la tradition universitaire. »

ALLEMAGNE. — M. Max Rœdiger a fait tirer à part, en une plaquette de vingt-cinq pages, sa contribution à la *Festschrift für den fünften Philologentag*. C'est une traduction, en vers, de onze chants populaires français de la collection de Haupt et Tobler. La traduction est très jolie, d'allure aisée et familière; M. Rœdiger a su attraper le ton du *Volkslied* et rendre le sentiment tantôt moqueur tantôt mélancolique de l'original.

— Pendant qu'on a tant de peine à fonder ici une revue consacrée à la littérature française moderne, le nombre des recueils spéciaux de littérature allemande ne cesse de s'augmenter, et voici que s'annonce et se produit une nouvelle entreprise très bien organisée, très bien exécutée, et sûrement destinée à un grand succès. C'est les *Jahresberichte ueber neuere deutsche Literaturgeschichte* ou Comptes rendus annuels de l'histoire de la littérature allemande moderne. Ces *Jahresberichte* sont conçus sur le modèle de ceux que Jastrow publie pour l'histoire. Ils paraissent chez Gœschen, à Stuttgart, et sont publiés par MM. Max Herrmann, Siegfried Szamatolski et Julius Elias. Les trois directeurs se sont associé vingt-sept spécialistes des plus compétents qui traiteront chacun une partie du domaine de la littérature allemande moderne. MM. Bolte, Creizenach, Ellinger, Elster, L. Geiger, O. Harnack, Kehrbach, Kochendœrffer, Kœster, Kühnemann, R. Lehmann, Litzmann, R. M. Meyer, von Michels, Muncker, Naumann, Pniower, Reifferscheid, Rœthe, Erich Schmidt, Schœnbach, E. Schrœder, Strauch, von Waldberg, Walzel, von Weilen, R. M. Werner; il suffit de les nommer. Chaque collaborateur rendra compte des travaux qui ont paru durant l'année, signaleront ce qui est insignifiant, mettront en relief tout ce qui a été publié de neuf et d'intéressant. L'organe sera, comme disent les directeurs dans leur programme, à la fois réceptif et productif; il sera en même temps le point de ralliement et le centre des recherches antérieures ainsi que le point de départ des recherches nouvelles. Les ouvrages et articles de revues sont analysés dans le corps du compte rendu; les titres, donnés en note. Nous reviendrons plus longuement sur le recueil; contentons-nous d'annoncer aujourd'hui le *probeheft* ou fascicule de début, d'épreuve, de probation, qui montre ce que doit être l'entreprise; on y a reproduit quatre des articles qui paraîtront dans le prochain volume consacré à l'année 1890; M. R. Lehmann rend compte de « la littérature dans l'école »; M. G. Rœthe, de la « didactique » du milieu du XV[e] siècle au commencement du XVII[e]; M. W. Creizenach, du drame depuis le début du XVII[e] siècle jusqu'au milieu du XVIII[e]; M. Erich Schmidt, des drames de Gœthe; ces articles nous ont paru très complets, très exacts, très suggestifs sous leur forme serrée et précise; ils font augurer très favorablement des *Jahresberichte*, et nous attendons le premier tome avec impatience.

ANGLETERRE. — L'University Press de Cambridge vient de faire paraître deux bonnes éditions : 1° du livre III de l'*Histoire de la guerre de Trente ans*, de Schiller, par M. K. Breul; 2° des livres XI et XII du *Paradis perdu*, de Milton, par M. A. Wilson Verity.

BELGIQUE. — M. Paul Thomas, dans une conférence aux étudiants de l'Université de Gand, a traité ce sujet : *Rome et la littérature latine* (extrait de la *Revue universitaire* du 15 avril. Bruxelles, 1892, 15 pp. in-8°). Il s'est trouvé ainsi amené à reprendre à un autre point de vue la thèse de l'originalité du génie romain soutenue par M. Plessis (*Revue cr.*, 1892, I, 174). A signaler surtout la justification du mot de Quintilien : *Satira tota nostra est.*

ITALIE. — La Société asiatique italienne dont le président honoraire est M. Angelo DE GUBERNATIS, et le président M. Fausto LAVINIO, vient de publier le cinquième volume (1891) de son *Journal;* nous en donnons le contenu ailleurs, mais nous nous plaisons à relever le titre du mémoire de notre compatriote, M. René Basset, *Les aventures merveilleuses de Temim ed Dâri,* inséré en tête du volume.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er juillet 1892.

L'Université de Dublin adresse à l'Institut de France une invitation aux fêtes de son troisième centenaire, qui seront célébrées à Dublin du 5 au 8 juillet 1892.

M. Alexandre Bertrand, président, annonce à l'Académie la perte qu'elle vient de faire en la personne de l'un de ses correspondants, M. Auguste Castan, conservateur de la bibliothèque et des archives de la ville de Besançon.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Héron de Villefosse communique une petite plaque de plomb, couverte d'inscriptions sur ses deux faces, qui vient d'être trouvée dans la nécropole romaine d'Hadrumète par MM. Choppard et Hannezo, du 4e régiment de tirailleurs indigènes. C'est une *tabella devotionis,* qui doit être rapprochée des autres monuments du même genre, déjà découverts à Hadrumète, à Carthage et en Gaule. D'un côté, elle porte une série de noms magiques, accompagnés de la figure d'un génie à tête de coq, debout sur un bateau et tenant une torche. De l'autre côté est une adjuration adressée à un certain *deus pelagicus aerius;* on y appelle les malédictions infernales sur les chevaux et les cochers des factions verte et blanche du cirque. M. Héron de Villefosse rappelle que huit tablettes analogues ont été trouvées en 1845 dans une des sources d'Amélie-les-Bains (Pyrénées-Orientales), et une cette année même à Rom (Deux-Sèvres).

Cette lecture donne lieu à diverses observations. M. Heuzey rappelle l'existence d'un dieu ou génie Taraxippos, « celui qui effraie les chevaux ». M. Maspero pense que le dieu monté sur une barque se rattache à la notion des décans astrologiques, notion qu'on retrouve dans une formule d'incantation amoureuse : *Ego sum decanus magnus dei magni.* Cette notion a perdu en passant dans les textes de sorcellerie son caractère astrologique, pour devenir purement magique. M. Le Blant rappelle une Vie grecque manuscrite de saint Hilarion, à la Bibliothèque nationale, où il est question d'un char qu'un enchantement empêchait de gagner le prix de la course : saint Hilarion vit dans l'eau de sa coupe magique la cause de l'enchantement et la détruisit à l'aide de cette eau-même. M. Bréal cite une inscription grecque de Tunis, trouvée par le P. Delattre et publiée après lui par M. Cagnat, où sont énumérés en détail tous les accidents qu'on souhaite aux chevaux et aux chars de la faction adverse du cirque. Il signale, dans le texte communiqué par M. Héron de Villefosse, la locution *ex anc ora* (pour *ex hac hora*), où l'on voit déjà presque formé l'adverbe français *encore.*

Ouvrage présentés : — par M. de Barthélemy : 1° DELAVILLE LE ROULX (J.), *Liste des grands prieurs à Rome de l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem;* 2° BLANCHET (J.-Adrien), *Études de numismatique;* — par M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys : DES MICHELS (Abel), *Annales impériales de l'Annam,* II; — par M. Heuzey : COLLIGNON (Maxime), *Histoire de la sculpture grecque,* I; — par M. Bréal : ROQUE-FERRIER (A.), *Mélanges de critique littéraire et de philologie : le Midi de la France, ses poètes et ses gens de lettres de 1874 à 1890;* — par M. Delisle : 1° FABRE (Paul), *Étude sur le Liber censuum de l'Église romaine;* 2° BOURGEOIS (Alfred), *les Métiers de Blois;* 3° HAMY (le P. Alfred), *Documents pour servir à l'histoire des domiciles de la Compagnie de Jésus dans le monde entier de 1540 à 1773.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 18 — juillet — 1892

372. — P. BATIFFOL. **L'abbaye de Rossano.** Contribution à l'histoire de la Vaticane. Paris, Picard, 1891. In-8, VIII-182 p.

Si ce livre promet plus qu'il ne donne, la faute en est à la pénurie de la matière ; mais l'auteur aurait dû, ce semble, en prendre son parti, au lieu d'enfler quelque peu artificiellement un maigre sujet. Sur l'histoire de l'abbaye calabraise de Rossano, ce que nous savons se réduit à presque rien, et ce peu de chose était depuis longtemps publié. Le cartulaire de Rossano, qu'Ughelli a pu consulter, n'est plus connu que par ce qu'il en a copié et je ne vois pas que M. Batiffol ait pu ajouter des documents nouveaux à ceux-là. Le récit de son excursion à Rossano (p. 30 et suiv.) est peu instructif, vu l'absence de dessins et d'indications précises sur les restes d'architecture. Je ne parle pas de la longue introduction, intitulée *La Grande Grèce byzantine*, morceau brillant qui ne prétend pas à l'originalité et aurait dû être réservé pour quelque *Revue* de vulgarisation savante. D'une toute autre valeur est le chapitre intitulé : « La librairie de Sainte-Marie. » M. B. n'a pas découvert le catalogue des mss. de Rossano qui fut consulté au XVIe siècle par Sirleto, mais il l'a reconstitué, du moins en grande partie, à l'aide du fonds grec de la Vaticane, où il a retrouvé 71 mss. de cette provenance. Le chapitre suivant, *Origines de la librairie du Patir*, ne répond pas exactement à son titre : c'est un essai d'application, aux manuscrits provenant de Rossano, de la méthode du « groupement par écoles calligraphiques » due à M. Delisle. M. Batiffol admet une première phase gréco-lombarde, puis, à partir du XIIe siècle, une période d'imitation byzantine ; quatre volumes du Xe siècle seraient le produit d'une école spéciale à la Calabre (p. 104). Parmi les pièces justificatives, relevons un censier du diocèse de Rossano (XVe siècle), des inventaires des mss. de Sainte-Marie de Grotta Ferrata, de Saint Élie de Carbone, du Saint-Sauveur de Palerme, de celui de Messine, une liste des souscriptions de mss. signalés au cours de l'ouvrage, enfin un index des mss.

grecs cités. Y a-t-il, dans tout cela, de quoi justifier les premières lignes du livre : « Bobbio et Rossano, je voudrais que ces deux noms fussent désormais associés comme les noms de deux abbayes qui ont brillamment et presque également marqué dans l'histoire littéraire de l'Italie » (p. 1). J'en doute fort. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait dans ce mémoire bien des choses dignes d'attention, des éléments d'une histoire future de l'hellénisme dans l'Italie méridionale. Il se lit d'ailleurs avec agrément, malgré une affectation de style moderne et de faux brillants que l'on n'est pas encore — fort heureusement — habitué à voir fleurir chez les érudits [1].

Salomon REINACH.

---

373. — J. TOUTAIN **Le sanctuaire de Saturnus Balcaranensis au Djebel-Bou-Kornein** (Extrait des *Mélanges de l'école de Rome*, t. XII.)

J'ai signalé dans cette *Revue*, il y a un peu plus d'un an, les premiers pas tentés par l'École française de Rome sur la terre d'Afrique, et j'ai exprimé le souhait qu'elle y fît des fouilles chaque année comme sa sœur d'Athènes. Grâce à l'initiative éclairée de son éminent directeur, M. Geffroy, et à l'énergie d'un des membres, M. Toutain, les fouilles ont été commencées l'an dernier et ont donné, sans tarder, des résultats excellents. M. T. a eu la bonne idée de choisir un champ de fouilles tout à fait restreint, qu'il savait pouvoir épuiser en quelques mois : le sommet d'une montagne qui domine Hammam-Lif, le « Djebel-Bou-Korneïn ». Là existait autrefois une plate-forme sacrée. Le déblaiement de la plate forme a fourni d'abord plus de 500 ex-voto avec inscriptions, malheureusement très mutilées, des plats, des lampes, des monnaies. Les inscriptions nous font connaître : la divinité propre adorée en ce lieu « Saturnus Balcaranensis, le Saturne de la montagne aux deux cornes » — ce qui prouve que déjà dans l'antiquité le Djebel-Bou-Korneïn portait son nom actuel, — la date où le culte était florissant, qui était le milieu du IIe siècle, et certains détails de ce culte. Les restes de murs nous permettent de voir qu'il n'y avait là aucun temple, aucune enceinte, mais seulement un espace plan ou s'immolaient les victimes et où se déposaient les ex-voto. Ce dernier résultat est la confirmation de certains textes que M. T. a heureusement mis en relief (Tac., *Hist.* II, 78); mais c'est la première fois qu'on constate le fait sur le terrain.

La partie la plus instructive du travail de M. T. est celle qu'il consacre

1. L'abus du mot *je* est poussé à un degré extraordinaire : on en est lassé après quelques pages de lecture. — « Ce dernier point était particulièrement formel et menaçant » (p. XXIV) paraît d'un style fâcheux. Pourquoi écrire (p. 2) : « Une *forgery* » au lieu de « un faux » ? Pourquoi écrire (p. 30) : « Aujourd'hui, de couvent ni de sanctuaire, il n'y en a plus sur la Sainte Montagne. » Si c'est là le français de l'avenir, j'aime mieux l'autre. On trouvera encore des incorrections aux p. 5, 48 et 78.

à l'étude des représentations figurées qui ornent un grand nombre de stèles par lui trouvées. Il arrive à conclure que dans le sanctuaire du Bou-Korneïn, Saturne était adoré concurremment avec le Soleil et la Lune : il montre comment, avec le temps, le Baal primitif s'est divisé en deux éléments, l'élément masculin, ayant pour symbole le Soleil, et l'élément féminin, ayant pour signe distinctif le croissant, et comment à l'époque romaine, on trouve sur les stèles consacrées à Saturne, ces deux manifestations de la divinité archaïque, à côté de cette divinité même, qui les a engendrées par son dédoublement, le tout accommodé au goût du jour et aux traditions figuratives de l'art gréco-romain.

Cette trinité n'est pas spéciale au sanctuaire de Bou-Kourneïn; elle devra se retrouver dans tous les sanctuaires africains consacrés à Saturne, quelle que soit leur forme. C'est peut-être la découverte de cette conception religieuse, aujourd'hui certaine, qui donne le plus de valeur aux trouvailles de M. Toutain et au commentaire dont il les a accompagnées.

R. CAGNAT.

---

374. — Alb. HAUCK. **Kirchengeschichte Deutschlands,** zweiter Theil. 1 vol. in-8, 757 pages. Leipzig, Hinrichs'sch Buchhandlung, 1889 et 1890 (en deux fascicules de 8 et 6 marcs).

Nous avons rendu jadis compte dans la *Revue critique* (nº du 10 novembre 1890) du premier volume de l'histoire ecclésiastique d'Allemagne, par le docteur Alb. Hauck. Le second volume a paru peu de temps après le premier; et il se distingue par la même sûreté dans les recherches, par les mêmes qualités de composition et de style.

Ce second tome se subdivise en deux parties : l'une intitulée : *L'Église franque devenue Église nationale*, l'autre : *Dissolution de l'Église nationale*. L'une comprend l'époque de Pépin le Bref et de Charlemagne ; l'autre la période qui s'étend depuis l'avénement de Louis le Pieux jusqu'à la fin du IXᵉ siècle, où l'empire carolingien se partage en une dizaine de royaumes séparés.

Un remarquable chapitre est d'abord consacré au règne de Pépin le Bref. M. H. insiste surtout sur les relations de ce prince avec la papauté. A notre avis, il n'attribue pas assez d'importance à la consultation du pape Zacharie et il exagère le rôle des grands dans la promotion de Pépin à la royauté ; il nous semble aussi qu'il n'a pas creusé assez les questions que soulève le voyage d'Étienne II en France ; nous ne saurions admettre avec lui que, de sa propre autorité, Pépin ait pris le titre de patrice des Romains ; nous continuons à croire qu'il a reçu cette dignité du pape, non avec la connivence de l'empereur byzantin, comme M. Bayet l'a soutenu naguère, mais par suite d'une usurpation du souverain pontife. En revanche, nous sommes pleinement d'accord avec l'auteur, lorsqu'il nous montre les relations de Pépin avec l'état pontifi-

cal, créé à la suite des deux expéditions du roi franc en Italie. En apparence, Étienne II devenait un souverain indépendant; en réalité, Pépin était le suzerain tout puissant et, ce qui fut plus grave, il profita de cette situation pour gouverner à sa guise l'Église franque. Les réformes entreprises par quatre synodes, de 753 à 756, sont son œuvre. Il semblait, par ces salutaires prescriptions, rester fidèle à l'esprit de Boniface; mais, au fond, il se séparait du grand missionnaire sur un point essentiel; au lieu de rattacher ses églises à Rome, il constitua dans son royaume une Église nationale, dont il fut le chef incontesté (chapitre 1er).

Les cadres de cette Église se brisèrent avec les conquêtes de Charles: l'ancienne Église nationale devint Église d'empire. Mais Charles régna sur toute la chrétienté d'Occident, comme jadis Pépin avait gouverné l'Église franque. Le pape n'eut qu'un pouvoir subordonné au sien. Et, dans un remarquable chapitre, M. H. met cette vérité en pleine lumière, en étudiant les relations d'Hadrien Ier et de Léon III avec Charlemagne. Ici encore, nous aurions aimé qu'il nous dît son avis plus complètement sur certains problèmes difficiles, par exemple, sur la donation de 774; nous ne partageons pas entièrement son opinion sur la portée du couronnement de 800; nous croyons fermement que Charles a toujours désiré prendre la couronne impériale; tous ses actes nous semblent tendre à ce but; s'il manifesta son courroux contre la précipitation de Léon III, c'est que le moment lui paraissait mal choisi, c'est surtout qu'il ne voulait pas que le pape eût l'air de lui conférer cette dignité; c'est enfin parce que le personnage de Léon III, qui seulement deux jours auparavant s'était purgé par serment d'une grave accusation, lui était peu sympathique. Les considérations de M. H. devraient être corrigées, ce nous semble, à l'aide de celles de Bryce dans le *Saint-Empire germanique*. Sur tous les autres points, nous nous rallions à lui (chapitre II).

Charles gouverna donc la chrétienté en Occident; mais il la gouverna en chef éclairé et pour son plus grand profit. Sous son gouvernement, la théologie fut remise en honneur et les lettres jetèrent un vif éclat. Et M. H. nous fait connaître les principaux savants étrangers qui fréquentèrent la cour: les Anglo-Saxons, comme Alcuin, qui naturellement a la place d'honneur, comme Sigulf, Witton, Fridugise; les Irlandais, Josephus Scottus et Dungal; les Italiens, Pierre de Pise, Paulin d'Aquilée, Paul Diacre; l'Espagnol(?) Théodulf; puis il consacre quelques pages aux Francs devenus illustres dans les lettres, Adalhard, Angilbert, Einhard. Il énumère les principales écoles de l'époque et cherche à reconstituer le catalogue de quelques bibliothèques du temps. Ce chapitre est un résumé bien fait des travaux d'Ebert, de Wattenbach, de Dümmler et d'une foule de monographies: on le lit avec plaisir, sans pourtant y trouver des renseignements bien nouveaux, sinon une très curieuse appréciation de la théologie d'Alcuin. Peut être l'auteur cherche-t-il trop à tirer le savant Anglais du côté du protestantisme, en en faisant le champion du salut par la foi (chapitre III).

Charles n'a pas accompli dans la constitution intérieure de l'Église de très grandes réformes; il n'a pas restauré les anciennes provinces ecclésiastiques, en faisant reconnaître par les évêques l'autorité supérieure du métropolitain (cette thèse de M. H. me semble exagérée); pourtant, en respectant l'antique organisation, il est intervenu sans cesse dans l'administration des diocèses. L'Église a toléré cette ingérence, parce qu'elle s'exerçait dans son intérêt et pour le plus grand bien des âmes. Charles a rendu la dîme obligatoire et a forcé les détenteurs des biens ecclésiastiques à payer, outre la dîme, les nones. Il a rappelé sans cesse aux évêques, choisis par lui, leurs devoirs, les a contraints à faire les visites ecclésiastiques et à tenir régulièrement les synodes; il a veillé de même à ce que les prêtres des campagnes remplissent leurs offices de prédicateur et de confesseur; il a fixé les cérémonies du culte et les règles du plain chant; il a construit de magnifiques églises décorées de statues et d'inscriptions; il a ordonné aux laïques eux-mêmes de savoir par cœur le *Credo* et le *Pater*, de fréquenter les églises, d'observer, sous de graves peines, le repos dominical. Il a même créé l'assistance publique. Tous ces traits, d'autres encore, sont réunis par l'écrivain avec beaucoup d'art, et son tableau représente d'une manière très nette la politique religieuse du roi (chapitre IV).

Charles a pris part aux discussions dogmatiques; il a fait condamner l'adoptianisme; il s'est prononcé, malgré le pape Hadrien, contre le culte des images; il a décidé que le saint esprit procédait du fils aussi bien que du père. M. H. nous montre fort bien l'origine de l'hérésie d'Élipandus et de Félix d'Urgel; il nous analyse les traités de controverse qu'elle provoqua; plus loin, il insiste sur le rôle prépondérant que Charles joua dans l'Église d'Occident; le concile de Francfort qu'il présida fut véritablement, selon l'expression de la chronique de Moissac, un synode universel et le pape dut se soumettre à ses décisions (chapitre V).

Charles a condamné l'hérésie dans l'intérieur de son royaume : à l'extérieur, il s'est fait le champion du christianisme. Des missionnaires convertirent les Slaves qui étaient dispersés au milieu des Germains de la Franconie; l'œuvre de Boniface est reprise chez les Frisons par Grégoire, Liudger, le futur évêque de Munster, l'Anglo-Saxon Willehad. Mais le véritable champ où les guerriers marchèrent en compagnie des missionnaires fut la Saxe. M. H. résume en excellents termes l'histoire de cette campagne terrible contre les Saxons; il analyse avec sagacité les diverses mesures édictées contre les païens; il recherche à quelle époque prirent naissance les premiers diocèses du pays (chapitre VI). De l'Allemagne du nord, il passe au sud; il indique comment, par la création de l'archevêché de Salzbourg, fut organisée l'Église bavaroise. La tâche de cette Église fut de porter l'Évangile chez les Slaves du sud et chez les Avares de la vallée du Danube et de la Theiss. L'archevêque Arn, aidé des victoires remportées par les armées franques, s'en acquitta avec succès (chapitre VII). Le fascicule se termine par un superbe portrait de

Charles, et par une appréciation très juste de son rôle. « Toutes les actions de Charles, dit avec raison M. H., furent dominées par la pensée du bien public. Ce sentiment s'alliait chez lui avec un incomparable génie. »

Dans la seconde partie, l'écrivain nous montre comment la direction de la chrétienté échappa aux rois francs, et comment, par suite d'un concours d'événements la papauté sut s'en saisir. Le premier chapitre est précisément consacré à l'exposition des faits qui ont assuré aux successeurs de saint Pierre cette prééminence sur tout l'Occident. Tandis que les droits de suzeraineté du roi sur Rome furent peu à peu abandonnés, le souverain pontife intervint fréquemment dans les affaires de l'Église franque et réussit à confirmer sur leurs sièges quelques évêques; bientôt même, il s'ingéra dans les démêlés politiques et Grégoire IV, dans la plaine de Colmar, se déclara pour les fils révoltés contre le malheureux Louis le Pieux. Déjà alors fut proclamé le principe que l'Église était juge des rois et les pouvait déposer. Peu après furent fabriquées trois collections de documents qui revendiquaient l'indépendance de l'Église vis-à-vis du pouvoir temporel et qui, par suite, devaient indirectement contribuer à rehausser le siège de Rome : ce furent les soi-disant capitulaires d'Angilram, la collection de Benoît Lévite, les décrétales du Pseudo-Isidore. Mais, il fallait que le saint siège pût profiter de ces dispositions nouvelles. Or, précisément au moment où ces falsifications virent le jour, le trône pontifical était occupé par un homme d'une singulière énergie, Nicolas Ier. M. H. retrace de lui un portrait bien vivant, et, dans une phrase concise, montre toute la portée de son œuvre : « De l'Église d'empire il fit une Église du pape. »

Les chapitres suivants sont moins importants. M. H. nous décrit les réformes monastiques de Benoît d'Aniane; la biographie qu'il nous fait du fondateur d'Inden est très attachante (chap. II). Il nous énumère les principaux théologiens et littérateurs qui ont vécu après la mort de Charlemagne, insistant surtout sur l'œuvre de Hraban Maur, de Smaragde de Saint-Mihiel, de Walahfrid Strabo, et touchant à peine au personnage si curieux de Gottschalk et à ses doctrines sur la prédestination (chap. III). Il nous raconte l'œuvre d'Anskaire, le premier archevêque de Hambourg, chez les Danois; celle du grec Méthode en Pannonie et en Moravie (chap. IV). Enfin, dans un dernier chapitre, il essaie de montrer quel était, à la fin du IXe siècle, l'état religieux de la population. Le peuple est partout croyant; il entend de nombreuses prédications; il se confesse fréquemment; il commence toutes ses actions par une prière; le son des cloches l'avertit, à divers moments de la journée, de s'incliner devant Dieu. Mais cette religion est déjà entachée, suivant M. H., de nombreuses superstitions. On croit aux plus invraisemblables miracles; jamais les reliques ne sont plus en honneur et jamais on n'a célébré de plus nombreuses translations. On attache une vertu cabalistique à certains signes, au signe de croix par

exemple ; les anciennes prières, dont le sens échappe, deviennent des formules magiques. Puis, par une analyse très fine du Heliand et du Christ, deux poèmes allemands dus l'un à un clerc de la Basse-Saxe, l'autre à Otfrid de Wissembourg, M. H. montre quelle conception l'on se faisait, au IXe siècle, de la personne de Jésus. Le volume se termine par la liste des évêques des divers diocèses allemands aux VIIIe et IXe siècles, et par l'indication des monastères qui existaient à la même époque dans ces diocèses.

Nous avons tenu à donner une analyse détaillée de ce beau livre, qui ne doit pas passer inaperçu en France, qui doit au contraire avoir une place d'honneur dans la bibliothèque de tout historien du moyen âge. On se fait souvent, chez nous, une idée fausse de l'état actuel de la science historique en Allemagne. On raisonne de la manière suivante : « Les grands maîtres, Ranke, Waitz, Giesebrecht, sont morts ; avec eux a disparu cette génération d'hommes qui savaient dominer les faits et en tirer des idées générales. La science allemande se perd aujourd'hui dans la recherche des infiniment petits ; elle nous encombre de dissertations insipides d'où les idées sont absentes, où l'on applique une méthode apprise à une matière inerte, où le ton arrogant des auteurs contraste singulièrement avec le vide du fond, et avec le mince résultat des recherches. » Nous ne nions point que tel soit le défaut ordinaire de beaucoup de livres venus d'Outre-Rhin ; mais un ouvrage comme celui de M. Hauck, prouve qu'on sait encore allier en Allemagne l'art de la composition à la profondeur des recherches, qu'on y possède encore le talent de dominer la matière et d'en tirer des aperçus pleins d'originalité, enfin que l'ère des historiens vraiment dignes de ce nom n'y est pas encore fermée [1].

Ch. PFISTER.

---

375. — **Les évêques auxiliaires en Auvergne et en Velay, antérieurement au XVIIIe siècle**, par A. VERNIÈRE. Clermont-Ferrand, imprimerie Bellet, 1892, grand in-8 de 36 p.

Les annales des diocèses de Clermont, de Saint-Flour et du Puy contiennent les noms de plusieurs de ces prélats qui, dans les premiers temps

1. Nous avons relevé dans le volume très peu d'erreurs de détail. En voici pourtant quelques-unes : p. 22, *Brennacus* n'est pas Braisne près de Soissons, mais, comme Longnon l'a montré, Berny-Rivière (Aisne); p. 443, *Barnard d'Ambaurnai*, lisez d'Ambronay ; p. 445, Lothaire qui avait le titre d'empereur depuis 823, lisez depuis 817 ; p. 479, Juditz près Thionville, lisez Yütz ; p. 521, n. 3, Salona, prieuré de Saint-Denis, est Salone, près de Château-Salins et non Saint-Privat ; p. 751. Le monastère principal de Verdun, Saint-Vanne est oublié, etc., etc. — Nous avons précédemment reproché à tort à M. H. d'avoir écrit la bataille de Tertri. L'endroit où Pépin le Moyen fut victorieux est, en effet, Tertri-sur-Omignon, près de Saint-Quentin.

de l'Église, s'appelaient *chorévêques* (ou évêques de second ordre) et qui, plus tard, s'appelèrent *suffragants* [1]. M. Vernière a voulu rechercher, grouper, classer ces dignitaires, travail qui, comme il le rappelle, a déjà été très bien fait pour une province voisine de la sienne [2]. Le travail n'a pas été moins bien fait pour l'Auvergne et le Velay. M. Vernière, à force de chercher un peu partout, a retrouvé un assez bon nombre d'évêques auxiliaires : le premier en date (XIIIe siècle) est Thomas, évêque d'Ascalon. Citons encore Pierre d'Albo, également évêque d'Ascalon, André de Sauzéa ou de Sauzay, évêque de Bethléem, Jean de Mallevaud, évêque d'Aulonne, Christophe d'Alzon, évêque de Troie-la-Grande. L'auteur de ce substantiel chapitre d'histoire ecclésiastique, où l'on remarque surtout la précision des indications et des rectifications [3], va publier une notice bio-bibliographique sur son compatriote le jurisconsulte-historien Jean Savaron, et j'aurai grand plaisir à dire ici de l'imprimé tout le bien que je pense du manuscrit.

T. DE L.

---

376. — **Œuvres de J. de La Fontaine.** Nouvelle édition, par Henri REGNIER. Tome neuvième. In-8, 531 p. Paris, Hachette. Prix : 7 fr. 50.

Ce dernier volume des œuvres de La Fontaine contient des ballades et rondeaux, des sonnets, madrigaux, chansons, épitaphes, des épigrammes, des épîtres en vers, et la correspondance du poète. On y rencontre très peu de pièces qui ajoutent à sa gloire, mais un bon nombre qui ne donnent pas une grande idée de son caractère. Je sais bien que Taine a trouvé pour l'excuser des raisons fort ingénieuses : il vaut mieux cependant ne pas insister sur ce point, et dire tout simplement que le génie n'est pas toujours exempt de faiblesses. J'ajouterai, comme je l'ai déjà fait pour les précédents volumes, quelques notes au commentaire des éditeurs.

P. 82. — Sous ce tombeau (de Molière) gisent Plaute et Térence.

Ça été l'appréciation de Chapelain : « Nostre Molière, dit-il, le Térence et le Plaute de nostre siècle. » (*Lettres*, II, 820, T. de Larroque.)

P. 109. — Elle la (ballade) fait rire ou ne vaut un bouton.

---

1. Ces suppléants étaient quelquefois envoyés en dehors du diocèse auquel ils étaient attachés, d'où leur nom vulgaire d'évêques *portatifs*, « qui vulgariter appellatur Episcopus portativus » (E. Baluze, *Historia Tutelensis*, p. 247).

2. *Les évêques auxiliaires en Limousin*, par M. l'abbé Poulbrière, Tulle, 1890, in-8°.

3. Voir notamment diverses observations sur le *Gallia Christiana* (pp. 9, 22), sur la *France pontificale* de Fisquet (p. 14), etc. On trouve à l'*Appendice* de curieux documents inédits : *Concordat entre Mgr Joachim d'Estaing* [évêque de Clermont] *et Mgr André de Sauzéa* [évêque de Bethléem], du 14 octobre 1635; *Instrument au sujet de la visite de l'église d'Azerat* [par Antoine Pascalys, évêque de Rosonier], du 31 décembre 1550; *Concession d'indulgences par Jean de Pressuris, évêque de Troie*, du 27 septembre 1513; autre *Concession d'indulgences* par le même, du 31 mars 1524.

Négation explétive très usitée dans le vieux français :

Tant par est durs ne l'enpire .I. boton.
(*Aliscans*, 7025.)
Et cant vient en bataille, n'i vallez .I. bouton.
(*Hug. Capet*, p. 48.)

P. 115. — Le temps qui peut tout consumer.
Quid non longa dies, quid non consumitis anni?
(Martial, *Epig.*, II.)

P. 117. — Car nos ans s'en vont au galop.

Traduction familière de ces vers d'Horace :

Heu, heu! fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni (*Odes*, II, 14.)

P. 120 et 166. — Car Jupiter et Louis, c'est le même.
L'héritier
Du Jupiter de ce bas hémisphère.

Virgile avait donné à La Fontaine l'exemple de ces flatteries qui nous choquent, mais n'offensaient point celui à qui elles étaient adressées :

Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

P. 173, note 1. — « De *glout*, on disait... *englouter*, *deglouter* », non pas, mais *deglotre* et *degloutir*, *engloutir* et *englotre*. C'est par erreur que Godefroy a enregistré un verbe *englouter*.

P. 184. — Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieux.
Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
(Horace, *Odes*, I, 3.)

P. 201. — Dieu n'aimeroit-il plus à former des talents?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents?

« Sum ex iis qui mirer antiquos : non tamen, ut quidam, temporum nostrorum ingenia despicio. Neque enim quasi lassa et effœta natura, ut nihil jam laudabile pariat. » (Pline, *Epist.*, VI, 21.) C'est ainsi que La Fontaine transportait sans violence dans ses vers les idées des anciens, ce qui lui permettait de dire : « Mon imitation n'est pas un esclavage. »

P. 202. — Art et guides, tout est dans les Champs-Elysées.

C'était aussi l'opinion de La Bruyère qui a dit : « On ne saurait en écrivant rencontrer le parfait, et s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation. » (*Caract.*, I.)

P. 202. — Quelques imitateurs, sot bétail, etc.

Comparez Alfrd de Musset :

Certes, c'est une vieille et vilaine famille
Que celle des frelons et des imitateurs. (*Poésies nouv.*, 222.)

P. 211. — Ce général...
Bon pour la main et pour le conseil.

Salluste avait dit de Jugurtha : « Et prælio strenuus erat et bonus consilio. » (*Jugurtha*, VII.)

P. 220. — Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante; et c'en est une très mauvaise d'affecter de paroître telle.

Ce fut aussi l'avis de Molière que les éditeurs citent en note, et celles d'un vieux traducteur de l'*Institution de la femme chrétienne*, par Loys Vivès, Pierre de Changy : « Aussi ne contrefera son langage, par termes

exquis, pour se vouloir monstrer sçavante, et l'avoir apprins par la lecture des livres; car son tenuissime cerveau ne peult comprehendre d'entrer en eloquence, et en usant d'aucuns termes terminisans, semblera que les clercs luy ayent soufflé en l'oreille par le vent de zephirus, qui tendra plus a desrision que a louenge. » (Chap. x, édit. 1891.)

P. 222. — En vérité c'est un plaisir que de voyager; on rencontre toujours quelque chose de remarquable.

Cfr. Montaigne, *Essais*, III, 9 : « Le voyager me semble un exercice proufitable : l'ame y a une continuelle exercitation a remarquer des choses incogneues et nouvelles. »

P. 290. — Ce sentier rude et peu battu
Doit être celui qui mène
Au séjour de la vertu.

« Et quidem philosophi alteram viam virtutum esse voluerunt, alteram vitiorum : eamque quæ sit assignata virtutibus, primo aditu esse et arduam et confragosam..., nunc saxis asperam, nunc obductam sentibus. » (Lactance, *Divinae institutiones*, cap. III.)

P. 360. — Peut-on s'ennuyer en des lieux
Honorés par les pas, *éclairés par les yeux*
D'une aimable et vive princesse...

Passage à rapprocher de celui-ci tiré d'un de nos vieux poètes :

Tout aussi com li solax
Quant il lieve au matin vermax
Et il esclarcit l'air ombrage,
Tout aussi la bele, la sage
Esclarcit les lix entour li.
(Beaumanoir, *Jeh. et Blond.*, 5949, A. T.)

P. 362. — C'est chose de dégoût que compte, vente, arrérages; parler votre langage est mieux mon fait.

Montaigne avait aussi en horreur les termes de procédure et d'affaires : « Que ne ferois-je plus tost, disait-il, que de lire un contrat? »

P. 439. — Qui l'oue a mangé du roi,
Cent ans après en rend la plume.

Les éditeurs donnent en note ce proverbe cité par Carloix. On le trouve au XVe siècle, dans Martial d'Auvergne, *Vigiles de Charles VII* :

Qui mange de l'oye du roy
Cent ans apres en rend la plume.

P. 471. — Je touche maintenant l'Olympe de ma tête.
Sublimi feriam sidera vertice.
(Horace, *Odes*, I.)

A. DELBOULLE.

---

377. — **Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau**. Correspondance avec Madame Boy de La Tour, publiées par Henri de Rothschild, avec une préface par Léo Claretie. Un vol. in-8, LV et 316 pages, trois portraits et trois fac similés Paris, Calmann Lévy, 1892. 7 fr. 50.

Quatre-vingt-treize lettres inédites de Jean-Jacques, voilà en une seule fois tout un trésor. M. Henri de Rothschild, il y a deux mois, a fait

l'acquisition du manuscrit original ; en quelques semaines le volume est imprimé, mis en vente ; c'est aller vite en besogne. L'importance de la découverte en est l'excuse ; mais, à tout prendre, nous aurions patienté sans trop de regret, si les éditeurs avaient compris que de pareilles lettres ne doivent pas donner lieu seulement à une publication piquante et improvisée, que ce sont des monuments, et qu'il faut avant de les produire leur faire subir un petit travail de restauration. Telles sont les réflexions un peu moroses que je ne puis m'empêcher de faire après avoir lu et relu ces précieuses lettres, avec assez de difficultés, je l'avoue, pour que mon plaisir en fût quelque peu refroidi. Je dirai tout à l'heure pourquoi.

Félicitons d'abord M. de R. Cette correspondance forme un ensemble, comble une lacune et nous découvre tout un côté, plutôt soupçonné que connu, de la vie de Rousseau. Sur ses relations avec Mme Boy de la Tour, comme sur tant d'autres points, les *Confessions* sont loin de suffire. Elles sont d'ailleurs ici nécessairement incomplètes, cette liaison s'étant prolongée bien au-delà de la date où elles s'arrêtent (sept. 1765), car la dernière lettre du recueil nous conduit jusqu'en 1773.

Mme Boy de la Tour, nièce de Daniel Roguin, d'Yverdun, offrit à Rousseau la maison que son fils possédait à Motiers-Travers, et par là le détermina subitement à s'y fixer. « Sa fille aînée, nous dit l'auteur des *Confessions*, âgée d'environ quinze ans, m'enchanta par son grand sens et son excellent caractère. Je m'attachai de l'amitié la plus tendre à la mère et à la fille. » La correspondance nous montre au juste ce que fut cette amitié, d'une espèce assez particulière. Mme Boy de la Tour dirigeait à Lyon, en compagnie de ses fils, une grande maison de commerce. Pendant son séjour à Motiers d'abord, et plus tard en Dauphiné, Rousseau fit d'elle et de sa famille ses commissionnaires et pourvoyeurs pour tout ce qu'il croyait, à tort ou à raison, ne pas pouvoir trouver sur place. Les lettres qu'il leur adresse sont donc remplies de détails de ménage concernant sa subsistance et son costume, — son costume d'Arménien. Aussi M. de R. nous dit qu'il avait d'abord pensé à intituler le volume : « Un philosophe en pantoufles. » Tout cela est curieux, amusant. M. Fritz Berthoud, dans son *J.-J. Rousseau au Val-Travers*, ne nous en avait donné qu'un avant-goût.

Mais les choses de pur sentiment sont d'un bien autre intérêt. Nous faisons ici connaissance avec Madeleine de la Tour (depuis Mme de Lessert, mère des célèbres Benjamin et Gabriel) qui fut, jeune fille, femme et mère, l'une des plus vives prédilections de notre philosophe. Avant de lire *Émile* et de s'en inspirer, elle avait appris de Rousseau directement la poésie des plaisirs champêtres. « Les repas les plus recherchés, lui écrivait-elle dès quinze ans, ne sont pas comparable pour mon goût à celui que nous fimes sur la montagne, où la crème qui n'étoit pas servie dans de la porcelaine n'en étoit que meilleure. » Elle avait été conquise d'emblée. Aussi le sentiment de Rousseau fut-il non seulement tendre, comme

il dit, mais exalté, pour celle qu'il appelle «sa belle cousine»(vous sentez la nuance), et qui représente pour lui la femme accomplie, la séduction jointe à la raison et à la vertu. Cette Madeleine est une sœur de Julie d'Étange. La figure de la mère, celle de la fille, et toute cette « belle famille » qui a tenu tant de place dans la vie et dans le cœur de Rousseau, nous savons maintenant où les trouver.

On a eu l'heureuse idée de nous donner en photogravure la reproduction d'un pastel et d'une peinture à l'huile, représentant l'un Mme Boy de la Tour, l'autre « Madelon ». Illustration, autographes, tableaux généalogiques, tout cela est à souhait [1]. Le volume est d'un aspect fort avenant.

La constitution du texte en revanche prête fort à redire. On s'est proposé de copier littéralement la *graphie* (l'orthographe n'est certes pas le mot) du manuscrit original. S'il s'agissait des œuvres complètes de Rousseau, je demanderais grâce; mais on publie un petit recueil de lettres, on en donne une sorte de fac-similé; c'est fort bien. Mais alors pas de coquilles, pas de fausses lectures! Plus on se propose d'être exact, plus les bévues deviennent irritantes. Les noms propres notamment sont estropiés avec cruauté. — P. 200, Daniel Roguin lui-même est appelé *Roquini;* p. 105, le colonel Chaillet, *Chaillu;* p. 113, M. Junet, directeur des postes de Pontarlier (il serait bon de nous le rappeler et de nous dire quels services il rendait à Rousseau; voy. éd. Hachette, t. XI, p. 88) devient *Junec;* p. 50, Pierrenod, le châlet de Mme Boy de la Tour dans la montagne, est défiguré en *Pierre-Nou;* p. 84, *Cessier, Dupeyron*, au lieu de Cressier, Dupeyrou. — Mais c'est surtout dans l'*Appendice* (Réponses de Mme Boy de la Tour) que les méprises pullulent, les originaux étant eux-mêmes d'une incorrection plus soutenue. P. 274, bas : « Vous aite assé bon pour prendre intérai » (= intérêt), — et non *interdi*, — « à ce qui me regarde... »; p. 276, M. *Rasetier*, au lieu de Dasetier (= Dastier); p. 278, M. *Duvemoi*, au lieu de Dyvernoi (= D'Ivernois); *reservé* (= resevé = recevez) les respec...; p. 283, le Barilliet *traille* (?) doit être lu : Barilliet dhuille (cf. p. 89); p. 284, « Il est venu un M. *Bullaforo* capitaine (lire Buttafoco = Buttafuoco)... Et ce n'est pas tout. — Vite, bien vite un *errata*, — en attendant mieux au second tirage.

Quand on édite une correspondance, la reproduction fidèle et, au besoin, la recherche des dates, s'imposent. Jusqu'au n° LXXXVII la reproduction suffisait. Mais au bout du recueil manuscrit se rencontrent cinq pièces sans date, ou vaguement datées, que la famille Boy de la Tour n'a pas osé classer, mais que l'éditeur ne pouvait se dispenser de ranger

---

1. Je me plaindrai toutefois de ne pas voir figurer, dans le tableau généalogique « d'une des branches » de la famille Roguin, celui de tous qui tient le plus de place dans la vie de Rousseau, et que le présent volume mentionne à chaque page, Daniel Roguin. — L'omission est étrange.

à leur place tout au moins vraisemblable. Or pour deux des cinq la certitude est permise. Le nº LXXXIX (ce 23 juin) est de 1769; cette seule phrase en fait foi : « J'ai appris le mariage [de] du Peyrou. » Le nº XC (ce samedi) est de La Ferrière, 15 juin 1765, ainsi que le prouve tout le contenu de la lettre, rapproché des nºs DCLXXXVII—DCLXXXIX de la correspondance générale (Ed. Hachette, t. XI, p. 255 et suiv.). — Quant à LXXXVII, LXXXVIII et XCI, s'il n'est pas possible de leur appliquer la même précision, il me semble du moins qu'on peut les grouper et les dater de juillet ou août 1765. Tous trois ont été envoyés à Mme Boy de la Tour de passage à Motiers, dans un temps où elle usait de grands ménagements pour sa santé (Voy. correspondance générale, lettre DCLXXXVII, déjà citée : « Mme Boy de la Tour qui est malade... »; Cf. le volume même de M. de R., lettres XXV—XXVIII). Dans LXXXVIII il est question du trésorier d'Ivernois, qui ne fut chargé de cet emploi qu'à la fin de 1764; dans XCI on voit que le colonel et conseiller Chaillet est à Motiers, sans doute au fort de la querelle entre Rousseau et Montmollin; on y voit en outre Rousseau offrir à son amie des friandises, un canard sauvage et des bécassines, qu'il lui recommande comme un mets particulièrement sain. Or Daniel Roguin, le 11 septembre 1765 (Voy. P. Usteri, *Briefwechsel J.-J. Rousseau mit L. Usteri und D. Roguin*, p. 44), écrivant à Rousseau qui venait de se réfugier à l'île Saint-Pierre, fait une allusion évidente au récent séjour de Mme Boy de la Tour à Motiers et aux attentions dont la convalescente a été l'objet; il invite le fugitif à venir près de lui à Yverdun, et il ajoute : « Nous ne vous promettons pas aussi bonne chère que vous l'avez faite à mes nièces, ni autant d'agréments que vous leur en avez procuré. » Ainsi Mme Boy de la Tour et ses filles étaient à Motiers peu de jours avant la lapidation du 7 septembre, probablement même avant que Rousseau reçût la visite de Mme de Verdelin (fin août). C'est à ce séjour, non encore signalé, que se rapportent les trois billets dont nous cherchions la date, et faute d'en avoir eu connaissance, M. P. Usteri (*Briefwechsel*, l. c.) se figurait que Mme Boy de la Tour arrivait de Lyon à Yverdun, lorsque Daniel Roguin écrit à Rousseau : « Mme et Mlles Boy de la Tour seroient arrivées ici dimanche soir (trois jours auparavant) en bonne santé sans les inquiétudes où elles sont sur la vôtre par votre départ précipité de Motiers qui nous cause de vives alarmes. » Non, elles venaient de Motiers, mais après s'être arrêtées en route, peut-être à Neuchâtel ou à Rolle. Ainsi ces divers fragments de lettres s'éclairent les uns les autres, s'ajustent ensemble, et de leur rapprochement, pour peu qu'on y prenne garde, se dégage un détail dont je n'ai garde d'exagérer la portée, mais qu'il est bon de savoir pour retracer par le menu la crise que traverse alors Rousseau. C'est de ces minuties que se compose une biographie attentive : chacun apporte sa pierre, et l'édifice s'élève.

Après la constitution du texte, le commentaire. On pouvait n'en pas

donner; mais si l'on se met en frais, il faut que cette libéralité ne procède pas au hasard. Ici encore il y a des règles. En général, on explique ici la correspondance par de larges extraits des *Confessions*. C'est un véritable luxe, un superflu. Pour qui n'a pas les *Confessions* suffisamments présentes à l'esprit, la *Correspondance* est lettre morte, et cette catégorie de lecteurs, mal au courant, est à négliger. Ce qui m'importe, c'est que, dans ce nouveau texte, on mette en lumière ce qui est vraiment nouveau, qu'on m'éclaircisse les obscurités, qu'on me développe les sous-entendus dont forcément une correspondance intime est remplie.

Je tombe sur ces lignes de la page 168 (Lettre à M^me Boy. de la Tour du 12 décembre 1768): « Il [M. Rousseau] trouve bien cruel que *l'heureux Monsieur Arouet soit mort si aisément*, et que l'infortuné Rousseau ne puisse pas mourir quoiqu'il le désire. » Point d'explication. Et pourtant qu'est-ce que cette mort de Voltaire à cette date? — J'ouvre la *Correspondance* de Grimm, et j'y trouve le mot de l'énigme, qui est amusant. On connaît Robert Covelle, le héros de la *Guerre de Genève*, Covelle l'horloger, Covelle le « fornicateur », et les importunités dont il assiégeait Voltaire depuis que celui-ci s'était fait son avocat contre les rigueurs pudiques du Consistoire. « Cet illustre horloger, nous conte Grimm (novembre 1768), s'étant transporté, le 6 du mois dernier, au château de Ferney, M. de Voltaire lui fait dire qu'il est fâché de ne pas le recevoir, mais qu'il est malade. » (C'était un de ces moments où le *vieux moribond* ne cessait de se donner pour un homme prêt à succomber.) « Covelle insiste, il lui fait dire qu'il est à toute extrémité; il insiste encore, on lui dit qu'il vient de passer et qu'il n'est plus. Covelle demande comment il est mort; on lui répond que c'est en écrivant, la plume à la main. Monsieur le fornicateur Covelle, pénétré de cette nouvelle, la mande à tous ses correspondants, et ce bruit se répand incontinent dans toute l'Europe... » C'est donc à ce quiproquo macabre que Rousseau fait allusion dans sa lettre, avec l'amertume que lui inspirait de longue date la seule pensée de Voltaire, de Voltaire mourant en paix et en gloire, aux portes de Genève, tandis que lui, Rousseau, mourrait loin de sa ville natale et serait, disait-il, jeté à la voirie. Qu'on se rappelle sa lettre de rupture à l'auteur de *Candide* (17 juin 1760).

Je remarque encore ce passage dans la lettre du 5 septembre 1768, à M. Boy de la Tour l'aîné (p. 144): «... Je vous prie aussi de ne plus recevoir *aucune* lettre pour moi d'*aucun* Genevois, surtout des représentants, sans en excepter M. d'Ivernois, étant résolu de n'avoir plus *aucune* correspondance avec *aucun* de ces Messieurs à qui je ne puis plus être bon à rien. » Pour quiconque sait lire Rousseau entre les lignes et juger de ce qu'il dit d'après le ton qu'il y met, la raison alléguée n'est pas sérieuse; il cache un grief personnel. Mais lequel? — Le 11 mars précédent, après trois ans de luttes acharnées, les deux partis aux prises dans Genève, l'aristocratie et les représentants, consentent à la transaction qui rétablira la paix intérieure et fera cesser l'intervention des puissan-

ces garantes. Rousseau blâme-t-il cette transaction ? Bien loin de là, il y a poussé de toutes ses forces et avec des accents lyriques : « Je vous en conjure par vos familles, par votre patrie, par tous vos devoirs, finissez, et promptement, dussiez vous beaucoup céder... Mon cœur est si plein de cette nécessité d'un prompt accord, qu'il voudrait s'élancer au milieu de vous, se verser dans tous les vôtres pour vous la faire sentir. » Cette adjuration est antérieure de trois jours à l'accord définitif et s'adresse à ce d'Ivernois, dont maintenant il ne daigne même plus recevoir les lettres. Mais il faut savoir qu'un des points en litige entre les deux partis, et radicalement repoussé par l'aristocratie, c'était l'annulation de l'arrêt qui, en 1762, avait banni Rousseau. Noblement, il avait prié ses défenseurs de ne pas insister ; il s'était immolé au repos public : « Je ne veux pas.... risquer de servir de pierre d'achoppement au plus parfait rétablissement de la concorde. » Dans tous les cas, ajoutait-il, le résultat pratique pour lui serait le même ; jamais il ne rentrerait à Genève. Et pourtant, si justice lui était rendue, il « mourroit de joie, le conseil seroit content de ses sentiments et de sa conduite ». La concorde se rétablit donc, le décret de 1672 subsiste, et nul n'en parle plus. Les représentants l'ont pris au mot. Voilà, n'en doutons pas, ce qui le met si fort en colère et contre Genève, et contre les représentants, et contre ce d'Ivernois qui moins que personne aurait dû s'y tromper.

D'autres notes sont plus faciles à suppléer ; mais combien il serait plus commode de les trouver toutes faites ! Qu'est-ce, par exemple, que l'abbé Pernetti (p. 69) ? que M. de la Tourrette (p. 236) ? Quelle est l'origine et la nature de leurs relations avec Rousseau ? Ailleurs on tranche un peu sommairement des questions assez délicates : soit (p. 128) celle des vrais sentiments de Rousseau pour Thérèse. Moins optimiste, pour ma part, que les éditeurs, je ne doute pas qu'en devançant Thérèse en Dauphiné, Rousseau n'ait fait tout son possible pour se délivrer d'elle. Si la lettre du 25 juillet 1768 (Ed. Hachette, t. XII, p. 88) ne prouve pas cela, quelles preuves en veut on ? Retombé sous le joug, il célébra son bonheur : « Mademoiselle Renou est devenue ma sœur Sara, et je suis son frère Abraham. » Ce n'était cependant pas sa faute.

M. de R. déclare avec une parfaite bonne grâce que ce travail n'était pas de sa compétence ordinaire. Il s'est adjoint un littérateur, M. Léo Claretie, qui a mis son nom à la préface, et la main, selon toute apparence, aux autres parties de l'ouvrage.

Cette préface est d'un tour agréable, bien moderne, et réunit habilement les traits épars au cours de cette correspondance, dont l'ensemble offre le portrait du « philosophe en pantoufles ». Le Rousseau tatillon, également et simultanément préoccupé de sa vessie et de son costume, est bien saisi et vivement peint. C'est au reste ce qui frappera, ce qui égaiera, dans ces lettres à M[me] Boy de la Tour, le lecteur même le moins averti. Mais dans les relations entre Rousseau et son excellente amie il

y a d'autres points à noter, qui peut-être sont d'une importance supérieure, quoique moins visible au premier abord.

Qu'il ait beaucoup aimé Mme Boy de la Tour et les siens, — avec une nuance de tendresse un peu plus que paternelle, il faut le redire, pour la jeune Madelon, — cela est manifeste. Mais Rousseau aimait toujours ainsi, passionnément, jusqu'au jour des soupçons et de la brouille. Cette amitié du moins a été de longue durée, et la dernière où il ait mis tout son cœur : il l'exprime avec force dans sa lettre du 12 octobre 1768 (p. 156). Dirons-nous avec M. Claretie qu'elle ne connut pas les nuages? Ce serait bien beau, bien exceptionnel, et malheureusement cela n'est pas. Ici, comme partout, nous voyons Rousseau défiant, ombrageux, prêt à interpréter la moindre négligence comme un signe de refroidissement. Écoutez cette algarade du 2 juin 1764, en pleine lune de miel (p. 80) : « Votre silence, Madame (il disait d'ordinaire : « ma bonne, ma très bonne amie »), commence à me surprendre et à m'*inquiéter*. Je n'*exige* pas dans le commerce plus d'exactitude que je n'y en peux mettre moi-même. J'ai attendu sans impatience un mois, deux mois, trois mois... Que signifie donc un silence aussi opiniâtre? Pardonnez, Madame, à ma franchise ; mais je n'y reconnais *ni votre bon cœur, ni votre amitié pour moi*. Il faut qu'il soit survenu (et non *parvenu*) quelque chose de bien extraordinaire... » C'est ainsi que toutes ses querelles ont commencé. Plus tard le 20 juillet 1771 (p. 244), son cauchemar de persécution surgit, délirant et sinistre : « Je sens du changement... D'où vient-il? *Il y a longtemps* que je m'apperçois que *quelqu'un se cache et s'interpose entre vous et moi ; j'en ai même des preuves*... Il est naturel que les *ouvriers de ténèbres* craignent la lumière et que ceux qui vous aliènent de moi n'en veuillent point. » La cause de cet effroi, c'est simplement un retard dans la correspondance de Mme Boy de la Tour, au moment où le « vieux papa » Roguin vient de mourir : il n'en faut pas davantage pour lui faire voir ses ennemis manœuvrant contre lui dans l'ombre. Ainsi, de la part de Rousseau, cette amitié si sincère a connu, tout comme les autres, les troubles, les ombrages. Ce qui est vrai et très digne de remarque, c'est que Mme Boy de la Tour n'a rien pris au tragique, qu'elle a dissipé en toute simplicité des malentendus passagers et qu'elle a toujours évité les discussions à fond où la raison de Rousseau sombrait d'ordinaire dans des accès de fureur.

Fort habilement elle reste en dehors de ce que j'appellerai la vie publique et littéraire de son ami ; elle n'a jamais le doigt entre l'arbre et l'écorce. Et de son côté Rousseau s'abstient, avec une discrétion ingénieuse et tenace, d'aborder avec elle aucune matière irritante. Il ne lui envoie même pas ce qu'il publie pendant son séjour à Motiers, la *Lettre à M. de Beaumont* et les *Lettres de la Montagne*. En août 1764 (p. 86) il lui conte sa course en Savoie, son arrêt à Thonon ; mais de sa rencontre avec les chefs des représentants genevois, pas un mot. L'année suivante, au moment aigu de son conflit avec Montmollin, il se déclare

prêt à quitter Motiers (p. 100), récrimine en termes vagues contre l'humeur des habitants ; mais si nous ne savions d'ailleurs ce qui passe et la nature exacte de cet orage, pas une allusion ici ne nous en donnerait l'idée. Et qu'on ne voie pas en Mme Boy de la Tour une bourgeoise ignorante et dupe. A Lyon, elle semble avoir frayé avec une élite intellectuelle ; à Yverdun, à Neuchâtel, elle connaît tous ceux qui prennent part aux affaires de Rousseau, à ses querelles politiques et religieuses. D'elle à lui, c'est un accord tacite peut-être, en tout cas fort judicieux, pour ne pas se rencontrer sur un terrain brûlant. Ni Diderot, ni Grimm, ni Hume, ni les doctrines de Rousseau, ni ses agissements, ne figurent dans cette correspondance. Rousseau n'avait pas encore trouvé, parmi ses amies et protectrices, de femme qui consentit à ne pas tenter de le diriger : ce sont les réticences qui furent cette fois la sauvegarde de l'amitié. Voilà pourqoi je crois utile de signaler, dans les lettres qu'on nous offre, ce qu'elles ne contiennent pas au moins autant que ce qu'elles contiennent.

Une anecdote de 1769 suggère à M. Claretie l'idée que Rousseau « paraît avoir aimé les bêtes ». Il y paraissait depuis longtemps, et M. Claretie l'aurait affirmé hardiment, s'il s'était rappelé la douleur profonde éprouvée par Rousseau à Montmorency quand il perdit son chien Turc, et les condoléances pathétiques qu'on lui en fit pour lui être agréable. Je relève encore deux gros lapsus, qu'on a peine à s'expliquer : 1° (p. XIII) Ce n'est pas Mme de Luxembourg, mais son mari, qui mourut en 1764 ; elle vécut jusqu'en 1787, et l'incurable antipathie de Rousseau contre elle est trop connue pour que j'insiste ; — 2° en 1762, lors du décret de prise de corps, Rousseau n'habitait plus l'Ermitage (p. V), mais dans le village même de Montmorency ; il avait quitté l'Ermitage, dans des circonstances mémorables, le 15 décembre 1758.

Je crois, pour toutes ces raisons, pouvoir dire que cette intéressante publication n'a pas été suffisamment mûrie. On paraît l'avoir destinée surtout aux « gens du monde » ; cela ne saurait être une excuse valable à des négligences multipliées. Les « gens d'étude », qui sont, après tout, les lecteurs de Rousseau les plus intéressants, et même les plus nombreux, ont certaines exigences respectables. En outre, Rousseau n'a pas toute sa clientèle en France. Hors de nos frontières on lui consacre des travaux que MM. de Rothschild et Claretie ont au moins parcourus, et qui sont d'une érudition, d'une méthode souvent irréprochables : cela donne le droit d'être sévère, et je crains qu'on ne le soit pour un livre où l'on croira reconnaître une désinvolture toute française. Ce sont là des préventions à ne pas justifier. On sera grandement obligé aux éditeurs des documents vraiment rares qu'ils ont mis au jour ; on l'aurait été bien davantage, s'ils ne s'étaient déchargés sur le lecteur d'une part ingrate de leur tâche.

L. BRUNEL.

378. — C. Krieg. **Précis d'antiquités romaines (vie publique et vie privée)**, traduit sur la troisième édition par l'abbé O. Jail. Frontispice, plan, 54 grav. Paris, Bouillon, 1892; xxvi-475 pp.

Le manuel de M. Krieg est destiné aux classes supérieures des gymnases. Il est rédigé avec clarté, méthode et concision. Les parties sont en général bien proportionnées, quoi que ce soit trop peu d'une page sur les antiquités scéniques. Toute la bibliographie se borne à une liste d'ouvrages français ajoutée par le traducteur. Celui-ci s'est bien acquitté de sa tâche. Le livre se lit facilement, malgré des erreurs de détail trop nombreuses. On peut donc recommander ce livre comme première initiation à la connaissance de l'antiquité romaine. Les gravures, empruntées d'ailleurs à l'original allemand, sont lourdes et d'un aspect désagréable.

L.

---

379. — J.-G. Bulliot et Félix Thiollier. **La mission et le culte de saint Martin**, d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen. Etude sur le paganisme rural. Ouvrage orné d'une carte et de deux cents gravures mythologiques (*sic*). Autun, Dejussieu, et Paris, Picard, 1892. In-8, 483 p.

Cet ouvrage a paru par chapitres dans les *Mémoires de la Société éduenne*, qui doivent déjà tant de bonnes contributions à l'activité de M. J.-G. Bulliot. On pourrait désirer qu'au lieu de s'engager dans ces recherches nouvelles l'excellent antiquaire autunois nous eût donné un travail d'ensemble, bien illustré, définitif, sur l'ancienne Bibracte qu'il connaît si bien. Faut-il croire qu'un mauvais sort soit tombé sur nos archéologues de province? A bien peu d'exception près, ils n'achèvent pas ce qu'ils ont commencé. Mais revenons à la *Mission de Saint-Martin.*

Le point de départ des deux auteurs, c'est qu'à l'absence de documents écrits sur les pérégrinations de Saint-Martin dans le pays éduen on peut suppléer par la connaissance des lieux auxquels est resté attaché son nom (*pas de Saint-Martin, pas de l'âne de Saint-Martin*, églises, chapelles, etc.) « Il est permis, sans offenser la critique, de considérer les monuments de tout ordre ,placés sous son vocable antérieurement à l'ère carlovingienne, comme des jalons presque assurés de ses voyages apostoliques. » Je ne discuterai pas cette thèse : il suffit de l'énoncer pour en faire sentir la faiblesse. Aussi bien, l'intérêt du travail de MM. B. et T. vient d'ailleurs. Il réside dans l'étude minutieuse qu'ils ont faite des restes du paganisme éduen et des superstitions locales où il survit. L'index, qui est bien disposé, donne une idée du grand nombre des localités sur lesquelles se sont portées leurs recherches. Parmi les gravures, il y en a beaucoup qui reproduisent des fragments de sculptures inédites, ou, ce qui revient au même, ignorées de tous les archéologues non bourguignons. Cette quantité de matériaux ainsi mis à la disposition de la science, ou du moins signalés à son attention, rend la critique indulgente sur la qualité des figures. Le livre où elles sont réunies est indispensable désormais à tous ceux qui étudient la mytho-

logie gallo-romaine. Signalons les sculptures provenant du temple d'Avallon (p. 43 et suiv.), trois exemples du dieu au serpent (p. 56, 65, 257), les ex-voto de Massingy-les-Vitteaux (p. 67), la statue dite de Nehalennia à Châtillon (p. 91), les antiquités du temple d'Essarois (p. 92), le mulet en bronze de Bolar, avec dédicace à Segomo (p. 111), les Eponæ de Rully (p. 146) et de Chancey (p. 148), le taureau en bronze de Chassey (p. 152), le groupe de Mercure et Rosmerta trouvé à Autun (p. 214), la tête de Vénus du temple de Chatenay (pl. XI), etc. Quelque défectueuses que soient la plupart de ces gravures, elles rendront un réel service aux antiquaires, vu la dispersion des originaux; dans le nombre, il y a d'ailleurs quelques clichés satisfaisants, exécutés d'après des photographies (par exemple le dieu assis au marteau, qualifié à tort de déesse par les éditeurs, qui est donné sous le n° 95). Les paysages éduens sont reproduits par quelques phototypies assez agréables. Le chapitre consacré à Autun est particulièrement intéressant par le nombre de monuments qui y sont décrits (p. 197 et suiv.) et qui, chose remarquable, se rapportent presque exclusivement aux éléments celtiques de la mythologie gallo-romaine. Le folklore, la toponymie et l'épigraphie trouveront aussi, dans ce livre, des renseignements utiles, généralement accompagnés de l'indication des sources auxquelles ils sont empruntés. Nous ne chicanerons pas les auteurs sur quelques-unes de leurs explications mythologiques; notre ignorance, sur cette matière, est encore telle que c'est à peine si elle admet des degrés. Mais si cette ignorance doit jamais être dissipée, ce n'est que lorsque les archéologues auront à leur disposition une collection de matériaux bien ordonnés, un *Corpus* des sculptures mythologiques de la Gaule romaine. Le livre de MM. Bulliot et Thiollier est loin d'en tenir lieu, mais il indique au moins où les monuments se trouvent et laisse pressentir ce que l'on en peut tirer. Il faudrait maintenant que la Société éduenne fît réunir, dans un album, les photographies de toutes les sculptures signalées un peu à la hâte par ses deux membres : ce serait un acheminement vers le recueil général dont nous appelons la préparation de de tous nos vœux.

Salomon REINACH.

CHRONIQUE

ANGLETERRE. — M. Barth nous adresse les lignes suivantes : « On annonce de Londres la retraite prochaine de l'éminent bibliothécaire de l'*India Office*, le d[r] Reinhold ROST, atteint, paraît-il, par la limite d'âge. Certes personne n'a mieux acquis le droit au repos que M. Rost, après vingt-trois années de laborieux et fructueux services. La mesure n'en sera pas moins accueillie partout avec d'unanimes regrets. M. Rost est en effet un de ces serviteurs auxquels il est plus facile de trouver un successeur qu'un remplaçant. Versé dans un grand nombre de langues asiatiques, parfaitement chez lui dans tout le domaine si étendu et si varié qui relève de l'empire anglo-indien ou s'y rattache indirectement, très au courant non seulement des résultats des études orientales, mais encore de leur personnel dans tous les pays de l'ancien et du nouveau monde où ces études se cultivent, M. Rost a porté un ensem-

ble probablement unique de savoir et d'expérience dans l'administration du riche dépôt confié à ses soins. Ce dépôt qu'il connaissait mieux que personne, il n'a jamais voulu l'exploiter à son propre profit, en s'en réservant les prémices; mais il l'a dirigé avec une abnégation absolue, dans l'esprit le plus libéral, uniquement en vue du bien des études. C'est grâce à son initiative que les manuscrits, à l'India Office, se communiquent plus facilement que les imprimés ailleurs, sans formalités rebutantes et aussi sans risques, sous la seule garantie de son information toujours exacte et à la hauteur de sa responsabilité. Si je ne me trompe, c'est grâce aussi à son exemple que le même esprit a prévalu dans l'administration de plusieurs des grands dépôts officiels de l'Inde. Je ne dirai rien de la bienveillance et des qualités aimables de l'homme. Quel est l'indianiste qui, en s'adressant à M. Rost, n'ait obtenu en renseignements, en conseils, en bons offices, dix fois plus qu'il ne lui demandait? Il y a un an à peine, les orientalistes du monde entier, en lui présentant le témoignage public de leur estime et de leur reconnaissance *(The Rost Testimonial Fund)*, ne faisaient qu'acquitter une dette par cet hommage qui s'adressait autant aux qualités de l'homme qu'aux mérites du fonctionnaire et du savant. La mesure qui doit l'éloigner du poste où il a fait tant de bien, n'est pas encore officielle. Si elle devait être suivie d'un prompt effet, elle montrerait une fois de plus que l'Angleterre, à son tour, est en train de devenir un pays de règlement et à passer du régime de l'appréciation et de la responsabilité intelligentes à celui de l'aveugle niveau. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 juillet 1892.

M. Tocilesco, sénateur roumain, directeur du Musée de Bucharest, expose à l'Académie, avec de nombreuses photographies à l'appui, les résultats de fouilles récentes pratiquées sous sa direction auprès d'un monument de la Dobroudjà (Roumanie), connu depuis longtemps, mais resté inexpliqué. Ce monument, dit Adam Klissi, présente l'aspect d'une grosse tour ornée de bas-reliefs. M. Tocilesco a pu établir qu'il a été construit vers l'an 108 de notre ère, en souvenir des victoires remportées par Trajan sur les Daces. Les sculptures qui décorent l'édifice et qui ont été retrouvées presque complètement se rapportent aux campagnes de Trajan et offrent par suite de nombreux points de comparaison avec les bas-reliefs de la colonne Trajane à Rome. La ville antique prit le nom du trophée et s'appela *Tropaios* ou *Tropaeum Trajani*. M. Tocilesco annonce que les fouilles seront continuées et qu'une publication illustrée sera consacrée à la description du monument triomphal.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Boissier signale une découverte qui vient d'être faite à Pompéi. Dans une maison de petite apparence, on a trouvé deux portraits de Virgile et d'Horace, placés en regard l'un de l'autre. Ils sont d'une exécution médiocre, et sans doute traités de fantaisie; ils rappellent certaines miniatures du XIIe et XIIIe siècle et donnent lieu de croire que ces miniatures dérivent d'originaux antiques. Ce qui est surtout à remarquer, c'est que Virgile et Horace semblent être mis sur le même rang, tandis que les lettrés, tels que Quintilien, donnaient à Virgile une place à part et au-dessus de tous, et mêlaient Horace avec les autres poètes. Horace, dit M. Boissier, devait être du nombre de ces poètes contemporains que le grammairien Cécilius Épirota introduisit dans les écoles presque de leur vivant. Ce doit être dans les écoles que l'on a commencé à le mettre à côté de Virgile. Nous voyons par Juvénal que leurs images y étaient placées l'une près de l'autre. Il est intéressant de voir que ce rapprochement a commencé bien plus tôt, dès le milieu du Ier siècle.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : PEISER (F.-E.), *die Hittitischen Inschriften*; — par M. de Barthélemy : PROU (Maurice), *le Monogramme du Christ et la Croix sur les monnaies mérovingiennes* (extrait des *Mélanges J.-B. de Rossi*); — par l'auteur : DUCHESNE (l'abbé), *le Liber pontificalis*, dernière livraison; — par M. de Rozière : 1° TAMIZEY DE LARROQUE, *Jules Delpit, notes biographiques et bibliographiques*; 2° ROZIÈRE (E. DE), *l'Assise du bailliage de Senlis en 1340 et 1341* (extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*); — par M. de la Borderie : MERLET (René), *Guerre d'indépendance de la Bretagne sous Nominoé et Erispoé (841-851)*; — par M. Delisle : *la Collection Spitzer*, tome IV.

J. HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 25 juillet — 1892

380. — **Contributions to the Interpretation of the Veda, fourth series**, by Maurice Bloomfield. (Reprinted from the American Journal of Philology, vol. XII, n° 4.) — Baltimore, 1892. In-8, 40 pp. cotées 414-443.

Les beaux travaux de M. Bloomfield se suivent et s'enchaînent avec autant de rapidité que de patiente méthode. J'ai déjà essayé d'en caractériser l'esprit [1]. Je me bornerai donc à en indiquer les résultats.

La 4e série des *Contributions* comprend trois études.

I. Le sens de la racine *yup*. — Une minutieuse collation des emplois et des gloses amène l'auteur à conclure (p. 425) que *yup* signifiait « effacer » dans l'acception matérielle, qu'il a passé de là au sens général de « détruire », et qu'enfin celui d'« entraver », admis jusqu'à présent, peut tomber sans inconvénient. L'argumentation est décisive, sous cette réserve toutefois, qu'un causal *yopáyâmi* a bien pu être rattaché çà et là, par voie de fausse étymologie, à la racine *2 yu* et se nuancer sémantiquement en conséquence.

II. Le mot *jálâsha* et similaires. — Au sens vague de « remède » et de « guérisseur » M. B. substitue une réalité bien hindoue : il commence par établir que le *jálâshá* mentionné comme remède en A. V. VI. 57. 2, n'est autre que de l'urine; admettant alors l'identité *jálâsha* = *jálâshá*, qui ne souffre guère de difficulté, il traduit l'épithète spécifique de Rudra, *jálâshabhêshaja*, par « dont le remède est l'urine », et considère enfin le *jálâsha* adjectif de R. V. VII. 35. 6, comme une simple abréviation hypocoristique de *jálâshabhêshaja* (p. 428). Rien de plus satisfaisant ; mais, quand l'induction aboutit à réhabiliter pour l'épithète *mîdhvân* l'interprétation des commentateurs qui la rattachaient à la racine *mih* de ὀμιχεῖν et *méiô*, on ne peut s'empêcher de demander compte à l'auteur de la grosse difficulté phonétique qu'il eût dû tout au moins signaler : d'où vient la consonne médiale? autant il est naturel qu'un verbal * *miẓh-tó-* soit devenu *mîdhá-*, autant il est sûr que * *mimiẓh-wos-* n'eût pu se traduire qu'en * *mihvás-*. Dira-t-on que le parti-

1. *Revue critique*, XXXI (1891), p. 323, et XXXII (1891), p. 498.

cipe du parfait a été refait sur le verbal? Je ne connais pas d'exemple d'un pareil procédé analogique, et dans l'espèce il serait d'autant plus étrange, que le mot *mîḍhvân*, comme l'impliquent et son emploi et l'absence du redoublement, s'était de bonne heure détaché du système du verbe pour vivre d'une vie à part. En somme le problème n'est pas résolu; et, si l'on tient compte en outre de cette circonstance, que l'épithète, tout en accompagnant souvent Rudra, s'applique indifféremment à d'autres Dieux [1], on ne peut s'empêcher de laisser planer un doute sur l'opinion traditionnelle, malgré les probabilités nouvelles que M. B. a incontestablement réunies en sa faveur.

III. Le livre XIII de l'Atharva-Véda. — Cette étude est consacrée à l'examen de la traduction et du commentaire des *Hymnes Rohitas*, que j'ai publiés l'an dernier. Je me ferais scrupule d'insister ici sur un terrain aussi personnel : je ne puis que remercier M. B. de la bienveillance de ses critiques, de ses confraternels encouragements, et surtout des précieuses additions qu'il m'a suggérées. La plus importante concerne l'emploi liturgique des premières stances de l'hymne I, qui se rapportent sûrement, ainsi d'ailleurs que je l'avais entrevu en passant, à la cérémonie du *râjasûya* (inauguration d'un roi). Ce fait, suivant l'auteur (p. 431), rend superflues quelques interprétations mythiques ou corrections de texte que j'avais cru pouvoir hasarder. Les rend-il tout à fait superflues [2]? Ou doit-il simplement les reléguer à l'arrière-plan, les faire réserver pour une rédaction initiale à laquelle se serait superposée celle qui nous est parvenue? La question me semble encore ouverte. Tout dépend du point de savoir si les stances dont s'agit ont été composées *tout exprès* en vue du *râjasûya*, ou si un arrangeur quelconque les a tirées de quelque vieux poème mythique et proprement habillées pour la circonstance. Le même problème, d'une rare délicatesse, se pose en quelque sorte pour chaque stance des recueils védiques, et j'ai eu l'occasion d'y revenir avec quelque détail dans la préface de ma traduction du livre VII.

Quant aux points insignifiants sur lesquels la savante analyse de M. Bloomfield ne m'a pas encore complètement édifié, je n'en relève que deux à titre d'exemple.

1° Je suis loin de méconnaître la possibilité de l'affixation d'un indice en *th* à une racine quelconque, puisque j'ai été le premier, avec M. J. Wackernagel, à appeler l'attention sur l'identité des deux désinences sk.-*thâs* et gr.-θης, le premier même, si je ne me trompe, à poser l'éga-

---

1. Et non pas seulement aux Maruts, compagnons de Rudra, à Parjanya, qui lui aussi est un grand « urineur », à Varuna, Dieu des eaux, mais aussi à Mitra, à Indra, à Agni, à Bṛhaspati.

2. M. B. lui-même n'échappe pas à l'hypothèse nécessaire du « dédoublement mythique », puisque ailleurs (I, 40), renchérissant sur une de mes corrections, il propose l'excellente lecture *devô dévam arcayasi* « étant Dieu tu fais luire le Dieu ».

lité ἐγνώσθης = *ájñāsthās* [1] et à expliquer ainsi le σ dit épenthétique de la conjugaison grecque. Je maintiens seulement que, en présence d'une forme aussi insolite et rare que *asth*, la critique de texte garde tous ses droits, sans toutefois être en mesure d'en affirmer l'inexistence [2].

2° La correction *ghrtēnāktam* (I, 33) est tout à fait plausible, mais ne s'impose pas. En tout cas, ce ne serait pas la construction du verbe *abhi arc* avec un double accusatif qui ferait difficulté : en dehors du texte où elle n'est restituée que par une conjecture de Bergaigne (R. V. IV. 1. 14 = *Man. Véd.*, p. 64), j'en ai relevé deux emplois dans le seul livre VII de l'Atharva-Véda, savoir 14. 1 et 82. 1.

V. HENRY.

---

381. — Paul GIRARD. **La peinture antique** (*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*). Paris, Quantin, 1892. In-8, 333 p., avec 205 gravures.

Ce livre est écrit avec talent et d'une lecture agréable ; il comble heureusement une lacune dans notre littérature archéologique, puisque l'excellente *Histoire de la peinture antique* de Woermann n'a pas encore eu de traducteur. Comparé à ce dernier ouvrage, celui de M. Girard se distingue par le parti-pris de faire une place très grande à la peinture grecque. Le temps n'est plus, en effet, où l'on croyait avoir tout dit quand on avait rappelé quelques anecdotes suspectes sur les artistes et vanté les médiocres décorations des villes campaniennes. Les progrès des études de céramique grecque ont montré dans les modestes produits de l'art industriel une succession de reflets de la grande peinture ; on en a noté d'autres dans les bas-reliefs, dans les figurines en terre cuite ; enfin, on a découvert des stèles peintes et les dernières fouilles ont singulièrement accru nos connaissances sur la polychromie de la statuaire. M. G. a donc eu grandement raison de ne pas adopter un vieux cadre pour y faire entrer le résultat de recherches nouvelles ; mais on peut trouver que son système, consistant à éclairer l'histoire de la peinture par l'étude d'autres monuments, l'a quelquefois entraîné trop loin. Tel chapitre, celui qu'il a consacré à Mycènes, par exemple (p. 97-120), serait mieux placé dans une histoire générale de l'art grec. Ce défaut devient fort sensible dans l'illustration, où sur deux cent cinq figures, il y en a environ *un tiers* qui ne représentent pas des peintures antiques. Disons tout de suite que ces figures dessinées par M. Faucher-Gudin, sont presque toutes très bonnes ; il n'y a guère de manquées que les nos 86 (terre cuite) et 134 (l'*Io* du Palatin). L'auteur a donné, dans cet ouvrage élémentaire, quelques peintures inédites de lécythes appartenant au Musée

---

1. *Bull. Soc. Ling.*, VII, p. XXIX.

2. M. Johansson vient de reprendre la question (*K. Z.*, XXXII, p. 435) : il conclut également en faveur *d'asth.* Soit donc, si trois emplois suffisent à garantir une forme.

de Berlin (fig. 122,123), ce dont il faut d'autant plus lui savoir gré que la tendance est grande, aujourd'hui, de recourir indéfiniment aux mêmes modèles. En général, le choix des peintures reproduites est heureux; je regrette cependant l'absence de la belle composition étrusque représentant le sacrifice de Polyxène (Woermann, p. 105), qui ne devrait manquer dans aucune histoire de l'art. M. G. a été intentionnellement très bref sur les fresques campaniennes, auxquelles il a consacré 12 pages seulement, autant qu'à la peinture persane; il y a là, par réaction contre l'usage ordinaire, un peu d'exagération. Je remarque aussi que les peintures si curieuses des hypogées du Bosphore paraissent être restées inconnues à M. Girard (cf. *Antiquités de la Russie méridionale*, p. 30,39, 187, etc.). Il aurait fallu encore mentionner, ne fût-ce qu'en passant, les peintures romaines, aujourd'hui détruites, qui ne nous sont connues que par les publications du siècle dernier.

M. G. est un travailleur consciencieux, auquel il n'arrive que rarement de se tromper. La plus forte erreur qu'il ait commise se trouve à la p. 244: les belles plaques gravées découvertes à Kertch sont d'ivoire et non de buis (cf. *Compte rendu pour* 1866, p. 6). Je réunis en note quelques menues critiques dont l'auteur pourra facilement tenir compte dans un prochain tirage[1]. La bibliographie qui termine le volume indique trop peu d'ouvrages écrits en français: il fallait au moins citer la traduction du livre de Preuhn publiée par M. Giraud-Teulon (Leipzig, 1878).

Salomon REINACH.

---

382. — John Henry WRIGHT. **The date of Cylon, a study in early athenian history.** Reprinted from the Harvard studies in classical Philology, vol. III. Boston, Ginn, 1892, In-8, 80 p.

Cette dissertation, rédigée primitivement en 1888, revisée en 1890,

---

1. P. 95, Il y a de l'obsidienne dans les îles volcaniques de l'Archipel. P. 105, je ne crois pas que le vase de Vaphio représente « des taureaux résignés à la servitude »; ce sont des taureaux qui n'ont pas encore été pris. P. 178, les Éthiopiens ne sont pas des nègres et n'ont pas le nez camard. P. 180, les collines dont les pentes molles s'élèvent « comme lassées vers le ciel » sont la seule concession à la préciosité sentimentale que se soit permise M. G.; *deleatur*. P. 186, c'est certainement par distraction que M. G. place « vers la fin du IIIe siècle » les frises de Trysa, qui sont du Ve. P. 199, ce n'est pas l'invasion persane, mais le luxe des Pisistratides, qui avait rendu les riches tissus familiers aux Athéniens. P. 218, lire *Cyzique*. P. 246, comment M. G. sait-il que les tableaux d'Antiphilos excitèrent une « admiration *légitime* » en Italie? P. 270, le personnage à barbiche du vase de Myrina n'a nullement « le type sémitique ». P. 276, ce qui est dit de la décoration polychrome des chapiteaux ioniques est insuffisant; on possède des ornements de verre qui ont décoré le centre des volutes. P. 312, le rapprochement entre la peinture de Paestum et le vase de Pamphaios ne me paraît pas fondé. P. 330, lire *dix-sept siècles* au lieu de *dix-huit* (entre la destruction des villes campaniennes et leur réveil « sous la pioche des antiquaires »).

récrite une troisième fois en 1891-1892, à la suite de la publication de l' Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote, porte les traces de sa laborieuse origine.

Malgré les efforts consciencieux de l'auteur pour la « mettre au point », on sent en maint endroit le rapiéçage, le placage. Des observations essentielles ont été reléguées ou plutôt intercalées *in extremis* dans les notes, tandis que des discussions surannées ont conservé leur place dans le texte. Au nombre de ces discussions surannées, il faut bien ranger le problème lui-même qui fait l'objet principal du mémoire. Depuis la découverte du traité d'Aristote, la controverse sur les époques relatives de Cylon et de Dracon n'a vraiment plus de raison d'être : l'opinion de Busolt, presque seul jusqu'alors à soutenir l'antériorité de Cylon, triomphe définitivement. Reste, il est vrai, une certaine marge pour la date précise : la limite supérieure est 640, époque de la victoire olympique de Cylon ; la limite inférieure, 622 ou 621, époque de la législation de Dracon. Mais comme il résulte du récit d'Hérodote (V, 71) que Cylon et ses complices étaient encore de jeunes gens au moment de leur tentative, et de celui de Thucydide (I, 126) que l'affaire eut lieu dans une année olympique, la date de 636, proposée par M. Wright, paraît, en effet, la plus plausible.

J'en ai dit assez pour faire deviner que le mérite de la dissertation de M. W. consiste moins dans le fond de la thèse que dans les détails de la démonstration ; je dirai volontiers dans les hors d'œuvre et dans les notes. Il s'y montre, en général, bien informé, tant des sources que de la plus récente littérature allemande, et la plupart de ses jugements sont, sinon toujours convaincants, du moins raisonnables et pondérés. Je dis « en général » et « la plupart », car il y a des exceptions à la règle. Ainsi M. W. disserte assez longuement sur les circonstances économiques qui ont précipité les crises politiques d'Athènes et de Mégare dans le dernier tiers du VII^e siècle : or, tout cela avait été fort bien expliqué déjà par M. F. Cauer, dans sa dissertation intitulée : *Parteier und Politik in Megara und Athen* (Stuttgart, 1890), que M. W. ne connaît évidemment pas [1]. De même il parle à diverses reprises (notamment p. 49 et p. 72) de la « constitution de Dracon » comme d'un fait historique, sans même paraître se douter que l'authenticité de cette prétendue constitution a été contestée et n'est même plus sérieusement défendable. D'une manière générale, on peut regretter que M. W. n'ait pas cherché à se faire une opinion personnelle sur l'autorité et le caractère de l' Ἀθηναίων Πολιτεία, ni même peut-être à l'étudier d'un peu près. On verra par un exemple de quelle utilité lui aurait été une pareille étude.

Parmi les points controversés auxquels M. W. a touchés en passant, sans y insister assez à mon gré, figure la fameuse loi d'amnistie de Solon dont le texte nous a été conservé par Plutarque (*Solon*, c. 19).

1. Le reste de la dissertation de M. Cauer, pleine d'hypothèses étranges ou inexactes, est aujourd'hui à peu près sans valeur ; mais il n'en était pas de même au moment où M. W. a écrit la sienne, et il cite des publications bien moins importantes.

Elle est ainsi conçue : Ἀτίμων ὅσοι ἄτιμοι ἦσαν, πρὶν ἢ Σόλωνα ἄρξαι, ἐπιτίμους εἶναι, πλὴν ὅσοι ἐξ Ἀρείου πάγου ἢ ὅσοι ἐκ τῶν Ἐφετῶν ἢ ἐκ Πρυτανείου καταδικασθέντες ὑπὸ τῶν βασιλέων ἐπὶ φόνῳ ἢ σφαγαῖσιν ἢ ἐπὶ τυραννίδι ἔφυγον, ὅτε θεσμὸς ἐφάνη ὅδε. Une formule à peu près identique figure dans le décret de Patroclidès (405 av. J.-C.) qui nous a été conservé dans le discours d'Andocide sur les Mystères [1] (c. 78). Le passage correspondant à celui que j'ai souligné se lit ainsi : ἢ ἐκ Πρυτανείου ἢ Δηλφινίου ἐδικάσθη (?) ἢ ὑπὸ τῶν βασιλέων. Le troisième ἢ est une faute évidente, née de la réduplication de la dernière lettre du mot précédent.

Dans la loi de Solon, M. W. rapporte (sans doute avec raison) les mots κάταδικ. ὑπὸ τῶν βασιλέων aux trois cas visés dans l'énumération qui précède, et non au dernier seulement. Il considère le Πρυτανεῖον comme le tribunal de l'Archonte, parce que d'après Aristote (*Rép. ath.* c. 3) l'Archonte siégeait au Prytanée, enfin il voit dans βασιλεῖς « *the presiding archons, one for each court* ». Cette interprétation me paraît inadmissible : 1° parce que le contexte prouve qu'il ne s'agit que de juridiction criminelle et que l'Archonte n'a jamais eu de juridiction de ce genre ; 2° parce que, sauf M. Curtius, on n'a jamais soutenu sérieusement que le collège des « neuf archontes » (collège, qui, soit dit en passant, paraît n'avoir été constitué que par Solon) ait porté, à aucune époque, le titre de βασιλεῖς. Au surplus, les βασιλεῖς de la loi de Solon ne doivent pas être séparés de ceux de la loi de Dracon (C. I. A. I, 61 = Dittenberger, *Sylloge*, n° 45) : Καὶ ἐὰμ [μ]ὲ 'κ [π]ρονο[ία]ς [κ]τ[ένει τίς τινα, φεύγεν, δ]ικάζεν δὲ τὸς βασιλέας..... τὸς [δ]ὲ ἐφέτας διαγν[ῶναι]. Nous avons ici, clairement indiqué, un *jury* d'éphètes (διαγνῶναι) dont les débats sont préparés et dirigés (δικάζειν) par un collège de βασιλεῖς ; il est impossible d'admettre (comme on l'a proposé en désespoir de cause [2]) que le législateur ait employé ici le pluriel « d'habitude » βασιλεῖς pour le singulier βασιλεύς.

Quels sont donc ces βασιλεῖς de Solon et de Dracon ? Pour le savoir, il suffit, ce me semble de se reporter au ch. 57 de la *République athénienne*. Dans les dernières lignes (malheureusement mutilées) de ce chapitre, où il est question de la juridiction du tribunal ἐπὶ Πρυτανείῳ, on lit clairement ces mots : δικάζει δ' ὁ βασιλεὺς καὶ οἱ φυλοβασιλεῖς. Par là se trouvent conciliés deux textes de Pollux, jugés autrefois contradictoires (VIII, 90 et 120), dont l'un attribue la présidence de ce tribunal au βασιλεύς, l'autre aux quatre φυλοβασιλεῖς. On voit maintenant qu'en réalité ces cinq personnages étaient associés dans la direction des débats. Étaient-ils seuls juges ou présidaient-ils simplement un jury et, dans ce cas, comment ce jury était-il composé ? C'est ce que nous ne voyons pas clairement pour le moment, le terme δικάζω étant équivoque [3] et l'autorité

1. L'authenticité du texte tout entier me paraît très discutable.

2. Lange, Philippi, Gilbert.

3. Aristote l'emploie presque toujours (notamment au ch. 57) dans le sens de *juger*, par opposition à εἰσάγω, « instruire » ; mais on trouve aussi δικάζουσιν εἰσάγοντες (ch., 52 p. 57, l. 5 Wilam), et τοῖς τὴν φυλὴν τοῦ φεύγοντος δικάζουσιν (ch. 53, p. 58, l. 1 Wilam, en parlant des Quarante)

de Pollux (qui parle de *présidence* des débats) assez médiocre. Quoi qu'il en soit, il me paraît extrêmement probable que le collège formé par la réunion du βασιλεύς et des quatre φυλοβασιλεῖς s'appelait simplement βασιλεῖς, au moins au VIIe et au VIe siècles, et c'est ce collège, comme l'avaient déjà soupçonné Schœmann et d'autres, qu'ont en vue les lois citées de Dracon et de Solon. Une confirmation indirecte de cette opinion nous est fournie par un autre texte de Pollux (VIII, 111) évidemment tiré d'un des chapitres perdus du commencement de la *République athénienne*. Les φυλοβασιλεῖς, dit ce texte, siégeaient ensemble ἐν τῷ Βασιλείῳ, τῷ παρὰ τὸ βουκολεῖον. Si le palais s'appelait βασιλεῖον, c'est que les habitants s'appelaient βασιλεῖς, car le Roi lui-même avait pour sa résidence un palais spécial, le βουκολεῖον (Aristote, c. 3).

Mais s'il en était ainsi, on entrevoit quelle a dû être dans l'antique constitution d'Athènes l'importance capitale de ces « rois de tribus » qui, au temps de Démosthène et d'Aristote, étaient réduits à des fonctions sacerdotales ou judiciaires de pure cérémonie. Le Πρυτανεῖον lui-même, dont on ne saurait admetre l'identité avec le tribunal ἐπὶ Πρυτανείῳ de l'âge postérieur, devait avoir des attributions bien plus étendues que celles qu'il a conservées au temps d'Aristote (jugement des meurtres commis par des personnes inconnues, des animauxet des objets inanimés) : autrement on ne comprendrait pas qu'il pût être question de citoyens devenus ἄτιμοι et exilés en vertu de condamnations prononcées par ce tribunal. On a supposé, à cause d'un certain parallélisme d'expressions dans le texte de Solon, que le Πρυτανεῖον était spécialement chargé des affaires de haute trahison et d'usurpation du pouvoir suprême (ἐπὶ τυραννίδι) : c'est une question douteuse, que je ne crois pas pouvoir résoudre. Je ne serai pas plus affirmatif en ce qui concerne la composition du tribunal; tout ce qu'on peut dire, d'après la construction de la phrase de Solon, c'est qu'il n'était pas composé d'éphètes; je croirais volontiers que ses membres étaient les πρυτάνεις τῶν ναυκράρων (ou mieux ναυκραριῶν) à qui Hérodote (V, 71) attribue le gouvernement d'Athènes à l'époque de l'attentat de Cylon : l'hypothèse moderne, défendue par M. Wright, que les neuf archontes s'appelaient alors πρυτάνεις me paraît dénuée de fondement. Mais, en dehors du Πρυτανεῖον, nous voyons par les textes de Dracon et de Solon que les cinq βασιλεῖς présidaient également les cours d'éphètes et l'Aréopage lui-même : or, l'Aréopage, à cette époque, n'était pas seulement une cour criminelle, mais encore le conseil dirigeant de la cité, et si son nom ne se trouvait pas dans les lois de Dracon, c'est tout simplement, comme on l'a déjà remarqué, qu'avant l'institution de la Βουλή Solonienne, il s'appelait βουλή tout court. On ne s'éloignera donc pas beaucoup de la vérité en considérant le βασιλεύς et les φυλοβασιλεῖς comme les véritables chefs de l'État eupatride. Je croirai même volontiers que les φυλοβασιλεῖς, qui jusqu'à la fin durent justifier de leur qualité d'eupatrides (Pollux, VIII, 111), sont plus anciens que le βασιλεύς lui-même, ou du moins plus anciens que l'extension de

l'autorité du roi d'Athènes sur l'Attique tout entière. C'est ce qu'indique la phrase d'Aristote (*Rép. ath.*, 41) où il considère l'institution des φυλοβασιλεῖς comme le trait caractéristique de la première constitution d'Athènes, celle qui suivit l'arrivée des Ioniens, antérieure par conséquent de beaucoup à l'époque de Thésée, dont le nom symbolise l'unification politique de l'Attique : or on accordera qu'à l'époque où l'Attique était encore divisée en un grand nombre de principautés indépendantes, les chefs des quatre grandes tribus ioniennes devaient être de bien autres personnages que le petit roi de la plaine du Céphise.

Théodore Reinach.

---

383. — **Della via tenuta dai Cimbri per calare in Italia e del luogo della loro sconfitta secondo il Pais.** Nota di Vincenzo de Vit. Torino. Carlo Clausen. 1892. 25 p. in-8.

Cette *Note*, lue à l'Académie des sciences de Turin, est la critique d'une brochure de M. Pais, dont nous rendions compte récemment (*Revue critique*, 7 décembre 1891). M. de Vit repousse toutes les conclusions de M. Pais. Il expose, ensuite, ses propres idées sur la question : les Cimbres sont descendus en Italie par la vallée de la Toce; les *Norici* dont ils traversèrent le pays ne sont autres que les Lépontiens; et la victoire de Marius eut lieu à Verceil. Ces diverses propositions sont brièvement défendues. M. de Vit ne mentionne pas les travaux antérieurs où il a longuement développé ce système. Je rappellerai spécialement sa *Dissertazione sui Cimbri*, publiée en 1873 et 1874 dans la *Rivista Universale* de Florence, et réimprimée en 1882 au tome VI (p. 199-387) des *Opere varie* de M. de Vit. Il faudra toujours se reporter à ce livre pour connaître dans tous ses détails et apprécier en connaissance de cause la thèse de M. de Vit; et les diverses notes qu'il a publiées, soit dans l'*Archivio Storico per Trieste* (III, p. 262-274) en réponse à M. Oberziner, soit au tome XXVII des *Atti della Academia di Torino* en réponse à M. Pais, n'ajoutent rien d'important à sa grosse dissertation de jadis.

Georges Goyau.

384.— A.-F. Pribram. **Die Heirat Kaiser Leopold I mit Margaretha Theresia von Spanien.** Vienne. Tempsky, 1891. 57 p.

Les mariages espagnols furent, de tout temps, affaires épineuses. Mais aucune négociation matrimoniale ne fut plus compliquée que celle en partie double qui fit du roi Philippe IV le beau-père de Louis XIV et de l'Empereur Léopold. Par une singulière coïncidence, ces deux jeunes potentats avaient cherché femme simultanément et brigué tous deux la main de Marie-Thérèse, fille aînée du roi d'Espagne. Ce n'est pas que

l'infante apportât une grosse dot, mais on spéculait sur d'inappréciables espérances. On sait que le roi de France l'emporta : Philippe IV lui donna sa fille pour avoir la paix et sauver son royaume. Contre Léopold, qu'il eût plus volontiers choisi comme gendre, il argua de la capitulation impériale, qui interdisait à l'Empereur de guerroyer aux Pays-Bas et en Italie au secours des Espagnols.

Léopold montra un vif chagrin de cette déconvenue : il jeta un moment les yeux sur quelques princesses de moindre lignée. Mais il ne put se résoudre à renoncer à une infante : cette union flattait à la fois ses sentiments religieux et ses ambitions temporelles ; elle l'investissait de droits éventuels à l'héritage de la monarchie espagnole, elle contre-balançait l'influence française à Madrid. Aussi accepta-t-il avec enthousiasme la main de l'infante Marguerite-Thérèse que Philippe IV lui offrit en guise de consolation.

C'était une consolation à longue échéance, la fiancée n'étant âgée que de 9 ans. Alors commence pourtant une idylle politique, que M. Pribram raconte en historien, que dis-je, en chroniqueur minutieux. Véritable idylle où se révèle le caractère sentimental du jeune souverain. C'est dans ses lettres à son confident Pötting que Léopold s'épanche; plusieurs années d'avance, il s'occupe d'organiser la maison, de choisir le confesseur de sa « future bien-aimée » (künftige Geliebte). Il a l'ardeur du jouvenceau qui rêve les joies de l'amour; mais, élevé par les bons Pères, cette image ne le hante que sous sa forme saintement conjugale.

On le fit languir, même après la signature du contrat. Quelques historiens ont affirmé que ce contrat stipulait la cession des Pays-Bas, voire la succession de la monarchie au fils cadet à naître du mariage. M. Pribram n'a pas trouvé trace de cette clause. Philippe IV eut encore un autre motif, outre la jeunesse de sa fille, pour irriter l'impatience de Léopold : il avait appris l'intrigue relative à un partage éventuel qui se tramait entre la France et l'Autriche, sous les auspices de l'Electeur de Mayence [1]. Il fallut que Léopold expédiât à Madrid l'irrésistible Lisola. Enfin, au mois d'avril 1666, Marguerite-Thérèse inaugura son voyage avec une lenteur solennelle, qui exaspérait l'Empereur. Celui-ci fut récompensé de sa longue mortification : il n'eût point de désillusion à la vue de celle qu'il avait tant désirée, et il adora sa femme, qu'en bon Allemand il appelait « mein Schatz ». Le couple fut heureux et eut beaucoup d'enfants. L'impératrice, petite personne délicate et frêle, mourut avant son époux qui se remaria, par déférence pour les conseils du Saint Père et en sacrifiant à la raison d'État. Mais il n'oublia pas Marguerite Thérèse; car, décrivant à son ami Pötting les formes aimables

1. J'ai signalé dans la *Diplomatie française et la cour de Saxe* la mission de Reiflenberg qui aborda « la grande affaire d'Espagne ». Cette circonstance explique l'accueil bienveillant que Louis XIV fit à cet aigrefin. M. P. se propose de publier un document inédit sur cette négociation, la première en date de la longue entreprise diplomatique qui eut pour objet la succession d'Espagne.

de sa seconde femme, Claude-Félicité des Deux Ponts, il s'écrie : « Ah! non tali qua mea unica Margaretha. »

Cet épisode matrimonial éclaire l'histoire diplomatique du XVII[e] siècle. C'est un divertissant prologue au drame de la succession d'Espagne.

B. A.

---

385. — Pierre de WITT. **La Jeunesse de Marat. Marat romancier.** Paris, Perrin, 1892, 59 p. in-8.

Après avoir raconté agréablement le peu que l'on sait sur les origines et la jeunesse de Marat, M. de Witt a insisté sur le roman de l'*Ami du peuple* qui fut publié en 1848 par le Bibliophile Jacob. Dans une page qu'il a reproduite, et qui se rapporte à la situation intérieure de la Pologne, il croit trouver une première esquisse des desseins sanguinaires de Marat. Le passage est d'un caractère trop banal pour qu'on lui attribue beaucoup d'importance. M. de Witt voit dans Marat jeune un imitateur passionné de Rousseau et appuie cette opinion, qui n'est pas neuve, de rapprochements bien choisis. L'ensemble de la brochure forme un bon article de *Revue*, composé sur le modèle traditionnel, avec une introduction d'un caractère général. On relèverait, dans cette introduction, quelques phrases un peu vagues et prétentieuses ; mais tout ce qui suit est écrit avec simplicité et présenté avec goût.

S. R.

---

386. — Le marquis de SASSENAY. **Napoléon I et la République Argentine ; Jacques de Liniers et le marquis de Sassenay (1808-1810)**, Paris Plon, 1892. In-8, VIII et 285 p., 3 fr. 50.

Il eut fallu intituler ce livre *Liniers et Sassenay*. Mais, après tout, et, comme l'a dit un historien, c'est le « rayon diplomatique dirigé par Napoléon sur les provinces du Rio de la Plata qui a foudroyé Liniers » — et, ajoutons-le, causé les infortunes de Sassenay. Un descendant de ce dernier nous raconte d'une façon intéressante et vive, les destinées de son aïeul, ancien officier, émigré durant la Révolution, porté à la Plata par les hasards de son existence, lié avec Liniers, et en 1808, après les évènements de Bayonne, signalé à Napoléon par Maret, son compatriote. Un jour de mai, le marquis de Sassenay qui demeure près de Châlon-sur-Saône, est mandé à Bayonne ; il se met en route ; il arrive, il voit l'empereur qui lui commande de partir le lendemain pour remplir une mission auprès du vice-roi de la Plata. Le marquis s'embarque, il se rend à Buenos-Ayres ; mais le vice-roi, bien que grand admirateur de Napoléon, comprend que le guet-apens de Bayonne soulèvera la colonie contre Joseph Bonaparte ; il n'agit qu'avec une prudence extrême ; il ne reconnait dans son vieil ami Sassenay qu'un « envoyé français », le reçoit devant l'*audiencia* et le *cabildo*, et le fait renvoyer en Europe. Par malheur,

Sassenay est arrêté à Montevideo par un ennemi de Liniers, le généra Élio ; il s'évade ; il est repris, transféré à Cadix, exposé aux souffrances horribles des pontons ; mais s'évade encore avec les héroïques prisonniers de la *Vieille Castille* et regagne la France ; ses deux ans de voyages et de misères l'ont tellement changé que ses domestiques lui refusent, au premier moment, l'entrée de son château. (p. 212). Outre la vie de son ancêtre, M. de Sassenay nous a raconté dans cet attachant volume la carrière si curieuse de M. de Liniers. On lit avec le plus vif intérêt les débuts de l'héroïque gentilhomme, les services qu'il rend à l'Espagne, son rôle à la Plata, la victoire qu'il remporta sur l'Anglais Beresford, sa glorieuse défense de Buenos-Ayres, les actes de sa vice-royauté jusqu'à la mission de Sassenay ; mais, comme l'a fort bien montré l'auteur, Liniers ne peut que se soumettre à la volonté des populations ; il n'est le chef obéi des Espagnols et créoles de la Plata qu'à la condition d'être leur docile instrument (p. 85), et il a beau s'attacher à son pays d'adoption, s'efforcer de maintenir avant tout l'intégrité de la monarchie espagnole, s'opposer à une scission entre les colonies et la mère-patrie (p. 149) ; il a beau traiter Napoléon de tyran et de monstre (p. 163) ; il est suspect aux Espagnols comme Français et chef du parti créole ; et, — l'auteur nous semble avoir très judicieusement touché ce point — brave et habile en face de l'envahisseur et de l'étranger, il perd son énergie dans les discordes civiles. Vainement, grâce à Saavedra, et au régiment des *patricios,* Liniers dompte l'insurrection d'Alzaga. Il cède le gouvernement à Cisneros, qu'a nommé la Junte de Séville, et lorsque de concert avec La Concha, il tente de rétablir l'autorité de la métropole, il se voit trahi par le chanoine Funès, abandonné de ses troupes ; il est fait prisonnier et fusillé. Il faut lire ce volume ; l'auteur l'a composé d'après des sources imprimées et manuscrites ; il ne s'est pas contenté de lire l'*Ensayo* de Funès, les *Voyages* de Mellet, l'*Historia* du général Mitre, la biographie de Liniers par Jules Richard et les documents publiés par Torrente ; il a consulté nos archives des Affaires étrangères et de la Marine ainsi que celles de Buenos-Ayres, de Montevideo, du Foreign Office, et l'on trouve dans ses pièces justificatives le rapport du lieutenant Dauriac sur le voyage du navire qui porta Sassenay à la Plata, le rapport du marquis au ministre des relations extérieures, l'instruction d'Élio contre notre envoyé, etc.

A. CH.

---

387. — EHRHARD (Auguste **Henrik Ibsen et le théâtre contemporain.** Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-8 de 470 pages, 3 fr. 50.

M. Ehrhard dit fort judicieusement qu'on ne se fait pas une idée exacte du théâtre de M. Ibsen, quand on n'en examine qu'une pièce ou deux à part; et son étude d'ensemble arrive fort à propos pour combattre un engouement d'ailleurs très peu répandu qui avait succédé à l'igno-

rance de l'œuvre et du nom même de cet écrivain. Il s'en faut, à la vérité, que M. E. se soit proposé cet objet; mais son seul tort est d'avoir abondé dans un défaut national : doublement Français en sa qualité d'Alsacien, il a subi le prestige de la franchise, de la hardiesse; et, comme il trouvait ces qualités unies à un incontestable talent, il s'en est généreusement exagéré le mérite et les heureuses conséquences. Il a fort bien vu, toutes les fois qu'il a voulu les voir, les points faibles de son auteur (v. p. 66-67, 147-149, 200, 204, 306); mais la bienveillance naturelle envers un étranger et une sympathie involontaire pour un homme qui déteste la Prusse l'ont empêché de tenir ses yeux constamment ouverts. Ajoutons qu'il a cédé trop souvent à un sentiment moins excusable, la peur de passer pour ce qu'il appelle un philistin, cette peur qui lui fait dire que M. Prudhomme et Tartuffe seuls regardent le Théâtre Libre comme un mauvais lieu (p. 465). M. E. qui s'élève courageusement contre l'indulgence pour les trafics du journalisme (p. 364-365), devrait réfléchir que, quand il s'agit d'hommes qui tiennent une plume, l'immoralité publique des écrits est encore plus corruptrice que l'immoralité secrète de la conduite privée. Il n'en reste pas moins que, grâce à ses connaissances spéciales [1], il nous fait connaître à fond son auteur. S'il le dessert à son insu, il sert la vérité dont les intérêts sont encore plus respectables.

Par exemple, il insiste beaucoup sur la doctrine à laquelle aboutissent tous les drames de M. Ibsen. Or, le poète norvégien ne gagne pas à être présenté comme un penseur; car il ne suffit pas qu'une doctrine soit erronée et dangereuse pour paraître profonde ou neuve. Quoi de plus usé en littérature que ces thèmes des vertus naturelles faussées par les institutions sociales, de l'amour libre opposé aux unions mal assorties, de la corruption de tous les partis politiques, de la nécessité d'un cataclysme d'où sortira un monde nouveau? Sans doute, dans la vie pratique, des crimes trop fréquents défendent de prendre en pure plaisanterie ces théories dont l'application brutale choque et surprend l'ingénuité de M. Ibsen, qui aime, à certains jours, la société du grand monde, des belles admiratrices de son talent, les décorations, et qui trouve un duc de Saxe-Meiningen pour faire jouer par une troupe d'élite les pièces interdites par la police de Berlin. Mais, comme assertions philosophiques, ce sont là des vieilleries; M. Ibsen ne les a pas plus inventées que Diderot et même que les sophistes grecs; elles datent du jour où l'impatience a été plus forte que la résignation; c'est dire qu'elles sont aussi anciennes que l'humanité; et M. Ibsen n'y porte pas la pénétration avec laquelle Lessing dans *Nathan le Sage* approfondit les thèmes de Voltaire sur la tolérance et sur la comparaison des reli-

1. M. Ehrhard est professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Clermont; sa thèse sur l'influence de Molière en Allemagne témoigne de vastes études, et ajoute un titre précieux à la gloire littéraire de Molière.

gions positives et de la religion naturelle [1]. Mais c'est à M. E. que nous devons de connaitre la fidélité obstinée d'Ibsen à ces pauvretés éternellement funestes mais non éternellement intéressantes; comme il le dit fort bien, l'auteur des *Revenants* et de *Maison de Poupée* n'étale pas ses thèses, ne déclame point; un spectateur inattentif pourrait ne pas les apercevoir. Le mal, dira-t-on, ne serait pas grand; mais, par contre, en nous déroulant la philosophie de l'auteur, M. E nous prémunit contre la tentation (à laquelle il succombe lui-même) d'accorder du génie à un homme qui a seulement un talent remarquable de dramaturge. C'est grâce à lui que nous ne serons pas tentés de mettre à son exemple à côté de l'Alceste de Molière et du Torquato Tasso de Gœthe (p, 370) le Stockemann d'*Un Ennemi du peuple* qui s'écrie à propos des hommes au pouvoir : « Le mieux serait que nous pussions les exterminer comme d'autres insectes nuisibles » (p. 368). De même, c'est grâce à lui que nous connaissons les extravagances de *Peer Gynt*, très propres aussi à éclairer notre jugement.

L'habileté de M. Ibsen comme auteur dramatique est, en effet, incontestable. Sur ce point M. E., dans ses réflexions intéressantes, dans ses judicieuses analyses, n'a rien exagéré. L'écrivain norvégien trouve des situations fortes, des dénouements originaux, qu'il prépare avec une adresse d'autant plus méritoire qu'il n'emploie que des moyens très simples; il s'exprime dans un style nerveux et rapide. M. E. fait fort sagement de recommander l'étude de ces qualités à nos hommes de théâtre, et son livre leur facilite cette étude. Mais faut-il attribuer à M. Ibsen une profonde connaissance de l'âme humaine? Non pas. Je tiens pour très dramatiques les scènes où, dans les *Revenants*, M^me^ Alving explique au pasteur Manders comment elle a cessé de croire à toutes les obligations que la morale courante impose; mais je tiens la transformation prêtée ici à M^me^ Alving pour contredite par l'observation. Il est, en effet, d'expérience que, quand une personne a, comme elle, rempli pendant de longues années, avec une courageuse patience, des obligations qui répugnaient à son cœur, elle s'y attache. M^me^ Alving a caché les désordres honteux de son mari, sauvé et accru sa fortune; elle a fait vénérer son nom par son fils, l'a fait bénir par toute une population:une pareille conduite enchaîne invinciblement au respect de l'opinion la personne qui a eu la force de la suivre. On se révolte contre les devoirs qu'on a violés ou pratiqués passivement; on ne se révolte pas contre ceux qu'on a pratiqués avec une persévérante activité. Dans la réalité une telle femme pourrait dire, comme Giboyer, dans un moment de lassitude : « Ah! si c'était à refaire! »; mais on lui répondrait, comme on fait à Giboyer : « Vous recommenceriez. »

---

1. La théorie que M. Ehrhard résume en ces termes expressifs, « Il y a moins de honte à s'abandonner franchement et complètement au vice qu'à ne faire le bien qu'à moitié », a été vingt fois développée par Stendhal.

De même, dans *Maison de Poupée,* M. Ibsen a très adroitement préparé par la gaîté un peu fiévreuse, par les caprices, par les coups de tête de Nora, sa rupture avec son mari; mais, dans la réalité, la surprise de recevoir tour à tour des réprimandes et un pardon offert avec une lourdeur assez invraisemblable pour un acte dont elle était fière, ne déterminerait pas une femme, qui n'a point encore de liaison criminelle, à quitter le toit conjugal. Ce serait seulement une des secousses qui, à la longue, détacheraient de son mari cette petite personne fort occupée d'elle-même et dont l'étourderie inquiète plus qu'elle n'amuse. En attendant, son cœur n'est pas assez corrompu pour que son esprit soit, pour parler comme M. Ibsen, émancipé.

Au reste, M. Ibsen observe moins qu'il ne lit. Cet homme qui a été longtemps romantique avant de passer au réalisme, puis au symbolisme, qui vit d'ordinaire fort retiré, ce peintre de mœurs norvégiennes qui a longtemps vécu à Rome, puis en Allemagne, et dont les doctrines, quand elles ne sont pas le pur nihilisme, se rapprochent si fort des théories de Stuart Mill, de M. Taine et de M. Charcot, me paraît tirer ses idées encore plus des livres que de la vie elle-même. Les mœurs, les types qu'il décrit rappellent trop notre théâtre et nos romans pour n'en être pas tirés en partie. Laissons de côté certaines ressemblances de détail curieuses, qui ne prouveraient rien, comme celle du ménage Ekedal du *Canard sauvage* avec le ménage Delobelle de *Fromont Jeune et Risler Aîné;* mais nous connaissons trop ces épouses révoltées, ces parents faibles, ces vertueux imbéciles, ces révolutionnaires. M. E. marque finement une différence; les personnages de M. Ibsen sont moins passionnés et plus réfléchis. Mais ce trait de mœurs fidèlement conservé par lui met en contradiction leur caractère et leurs actes : ils pensent en Norvégiens, mais agissent en Français.

Néanmoins, sans le livre de M. E. on ne peut suivre chez M. Ibsen l'influence successive des diverses modes littéraires de l'Europe. C'est encore lui qui, par la fidélité de ses traductions, nous empêche d'attribuer à son auteur la supériorité de délicatesse qu'il lui accorde sur nos écrivains; car, là où M. Prozor ne prête à Nora que le *Sacrebleu* de la *Fille du Régiment*, il nous apprend que l'héroïne dit dans le texte : « Tonnerre de Dieu! »; que le médecin Stockemann appelle toujours sa bonne *chose, machin, celle qui a de la suie au bout du nez;* que le menuisier Engstrand et Régine *parlent* par moments *une langue dont les traductions ne donnent malheureusement aucune idée.* Il est donc facile de se mettre en garde contre les erreurs de M. E., puisqu'il fournit par son ample et loyale analyse le moyen de les rectifier. Son livre est indispensable pour qui veut bien connaître le théâtre de M. Ibsen, et l'on y trouvera de plus beaucoup de considérations instructives sur la littérature scandinave de ce siècle. Par sa science et par son caractère, M. Ehrhard est de ceux dont les opinions méritent d'être examinées.

Charles Dejob.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Félix ROBIOU, correspondant de l'Institut, vient de publier en tiré à part (Paris, Bouillon, 1892; in-8°, 90 pages) des articles qui ont paru dans la *Revue des religions* (ne pas confondre avec la *Revue de l'histoire des religions*) sur *la question des mythes*. L'auteur discute avec beaucoup d'érudition les mythes égyptiens et les mythes chaldéens. Son but est de prouver qu'il n'y a pas de mythes, ou si peu que rien. « On a voulu à tout prix, dit-il, écarter l'enseignement traditionnel d'un point de départ spiritualiste pour les croyances du genre humain. » M. Robiou veut aussi, à tout prix, démontrer l'existence d'une révélation primitive d'où les mythologies anciennes seraient sorties par voie d'altération. Pour ce qui regarde l'origine des mythologies, il n'y a là qu'une hypothèse dont les difficultés et l'insuffisance n'auraient pas dû échapper à son vénérable défenseur.

— M. TEXTE, chargé d'un cours complémentaire de littérature française à la Faculté des lettres de Lyon, a publié dans le huitième fascicule (juin) du « Bulletin des travaux de l'Université de Lyon » la leçon d'ouverture de son cours sur les *origines antiques et italiennes de la Renaissance française*.

— Viennent de paraître : le tome deuxième du *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, par M. Alexandre TUETEY ; le tome troisième et dernier du recueil de documents consacré par M. CHASSIN à la préparation de la guerre de Vendée ; le troisième volume des *Mémoires* d'Hyde de Neuville ; la *Réforme judiciaire en 1789 d'après les cahiers du Bas-Limousin*, par C. SANSAS (Tulle, Crauffon) ; la traduction française des lettres du voyageur Reichardt par M. LAQUIANTE (*Un Prussien en France en 1792*. Paris, Perrin).

ALLEMAGNE. — Le professeur Max ZEISIGER vient de publier un intéressant mémoire sur la vie et les œuvres d'Odon, abbé de Cluni. (*Leben und Wirken des Abtes Odo von Cluni*, Sorau, 1862, in-4°, progr. n° 87.) Ce travail est composé suivant les règles de la critique historique, avec des références nombreuses aux textes et un grand souci de l'exactitude. Mais les résultats obtenus par l'auteur ne sont pas très nouveaux. Au point de vue de la biographie même d'Odo nous n'y apprenons presque rien de plus que dans l'*Histoire littéraire* ou bien dans le livre récent de M. Sackur sur les Clunisiens. Ce qui n'a rien d'étonnant si nous songeons à la rareté des textes relatifs à Odon, en dehors de sa vie écrite par son disciple Jean. Toutefois il faut savoir gré au professeur Zeisiger des efforts qu'il a tentés pour replacer Odon dans le milieu où il a vécu et pour rattacher les divers actes de sa vie aux événements généraux contemporains. On remarquera particulièrement tout ce qui est dit des relations d'Odon avec son ami Théotolon, archevêque de Tours.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 juillet 1892.

M. de Barthélemy communique un mémoire de M. le colonel de la Noë, de la Société des antiquaires de France, au sujet d'une montre solaire trouvée à Cocheren, près Forbach, sur une éminence que les archéologues lorrains appellent le Hiéraple. C'est la première fois, peut-être, que l'on signale une montre solaire. La colline dite du Hiéraple est déjà célèbre par le grand nombre des objets antiques qui y ont été trouvés. Le vrai nom de ce lieu, dit M. de Barthélemy, est Hérapel ou Hochrapel; celui de Hiéraple a été fabriqué par des érudits, qui ont voulu y découvrir une antique *Hierapolis*.

M. Julien Havet, conservateur adjoint à la Bibliothèque nationale, communique des observations sur un point de toponymie gauloise. — Reprenant et développant une remarque due à M. Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, M. Julien Havet énumère un certain nombre de bourgs ou villages des diverses provinces de France, qui portent les noms d'Ingrande, Ingrannes, Aigurande, Eygurande, Yvrandes ou autres analogues. Il montre que presque toujours les localités qui portent ces noms se trouvent à la limite de deux diocèses épiscopaux de l'ancien régime, c'est-à-dire à la frontière de deux cités de la Gaule romaine et, avant la conquête de César, de deux nations gauloises. Il en conclut qu'il a dû exister en gaulois un mot *igoranda* ou *icoranda*, dont la signification était « frontière ». — La Délivrande (Calvados) s'appelait autrefois Notre-Dame-de-l'Ivrande. En ce point se trouvait la frontière entre le peuple gaulois des Baiocasses (Bayeux) et celui des Viducasses (Vieux).

M. Bréal rappelle le mot allemand *rand*, qui signifie « bord » ou « marge ». Ce mot appartient apparemment, soit au fonds commun des idiomes germaniques et celtiques, soit aux termes que les Germains ont, en assez grand nombre, empruntés aux Gaulois.

M. Théodore Reinach lit une note sur un fragment d'un historien inédit d'Alexandre le Grand, découvert par M. Papadopoulos Kérameus dans la bibliothèque du patriarcat de Jérusalem. C'est un récit très abrégé des événements, depuis la bataille du Granique jusqu'à celle d'Arbèles. On y trouve quelques anachronismes et beaucoup de fables. Le seul détail nouveau qui paraisse authentique est le nom du jeune fils de Darius, fait prisonnier à la bataille d'Issus : il s'appelait Ochus. Six lignes, relatives aux chars armés de faux, étaient déjà citées dans le lexique de Suidas. M. Th. Reinach, par des considérations tirées à la fois du fond et de la forme, montre que l'auteur doit avoir vécu sous l'empire romain, vers la fin du IIe siècle. Il y a des raisons sérieuses d'y reconnaître un certain Amyntianus, auteur d'une biographie d'Alexandre mentionnée par Photius.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

Ouvrage présentés : — par M. d'Arbois de Jubainville : Thévenot (Arsène), *Éphémérides communales ;* — par M. l'abbé Duchesne : Gerspach, *la Manufacture nationale des Gobelins*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31-32 — 1-8 août — 1892

388. — **A traveller's narrative** written to illustrate the episode of the Bâb, edited in the original persian, and translated into english, with an introduction and explicatory notes, by Edward G. Browne, M. A., M. B., fellow of Pembroke college, and lecturer in persian to the university of Cambridge. Cambridge at the university press. Vol. I, texte, petit in-8, p. 211 ; vol. II, traduction et notes, petit in-8, p. LIII et 446.

L'histoire des premiers temps du bâbisme en Perse a été racontée, il y a quelques années, par le comte de Gobineau dans un livre qui, lors de son apparition, excita vivement l'attention en Europe et dont l'intérêt est loin d'être épuisé aujourd'hui [1]. Un jeune homme, du nom de Mirza Aly Mohammed, apparut à Schiraz vers 1844 comme un prophète ayant reçu de Dieu la mission d'enseigner la vraie religion, seule capable de mettre fin aux maux qui affligent l'humanité. Il prit le titre de *Bâb* (porte), prêcha à ses disciples et exposa dans ses écrits sa doctrine qui eut bientôt un retentissement prodigieux ; il se créa un puissant parti non seulement dans la basse classe du peuple, mais aussi dans la noblesse et fit même des prosélytes parmi les membres influents du clergé musulman, intéressé à le combattre et qui ne faillit pas, du reste, à cette tâche. La morale de justice et d'égalité qu'il voulait faire prévaloir n'avait rien d'agressif, et cependant elle ne tendait à rien moins qu'à renverser, avec l'islam officiel, l'administration civile basée sur l'exploitation du peuple par les classes dirigeantes. La lutte ne tarda pas à éclater ; elle amena l'emprisonnement du Bâb, la persécution des chefs bâbis et les révoltes du Mazandéran et de Zandjan, qui ne furent réprimées qu'après d'horribles massacres. Cette première époque du bâbisme, si magistralement décrite par le comte de Gobineau, se termine par l'exécution du Bâb et de ses acolytes, suivie quelque temps après de l'attentat contre la vie du Schah au mois d'août 1852. Depuis Gobineau,

1. *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, par le comte de Gobineau, Paris, 1866, 2e édition.

on a souvent écrit sur ce sujet, mais sans ajouter beaucoup à ce que celui-ci nous avait appris.

Quelle fut la fortune du bâbisme après le supplice de son chef? Dans quel état se trouve-t-il aujourd'hui? Telles sont les questions que M. Browne s'est donné pour tâche d'éclaircir. Connaissant à fond la langue du pays, il s'est rendu en Perse, a visité les lieux empreints du sang des martyrs et s'est créé des relations avec les principaux bâbis. Il résulte de ses investigations qu'il s'est produit dans le bâbisme un schisme qui pourrait en compromettre l'avenir. Mirza Yahya, qualifié de *Sobhi-Ezel* (le matin de l'éternité), n'est pas généralement reconnu comme le chef, bien qu'il eût été désigné pour succéder au Bâb. Loin de là, son parti ne comprend qu'une faible minorité; le gros des bâbistes est allé à son frère consanguin, Mirza Housein Aly, appelé *Béha-ullah* (la splendeur de Dieu) et qui s'est donné comme le vrai prophète de la nouvelle religion, dont le Bâb n'aurait été que le précurseur, tel saint Jean-Baptiste venu pour préparer la voie au Messie. Béha serait la personne plus parfaite, annoncée par le Bâb lui-même et qu'il désigne dans son livre intitulé *Beyân* par « celui que Dieu manifestera ».

Ces deux chefs avaient été impliqués dans les poursuites suscitées par l'attentat contre le roi, mais, reconnus innocents, ils furent autorisés à se retirer sur le territoire turc. Ils vécurent jusque vers 1864 dans l'Irak-arabi; ils furent ensuite déportés à Constantinople et de là à Andrinople. Les dissensions s'étant accentuées entre eux, Béha fut transporté et interné à Saint-Jean-d'Acre, tandis que Sobhi-Ezel fut confiné dans l'île de Chypre à Famagouste au mois de juillet 1868. C'est dans leur résidence respective que M. B. a eu la bonne fortune de les voir et de les entretenir. Il a, en outre, rapporté de son voyage des livres bâbis, importants pour l'histoire de cette secte autant que pour la connaissance de sa doctrine.

C'est un livre de cette collection intitulé *Récit d'un voyageur écrit pour expliquer l'épisode du Bâb*, qu'il vient de publier avec une traduction anglaise. Ce récit, rédigé vraisemblablement en 1886, trace du bâbisme un historique succinct et très bref, depuis ses origines jusqu'à ces dernières années. Sur plusieurs points il complète ou rectifie les données du comte de Gobineau. L'auteur est un adepte de Béha; il représente le Bâb, non comme l'inspiré de Dieu, mais comme l'intermédiaire d'une personne plus parfaite que lui. Il réprouve énergiquement l'attentat dirigé contre le roi et fait ressortir le caractère pacifique du bâbisme qui depuis trente-cinq ans ne s'est signalé par aucun acte de rebellion contre le gouvernement. Après avoir parlé de Sobhi-Ezel et de Béha, il donne de longs extraits de la lettre que ce dernier adressa d'Andrinople au Schah et qui coûta la vie au bâbiste qni osa la remettre au roi. Celui-ci regretta, dit-on, cet acte de cruauté inutile. Ces extraits sont suivis d'autres plus courts tirés des diverses épitres et dès traités de Béha. La lecture de ces morceaux laisse l'impression que les chefs bâbis-

tes veulent s'en tenir à la propagande par les paroles et les écrits et repoussent les moyens violents. L'auteur du *Récit*, de son côté, fait ressortir le côté socialiste du bâbisme : « Tous les hommes, dit-il, forment un seul peuple, une seule nation, une seule espèce, un seul genre. L'intérêt commun réside dans une égalité complète ; la justice et l'égalité dans le genre humain sont au nombre des premiers promoteurs du pouvoir et des principaux moyens d'extension des limites de la conquête. » Le bâbisme diffère par son esprit religieux du socialisme européen. Arrivera-t-il par la seule persuasion à conquérir les masses populaires et à supplanter l'islamisme en Perse ? Il semble que la grande fortune, qu'il a eue dès son origine et que les persécutions n'ont fait qu'accroître, soit due principalement à l'état de misère et de mécontentement qui va toujours grandissant dans ce pays. De graves événements peuvent surgir dans un avenir prochain. Le bâbisme en profitera t-il pour reprendre la lutte et triompher, ou est-il destiné à végéter comme une des nombreuses sectes religieuses et philosophiques que l'on rencontre en Orient ? C'est ce que l'avenir fera connaître.

A la suite de sa traduction, M. B. a ajouté vingt-six notes ou appendices qui occupent 252 pages et fournissent une importante contribution à l'histoire du bâbisme. C'est d'abord une liste analytique de tous les ouvrages persans et européens qui traitent du Bâb et de sa religion. Le volume VI des *Collections scientifiques* de l'Institut des langues orientales de Saint-Pétersbourg, contenant des textes bâbis édités par M. le baron Rosen et annoncé dans cette liste, a paru depuis, et ces textes, ainsi que ceux parus dans le volume I de ces collections, ont été l'objet d'un examen critique de la part de M. Browne dans le dernier cahier du Journal de la Société asiatique d'Angleterre. Les autres notes ont trait à divers faits de l'histoire des bâbistes ou à leurs livres et à leur doctrine.

Cet ouvrage a sa place marquée, à côté du livre du comte de Gobineau, dans la bibliothèque des personnes qui s'intéressent aux religions de l'Orient.

Rubens Duval.

---

389. — Ernst Krause. (Carus Sterne) **Tuisko Land, der arischen Stämme und Götter Urheimat.** Erläuterungen zum Sagenschatze der Veden, Edda, Ilias und Odyssee. Glogau. Flemming, 1891. In-8, xii-624 p., avec 76 gravures et une carte.

« Si j'ai donné à mon livre le titre de *Tuisko-Land*, c'est parce que le nom primitif de l'Adam aryen, qui a passé dans toutes les langues indogermaniques, Mani (Manu), répond au Mannus que Tacite appelle un fils de Tuisko, lequel s'est dévoilé à nos yeux comme le véritable ancêtre *(Eschenvater)* du germanique Isko, Ask ou Aschanes (Ascanius), du perse Mashya (Meschia) et de la race des frênes *(Eschengeschlechts)* hellénique, à rapprocher des *Iscaevones* de Tacite. »

Ce livre se divise en deux parties. Dans la première, marchant sur les pas de MM. Geiger et Penka, l'auteur affirme que les Aryens viennent de l'Europe du Nord, en particulier de la Germanie; dans la seconde, il essaie de montrer que les poèmes homériques sont une sorte de transposition de la mythologie germanique de l'Edda.

M. Krause écrit agréablement, en journaliste, mais sa méthode est celle d'un compilateur, travaillant d'après un petit nombre de livres souvent mal digérés, imparfaitement au courant des sciences nombreuses qu'il invoque tour à tour à l'appui de ses hypothèses. Voici quelques exemples : P. 3, les Basques sont des Sémites, tant par la descendance physique que par la langue; p. 5, les guerriers des frontons d'Égine ont le type sémitique; p. 25, les crânes de Hallstatt sont dolichocéphales (on n'en sait absolument rien, n'en possédant même pas une douzaine); p. 30, le sanscrit *mîra* est le latin *mare;* p. 34, les Aryens sont « les blancs », de même que les Arvernes; la même racine *(ghar* ou *ghal)* se retrouve dans les noms de peuples germaniques *Arimanni*, *Germani*, *Arii*, *Chattu-arii*, *Ripu-arii*, *Cantu-arii ; Galli* et *Galatae*, *heros* et *Herr* ont la même origine (erreurs en partie empruntées à M. Penka); p. 36, les Celtes sont « les sombres », de la racine *ska* ou *skal,* couvrir; p. 47, la nécropole de Koban dans le Caucase est assimilée aux terramares, alors qu'elle appartient à une époque toute différente et très postérieure ; p. 50 « le dieu tyrrhénien Thuran » *(sic)* est assimilé à Thor ; p. 55, la race de Canstatt serait celle des *Reihengräber* germaniques ; p. 59, la théorie de Baer est attribuée à M. J. Ranke, parce que M. K. a été la chercher dans un livre de vulgarisation écrit par ce dernier; p. 62, les désignations de menhirs, dolmens, etc., auraient été introduites dans le langage scientifique par Lenoir « il y a 35 ans environ » (erreur, cf. Millin, *Mag. encycl.*, 1814, t. IV, p. 188 et les *Mémoires de l'Acad. celtique,* 1807, p. 261); p. 65, il est faux que la Bible mentionne les dolmens de la Palestine, puisque rien ne prouve que ces dolmens soient des autels; p. 73, l'indication des monuments mégalithiques sur la carte d'Italie est fausse ; p. 86, il n'y a pas de palafittes à La Tène; p. 252, les *Nautae Parisiaci* deviennent des « Pariser Fischer »; à la même page, il est question de *Lukanus in seinen Pharsalien;* à la p. 401, du « Kirchenschriftsteller » Étienne de Byzance, etc.

Je n'ai pas la compétence nécessaire pour suivre M. Krause sur le terrain de la mythologie germanique. Les travaux de M. Bugge, qui paraissent avoir mis hors de doute le caractère dérivé de cette mythologie, sa dépendance à l'égard du paganisme gréco-romain et du christianisme, sont naturellement à ses yeux des hérésies et des paradoxes insoutenables. Son guide principal est M. Veckenstedt, dont le manque de critique a été plus d'une fois signalé; mais s'il lui emprunte, entr'autres choses étonnantes, le rapprochement de *Svastika* avec le dieu lithuanien *Sweistiks,* il sait aussi être hardi pour son propre compte, comme lorsqu'il retrouve

l'*Agdistis* phrygien dans le géant lithuanien *Aukszitis* (p. 137), *Atlas* dans *Atli, der Alte* (p. 140), *Asklepios* dans *Auschlavis*, dieu solaire lithuanien (p. 208), *Taran* dans le nom donné par Pline au renne ou à l'élan, *tarandus*, parce que le dieu du tonnerre serait cornu (p. 252). Des rapprochements qui ne sont pas étymologiques, je citerai un seul exemple (p. 616). Nausicaa blanchisseuse, c'est la Walkyrie que le roi Herwig, dans le *Gudrunlied*, trouve lavant le linge sur la côte normande. Mais, dans Homère, le sens de cet épisode est oblitéré; il faut l'aller chercher dans l'épopée germanique, où la Walkyrie est condamnée à une besogne indigne en expiation de sa faute. On m'excusera si je n'en crois rien [1].

Salomon REINACH.

---

390. — EGGER (Max), **Histoire de la littérature grecque.** Paris, Delaplane, 1892, 396 p. in-12.

Il faut remercier MM. Doumic, Jeanroy, Puech et Max Egger d'avoir écrit pour les classes un cours complet d'histoire littéraire. L'étude des littératures grecque, latine et française, pour n'être plus représentée par une note spéciale à l'épreuve orale du baccalauréat ès lettres, n'en demeure pas moins la base de l'enseignement classique. En modifiant cette épreuve, les auteurs du nouveau programme ont voulu seulement empêcher les candidats de se livrer à une préparation trop directe de l'examen; tous les professeurs qui ont siégé dans un jury de baccalauréat se rappellent les réponses stéréotypées que provoquait chaque question d'histoire littéraire! A cet égard, on peut même souhaiter que les volumes de l'excellente collection que vient de compléter le livre de M. Max Egger se dépouillent, dans de prochaines éditions, de ce qui les fait ressembler encore un peu trop à des manuels: je veux parler de ces résumés qui suivent chaque chapitre, de ces notices sommaires, où un habile procédé typographique met en relief les points essentiels d'un sujet. Il est à craindre que ces résumés commodes, qui s'adressent plus à la mémoire qu'à l'intelligence et au goût des élèves, ne paraissent les dispenser de lire le reste.

Ce n'était pas une tâche facile que de condenser en trois ou quatre cents pages toute l'histoire de la littérature grecque, depuis les origines jusqu'aux Pères de l'Église inclusivement. Il fallait se résigner à des sacrifices, et insister de préférence sur les bons auteurs. C'est le parti qu'a dû prendre M. M. E., et personne ne lui reprochera d'avoir trop brièvement résumé l'œuvre de poètes, même éminents, comme Mimnerme, Solon ou Théognis, d'orateurs comme Antiphon ou Andocide, d'histo-

---

1. Les noms propres sont souvent estropiés, caractère à peu près constant des ouvrages superficiels (p. 68, *Carteilhac;* p. 69, *Féraud;* p. 90, *Belloquet*; p. 117, *Origines* (Origène), etc.

riens comme Polybe ou Strabon. Il était naturel aussi, dans un ouvrage de ce genre, que le théâtre occupât une place proportionnellement plus grande que les écrits d'un Platon ou d'un Thucydide. Qui ne sait l'attrait particulier qu'exerce la tragédie grecque sur des esprits même non initiés aux langues anciennes? Je me permettrai seulement de regretter un peu que le plus grand de tous les poètes grecs, Homère, ne soit pas l'objet d'une étude littéraire plus étendue. L'*Iliade* et l'*Odyssée* occupent juste autant de pages que le théâtre d'Euripide : est-ce suffisant? Encore l'histoire de la formation de ces deux poèmes (histoire toute hypothétique) tient-elle à elle seule presque autant de place que la critique littéraire. N'est-ce pas cette critique, cependant, qui devrait être surtout développée devant des élèves? Je ne trouve qu'une demi-page (p. 22-23) sur l'unité et la variété de l'*Iliade* : c'était pourtant le cas de montrer par des exemples comment un épisode isolé de la guerre de Troie s'est transformé en un vaste tableau de la vie grecque tout entière. L'étude des comparaisons homériques est aussi, à mon avis, trop succincte (p. 26-27), et je n'y rencontre pas cette observation essentielle, que le poète se permet de développer à son gré des descriptions épisodiques sans aucun rapport avec le point de départ de la comparaison. En ce sens il n'est pas rigoureusement exact de dire que la comparaison homérique, plus ou moins développée, est toujours juste (p. 26).

M. M. E. a fait suivre chaque chapitre d'indications bibliographiques, qui seront utiles. Il a surtout cité des ouvrages français. Parmi ceux-ci je lui signale une petite lacune : le bon livre de M. Dürrbach sur l'orateur Lycurgue. En revanche, je ne sache pas que M. Haussoullier ait donné chez Hachette une édition de la *Constitution d'Athènes* d'Aristote (p. 284).

Le livre est bien imprimé; les fautes sont rares, même dans le grec. Je relève seulement le mot *homélie* dérivé du grec ὁμελία (p. 372) : c'est ὁμιλία qu'il faut lire (1).

En terminant, je me plais à reconnaître le soin particulier que M. M. E. a apporté à la traduction des morceaux cités dans le texte. C'est vraiment avec ce respect scrupuleux qu'il faut traiter les modèles grecs. M. Max Egger a tenu à cet égard ce qu'on pouvait attendre de l'habile traducteur du *Jugement de Denys d'Halicarnasse sur Lysias*.

Am. HAUVETTE.

---

391. — Ch. JORET. **La Rose dans l'antiquité et au moyen âge.** Paris, Bouillon, 1892. In-8, x-483 p.

C'est un vrai bouquet de fleurs que nous offre là M. Joret. Traitant sans prétention un sujet très vaste et très complexe, qui embrasse à la fois la littérature, le *folklore*, la religion et l'art, il a su réunir avec

(1) Signalons encore deux petites fautes, p. 54, n. 1, et p. 55, n. 1.

goût tant de citations charmantes, tant de gracieuses et poétiques traditions, que l'on recommanderait la lecture de son livre aux gens du monde et aux artistes alors même que ce ne serait pas avant tout un travail de solide érudition. Car s'il a eu des prédécesseurs et si, pour l'Allemagne notamment, la monographie de Schleiden (1873) lui a été très utile, le dépouillement direct des textes et l'étude des monuments lui ont fourni la plupart des renseignements qu'il a si heureusement mis en œuvre. L'ordre où il les a présentés est très méthodique et aussi symétrique que possible dans les deux parties, composées chacune de six chapitres, qui traitent, la première de la rose dans l'antiquité, la seconde de la rose au moyen âge : culture de la rose, la rose dans la légende et la poésie, la rose dans les usages de la vie, dans le culte et dans l'art, la rose dans la pharmacopée. Je me demande seulement si le chapitre II de la seconde partie « la rose dans les légendes et dans la poésie de l'Orient » n'aurait pas dû être placé plus loin une fois qu'il est bien établi que les légendes proprement orientales de la rose, en particulier celle des amours de la rose et du rossignol, n'ont pas pénétré dans le moyen âge occidental. A côté de la composition, qui est excellente, je louerai beaucoup le style simple de M. J., car le sujet qu'il a choisi prêtait à la mièvrerie et il n'a pas écrit une ligne que l'on en puisse accuser. Si, comme il le dit dans sa préface, les ouvrages relatifs au « plant-lore » sont encore rares en France, nous pouvons désormais nous consoler de cette rareté par la qualité du présent livre : *non sunt numeranda, sed ponderanda.*

Les observations que je voudrais présenter à l'auteur portent toutes sur des points de détail ; je les lui soumets en témoignage de l'intérêt même que j'ai pris à le lire et du plaisir que cette lecture m'a causé. P. 30 (cf. p. 117), il faut renoncer à faire dériver du nom de la rose celui de l'île de Rhodes : c'est une étymologie populaire. P. 50 et suiv., M. J. aurait trouvé de plus amples renseignements sur les rapports de la rose avec Vénus s'il avait consulté la monographie de M. Bernoulli sur Aphrodite (1873). A la p. 54, « Ganymède couronné de roses » m'est inconnu ; M. J. renvoie à Dierbach, *Flora mythologica*, qui n'est pas une autorité en matière d'art. P. 68, je ne crois pas que dans l'*Énéide*, VI, 884, *purpurei flores* désigne les roses ; M. J. cite lui-même, à la page suivante, une phrase de saint Jérôme qui contredit cette interprétation : « *Super tumulos conjugum spargunt violas, rosas, lilia, floresque purpureos*. Je ne sais où il a vu que Servius explique ces mots par *roses ;* il n'en est pas question dans le commentaire du passage de Virgile (éd. Thilo, t. II, p. 122). P. 88 « qui pourrait se faire sans la rose ? » est une traduction incorrecte de vers Pseud. Anacr. 51, 19. P. 107, M. J. dit qu'on attachait des guirlandes de roses à la proue des vaisseaux et il cite à l'appui Ov. *Amor.*, III, II, 29, où il est simplement parlé d'une couronne votive. P. 111, dans l'inscription reproduite en note, il est question d'un L. Ogius Patroclus ; dans le texte, M. J. fait de lui

un *Longius*, à la suite du président d'Orbessan qui n'était pas épigraphiste et qu'il était superflu de citer. P. 113, ce qui est dit de la rose dans l'art grec est insuffisant ; il fallait parler des rosaces qui, sur les stèles attiques, sont destinées à rappeler le souvenir des fleurs offertes sur la tombe (cf. l'index de mon édition de Le Bas, p. 160). M. J. ne connaît guère que les monuments de basse époque. P. 119, l'histoire de la courtisane Rhodopis était inutile à conter, puisque la rose n'y figure à aucun titre. P. 134, M. J. a négligé les cachets d'oculistes, où il est question du collyre *diarhodon*. (Cf. C.I.L. t. XII, n° 5691.) P. 396, le passage de Minucius Félix est mal cité. P. 410 et suiv., ce qui est dit des roses dans la peinture de la Renaissance est en dehors du sujet et les citations sont faites un peu au hasard ; le tableau allégorique de *la Vanité et la Modestie* n'est plus attribué à Léonard ; Procaccini et Rottenhammer n'ont aucun droit à figurer parmi « les grands peintres de la Renaissance », non plus que le Dominiquin, qui est un éclectique. P. 448, Lindos n'est pas « en Chypre » mais à Rhodes.

Ceux qui sont versés dans la littérature du moyen âge trouveront sans doute à compléter çà et là les riches *rosaria* de M. J. ; peut-être y a-t-il encore à glaner aussi dans les poètes byzantins. Ce travail, qui serait un plaisir de *book-worm*, est malheureusement bien difficile parce que M.J. a négligé, très à tort, d'ajouter à son livre un index des auteurs, ou même un index quelconque. La bibliographie qui occupe la p. 481 concerne exclusivement les ouvrages qui ont trait d'une manière spéciale à la rose, c'est-à-dire les sources de seconde main. L'index dont nous regrettons l'absence est tellement nécessaire que M. J. ne manquera pas de le dresser quand il réimprimera *La Rose* ; et je crois que l'on peut attendre avec confiance cette seconde édition d'un beau livre qui, moins éphémère que la fleur dont il traite, est destiné à vivre plus longtemps que « l'espace d'un matin »[1].

Salomon Reinach.

---

392. — Ludwig Huberti. **Gottesfrieden und Landfrieden.** Rechtsgeschichtliche Studien. Erster Band, Die Friedensordnungen in Frankreich. 1 vol. in-8, xvi-593 pp. et une carte. Ansbach, C. Brügel und Sohn, 1892.

M. Huberti s'est proposé d'exposer les différents mouvements qui se sont produits, au moyen âge, depuis le x^e^ jusqu'au xvi^e^ siècle, en France, en Italie, en Allemagne, pour assurer la paix publique et mettre un terme

---

1. Bien que l'exécution matérielle soit très belle, les fautes d'impression sont assez nombreuses : p. 42, lire *rubebat* ; p. 48, n. 3, lire *Gorii* ; p. 56, n. 4, lire *geminae* ; p. 97, n. 2, lire *Apollinaris* ; p. 101, n. 4, lire *Persicos* ; p. 235, n. 1, lire *halantes* ; p. 241, lire *martyr* ; p. 242, n. 5, lire *ipsius* ; p. 248, lire *coupable* ; p. 356, n. 4, lire *Stuckius*, etc. La plupart de ces fautes sont de celles qui devraient être corrigées par l'imprimeur s'il était servi par un réviseur compétent.

aux guerres privées. Le premier volume, qui vient de paraître, s'occupe de la France et nous intéresse par suite d'une façon spéciale.

Ce volume se partage en deux parties, d'importance et de valeur inégales. Dans la première, M. H. raconte les tentatives de l'Église, pour amener la conclusion d'une paix ou d'une trêve de Dieu, depuis le synode de Charroux en 989 jusqu'au concile de Valence en 1248 ; dans la seconde, il montre les efforts que fit la royauté française, depuis Louis VI jusqu'à François Ier, pour faire disparaître les hostilités entre les seigneurs et forcer les vassaux à porter leurs différends devant la justice royale.

La première partie est très développée. L'auteur connaît fort bien les ouvrages récents qui ont traité des parcelles de son sujet. Aucune brochure française, si mince qu'elle soit, ne lui a échappé. Peut-être même s'attarde-t-il trop à relever, sur chaque point secondaire, les opinions de chaque écrivain. La réfutation des avis opposés au sien occupe dans son livre une place plus grande que l'exposition de ses idées personnelles. La lecture des ouvrages modernes ne l'a pas dispensé de remonter aux sources; il a consulté, autant que possible, les manuscrits des chroniqueurs qui nous parlent de la paix ou de la trêve de Dieu et il a lu, dans les collections originales des conciles, les canons qui ordonnent de respecter le laboureur, le marchand, le prêtre. Il reproduit dans son ouvrage les principaux textes, avant de les commenter. Ce commentaire lui-même est fait avec beaucoup de soins; M. H. entre dans le plus petit détail ; il ne veut pas qu'une seule phrase de ces documents reste obscure. Pour expliquer un tout petit détail, il invoque quantité de témoignages, il accumule citations sur citations et fait de très longues digressions juridiques. Ainsi, par un brillant hors d'œuvre, il montre la persistance du droit romain dans le midi de la France; il nous raconte l'histoire du droit d'asile sous les Mérovingiens et les Carolingiens; il recherche si les capitulaires autorisaient encore la *faida* ; [1] il nous donne son opinion sur l'origine des communes; il expose sommairement les préliminaires de la croisade des Albigeois. Chaque texte est de la sorte commenté à part; néanmoins M. H. n'a jamais perdu de vue le développement de l'institution de la paix et de la trêve de Dieu. Il fait très bien voir l'enchaînement de tous ces actes. L'Église commence par interdire sous des peines ecclésiastiques toute violence contre les églises, les

1. Il arrive à une réponse affirmative. Nous ne saurions sur ce point partager son avis. Les textes qu'il cite prouvent que la *faida* existait comme fait, mais non point qu'elle constituait un droit. Le texte (Capit. de 813, c. 2. Borétius, p. 175) : *Ut inquiratur diligenter de faidosis hominibus, qui solent incongruas commotiones facere tam in dominicis diebus quamque et aliis solemnitatibus sicuti et in feriaticis diebus : hoc omnimo prohibendum est, ne facere præsumant*, n'autorise pas à supposer que la *faida* était permise les jours autres que dimanches et fêtes; il montre seulement que les hommes occupés les jours ordinaires allaient attaquer leurs adversaires les jours fériés.

clercs, les laboureurs; — dans différents conciles, clercs, seigneurs, paysans jurent d'observer la paix et de ne terminer leurs différends que par voie de justice; — la royauté avec Robert convoque elle-même des assemblées où la paix est jurée; — puis, non content de jurer d'observer soi-même la paix, on jure de la faire observer autour de soi; on forme des alliances pour faire la guerre à la guerre. Telles sont les premières phases de ce mouvement. Bientôt l'Église crut devoir faire la part du feu; comme elle ne pouvait supprimer les guerres privées, elle chercha à les enrayer; elle interdit toute hostilité pendant les grandes fêtes et certains jours de la semaine, du samedi au lundi par exemple : ne pouvant faire triompher la *paix de Dieu*, elle se rabattit sur la *trêve de Dieu*. Le premier exemple de cette trêve se trouve dans les canons du concile d'Elne en 1027. Mais l'Église assura toujours une paix perpétuelle à une certaine catégorie de personnes et de choses : les deux notions furent mélangées et l'on eut la *pax et treuga Dei*. Les dispositions, proclamées dans les conciles, sont insérées dans quelques chartes communales, sans pourtant qu'il faille voir dans les communes, avec M. Semichon, une transformation des antiques associations pour la paix de Dieu. La papauté étrangère à l'origine au mouvement, cherche au XIe siècle à en prendre la direction; elle proclame la paix de Dieu en même temps que la croisade, au concile de Clermont; en mars 1123, au concile général de Latran, puis, dans divers synodes pontificaux, jusqu'à la fin du XIIe siècle, la trêve de Dieu est décrétée, et, par Grégoire IX, les dispositions qui la règlent sont introduites dans le *Corpus juris canonici*. Enfin, pour la dernière fois, on répète les règlements sur la paix de Dieu, au début du XIIIe siècle, dans les synodes du midi de la France, dans lesquels on condamnait les Albigeois : on en fit une arme de guerre contre les hérétiques : le mouvement vint ainsi expirer dans les contrées mêmes où il avait pris naissance.

M. H. le premier a exposé cette histoire d'une manière complète et a suivi la paix et la trêve de Dieu dans toutes leurs transformations. Son tort, à notre avis, est de vouloir tout nous expliquer d'une façon logique. Le premier synode où l'anathème fut lancé contre ceux qui détroussaient les clercs ou les laboureurs est celui de Charroux en 989 : M. H. nous expliquera pourquoi ce concile devait précisément être réuni à Charroux et précisément à la date de 989; mais rien ne nous garantit, quoi qu'en dise l'auteur, que ces canons n'aient été précédés d'autres semblables aujourd'hui perdus. Puis, il nous montre comment chaque forme de la paix ou trêve de Dieu est forcément sortie de la forme précédente, comment chaque acte entraina nécessairement l'acte suivant. Cette logique à laquelle se plait le juriste ne se trouve point dans les faits plus souples et où il faut tenir compte de la liberté ou du caprice des hommes : d'ailleurs, les documents qui ont survécu sont peu nombreux en comparaison de ceux qui existaient jadis et chaque nouvelle découverte peut renverser l'échafaudage si laborieusement dressé.

Devons-nous ajouter que certaines distinctions trop subtiles de M. H. nous ont échappé? Nous ne sommes pas sûr, par exemple, d'avoir bien saisi la différence qu'il fait entre les *Friedensvereinigungen* et les *Friedensbündnisse*.

Malgré ces subtilités, toute la première partie est excellente; la seconde est plus faible. M. H. l'a beaucoup écourtée; il cite les principales ordonnances des rois de France, par lesquelles ils ont cherché à réduire ou à interdire les guerres privées; mais il les commente à peine. Il eût été pourtant bon qu'il nous expliquât l'essence de *l'assurement* et qu'il cherchât les rapports de cette institution avec l'ancienne *treuga*, celle dont il est question dans la loi des Lombards. Il eût aussi fallu distinguer avec plus de soin les dispositions applicables dans le domaine et celles qui devaient être exécutées dans le royaume entier; puis, quelques questions qui se rattachent au droit de guerre privée, duel judiciaire, tournoi, port d'arme, auraient dû être traitées : or, M. H n'y touche pas. Nous espérons que l'auteur reprendra cette partie pour l'approfondir.

Les erreurs de détail sont peu nombreuses. Voici pourtant quelques-unes de celles que nous avons relevées. P. 69, au lieu de *Bonigo* lisez Bonitho; p. 122, au lieu de *Souscillange* Sauxillange; p. 134, au lieu de *Lebœuf* Lebeuf; p. 143, l'anecdote d'Adalbert, répondant à Hugue : Qui t'a fait roi? ne se trouve que dans une addition postérieure d'Adhémar de Chabannes et n'a pas la moindre valeur historique; p. 154, Ivois n'est pas sur la Meuse, mais sur le Chiers, à droite du fleuve (nous avons commis la même erreur dans notre étude sur Robert); p. 180, nous n'avons jamais prétendu que le passage bien connu de Raoul Glaber (IV, 5) s'appliquait au synode d'Héry de 1024, nous avons eu seulement le tort d'achever notre description, en empruntant certains détails à un événement postérieur; p. 181, Guillaume IV d'Aquitaine n'était pas du tout de la même famille que Guillaume, duc d'Aquitaine, comte d'Auvergne, le fondateur de Cluny. Le titre de duc d'Aquitaine a été tour à tour en possession des comtes d'Auvergne, des comtes de Toulouse et des comtes de Poitiers; p. 217, au lieu de *Bénoit* lisez Benoist; p. 353 au lieu de *Dubus* Dubos; p. 356, au lieu de *Lâon* Laon; l'opinion qui fait venir les communes du midi des anciens municipes romains est abandonnée par tous les historiens sérieux, même en France; p. 541, au lieu de 1182, lisez 1180; p. 549, au lieu de *Fauré* Faure; p. 566 au lieu de *Forest* Forèz; la carte de la fin renferme quelques erreurs; le val d'Aoste doit faire à cette époque partie du royaume d'Arles; M. H. ne distingue pas pour les possessions du roi d'Angleterre le domaine direct des états vassaux; le Poitou n'a pas été acquis sous Louis VIII, mais en grande partie sous Philippe-Auguste.

En relevant ces vétilles, nous prouvons l'intérêt avec lequel nous avons lu ce livre, bien travaillé, très minutieux, quelquefois un peu subtil, et qui fait honneur à M. Huberti. Quand auront paru les deux

autres volumes, l'auteur pourra se rendre ce témoignage d'avoir seul traité dans toute son extension un sujet d'histoire générale, fort curieux et de grande conséquence.

Ch. Pfister.

---

393. — G. du Fresne de Beaucourt. **Histoire de Charles VII.** Tomes III-VI In-8 de 544, 464, 476 et 496 pages, plus un album. Paris, 1885, 1888, 1890 et 1891.

Le premier volume du *Charles VII* de M. de Beaucourt a paru en 1881 ; il a été longuement présenté aux lecteurs de la *Revue critique* [1]. Le second volume, paru en 1882, a été signalé au passage [2]. Depuis lors, M. de B. a publié quatre autres volumes et mené à bonne fin son entreprise. Nous nous en voudrions de ne pas saluer l'achèvement de cette œuvre véritablement monumentale, qui fait grand honneur à la science française. L'Académie des Inscriptions et Belles-lettres lui a accordé par deux fois le premier prix Gobert, et ce n'est que justice. Je n'éprouve aucun embarras à répéter aujourd'hui ce que je disais en 1882 à propos du premier volume : « L'œuvre répond dignement à l'attente du public, quelque exigeant que celui-ci puisse se montrer pour avoir longtemps attendu. » Ce jugement me paraît encore équitable, mais comme jugement d'ensemble et le *fort portant le faible*, ainsi qu'il est dit dans les mandements pour la répartition des impôts du temps de Charles VII. Le fort, c'est l'histoire politique et diplomatique [3], la connaissance approfondie de l'entourage de Charles VII et des intrigues qui se nouent dans ce milieu : M. de B. n'a rien écrit de mieux peut-être que les pages qu'il a consacrées à Agnès Sorel dans le t. III, à Jacques Cœur, dans le t. V. Le faible, c'est l'histoire administrative et sociale : l'auteur s'en tient trop aux documents émanés de la chancellerie royale ou au témoignage des chroniqueurs, qu'il se borne souvent à paraphraser ou même à reproduire *in extenso*. A cela il répondra qu'il a intitulé son livre : *Histoire*

---

1. Prem.-semestre de 1892, p. 252-258.

2. Prem.-sem. de 1884, p. 314-315. M. de Beaucourt qui a utilisé nos critiques de 1892, pour enrichir l'*erratum* qu'il a mis à la fin du tome VI, ne paraît pas avoir connu notre article sur son tome II.

3. Sur la diplomatie de Charles VII, on consultera utilement le livre récent de M. A. Leroux, (*Relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1378 à 1461*) qui complète sur quelques points celui de M. de Beaucourt. Mais je dois dire que ni l'un ni l'autre n'épuisent le sujet au moins dans le dernier détail. J'ai parcouru ces jours-ci la curieuse correspondance inédite de Gérard Machet, confesseur de Charles VII, mort évêque de Castres en 1448. Je lis dans une de ses lettres sans date : « Rex transmisit apud Maguntiam magistros Gaufridum Coclearis et Robertum Cibole cum heraldo regio munitos instructionibus... Dominus episcopus Trecensis viam ipsam recusavit aggredi ob deffectum equitatus et penuriam memmorum. » Voilà un renseignement fort intéressant sur une ambassade qui n'est mentionnée ni par M. Leroux ni par M. de Beaucourt. La date paraît être 1445.

de Charles VII et non *Histoire du règne de Charles VII*, encore moins *Histoire de la France sous le règne de Charles VII*. Je m'incline, non sans murmurer *in petto* : « Six volumes, c'est peut-être beaucoup pour un seul homme, fût-ce un roi. » Ce roi, d'ailleurs, M. de B. n'arrive pas à nous en donner une idée ou même une impression bien nette : les dernières pages de son livre, consacrées à un portrait en pied, sont bien ternes, Est-ce la faute du peintre ou celle du modèle? Il y a de l'un et de l'autre : assurément un roi qui « en toutes choses ne se départit jamais d'une sage modération » n'est pas très décoratif ; mais un biographe de Charles VII qui a l'idée singulière de choisir comme mot de la fin le « Tout mis en balance, c'était un roi » dont Duclos a drapé son Louis XI, ne fait preuve, il me semble, ni de beaucoup de goût littéraire ni de beaucoup de vigueur de pensée.

Voici comment se répartissent entre les quatre volumes annoncés ci-dessus les dernières années de Charles VII :

Tome III. Livre III. Depuis le traité d'Arras jusqu'à la trêve avec l'Angleterre (1435-1444).

Tome IV. Livre IV. Pendant la trêve avec l'Angleterre (1444-1449.)

Tome V. Livre V. L'expulsion des Anglais (1449-1453). — Livre VI (début). Les dernières années (1454-1461).

Tome VI. Livre VI (suite et fin). Les dernières années (1454-1461).

Le tome VI est accompagné d'une table alphabétique des noms propres qui paraît faite avec soin : je me demande cependant s'il était utile de consacrer dans cette table dix-huit colonnes à l'article *Charles VII* et s'il n'eût pas été bon d'identifier par l'indication du département, entre parenthèses, les noms de lieu qui ne jouissent pas au moins de la notoriété d'un chef-lieu d'arrondissement. Quelques-uns de ces noms de lieux ont été oubliés dans cette table, par exemple tous ceux qui sont mentionnés dans la note 1 de la page III, 442.

L'album comprend : le portrait de Charles VII du musée du Louvre ; un autre portrait d'après un tableau peint sur bois appartenant à l'auteur ; le fragment du célèbre *calvaire* du Palais de justice de Paris où Charles VII est représenté sous les traits de saint Louis ; trois lettres missives signées de Charles VII ; un autographe de Marie d'Anjou, sa femme ; un autographe de Louis XI dauphin. On y a joint une carte de France en 1429, par M. Longnon, qui date de loin, il me semble, et qui n'a rien gagné à vieillir. Pour ne parler que de ce que je sais pertinemment, le tracé du comté de la Marche y est défectueux [1].

A. THOMAS.

---

1. Je consigne ici quelques observations de détail que m'a suggérées la lecture attentive du tome III.

P. 30. Le comte de la Marche n'était pas *l'oncle*, mais le *frère* du comte d'Armagnac Jean IV. — P. 122. Il ne peut être question de *l'amiral de Culant* en 1440, puisque la charge d'amiral, comme nous l'apprend M. de Beaucourt lui-même

394. — A. Darmesteter. **Cours de grammaire historique de la langue française :** Première partie : Phonétique, publiée par les soins de M. E. Muret, 1 vol. in-12 de xii-171 p. Paris, Delagrave, 1891.

A. Darmesteter avait été chargé, dans les dernières années de sa vie, d'enseigner l'histoire de la langue française à l'École Normale des filles de Sèvres : ce cours avait été accueilli avec une faveur que nous explique le présent volume, où ont été recueillies, çà et là remaniées, les leçons qui en formaient la première partie. Jamais peut-être le savant ne s'était montré aussi complètement professeur : à la précision élégante, qui a toujours été la qualité maîtresse de sa parole, il devait joindre, dans ces leçons, cette ardeur contenue, cette chaleur communicative, sensible encore en bien des pages du livre, que lui inspirait souvent un sujet aimé. S'il n'a point écrit cette histoire complète de notre langue, à laquelle il avait de bonne heure consacré sa vie, il en aura du moins tracé les grandes lignes et laissé un sommaire que sa

---

(p. 423), avait passé de Louis de Culant à Prégent de Coëtivy le 26 décembre 1439. — P. 30 et passim. Le prélat que M. de B. appelle Bernard du Rosier et qui fut archevêque de Toulouse après avoir été évêque de Bazas et de Montauban, s'appelle en réalité *B. de Rosergue :* M. l'abbé Douais annonce depuis longtemps une étude biographique et littéraire sur ce curieux personnage dans les *Annales du Midi.* — P. 247. Archidiacre de *Saint-Antonin de Rodez* est une expression mal venue : l'archidiaconé de Saint-Antonin était dans l'église, c'est-à-dire dans le diocèse de Rodez : il avait son siège à Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne). — P. 372-373. M. de Beaucourt enregistre sans sourciller l'attribution à Nicolas de Clamanges d'une lettre du 9 septembre 1440 : mais il me semble que Clamanges était mort depuis plusieurs années à cette date. — P. 387. Je me demande s'il était bien à propos de faire une longue citation de Froissart pour nous faire connaître l'*escorcherie* en 1439 : en tout cas, il fallait restituer à Aymerigot *Marcel* son vrai nom de *Marchés*, et ne pas le faire parler de marchand de *Fougans*, mais de *Fanjaux* (Aude). — P. 396 et 438. La forteresse de *Sainte-Gavelle* n'est ni identifiée dans le texte ni mentionnée à la table alphabétique du t. VI : on écrit aujourd'hui, à droit ou à tort, *Cintegabelle* (Haute-Garonne) : il y a de quoi dérouter, avouons-le, l'historien qui ne connaît pas à fond sa géographie de France. — P. 424. *Jacques* d'Armagnac est un lapsus pour *Bernard.* — P. 442, n° 1. On ne voit pas figurer dans la table alphabétique la localité de *Sannes* que M. de B. mentionne à coté de Lunel, Montpellier, etc. Il faut lire *Sauves* (Gard) et non *Sannes.* — P. 443, n. 3. L'extrait du document déjà publié par M. de B. dans les *Preuves* de son édition de Mathieu d'Escouchy ne paraît pas prouver que la session d'États généraux convoquée pour le 15 février 1440 ait été réellement tenue après la campagne de la Praguerie. — P. 456. Ce n'est pas M. Thomas mais M. Leroux qui a republié dans la *Bibl. de l'Éc. des Chartes* la relation du passage de Charles VII à Limoges en 1439. — P. 472-473. Parlant des aides rétablies au mois de février 1436, M. de B. le fait en termes qui décèlent ou une forte distraction ou une non moins forte inintelligence des matières fiscales. « La nouvelle imposition consistait en un droit de 12 deniers par livre... Les vins vendus en gros étaient assujetis à ce droit ; cédés au détail, ils *bénéficiaient d'un rabais du huitième de leur prix, soit 30 deniers par livre.* » En réalité, le vin vendu en détail payait 30 deniers par livre, c'est-à-dire un 8e ou 12.50 o/o, et le vin vendu en gros, 12 deniers par livre, c'est-à-dire un 20e ou 5 o/o. Comment M. de B. peut-il trouver que le premier, par rapport au second, bénéficiait d'un rabais d'un huitième de son prix ?

brièveté et sa modeste destination n'empêchent pas d'avoir une frappante originalité.

Ce qui fait surtout cette originalité, c'est, outre l'accent personnel de certains passages, que Darmesteter y a résolument adopté l'ordre chronologique et tenté de suivre, à toutes les périodes de son développement, l'histoire de notre langue. Après avoir esquissé sommairement la carte générale des langues romanes, et, avec plus de précision, celle des différents dialectes et patois de celle que nous parlons, il fait l'histoire particulière de celui de ces dialectes qui devait finir par l'emporter sur tous les autres, du « français de France » : les quatre chapitres où il détermine successivement les caractères généraux du lexique, des formes grammaticales et de la syntaxe du gallo-roman, de l'ancien français, du moyen français, du français moderne, sont peut-être les meilleurs du livre, les plus riches en observations neuves et fines (présentées avec une concision qui empêchera peut-être de les apprécier à leur valeur), et ils ne pouvaient être écrits que par un savant doublé d'un artiste et d'un lettré. Tel est l'objet de l'Introduction. Le corps du volume est consacré à la phonétique proprement dite, c'est-à-dire à l'histoire de la prononciation durant ces quatre grandes périodes. On ne s'étonne point de voir cette méthode appliquée par l'auteur de *la Vie des Mots;* elle donne, en effet, un sentiment très net de la « vie » active de la langue, en fixant les traits de sa physionomie à ses différents âges. Cet avantage, il faut bien l'avouer, ne va pas sans quelques inconvénients, dont le plus grave est de scinder en plusieurs tronçons l'histoire de chaque série de phénomènes; aussi est-ce surtout à des lecteurs déjà munis de quelques principes élémentaires, et comme d'un bref catéchisme de phonétique, que ce volume sera utile; il est nécessaire, en effet, d'être déjà fixé sur le terme de l'évolution pour trouver plaisir et profit à en voir se dérouler toutes les phases. Cette méthode offrait aussi des dangers que comprendront tous ceux qui se sont occupés de ce genre d'études : elle imposait un certain nombre de décisions sur des points médiocrement éclaircis encore, car la chronologie des faits de phonétique est loin d'être sûrement établie. L'auteur, il est à peine besoin de le dire, a toujours adopté, dans les cas douteux, les solutions les plus vraisemblables; tout au plus pourrait-on lui reprocher d'avoir été parfois un peu trop affirmatif : ainsi la prononciation ouverte de l'*e* issu de *a* tonique latin (p. 90) n'est pas absolument assurée, même pour les premiers temps; il est vrai que des assonances entre des mots comme *chantez : ert* se trouvent parfois; mais si l'*e* dans les premiers avait été nettement ouvert, il serait bien étonnant qu'ils ne se trouvassent jamais en assonance avec ceux qui proviennent de *-ellum* par exemple, si nombreux dans la langue, et qui avaient certainement cette voyelle. A la page précédente, à propos de l'explication de *feu,* etc., il serait peut-être prudent de substituer à l'expression « il faut », une formule moins tranchante. P. 92. Observation analogue pour l'explication du suffixe *-ier* —

Notons, pour terminer, quelques passages qui appellent de légères corrections. P. 25, n. Les limites du domaine « franco-provençal » sont tracées d'une façon peu précise et même, du moins dans les termes, peu exacte. — P. 49. Le *Champ Fleury* de G. Tory est de 1529 et non de 1538. — P. 60. Dans le tableau vocalique, il faut remplacer *à* (par *á*, et *vice versa*. — P. 102. Les mots savants *lion, crier* (= créer) sont-ils à leur place ici? — P. 105. La disparition du *b* dans *pavonem*, etc., n'est pas due à une cause analogique, le *b* tombant régulièrement devant une voyelle labiale. — En somme, et malgré ces critiques de détail, le livre est excellent et digne en tout point de Darmesteter et de M. Muret, son éditeur dévoué et son digne collaborateur pour quelques passages qui ont dû être développés ou remaniés pour être mis en harmonie avec le reste de l'ouvrage ou d'accord avec les recherches les plus récentes.

A. Jeanroy.

---

395. — Charles Mismer. **Souvenirs du monde musulman.** Paris, Hachette. 1892. In-8 329 p

396. — Comte de Cholet. **Arménie, Kurdistan et Mésopotamie.** Paris, Plon, 1892. In-8, 394 p. et une carte.

I. Le volume de M. Mismer est le dernier d'une série où l'auteur a raconté très simplement, avec un choix généralement heureux de détails, les impressions de son existence aventureuse en Crimée, au Mexique, à la Martinique, à Constantinople, en Crète, en Égypte, en Algérie. Les événements considérables auxquels il a été mêlé, son instinct d'observateur toujours en éveil, jusqu'à ses qualités et ses défauts d'autodidacte, tout concourt à faire de ces *Souvenirs* une lecture instructive et attachante. Dans le présent volume, nous le trouvons d'abord à Constantinople, chargé de la rédaction de la *Turquie*, organe officieux du gouvernement ottoman, vivant dans l'intimité du ministre des Affaires Étrangères, Fuad-Pacha. C'était un de ces hommes distingués, sinon supérieurs, qui auraient sauvé la Turquie, *si Pergama defendi possent*. Bien qu'il méditât des réformes intérieures, la malheureuse insurrection de Crète absorbait alors toute son attention. M. M. y fut envoyé comme secrétaire du grand-vizir Aali-Pacha. Après tout ce qu'on a écrit et déclamé au sujet de cette fameuse campagne, où Flourens joua la comédie de l'héroïsme, il est instructif d'entendre un juge aussi impartial que M. M. réduire les faits à leurs justes proportions. « Les principaux chefs de l'insurrection, nous dit-il, étaient des adjudicataires de la dîme, cherchant à s'affranchir de leurs obligations envers le trésor. Les débiteurs chrétiens espéraient se débarrasser de leurs créanciers musulmans, en les contraignant à l'expatriation. » De combats sérieux, il n'y en eut que dans l'imagination des journalistes. Si le typhus moissonnait trois cents hommes par semaine, l'hôpital de la Canée ne compta jamais plus de vingt soldats blessés. Les prétendues horreurs commises

par les Turcs se réduisaient souvent à peu de chose, comme le prouva une enquête dont M. M. fut chargé. Souvent aussi, on eut l'occasion de s'apercevoir que « le monopole de la cruauté n'est à personne. » Omer Pacha ayant été remplacé, comme général en chef, par Hussein-Avni, M. M. connut de près ce personnage, dont il a raconté le rôle dans la déposition du sultan Abd ul Aziz; il fréquenta aussi l'officier de fortune qui devint plus tard Hobart-Pacha. De tous ces hommes, qui appartiennent à l'histoire, il nous a rapporté des traits caractéristiques que l'on chercherait vainement ailleurs.

Revenu à Constantinople, M. M. se lia avec Mirza Yacoub Khan Malcom, qui avait exercé une haute influence en Perse et rêvait la régénération du monde musulman. Il communiqua à M. M. sa foi dans la vitalité de l'Islam. C'est là un sujet que l'auteur a longuement médité et sur lequel il a écrit de fort bonnes choses. A ses yeux, la cause principale de la décadence islamique est l'écriture arabe, qui, adoptée par les Persans et les Turcs « ne permet pas la vulgarisation de la science indispensable au progrès ». Yacoub Khan sentait vivement cet inconvénient et prépara une réforme graphique que son fils a essayé de faire prévaloir. Parmi les autres causes que l'on allègue de cette décadence, il en est peu qui résistent à l'examen : M. M. a très bien vu que la plupart des jugements superficiels portés à ce sujet ne sont qu'un reflet du « préjugé des Croisades ».

Yacoub Khan avait pour ami Ahmed Vefik, un des créateurs, avec Midhat, de la « jeune Turquie ». Ces hommes ont disparu et, à première vue, il semble que leur œuvre soit morte avec eux; mais on peut se demander si les semences jetées hier ne sont pas destinées à germer demain.

Pendant la guerre de 1870, M. M. défendit presque seul, dans le *Courrier d'Orient* et le *Levant Times*, la cause française, alors très délaissée à Constantinople. En 1872, il se rendit en Égypte où il devint un des confidents d'Ismaïl Pacha. Il fut témoin des dernières splendeurs de l'époque khédiviale et des abus qui hâtèrent la catastrophe. Il connut le fameux Bravay, le *Nabab* de M. Daudet, aventurier sympathique dont il a tracé un agréable portrait. En 1875, Ismaïl confia à M. M. la direction de la mission égyptienne en France; ces fonctions le mirent en contact avec des jeunes égyptiens étudiant à Paris, à Aix, à Montpellier, sur lesquels il eut l'occasion de faire, à leur profit, des expériences pédagogiques qu'il nous expose. Le volume se termine par le récit d'un voyage en Algérie; M. M. est arabophile, considère notre situation en Afrique comme très dangereuse et ne voit de remède que dans l'octroi d'une charte aux indigènes. Mais quelle devrait être cette charte? Là-dessus, M. M. se contente d'indications rapides, où nous relèverons pourtant celle-ci : « Loin de présenter les bienfaits les plus évidents sous couvert chrétien, il les faut *islamiser*, selon le conseil de Sawas-Pacha, c'est-à-dire les rattacher à l'un des textes du Koran et de la législation

musulmane. » Ici encore nous voyons en M. Mismer l'homme qui connaît l'Islam, l'empire qu'il exerce sur les âmes et la force encore redoutable qui sommeille en lui [1].

II. Cette sympathie pour l'Islam qui respire dans les *Souvenirs* de M. Mismer, nous la retrouvons dans l'agréable récit de M. Cholet, tempérée par un sentiment très net des vices et des misères qui rongent la société orientale. L'auteur, qui est un officier français, a mené à bonne fin un voyage difficile, dans des régions très rarement visitées. Parti de Constantinople au mois de décembre, il a traversé Angora, Kaisarieh Siwas, Erzinguian, Erzeroum; puis, laissant à l'ouest le lac de Van, il a gagné Diarbekir par Bitlis et de là Bagdad, en descendant le Tigre en *kélek*. De Bagdad, il a remonté la vallée de l'Euphrate jusqu'à Meskéné, où il a pris la route d'Alep et d'Alexandrette pour revenir par mer à Constantinople. M. de C. n'est pas archéologue et ne paraît prendre qu'un intérêt médiocre aux souvenirs du passé; mais les descriptions des pays qu'il a parcourus, des hommes qu'il a eu l'occasion d'y connaître, sont singulièrement vivantes; elles laissent dans l'esprit une impression très nette, malgré l'inexpérience littéraire dont elles témoignent. Ce que l'auteur raconte des Arméniens, des horribles vexations dont ils sont l'objet de la part des Kurdes, des défauts incurables qui les empêchent de s'y soustraire, intéressera vivement tous ceux qui ont à cœur l'avenir de l'Anatolie. On est frappé de voir combien, dans ce pays, l'initiative individuelle peut se montrer puissante et féconde, vu l'indifférence et l'énervement du pouvoir central. Plus d'une fois, M. de C. a pu décrire un état de choses qui rappelle de très près le monde féodal. Il s'en faut, du reste, que toute l'administration turque soit aussi corrompue, aussi incapable qu'on la représente quelquefois. M. de C. nous a notamment fait connaître un général commandant à Erzinguian, Mehemet Zecki Pacha, qui paraît réunir, à une probité scrupuleuse, les qualités de l'homme de guerre et de l'homme d'État. Malgré l'appauvrissement déplorable du pays, on se persuade qu'il est appelé à un avenir meilleur quand on constate les progrès surprenants que font les provinces où l'on établit des voies de communication. La sécurité laisse surtout à désirer dans l'est, où les Bédouins sont en insurrection permanente contre le gouvernement turc. On peut dire que, sauf les villes de garnison, le Kurdistan ne fait pas partie de l'empire. En aval de Mossoul, c'est encore pire : une véritable armée de bandits, les Hamawan, infestent les bords du Tigre et arrêtent les radeaux au passage. M. de C. n'échappa qu'à grand peine à ces pillards et le chapitre où il a raconté cet épisode est un des plus émouvants de son livre. Mais, là comme

---

1. P. 10, lire *Moustier* et non *Mouthiers*; p. 30, lire *thalassocrate* et non *thessalocrate*; p. 35, lire *Acrotiri*; p. 36, lire *Corybantes*. P. 44, l'histoire du trèfle à quatre feuilles découvert en 1870 est inexactement racontée; cela n'a d'ailleurs rien de commun avec le « fétichisme ».

ailleurs, il a vu la mort sans perdre contenance et l'on ne peut trop louer le ton simple, véritablement militaire, dont il nous a conté ses angoisses au moment où tout espoir semblait perdu. « Julien (un sous-lieutenant qui l'accompagnait) et moi nous pestons, rageons et maudissons de tout cœur la malechance qui nous fait finir d'une si stupide manière. Ah! si nous avions avec nous seulement notre peloton de soldats de France, quelle belle tuerie l'on ferait de cette canaille! » Cela vaut mieux que de la « littérature ».

M. de C. est justement préoccupé du maintien de notre influence séculaire en Orient et s'inquiète de voir la langue italienne enseignée souvent par des missionnaires que nous protégeons. Ces réflexions se sont surtout présentées à lui à Alep, mais il me semble que le pessimisme en est exagéré. M. de C. ne paraît pas soupçonner les grands services que rendent à notre cause en Orient l'*Alliance française*, de fondation pourtant si récente, et son aînée l'*Alliance israélite*, qui, bien qu'internationale, a adopté le français comme instrument de son œuvre civilisatrice. Sait-il qu'à Alep seul, en 1891, deux cent quarante-quatre enfants, dont un bon nombre de musulmans, ont appris notre langue à l'École de l'*Alliance israélite?* Il faut reconnaître, d'ailleurs, que les difficultés de la grammaire et de l'orthographe françaises contribuent beaucoup à rendre pénible la tâche de nos instituteurs à l'étranger. *Delenda est Carthago!* Parmi ceux qui s'obstinent à repousser la réforme préconisée par M. Havet, bien peu ont résidé hors de France, bien peu ont pu mesurer le tort énorme que nous font les chinoiseries de la grammaire et du lexique, dans des pays où les enfants doivent apprendre, outre le français, le turc, l'arabe ou une autre langue orientale. Si l'Académie française, en corps, pouvait aller passer quelques mois à Smyrne ou à Jaffa, elle n'attendrait pas son retour pour se mettre à l'œuvre, puisque c'est d'elle, et d'elle seule, que peut venir le *fiat lux* tant désiré!

Salomon REINACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Henri OMONT vient de réunir en un volume de 87 pages la série d'articles qu'il avait publiés de janvier à juin dans la Revue des bibliothèques sur *les manuscrits grecs datés des* XV*e et* XVI*e siècles de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques de France* (Paris, Em. Bouillon). Cette publication fait naturellement suite aux notices contenues dans son recueil des *Facsimilés des manuscrits datés de la Bibliothèque nationale du* IX*e au* XIV*e siècle* (Paris E. Leroux, 1891, in-fol.). De plus, elle complète heureusement les 50 *Facsimilés de mss. grecs des* XV*e et* XVI*e siècles* de la même bibliothèque (Paris, Picard, 1887, in-4°). On ne saurait trop louer le soin que le jeune savant a mis dans cette nouvelle contribution à l'histoire de la paléographie. Il suffit de constater que ce travail est digne des nombreuses productions de même ordre dont il est l'auteur.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 juillet 1892.

L'Académie désigne, pour la représenter à la cérémonie de la distribution des prix du concours général des lycées et collèges, MM. Alexandre Bertrand, Siméon Luce et Edmond Le Blant.

M. Bréal propose des corrections au texte de l'inscription sur rouleau de plomb, trouvée à Tunis et communiquée récemment à l'Académie par M. Héron de Villefosse. Ce texte a été lu ainsi : « Adjuro te demon quicunque es et demando tibi ex anc ora, ex ac die, ex oc momento, ut equos prasini et albi crucies, ocidas, et agitatore Clarum et Felicem et Primulum et Romanum ocidas, collidaneave spiritum illis lerinavas. Adjuro te per eum qui te resolvit temporibus, deum pelagicum aerium. Iaō. Iasdaō. Oriō. Aēia. » M. Bréal pense qu'au lieu de *collidaneave*, il faut lire *collidas nervos*, et, au lieu de *larinavas*, *extinguas*.

M. Boissier communique une inscription trouvée par MM. Carton et Denis à El-Matria (Tunisie). La pierre est brisée, mais en rapprochant les morceaux on peut lire l'inscription entière. C'est la dédicace d'un temple du Capitole de la ville de Numlulis, ville jusqu'ici inconnue. Le citoyen qui a élevé le temple, en son nom et au nom de son fils, énumère les libéralités qu'il a faites à sa patrie, celle-ci notamment : dans un moment de disette, il a cédé à ses compatriotes, au-dessous du cours, tout le blé qu'il possédait. L'inscription est de l'an 170 de notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° Dardy (l'abbé Léopold), *Anthologie populaire de l'Albret*, t. I et II ; 2° Omont (H.), *Lettre grecque sur papyrus émanée de la chancellerie impériale de Constantinople, conservée aux Archives nationales* (extrait de la *Revue archéologique*) ; 3° le même, *le Glossaire grec de Du Cange, lettres d'Anisson à Du Cange relatives à l'impression du glossaire grec (1682-1688)*; 4° le même, *Essai sur les débuts de la typographie grecque à Paris (1507-1516)*; 5° le même, *les Manuscrits grecs datés des* XV*e et* XVI*e siècles de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques de France*; 6° *Bordeaux, aperçu historique, sol, population, industrie, commerce, administration*, publié par la municipalité bordelaise ; 7° Douais, *Travaux pratiques d'une conférence de paléographie à l'université catholique de Toulouse*; 8° Auvray (Lucien), *les Manuscrits de Dante des bibliothèques de France*; — par M. Wallon : Bader (Clarisse), *Madame Roland d'après des lettres et des manuscrits inédits* ; — par M. de Rozière : 1° Fagniez (G.), *Fragment d'un répertoire de jurisprudence parisienne*; 2° Bondurand, *les Coutumes de Tarascon*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 33-34 — 15-22 août — 1892

397. — Preger (Theodor). **Inscriptiones graecae metricae ex scriptoribus praeter Anthologiam collectae**, Lipsiae, Teubner, 1891, xxvi-251 p. in-8.

Dans une étude publiée à Munich en 1889, et intitulée *De epigrammatis graecis meletemata,* M. Th. Preger annonçait le présent ouvrage, et donnait par avance un aperçu de sa méthode. Il a pu ainsi recueillir, avant même la publication de son livre, les observations ou les critiques de quelques savants, et, dans une certaine mesure, tenir compte des unes et des autres (cf. p. 54-55).

Ce nouveau *corpus* d'inscriptions métriques est un supplément, d'une part, à l'Anthologie grecque, de l'autre, au volume bien connu, et depuis longtemps classique, de Kaibel. Ces trois ouvrages réunis nous présentent la collection complète des inscriptions métriques de la Grèce; mais, tandis que l'Anthologie confond sous la même rubrique les inscriptions authentiques réellement gravées sur un monument, et les poésies qui n'ont d'une inscription que la forme, M. Th. P. s'efforce précisément de distinguer ces deux séries de pièces : dans une première partie, il classe toutes les inscriptions qui lui semblent avoir figuré, à une époque quelconque, sur un tombeau, un monument votif, un trophée, une statue; dans une seconde partie, toutes les pièces de poésie citées par les auteurs comme des inscriptions, mais considérées par lui comme de simples jeux ou des exercices d'école. Un tel problème serait presque impossible à résoudre, si l'on devait s'en rapporter seulement au sens littéraire : est-ce que les poésies de basse époque qui visent à reproduire l'effet d'une épigramme authentique n'empruntent pas leur forme et leur vocabulaire à des inscriptions anciennes et originales? C'est ici qu'éclate l'intérêt particulier du recueil de Kaibel, mis au courant des découvertes les plus récentes : l'authenticité incontestable de ces documents permet de faire une comparaison entre des pièces originales et des

poésies qui, soit par leur origine, soit par leur caractère propre, échapperaient à une critique certaine. Il est vrai que les résultats mêmes de cette comparaison ne s'imposent pas toujours avec une égale évidence : sur beaucoup de points, M. P. est en désaccord avec Kaibel. Mais du moins la discussion porte ici sur des faits que chacun peut apprécier : est-il légitime, par exemple, de rejeter une inscription dans la catégorie des inscriptions fausses (au sens que nous avons défini ci-dessus), parce qu'elle offre telle ou telle particularité dialectale, ou bien parce qu'il s'y trouve une lacune, comme le nom du personnage qui fait une offrande ou celui du dieu qui la reçoit? La même conclusion s'impose-t-elle quand deux inscriptions se rapportent à un seul et même monument? Telles sont les questions que se pose M. P. et qu'il résout à l'aide d'une étude approfondie des documents épigraphiques. Ajoutons que cette étude est loin d'être défavorable à l'authenticité de la plupart des inscriptions rapportées comme telles par les auteurs. Le nombre des textes condamnés est de soixante-deux seulement, tandis que deux cent vingt-cinq paraissent authentiques. On voit par ces chiffres que M. Preger n'est pas de ceux qui affectent de négliger la tradition.

Si les résultats de cette critique délicate risquent de soulever encore des objections, tout le monde reconnaîtra que l'auteur a soumis chaque épigramme à un examen rigoureux, tant pour en établir le texte que pour en rechercher la source : il a même fait parfois usage, dans la publication de ces morceaux, de collations nouvelles de manuscrits, et son commentaire philologique ne laisse rien à désirer.

L'ordre géographique, adopté dans le classement des inscriptions, ne laisse pas que de surprendre un peu, parce qu'il amène quelquefois des rapprochements chronologiques singuliers ; mais, comme beaucoup d'inscriptions ne peuvent se dater avec certitude, nous accordons volontiers que cet ordre est le plus sûr et le plus scientifique.

Am. Hauvette.

---

398. — Otto Plasberg, **De M. Tullii Ciceronis Hortensio dialogo**, Lipsiae, G. Fock, 90 pp. in-8, Prix : 1 m. 80.

Dans sa dissertation inaugurale, M. Plasberg traite d'abord de la date de l'Hortensius (avril ou mai 709), de la valeur du dialogue et de son histoire littéraire. La date fixée par lui a d'abord pour base l'énumération du *De div.* II, 1. Or il n'est pas sûr que Cicéron y suive un ordre rigoureusement chronologique. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'on y trouve des indications qui permettent dans une certaine mesure d'établir la succession des ouvrages : *cum fundamentum esset positum... totidem subsecuti libri... quibus rebus editis... quae (quaestio) ut plane esset perfecta... interiectus est etiam nuper liber...* Je ne vois pas qu'on puisse faire de tout le morceau deux parties, une énumération chronologique et une énumération capricieuse. Là où manquent les don-

nées positives que je viens de mentionner, on ne peut rien conclure, et il paraît vraisemblable que le sujet de l'*Hortensius* est pour Cicéron la seule raison de le placer en tête : *cohortati sumus, ut maxime potuimus, ad philosophiae studium eo libro qui est inscriptus Hortensius.* M. P. fait remarquer en outre qu'en avril et en mai 709, Cicéron aurait été seulement occupé par les premières *Académiques*. Or c'est peu de chose, si l'on songe que les deuxièmes *Académiques* lui ont demandé six jours. A supposer que le fait soit certain, l'hypothèse de M. P n'en est pas rendue vraisemblable ; car les secondes *Académiques* étaient un remaniement, une seconde édition, plutôt qu'un ouvrage nouveau. Il reste donc, en faveur de l'antériorité de l'*Hortensius* sur les *Académiques* et le *De Finibus*, les passages *Acad. Pr. II*, 6 et *De Fin.* I, 1, 2. Ils paraissent concluants.

En racontant les destinées de l'*Hortensius*, M. P. mentionne la confusion, fréquente au moyen âge, de cet ouvrage avec le *Lucullus* (*Ac. Pr.*, II). L'humaniste anonyme qui a rédigé dans la première moitié du XIVe siècle la vie de Cicéron placée en tête du ms. 552 de Troyes, s'y est laissé tromper. Aux exemples mentionnés p. 13, il faut ajouter celui-là, d'après l'ouvrage de M. de Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, p. 187 et 190. C'est aussi à ce même ouvrage qu'il faudra renvoyer à propos de Pétrarque. M. Hortis, cité en note par M. P., s'est trompé, puisque c'est ce même ms., retrouvé par M. de Nolhac, qui a induit en erreur l'illustre poète. La conclusion : « confusionem illam, qua Academicorum priorum liber II uocabatur Hortensius siue dialogus ad Hortensium, ante saeculum XIII exstitisse hodie non potest comprobari, » se trouve contredite par l'existence d'un ms. du milieu du XIIe siècle, B. N. lat. 17812, présentant le titre *ad Hortensium* [1]. S'il ne faut pas se hâter d'identifier tous les ouvrages ainsi désignés dans les anciens catalogues avec le *Lucullus*, il ne faut pas non plus croire trop moderne cette confusion. Enfin l'explication que M. P. en propose me paraît difficilement acceptable : « qui quo in libro Lucullo est accusationem fuisse constaret et defensionem ad philosophiam pertinentes. » Il faudrait en tout cas ajouter, qu'une fois le titre *ad Hortensium* introduit, les lecteurs qui connaissaient le sujet du véritable *Hortensius* par le célèbre passage des *Confessions* de saint Augustin ont substitué dans certains mss. *de laude philosophiae* à l'adresse *ad Hortensium* [2].

A la suite de ces considérations, M. P. passe à l'étude des fragments. Sa reconstruction du traité est très intéressante. Sans entrer dans les discussions minutieuses qu'elle soulève, je me bornerai à deux observa-

1. Chatelain, *Paléogr. des clas. latins*, pl. XXXV. C'est le ms. des lettres familières de Cicéron, dont une copie de la fin du XIIe siècle existe à Tours sous le no 688 ; j'ignore si dans ce dernier ms. le titre *ad Hortensium* se trouve également. Cf. Mendelssohn ap. *Mélanges Graux*, p. 169.

2. Sans doute dans les derniers temps du moyen âge ; cf. Nolhac, *l. l.*, p. 263, n. 1.

tions d'un caractère général. Dans la première partie, M. P. rencontre M. Usener [1], dont il accepte l'ensemble des conclusions. Mais il procède par allusion ; il ne cite même pas le texte des fragments en question. Il faut donc avoir sous les yeux l'ouvrage d'Usener pour suivre la dissertation de M. P. et saisir la marche du traité de Cicéron. Il aurait fallu résumer brièvement l'état de la question. C'est aussi en vue de la commodité du lecteur que j'aurais désiré de chacune des parties de l'*Hortensius* reconstruit un résumé analogue à celui du discours de Cicéron pp. 79-80.

Malgré ces remarques, M. Plasberg nous a donné un très bon travail, où il a prouvé en mainte occasion des connaissances étendues et une réelle pénétration. Il faut le louer tout particulièrement du parti qu'il a su tirer des auteurs ecclésiastiques. C'est une source de renseignements trop souvent négligée.

Paul Lejay.

---

399. — **Recherches sur l'emploi de l'article dans le français du XVIe siècle comparé aux autres époques de la langue.** Dissertation présentée à la Faculté des lettres de Lund par Emil Zander, licencié ès lettres. Lund, impr. E. Malmstrœm, 1892.

Il est aisé de constater et de prouver par de nombreux exemples que les auteurs du xvie siècle mettent ou omettent les déterminatifs devant certains noms, comme : Dieu, Christ, diable, Messie, Satan, roi, soleil, lune, foudre, ciel, terre, mer, eau, enfer, paradis, purgatoire, Bible, Écriture, Évangile, foi, religion, cour, Église, et aussi devant plusieurs termes relatifs aux travaux agricoles, à la division du temps, à l'exercice du culte et aux fêtes religieuses, mais de dire pourquoi, c'est plus difficile. On s'explique l'absence de l'article dans les proverbes, les tours marotiques et les locutions familières : la phrase en devenait plus leste, et en même temps se gravait mieux dans la mémoire. Souvent aussi il était supprimé ou employé par raison d'euphonie : on disait et on dit encore : « en août, après août », mais non pas : « avant août, en moissonnant se passa août ». Il y a une différence marquée déjà dès le xvie siècle entre « un homme d'église et de l'église », et si Rabelais semble n'en point faire entre « prélats d'église et de l'église », il n'aurait pas écrit « père d'Église, docteur d'Église ». Quand ce mot est employé sans article, c'est ordinairement avec une nuance d'ironie : « Qu'on a de maux pour servir sainte Église (Marot). — Ores ce sont suppôts (et non supports) de sainte Église (La Fontaine). » M. Zander cite ce passage de Marot : « Si tant d'honneur et bien ne vint de mon mérite, il vint d'amour de roy envers moi petite. » Si le poète avait dit « amour du roy », il me semble que le sens ne serait plus le même. M. Z. allonge de

---

1. *Dion. Halic. de imit., rell.*, 117 sqq.

quelques pages sa dissertation avec des remarques sur les noms propres tout à fait inutiles, à mon avis. Pourtant, il peut se faire que chez nos voisins on en tire quelque profit : ici, nous savons bien quelle différence existe entre *le* capitaine Paulin et capitaine Renard, entre *la* demoiselle Isabeau et demoiselle belette. Grandgousier, Grandjean ne font qu'un seul mot : c'est pourquoi ils ne sont pas accompagnés de l'article comme *le* gros Jean, *la* grosse Jeanneton. N'était-il pas superflu de noter que *dom*, *dam* ou *damp, donna, herr*, ne le prennent jamais? Devant deux mots qui se suivent, unis par la conjonction *et* ou précédés de *entre*, rien n'est plus ordinaire que de supprimer les déterminatifs; par conséquent il est permis de dire aujourd'hui comme au XVIe siècle « entre none et vêpres, entre sexte et none, Naiades et naphées » (lisez *napées*). M. Zander aurait pu faire remarquer que, même dans l'ancienne langue, certaines phrases avec ou sans article avaient une signification ou plus faible ou plus forte. Il est certain, pour ne citer qu'un seul exemple, que Joinville a écrit avec intention ici : « Et sembloit que foudre cheist des cieux, » et là : « Il faisoit tel noise au venir que il sembloit que ce fust *la* foudre du ciel. » Peut-être était-il un de ces écrivains qui savent habilement placer ces petits mots dont presque personne, disait Joubert, ne sait rien faire.

A. DELBOULLE.

---

400. — G. JACQUETON. **La politique extérieure de Louise de Savoie.** Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François Ier (1525-1526). 1 vol. in-8, XXVIII-467 p. Paris, Bouillon, 1892.

En l'année 1522, au mois de mai, le roi d'Angleterre, Henri VIII, se déclara ouvertement contre la France pour Charles-Quint et envoya son héraut Clarence porter un défi à François Ier. Les deux alliés devaient simultanément attaquer notre pays par la Picardie et par la Guyenne. Mais, dès 1524, vers le moment où Louise de Savoie prit en mains le gouvernement du royaume à la place de son fils, prêt à partir en Italie, nos diplomates cherchèrent à détacher Henri VIII de l'Empereur et à conclure avec lui un traité séparé. De longues négociations, souvent interrompues et reprises, aboutirent, le 30 août 1525, quelques mois après le désastre de Pavie, aux conventions de Moore par lesquelles la France et l'Angleterre s'engagèrent à cesser toute hostilité et conclurent même une alliance défensive. Bien plus, à partir de cette époque, Henri VIII se déclara l'ennemi de Charles-Quint et excita les principautés italiennes à former une coalition contre le tyran de leur patrie. Poussés par lui, les états de la péninsule signèrent avec François Ier, sorti de prison, la ligue de Cognac (22 mai 1526). — M. Jacqueton s'est proposé de nous raconter la suite de toutes ces négociations entre l'Angleterre et la France, entre l'Angleterre et l'Italie, pendant les années 1525 et 1526. Sa narration est empruntée en grande partie à des

documents inédits, trouvés soit aux Archives nationales de Paris, soit au British Museum, soit dans d'autres dépôts. La plupart de ces pièces sont publiées *in extenso* à la fin de son volume (pp. 299-439). Dans son récit, M. J. nous présente d'une façon assez vivante les deux négociateurs français, Jean Joachim de Passano et Jean Brinon, premier président au parlement de Rouen ; il nous explique, par d'ingénieuses hypothèses, les variations de Henri VIII et de son ministre, le cardinal Wolsey ; il nous montre fort bien, contre Brewer, que les tâtonnements de la politique anglaise après Pavie ne s'expliquent pas par l'opposition des vues du roi et de celles du cardinal, mais bien par la situation même de l'Angleterre à cette date et la succession des événements ; il met surtout en pleine lumière l'habileté de la Régente et les services très réels qu'elle rendit à la France, pendant la captivité de son fils, au lendemain d'une cruelle défaite. Il achève ainsi de réhabiliter cette femme que les historiens ont tant calomniée et il ajoute de nouveaux arguments à la thèse, jadis soutenue avec talent par Paulin Paris. Mais il faut bien signaler aussi les défauts de cet ouvrage si consciencieux. Il est trop long. L'auteur ne nous épargne aucun détail, quelque mince qu'il soit ; il ne choisit pas entre les faits qu'il a découverts et nous les expose tous. Il insiste longuement sur les affaires d'argent qui divisaient la France et l'Angleterre et il nous prouve, en faisant des multiplications, qu'il connait très bien les relations des différentes monnaies et les institutions financières de l'époque : mais la preuve était déjà faite par son excellent recueil de documents, publié naguère dans la *Collection des textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* [1]. Que M. Jacqueton soigne aussi davantage son style, qui est rarement élégant et souvent incorrect. Voici la première phrase du volume : « La seconde Régence de Louise de Savoie a en droit son point de départ dans les lettres patentes du 12 août 1523. » En somme, le sujet est bien étudié et souvent le livre, quoique touffu et mal écrit, renferme d'ingénieux aperçus et d'excellentes considérations historiques.

Ch. Pfister.

---

401. — **Œuvres complètes de Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de Branthôme,** par Prosper Mérimée et Louis Lacour, archiviste paléographe. Recueil des Dames, t. XI. Paris, ap. E. Plon, Nourrit et Cie. 1891. Prix : 6 fr.

Ce *Recueil des Dames* souvent imprimé avec le titre de « Dames Galantes », fut dédié au duc d'Alençon, frère du roy Henri III, « à ses illustres cendres et à son divin esprit, puisque son noble corps gisait sous sa lame honorable ». Mais ce n'est pas la coutume de Branthôme

1. *Documents relatifs à l'administration française en France de Charles VII à François Ier* (1443-1523).

de garder longtemps le ton de l'oraison funèbre : c'est pourquoi il finit au plus vite sa courte dédicace par ces mots : « C'est assez parler des choses sérieuses, il faut un peu parler des gayes. » Et le voilà qui se met en train de nous narrer les aventures les plus grivoises, les historiettes les plus lubriques avec une verve endiablée et dans un style d'une richesse et d'une variété merveilleuse. Plus les gauloiseries qu'il raconte sont cyniques, plus il se montre spirituel, si bien que ceux pour qui « toute œuvre d'art est divine », seraient parfois tentés, j'en ai peur, de lui pardonner son manque absolu de sens moral, et cette perversité qui n'a d'égale que celle de son siècle, s'ils ne pensaient pas aux ravages que de tels œuvres peuvent causer dans les âmes jeunes et blanches qui croient encore à la vertu des hommes et à la chasteté des femmes. On comprendra que je n'essaie point d'analyser un pareil livre, et que je ne cite pas même les titres des chapitres qui le composent. Certains passages de l'*Art d'aimer* et des Élégies d'Ovide, nos vieux fableaux qui bravent trop souvent l'honnêteté, les Contes de Des Périers, les grosses gaietés de Rabelais, n'approchent point du libertinage où se plaît, j'allais dire où se vautre Branthôme. Il y est à son aise, il y nage comme le poisson dans l'eau : je pourrais trouver une comparaison plus expressive. Il connaît, il savoure ce qu'ont écrit de plus vilain, de plus ordurier Martial, Apulée et Lucien « ce bon compagnon » qu'il lit dans la traduction de Filbert Bretin [1], ce dont les éditeurs, entre parenthèses, ne se sont point aperçus. Souvent même il leur emprunte, en les enjolivant de son mieux, des gaillardises ou *sallauderies* (c'est son mot) qu'il met sur le compte de quelque *honneste dame ou de quelque honneste gentilhomme qu'il a cogneus,* car ce Périgourdin qui méritait d'être né Gascon, a vu, entendu, connu, à l'en croire, toutes les grandes dames, tous les grands seigneurs des cours de France, d'Espagne et d'Italie. Il est permis de se demander si un homme qui a fait un tel livre avait conservé intacte toute sa raison, tout son jugement. La chute de cheval qui lui avait fracassé les reins ne lui avait-elle pas aussi ébranlé le cerveau? Ce serait là une circonstance atténuante qu'on ne manquerait point de nos jours d'invoquer en sa faveur. Mais c'est assez parler de ce *Recueil* plus que léger dans une *Revue* aussi grave que celle-ci.

A. DELBOULLE.

---

402. — JANSSEN (Jean). **L'Allemagne et la Réforme.** III. L'Allemagne depuis la fin de la Révolution sociale jusqu'à la paix d'Augsbourg (1525-1555). Traduit de l'allemand sur la quinzième édition par E. PARIS. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1892. In-8 de XLV-819 p.

Ce troisième volume s'ouvre malheureusement par un article nécro-

---

1. Voir la page 218 du *Recueil des Dames* et comparer avec Filbert Bretin, *Trad. de Lucien*, p. 703, édit. 1583.

logique. Janssen est mort à la fin de l'année dernière : son vaillant interprète lui a consacré une intéressante biographie. On y verra que Janssen avait commencé par être apprenti forgeron et que c'est en partageant les travaux des ouvriers qu'il avait appris à les aimer; on y verra aussi que parmi tous ses maîtres, un protestant, l'historien Böhmer, lui inspira une estime et une affection payées de retour et lui indiqua le sujet auquel Janssen a voué la meilleure part de sa vie. De tous les détails utiles que le traducteur donne sur les ouvrages de son auteur, nous relèverons seulement celui qui intéresse davantage à l'heure présente : M. Louis Prozor, de l'Université d'Insprück, mettra la dernière main à la fin de l'œuvre que la mort vient d'interrompre.

Nous avons déjà deux fois dans cette Revue apprécié l'esprit de *L'Allemagne et la Réforme*, en rendant compte des premiers volumes. Contentons-nous donc de rappeler à cet égard que l'auteur est le plus modéré et le plus impartial des hommes de parti. Jamais il n'articule de son chef un mot blessant pour les Réformés, et il n'avance contre eux que des faits soigneusement contrôlés; mais pour lui la Réforme n'est qu'une calamité sans excuse ni compensation. Il ne nie pas les désordres qui discréditèrent le catholicisme, puisque, à l'occasion, dans ce volume même, il décrit (p. 578) les vices qui empêchèrent les évêques de résister énergiquement aux empiétements des luthériens et (p. 771, note 5) les mauvaises mœurs des catholiques; mais il n'y arrête presque jamais son esprit. Il veut être tolérant : quand un ennemi de l'Allemagne, Henri II de France, persécute chez nous les protestants que, hors de ses États, il soulève contre Charles-Quint, Janssen plaint ses victimes (p. 720). Mais on pourrait se demander s'il sait exactement ce que c'est que la tolérance, quand on le voit, par exemple, déclarer qu'une Diète établit la liberté de conscience, parce qu'elle stipule qu'on n'inquiétera ni les États qui ont embrassé le luthéranisme, ni ceux qui entendent demeurer catholiques, alors qu'elle interdit toute émancipation ultérieure (p. 146 et sqq); c'est bien pis quand il s'écrie que par le fait de la paix d'Augsbourg *la liberté religieuse est anéantie et qu'il n'en reste plus de vestige* (p. 790-791). Croirait-il par hasard qu'elle avait fleuri au moyen âge? Une vérité d'un autre ordre lui échappe : il ne comprend pas que la scission entre les catholiques et les protestants est irrémédiable, parce qu'elle tient à des vues diamétralement opposées dans la manière d'entendre la religion; comme il place dans les passions des Réformés la seule cause de leur révolte, il s'imagine qu'une entente plus complète entre l'Empereur et le Pape eût suffi pour ramener les hérétiques par le moyen des écoles et de la prédication.

Toutefois, dans ce troisième volume, sa très involontaire partialité choque moins parce que l'histoire de l'Allemagne entre 1525 et 1555 est celle du protestantisme débordant en excès furieux et impunis. On a beau se rappeler tout ce que Janssen oublie : il faut avouer que, pendant ces trente années, les princes et les peuples luthériens ont égalé les vio-

lences et les désordres contre lesquels ils s'étaient soulevés. Profitant des embarras de Charles-Quint, ligués avec les rois de France et avec les Turcs, ils ont pillé les biens de l'Église, chassé les prêtres et les religieux, réclamé avec acharnement le droit d'imposer leurs croyances (p. 86 et sqq., 130-131, 146 et sqq., 207 et sqq., 212, 217 et sqq., 310, 362-363). Passe encore s'ils avaient dès lors les farouches vertus des Puritains! mais Luther et en général les théologiens protestants de son siècle nous apprennent que les mœurs ont empiré depuis leur prédication (p. 76-77, 250, 312-313, 458-460, 590-592, 712-714, 759-772). Les princes protestants foulent sans pitié leurs peuples et l'on ne peut compter pour les ramener dans le devoir sur les ministres de la religion nouvelle; car parmi les prédicants les uns donnent l'exemple de la licence (p. 73-76), les autres prêchent l'absolutisme; pour complaire au landgrave Philippe de Hesse, les uns érigent solennellement la bigamie en principe de droit commun, les autres la concèdent secrètement comme une fantaisie qu'on ne peut refuser à un protecteur de l'Évangile (p. 449 et sqq., 477-491). Les jeux des seigneurs réformés coûtent souvent plus cher encore, par exemple, quand Albert de Brandebourg promène à travers les campagnes ses *incendies princiers*.

Cependant, à un autre égard, le présent volume ne vaut pas les précédents : il n'apprend rien d'essentiel aux hommes à la fois instruits et impartiaux qui savent d'avance que toute révolution est imputable à ceux qui la font comme à ceux qui la subissent et entraîne toujours avec elle de cruels malheurs. On le trouve bientôt monotone, parce qu'il ne peint guère que des traits de perfidie, de méchanceté, de cupidité. Il n'en était pas de même du premier et du deuxième volumes où, à propos des conditions comparées de la vie au XV^{e} siècle et au XVI^{e}, il traçait souvent avec amour des tableaux embellis peut-être, mais plus neufs et plus variés, qui ont fait sa réputation et qui la soutiendront. Les années qui s'écoulent entre 1525 et 1555 ne lui inspirent aucune sympathie et le volume s'en ressent; dans l'ensemble, il n'est véritablement utile qu'aux hommes prévenus qui croient que le catholicisme a eu le monopole peu enviable des scandales et des persécutions : il leur faudra bien, après l'avoir lu, reconnaître que l'humanité porte partout avec elle ses faiblesses et ses vices.

Un défaut plus général de l'œuvre de Janssen consiste dans sa méthode qui est au fond moins scientifique qu'elle ne paraît. Il procède par accumulation de faits qu'il dispose suivant l'ordre chronologique, s'effaçant le plus qu'il peut derrière les événements. Il semble que cette méthode soit excellente pour laisser la vérité parler d'elle-même, et elle le serait peut-être, si, à la manière de Xénophon ou de César, l'auteur n'apportait qu'un nombre de faits relativement peu considérable; en prenant le temps de les choisir, il eût pris celui de les digérer, et la narration resterait toujours claire et conséquente. Mais Janssen, qui ne s'impose que de mettre d'innombrables faits à la date convenable, n'a

pris que le temps de les recueillir et de les contrôler. Aussi lui arrive-t-il tantôt de suggérer des conclusions discordantes, tantôt d'omettre des questions importantes. Supposez, en effet, qu'il eût consenti à interrompre un instant son énumération de faits pour tracer un portrait de Charles-Quint : il lui eût fallu dire dans quelle mesure le dévouement au bien de l'empire et de la religion s'accordait en lui avec l'ambition; au contraire, il ne nous cite de lui, dans la première partie du volume, que des preuves de zèle; puis, dans la deuxième, il le présente plutôt comme un homme qui aime à dominer et qui choisit ses auxiliaires sans beaucoup de scrupule : où est l'unité de ce caractère? De même, enfoncé dans l'exposition des événements, il oublie quelquefois de les expliquer : on ne comprend pas bien en le lisant comment Charles-Quint, si impuissant en Allemagne au lendemain de la victoire de Pavie, y triomphe, pour peu de temps à la vérité, au lendemain de la défaite de Cérisoles. A plus forte raison, néglige-t-il de faire pressentir l'avenir dans le présent. C'est, dira-t-on, l'esprit de parti qui l'empêche de remarquer et, par suite, de dire que le protestantisme, dans le temps même où il bouleversait l'Allemagne, y préparait un ordre nouveau. Mais ce n'est certes pas l'esprit de parti qui l'empêche de montrer que le catholicisme se retrempait dans les épreuves dont il semblait ne pas devoir triompher. Or il ne le montre pas. A peine indique-t-il d'un mot le chagrin des moines que la Réforme rend malgré eux à la vie du siècle. Il note toutes les protestations des catholiques contre les violences qu'ils souffrent, parce qu'il les rencontre chemin faisant; mais il n'étudie pas la persistance et la recrudescence de la foi aux anciens dogmes, de l'attachement à l'ancienne discipline, de sorte qu'il finit par être injuste pour les vertus de ses coreligionnaires comme pour celles des Réformés.

Mais ce n'est pas simplement sur l'esprit et la méthode d'un si vaste ouvrage qu'il faut le juger. On doit aussi tenir compte du grand nombre de questions de détail que l'auteur traite incidemment. Histoire locale, diplomatie, chronique des cours, événements militaires, toute la vie de l'Allemagne et ses relations avec le dehors sont examinées par Janssen ; et l'on n'en finirait pas si l'on voulait citer les épisodes curieux sur lesquels il répand son inépuisable érudition. Mentionnons, entre cent autres exemples, les pages sur les anabaptistes de Münster (p. 323-354), la note sur le dénuement dans lequel on laissa après la mort de Luther sa femme et ses enfants (p. 596), les négociations de Henri II avec les protestants (p. 693-696, 705 et sqq.). L'érudition de Janssen, eût-elle été son seul mérite, lui assurerait encore une place considérable parmi les historiens de notre siècle.

Charles Dejob.

403. — **Les amis de Jean Dragon de Crest, étudiant à Genève, professeur à l'Académie de Die, pasteur à Crest et à Saint-Paul-Trois-Châteaux (1599-1615).** Notes pour l'histoire de la Société protestante en Dauphiné au XVIIe siècle, par BRUN-DURAND, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les Travaux historiques, vice-président de la Société d'archéologie de la Drôme. Paris, A. Picard ; Lyon, L. Brun. Grand in-8 de XLIII-168 p. Tiré à 200 exemplaires.

M. Léopold Delisle, qui par ses précieuses indications aura été le bienfaiteur de tant d'érudits, a signalé à M. Brun-Durand, parmi les nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale, le *Liber amicorum* du crestois Jean Dragon, « autrement un album dans lequel quatre-vingt-quatorze amis ou connaissances de ce dernier ont écrit, en témoignage de leurs sentiments pour lui, qui de la prose, qui des vers et le plus souvent de courtes citations de la Bible ou d'auteurs grecs ou latins, accompagnées de dédicaces louangeuses. » M. B. D., après avoir donné, dans les premières pages de l'*Introduction*, d'intéressants détails sur les livres de ce genre en général, décrit l'album spécial publié, vers 1550, pour de semblables recueils par le célèbre imprimeur lyonnais Jean de Tournes, avec des encadrements qui sont l'œuvre du dessinateur, graveur, typographe, grammairien Geoffroy Tory. C'est dans un de ces albums imprimés d'avance que des professeurs et pasteurs, collègues ou disciples de Dragon, ont consigné les témoignages de leur gratitude ou de leur affection, qui sont « comme autant de points de repère pour une étude de la société protestante dauphinoise, au XVIIe siècle », société, ajoute l'auteur, « dont personne n'a dit encore, que je sache, l'esprit et les tendances et dont on ignore généralement les divisions et les querelles intestines ». Le judicieux critique, à l'aide des révélations du *Liber amicorum* de la Bibliothèque nationale et de quelques autres documents inédits[1], a retracé, dans les 40 pages de l'*Introduction*, un excellent résumé de l'histoire du protestantisme en Dauphiné, et principalement à Die, pendant les vingt-cinq premières années du XVIIe siècle. Cette introduction nous prépare parfaitement à la profitable lecture des chapitres intitulés : *Jean Dragon et sa famille ; Amis de J. Dragon, étudiant à Genève ; Amis de J. Dragon, professeur à Die ; Amis de J. Dragon, pasteur à Crest et à Saint-Pierre-Trois-Châteaux*.

La notice sur Jean Dragon et sa famille est d'une irréprochable exactitude. M. B. D. y redresse tout d'abord (p. 1) une erreur de Guy Allard, auteur du *Nobiliaire du Dauphiné*, en faisant observer que « les généa-

1. Notamment : *Recueil des synodes du Dauphiné* (Archives départementales de la Drôme) ; *Procès-verbal de la délibération prise, le 23 septembre 1601, au sujet de la fondation d'un collège à Die*, établissement qui devait être une sorte d'université protestante pour le Dauphiné et les provinces circonvoisines. (Archives de Mme de la Morte-Félines. (De la page XVII à la page XXX a été reproduit *in extenso* ce document où l'on trouve les noms de toutes les familles protestantes de Die à cette époque) ; divers extraits (1602-1615) des Délibérations du consistoire de l'église de Die (p. XXXII-XXXIV), aux Archives départementales de la Drôme.

logistes ne sont pas toujours des historiens, qu'ils le sont même rarement ». Bien d'autres que Guy Allard sont justement repris par le nouveau biographe, et soit en cette notice spéciale, soit dans les diverses et nombreuses notices sur les amis de J. Dragon, il fournit toute sorte de rectifications et d'additions aux recueils dauphinois du pasteur Arnaud, comme au recueil des frères Haag refondu par Henri Bordier. Pour donner un exemple de la façon dont M. B. D. améliore le travail de ses devanciers, je citerai cette note (p. 15) :

« Bien que l'on ait de nombreuses biographies de David de Rodon, il y a certainement beaucoup à dire encore sur ce personnage, que la *France protestante* dit être un des premiers dialecticiens de son temps; car, indépendamment de ce qu'aucune de ces biographies n'est complète, il y a des erreurs dans toutes. La plupart avancent, en effet, que de Rodon fit ses études à l'académie de Sedan, alors que c'est à celle de Die, dont il était un des étudiants en théologie en 1618 et dont il devint alors un des professeurs. On a dit ensuite que les *quatre raisons pour lesquelles on doit quitter les R. P. R.*, écrit de controverse catholique, imprimé en 1631, furent composées pendant le séjour que de Rodon fit chez les jésuites de Vienne, en 1619 et 1620, et, pour expliquer la différence des dates, on suppose que cet écrit ayant été retenu par les Jésuites, ceux-ci le publièrent quand son auteur, redevenu protestant, se fut fait une réputation. Mais la supposition est toute gratuite, attendu qu'il est établi que de Rodon abandonna plus d'une fois le protestantisme et qu'on ne le rencontre précisément dans aucune académie ou collège protestant, de 1624 à 1633. De plus, tandis que celui de ses biographes, à qui l'on doit cette ingénieuse supposition, lui fait occuper douze ans durant (1621-1633) la chaire de quatrième à l'académie de Die, il est établi que de Rodon abandonna cette chaire dès 1623, date à laquelle il soutint deux thèses de philosophie à l'académie de Sedan, ensuite de quoi on perd sa trace, pendant dix ans au moins. Enfin, il est d'autant plus surprenant que ce même biographe croie que l'ancien professeur de quatrième, devenu professeur de philosophie dans cette même académie, en 1634, abandonna Die pour Orange, cinq ans après, à cause de l'inexactitude avec laquelle ses états étaient payés, qu'il a eu les registres de l'académie de Die sous les yeux et qu'il y est dit tout au long, que ce départ eut pour cause une caractéristique et scandaleuse querelle, dont il sera question plus loin, à propos du professeur Vial. — Ajoutons que David de Rodon était le petit-fils de Guillaume de Rodon, juge de la ville de Die, en 1550, et le fils d'Abel de Rodon, diacre de l'église protestante de Die, en 1601, et professeur de quatrième à l'académie de cette ville, de 1607 à 1617; que sa mère, Judith de la Place, mourut à Die, le 1er janvier 1659; qu'il avait au moins une sœur, du nom de Jeanne, qui mourut sans avoir été mariée, seize mois avant sa mère (4 septembre 1657), et qu'il était probablement le frère d'un Louis de Rodon, notaire et procureur à Die, en 1699. »

Je crois devoir donner la liste des personnages, les uns obscurs, les autres à demi-connus ou même célèbres, qui figurent dans les trois catégories des amis de l'*étudiant*, du *professeur*, du *pasteur* :

I. *P.-P. Achequus* (a inscrit cette sentence : *l'amy se cognoit au besoin*), *J. Aubertus*, 1601, *F. Beauregard*, *Th. Beza*, 1601 (mettant sous une citation de saint Bernard cette indication de son âge : *Annum hujus vitæ 83, die decembris 21, anno ultimi temporis 1601* [1]), *Moses*, *J.* et *P. Boniotus*, 1600 (tous deux d'une famille dauphinoise si féconde que l'on répétait proverbialement : *frappez un buisson, il en sortira un Boniot*), *J. Brosseus* (peut-être le de Brosse qui, le 14 août 1599, tint à Genève, sur les fonts du baptême, Étienne Méric Casaubon, le seul des enfants d'Isaac qui ait persévéré dans le protestantisme), *D. Butere*, 1602 (le Denis Bouterone dont la *France protestante* n'a pas indiqué l'origine [2], *Th. Colerius*, 1599, *Al.* et *Scipio Combourserius*, 1599 (de la famille chevaleresque de Combourcier, de Graisivaudan), *St. Corcellius*, 1600 (Étienne de Courcelles, plus tard pasteur à Fontainebleau, à Vitry-le-François), *J. Denayreus*, *And. Pendeus* « un Poitevin qui, après avoir établi un parallèle entre le soleil et l'amitié, celle-ci éclairant la vie, comme l'autre éclaire le monde, y a joint cet honnête aveu : *en vertu j'espère* », *J. Desportus*, 1602 « un français du Midi, qui a laissé dans notre album un échantillon du langage vulgaire de son pays : *Au besoun tous amis se counessount* », *St. Duchatus*, *Sam. Durant*, 1602 (celui qui fut placé à la tête de l'église protestante de Paris de 1604 à 1626 et « dont l'éloquence a fait dire qu'il était un éclair et un tonnerre en chair [*sic*. En chaire?] »), *St. Favonius*, 1602, *Jac.* et *Joh. Golartius*, 1602 (deux des fils du célèbre Senlisien Simon Goulart, dont le nom suit les leurs [3]), *Gedeon Grangorius*, 1601, *Fr. Gringalletus*, 1602 (mort en 1608, à vingt-trois ans, étudiant en théologie, poète latin distingué et

---

1. J. Dragon a joint à cet autographe le portrait et les armoiries du successeur de Calvin. M. B.-D. rappelle (p. 25) qu'un des apologistes de Th. de Bèze, Ancillon (*Mélanges critiques de littérature*) avance « qu'il se maria trois fois », ce qui a été nié par Bayle, mais ne paraît pas pourtant hors de contestation.

2. M. B. D. multiplie les renseignements (p. 28-34) sur ce pasteur de Grenoble qui joua un grand rôle parmi les protestants du Dauphiné. Il s'occupe surtout de ses joutes théologiques avec les capucins, les carmes et autres religieux, signalant, à cette occasion, plusieurs brochures rares imprimées à Die, à Genève, à Grenoble. Voir d'autres curiosités bibliographiques aux pages 69, 77.

3. L'auteur relève ainsi une erreur de la plupart des biographes du fécond publiciste (p. 41) : « Ils disent que, né à Senlis en 1574, mais établi à Genève en 1571, Simon Goulart revint ensuite en France, où il fut successivement pasteur dans le Forez, en Champagne et à Grenoble, tandis que les registres des Synodes du Dauphiné nous apprennent que ce pasteur, ayant été demandé à *MM. de Genève* pour la capitale de cette province, au mois de mars 1607, la demande, bien qu'appuyée par Lesdiguières, ne fut point accueillie et Gabriel Cuzin envoyé à la place de Goulart. » M. B. D. croit, du reste, que, devenu bourgeois de Genève et pasteur d'un des quartiers de cette ville en 1571, puis semainier à la mort de Th. de Bèze (1604), S. Goulart n'eut pas d'autre résidence que Genève jusqu'à sa mort, arrivée le 3 janvier 1628.

collaborateur de Kepler dans ses expériences astronomiques); *St. Hennequinus, Joh. Jordanus* [1], *B. Keckermanis*, 1601, philosophe et hébraïsant de Dantzig, dont Bayle a dit : « Ses livres sont pleins de pillage et ont été bien pillés »), *D. Manneus*, 1599, *J. Montalbanus* (Joseph de Montauban Jarjayes, dont le père, Gaspard, fut gouverneur de Gap, de 1581 à 1618), *J. Mozes* (pasteur d'Annonay), *J.-E. Mutilletus, V. Paninus, D. Peaget* (de Genève, auteur de l'*Histoire de l'Escalade* publiée par MM. Louis Dufour-Vernes et Ritter), *J.-J. Peyerus, E. Pornaxius, Moses a Portu*, 1599 (ce Moïse Duport est un des gendres du célèbre jurisconsulte Jules Pacius, dont il épousa la fille Lavinie, à Montpellier, le 16 avril 1606), *S. Quinsonus, R. Rex, M. Rosetus*, 1599 (secrétaire d'État de Genève), *P. Sadéel*, 1599 (pseudonyme d'Antoine de Chandieu, le fameux pasteur calviniste), *D. Sarretus, P. Savorinus, Ph. Stapensis* (Ph. de Galbert, seigneur d'Estapes), *Toranus, C. Tossanus, B. Turretinus* (le futur recteur de l'académie de Genève), *D. Vialis, J.-C. Wiescius.*

II. *P. Aspaisius* (notice très fouillée, très étendue, p. 62-69), *J. Balcetus, L. Bedarrida* (d'Orange), *S. Benedictus*, 1611 (médecin, bel esprit, traducteur en vers latins de la seconde semaine de Du Bartas. Lyon, 1609) [2], *C. Blossetus, D. Boutiemus*, Montisbeloaretensis (singulière forme donnée au nom latin de Montbéliard), *D. Bovierus*, 1611 (inscription : *Vita sine amicis non est vita), St. Candidus, Charbonnerius, St. Chastetus, St. Cherlerus*, 1611, *A. Coligno*, 1611, *D. Durandus* (de Briançon. Inscription : *Abstine et sustine), P. Durandus, G. Gayus* (neveu des frères Gay, de Die, dont le chanoine Jules Chevalier a publié les *Mémoires* en 1888), *St. Gilbert*, 1611, *B. Gilliers*, 1611, *St. Guerrerius, J. Imbertus*, 1611, *P. Julianus, A. Marchatius* (Antoine Marcha, d'Annonay), *L. Petræus*, 1611, *J. Ruatus* (d'Orange), *F. Valansonus, Vercayranus* (Louis-Ant. des Massues de Vercoiran),

---

1. M. B. D. dit (p. 43) : « Le 12 juillet 1605, il écrivait dans l'album du hollandais Van Sorgen ce quatrain, devenu populaire depuis :

> Les amis de l'heure présente
> Sont de la nature du melon;
> Il faut en essayer cinquante,
> Avant que d'en trouver un bon. »

Je ferai deux observations sur cette citation : d'abord, le second vers est faux, car il a neuf pieds. Il aurait fallu l'écrire ainsi :

> Ont la nature du melon.

Ensuite, le quatrain est antérieur au commencement du XVII[e] siècle : on le trouve déjà dans des recueils du XVI[e] siècle. Je l'ai vu attribuer à un poète fort spirituel, Claude Mermet, auteur d'un autre quatrain dont s'inspira M. Madier de Montjau père, qui, également mécontent de ses deux fils, s'écria plaisamment : Je donnerais bien mon *cadet* pour n'avoir pas mon *aîné*.

2. M. B. D. discute (p. 74) les diverses et contradictoires assertions de Chorier, de Guy Allard, de Galiffe, de la *France protestante*, etc., sur Samuel Benoît et constate que Rochas (*Biographie du Dauphiné*, II, 454) attribue à un imaginaire Benoiseau un opuscule rarissime qui est incontestablement du docteur Benoît et qui porte ce titre : *Discours véritable d'une fontaine ornée de merveilleuses propriétés et vertus, trouvée près de Die* (1610, in-4°).

J. Vialus, J.-C. Vicecomes (Visconti), *J. Vulso Colomberius* (Jean Vulson de la Colombière, le père de l'auteur de la *Science du blason*).

III. *J. Abrahamus, G. Alexis, P. Bertheus, J. Boudrius, Is. Casaubonus* (l'illustre émule de Juste Lipse et de Scaliger, dont M. B.-D. parle ainsi (p. 145) : « Philosophe de mœurs douces et d'esprit tolérant, dont la figure honnête et quelque peu mélancolique, repose de celle des sectaires violents et haineux de son temps »), *J. Draco, A. Chomeana*, 1611 (Jean Dragon, sieur de Choméane), *J.-R. Faber* (né à Lausanne et non à Grenoble, quoi qu'en dise l'auteur de la *Biographie du Dauphiné*), *B.-A. Furno, J. Leslæus* (au sujet duquel M. Brun Durand publie une sentence du maréchal de Lesdiguières, du 10 octobre 1611, qui manque dans les *Actes et Correspondances*, publiés par MM. Douglas et Roman), *H.-F. Lubacus, P. Molinæus, H. Mutonis, D. Perol* (oublié par l'auteur de la *Biographie du Dauphiné*), *P. Piffardus*, 1611, *P. Richardus*, 1611, *G. Thosonus*, 1612.

Le travailleur qui, à propos d'un des trois *Libri amicorum* connus en France (on n'en compte pas plus d'une douzaine dans tout le reste de l'Europe), nous a donné tant de renseignements exacts et nouveaux sur la société protestante dauphinoise au XVIIe siècle, mérite d'autant plus d'estime et de reconnaissance, que son état de santé a rendu très pénibles pour lui les longues et patientes recherches qu'exigeait une étude aussi minutieuse, aussi difficile. S'il faut honorer le travailleur valide qui creuse bien son sillon, quels éloges ne doit-on pas au travailleur malade qui, à force de constance et de courage, réussit à bien faire?

T. DE L.

---

404. — **Die Beziehungen zwischen Spanien und Deutschland in der Litteratur der beiden Lænder.** I Teil, bis zum 18 Jahrhundert, von Arturo FARINELLI (thèse de doctorat de l'Université de Zurich). Berlin, 1892. 72 p. in-8.

Travail très recommandable, qui témoigne d'une application, d'un enthousiasme vraiment rares. M. Farinelli, qui est Italien, a acquis en peu d'années une connaissance étendue des deux littératures qu'il s'est appliqué à rapprocher et dont il montre les relations; il sait mieux encore la littérature allemande que la littérature espagnole, ce qui s'explique par le fait qu'il a surtout étudié en pays de langue allemande et n'a pas eu à sa disposition autant de livres espagnols qu'il aurait été nécessaire. Mais quel que soit ce léger manque d'équilibre entre les deux parties de cette thèse, son étude est bien conçue et bien disposée. Pour la première fois, nous pouvons nous faire une idée d'ensemble et suffisamment exacte de ce que l'Allemagne a su et connu de l'Espagne jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. M. F. a tiré parti de tout et tout examiné : souvenirs de pèlerins, voyages, écrits politiques, satires, drames, dissertations d'érudits, etc. Il a lu énormément, mais avec intelligence ; il sait distinguer ce qui a de l'intérêt de ce qui n'en a aucun, et

fait preuve d'une maturité de jugement et d'un goût littéraire qui ne sont pas communs chez les jeunes docteurs des universités allemandes. Les chapitres notamment sur Moscherosch, Grimmelshausen, l'auteur du *Simplicissimus*, et sur le théâtre espagnol en Allemagne au XVII^e^ siècle, donnent une idée très favorable des aptitudes critiques de M. Farinelli. Il convient maintenant qu'il achève son travail par l'étude des grands classiques allemands du XVIII^e^ siècle. Sur ce terrain, il trouvera des devanciers, notamment M. Schuchardt, dont l'article sur Gœthe et Calderon est tout à fait *epochemachend*, comme disent les Allemands; mais il lui restera encore bien des épis à glaner.

M. Farinelli, qui a été pendant un semestre élève de l'École des Hautes-Études, m'a fait l'honneur d'inscrire mon nom sur sa thèse à côté de celui d'un savant professeur de Zurich. Je ne vois pas ce que je lui ai appris, mais je sais bien ce qu'il doit aux deux professeurs, MM. Bæchtold et Morf, qui l'ont dirigé dans ses études et à l'enseignement desquels il faut rapporter l'excellente méthode qui règne dans sa dissertation.

Alfred MOREL-FATIO.

---

405. — Ferdinand BRUNETIÈRE. **Conférences de l'Odéon** : Les époques du Théâtre Français (1636-1850). 1 vol. in-12 de 373 p. 3 fr. 50.

Si M. Brunetière n'avait annoncé dans un précédent ouvrage [1] l'intention d'appliquer les règles de la théorie de l'évolution à l'histoire littéraire et si, dans celui-ci, il ne déclarait pas à maintes reprises qu'il continue à les observer [2], on pourrait se contenter de discuter seulement ses opinions personnelles sur la vingtaine de pièces qu'il analyse et commente. Comme dans toutes les spéculations analogues qui s'offrent à nous chaque année, on y trouverait des observations ingénieuses à louer et des appréciations erronées à réfuter; on admirerait l'austère application de l'auteur à sa tâche, le courage de son entreprise, la probité de son travail, la conviction de sa parole; on regretterait l'allure lourde et pénible de son style, d'un goût très douteux parfois [3] et, qui pis est, d'un français parfois incompréhensible [4]. Puis l'on recomman-

---

1. *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature*. Paris, Hachette, 1890.

2. V. notamment, p. p. 3, 94, 168, 266, etc.

3. Exemple : « Mais si je n'en avais pas dit assez, j'aurais abusé de la situation quasi-fortifiée que j'occupe sur cette scène, séparé d'eux par cette rampe, et *abrité contre leurs représailles par leur absence* peut-être, et en tous cas, par *leur savoir-vivre et par leur courtoisie* », p. 4.

4. Exemple : « La littérature espagnole a, en général, quelque chose de dur; et c'est ce qui explique assez bien que ni le *Cid* de Guillem de Castro, ni les romans picaresques n'aient fait — je dis en Europe — la fortune du *Cid* ou du *Gil-Blas* français. » Pour arriver à comprendre cette phrase, à double sens, il faut s'aviser que « n'aient fait » est mis ici pour « n'aient eu ».

derait la lecture de quelques jolis passages, tels que les conférences sur l'*École des femmes* et sur Beaumarchais, en conseillant bien d'en éviter d'autres, comme, par exemple le rapprochement, si difficilement obtenu, de Marivaux et de Racine, la définition par trop superficielle du romantisme et surtout l'éloge de Scribe où il est gravement déclaré que « les vaudevilles de Scribe sont les *Stalactites* du théâtre de son temps et qu'il en a été, lui, je le répète, le Banville ou le Gautier [1] ».

Mais puisque l'auteur prétend surtout faire œuvre d'évolutionniste, c'est au point de vue surtout de l'évolution qu'il nous faut juger son livre. La besogne est d'autant plus nécessaire que cette doctrine ne peut tarder à s'introduire définitivement dans l'histoire littéraire, comme elle l'a déjà fait dans toutes les autres branches de l'histoire. Or, disons-le de suite, l'effort de M. B., pour louable qu'il soit, est dirigé par des habitudes d'esprit si peu familières avec la méthode du transformisme qu'il semble plutôt agir en dépit d'elle.

Pour étudier l'évolution d'un être ou d'un fait, la première condition scientifique est de le suivre, pour le moins, dès sa naissance. M. B., au contraire, commence l'étude du théâtre français avec Corneille, sans même rappeler par quelques mots les phases principales de sa formation, c'est-à-dire se prive volontairement de tout l'enseignement que pourraient lui fournir pour la suite de son étude cinq siècles d'histoire antérieure. De ce premier défaut de méthode, toute sa théorie se trouve fatalement viciée. S'il avait étudié la lente élaboration du théâtre français, depuis le XII^e siècle jusqu'à la Renaissance, à travers les mystères semi-liturgiques, le drame d'*Adam*, le *Nicolas* de J. Bodel, les quarante *Miracles de la Vierge*, les quarante *Mystères du viel Testament*, les neuf mystères du manuscrit de Sainte-Geneviève, la *Passion* et les *Actes des apôtres* des frères Greban, les nombreux autres mystères publiés ou inédits que nous a laissés le XV^e siècle, le *Saint Didier* de Flamang, plus encore la *Destruction de Troyes* de Jacques Millet, et même, en plein XVI^e siècle, (c'est-à-dire moins de cent ans avant le *Cid*), le *Saint Christophe* de Chevalet, la *Résurrection* d'Eloy du Mont, les douze mystères de Jean Louvet ou l'*Apocalypse* de Loys Choquet (1541), ce fait lui aurait sauté aux yeux, que le théâtre français, puisqu'il n'avait pas démenti une seule de ses tendances originelles depuis cinq cents ans, devait inévitablement aboutir, non point à la tragédie de Corneille et de Racine, mais bien à une forme analogue à celle des théâtres anglais et espagnols, nés et formés en même temps que lui, ou pour mieux dire à quelque chose comme le drame à demi lyrique de Shakespeare et de Lope de Vega. Survint la Renaissance qui entreprit de croiser ce théâtre moderne naissant avec le théâtre antique, non point le théâtre antique tout vivant d'Eschyle ou de Sophocle, mais le théâtre

1. P. 354.

antique à demi mort de Sénèque : de là naquit un hybride, la tragédie — à peu près comme du croisement du cheval et de l'ânesse naît le mulet, — c'est-à-dire un être parfaitement constitué et pouvant fournir la plus belle des carrières, mais incapable de procréer à son tour. Et cela lui aurait expliqué pourquoi la tragédie, loin d'être chez nous l'apogée d'une évolution, en était au contraire la déviation. Dura-t elle seulement cinquante années ? Je ne sais. Pour M. B. elle n'était pas encore définitivement constituée avec le *Cid* et manifestait déjà des symptômes de décadence dans la *Phèdre*. Évolua-t-elle depuis lors comme le professe M. Brunetière ? Évidemment non. Seulement, le vieil esprit français, réveillé de sa prostration, reprit son action peu à peu, et peu à peu la désagrégea jusqu'à la ramener le plus possible à la forme dramatique qu'il rêvait et que le contre-temps de la Renaissance l'avait empêché de réaliser. Et le XVII[e] siècle lui-même protesta plus que M. B. l'enseigne contre la tragédie, même lorsqu'elle ne se manifestait plus que par des chefs-d'œuvre. On acceptait encore Corneille, en qui le vieil esprit français éclatait si souvent, mais contre Racine la mauvaise humeur fut continuelle : croyez bien qu'en M[me] de Sévigné qui le déclarait peu durable et en M[me] de Bouillon qui lui préférait Pradon un vieil atavisme national agissait plus que le mauvais goût. Ce qui prouve bien qu'après Racine la tragédie ne pouvait plus évoluer, c'est qu'avec Racine, supprimant définitivement le décor, la mise en scène, le costume, presque le jeu des acteurs emprisonnés entre les banquettes des gentilshommes, elle arrivait déjà à n'être presque plus du théâtre et se résolvait en un magnifique poème dialogué qu'on pouvait aussi bien faire déclamer dans un salon par deux invités en habits de ville. L'opéra heureusement était là qui sauva tout le spectacle que la tragédie rejetait : d'où sa rapide fortune au XVII[e] et au XVIII[e] siècles.

Une seconde règle essentielle de la méthode de l'évolution est de toujours observer l'action des milieux et des agents extérieurs sur le développement de l'être ou du fait qu'on étudie. M. B. ne s'en préoccupe pas davantage. Pour lui les genres croissent et se transforment d'eux-mêmes, s'ajoutant spontanément les organes qui leur manquent ou se débarrassant de ceux qui les gênent. De l'action constante de l'Espagne sur notre comédie il n'a cure [1]. Et pourtant il est de toute évidence que c'est à cette action que notre comédie doit d'être toujours restée en communication avec l'esprit moderne, retrouvant instinctivement au-delà des Pyrénées une forme dramatique qu'elle pressentait comparable à celle qui aurait dû être la sienne, et s'y retrempant avec Hardy, Rotrou, Scarron, Corneille, Molière même (dans le *Don Juan* duquel elle brise la règle des trois unités), Le Sage, Beaumarchais, et finalement Hugo et

---

1. M. B. a même l'air très convaincu que l'imitation espagnole est une affaire de mode qui ne date que de l'hôtel de Rambouillet, p. 12.

Musset. De l'influence anglaise il ne tient pas compte davantage [1]. Si le drame larmoyant et bourgeois de Diderot, de Sedaine, de Mercier, se forme, c'est pour des raisons toutes métaphysiques, mais l'introduction ou pour mieux dire l'invasion triomphante des romans larmoyants et bourgeois de Richardson, de Fielding ou de Smollett, n'y est pour rien ou tout au moins est négligeable. Pareillement, la littérature allemande, qui joue un si grand rôle dans la formation du romantisme, et qui, dans la seconde partie du XVIII[e] siècle, inspirait déjà tant de drames, depuis les *Chérusques* jusqu'aux *Aventures du Jeune d'Olban*, n'attire pas un seul instant les regards de M. Brunetière [2]. — Quant à la transformation des milieux sociaux, M. Brunetière ne la fait jamais intervenir dans l'histoire de la transformation de l'idéal littéraire : si le *Gendre de M. Poirier* diffère de l'*École des femmes*, c'est plutôt, semble-t-il à le lire, parce que les procédés théâtraux ont évolué d'eux-mêmes que par suite du changement des mœurs et des esprits.

Arrêtons-nous. Ce que nous venons de dire suffit amplement à nous permettre de formuler une conclusion. Tel qu'il est, ce livre peut satisfaire les amateurs de l'histoire littéraire empirique qui recherchent surtout les piquantes observations, les agréables développements oratoires, les aperçus personnels d'un critique très lettré et très consciencieux, mais il ne saurait aider l'histoire littéraire vraiment scientifique à faire un seul pas nouveau.

Raoul Rosières.

---

406. — F. Lot. **L'enseignement supérieur en France.** Ce qu'il est ; ce qu'il doit être. 1 vol. in-12 de 144 pp. Paris, Welter, 1892.

Le titre de cet opuscule est inexact ; M. Lot ne s'y occupe ni du droit ni de la médecine, fort peu des sciences ; il s'attache presque exclusivement aux lettres. Il trace un état de l'enseignement littéraire, tel qu'il existe en France à l'heure actuelle et il nous indique quelles réformes y devraient être introduites. Organisation des Facultés des lettres, leurs maîtres, leurs étudiants, les Écoles spéciales, les Réformes : tels sont les titres des cinq chapitres du livre. Le tableau que nous fait M. L. de notre enseignement supérieur est poussé au noir. Le jeune auteur ignore l'art des nuances : il n'a pas observé la mesure dans la critique ; il a souvent commis des erreurs fâcheuses et est tout à fait injuste pour les efforts très sérieux tentés en ces dernières années. A l'entendre, « nous croupissons depuis cent ans dans un bourbier de routine et d'ignorance ». « Il est difficile que le niveau des études puisse tomber plus bas qu'actuellement. » Les étudiants des Facultés des lettres ne seraient que des

---

1. Il nie même que *Zaïre* doive quelque chose à *Othello*, p. 150.
2. Si ce n'est, p. 296, à propos d'une phrase de Mercier, pour déclarer qu'elle n'aurait pu être que nuisible.

boursiers ou des maîtres d'études : 700 (!) répétiteurs, soit une moyenne de 46 par Faculté, figureraient parmi eux. « L'agrégation, dit ailleurs M. L., est un chancre rongeur qui dévore l'intelligence des maîtres et des étudiants. » L'agrégation d'histoire en particulier est mal dirigée, mal entendue. Tout candidat qui essaierait d'y faire preuve d'érudition serait perdu ; dans l'explication des auteurs, le succès irait à celui dont la mémoire est la plus sûre, qui, trouvant accidentellement dans un texte le nom d'Alexandre, raconterait toute la vie du roi de Macédoine. Nous pouvons affirmer à M. L. qu'il se trompe du tout au tout et que toujours, à l'agrégation d'histoire, on tient grand compte des connaissances techniques. A ce tableau sombre des Facultés françaises, M. L. oppose le tableau lumineux des Universités allemandes. A elles, il ne trouve aucune critique à adresser : on n'est peut être pas tout à fait de son avis en Allemagne. Si le livre de M. L. contient de la sorte beaucoup d'appréciations exagérées, il renferme aussi des observations exactes qui inspirent de tristes réflexions sur notre infériorité scientifique vis-à-vis de l'Allemagne. Quelques-unes des réformes qu'il réclame sont souhaitées aussi par nous ; comme lui, nous demandons la suppression des dissertations latines à la licence et nous voudrions qu'on exigeât de tout étudiant aux Facultés des lettres un travail scientifique préparé à loisir. Nous pensons, comme lui, qu'on devrait faire dans notre enseignement une place plus large aux langues orientales ; ainsi, il est tout à fait regrettable qu'à Nancy où a été composé le premier dictionnaire sanscrit-français, cette langue ne soit pas professée. Nous recommandons la la lecture de cet opuscule fort salutaire, malgré la rudesse du style, d'évidentes exagérations et quelques traces de déclamation.

Ch. PFISTER.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Paul LAURENT, archiviste des Ardennes, vient de publier un nouveau fascicule de ses « Variétés historiques ardennaises », *La pomme de terre dans les Ardennes avant Parmentier* (Paris, Picard, in-8°, 38 p.). Il y donne des documents locaux qui contribueront à détruire la légende de Parmentier; ce sont des pièces de procédure relatives aux villages de Pure, Rancennes, Chémery et des Hautes-Rivières. Les habitants de ces localités refusent à leurs décimateurs le paiement de la dîme des pommes de terre; on ignore toujours l'issue du procès; mais les documents nous renseignent sur la date de l'introduction du tubercule qu'on nommait *crompire* ou *topinambour*.

— M. Émile THOMAS fait paraître chez Hachette un livre intitulé : *l'envers de la société romaine d'après Pétrone* (avec six gravures d'après l'antique) et comprenant, outre une préface et une conclusion, huit chapitres : I. Le Satiricon ; II. L'auteur ; III. *Quid ad nos?* IV. 1. Un poète et de la poésie dans le Satiricon ; 2. Un rhéteur et de l'enseignement de l'éloquence sous l'empire ; V. Les petites gens ; VI. Le festin de Trimalcion ; VII. Parties perdues du Satiricon ; VIII. La langue et le style dans le Satiricon.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N°s 35-36 — 29 août-5 septembre — 1892

407. — A. Wendling. **De Peplo Aristotelico quaestiones selectae.** Dissertatio inauguralis. Argentorati, 1891. In-8, 82 p.

Si l'on ouvre la seconde édition de l'histoire de la littérature grecque de M. Christ (p. 400), on y lit que « le *Peplos*, conservé sous le nom d'Aristote, est une collection d'épitaphes des héros de la guerre de Troie ». La belle dissertation de M. Wendling, un débutant duquel on peut attendre beaucoup, fait définitivement justice de cette erreur. Le *Peplos* était probablement un recueil de faits divers, principalement mythologiques, qui avait été compilé par Aristote et publié après lui par Théophraste. Ce recueil fut consulté ou copié par Pline, par Clément d'Alexandrie, par Hygin; M. W. a brillamment montré que, dans les renseignements qu'ils nous donnent sur l'origine des inventions, Pline et Clément ont puisé à la même source, par l'entremise du péripatéticien Straton. Les rapports du *Peplos* avec les *fabulae* d'Hygin ne sont pas mis en lumière avec moins d'évidence. Quant aux épitaphes du *Peplos*, elles paraissent avoir été composées entre 250 et 150 et ne sont l'œuvre ni d'Aristote ni de Théophraste : ce sont des interpolations introduites dans la partie de l'ouvrage qui traitait des généalogies des héros. Deux *epimetra* riches en remarques originales concernent Straton et les fables d'Hygin. Ajoutons que cette brochure si instructive est écrite dans un latin très satisfaisant.

Salomon Reinach.

---

408. — **Mélanges d'archéologie et d'épigraphie,** par Albert Dumont, réunis par Th. Homolle, et précédés d'une notice sur Albert Dumont par L. Heuzey. Paris. Thorin, 1892. In-8, xxxv-666 p., avec 17 planches, de nombreuses figures dans le texte et un portrait de l'auteur.

Voici un nouveau témoignage des sentiments de reconnaissance et de piété que les élèves d'Albert Dumont ont voués à la mémoire de leur

maître. Nous avons déjà vu M. Pottier compléter et terminer les *Céramiques de la Grèce propre* : M. Homolle nous offre aujourd'hui le recueil des articles écrits par Dumont, à l'exclusion des mémoires importants qui ont pris place dans des publications spéciales. L'éditeur a donné beaucoup plus qu'on n'était en droit d'attendre de lui. Non seulement il a ajouté en note, pour chaque article, les renseignements bibliographiques ou autres qui peuvent servir à le mettre au point, mais il a terminé le travail de l'auteur sur les monuments et les inscriptions de la Thrace, de manière à en faire un *Corpus* de cette région, le seul que l'on possède encore où textes épigraphiques et monuments figurés aient été l'objet d'une égale sollicitude. La liste des noms propres thraces, des formes grammaticales, les index des noms géographiques, des noms de dieux et de déesses, des souverains, des magistrats et gouverneurs, sont le résultat d'un travail énorme exécuté avec une admirable conscience et présenté avec une touchante modestie. Les quelques chicanes bibliographiques que l'on pourrait y faire, comme à tous les recueils de ce genre, n'en diminuent en rien l'importance et la haute utilité. Ceux qui voyageront en Thrace, à la recherche d'inscriptions nouvelles, seront désormais fort à envier : ils auront sous la main un instrument de travail et de contrôle comme il n'en existe pour aucune autre région du monde ancien.

On est plus embarrassé pour porter un jugement sur l'ensemble des mémoires de Dumont. Il ne faut pas oublier, pour les apprécier à leur valeur, à quelle époque ils ont été écrits et combien Dumont était jeune quand il en a rédigé quelques-uns. La science marche très vite et reconnaît difficilement, après quelques années, le mérite d'observations de détail qui sont entrées dans le domaine commun. Aussi bien, dans la belle notice qui ouvre ce volume, M. Heuzey a-t-il présenté avec assez d'exactitude les titres scientifiques de Dumont pour qu'il soit peu utile d'y revenir ici. Quels que soient ces titres, et de quelque estime qu'on les entoure, ce n'est pas de l'archéologue, ce n'est même pas de l'administrateur que l'histoire de la science française conservera le plus fidèlement la mémoire. Dumont a été surtout un *éveilleur* d'esprits et de vocations, un initiateur, un inspirateur : seul de presque tous les savants de son temps, il a eu de véritables élèves, il a formé une école, ce que n'ont pu ni voulu faire Letronne, Longpérier et bien d'autres. Comme elle était son légitime orgueil, l'activité féconde de ses élèves restera l'honneur de son nom. Beaucoup l'ont déjà dépassé, mais tous continuent à se réclamer de lui. M. Heuzey a prononcé à ce propos le mot de *culte*, qui n'est pas trop fort dans la circonstance, et personne ne trouvera mauvais que le souvenir ému d'un tel maître fasse une vérité nouvelle de la vieille formule hippocratique : Ἡγήσασθαι τὸν διδάξαντά με τὴν τέχνην ἴσα γενετῆσιν ἐμοῖσιν.

Salomon Reinach.

409. — **Méthode pratique de thème grec**, par Louis ARNOULD (Nouvelle collection à l'usage des classes, XXI.) Paris, Klincksieck, 1890. 1 vol. in-12 de 63 p.

On sait que le ministre de l'Instruction publique, sur l'avis du Conseil supérieur, a décidé, par arrêté du 28 juillet 1891, le rétablissement des prix de thème grec en troisième et en seconde. Le thème grec pourra même avoir l'honneur inattendu d'être désigné par le sort, concurremment avec la version grecque, pour être couronné au concours général. Le petit livre que nous signalons sera fort utile aux élèves de ces classes. Ce sont des conseils familiers donnés aux écoliers et aux étudiants sous une forme agréable, parfois même humoristique. L'auteur ne se dissimule pas l'aversion et le dégoût que le nom seul de « thème grec » provoque trop souvent dans notre jeunesse, mais il croit avec raison que l'on peut combattre cette fâcheuse disposition en montrant des côtés intéressants, presque attrayants, dans un exercice aussi redouté. Il devient sous sa direction une excellente gymnastique intellectuelle et, comme toute gymnastique, il peut procurer une véritable récréation. « C'est un art, ou, ce qui est plus facile, un métier artistique à apprendre... Vous acquerrez cette science du thème grec de deux manières : 1° par une *préparation* profonde; 2° par un *entraînement* soutenu. » Autrement dit par une pleine connaissance des formes grammaticales et de la syntaxe, puis par une lecture assidue des meilleurs textes classiques. Ces conseils, accompagnés d'indications bibliographiques, bien choisies, sont suivis de dix « corrigés de thème grec », avec notes et remarques où sont appliquées les instructions contenues dans la première partie. Ces corrigés sont tantôt des textes emprutés aux anciens, tantôt, quand le français appartient à un classique moderne, des traductions composées par l'auteur lui-même. A part quelques passages[1] nous goûtons beaucoup le faire de M. Arnould et nous voudrions voir son manuel dans la bibliothèque de tous les élèves, persuadé qu'il contribuera sérieusement au relèvement des études grecques.

C. E. RUELLE.

---

1. Page 29 : οὐκ ἔλεγεν, ἀλλ' ἐδέξλου. La langue grecque réclame ici un régime, ne fut-ce que τοῦτο. — P. 39 : ὡς... οὕτω... L'auteur dit bien que l'on emploie ὡς ou ὥσπερ, mais ὥσπερ vaut mieux. — P. 41 : ἡδονὴν ἐβούλοντο. βούλομαι avec un accusatif est rare. — P. 43 : παρεῖχε πῶς... on préférerait ταῦτα παρεῖχε οἷς... — P. 45, l. 1 : ἐν ταύτῃ τῇ εὐτυχίᾳ, dans le cours de tant de prospérités. Il faudrait ἐν τοσαύτῃ. Nous proposons à l'auteur les corrections suivantes à faire dans les éditions à venir : *Passim*, l'accent aigu sur la syllabe finale d'un mot suivi de la virgule. — P. 21 : διαξῇ. — P. 23 : αὖθις. βίον. αὐτῷ. — P. 25 : γερουσιαστάς et γερουσιασταί. — P. 27 : ἐφ' οὗς. — P. 29 : ἀγοραῖοι. — P. 37. Εὐρωπαίων. Ἰνδικῇ. — P. 41 : ἄλλῃ. — P. 45 : οὐκ ἐπαύετο. ἄλλους. — P. 49 : ἐν γῇ. — P. 55 : τῇ δεξιτῇ. — P. 57 : τὸ δοκοῦν. — P. 57, τοῖσδε pourrait être supprimé. Lire εἰκότως et ὀρθῶς. — P. 59, ἡγεῖσθαι

410. — Max Jumpertz, **Der Rœmisch-Karthagische Krieg in Spanien**, 211-206. Eine historische Untersuchung. Inaugural-Dissertation (Universitæt Leipzig). Berlin, 1892. W. Weber. 38 p. in-8.

Parmi les conclusions auxquelles M. Jumpertz espère nous conduire, voici les plus dignes d'être notées : 1° l'arrivée de Scipion en Espagne n'est pas de 211 (Liv., XXVI, 17-20), mais de 210 (date donnée par Polybe et résultant de Liv., XXVI, 37, 7) ; — 2° c'est au nord de l'Èbre, et non dans la Bétique, que Claudius Nero tint tête à Hasdrubal : ainsi, Liv., XXVI, 17, il faut maintenir le texte *in Ausetanis* contre la correction *in Oretanis*, et la ville d'Iliturgi, dont il est question dans ce passage, n'est pas Iliturgi de Bétique. Si l'on admet cette opinion de M. J., il en résulte que la catastrophe dont furent victimes les deux Scipions précipita, beaucoup plus encore qu'on ne le croit d'habitude, les progrès d'Hasdrubal ; — 3° Liv., XXVI, 20, il faut corriger *Saguntum* en *Segontiam* ; — 4° M. J. admet avec Zonaras que la victoire de Baecula, remportée par Scipion sur Hasdrubal, eut lieu en 209 : la source de cette tradition serait Coelius ; et Polybe, en reculant la victoire jusqu'en 208, aurait voulu justifier Scipion du reproche que lui firent ses ennemis, de n'avoir pas empêché le départ d'Hasdrubal pour l'Italie. M. J. ajoute une note instructive sur la véracité de Polybe ; — 5° M. J. admet avec Soltau (*Hermès*, XXVI), que Tite-Live n'est remonté jusqu'à Polybe que par une source intermédiaire ; mais tandis que Soltau attribue à cet auteur intermédiaire les confusions de dates commises par Tite-Live, M. Jumpertz rend Tite-Live responsable de toutes ces erreurs, hormis celles concernant l'année 206.

Georges Goyau.

411. — **Le minores gentes ed i patres minorum gentium, contributo alla storia della costituzione romana, senato, monarchia, patriziato, plebeiato, dalle origini alla la Secessio plebis, a. u. c. 260, con un' appendice sull' articolo Novem di Festo** (Novem combusti) per V. Casagrandi, prof. di storia antica nella R. Universita di Catania. Palerme-Turin. Carlo-Clausen. 1892. xxiii-628 p. in-8.

Le livre de M. Casagrandi se termine par un « registre des passages où il est directement traité des *Minores gentes* » : le volume est très gros, le registre assez court. Mais la portée du livre et l'ambition de l'auteur sont indiquées par le sous-titre : « *Contribution à l'histoire de la constitution romaine, sénat, monarchie, patriciat, plèbe.* » M. C. nous propose un nouveau système sur l'histoire intérieure de Rome jusqu'à l'an 260 de la ville fondée.

Il serait trop long de suivre pas à pas le développement de ce livre et de discuter les nombreuses hypothèses qui s'y succèdent. Trois questions principales nous y paraissent examinées : 1° quel était l'organisme de l'État romain avant Tarquin l'ancien ? 2° de quelle nature et de quel nom-

bre étaient ces *minores gentes* que Tarquin y fit entrer? 3° quelle fut enfin l'attitude et la conduite de ces *gentes* tant qu'elles conservèrent, dans l'ensemble du patriciat romain, une individualité distincte? Voyons brièvement quelles réponses apportent à ces trois questions les recherches de M. Casagrandi.

Première question. M. C. soutient, contre M. Von Jhering, que la royauté romaine préhistorique avait un caractère purement religieux (p. 166); elle se distinguait de la monarchie albaine, simple dérivation de la famille (p. 114); « elle représentait et faisait triompher l'unité religieuse de trois tribus [1] » (p. 135). Elle était établie sur le consentement et soumise au patronage du sénat (p. 119); et ce sénat lui-même était alors une assemblée représentative des *gentes* (p. 51).

M. C. essaie de préciser la transition entre la monarchie préhistorique et la monarchie historique (p. 136). Romulus est un grand prêtre rebelle : à la délégation religieuse dont il était exclusivement chargé, il unit la puissance politique et le commandement militaire (p. 122). Il modifie le sénat. A partir de Romulus, quoi qu'en dise M. Bloch, la *gens* cesse d'exister en tant qu'institution politique (p. 197); le sénat cesse d'être une assemblée représentative des *gentes* (p. 52-53) [2]; la dignité sénatoriale n'est plus héréditaire, sauf peut-être, jusqu'à Tarquin l'Ancien, pour les *decemprimi;* et la royauté ne se désintéresse plus du choix des sénateurs (p. 132-134).

Numa maintient cette organisation politique et dédommage le patriciat en l'associant à la suprême direction religieuse par l'institution des pontifes et des augures : son œuvre est une transaction (p. 124). Depuis Numa jusqu'à Tarquin [3], la royauté poursuit à l'égard du sénat, devenu assemblée consultative (p. 125), une politique de mépris : elle se dispense fréquemment, et de le consulter, et de combler les vides qui s'y produisent [4] (p. 141).

Les Tarquins n'apportent dans Rome ni une idée nouvelle, ni un élément ethnographique nouveau : ce sont, non des Étrusques [5], mais des Latins, et les continuateurs de l'œuvre de Tullus Hostilius (p. 150-151). Les nombreuses guerres de Tarquin l'Ancien augmentent l'indépendance de la royauté, diminuent le nombre des patriciens (car plusieurs d'entre eux périssent) et accroissent le nombre des plébéiens, en amenant autour

---

1. M. C., interprétant Denys, II, 62, soutient contre Mommsen et Madvig la prééminence des Ramnes sur les Tities.

2. M. C. insiste à plusieurs reprises sur cette idée, qui lui est, dit-il, toute personnelle, et qui tient une grande place dans son système.

3. La politique de chaque roi de Rome est l'objet d'un paragraphe spécial dans le livre de M. Casagrandi.

4. M. C., p. XV, combat la théorie de M. Bloch, d'après laquelle la diminution du nombre des patriciens suffirait à expliquer ces vides.

5. On trouvera, p. 65-67, des aperçus ingénieux sur la formation de la légende attribuant à Tarquin une origine étrusque.

du *pomoerium* des populations conquises. Pour ces trois motifs, elles servent la politique intérieure de Tarquin (p. 152-160). Tarquin songe d'abord à admettre toute la plèbe à la participation des droits patriciens; il se contente ensuite d'élever au patriciat cent *gentes* nouvelles : ce sont les *minores gentes*.

Seconde question. Niebuhr identifiait à tort les *minores gentes* avec les *Luceres* [1], les *patres minorum gentium* avec les *patres juniores* : M. C. réfute ces deux hypothèses (p. 56-63). Les *minores gentes*, d'après M. C., sont d'origine plébéienne : il allègue, à l'appui de cette opinion, Cic., *Ad Fam.*, IX, 21,9, — texte qu'il interprète d'une façon nouvelle (p. 11-12); Denys, III, 67; Tite-Live, II, 32; enfin Suétone, *Aug.*, 1.

M. C. est naturellement conduit à l'examen d'un autre problème : l'origine de la plèbe elle-même. Il repousse la théorie de M. Willems, d'après laquelle la plèbe serait issue de la clientèle (n. 100). Il croit que le premier noyau plébéien fut un assemblage de *gentes* ou rameaux de *gentes*, latines et sabines, qui, occupant sur le Quirinal et le Coelius une position excentrique, ne purent pas ou ne voulurent pas s'unir aux communautés ramnique, lucère et sabine du *pomoerium*; à ce noyau se joignirent les *gentes* des nations conquises (p. 68-71).

Les textes relatifs aux *sacra gentilicia* de la *gens Fabia*, et l'existence d'un sépulcre gentilice pour la *gens Claudia*, suggèrent à M. C. cette conclusion, que les plébéiens de l'*extra-pomoerium* possédaient un organisme gentilice (p. 73). Ainsi Tarquin l'Ancien, en introduisant ces nouveaux habitants dans l'enceinte du *pomoerium*, n'eut pas à leur conférer la *gentilitas*, qu'ils possédaient déjà, mais seulement la *civitas* (p. 76).

Parmi les *gentes* dont les noms sont arrivés jusqu'à nous, M. C. s'est efforcé de distinguer les *gentes minores*. Il n'admet pas que les seize tribus rustiques, qui furent, en 259 de Rome fondée, soit créées (d'après M. Mommsen), soit restaurées, (d'après M. C.) reçurent systématiquement des appellations empruntées à des *minores gentes* : Servius Tullius, auteur de ces dénominations d'après M. C., aurait épargné cet affront au vieux patriciat (p. 105). Cinq de ces tribus seulement reçurent, à n'en pas douter, le nom de *gentes minores*. M. C. estime que toute *gens* patricienne contemporaine d'une *gens* homonyme de condition plébéienne est une *gens minor* (p. 351-356). Toute *gens* apparentée aux Tarquins ou désignée par les auteurs comme appartenant à la *factio Tarquiniana* peut être présumée *gens minor* (p. 230-231). A ces divers titres, M. C. range parmi les *minores gentes* les vingt-trois *gentes* suivantes : *Aquillia, Claudia, Cominia, Duilia, Fabia, Genucia, Herme-*

---

1. Les *Luceres*, d'après M. C., sont des Albains auxquels les Ramnes accordèrent d'abord l'hospitalité pour obtenir leur concours contre les Tities, et qui dans la suite fusionnèrent avec les deux autres tribus et reçurent des droits égaux (p. 59-60).

nia, Horatia, Junia, Larcia, Lucretia, Marcia, Menenia, Minucia, Oppia, Papiria, Poetilia, Raboleia, Sextia, Sicinia, Tullia, Verginia, Vitellia. Il ajoute à cette liste les *gentes Aternia et Tarpeia,* d'où sortirent des tribuns; car il estime que des membres des *minores gentes,* anciens plébéiens, pouvaient seuls, à l'origine, se prêter aisément à la *transitio ad plebem* (p. 356).

A cette introduction de nouvelles *gentes* dans la cité, M. C. rattache la création des *equites secundi* ou *posteriores,* des *flamines minores,* des *pontifices minores* [1], etc. (p. 162-163), enfin l'entrée de nouveaux sénateurs dans le sénat. On croit d'ordinaire qu'il y eut autant de *patres* nouveaux que de *gentes* nouvelles : la théorie de M. C. sur la nature du sénat à l'époque royale ne réclame en aucune façon cette exacte correspondance entre les chiffres (p. 48). Il estime que MM. Bloch et Willems ont attaché trop d'importance aux textes contradictoires de Plutarque, inintelligemment copiés par Zonaras, sur le nombre des sénateurs au temps de Romulus et Numa (p. 44-47). Il croit retrouver les vestiges d'une tradition officielle qui fixait à trois cents le nombre des sénateurs dès le temps de Romulus; il suppose qu'au temps de Tarquin, ce chiffre était tombé à cent cinquante environ; Tarquin l'aurait ramené à trois cents : ainsi doivent s'expliquer, d'après M. C., ces mots de Cic., *Republ.*, II, 20, 35 : *duplicavit illum pristinum patrum numerum* (p. 9-10, 35-36, 48). Quand au texte de Tite-Live, I, 35, sur la création de cent sénateurs par Tarquin, M. C. estime que ce chiffre doit s'appliquer au nombre de *gentes* introduites alors dans la cité, et non pas au nombre de *patres* introduits dans le sénat. Les *patres minorum gentium* furent donc, dès l'origine, cent cinquante : on les appela *patres conscripti,* tandis que chacun des anciens sénateurs continuait à se nommer *pater* (p. 167 et n. 226 *bis*).

Troisième question. M. C. retrace l'histoire particulière de ces *gentes* et donne d'intéressants détails sur le caractère et le rôle politique de chacune d'entre elles. Il les retrouve ensuite en étudiant l'histoire générale des *gentes minores :* de là des répétitions qui allongent inutilement son livre. Nous avons, de cette façon, deux éditions successives de ses chapitres sur Brutus, sur Menenius Agrippa, etc.; et la seconde ne vaut pas toujours la première.

Les *minores gentes,* d'après M. C., conservèrent durant un demi-siècle environ, une personnalité distincte : il est plus curieux peut-être de savoir ce qu'elles firent durant cette vie, que ce qu'elles étaient avant de naître.

Servius Tullius n'est pas un étrusque; il est issu de la *gens Tullia,* latine d'origine et sans doute *gens minor.* Les textes concernant son

---

1. M. C., n. 223, soutient, contre M. Mommsen, que la création de *pontifices minores* par Aurélien n'est que la copie et la restauration d'une institution plus ancienne,

élection paraissent contradictoires. Tous attestent que l'*auctoritas patrum* lui fut refusée. M. C. admet qu'il fut élu roi par une réunion extra-légale de *patres minorum gentium* (ainsi s'expliqueraient ces mots de Tite-Live I, 4 : « il fut roi *voluntate patrum* ») et de plébéiens (ainsi s'expliquerait l'expression de Denys, IV, 12 : τὰ τοῦ δήμου χρήματα); mais ce groupement d'électeurs ne pouvait être qualifié *populus;* et voilà pourquoi Tite-Live, I, 41 et 47, nie à deux reprises le consentement du *populus* (p. 175-179).

Ainsi les *minores gentes* ont en partie contribué à créer ce roi, issu d'ailleurs d'une *gens minor*. Son dévouement exclusif à la plèbe aliène à la royauté les *minores gentes :* c'est un instant décisif (p. 183-185). Deux tentatives ont lieu pour renverser Servius : la première échoue parce qu'au dernier moment les *minores gentes* hésitent ; la seconde réussit quand Tarquin le Superbe se les est définitivement attachées (p. 192-194). Dès l'avénement de ce roi, les *patres minorum gentium* étaient en majorité dans le sénat ; et leur importance s'accrut encore sous ce règne; car Tarquin le Superbe, quoi qu'en dise Denys, diminua le nombre des sénateurs, mais surtout au détriment des *majores gentes* (p. 209-210).

Cette supériorité du nombre explique en partie l'importance des *minores gentes* dans la révolution de 509. Junius Brutus, en outre, par une sorte de coup d'État, exagère cette importance : bien que les Valerii Volusii, *gens major,* aient activement préparé la révolution, il en attribue l'honneur et le profit aux seules *minores gentes,* dont quelques-unes, d'ailleurs, avaient été directement offensées par l'outrage fait à Lucrèce. La nomination de Tarquin Collatin au consulat est la seule concession — et certes fort mesquine, — que Brutus accorde aux *gentes majores* (p. 368-372). Dans les cinq premières années de la République, les *minores gentes* ont le souverain pontificat et donnent cinq consuls; les *majores* fournissent deux consuls seulement (p. 312).

Cette suprématie de Brutus et, par Brutus, des *gentes minores,* est de courte durée : la conspiration tarquinienne, qu'un esclave va dévoiler, non pas à Brutus, mais à Valerius, rend l'influence aux *majores gentes* (p. 379). Les réformes politiques attribuées par Denys, Tite-Live et Tacite à Brutus, sont de Valerius (p. 388). Les *minores gentes* luttent contre lui : il les désarme un instant, en acceptant pour collègue Spurius Lucretius, qui paraissait destiné à jouer le rôle de conciliateur entre les deux ordres de *gentes* (p. 294) : Lucretius meurt. Horatius Pulvillus, autre membre d'une *gens minor*, qui lui succède, profite d'une absence de Valerius pour inaugurer le temple de Jupiter (p. 400-402). La quatrième année de la République apporte aux *minores gentes* une grande victoire : les deux consuls leur sont empruntés; c'est qu'on rejette sur Valerius et les *majores gentes* la responsabilité du désastre infligé par Porsenna (p. 396-409).

Mais, en 251 de Rome fondée, à la période du dualisme entre les *majores* et les *minores gentes* succède celle de la conciliation : Valerius,

à sa mort, a été regretté de tous; les *majores* accordent à Menenius Agrippa, d'une *gens minor*, un triomphe plus brillant qu'à Postumius Tubertus, d'une *gens major* (p. 423); ils acceptent la dictature de T. Larcius, d'une *gens minor* (p. 438). La lutte n'est plus entre les *majores* et les *minores*, qui se sont mis d'accord pour étudier la question de la plèbe, mais entre les *primores* et les *juniores*. Quinze ans de république ont suffi pour effacer toute différence entre le vieux patriciat et le patriciat issu de la plèbe; les deux factions du patriciat s'unissent pour la consolidation de l'œuvre commune accomplie en 245 (p. XIX).

M. Bloch, dans son livre sur les *Origines du sénat romain*, juge bien inventés, mais imaginaires, les détails sur l'antagonisme entre les *majores* et les *minores gentes*. Tout autre est l'avis de M. Casagrandi : son récit des débuts de la République est très ingénieux, mais très conjectural. Lorsqu'on étudiera les questions de cet ordre, il sera intéressant de rechercher les opinions de M. Casagrandi. Mais il se convainc trop rapidement de ce qu'il commence par supposer. Il dit en un endroit que le sceptique sera toujours *le pire des historiens* : l'épigramme est à l'adresse des Allemands qui désespèrent de trouver au sujet des *Minores gentes* une conclusion nette; parmi ces Allemands se trouve M. Mommsen! Je répondrais volontiers que, dans l'étude de certaines périodes historiques, le dogmatique risque fort d'être le pire des romanciers. M. C. reproche à M. Bloch (p. X-XI) d'avoir multiplié les hypothèses : entre M. Bloch et M. C., une différence existe en effet : M. Bloch présente ses opinions comme des hypothèses, et M. Casagrandi comme des vérités; mais cela n'implique pas toujours que le second ait raison au détriment du premier [1].

Georges GOYAU.

---

412. — **Les élections épiscopales dans l'Eglise de France du IXe au XIIe siècle.** (Etude sur la décadence du principe électif) (814-1150) par IMBART DE LA TOUR, maître de conférences à la faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Hachette, 1891, XXXI-554 p. in-8.

Cette histoire des élections ecclésiastiques fera époque. C'est un travail minutieux et délicat (un peu long) où l'auteur expose et explique très finement l'évolution de la discipline ecclésiastique. Les progrès de l'intervention du souverain pontife dans les nominations d'évêques, les progrès de l'intervention du roi, la décadence du pouvoir des métropo-

---

1. Signalons encore, dans le livre de M. C., des notes additionnelles sur le silence des historiens des VI[e] et VII[e] siècles à l'égard de la légende plébéienne (p. 24-32), sur les six centuries équestres (p. 199-206), une curieuse et hypothétique théorie sur les jeux Troyens (p. 18-24 et 86-87), enfin un long appendice (p. 481-591), où M. C. propose une restitution nouvelle de l'article *Novem* de Festus : le changement le plus intéressant qu'il apporte au texte d'Ottfried Müller (éd. de Festus, p. 174) est la substitution de la conjecture *legati* à la conjecture *tribuni*.

litains sont l'objet de commentaires historiques vraiment excellents. Ici, comme dans une foule de cas, l'histoire vient simplifier et éclairer d'un jour tranquille les difficultés qui ont passionné nos pères. J'ai remarqué, entre autres, les chapitres consacrés aux *Fausses décrétales*, au rôle de la papauté, au pouvoir du roi sur l'Eglise. L'auteur semble avoir épuisé les données fournies par les diplômes. Peut-être les chroniqueurs pourraient-ils lui procurer çà et là certains suppléments d'information. Certains faits saillants de l'histoire politique et religieuse du xe siècle sont visés avec une concision qui rompt peut-être l'harmonie générale de l'ouvrage : je songe aux conciles de Saint-Basle et de Mouzon et aux théories qu'y soutint Gerbert.

Les inadvertances que je puis signaler ne sont pas fort nombreuses :

P. 45. L'auteur, s'occupant des désignations du futur successeur faites par le titulaire, s'exprime comme s'il n'avait plus présent à l'esprit l'acte du pape Félix IV († 530), désignant son successeur Boniface II.

P. 100-110; 136. Je cherche vainement quelques détails sur l'acte si important d'Adrien II accordant, en 869, à l'empereur Louis II, des droits formels sur la nomination des évêques. Cette concession du pape et les protestations énergiques qu'elle souleva de la part des évêques des Gaules ne paraissent pas avoir attiré l'attention de M. Imbart de La Tour.

P. 319, note 1, je lis : « Il est curieux de voir qu'un autre de ces recueils, celui d'Abbon de Fleury, ne contient aucun texte relatif à l'élection des évêques. Abbon se borne dans le chapitre XLII à citer le 25e canon d'Antioche et une lettre de Grégoire le Grand qui interdisent les résignations en faveur. Il insiste à plusieurs reprises sur la liberté des élections abbatiales. *Il ne dit rien de l'élection aux évêchés.* » L'auteur perd complètement de vue le canon 4 d'Abbon qui est ainsi conçu : « Nous connaissons trois élections générales : celle du roi ou de l'empereur, *celle de l'évêque,* celle de l'abbé. La première résulte de l'accord de tout le royaume: *la seconde de l'unanimité des habitants et du clergé;* la troisième de l'avis le plus autorisé de la congrégation monacale. »

Mais je n'insiste pas sur quelques imperfections. J'ai voulu surtout signaler et recommander un fort bon livre.

Paul VIOLLET.

---

413. — **Specimens of old french (IX-XV centuries),** with introduction, notes and glossary, by Paget TOYNBEE. Oxford, Clarendon press, 1892. In-8, XL-492 et 205 pages [1]

Ce volumineux recueil est d'un heureux augure pour la renaissance des études sur notre vieille langue et notre vieille littérature en Angle-

1. Les deux cent cinq pages sont formées par le glossaire qui est paginé à part.

terre. Renaissance semblera peut-être exagéré, car jamais ces études n'ont été très florissantes chez nos voisins d'Outre-Manche. Il faut pourtant reconnaître qu'il y a trente ou quarante ans quelques érudits anglais s'occupaient, non sans succès, de l'ancienne littérature française, entre lesquels il faut mentionner Thomas Wright dont il est de mode actuellement de déprécier les travaux, mais qui pourtant, s'il avait le défaut de travailler un peu vite, n'était nullement dépourvu d'intelligence et de critique. Depuis l'édition qu'il a donnée en 1866-1868 de la chronique anglo-normande de Pierre de Langtoft [1], jusqu'à ces derniers temps, il n'a paru en Angleterre aucune publication relative à nos vieux auteurs qui mérite d'être mentionnée. La toute récente édition du poème de la conquête de l'Irlande sous Henri II [2] et les *Specimens* de M. Toynbee annoncent qu'en Angleterre on a recommencé à s'intéresser aux œuvres du moyen âge. Ce mouvement vient à son heure, à la suite de nombreux et souvent excellents travaux (j'ai surtout en vue les publications de l'*Early English Text Society*) qui montrent combien l'ancienne littérature anglaise, principalement la poésie, doit aux œuvres françaises du même temps. Le recueil de M. T. est conçu de façon à donner, à côté de spécimens empruntés aux principaux ouvrages français, un certain nombre de morceaux qui intéressent spécialement l'histoire d'Angleterre. On n'y trouve pas de textes inconnus. L'auteur n'a fait qu'accidentellement usage des manuscrits. Mais il faut dire que les publications de textes français, qui vont chaque année se multipliant, suffisaient pleinement au but qu'il se proposait. Somme toute, le choix qu'il nous donne est satisfaisant. Peut-être, à sa place, aurais-je laissé de côté certains textes d'une importance secondaire pour donner en plus grand nombre encore les textes qui intéressent directement la littérature anglaise. M. T. regrette dans sa préface de n'avoir pu introduire parmi ses *Specimens* un extrait des *Contes de Boȝon* récemment mis au jour par la Société des anciens textes français. J'avoue que je n'éprouverais pas le même regret. Ces contes sont écrits en un très mauvais français, qui s'approche du *law french* (qu'on pourrait appeler *low french!*) et dont on a bien d'autres échantillons. Mais à sa place, j'aurais donné un extrait de *Guillaume de Palerme*, à cause du poème anglais sur le même sujet que M. Skeat a publié en 1867 pour l'*Early english Text Society*. J'aurais surtout tenu à introduire dans un recueil de ce genre un fragment de la vie de saint Grégoire écrite à Oxford, en 1215 par frère Angier, du monastère de Sainte-Frideswide [3]. C'est un document daté, et dont, par une fortune singulière, nous possédons le manuscrit original. Le texte en est donc

1. J'en ai rendu compte ici même, *Rev. crit.*, 1867, art. 183.
2. *The song of Dermot and the Earl*, an old french poem... edited with literal translation and notes by G. H. Orpen, Oxford, Clarendon press, 1892, in-12.
3. J'ai publié cette composition dans la *Romania* en 1883 (t. XII).

absolument sûr, et par conséquent l'importance en est très grande pour l'histoire de la langue. Les morceaux du recueil sont rangés, au moins approximativement, dans l'ordre chronologique. On conçoit qu'il est, en cette matière, impossible d'arriver à un classement rigoureusement exact, puisque la plupart de nos anciennes œuvres littéraires ne peuvent être datées que par conjecture. Tout en reconnaissant qu'en beaucoup de cas des appréciations différentes peuvent être soutenues avec égale probabilité, je dois dire que sur certains points il me paraît impossible d'admettre l'ordre suivi par M. Toynbee. Je considère toujours comme très contestable l'attribution au XIe siècle du texte que nous avons des lois de Guillaume le Conquérant [1]. C'est par une erreur évidente que le poème de Guillaume le Maréchal composé vers 1225, et surtout la complainte de Constantinople par Rustebuef, sont placés avant la chronique de Villehardouin. Je ne vois pas non plus sur quoi se fonde M. T. pour mettre le *Miroir* de Robert de Gretham avant Philippe Mousket. En voilà assez sur ce point, mais pour d'autres morceaux encore, je ne serais pas du même avis que M. Toynbee.

Les textes sont empruntés aux meilleures éditions. Toutefois, en plusieurs cas, M. T. a eu à intervenir dans la construction du texte, et il l'a fait en général de façon à montrer qu'il possédait une réelle expérience de notre vieille langue. Plusieurs des morceaux sont empruntés à la seconde partie de mon *Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français*. Je ne puis que me sentir honoré de cette préférence. Il me sera toutefois permis de regretter que M. T. n'ait pas consulté le feuillet d'*additions et corrections*, qui, sous le titre d'*Avertissement*, a été publié en même temps que la seconde livraison de cet ouvrage. Certaines leçons qu'il rejette comme fautives principalement en ce qui concerne *Sainte-Eulalie* et *Saint-Léger*, ont été corrigées dans cet avertissement [2]. Bien loin de blâmer M. T. d'avoir adopté mes textes, je voudrais qu'il l'eût fait plus souvent. Le morceau de Chrestien de Troye qu'a donné M. T. *(Perceval)* est le même que celui dont j'ai fait choix (n° 18 de mon *Recueil*). Seulement j'ai constitué mon texte d'après divers mss., au lieu que M. T. a pris le sien dans l'édition du *Perceval* publiée par Potvin. Or j'ai montré ici même, en rendant compte du premier volume de cette édition [3], que le ms. de Mons reproduit par M. Potvin laissait beaucoup à désirer, et pour la langue (qui n'est pas du tout celle de Chrestien) et pour les leçons, M. T. aurait mieux fait de reproduire tout simplement mon texte, comme il a fait en d'au-

1. J'ai tenté de justifier mon opinion sur ce point dans la *Revue critique*, 1867, art. 18.

2. C'est qu'en effet le fac-similé photographique de ces deux poèmes qui a été publiés dans l'*Album des plus anciens monuments de la langue française*, en 1876 (c'est la date véritable, bien que l'ouvrage soit daté de 1875) n'avait pas encore paru lorsque j'ai imprimé les feuilles qui contiennent *Sainte Eulalie* et *Saint Léger*.

3. *Rev. cr.*, 1866, art. 174.

tres cas. De même pour le morceau d'Adam de la Halle (*Specimens*, n° XLVIII, *Recueil*, n° 57), où M. T. reproduit l'édition du *Théâtre français au moyen âge*, tandis que j'ai amélioré le texte à l'aide d'un ms. non utilisé dans cette édition.

L'annotation a le caractère assez élémentaire qui convient dans un ouvrage de ce genre, destiné aux commençants et particulièrement à ceux qui étudient sans maître. Le glossaire est fait avec soin et est pourvu de renvois exacts. M. T .y a introduit les noms de personnes et de lieux qu'il s'est efforcé d'identifier. On sait que Bartsch, dans ses chrestomathies, ne le fait pas ou le fait fort mal.

On trouverait assurément, dans les textes, dans les notes, dans le glossaire, la matière de bien des observations critiques : ces critiques, qui exigeraient beaucoup d'espace, ne seraient guère ici à leur place. Je me bornerai à présenter quelques remarques au sujet du morceau de la chanson de Jérusalem (n° XI), qui est emprunté à mon *Recueil*. Il n'est pas exact de dire que « de récentes investigations ont prouvé que le poème « avait fait de nombreux emprunts aux chroniques latines d'Albert d'Aix « et de Tudebode ». Rayons d'abord Tudebode, au lieu et place de qui il faut toujours substituer son original, les *Gesta Francorum*. Ensuite les faits ne sont pas si simples. Il faut distinguer diverses parties du poème, et, si pour le morceau ici publié, les rapports avec Albert sont nombreux, il n'est pas sûr qu'Albert n'ait pas fait des emprunts poème. Au v. 26 *de* ne signifie pas du tout « on account of » comme dans le vers de *Saint Alexis* auquel M. T. renvoie. V. 53, *La Tamelerie* n'est pas, comme le suppose M. T. au glossaire, la même ville que *La Chamelle*, c'est-à-dire Emesse *(Hems)*, Emesse est bien trop au Sud. C'est le *Talamria* d'Albert d'Aix, V. xxx (p. 451 de l'édition des Historiens occidentaux des Croisades, t. IV), maintenant *Tell Menès*. V. 73 *Le Lice* est à tort interprété au glossaire, par « Lycie » ; c'est Laodicée, comme dans *Saint Alexis*. V. 74, *Le Marre* est Maarat en Noman (voy. Hagenmeyer *Anonymi Gesta Francorum*, pp. 387 et 402), V. 88, *Le roi Tafur* est singulièrement expliqué au glossaire par « a king who took part in the First Crusade », un roi d'une espèce rare, en tous cas? C'était une sorte de roi des ribauds, qui est fort connu d'ailleurs ; voir par exemple Diez, *Étym. Wœrt*, I, sous Tafur. P. 129, Ansel de Ribemont est un personnage sur lequel les informations abondent, voir Hagenmeyer, ouv. cité, p. 435 ; le seul renseignement que M. T. donne sur lui est qu'il était l'arrière petit-fils de Bernier qui tua Raoul de Cambrai. Voilà qui est bien légendaire.

L'introduction grammaticale est la partie la plus faible de l'ouvrage. Tout l'exposé de M. T. repose sur une conception surannée de la langue qu'il formule ainsi, (p. xx). « De même que l'ancien langage « gallo-romain se résolut, au cours des âges, en *langue d'oïl* et *langue « d'oc*, correspondant aux divisions naturelles de Nord et de Sud (??) « de même la langue d'oïl elle-même se morcela par degrés en dialectes

« particuliers, chacun desquels correspondant à un district particulier « où il dominait, et chacun possédant sa littérature indépendante. » Ce sont là des idées qui ont fait leur temps et qui se sont évanouies dès qu'on les a examinées de près. Il y aurait, on le conçoit, des détails erronés à relever à chaque page de cette introduction ; j'aime mieux terminer en disant que l'œuvre de M. Toynbee est aussi parfaite qu'on peut l'attendre d'un homme qui s'est formé par l'étude personnelle, n'ayant étudié sous aucune direction ; qu'elle lui fait honneur et rendra service anx étudiants pour qui elle a été composée.

J'ajoute que la disposition matérielle est fort satisfaisante [1], et que l'impression offre la correction et la netteté qu'on est accoutumé à rencontrer dans les livres imprimés par le *Clarendon press.*

P. M.

---

414. — **Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.** Nouvelle édition, par Carlos Sommervogel. *Strasbourgeois. Bibliographie.* Tomes II *Boulanger-Desider* et III *Desjaques-Gzowski.* Bruxelles, O. Schepens ; Paris, A. Picard, 1891 et 1892. In-4 de 1964 colonnes et XIV pages d'*addenda* et d'*errata* et de 1984 colonnes et XIV pages d'*addenda* et d'*errata.*

J'ai dit ici, l'an dernier [2], ce qu'est la nouvelle édition de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.* Je ne reviendrai pas sur les détails dans lesquels je suis alors entré ; je ne reviendrai pas davantage sur les éloges qu'à tous les points de vue me paraît mériter cette œuvre si considérable et si excellente. Je me contenterai d'indiquer les points saillants des tomes II et III, lesquels vont prochainement être suivis d'un tome IV déjà aux deux tiers imprimé.

Parmi les articles complétés, rectifiés, refondus, je citerai, comme les plus dignes d'attention, dans le tome II, les articles *Bourdaloue* [3], *Brotier, Brouwer* [4], *Brumoy*, Vict. de *Buck, Budrioli* (voir, au paragraphe 12, une singulière assertion empruntée au P. Jules César Cor-

---

1. Sauf en un point : il est fâcheux que M. T. n'ait pas mis en titre courant les numéros des morceaux comme j'ai fait dans mon *Recueil.* Il est, par suite de cette omission, malaisé de se reporter du glossaire aux textes.

2. Numéro du 2 mars 1891, pp. 172-175.

3. Dans l'édition in-12 des *Sermons* (Lyon, 1707), la fin de l'exorde du sermon sur l'*Enfer* (*Carême*, t. II), n'est pas la même que dans l'édition in-8°, fait non encore relevé.

4. Dans la note très développée de l'article 5 (p. 222), le nouvel éditeur reproduit, au sujet des *Antiquitates Annalium Trevirensium,* une lettre inédite écrite au P. Philippe Labbe en avril 1655, laquelle contient des renseignements anecdotiques fort piquants. C'est l'occasion de rappeler qu'il ne néglige jamais de tirer parti des documents peu ou point connus, généralement autographes, qui peuvent ajouter à ses articles quelque lumière et quelque intérêt. Grâce à de telles citations, aussi nombreuses que bien choisies, la *Bibliothèque* du P. Sommervogel peut, bien mieux encore que celle de David Clément, être appelée *Bibliothèque curieuse.*

dara et d'après laquelle le célèbre traité de *La Canonisation des saints* par Benoît XIV serait en grande partie l'ouvrage du P. André Budrioli), Jos. de *Buendia, Buffier*, J. de *Bussières, Cahier* (avec reproduction, au paragraphe 1, d'une note autographe qui nous révèle une particularité typographique dont nul bibliographe n'avait eu connaissance), Pierre de *Calatayud* (analyse de nombreux traités manuscrits), *Canisius* (énumération complète des presque innombrables éditions et traductions de son *Catéchisme*), *Carboni, Castel* (renseignements nouveaux sur cet ami, collaborateur et biographe de Montesquieu), *Catrou* (indications minutieuses sur les cartes, plans, gravures, vignettes, etc., des vingt et un volumes in-4° de l'*Histoire Romaine*), *Caussin* (plantureuses remarques sur les diverses éditions de la *Cour Sainte*), *Du Cerceau, Charron, Chifflet* (avec extraits de ses lettres inédites et description de ses manuscrits), *Clavius*, de *Colonia, Columbi, Commire* (chronologie des poésies exactement dressée pour la première fois), *Cordara* (bibliographie d'une magnifique ampleur et composée de soixante et onze numéros, sans compter les manuscrits latins et italiens, en prose et en vers, parmi lesquels figurent les mémoires du fécond polygraphe dont une partie seulement a été publiée par Döllinger), *Coinseus, Cornet, Corteus, Cossart* (avec une discussion très intéressante sur sa collaboration aux ouvrages du comte de Brienne, lequel aurait eu d'autres collaborateurs encore, tels que Le Roy de Gomberville et Benjamin Priolo), *Coton, Couvreur, Coyssard, Croiset, Csapodi, Cunich, Daniel, Daugières, Denis, Desbillons, Descharrières*, etc.

Dans le tome III, les articles *Desjaques, Desjardins, Desliens, Desmothes* (dont un sermon amena une polémique qui fournit une trentaine de pièces qui ont été réunies en un in-4°, 1687), *Despotovich, Dessus-le-Pont* (condamné au bannissement perpétuel, le 1er août 1759, pour « avoir montré, fait lire et loué avec affectation le livre de Busembaum »), *Dez* (avec discussion de plusieurs petits problèmes bibliographiques), *Dias* ou *Diaz* (divers auteurs de ce nom), *Dinet, Dirckinck, Dobeilh* (dont l'*Aimable mère de Jésus*, Amsterdam, 1671, petit in-12, est le plus rare peut-être des Elzéviers français), *Dominis* (Marc Antoine de), *Donati* (divers auteurs de ce nom), *Doré, Doria, Doucin, Drexel, Druzbicki, Duc* (Fronton Du), *Eckel, Eglauer, Elffen, Elian, Eschinardi, Escobar y Mendoza, Estrix, Faber, Fabri, Fantin-des-Odoards* (avec citation d'une lettre autographe où le R. P. avoue qu'il a contracté mariage en septembre 1792), *Faure, Félix, Feller* (article de vingt-quatre colonnes), *Féraud* (où l'on trouve, d'après le témoignage de Féraud lui-même, cette rectification de deux erreurs de tous les bibliographes : Féraud et non Chaumeix est l'auteur de la *Petite encyclopédie ou Dictionnaire des philosophes* qui n'est pas de 1771, ou 1772, ou même 1781, mais bien d'avant le 2 juin 1766), *Ferraud, Ferrari* (divers auteurs de ce nom), *Ferrier, Fonseca* (divers auteurs de ce

nom), *Forer*, Léonard *Frizon* (avec mention de six vers latins autographes sur l'exemplaire d'un panégyrique de Xavier le Thaumaturge conservé au collège de Vaugirard), N. *Frizon*, *Frusius*, *Gaillard*, *Gallade*, *de Gallifet*, *Galluzzi*, J. de *Gamiz* (avec note inédite tirée d'un exemplaire de la *Defensio Societatis Jesu* de l'Université de Louvain), *Garasse* (article de onze colonnes plein de choses curieuses et de rectifications [1]), *Garcia* (divers auteurs de ce nom), *Gaubil*, *Gaultier*, *Geoffroy*, le critique du *Journal des Débats*, *Germon*, l'adversaire de Dom Mabillon[2], *Ghesquière*, *Giattini* (avec anecdote tirée d'une lettre de Luc Holstenius à Peiresc), *Girard*, *Gissey* (Odo de), J. de *Gonnelieu*, *Gontery*, *Gonzague* (Saint Louis de), *Gonzalès de Santalla*, *Gracian*, *Grainville* (de), *Gresset*, *Gretser* (article de soixante-six colonnes, comprenant 234 numéros pour les imprimés et 45 numéros pour les manuscrits), *Griffet*, *Grosier*, *Grou* (avec cette malicieuse constatation : M. Cousin donna une nouvelle traduction de Platon ; il y fait allusion à celle du P. Grou pour en faire l'éloge, mais il ne dit pas qu'il s'est presque contenté de la copier), *Guérin du Rocher*, etc.

Signalons encore les riches indications fournies sur les publications relatives aux collèges de Bourges, de Cahors, de Calisz (province de Pologne), de Cambrai, de Carpentras, de Chalons-sur-Saône, de Châlons-sur-Marne, de Clermont-Ferrand, de Cologne, de Die, de Dijon, de Dillingen (énumération de 369 articles), de Dinant, de Dole, de Douai, de Dusseldorf, d'Eichstædt, d'Emmerich, d'Erfurt, d'Evora, de Fermo, de la Flèche, de Fribourg, de Fulde, de Gand, de Gratz (énumération de 542 articles), de Grenade, de Grenoble.

Heureux possesseur de l'édition in-f° et de l'édition in-4°, j'ai pu facilement constater qu'il n'existe pas dans le volume que j'examine dix articles sur cent qui n'aient été profondément remaniés, augmentés, en un mot perfectionnés. Tout en rectifiant les erreurs des précédents éditeurs [3], le P. Sommervogel rectifie de nombreuses erreurs commises par divers biographes et bibliographes [4]. Les critiques les plus exigeants n'en trouveront guère dans les quatre mille colonnes environ des tomes II et III. Pour ma part, après y avoir cherché les moindres fautes,

---

1. Parmi les érudits anciens ou modernes dont les erreurs sont relevées en cet article, on compte le P. Lelong, Pierre Deschamps, Niceron, Charles Nisard, Placcius, Sotwel.

2. Le P. S. cite, au sujet de l'histoire de cette dispute, une douzaine d'ouvrages écrits en français, en italien, en latin, en allemand.

3. Voir notamment (t. II), les colonnes 1, 38, 40, 54, 76, 79, 152, 206, 249, 273, 317, 331, 358, 463, 563, 592, 906, 1047, 1052, 1075, 1097, 1139, 1162, 1188, 1194, 1233, 1244 et (t. III), 142, 181, 278, 707, 1180, 1467, 1558, 1574, etc.

4. *Biographie universelle* (t. II, 944, 1059, 1200, 1600, 1808) (t. III), 578, 1011, 1660); *Nouvelle Biographie générale*, (t. III, 1434, 1685); *Bibliothèque historique de la France* (t. II, 35, 59, 110, 463, 993); *Dictionnaire des anonymes* de Barbier (t. II, 1073, 1231, 1794; t. III, 898, 1565, 1815), etc.

avec autant de soin que l'auteur en a mis à les éviter, j'ai dû reconnaître que, sauf cinq ou six péchés d'omission si petits, si petits, si petits qu'ils sont presque imperceptibles [1], il n'y a rien à reprocher au savant et infatigable travailleur.

T. de L.

---

415. — Richard Bluhm. **Autobiographisches in David Copperfield etc.** (Reichenbach i.v. — Druck von Haun und Solm. 1891.) 70 p.

L'auteur de cette brochure recherche dans le roman de David Copperfield tous les éléments ayant le caractère de la vérité, ayant par conséquent une valeur autobiographique. On sait, en effet, que dans bien des circonstances les aventures de David se rapportent à des faits de la vie de Dickens. L'auteur du roman nous le laisse entrevoir dans sa préface — et le coin du voile soulevé a excité la curiosité des critiques. M. Bluhm veut faire le départ entre la réalité et la fiction dans cette œuvre célèbre. — Dans son introduction il nous déclare que David Copperfield n'est pas une esquisse fidèle de TOUS les faits, mais de CERTAINS faits seulement POINT ou MAL *connus* de la vie de Dickens. Le roman, d'après lui, contient des détails au moyen desquels on peut contrôler et parfois aussi corriger les assertions des biographes du grand écrivain. Pour découvrir ces perles fines, M. B. divise *David Copperfield* en six parties, contenant chacune un nombre inégal de chapitres, selon que les faits sont plus ou moins abondants, les coupures plus ou moins naturelles. Il nous montre dans une analyse très serrée, que David Copperfield n'est pas fait à l'image de Dickens, mais que c'est Dickens même. Non seulement le héros du roman exprime les sentiments de l'auteur — ce dont on se doutait un peu ; — mais, il y a entre eux identité de vie, de milieux sociaux, de conditions matérielles. Tous ces éléments du vrai sont jetés dans un cadre fictif, bien entendu. Par des rapproche-

---

1. A l'article Louis de *Camarel* (t. II), il y avait à citer le *Dictionnaire biographique, bibliographique de Vaucluse* par le docteur Barjavel ; à l'article *Colonia (ibid.)*, on aurait dû indiquer des lettres écrites à Baluze par le docte religieux et conservées à la Bibliothèque nationale dans la collection dite des armoires de Baluze ; au bas de l'article *Delrio (ibid.)*, on pouvait renvoyer au *Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy où Delrio est étudié comme démonographe. Quant au tome III, je vois bien que l'on cite, à propos du livre traduit par le P. Dobeilh, l'ouvrage de M. Pieters, mais que l'on ne cite pas l'ouvrage plus récent et infiniment supérieur de M. Willems sur les *Elzevier* (p. 372-373). C'est comme si l'on invoquait le témoignage du recueil de Backer de préférence au recueil Sommervogel. Voir encore sur d'autres ouvrages elzéviriens du P. *Dobeilh* ou *d'Obeilh* les articles 1437, 1454, 1455 de l'ouvrage de M. Willems. Je n'ai plus qu'à noter ceci à l'article *Ferrand* (col. 662) : on a oublié de dire que les lettres de ce Père, adressées à Peiresc, conservées à l'Inguimbertine de Carpentras, ont été publiées à la suite des *Lettres du cardinal Bichi* (fascicule VIII des *Correspondants de Peiresc*, Marseille, 1885, fascicule qui *(ex dono auctoris)* fait partie de la très riche collection de livres formée, à Louvain, par le P. Sommervogel, qui n'est pas moins grand bibliophile que grand bibliographe.

ments entre le roman et des passages des *biographies,* voire même des *lettres* de Dickens ou autres documents authentiques, M. B. établit un parallélisme entre la réalité et la fiction. C'est ainsi, pour ne citer que quelques détails, que l'horrible Creakle, le directeur de l'École de *Salem House,* et son domestique à la jambe de bois, cet être acariâtre et acerbe, l'ennemi naturel des élèves, ont leur prototype en M. Jones et son digne acolyte Phil, qui président aux destinées de Wellington House. Le pion Mell, l'ami Traddles dans *David Copperfield* représentent des personnages que Dickens a connus dans son entourage. M. Taylor, le modèle en chair et en os de l'infortuné Mell, « était un jeune homme osseux, à la physionomie douce, à l'air clérical, vêtu d'un costume d'un noir tournant sur le rouge. Il était maître d'écriture, professeur de mathématiques, enseignait l'anglais, préparait les comptes des élèves, taillait les plumes — et avait encore bien d'autres fonctions. — Il avait quelque goût pour la musique et avait acheté autrefois — un jour de terme — un vieux trombone. Mais il manquait un morceau à l'instrument, et le soir, quand M. Taylor essayait de jouer, il produisait les sons les plus extraordinaires ». — M. B. fait remarquer, par des comparaisons de textes, que tous les détails donnés ici s'appliquent à la lettre à M. Mell, si ce n'est que ce dernier joue de la flûte au lieu du trombone (p. 20). Par ces rapprochements incessants entre les *biographies* et le *roman,* M. B. contrôle les moindres assertions se rapportant à la vie de Dickens. Je n'en veux donner qu'un exemple. Forster, le principal biographe du romancier, nous racontant les luttes de Dickens le père contre les étreintes de la misère, énumère dans l'ordre suivant la série des épreuves et des expériences de sa malheureuse famille : 1° M^me^ Dickens fonde une maison d'éducation pour les jeunes filles ; 2° M. John Dickens est mis en prison pour dettes ; 3° pour se procurer des ressources, on s'adresse aux prêteurs sur gages. On vend les livres qui ont fait la joie du petit Charles dans son enfance; 4° Charles entre chez un marchand de cirage (maison Warren). M. B., partant de ce fait que, dans le roman, les mêmes événements sont racontés de M. Micawber (dont le caractère correspond à celui du père de Dickens) dans un ordre différent, plus conforme à la logique selon lui, prend parti contre le biographe dont il corrige les données par celles du roman. Voici l'ordre dans lequel il faut grouper les faits, d'après M. B., et c'est l'ordre même qu'indique *David :* 1° M^me^ Micawber (lisez M^me^ Dickens) fonde une maison d'éducation ; 2° le jeune David entre chez Murdstone et Grinby, marchands de vin ; 3° on a recours aux prêteurs sur gages ; 4° M. Micawber est mis en prison pour dettes. Le procédé est assez hardi. Car quelles raisons allègue M. B. pour contester l'exposé de Forster ? Des raisons purement subjectives *(innere Gründe).* Elles peuvent avoir leur valeur, sans doute, mais seulement dans le cas où il serait démontré que Forster (ce qui est cependant élémentaire pour un biographe) n'avait pas tous les renseignements voulus pour mettre les faits dans leur succession vraie. Que de

choses réelles seraient corrigées de la sorte, si on leur appliquait les procédés rectilignes de la logique! Malgré ces réserves, la thèse de M. Bluhm est un bon résumé, fort intéressant, de tout ce qui concerne les éléments autobiographiques contenus dans le roman de *David Copperfield*.

G. DE LA QUESNERIE.

---

416. — BIADEGO (Giuseppe). **Catalogo descrittivo dei manoscritti della Biblioteca comunale di Verona.** (Vérone, typog. G. Civelli, 1892, in-8 de VII-664 p.)

La *Storia della Biblioteca comunale di Verona*, publiée par le même auteur, comme le présent volume, à l'occasion du centenaire de la fondation de cette bibliothèque — nous en parlerons prochainement — forme pour le catalogue que nous annonçons aujourd'hui, la meilleure de toutes les préfaces. M. Biadego n'a eu ici, en fait d'introduction, qu'à exposer brièvement sa méthode : laissant de côté quelques manuscrits insignifiants, il a distribué les autres, au nombre de 1366, par ordre de matières, non qu'il ignorât les reproches qu'on peut adresser à cette division, mais, dit-il judicieusement, parce qu'il n'en a pas trouvé une meilleure. Nous ne nous arrêterons pas à louer le soin avec lequel il décrit les manuscrits, en note la provenance, donne au besoin quelques détails sur les ouvrages et les auteurs, sur les savants qui les ont consultés. Le nom de M. B. suffit à garantir la conscience et la compétence qui ont présidé à l'inventaire de cette partie du précieux dépôt confié à sa garde. Mais nous appellerons l'attention sur les excellents index qui terminent le volume et qui en facilitent singulièrement l'usage. On y trouve, en effet, notamment une table des manuscrits par ordre de siècles, une table des lieux et une table des noms. Toutes trois présentent une égale utilité, mais les deux dernières se recommandent en outre particulièrement par le travail considérable qu'elles ont coûté. D'ailleurs, il suffit de remarquer que beaucoup des manuscrits décrits par M. B. se composent de pièces détachées et qu'en ce cas l'auteur en analyse soigneusement le contenu, pour s'expliquer et la grosseur du volume et le temps qu'il a fallu y consacrer.

Parmi les manuscrits de Vérone qui se rapportent aux relations de la France avec l'Italie, nous signalerons les suivants qui sont relatifs à la période de la Révolution et de l'Empire. (Comme nous abrégeons les titres des manuscrits, nous les citons avec les numéros que leur donne M. B dans son catalogue, où l'on trouvera, avec les titres exacts et complets, les numéros qu'ils portent sur les rayons de la bibliothèque.)

N^{os} 29 et 30, pièces de vers en l'honneur de Napoléon I^{er}. — N° 315, décret et procès relatifs à la fabrication du sucre de raisin et autres objets d'économie publique (année 1810). — N° 536, réflexions sur un plan d'éducation publié en 1801 par Ant. Zamboni. — N° 553, rapport de Giov. Scopoli sur les écoles publiques d'Allemagne qu'il venait de visiter par ordre du prince Eugène : ce rapport a été publié en plusieurs fois par

M. Biadego. — N° 571, rapport à la commission départementale de santé de Vérone sur les bains de Caldiero. — N^{os} 972, 973, 975, 984, 1003, 1013, 1042, 1047, chroniques de l'histoire de Vérone, de la Vénétie, ou même de l'Italie entière, pendant l'occupation française.

L'exécution du volume est très soignée et fait doublement honneur à Vérone, puisque c'est le Conseil municipal qui en a voté la publication et que c'est un imprimeur de Vérone qui s'en est chargé. Un pareil zèle encourage et récompense tout à la fois l'érudition de M. Biadego.

Charles Dejob.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juillet 1892.

M. Alexandre Bertrand lit au nom de M. d'Arbois de Jubainville un mémoire sur *le Serment celtique*, qu'il compare au serment grec de l'Iliade. Selon lui, le serment des anciens Celtes, par le ciel, la terre, la mer, et non par les dieux, répond logiquement à la période historique primitive où les Etats n'exercent pas la vindicte publique pour les crimes commis par un citoyen contre un concitoyen, et où il n'y a pas de magistrats pour contraindre un citoyen à exécuter les contrats formés avec son concitoyen. La vengeance privée est un droit en ce monde, et l'autre vie est conçue comme celle-ci. On n'a pas l'idée d'une justice divine réparant, dans la vie future, les iniquités de la vie présente ; cette idée, au contraire, était familière aux anciens Egyptiens et aux Romains sous les empereurs chrétiens. Un serment analogue à celui des Celtes a été relevé dans l'Iliade, et même dans l'Evangile (saint Mathieu, v. 34-35). Quant au serment par les dieux, c'est le témoignage d'une période intermédiaire, où, sans croire déjà à la justice divine dans l'autre vie, on croit à une vengeance des insultes adressées aux dieux ; la violation du serment était une insulte au dieu par qui on avait juré.

M. Gsell fait une communication sur les fouilles faites par M. l'abbé Saint-Gérand et par lui-même à Tipasa (Algérie). Ces fouilles ont déjà été signalées à l'attention de l'Académie par M. l'abbé Duchesne. M. Gsell s'attache particulièrement à préciser les différentes époques que l'on peut distinguer dans la basilique de la martyre sainte Salsa. Cette basilique, élevée à l'est de la ville, sur la tombe de la sainte, fut commencée au IV^e siècle, embellie au V^e par Potentius (probablement un évêque), agrandie dans la première moitié du VI^e ; au VII^e siècle encore elle était un objet de vénération. M. Gsell parle ensuite de la chapelle funéraire construite, à l'ouest de Tipasa, par l'évêque Alexandre, pour contenir les restes de ses prédécesseurs ; d'un sarcophage chrétien, trouvé par M. l'abbé Saint-Gérand, où sont représentés le Christ donnant la loi, les quatre saisons et Moïse frappant le rocher ; enfin d'une épitaphe métrique de Ras-el-Oued, au sud-ouest de Sétif, où sont reproduits des vers d'une des Silves de Stace.

Ouvrages présentés : — par M. Schlumberger : 1° *Revue de l'art chrétien*, 1872 ; 2° Papageorgiadès (X.), *Σύντομος Ἱστορία τῆς Ἀμισηνῆς χώρας* (ouvrage publié par Mgr Anthyme Alexoudis, évêque d'Amasée) ; — par l'auteur : Weil (H.), 1° *Hypéride, premier discours contre Athénogène* (extrait de la *Revue des études grecques*) ; 2° *les Nouveaux fragments de l'Antiope d'Euripide* (extrait du *Journal des savants*) ; 3° *Classical Texts from papyri in the British Museum*, etc. (extrait du même *Journal*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37-38 — 12-19 septembre — 1892

417.— James DARMESTETER. **Le Zend-Avesta**, traduction nouvelle avec commentaire historique et philologique. Premier volume : LA LITURGIE (Yasna et Vispéred). Paris, 1892. In-4, cxx-500 p. et 6 planches hors texte.

Le procédé employé par la plupart des zendisants pour expliquer l'Avesta consiste à faire des hypothèses étymologiques et à rechercher si le sens ainsi obtenu convient aux passages où se trouvent les mots étudiés. La méthode est également employée pour l'interprétation des Védas, où ses défauts se montrent à plein. Les mots ont toujours une extension plus restreinte et une compréhension plus riche que l'étymologie ne le fait prévoir; quant aux passages auxquels on applique le sens étymologique, l'expérience montre que, le plus souvent, leur comparaison ne le précise guère. Cette incertitude et ce vague perpétuels ont éloigné de l'étude directe des Védas beaucoup d'excellents indianistes. Les inconvénients sont pires encore quand il s'agit de l'Avesta. La langue des Védas se retrouve, en effet, dans une foule de textes, de sorte qu'il n'existe de difficultés sérieuses que pour le sens des mots qui sont employés seulement dans les textes les plus anciens. La langue de l'Avesta disparaît au contraire après lui pour ne plus reparaître que dans l'afghan moderne. Le dialecte ancien qui s'en rapproche le plus, le pehlvi, en est encore aussi éloigné, et de la même manière, que l'anglais moderne l'est du vieux haut allemand. — On est par là conduit à s'appuyer sur le sanskrit et à augmenter ainsi le vague nécessairement inhérent au procédé étymologique. — Une autre ressource est donc fort désirable. Or il existe de l'Avesta une ancienne traduction pehlvie : c'est sur cette traduction qu'a été faite celle d'Anquetil, c'est sur la traduction sanskrite de Neriosengh qui en dérive que s'est appuyé Burnouf pour interpréter le Yasna, c'est elle, en un mot, qui est la base des travaux sur le sujet. Son rôle est-il déjà fini ? M. Spiegel, et, après lui, M. de Harlez, ne l'ont pas pensé ; convaincus que, à l'époque où l'Avesta a été traduit en pehlvi, il existait une tradition fidèle, ils ont, autant que possible, appuyé leur

interprétation sur son témoignage. Dans ses *Etudes iraniennes*, M. Darmesteter a montré, on sait avec quelle ingéniosité, quelle richesse de connaissances et quelle puissance de combinaison, que cette tradition là même où elle paraît le plus obscure, reçoit d'éclatantes confirmations. Enfin, dans ces dernières années, les publications de M. West ont beaucoup élargi notre connaissance de la littérature pehlvie. M. D. a pu disposer de manuscrits de la traduction pehlvie qui rectifient en beaucoup de passages l'édition de Spiegel; reprenant la tradition d'Anquetil, il est allé dans l'Inde même interroger les Parsis, qui lui ont fourni des renseignements précieux et donné connaissance de manuscrits inédits tels que celui du grand Bundahish. Il a pensé que cet ensemble de données nouvelles permettait de faire faire un progrès à l'interprétation de l'Avesta et la traduction dont ce volume commence la publication, est la mise en œuvre d'un vaste ensemble de matériaux, puisés surtout chez les commentateurs pehlvis, mais aussi dans la littérature classique, la littérature populaire perse, les historiens arabes et jusque dans la vie moderne.

La première chose qui frappe en ouvrant le Yasna de M. D. est la présence de prescriptions liturgiques empruntées au rituel parsi moderne, dont l'antiquité est attestée par sa concordance générale avec les indications fragmentaires d'un ancien manuscrit pehlvi, et qui constituent une description complète du sacrifice. Des planches placées à la fin du volume rendent la description plus claire et plus précise. Le Yasna se montre ainsi à nous pour la première fois avec sa véritable physionomie de texte liturgique; on ne peut oublier un instant que l'on est en présence non d'une œuvre littéraire, mais du texte d'un office, comprenant des morceaux hétérogènes de date et de caractère fort différents. Les parties qui ont été composées en vue de leur emploi liturgique reçoivent de ce rapprochement la seule explication dont elles soient susceptibles, qui est par là même définitive. En même temps que M. D. nous donne ainsi, pour la première fois, le vrai Yasna, il livre à l'histoire des religions un document important. Maintenant que la linguistique s'est reconnue définitivement impuissante non pas seulement à édifier de toutes pièces la mythologie comparée indo-européenne, mais même à y apporter une contribution efficace, l'étude comparative des rites constitue un nouveau sujet d'études, où il n'est pas chimérique d'espérer d'importantes découvertes : les idées religieuses, les dieux et les religions passent ; la forme de l'adoration demeure. — Le livre de M. D. est au plus haut point propre à faire avancer la science sur ce sujet.

On voit par ce premier détail combien cette traduction nouvelle a un caractère *réel*. Ce souci des *réalités* de M. D. se montre partout : dans l'introduction, si riche en renseignements sur le culte, dans les appendices à divers chapitres, dans l'annotation enfin. On remarquera notamment l'appendice au premier Hâ, où sont exposées les hiérarchies céleste et terrestre et le calendrier; l'introduction au Hôm Yasht,

où est ingénieusement discutée et peut être définitivement fixée la date de ce texte, et la note sur le *Khêtukdas*, rédigée avec un sens historique si fin. — Peut-être M. D., entraîné par le désir de donner à chaque ligne du texte une illustration historique précise, a-t-il été trop affirmatif sur certains points. On lit, par exemple, à la p. 221 que la doctrine zervanite fut la doctrine officielle sous Yazdgard II (438-457); cette indication repose sur la lettre attribuée par l'historien arménien Élisée au gouverneur Perse. Le texte qui a servi à Élisée pour rédiger cette lettre est le même que celui employé par Eznik pour la composition de son second livre. Nous n'en savons rien de plus ; il est téméraire d'affirmer que ce texte soit officiel, et, s'il l'est, qu'il émane de Yazdgard II. Le rapprochement établi dans la note de M. D. entre les textes arméniens et les textes pehlvis reste d'ailleurs fort intéressant en lui-même.

Le texte traduit est celui de Geldner; mais un certain nombre de corrections y sont apportées d'après la traduction pehlvie, qui représente un manuscrit beaucoup plus ancien que ceux que nous possédons. Une liste de tous les passages ainsi corrigés rendrait des services et pourrait être placée à la fin du second volume.

Pour les raisons exposées à différentes reprises par M. D. (V. *Et. iran.* II, p. 54 et suiv. et Introduction de cette traduction, p. XXVII et suiv.), la tradition est acceptée non seulement comme un guide, mais comme une autorité quasi absolue. Il n'est pas douteux que cette autorité soit très grande. Elle n'aboutit nullement à éloigner le zend du sanskrit ; par exemple, la tradition de *daêvayô* (X, 1) par « adorateurs des daêvas » supprime le nominatif féminin barbare supposé par la traduction : « déesses ». De plus, la tradition fournit des faits vraiment nouveaux : en indiquant le vrai sens de *nâismi*, elle nous révèle une très curieuse forme grammaticale ; le sens « ils ont fait » de *arenâum* permet un excellent rapprochement avec l'arménien *arnel*.. Le Véda lui-même en reçoit peut-être quelque lumière : le *kavâ* de l'Avesta, l'aveugle qui ne voit pas la loi (v. 91, n° 55), ne rappelle-t-il pas le *kavâri-* du Véda (le persan *kôr* suppose * *kaura-* qui apparaît dans l'emprunt arménien *koyr*) ? — Mais quelle que soit l'autorité de la traduction pehlvie, on peut se demander si M. D. ne l'a pas exagérée. Il y reconnaît lui-même des contre-sens ; et cela suffit à justifier d'autres libertés. Si, par exemple, le pehlvi a mal compris *mana vaca* (X, 5), ne doit-on pas aussi voir dans la traduction par *vitargômand* de *perethwîm*, deux lignes plus haut (X, 4) une fantaisie étymologique sans intérêt et traduire ici, comme partout ailleurs dans l'Avesta, *perethu-* par « large »? Si la traduction de *dê* par *dastôbâr* est inexacte dans LIII, 6, pourquoi s'imposerait-elle dans *dêñg patôish* (XLV, 11)? Elle y est d'autant plus invraisemblable que l'identité avec le skr. *dampates* s'impose à l'esprit, tandis que *dêñg* au sens de « sage » est grammaticalement inexplicable, et ne nous présente ni une forme casuelle, ni un premier terme de com-

posé possibles. Le désir d'interpréter *dẽñg* comme * *das*- a entraîné M. D. à voir dans *hvẽñg* un ancien * *svas*, qui n'existe nulle part, et à écarter l'explication sûrement exacte pressentie dans les *Études iraniennes*, II, p. 99, et donnée par Bartholomae (*K. Z.* 28, 12), qui consiste à y voir un génitif **svans*. Le génitif gâthique *hvẽñg* devrait être dans le reste de l'Avesta *hvãn*; au lieu de cela on trouve *hû*; la note de M. D. (p. 166) suggère à ce sujet une hypothèse qui, pour hardie qu'elle soit, n'en est pas moins séduisante : ne s'agirait-il pas d'une ancienne graphie sans vocalisation **hvn*, où le signe polyphone de *v* et *n* ayant été confondu, on a lu à tort *hû*? — Les exemples précédents montrent assez que, si les traductions traditionnelles sont souvent vérifiées soit par les dialectes modernes, comme c'est le cas pour *madhaka*-, persan *maig* « sauterelle », ou *vaẓdvare* (*Chants populaires des Afghans*, p. xxiv), soit par la phonétique, comme dans *upasma*- « qui est sous terre », il est permis de les mettre en doute, quand des vérifications de ce genre manquent. Le traducteur pehlvi était bien renseigné, mais faillible; son témoignage est important et doit être accepté, sauf indication contraire, mais il ne constitue pas une preuve à lui seul.

La traduction des gâthâs est l'application la plus rigoureuse de la méthode traditionnelle. Bravant un reproche souvent adressé à l'école, celui de traduire l'interprétation pehlvie et non le texte, M. D. a pris pour guide le sens qui est attribué aux gâthâs dans l'analyse du Dinkart. On verra aux pp. xcix et suiv. de l'introduction la justification de ce procédé exposée avec une telle élégance que nous devons laisser au lecteur le plaisir de l'y aller chercher. La meilleure des justifications est du reste le caractère précis du sens attribué aux vieux hymnes avestiques, qui est si éloigné du vague et de l'insignifiance des traductions ordinaires. La conclusion est imprévue : on trouve déjà dans les gâthâs tout ce que contient le Saddar : elles supposent la théologie parsie fixée dans tous ses traits essentiels et dans beaucoup de ses détails les plus infimes. On voit combien, sans rien inventer — le véritable historien n'invente pas — M. D. a su mettre de nouveau dans cette partie de son travail. Tout cela sera discuté. On dira que, si les prêtres de l'époque sassanide ont retrouvé dans les gâthâs tous leurs dogmes, c'est qu'il n'est pas malaisé de faire sortir d'un texte obscur ce que l'on désire y voir. D'ailleurs, plus d'une légende parsie est sans doute sortie d'une interprétation fausse des textes anciens; on en verra un exemple p. 230, n° 41. — D'autres regretteront que M. D. n'ait pas tenu un assez grand compte des travaux purement grammaticaux de ces dernières années ; ils ont le tort d'être trop formels et de manquer d'un appui solide dans les faits, mais l'avantage d'introduire dans la grammaire zende un certain ordre. Et, d'autre part, on ne saurait nier qu'il ne soit parfois difficile de tirer du texte la traduction proposée, si l'on tient à avoir une construction rigoureuse et si l'on se refuse à faire violence à la syntaxe. Il reste de ce côté beaucoup à éclaircir ; M. D. ne l'a jamais contesté. Ce n'est

d'ailleurs pas par ce sens qu'a porté son effort. Comme on l'a vu en ce qui précède, sa traduction comporte trois nouveautés essentielles : 1° l'Avesta interprété par tout l'ensemble de la littérature qui l'accompagne et le suit ; 2° le Yasna présenté sous sa forme véritable de texte liturgique ; 3° les gâthâs expliquées de manière à présenter un sens cohérent et en elles-mêmes et dans leurs rapports avec les autres textes. — Sur tous ces points on trouvera dans le livre assez d'innovations pour qu'il soit dès maintenant imprudent de rien dire sur un passage de l'Avesta sans l'avoir consulté ; l'exégèse avestique en reçoit un véritable rajeunissement, et les traductions précédentes, même faites à un point de vue différent, devront être revues à la claire lumière de l'histoire qui circule partout dans celle de M. Darmesteter.

A. Meillet.

---

418. — Karl Pauli. **Altitalische Forschungen, t. III. Die Veneter und ihre Schriftdenkmæler.** Leipzig. Johann Ambrosius Barth, 1891. In-8. 456 pages et 9 planches.

En 1885, M. Pauli a fait paraître avec le sous-titre : *Die Inschriften Nord-Etruskischen Alphabets*, le tome I[er] de ses *Altitalische Forschungen*. Il y divise en trois catégories les inscriptions en caractères étrusques recueillies dans l'Italie du Nord : celles de l'ouest sont gauloises, les Gaulois succédant aux Étrusques ont adopté et conservé l'écriture de leurs devanciers ; celles de l'est sont vénètes et par conséquent illyriennes, entre les Gaulois et les Vénètes s'intercalent des Étrusques, dans les Alpes centrales.

Le volume dont nous avons à rendre compte a pour objet l'étude des inscriptions vénètes. Il est divisé en quatre livres : les monuments, p. 1-80 ; l'écriture, p. 81-231 ; la langue, p. 232-412 ; le peuple, p. 413-440 ; suivent un appendix et les tables.

On a trouvé les inscriptions vénètes d'abord en Italie, dans la province de Padoue (principalement à Este), dans les provinces de Vicence, Trévise et Bellune, puis, dans l'empire d'Autriche, en Carinthie. Elles sont écrites avec des caractères d'origine grecque, venus d'Élide ; tandis que l'alphabet étrusque est de provenance chalcidique. Que penser de la langue? Suivant M. Pauli, elle est indo-européenne.

Je ne demande pas mieux que de l'admettre, puisque je l'ai affirmé autrefois, en me fondant sur des considérations historiques, mais sans preuves linguistiques ; cependant je ne considère pas comme certain que la démonstration de M. P. paraisse définitive à tout le monde. Je n'entends pas critiquer sa méthode ; les mots vénètes recueillis dans les inscriptions sont par lui rapprochés : 1° des mots contenus dans les inscriptions messapiennes qu'a étudiées M. Deecke ; 2° des noms illyriens recueillis dans les inscriptions latines des régions illyriennes ; 3° des noms de lieu anciens et modernes du pays des Vénètes ; 4° de l'Albanais, et il a com-

paré les inscriptions en langue vénète à celles des autres peuples d'Italie, Latins, Étrusques, Falisques, Osques, etc., inscriptions qu'il classe en : 1° inscriptions funéraires, 2° inscriptions attestant une propriété; 3° inscriptions dédicatoires. Très bien. Mais il arrive à des résultats qui pourront paraître étranges à quelques personnes.

Ainsi les Vénètes dont la langue offre tant d'obscurité, auraient eu une 3e pers. sing. de l'aoriste sigmatique moyen *donasto*, correspondant au latin *donavit*, venant, comme *donavit* du thème *dono*, appartenant comme *donavit* au verbe dénominatif dérivé de *donum*. Je n'ai pas eu le talent de trouver ce verbe dans le dictionnaire Albanais de M. Gustave Meyer et je ne suis pas étonné que M. Deecke ait proposé une autre explication de ce mot vénète.

J'aurai aussi peine à admettre que les *Venetes* de Vannes (Morbihan) et les *Venelli* leurs voisins soient des Illyriens. Que le chef des *Venelli* portât un nom gaulois, *Virido-vixy* cela n'embarrasse pas M. Pauli. Les *Eburones, Segni, Condrusi, Caerosi* et *Paemani* de Belgique étaient Germains, dit-il, et cependant leur chef s'appelait *Ambiorix*. M. P. a mal compris les commentaires de César auxquels il renvoie. Les *Eburones, Segni, Condrusi, Caerosi, Paemani*, étaient d'origine germanique géographiquement; ils ne l'étaient point ethnographiquement ni au point de vue linguistique. *Eburones*, dérivé d'*Eburos, Condrusi* pour *Con-drousi*, sont des noms incontestablement gaulois, *Segni, Caerosi, Paemani* ont vraisemblablement la même origine.

Un certain nombre de noms de personne, que M. P. donne pour vénètes, ne sont-ils pas gaulois? On peut citer comme exemple : *Julia Utta Epponis filia*, dans une inscription d'Aquincum, p. 370; *Utta silva* est le nom de la forêt d'Othe, départements de l'Aube et de l'Yonne, dans les textes carolingiens; *Eppo, Epponis* est un dérivé d'*eppos*, variante d'*epos*, « cheval » en gaulois; voir, p. 367, le nom d'homme au génitif *Epponis Boi*; — *Raedo*, p. 359, ne serait-il pas le nominatif singulier du mot gaulois qui, employé au pluriel, a donné le nom de peuple *Redones* « Rennes »? Etc., etc.

Quoi qu'il en soit, on ne peut contester à M. P. l'honneur d'avoir écrit le premier une étude complète sur la langue des Vénètes, et d'avoir réuni sur ce sujet une collection de matériaux qui servira de base aux travaux ultérieurs. Son livre sera donc bien accueilli par tous les savants qui s'occupent d'ethnographie.

Sa conclusion est que les Illyriens ont précédé en Italie les Ombro-latins; il y aurait eu en Italie trois invasions illyriennes : la première, dans l'Italie Centrale; la seconde, en Messapie, toutes deux venues par mer; la troisième, en Vénétie, celle-ci venue par terre; la première serait antérieure à l'invasion ombro-latine; les inscriptions dites sabelliques seraient illyriennes, quoi qu'en disent MM. Deecke et Zwetaief, et on devrait en elles reconnaître des monuments d'un très ancien établissement illyrien dans l'Italie centrale. H. d'Arbois de Jubainville.

419. — **P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon liber I.** With english notes and various readings, by the rev. Launcelot D. DOWDALL. Cambridge, at the University Press; London, Clay, 1892, XVI-62 pp. In-12.

420. — H. JURENKA. **Schulwœrterbuch zu Ovids ausgewæhlten Gedichten.** VI-324 pp. in-8. Prag-Wien, Tempsky, Leipzig, Freytag, 1892. In-18.

L'édition donnée par M. Dowdall est consciencieuse. L'annotation, qui occupe les quarante-deux dernières pages, est à la fois critique et explicative. Une grande concision a permis de donner beaucoup de renseignements en un petit espace. A noter en particulier bon nombre de rapprochements qui semblent dus aux recherches personnelles de l'éditeur. En revanche, M. D. paraît ne pas s'être occupé le moins du monde de la question des sources. Il note çà et là les contradictions de son auteur, sans se demander si elles n'ont pas pour cause les auteurs divers que le poète avait sous les yeux. Le texte est celui de la seconde édition Riese (1889). Parmi les leçons mentionnées dans le commentaire, j'en remarque un grand nombre tirées de la traduction de Planude. Il est certain que cette traduction représente un manuscrit latin. Mais quelle était la valeur de ce ms? C'est ce qu'il faudrait savoir avant tout. Pour cela, on doit attendre que les plus anciens mss. des Métamorphoses soient collationnés. C'est alors seulement qu'on pourra s'orienter à coup sûr et faire à Planude la place qui lui revient. On sait qu'une étude de ce genre publiée par M. Gudeman sur la traduction des Héroïdes, s'est heurtée à la même difficulté [1]. Trop souvent on rencontre dans M. Dowdall des indications vagues à la mode de Burmann ou de Havercamp : « deux mss, quatre mss. » Surtout en matière de critique de texte, il faut éviter les paroles inutiles.

Le Dictionnaire de M. Jurenka est la seconde édition d'un lexique approprié à un choix que je ne connais pas. On n'y trouve que le sens des mots. Il est orné de gravures dont aucune ne paraît être en harmonie avec l'œuvre d'Ovide.

Paul LEJAY.

421. — **Proverbes et maximes du droit germanique** étudiés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec le droit français, par A. CHAISEMARTIN, président honoraire du tribunal de Loches (Indre-et-Loire). Paris, Larose et Forcel, 1791. 1 vol. in-8. Prix : 10 fr.

Voici un bon livre, un aimable livre! Il nous arrive de Touraine, de la jolie petite ville de Loches, où un président honoraire de tribunal occupe, depuis longues années, ses loisirs à traduire et à commenter

1. Cf. *Rev. cr.* 1889, I, 143. — Certaines étymologies sont bien sujettes à caution. v. 113, *Saturnus*; v. 114, on ne sait s'il prend à son compte celle de Jupiter : *iuuans pater*. Il ne me paraît pas prouvé que l'archétype du Mediceus ait eu *dii, Iupiter*, etc. (p. IV).

savamment les *Proverbes du droit germanique*. J'ai connu (qui le connaissait l'aimait) un autre Tourangeau, qui, notaire honoraire, libre à soixante-dix ans du souci des affaires, apprit, pour se distraire, la langue allemande, consacra la fin de sa vie à lire de bons auteurs italiens et allemands et nous donna avant de mourir une traduction nouvelle de l'*Aminte* du Tasse (1880). Ces goûts délicats ne sont point le privilège de la Touraine. Chaque province de France a ses lettrés ou ses savants de vocation, de passion. C'est une bonne fortune de rencontrer sur sa route ces courageux volontaires du travail. J'en sais plus d'un. Nouveau venu pour moi parmi ces hommes d'élite, M. Chaisemartin, d'emblée, prend place au premier rang. Son livre est riche d'observations justes, de commentaires solides, de citations bien choisies. Il eût été partout difficile de faire mieux ; à Loches, c'était impossible.

Pour me conformer aux bonnes traditions de notre *Revue*, j'indiquerai rapidement quelques *desiderata*.

La forme ancienne de chaque proverbe et la date de sa première apparition constatée seraient autant de renseignements fort utiles. Où trouve-t-on, par exemple, pour la première fois, ce brocard *Der Todte erbt den Lebendigen?* M. C. estime que ce brocard est d'origine germanique et pense que notre adage *Le mort saisit le vif* n'est que la traduction littérale de l'adage germanique. J'ai étudié de très près l'adage français et, jusqu'à nouvel ordre, je continue à le croire d'origine orléanaise. Ce sont, me semble-t-il, des Orléanais qui ont donné à cette idée romaine ou, si on veut, à cette interprétation de textes de droit romain par des romanistes du moyen âge cette forme concise et originale : *Le mort saisit le vif*. Qu'on me dise où apparaît le proverbe allemand et à quelle date ; et volontiers alors j'abandonnerai mon opinion.

P. 442. Sur ce proverbe *Der Bauer hat nur ein Kind*, M. C. écrit : « La succession aux « biens de paysan » diffère (à partir du XVIe siècle), en beaucoup de lieux... de la succession ordinaire. » Le fait que vise ici M. C. est bien antérieur au XVIe siècle [1].

P. 425. Ce proverbe *Gott, nicht der Mensch macht die Erben*, suggère à M. C. l'observation suivante : cette maxime a été empruntée à Glanville qui, à la fin du XIIe siècle, écrivait : *Solus Deus hæredem facere potest, non homo*. L'emprunt à Glanville me paraît peu probable. Je soupçonnerais plutôt que ce proverbe a été pris dans le fonds commun populaire et par Glanville et par quelque auteur allemand. Ce serait un point intéressant à creuser.

Mais je ne veux pas allonger inutilement ce compte rendu. Un ouvrage comme celui-ci suggère nécessairement quantité de gloses, car il appelle notre attention sur les sujets les plus divers. J'ai voulu seule-

1. Voyez Frommhold, *Beitræge zur Geschichte der Einzelerbfolge im deutschen Privatrecht*, pp. 32,33.

ment signaler un bon livre et dire aux jurisconsultes et aux lettrés tout le profit que leur apportera cette lecture.

Paul Viollet.

---

422. — **Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale**, par B. Hauréau, membre de l'Institut. Tomes III et IV. Paris, Klincksieck. 1891-1892. 2 vol. in-8, 352 et 341 p.

On a déjà signalé à l'attention des lecteurs de la *Revue Critique*, la très précieuse publication de M. Hauréau ; les deux nouveaux volumes ne le cèdent pas en intérêt aux précédents. On y trouvera la description détaillée de cinquante-deux volumes provenant tous de l'abbaye de Saint-Victor ; c'est dire avec quel soin a été faite cette description et dans quels détails est entré le savant auteur. Quelques exemples notés par nous en parcourant ces deux volumes feront suffisamment ressortir l'utilité de la publication.

M. H. prend toujours grand plaisir à parcourir les sermons ; à première vue, c'est là un goût singulier, les sermons du moyen âge passant généralement pour insipides ; mais nous devons lui savoir gré de s'imposer pour nous un travail aussi fatigant, car de ces longues amplifications d'une rhétorique boursoufflée il sait extraire maint passage curieux pour l'histoire des mœurs et des idées. C'est ainsi que les soixante sermons du xiie siècle, que nous a conservés le ms lat. 14590, prononcés tous dans le chapitre de Saint-Victor, renferment un exposé complet de la doctrine de l'école mystique de cette célèbre abbaye ; quelques-uns sont du prieur Gautier, cet ennemi acharné de la plupart des théologiens de son temps, qu'il ne craignait pas de traiter irrévérencieusement en pleine chaire de brutes *(animalia)*; d'autres sont de l'abbé Achard, mort évêque d'Avranches en 1171 ; quelques-uns encore de Pierre le Mangeur qui s'était, sur la fin de sa vie, retiré à Saint-Victor et de Maurice de Sully, évêque de Paris. Plusieurs de ces sermons sont de vrais traités de théologie, roulant sur les matières les plus abstruses ; les auteurs s'adressant à des moines versés dans ces questions dogmatiques ont dû s'abstenir des vulgarités, des historiettes chères aux auditeurs laïques ; leurs sermons en sont d'autant plus sérieux, et la forme en est austère et subtile.

De caractère moins sévère sont les sermons contenus dans le ms. lat. 14593 ; la collection que ce volume renferme paraît avoir été reproduite plusieurs fois, et dans les homélies choisies par le compilateur on retrouve quelques-unes de ces anecdotes tant prisées, des satires véhémentes contre les nobles et des bourgeois ; dans le même manuscrit ont pris place des sermons inédits fort remarquables du célèbre Pierre de Poitiers.

Les sermons renfermés dans ces deux volumes sont pour la plupart dus à des religieux de Saint-Victor ou à des membres du clergé séculier ; par contre, tous ceux du ms. lat. 14599 ont pour auteurs des frères domi-

nicains et paraissent avoir été prononcés à Paris à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e siècle. Écrits d'un style plus familier que les précédents, ils renferment nombre de passages curieux que M. H. a soigneusement relevés ; citons tout d'abord ceux où Durand de Saint-Pourçain défend énergiquement le dogme de l'Immaculée Conception, si ardemment combattu par son propre institut et se livre à des invectives passionnées contre les curés de son temps, quelques traits curieux dans un sermon de Jean de Naples pour la fête du roi saint Louis, une satire amère du gouvernement de Louis le Hutin comparé à celui de son vénérable bisaïeul. Ailleurs, Jacques de Lausanne trace un portrait peu flatté des prélats de son temps, portrait peut-être vrai en partie, mais un peu trop poussé au noir ; c'est un bon exemple de la haine réciproque que s'étaient vouée à cette époque le clergé séculier et le clergé régulier, écho lointain de la grande lutte du XIII^e siècle.

Un peu plus loin, M. H. publie un sermon inédit de Gébouin, archidiacre de Troyes, bien inconnu aujourd'hui, mais dont les contemporains font le plus grand éloge ; c'est le développement subtil et précieux de deux mots latins, tels que savaient les faire les clercs du XII^e siècle. Notons encore quelques extraits de sermons de l'italien Prévôtin, chancelier de Paris au début du siècle suivant, sermons jusqu'ici inédits et presque inconnus.

Le ms. lat. 14877 a donné également lieu à plus d'une remarque intéressante ; sans parler d'un recueil d'étymologies fantaisistes, qui ne donne pas très bonne idée de la science des docteurs du XV^e siècle, M. H. y relève une bonne copie du traité *De utensilibus* d'Adam du Petit Pont, avec glose différente de celles de deux autres manuscrits de Cambridge et de Bruges, et donne de ce curieux texte une édition infiniment supérieure à celle de M. Scheler, qui n'avait eu à sa disposition qu'un manuscrit défectueux. Un peu plus loin, on peut noter une dissertation intéressante sur le *De tribus dietis*. Robert de Sorbon avait composé un traité moral sous ce nom ; un peu plus tard, un compilateur anonyme a repris et développé ce premier ouvrage en le farcissant de fragments empruntés aux différents ouvrages et aux *Propos* du célèbre écrivain. Un autre auteur de même force a fait subir un traitement analogue au *De conscientia* de Robert, mais en insérant cette fois dans son œuvre quelques anecdotes intéressantes, que M. H. a soigneusement relevées pour l'instruction des lecteurs modernes.

Le volume 14886 fournit encore au savant académicien matière à une fort intéressante notice sur Simon de Tournay, longtemps professeur à Paris et dont les leçons furent dans le temps particulièrement goûtées ; il suivait principalement les enseignements de Scot Érigène, guide utile mais parfois dangereux ; sur certains points de haute philosophie, il paraît s'en être heureusement écarté. Le même volume renferme une longue somme de Pierre de Poitiers, chanoine à Saint-Victor, moins connu que deux autres écrivains de même nom ; il avait encore

composé un traité de morale, transcrit dans le même manuscrit, et un pénitentiel.

On peut signaler dans un des volumes suivants (lat. 14925) bon nombre de sermons curieux, moitié latins, moitié français ; M. H. en extrait quelques anecdotes. Cette première série date du XIIIe siècle ; à la suite, le copiste a donné la collection à peu près complète des sermons de Gébouin de Troyes plus haut mentionné ; le savant bibliographe y a également trouvé deux courtes homélies, inédites jusqu'à lui et qu'il croit, pour beaucoup de bonnes raisons, du grand saint Bernard : inutile d'ajouter qu'il en donne le texte *in extenso*.

Le tome IV des *Notices et extraits* peut également donner lieu à diverses remarques intéressantes. Dès les premières pages, nous notons une bonne collection de sermons, suivie d'un curieux recueil de sentences latines à l'usage des prédicateurs, intitulée *Brocardica;* la plupart sont jolies et d'un bon style. M. H. analyse ensuite le ms. 14952, recueil de sermons inédits dus pour la plupart à des docteurs célèbres ; la collection est évidemment l'œuvre d'un clerc diligent et d'un homme soigneux. La plupart de ces sermons sont des exhortations familières prononcées devant un auditoire de laïques, pleines de proverbes français, d'historiettes pieuses, d'allégories, les auteurs empruntant parfois leurs exemples à ces chansons de geste par eux si souvent anathématisées ; ailleurs, on rencontre quelques-unes de ces anecdotes plaisantes, si souvent répétées depuis, telle (p. 32) celle de l'avocat condamné au feu éternel et qui déclare en appeler ; puis ce sont des traits satiriques contre les diverses classes de la société, clercs et séculiers, des invectives contre les écoliers paresseux et débauchés, etc. Citons encore les détails sur un certain maître Orry, chargé probablement de la visite et du nettoiement des égouts de Paris (p. 59-60) ; tout cela est curieux et pourra servir plus tard à qui voudra connaître les mœurs du XIIIe siècle [1].

Les volumes de sermons analysés ensuite ont fourni moins de traits curieux de M. Hauréau ; ils n'en sont pas moins encore assez intéressants et le savant académicien a pu donner le nom des auteurs de la plupart des morceaux qu'ils renferment. On peut noter, p. 125, une notice sur le *Tractatus de tribulatione*, publié sous le nom de Pierre de Blois. M. H. y prouve que le texte imprimé en 1607 par Goussainville offre une leçon modifiée et arrangée ; on n'avait point alors le même respect pour les auteurs de l'antiquité et pour les vieux scolastiques du moyen âge ; trop souvent on jugeait utile de corriger la langue rude et incorrecte de ces derniers.

Le ms. lat. 14961 renferme une collection de sermons pour le commun du temps et pour le carême, copiée pour Jean d'Aunay ou de

---

1. P. 69 à 74, on trouvera le texte d'un sermon de Robert de Sorbon qui peut donner une idée de la manière du célèbre prédicateur : p. 81 et 89, trois sermons inédits de saint Thomas d'Aquin.

Launay, chanoine de Saint-Victor; la plupart sont anonymes, mais M. H. arrive sans peine à restituer la plupart à leurs auteurs; beaucoup appartiennent au Recueil dit *Abjiciamus*, dû au dominicain Guillaume de Mailly. — Le ms. 15005 renferme encore un recueil de sermons prononcés à Paris en 1281, 1282 et 1283. Quelques-uns peuvent fournir des renseignements sur la lutte alors très vive entre les évêques et les frères mendiants. Notons-y plusieurs homélies du frère prêcheur Étienne de Besançon, d'autres de Jean d'Orléans ou des Alleus (ces dernières de ton assez libre et presque grossier, Jésus y est quelque part comparé à un cheval de charge). Il est vrai que tous ces sermonnaires du XIII^e siècle avaient moins de bon goût que d'ingéniosité.

Un peu plus loin (p. 259), on notera l'analyse d'un *Ars dictaminis* intitulé *Candelabrum*, œuvre d'un professeur de grammaire de Bologne, lequel vivait au commencement du XIII^e siècle, un poème prophétique de Jean, abbé de Bridlington, un recueil de méchants poèmes et de modèles épistolaires composés en 1289 par un maître grammairien de Saint-Denis en France. M. H. en tire divers renseignements curieux sur le régime de ce que l'on a appelé plus tard les petites écoles, la rétribution scolaire, les punitions, etc.

Ailleurs encore, à la suite d'une glose sur le *Grecismus* d'Ébrard de Béthune, datée de 1270, M. H. trouve quelques petites pièces de vers plus ou moins connues, mais qui méritaient d'être signalées. Quelques-unes ne se trouvent que là. Les mss. lat. 15155, 15161 et 15363 en renferment beaucoup d'autres, dont on trouvera dans les *Notices et extraits*, soit le texte même, soit l'indication sommaire; la plupart des attributions fournies par les compilateurs étaient fausses. M. Hauréau a rendu service en les rectifiant.

Ces notes, un peu décousues et prises par nous au cours de la lecture, donnent tout au moins une idée assez exacte de l'intérêt des deux nouveaux tomes des *Notices et extraits;* depuis bien longtemps la littérature latine du moyen âge, si complètement et si injustement oubliée aujourd'hui, n'avait été l'objet en France d'une étude aussi minutieuse et aussi approfondie.

A. Molinier.

---

423. — R. Hirsch. **Studien zur Geschichte Kœnig Ludwigs VII von Frankreich (1119-1160).** 1 vol. in-8, III-116 pages. Leipzig, Fock. 1891.

Nous n'avons point encore en France une histoire critique du règne de Louis VII. Les quelques pages consacrées à cette période par Dareste et par Henri Martin sont très sommaires et ces deux historiens n'ont pas fait une étude critique des sources. En 1885, M. Luchaire a dressé le catalogue des 798 actes de ce prince, qui nous sont parvenus et a fait précéder ce *regeste* d'une remarquable étude diplomatique; mais il semble qu'il ait laissé à d'autres le soin d'écrire les *Annales* de ce

règne, d'exposer au jour le jour les actions du souverain, de le suivre dans toutes ses pérégrinations. Son travail, du reste, devait rendre cette tâche beaucoup plus facile qu'auparavant : il avait ouvert et déblayé la voie; il n'y avait plus qu'à s'y engager après lui, Pourtant nul érudit français n'a encore tenté de le suivre; ici encore, nous nous sommes laissé devancer par un historien allemand, M. Richard Hirsch. On s'occupe beaucoup depuis quelque temps en Allemagne de nos premiers Capétiens.

M. H. connaît très bien les sources de son sujet et les travaux français traitant de la même époque. Il sait l'art de manier les textes; ses raisonnements sont en général nets et probants : son style est clair et simple, encore que souvent la phrase, fort longue, s'embrouille dans une série de propositions subordonnées. Son livre est jusqu'à présent la meilleure histoire que nous ayons sur une partie du règne de Louis VII. Nous tenons à le dire bien haut, pour qu'on ne cherche point ailleurs que dans le souci de la vérité scientifique les motifs des critiques très sérieuses qui vont suivre.

D'abord, M. H. ne traite pas toute l'histoire de Louis VII. Il commence, il est vrai, à sa naissance en 1119; mais il laisse de côté tout ce qui touche la croisade de ce prince, de 1147 à 1149, sous le prétexte que récemment, dans les *Jahrbücher zur deutschen Geschichte*, Bernhardi a raconté avec éclat cette expédition; puis il s'arrête d'une façon tout à fait arbitraire en 1160, renvoyant, pour les vingt dernières années du règne, à l'histoire d'Alexandre III de Reuter. Les raisons qu'il allègue pour justifier l'une et l'autre lacune ne sont pas très bonnes. Le récit de Bernhardi n'est guère qu'une paraphrase d'Odon de Deuil, et l'on pouvait parfaitement reprendre, après lui, l'histoire de la seconde croisade, ne fût-ce que pour mettre davantage en relief le caractère de Louis VII; quant à Reuter, il ne nous parle que des relations du roi de France avec le souverain pontife exilé; il est beaucoup d'événements intérieurs auxquels il n'a pas touché et auxquels il ne devait pas toucher. Si M. H. écarte le récit de la seconde croisade, s'il s'arrête en 1160, c'est parce qu'il trouvait que son livre, réduit à ces limites, avait atteint l'épaisseur nécessaire.

En second lieu, même pour la période qu'il traite, M. H. n'épuise pas son sujet. Son livre est plutôt une esquisse qu'une étude complète. Il passe avec la plus grande rapidité sur les faits importants, par exemple, sur l'incendie de Vitry au début de 1143, que M. d'Arbois de Jubainville nous a raconté avec des détails bien plus nombreux; il signale dans une phrase incidente, le mariage de Louis VII avec Constance, fille du roi de Castille Alphonse VIII, sans montrer les conséquences de cet acte; il touche à peine aux questions d'institutions : ainsi, il ne recherche pas quelle était la nature de l'impôt que l'assemblée de Vezelay de 1146 permit au roi de lever, pour subvenir aux frais de la croisade; il ne détermine nulle part quelle fut la conduite du souve-

rain vis-à-vis des communes. Il ne met point en lumière ni le personnage de saint Bernard ni celui d'Abélard, et ne raconte point la lutte acharnée entre ces deux hommes, ou plutôt entre ces deux principes. Par suite, son ouvrage demande à être refait, sur des bases plus larges : ce n'est point encore l'histoire de Louis VII que nous attendions; seulement l'ébauche de M. H. servira beaucoup à celui qui entreprendra enfin cette œuvre.

En troisième lieu, quelques erreurs de détail assez fortes ont échappé à M. Hirsch. Il abuse singulièrement de l'accent aigu et écrit toujours : *Dévic, Délisle, Saint-Dénis, Véxin, Rébais, Méaux,* etc. Il fait de Bordeaux la capitale de l'Aquitaine : deux duchés ont été réunis par les ducs d'Aquitaine, celui d'Aquitaine avec Poitiers pour capitale, celui de Guyenne avec Bordeaux pour centre. Il écrit, p. 15, cette phrase qui est tout à fait déplorable : « Par le mariage du jeune Louis avec Éléonore, la maison royale entra en possession des comtés de Poitiers et *du Limousin*, du duché de Gascogne avec Bordeaux et Agen, de la *Touraine à gauche de la Loire,* du *comté du Berry*, plus de la suzeraineté sur le reste du sud de la France jusqu'aux Pyrénées. » Le Limousin, à cette époque, avait ses vicomtes. Tours appartenait aux comtes d'Anjou, et la plus grande partie du Berry était devenue sous Philippe Ier domaine royal. Nous ne pensons pas que, pour la première fois, à l'assemblée de Bourges, le 25 décembre 1145, Louis VII révéla son intention de partir pour la Terre-Sainte, et, à notre avis, M. Hirsch se montre trop galant, en ne croyant pas à la culpabilité d'Éléonore. Nous pourrions encore chicaner l'auteur sur quelques autres points ; nous préférons, en terminant, le remercier d'avoir porté ses études sur l'histoire de France. S'il ne nous a pas donné des Annales complètes du règne de Louis VII, du moins il a élucidé un certain nombre de problèmes et tracé de la vie de ce prince, depuis sa naissance en 1119 jusqu'à l'année 1160, une esquisse très satisfaisante.

Ch. Pfister.

---

424. — **Enéas**, texte critique publié par J. Salverda de Grave, Halle, Niemeyer, 1891, in-8 de lxxix-465 p. (Bibliotheca normannica, t. IV).

Ce beau volume a le double mérite de rendre accessible une œuvre importante de notre ancienne littérature, et de venir à son heure, au lendemain de la publication du *Roman de Thèbes* par M. Constans. L'édition que M. Joly a donnée du *Roman de Troie* étant suffisante pour en apprécier du moins le mérite littéraire, il devient enfin possible de juger en connaissance de cause de ce fameux « cycle de l'antiquité » si mal connu jusqu'ici et d'aborder la plupart des questions qu'il soulève. — La publication de M. S. de Grave mérite les plus grands éloges pour le soin et la méthode avec lesquels elle a été conduite : l'*Introduc-*

tion, qui avait déjà paru sous une forme un peu différente en 1888, est une étude consicencieuse des manuscrits, de la langue, de la métrique et des sources du poème; à la suite du texte, établi avec beaucoup d'intelligence, viennent un appendice, comprenant les morceaux particuliers à certains manuscrits, et un glossaire, un peu abondant peut-être, mais dont la richesse facilitera du moins l'usage du volume aux lecteurs les moins exercés.

Nous venons bien tard pour parler du travail de M. de G. après les comptes rendus qui en ont été faits par MM. A. Tobler [1] et G. Paris [2]. Le second surtout de ces deux savants, dans un article désormais inséparable du livre, a présenté sur toutes les parties de l'*Introduction* de précieuses remarques et ajouté beaucoup aux indications de l'auteur sur la langue du poème, sa date probable et les sources des passages qui ne remontent pas directement à Virgile. Il a de plus soigneusement revisé le texte et le glossaire, auxquels il a apporté un grand nombre d'améliorations; il s'est rencontré, pour quelques-unes des restitutions les plus ingénieuses et les plus sûres, avec M. Tobler, qui avait, de son côté, examiné de très près ces deux parties. On comprend qu'il soit difficile de trouver à glaner après ces deux maîtres : aussi nous bornerons-nous à quelques observations que nous a suggérées la lecture du glossaire [3] : *aerdre*, lisez « attacher » et non « attirer ». — *Brosdeüre*, « broderie », et non « bordure ». — *Chane*, « urne » plutôt que « vase ». — *Civoire*, non « ciboire », mais « sorte de petit dôme supporté par quatre colonnes et placé sur l'autel » (cf. Du Cange, *ciborium*). — *Dessoter :* lire plutôt *desoter* (*desubitare).— *Estros (a)*, « brusquement, vite » et non « certainement ». — *Entaille*, « embrasure » et non « ouverture » d'une fenêtre. — *Froise*(?) (v. 8576) manque. — *Gramaire*, « magicien » plutôt que « grammairien ». — Au v. 3543, *joeit* se rattache, comme l'ont remarqué MM. Tobler et Paris, non a *joër*, mais à *joïr*, qui a ici son sens primitif de « caresser »; sur ce sens, voy. Fœrster dans *Zeitsch. f. r. Phil*. VI, 416. — Aux v. 1963 et 1968, la forme *raceine* se rattache, non à *racener*, qui doit être rayé du glossaire, mais à *raseignier*; le mot se rattache à *signum* et non à *Sinn*.

Il est une observation que nous demandons à M. de G. la permission de lui présenter en terminant. La comparaison qu'il institue entre l'*Enéas* et le poème de Virgile consiste essentiellement en un tableau où

1. *Literaturblatt*, 1892, col. 85.

2. *Romania*, XXI, 281.

3. A propos du texte, nous relèverons seulement quelques graphies défectueuses qui s'y reproduisent fréquemment, telles que *siure*, *eue* pour *sivre*, *eve*, *des i* pour *de si*, *nen* pour *n'en* (on n'a pas là, dans la majorité des cas, la forme archaïque de la négation, mais *ne* suivi de *en* explétif), et quelques erreurs dans la ponctuation, qui est en général fort soignée : v. 569-70, lire « decolerent; ... tenir n'en pot etc. »; v. 1336-7, lire « amors! ... faire, ». — Aux vers 1405-6, les rimes *arestait : fait* sont impossibles (il faudrait *arestot*).

sont placés, en regard l'une de l'autre, des analyses des deux œuvres, avec l'indication de toutes les omissions, additions ou transpositions de l'auteur français. Quelque concluant que soit ce tableau, il est regrettable que M. de G. n'ait pas jugé à propos d'y ajouter une étude suivie sur la façon dont notre vieux poète a entendu l'imitation de Virgile. Les remarques qu'il présente sur ce sujet (p. xxx-xxxiv) sont fort judicieuses, mais elles ne l'épuisent pas : il eût été intéressant de montrer par l'étude détaillée de quelques passages dans quelle mesure le poète français comprenait le texte de Virgile et était capable d'en rendre les beautés, c'est-à-dire jusqu'à quel point il était bon latiniste et homme de goût. Certes, il traduit la plupart du temps de fort haut : il est pourtant certains passages où il a été manifestement frappé de la force ou de la grâce de l'expression latine, et où il semble avoir essayé de les faire passer dans sa version (au v. 262, par exemple, le *Intentant omnia mortem* est rendu avec beaucoup de bonheur). C'était là une tâche attrayante dont M. de Grave, avec le sens littéraire qu'il a montré dans plusieurs pages de son *Introduction*, se fût certainement acquitté avec succès.

A. Jeanroy.

---

425. — **Œuvres oratoires de Bossuet.** Edition critique complète, par l'abbé J. Lebarq. Tome IV, 1661-1666. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer. 1892. xvi-629 pp., 1 gravure (les Carmélites de la rue Saint-Jacques) et 4 fac-similés.

Ce nouveau volume [1] contient le Carême du Louvre (1662), l'Avent du Louvre (1665), les Oraisons funèbres du P. Bourgoing (1662) et de Nicolas Cornet (1663), le Panégyrique du bienheureux François de Sales et d'autres sermons de la même époque. L'introduction n'est, à vrai dire, qu'une analyse de ces discours. Il aurait été préférable de donner des renseignements précis sur ce qu'on pourrait appeler la mise en scène des sermons : les usages de l'époque, l'heure de la prédication, les occupations qui la précédaient et la suivaient à la Cour, tout ce qui peut, en un mot, faire revivre à nos yeux l'auditoire, le milieu et le moment. Ainsi M. Lebarq paraît attacher de l'importance à ce que la retraite de Mademoiselle de la Vallière eut lieu « un jour de sermon ». Était-ce avant ou après ? Si l'on ne sait exactement le jour, on pourrait peut-être connaître l'heure avec plus de certitude. Le texte est établi d'après les mêmes principes que précédemment. Cependant M. Lebarq avec raison, a multiplié dans ce volume plus que dans ses aînés les notes dites critiques. Il y a là une satisfaction, encore qu'incomplète, aux vœux des admirateurs de Bossuet.

A.

---

1 Cf. *Rev. cr.*, 1891, II, 121 et 312.

416. — **Peregrinaggio di tre giovani, figliuoli del Re di Serendippo,** per opra di M. Christoforo Armeno dalla persiana nell' italiana lingua trapportato Nach dem ælteslen Drucke v. J. 1557 herausg. von Heinrich Gassner. Erlangen, Junge, 1891, gr. in-8, XIX-112 p.

Ce volume est le 10e fascicule des *Erlanger Beiträge zur englischen Philologie,* qui se publient sous la direction de M. H. Varnhagen. L'ouvrage de Cristoforo Armeno, qui s'y trouve reproduit d'après l'édition donnée à Venise en 1557 (à peu près introuvable aujourd'hui), est un recueil d'historiettes dans le goût oriental; il est écrit dans un italien assez pur et ne manque pas d'intérêt pour les études de littérature comparée. Du reste, il avait eu jadis les honneurs de la traduction en anglais, en allemand, en hollandais, en danois, et avait été reproduit aussi en français, mais sous une forme altérée et avec un titre un peu trompeur : *Le voyage et les aventures des trois princes de Sarendip, traduit du persan par le chevalier de Mailly* (Paris, 1719, in-12). M. Gassner a donc eu raison de reproduire avec une scrupuleuse exactitude le texte italien primitif, et si l'on est quelque peu surpris de le trouver dans une collection consacrée à la philologie anglaise, ce n'est point là à coup sûr ce qui saurait diminuer son mérite d'éditeur. — Le volume s'ouvre par un avant-propos « anticritique » de M. Varnhagen : mais cet avant-propos n'intéresse pas la présente publication, il se rapporte à celle des *Gesta Romanorum,* faite antérieurement dans la même collection.

E. BOURCIEZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Revue de la littérature française* dont nous avions annoncé la prochaine publication, ne paraîtra pas, au moins cette année. Les pourparlers engagés avec différents libraires n'ont pas abouti. Peut-être se trouvera-t-il quelque jour un éditeur généreux et hardi qui ne craindra pas les risques de l'entreprise. Une pensée nous console de cet insuccès momentané : la *Revue* que nous voulions fonder, sans plaindre notre temps et notre peine, doit et peut exister. Les adhésions que nous avions reçues, étaient chaudes et nombreuses. La plupart des savants qui se sont voués à l'étude de la littérature française, nous avaient promis leur appui; de toutes parts, nos jeunes professeurs nous annonçaient des articles; quelques-uns nous avaient envoyé leurs contributions, et déjà se préparaient les sommaires des premiers numéros. Nous remercions de tout cœur ces vaillants collaborateurs qui sont nos amis, et en les assurant encore une fois que nous avons fait tout notre possible pour créer une *Revue* indispensable, nous les prions de patienter et de nous conserver la sympathie qu'ils nous ont témoignée de si touchante et unanime façon.

— On ne saurait trop louer M. l'abbé DOUAIS de l'initiative qu'il a prise en 1883 de fonder à l'Institut catholique de Toulouse une conférence pratique de paléogra-

phie. Les difficultés matérielles ne l'ont pas arrêté. Il nous raconte les débuts modestes de son cours dans l'introduction d'un opuscule intitulé : *Travaux pratiques d'une conférence de paléographie à l'Institut catholique de Toulouse* (Toulouse et Paris, 1892, in-8 de XXII-116 pages, avec un fac-similé photogr.). Le titre est alléchant ; mais nous craignons que plus d'un lecteur ne soit déçu en ouvrant le livre. On s'attendrait à y rencontrer des observations paléographiques, le commentaire d'une série de documents ; rien de tout cela : ce n'est qu'un recueil de chartes et de fragments de manuscrits, transcrits par les élèves de M. l'abbé Douais, sans autres notes qu'une brève analyse et que l'identification des noms de lieux ; documents intéressants sans doute, bien publiés, mais n'ayant entre eux aucun lien. N'est-ce pas peine perdue ? Il arrive généralement que les documents réunis dans de pareils recueils restent enfouis et inutilisés, ignorés qu'ils sont par les historiens qui ne sauraient noter toutes les chartes dispersées dans les volumes de mélanges.

ALSACE. — Nous annonçons avec plaisir la publication d'un nouvel opuscule de Jean HEIMWEH : *Triple alliance et Alsace-Lorraine* (1 vol. in-12, 158 pages. Paris, Colin). L'auteur envisage la Triple-Alliance dans ses rapports avec l'Alsace-Lorraine ; il considère successivement à ce point de vue, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et il termine en exposant, dans un dernier chapitre, ses sentiments et ses vœux. Un souffle généreux anime cette brochure et se répand dans des pages très vivantes, d'une belle éloquence indignée.

ALLEMAGNE. — M. Richard FESTER, au nom du comité d'histoire badoise, a commencé la publication des *Regestes* des margraves de Bade et Hochberg. Cette publication commence en l'année 1050 et doit se poursuivre jusqu'en 1515. Le premier fascicule qui vient de paraître (In-4°, chez Wagner à Innsbruck) va jusqu'au 3 mai 1317 et comprend 731 numéros. Il est fait avec beaucoup de soin. M. Fester indique toujours, si possible, le dépôt où se trouve la charte originale, les ouvrages où elle est publiée ou analysée. Ses résumés sont très exacts ; toutes les parties essentielles du document y sont indiquées. Cet ouvrage sera digne des *regestes* des empereurs, auxquels Bœhmer a attaché son nom et qu'ont repris récemment E. Muhlbacher, J. Ficker et A. Huber ; digne aussi des *regestes* provinciaux des évêques de Constance, publiés par Ladewig, ou des comtes palatins du Rhin, édités sous la direction d'Ed. Winkelmann.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 août 1892.

M. Anatole de Barthélemy lit une note sur l'origine du monnayage gaulois de la Belgique. Les statères d'or macédoniens, apportés par le commerce sur le littoral septentrional de la Celtique, furent imités, vers le commencement du Ier siècle avant l'ère chrétienne, dans la partie de l'île de Bretagne peuplée par des colonies venues de Belgique ; celles-ci transmirent l'usage de cette monnaie à la Belgique continentale. Plus tard, pendant le premier tiers du Ier siècle de notre ère, les Bretons se mirent à frapper des monnaies d'argent et de bronze, et pour celles-ci ils s'inspirèrent des types romains ; en cela encore ils furent imités par les Belges et les Celtes du littoral. De là le contraste qu'on remarque, dans le monnayage du nord de la Gaule, sous les Romains, entre les monnaies d'or d'une part, d'argent et de bronze de l'autre : les premières conservent jusqu'à leur disparition les types du temps de la Gaule indépendante, dans les dernières seules se reflète l'influence romaine.

M. Halévy rend compte de l'examen de deux inscriptions sémitiques du IXe et du

VIIIe siècle, découvertes à Zindjirlî, dans la Syrie du Nord, par les soins du Comité oriental allemand, et récemment incorporées au musée de Berlin. Ces textes sont mutilés et en grande partie effacés; néanmoins, M. Halévy croit être parvenu à en comprendre l'ensemble. Ils émanent de deux rois du pays de Yadî, séparés par un intervalle d'environ un siècle, qui ont porté l'un et l'autre le nom de Panammou. Panammou II était vassal de Tiglatpileser, roi d'Assyrie, qui opéra la première transportation des dix tribus d'Israël. La langue des deux inscriptions, qu'on avait prise pour de l'araméen, est un dialecte phénicien; c'est, suivant M. Halévy, celui du peuple appelé Hatti, Hittites ou Hétéens, qu'on a cru étranger à la race sémitique et auquel on a attribué à tort, dit-il, les textes hiéroglyphiques trouvés à Hamath et à Alep.

M. Toutain communique des observations sur le théâtre romain de Simitthu ou Chemtou (Tunisie), dont il a entrepris l'exploration. Le monument n'est ni adossé à une colline, ni complètement isolé; il offre des particularités de construction qui paraissent intéressantes. La partie inférieure de l'hémicycle est bien conservée. Dans l'orchestre est un pavé de mosaïque multicolore, où sont représentées toutes les nuances du *marmor Numidicum;* le déblaiement n'en est pas terminé. Divers petits objets, trouvés au cours des fouilles, semblent indiquer que le théâtre aurait été plus tard transformé en habitation.

Ouvrage présenté par M. Wallon : Berger (Philippe), *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, 2e édition.

Séance du 12 août 1892.

M. Menant met sous les yeux de ses confrères les empreintes d'une intaille asiatique trouvée dans le lit de l'Oued-Youks, au point où cette rivière traverse l'ancienne station *ad Aquas Caesaris*, aujourd'hui Hammâm-Youks, à 18 kilomètres de Tébessa. Ce petit monument appartient à M. le capitaine Farges, chef de bureau arabe à Biskra. On peut présumer qu'il aura été apporté en Afrique par quelque vétéran de la troisième légion romaine, dite Augusta, qui avait son dépôt dans ce pays.

M. Heuzey, au nom de M. de Sarzec, présente des remarques sur l'un des plus antiques monuments de l'art chaldéen, la stèle dite des Vautours. Des comparaisons et des observations minutieuses ont permis d'établir que le prince qui a consacré la stèle est Eannadou, roi de Sirpourla, fils d'Akourgal et petit-fils d'Our-nina. Il y est représenté en avant de ses guerriers, frappant les ennemis; l'armement qui est figuré rappelle par plusieurs points celui des Assyriens. D'après l'inscription, les vaincus appartiennent au pays de Isban-ki ou pays de l'Arc. On lit aussi le nom de la ville d'Our, qui était probablement alliée de Sirpourla. Sur l'autre face de la stèle, on voit une grande figure royale ou divine, tenant d'une main l'emblème héraldique de Sirpourla, l'aigle à tête de lion, et de l'autre abaissant une masse sur des prisonniers qui se débattent dans une sorte de nasse. M. Heuzey rappelle à ce propos un passage du prophète Habacuc, sur le peuple chaldéen, « qui ramasse les hommes dans son filet comme des poissons ».

M. Halévy, continuant sa lecture sur les deux inscriptions qu'il a étudiées au musée de Berlin, énumère une série de rois du pays de Yadi, habité, selon lui, par le peuple des Hittites : Karal, fondateur de la dynastie, mis à mort par un parti hostile; Panammou, son fils, qui régna en paix et consacra une statue, avec l'une de nos deux inscriptions, à Hadad, dieu suprême des Hittites; Barzour, fils de Panammou, qui périt à son tour dans une révolution; Panammou II, fils de Barzour, détrôné puis rétabli comme satrape par les Assyriens sous la conduite de Tiglatpileser III; enfin Bar-Rekoub, fils de Panammou II, qui régna jusqu'en 722, époque de l'avènement de Sargon, destructeur de Samarie.

Séance du 19 août 1892.

M. Clermont-Ganneau présente, de la part de M. Herbert Clark, les empreintes de trois gemmes antiques à légendes sémitiques, recueillies sur divers points de la Palestine.

M. Halévy termine sa communication sur les inscriptions de Zindjirlî au musée de Berlin.

M. Héron de Villefosse signale des sculptures romaines trouvées par M. Graffin, ancien élève de l'École pratique des hautes études, à Belval-Bois-des-Dames (Ardennes), sur le parcours de la voie romaine de Reims à Trèves, dans un terrain appartenant à M. Philippoteaux, de Sedan. Deux grands groupes représentent, l'un, un lion terrassant un taureau, l'autre, Hercule étouffant le lion de Némée. On a trouvé aussi une tête d'empereur, une tête de jeune fille, un dauphin, le corps d'un bélier, un bas-relief représentant une femme qui joue de la lyre, etc.

Ouvrage présenté par M. Clermont-Ganneau : Pilard, *l'Expédition espagnole de 1541 contre Alger* (extrait de la *Revue africaine*).

Séance du 26 août 1892.

Sur le rapport de M. Georges Perrot, l'Académie met une somme de 2,000 fr. à la disposition de M. Jules Toutain pour l'achèvement de ses fouilles de Chemtou (Tunisie). Cette somme sera prélevée sur les revenus de la fondation Piot.

M. Hauréau lit une étude, destinée au *Journal des Savants*, sur le tome XV du *Catalogue des manuscrits des bibliothèques publiques*, renfermant le catalogue des manuscrits de Marseille, par M. l'abbé Albanès.

M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, donne des renseignements sur les fouilles et les voyages exécutés cette année par les membres de l'Ecole. MM. Ardaillon, Couve, de Ridder, se sont partagé l'exploration des îles de la mer Egée, dont M. Homolle songe à publier les inscriptions. M. Chamonard dégage le théâtre de Délos ; les inscriptions, qui contiennent sur cet édifice des détails très circonstanciés, permettent d'en donner les descriptions et les restaurations les plus précises. M. Joubin a fouillé la ville de Stratos ; il a déblayé l'agora et le temple et trouvé des terres cuites et des inscriptions.

M. Maspero décrit divers monuments qui viennent d'être découverts à Memphis, dans les ruines du temple de Phtah, par M. de Morgan, directeur des fouilles d'Egypte, savoir : une grande barque de granit, analogue à celle du musée de Turin ; plusieurs colosses fragmentés de Ramsès II, et surtout deux figures gigantesques, dédiées par ce Pharaon, qui représentent le dieu de Memphis, Phtah à la belle face, debout, enveloppé du linceul des momies, tenant un sceptre à deux mains ; des statues isolées, dressées dans une cour ou dans une chambre. Ce sont les premiers monuments dont la découverte réfute péremptoirement le préjugé suivant lequel les Egyptiens n'auraient pas eu de statues de dieux dans leurs sanctuaires.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : *Atlas de monnaies gauloises*, préparé par la commission de topographie des Gaules et publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique par Henri de la Tour ; — par M. Oppert : Belck et Lehmann, *Ueber einige neue aramæische Keilinschriften*.

Séance du 2 septembre 1892.

M. Héron de Villefosse communique à l'Académie, une note de M. Georges Doublet, ancien directeur du service beylical des antiquités et des arts, sur une mosaïque découverte, il y a quelques années à Sousse, l'antique Hadrumète, par M. Espina, vice-consul de France ; il met en même temps sous les yeux de ses confrères une photographie due à M. le lieutenant Hannezo, du 4e régiment de tirailleurs indigènes, qui reproduit un dessin de cette mosaïque, appartenant à M. A. Gandolphe, agent-consulaire d'Autriche-Hongrie à Sousse. La mosaïque a été détruite depuis sa découverte, et la seule trace qui en subsiste est le dessin possédé par M. Gandolphe. Elle représentait le Labyrinthe, Thésée et le Minotaure.

M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, annonce qu'il a reçu une lettre de Hamdi bey, directeur des musées impériaux de Constantinople, qui l'informe de son prochain départ pour Lagina et l'invite à envoyer un membre de l'École pour assister aux fouilles du temple d'Hécate. Les résultats de ces fouilles seront, grâce à la libéralité scientifique, de Hamdi bey, publiés par l'Ecole française. M. Chamonard, qui a découvert l'an dernier, en compagnie de M. Legrand, un grand nombre de fragments inédits de la frise de Lagina, sera chargé de cette mission.

M. Alexandre Bertrand commence la lecture d'un mémoire de M. Henri Lechat, maître de conférences à la Faculté des lettres de Montpellier, sur le sculpteur Endoios. Ce prétendu élève de Dédale a vécu, des témoignages épigraphiques le prouvent péremptoirement, dans la dernière partie du VIe siècle avant notre ère et la première partie du Ve. Sa statue d'Athéna ne peut donc, quoi qu'on en ait dit, être plus ancienne que la fin du VIe siècle.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39-40 — 26 septembre-3 octobre — 1892

427. — **Un historien espagnol de Christophe Colomb.** Cristobal Colon, su vida, sus viajes, — sus descubrimientos. Por D. José Maria Asensio, Director de la Real Academia Sevillana de Buenas Letras; Correspondiente de la Real Academia de la Historia. Esplendida édicion. Barcelona, Espasa y Compania. Grand in-4, cxliii, 744 et 904 pp. en 60 livraisons, sans date ni le moindre index.

I

Cette publication « splendide et monumentale » se pourrait aussi appeler une *olla podrida* dans les grands prix. On y voit réunis des chapitres, des livres entiers, empruntés à dix écrivains au moins et depuis longtemps dans la circulation. Thèses hétéroclites ou sans valeur aucune ; étalage d'érudition lusitano-génoise faite de pièces et de morceaux pris, comme d'habitude, avec une rare impudence dans certaine histoire de Colomb assez connue ; généalogie d'un simple beau-père, accessoire et problématique, fabriquée par un héraut de profession, où sur cinq cent trente lignes il n'y a que six mots se rapportant au sujet, et encore sont-ils dénués de preuve ; arguties à la façon du moyen âge touchant un tibia anonyme et endommagé extrait d'une sorte de fosse commune et qu'on appelle pompeusement « les restes mortels de Christophe Colomb », voilà, entre autres curiosités, ce que nous distinguons tout d'abord comme choses « monumentales ».

Puis viennent quelques travaux sérieux, également cueillis à droite et à gauche, mais sans autorisation préalable, ainsi qu'une masse de documents imprimés et mis à la disposition du public dans les bibliothèques des deux mondes. Cette macédoine est enjolivée d'un millier de culs-de-lampe et de vignettes que nous avons longtemps vus la veille du jour de l'an à la vitrine des boutiques : rossignols tirés d'un fond de

magasin du quartier Saint-Jacques [1]. Par amour-propre national, le libraire barcelonais a cru devoir dissimuler la provenance de ces belles images, qui, en somme, constituent le seul intérêt de ce livre d'étrennes.

Dès 1888, l'œuvre splendide a été annoncée *urbi et orbi* en ces termes :

« Le dernier mot n'a pas été dit sur l'histoire de la découverte du Nouveau Monde. On en a donc chargé le directeur de l'Académie des Bonnes-Lettres de Séville, l'excellent señor don José Maria Asensio y Toledo, personne tout ce qu'il y a de plus savante, écrivain excellentissime, dont la critique profonde et extraordinaire marche de pair avec son érudition aussi vaste qu'incomparable [2]. »

Ce langage reflète évidemment l'opinion du public lettré dans le royaume de Castille et peut-être ailleurs. Il rappelle bien par certains côtés les parades de la foire, mais chacun sait que les œuvres scientifiques de fabrication espagnole ont une saveur particulière, quelque chose de *sui generis* dans l'ensemble et le détail, la méthode et les déductions, qui réserve au lecteur patient des surprises sans nombre. Aussi n'avons-nous eu de repos qu'après avoir contemplé à notre aise un des rares exemplaires connus en France de cette ambitieuse compilation.

Notre appétence était d'autant plus vive que le prospectus laisse entrevoir des horizons nouveaux. On y rappelle, imprudemment peut-être, que l'éruditissime Andalous demeure à une portée de pistolet de la Bibliothèque Colombine et de l'Archive des Indes, réceptacles où fourmillent toutes les preuves documentaires imaginables. D'autre part, personnage influent, académicien (fort galant homme du reste), on ne lui pouvait rien refuser. Dans notre imagination surexcitée, en voyant luire ces fallacieuses promesses, nous nous disions : Qui sait, le hasard est si grand, une fois n'est pas coutume, pourquoi ne verrions-nous pas sortir de cette entreprise hybride et péninsulaire des documents jusqu'ici inconnus?

C'est donc d'une main fébrile que nous dépouillâmes ces deux énormes volumes, à la recherche du nouveau et de l'inédit. Voici les résultats de notre fastidieuse opération :

L'ouvrage renferme soixante-sept pièces documentaires. C'est un beau chiffre. Malheureusement il faut en défalquer huit qui ont été publiées dans des livres d'accès facile ; onze provenant du *Las Casas* imprimé deux fois à Madrid (Dieu sait comme!) et quarante six choisies dans la collection de Navarrete, que chacun de nous possède. Quant aux documents inédits, il y en a, au juste, deux, tout petits et d'impor-

---

1. *Christophe Colomb* ; par le comte Roselly de Lorgues. Illustré d'encadrements variés à chaque page, culs-de-lampe, têtes de chapitres, portraits, etc., par Yan Dargent, Ciappori, Vierge, etc. Paris, in-4°.

2. « ... Persona peritisima, escritor eximio, cuya critica profund y atinada corre parejas con su vasto saber y peregrina erudicion, y que por la circunstancia de residir en Sevilla, donde existe la famosa biblioteca colombina se halla en condiciones por demas ventajosas para llevar à cabo toda suerte de investigaciones referentes à la vida y viajes del ilustre Genoves. » (Page 2 du prospectus.)

tance plus minuscule encore. Le premier est une cédule des Rois-Catholiques récompensant leur courrier pour avoir apporté la nouvelle du retour de Colomb, mais sans détails aucun. L'autre consiste en la déclaration d'un matelot qui raconte avoir vu Pinzon entrer dans le port de Palos plusieurs années après sa mort. C'est-à-dire que sur soixante-sept documents, soixante-cinq couraient déjà les rues, — si l'on ose s'exprimer ainsi.

Et alors le critique se demande à quoi bon être savantissime, illustrissime et académicien, d'habiter en face les Archives, si c'est pour obtenir des résultats pareils! Larousse, de son officine du boulevard Montparnasse, eut pu en faire autant, sans se croire de ce chef le génie supérieur attendu depuis trois siècles pour répandre la lumière sur le genre humain.

Au fond, cette école d'historiens, — qui ne fleurit pas uniquement sur les bords du Guadalquivir, — a une sainte horreur du document. Cela s'explique. Il est plus facile de faire des phrases que de tirer au clair un vieux texte. C'est aussi beaucoup moins fatigant. Mais comme l'on doit, fût-ce de loin, suivre l'exemple des autres, nous les voyons alors en Espagne puiser, pour l'histoire du Nouveau Monde, non dans les minutiers poudreux ou les dépôts de manuscrits aussi mal balayés, mais tout simplement dans des recueils de claires copies, faites il y a un siècle. Leurs éblouissants appendices, qui, à première vue, produisent l'illusion de recherches profondes accomplies aux Archives des Indes ou à Simancas, ont donc en général, été pris tels quels, ou mal, dans les deux cents volumes de transcriptions réunies naguère par Muñoz et Vargas Ponce, — quand ils ne proviennent pas, comme dans « l'œuvre monumentale » du señor Asensio, d'ouvrages en vente à prix réduits chez tous les libraires. C'est acquérir de la gloire à bon marché!

Si au moins cet écrivain avait comparé tous ces textes avec les originaux, rétabli l'orthographe du temps, élucidé les passages douteux, comblé les lacunes, annoté les phrases difficiles, indiqué les concordances ou les contraires, reproduit les récits parallèles, retrouvé les noms de personnes ainsi que les dates et identifié les désignations géographiques, son encombrant recueil serait excusable. C'est une grave erreur de croire que ce qui a été une fois fait dans le champ de la paléographie et des recherches documentaires par un Espagnol soit le dernier mot de la science. Et puisque le señor A. semble reprocher à certain publiciste d'avoir conçu, proposé et conduit un travail aussi laborieux et ingrat pour le gouvernement italien (hélas!), il fallait le faire soi-même. Mais, dit le proverbe castillan, on ne doit pas demander à un peuplier de porter des poires.

En fait, depuis longtemps, il n'a paru sur le sujet de la découverte du Nouveau Monde que très peu d'ouvrages témoignant de recherches, même superficielles, dans les archives d'Espagne et de l'Italie. Moins d'auteurs encore ont entrepris la tâche difficile d'arriver à la vérité par

l'analyse critique, patiente et impartiale de toutes les sources de l'histoire. Les quelques travaux conçus dans ce but et avec la loyauté qu'un tel examen comporte, offrent un cadre tout prêt et une mine inépuisable d'utiles renseignements. Aussi, directeurs, ainsi que membres d'académies rurales ou métropolitaines, ex-doyens et professeurs de facultés, folliculaires et encyclopédistes, chacun muni de longs ciseaux, se sont précipités à l'envi sur ces livres, copiant, pillant ce qu'ils en pouvaient utiliser ou comprendre, — presque tous mordant la main qui les a nourris. C'est la piraterie littéraire exercée en ses formes multiples et le plagiat élevé à la hauteur d'une institution !

Mais que de sagesse dans cette manière d'envisager les droits de la science et ceux du prochain ! Pourquoi la peine, les fatigues, les sacrifices ? Consacrer son temps, sa force, ses ressources à recueillir dans la poussière des bibliothèques et des archives, ici un fait, là une date, ailleurs de simples indices oubliés, perdus ; en extraire par l'analyse et les méditations la somme de vérité que ces données renferment, c'est ne point se souvenir qu'il y a des êtres mis au monde exprès pour épargner aux autres ce pénible labeur. Espèce de plèbe, peu nombreuse toutefois, mais flattée de rendre service à tant d'esprits si distingués.

Pour être tout à fait justes, souvenons-nous que ces historiens sont de grands penseurs auxquels si piètre besogne ne saurait convenir. Ce qui répond à leurs rares facultés, c'est la composition de l'histoire en ses grandes lignes, son essence et ses majestueux développements ; laissant aux humbles, comme vous et moi, la fatigue des recherches et l'étude patiente des sources. Malgré soi l'on songe à ces étudiants espagnols qui se présentent au laboratoire de chimie du Collège de France. Après les avoir toisés d'un regard rapide, l'éminent professeur se met en mesure de leur apprendre... à boucher un alambic ou à rincer des cornues. Et ces docteurs Ferrans en herbe, repoussant le serpentin d'un geste noble et fier, de répondre avec hauteur : « Nous sommes venus ici pour élucider les grands principes. »

Voyons donc ce que sont, en histoire, les grands principes.

II

Pour faire un bon récit de la découverte du Nouveau Monde, il faut d'abord se préoccuper d'en réunir les éléments. On utilise d'habitude :

1° Une histoire de Christophe Colomb qui se trouve dans toutes les mains, mais traduite en espagnol : celle de Washington Irving, par exemple. L'agencement se prête au découpage et les pièces de résistance peuvent être détachées sans effort ;

2° Une autre histoire, plus récente, farcie de matières et d'extraits. A la rigueur le travail de M. Harrisse peut suffire. Ce sera la réjouissance.

Il est tout à fait inutile d'examiner ces éléments par le menu. Le résumé

est une ressource précieuse ; il simplifie l'opération, met en belle vue l'utile et l'agréable. On devra le feuilleter souvent.

Après avoir levé, paré et mis à part les choses essentielles, on s'en sert pour un nouvel accommodement, sans autre addition qu'une fort modeste garniture. La substance est alors délayée, on l'étale et on s'en pénètre, toujours sans toucher le fond, qui ne se pourrait facilement remplacer. Cette opération exige des soins particuliers et une certaine dextérité. Nous ne saurions lui reprocher que de ne point toujours faire disparaître les éléments employés.

Il ne reste plus qu'à accommoder au goût du jour. L'opérateur alors soutire, avec plus ou moins d'adresse, les primeurs obtenues par d'autres avec peine et fatigue ; il leur emprunte aussi l'assaisonnement, car sans ce secours sa préparation serait peut-être insipide. On annonce et l'on sert.

Voilà pour les grands principes. L'application est non moins curieuse à étudier.

D'ores et déjà ce n'est point Christophe Colomb, Génois, étranger « inepte [1] » qui découvrit l'Amérique ; mais bien Martin Alonso Pinzon, « astre de première grandeur » (II, 627), véritable Espagnol, né sous le beau ciel de l'Andalousie. Et voici comment notre historien et ses congénères [2] établissent, indirectement, ce fait curieux et assez inattendu.

On ne nie pas que Christophe Colomb partit de Palos et traversa l'Océan ; mais avant d'atteindre les terres nouvelles, le courage lui manqua. Il voulut revenir au port, sans avoir accompli sa tâche Heureusement que ledit Pinzon, son lieutenant, mais en réalité son supérieur à tous les points de vue, veillait. Il intervient, il ranime le cœur de Colomb, il impose sa volonté, il indique la véritable route à suivre, et bientôt l'Amérique apparaît à leurs yeux ravis.

Le señor A. rapporte même (I, 286-7) les paroles exactes qui furent échangées en cette occurence mémorable :

« Les trois caravelles ayant été réunies à la portée de la voix, Martin Alonso Pinzon dit à l'Amiral :

« Que me veut Votre Seigneurie ?

« Et Colomb répondit :

« Martin Alonso, les gens qui sont à mon bord murmurent et veulent s'en retourner. C'est aussi mon sentiment, car depuis assez longtemps nous naviguons sans avoir trouvé la terre.

« Et Martin Alonso de répliquer avec la dernière énergie :

« Faites pendre haut et court ou jeter à la mer une demi-douzaine de ces gens. Et si vous n'osez le faire, moi et mes frères nous irons sur votre navire et l'exécuteront

---

1. *Inepto*. Conférence faite par le señor Luis Vidart à l'Athénée de Madrid, aux applaudissements de l'auditoire : « asi se lo probo la concurrencia con sus aplausos », dit *El Imparcial*.

2. Señor Asensio, *op. cit.*, I, 286. Señor C.-F. Duro, académicien, *Juicio critico*, couronné par la Société Colombina onubense ; conférence faite à l'Athénée de Madrid, par le même, le 23 décembre 1891, etc., etc.

incontinent. Une flotte envoyée par l'ordre de si grands monarques ne saurait revenir sans apporter de bonnes nouvelles.

« Sur ce, l'Amiral (Colomb) se soumit à la ferme volonté du capitaine de Palos (Pinzon [1]). »

Ce dialogue, qui tient de l'opérette, à la façon surtout dont le señor A. l'encadre et l'agrémente, est emprunté non à un témoin oculaire, comme bien l'on pense, mais à une déclaration faite près d'un demi-siècle après le prétendu événement, par un individu inféodé aux Pinzon et leur proche parent, répétant, de son propre aveu, ce que ces derniers lui serinèrent [2], au cours de procès qu'ils perdirent toujours devant le Conseil des Indes. Nous ne pouvons en ce moment, faute de temps et d'espace, démontrer l'inanité de ces allégations qui suintent le mensonge par tous les pores et sont une insulte au sens commun. C'est partie remise, mais les académiciens et conférenciers de la Péninsule ne perdront pas pour attendre.

Il serait oiseux de passer en revue la partie narrative du *Cristobal Colon*, du señor Asensio. Le lecteur sans doute est déjà convaincu qu'on ne saurait y découvrir des faits nouveaux ou mis en lumière de façon à rejeter dans l'ombre les histoires de la découverte du Nouveau Monde, passées ou présentes, laïques ou cléricales. Aussi le colloque ci-dessus n'a-t-il été reproduit qu'afin de signaler en passant la campagne entreprise par l'Académie espagnole, dite de l'Histoire, agissant en la qualité individuelle de ses membres les plus distingués, le président du conseil des ministres en tête, pour faire croire aux populations que Christophe Colomb n'était qu'un imbécile [3] et que la première place dans ce grand événement appartient, non pas au célèbre Génois, mais bien à leur compatriote Pinzon. C'est une pure baliverne, *cosa de España*, qu'il importait cependant de mettre en évidence.

Notre but aujourd'hui est seulement d'exposer les procédés de critique et le genre de science des travaux d'histoire préconisés à Séville, à Madrid, partout en Espagne. A cet égard, le livre du señor Asensio est un échantillon précieux, un type achevé dont nous devions montrer à nos lecteurs toutes les beautés.

III

Afin de mieux saisir les procédés de l'école historique espagnole en général et du señor Asensio en particulier, il suffit de mettre en relief

---

1. *Altamente complacido el Almirante con la atrevida resolución del capitan de Palos*, I, 287.

2. *Hernan Perez Mateos, de edad de mas de 80 años* (il ne fit cependant pas partie du voyage de découvertes), *primo de Martin Alonso Pinçon, dixo que no la sabe mas de aver oydo dezir a los dichos Martin Alonso Pinçon e sus hermanos.* (*Memorias de la Academia Real de la Historia*, t. X, p. 263.)

3. Voir les citations de quelques-unes de ces conférences de l'Athénée de Madrid, à la fin de notre article, et *Christophe Colomb devant l'Histoire* (sous presse).

ce que le *Cristobal Colon* de cet écrivain donne pour du nouveau. Par la pensée nous pourrons alors remonter aux grands principes.

Il y a un épisode bien connu de la vie de Colomb ; c'est l'hospitalité qu'un moine de la Rabida lui accorda au moment où, découragé, il quittait l'Espagne pour aller offrir ses services à la France. De ce religieux appelé Juan Perez et d'un autre, nommé Antonio de Marchena, ancien confesseur, dit on, de la reine Isabelle, les historiens ont fait un seul individu. Las Casas avait cependant indiqué que c'étaient deux personnes ; mais il importait de démontrer l'erreur par des rapprochements et avec des preuves documentaires. Ce problème ne pouvait manquer de séduire le señor A. et, en effet, il a déclaré l'avoir enfin résolu. Sa solution nous a même été servie plusieurs fois [1] et les savants espagnols semblent y voir une des belles conquêtes de l'esprit critique, digne d'être remémorée dans leurs correspondances [2].

Par un phénomène bizarre, les autorités, les preuves et le résultat exposés par le señor A. en 1889-90, se trouvent déjà en toutes lettres dans un livre paru à Paris six années auparavant et que le docte Andalous n'a pas cessé d'avoir sous les yeux lorsqu'il écrivait le sien. Voici un échantillon de ce que, par euphémisme, nous appellerons dorénavant *coïncidences :*

Mr. Asensio, *Cristobal Colon*, t. I, chap. x, p. 152-168, publié en 1889-90.

« Dijera el marinero que á *dos pobres frailes* debian los Reyes Catolicos el descubrimiento de las Indias.

« Los cronistas de Indias e historiadores del Almirante solo se ocupan de uno.....

« Fueron dos, Antonio de Marchena y Juan Perez. Pero se ha causado una gran confusion con estos dos personajes, y hoy ofrece trabajo el desvanecerla.

« A fray Juan Perez no le conoció, no pudo tratarle con intimidad Colon.

« Y preguntaremos : Podria Colon llamar *fraile*, con ese término seco, á fray Deza ? etc., etc.

« Los *dos frailes* fueron á no dudar fray Juan Perez y fray Antonio de Marchena. »

Autorités : Provision du 23 mars 1492. Lettre royale du 5 septembre 1493. Relation originale du troisième voyage. Déposition de Garci-Hernandez. Las Casas. Gomara.

Mr. Harrisse, *Christophe Colomb*, t. I, chap. xv, p. 364-372. Publié en avril 1884.

« Colomb ne reconnaît avoir d'obligations qu'à deux religieux. Quels furent ces deux moines ?

« Tous les historiens font de Antonio de Marchena et de Juan Perez une seule et même personne. Cette confusion demande à être examinée.....

Et conséquemment en 1492, Colomb ne connaissait pas encore Juan Perez.

« Un moine » est-ce l'expression dont l'Amiral se serait servi pour parler de Deza ? etc., etc.

« Nous pensons donc que les deux moines étaient Antonio de Marchena et Juan Perez. »

Autorités : Provision du 23 mars 1492. Lettre royale du 5 septembre 1493. Relation originale du troisième voyage. Déposition de Garci-Hernandez. Las Casas. Gomara.

Le señor A. cite, en plus, une lettre, mais qui fait double emploi avec celle que mentionne M. H., et une déposition dont les détails

1. *La España moderna*, Madrid, sept. 1890.
2. *La Revue historique*, Paris, mai-juin 1891, p. 108.

n'ajoutent rien aux allégations probantes avancées par ce dernier. Le travail du señor A. est donc, à proprement parler, une simple paraphrase de celui du publiciste américain, que d'ailleurs sur ce sujet il évite avec soin de citer. La distinction entre les deux moines doit avoir été établie d'une manière bien patente pour qu'un académicien espagnol [1] se soit résigné dernièrement à reconnaître que *la confusion fue puesta en claro par el Sr. Harris de dos personas distintas.*

Nous possédons fort peu d'indications permettant de connaître la vie de Colomb avant qu'il vint en Espagne et elles ne sont pas faciles à découvrir. Le señor A. a remarqué dans le testament de l'Amiral, ou ailleurs, un legs qui, par implication, établit sa présence à Lisbonne en 1482.

Mr. Asensio, t. I, 133.

« Esta ultima indicacion parece que designa la época en que fueron contraídas aquellas deudas... Como en el tiempo que duró su matrimonio se dedicó á algunos negocios mercantiles, no es tampoco violento suponer que de sus resultas quedaran aquéllas. »

Mr. Harrisse, t. I, 266, 302.

« Colomb semble s'être livré au commerce. Ainsi les sommes qu'il ordonne *in articulo mortis* de faire tenir aux héritiers de Génois établis à Lisbonne en 1482, sont évidemment des dettes contractées au cours d'opérations commerciales. »

Ainsi le señor A. s'est aperçu que ce legs était une manière de payer des dettes contractées à Lisbonne et que Colomb a dû, en conséquence, s'occuper de négoce en Portugal. C'est faire montre de perspicacité. Chose singulière et preuve que les beaux-esprits se rencontrent, dès 1884, comme le lecteur vient de le voir, un écrivain trouvait à Paris ce qu'un autre écrivain était destiné à découvrir à Séville six ans plus tard.

C'est surtout par la version latine de l'épître de Colomb que fut connue en Europe la nouvelle de la grande découverte. Notre auteur, avec son coup d'œil ordinaire, a noté que la date est fautive; M. H. aussi, du reste.

Mr. Asensio, t. I, 397.

« En la traduccion latina hecha por Leandro Cosco, se estampó la fecha de la postdata á 14 de Marzo *(pridie idus Martii)* pero es error manifiesto del traductor. »

Mr. Harrisse, t. I, 440.

« La version latine est datée *Ulisbonæ pridie idus Martii;* mais c'est par erreur, car le 14 mars, Colomb avait quitté Lisbonne. »

Ce n'est pas grand'chose, certainement, mais les brindilles montrent de quel côté le vent souffle.

L'ordre des Franciscains mène grand bruit depuis plusieurs années à propos de la première messe qui fut dite en Amérique. Ils en attribuent l'honneur au Juan Perez précité. On comprend que le señor A. ait voulu répondre à cette assertion et il l'a fait excellemment. Mais quel air de famille entre son langage et celui du publiciste américain!

---

1. Sr. Fabié, *Boletin de la R. Academia de la Historia*, janvier 1892, p. 31.

Mr. Asensio, t. I, 641.

« Muchos historiadores de la religion franciscana han pretendido que fray Juan Perez acompaño à Colon, pero es lo cierto que no se suple de modo alguno el silencio de los testigos provinciales. »

Mr. Harrisse, t. I, 371

« Il n'y a rien de fondé dans la légende monacale d'après laquelle Juan Perez aurait accompagné Colomb lors de son second voyage et qu'il serait le premier prêtre qui aborda au Nouveau Monde. »

Le señor A. a également compris l'importance d'établir que Colomb ne se maria pas aux Açores mais bien à Lisbonne, car nombre de circonstances capitales découlent du lieu où se passa cet événement. M. H. a aussi résolu le problème et deviné mot pour mot, ce que le señor A. devait avoir la bonne fortune d'énoncer six ans après.

Mr. Asensio, t. I, 48, 51.

« Para nosotros es indudable que el matrimonio de Cristobal Colon no se celebró en la isla de Madera ni en la de Puerto Santo, sino en la ciudad de Lisboa.

« Si por el contrario... era de la familia de Mogniz..... también debió verificarse el enlace en Lisboa, pues no hay noticia de que su padre, ni nadie de su familia, viviera fuera de Portugal.

« Si aquella señora era hija, como dice Fructuoso, aunque hay dificultad insuperable en los años, de Perestrello... pues la razon porque la viuda consintió en ceder el mando de la isla à su cuñado Pedro Correa en el año 1458, fué porqué no le sentaba bien el vivir en la isla, y le fatigaba el morar en ella. »

Mr Harrisse, t. I, 295.

« Pour nous, il est certain que le mariage ne fut célébré ni à Madère, ni dans aucune des Iles de l'Afrique portugaise, mais à Lisbonne même.

« Si Philippa avait été une Moniz, elle aurait résidé dans cette ville [Lisbonne], car ni son père ni aucun membre de sa famille, au xv° siècle, n'a vécu hors du Portugal.

« Si au contraire elle fut une Perestrello, c'est encore à Lisbonne que le mariage dût se faire, car nous voyons par Fructuoso que la raison pour laquelle sa mère consentit à céder la capitainerie de Porto Santo, en 1458, à son beau-frère Pedro Correa, c'est qu'elle était fatiguée de vivre dans cette ville. »

Il est évident que l'imprimeur a oublié d'ajouter au texte espagnol des guillemets, pour indiquer une simple citation espagnolisée et le nom de M. H. comme auteur du passage si fidèlement cueilli. En vérité on ne sait plus à qui se fier, et les typographes deviennent d'une indifférence tout à fait déplorable. D'autre part, le señor A. ne paraît se rappeler que M. H. a traité le même sujet, qu'à propos de la branche des Muniz, prouvée par ce dernier être celle de Gil Ayres. C'est ce qui s'appelle faire la part du feu : autre euphémisme!

On ne cessait d'affirmer que les restes de Christophe Colomb, après sa mort, arrivée en 1506, étaient restés à Valladolid jusqu'en 1513. Le señor A. a fort bien vu que cette date était erronée et qu'ils furent transférés à la chartreuse de las Cuevas, près de Séville, plusieurs années auparavant. C'est encore une *coïncidence*.

Mr. Asensio, t. II, 620.

« Lo que han fijado la fecha de la traslacion en el año 1513 no se fundan en dato atendible... sino en una simple noticia comunicada, según parece, por el archivero Tomas Gonzales. »

Mr. Harrisse, t. II, 142.

« L'assertion que cette dépouille mortelle resta consignée à Valladolid jusqu'en 1513, est inexacte. Elle provient sans doute des notes qui furent fournies par S. Martin et Tomas Gonzales. »

« Y hemos de llamar desde luego la atencion sobre las frases que usa el testador... dondé yo mandé el dicho cuerpo el año de quinientos nueve. »

Autorités : P. Espinosa, *Historia de Sevilla*. Testament de Diego Colon, 16 mars 1509. *Protocolo del Monasterio de Las Cuevas*, ms.

« Diego rappelle qu'en l'année 1509, il fit déposer le corps de son père à la Chartreuse de Las Cuevas : *el año de quinientos nueve*. »

Autorités : P. Espinosa, *Historia de Sevilla*. Testament de Diego Colon, 15 mars 1509. *Protocolo del Monasterio de las Cuevas*, ms.

Ajoutons que cette importante circonstance est connue seulement par le testament de Diego Colomb qu'a publié M. H. en 1884.

Puisque nous parlons archives, il est à noter qu'une des choses utiles de l'ouvrage de M. H. [1] consiste en la publication de nombreux documents inédits. On y remarque, par exemple, la série presque complète des actes testamentaires des frères de Colomb, actes qui jettent un jour nouveau sur leur vie privée.

Eh ! bien, on a le plaisir de revoir ces pièces en de longs extraits dans le livre du señor A. (II, 700, 708), sans la moindre référence, naturellement, aux sources d'où ce dernier les a tirées ; c'est-à-dire du *Corpus* inséré par M. H. Le fait que les documents se conservent dans la ville où est aussi la demeure du savant andalous et même qu'il ait eu l'obligeance de mettre le paquet à la poste (p. LVI) n'expliquent pas suffisamment sa façon primesautière de s'en servir. Et, à ce propos, donnons un détail qui montre sous son vrai jour la haute conception que l'on a des études historiques au pays d'Espagne. Ces actes étant des testaments, imaginez-vous, lecteur, que les archivistes voulurent exiger de celui qui avait eu la pensée de faire des fouilles, les frais de légalisation et de chancellerie, tout comme s'il s'agissait d'un procès d'hoirie et que M. H. se fut porté héritier des nippes laissées par Diego Colomb il y a trois cents ans ! Mais rendons à César ce qui appartient à César. Il nous revient que sur les protestations venues de Paris et obligeamment transmises par le señor A., la note fut finalement réduite d'un quart, — par pure amitié pour cet influent citoyen.

Un document de la plus haute importance est, d'avis unanime, la lettre que Toscanelli écrivit à Colomb, bien avant la découverte du Nouveau Monde et lui communiquant ses idées sur la navigation à entreprendre par la voie de l'ouest. Elle était connue depuis trois siècles, mais seulement dans une version italienne, sujette à caution. C'est donc avec une véritable surprise que les savants ont vu apparaître dans le livre du señor A. le texte original latin.

Mais une chose extraordinaire, c'est le trompe-l'œil qui l'enjolive. « Nous présentons, dit le señor A., les deux textes principaux de cette

1. *Christophe Colomb. Son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants. D'après des documents inédits tirés des archives de Gênes, de Savone, de Séville et de Madrid. Études d'histoire critique.* Paris, Leroux, 1884, 2 vol. grand in-8°.

intéressante épître à cause de la *rareté* et *nouveauté* du latin (I, 251). » Ici encore le docte Sévillan a grand soin de passer le nom de M. H. sous le plus complet silence. Or c'est ce dernier qui, avant tout autre, a reconnu, publié, annoté et mis en lumière, le texte original, quatre fois au moins : 1° en Andalousie même dans l'année 1871 ; 2° à Paris ; 3° à Leipzig, en 1872 ; 4° par un fac similé photolithographique.

Le texte que donne le señor A. est pris, avec une désinvolture à nulle autre pareille, de l'édition sévillane de M. Harrisse. L'idée d'épeler *gratia, navigationem, intelligentia,* les mots écrits dans le prototype *gracia, navigacionem, intelligencia,* ne suffira guère pour masquer cet ingénieux démarquage.

Le document, découvert par le bibliothécaire de la Colombine en 1860, était montré depuis dix ans à tous les étrangers de passage à Séville, uniquement comme autographe de Colomb et sans qu'on soupçonnât le moins du monde son véritable caractère. Ledit bibliothécaire a avoué ce fait curieux dans une lettre rendue publique à Paris en 1874 [1]. De mauvaises langues prétendirent même qu'elle ne donnait qu'une partie de la vérité. « Paul le médecin », seul nom inscrit dans l'épître florentine pour désigner le correspondant, est un vocable qui ne disait rien du tout, semble-t-il, aux savants de l'Andalousie. Les plus érudits seulement auraient eu une opinion : c'est que le nommé Paul était Marco Polo. Ce doit être une affreuse calomnie.

IV

Nous pourrions multiplier les exemples de *coïncidences* de ce genre ; mais il reste trop d'autres beautés à décrire.

C'est lorsque le señor Asensio vole de ses propres ailes qu'apparaît le grand sens critique des historiens espagnols. Il n'est pas rare, par exemple, de les voir faire fonctionner leurs héros longtemps après qu'ils furent morts. Ainsi le savant biographe andalous (II, 621) endosse un extrait de Garibay qui enterre Maria de Toledo, bru de Christophe Colomb, en 1545. Cela ne paraît pas avoir empêché la noble dame de rédiger son testament le 27 décembre 1548 et de mourir, une seconde fois, le 11 mai 1549, comme le señor A. eût pu le voir en consultant l'appendice du livre de M. H. (docs. IX et X), qu'il avait justement sous les yeux. Mais ce n'est pas pour cette catégorie d'historiens que sont faites les preuves justificatives. Parmi les deux nouveautés documentaires du señor A. (I, 263) nous remarquons la déclaration du matelot Juan de Aragon qui, en 1552, dit avoir rencontré Martin Alonso Pinzon dans le port de

1. *Io conocia hace años el testo latino de la carta de Toscanelli, pero no le daba importancia, creyendo que el original era el italiano. M. Harrisse le ha dado gran interes y nos ha sacado de nuestro error, por lo que le deben estar agradecidos los aficionados. — José Ma. Fernandez. Sevilla, dic. 23, 73.* (*Bulletin de la Société de Géographie* de Paris, oct. et nov. 1874, p. 256.)

Palos vers 1496, alors que ce dernier mourut en 1493. Mais le chef-d'œuvre du genre, c'est la découverte annoncée à son de trompe par un congénère (I, 428-29) et que notre érudit sévillan reproduit, propage et admire de tout son cœur : à savoir que Toscanelli, onze ans après qu'il fut mort et enterré, envoya à un compatriote une lettre que Christophe Colomb venait de lui adresser. Voici la genèse de cette trouvaille, assez typique :

Un curé de Lisbonne, assoiffé de science, acheta l'autre jour chez le plus achalandé des bouquinistes la traduction de Sacrobosco faite par Vicenzo Dante de Rinaldi et publiée par son petit-fils Egnatio, à Florence, en 1571. Il remarqua, avec ses yeux de lynx, ce que tout spécialiste connaît [1] et a rejeté comme apocryphe, c'est-à-dire le passage mentionnant une lettre de remerciements que Christophe Colomb aurait envoyée à Toscanelli lorsqu'il revint de sa mémorable expédition en 1491 *(sic)*, et que l'astronome florentin se serait empressé de communiquer audit Dante. Et alors, ouvrant un Larousse quelconque, le curé lisbonnais, frappé d'une idée subite, y vit la preuve inéluctable que Toscanelli n'est pas mort en 1482. Le señor A., à son tour, se hâte de porter à la connaissance du monde savant ce fait inattendu. Christophe Colomb lui-même ne fut pas plus heureux lorsqu'il découvrit l'Amérique. Il nous semble entendre l'éclat de rire qui, à cette mirifique nouvelle, dut résonner de Turin jusqu'à Florence !

En effet, les écrivains habitués à consulter les sources, savent que la date de la mort de Toscanelli, aux ides de mai 1482, est prouvée par Bartolomeo Fonti, son concitoyen et contemporain, qui la rapporte dans ses *Annales ab anno 1483* [2], et par d'autres documents, qu'enfin Rastelli, à Pérouse en 1574, et les Juntes dans leur seconde édition de 1579 de cette version italienne de Vicenzo Dante de Rinaldi, firent disparaître ce flagrant anachronisme. Mais à Lisbonne et à Séville on n'y regarde pas de si près !

Du reste, rien de malléable comme les dates et les noms sous la scrupuleuse manutention de cette famille d'historiens. Le señor A. (I, 12, 16) fait naître Christophe Colomb en 1436. Alors il y a trente-deux années de différence entre lui et son frère Diego ; car un acte notarié établit que ce dernier n'avait guère plus de seize ans en 1484. Notre ingénieux biographe répond (I, 214), qu'on doit lire 1464. Pourquoi ? Pour l'unique raison que la date de 1484 le gêne. Ailleurs (I, 18) il fait naître Diego en 1446, ce qui nous le montre au séminaire, étudiant pour entrer dans les ordres [3], passé l'âge de cinquante-deux ans. Comme

---

1. Uzielli, *L'Epistolario Colombo-Toscanelliano e i Danti* ; Roma, 1889, in-8°.

2. *Apud* Filippi Villani, *Liber de civitatis florentiæ*, édition de Galletti, Firenze, 1847, in-8, p. 159.

3. Dans l'acte du 22 février 1498, Colomb ordonne qu'on mette son frère cadet Diego à même de vivre convenablement, attendu qu'il a l'intention d'entrer dans les ordres : *porque el quiere ser de la Iglesia* ; Navarrete, II, 230.

c'est probable! On lui montre une autre pièce authentique énonçant qu'au 30 octobre 1470, Christophe Colomb n'avait encore atteint que la majorité de dix-neuf ans [1]; en d'autres termes, qu'il est né entre 1446 et 1451, et une série complète de documents tirés du notariat génois, établissant la filiation entière de Colomb. A ces preuves, le señor A. oppose (I, 20) le raisonnement suivant, qui est une perle : M. H. dit lui-même que les recherches dans les archives de Savone ne peuvent être menées à bien que par d'habiles paléographes, car le latin et l'écriture du xv^e siècle dans la Ligurie sont presque indéchiffrables. Donc ces documents ne doivent être acceptés qu'avec les plus expresses réserves. — Donc ils ne signifient rien du tout!

Certainement que les manuscrits génois et savonésiens du xv^e siècle ne se lisent qu'avec la plus grande difficulté! Mais les pièces de ce genre produites par M. H. ont-elles été exactement lues, comprises et publiées? Voilà toute la question. Si non, alors dites-nous où, comment, pourquoi, — si vous en êtes capables! La réponse est un autre bijou :

« M. H. rapporte qu'au 30 octobre 1476 (notez bien cette date! — *sic*), trois Colombo de Quinto envoyèrent l'un d'eux en Espagne *ad inveniendum dominum Christoforum de Colombo Armirantum Regis Ispaniæ*. Or, comment est-il possible qu'en 1476 on ait qualifié Christophe Colomb d'amiral espagnol, quand ce titre lui fut octroyé seulement des années et des années après? » *Ergo*, etc., etc. (I, 20).

L'ingénieux critique sait parfaitement que c'est un chiffre transposé par l'imprimeur et qu'on doit lire non 1476, mais bien 1496, comme il le prouve d'ailleurs chaque fois que les exigences de son récit le portent à se servir de ce document même (I, 189, 194). Le señor A. rappelle l'Aristarque clairvoyant qui, pour semblable motif et avec l'accent d'une science indignée, nous reprochait naguère de faire mourir l'empereur Charlemagne en 1814!

Historien critique, M. H. a pour méthode d'examiner sous toutes les faces chacune des questions controversées et d'analyser séparément ce qu'on pourrait appeler les preuves ou indices parallèles; puis de faire converger les résultats vers un point central. Ce système dépasse évidemment la compréhensibilité des adversaires du publiciste américain qui eux, beaucoup plus forts, se contentent une fois pour toutes d'éjaculer des affirmations. *Pourquoi donner une raison? Elle pourrait être mauvaise*, dit une vieille formule de chancellerie. Voyons donc encore quelque application de leurs immortels principes.

Christophe Colomb déclare être venu au monde dans la ville de Gênes et M. H. croit fermement que c'est la vérité. Mais, fidèle à sa déplorable manière de raisonner, il a demandé la confirmation de cet aveu aux

1. Nous recommandons aux jurisconsultes qui aiment à s'instruire, les objections que le señor A. (avocat au barreau de Séville) oppose (I, 216) à cet acte notarié, qui a pour base les principes bien connus du droit romain et du droit génois au sujet des différentes majorités.

archives du tabellionat génois. Ayant établi que Colomb naquit au plus tôt en 1446, il devait en bonne logique prouver de même l'existence du domicile de son père dans l'enceinte de Gênes à cette date. Malheureusement les actes notariés alors connus ne l'y montraient pas avant 1451. Le publiciste américain eut la faiblesse de reconnaître que ce hiatus le gênait fort et, jusqu'à plus ample informé, de suspendre son jugement. Les grands logiciens de Séville et de Lisbonne, qui n'ont jamais rien pratiqué de pareil, habitués qu'ils sont à fournir sur le champ réponse à tout, se gaussèrent et se gaussent encore d'une telle franchise, pour eux inimaginable (I, p. LIII, 204). Et, d'accord avec leurs principes, nous les voyons ignorer le petit paragraphe suivant du livre de M. Harrisse :

« *Supra*, t. I, p. 220, on lit ceci : Ce qu'il faudrait savoir, c'est en quelle année Domenico Colombo vint se fixer à Gênes. Si ce fut avant 1445, son fils Christophe y naquit certainement.

« Aujourd'hui même, nous recevons un contrat qui montre Domenico Colombo exerçant la profession de tisserand à Gênes, *dès l'année 1439*... On doit donc admettre que le découvreur du Nouveau Monde naquit dans l'enceinte même de la ville de Gênes. Ainsi se trouverait confirmée son assertion : *de la ciudad de Genova sali y en ella naci.* »

Pour ne pas être injuste à l'égard des loyales objections de ces savants péninsulaires, il nous faut aussi rappeler que l'acte de 1439 et sa place précitée se trouvent seulement aux pièces justificatives de l'ouvrage qu'ils critiquent (*Christophe Colomb*, II, 402).

Nous pourrions donner bon nombre d'exemples, non moins remarquables, du savoir, des raisonnements, de l'intuition et des coïncidences qui forment la trame du *Cristobal Colon* du señor Asensio. Mais il faut se borner, surtout quand douze pages ont été consacrées à un livre de ce genre, quels que soient ses mérites d'ailleurs. C'est avec regret. Le lecteur eut trouvé de l'agrément à suivre l'historien andalous, à le voir décrire et déclarer digne d'attention (I, 477-79) la fumisterie qui fait du nom d'Amérique un vocable nicaraguaque, complètement inconnu ; faire d'un petit-clerc de notaire [1] un vénérable moine franciscain et même le confesseur de Colomb *in articulo mortis ;* transformer un pauvre tailleur d'habits nommé Giovanni Colombo en un brillant capitaine de la marine royale d'Espagne, appelé Giovanni *Antonio* Colombo, et ce, avec des airs de triomphe comme Christophe Colomb lui-même dût en pousser lorsqu'il aperçut pour la première fois les terres nouvelles (II, 194); démontrer selon la méthode andalouse (I, 434-35) que

1. Si le démarquage est chose commode, il présente parfois des inconvénients. *Aquel religioso franciscano Gaspar de la Misericordia, que tal vez fué son confesor* (II, 613) est une paraphrase, flanquée d'une affirmation arbitraire, de la note de M. H. « Nous n'avons d'autre autorité pour le caractère religieux de ce témoin que son nom *de la Misericordia*. C'était probablement un moine franciscain et son confesseur » (*Christ. Colomb*, II, 152). Ce Gaspar était en réalité un jeune clerc du notaire Pedro de Hinojedo (*Memorial del Pleyto*, f. 14, n° 103).

la lettre de Colomb imprimée en espagnol est sortie des presses de Ungut et Stanislas, de Séville, alors que les caractères typographiques et le filigrane de cette plaquette *absque nota* ne ressemblent en quoi que ce soit à ceux qu'employèrent jamais ces imprimeurs ; mais avec un appareil de raisonnements qu'il faut avoir vu de ses yeux pour y croire [1] ; faire du voyageur-géographe Alessandro Zorzi un ambassadeur vénitien, connu exclusivement à Séville (II, 689) ; fixer la mort de Christophe Colomb au 20 mai 1506 (II, 613, 616), parce qu'il mourut le jour de l'Ascension, qui justement tomba cette année-là le 21 ; découvrir et répéter (I, 19) que le beau-frère de l'Amiral, appelé jusqu'ici dans les documents Giacomo Bavarello, se nommait Santiago, ce qui est assurément le prénom du charcutier génois le plus bizarre qui se puisse voir ; donner de travers le blason plus ou moins authentique de Colomb (I, 193, 514) ; exclure avec la plus noire ingratitude (I, p. LXIX) M. Roselly de Lorgues des historiens sérieux de l'Amiral, tout en représentant le vénérable écrivain sous les traits du cardinal Donnet, soutane, grand cordon de la Légion d'honneur et le reste (I, pp. LXXI, LXXXIII) [2] ; venir raconter (II, 752) que lorsqu'en 1795 les Espagnols déterrèrent d'un charnier de la cathédrale de Santo-Domingo le tibia anonyme précité, ils mirent la main sur les restes mortels de Christophe Colomb « avec autant de certitude que si aujourd'hui on exhumait le cercueil de Napoléon de la chapelle des Invalides » ; mettre « Alberto Toglieto (*vulgo* Uberto Foglieta), né seulement en 1518, parmi les contemporains de Christophe Colomb (I, 200) ; raconter dans les plus grands détails et de façon à nous tenir suspendu à ses lèvres (I, 102), les amours du célèbre marin avec Béatrice Enriquez, — comment à l'âge de cinquante et un ans il séduisit « dans l'aristocratique demeure (?) des Enriquez de Arana cette jeune fille (?) parée de tous les dons (?), qui à une extrême beauté (?) unissait une haute intelligence (?), un cœur aimant, passionné (?) plein de tendresse [3], (il n'a pas dû s'ennuyer !) ». Nous eussions aussi vu notre historien si bien renseigné, commenter d'une voix émue un mauvais croquis de quelque dessinateur de la seconde moitié du XVI^e siècle pour une apothéose de Colomb, que ce dernier nonobstant aurait fait de sa main et modestement « envoyé lui-même à sa patrie [4] » : — affirmation

1. Voir l'article *Qui a imprimé la première lettre de Colomb ?* dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1892, III.

2. Autre inconvénient du démarquage.

3. Tout, absolument tout ce que les documents nous avaient appris jusqu'ici sur Béatrice Enriquez, c'est que Christophe Colomb lui fit un enfant et, pour la consoler, 296 francs de rente. Nous ne serions pas fâchés de voir les documents sur lesquels le savant Andalous s'appuie pour tous ces intéressants détails.

4. *Cristobal Colon remitió a su patria el dibujo* (I, p. CI). Jal, à qui l'attribution est empruntée s'est contenté, pour l'envoi, d'un « probablement ». A notre sens ce croquis est un projet de fresque ou de tableau fait pour Ottavio Oderigo, doge de Gênes en 1566, et qui posséda le cartulaire de Colomb dans lequel il se trouvait placé.

dont le caractère biscornu n'échappera à personne ; le faire émigrer en Portugal (I, 46) entre les années 1470 et 1471, quoiqu'un notaire ait reçu son témoignage en Ligurie au 20 mars 1472, avec la qualification de « tisserand de Gênes » ; s'imaginer (I, 17) qu'il y eut une famille primitive et protogénique appelée Colombo, de laquelle descendaient tous les Colomb qui se répandirent sur la terre ; comme, par exemple, le vieil acacia du Jardin des Plantes se trouve être le père de tous les faux-ébénistes plantés en Europe ; discuter gravement (I, 388), l'authenticité de l'étonnante noix de coco contenant le récit autographe de la découverte du Nouveau Monde et pêchée sur les côtes du Maroc en 1852 par le capitaine Le Mice-Terrieux ;... et ainsi de suite jusqu'au bout du présent fascicule, si nous ne craignions de fatiguer le lecteur.

Ces traits d'érudition et de critique espagnoles, les coïncidences même que nous avons indiquées et d'autres encore, ne partent pas d'un mauvais naturel. Loin de nous cette pensée. L'auteur est au contraire animé des meilleurs sentiments. Ainsi, à l'encontre de ses compatriotes, il se refuse à admettre que Bobadilla accomplit un acte méritoire en chargeant de chaînes l'homme qui découvrit de l'Amérique. Il croit encore moins que Pinzon fit une chose toute naturelle en abandonnant Colomb, pour venir avant lui apporter la grande nouvelle et le frustrer de sa récompense. Quand le nom du grand Génois vient sous sa plume, il ne rappelle pas, avec une joie manifeste, comme les conférenciers et conférencières de l'Athénée de Madrid, « son ambition, son népotisme, sa dureté, sa cruauté, son prurit esclavagiste *(sic)*, et sa soif de l'or, restes de ses anciennes pratiques de corsaire et de boucanier [1] ». Il ne le qualifie pas non plus, à l'exemple de ces éloquents orateurs des deux sexes, de *despota, disleal, concusionario, inhumano, desorganizador é inepto* [2], c'est-à-dire d'imbécile et de scélérat : moyens immanquables, — à ce que nous supposons, d'après les commentaires de certains journaux madrilènes, — de récolter les applaudissements de l'auditoire. Le señor A. pousse même la générosité jusqu'à « s'expliquer tous les actes de Christophe Colomb par le fait que dans son cerveau il y avait une très grande intelligence unie à une forte imagination » (II, 211). M. de La Palice n'eût pas mieux dit.

Comme le lecteur s'en est sans doute déjà aperçu, les détails ne manquent pas d'une certaine originalité. Cependant l'idée du caractère et de l'œuvre qui se dégage du livre du señor Asensio ne diffère pas sensiblement de celle que nous laisse la lecture de tant d'autres histoires de

---

1. « Sus devaneos más ó menos clandestinos (?), su ambición, su nepotismo, su dureza y crueldad, su prurito esclavista y su sed de oro, rezagos de sus viejas mañas de corsario y bucanerio. » Conférence faite à l'Athénée de Madrid le 4 avril 1892, par la señora Dª. Emilia Pardo Bazán. Concernant ces conférences instituées pour célébrer d'une façon si particulière la mémoire de Colomb, voir *Christophe Colomb devant l'Histoire* (sous presse).

2. Conférence faite audit Athénée par le señor Luis Vidart.

l'Amiral et, somme toute, c'est assez naturel. Ce ne sont donc pas l'ordonnance, le récit et les considérations générales qui appellent surtout l'attention, mais la manière, le procédé, la facture.

Le critique y surprend d'abord une naïve confusion entre le tien et le mien, parfois inconsciente, toujours sans repentirs; des effets d'optique magnifiant ce qui émane de soi-même, avec apparence inverse quand il s'agit d'autrui; une sûreté de main incontestable dans les recherches et un essor que rien n'arrête. Il y remarque aussi, sans étonnement, une crédulité enfantine, la vue courte et vague, des envolées irréfléchies; enfin la superbe assurance de tout savoir, tout expliquer, tout résoudre de par la science infuse. Ah! il était sûrement de la famille le citoyen à à qui l'on demandait s'il savait jouer du violon. « Je ne sais pas, répondit l'Andalous, je n'ai jamais essayé. »

Cet ensemble de phénomènes n'est pas le propre d'individus séparés. Il appartient à un type, immuable et défini, évoluant dans le même milieu, toujours avec des effets identiques En histoire, en philologie, en géographie, en bibliographie, en critique, on le reconnaît tout d'abord. Les manifestations de la science espagnole, telles que nous venons de les décrire, ne sont pas sans analogie avec de curieux résultats remarqués par les physiologistes lorsque l'évolution intellectuelle a été ralentie à une certaine époque de la vie. Est-ce ici une des conséquences de l'Inquisition qui, en Espagne, attaqua l'entendement humain dans son initiative et jusque dans ses moelles, ou bien l'indice d'un état cérébral particulier, inné et rebelle? Problème complexe que nous aborderons un jour à tête reposée dans quelque revue d'ethnographie.

B. A. V.

---

428. — **The Etymologies in the Servian Commentary to Vergil,** by Wilfred P. Mustard. (Reprinted from Colorado College Studies, vol. III.) — Colorado Springs, 1892. In-8, 37 pp.

Je n'oserais affirmer que le besoin d'une étude sur les étymologies de Servius se fît sentir avec un caractère d'impérieuse nécessité; mais, puisque la voilà faite, nous l'acceptons avec gratitude et nous y retrouvons avec plaisir de vieilles connaissances. Nous y constatons aussi, quoi qu'en pense l'auteur, que l'étymologie latine n'a pas fait un pas de Varron à Servius, non plus qu'elle n'en devait faire durant tout le moyen âge et jusque par delà la Renaissance. Et ce n'est point seulement, comme on l'a dit, que les philologues anciens et modernes savaient trop peu de langues; ce n'est point seulement qu'ils ignoraient le sanscrit : l'eussent-ils connu, ils n'en auraient rien tiré, car le sens même de l'étymologie leur échappait. Elle se borne pour eux à une série de jeux d'esprit à la fois raffinés et puérils, à quelque rapprochement ingénieux, inattendu, paradoxal, et plus ils en peuvent accumuler à propos d'un même mot, plus il leur semble atteindre le fin du fin;

pas un instant il ne paraît leur venir à la pensée que, si par hasard l'un de ces rapprochements est juste, tous les autres doivent être faux. Dans ces conditions, les faits de langage, même parfaitement connus d'eux, ne leur servent de rien et demeurent lettre morte. Ainsi Servius sait (p. 15) que *ārās* (autels) se disait archaïquement *āsās;* il sait que, dans ce mot et d'autres, c'est *s* qui s'est changée en *r*, et non pas *r* en *s;* et avec tout cela, il rapproche le grec ἀράς (prières) où rien ne dénonce pareil changement. Cette « méthode » a le grand avantage d'être à la portée de tout le monde : aussi inspire-t-elle encore chaque année quelques écrits qu'heureusement on ne lit point. Mais Servius, après tout, n'en est pas plus responsable qu'un autre, et il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a aimé Virgile.

V. H.

---

429. — J.-J. Berthier. **Commentatio cui titulus : La Porte de Sainte-Sabine à Rome.** (En tête de l'*Index lectionum quae in Universitate Friburgensi per menses aestivos anni MDCCCXCII inde a die III Maii habebuntur).* Friburgi Helvetiorum. Typis consociationis Sancti Pauli. 1892.

Les dix-huit bas-reliefs de la porte de Sainte-Sabine ont été l'objet de fréquentes études : le P. Berthier, qui connaît fort bien tous les travaux de ses prédécesseurs, s'efforce de les préciser et de les compléter. Il rapporte ces bas-reliefs au v^e siècle. Chacun d'eux est décrit dans ses moindres détails : des reproductions accompagnent le texte. Le P. B. vante l' « exactitude » de ces reproductions : cette exactitude aurait plus de prix, si la clarté s'y joignait. Mais les descriptions de l'auteur, exactes elles-mêmes, et extrêmement complètes, nous révèlent souvent certains détails, que l'exiguïté confuse des dessins ne laisse pas apercevoir.

Le P. B. cite fréquemment Kraus et Martigny : il a beaucoup profité de ces deux livres, — trop peut-être. On aimerait à retrouver les traces d'un commerce plus immédiat et plus assidu avec certaines publications savantes relatives à l'antiquité chrétienne. Prenons comme exemples les *Sarcophages d'Arles*, de M. Le Blant, que le P. B. ne cite qu'une fois, et les *Sarcophages de la Gaule,* qu'il ne cite nulle part : il nous semble que les bas-reliefs de quelques-uns de ces tombeaux auraient beaucoup aidé le P. B. dans l'explication des panneaux de Sainte-Sabine. En voici quelques preuves :

Quatrième bas-relief de Sainte-Sabine, troisième scène.—Le P. B. ne veut pas reconnaître dans cette scène le *Don des tables de la loi à Moïse.* Le Blant, *Sarc. d'Arles*, p. 35, attribue précisément cette signification à une scène analogue (pl. XXXI). Le même auteur incline à croire, d'après deux textes de la Bible, que le personnage accompagnant Moïse pourrait être Josué. L'opinion aurait pu être mentionnée par le P. Berthier.

Quatorzième bas-relief. — A l'encontre du P. B., nous admettrions

volontiers qu'il s'agit du *Don de la loi*, en rapprochant un sarcophage de Reims (Le Blant, *Sarc. de Gaule*, p. 18). En général, il est vrai, saint Pierre est représenté portant la croix, instrument de son martyre; mais, dans le bas-relief de Sainte-Sabine, il paraît, suivant certains archéologues, tenir la couronne, symbole de ce martyre.

Quinzième bas-relief, deuxième scène. — On pourrait comparer deux sculptures arlésiennes. (Le Blant, *Sarc. d'Arles*, p. 13 et 37) figurant l'âme défunte accueillie par des saints : il resterait à expliquer la « couronne (?) » ; les érudits qui ont observé de près le bas-relief, s'accordent fort mal, je ne dis pas seulement sur la portée, mais sur la nature de ce détail.

Dix-septième bas-relief. — Le plus souvent, sous les pieds des chevaux d'Élie, est une figure de fleuve couchée : les sculpteurs, pour représenter l'enlèvement du prophète, imitaient les reproductions païennes du rapt de Proserpine (Le Blant, *Sarc. d'Arles,* p. XXXI et 31). L'absence de cette particularité dans le bas-relief de Sainte-Sabine méritait d'être signalée : elle atteste peut-être une certaine indépendance de l'artiste à l'égard des types mythologiques et traditionnels ; du moins est-ce seulement en multipliant les remarques de cet ordre qu'on peut arriver à des conclusions précieuses.

C'est par des « associations d'images » que l'archéologie est rendue vraiment féconde; et j'aurais souhaité que l'éminent recteur de Fribourg accrût l'intérêt et la nouveauté de son utile travail en interprétant les bas-reliefs de Sainte-Sabine moins par des articles de dictionnaires que par des « images » vues de ses propres yeux [1].

Georges GOYAU.

---

430. — FUNK. **Histoire de l'Église**; trad. de l'allemand par M. l'abbé HEMMER, t. II, Paris, Colin, 1892. 470 pp. in-12.

Le second volume de la traduction de cet excellent manuel vient de paraître. Il est à la hauteur du premier. Même science et même habileté de mise en œuvre chez l'auteur, même soin et même compétence chez le traducteur. Ce dernier a eu à intervenir plus souvent encore que dans le premier volume pour adapter le livre aux besoins du public français. Tout ce qui touche à l'histoire religieuse de notre pays a été très complété; les chapitres consacrés à la philosophie du XVIII[e] siècle, à la Révolution ou au Concordat ont été ajoutés ou profondément

---

1. Quelques remarques de détail. P. 20, n. 4, date du concile de Narbonne : il faut lire, 589, non 389. — P. 22. Il importerait d'alléguer plus d'un exemple à l'appui de cette affirmation générale : « On se préoccupait d'employer pour des temples chrétiens des matériaux moins sacrilègement profanés. » Si le P. B. pouvait en compléter la preuve, elle ne saurait manquer d'être intéressante. — P. 43. Le P. B. parle de la *vitta* du gouverneur romain. La reproduction du bas-relief ne permet pas de distinguer nettement. *Vitta* est-il le mot propre ?

remaniés. Enfin une conclusion, due entièrement au traducteur, résume largement l'histoire du passé et laisse entrevoir celle de l'avenir. Mais l'addition qui sera la plus appréciée des travailleurs est celle d'un index où sont compris tous les noms propres, sans parler des autres indications. Par là, ce manuel devient un livre de références de la plus grande utilité.

L.

---

431. — Carl Voretzsch. **Ueber die Sage von Ogier dem Daenen und die Entstehung der Chevalerie Ogier**, Halle, Niemeyer, 1891. In-8 de 127 p.

L'auteur de cette dissertation n'a pas essayé d'épuiser toutes les questions relatives à la légende d'Ogier. Il en détermine les sources historiques (il identifie le héros légendaire avec un Autcharius, adversaire de Charlemagne dans la guerre de Lombardie de 773-4), en étudie les plus anciennes formes, où il distingue deux courants, l'un laïque, l'autre monacal, et surtout il s'applique à analyser les éléments dont se compose le plus ancien poème français qui nous ait été conservé sur le sujet, la *Chevalerie Ogier*. Ce travail, fruit de recherches étendues et bien conduites, aboutit à un certain nombre de résultats intéressants et assurés (Cf. *Romania*, XXI, 137). L'histoire de notre ancienne épopée aurait fait un grand pas si nous possédions des études analogues, faites avec autant de soin et de méthode, sur les principaux personnages qui y sont célébrés [1].

A. J.

432. — Vincenzo Crescini. **Per gli studi romanzi**. Saggi ed appunti. — Padoue, 1892. In-8, viii-230 pages.

Dans ce petit volume, dédié au regretté Gaspary, M. Crescini, qui enseigne les langues et les littératures néo-latines à l'université de Padoue, a réuni treize études concernant principalement la littérature provençale et la littérature italienne. Les plus importants de ces articles ayant paru dans les *Atti e Memorie* de l'Académie de Padoue, peu de lecteurs avaient eu l'occasion d'y apprécier une érudition aussi solide qu'étendue, un esprit judicieux, original et pénétrant, cet air d'élégance et cet agrément qui sont de tradition chez les philologues italiens. M. C. ne s'est d'ailleurs pas borné à réimprimer ses travaux des dernières années, il les a revus, corrigés et augmentés, méritant ainsi

---

1. Les textes cités le sont en général d'une façon fort correcte; cependant il est quelques cas où l'auteur n'eût pas dû hésiter à corriger l'édition Barrois. P. 53, v. 5991 et *passim*, lire *bien* et non *ben* qui est une mauvaise résolution d'une abréviation connue; v. 5995, au lieu de *prisait*, lire *prist soi*. A la page précédente, v. 3728, *chevalier* est évidemment une faute d'impression pour *chevalchier*.

doublement la reconnaissance du public savant. Le loisir nous manque pour entreprendre l'examen détaillé d'un livre dont le contenu est si varié. Disons seulement que M. C. ne nous paraît pas avoir établi avec assez de rigueur la classification des manuscrits et, par suite, le texte même de la belle chanson de Bernard de Ventadour, *Quan l'erba fresc' eil fuoilla par*. Dans une savante et ingénieuse dissertation, *Per le questione delle corti d'amore*, M. Crescini a cherché à démontrer, comme l'avait fait avant lui M. Rajna, la réalité de quelques-uns des *jugements d'amour* contenus dans le traité du chapelain André; mais son argumentation ne nous a guère semblé plus convaincante qu'à M. G. Paris (*Romania*, XX, p. 635). En particulier, la comparaison des sentences arbitrales des dames avec les décisions de nos jurys d'honneur est tout à fait hors de propos. Car le jury d'honneur représente à nos yeux l'opinion publique, tandis que l'amour, tel qu'on le concevait dans l'entourage du chapelain, devait, par la force des choses, s'envelopper du plus grand mystère.

Ernest MURET.

---

433. — **L'architecture romane dans l'ancien diocèse de Mâcon**, par Jean VIREY. Paris, 1892. In-8, 345 pages, 30 planches.

On ne saurait trop applaudir à l'apparition des études archéologiques du genre de celle que M. Virey a consacrée aux églises romanes de l'ancien diocèse de Mâcon. C'est seulement quand toutes nos églises auront été ainsi minutieusement étudiées par régions qu'il sera possible d'écrire une histoire de l'architecture religieuse en France. Mais il est grand temps que les archéologues se mettent à l'œuvre; car d'une part nos monuments mal entretenus croulent les uns après les autres sans que personne songe à prendre des mesures sérieuses pour assurer leur conservation; d'autre part, les restaurations mal comprises et les prétendues restitutions dénaturent de plus en plus nos vieilles églises. De telle sorte que dans quelques années les archéologues ne pourront plus distinguer dans les édifices entre l'œuvre des architectes anciens et des modernes; le départ entre le vieux et le vieux-neuf ne pourra plus être fait. Il est donc à souhaiter que M. V. trouve des imitateurs, surtout parmi ses confrères de l'École des Chartes, qui, dirigés et soutenus par leur savant professeur d'archéologie, ne peuvent manquer d'apporter dans ce genre de recherches la précision et la critique, qui trop longtemps ont fait défaut aux amateurs d'archéologie nationale.

Le diocèse de Mâcon offre un terrain particulièrement favorable à l'étude de l'architecture romane. Les édifices religieux s'y sont multipliés rapidement au XI[e] siècle, d'abord parce que la bonne pierre de construction y abonde, en second lieu parce que ce diocèse possédait un centre religieux de première importance, l'abbaye de Cluny, dont les moines élevèrent de toutes parts des prieurés, origines d'un grand nom-

bre de paroisses. Il ne faudrait pas toutefois se tromper sur la nature de l'influence clunisienne. Si l'ordre de Cluny a provoqué la construction de beaucoup d'églises, il n'a pas eu, comme l'a prétendu Viollet-le-Duc, un système architectural qui lui fût propre. M. Anthyme Saint-Paul a fait bonne justice de cette opinion. Il n'y a pas eu d'école clunisienne; M. V. le démontre à nouveau. Les églises clunisiennes, dans quelque partie de la France qu'elles s'élèvent, n'ont pas de caractère propre; elles ne se distinguent pas des autres édifices religieux de la région où elles ont été construites; elles participent au contraire au style des églises avoisinantes. Dans le diocèse de Mâcon, les églises clunisiennes ont été bâties d'après les règles communes de l'école bourguignonne.

Le livre de M. V. se divise en deux parties : dans la première il dégage les caractères généraux de l'architecture romane tels qu'ils ressortent de l'étude des monuments du diocèse de Mâcon, mettant en relief les signes distinctifs de l'école romane bourguignonne; dans la seconde, il nous donne une série de monographies, qui sont comme les pièces justificatives de la première partie.

Le mode de construction propre aux architectes de la période romane a persisté longtemps dans la Haute-Bourgogne; le style gothique ne s'y est implanté que très tard, quand il était déjà complètement formé. Malheureusement les dates précises font défaut pour la plupart des églises du Mâconnais. Les seuls édifices sur la construction desquels M. V. ait trouvé des documents écrits, sont : l'église paroissiale de Beaujeu, la cathédrale de Mâcon, l'église Saint-Marcel et l'église abbatiale de Cluny, l'église de Domange. Nous regrettons que M. V. n'ait pas cru devoir transcrire ces documents en notes, et qu'il se soit contenté de renvoyer aux livres où ils ont été imprimés. Il eût pu, d'autre part, alléger son livre de la notice consacrée à l'histoire de l'abbaye de Cluny, pour n'en retenir que ce qui était relatif à la construction de l'église.

Enfin n'eût-il pas convenu d'insister davantage sur l'ornementation et la sculpture? Dans le Mâconnais proprement dit, les églises sont assez nues; l'ornementation est sobre, pauvre même; la cause en est à la dureté de la pierre de ce pays. Dans le Briennois au contraire, une pierre tendre, facile à travailler, offrait aux sculpteurs une matière favorable à l'exercice de leur art; aussi trouvons-nous, comme au prieuré de Charlieu et à Saint-Julien de Jonzy, de beaux tympans ornés, qui justifient la réputation de richesse faite à l'école romane bourguignonne. J'aurais désiré que M. V. étudiât de plus près la sculpture ornementale des églises du Mâconnais, comme aussi les bas-reliefs des tympans et ceux des chapiteaux, qu'il recherchât si les artistes du xii^e siècle s'étaient inspirés des monuments romains encore debout au moyen âge, dans quelle mesure ils sont restés dans les traditions de l'art carolingien, dans quelle mesure ils ont innové, enfin, si l'art byzantin a fait sentir son influence en Bourgogne. Autant de questions que M. V. eût pu poser et examiner, sinon résoudre.

Ces réserves faites, il faut reconnaître que le livre de M. Virey est composé avec un souci de l'exactitude remarquable, et une critique rigoureuse, écrit dans un style clair, précis, élégant.

C'est un livre qu'on peut proposer comme modèle à tous ceux qui entreprendront une étude archéologique régionale.

M. Prou.

---

434. — Carl Mirbt. **Die Wahl Gregors VII.** Brochure in-4 de 56 p. Marburg, Elwert, 1892.

Dans cette brochure, M. Mirbt réunit tous les textes qui nous fournissent quelques renseignements sur l'élection pontificale d'Hildebrand. Il les partage en deux groupes : témoignages grégoriens, témoignages antigrégoriens. Puis, il cherche à trouver la vérité au milieu de ces contradictions. Il prouve que l'élection eut lieu le 22 avril 1073, le lendemain de la mort d'Alexandre II, dans l'Église Saint-Sauveur de Latran, pendant les funérailles mêmes du pape décédé. Cette élection tumultueuse fut-elle suivie d'une intronisation de Grégoire, dans l'Eglise Saint-Pierre *ad Vincula* et, à ce moment, rédigea-t-on le *Commentarius electionis?* Les historiens, entre autres Giesebrecht, se prononcent pour l'affirmative ; mais M. M. combat cette opinion : selon lui, les lettres de Grégoire VII et le *Commentarius* ne nous font pas connaître deux opérations successives, mais une seule et même opération ; ces deux documents ne doivent pas être combinés ; ils s'excluent l'un l'autre. Seules les lettres du pape nous font connaître le vrai. Les arguments de l'auteur ne nous ont pas convaincu et nous demeurons fidèle à la manière de voir de Giesebrecht. En revanche, nous applaudissons M. M., lorsqu'il nous montre que l'élection de Grégoire VII a été approuvée par le souverain d'Allemagne, Henri IV, et lorsqu'il repousse quelques-unes des accusations portées contre le souverain pontife par ses adversaires : Hildebrand ne s'est pas élevé au rang suprême par la simonie ; il n'a pas été un ambitieux, cherchant par tous les moyens à devenir pape ; il n'a pas été parjure, car jamais il n'a prêté le serment de refuser la tiare en toutes circonstances. L'auteur conclut avec raison qu'en soi l'élection de Grégoire a été illégale, puisqu'on n'a pas observé le décret de Nicolas II de 1059 [1], mais qu'en somme les ennemis du pape ont relevé cette illégalité seulement au jour où Grégoire commença sa grande œuvre de réforme dans l'Église et dans le monde chrétien. La thèse de M. Mirbt est en général bien conduite et mérite des éloges.

Ch. Pfister

---

1. Ce décret n'a peut-être pas été l'œuvre de Hildebrand, comme on le croit communément. Voir à ce sujet Meyer von Knonau, *Jahrbücher des deutschen Reichs unter Heinrich IV und Heinrich V*, I, 137, note 36.

435. — Flamini (Francesco). **Francesco Galeota, gentiluomo napolitano del Quattrocento e il suo inedito Canzoniere.** Turin, Erm. Loescher, 1892. In-8 de 90 p.

M. Flamini a découvert un *Canzoniere* complet du poète napolitain Fr. Galeota, et il nous apporte une étude d'original sur l'œuvre et sur l'auteur.

La famille de Galeota se rattachait à celle des Capece, un des trois C (Capece, Caracciolo, Carafa) dans lesquels, suivant l'expression populaire relevée par M. Bened. Croce, se résumait la plus ancienne noblesse de Naples. Il vivait dans la seconde moitié du xv[e] siècle. Il partagea sa jeunesse entre les armes et la littérature. On l'envoya pour représenter la noblesse napolitaine auprès de Louis XI, quand saint François de Paul vint de Calabre à Plessis lez Tours sur la prière du vieux roi, et ce voyage, qu'il a raconté dans des vers qu'on nous donne en appendice, fit sur lui plus d'impression que ses excursions en Catalogne, en Italie et dans le Levant. Il a rempli des missions auprès de la cour de Ferrare et de Ludovic le More. La confiance que lui témoignait la dynastie aragonaise ne l'empêcha point de passer aux Français lors de la conquête éphémère de Charles VIII; il retourna d'ailleurs aux Espagnols, quand ceux-ci redevinrent les plus forts, et, comme rien ne paraissait plus naturel alors que de trahir ceux que la fortune abandonnait, on ne lui en fit pas plus mauvais visage. C'est vers 1484 qu'il avait dû recueillir ses vers, après les avoir soumis à la spirituelle comtesse dell' Acerra, qui, entre autres mérites, a eu celui de veiller à l'éducation de Vittoria Colonna; une autre grande dame, Ippolita, fille de Francesco Sforza et duchesse de Calabre, l'avait également encouragé et protégé.

Quand nous avons analysé ici-même l'important ouvrage de M. F. sur les poètes lyriques toscans de la première moitié du xv[e] siècle, nous avons notamment loué le bon goût qui l'empêchait de s'abuser sur le mérite littéraire des pièces découvertes par lui. Il a droit au même éloge dans l'étude qu'il publie aujourd'hui. Quand il rencontre des vers réellement partis du cœur (voir pp. 44-45), il les apprécie comme il convient; mais il déclare franchement que si Galeota est moins affecté que beaucoup de poètes de son temps, il n'est guère plus original; que ses luttes d'improvisation avec le baron de Favarotta sont des subtilités *à faire pitié*, par exemple sur la question de savoir qui est né le premier, d'Amour ou de Jalousie; et qu'en somme il ressemble aux deux tiers de ses confrères du xii[e], du xiii[e] et du xiv[e] siècles. Peut-être même exagère-t-il l'insignifiance de son héros. Un poète si terne n'aurait pas mérité une si docte monographie. M. F. nous répond que le *Canzoniere* de Galeota nous apprend que les poètes napolitains de ce temps-là écrivaient dans le toscan littéraire de Pétrarque modifié par l'influence de leur dialecte et mêlé de mots espagnols, qu'ils préféraient aux sonnets les *strambotti* et les *barzellette*. Mais nous

voudrions en savoir davantage. Il nous dit, au début de sa dissertation, qu'on connaissait beaucoup moins jusqu'ici les poètes napolitains de Naples que leurs contemporains de Ferrare et de Florence; nous voudrions que l'examen du *Canzoniere* de Galeota nous fît entrer plus avant dans la comparaison des uns et des autres. Est-il bien vrai que les versificateurs gentilshommes de Naples ne diffèrent des rimeurs du Nord de l'Italie que par les mètres qu'ils cultivent de préférence? Si banale que soit leur phraséologie, ne parviendrait-on pas à surprendre l'homme sous le lettré, sous le courtisan? Jouait-on exactement de la même manière, à Naples et à Florence, la comédie de l'amour et du dévouement? Ce n'est pas la finesse qui manque au jeune professeur de Turin pour démêler ces nuances délicates. Le tact pénétrant dont il fait preuve dans toutes les questions qu'il se pose en est un sûr garant. Mais sa méthode est trop timide : il craint trop de s'aventurer hors des faits positifs, et c'est pour cela qu'il s'écarte le moins qu'il peut de la chronologie biographique et de l'étude des procédés de versification. Mais les traits de caractère, de mœurs, qui se révèlent dans les détails du style sont aussi des faits positifs et ce sont de plus des faits qui conduisent à des idées très intéressantes. Toute discussion littéraire, toute recherche d'érudition doit aboutir à des conclusions relatives à l'histoire et à la psychologie.

Mais soyons justes! Ne demandons pas à M. Flamini d'être dès maintenant tout ce qu'il sera un jour! Que sa science et son expérience précoce des matières de philologie ne nous fassent pas oublier son âge! La maturité viendra vite pour lui. Si nous nous permettons de lui donner quelques conseils, c'est que nous avons plus de confiance que lui-même dans la sûreté de son esprit et que nous voudrions hâter le jour où il osera croire que, si les conjectures des ignorants sont le grand chemin de l'erreur, les inductions des hommes instruits sont souvent la seule route qui mène à la vérité.

Charles Dejob.

436.—**Campagne de M. le maréchal de Noailles en l'année MDCCXLIII.** *Journal* du chevalier de Malbez, commissaire d'artillerie, publié avec des notes et un plan de la bataille de Dettingen, par Joseph Du Teil. Paris, Alp. Picard, 1892. In-8 de 77 p.

Les catalogues de la Bibliothèque nationale ne mentionnent que deux monographies imprimées de la campagne de 1743. M. Du Teil les juge ainsi : « L'une, intitulée : *Essai sur la campagne de M. le Maréchal duc de Noailles en l'année 1743*, par M... Utrecht, de Hondt, 1745, 1 vol. in-12, semble à peu près dépourvue d'intérêt historique; l'autre, qui a pour titre : *Campagne de M. le maréchal de Noailles en Allemagne, l'an 1743*, Amsterdam, Rey, 1761, 2 vol. in-12, a une très réelle valeur, mais c'est un recueil de pièces originales, lettres, rap-

ports, états, etc., rangées suivant l'ordre chronologique. » M. J. D. T. a donc bien fait de publier un nouveau récit de cette campagne, sur laquelle le chevalier de Malbez donne des détails très précis et parfois inconnus. Ce récit est extrait du carnet de poche du chevalier, que M. D. T. a eu la bonne fortune de trouver dans les casiers d'un bouquiniste bordelais. Il a très bien rempli ses devoirs d'éditeur, reproduisant scrupuleusement le texte du commissaire d'artillerie et même son orthographe « quelquefois un peu fantaisiste [1] », mettant au bas des pages des notes brèves, mais excellentes, identifiant avec sûreté, dans la table onomastique, les noms de personnes, et ayant même la précaution d'y donner des indications biographico-chronologiques [2]. Le *Journal* de Malbez contient de curieuses particularités. On y voit (p. 17), à propos de la bataille de Dettingen, que l'armée ennemie fit sur notre cavalerie une décharge « des plus belles et des mieux suivies... sans que notre infanterie ait tiré, *suivant la coutume du François* [3] ». On y voit encore (p. 24) que le duc de Gramont, « colonel des gardes françaises, voulant faire faire une action d'éclat à son régiment », s'élança inconsidérement et, comme François Ier à Pavie, obligea par cette marche en avant notre artillerie à cesser son feu, ce qui fut cause de notre défaite. On pourra suivre les mouvements des deux armées (y compris le faux et funeste mouvement de notre cavalerie) dans un plan reproduit à la fin du volume d'après un document de l'époque conservé à la Bibliothèque nationale. Très soignée au point de vue littéraire, la publication n'est pas moins ornée au point de vue typographique, et le papier fort, le cartonnage élégant avec ses dessins bariolés m'ont rappelé un bijou bibliographique de la fin du XVIIe siècle, la Relation de la bataille de Steinkerque dont j'ai jadis retrouvé un exemplaire encore admirablement neuf, ce qui a été une des grandes joies de ma vie de bibliophile-chercheur.

T. de L.

---

437. — **Les patois du Luxembourg central,** par Paul Marchot, Paris, H. Welter, 1891. Gr. in-18, 16 p.

438. — **O-n dumant a maryatch,** saynète wallonne, par A. Vierset, transcrite dans une graphie phonétique et commentée philologiquement par Paul Marchot. Paris, Em, Bouillon., s. d., gr. in-8· 23 p.

I. — Le premier de ces opuscules est un extrait du no 13 de la *Revue*

---

1. L'auteur écrit *couteau, marois, ennemis*, etc. Dans ce dernier mot l'accent me semble révélateur, accusateur, et le chevalier, dont M. D. T. n'a pu nous indiquer l'origine, devait être un méridional.

2. Par exemple : *Apcher* (Claude-Annet de Châteauneuf, comte d'), 1693 † 1753, lieutenant général 1744 ; *Ayen* (Louis de Noailles, duc d'), puis de Noailles, 1713 † 1793, maréchal de France 1775, etc.

3. Passage écrit deux ans avant la bataille de Fontenoy.

des Patois Gallo-Romans : M. P. Marchot y donne un complément à une étude détaillée, publiée antérieurement par lui sur le *Patois de Saint-Hubert* (Paris, Em. Bouillon). Il a exploré avec soin une région comprenant environ 36 villages, et qui embrasse le tiers central du Luxembourg belge, formant une sorte de losange au milieu duquel se trouve précisément situé Saint-Hubert. Il a recueilli sur place ses matériaux phonétiques, de la bouche même des indigènes, et nous transmet les résultats de son enquête dans le système de graphie très précis dont use la Revue de MM. Rousselot et Gilliéron : c'est assez dire qu'ils peuvent être acceptés de confiance. Si les faits relevés ne sont pas très nombreux (il y en a une vingtaine seulement, concernant essentiellement le vocalisme), c'est que M. P. Marchot a supprimé tout ce qui coïncide avec le traitement des sons dans le patois de Saint-Hubert. Mais dans le petit nombre de faits cités, il en est qui sont intéressants, notamment ceux qui ont trait au sort des suffixes *-ellum* et *-ellam* ; dans quatre ou cinq villages de la région étudiée, on voit se produire pour *-yare* comparé avec *-are* une différenciation de traitement qui n'est pas sans quelque analogie avec celle qui a lieu dans les pays franco-provençaux, etc. En somme, bonne et utile contribution à l'étude des parlers wallons modernes.

II. — Sur le second opuscule je ne ferai qu'une remarque. M. A. Vierset, qui est professeur à l'école moyenne de Saint-Hubert, a composé en patois, pour une société d'ouvriers, la saynète intitulée *Une demande en mariage* ; M. P. Marchot ensuite l'a transcrite dans une graphie phonétique suffisamment précise, traduite dans un français très littéral et accompagné d'un commentaire perpétuel. Tout cela est fort bien. Mais est-il bien sûr que la saynète, comme il est dit en tête, a été composée *sans aucune préoccupation littéraire* ? Non que je veuille suspecter le moins du monde la bonne foi de l'auteur : je crois sa déclaration parfaitement sincère. Mais enfin, est-il bien facile, aussi facile qu'il le croit, de se dégager ainsi de toute préoccupation littéraire ? D'autre part, je sais bien qu'il n'est pas aisé de se procurer dans d'autres conditions un texte offrant prise à un commentaire grammatical, et somme toute celui qu'on nous offre ici n'est pas dépourvu d'intérêt. Malgré l'introduction de nombreux éléments français (*chaise*, *perle*, *raisonnable*, *arranger*, *jamais*, etc.), facilement reconnaissables à leur assimilation imparfaite, le patois wallon y fait encore bonne figure, et y présente des caractères d'individualité assez marqués. La morphologie et la syntaxe y offrent quelques faits curieux, que M. P. Marchot a du reste relevés avec beaucoup de soin dans ses notes.

E. Bourciez.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 septembre 1892.

M. le marquis de Croizier, délégué général pour la France, invite par lettre l'Académie à envoyer des délégués au Congrès international des Américanistes, dont la session aura lieu à Huelva (Espagne) du 7 au 12 octobre prochain, ainsi qu'aux autres congrès, expositions et solennités du 4e centenaire de la découverte de l'Amérique.

M. Oppert reprend l'étude de la table chronologique cunéiforme dont il avait, il y a sept ans déjà, entretenu l'Académie. Cette table donne dix-sept séries de dix-huit ans chacune, soit 306 ans, depuis la 19e année de Darius II (405 ou 406 avant notre ère) jusqu'à l'an 213 des Séleucides (100 avant notre ère). Le P. Strassmaier a vu dans ces périodes de dix-huit ans un cycle d'intercalation des mois embolismiques. M. Oppert repousse cette opinion pour s'en tenir à celle qu'il a déjà exprimée : ces périodes de dix-huit ans, dit-il, mènent tout droit à la grande période lunaire de 1,805 ans, qui finit en l'an 712 avant notre ère. La combinaison du cycle lunaire de 1,805 ans ou 361 lustres et du cycle sothiaque de 1,460 ans ou 292 lustres se retrouve partout dans l'antiquité. Ainsi la Genèse compte, du déluge à la naissance d'Abraham, 292 ans, et de là à la fin de la Genèse 361 ans. On trouve des exemples des mêmes chiffres chez les Grecs et chez les Romains. Quant au cycle de coordination de dix-huit ans pour les années lunaires et solaires, supposé par le P. Strassmaier, il ne saurait exister. La seule période connue chez les Chaldéens est le *saros* de 223 mois, la période de Halley, dont chaque révolution ramène, dans le même ordre, la série des éclipses.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : Nolhac (Pierre de), *Pétrarque et l'humanisme, d'après un essai de restitution de sa bibliothèque* ; — par M. de Barthélemy : Belfort (A. de), *Description générale des monnaies mérovingiennes*, tome II ; — par M. Gustave Schlumberger : Cadier (Alfred), *Osse, histoire de l'église réformée de la vallée d'Aspe.*

Séance du 16 septembre 1892.

M. Albert Caise, membre de la Société des gens de lettres, à Blida (Algérie), adresse à l'Académie des observations sur l'utilité de pratiquer des fouilles et sondages dans l'hypogée du monument des environs de Blida, connu sous les noms de *tombeau de Juba II* ou *tombeau de la Chrétienne*. — Renvoi à la Commission de l'Afrique du Nord.

MM. Oppert et Hamy sont délégués pour représenter l'Académie au congrès des Américanistes et aux fêtes du Centenaire de la découverte de l'Amérique, à Huelva (Espagne), du 7 au 12 octobre prochain.

M. Menant communique à l'Académie l'estampage d'un bas-relief hétéen trouvé à Angora, qui lui a été envoyé par M. Alric, drogman de l'ambassade de France à Constantinople. On y voit deux personnages, et une inscription, en caractères hétéens, renfermant une invocation au dieu Sandu. Il explique, à ce propos, le sens qu'il attache au nom d'art hétéen ou d'écriture hétéenne. Il entend par là rattacher cette écriture et cet art non pas nécessairement aux peuples que la Bible appelle Hittim, mais aux peuples qui furent tour à tour les alliés ou les adversaires des Égyptiens sous le nom de Khétas et des Assyriens sous celui de Khatti.

M. Victor Waille, professeur à l'École des lettres d'Alger, communique les premiers résultats des fouilles du champ de manœuvres de Cherchel, qu'il a entreprises pour le compte du comité des travaux historiques, avec le bienveillant appui de M. le général Swiney et la collaboration de l'autorité militaire. Il rend hommage au concours de M. le capitaine Hétet et de M. le lieutenant Perrin, qui ont conduit les fouilles en ces derniers temps. Il met sous les yeux des membres de l'Académie le dessin de trois chambres pavées en mosaïque, consciencieusement relevé par M. le lieutenant Perrin (dessin géométrique), l'estampage d'une inscription (dédicace au gouverneur C. Octavius Pudens Cæsius Honoratus) et quelques spécimens de bronzes nouvellement découverts (base de candélabre et anse de verre ciselée, décorée d'un buste de Rome casquée, d'époque byzantine). Les fouilles continuent et promettent d'être fécondes, surtout en petits objets (poterie, bronzes, monnaies). Les fouilles précédemment entreprises dans le palais des Thermes n'avaient fait rencontrer que du marbre (piédestaux et statues).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 10 octobre — 1892

439. — Sylvain Lévi **Le théâtre indien. Thèse présentée à la faculté des lettres de Paris.** Paris, Emile Bouillon, 1890. Pp. xv-432-126 in-8.

Le premier et aussi le dernier travail d'ensemble sur la littérature dramatique de l'Inde, les *Select Specimens of the Theatre of the Hindus* de H. H. Wilson, est de 1827 [1]. C'est assez dire qu'avec tous ses mérites, l'ouvrage était depuis longtemps devenu insuffisant [2]. Les documents de toute sorte se sont prodigieusement accumulés dans l'intervalle de ces soixante années, et le moyen âge hindou, qui appartenait presqu'entièrement à la légende, a été peu à peu conquis à l'histoire. C'est donc une véritable et grande lacune que M. Lévi s'est proposé de combler, et il a exécuté son dessein de façon à satisfaire les plus difficiles. Les sources, même éloignées et indirectes, ont été recherchées, étudiées, interprétées, parfois précisées avec le soin le plus louable. Sous ce rapport, le travail n'est pas seulement au courant d'une façon générale; comme un bon livre de compte, il est au jour pour l'instant précis où il a été publié [3]. La masse des documents ainsi mis à contribution est très considérable, et je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de l'industrie de M. Lévi à les réunir et à les contrôler, ou de l'aisance avec

1. Réimprimé en dernier lieu en 1891, dans les *Œuvres* (non, comme il est dit p. 5, dans les *Œuvres complètes*, il s'en faut de beaucoup) de H. H. Wilson.

2. M. Lévi, tout en signalant certaines méprises de Wilson, a rendu plus d'une fois pleine justice à ses rares mérites. Une de ses appréciations pourtant renferme un mot malheureux; c'est quand il lui reproche, p. 2, avec toute sorte d'euphémismes, le manque d'une « méthode vraiment scientifique ». Wilson, de parti pris, n'a voulu ni épuiser la matière, ni traduire littéralement. Cela suffit-il pour n'être pas « scientifique » ? Pour le reste, sa méthode est absolument celle de M. Lévi, s'entourer de documents et essayer de les interpréter le mieux qu'on peut. La recommandation, un peu plus loin, p. 9, de l'*Indian Wisdom* de M. Monier Williams fait constraste avec cette sévérité.

3. A une exception près (importante, il est vrai), p. 165 et Appendice, p. 35 : l'hypothèse de Fergusson sur l'origine de l'ère Samvat était ruinée dès 1890.

laquelle il a su les manier. Les erreurs de détail, les lapsus mêmes sont infiniment peu nombreux au milieu de cette multitude de faits [1]. En même temps, le livre est aussi littéraire que savant; d'un bout à l'autre, il est écrit avec un entrain et une verve qui triomphent parfois des embarras de la technique la plus rebutante.

M. L. a divisé son travail en deux parties : il en contient en réalité trois, que je vais passer en revue le plus brièvement qu'il me sera possible.

La première partie est consacrée à l'exposition de la doctrine dramatique des Hindous, d'après les meilleures sources, le *Daçarûpa* et le *Sâhityadarpana*, avec des références au *Nâtyaçâstra* de Bharata et à plusieurs autres ouvrages techniques, tant traités originaux que commentaires, et d'amples renseignements historiques et bibliographiques sur cette branche si touffue de la littérature. Cette exposition est complète, à l'exception de la théorie de l'émotion ou du plaisir poétique, théorie qui n'est pas particulière au drame et qui, du reste, avait déjà été traitée d'une façon spéciale par M. Regnaud, et elle a été placée par M. L. en tête du livre, afin de faire mieux ressortir le parfait accord qui n'a jamais cessé de régner chez les Hindous entre la doctrine et la pratique du théâtre. Cet accord, on l'avait déjà constaté, mais c'est un des grands mérites de M. L. de l'avoir mis si complètement en lumière. Distinction des genres dramatiques, conventions scéniques, nombre et caractères des personnages, mœurs dramatiques, contexture des pièces, incidents et éléments de l'action, tout, jusqu'aux détails de style, est rigoureusement prévu et réglé d'avance, et a été tout aussi rigoureusement appliqué. Car cette législation minutieuse est antérieure à toutes les pièces qui nous sont parvenues, et, dans les chefs-d'œuvre mêmes, où l'on est si tenté de voir le libre épanouissement de la fantaisie, il faut relever avant tout la scrupuleuse conformité aux prescriptions. Tout cela est très vrai, et la critique devra en tenir grandement compte : à l'avenir, il ne sera plus permis, par exemple, de douter, comme on l'a fait parfois, comme j'ai eu le tort jadis de le faire ici moi-même [2], de la tradition qui attribue Çakuntalâ et Malavikâgnimitra au même auteur, simplement parce que les mœurs et aussi le genre d'esprit et d'inspiration dans

---

1. P. 18, M. Hall a parfaitement indiqué sa source pour placer Devapâni avant 1656 A D. Cette source est le *Catalogue d'Oxford*, p. 135, où M. Aufrecht a fait le premier la remarque, répétée ici même par M. Lévi, que Devapâni est cité dans le commentaire de Ranganâtha sur *Vikramorvaçî*, lequel commentaire est daté de 1656. Cf. maintenant Aufrecht, *Florentine Sanskrit Manuscripts*, no 444. — P. 19 : Le roi Pratâparudra d'Orissa est du XVIe siècle, non du XIVe. C'est sous un homonyme du XIVe siècle, le Kâkatîya de Devagiri et Varangal, Pratâparudra II, que fut composé le *Pratâparudrîya*. — Appendice p. 46; qu'est-ce que ce Gangadâsa « roi d'Ahmedâbâd »? Les noms de Pratâpadeva et Mallikârjuna nous reporteraient au XIIIe siècle; Ahmedâbâd n'a été fondé que deux siècles plus tard, et n'a échappé aux Musulmans qu'à l'avènement des Mahrattes.

2. *Rev. crit.* du 10 août 1872.

les deux pièces sont absolument différents. Je me demande pourtant si, en poursuivant dans le détail la confirmation de sa thèse si juste dans les lignes générales, M. L. ne s'est pas fait quelque illusion. A chacune de ces prescriptions, outre l'exemple qu'en donne le Daçarûpa, il a joint, autant que possible, un exemple tiré par lui-même de Çakuntalâ. Comme explication des préceptes, cela est excellent; mais neuf fois sur dix on ne voit pas ce que cela peut prouver en faveur de cette conformité. C'est que la plupart de ces règles et de ces distinctions, toutes minutieuses qu'elles paraissent, sont en réalité très vagues, parce qu'elles sont tout empiriques et qu'elles n'ont rien ou presque rien de rationnel. Sans chercher longtemps, on leur trouverait des exemples tout aussi appropriés chez Racine ou chez Shakespeare que chez Kâlidâsa.

Cette observation m'amène à en faire une autre Je crois que M. L. a pris toute cette théorie un peu trop au sérieux. Plus que toute autre doctrine peut-être, la rhétorique et la poétique sont exposées à verser dans l'abus des recettes et, comme celles-ci portent sur ce qu'il y a de plus libre et de plus spontané, le don de l'invention et le talent, l'abus ici tourne bien vite au ridicule. Les Grecs, avec tout leur esprit et toute leur philosophie, n'ont pas toujours su éviter cet écueil; les Hindous s'y sont échoués en plein [1]. M L. l'a bien vu et, en plus d'un endroit, il fait observer combien ces théories sont artificielles et parfois insignifiantes; mais il semble ne pas s'en être toujours assez souvenu. Il lui arrive même d'en trouver l'ensemble harmonieux. A cet égard, mon impression est tout juste l'opposé : elles me paraissent incohérentes au suprême degré. A côté de principes généraux qui dénotent une véritable compréhension des choses et qui pourraient être féconds, on retombe sans cesse dans l'illogique et dans le puéril. On dirait vraiment un rejeton vigoureux et plein de sève, transplanté du dehors dans une terre ingrate et y avortant misérablement. Si bien que, si d'autres çâstras ne montraient pas la même infirmité en quelque sorte congéniale, je verrais dans ce manque perpétuel d'équilibre une raison des plus fortes contre l'originalité du drame et de la dramatique hindous. Cette indulgence de M. L., selon moi, excessive est surtout sensible aux endroits où la théorie est tellement superficielle et en quelque sorte en dehors des choses, qu'elle en devient inintelligible. Dans ces cas M. L. n'en continue pas moins à traduire ses autorités, comme si elles continuaient, elles, à nous donner de la marchandise de bon aloi. En voici l'exemple le plus saillant [2]. La représentation dramatique comporte quatre *vrittis* ou « manières » : elle est ou *sâttvatî*, ou *kaiçikî* ou *ârabhati* ou *bhâratî*, que M. L. rend par « grandiose, gracieuse, violente et verbale [3] ». Les trois premiè-

1. Cf. *Rev. crit.* du 22 janvier 1876.

2. Voir surtout p. 83, 93, 112, 137 et 144. Je suis obligé d'abréger considérablement toute cette discussion.

3. *Bhâratî* = *Vâc*, la déesse de la parole.

res peuvent peuvent passer sans observation ; mais les choses se compliquent singulièrement pour la quatrième. Cette « manière verbale », qui n'admet pas de rôles de femmes, est celle du prologue, où il y a presque toujours pourtant un personnage féminin. L'une et l'autre ont pour éléments principaux les « treize éléments de la *vîthî* » (M. L. traduit par « guirlande »; j'aimerais mieux « série, étalage »), énumération assez disparate de tropes et d'incidents, lesquels ne leur sont pas propres (la théorie l'avoue) et ne leur sont pas non plus tous nécessaires (les pièces en font foi). Enfin, pour achever le bouquet, la *vîthî* est une espèce particulière de petit drame. Il est évident qu'il y a là des données de provenance diverse que la routine a irrémédiablement brouillées et confondues. Il est évident aussi que de pareilles choses ne doivent pas simplement se traduire. Plus loin, p. 312 et 332, M. L. nous donne bien une interprétation très ingénieuse des noms des *vrittis :* il suppose qu'ils ont leur origine dans d'anciennes dénominations de castes professionnelles [1]. Mais cette interprétation, que je crois juste au moins pour deux d'entre elles, la *kaiçikî* et la *bhâratî*, n'éclaire que l'archéologie du théâtre. Ce n'est évidemment pas dans cette acception que ces termes sont employés dans la théorie et, quoi qu'il faille en penser, ces étymologies n'empêchent pas que M. L., qui nous a mis honnêtement dans l'embarras, nous y laisse, quand il devait, à ses risques et périls, du moins essayer de nous en tirer. Bien que je ne sois pas sous la même obligation, voici pourtant comment, en somme, je me figure les choses. La *vritti bhâratî* est la manière du *bharata*, de l'acteur, quand il joue et parle en son propre nom, comme dans le prologue et parfois ailleurs encore dans le drame, quand il prononce les *bharatavâkyas*. En essayant de fixer les particularités de ces passages, on se sera aperçu de leur ressemblance plus ou moins étroite avec les intermèdes et autres incidents scéniques où les acteurs ne font guère que rapporter ce qui se passe dans la coulisse. Enfin, prologue et intermèdes auront été confondus, en partie à cause de l'homonymie créée par le mot *vîthî*, avec de petites pièces indépendantes, sans action bien suivie, où, comme dans le *bhâna* par exemple, l'acteur se borne à raconter et à mimer ce qui est censé se passer en dehors de la scène. Le fil une fois perdu, on aura continué à faire passer l'écheveau sur la bobine, de façon à tout embrouiller [2].

---

1. M. L. a discuté d'une façon tout aussi ingénieuse d'autres vieux termes techniques du théâtre; par exemple, *nepathya*, p. 374; *kuçîlava*, *çailâlin*, *çailûsha*, p. 313 et Appendice. Pour *kuçîlava*, j'en reste à l'explication de Weber et du Dictionnaire de Pétersbourg; le suffixe *va—vant* n'est pas inconnu en pâli.

2. Il est regrettable que, pour cette théorie du drame, M. L. n'ait pas pu consulter le *Kâmasûtra*. Les deux çâstras sont connexes. Une bonne partie de la matière et du langage technique leurs sont communs; on y retrouve les mêmes personnages, l'héroïne, la confidente, la courtisane, l'entremetteuse, le vidûshaka, le vita, le pîthamarda, les mêmes mœurs décrites par classes et par types, du harem royal au mauvais lieu, du fils de famille au gueux des rues, la même analyse de la passion et

La deuxième partie du livre est consacrée à l'histoire de la littérature dramatique, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous. Elle est pleine de faits, et témoigne de lectures très étendues. Par d'heureux rapprochements, M. L. a su rendre un peu de vie à quelques-uns des prédécesseurs de Kâlidâsa dont nous n'avons guère que les noms, et il a probablement réussi à en supprimer deux, Jvalanamitra et Kântideva (ou Kuntîdeva), qu'on avait récemment exhumés [1]. Les chefs-d'œuvre ont été analysés en détail, de façon à rendre aisé le contrôle réciproque de la théorie et de la pratique du théâtre, et une juste attention a été accordée à des œuvres inférieures, parfois toutes modernes, quand elles permettaient de remplir par un exemple des cadres de la théorie qui autrement seraient restés vides [2]. Sous ce rapport, encore le travail de M. L. est complet. Les drames ramaïques ont été remisés à la fin, aux dépens de l'ordre historique et de l'intérêt des biographies, et sans profit réel appréciable, car il ne peut pas être question d'un développement régulier de l'art dans cette littérature. Un différend plus grave porte sur la date relativement récente que M. L. veut assigner à la *Mricchakaṭikâ*. Il a parfaitement raison de soutenir que ni les mœurs de la pièce, ni les nombreux prâcrits qui y sont employés, ne prouvent en faveur de son antiquité. Mais ils ne prouvent rien non plus contre elle. Ces mœurs littéraires des contes sont vieilles ; il n'est pas démontré que la liste des prâcrits dans Bharata soit une interpolation, et Kâlidâsa a bien employé un dialecte dont il n'est pas traité dans les anciennes grammaires. Reste donc la tradition, et ici je m'étonne que M. L., qui en est d'ordinaire

des signes qui la trahissent (les *ingitâkaras*), une esquisse des mêmes intrigues. Des spectacles sont souvent mentionnés, comme incidents de la vie galante; mais ils paraissent se réduire à des jeux forains. En général le *sûtra* est plus cru et plus sobre que les contes et la comédie de haute volée; les mêmes choses y sont vues d'un côté plus bourgeois, et l'opulente Vasantasenâ n'y figure pas. Par contre les commentaires font souvent remarquer la conformité des drames aux règles du *Kâmasûtra* et l'auteur du *Mâlatîmâdhava* y réfère expressément. L'accord est en effet si complet, que M. L. n'eût probablement rien trouvé de neuf de ce côté. Mais cet accord par lui-même a du prix; car ce çâstra nous est parvenu sous une forme plus archaïque que le *Nâṭyaçâstra* et, selon toute apparence, le *Kâmasûtra* est un vieux livre.

1. Ces deux noms, qu'il convient pourtant provisoirement de retenir, ne peuvent guère être adjectifs qu'à la condition de fournir un double sens : *jvalanamitra*, « ami des incendies » et « ami du style flamboyant » ; *kântideva*, « ce kântideva (cette Lune) » et « ce dieu de la grâce ». Réduite à ce dernier sens, l'épithète de *kântideva* serait étrange. Page 31 de l'Appendice, *saubandhave* et *sobandhave* sont à transposer dans le texte prâcrit et dans la traduction sanscrite.

2. M. L. ne veut pas que le *Sâvitrîcaritra* fabriqué récemment à Morbi, soit un vrai *chayanâṭaka*. Pour en décider, il nous faudrait une définition précise du *chayanâṭaka*, et nous n'en avons pas, que je sache. Comme les autres pièces auxquelles ce nom est accolé, celle-ci est un épisode épique tant bien que mal découpé en actes et en scènes. Les termes de la nomenclature technique dans lesquels entre le mot *châyâ*, sont restés en usage en Mâhrattî et en Gujarâtî, la langue maternelle de l'auteur.

un partisan déclaré, l'ait aussi lestement abandonnée. Je ne crois pas plus que lui que la pièce appartienne au légendaire roi Çûdraka. Mais, si elle n'est pas de lui, elle est anonyme, et, s'il y a eu de tout temps des œuvres pseudonymes, attribuées par flatterie, non à l'auteur, mais à son patron, il n'y a plus guère, dans le domaine de la littérature pure, de chefs-d'œuvre anonymes après le VIe siècle.

La troisième partie traite des origines du théâtre, de l'influence qu'auraient exercée les Grecs sur ces origines, de la mise en scène et du mode de représentation des œuvres dramatiques, enfin du théâtre hindou contemporain. L'ordonnance du livre, comme on voit, est un peu dédaigneuse de la ligne droite. L'auteur a eu sans doute de bonnes raisons pour l'adopter; elle déroute cependant, et je crois qu'il n'eût pas été difficile d'en trouver une meilleure. Entre autres inconvénients, elle a celui-ci, que le lecteur qui, au cours des premières parties, a commencé par reprocher à M. L. une multitude d'oublis, ne revient de cette impression qu'à la fin du volume. Car l'impression était fausse : M. L. n'a rien ou presque rien oublié, et les chapitres qu'il a consacrés aux origines sont aussi fouillés que le reste du livre. Ces origines, il les suit jusque dans la littérature védique, dans les hymnes dialogués du *R*igveda, où un certain instinct dramatique est incontestable [1]. Un examen plus approfondi des livres rituels lui eût fourni encore d'autres indices utilisables. Le sacrifice védique, dans ces livres, est strictement personnel, au bénéfice exclusif de celui qui en fait les frais. Il n'en est pas moins, dans les grandes occasions, une fête pour la communauté. Il était accompagné de jeux divers, relevé de danses, de chants et de musique; on y racontait des légendes, sans doute dialoguées, comme toute l'ancienne poésie narrative de l'Inde, et peut-être reparties entre divers personnages; enfin l'assistance y intervenait par des invectives, des lazzi, des querelles fictives formant de véritables intermèdes comiques, d'où le mime professionnel n'était pas exclu. A défaut de ces témoignages, M. L. en a réuni beaucoup d'autres tirés de l'ancienne littérature tant bouddhique que brâhmanique, des grammairiens, de la poésie épique, des sm*r*itis. Les monuments figurés lui en ont aussi fourni quelques-uns [2]. Il a noté et discuté l'apparition des noms par lesquels on désignait les professions se rattachant plus ou moins au théâtre, et dont l'équivalent se retrouve parfois encore dans la langue

---

1. L'assertion, p. 307, que « les hymnes dialogués n'ont pas d'emploi dans le rituel », n'est exacte qu'en ce sens que nous n'avons pas à cet égard d'indications précises. Mais, de plusieurs d'entre eux, notamment de I, 165, que M. L. a traduit, nous savons qu'ils étaient employés.

2. M. L. ne pouvait pas encore connaître la lecture *rûpakriti*, probablement « auteur de drames » relevée par M. Hoernle sur une monnaie de Candragupta II, *Proceed. As. Soc. Beng.* août 1891; mais il aurait pu mentionner les monnaies où Samudragupta est représenté jouant de la cithare.

d'aujourd'hui [1]. Enfin, de l'examen des termes techniques, dont un grand nombre n'est pas sanscrit, et de l'emploi traditionnel du prâcrit dans les drames, il a conclu que les premiers essais qu'on peut ainsi entrevoir, ont dû être composés en langue vulgaire, conclusion que je ne puis qu'approuver, puisque d'avance je m'y étais rencontré avec lui [2]. Mais tous ces indices réunis ne nous permettent que d'affirmer l'existence ancienne dans l'Inde d'un théâtre probablement tout rudimentaire, comme on le trouve un peu partout, même chez les peuples qui ne sont jamais arrivés d'eux-mêmes à se créer un théâtre littéraire. Plusieurs siècles s'écoulent et nous nous trouvons subitement en présence d'une théorie dramatique très complète et de drames absolument littéraires, rappelant par certains côtés l'économie des pièces gréco-romaines, et d'une perfection que l'Inde, dans la suite, n'a plus jamais égalée. Cette apparence de génération spontanée a paru suspecte, et la lacune est certainement fâcheuse. Aussi, pour supprimer l'une et combler l'autre, a-t-on fait intervenir l'influence grecque. Aux tentatives faites en ce sens, nous opposons tous deux, M. L. et moi (car ici encore j'ai le plaisir de m'être rencontré d'avance et du moins partiellement avec lui [3]), une réponse négative; mais nous la faisons différemment, et je suis obligé de dire que, après avoir lu la sienne, je persiste dans la mienne plus que jamais. M. L. estime que l'hypothèse de cette influence est impossible ou, du moins, que l'ensemble des faits connus s'y oppose. Je ne vais pas aussi loin : je pense au contraire qu'elle est fort possible, et je ne demanderais pas mieux qu'elle me fût démontrée. Elle m'expliquerait bien des choses qui, sans elle, restent pour moi obscures : l'épanouissement soudain de quelques chefs-d'œuvre, suivi d'une prompte et irrémédiable décadence; l'élaboration de cette théorie compliquée chez un peuple qui a toujours aimé les spectacles, mais qui n'a presque pas eu de théâtre, et encore ce peu, sauf pour la période du début, semble-t-il avoir été un théâtre sans auditoire. Car il ne faut pas que les trois

---

1. P. 312 : « les Bhâts sont la première des castes de rhapsodes. » Il faudrait dire où, leur position sociale variant de pays à pays. De plus, le mot grec suggère une vie ambulante, et la plupart des Bhâts sont sédentaires. En mainte contrée, ils ont plus d'analogie avec nos secrétaires de mairie tenant le registre de l'état civil, qu'avec des rhapsodes. A cette occasion, je suis obligé de dire qu'il y a chez M. L. des citations comme celles-ci : Sherring, *Hindu Tribes and Castes* (deux fois, Appendice p. 50 et 51; il y a trois volumes in-4°! Le second renvoi devrait être I, 271; III, 54); *Mœurs des peuples de l'Inde* (p. 317; l'ouvrage de Dubois est en deux volumes); Heber (l'évêque), *Voyage à travers l'Inde* (Appendice, p. 53; comme il n'y a pas de *standard edition*, il faudrait dire du moins que la scène se passe à Allahabad). F. de Lanoye, l'*Inde contemporaine*, que je trouve à la même page, est un de ces livres qui ne se citent pas.

2. Cf. *Rev. crit.* du 5 avril 1886, p. 265.

3. Cf. *Rev. crit.* du 13 novembre 1882. J'ajoute que je fais ces renvois à dessein. La *Revue critique* doit compter pour quelque chose auprès de M. L., puisqu'il y écrit; mais on ne le dirait guère, puisqu'il ne la cite pas.

cents et quelques drames dont M. L. a réuni les titres, fassent illusion : tout cela, à très peu d'exceptions près, on n'en ferait pas la demi-douzaine, n'est dramatique que pour la forme ; ce qui fait le drame, l'action présente et le personnage vivant, en est lamentablement absent. D'autre part, si l'on conçoit un public assez lettré pour goûter à première audition, dans toute leur finesse, les grâces de la diction relativement simple de Kâlidâsa et de l'auteur de la *Mricchakatikâ*, il n'en est plus de même dès l'époque de Bâna, et, avec Bhavabhûti, la prose même est devenue aussi difficile que les vers. Sans doute, et j'en suis aussi persuadé que M. L., ces pièces étaient écrites pour être représentées, comme le sont encore aujourd'hui les misérables pastiches qu'on ne cesse d'en faire. Elles bénéficiaient par là de l'appareil scénique, de la mimique, de la danse et aussi de cette excitation qui se dégage toujours d'une assemblée nombreuse [1]. Le gros de l'assistance, même très choisie, devait se contenter de comprendre à peu près et surtout de voir, comme à cette représentation de Çakuntalâ à laquelle assistait mon ami, M. Grierson, et dont le *clou*, me disait-il, avait été « la danse de l'abeille ». Quant aux pandits eux-mêmes, M. L. peut en être bien sûr, ils ne goûtaient ces choses qu'après étude, à tête reposée, comme ils goûtent les *kâvyas* en général [2]. Plus que tout autre peut-être, l'Inde est un pays où le prestige et le plaisir même sont affaire de mode ou, si l'on veut, de tradition. Un roi de Râjputhâna n'a-t-il pas poussé le dilettantisme jusqu'à faire graver sur des stèles de pierre le texte *in extenso* de deux drames dont il était l'auteur ? En conclurons-nous que le théâtre était une chose bien vivante à Ajmire au XIIe siècle ? Ce que nous savons du théâtre littéraire hindou ne s'oppose donc nullement, selon moi, à supposer à l'origine, une impulsion venue du dehors. Seulement, et ici je suis du côté de M. L., d'une part, les faits ne me paraissent pas imposer cette hypothèse nécessairement et, d'autre part, les preuves qu'on a voulu en donner me semblent absolument insuffisantes. Même en tenant compte des quatre ou cinq siècles qui séparent Kâlidâsa [3] et ses

1. Ce n'est qu'avec ces tempéraments que je puis accepter ce que dit M. L. du théâtre sanscrit, employé comme moyen de propagande religieuse. Des pièces comme *Caitanyacandrodaya* n'étaient certainement pas de simples jeux d'esprit, car elles naissaient dans des milieux très ardents. Pour un petit nombre d'initiés, elles étaient une satisfaction à la fois littéraire et dévote ; pour la secte, elles étaient un titre d'honneur. Indirectement elles pouvaient ainsi servir d'une façon très efficace. Directement, leur action était nulle.

2. M. L. a d'excellentes remarques (p. 337) sur le parallélisme des drames et des *mahâkâvyas*, qui « correspondent à l'ancienne épopée, comme les drames littéraires correspondent aux scènes ordinaires des vieux Kuçîlavas ». La seule difficulté est que, dans le premier cas, nous avons les originaux et qu'il nous les faut inventer de toutes pièces dans l'autre. La *Çakuntalâ* moderne en tamoul qu'a traduite M. Devèze, et qui nous aurait « certainement » conservé une image fidèle de ces originaux, ne paraît pas apte à combler le déficit.

3. La date de Kâlidâsa n'est pas aussi solidement fixée que le pense M. L., à qui la tradition des « neuf perles » de la cour de Vikramâditya a fait quelque illusion.

prédécesseurs connus de tout contact avec la Grèce, il semble que l'imitation aurait laissé plus de traces et d'autres traces chez eux, si elle avait été à l'origine. Nous savons assez comment on imite en littérature et ce que de préférence on y imite, pour oser dire qu'on ne le fait pas de cette façon.

Les chapitres consacrés au théâtre hindou contemporain et la « Conclusion » sont la partie du livre qui me satisfait le moins. Non pas qu'elle ne témoigne, comme les précédentes, d'une industrie qui, jusqu'au bout, ne s'est pas ralentie, de lectures étendues et variées, et qu'il ne faille être très reconnaissant à l'auteur de tous les faits qu'il a recueillis à notre profit; mais décidément M. L. y a versé du côté vers lequel il penchait. Il a trop cédé à sa sympathie pour le sujet et, pour me servir d'un terme courant, il s'est bel et bien emballé. Je dirais même que le morceau de bravoure de la fin est une concession de circonstance au genre académique, si l'on n'y sentait pas, d'un bout à l'autre, un enthousiasme absolument convaincu. M. L. nous parle de la renaissance du drame classique, d'un « magnifique épanouissement » du théâtre dans l'Inde d'aujourd'hui; il se demande même quel en sera l'avenir, et il le lui prédit plus brillant encore sous les auspices du Krishnaïsme. De tout cela, il y a énormément à rabattre. Quant à l'avenir du théâtre dans l'Inde, pour le deviner, il faudrait avant tout se demander ce qu'il sera à Paris et à Londres, car c'est de ce côté que vient maintenant la poussée. Déjà elle a pénétré dans ce qu'on peut, jusqu'à un certain point, appeler le théâtre populaire, et, pour voir comment elle opère, on n'a qu'à s'adresser aux productions d'un genre plus aisément assimilable, aux « nouvelles » des romanciers bengalis; les arriérés en sont restés à Walter Scott; de plus avancés vont à M. Kipling ou mordent même aux romans français. Pour le reste, je ne vois pas en quoi ce théâtre populaire a grandement changé. Sous sa forme la plus caractéristique, la représentation religieuse, il est, comme par le passé, avant tout un spectacle, parfois une simple pantomime, et si, par l'effet de cette contagion qui se produit dans les foules, les sentiments s'y exaltent parfois jusqu'au paroxysme, la pièce en elle-même n'en est pas moins très pauvre et absolument dépourvue de l'émotion intense qui anime par exemple le drame religieux persan. Peut-il d'avantage être question d'une renaissance du théâtre classique, parce que de riches amateurs font représenter à grands frais Çakuntalâ ou tel autre chef-d'œuvre du passé? Autant vaudrait voir dans feu le discours latin de nos distributions de prix, une preuve des goûts cicéroniens d'un auditoire parisien. Restent les drames littéraires qui se composent de nos jours. Je n'ai pas lu beaucoup de ces pièces; mais j'en ai lu quelques-unes, et j'avoue que je n'y ai rien trouvé qui pût donner l'idée d'une renaissance. Il suffira d'en mentionner deux. L'une est ce *Sâvitrîcaritra* dont il a déjà été question, imprimé à Bombay en 1882 et composé vers la même époque par M. Çankarlâl, directeur du collège de Morbi en Kâthiâwâr.

Quelques-unes des plus belles légendes épiques y font les frais d'un long plaidoyer en faveur de l'éducation des filles en sept actes, absolument niais d'un bout à l'autre [1]. Les princesses du Mahâbhârata y sont des bas-bleus d'un grotesque achevé, ne parlant que de leurs livres et de leurs études, se donnant à peine le temps, quand elles reviennent d'un long voyage, de dire bonjour à papa et à maman, pour courir plus vite à leur *pustakaçâlâ*, leur chère bibliothèque. On les a bourrées de toutes les sciences, de tous les arts libéraux, et elles en ont profité. Aussi quand le roi Çaryâti, avec sa femme, ses ministres et toute son armée, est subitement frappé d'une rétention d'urine, la jeune Sukanyâ, sa fille, n'est-elle pas en peine de diagnostiquer le mal doctement et d'indiquer sur-le-champ le traitement convenable. La prose est baroque, les stances sont plates, le tout n'est que médiocrement correct; par purisme ou par méfiance de lui même, Çankarlâl a supprimé le prâcrit. C'est là un exemple du drame à tendance; l'auteur est de son temps et un homme de progrès. Celui de la deuxième pièce, un esprit d'une tout autre trempe, est plutôt un représentant du passé. Le mahâmahopâdhyâya Candrakânta Tarkâlankâra, professeur au Sanskrit College de Calcutta, est un polygraphe versé dans toutes les branches du savoir hindou, éditeur des *sûtras* de Gobhila dans la *Bibliotheca Indica* et du *Kusumânjali*, réformateur original de la philosophie Vaiçeshika, dont il a écrit un nouveau *bhâshya;* il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages littéraires, dont un seul m'est connu, le drame en question, le *Kaumudîsudhâkara*, un *prakarana* en cinq actes, composé à l'occasion du mariage des deux fils d'un riche ami et imprimé aux frais de celui-ci à Calcutta en 1888. La pièce n'a rien de ridicule; elle est évidemment l'œuvre d'un homme de goût, qui sait son métier. Mais c'est un pastiche pur et simple du *Mâlatîmâdhava* et du *Mallikâmâruta*, avec tous les lieux communs, tous les trucs de cette sorte d'ouvrages (notamment un *garbhânka*, qui paraît être indispensable dans toute pièce nouvelle), sans le moindre effort d'invention ou de rajeunissement, et qui aurait pu être écrit il y a cinq cents ans aussi bien qu'aujourd'hui. Que tout soit à l'avenant dans les productions du théâtre contemporain, je ne puis et ne veux pas le prétendre. Il serait surprenant que parmi tant d'essais, chez un peuple bien doué comme les Hindous, il n'y en eût pas au moins quelques-uns d'heureux, surtout en dehors du sanscrit où les cadres depuis longtemps surannés ont perdu toute flexibilité; mais d'une renaissance nationale du théâtre dans l'Inde, jusqu'ici il n'y a rien et moins que rien.

A. Barth.

---

1. L'année d'après le même pédant, qui s'intitule modestement *âçukavi*, a fait imprimer un autre traité de civilité puérile et honnête à l'usage des jeunes personnes, sous la forme de deux petits contes *(bhâshana)*, aussi niais que son *nâtaka*.

440. — **Der Vocalismus der Oskischen Sprache,** von Carl Darling Buck. — Leipzig, Koehler, 1892. In-8, xij-219 pp. Prix : 7 mk. 50.

Il est permis de croire que, si les inscriptions osques étaient demeurées sous terre, la linguistique indo-européenne en serait à peine moins avancée : là où l'osque ressemble au latin, il se confond presque avec lui ; lorsqu'il en diffère, il est parfois inexplicable ; et, sauf la table de Bantia, écrite en un dialecte spécial, les documents en sont si brefs que les interprètes restent trop souvent à court de conclusions. Et pourtant ces débris informes des vieux idiomes italiques prennent à nos yeux une valeur sans cesse croissante, à mesure que se multiplient les énigmes de la phonétique latine : sans eux, le latin serait une individualité par trop isolée, un phénomène presque aussi accidentel en son genre que l'arménien ou l'albanais ; ils le soutiennent en quelque sorte, en lui faisant cortège, ils se portent garants d'une unité italique primitive, qu'on ne parviendra jamais à reconstituer, mais dont il suffit d'avoir constaté l'existence pour rattacher avec certitude au celte et au grec le rustique patois du Latium qui faillit devenir la langue universelle.

On ne peut que savoir gré à M. C. D. Buck de sa louable tentative pour renouveler ou tout au moins approfondir l'étude du vocalisme osque, encore assez mal défini. Il s'y est visiblement préparé par de longues lectures et de patients dépouillements : il est rompu aux méthodes comparées ; il sait le sanscrit, à n'en pas douter, puisqu'il se réclame d'un maître tel que M. Whitney, l'osque autant qu'on peut le savoir, les autres langues italiques à l'avenant ; et, de ce qu'il croit, d'un bout à l'autre de son livre (p. 26 et 216), que la première syllabe de *carō carnis* a l'*a* long, il ne faudrait pas en conclure à la légère qu'il ignore le latin, car c'est la seule énormité qui dépare ses deux cents pages. C'en est une pourtant, qu'il eût été bien aisé d'éviter ; il faudra donc reporter ombr. *karu karne* et osq. *carneis* sous la rubrique de l'*a* bref, qu'ils n'auraient jamais dû quitter, et, cette correction faite, le latiniste ou l'indogermaniste pourra s'applaudir de posséder un répertoire complet des formes osques connues, classées sous leurs clefs vocaliques respectives et ramenées autant que possible au type des trois degrés de l'apophonie primitive.

Voilà pour l'ensemble. Quant aux progrès de détail, sans d'ailleurs qu'il faille l'imputer à l'auteur plutôt qu'à l'insuffisance des documents, ils ne paraissent pas répondre partout à l'importance du travail. C'est ainsi que (p. 148) nous ne recevons aucune nouvelle lumière, ni sur un locatif latin qui, s'il eût été **Rōmai*, serait devenu **Rōmî*, ni sur un datif italique **terrâi* où l'on suppose bien gratuitement l'abrègement de l'*a*, ni à plus forte raison sur le génitif *terrâî*, qui a les deux longues et n'a pu les contracter en *terrae* puisque les deux formes coexistent [1] :

---

1. Cf. Henry, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 207, et *Gramm. comparée*, n° 193, 9-11.

si la question est du domaine de la phonétique pure et n'a pas été troublée par une série d'analogies réciproques, elle ne pourra se résoudre que par une collation rigoureuse de tous les faits similaires ou contradictoires, tels que *sî* = *svai* et *quae* fém. sg. ou neutre pl. = **quâ-i*, *terris* = **terrais* et *terrae* = **terrai*, et par l'application à tous ces faits des lois latines qui exigent, soit la mutation d'*a* bref atone en *e*, soit la réduction à *e* de l'*i* bref final. M. C. D. B., qui nous a donné ailleurs (p. 171) de bons spécimens de ces essais de chronologie préhistorique, a dû évidemment ici les considérer comme désespérés, et peut-être n'a-t-il pas eu tort. Ailleurs il fait bien voir, contre M. Bronisch (p. 183), que le changement de **agros* en *ager* doit être reporté dans la période italique ; de savoir s'il ne faudrait pas remonter plus haut encore, et jusqu'à l'indo-européen, comme tendraient à le faire soupçonner les rapports inverses *ager* : *ájras* = *pitúr* : *patrus* (génitif archaïque), greffés sur le rapport direct *quater* = *cátur* [1], il n'en a cure, et ici encore on le louerait davantage de s'enfermer si sévèrement dans les bornes de son sujet, si du moins il semblait se douter qu'il effleure un problème qui sans doute les dépasse. Je ne crois pas, enfin, que son ingénieuse identification de *quôjus* à ποῖος (p. 151) soit destinée à remplacer la belle hypothèse de F. Meunier [2] qu'il attribue à tort à M. Brugmann : non que je conteste la possibilité du transfert d'un nominatif d'adjectif possessif à la fonction d'un génitif de pronom, — il est à remarquer que le transfert inverse s'est accompli en espagnol, où *cuyo* est un adjectif et a développé un féminin *cuya* ; — non pas même que la création d'un datif *quôiei* sur ce faux génitif *quôius* soit invraisemblable ; mais simplement parce que cette origine n'expliquerait pas la longue persistante et le circonflexe de *istîus illîus*, qui au contraire s'accommode parfaitement de la juxtaposition **illî ius* [3].

Ce sont là de bien minces sujets de dispute : les multipliât-on, le fond n'en serait pas atteint. M. C. D. Buck a épuisé ses sources, consulté ses devanciers et discuté leurs vues [4], procédé à un classement réfléchi dont les grandes lignes subsisteront [5]. Puisque des raisons de pure forme — on ne nous dit pas lesquelles — l'ont empêché de recevoir la récompense proposée par l'Université de Leipzig, la critique a le devoir de lui dire qu'il a fait œuvre consciencieuse et utile et de bien augurer de sa collaboration dans l'avenir.

V. Henry.

---

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, pp. 202 et 373.
2. *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 14 sq.
3. *Mém. Soc. Ling.*, III, p. 187.
4. La référence à MM. Bréal et J. Martha (p. 17) est inexacte : lire *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 51.
5. Pourquoi l'ordre alphabétique des mots est-il différent dans le texte et les tables ? La recherche en est quelque peu troublée.

441. — Th. MOMMSEN, **Le droit public romain** (t. II), traduit par P.-Fr. GIRARD. Paris, 1892, in-8, chez Thorin.

442. — J. MARQUARDT, **La vie privée des Romains** (t. I), traduit par V. HENRY, Paris, 1892, in-8, chez Thorin.

443. — G. MAY et H. BECKER. **Précis des institutions du droit privé de Rome.** Paris, 1892, in-12, chez Larose et Forcel.

I. — M. Fr. Girard vient de donner un nouveau volume de la traduction du *Staatsrecht* de M. Mommsen; il sait en quelle estime je tiens les précédents; je ne le fatiguerai pas de compliments monotones.

II. — Les deux derniers volumes du manuel de Marquardt, qui traitent de la vie privée des Romains, sont les seuls qui restent aujourd'hui à traduire; on a eu la bonne fortune d'en pouvoir confier la destinée à M. V. Henry, que sa double qualité de linguiste et de docteur en droit désignaient, quoi qu'il en dise dans son avant-propos, pour cette besogne assez délicate. M. H. s'est trouvé, comme ses prédécesseurs, en face d'un texte où il a constaté des lacunes; il n'a pas cru devoir les combler en ajoutant des notes à des notes et des additions entre crochets au texte original; dans quelques cas très rares il a introduit des références ou de courtes remarques qu'il a eu soin de séparer de celles de Marquardt par un trait horizontal; il se réserve pour le deuxième volume, à la fin duquel il ajoutera, dit-il, des compléments d'une portée plus générale. Il me permettra de réserver, de mon côté, mon jugement sur leur utilité jusqu'au jour où je les verrai. C'est déjà un grand point que nous ayons une traduction de Marquardt où l'œuvre de l'auteur ait été respectée comme elle devait l'être, M. Henry a aussi introduit une excellente innovation; il a indiqué, en marge, la pagination correspondante de l'édition allemande, ce qui facilitera les recherches.

III. — La tentative qu'ont faite MM. May et Becker est tout à fait louable. Les auteurs ont été frappés de ce fait que les écrivains latins, même les poètes, sont remplis d'expressions juridiques, dont les dictionnaires ne donnent que des traductions par équivalent, ce qui est, disent-ils fort bien, superposer une incertitude à une incertitude. Ils ont donc songé à mettre entre les mains de ceux qui veulent comprendre ce qu'ils expliquent un manuel court et très clair qui leur donne la possibilité de fixer leurs doutes. Il me semble qu'ils y ont réussi.

Le livre est, en réalité, un petit cours de droit romain, mais un cours conçu d'une façon tout à fait originale : après un court exposé théorique sur chaque question de droit, viennent des développements de détail, dans lesquels sont expliqués un certain nombre de textes d'auteurs : c'est l'application à des cas particuliers des principes généraux posés précédemment. Enfin, un excellent index analytique, qui forme une sorte de dictionnaire des termes juridiques, termine le travail.

Un exemple, montrera mieux que de longs discours, l'utilité du livre.

Qu'un candidat à quelque examen ait à expliquer ces vers d'Horace (*Sat.* I, IX, 76 et 77) :

Et : « Licet antestari » Ego vero
Oppono auriculam. Rapit in jus.

Il suffira de chercher à la table des mots le terme *antestari ;* on y verra la mention de la page 235, où il est question de la *vocatio in jus* et de l'appel en témoignage, et où les vers d'Horace sont cités et expliqués.

Évidemment on pouvait déjà trouver tout cela, quant on voulait bien le chercher, dans les livres de droit; mais on n'avait pas l'idée de l'y chercher. Il faut espérer que l'on se servira du livre de MM. May et Becker. Il a en lui une condition de succès à laquelle nos travaux ne peuvent pas toujours prétendre..... il est d'une utilité directe pour les examens.

R. CAGNAT.

---

444. — **Don Carlos' Haft und Tod insbesondere nach den Auffassungen seiner Familie**, von Max BUEDINGER, Professor der Geschichte an der Wiener Universitæt. Mit Don Carlos' Portrait in Heliogravure. Wien und Leipzig, W. Braumüller, 1891. 317 p. in-8.

Le livre de M. Büdinger soulève tout d'abord une critique assez grave : si l'on n'a pas lu au préalable les travaux, soit de M. de Moüy, soit de M. Gachard, sur le même sujet, si l'on n'est pas en un mot au courant de la question, il doit être fort malaisé de le comprendre, l'auteur ayant dédaigné de mettre en tête de son travail une introduction quelconque et de nous présenter au moins son héros. M. B. entre en matière *in medias res* et débute par plusieurs chapitres relatifs aux Cortes de 1566 et aux projets de Philippe II contre les hérétiques des Flandres, chapitres où il est à peine question de D. Carlos. D'autre part, si l'on a déjà étudié les ouvrages indiqués plus haut, il n'y a guère de renseignements nouveaux et de quelque importance à tirer du travail de M. B., presque uniquement composé, du reste, d'après des sources connues et imprimées. Tout l'intérêt du livre réside dans l'examen critique du D. Carlos de M. Gachard et des divers documents, publiés d'ailleurs en grande partie par l'éminent érudit, soit dans l'ouvrage cité, soit dans ses divers recueils. Le tout aboutit presque toujours à une confirmation du récit de l'historien belge et indirectement de celui de M. de Moüy. C'est quelque chose, mais nous aurions souhaité mieux : pour renouveler le sujet, il eût fallu quelque heureuse trouvaille, peut-être impossible, nous le reconnaissons. De plus, sans doute pour ne pas suivre de trop près M. Gachard, M. B. a quelquefois donné à sa narration une forme un peu contournée. C'est ainsi que deux allusions à l'accident d'Alcalá précèdent le récit de cet épisode.

Quelques critiques de détail : p. 18, n. 1. Lorsqu'il est dit que le duc d'Albe « passera premièrement (en Flandres) pour aller dresser les

affaires et *recevoir la masse* », cette dernière expression ne signifie pas, selon nous, « réprimer le menu peuple », mais bien « recevoir le premier choc et débrouiller les affaires en gros ». — P. 74. « Lo qual... no podria *excusarse* » ne doit pas se traduire « ce qui est *inexcusable*, unentschuldbar », mais « inévitable, unvermeidlich ». — P. 276. Cabrera, dont le témoignage est du reste sans grande autorité en cette affaire, nous dit que D. Carlos étant mourant, son père ne voulut pas lui rendre visite, mais qu'il lui envoya (echó) sa bénédiction « por entre los onbros del prior D. Antonio i de Rui Gomez ». M. de Moüy a compris que Philippe II chargea ces deux personnages de porter sa bénédiction à son fils. M. B. prétend que le roi, souffrant de la goutte, dut s'appuyer sur les épaules du prieur et de Ruy Gomez pour prononcer les paroles consacrées. M. Gachard traduit « entre les épaules » sans insister. Il nous semble que l'historien a voulu dire que Philippe vint dans la chambre qui précédait celle de l'Infant et communiquait avec elle par une baie garnie d'une sorte de treillis de bois; ne voulant pas être aperçu du Prince, il se serait dissimulé derrière le prieur et Ruy Gomez, et de là, « d'entre leurs épaules », il lui aurait envoyé sa bénédiction, sans se faire entendre de D. Carlos, cela va de soi.

Nous nous contenterons de relever, à la p. 35, une insinuation qui demanderait à être plus sérieusement prouvée, au sujet d'une prétendue maladie de la reine d'Espagne, Élisabeth de France.

Il y a une très bonne table à la fin du livre de M. Büdinger. Mais pourquoi ne nous avoir pas donné un index des sources? Et surtout pourquoi cette omission systématique de l'œuvre de M. de Moüy, un peu antérieure, il est vrai, — de quelques mois, — à celle de M. Gachard, mais qui n'en a pas moins une valeur presque égale, M. de Moüy ayant mis en œuvre les mêmes documents inédits?

H. Léonardon.

---

445. — Léon G. Pélissier. **Les amis d'Holstenius, IV. Les petits correspondants. Lettres et documents divers.** Montpellier, imprimerie Hamelin, 1892. Extrait de la *Revue des langues romanes*, t. XXXV, de la p. 275 à la p. 377.

Au nombre des amis et correspondants d'Holstenius dont la Bibliothèque Barberini a conservé des lettres, dit M. Pélissier au début de sa nouvelle étude, figurent à côté de ces érudits illustres qui ont été Peiresc, Pierre Dupuy, Rigault, et qui furent les compagnons de toute sa vie, d'autres savants qui n'ont eu avec lui que des relations éphémères, et des hommes de moindre mérite et de plus mince réputation, que leur époque connut peu et dont la mémoire survit à peine. A ces *Dii minores* est consacré le présent fascicule. M. P. en a écarté les lettres « souvent aussi insignifiantes que solennelles », adressées à Holstenius « par cette clientèle empressée de protégés, de confrères malheureux et de

quémandeurs, qui formaient son groupe, et l'on pourrait dire (car il aimait qu'on le flattât) sa cour » ; il n'a voulu admettre que des pièces « curieuses et pleines de faits, et fort utiles pour la biographie d'Holstenius et l'histoire de l'érudition ». Le choix a été si heureux que le recueil est un des plus intéressants de tous ceux dont a été l'objet jusqu'à ce jour l'entourage savant du cardinal Fr. Barberini.

M. P. résume d'une façon piquante les renseignements fort divers que les *Petits correspondants* ajoutent à la biographie du bibliothécaire de la Barberine en ce qui regarde sa première jeunesse, ses premiers maîtres, les diverses étapes de son grand voyage, de Hambourg à Rome, autour des bibliothèques de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Angleterre, de la France, ce que M. P. appelle son tour d'Europe, et notamment son séjour à Leyde où il fréquenta la maison de Vossius [1], son séjour à Auxerre, où il fut l'hôte de l'évêque de cette ville, G. de Souvré [2], son avarice et sa cupidité déjà bien connues, attestées une fois de plus par les lettres de l'abbé de Barclay qui lui reproche très vivement un procédé déloyal au sujet d'un achat de livres, le rôle important qu'il joua dans l'essai de conversion du prince Frédéric de Hesse [3], enfin mille particularités d'histoire littéraire qui achèvent de nous faire connaître cette société « si mêlée et singulière, où, à côté de magistrats lettrés comme Peiresc, Dupuy, de Thou, N. Rigault, de gentilshommes instruits comme Cassiano del Pozzo et Aleandro, ont figuré, autour de Holstenius, des coureurs d'aventures comme Fontenay-Bouchard et Campanella, une royale déclassée comme Christine [4] ».

Les lettres publiées par M. P. dans la partie principale de son recueil sont au nombre de trente : les signataires sont Albini (texte latin), Golckard de Berkhout, Gilles de Souvré, évêque d'Auxerre, l'abbé Poupart, secrétaire de ce prélat, le libraire Sébastien Cramoisy, l'abbé de Barclay, fils de l'auteur de l'*Argenis*, Charles Hersent, « prestre et prédicateur », Ernest de Hohensbruck, prévôt de l'église d'Hildesheim, le comte Ferdinand de Rechein, secrétaire du prince Frédéric de Hesse,

---

1. Il y rencontra divers hommes de mérite parmi lesquels se trouvait un conseiller du prince d'Orange, Van Berkhout, dont une lettre nous apprend que tous ces graves personnages allaient souvent se réjouir *inter pocula*. On voit par là, remarque M. P., que Holstenins qui, plus tard, recommandait à son neveu d'éviter les trop fréquentes séances au cabaret, avait su, dans sa jeunesse, s'oublier à l'occasion en bonne compagnie.

2. Holstenius resta en relation avec G. de Souvré, comme l'indiquent diverses lettres du prélat qui traitait l'helléniste avec assez de confiance pour l'initier au détail de ses affaires intimes, et pour lui faire des révélations sur ses collègues de l'assemblée du clergé.

3. Voir pp. 312-316 un mémoire d'Holstenius (en latin) pour le prince Frédéric de Hesse (17 janvier 1637).

4. Ailleurs M. P. l'appelle l'*illustre névrosée*.

le P. Mersenne [1], le sieur de Lannoy (avec plaintes du libelle diffamatoire et des impostures du P. Th. Raynaud, qui « a esté deux fois prisonnier d'Estat », le sieur Florent (recommandation en faveur du conseiller de La Marre, lequel recherchait les pièces inédites de l'humaniste du xvᵉ siècle, Leonardo Bruni d'Arezzo), le dit de La Marre (qui présente la requête apostillée par Florent dans la lettre que nous venons de citer), Patrick Young (Patricius Junius), le bibliothécaire du roi Jacques Iᵉʳ (lettres en anglais), George Thomason (langue anglaise), James Allestree (également langue anglaise. [2])

L'Appendice contient : 1° des lettres du P. Dupuy au cardinal Barberini qui forment pour les mois de mars à juillet 1629 un utile supplément d'informations politiques et littéraires aux lettres que le savant historien et son frère adressaient à Peiresc, et qui de Belgentier arrivaient ensuite au palais Barberini par Holstenius [3] ; 2° des lettres de Valavès au même personnage (une, du 10 avril 1637, sur la dernière maladie de son frère ; une autre, du 4 février 1638, au sujet du Pentateuque Samaritain laissé par le testament de Peiresc au cardinal ; une troisième, du même jour, pour remercier Fr. Barberini d'avoir assisté à la commémoration de Peiresc dans l'Académie des Humoristes) ; 3° divers documents littéraires sur Christine de Suède, tels que des lettres à Holstenius et à J. Dupuy de R. Trichet du Fresne ; de Feuquières à Mᵐᵉ de Clinchamp ; de Bourdelot aux frères Dupuy ; de Bonnesobres (contre Bourdelot), de Bochart à Huet [4], d'Ismael Boulliau au même ; 4° le journal de voyage d'Holstenius à Insprück (en latin).

Autour de tant de documents, M. Pélissier a multiplié les curieuses et savantes notes [5]. C'est dire que rien ne manque à un recueil qui, en

---

1. Le savant minime le remercie (15 septembre 1645) des faveurs qu'il a reçues de lui à Rome et lui annonce le prochain voyage en Italie du P. Sirmond « âgé de 88 ans qui va avec les autres pour l'élection de leur général ».

2. Le 31ᵉ document est un *Reçu de Contelori pour une collection de manuscrits donnés par Fr. Barberini à la Vaticane* (avec liste de ces mss.).

3. On y trouve de nouveaux détails sur le siège de la Rochelle, sur l'inscription de l'arc de Suse, sur la succession du duc de Modène, sur les discussions du parlement. On y trouve aussi l'indication d'un certain nombre de travaux exécutés sous la direction de Dupuy pour le cardinal Fr. Barberini.

4. M. P. nous apprend qu' « une copie par extrait de cette lettre, due à Léchaudé d'Anisy, est conservée à Paris, B. nat. F. Fr. 15189, f° 201, mais faite avec la négligence ordinaire de cet érudit ».

5. Citons, entr'autres, les notes sur Allacci (Leo Allatius), sur les manuscrits d'Holstenius à la Barberine, sur l'helléniste Aubert, sur Jean Gruter (lettre latine à P. Dupuy, de 1614, reproduite *in extenso* d'après une copie de la Méjanes), sur les frères Suarès (billets inédits donnés d'après les autographes du riche cabinet de M. P. Arbaud, à Aix), sur le relieur Le Gascon (témoignage probablement inconnu jusqu'ici, tiré d'une lettre de N. Rigault), sur Saumaise (lettre inédite à D. Huet, du 28 juillet 1634), sur la bibliothèque de la reine Christine, sur Bourdelot en Suède, sur la conversion de la reine Christine (lettre de cette princesse à D. Huet, du 7 novembre 1655), etc.

France comme à l'étranger, apprendra fort agréablement une foule de choses aux plus érudits.

T. de L.

---

446. — **Histoire de la Monarchie de Juillet,** par Paul Thureau-Dangin. Paris, Plon, 1892 T. vi, 431, t. vii, 537 pages.

Ces deux volumes terminent le magistral ouvrage de M. Thureau-Dangin. Les deux premiers ont paru en 1884. Huit années ont suffi pour mener à fin l'exécution de ce grand travail. L'auteur l'a fait sans aucune défaillance de souffle ni de talent, sans aucune discordance de vues. Si M. Th.-D., selon un usage assez répandu, a publié, en grande partie, son livre par fragments, il ne l'a point conçu fragmentairement, apprenant son sujet à mesure qu'il le traitait et risquant de découvrir, aux détours, que les documents le menaient où il ne croyait point aller. Il faut le louer de ce zèle et de cette persévérance; il faut le louer aussi de cette force d'attention qui est devenue rare, plus rare encore chez les lecteurs que chez les écrivains. Des essais où l'histoire n'est traitée que par épisodes et par allusions au temps présent, sont d'une composition plus facile et d'un effet plus avantageux. M. Th.-D. a eu d'autant plus de mérite à se consacrer à une tâche aussi rude et aussi prolongée, qu'il avait excellé dans ce genre d'essais. Il a voulu faire une œuvre historique; il l'a accomplie; il en peut être fier.

L'*Histoire de la monarchie de Juillet* a place à côté de l'*Histoire du gouvernement parlementaire* de Duvergier de Hauranne et de l'*Histoire de la Restauration* de Viel-Castel. Elle tient de l'une et de l'autre : de la première peut-être plus que de la seconde, par la vivacité du récit, l'acuité critique des jugements, la passion qui anime tout; elle l'emporte sur l'une et l'autre par l'ensemble, par la composition, par le talent; plus complète à la fois et plus éloquente. Comme Duvergier de Hauranne, M. Th.-D. a rassemblé des notes innombrables sur tous les incidents de la vie politique de l'époque qu'il étudie; il introduit le lecteur dans les coulisses parlementaires, dans les salons politiques, dans les bureaux de rédaction des journaux; il a une opinion sur toutes les affaires et sur tous les hommes; il prend parti, il réveille les disputes du passé; il vivifie les textes; il est très personnel dans ses jugements; mais il embrasse dans son histoire ce que Duvergier de Hauranne en avait écarté ou ne traitait que par digression : la littérature, les mœurs, les questions sociales, les affaires étrangères. Sur ce dernier article, où il se montre supérieur, il mérite d'être rapproché de Viel-Castel par l'étendue des informations et la sagacité des jugements; mais, bien que Viel-Castel ait observé de premère vue et noté de première main, M. Th.-D. est plus vivant et plus intéressant. L'*Histoire de la Restauration,* écrite avec un journal tenu avec une exactitude admirable par le plus attentif et le plus scrupuleux des témoins, est cependant un livre presque im-

personnel, composé dans le ton des mémoires d'État qu'on faisait autrefois aux affaires étrangères. L'aimable, l'équitable et respectable Viel-Castel était très capable d'esprit, même de traits littéraires : ceux qui ont eu la bonne fortune de l'approcher le savent; ceux qui ont lu, dans le *Correspondant*, des fragments de ses souvenirs, le croiront sans peine; mais quand il touchait à l'histoire, la dignité de son sujet semblait le glacer et lui imprimer je ne sais quel vernis diplomatique. Duvergier de Hauranne était la pétulance, la malice, le sarcasme incarnés : son livre est lourd et, trempées dans l'encre d'imprimerie, ses flèches s'y empâtent.

L'ouvrage de M. Th.-D. a donc tenu tout ce qu'il promettait. Il me semble justifier aussi, dans l'ensemble, les réserves que j'avais cru devoir faire sur les précédents volumes. Je n'y reviendrai pas; je renvoie simplement le lecteur qui en serait curieux à la *Revue critique* du 23 mars 1885 et à celle du 30 décembre 1889. Mes observations portaient sur la conception même de l'ouvrage.

On pouvait craindre — et j'avais, je l'avoue, conçu par instants cette crainte là — que le ministère conservateur de Guizot, devenant en quelque sorte, le point d'arrivée et d'arrêt, dans tous les cas, demeurant le point culminant du livre, comme de la monarchie de Juillet, la révolution de 1848 ne s'expliquât point et parût, dans cette histoire, un accident fortuit, ainsi qu'il a été très longtemps de mode de la représenter. Il n'en est rien. M. Th.-D. admire Guizot, qui personnifie pour lui la monarchie de Juillet dans ce qu'elle a eu de supérieur; il le met bien au-dessus de Casimir Périer; Guizot n'est pas, aux yeux de M. Th.-D., l'homme d'État par excellence de la monarchie parlementaire, — cet homme d'État idéal est, pour notre auteur, demeuré latent de 1814 à 1848 — Guizot est du moins celui qui s'en rapproche le plus. J'ai dit ailleurs que M. Th.-D. se montrait trop sévère pour les opposants : il continue; il a pour eux un dédain permanent, parfois un mépris trop peu voilé : le mot *subalterne,* quand il parle d'eux, revient comme un refrain dans son livre. Mais il ne dissimule aucune des causes générales et profondes qui préparèrent la révolution de février et qui firent que cette révolution forme un tournant décisif et marque une époque de notre histoire. Pour qui sait lire, M. Th.-D dit tout; il suffirait de modifier les proportions et de changer, comment dirai-je? l'accompagnement, la basse continue et le ton de son récit pour en tirer et en faire jaillir toutes les causes de la faiblesse et de la chute de l'établissement de Juillet. (Voir, en particulier, l. VI, p. 10 et suiv.) La médiocrité, l'épaisseur, la myopie et l'égoïsme satisfait du pays légal; son incapacité à comprendre des besoins qu'il n'éprouvait pas; l'aveuglement du pouvoir sur les partisans qu'il se faisait à soi-même et dont il se croyait soutenu; cette aberration fondamentale des partis arrivés au pouvoir, qui les porte à oublier, dans leur succès, les motifs et les raisons d'être de ce succès, à s'imaginer qu'ils sont là pour eux-mêmes et que, portés au sommet par un mouve-

ment d'en bas, leur avènement suspend à tout jamais tous les autres mouvements; le cercle vicieux où se renfermèrent Louis-Philippe et son conseil : — le pays légal est le pays même, le gouvernement a le devoir de soutenir ses amis, il use pour faire nommer ses candidats de toutes les ressources des pouvoirs publics, et, ses candidats nommés, il les considère comme les représentants réels de la nation; — les petits moyens de cabales, les grands moyens d'influence — la corruption — pour dire le mot, tout cela est exposé, démêlé, critiqué sévèrement par notre auteur. Ce qui peut faire illusion sur la sévérité générale de ses jugements, c'est une sorte de sous entendu qui semble toujours couler entre les lignes, à savoir qu'avec peu de chose, un peu plus de politique, un peu plus de caractère, un peu plus d'influence donnée à l'Église, un peu moins d'importance accordée aux manœuvres de coulisse ou de salon, un peu moins de raideur, un peu plus d'adresse à manier les hommes, un peu plus de hardiesse à aborder les grands problèmes, moins de petitesses dans le parlement et, dans les affaires, quelque chose de cette hauteur qui ne se rencontra guère que dans les discours, plus d'énergie enfin à dire : non aux intérêts bourgeois, et moins d'entêtement à dire : non aux aspirations libérales, tout aurait été le mieux du monde et tout aurait été facilement sauvé. Je n'en garde pas le sentiment et M. Th.-D. ne m'en a pas convaincu.

Parmi les réformes que M. Th.-D. reproche, à la majorité plus qu'au gouvernement, au gouvernement plus qu'à son chef réel, Guizot, d'avoir méconnues, il place « la question toujours pendante de la liberté d'enseignement, question plus large que son étiquette ». M. Th.-D. l'avait traitée longuement (l. V, ch. VIII) et je m'en suis expliqué ici même (année 1889, p. 513). Je disais alors qu'il s'agissait, pour ceux qui réclamaient cette liberté, non d'un droit commun à étendre, mais d'un privilège à partager entre l'Université et l'Église, partage dans lequel l'Église se serait réservé la tutelle morale de la jeunesse en attendant qu'elle s'élevât peu à peu à la suprématie de tout l'enseignement. M. Th.-D. définit exactement cette situation quand il dit (p. 35) : « Le moment paraissait venu de conclure une sorte de concordat, de pacifier définitivement les esprits par un nouvel édit de Nantes. » Je demeure sceptique, non sur le fond et le principe de liberté, mais sur la conception que se faisaient et sur l'application que firent de ce grand principe et de ce grand mot, quand ils tinrent le pouvoir, ceux qui s'en faisaient alors un programme et un mot d'ordre d'opposition.

Les derniers chapitres sont de plus en plus sombres. L'agitation sourde qui travaillait le pays en 1847, trouve son écho grandissant dans le livre. Cette progression est profondément ressentie et habilement exprimée. Il faut lire et méditer le chapitre 1er du livre VII : « *Une session malheureuse*, mars-août 1877. » Tous les prodromes de la catastrophe y paraissent. On y voit surtout s'accuser ce défaut de confiance, ce sentiment d'inquiétude et d'instabilité que les contemporains éclairés

éprouvaient, et qui ne s'est effacé ensuite que par illusion de souvenirs et jeu de contraste sous le règne de Napoléon III. Le Roi, que M. Th.-D. juge avec équité et clairvoyance, disait à Guizot : « Quelle confusion ! quel gâchis ! Une machine toujours près de se détraquer ! » (l. VII, p. 17). Je note au passage : « Par l'effet d'une sorte d'indolence égoïste, les membres du cabinet semblaient déshabitués de se prêter mutuellement appui » (p. 20). La prospérité matérielle s'arrête ; la famine arrive avec son cortège d'émeutes alimentaires, ses explosions subites de fureurs révolutionnaires qui trahissent le feu souterrain (p. 27 —, massacres dans l'Indre, à comparer avec le meurtre dans les Deux-Sèvres en 1870). Les finances, péniblement ramenées, et pour un instant, à l'équilibre (l. VI, p. 41) semblent de nouveau compromises (l. VII, p. 30). Puis, après les scandales du monde politique et du grand monde : « Une sorte de malechance avait accumulé, en quelques mois, toutes sortes de maux : ébranlement de la majorité, dislocation du cabinet, crise économique, perversion de l'esprit public par la littérature révolutionnaire, enfin et surtout cette série de scandales perfidement exploités » (l. VII, p. 73). Partout le sentiment de la « machine qui se détraque ». — « Cette impression gagnait jusqu'aux coins les plus reculés de la province » (l. VII, p. 95). Joignons l'esprit ardent de lucre, la spéculation en haut, l'envie en bas, le luxe des uns irritant la convoitise et la misère des autres, les satisfaits refusant aux misérables non seulement la discussion du remède de leur misère, mais presque la pitié officielle ; cette misère croissante considérée tranquillement comme la conséquence du progrès de l'industrie et la réforme sociale simplement excommuniée comme une hérésie économique ; qu'est-ce là, sinon les signes d'une « société malade », qu'un accident, une blessure à la peau, la déchirure superficielle d'une balle perdue de pistolet sur le boulevard des Capucines, jetteront tout à coup à terre et livreront à la fièvre mortelle qu'elle nourrit ! (Voir l. VI, p. 11.) Personne n'en a d'ailleurs jugé de plus haut que Guizot lui-même par une de ses vues d'historien qui éclairent ses discours politiques et qui font sa supériorité : « Trop étroit de base », disait-il du parti avec lequel et pour lequel il gouvernait, « trop petit de taille, trop froid ou trop faible de cœur ; voulant sincèrement l'ordre dans la liberté et n'acceptant ni les principes de l'ordre, ni les conséquences de la liberté, plein de petites jalousies et de craintes, étranger aux grands désirs et aux grandes espérances, les repoussant même comme un trouble ou un péril pour son repos... J'en dirais trop, si je disais tout » (l. VII, p. 49).

Guizot disait de Metternich qu'il avait plus d'esprit que sa politique ; M. Thureau-Dangin montre Guizot constamment supérieur à son gouvernement. L'homme dans son ensemble se tient au-dessus de l'homme d'État. Celui-ci prend, en quelque sorte, sa revanche dans les affaires étrangères. C'est encore, dans ces deux volumes, comme dans la seconde édition, profondément remaniée sous ce rapport, des

tomes I et II, la partie la plus neuve et la plus remarquable du livre. M. Th.-D., comme le grand historien dont il expose si largement les desseins, s'y réfugie en quelque sorte et s'y arrête par prédilection. Rien n'a été plus critiqué, et plus injustement, plus ignoré, plus méconnu que cette politique : elle y était condamnée. Il y fallait le secret et, dans ses données mêmes, elle ne pouvait être ni bien comprise ni surtout facilement approuvée par les contemporains. C'en est la faiblesse fondamentale. Guizot, par une vraie conception d'homme d'État, tirait cette politique de la nature des choses européennes. Il chercha dans la situation reléguée imposée à la France, en 1840, les moyens de dissoudre la coalition reformée et de reprendre position en Europe. Ce ne pouvait être qu'en prenant le contre pied de la politique de 1840 et en s'appuyant sur les obstacles mêmes que la France avait alors rencontrés. Son dessein procède directement de celui de Louis XVIII et de Talleyrand en 1814; mais il en procède à travers une révolution qui en a ébranlé le principe et il s'applique à des conjonctures bien plus compliquées et contradictoires. La principale difficulté venait de l'opinion en France, qui voulait la guerre sans trouble et sans péril, la gloire sans secousses, les conquêtes sans dépenses, mais la gloire et les conquêtes. Or dans l'Europe, telle que la révolution de 1830 et la crise de 1840 l'avaient disposée, la France ne pouvait être que très pacifique et ne pouvait tirer que de la paix ses moyens de relèvement et d'influence. Voilà ce que comprit Guizot : accepter sincèrement les traités de 1815 et chercher à en développer les avantages dans l'intérêt de la France; favoriser partout, en Italie comme en Allemagne, les tendances nationales par la formation de gouvernements constitutionnels, mais réprimer, en Italie et en Allemagne, les tendances révolutionnaires et unitaires; s'appuyer sur ces États secondaires et les défendre contre les voisins ambitieux; favoriser en Orient la résurrection des anciennes nations, les préparer peu à peu et sans secousses à l'affranchissement, c'était de la politique conservatrice largement conçue, mais c'était aussi la politique dont la France d'alors voulait le moins. Il ne faut pas en juger d'après les impressions postérieures à 1866 et à 1870 et sur les discours de Thiers au Corps législatif. La politique, merveilleusement développée par Thiers dans ces fameux discours, n'est devenue populaire qu'à titre de politique d'opposition et après les cruelles déconvenues de la politique contraire sous Napoléon III. Sous Louis-Philippe, elle avait contre elle les aspirations de 1830 et la légende napoléonienne. C'est le mérite de Guizot de l'avoir tentée quand il ne s'agissait que de prévenir les événements et de ralentir l'action des principes. C'est la grande fortune de Thiers de l'avoir critiquée avant et de l'avoir prônée après l'événement : dans le premier cas, il avait pour lui les illusions, dans le second, les déceptions générales. M. Th.-D. qui a très bien relevé l'influence exercée sur l'esprit public à l'intérieur par l'*Histoire des Girondins* et par les *Histoires de la Révolution* de Michelet et de Louis Blanc (l. VII, p. 41 et

suiv.) aurait pu mieux montrer que les premiers volumes du *Consulat et de l'Empire* exercèrent sur les imaginations, dans les affaires du dehors, une influence au moins égale. Lamartine, Louis Blanc, Michelet ont contribué à préparer la république de 1848, Thiers a contribué à en faire sortir le second empire. (Voir dans le *Consulat et l'Empire*, t. III, p. 379, Paris, 1845, et t. VI, p. 477, Paris, 1847, l'exposé des vues de Bonaparte sur l'Italie et sur l'Allemagne.) La politique extérieure de Guizot se heurtait à un second obstacle et renfermait une seconde contradiction non moins redoutable. Elle ne pouvait s'appuyer que sur l'Autriche, or elle était opposée sinon aux intérêts bien entendus, au moins au système que l'Autriche suivait alors : la compression pure, simple et toute bête. Faire de la politique anti-anglaise avec l'Angleterre, avait été la prétention et l'erreur de Thiers en 1840 ; Guizot marchait, malgré lui, à faire, avec l'Autriche, de la politique anti-autrichienne.

On trouvera peut-être que, séduit par la nouveauté des aperçus qu'il découvre, tenté par les très intéressants documents qu'il produit, M. Th.-D. a trop développé les affaires extérieures de 1842 à 1848 et donné à toute histoire d'une époque un luxe de détails qui ne convient peut-être qu'à des épisodes d'histoire, traités en articles de *Revue*. Il n'a pu, malgré tout son talent, dissiper l'effroyable ennui des *Mariages espagnols*. On pourra dire — et j'aurais moi-même plus d'une discussion à soulever çà et là, — que dans ses appréciations littéraires, dans ses jugements sur les penseurs et les écrivains du temps, il se montre exclusif et souvent passionné. On relèvera, d'autre part, nombre de pages achevées, le portrait de Tocqueville par exemple (l. VI, p. 56 et suiv.). Je ne saurais m'arrêter aux critiques de passage : nul livre qui n'en soulève de semblables, j'ajouterai : qui ne les doive soulever s'il a une méthode, une donnée, une suite. Le livre de M. Th.-D. a ses proportions et son caractère ; il les garde jusqu'à la fin. Je devrais dire : presque jusqu'à la fin. L'appréciation d'ensemble (l. VII, p. 525-529) me semble, en effet, la seule partie de l'ouvrage qui ne concorde point avec l'ensemble. C'est une brillante conclusion d'article de polémique : ce n'est pas la conclusion du livre et le jugement de l'historien. M. Th.-D. déplore et condamne l'événement de 1848 ; mais son histoire y marche depuis 1830 et s'y précipite depuis 1847. Il aurait pu s'arrêter au 24 février, ou s'il poussait plus loin, se contenter d'indiquer à grands traits les conséquences : les journées de février et la déroute de la bourgeoisie, les journées de juin et la déroute du socialisme, l'Assemblée législative et la déroute des anciens partis et du parti républicain ; la réaction autoritaire, contre coup des besoins de travail de la masse et de l'égoïsme des classes dirigeantes ; l'élection de Louis-Napoléon et le plébiscite de décembre, premiers ouvrages d'une démocratie qui s'ignore soi-même ; la guerre de Crimée, revanche de 1840 ; la guerre d'Italie, la politique allemande de Napoléon III, essais malheureux d'appliquer les

idées napoléoniennes popularisées par l'histoire du Consulat; cependant la prospérité des affaires qui se continue, enfin le libéralisme qui se réveille vers 1860 et fait, par thème d'opposition et juste retour des choses, au régime de Juillet une légende aussi redoutable au second empire que la légende de la Révolution du premier empire l'avait été à la monarchie de Juillet. — En résumé : un livre qui restera, et avec lequel compteront tous les écrivains qui travailleront sur cette époque, même dans l'esprit le plus opposé à celui de M. Thureau-Dangin.

Albert Sorel.

---

447. — **Le Musée de la conversation.** Répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires historiques et anecdotiques avecune indication précise des sources, par Roger Alexandre. Paris, Bouillon, 1892. vii et 446 pages in-8.

Un livre dont vraiment le besoin se faisait sentir et qui sera bien accueilli, à la fois parce qu'il offre de l'intérêt et de la nouveauté, et parce qu'il a été composé avec intelligence et avec soin. M Roger Alexandre a pensé que le moment était venu de former un « répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques, *avec une indication précise des sources* », car c'est là le point important, et c'est ce qui fait précisément l'originalité de son livre. D'autres avant lui s'étaient employés déjà à recueillir des citations ou des curiosités, mais outre qu'ils n'ont guère traité que de la littérature classique ou d'événements historiques antérieurs à notre époque, tous pèchent par le manque d'exactitude. Se proposant surtout d'amuser, ils n'ont pas poussé les recherches aussi loin qu'il conviendrait; ils se contentent d'indications vagues, d'à peu près, ce qui, en ces matières, équivaut à ne rien dire du tout. Ce qu'on demande, en effet, à ces auteurs, c'est le renseignement précis, le renvoi au livre, au chapitre, à la page où se trouve tel ou tel mot célèbre, et malheureusement la plupart tournent autour du renseignement au lieu de le donner.

M. R. A. a voulu être précis ; il a voulu aussi être moderne, estimant avec raison que la littérature classique a été assez étudiée et que nous avons à notre disposition bien des moyens de nous renseigner sur ses mots célèbres. Il a donc porté son effort principalement sur l'histoire et la littérature modernes et contemporaines, sans renoncer cependant à incorporer à sa collection quelques citations appartenant à des époques plus anciennes. Pour donner une idée du caractère très contemporain de ce *Musée de la conversation*, disons qu'on y trouve enregistrés, entre autres mots politiques, le *Béni serait le jour* du général Boulanger, le *Manteau troué de la dictature* de M. Floquet et le *Bloc* de M. Clémenceau. La littérature et la curiosité s'arrêtent un peu plus tôt, à *Fin de siècle*, à *On dirait du veau*, à *Pipe-en-bois*.

A quoi bon, dira-t-on, inventorier ces mots ou ces choses dont nous

connaissons tous l'origine? Nous la connaissons, soit, et encore! Mais dans dix ans, bien peu se souviendront des circonstances qui ont donné naissance à telle ou telle expression adoptée par le langage courant et qu'on répètera, comme tant d'autres, sans trop savoir ce qu'elle signifie ou ce qu'elle a signifié à l'origine. Et puis, si le curieux réussit à la rigueur à se renseigner sur un mot historique, sur une phrase prononcée par un personnage de marque dans une circonstance donnée, parce qu'il possède une date approximative et quelques points de repère, il lui sera, en revanche, à peu près impossible de savoir d'où procèdent quantité de locutions devenues usuelles qui doivent leur existence au succès d'une pièce de théâtre, d'une chanson, d'un article de journal, ou, moins encore, d'une simple affiche. C'est cette catégorie de dictons et de lieux communs, de *clichés*, comme disent nos journalistes, qui est le plus abondamment représentée dans le livre de M. R. Alexandre, et c'est dans ce domaine qu'il a fait ses plus heureuses trouvailles, car il a bien *trouvé* celui qui nous donne la provenance exacte de mots perdus dans des écrits dont les titres et dont les auteurs gisent dans un oubli profond. Qui connaît la romance où se trouve le vers *Ah! eh! les p'tits agneaux*, qui la pièce qui a donné le jour à l'expression *chanter femme sensible*, qui l'opéra-comique auquel nous devons le couplet : *Enfant chéri des dames, Je fus en tout pays Fort bien avec les femmes, Mal avec les maris*, qui le drame dont il n'est guère resté que le fameux refrain : *En vous voyant sous l'habit militaire, J'ai deviné que vous étiez soldat?* Qui sait dire avec précision la source des mots *Et ta sœur?* ou *Hé! Lambert!* ou *J' t'en ficherai, moi, des pal'tots?* Il a fallu à M. R. A. une ténacité et une patience dignes d'un chercheur de pistes pour venir à bout de ces petits problèmes, et l'on frémit à la pensée de ce qu'il a dû feuilleter et même lire de vaudevilles, de livrets d'opéra, de chansons, de pamphlets, d'annonces de journaux, etc.

En fait de curiosités historiques ou anecdotiques, la moisson de M. R. A. a été aussi fort riche. Il nous a donné sur Bidard, Chauvin, Eustache, *Feringhea a parlé*, Gogo, Labadens, le couteau de Janot, le grand serpent de mer, le thé de Madame Gibou, les escargots sympathiques, les piqueurs, Mayeux, Pipelet, etc., des dissertations fort curieuses où les plus instruits des choses et de la littérature de notre temps trouveront à apprendre.

Félicitons cordialement M. R. Alexandre d'avoir mené à bonne fin un si long travail qui a dû lui coûter beaucoup de peines et de tracas, et souhaitons qu'il soit récompensé de ses efforts. Le *Musée de la conversation* s'adresse à un public très nombreux : aux érudits qui tout naturellement aiment les résultats exacts, les recherches conduites avec méthode; aux simples lettrés qui découvriront avec plaisir l'origine de locutions qu'ils emploient tous les jours sans se demander d'où elles viennent, enfin aux étrangers curieux de notre littérature et de notre langue, mais qui ont bien de la peine à en saisir les nuances et les fines-

ses. Voilà beaucoup de lecteurs et plus qu'il n'en faut pour assurer le succès d'une œuvre aussi bien conçue que bien exécutée.

V.

---

448. — Wilhelm Gwinner. **Goethes Faustidee nach der ursprünglichen Conception aufgedeckt und nachgewiesen.** — Frankfurt a. M., J. Baer, 1892. 507 p.

L'ouvrage de M. Gwinner se compose de deux parties distinctes : la première n'est que la reproduction d'une série d'articles publiés en 1879 dans l'*Allgemeine Zeitung* sur les principales études critiques qui venaient de paraître à cette date sur le *Faust,* celles de Fr. Vischer, de J. Schmidt, de K. Biedermann, de Kuno Fischer ; dans la seconde, plus développée, l'auteur soutient avec virtuosité, avec un luxe d'arguments solides ou spécieux, la thèse suivante : Le *Faust* de Gœthe, selon la conception primitive, est bien plus rapproché de l'esprit de la légende que la rédaction définitive ; l'ambition de Faust est criminelle, le pacte avec le diable est sacrilège, le héros court à sa perte : sa damnation, et non pas son salut, tel est le dénouement logique du drame. Gœthe, plus tard, n'a pas compris sa propre inspiration ; de là, les déviations du plan primitif et la *pseudo-idée* qui a fini par l'emporter dans le *Prologue dans le ciel* et dans toute la conclusion.

Cette interprétation du problème *faustien* mérite d'être classée parmi les solutions typiques. M. Gwinner a développé sa thèse avec force et talent ; il l'aurait imposée à l'attention et à la discussion de la critique plus sûrement encore s'il y avait mis plus de sobriété, s'il n'avait pas abusé du mysticisme dans ses commentaires et compromis sa théorie par des arguments hasardeux.

Je regrette aussi qu'il n'ait pas rendu à ses devanciers les hommages qu'ils méritaient : quand on parle de Fr. Vischer, même pour le combattre, il convient de proclamer hautement la supériorité de son génie critique.

Ernest Lichtenberger.

---

449. — **L'Anarchie française.** Paris, Champion, 1892. In-8, 317 p.

Sous ce titre peu correct, l'auteur s'est efforcé de montrer que « l'anarchie morale, militaire, politique, financière coule à pleins bords » et que la France a besoin, sous peine de périr, d'une « réforme morale ». *Morbos melius novimus quam remedia,* disait Scaliger, et ce qui est vrai en médecine et en critique verbale l'est aussi, ou l'est encore davantage, en politique. Le tort de ceux qui spéculent sur ces matières est d'oublier trop souvent que certains maux sont le corollaire inévitable de certains bienfaits : ainsi le régime de la liberté indivi-

duelle entraîne des inconvénients que ne comportait point le gouvernement des jésuites au Paraguay, et le régime parlementaire est fécond en conséquences fâcheuses qui ne découlent point de la dictature. C'est cette dernière forme du gouvernement pour lequel l'auteur anonyme paraît réserver ses sympathies; mais ce qu'il veut, c'est un *bon tyran*, qui n'a jamais été facile à trouver. Dans le tableau très sombre qu'il présente de la France contemporaine, il y a bien des exagérations sur lesquelles ce n'est pas le lieu d'insister; mais on lira avec intérêt le résumé rapide qu'il donne de l'histoire de France, où tout ce qui a été fait de grand lui paraît avoir pour cause « la suite dans les idées et la direction dans la conduite des affaires. » L'auteur écrit une langue assez vigoureuse, qui n'est point celle d'un écrivain de profession; il est plus compétent dans les choses de la guerre que dans celles de l'économie politique; signe particulier, il en veut beaucoup aux polytechniciens, et surtout à leur chef, qui est aujourd'hui celui de l'armée.

Relevons quelques assertions hasardeuses. Il est faux (p. 117) que la fortune mobilière soit « accaparée par des possesseurs de moins en moins nombreux »; on sait, au contraire, que les titres de la rente française sont extraordinairement disséminés. Il est encore faux (p. 138) que Napoléon III partit pour la frontière en 1870 « d'un cœur léger »; personne ne se faisait moins d'illusions! N'est-il pas bien injuste d'écrire p. 157) : « Les lèvres prononcent encore le nom de la patrie, mais le sens en paraît effacé dans les consciences? » Et comment un homme qui réfléchit peut-il prétendre que la richesse de la France a toujours baissé de 1830 à 1848 (p. 192)? Enfin, lorsqu'il ajoute (p. 232) : « Le montant de la dette est le véritable critérium de la situation financière d'un état », il rend inutile toute discussion sur ce terrain, puisqu'on en conclurait que la situation financière de la Perse ou du Maroc, qui n'ont point de dettes publiques, est supérieure à celle de la France, qui doit trente milliards.

S. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 septembre 1892.

M. Alexandre Bertrand termine la lecture du mémoire de M. Lechat sur le sculpteur Endoios.

M. Clermont-Ganneau communique, de la part du frère Paul, du collège de Terre-Sainte, à Alep, deux dessins représentant un cachet hétéen, en pierre noire, à deux faces, trouvé aux environs de Balkis, à une heure et demie environ de Biredjik. Le frère Paul annonce l'envoi prochain de deux empreintes. Le cachet lui-même a été vendu à un voyageur dont on n'a pu retrouver la trace.

M. Menant a examiné les dessins; le cachet lui paraît authentique et mérite une étude particulière. Il en fera l'objet d'une prochaine communication.

L'Académie charge M. Clermont-Ganneau d'adresser au frère Paul des remerciements pour le zèle qu'il met à communiquer les monuments qui parviennent à sa connaissance.

M. Pierre de Nolhac, communique une note sur le *Gallus calumniator* de Pétrarque. On lit dans les anciennes éditions des œuvres latines de Pétrarque un écrit intitulé : *Invectiva cujusdam Galli anonymi in Petrarcam*, et une réponse, *Apologia*, où Pétrarque attaque violemment la France et les Français, coupables de perpétuer le grand schisme en s'efforçant de maintenir la papauté à Avignon. M. de Nolhac établit que le « Français anonyme » est un théologien de Paris, Jean de Hesdin sur lequel il donne quelques détails biographiques. Jean de Hesdin mérite une place dans l'histoire littéraire, ne fût-ce que pour avoir fait entendre, dans l'unanime concert d'éloges et d'admiration qui résonne autour de Pétrarque, la seule voix d'opposition dont l'écho nous soit parvenu.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : Mouliéras et R. Basset, *les Fourberies de Si Djeh'a* ; — par M. Boissier : Jullian (Camille), *Bordeaux*.

Séance du 30 septembre 1892.

M. Maspero présente à l'Académie la photographie d'un bas-relief chaldéen qui provient de Constantinople. C'est un monument consacré par le roi Naramsin, qui régnait à Babylone et dans la Chaldée du Nord vers l'an 3800 avant notre ère. Il est très mutilé, mais ce qui reste est d'un travail très pur et très délicat. On y voit un personnage debout, vêtu, comme certains personnages des intailles les plus anciennes, de la robe passant sous un bras et sur une épaule, coiffé du bonnet conique entouré de cornes. L'aspect général rappelle d'une façon singulière les monuments égyptiens contemporains. Naramsin, comme son père Sargon I[er], avait laissé la réputation peut-être légendaire d'un conquérant. On lui attribuait une campagne au Magan. On pourrait à la rigueur attribuer à des rapports directs avec l'Egypte la technique et le faire tout égyptiens d'apparence du bas-relief; mais M. Maspero ne croit pas devoir s'arrêter à cette conjecture. On remarquera en revanche, ajoute-t-il, les différences qu'il y a entre ce monument et les reliefs de Tel-loh (Tello) : ceux-ci, qui sont de beaucoup postérieurs, sont d'une main maladroite et d'un style grossier, comparés à notre relief. Celui-ci, qui vient d'une des plus grandes villes de la Chaldée, représente l'art d'une cour très policée et très puissante; les autres, qui ont été découverts dans les ruines d'une cité secondaire, représentent un art provincial.

M. Menant fait remarquer qu'il existe dans la collection de M. de Clercq un cylindre chaldéen en pierre dure (intaille), d'un travail très remarquable, qui porte une inscription en caractères de même style que ceux de ce bas-relief. On y lit le nom de Sargani, roi d'Ayadi, antérieur de quelques générations au roi Sargon l'Ancien. Nous avons ainsi deux monuments, d'un travail différent, qui présentent, chacun en son genre, les plus beaux spécimens d'un art qui n'a jamais été surpassé en Assyrie et en Chaldée.

M. Salomon Reinach soumet à l'Académie un essai de classification des désignations populaires attachées aux monuments mégalithiques et des légendes dont ces mêmes monuments sont l'objet dans les divers pays. Les unes et les autres présentent une singulière uniformité sur un domaine géographique très étendu. Ainsi les dolmens, nommés *caves du diable* en Allemagne, s'appellent *maisons du diable* au Japon. En Angleterre et en Bretagne, comme dans l'Inde, les cercles de pierres passent pour des troupeaux pétrifiés. Malgré les efforts du clergé pour « christianiser » des monuments en les surmontant de croix, ils restent encore l'objet de pratiques superstitieuses qui sont des survivances authentiques du paganisme. Un caractère frappant des noms populaires qu'ils ont reçus, c'est la très petite part faite à l'élément chrétien : les géants, les nains, les fées figurent partout comme les auteurs ou les habitants de ces mystérieuses constructions. Dans les légendes, la Vierge et les saints interviennent, mais on se rend bientôt compte que c'est par l'effet d'une substitution de date assez récente et l'étude comparative de ces légendes ne fait qu'attester plus clairement la vitalité d'un polythéisme très primitif, analogue à celui des Pélasges orientaux, qui, chassé des villes avant même l'avènement du christianisme, s'est réfugié dans les campagnes et s'y maintient.

MM. Paul Meyer et Deloche présentent des observations sur quelques-unes des explications onomastiques proposées par M. Salomon Reinach.

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce : Blangy (le comte de), 1° *Généalogie des sires de Bussy, de Gouberville et du Mesnil-au-Val;* 2° *Notes complémentaires et pièces justificatives, suivies du testament et de la correspondance de Gilles de Gouberville* ; — par M. Le Blant : Delattre, *Lampes chrétiennes de Carthage*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 17 octobre — 1892

450.— **Die franzœsischen Ortsnamen keltischer Abkunft, Inauguraldissertation zur Erlangung der philosophischen Doctor-wuerde an der Kaiser-Wilhelms-Universitæt Strasburg** eingereicht von Charles Albert Williams aus Aberystwyth (Gross-Britannien). Strasbourg, Trübner, 1891. In-8, 88 p.

Cette thèse de doctorat est un des meilleurs travaux qui ait été publiés jusqu'ici sur l'étymologie des noms de lieu français d'origine celtique. Elle est divisée en deux parties, l'une traite en général de la formation des noms de lieux, de leur accentuation, de leur phonétique ; l'autre donne une nomenclature de mots qui apparaissent dans les noms de lieux composés ou dérivés.

On trouvera dans ce travail une foule d'observations intéressantes, nouvelles et, je pense, en partie définitives : telles sont l'explication d'Avalleur (Aube) par * *Aballo-durus*, celle de Niort (à l'époque carolingienne *Noiortum*, lisez *Noiordum* (Longnon *Atlas*, p. 192) par * *Novio-ritum*, « nouveau gué » (p. 70, 72), celle du second terme de Condé, *Condate*, par le gallois *dawd*, pluriel *dodion*, « dépôt, don », d'où le dérivé *dodi* « mettre, déposer, placer, donner ». *Dawd* = * *dâti-s* a dû exprimer primitivement l'acte de « poser », de « placer », comme celui de « donner ». Le celtique * *dâtis* égale à la fois un primitif * *dô-ti-s*, identique au grec δῶ-τι-ς de la racine δô « donner » et un primitif * *dhô-ti s* où la racine δηε « poser, mettre », a sa seconde forme pleine comme dans le grec θωμός, « monceau » et dans le gothique *dôms* « jugement » ; * *dhô-ti-s* aurait le même sens que le grec θέσις et n'en différerait que par le degré de la racine [1]. Ce serait le sens de θέσις

1. Cf. Brugmann, *Grundriss*, t. Ier, p. 256, 258.

qu'aurait le second terme du composé *Con-dâte;* et *Con dâte* devrait être comparé au grec σύν-θεσις, au français synthèse.

On sait que *Condate* était tantôt accentué sur la première syllabe, d'où le français Candes, Condes, tantôt sur la seconde, Condé (p. 50, 51); suivant M. A.-W., Candes, Condes conserveraient l'accent celtique; Condé serait prononcé d'après les lois de l'accent latin. Ici je me sépare du jeune auteur.

L'accent celtique primitif aurait, suivant lui, toujours frappé l'initiale, comme le croit M. Thurneysen. J'ai la plus grande admiration pour les travaux grammaticaux du savant celtiste, et je n'hésite pas à déclarer, par exemple, qu'il a fait de la partie celtique du *Grundriss* de Brugmann, un vrai chef-d'œuvre.

Mais, suivant moi, par exemple l'*i* de *Bibracte* = Beuvrai, dérivé de *bebro-s* = bièvre, s'explique par ce que dans *Bibracte* la première syllabe était atone [1] tandis que dans le primitif * *bebro-s* elle était frappée de l'accent.

L'irlandais *scél* « histoire » = * *sqetlo-n* pour un primitif* *seqə-tlon* s'explique en supposant que l'accent celtique primitif frappait la seconde syllabe et que la voyelle atone de la première syllabe était tombée, quand, vers le v[e] siècle (?), l'accent d'intensité est venu en irlandais frapper les initiales.

Tabur « je donne » = * *du-beru* a dans sa première syllabe un *a* accentué = *u*, cet *a* s'explique en admettant qu'originairement on prononçait *dubéru*, que l'*u* de la première syllabe étant atone, était devenu plus tard indistinct et se prononçait à peu près *a* quand l'accent d'intensité moderne est venu le frapper; cf. *t-air-chanim* = *du-áre-canomi* « je prophétise »; dans * *du-áre-canomi*, l'*a* de la seconde syllabe devait porter primitivement l'accent et l'*u* voyelle de *du*, étant atone, était devenu consonne, puis était tombé avant que l'accent d'intensité ne vînt frapper l'initiale de ce verbe et des analogues dans lesquels cet accent moderne irlandais atteint la même lettre, qu'il y ait tmèse: *do-n-áurchanim*, ou qu'il n'y ait pas tmèse : *táirchanim*.

Je ne crois donc pas qu'on puisse affirmer avec certitude qu'il n'y avait pas en Gaule un mot *Condâte* paroxyton à côté d'un *Condate* proparoxyton.

Il est de même possible qu'à côté de *Condâte* par *â* long et tonique, il y ait eu un *Condăte* par *ă* bref et atone avec la forme réduite de la racine : *dăti-s* = θέσις; avec *ă* forme réduite celtique de la voyelle indo-européenne *ê* comme dans le breton *had* « semence » de la racine *sê*.

Il y a quelques points sur lesquels, d'accord avec l'auteur sur la phonétique, je ne partage pas son système d'interprétation. Voici un exem-

---

1. Cf. Brugmann, *Grundriss*, t. I[er], p. 272.

ple : M. Williams parait peu disposé à admettre que dans le monde celtique on ait employé comme nom d'homme des noms de végétaux et d'animaux. Or, nous connaissons tous les noms d'hommes modernes, Poirier, Cerisier, Rosier, Laurier, Pommier, Duchêne; Chevreau, Le Loup, Le Bœuf, Le Daim, Cochon, Lièvre C'est la continuation d'un usage antique. L'équivalent du nom d'homme moderne, Pommier, est le nom d'homme gaulois *Abal[l]os*, relevé dans le trésor vieux celtique de M. Holder, Avalleur (Aube) = *Abballo-durus* est le château fondé par *Aballos*, ce n'est pas le château du pommier.

Ces réserves de détail ne m'empêchent pas de reconnaître dans la thèse de M. Williams une œuvre de grand mérite.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

P. S.—Cet article était écrit depuis plusieurs mois quant a paru dans le numéro de juillet 1892 des *Annales du Midi*, (t. IV, pp. 428-429) une critique de la thèse de M. Williams par M. Antoine Thomas. M. A. Thomas se plaçant au point de vue roman, conteste avec raison plusieurs étymologies de M. Williams. Ainsi Condom, noté *Condomus* à l'époque carolingienne peut être un *Condo-magus*, mais il est impossible de l'expliquer par *Condato-magus;* Chanteix (Corrèze) est la forme moderne d'un primitif *Canto-dunum* et doit être séparé de Chançay (Indre-et-Loire), de Chancé (Ile-et-Vilaine), de Chancia (Jura) qui sont les notations modernes en trois dialectes différents d'un antique *Cantiacum*. A *Cantodunum* devenu Chanteix (Corrèze), comparez *Burgodunum*, de Bourdeix (Dordogne).

Dans mon compte rendu d'un récent ouvrage de M. Pauli, ci-dessus, p. 142, l. 15. au lieu de *Viridovixy*, lisez *Virido-vix* sans *y*.

H. D'A. DE J.

---

451. — *Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν*... **S. Patris nostri et confessoris Theodori studitis præpositi Parva catechesis.** Græcum textum e codicibus multis nunc primum critice descriptum, uti et latinam P. J. Harduini S. J. interpretationem nondum vulgatam edidit Emmanuel AUVRAY... et annotatione historica instruxit A. TOUGARD. Paris, V. Lecoffre, 1891, 1 vol. gr. in-8 de CXII, 672 p. 2 planches et 2 facsimilés paléographiques.

Ce beau volume débute par une dédicace à l'archevêque de Rouen, dans laquelle l'abbé Auvray célèbre les mérites de son auteur. « Quis enim unquam integrior moribus, quis promptior animo, firmior fide, flagrantior zelo, sibi in omnibus constantior? » Nous y apprenons que l'Église grecque réserve la prélature épiscopale aux moines qui suivent la règle des Studites. Il y est dit encore que la publication de la Petite Catéchèse doit beaucoup sinon tout à la libéralité de l'éminent archevêque. Un « Monitum » indique les procédés suivis dans l'édition, lesquels sont conformes aux usages généralement adoptés par la critique moderne. A l'exemple des textes publiés dans la petite collection grec-

que et latine de Teubner, les variantes et l'annotation critique ont été massées, non pas au commencement du volume, comme dans cette collection, mais *ad calcem*. Ce système est avantageux pour la lecture courante du livre, mais il prépare un surcroît d'effort à ceux qui voudront comparer les variantes avec le texte établi.

Dans les « Prolegomena », le digne collaborateur de l'abbé Auvray, M. l'abbé A Tougard, raconte d'abord la vie de saint Théodore, né l'an 759, mort le 11 novembre 826, complète la nomenclature de ses œuvres, après Fabricius et la Patrologie de Migne (t. XCIX), puis il traite de ses catéchèses, la Grande [1] et la Petite, qui se distinguent peut-être en ce que les sermons de la première (173 « sinon plus ») étaient préparés, tandis que ceux de la seconde (au nombre de 134) étaient, paraît-il [2], autant d'improvisations écrites après coup. Un troisième chapitre est consacré au Studium, ainsi nommé parce qu'il eut pour fondateur le patricien Studius, qui fut contemporain de Constantin, selon Glycas, mais plus probablement un consul romain de 434, qui construisit le monastère à Constantinople vers 462. C'est aujourd'hui Equitis Templum, Imbrahar-Dgiami (Mosquée de l'écuyer).

L'introduction écrite en français par l'éditeur proprement dit, donne des informations complémentaires sur la vie de saint Théodore et sur la publication de ses œuvres, notamment la Petite Catéchèse, dont quelques fragments et six pièces entières avaient vu le jour quandelle parut pour la première fois, en 1888, publiée par le P. Cozza-Luzi, sous-bibliothécaire à la Vaticane, avec la version latine du cardinal A. Mai. Mais c'est « un texte où fourmillent les fautes d'orthographe, où quantité de mot sont défigurés, où l'on constate de nombreuses lacunes, où enfin apparaissent des leçons dépourvues d'authenticité ». L'ouvrage avait été traduit en latin dès 1602 par Livinéius, chanoine d'Anvers, traduction qui fut reproduite dans les diverses éditions de la Bibliothèque des Pères et, en dernier lieu, dans la Patrologie grecque. « Elle est dure, peu fidèle, peu intelligible. » La traduction du P. Hardouin, restée inédite à la Bibliothèque nationale dans le ms. 275 du supplément grec, est jugée très favorablement par le savant éditeur qui ne l'a modifiée que pour l'accommoder à son texte.

La constitution de ce texte repose sur la collation de treize manuscrits. Le plus ancien est le Colbertinus 1018, exécuté au x^e^ siècle. L'édition nous présente en fac-similé une page de ce manuscrit et une page du Coislin 271, qui est du xi^e^. Sur les 134 catéchèses qui composent l'ἐκλογίδιον, 25 seulement se retrouvent dans les treize manuscrits con-

---

1. La Grande Catéchèse, sur laquelle les doctes éditeur et annotateur auraient dû s'expliquer un peu plus qu'ils ne l'ont fait, se lit dans le ms. 408 de la Bibliothèque nationale (A. Tougard, p. 435).

2. Cette distinction n'est pas donnée comme rigoureuse. Elle est même infirmée par un passage de la catéchèse 65. Voir la p. 648.

sultés. Ces copies se répartissent en 1 Colbertinus, 3 Coislin, 5 du fonds grec proprement dit, 1 de la Bibliotheca Paulina de Leipzig, et 3 Nanienses de la Marcienne à Venise. M. A. a fait un examen approfondi de ces monuments, et la lecture de sa notice paléographique démontre qu'il n'a laissé de côté aucune des questions qu'il y avait à traiter. Cette notice représente un travail énorme. Elle commence par un tableau synoptique où chacune des catéchèses donne lieu à l'indication du feuillet initial du ou des manuscrits qui la contiennent et du rang qu'elle y occupe, ce qui rendra facile les vérifications qu'un lecteur curieux ou défiant voudrait entreprendre. Il ressort de ce travail que les manuscrits consultés se décomposent en trois groupes. En tête du premier figure le Coislin 272, du XVI[e] siècle. Par une singularité dont on connaît plusieurs analogues, ce manuscrit est, ou peu s'en faut, tout ensemble le plus récent exemplaire de la Petite Catéchèse et un représentant de la plus ancienne famille. Le n° 893 de notre ancien fonds grec, écrit au XIII[e] siècle, est jugé le meilleur. Viennent ensuite, par ordre d'importance, le Colbert 1018, le ms. de Leipzig, le ms. 891 de Paris, le Coislin 271, le ms 892, etc. L'auteur a poussé jusqu'aux dernières limites la comparaison des apographes mis à sa disposition et sa critique a rendu l'existence à huit manuscrits « absents » qu'il dénomme X^1 X^2 X^3 Y^1 Y^2 Y^3 Z restituant par la pensée les ascendants des copies où il constatait une communauté de leçons ou de lacunes. Sa notice offrira sous ce rapport un vif intérêt à tous les paléographes, même à ceux que le texte de saint Théodore pourrait trouver indifférents, en même temps qu'elle apporte aux lecteurs de ce nouveau document patrologique une preuve du soin avec lequel en a été préparée la publication. Autant que nous en avons pu juger par une lecture rapide et partielle des catéchèses, ce travail est irréprochable. Non seulement M. A. s'est fait un devoir d'indiquer la source des citations bibliques, qui abondent dans les allocutions du saint Studite, mais il a signalé en outre, dans son annotation critique, les passages des livres sacrés auxquels son auteur faisait allusion. Absolument hors d'état de porter un jugement sur la valeur dogmatique de ces instructions familières, nous ne pouvons que signaler l'onction dont elles sont empreintes et donner en exemple à certains de nos prédicateurs la manière dont le Studite enseigne et prêche la saine morale pratique. Il a su trouver plus d'une fois des accents éloquents soit pour flageller le vice et les faiblesses humaines, soit pour présenter la vertu ou la bonne conscience sous les couleurs les plus attrayantes.

Il nous reste à dire un mot de l'annotation critique et de l'annotation historique. La première est naturellement l'œuvre de l'éditeur; la seconde, celle de M. l'abbé Tougard. A la suite des principales variantes figurent une série de « NOTAE » qui tantôt expliquent la préférence de l'éditeur en faveur de l'une d'elles, tantôt contiennent des rapprochements de textes ou des observations relatives à la langue du Studite. Les grammairiens pourront y faire des trouvailles intéressantes.

L'annotation de l'abbé Tougard est rapportée au texte de la traduction latine. Elle est telle qu'on pouvait l'attendre du savant qui a fait des travaux estimés sur les textes grecs des *Acta Sanctorum* et pour lequel la patrologie n'a plus de secrets. Il a complété ses informations personnelles avec les notes inédites du P. Hardouin [1].

C. E. Ruelle.

---

452. — **T. Macci Plauti comoediae**, rec. Fr Ritschelius, sociis operae adsumtis G. Loewe, G. Goetz, Fr. Schoell. T. III, f. 3 : Persa, rec. Schoell. Lipsiae, Teubner, 1892, xxxix-171 pp. in-8

453. — **Forschungen zur lateinischen Grammatik und Metrik**, von Fr. Skutsch. I : Plautinisches und Romanisches, Studien zur Plautinischen Prosodie. Leipzig, Teubner, 1892, 186 pp. in-8.

I. — Le Plaute entrepris par Ritschl, continué et recommencé par ses élèves, est tout près d'être achevé. Le nouveau fascicule, qui est une réédition du *Persa*, témoigne de la direction nouvelle imprimée à l'ouvrage. Les innovations peuvent se résumer en deux mots : esprit conservateur dans l'établissement du texte et simplification dans la disposition de l'apparat. Pour alléger ce dernier, les éditeurs rejettent maintenant dans un appendice critique les leçons et les conjectures de leurs devanciers, ils peuvent ainsi les discuter et exposer leur avis. Tout le monde y gagne. On pourrait sans doute suggérer d'autres simplifications à faire dans l'indication des variantes des manuscrits. Mais il y a en Allemagne une religion de Plaute comme en France une religion de Molière. Il n'est même pas inutile qu'une grande édition donne tous les renseignements possibles, même ceux qui sont certainement inutiles, qui sont inutiles du moins dans la forme où ils sont. Il faudrait à côté une édition présentant le texte non corrigé tel qu'il résulte des sources, avec un apparat réduit à l'essentiel. La critique de Plaute

---

1. Quelques critiques de détail. Page lxxii, M. A. traduit *κυροῦ μαξίμου* Cyrus Maxime, mais *κυρός* est la forme byzantine de *κύριος*, dominus. P. lxxiii, l'orthographe *μηδὲ, εἰπέρ τις, ὅπέρ ἐστιν* n'est pas propre au ms. de Paris 891 ; on la rencontre dans presque tous les manuscrits du xe au xive siècle. Au sujet du ms 1104 de Paris, du xie siècle, et du 348 de Leipzig, M. A. écrit : « Toujours l'ι souscrit est omis. » N'est-il pas *adscrit?* — Par suite d'un remaniement sans doute, dans les Notae qui font suite aux variantes de la première catéchèse, au lieu de p. 2, l. 2, il faut lire, p. 472, l. 3 ; puis 4 au lieu de 3, 8 au lieu de 6, et 10 au lieu de 7. — Deuxième catéchèse, ligne 57, la variante *πολητίαν* pour *πολιτείαν* ne méritait pas d'être relevée puisque l'éditeur a prévenu qu'il ne mentionnerait pas celles qui procédaient de l'itacisme. Une observation plus grave porte sur la constitution même du texte. On n'a pas indiqué pour chaque catéchèse le manuscrit qui a respectivement été adopté comme type. Il en résulte un certain trouble pour le lecteur. Ainsi catéchèse 48, l. 35, on adopte *ἡμῖν* (contrairement à la vulgate) et l'on donne comme variante : R¹ *ὑμῖν* (Bibl. nat. ms. 1104), et dans les Notae : Codd. Script. *ἡμῖν* inter et *ὑμῖν* variant. Est-ce à dire que tous les autres mss. de saint Théodore portent *ἡμῖν*, même ses congénères C², C, R³ ?

ne serait plus alors un rite mystérieux d'initiés. Elle présente assez de difficultés d'elle-même sans qu'on les augmente comme à plaisir.

II. — La brochure de M. Skutsch est consacrée à l'étude d'un détail de la prosodie des poètes du théâtre. Des mots comme *nempe, unde, inde, quippe, ille, iste*, peuvent devant consonne représenter la monnaie d'une longue. Pour les trois premiers, on avait supposé que l'*n* disparaissait dans la prononciation. M. S. n'a pas de peine à démontrer que *n* latine ne disparaît pas sans laisser de traces, au moins un allongement. De plus, cette explication n'est pas valable pour *quippe, ille, iste*. M. S. croit que l'on a affaire à une syncope de la voyelle finale. C'est cette syncope qui aurait donné naissance à de doubles formes conservées par le latin classique : *proinde* et *proin, deinde* et *dein, exinde* et *exin* (*exim* par analogie avec les adverbes en *im*).

Cette doctrine peut être acceptée ; mais les fondements en sont très discutables. Le premier est le fait que ces mots se rencontrent avec la valeur d'une longue seulement devant consonne. Il faudrait dire que c'est la seule situation où cette valeur peut être constatée. Encore y aurait-il eu lieu de distinguer les cas où ces mots peuvent avoir la valeur de deux brèves et ceux où ils ne peuvent valoir qu'une longue. Pour cela, M. S. aurait dû se préoccuper de la distribution des mots dans le vers, question dont il ne soupçonne même pas l'existence.

La seconde base de l'explication est une théorie fausse sur la nature et le rôle de l'accent latin. M. S. le considère comme un accent d'intensité et pense qu'il a exercé une influence sur la métrique et la phonétique. De plus, il croit encore au prétendu accent préhistorique de Corssen. Il montre ainsi qu'il ignore les recherches de M. Louis Havet et notamment son article sur l'intensité des initiales latines, publié dans le tome VI des *Mémoires de la Société de linguistique*. Ces quelques pages ont pourtant plus fait pour l'avancement de la phonétique latine que bien des volumes. Il n'est pas un des phénomènes dont M. S. a traité qui ne puisse avoir sa raison dans l'intensité de l'initiale. On arriverait même à simplifier par là ses explications. Dans les disyllabes, l'accent est à l'initiale ; les phénomènes se confondent. Mais dans les dérivés polysyllabiques, comme *proinde*, l'accent ne coïncide plus avec l'initiale [1]. Or, on sait que l'action de l'initiale peut s'étendre à d'autres syllabes que les syllabes voisines, puisque les finales ont été affaiblies. Pour employer des expressions plus exactes, le sujet parlant latin prononçait avec force l'initiale. Par contre-coup, toutes les autres syllabes se trouvaient plus faibles et, si l'on parlait vite, si l'on mettait du laisser aller dans la prononciation, ces syllabes étaient celles qu'on esquivait ou qu'on altérait. Telle doit être l'origine des faits groupés par M. S. dans le paragraphe 4, sur la syncope vocalique : *Marpor*,

1. Il n'est pas impossible cependant que ce mot ait été tout d'abord disyllabique ; cf. L. Müller, *Horaz, Satiren*, I, 1,104.

princeps, ac, nec, neu, ceu, hic, duc, fac, etc. On peut, si l'on veut, se rendre compte de toutes ces formes par l'application de la même loi. Elles sont l'effet d'une prononciation rapide, comme M. S. l'admet : ainsi s'expliquent les doublets. Comme l'initiale est protégée, nécessairement les syllabes sacrifiées doivent être intérieures ou finales. Au lieu d'admettre cette seconde explication, à laquelle il touche plusieurs fois et qui est la conséquence logique de certaines de ses déductions (surtout pp. 61 et 62), il passe devant la véritable solution et est obligé de supposer tantôt une action de l'accent préhistorique de Corssen, tantôt une influence de l'accent barytonique, tantôt des solutions particulières à tel et tel mot. Il cite à l'appui de son opinion l'accent indo-européen. C'est faire intervenir un phénomène très différent. D'abord cet accent préhistorique était mélodique. De plus, on ne peut parler précisément de son rôle, mais plutôt de la nature de la voyelle *e* de la racine, qui, suivant l'heureuse expression de M. de Saussure, ne pouvait se prononcer au-dessous du ton. Par suite, quand à une racine s'ajoutait un suffixe ou une désinence possédant l'*e*, l'*e* de la racine disparaissait, un même mot ne pouvant présenter deux voyelles accentuées. Le point à considérer est la voyelle, non l'accent. Un autre parallèle est celui des langues romanes. D'après M. S., *il(le) reuortitur* est comparable à *il revient*, ou, suivant une rectification de M. Appel, à *el reven*. Je pourrais tirer parti de cette rectification contre le rapprochement de M. Skutsch. Négligeons-la. On a donc une série : *ille* et *il* (Plaute), *il* ou *el* (langues romanes). Mais entre ces deux anneaux extrêmes, la chaîne est rompue ; l'époque classique n'a que *ille*. Des deux formes en lutte au temps de Plaute, c'est la forme pleine qui a triomphé. Plus tard, reparaîtra une forme écourtée, mais à la suite d'un changement dans la nature de l'accent.

Ainsi dans cette dissertation, on rencontre toutes les confusions : confusions de l'accent indo-européen et de l'accent latin, de l'accent latin et de l'accent roman, de l'accent et du temps marqué. Elles apparaissent d'autant plus choquantes que la discussion est mieux distribuée et d'une marche plus rigoureuse. Il est regrettable de voir de précieuses qualités gâtées par des vues aussi fausses. C'est une nouvelle preuve de la stérilité d'une méthode qui confond les époques et transporte dans le domaine latin des faits propres au domaine roman [1].

Paul Lejay.

---

1. Je n'insiste pas sur tel ou tel détail qui pourrait provoquer des réserves. Ainsi M. S. a raison de considérer comme phonétique, et non métrique, la loi d'abrègement iambique. Mais une interprétation de cette loi qui admet un rôle quelconque de l'accent, est inadmissible (p. 6). Page 5, aux philologues qui actuellement en sont restés aux idées admises dans la première période des études métriques sur Plaute (syncopes *ap'd m'nistrare*), il faut joindre M. Vernier, *de senariis italicis*, 1888. P. 30, n. 1, on ignore généralement en Allemagne que le Plaute de la collection Lemaire contient un index qui, à défaut d'autre, peut servir à contrôler les statis-

454. — **Étude sur le Liber Censuum de l'Église romaine,** par Paul Fabre, Paris, Thorin, 1892. In-8 de VII-233 pages. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule 62).

Le caractère essentiel du pouvoir pontifical au moyen âge est son universalité. Comme le souverain pontife est le représentant de Dieu sur la terre, il a seul qualité pour lier et délier. En théorie sa puissance est sans limites. Il n'est pas une question qu'il n'ait qualité de résoudre, pas un coin de terre où il n'ait droit d'imposer sa volonté. En fait, les papes virent leur autorité limitée par leur faiblesse matérielle. L'existence de ce pouvoir suprême, qui au premier abord paraît un danger, eut sur le développement de la civilisation un effet bienfaisant. Force morale et universelle, la papauté fut, plusieurs siècles durant, le seul obstacle à l'épanouissement complet de deux fléaux étroitement liés, contre lesquels se débat encore l'humanité et dont le moyen âge a souffert plus qu'aucune autre époque : le particularisme et la force brutale. C'est l'un des moyens employés par les papes pour étendre leur action sur le monde chrétien qu'a étudié M. Fabre à propos du *Liber censuum*. Il l'a fait de façon à satisfaire les plus difficiles et — pourquoi ne le dirais-je pas ? — de façon à se placer du premier coup parmi les historiens les plus pénétrants de notre époque.

On désigne sous le nom de *Liber censuum* un recueil composé en 1192 par le camérier Cencius et comprenant la liste des cens dus à l'Église romaine. Des blancs y furent ménagés pour permettre l'addition des cens qui seraient établis dans la suite des temps. Le livre fut, en effet, tenu à jour et resta en usage jusqu'au XVI^e^ siècle que disparut la vieille institution du cens. L'auteur ne s'était pas borné à dresser la liste des églises, monastères, maisons hospitalières, villes, châteaux, domaines, rois ou princes, censiers de l'Église romaine ; il y avait ajouté à titre de pièces justificatives un certain nombre d'actes établissant les droits du Saint Siège, et même des traités qui au premier regard ne paraissent pas avoir grand rapport avec les revenus de l'Église romaine : tels l'*Ordo romanus* et les *Mirabilia urbis Romæ*. L'introduction de pareils morceaux dans l'œuvre du camérier trouve cependant sa justification dans les idées de l'époque, surtout les *Mirabilia*. A ce sujet M. F. fait une remarque fort ingénieuse : « Les signes extérieurs, les symboles concrets des idées abstraites n'en ont que plus de puissance et ils prennent très vite une réalité objective. Les titres de Rome au gouvernement de la chrétienté, c'est la splendeur de son passé, c'est la série ininterrompue par laquelle on remonte de pontife en pontife jusqu'à l'apôtre Pierre. Aussi la description des merveilles de Rome et la liste des papes qui se sont succédé sur la chaire de saint Pierre semblent

---

tiques ; j'en dis autant du Térence. Vérification faite pour *quippe, nempe* et *unde*, je ne trouve pas dans les textes de M. S. *Trin*, I, 121 : *quae mihi mandata est, habeo dotem unde dem*.

avoir leur place toute marquée dans un recueil des droits et prérogatives du Saint-Siège. » Cencius trouva pour la composition de son œuvre un puissant secours dans les travaux du même genre, les polyptyques, composés antérieurement. Dès la fin du v^e siècle le pape Gélase avait fait dresser un état général des revenus de son église, qui était encore d'un usage courant quatre siècles après. Plus tard, nous trouvons une collection rédigée sous le pontificat de Grégoire VII, puis la collection canonique d'Anselme de Lucques, celle de Deusdedit, dont les auteurs avaient ramassé les titres de propriété de l'Église romaine. Un autre groupe comprend le polyptyque du chanoine Benoît, le livre censier d'Eugène III, celui du cardinal Boson, qui vinrent se fondre dans le recueil intitulé *Gesta pauperis scholaris Albini*, dont les deux derniers livres, composés en 1189, ont passé presque entièrement dans le *Liber censuum*. M. F. étudie ces diverses collections, démêle les liens qui les unissent et arrive ainsi à dresser la généalogie du *Liber censuum*, point d'aboutissement de tous les polyptyques antérieurs. Le *Liber censuum* nous est parvenu en dix-neuf manuscrits. M. F. les passe en revue, les décrit, les classe, dégage dans chacun d'eux la rédaction primitive des accroissements successifs. Mais j'avoue ne pas comprendre pourquoi le chapitre IV, intitulé *Les manuscrits du Liber censuum*, est séparé du chapitre I, intitulé *Objet et sources du Liber Censuum*, dont il est la suite naturelle, par les chapitres II et III relatifs au cens apostolique et à sa perception. Il eût été plus logique de rapprocher les chapitres I et IV, le fond et la forme. Ne serait-ce pas la crainte d'effrayer son lecteur et de le rebuter par des descriptions de manuscrits, qui a déterminé M. F. à briser ainsi son étude sur le recueil de Cencius ?

Quoi qu'il en soit, le centre du livre de M. F. est de toutes façons son étude si approfondie, si intéressante et si féconde en résultats nouveaux, sur le cens apostolique, son origine, sa nature, son histoire. Cette redevance a eu, suivant les époques, des significations diverses mais qui s'enchaînent les unes aux autres. Un cens est, d'une manière générale, une redevance, et plus spécialement une redevance de la terre, une rente foncière. Dans les baux emphythéotiques la redevance stipulée s'appelle *canon*, *pensio* ou *census*. Nombre de cens consignés au *Liber* ont leur origine dans des concessions de terres du patrimoine du Saint Siège faites à des particuliers ou à des églises. Les redevances de ce genre sont des exceptions. A côté de ce mode de propriété se constitue une autre forme de propriété qui donna lieu au paiement d'une redevance récognitive qualifiée également *census*. On sait l'importance de la recommandation et l'extension que prit cette institution pendant la période barbare. Les petits propriétaires se recommandent aux grands et leur abandonnent leurs terres pour obtenir leur protection, ne se réservant que le domaine utile. Mais on ne se contenta pas de se mettre sous la protection des vivants, on rechercha celle des saints. Ainsi une chronique du xi^e siècle rapporte que des hommes libres d'un lieu dit *Petregius*, se

mirent eux et leurs biens sous le patronage de saint Bénigne et payèrent dès lors sur son autel un cens fixé par eux. Mais il n'y avait pas de saint plus puissant que l'Apôtre. Il était donc naturel qu'on sollicitât sa défense. C'est ce que firent les églises, et cela surtout à l'époque où les rois devinrent impuissants à les protéger : à la mainbour du roi se substitua celle de l'Apôtre représenté par le souverain pontife. Ceci n'est pas une hypothèse. M. F. apporte des preuves. Entre les divers exemples qu'il donne choisissons-en un bien caractérisé. En 863, Gérard de Roussillon fonde deux monastères, l'un à Pothières, l'autre à Vézelay ; pour en assurer la défense il les soumet aux apôtres Pierre et Paul et les remet au pouvoir *(dominationi)* du pontife romain ; en retour de la protection que les religieux recevront du Saint Siège, ils lui paieront annuellement deux livres d'argent. L'Église romaine devient propriétaire *(heres)* des monastères fondés par Gérard. Encore au XIIe siècle, le monastère de Vézelay est qualifié *alodium ac patrimonium B. Petri*. L'Église romaine a la propriété du monastère, mais non pas la libre disposition ; elle ne peut l'aliéner, elle n'a aucun droit sur le domaine utile. Le cens annuel qu'elle reçoit constitue la redevance récognitive de son domaine éminent. C'est ainsi que, malgré une réaction éphémère en Allemagne sous les Ottons, le pouvoir pontifical se substitua peu à peu au pouvoir royal dans une de ses fonctions essentielles : la protection des églises. Jusqu'à la fin du pontificat de Grégoire VII le cens resta toujours récognitif du domaine éminent du Saint Siège ; mais, comme la donation d'un monastère à l'Église romaine avait pour but d'assurer la protection apostolique à la fondation qui en était l'objet, on prit l'habitude de voir dans le cens, moins une marque de la propriété accordée à l'Apôtre qu'un signe de la protection qui en était la conséquence. Avec Urbain II, la chancellerie pontificale adopte une nouvelle formule dans laquelle le cens est mis en corrélation directe avec la protection ; de plus cette protection sera désormais désignée par le nom de *libertas*, *libertas romana*. Les monastères censiers, soit qu'ils aient été donnés à l'Apôtre, soient qu'ils ait été seulement placés sous sa protection, jouissent de certains privilèges déterminés qui constituent la *libertas* et les prémunissent contre les dangers extérieurs et intérieurs. Mais, il importe de le remarquer, cette immunité est purement temporelle : ce qui résulte de son origine qui avait été avant le XIIe siècle l'abandon à l'Apôtre d'une partie du droit de propriété, le domaine éminent. Jusqu'ici la juridiction spirituelle de l'évêque diocésain sur les monastères censiers reste intacte. Dès le VIIIe siècle, on voit bien quelques églises exemptées de la juridiction de l'ordinaire, mais ce n'est qu'au XIe siècle et spécialement sous l'influence de Grégoire VII que la papauté, d'accord avec les moines, étendit le sens du mot *libertas* et que les monastères censiers devinrent pour la plupart des monastères exempts, c'est-à-dire soustraits à l'autorité diocésaine.

Les églises ne furent pas seules à entrer *in jus et proprietatem Beati*

Petri. Des villes, des châteaux, des seigneuries, des royaumes même devinrent propriétés du Saint Siège et lui payèrent un cens récognitif de son domaine éminent. Ainsi en 1085 Pierre, comte de Substantion et de Melgueil, abandonna son comté aux apôtres Pierre et Paul. Plus tard, le comte de Barcelone ayant reconquis sur les infidèles la ville de Tarragone, en fit présent au Saint Siège et déclara que lui et ses successeurs la tiendraient des mains de saint Pierre, s'engageant à lui payer un cens annuel de vingt-cinq livres d'argent. M. F. établit qu'un certain nombre de seigneuries ont été offertes au Saint Siège et gardées en usufruit par les donateurs sous condition d'un cens annuel, signe de la nue propriété de l'Apôtre, et partant de la protection exercée par son représentant. Certains événements s'éclairent désormais d'un jour tout nouveau. Ainsi, on s'est demandé en vertu de quel droit le pape Nicolas II avait pu accorder à Robert Guiscard l'investiture de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile ? Tout simplement parce que le conquérant normand, désireux de légitimer sa conquête, l'avait abandonnée au Saint Siège pour la tenir de lui. Mais il n'y a pas lieu de rechercher de prétendus droits anciens du Saint Siège sur les terres conquises. Quant aux droits du Saint Siège sur le royaume d'Angleterre, leur origine est un peu différente. Les rois anglo-saxons, en offrant un tribut à l'Apôtre, avaient voulu lui marquer leur reconnaissance et acquérir sa protection. Mais cette aumône perdit rapidement son caractère primitif pour prendre celui d'un cens, qui, assimilé aux autres cens, fit considérer le royaume qui le payait comme feudataire du Saint Siège.

Nous ne suivrons pas M. F. dans les détails qu'il nous donne sur la perception du cens. C'est là un point d'administration financière fort intéressant mais qui ne peut guère être résumé. Ce que nous avons dit suffit à montrer avec quelle netteté M. F. a dégagé le caractère du cens romain. Il est arrivé à ce résultat grâce à une analyse minutieuse des documents ; par là son livre restera un modèle. Il ne se contente pas de références aux textes ; il les présente au lecteur, les étudie devant lui et le fait en quelque sorte assister à leur dissection. Il isole les éléments qui les composent, et, bien que je n'aime guère les comparaisons, il en est une qui s'impose ici : on dirait d'un chimiste dans son laboratoire. Sous sa plume l'histoire devient, dans la mesure du possible, une science expérimentale. Cette méthode que M. Fabre pratique avec tant d'habileté, il la tient de deux maîtres éminents qui, pour adversaires scientifiques qu'ils aient été, peuvent toutefois être associés dans une même louange à cause de l'influence qu'ils ont eue l'un et l'autre sur les intelligences qu'ils ont dirigées, et dont le second a, selon moi, fait plus que personne depuis vingt ans, pour le relèvement des études historiques en France : j'ai nommé Fustel de Coulanges et M. Gabriel Monod.

M. Prou.

455. — **France, Franceis et Franc im Rolandsliede**, par le Dr Carl Th. Hoefet, Strasbourg, K. J. Trübner, 1891, gr. in-8, 74 p.

Dans un article publié en 1869 dans la *Revue des Questions historiques* (t. VII, p. 84 suiv.), M. Léon Gautier avait soutenu contre certains savants que l'auteur de la Chanson de Roland donnait déjà en général au mot de *France* un sens et une valeur très rapprochés de son acception moderne. « Le pays tant aimé par le neveu de Charlemagne, « disait il, c'est notre France du Nord avec ses frontières naturelles du « côté de l'Est, et ayant pour tributaire toute la France du midi. » C'est cette opinion, contestable, je le reconnais, sur certains points, que M. Hoefet relève aujourd'hui après bien d'autres et soumet de nouveau à une critique raisonnée. Son étude, très précise dans les détails, très méthodique même, si l'on en prend à part chacun des quatre chapitres, n'offre cependant peut-être pas un plan des plus nets dans son ensemble. L'auteur, après avoir examiné l'emploi des mots *France*, *Franceis* et *Franc* dans les anciens poèmes français, expose l'opinion des savants français (y compris ceux du siècle dernier) sur le sens du mot *Francia* dans les textes du haut moyen âge; puis, cela fait, il reprend pour son compte l'examen critique des autres sources latines médiévales, et arrive enfin seulement dans un dernier chapitre à l'usage proprement dit de la chanson de Roland. Ses conclusions sont naturellement très différentes de celles de M. Léon Gautier. Je ne nie pas que M. H. ne déploie beaucoup d'érudition à commenter ses textes, beaucoup d'ingéniosité même parfois à les plier à sa thèse : il ne convainc cependant pas entièrement. L'interprétation qu'il donne (p. 42) à la glose bien connue de Reichenau *Gallia : Frantia* (Foerster, 934), n'est point absolument certaine. L'argument qu'il tire (p. 71) de *Franc-eis* venant de *Franc-ia* (il serait plus exact de dire *Franciscus*) n'importe peut-être pas beaucoup à la question. Enfin il y a un fait contre lequel il argumente en vain (p 54-55) : c'est que Aix(-la-Chapelle) est accompagnée dans plusieurs vers du Roland de la mention *en France*. Je n'ai point l'intention d'entrer ici dans le fond de la question : je crains que (sans le montrer ouvertement) M. Hoefet n'ait apporté à la résoudre pour son compte certaines préoccupations étrangères à la science pure; mais on peut le louer du moins d'avoir réuni une riche collection de textes, et d'avoir ainsi préparé une solution définitive.

E. Bourciez.

---

456. — **Chansons de Conon de Béthune**, édition critique, précédée de la biographie du poète, par A. Wallenskoeld, 1 vol. in-8 de 292 p. Helsingfors, 1891 (en dépôt chez Welter, à Paris).

457. — **Le style de la lyrique courtoise en France aux XIIe et XIIIe siècles**, par H. Binet, ancien élève de l'Ecole normale supérieure de Liège, 1 vol. in-8 de 109 p. Paris, 1891.

I. — Cette édition ne ment point aux promesses de son titre : elle est

vraiment critique et très soigneusement exécutée. Une rigoureuse classification des mss. (qui coïncide, à quelques détails près, avec celle de M. Schwan), a permis à M. Wallensköld de constituer un texte fort satisfaisant et d'établir quelques points qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de notre ancienne poésie lyrique, à savoir que Conon n'a pas admis dans ses chansons d'assonances, ni probablement de césures épiques. Le texte est précédé d'une longue introduction où l'éditeur étudie, outre la biographie du poète, les particularités rythmiques et grammaticales de ses œuvres et tente de reconstituer leur langue originale : il est suivi d'un commentaire (assez maigre, il est vrai, et qui est loin d'élucider tous les passages obscurs) et d'un glossaire. Le seul reproche que l'on puisse faire à M. W. est, outre celui de connaître médiocrement les alentours de son sujet, de pécher par excès de conscience ou une logique trop rigoureuse. Il eût pu exposer plus brièvement sa classification des mss. et, ce travail une fois fait, s'abstenir de justifier en détail le choix des leçons auquel il s'arrêtait. Il eût dû aussi, tout en accordant en général la préférence aux mss. dont il avait démontré la supériorité, les suivre moins aveuglément [1]. M. W. se défie un peu trop de tout ce qui ressemble à une idée générale : sa biographie du poète est aussi peu vivante qu'elle est complète ; il y a accumulé les faits et les témoignages, mais n'a pas essayé d'esquisser les traits de cette physionomie si originale. L'application un peu mécanique d'excellents principes le conduit même à de véritables erreurs : dans sa restitution de la langue du poète (pp. 198, 201), il admet que *c* et *g* latins devant *a* libre passent à *ch.* et *j* ; c'est là un fait qui est démenti non seulement par les graphies, si fréquentes dans les textes artésiens, comme *cemin, ceval, bouce* (et où le *c*, comme l'a démontré M. Raynaud, représente la prononciation *k*) *lasque, goie*, etc., mais aussi par des variantes du texte même [2]. M. W. a attaché trop d'importance à des rimes telles que *bouce : courrouce* où il faut admettre, dans la prononciation du premier mot *(bouche)*, une influence française. Cette influence est du reste un fait trop négligé par M. W., bien qu'il soit attesté par un texte célèbre de son auteur même, et qui rend assez périlleuses les tentatives de restitution systématique comme la sienne.

Voici maintenant quelques remarques de détail : P. 5 et 106 : on s'étonne de voir M. W., ordinairement si circonspect, admettre que la dame chantée par Conon ait pu être Marie de Champagne ; c'est une pure hypothèse que rien ne vient appuyer et qu'infirmerait peut-être le fait que la comtesse avait, au moment où chantait le poète, dépassé la quarantaine. P. 107 : l'époque où vécut Gace Brûlé a été déterminée

---

1. Voir, à ce sujet, et sur des leçons de certaines pièces qui ont échappé à M. W., la note que je viens de publier dans la *Romania* (juillet 1892).

2. Dans IV, 39, il est clair que les fautes *ha les quelx, halas quex, e lais keilz* représentent, pour l'original, une graphie *lasque* ou *laske*.

par M. G. Huet[1]. P. 110 : il ne faut pas s'étonner que le numéro IX (Raynaud 1623) qui est une sorte de *sirventés*, soit sur le rythme d'une autre pièce. — P. 224 : la disposition des couplets dans la pièce IV (R. 1125) telle que le donnent les mss. M et T (1, 2, 6, 5, 4, 3), dont M. Wallensköld a eu tort de s'écarter ici, est la seule bonne : la consécution de 6 et de 5 est assurée par le sens; quant à l'envoi, dont les rimes s'opposent seules à ce système et qui n'est donné que par un ms., il est apocryphe. P. 286 : la chanson imprimée ici est sur le rythme et les rimes de 1175. Enfin, le glossaire est conçu d'après une méthode bien défectueuse : vouloir donner le type latin de tous les mots, même de ceux qui sont de formation française, c'est se condamner à créer des monstres philologiques (ainsi *aditam* « pour *adjutam* », *cortensiam*, *de-ex-variam* (= *derverie*) etc., et s'exposer à troubler les notions de phonétique des élèves dont on invoque l'intérêt : il est clair que *dismer* a été formé sur *disme*, et ne vient pas de *decimare*, qui donnerait soit *desmer*, soit *doimier*.

II. — Nous ne pouvons malheureusement adresser au livre de M. Binet les mêmes éloges qu'à celui de M. W. Un travail de ce genre ne peut être utile que par l'heureux choix et la distribution méthodique des exemples; c'est par là peut-être que celui-ci pêche le plus. M. Binet semble avoir jeté pêle-mêle des textes précipitamment recueillis dans des cadres tout faits, qui, pour être empruntés à un vieux traité de rhétorique, n'en sont pas moins défectueux. N'est-ce pas se contenter à peu de frais que de consacrer un paragraphe du chapitre « Comparaison » à la « Nature Humaine », et n'est-ce pas manifester un singulier dédain de la classification que d'en terminer certains autres par cette rubrique vraiment trop compréhensive : « autres figures » ? La négligence se trahit du reste par le grand nombre d'exemples reproduits à plusieurs endroits ou qui eussent trouvé plus naturellement leur place ailleurs (voy. pp. 11 et 31, 20 et 32, 55 et 72, 59 et 64). Des pages entières sont remplies (pp. 72-91) par des listes de locutions qui n'ont absolument rien de « courtois » et sont communes à toutes les œuvres littéraires du moyen âge. Dans les citations, les vers faux abondent, l'auteur respectant scrupuleusement les lamentables éditions de Tarbé, dont il a fait un usage immodéré. La plupart du temps, il cite les textes, même les plus obscurs, sans explication; il est vrai que, quand il se hasarde à les interpréter, les faux sens ou les contre-sens abondent sous sa plume (voy. pp. 17, 20, 28, 30, etc.). La conclusion exprime des idées justes, mais dans une langue vraiment trop incorrecte.

A. JEANROY.

---

1. Positions des thèses des élèves de l'École des Chartes, 1885.

458. — G. Weill. **Les théories sur le pouvoir royal en France pendant les guerres de religion.** Paris, Hachette, 1891. In-8, 317 p.

459. — Id. **De Gulielmi Postelli vita et indole.** Hachette, 1891.

I. — La thèse française de M. Weill est une enquête approfondie sur les arguments qu'au xvi^e siècle les partis politiques et religieux en présence présentèrent pour ou contre l'autorité royale. Personne n'avait avant lui étudié dans leur ensemble les écrits de polémique et les ouvrages d'érudition qui, directement ou indirectement, touchaient à l'origine, à la nature et au développement du pouvoir suprême. Il ne s'en est pas tenu là; il a lu et analysé le monceau de pamphlets d'occasion, de libelles de circonstances, de feuilles détachées qui traduisaient au jour le jour, à l'égal de notre presse contemporaine, les sentiments, les passions, les idées de l'opinion publique. De ce vaste travail de dépouillement, la Sorbonne lui a tenu le plus grand compte ; aux éloges qu'elle lui a donnés pour ce long et fastidieux labeur, d'où est sortie une œuvre agréable et solide, on nous permettra d'ajouter, au nom des explorateurs du xvi^e siècle, l'hommage d'une reconnaissance intéressée.

M. W. a suivi dans son exposition l'ordre chronologique qui lui permettait de passer en revue toutes les doctrines, et au moment où elles se sont produites; son livre est donc moins un exposé didactique des théories sur le pouvoir royal que l'histoire des transformations de la pensée politique dans la dernière moitié du xvi^e siècle. C'est là un dessein très louable ; l'ouvrage dispense de lectures pénibles ; il contient l'essence de ces innombrables brochures de deux ou trois pages, généralement anonymes, qui portaient jusqu'aux derniers recoins de la France le mot d'ordre des factions et qui aujourd'hui donnent, par leur masse, l'impression d'une agitation générale et d'une vie politique très intense.

Oserai-je dire, malgré mon estime pour cette œuvre de conscience et de science, que cette méthode n'est point sans inconvénients. Bien que l'auteur possède à un degré éminent une qualité d'esprit peu commune, l'art de formuler en quelques lignes, à la fin ou même dans le cours d'un chapitre, les doctrines qu'il vient d'exposer longuement, cependant, malgré cette précision et cette concision si enviables, l'impression générale reste vague et fugitive. C'est pour une bonne part la faute de l'époque elle-même dont les manifestations furent si confuses et si contradictoires; mais n'y a-t-il rien que cela ? Était-il impossible de suppléer au chaos des événements par la logique des généralisations? Ne pouvait-on pas ramener à un ou plusieurs systèmes l'ensemble des opinions, au lieu de les signaler, dans leurs contradictions et leur antagonisme, au moment de leur apparition sous les différents règnes des derniers Valois? Je ne méconnais pas ce que cet ordre logique, par opposition à l'ordre chronologique, présente de dangers; mais peut-être le lecteur garderait-il du livre un enseignement, plus précis et digne de l'effort qu'il a coûté.

A vouloir tout dire, est-on même jamais sûr d'être complet? Il semble que M. W. aurait pu tirer meilleur parti des procès-verbaux des États. Les délibérations des ordres, les sermons prononcés aux messes solennelles, ouvrent plus d'un jour sur l'âme des mandataires de la nation et, par eux, sur la nation elle-même. Il y a eu aussi sous Henri III, de la part du pouvoir royal, une tentative très curieuse d'offensive, qui ne paraît pas assez nettement indiquée. L'élévation de favoris que ne recommandaient ni leur naissance ni leur mérite, la réorganisation des conseils, la création de l'ordre du Saint-Esprit, la fixation minutieuse de l'étiquette attestent que Henri III sentait les dangers courus par l'absolutisme ainsi que la vigueur et les progrès des partis hostiles. Le soin qu'il mettait à rehausser le prestige de la royauté peut paraître puéril. Les Bourbons en jugeaient autrement; ils adoptèrent la plus grande partie du règlement élaboré par Henri III et, comme lui, s'attachèrent à démontrer aux grands qu'il y avait entre le prince et l'aristocratie d'autres distinctions que celles de la puissance.

Ce n'est qu'un point secondaire. Où l'on aurait peut-être le droit d'être plus exigeant, c'est sur la question d'origine et de nature des théories analysées dans la thèse. Et d'abord, sont-ce de véritables doctrines ou de simples arguments de combat? En tout cas, où les polémistes français allaient-ils chercher leurs raisons et leurs preuves? Que leur fournissaient le moyen âge, la Bible, l'antiquité, ou même le spectacle des constitutions des autres États européens? Est-il possible de découvrir au milieu d'idées déjà exploitées quelque vue nouvelle, quelque idée d'avenir? Ce départ aurait été, si je ne m'abuse, digne d'intérêt. Car, s'il était absolument acquis que tous les arguments, produits à cette époque, avaient eu déjà cours, on s'expliquerait à merveille l'avortement de doctrines surannées et l'échec de ce prodigieux mouvement de rébellion, qui n'aurait été qu'un mouvement de réaction.

M. W. pourra me répondre qu'avant de s'aventurer dans cette question si complexe des origines, il était indispensable de reconnaître le terrain solide des faits; sur ce point, il n'y a que des éloges à lui donner. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on parvient à relever çà et là quelques inexactitudes. Ainsi, p. 16, il faut bien que « cette étoile du matin » brillant « au milieu du nuage de midi » soit un contresens, puisque d'ordinaire les étoiles ne se montrent pas en plein jour. Claude Seyssel qualifié d'archevêque d'Embrun (p. 12) fut en réalité archevêque de Turin. Le catholicisme de Catherine de Médicis dont M. Weill se porte garant n'est pas de meilleur aloi que sa vertu. Le *Discours merveilleux* dont il est question incidemment (p. 93), est mieux qu'une invective contre la reine-mère. C'est le manifeste des politiques prêts à entrer en campagne; les avances qui y sont faites aux Guises s'expliquent par la composition complexe de ce parti et par son désir d'isoler, à

tout prix, cette redoutable ennemie [1]. Aussi aurait-il été mieux à sa place p. 180-184 dans le chapitre spécialement consacré aux politiques.

Ce sont là des vétilles dont le petit nombre déclare assez la qualité de l'ouvrage. Si l'on passe condamnation sur le plan et le défaut de système, il est certain que cette thèse a le rare mérite de bien établir et de bien préciser le caractère et l'évolution des opinions de 1560 à 1594. La Sorbonne, si exigeante, s'est déclarée satisfaite ; tenons-nous en comme elle aux félicitations. Aussi bien m'est-il agréable de saluer, à sa première publication, un compagnon de route et de travaux, qui, je l'espère, ne désertera pas cette histoire du XVI^e siècle encore trop dédaignée par les jeunes maîtres de l'université.

II. — La thèse latine de M. Weill est l'histoire intéressante, quelquefois singulière d'un de ces savants du XVI^e siècle, grands amateurs de livres, grands coureurs de routes. Postel visita l'Égypte, la Syrie, admira les Turcs, rêva la réconciliation des gentils et des chrétiens et n'échappa qu'avec peine aux griffes de l'Inquisition. Nous ne saurons pas encore (M. W. s'étant récusé avec modestie) tout le bien qu'il faut penser comme philologue de cet ancêtre de nos orientalistes ; mais l'homme, par sa vie, ses aventures, ses relations et son originalité, méritait une biographie. M. Weill qui n'avait pas le choix s'est résigné à écrire en latin l'odyssée lamentable ou plaisante de ce bohème de l'érudition.

Jean Mariéjol.

460. Tivaroni (Carlo). **Storia critica del risorgimento italiano. L'Italia durante il dominio austriaco. Tomo I. L'Italia settentrionale.** (Turin-Rome. Roux, 1892. In-12 de 662 pages, 4 fr. 50.)

Les Italiens se reprochent quelquefois de composer trop d'articles et pas assez de livres. En effet, outre que par tout pays il en coûte plus, dans tous les sens du mot, de faire un livre que de faire un article, l'Italie où chaque province, pour ne pas dire chaque ville, se souvient d'avoir formé un État et tient à ses souvenirs, possède un très grand nombre de Revues d'intérêt local qui entretiennent le goût des menues particularités de l'histoire et de la biographie. Mais M. Tivaroni n'est pas de ceux qui reculent devant les longues tâches. Il a publié une histoire critique de la Révolution française en deux volumes qui a été plusieurs fois réimprimée, trois volumes sur l'histoire de l'Italie avant et pendant l'occupation française, et en ce moment il travaille à une histoire de l'Italie

---

1. En vue d'une édition prochaine, je me permets de signaler *dans* et non *dant* p. 92 — regnum rabularum et non rabularium p. 104 — p. 111 quasi imper*li* (pour imperii) consortes.— Comment Du Haillan, dont l'ouvrage a paru en 1576, pourrait-il viser Belleforest, qui publia son œuvre de polémique la plus importante en 1579.

sous la domination autrichienne dont le premier volume vient de paraitre.

La méthode qu'il suit prête à de sérieuses objections; mais il en a si nettement vu, si sévèrement accusé dans sa préface les inconvénients, qu'on est tenté de prendre son parti contre lui-même. Assurément, comme il le dit, en étudiant l'un après l'autre tous les États dont l'union a enfin constitué l'Italie, il s'est condamné à recommencer sept fois le même récit; en s'effaçant le plus possible derrière l'exposition circonstanciée des événements et l'énumération des acteurs du drame, il risque de mettre moins en lumière le détail des idées que le détail des faits. Mais, sans soutenir que sa méthode s'imposât comme la seule qui pût substituer la vérité à la fantaisie, nous ne lui accorderons pas qu'elle ennuie le lecteur. Nous affirmerons surtout que peu d'ouvrages analogues mettent à la disposition du public une somme pareille de documents classés et contrôlés par une judicieuse critique. Il faut d'ailleurs observer que l'auteur n'a pas entendu simplement analyser les causes qui concoururent à l'affranchissement de sa patrie, mais décrire les conditions dans lesquelles l'Italie a vécu de 1814 à 1859; or ces conditions diffèrent assez sensiblement de province à province, et il est malaisé d'en présenter un tableau d'ensemble. Tout ce qu'on pourrait souhaiter serait que, dans la suite de son ouvrage, M. T. ne se privât plus du secours des notes et des appendices et qu'il y rejetât beaucoup de faits assez curieux pour être conservés, mais point assez instructifs pour figurer utilement dans le corps du récit.

Quoi qu'il en soit, sans parler de l'intérêt qui s'attache à des événements tels que les cinq journées de Milan et le siège de Venise, le présent volume éclaire vivement l'histoire du Piémont sous Victor Emmanuel I^er^, Charles-Félix et Charles-Albert [1]. Sans doute on savait déjà que de tous les peuples de l'Italie celui qui, jusqu'en 1848, semblait le moins se soucier de liberté et d'indépendance était précisément celui qui allait donner l'une et l'autre à la péninsule. Mais M. T. a singulièrement approfondi cette vérité piquante. Il montre le roi de Sardaigne accueilli avec enthousiasme à son retour le 20 mai 1814 et, dès le 21, abolissant toutes les lois faites depuis quinze ans sauf les impôts directs et indirects, rétablissant dans tous les emplois les fonctionnaires dont il trouvait les noms dans le *Palmaverde*, almanach de 1798, en un mot restaurant d'un coup l'ancien régime avec une audace ou plutôt avec une naïveté qui eût fait sourire nos Bourbons eux-mêmes. On verra aux pages 7 et 19 de curieux exemples de cette aberration et aux pages 25-26 le triste état de l'instruction publique à cette époque; contentons-nous de dire que les permis de circulation à travers les Alpes s'accor-

1. M. Tivaroni arrête son récit à l'année 1849 : pour le Piémont, il a raison; mais pour le Lombard-Vénitien, pour Parme et pour Modène, la période autrichienne ne finit évidemment que dix ans plus tard.

daient non pour la belle route du Mont-Cenis, œuvre de l'usurpateur, mais pour la route défectueuse de l'ancien régime; que les officiers qui avaient servi sous Napoléon ne furent conservés qu'à condition de perdre deux, trois ou quatre grades; que le roi cassait des jugements rendus pendant l'occupation française et faisait recommencer des procès. Du moins Victor-Emmanuel I[er] et Charles Félix sont débonnaires; parmi les intérêts de leur peuple, il en est du moins un qu'ils ménagent, son sang; si la révolution de 1821 entraîna l'exil de mille Piémontais dont cinquante seulement revirent leur foyer, deux seulement la payèrent de leur tête; car c'est pour se faire valoir auprès de la Sainte Alliance que le gouvernement sarde annonça quatre-vingt-onze condamnations à mort; en réalité, il n'y en avait eu que soixante-huit, dont soixante-six par contumace. Au contraire Charles Albert, à la suite de mouvements encore moins graves, frappe de mort les propagateurs de la *Giovine Italia* et ceux qui ne révèlent pas les complots, au point que (p. 401 et ailleurs) l'auteur déclare que mieux valait encore vivre sous le gouvernement étranger qui envoyait Pellico et Confalonieri au Spielberg. Encore si Charles Albert pratiquait franchement cette politique! Mais il donne les espérances les plus engageantes aux conjurés de 1821 pour révéler ensuite, non pas, il est vrai, leurs noms, mais leurs projets, attendu qu'il *a menti*, d'après l'auteur (p. 48 et suiv.), en prétendant qu'il n'avait pas approuvé les plans de Santa Rosa. M. T. réfute les raisons par lesquelles sur la fin le roi expliquait sa longue persévérance dans l'absolutisme, dans le refus d'amnistier ses amis de 1821; il n'admet pas que Charles Albert ait fièrement protesté avant la guerre de 1848 contre une violation éventuelle de son territoire par les Autrichiens (p. 147-8) : il nie qu'un prince, qui en mars 1848 n'avait à mettre en campagne qu'une armée de 25,000 hommes mal approvisionnée, c'est-à-dire beaucoup moins que Victor Amédée III en 1793, eût véritablement employé son règne à préparer l'indépendance de l'Italie (p. 195-6 et ailleurs).

Ce n'est point l'esprit de parti qui inspire M. Tivaroni; il reconnaît expressément que c'est la maison de Savoie qui a donné l'unité à l'Italie; il blâme formellement Manin d'avoir, en proclamant la république à Venise, aliéné Charles Albert et même les villes du territoire vénitien, qui n'avaient pas toutes gardé le meilleur souvenir du gouvernement de la *dominante* [1]. Ses réflexions sur le clergé témoignent également de son équité; quoique sa méthode lui interdît malheureusement d'étudier à part les différents principes du relèvement de sa patrie, il a semé dans son livre des remarques pleines de bonne foi et de justesse sur les servi-

1. V. p. 526-7. On peut seulement regretter que dans son admiration pour Mazzini, il n'ait pas assez nettement condamné le régicide et qu'il paraisse permettre de répondre aux fusillades par des assassinats (p. 135 et 138). Mais il faut se rappeler que le roi Humbert a lui-même souscrit pour le monument à Mazzini.

ces que l'Église, après avoir longtemps étayé le pouvoir absolu en Italie a fini par y rendre à la liberté ; tout en raillant les Piémontais d'avoir à la fois vers 1848 caressé le clergé et détesté les jésuites sans réfléchir, dit-il, que le clergé et les jésuites ne sont qu'une seule et même chose (p. 190), il constate que le peuple est resté indifférent ou même hostile à l'émancipation de l'Italie (p. 38-39), jusqu'au jour où Gioberti convertit, outre Charles Albert, Pie IX à la liberté (p. 159, 406, 411); et il fait voir à l'occasion les ecclésiastiques prêchant en 1848 la guerre de délivrance, bénissant les drapeaux, quelquefois même s'armant et mourant pour leur pays.

Un des mérites du livre est la précision avec laquelle l'auteur discute. On remarquera, par exemple, avec quel soin il examine si Charles Albert connaissait ou non le triomphe de l'insurrection de Milan lorsqu'il déclara la guerre à l'Autriche. Il a éclairé de la même manière une foule de points. Quelques-uns demeurent un peu obscurs : à propos des cruautés exercées par les Autrichiens en 1848-9 (p. 447, 481-2), il avertit qu'Atto Vannucci a grossi la liste des martyrs de l'Italie, et pourtant s'attache peu à la reviser. Mais publierait on jamais un livre important d'histoire si on attendait qu'on eût élucidé jusqu'au dernier doute? M. Tivaroni a, selon son habitude, abordé courageusement un vaste sujet; il le traite avec science, impartialité et clarté. Voilà de quoi satisfaire même des lecteurs difficiles.

Charles Dejob.

OBSÈQUES D'ERNEST RENAN

Discours de M. Gaston Boissier

(Au nom de l'Académie française.)

Celui auquel nous rendons les derniers devoirs fut un génie puissant et complexe. Il réunissait des qualités qui ne semblent pas toujours s'accorder ensemble. C'était à la fois un philologue et un artiste, un théologien, un poète, un historien, un philosophe, et partout au premier rang. Les corps savants auxquels il appartenait parleront de ces aptitudes diverses. Il est naturel que l'Académie française regrette surtout en lui le grand écrivain; c'est donc à l'écrivain que je dois, en son nom, rendre hommage.

Il a consacré un livre merveilleux, le plus beau peut-être qu'il ait écrit, à nous raconter sa jeunesse. Nous savons dans quel milieu il a grandi, à quelle école son talent s'est formé. Dans une petite ville de Bretagne, loin du monde et du bruit, puis à Paris, dans des sanctuaires bien fermés, parmi des hommes graves, gens d'une autre époque, conservateurs pieux des anciennes traditions, il a fréquenté d'abord les écrivains de l'antiquité et de notre XVII[e] siècle; ensuite il s'est livré à l'étude de la Bible, et, pour la mieux goûter, il a voulu la lire dans sa langue. Il avait vingt-deux ans, son esprit s'était mûri à cette discipline austère, quand, par une brèche entr'ouverte, les idées modernes pénétrèrent dans cette âme qui, jusque-là, s'était nourrie du passé. Elle en fut tout imprégnée en un moment. Il est facile d'imaginer à quel point l'initiation fut rapide quand on se souvient qu'en 1849 il avait achevé d'écrire l'*Avenir de la science*, qui le contient tout entier. Cependant le choc ne fut pas assez fort pour tout renverser. De cette éducation isolée et particulière il lui resta beaucoup; il ne put jamais se faire entièrement à ce monde où il était entré si tard et déjà formé. De là viennent chez lui ces contrastes et ces mélanges qui nous déconcertent d'abord, puis nous enchantent. Son scepticisme, quand il doute, est toujours un peu teinté de foi; un certain respect tempère ses plus grandes violences; on sent qu'il y a deux

hommes qui vivent en lui, l'homme ancien et l'homme nouveau, et qu'ils se contredisent sans se combattre. C'est par là surtout qu'il ne ressemble à aucun autre; c'est ce qui fait, je crois, une partie de l'originalité de son œuvre.

L'autre lui est venue des études scientifiques qui avaient occupé sa jeunesse. Ce n'est pas la coutume que les artistes et les poètes débutent par être des philologues; quand on s'est une fois jeté dans les recherches ardues de l'érudition, on n'en sort pas aisément. M. Renan a passé sans effort de l'érudition à la littérature, ou plutôt, il les a toujours mêlées ensemble. Ce bagage énorme de connaissances minutieuses, qu'il avait amassé, n'a jamais embarrassé sa marche. C'est une merveille de voir comme il en porte légèrement le fardeau. Il leur doit cette abondance d'aperçus nouveaux, les perspectives ouvertes de tous les côtés, qui semblent agrandir les sujets qu'il traite, ce flot de comparaison et d'images qui colorent son style, et qui font par moment de ce grand prosateur presque un poète.

Il était donc parfaitement préparé, armé de toutes pièces, quand il commença d'écrire. Aussi fut-il, dès ses premiers essais, un écrivain remarquable et remarqué. Mais, s'il plaisait aux autres, il ne se contentait pas lui-même; à ce fond qui lui venait des études de sa jeunesse il voulut toujours ajouter; comme tous les esprits vigoureux, il sentait le besoin de se renouveler sans cesse. Avec les sujets nouveaux qu'il abordait son talent semblait se rajeunir. L'histoire qu'il entreprit bientôt d'écrire lui fournit l'occasion de joindre à ces exposés de doctrines où il excellait des récits, des paysages, des portraits, et ce savant, ce polémiste, ce critique se trouva être du premier coup un peintre incomparable. Il ne lui a pas suffi de nous laisser, sur les *Origines du christianisme* et l'*Histoire d'Israël*, deux belles œuvres qui dureront autant que notre littérature; arrivé à la maturité du talent, à la plénitude de la gloire, il a tenté une évolution nouvelle et hardie: il lui a plu de se livrer à tous les caprices de sa pensée et de mettre à son imagination la bride sur le cou. Révolté de ces conventions hypocrites qui imposent à l'homme grave un sérieux continu, il s'est donné le plaisir de semer ses entretiens et ses allocutions, toujours pleines d'un sens profond, d'élans de gaieté imprévus; il a osé par moments rêver tout haut devant nous. L'entreprise était téméraire dans un pays où le goût est si timide, où l'on a tant de peur du ridicule, où il est à la mode de se défier de ce qui est nouveau, tout en se moquant de ce qui est ancien. Mais M. Renan s'était mis de bonne heure à l'école de la Grèce; il avait visité pieusement Athènes et adressé à « la déesse aux yeux bleus » qui habite l'Acropole une prière dont on se souvient. Il faut croire que la déesse écouta favorablement son adorateur, puisqu'elle voulut bien lui accorder, avec l'aimable souplesse du génie grec, ce don charmant d'égayer la gravité par un sourire, et lui permettre de nous rendre quelquefois une image des fantaisies ailées du divin Platon.

Ce qu'il faut le plus admirer dans les tentatives audacieuses de M. Renan, c'est qu'elles n'ont jamais rien coûté à la pureté et à la netteté de son style. Personne n'a parlé de nos jours un français plus savant à la fois et plus simple, plus limpide, plus sincère, à travers lequel s'aperçoive mieux la pensée. Un grand écrivain n'est tout à fait maître de la langue dont il se sert qu'à la condition de ne pas lui faire violence. Si l'on veut être trop impérieux avec elle, comme un cheval de sang, elle s'effarouche et regimbe. Mais quand on la connaît à fond, qu'on ménage sa nature et ses instincts, et qu'on sait la conduire, elle obéit en esclave et se prête à tout. M. Renan la domine en la respectant; il n'a jamais eu besoin de la torturer pour lui faire exprimer en perfection les subtilités de ses pensées, les nuances de ses sentiments, les finesses de son ironie; il la plie sans effort à tous ses usages. C'est la langue de tout le monde, et pourtant il excelle à la faire sienne. A tous ceux qui prétendent aujourd'hui que le français est trop pauvre pour rendre leurs impressions et leurs idées, qui veulent l'encombrer de mots nouveaux, qui brisent à plaisir les cadres de notre vieille phrase je ne vois qu'une réponse à faire: il faut leur demander de lire une page des *Souvenirs de jeunesse* ou des *Dialogues philosophiques*.

Voilà pourquoi les livres de M. Renan ont trouvé tant de lecteurs. Ils ont pénétré partout où l'on se sert encore de notre langue, et tous ceux qui les ont lus, sans distinction de secte ou d'école, les ont admirés. Le théologien, chez lui, a soulevé et soulèvera toujours des discussions violentes. On n'en peut pas être surpris, et lui-même savait bien qu'en s'aventurant au milieu des polémiques religieuses il mettait le pied dans la région des tempêtes; mais sur l'écrivain tout le monde s'accorde; personne ne conteste que, dans la seconde moitié de ce siècle, il n'y en a guère de plus grand. Aussi, tous ceux qui ont quelque souci des lettres françaises ont-ils applaudi à ces récompenses extraordinaires que la nation lui décerne. Nous étions accoutumés, jusqu'ici, à les voir réservées pour d'autres gloires. Il semblait vraiment que ce n'était pas servir son pays que de l'éclairer, de l'instruire, de l'illustrer par de beaux ouvrages. Et pourtant, il y a deux siècles, au milieu d'une société aristocratique, Racine osait déjà dire que « quelque différence que, pendant leur vie, la fortune mette entre les écrivains et les plus grands héros, après leur mort, cette différence cesse et que la postérité fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine ». Cette vérité, qui dut alors paraître un paradoxe, reçoit aujourd'hui une

solennelle confirmation. Soyons fiers, messieurs, de ce spectacle qui nous est donné, et que nous ne connaissions guère, d'un grand écrivain, qui n'a rien fait que d'écrire, traité comme un grand capitaine. Ce n'est pas Renan seul, c'est toute la littérature qu'on honore en ce moment par l'éclat de ces funérailles triomphales.

Discours de M. Alexandre Bertrand.

(Au nom de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.)

Vous venez d'entendre les justes louanges accordées au philosophe et au littérateur, mais Renan n'était pas seulement le brillant écrivain, le profond penseur que le monde admire, il était un savant de premier ordre.

Quand l'Académie française, en 1878, l'appelait dans son sein, il était déjà, parmi nous, à l'Académie des inscriptions, depuis vingt-deux ans une des lumières et des autorités les moins contestées. Séduite par la précocité de son érudition et de son talent, la compagnie, qui l'avait encouragé dès ses débuts, lui ouvrait ses portes en 1856. Son premier chef-d'œuvre, l'*Histoire générale des langues sémitiques*, avait enlevé tous les suffrages. Il n'avait que trente-trois ans. Nos anciens, trois, hélas! seulement sont encore vivants, l'accueillaient à titre de philologue et d'érudit.

Ils ne s'étaient pas trompés. Renan jusqu'à la fin de sa vie est resté des nôtres de cœur. Il a été le modèle des académiciens. Son assiduité à nos séances ne s'est jamais démentie; il s'y montrait l'auditeur le plus attentif, le plus bienveillant; il était le confrère le plus écouté, le fidèle gardien de nos traditions depuis la perte de Maury. Il me semble encore entendre sa voix un peu lente, calme et pénétrante, empreinte d'une si touchante bonhomie.

Il était infatigable. Nos comptes rendus sont remplis de ses communications. Tous les grands recueils dont l'Académie a la charge, *Histoire littéraire de la France, Recueil des historiens des Gaules, Histoire des Croisades, Notices des manuscrits*, l'ont eu pour collaborateur ou pour conseiller, l'*Histoire littéraire de la France* lui doit des mémoires qui sont des livres.

Le *Corpus inscriptionum semiticarum*, un des plus grands travaux de ce siècle, est en grande partie son œuvre. Il en a été l'inspirateur. De concert avec notre confrère M. Waddington, il en faisait approuver le projet en 1867. L'accomplissement de cette œuvre immense, qui sera une des gloires de notre compagnie, fut depuis sa constante préoccupation. Il avait été au début le secrétaire de la commission, il en était devenu le président et en était resté l'âme. Aux derniers jours de sa vie, déjà presque en présence de la mort qu'il attendait avec une si touchante sérénité, dans une espèce de testament que nous avons tous lu avec émotion, il écrivait : « *A l'Académie des inscriptions; le travail des Rabbins touche à son terme, le* Corpus inscriptionum semiticarum *est en excellentes mains; tout cela me cause une grande satisfaction.* »

Ceux qui ne connaissent de Renan que ses œuvres littéraires, les auditeurs du « Dîner celtique », de la « Fête des Félibres », de celle de « Bréhat » et de tant d'autres où il enchantait par le charme de sa parole, ne se doutent guère que ce philosophe aimable, ce brillant causeur, ce poète de la prose laisse une œuvre purement scientifique qui suffirait à illustrer le nom d'un autre.

Mais ces travaux multiples de haute érudition et de philologie, qu'il accomplissait par devoir (personne n'a été plus homme de devoir que lui), ne furent jamais qu'un accessoire dans son existence, une préparation à une œuvre plus haute. Le but de la vie était ailleurs.

Ce Breton de vieille race celtique, cette race faite de mysticisme, de poésie, de dévouement et de sincérité, qu'il a souvent si bien caractérisée, dominait en lui. Il avait l'âme religieuse, *la vraie piété, celle qui vient d'une tradition reçue par le cœur*. Les idées religieuses étaient l'asile et le tourment de sa pensée.

Les Souvenirs d'enfance et de jeunesse, ce livre charmant qui le fera toujours aimer, où apprendront à le connaître ceux qui l'ignorent ou le méconnaissent, où le reconnaissent si bien ceux qui ont eu le bonheur d'être admis dans son intimité, donne le secret de sa destinée. Il avait soif de vérité. A cette noble passion il a tout sacrifié. Elle a été l'idée maîtresse, l'idée directrice de sa vie, le mobile de toutes ses actions. Il y a puisé la force d'accomplir une tâche sous laquelle tout autre aurait succombé.

Un jour, les grandes et merveilleuses découvertes qui feront du XIXe siècle un des plus extraordinaires de l'histoire l'ont ébloui. Comme Littré, cet autre grand esprit, cet autre grand homme de bien, il a cru voir poindre l'aurore d'un monde nouveau dont l'approche, depuis cinquante ans, trouble tant de nobles âmes. Une voix intérieure lui parlait, comme à Socrate parlait son génie familier, une de ces voix qui se font impérieusement entendre à quelques âmes privilégiées au jour des grandes crises de l'humanité. Il s'en est fait l'écho retentissant.

Nous n'avons point ici à juger sa doctrine, mais nous, les témoins de sa vie laborieuse, désintéressée, de la sincérité de son âme, de la sérénité de sa conscience, nous

ses amis et ses admirateurs, nous lui devons le pieux témoignage de notre affectueux respect.

Avec Renan disparaît l'étoile la plus brillante peut-être de cette pléiade bretonne, l'honneur de la république des lettres : Chateaubriand, Lamennais, Renan. Renan restera une des gloires de la France. Soyons-en fiers. Mais en disant le dernier adieu à l'homme de génie, au savant éminent, n'oublions pas l'homme de bien.

Discours de M. Gaston Paris.

(Au nom du Collège de France.)

C'est ici qu'il a voulu finir, dans ce Collège de France qu'il avait tant aimé et dont la gloire séculaire lui devra un de ses plus éclatants rayons. Pendant ce cruel été, tandis que ses yeux déjà voilés disaient adieu à sa chère Bretagne et semblaient chercher sur le vieil Océan celtique la barque mystérieuse qui, jadis, transportait les âmes dans « la terre de l'éternelle jeunesse », il n'avait qu'un désir, revenir à Paris. On s'étonnait de cette volonté tenace dont la satisfaction a été sa dernière joie; c'est qu'il voulait mettre sa mort en harmonie avec toute sa vie; il voulait qu'au moment du suprême départ, ses mains errantes pussent encore toucher les murs du temple où il avait célébré avec tant de foi le culte d'esprit et de vérité. Le Collège de France a été le vrai centre de la vie d'Ernest Renan.

Quand il venait, tout jeune encore, y compléter son instruction hébraïque ou y suivre les immortelles leçons d'Eugène Burnouf, il n'entrait jamais, a-t-il souvent raconté, dans cette modeste cour qui le voit aujourd'hui pour la dernière fois, sans se sentir pénétré d'émotion et de respect. Se rendre digne de collaborer à l'œuvre des maîtres qu'il écoutait lui parut dès lors le seul but qu'il devait donner à sa vie. Il avait pour ce vieux corps une affection singulière, qui tenait de la religion et de l'esprit de famille.

Le nom archaïque, si riche d'histoire et si facilement mal compris du vulgaire, lui en plaisait, synonyme qu'il est à la fois de tradition nationale et d'indépendance scientifique, d'antiquité et d'innovation; il aimait à rappeler que le Collège de France était la seule de nos institutions scientifiques ou littéraires qui n'eût jamais subi d'interruption dans son existence, et, d'autre part, tout le monde sait qu'il a été fondé pour implanter l'esprit moderne, l'esprit de critique et de liberté, en face de la routine et de l'intolérance de l'ancienne Sorbonne. La plus grande douleur d'Ernest Renan fut l'exil qui le sépara de nous pendant un temps; sa plus grande joie fut sa légitime réintégration par les suffrages de ses pairs. Lorsque la mort de son éminent prédécesseur, M. Laboulaye, laissa vacante la place d'administrateur, il déclara à ses collègues que cette place était la seule qu'il eût jamais ambitionnée, et qu'elle lui semblait la plus haute et la plus belle qu'un Français pût occuper. Nous fûmes trop heureux de le mettre à notre tête et, trois fois de suite, de le réélire.

Pendant neuf ans il a présidé nos réunions avec ce tact merveilleux et cette entente consommée des choses pratiques qui surprenait dans ce savant et dans ce poète, et qui s'arrêtait seulement là où il s'agissait de ses intérêts particuliers avec cette bonhomie enjouée qui rendait aimable une très réelle fermeté, avec cette incomparable aménité qui n'empêchait pas à l'occasion une lueur de fine et sagace malice de se glisser dans son sourire et dans son regard.

Les idées de Renan ont eu bien des adversaires; l'homme n'a eu que des amis. On ne pouvait l'approcher sans l'aimer, sans être gagné par la simplicité exquise de ses manières et de son langage, par son haut sentiment du devoir, par le dévouement exclusif à la vérité que révélaient toutes ses paroles, par la largeur de ses vues et son impartialité sereine dans sa façon d'apprécier les hommes et les choses, par son respect religieux de la liberté d'autrui, par l'immense bienveillance qui rayonnait de lui. Nous l'avons donc aimé plus que personne, nous qui l'avons connu de plus près et pendant plus longtemps. Il sera toujours présent au milieu de nous, et son esprit, qui est l'esprit même de notre maison, présidera toujours, je l'espère, aux longues destinées qui lui sont encore réservées.

D'autres nous ont parlé du grand écrivain qui a su donner à notre langue autant de précision que de souplesse, autant de suavité que d'éclat, du philosophe qui tantôt ressentait si profondément l'érudition sacrée du grand mystère de l'univers et tantôt se plaisait à démêler l'ironie tragique du jeu éternel que Jupiter joue avec lui-même, du poète qui avait trempé l'aile d'Ariel dans la fraîcheur des plus vertes sources d'Armorique, du moraliste, de l'historien, du linguiste, de l'érudit, de l'homme. C'est uniquement au professeur et à l'administrateur du Collège de France que je viens apporter le dernier hommage de ses collègues.

Tout le monde sait et plus d'un ici se rappelle comment Ernest Renan parut pour la première fois dans sa chaire. Présenté régulièrement par les professeurs du Collège et par l'Académie des inscriptions, il fut nommé, quatre ans après la mort d'Étienne Quatremère, titulaire de cette noble chaire de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque, dont la création dans l'Académie trilingue de François Ier avait été une des grandes dates de la Renaissance. Il en prit possession le 22 février 1862. Il

avait annoncé depuis longtemps qu'il ne ferait pas un cours à l'usage du « grand public », qu'il regardait comme sa véritable fonction d'initier un petit nombre de savants à la haute philologie sémitique. On vit plus tard combien il était sincère.

Des amis circonspects l'engageaient à procéder ainsi dès sa première leçon, à ne pas fournir un prétexte aux menées qui s'organisaient pour faire de sa leçon d'ouverture une arène où se heurteraient des fanatismes et des intolérances contraires. Il résista à ces avis prudents avec cette obstination bretonne qu'il montrait dans tout ce qui était pour lui affaire de conscience. Or, il regardait comme un devoir de conscience, en inaugurant l'enseignement d'une langue qui est celle de la Bible, d'indiquer nettement à quel point de vue il se plaçait pour comprendre l'histoire du peuple qui, par la Bible, a si prodigieusement influé sur les destinées de l'humanité. Ce point de vue, est-il besoin de le dire, était le point de vue purement scientifique, le seul qui, dans notre siècle, pût convenir à l'institution qui venait de l'accueillir et qui n'a de raison d'être que parce qu'elle est consacrée à la recherche absolument libre et affranchie d'entraves de quelque nature qu'elles soient. Avec quelle hauteur de pensée, quelle sûreté de science et quelle beauté de forme il exposa, comme introduction à son cours, non seulement le sens de l'histoire d'Israël, mais toute une philosophie de l'histoire des races civilisées; tous les lecteurs de ce morceau, qui est un de ses chefs-d'œuvre, l'ont présent à l'esprit. Il le lut avec son calme ordinaire, sans rechercher ces applaudissements pour lesquels il a maintes fois exprimé son dédain, résolu seulement à aller jusqu'au bout.

Mais les passions qui s'étaient donné rendez-vous au pied de sa chaire ne l'entendaient pas ainsi. Déconcertés d'abord par ce langage élevé et serein, où ne se rencontraient ni les injures ni les déclamations attendues, elles se retrouvèrent bientôt et saisirent pour se donner cours les plus futiles occasions. Si l'orateur opposait la dignité humaine aux dégradations de tous les despotismes, les uns vociféraient qu'il insultait la Révolution française, les autres qu'il outrageait la royauté. Enfin, une phrase pleine du respect le plus ému pour le fondateur du christianisme, déchaîna l'orage. Renan le subit impassible, attendant les moments d'accalmie pour reprendre sa lecture, qu'il put finalement achever. Tout compte fait, la bataille était gagnée; l'opposition, d'ailleurs en minorité dès le début, avait été réduite au silence, et sans le zèle de maladroits amis, le tumulte aurait vite cessé.

Dès la leçon suivante le professeur d'hébreu devait commencer son cours d'exégèse philologique, et les curieux qui seraient venus d'abord auraient bientôt cédé la place à un petit nombre d'auditeurs studieux. Le gouvernement ne le comprit pas; il s'alarma outre mesure des incidents de la leçon et des manifestations, pourtant peu dangereuses, qui avaient suivi, et il suspendit le professeur. C'est alors que Renan adressa à ses collègues cette admirable lettre dans laquelle, avec une noble simplicité, il justifie sa conduite, établit son droit, montre la gravité de l'atteinte portée en sa personne aux plus hauts intérêts de l'esprit et marque en traits inoubliables le caractère qui appartient, en face des représentants universitaires de l'enseignement supérieur, à ce « Grand Collège de France, savamment libéral », qui doit être le foyer toujours renouvelé, toujours incandescent, de la recherche indépendante et de la découverte. Pendant deux ans, les choses en restèrent là.

On essaya de le décider à résigner ses fonctions; mais là encore on se heurta au même entêtement, fondé sur le sentiment du devoir. On crut adroit de le nommer, sans son aveu, à une place comportant un traitement égal, mais incompatible avec celle de professeur. On connaît sa fière réponse : *Pecunia tua tecum sit*, s'écria-t-il avec saint Pierre en repoussant ce qu'il regardait comme un trafic des pouvoirs spirituels. Il fut alors purement et simplement révoqué et retourna en Orient chercher des matériaux et des inspirations pour les grandes œuvres qu'il projetait.

M. Munck, qui avait été nommé à la place de Renan, mourut en 1870. On consulta de nouveau les professeurs du Collège et les académiciens pour le choix de son successeur et de nouveau Renan fut présenté par les deux corps, cette fois, à l'unanimité. Le ministère ne pouvait cependant se décider à ratifier ce choix et ce fut le gouvernement de la Défense nationale qui eut l'honneur de rendre la chaire d'hébreu au premier des hébraïsants français. Il ouvrit son cours pendant le siège, cette fois devant un petit nombre d'auditeurs sérieux et d'amis heureux de lui voir reprendre la place qui lui appartenait.

Depuis lors jusqu'à cet été, il n'a cessé de faire ses leçons avec la plus exemplaire régularité; ce n'était pas seulement un devoir pour lui, c'était un plaisir. Dans cette année même qui, depuis la première de ses journées jusqu'à celle qui lui a fermé les yeux, n'a été qu'un long supplice, il descendait et remontait ses deux hauts étages avec beaucoup de peine et de fatigue pour venir faire sa leçon toutes les fois qu'il n'en était pas absolument incapable, et les moments qu'il passait dans sa petite salle, au milieu de ses élèves plus attentifs que jamais à sa parole faiblissante, étaient, disait-il, les seuls bons qu'il connût encore. Sa grande préoccupation était d'arriver, malgré sa maladie, à fournir le nombre réglementaire de leçons que doit chacun de nous; il n'a pu, malgré tout son désir, en arracher que trente-huit au mal qui le torturait.

Ses leçons étaient charmantes pour ses auditeurs comme pour lui ; il ne donnait pas à chacune d'elles une longue préparation spéciale, nul homme n'a moins songé à « composer », comme on dit, une leçon, à en faire une sorte de morceau oratoire, avec exorde, développement et péroraison. Il prenait chaque fois le sujet où il l'avait laissé, quand l'heure avait interrompu son discours, et le poussait jusqu'au moment où il était interrompu de nouveau. Ce sujet était d'ordinaire un texte, soit la Bible, soit quelques inscriptions; il l'expliquait abondamment, s'arrêtant à toutes les difficultés pour les résoudre ou avouer qu'elles n'étaient pas résolues, émettant, dans une causerie incomparablement libre et familière, toutes les conjectures qui lui venaient à l'esprit, les rejetant souvent lui-même avec un sourire, invitant les auditeurs à lui en soumettre d'autres, livrant à pleines mains tous les trésors de son savoir, de sa pensée, de son imagination, attentif comme le plus méticuleux des paléographes et des grammairiens, aux détails infiniment petits et lançant parfois au milieu de ces études de microscopie quelque vue originale qui illuminait d'un large éclair l'horizon le plus lointain.

Il n'aurait pas fallu venir à son cours pour y apprendre régulièrement l'hébreu ; les débutants se trouvaient déconcertés par ses allures capricieuses, ses sous-entendus perpétuels, ses appels à la collaboration des auditeurs ; mais quelle joie et quel profit pour ceux qui, déjà plus avancés et doués d'aptitudes sérieuses, voyaient ainsi le maître travailler sous leurs yeux, leur enseigner la méthode scientifique de la seule façon dont on puisse l'enseigner, en la pratiquant, leur inculquer les mêmes scrupules et les vétilleux moyens de contrôle de la critique, et en même temps leur révéler les grandioses échappées qu'elle ouvre à ceux qui savent s'en servir.

Aussi ses leçons étaient-elles assidûment suivies, non pas seulement par des étudiants désireux de s'initier aux grandes méthodes philologiques, mais par des savants déjà renommés, par des collègues et des confrères du maître, certains d'y trouver toujours quelque suggestion féconde, quelque révélation inattendue, de voir s'éclairer d'un jour nouveau ce qu'ils croyaient le mieux connaître, les obscurités se dissiper à la lueur de quelque rapprochement décisif, ou au contraire, ce qui n'est pas moins profitable au progrès de la science, s'épaissir là où l'on s'imaginait les avoir écartées. Jamais cours ne fut plus personnel que celui de Renan, et, par là même, ne fut plus intéressant ; il laissera de longs souvenirs à tous ceux qui l'ont entendu.

Comme administrateur, Renan était tout autre. Il ne donnait pas carrière à sa personnalité ; il la subordonnait tout entière à ses devoirs envers le grand corps dont il était le représentant et le chef; il était éminemment méthodique et consciencieux. Il avait un soin extrême de tous nos intérêts, et plus d'une fois il s'est interdit d'exprimer toute sa pensée, quand il aurait pu le faire sans aucun danger et même avec tout avantage pour lui, dans la crainte de les compromettre. Au premier rang de ces intérêts il plaçait d'ailleurs les intérêts spirituels, c'est-à-dire avec l'indépendance, la facilité d'un recrutement conforme à l'esprit de notre institution, que ce grand homme voyait essentiellement dans la liberté scientifique, dans la recherche originale et dans le renouvellement perpétuel.

Il était profondément imbu de cette idée que le Collège de France n'est ni une réunion de Facultés au sens français, ni une université au sens allemand : il n'est nullement nécessaire que toutes les sciences humaines y soient représentées, mais toutes celles qui le sont doivent l'être par des hommes capables non seulement de les bien enseigner, mais de les faire progresser. Les chaires, dans cette conception, sont essentiellement personnelles ; l'existence de chacune d'elles doit être remise en question à la mort du titulaire : on examine alors si la science qu'il représentait est celle qu'il est le plus utile de comprendre dans notre cadre toujours mouvant et s'il se trouve pour la représenter un homme d'un caractère scientifique original.

Si ces conditions ne sont pas remplies, on remplace la chaire par une autre, en s'attachant surtout à ouvrir les portes aux sciences nouvelles en voie de formation, non enseignées ailleurs, cherchant encore leur vraie méthode et leur place dans l'ensemble des connaissances.

Cet esprit est celui qui, grâce en grande partie à Renan, a dirigé nos derniers choix et, tant qu'il régnera parmi nous, il assurera à la fondation de François Ier une vie toujours jeune et féconde, parce qu'elle saura toujours se transformer suivant les besoins et les aspirations de chaque temps.

Vous allez donc, cher maître, cher ami, quitter cette antique maison qui était devenue la vôtre, où vous avez fait tant de bien, tant travaillé, tant pensé, tant aimé! Nous vous voyons avec désolation, prêt à en franchir le seuil pour jamais, nous qui vous avons aimé, qui avons été fiers de votre gloire, qui avons joui de votre présence. Les uns parmi nous sont vos anciens amis : ils ont éprouvé presque dès l'enfance votre bonté paternelle, ils ont eu toute leur vie éclairée par la lumière qui venait de vous, et ils ne se consoleront jamais d'avoir perdu pour leur esprit et pour leur cœur ce foyer de chaleur et de clarté ; les autres ne vous ont connu que par cette maison même, dont vous étiez le sage et bienveillant génie. Tous sentent que dans la perte que font en ce jour la France et l'humanité, la leur est la plus intime et la plus cruelle ; tous vous remercient de ce que vous avez été pour chacun d'eux, de ce que vous

avez fait pour la science dont ils sont comme vous les serviteurs dévoués, pour ce Collège que vous avez voulu si grand, que vous avez si efficacement servi et que votre mémoire servira encore et protégera peut-être dans l'avenir, et c'est en pleurant que tous, par ma voix, vous disent adieu.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le supplément annuel à l'Atlas Schrader, second fascicule de l'*Année cartographique*, vient de paraître à la librairie Hachette. Il contient d'excellentes cartes de l'Indo-Chine (missions Pavie), des régions entre le Congo et le lac Tchad, du Touat, de la nouvelle frontière vénézuelienne; sans compter une quinzaine de petites cartes de détail pour les expéditions Pevtsoff, Bogdanovitch, Coudreau, le Victoria Nyanza, les Somali, etc. Les notices, imprimées comme d'habitude au dos des cartes sont dues à MM. Altoff, Giffault, Chesneau et Huot.

— Sous le titre *Document inédit relatif aux tombeaux (à Souvigny) et au château (à Moulins) des princes de Bourbon*, M. Tamizey de Larroque publie une lettre instructive et savante d'un estimable érudit du xvii[e] siècle, Noël Cousin, à Peiresc, datée de septembre 1620 — et d'ailleurs ornée de dessins et accompagnée de notes.

— Nous apprenons avec le plus vif regret la perte d'un de nos excellents collaborateurs, M. Henri Delmas de Grammont, mort à Alger-Saint-Eugène le 14 septembre, d'une maladie de foie qui ne laissait pas depuis longtemps l'espoir de le conserver. Il n'avait que soixante-trois ans. Nos lecteurs se souviennent des articles si instructifs qu'il nous a donnés sur l'histoire de l'Algérie et des ouvrages qu'il avait composés sur les relations entre Alger et la France.

ALLEMAGNE. — M. Lipsius, professeur de théologie à l'Université d'Iéna, mort le 19 août de cette année, a laissé une bibliothèque importante, riche en ouvrages rares et en collections complètes de revues, et il a désiré qu'elle soit, non pas dispersée, mais vendue en bloc à une grande bibliothèque. Un catalogue des livres et revues de M. Lipsius se fait actuellement, et sera bientôt livré à la publicité. On doit adresser les demandes à M. le professeur licencié Baumgarten, à Iéna.

— La 3[e] livraison de l'*Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache* de M. Fr. Kluge (5[e] édition) vient de paraître à Strasbourg, chez Trübner; elle comprend les p. 121-168, sur deux colonnes, et va de *Frost* à *Hippe;* elle offre les mêmes améliorations et augmentations que les deux livraisons précédentes, et sera, comme ses devancières, accueillie avec la plus vive reconnaissance par tous les germanisants.

— Paraissent ou paraîtront prochainement chez Teubner, à Leipzig : 1° *Lakonische Kulte*, par Sam Wide; 2° *Xenophon-Studien*, par E. Richter; 3° *Valerii Probi de nomine libellum Plinii Secundi doctrinam continere demonstratur*, par O. Froehde; 4° *Der Reim bei den Griechen und Rœmern*, par O. Dingeldein; 5° *Cicero als Schriftsteller*, par O. Weissenfels; 6° *Chrestomathie aus Schriftstellern der sogen. silbernen Latinitæt*, p. Th. Opitz et A. Weinhold.

— La même librairie annonce presque en même temps : 1° une nouvelle édition, en deux volumes, des œuvres de Virgile par O. Ribbeck; 2° *Die Anfangsgründe der rœmischen Grammatik*, par O. Froehde; 3° *Zur Dramaturgie des Aeschylus*, par P. Richter; 4° *Der saturnische Vers in der rœmischen Kunstdichtung* par Alex. Reichardt; 5° *De Octaviae fabula*, par G. Nordmeyer; 6° *De funere publico Roma-*

norum, p. Fr. Vollmer ; 7° *Diophanti Alexandrini opera omnia cum graecis commentariis*, p. P. Tannery ; 8° *C. Plini Secundi naturalis historiae libri XXXVII*, p. Mayhoff (vol. III, livres XVI-XXII) ; 9° *Aristoteles, der Staat der Athener geschichtlicher Theil*, I-XLI, p. Hude (éd. scolaire) ; 10° *Livius*, XXX, p. Luterbacher.

ANGLETERRE. — M. A. Wilson Verity vient de publier dans les « Pitt Press series » une édition excellente des livres V et VI du *Paradise lost* de Milton avec introduction, notes, glossaire et index ; le texte est celui de la première édition de 1667, avec les additions et corrections de la deuxième (1674) ; l'introduction renferme une *Vie* de Milton ainsi qu'une étude sur le poème et son mètre.

GRÈCE. — Parmi les nouvelles publications nous signalons en première ligne les *Archives de la langue grecque moderne* (Ἀρχεῖα τῆς νεωτέρας ἑλληνικῆς γλώσσης) publiées par la Société « Corais ». Ce premier volume des Archives est le résultat d'un concours institué par la Société, dont l'âme est le prof. Hatzidakis. Le but de ce concours est de recueillir le plus de matériaux possible (mots, chants, proverbes, locutions, etc.) du trésor linguistique néohellénique. Le premier volume se divise en deux parties : 1° Rapport du prof. Hatzidakis sur les travaux soumis au concours linguistique ; 2° Étude sur la formation d'un Dictionnaire de la langue grecque vulgaire par J. Tsikopoulos ; 3° Étude sur l'idiome glossique de Velvento (Macédoine) par Euth. Boudonas. Le volume a paru chez Inglessis (1852).

— Le prof. Constantin Zisiou a fait paraître à part (Perris 1892) le travail qu'il avait publié dans l'Ἀθηνᾶ sur les inscriptions chrétiennes du Péloponnèse, les Chrysobulles de Mystra, recherches sur le siège et la prise de l'Acropole par les Vénitiens et sur le nom de l'église *Capnicaréa*. La publication à part porte le titre de Σύμμικτα (mélanges).

— Tryphon Evangelides, Περὶ τῆς Κιανῶν Πολιτείας (Athènes 1892). Il s'agit de Κίος (Bithynie).

— Const. Nestorides, *Topographie de l'ancienne Sparte* (Τοπογραφία τῆς ἀρχαίας Σπάρτης) Athènes, Vlastos, 1892.

— Les élèves et les amis du prof. Contos préparent la publication d'un recueil de travaux pour honorer le 25e anniversaire de son doctorat. Le prof. Sp. Vassis vient de tirer à part par anticipation ses Διορθωτικά à l'*Archéologie romaine* de Denys d'Halicarnasse. Ces corrections portent sur le deuxième volume de l'éd. Jacoby.

SUISSE. — Vient de paraître le XXIIe fascicule (1er fascicule du IIIe volume du *Schweizerisches Idiotikon, Wœrterbuch der deutschen Sprache*, publié par MM. Staub, Tobler, Schoch et Bachmann (Frauenfeld, Huber) : il comprend les p. 129-288 et va de *Chuchene* à *Chum, Kum*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 octobre 1892.

M. Alexandre Bertrand, président, rappelle la perte considérable que l'Académie vient de faire en la personne de M. Renan, dont les obsèques ont eu lieu le matin même.

La séance est levée en signe de deuil.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 24 octobre — 1892

461. — **Nouum Testamentum Domini Nostri Iesu Christi latine secundum editionem sancti Hieronymi** ad codicum manuscriptorum recens. I. Wordsworth, in operis societatem adsumto Henrico I. White. Partis prioris fasc. I, xxxviii, 1-170 p., 1889 ; — fasc. II, pp. 171-268, 1891. Oxonii, e typographeo Clarendoniano, in-4.

462. — **A Concordance to the Septuagint and the other Greek versions of the old Testament** (including the Apocryphal Books) by the late Edwing Hatch and Henry A. Redpath, assister by other scholars. Part. I, A-Βωρίθ. Oxford, Clarendon Press, 1892, viii 1-132 pp., gd. in-4. Prix : une guinée.

I. — Une édition de la Vulgate latine excite l'intérêt de bien des personnes. Aux paléographes, elle rappelle que les manuscrits de la Bible sont des plus anciens, des plus curieux, des plus importants pour l'histoire de l'écriture et de l'ornementation. Aux linguistes, elle présente des matériaux précieux pour l'étude du latin de la fin de l'antiquité et du haut moyen âge. Les littérateurs et les archéologues y trouvent le texte qui a inspiré et nourri de nombreuses générations d'écrivains et d'artistes. Je ne parle pas des théologiens et des exégètes. On peut dire que de cette version tous les mots ont une histoire ; tous ont eu leur moment de puissance, et la croyance ancienne à la vertu magique de certains mots s'est pleinement vérifiée pour ce livre vénérable. Il faut donc remercier M. Wordsworth de s'être chargé, malgré ses graves occupations, de recommencer l'entreprise que son compatriote Bentley n'avait pu mener à bonne fin.

Le texte est établi sur vingt-neuf mss. ; il faut compter en outre de nombreux manuscrits dont les variantes sont citées de temps en temps, des rapprochements continuels avec ceux de l'Itala et du texte grec, la collation de quatre ou cinq éditions anciennes. Enfin, pour donner une idée plus complète du travail accompli par saint Jérôme, les éditeurs

ont reproduit en son entier le *codex Brixianus*, manuscrit qui se rapproche le plus, croit-on, de la version ancienne connue de saint Jérôme. La préface contient succinctement les renseignements indispensables sur les bases et les principes de l'édition ; elle doit tenir lieu provisoirement d'une grande introduction réservée pour la fin de la publication.

Il ne faut pas s'attendre à un renouvellement total des leçons reçues. Si un travail si minutieux et si pénible ne devait avoir pour résultat que l'établissement du texte, il serait presque inutile de l'entreprendre. On peut s'en convaincre en collationnant le texte publié par l'évêque de Salisbury et celui de l'édition clémentine, texte officiel de l'église romaine depuis 1592. Les différences, d'après la comparaison des dix premiers chapitres de saint Matthieu, sont le plus souvent purement orthographiques (I, 17 : *quattuord.* Word., *quatuord.* Clem. ; II, 8 : *renuntiate* Word., *renunc.* Clem., corrigé d'ailleurs dans beaucoup d'impressions récentes; III, 2 : *adpropinquauit* Word., *approp.* Clem.; VIII, 27 : *oboediunt* Word., *obed.* Clem. ; VIII, 33 : *nuntiauerunt* Word., *nunc.* Clem.), surtout dans les noms propres (I, 7 : *abia abia* Word., *abiam abias* Clem. ; I, 13 : *eliachim* Word., *eliacim* Clem. ; III, 1 : *iohannes* Word , *ioannes* Clem. ; III, 3 : *esaiam* Word., *isaiam* Clem. ; IV, 13 : *nepthalim* Word., *nephthalim* Clem.). D'autres divergences sont encore de nature grammaticale (IV, 15 : *galilaeae* Word., *galilaea* Clem. ; VIII, 9 : *alio* Word., *alii* Clem.). On rangera peut-être dans cette catégorie des variantes comme *Iudaeae* Word. et *Iuda* Clem. (II, 1 et 5), *pareant* Word. et *appareant* Clem. (VI, 16), *supra* Word. et *super* Clem. (VII, 25), *his* Word. et *eis* Clem. (VIII, 33). Il reste des omissions ou des additions, dont quelques-unes ont une origine liturgique. Quand on détachait un morceau pour en faire une lecture, on suppléait naturellement les mots nécessaires au sens et non exprimés dans le texte; des livres de culte, ces additions passaient dans les mss. des évangiles. Ainsi doivent sans doute s'expliquer *iesus* om. Word. (V, 1 et VIII, 26), *ad eum discipuli eius* om. Word. (VIII, 25), et aussi l'addition de *amen* à la fin du Pater dans l'édition clémentine (VI, 13). Des omissions comme *et* (X, 5) ou des additions comme *et* (V, 41 : *illo et alia*), *nostras* (VIII, 17 : *aegrotationes nostras*), *hinc* (VIII, 31), *tua* (IX, 5), dans l'édition clémentine, s'expliquent d'elles-mêmes ou par des passages parallèles; elles sont sans importance. Dans tout ce fatras de variantes des dix premiers chapitres, nous n'en avons que quatre d'importance, mais d'importance très minime : *ergo* Word.. *itaque* Clem. (I, 17); *mandabit* Word., *mandauit* Clem. (IV, 6); *minimae* Word., *modicae* Clem. (VI, 30); *eiciat* Word, *mittat* Clem. (IX, 38). C'est peu de chose [1].

---

1. Je n'ai pas besoin de dire que l'édition officielle de l'Eglise romaine n'a qu'une valeur administrative ; on peut la reviser comme on l'a déjà fait. Sur cette question, Cf. Loisy, *Histoire du Canon du Nouveau Testament*, pp. 263 et sqq. L'exactitude

Mais ce dépouillement a pour effet de montrer où est l'intérêt d'une édition critique de la Vulgate. Il est dans l'histoire du texte. Débrouiller les recensions différentes, constituer les éditions régionales, démêler les rapports de ces recensions et de ces éditions avec les liturgies locales, suivre la propagation graduelle de la Vulgate et de chacune de ses branches, c'est là l'objet important, un chapitre capital de l'histoire du dogme et des croyances des églises chrétiennes depuis le VI^e siècle. Les éditeurs réservent ces problèmes sans doute pour leur introduction. Ils les ont seulement effleurés en rappelant les faits déjà connus, en mentionnant deux groupes de textes depuis longtemps caractérisés, les recensions dites d'Alcuin et de Théodulfe. Mais si l'on songe, comme je le rappelais, à l'importance des plus menus détails, on verra que l'intérêt de telles études n'est pas purement ecclésiastique.

Il y aurait encore bien d'autres points à signaler. Je me borne à renvoyer à deux chapitres de la préface. L'un est une étude très intéressante sur les travaux préparatoires accomplis par Bentley et demeurés sans résultat. L'autre est intitulé : *delectus notularum in Matthaeo lectoris notatu digniorum*. C'est une table, mais une table très utile des notes relatives à l'orthographe, le rapport de la traduction au grec, l'influence de l'itacisme, l'emploi du présent pour le futur et du subjonctif pour le présent de l'indicatif, les additions de certains mss. Ce sommaire ne montre que faiblement l'importance du commentaire ; car quelques-unes de ces *notulae* sont de véritables dissertations, par exemple la note initiale sur l'orthographe du mot *Iesus*. Puisqu'il est question d'orthographe, il eût été peut-être commode de renvoyer tous les *orthographica* à l'introduction ; on aurait pu ainsi alléger l'apparat, qui est bien chargé, et le groupement des faits en aurait montré la portée.

II. — C'est encore aux théologiens anglais que nous devrons la concordance du texte grec des Septante. M. Edwin Hatch avait entrepris ce travail et en avait conduit la rédaction à la moitié, quand une mort prématurée l'a enlevé à la science. Heureusement, il avait formé des élèves qui continuent et achèveront cette œuvre importante. Cette concordance donnera tous les mots et tous les passages sauf pour les pronoms et quelques mots très usités. En tête de chaque article se trouvent rangés les mots hébreux correspondants avec des numéros de renvois aux passages cités. Autant qu'on peut en juger par un usage encore trop court, ce livre paraît exact, complet et bien distribué. Il sera particulièrement utile pour les études sur le grec biblique. On sait que M. Hatch en avait donné lui-même le modèle. L'indication des variantes des mss. rend très facile et très sûr ce genre de recherches. Grâce à tous ces se-

---

de la version latine et l'intégrité du texte offrent d'ailleurs moins d'intérêt pour les catholiques qui dérivent leur croyance de l'enseignement de l'Eglise interprète de l'Ecriture, que pour les communautés protestantes qui admettent encore que la Bible est la source directe de la foi.

cours, il se constitue peu à peu une philologie du grec et du latin ecclésiastiques.

Paul Lejay.

---

463. — John A. Symonds. **Dante, son temps, son œuvre, son génie, étude littéraire et critique**, traduite par Mlle C. Augis, agrégée de l'Université. 1 vol. in-12 de xviii-309 p. Paris, 1891.

La librairie Lecène et Oudin aurait-elle compris qu'elle devait un dédommagement aux amis de Dante? (Voy. *Rev. critique*, 1891, II, n° 423.) Elle publie aujourd'hui la traduction d'un volume consacré au grand poète florentin par M. Symonds, auteur, comme on le sait, d'un long et estimable ouvrage sur la Renaissance en Italie. Il faut avouer que Mlle Augis, à qui nous devons cette traduction, eût pu mieux choisir son original. Ce livre est d'un *essayiste* adroit, mais fort superficiel : ce sont des notes « littéraires » peut-être, mais fort peu « critiques », prises au courant d'une lecture de Dante par un homme intelligent, d'esprit vif et alerte, mais plus ouvert aux choses de l'art qu'à celles de la littérature, puis rédigées avec soin dans ce style pompeux et convenu qui plaît aux lecteurs des *Magazines*. On y trouve des parallèles brillants, des dissertations sur le sublime (que M. S. ne peut se résoudre à séparer du vague), des vues générales sur l'histoire qui feraient quelque honneur à un journaliste, beaucoup de morceaux à effet, en un mot, mais on y cherche en vain un sens exact du passé et même un sentiment personnel des beautés de l'œuvre. La biographie du poète, que M. S. réduit à un tissu d'anecdotes suspectes, est à peine rattachée à l'histoire politique de son temps, laquelle est médiocrement comprise et exposée. Quant aux jugements littéraires, ils affectent la forme de métaphores plus hardies que précises. Le dédain de l'auteur pour l'érudition lui a joué de bien méchants tours : croyant devoir parler, dans un chapitre bizarrement placé à la fin du volume, des troubadours, qu'il connaît uniquement par Fauriel, M. S. cite « le poème de Frédéric sur les beautés *(sic)* de tous pays (?) et la plainte plus noble que Richard soupira dans la Tour des Ténèbres ». Non moins affligeantes sont les lignes qu'il consacre aux prétendues sources de la *Divine Comédie* (il lui était si facile d'éviter ce sujet comme il en avait évité tant d'autres essentiels !) : on y voit nommés « Guerino il Meschino (M. S. prend cette compilation tardive pour un auteur), le poète provençal Rodolphe (lisez Raoul) Houdan (c'est-à-dire né à Houdan, Seine-et-Oise) et un barde scandinave » ! Ces fautes trouvent peut-être un semblant d'excuse dans la date à laquelle fut publié d'abord le volume (1872) ; mais l'érudit que l'auteur dit avoir consulté lors de la réimpression, s'il eût été le sage ami dont parle Boileau, eût dû lui signaler quelques-uns des travaux parus depuis vingt ans, ou du moins le convaincre de la nécessité de prendre connaissance des excellents résumés qui en ont été faits. M. Symonds eût peut-être été obligé de refaire

son livre, mais il se fût évité le désagrément d'être jugé par le public français sur une de ses productions les plus faibles et les plus surannées.

La traduction, qui semble fidèle, est facile et assez élégante; quelques passages cependant étonnent : on n'est pas médiocrement surpris, par exemple, de voir (p. 59) « Pistoja étendue dans la plaine *comme une énigme* aux pieds du voyageur qui arrive de Bologne en express »; ne serait-ce pas « comme un Sphynx » que l'auteur a écrit? Il n'y aurait là du reste qu'une phrase et une phrase médiocrement heureuse.

A. Jeanroy.

---

464. — **Léonard de Vinci.** L'artiste et le savant. Essai de biographie psychologique, par Gabriel Séailles. Paris, Perrin, 1892. In-8, xv-550 p., avec un portrait en héliogravure.

La France, où Léonard vint mourir, est son héritière privilégiée. Des rares tableaux de chevalet qu'il a laissés, la plupart sont au Louvre, qui possède aussi ses plus beaux dessins; la majeure partie de ses manuscrits sont conservés à la bibliothèque de l'Institut. Ces manuscrits ne sont devenus accessibles que depuis peu, grâce à la publication intégrale qu'en a faite M. Charles Ravaisson-Mollien; d'autres attendent encore, mais n'attendront plus longtemps des éditeurs. Peut-être M. Séailles eût-il agi prudemment en ne livrant le fruit de ses recherches que dans quelques années, lorsqu'il aurait pu consulter tous les documents émanés de Léonard; mais si les manuscrits encore inédits doivent apporter quelques lumières nouvelles, il lui sera toujours loisible d'en profiter dans une édition ultérieure et nous voulons le féliciter sans réserves d'avoir donné le premier travail qui réponde à l'état de nos connaissances sur le plus étonnant génie du xv^e siècle. Œuvre d'un professeur de philosophie qui n'est étranger ni aux sciences exactes, ni à l'art, ni à la littérature, et qui sait écrire sur tous ces sujets avec une chaleur communicative, une élégante clarté [1], le livre que nous annonçons est de ceux dont on ne peut assez recommander la lecture : il en est peu qui mettent plus d'idées nouvelles en circulation. Car de tous ces témoignages épars qui dormaient dans les manuscrits de Léonard et dans les fac-similés qu'on en a publiés, M. S. a tiré une image vivante et, à tout prendre, très exacte d'un esprit prodigieusement vaste et créateur qui n'avait encore dit son secret à personne. Il n'apporte pas d'inédit, mais, si l'on peut dire, il féconde l'inédit d'hier; il s'acquitte à merveille d'une tâche difficile autant qu'attrayante, celle de donner une forme et un corps aux lambeaux d'une pensée diffuse et comme émiettée. L'encyclopédie que Léonard méditait d'écrire est restée un rêve, mais nous devons à la diligente pénétration de M. S. d'en posséder aujour-

1. Parfois M. S. abuse un peu des phrases hachées (p. 43). De temps en temps, on peut signaler une incorrection ou une négligence (p. 38, 119 note).

d'hui plus que l'esquisse. Et que de choses nous y trouvons, appuyées de citations précises, dont tous les ouvrages d'enseignement ne disent encore rien ! Léonard y apparaît comme le prédécesseur de Galilée, de Bacon, de Descartes, le fondateur de la méthode expérimentale, l'ennemi de toutes les superstitions, y compris celle du principe d'autorité, plus en avance sur son temps comme savant que comme artiste, à tel point qu'on en vient à se demander s'il était vraiment trop modeste lorsque, dans sa fameuse lettre à Ludovic le More, il faisait valoir en dernier lieu ses talents de peintre et de sculpteur. Et quelque grande que fût la tentation d'amplifier les titres scientifiques de Léonard sur la foi de quelques fragments interprétés avec complaisance, M. S. a eu le grand mérite d'y résister : il reconnaît que bien des erreurs se mêlent encore aux vérités que Léonard a découvertes, qu'il n'est pas l'inventeur de la chambre obscure, qu'il n'a pas connu la circulation du sang. Si parfois M. S. va trop loin, c'est dans l'interprétation des idées philosophiques de son héros : ainsi je ne vois pas que les textes l'autorisent à subordonner, dans la pensée de Léonard, la loi des causes efficientes à celle des causes finales (p. 322). Mais de pareilles exagérations sont rares et celle que je signale en passant est d'une importance bien secondaire. Il faudrait, en revanche, de longues pages pour mettre en lumière tout ce qu'il y a de juste et de nouveau dans les observations de M. Séailles, pour louer suivant leur mérite les deux chapitres qu'il a intitulés : *L'art dans la science* et *La science dans l'art*. Il y a là des pages qui resteront parmi les meilleures de la littérature esthétique de notre temps. Citons seulement cette conclusion excellente du dernier chapitre (p. 522) : « Toute la vie de Léonard de Vinci se résume dans cet effort pour mettre la pensée au service de l'action, et l'action même au service de l'idée. La science est un des moments nécessaires du progrès, une des grandes œuvres sociales; mais elle n'existe que par des vertus qu'elle ne doit pas détruire, que par des facultés d'invention qu'elle ne doit pas stériliser, que par des fins qu'elle ne doit pas faire oublier : ne permettons pas que, subordonnant l'esprit qui la créée, elle introduise dans la vie humaine les grossièretés d'une servante maîtresse. » On ne saurait mieux dire, et avec une éloquence plus justifiée.

Dans l'appréciation de Léonard comme artiste, M. S. me paraît avoir généralement vu juste. Il est pourtant un problème sur lequel j'aurais voulu qu'il s'arrêtât. Les critiques, admettant une liaison de Léonard avec Mona Lisa, ont attribué à cette liaison, dont nous ne savons rien, l'uniformité de modèle des têtes de femmes peintes par le Vinci Or, la *Joconde* est de 1501, alors que la *Vierge aux Rochers* est de 1483; il est matériellement impossible que Léonard se soit inspiré de Mona Lisa à cette dernière date, et il me semble non moins certain que, dans la *Vierge aux Rochers*, le type « léonardesque » existe déjà. Le mot de l'énigme ne serait-il pas donné par un passage du *Trattato della Pittura*, que M. S. a cité incidemment (p. 326), mais dont il n'a pas tiré parti :

« C'est le jugement qui meut la main dans la création des lignes des figures, jusqu'à ce qu'il se satisfasse lui-même. Or, le jugement est une des puissances de notre âme, celle même qui lui sert à composer la forme du corps qu'elle habite selon sa volonté. Ayant à refaire avec les mains un corps humain, volontiers elle refait le corps dont elle a été la première créatrice *Voilà pourquoi qui devient amoureux volontiers s'éprend d'êtres qui lui ressemblent* » Si je ne suis pas victime d'une illusion la conclusion à tirer de ce passage est que l'idéal particulier à Léonard ne s'explique pas par sa liaison hypothétique avec Mona Lisa, mais que sa liaison, durable ou éphémère, s'explique au contraire par la préexistence de son idéal. Et d'où pourrait dériver cet idéal lui-même sinon de la beauté tant vantée de Léonard, si imposante encore, après avoir été si gracieuse, dans le célèbre portrait de Turin? Idéal d'ailleurs commun aux deux sexes et qu'on retrouve dans un *Saint Jean* comme dans une *Madone*. Ainsi s'expliquerait l'apparition dans l'art d'un type de beauté incomparable dont nous demanderions vainement l'origine aux œuvres antérieures des écoles de Florence ou de Milan.

Dans le détail, je ne puis admettre avec M. S. que la *Vierge à l'œillet* de Munich soit même une copie d'après Léonard (p. 21); c'est tout simplement le pastiche d'un *fiamingo*. Je n'admets pas davantage, même à titre d'hypothèse, que le palais en ruines au fond de l'*Adoration des mages* symbolise « le monde antique qui s'en va » (p. 31). P. 83, il n'est pas exact que les portraits de Ludovic et de Béatrice aient complètement disparu (cf. Baedeker. *Oberitalien*, p. 119, dont j'ai vérifié récemment le témoignage). P. 145, M. S. paraît ignorer que le portrait dit de Charles d'Amboise représente probablement Louis XII (Morelli). P. 149, une phrase singulière : « La justice étant boiteuse, la lenteur est un de ses attributs » Mais c'est précisément à cause de sa lenteur que la justice a été figurée boiteuse! P 245, l'observation au sujet du téléphone, que M. S. emprunte à M. Ch. Ravaisson, est erronée : Léonard constate simplement un fait que connaissent tous les sauvages lorsqu'ils appliquent leur oreille contre le sol pour entendre les bruits lointains. P. 302 et 308, la même note est répétée en termes presque identiques. — On pourrait peut être multiplier ces chicanes [1], mais à quoi bon? Elles n'enlèvent rien, je ne dis pas au mérite, mais à la beauté d'un livre qui est une œuvre d'art autant que d'érudition. « Quelle bonne fortune pour la psychologie, écrit M. S. (p. VIII), que la rencontre de cet homme en qui conspirent, sans s'affaiblir, toutes les facultés humaines! » Cela est vrai, mais si M. S. a eu de la chance à « rencontrer » Léonard, j'ose ajouter qu'on peut se réjouir pour Léonard qu'il ait trouvé son « biographe psychologue » en M. Séailles.

Salomon Reinach.

1. Dans la *Bibliographie* (p. 543-545), il y a des ouvrages cités sans millésime et des tirages à part sans référence à la publication d'où ils sont extraits.

465. — **Le P. Raphael du Mans. Estat de la Perse en 1660**, publié avec notes et appendices, par Ch. Schefer, membre de l'Institut, etc., Paris, 1890, in-4, cxv-465 pages.

De tous les religieux français qui, au xviie siècle, ont fondé ou dirigé des établissements dans l'Asie antérieure, le P. Raphaël du Mans (Jacques Dutertre) est celui qui a joué le rôle le plus important ; né en 1613, arrivé dans la capitale de la Perse en 1644, il y resta jusqu'à sa mort en 1696, et, pendant ce long espace de temps, il posséda la confiance des souverains persans et rendit aux voyageurs et aux marchands venus de France ou d'Europe les services les plus signalés. Le célèbre Tavernier, François Pétis de la Croix entr'autres en surent quelque chose, et ils se sont plus à rendre hommage au pieux capucin. Ils ont célébré aussi son savoir dans les mathématiques et la connaissance approfondie qu'il avait de la langue indigène. Elle n'avait d'égal que la connaissance qu'il avait des mœurs, des institutions, de la religion des habitants de la Perse; aussi, plus d'une fois, a-t-il donné des renseignements précieux sur ce pays aux Européens venus en Orient; il en a fourni à Tavernier et à Bedros Bedik, à Pétis de la Croix, ainsi qu'à l'allemand Engelbert Kæmpfer [1].

Il avait composé pour ce dernier une *Descriptio Persiae* conservée au British Museum; la Bibliothèque nationale possède aussi, sous le n° 6114, le manuscrit d'un mémoire destiné à Pétis de la Croix; c'est comme le canevas de l'*Estat de la Perse en 1660*. Cet *Estat* était destiné à Colbert, avec lequel le P. Raphaël était en relations suivies, — on possède encore une des lettres qu'il lui adressa en 1670. Soucieux, comme il l'était, de créer au loin des débouchés au commerce national, Colbert avait sans doute demandé au P. Raphaël une description de la Perse, de ses produits, de son climat et de ses habitants; ce fut pour répondre au désir du grand ministre que fut écrit l'*Estat* dont M. Ch. Schefer nous donne aujourd'hui l'édition : on comprend quel en est l'intérêt.

Mais ce qui augmente singulièrement cet intérêt, ce sont les notes si nombreuses qui l'accompagnent, ainsi que l'introduction substantielle et étendue qui la précède et l'appendice qui la suit. Le P. Raphaël se sert constamment de termes persans qu'il fallait expliquer ou ramener à leur forme exacte; il fait allusion à des choses ou à des faits peu connus ou obscurs, qu'il importait d'éclaircir; c'est ce qu'a fait M. Ch. S. avec une sûreté d'information, que nul mieux que lui ne pouvait montrer et qui rend la lecture de l'*Estat de la Perse* aussi facile qu'instructive. Mais le savant éditeur n'a pas cru devoir borner là sa tâche ; dans une introduction de cent quinze pages, il nous présente le tableau historique le plus complet des relations de la Perse avec l'Europe chrétienne au xviie siècle, et énumère avec le plus grand soin les ambassa-

1. Ce savant a exprimé dans les termes les plus louangeurs l'admiration que lui inspirèrent le mérite et le savoir du P. Raphaël.

deurs, missionnaires, voyageurs ou marchands, qui les ont préparées, établies ou entretenues.

Presque nulles au XVI[e] siècle, elles se multiplient à la fin de ce siècle et au suivant. Déjà en 1561, Élisabeth avait, sans succès d'ailleurs, cherché à entrer en rapports avec Châh Tahmasp; après la mort de ce prince, ces tentatives furent renouvelées à plusieurs reprises. En 1598, Anthony Shirley fut envoyé en Perse, et au retour il chercha à nouer des relations entre la plupart des cours chrétiennes de l'Europe et le Châh; il parcourut dans cette intention l'Allemagne et l'Italie, et Hussein Aly Bek qui l'accompagnait poussa jusqu'en Espagne. Pour répondre à ces avances, Rodolphe envoya Étienne Kabasch en Perse, tandis que s'y rendaient, sur l'ordre de Philippe III, les PP. Jérome de la Croix, Christophe du Saint-Esprit et Antoine de Gouvea. Bientôt Robert Shirley, laissé par son frère à la cour de Perse, est, à son tour, envoyé en Europe par Châh-Abbas; il va trouver l'empereur à Prague, traverse l'Italie et l'Espagne et, en 1611, pousse jusqu'en Angleterre, sans avoir toutefois pu conclure aucun accord définitif entre les princes chrétiens et le monarque persan. Don Garcias de Silva Figueroa, venu de Goa à Ispahan, ne fut pas plus heureux. La seule alliance durable fut celle que conclut l'Angleterre avec le Châh pour expulser les Portugais du golfe Persique, expulsion qui mit pour un temps le commerce des Indes orientales avec la Perse entre la main des Anglais.

Jusque-là la France n'avait point essayé d'établir de relations avec la Perse; le moment était venu où elle allait à son tour le tenter. C'est à Richelieu que revient le mérite de l'avoir fait. Après l'échec de Louis des Hayes, le grand ministre chargea, en 1627, le P. Pacifique d'une mission en Perse; il s'y rendit avec les PP. Gabriel de Chinon [1] et Juste de Beauvais et il fonda le premier établissement de religieux français dans ce pays. Peu de temps après Frédéric de Holstein y envoya la mission célèbre dont Olearius a raconté les aventures et l'échec. Plus heureux les jésuites parvenaient, quelques années après les capucins, par s'y fixer. Quand Colbert songea, à l'imitation des Hollandais et des Anglais, à fonder une compagnie de commerce aux Indes orientales, il chargea les sieurs Beber, Mariage et Dupont, ainsi que MM. De Lalain et de La Boullaye le Gouz, d'établir des relations d'affaires entre la France et la Perse. Cette mission échoua par suite des divisions des envoyés. Louis XIV, pendant longtemps, renonçant à toute tentative de ce genre, se borna à soutenir les missions des capucins et des jésuites en Perse. Ce ne fut qu'en 1682 qu'il envoya un nouvel ambassadeur auprès du Châh, M. de Picquet; il n'eut pas plus de succès que douze ans plus tard Pidou de Saint-Olon. Quelques années auparavant, en 1685, le roi

1. Une faute d'impression, qu'on ne retrouve pas d'ailleurs plus loin, a fait dire ici Gabriel de *Paris*.

de Suède, avait aussi chargé Fabricius de se rendre à la cour du Châh, sans obtenir du reste plus de résultat.

Les simples voyageurs et les marchands furent plus heureux, et les relations qu'ils ont laissées nous mettent à même de connaître l'état de la Perse pendant le xvii[e] siècle. Le plus ancien est Pietro della Valle, dont les *Voyages* nous donnent un tableau fidèle de ce pays au commencement de ce siècle. L'*État de la Perse* de Jean de Laet et l'*Itinéraire oriental* du P. Philippe de la très sainte Trinité sont loin d'avoir la même valeur; mais avec les *Six voyages* de J.-B. Tavernier, entrepris de 1630 [1] à 1668, nous trouvons de nouveau une œuvre considérable, qui nous fait connaître sous tous ses aspects l'état de l'Orient et en particulier de la Perse contemporaine. On ne saurait en dire autant des relations de la Boullaye le Gouz et de Poullet. Jean Thévenot et même Daulier-Deslandes sont mieux informés; mais aucun n'égale en exactitude et en science Jean Chardin, dont le « Journal » renferme la description la plus complète de la Perse à cette époque. Ni Bedros Beaik, malgré son origine orientale, ni Pétis de la Croix, ni Jam Struys, ou même Engelbert Kaempfer, pourtant si scrupuleux observateur, ne peuvent lui être comparés. Le *Voyage* des PP. Schillinger, Weber et Mayr lui est également bien inférieur.

En même temps que les voyageurs et les marchands s'efforçaient ainsi de faire connaître le commerce et l'état politique de la Perse, des savants, tels que les Anglais Jos. Greavers et Th. Hyde, écrivaient sur sa langue et sa religion; des missionnaires, comme le P. Gabriel de Chinon en 1671, en décrivaient les croyances, le gouvernement et les coutumes; avant ce dernier, le P. Raphaël l'avait fait avec bien plus d'autorité et de talent. Son *Estat de la Perse en 1660*, qui renferme 257 pages, est l'étude la plus complète qu'on eût encore faite de l'empire des Séfévis. Limites et provinces de la Perse, ses ports et ses produits naturels, gouvernement de ce pays alors si puissant, religion et sectes diverses, administration de la justice, mœurs et coutumes des Persans, leur mode d'alimentation et leurs jeux, cérémonies nuptiales et onomastique, langue et écriture de ce peuple, l'usage qu'il faisait du vin et du tabac, de l'opium et du *bengue* (espèce de haschis), ainsi que des bains, ses maladies les plus ordinaires, tels sont les sujets que le P. Raphaël passe d'abord mais

1. M. Ch. Schefer, dit 1636, avec l'introduction, placée en tête des Voyages de Tavernier; j'ai montré dans la biographie que j'ai donnée de ce grand voyageur qu'il fallait lire 1630; c'est d'ailleurs en cette année, et non en 1636, qu'il lui fut seulement possible de rencontrer le P. Joseph à Ratisbonne. A la page LXXI, M. Ch. Schefer dit aussi que Tavernier mourut à Moscou; j'avais regardé d'abord ce fait comme vraisemblable, mais depuis lors, j'ai fait voir, dans le numéro de mai 1889, de la *Revue de la géographie* que le voyageur français ne put aller jusque dans cette ville, et qu'il mourut à Smolensk, peu après son arrivée en Russie, en février 1689.

un peu confusément en revue et qu'il nous fait connaître dans un style parfois baroque [1] et entremêlé de mots persans.

Il parle ensuite successivement « des personnes de commandement », « des personnes de la plume » et « des personnes de la main ». Sous la première de ces désignations bizarres, il désigne les chefs guerriers, et à cette occasion, il dit quel était alors l'état des armées et de l'art militaire en Perse. Les « personnes de la plume », elles, sont les docteurs, les gens de justice, les médecins ; dans le paragraphe qui leur est consacré, nous trouvons des renseignements précieux sur l'enseignement, les livres et l'art de guérir en Perse au milieu du XVIIe siècle. Enfin, par « personnes de la main », il faut entendre les marchands, artisans et agriculteurs, les religieux mêmes et astrologues. Les pages qui en parlent comptent parmi les plus intéressantes de l'*Estat de la Perse;* le P. Raphaël y expose ce qu'il savait du commerce de ce pays, de son industrie et de son agriculture; on y trouve énumérées, avec soin, les marchandises, — soie, épices, pierres précieuses, pelleteries, etc., — qui faisaient le principal objet des transactions, les divers corps de métiers, les produits les plus importants de l'agriculture et de l'horticulture, les animaux domestiques, d'où nous arrivons par une transition naturelle à la description des chasses royales. Le tout se termine par quelques remarques sur les défauts des Persans. Tel est ce mémoire curieux destiné à Colbert et dont la lecture détermina peut-être le ministre de Louis XIV à essayer de nouer des relations commerciales avec la Perse. Si son intérêt est moins actuel aujourd'hui, il méritait pourtant d'être connu, et on ne peut que remercier M. Ch. Schefer de nous en avoir donné une si parfaite édition.

Il l'a fait suivre d'un appendice étendu, qui augmente singulièrement le prix de sa publication ; on y trouve d'abord (p. 259-276) la traduction française d'un opuscule publié, en 1508, par le médecin vénitien Rota, *La vita del Sophi, re di Persia e di Media* [2], livre qui contribua à attirer l'attention sur un pays alors presque inconnu dans l'Occident. Puis, viennent les « Dépêches de Pietro Duodo, ambassadeur de la seigneurie de Venise, près la cour d'Allemagne, relatives à la mission de sir Anthony Sherley et de Hussein Aly Bek ». On rencontre ensuite la correspondance échangée entre le châh de Perse et les rois de France, Louis XIII et Louis XIV; elle est suivie ou accompagnée des lettres de MM. De Lalain et de La Boullaye le Gouz, ainsi que de quelques autres agents ou missionnaires français, écrites pendant leur séjour en

1. Il parle par exemple (p. 232), des fleurs « que dans nos jardins l'on *extolle* tant ». « Les vaches (persanes), dit-il ailleurs (p. 234), sont celles des dernières que Pharaon vit en songe. » Plus loin (p. 257), il est question d'une invasion de « peuples qui... *oruent* les assiégés ».

2. « S'ensuyt l'hystoire moderne du prince Syach Ysmail surnommé Sophy Ardvelin, roy de Perse et de Mède et de plusieurs autres terres et provinces. »

Perse, documents d'une importance exceptionnelle pour l'histoire des relations de la France avec l'Orient. Les deux mémoires qui viennent après le mémoire de Tavernier sur le « commerce de Perse », et surtout, celui du député de la chambre de commerce de Marseille (1690) sur le même sujet n'ont guère une moindre importance. Les « Relations du voyage de l'archevêque d'Ancyre, envoyé légat du pape vers le Grand Sophy de Perse. » (1699), et la « Relazione dell'Ambasciata fatta al Re di Persia dal Padre Felice Maria da Sellano, dall' anno 1692 sine all' anno 1702 », qui terminent l'appendice, offrent aussi un grand intérêt de curiosité. Si j'ajoute qu'un index des mots persans, arabes et turcs, de quarante pages, et un « index alphabétique » de tous les noms propres qu'on rencontre dans cette magistrale édition, viennent la compléter et l'enrichir, on voit que rien ne manque pour en faire un des volumes les plus intéressants des « Publications de l'École des langues orientales vivantes », qui en comptent un si grand nombre d'excellents.

Ch. J.

466. — Stiefel. **Unbekannte Italienische Quellen Rotrou's.** Berlin, Gronau, 1891, in-8.
467 — Vianey (Joseph). **Deux sources inconnues de Rotrou.** Dôle, Blind, 1891, in-8.

M. Stiefel, qui depuis dix ans étudie Rotrou, publie un des résultats de ce long commerce avec celui que Corneille appelait son père. Un mot suffit pour résumer son livre : il démontre péremptoirement que la *Pèlerine* de Rotrou est imitée assez librement de la *Pellegrina* de Bargagli et que la *Sœur* est tirée presque scène par scène de la *Sorella* de G.-B. Porta, que *Célie ou le vice-roi de Naples* n'est pas, comme on l'avait cru, imitée de l'espagnol, mais bien des *Fratelli Rivali* du même Porta. Outre une profonde connaissance de la littérature italienne, il faut louer en lui l'excellent esprit dont témoigne son travail. En effet, il montre que Rotrou a souvent perfectionné ce qu'il empruntait aux Italiens, qu'il donne plus de noblesse aux caractères, plus de décence au style. Il sait que les auteurs que Rotrou imitait avaient eux-mêmes beaucoup emprunté à leurs devanciers ; que, par exemple, la plupart des situations qu'on trouve dans la *Pellegrina* de Bargagli se rencontraient déjà (sans parler des pièces aujourd'hui perdues dont les titres n'échappent pas à M. S.) dans des comédies d'Arioste, de Grazzini, de R. Borghini, etc. ; que G.-B. Porta s'est inspiré d'un roman de chevalerie, du Roland Furieux, d'un conte de Bandello. [illegible] apprend, par l'examen remanié d'une ancienne pièce anglaise, que Rotrou était, de son vivant, imité en Angleterre.

Nous ne pouvons même reprocher à M. S de dérober aux Français l'honneur d'une curieuse découverte dans l'histoire de notre littérature. Un de nos compatriotes, M. Joseph Vianey, professeur au col-

lège Stanislas, avait de son côté constaté l'origine de la *Pèlerine* et de la *Sœur* et l'a signalée dans un article de quelques pages inséré, en mai 1891, dans les *Archives historiques, artistiques et littéraires*, puis tiré à part. M. S. n'a d'ailleurs pas connu cet article qu'il ne mentionne pas; car la richesse de ses connaissances en matière de littérature étrangère prouve amplement qu'il n'a pas besoin du bien d'autrui. Mais M. Vianey n'en a pas moins des droits égaux à l'honneur de la découverte, puisque, dès novembre 1890, il la communiquait de vive voix à M. Petit de Julleville dans la salle de travail de la Bibliothèque Nationale, au moment où il venait de la faire. Il la réservait d'abord pour une thèse sur Rotrou et ne la publia que quand il eut abandonné Rotrou pour Régnier. A ce propos, il me prie d'annoncer qu'il a découvert l'origine italienne ou française d'un assez grand nombre de passages de Régnier, de même qu'il a reconnu que « les satires de Vauquelin sont à peu près toutes traduites mot à mot des diverses satires contenues dans le recueil suivant, dont il a eu la désinvolture de s'approprier même la préface : *Sette libri di satire, di Lud. Ariosto, Hercule Bentivoglio. . . raccolti per Franc-Sansovino, Vinegia,* 1650 ».

Les études de ce genre méritent d'être encouragées. On peut même, tout en félicitant ceux qui s'y livrent d'éviter l'esprit de dénigrement, les engager à conclure que le procédé de travail de la génération à laquelle appartenaient Vauquelin et Régnier, et dont Rotrou ne répudiait pas la tradition, était défectueux. Non seulement, dans tous les pays de l'Europe, on s'emparait alors sans façon des idées qu'on trouvait à sa convenance, mais, même quand on proclamait ses obligations envers ses devanciers, on perdait à chercher des inspirations dans les livres le temps qu'il eût fallu employer à observer le monde, à réfléchir, à étudier l'art d'écrire. Nos classiques à qui l'on a reproché d'avoir trop imité, imitaient en réalité beaucoup moins. Qu'est-ce que les quarante vers empruntés par Boileau à Horace pour son Art poétique auprès des emprunts qu'on nous signale chez Vauquelin et chez Rotrou? De plus, nos classiques imitaient d'ordinaire des œuvres de premier ordre qui ne leur coûtaient pas de longues recherches et qui, d'autre part, leur demandaient, pour être surpassées ou égalées, tout l'effort de leur génie. Il est d'ailleurs utile de tirer cette conclusion, car nos gens de lettres, quand ils s'avisent d'étudier les littératures étrangères, y cherchent trop souvent des thèmes à reproduire. Ce n'est pas là ce qu'il faut demander à cette étude qu'on ne propagera jamais trop : il faut y procéder en historien, en critique, pour savoir ce qu'ont été, ce que sont présentement les autres peuples; quant aux thèmes littéraires, il faut les chercher en soi et autour de soi, dans la vie réelle. La littérature française a atteint la perfection le jour où les hommes de talent n'ont plus été à l'affût des nouveautés à traduire et se sont mis à interroger leur cœur et leur temps. Charles Dejob.

468. — **Sirven, étude historique sur l'avènement de la tolérance**, par Camille RABAUD, président du consistoire de Castres, lauréat de l'Académie française. Deuxième édition. Paris, Fischbacher, 1891, 231 p. in-8 Prix 3 fr.

M. le pasteur Rabaud, de Castres, auteur d'une bonne *Histoire du protestantisme dans l'Albigeois et le Lauraguais jusqu'en 1685*, s'est fait connaître plus récemment par une étude sur le *Girondin Lasource*, couronnée par l'Académie française. Mais longtemps auparavant déjà, en 1858, il avait consacré un petit volume à l'histoire lamentable du *feudiste* castrais, Pierre-Paul Sirven, accusé d'avoir assassiné sa fille Élisabeth, en décembre 1761, pour l'empêcher de devenir catholique, alors que la malheureuse, convertie depuis longtemps, et, devenue folle, s'était noyée dans un puits. Cette *Affaire Sirven* est devenue, après celle toutefois de Calas, le plus célèbre des procès criminels dirigés contre des hérétiques dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, grâce à l'intervention généreuse et efficace du châtelain de Ferney. Sirven est un peu plus oublié de nos jours que Calas, puisqu'il eut la chance de s'échapper à temps et de se réfugier en Suisse; il ne fut pendu qu'en effigie à Mazamet, tandis que le parlement de Toulouse put mener à bonne fin son meurtre juridique. Mais l'ineptie de ses persécuteurs fut la même, ainsi que leur férocité, et ce fut une lutte aussi longue, une lutte de neuf années qu'il eut à soutenir, avant que ses défenseurs, et à leur tête Voltaire, le plus influent et le plus ardent de tous, eussent pu faire casser la sentence inique qui le condamnait pour un crime qui n'avait jamais été commis.

Après plus de trente ans, M. Rabaud a repris le sujet, ayant retrouvé depuis toute une série de documents nouveaux à l'appui, un second *Monitoire*, plusieurs des requêtes en justice, la correspondance de la fille aînée de Sirven, six lettres inédites de Voltaire, etc. Il a refait, à l'aide de ces pièces la biographie sommaire de l'arpenteur-géomètre de Castres et l'histoire détaillée de son procès. C'est une enquête minutieusement et scrupuleusement conduite, et dont les résultats ne pourront être contestés désormais que par le fanatisme le plus dédaigneux des faits [1]. C'est aussi un vif et chaleureux plaidoyer en faveur de la tolérance et de son grand défenseur au siècle passé! En présence du ton dédaigneux dont certaines écoles littéraires et philosophiques parlent aujourd'hui de l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, il n'est que juste de faire ressortir l'hommage sincère et réfléchi qu'apporte à Voltaire, et à ses ardentes campagnes « contre les juges pour la justice », un homme

1. A quel point le fanatisme se donnait carrière du temps de Sirven et combien peu il reculait devant les plus odieux mensonges, nous l'apprenons par cette lettre de l'intendant Saint-Priest au comte de Saint-Florentin, datée du 28 janvier 1762 et trouvée par M. Rabaud, dans laquelle il raconte que les Pères Bénédictins lui « ont donné connaissance de trois sermons originaux de Calvin dans lesquels cet hérétique a enseigné la doctrine horrible du parricide ».

que ni ses convictions propres ni son ministère ne pouvaient prédisposer en sa faveur, mais qui l'a vu à l'œuvre pendant près de dix ans, prodiguant ses conseils et sa plume, et ne refusant pas sa bourse à un pauvre malheureux, incapable de l'en récompenser autrement que par sa reconnaissance.

Nous souhaitons beaucoup de lecteurs au livre de M. Rabaud, d'abord parce qu'il est bien fait, puis aussi parce qu'il fortifiera chez eux les pensées élevées et généreuses, dont notre temps a plus besoin que jamais [1].

R.

---

469. — **Hyde de Neuville, Mémoires et souvenirs, t. III.** Paris, Plon, 1892. In-8.

Le troisième volume des *Mémoires* d'Hyde de Neuville comprend la fin de sa vie agitée (1822-1857). L'ancien conspirateur, devenu un personnage officiel sous la Restauration, consolide sa situation politique en remplissant les fonctions de député, d'ambassadeur et de ministre d'État. Les points les plus saillants de sa biographie concernent son ambassade à Lisbonne et son ministère de la marine. En Portugal, il balança l'influence anglaise et sauva le trône du roi Jean, miné par des intrigues de famille; à Paris, il dut s'occuper de l'expédition de Morée et des événements qui annoncèrent celle d'Alger.

Si le règne de Charles X a été déplorable pour la monarchie, on ne saurait nier qu'en six ans il a accompli des choses grandes pour le pays. Mises peu avant en relief par les campagnes du duc d'Angoulême en Espagne, les armées royales, en délivrant la Grèce et conquérant Alger, rendirent son prestige à la France, et à la civilisation des services dont on ne tient pas assez compte. Au point de vue extérieur, le court règne de Charles X fut un règne glorieux

Le régime intérieur ne mérite pas cet éloge. Aussi bien Hyde de Neuville veut avoir prévu à temps l'abîme qu'il a creusé. Tous ces serviteurs de la Restauration se targuent de libéralisme et de prudence politiques, Hyde de Neuville comme Mme de Gontaut; je ne sais pas si le prince de Polignac, lui même, n'aurait pas cette prétention : mais ce serait plus difficile à prouver. Quant à Hyde de Neuville, on peut lui donner raison. Collègue de Martignac, ami de Chateaubriand, il eût pu sauvegarder une dynastie qu'il avait contribué à relever. Mais on ne le

---

1. Si réellement les papiers de l'affaire Sirven sont encore catalogués aux archives (M. Rabaud ne dit pas si ce sont celles de Toulouse) sous cette rubrique : « Procès contre Sirven ; assassinat de sa fille sous prétexte de religion, il serait grand temps que le conservateur de ce dépôt, quel qu'il soit, fasse jouir l'innocent persécuté de la réhabilitation judiciaire obtenue depuis cent vingt ans. — A la page 28, une faute d'impression a deux fois changé la date 1761 en 1861.

laissa pas faire et il vieillit, conseiller fidèle, mais peu écouté de la maison de France.

Il y a deux sortes de mémoires historiques : ceux d'un spectateur, comme Saint Simon; ceux d'un acteur, comme Talleyrand. Les premiers méritent un peu plus de créance, puisque la personnalité de l'écrivain n'est pas en cause; les autres sont des plaidoyers, dignes du nom de mémoires justificatifs. Tels sont ceux d'Hyde de Neuville. Toutefois n'en méconnaissons pas l'intérêt! L'auteur fait toucher au doigt les ressorts de sa politique, ceux de ses adversaires et de ses alliés. Le livre d'Hyde de Neuville contient de curieux détails, des conversations et des correspondances qu'un historien ne saurait négliger. Les illusions des princes, le mécontentement hautain d'un Talleyrand, le prodigieux amour-propre froissé d'un Châteaubriand y éclatent dans toute leur vérité. Ces rapprochements font ressortir, au bénéfice d'Hyde de Neuville, tout ce qu'il y avait de résignation chrétienne et de modestie chevaleresque dans cet ancien conspirateur, assagi par le temps et par l'expérience.

F. D. C.

---

470. — **Musée de sculpture comparée (Moulages).** Palais du Trocadéro. Catalogue raisonné par Louis Courajod et P. Frantz Marcou. — xiv^{e} et xv^{e} siècle. — Paris, imprimerie nationale, 1892. Grand in-8 avec 25 planches.

471. — **Les artistes célèbres.** Paris, librairie de l'Art, 1872. petit in-4. — **Les Audran,** par G. Duplessis (41 fig.) Prix 5 fr.

472. — **Les Clouet et Corneille de Lyon,** par H. Bouchot (36 fig.) Prix 3 fr.

473. — **Abraham Bosse,** par A. Valabrègue (42 fig.) Prix 4 fr.

474. — **Les Brueghel,** par E. Michel (45 fig.) Prix 5 f.

475. — **Raffet,** par F. Lhomme, (155 fig.) Prix 8 fr.

476. — **Raffet, peintre national,** par Henri Beraldi. — Paris, 1892. In-fol Prix. 3 fr. 50.

477. — **La manufacture nationale des Gobelins,** par F. Gerspach. — Paris' Delagrave, 1892. In-8 avec planches.

I. — Le catalogue que nous annonçons ici, des moulages rassemblés au musée de sculpture comparée du Trocadéro, et qui comprendra un jour au moins sept fascicules comme celui qui vient de paraître, est destiné à devenir un répertoire des plus précieux pour les arts plastiques du moyen âge et des temps modernes. C'est qu'il est comme l'état civil d'une foule d'ouvrages restés trop longtemps anonymes et qu'on sait, du moins à cette époque de la Renaissance qui fait l'objet du présent volume, à qui attribuer; grâce à maintes pièces originales retrouvées depuis peu, fixant une date, établissant une origine, pièces que les auteurs du catalogue ont eu grand soin d'insérer, toutes les œuvres capitales mentionnées ici sont pourvues d'une notice copieuse et pleine de faits, suivie d'une bibliographie soignée; et quand il s'est trouvé un nom, un artiste à faire revivre, à tirer de l'obscurité, les détails essentiels sur sa vie,

ses autres travaux, sa place dans l'histoire de l'art, n'ont pas été oubliés.

Nous citerons ainsi les articles relatifs au buste de Bertrand du Guesclin et à Robert Loisel, aux tombeaux de Souvigny et à Francesco Laurana, surtout à ces merveilles de la Chartreuse de Dijon et à Claus Suter. — Ajoutons que les planches héliotypiques sont excellentes et qu'outre les indications relatives à l'état de conservation des monuments, aux restaurations exécutées, etc., on n'a pas négligé de dire (on n'y songe souvent pas assez) à quelle hauteur du sol ils se trouvent ou se trouvaient placés.

Nous avons seulement été surpris d'une chose : quatre numéros, les 623, 639, 641 et 642, ne portent absolument aucune indication de provenance. Si l'on ignore d'où viennent ces statues, on doit bien savoir du moins où se trouvent les originaux qui ont servi au moulage ?

II. — Plusieurs notices nouvelles ont paru cette année dans la collection des Artistes célèbres entreprise jadis par M. Müntz. On connaît les avantages que présentent ces études. Le plan, toujours à peu près le même, en est commode et précis : beaucoup de faits, de dates, de listes d'œuvres; pour finir, une bibliographie du sujet; surtout, beaucoup de reproductions, plus ou moins heureuses, plus ou moins choisies, mais nombreuses en tout cas, des œuvres mentionnées. On s'est attaché en général au renseignement historique plus qu'à l'appréciation critique, et l'on a bien fait, car dans ce grand nombre d'auteurs, il faut s'attendre à ne pas trouver partout même sûreté de compétence. — Il ne nous reste guère, après cela, qu'à énumérer les nouveaux volumes.

M. G. Duplessis s'est chargé des Audran, qui lui revenaient comme de droit. Cette famille ne comprenait pas moins de quatorze graveurs, dont quatre au moins méritent qu'on les étudie. Ce sont ceux qui ont naturellement ici fourni matière au plus grand nombre des reproductions : Gérard Audran, Benoît Ier, Jean et Benoît II.

La monographie des Clouet, autre famille nombreuse, très soigneusement établie par M. Bouchot, est un des plus jolis volumes de la collection. Jean Clouet, François dit Janet, Corneille de Lyon et divers autres artistes de la même école, ont fourni une série de portraits des plus intéressants, généralement reproduits de la façon la plus charmante. — Abraham Bosse offrait aussi une piquante matière à l'illustration : on sait combien ses planches sont curieuses pour l'histoire des mœurs bourgeoises du XVIIe siècle.

L'étude de M. Michel sur les Brueghel, avec un texte d'une compétence indiscutable, contient aussi d'excellentes figures. Encore toute une généalogie de peintres, avec Pierre Brueghel le vieux (1[illegible]-1569), pour chef, puis Pierre II, dit d'Enfer (1564-16[illegible]8), et surtout Jean, dit de Velours (1568-1625), le plus illustre.

III. — Raffet a donné lieu, dans ces derniers temps, à diverses manifestations, expositions, publications, qui ont remis son œuvre si considérable

à l'ordre du jour et montré abondamment quel artiste supérieur c'était là, et combien est juste le nom de premier dessinateur du siècle, qu'on lui a donné. De ces publications, les deux principales sont bien celles que nous annonçons ici, qui d'ailleurs se complètent l'une l'autre plutôt qu'elles ne font double emploi. Le volume de M. Lhomme est particulièrement précieux pour les études, les croquis et les portraits; outre une bonne notice, il y a là des gravures en quantité, mais surtout celles qui peuvent se réduire sans nuire trop à l'œuvre. C'est ainsi que le fameux Bataillon sacré de Waterloo a été omis, à dessein sans doute (et l'on aurait pu en faire autant de la Revue nocturne, qui ne signifie rien, ainsi réduite). — Par contre, l'album in-f° de M. Beraldi a surtout été composé avec ces grandes œuvres, qui sont fort bien rendues et incomparablement mieux que partout ailleurs. Le texte est d'ailleurs également supérieur, et la notice finale des œuvres, aussi curieuse que possible.

IV. — Le dernier directeur des Gobelins, M. Gerspach, vient de publier sur la manufacture une monographie complète qui sera vivement appréciée comme répertoire documentaire. Précise et bourrée de faits, elle donne l'historique complet de la maison, avec de nombreux détails sur ce curieux petit monde, le régime administratif, la condition des artistes, la fabrication, la composition du sujet, les emplois des tapisseries, les prix, les magasins de laines et de soies, la teinture, les réparations, les ateliers d'ameublement, l'enseignement aussi et l'apprentissage, les modèles, enfin le musée et les collections. — En appendice, une série de pièces administratives anciennes et modernes, listes d'artistes, états de travaux, tarifs, édits, etc. Enfin n'oublions pas les planches, un peu trop réduites forcément, mais non sans intérêt, qui contribuent à l'intérêt du volume, lequel sera, nous le répétons, très utilement consulté.

H. de Curzon.

---

478. — Biadego (Giuseppe). **Storia della biblioteca comunale di Verona con documenti e tavole statistiche.** (Vérone, typog. Franchini, 1892, in-8 de 147 p.)

Le premier centenaire de la bibliothèque communale de Vérone vient d'être célébré par la publication du catalogue de ses manuscrits et du volume dont nous rendons compte. L'auteur de l'un et de l'autre est le savant et actif bibliothécaire M. G. Biadego, qui a également saisi l'occasion pour rappeler dans un intéressant discours commémoratif les diverses collections de livres que Vérone a possédées et les érudits qui les formèrent. Nous ne résumerons pas ici le récit de M. B., mais nous en détacherons quelques traits d'un intérêt général.

Voici en premier lieu un nouvel exemple du danger que les expropriations font courir aux bibliothèques: lorsque le gouvernement vénitien prit possession de la bibliothèque des Bénédictins de San Zenone d'abord,

des Jésuites de San Sebastiano ensuite, la première contenait quatre mille sept cent trente-neuf volumes, la deuxième quatre mille cinquante-quatre ; mais toutes deux furent ravagées avant d'être transportées dans le local où on les réunit, et le transport se fit sans qu'on classât et inventoriât immédiatement les livres; aussi le nombre des volumes de la bibliothèque, qui aurait dû être, y compris deux legs importants, de plus de douze mille, n'était, en 1802, que d'un peu plus de six mille. La moitié des ouvrages avait donc disparu !

On peut suivre dans l'histoire de cette bibliothèque le progrès du zèle pour l'instruction publique : en 1832, le total des volumes était passé à douze mille ; en 1866, à cinquante sept mille neuf cent dix-sept ; en 1891, à cent trente trois mille deux cent quarante-huit. De 1802 à 1837, elle ne s'ouvrait que deux heures par jour ; aujourd'hui, elle est ouverte sept ou neuf heures par jour suivant la saison.

Le livre de M. B. offre aussi d'intéressants détails sur les relations littéraires de la France et de l'Italie dans la première partie de ce siècle. Le 11 juin 1797, le gouvernement établi par Bonaparte dans la ville ordonna le dépôt à la municipalité de tout ouvrage qui viendrait à paraître ; et on tint la main à l'exécution de cette sage mesure. Parmi les dons qui enrichirent la collection, nous distinguerons celui de deux cent quatre-vingt-dix-huit volumes français que possédait l'avocat Gaet. Benini, celui de cent quinze médailles napoléoniennes par le commandeur Gomberto Giusti, celui de cent quarante-six volumes d'une *Encyclopédie Méthodique* imprimée à Padoue offerts par le commandeur G. B. Gazola. Par contre, le gouvernement autrichien qui se sentait détesté et qui craignait que la bibliothèque ne devînt un cabinet de lecture pour les journaux politiques, répond à la demande d'en augmenter la dotation, en disant qu'il faudrait d'abord savoir le nombre et la qualité de ceux qui la fréquentent; et, un instant, lors des événements de 1848, il en mure la porte.

Signalons parmi les manuscrits de la bibliothèque deux mille lettres autographes d'Isabella Teotochi Albrizzi, qui pourraient servir à l'histoire littéraire et sociale de l'Italie au temps de l'occupation française.

On voit que les Véronais ne sont pas seuls obligés envers l'érudition de M. Biadego.

Charles Dejob.

CHRONIQUE

FRANCE. — La troisième livraison du *Dictionnaire syriaque de Bar Bahloul* vient de sortir des presses de l'Imprimerie nationale. On sait, et M. Renan l'a souvent rappelé, tout ce que notre collaborateur M. Rubens Duval a apporté d'érudition et de soins à la publication de ce document, un des plus importants de la littérature syriaque. Le fascicule qui vient de paraître va jusqu'à la lettre *mîm* inclusivement, ce

sont les deux tiers de l'ouvrage. Il faudra encore deux livraisons pour qu'il soit complètement achevé, mais elles ne se feront pas longtemps attendre, nous en avons pour garant le zèle du savant éditeur si bien secondé par l'imprimerie qui a su faire de ce livre de science un modèle de perfection typographique.

— M. H. Hauser a fait imprimer dans le *Messager des sciences historiques de Belgique* et tirer à part trois curieuses lettres de Fr. de la Noue sur la guerre de Flandre (1576-1587). Ces trois lettres sont indiquées dans son ouvrage sur François de la Noue, dont il a été rendu compte ici; mais elles ne figurent pas parmi les pièces justificatives, parce que la primeur en avait été réservée à la revue citée.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 octobre 1892.

Le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts informe l'Académie que M. Canovas del Castillo, président du conseil des ministres d'Espagne, et directeur de l'Académie royale d'histoire, doit se rendre le mois prochain à Cadix, au cours de la seconde période des solennités commémoratives de la découverte de l'Amérique. A cette occasion, il sera procédé à l'ouverture de certaines tombes antiques encore inexplorées, qui font partie de la nécropole phénicienne récemment découverte dans cette ville.

M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, écrit qu'il est sur le point de se rendre à Delphes avec M. Couve, membre de l'Ecole, pour y commencer les fouilles. Il rend hommage à la bienveillance et à l'énergie du gouvernement de M. Tricoupis, qui a bien voulu donner à l'Ecole française, à cette occasion, son concours le plus empressé.

L'Académie accueille avec intérêt cette communication et est heureuse de recueillir le témoignage sur les dispositions sympathiques du gouvernement hellénique.

L'Académie fixe sa séance publique annuelle au 18 novembre et décide qu'elle entendra une lecture de M. Croiset sur le discours d'Hypéride nouvellement découvert.

L'Académie nomme deux commissions chargées de lui proposer des sujets à mettre au concours. Sont élus :

Pour le prix ordinaire (sujet du moyen âge) : MM. Delisle, Hauréau, Gaston Paris, Paul Meyer;

Pour le prix Bordin (sujet d'antiquité classique) : MM. Jules Girard, Heuzey, Boissier, Croiset.

M. l'abbé Duchesne communique le mémoire qu'il doit lire, au nom de l'Académie, à la séance publique annuelle de l'Institut, le 25 octobre. C'est une notice sur la vie et les œuvres de Jean d'Asie, évêque monophysite d'Ephèse au déclin du VI^e siècle, auteur de plusieurs livres sur l'histoire ecclésiastique de son temps.

M. Heuzey communique une étude comparative sur une bague d'or gravée, trouvée à Mycènes, et sur un bas-relief du Louvre, qui appartient à la catégorie des sculptures dites hétéennes ou hittites et qui provient de Kharpout, dans la région du haut Euphrate, aux frontières de l'Arménie et de la Cappadoce. Le bas-relief est surmonté d'une inscription de deux lignes de caractères idéographiques en relief. Le sujet représenté sur l'un et l'autre monument est une chasse au cerf : le cerf est couru en char, comme cela devait se faire avant qu'on eût commencé à employer le cheval comme monture, c'est-à-dire avant le VIII^e siècle. Le bas-relief présente une déviation rustique du style assyrien; divers détails permettent de le rapporter au IX^e siècle. Le cerf est de l'espèce appelée par les Arabes *hamour*, caractérisée par des bois palmés à l'extrémité. Sur la bague, les attitudes sont incomparablement plus vives et plus hardies, mais l'identité du sujet représenté n'en est pas moins frappante.

M. Senart donne lecture d'une note envoyée par M. Adhémar Leclère, résident au Cambodge, qui relate les recherches et fouilles faites par lui au village de Sambau, l'ancienne Çambhapura. M. Leclère a mis au jour des statues ou des fragments de statues, des restes d'édifices religieux, et plusieurs inscriptions. Ces dernières ont été envoyées par lui à M. Aymonier. Elles ne peuvent manquer d'être intéressantes, en raison de l'importance ancienne de la ville où elles ont été recueillies.

Ouvrages présentés : — par M. Bréal : Krall (J.), *Die etruskischen Mumienbinden des Agramer National-Museums* (extrait des *Denkschriften* de l'Académie impériale de Vienne); — par M. Barbier de Meynard : Hassan Bar-Bahlul, *Lexicon-Syriacum*, edidit R. Duval, fasc. III.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 31 octobre — 1892

---

479. — Nils Sjœstrand. **De futuri infinitivi usu Latinorum quæstiones duæ.** Lundæ, ap. Mœller, bibl. univ. 1892, 55 p.

L'auteur de ce travail a déja publié à la même librairie plusieurs études sur quelques parties de la grammaire latine [1]. Voici le sujet qu'il traite dans l'étude présente. On enseigne d'habitude que les Latins préfèrent à l'infinitif futur passif en *-iri* la périphrase par *fore ut*... ou *futurum esse ut*... M. Sjöstrand montre par un tableau que cette observation n'est pas confirmée par les faits; que l'infinitif est beaucoup plus fréquent que la périphrase, et que celle-ci est employée dans des cas où l'on eût pu tout aussi bien employer l'autre tournure, le supin du verbe étant d'usage. A la suite des tableaux, la citation des exemples distingués d'après les ouvrages et les auteurs.

En second lieu (p. 28 fin), M. S. traite de la construction de *spero*. Il montre que, contrairement à l'opinion reçue, après ce verbe la construction de l'infinitif futur (306 passages) ou de l'infinitif présent avec *posse* (162 passages) est régulière, tandis que l'emploi de la périphrase *fore ut*... (19 passages) ou *futurum esse ut*... (8 passages) est rare et tout à fait exceptionnel.

Dans des sujets comme ceux-ci la statistique est tout à fait de mise; le travail de M. Sjöstrand me paraît curieux et intéressant.

E. T.

---

480. — A. J. Kronenberg **Ad. Apuleium Madaurensem**. Programme de l'*Erasmianum gymnasium*. Rotterdam, Wenk et Berkhöff. 1892.

Suite de conjectures sur les diverses œuvres d'Apulée. Le point de

---

1. Une thèse de 1891 qui a eu une seconde édition en 1892 : *Loci nonnulli grammaticæ Latinæ examinati*; une dissertation de 1891 : *Quibus temporibus modisque* quamvis, nescio an, forsitan, *similes voces utantur*; enfin sur la seconde forme du supin une étude qui a été signalée ici même à la fin de l'année dernière (p. 444; cf. la Revue du 20 juin 1892, p. 486).

départ est bien choisi et le travail fondé sur les éditions les meilleures et les plus récentes des divers ouvrages du rhéteur africain. On relèverait bien ici des choses inutiles; d'autres même tout à fait mauvaises (*Apol.* p. 64,27 : *ac etsi*); mais il y a aussi de très bonnes conjectures (*Apol.* p. 70, 18 : *depectoribus*), et nombre de rectifications apportées au texte par un simple changement de ponctuation. M. Kronenberg signale en passant avec assez de modération les défauts des éditions que nous avons (par exemple, pour Krüger, p. 4, n 1). Il rappelle un assez grand nombre de remarques ou conjectures anciennes, notamment de Bosscha, bien plus qu'il n'en tire de son propre fonds. Il faut surtout louer M. K. de s'appuyer pour tout changement sur les habitudes caractéristiques de la langue d'Apulée. Koziol les a soigneusement recueillies, ce qui ne veut pas dire qu'après lui il n'y ait pas encore à glaner. M. Kronenberg dans d'excellentes notes a apporté de ce côté sa contribution.

E. T.

---

481. — **Nos origines. La Gaule avant les Gaulois,** d'après les monuments et les textes, par M. Alexandre Bertrand, membre de l'Institut. Seconde édition entièrement remaniée, avec notes annexes de MM. Collignon, Ernest Hamy, Ed. Piette et Salomon Reinach. Paris, Leroux, 1892.

482. — **Deutsche Altertumskunde** von Karl Muellenhoff, t. III, publié par M. Max Rœdiger, Berlin, Weidmann, 1892.

I

Je réunis ici dans le même article critique deux ouvrages dont le sujet est presque le même, car la plus ancienne histoire de la région située à l'ouest du Rhin — de la région dont s'occupe M. Alexandre Bertrand — est inséparable de l'histoire de la vaste contrée qui, dans la géographie de Rome impériale, a le Rhin pour limite occidentale et qui a été le sujet des études de Karl Müllenhoff. Mais les recherches de K. M. ont été faites dans un domaine scientifique différent de celui où M. A. B. a porté principalement les siennes. M. A. B. est avant tout archéologue : son livre consiste surtout en un classement des monuments figurés de la Gaule qui datent de la période antérieure à l'invasion celtique. Les études linguistiques sont une branche de l'érudition qui est restée en dehors des recherches de M. Alexandre Bertrand.

K. M. ne s'est jamais occupé des monuments figurés. A ses yeux, l'étude des monuments figurés paraît n'avoir aucun intérêt ethnographique : « C'est la langue qui fait la nation ; la langue constitue l'être même « de chaque peuple ; tout peuple vit par elle et meurt quand elle cesse « d'exister [1] ». Or la langue des peuples de l'antiquité ne nous est connue que par les monuments écrits, soit que ces monuments aient été contem-

---

1. Die sprache macht die nation, sie ist dasein und leben eines volkes und ohne sie ist es tot. *Deutsche Altertumskunde*, t. III, p. 194. Cette formule n'offre qu'une vérité relative. Elle ne peut expliquer l'existence, par exemple, ni de la Suisse ni de la Belgique.

porains de chacun des peuples dont il s'agit, soit que ces monuments, datant d'une époque postérieure, nous conservent des mots pétrifiés pour ainsi dire et acceptés par la langue d'un peuple nouveau, phénomène fréquent, par exemple, quand il s'agit de noms de lieux. Malheureusement, dans l'Europe du centre et de l'ouest, l'écriture est de date relativement récente, les noms de lieux les plus anciens nous offrent encore une foule de problèmes non résolus, en sorte que les découvertes de la linguistique nous font remonter beaucoup moins haut que celles de l'archéologie. Il y a donc là chez K. M. une grande infériorité sur M. A. B. Par une sorte de compensation, lorsque K. M. cite une assertion quelconque d'un auteur antique, il cherche à déterminer la valeur de cette assertion, tantôt en en fixant la source si l'auteur s'est borné à copier un écrivain plus ancien, tantôt en établissant quelles circonstances ont dicté l'opinion de l'auteur dont il s'agit, si cet auteur a exprimé une doctrine qui lui était personnelle. Les recherches de M. A. B. dans la littérature antique sont moins approfondies ; ici il laisse la palme à Karl Müllenhoff.

Dans la forme, M. A. B. a une incontestable supériorité. Il a écrit un livre, il a suivi un plan dont certains détails peuvent peut-être prêter le flanc à la critique, mais enfin il a un plan et il est clair. K. M. était un érudit de première force, mais il est rare de trouver une science aussi profonde unie à une si grande incapacité littéraire. Cette incapacité chez K. M. était pour ainsi dire systématique ; rarement quand il commence une dissertation, il prévient du but où il veut arriver ; il accumule les faits les uns à la suite des autres sans faire connaître au lecteur l'idée fondamentale qui les lie entre eux dans son esprit, « souvent même « K. Müllenhoff », dit son éditeur, « prend plaisir à se mouvoir *en zigzag* « dans son exposition, mettant en lumière d'abord ce qui parait vraisem- « blable pour ensuite le rejeter comme faux [1]. » Rien n'est plus fatigant pour le lecteur, tandis que le livre de M. A. B. est d'une lecture aussi facile qu'agréable. Outre ce défaut de composition fréquent dans les écrits de Karl Müllenhoff, le tome III de la *Deutsche Altertumskunde* en a un autre, c'est un recueil de fragments. K. M. est mort sans avoir terminé son ouvrage.

II

Le volume de K. M. commence par une étude sur les voisins orientaux des Germains, c'est-à-dire sur les Scythes, les Sarmates, les Gètes, les Daces, tous Indo-européens, autrement dit Ariens. Vient ensuite un court fragment sur les Ariens primitifs, sur leur séjour originaire en Asie, sur la route par laquelle ils seraient entrés en Europe — la côte méridionale de la mer Caspienne et les pentes orientales du Caucase, — sur l'ordre dans lequel les divers peuples ariens se sont engagés sur cette

1. Note au bas de la page 194.

route : les Celtes en tête, après eux les Germains et les Italiotes marchant sur la même ligne, « épaule contre épaule » ; en seconde ligne, derrière les Italiotes s'avançaient les Hellènes, les Germains étaient suivis des Aïsts et des Slaves ; ce fut au pied des Karpates que ce beau corps de bataille si bien ordonné se disloqua : les Germains et les Italiotes se séparèrent ; les Germains allèrent s'établir entre l'Oder et l'Elbe, entraînant à leur suite les Aïsts et les Slaves qui s'installèrent à l'est des Germains ; en même temps, les Italiotes gagnaient les Alpes, puis la péninsule située au sud de cette chaîne de montagnes, et les Hellènes se dirigeaient au sud des Balkans. Les Ariens apportaient avec eux d'Asie en Europe le bronze, inconnu aux hommes de la pierre polie, des habitations lacustres les plus anciennes et des débris de cuisine du Danemark. De la Suède méridionale aux Alpes, l'Europe était alors habitée par des sauvages chasseurs et pêcheurs ; ces sauvages succombèrent et disparurent devant les Ariens comme les Indiens de l'Amérique du Nord et comme les nègres de l'Australie devant les colons anglais. A quel peuple ces sauvages appartenaient-ils? On a supposé qu'ils étaient Finnois, mais ni l'Europe centrale, ni l'Europe de l'ouest n'offrent, dans leurs noms de rivières et de montagnes, aucune trace de langue finnoise ; le domicile primitif des Finnois est plus à l'est, dans le bassin de l'Oural et du Volga ; les Finnois se sont avancés vers l'ouest à une époque à peu près contemporaine de l'émigration arienne, mais postérieure plutôt qu'antérieure ; en effet, lorsque les Ariens sont arrivés dans la presqu'île scadinave (scandinave est une mauvaise leçon), ils n'y ont trouvé que des Lapons ; les Lapons, et non les Finnois, ont précédé les Ariens dans cette presqu'île. Deux autres peuples, après avoir devancé les Ariens dans l'Europe occidentale, ont, comme les Lapons, survécu à l'invasion arienne et se sont maintenus dans la période historique ; ce sont : 1° les Ibères au sud de la Garonne et des Cévennes ; 2° les Ligures dans toute l'étendue de la vallée du Rhône et sur les côtes de la Méditerranée. Les Ligures, commençant à l'ouest sur la rive orientale du Lez (près de Montpellier) qui les séparait des Ibères, possédaient les côtes de la Méditerranée, jusqu'à l'embouchure de l'Arno qui a été de prime abord la limite septentrionale de l'Étrurie. Les anciens ont admis que les Ligures, avant les conquêtes ombriennes et étrusques, s'étaient étendus en Italie jusqu'au Latium : la concordance de certains noms de lieu semble, dit K. M., parler en faveur de cette doctrine.

Après l'exposé que nous résumons ainsi, K. M. a placé une étude sur la langue des Ligures ; c'est peut-être le morceau le plus important de ce volume. Deux pages (177-179) traitent de la phonétique et montrent en quoi la phonétique des Ligures diffère de celle des Ibères et des Gaulois ; vient ensuite l'exposé du système de la dérivation en ligure (p. 179-190). Ce qu'il y a de curieux est que ce système est presque identique à celui des langues indo-européennes. Il y a même un passage où K. M. s'exprime exactement comme s'il plaçait le ligure parmi

ces langues : il parle de formations dérivées du participe présent ou du suffixe VANT *bildungen vom participium praes. oder auf* VANT (p. 187), exemples : 1° noms de peuples *Vediantii, Brodiontii, Sogiontii, Sentii, Vulgientes;* 2° noms de lieux Περγάντιον, Ταυροέντιον [*Tauro-vention*], *Taurentum*; *Aventia*, cours d'eau près de Carrara, *Joventio mons*.

De ces formes dérivées des suffixes primitifs du participe actif indo-européens, à l'aide du suffixe secondaire *-io, -ia,* il ne rapproche pas *Veaminii*, qu'il cite trois fois, p. 179, 183, 184, et *Memminia*, p. 183, qui paraissent nous offrir un participe moyen développé comme le participe actif à l'aide du suffixe secondaire *-io-, -ia*.

A la suite de cette savante étude linguistique, p. 193, 194, l'éditeur, M. Max Roediger, a cru nécessaire de placer une note pour expliquer qu'on aurait tort de conclure que, suivant K. M., les Ligures étaient Ariens : K. M. a toujours cru le contraire. Je le sais mieux que personne, Müllenhoff m'a fait l'honneur de me l'écrire peu de temps après l'époque où, pour la première fois, j'ai exprimé l'opinion opposée à la sienne : mais la note de M. Max Roediger sera, j'espère, mon excuse auprès des critiques qui me donneront tort.

Parmi les suffixes ligures dont K. M. a recueilli des exemples, se trouvent le suffixe latinisé *-ascus -asca* étudié aussi par M. Flechia [1] et ses variantes *-uscus -oscus*. Mais K. M. paraît méconnaître l'importance de ce suffixe. En Italie, le suffixe *-ascus* n'existe que dans la région du nord, le nombre des exemples que j'en ai relevés est, dans la Ligurie moderne 33, en Piémont 113, en Lombardie 84, dans le Tessin 13, dans la province de Massa et Carrara la plus septentrionale de l'Étrurie 7, en Émilie 19, total 269 [2]. Il n'y en a que deux autres exemples en Italie, un dans l'ancien royaume de Naples, l'autre dans le Frioul [3]. Ce suffixe fait défaut dans la partie de la Vénétie où M. K. Pauli a recueilli les inscriptions vénètes, c'est-à-dire dans les provinces de Padoue, Vicence, Trévise et Bellune. Immédiatement avant la domination passagère des Étrusques, avant la conquête gauloise qui a suivi, l'Italie du nord paraît avoir été occupée par les Ligures établis à l'ouest et au centre et qui continuèrent plus tard à y former la majorité de la population, tandis que les Vénètes habitaient la partie orientale. Les Gaulois conquérants se superposèrent aux Ligures et aux Vénètes ; seuls, les Ligures des côtes de la Méditerranée et des pentes méridionales de l'Apennin échappèrent à la domination celtique. Quatre cent vingt noms de lieu en *-acus* répartis dans le Piémont, le Tessin, la Lombardie, l'Émilie, la province de Massa et Carrara, enfin dans la Vénétie, sont encore aujourd'hui des témoins de la suprématie celtique dans l'Italie du nord. Il n'y a de noms de lieu gaulois ni dans l'Italie du sud, ni dans l'Italie cen-

1. *Di alcune forme de'nomi locali dell' Italia superiore*, Turin, 1871.
2. Près du double du nombre relevé par Flechia, qui est 142.
3. Suivant M. Flechia. Je n'ai pas eu le talent de les trouver.

trale, sauf peut-être Subiaco près de Rome. Subiaco = * *Aesuviacus* est une exception; comme l'inscription gauloise de Todi, c'est une sentinelle avancée perdue en pays étranger.

La superposition de l'élément celtique dominant à l'élément ligure dominé s'est produite hors d'Italie, et là d'abord le suffixe *-ascus*, *-uscus* peut être invoqué. Suivant K. M. toute la vallée du Rhône a été ligure jusqu'à la conquête gauloise, au IIIe siècle avant J.-C. Mais nous sortons de la vallée du Rhône avec *Urnasca*, aujourd'hui *Urnasch*, nom d'un village et d'un cours d'eau en Suisse dans le canton d'Appenzell [1]; avec *Caranusca*, commune de Binding, Alsace-Lorraine [2], qui dérive de *carano-*, comme *Caruscum*, et non *Carustum*, en Italie chez Tite-Live (l. XLII, c. 7), dérive de *caro-*; avec *Canascus*, *Cartulaire de Brioude* (Haute-Loire) qu'on peut comparer à *Canoscus* près de Suze (Piémont), avec *Adisasgus*, département de l'Aveyron [3], avec des noms de lieu modernes de la vallée de l'Inn, en Suisse, au canton des Grisons. Ces noms de lieu nous transportent dans les bassins du Rhin, de la Loire, de la Garonne et du Danube; la variante *-oscus*, fréquente dans le bassin du Rhône, nous mène avec Champlost (Yonne), au moyen âge *Cambloscus*, le bassin de la Seine [4]. Ces observations sont confirmées par une autre, c'est que le nom de *Rhodanus* « Rhône », ligure comme K. M. l'a établi, a désigné : 1° dans le bassin de la Loire, un cours d'eau qui coule près du Mans; 2° dans le bassin du Rhin, un cours d'eau voisin de Trèves; 3° dans le bassin de la Garonne, un cours d'eau du département du Lot mentionné par le Cartulaire de Beaulieu (Corrèze). Et si l'on rapprochait le nom de rivière *Ligeris* « Loire » du nom d'homme ligure *Ligirrus* (p. 178) qui en paraît dérivé? etc., etc.

Ceci est plutôt un développement du travail de M. K. M. qu'une critique de cette œuvre; un point sur lequel on ne peut partager la doctrine de Karl Müllenhoff, c'est sa prétention que les noms d'hommes où l'on remarque un doublement de consonne ne peuvent être celtiques. Le surnom gaulois *Beccus* d'Antonius Primus, le nom gaulois *Acco* d'un chef senon chez César, sont des exemples qui contredisent cette thèse. D'ailleurs, il est vraisemblable qu'une partie des noms gaulois où ce doublement se remarque sont des expressions hypocoristiques, conformément à un mémoire récent de M. Zimmer. Par exemple, le gentilice romain *Vippius* serait tiré de la forme hypocoristique d'un nom d'homme, tel que *Vepo-talus*; comparez l'allemand Fritz pour Fried-rich. *Vippius* ne serait donc pas un mot d'origine certainement ligure.

---

1. Vie de saint Gall, chez Pertz, *Scriptores*, t. II, p. 158, ligne 49.
2. Longnon, *Atlas*, p. 26.
3. G. Desjardins, *Cartulaire de Conques*. p. 81.
4. On arrive dans le bassin de la Seine beaucoup plus au nord, avec *Matougues*, Marne, qui paraît être un ancien *Mattusca*. Voyez Longnon, *Dictionnaire topographique du département de la Marne*, qui donne les formes de ce mot au moyen âge.

Après l'étude sur la langue ligure vient un morceau qui traite de l'origine des Germains, au point de vue linguistique. Il ne contient rien de bien nouveau et paraît, en quelques endroits, avoir été écrit plutôt pour se faire applaudir par un auditoire que pour instruire les érudits : le changement de la moyenne en ténue et le transport de l'accent d'intensité sur l'initiale sont, suivant K. Müllenhoff, un témoignage de la force et du caractère guerrier avec lequel les Germains entrent dans l'histoire!!! (p. 201). Comment expliquera-t-on dans ce système le changement de la ténue en moyenne dans les syllabes primitivement accentuées, exemple : *Chlodó-* pour *Clutó-*? La vérité est qu'une moyenne devient ténue quand la glotte cesse de fonctionner ; pour prononcer la ténue, il faut donc moins d'effort que pour prononcer la moyenne.

M. K. M. considère comme certain que la première *Laut verschiebung* date de l'établissement des Germains entre l'Elbe et l'Oder ; ce qui démontre d'après lui l'exactitude de cette thèse est que la seconde *Laut-verschiebung* date de l'établissement des Germains dans les bassins du haut Rhin et du haut Danube (p. 197). Il faudrait prouver par d'autres exemples que les déménagements disposent les gens à la *Laut-verschiebung*. Quand les Francs Mérovingiens ont été s'établir sur les bords de la Seine, ils ont échappé à la seconde *Laut-verschiebung*, comme les Anglo-Saxons sur les bords de la Tamise, comme les Scandinaves dans leur presqu'île ; j'ignore si cette maladie du langage atteint spécialement les Anglais qui s'établissent en Amérique, en Australie, et les créoles français.

Suivent des appendices parmi lesquels on doit surtout signaler une savante étude sur la carte du monde et la chorographie de l'empereur Auguste, et sur les documents qui en dérivent.

III

Le livre de M. Alexandre Bertrand a pour objet les monuments figurés de la Gaule antérieurs à l'apparition de la race celtique qui serait arrivée en Gaule vers l'an 500 avant Jésus-Christ. M. A. B. divise la *préhistoire* antérieure à cette date en quatre périodes successives. Il intitule la première : « l'homme tertiaire » et lui consacre cinquante-deux pages. Le principal mérite de l'homme tertiaire paraît être de n'avoir pas existé — objectivement —. Mais les travaux d'un certain nombre de savants, et des plus éminents, lui ont donné, dans certains cerveaux du XIX[e] siècle après Jésus-Christ, une existence subjective qui appartient à ce qu'on appelle l'*histoire de la science*.

Vient ensuite l'homme paléolithique qui ne savait pas polir les armes et les outils de pierre dont il se servait. M. A. B. l'appelle « homme quaternaire ». Celui-ci a existé. Son histoire se subdivise en deux sous-périodes, l'âge du mammouth, p. 51-78 ; l'âge du renne, p. 79-111.

A l'âge du mammouth ou *elephas primigenius* vivaient aussi en Gaule

deux autres espèces d'éléphants, deux espèces de rhinocéros, le grand cerf ou cerf d'Irlande, l'ours et l'hyène des cavernes, le grand hippopotame; toutes ces espèces d'animaux sont éteintes; d'autres ont émigré comme l'aurochs, le bœuf musqué, le lion, le renne, etc. L'âge du mammouth est aussi l'âge de la grande extension des glaciers ou de la période glaciaire. On n'est pas certain de posséder le squelette de l'homme de la période glaciaire, mais on a trouvé dans les alluvions et dans des cavernes des haches en silex qu'on attribue à cet homme; dans des cavernes on a recueilli les débris de ses repas, c'est-à-dire des ossements brisés de mammouth et des autres animaux contemporains.

L'âge du renne doit ce nom à l'importance des troupeaux de rennes, domestiques ou non, qui fournissaient alors à l'homme son alimentation principale. M. A. B. a donné au chapitre qui traite de cette période un titre peu exact : Les Troglodytes (l'homme des cavernes), puisque l'homme habitait les cavernes dans la période précédente et qu'il n'a pas cessé de les habiter depuis; pour s'en convaincre, il suffit de regarder à droite quand on va en chemin de fer d'Orléans à Nantes; mais c'est dans des cavernes qu'ont été recueillis les principaux monuments qui attestent l'existence de l'homme en Gaule à l'âge du renne : chose étrange, ce sauvage qui ne connaissait pas les métaux, qui ne vivait guère que de chasse et de pêche, qui ne savait pas polir la pierre, qui n'avait pas d'étoffes et s'habillait de peaux, a eu un talent dont les âges suivants n'héritèrent pas, il a fait sur des os de renne des dessins d'une réelle valeur artistique; il a aussi sculpté des os de renne, des dents d'ours; une de ces sculptures représentant un mammouth (p. 91), d'autres en ivoire d'éléphant (p. 119) paraissent établir que la distinction entre l'âge du mammouth et celui du renne est peut-être un peu arbitraire.

L'âge de la pierre polie ou de l'homme néolithique correspond à la période la plus ancienne de l'histoire des monuments mégalithiques et des habitations lacustres. M. A. B. a consacré aux monuments mégalithiques de cette date et un peu aux monuments mégalithiques de l'âge des métaux son chapitre III intitulé « l'âge de la pierre polie ». C'est aussi l'époque où, pour la première fois, la poterie apparaît d'une manière certaine. M. A. B. a cru longtemps que l'inhumation était le rite funéraire spécial à cette période, il admet aujourd'hui que l'incinération y a été aussi pratiquée, quoique moins souvent; il insiste beaucoup sur l'importance de ces rites au point de vue religieux; mais il n'est pas prouvé que toujours la substitution d'un de ces rites à l'autre soit, comme M. A. B. paraît croire, l'indice d'un changement de religion; quand, contrairement aux usages de la *gens Cornelia*, le corps de Sylla fut incinéré, cette modification aux rites ne fut pas l'effet d'une révolution religieuse à Rome. Un fait curieux, c'est qu'on a trouvé des perles en callais dans un certain nombre de sépultures néolithiques en France au nord-ouest, au centre, au sud près de Lourdes, en Espagne,

en Portugal. Or, il n'y a pas de gisements de callaïs en Europe. Suivant M. A. B., la civilisation néolithique des monuments mégalithiques vient du Caucase, de là, elle a gagné les environs de Berlin, puis le Danemark, le Hanovre, le Mecklembourg, la France du Nord d'où elle a atteint d'un côté les Iles Britanniques, tandis que, d'autre part, suivant sur le continent les côtes de l'Océan, elle pénétrait dans la péninsule ibérique. Cette pérégrination est ce que M. A. B. appelle le courant « hyperboréen ». Je ne sais pourquoi il préfère au mot « septentrional » une expression mythologique qui exprime une doctrine géographique dont la fausseté est depuis longtemps reconnue, c'est-à-dire : 1° que Borée, le vent du nord, est un personnage domicilié sur le haut des monts Balkans et qui de là regarde la Grèce sur laquelle il souffle, 2° que, par conséquent, au nord des Balkans, se trouve une région agréable où le vent du nord ne refroidit pas la température. Les Français ont fait en Russie, en 1812, une rude expérience de la valeur de cette croyance antique.

Dans le chapitre IV, p. 164 et suiv., M. A. B. s'occupe des cités lacustres néolithiques, œuvre, selon lui, d'un courant de civilisation méridionale venu de l'Orient, comme le précédent, mais en suivant la vallée du Danube, c'est-à-dire en passant par Vienne au lieu de passer par Berlin. Les cités lacustres de l'époque néolithique sont situées en Suisse, en Carinthie, en Carniole et en Hongrie, et les *terramare* de l'Italie septentrionale sont les débris de cités lacustres. C'est aux habitants des cités lacustres néolithiques qu'est due en Europe la domestication du cheval et des espèces bovine, ovine et porcine ; les sujets domestiqués ont été, partie importés d'Asie, partie pris en Europe même. Les habitants des cités lacustres néolithiques avaient aussi des céréales : froment, épeautre, seigle et orge qui ne sont pas indigènes.

Le chapitre V traite de l'introduction des métaux en Gaule. Le bronze est arrivé en Gaule en même temps que le fer et l'or. Il n'y a pas d'âge spécial du bronze en Gaule comme en Danemark. Les métaux n'ont pas été apportés en Gaule par une invasion comme à l'est du Rhin. Les Aryens, introducteurs des métaux en Europe, n'ont pas d'abord franchi le Rhin, mais le commerce a transporté chez les populations néolithiques de la rive gauche de ce fleuve des armes, des ustensiles, des bijoux métalliques de fabrication identique à ceux dont les Aryens avaient importé l'usage sur la rive droite.

Le chapitre VI est intitulé : Les premières populations historiques, les Ibères et les Ligures. Suivant M. A. Bertrand, dont les doctrines s'accordent avec celles de M. Helbig, *Die Italiker in der Po-Ebene*, l'importance des Ligures a été beaucoup exagérée par moi : la rive gauche du Rhône entre Lyon et Genève et plus à l'est le lac de Genève ont été la limite septentrionale des Ligures. J'ai déjà dit, à propos du livre de K. Müllenhoff, comment la nomenclature géographique de la Gaule me fait croire que cette thèse est inexacte. Je pense que les Ligures ont eu

en Gaule un domaine beaucoup plus étendu que celui que M. A. B. leur attribue, je pense aussi que leur domaine a été en Italie beaucoup plus vaste que ne le prétend M. Helbig. Suivant M. Helbig, les habitants des cités lacustres d'Italie étaient Italiotes, c'est-à-dire Ombriens. Or, ces cités étaient toutes situées dans la circonscription occupée par les noms de lieux dont le suffixe *-ascus, -asca*, atteste l'origine ligure. De même, en Gaule, les faits géographiques cités plus haut autorisent à placer le Mans, Trèves et Cahors dans le domaine ligure qui, suivant M. Bertrand, n'aurait pas au nord dépassé Lyon. Les passages de Diodore de Sicile et de Strabon, sur lesquels MM. Helbig et A. B. s'appuient, attestent qu'au temps de Diodore et de Strabon, ou plus exacctement de Posidonius, copié par eux, ceux des Ligures vaincus, qui avaient voulu et pu échapper à la domination celtique, vivaient misérablement dans un coin de terre infertile sur les pentes abruptes de l'Apennin; on ne peut en conclure que, plusieurs siècles plus tôt, en possession d'un territoire vaste et plantureux, ils n'auraient pas été mis par la richesse dans un état de civilisation plus élevé.

Ce n'est pas la seule pierre que M. A. B. jette dans mon jardin.

M. A. B. admet, p. 255, qu'Ambigatus soit un personnage historique et, p. 258, il nie qu'il ait existé un empire celtique. Je suppose qu'il m'attribue la pensée française d'un empire organisé comme celui de Napoléon. Il est évident que la conception de l'unité politique a toujours existé dans une certaine mesure chez les Celtes, mais pour trouver dans l'histoire moderne une conception analogue à la conception unitaire des Celtes, ce n'est pas l'histoire de France qu'il faut lire, c'est l'histoire de la Suisse et de l'Allemagne; la France est politiquement et administrativement un pays romain, qui se réclame d'Auguste et de Dioclétien, nullement des Gaulois; c'est dans les pays de langue allemande qu'a persisté, au moyen âge et depuis le moyen âge, la tradition politique des Gaulois.

M. A. B., p. 205, attache trop d'importance à l'assertion concordante d'Hérodote et de Polybe que l'Europe du nord-ouest est pays inconnu. De cette assertion, la conséquence serait que les notions géographiques données sur cette région par les prédécesseurs de ces deux historiens sont imaginaires, et que Müllenhoff et moi nous avons tort de prendre au sérieux ces notions. Mais l'ignorance personnelle d'Hérodote fut le résultat naturel de la rupture que les guerres médiques avaient produite environ quarante ans avant son livre entre les Grecs et les Phéniciens; alors le demi-jour que les conversations des marchands phéniciens projetaient de Grèce sur l'Europe du nord-ouest, fit place à une complète obscurité, comme il est arrivé dans certains cours publics lorsque tout d'un coup la conduite du gaz d'éclairage s'est trouvée obstruée. Quant à Polybe, les Gaulois considéraient cet ami des Romains comme un espion dont les enquêtes préparaient la conquête prochaine de la Gaule par les conquérants de l'Espagne, ils répondaient évasivement à ses

questions, tandis que leurs aïeux, philhellènes, comme dit Éphore, au IVe siècle, environ deux cents ans avant Polybe, satisfaisaient sans défiance la curiosité de Pythéas.

M. A. B. termine par un septième chapitre « la voie du Danube », où il insiste avec plus de détails sur la doctrine indiquée déjà dans le chapitre IV, à savoir que les métaux sont arrivés d'Orient, apportés par les Aryens qui, d'abord, ont stationné dans la région qui devait être un jour l'empire d'Autriche et l'Allemagne méridionale. Les Aryens ont attendu quelques siècles avant d'entrer en Gaule, où une invasion commerciale d'objets métalliques a précédé la conquête aryenne c'est-à-dire gauloise.

Parmi les appendices qui suivent, les deux plus intéressants à mes yeux sont dus à la plume de MM. Hamy et S. Reinach.

Suivant le docteur Hamy, les hommes de l'âge du renne ont laissé en France de nombreux descendants : un certain nombre d'entre eux a été s'établir en Espagne, puis de là dans l'Afrique du nord et aux Canaries.

M. S. Reinach donne l'analyse du remarquable ouvrage de Schrader, *Sprachvergleichung und Urgeschichte*, dont la 2e édition a paru à Iéna en 1890. M. Schrader sait beaucoup mieux que K. M. l'art de composer un livre, et il a essayé d'utiliser à la fois les recherches des archéologues et celles des linguistes. Je préparais pour la *Revue critique* un compte rendu de son ouvrage quand une maladie cruelle est venue me faire tomber des mains la plume ; mon compte rendu n'aurait certainement pas valu mieux que celui de M. Reinach, il aurait même probablement valu beaucoup moins.

M. Schrader avait entrepris une tâche difficile ; il est toujours très scabreux de prétendre déterminer quelle langue parlait : 1° la population qui a fabriqué des armes, des vases, des outils tous anépigraphes ; 2° la population qui, après avoir acheté ces objets, s'en est servi. Suivant la légende irlandaise, il fut un temps où les épées prenaient quelquefois la parole, mais c'était un effet de la puissance diabolique et depuis saint Patrice les épées sont muettes, hélas ! Quel fléau le christianime a été pour les linguistes ! Quoi qu'il en soit, suivant M. Schrader, les habitants des cités lacustres de la Suisse peuvent avoir été d'indo-européens ; ce que l'archéologie nous apprend de leur civilisation lui paraît d'accord avec ce que la linguistique nous fait connaître de la plus ancienne civilisation indo-européenne (p. 319, 321 [1]). Sa doctrine ne contredit donc pas la mienne qui met les Ligures en Suisse avant les Celtes et qui classe les Ligures parmi les indo-européens. Les Ligures indo-européens et habitants des cités lacustres ont dominé en Suisse

1. Ces pages sont celles du livre de M. A. B. Dans l'ouvrage de M. Schrader voir les deux pages 531, 532 où se termine le chapitre onzième du quatrième mémoire et qui contiennent la conclusion de ce chapitre.

jusqu'à l'invasion helvétique qui devait être récente à l'époque de la conquête romaine. Les Helvètes comme les *Raurici* (Bâle) venaient de la rive droite du Rhin. J'ai déjà dit que suivant M. A. Bertrand, et contrairement à mon opinion, la Suisse est en dehors du domaine ligure et que, d'après le même savant et contrairement à la doctrine de Schrader, il est incontestable que les habitants des cités lacustres ne sont pas indo-européens. Je ne prétends pas être arrivé plus que M. A. B. à la certitude absolue, je crois seulement que ma thèse est la plus vraisemblable.

Plus ces divergences sont grandes, plus j'ai de plaisir à constater l'amicale courtoisie avec laquelle M. A. B. défend contre moi ses doctrines. D'ailleurs ces divergences ne m'empêchent pas de proclamer la grande utilité que son livre présentera pour toutes les personnes qui désirent savoir ce que l'archéologie nous apprend sur l'histoire la plus ancienne de notre pays. Nos dissentiments tiennent surtout à ce que nos études se sont produites dans deux voies différentes : elles disparaîtraient peut-être si au lieu de me rattacher à l'école dont K. Müllenhoff était un si éminent représentant, j'étais comme M. A. B. archéologue de profession. Le côté archéologique des origines de la France sera toujours traité dans les livres de M. A. B d'une façon plus complète et plus exacte que dans les miens.

Dans l'ouvrage de M. A. B. je ne regrette qu'une chose, c'est que la table alphabétique soit si peu complète On pourrait tirer de ce volume, à l'aide d'une table bien faite, une histoire détaillée de chacun des éléments de la civilisation primitive. Prenons pour exemple le mot « cheval ». J'ai noté vingt-quatre pages où il est question du cheval dans le livre de M. A. Bertrand, trois seulement de ces pages figurent à la table. Au mot bronze la table renvoie aussi à trois pages, or le nombre des pages où il est question du bronze est de quarante-six au moins, etc., etc. J'espère que dans une nouvelle édition, qui ne peut tarder, le rédacteur de la table comprendra mieux sa mission qui est de mettre le chercheur en mesure de trouver immédiatement et sans lire d'un bout à l'autre ce savant ouvrage, tout ce que M. A. Bertrand et ses collaborateurs nous apprennent sur chacun des nombreux sujets qu'ils ont traités.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

483. — H. Andresen, **Ein altfranzœsisches Marienlob... zum ersten Mal herausgegeben**, Halle a. S. Niemeyer, 1891.

Excellente édition d'un petit poème dévot (Bib. Nat. mss. 375, fol. 342 v.) d'un intérêt médiocre, composé en Picardie dans la seconde moitié du XIII^e siècle, et consistant en quarante-six strophes (dans la forme connue aabaab bbabba) des vers de 5 syllabes. Le texte est précédé d'une sobre et précise introduction grammaticale et suivi de remar-

ques et d'un glossaire où les nombreuses et sérieuses difficultés qu'il offre sont presque toutes élucidées de la façon la plus satisfaisante. Au v. 36, il faut évidemment lire *vos* au lieu de *nos*.

A. Jeanroy.

---

484. — **Paul de Viau, capitaine huguenot et frère du poète Théophile (1621-1629),** par Ch. Garrisson. Paris, 1892. Gr. in-8 de 26 pages. (Extrait du *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*.

Paul de Viau a été immortalisé dans une des plus belles strophes de Théophile, celle qui commence ainsi :

« Mon frère, mon dernier appuy. »

Mais, en dehors des œuvres du poète, il n'est presque nulle part mentionné. M. Garrisson a bien fait de s'occuper de ce personnage qui non seulement fut

« Amy ferme, ardent, généreux, »

mais qui prit part à toutes les luttes des protestants du Midi et, comme le dit son biographe, se sacrifia « pour son parti, pour sa religion ». M. G. raconte, à l'aide des relations du *Mercure*, des *Mémoires* de Castelnaut et de quelques documents montalbanais (notamment les *Mémoires* inédits de Natalis et l'histoire, également inédite, du chanoine Perrin), les faits de guerre auxquels participa, dans le Languedoc et dans la Guyenne, Paul de Viau, un des plus habiles et des plus dévoués lieutenants du duc de La Force. Ce fut surtout à Clairac [1] que le frère aîné du poète se distingua par son intrépidité, entrant le premier (février 1621) dans la petite ville occupée par l'armée royale qui perdit en quelques heures cinq cents hommes, (deux cents tués, trois cents prisonniers). Il ne se montra pas moins courageux dans les petites batailles livrées, en 1628, autour de Montauban, marchant « à la tête des troupes, une hallebarde en main, secourant les points menacés et soutenant partout le combat. » M. Garrisson n'a pu préciser l'époque du décès de son héros. Il constate seulement que Paul de Viau était déjà mort en 1650 et il ajoute (p. 25) : « S'il avait vécu jusque là, il aurait pu voir la dernière de ses filles épouser le fils d'un de ses vieux compagnons des luttes montalbanaises, Robert de Garrisson. » Ce dernier nom nous apprend que la sympathie avec laquelle le zélé biographe a parlé de Paul de Viau n'est pas seulement celle d'un coreligionnaire et d'un compatriote, mais aussi celle d'un parent, d'un descendant. Cette sympathie a donné à la

---

1. M. G. appelle (p. 3) « la petite Canaan de l'Agenois » ce « noyau d'églises germées entre la Garonne et le Lot, Clérac, Monheurt, Grateloup, Tonneins ». L'orthographe actuelle est *Clairac*. Notons aussi que le manoir des frères de Viau s'appelle *Boussères* et non *Boussières* et est situé beaucoup plus près de Port Sainte-Marie que de Clairac.

notice une chaleur, un accent qui achèvent d'en rendre la lecture particulièrement attachante [1].

T. de L.

---

485. — **La paix d'Aix-la-Chapelle**, par le duc DE BROGLIE, de l'Académie française. 1 vol. in-8. Paris, Calmanu-Lévy, 1892, 336 p.

Ce volume forme la dernière série et donne la conclusion des études que M. le duc de Broglie a consacrées à l'histoire de la politique française dans la guerre de succession d'Autriche. L'auteur y a employé plus de dix années. L'ouvrage comprend sept volumes, d'aspect imposant, mais bien ouverts, fort aérés, où l'on entre aisément et où l'on se meut sans fatigue. N'est-ce pas trop cependant pour des études qui n'embrassent, en réalité, que la partie française des négociations, les cabales de cour et quelques très beaux épisodes de guerre? Ne faudrait-il pas, pour avoir, dans les mêmes proportions, l'histoire totale et « définitive » de la guerre de succession d'Autriche, plusieurs volumes sur la Prusse, la Sardaigne, l'Angleterre, l'Autriche, la Russie? Nous arriverions à quinze sans enfler démesurément l'ouvrage. Mais, outre que le travail est ou accompli ailleurs ou du moins très préparé et très avancé, nous n'avons point à nous soucier de ce qu'un auteur n'a point fait : nous avons à juger ce qu'il a voulu faire et à profiter de ce qu'il a fait. Ne nous payons pas de mots. L'histoire totale est un paradoxe et l'histoire définitive une utopie. Si M. le duc de B. avait écrit quinze volumes, on lui eût encore reproché de n'avoir apporté qu'une contribution à cette fameuse histoire définitive et on eût aisément démontré que son livre était encore incomplet. S'il avait concentré toutes ses études et toutes ses réflexions dans un ou deux volumes, on lui eût reproché de n'avoir composé qu'un précis, d'avoir conclu prématurément et de n'avoir point apporté ses preuves avec assez d'abondance. M. le duc de B. a publié tout son ouvrage par chapitres, dans la *Revue des deux Mondes*, de 1881 à 1892. Les gens du monde auxquels il s'adresse de préférence l'ont-ils suivi jusqu'à la fin sans distraction? Je ne saurais l'affirmer et ce n'est point ici notre affaire.

Voilà un homme d'un esprit, d'une culture intellectuelle, d'un talent

---

1. Signalons (p. 17) une intéressante discussion bibliographique à propos de l'*Estat de Montauban depuis la descente de l'Anglais en Ré, le 22 juillet 1627, jusqu'à la reddition de la Rochelle*, par Pierre Berauld, pasteur et professeur en théologie (S. L. Montauban), 1628, in-8° de 161 p.) M. G. établit contre Michel Nicolas, suivi par la *France protestante*, que ce livre, devenu presque introuvable, est bien celui-là même qui fut censuré par le synode de Charenton en 1631 et que jamais n'a existé un autre ouvrage de Berauld que l'on aurait condamné et qui aurait disparu. M. Garrisson reproduit (p. 21-22) une curieuse lettre inédite de ce Berauld (du 25 août 1629), qu'il a eu la bonne fortune de retrouver et qui donne à un habitant de la Rochelle des nouvelles de divers événements de la région montalbanaise.

supérieurs, qui est né et qui a vécu dans le monde où se menait autrefois toute la politique, qui a reçu les traditions, qui possède toutes les ressources d'information, qui s'intéresse passionnément au spectacle des grandes affaires d'État et qui emploie les loisirs de sa retraite à exposer, dans tous ses détails et tous ses détours, l'une des plus compliquées et des plus importantes de ces affaires; remercions-le d'avoir conçu ce dessein et de l'avoir parfaitement accompli. Lui demander davantage serait indiscret. L'ouvrage se poursuit jusqu'à la fin dans ces proportions, avec la même élégance, le même attrait, sans digressions, sans vides, sans défaillances. C'est un récit, l'auteur l'a entendu de la sorte. Il ne se complaît point à raisonner sur les causes générales et profondes des événements et il ne se pique pas de philosophie de l'histoire; peut-être même se piquerait-il de quelque dédain ironique pour ceux qui y prétendent. Ses vues se ramènent, sur ce grand article, à la soumission pure et simple, presque toujours muette, aux décrets impénétrables et inséparables de la Providence. Il ne lui convient pas de suivre Bossuet et d'entrer dans le conseil d'État de cette Providence divine; encore moins de suivre Montesquieu ou Guizot, dans leurs efforts pour discerner des rapports nécessaires et des lois à travers les mouvements confus de l'humanité. Il ne procède point de Tocqueville et nul contemporain n'est à la fois plus éloigné de M. Taine, d'un côté, et, de l'autre, de Fustel de Coulanges. Il est tout narratif; sur ce chapitre fondamental, il est tout à fait de l'école de Thiers et il est un des maîtres dans cette école. Mais, qu'on le veuille ou non, du moment que l'on pense et que l'on écrit sur l'histoire, on s'en fait, à sa façon, une philosophie Thiers ramène tout l'art de l'historien à l'intelligence des choses et au récit des faits : comprendre, c'est analyser; écrire, c'est choisir; exposer, c'est rapprocher et enchaîner; chacune de ces opérations implique des jugements. Tout récit, par cela seul qu'il est un récit, a son ordre et sa suite, et plus il est intéressant, plus cet ordre est sensible, plus cette suite est marquée. Il a sa marche dans une certaine direction, et sa fin qui est toujours une conclusion. Cette conclusion se dégage fort nettement dans le dernier volume de M. le duc de B. consacré aux négociations d'Aix-la-Chapelle.

Chapitre premier : *Les préliminaires du congrès.* — M. le duc de B. n'a fait ni de près ni de loin, en cette étude, aucune allusion à aucun autre congrès; mais les rapprochements avec le congrès de Rastadt en 1798 et les négociations entre la France, l'Autriche et l'Angleterre en 1796-1802 s'imposent d'eux-mêmes; ils sont d'autant plus significatifs pour l'intelligence des mœurs politiques de l'ancienne Europe, que les conjonctures générales sont plus différentes (p. 2, 3, 6, 10). Maurice de Saxe est peint en très belle lumière; tout ce qui touche à ce grand capitaine semble le commentaire de la parole célèbre de Napoléon : « Fontenoy a fait vivre quarante ans la monarchie. » — A rapprocher également de l'histoire du Directoire, la « piraterie » (p. 11); ces mots

caractéristiques de Richelieu : « C'est par l'Italie principalement que vous ferez la paix » (p. 16) ; — cette réflexion : « L'intervention des troupes russes, l'élément nouveau et inconnu dont pouvait se dégager la solution des problèmes laissés en suspens depuis tant d'années » entre la France et l'Autriche (p. 17) ; — cette lettre significative de Maurice au comte de Brühl : « On me chicane encore un peu sur la forme (gouvernement et exploitation des Pays-Bas), parce qu'en France les intendants se sont emparés de tout et que la robe l'emporte sur l'épée ; mais quand la guerre vient, nous avons notre revanche parce qu'ils n'y entendent rien » (p. 14). Je relève la progression très finement discernée dès le début et parfaitement suivie dans son développement, qui conduit Marie Thérèse de la nécessité de la paix à la conception d'une alliance avec la France contre la Prusse et la Sardaigne (p. 53-55, 77, 112, 115) ; le caractère et le rôle du négociateur français Saint-Séverin, son habileté à diviser l'Autriche et l'Angleterre, à traiter séparément avec chacune, à les animer l'une contre l'autre et à se faire arbitre de leurs différends (p. 66-67).

Chapitre ii : *Signature des préliminaires de paix.* — La renonciation aux Pays-Bas, « l'abnégation » de la France, condition de la paix avec l'Angleterre, et de son entente avec l'Autriche (p. 72, 125, 131-132) ; — l'humiliante clause et l'exécution plus humiliante encore de la proscription de Charles-Édouard, le prétendant (p. 85, 275, 288), avec le curieux extrait, en appendice (p. 329), d'un drame historique de d'Argenson sur cet épisode ; — l'art avec lequel Saint-Séverin surprend, on pourrait dire escamote, la paix séparée aux Anglais (p. 142-146, 149). M. le duc de B. expose avec grand intérêt, mais juge sans indulgence les procédés de Saint-Séverin : « Tour d'adresse et trait d'audace qui, s'ils ne le placent pas tout à fait à côté des plus célèbres compatriotes de Machiavel (il était d'origine napolitaine), lui donnent un air de famille avec ces types connus de la comédie italienne» (voir p. 211) ; «une œuvre mystérieuse qui ressemblait plus à un complot qu'à une négociation » (p. 68, 142, 149). Je me sens porté à moins de sévérité, non que j'admire, ou surtout approuve, en eux-mêmes ces tours de gobelet diplomatiques ; mais c'étaient des tours de main de ce monde et de ce temps, c'étaient les mœurs et c'était le caractère des diplomates classiques (voir La Bruyère). Toutes choses égales d'ailleurs, comme on dit, et dans un temps où chacun ne cherche qu'à duper autrui, j'ai quelque plaisir à voir un Français duper les Anglais et les Autrichiens. Notons les mouvements déraisonnés et la pression de l'opinion publique pour la paix, à tout prix, en France (127, 158-159), et le revirement belliqueux dès que la paix est conclue sans conquêtes (p. 127, 159, 257, 259, 263, 271, 281) la croyance générale qu'en continuant la guerre, on allait ruiner l'Angleterre et la réduire à merci, les aveux caractéristiques de lord Chesterfield, ce qui explique les erreurs classiques sur cet objet capital, pendant la Révolution et l'Empire : « Si, écrit ce lord, les Français

n'avaient pas signé les préliminaires au moment où ils l'ont fait et s'ils avaient voulu profiter des avantages qu'ils avaient entre les mains, nous étions perdus... La République de Hollande est sauvée d'une ruine complète et l'Angleterre de la banqueroute » (p. 165-166).

Chapitre III : *Le traité.* — Comment la paix d'Aix-la-Chapelle n'est qu'une trêve et prépare la guerre de 1756 (p. 174, 177-178) ; comment l'Autriche s'achemine à l'alliance (p. 186, 296) ; comment Saint-Séverin concevait cette alliance : la France en profitant et acquérant une partie des Pays-Bas (p. 188, 193-194, 214-215, 267) ; comment Frédéric le soupçonne, se garde du côté de la France, non sans duplicité, et prépare son alliance avec l'Angleterre, dès 1748 (p. 234-237, 240, 242, 250-254, 283, 288-289) : son revirement ainsi motivé et annoncé perd une partie du caractère de défection qu'on lui imprime, à juste titre, en le jugeant sur les incidents de la fin et l'exécution, en 1755-1756 ; enfin le sentiment d'instabilité qui continue de peser sur l'atmosphère pendant « l'armistice européen ». C'était l'état normal de la vieille Europe depuis qu'il y avait une Europe, et je n'aperçois guère d'éclaircie que, pour un instant, vers 1818.

L'auteur s'arrête ici et juge, dans leurs conséquences, les événements qu'il a exposés. Il montre la nécessité de l'alliance autrichienne pour la France ; il montre comment, faute « de courage d'esprit », la France laissera passer l'heure de cette alliance et comment, au lieu d'en tirer le parti que la force des choses l'appelait à en tirer, elle n'y trouvera que l'occasion d'aberrations nouvelles : se laissant abuser par le système autrichien et se laissant exploiter par Marie Thérèse et Kaunitz, ainsi que naguère par le système prussien et le grand Frédéric ; donnant tout, risquant tout, n'obtenant rien en Europe (p. 282-298) ; elle perdra les colonies sans acquérir les Pays-Bas. Je dois faire ici une réserve. M. le duc de B. me paraît avoir volontairement écarté ce grand chapitre des colonies qui est le grand sous-entendu de toute la politique française à cette époque : une note au bas de la page 91, ne me paraît pas suffire à expliquer cette omission. « Je me suis abstenu, dit M. le duc de B., de mentionner ces événements dont la suite a seule fait sentir l'importance, parce qu'au moment où ils ont eu lieu, ils n'attirèrent que peu d'attention en Europe et ne paraissent avoir tenu presqu'aucune place dans la préoccupation des divers cabinets. » Il est naturel de ne les avoir point mentionnés dans l'historique des négociations entre la France et l'Autriche, puisqu'ils n'y ont point joué de rôle ; mais dans les considérations de la fin, sur la politique de la France après 1748, il y avait lieu, je crois, de les faire entrer dans les calculs et dans les réflexions : qui comprendrait une histoire des négociations entre la France et la Prusse en 1865-1867, où il ne serait pas parlé de la guerre du Mexique, bien que le nom n'en paraisse peut-être pas dans les correspondances entre Paris et Berlin ? L'alliance avec Frédéric, si elle ne nous donnait pas la Belgique, était un non sens ; l'alliance autrichienne, si elle ne

nous assurait pas la mer libre et la libre expansion aux Indes, était une autre erreur tout aussi dangereuse : ce fut le double mécompte de la guerre de succession d'Autriche et de sa contre-partie, la guerre de Sept ans.

Il n'est pas dans la manière de M. le duc de B. de couronner ses récits par des considérations et des conclusions dogmatiques. C'est sous une forme incidente qu'il insinue ou laisse tomber ses jugements. Il faut les saisir au passage et isoler ce qui lui est échappé ou ce qu'il a eu la coquetterie de ne pas souligner. J'ai relevé plusieurs de ces passages; je citerai ceux qui, je crois, résument l'ouvrage entier et en marquent le caractère. La guerre de la succession d'Autriche se termine par la reconnaissance implicite et incontestée des droits de Marie Thérèse et de sa dignité impériale : « De la prétention même qui avait motivé la première prise d'armes, du dessein d'enlever à l'héritière orpheline de la maison d'Autriche, la succession de Charlemagne et de Charles Quint, le souvenir même avait disparu ! Rien ne restait, dans aucun esprit, du rêve qui avait enflammé l'imagination de Belle-Isle, auquel Louis XV, par une éclatante violation de la foi jurée, n'avait pas craint de sacrifier l'honneur de la parole royale, et qui avait fini par troubler de tant d'angoisses les dernières veilles de Fleury... Les seuls changements en définitive, qu'il eût fallu consacrer, c'étaient ceux qui étendaient la domination du roi de Sardaigne en Italie et du roi de Prusse en Allemagne, en sorte que tant de vies et d'or français n'avaient été sacrifiés que pour satisfaire l'ambition de la maison de Savoie et préparer la grandeur de l'électeur de Brandebourg. Je ne crois pas que la justice du sort ait jamais porté sur un acte aussi répréhensible qu'impolitique, une condamnation plus éclatante » (p. 271 272). Puis, ce croquis de Marie Thérèse, pris sur le vif, mais plus vrai, plus profond et plus « définitif » que tous les portraits de galerie : « Le mélange du scrupule religieux et de l'ambition royale, et, dans le conflit de ces sentiments d'ordre divers, une subtilité de casuiste appliquée à les concilier ; c'était bien là Marie Thérèse tout entière, telle qu'elle s'était montrée déjà et telle qu'on devait la retrouver jusqu'à la dernière heure dans toutes les crises importantes de son glorieux règne » (p. 98, cf. p. 115 et 124).

Albert Sorel.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Hachette met en vente un dernier volume de M. Fustel de Coulanges, *Questions Historiques*. Ce volume renferme les mémoires suivants : 1° *De la manière d'écrire l'histoire en France et en Allemagne depuis cinquante ans*; 2° *Le problème des Origines de la Propriété Foncière*; 3° *Polybe ou la Grèce conquise par les Romains*; 4° le mémoire sur l'*Ile de Chio*; 5° une série d'articles en

partie inédits intitulée *Questions Romaines;* 6° des articles écrits en 1870 et 1871 sur la guerre et réunis sous le titre de *Questions Contemporaines.* — L'œuvre de M. Fustel de Coulanges a donc aujourd'hui toute paru et comprend dix volumes : 1° *La Cité Antique;* 2° *Les Institutions Politiques de l'Ancienne France* (complet en 6 vol, in-8°); 3° Trois volumes (grand in-8°) de *Recherches* et de *Questions Historiques.* Un petit nombre d'articles et de mémoires ne seront pas réimprimés, conformément au désir de l'historien.

— M. Charles Pfister a fait tirer à part l'étude qu'il a publiée dans le dernier numéro de la « Revue historique » sur le recueil de formules que nous a laissé le moine Marculf et qui est un des documents les plus précieux de l'époque mérovingienne. Il conclut que Marculf a écrit son formulaire au diocèse de Metz vers 560, qu'il l'a dédié aux évêques de cette ville, Landri et Clodulf (ainsi s'expliquent l'importance du maire du palais dans le recueil et le caractère officiel qu'il a reçu sous les premiers Carolingiens), qu'il est vraisemblablement le cellerier du monastère de Salicis, mentionné par Jonas dans la vie de saint Colomban.

ITALIE. — Le 22e fascicule des *Consulte della Republica fiorentina*, récemment publié, à Florence, par l'éditeur Sansoni, va de la page 353 à la page 392, et du 27 janvier 1393 au 21 août de la même année. Il contient beaucoup de délibérations du Conseil général de la commune, celles qui ont le moins d'intérêt, parce que dans le conseil avaient accès les nobles, très mal vus de cette population démocratique. Au conseil général de la commune, appelé à délibérer seulement après les autres, les affaires arrivaient alors que la discussion était déjà épuisée, car les membres s'y trouvaient en partie les mêmes que dans les précédentes. L'objet des votes était en général fort insignifiant, par exemple l'*imbréviatura* donnée à un notaire, c'est-à-dire l'autorisation de prendre une succession devenue vacante et de recevoir les papiers de son prédécesseur, ou encore le salaire d'un balayeur des rues. Les choses importantes étaient réglées quand elles arrivaient là, il n'y avait plus qu'à opiner du bonnet. A la page 382, nous entamons un autre cahier qui commence au 28 janvier, c'est-à-dire à la même date, à un jour près, que le cahier précédent ; mais ici il s'agit d'autres conseils, de ceux où l'on appelait un grand nombre de « sages » ou hommes de loi et d'expérience, convoqués pour une fois seulement et désignés par conséquent à nouveau chaque fois. On s'aperçoit aussitôt que les affaires pour lesquelles sont dérangés des leurs ces honnêtes gens ont plus d'importance. Ainsi il s'agira entre autres des rapports si souvent épineux de Florence avec Pise et Lucques ses voisines. Toutefois, on ne trouve jamais, dans ces procès-verbaux des délibérations, ce qui fait la vie de l'histoire. Le rédacteur ne se donne pas de peine. Ce qu'on trouve le plus souvent sous sa plume, ce sont des renseignements comme ceux-ci : un tel opine comme le précédent, et le précédent s'en était remis aux prieurs. Ou encore : un tel conseille que l'on continue de faire comme on a fait jusqu'à présent, et que l'on fasse mieux si l'on peut. Dira-t-on que ces procès-verbaux, sont dès lors sans utilité ? On se tromperait. Ils permettent de fixer avec précision et certitude la date des faits. C'est en relevant dans les volumes manuscrits, il y a quelques années, des milliers d'indications sur les conseils convoqués, qu'il a été possible de faire connaître avec exactitude et sans crainte d'être démenti, le mécanisme en apparence si compliqué et si obscur des institutions florentines. Personne, à l'heure présente, ne pourrait dire quelles lumières nouvelles jailliront peut-être un jour, pour les historiens de l'avenir, de cette minutieuse publication. En tout cas, des documents qui font foi seront mis à l'abri des causes de destruction qui les menacent incessamment.

— Notre collaborateur M. Ch. Dejob a été nommé « cavaliere della corona d'Italia. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 octobre 1892.

M. Toutain, chargé de l'exploration des ruines de Simitthu, aujourd'hui Chemtou (Tunisie), adresse à l'Académie un rapport sur les fouilles conduites sous sa direction. Le déblaiement de la scène du théâtre est très avancé, la plus grande partie de la mosaïque de l'orchestre est presque découverte. Le forum de Simitthu est entièrement dégagé. C'est une place d'environ 20 m. de large sur 25 m. de long, toute pavée en grandes dalles de granit ou de schiste bleu verdâtre, limitée au sud par une exèdre monumentale, dont les substructions en pierre de taille sont encore en place, et au nord par deux constructions, que sépare une petite rue dallée. Sous la place est un égout antique, dont l'examen semblerait indiquer que les habitants de Simitthu pratiquaient le système dit du « tout à l'égout ». Plusieurs indices donnent lieu de croire que les édifices publics de la ville ont été habités et remaniés à l'époque byzantine.

L'Académie met au concours les sujets suivants pour les prix à décerner en 1895 :

1° Prix ordinaire : « Étude sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois. Les concurrents devront exposer l'organisation de cette chancellerie et faire connaître les divers fonctionnaires qui ont pris part à la rédaction et à l'expédition des actes. »

2° Prix Bordin : « Étudier quels rapports existent entre l'Ἀθηναίων πολιτεία et les ouvrages conservés ou les fragments d'Aristote, soit pour les idées, soit pour le style. »

M. Heuzey continue la série de ses communications sur les fouilles de M. de Sarzec à Tello, en Chaldée. « La première période des découvertes, dit-il, avait mis au jour des monuments appartenant à la belle époque de cet art très antique, particulièrement les célèbres statues et têtes de diorite, parmi lequelles les connaisseurs admirent de véritables œuvres de maîtrise, d'une technique superbe, d'un style sévère et puissant. La suite des fouilles nous apporte des résultats différents, mais non moins précieux : ce sont, au contraire, des ouvrages d'un travail rude et primitif, qui nous font remonter de plus en plus vers les origines de cette première civilisation, mère de toute la civilisation orientale. Si réellement la date du règne de Naram-Sin, calculée par les Chaldéens eux-mêmes, reporte la belle époque de la sculpture chaldéenne jusque vers l'an 3700 avant notre ère, quelle antiquité reculée faut-il attribuer à des ouvrages qui représentent l'enfance du même art? Voici aujourd'hui d'autres débris sculptés, qui permettent à M. de Sarzec de reconstituer une personnalité royale plus antique encore que celle du roi Eannadou le roi de la stèle des Vautours. C'est l'image de son aïeul Our-Nina. Ce patriarche des dynasties orientales revit à nos yeux, tantôt portant sur sa tête la corbeille sacrée, tantôt assis et levant dans sa main la corne à boire. Autour de lui sont alignés ses enfants et ses serviteurs, tous ayant leur nom gravé sur leur vêtement. Dans le nombre, on distingue Akourgal, qui doit succéder à son père, en remplaçant un autre prince son aîné. La réunion de ces morceaux reconstitue pour nous un document historique et archéologique de la plus haute antiquité. »

M. Oppert ajoute quelques mots sur les inscriptions cunéiformes qui accompagnent les monuments décrits par M. Heuzey. Ce sont, à ce qu'il semble, des invocations aux dieux pour le bonheur du roi.

M. Salomon Reinach termine la lecture de son mémoire sur les légendes populaires qui restent attachées aux pierres sacrées, en particulier aux dolmens et aux menhirs. A côté de ces légendes, il y a des pratiques superstitieuses qui, dans certaines parties de la France, présentent une singulière vitalité. M. Reinach énumère, entre autres, des localités où l'on fait passer des malades ou des membres malades par les trous de certaines pierres; d'autres fois, il s'agit de se glisser dans l'étroit couloir entre une pierre sacrée et le sol. Le christianisme a souvent marqué son empreinte sur ces pratiques, en substituant à la pierre, objet de croyances païennes, une table chargée de reliques ou la dalle du tombeau d'un saint. « On est obligé, écrivait en 1825 un chanoine de Vannes, de tolérer des pratiques qui ne sont que bizarres, pour combattre avec plus de hardiesse et de succès celles qui sont criminelles. » C'est à cette politique conciliante du clergé que nous devons la conservation, non seulement de beaucoup de monuments antiques, mais des usages, si curieux pour le *folklore*, dont ils sont témoins depuis des dizaines de siècles.

Ouvrage présenté par le traducteur : *Six nouvelles Nouvelles*, traduites pour la première fois du chinois par le marquis d'Hervey-Saint-Denys.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 7 novembre — 1892

486. — **Die Attische Beredsamkeit. Zweite Abtheilung : Isokrates und Isaios.** Dargestellt von Friedrich Blass. Zweite Auflage. Leipzig, Teubner. 1892. 587 p. in-8.

Des trois ou quatre volumes consacrés par M. Blass à l'histoire de l'éloquence attique, le premier et les deux derniers avaient déjà paru en seconde édition; le volume que nous annonçons complète, après dix-sept ans, la réédition de l'ouvrage tout entier. C'est un beau succès pour un savant qui cherche à instruire plutôt qu'à plaire et ne s'adresse qu'à un public restreint. Est-il besoin de recommander ce livre à ceux qui font une étude sérieuse de la littérature grecque? Ils savent que M. B. connaît à fond la matière dont il traite : les excellentes éditions qu'il a données de la plupart des orateurs attiques sont en quelque sorte les preuves à l'appui de cet exposé historique, fruit de l'étude la plus patiente et la plus pénétrante. L'auteur s'est particulièrement appliqué à démêler les secrets de ce qu'on peut appeler la partie technique de l'éloquence; si tout le reste est bon et solide, là sont peut-être les pages les plus neuves et les plus personnelles. Aussi la revision du volume que nous analysons porte-t-elle de préférence sur les procédés suivis par Isocrate pour donner à la prose de l'euphonie et du nombre. Denys d'Halicarnasse, Cicéron, d'autres encore, nous initient à ces arcanes; mais ils ne disent pas tout, et M. B. entreprend de les compléter, quelquefois même de les rectifier, par l'étude attentive des textes. Tout le monde convient qu'Isocrate donna les modèles les plus parfaits, sinon les plus variés et les plus expressifs, de la prose nombreuse; mais s'il s'agit de dire à quoi tient cette perfection, en quoi consiste le nombre, les explications sont vagues et insuffisantes. M. B. commence par écarter les idées erronées qu'on pourrait se faire de la composition rythmique d'Isocrate. Et d'abord il ne faut pas s'attendre à trouver chez cet écrivain une suite de dactyles, de crétiques, ou d'autres combinaisons de syllabes : c'est là une espèce de rythme qu'il évite plutôt qu'il ne le

recherche. Les rhéteurs recommandent certains pieds, tels que le quatrième péon ou le ditrochée, pour la fin des périodes, et l'on sait que la répétition monotone de certaines chutes préférées est devenue une espèce de loi vers la fin de l'antiquité et au moyen âge. Rien de pareil chez le maître de l'art d'écrire : il ne fatigue pas l'oreille par le retour fréquent des mêmes chutes. D'après les observations de M. Blass, l'eurythmie d'Isocrate réside dans les membres de phrase, composés de manière à ce que, dans la même période, chaque *colon* ait un *colon* correspondant, quelquefois même deux, dont la chute frappe l'oreille par des pieds similaires. M. B. cite plusieurs exemples. Afin de mieux montrer la justesse de ses observations, nous en présenterons ici un autre, tiré de l'*Archidamos*, un des discours les plus travaillés et les plus parfaits en ce genre que le maître ait laissés. L'imposante période qui remplit les §§ 44 45 se termine par un ensemble de six membres de phrase, dont les derniers mots sont διέφθειρεν, κατεστήσατο, ἐκτήσατο, διετέλεσε, δυναστείαις, κατέλιπεν. Ce sont en quelque sorte des rimes rythmiques enlacées d'après la formule a. b. b. c. a. c. Une fois la rime rythmique est doublée d'une rime proprement dite, d'une de ces paréchèses si chères à Gorgias. M. B. signale des responsions semblables au commencement, quelquefois aussi au milieu, du cola. Il avoue cependant que cette structure eurythmique ne se retrouve pas dans toutes les périodes d'Isocrate.

Quand M. B. étudie un sujet, il l'explore dans tous les coins et recoins, et son exposition est si complète et si touffue, qu'on aimerait peut-être à élaguer par-ci par-là, mais qu'on ne voit rien à ajouter. Néanmoins il lui est arrivé, je ne sais comment, d'omettre un point assez important de la méthode d'Isocrate ; ce n'est pas, certes, que notre savant auteur ignore une chose déjà signalée par les anciens, mais il n'a pas jugé à propos de s'y arrêter. M. B. consacre plusieurs pages à la loi de l'hiatus évité, consacrée par Isocrate et observée après lui avec plus ou moins de rigueur par la plupart des écrivains grecs ; mais M. Blass ne dit pas tout. Tandis que d'autres séparent souvent les périodes par un hiatus, ou l'admettent même dans le passage d'un membre de phrase à un autre, Isocrate veut que, du commencement du discours jusqu'à la fin, l'oreille ne soit jamais choquée par le concours de deux voyelles. Recherche excessive, dira-t-on, minutieuse et frivole ; elle se rattache cependant aux principes généraux du professeur et de l'écrivain. Isocrate ne tolère aucune aspérité, aucun saut, aucune solution de continuité, ni dans la suite des idées, ni dans la suite des phrases et des mots. Les pensées sont rattachées les unes aux autres par des transitions ménagées avec soin ; cela ne suffit pas à l'artiste en paroles, il veut que les mots, aussi bien que les idées, forment un tissu continu qui ne se brise à aucun endroit du discours. Les règles euphoniques prennent ainsi plus de portée : on voit qu'elles tiennent à une conception plus haute, à un système harmonieusement combiné qui embrasse également le fond et la forme du discours.

H. W.

487. — J. Ulrich. **Robert von Blois sæmmtliche Werke. Tome II : Floris und Liriopé.** Berlin, 1891, in-8 de 150 p.

488. — W. Zingerle. **Floris und Liriopé, altfranzœsischer roman des Robert de Blois** (*Altfr. Bibliothek*, tome XII). Leipzig, 1891. In-12 de xxx-52 p.

Robert de Blois, après avoir été longtemps négligé par la critique, jouit en ce moment d'une faveur à laquelle évidemment n'est pas étranger un article récemment publié par M. P. Meyer (*Romania*, XVI, 25) : voici que viennent de paraître, à quelques semaines d'intervalle, deux éditions de son poème d'aventures *Floris et Liriopé*, qui, à dire le vrai, ne nous paraissait pas mériter cet honneur : le style en est facile, mais prolixe et sans relief et l'œuvre tout entière est trop manifestement imitée de Chrétien de Troyes (de *Cligès* en particulier). — Nous n'avons que peu à dire du volume de M. Ulrich, qui a prétendu seulement donner une édition « diplomatique » du texte, procédé qui ne se comprend guère de la part d'un éditeur d'œuvres complètes; dans le cas présent les deux mss. sont du reste trop peu différents pour qu'il y ait intérêt à les publier intégralement. Il était encore moins nécessaire de publier le texte des quatre mss. (on se demande pour quelle raison M. U. omet d'en indiquer la cote) qui nous ont conservé un long morceau sur l'amour, intitulé ici bien à tort « chanson ». En ce qui concerne les véritables chansons, M. U., en revanche, est loin d'avoir été jusqu'au bout de ses devoirs : il en omet une (Raynaud, 499) qui n'est pas plus suspecte que celle qu'il donne, et il ne publie les autres que d'après un seul ms (c'est le ms. 845, mais ici encore l'éditeur a omis de le dire, et on se demande pourquoi) qui est loin d'être excellent; pour la pièce II notamment, le ms. de Berne donne un texte meilleur et plus complet ; il n'est pas jusqu'à la lecture de ces quelques pièces qui ne soit défectueuse : le ms. doit porter I, v. 27, *nu a nu* et IV, 3 *vers*. — Quelle que facile que fût la tâche que se proposait M. U., il ne l'a pas remplie d'une façon très satisfaisante : les seules fautes que puisse comporter une édition de ce genre, celles de ponctuation et de lecture, sont fort nombreuses dans celle-ci : M. Ulrich le reconnaît lui-même avec trop de bonne grâce pour qu'il soit utile d'insister.

L'édition de M. Zingerle, qui a de plus hautes prétentions, n'est pas non plus satisfaisante : M. P. Meyer en a fort justement apprécié l'Introduction [1] (*Romania*, XXI, 109) et il a montré combien était incomplète la collation du ms. de l'Arsenal placée au bas des pages. Quant au texte, dont M. Meyer n'a dit que peu de mots, ce n'est pas la

1. Dans le paragraphe consacré à la versification (p. xxi), M. Z. eût dû étudier plus sérieusement le traitement fort irrégulier de la protonique en hiatus (il y a, et parfois pour les mêmes mots, tantôt élision, tantôt non élision : voy. pour le premier cas, v. 130, 311, 638, 765, 1373 et pour le second, v. 265, 298, 562, 1082, etc.) qui montre la langue dans un état de transition intéressant à constater.

partie la moins défectueuse de l'édition. Sans parler des inconséquences de graphie (86-7 : *puir*, *pujr*; 1050, 1093 : *ieus*, *geu*, etc.), on est choqué à chaque instant par de mauvaises façons de couper les mots (175, 192, *nen* pour *n'en*; 1148, *je n'ai* pour *j'en ai*; 1165, *com* pour *c'om* etc.), par des vers faux (339, 1179, 1219) du reste très faciles à corriger, par des fautes de ponctuation ou de lecture : nous ne relevons, parmi ces dernières, que celles qui faussent le sens, et nous ajoutons quelques corrections qui se présentent d'elles mêmes. V. 39, 454, 581, effacer le point et virgule ; v. 656, effacer le point. — Lire, avec le ms. de l'Arsenal, v. 44 *auz* (pl. de *ail*) et non *œfs* (de *œuf*) ; v. 206, *Se tot son pooir* (*poir* monos. est inadmissible) ; v. 475, *Jai* (=*ja*) *soit* ; v. 492, *neus* (*noctem*). — Corr. v. 287, *Qu'ele n'oi*..; 384 ss. *aper*[*s*].., *large*[*s*].. *amiable*[*s*] etc. ; 402, *flaon* (= gâteau) ; 565, *ke je ne* ; 578, *quant*; 688, *comant*; 911, *les*; 912, *la*; 1677, *oi*. Lire, v. 1281, *Voir ce dist cil, ne*... Dans le *Glossaire* sont relevés minutieusement tous les exemples d'une particularité graphique (*a* pour *es*, — et non *e*, — dans *achaufer*, etc.) dont il eût suffi de dire deux mots dans l'introduction, et on n'y trouve pas mentionnées certaines acceptions intéressantes. Les *Remarques*, qui semblent tenir lieu d'*Errata*, ne sont pas elles-mêmes exemptes d'erreurs : le mot *envoiseüre* peut désigner une pièce badine, mais non un genre lyrique ; à la rem. sur le v. 564, l'éditeur semble confondre *avant* et *awan* (=*ouan*) ; dans les dialectes de l'Est, c'est « ordinairement » *ait* et non *ai* qui représente *habet*, comme il est dit à la remarque sur le vers 1708.

A. Jeanroy.

---

489. — **Die nicht-lyrischen Strophenformen des Altfranzœsischen.** Ein Verzeichnis zusammengestellt und erlæutert von Gotthold Naetebus. Leipzig, S. Hirzel, 1891. Gr. in-8, x-227 p.

Voici une bonne contribution à l'étude de la rythmique dans notre poésie française du moyen âge. La première partie de cet ouvrage était une dissertation de doctorat présentée à l'Université de Berlin, dédiée à M. Tobler, et vraisemblablement inspirée par l'enseignement du savant professeur. M. G. Naetebus y examine jusqu'à quel point et dans quelle mesure la forme de la strophe a été usitée dans les œuvres non lyriques de notre ancienne poésie. Tout ce qui a trait à cette intéressante question est élucidé d'une façon sobre et satisfaisante. Quel était le rôle de la rime, le nombre des vers, le rythme dans les strophes de ce genre ; quelle était l'indépendance syntaxique de ces strophes ; comment s'unissait-elles entre elles ; pouvaient-elles, quoique de nature différente, être mélangées : autant de points qui sont successivement abordés, et auxquels il est répondu d'une façon précise. Ce n'est pas qu'il n'y eût çà et là quelques observations de détail à adresser à M. Naetebus : on ne voit pas trop, par exemple, pourquoi (p. 47), à propos de poésies écrites au

XIIIᵉ siècle dans l'Ile-de-France, il observe une distinction entre les voyelles nasales *en* et *an*, puisqu'il convient d'ailleurs lui-même que cette distinction n'existait plus. Mais ce sont là des détails. Du reste, ce qui donne une véritable valeur à ce volume, c'est qu'à son étude primitive M. Naetebus a ajouté maintenant un répertoire des strophes non lyriques ; son catalogue qui comprend près de 200 pages, n'admet que les textes imprimés et antérieurs au XVᵉ siècle ; mais il est complet en son genre et bien dressé, accompagné de tables qui en facilitent l'usage. Il n'est donc pas douteux qu'il ne soit consulté avec fruit, et l'ensemble de l'ouvrage est un modèle de la méthode qu'il faut apporter à ces questions restreintes, mais non sans intérêt.

E. BOURCIEZ.

---

490. — **Sébastien Castellion, sa vie et ses œuvres (1515-1563).** Etude sur les origines du protestantisme libéral français, par Ferdinand BUISSON. Paris, HACHETTE, 1892, XIX, 440, 512 p. gr. in-8. Prix : 20 fr.

Voici un ouvrage promis depuis de bien longues années au public et qui, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, ne causera aucune déception à ceux qui l'attendaient avec impatience. Rêve d'un bel enthousiasme de jeunesse réalisé par le zèle persévérant de l'âge mûr, le *Sébastien Castellion* de M. Ferdinand Buisson est un de ces livres qui finissent toujours par arriver à leur heure, parce que l'auteur, bien qu'arrêté par mille obstacles, ne cesse de rester au courant de son sujet, et se familiarise avec lui chaque jour davantage ; commencé il y a vingt-sept ans, l'ouvrage semble écrit tout entier d'hier et sans retouches. On ne s'aperçoit de cette triple obéissance à la consigne d'Horace, qu'à la vaste érudition de l'auteur, qui se fait deviner partout, sans s'imposer jamais d'une façon pédante ; de longues années de recherches minutieuses ont seules pu lui fournir les mille et mille détails amoncelés dans ses volumes et dont on remarque à peine la profusion savante, tant le récit se déroule vivant et pittoresque, avec une aisance parfaite. L'on se sent involontairement entraîné par l'admiration généreuse de l'auteur pour son héros, d'autant qu'elle ne l'empêche pas d'être équitable pour ceux qui l'ont persécuté, sa vie durant ; le désir d'accorder égale justice à tous, d'expliquer et de comprendre les courants les plus contraires de la nature humaine, n'aboutissent pas du moins chez lui à ce scepticisme souriant et blasé, si fort à la mode aujourd'hui, et qui stérilise tant de beaux talents dans le domaine de l'histoire. Après l'avoir soumis d'abord au jugement de la Faculté des lettres, M. B. offre aujourd'hui son beau livre au grand public. Des circonstances indépendantes de notre volonté ont retardé ce compte rendu et, par suite, nos lecteurs ont pu rencontrer déjà dans des revues et des journaux nombreux une appréciation motivée de l'ouvrage, appréciation qui a été sensiblement la même dans des milieux fort divers, les adversaires les plus décidés des

idées chères à M. Buisson, ayant été obligés de reconnaître le mérite scientifique et littéraire de son travail.

La Réforme était-elle donc si peu connue encore, l'Humanisme si délaissé par nos érudits et nos littérateurs, que l'histoire du petit paysan de Saint-Martin-du-Fresne en Bugey fût pour le grand public une révélation? Ou bien sa vie est-elle particulièrement riche en événements remarquables ou en péripéties étranges? Assurément non; des centaines d'érudits de ce temps, des milliers de *précheurs* de l'Évangile et de martyrs de la foi ont été, comme lui, errants et persécutés. Mais ce savant modeste, gagnant à grand'peine son pain quotidien comme maître d'école ou comme correcteur d'imprimerie, représente parmi ses contemporains un principe, une idée nouvelle, vaincue, presque effacée au XVI[e] siècle, qu'on commence à comprendre au XIX[e], et qui triomphera — nous l'espérons avec l'auteur — au siècle qui s'avance : l'idée de *la tolérance dans la foi*, l'idée du *respect réciproque absolu des consciences*, qui n'est nullement l'indifférence dédaigneuse et sceptique affublée de nos jours du nom de tolérance, et qui n'en est que la caricature. Castellion a entrevu ce principe, il a saisi cette idée dans un siècle de luttes acharnées entre l'ancien monde spirituel et le nouveau, où nul ne faisait grâce à personne. Il l'a défendue contre ses adversaires religieux, mais surtout contre ses propres chefs, les pères de la Réforme; il a cruellement souffert pour elle dans son honneur, dans son bien-être matériel, dans sa sécurité même, honni, flétri, écrasé pour la vérité du lendemain, qui était l'hérésie damnable du jour. Quoi d'étonnant à ce que son nom ressuscite aujourd'hui, avec l'idée qu'il représente, et qu'une fraction notable du protestantisme français, que tant d'esprits indépendants et sérieux, en dehors du cadre de toute Église, saluent dans le pauvre Savoyard un ancêtre spirituel?

Ce n'est pas que Castellion fût, pour notre époque, une personnalité tout à fait inconnue. Depuis l'article de Bayle, qui avait deviné en lui un précurseur, il y avait eu la biographie de Füssli au XVIII[e] siècle (Leipzig, 1770); celle de Maehly, publiée à Bâle, en 1862; l'étude de M. Jules Bonnet dans les *Nouveaux récits du* XVI[e] *siècle* (Paris, 1870), et, plus récemment, l'étude assez détaillée de M. Edmond Chevrier dans sa *Notice historique sur le protestantisme dans le département de l'Ain* (Paris, 1883). Mais tous ces travaux, pour consciencieux qu'ils fussent, seront désormais oubliés, par suite de la publication de la nouvelle biographie de Castellion. Ces deux gros volumes ont été établis sur des bases toutes nouvelles, grâce à des recherches patiemment poursuivies dans les archives et les bibliothèques de Bâle, de Genève, de Zurich, de Saint-Gall, de Strasbourg, de Rotterdam, de Paris, etc. La littérature imprimée a été dépouillée avec un soin minutieux; les deux recueils de la *Correspondance de Calvin* [1] et de la *Correspondance des*

1. *Opera Calvini, edd. Baum, Cunitz, Reuss*, T. X-XXI.

réformateurs de M. Herminjard, ont fourni, à eux seuls, à notre auteur, une quantité considérable de données exactes et nouvelles. Quarante pages de *Bibliographie* nous prouvent avec quel soin M. B. a recherché, à travers toutes les bibliothèques de l'Europe, les opuscules de Castellion et leurs éditions successives, et l'on n'a qu'à feuilleter le texte même du livre, pour constater que, pendant l'impression même, l'auteur a tiré profit des plus récents ouvrages ou des articles même de revues, qui se rapportaient à son sujet.

Le livre de M. B. est-il une biographie? On pourrait répondre affirmativement ou négativement à la question, selon l'idée qu'on se fait de cette catégorie de travaux historiques. Évidemment, bien des faits, bien des détails, dans nos deux volumes, ne se rapportent pas directement à Castellion; d'autre part, il serait injuste de nier que tout ce qui s'y trouve ne contribue à mieux faire connaître le héros du livre. Une modification partielle du titre de l'ouvrage aurait suffi peut-être pour prévenir certaines objections : Sébastien Castellion, sa vie *et son temps*, au lieu de *son œuvre*. Étant donné que M. B. avait la légitime ambition d'écrire son œuvre très érudite et très vivante, non pour les savants seulement, mais pour le grand public, auquel il y a tant de choses à expliquer, il n'y a certes rien de trop dans son ample récit. Pour ma part, ces larges tableaux historiques que certains critiques ont presque reprochés à l'auteur, comme inutiles, m'attirent et me plaisent tout particulièrement, parce que ce ne sont pas, précisément, des esquisses superficielles et banales; on sent, on constate que l'auteur s'y est appliqué à l'étude des moindres détails, que tout y est de première main, que la peinture n'est pas seulement brillante, mais que la trame est solide. Avec un guide aussi instructif et charmant, pourquoi serions-nous plus pressé que lui d'arriver au but, où il faudra le quitter? Les paysages du pauvre et sauvage Bugey nous font mieux comprendre le futur traducteur de la Bible, avec sa familiarité paysanne; le tableau largement esquissé de l'humanisme lyonnais n'est pas inutile assurément pour mieux apprécier plus tard l'activité du professeur de Bâle, et la description de Strasbourg, faite à propos du séjour de Castellion dans cette ville, celle de ses hommes d'État, de ses théologiens, de son rôle politique et religieux au XVIe siècle, n'est pas un hors-d'œuvre, car c'est dans ses murs que le jeune aspirant au saint-ministère vit les exemples trop délaissés plus tard, d'une tolérance qu'on ne pratiquait ni à Rome, ni à Wittemberg, ni à Genève. Est-ce que la peinture de l'enseignement secondaire au XVIe siècle serait déplacée dans la biographie de l' « écolatre » genevois, de l'auteur des *Dialogues sacrés*, réimprimés cent fois jusqu'à nos jours? Ou la description de l'activité prodigieuse des imprimeurs bâlois de l'époque pourrait-elle sembler superflue, quand ce furent eux qui fournirent le pain quotidien pour sa petite famille?

M. B. a naturellement consacré de nombreux chapitres à l'*œuvre* de Castellion, étudiant en lui le poète néo-latin, le traducteur de la Bible

en français et en latin, le théologien, critique intelligent et sincère, qui renonce à sa position officielle plutôt que de consentir à voir une allégorie pieuse dans les effusions voluptueuses du *Cantique des Cantiques* [1]. Tout cela n'est pas cependant ce qui donne sa physionomie spéciale à Castellion. Théodore de Bèze a fait comme lui des vers latins, meilleurs même que les siens ; Robert Olivetan a publié, lui aussi, une traduction de la Bible, patronnée par Calvin, préférée par l'Église; Érasme et Jean Sturm ont écrit des dialogues et des colloques scolaires plus vantés et longtemps utilisés comme ceux qu'il écrivit lui-même. Mais il y a une autre activité littéraire encore dans la vie de Castellion. Le 27 octobre 1553, on dressait un bûcher sur le plateau de Champel; l'infortuné Michel Servet, auquel Calvin avait promis qu'il ne sortirait pas vivant de Genève, y périssait dans les flammes, et les Églises les plus mortellement hostiles applaudissaient également à cet *acte de justice*. Quelques-uns seulement s'abstenaient, sans élever la voix, quand on vit paraître en mars 1554, un petit volume signé *Martinus Bellius, De haereticis, an sint persequendi*. Calvin, Théodore de Bèze, d'autres encore, devinèrent immédiatement que l'auteur de cette attaque était Castellion et alors commence entre le champion de la tolérance chrétienne et les chefs de la Réforme à Genève un véritable duel à mort, dont M. Buisson nous fait suivre très en détail les phases attristantes, et dans lequel Castellion ce « puant sycophante », ce « blasphémateur inepte » est non seulement abreuvé d'injures, mais menacé du dernier supplice, et, tout en se défendant avec des arguments irréfutables, se voit délaissé peu à peu par les rares soutiens de sa cause. La misère et l'abandon, très probablement l'exil, allaient être son partage quand une mort prématurée, causée par les fatigues et les soucis de tout genre, vint le soustraire à la haine de Calvin (29 décembre 1563).

Les dernières pages de l'ouvrage sont consacrées à l'appréciation de l'influence posthume de l'auteur du *Traité des hérétiques*, du « doux et hardi penseur qui a si admirablement posé les bases d'une Église de paix, de science et de progrès ». Nous partageons trop entièrement la manière de voir de l'auteur sur les questions traitées dans ce dernier chapitre, sur le rôle de la science et du sentiment religieux, pour nous étendre ici sur les considérations élevées qu'il y développe avec une conviction profonde et une éloquence communicative. Nous nous bornerons à le remercier encore une fois de la jouissance intellectuelle que nous a procurée la lecture de son beau livre [2], et à souhaiter que les conclusions n'en soient pas applaudies seulement, mais mises en pratique.

R.

---

1. Nous citerons, en particulier, le chapitre de l'*Humanisme à la Réforme* comme un beau modèle d'analyse psychologique.

2. Je tiens à dire qu'une lecture répétée de ce millier de pages m'a fait rencontrer à peine une demi-douzaine de passages, susceptibles d'une rectification ou d'une addition quelconques, et parmi eux aucun qui fût de quelque importance.

491. — **Markgraf Ludwig Wilhelm von Baden und der Reichskrieg gegen Frankreich, 1693-1697**. Deux volumes in-8, 568 et 374 p. Karlsruhe, chez Bielefeld. 25 mark. (Année 1892).

Cet ouvrage, consacré à l'un des plus redoutables adversaires de Louis XIV, au margrave Louis de Bade — dont Marlborough et le prince Eugène ont éclipsé la gloire — fourmille de renseignements de toute sorte. L'auteur, M. Schulte, a fouillé avec une infatigable patience les archives d'Allemagne.

Il narre d'abord les débuts de Louis — qui eut Louis XIV pour parrain, — ses études à Besançon et en Italie, ses visites aux cours allemandes, ses premières prouesses sur le Rhin, son avènement au margraviat, ses campagnes contre les Turcs et sa belle et unique victoire de Szlankamen qui lui valut le titre de lieutenant-général et le surnom honorable de *Türkenlouis*. Bientôt survint la grande lutte contre la France : après la diète de 1681 où l'on propose la création d'une armée permanente, après l'alliance de Laxenbourg (1682) provoquée, comme le prouve M. Schulte, non par Guillaume d'Orange ou le prince de Waldeck, mais par Schenk de Stauffenberg, évêque de Bamberg, après la formation de la ligue d'Augsbourg, l'Empire est aux prises avec les armées de Louis XIV. Il n'essuie que des revers : il a toujours trop peu de troupes, et les électeurs, les princes se disputent la direction des opérations. En 1692, le margrave de Bayreuth et le landgrave de Hesse-Cassel, l'un sur le Haut-Rhin, l'autre sur le moyen Rhin, se brouillent, se divisent, se disputent la droite, et vainement, pour les accommoder, on donne à leurs divisions le nom de corps, sans jamais dire ni droite ni gauche ; vainement on leur objecte que puisqu'ils font deux corps, ils devraient trouver une tête ; une partie des forces de l'Empire, conduite par le duc-administrateur de Wurtemberg, est défaite à Oetisheim. Cette fois, les cercles sentent la nécessité d'un commandement unique ; ils demandent, ils réclament à grands cris le margrave de Bade, et, bien à contre-cœur, le lieutenant-général quitte les champs de la Hongrie pour combattre sur le Rhin. Il ne tarde pas néanmoins à se plaire dans sa nouvelle situation où il jouit de la confiance entière des cercles de Franconie et de Souabe et déploie, avec plus d'indépendance qu'en Hongrie, ses grands talents d'organisation. Mais il doit garder la défensive ; il n'a que très peu de monde, il manque de cavalerie, il ne peut empêcher le maréchal de Lorge de prendre Heidelberg, — d'ailleurs défendu par l'incapable Heidersdorf qui fut si justement châtié — et de faire sa jonction avec le Dauphin. Toutefois il prend, au sud de Heilbronn, une forte position, et les deux armées françaises qui n'osent l'attaquer, reculent vers la frontière après avoir affreusement ravagé le Wurtemberg. C'est la campagne de 1693, et, disait le margrave, mieux valait une défaite qu'une telle défensive ingrate et stérile. Mais en 1694, malgré des efforts infinis et un voyage en Angleterre, le margrave ne parvient pas à renforcer son armée comme il le voudrait ; cependant, il passe har-

diment le Rhin, fourrage en Alsace, brûle des magasins, envoie ses cavaliers jusqu'aux portes de Strasbourg, mais, abandonné par les Saxons, ne peut pousser son avantage et repasse le fleuve pour ne pas être enveloppé par Lorge. En 1695, en 1696, en 1697, mêmes campagnes de marches et de contremarches. On ne fait que s'observer de part et d'autre; on ne risque pas de bataille; à peine si le *Badener* s'empare de l'Ebernburg, sous les yeux de Choiseul inactif. Le 10 février 1697 sont signés les préliminaires de paix. Mais M. S. n'abandonne pas encore son héros; il le montre — de façon neuve et détaillée — candidat à la couronne de Pologne en l'année 1697 avec J. Sobieski, le prince de Conti et l'électeur de Saxe qui finalement l'emporte; il décrit ses dernières années, attristées de plus en plus par l'impuissance de l'Empire, par l'avortement de « l'association des cercles », par les mauvais commencements de la guerre de succession d'Espagne (où le margrave qui croit commander à cent vingt mille hommes, ne commande qu'à vingt mille), par de continuels démêlés avec la cour de Vienne et par de cruels accès de goutte. Le 4 janvier 1707 Louis de Bade mourait après avoir assisté à vingt-sept campagnes et à cinquante-sept combats.

M. S. l'a trop loué. Il ne parle guère de son humeur altière et souvent intraitable, de son amour du luxe et de sa magnificence, de ses prodigalités, de sa mauvaise administration. Il ne marque pas assez nettement que le brillant vainqueur de Szlankamen, l'entreprenant et hardi général de la Hongrie est devenu peu à peu sur le Rhin circonspect et méthodique; qu'il a fini, comme Catinat, craignant toujours de se compromettre et de hasarder sa responsabilité (cf. I, 553), n'osant frapper un coup de vigueur, préférant à une bataille meurtrière une marche lente, savamment conçue, sourdement exécutée — et il est vrai, comme dit M. Schulte, qu'en le postant à la garde du Rhin, on ne lui mettait pas dans les mains une pesante épée (I, 81), qu'il ne pouvait, de même qu'un Wallenstein ou un Napoléon, s'appuyer sur sa puissance propre et sûre, que mille petites pierres jetées tous les jours sous la machine ralentissaient insensiblement sa marche (I, 97).

Mais M. S a fait, d'une façon complète et définitive, une partie de la biographie du grand margrave badois. Roeder de Diersburg avait raconté les actions de Louis dans les guerres contre les Turcs et pendant la guerre de la succession d'Espagne. M. S. expose, très minutieusement et avec beaucoup d'intérêt, les années intermédiaires qu'il nomme avec raison les années les plus épineuses. Il ne se contente pas de narrer les faits et gestes du margrave; il donne, chemin faisant, une foule d'éclaircissements sur les événements mémorables de l'époque, sur les négociations et les guerres auxquelles Louis de Bade est mêlé. On remarque, par exemple, dans le premier volume les pages consacrées à la cour de Vienne, à ses intrigues, à ses cabales; les portraits de l'empereur Léopold à la fois consciencieux et irrésolu, de l'aimable et ouvert Strattmann, du grave et laborieux mais peu perspicace Ulrich Kinsky — sur

qui retomberait la responsabilité de la guerre de succession d'Espagne — du conseiller wurtembergeois, à la fois politique, publiciste et jurisconsulte, Jean George Kulpis, qui fut l'actif collaborateur du margrave (I, 89). On notera pareillement tout ce que dit M. S. de l'élévation d'Ernest-Auguste de Hanovre à l'électorat et de l'opposition ardente que le margrave faisait sur ce point à la cour de Vienne, s'associant au *Fürstenbund* de 1693 qui criait à la violation de la paix de Westphalie, reprochant aux ministres autrichiens de se mêler d'affaires qui ne les regardaient pas, etc. Signalons aussi les efforts du margrave pour créer en Souabe et en Franconie une véritable « armée des cercles », une armée permanente qui serait destinée non seulement à la guerre contre la France, mais à toutes les guerres et dont les cadres *(miles perpetuus)* subsisteraient même pendant la paix. Enfin, les négociations secrètes qui précèdent et amènent le traité de Ryswick, sont retracées par M. S. avec des détails bien intéressants et nouveaux : on ne citera que ce trait, que les membres catholiques de l'Empire se consolaient de la perte de Strasbourg plus aisément que les membres protestants et voulaient faire la paix coûte que coûte.

La publication comprend deux volumes. On trouvera dans le second une quantité de documents curieux extraits du Journal du quartier-maître général, l'Alsacien Ferdinand de Harsch, de nombreuses lettres de Guillaume d'Orange et de Louis de Bade, des relations des envoyés impériaux et autres, une liste des généraux et des troupes qui ont servi sous le margrave dans la guerre d'Empire, une copieuse table des noms de personnes, neuf plans de batailles. On ne peut que féliciter la commission historique badoise d'avoir eu confiance en M. Schulte qui s'est acquitté de sa tâche difficile avec tant de persévérance et de savoir.

A. CHUQUET.

---

492. — **Herder's sæmmtliche Werke herausgegeben** von BERNHARD Suphan. Berlin, Weidmannsche Burchhandlung, in-8, V, 1891, xxxi-732 pages. — VIII, 1892, xiv-680 pages.

La publication des œuvres complètes de Herder, entreprise il y a tantôt quinze ans, se poursuit avec une régularité qui permet d'en prévoir le prochain achèvement; inutile d'ajouter qu'on rencontre dans chaque nouveau volume le même soin scrupuleux dans l'établissement du texte, la même application à réunir les rédactions successives des œuvres du grand écrivain avec leurs variantes, à les éclairer par des notes aussi appropriées au sujet que compétentes. Des deux volumes, dont j'annonce peut-être un peu tardivement l'apparition, le premier, — le Ve de l'édition, — offre un intérêt tout particulier; il comprend la plupart des œuvres d'un caractère non théologique, publiées par Herder entre 1769-70, l'année de sa maturité, comme le remarque si justement M. B.

Suphan et 1774-75; elles sont d'une importance capitale pour l'histoire des idées du célèbre écrivain, ainsi que pour l'histoire de la critique littéraire en Allemagne, dont, à cette époque de sa vie, il prit la direction.

1° — Ce volume s'ouvre par le *Traité de l'origine du langage,* couronné par l'Académie de Berlin, la première œuvre philosophique de Herder de quelque étendue et celle où se montre d'abord son originalité de penseur. Puis viennent les deux articles, publiés en 1773, dans *l'Art allemand,* l'un *sur Ossian et les Lieds des anciens peuples,* première révélation de tout ce qu'il y a de sentiment, de vérité et de beautés poétiques dans la chanson populaire; l'autre sur *Shakespeare,* plein d'idées neuves et ingénieuses, autant que hardies, et le plus bel éloge peut-être qu'on ait écrit du tragique anglais.

Ces traités sont suivis par les *Feuilles tirées des Annales contemporaines de la littérature allemande,* publication perdue de Herder, que son historien, M. Haym, a eu le mérite de tirer de l'oubli. Puis viennent les nombreux articles que le jeune écrivain donna, de 1770 à 1774, à *l'Allgemeine deutsche Bibliothek* et où il se révéla comme critique, les « récensions », au nombre de douze, qui parurent dans les *Frankfurter gelehrte Anzeigen,* revue inspirée de son esprit et à laquelle la collaboration de Gœthe et de son ami Merck donne une importance exceptionnelle.

L'ouvrage qu'on rencontre ensuite, *Encore une philosophie de l'histoire de l'humanité,* première ébauche du livre qui a surtout immortalisé Herder, nous introduit dans un monde de pensées tout nouveau; si le mémoire sur les *Causes de la décadence du goût chez les différents peuples où il a fleuri* peut s'y rattacher, l'étude *Sur la manière dont les anciens ont représenté la mort* a un caractère tout autre; il nous ramène aux études esthétiques de Herder, commencées avec les *Silves critiques* et dont la *Plastique* sera le couronnement. On voit quel intérêt présente ce volume; c'est un vrai plaisir d'y retrouver tant d'œuvres considérables si bien éditées, et l'on ne peut que féliciter M. Reinhold Steig qui, sous la direction de M. B. Suphan, en a fait, à l'exception des deux articles de l'*Art allemand,* la publication, de s'être montré à la hauteur d'une tâche aussi difficile.

2° — Les ouvrages contenus dans le volume VII n'ont paru, sous leur forme définitive, qu'en 1778; mais par leur lente élaboration ils nous reportent bien plus haut dans le passé, quelques-uns jusqu'à l'époque du voyage de Herder en France et même au delà; c'est M. Carl Redlich qui s'est chargé de les publier. Le premier qu'on rencontre est la *Plastique,* l'un des ouvrages d'esthétique les plus importants de Herder et un de ceux qui l'ont occupé le plus longtemps; dès 1768-69, il y préludait par les *Études et plan d'une plastique,* et les seize fragments qui suivent avec la rédaction de 1790, montrent combien la question du beau et sa réalisation par l'art occupa Herder, depuis les derniers temps de son séjour à Riga jusqu'après son installation à Weimar.

L'essai *De la connaissance et du sentiment de l'âme humaine*, paru aussi seulement en 1774, n'a guère été moins longuement élaboré; suscité par la mise au concours, en 1773, de cette question par l'Académie de Berlin, on a trois rédactions diverses de ce travail; elles nous montrent les points de vue divers d'où Herder a jugé et apprécié ce problème philosophique. C'est une question plus littéraire qui a été abordée dans le mémoire couronné *De l'influence de la poésie sur les mœurs des peuples dans les temps anciens et modernes*. L'*Éloge de Winckelmann*, également couronné, se rattache au jugement porté dans les *Fragments* sur l'historien de l'art; ainsi, tout ramène dans ces ouvrages de la maturité de Herder vers ses débuts, et les diverses rédactions qu'il en a données nous permettent de suivre l'evolution de sa pensée durant une des périodes les plus importantes de sa vie. Les *Chants d'amour*, qui terminent ce volume VII, nous montrent sous un aspect tout différent ce merveilleux esprit; nous y retrouvons son amour pour l'ancienne poésie et un témoignage de l'intérêt tout particulier qu'il porta pendant de longues années à un de ses monuments les plus beaux et les plus curieux, le *Cantique des Cantiques*.

Ce que je viens de dire suffit pour montrer que le volume VII ne le cède guère en intérêt au V^e; tous deux comptent parmi les plus importantes de l'édition magistrale que nous donne M. B. Suphan des œuvres complètes de Herder et parmi ceux qui nous font pénétrer le plus avant dans la pensée du grand écrivain.

Ch. J.

493. — **La question ouvrière sous l'ancien régime**, par Frantz Funck-Brentano. Paris, bureaux de la *Revue rétrospective*, 55, rue de Rivoli, 1892. In-8, 43 p.

L'étude de M. Frantz Funck-Brentano est une fort intéressante contribution à l'histoire de la question ouvrière pendant le XVIII^e siècle. Le jeune et infatigable érudit prouve par des documents extraits des dossiers des prisonniers par lettres de cachet, que l'ancien régime envoyait à la Bastille, sans jugement ni appel, les artisans aussi bien que les gentilshommes. Il prend pour types des ouvriers *étrangers*, ou *grévistes* — ou *royaux* — ou *déserteurs* : 1° *Ouvriers étrangers*. En 1724, les maîtres imprimeurs de Paris font venir d'Allemagne des typographes; les salaires baissent; les ateliers s'agitent et protestent; les maîtres se plaignent, et, à leur requête, le lieutenant de police arrête le meneur du mouvement, François Thominet, qui passe plusieurs mois au secret, au petit Châtelet, puis six autres mois en exil à quarante lieues de Paris; 2° *Ouvriers grévistes*. Dans cette même année 1724, les compagnons bonnetiers se mettent en grève parce qu'on a réduit leurs salaires; les marchands prient le contrôleur général de sévir contre les *cabalistes*, et le nommé Michel qui s'était retiré au Temple où il recueillait et distri-

buait les fonds destinés aux grévistes, est arrêté et emprisonné avec quelques autres, en vertu de lettres de cachet ; 3° *Ouvriers du roi*. En 1751, Lesueur, chargé de dorer pour le voyage de Compiègne les carrosses du roi, a besoin d'ouvriers, et le lieutenant de police ordonne au compagnon Duchesne de se rendre chez Lesueur, mais Duchesne refuse ; on l'écroue au For l'Évêque, et il consent à travailler chez le maître doreur ; 4° *Ouvriers déserteurs*. En 1748, le maître horloger Bourgeois est conduit à la Bastille parce qu'il s'est fixé à Madrid où le gouvernement lui faisait de grands avantages, il ne fut remis en liberté que lorsque sa famille et ses ouvriers revinrent d'Espagne. On comprend dès lors combien l'action des lettres de cachet fut profonde parmi le peuple parisien. De là vint l'horreur des classes populaires pour cette institution ; elles restaient indifférentes à l'embastillement d'un pamphlétaire qui avait attaqué la religion ou la maîtresse du roi ; mais elles ne pouvaient voir sans colère ni rancune l'emprisonnement arbitraire d'un ouvrier.

A. Ch.

---

494. — **Catalogue des procès-verbaux des conseils généraux de 1790 à l'an II**, conservés aux Archives nationales et dans les archives départementales. Paris, imprimerie nationale et librairie Hachette, 1891. In-8, xiv-182 p.

Ce volume, qui fait partie de la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France publiée par les soins du ministre de l'instruction publique*, « a été préparé par M. Léon Lecestre, archiviste aux Archives nationales, avec le concours des archivistes des départements ». Il suffit d'avoir travaillé aux Archives pour se sentir l'obligé de M. Lecestre, au zèle et au savoir duquel on ne fait jamais appel en vain. Aussi n'est-ce pas sans quelque honte que je prends la liberté de lui soumettre mes critiques sur ce *Catalogue*, à la rédaction duquel il n'était sans doute pas préparé par ses études antérieures. Mais, comme ce travail est une œuvre collective et à demi impersonnelle, je me sens presque autorisé à dire franchement ce que j'en pense.

Il me semble que le *Catalogue des procès-verbaux des conseils généraux* ne sera que peu utile aux travailleurs et qu'en plus d'un cas il ne pourra que les induire en erreur.

Et d'abord, le titre n'est pas clair. Que sont ces *Conseils généraux?* Il y avait pendant la Révolution des Conseils de département, des Conseils de district, des Conseils de commune. Dans l'usage courant, on les appelait Conseils *généraux* de département, Conseils *généraux* de district, Conseils *généraux* de commune. Mais l'expression *Conseils généraux*, employée seule, ne se rapportait à aucune de ces Assemblées.

Ce sont les Conseils généraux *de département* qui font l'objet de ce catalogue

J'imagine, autant que je puis saisir l'idée et le plan de M. Lecestre,

qu'il a voulu indiquer les principales sources pour l'histoire des délibé-rations des administrations de département pendant la Révolution, et j'avoue ne pouvoir comprendre pourquoi il a borné son travail à ce qu'il appelle les Conseils généraux. Ceux-ci, composés de trente-six membres, ne tenaient légalement séance qu'un mois au plus par année, sauf la pre-mière année, où leur session fut fixée à six semaines. Ce n'est que lorsque la patrie fut déclarée en danger qu'ils devinrent permanents. Au contraire le Directoire, formé de huit membres élus par ces trente-six, était tou-jours en activité. Le Directoire nous apparaît, dans chaque département, comme un pouvoir exécutif permanent pris dans le sein d'une assemblée délibérante qui ne devait délibérer que pendant un mois.

C'est souvent dans les procès-verbaux des séances du Directoire que se trouve un tableau d'ensemble des opérations des départements. Assurément les registres des conseils sont parfois importants et intéres-sants, mais pas toujours autant que les registres des Directoires.

Cela étant donné, comment se fait-il qu'ayant à faire un catalogue de sources de l'histoire administrative départementale pendant la Révolu-tion, on ait justement choisi entre deux séries, la moins considérable, celle qui, si on la connaît seule, ne nous donne des renseignements (avant juil-let 1792) que sur un mois par année ? A cette question, il n'y a aucune réponse ni dans l'avertissement ni dans la *Note préliminaire* du *Cata-logue*, et il suffit cependant de la poser pour que le lecteur comprenne de quelle mince utilité sera pour lui cette liste de sources intéressantes, mais parfois secondaires, et cela ne fera qu'accroître en lui le regret de sentir à chaque page que d'autres sources, souvent essentielles, sont sys-tématiquement omises. M. L. ne signale, parmi les actes des Directoires, que les comptes rendus faits par eux aux Conseils.

D'autre part, ce répertoire ne va que jusqu'à l'an II, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où le décret du 14 frimaire an II réduit chaque administration départementale au seul Directoire. Mais il y a encore des administrations départementales ; elles fonctionnent ; elles sont l'objet des décrets des 1^{er} ventôse et 28 germinal an III; la constitution du 5 fructidore an III, titre VII, établit dans chaque département une administration centrale composée de six membres, et cela dure jusqu'au 18 brumaire. Voilà donc près de six années de l'histoire des administrations départemen-tales sur lesquelles ce catalogue ne nous donne aucune lumière.

Ce serait cependant quelque chose que d'avoir une liste exacte des procès-verbaux des Conseils de département et l'historien est recon-naissant de tout secours qu'on lui donne, si mince qu'il soit. Mais ici se présente une difficulté Il arriva, en plus d'un département, que le même registre servit à la fois aux procès-verbaux du Conseil et aux procès-verbaux du Directoire. Ai-je étudié le travail de M. L. avec assez d'attention ? Je ne vois pas qu'il ait tenu nulle part aucun compte de cette remarque essentielle et il est à craindre qu'il n'ait en plus d'un cas constaté à tort l'absence des registres du Conseil, parce que son col-

laborateur ne lui aura signalé que des registres de Directoire. En réalité, il arrive quelquefois que, dans des volumes intitulés : *Procès-verbaux du Directoire du département de....*, il y ait aussi les procès-verbaux du Conseil, et réciproquement que des registres intitulés : *Conseils*, renferment également des délibérations du Directoire. Si donc dans la pratique M. L. a négligé de distinguer le titre des registres de leur contenu, j'ai grand'peur que ce ne soit là une raison de plus de se défier de l'instrument de travail qu'il nous offre.

Si je passe maintenant à la lecture de ce volume, je me vois arrêté par bien des doutes.

Je ne trouve pas dans la *Note préliminaire* cette rigueur d'exactitude qu'on est en droit de demander à un travail d'archives. J'y vois d'abord que la grande loi du 22 décembre 1789 fut sanctionnée par le roi le 8 janvier suivant. C'est l'instruction de l'Assemblée nationale qui porte cette date du 8 janvier : les lettres patentes sont datées de janvier 1790, sans indication de jour. (Collection Baudouin, p. 171 et suiv.) Cela n'est rien, si on veut, et il peut y avoir une faute d'impression dans Baudouin. Mais, p. IX, M. L. dit que le procureur général syndic est « membre du Directoire ». Où a-t-il pris cela ? Je vois seulement, dans la loi précitée, sect. 2, art. 14 : « En chaque administration de département, il y aura un procureur général syndic. » Rien n'indique que ce magistrat fût membre du Directoire. P. XIII, après avoir dit que le décret du 14 frimaire an II supprima les Conseils de département, dont quelques-uns siégèrent encore jusqu'en nivôse, l'auteur ajoute : « Mais, depuis lors, ils disparurent complètement ; ce fut seulement en l'an VIII que le gouvernement consulaire les rétablit. » C'est une erreur grave : le décret du 28 germinal an III, qui rapporta la loi du 14 frimaire an II, rétablit les administrations départementales comme elles étaient avant le 31 mai 1793. Ainsi, du 28 germinal an III au 5 fructidor suivant, date de la nouvelle constitution, les Conseils de département reprirent leur existence légale. Fonctionnèrent-ils en fait ? Existe-t-il des procès-verbaux de leur séance ? Voilà un point sur lequel il était indispensable que l'auteur d'un Catalogue des procès-verbaux des Conseils de département prît soin de nous renseigner.

Quels sont, d'autre part, les départements auxquels se rapporte ce Catalogue ? Ceux qui forment la France actuelle ? Évidemment non, puisque le Bas-Rhin et le Haut-Rhin, figurent, et à juste titre, dans ce recueil. Mais pourquoi M. L. ne nous indique-t-il guère, pour ces deux départements, que des imprimés ? Que ne prend-il la peine de nous avertir qu'il n'a pas cru devoir faire les recherches nécessaires pour établir la liste des procès-verbaux conservés aux anciennes archives départementales de Colmar et de Strasbourg ?

Quant aux départements que nous n'avons plus et où cependant il y eut des Conseils de département, comme, par exemple, le Mont-Terrible, le Catalogue n'en parle pas. Pourquoi ?

Je ne suis évidemment pas en état de contrôler chaque indication que nous donne M. L. sur chaque département ; mais il faut bien que j'avoue mes doutes et mes objections sur celles des archives départementales dont j'ai quelque notion.

Ainsi, pour Seine-et-Marne, M. L. ne mentionne pas, dans la série L, les registres ou cartons cotés de 97 à 115, et où il y a des minutes d'arrêtés et de délibérations de l'administration de département, si j'en juge par le catalogue sommaire qu'en a publié M. Lhuillier dans la *Révolution française,* t. XII, p. 943. Et, pour confirmer ce que je disais plus haut de l'importance des registres de Directoires comparée à celle des registres de Conseils, je vois dans le même catalogue sommaire que les délibérations du Directoire de Seine-et-Marne forment cinquante volumes, tandis que M. L. ne signale, dans son Catalogue, que cinq volumes de procès-verbaux du Conseil du même département. Et encore n'est-il pas bien sûr que celui qu'il indique pour l'année 1791 se rapporte uniquement aux actes du Conseil.

Pour la Corse, dans la liste des registres du Conseil de ce département je vois, p. 44 :

Processo verbale della consultà generale del dipartimento di Corsica, convocata in Corte li 29 maggio 1793 (27-29 mai). S. l. n. d., in-folio, 24 pages. Arch. nat. AD XXI, 25.

Ici, je crains qu'il n'y ait une forte méprise. Cette *Consultà* est-elle autre chose que la célèbre assemblée séditieuse et antifrançaise convoquée par Paoli ?

Pour la Haute-Garonne, je lis cette indication, p. 68 du *Catalogue :* « Les archives du département de Haute-Garonne ne possèdent aucun des procès-verbaux manuscrits du Conseil général pour la période révolutionnaire. »

J'avoue que cette assertion m'a stupéfait. En 1887, je visitai les archives départementales de Toulouse ; je pus constater, dans le classement des documents postérieurs à 1790, un véritable désordre (je puis le dire, parce que je suis convaincu qu'aujourd'hui tout est en bon ordre). Cependant la personne qui me guidait me montra la suite des registres de l'administration départementale, suite fort étendue et formée d'un très grand nombre de gros volumes revêtus chacun, au dos, d'une grande étiquette blanche avec un numéro d'ordre. J'ouvris quelques volumes : je m'aperçus que ces numéros d'ordre avaient été collés *au hasard* et que les registres ne se suivaient pas dans l'ordre chronologique. Alors, je pris la liberté, sans modifier les numéros, de rétablir moi-même cette suite si bizarrement rompue et de mettre les volumes en ordre. Je pus constater (et je retrouve cette constatation dans mes notes) que la suite des procès-verbaux de l'administration du département de la Haute-Garonne était complète. Comment expliquer l'assertion si formelle du *Catalogue?*

J'aurais bien d'autres critiques à formuler, bien d'autres erreurs à

relever. Mais j'en ai assez dit pour faire voir combien ce *Catalogue* est défectueux, combien il risque d'égarer les travailleurs dans leurs recherches. Faut-il en conclure que MM. les Archivistes qui ont collaboré à ce recueil soient encore dédaigneux des documents qui ne se rapportent pas au moyen âge et qu'aucun d'eux n'apporte aux classements des papiers postérieurs à 1790 un zèle scientifique? En aucune façon. Depuis quelques années, beaucoup d'entre eux se sont mis à l'œuvre avec ardeur et dans nombre d'archives départementales les séries L et Q sont admirablement classées. Aux Archives nationales, on travaille avec le plus heureux succès à perfectionner encore le classement des documents modernes et contemporains, et quelques-uns des savants employés dans ces Archives ont donné aux études révolutionnaires des instruments de premier ordre. Je crois même qu'à l'École des Chartes, après avoir repoussé comme injustes les critiques formulées jadis contre la partie moderne de cet enseignement, on s'occupe sérieusement à ne plus mériter ces critiques à l'avenir. Ainsi, on commence à y accepter des thèses sur l'histoire de France depuis 1789. Mais y enseigne-t-on aux futurs archivistes à classer les documents de la période révolutionnaire et contemporaine? Les défectuosités que nous avons signalées dans le *Catalogue des Conseils généraux* n'autorisent-elles pas à poser de nouveau cette question aux savants professeurs de cette École? Ce qui est sûr, c'est que les archivistes départementaux qui ont réussi à classer les séries L et Q n'avaient rien appris à l'École qui pût les aider dans ce travail délicat, et aucun d'eux ne me démentira si j'avance qu'ils se sont fait à eux-mêmes pour ce travail toute leur science, toute leur méthode, après de longs et fastidieux tâtonnements. Tous ne sont pas encore arrivés à y voir clair dans ces questions, réputées trop faciles, et de là les méprises et les insuffisances que nous avons cru devoir relever dans un répertoire imprimé à l'Imprimerie nationale, faisant partie de la Collection des documents inédits et rédigé par un savant distingué dont les titres sont connus, mais que sa culture spéciale n'avait sans doute pas rendu apte à la mission dont on l'a chargé. Et on me permettra de conclure en répétant encore une fois que pour être parfait archiviste il ne suffit pas d'être parfait médiéviste.

F.-A. Aulard.

---

495. — **Le Glossaire grec de Du Cange. Lettres d'Anisson à Du Cange relatives à l'impression du Glossaire grec (1682-1688),** publiées par H. Omont., Paris, E. Leroux, 1892. Grand in-8 de 38 p. (Extrait de la *Revue des Etudes grecques*.)

M. H. Omont rappelle que le *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ græcitatis* est le dernier ouvrage que Du Cange ait publié (il mourut trois mois après, le 23 octobre 1688), et que c'est aussi le seul

des ouvrages du grand érudit qui n'ait pas été imprimé à Paris, mais à Lyon, par le libraire Jean Anisson, nommé un peu plus tard (15 janvier 1691) directeur de l'imprimerie royale, et qui sut faire valoir, pour obtenir sa nomination, le mérite qu'il avait eu de se charger de l'impression du *Glossaire grec* au refus des libraires de Paris. Il reproduit (*in extenso* ou en partie) les trente plus intéressantes des cinquante-huit lettres écrites, du 16 juillet 1682 au 17 juillet 1688, par Anisson à Du Cange et conservées à la Bibliothèque nationale (F. Fr. 9503), lettres qui, comme parle leur éditeur (p. 2), « nous permettent de suivre, pour ainsi dire, jour par jour, l'impression du *Glossaire grec* et de nous rendre compte de ce qu'étaient, à la différence d'aujourd'hui, les difficultés d'une impression faite en province à la fin du XVII[e] siècle : élévation des frais de port de la copie et des épreuves, insécurité et lenteur de leur transport (la diligence mettait sept jours de Lyon à Paris), etc. » Si la correspondance d'Anisson fournit de curieuses indications sur l'impression du *Glossaire grec*, le commentaire de M. O. n'en fournit pas de moins curieuses tant sur le monument même [1], que sur divers personnages mêlés à son histoire : Meursius, précurseur de Du Cange; le libraire Billaine, qui avait engagé son illustre client à donner un pendant au *Glossaire latin;* Dom Michel Germain, qui mit en rapport Du Cange et Anisson ; l'antiquaire lyonnais Jacques Spon, chargé de surveiller l'impression, mais qui ne donna que des soins intermittents, insuffisants, à la correction des épreuves ; Antoine Vion d'Hérouval, l'« obligeant ami » de Du Cange et de tant d'autres savants ; Simon Portius, auteur de la *Grammaire grecque* réimprimée en tête du premier volume, le jurisconsulte bourguignon J.-A. de Chevanes et l'érudit rouennais Emeric Bigot, l'un et l'autre quelque peu collaborateurs de Du Cange ; les libraires André et Sébastien Cramoisy, etc. Les soins donnés par M. Omont à l'édition des lettres d'Anisson ne ressemblent en rien à ceux de Spon pour le *Glossaire*, et autant Du Cange était mécontent de ce dernier érudit, autant son ombre doit être satisfaite du consciencieux et habile travailleur qui a si bien retracé l'histoire d'un de ses plus beaux ouvrages.

T. DE L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 octobre 1892.

L'Académie se forme pour quelque temps en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Ch. Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence, fait une communication sur les noms κίκι, κίκαι, κουντέρα-

---

1. Voir (p. 2) une description très précise, très détaillée des deux in-f° dont la composition, comme on sait, est assez complexe.

ρον, par lesquels Théophraste désigne certains palmiers. D'après les descriptions données par cet auteur et par Pline, il estime que l'arbre ainsi désigné est l'espèce de palmier appelée par les Arabes *doum*, par les anciens Égyptiens *mama*. C'est un palmier bifurqué à son extrémité supérieure, particularité exprimée par le mot égyptien *mama*, que Moldenke traduit littéralement « partagé en deux moitiés ». Le fruit du même arbre portait dans la langue hiéroglyphique le nom de *gougou*, nom qui se retrouve, chez Théophraste, dans le premier terme de κουκιόφορον, et, chez Pline (XIII, XVIII), sous la forme *cuci*. M. Joret en conclut qu'il faut lire, chez le premier de ces auteurs, κοῦκι et κούκας, au lieu de κόϊξ et κόϊκας, et, dans un autre chapitre du second (XIII, IX), *cucas* ou *cuci*, au lieu de *coicas* ou *coecas*.

M. Maspero rend compte des travaux de la Mission française au Caire. Il analyse le contenu des derniers fascicules des *Mémoires* publiés par la Mission. « C'est d'abord un fascicule de textes grecs : le papyrus mathématique d'Akhmîm, que M. Jules Baillet a expliqué et commenté avec un soin minutieux et une intelligence remarquable des procédés de la science antique; puis un très long fragment du texte grec du livre d'Enoch, des restes de l'Evangile et de l'Apocalypse apocryphes de saint Pierre, que M. Bouriant a reproduits scrupuleusement avec l'orthographe du manuscrit. Les théologiens et les historiens de la première Eglise accueilleront avec intérêt et reconnaissance ces œuvres importantes, dont M. Renan avait promis d'entretenir l'Académie.

« L'archéologie arabe est représentée par les mémoires de M. Casanova sur une sphère arabe, sur seize stèles arabes, et surtout par le grand ouvrage de M. Bourgoin sur l'art arabe en Egypte. Le P. Scheil nous a introduits dans le monde assyrien par sa publication de quelques tablettes de Tell el-Amarna : nous espérons pouvoir étendre bientôt nos recherches sur la Syrie et sur la Mésopotamie comme sur l'Egypte. L'Orient entier nous appartient, non seulement l'Orient ancien, mais l'Orient moderne, et la Mission entend bien n'en laisser aucune partie inexplorée.

« Dans le domaine égyptien, je signalerai, — outre les fragments thébains de l'Ancien Testament et les restes des Actes du concile d'Ephèse, — l'apparition de la première livraison de l'*Edfou* de M. de Rochemonteix. C'est un temple entier que nous livrons aux égyptologues, et non plus des fragments d'un temple. La religion égyptienne en ressortira entière, dans tous ses rituels, rituels de la fondation, du sacrifice, des fêtes d'Osiris. M. Bénédite a commencé de même la publication des temples de Philae.

« L'honneur d'avoir mené à bien tous ces travaux revient à M. Bouriant, le directeur de la Mission, et à M. Xavier Charmes, qui nous a soutenus sans cesse de ses encouragements et de ses subventions. »

M. Alexandre Bertrand, président, dit qu'il faut placer à côté de ces noms, et au premier rang, celui de M. Maspero lui-même, à qui est due la meilleure part de tout ce qui a été fait par la science française en Egypte depuis ces dernières années.

M. J. Halévy commence une lecture sur les inscriptions qu'on appelle communément hittites, et qu'il propose d'appeler, plus exactement, selon lui, anatoliennes.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : HAVET (Louis), *la Prose métrique et les origines métriques du* CURSUS (formant le 94e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des hautes études*, sciences philologiques et historiques); — par M. Delisle : 1° CHEVALIER (Ulysse), *Repertorium hymnologicum*, 2e fascicule; 2° OMONT (H.) *Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs en onciale et en minuscule de la Bibliothèque nationale, du IVe au XIIe siècle*; 3° LE MÊME, *Nouvelles Acquisitions du département des manuscrits* (de la Bibliothèque nationale) *pendant l'année 1891-1892* (extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*; 4° HAVET (Julien), IGORONDA ou ICORANDA, « *frontière*, », *note de toponymie gauloise* (extrait de la *Revue archéologique*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 14 novembre — 1892

495. — Astorre Pellegrini. **Studii d'epigrafia fenicia.** Estratto dagli *Atti dell' Accademia di Palermo*. 125 p. in-4. Palermo-Torino, 1891.

Les savants italiens ont prêté le concours le plus empressé à la publication du *Corpus inscriptionum semiticarum*. Les noms de Fabretti, Amari, Gorresio, Salinas, Vivanet reparaissent à chaque page dans les chapitres qui concernent l'Italie, la Sicile et la Sardaigne. C'est encore de l'académie de Palerme que nous vient le compte rendu très détaillé du tome Ier de la partie phénicienne, que nous avons à analyser.

Les *Studij d'epigrafia fenicia* comprennent deux parties: une partie générale, dans laquelle l'auteur résume les faits nouveaux apportés par le *Corpus*, et une seconde partie, qui est proprement critique. La première partie du travail de M. Pellegrini n'est peut-être pas la plus originale. Elle est faite en grande partie, ainsi que M. P. nous l'apprend lui-même, à l'aide des notices qui accompagnent les différents articles du *C. I. S.* M. P. l'intitule *I Fenicii nelle loro epigrafi ;* mais chercher à reconstituer la religion et la civilisation phéniciennes uniquement d'après des inscriptions, c'est se condamner à n'en avoir qu'une idée fort incomplète. Les vues générales, ainsi que le disait récemment M. Darmesteter à propos des inscriptions de l'Inde, nous viennent toujours des historiens anciens; les inscriptions nous les font comprendre ; elles illustrent leurs dires et les confirment ou les infirment tour à tour, elles ne font pas à elles seules l'histoire, on ne saurait trop le répéter. Pour rendre une étude de ce genre féconde, il faudrait rapprocher sans cesse les inscriptions des textes anciens. M. P. n'a pas voulu le faire; il ne faut donc considérer la première partie de son travail que comme un compendium des données fournies par l'épigraphie, et dont d'autres pourront tirer parti, soit pour l'histoire des idées, soit pour celle des institutions.

Tel qu'il est, ce dépouillement des inscriptions phéniciennes est très exact et très complet; on y retrouve tout ce qui, dans le *C. I. S.*, intéresse la religion, les rites, les mœurs, le gouvernement. Peut-être y aurait-il lieu de faire quelques réserves pour la mythologie [1]; pour tout le reste, M. P. ne fait guère que suivre le *C. I. S.*; si l'on pouvait lui adresser un reproche, ce serait de ne s'en être pas rendu assez indépendant.

On ne peut faire le même reproche à la seconde partie du travail. Il n'est pas d'inscription un peu importante, pour laquelle M. P. ne propose des corrections, ou tout au moins des changements au *C. I. S.* Il ne faut pas s'en étonner. Les inscriptions phéniciennes présentent un assez grand nombre de passages obscurs, sur lesquels on discutera encore longtemps. Le *C. I. S.* observe en général à leur endroit une grande réserve. M. P. a repris par le détail chacun de ces passages, d'autres même que l'on considérait comme certains, et il émet un grand nombre de nouvelles hypothèses, entre lesquelles peut-être il ne sait pas assez faire le départ du bon et du mauvais, du probable, du possible, du douteux et de l'impossible.

J'en prendrai comme exemple l'inscription d'Esmounazar, n° 3, l. 3; il s'agit du passage si discuté, qu'on traduit faute de mieux : « J'ai été enlevé avant le temps, *à la fleur de l'âge* (litt. : *fils de peu de jours*), *orphelin*, fils de veuve. » M. P. apporte, après tant d'autres, son explication; il lit : בנמסך ים « in dimicatione maritima ». מסך dit-il, signifie en hébreu « mêler » ; de là il a pu passer au sens de « en venir aux mains », d'où le substantif נמסך « combat ». Par malheur, le substantif נמסך n'existe pas, et le verbe מסך n'a pas ce sens. Avec des hypothèses de ce genre on peut aller loin. — מאזר מימם « cinctus orbitate »

1. Ainsi, je ne vois pas pourquoi M. P. appelle Baal-Hammon, le grand dieu de l'Afrique que les Romains ont identifié avec Saturne, une forme « secondaire » de Baal. De ce qu'il porte le titre de « serviteur de Molok-Astoret » sur l'inscription de Maasoub, près de Tyr, qui est de l'an 206 avant Jésus-Christ, on ne peut pas conclure qu'il occupât « à l'origine » un rang inférieur; d'autant que cette inscription paraît avoir été faite par des Carthaginois.

M. P. (p. 18) affirme la distinction de la déesse Rabbat Amma « la Grande Mère », citée sur une inscription de Carthage (*C. I. S.*, 177) et de Tanit. Deux ex votos carthaginois où Tanit est appelée Em Rabbat « la Grande Mère » (*C. I. S.*, 195, 380), peuvent nous inspirer quelque doute à cet égard, malgré la différence d'orthographe des deux mots.

Il place Resef parmi les divinités prises à l'Égypte (p. 19) : mais ce dieu, que les Grecs ont rendu par Apollon, paraît être bien au contraire une divinité phénicienne empruntée par les Égyptiens.

Quant à la forme Elim « les dieux », rien ne nous autorise à y voir un pluriel de majesté pour El « dieu »; c'est un véritable pluriel, peut-être mêmes une appellation collective, comme la forme parallèle Alonim (cf. *C. I. S.*, n° 1).

M. P. admet aussi, avec quelques réserves il est vrai, Mitra parmi les dieux cités dans le *Corpus*, à cause d'une inscription (*C. I. S.*, 137) où figure un homme, dont le nom est formé des consonnes *m t r*; on trouvera la preuve bien faible pour une affirmation aussi hardie.

serait aussi très mauvais, même en hébreu. Nous ne savons peut-être pas le vrai sens de ce passage, mais ce qu'on peut affirmer, c'est que ce n'est pas celui-là.

Vers la fin de la même inscription au contraire, à propos de la détermination des mots qui désignent les différentes parties du sépulcre, M. P. fait une observation plus heureuse. Il en rapproche le passage correspondant de l'inscription de Tabnit : « O homme qui découvriras cette arca (*arôn*), n'ouvre pas mon *alit.* » *Alit*, dit-il, doit avoir ici un sens plus spécial que *arôn* ; on ne peut donc lui conserver le sens de « chambre » qu'on lui donnne d'habitude ; il serait peu raisonnable de dire à l'homme qui lira l'inscription et qui par conséquent sera dans le caveau : n'ouvre pas ma chambre funèbre. Et M. P. rapproche *alit* de l'arabe *hillat* « theca vaginae corio tecta ». Ce serait donc le sarcophage. Seulement, il faudrait changer עלת en חלת; or l'inscription d'Esmounazar nous prouve que les deux mots existaient en phénicien avec des acceptions différentes. Il y a là toutefois certainement quelque chose à revoir, et l'observation est bonne à retenir.

L'inscription d'Eryx, n° 135, nous permet de saisir sur le fait la méthode de traduction de M. P. M. Renan a fait la lumière sur ce texte difficile entre tous (nous ne le connaissons que par deux anciennes copies), qui a prêté à tant de divagations : c'est une dédicace à la Vénus Érycine. J'ai moi-même été assez heureux, en suivant la voie qu'il avait ouverte, pour déchiffrer, au milieu de l'inscription, les noms de quelques personnages et des suffètes éponymes. Voilà qui est certain, ou à peu près. Tout le reste, le *C. I. S.* le laisse en blanc. M. P. comble ces lacunes par une série de lectures fragmentaires ; *pelvim hanc quae... cisternae et habitaculum quod... quod... habitaculum quod (?)... in facie cisternae in horto.* Tout cela est possible, « ma non esclude altre spiegazioni ».

D'une façon générale, on trouvera que M. P. recherche trop les traductions extraordinaires et qu'il ne se préoccupe pas assez de ce qu'on doit s'attendre à trouver dans une inscription. Cela l'entraîne à certaines traductions qui devraient être bannies aujourd'hui de l'épigraphie phénicienne :

C. I. S., n° 1, l. 11. Le roi de Byblos demande à sa déesse de lui concilier la faveur de son peuple et des peuples étrangers, אחר; M. P. traduit « occidentaux ». C'est chercher bien loin un sens moins satisfaisant.

Inscription d'Oumm el-Awamid, n° 7, l. 3-4 : הדלהת אשל. M. P. isole ces mots de la suite et remplace la traduction ordinaire par « les battants de chêne » ; mais la tournure est incorrecte ; il faudrait l'état construit ; et puis, les battants de qui, de quoi ? On attendrait plutôt « ses battants » ou « les battants qui etc. » (Cf. Clermont-Ganneau, *Etudes d'archéologie orientale*, t. I, p. 41.)

N° 16 b. Je crois qu'il faut maintenir la leçon בן עבדמרני « filius Abd-

marnæ » ; la lecture de M. P. בן עבל כרני « filius Abbaalis Carnensis » n'est conseillée, ni par un examen attentif de l'estampage, ni par le sens.

N° 49. La traduction du titre de *Gallab Elim* par « barbier sacré » me paraît préférable à celle de M. P. « barbier des Elims », c'est-à-dire « des princes (S. G. D. G.) ».

N° 102. Un des graffiti du temple d'Abydos nous a conservé le nom d'un personnage qui se dit habitant d'On Miçraïm, c'est-à-dire d'Héliopolis ; l'inscription est coupée par les trois lettres דבי dont on ne sait que faire. Elles n'embarrassent pas M. P. ; דבי c'est un plateau ; il traduit : « habitant du plateau ».

Les nos 112 et 113 sont également formés de graffiti, tracés, sur les jambes d'un des colosses du grand temple d'Ipsamboul, par des mercenaires de Psammétique, qui ont tenu à nous dire qu'ils étaient venus jusque là. Le *C. I. S.* a beaucoup fait pour élucider ces petits textes ; mais il reste un groupe irréductible : דלחמה (ou plutôt דלחמם) qui revient à plusieurs reprises. Pour M. P., דל signifie les « portes » et חמה est l'équivalent de חם c'est-à-dire de « Cham », un des noms de l'Égypte. « Les portes de l'Égypte » c'est Ipsamboul. Seulement, les portes se disent, non pas דל, mais דלתת ; l'Égypte se dit Miçraïm ; enfin il n'y a pas חם mais חמה, ou plutôt, si je lis bien, חמם, et tout ce mirage s'évanouit.

Je ne reviens que pour mémoire sur le n° 264. J'ai démontré ici-même qu'il fallait lire, non pas *beit Melqart*, mais *Ros-Melqart*, c'est-à-dire « Caput Herculis. » C'est donc un nom géographique et toutes les dissertations auxquelles ce mot a donné lieu reposent sur une faute de lecture.

N° 312, au contraire, M. P. tire de quelques lettres désespérées un nom géographique, « Rupis puellarum duarum », qui paraîtra plus poétique que vraisemblable.

N° 365, il oppose à la lecture du *C. I. S.* דרין (?) la leçon דרגן דרכן « dirigite me ». Nous n'avons pas le droit de supposer ainsi gratuitement le changement du *g* en *k*, surtout pour aboutir à une singularité ; d'ailleurs, il n'y a pas de *guimel* sur la pierre. Je préférerais encore lire, en corrigeant le texte : [ב]רכן « benedixit me ». Le *C. I. S.* s'est abstenu, il a eu raison.

Enfin, le n° 397 se termine lui aussi par un mot obscur : אמקלי. M. P. n'hésite pas à traduire : « (Dea est) baculus meus. » C'est de la fantaisie pure ; une pareille formule est contraire à toutes les habitudes de l'épigraphie phénicienne ; le י de la fin et l'א = ה du commencement feraient plutôt supposer que nous avons là un ethnique.

A côté de ces lectures, on trouve des lectures heureuses et des corrections ingénieuses. Je l'ai déjà noté à propos de l'inscription d'Esmounazar ; on pourrait en citer encore beaucoup d'autres exemples. Ainsi, au n° 11, M. P. a raison, il faut lire *bath* et non *ben* ;

Semaa est un nom de femme. — A la fin de la même inscription, le *iod* est certain ; seulement j'hésite beaucoup à lire לעשתרתי « à son Astarté ».

N° 86 b, l. 9. peut-être M. P. a-t-il raison de voir dans la répétition du mot עלמת ולעלמת l'idée de répartition « Singulis puellis ». — N° 102, le rapprochement de Gadçid (au lieu de Ger-Çid) et de Gadiel est bon. — N° 140, la lecture du *Corpus*, ארך Eryx. est certaine, mais l'indication bibliographique donnée par M. P. sera notée. — N° 149. L'estampage donne raison à M. P. Il faut lire הזלכ[ם] et non השלכ[ים] (Sulcenses) ; c'est un nouvel exemple du ז employé en phénicien à la place du ס et même du ש.

Pour les Tarifs de sacrifices (p. 85-95) les *Studj* contiennent aussi de bonnes remarques, quoiqu'elles ne soient pas toutes décisives. Notez en particulier les arguments de M. P. en faveur de la distinction du צפר bouc et du צפר oiseau ; on sent que M. P est sur son terrain. — Les ex-votos à Tanit lui ont aussi fourni des corrections ingénieuses, pour les noms propres (par exemple, le rapprochement du nom d'Athalie עתליה avec le nom punique עתלא), les noms de métiers (p. 113-116) et la détermination archéologique des instruments figurés qui accompagnent les inscriptions. M. P. a encore été bien inspiré (n° 386 et ss.) en rendant le בן après deux noms propres par le pluriel : « les fils » ou « les enfants » ; seulement qu'il ne cite pas, comme preuve à l'appui, les inscriptions berbères où M. Halévy croit voir « les noms de quelques amis qui ont concouru aux dépenses de l'enterrement » ! Ce sont choses qu'il faut laisser à l'épigraphie libyque.

Je dois enfin signaler quelques erreurs matérielles que M. P. a très justement relevées dans le *C. I. S.* N° 193, couper ב-לא et non קל-א. — N° 268, il y a בבן et non בן ; *ibid*, l. 4, la correction בן[גרעש]תרת au lieu de בגרעש est très heureuse. — N° 337 : instaurat*or* sacrorum fil*ius* etc., lisez instaurat*oris* sacrorum, fil*ii* etc. — N° 135, 470, 636, M. P. signale divers articles du *Vessillo Israelitico* qui avaient échappé aux rédacteurs du *C. I. S.* — A propos de ces inscriptions et de trois ou quatre autres il relève l'expression *nomen nobis novum* improprement employée pour des noms déjà publiés par d'autres auteurs, (n° 300, 426, 863), ou même dans le *C. I. S.* (n° 679, 858). — Enfin une erreur plus grave peut-être, non pas dans le texte, mais dans les planches : à la place correspondant au n° 711, on trouve l'inscription 879, qui se trouve ainsi reproduite deux fois dans les planches, tandis que 711 manque. Ces fautes seront corrigées dans les *addenda* du tome II.

Quand il ne nous aurait rendu que ce service, le travail de M. P. ne serait pas inutile, car rien n'est plus dangereux que les erreurs qui s'introduisent dans la circulation, sans qu'il y ait personne pour les arrêter au passage. Même en dehors de ces corrections, M. P. a apporté d'utiles contributions au *C. I. S.*, toutes les fois qu'il est resté dans la simplicité du sens et dans les analogies. Je crois qu'en somme l'impres-

sion qui se dégagera de cette lecture sera à l'avantage de la méthode sévère qui a présidé à la rédaction du *C. I. S.* Sans doute, il s'y est glissé certaines erreurs qui auraient pu être évitées, encore M. P. ne les a-t-il pas toutes vues ; mais peut-être ceux qui ont l'habitude de manier les textes épigraphiques auront-ils quelque indulgence pour des fautes auxquelles n'échappent pas toujours les savants les mieux informés.

J'en citerai, pour finir, un exemple tout récent qui intéresse le *C. I. S.* M. Lehmann vient de publier dans la *Zeitschrift* de Bastian, 1891, p. 529, une petite inscription araméenne inédite du British Museum. Il a consulté à son sujet MM. Euting et Nöldeke ; il a même joint à sa notice la réponse de M. Nöldeke, qui s'étonne de ne pas avoir trouvé cette inscription dans le *C. I. S.*, et déclare ne pas la comprendre. Or, cette inscription « inédite » n'est pas araméenne mais phénicienne ; elle a été publiée par Fr. Lenormant dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1867, p. 337, et par Levy dans ses *Phönizische Studien*, heft 4, 1870, p. 14, sous le nom de Sidoniensis 3[a] ; d'ailleurs ni l'un ni l'autre ne l'ont comprise. Mais depuis, elle a été reprise simultanément dans le tome I du *C. I. S.*, n° 153, p. 205, et au *Journal asiatique*, févr. mars 1883, p. 154, par M. Clermont-Ganneau (*Sceaux et cachets*, n° 39) ; elle doit se lire באבן חך, c'est-à-dire, « pierre à aiguiser ».

Philippe Berger.

---

496. — **Amwâs, das Emmaus des hl. Lucas, 160 Studien von Jerusalem,** von M. I. Schiffers. Freiburg in Breisgau, 1890. B. Herder. VIII-236 pp. in-8.

La question de l'emplacement de l'Emmaüs des Évangiles est une de celles qui ont le plus exercé la sagacité des exégètes et des topographes. Elle ne date pas d'hier. Mais depuis quelques années elle est plus que jamais à l'ordre du jour, et l'on pourrait former toute une petite bibliothèque rien qu'avec les mémoires auxquels elle a donné naissance. M. Schiffers qui l'aborde à son tour et la traite avec beaucoup d'ampleur, nous aurait même rendu un véritable service en commençant par dresser une bibliographie du sujet. Son livre, d'ailleurs fort bien fait, présente sur ce point une lacune regrettable dont les inconvénients se font encore plus sentir à mesure qu'on le lit.

La tradition religieuse actuelle se partage, comme l'on sait, entre deux localités très différentes par leur nom et leur position : *Koubeîbé*, village situé assez près de Jérusalem, et *'Amwâs*, situé beaucoup plus à l'ouest dans la direction de Lydda et de Jaffa. En dehors de ces deux points, les exégètes en ont assez arbitrairement proposé une série d'autres. 'Amwâs semble avoir en sa faveur les plus fortes présomptions : il a conservé le nom très fidèlement ; il était considéré, dès les premiers siècles, comme l'Emmaüs évangélique ; il répond à toutes les données

topographiques et géographiques concernant l'Emmaüs anté-évangélique qui joue un rôle important dans les guerres des Macchabées et qui ne peut guère faire qu'un avec lui. Il y a cependant des objections, il y a plus — et c'est ce qui explique la vivacité et la persistance d'une controverse qui, d'ailleurs, n'est pas toujours inspirée par des considérations d'ordre purement scientifique : il y a conflit de sanctuaires. Le texte de saint Luc place, en effet, Emmaüs à 60 stades de Jérusalem, distance infiniment trop faible pour 'Amwâs; mais il faut ajouter aussi que nombre de manuscrits, et des plus anciens, portent 160 stades, ce qui correspond sensiblement à la distance de 'Amwâs à Jérusalem. Une autre donnée vient encore compliquer le problème. Josèphe nous apprend qu'après la prise de Jérusalem par Titus, on établit un corps de huit cents vétérans, à Emmaüs, localité distante de Jérusalem de 30 stades. Encore un chiffre différent, et qui lui-même offre, dans certains manuscrits, la variante de 60. M. Sch. paraît disposé à admettre que cette dernière Emmaüs est distincte de l'Emmaüs évangélique et de l'Emmaüs pré-évangélique, qu'il identifie toutes deux, à juste titre selon moi, avec Emmaüs-Nicopolis représentée par 'Amwâs. J'inclinerais même à y placer également l'Emmaüs des vétérans. Cette dernière question sera peut-être tranchée archéologiquement, ce qui est la meilleure des solutions. Il y a, en effet, à 'Amwâs des inscriptions romaines ; j'en ai découvert quelques fragments en 1881, et l'on peut espérer tomber un jour sur quelque épitaphe ou dédicace de soldat romain qui nous apportera le mot de l'énigme.

M. Sch. étudie avec beaucoup de soin les déviations de la tradition relative à Emmaüs qui commencent au moyen âge et aboutissent à la localisation à Koubeibé. C'est peut-être là la partie la plus intéressante et la plus utile de son travail, travail fait avec une grande conscience. La meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est qu'avant de devenir l'un des plus résolus adversaires de la localisation à Koubeibé, il avoue qu'il en était partisan. C'est, dit-il, la découverte de l'emplacement de Gezer, faite par l'auteur de ce compte rendu, découverte qui, par contre-coup, établissait définitivement la localisation d'Emmaüs-Nicopolis à 'Amwâs, qui l'a ébranlé dans sa première opinion et conduit à reprendre tout le problème. J'aurais donc mauvaise grâce à ne pas souscrire, tout en faisant quelques réserves sur des points de détail, aux conclusions générales auxquelles il aboutit.

Clermont Ganneau.

---

497. — J. Krall. **Die Etruskischen Mumienbinden des Agramer National-Museums.** Vienne, 1892. 70 p. in-4. Tempsky. Avec 10 photograv.

Les circonstances de la découverte du manuscrit étrusque d'Agram sont aujourd'hui trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler

à nos lecteurs. M. J. Krall vient de publier, après un labeur ininterrompu de dix-huit mois, le texte du célèbre manuscrit dont le monde savant lui est redevable. Nous allons faire connaître en peu de mots le contenu de son livre.

Il donne en premier lieu l'historique de la découverte. Un fait nouveau que nous relevons dans cet historique, c'est que la momie n'a pas été dégagée de ses bandelettes en 1867 par M. Brugsch, comme on l'a dit d'abord, mais elle était déjà démaillotée à cette époque, et les bandelettes étaient conservées dans une vitrine à part. Ce qui ressort de ce premier chapitre, c'est le scepticisme des savants, car non seulement le directeur du Musée d'Agram, M. Ljubic, mais MM. Brugsch et Reinisch avaient fait leur possible pour attirer l'attention sur ces longs fragments en écriture inconnue. Il est vrai que les spécimens donnés par le voyageur anglais Burton n'étaient pas faits pour produire la confiance.

Vient ensuite une description de la momie, laquelle, de l'avis de l'auteur, et au sentiment de M. Maspero, appartient à l'époque gréco-romaine.

L'auteur passe ensuite aux bandelettes dont il donne les mesures en centimètres : la partie conservée compte environ 200 lignes. Mais le texte total, à en juger par les dimensions des lacunes, en comportait au moins 340. Il manque donc plus d'un tiers.

Ce texte avait-il été écrit pour la momie ? Était-il en un rapport quelconque avec le cérémonial funéraire? Sur cette question M. K. ajourne toute réponse jusqu'après le déchiffrement.

Viennent ensuite diverses remarques sur la nature de la toile et de l'encre. Certaines indications de chiffres qui se rencontrent dans le texte sont en encre rouge (VII, 5 ; 12, XII, 9). Preuve nouvelle du soin avec lequel ce manuscrit a été confectionné. Des lignes ponctuées en rouge ou en noir se trouvent en trois endroits. Les mots sont séparés par des points. Mais je ferai observer à ce propos qu'il ne faut pas attacher une valeur absolue à ces séparations. L'épigraphie ancienne nous apprend, et au besoin la seule réflexion nous ferait deviner, qu'il s'agit ici de quelque chose de purement relatif. On sépare les mots en tant qu'ils font à ceux qui parlent l'impression de mots distincts. On écrit en italien, sans division, *lasciateli, belle cose da dirmele*.

Le § 10 est intitulé : « Contenu du rouleau. » L'auteur commence par rappeler ces lignes d'un ouvrage récent de M. Nissen : « Quelques pages d'un livre étrusque nous rendraient de meilleurs services pour le déchiffrement que toutes les listes de noms fournies par les nécropoles. » On le croyait : nous le croyons toujours... Mais encore aurait-on désiré, pour entreprendre le déchiffrement du livre, quelque renseignement préalable sur la matière dont il traite. Jusqu'à présent, nous avons ce spectacle inattendu, que nous interrogeons le livre au moyen des rares mots fournis par les nécropoles. Les remarques de M. K. sont de nature purement négative. Le manuscrit d'Agram *n'est pas* la traduction d'un

texte égyptien. *Aucun* nom de divinité égyptienne ne s'y rencontre. La disposition générale *ne parle pas* en faveur d'un rituel égyptien.

Quelques noms de nombre qui commencent les différents chapitres sont, avec des noms propres de divinités connus par les miroirs étrusques, ce qui a été déchiffré avec certitude jusqu'à présent.

Nous arrivons à la partie capitale du livre, savoir le texte lui-même. Il a fallu un remarquable effort de patience pour mettre en ordre ces fragments coupés en bandes longitudinales, sans aucun égard pour l'écriture, et séparées quelquefois les unes des autres par des lacunes. Il a fallu s'aider de la forme des bords, de la comparaison des taches, du rapprochement des formules identiques qui reviennent souvent. Un tableau p. 30) donne une idée claire de l'ensemble : M. K. déclare qu'il ne lui reste aucun doute sur la rectitude de son classement.

La reproduction du texte est faite avec un soin extrême, tel qu'on devait l'attendre d'un homme rompu aux méthodes philologiques. Des caractères différents indiquent ce qui est certain, probable, douteux. Il est rare qu'une édition *princeps* se présente avec de pareilles garanties d'exactitude.

Puis vient un relevé comparatif des passages qui se répètent, avec la liste des variantes. Enfin un précieux index, renvoyant, pour chaque mot, à la colonne et à la ligne où il est employé : cet index a été enrichi par M. Deecke de quelques renseignements tirés des inscriptions.

Des expertises sur la nature de l'encre et de la toile sont jointes en manière d'appendice.

Enfin la reproduction photographique du texte permet de contrôler la lecture de M. Krall. Elle montre en même temps contre quelles difficultés il a dû lutter pour déchiffrer ces caractères souvent effacés, mangés par l'usure de la toile ou recouverts de rouille.

On ne peut que remercier M. Krall du grand et unique service rendu par lui à la science : d'abord par sa perspicacité, qui lui a fait pressentir une découverte là où d'autres s'étaient montrés indifférents; ensuite, par la conscience et le soin hors ligne qu'il a apportés à la publication. Il faut le louer aussi de sa réserve sur le chapitre de l'interprétation ; grâce à cette réserve, son travail gardera une valeur durable. Comme je l'ai dit ailleurs, la première assise de la philologie étrusque est posée : il reste maintenant à élever l'édifice.

Michel Bréal.

---

498. — Gustave Attinger, docteur en philosophie. **Essai sur Lycurgue et ses institutions.** Attinger frères, Neuchâtel. Paris, Fischbacher, 1892.

Pour n'avoir qu'une cinquantaine de pages, le mémoire de M. G. Attinger est, cependant une très importante contribution à l'étude de l'un des plus irritants problèmes de l'histoire grecque. On y trouvera,

sur la question de Lycurgue, les résultats d'une enquête conduite avec autant de méthode que de sagacité. Toutes les pièces du procès sont soumises par l'auteur à l'examen d'une prudente critique : sources anciennes et théories modernes. Comment la biographie de l'antique législateur s'est graduellement enrichie de détails toujours plus circonstanciés et parfois contradictoires; comment on en est venu à mettre sous son nom vénéré la plus grande partie des institutions lacédémoniennes, — mais aussi quelle est, dans l'organisation de l'État spartiate, la part qui ne peut raisonnablement être ôtée à Lycurgue, telles sont les principales questions sur lesquelles M. A. nous apporte ses conclusions motivées.

Le savant neuchâtelois montre qu'il faut faire trois parts dans les institutions de Sparte. La royauté, la gérousie, l'apella, l'organisation militaire ne sont point spécifiquement lacédémoniennes, et remontent à l'époque où les Doriens s'établirent en maîtres dans la vallée de l'Eurotas. Lycurgue n'est pour rien non plus dans la constitution de l'éphorie comme magistrature dominante, dans la défense de posséder de l'or ou de l'argent, dans les lois contre les étrangers, toutes mesures beaucoup plus récentes que lui. Comme il faut enfin faire abstraction du prétendu partage des terres, une légende intéressée qui prit naissance dans l'entourage d'Agis III et de Cléomène III, il ne reste à l'actif de Lycurgue que l'éducation des jeunes Spartiates, filles et garçons, et deux innovations qui complétaient son système éducatif, la κρυπτεία et la transformation des vieilles syssities en institutions sociales. Il est vrai que cela suffit amplement pour ruiner toute tentative de reléguer la figure de Lycurgue dans la région des mythes et des combinaisons historiques. A une date qui ne peut plus être précisée, l'introduction d'une discipline rigoureuse vint donner à Sparte une physionomie tout originale; les anciens, unanimes, regardaient Lycurgue comme l'auteur de cette organisation sociale si caractéristique; aucune raison plausible ne peut être alléguée contre cette tradition.

De ce Lycurgue, nous ne pouvons rien savoir de certain, ni la date, ni la position sociale, ni les voyages, ni la mort. Les anciens, pour lui faire une biographie, se sont livrés à toute sorte de combinaisons et de calculs; les modernes ont renchéri sur les anciens. M. A. se contente de montrer comment la légende s'est constituée. Loin d'augmenter le nombre des hypothèses en cours, il se résigne sagement à ignorer, toutes les fois que les données dont nous disposons ne suffisent point pour rendre les problèmes solubles.

La mémoire de M. Attinger fait honneur à la Société suisse des professeurs de gymnase, sous les auspices de laquelle il a été publié.

Paul Oltramare.

499. — **Nouvelles recherches sur Pierre d'Aigrefeuille**, évêque de Tulle, Vabres, Clermont, Uzès, Mende et Avignon. Documents historiques qui établissent sa carrière et fixent la série des dignités qu'il a possédées, par l'abbé J.-H. ALBANÈS, docteur en théologie et en droit canonique. Brive, imprimerie Roche, 1892, gr. in-8 de 47 p.

Pierre d'Aigrefeuille, frère de deux cardinaux (Guillaume et Faydit), oncle d'un cardinal (Guillaume II), commença, dit l'abbé Albanès, sa carrière épiscopale par l'évêché de Tulle et la termina par celui d'Avignon ; mais ceux qui se sont occupés de lui, l'ont fait avec tant de négligence, que son nom ne figure point encore sur la liste des évêques de ces deux églises. Ni les historiographes généraux du clergé français, ni les écrivains qui ont fait l'histoire particulière de ces deux sièges, ne le connaissent à ce titre. Des six évêchés qu'il a successivement possédés presque tous les auteurs lui en retranchent la moitié, et ce qu'ils nous disent de lui contient, en somme, beaucoup plus d'erreurs que de vérités. L'auteur, dans un premier mémoire publié en 1877 [1], avait rétabli les grandes lignes de l'histoire de ce personnage ; mais comme les archives du Vatican ne lui avaient pas encore fourni les pièces officielles qui le transfèrent d'un bénéfice à l'autre, d'un évêché à un autre évêché, il n'avait pu indiquer sûrement les dates de ces multiples changements. « Aujourd'hui, ajoute-t-il (p. 2), ayant réuni la série entière des documents qui fixent le *cursus honorum* de Pierre d'Aigrefeuille, nous sommes à même de compléter notre premier travail d'une manière qui nous semble devoir être définitive. Nous allons publier une collection de pièces comme on en voit rarement dans le dossier historique d'un particulier. Grâce à elles, toutes nos assertions seront garanties, toutes nos dates fixées de la façon la plus rigoureuse, et il ne restera à peu près aucun point indécis dans la biographie la plus embrouillée qui fût jamais. »

Le docte critique, fidèle à l'engagement qu'il vient de prendre, suit pas à pas Pierre d'Aigrefeuille dans toutes les positions qu'il a occupées, ne le perdant pas de vue un seul instant. S'occupant d'abord de la carrière monastique du futur prélat, il le trouve, le 20 septembre 1339, moine bénédictin et possédant comme tel la prévôté de Marc-la-Tour, qui était une dépendance de l'église de Tulle. Le cardinal Pierre Roger, dont il était proche parent, l'ayant recommandé au pape Benoit XII, celui-ci le nomma à l'office de cellerier de la cathédrale de Tulle, vacant par la mort de Guillaume de Gourdon. Trois ans et demi après, le cardinal Pierre Roger étant devenu le pape Clément VI, l'appela à un bénéfice plus considérable, le doyenné de Rieupeyroux, au diocèse de Rodez (février 1343). Deux ans plus tard, il lui donna l'abbaye de

---

1. *Pierre d'Aigrefeuille, évêque d'Avignon, de Vabres*, etc. *Preuves de son épiscopat, élimination de trois faux évêques d'Avignon* (Marseille, in-8°).

Saint-Jean-d'Angély (2 mars 1345). Enfin, le 11 décembre 1346, P. d'Aigrefeuille recevait de son auguste parent ses bulles pour l'importante abbaye de la Chaise-Dieu. La carrière épiscopale du protégé de Clément VI, quoique très diverse [1], n'est pas moins nettement décrite. L'abbé A. le montre successivement à Tulle (19 février 1347) où son passage a été inconnu à Baluze lui-même [2], à Vabres (24 octobre 1347), à Clermont (18 février 1349), à Uzès (8 février 1357), à Mende (11 août 1366), enfin, à Avignon (11 octobre 1368). Au sujet d'un imaginaire prélat, Pierre Girard, que tous les historiens ont, avec un accord merveilleux, substitué sur ce siège à Pierre d'Aigrefeuille, M. l'abbé Albanès s'indigne (p. 36) de « cette substitution opérée et maintenue, contre la foi de tous les documents et sans aucun titre à l'appui », ajoutant qu'on ne s'expliquerait pas la persistance de ces erreurs devenues si générales « que tous nos livres d'histoire ecclésiastique en ont été infectés, si l'on ne savait que les écrivains se contentent le plus souvent de reproduire ce qu'ont dit leurs devanciers, sans prendre la peine de contrôler leurs assertions les plus hasardées [3] ».

Ce remarquable mémoire est suivi de dix bulles inédites qui ont permis à l'auteur de fixer, de la manière la plus précise et la plus sûre, les dates de tous les événements de la vie monacale et épiscopale de Pierre d'Aigrefeuille (p. 31-47). Il m'est impossible de ne pas dire combien je désire que le savant auteur, faisant en grand ce qu'il a si bien fait en petit, nous donne l'histoire renouvelée, refondue, de nos diocèses méridionaux, et que se servant avec le même zèle et la même sagacité des immenses matériaux dont il s'est approvisionné dans les archives de la France et de l'Italie, il élève, sous le titre de *Gallia Christiana meridionalis*, un monument que j'aime à saluer d'avance.

T. DE L.

---

1. Il est peu de prélats, selon la remarque de l'abbé A. (p. 6), qui aient eu autant d'évêchés, puisque, en moins de vingt-cinq ans, il occupa jusqu'à six sièges. On aurait presque le droit de l'appeler le Protée de l'épiscopat.

2. Voir (p. 5) une discussion de l'abbé A. avec Baluze sur le point que voici : Pierre d'Aigrefeuille a-t-il été abbé de la Grasse après son frère Raimond? L'abbé A. répond négativement, ajoutant : « L'erreur est d'une telle évidence, qu'il est difficile de concevoir qu'un homme de la trempe de Baluze ne s'en soit point aperçu. » Bien d'autres que l'historien de Tulle sont çà et là victorieusement combattus par l'abbé A. Citons, parmi les victimes du redoutable critique, sans parler des auteurs du *Gallia Christiana* et de l'auteur du *Clergé de France* (H. Du Temps), le chanoine Poulbrière, historien du diocèse de Tulle, les nouveaux éditeurs de l'*Histoire générale de Languedoc*, le P. Gams, l'auteur du *Trésor de Chronologie*, etc.

3. Malgré le progrès des lumières, serait-ce là un mal inguérissable? On retrouve dans maints et maints articles de certaine encyclopédie bon nombre d'erreurs qui s'étalaient déjà dans le *Dictionnaire Larousse*, et l'on sait combien de mauvais plats réchauffés les rédacteurs de ce dernier ouvrage ont servi à leurs infortunés convives? Quand donc posséderons-nous un recueil où chaque article aura été soigné par un écrivain sérieux, compétent, respectant à la fois son lecteur et soi-même et ne travaillant que pour *les beaux yeux* de la vérité?

500. — Pierre d'ALHEIM. **Le Jargon Jobelin de maistre François Villon.** Paris, Savine, 1892 In-12 de XII-144 p.

Ce petit volume, écrit d'un style vif et coquet de chronique mondaine prétend, semble-t-il, faire quelque bruit : disons en deux mots pour être agréable à son auteur. M. d'Alheim s'y propose beaucoup moins, semble-t-il, de donner une traduction nouvelle des ballades en argot de Villon [1] que de cribler d'épigrammes feu Vitu, auteur, comme on sait, d'un livre sur le Jargon, et l'Académie française, qui a couronné ce livre. Il reproche à Vitu d'avoir été dupe d'une audacieuse mystification, et à l'Académie, « dont les couronnes se transforment parfois en oreilles d'ânes » et qu'on pourrait « accuser de mal garder le Capitole [2] », d'avoir partagé l'erreur de Vitu. Sur cette « mystification » M. d'A. s'explique dans les termes que voici : « Ces cinq ballades (attribuées à Villon par Vitu et imprimées par lui d'après un ms. provenant de Fauchet qui est conservé à Stockholm) sont l'œuvre d'un mauvais plaisant qui, entre les années 1874 et 1880... s'est livré à un travail minutieux, rebutant... dans l'espoir de voir un jour quelque savant se prendre au piège. — Son œuvre achevée, le plaisant s'en fut à Stockholm amorcer le manuscrit Fauchet et attendit avec patience que cela mordît. Le hasard le servit bien : M. Vitu passa par là et se jeta sur l'appât...etc. » Arrêtons ici la citation et rassurons tout de suite l'opinion que M. d'A. espère inquiéter : les ballades en question ne sont peut-être pas toutes de Villon, mais elles n'ont pas été insérées dans le ms. entre 1874 et 1880. M. d'A. eût pu s'en convaincre sans aller à Stockholm ; il lui eût suffi pour cela de consulter le catalogue de Stephens, imprimé en 1847 qui les mentionne toutes (p. 164) ; elles y sont même depuis fort longtemps puisque Fauchet les y a lues et a annoté la première. Si elles eussent été suspectes à un titre quelconque, MM. Bijvanck et Longnon, qui ont étudié les mss. de plus près peut-être que M. d'Alheim, n'eussent sans doute pas laissé à celui-ci l'honneur de la découverte. Il resterait peut-être à se demander quel jugement on doit porter sur un auteur qui imprime un livre tout exprès pour affirmer — on a vu plus haut avec quelle désinvolture, dédaigneuse même des explications, — un fait dont il n'a pas pris la peine de contrôler l'exactitude, ou qu'il sait manifestement être faux. Peut-être M. d'A. a-t-il voulu, lui aussi, faire le « plaisant » ? Mais nous avouons ne pas saisir l'agrément d'une plaisanterie qui consiste à accuser de balourdise un mort et de supercherie un anonyme.

M. d'A. fait sévèrement la leçon à Vitu pour n'avoir point indiqué

1. Il a en effet changé fort peu de chose, en dehors des termes et des tours de phrase, à la traduction de Vitu; la sienne est du reste moins précise et en somme inférieure, sauf pour certains passages qu'ont élucidés des documents récemment publiés.

2. Cette gracieuse phrase est empruntée, non au livre, mais à un prospectus qui s'y trouve encarté et dont le style ressemble à s'y méprendre à celui de l'auteur.

toutes ces sources : pourquoi s'expose-t-il à des reproches analogues et plus graves? Il cite les documents relatifs au procès des Compagnons de la Coquille comme tirés des Archives de la Côte-d'Or, et il va jusqu'à en donner la cote; n'est-ce point laisser entendre qu'il a été les copier à Dijon? Or il n'a eu pour les consulter qu'à ouvrir le dernier volume des *Mémoires de la Société de linguistique*, où il les a trouvés accompagnés d'un excellent commentaire de M. Schwob, qu'il n'a pas cité une seule fois. Il ne serait pas moins aise de nous faire croire qu'il va lire Gautier de Coinci au Grand Séminaire de Soissons; mais son unique source est, bien entendu, le Dictionnaire de M. Godefroy (qu'il appelle Godefroi) (Comp. l'article *Chappez* de l'un à l'article *Chapeteor* de l'autre). Pour donner une idée de la préparation linguistique de M. d'Alheim, citons quelques lignes seulement, qui rappellent les plus réjouissantes fantaisies de MM. Toubin et Espagnolle : « Baudrouse, 125. On trouve : Lat. *baltheus (sic)* qui donne en farnçais bau, *filet* (lisez poutre); baudau (?) *corde d'auffe* (lisez *aufe*); baude (?), *câblière*; badrouille, *pelote de vieux cordages*; baudier (?), baudrier, baudroyer, baudrée (lisez baudré?), baudru (?), baudruche. » Notons que M. d'Alheim se pique (p. 86) de procéder « scientifiquement » et qu'il a écrit son livre pour démontrer que Vitu manquait de critique !

A. Jeanroy.

---

501. — Karl Hartfelder. **Melanchthoniana paedagogica.** Leipzig, Teubner, 1892. In-8 de xviii-287 p.

502. — Philippus Melanchthon. **Declamationes.** Ausgew. und herausg. von K. Hartfelder. Berlin, Speyer et Peters, 1891. in-16 de xxxvii-68 p. 1 m. 80.

503. — Euricius Cordus. **Epigrammata.** Herausg. von K. Krause. Berlin, Speyer et Peters. 1892, in-16 de lii-111 p. 2 m. 80.

504. — Iacobus Wimphelingius. **Stylpho.** Herausg. von Hugo Holstein. Berlin, Speyer et Peters, 1892, in-16 de xviii-16 p. 0 m. 60.

M. Hartfelder s'est donné depuis bien des années à Mélanchthon et à Erasme. En ce moment, c'est le premier qu'il étudie de préférence, et au point de vue plutôt de l'humanisme que de l'histoire religieuse. Après avoir consacré à la grande figure du réformateur un livre admirablement nourri et dont le titre seul donne le programme (*M. als Praeceptor Germaniae*, Berlin, 1889), il apporte aujourd'hui les documents inédits ou peu connus sur lesquels il a appuyé son étude. Ce dossier tiré des bibliothèques d'Allemagne constitue un sérieux supplément aux œuvres de Mélanchthon réunies dans le *Corpus Reformatorum*. On y remarquera des lettres écrites par Mélanchthon ou adressées à lui de 1521 à 1560, et un grand nombre de pièces (programmes de cours, lettres d'étudiants) pour servir à l'histoire de l'université de Wittenberg. Suit un très abondant complément à la bibliographie de Mélanchthon dans le *Corpus*, les « épitaphes » et éloges en vers composés pour

lui, enfin une table chronologique des pièces datées et un index complet. Le même savant donne sur « le précepteur de l'Allemagne » un volume d'un tout autre genre et destiné à un plus large public. C'est l'édition d'un choix de *Declamationes* précédée d'une préface contenant l'histoire et la bibliographie de chacun des morceaux; le recueil comprend les discours *De artibus liberalibus*, *De corrigendis studiis adolescentiae*, *De miseriis paedagogorum*, l'Éloge de l'éloquence et le discours pour l'ouverture de l'école de Nurenberg en 1526. De telles publications font bien connaître le culte voué par les érudits allemands d'aujourd'hui aux grands ancêtres de leur culture.

— Le second travail de M. H. fait partie de la collection des *Lateinische Literaturdenkmäler des XV und XVI Jahrhunderts* dirigée avec tant d'activité par MM. Max Herrmann et Szamatólski et dont les élégants volumes arrivent au public avec la périodicité promise. Dans la même collection, un vétéran des études sur l'humanisme, connu par des travaux sur Euricius Cordus, Eobanus Hessus et Mutianus Rufus, M. Krause, a assumé la tâche de publier les *Epigrammata* de Cordus (de son vrai nom Heinrich Solde, de Franckenberg). Il a donné le texte de l'édition en trois livres de 1520, en réunissant dans sa préface les modifications survenues à ce texte. L'œuvre remise au jour n'est pas dépourvue de charme littéraire, bien que l'imitation de Martial y soit quelquefois poussée jusqu'au plagiat. L'originalité principale vient de l'esprit religieux et politique qui l'inspire; Euricius Cordus est enthousiaste, à ce moment, d'Érasme et de Luther, et rudoie vivement leurs adversaires. Les *Epigrammata* sont une des plus curieuses manifestations poétiques de la Réforme allemande. L'éditeur y a joint un petit recueil tout à fait violent contre le poète Thilemann Conradi, de Gœttingue *(Contra Thiloninum Philymnum defensio)*, satire parfois amusante de l'ignorance et de la suffisance de certains *Romipetae*. — Un mince fascicule contient la comédie de Jakob Wimpheling, *Stylpho*, qui remonte à 1480 et dont M. Hugo Holstein fait connaître la forme primitive d'après un ms. de l'Université d'Upsal. Ce fascicule est le sixième [1]. On peut remercier les directeurs de la collection d'avoir, dans la liste des publications projetées, réservé une place à l'humanisme français, à la suite de la lacune signalée ici dans un premier article (*R. C.*, 1891, p. 58.) [2]

P. DE NOLHAC.

---

1. Le septième, confié à M. Georg Ellinger, sera une anthologie bien précieuse de poètes humanistes allemands *(Deutsche Lyrik des 16 Jahrhunderts)*.

2. La couverture de la collection annonce en effet une édition du *De Philologia* de Guillaume Budé, préparée par notre collaborateur, M. de Nolhac.

(N. D. L. R.)

505. — Dr. W. Wetz. **Shakespeare vom Standpunkte der vergleichenden Litteraturgeschichte.** Erster Band : Die Menschen in Shakespeares Dramen. Worms, Verlag von P. Reiss, 1890, in-8, xx-579 pages.

Qu'est-ce que « Shakespeare au point de vue de l'histoire littéraire comparative »? M. W. Wetz a cru sans doute qu'il était bon de l'expliquer, ou du moins de dire ce qu'il entendait par le point de vue particulier, d'où il voulait étudier le grand tragique et, dans une longue introduction, il a essayé de définir ce qu'est ou doit être suivant lui l'histoire littéraire comparée ; il nous en fait connaître la naissance et le développement, ainsi que les principaux représentants ; mais, chose faite pour surprendre, il a renoncé, du moins pour le moment, à en appliquer les méthodes, et, au lieu de cette étude comparative qu'annonce le titre de son livre, c'est une étude psychologique du poète anglais ou plutôt de ses personnages qu'il nous donne aujourd'hui, réservant pour un autre volume de les envisager au point de vue de la méthode comparative, en les rapprochant en particulier de ceux de Corneille.

Le travail de M. W. W. se compose de neuf chapitres [1], dont le titre indique la nature et la portée ; le premier est consacré à la « Psychologie des drames de jeunesse », le second se compose de « Remarques psychologiques sur les pièces de la période suivante »; dans le troisième, qui n'est, comme les six autres, que le développement du sujet traité dans le second, l'auteur examine ce qu'est la « Conscience morale » et le « Libre arbitre », ainsi que les « Rapports de la passion et de la raison » dans les tragédies de l'âge mûr de Shakespeare ; le quatrième chapitre étudie les « Conflits » ; le cinquième le « Sentiment de justice » ; le sixième examine le « Point de vue moral dans les histoires de la seconde période » ; le septième traite de l' « Aveuglement causé par la passion », étudié surtout dans Othello ; le huitième est consacré aux « Personnages humoristiques », Jago, Richard III, mais surtout Falstaff ; enfin le neuvième étudie l' « Amour et les femmes ».

On peut se demander si M. W. W. a eu raison d'établir, comme il l'a fait, une distinction absolue et profonde entre les drames de la jeunesse et ceux de l'âge mûr de Shakespeare ; ce qu'il regarde comme le caractère distinctif du théâtre du grand tragique, que l'homme y apparaît

---

1. Ces neuf chapitres sont suivis d'un long appendice, où M. W. W. revient sur quelques-unes des questions qu'il a rencontrées sur sa route, ainsi celles « De l'unité du *Richard III* et du *Henri VI* » et des « Malédictions dans *Richard III* »; ailleurs, il étudie le personnage célèbre de Henry Percy, examine d'abord deux passages de Gervinus, l'un « sur les méchants dans Shakespeare, en particulier Jago et Richard III », et l'autre « sur Jules César », et puis le jugement porté par Edward Hartmann sur Roméo et Juliette, ainsi que les « vues particulières de Bulthaupt sur quelques points de l'amour et les femmes dans Shakespeare », par exemple « l'amour de Roméo pour Rosalinde », « la sensualité amoureuse chez les jeunes filles surtout chez Juliette », enfin, il termine par quelques réflexions sur ce que ce critique a dit de Desdémona.

comme voisin encore de l'état de nature, comme fatalement soumis à la tyrannie de ses instincts et de ses passions, est vrai des dernières pièces de Shakespeare, comme des premières, seulement à un moindre degré ; la distinction de M. W. W. n'est donc pas fondée en raison ; M. Taine qu'il a pris pour guide, il le reconnaît hautement, s'était bien gardé de la faire, et lui-même, à plusieurs reprises, a été obligé de constater que les personnages des derniers drames ne différaient en rien de ceux des premiers.

Quel est donc le caractère psychologique des personnages de ceux-ci ? Titus Andronicus, Henri VI et Roméo et Juliette, pris pour types, nous montrent que c'est leur nature impulsive et toute de premier mouvement ; leur impuissance à souffrir la contradiction ou la contrainte, le manque de mesure dans leurs sentiments et leurs actions ; l'énormité de leurs passions et la facilité avec laquelle ils en deviennent le jouet et la proie ; enfin, l'absence de toute raison et le manque de la conscience du juste et de l'injuste, ainsi que de l'idée de devoir. M. W. W. voit dans ces caractères et, en particulier dans le manque de conscience, les traits distinctifs des premiers drames de Shakespeare; que c'en soit les traits dominants, je l'accorde ; mais ce n'en est pas le trait exclusif, puisqu'on les retrouve dans plus d'un des drames de l'âge mûr du poète. On les rencontre aussi dans le Sigismond de la *Vie est un songe* de Caldéron, de même que dans les héros de quelques écrivains slaves, en particulier de Nicolas Gogol, preuve que ces caractères n'appartiennent pas en propre à quelques œuvres de Shakespeare. Ce qui est vrai, c'est que le tragique anglais les a toujours attribués aux personnages qu'il nous montre comme restés près de l'état de nature : tel apparaît le peuple dans le *Jules César*, avec sa mobilité et son inconstance si grande d'opinion. Mais cette mobilité de pensées, cet état impulsif et violent se rencontrent dans bien d'autres personnages shakespeariens; ils ont, remarque lui-même M. W. Wetz, l'énergie des passions des hommes de la Renaissance, et il était difficile qu'il en fût autrement ; seulement le poète en a varié la mesure, suivant le cas et l'époque ; Coriolan n'est pas moins emporté dans ses passions, encore qu'il soit une création de l'âge mûr du poète, que les héros de ses premières pièces.

Parmi les personnages dont la complexité du caractère est bien faite pour frapper, il en est deux auxquels M. W. W. a consacré un long examen ; — Anne du *Richard III* et Richard II, — et qu'il s'est efforcé de mieux apprécier que ne l'avait fait Bulthaupt dans sa *Dramaturgie des classiques ;* j'ajouterai qu'il y a réussi, et que les raisons données, par exemple, de la transformation si complète d'Anne, qui finit par consentir à donner sa main au meurtrier de son mari, sont plus que plausibles. Le chapitre III où M. W. W. traite de la conscience morale, le suivant où les personnages de Shakespeare apparaissent en lutte entre la passion et le devoir, le chapitre V où il s'agit du remords tragique, ont inspiré

au jeune critique plus d'une page bien pensée et bien écrite, plus d'un jugement juste et profond. L'examen de la scène où Brutus décide César à se rendre au Capitole et de celle entre Brutus et Cassius, l'étude des personnages du roi Jean et du roi Philippe, ainsi que de Salisbury, le tableau des effets du remords chez Macbeth, Richard III et le roi Jean, entre autres, témoignent d'une grande pénétration psychologique. J'en dirai autant des longues pages, — trop longues peut-être, — consacrées à l'examen d'Othello et où M. W. W. réfute victorieusement plusieurs de ses précurseurs dans la critique de Shakespeare, ainsi que de l'étude du personnage humoristique de Falstaff, si complète et si curieuse.

Le dernier chapitre « l'amour et les femmes » n'a pas moins heureusement inspiré M. W. Wetz; le caractère d'abandon absolu d'un être à un autre, qui est celui de l'amour dans Shakespeare, caractère que le critique signale également dans Desdémona et Juliette, encore que ces créations appartiennent à des époques différentes; la simplicité charmante et exclusivement féminine des héroïnes du poète anglais, leurs sentiments d'affection qui se manifestent uniquement dans l'amour et le mariage, leur tendresse toujours chaste et pure, la naïveté parfaite de leur rôle dans les diverses relations de la famille, tels sont les traits, éclaircis par des exemples nombreux et bien choisis, que M. W. W. montre avec raison comme étant caractéristiques des femmes de Shakespeare et qu'il a habilement mis en lumière. Mais, on le voit, ici, comme dans les chapitres précédents, il s'agit presque exclusivement d'une étude psychologique et *a priori* du tragique anglais; c'est accidentellement que M. W. Wetz établit quelque rapprochement entre son théâtre et celui d'autres poètes; c'est là ce qui devra faire l'objet du second volume annoncé de son étude; il faut attendre qu'il ait paru pour porter sur l'œuvre entière un jugement définitif.

Ch. J.

---

506. — **Documents pour servir à l'histoire des domiciles de la Compagnie de Jésus dans le monde entier, de 1540 à 1773.** Collationnés par le P. Alfred Hamy, S. J. Paris, Alphonse Picard, juin 1892. pet. in-fol., front.

Le R. P. Hamy, bien connu par ses recherches iconographiques sur la Compagnie de Jésus, nous donne dans ce livre un travail qui comprend trois parties : I. Un répertoire qui renferme l'état de la Compagnie et la division par provinces en 1749; les noms latins adoptés dans les catalogues officiels, quelques synonymes latins, un index latin-français; II, des indications topographiques; III, les domiciles d'Angleterre et de Hollande, et enfin quatorze appendices, qui contiennent des résidences, des dates comparées, etc.

J'ai relevé un certain nombre d'erreurs dans le répertoire : P. 7, *Calecutensis* = Calecut, ne faut-il pas lire Calicut? *Coulanensis* = Coulam, Quilon? *Taifoensis* = Taifo, faute d'impression pour Faï-fo,

dans l'Annam. — P. 9, *Majoricense (S. Mart.)* = Majorca, le Collège Saint-Martin n'était pas à Majorque, mais à Minorque.

Pourquoi, p. 12, la Sardaigne, placée entre les Philippines et le Paraguay?

J'aime mieux l'ordre suivi dans le *Dénombrement général des Maisons, Collèges, Résidences, Séminaires et Missions des Jésuites dans tous les pays du monde; Trouvé dans leurs papiers lors de leur expulsion d'Espagne,* où, dans la partie réservée à l'Assistance d'Espagne, la province de Sardaigne est placée après les provinces de Tolède, de Castille, d'Aragon, d'Andalousie, avant celles du Pérou, du Chili, du Nouveau-Monde, du Mexique, etc.

P. 16, dans l'Assistance de France, Amérique septentrionale, je vois bien Montréal, les Hurons, etc.; mais je ne trouve pas Québec, qui avait un collège; — P. 17, l'Assistance d'Allemagne est terrible : tout est à refaire comme orthographe. J'y trouve des fautes telles que *Monacense* = Minchen, lisons München; — P. 18, à *Bonn,* outre le collège, il y avait aussi un séminaire; *Herbipolitanum* = Wirtzburg, lisons Würzburg. — P. 19, *Fünfkirchen* avait non seulement un collège, mais un séminaire. — P. 20, *Styriam* = Stevermarck pour Steiermark. — Tous les noms de l'Assistance de Pologne, pp. 22-24, manquent des signes diacritiques nécessaires pour les bien prononcer.

Je dois dire que c'est à peu près la seule partie de l'ouvrage sur laquelle j'aie à exercer d'une façon un peu sévère ma critique, mais il est juste de dire que l'auteur des *Documents* ne peut être accusé d'avoir lui-même commis ces fautes; ce travail, publié à Rome, en 1749, chez Komarek (*Catalogus Provinciarum, Domorum, Collegiorum, Residentiarum, Seminariorum, et Missionum Societatis Jesu anno MDCCXLIX.* Romæ, ex Typographia Komarek, in-4), ne me paraît pas avoir été, de la part des réviseurs officiels de la Compagnie, l'objet d'un examen sérieux. Je me demande, en le parcourant, si le P. Hamy en relevant si fidèlement les fautes de ses devanciers, n'a pas eu pour but de faire comprendre que les travaux de cette nature devraient être placés entre les mains d'archivistes expérimentés.

Dans la suite de l'ouvrage, je relève bien quelques oublis de traduction, comme p. 70, où *Heiligenstadt* = Heiligen stadium devait être traduit par Heligoland; quelques omissions, par exemple, p.80, Changhaï, la planche de Zôcé, du P. Palatre, sur ce pèlerinage si connu en Chine; des fautes d'impression, comme, p. 89, Hou-tcheou-fou, qui n'est pas la capitale du Tche-Kiang.

Ces critiques ne servent d'ailleurs qu'à montrer avec quel intérêt j'ai parcouru cet ouvrage, fait avec la plus grande conscience, et qui rendra de vrais services, non seulement à ceux qui s'occupent de l'histoire de la Compagnie de Jésus, mais aussi aux pauvres bibliographes, chargés de rendre en langue vulgaire les noms latins de lieux souvent si étranges, employés par les typographes.

Ce recueil est absolument indispensable. Me permettrai-je une question indiscrète! L'auteur ne me semble pas s'être servi des archives générales du Gesù. Elles ont été ouvertes parfois cependant : Cf. *Bibliotheca Sinica*, col. 407. Il est vrai que c'était au temps du généralat du P. Beckx : souhaitons que le successeur [1], prochainement désigné du P. Anderledy, renoue une tradition libérale et encourage les travailleurs en leur facilitant les moyens de puiser aussi largement que possible au riche trésor où nous avons trouvé nous-même des documents du plus haut intérêt.

Henri Cordier.

---

507. — Karl Trautmann. **Deutsche Schauspieler am bayrischen Hofe.** (Sonderabdruck aus dem Jahrbuch für Münchener Geschichte, vol. III) Bamberg, 1890, in-8, 172 p.

L'étude dont on vient de lire le titre complète celle que M. Karl Trautmann avait donnée, dans le second volume du *Jahrbuch für Münchener Geschichte*, sur les « Acteurs français » à la cour de Bavière, ou plutôt elle en est la contre-partie; à l'aide des documents originaux, l'auteur a suivi avec un soin scrupuleux les diverses représentations qui ont été données à la cour de Bavière par des acteurs allemands, pendant la longue période où celle-ci accorda surtout sa faveur aux acteurs étrangers.

Le plus ancien renseignement imprimé que l'on ait sur la présence d'acteurs allemands à Munich se rapporte à l'année 1671 et a été fourni par Chappuzeau; mais M. K. T. en a retrouvé la trace à une date bien plus reculée; dès 1540, il en signale l'existence dans nombre de villes de l'Allemagne méridionale, à une époque par suite où les acteurs étrangers n'y avaient point paru ou n'y avaient paru qu'exceptionnellement. Munich fut une des villes où les comédiens allemands jouèrent d'abord. Daniel Holzmann s'y fit remarquer dès 1575 en donnant une représentation des *Noces de Cana*, sujet bien peu dramatique.

Les comédiens anglais n'y avaient point encore paru, mais bientôt ils se feront connaître et continueront par leurs représentations à développer le goût du théâtre en Allemagne et à y former le talent des acteurs indigènes. M. K. T. a passé en revue les différentes troupes anglaises qui, depuis 1586, année où on les trouve à la cour de Saxe, jusqu'à la veille de la guerre de Trente Ans, parcoururent les villes les plus considérables de l'Allemagne; il s'est attaché aussi à nous faire connaître les troupes italiennes qui leur succédèrent ou jouèrent en même temps; la présence de ces acteurs étrangers en Allemagne ne tarda pas à produire ses fruits: en beaucoup de villes, des troupes d'amateurs se formèrent et donnèrent des représentations dramatiques; ils

---

1. Depuis, le R. P. Martin, espagnol, a été élu général de la Compagnie.

eurent bientôt pour rivaux des acteurs de profession; des troupes allemandes se formèrent de toutes parts. Munich en eut une des premières. En 1669, Daniel Treu vint s'y fixer avec celle qu'il dirigeait, et, malgré la concurrence des acteurs italiens et français accrédités près du théâtre de la cour, il réussit à attirer les spectateurs aux représentations qu'il donnait.

Son succès fut encore plus grand lorsque, après la mort d'Adélaïde de Savoie, en 1671, les comédiens français quittèrent Munich; les années qui suivirent furent celles de la plus grande faveur des représentations allemandes; le départ de Max Emmanuel pour Bruxelles y mit un terme; Treu vit, sous le prince électoral, son traitement diminuer, il réclama en vain; la détresse et l'occupation de la Bavière après la bataille de Hochstädt lui furent fatal et il mourut dans la misère en 1708. Son œuvre périt avec lui, mais elle n'en avait pas moins été considérable; M. K. T. l'a fort bien montré; il devait d'ailleurs trouver des successeurs comme des émules.

En même temps que sa troupe jouait à Munich, celle de Jacob Kuehlmann parcourait la plupart des villes de l'Allemagne; bientôt parut la troupe non moins célèbre d'André Elenson; Munich vit cette dernière, ainsi que celles de Balthasar Prunbach, de Johann Joseph Pluembl et de la veuve Velten. En même temps l'opéra, importation italienne, florissait dans la capitale de la Bavière, et des artistes indigènes, comme Dominique Deichel d'Ingolstadt, l'auteur d'une *Marie Madeleine*, s'y distinguaient. M. K. T. mentionne encore la *Geneviève* de Jacob Seerieder.

La paix de 1715 inaugura une ère nouvelle de prospérité pour le théâtre en Bavière; l'électeur, rétabli dans ses États, n'oublia pas ses délassements favoris; des troupes françaises et allemandes reparurent à Munich, et les chambellans Lespillie et Blanchard furent chargés d'organiser leurs représentations. Toute l'Allemagne méridionale présente d'ailleurs le même spectacle; les villes principales en étaient alors visitées par des directeurs de troupes, dont M. K. T. est parvenu à reconstituer l'itinéraire et les nombreuses pérégrinations, tel que Brunius, Stephan Mayr, Joh. Schulz, pour ne parler que des plus connus. Quand ce dernier vint, en 1748, avec sa femme Augustine à Munich, Max Joseph III assista avec toute sa cour à la représentation qu'ils donnèrent et adressa ses félicitations à la vaillante actrice. Ce prince n'en avait pas moins montré jusque-là une prédilection toute particulière aux artistes français; mais en reconnaissant hautement le mérite d'une artiste allemande, il semblait entrevoir le jour prochain où le théâtre national serait hors de pair; il faut remercier M. K. Trautmann de nous avoir fait connaître, d'une manière aussi habile, une des pages de l'histoire de ce théâtre avant son affranchissement.

Ch. J.

508. — **Boileau,** par G. Lanson. Hachette, 1892, 207 p.
509 — **Fénelon,** par Paul Janet. Hachette, 1892, 200 pages.

Voici deux livres bien différents, traitant d'auteurs bien différents aussi. Au public qui ne va pas au-delà des apparences, Boileau inspire un respect assez froid, même alors qu'il est le plus digne de notre sympathie par sa sincérité courageuse, chaleureuse parfois. Fénelon, au contraire, par l'effet d'un charme unique, non encore dissipé après deux siècles, séduit ceux-là mêmes qui se tiennent en garde contre sa grâce troublante. Il fallait faire effort, dit Saint-Simon, pour cesser de le regarder ; il faut faire effort aussi pour échapper à la fascination de son génie aimable et fuyant.

Boileau étant presque tout raison, Fénelon presque tout sentiment, il est rare que les mêmes esprits les réunissent dans une égale admiration. L'école de la raison pure, dont M. Nisard a été longtemps le pédagogue, a exalté Boileau avec un parti pris d'enthousiasme, et rabaissé Fénelon avec un parti pris de dénigrement. M. Lanson a l'esprit trop ouvert pour reprendre les théories exclusives de M Nisard, et pourtant M. Nisard aurait lu avec bien du plaisir, j'imagine, certaines parties de son livre. D'autres parties, il est vrai, l'auraient surpris, car M. Nisard voyait en Boileau le poète classique par excellence, c'est-à-dire le poète à la raison disciplinée, nourrie d'idées générales, le critique impeccable, l'infaillible législateur. M. L. rajeunit cette vieille gloire, et fait de Boileau le poète réaliste par excellence : « Boileau est un réaliste dans toute la force, ou, si l'on veut, dans toute l'étroitesse du mot. » Et comment est-il un réaliste? Le très curieux chapitre intitulé *La poésie de Boileau* nous l'apprend. Ne demandez à Boileau ni sentiment, ni passion, ni quoi que ce soit, si ce n'est la réalité « fortement, fidèlement, sérieusement rendue ». Ce n'est pas un poète qui sent, c'est un Hollandais qui peint. « Nul élément subjectif ne s'insinue dans cette poésie. » Froidement, il regarde la nature sans l'animer et la copie sans l'altérer, curieux seulement de l'aspect des choses ; seul, en son temps, « il représente le réalisme pittoresque, qui ne mêle aucun élément sensible ni moral dans ses peintures. Du moins, il aurait pu le représenter, et ce qui lui manque pour être un grand poète, c'est d'avoir été purement et simplement le poète qu'il était né pour être. » Si je comprends bien cette dernière réserve, M. L. passe condamnation sur toute la partie *subjective* de l'œuvre de Boileau. A ce compte, il faudrait préférer à la satire IX, si finement personnelle, la satire X, sur les Femmes, parce qu'elle contient certains vers d'un réalisme non douteux, en effet, et dont je suis loin de nier l'énergie. Il faudrait sacrifier l'admirable Épitre VII, à Racine, et l'Épitaphe d'Arnauld, et le chant IV de l'*Art poétique*, le plus beau moralement. Tout l'*Art poétique*, d'ailleurs, à peu près, disparaîtrait du coup. Je m'y résignerais encore sans trop de peine, car ce que j'aime en Boileau, c'est moins le législateur que l'homme. Mais c'est

l'homme justement qu'on me défend d'aimer, puisqu'on m'assure que Boileau ne peut évoquer ou traduire avec talent « que les sensations de son oreille et de son œil ». On m'en avertit : « Pour sentir cette poésie où elle est et comme il faut, l'esprit doit être habitué par le naturalisme de nos romanciers et l'impressionnisme de nos peintres à accepter la traduction littérale, impersonnelle et insensible de la nature. »

Il est probable que mon esprit y est insuffisamment habitué, car je vois tout autre chose dans l'œuvre de Boileau que la couleur et le son de certains vers des *Satires* ou du *Lutrin*. J'avoue mon faible : Boileau s'émeut rarement ; mais c'est précisément aux endroits où il s'émeut qu'il me plaît, et je donnerais la satire des femmes tout entière pour les seuls vers sur Molière enterré « par prière ». Je me défie, d'ailleurs, de ces grands vilains mots de *naturalisme, réalisme, impressionnisme*, auxquels on fait dire tout ce qu'on veut. Dans le chapitre sur *la Critique de Boileau*, par exemple, je lis : « Cette théorie classique, dont on accuse souvent l'étroitesse, et qu'on fait consister dans l'horreur du naturel, est une théorie essentiellement et franchement naturaliste. » Et je lis ailleurs que par les mots de « nature » et de « vérité », Boileau n'entendait sans doute pas les mêmes choses que nous, que sa nature, à lui, est une nature un peu ornée et majestueuse. Il n'est donc pas « naturaliste » au sens où on l'entend aujourd'hui ; et, s'il ne l'est qu'au sens du XVII[e] siècle, pourquoi lui infliger un barbarisme dont le XVII[e] siècle aurait eu horreur ? Tout cela, au fond, ne revient-il pas à dire que Boileau a été en son temps, non pas, comme beaucoup l'imaginent, l'esclave aveugle d'une tradition surannée, mais un véritable novateur, et que son œuvre, rupture presque brutale avec le présent ambitieux ou grotesque, marque un retour vers la nature ? Mais, dit ainsi, cela n'aurait pas l'attrait du paradoxe, au moins du paradoxe apparent, car les paradoxes de ce genre ne sont que de bonnes grosses vérités d'autrefois habillées à la moderne.

Si l'on écarte ce qu'il y a d'excessif dans la forme, on a un livre juste dans son ensemble et fin. Il ne me semble pas que M. Lanson ait rendu pleine justice au caractère de Boileau, qu'il déclare « totalement dépourvu de tendresse, incapable d'effusion et d'épanchement » ; mais il a marqué de traits expressifs la physionomie de Boileau courtisan, homme de société, causeur, et il caractérise très heureusement l'influence de Boileau, si vivante encore, parce qu'elle est essentiellement française.

J'avais peur qu'un livre sur Fénelon ne tournât aussi à la réhabilitation et à l'apothéose. Mais M. Janet n'a pas l'impétuosité de jeunesse de M. Lanson : dans un sujet où il est presque inévitable de prendre parti pour ou contre, il s'est efforcé de garder le parfait équilibre. On sent toutefois que sur lui-même le charme opère, et qu'en son critique Fénelon trouve plutôt un ami. Sur le traité de l'*Éducation des filles*, par exemple, son indulgence semble un peu trop optimiste, lorsqu'il écrit, louant Fénelon d'avoir associé dans sa méthode, après Montaigne, l'idée

du plaisir à celle de la vertu : « Peut être Saint-Cyran, peut-être Bossuet lui-même eussent-ils été sévères contre cette éducation trop aimable ; mais Fénelon ne dépasse pas la juste mesure. » C'est au moins une question.

Il y a trois parts à faire dans ce petit livre si bien rempli : la première est celle de la biographie ; la seconde est celle des œuvres plus particulièrement littéraires ; la troisième, celle des œuvres religieuses, philosophiques, politiques. La première est équitable et animée ; la seconde me paraît quelquefois écourtée et superficielle ; la troisième est tout à fait supérieure.

Tracer le portrait moral de Fénelon n'est point une tâche aisée ; M. J. y déploie les qualités d'un psychologue très pénétrant, chez qui la sympathie ne fait pas tort à la clairvoyance. La mission de Fénelon en Poitou, par exemple, est fort bien jugée par un homme qui entend se tenir à égale distance des illusions du XVIII[e] siècle sur le tolérantisme de Fénelon, et de la sévérité trop prompte de ces critiques modernes qui ont vu en lui un persécuteur, odieux allié des dragons. Oui, Fénelon a voulu qu'on joignît « la rigueur des peines » aux secours de la persuasion chrétienne ; il a dénoncé les huguenots qui tentaient de s'enfuir ; il a proposé qu'on déportât au Canada quelques-uns de leurs chefs ; il a peut-être approuvé qu'on traînât sur la claie les cadavres des hérétiques morts après avoir refusé les sacrements. Et pourtant de plus cruels lui ont reproché un excès de longanimité et de patience. C'est que par la grâce de ses procédés il s'était insinué dans la confiance des persécutés, qui ne pouvaient se résoudre à voir en lui un ennemi. « Il serait important, disait-il, de leur faire trouver en France quelque *douceur de vie* qui leur ôtât la fantaisie d'en sortir. » Tout n'est donc pas illusion dans l'opinion du XVIII[e] siècle sur le tolérantisme de Fénelon ; M. J. le montre, sans plaider une cause, par le simple exposé des faits.

Sur Fénelon éducateur, rhéteur, écrivain, critique, j'aurais désiré une étude plus complète et plus profonde. Les *Fables*, les *Dialogues des morts*, les *Dialogues sur l'éloquence*, la *Lettre à l'Académie*, ont leur importance non seulement littéraire, mais psychologique, quand on veut préciser les traits d'un *moi* aussi complexe que celui de Fénelon, car ce *moi* se mêle à tout dans l'œuvre pédagogique et critique du précepteur du duc de Bourgogne, du prédicateur, de l'académicien. Il est curieux de voir comment Fénelon passe de la théorie à la pratique, soit que l'auteur du traité de l'*Éducation des filles* ait à former l'héritier du trône et à appliquer un plan suivi d'éducation morale, progressive et pratique (si différente de l'instruction encyclopédique donnée par Bossuet au premier dauphin), soit que l'auteur des *Dialogues sur l'éloquence* se fasse de rhéteur orateur sacré, en de nombreuses homélies, en des sermons plus rares, mais d'autant plus curieux — et ici encore, rhéteur ou orateur, combien il diffère de Bossuet ! Le *Télémaque* et la *Lettre à l'Académie* offrent une occasion naturelle de définir — ce

n'est point commode! — ce qu'il entre d'éléments antiques et modernes, païens et chrétiens, dans le génie d'un Fénelon. M. J. trop souvent se contente d'analyser et passe. Il ne me paraît pas donner à la *Lettre* toute sa valeur, car la querelle des Anciens et des Modernes est une des grandes phases de l'évolution de la pensée humaine. D'ailleurs, il sent et fait sentir tout ce que Fénelon a apporté, dans la critique littéraire, de grâce, de fraîcheur, *presque* de poésie (pourquoi ce *presque?*) en même temps que d'audace : dans le jugement de Fénelon sur Molière, on ne veut voir d'ordinaire que deux ou trois mots injustes ; je sais un gré infini à M. J. d'avoir montré quelle nouveauté c'était que l'éloge du grand comique sous la plume d'un évêque.

Mais M. J. réservait tout son effort pour étudier à fond Fénelon polémiste, directeur de conscience et politique. Je signalerai comme particulièrement remarquables et définitifs, ou peu s'en faut, les chapitres intitulés : *Bossuet et Fénelon. — La politique de Fénelon.* Contre Nisard, qui incarne en Bossuet le sens commun, l'amour de la règle ; en Fénelon, le sens propre et l'esprit de chimère, M. J. prouve, avec beaucoup de netteté et de fermeté, que Fénelon n'eut pas tous les torts et ne fut pas, dans cette controverse, si absolument chimérique qu'on le dit : « Il représente les intérêts de la partie la plus haute et la plus pure de l'âme, ne fût-ce qu'à titre d'idéal, inaccessible sans doute pour nous, mais dont il faut approcher le plus possible. La doctrine de l'amour pur représente un point de vue essentiellement théologique et moral. » Mais, pour relever Fénelon, M. J. n'accable pas Bossuet ; il se contente d'établir, par une discussion serrée et précise, qu'aucun des deux adversaires n'eut absolument tort ni absolument raison.

C'est avec la même modération, je dirais le même éclectisme si le mot n'emportait aujourd'hui un sens défavorable, que M. Janet, définissant les idées politiques de Fénelon, écarte une double exagération, celle des naïfs qui voient un révolutionnaire en ce prélat aristocratique, et celle des malveillants qui méconnaissent son libéralisme. Fénelon a eu le sentiment profond de la nécessité d'associer la nation à l'autorité royale ; cela suffit à l'honorer. Le mélange des préjugés de la caste et du temps ne suffit pas à altérer la vérité de ce principe essentiel. « Il ne faut pas, dit très justement M. Janet, lui demander plus que le temps ne lui permettait. Ce ne sont pas les principes de 89. Mais, si l'on se place à l'époque où ces règles (celles des *Tables de Chaulnes*) ont été rédigées, on voit qu'elles étaient inspirées par un esprit totalement opposé aux principes de la monarchie absolue et du gouvernement de Louis XIV. »

Malgré ses lacunes, ce livre est le plus complet que nous ayons sur Fénelon ; il est aussi le plus équitable, et fera beaucoup pour écarter les ombres et résoudre les contradictions qui donnaient à cette figure de Fénelon quelque chose d'incertain ou même, çà et là, d'équivoque.

Félix Hémon.

510. — W. G. C. Byvanck. **Un hollandais à Paris en 1891.** Sensations de littérature et d'art. Paris, Perrin et Cie, 1892. In-12, xvi-305 pages.

Dans les pages curieuses et charmantes qu'il a écrites pour servir d'introduction au livre dont on vient de lire le titre, M. Anatole France en a comparé l'auteur à un « Téniers philologue », découvrant et décrivant, avec l'exactitude d'un peintre de sa nation, les coins littéraires de Paris ; rien de plus vrai et de plus juste que ce rapprochement; M. Byvanck est à la fois un curieux et un artiste et un artiste et un curieux qui sait exprimer, dans le français le plus irréprochable et souvent le plus imagé, tout ce que ses heureuses promenades lui ont permis de voir et observer dans les réduits de la capitale les moins fréquentés et les plus réalistes. Ce ne sont point les œuvres de poésie ou d'art que couronne d'ordinaire l'Académie, ce ne sont pas davantage les pièces du théâtre classique qui l'ont attiré ; il n'est allé qu'une fois au théâtre ou du moins n'en parle qu'une fois à propos d'une pièce très moderne, et s'il a visité les ateliers des peintres Carrière ou Manet et du sculpteur Rodin, c'était plus, il semble, pour avoir l'occasion de parler d'art que pour voir les artistes ou leurs œuvres, encore qu'il les juge en termes excellents. C'est d'un autre côté que son attention s'est portée : l'admirateur de Villon devait s'intéresser surtout aux poètes, et en particulier à ceux qui ressemblent à l'auteur du Grand Testament, et qui, comme il l'a fait, chantent et vivent de préférence dans le monde équivoque des déclassés ou des proscrits.

Tel n'est point sans doute Catulle Mendès, dans la société duquel nous trouvons d'abord M. Byvanck, cet écrivain qu'un « talent excessif, comme il le dit fort bien, place à part et hors du monde ». C'est cette situation même qui devait attirer le critique philologue; à qui aussi eût-il pu mieux s'adresser pour connaître le mot d'ordre de la génération littéraire contemporaine? Qui eût pu mieux l'initier, par exemple, au talent énigmatique de Baudelaire ? Mais quelques révélations qu'il lui ait faites, Catulle Mendès ne pouvait suffire à satisfaire la curiosité de M. Byvanck ; ce n'est pas lui non plus qui l'a introduit dans les bas-fonds de la littérature qu'il voulait connaître. A M. Marcel Schwob revient ce mérite.

La description qu'il en donne inspirera-t-elle à quelques-uns des lecteurs de M. B., l'envie de visiter le Chat Noir ou le Mirliton. Je ne saurais le dire, mais je n'en serais pas surpris ; je doute toutefois qu'une visite leur en apprenne plus qu'il ne leur en révèle ; tant il a bien observé et décrit avec complaisance les deux rendez-vous célèbres, tant il a jeté sur eux de poésie. On croit voir et entendre Alphonse Allais et les autres poètes ou habitants du Chat-Noir, quand on lit les pages qu'il a consacrées au café chantant de Rodolphe Salis; on oublie dans quel milieu vit Aristide Bruant, en parcourant la description du Mirliton. Quelle finesse d'analyse aussi dans l'étude faite par M. Byvanck,

des œuvres du « chansonnier populaire »! Un disciple enthousiaste ou un étranger peut seul juger avec autant d'admiration ou d'indulgence les vers de ce rimeur de la « canaille »; nous autres, nourris de la lecture des classiques, ne saurions les goûter, fussent-ils récités par l'auteur lui-même, dans l'épanchement d'un dîner intime et sur les hauteurs de Montmartre.

Ce n'est point là d'ordinaire, mais bien plutôt au quartier latin, qu'on va chercher la poésie juvénile et novatrice; M. B. nous y ramène bientôt et il nous fait faire, au café François Ier, la connaissance de Jean Moréas. La différence est grande entre l'auteur du *Pèlerin passionné* et le poète du monde interlope du Mirliton. C'est un chef d'école, qu'ici nous voyons et entendons, un admirateur de Racine, sans être un poète racinien, nature équivoque et double, qu'explique seul « son mélange de vanité maladroite et de finesse », talent inégal et faux, pour lequel on a peine à comprendre l'admiration de M. Byvanck. Est-ce de l'admiration ou de l'indulgence qu'il éprouve pour Ernest Reynaud, l'auteur des *Cornes du faune* et du *Crépuscule*? Il est difficile de le dire; aussi, au lieu d'essayer de répondre à cette question, j'arrive tout de suite aux pages où M. B. s'est efforcé de saisir et de fixer les traits vagues et incertains de la figure énigmatique et attristée de Paul Verlaine. Elles comptent parmi les meilleures et les plus attachantes qu'il ait écrites. Quelle délicatesse de touche aussi dans le portrait du poète décadent! Avec quelle sympathie profonde il étudie son talent et ses œuvres principales! Avec quel art il s'est efforcé de montrer sous ses faces diverses et changeantes la nature complexe de ce « dieu en exil », qui excite encore plus la pitié que l'étonnement! On reconnaît au portrait qu'il en a fait un critique consommé, que sa largeur d'idées rend capable de tout sentir et de tout comprendre.

Si l'on excepte quelques digressions sur Stéphane Mallarmé et Jean Richepin, ainsi qu'un court examen du *Termite* de Rosny, la seconde partie du livre de M. B. est tout entière consacrée à Jules Renard, Léon Cahun, Maurice Barrès et Marcel Schwob, surtout aux trois derniers. Ici le critique rencontrait sur son chemin, non plus seulement des romanciers ou des poètes, mais aussi des hommes qui ont joué ou voulu jouer à un moment de leur vie, comme Cahun et Barrès, un rôle politique; il y a fait une allusion discrète, mais en acceptant toutefois trop facilement les jugements qu'il a entendu porter sur les hommes et les choses du passé; je ne puis comprendre qu'un esprit aussi ami de la vérité se soit laissé aller, à propos de la Commune, à écrire que les jeunes soldats « jetaient leur gourme en détruisant des maisons » — lesquelles! — ni qu'il ait pu parler de « la contagion d'enthousiasme fiévreux que le monde éprouvait au commencement de 1888 »; mais ce n'est qu'une de ces erreurs qu'explique facilement l'éloignement et qui méritent à peine d'être relevées.

Il ne serait pas difficile non plus de trouver que M. B. a trop d'admi-

ration pour l'auteur de *Poil de carotte*, qu'il exalte trop *Hassan le Faussaire* et exagère peut-être le mérite, quelque réel qu'il soit, de *Cœur double* ou du *Jardin de Bérénice;* mais aussi que d'aperçus fins et délicats sur les écrivains qu'il juge! Avec quelle conviction il expose en leur menu les théories qui leur sont chères! Et, s'il ne sait pas toujours, il l'avoue lui-même, deviner l'énigme de leur talent, de celui de Maurice Barrès en particulier, quelle juste appréciation néanmoins de leurs tendances et de leurs visées! Comme par un mot il caractérise bien à l'occasion leurs œuvres principales! N'a-t-il pas cent fois raison, par exemple, de dire de Barrès que c'est « un vrai fils de Baudelaire »? Pouvait-il porter un jugement plus original que le suivant sur *Cœur double* de Marcel Schwob, dont il dit qu'il lui « apparaît comme la frise d'un temple, qui nous montre dans son puissant relief la progression d'un sentiment à travers l'histoire de l'humanité »?

Il s'agit ici de l'œuvre d'un écrivain particulièrement sympathique à M. Byvanck, à cause de ses études philologiques et de l'intérêt qu'il porte aux déshérités de la fortune et de l'honneur, comme aux jargons les plus méprisés. La pensée qui lui est attribuée, p. 226, que « les classes dangereuses offrent une image, forcée peut-être, mais non faussée, de la grande société sur la lisière de laquelle elles se meuvent », aurait pu se rencontrer sous la plume de M. Byvanck lui-même, lui qui témoigne un si grand intérêt à leur poète. Dans l'avant-propos de son livre, il nous dit, il est vrai, qu'il a « cruellement souffert devant l'effrayant problème de quelques existences déséquilibrées » et s'en est « parfois, sans doute, indigné ». Plus souvent encore, il les a étudiées avec amour et sympathie et a cherché, sans autre parti pris que l'indulgence, à pénétrer le secret de leur passé et de leur talent; c'est là ce qui donne tant de charme à son livre et en rend la lecture si attrayante; c'est là aussi ce qui lui fera pardonner, même par ceux qui les partagent le moins, ses admirations et son optimisme.

Ch. J.

---

511. — **Correspondance générale de Carnot,** publiée avec des notes historiques et biographiques par Étienne Charavay, archiviste-paléographe. Tome premier, août 1792-mars 1793. Paris, Imprimerie Nationale, 1892. Grand in-8, xvii et 477 p.

512. — **Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française,** par Alexandre Tuetey. Tome deuxième. Assemblée constituante (deuxième partie). Paris, imprimerie Nouvelle, association ouvrière, 11, rue Cadet, 1892. Grand in-8 xxxix et 588 p.

On ne saurait accueillir avec trop d'empressement et de reconnaissance le premier volume de la *Correspondance de Carnot* que M. Étienne Charavay vient de publier. Ce volume comprend quatre parties : 1° la mission de Carnot, Lacombe-Saint-Michel et Gasparin au camp de Sois-

sons (1er au 5 août 1792) ; 2° la mission de Carnot, Coustard et C.-A. Prieur à l'armée du Rhin (10 août-4 septembre 1792); 3° la mission de Carnot, Garrau et Lamarque à Bayonne et dans les Pyrénées; 4° les actes de Carnot à la Convention, de janvier à mars 1793 (rapports sur la levée d'une légion pour l'armée des Pyrénées, sur la réunion de Monaco, de Bruxelles, du Hainaut, des pays de Franchimont et de Stavelot, de la principauté de Salm, etc.). Il est impossible de mettre autant d'exactitude, de conscience et de soin dans une publication de documents. M. Ch. a consulté toutes les sources originales de la correspondance de Carnot : archives nationales (c'est la source principale de son recueil), archives du ministère de la guerre et du ministère des affaires étrangères, archives départementales et municipales, archives de la famille Carnot, collections particulières, documents personnels. Il n'a pas négligé les sources imprimées, et il recourt en même temps aux procès-verbaux des assemblées parlementaires, au *Moniteur*, aux journaux du temps. Les pièces sont publiées dans leur intégrité, et le texte est toujours suivi de la mention d'origine. L'éditeur marque si la pièce est de la main de Carnot, d'un collègue ou d'un secrétaire, si elle est un original ou une copie. Il adopte l'orthographe moderne et, d'après les signatures autographes, les plans, les dictionnaires, restitue les noms de personnes et de lieux qui sont si souvent et si singulièrement défigurés dans la plupart des textes. Enfin, il annote les documents qu'il publie avec un véritable luxe et une incroyable richesse. C'est ainsi qu'il nous donne les lettres particulières de Carnot qui touchent à la politique ou à l'art militaire, et il citera la lettre à Buissart, du 15 février 1793, où le conventionnel, au milieu des graves préoccupations de la mission de Bayonne, s'entretient de questions scientifiques avec l'évêque Sermet et le botaniste Picot de la Pérouse. C'est ainsi qu'il reproduit les lettres adressées à Carnot par les comités des assemblées, les ministres, les généraux, etc. Toutes ces pièces complètent la correspondance et l'éclaircissent autant que possible. Nous trouvons, par exemple, au moment où Carnot, alors membre de la Législative, visite l'armée du Rhin et lui fait prêter le serment, les dépêches confidentielles de Biron au ministre Servan (à noter surtout celle du 23 août qui fournit les plus intéressants détails sur la situation et l'état-major de l'armée). Pareillement, on lira dans la partie relative à la mission de Bayonne un grand nombre de lettres de Lacuée qui contiennent d'importants détails et mentionnent des événements, des arrêtés dont nulle trace n'existe ailleurs. Ces pièces justificatives, intercalées à leur ordre chronologique, sont du reste imprimées en plus fins caractères que les lettres, rapports ou décisions de Carnot. Mais ce qu'on ne peut trop louer, c'est l'annotation que M. Ch. a placée au bas des pages et qui renferme les documents de moindre intérêt, les références, les notices biographiques. Dès la première fois qu'un personnage apparaît dans la correspondance, M. Ch. donne, d'après les sources les plus sûres, ses noms et prénoms, la date,

le lieu de sa naissance et de sa mort, avec un « curriculum vitae » plus ou moins étendu. Le lecteur voit ainsi passer et défiler devant ses yeux tout ou presque tout le personnel militaire de la Révolution. Et que de généraux, que de personnages complètement oubliés ou très sommairement mentionnés dans les biographies, sortent ainsi de l'obscurité! M. Chavaray a très bien compris que les renseignements sont surtout nécessaires lorsque l'homme n'est pas connu, et que plus il est *inglorius*, plus la notice doit être développée. Et que d'inexactitudes, que d'erreurs il relève au passage! Ce n'est pas tout. Le volume comprend, outre une notice sommaire sur la carrière de Carnot antérieure au mois d'août 1792, une table analytique, des noms et des faits cités dans les documents publiés [1].

— M. Tuetey poursuit avec le même soin laborieux, la même infatigable persévérance — et le même succès — la publication de son *Répertoire général* des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française. Son deuxième tome (deuxième partie de la Constituante) rendra sûrement d'aussi grands services que le précédent. Le premier chapitre, intitulé *l'organisation municipale*, comprend les documents relatifs à la formation du département, à l'établissement des municipalités suburbaines, à la constitution de la municipalité parisienne et de la mairie de Paris. — Les chapitres II et III *(actes et délibérations des districts et des sections)* sont consacrés, comme leur titre l'indique, aux districts et aux sections qui remplacèrent les districts vers le milieu de l'année 1790. Ils nous offrent jour par jour le tableau le plus complet de la vie de Paris sous ses aspects les plus divers et dans ses moindres incidents. M. T. a eu la bonne fortune de retrouver et de reconstituer les archives d'une des sections les plus importantes de Paris, celle du Palais-Royal, qui devint plus tard la section de la Butte-des-Moulins et eut une influence si grande sur les *journées* révolutionnaires.

---

1. P. 85, nous ne croyons pas que Ferrier fût noble, et son origine plébéienne a été la cause principale de son avancement et de sa popularité; — p. 89, *Meunier* doit être lu Munnier; on a toujours confondu trois personnages de ce nom à l'armée du Rhin, mais il est aisé de les reconnaître: c'étaient 1° Munnier, un des généraux les plus ineptes qui furent jamais; 2° Meusnier, le célèbre ingénieur; 3° Meynier, le défenseur de Kœnigstein (cf. sur Munnier notre *Custine*, 10, 53, sur Meusnier *Mayence*, passim et sur Meynier, *Custine*, 228); — *id.*, on doit écrire Schauenburg et non *Schawembourg*, et il est question ici de Balthazar, chef d'état-major et plus tard général en chef de l'armée de la Moselle, et non de François-Melchior; — p. 170, le Hohenlohe dont il s'agit, est, non pas le Prussien qui se trouvait alors en Lorraine, mais l'Autrichien, Hohenlohe-Kirchberg; — p. 175, la note sur Rudler est excellente, mais on devait mentionner le grand épisode de sa vie, sa mission dans les pays annexés; — p. 361, Beurnonville n'était pas né noble, et il faut le nommer Pierre Riel, et non de Riel (*Valmy*, 152); — p. 34-35, voir sur Caffarelli, auquel l'éditeur consacre une notice copieuse, *Custine*, 181. Est-il bien certain qu'il ait été incarcéré après la chute de Pache et qu'il se soit retiré ensuite dans sa famille au Falga? N'aurait-il pas servi au 15e régiment de dragons?

Ces papiers font revivre ce curieux quartier, le quartier à la mode par excellence, centre de toutes les attractions mondaines et foyer intense d'agitation politique. On remarquera notamment parmi les documents qu'a recueillis M. Tuetey, les procès-verbaux dressés par les commissaires de police. — Le chapitre IV, qui se rattache intimement aux chapitres II et III, nous montre *la police et l'esprit public* (clubs et sociétés populaires, feuilles périodiques, libelles et pamphlets, organisation de la police municipale, prisons, mendicité, vagabondage, prostitution, maisons de jeu, voitures de place, foires, halles et marchés, librairie et imprimerie, hôtels garnis). — Le cinquième et dernier chapitre traite de la *garde nationale parisienne* et de divers corps annexes, bataillon des Vétérans, Volontaires de la Bazoche, bataillon des Ports, maréchaussée de l'Ile de France, gardes-françaises, gardes suisses. On y trouve, distribué dans un ordre méthodique, tout ce qui se rapporte à l'organisation et au fonctionnement de la garde nationale, à l'habillement, à l'armement, au casernement, à l'artillerie, à la cavalerie. Puis viennent les documents qui ont trait au service intérieur et extérieur de la milice parisienne, aux déserteurs, aux soldats congédiés, à la comptabilité, au camp des volontaires de Verberie, aux bataillons. — M. T. a fouillé, pour recueillir les matériaux de ce volume, dans les archives et bibliothèques qu'il avait déjà mises à contribution lorsqu'il rédigeait son premier tome ; mais il a, en outre, exploré deux dépôts nouveaux, les archives du département de la Seine (A. S.) et celles de la préfecture de police (A. P.). Tous les travailleurs lui témoigneront, comme nous, leur plus vive gratitude et le féliciteront de continuer avec tant de constance et d'activité ce travail si considérable, si étendu, si plein de difficultés. Ils liront aussi avec le plus vif intérêt les trente à quarante pages d'introduction que M. T. a mises en tête du volume. A l'aide des papiers de la section du Palais-Royal, le vaillant chercheur esquisse un tableau rapide de cette section qui renfermait à elle seule plus de maisons de jeu, de tavernes et de femmes publiques que les autres sections de la capitale réunies. C'est dans les procès-verbaux dressés par les commissaires de police de la section qu'il faut suivre le mouvement des esprits. Que de scènes tumultueuses dans ce jardin du Palais-Royal et dans ces cafés de Foy et du Caveau où se rencontraient pour pérorer ou pour se battre les patriotes et les aristocrates ! Que de salons et de clubs où s'entretenait et se développait l'effervescence politique ! Tous les événements de l'année 1791 ont leur contre-coup au Palais Royal : l'arrestation de Louis XVI à Varennes et son retour à Paris, l'affaire du Champ de Mars. C'est surtout au Palais-Royal que se débitent, par les soins des colporteurs, « horribles stentors », les pamphlets contre la cour et les ouvrages obscènes de tout genre. C'est là, dans les galeries de bois, que la prostitution se donne libre carrière et que Rétif de la Bretonne vient faire pendant plusieurs années ses études pornographiques ; là que se trouvent les divertissements les plus variés, les théâtres les plus renommés,

les spectacles de la foire, des tripots en nombre infini où l'on joue le *biribi* avec fureur; là que « l'armée du vice établit son quartier-général ». Cette peinture du Palais-Royal que M. T. n'a faite qu'à grands traits, démontre assez l'utilité du *Répertoire*; d'autres mettront en œuvre ces documents de nature si diverse; mais ils ne devront pas oublier que M. Tuetey les a mis en lumière [1].

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Henry HARRISSE vient de publier chez Welter un nouvel ouvrage, intitulé *Christophe Colomb devant l'histoire*, sur lequel nous reviendrons prochainement.

ALLEMAGNE. — Nous recevons une brochure intitulée : *Professor Georg von Below's Detailpolemik. Ein Nachwort zu dessen Arbeiten über stædtische Verfassungsgeschichte*. (Berlin, H. Walther, 1892, in-8°), par M. R. Hoeniger, *privat-docent* à l'Université de Berlin. C'est une réponse à des attaques très vives de M. Von Below qui, dans ses derniers travaux, a attaqué avec un acharnement tout particulier les idées de M. Hoeniger sur les institutions urbaines du moyen âge — et un peu aussi la personne de son adversaire. On lira cette brochure avec intérêt, non seulement parce qu'elle montre que les polémiques à la façon du XVI^e siècle n'ont pas encore disparu en Allemagne, mais aussi parce qu'on y trouve des discussions intéressantes sur certains points d'histoire constitutionnelle. M. Hœniger y a réimprimé en entier — avec les notes de M. V. B. et leur réfutation — son intéressant article sur l'origine de la constitution municipale de Cologne, paru en 1883 dans la *Westdeutsche Zeitschrift* et dont il n'existe pas de tirage à part.

BELGIQUE. — Dans la leçon d'ouverture de son cours d'épigraphie latine en 1892, M. J.-P. WALTZING de Liège a montré aux étudiants ce que les inscriptions romaines apprennent relativement aux corporations de toute sorte qui existaient dans l'empire romain. C'est un aperçu de ce que contiendra le travail très développé que prépare le même auteur sur *les Collèges d'artisans et d'artistes chez les Romains*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 novembre 1892

Le Président annonce la mort de M. le marquis d'Hervey-Saint-Denys, membre ordinaire de l'Académie, et lève la séance en signe de deuil.

1. La table alphabétique ne doit pas être passée sous silence; elle est dressée avec le soin le plus scrupuleux et on en tirera le plus grand profit.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 21 novembre — 1892

513. — **Zwei Kapitel der Kâçikâ übersetzt und mit einer Einleitung versehen** von Bruno Liebich, Dr. phil. — Breslau, Preuss u Jünger, 1892, In-8, xxxx-80 pp.

M. Bruno Liebich s'est voué à l'étude des grammairiens hindous : il les connaît, les comprend à merveille et nous fait pénétrer toutes les subtilités de leur nomenclature (p. viii, xi, n. 2, etc.). On sait [1] qu'il a entrepris de les venger des dédains de M. Hitney ; et en fait on trouvera dans son nouveau livre de quoi donner amplement raison aux deux adversaires à la fois : toujours le même soin du détail, la langue regardée à la loupe, un luxe de distinctions et de sous-distinctions souvent curieuses (p. 35) ; toujours aussi la même absence de réflexion et de méthode, les classifications artificielles, la lettre morte et la statistique brute substituées à l'esprit grammatical. On croira difficilement que, dans une phrase du type « Montmartre est au nord de Paris, Montrouge au sud », le commentateur ait éprouvé le besoin d'avertir que les deux mots « Paris » et « Montrouge » ne pouvaient être réunis en un seul composé : c'est pourtant ce qu'on lira développé et parfaitement traduit, p. 1-2. Quand le commentateur prend pour un dvandva (p. xii et 74) le mot *dampatî*, qui est manifestement un simple tatpurusha au duel, il n'y a qu'à passer condamnation ; mais, quand M. B. L. croit savoir que Pânini s'est rendu compte des vices de sa division des composés et s'est résigné « la mort dans l'âme » (p. ix) à sacrifier la logique aux nécessités pratiques de l'enseignement, peut-être lui fait-il honneur d'un sens linguistique qui n'appartient qu'à son moderne champion.

La question toujours discutée de savoir quelle langue enseignait Pânini est résolue par l'auteur en faveur de la langue parlée contem-

1. Cf. *Revue critique,* nouv. sér. xxxii, p. 153.

poraine (p. XXIX). L'examen de ses arguments ingénieux, mais discutables, m'entraînerait trop loin. Mais, à supposer que l'argot des tavernes hindoues eût créé des monstres tels que *apacasi* (p. 56) = lat. **incoquis* « tu ne cuis pas », on doit convenir qu'ils sont à nos yeux quasi négligeables, puisqu'ils n'ont ni attache préhistorique, ni emploi constaté dans le sanscrit littéraire.

En traduisant les deux chapitres de la théorie des composés, M. Liebich a fait pour les commentaires grammaticaux ce que j'ai essayé de faire jadis pour les commentaires littéraires dans mes *Stances du Bhâminî-Vilâsa* : initier les débutants à leur nomenclature et à leur tour de phrase. Je crois qu'il y a pleinement réussi : sa traduction, quoique littérale, est fort claire, et l'étudiant qui l'aura scrupuleusement collationnée avec le texte ne craindra plus désormais d'affronter le texte lui-même.

V. H.

---

514. — **Griechische Schulgrammatik**, par Bernhard Gerth. 3e éd. Leipzig, Freitag, 1892.

Outre quelques légères modifications, en particulier la substitution du verbe παιδεύω à λύω comme paradigme de la conjugaison faible, la troisième édition de l'excellente grammaire scolaire de Gerth renferme, en plus des précédentes, une esquisse sommaire du dialecte homérique, qui ne donne que les lois générales par lesquelles s'expliquent les formes des mots et des propositions.

On peut regretter que cette partie consacrée à la langue homérique soit si brève (10 pages sur 216) et que la phonétique en particulier soit réduite à la portion congrue ; l'on y rencontre aussi des assertions qui manquent de précision et d'exactitude, comme lorsque M. G. explique (p. 207) l'aoriste ἔδρακον, en disant que « la métathèse est plus fréquente qu'en attique ». Cet exemple suffit à montrer que la grammaire de M. G. ne tient pas compte des faits que la linguistique actuelle a mis en pleine lumière. Du reste, en traitant de la morphologie, M. Gerth ne prétend pas non plus donner l'explication historique des formes particulières au dialecte homérique ; il se borne à constater ces particularités. Cela tient sans doute au but pratique que se propose l'auteur ; il n'a pas voulu surcharger un livre destiné aux élèves. C'est au maître à le compléter, et sur beaucoup de points cela est grandement nécessaire.

Émile Baudat.

---

515. — Fr. Vollmer. **Laudationum funebrium Romanorum historia et reliquiarum editio**, Leipzig, 1891. In-8° (Extrait des *Supplementa annalium philologicorum*, p. 447 à 528.)

Le travail de M. Vollmer n'est pas une étude littéraire ; il n'a pas à

craindre que l'on dise de lui ce qu'il dit injustement du joli article de M. Martha sur l'oraison funèbre à Rome : « Magis ut delectaret qui legunt quam ut doceret aut accurate rem excuteret scripsit. » Lui ne connaît que le fait brut et les textes; son travail est une dissertation purement historique et philologique; elle ne sera pas inutile à ceux qui voudront étudier de plus haut l'oraison funèbre à Rome. Ce qui est vraiment nouveau dans cette brochure, c'est la réunion en un seul tout des différents fragments d'oraisons funèbres qui nous sont parvenues [1]. On est frappé de voir combien peu les différents auteurs nous ont gardé de passages de ces discours prononcés par les hommes les plus illustres et religieusement conservés dans les familles comme des titres de gloire. L'épigraphie, au contraire, nous a révélé quatre ou cinq morceaux d'oraisons funèbres, assez développés. M. V. a essayé de les compléter par des suppléments où il s'éloigne assez souvent de ses prédécesseurs; il ne se fait pas, d'ailleurs, d'illusion sur la valeur des modifications qu'il propose : c'est échanger des incertitudes contre d'autres incertitudes.

M. Vollmer ne connaît pas d'exemples d'oraisons funèbres municipales en dehors d'Espagne; c'est ce qu'avait déjà dit Willmanns (*Exempla* nº 303.) En cherchant bien, il en aurait trouvé. M. de la Martinière en a découvert un à Tanger; il est vrai que c'est aux portes même de l'Espagne (*Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1888, p. 476).

R. Cagnat.

---

516. — Art. Pasdera. **Dizionario di antichità classica.** (Grand in-8). Chez Clausen, à Turin.

C'est sans doute le succès si mérité du *Dictionnaire épigraphique* de M. de Ruggiero qui a donné à M. Pasdera l'idée d'entreprendre un dictionnaire des antiquités classiques, qui manquait jusqu'à présent dans la littérature savante de l'Italie. Deux fascicules seulement en ont paru — du moins l'éditeur ne nous en a envoyé que deux — ils suffisent à juger, provisoirement, la valeur de l'œuvre Le plan du dictionnaire est très étendu. « Le livre comprendra, nous dit M. Pasdera, brièvement exposées toutes les choses essentielles, surtout celles dont il est fait mention dans les auteurs anciens les plus lus; pour les autres, on devra se contenter de renvois aux sources et d'indications bibliogra-

1. Je n'admets pas la distinction fondamentale que fait l'auteur entre les oraisons funèbres proprement dites et ces éloges funéraires, parfois très détaillés, inscrits sur les tombeaux et où la liste des qualités du défunt est présentée par celui qui construit le tombeau (p. 472, note 3); celles-ci sont nées des premières et y sont intimement liées. Ce n'est pas l'addition de formules funéraires qui peut en modifier complètement la nature. Les fragments d'éloges funéraires chrétiens cités dans cette note devaient être réunis aux textes païens qui terminent le livre.

phiques » qui, soit dit pour commencer, sont généralement bien informées et assez riches. Donc, pas d'exclusion voulue, comme il en a été fait ailleurs, par exemple, dans le beau dictionnaire de M. Saglio. Ici on trouvera tous les noms propres, non point seulement ceux des dieux et des personnages historiques (*Aemilius Paulus*, *Adherbal*, etc.), non point seulement les grands noms géographiques (*Aegyptus*, *Africa*), mais ceux de personnages tout à fait obscurs et légendaires (*Abas*, compagnon de Diomède, *Agriope* = *Eurydice*) et de localités sans importance (*Aenus*, ville de Thrace, *Aecae*, ville d'Italie). C'est une méthode que l'on peut approuver ou blâmer, suivant le point de vue où l'on se place ; il suffira de l'avoir indiquée en quelques mots. A cet égard, le dictionnaire paraît devoir être très complet. Certains des noms d'hommes donnent même lieu à des développements qui m'ont étonné. Ainsi l'article *Aeschylus* sert de prétexte à l'auteur pour étudier les tragédies du poète, une à une, l'art dans Eschyle, l'histoire et la tradition de ses drames, le tout accompagné d'une copieuse bibliographie. Il y a là certainement de quoi réjouir les amis de la littérature ancienne et de quoi rendre service aux travailleurs ; je me demande, pourtant, si une telle abondance de renseignements littéraires ne dépasse pas les limites d'un dictionnaire destiné à embrasser tant de matières. Une part très large est faite aussi, dans les articles, à l'archéologie figurée ; ainsi les mots *Achilles*, *Aesculapius* sont fort riches à cet égard. L'archéologie pénètre même où l'on ne s'attendrait guère à la trouver ; l'article *Aesopus* contient, à la suite de renseignements sur le personnage et sur son œuvre, toute une colonne relative aux représentations d'Ésope dans l'art antique. C'est dire qu'il y aura souvent grand fruit pour nous tous à consulter ce dictionnaire, à côté de ceux qui ont depuis longtemps droit de cité dans nos bibliothèques.

L'illustration du volume mérite moins d'éloges. Elle est très mélangée. Quelques figures sont bonnes et bien dessinées ; je citerai surtout une vue cavalière d'une maison romaine qui en fait fort bien comprendre l'aménagement intérieur ; bien mieux même que les plans que donnent ordinairement, en se copiant l'un l'autre, manuels et dictionnaires. Mais à côté de cela, on trouve des dessins plus que médiocres, comme la restauration de l'Acropole (p. 314) et le Panthéon d'Agrippa (p. 286) ; c'est là proprement de la mauvaise imagerie. Peut-être ai-je tort d'accuser M. P. de ce chef et la faute doit-elle en être imputée à l'économie de son éditeur — nous avons tous plus ou moins à pâtir de ces considérations commerciales ; — il n'en est pas moins vrai que la mauvaise exécution des bois et leur rareté dépare le travail. A cet égard ce nouveau dictionnaire est très inférieur à ceux que nous avons entre les mains.

Ce que je reprocherai encore à l'auteur, — et cette fois, c'est bien à lui que je m'adresse — c'est d'avoir, à l'exemple de certains de ses prédécesseurs, employé, comme titre d'articles, des termes modernes à côté des

termes anciens ; il l'a fait, nous dit-il, lui-même aussi souvent qu'il l'a pu. Ainsi on chercherait vainement *Castra* dans son livre ; la matière est groupée à *Accampamenti romani ; domus* est remplacé par *Abitazioni ;* mais *adoptio* a été conservé parce que, dit-on, c'est un terme technique que ne serait pas *adozione ;* même argument pour *acetum* et non *aceto*. Il y a là un départ à faire entre les différents mots, qui sera sans doute plus d'une fois arbitraire. S'il avait résolument écarté de son travail les termes modernes, M. P. se serait épargné la nécessité d'une table de concordance finale, qu'il nous promet pour éviter tous les inconvénients, et nous aurait évité deux recherches au lieu d'une.

Il me reste à demander à l'auteur quelle étendue aura son dictionnaire et combien de temps le livre mettra à paraître. Le premier fascicule porte que l'ouvrage sera complet en dix livraisons ; le second en annonce quinze. Voilà qui est peu rassurant pour notre bourse ; car il est bien peu probable que ce chiffre soit définitif. Il est vrai que c'est là un inconvénient inhérent aux publications qui paraissent par fascicules : l'auteur lui-même s'étonne de les voir grossir à mesure qu'il avance. Il en est aussi un autre qui est que les ouvrages de cette espèce voient le jour avec une lenteur désespérante. Je souhaite au dictionnaire de M. Pasdera d'échapper à la loi commune ; si mon vœu est accompli, je me ferai un devoir de le proclamer dans un article postérieur.

R. CAGNAT.

---

517. — **Sili Italici Punica ed. Lud. Bauer.** Vol. alt. libros XI-XVII continens Bibliotheca Teubneriana. 1892. Præf. IX p. Texte. Argumenta librorum. Index nominum.

M. Bauer s'est fait connaître dans ces dernières années par plusieurs travaux sur les rapports de Silius Italicus avec Tite-Live [1] et sur le texte du poète. Il avait donné, en 1890, le premier tome de Silius. Voici le second.

En tête, une courte préface où M. B. cite les travaux qui ont paru depuis deux ans sur Silius et les résultats auxquels sont arrivés leurs auteurs ; il insiste surtout et avec raison sur un article de M. Thilo [2], où est discutée l'importance relative des différents manuscrits et la question complexe de leur classement. M. B. résume les conclusions de M. Thilo, mais sans y souscrire. A-t-il tort ou raison ? J'hésiterais beaucoup à me prononcer, parce qu'avant de prendre parti j'aurais voulu poursuivre plus loin et plus longtemps la lecture de Silius. Présente-

---

1. Voir surtout *Acta sem. phil. Erl.* III, p. 103.

2. *Jahrbücher fur Philologie* de 1891, p. 589 et suiv. On verra à la fin de l'article que M. Thilo, après quelques critiques de détail, a tenu à rendre un hommage très franc et très mérité au soin et à la méthode de M. Bauer, dont il n'avait pu juger jusque là encore que par le tome premier.

ment je me borne à remarquer que si l'on est frappé de la parenté de VO, de la facilité avec laquelle le texte s'est corrompu dans ce dernier ms., d'autre part certaines leçons ne me paraissent expliquées ni par l'hypothèse de Blass, ni par celle de M. Thilo [1].

D'ailleurs le différend entre M. Thilo et M. B. ne porte que sur des détails. M. B. (p. v) reconnaît que le classement de M. Thilo est appuyé par des preuves très fortes; de part et d'autre, on est d'accord pour faire dériver OV d'une source particulière et pour reconnaître une parenté incontestable entre FL. Le désaccord porte sur la valeur propre de F. Mais, comme il s'agit beaucoup moins de connaître la valeur de chacune de ces sources que de reconstituer l'archétype des quatre mss. (S), l'importance de F ou de L n'est, après tout, que secondaire dans la question.

Ce qui importe au fond et ce qu'on est heureux de trouver et qui saute aux yeux dès qu'on ouvre un de ces volumes, c'est que désormais, grâce à un apparat critique très clair et très complet, les éléments du débat sont mis à notre disposition par M. Bauer. Chacun peut lire le poète, se faire une idée suffisante de sa langue, de son style et aussi de son texte. Jusqu'ici rien de tout cela n'était guère facile aux profanes. Silius ne compte certes pas parmi les auteurs qu'on lit et relit avec une admiration passionnée. Encore fallait-il que son texte fût lisible; il l'est maintenant grâce à M. Bauer.

Une seule lacune à signaler, volontaire sans aucun doute, mais assez grave, et, à mon sens, très regrettable. Comment un poète qui a été avant tout imitateur, et dont c'est le caractère et la qualité propres, nous est-il ici présenté sans un relevé tout au moins partiel de ses imitations ou réminiscences? Ce travail était d'autant plus à désirer que Silius n'a pas seulement sacrifié à Virgile; nous devinons que d'autres modèles l'ont inspiré souvent; nous ne le connaîtrons bien que lorsqu'on aura précisé et circonscrit le champ de ses imitations. M. B. aurait pu et devrait nous aider à le faire.

Émile Thomas.

---

518. — R. Cagnat. **L'année épigraphique (1891).** Paris, Leroux, 1892.

Voilà le quatrième fascicule d'un recueil dont nous avons plus d'une fois loué les mérites et l'utilité. Il contient 172 textes, dont la plupart sont, comme il arrive, insignifiants, mais dont quelques-uns présentent un réel intérêt. Parmi ces derniers, je citerai notamment le n° 14 qui renferme les statuts d'une association de marchands, le n° 20 (curieux rescrit de Trajan rendu à la demande de sa femme Plotine), le n° 32,

---

1. Ainsi XI, 288, où le nom propre *Teuthras*, omis sans doute dans S, absent dans F¹V¹, se trouve dans LO, sans doute par un emprunt à la branche du ms. de Cologne.

(fragments de l'édit de Dioclétien), le n° 54 (inscription grecque de Tomi relative à la création d'une milice locale), le n° 149 (liste de soldats de la legio IIIa Augusta, avec l'indication de leur patrie), le n° 150 (lettres de Mithridate).

P. G.

---

519. — **Dante, son temps, son œuvre, son génie.** Étude littéraire et critique par John A. SYMONDS. Traduit de l'Anglais avec l'autorisation de l'auteur, par Mlle C. AUGIS. Paris, Lecène et Oudin et Cie, 1891, XVIII-309 p. Prix : 3 fr. 50.

Il y a dix-huit ans M. John-A. Symonds, « dans le but de faciliter l'étude de Dante à ses lecteurs anglais », a publié un travail agréable et habilement fait, qui s'est trouvé bien vite épuisé; afin de répondre aux demandes dont il était l'objet en Angleterre et en Amérique, il en a donné, en 1890, une seconde édition corrigée, mais restée la même cependant, « quant au plan général et à la manière de traiter le sujet »; c'est de cette édition que Mlle C. Augis a entrepris la traduction; on ne peut qu'approuver cette résolution, et l'étude de M. J.-A. Symonds, par sa nature et les qualités qui la distinguent, était bien faite pour entrer dans la collection littéraire où elle a pris place. Œuvre de vulgarisation, bien plus que d'érudition, offrant tout ce qu'il importe au gros du public de connaître sur le poète de la *Divine Comédie* et écrite dans un style clair et facile, elle ne peut manquer d'être bien accueillie par les lecteurs français, comme elle l'a été par les compatriotes de l'auteur.

Le livre de M. J.-A. S. s'ouvre par un tableau fort bien esquissé de la situation politique de l'Italie depuis les premiers temps du moyen âge jusqu'à la fin du XIIIe siècle; il nous fait connaître les causes fatales qui avaient amené le démembrement de la Péninsule à l'intérieur et son assujettissement à l'intervention étrangère au moment où Dante commença à écrire; puis vient la biographie du poète avant et après son exil. M. J.-A. S. s'est surtout adressé aux œuvres du poète pour en retracer la vie; c'est à la *Vita nuova* qu'il a demandé le secret de l'existence de Béatrix, le *Convito* lui a donné l'explication de la confusion des partis dans la patrie de Dante et des troubles qui l'agitèrent au début du XIVe siècle. Le poète a été nommé « prieur »; il prend part au gouvernement de sa ville natale; mais la querelle des « Blancs » et « Noirs » en amène la ruine; Dante est exilé avec ses partisans au lendemain de l'entrée de Charles de Valois à Florence et alors commence pour lui une vie errante, pleine d'espérances trompeuses ou de vains désirs, qu'une mort prématurée devait terminer en 1321.

M. J.-A. S. a raconté, d'une manière succinte mais saisissante, l'histoire de ces vingt dernières années de l'existence dramatique de Dante; il le suit dans les différentes villes qui lui servirent successivement d'asile, à Arezzo auprès d'Uguccione delle Faggiuola, à Padoue, à

Lunigiana avec Moroello de' Malaspini, à Gênes, à Livourne et à Paris. Un grand événement le rappelle en Italie; l'empereur Albert est mort et son successeur Henri de Luxembourg est descendu dans la Péninsule; l'heure de la vengeance semble venue pour Dante; il rêve de la conciliation entre les deux grandes puissances qui, à ses yeux, dominent le monde : le pape et l'empereur; son traité *De la Monarchie* leur assigne leur rôle respectif; en même temps il écrit aux princes et aux peuples d'Italie, aux Florentins et à l'empereur; mais celui-ci ne se hâte pas de répondre à son appel et la mort soudaine qui l'enlève en 1313 met fin aux dernières espérances du poète. Son pardon lui est bien offert, mais à des conditions qui ne lui permettent pas de l'accepter, et il reprend sa vie errante un instant interrompue pour aller mourir à Ravenne chez Guido da Polenta (1321).

Après ce tableau rapide de l'existence tragique de Dante depuis son départ de Florence, M. J.-A. S. aborde l'examen de la *Divine Comédie*, œuvre des longues années d'exil du poète; il en étudie successivement « le sujet et le plan », ainsi que « l'intérêt humain »; puis il passe en revue les « qualités du génie de Dante »; il y a là quatre chapitres où M. J. A. S. a fait preuve d'une analyse psychologique et littéraire fine et délicate. Il a très bien caractérisé la nature complexe de l'œuvre du grand poète, symbolique et allégorique à la fois, — il va jusqu'à dire apocalyptique — telle que la pouvait concevoir seulement un poète du moyen âge. C'est ce caractère complexe qui seul peut expliquer en particulier la figure mystique et le rôle de Virgile et de Béatrix; c'est lui seul qui permet de comprendre le mélange de la réalité et des visions parfois si étranges du poème. L'élément réel a sauvé l'œuvre de Dante de l'ennui et lui a assuré un intérêt durable; sa grande figure, inflexible dans sa force d'âme et sa dignité morale, la domine et en fait l'immortel attrait; son impitoyable satire a flétri et rendu à jamais odieux ses adversaires et ses ennemis, et sa profonde sympathie a jeté un charme indicible sur ceux qu'il aime ou qu'il plaint. Mais le sujet qu'il traitait offrait un écueil fatal, il n'y a pas échappé; « en essayant, comme le dit fort bien M. J.-A. Symonds, de traduire l'invisible en formes symboliques », Dante a couru le risque de cotoyer — j'ajouterais et de franchir — la limite du grotesque.

Quelques-unes des pages les plus agréables à lire du livre de M. J.-A. S. sont celles où il a cherché à apprécier le génie de Dante; deux qualités surtout, d'après lui, la précision et le sublime, en sont le caractère distinctif et font de l'auteur de la *Divine Comédie* le plus grand des écrivains. Quelle puissance d'émotion, quel charme dans ses descriptions de la nature! Quelle vérité saisissante dans ses comparaisons! Quelle grandeur morale dans ses corruptions! On parcourra avec intérêt les pages où l'auteur met Dante en parallèle avec Milton et celles où il le rapproche d'Orcagna et apprécie son talent pittoresque! Il y a aussi beaucoup de justesse dans ce qu'il dit de la destinée littéraire de Dante,

« négligé pendant les époques de décadence morale de sa patrie et étudié avec enthousiasme à l'heure de sa résurrection ».

J'aime moins le chapitre — le dernier de son livre — où M. J.-A. S. étudie « la poésie dans l'amour chevaleresque »; on y sent trop parfois qu'il ne connaît les poètes provençaux et les anciens poètes français que de seconde main ou par ouï-dire. On peut trouver du moins qu'il juge trop peu favorablement les premiers et il n'a certainement pas une connaissance suffisante des œuvres des seconds. Les poèmes du cycle carolingien n'appartiennent point à la littérature chevaleresque et s'il existe des rédactions en prose des romans du cycle breton, M. J.-A. S. a trop oublié qu'elles ne sont pas les seules, ni même en général les plus anciennes [1]. Quant aux progrès accomplis par la lyrique amoureuse, en passant de la France méridionale en Italie, ils sont incontestables; mais c'est dans Pétrarque et non dans Dante, qu'on trouve l'expression la plus parfaite de cette poésie sentimentale et précieuse. C'est par le nom du chantre de Laure que se termine le livre de M. John A. Symonds; plein de pages bien écrites, de jugements subtils et délicats, il peut espérer, dans la traduction élégante et fidèle de M[lle] C. Augis, rencontrer, auprès des lecteurs français, un accueil aussi empressé qu'il en avait trouvé, dans l'original, auprès des lecteurs anglais.

Ch. J.

---

520. — **Une traduction de Pyrame et Thisbé** en vers français du XIII[e] siècle, par Jean BONNARD, professeur à la Faculté des Lettres. Lausanne, imprimerie Ch. Viret-Genton, 1892.

Ce petit poème jusqu'alors inédit est extrait d'une traduction en vers de la Bible par Jehan Malkaraume [2], poète du XIII[e] siècle. C'est après avoir raconté l'histoire de Susanne et expliqué comment les vieillards, épris de la jeune juive, faillirent causer sa perte, que Malkaraume, par une alliance d'idées assez difficile à saisir, se rappelle les amours de Pyrame et Thisbé et se met à traduire assez textuellement l'épisode des Métamorphoses. Mais est-il bien l'auteur de cette traduction, et ne s'est-il point paré des plumes d'autrui? Quelle confiance peut inspirer ce trouvère tout à fait dépourvu de scrupules qui, après le récit de la mort de Moïse, passe sans transition à celui de la guerre de Troie « dont il s'attribue effrontément la paternité, quoiqu'il ne fasse que reproduire purement et simplement l'œuvre de Benoît de Sainte-More? » De ce que la langue de Malkaraume est la même que celle du traduc-

---

1. M[lle] Augis a mis à l'occasion de ce passage une note qui n'éclaircit pas la question et qui est loin d'être exacte de tout point.

2. Lire sur Malkaraume un chapitre intéressant dans un ouvrage publié en 1884 par M. Bonnard, et intitulé : « *Les traductions de la Bible en vers français au moyen âge.* »

teur d'Ovide, de ce que certaines rimes rares se rencontrent chez l'un comme chez l'autre, il ne s'ensuit pas absolument qu'il n'y ait point lieu, comme le dit M. Bonnard, de lui contester la paternité de ce petit poème. Ce qui paraît plus certain, et ce que M. Bonnard, prouve par d'ingénieuses remarques linguistiques, c'est que Malkaraume était du pays lorrain. Remercions donc l'éditeur d'avoir publié avec beaucoup de soin ce petit poème où les lexicographes trouveront à glaner quelques formes et quelques mots intéressants pour l'histoire de notre vieille langue.

A. Delboulle.

---

521. — Ed. Corroyer. **L'architecture gothique.** Paris, Quantin, 1891. in-8. (Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts.)

Sous ce titre, M. Ed. Corroyer nous a donné la suite, impatiemment attendue, du manuel qu'il avait consacré à l'*architecture romane*.

Ce premier volume, on se le rappelle, avait soulevé des critiques sérieuses [1]. M. C. s'est efforcé de tenir quelque compte de la critique, et certains des reproches adressés au volume précédent, comme de traiter des origines véritables ou supposées de l'art roman plus que de cet art lui-même, d'omettre complètement la question si importante des écoles architecturales, d'oublier toute l'architecture monastique, militaire et civile, la sculpture, la peinture et l'ameublement, ne seront plus mérités par ce nouveau livre. Il semble même qu'il ait voulu combler quelques lacunes du premier volume en traitant de la période romane. Peut-être M. C. sort-il de son cadre en cela et plus encore en poussant une pointe dans le domaine du mobilier et en ne résistant pas au désir de nous montrer quelques beaux objets de sa collection. Mais pécher par excès est faute légère, et que nous pardonnerons, pour notre part, facilement. Où l'auteur mérite d'être loué sans réserve, c'est lorsqu'il fait justice d'un déplorable contre-sens de Millin, popularisé par M. de Caumont, et répété sciemment depuis lui par des auteurs sérieux dont le devoir eût été plutôt d'en affranchir la langue archéologique. Je veux parler du mot *ogive*, appliqué de nos jours, par certains auteurs, à l'*arc aigu*, alors qu'il n'avait jamais désigné que l'arc diagonal, celui de tous les arcs auquel la brisure s'applique nécessairement le moins [2]! Une erreur plus grave encore a été popularisée par M. de Caumont [3], lorsqu'il imagina

---

1. Anthyme Saint-Paul, *L'architecture romane d'après M. Corroyer*. Bulletin monumental, 1888, p. 163. — H. de Curzon, *De quelques travaux récents sur l'architecture du moyen âge*. *Bibl. de l'Éc. des Chartes*, 1888, pp. 453-477. J'avais précédemment fait de vive voix des observations analogues dans une conférence à la Société bibliographique.

2. Voir à ce sujet un curieux article de J. Quicherat dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 2e partie, Paris, Picard, 1886, in-8°.

3. Abécédaire d'archéologie.

de faire de l'arc aigu la caractéristique du style gothique. Il faut savoir gré à M. C. de n'y pas tomber.

A ces éloges mérités, il faut malheureusement joindre de sérieuses critiques. Le principal défaut du livre est l'absence complète de dates, et, en ceci, il justifie une seconde fois toutes les objections que M. Anthyme Saint-Paul avait formulées au sujet de son précédent volume. Car, si les dates n'ont qu'une importance secondaire pour un architecte qui se borne à présenter des exemples en vue d'un enseignement pratique, il en est tout autrement dans un livre d'histoire.

Avant donc d'accepter la théorie très nouvelle, mais non moins surprenante de M. Corroyer, d'après laquelle la petite école romano-byzantine du Périgord, si restreinte de territoire et d'influence, aurait engendré l'école gothique de l'Anjou, mère à son tour de celle de l'Ile de France, on aimerait à connaître la date des plus anciens monuments où l'ogive se mêle à la coupole, et des édifices gothiques angevins antérieurs à Saint-Denis. On n'aimerait pas moins à toucher du doigt dans quelque édifice la transition du pendentif à l'ogive. Force nous est, en attendant des preuves, de recourir aux documents connus jusqu'ici. Ils ne semblent guère suffisants pour asseoir une pareille thèse.

« La coupole de Saint-Front, que, dans notre pays, nous pouvons honorer de ce titre : la *coupole mère* », n'a-t-elle donc pas été rebâtie, après l'incendie survenu en 1120 [1], d'une église couverte d'abord d'un simple plafond de bois, ainsi que M. Anthyme Saint-Paul l'a établi dans une argumentation à laquelle M. C. n'a pas répondu? Les textes semblent formels; en tous cas, une coupole de Saint-Étienne de Périgueux paraît antérieure à Saint-Front. Les imitations de Saint-Front, telles que la cathédrale d'Angoulême et l'église de Fontevraut, que M. C. attribue à la fin du XIe siècle, passaient auprès des archéologues pour compter un demi-siècle de moins. Sur quel texte, sur quelle particularité architectonique se fonde l'auteur pour repousser cette opinion?

Les premiers édifices gothiques dérivés selon lui de ceux-ci seraient les « *grandes églises à Angers, à Laval et à Poitiers.* Les travaux des architectes angevins furent nécessairement connus de leurs confrères du nord... *les architectes de l'Ile de France s'approprièrent rapidement le système angevin* [2] ».

Ces assertions sont incompatibles avec des dates qui semblent sérieusement établies. Pour la cathédrale d'Angers, nous savons avec certitude que la nef était couverte d'une simple charpente au temps de l'évêque Normand de Doué, élu en 1149. Ce prélat entreprit d'y substituer des voûtes en pierre, et mourut en 1153, n'ayant fait que *commencer* ce tra-

1. *Chronique de Saint-Maixent* (Hist. de la Fr., t. XII) et *Gestes des évêques de Périgueux*, ap. Anthyme Saint-Paul, article cité.
2. Corroyer, *Architecture gothique*, p. 15.

vail. L'obituaire de Saint-Maurice ne permet aucun doute à cet égard : « De navi ecclesiae nostrae trabibus, prae vetustate ruinam minantibus, ablatis, voluturas lapideas miro effectu aedificare *cœpit* [1] ».

Cette refaçon des voûtes avait entraîné celle de la plus grande partie des murs, et c'est alors que le plan à nef unique fut substitué à une nef plus étroite flanquée de collatéraux.

Les verrières de cette nouvelle nef furent données par le chanoine Hugues de Semblançay, mort vers 1170. Quant au reste de l'église, la date en est plus récente. Le croisillon nord est attribué à l'évêque Raoul de Beaumont (1202-1240), d'après les termes de son épitaphe : « Nobile cœpit opus. » C'est seulement en 1236 que l'on fit l'autre bras. Le chœur ne date que de 1274. Ces diverses dates sont établies par une série de privilèges que M. G. d'Espinay a cités dans ses excellentes *Notices archéologiques* [2]. L'église de Laval paraît manifestement une copie de Saint-Maurice d'Angers. Cette opinion ne saurait être infirmée que par un document positif. M. C. peut-il le produire? La Trinité d'Angers est un édifice très peu homogène, conservant le chœur et le déambulatoire d'une église à collatéraux, et une nef remaniée d'une façon analogue à celles de Saint-Maurice d'Angers et de la Couture du Mans.

La cathédrale de Poitiers, enfin, appartient à un style plus avancé. Les archéologues ont été d'accord jusqu'ici pour la considérer comme un édifice commencé entre 1160 et 1162. On a de fortes présomptions pour admettre cette date. M. Anthyme Saint-Paul la considère comme certaine [3]. Mgr Barbier de Montaut la discute avec un scrupule certainement exagéré [4], mais s'il est porté à ne pas l'admettre, c'est pour attribuer le monument à une époque plus avancée du XIIe siècle. De ces renseignements, il résulte, n'en déplaise à M. Corroyer, que la nef gothique de Saint-Maurice d'Angers, premier monument du style ange-

---

1. G. d'Espinay, *Notices archéologiques*, 1re *partie*. Angers, Barassé, 1876, in-8° pp. 92-93.

2. *Ibidem*, pp. 102 à 104.

3. Anthyme Saint-Paul, *Annuaire de l'archéologue français pour 1879*. Paris, Hachette, in-8°, p. 21.

4. Barbier de Montaut, *Cathédrale de Poitiers* dans le recueil intitulé *Paysages et Monuments du Poitou*. Fontenay-le-Comte, Robuchon, 1880, in-f°, p. 113. « Nous ne savons pas d'une façon aussi certaine », dit l'auteur, « la date de reconstruction de la cathédrale actuelle. Aucun document d'archives n'éclaire la question qui ne peut être résolue que par les seules lumières de l'archéologie. Je ne cite que pour mémoire les noms de Henri II, roi d'Angleterre, et Éléonore d'Aquitaine, depuis longtemps mis en avant comme ceux des fondateurs ; mais rien ne prouve qu'ils doivent être maintenus à ce poste d'honneur auquel ils n'auraient droit qu'en vertu d'une inscription commémorative, de l'inscription au Martyrologe qui se lisait chaque jour à prime et où s'énuméraient les bienfaiteurs, d'une phrase incidente au cours des leçons de la dédicace, ou encore d'une tradition bien et dûment établie, répétée d'âge en âge par les chroniqueurs. Jusqu'à plus ample informé, il ne faut voir là qu'une légende, propre à inspirer les doutes les plus légitimes......... Le commencement de la construction remonte à la fin du XIIe siècle. »

vin, a été *commencée* vers 1150, soit huit ans au moins après *la consécration* du chœur de Saint-Denis [1], et plus d'un demi-siècle après la construction des voûtes d'ogives du déambulatoire de Morienval près Compiègne, monument dont M. C. ne s'est pas occupé. Après l'école angevine, celle dont l'auteur s'attache le plus à faire ressortir le mérite, aux dépens de l'école de l'Ile de France, est celle du Languedoc. Cette réhabilitation, un peu excessive chez lui, a toutefois quelque chose de juste. Le seul reproche que je veuille lui faire est de n'avoir pas assez montré le synchronisme de ces diverses écoles et reconnu la constitution tardive de celle du midi. Il date, il est vrai (p. 34), Saint-Étienne de Toulouse de la fin du XIIe siècle. Mais on sait que ce monument était en cours de construction en 1211. Un titre de l'abbaye de Saint Sernin nous apprend que la ville étant alors assiégée par les Albigeois, Raymond VII défendit cependant qu'on suspendit les travaux [2]. Il est de plus établi qu'une église pourvue de bas-côtés a, comme à Saint-Maurice d'Angers, précédé l'édifice actuel.

M. C. ne lit donc jamais! Une école avait droit à l'attention au même degré au moins que celle du Languedoc, c'est celle de la Bourgogne, constituée comme l'école angevine presque en même temps que celle de l'Ile de France. Originale et puissante, elle embrasse un vaste territoire, et son influence fut portée par les moines de Cîteaux dans toutes les contrées de l'Europe. C'est dans cette école, et dans celle de Champagne qui en dépend, dans le porche de Vézelay et à Saint-Loup de Naud que Viollet-le-Duc a cru trouver les premières manifestations du style gothique, et, comme le remarque avec infiniment de sagacité le comte de Lasteyrie [3], si ce style n'avait pas été créé par les artistes de l'Ile de France, ceux de Bourgogne ou d'Anjou l'eussent trouvé, par la force même des choses.

De l'opinion de ces maîtres, pas plus que de la grande école bourguignonne, M. C. ne se préoccupe un instant.

Peut-être, plus architecte qu'archéologue, M. C. entend-il ne s'appuyer que sur des raisonnements tirés de la construction. Là encore, il n'est pas heureux.

Il nous avait déjà étonnés sous ce rapport en présentant nos édifices romans, assemblages élastiques de petits matériaux, comme dérivés des constructions en grand appareil de la Syrie. Aujourd'hui, il affirme que la croisée d'ogives dérive des pendentifs des coupoles, ayant exactement les mêmes fonctions. Ces fonctions, qui consistent à reporter le poids de

---

1. Voir la remarquable étude de M. Anthyme de Saint-Paul : *Suger, l'église de Saint-Denis et Saint-Bernard, Bulletin archéologique*, 1890. L'auteur y établit les dates suivantes : 14 juillet 1140, pose de la première pierre ; mi-janvier 1143, pose des dernières ogives ; mi-octobre 1143, achèvement des toitures ; 11 juin 1144, consécration du chœur et translation des reliques.

2. Jules de Lahondès, *L'église de Saint-Étienne*. Toulouse, Privat, 1890, in-8°.

3. Comte de Lasteyrie, *Bulletin monumental*.

la coupole sur quatre points, sont aussi bien remplies par des trompes ou des encorbellements, et la voûte d'arêtes reporte aussi son poids sur les angles, mais M. C. voit dans les pendentifs quatre segments d'arcs.

En enlevant à la coupole supérieure quatre quartiers triangulaires entre les portions qui reposent sur les pendentifs on aurait, il est vrai, à peu près une croisée d'ogives, mais jamais l'idée n'en est venue aux premiers constructeurs gothiques, sans quoi, ces bandes découpées dans la coupole pour former les premières croisées d'ogives se seraient d'abord détachées en relief sur la calotte et s'en seraient isolées par l'appareil; de plus, les pendentifs eussent été des prolongements de la coupole qu'ils portent, au lieu que le plus souvent ils sont des quartiers d'une autre coupole, inférieure, pénétrée par quatre plans verticaux et tronquée du sommet pour recevoir l'assiette de la calotte. Tout nous montre que les pendentifs n'ont jamais été considérés comme des segments d'arcs, mais de coupoles.

Et, du reste, preuve plus écrasante, les voûtes d'ogives que M. C. cite comme premiers dérivés de ce système à Angers, à Laval, etc., ne sont pas appareillées en coupoles : leurs quartiers ont le tracé de ceux des voûtes d'arêtes!

Il est vrai qu'il existe en Anjou des coupoles sur croisées d'ogives : à Saumur, les églises de Notre-Dame de Nantilly et de Saint-Pierre du Marais ont de ces voûtes au carré du transept, mais, comme l'a parfaitement constaté M. G. d'Espinay [1], si l'église de Nantilly date du XIIe siècle, sa coupole provient d'un remaniement de la fin du XIIIe; quant à Saint-Pierre, il ne s'y trouve rien (à part peut-être un portail latéral) qui remonte au delà de la seconde moitié du XIIe siècle.

En Anjou pas plus qu'en Périgord, ces voûtes n'indiquent sûrement l'époque de transition. M. Anthyme Saint-Paul a démontré, dans la critique de l'*Architecture romane,* qu'elles sont fréquentes au XIIIe siècle, et que l'on en trouve jusqu'à la fin de l'époque gothique, en plein XVIe siècle, dans l'église de Baugé.

La théorie que M. C. veut appliquer à la genèse du gothique en France, n'aurait quelque apparence de fondement que dans le centre de l'Espagne. Là, en effet, les plus anciens monuments gothiques semblent être la cathédrale de Zamora, la collégiale de Toro et l'ancienne cathédrale de Salamanque. Toutes ont des coupoles centrales sur branches d'ogives. Une des plus anciennes églises d'Espagne après celles-là est l'abbatiale de Las Huelgas près Burgos, couvent des dames nobles de l'ordre de Cîteaux. Cette église est angevine; les voûtes du chœur et du transept avec leurs quartiers multiples sur nervures ramifiées dans les angles rappellent exactement Saint-Serge d'Angers, Saint-Florent de Saumur, l'église de Candes, etc.

Malheureusement, M. C. semble complètement ignorer ces monu-

1. *Notices archéologiques, 2e partie.* Angers, Barrassé, 1878, in-8°, pp. 64 et 74.

ments, qui lui apporteraient des arguments si précieux. Il ne paraît pas connaître davantage les abbatiales de Poblet et Santas-Creus en Catalogne, et les églises d'Avila, premiers monuments gothiques d'autres régions, et les cathédrales de Tolède et de Léon qui marquent l'apogée de ce style dans la péninsule, en un mot, rien de ce que l'Espagne renferme d'intéressant en matière d'architecture gothique.

Pour l'Italie, il ne nous donne que Saint-François d'Assise, la façade de la cathédrale de Sienne qui, selon lui, en dériverait (!) et le clocher de celle de Florence. Or, le premier de ces édifices fut terminé vers 1236 [1]; la façade de Sienne fut élevée vers 1300 [2] devant une construction antérieure à Saint-François d'Assise et n'ayant aucun rapport avec cette église qui a une nef simple et un chevet polygonal, tandis que la cathédrale de Sienne a un chevet carré et une coupole sur rotonde, et des bas-côtés. Quant au clocher de Florence, c'est l'œuvre de Giotto. Incidemment, l'auteur parle de la cathédrale d'Orvieto [3], qui date du XIVe siècle, et de celle de Padoue, édifice remanié et insignifiant dont on est étonné de voir ici le nom. Des monuments gothiques plus anciens et plus intéressants abondent en Italie. La cathédrale de Sienne n'est qu'une imitation de l'abbatiale de San Galgano [4] construite de 1268 à 1300, copie elle-même de celle de Casamari, consacrée en 1217. De 1219 à 1124 s'était élevée à Verceil la magnifique collégiale de Saint-André [5]. Enfin, pour ne parler que d'édifices à date rigoureusement certaine, l'abbatiale de Fossanova, consacrée dès 1208 et commencée, dit-on, vers 1187, est un splendide édifice gothique [6]. A ces exemples, combien d'autres pourraient s'ajouter! Et pour faire valoir le mérite et l'influence de l'école provençale qui a toutes ses sympathies, que d'exemples M. C. eût pu trouver dans le royaume de Naples! Il eût même pu trouver des renseignements sur les architectes français de Charles Ier et de Charles II d'Anjou, dont l'un, Maître Pierre [7], travailla à la magnifique abbatiale de Saint-Maximin (Var), chef-d'œuvre de l'art gothique provençal, que l'auteur a négligé.

Une école gothique constituée assez tard, comme celle de Provence, est l'école normande. L'historien du Mont Saint-Michel semble l'avoir négligée, sauf peut-être dans ses monuments d'Angleterre. L'Angleterre est avec l'île de Chypre le seul pays étranger dont il ait suffisamment

---

1. Voir Thode, *Franz Von Assisi*.
2. Voir Milanesi (dott. Gaetano), *Documenti per la Storia dell' Arte Senese*. Sienne, Parri, 18.., in-8°, t. Ier.
3. *Ibidem*, t. I et II.
4. Voir Enlart, *L'abbaye de San Galgano*, *Mélanges de l'École de Rome*, 1890.
5. Voir Mella (comte Arborio), *Cenni storici sulla chiesa di S. Andrea in Vercelli*. Turin, 18.., in-8°.
6. Voir Enlart, *Les premiers monuments gothiques d'Italie*. *Bulletin monumental*, 1891.
7. Voir Digard, *Deux documents de l'église de Saint-Maximin en Provence*. *Mélanges de l'École de Rome*, 1885, p. 313.

parlé. Pour l'Allemagne, quelques lignes sans un renseignement précis, deux vues pittoresques d'un détail de la cathédrale de Cologne et du clocher de Fribourg en Brisgau; enfin un plan de l'abbaye de Maulbronn lui ont paru suffire. Les pays du nord sont tout à fait oubliés. Une vue de la cathédrale à moitié gothique de Ripen figurait dans l'*Architecture romane*. Ici, celles de Rœskilde (Danemark), Trondjheim (Norvège), franchement normande dans ses parties gothiques autant que dans ses parties romanes, Lund et Upsal, et les monuments de l'île de Gotland (Suède) où la croisée d'ogive s'allie aussi à la coupole, ne sont pas plus étudiés que les monuments bâtis en Hongrie par nos architectes français des XIII[e] et XIV[e] siècles.

L'absence de proportion et de méthode ne se remarque pas moins dans les chapitres des *architectures monastique*, *militaire* et *civile*, traitées ici depuis l'époque romane pour remédier aux lacunes du volume précédent. Bien qu'un chapitre soit consacré aux *origines* de la première, le vieux plan de Saint-Gall et la célèbre vue de l'ancienne Corbie ne sont pas utilisés. En revanche, les illustrations placées sous ordre montrent deux cloîtres de cathédrale. La cuisine de Fontevraut est figurée avant les fouilles qui l'ont dégagée, et sans les curieuses fenêtres qui s'ouvraient dans ses absidioles. Un chapitre spécial, qui eût pu se réduire à un paragraphe de l'*architecture militaire* est consacré aux *abbayes fortifiées*. Il est entièrement consacré au Mont Saint-Michel; l'auteur n'a pas pris garde que les abbayes de Cluny et de Montmajour, données dans les précédents chapitres, ont été de même fortifiées après coup. Cette précaution fut très usitée durant la guerre de Cent ans et les guerres de religion.

Dans l'*architecture militaire*, l'auteur, oubliant une fois de plus qu'il fait un manuel élémentaire, passe à dessein les châteaux de Coucy, Pierrefonds et La Ferté Milon. C'est à cause des pages remarquables, que leur a déjà consacrées Viollet-le-Duc. C'est sans doute pour une raison analogue qu'il omet le château Gaillard des Andelys et le château de Gisors. Mais alors, pourquoi prendre à M. Rey les figures et la description des forteresses de Palestine, alors surtout que le reste de l'architecture militaire de l'étranger n'est pas étudié dans l'ouvrage?

Pourquoi séparer des remparts et châteaux les portes? Elles sont réunies dans un chapitre aux ponts. A ceux-ci il eût été intéressant d'ajouter les aqueducs gothiques, monuments moins rares que l'on ne pense [1], et dont nul auteur n'a encore traité.

L'architecture civile vient ensuite. Pour ne pas multiplier ou répéter les observations, je me bornerai à relever les assertions relatives à l'hôtel

1. A côté des aqueducs gothiques français de Bonvaux (Côte-d'Or), Coutances et Perpignan, cités par M. Anthyme Saint-Paul, on peut en signaler pour l'Italie à Casamari (XII[e] s.), Aquila (XIII[e] s.), Salerne (XIV[e] siècle?) Palerme (fin de l'époque gothique), etc.

de ville de Saint-Antonin. On lit à la page 350 : « La maison commune de Saint-Antonin (Tarn et Garonne) est peut-être la seule qui fut épargnée, et elle nous est restée comme un exemple, à peu près intact, sauf le sommet du beffroi, des dispositions prises par les architectes du XIIIe siècle, date probable de cet édifice municipal » (fig. 200).

« La petite ville de Saint-Antonin, qui avait obtenu sa charte communale dès 1136, eut beaucoup à souffrir de sa fidélité au comte de Toulouse, Raymond VI, et, pendant la guerre contre les Albigeois, elle fut prise deux fois par Simon de Montfort, puis vendue par son fils Gui de Montfort à saint Louis, en 1226. C'est sans doute à cette époque que fut élevé l'édifice qui subsiste et porte le caractère particulier de la maison commune : le *beffroi*, c'est-à-dire la manifestation monumentale de l'autorité et de la juridiction communale » (pages 352-353).

Malheureusement pour l'auteur de ces lignes, il est acquis à l'histoire que l'hôtel de ville de Saint-Antonin n'a pas été construit pour cette destination, mais pour être une demeure particulière et que, d'autre part, cette construction remonte non au XIIIe siècle, mais à une date comprise entre 1120 et 1125. Élevée par Archambaud de Saint-Antonin, qui prit la croix en 1095, elle ne fut achetée par les consuls qu'en 1312. La construction que M. C. envisage comme un type de beffroi municipal n'est qu'une tour comme celles que possédaient la plupart des maisons seigneuriales du XIIe au XIVe siècle [1].

A ces erreurs et omissions, s'ajoutent à chaque page des désignations inexactes, comme l'*abbatiale* pour cathédrale de Noyon, les frères *Slutter*, ou insuffisantes, comme l'*église* d'Angers, de Tournai, de Laon.

Bien d'autres observations pourraient être adressées à l'auteur comme archéologue, mais quelques opinions peuvent encore nous étonner chez l'architecte.

Poussé par un louable sentiment d'impartialité, l'auteur, qui a eu l'honneur d'être le disciple et jadis le panégyriste de Viollet-le-Duc, a signalé avec insistance les erreurs de certains de ses confrères, et même celles des modèles prônés à bon droit dans l'école où il s'est formé. Il lui arrive, règle générale, de tomber dans des assertions d'apparence contradictoires.

Les restaurations exécutées en France par la commission des monuments historiques sont, à tout prendre, une œuvre admirable de science architecturale et de critique archéologique, et, malgré des erreurs inévitables dans un tel ensemble de travaux, il n'est pas un pays civilisé qui ne nous envie cette œuvre à bon droit. M. C. y a pris une belle part, mais la fierté qu'il en ressent ne l'aveugle pas. Il faut lui savoir d'autant plus gré de cette impartialité qu'elle justifie par avance avec courage celui de ses confrères qui croirait un jour devoir rappeler au public les défectuosités de ses propres œuvres.

---

1. Voir Jules Momméja, *L'hôtel de ville de Saint-Antonin*. Paris, Plon, 1889, in-8°.

Les reproches qu'il adresse aux architectes gothiques sont moins sérieux. Aucun homme sensé ne prétendra jamais, en effet, que ces artistes aient été impeccables. Les Grecs non plus ne l'ont pas été. Qu'un principe rationel trouvé par nos architectes ait été faussement appliqué même à Notre-Dame de Laon et de Reims, s'ensuit-il que le principe n'existe pas, que le rationalisme gothique soit « plus apparent que réel » ? (p. 49). Je ne le crois pas, pas plus que je ne rendrais l'art grec responsable d'erreurs d'appareil qui existent dans les beaux temples de Girgenti. Ce sont là des exceptions prouvant seulement que même dans les meilleures œuvres des plus grandes époques il se trouve des négligences. Il est moins facile, plus utile et plus intéressant de dégager le principe d'un art que de rechercher les dérogations qui ont pu y être faites. Qui ne sait qu'il n'y a, qu'il n'y aura jamais rien d'absolu ici-bas ?

Le rationalisme, dont l'absence choque ici M. Corroyer, est plus loin reproché aux moines de Cîteaux. Cette contradiction n'est pas un fait isolé. L'auteur, comparant (p. 257) les superbes ponts de pierre qu'élevaient nos artistes du moyen âge à nos ponts de fer, dit avec justesse que les premiers sont « moins étonnants, mais d'une durée plus certaine ». A côté de cela, parmi les reproches qu'il adresse à l'arc boutant, qu'il censure d'un bout à l'autre du livre avec une passion mal dissimulée, est celui d'être exposé aux intempéries de l'extérieur (pp. 9 et 49). D'où vient qu'un arc en pierre est durable s'il sert de pont, sujet à se détruire s'il appartient à l'extérieur d'une église ?

Un autre singulier reproche adressé aux architectes gothiques est de s'être « affranchis de tout principe traditionnel et, par conséquent, de toute autorité ».

Les maîtres gothiques avaient-ils besoin d'une autre autorité que la leur ? En tous cas, M. C. démontre lui-même que leur art découlait d'une longue tradition. Il est vrai qu'ils se distinguent des architectes romans, plus encore des architectes romains et de ceux de la Renaissance, et pardessus tout de nos classiques contemporains par la liberté qu'ils savaient concilier avec l'étude des modèles anciens. Ils les étudiaient non pour les pasticher, mais pour en déduire des principes dont le perfectionnement, l'application à des besoins nouveaux créait des formes nouvelles. C'était un tort selon M. Corroyer. Selon Viollet-le-Duc, M. de Baudot et autres maîtres, c'est la plus enviable des qualités. J'avoue partager cette seconde opinion.

Aussi, malgré la grande justice qu'il y a à reconnaître avec M. C. l'existence et la valeur de l'école gothique du midi, est-il permis de préférer le gothique absolu du nord, avec son élasticité complète, ses arcs boutants, ses bascules, ses reports de pesées sur des points grêles. De même préfère-t-on les vieux temples grecs et les grandes constructions voûtées des Romains à l'art gréco-romain, quoiqu'il ait parfois aussi son mérite ?

En résumé, le livre de M. Corroyer est intéressant. Il peut être lu avec profit par les gens qui savent et qui sauront y faire la part des idées jus-

tes et des thèses contestables. Mais ce n'est nullement un livre d'enseignement.

L'enseignement si négligé de notre glorieuse histoire artistique réclame plus impérieusement que jamais un manuel. L'œuvre incomparable de Viollet-le-Duc n'est ni élémentaire ni complète, le moindre défaut de l'abécédaire de M. de Caumont est de ne plus être au courant de la science. Trois cours d'archéologie française se font actuellement en France, un seul, celui que M. de Lasteyrie professe à l'École des Chartes est fait au point de vue historique. Il est à souhaiter que le savant successeur de Quicherat publie bientôt son enseignement. Jusqu'au jour où il aura cette heureuse inspiration, il est fort à craindre que nous manquions absolument d'un précis d'archéologie nationale.

Camille ENLART.

---

522. — Eugen GUGLIA. **Die Konservativen Elemente Frankreichs am Vorabend der Revolution.** Zustænde und Personen. Gotha, Fr. And. Perthes, 1890. In-8, xv-531 p. Pr. : 8 m. (10 fr.)

Les forces destructives qui ont amené la ruine de l'ancien régime et préparé la Révolution n'ont pas été seules à agir pendant la durée du XVIII^e siècle; les éléments conservateurs, que renfermait la France avant 1789 et auxquels ces forces s'attaquaient, ont résisté longtemps, malgré leurs efforts; et s'ils ont sombré au milieu de la tourmente révolutionnaire et ont pu paraître anéantis pour toujours, ils n'en ont pas moins persisté et ont reparu avec une vie nouvelle au lendemain de la Restauration : quelle place véritable ont-ils occupée dans les institutions, la société politique et civile, les sciences et les lettres avant la Révolution; quels en ont été alors les principaux représentants? Telles sont les questions complexes et ardues que M. Eugène Guglia examine dans l'ouvrage dont on vient de lire le titre et à la solution desquelles il a apporté un profond savoir et une rare compétence.

Son étude se divise en trois livres : dans le premier il recherche quelles étaient les forces conservatrices que renfermaient, à la veille de la Révolution, la royauté, les Parlements et les trois ordres de l'État : clergé, noblesse et tiers. Le second livre poursuit la recherche de ces tendances conservatrices dans la philosophie et la théologie, la jurisprudence et la littérature. Le troisième, intitulé « Réaction contre la doctrine révolutionnaire », passe en revue les efforts tentés pour résister aux éléments de destruction sociale par les philosophes, ainsi que par les publicistes et les hommes politiques de l'époque; on pourrait ajouter par les femmes, car un court chapitre est consacré au rôle qu'elles ont joué pendant les dernières années de l'ancien régime. On le voit, ce n'est rien moins qu'un tableau complet de la société et de la civilisation française au XVII^e siècle que M. E. G. a entrepris de retracer dans son livre. J'ajou-

terai qu'il a, malgré les difficultés d'une pareille tâche, réussi à nous le donner fidèle et ressemblant.

Bien qu'avec Louis XIV le pouvoir monarchique fût devenu absolu en France, le souvenir d'un état de choses tout différent était resté dans les esprits ; on sentait le besoin de restreindre et de limiter la puissance royale; aussi la dissolution des parlements en 1771 ne put-elle être durable; non seulement on les rétablit trois ans après, mais, sous la pression de l'opinion publique, les États-Généraux furent convoqués en 1788. M. E. G. a retracé avec soin la lutte entre les deux tendances opposées de l'absolutisme et d'un régime de plus grande liberté, et, arrivé à la convocation des États-Généraux, il a cherché à démêler les courants d'opinion, qui se manifestèrent alors et dont le conflit rendit inapplicable et vain le programme mis en avant par les ministres de Louis XVI. Dans le chapitre suivant, le second de son livre, M. E. G. a également fort bien mis en lumière le double esprit, qui animait les anciens parlements, esprit conservateur dû à leur institution même, esprit d'opposition, qui se révélait chaque fois que le pouvoir royal portait atteinte à leurs droits ou à ceux de la nation.

L'ancien clergé français, par sa nature et son recrutement dans les plus hautes classes, était essentiellement conservateur; la *Politique tirée de l'Écriture sainte* due à la plume de Bossuet a été comme la consécration du pouvoir absolu que s'arrogeait la royauté; mais par ses vertus mêmes et par son enseignement moral, le clergé ne pouvait manquer de faire acte d'opposition en présence de la corruption d'un Louis XV, et depuis le milieu du siècle dernier un esprit nouveau et réformateur le posséda ; c'est celui des Bridaine, des Émery, des Caron ; c'est celui qui portera ses députés à sacrifier leurs privilèges après la réunion des États-Généraux.

Si la noblesse de cour ne pouvait arriver à la fortune et compter sur la faveur royale qu'en abdiquant toute pensée d'indépendance; la noblesse provinciale avait conservé le sentiment de sa liberté; elle eut même, au XVIII^e siècle en particulier, comme un vague désir de recouvrer ses droits perdus; M. E. G. a essayé de retracer ces aspirations nouvelles en nous faisant connaître l'esprit qui animait alors quelques membres de l'aristocratie, tels que le marquis de Mirabeau et son frère, le baron de Besenval, etc.

Il était peut-être plus difficile de faire connaître quel était le véritable état du tiers avant 1789, quel esprit animait l'habitant des villes et celui des campagnes; M. E. G. l'a entrepris et il y a réussi. Le tableau qu'il a retracé des anciennes assemblées provinciales, de leurs attributions et de leur importance est aussi fort bien fait ; mais un tout autre intérêt offre le paragraphe consacré à la réunion des États-Généraux le 6 mai 1788, aux longues discussions auxquelles donna lieu le mode de vote à adopter par les députés des trois ordres, aux divers écrits publiés en faveur des droits du tiers, à l'étude des « Cahiers de doléances » et des

différents courants d'opinion qui agitaient les esprits. Les documents abondent sans doute sur ce sujet; il faut reconnaître que M. E. G. en a su tirer le meilleur parti.

Mais quelle que soit la valeur du premier livre de sa savante étude, je préfère de beaucoup le second, où il étudie l'état intellectuel et moral de la France avant la Révolution; tendances diverses de la philosophie, de la jurisprudence et de la théologie, efforts de cette dernière pour combattre l'esprit d'innovation grandissant; adversaires qui s'élèvent contre lui dans le domaine littéraire, tel que Nonotte, l'abbé Guenée, Larcher, Crevier, Trublet, etc.; ouvrages opposés par les défenseurs de la religion et de la monarchie aux écrits des partisans de la Révolution; tentatives pour asseoir la science du droit et du gouvernement sur des bases nouvelles et plus stables; enfin l'intervention dans la polémique religieuse ou politique des littérateurs ou des poètes; il y a là une série de questions et de sujets du plus haut intérêt, que M. E. G. aborde successivement et dans l'examen desquels il a montré une compétence réelle. Que de noms illustres alors, si beaucoup sont obscurs aujourd'hui, nous rencontrons sur notre route? Domat et d'Aguesseau, Dupin et Forbonnais, Malesherbes, Loyseau et Pothier, Gerbier et Portalis, etc., parmi les juristes; Desfontaines et Fréron, Nicéron et Rigolet de Juvigny, parmi les critiques; puis des satiriques comme Moreau, Palissot, Gilbert, Marie Clément, des poètes lyriques et comiques, tels que Lefranc de Pompignan, Colardeau, Malfilâtre, Collé, Du Belloy et bien d'autres. C'est tout un côté de notre histoire littéraire au siècle dernier qui nous est découvert ici, un jour nouveau jeté sur les tendances de la littérature avant 1789, dont quelques-unes font prévoir celles auxquelles obéiront les écrivains de la Restauration.

Le livre III poursuit, mais à un point de vue différent, le même sujet que le précédent; M. E. G. y étudie la réaction exercée contre les doctrines révolutionnaires, qu'il avait déjà montrées dans le livre II attaquées par de nombreux adversaires. Tous les écrivains attitrés du parti philosophique ne firent pas une guerre égale à l'ancien état de choses; s'ils cherchèrent tous à le transformer, beaucoup aussi s'élevèrent contre ceux qui ne voulaient que le détruire; de là l'opposition à ces derniers de Montesquieu, de Raynal même, des Physiocrates, de Rousseau aussi dans plus d'un cas. Voltaire lui-même n'est pas toujours avec les novateurs, Buffon leur est opposé, enfin Saint-Martin, « le philosophe inconnu », entre en lutte ouverte avec eux.

Dans un chapitre, auquel il a donné le titre obscur d'« expériences de circonstances » *(Zeiterfahrungen)*, M. E. G. poursuit cet examen de la résistance aux tendances révolutionnaires, dans les réformes intérieures, puis dans les emprunts politiques ou littéraires faits à l'étranger, enfin dans le journalisme contemporain. Après avoir dit un mot des projets novateurs de Turgot, il a été amené à parler de l'influence politique et littéraire de l'étranger en France; elle fut considérable, on le sait, au siè-

cle dernier; nos écrivains, Voltaire en tête, se firent les imitateurs des écrivains anglais; bientôt vint le tour de la littérature allemande; des revues, comme le *Journal étranger*, furent fondées pour nous mettre au courant du mouvement intellectuel des pays voisins; l'abbé Prévost avait donné l'exemple; il trouva de nombreux imitateurs.

En même temps que sur la littérature, l'attention se porta, en France, vers le milieu du XVIIIe siècle, sur la constitution politique des États voisins; les révolutions de la petite république de Genève, les agitations électorales de l'Angleterre, plus tard la révolte de l'Amérique, firent étudier les institutions de ces différents peuples; les publicistes s'en occupèrent avec ardeur; parmi ceux-ci, M. E. G. cite d'abord Linguet et Mallet du Pan, auxquels il a consacré quelques pages pleines d'intérêt; mais ils ne furent pas alors les seuls à s'occuper de politique générale ou particulière; parmi ceux que M. E. G. désigne sous le nom d'hommes de cour ou d'affaires et parmi les fonctionnaires, il en mentionne plusieurs, qui appartiennent au parti conservateur et qui occupent une place considérable dans l'histoire des lettres; tels furent, après Suard, Bertrand de Molleville, dont le rôle toutefois fut secondaire, Rulhière, historien et publiciste connu, Malouet, homme politique habile et clairvoyant, enfin Rivarol, disciple de Montesquieu et de Pascal, pamphlétaire original et spirituel des dernières années du XVIIIe siècle.

Des femmes aussi prirent part à la politique dans les années qui précédèrent la Révolution et leurs salons exercèrent sur les idées une influence depuis longtemps remarquée et connue; M. E. G. n'a pas cru devoir les oublier et il leur a fait dans son livre une place petite, mais nécessaire; le court chapitre qui leur est consacré termine fort dignement son travail. A la fin de son étude, M. E. Guglia se pose quelques questions, qu'il a bien fait de ne pas essayer de résoudre, comme celle de savoir si les éléments conservateurs, dont il a constaté l'existence et la force avant 1789, auraient pu, mieux dirigés ou employés, arrêter la Révolution; mais il a raison de dire qu'ils ont été loin de périr pendant cette grande tourmente politique, et il montre fort bien comment, rajeunis et ravivés, ils ont contribué à donner à la littérature et aux institutions de la Restauration leur forme et leur caractère propres, conclusion qui se rattache ainsi aux prémisses du livre, en fait l'unité et en augmente l'intérêt [1].

Ch. J.

---

1. M. E. G. se montre partout bien informé et il était difficile, malgré son étendue, de mieux connaître la littérature de son sujet; c'est à peine aussi si on peut relever dans son livre quelques erreurs de nom, qui sont presque toutes même de simples fautes d'impression; je ne m'arrêterai pas à les signaler; je me bornerai seulement à remarquer que Fréron n'était pas « un normand de Quimper », puisque Quimper est en Bretagne.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Calmann-Lévy a détaché du livre de M. DARMESTETER *les Prophètes d'Israël* la première des études qui le composent et qui en est la plus importante, sur l'histoire de la formation et du développement des doctrines prophétiques, et l'a publiée en brochure à part sous le titre *les Prophètes* (126 pages in-8; 1 fr.). L'auteur a ajouté quelques notes pour expliquer les termes techniques.

— M. LEGER vient de faire paraître à la librairie Colin *La littérature russe, notices et extraits des principaux auteurs depuis les origines jusqu'à nos jours* (un vol. in-18 jésus de XV-556 pp. prix 4 fr.). Il retrace dans l'avant propos l'histoire sommaire de la littérature russe et de ses rapports avec la littérature française. Il donne ensuite des extraits de tous les écrivains importants y compris ceux qui ont écrit en slavon russe (du XIe au XVIIe siècle). Ce volume est le travail d'ensemble le plus considérable qui ait été consacré à la littérature russe.

— Parmi les ouvrages d'enseignement que nous apporte la rentrée, il faut signaler : L. ARMENGAUD, *de Viris illustribus urbis Romae* texte entièrement refondu avec des notes et un lexique, Paris, A. Colin, VII-255 pp. in-18. C'est l'ancien *de Viris*, mais dont il ne reste que les cadres, le texte de Lhomond ayant été remplacé par celui des auteurs latins : Aurélius Victor, Cicéron, Horus, Aulu-Gelle, Justin, Tite Live, Salluste, etc. On croit ainsi « habituer les élèves à la véritable construction latine. » Nous ne savons si la bigarrure ainsi obtenue est préférable à la langue artificielle de Lhomond.

ANGLETERRE. — L'université de Cambridge publie : *Graduated Passages for First-sight Translation* by BENDALL et LAURENCE : part. III, moderately difficultly (128 pp. et 105 morceaux); part. IV, difficult (136 pp. et plus de 64 morceaux), Cambridge, University Press, 1892, petit-in-8. Ces textes de versions grecques et latines sont généralement assez longs et cadreraient mal avec l'horaire morcelé des écoles françaises.

BOHÊME. — Nous signalons parmi les publications récentes de l'Académie de Prague les *Recherches grammaticales et critiques* de M. Rob. Novák sur *Velleius Paterculus* (100 p.)

ÉTATS-UNIS. — Nous signalons avec plaisir l'apparition en Amérique d'une Revue *non sectaire* consacrée aux études religieuses (*The New World*. A Quarterly Review of Religion, Ethics and Theology, dirigée par Prof. Gilman; Boston, Houghton, Mifflin and Co). L'on peut regretter que l'esprit de la nouvelle Revue, quoique très libre, soit plus théorique qu'historique, comme on peut juger par les sujets des derniers articles : Otto Pfleiderer, *The Essence of Christianity*; Macbride Sterrett, *Ecclesiastical impedimenta;* Brello Cone, *New Testament criticism and religious belief*: John Chadwick, *Thomas Paine;* Jean Réville, *The rôle of the history of religions in modern religious; education*; James Parsons; *Divine Love and intelligence*. Les comptes-rendus par MM. Jastrow, Toy, Besson, Gilman, etc. sont plus *réalistes*. Nous faisons des vœux pour le succès de la nouvelle Revue qui peut rendre de grands services en Amérique, si elle sort un peu plus de l'abstraction, chère à l'esprit américain et surtout à l'esprit bostonien, et entre résolument dans la recherche concrète.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 novembre 1892.

M. Alexandre Bertrand, président, prononce un discours nécrologique sur le marquis d'Hervey-Saint-Denys, membre ordinaire de l'Académie, dont les obsèques ont eu lieu samedi dernier.

Le Ministre de l'Instruction publique transmet à l'Académie une dépêche et une lettre de M. Dutreuil de Rhins, qui donne des nouvelles de sa mission d'exploration scientifique dans l'Asie centrale et annonce l'envoi prochain d'un rapport.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire, vacante par la mort de M. Renan, et fixe l'exposé des titres des candidats au vendredi 25 novembre.

M. Croiset communique le texte de la lecture qu'il doit faire à la séance publique annuelle de l'Académie, vendredi 18 courant, sous ce titre : *L'art et les mœurs dans le nouveau discours d'Hypéride.*

M. Salomon Reinach, terminant une communication commencée aux séances précédentes, développe des considérations générales sur les légendes qui s'attachent aux monuments mégalithiques. Il pense que ces légendes sont apparentées à celles qui formaient la mythologie pélasgique avant la constitution du panthéon grec, et il fait remarquer que précisément la civilisation matérielle de la Gaule à l'époque mégalithique ressemble à celle de la Grèce pélasgique. De part et d'autre on voit des constructions en blocs énormes, des poignards triangulaires d'un type particulier, des vases ornés d'incisions remplies avec une substance blanche. La décoration peinte de certains vases de Mycènes rappelle les demi-cercles concentriques gravés sur le dolmen de Gavr'inis et sur un vase trouvé dans un dolmen près de Quiberon. « Il est donc permis de croire, dit M. Salomon Reinach, que, plusieurs dizaines de siècles antérieurement à la grande unité réalisée par la conquête romaine, il a existé une autre unité, dont la cause nous restera toujours inconnue. » La conjecture la plus plausible qu'on puisse proposer pour l'expliquer, c'est que le courant de civilisation dit pélasgique s'est porté d'Occident en Orient, et non inversement, comme on l'a cru.

M. Héron de Villefosse communique, de la part du P. Delattre, la photographie de soixante-douze empreintes d'intailles, sur terre cuite, choisies dans une collection de plus de trois cents empreintes analogues, qui avaient été exécutées dans l'antiquité même et qui ont été découvertes dans la partie basse de Carthage, entre la colline de Saint-Louis et la mer. On y remarque des types monétaires, une tête d'Hercule semblable à celle de certaines pièces d'argent attribuées à Jugurtha, la tête de Silène de face des monnaies de Cyzique, la galère des monnaies de Sidon, etc., le tout du style grec le plus pur; des têtes de femmes, qui rappellent les monnaies grecques de Sicile; des figures debout, une Minerve, un Pan, un Mercure attachant ses talonnières, un Marsyas, une amazone, une femme nue attachant sa sandale, qui rappelle les monnaies de Larisse en Thessalie; des groupes, un homme terrassé par un lion, un lion dévorant un cheval, un homme debout tuant une femme agenouillée, un épisode du combat d'Achille et de Penthésilée; enfin des types purement égyptiens, tels que des scarabées portant des cartouches royaux. Cet ensemble était probablement une collection de modèles formée par un industriel qui se proposait de les reproduire.

M. Julien Havet commence la lecture du second mémoire de M. Félix Robiou, correspondant de l'Institut à Rennes, sur l'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre. Le mémoire précédent traitait de la religion grecque ; celui-ci est consacré aux religions de l'Asie.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : Dehaisnes, *Recherches sur le retable de Saint-Bertin et sur Simon Marmion* ; — par M. Georges Perrot : 1° Kondakof (N.), Tolstoï (J.) et Reinach (S.), *Antiquités de la Russie méridionale*, 3e livraison ; 2° *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, rééditées par Salomon Reinach ; 3° Reinach (Salomon), *l'Origine des Aryens, histoire d'une controverse*, — par M. Héron de Villefosse : 1° Pallu de Lessert (Clément), *Vicaires et comtes d'Afrique, de Dioclétien à l'invasion vandale* (extrait des *Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, vol. XXVI) ; 2° Cougny (Gaston), *l'Art antique*, 2e partie, *la Grèce, Rome, choix de lectures sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie*; — par M. Delisle : *Liber comicus sive Lectionarius missæ quo Toletana ecclesia ante annos mille ducentos utebatur*, edidit. D. Germanus Morin.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 28 novembre — 1892

523. — **Handbook for travellers in Syria and Palestine.** — 1892, Londres, Murray (LII-403-20 pp. in-8, avec cartes et plans.)

Cette nouvelle édition du Guide pour la Palestine et la Syrie, de la collection Murray, est un remaniement complet et heureux de la précédente. M. Haskey Smith, à qui la rédaction en a été confiée, s'est acquitté de sa tâche avec conscience. Il a puisé largement dans cette masse de documents incomparables dont la science est redevable au *Palestine Exploration Fund*. Il en a tiré des descriptions claires, sobres, et exactes qui seront d'un réel secours aux voyageurs auxquels s'adresse plus particulièrement ce volume. Il résume, pour tous les problèmes d'archéologie et de topographie, les dernières solutions proposées. Peut-être pourrait-on lui reprocher parfois de les adopter un peu vite alors même qu'elles sont assez aventurées. Telle est, par exemple, cette théorie nouvelle qui consiste à placer le Calvaire et le Saint-Sépulcre, sur la petite colline de la Sâhira au nord de Jérusalem. Cette hypothèse est depuis quelques années l'objet d'un véritable engouement en Angleterre. M. H. S. y insiste avec complaisance. Elle ne soutient pas l'examen.

Sur plusieurs points de géographie ancienne M. H. S. émet des opinions qui lui sont toutes personnelles et dont certaines ne sont pas à l'abri de la critique. Ces quelques réserves ne retirent rien de la valeur pratique de ce Guide ; il sera sûrement fort apprécié des nombreux touristes et pélerins anglais qui visitent chaque année la Terre-Sainte, et il fournira, à l'occasion, des renseignements utiles aux savants qui ne peuvent bouger de leur cabinet.

CLERMONT-GANNEAU.

524. — E. SCHIAPARELLI. **Una tomba Egiziana inedita della VIª Dinastia con Iscrizioni Storiche e Geografiche.** Memoria di E. Schiaparelli (Extrait des *Memorie della R. Academia dei Lincei*, Serie 4a, Vol. X, parte Ia, — Seduta del 15 Maggio 1892). Rome, 1892, in-4, 35 p. et une phototypie.

525. — Idem. **Di una Iscrizione Geografica scoperta recentemente in Egitto** (Estratto del *Bulletino* della Sezione Fiorentina della Società Africana d'Italia, tome VIII, fasc. 1-3, 1892, in-8, 6 p.

La tombe dont M. E. Schiaparelli publie le plan et les inscriptions est située dans la nécropole d'Éléphantine dont les fouilles, commencées en 1885-1886 par le général Grenfell ont révélé l'importance. Elle fut mise au jour partiellement, en février dernier, pour la princesse royale de Suède. M. Schiaparelli, qui se trouvait alors sur les lieux, en reconnut la haute valeur et en acheva le déblaiement. Il nous en donne les inscriptions, et la rapidité avec laquelle il a procédé n'est pas un des moindres mérites de son œuvre, ni celui dont nous devons lui être le moins reconnaissants [1].

C'est la plus septentrionale des tombes récemment découvertes, et il faut la chercher tout à côté de la pointe rocheuse sur laquelle fut construit plus tard le couvent copte, dont tous les voyageurs qui ont visité Assouan connaissent bien la silhouette. Elle consiste en une salle de dimensions médiocres, soutenue par quatre piliers quadrangulaires ménagés dans la roche vive. On descend aux chambres funéraires par deux couloirs inclinés, ouverts dans la paroi du fond. Deux stèles en forme de porte décorent la même paroi, quelques tableaux en bas-relief léger sont dispersés sur les piliers, trois longues inscriptions et deux figures en pied du mort encadrent extérieurement la porte d'entrée : le reste est nu. Le personnage pour qui l'hypogée fut creusé appartenait à la famille princière qui possédait Assouan sous la VIᵉ dynastie, et dont les tombeaux voisins nous ont appris les noms : il s'appelait Hirkhouf, fils d'Ari, et M. S. a fort habilement reconstitué son arbre généalogique (p. 17). Ses titres nous montrent la considération dont il jouissait de son vivant : il était « Chef, gouverneur du sud, décoré de l'abeille et du col-« lier, ami unique (τῶν πρώτων φίλων), lecteur et intendant des registres du « dieu local [2], Chef du Secret de la parole, qui donne les ordres pour le « pays du sud, l'intime de son maître, qui fait tout ce que loue son maître « et répand la crainte de l'Horus dans les pays étrangers [3], qui apporte

1. Une partie des résultats ont été annoncés par le père de M. E. Schiaparelli, M. L. Schiaparelli, dans une note publiée dans les Comptes rendus de l'Académie des Sciences de Turin, t. XVIII, bulletin de mai 1892, p. 214-216.

2. *Mir* : le signe qui se trouve après ce mot, se rencontre assez souvent dans les textes des Pyramides. Le titre *mir* ne me paraît pas pouvoir être confondu, comme le fait M. S. (p. 7, note 2), avec un titre mentionné dans l'inscription d'Ouni, et où il faut lire avec E. de Rougé, *Smirouou noubou*, les amis *d'or*.

3. *Didi nirou Horou m sitou* : le mot *nirou* est écrit avec le *vautour*, déterminatif de la syllabe *nir*, et le *lion* qui, placé entre *r* et *ou*, les double en sa valeur *rou*.

« les produits de tous les pays étrangers à son maître, le directeur de tous « les pays étrangers de la région du midi, Hirkhouf. » Les petites légendes réparties sur les piliers nous répètent son protocole à satiété avec des variantes insignifiantes. L'inscription tracée sur le linteau de la porte, en dehors, est une dédicace de la tombe composée par la réunion de plusieurs formules très connues et par conséquent facile à remplir en son entier, malgré les lacunes considérables que M. S. y signale : « J'ai vu « mes revenus, je suis descendu dans mon domaine, je suis descendu « dans mon bien-fonds, construisant mon tombeau, élevant ma statue « en bois de cèdre, j'y ai creusé un bassin, j'y ai planté des sycomores, « car le roi m'a honoré, j'ai été le père de tous les gens de ma « maison [1], le sage en ses desseins qui a fait le bien à tous les « siens, le chéri de mon père, le loué de ma mère, l'amour de tous mes « frères, car j'ai donné du pain à l'affamé, des vêtements au nu, j'ai « donné des barques à qui n'en avait plus. O vous vivants qui êtes « encore sur terre et qui passerez devant ce tombeau soit en descen- « dant le Nil, soit en le remontant, et qui direz : *Milliers de pains et de « bière au maître de ce tombeau!* — je recevrai ces offrandes en l'autre « monde [2]. Moi, je suis, en effet, le savant instruit des formules, muni « des amulettes, le lecteur qui connaît son métier [3]. Tout individu qui « entrera dans ce tombeau et qui y enlèvera quelqu'une des choses qui y « sont déposées, le dieu grand (Osiris) lui en demandera compte (au tri- « bunal des morts) [4]. Je suis celui qui dis le bien, qui fait toujours ce qui « plaît [5], je n'ai jamais fait le mal, je n'ai jamais commis de violence con- « tre personne, mais j'ai aimé ce qui est bon auprès du dieu grand ; je « n'ai jamais menti, mais j'ai fait le bien et j'ai été exempt de mauvaises « actions contre ceux qui dépendaient de moi ! »

Ces formules nous donnent une haute idée des vertus du mort ; elles n'auraient pas suffi à lui assurer l'honneur parmi nous d'une étude individuelle, si les deux inscriptions gravées à droite et à gauche de la porte ne renfermaient sur sa vie les renseignements les plus curieux. Hirkhouf avait été un grand voyageur, un ancêtre éloigné de ces explorateurs qui parcourent en tous sens le continent africain. Il était né au début de la VI[e] dynastie ; trop jeune pour rien faire sous Papi I[er], il avait commencé ses caravanes sous Mihtimsaouf I[er], fils et successeur de ce roi, et les avait continuées sous Papi II. Ces longues courses paraissent avoir été de tradition dans la famille ; il entreprit sa première tournée avec son

---

1. Litt. : « *J'ai fait* le père, *egi patrem*. »

2. Litt. « je passerai avec ces choses à l'autre monde », *aui r sit hirsenou m khri noutrî*.

3. *Khri-habi rokh ro.f*, litt. « le lecteur *qui connaît sa bouche* ». Le *lecteur* est le maître des cérémonies, le prêtre ou le magicien qui connaît les rites et les formules.

4. *Aonf r ouzâ-hiris an noutir âa*, où l'orthographe particulière du verbe *aou* joint au pronom *f* de la 3[e] personne est celle qu'on trouve dans les Pyramides.

5. Litt. : « qui renouvelle le plaisant. »

père qui, probablement, n'en était pas à son coup d'essai. Ce que furent ses opérations, on le comprendra en lisant le récit malheureusement trop court qu'il nous en a laissé. La première des deux inscriptions où il nous les raconte est tracée sans lacunes sur le montant droit de la porte d'entrée [1], au-dessus d'un portrait en pied assez mal conservé. « La Majesté de Mirnirî m'envoya avec mon père, l'ami unique, le lec- « teur Iri, au pays d'Amami, pour ouvrir la route vers cette région : je « le fis en sept mois et j'en rapportai toute sorte de denrées, ce dont je « fus loué très fort. — Sa Majesté m'envoya seul une seconde fois. Je « sortis par le chemin d'Éléphantine, je voyageai dans le pays d'Iritit, « dans celui de Sokhir (?) et dans celui de Tourires (?) d'Iritit l'espace de « huit mois, et j'apportai toute sorte de denrées de cette contrée, en « très grande quantité, telle que jamais on n'en avait apporté autant « vers ce pays d'Égypte auparavant. Je voyageai dans les bourgs du pays « d'Ouâbou chez les gens d'Iritit, je traversai ces régions, prouesse « qu'on ne trouve point qu'ait jamais faite aucun des amis uniques « directeurs des registres qui sont sortis vers le pays d'Amami avant « moi. — Aussi Sa Majesté m'envoya une troisième fois [2] vers la contrée « d'Amami : je sortis avec mon père sur le chemin d'Ouhaït, je trouvai « les gens de la contrée d'Amami qui marchaient vers la terre des Timi- « hou pour faire la guerre aux Timihou, à l'angle occidental du ciel ; « je sortis avec eux contre la terre des Timihou et je la conciliai si bien « qu'elle fut à rendre hommage à tous les dieux du Roi. » L'inscription continue sur le montant gauche [3], mais la première ligne en est à moitié détruite et le haut de toutes les autres assez mutilé, ce qui m'empêche de rétablir complètement la suite du récit. Je ne crois pas qu'il y fût question d'une quatrième expédition, car la troisième n'était point terminée au bas de l'inscription précédente : il y manque la mention des denrées apportées et des éloges reçus par le héros de l'aventure, toutes choses qui se rencontrent au contraire dans les lignes 3 et 4 de notre inscription de gauche. Je crois que Hirkhouf racontait comment il avait décidé l'Amami à suivre l'exemple des Timihou et à rendre hommage à Mirnirî son seigneur et à lui donner des troupes pour l'escorter jusqu'en Égypte : « Or je conciliai ce peuple d'Amami [et [4] je voyageai « dans Amami] depuis le pays d'Iritit jusqu'aux extrémités d'Ouâbou. « Je trouvai le peuple d'Iritit, Ouâbou, les gens d'Ouaouait, [vivant] en « paix. Je voyageai avec ccc ânes chargés d'encens, d'ébène, d'ivoire, « de peaux de rhinocéros, de peaux de léopard et avec un éléphant (?) « et toutes sortes de denrées excellentes. Or, quand le peuple d'Iri-

1. Schiaparelli, p. 17-19.

2. *M khomti pou sopou*, où le mot *trois* est écrit en toutes lettres, comme le mot *deux* à la ligne 5 de notre inscription.

3. Schiaparelli, l. 22-24.

4. Restituer quelque phrase comme *Ha-ni m Amamiou*.

« tit, Ouâbou, les gens d'Ouaouaït virent qu'il y avait une quan-
« tité de troupes du pays d'Amami qui voyageaient avec moi vers la
« Résidence, ainsi que les soldats qui avaient été envoyés avec Ouni, ce
« peuple [d'Ouaouait] me donna pour la seconde fois [1] des bœufs, des
« ânes et tous les produits [2] de la contrée d'Iritit, à cause de l'habileté
« que j'avais déployée, supérieure à celle de tout ami unique, directeur
« des registres, qui avait été envoyé en mission au pays d'Amami aupa-
« ravant. Alors, quand cet humble serviteur que voici [3] descendit par
« eau à la Résidence, on [le Pharaon] fit aller à sa rencontre l'ami uni-
« que Ouni, avec un bateau chargé de confiseries, de délicatesses et de
« bière », à la fois pour l'honorer et pour le réconforter après les privations qu'il avait dû éprouver au cours de ce long voyage. Ouni est le ministre de Mihtimsaouf, dont Mariette découvrit le tombeau et l'inscription à Abydos. Les mémoires de Hirkhouf se joignent donc aux siens et éclaireront quelques points obscurs de son histoire.

Entreprit-il une quatrième expédition sous Papi II, le frère et successeur de Mihtimsaouf? M. S. le pense et s'appuie sur une longue inscription qui couvre le parement extérieur du tombeau, à droite de celle qui encadre la porte. Elle est assez mutilée, et il y manque des portions de lignes; l'usure de la muraille et la mauvaise qualité de la pierre ont rendu ce qui reste peu lisible par endroits, et bien que la copie ne paraisse pas toujours correcte, M. S. a tiré de ce texte difficile un très bon parti. Je l'entends de façon un peu différente, mais sans répondre entièrement de mon sens, et sans prétendre donner, pour le moment, autre chose qu'une paraphrase de plusieurs passages mutilés. Il n'est pas d'ailleurs conçu dans les formes ordinaires, mais c'est un rescrit royal daté de l'an II, le troisième mois de Shaït, le XVIII, adressé par Papi II à Hirkhouf, et qui n'a d'analogue jusqu'à présent que le rescrit d'Amenemhâït II dans le Conte de Sinouhit [4]. « Ayant
« pris connaissance des paroles de cet écrit que tu as envoyé au roi à la
« résidence, on a su que tu étais revenu en paix de l'Amami, avec les
« soldats [5] qui étaient avec toi. Tu as dit tous les cadeaux qui étaient
« avec vous, à savoir : que tu as rapporté tous les tributs très bons que tous
« les sheikhs Amamiens ont donnés au double du roi des deux Égyptes
« Nofirkerî, vivant à toujours et à jamais ; — Tu as dit tous les cadeaux

---

1. Corriger *hi ouahemt hi rtat-ni* « réitéra de me donner ».

2. Ici une énumération de denrées; je ne puis la rétablir avec les débris de signes que M. Schiaparelli donne en cet endroit.

3. Cfr. sur cette expression d'humilité par laquelle un personnage se désigne lui-même, la note de Borchardt dans la *Zeitschrift*, t. XXVII, p. 122-124.

4. Maspero, *les Contes populaires de l'Egypte Ancienne*, 2e édit. p. 112 sqq. C'est probablement par un rescrit analogue qu'Amten reçut la maison et le jardin dont le Pharaon Snofrouî le gratifia en récompense de ses services.

5. L'homme placé derrière ce mot n'est pas ici le prénom de la personne, c'est le déterminatif du mot *mâshaou*.

« qui étaient avec vous, à savoir : que tu as ramené ce *Dinka*, danseur du « dieu, de la *Terre des Mânes*, semblable au *Dinka* que le serf divin « (du bélier de Mendès), Oirdidou, apporta de Pouanit au temps d'Assi ; « — Tu as dit à Ma Majesté que jamais nul autre vers Amami n'avait « amené rien de semblable à ce Dinka auparavant, nul des missionnaires « qui voyagent pour faire tout ce qu'aime et loue ton Seigneur, nul de « tous les gardiens qui sont installés à demeure avec moi (sur les fron- « tières) faisant tout ce qu'aime, loue et ordonne ton maître ; — Aussi « Sa Majesté fera que tes entreprises sages et prudentes soient à gloire et « profit au fils de ton fils et aux fils de celui-là, afin que tous les hommes « disent, quand ils entendront ce que Ma Majesté t'a fait : « C'est comme « les choses que Sa Majesté a faites à Hirkhouf, quand il descendit de « l'Amami, veillant à faire ce qu'aimait, louait, ordonnait Son Maître en « toute circonstance, — en barque, vers la résidence royale... » Tu as « donc amené (en Égypte) ce Dinka avec toi, que tu amènes de la *Terre* « *des Mânes*, vivant, en bonne santé, pour danser le dieu, pour divertir « et pour amuser le roi des deux Égyptes Nofirkerì, vivant à jamais. « Quand il descendra avec toi dans la barque, fais qu'il y ait toujours « derrière lui des gens avisés de peur qu'il ne tombe à l'eau ; quand il se « couchera pendant la nuit [1], fais que des gens viennent pour s'asseoir « derrière lui, de peur qu'il ne s'échappe d'une course rapide pendant « la nuit ; Ma Majesté souhaite, en effet, voir ce *Dinka* plus que tout « autre tribut qui vient des merveilles de Pouanit. Quand tu seras arrivé « de ton pays à la cour, si tu amènes ce *Dinka* avec toi vivant et en « bonne santé, Ma Majesté te fera plus d'honneur que ne fût fait au « serf du bélier de Mendès Oïrdidi, au temps d'Assi, — selon le désir de « mon cœur qui est de voir ce *Dinka* ; l'on a apporté des ordres à tout « Régent de domaine, à tout inspecteur intendant des prophètes, pour « ordonner aux stations (situées sur le passage de ce Dinka) de charger « (sur le bateau qui l'amènera) des provisions avec lui, de tout château dé- « pendant de la Daïrah royale et de tout temple, donations qui n'avaient « jamais été faites auparavant. » La lettre de ce rescrit n'oblige pas à supposer que Hirkhouf eût entrepris un nouveau voyage : s'il l'eût fait, il l'aurait probablement raconté à la suite des trois que nous connaissons. Je crois que le dernier de ceux-ci ne s'était terminé qu'à peu près vers le temps où Mihtimsaouf mourut : Hirkhouf envoya son rapport au roi nouveau, et celui-ci lui répondit, en l'an II de son règne par l'ordre d'amener le *Dinka* à la cour, et par la promesse d'une récompense extraordinaire si le Dinka arrivait vivant.

La langue de ces textes curieux est à peu de chose près celle de l'inscription d'Ouni : elle présente pourtant certaines particularités, peut-être dialectales, qui mériteraient une étude minutieuse. Je me bornerai

1. Le signe qui suit le mot *Gorhou* est *le ciel étoilé*, écrit cursivement et non *la peau d'animal*.

à signaler ici une forme grammaticale, sinon nouvelle, du moins de rare occurrence, et qui n'a pas été encore bien expliquée. Parlant de son troisième voyage, Hirkhouf écrit : *qimou-ni ti-Amamiou shemou-rof r-to Timihou r âhou Timihou*. M. S. n'a pas tenu compte du *ti* qui précède *Amamiou* et, prenant *l'homme* qui suit ce mot pour le pronom de la 1re personne, a traduit : « Jo trovai *il mio Amam* e marciai attraverso « ad esso fino al paese dei Tamahu, insieme a soldati Tamahu. » On trouvera plus loin, au milieu des lacunes... *m-sa ti-Amamiou akhir s-hotpou-ni ti-Amamiou pouf;* puis *Qimou-ni ti Irititou* et *Akhir maai ti-Irititou*. Le préfixe *ti* suivi d'un nom de peuple se retrouve seul dans quelques mots comme *Ti-masiout*, *l'accoucheuse*, suivi du relatif *nti* dans *ti-nti-htorou*, la cavavalerie, et dans beaucoup de noms propres *ti-nti-Osiri*, *ti-nti-Khiti*, etc. : ces derniers mots, déjà observés, ont fourni le sens du préfixe, *celle qui appartient à Osiris*, *celle qui appartient au dieu Khiti*, et dans les noms communs cités plus haut, *celle qui est d'attelages*, la cavalerie des chars de guerre, *celle qui est pour l'enfantement*, l'accoucheuse. *Ti-Amamiou*, est donc *Ce qui est*, ou plutôt le collectif étant féminin, *celle qui est les Amami*, l'ensemble des Amami, l'ensemble des Iriti. Les passages cités plus haut se traduiront donc : « Je trouvai *la tribu des Amami* qui marchait vers le pays des Timi-« hou », et «... derrière *la tribu des Amami* ; or je me conciliai *cette « tribu des Amami »*, et plus loin : « Je trouvai *la tribu des Iriti* », « Or, et quand je vis *la tribu des Iriti*. » Ma traduction *la tribu des Amami* ou *des Iriti* n'est qu'un équivalent lointain, qui donne le sens général de l'expression où entre *ti-*, sans rendre la valeur grammaticale précise de l'affixe. On comprend maintenant comment il se fait que les scribes égyptiens aient pu expliquer le nom berbère des Timihou par *les peuples du Nord :* ils ont cru ou feint de croire que Timihou était un composé du *ti-* en question et de *mihit*, le Nord.

M. S. a étudié en détail le nom des peuples mentionnés par Hirkhouf, et voici les identifications qu'il propose. L'*Amami* est le Kordofan avec les pays qui en dépendent [1]; les Timihou que Hirkhouf rencontre en traversant l'Amami, auraient occupé le Wadai et peut-être la partie occidentale du Darfour : la masse de leurs tribus était cantonnée alors dans le bassin du lac Tchad et sur le cours moyen du Niger [2]. L'Iritit et, au sud de l'Iritit, l'Ouâbou, devaient se trouver sur la rive occidentale du Nil au sud de Dongola, et peut-être sur la rive orientale, vers Abou-Hamad [3]. M. S. s'est laissé entraîner, je le crains, hors des limites où les autres documents que nous avons sur ces pays nous obligent à demeurer enfermés. Le passage de l'inscription d'Ouni où ils sont mentionnés, et qu'il cite est des plus concluants, à cet égard, quand on le replace dans

1. « Il Kordofan colle regione dipendenti era dagli Egiziani conosciuto sotto il « nome di *Amam* » (*Di una Iscrizione*, p. 3). Cfr. *Una tomba Egiziana*, p. 27.
2. Schiaparelli, *Una tomba*, p. 29-30.
3. Schiaparelli, *Una tomba*, p. 27-28.

son contexte. Ouni raconte que Pharaon l'a envoyé à Éléphantine pour creuser les chenaux de la cataracte [1] et pour construire des galiotes destinées au transport du granit en bois de Sont du pays d'Ouaouait; sur quoi les sheikhs des pays d'Ouaouait, d'Amami et de Maza se mettent à couper des arbres pour son compte. Ouaouait est la partie du désert nubien, à droite du Nil, qui va de la hauteur d'Assouan à celle de Korosko; Maza est au sud d'Ouaouait et lui confine, touchant d'une part au Nil, de l'autre à la Mer Rouge où on le retrouve dans les listes de Thoutmosis III. Ces deux peuples occupent les vallées à l'est, où poussent les forêts claires d'acacias et d'arbres analogues, dont Ouni avait besoin pour ses constructions navales. L'Amami est sur la rive opposée du Nil, et un autre passage de la même inscription énumère les peuples du désert de telle façon qu'Amami corresponde à Ouaouait et Iritit à Maza. J'en conclus qu'Amami est le pays à l'Ouest du Nil, entre Assouan et Derr ou à peu près, et Iritit les contrées situées au sud d'Iritit, entre Derr et la seconde ou la troisième cataracte. Dans cette donnée, l'Ouâbou serait un canton au sud d'Iritit vers Dongolah, sur l'une ou l'autre rive du fleuve. Quant aux Timihou, il n'y a pas besoin de les aller chercher dans le Wadaï : ils occupaient la Grande Oasis, dont le pays d'Ouhait est une partie et peut-être un des noms. Le troisième voyage de Hirkhouf sur le chemin d'Ouhait, aurait été dirigé d'Éléphantine sur les parties Sud de l'Oasis : Hirkhouf, tombant au milieu d'une guerre entre les Timihou et l'Amami, aurait réussi à tout arranger en réconciliant les deux ennemis, et en leur faisant reconnaitre la suzeraineté de Pharaon. Je ne puis qu'indiquer ici cette solution du problème : j'espère donner ailleurs les arguments et les textes à l'appui.

Ce qui a sans doute décidé M. S. à mener son héros fort loin, c'est ce curieux décret, où il est question du *Dinka*, amené par Hirkhouf de l'Amami et originaire de la *Terre des Mânes*. Pour M. S. ce Dinka est un nain, appartenant à l'une des populations pygmées de nom analogue, les Dokos ou Dongos établis au sud du pays de Kaffa, les Tikki-Tikki et les Akka de Chaillé-Long et de Schweinfurth sans parler des tributs naines que Stanley a signalées sur le cours supérieur de l'Arouwimi : Hirkhouf n'aurait point pénétré jusque dans ces contrées, mais il aurait rencontré un individu d'une des races pygmées dans la *Terre des Mânes* et l'aurait emmené avec lui en Égypte. Cette *Terre des Mânes* serait, selon lui, située au-delà du 10° de latitude, à l'Occident des Gallas et du pays de Kaffa, ce qui la mettrait en rapport direct avec les Donkos ou Dokos du Djob supérieur [2]. Il y a une question préliminaire que soulève ce nom de Dinga, c'est d'examiner s'il est un ethnique marquant un peuple étranger, ou simplement un nom commun appartenant à l'Égyptien. Les particularités du système graphique égyptien nous per-

1. Cfr. *Recueil de Travaux*, t. XIII, p. 203-204.
2. Schiaparelli, *Una tomba*, p. 31-33, *Di una Iscrizione*, p. 4-5.

mettent de la trancher à coup sûr. Les noms étrangers ne manquent pas dans les inscriptions de Hirkhouf, et tous ceux d'entre eux qui ne sont pas formés de mots égyptiens, comme l'est celui de *Terre des Mânes*, sont suivis du signe des montagnes s'ils marquent un pays, du signe des montagnes et du signe de l'homme s'ils marquent le peuple d'un pays : cette orthographe est constante dans le texte que M. S. a publié. Or, le mot Dinga n'est pas suivi de ce signe des montagnes qu'il devrait avoir, s'il était un nom de pays ou de peuple. Ce n'est pas qu'il manque de déterminatif, il en a trois : un premier qui est l'*oreille de veau* ; un second d'un homme debout, les bras tombants, vêtu d'un peigne qui lui descend aux genoux ; un troisième de l'homme accroupi. Il serait vraiment extraordinaire, si *Dinga* cachait un nom étranger de peuple lointain, que le rédacteur de l'inscription ne lui eût pas donné le signe des montagnes, qu'il a accordé à tous les autres noms de peuples qu'il écrivait. Je crois donc que le rapprochement de Dinga avec un ethnique africain tel que Donko, Dokko, Tikki, Dinka, n'est pas légitime. *Dinga* est, comme le prouve la nature des déterminatifs qui l'accompagnent, un nom commun, dont il faut chercher le sens dans le vieux fond de la langue égyptienne, et il n'y a pas de conséquences ethnographiques ou géographiques à tirer de lui. On pourrait aisément le rattacher à quatre ou cinq racines différentes, mais ce serait sans profit réel, car le sens du mot lui-même ne ressort pas clairement de l'inscription. Le second déterminatif, le seul qui nous éclairerait, n'est pas malheureusement assez net. S'il a vraiment la forme que lui a prêtée M. Schiaparelli, il se rapprocherait du signe de l'*homme ordinaire debout* ou du *chef;* serait-ce un homme d'aspect imposant, un géant? Je ne m'arrête pas à cette première hypothèse. Bien que le signe ne soit pas identique à celui qui détermine le mot *nain (nemmou)* dans l'inscription ptolémaïque où il est question des pygmées du Haut-Nil, je n'ai aucune répugnance à y reconnaître un nain. *Dinga* serait, en ce cas, un mot signifiant une variété de nain particulière, non pas une variété ethnogra- phique, mais une variété physiologique. Un estampage du signe permettrait peut-être de reconnaître laquelle.

La fonction de ce *Dinga* était de danser et de divertir le roi, ce qui s'accorde bien avec la fonction des nains qui, en Égypte comme ailleurs, ont eu le privilège de fournir des bouffons de cour : je ne rappellerai qu'en passant et pour mémoire le bas-relief de tombeau Memphite conservé à Boulaq, où l'on voit un nain armé d'un bâton se terminant en main et tenant en laisse un cynocéphale aussi grand que lui. Mais la danse spéciale du *Dinga* est exprimée deux fois par une expression que M. S. rend *danser divinement* [1]; cette traduction est, je crois, à modifier.

1. Schiaparelli, *Una tomba*, p. 20-21. Le signe bizarre que M. Schiaparelli a placé sous l'*homme dansant*, est une forme incorrecte de *la hache*, signifiant le mot *dieu, noutir*

Le sens littéral d'*Abaou noutir* est *danser le dieu*, soit exécuter la danse appelée *le dieu*, soit, ce qui revient au même par une autre voie, exécuter *la danse du dieu*. Il y aurait un assez long travail à faire sur cette danse : je ne puis ici qu'en donner les conclusions. Il n'y a en Égypte qu'un dieu danseur, Bîsou (Bès), dont les monuments nous font connaître l'étrange figure. Or, Bîsou est un nain, à grosse tête, aux membres énormes, vêtu de la peau du féli *(Bîsou)* auquel il doit son nom. Le dieu Bîsou est étranger en Égypte : il y vient du sud, et plus spécialement du pays de Pouanit, comme une des formes d'Hathor. D'autre part, le *Dinga* est probablement un nain; il danse, il vient du sud de l'Égypte, et, une fois au moins, sous le règne d'Assi, du pays de Pouanit. Je ne crois pas trop m'avancer en disant que la *danse du dieu*, que dansait le *Dinga*, était la danse du dieu Bisou, soit la danse guerrière avec l'épée ou le bouclier, soit la danse pacifique, avec la harpe portative des tribus du désert. Si je ne me trompe, ce rapprochement nous permet de conjecturer quelle espèce de nain les Égyptiens appelaient *Dinga;* c'est le nain semblable au dieu Bîsou, c'est-à-dire un individu assez rare, surtout s'il avait, comme son prototype divin, le mérite de venir de Pouanit ou des régions analogues. Celui de Hirkhouf passait pour être originaire de la *Terre des Esprits*. La *Terre des Esprits* n'est pas une région déterminée, c'est un terme emprunté aux croyances populaires de l'Égypte et répondant au même ordre d'idées qu'exprime le nom d'*Ile de double* connu par le comte de Saint-Pétersbourg. De même qu'on plaçait au midi l'origine du Nil terrestre, on y mettait des contrées où vivaient les âmes des morts. Ces contrées avaient, à côté de leur population funèbre, une population vivante douée de connaissances magiques ou de figure particulière, qui en rendait les individus recommandables à titres divers. Les *Dingas* devaient être assez sauvages, car Papi II recommande à Hirkhouf de prendre des précautions extrêmes pour amener le sien vivant et en bonne santé à la cour : il fallait une surveillance de jour et de nuit pour l'empêcher de se tuer ou de s'échapper. Les *Dingas* étaient évidemment quelque chose d'analogue pour l'humeur et les qualités à ces hommes-singes, à ces *nesnas* dont Maçaoudi nous conte de si curieuses histoires.

Tout cela demanderait un examen attentif : j'en ai dit assez pour montrer tout l'intérêt qui s'attache à la découverte de M. S. et à son mémoire. Le texte soulèvera probablement de longues controverses et des discussions minutieuses : à quelque résultat qu'elles aboutissent, M. Schiaparelli aura eu le mérite d'en saisir du premier coup le sens et la valeur, et de laisser relativement peu à faire à ceux qui l'expliqueront après lui.

G. Maspero.

---

516. — **De S. Isaaci Ninivitæ vita, scriptis et doctrina.** Accedunt ejusdem Isaaci tres integri sermones quos e codicibus syriacis Musæi Britannici descripsit, latinitate donavit, notis instruxit et, collatione ad græcam versionem facta nunc primum publici juris facit I. B. CHABOT. — Paris, Ernest Leroux, 1892, in-8, p. XIV, 106 et 42.

On sait l'importance et l'extension que prit la vie monastique chez les Syriens dès le IVe siècle, après que saint Eugène en eut apporté l'institution d'Égypte dans la Mésopotamie orientale. Le couvent était le centre des études et la pépinière d'où sortaient les évêques; mais, près du couvent, était la montagne où le moine, pour atteindre à la perfection, allait souvent passer plusieurs années dans la solitude, et d'où il revenait purifié et inaccessible aux tentations mondaines; quelquefois même il y achevait sa vie dans la prière et l'extase. L'ascétisme était comme le couronnement de la vie monastique, aussi occupe-t-il une place honorable dans la littérature foncièrement ecclésiastique des Syriens. Un des auteurs les plus célèbres dans ce genre est Isaac de Ninive, dont les œuvres furent traduites en arabe, en éthiopien, en grec et en latin, sans parler de quelques versions dans d'autres langues européennes. Et cependant ces œuvres n'avaient pas encore été l'objet d'un examen approfondi. On saura donc gré à M. l'abbé Chabot d'avoir appelé de nouveau l'attention sur ce personnage et d'avoir publié la thèse très étudiée qu'il a écrite pour l'obtention du grade de docteur en théologie.

On connait peu de chose de la vie d'Isaac. Une notice placée en tête de la version arabe et qu'Assémani avait fait connaitre dans sa *Bibliotheca orientalis*, nous apprend qu'il fut d'abord moine dans le couvent de Mar Mattaï près de l'ancienne Ninive et qu'il se retira ensuite dans la montagne pour y vivre en anachorète dans une cellule. A cette époque de sa vie il fut nommé évêque de Ninive, mais il se démit bientôt de ses fonctions pour passer le reste de ses jours dans le désert de Scété en Égypte, où les Syriens comptèrent de nombreux moines.

A quelle époque vivait Isaac? La notice dont nous venons de parler indique le commencement du septième mille depuis la création du monde, ce qui équivaudrait au commencement du VIe siècle de notre ère, en comptant 5508 ans jusqu'à J.-C. d'après l'ère byzantine. Mais cette mention n'a pas grand poids car elle a été ajoutée après coup à la notice. Cependant M. C. pense que c'est vers cette époque, ou plus exactement dans la seconde moitié du Ve siècle, qu'il convient de placer Isaac. On ne voit dans ses écrits aucune trace certaine des hérésies, soit nestorienne, soit jacobite, qui au VIe siècle avaient conquis toute la Syrie et la Mésopotamie. Isaac a du reste été accepté comme un Père de l'Église par tous les Syriens sans distinction, honneur dont il n'aurait pas joui, s'il avait appartenu à une confession dissidente. On ne saurait opposer à cette thèse, ajoute M. C., un passage de la version arabe qui cite Jacques de Saroug, auteur du VIe siècle, car ce passage est interpolé et ne se trouve pas dans le syriaque. La date adoptée par M. C. nous

semble être la vraie. Cependant ce n'est pas sans surprise que nous avons lu ensuite, p. 71, le nom d'Evagrius parmi les autorités les plus fréquemment citées par Isaac. Ce nom suivant celui de Socrate, on pense à l'historien qui, pendant la seconde moitié du VIe siècle compléta l'histoire ecclésiastique de ce dernier. S'agirait-il au contraire d'Evagrius d'Antioche ou d'Evagrius du Pont qui vécut en anachorète dans le désert de Scété ? C'est ce que l'examen des nombreux passages où ce nom est cité, a dû apprendre à M. C. ; il est regrettable qu'il ne nous ait pas renseigné sur ce point.

La partie consacrée aux écrits d'Isaac renferme une liste de ces écrits qui comprend quatre vingt-trois traités, en dehors de six autres traités attribués à cet auteur, mais que M. C. rejette, quatre comme douteux et deux comme appartenant certainement à un autre écrivain. La publication ou même l'analyse détaillée de ces traités aurait dépassé le cadre du travail de M. C., qui donne seulement quelques extraits à l'appui de son exposé de la doctrine ascétique d'Isaac. Mais, quand les œuvres d'Isaac seront publiées dans la *Patrologie syriaque* actuellement en préparation, il y aura lieu de rechercher, en comparant le texte syriaque et le texte grec, de quel côté se trouve l'original ou la traduction pour chacun des traités inscrits sous le nom de ce Père. L'utilité de cette recherche nous a été démontrée par la lecture des trois sermons que M. C. a publiés en appendice, p. 1-41. Notre impression est que ces morceaux ne représentent pas un original syriaque, mais une traduction grecque. Pour le second morceau, nous n'avons guère de doutes : p. 14, l. 6, l'auteur rend maladroitement par « changement de paroles » le grec ἀντιλογία « contradiction » qu'il n'a pas compris; — p. 22, l. 14, le mot ταμεῖον qui a les deux sens de « chambre » et de « trésor » est traduit par « chambre » quand c'était le second sens qui était de saison ; — p. 26, l. 8, « comme dit la parole » doit s'entendre du Physiologus ; la première partie du nom n'a pas été traduite, [φυσιο]λόγος ; les articles sur la perle, la cigogne (ou l'outarde) et les Sirènes sont empruntés à l'ouvrage qui porte ce titre ; — p. 30, l. 9-10, le grec « un régime qui consiste en une seule espèce de nourriture » est rendu par un mot à mot barbare et inintelligible. On pourrait encore multiplier les citations de locutions qui trahissent un traducteur peu habile, ajoutons seulement « dans le poids que », p. 32, l. 3, pour « suivant la mesure que ».

Les deux autres sermons appartiennent vraisemblablement à la même rédaction. Le premier cite le Nouveau Testament d'après le grec et non d'après la Peschitta dont se servaient les Syriens au Ve siècle (voir Append. p. 4, note 3). Le troisième sermon suit, de son côté, la chronologie grecque et non celle de la Peschitta pour le comput des années depuis la création jusqu'à l'ère chrétienne (voir Append. p. 37, note 3 ; comparer Aphraate, éd. Wright, p. 474 et suiv.). Le traducteur syriaque avait sous les yeux un texte grec qui différait sur plusieurs points de celui publié dans la *Patrologie* de Migne.

Quant aux fragments des autres livres d'Isaac imprimés et traduits par M. C., ils sont trop courts pour qu'on puisse juger de leur rédaction primitive. Toutefois nous n'hésitons pas à rattacher à un original grec le fragment des pages 99-100. Ces longues périodes où la préposition *ba* permute sans cause apparente avec la préposition *min*, ne portent pas un cachet syriaque ; la série des substantifs précédés de la négation décèle une traduction littérale de substantifs grecs avec l'alpha privatif.

Le travail de M. C. témoigne d'une grande érudition. Nous recommandons au lecteur l'exposé de la doctrine ascétique d'Isaac, fruit de consciencieuses lectures et de laborieuses recherches. Le livre est écrit dans un latin correct et d'une lecture facile. La traduction est exacte dans son ensemble ; on ne sera pas surpris que quelques nuances de style aient échappé à l'auteur dans ces prémices de son labeur [1]. Grâce à cette traduction, les fautes d'impression malheureusement trop nombreuses sont faciles à corriger. M. C. nous entretient des difficultés qu'il a rencontrées pendant la correction des épreuves ; il est très excusable, mais il aurait pu se conformer à l'habitude de donner une liste des errata [2].

Sur la couverture du livre, M. Chabot annonce l'édition, sous presse, de la légende de Mar Bassus, martyr persan, et, en préparation, l'édition de la quatrième partie de la Chronique de Denys de Tellmahré. Nous saluons avec reconnaissance les efforts de ce jeune orientaliste, dont l'avenir est plein de promesses et nous souhaitons vivement qu'il mène à bonne fin les nouvelles publications qu'il a entreprises.

Rubens Duval.

---

527. — J. Beloch. **Studi di Storia antica**, fasc. I, Roma, Lœscher, 1891, 207 p. in-8.

M. J. Beloch, professeur à l'Université de Rome, se propose de pu-

---

1. Traduire : p. 83, l. 19. « En vérité, mes Frères, si pendant le jour même, l'ascète n'a pas de souci des choses du corps ni de préoccupation passagère, O alors la séparation du monde est facile, et petite est la vigilance (nécessaire) pour rester éveillé » ; — p. 88, l. 8 « quelques *marmitha* » ; — p. 89, l. 9, « Tel, après avoir chanté des psaumes pendant une partie du soir, passe *(ma'bar)* le reste de la nuit prosterné... » ; — p. 98, l. 8-9, « et qu'il voie en lui-même à se préserver des routes étroites du péché » ; — Append, p. 15 fin, « en voulant établir une justice sans miséricorde, il l'accuse » ; — Append. p. 21, note 1, au lieu de *pakesch*, il faut lire *payisch* qui répond au grec ἀπολείπεται et traduire : « Tant qu'il lui reste encore une occasion de travailler *(poulhaneh)* » ; — Append. p. 26, l. 16, « ainsi personne ne peut être digne de... »

2. Nous ne croyons pas utile de donner ici cette liste ; il nous suffira de faire remarquer que, p. 21, note 1, il faut lire Isaïe LIII, 6 ; p. 29, note 1, le texte syriaque doit être corrigé d'après le catalogue des ms. syriaques de Wright, p. 580 *b*, qui rendait inutile la reproduction de ces clausules ; p. 53 note 1, l'édition du livre *De causa causarum*, par M. Kayser, Leipzig, 1889, n'est pas mentionnée.

blier une série d'études sur l'histoire ancienne, rédigées par ses élèves, sous sa direction, sinon sous sa responsabilité. Le premier fascicule de ce recueil contient trois dissertations relatives à l'histoire romaine, une relative à l'histoire grecque ; mais, en réalité, la moitié du volume se rapporte à la Grèce ; car l'étude de M. U. Pedroli sur les tributs des alliés d'Athènes remplit à elle seule plus de cent pages.

Ce travail porte exclusivement sur les célèbres inscriptions de l'Acropole qui contiennent les listes, non des tributs eux-mêmes, mais des offrandes prélevées chaque année sur ces tributs en faveur de la déesse qui en avait la garde. Après Bœckh, Kœhler, Kirchhoff et beaucoup d'autres, M. U. P. entreprend l'étude complète de ces documents, pour en tirer tout ce qu'ils peuvent nous apprendre sur cette partie de l'histoire financière d'Athènes.

Un premier devoir s'imposait à l'auteur de cette recherche minutieuse : c'était de réviser le tableau *(tributorum laterculus)* publié à la suite du t. I du *Corpus Inscriptionum atticarum* Ce tableau, en effet, laisse beaucoup à désirer, et M. U. P. n'a pas de peine à en signaler les erreurs et les lacunes. Lui-même dresse à son tour, d'après les mêmes documents, une série de listes nouvelles, qui constituent la base de tout son travail. Tous les chiffres de cette recension sont-ils rigoureusement exacts? Il nous serait difficile de l'affirmer ; mais du moins la disposition adoptée par l'auteur nous semble t-elle excellente : sur la même ligne, en face du nom de chaque ville, on peut lire les sommes successivement payées par elle, avec la date de ces paiements et le numéro de l'inscription qui en témoigne. De plus, certains signes conventionnels permettent de reconnaître quand le nom d'une ville figure sur un document sans le montant de sa taxe, ou bien quand il y a doute sur la lecture d'un chiffre.

A la suite de ces tableaux, M. U. P. consacre une étude spéciale à chacune des cinq provinces entre lesquelles était partagé le tribut des alliés, et chacun de ces chapitres contient un nouveau tableau. Mais cette fois les chiffres qui y figurent représentent, à côté de faits certains, des combinaisons dues à M. U. P. lui-même. C'est dire qu'une assez large place y est laissée à l'hypothèse. Seulement, chaque chiffre approximatif, indiqué dans le tableau par un astérisque, est discuté et justifié dans le texte. Ici encore la méthode de M. U. P. nous paraît en général ne donner prise à aucune critique.

Les résultats de ces études partielles sont résumés dans un chapitre final (ch. VII) : 1° quelles ont été les sommes fournies par le tribut annuel des alliés, entre les années 454 et 425? 2° à quelle somme s'élevait le tribut d'après la révision de l'année 425/4? Pour la première question, les chiffres varient entre 495 et 410 talents environ, ce qui amène l'auteur à discuter le témoignage de Thucydide (II, 13) : *προσιόντων μὲν ἑξακοσίων ταλάντων ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ φόρου κατ' ἐνιαυτὸν ὑπὸ τῶν συμμάχων τῇ πόλει*. M. U. P. estime que l'historien n'a pas voulu parler seulement

du tribut fédéral, mais aussi d'autres revenus que la ville pouvait retirer de ses alliés, comme de l'impôt du dixième (δεκάτη), perçu sur les marchandises qui venaient du Pont. Sur ce point, d'ailleurs, il ne fait qu'ajouter quelques arguments à l'explication proposée jadis par M. Beloch dans un article du *Rheinisches Museum* (t. XXXIX, 1883, p. 34 et suiv.). La réforme du tribut, en 425/4, n'a pas non plus donné les chiffres (1,200 et 1,300 talents) qu'attestent Andocide (*De pace*, 9) et Plutarque (*Arist.*, 24) : Athènes n'a jamais pu attendre de cette réforme qu'un revenu annuel de 1,000 talents environ.

Am. HAUVETTE.

Les trois études sur l'histoire romaine sont consacrées aux guerres des Romains contre Annibal et ont pour but de contrôler la sincérité du récit de Tite-Live, qui forme le fond de tout ce que les modernes ont écrit jusqu'ici sur la question. M. Cantalupi a composé la première; il s'est appliqué à distinguer, année par année, le nombre des légions opposées à Annibal en Italie et dans les provinces. Il est arrivé à des résultats qui paraissent admissibles ; il est tout au moins remarquable que la somme des légions que l'auteur obtient en additionnant les résultats de détail auxquels il aboutit pour chaque année est, d'une façon générale, conforme à celle que donnent les auteurs. L'explication des quelques différences existantes a été donnée dans un appendice par M. Beloch. La seconde dissertation est due à M. Clementi. Lui aussi examine, année par année, la tradition historique qui nous est parvenue sur la guerre des Romains en Orient contre Philippe, allié d'Annibal, complétant les lacunes de Tite-Live ou rectifiant ses assertions; une table chronologique des événements qui ont eu lieu de 217 à 205 av. J.-C. termine cette étude. Dans ses *Recherches chronologiques sur la deuxième guerre punique en Sicile*, M. Tuzi suit la même méthode que les précédents auteurs et obtient des résultats analogues. Il suffira, pour s'en convaincre, de mettre en parallèle le tableau des faits dressé à la page 83 et celui qui figure à la page 96 ; le premier présente la suite des événements d'après Tite-Live, le second donne le résultat des recherches de l'auteur : il est singulièrement plus complet.

En somme ces dissertations font autant d'honneur au maître qui les a inspirées qu'aux élèves qni les ont écrites sous cette inspiration.

R. CAGNAT.

---

528. — Marcel FOURNIER. **Histoire de la science du droit en France.** Tome III. Paris, Larose et Forcel, 1892. In-8 de XIV-743 p. Prix : 10 fr.

M. Marcel Fournier vient de publier dans une même année le tome III d'un grand recueil in-folio intitulé : *Les statuts et privilèges des universités françaises depuis leur fondation jusqu'en 1789*, et le

tome III d'un ouvrage in-8° intitulé : *Histoire de la science du droit en France*. Le tome III des *Statuts*, s'ajoutant aux tomes I et II, parus respectivement en 1890 et 1891, termine la première partie du recueil, laquelle est consacrée au moyen âge. Au contraire, le tome III de l'*Histoire* sera suivi plus tard des tomes I et II, dont l'auteur croit bon d'ajourner la publication après celle du tome IV, qui n'a pas encore paru. Cette particularité s'explique. Les tomes III et IV de l'*Histoire* forment un tout, portant comme sous-titre : *Les Universités françaises et l'enseignement du droit en France au moyen âge, ou histoire particulière de chaque centre d'enseignement*, et les matériaux de cette histoire particulière viennent précisément d'être mis au jour dans les trois volumes parus des *Statuts*. Le lecteur saura gré à M. F. de l'avoir ainsi mis à même de contrôler les dires de l'*Histoire* par les textes des *Statuts*.

Dans ce volume sont étudiés en grand détail les universités d'Orléans, Angers, Toulouse, Montpellier, Avignon et Orange. A la fin, se trouvent quelques mots sur différentes localités qui ont eu, dès le XIII[e] siècle, soit des universités mort-nées, soit des écoles municipales de droit ; l'auteur les répartit en deux groupes qu'il intitule assez bizarrement *centres du Midi* et *centres du Nord ;* pour un peu nous aurions eu des *centres du Centre*. Chaque étude spéciale offre les mêmes divisions : § 1. Généralités et histoire de l'Université ; § 2. Administration générale, personnel ; § 3. Organisation de l'enseignement du droit ; § 4. Les professeurs de droit ; § 5. Influence de l'Université. On doit reconnaître qu'on se trouve là en présence d'un travail considérable, très méritoire par certains côtés, et savoir gré à l'Académie des sciences morales et politiques de l'avoir provoqué d'abord, couronné ensuite.

En son genre, l'*Histoire* est très supérieure à ce qu'est la publication des *Statuts* dans le sien ; pourtant je n'oserais pas dire qu'elle va « jusques à l'exquis et à l'excellent », comme il est malheureusement trop certain que les *Statuts* « passent bien loin au-delà du pire. » C'est qu'en effet l'auteur ne paraît pas se préoccuper de ce fini dans le détail qui met le sceau à une œuvre d'érudition. Il y a dans son livre une partie où le manque de soin est vraiment criant, c'est celle — la plus neuve peut-être,—qui est consacrée aux professeurs de droit. M. Fournier a eu l'excellente idée de dresser et de publier une liste des maîtres qui ont enseigné le droit dans les différentes universités. Dans le mémoire couronné par l'Académie, ce paragraphe contenait non seulement l'énumération des professeurs, mais l'indication et l'appréciation de leurs écrits. Par suite d'une modification de plan, on ne nous donne aujourd'hui que des noms, avec quelques indications biographiques, rangés par ordre à peu près chronologique : dans ces listes, les noms des professeurs auteurs, sur lesquels M. F. doit revenir plus tard, sont imprimés en caractères gras, excellente disposition typographique qui attire tout de suite l'attention sur cette élite universitaire. Une des principales sources d'information sur le personnel enseignant,

ce sont les *rotuli* que les Universités adressaient de temps en temps au pape pour lui demander des bénéfices en faveur des maîtres et des étudiants : le Père Denifle est, je crois, le premier à avoir signalé ce genre de documents, qui est relativement abondant dans les Archives du Vatican. M. F. en a publié plusieurs spécimens dans ses *Statuts*. Il est vraiment fâcheux qu'on ne retrouve pas dans l'*Histoire* tous les noms de professeurs que fournissent les *rotuli* : l'auteur répondra que son dernier volume de *Statuts*, qui contient beaucoup de *rotuli*, a paru quelques mois après son *Histoire*, ce qui ne le justifiera pas, puisque lui seul était juge de l'opportunité de la publication de son *Histoire*. Mais passons nous de ce qui n'est pas dans le livre : en dehors même des textes publiés par M. Fournier, il en reste bien d'autres qu'il n'a pas connus [1], et nous lui en voulons beaucoup moins de n'avoir pas tout publié, que d'avoir si mal accommodé ce qu'il a servi au public.

Au point de vue de la forme des noms, l'auteur fait à chaque instant le mélange du français et du latin : à côté d'*Étienne de Tournay*, *Jacques de Révigny* (p. 120), on voit apparaître *Nicolaus de Bapalmis* (p. 121), qu'il était bien facile d'appeler *Nicolas de Bapaume*. Parfois le français et le latin sont accouplés bon gré mal gré dans le même nom et l'on voit avec étonnement des professeurs nommés *Guillaume de Cuneo* (p. 122), *André de Pistorio* (p. 123). Assurément, c'était une œuvre délicate que d'identifier les noms de tous ces personnages, en grande majorité tirés de noms de lieu ; mais ce n'est qu'à ce prix qu'on peut donner quelque intérêt à ces listes arides. Par là, on se rendra compte de la provenance des professeurs et des étudiants de chaque université et l'on pourra porter sur son influence, sur son rayonnement, un jugement plus fermement assis que les banalités que M. F. a été trop souvent réduit à mettre dans son paragraphe intitulé « influence ». D'ailleurs, latins, français ou mi-partis, les noms des professeurs se présentent souvent chez M. F. avec de fâcheuses défigurations. Ce n'est pas *Jean de Mandeville*, mais *Jean de Mandevilain* que s'appelait l'ancien professeur d'Orléans qui mourut évêque de Châlons (p. 123). L'archevêque de Bourges *Roger Le Fort* n'a aucun droit au surnom *de Taillefer (ibid.)*. Le pape Jean XXII est appelé *Jacques d'Euse* (p. 122) : je ne chicanerais pas M. F. sur la forme *d'Euse* qu'il adopte après bien d'autres, quoique la critique actuelle s'accorde à écrire *Duèze* ou *Duèse*, si ce manque d'informations n'avait pas eu un déplorable résultat. A Orléans, où il n'est pas sûr que Jean XXII ait professé, comme en témoigne un point d'interrogation mis par M. F. dans sa liste, le nom du pape s'étale en caractères gras ; en revanche, à Avignon, où il a sûrement professé,

1. On en trouvera, et de très importants, publiés ou analysés dans une récente brochure du P. Denifle, dont le titre dit clairement l'esprit de polémique : *Les Universités françaises au moyen âge*, avis à M. Marcel Fournier, éditeur des *Statuts et Privilèges*... avec des documents inédits. Paris, Bouillon. In-8° de 100 pages.

le pauvre futur pape est perdu dans la foule, parce que M. F. ne l'a pas reconnu sous son vrai nom de Jacques Duèze *(Jacobus Dueza)*. Que dire de *Gaucherius de Lingonensis*, p. 123? Dans les *Statuts*, n° 24, on lit *de Lingonensi;* un atome de critique suffit à montrer que c'est là une faute de copiste pour *de Lingonis*, en bon français *Gaucher de Langres*. Un professeur (douteux) d'Angers est appelé *François de Tudert* (p. 197); il eût été plus prudent cette fois de laisser le nom en latin que de montrer qu'on ne savait pas que *Tudertum* est le nom latin de *Todi*. Un nom assez plaisant, dont M. F. a affublé un professeur de Toulouse, est *Guignon-Flandini;* il est vrai qu'il ajoute « ou *Guy Flandin* » (p. 336) : le vrai nom est *Guigue Flandin*.

Si de la forme nous passons au fond, nous nous heurterons encore à bien des inexactitudes, à bien des légèretés. Dans une curieuse lettre écrite le 26 avril 1308 [1], le cardinal Pierre de la Chapelle déclare qu'il aime à se rappeler le *statum antiquum* de l'université d'Orléans, lorsque, du temps de professeurs comme un tel, un tel et plusieurs autres, les étudiants y affluaient et la science y florissait; or, le cardinal de la Chapelle a été professeur à Orléans entre 1270 et 1280 (ce sont les dates données par M. F. lui-même); sait-on à quelle date M. F. place les cinq professeurs désignés nominativement par le cardinal dans ce passage? Deux entre 1290 et 1300 *(Simon de Paris* et *Jean de Monchy)*, les trois autres (dont *Gaucherius de Lingonensis* déjà nommé) entre 1300 et 1310! Ce n'est pas faire preuve d'une grande finesse de critique. Il y a plus encore. Dans cette même lettre, le cardinal dit que les premiers professeurs d'Orléans ont été des docteurs de Bologne et il cite nominativement un Italien, *Guido Ghini*, un Bourguignon, *Pierre d'Auxonne*, et un Parisien, *Simon de Paris;* non seulement M. F. ne fait aucune mention de ce fait important dans sa monographie d'Orléans, mais il place dans sa liste de professeurs Simon de Paris en 1290-1300, comme je l'ai dit, et G. Ghini et P. d'Auxonne en 1300-1310.

En dehors des inexactitudes individuelles, dont il serait facile de multiplier les exemples, on peut reprocher à M. Fournier de donner trop de noms avec des points d'interrogation. D'aucuns l'en loueront peut-être et y verront une preuve de critique, car il dit dans une note (p. 120) : « Les noms indiqués en italique avec un (?) sont ceux des personnages désignés par différents auteurs comme professeurs, mais que je n'ai pas retrouvés dans les textes. » A mon sens, il fallait pour chaque cas douteux faire la critique des témoignages et se prononcer dans un sens ou dans l'autre. A quoi bon avoir manié tant de livres, avoir étudié et édité tant de documents, si l'on n'offre pas au

---

1. *Statuts*, n° 24. Le document n'est daté que du jour et non de l'année. M. Fournier en place la date entre 1308 et 1311; mais un peu de critique suffit pour voir qu'il ne peut être que de 1308.

lecteur les résultats de l'étude à laquelle on s'est livré sur ces livres, sur ces documents ? Ce manque de décision chez l'auteur lui est préjudiciable à lui-même. Du moment qu'un professeur figure avec un (?) dans une liste, c'est qu'il doit être tenu en suspicion ; or, on s'aperçoit que dans le courant du livre M. F. avance comme certain ce qu'il a implitement révoqué en doute dans ses listes. J'ai dit plus haut que Jean XXII figurait avec un (?) dans la liste des professeurs d'Orléans : on lit pourtant à la p. 132 que « Clément V et Jean XXII y furent gradués en droit ». Dans la liste des professeurs d'Angers, je remarque que les noms de *Mathieu Ferrant* et de *Pierre de la Forest* sont accompagnés d'un point d'interrogation (p. 196 et 197) ; je suis surpris, je l'avoue, de lire plus loin (p. 207) comme preuve que l'université d'Angers « exerça une réelle influence sur le gouvernement général de la France », que « trois de ses professeurs devinrent chanceliers de France, Mathieu Ferrant, Pierre de Latilly et Pierre de Laforêt ». Comment voulez-vous après cela que je sois vraiment convaincu de l'influence de l'université d'Angers sur le gouvernement de mon pays? Il reste Pierre de Latilly. Sans doute ; par malheur, je n'ai pas réussi à le trouver dans la liste des professeurs d'Angers telle que la donne M. F. Comme je n'ai aucun parti pris contre l'université d'Angers, j'ajouterai que c'est à tort que M. F. met en doute l'identité de Robert Lemaçon, licencié en lois d'Angers, avec « le chancelier de France » du même nom : voilà au moins un chancelier authentique que nous devons à Angers ; mais, à proprement parler, Robert Lemaçon a été chancelier de la reine Isabeau, puis du dauphin Charles (VII), sans être considéré officiellement comme chancelier de France.

Je m'arrête, car il serait fastidieux de relever tout ce qui cloche dans le livre de M. Fournier. On ne peut nier que l'auteur ne possède une grande puissance de travail, un esprit vif et primesautier, capable de dominer un sujet très complexe, s'il se donnait toujours et partout la peine de le vouloir. Ces très réelles qualités, auxquelles je me plais à rendre justice, font paraître plus choquantes les taches que j'ai signalées et qui déparent véritablement le livre. Que M. Fournier ne se croie pas obligé de publier si vite son tome IV, et sans doute on n'y verra pas ce que la critique impartiale et désintéressée a le devoir de relever dans le tome III. Il ne peut y avoir que profit en la demeure. A. THOMAS.

---

529. — **La version flamande et la version française de la bataille de Courtrai** (Note supplémentaire), par Henri PIRENNE. Extrait du *Bulletin de la commission royale d'Histoire de Belgique*. Gand, librairie Clemm, 1892. In-8.

Notre savant ami, M. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, vient de publier une note supplémentaire à sa première étude sur la *Version flamande et la version française de la bataille de Courtrai* : cette note est une réponse au *Mémoire sur la bataille de Courtrai* que l'Académie

des Inscriptions et Belles Lettres nous a fait l'honneur d'imprimer dans le tome X des « Mémoires présentés par divers savants ». L'érudition et le talent de M. P. sont connus et appréciés de tous ceux qui aiment les études historiques, et ce nouveau travail ne laisse pas d'en donner des preuves nouvelles, malgré les réserves que l'on croit devoir faire. Sous l'influence des objections que nous lui avions soumises, M. P. abandonne, dans cette note supplémentaire, les plus importantes des positions qu'il avait occupées dans son premier travail ; et nous ne pensons pas qu'une étude atentive lui permette de conserver celles qu'il croit maintenir. M. Julius Frederichs, professeur à l'Athénée d'Ostende, annonce à son tour une nouvelle étude sur la bataille de Courtrai. Nous attendons qu'elle ait paru pour reprendre, un à un, les arguments dont M. P. a composé sa note supplémentaire, et ceux que ce débat intéresse jugeront alors ce qui en subsistera.

M. P. n'introduit dans le débat qu'un texte nouveau : ce sont quelques vers de G. Guiart ; mais ces vers ne signifient pas ce que M. P. pense ; et il s'en convaincra lui-même en lisant le commentaire dont Natalis de Wailly et M. Delisle les ont accompagnés dans le tome XXII des *Historiens de la France*.

En attendant le jour où notre réponse détaillée aura paru nous attirerons l'attention de M. P. sur ces trois lignes des *Annales Gandenses* celui de tous les textes, où il est question de la bataille de Courtrai, qui doit inspirer, à son avis, le plus de confiance : « Numerus occisorum (il s'agit des Français) in prelio, vel de vulneribus in eo acceptis, breviter postea, mortuorum, usque ad viginti millia hominum pervenit... » ; et, plus bas, en parlant des Flamands « quod auditu mirabile est, vix centum occisi. »

Dans la chaleur de la discussion, M. P. laisse échapper le raisonnement que voici : « M. F.-B. allègue que presque tous ceux qui se mesurèrent aux Flamands furent massacrés, et que, d'ailleurs, si notre combattant avait réussi à fuir, il n'aurait pu renseigner Ottokar d'une manière si particulière sur la fin du combat. On admettra cependant que les soldats de l'armée française, qui ont pu échapper à la mort, ont eu le temps, avant de rentrer dans leurs foyers, de se renseigner auprès de leurs camarades. » Que les soldats en question aient eu le temps de se renseigner auprès de leurs camarades, est vraisemblable ; mais que lesdits camarades, qui étaient morts, les aient renseignés, l'est beaucoup moins.

Et cependant avec quel intérêt on lit la « note supplémentaire » de M. Pirenne! Elle montre la science étendue et les ingénieux détours avec lesquels un esprit distingué sait défendre une cause qu'on pouvait croire désespérée.

Frantz Funck-Brentano.

530. — **Les manuscrits de Dante des bibliothèques de France.** Essai d'un catalogue raisonné par Lucien AUVRAY, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. Paris, Thorin, 1892. In-8 de v-195 p. Prix : 6 fr.

531. — **Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri** raccolte e ordinate cronologicamente con note storiche, bibliografiche da Carlo Del BALZO. Vol. III. Rome, Forzani, 1891. In-8 de 552 p. Prix. 12 fr.

532. — **Prontuario del Dantofilo** (Compilazione de G. BOBBIO). 2e éd. Rome, Forzani, 1891, in-64 de 445 p. Prix 2 fr.

533. — **Etudes sur les poètes italiens, Dante, Pétrarque, Alfieri et Foscolo et sur le poète sicilien Meli**, avec la traduction en vers français des plus belles parties de leurs œuvres, par Gustave CHATENET. Paris, Fischbacher, 1891. In-8 de 292 p.

534 **Michel-Ange poète.** Etude sur l'expression de l'amour platonique dans la poésie italienne du Moyen âge et de la Renaissance, par Gabriel THOMAS. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1892. In-8 de 165 p.

535.— **Appendice alle opere in prosa di Torquato Tasso** a cura di A. SOLERTI. Florence, succ. Le Monnier, 1892. In-12 de 460 p. Prix 4 fr.

536. — **Poesie e lettere inedite di Salvator Rosa, precedute dalla vita dell' autore rifatta su nuovi documenti** per cura di G. A. CESAREO. Naples, Furchheim, 1892. 2 vol in-4, VIII-410 et 160 p. Prix 15 fr.

537. — Giosué CARDUCCI. **Storia del « Giorno » di Giuseppe Parini.** Bologne, Zanichelli, 1892. In-12 de 367 p. Prix 4 fr.

Ce compte rendu réunira un certain nombre de volumes récemment parus et relatifs à l'histoire de la poésie italienne. La première place y appartient à un ouvrage de paléographie et de bibliographie destiné à servir beaucoup les études dantesques telles qu'on les comprend aujourd'hui. On sait que la *Società Dantesca italiana* s'est fondée dans le but principal de préparer un texte critique des œuvres de Dante. Depuis longtemps, pour ce qui regarde la *Divine Comédie*, des spécialistes, parmi lesquels il suffit de citer MM. Monaci et Moore, ont dressé des listes de leçons caractéristiques ou *punti critici* permettant de procéder à un classement de plus en plus rigoureux des cinq centaines de manuscrits connus. En même temps, se poursuit le dépouillement et l'étude critique des manuscrits des *Opere minori* et des commentateurs de Dante. Le travail publié par M. Auvray dans la *Bibliothèque des écoles d'Athènes et de Rome* se rattache à cet inventaire général entrepris sur tous les points de l'Europe. Il y tiendra une bonne place, par la rigueur de la méthode, la précision des descriptions, l'utilité des renseignements qu'il a groupés. Bornant son étude aux manuscrits conservés dans les bibliothèques de France, il fait connaître minutieusement soixante-cinq manuscrits qui se rattachent à Dante (œuvres, commentaires, traductions, biographies, etc.), et dont une moitié environ était restée ignorée à Colomb de Batines. Trente-six manuscrits de cette série contiennent la *Comédie* en totalité ou en partie. Les commentaires latins et italiens de Dante forment une littérature immense, et le travail d'identification de tant de morceaux n'a pas été sans une difficulté extrême. M. A. a réussi presque partout à les reconnaître ; il a d'ailleurs publié en appendice un

certain nombre d'extraits restés anonymes ou présentant une rédaction modifiée de commentaires connus. L'édition fort utile de ces morceaux aidera à l'étude des questions très complexes et très embrouillées qui se posent autour des commentateurs dantesques [1]. On trouvera également des tables de concordance et une liste de variantes, d'après les passages de l'*Enfer* indiqués aux collationneurs par M. Monaci. Dans la partie purement descriptive de son travail, M. A. n'a laissé passer sans s'y arrêter aucune des questions de composition, de provenance, d'ornementation, que soulèvent la plupart des volumes qu'il a décrits [2]. On ne peut analyser un catalogue, où les acquisitions de détail sont nombreuses, mais d'où ne saurait se dégager aucune conclusion générale. M. Auvray a apporté sa pierre à un édifice en construction. Il a voulu représenter l'érudition française dans la nouvelle période des études dantesques ; c'est un grand honneur pour lui de l'avoir fait dignement.

— M. Del Balzo continue avec courage sa belle publication des poésies se rattachant à Dante à travers les âges. Cet ouvrage doit constituer un monument littéraire un peu singulier, mais dont le caractère unique servira évidemment le but de glorification de Dante poursuivi par le laborieux collectionneur. J'ai dit déjà, avec quelques réserves indispensables (*R. C.*, 1890, II, p. 51), l'intérêt qu'offrait pour l'histoire littéraire le recueil de M. Del Balzo et l'étendue de son commentaire. Le troisième volume comprend la publication intégrale de deux très longs poèmes en tierces rimes imités de Dante, et connus jusqu'à présent par de simples extraits, la *Fimerodia* de Jacopo da Montepulciano, qui remonte à la fin du XIVe siècle, et la *Filomena* inachevée de Giovanni da Prato, mort vers 1430. On trouve également, rangés dans leur suite chronologique, outre les extraits attendus de Franco Sacchetti, Geoffrey Chaucer, Christine de Pisan, etc., un très grand nombre de petits poèmes et de fragments, inédits ou non, célébrant Dante ou mentionnant son nom. Les écrivains espagnols commencent à tenir une certaine place dans ce volume, dont le dernier document porte la date de 1460.

— Les *Mille autori* vont aux grandes bibliothèques ou aux collections spéciales. C'est au contraire à tous les lecteurs du « divin poème » qu'est destiné le petit *Prontuario del Dantofilo* publié par les mêmes éditeurs. Il contient, classés par ordre de chants, le texte intégral des principaux morceaux de la *Comédie*, les « similitudini » et les vers souvent cités, le tout relié par un index des rimes et des noms propres qui

---

1. M. A. n'a pas eu connaissance du dernier travail d'ensemble sur Benvenuto Rambaldi: Luigi Rossi-Casè, *Di maestro Benvenuto da Imola commentatore dantesco*, Pergola, 1889, in-12 de 222 p.

2. Deux planches en héliogravure sont tirées du plus important des manuscrits décrits, le ms. *Ital.* 2017 de la Bibl. nationale, contenant l'*Enfer* avec de magnifiques miniatures et l'un des deux exemplaires connus jusqu'ici du commentaire de Guiniforte delli Bargigi. Le second exemplaire est également à Paris, *Ital.* 1469 (offert en 1519 à François Ier).

rend les recherches faciles. Ce manuel, commodément et logiquement disposé, est imprimé avec élégance et netteté [1].

— Les *Études* de M. Chatenet ne sont pas pour le public de la *Revue critique*. Il serait bon de répandre en France les poèmes siciliens de Giovanni Meli, même en les traduisant en vers agréables. Mais les notices sur Dante, Pétrarque, Alfieri et Foscolo, sont tout juste au courant des récents travaux de la critique... . au temps de Fauriel et de Villemain. L'auteur cite ces sources volontiers, sans oublier Mme Amable Tastu; il semble ignorer qu'on ait travaillé depuis 1840.

— De tout autre valeur est l'ouvrage de M. G. Thomas sur l'*Expression de l'amour platonique dans la poésie italienne*. Les recherches sont faites avec soin, les références sont précises, la composition est heureuse et les purs lettrés pardonneront à l'auteur des développements philosophiques un peu longs en faveur du bon usage qu'il en fait pour eux. L'auteur a peut être eu tort de chercher dans la poésie italienne une tradition de l'amour entièrement dégagé des sens, et Dante serait peut-être sur ce point le seul prédécesseur direct de Michel-Ange; Pétrarque lui-même, malgré les apparences contraires, apporte une note assez différente. L'étude sur les poèmes de l'ami de Vittoria Colonna me semble moins attaquable; l'auteur a très finement démontré qu'ils s'adressent à une seule dame et expliqué, par les phases d'une même passion, les différences qu'on y remarque. Le dernier chapitre cherche à dégager la communauté d'inspiration entre les vers de Michel-Ange et son œuvre artistique [2]. Si on reprochait à M. Thomas de paraître étranger à plusieurs des travaux récemment consacrés à Vittoria Colonna, il répondrait sans doute que son étude est beaucoup plus psychologique que biographique. L'ayant annoncée comme telle, il se tient à son titre, et nous avons, somme toute, avec cette bonne étude sur Michel-Ange, de quoi nous consoler d'un autre livre, récemment paru et vanté par toutes les voix de la réclame française.

— On s'occupe beaucoup de Tasse en ce moment. Au premier rang des « tassistes » se place, comme on le sait, M. Solerti qui a fait de la vie et des œuvres du poète de Ferrare son domaine particulier. On a signalé ici la publication commencée des *Opere minori in versi* dont les deux premiers volumes ont paru (*R. C.*, 1891, II, p. 238) et dont le troisième, sous presse, est annoncé avec une préface de M. Carducci. En rassemblant les matériaux de cette grande édition critique, M. S. a re-

1. Le compilateur, M. Giacomo Bobbio, a depuis publié une brochure d'un certain intérêt français : *Perchè il principe Eugenio di Savoia abbandonò la Francia* (Rome, Forzani, 1892, gr. in-8° de 20 p.). Il attribue la décision d'Eugène aux dégoûts dont sa famille avait été abreuvée, et notamment au retour à Versailles de M. de Vardes, qu'il suppose avoir été une occasion nouvelle de médisances et d'attaques contre la mère du jeune prince (cf. Sévigné, lettre du 26 mai 1683).

2. M. T. suit la « belle » édition des *Rime* de Cesare Guasti; c'est son droit, mais l'épithète est, je crois, de trop, l'édition n'étant point irréprochable.

cueilli un certain nombre de *prose* et vient d'en faire un volume, qui paraît à Florence, chez les éditeurs des *Opere in prosa di T. Tasso* publiées par feu Guasti de 1853 à 1875. Le volume comprend : 1° la bibliographie des éditions des œuvres complètes de Tasse, — des éditions spéciales des œuvres en prose, — des polémiques sur la *Jérusalem délivrée;* 2° une notice sur les manuscrits des *Prose,* dont plusieurs fort importants étaient inconnus au temps de Guasti ; 3° des corrections et additions à l'édition des lettres de Tasse ; 4° un dialogue *Della Precedenza,* édité pour la première fois d'après un manuscrit de la Vaticane; 5° divers fragments inédits et des *Dubbi e risposte* sur certains passages de la *Jérusalem ;* 6° la comédie des *Intrighi d'amore,* omise par Guasti, avec un examen concluant à l'authenticité de cette pièce et des additions sur la représentation de Caprarola en 1598 ; 7° enfin, une étude copieuse et très documentée sur les faux autographes de Tasse fabriqués par le comte Mariano Alberti, qui ont inondé les collections privées d'Europe pendant la première moitié de notre siècle. Les bibliographes des choses italiennes doivent à plusieurs titres, comme on le voit, des remerciements à M. Solerti pour ces nouveaux travaux. Quant aux possesseurs des dix volumes des *Prose* de l'édition Guasti, ils ne peuvent se passer de ce volume complémentaire[1].

— Le *seicento* est représenté, parmi les livres dont je parle aujourd'hui, par les deux volumes que M. G.-A. Cesareo consacre à la vie et aux œuvres de Salvator Rosa. Le peintre napolitain a écrit des satires, des sonnets, des odes, qui eurent une certaine importance littéraire, ne fût-ce que par l'opposition faite à l'école alors régnante, le « marinisme ». M. Carducci en avait donné, en 1860, une édition bien connue. Celle de M. Cesareo, plus complète, est en même temps une édition critique, reproduisant les leçons diverses des manuscrits et des imprimés et fournissant pour beaucoup de poèmes le texte autographe retrouvé par l'éditeur. Les lettres, réunies dans le second volume, sont au nombre de cent vingt-sept, presque toutes inédites et adressées aux Maffei (1641-1669). Ces précieux documents ont permis à M. C. de constituer une biographie étendue et solide. On sait combien de légendes circulent sur la vie du peintre-poète; l'auteur en fait justice, tout en laissant en grand relief le caractère de ce bohême fastueux et violent qui eut quelques parties de l'homme de génie. M. Cesareo, qui a été goûté comme poète avant de l'être comme érudit, a su rendre son récit vivant et pittoresque, sans rien sacrifier de l'exactitude historique [2]. Le XVII[e] siècle italien

1. Une nouvelle contribution à la biographie du poète vient d'être donnée par M. Solerti à la *Nuova Antologia* (n° du 16 juillet 1892); en étudiant les *Liriche Amorose di Torquato Tasso,* il établit, avec une critique rigoureuse, la chronologie et l'importance relative des divers groupes de ces poésies.

2. M. Cesareo étend jusqu'à Pétrarque ses études sur la psychologie des poètes. Un long travail vient d'être donné par lui, cette année même, au *Giornale storico (Su l'ordinamento delle poesie volgari di Francisco Petrarca).* Il y a repris avec bonheur

est une époque dont les étrangers dédaignent volontiers l'étude; cette publication est de nature à les y ramener avec intérêt.

— On sait la place que tiennent dans la poésie italienne les œuvres de Parini et surtout ce poème satirique, descriptif et symbolique, *Il Giorno*, dont la première partie parut à Milan en 1763 et marqua en Italie, avec les œuvres exactement contemporaines de Pietro Verri et de Beccaria, le réveil des lettres et de la pensée. Nous avons la bonne fortune de voir aujourd'hui Parini étudié par un de ses émules, le poète Giosué Carducci. L'éminent critique s'est borné à traiter du *Giorno* et à en faire « l'histoire »; mais il a su mettre dans ce cadre, étroit d'apparence, le tableau le plus précis et le plus vivant de la société qui entourait Parini, de son milieu moral et intellectuel, de l'influence qu'il allait exercer sur le sentiment public et sur la poésie. Le *Giorno* n'est pas seulement un poème descriptif achevé, très supérieur à ce que produisait alors la France dans le même genre littéraire; c'est encore la vigoureuse satire d'une aristocratie dégénérée et oisive, le chef-d'œuvre d'un poète, en qui plusieurs ne voulaient voir qu'un abbé de salon, mais qui se trouvait en fait une âme assez puissante et un esprit assez libre pour remuer profondément la conscience italienne. L'historien a procédé par rapprochements de textes nombreux, mettant même en œuvre quelques correspondances inédites [1]. Il a analysé, avec sa pénétration ordinaire, la grande composition de Parini, l'a mise en regard des poèmes satiriques nationaux ou étrangers qui l'ont précédée, en a dégagé l'originalité d'ironie et de description. C'est le mérite particulier de cet artiste merveilleusement conscient qu'est Carducci, de savoir découvrir chez ses grands confrères les intimes ressources de leur génie. Ces pages importantes forment un volume qui ne fait pas partie de l'édition de ses œuvres complètes qui se poursuit en ce moment à la librairie Zanichelli [2]. En attendant qu'elles y trouvent place un jour, je les signale chez nous aux amateurs de bonne critique : c'est du Carducci, et du meilleur.

P. DE NOLHAC.

---

beaucoup de questions soulevées en ces derniers temps à propos des autographes du Vatican; ce sont des pages d'excellente méthode et indispensables à qui veut voir clair.

1. On trouve, à la suite de l'étude, une très longue bibliographie parinienne (éditions, biographies, articles critiques, etc.). Les compilations de ce genre sont aujourd'hui en place d'honneur dans presque tous les travaux d'histoire littéraire faits en Italie et on ne peut que s'en réjouir.

2. Cf. *R. C.*, 1890, I, p. 495. Les derniers volumes parus sont : *Juvenilia e Levia Gravia* (1re série des poésies); *Ceneri e Faville*, articles, lettres, menus documents littéraires, 1re série (1859-1870); *Id.*, 2e série (1870-1800). Le VIIIe volume va comprendre les excellents *Studi letterari*, dont il formera la 3e édition revue. La *Revue* reviendra sur cette publication.

538. — **Les grands écrivains français : Fénelon,** par Paul Janet. 1 vol. in-16 de 199 p. Paris, Hachette, 1892.

Ce charmant petit volume orné d'une belle gravure d'après Rigaud, fait partie d'une collection très appréciée du grand public, et il me parait digne à tous égards de ceux qui l'ont précédé. M. Paul Janet, qui joint à la pleine intelligence des plus hautes questions philosophiques un culte passionné pour les belles œuvres littéraires, a pris plaisir à ciseler, pour ainsi dire, un beau médaillon de l'archevêque de Cambrai. Comme J.-J Rousseau, comme Eugène Despois qui se consolait d'avoir à blâmer Fénelon en maudissant Bossuet, M. J. se sent attiré vers le héros plus ou moins légendaire du chevalier de Ramsay, du cardinal de Bausset et de M. Emmanuel de Broglie. Sans ignorer les attaques dont la personne de Fénelon est l'objet depuis une quarantaine d'années (v. notamment p. 39), il les relègue de propos délibéré au second plan. M. J. préfère Fénelon à Bossuet, il ne s'en cache pas, et si l'histoire impartiale et sévère semble aujourd'hui renverser les rôles et établir que la simplicité, la candeur, la loyauté parfaite ont été l'apanage de Bossuet, M. J. qui ne veut pas faire œuvre de pur historien, répondrait assez volontiers que son siège est fait.

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier en lisant ce livre, qui est avant tout une œuvre de psychologie, de morale, de politique, d'esthétique littéraire. Ce qui intéresse M. J. beaucoup plus que les détails biographiques, ce sont les productions si variées du génie de Fénelon. Dès les premières pages, et à plus forte raison dans le second chapitre, consacré au *Traité sur l'éducation des filles*, il s'attache à montrer que Fénelon est un moderne, venu trop tôt dans un monde trop jeune. C'est là ce qui donne au livre son caractère vraiment original, et la thèse, puisque c'en est une, est soutenue de la manière la plus habile. On peut lire à ce point de vue, pour ne citer que ceux-là, les passages où il est question de Fénelon directeur, du *Télémaque*, ou des écrits politiques de l'archevêque de Cambrai. Partout Fénelon apparaît à M. J. comme « un des précurseurs de l'esprit libéral moderne » (p. 136), comme « le personnage le plus séduisant et le plus enchanteur du XVII[e] siècle ». (P. 199).

Dans ces conditions, il est heureux que M. J. n'ait pas à écrire, comme le cardinal de Bausset, un volume sur Bossuet après celui-ci, car il aurait alors bien de la peine à ne pas « avilir Socrate », comme il dit si joliment après Rousseau, dans sa dernière phrase.

C'est surtout quand il s'agit de M[me] Guyon et du quiétisme qu'il est bon d'avoir M. J. pour guide; le penseur vient alors en aide au lettré, et l'on ne saurait trop recommander la lecture et la méditation de ce beau chapitre.

Que dire de l'exécution? Elle a été soignée d'une manière toute particulière; je me permettrai seulement de demander à M. J. si l'on peut

dire des admirables, des pieuses *Confessions* de saint Augustin ce qu'il en dit p. 45, à savoir qu'elles sont « un vrai roman », et non moins troublantes qu'un roman ? Je signalerai aussi, p. 187, une négligence de style aisée à corriger, et une inadvertance à la p. 83, où M. J. intitule *Introduction*..... l'*Instruction* de Bossuet *sur les états d'oraison*. C'est le souvenir de saint François de Sales qui a causé cette petite confusion.

En somme, le livre de M. Janet doit plaire aux personnes pour lesquelles il a été fait, et cet éloquent plaidoyer devra de plus être étudié et discuté point par point le jour où l'on refera, pièces en main, cette *Histoire de Fénelon* que le cardinal de Bausset croyait définitive et qui est à recommencer.

A. GAZIER.

---

539. E. REIMANN. **Abhandlungen zur Geschichte Friedrichs des Grossen.** Gotha, Perthes, 1892, 163 p. Petit in-8.

M. Reimann, à qui l'on doit une *Nouvelle histoire de Prusse*, depuis la paix d'Hubertsbourg jusqu'au congrès de Vienne, a été tenté d'approfondir ses études sur un certain nombre de questions relatives à l'histoire du grand Frédéric. Il consacre à ce prince six dissertations : dans les cinq premières, il critique les jugements des auteurs allemands qui l'ont précédé, sans s'inquiéter d'ailleurs des historiens étrangers ; dans la sixième, il apporte des renseignements nouveaux sur un côté de l'administration du roi de Prusse.

Dans la première dissertation, l'auteur insiste sur l'absolue liberté d'esprit avec laquelle Frédéric a jugé la philosophie et la religion. Plus que ses devanciers, M. R. insiste sur le parfait scepticisme du roi. Dans la seconde, il montre l'espèce d'hostilité qui anime Frédéric contre la littérature allemande. Frédéric ne savait pas bien l'allemand et ne le lisait guère ; il se borna à faire des vœux platoniques pour l'avenir de la littérature nationale. En troisième lieu, vient une étude sur la manière dont le monarque a compris son rôle de roi. En s'emparant de la Silésie, en proposant le partage de la Pologne, le roi de Prusse n'a pas recouru à d'autres procédés que Louis XIV dans la guerre de la succession d'Espagne, et que l'Autriche dans les affaires de Bavière. Ici, M. R. rappelle à Ranke, Duncker, Droysen que « le patriotisme n'exige pas que l'on voile la vérité ». Frédéric a fait des conquêtes sans se préoccuper des principes qu'il avait posés dans l'*Antimachiavel*. Sa formule royale : « Je suis le premier serviteur de l'État » équivaut à celle de Louis XIV : « l'État, c'est moi », prise dans son sens élevé, cela va de soi. Ainsi Frédéric croit devoir administrer par lui-même les départements du Commerce, de l'Industrie, de l'Agriculture, de la Justice criminelle, de l'Armée, des Affaires Étrangères. Il ne voulait pas affaiblir son royaume

par la création d'inutiles colonies et proclamait hautement le principe de la liberté religieuse : c'était bien, mais, en revanche, il pensait à s'annexer la Saxe pour fortifier ses frontières. C'est sur l'étude des testaments politiques du roi, et surtout celui de 1768, que M. R. fonde ses dissertations, notamment son court traité de la politique financière de Frédéric. Il remarque que la Prusse a pu se féliciter à bon droit des soixante-treize ans d'économie qu'elle a dus à Frédéric-Guillaume Ier et au fils de ce prince : l'exemple des derniers rois Bourbons est pour lui donner raison. Toutefois Frédéric thésaurisait avant tout en vue d'une guerre probable, dans laquelle il se proposait de vivre sans scrupule aux dépens de la Saxe.

Dans sa cinquième dissertation, M. R. conteste que trois écrits de Frédéric, signalés par M. Lehmann, appartiennent aux testaments et mémoires du roi. Ils n'en sont pas moins curieux et trahissent l'inquiétude que le rapprochement de la Russie et de l'Autriche causait à ce prince vers la fin du règne (en 1782 et 1784). Le livre se termine par une étude originale sur le Saxon Heinitz, préposé par Frédéric II aux mines du royaume. Ce personnage est mis en relief pour la première fois. Ce fut lui qui patronna le baron de Stein. Malgré son opposition à la fameuse régie de De Launay, Heinitz fut maintenu à la tête d'une administration à laquelle l'expérience, puisée dans son pays d'origine, fut des plus profitables. Les mines de Silésie, les fonderies des provinces rhénanes en ressentirent les heureux effets.

Tel est le sommaire résumé de ces solides études, rédigées d'un style clair et agréable, et inspirées, comme on peut le voir, par un esprit d'absolue impartialité. Le grand Frédéric semble bien plus intéressant, étudié ainsi en toute liberté, que représenté officiellement comme un monarque « sans peur et sans reproche. » Tout bon patriote qu'il est, M. Reimann n'appartient pas à l'école des historiens, qui tendent à couronner Frédéric II d'une sorte d'auréole de Roi Soleil allemand.

F. D. C.

---

540. — **Les Hohenzollern**, par Edm. Neukomm et Paul d'Estrée. Paris, Perrin, 1892. 1 vol. in-16. 347 pp.

Le titre du volume de MM. Neukomm et d'Estrée promettait beaucoup à ceux qu'intéresse l'histoire de Prusse. A Berlin, en effet, l'État joue toujours les grands premiers rôles et chez les historiens, comme dans les faits, la personnalité des monarques n'apparaît qu'au second plan. Suivant la formule prussienne, les souverains ne sont que les premiers serviteurs de l'État. Ni les grisailles monotones et lourdes de Droysen, ni les fresques élégantes mais déjà ternies de Ranke, ne nous apprennent grand'chose sur l'âme des électeurs et des rois qui ont régné à Berlin. L'école historique prussienne n'a pas le sens psychologique.

C'est ainsi que nous ne savons presque rien du Grand Électeur : sa politique est mieux connue que sa personne. Inversement, la personne de Frédéric Ier semblait mieux connue que sa politique, avant les travaux de M. Waddington. La mémoire de Frédéric-Guillaume Ier a souffert de deux légendes dont une étude critique approfondie prouverait l'égale fausseté : la légende burlesque née à la cour de Frédéric II, où il était de bon ton de rallier le « gros Guillaume », et la légende héroïque, conséquence récente de la réhabilitation opérée par M. Schmoller et ses élèves. Le livre nouveau de M. Lavisse a montré combien, malgré tous les travaux antérieurs, il y avait encore à dire sur le développement intellectuel et moral de Frédéric II. La figure de la reine Louise, si populaire en Allemagne, est presque toute légendaire. Enfin, les pièces qui nous renseigneraient sur le processus pathologique de la folie de Frédéric-Guillaume IV, resteront sans doute encore longtemps enfouies dans les archives privées de la maison Hohenzollern à Berlin.

La psychologie des Hohenzollern est donc encore à écrire et il faut féliciter MM. N. et d'E. du choix de leur sujet. Par malheur, ils n'ont vu ni la méthode qu'il fallait suivre, ni même la question telle qu'il convenait de la poser. Leur somme de lecture paraît pourtant considérable et nous vaut quelques citations heureuses ou peu connues, quelques remarques ingénieuses, mais qu'on a peine à retrouver sous un ramassis d'anecdotes acceptées sans scrupule et qui sont trop souvent sans valeur. Pas de références, des inexactitudes ou des erreurs dans tous les chapitres et même dans toutes les pages pour la période antérieure à Frédéric II ; enfin, entre toutes les lignes, une vue générale de l'histoire de Prusse, qui est simplement ridicule. Les auteurs en sont encore à s'imaginer qu'ils font plaisir au public français en lui disant tout le mal possible de la Prusse et de ses rois, qu'ils nous présentent pour la plupart comme des êtres grossiers, inintelligents, félons, ivrognes ou fous. Tant pis pour eux !

Du reste, le livre est écrit d'un style alerte et piquant. La lecture en est amusante, et de beaux titres à l'américaine : « *le roi soudard, le roi bigame, le roi parjure, le roi dément* », allèchent encore l'attention. M. Neukomm s'était déjà fait connaître par des études sur l'Allemagne contemporaine qui avaient obtenu un certain succès dans les bibliothèques de chemin de fer. Son ouvrage nouveau ne trouvera sans doute pas un accueil moins flatteur auprès des historiens de sleaping car, dans l'express Paris-Berlin.

P.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. L. G. Pelissier a fait tirer à part : 1° son étude « *un document inédit sur l'ambassade en Perse de MM. de Lalain et de La Boulaye, 1665-1666* »

(extrait du Bulletin de la Société languedocienne de géographie); 2° son article intéressant sur *Mirabeau et le gouvernement sarde, 1776* (extrait des Annales du Midi, tome IV, année 1892). Il publie en même temps le troisième fascicule de ses documents sur la faculté des lettres de Montpellier, *le Livret de la Faculté des lettres, 24 août 1838-1er août 1892* (Montpellier, impr. Firmin et Montane).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 18 novembre 1892.

ORDRE DES LECTURES

1° Discours de M. Alexandre Bertrand, président, annonçant les prix décernés en 1892 et les sujets des prix proposés;

2° *Notice historique sur la vie et les travaux de* M. le général Faidherbe, membre libre de l'Académie, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel;

3° *L'art et les mœurs dans le nouveau discours d'Hypéride*, par M. Croiset, membre de l'Académie.

JUGEMENT DES CONCOURS.

Prix ordinaire (Étude sur les ouvrages composés en France et en Angleterre qui sont généralement connus sous le nom d' « Ars dictaminis »), décerné à M. Ch.-V. Langlois.

Antiquités de la France. — 1re Médaille. M. Brutails, *Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge;* — 2e médaille. M. Coyecque, *L'Hôtel-Dieu de Paris au moyen âge;* — 3e médaille. M. Ernest Langlois, *Origines et sources du Roman de la Rose;* — 4e médaille (exceptionnellement accordée). M. Lœseth, *Le roman de Tristan, le roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise.* — 1re mention honorable. M. Virey, *l'Architecture romane dans l'ancien diocèse de Mâcon;* — 2e mention. M. Ed. Beaudouin, *Le culte des empereurs dans les cités de la Gaule narbonnaise;* — 3e mention. M. A. Blanchet, *Étude sur les figurines en terre cuite de la Gaule romaine;* — 4e mention. M. Jacqueton, *Documents relatifs à l'administration financière en France, de Charles VII à François Ier;* — 5e mention. Mlle Louise Guiraud, *Les fondations du pape Urbain V à Montpellier. Le Collège des Douze médecins. Le monastère Saint-Benoît et ses diverses transformations depuis son érection en cathédrale;* — 6e mention. MM. Bulliot et Thiollier, *La mission et le culte de saint Martin d'après les légendes et les monuments populaires dans le pays éduen.*

Prix de numismatique, fondé par M. Allier de Hauteroche, décerné à M. Adrien Blanchet, *Numismatique du moyen âge* (2 vol. avec atlas).

Prix Gobert. — Premier prix, M. le marquis G. du Fresne de Beaucourt, *Histoire de Charles VII.* — Second prix, M. Ferdinand Lot, *Les derniers Carolingiens; Lothaire, Louis V, Charles de Lorraine* (945-991).

Prix Bordin. « Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs », décerné à M. Georges Lafaye.

Prix Louis Fould, partagé : — 1° (4,000 fr.), M. Eugène Müntz, pour son *Histoire de l'art pendant la Renaissance* et pour l'ensemble de ses travaux antérieurs; — 2° (1,000 fr.), M. Louis Gonse, *Histoire de l'architecture gothique.*

Prix Stanislas Julien, décerné à M. Léon de Rosny, *Chan-Hai-King*, auteur antique, géographie chinoise traduite pour la première fois.

Prix Delalande-Guérineau, décerné à M. l'abbé Pierre Batiffol, *L'abbaye de Rossano.*

Prix de La Grange, décerné à M. Constans, *Le Roman de Thèbes*, publié par la Société des anciens textes français.

Fondation Garnier. — Une seconde annuité des arrérages du legs Garnier est attribuée à M. Dutreuil de Rhins, pour la continuation de sa mission dans la haute Asie.

Prix Loubat, décerné à M. Lucien Adam, pour l'ensemble de son œuvre linguistique et philologique, à propos des deux volumes : *Arte de la lengua de los indios antis o campas* et *Langue mosquito*, grammaire, vocabulaire, texte.

Fondation Piot. — L'Académie a attribué 3,000 fr. à M. Toutain, membre de

l'École française de Rome, pour l'achèvement des fouilles exécutées, sous sa direction, à Chemtou, près Tunis, et 3,000 fr. à M. Deloye, membre de l'École française de Rome, pour procéder au dépouillement, examen et inventaire des archives de la Chambre Apostolique d'Avignon, transportées à Rome.

ANNONCE DES CONCOURS.

Prix ordinaire (2,000 fr.). — L'Académie a proposé pour 1893 : « Étude comparative du Rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras. Les concurrents devront s'attacher à instituer une comparaison précise entre deux ouvrages caractéristiques de l'une et de l'autre série, et à dégager de cette étude les conclusions historiques et religieuses qui paraîtront s'en déduire. » — Pour 1894 : « Faire l'histoire de la domination byzantine en Afrique, d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments. (L'Égypte est en dehors du programme.) » — Elle propose pour 1895 : « Étude sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois. Les concurrents devront exposer l'organisation de cette chancellerie et faire connaître les divers fonctionnaires qui ont pris part à la rédaction et à l'expédition des actes. »

Antiquités de la France. — Trois médailles de 500 fr. seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés en 1891 et 1892 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés en double exemplaire au 1er janvier 1893. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — Le prix Allier de Hauteroche (800 fr.) sera décerné, en 1893, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne publié depuis janvier 1891. — Le prix Duchalais (800 fr.) sera décerné, en 1894, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge publié depuis janvier 1892. — Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire.

Prix Gobert. — Pour l'année 1893, l'Académie s'occupera, à dater du 1er janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1892 et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. Le premier prix sera décerné au travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et le second prix à celui dont le mérite en approchera le plus. Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis les ouvrages composés par des écrivains étrangers. Sont exclus les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés au concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1893 et ne seront pas rendus.

Prix Bordin (3,000 fr.). — L'Académie a proposé pour 1893 : « Étude sur les traductions françaises d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V. » — Pour 1893 : « Étude critique sur l'authenticité des chartes relatives aux emprunts contractés par les Croisés. » — Pour 1893 : « Étude sur les dialectes berbères. » — Pour 1894 : « Étudier, d'après les récentes découvertes, la géographie et la paléographie égyptiennes et sémitiques de la péninsule sinaïtique jusqu'au temps de la conquête arabe. » — Elle propose pour 1895 : « Étudier quels rapports existent entre l'Ἀθηναίων πολιτεία et les ouvrages conservés ou les fragments d'Aristote, soit pour les idées soit pour le style. »

Prix Louis Fould (5,000 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire des arts du dessin, en s'arrêtant à la fin du XVIe siècle. Ce prix sera décerné en 1894. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin et, déposés en double exemplaire, s'ils sont imprimés

Prix la Fons-Mélicocq (1,800 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1893; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou publiés en 1890, 1891 et 1892, qui lui auront été adressés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 31 décembre 1892.

Prix Brunet (3,000 fr.), pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. L'Académie décernera en 1894, le prix au meilleur des ouvrages de bibliographie savante, publiés en France dans les trois dernières années, dont deux exemplaires auront été déposés.

Prix Stanislas Julien (1,500 fr.), pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. L'Académie décernera ce prix en 1893. Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire.

Prix Delalande-Guérineau (1,000 fr.). — L'Académie rappelle qu'elle décernera,

en 1894, le prix au meilleur ouvrage d'archéologie ou de littérature ancienne classique. Seront admis au concours les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1er janvier 1892. Les ouvrages imprimés devront être déposés en double exemplaire.

Prix Jean Reynaud (10,000 fr.). — Ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée, et ayant un caractère d'invention et de nouveauté. L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1895.

Prix de La Grange 10,000 fr.), pour la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un ancien poète déjà publié. Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1893.

Fondation Garnier, pour subvenir, chaque année, aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie. — L'Académie disposera, en 1893, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

Prix Loubat (3,000 fr.), pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, la numismatique de l'Amérique du Nord. L'Académie fixe, comme limite de temps extrême des matières traitées dans les ouvrages soumis au concours, la date de 1776. Ce prix sera décerné en 1895. Seront admis au concours les ouvrages publiés en langue latine, française et italienne, depuis le 1er janvier 1892. Les ouvrages présentés à ce concours devront être envoyés au nombre de deux exemplaires. Le lauréat, en outre, devra en délivrer trois autres à l'Académie, l'un pour le *Columbia College* à New-York, le deuxième pour le New-York Historical Society de la même ville, le troisième pour l'Université Catholique de Washington.

Fondation Piot. — M. Eugène Piot, a légué à l'Académie la totalité de ses biens. Les intérêts doivent être affectés chaque année à toutes les expéditions, missions, voyages, fouilles, publications que l'Académie croira devoir faire ou faire exécuter dans l'intérêt des sciences historiques et archéologiques, sous sa direction personnelle par un ou plusieurs de ses membres, soit sous celle de toutes autres personnes désignées par elle. — L'Académie disposera, pour la deuxième fois, en 1893, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

Prix Biennal (20,000 fr.). — En 1893, l'Académie des inscriptions et belles-lettres désignera à l'Institut le candidat au prix biennal. Ce prix doit être attribué tour à tour à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays, qui se sera produite pendant les dix dernières années dans l'ordre spécial des travaux que représente chacune des cinq Académies de l'Institut en France.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir franco de port et brochés, au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut. Le même ouvrage ne pourra pas être présenté en même temps à deux concours de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

L'Académie déclare que les élèves de l'Ecole des Chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par arrêté ministériel du 30 janvier 1892, conformément à la liste dressée par le Conseil de perfectionnement de cette Ecole, sont : MM. Bourel de la Roncière, Courteault, Deloye, de Vaissière, de Croy, Le Brethon, Anchier, Forgeot, Henry.

Est nommé archiviste paléographe hors rang : M. Passy.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 5 décembre — 1892

541. — **Petit dictionnaire français-arabe à l'usage des étudiants**, par le P. J.-B. Belot, s. j. Beyrouth, imprimerie catholique, 1892. In-12, VIII et 788 p.

L'auteur avait publié, il y a deux ans, un dictionnaire en deux volumes du même format où il a mis toute la substance du dictionnaire de l'Académie. C'est dire que son travail, d'ailleurs exécuté avec soin et dénotant une parfaite connaissance de l'arabe littéral et vulgaire, s'adressait de préférence aux indigènes musulmans et chrétiens. Destiné surtout à répandre parmi eux la connaissance de la langue française, il a fait aussi son chemin en Europe et nos écoles orientales l'ont bien accueilli. Encouragé par le succès, le Père Belot en publie aujourd'hui un abrégé qui, tout en le réduisant de moitié, n'omet rien d'essentiel. Autant que la grande édition, l'abrégé se recommande par la précision du sens et la variété des synonymes arabes mis en regard du français. Il y aurait sans doute à redire à certains vocables désignés comme n'appartenant pas à la langue classique ; ces distinctions sont toujours un peu arbitraires et nous retrouverions aisément bon nombre de ces mots dans les auteurs cités comme puristes. En revanche, les mots du langage vraiment vulgaire, et il y en a ici en abondance, sont particulièrement intéressants ; toutefois ceux qui appartiennent au persan ou au turc ottoman auraient dû être notés comme tels.

Bien qu'imprimé en petits types et d'une justification serrée, le texte est d'une exécution parfaite, bien lisible, revu avec soin et fait honneur à l'imprimerie catholique de Beyrouth qui d'ailleurs est coutumière du fait. Et telle est sa destination véritable : c'est surtout en publiant des livres

destinés à l'enseignement qu'elle peut rendre de notables services aux études orientales et à la marche de la civilisation en Orient. Grâce au ciel, dans cette catégorie d'ouvrages elle n'a pas à craindre de la part du gouvernement central, les entraves d'une censure tracassière et jalouse, pas plus qu'elle n'a à commettre de ces mutilations de texte qu'une règle respectable mais fort peu scientifique impose à ses éditions de classiques arabes.

B. M.

---

542. — Ignaz Goldziher. **Muhammedanische Studien.** Halle, Niemeyer. I. Theil 1889 (xii et 280 p.); II. Theil, 1890 (x et 420 p.)

Le titre du livre est un peu vague et ne fait rien pressentir. M. Goldziher l'a sans doute choisi à dessein, car il y traite plusieurs sujets distincts; ce qui fait l'unité de l'ouvrage, ce n'est pas le cadre extérieur, c'est la méthode historique. Le premier volume n'a pas de sous-titre; mais on découvre de prime abord l'idée générale autour de laquelle se groupent les divers chapitres. Il pourrait s'appeler « le génie de la race arabe et le génie de l'islamisme », car il est consacré à la lutte du vieil esprit arabe contre les idées novatrices de Mahomet et les conséquences religieuses et sociales de l'Islam.

L'auteur met d'abord en présence l'idéal humain de l'arabe du désert *(muruwwa)* et l'idéal moral de la nouvelle doctrine *(dîn)*. Le premier est fait d'un singulier mélange de scepticisme religieux et de mordante raillerie, d'esprit de clocher et de farouche indépendance, d'attachement au cadre social de la tribu, à la morale du désert, qui prescrit la vengeance comme un devoir sacré au même titre que l'hospitalité ou l'amour de la famille. Le second prêche le pardon des offenses, la chute des barrières locales, le règne de la paix et de la bonne volonté dans le sein de l'Islam; il impose aussi les grands devoirs de la prière, du jeune, du pèlerinage, de l'aumône, la restriction des rapports sexuels, l'abstention du vin et d'autres entraves rituelles et morales antipathiques au vrai Bédouin. Dans un autre chapitre *(La tribu arabe et l'Islam)*, M. G. serre de plus près le côté social et montre le communisme musulman débordant le vieux cadre de la tribu arabe avec ses prétentions de généalogie, ses querelles éternellement stériles, ses provocations *(mufâkhara)*, ses cris de guerre *(chi'âr)*, ses alliances solennelles *(hilf)*; querelles d'épée et querelles de paroles, car l'Arabe est très sensible à la satyre des poètes *(higâ')* [1].

---

1. Aussi les bons musulmans, comme Omar II, n'aiment pas la poésie arabe, dont les récits peu édifiants les scandalisent (p. 52). Lors de la réaction sunnite qui précéda les Croisades et grandit sous l'impulsion de la guerre sainte, on retrouve la même antipathie; les sultans mongols, sunnites déclarés, cultivent bien moins les poètes que les juristes et les théologiens.

Sans le baptême de l'Islam, jamais la race arabe n'eût trouvé la force d'expansion nécessaire pour envahir l'Orient; mais l'Arabie une fois ralliée à Mahomet et les grandes conquêtes achevées, la lutte va renaître sur un théâtre bien plus vaste. L'Islam a réalisé la fraternité de tous les Arabes; il va proclamer maintenant l'égalité universelle, c'est-à-dire qu'il mettra de pair avec les Arabes les races conquises qu'il admet si libéralement dans son sein. C'est ce que M. G. expose dans un chapitre (*'Arab und 'Agam*) qu'on peut regarder comme le morceau capital du volume. En effet, la lutte entre l'élément arabe et l'élément non arabe (*'agam*) domine toutes les faces de l'histoire des premiers siècles musulmans. J'ai indiqué ailleurs le rôle qu'elle joue dans la question territoriale à la suite des grandes conquêtes; on pourrait encore la suivre dans un domaine plus spécial, celui de la construction et des arts du dessin, où la race arabe se montre plus faible que partout ailleurs. M. G. l'étudie dans la vie sociale, les talents politiques, la culture intellectuelle, scientifique et littéraire; il fait en passant un exposé lumineux sur le rôle social des clients (*maulâ*). Laissant le côté religieux de cette lutte, plus connu par de nombreux travaux sur les Chiites et les sectes alides, M. G. s'attache surtout au côté littéraire et termine par deux morceaux, les plus nouveaux peut-être sinon les plus importants, sur les *Chu'ûbîya*, ce grand parti qui proclame l'égalité musulmane, voire la supériorité du Persan sur l'Arabe. En effet, les musulmans de race étrangère avaient obtenu peu à peu l'égalité de fait, hâtée d'ailleurs par le mélange du sang. Puis, grâce à leur persévérance et à leur réelle supériorité, ils deviennent les grands promoteurs de la civilisation musulmane. La victoire est due surtout à la race persane; elle seule possédait l'unité nationale et l'intelligence nécessaires pour détrôner les fondateurs de l'Islam. Depuis l'avènement des Abasides, on peut dire que le rôle historique de la race arabe est achevé; plus tard, les Mongols remplaceront les Persans et deviendront, pendant les Croisades, les vrais dépositaires des traditions musulmanes.

Comment expliquer la stérilité relative d'un peuple si bien doué? En partie, sans doute, par l'éducation du milieu. Plus un outil est parfait pour son but, moins il s'adapte à un autre usage. Le milieu géographique de l'Arabie, si spécial et si immuable, avait fait une race merveilleusement façonnée à ses conditions d'existence; transplantée dans un autre sol, la plante s'étiole et les autres l'étouffent. Quand on juge la race arabe, il ne faut pas oublier qu'elle a donné tout ce qu'on pouvait raisonnablement exiger d'elle.

J'ai insisté surtout sur le premier volume; le second le dépasse certainement dans la mise en œuvre des matériaux, sinon pour l'esprit critique; mais il traite un sujet plus spécial et dont l'intelligence exige une connaissance plus que superficielle de la langue et de la littérature arabes: *Le développement de la tradition*. A la suite des travaux déjà parus, il restait à élargir le cadre de l'étude et à la suivre à travers les siècles.

Après avoir prouvé que l'usage des traditions écrites est fort ancien (p. 8 s.), M. G. détruit nettement le *hadîth* et la *sunna* (p. 11 s.). Il montre l'importance de ces deux facteurs sous les Omayades et surtout sous les Abasides, car ils ne se développent entièrement que vers la fin du IIe siècle; puis il expose le rôle juridique de la tradition dans la formation de la *sunna* (p. 70 s.) M. G. s'attache surtout à montrer l'emploi qu'on fit de la tradition dans les querelles de parti (p. 88 s.). On prit bientôt l'habitude de s'en servir comme d'une arme à l'appui des thèses les plus diverses; de là à forger des traditions, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi. On inventa des paroles de Mahomet pour légitimer tour à tour le califat omayade, abaside ou alide, pour condamner ses adversaires religieux ou politiques, pour défendre tous les systèmes; bientôt on se battit sur tous les terrains à coups de traditions. Ces abus mêmes firent naître une réaction, d'où sortirent les premiers essais de critique (p. 131 s.); ils s'attachèrent surtout à la forme extérieure, méthode nécessairement stérile, mais qui préparait les recueils des grands traditionistes; ce qui fit naître ces recueils, c'est la recherche des traditions répandues dans tous les pays musulmans (*talab el hadîth*, p. 175 s.) pour laquelle maîtres et élèves entreprenaient les plus longs voyages. La dernière partie est consacrée à une étude complète et probablement définitive sur la rédaction des premiers codes et des grands recueils de traditions, et sur les diverses méthodes suivies par leurs auteurs dans le choix et le classement des matériaux immenses qu'ils avaient rassemblés. Le talent critique et la vaste érudition de M. G. jettent une vive lumière sur un sujet complexe et plein de difficultés; malgré certains points où son jugement paraîtra trop subjectif, on avance à sa suite avec un rare sentiment de confiance.

Le résultat le plus important des recherches de M. Goldziher, c'est d'éveiller une légitime défiance sur la valeur documentaire des traditions. La critique musulmane elle-même a travaillé dans un esprit de tendance, et nous ne saurions accepter sa méthode. Il en résulte que beaucoup de traditions conservées par elle n'ont pas de valeur en elles-mêmes, mais seulement comme indice de l'état d'esprit ou de la tendance qui a présidé à leur invention. Dès lors, que croire et que rejeter? C'est affaire de jugement personnel. Pour les profanes, ce scepticisme est fort décourageant et Bokhâri lui-même n'inspire plus la même confiance. On a reproché à M. G. de pousser la méfiance un peu loin; cependant ses conclusions générales restent acquises et mettront la critique en garde contre les pieux mensonges des théologiens musulmans.

La fin de chaque volume est consacrée à des morceaux détachés, nouveautés ou refontes d'articles parus dans diverses revues. Je ne cite que le plus important : *Die Heiligenverehrung im Islam* (cf. *Le culte des saints chez les Musulmans, Rev. Hist. Relig.* II, p. 257 ss.). M. G. montre comment le culte des saints et de leurs tombeaux, proscrit par la pure doctrine de Mahomet, se manifesta de bonne heure dans l'Islam;

tant il est vrai que les formes extérieures de la foi procèdent des aptitudes morales de la race et résistent, en vertu de la loi d'hérédité, aux révolutions les plus hardies. Ce morceau fera réfléchir ceux qui prétendent que les musulmans n'ont pas eu d'arts plastiques parce que le Coran leur en défendait l'exercice.

L'œuvre de M. G. réunit deux qualités qui s'excluent souvent l'une l'autre : une étonnante richesse de matériaux, depuis la poésie préislamique jusqu'aux relations contemporaines de voyages en Orient ; un talent de rédaction très personnel, rehaussé par la clarté du plan et des grandes lignes. Les faiseurs d'articles littéraires sur l'islamisme feront bien de méditer les notes du livre ; j'engage surtout les travailleurs à le lire d'abord, à le consulter ensuite. L'histoire organique de l'Islam a trouvé sa voie, et M. Goldziher l'y pousse à grands pas ; espérons qu'il ne s'arrêtera pas là.

Max van Berchem.

---

543. — Lambakis, *Χριστιανικὴ ἀρχαιολογία τῆς μονῆς Δαφνίου*, avec un plan. Athènes. 1889. In-8, 144 p.

Il faut savoir gré à M. Lambakis du vif intérêt qu'il porte aux monuments byzantins de son pays, des efforts qu'il tente pour les protéger contre la ruine. Si l'on avait — c'est lui qui nous l'affirme — écouté les conseils qu'il n'a cessé de prodiguer, les mosaïques de Daphni, réparées et consolidées en temps utile, auraient échappé aux désastres qui en 1885 et 1889 les ont si cruellement endommagées. Il faut encore remercier M. L. de nous avoir donné une description exacte des restes qui subsistent de cet intéressant monument. Il faut surtout le féliciter de cette fraîcheur d'impression, qui lui permet en toute sincérité de proclamer ces mosaïques uniques, incomparables, en un mot les premières du monde (p. 68, 116, 133), de cette candeur touchante, qui lui fait sans scrupule entasser dans son livre les résultats les plus connus d'une science par lui fraîchement acquise, de ce généreux et naïf enthousiasme qui l'induit si aisément à croire qu'il inaugure des chemins tout nouveaux. Il faut même, à tous ces titres, excuser l'empressement un peu excessif que M. L. apporte à nous exposer son rôle, ses mérites, à nous énumérer les rapports qu'il a multipliés, les articles qu'il a prodigués, à nous faire connaître les vœux, d'ailleurs fort sensés, qu'il forme pour la conservation des antiquités chrétiennes en Grèce : tant d'ardeur et de jeunesse sont chose si rare, que ce serait cruauté pure de vouloir calmer un si beau zèle. Mais en revanche il faut bien aussi conseiller à M. L. d'étudier plus attentivement les questions qu'il traite et les documents qu'il emploie : il est assurément fort louable de s'inspirer de l'étude de Lenormant sur l'histoire de l'abbaye de Daphni ; mais il n'est point interdit de la compléter par quelques recherches personnelles, qui eussent

permis de retrouver dès la fin du XI^{e} siècle quelque trace du monastère (Cf. Gregorovius, *Gesch. der Stadt Athen,* t. I^{er}, p. 186, et une autre mention à la date de 1217. *ibid.*, I, 340). Il y a en outre quelque utilité à lire d'un peu près les textes que l'on consulte, et lorsqu'un acte de 1276 confie le soin de visiter le couvent de Daphni « *patri abbati de Bella Valle in Burgundia* », il est bon de ne point prendre le Pirée pour un homme et le nom de l'abbaye de Bellevaux pour celui d'un higoumène de Daphni. Il est préférable enfin de ne pas tenir pour un ordre monastique particulier les moines cisterciens de la Haute-Combe, au diocèse de Patras, de ne point appliquer à Guy II de la Roche (1287-1308) les textes qui concernent le duc Guillaume I^{er} son père (1280-1287), et il est équitable, quand on doit tant à Lenormant, de ne point lui prêter, pour les réfuter gravement, des erreurs qu'il n'a point faites. Il faut aussi recommander à M. L. de se familiariser plus encore qu'il n'a fait avec les règles de l'archéologie byzantine: il apprendra, en ce faisant, que le nimbe mis autour de la tête d'un empereur byzantin n'indique point nécessairement que ce prince ait été canonisé, il se rendra mieux compte des difficultés que comporte l'étude de l'iconographie du Christ, il cessera de croire que les mosaïstes de Daphni cherchent leurs inspirations dans la statuaire antique, et il évitera les commentaires d'une trop bizarre fantaisie. Pour cela, M. L. fera bien d'ajouter quelques lectures nouvelles à la liste fort abondante des ouvrages qu'il cite dans ses notes; les livres de Salzenberg, de Vogüé, de Choisy, l'*Art Byzantin* de M. Bayet, qu'il cite quelque part, mais semble avoir peu pratiqué, lui fourniront des renseignements généraux dont il pourra faire profit; enfin, puisqu'il s'intéresse tout particulièrement aux monuments byzantins de la Grèce, il lui sera utile de connaître complètement la bibliographie de son sujet. En parcourant tel livre récent sur les mosaïques de Saint-Luc, M. L. eût été amené à faire d'utiles rapprochements entre ces monuments et ceux de Daphni : il eut évité en tout cas certaines inexactitudes, et peut-être hésité à attribuer aux mosaïques qu'il étudiait la date, plus que contestable, du X^{e} siècle. M. Lambakis n'a point jugé sans doute qu'un travail scientifique exigeât tant de façons : il faut espérer, s'il veut à l'avenir étudier utilement quelque autre des monuments byzantins de la Grèce, qu'il consentira à apporter en ses recherches plus de préparation, de méthode et de soin.

Ch. DIEHL.

---

544. — Francesco Paolo GAROFALO. **Iketas signore di Leontini.** Catania. Tipografia di Francesco Martinez. 1892. 24 p. in-12.

Icetas est un personnage assez énigmatique du IV^{e} siècle avant notre ère : très hostile à Denys de Syracuse, il parut tout d'abord travailler pour la liberté de la Sicile ; on vit ensuite qu'il travaillait pour sa propre tyrannie. Son manque de patriotisme hellénique est le trait princi-

pal de sa physionomie : il seconda les progrès des Carthaginois et tenta vainement d'écarter, puis de vaincre les Corinthiens, qui venaient à la défense des Grecs de Sicile. Cette histoire, connue surtout par Plutarque et par Diodore, est exposée, dans l'opuscule de M. Garofalo, avec conscience et clarté. Elle est complexe : plusieurs conflits s'y enchevêtrent (lutte des tyrannies et des principes de liberté, rivalités des villes entre elles, lutte des Grecs et des Carthaginois pour la possession de l'île). M. Garofalo recueille et rapproche tous les textes ; il voit sans doute, mais ne fait pas suffisament voir, l'intérêt du sujet.

Georges Goyau.

---

545. — André Oltramare. **Etude sur l'épisode d'Aristée dans les Géorgiques de Virgile.** Genève et Bâle, Georg. 1892, In-12, 128 pages.

L'opuscule de M. Oltramare me fait l'effet d'une satire piquante de ces savants trop ingénieux qui veulent à toute force découvrir dans les auteurs des intentions profondes et raffinées. La maladie est ancienne. Rabelais, au commencement de *Gargantua*, rappelle les allégories homériques de certains philosophes et grammairiens grecs, et se moque d'« un frère Lubin, vrai croquelardon, » qui avait reconnu dans les *Métamorphoses* d'Ovide « les sacrements de l'Évangile ». La *Metamorphosis Ovidiana moraliter explanata* nous fait rire aujourd'hui ; mais la science moderne n'est pas exempte d'abus du même genre. M. O. nous montre fort bien, à propos de l'épisode d'Aristée dans les *Géorgiques*, jusqu'où peut aller l'excès de subtilité dans les matières d'érudition. Résumons cet intéressant paradoxe.

Entendu bonnement, à la façon vulgaire, l'épisode d'Aristée n'est qu'un hors-d'œuvre. Le seul moyen de justifier Virgile d'avoir répandu sur une légende aussi peu en harmonie avec le but et le caractère du poème, les trésors de sa divine poésie, c'est de supposer qu'il a voulu envelopper des voiles du mythe de hautes pensées qui n'étaient pas faites pour tout le monde. Et, en effet, tout est symbole dans l'épilogue des *Géorgiques :* personnages, animaux, éléments, nombres. Et ces symboles sont tellement riches et complexes qu'on en peut tirer jusqu'à trois interprétations à la fois : 1° une interprétation d'ordre physique et agricole ; 2° une interprétation d'ordre historique ; 3° une interprétation d'ordre moral et théologique. C'est grand dommage que nous ne puissions suivre ici M. O. dans tous les tours et détours de ses déductions. Contraints de nous borner, nous nous en tiendrons à l'interprétation historique.

Les abeilles d'Aristée, ce sont les citoyens romains fauchés par les guerres civiles. Aristée, le bon pasteur, c'est naturellement Auguste. Il est vrai que « l'Aristée de Virgile n'a pas eu recours, pour la régénération de ses abeilles et pour l'apaisement d'Eurydice, à des moyens du

genre de ceux que les historiens attribuent à Auguste dans son œuvre de restauration » (p. 98); mais Auguste, comme Aristée, a offert des sacrifices aux dieux : il a mis la religion au service de sa politique. Cyrène, la mère d'Aristée, c'est Atia, la mère d'Auguste : Atia passait pour avoir eu, comme Cyrène, commerce avec Apollon. Cyrène éclaire Aristée sur ce qu'il doit faire pour repeupler ses ruches; il est probable — quoique l'histoire n'en dise rien — qu'Atia encouragea et dirigea Auguste dans l'œuvre de restauration de la société romaine (p. 126). Les quatre autels qu'Aristée élève aux Nymphes sont une figure de la *Roma quadrata*. Eurydice peut être assimilée soit à Rome, soit à l'Italie : Aristée-Octavien n'avait-il pas voulu faire violence à Eurydice-Italie? *Magna luis commissa*... Celle-ci ne s'est-elle pas ensuite apaisée et n'a-t-elle point pardonné à Auguste les outrages d'Octavien? Protée, c'est l'opinion publique, inconstante, changeante, qu'Aristée-Auguste sut enchaîner et retenir captive, « en la surprenant dans son sommeil au sortir des grandes agitations politiques » (p. 103). Il personnifie aussi les collaborateurs d'Auguste, qui, « une fois leur ministère accompli, sont rentrés au sein des masses désormais pacifiées, » et « les forces occultes par lesquelles s'opérait la transformation d'un ordre de choses destiné à disparaître pour faire place à d'autres créations » (p. 104).

On le voit : ainsi compris, l'épisode d'Aristée se relie étroitement à la conception fondamentale des *Géorgiques*, ce poème essentiellement national, et l'on n'est plus fondé à reprocher à Virgile d'avoir violé la loi de l'unité de composition. Les sceptiques objecteront que, si, pendant dix-neuf siècles, personne n'a rien vu de toutes ces belles choses, la justification littéraire de Virgile est assez faible, les poètes — du moins autrefois — écrivant d'ordinaire pour être entendus. « Sans doute, diront-ils, Virgile, dans ses *Églogues*, use et abuse de l'allégorie, et ses allusions sont loin d'être claires; mais là, si le détail nous échappe, l'existence même de l'allégorie ne fait aucun doute et a été reconnue de tout temps. » Mais on peut leur répondre que le temps ne fait rien à l'affaire, et que les grands génies travaillent pour l'éternité.

La brochure de M. Oltramare est d'une lecture agréable : l'auteur porte légèrement le poids d'une vaste érudition, il manie la plume avec beaucoup d'élégance, et l'on doit admirer la dextérité avec laquelle il ourdit la trame de sa curieuse hypothèse. Qui sait? il convertira peut-être quelqu'un à la théorie de la triple interprétation!

Paul Thomas.

---

546. — Deloume. **Les manieurs d'argent à Rome jusqu'à l'Empire**, Paris. Thorin, 1892. In-8 de 351 p. (2e édition.)

La seconde édition de l'ouvrage de M. Deloume marque un progrès sur la première; mais la plupart des critiques que nous lui avons adressées antérieurement persistent encore. Il nous paraît inutile d'y revenir.

En général, l'auteur se tient assez près des textes et les interprète avec assez d'exactitude. Mais parfois aussi le désir de trouver des choses nouvelles l'éloigne singulièrement des documents. Nous n'en citerons qu'un exemple. Dans la préface, il appelle lui-même l'attention sur les pages qu'il a consacrées aux origines de la fortune de Cicéron. Il prétend que ce personnage « a gagné d'innombrables millions dans les opérations des publicains, dans les spéculations sur les fonds publics ». La chose est possible en soi; mais M. D. n'a réussi à la mettre en lumière qu'en accumulant les erreurs En voici quelques-unes. Page 60, note 1, il dit à propos de Cicéron : « On aurait tort de croire que la valeur du franc fut très différente chez les Romains de ce qu'elle est chez nous aujourd'hui », et il en donne pour preuve l'édit de Dioclétien sur le prix des denrées. — P. 64. Il affirme que Quintus Cicéron conseilla à son frère dans le *De Petitione consulatûs* d'offrir « des banquets publics aux tribus réunies ». M. D. n'a rien compris au passage, qui a un sens tout différent. — P. 65-66. Il imagine qu'en 54 av. J.-C. Cicéron a dépensé du coup 6 millions pour la construction d'une basilique, et « qu'il a inopinément acquis 12 ou 14 millions dans le temps qui sépare le mois de février du mois d'octobre ». C'est le cas ou jamais de se demander d'où vient l'argent. La réponse ici est pourtant bien simple. M. D. ne s'est pas aperçu que la basilique en question est la basilique Julia, qu'elle a été commencée par César, alors en Gaule, que Cicéron n'a été en 54 que l'agent de César, et qu'il n'a rien tiré de sa poche. — Page 67, note 2. Les références *ad Attic*. XII, 18, 36, 43 sont inexactes. — P. 68. L'affaire des jardins que Cicéron voulait acheter en 43 est présentée sous un faux jour. Il est visible que ces jardins n'étaient pas très chers et que Cicéron n'avait pas de quoi les payer. — P. 73. M. D. évalue à 30 millions la fortune de Cicéron ; c'est là une pure fantasmagorie. — P. 75. Il n'explique pas comment Cicéron put faire un bénéfice de 440,000 francs dans son proconsulat de Cilicie; ce fut surtout en réalisant sa part du butin de guerre. — P. 83. M. D. croit avoir découvert dans une lettre à Atticus qu'en 59 il se mêlait fort de spéculations financières; mais le mot *opes* qu'il invoque n'a évidemment pas le sens qu'il lui attribue ; il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'ensemble du passage. — P. 75. M. Deloume ne croit pas que la somme de 440,000 francs que Cicéron, au mois de février 48, avait en dépôt chez les publicains d'Asie, fût la même que celle qu'il avait emportée de Cilicie. La chose, au contraire, nous paraît indubitable. Ailleurs (p. 88), il parle des millions que ce dernier destinait à la célébration de son triomphe. Il y a dans tout cela beaucoup d'exagération et de parti pris.

X.

547.—René Cagnat. **L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs.** Paris, Imprimerie nationale, 1892; in-4 de 810 pages. Prix : 40 fr.

M. Cagnat vient de publier un ouvrage considérable sur l'armée romaine d'Afrique. Il était bien préparé à un pareil travail par les missions qu'il a remplies en Tunisie et en Algérie, et par la connaissance approfondie qu'il a de l'épigraphie africaine. Le centre de son sujet était l'histoire de la legio IIIa Augusta; M. Cagnat s'est plu à la retracer avec soin; mais il a aussi étendu ses recherches à toutes les troupes cantonnées dans l'Afrique du Nord, et même à la flotte.

Après avoir établi quels sont les corps qui, à diverses reprises, furent détachés provisoirement en Afrique, il passe en revue le commandant en chef de l'armée de Numidie, c'est-à-dire le proconsul d'abord, le légat ensuite, et la foule des employés qui formaient son état-major. Il en indique avec soin les attributions, et il en dresse des listes aussi complètes que possible (v. par ex. p. 118-124, et p. 137-147). La légion IIIa Augusta tint garnison dans la contrée, probablement depuis le début de l'Empire jusqu'au IVe siècle. M. C. en décrit les vicissitudes et l'organisation pendant cette longue période. On trouvera dans cette partie de son livre une multitude de détails curieux sur les officiers supérieurs et leurs agents, sur le préfet du camp, sur les officiers subalternes, sur les sous-officiers et les spécialistes, sur les services accessoires. Il y a là une centaine de pages qui éclairent d'un jour singulier la composition des armées romaines. J'aime encore mieux le chapitre où l'auteur examine la question du recrutement de la IIIe légion et des troupes auxiliaires. Pour la traiter, M. C. n'avait qu'à s'inspirer de l'article bien connu de M. Mommsen. Il en a confirmé les conclusions par un supplément de preuves, et il a ainsi contribué pour sa part à démontrer quelques vérités d'une très grande portée historique. Il a élucidé avec le même bonheur tout ce qui concerne les subsistances, les vêtements, les armes, la solde, les travaux de la paix, les caisses d'épargne militaires, etc. Les renseignements qu'il nous fournit à ce sujet ne sont pas tous absolument nouveaux; mais ils sont présentés d'une façon plus précise que partout ailleurs. J'ajoute que dans ce vaste tableau il n'y a point place à la fantaisie. Tout cela est fait d'après un dépouillement très minutieux des textes, surtout des inscriptions, et suivant les principes de la méthode la plus rigoureuse.

M. C. a employé près de deux cents pages à expliquer comment les Romains assurèrent leur domination en Afrique. A cet effet, il a dû noter tous les points qu'ils fortifièrent. Le plus important fut le camp de Lambèse. On lira avec intérêt la monographie que l'auteur lui a consacré (p. 497 et suiv.), avec plans et vues photographiques. Ce camp n'était pas le seul poste permanent de l'armée d'Afrique ; il y en avait encore beaucoup d'autres que M. C. a soin d'énumérer, en y rattachant

les routes stratégiques qui les faisaient communiquer entre eux. Ici pourtant je note une assez grave lacune. Il me semble que l'occupation militaire du pays par les Romains ne se comprend bien qu'à la condition d'étudier concurremment les progrès successifs de leur civilisation. Leurs précautions défensives furent évidemment en raison inverse du degré d'assimilation des indigènes. Ce sont-là deux problèmes connexes qui ne peuvent pas être séparés l'un de l'autre. M. C. il est vrai, dit quelques mots de la diffusion des idées romaines en Afrique; mais il n'en parle que dans la conclusion, et en termes trop sommaires Je lui adresserai encore une seconde critique. Le livre premier de l'ouvrage a pour titre : *Les guerres d'Afrique sous l'Empire*. Il y raconte, dans l'ordre chronologique, toutes les guerres que les Romains eurent à soutenir pendant ces quatre siècles, et il ne tire de cet exposé qu'une remarque banale sur la nécessité où ils furent de rester toujours en armes. Je crois qu'il aurait fallu définir un peu mieux le caractère de chacune de ces guerres, et marquer plus nettement dans quelle mesure la population s'y était associée. Il est clair que c'est là le point capital de l'histoire de l'Empire romain. M. Cagnat ne l'a pas entièrement négligé; mais il ne lui a peut-être pas donné une attention suffisante.

Paul Guiraud.

---

548. — **Précis des institutions du droit privé de Rome,** destiné à l'explication des auteurs latins, par Gaston May, professeur de droit romain à la faculté de Nancy, et Henri Becker, professeur de rhétorique au lycée de Nancy. — Paris, L. Larose et Forcel, 1 vol. in-12 de 260 p. 1892.

L'ouvrage de MM. May et Becker est un traité élémentaire de droit romain, mais conçu sur un plan tout nouveau. C'est un traité écrit à l'usage, non des jurisconsultes, mais des humanistes. « La littérature latine, disent les auteurs dans leur préface, est, plus qu'aucune autre, imprégnée de droit... Les œuvres de fantaisie, comme les traités d'érudition, les odes comme les histoires, les épigrammes comme les plaidoyers offrent à chaque instant des termes juridiques. Ceux qui ont manié avec talent la langue romaine, prosateurs ou poètes, mêlés ou étrangers à la vie active, n'en ont pas moins vécu dans un monde de praticiens, d'avocats, de juges, de plaideurs : qu'ils le voulussent ou non, leur oreille et leur mémoire étaient envahies par le parler du Forum. » Quiconque lit un écrivain latin, Plaute ou Horace, Cicéron ou Tacite, y rencontre à chaque instant des expressions techniques qui ne se peuvent comprendre que par la connaissance des institutions privées, c'est-à-dire du droit des Romains. Cherche-t-il des secours dans les notes d'une édition, même d'une édition dite « savante » ? L'annotation le plus souvent est muette, ou bien elle donne une paraphrase sans précision ; parfois même (il serait aisé d'en citer des exemples) elle fait un contre-sens ridicule. Faut-il donc recourir à un livre de droit romain ?

mais le lecteur pressé n'a souvent aucun moyen d'y trouver rapidement l'explication particulière dont il a besoin ; ou, s'il la trouve, elle est tellement mêlée au reste des théories qu'il lui faudrait lire tout un gros volume pour le comprendre. Et cependant le professeur d'humanités ou l'étudiant en lettres n'a pas le temps d'apprendre à fond le droit romain. Il se résigne donc à l'ignorer tout à fait, ce qui le condamne à ne jamais comprendre qu'à demi les classiques latins. — Tel est le fâcheux état de choses auquel les auteurs du présent livre ont voulu porter remède. Leur travail est très habilement composé. Un index, placé à la fin, renferme les principales expressions juridiques que l'on rencontre chez les écrivains littéraires de Rome, et renvoie aux pages du livre où cette expression se trouve expliquée. Quant au livre lui-même, c'est un exposé élémentaire du droit privé des Romains, mais avec deux innovations qui ont pour but de l'adapter à un public d'humanistes. D'abord les auteurs n'étudient l'évolution du droit que dans la période ancienne et dans la période dite classique, c'est-à-dire qu'ils s'arrêtent avec les Sévères ; le droit du Bas-Empire, qui tient encore tant de place dans les préoccupations des jurisconsultes, mais qu'il est inutile de connaître pour comprendre les écrivains *latins*, est volontairement et avec raison mis de côté. Puis le texte, qui résume les institutions romaines, est coupé de développements en caractères plus fins, contenant l'explication détaillée des passages *littéraires* (les écrivains juridiques sont omis à dessein) qui s'y rapportent. De la sorte, celui qui lisant Cicéron se trouve arrêté par un terme juridique, est immédiatement conduit par l'index à la page, où le sens en est établi. Et s'il est de loisir, l'humaniste peut, en lisant le texte du livre, prendre en quelques heures une connaissance générale et déjà suffisamment exacte du droit romain, sans avoir à recourir aux grands traités, dont la longueur l'effraie et dont le but est tout autre.

Ce nouveau Précis est donc appelé, à ce qu'il nous semble, à rendre de grands services, en répandant dans le public lettré la connaissance des princitpes du droit romain sans laquelle aucune complète intelligence des écrivains latins n'est possible. Dû à la collaboration d'un professeur de droit romain et d'un professeur d'humanités, il offre une double garantie d'exactitude et de précision. Le texte est sobre, les citations sont riches : c'est exactement ce qu'il fallait. Les auteurs sont imbus des principes de la méthode historique, qu'ils appliquent résolument. On doit les louer, notamment, d'avoir commencé l'étude des obligations par la théorie des délits, et l'exposé des contrats par l'histoire du *nexum* (page 150). Tout ce qu'ils disent sur la difficile matière de la procédure et des actions est plein de vie et d'intérêt, ce qui n'est pas ici un mérite banal. Ailleurs, il est vrai, on pourrait les accuser d'un peu de sécheresse : tel est le cas pour les indications qu'ils donnent sur les diverses formes de comices (p. 3), la divulgation du droit par Cnæus Flavius (p. 6), le pécule de l'esclave (p. 28), les divers droits du citoyen

(p. 35), l'*arbitrium rei uxoriæ* (p. 59), les formes du testament (p. 190) et les substitutions (p. 194). Cette brièveté pourrait même parfois faire croire à des oublis : on ne trouve pas, du moins à leur place naturelle, mention de l'influence du stoïcisme sur la législation romaine (p. 14-15), du retour à la servitude de l'affranchi ingrat (p. 33), de la latinité (p. 35), du caractère pénal de l'émancipation primitive (p. 70), du principe de non-représentation (p. 171). D'autres fois, les auteurs affirment résolument leur opinion sur un point contesté, sans même indiquer l'existence d'une controverse. Pour eux, le Labéon dont a parlé Horace est toujours le grand jurisconsulte de ce nom (p. 21), bien qu'on l'ait récemment contesté. Le *consilium* du père de famille « statue sur la peine à infliger » (p. 44), bien que les textes nous le montrent seulement donnant avis au père. *Concubinatus* est traduit par concubinat (p. 63), ce qui tranche sans explication une question infiniment délicate et complexe. L'adoption testamentaire est représentée comme postérieure à l'adoption entre vifs, et comme inventée simplement pour permettre l'adoption aux femmes et dispenser l'adopté de tomber sous la puissance de l'adoptant (p. 69), alors que pour nombre d'esprits elle remonte aux premiers siècles de Rome. A propos de l'*actio finium regundorum* (p. 129), les auteurs passent totalement sous silence la distinction faite par l'ancien droit entre la *controversia de fine* et le *controversia de loco*. Ils n'indiquent point la difficulté relative aux mots « servitude urbaine » et « servitude rurale » (p. 131). Dans le *nexum*, écrivent-ils, « le débiteur se condamnait par avance » (p. 151); il semble bien pourtant que c'était le créancier qui prononçait la formule de la *damnatio*.

Ainsi, dans le détail, il y aurait un certain nombre de points douteux à relever. On ne saurait toutefois en tenir grandement rigueur aux auteurs du Précis. Leurs quelques apparentes inexactitudes ne tiennent pas à une erreur sur le fond des choses, mais seulement à l'absence d'une explication suffisamment développée. Les griefs à faire à ce livre ne sont guère, ainsi, que des griefs d'omission. Et il faut bien reconnaître que la brièveté, imposée par le plan même du Précis, devait presque forcément entraîner à sa suite certains inconvénients de cet ordre. Les auteurs l'avouent de bonne grâce, dans leur spirituelle préface : « c'est par définition que cet ouvrage est incomplet [1] ». L'idée directrice du travail n'en reste pas moins excellente, et son exécution presque partout heureuse. Ce livre deviendra certainement le guide d'un bon nombre de nos humanistes. Et il aura aussi un autre avantage, que les auteurs n'ont pas cherché, celui de fournir aux jurisconsultes une intéressante illustration de leur science, en éclairant les théories des légistes romains par les vivants exemples que fournissent à profusion les œuvres des auteurs littéraires, leurs contemporains ou leurs devanciers.

René WORMS.

1. De là, évidemment, vient une absence voulue de toute bibliographie, et presque de tout appel aux documents épigraphiques.

549.—**Die Legende Karls des Grossen im XI und XII Jahrhundert,** von Gerhard Rauschen. Mit einem Anhang von Hugo Loersch. — Leipzig, Duncker et Humblot, 1890. In-8 223 p. (T. VII des *Publikationen der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde*).

Cette publication de la Société d'histoire rhénane paraît avoir passé à peu près inaperçue en France. Elle renferme cependant beaucoup de choses instructives pour les médiévistes. Elle donne d'abord une *Vita Caroli magni* rédigée au xiie siècle, et une *Descriptio qualiter Carolus magnus clavum et coronam Domini a Constantinopoli Aquisgrani detulerit*... composée en 1085 par un moine de Saint-Denis. Ces deux documents étaient connus, et M. Gaston Paris en a depuis longtemps tiré bon parti dans son *Histoire poétique de Charlemagne*. Le premier même a été publié en 1874 à Roermond, mais si légèrement qu'il était nécessaire de le reprendre. Cette fois, le texte de la *Vita*, comme celui de la *Descriptio*, est établi avec le plus grand soin, après collation de tous les manuscrits connus.

Ces deux documents, qui remplissent 126 pages du volume, sont suivis de plusieurs dissertations qui ajoutent beaucoup à notre science et contribueront à faire rentrer dans le domaine public divers faits que les historiens avaient un peu perdus de vue. Ces dissertations traitent : 1° de la canonisation de Charlemagne ; 2° de la dédicace de l'église collégiale d'Aix-la-Chapelle par Léon III ; 3° d'une bulle d'Adrien IV prenant l'église d'Aix-la-Chapelle sous sa protection ; 4° de la légende du voyage à Constantinople et à Jérusalem ; 5° des termes exotiques qui se rencontrent dans l'un des chapitres de la *Vita*. — Elles sont suivies d'une autre et très longue dissertation de M. Hugo Loersch sur le privilège accordé par Frédéric Ier à la ville d'Aix-la-Chapelle en janvier 1166. L'authenticité en a été longtemps contestée : M. Loersch se prononce en sa faveur.

En somme, la plupart des textes qui sont étudiés dans cette publication, se rattachent à la canonisation de Charlemagne, prononcée en 1165 par l'antipape Pascal III, à la demande de l'empereur Frédéric Ier. C'est à peine si ce fait est mentionné dans certaines histoires d'Allemagne. Il a cependant une très grande portée et M. Rauschen le montre bien en étudiant les circonstances qui l'ont précédé et suivi. A juste titre, l'auteur y voit un acte purement politique, destiné à relever l'idée de l'empire germanique fort rabaissée à ce moment même par Alexandre III. Toutefois, ce n'est pas seulement le pape, c'est aussi, à notre avis, le roi de France, son allié, que Frédéric Ier entendait réduire au silence. M. R. eût probablement admis cette conjecture s'il se fut souvenu qu'en 1164, Louis VII, pour se rattacher à la descendance de Charlemagne, avait épousé Alix, fille d'un comte de Champagne du sang du grand empereur, — et que déjà avait pris naissance en France l'idée que l'empire appartenait aux Francs à meilleur droit qu'aux Saxons ou aux Souabes. Je ne puis reprocher à M. R. de n'avoir point

connu tous les faits que j'ai signalés dans un mémoire publié tout récemment par la *Revue historique*. C'est bien plutôt moi qui suis coupable de n'avoir point connu sa brochure. Elle m'eût fourni plus d'un argument en faveur de ma thèse. Je demande la permission d'en donner ici une autre preuve.

En 1163, un troisième comparse se joint au pape et au roi de France pour attaquer l'empire d'Occident et, si possible, le détruire (p. 133). Ce troisième comparse, c'est l'empereur de Constantinople, Manuel. Cette entente de trois souverains dont les intérêts ultérieurs étaient si différents, si opposés même, est ce qu'on appelle une coalition, et elle est plus ancienne que toutes celles que nous avons signalées.

Je n'exagérerai rien, d'autre part, si je dis que cette publication de M. Rauschen pourrait devenir le point de départ d'un curieux livre qui reste à faire, et qu'on devrait intituler : *Histoire posthume de Charlemagne*. Histoire fort distincte de celle qui est contenue dans la Geste carolingienne. Il ne s'agit plus, en effet, d'une conception populaire du rôle de cet empereur, mais de l'influence directe exercée par le souvenir de son œuvre sur le domaine politique, ecclésiastique et littéraire jusqu'aux premières années du XIXe siècle [1]. Il y a, à cet égard, bien des faits curieux à rappeler [2]. Je sais, de source privée, qu'un érudit de Bonn reprend l'histoire, si mal traitée dernièrement, du culte rendu à Charlemagne pendant le moyen âge Ce ne sera pas le chapitre le moins intéressant de l'histoire posthume dont nous avons parlé [3].

Alfred Leroux.

1. Cf. A. Duméril, *La légende politique de Charlemagne au* XVIIIe *siècle, et son influence à l'époque de la Révolution française* (dans les *Mém. de l'Académie des sciences de Toulouse*, 1878, X, 145).

2. Celui-ci, entre autres, que le roi de France, Charles V, aurait, entre 1364 et 1378, projeté, sinon commencé, d'élever une église en l'honneur de Charlemagne dans une localité célèbre de son royaume. On ne connaît qu'une seule et très vague mention de ce fait, dans Schannat, *Vindemiæ litter.*, II, 148. J'en ai vainement cherché confirmation dans les chartes, chroniques et inventaires du temps. L'assertion est-elle vraie? — Je pose la question.

3. Je relève dans la publication de M. Rauschen quelques menues erreurs qui ont pu échapper à des lecteurs allemands. P. 6, ligne 21, au lieu de *Curne de Saint-Palaye*, corr. *La Curne de Saint-Palaye*; — P. 133 ligne 2, au lieu de *Louis VIII*, corr. *Louis VII*; — P. 134, ligne 27 : il n'est pas tout à fait exact de dire que la date du 28 janvier est restée en vigueur chez nous pour célébrer la fête de Charlemagne, depuis Louis XI jusqu'à la Révolution. Elle est encore aujourd'hui la seule admise par l'Université de France quand, chaque année, elle fête officiellement son prétendu fondateur.

550. — **Histoire de la constitution de la ville de Louvain au moyen âge**, par Herman Vander-Linden. Gand. 1892, in-8, ix-194 p. (*Université de Gand, Recueil de travaux publiés* par la Faculté de philosophie et lettres, 7e fascicule.)

Le livre que M. Vander Linden a consacré à l'étude de la constitution urbaine de Louvain est une monographie, mais une monographie bien comprise, qui grâce à des comparaisons continuelles avec les constitutions des villes voisines acquiert une portée générale que n'ont pas d'ordinaire ces sortes de travaux. M. V. L. ne s'est pas borné à comparer les institutions de Louvain avec celles des autres villes du Brabant, sur le développement desquelles le droit louvaniste exerça une influence prépondérante. Très instruit de ce qu'on peut appeler la littérature municipale, disciple d'un maître dont les travaux ont fortement contribué au progrès de ces études, M. V. L. a multiplié les rapprochements et n'a pas laissé échapper une occasion de marquer les ressemblances et les différences entre l'organisation de Louvain et celle des villes flamandes et liégeoises. Aussi croyons-nous que la lecture de son livre est indispensable à tous ceux qui s'intéressent au droit municipal du moyen âge. Il a fait preuve dans l'interprétation des documents d'une grande sagacité, et, là où les documents lui faisaient défaut, il s'est heureusement servi de la méthode si dangereuse, si difficile à manier, de l'analogie. Ce n'est pas que son travail soit à l'abri de toute critique. J'aurais désiré plus de clarté dans le plan : l'enchaînement des idées est difficile à suivre. Peut-être l'auteur aurait-il évité ce défaut en s'attachant davantage à l'ordre chronologique. Il lui était nécessaire, à la vérité, pour démêler les origines, de s'appuyer sur des documents postérieurs et de dates très diverses ; mais le lecteur ne voit pas toujours du premier regard à quel point du temps rapporter les observations de M. V. L. Des citations de textes plus nombreuses n'auraient pas nui. J'hésite à reprocher à l'auteur sa complaisance à citer Waitz ; car, encore que ce soit là un livre classique, beaucoup en parlent qui ne l'ont pas lu. Je lui sais gré, pour ma part, d'avoir à plusieurs reprises discuté la récente théorie de Sohm sur la formation du droit urbain. En somme, le livre de M. V. L. sera sur bien des points un modèle à suivre, surtout un modèle d'analyse, il dénote chez son auteur de rares qualités de pénétration.

Une étude comme celle-ci, qui se compose d'une suite de dissertations, se prête difficilement à l'analyse. Cependant j'essaierai d'exposer les résultats auxquels M. V. L. est arrivé touchant à la fois l'origine de la commune de Louvain et la condition des hommes de l'église Saint-Pierre. Cette église fut fondée à Louvain au milieu du XIe siècle par le comte Lambert. La plupart des historiens de Louvain sont d'accord pour voir dans les hommes de Saint-Pierre le noyau de la bourgeoisie louvaniste. Ils ont formé l'aristocratie de la ville, les *lignages*, et c'est parmi eux qu'on choisissait les échevins. Mais où les historiens ne s'entendent plus, c'est quand il s'agit de déterminer la con-

dition juridique primitive de cette classe de la bourgeoisie de Louvain. On constate qu'au XIIIe siècle ces hommes de Saint-Pierre sont sous la complète dépendance du comte. D'où l'on conclut que c'étaient les descendants d'anciens hommes du comte. M. V. L. établit que les hommes de Saint-Pierre constituaient à l'origine une *familia* ecclésiastique. Quels sont les caractères d'une *familia* de ce genre? 1° une *familia* est composée de personnes non libres, *censuales*, établies sur le domaine d'une église et payant annuellement à cette église un *census capitalis*; 2° les membres de la *familia* participent à l'immunité de l'église et sont exempts d'impôts vis-à-vis du fonctionnaire public; 3° la *familia* est soustraite à la juridiction de ce fonctionnaire public; la haute justice est exercée par l'avoué de l'église, la basse justice par les officiers de l'église. Or tous ces caractères, le groupe des hommes de Saint-Pierre, les *Sinte-Peetersmannen*, comme on les appelait, les possédait. Ils étaient établis sur les terres de l'église, ils payaient un cens annuel, ils étaient exempts des tailles imposées par le comte et ils possédaient une juridiction particulière qui a persisté jusqu'aux temps modernes. Comment de la dépendance de l'église sont-ils passés sous celle du comte? uniquement parce que le comte était l'avoué de l'église de Saint-Pierre. Le fondateur s'était réservé l'avouerie pour lui et ses descendants. Et d'ailleurs en Brabant les comtes s'emparèrent peu à peu de l'avouerie des églises. Seulement, le *comitatus* et l'avouerie étant venus aux mains d'un même personnage, le comte, on ne distingua plus entre les droits d'origines diverses qu'exerçait le comte sur les hommes des églises. Ainsi, la théorie de Sohm qui veut que la bourgeoisie soit issue des marchands établis sur des terres relevant directement du seigneur, ne trouve pas ici sa justification. Ce sont les censitaires de l'Église, soumis primitivement au droit domanial, qui ont constitué à Louvain le fond de la bourgeoisie.

M. Prou.

---

551. — Oman. **The Byzantine Empire**. Londres, 1892. Fisher Unwin, 1 vol. in-8, XVIII-364 p.

Depuis quelques années les études byzantines reprennent faveur en Angleterre. Après le remarquable livre de M. Bury, voici le manuel de M. Oman, et c'est un fait assez significatif que cette place faite à l'empire grec d'Orient dans la collection publiée sous le titre de *The story of the nations*. Toutefois, dans un livre élémentaire de cette sorte, où il faut avant toute chose signaler au lecteur les traits caractéristiques de l'histoire, on devrait, semble-t-il, rencontrer beaucoup d'idées générales, des vues d'ensemble sur la civilisation byzantine, sur le rôle qu'a tenu l'empire grec dans le moyen âge oriental, sur sa politique religieuse, sur son organisation administrative; et si l'on ne peutt assurément prétendre trouver en trois cent cinquante pages le détail compliqué et difficile

des faits, du moins voudrait-on voir dessiner d'un trait précis et pittoresque les grandes figures qui animent cette histoire, indiquer les évolutions décisives qui en marquent en quelque sorte les étapes. Le livre de M. O. répond assez mal à ces espérances. S'agit-il d'un grand règne comme celui de Justinien, les détails quelque peu oiseux remplacent les vues d'ensemble; et tel bon manuel d'histoire générale, celui de MM. Monod et Bémont, par exemple, nous fait incontestablement mieux comprendre l'importance de l'œuvre administrative et législative de Justinien. L'histoire des deux siècles et demi qui vont de 800 à 1057 est étranglée en moins de cinquante pages, et pourtant cette période renferme les règnes de ces princes de la dynastie macédonienne, si considérables, si éclatants dans l'histoire religieuse et politique, artistique et littéraire de Byzance. De même le siècle de Comnènes est étouffé en seize pages : tout cela au prix de quelles lacunes, on le devine aisément. Ni la propagande chrétienne qui fut pour l'empire grec un si puissant moyen d'unification, ni les grandes querelles religieuses qui ont arraché l'Orient à l'obédience romaine, ni les progrès du pouvoir impérial au xe siècle, ni le développement de l'aristocratie provinciale au xie, n'ont sollicité l'attention de M. O. Dans son livre, le nom du patriarche Photius n'est mentionné que comme celui d'un pur littérateur; ni Michel Cérularius, ni les apôtres des Slaves, Cyrille et Méthode, n'ont paru dignes d'être cités; et je pourrais noter bien d'autres lacunes non moins graves. Au lieu des grands événements omis, on nous conte vingt anecdotes rebattues, l'histoire de la sédition Nika ou celle du second mariage de l'empereur Théophile, sans même nous épargner ces accessoires démodés de la chronique byzantine, tels que la pomme de l'impératrice Athénaïs, la harpe de Gélimer, ou le casque de Bélisaire. Ajouterai-je qu'il y a dans ce livre d'étranges disproportions, et que c'est beaucoup de consacrer deux cents pages à la période qui va de 328 à 800, pour en réserver cent cinquante seulement aux six derniers siècles, les plus curieux et les moins connus de l'histoire byzantine? Ajouterai-je que le livre renferme des erreurs parfois considérables et des appréciations parfois bien singulières? Sans doute on doit reconnaître que la tâche proposée était difficile, et qu'en quelques chapitres M. O. a fait preuve d'un talent d'exposition digne de remarque; sans doute aussi il faut lui savoir gré de la sympathie fort vive, encore qu'un peu banale, qu'il professe pour les Byzantins, et de l'ardeur généreuse qu'il met à les défendre : peut-être eût-il mieux valu pourtant étudier avec un soin plus approfondi les grands faits de cette histoire, en saisir avec une attention plus perspicace les traits caractéristiques, en comprendre avec un esprit plus vraiment historique les intérêts multiples et la portée générale. On eût alors pu rendre un service véritable aux études byzantines : dans l'état, on ne peut guère louer l'auteur que d'en avoir eu l'intention.

Ch. Diehl.

552. — **Le Viandier de Guillaume Tirel, dit Taillevent**, par le baron Jérôme Pichon, président de la Société des Bibliophiles français, et Georges Vicaire. A Paris, se vend chez Techener. MDCCCXCII. Prix : 25 fr.

La biographie de Guillaume Tirel, dit Taillevent, prénom qu'il dut sans doute à sa légèreté, la bibliographie de son traité de cuisine, le texte du Viandier d'après un manuscrit de la Bibl. nationale, acheté par un nommé Pierre Bufaut en 1392, des extraits du manuscrit de la Bibl. mazarine, la première édition imprimée du xvᵉ siècle suivie des additions de Pierre Gandoul, un traité de cuisine écrit vers 1300, des pièces justificatives : tel est le contenu de ce beau volume in-8°, orné de huit planches, que M. le baron Pichon, aidé de son collaborateur M. Vicaire, présente « aux historiens qui font de la vie de nos ancêtres le sujet de leurs études, comme aux philologues qui recherchent partout les origines étymologiques de notre belle et vieille langue française ».

Grâce aux recherches des consciencieux éditeurs, nous sommes maintenant certains que Guill. Tirel naquit vers 1314, et qu'il mourut en 1395, dates qui concordent avec tous les documents que MM. Pichon et Vicaire ont recueillis et qu'ils nous ont donnés dans les pièces justificatives. Il fut d'abord enfant de cuisine au service de la reine Jeanne d'Évreux, et successivement queu de Philippe de Valois, des rois Jean, Charles V et Charles VI. Il est probable qu'il écrivit son traité de cuisine vers 1380, et qu'il y fut engagé par Charles V, comme Jehan de Brie qui, par l'ordre de ce roi ami des sciences et des lettres, composa le petit livre curieux intitulé : *Le vray regime et gouvernement des bergers;* comme Jehan Corbichon, *son petit et humble chapelain,* qui traduisit, pour lui être agréable, *Les Propriétés des choses* de frère Bartholomé de Glanville. Le *Viandier* eut dès son apparition une grande vogue ; on en fit de nombreuses copies que les chatelaines et les ménagères de ce temps-là avaient entre les mains, puis on l'imprima et réimprima jusque dans les premières années du xviiᵉ siècle, mais le texte n'en fut guère respecté, comme nous en avons la preuve en comparant le manuscrit de 1392 avec l'édition imprimée du xvᵉ siècle, la plus ancienne que l'on connaisse. Cependant il est regrettable qu'un autre manuscrit du xvᵉ siècle, conservé à la Bibl. du Vatican, lequel « offre en maints passages des leçons notablement différentes et presque toujours meilleures » que celui qu'ils ont publié, ait échappé aux recherches des éditeurs, dont le travail reste quand même très méritoire. Ce manuscrit a été signalé tout récemment par M. Siméon Luce dans la *Romania* (t. XXI, p. 308, ann. 1892).

Les mets de Taillevent ne sont pas très délicats, mais en revanche ils sont très épicés. C'est un peu la cuisine romaine au temps de Trimalcion et des empereurs, c'est surtout celle du moyen âge, où l'on use et abuse du garingal, du poivre, du coriandre, de la cannelle, du cumin, du gingembre, girofle, noix muguettes, graine de paradis, et de cent

autres ingrédients qui devaient mettre en feu le palais et tout le tempérament. Cela explique peut-être les violences, les emportements, les colères farouches auxquels s'abandonnaient soudainement les seigneurs, princes et rois de ce temps-là. Je m'imagine, par exemple, que c'est après avoir englouti de ces plats très épicés que le roi Jean « se lancha au roy de Navarre, le prist par le col, et le fery de son pié par grant irour ». Il n'est pas étonnant que les *barbiers* aient tant usé de la saignée à cette époque. Aussi Nicole de La Chesnaye, médecin du roi Louis XII et auteur de *la Condamnacion de Bancquet*, fait dire à l'un des personnages de sa Moralité que rien n'a jamais fait plus gagner d'argent aux médecins que :

> ... Friandises petites,
> Sucre, coriande, aniz,
> Girofle, guigembre, penites,
> Saffran plus luisant que verniz,
> Sucre candi pour les poussifs,
> Triassandali qu'on renomme,
> Poivre, garingal et massis,
> Mus, muscade et cynamome.

A. Delboulle.

---

553. — **Publication de l'Université de Gand. — Bibliographie des martyrologes protestants néerlandais.** Extrait de la *Bibliotheca belgica* ou *Bibliographie générale des Pays-Bas*, par Ferd. Vander Haeghen, bibliothécaire en chef, Th. J. I. Arnold et R. Vanden Berghe, conservateurs à la Bibliothèque de l'Université de Gand. La Haye, Mart. Nijhoff, 1890. 2 vol. in-8 de ci-726 et 860 p. Tiré à 200 exemplaires, dont 65 seulement mis en vente.

Je ne m'excuse pas de venir parler, deux ans après son apparition, de l'ouvrage dont on vient de lire le titre, car il n'est jamais trop tard pour s'occuper d'ouvrages d'aussi grand mérite, solides et belles constructions qui ne vieillissent pas. Des deux volumes que recommandent d'avance le nom des auteurs et la célébrité de l'immense publication appelée *Bibliotheca belgica*, le premier est consacré aux *Monographies*, le second aux *Recueils*. En tête du premier nous trouvons, aussi abondantes qu'excellentes, des *Notes pour servir d'introduction à la bibliographie des martyrologes* (p. i-lxxv), suivies d'une *Concordance entre les martyrologes et les renseignements fournis par les historiens et les actes consignés dans les registres des archives, en ce qui concerne les exécutions pour cause de religion dans la ville de Gand, pendant les années 1530-1592* (p. lxxvi-61). Les *Monographies* décrites, analysées, appréciées sont au nombre de trente-trois. Des Tables et un Supplément remplissent les dernières pages. Presque autant de *Recueils* (trente) sont étudiés dans le second volume (p. 1-636) que de *Monographies* dans le premier. A la suite s'étend (p. 637-801) la liste par ordre alphabétique des martyrs protestants néerlandais du xvi^e^ siècle dressée

d'après les plus sûrs témoignages [1], liste complétée par une liste topographique, où sont relevés les lieux d'exécution (p. 797-801) et par une liste chronologique, où l'on retrouve les dates précises de chaque exécution (p. 803-807).

Le travail tout entier a été accompli avec le soin le plus minutieux et la critique la plus éclairée. Tous les renseignements, qu'ils soient bibliographiques ou historiques, géographiques ou chronologiques, atteignent une précision qui ne laisse rien à désirer. L'introduction contient un grand nombre de particularités curieuses. En voici quelques-unes : les hérétiques étaient exécutés sans distinction d'âge ni de sexe. En 1544, à Rotterdam, une jeune fille de quatorze ans fut noyée. En 1559, un jeune homme de quinze ans fut également noyé à Leeuwarden. Plusieurs jeunes filles étaient à peine en leur vingtième année au moment du supplice. On fit mourir des vieillards de soixante-dix ans, de soixante-quinze, de quatre-vingt et même de quatre-vingt sept ans. Le bannissement à perpétuité, aggravé de la confiscation des biens, était presque la règle. En 1568, fut prononcé à Delft un bannissement de cent ans et un jour. Quelquefois le corps d'un décapité ou d'un pendu était écartelé après exécution. Les martyrologes relèvent, pour les Pays-Bas, quatre cent quatre-vingt-deux exécutions par le feu, cent vingt par le glaive, neuf par la fosse, six par la strangulation, cent sept par l'immersion et quarante-quatre par la pendaison. Il arrivait parfois qu'on brûlait les victimes à petit feu. La décapitation était de temps en temps aggravée par suite de la maladresse du bourreau. A Furnes, un hérétique reçut sept coups de glaive sans que la tête fût séparée du tronc. La mort par la fosse était réservée aux femmes et particulièrement aux femmes calvinistes [2]. Certains personnages trouvaient la loi trop indulgente pour les hérétiques et renchérissaient sur sa rigueur, par exemple Alonso de Ulloa, espagnol tristement célèbre par sa froide cruauté, qui de son autorité privée tantôt supprimait, devant le bûcher, l'étranglement préalable, tantôt changeait le supplice par la corde en supplice par le feu. Des condamnés fanatiques protestaient quelquefois eux-mêmes contre toute clémence. Godefroi de Hamelle ne voulut pas être étranglé, ainsi que le lui offrait le bourreau pour atténuer ses souffrances. Il exigea l'accomplissement plein et entier du jugement, et il fut brûlé vif. La sentence d'exécution de la femme enceinte était différée jusqu'après la délivrance. La flagellation était appliquée aux hérétiques en guise de torture, et pour les forcer à faire connaître leurs coreligionnaires. On appliquait à ceux

1. Voir pp. 640-647, l'indication des sources consultées.

2. Les auteurs rappellent (p. xv) que, comme les Vestales qui avaient manqué à leur vœu de chasteté, les femmes convaincues d'adultère pour la troisième fois étaient, en la châtellenie de Furnes, condamnées à être enterrées vivantes et que, dans plusieurs localités, les filles-mères accusées d'infanticide avaient à subir la même peine. Mais presque toujours un adoucissement était apporté à la sentence, et la strangulation précédait l'enfouissement.

qui refusaient les derniers sacrements *in articulo mortis*, les flétrissantes conditions d'inhumation des suicidés au moyen âge : le cadavre, au lieu de sortir par la porte, était extrait de la maison par une ouverture pratiquée sous le seuil ; il était ensuite traîné sur une claie jusqu'au lieu patibulaire et enfoui dans une fosse pratiquée sous la potence. Pour empêcher ceux qui étaient conduits au supplice de parler ou de chanter des psaumes, on se servait d'un bâillon ou d'un frein. La langue était percée ou arrachée quand le blasphème compliquait le cas d'hérésie. Sur les huit cent soixante-dix-sept martyrs néerlandais dont les noms figurent dans les martyrologes, on ne compte que deux cent soixante luthériens et calvinistes ; tous les autres appartiennent aux différentes sectes du téléobaptisme. Le nombre des victimes de leurs convictions religieuses dans les Pays-Bas a été très controversé. C'est Hugo Grotius qui, le premier, hasarda assez témérairement d'en faire l'estimation (*Annales et historiæ de rebus Belgicis* ; Amsterdam, J. Blaeu, 1657, p. 12). Son affirmation (*Nam post carnificata hominum non minus centum millia...*) fut adoptée par tous les auteurs, sans contestation, jusqu'au moment où W.-H. Prescott entreprit, dans son Histoire du règne de Philippe II, de soumettre la question à un sérieux examen. Avec le célèbre historien, nos judicieux critiques regardent cette évaluation comme énormément exagérée [1] ; ils n'admettent pas davantage les calculs de ceux qui en rabattent la moitié, ni même les calculs de ceux qui font descendre le total à trente mille. A leurs yeux les martyrs, leurs compatriotes, ne dépassèrent pas le chiffre de deux mille [2].

Dans le reste des deux volumes, il y aurait à mentionner, avec beaucoup d'indications nouvelles sur divers écrivains des Pays-Bas, notamment sur Paul Merula (t. I, p. 252-254) et sur Guillaume Merula (*ib.*, p. 257-259), des indications intéressantes sur quelques-uns de nos écrivains, les uns peu connus, les autres très connus [3], mais je me contenterai d'appeler l'attention sur une notice qui par son ampleur, comme par son exactitude, constitue un travail hors ligne, la notice sur Jean Crespin (t. II, p. 87-252), travail d'autant plus méritoire qu'il était d'exécu-

1. M. F. Vander Haeghen avait déjà publié sur ce sujet spécial un remarquable mémoire : *Du nombre des protestants exécutés dans les Pays-Bas en vertu des placards sur l'hérésie* (Bruxelles, 1889, in-8°).

2. C'est à rapprocher des ridicules exagérations sur le nombre des victimes de la Saint-Barthélemy (on en a aussi compté cent mille) et sur le nombre des victimes du massacre de Béziers en 1209 (on en a également compté cent mille, tant a été vif de tout temps l'attrait du nombre rond ! Voir *Mémoire sur le sac de Béziers*. Paris, 1862, p. 32).

3. Pour les premier voir (t. I) la p. 136 sur Bertrand de Loque, la p. 137 sur Charles de Navières, etc., et (t. II), la p. 142 sur Jean Tugault. Pour les seconds, voir surtout (t. II), les pages 178-179 sur Étienne Dolet. Le nom de cet imprimeur me rappelle que je n'ai rien dit de la belle impression des deux volumes et des marques typographiques qui décorent les pages 50, 52, 138, 143, 149, 298, 300, 302, 303, 305, 314, 350, du second volume.

tion plus difficile, comme les auteurs l'expliquent ainsi (p. 94-95) : « Jusqu'à présent aucun érudit n'a réussi à faire la bibliographie de l'ouvrage principal de Jean Crespin. Les articles de La Croix du Maine *(Bibliothèque)*, Marchand *(Dictionnaire)*, Le Long *(Bibliothèque historique)*, Brunet *(Manuel)*, Sennebier *(Hist. litt. de Genève)*, Gaullieur *(Typographie génevoise)*, de Montet *(Dict. biogr. des Génevois)*, Dardier *(Encyclopédie)*, etc., n'ont aucune valeur. L'article des frères Haag *(la France protestante)*, quoique meilleur, est superficiel, même dans la seconde édition de leur livre. La notice de M. le pasteur Ch.-L. Frossard *(Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, 1880), n'est pas plus complète, et une 2ᵉ édition de son article publiée sous le titre : *Le livre des martyrs de Jean Crespin*. Paris, Grassart, 1880, corrigée et augmentée, est encore insuffisante. C'est surtout dans la description des premières éditions, celles de format in-8° et in-16°, que ces bibliographes ont été faibles. Ce n'est pas un reproche que nous leur adressons. Ils n'avaient pas sous la main les éléments essentiels pour faire mieux. Pour parvenir à un résultat positif, il n'y avait qu'un seul moyen : réunir tous les exemplaires connus des premières éditions, extraordinairement rares, de l'ouvrage de Crespin, et les comparer minutieusement entre eux... Nous avons eu l'avantage inappréciable de pouvoir nous livrer sans entrave à ce travail de comparaison, et de révéler ainsi l'existence de quelques éditions et variétés inconnues jusqu'à ce jour. Avons-nous réussi absolument? Nous n'oserions l'affirmer. » Tous les bons juges répondront que les modestes bibliographes ont *réussi absolument*.

T. DE L.

---

554. — Victor FOURNEL. **Le théâtre au XVIIᵉ siècle. La Comédie.** In-12, 417 p. Lecène et Oudin.
555. — LIÉBY. **Corneille**, in-12, 440 p. Lecène et Oudin.
556. — MONCEAUX. **Racine.** In-8, 235 pages, Lecène et Oudin.

Voici trois livres publiés à la même librairie et qui visent tous trois le théâtre au XVIIᵉ siècle. L'un de ces livres est consacré aux comiques, spécialement à Molière ; les deux autres à nos deux grands tragiques, Corneille et Racine. Ceux-ci ont pour auteurs deux jeunes professeurs distingués l'un de Paris, l'autre de la province ; au contraire, le premier est l'œuvre d'un critique expert aux choses du théâtre, et depuis longtemps en possession d'une estime justifiée par des travaux érudits à la fois et littéraires.

Ce n'est pas une petite entreprise que d'intéresser aujourd'hui en parlant de Molière. Aussi la partie du livre, et c'est la plus considérable, qui lui est consacrée, toute judicieuse et spirituelle souvent qu'elle est, n'a rien de bien nouveau. Par exemple, les scrupules que nous confie M. Fournel sur *Tartuffe*, Eugène Despois les avait formulés déjà dans

son *Théâtre français sous Louis XIV*. Vingt fois on a répondu aux critiques de La Bruyère et de Rousseau, voire même de M. Schérer. Mais les auteurs comiques qui ont précédé ou suivi Molière sont moins connus du gros public, et la partie originale du livre est nécessairement, non pas la seconde, qui pourtant en est l'âme, mais la première et la troisième, qui servent à la seconde comme de cadre. Dans la première partie, je distingue une curieuse étude sur les types de la vieille comédie, le matamore, le parasite, le pédant, etc. J'aime moins les notices et analyses rapides consacrées aux précurseurs de Molière. Avec raison, M. F. accorde, dans cette revue, une place d'honneur aux comédies de Corneille et du père de Corneille, de Rotrou. Mais, en jugeant *la Sœur*, de Rotrou, il ne paraît pas savoir qu'une découverte récente, dont M, Vianey a le mérite, nous interdit de traiter *la Sœur* en comédie originale. Pour les comédies de Corneille, il n'en marque pas assez fortement les traits essentiels, ce souci toujours présent de l'intérêt actuel, qu'on retrouvera jusque dans les tragédies cornéliennes les plus antiques de couleur et d'accent, surtout ce sérieux déjà presque tragique qui perce dans les situations que Corneille eût voulu les plus plaisantes. Ainsi, il n'est pas exact, je crois, de dire que la Suivante, dans la pièce qui porte ce titre, soit « une soubrette de Marivaux » : lui-même, M. F. cite plus loin la stance vraiment sinistre par laquelle elle clôt la pièce. Dans les pages consacrées au *Menteur* je note une distraction singulière : par deux fois, le héros de la comédie, Dorante, y est appelé Clitandre. En revanche, j'aurais peu de chose à reprendre aux études sur Thomas Corneille, Boursault, Baron, Brueys et Palaprat, Dufresny, Regnard, Dancourt. Le livre est donc sérieux, bien qu'un peu superficiel par endroits.

On reprochera moins encore au *Corneille* de M. Liéby d'être frivole; peut-être même lui voudrait-on une forme moins austèrement classique, moins compacte. La lecture en est très substantielle, pas assez courante et facile. C'est une œuvre de logique et de synthèse. L'auteur ne cache pas son ambition, qui est de « rattacher à l'unité d'une étude suivie et de quelques vues d'ensemble les diverses questions auxquelles chaque pièce peut donner lieu ». Peu ou point d'histoire littéraire, de recherches érudites : M. L. déclare n'être jamais remonté au delà des sources directes. Comme il déclare aussi viser avant tout un but d'utilité classique, on ne discutera pas ici à fond sa méthode, qui pourtant, même dans un livre classique, peut avoir ses inconvénients. S'attacher uniquement à faire, pour chaque pièce, une étude approfondie de l'action et des personnages, encadrer dans la série des questions ainsi distribuées une analyse et une appréciation des scènes les plus importantes, c'est se condamner d'avance à une certaine monotonie. Cette monotonie, le public universitaire la sentira moins, parce qu'il étudiera le plus souvent une pièce isolée, et dans cette pièce, un caractère ou une situation; mais le public mondain sera un peu effrayé et découragé. M. L. répondra qu'il n'en a cure, n'ayant pas écrit son livre en vue de plaire aux lec-

teurs qui ne savent pas lire. Parlons donc des autres. Eux aussi, désireux non seulement de comprendre, mais, dans la mesure où cela est possible, de se plaire à ce qu'ils comprennent, voudraient çà et là plus de souplesse et de variété dans le cadre. De même, j'admets, dans une très large mesure, qu'un livre de ce genre laisse de côté « tout ce qui concerne l'historique de chaque pièce et les questions spéciales d'histoire ou d'érudition ». Mais c'est affaire de mesure, et TOUT cela ne doit peut-être pas être exclu à priori. L'historique de la querelle du *Cid* explique *Horace*. Dire sous quelles influences religieuses Corneille a grandi, prouver qu'il est resté fidèle, non seulement à ses anciens maîtres, les Jésuites, mais à leur doctrine, citer ce très curieux passage d'*Œdipe* où Corneille met dans la bouche de Thésée l'apologie de la grâce suffisante et la condamnation de la grâce efficace, ce serait faire de l'érudition ; et pourtant cela dispenserait M. L. de discuter longuement la question de savoir si l'inspiration de *Polyeucte* est une inspiration janséniste.

Je m'arrêterais moins à la méthode de M. L. si j'avais moins d'estime pour un livre très solide, qui promet un critique à l'esprit pénétrant et sûr. — Avec autant de solidité, le *Racine* de M. Monceaux a plus de charme, et se lit d'un bout à l'autre sans fatigue. Il fait partie de cette collection des « Classiques populaires » où les citations de l'auteur étudié tiennent parfois une plus large place que les jugements du critique. Le difficile est de maintenir au livre ce caractère populaire en lui imprimant un caractère personnel. C'est ce que M. M. me paraît avoir fait avec une grande sûreté de main et une réelle délicatesse, qui n'exclut pas l'autorité, mais qui la rend aimable. Il n'a point étudié chaque pièce, chaque caractère, l'un après l'autre, car il voulait faire un livre et non une série de notices. Ce livre total se compose de quatre livres particuliers : L'homme. — Le système dramatique. — Le théâtre. — L'art. — A vrai dire, j'ai peur que ces divisions, très naturelles en elles-mêmes, ne rentrent un peu les unes dans les autres. Il est difficile de marquer de traits précis la physionomie de l'homme (si curieusement personnelle et que M. M. me paraît avoir légèrement attendrie çà et là) sans nous présenter, dès la première partie, ses amis et ses ennemis, et, si on nous les présente, sans dire quelles raisons ils avaient de l'admirer ou de le dénigrer. Il n'est pas moins difficile de caractériser son « système dramatique » sans juger en même temps sa façon de concevoir l'action et les caractères, ce que M. M. appelle « le théâtre ». Et peut-être aussi que l'art (au moins pour ce qui est de la hardiesse de la l'invention, de la simplicité des moyens, de l'harmonie de la composition) n'est isolé qu'artificiellement du théâtre et du système. Mais la division est commode, et, au fond, si on néglige quelques détails, répond assez bien à la réalité des choses.

J'avoue mes préférences pour les deux dernières parties (Le théâtre — l'Art, où j'ai goûté surtout une excellente étude sur le Rythme). Dans la seconde (Le système dramatique) il me paraît qu'on aurait pu mar-

quer avec plus de force et de netteté les éléments très divers dont se compose le génie de Racine, Sénèque aussi bien qu'Euripide, les romans du temps aussi bien que Corneille ou la Bible. Je ne dirais point qu'il y a de réelles beautés dans la *Thébaïde*, « surtout dans *Alexandre* », car dans *Alexandre*, Racine ne me semble en progrès que pour la langue. Au risque de répéter ce que je disais récemment à propos du *Boileau* de M. Lanson, je n'aimerais pas à écrire couramment : « En cela Racine était un grand *réaliste*..... Il n'y a pas de théâtre plus *réaliste*, plus intelligible à la foule (Est-ce sûr, et n'y a-t-il pas là deux choses très distinctes?)... Rien de plus *réaliste* que la conception classique. » J'aurais peur de troubler les idées du public abonné aux Classiques populaires. Ce ne sont là, du reste, que des détails insignifiants. Pourtant, le troisième livre, intitulé « Le théâtre » me paraît supérieur au second. J'y signalerai surtout les chapitres IV et V, sur les Orientaux, dans *Bajazet* et *Mithridate*, pièces qui procèdent d'une inspiration commune, et la Bible dans Racine. Ce qu'*Esther* et *Athalie* ont, malgré tout, de foncièrement oriental et juif, est mis ici en relief avec plus de précision et de force que dans toute autre étude sur le théâtre racinien. Ce n'est pas sans profit, à tous les points de vue, que M. Monceaux, dans ses voyages, s'est rapproché de l'Orient. Ailleurs, il résout d'une façon très ingénieuse un problème très délicat, celui de la couleur locale chez Racine. Voyez comment il établit (pp. 101 à 104) que Racine peint avec vérité la Grèce, mais une Grèce particulière, celle de Plutarque, la société composite née des conquêtes d'Alexandre et de Rome; et qu'il a bien pénétré l'esprit de cette période hellénistique, moitié grecque, moitié orientale, mais n'a pénétré à fond que celle-là. Ces pages sont d'un littérareur qui unit le sens historique au sens littéraire. Ainsi comprise, l'érudition donne à la critique comme une saveur nouvelle. Et cette alliance est assez rare pour qu'on en signale ici l'originalité.

Félix Hémon.

---

557. — **Messire Jean-Louis de Fromentières, évêque et seigneur d'Aire, prédicateur ordinaire du roi (1632-1684).** Étude biographique et critique. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Bordeaux, par l'abbé Paul Lahargou, licencié ès lettres, professeur à l'Institution Notre-Dame de Dax. Paris, Victor Retaux, 1892. In-8 de 344 p. (avec portrait de Fromentières.)

M. l'abbé P. Lahargou a voulu faire revivre, dit-il (page 2), une physionomie qui ne manque pas d'originalité et étudier une prédication qui ne manque pas d'intérêt. Ainsi, ajoute-t-il, l'ouvrage se divisera naturellement en deux parties, la première consacrée à l'homme, à sa vie, à son caractère; la seconde, à sa prédication. « C'est ici que j'aurai à dire quelle a été, à diverses époques, la réputation de Fromentières ; à quelle école et par quel maître il fut formé à la prédication ; quelle est la part qu'il fait au dogme et à l'observation morale dans ses sermons

ce qu'il faut penser de ses panégyriques et de ses oraisons funèbres, etc. »

Examinons d'abord la partie biographique : elle est assez courte (p. 7-67), mais elle est complète. Ce qui augmente fort le mérite du biographe, c'est que là presque tout était à faire. Nous n'avions que la préface de l'avocat Richard en tête du premier volume des sermons de Fromentières, sorte de panégyrique très édifiant sans doute, mais très vague et très aride. C'est avec des éléments fort rares et fort dispersés que l'auteur a péniblement reconstitué la biographie de son héros. Il n'a pas manqué de remonter aux sources, fouillant avec intrépidité les Archives départementales de la Sarthe et de Maine-et-Loire, pays d'origine de Fromentières ou de sa famille, celles du chapitre du Mans, celles de l'Oratoire, celles du département des Landes, de la ville d'Aire, de l'évêché de cette dernière ville. Il n'a pas négligé les journaux de l'époque *(Gazette, Mercure, Muse historique)*, ni les mémoires et recueils épistolaires, ni même les recueils anecdotiques (*Historiettes* de Tallemant) [1], etc. Aussi ne laissera-t-il que bien peu à dire à ceux qui désormais voudront raconter la calme et sainte vie de Fromentières [2].

La seconde partie s'ouvre par une excellente étude bibliographique. L'auteur nous dit avec une irréprochable exactitude quand et par qui furent publiées les œuvres de Fromentières ; il énumère les éditions diverses, les publications séparées ; il signale un sermon inédit sur la fête de la Purification caché dans un recueil de pièces diverses à la Bibliothèque nationale sous le n° 9638 du f. fr. Il cite, au sujet de son talent oratoire, les témoignages des contemporains, notamment ceux de Loret, de Marolles, de l'abbé Legendre et des critiques postérieurs, notamment ceux de l'abbé Maury et de M. B. Hauréau. On trouve, à la suite de cette étude, divers chapitres très nourris, très judicieux sur la *rhétorique* de Fromentières, sur ses *doctrines*, sur *Fromentières moraliste* (où il est rapproché, à certains égards, de Pascal, de la Bruyère, de la Fontaine, comme ailleurs il est rapproché, à certains égards aussi, du P. Sénault, de Massillon, de Fléchier, sur ses *panégyriques*, sur ses *oraisons funèbres*, enfin sur *Fromentières* et *Bossuet*, à propos d'un

---

1. Voir (page 9, note 2) les observations sur une méprise des éditeurs au sujet du mariage du père du prélat. Voir aussi des observations sur l'*Histoire littéraire du Maine* de M. B. Hauréau (pp. 16, 19, 71).

2. La notice débute d'une façon très heureuse et par une rectification importante : Moréri et, après lui, tous les recueils biographiques font naître Fromentières à Saint-Denis de Gastines, département de la Mayenne. Impossible de donner une raison de cette attribution d'origine. S'appuyant sur des notes inédites d'un grand et habile chercheur, feu le P. Le Lasseur, l'abbé L. met à Paris la naissance du « troisième fils de Jacques de Fromentières, conseiller du roi en son grand Conseil ». Je puis attester, ayant eu l'occasion de connaître le P. Le Lasseur et ses précieux manuscrits, que l'auteur de la thèse ne dit rien de trop en affirmant que l'érudition de ce Jésuite « était aussi vaste que sûre » et que les pièces sur l'histoire ecclésiastique du XVII[e] siècle « conservées dans nos grands dépôts publics n'avaient plus de secrets pour lui ».

discours de circonstance, le sermon de la prise d'habit de madame de la Vallière, chapitre particulièrement curieux et où l'auteur résout très bien un petit problème d'histoire littéraire, à l'occasion de l'authenticité niée par lui, affirmée par l'abbé Duclos, d'un autre sermon sur le même sujet conservé parmi les manuscrits de l'Arsenal [1].

On m'a raconté que, le jour de la soutenance de la thèse les juges du camp ont adressé au candidat un reproche qui a singulièrement dû le flatter : c'est que, loin de surfaire son héros, comme c'est presque l'invariable habitude des biographes, il n'aurait pas rendu suffisante justice à son mérite littéraire. J'estime, moi aussi, que si l'abbé Lahargou a très équitablement parlé de celui qui fut un très digne évêque, il a été parfois un peu sévère pour celui qui, au-dessous des princes de l'éloquence sacrée, fut encore un très recommandable orateur. Ce sera le seul reproche que moi aussi j'adresserai au nouveau docteur ès lettres qui, soit comme écrivain, soit comme critique, mérite d'être considéré comme un des meilleurs disciples formés par un maître tel que M. Léonce Couture.

T. de L.

---

558. — **Les étrangers en Picardie. Les princes de Savoie-Carignan, derniers seigneurs de Domart-sur-la-Luce,** par Alcius Ledieu, archiviste municipal, conservateur de la Bibliothèque d'Abbeville, correspondant du ministre de l'Instruction publique, officier de l'instruction publique. Abbeville, imprimerie Fourdrinier, 1892. Grand in-8 de 46 p.

Le village de Domart-sur-la-Luce (canton de Moreuil, arrondissement de Montdidier) a eu pour derniers seigneurs deux princes de la maison de Savoie, de la famille régnant actuellement en Italie. M. A. Ledieu a le premier fait connaître, dans le *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie* (mai 1888), l'acte de décès du prince Eugène de Savoie-Carignan qu'il avait relevé sur les registres de sépulture de l'église de Domart-sur-la-Luce, découverte qui a amené l'exhumation du prince en 1889, et la pose de la plaque de marbre qui, depuis cette époque, se voit dans la dite église. Pour raconter la courte et mystérieuse vie du frère de la princesse de Lamballe [2], connu en France sous le nom de comte de Villefranche, M. Ledieu a consulté les documents les plus authentiques, puisé aux sources les plus diverses (mémoires, journaux,

---

1 L'historien de Louise de la Vallière et de Marie-Thérèse d'Autriche a eu deux fois tort en parlant de ce malencontreux sermon, une fois en déclarant qu'il n'était pas apocryphe, une autre fois en le donnant comme inédit. L'abbé L. a retrouvé le dit sermon dans un petit bouquin imprimé en 1678 : *L'amante convertie ou l'illustre pénitente présentée à Basilisse par Eusèbe, docteur en théologie*. On ne saurait trop se méfier des apparences en ce qui regarde l'inédit.

2 M. L. a utilisé, mais aussi complété et parfois rectifié, les détails donnés sur les Carignan par Georges Bertin dans la monographie intitulée : *La princesse de Lamballe* (Paris, 1888, in-8o).

documents inédits des dépôts publics et des collections particulières, etc.). A la notice très intéressante sur Eugène-Marie Louis Hilarion de Savoie-Carignan, (né à Turin le 21 octobre 1753, mort à trente-deux ans le 30 juin 1785) et sur sa femme Élisabeth-Anne Magon de Boisgarein [1], décédée en 1839, à Paris, à l'âge de soixante-onze ans, se mêle l'histoire du château de Domart-sur-la-Luce, suivie (à l'appendice) d'un travail spécial sur l'église du village. La brochure, imprimée sur très beau papier, est ornée des armes de la maison de Savoie-Carignan, des portraits du prince et de la princesse d'après une miniature appartenant au commandant H. Magon de la Giclais, et, pour que rien ne lui manque, elle est encore enrichie d'un tableau généalogique de la maison de Savoie-Carignan dressé par un spécialiste renommé, le marquis de Rivoire la Batie, auteur de l'*Armorial du Dauphiné*.

T. de L.

---

559. — **Prince de Talleyrand. Mémoires**, t. IV et V. Paris, Calmann-Lévy, 1891 et 1892, 2 vol. in-8.

Les deux derniers volumes des *Mémoires* de Talleyrand le montrent encore ambassadeur de France à Londres, où il cherche à consolider la royauté de Louis-Philippe au moyen de la paix européenne et de l'alliance anglaise. Trois grands événements y fixent l'attention : la constitution de la monarchie belge, la question d'Orient, la lutte, au-delà des Pyrénées, de don Carlos et dom Miguel contre les reines mineures Isabelle et Marie.

La révolution belge est accomplie. Le candidat anglais, recommandé par Talleyrand, accepte la couronne à Bruxelles. A cette date (juin 1831), s'arrête l'excellente publication de M. Pallain, faite d'après les archives du ministère des Affaires étrangères. Dès lors, tout ce qui suit est inédit, sans compter que la collection des *Mémoires* contient une série de dépêches qui n'ont figuré nulle part. On y remarque celles du spirituel duc de Dalberg, de la passionnée M^me^ Adélaïde, de la bonne princesse de Vaudemont, du sage Casimir Périer, du terne Sébastiani.

Ce dernier, longtemps ministre des Affaires étrangères, n'a, pas plus que le Cabinet en général, la confiance de Talleyrand. Le prince s'adresse directement au Roi par l'intermédiaire de M^me^ Adélaïde et de sa confidente, M^me^ de Vaudemont. C'est à elles qu'il recourt pour sou-

---

1. Le contrat et la bénédiction nuptiale sont du 22 février 1781. Ce mariage, dû au hasard d'une rencontre en Bretagne, eut quelque chose de romanesque dont s'occupèrent fort les gazetiers de l'époque, surtout les *Nouvelles de Paris et de Versailles* et les *Mémoires secrets* de Bachaumont. Ce qui causa surtout la mésalliance et fit de la jeune bretonne une nouvelle *cendrillon*, c'est qu'elle était douée des plus beaux yeux du monde, yeux héréditaires dans la famille, si bien que l'on disait proverbialement à Saint-Malo : *des yeux à la Boisgarein.*

tenir sa diplomatie, souvent compromise par les concessions que les premiers conseillers de Louis-Philippe font à l'esprit nouveau. Il s'enorgueillit du prestige qu'il exerce en Europe, et surtout à Londres, et décrit avec complaisance les caricatures qui le représentent, avec Palmerston, sous les traits d'un boiteux conduisant un aveugle. Ce prestige peut être menacé par les fureurs démagogiques de Paris, les émeutes, les tentatives de régicide, par la conduite peu chevaleresque du gouvernement à l'égard de la duchesse de Berry, ou par l'occupation d'Ancône, contraire à la politique de non intervention, qu'il a préconisée. Talleyrand, ministre de l'Empire, négociait surtout avec Napoléon; ambassadeur de Louis-Philippe, il doit encore le faire avec les conseillers de ce prince, afin que le gouvernement de la Révolution ne paraisse pas révolutionnaire.

La doctrine de non intervention souffrit encore au siège d'Anvers. Prouvant une fois de plus que les peuples sujets ont peine à se soustraire par leurs seuls moyens à la domination étrangère, les Belges se font battre à plate couture par le roi des Pays-Bas. De là l'intervention française en Belgique. L'Angleterre s'y prête, heureusement pour la politique de Talleyrand, qui accable d'épithètes malsonnantes les Belges malencontreux

A cette époque s'ouvre le tome V. Talleyrand, qui avait pris un congé de juin à octobre 1832, retourne à Londres pour régler les formes de l'intervention. C'était au moment où, l'illustre Casimir Périer étant mort au printemps pour le plus grand chagrin du prince, le Cabinet d'octobre se constituait. Le nouveau ministre avec lequel correspond Talleyrand est le duc de Broglie. Les lettres de ce dernier jettent dans l'ombre les plates missives de Sébastiani. On lira avec intérêt le lumineux exposé de la situation de l'Europe fait par le nouveau ministre, qui s'exagère toutefois les secours que l'Angleterre donnerait à la France en cas de danger; on admirera la lettre où le noble duc indique la cause d'une démission trop vite donnée.

La question belge réglée, on passe aux luttes de Méhémet-Ali contre Mahmoud et aux guerres civiles d'Espagne et de Portugal, qui remplissent le tome V des *Mémoires*. A l'occasion des affaires d'Orient, Talleyrand manifeste de nouveau son hostilité à l'égard de la Russie, dont il redoute le prodigieux accroissement. Dans la péninsule ibérique, il prend parti pour les petites reines, menacées par les infants, et, le 22 avril 1834, il signe le traité de la Quadruple alliance, dans laquelle il confond enfin les intérêts de l'Angleterre et de la France.

L'alliance anglo-française avait été le but de son ambassade de Londres, pendant laquelle il réussit aussi à donner à la Révolution de 1830 droit de cité en Europe. Ici s'arrêtent les *Mémoires* transcrits par M. de Bacourt. Mais Mme de Mirabeau, héritière de ce diplomate, a procuré à M. de Broglie les matériaux qui permettent d'arriver à la fin de la vie de Talleyrand. Après un nouveau congé, le prince était

retourné en Angleterre pour signer des articles additionnels à la Quadruple alliance. Puis il donna sa démission et se retira à Valençay et à Paris, où il mourut, comme on sait, le 17 mai 1838, en odeur de sainteté pour avoir adressé au Saint Père des rétractations célèbres.

Après les appendices contenant la publication des lettres autographes, non comprises dans la copie de Bacourt, l'ouvrage se termine par le portrait du duc de Choiseul, où Talleyrand donne son avis sur la célèbre volte-face de la France, abandonnant, en 1756, l'alliance prussienne pour l'alliance autrichienne. Il l'approuve, mais il critique les termes du traité. A part le pacte de famille, il condamne la politique de Choiseul. Il lui reproche surtout d'avoir laissé saper la monarchie. L'étude, commencée en 1811, fut terminée en 1816, notamment pour la partie relative aux considérations politiques, que le changement de régime n'a pu qu'influencer. Elle est écrite dans un style classique et agréable; mais les commencements de M^me^ Du Barry y sont narrés d'une façon si compliquée, qu'en s'y reprenant à plusieurs fois, on ne parvient pas à y voir clair.

L'évêque libertin d'Autun finit en vieil aristocrate. S'il se rallia à Louis-Philippe, ce fut à cause de l'abandon où l'avait laissé la dynastie légitime et dans l'espoir de maintenir en France un régime monarchique, qui lui témoigna, en retour, une rare considération. Devenu opulent et grand seigneur, il veut user de ces avantages jusqu'à la fin de ses jours. « Il n'y a de parti dangereux que celui de la République », dit-il au roi des Français. Ainsi Talleyrand, antirépublicain et russophobe, ne serait pas de mode aujourd'hui. Il jouit infiniment de la situation princière qu'il occupe dans l'aristocratique Angleterre. Il ne cesse de vanter ce pays. « Nos précédents, dit-il, sont en Angleterre. » Gardant jusqu'au bout le sentiment de son importance, il ne manque jamais de la rappeler. Il juge que le comte de Flahaut n'est pas assez « gros personnage » pour le remplacer à Londres. Chacun s'incline devant cette supériorité et les ministres d'octobre lui demandent la confirmation de leurs mandats. C'est beaucoup, pour imposer aux autres, que de ne jamais douter de soi. Talleyrand veut avoir tout prévu, même quand il estime qu'Alger ne sera qu'une colonie de répression. Dans le passé, il ne veut jamais avoir eu tort. Pour expliquer ses variations politiques, il dit simplement : « Quand on aime son pays, on doit le servir sous tous les gouvernements qu'il adopte. » Par esprit de justice, il dit cependant : « Je ne puis oublier ce que je dois à l'empereur Napoléon. » Notons, pour une fois, ce modeste aveu. Il compte sur ses *Mémoires* pour glorifier sa conduite et il ne doute pas, en même temps, qu'ils ne servent de cours d'études aux diplomates de l'avenir.

Malgré cette note très personnelle, Talleyrand intéresse infiniment, et par les événements qu'il a dirigés, et par les personnages qu'il juge, et par les réflexions qu'il fait et qu'il suggère. Quelle fertilité de moyens chez ce négociateur, quelle activité sous cette apparence d'insolente

indolence, quelle prévision, quand il annonce les conquêtes de la Prusse, condition d'existence de cette puissance, ou qu'il démasque l'ambition autrichienne qui veut son lot du partage de la Turquie ! Sans doute, les mémoires contemporains précédemment parus, les lettres de Talleyrand déjà publiées semblent à première vue défraîchir le sujet. Mais il n'y a de déception que pour ceux qui ne veulent pas tirer parti de ce qui existe dans cette publication. On a déjà relevé les critiques qu'elle a suggérées. Dans un avant-propos, dont il fait précéder le dernier volume, l'éditeur des *Mémoires* résume l'attaque et la réponse. S'appuyant sur les arguments de MM. Sorel, Chuquet, Monod, Farges et Bertrand, il fait un dernier examen de l'authenticité des *Mémoires*. Il s'en dégage l'impression de la bonne foi de M. de Bacourt, dont M. de Broglie vient de remettre à la Bibliothèque nationale les cahiers manuscrits, transcription conforme aux notes et dictées de Talleyrand. Ces cahiers, augmentés des lettres autographes données en appendice, constituent le texte définitif des *Mémoires* dont Talleyrand n'a jamais écrit une copie uniforme. Le désordre dans la rédaction était fréquent sous l'ancien régime ; c'était une sorte de collaboration entre l'auteur et ses secrétaires ; ce qu'il y avait d'original, c'était la pensée maîtresse qui s'en dégageait, le trait, en un mot tout ce qui fait saillie dans une longue composition, et cela était bien de l'auteur même. Tel était, un peu, le mode de faire de Mirabeau ; on ne saurait s'étonner que ce fût celui de Talleyrand. La sincérité de M. de Bacourt, qui a mis en ordre et transcrit ces notes de diverses mains, paraît hors de soupçon. Reste à discuter celle de Talleyrand. Dans des mémoires destinés à le justifier, il serait naïf de croire que le plus calculé des diplomates pourrait mettre son âme à nu. Sa sincérité est une sincérité à la Talleyrand, qui passe rapidement sur les antécédents contestables pour insister sur les services rendus à la France et à l'Europe. Comment l'en blâmer ? Ces services sont indéniables.

Il convient ici de féliciter l'éditeur d'avoir mené à bien la publication de ces *Mémoires*, que l'on pourra rapprocher de ceux de Metternich, auquel Talleyrand reproche sa légèreté, et de tant d'autres souvenirs contemporains. Le texte est clairement établi. A peine y peut-on relever quelques fautes d'impression [1]. De courtes notes biographiques l'éclairent sans le surcharger, et les appendices viennent encore l'enrichir, tirés parfois d'autres archives, de celles de l'éditeur lui-même. La publication des *Mémoires* du prince des diplomates ne pouvait être confiée à des mains plus expertes ni plus sûres.

F. D. C.

1. T. IV, p. 20, l. 10 : *ressortant de* est un lapsus de Talleyrand pour *ressortissant à*. T. V, p. 46, l. 16 : la *réclamation* officielle que réclame le général Goblet. T. V, p. 977, l. 13. Lord Denbigh, *partisan très prononcé du ministère* (whig), est donné en note comme tory.

560. — **La critique littéraire et la science,** par E. Droz. Besançon, Dodivers, 1891. In-8 de 31 pp.

Cette étude a été lue, il y a un an déjà, à la séance de rentrée des Facultés de Besançon. Il est donc bien tard pour en parler, et il semble, d'ailleurs, qu'une plaquette de trente et une pages doive passer inaperçue dans le tas des gros livres sous lesquels gémit la critique. Quand on lit M. Droz, on change bientôt d'avis, car il y a ici, condensée en quelques pages, la substance d'un livre très sérieux à la fois et très agréable. A propos du premier volume de M. Brunetière sur l'*Évolution des genres,* M. D., avec un peu d'ironie et beaucoup de logique, démontre que la critique littéraire ne saurait être, à proprement parler, une science ; que tout la sépare de la science, et son objet, et le but qu'elle se propose d'atteindre, et ses méthodes ; qu'elle n'est vérifiée et jugée que par le goût individuel, essentiellement variable ; que, par suite, les jugements esthétiques qu'elle formule n'ont ni une valeur générale ni une rigueur vraiment scientifique. Puis il recherche dans les œuvres des critiques contemporains les tentatives faites par certains d'entre eux pour rapprocher la critique littéraire de la science ou pour en faire une science. En rendant hommage aux résultats acquis par la critique historique (car il n'est pas un tenant de l'ancienne école purement littéraire), il fait justice des grands mots, des équivoques, des confusions derrière lesquelles se retranchent les prétentions ambitieuses et vaines de la critique prétendue scientifique. Les plus grands : Sainte-Beuve, M. Taine, sont jugés avec une ferme indépendance par un homme qui sait leurs mérites, mais ne consent pas à être leur dupe. M. Brunetière surtout (car c'est surtout en son honneur que se donne cette petite fête) rencontre ici un contradicteur courtois, mais bien dangereux, comme il n'aimerait pas, je pense, à en trouver beaucoup sur son chemin. C'est là le cœur de cette discussion, où l'on regrette de ne pouvoir suivre M. Droz : il y fait preuve de rares qualités dialectiques, servies par un esprit très français, ce qui ne gâte rien ; il éveille chez nous en même temps la réflexion et le sourire. C'est par ce plaisant chemin qu'il nous achemine à sa conclusion : l'emploi des méthodes scientifiques a mal servi dans notre temps les critiques littéraires ; en revanche, ce qu'il y a de meilleur dans les sciences, l'esprit scientifique, a pénétré les études littéraires et morales. Il ne faut voir en ce discours, nous l'espérons, qu'un point de départ : au grand public qui n'a pu l'entendre ou le lire, l'auteur de l'*Étude sur le scepticisme de Pascal* doit un livre sur l'évolution de la critique ou les évolutions des critiques de notre temps, et ce livre fera du bruit.

Félix Hemon.

561. — **The Yale Review. A quarterly journal of history and political science.** Tome I, n° 1, 112 p. in-8. Boston, Ginn a. Cy.

Le mouvement d'études politiques et sociales si actif depuis quelques années aux États-Unis, vient de faire naître une nouvelle publication périodique qui, à en juger par les noms des collaborateurs et par les spécimens fournis dans la première livraison, paraît destinée à prendre un rang honorable parmi les revues de sciences politiques.

La *Yale Review* est publiée par les professeurs de la Yale University de New-Haven : MM. Fisher, G.-B. Adams, Farnam, Hadley, Schwab. Suivant l'usage des périodiques américains, elle admet, à côté des articles d'histoire, des articles de politique contemporaine et d'économie politique ; mais tous ont un caractère rigoureusement scientifique.

Dans le premier numéro, l'histoire pure est représentée : — par un bon article de vulgarisation de M. Bourne sur la Ligne de démarcation d'Alexandre VI ; — une étude originale de M. Williston Walker sur le rejet du programme de Saybrook par l'État de Massachuseth en 1706 (épisode de l'histoire ecclésiastique de la Nouvelle-Angleterre) ; — un travail très neuf de M. Evans Woollen sur les troubles ouvriers de 1834-37, récit (malheureusement sans références bibliographiques) d'un mouvement bien oublié aujourd'hui et digne cependant d'être rapproché des agitations contemporaines. (On trouve déjà à cette date dans les villes industrielles, New-York, Washington, Philadelphie, dans le Connecticut et même dans les États du Mississipi l'emploi des procédés contemporains, fédération de sociétés ouvrières, projet de coopération, agitation contre le travail des prisons, mise en quarantaine des contrevenants, réclamation de la journée de 10 heures ; mais ce mouvement s'arrête brusquement en 1838.)

L'économie politique est représentée par : — un travail sur le système des tarifs en Allemagne. M. H. Villard en étudie l'histoire depuis 1853, M. Farnam discute le caractère et les conséquences du régime actuel produit par les nouveaux traités de commerce qui ont accompagné la Triple alliance ; — un article de M. Hadley sur les théories légales de la réglementation des prix, où sont exposés avec une remarquable précision le passge du régime de la réglementation des prix au régime de la concurrence et l'évolution qui de nos jours tend à rendre le régime de la concurrence inconciliable avec les monopoles de fait créés par l'accumulation des capitaux.

Le numéro commence par une revue très vive des actualités économiques américaines, (la loi sur l'argent, la dissolution du syndicat des huiles, les souscriptions en faveur des Russes). Il se termine par des compte rendus signés, exempts de complaisance et d'aigreur.

Ch. SEIGNOBOS.

LETTRE DE M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

Cher Directeur,

Vous avez eu l'amabilité d'insérer dans la *Revue critique* du 31 octobre dernier un article intitulé : *Deutsche Altertumskunde* dont M. K. Müllenhoff est l'auteur. Dans cet article j'insiste sur l'importance de l'étude que K. Müllenhoff a consacrée à la langue des Ligures. Je regrette de n'avoir pas dit que les érudits qui voudront faire usage de l'étude dont je viens de parler feront bien de vérifier l'exactitude de la transcription des noms propres. Mon article a été écrit à la campagne avec une bibliothèque qui sur bien des points est aussi arriérée que nombreuse. Il y a eu donc un contrôle que je n'ai pu exercer. J'ai reproduit, p. 267, d'après K. Müllenhoff, p. 283, le soi-disant nom ligure *Memminia* qui aurait été fourni par une inscription d'Aix-en-Provence : or, la leçon *Memminia* a été corrigée en *Memmia* dans le *Corpus inscriptionum latinarum*, XII, 334. *Valtilia* chez Müllenhoff, p. 179, est une mauvaise leçon pour *Atilia, C. I. L.*, V, 7813 ; M. Max Rœdiger qui a ajouté le renvoi à ce volume et à ce numéro aurait dû dire que le mot *Valtilia* ne s'y trouve pas, etc., etc,

Les éloges que je donne à K. Müllenhoff auraient donc dû être accompagnés d'une réserve. Puisque je suis en train de me confesser en public, je dois ajouter, pour être complet, que mon hypothèse *Subiaco—Aesuviacus* est trop hardie, trop ingénieuse, si l'on veut, pour parler la langue des gens polis. L'étymologie traditionnelle, *Sub lacu*, conforme à la phonétique italienne, est confirmée par les nombreux et anciens documents que la *Società Romana di historia patria* a publiés sous le nom de *Regesto Sublacense*. J'ai ici un exemplaire de ce livre dans mon cabinet de travail. Je n'oublierai jamais l'obligeance du savant italien auquel je dois l'avantage d'avoir ce volume à ma disposition depuis la date de sa publication. Mais j'étais à quatre-vingt lieues de ce précieux cartulaire quand j'ai écrit l'article que vous avez bien voulu insérer dans la *Revue critique*.

Croyez-moi, cher Directeur, votre bien dévoué

H. d'Arbois de Jubainville.

Paris le 20 novembre 1892.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les conservateurs de la bibliothèque municipale de Reims font paraître un nouveau volume de la collection d'ouvrages locaux possédée par ce dépôt et connue sous le nom de Cabinet de Reims. (Bibliothèque de Reims. Catalogue des imprimés du Cabinet de Reims. t. II, Sciences et Arts. Reims, imprimerie de l'Indépendant rémois, 1892, 425 pp. in-8). L'utilité d'un tel recueil est évidente, bien que cette seconde partie, du fait même des matières traitées, donne lieu à moins de renseignements curieux. Nous attendons avec impatience les fascicules qui doivent être consacrés aux Lettres et à l'Histoire surtout. A propos des numéros 798 et 799, relatifs aux imprimeurs de Reims, il eut été utile de mentionner dans l'annotation le compte rendu de notre collaborateur, M. E. Picot, qui, suivant son usage, a su compléter par des renseignements nouveaux, les découvertes déjà importantes de

MM. Jadart et Claudin. (*Rev. crit.* 1891, 2, 140.) On pourrait exiger aussi de cette notation une précision plus grande des détails biographiques.

— Sous le titre de : *Les découvertes de l'archéologie française en Algérie et en Tunisie*, M. Ch. Diehl nous envoie le tirage à part d'un article de la *Revue internationale de l'Enseignement* du 15 août 1892 (Paris, A. Colin, 37 pp. in-8). C'est un tableau intéressant et impartial des efforts tentés par la France pour faire la conquête scientifique de l'Afrique du Nord. Espérons que les considérations finales de cet article sur la nécessité de l'union de toutes les bonnes volontés et la défense des monuments contre le vandalisme, ne restent pas purement théoriques et puissent résumer un jour l'histoire archéologique de l'avenir ouvert par de récentes mesures et par une loi protectrice.

— Le troisième volume du *Cours de littérature* publié chez Delagrave par notre collaborateur, M. Félix Hémon, vient de paraître : il comprend Boileau et Racine. Le quatrième volume (Pascal, Sévigné, Bossuet, Maintenon) est sous presse.

— Mlle Buvignier-Clouet a fait tirer à part des *Mémoires* de la « Société d'archéologie lorraine » pour 1892 sa *Notice sur Étienne Bourgeois, abbé de Saint-Vannes de Verdun, 1417-1452* (Nancy, Sidot, in-8°, 24 p.) ; on y trouvera de nombreux détails sur la construction de la célèbre église de Saint-Vannes qu'Étienne Bourgeois avait commencée et dont il ne put voir l'achèvement.

— M. Pierre de Nolhac a été nommé conservateur du Musée de Versailles.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 novembre 1892.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie la lettre de remerciment de M. Joseph Deloye pour le subside qui lui a été accordé en vue de ses travaux sur les archives pontificales d'Avignon, aujourd'hui transportées à Rome. — A la bibliothèque Vaticane, on vient d'inaugurer la salle de « consultation » qui offre déjà aux travailleurs de la Bibliothèque et à ceux de l'*Archivio* 20,000 volumes « à la main ». — L'*Archivio Vaticano* vient de s'augmenter de près de 10,000 volumes in-folio (suppliques et bulles du Latran) qui n'avaient pas encore été livrés à l'étude. — Il y a peu de découvertes archéologiques à signaler pendant ces derniers mois. Les travaux du Tibre continuent à mettre au jour des cippes ayant servi aux diverses délimitations du domaine public sur les deux rives, et, près du pont Sixte, des fragments de l'ancien pont du IVe siècle, où se trouvaient des statues et des inscriptions en l'honneur de Valentinien et de Valens.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, communique les lettres de candidature à la place de membre ordinaire, laissée vacante par la mort de M. Renan. Les candidats sont au nombre de trois : M. Philippe Berger, M. Eugène Müntz et M. Le Roy de Kéraniou. L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats.

La séance étant redevenue publique, M. Toutain, ancien membre de l'Ecole française de Rome, chargé de cours à la Faculté des lettres de Caen, expose les résultats des fouilles exécutées par lui, à l'aide d'un subside de l'Académie, à Chemtou (Tunisie). Il a déblayé une grande partie du théâtre romain et mis à jour l'emplacement de la scène, ainsi qu'une mosaïque de 20 m. de diamètre. Il a dégagé complètement le forum et plusieurs des édifices qui l'entourent. Il signale, entre autres découvertes, celle de dix-huit pièces d'or arabes, de l'an 343 de l'hégire (954 de notre ère), frappées à Mansoura, près Kairouan.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : Campeaux (Antoine), *Histoire du texte d'Horace* ; — par M. Georges Perrot : 1° Dareste (R.), Haussoullier (B.) et Reinach (Th.), *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, fascicule 2 ; 2° Pératé (André), l'*Archéologie chrétienne* ; — par l'éditeur : *Mémoires* du duc de Saint-Simon, publiés par A. de Boislisle, tome IX.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 12 décembre — 1892

562. — **Vedische Studien**, von Richard Pischel und Karl F. Geldner. II, 1. — Stuttgart, Kohlhammer, 1892. In-8 (iv-) 192 p. Prix . 6 mk.

Je puis me borner à discuter rapidement ici les nouveaux résultats de l'excellente exégèse védique de MM. Pischel et Geldner ; car j'ai déjà essayé d'en caractériser l'esprit, et déjà aussi j'ai élevé mes réserves sur leur méthode [1]. Il m'est impossible de ne pas les renouveler, quand je la vois aboutir (p. 31) à dénier aux Açvins leur caractère lumineux et solaire : les Açvins, écrit M. G., appartiennent exclusivement à la légende héroïque de l'Inde. A la bonne heure ; mais Achille et Hector, Roland et Olivier ne sont, eux aussi, que des héros de cycles épiques : est-ce à dire que leurs aventures ne relèvent pas d'un vieux fonds naturaliste ? Si l'école mythique persiste à ignorer la légende, si l'école légendaire s'obstine à négliger le mythe ou la devinette primitive, le malentendu qui les sépare ne cessera de s'accroître, au grand dommage de la science.

1° R. V. X. 102. — Ici encore on surprend, dans le détail au moins, les dangers du système, très satisfaisant pour l'ensemble. Expliquer un hymne par la supposition d'un *itihâsa* disparu, c'est s'exposer à la tentation aisée de suppléer pour les besoins de la cause, les circonstances nécessaires du récit : c'est ainsi que M. G., pour avoir raison de la st. 6 (p. 11), admet que Mudgala avait collé à son cheval de bois une fausse crinière qui s'est envolée dans la rapidité de sa course, hypothèse aussi ingénieuse que peu convaincante. — Je note en passant que, quoi qu'on doive penser de *vára â pṛthivyâs* (p. 17 i. n), le sens de « large à souhait » pour *várishtham váre* se trouve assuré par

1. *Revue critique*, nouv. sér., XXIX, p. 81.

la locution parallèle *ûrur vârâya* A. V. VII. 3. 1 : il est clair que ce sont autant de jeux de mots sur la double racine *var* « étendre » et « choisir [1] ».

2° R. V. X. 86 (le fameux hymne de Vṛshâkapi). — Ce dialogue décousu et bizarre gagne certainement en cohésion sous la plume de M. G., mais non sans quelque violence au texte : par exemple, st. 14 (p. 26), Indra ne dit pas qu'il faut lui cuire incontinent, mais qu'on lui cuit quinze taureaux ; on ne voit guère non plus comment les stances obscènes 16-17 se rattachent au reste du morceau, et à celles-ci la st. 18. Sur le sens de la racine *yup* (p. 40), l'interprète s'est à peu près rencontré avec M. Bloomfield [2].

3° R. V. IV. 18. — L'interprétation de M. P., toujours en *itihâsv*, diffère entièrement de celle de ses devanciers, sans d'ailleurs légitimer partout le reproche d'inexactitude qu'il leur adresse : je ne vois pas, je l'avoue, pourquoi *parâyatîm* ne pourrait pas signifier « mourante » (p. 44), quand *parêtas* signifie « mort » (R. V. X. 161. 2, A. V. XII. 2. 29), et je trouve l'*iva* de la st. 6 (p. 46) très nettement traduit dans Grassmann. Sur le rapport entre le sôma apporté par l'aigle et la cuisson des entrailles du chien (st 13 = p. 52), je réclamerais un supplément d'information : l'auteur l'entend-il au sens où je l'ai compris dans ma traduction de l'A. V. (VII. 5. 5)?

4° *bhas*. — Excellente analyse. On est heureux de voir M. P. se rallier, pour *dharûṇa* (p. 58), au sens de « pilier, étai », le seul admissible en effet, que j'avais cru devoir maintenir contre son autorité A. V. VII. 3. 1. Sur *çardh* et *çárdha*, l'indication, toute vague qu'elle est (p. 60-61), paraît bien trahir un commencement d'accord avec l'interprétation constamment soutenue par Bergaigne, et sur *pajrahôshin* (p. 61 i. n.) l'accord est au moins possible [3].

5° *pravát*, « eau, rivière », et non « versant, pente ». — On doit tout d'abord concéder à M. P. la parfaite légitimité d'un féminin *pravát* dérivé de racine *pru* « couler » (p. 66). Mais, d'autre part, l'analogie de *nivát*, *udvát*, *parâvát*, etc., milite en faveur d'une dérivation de *prá*. Deux mots *pravát*, partis de ces deux points opposés, ont ils pu se confondre en un seul? Évidemment oui. Ne se peut-il pas aussi que l'unique *pravát*, dérivé de *prá* et signifiant « pente », ait passé par le sens de « thalweg », — encore fort satisfaisant R. V. X. 75. 4, — pour aboutir à celui de « courant, fleuve, eau » ? Rien n'est plus plausible.

---

1. Quand l'auteur se demande comment Bergaigne, en traduisant *sîna* par « lien » entend le *tátsinâya* de R. V. I. 61. 4 (p. 15), on ne peut s'empêcher de le renvoyer au *Manuel védique*, publié depuis tantôt trois ans (p. 67 et 233). Au même hymne (p. 69) M. G. aurait retrouvé son identité de l'*étaça* et du pressureur (p. 163 i. n.). Il est probable qu'il apprécierait plus équitablement le système d'identifications de Bergaigne, s'il l'avait partout aussi bien compris (p. 166 i. n. et 171).

2. Cf. *Revue critique*, nouv. sér., XXXIV, p. 61.

3. *Manuel védique*, p. 309 et 254.

Comme le Véda nous accule aux origines, on n'y saurait guère tracer une filière sémantique. En tout cas, je ne crois pas qu'il y ait rien à tirer de l'épithète, obscure elle-même, *aramgamá* (p. 74) : le sens de « laut schreind », en le supposant prouvé pour *aramghushá*, n'entraînerait pas pour *aramgamá* celui de « schnell gehend » ; et comment ne pas rappeler ici celui de *áram kar* (v. g. R. V. VII. 86. 7) « servir », exactement « mettre à la disposition de, mettre à point pour » ? Il s'en déduit pour *aramgamá* quelque chose comme « qui vient à la disposition de, qui vient à point, salutaire »; et, tout compte fait, je m'en tiendrais, sur A. V. XIII. 2. 33, à ma traduction « [le soleil] nous procurant » (c'est-à-dire « créant », l'idée est banale en védique) « les pentes qui s'inclinent vers [nous] » ou « les versants du ciel ».

6° R. V. I. 109, avec digression sur *dhishánā*. — On s'étonne de voir, sans autre explication, *púrîsha* traduit par « festland » (p. 77). — Si Dhishanā est une incarnation de la terre (p.85), elle peut bien être en même temps un récipient à sôma divinisé, car la terre est un *havírdhāna* (Ait. Br. I. 29. 4).

7° R. V. I. 120. — On n'accusera pas du moins M. P. d'esquiver les difficultés : il s'attaque à la forme *dán* (p. 93), l'une des plus énigmatiques du Véda, et à ses yeux *pátir dán* = *dámpati* = δεσπότης signifie, non pas « chef de maison », mais « chef régulateur, ordonnateur » (racine *dams* = *dam*). Sans y contredire a priori, il faut remarquer que le génitif *dánas* (p. 106) n'est point expliqué. La restitution de *patamgáni* pour *patamgán* (R. V. IV. 4, 2 = p. 113) ne s'impose nullement, et le vers se traduit fort bien : « ô Agni, répands tes flammes [qui sont des] oiseaux ». Et cette observation en amène une autre, d'une portée plus générale : c'est avec trop d'aisance que MM. P. et G. font violer les règles de la grammaire la plus élémentaire par les poètes soucieux de fins de vers. Serait-ce une langue, serait-ce même un patois ou un argot, qu'une phraséologie littéraire qui accorderait à volonté le masculin avec le neutre, le nominatif avec l'accusatif, le pluriel avec le singulier ? Et, le principe une fois admis, un interprète moins sévère que MM. P. et G. ne se trouverait-il pas autorisé à découvrir dans une proposition donnée tous les sens qu'il lui plairait ? Plus bas (p. 123 = R. V. I. 92. 5) c'est *añján* masculin qui qualifie l'Aurore. Mais point du tout : il y a longtemps que Bergaigne nous a appris à résoudre les ellipses des comparaisons védiques, et nous restituons sans hésiter la phrase complète, *péço [añjatî] svárum nâñján*, « oignant sa face comme celui qui oint le poteau du sacrifice ».

8° *pêças*, « forme, couleur. » — Soit, mais en quoi la synonymie de *nirníj* (p. 111) s'opposerait-elle au sens de « parure » ? Le « vêtement » de la nuit n'est-il pas beau et paré d'étoiles [1] ?

---

1. Ici se place la plus remarquable coïncidence à relever entre M. P. (p. 122) et Bergaigne : *vrá* « femelle » et non « troupe », sens déjà inséré *Man. Véd.*, p. 306, puis développé *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 14.

9° *ánushák*, « comme il faut, régulièrement ».

10° R. V. VII. 33 (l'hymne du *dáçarâjñá*). — M. G. parvient à faire un ensemble de cette indigeste compilation [1].

11° *prapitvá* « start », curieux article; 12° *admasád* « mouche », me paraît certain; 13° *vêdyâ,* « art, chef-d'œuvre »; 14° R. V. X. 33 (simple traduction); 15° un exemple de brahmôdya; 16° *simá* « soi-même [2] »; 17° *sumát* « bien »; 18° *oganá*.

Somme toute, une très grande variété d'aperçus précieux ou tout au moins suggestifs, et de quoi nous faire souhaiter très vivement la continuation de ces *Études* et le prompt achèvement du *Dictionnaire* que nous promettent MM. Pischel et Geldner.

V. Henry.

563.— **Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes**, etc., par Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liège. Fasc. I, Liège, 1892. In-8, cxviii et 69 p.

Le plan de l'ouvrage, dont ce premier fascicule nous donne un spécimen, est vaste, trop vaste même, pour ne pas nous inspirer quelque inquiétude. L'auteur se propose de publier non seulement une bibliographie complète de la littérature arabe proprement dite, mais de grouper aussi autour de chaque livre cité la nomenclature des traductions, imitations, comptes rendus et jusqu'aux citations dont il peut avoir été l'objet. Il prend pour point de départ l'année 1810 qui est celle où se termine l'excellente *Bibliotheca arabica* de Schnurrer. Le fascicule qui vient de paraître ne contient que les proverbes, il y en aura un pour Antar, Lokmân et Barlaam, un autre pour les Mille et une nuits, et ainsi de suite jusqu'à vingt livraisons, si toutefois ce chiffre n'est pas au-dessous de la réalité. Et encore M. Chauvin devra-t-il s'imposer pas mal de suppressions et de retranchements, s'il veut conserver à son œuvre le caractère d'une simple bibliographie, sans prétendre à des développements d'encyclopédie. La disposition extérieure du livre y gagnera et les recherches n'en seront que plus faciles. L'auteur nous donne d'ailleurs une bonne nouvelle : son manuscrit est entièrement achevé et bon pour l'impression. Il y a là vingt années de recherches poursuivies à travers les bibliothèques et les catalogues avec une admirable persévérance. Nous ne pouvons donc que désirer que l'accueil fait par le monde savant à un travail qui rendra d'incontestables services en assure la publication prochaine.

B. M.

---

1. Pour *sûrí* (p. 154 i. n.) je maintiens l'étymologie par *sú rá*, « qui donne bien », par opposition à *a-rí*, « qui ne donne pas, avare, impie ».

2. Une flexion *démonstrative insexuée* (p. 188) implique contradiction en sanscrit. En vain comparerait-on *ātmán* : il n'y a point parité, puisque *ātmán* est substantif.

564. — **Etymologisches Wœrterbuch der Griechischen Sprache, mit besonderer Berücksichtigung des Neuhochdeutschen und einem deutschen Wœrterverzeichniss**, von Dr. Walther Prellwitz. — Gœttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1892. In-8, xvj-382 pp. Prix : 8 mk.

C'est toujours faire œuvre utile et très méritoire que de composer un dictionnaire : d'autant plus méritoire qu'elle est hasardeuse, car en aucune autre matière la critique n'est plus aisée ni l'art plus difficile. Mais le critique, qui concentre son attention sur quelques articles, n'oubliera pas que l'auteur a dû disséminer la sienne sur tous les mots d'une langue, et, avant de formuler ses réserves, il tiendra à remercier M. Prellwitz du nouvel et précieux instrument de travail qu'il nous a donné.

Il n'y a guère lieu de lui reprocher ses lacunes, très probablement volontaires, ni quelques inconséquences de graphie, qui parfois frisent le barbarisme [1]; mais on est en droit de lui demander compte de l'étonnante facilité avec laquelle il admet en grec des agglutinations de racines qui seraient tout au plus concevables dans la phase indo-européenne du langage et qui, même pour cette phase, demeurent indémontrables. Ainsi, ἀάζω, ἀλδαίνω, ἀμείρω, γηθέω, ἔθος, et tant d'autres, contiendraient l'élément radical *d* ou *dh* de δίδωμι τίθημι. En vérité, qu'en sait-il? En serait-il resté, avec Schleicher, à chercher le verbe τίθημι dans l'aoriste passif en -θην? Et, si la morphologie s'est délestée de cet auxiliaire encombrant, est-ce à l'étymologie à le recueillir [2]?

Un autre inconvénient résulte forcément du plan de l'auteur : il a voulu être bref, et il a dû pour cela proscrire la controverse, exclure toute citation de source. Ce serait parfait, s'il ne discutait jamais : on serait averti, une fois pour toutes, qu'on n'a, sur chaque article, que l'opinion qui lui a paru la plus plausible. Mais quelquefois un honorable scrupule le contraint d'émettre un doute, de poser une alternative ou de justifier une hypothèse. On serait donc tenté de croire que, partout où il se prononce, il est sûr de son fait et ne laisse point place à la controverse. Il en faut bien rabattre, si le quart seulement de mes observations est fondé. Ajouterai-je que, bien informé sur la science allemande, c'est surtout en matière de travaux français que M. P. semble ignorer ou dédaigner? On en verra nombre d'exemples.

Cette exclusion n'est point la seule. Il faut regretter notamment que M. Prellwitz n'ait point tiré plus de parti d'un livre récent, qui, en

1. C'en est un vrai que sk. *pitrás* (sous πατήρ) pour *pitúr*. Moins graves sont : sk. *varūna* (sous οὐρανός), lat. *mérus* (sous μαρμαίρω)et quelques négligences d'accentuation.

2. Dans certains cas la conjecture n'est pas même permise : ainsi ἀμείρω est manifestement un dénominatif forgé sur un adjectif ἀμερής « sans part », et ἀμέρδω est refait sur le futur ἀμέρσω d'après le rapport ψεύσω ψεύδω (noter que ces deux derniers verbes ont en commun le sens de « frustrer »).

regard de mainte hardiesse, d'une phonétique trop lâche et d'une fâcheuse outrance, a groupé tant d'originales suggestions sur l'hybridation dans les langues anciennes : je parle de la *Lateinische Volksetymologie* de M. O. Keller [1]. Il y aurait appris, entres autres curiosités, que ἄγγελος (p. 328) est peut-être un emprunt éranien, ἀλεκτρύων (p. 195), μέταλλον (p. 191), νέκταρ (p. 227), des emprunts sémitiques, et il se serait épargné quelques dérivations qui déparent un peu son œuvre sérieuse [2].

Avant de passer à l'examen de détail, je réunis sous un seul chef plusieurs mots grecs commençant par ὀ ou ὠ : M. P. n'avertit pas que cette initiale dissimule souvent un préfixe dont la langue grecque n'a plus conscience, mais qui répond à la préposition sanscrite bien connue *â* « vers ». Cela est pourtant d'évidence : ὀρέγω n'a pas le même sens que *regô*, car il signifie « tendre, présenter », c'est-à-dire « diriger vers », et par suite l'élément qu'il contient en plus de *regô*, nous apparaît nettement significatif; bref, ὀρέγω n'est pas *rajâmi*, mais *â rajâmi*. Quant à l'alternance ὀ ὠ, je ne crois point du tout, avec la majorité des linguistes, qu'elle relève d'une apophonie. Le cas est plus simple : un primitif *ὠ-ρέγω faisait à l'imparfait ὤρεγον, et sur ὤρεγον, où la langue a été prise pour un augment temporel, l'analogie a refait un présent ὀρέγω. Ainsi de bien d'autres : κέλλω ὀκέλλω, ὀφέλλω, ὀμόργνυμι, ὀδύρομαι, et, avec la langue conservée, ὠφελέω, ὠκεανός (=*âçáyânas* [3], ὠρυγή), etc.

Je suis maintenant l'ordre alphabétique. — Sur ἄγρυπνος, M. P. avait le choix entre l'étymologie de M. Havet et celle de M. Bréal [4] : tout vaut mieux que l'interprétation puérile « qui est à la chasse du sommeil » (sous ἄγρα). — Lat. *aura* (sous ἀήρ) est un emprunt certain. — Aucune phonétique ne permet de ranger sous la même rubrique αἱρέω et son aoriste εἷλον. — On ne voit pas comment *oboediô* (sous αἰσθάνομαι) sortirait de **ob-avizdiô*! C'est simplement **obûdiô* = **ob-audiô*, avec *û* écrit savamment par *oe*, cf. d'une part *claudô occlûdô*, de l'autre *moenia* et *mûnia* [5]. — L'anet et l'anis (s. v. ἄνηθον) sont deux plantes distinctes et n'ont sans doute pas attendu, pour se différencier, que l'η s'iotacisât et le θ s'assibilât. — Sous ἀπτοεπής, corriger ἀάζθη, qu'on lit d'ailleurs à sa place p. 82. — L'esprit rude de ἅρμα reste inexpliqué; en tout cas, il semble bien qu'on en doive séparer *armentum*. — Le mot ἁρπάζω n'est point à son rang. — La genèse d'αὐτός est aussi peu

1. Cf. *Revue critique*, XXXIII (1892), p. 244.

2. Il s'est prudemment abstenu sur λαβύρινθος; mais la réserve est peut-être excessive, car il y a longtemps que le mot a été expliqué par l'égyptien : *lapi ro kounit* « temple de la bouche du canal », étymologie que M. Maspero veut bien me confirmer comme « plus que probable ».

3. Fierlinger, *K. Z.*, XXVII, p. 477.

4. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 111 et 172.

5. Communication verbale de M. L. Havet. — Bien entendu, la graphie *oboediô* a entraîné aux bas temps la prononciation *obêdiô*.

claire chez M. P. qu'elle l'a jamais été depuis qu'on s'obstine à chercher dans cet ὀκτώ un thème démonstratif[1]. — Le vocalisme d'ἄχην et *egênus* ne concorde point. — Sous δάκνω, lire δῆγμα. — Les combinaisons auxquelles on se livre sur δάμαρ, plutôt que d'admettre ma dérivation toute simple[2], seraient plaisantes si elles n'étaient si pénibles. — Pourquoi l'élément initial de ἐγώ serait-il prothétique? Pourquoi identique à l'augment? Je ne connais en aucune langue de forme *gô. — L'ordinal ἕκτος est accentué comme le verbal de ἔχω, et l'erreur est grave puisque le recul de l'accent est précisément le caractère distinctif des numéraux. — Admettre un sk. *arí* « fidèle » pour expliquer ἔραμαι, et un sk. *arí* « ennemi » pour expliquer ἔρις, c'est transporter à l'étymologie un article de foi que l'exégèse védique elle-même n'ose plus imposer. — Le digamma de ἔρυσθαι ἐρύω n'étant pas constant, je crois qu'il y a lieu de conjecturer en grec la fusion de deux verbes, dont l'un répondrait au lat. *ruô*. — La dérivation εὖ = *vásu* supposerait un digamma qui en fait n'existe point. — Pourquoi ἔχω n'est-il donné qu'avec le sens de « tenir », sans allusion au sens de « charrier », qu'on ne trouve que sous ὄχος? — Ζυγόν « joug » : la forme usuelle est ζυγός. — Je m'explique difficilement θάνατος de *dhvan* — pourquoi pas *ghen* comme θείνω? — θολός = * *dhvolós*, etc., alors que le groupe dentale sourde + *v* donne σ (σείω de *tvish*). Je sais bien qu'il y a φέρεσθε = *bháradhvam;* mais une énigme n'en résout pas une autre. — Ἰός « flèche » a l'ι long comme ἰός « poison ». — Strepsiade regretterait sans doute l'absence de l'article ἡ après κάρδοπος : il est indispensable d'indiquer le genre des substantifs dont la désinence est trompeuse. — Si κλόνις contient un digamma intérieur, pourquoi n'a-t-on pas *κλοῦνις ou un allongement compensatoire? Contamination de κόνις, dans quelque phrase du vocabulaire des athlètes, telle que ἐν κόνι κλόνιες « les hanches ont touché »? — La diphtongue de κρείσσων = ion. κρέσσων n'est pas naturelle, non plus que celle de μείζων = ion. μέζων : celle-ci est visiblement empruntée à ὀλείζων, et la première doit procéder de χείρων ou d'ἀμείνων, peut-être de tous deux. — Sous κρίκε, lire « kreischte » et renvoyer à II 470, autrement l'article est inintelligible. — Pour κτείς, il faudrait au moins mentionner la dérivation * *pkten-* = lat. *pecten*, qui a toutes mes préférences. — Il est bien hasardeux de rattacher *côpia* « la main pleine » (?) à κώπη, alors qu'on en connaît l'opposé *inopia*. — Le rapprochement de λάζομαι et λαμβάνω est satisfaisant; mais on y devrait rencontrer aussi la mention d'εἴληφα et de sk. *labh (rabh)*, qui ne vient que sous λάφυρον. — Lat. *lituus* est un barbarisme, et j'avoue ne pas voir ce qu'il vient faire sous λειμών. — On s'étonne de lire *multus*[3] et surtout *mille* — la vraie forme est *mîle* — sous la rubrique μάλα. —

1. *Mém. Soc. Ling.*, VII. p. 96.
2. *Analogie*, p. 118 (1883).
3. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VIII (paru après la publication du Dictionnaire).

Μάψ ne signifie pas « übereilt », mais « inconsidérément, en vain », et la phonétique le sépare de *mox* [1]. — Dans μικρός, σμικρός la longueur de l'ι me paraît flottante (att. Σμῖκρος, mais Μίκκος) ; en revanche il est long de nature dans νίκη [2]. — *Mîles* sous μισθός : bien plutôt dérivé de *mîle*. — Je ne sais pourquoi la belle étymologie μνάομαι « rechercher une femme » = *βνάομαι [3] n'est pas même indiquée. — On ne me fera jamais croire que l'*f* et l'*m* aient sauté l'un sur l'autre dans μορφή *forma*. — Pour νυός, la restitution *σνυσός est aussi légitime que *σνυσύς. — Le rapprochement ὄνος *onus* est pour le moins bizarre. — Ni πάγχυ ni πάνυ ne paraissent relever de πᾶς. L'un est παχύ = sk. *bahú*, avec accent et nasalisation empruntée à *πέγχιστο- = *bánhishtha*. Que si πάνυ contenait παντ-, on aurait *παντ-υ [4]. Je l'ai apparié à sk. véd. *panuá* « à merveille », dont le sens convient à tous ses emplois. — Si, ce que personne ne conteste, *çváçura* est le substitut de * *svaçura* = ἑκυρός, on ne voit pas pourquoi * *sáçvant-* ne serait pas devenu *çáçvant*. Il n'y avait donc pas lieu de rétracter sous πᾶς l'opinion enseignée sous ἅπας, alors surtout qu'on admettait (sous σκῶρ) l'équivalence bien moins justifiable *çákrt* = * *sékrt*. Au contraire, on se persuadera difficilement que πᾶς soit un participe présent de *çvâ* « gonfler ». — On voudrait une tentative d'explication de πτόλις et πτόλεμος. — Sur σήμερον, σῆτες et σῖτος, je renvoie l'auteur à G. Meyer, *Alban. Stud.*, III, p. 51 sq. — Sous σκίουρος, ajouter que le mot a été modifié par étymologie populaire « qui s'ombrage de sa queue ». — *Faber* sous σοφός ? pourquoi pas sous τιθαιβώσσω [5] ? — Sous σῶμα, mentionner *tômentum* « bourre ». — La meilleure explication de ὑγιής et de φιτρός a été donnée par M. de Saussure [6]. — Le sk. *khalîna* « mors » (récent) est un simple emprunt. — Inversement βίττακος — c'est la forme la plus ancienne du nom du perroquet, telle que la donne Ctésias — est un emprunt au sanscrit prâcritisé, soit quelque chose comme * *bitaka-nâsa* « nez bossu » en abréviation. Les formes σίττακος et ψίττακος sont influencées respectivement par les verbes d'onomatopée σιττάζω et ψιττάζω « siffler (au troupeau) » [7].

Si j'ajoute en terminant qu'on souhaiterait de trouver à la fin un index latin, n'est-ce pas dire qu'on aimerait à multiplier les occasions de consulter ce livre, qui est susceptible d'améliorations, mais qu'on ne consultera jamais sans profit ?

V. Henry.

---

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 376.
2. De même pour πίνω, ἐντίνω, etc. Je prie qu'on ne me renvoie pas le reproche : je n'ai pas ici les caractères nécessaires.
3. Osthoff, *K. Z.*, XXVI, p. 326.
4. *Bull. Soc. Ling.*, VII, p. liv. Allèguera-t-on que *πάν et *ὑ se sont rencontrés quand le τ final était déjà tombé ? Il est presque impossible d'admettre, à cette époque tardive, la survivance de la particule *ὑ.
5. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 93. M. P. se rencontre avec moi dans le rapprochement de θήβη· κιβώτιον.
6. *Mem. Soc. Ling.*, VI, p. 448, et VII, p. 89.
7. *Bull. Soc. Ling.*, VII, p. xcvj.

565. — **Index demosthenicus.** Composuit Siegmundus Preuss (Ratisbonensis). Lipsiae, Teubner, 1892, in-8 de 330 p. M. 10.

Cet index se rapporte à la quatrième édition de Démosthène, donnée par Fr. Blass en 1888. Il est exécuté avec un grand soin et rendra service à ceux qui voudront étudier la langue de l'orateur athénien. Il est regrettable que l'auteur, pour obéir à des considérations commerciales, ait — « invitus », dit-il, — négligé la mention de certains mots et relevé incomplètement quelques autres. Du moment qu'on lui demandait une hécatombe, peut-être aurait-il dû mieux choisir les victimes. Pourquoi les noms propres et les termes numériques ont-ils été tous sacrifiés ?

C. E. R.

---

566. — Paul Monceaux. **La Grèce avant Alexandre.** Étude sur la Société grecque du VI^e au IV^e siècle. Paris, Quantin, s. d. (1892). In-8, 320 p., avec vignettes dans le texte.

M. Monceaux ne nous dit pas à quel public il a destiné son ouvrage, et la lecture que nous en avons faite ne nous a pas éclairé sur ce point. Pour les gens du monde, il est trop savant et quelque fois trop concis [1] ; pour les spécialistes, ou même les jeunes professeurs, il paraît un peu superficiel. C'est une série d'essais, fort élégamment écrits, sur la religion, la famille, la société, les gouvernements, les arts, la vie matérielle de la Grèce antique, et bien qu'Athènes y tienne naturellement la plus grande place, on ne peut que louer l'auteur d'avoir fréquemment jeté les yeux sur les antiquités moins connues des autres villes. Des gravures, presque toutes excellentes, ont été intercalées dans le texte, mais sans indication des sources auxquelles elles sont empruntées, parfois même sans la moindre mention du genre de monument qui a servi de modèle (p. ex. la *Scène de commerce* à la p. 69). A côté de qualités de style, M. M. a fait preuve de connaissances variées si non toujours exactes, du moins bien plus étendues, sur certains points, que celles qu'on peut emprunter aux manuels. On sent l'homme qui est familier non seulement avec les livres, mais avec le terrain, à qui la Grèce antique n'apparaît pas à travers les brumes d'une bibliothèque. C'est pourquoi la lecture de son livre est agréable, attachante même, bien que la hâte de la rédaction s'y fasse trop souvent sentir et que les erreurs y soient nombreuses. Il faut en citer ici quelques-unes. C'est à « la valeur de la race », considérée comme « l'élément irréductible », que M. M. rapporte la grandeur de l'hellénisme (p. 6), et il part de là pour tracer un portrait assez fantaisiste du Grec d'aujourd'hui, sans s'apercevoir que si « la race » explique tout, il faudrait nous apprendre pourquoi

---

1. Ainsi l'on trouve des références comme celles-ci : C. I. A., C. I. G.; il y a très souvent du grec dans le texte, etc.

l'hellénisme contemporain ne compte ni artistes, ni écrivains minents, ni philosophes. Répondra-t-il que « la race » a changé? Alors pourquoi nous parler des Grecs modernes? Et puis, quelques pages plus loin, nous apprenons que « toute l'âme de la Grèce est dans ses dieux ». Ce n'est donc plus la race, mais le polythéisme qui est la cause de la supériorité du génie grec? — « Pour être sûre d'aimer ses dieux, la Grèce les fit à son image. » Mais quel peuple n'a pas fait ses dieux à son image? Et quand M. M. nous parle, à la page suivante, des « dogmes » révélés aux Grecs par des cultes secrets, il commet une erreur qui ne devrait plus se reproduire tant d'années après l'*Aglaophamus*. C'est l'inconvénient presque inévitable de la vulgarisation brillante de lancer ainsi, sans y prendre garde, bien des assertions contestables. A la p. 30, M. M. appelle les exégètes les « maîtres des cérémonies », ce qui est une hypothèse arbitraire de Beulé. A la p. 47, un Hermès archaïque, tiré d'une peinture de vase, nous est présenté comme « le dieu de la propriété »; M. M. sait bien cependant que c'est du messager des dieux qu'il s'agit là. M. M. aurait dû citer (p. 54) la région de la Grèce où « se plaisait le palmier ». Dans le chapitre sur l'État, il renvoie bien à la *Politique des Athéniens*, mais on se demande s'il l'a lue, car il ne parle pas du grand rôle de l'Aréopage après Salamine, il attribue encore aux bouleutes le salaire d'une drachme et il ignore que les zeugites ne devinrent éligibles à l'archontat qu'après 457. La vue des Propylées, donnée à la page 201, est copiée sur une gravure antérieure même aux fouilles de Beulé. M. M. croit que Zeus a été figuré d'abord sous la forme d'un aigle, ce qui n'est prouvé par rien; et pour exprimer le progrès de l'art, il écrit cette phrase étrange : « Zeus coupe son nez d'aigle, Athéna son bec de chouette » (p. 207). — « Mélas de Chios fut, dit-on, le premier artiste qui travailla le marbre » (p. 208). Ce Mélas est un mythe. — « Au IVe siècle, l'artiste laisse ordinairement la femme dans une entière et chaste nudité » (page 210). C'est bien exagéré. — « Au IVe siècle s'introduit dans les ateliers la mode des draperies collantes » (p. 210). Elle est bien antérieure! A la p. 235, il est question de vases d'or et d'argent trouvés « dans les villes ruinées du Bosphore Cimmérien » et j'y vois avec surprise la gravure d'un vase de verre qui est très postérieur à Alexandre. Ce qui est dit des vases peints à la p. 238 aurait pu être écrit avant les fouilles de l'Acropole. Les pages relatives à la langue comportent encore plus d'objections. M. M. parle d'altérations phonétiques qui s'expliquent « par la création de plusieurs caractères comme l'η ou l'ω » (p. 242); des Éoliens et des Doriens qui, « plus fidèles à la tradition, conservent l'alpha primitif »; du grec « qui, au temps des poèmes homériques, conservait une apparence d'unité » (p. 213). Tout cela demanderait une très sévère revision. Mais les notes en ont besoin autant que le texte. Elles contiennent des renseignements bibliographiques rédigés avec une inconséquence singulière. Les titres des ouvrages étrangers sont tantôt en allemand, tantôt en français; les millésimes sont tantôt indiqués, tantôt omis; les mots

sont parfois étrangement estropiés (p. 18, 72, 195, 234); enfin, ce qui est plus grave, plusieurs références sont mal choisies. Ainsi nous sommes renvoyés aux *Tituli* de Hirschfeld, qui ne servent plus de rien, alors que les *Inschriften* de Lœwy ne sont pas mentionnées; les *Anfaenge* de Milchhœfer sont cités pour l'histoire de la sculpture grecque; l'ouvrage capital de Val. de Schœffer manque à propos de Délos; le vieux livre de Schöler sur la peinture grecque est cité au lieu de celui de Wœrmann. M. M. aurait certainement mieux fait de ne donner aucune référence, car s'il est une science qui ne se contente pas d'à peu près, c'est la bibliographie. J'arrête ici mes critiques, désireux également de montrer à M. Monceaux l'estime où je tiens les qualités de son livre et le vif regret que ses imperfections m'ont causé. Si, avec son réel talent, il n'a pu mieux faire dans le genre, c'est peut-être que le genre lui-même n'est pas bon.

Salomon Reinach.

---

567. — **Elatée, la Ville et le temple d'Athéna Cranaia**, par P. Paris, ancien membre de l'Ecole d'Athènes, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Paris, Thorin, 1892.

Le plan de l'ouvrage de M. Paris est très simple. Après une étude sur l'histoire de la ville grecque d'Élatée, sur les descriptions des voyageurs anciens et modernes, il fait le récit des fouilles qu'il a conduites dans la localité phocidienne pour le compte de l'École française d'Athènes. Ses recherches ont porté sur quatre points principaux : l'acropole, la ville même, la nécropole et le temple d'Athéna Cranaia. Les trois premiers emplacements ont donné des résultats peu fructueux : il ne reste presque rien de l'Élatée antique et la dévastation opérée par le temps, par les maçons en quête de moëllons et de pierres taillées, par les fouilles clandestines des paysans à l'affût de bibelots à vendre, a été complète. Le temple d'Athéna, au contraire, rendu au jour par un déblaiement méthodique, a fourni des documents intéressants pour l'histoire de l'architecture grecque et pour la connaissance de certains détails du rituel religieux. Cette partie du livre est la plus importante et justifierait à elle seule le désir que M. P. a eu de tirer une thèse de son exploration archéologique.

Suivant la méthode employée pour le Parthénon, l'architecte du temple d'Élatée a d'abord créé une plate-forme factice, au sommet d'un pic de rocher, au moyen de terres agglomérées et de pierres rapportées, soutenues par de gros murs. Sur cette aire soigneusement aplanie, il a posé les assises de son édifice, en profitant du rocher partout où il le rencontrait pour donner à la construction des fondations inébranlables : un des côtés du temple se confondait avec l'arête même de la montagne et dominait à pic un précipice. Six colonnes d'ordre dorique sur la façade, treize sur les côtés, un entablement lourd, des métopes lisses et faisant

corps avec les triglyphes devaient donner au sanctuaire d'Élatée une ressemblance assez grande avec le Théseion d'Athènes. Mais, comme il est naturel dans une localité provinciale dont les ressources sont plus modiques que celles de la capitale, l'édifice est en pierre calcaire, non en marbre, et ses dimensions sont petites : 11 m. 50 sur 27 m. 50.

Une autre différence consiste dans l'emploi de la terre cuite pour les parties hautes du monument, et c'est là une des particularités importantes du monument découvert par M. P. Elle lui donne place dans une série encore peu nombreuse de constructions antiques, telles que le Trésor des habitants de Géla à Olympie et certains temples de Sicile. Les corniches courant autour du temple, au-dessus des larmiers, et celles qui entouraient le tympan des frontons étaient en argile décorée de reliefs et peinte ; les planches VII et VIII de l'ouvrage montrent comment on doit se représenter ces frises ornées d'élégants rinceaux et de mufles de lions formant gargouilles.

Le grand nombre de tuiles recueillies dans les décombres ne laissent subsister aucun doute sur le genre de toiture qui recouvrait l'édifice et qui était également en terre cuite. M. Paris a eu l'idée de grouper les marques estampillées sur ces débris et, en les comparant à celles qu'on avait déjà publiées, il a pu coordonner quelques renseignements nouveaux sur le poinçonnage des matériaux dans les tuileries antiques. Les usages variaient suivant les localités. On inscrivait le nom de l'entrepreneur, ou celui de l'architecte, ou celui du fabricant, ou enfin celui d'un magistrat pour servir de date. Le mot δαμόσιος, complet ou abrégé, indiquait un bâtiment public. On trouve même réunis sur une seule brique la mention de l'édifice public, de la destination qu'on lui avait donnée, le nom du magistrat en charge et celui de l'entrepreneur ; mais le cas est exceptionnel. Ajoutons que dans le temple d'Élatée chaque tuile ne porte pas une estampille spéciale, il n'y avait donc point de contrôle établi sur la totalité du matériel et il est probable que l'inscription, placée en certaines parties déterminées du monument, répondait plutôt à une mesure d'ordre général et administratif qu'à une précaution de surveillance, prise dans l'intérêt des entrepreneurs.

M. P. croit avoir recueilli sur l'emplacement du temple quelques débris de la statue d'Athéna qui ornait le sanctuaire et qui était due au ciseau des sculpteurs athéniens Timoclès et Timoclidès, fils de Polyclès. Ces artistes vivaient au second siècle avant notre ère et, comme nous possédons de leur père une statue signée, trouvée à Délos par M. Homolle, il eût été fort intéressant de comparer le style de ces différentes œuvres, afin de fixer, au moyen de dates certaines, le caractère propre aux sculptures de cette époque. Malheureusement, les fragments d'Élatée se réduisent à quelques plis d'une draperie de femme et il me paraît un peu imprudent d'y chercher, comme a tenté de le faire l'auteur, des renseignements trop précis.

Les fouilles ont donné des résultats beaucoup plus fructueux et plus importants pour l'étude des menus ex-voto apportés par les pèlerins dans le sanctuaire et rejetés hors de l'enceinte sacrée à mesure qu'ils encombraient le parvis. L'explorateur d'Élatée a eu la bonne fortune de mettre la main sur un lot important de figurines, de bronzes, de vases et d'ustensiles variés qui confirment virtuellement ce que les inscriptions nous permettaient déjà d'entrevoir, c'est-à-dire le prodigieux rassemblement d'objets hétéroclites qui pouvaient prendre place dans un temple sous le couvert de la consécration religieuse. Le catalogue de ces offrandes, dressé par l'auteur dans l'appendice III, est fort instructif à cet égard. On y trouve des terres cuites de tout genre depuis les idoles de style archaïque jusqu'aux produits délicats de l'époque tanagréenne et hellénistique, des centaines de cônes et de pyramides d'argile, des fragments de vases depuis la fabrication mycénienne et géométrique jusqu'au décor à relief de l'époque gréco-romaine, des animaux de bronze, des bandelettes métalliques dont l'ornementation au repoussé et l'ajustage au moyen de rivets témoignent d'une haute antiquité, des pointes de lances, des anneaux, des clous, des objets de toilette variés, boucles, épingles et fibules à décor géométrique, une plume en os, des verreries, des balles de fronde, des coquillages, etc.

Si l'on compare cet étrange et compliqué mobilier à celui qu'on recueille dans les tombeaux de certaines nécropoles grecques, on s'aperçoit que de part et d'autre la nature des offrandes est la même. Ce n'est certainement pas l'effet d'une coïncidence fortuite. On peut donc en conclure que le *temple* et le *tombeau* étaient pour les anciens des termes à peu près adéquats et que par suite le sens d'un présent fait aux dieux et celui d'un présent fait aux morts ne différaient pour ainsi dire pas. M. P. a fort bien compris l'importance de ce résultat pour l'interprétation tant discutée des statuettes de terre cuite trouvées dans les sépultures; contrairement à l'opinion admise par la plupart des archéologues sur le sens spécialement *funéraire* de ces figurines, sa découverte prouve d'une façon péremptoire que les mêmes objets pouvaient être consacrés dans un temple ou déposés dans un tombeau. Par conséquent, lorsqu'on veut rechercher l'idée qui a présidé à la confection de tous ces petits personnages d'argile, il ne faut pas se renfermer dans le cercle étroit des pensées relatives à la mort ou à l'héroïsation posthume. Le terrain d'action était infiniment plus vaste pour le modeleur antique ; non seulement il pouvait contenter sa double clientèle de pèlerins et de parents en deuil au moyen des mêmes idoles de divinités, mais encore il savait qu'un sujet quelconque serait accepté sans difficulté par les uns comme par les autres. En effet, l'acte même de la consécration, plus encore que la nature de l'objet, avait le pouvoir de donner à la chose offerte un caractère sacré et votif. Voilà pourquoi le mobilier est, dans les deux cas, très varié et pourtant très semblable. Le même assemblage hétérogène existe dans les *favissæ* des sanctuaires et dans les fosses des nécropoles,

parce que le champ des offrandes possibles est infini et que l'intention du donateur suffit à leur imposer ici un sens propitiatoire, là un sens funéraire. D'avance et au moment de la fabrication, on ne peut pas prévoir avec une entière certitude où ira l'ustensile ou la statuette. Le calame en os trouvé dans le temple d'Élatée est analogue à une plume de bronze trouvée dans un tombeau de Myrina. Les figurines en galette ou les statuettes de Déméter assise, dont M. P. a recueilli des exemplaires, ne diffèrent aucunement de celles qui se rencontrent en grande quantité dans les nécropoles. Les gracieuses femmes drapées, les danseuses, les figures grotesques ont fait partie des offrandes destinées à Athéna Cranaia, tout comme elles auraient pu prendre place dans un tombeau tanagréen. M. P. croit même qu'étant donnée la proximité de Tanagre et d'Élatée, rien n'empêche que les ex-voto apportés au temple soient sortis directement de la célèbre fabrique béotienne.

Ce n'est pas un mince résultat que d'avoir éclairé par une découverte aussi précise un problème longtemps obscur et prêtant aux solutions les plus contradictoires. A cet égard, le chapitre v sur les ex-voto compte parmi les plus instructifs de l'ouvrage. On peut même regretter que l'auteur, au lieu de s'en tenir aux terres cuites, n'ait pas fait une étude plus détaillée des autres objets dont il rejette la description dans l'Appendice III. Les fragments de vases de style mycénien, les bandeaux de bronze décorés au repoussé, les fibules méritaient d'être mis en meilleure place et pouvaient servir à des déductions importantes sur l'âge du sanctuaire primitif, qui vraisemblablement est beaucoup plus ancien encore que le temple d'Athéna retrouvé et restitué par M. Paris. L'auteur aurait évité ainsi les reproches unanimes qui lui ont été adressés à la soutenance de sa thèse en Sorbonne, sur les défauts de composition très sensibles de son livre, sur les développements exagérés qu'il a cru devoir accorder à de menues trouvailles, telles que le petit cheval en terre cuite de la nécropole (fig. 5), ou à la généalogie du sculpteur Polyclès (p. 126-137). Il eût suffi parfois, pour rétablir l'équilibre, d'opérer un chassé-croisé entre quelques parties trop prolixes du texte et certaines indications trop succinctes des Appendices.

Ajoutons que les fouilles de M. P. n'ont pas été seulement fructueuses pour l'archéologie grecque; elles ont eu un retentissement inattendu dans le monde des érudits spécialement attachés à l'étude des antiquités chrétiennes et byzantines Parmi les ruines d'une chapelle l'explorateur d'Élatée a trouvé une grande dalle de marbre gris qui, d'après l'inscription grecque dont elle est pourvue, serait le témoin matériel d'un épisode relatif à la vie du Christ, la « Pierre de Cana » sur laquelle Jésus aurait pris place dans le fameux repas où fut opéré le miracle de l'eau changée en vin. Dès le VI^e siècle on la montrait en Palestine aux pèlerins, puis elle fut transportée à Constantinople et de là, après les Croisades, elle vint s'échouer par un hasard singulier dans une petite ville de province hellénique, sans doute sous la pieuse escorte de quelqu'un

de ces princes francs qui, au XIII siècle, s'établirent dans la Grèce continentale. Telles sont du moins les conclusions de l'intéressant commentaire écrit par un archéologue fort compétent en matière d'histoire byzantine, M. Diehl, à qui M. P. a cédé la plume pour traiter spécialement de cette partie de ses découvertes. Le gouvernement grec s'est empressé de faire transporter ce curieux monument à Athènes et de le déposer dans la petite métropole comme une précieuse relique.

En résumé, ce livre contient sur plusieurs points des nouveautés intéressantes. Il fait progresser nos connaissances historiques et archéologiques : on ne peut pas demander mieux à une thèse. Il est écrit avec chaleur et avec une certaine verve pittoresque qui, si elle s'attarde parfois à des minuties descriptives, a du moins le mérite de faire voir que l'auteur s'est épris d'une passion sincère pour son métier, pour le petit coin de Grèce qu'il étudiait et pour les objets qu'il avait la joie de voir sortir de terre. C'est une œuvre d'archéologie militante et c'est ainsi, à mon avis, que devraient toujours être conçus les travaux exécutés à l'École d'Athènes. A ceux qui ont eu le bonheur de passer là quelques années, il faut demander compte de ce qu'ils ont fait pour utiliser le mieux possible cette étape précieuse de leur carrière. S'ils se contentent de mémoires laborieusement préparés dans une bibliothèque, ils ont, sinon perdu leur temps, du moins mal choisi leur moment, car il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour s'entourer uniquement de livres. La vie de l'explorateur, qu'elle ait pour théâtre un champ de fouilles, ou un musée, ou une collection particulière, est la seule qui leur convienne et qui justifie leur séjour à l'étranger. M. P. l'a bien compris et je ne puis que l'en féliciter.

E. POTTIER.

---

568. — Camille JULLIAN. **Gallia**. Tableau sommaire de la Gaule sous la domination romaine. Paris. Hachette, 1892. In-16, VIII-342 p., avec 137 gravures.

Ce joli petit livre, publié dans le format et sur le modèle de *Minerva*, est par surcroît un bon livre. Écrit avec verve, *currente calamo*, il révèle à chaque page, malgré quelques négligences, une connaissance très approfondie et très personnelle de l'ancienne Gaule, telle qu'on était en droit de l'attendre de l'éditeur des *Inscriptions de Bordeaux*. Le plan adopté par M. J. est très heureux. En dix-neuf chapitres, il nous dit les sources de son étude, l'état de la Gaule au moment de la conquête, la conquête et ses résultats, le gouvernement de la Gaule sous l'Empire (assemblées, régime municipal, impôts, armée), l'état social, la condition matérielle, l'art, l'enseignement, la littérature, la religion. Puis, et c'est là une idée très ingénieuse, M. Jullian nous prend par la main pour nous conduire à travers la Gaule, dans les florissantes cités de la Narbonnaise, à Lyon, en Belgique, dans l'Aquitaine. Le chapitre XXIV et dernier est intitulé : *La patrie Gallo-romaine*; il y est ques-

tion de l'unité morale de la Gaule, de la persistance de l'esprit national, de ce patriotisme gallo-romain qui en est comme une transformation. « Les Gaulois ont aimé Rome sans oublier la Gaule; ils sont devenus Romains et ils sont demeurés fidèles à leur caractère national. Le génie des Gaulois a su vivre dans la patrie romaine. » C'est là un excellent commentaire des vers si connus de Rutilius, que M. J. a dû s'astreindre à remémorer.

L'illustration est empruntée surtout à l'*Histoire des Romains* de M. Duruy. Peut-être M. J. se promet-il trop ambitieusement d'avoir fait ainsi de son livre *un album d'antiquités nationales*. Le choix des gravures n'est pas toujours irréprochable (il y a trop peu de sculptures indigènes) et quelques-unes sont très inexactes : je citerai notamment celles du mausolée de Saint-Rémy, de la tête de Vienne et de la Victoire conservées à Lyon, du Faune d'Arles. En revanche, les vues d'ensemble, paysages et monuments, sont très bonnes, ainsi que les fac-similés d'inscriptions et de monnaies.

La partie la plus faible est celle qui concerne l'archéologie monumentale. Il ne faudrait plus répéter, en 1892, qu'il se trouve des dolmens « dans le monde entier », ni que la sculpture a commencé en Gaule avant la conquête, ni que la tête figurée sur la monnaie de Vercingétorix est peut-être celle du héros gaulois (c'est une assez bonne copie de celle des statères de Philippe). M. J. n'aurait pas écrit, s'il les avait regardés de près, que les bas-reliefs de l'arc d'Orange sont « parfaits comme finesse d'exécution », ni que le mausolée de Saint-Rémy est « si pur de détails ». A Saint-Rémy, la partie purement décorative des sculptures est assez élégante, mais les sculptures elles-mêmes, tant à Saint-Rémy qu'à Orange, sont de grossières et inintelligentes copies d'originaux grecs *contaminés*. Je ne suis pas moins surpris d'entendre vanter l'orfèvrerie gallo-romaine à propos des trésors de Bernay et de Hildesheim : tout ce qui, dans ces trésors, est de travail indigène, trahit l'inaptitude des Gaulois à l'imitation des bons modèles, ni plus ni moins que les horribles figurines blanches de l'Allier. Rien ne prouve non plus que les belles verreries trouvées en Gaule soient de fabrique locale : c'est le contraire qui est infiniment probable. Pour montrer à M. J. que je l'ai bien lu, je lui présenterai encore quelques objections. « L'admirable premier livre de Michelet dans son histoire de France » (p. 8) ne résisterait pas un instant à la critique sagace de M. Jullian s'il voulait bien se soustraire au charme du style. Il fallait indiquer (p. 18) que la gravure du menhir de Locmariaker est une restitution. P. 43, la *bêtise* de Claude s'accorde mal avec sa *rare intelligence de l'histoire ;* Claude était un sot, mais il n'était pas bête, et l'on sait que l'on trouve des sots parmi les gens d'esprit. P. 163 : « nos bronziers n'ont rien de comparable aux vases de Corinthe. » Quels vases de Corinthe? Où sont-ils? P. 172, dans le discours sténographié de Claude, c'est l'empereur qui s'interpelle lui-même; ce n'est pas « un sénateur hardi qui le ramène à la question ». A la p. 187,

la transcription du texte gréco-celtique de Nîmes n'est pas d'accord avec le fac-similé. A la p. 208, l'identification de Taranis avec Jupiter ne repose sur rien. P. 216, M. J. me paraît avoir mal à propos exhumé la théorie de M. Mowat sur l'identité du Tricéphale avec Janus. Je regrette enfin que la table des gravures et la table des matières ne soient pas suivies de cet indispensable complément d'un bon livre, qui est un index.

M. Jullian corrigera facilement, s'il me donne raison, les quelques erreurs que je lui signale ; mais ce qu'il laissera heureusement subsister, ce qui assurera le succès durable de son précis, c'est l'excellente ordonnance, le style animé, le savoir voilé de modestie qui en font le charme, à tel point que je me reproche presque, en terminant, d'avoir autant insisté sur ses défauts de détail que sur tant d'aimables et de solides qualités.

Salomon REINACH.

---

569. — **P. Terenti Afri Adelphoe.** Texte établi d'après les travaux les plus récents, avec une introduction, des notes critiques et un commentaire explicatif, par Philippe FABIA. Paris, Armand Colin et Cie, s. d. (1892). In-12, 214 p. (Collection de classiques latins publiés sous la direction de M. A. Cartault.)

L'édition de M. Fabia, si elle n'apporte pas grand chose de neuf soit pour la critique, soit pour l'interprétation, témoigne d'une connaissance étendue et exacte des nombreux travaux philologiques dont Térence a été l'objet depuis vingt ou trente ans [1].

Une introduction très soignée, qui ne compte pas moins de 73 pages, contient des notions générales sur la comédie latine et sur les représentations dramatiques à Rome, une étude biographique et littéraire sur Térence, une analyse détaillée des *Adelphes*, des remarques sur la métrique [2], la prosodie, la langue et le style de Térence, ainsi que des notes critiques.

Le texte adopté est celui de Dziatzko (Leipzig, Tauchnitz, 1884) ; toutefois M. F. a cru devoir s'en écarter dans une soixantaine de passages, presque toujours pour revenir à la tradition des manuscrits. Le choix des leçons est en général judicieux [3].

1. On néglige peut-être trop aujourd'hui de bons vieux ouvrages comme la traduction de Mme Dacier et les *Dictata* de Ruhnken, qui peuvent encore être consultés vec fruit.

2. Nous approuvons fort M. F. d'avoir marqué l'accent métrique dans le texte.

3. Au v. 3, M. F. défend très bien la leçon des mss. contre Umpfenbach. — Ailleurs il est moins heureux. Au v. 206, il a tort de préférer la leçon des mss : *inceperis*, à celle que fournit Donat : *occeperis*. De même, au v. 264, *pote* (Donat) me semble reposer sur une meilleure autorité que *potest* (mss.). Au v. 600 (*Suspicionem hanc propter fratrem eius esse et illam psaltriam*), M. F. trouve la pensée très claire, et il explique la phrase par une ellipse : *Et illam psaltriam (esse fratris eius)*. Fran-

Quant au commentaire explicatif, rédigé avec une concision peut-être excessive, il renferme, à côté de notes pleines de goût, des choses bien élémentaires [1] — présentant par là un singulier contraste avec l'introduction, qui semble s'adresser à des rhétoriciens ou à des candidats à la licence — et il lève trop souvent les difficultés sans aider les élèves à les comprendre. Mais je n'ose en faire un reproche à l'auteur parce que je vois par l'*Avertissement* (p. 4) que les *Adelphes* sont inscrits au programme de la troisième! J'aurais moins de scrupule à relever des omissions [2], des erreurs [3], le manque de précision et de clarté de certaines notes grammaticales [4], une hésitation parfois peu justifiée dans les jugements [5]. Malgré ces imperfections, qui d'ailleurs ne sont pas très graves, le travail de M. Fabia me paraît fort recommandable.

Le volume est élégamment et correctement imprimé [6]; je dirai même que, pour un livre de classe, il a un aspect tout à fait coquet et enga-

---

chement, l'ellipse est un peu forte. Le seul moyen, à mon avis, de conserver et de justifier la leçon des mss., c'est de supposer que Micion interrompt Hégion après le mot *psaltriam* (v. *Rev. de l'Instr. publ. en Belgique*, t. XXII, p. 389-390).

1. Je cite au hasard : V. 45 : « *Ruri*, locatif de *rus*. » — V. 176 : « *Ornatus..... virtutibus*. Ironique. » — V. 212 : « *Fuit*, s.-ent. *comparata*. » — V. 214 : « *Tua culpa*, abl. : s.-ent. *id factum est*. » — *Ibid.* : « *Morem gestum* (s.-ent. *esse*) *oportuit*. » — V. 249 : « *Meum*, s.-ent. *argentum*. » — V. 357 : « *Id... restat...*, Il ne manque plus que... » — V. 440 : « *Homo*, s.-ent. *est*. » V. 473 : « *Ducturum (esse) domum*, qu'il la conduirait chez lui = qu'il l'épouserait. » — V. 476 : « *Bonus vir*. Ironique. » — V. 642 : « *Ita (est)*. Affirm. : Il en est ainsi! » [mieux : A la bonne heure !] — Etc., etc.

2. Je pense que des notes étaient nécessaires, p. ex., v. 50 *(item contra me habeat)*, v. 144 (*placo*, « j'essaie de le calmer »), v. 152 *(sperabam defervisse)*, v. 161 (*At ita, ut — optuma)*, v. 206 (sur le subjonctif. Cf. Riemann, *Synt.*, § 162, rem.), v. 443 (sur le parf. du subj. *ortum sit* et sur *publice*), v. 501 (sur *facillume agitis*), v. 972 (sur *credo*, formule de remercîment), etc. — La note sur *tanto nequior* (v. 528) est insuffisante; les différentes nuances du sens de *homo* (v. 107 et ailleurs) et de *abi* (v. 564 et ailleurs) ne sont pas nettement indiquées.

3. V. 43 : *quod* ne représente pas *uxorem habere*, mais *uxorem non habere*, comme je le montrerai ailleurs. — V. 81 : *ehem* n'est pas « une interjection de hâte (?), joyeuse ou non, » mais une exclamation de surprise (agréable ou désagréable), dans une rencontre imprévue. — V. 259 : *principem primarum artium* est mal interprété. Cf. Eun. v. 248 : *primos omnium rerum*. — V. 371 : avec *ex sententia*, il ne faut pas s.-ent. *Micionis*, mais *mea*. Cf. v. 420. Plaut., Men. II, 2, 1. — V. 530 : la proposition *hisce, etc.* ne dépend nullement de *nemo est*. — V. 710 : *adeo* ne porte pas sur *commoditate*. — V. 914 : je doute que M. F. ait saisi la véritable portée de la phrase : *Jube nunciam, etc.* — V. 919 : *ex animo* ne signifie pas « selon mes désirs », mais : « de tout cœur »; il ne faut pas s.-ent. *meo*, mais *tuo*. — V. 981 : encore cette fausse interprétation de l'expression *istoc vilius!* (V. *Rev. de l'instr. publ.*, t. XXII, p. 390-391). Je devrai revenir à la charge pour la déloger de ses positions.

4. P. ex., v. 15 (*Nam* n'a jamais été l'équivalent du fr. *quant à*), v. 167 (qu'est-ce qu'un « verbe de lieu » ?), v. 317 (inintelligible), v. 342 (*tacito* est mal traduit), v. 421 (note embrouillée), v. 432 (« *morem geras*, impératif » ?), etc.

5. V. 296 (*quod* ne peut être que conjonction), v. 929 (*uxoris est* serait absurde).

6. Toutefois deux fautes d'impression m'ont frappé : v. 137 *(Aegraest)* et v. 658 *(qno)*.

geant. Je ne sais si les affreux bonshommes reproduits, d'après les dessins du ms. n° 7899 de la Bibliothèque nationale, en tête de différentes scènes, ajoutent beaucoup à l'utilité et à l'intérêt de l'ouvrage; j'ai peur que les écoliers (à moins qu'ils n'aient changé depuis mon jeune temps) n'en fassent des gorges chaudes.

Paul Thomas.

---

570. — **Atlas de monnaies gauloises**, préparé par la Commission de topographie des Gaules et publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, par Henri de la Tour. Paris, Plon, 1892. In-4, vi-12 p., 55 pl.

L'époque héroïque de la numismatique gauloise prend fin avec la publication de ce volume, complément indispensable du *Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale* paru en 1889. Désormais, au prix de quelques semaines d'études, on peut s'assimiler le fruit du labeur qui a rempli la vie de plusieurs archéologues, Saulcy, Lagoy, Muret, Ch. Robert, sans oublier le seul survivant de cette pléiade, notre collaborateur M. A. de Barthélemy. C'est à lui, du reste, que revenait de plein droit l'honneur de publier ce livre, et s'il en a laissé le fardeau à des mains plus jeunes, ce n'est pas qu'il se soit jamais désintéressé de cette œuvre de longue patience et de dévouement scientifique. *To make dictionaries is dull work*, disait Johnson; qu'est-ce donc, lorsque le dictionnaire devient un atlas, lorsque le résultat de laborieuses recherches, d'études personnelles, n'est que la place attribuée sur une planche à une gravure de monnaie? C'est en 1876, sous le ministère de M. Waddington, que la Commission de topographie des Gaules, héritage des goûts historiques de Napoléon III, résolut de dresser un inventaire général des monnaies gauloises. Le travail fut confié à MM. de Saulcy, Ch. Robert et A. de Barthélemy, assistés de MM. Chabouillet et Muret. En 1883, l'atlas, qui devait accompagner le catalogue, avait été presque entièrement gravé par M. Dardel, en partie d'après les excellents dessins de Ch. Robert; mais la fondation du Musée d'ethnographie réclamait des ressources et, pour se les procurer, le Ministère supprima la Commission. Le grand dictionnaire archéologique qu'elle avait entrepris n'a pas encore trouvé de continuateur; mais le recueil des monnaies a été plus heureux. Après la mort de Muret, M. Chabouillet publia le *Catalogue;* en même temps, M. de la Tour était chargé de compléter l'*Atlas* et d'en rédiger le texte. Ce n'était pas là une tâche facile; à dire vrai, elle était même rebutante. Car on se trouvait en présence de deux mille gravures dont Muret et Robert, morts tous les deux, connaissaient seuls les originaux et sur lesquelles ils n'avaient laissé aucune note. Il fallait les comparer laborieusement aux quinze ou vingt mille pièces gauloises conservées tant à la Bibliothèque nationale qu'à Marseille, à Saint-Germain et à Péronne (collection Danicourt). Chemin faisant, l'éditeur fit une découverte assez singulière : Robert, qui était un dessinateur de

premier ordre, n'avait pas hésité quelquefois à combiner plusieurs pièces inégalement frustes « pour créer en quelque sorte une pièce idéale », la « fleur de coin » qui manquait encore aux collections. Avant de s'en apercevoir, on juge à combien de recherches irritantes et vaines M. de la T s'est trouvé astreint. D'autre part, le graveur, M. Dardel, n'était plus en état de travailler, ni même d'exécuter les quelques retouches nécessaires. Il y avait là de quoi décourager le plus zélé des éditeurs et l'on ne saurait dire assez haut combien M. de la T. mérite la reconnaissance du public pour avoir mené son *inglorius labor* jusqu'au bout.

Voici comment il a fait en sorte que l'*Atlas* et le *Catalogue* se complètent. On trouve d'abord une table générale des matières indiquant la concordance des monnaies gravées avec celles du catalogue de Muret et signalant : 1° les monnaies d'autres collections qui ont été prises pour modèles ; 2° les rectifications portant soit sur la gravure, soit sur la description correspondante. En second lieu, M. de la T. a dressé une table alphabétique très complète, renvoyant, pour chaque peuplade, à la planche où sont gravées ses monnaies, pour chaque collection de Musée de province aux pièces qui lui ont été empruntées, comprenant enfin des références d'ordre plus général, telles que *Imitations de monnaies de Thasos*, *Trouvaille de Jersey*, etc. Tout cela ne remplit même pas douze pages, mais il y a là plus de travail réel que dans bien des in-quarto très pesants.

Les archéologues de la génération qui ont précédé la nôtre n'ont pas toujours achevé ce qu'ils commençaient. Les bibliothèques sont encore jonchées des débris de leurs œuvres interrompues. Il est temps de liquider ces successions là. Quelques uns s'y sont déjà employés, avec plus ou moins de bonheur : nul n'a mieux rempli que M. de la Tour la tâche ingrate qui lui incombait.

Salomon Reinach.

---

571. — **Origines de l'imprimerie à Salins en Franche-Comté (1484-1485)**, par A. Claudin, lauréat de l'Institut. Paris, librairie Claudin, 1892. In-8 de 24 p. Tiré à cent exemplaires.

Le savant libraire établit que Salins est la première des villes de Franche-Comté qui ait reçu l'imprimerie au xv^e siècle ; il rappelle que le premier livre imprimé à Salins est un *Bréviaire* de l'église de Besançon découvert dans la bibliothèque de cette ville par feu son éminent et si regretté conservateur, M. A. Castan, et examiné par cet érudit dans un mémoire spécial (1880) ; il complète ce mémoire en décrivant minutieusement cette édition « inconnue jusqu'ici des bibliographes, » œuvre du typographe Des Prés ou Du Pré (*De Pratis*) ; il étudie ensuite une autre œuvre du même typographe, un missel du diocèse de Besançon de format in-folio, imprimé à Salins en 1485 ; il donne de très précis détails sur ce missel que fit imprimer l'archevêque de Besançon, Charles

de Neufchâtel, et il tire de l'*Avertissement* (reproduit p. 12) divers renseignements importants pour l'histoire de la typographie franc-comtoise. M. Claudin, qui nous avait donné déjà plusieurs excellentes notices du même genre, et qui semble avoir été créé et mis au monde pour raconter les origines de l'imprimerie en chacune de nos provinces, ne tardera pas, dit-on, à s'occuper des débuts de l'imprimerie en Guyenne.

T. DE L.

---

572. — **Pétrarque et l'humanisme,** d'après un essai de restitution de sa bibliothèque, par Pierre de NOLHAC. Paris, Bouillon, 1892. x-439 pp. Portrait et trois planches.

573. P. de NOLHAC. **De Patrum et medii aevi scriptorum codicibus in bibliotheca Petrarcae olim collectis.** Paris, Bouillon, 1892.

Ces deux ouvrages, à vrai dire, n'en forment qu'un, une histoire de la bibliothèque de Pétrarque. C'est le pendant de la bibliothèque de Fulvio Orsini. L'histoire de l'humanisme en Italie se trouve ainsi délimitée entre deux livres de M. de Nolhac et plus qu'à demi racontée. Mais je me garderai de parler de ce que j'ignore. Je ne dirai pas non plus les améliorations nombreuses apportées à maint passage de Pétrarque, puisque, avec une exagération amicale, l'auteur dans sa préface m'a privé du droit d'aborder ce sujet. Il m'est pourtant permis de raconter que d'heureuses recherches à la Bibliothèque nationale ont conduit M. de N. à découvrir dans les manuscrits un texte bien supérieur à celui des éditions. Il est tout à fait regrettable, pour les pétrarquistes, que l'éditeur de tant de morceaux importants du « premier homme moderne » ne se soit pas donné la peine d'en dresser la table.

Les résultats des études de M. de N. intéressent directement l'histoire des auteurs latins. Il est parvenu à donner un état à peu près complet des ouvrages lus par Pétrarque, et il a retrouvé un grand nombre de mss. possédés par le poète; trente-huit en tout sont maintenant connus. De l'étude de ces volumes et des œuvres imprimées de Pétrarque, on peut conclure qu'il connaissait, parmi les poètes : Virgile, dont le ms. de l'Ambrosienne peut passer pour un premier essai de *Virgilius illustratus;* Catulle, dont les œuvres sortaient à peine du long oubli où les avait tenues le moyen âge; Properce, représenté dans la bibliothèque de Pétrarque par le *Neapolitanus* ou un ms. tout semblable; tout Ovide; tout Horace, lu et annoté par Pétrarque dans un ms. déposé maintenant à la Laurentienne; Perse et Juvénal; le *Querolus* et les huit pièces de Plaute que l'on avait avant la découverte de l'*Ursinianus;* Térence, que Pétrarque avait copié de sa main en omettant les didascalies devenues peu lisibles dans son exemplaire; Lucain; les deux épopées de Stace; Calpurnius; Claudien presque entier, dont le ms. est le Parisinus 8082; des fragments d'Ausone, de Prudence, etc., dans le Parisinus 8500; l'*Ilias latina* et Publilius Syrus; — parmi les prosa-

teurs : Tite-Live, dans un des plus beaux mss. de la Renaissance (B. N. 5690) mais qui ne contient ni le livre XXXIII ni la cinquième décade ; Suétone, *curiosissimus rerum scriptor* [1] ; Eutrope ; Florus, modèle du style historique pour Pétrarque ; Justin ; les *Periochae* de Tite-Live ; le *de Viris illustribus* qu'il attribuait à Pline ; Salluste, *nobilis ueritatis historicus ;* César, dont il avait écrit la vie longtemps imprimée sous le nom de Julius Celsus [2] ; Valère Maxime ; l'*Histoire Auguste*, dont il possédait deux des plus précieux mss., le Paris. 5816 et le Palat. 899, longuement et fréquemment annotés ; Pline l'Ancien (B. N. 6802, profondément étudié) ; Quintilien incomplet (B. N. 5720) ; Quinte-Curce (B. N. 5720) ; Apulée, Palladius, Frontin et Végèce, dans le Vatic. 2193 ; Aulu-Gelle ; Macrobe ; Nonius ; Martianus Capella ; Cassiodore ; à peu près ce qui nous reste de Varron ; tout Sénèque, y compris certains apocryphes ; Eutrope, Orose, les Déclamations de Quintilien ; les lettres de Cassiodore et la Consolation de Boèce. C'est à dessein que je n'ai pas d'abord nommé Cicéron, avec Virgile « le grand maître de la pensée de Pétrarque ». Il en possédait un recueil considérable, identifié par M. de N. avec le n° 552 de la bibliothèque de Troyes. Il a cru longtemps lire l'*Hortensius*, jusqu'au jour où il a reconnu son erreur grâce à une citation de saint Augustin [3]. Pétrarque possédait d'autres mss. de Cicéron ; il en avait même eu le *De gloria ;* c'est une illusion du poète dont M. de N. a très finement indiqué la genèse. La solution de cette question, désormais tranchée, est un modèle d'analyse délicate et de pénétration psychologique.

Les auteurs chrétiens étaient peu recherchés et encore moins lus de Pétrarque. On ne peut guère citer que saint Jérôme, saint Ambroise et saint Augustin qu'il ait fréquentés avec quelque assiduité. Cette indifférence est plus accentuée à l'égard des auteurs du moyen âge. Sauf un ms. d'Abélard portant des notes d'un caractère très intime, aucun des livres de ce genre qui lui ont appartenu n'offre le même intérêt que les copies d'auteurs païens. Quant à la littérature grecque, il la connaissait seulement par les traductions. A ce propos, M. de N. reprend, pour la compléter et la rectifier, l'étude qu'il avait esquissée autrefois [4] sur la traduction d'Homère par Léon Pilate et les relations de Balaam de Seminara avec le poète.

Les livres de M. de Nolhac ainsi résumés peuvent produire l'effet

---

1. *De ot rel.* I.

2. Cf. *Rev. cr.* 1891, II, 23 ; Pétrarque croyait d'ailleurs les Commentaires l'œuvre de Julius Celsus.

3. P. 192, texte de la notice anonyme placée en tête du ms. : lig. 10-22, cf. *Nat. Deor.* II, 3. Même page : *scripsit inuectiuarum aduersus Catillinam et complices libros sex ;* ce chiffre doit s'expliquer par l'addition aux quatre discours connus des deux invectives attribuées à Salluste et à Cicéron, dans la plupart des mss., ces pièces apocryphes accompagnent les Catilinaires.

4. *Rev. de phil.*, 1887, p. 100.

d'un catalogue. Il n'en est rien. L'auteur nous fait entrer dans la pensée de Pétrarque et ne manque aucune occasion de nous faire saisir sur le vif sa méthode de travail. Aucun ouvrage n'est plus propre à engager dans l'intimité du texte. Cette étude est de plus animée d'une chaleur qui ne peut manquer de gagner de nouveaux amis à Pétrarque. Je n'ai pas besoin d'ajouter que M. de Nolhac a mis au service d'un sujet si chèrement caressé tout son art d'écrivain et tout son talent de composition. *Pétrarque et l'humanisme* n'est pas seulement un répertoire, c'est un livre, un livre dont le héros et l'auteur appartiennent à la même famille.

Paul LEJAY.

---

574. — **Le président Jean Savaron, érudit, curieux, collectionneur et ses rapports avec les savants de son temps,** par A. Vernière. Clermont-Ferrand, Louis Bellet, 1892. Gr. in-8 de 100 p. (Extrait du *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne.*)

M. Vernière énumère d'abord tous les travaux qui ont été consacrés à Savaron, soit, au siècle dernier, par Bompart de Saint-Victor (ms. n° 785 de la Bibliothèque de Clermont), soit, de notre temps, par MM. H. Doniol, H. Conchon, Féry d'Esclands, Pierre de Saint-Victor; il raconte ensuite avec un soin presque religieux la vie du savant écrivain, donnant des détails aussi précis qu'intéressants sur l'homme, le magistrat, le chercheur, le travailleur. Biographe et critique, M. V. mérite d'égales louanges. Il a consulté et utilisé non seulement toutes les nombreuses publications de son héros, mais aussi ses moindres œuvres manuscrites Il a aussi exploré les ouvrages imprimés ou inédits des contemporains. Rarement on a offert aux lecteurs sérieux une monographie aussi fouillée, aussi complète et de rédaction aussi agréable. C'est donc bien à tort que M. V. a écrit (p. 19) : « le tableau de cette existence, toute de labeur, a pu paraître un peu long [1]. » L'examen des relations de Savaron avec les savants de son époque achève de nous faire connaître ce docte magistrat. A elle seule l'*Epistola lectori* des *Œuvres de Sidoine Apollinaire* (édition de 1599) donne une juste idée de l'étendue et de l'importance de ces relations. Avant d'arriver à établir un texte irréprochable, il n'avait pas interrogé moins de treize éditions anciennes et de quatorze mss. appartenant à Claude Dupuy, à Fr. Pithou, à Paul Pétau, à Amariton, à Bongars, à Scott, à Carion, à Lecomte, au président Fauchet. Il serait trop long d'indiquer les autres célèbres person-

---

1. Je dirais que c'est la seule inexactitude de l'ouvrage, si l'auteur n'avait eu deux petites distractions auxquelles j'ai eu le tort de m'associer, puisque, ayant lu le ms., je n'ai pas songé à les relever : il s'est mépris (p. 7) au sujet de la date de la mort de Lambin et il a présenté (p. 15) Paulet comme le *père* de la *Paulette*, alors que ce financier n'en fut que le *parrain*.

nages, ses confrères dans la magistrature ou dans l'érudition, avec lesquels il fut lié et parmi lesquels il suffira de citer Achille de Harlay, Auguste de Thou, Louis Servin, Jacques de la Guesle, Jacques Gillot, Genebrard, Louis Chaduc, Cujas, Isaac Casaubon, Josias Mercien, Élie Vinet, Peiresc, etc. Auprès de tant d'amis, nous ne trouverons que de rares adversaires dont un bien considérable, il est vrai : le cardinal Baronius. M. V. raconte d'une façon fort amusante la querelle à coups de jeux de mots de l'érudit ultramontain et de l'érudit gallican, querelle qui, du reste, ne laissa pas la moindre rancune dans l'âme des combattants. Les dernières pages de la monographie sont remplies de détails charmants sur les collections de Savaron (livres, mss., bagues anciennes, médailles d'or, d'argent et de cuivre, urnes, poteries, inscriptions, etc.). M. Vernière conclut en déclarant (p. 36) qu' « être curieux et collectionneur n'empêche pas de remplir ses devoirs de bon citoyen », comme « Savaron en est une preuve indiscutable ». Il serait facile d'ajouter d'autres illustres exemples à cet exemple là.

L'*Appendice* renferme des lettres inédites de Savaron à M. de Montorcier, au chancelier Pompone de Bellièvre, à Papire Masson, à Scévole de Sainte-Marthe (avec fac-similé de l'autographe conservé en la bibliothèque de Clermont), à André Du Chesne, à Dupuy, ainsi que deux lettres de Peiresc à Savaron [1]; un « Mémoire de médailles et pièces rares trouvées dans le cabinet de feu M. le président Savaron » ; un « Inventaire des livres [mss.] qui se sont trouvez chez madame Savaron et qui ont relation à la couronne de France, etc., fait en 1785 », morceau de grande étendue (p. 62-84) et de grande importance et qui permettra peut-être de retrouver quelques-uns des documents qui y sont signalés ; enfin le *Catalogue des œuvres imprimées de Jean Savaron* (p. 85-100), dont plusieurs sont à peu près introuvables, ce qui donne encore plus de valeur à ce petit chef-d'œuvre de bibliographie.

T. de L.

---

575. — **Les églises du refuge en Angleterre**, par le baron F. de Schickler. Paris, Fischbacher, 1892, xxx.431, 536. iv, 432 p. 3 vol. in-8. Prix : 27 fr.

Une activité remarquable se manifeste depuis une vingtaine d'années dans le domaine de l'histoire du protestantisme de langue française.

1. M. V. me remercie trop et en termes trop flatteurs de lui avoir communiqué ces documents. S' « il se faut assister, » c'est surtout entre confrères, comme le faisaient Savaron et ses correspondants. L'assistance — qu'il soit permis à un vieux soldat de l'érudition de le rappeler ! — est un impérieux devoir, j'oserais dire un devoir presque sacré. Aussi ai-je été profondément attristé, tout récemment, en apprenant par un de nos plus jeunes et de nos plus vaillants recueils périodiques méridionaux, qu'un appel adressé par un travailleur à un autre travailleur n'a pas été entendu. La fraternité, qui ne règne pas assez... ailleurs, devrait toujours régner dans toute l'étendue de la république des lettres.

Non seulement en France même, mais en Suisse, en Angleterre, en Allemagne, aux Pays-Bas, des ouvrages nombreux, et parfois d'une valeur scientifique considérable, ont paru, fournissant de riches matériaux pour l'histoire provinciale et locale, pour celle des institutions ecclésiastiques, pour la biographie d'une foule de personnages, plus ou moins célèbres, adversaires ou adhérents de la Réforme, du XVI^e au XVIII^e siècle. L'intérêt qui s'est attaché à ces publications récentes, a même permis de tenter la réimpression des sources plus anciennes pour l'histoire du protestantisme français ; c'est ainsi que, dans ces derniers temps, nous avons vu reparaître, avec un appareil scientifique moderne, l'*Histoire des Martyrs* de Jean Crespin, et l'*Histoire ecclésiastique des Églises réformées au royaume de France*.

Ce mouvement, si digne d'intérêt au point de vue purement scientifique, est dû, en majeure partie du moins, à l'impulsion donnée depuis une quarantaine d'années par la *Société de l'histoire du protestantisme français*, dont le *Bulletin*, publié depuis 1851, a non seulement mis au jour une foule de pièces rares et d'études documentées sur des points spéciaux de l'histoire nationale, mais a stimulé sans cesse et guidé le zèle des travailleurs dans ce champ d'activité spécial. Le président de la Société, depuis un quart de siècle, M. le baron Fernand de Schickler, ne veille pas seulement avec sollicitude à son développement matériel et moral, à l'agrandissement de sa Bibliothèque déjà si riche en imprimés rares et en manuscrits précieux ; il a pris à cœur d'enrichir aussi la littérature *huguenote* par ses contributions personnelles, et ses études se sont portées de préférence sur les Églises du Refuge. Il a tracé le programme d'un travail complet sur cette matière dans un article de l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger, qui, par ses dimensions, était presque un volume. Il vient d'entreprendre un chapitre, et non le moins intéressant, dans le grand ouvrage que nous annonçons ici.

On sait le sens spécial que l'usage a fini par donner à l'expression d'*Églises du Refuge*, qui pourrait s'appliquer également à toute communauté religieuse quelconque, groupée sur la terre d'exil [1]. On entend par *Églises du Refuge* les communautés de réformés de langue française qui, du XVI^e au XVIII^e siècle, sont allées chercher au dehors (sans toujours l'obtenir d'ailleurs) la permission de prier Dieu selon leur conscience. C'est l'histoire des petits groupes réformés de langue française établis en Angleterre, dès la fin du règne de Henri VIII, augmentant sous Édouard VI, presque écrasés sous Marie Tudor, replongeant des racines plus profondes dans le sol anglais sous le règne

1. L'église catholique du Maryland, fondée par les fidèles fuyant la persécution de l'Église anglicane au XVII^e siècle, est tout autant une *Église du Refuge* que celle des Puritains de la Nouvelle-Angleterre.

protecteur d'Élisabeth, que M. de S. a pris pour sujet de son ouvrage [1]. Les trois volumes qu'il nous donne aujourd'hui sont loin d'être encore une histoire complète du Refuge d'Angleterre. Ils ne s'étendent en effet que jusqu'à l'année 1685, et l'on sait combien la révocation de l'Édit de Nantes fut pour les communautés huguenotes d'outre-Manche une date importante, augmentant, dans des proportions si considérables, le nombre et la population de ces Églises du Refuge.

On pense bien que pour traiter, avec des développements pareils, un sujet, effleuré plutôt qu'approfondi, par ses devanciers, M. de S. a dû recourir à une étude prolongée des dépôts d'archives ; documents d'État et registres paroissiaux, correspondances officielles et particulières, comptes d'Église et pamphlets de controverse, procès-verbaux des synodes et décisions du conseil privé, il a tout parcouru avec une égale patience, avec un intérêt professionnel, qui le soutenait au milieu des plus rebutantes recherches, au milieu du fouillis de ces archives ecclésiastiques « restées, pendant de longues années, dans le plus déplorable état d'abandon et de confusion ». De cette masse de documents amoncelés par son labeur, l'auteur a su tirer un tableau vivant et impartial ; la physionomie de toutes ces Églises du Refuge, non seulement d'Angleterre, mais du monde entier en ressort avec des traits constants et qu'on retrouve partout : une grande ardeur de foi, une charité touchante, une résignation souvent héroïque dans la misère, mais aussi beaucoup d'agitation, de surexcitation religieuse, esprit de *combativité* fort développé, qui sème l'existence des paroisses, des pasteurs et de leurs ouailles, de luttes incessantes, de rivalités, franches ou sournoises, de jalousies de chapelle à chapelle, de dissensions qui, par moment, écœureront les lecteurs les plus sympathiques à leur passé.

Tout n'est pas également intéressant dans ces trois gros volumes, et, pour notre part, nous avouerons que nous avons lu le premier avec un plus vif intérêt que le second. Les débuts de la Réforme en Angleterre, l'âge héroïque des persécutions, l'arrivée des fugitifs de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Italie, de la Pologne même, sous le règne protecteur d'Édouard VI (surtout quand ces fugitifs s'appellent Bucer, Bernard Ochino, Pierre Martyr de Vermigli, Jean de Lasca), présentent naturellement un ensemble de faits plus importants pour l'histoire que les querelles intestines si lamentables, entre les communautés françaises et vallonnes au XVIIe siècle, ou même que la lutte pénible soutenue contre les persécutions mesquines de l'archevêque Laud, de Cantorbéry, sous le règne de Charles Ier [2]. Nous espérons que M. de S. ne nous fera

1. M. de S. y adjoint l'histoire des Églises réformées des îles de la Manche.

2. On suivra dans les premiers chapitres de l'ouvrage, avec un intérêt tout particulier, l'importance du rôle joué par la petite église française de Strasbourg, dans la création des Églises du Refuge en Angleterre. Par elle, ces dernières se rattachent à l'activité de Calvin lui-même. Tous les personnages plus marquants de la Réforme qui se groupent autour de Cranmer dans son palais de Lambeth, viennent de Stras-

pas trop longtemps attendre la suite de son excellent ouvrage. Le prochain volume, en particulier, traitant de la révocation de l'Édit de Nantes et des suites qu'il eut pour les Églises du Refuge, présentera certes un vif intérêt, même au point de vue de l'histoire générale d'Angleterre, car on n'ignore plus aujourd'hui que cet acte qui, dans la pensée de Louis XIV, devait détruire les huguenots de France, eut pour résultat plus immédiat et plus certain la déposition des Stuarts. M. de Schickler nous fera voir quelle large part les réformés de France prirent à cette révolution politique et religieuse, qui donna de nouvelles forces et l'appui du pouvoir royal à leurs Églises languissantes et affaiblies[1].

R.

576. — **Avvisi del Cavaliere Federico Cornaro, ambasciatore veneto, circa l'assedio e la presa della Fortezza di Buda nell'anno 1686.** Avec traduction hongroise et une introduction historique par Sigismond Bubics, évêque de Cassovie. Buda-Pest, 1891, 413 p.

Ce beau volume a été publié en commémoration du deuxième centenaire de la prise de Bude sur les Turcs (2 septembre 1686). En 1860, l'éditeur copia aux Archives de Venise la correspondance de l'ambassadeur vénitien à Vienne, Cornaro. Ce diplomate suivit avec une attention très éveillée la guerre contre les Turcs, où sa patrie était singulièrement intéressée. Il n'assista pas aux opérations autour de Bude, mais fut renseigné par un gentilhomme de ses compatriotes, volontaire dans l'armée impériale, François de Grimani, dont il envoyait les lettres au doge avec ses propres dépêches. Ces lettres forment un véritable journal de siège, rempli de détails qui toucheront les patriotes hongrois et instruiront les ingénieurs militaires sur les anciennes pratiques de leur art. L'histoire tirera peu de profit de ce recueil. Elle apprendra cependant que la France fut soupçonnée, au dire de Cornaro fort au courant des bruits de cour et de chancellerie, de vouloir détourner l'entreprise (dép. du 9 juin 1686); que les Brandebourgeois témoignèrent assez de

---

bourg, ou y ont du moins passé : Bucer, Fagius, Ochin, P. Martyr, Fremallius, etc. Les deux premiers pasteurs du Refuge anglais, Pierre Alexandre et Valérand Poullain, sont également partis de la vieille cité rhénane, et c'est la liturgie de Strasbourg qui est adoptée par les premières communautés d'Édouard VI.

1. Le troisième volume ne renferme que des pièces justificatives, quelques appendices, et une table des matières bien faite, et tout à fait indispensable pour un ouvrage de ce genre, où figurent tant de personnages absolument obscurs. M. de S. a réussi à obtenir communication de plusieurs lettres inédites de Calvin qu'on avait obstinément refusées aux éditeurs des *Opera Calvini* ; il nous a donné de nombreux extraits des Actes, des Synodes, des Colloques, de certains écrits de controverse absolument introuvables dans les bibliothèques du continent, etc. On y trouvera aussi (p. 305) la liste des ministres de la R. P. R. auxquels Louis XIV accorda, de 1681 à 1685, la permission de quitter le territoire français, pour se retirer en Angleterre.

mauvaise volonté (15 juillet); que le duc de Lorraine et l'Électeur de Bavière se jalousaient et se contrecarraient presque sous les yeux de l'Infidèle; l'honneur du succès revint tout entier au premier de ces princes, que Grimani célèbre comme *un eroé del nostro secolo* (2 sept.). Dans l'introduction historique et dans les notes qui accompagnent la traduction magyare, l'épisode de la prise de Bude est replacé dans son cadre.

L'ouvrage est orné des portraits, admirablement reproduits, des principaux personnages qui, de près ou de loin, participèrent aux événements, les figures d'Abaffy, de Sobieski, de Tököli, sont saisissantes par leur aspect demi barbare et oriental. Signalons aussi un spécimen d'imagerie politique: la maladie du Grand Turc, les médecins d'Europe délibérant autour de l'*homme malade;* avec cette phrase mise dans la bouche de l'empirique moscovite :

Vielleicht kann ich Euch mehr, als meine Nachbarn, rathen.

B. A.

---

577. — Radice (Benedetto). **Favole di La Fontaine, nuova traduzione italiana, con note. Libro primo.** (Empoli, Traversari, 1892. In-16 de 71 pag. 0 fr. 60.

L'auteur de cette petite brochure ne s'est pas proposé de faire connaître les fables de La Fontaine au grand public d'Italie qui les lit dans le texte. Il a seulement cherché une occasion d'enseigner à la jeunesse les grâces du parler toscan. On sait que l'ambition des puristes italiens est de s'exprimer comme on fait à Florence, ou mieux encore à Sienne. Les plus graves esprits avaient peine, il y a cinquante ans, à se défendre de ce faible. Le comte Mamiani aimait dans ses dernières années à raconter qu'au temps de sa jeunesse, il était venu exprès habiter la Toscane pour s'y former à la belle diction et qu'il n'y renonça que quand une paysanne, consultée sur ses progrès, lui eut répondu : « *Pour un Anglais,* vous ne parlez pas mal. » Cet échec dont s'amusait M. Mamiani devrait avertir les estimables savants de la Toscane qui composent tant d'ouvrages et de gloses *ad uso dei non Toscani*. L'Italie a déjà bien assez à faire pour enseigner à un Lombard, à un Sicilien, à un Romagnol etc., la langue commune, sans imposer à chacun d'eux l'étude du toscan qui n'est après tout, lui aussi, qu'un dialecte. Ce dialecte, dira-t-on, l'emporte sur tous les autres. Soit! Il est charmant. L'éminent doyen de la Faculté de Rome, M. Luigi Ferri, me citait un jour aux Bagni di Lucca une expression des plus piquantes qu'il venait de recueillir dans une promenade : un homme du peuple qui voulait dire : « Il y faudrait la croix et la bannière » (en italien classique : *ci vorrebbero gli argani*) lui avait dit : « Il y faudrait des échelles de soie : *ci vorrebbero le scale di seta.* » Roméo et Juliette ne se seraient pas mieux exprimés. Est-ce là néanmoins une raison suffisante pour exiger que les enfants apprennent

un vocabulaire de plus? On peut voir, en effet, dans les livres scolaires rédigés en pur toscan le nombre des mots qu'il faut y expliquer aux enfants italiens; outre l'opuscule de M. Radice, je signalerai un très curieux volume de M. Enrico Luigi Franceschi, *In città e in campagna, Dialoghi di lingua parlata*, dont il a paru au moins sept éditions.

Il faut même reconnaître que dans l'admiration pour le toscan il entre un peu de superstition : souvent la langue commune est plus claire dans ses tours et offre des expressions tout aussi heureuses. Par exemple, la locution *ci corre*, pour dire : « Il s'en faut » me paraît tout aussi vive et plus concise que la locution toscane *c'è che ire*. Si donc il importe en Italie, comme par tout pays, d'enrichir autant que possible le langage toujours très pauvre que parle l'enfance, il importe aussi de ne pas lui enseigner deux langues maternelles pour une. M. Radice ne manque point trop à la mesure dans ses traductions; mais il y manque, à mon sens du moins, dans les préfaces qui les précèdent et où, de l'aveu de ses notes, la plupart des enfants italiens seront arrêtés à chaque pas par un terme inconnu. D'ailleurs sa version de La Fontaine est élégante, fidèle, et pourrait être employée en France dans les cours élémentaires d'italien. A peine y relèverais-je quelques inexactitudes [1].

Charles DEJOB.

578. — Adolfo von SCHACK. **Giuseppe Mazzini e l'unità italiana.** Traduzione di Giulio Canestrelli. 1 vol. in-12 pp. 324. Roma, Società Laziale tipo editrice. Prix 4 fr.

579. — Emmanuele de MARCO. **Rosalino Pilo precursore de Garibaldi in Sicilia.** Saggio di monografia. 1 vol. in-8, 104 pp. Catania, tip. Martinez, 1892.

I. — L'essai de M. Schack sur Mazzini méritait-il d'être traduit deux fois en italien? On peut en douter bien que le présent traducteur l'appelle un « petit bijou » (p. 11). Ce n'est pas une étude philosophique et psychologique sur Mazzini, les idées ou plutôt l'idée mazzinienne et leur relation avec la genèse de l'unité italienne, car l'auteur suit trop fidèlement et de trop près la chronologie et la biographie de son héros. Ce n'est pas une biographie; car la narration est vraiment bien succincte par endroits, muette sur trop de questions intéressantes et trop mêlée d'histoire générale. L'auteur dont le dessein apologétique n'est d'ailleurs pas dissimulé, ne juge pas nettement le rôle de Mazzini à l'égard de Cavour et du gouvernement piémontais, et il est d'une injustice réelle au sujet

---

1. P. 28 : *Chi ha visto assai sa assai*; La Fontaine, qui sait que beaucoup voyagent sans voir, avait dit : « Quiconque a beaucoup vu *Peut* avoir beaucoup retenu. » — Le *gré de la louange* de la fable de Simonide et les réflexions finales de La Fontaine, dans le même morceau, ne sont pas très fidèlement traduits. La morale du Loup et l'Agneau est paraphrasée inutilement. — *Mi mandate sempre degli accidenti* (p. 33) rend mal « vous ne m'épargnez guère ». — Le ton est quelquefois changé : le maître d'école dans La Fontaine fait sa harangue *d'un ton fort grave*; chez M. Radice, il crie *con un vocione da orco*; enfin *babbo Giove* traduirait fort bien Jupin, mais non Jupiter.

du rôle de la France dans les affaires de l'unité italienne. Cet écrit est en somme un récit superficiel, mais rapide, attrayant et animé, de la carrière du célèbre patriote. Pour grossir cet essai aux proportions d'un juste volume, le traducteur y a ajouté en manière d'introduction (p. 1-11) un profil biographique de M. von Schack qui ne manque pas de finesse, quoique visiblement tourné à l'éloge, et en guise d'appendices : 1° deux morceaux de Mazzini : *Byron et Gœthe* (p. 129-148) ; *sur la Poésie* (p. 149-157); et des fragments de ses *Notes autobiographiques* (p. 158-172) qu'il était difficile de retrouver dans des revues ou des publications devenues rares; 2° un index analytique d'une abondance extrême et peut-être excessive ; 3° une longue et intéressante lettre d'Aurelio Saffi à Maurizio Quadrio et surtout 4°, — la partie la plus importante et à coup sûr la plus utile du livre, — une *bibliographie* des écrits de Mazzini qui ne compte pas moins de 558 numéros et que l'on doit croire complète. Il est fâcheux que M. Canestrelli n'ait pas indiqué les dates de publication d'un grand nombre d'articles de journaux ou de feuilles volantes, qui ont été imprimées « s. l. n. d. », et qu'il n'ait pas rangé ses numéros bibliographiques dans un ordre quelconque, soit en les distinguant en écrits officiels, littéraires, polémiques, soit en les classant par ordre chronologique (il y a une grande confusion chronologique, qui reste inexpliquée, dans les premiers numéros). Telle qu'elle est cependant, la bibliographie de M. Canestrelli rendra des services. Le tout forme un agréable volume, typographiquement fort soigné. Avertissons toutefois l'imprimeur qu'il a eu tort d'accentuer par deux fois le nom d'Ernest Renan.

II. — Rosalino Pilo est un des nombreux combattants de l'idée dont Mazzini fut l'apôtre. C'est aussi l'un des plus oubliés. Issu d'une des plus vieilles familles palermitaines, il embrassa avec ferveur les idées nouvelles, émigra après l'échec de la révolution de 1849, se lia avec Pisacane et Bertani, et en 1860 tenta en Sicile de faire éclater le mouvement que devaient diriger plus tard avec plus de succès Garibaldi et les Mille. Il partit de Gênes le 25 mars 1860 pour se jeter dans Messine insurgée et bloquée par les troupes du roi de Naples, ne put y entrer, essaya de soulever la campagne et fut tué dans le combat de San Martino près Monreale le 21 mai 1860. Son expédition avait duré un peu moins de deux mois. La notice de M. de Marco, bien informée, judicieuse, écrite avec une simplicité que l'on est peu accoutumé à trouver dans ce genre de récits, remet en lumière la noble vie de ce patricien démocrate qu'il appelle très justement un précurseur de Garibaldi.

Léon-G. Pélissier.

---

580. — Edward Gaylord Bourne, Haydn professor of history. **The demarcation line of Alexander VI.** (Extrait de la *Yale Review*. Boston, mai 1892), 55 p.

L'auteur déclare qu'il ne connaît pas, en langue anglaise, un seul écrit

satisfaisant ou complet sur cet épisode de l'histoire des découvertes. Il a très heureusement comblé cette lacune. Il a contrôlé tous les textes et tous les commentaires, non sans se mettre parfois, mais avec discrétion, en frais de critique personnelle, notamment sur ce problème de la détermination et de l'orientation de la ligne (p. 41, note 3 et p. 46, note 3).

A.

LETTRE DE M. ARMENGAUD.

La personne qui a écrit, dans le numéro de la *Revue critique* du 21 novembre, quelques lignes sur mon édition du *De Viris*, a rédigé de telle manière ses observations, que vos lecteurs courent grand risque d'avoir du volume une idée fausse. Connaissant l'impartialité de votre estimable rédaction, je vous serai obligé de vouloir bien insérer dans un prochain numéro les rectifications suivantes :

1° Le texte du *De Viris*, tout à fait nouveau, est composé surtout d'extraits de Tite-Live, Valère-Maxime, Florus, Velléius Paterculus et Suétone ;

2° On a placé à dessein Aurélius Victor *en tête* de la liste des auteurs latins mis à contribution par nous. Or voici textuellement ce que nous disons dans la préface : « Nous avons cru pouvoir, sans grand inconvénient, introduire aussi dans le texte, pour la commodité de notre travail, *cinq* passages d'Aurélius Victor. »

Quant au terme de *bigarrure* employé par votre rédacteur, je vous ferai simplement remarquer qu'on pourrait l'appliquer à tout recueil de Morceaux choisis, et, entre autre, au *Selectæ* qui est aussi expliqué dans la classe de cinquième.

Une lecture plus attentive de la préface et un examen plus sérieux du texte, et surtout des notes, auraient, je crois, modifié le jugement de votre collaborateur [1].

ARMENGAUD.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 décembre 1892.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit, à la date du 29 novembre, qu'une société d'architectes constituée récemment à Rome consacre une grande partie de ses efforts à l'étude, à la conservation, à la restauration des monuments de l'antiquité ou du moyen âge qui subsistent encore en si grand nombre en Italie et dans Rome. L'administration italienne lui a confié il y a quelques mois la restauration de la basilique de *Santa Maria in Cosmedin (Bocca della Verita)*. On sait que la partie antérieure de cette basilique est engagée dans une série de colonnes où l'on a cru reconnaître un temple du commencement de l'empire, le temple de Cérès et de Proserpine, ou celui de la Concorde et de la Pudicité patricienne. Il faut aban-

---

RÉPONSE DU COLLABORATEUR :

1. Le 1° de M. Armengaud est la répétition d'une phrase de sa préface (p. v) d'où, cette fois, nom de Justin, écrivain connu pour ses constructions barbares, est prudemment éliminé. Valère-Maxime, Florus et Suétone ne sont pas des modèles beaucoup plus sûrs. Leur latin ne leur confère pas le droit d'être insolents vis à vis de Lhomond. Dans l'annonce de la *Revue*, la liste des auteurs a été copiée dans la préface de M. A. (p. VIII), puis coupée par un etc. à cause de sa longueur. C'est donc M. A. qui a mis Aurelius Victor en tête et c'est à lui de se l'expliquer à lui-même. Enfin la note en question est bien la condamnation du système des *Selectae* comme moyen d'enseignement d'une langue qui a autant varié que le latin. Elle va donc bien au-delà du recueil de M. Armengaud, auquel manque d'ailleurs une table des morceaux *par auteurs*, seul moyen de se rendre compte des proportions du mélange.

donner désormais cette attribution, car les fouilles récentes ont démontré que la construction dont ces colonnes font partie n'a pu dater que d'une époque de décadence avancée. Chacune des colonnes est de bon travail, mais les espaces entre ces colonnes sont inégaux; inégaux sont les niveaux des bases et des chapiteaux. Il s'agit probablement d'un de ces portiques tels que cette partie de Rome en eut plusieurs dans la seconde moitié du IV^e siècle. Les travaux de recherche accomplis avec un grand soin dans l'intérieur de la basilique par M. Giovenali, président de la nouvelle société, et dont M. Stevenson vient de rendre compte, ont mis à découvert des stucs très curieux, peut-être de la fin du IV^e siècle, des peintures antérieures à l'an mille. Les dalles du pavage, qui offraient de beaux spécimens de cette décoration fréquente dans Rome qu'on désigne sous le nom d'œuvres des Cosmati, ont offert, quand on les a détachées et retournées, des ornements de date antérieure et d'école byzantine. Le projet de la société des architectes, à la suite de ces travaux non encore terminés, paraît être de restituer la basilique, autant que possible, dans l'état où l'ont pu voir les pèlerins du jubilé de l'année 1300.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Renan. M. Philippe Berger est élu, par 26 voix, contre 8 données à M. Eugène Müntz.

M. Paul Meyer est élu membre de la Commission de l'*Histoire littéraire de la France*, en remplacement de M. Renan.

M. d'Arbois de Jubainville communique des observations sur le nom du dieu gaulois Teutatès. Ce nom, dans Lucain, est composé de trois syllabes longues *Teutates*. C'est un barbarisme : la langue gauloise disait *Teutatis*, par un *i* bref. La forme *Teutates* a été fabriquée à l'imitation des nominatifs grecs tels que πρωρατής. Ce n'est pas le seul mot gaulois auquel les Romains aient donné une déclinaison empruntée au grec. Ainsi, le gaulois possédait des accusatifs masculins en *as*, qui devaient se prononcer par *a* long, *as* : mais, comme la quantité n'était pas marquée dans l'écriture, on crut reconnaître là les accusatifs grecs en *as*, par α bref, et Lucain se crut en droit d'écrire :

Pugnaces pictis cohibebant Lingonas armis.

Ce premier pas fait, on étendit la déclinaison grecque du pluriel au singulier, et l'on donna aux noms gaulois masculins un accusatif singulier en *a* bref. C'est ainsi qu'on lit dans Juvénal :

Rufum qui toties Ciceronem Allobroga dixit.

En gaulois, on devait dire, non *Allobroga*, mais *Allobrogen* ou *Allobrogin*. La forme *Teutatis* pour *Teutatis* n'est qu'un autre exemple de ce syncrétisme grammatical.

M. Foucart lit une étude sur les empereurs romains qui se firent initier aux mystères d'Eleusis. L'antique réputation de ces mystères, jointe aux espérances qu'ils donnaient pour la vie future, y attirèrent de bonne heure les Romains, à qui leur religion nationale n'offrait rien d'équivalent. Dès le temps de la république, Sylla, Antoine, Cicéron, Atticus se firent initier. Auguste fit de même en l'an 21. Après lui, Claude essaya inutilement de transporter les mystères à Rome, et Néron n'osa pénétrer dans le sanctuaire de Déméter, interdit aux parricides. Au II^e siècle, presque tous les empereurs se firent initier, et l'on peut, grâce aux inscriptions et aux auteurs, fixer les dates. Hadrien se présenta pour la première fois aux mystères en 125; il reçut l'époptie, ou degré supérieur d'initiation, quatre ans plus tard. Lucius Vérus fut initié en 167, Marc-Aurèle et Commode en 176, en exécution d'un vœu fait pendant la guerre contre les Quades. Septime Sévère avait été initié dès avant son avènement à l'empire. Mais au III^e siècle, les empereurs, d'origine syrienne, se tournent de préférence vers les religions orientales.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : 1° *Inscriptions de l'Arkhon*, publiées par la Société finno-ougrienne; 2° *Vie de Lalibala*, texte éthiopien et tradution française par J. Perruchon; par M. Croiset : 1° Ruelle (Ch.-Em.), *Alexandre d'Aphrodisias et le prétendu Alexandre d'Alexandrie*; 2° Wessely (Ch.), *le Papyrus musical d'Euripide*, avec des notes par C.-E. Ruelle et H. Weil (extrait de la *Revue des Etudes grecques*); — par M. Siméon Luce : 1° Réville (André), l'*Abjuratio regni, histoire d'une institution anglaise* (extrait de la *Revue historique*); 2° Vachez, *De l'indemnité des députés aux Etats-Généraux*; 3° Vachez, *les Livres de raison dans le Lyonnais et les provinces voisines*; — par M. Georges Perrot : Joigny (Adrien), *Histoire des ordres dans l'architecture* (extrait de l'*Encyclopédie d'architecture*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

④ REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 19 décembre — 1892

581. — Marcel Dubois. **Examen de la Géographie de Strabon.** Etude critique de la méthode et des sources. Paris, Imp. Nat. (Armand Colin et Cie, éditeurs.) 1891. xxvi-387 p.

Cette étude de géographie ancienne est, quoi que cette assertion ait de paradoxal, un livre d'actualité ; j'entends qu'elle éclaire les origines, et mieux encore les tendances et les doctrines de la géographie contemporaine ; et réciproquement c'est à la lumière de la science contemporaine que s'éclaire, d'un éclat tout nouveau, l'œuvre de Strabon. Il ne suffit pas, en effet, pour apprécier cette œuvre, d'une érudition philologique, voire géographique, aussi aiguisée et compréhensive qu'on le suppose ; il faut avoir agité le problème originel de la géographie, celui de sa définition et de sa méthode. A ce titre, M. Dubois était hautement qualifié pour entreprendre la critique de Strabon ; il a contribué, par son enseignement fécond et déjà renommé, par une série de publications pédagogiques, à fixer parmi nous les lois, les idées directrices de la science géographique. A présent que, sortie d'une laborieuse éclosion, la géographie a pris conscience d'elle-même, mesuré son champ, dressé ses cadres, elle juge avec plus d'autorité, de sûreté, de justice aussi, tous ceux qui ont servi sa cause. Or nul n'éveille au même degré sa curiosité et sa sympathie que Strabon, parce qu'elle honore en lui un devancier, un initiateur. Voilà ce qui, à défaut de tout autre mérite, garantissait l'originalité du livre de M. Dubois. C'est ce qui le distingue encore des savants qui ont, avant lui, abordé l'examen de l'œuvre de Strabon. Il est plus complètement géographe, plus « professionnel, » si l'on peut dire, et c'est en quoi il l'emporte

sur tous, même sur Gossellin, son prédécesseur, à tant de titres, ne fût-ce que comme lauréat de l'Académie des Inscriptions. Il bénéficie en outre des conquêtes de la philologie, qui s'est exercée sur le texte de Strabon. Enfin, dans ces derniers temps, quelques écrits ont paru fort à propos pour provoquer et alimenter sa critique, bonne fortune pour M. D. d'abord, et même pour les auteurs de ces travaux qui ont le plaisir de se voir discuter avec autant de compétence que de courtoisie.

L'ouvrage est divisé en trois sections : 1° *l'Éducation, la doctrine, le dessein; 2° les sources de la géographie de Strabon; 3° le système et l'application de la méthode*. Nous n'hésitons pas à dire que la première et la troisième excitent le plus vivement l'intérêt, quoique dans la seconde l'auteur déploie infiniment de savoir et de pénétration et qu'il émette des aperçus dignes d'être enregistrés.

L'Introduction, consacrée à l'histoire du texte et de la critique, emprunte ses données essentielles à la célèbre dissertation de Kramer; mais M. D. n'y abdique pas son indépendance : c'est ainsi qu'il signale les erreurs d'appréciation de Gossellin, trop jalousement mathématicien, et qui n'envisage que sous cet angle l'œuvre de Strabon; celles de Meineke et de Müller qui pèchent par excès de philologie. Nous ne relevons ces traits que pour montrer chez M. D. l'absence de tout parti pris. Nous n'insistons pas sur la biographie, où M. D. énumère les nombreuses hypothèses émises par les allemands, sans se croire tenu de souscrire à aucune; et nous arrivons d'emblée à la thèse la plus suggestive, le dessein de Strabon.

La question a fort inquiété les chercheurs, car les *Prolégomènes*, qui affectent le ton et l'allure d'une profession de foi, restent un document obscur, où la pensée de Strabon se dérobe et s'éparpille sous une argumentation dont la suite et la portée échappent souvent. M. D. constate (p. 351) ce manque de clarté ou de franchise. Même là où Strabon définit son programme et son but, notre perplexité ne se dissipe pas. Voilà ce qui explique les divergences de vues et d'interprétations.

La déclaration la plus nette de Strabon sur son dessein se résume en ceci que la géographie est une philosophie, non spéculative, mais éminemment « pratique ou pragmatique », et qui s'adresse à une élite sociale, à ceux que Strabon qualifie de « politiques », et par excellence aux chefs d'État. M. D. n'appuie pas assez, selon nous, sur ce qu'il y a de chimérique, de peu « pratique » dans cette prétention, et combien, chez les contemporains, elle a dû porter à faux (vérité dont témoigne d'ailleurs l'insuccès de la *Géographie* de Strabon qui demeura ignorée). Si les lettrés, si les « honnêtes gens » de la société gréco-romaine goûtèrent le tableau qui leur était présenté du monde connu, il est présumable que personne n'y chercha des règles de conduite ou de gouvernement. M. D. a-t-il assez compté avec cette illusion de vieillard, car Strabon était déjà très âgé quand il acheva sa κολοσσουργία? Faut-il d'au-

tre part, attacher à la tentative de Strabon une signification politique, administrative, presque officielle, comme l'a essayé M. Ettore Païs? M. D réfute sans peine cette théorie, en invoquant Strabon lui même, qui affirme se soucier médiocrement de l'action administrative.

D'où dérive la tendance « pragmatique »? On a conjecturé que Strabon l'avait puisée, non dans les dogmes, mais dans la tournure d'esprit de l'école philosophique à laquelle il se vantait d'appartenir, le stoïcisme. On s'est donc demandé dans quelle mesure le stoïcisme a inspiré l'œuvre de Strabon. Curiosité bien légitime, mais que M. D. estime un peu bien excessive et indiscrète. Il a fait là-dessus à ma modeste thèse latine l'honneur d'une controverse en règle.

Tout d'abord M. D. reproche à ses contradicteurs (car des hommes très autorisés se sont rangés à cette opinion) « de chercher dans le stoïcisme une explication *complète et absolue* du dessein géographique de Strabon », et de regarder celui-ci comme un stoïcien de l'ancienne foi et de la rigoureuse observance (p. 113), grief exagéré et injuste. Car l'on sait et l'on a dit, — M. D. le reconnaît d'ailleurs (p. 116) — que Strabon professait le stoïcisme mitigé de son époque, le néo-stoïcisme, fort éloigné du dogme de Zénon. Nous croyons cependant que Strabon fut dans ce sens un stoïcien convaincu : ce que M. D. conteste, parce que notre géographe a passé par des écoles diverses. Cette inconstance fortifie à nos yeux la ferveur de sa foi stoïcienne, puisqu'il l'embrassa en pleine connaissance de cause, et s'en proclama très hautement l'adepte. Que lui fournit le stoïcisme? A notre avis, ni sa métaphysique dont Strabon n'avait cure, ni même sa physique surannée, mais son goût pour la morale pratique, caractère qui s'adapte merveilleusement au génie du siècle de Strabon, ou pour mieux dire, du siècle d'Auguste. Non seulement M. D. ne reconnaît pas la provenance stoïcienne du « pragmatisme », mais il dénie encore à Strabon le droit de se réclamer du stoïcisme; il en fait un éclectique malgré lui. Car, prononce-t-il, « son stoïcisme éclaterait partout en ardentes professions de foi », (p. 113) Pourquoi donc? Strabon a-t-il composé un traité dogmatique? Est-ce que Xénophon, disciple avéré de Socrate, émaille ses ouvrages historiques « d'ardentes professions de foi »? Quoi qu'il en soit, si l'hypothèse tirée du stoïcisme ne se justifie pas, l'éclectisme ne résout pas davantage la question.

Est-ce encore au nom du stoïcisme que Strabon a tenté l'exégèse, ou plutôt l'apologétique d'Homère, sous le vocable duquel il met son œuvre. M. D. le nie : « Strabon n'a dit en aucun passage de ses γεωγραφικά, qu'Homère ait été stoïcien, ou, si l'on veut, qu'il ait contribué de loin à la science du stoïcisme. » Mais si M. D. admet que « les auteurs de chaque système philosophique avaient essayé de confisquer, au bénéfice de leur influence morale, le prodigieux crédit des chants homériques » (p. 118), nous demandons de quel système pouvait se prévaloir Strabon. Est-ce de l'éclectisme vague que lui prête M. Du-

bois? Mais le fond même du débat n'est pas éclairci. Pourquoi, au siècle d'Auguste, Strabon, écrivant, comme le soutient M. Dubois, aussi bien pour les Romains que pour les Hellènes, rompt il une lance en l'honneur d'Homère? Quel est le sens de ce manifeste? C'est ce qui demeure douteux après la lecture des *Prolégomènes* et de l'examen de M. Dubois [1].

On voit combien de problèmes curieux M. D. a dû toucher. Il n'impose pas de solutions décisives, mais il élucide les solutions plus ou moins aventureuses d'autrui. Sa manière est assurément la plus scientifique.

Il donne en revanche une conclusion positive, et qu'il faut ratifier, sur le « dessein particulier », c'est-à-dire sur la méthode de Strabon. Il montre que Strabon a créé, non pas une science nouvelle, mais un genre nouveau (M. D. écrit même un genre *littéraire :* l'épithète est peut-être de trop), par un heureux mélange de l'esprit scientifique et de l'esprit littéraire. Ce dualisme de l'œuvre Strabonienne se dégage de la revue des sources.

Nous ne pouvons suivre ici M. D. dans le détail de sa critique. Nous lui soumettrons d'abord une observation sur la classification des sources qu'il a adoptée, non sans scrupules (p. 167). Au lieu de cette division en grandes périodes, peut-être eût-il été préférable de grouper les genres; c'est-à-dire, par exemple, d'exposer dans leur teneur les rapports de Strabon avec les mathématiciens et les physiciens, d'autant que l'on fût resté fidèle à l'ordre des *Prolégomènes.* Or les chapitres consacrés à Ératosthène et à Hipparque paraissent un peu éloignés l'un de l'autre, puisque dans l'intervalle se place un chapitre sur Polybe. Ce morcellement offre une autre incommodité encore : c'est qu'il ne laisse pas bien discerner les sources selon leur valeur quantitative ou qualitative : en d'autres termes, il est des auteurs d'où Strabon n'a tiré que de simples renseignements; d'autres au contraire, dont il a examiné les conceptions et les procédés. Hâtons-nous de dire que dans la troisième partie où il étudie « le système et l'application de la méthode », M. D. remet les choses au point, fait à chacun sa part et corrige l'inconvénient de l'ordre chronologique trop rigoureusement respecté.

Que de remarques à signaler dans la revue des sources : ainsi l'analyse subtile des causes de l'aversion que Strabon ressent à l'égard d'Hérodote, d'où il ressort que Strabon épousa et fondit en quelque sorte les rancunes d'Érastothène et de Polybe; l'explication de sa haine envers Pythéas : M. D. démontre comment les données de Pythéas faussaient et boule-

---

1. Je n'ai pas dit, comme le pense M. Dubois, (p. 118), que les attaques contre Homère se soient produites au temps de Strabon. M. D. cite lui-même ma phrase (p. 171, note 2). Un de ces *gravissimi auctores* fut Ératosthène, contre lequel Strabon défend la géographie homérique comme un croyant défendrait la géographie de la Bible.

versaient le système de Strabon et sa carte ; l'explication, de nature toute géographique, est péremptoire, et le procès est tranché contre Strabon.

Le principal effort de la critique de M. D. porte sur Ératosthène et sur Polybe ; car c'est l'influence de ces deux hommes que Strabon subit le plus puissamment. Mais celle d'Ératosthène est tout extérieure et formelle ; le véritable père spirituel de Strabon est Polybe. Strabon est un disciple, un imitateur de Polybe. Mais son imitation n'est pas de l'esclavage. S'il est historien à la façon de Polybe, il est géographe suivant sa façon propre. Selon la jolie expression de M. Dubois, il fait de l'histoire « dans l'espace plutôt que dans le temps ». Cette histoire dans l'espace, c'est l'enquête sur les relations entre les hommes et le milieu. Strabon a pratiqué ce système aussi parfaitement qu'il était possible de son temps, si l'on tient compte de l'état rudimentaire des sciences physiques et naturelles. Assurément le géographe en Strabon est souvent effacé par l'historien et l'archéologue, mais c'est le géographe en somme qui a conçu l'œuvre et qui l'a exécutée.

Si M. D. a remis en honneur la mémoire de ce maître de la géographie, ce n'est point par une simple et désintéressée satisfaction d'érudit : c'est pour restaurer les titres de noblesse d'une science encore méconnue et mal servie, c'est pour témoigner aussi que cette science, à laquelle on affecte de dénier son rang parmi les *humanités*, s'inspire des pures traditions de l'esprit classique [1].

Bertrand AUERBACH.

---

582. — **Plutarchi Chaeronensis Moralia**, recogn. Greg. N. BERNARDAKIS, vol. IV. Leipzig, Teubner, 1892, LV-474 p.

Le quatrième volume des *Moralia*, que publie M. Bernardakis, contient les neuf livres des *Propos de table*, plus l'*Érotique* et les *Narrations érotiques*. Une sobre annotation critique est adjointe au texte, pour la constitution duquel l'éditeur a pris comme base principale le Vindobonensis 148, que Dœhner et Treu ont reconnu être l'archétype de tous les manuscrits renfermant les œuvres symposiaques de Plutarque.

M. B. propose dans ses notes de nombreuses conjectures ; la plupart sont ingénieuses, sans être toujours probantes. Parmi celles qui paraissent le mieux justifiées et avoir une certaine importance, on peut citer les suivantes : p. 616 *f* τοῖς εὐτελεστάτοις <ἀνέξεται> ; p. 618 *f* ἔπος παρ'

---

1. Quelques *errata* : p. 28 à propos de l'érudition de Coray, lire peu *commune* au lieu de peu *connue* ; p. 35, notes *dieses* au lieu de *diesen* ; p. 194, note 1, l'expression γεωγραφικὴ ἱστορία signifie sans doute histoire géographique, non, je crois, dans le sens où il est employé ici, mais, comme on dit : histoire naturelle ; p. 173, note, à propos du passage de Strabon XIII, 1, 27 ; le débat porte tout entier non sur le texte de Strabon, mais sur la variante qu'il rapporte des vers cités, c'est dans la citation de cette variante que consiste l'irrévérence ou, si l'on veut, l'ironie ; p. 132, la traduction de οἱ ἡμέτεροι par « nos stoïciens » affaiblit la portée de l'expression.

<ἔπος ἀνα> ζωπυρεῖν φλόγα μεγάλην (au lieu de μὲν ἀλλὰ) κινδυνεύουσι τὰ μάλιστα (au lieu de κάλλιστα); p. 621 *e* προσβαλόντες au lieu de λαβόντες; p. 631 *c* τοῖς διαλέγεσθαι <δυναμέ>νοις μᾶλλον ἢ τοῖς <ἄλλως> φλυαροῦσι; p. 631 *f* εὐδοκίμει, au lieu de ἐδόκει; p. 634 *d* τοῦ Φιλίππου <διαφερομένου> περί; p. 653 *a* κρυώδους δυνάμεως <ἐνούσης>; p. 657 *a* συνεξέλυσε, au lieu de συνεξέκαυσε; p. 673 *a* ἀπὸ συμβολῆς au lieu de ὑποσύμβολα; p. 688 *f* πόκων au lieu de τόπων; p. 750 *c* αὐχμοῦν au lieu de λυποῦν.

L'édition de M. B. contribue dans une bonne mesure à l'amélioration du texte de ce curieux recueil des *Propos de table*, lequel est en fort mauvais état et donnera souvent encore aux fidèles de la critique verbale l'occasion d'exercer leur sagacité et leur pénétration. Après cela, faut-il ajouter que M. B. consacre une longue préface à réfuter les accusations de légèreté et même d'indélicatesse littéraire lancées contre lui par Wilamowitz-Mœllendorf à propos de l'édition du *Banquet*? Bernardakis à son tour discute, non sans aigreur, un certain nombre d'annotations de Wilamowitz. Ces polémiques sont d'autant plus regrettables qu'elles n'offrent souvent qu'un médiocre intérêt.

Émile Baudat.

---

583. — Hans Levison, **Fasti praetorii inde ab Octaviani imperii singularis initio usque ad Hadriani exitum.** Breslau, 1892, in-8, 173 p. Chez Preuss et Jünger (5 marks).

Le livre de M. Levison sera utile à nos études au même degré que les Fastes des gouverneurs de province de M. Liebenam, que les Fastes de Numidie de M. Pallu de Lessert et que les travaux analogues. On y trouvera le nom de tous les préteurs dont on a gardé le souvenir d'Auguste à Hadrien, avec la date au moins approximative de leur élévation à la préture. Ce sera une ressource de plus pour dater vite et sans recherches pénibles certaines inscriptions. Les résultats auxquels l'auteur s'est arrêté me paraissent généralement solides, autant que j'ai pu en juger à première vue; en tout cas M. Levison est au courant de tous les ouvrages modernes allemands, français, italiens; et il en a tiré parti toutes les fois qu'il le devait. Mais il ne suffit pas de pousser les fastes des préteurs jusqu'à Hadrien; nous souhaitons que la suite ne se fasse pas trop attendre. Nous voudrions aussi que le prix fût plus en rapport avec les frais qu'a dû nécessiter la publication. L'impression de ces cent soixante-treize pages n'est point assez soignée, ni la disposition matérielle du travail assez compliquée pour justifier les cinq marks demandés.

R. Cagnat.

584.—A. Rauschmaier. **Ueber den figuerlichen Gebrauch der Zahlen im altfranzoesischen**, Erlangen et Leipzig, Deichert, 1892. In-8 de 118 p. (3e cahier des *Muenchener Beitraege zur romanischen und englischen Philologie.*)

L'auteur de cette dissertation remarque, après beaucoup d'autres, que notre épopée du moyen âge emploie volontiers, quand il s'agit de donner l'idée du grand nombre, des chiffres précis au lieu des expressions indéterminées dont nous usons plutôt aujourd'hui, et il se demande quelles raisons ont fait préférer tel chiffre à tel autre. Ce sujet ne comportait ni de si longs développements, ni surtout un tel luxe d'exemples; de tous ceux que M. Rauschmaier a réunis et classés, très commodément, du reste, il ne ressort pas grand chose. M. Rauschmaier conclut en terminant que ce sont surtout les besoins de la rime qui ont entraîné le choix des poètes; il a grandement raison, mais c'est à peu près sa seule idée personnelle. Il eût pu ajouter, s'il ne veut pas croire à l'intervention du caprice, que c'est de la rime que tels et tels chiffres se sont propagés à l'intérieur du vers. Quant aux remarques sur l'origine et la valeur symbolique de certains nombres, elle sont peu nouvelles; elles sont également peu à leur place, puisqu'on ne voit pas que ces nombres soient préférés aux autres. Nous ne dirons pas que cette dissertation était inutile; mais il nous semble que, si M. Breymann voulait faire une place à la philologie française dans la collection qu'il a récemment fondée, il pouvait indiquer à son collaborateur vingt sujets (pour employer la figure si consciencieusement étudiée par celui-ci) d'un intérêt beaucoup plus vif.

A. Jeanroy.

---

585. — **Geschiedenis der Inquisitie** in de Nederlanden tot aan hare herinrichting onder Keiser Karl V (1025-1520).door Dr Paul Fredericq. Erste Deel. Gent, Vuglsteke; S'Gravenhage, Nijhoff, 1892, xvi° 114 p. in-8. Prix 3 fr.

Une histoire de l'Inquisition néerlandaise depuis ses origines ne peut être que la bienvenue, sortant de la plume compétente de M. Paul Frédéricq, le professeur d'histoire bien connu de l'Université de Gand, dont le nom a été, plus d'une fois déjà, mentionné dans cette *Revue*. Le premier volume que nous annonçons ici, n'embrasse que les premiers siècles de l'existence de l'Inquisition aux Pays-Bas; c'est la mise en œuvre des pièces réunies par les soins de l'auteur dans son grand recueil : *Corpus documentorum Inquisitionis haereticae pravitatis Neerlandicae*, publié en 1889, et dont un second volume nous est promis pour bientôt.

Le récit s'ouvre par une introduction générale sur les persécutions dirigées dans l'Europe occidentale contre les hérétiques, depuis la condamnation de Priscillien à Trèves, en 385. Après avoir été orientés par l'auteur sur les divisions ecclésiastiques des Pays-Bas (avec cartes à l'appui), nous assistons aux premières tentatives faites pour y punir les doc-

trines anathématisées par l'Église. Elles se rattachent aux exécutions capitales ordonnées à Orléans, en 1022, sous Robert le Pieux. Plusieurs des évêques néerlandais protestèrent à ce moment contre les supplices et les bûchers, et Wazo de Liège en particulier écrivit une lettre que M. F. appelle « le chant du cygne de la tolérance chrétienne », pour repousser toute solidarité avec ces pratiques barbares [1]. Mais l'intervention du Saint-Siège empêcha bientôt toute appréciation plus individuelle de ce genre, en règlant d'une manière générale la procédure à l'égard des hérétiques. Toutefois, et malgré les canons du concile de Vérone (1184), ce ne fut que bien plus tard que l'Inquisition fut dirigée par de véritables commissaires pontificaux, dont le plus connu, dans les annales du moyen âge germanique, fut Conrad de Marbourg. En 1232, « l'Inquisition papale néerlandaise » fut officiellement établie par une bulle de Grégoire IX, adressée au duc de Brabant, et Robert le Bougre vint en Flandre comme premier inquisiteur en 1235. A partir de ce moment l'activité de ces représentants du Saint-Siège fut solidement organisée par une série de décrétales, sans toutefois que l'Inquisition pontificale ait amené la suppression de l'Inquisition épiscopale. Celle-ci opérait parallèlement à l'autre, et toutes deux annihilaient l'autorité civile, qui d'ailleurs ne montrait pas une compassion plus grande pour les brebis égarées, ainsi que le prouvent les édits de Frédéric II et de Saint-Louis. On trouvera dans le volume de M. Frédéricq tous les détails désirables sur l'organisation et le fonctionnement de cette terrible police ecclésiastique aux Pays-Bas, jusqu'à la fin du XIIIe siècle, condensés dans un récit très sobre, d'un ton fort calme, d'autant plus convaincant peut-être, pour tous les esprits accessibles aux preuves historiques.

R.

---

506. — E. Daubigny. **Choiseul et la France d'outre-mer après le traité de Paris. Etude sur la politique coloniale au XVIIIe siècle.** Avec un appendice sur les origines de la question de Terre-Neuve. Paris, Hachette, 1892. XVI-352 p.

M. Daubigny déclare au début de sa préface que « notre histoire coloniale a été jusqu'ici assez peu étudiée ». Rappelons-lui cependant que depuis quelque dix ou quinze ans, depuis que la question coloniale est entrée dans une phase aiguë, elle a provoqué de nombreuses et intéressantes publications. Le présent ouvrage ne déparera pas une série déjà respectable.

On connaissait l'œuvre diplomatique de Choiseul ; son œuvre coloniale restait ignorée dans les détails. Elle n'est guère plus honorable.

---

1. « Ut praecipitem Francigenarum rabiem cedes anhelare solitam, a crudelitate quodammodo refrenaret », ainsi que le dit le biographe de Wazo, le chanoine Anselme de Liège.

Car solidaire de l'autre, elle souffre des mêmes vices. Ce n'est pas sur Choiseul que retombe le blâme; la cause du mal réside, selon M. Daubigny, dans l'esprit du siècle. Ce sont les philosophes qui, par leurs principes faux ou trop absolus, perdirent notre empire d'outre-mer. M. D. nous paraît opposer avec trop de rigueur les économistes spéculatifs du XVIII^e siècle aux économistes positifs du XVII^e; il attribue aussi aux premiers une influence exagérée sur la marche des affaires. Sur ce point, ses idées se fussent modifiées à la lecture du livre de M. Deschamps, dont il a été rendu compte ici.

Le récit tempère ce que le jugement émis dans l'introduction a d'un peu tranchant. C'est que l'auteur ne s'inspire plus que des documents mêmes. Ces documents, il les a trouvés aux Archives des Affaires étrangères et de la Marine, et ici, il a dépouillé, avec un soin particulier, la collection de Moreau de Saint-Méry, sur la teneur de laquelle il est un peu trop sobre de renseignements.

Choiseul prit en main l'administration des colonies dans des conditions désastreuses, à l'issue de la guerre de Sept Ans. M. D. dresse le bilan de nos possessions à cette date, et l'actif est bien mince. Il fallait une foi robuste pour entreprendre la restauration d'un empire d'outre-mer mutilé ainsi et ruiné. Choiseul eut la foi d'autant plus robuste qu'elle fut d'abord moins éclairée. Outre qu'il dut se former à la pratique (p. 20), il procéda doctrinairement. Au contraire des hommes d'État du XVII^e siècle, il fut, par système préconçu, hostile aux grandes Compagnies et partisan de la colonisation officielle.

M. D. justifie Choiseul, et défend la colonisation officielle (p. 26) comme il approuve le pacte colonial, puisqu'il reproche aux économistes du XVIII^e siècle leur abus de la liberté commerciale (p. XI). Pour l'auteur, en effet, ce qui fait le mérite de l'action coloniale telle que la rêvait Choiseul, c'est qu'elle complétait un plan d'action politique. Cette conception, après tout, ne manquait pas de grandeur : elle n'eut qu'un tort, c'est d'être mal exécutée. M. D. signale les raisons multiples des échecs qu'elle essuya un peu partout; les principales semblent tenir au tempérament français : promptitude au découragement, jalousie des fonctionnaires, manque d'esprit de suite de l'administration métropolitaine. Tous ces maux éclatent dans le lamentable épisode de Kourou, auquel M. D. ajoute quelques traits inédits. Cette tentative fut, comme on sait, la grande pensée du règne.

Le régime politique et commercial des colonies pouvait-il contribuer à leur prospérité? M. D. expose les réformes tentées par Choiseul. On est frappé de la tendance libérale, de la volonté d'associer au gouvernement les colons, représentés par des mandataires élus en même temps que devait s'opérer la substitution du gouvernement direct à celui des Compagnies : ainsi un essai simultané, mais nullement incompatible, de centralisation et de décentralisation. Quant au régime commercial, il reflète les luttes et les fluctuations des dogmes qui agitèrent l'époque : de 1763

à 1767, la liberté et la prohibition se succèdent par coup.

En dépit de ces errements, M. D. loue Choiseul pour avoir régénéré la France d'outre-mer. Des réserves très formelles atténuent ce plaidoyer. Aussi la conclusion ne soulève pas d'objections.

On ne notera guère d'inexactitudes dans le livre de M. Daubigny. On lui reprochera de donner souvent des citations incomplètes, partant inutilisables, comme *Archives coloniales*, ou *Archives de la Marine* ou Raynal, *Hist. politique et philosophique des deux Indes*, sans autres références (p. 291, 293, 294). L'ouvrage pêche aussi par la composition; ainsi huit chapitres sont consacrés à l'affaire de Kourou, sur vingt que comprend le volume, sans parler de l'Appendice relatif à Terre Neuve; le chapitre XIV sur la réorganisation de la Marine est de pur remplissage.

B. AUERBACH.

---

587. — **Un Prussien en France en 1792.** Strasbourg, Lyon, Paris. Lettres intimes de Reichardt, trad. et annotées par A. LAQUIANTE. Perrin, 1892. In-8, 431 p. 7 fr. 50.

588. — Julien TIERSOT. **Rouget de l'Isle**, son œuvre, sa vie. Paris, Delagrave, 1892. In-8, XII et 435 p. 3 fr. 50.

589. — **Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles**, pendant l'émigration (1790-1800) publiée par Maxime DE LA ROCHETERIE. Paris, rue Saint-Simon, 5, au siège de la Soc. d'histoire contemporaine, 1892. In-8. XXXII et 450 p.

590. — **Captivité et derniers moments de Louis XVI**, récits originaux et documents officiels, publiés par le marquis DE BEAUCOURT. Tome I. Récits originaux. Paris, Soc. d'hist. contemp. 1892. In-8, LXVII et 399 p.

591. — A. BARDOUX. **Etudes sociales et politiques.** La jeunesse de Lafayette (1757-1792). Paris, Calmann-Lévy, 1892. In-8, XII et 409 p. 7 fr. 50.

592. — Marquis COSTA DE BEAUREGARD. **Le roman d'un royaliste sous la Révolution.** Souvenirs du comte de Virieu. Paris, Plon, 1892. In-8, 414 p. 7 fr. 50.

593. — **Le général Pierre Jadart du Merbion**, par Henri JADART. Rethel, Beauvarlet, 1892, In-8, 20 p.

594. — **Souvenirs militaires de Victor Dupuy**, chef d'escadron de hussards (1790-1816), publiés avec une préface par le général THOUMAS. Paris, Calmann-Lévy, 1892, In-8, VIII et 316 p. 3 fr. 50.

595. — **Commandant Parquin.** Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire (1803-1814), avec une introduction par le capitaine A. AUBIER. Paris, Berger-Levrault, 1892. In-8, XXXVI et 394 p. 7 fr. 50.

596. — **Les grands cavaliers du premier Empire**, notices biographiques, par Ch. THOUMAS, général de division. 2e série. Paris, Berger-Levrault, 1892. In-8, 536 p. 7 fr. 50.

597. — Général THOUMAS. **Causeries militaires.** 4e série. Paris, Plon, 1892. In-8, III et 412 p. 3 fr. 50.

598. — **Souvenirs du général Jarras**, chef d'état-major de l'armée du Rhin (1870). Paris, Plon, 1892. In-8, XI et 403 p.

599. — H. Morse STEPHENS, **The principal speeches of the statesmen and orators of the French Revolution. 1789-1795.** 2 vol. in-8, XIX-541. 644 p.

600. — Jules Flammermont. **De l'authenticité des Mémoires de Talleyrand.** Paris, Charavay, 1892. In-8, 25 p.

M. Laquiante a très bien fait de traduire — et il les a traduites avec exactitude et soigneusement annotées — les *Lettres* de Reichardt. On lit avec intérêt les pages que le Prussien a consacrées aux frivoles émigrés, au prince de Condé qui se moque insolemment de la « canaille allemande », au cardinal de Rohan qui fait mordre par ses chiens un petit mendiant juif, à tous ces « aristocrates » pleins d'orgueil et de morgue qui se rendent insupportables à leurs hôtes du Rhin. On le suit avec sympathie à ses premiers pas en France, à Strasbourg où il constate « le vieil esprit de la ville libre », au club de la ville où il entend Laurent, Laveaux, Schneider dont il goûte peu les longs et emphatiques discours, dans le salon de Dietrich où il cause avec d'Aiguillon et Victor de Broglie. Puis le voici à Colmar où il est présenté à Pfeffel, le « spirituel aveugle » (cf. p. 127 un mot profond sur la constitution qui « a trop compté sur la culture de la nation française ») ; le voici à Lyon où il voit de près la guerre engagée entre la municipalité et le Directoire du département ; le voici voyageant de Lyon à Paris, sans subir un ennui, sans supporter une grossièreté, tout ravi de la bonne humeur des passants, tout étonné qu'un peuple en révolution soit si paisible et si joyeux ; enfin le voici à Paris. Il ne se loge qu'avec peine, et loue deux pièces huit louis par mois. Mais il recueille de curieuses impressions ; il assiste à une séance de l'Assemblée législative, et regarde avec stupéfaction les députés, bottés, éperonnés, allant et venant, frappant leurs bottes avec leurs cannes, criant au milieu d'un bruit incroyable ; il faut, dit-il, « avoir dans cette assemblée un aplomb prodigieux et une voix retentissante ; un homme timide ou pourvu d'un faible organe ne peut se faire écouter ». Il décrit l'aspect du club des jacobins et peint en quelques mots Robespierre, son visage aplati et comme écrasé, son teint pâle, son regard sournois, l'impertinence de son attitude. Il voit l'abbé Fauchet, « grand, émacié, maladif, couvant à froid sa méchanceté » ; Condorcet dont les gestes et les paroles décèlent la vanité et la satisfaction de lui-même ; Brissot qui n'a jamais dans le regard un rayon de gaieté, ni sur les lèvres un franc sourire ; Vergniaud, laid, nullement distingué, l'œil dur, mais le plus vigoureux des orateurs populaires, animé de solides convictions, respirant dans toute sa personne la force et l'énergie. Les jugements de Reichardt sur la Révolution ne sont pas moins intéressants. Comme tous ses compatriotes, il se plaint de la légèreté des Français : ce sont des gens incapables de concevoir une pensée sérieuse qu'on leur présente sèchement ; ils ne savent rien que par les conversations et les brochures ; ils s'engouent de fantaisies spirituelles qui dénaturent les faits et faussent les idées. S'ils lui semblent néanmoins supérieurs à d'autres peuples, c'est qu'ils ont d'heureuses dispositions naturelles et une grande douceur de mœurs. Mais, — et il

insiste sur ce point, — ils ne sont pas éclairés ; ils dépassent toujours le but. Il excuse toutefois les violences populaires : les rois et leur séquelle, dit-il, ont habitué le peuple depuis deux cents ans au sang et au pillage ; il n'y a pas d'inconséquence, pas d'infamie que la cour n'ait commise dans les deux derniers siècles ; les partisans de l'ancien régime qui n'ont pas émigré, emploient leur savoir-faire, fourberie, ruse, égoïsme, jalousie, à battre en brèche le nouvel ordre de choses ; il faut s'étonner qu'un peuple, ainsi surexcité, n'ait pas commis les barbaries de la guerre des paysans. Et Reichardt proclame les bons instincts de la nation, assure qu'il a pour elle sympathie et confiance ; il partage son enthousiasme, il embrasse sa cause ; il la regarde comme la seule qui soit capable de tenter une aussi étonnante révolution ; elle subira de grandes épreuves, conclut-il, mais la prochaine génération lui devra de conquérir le bonheur. M. Laquiante a mis en tête de sa traduction une excellente biographie de Reichardt et ses notes [1] témoignent d'une lecture très étendue et d'une profonde connaissance de l'époque révolutionnaire.

Le livre de M. Tiersot sur Rouget de Lisle est le plus complet que nous ayons sur l'auteur de la *Marseillaise*. L'auteur a, dans son volume, retracé aussi minutieusement que possible, après de très patientes recherches, la vie du poète, cette longue vie de soixante-seize ans, où, comme il s'exprime, il y a encore autre chose à considérer que la minute qui a rendu le nom de Rouget impérissable. Il a visité le lieu natal de son héros et le village de Montaigu où Rouget passa son enfance ; il le suit à l'École militaire et dans ses garnisons, à Mont-Dauphin et à Joux, énumère ses poésies fugitives, ses œuvres en prose, ses essais dramatiques ; il le montre arrivant à Strasbourg, entrant en relation avec Dietrich, Broglie, d'Aiguillon, composant, dans la nuit du 25 au 26 avril, l'hymne qui devait jouer dans les guerres de la Révolution un rôle si terrible et si glorieux, ce *Chant de guerre pour l'armée du Rhin* que Mme Dietrich jugeait « fort entraînant et d'une certaine originalité, du Gluck en mieux, plus vif et plus alerte ». Puis il retrace la propagation du chant national, la fortune qu'il fit dans le Midi ; « il fallait cela pour compléter l'œuvre, Tartarin interprète de Tyrtée ! » (p. 110) ; il le montre devenant le chant universel des armées... etc., joué même par la musique des régiments allemands. Et que devient Rouget? Il a été une seule fois l'interprète de la nation ; sa flamme ne se ravive plus ; dès le jour où il a composé la *Marseillaise*, son rôle est terminé ; il traîne une vie inutile et misérable. Suspendu après le 10 août, réintégré, quittant de nouveau l'armée après la prise de Namur, suspect, réfugié à Saint-Germain, arrêté, sauvé par le 9 thermidor, employé de nouveau à l'armée du Rhin, aide-de-camp de Tallien à Quiberon, qualifié par

---

1. Quelques-unes de ces notes sont trop longues.

Fréron de « nouveau Tyrtée », il était devenu, dit M. Tiersot, un redresseur de torts, un don Quichotte bataillant à tort et à travers, se piquant d'une « grosse et imperturbable franchise ». Il se plaint de Carnot qu'il regarde comme son implacable ennemi ; il prétend qu'il n'a essuyé et n'essuiera que des passe-droits et des dégoûts. Mais il avait, dans un accès de dépit, donné de nouveau sa démission ; il ne rentra plus au service, et, après avoir rempli des missions insignifiantes, après avoir vainement offert à Bonaparte de l'accompagner comme *barde*, et lui avoir reproché de perdre la liberté et la République, après avoir voté contre le consulat à vie, il végéta, suivant ses propres paroles, dans une position insupportable et inerte, d'abord à Montaigu, puis à Paris, mettant en musique des chansons de Béranger, cultivant la romance, écrivant des chants royalistes, entrant en rapports avec les Saint-Simoniens, composant un opéra de *Macbeth*, demandant à Berlioz sa collaboration. A soixante-dix ans, il fut enfermé à Sainte Pélagie pour dettes non payées ; ses amis se cotisèrent pour le délivrer et il alla terminer sa vie à Choisy-le-Roi, dans la maison du général Blein; ce fut là qu'il mourut le 27 juin 1836. Mais M. T. ne se borne pas à raconter l'existence de Rouget ; il résume son œuvre à grands traits ; il prouve que la composition musicale de la *Marseillaise* appartient, non à un maître de chapelle allemand, non à un faiseur de contredanses françaises, non à un organiste ou à un professeur de violon, mais bien à Rouget; il démontre que le chant n'était pas à l'origine un cantique, une chanson profane, un fragment de messe. Sans doute, la *Marseillaise* a l'aspect familier d'une chose déjà vue ; on y relève une formule mélodique du temps, au commencement du premier vers ; mais dès la fin de ce vers, sur le mot *Patrie* « le chant rompt tout lien antérieur, s'élève en un accent d'un lyrisme absolument inconnu, et s'élance librement, sans plus rien demander qu'à l'inspiration immédiate » (p. 335). La discussion la plus laborieuse de M. T. est dirigée contre l'obscur musicien de Saint-Omer, Grisons. On a dit que la *Marseillaise* se trouvait tout au long dans un chœur d'*Esther*, oratorio de Grisons, et que Rouget n'avait fait que démarquer cette musique et l'accommoder à la sienne ; mais M. Tiersot compare attentivement les deux textes et conclut que l'œuvre de Grisons est postérieure à celle de Rouget, qu'elle n'est qu'une *Marseillaise* dévirilisée [1].

1. P. xi et p. 63, lire Kapellmeister et non *Kappel* ou *Cappel*; — p. 50, M. T. a tort d'écrire que Bouillé fit à Nancy « tirer par ses soldats sur d'autres soldats et sur les habitants d'une ville française » : Bouillé réprimait une insurrection coupable. — p. 74, lire l'empereur d'Allemagne et non d'*Autriche*; — p. 91, dire que ce bataillon était le 1er de Rhône-et-Loire commandé par le futur général Seriziat; — p. 144, lire Geissberg en non *Gaisberg*; — p. 145, il eut fallu rappeler que le 6 août 1793, Garnier demandait à la Convention de décréter que la *Marseillaise* fût chantée dans tous les spectacles à la fin de chaque pièce et Cambon, que l'hymne des Marseillais fût désormais appelé l'hymne de la liberté.

La Société d'histoire contemporaine, nouvellement fondée, a pour but de publier des mémoires et autres documents originaux sur l'histoire de France et de l'Europe, postérieurement à 1789. Le premier volume qu'elle a publié, — et avec beaucoup de soin et de correction — est la *Correspondance* du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration, par M. de la Rocheterie. On y trouvera nombre de documents intéressants pour l'histoire des émigrés, et surtout de leurs misères et de leurs dissentiments. On y voit se former et se combattre deux politiques, d'une part celle du roi et de la reine, de Breteuil, de Bombelles, d'autre part celle du comte d'Artois et des enragés. La marquise de Bombelles reflète la pensée de son mari ; elle nomme Calonne, le génie le plus dangereux peut-être qui existe (p. 49) ; elle défend énergiquement Marie Antoinette contre les malveillantes imputations de Coblenz et les « propos infâmes » ; elle n'est pas trop hostile au comte d'Artois, mais elle se méfie de son entourage qui le « livre à des chimères ». Mme de Raigecourt, elle, se déclare nettement pour les princes ; elle souhaite l'entente des Tuileries et de Coblenz ; elle regarde comme un « grand malheur » les dissentiments de Breteuil et de Calonne ; mais elle hait ce qu'elle nomme le *monarchienisme* et croit que cette secte « serait pis à laisser dominer que celle des jacobins ». Ses lettres, pendant la durée de la guerre, sont pleines d'illusions. Elle a d'abord de funestes pressentiments ; elle maudit la lenteur autrichienne et voit tout en noir. Puis l'arrivée du roi de Prusse et de ses « forces formidables » lui rend confiance ; elle écrit le 28 septembre, à son mari qui suit l'armée des princes, qu'il doit être sans doute à Paris ; elle s'imagine que les républicains, complètement battus, se sont rendus à discrétion [1].

Le deuxième volume publié par la Société d'histoire contemporaine est dû à M. de Beaucourt. Il est intitulé *Captivité et derniers moments de Louis XVI*. On y trouve les récits originaux, ceux de Mme Royale, de Mme de Tourzel, de Hue, de Cléry, de Turgy, de Goret, de Verdier, de Moelle, de Lepitre, de Malesherbes, de l'abbé Edgeworth de Firmont. M. de B. donne en outre les comptes rendus de l'exécution de Louis XVI, parus dans les journaux et les écrits de l'époque : le *Patriote*

1. M. de la Rocheterie a mis à cette publication une introduction soignée et quelques notes utiles. P. 331 Gouvion a été tué le 11, et non le 13 juin ; — p. 338, lire Grevenmaker et non *Grevenmasker* ; — p. 346, lire Kehl et non *Kelh* ; — p. 349, supprimer le point d'interrogation après La Leyen, qui est exact ; p. 361, lire Dietrichstein et non *Drickenstein* ; p. 362, *Bureaux* et non Bureau ; — p 365, la marquise se trompe en écrivant *Claude* au lieu de George, et l'éditeur aurait dû nous avertir ; — p. 367, c'est le 12 et non le *15* septembre que Clerfayt s'empara de la Croix-aux-Bois ; — p. 388, c'est le 5 avril et non le *5 mars* que Dumouriez se réfugie dans le camp autrichien ; — p. 400, Wurmser emporta Wissembourg en octobre, et non en *septembre* ; — p. 405, lire Rorschach et non *Roshach*.

français, le *Républicain*, le *Journal de Perlet*, etc., etc. La relation de Mme Royale, déjà parue en 1862, est reproduite d'après l'original et offre la leçon vraiment définitive. Celle de Verdier était inédite ou du moins n'était connue que par extraits (*Revue bleue*, 30 avril 1892); M. de B. l'a transcrite intégralement et avec la plus grande exactitude. Celle de Malesherbes est donnée, non seulement d'après Bertrand de Moleville, mais encore dans la version plus développée et plus importante qu'a transmise François Hue. De même celle de l'abbé Edgeworth; on nous l'offre à la fois dans le texte de 1797, telle que l'abbé la communiqua à Bertrand de Moleville et dans le texte de 1815 écrit plus tard par l'abbé et publié par son neveu. L'introduction de M. de Beaucourt est fort substantielle et utile; il y fait connaître avec grands détails la nature, l'origine et la valeur des documents qu'il a groupés; il annonce une seconde partie qui réunira tous les textes officiels relatifs à la captivité et à la mort de Louis XVI depuis le 10 août 1792 jusqu'au 21 janvier 1793.

Le livre de M. Bardoux sur Lafayette n'est qu'une paraphrase agréable et souvent une reproduction des *Mémoires* du général, du recueil de M. Doniol et de la vie de Mme de Lafayette par Mme de Lasteyrie. Le sujet a été effleuré, nullement fouillé et creusé à fond. « Tous les documents, dit M. B. dans son introduction, ont été mis au jour et permettent d'asseoir un jugement. » M. B. n'a pas vu *tous* les documents, et le jugement qu'il porte sent trop le panégyrique pour être accepté. S'il poursuit ses études historiques, il fera bien de se méfier de sa facilité; à se contenter si aisément, on ne produit rien de solide. Sans doute M. Bardoux ne prétend pas faire de la véritable et réelle histoire; il intitule son volume *Études sociales et politiques;* mais ce titre est-il justifié, et pourquoi l'auteur croit-il « l'heure de l'histoire venue pour Lafayette »?

On retrouve dans le volume de M. Costa de Beauregard sur Virieu les brillants défauts de ses ouvrages antérieurs : de l'affectation, de l'afféterie, de la subtilité, voire du pédantisme (la destinée de Virieu est comparée à celle de Zopyre qui s'en alla à la postérité sans nez et sans oreilles, p. 283), des phrases dignes d'un roman — d'un joli roman — et non d'un livre d'histoire. M. C. de B. a de l'esprit, et trop d'esprit [1]; il veut agrémenter et brillanter les choses; il raffine; il

1. Il dira, par exemple, d'un attroupement de femmes où il y a des hommes déguisés : « Sont-elles toutes femmes? De plus d'un fourreau de mousseline, on voit émerger des souliers à gros clous. Çà et là les corsages s'échancrent sur des poitrines velues. Et on aurait trouvé sous plus d'un fichu rebondi ce qu'on n'y rencontre pas d'ordinaire : des crosses de pistolets » (p. 85). Ou encore, à propos de soldats emmenés par les poissardes : « Les Sabines de Paris prenaient leur revanche sur leurs ancêtres de Rome. »

brode; il écrit quatre cents pages sur un petit sujet. Et tout d'abord, que signifie le titre *Roman d'un royaliste?* Où est le roman dans la vie de Virieu? Que signifie le sous titre, *Souvenirs de Virieu?* Où sont ces « souvenirs »? M. C. de B. ne nous donne que plusieurs lettres intimes de Virieu, et quelques lettres de Stephanie, la fille de Virieu; tout le reste est de son cru. En outre, il se laisse aller à des exagérations et commet parfois des erreurs. Virieu a-t-il été réellement le *chef* qui manquait au Dauphiné (p. 81)? Ne faut-il pas citer, au-dessus de lui, le comte de Morges qui présidait à Vizille, le marquis de La Blache, le chevalier de Murinais, Barnave, Mounier? Virieu était-il tellement désigné à la haine du peuple (p. 190)? L'auteur nous dit qu'au 5 octobre les femmes voulaient prendre celui qu'elles nommaient le « petit moineau » et que beaucoup s'étaient promis de jouer aux boules avec sa tête; et cependant, il nous montre Virieu lisant, l'instant d'après, un long papier sans péril aucun Ajoutons qu'on aurait voulu des détails plus précis et plus certains sur les relations de Virieu avec Weisshaupt et sur ce congrès de Wilhelmsbad où il représente la franc-maçonnerie française (p. 28). M. C. de B. est-il sûr que cette réunion de 1782 a préparé le bouleversement du vieux monde et que « sous la chimère humanitaire apparut alors au comte Henry le complot religieux et anti-monarchique »? Est-il persuadé que son héros ait dit au retour à M. de Gilliers qu'une conspiration se tramait et qu'elle était si bien ourdie que la monarchie et l'église ne pourraient échapper (p. 43-44)? Si Virieu avait eu de si noirs pressentiments, s'il avait cru la royauté en danger, aurait-il, dès les premiers jours de l'Assemblée nationale, si alertement attaqué le despotisme? On lit du reste avec intérêt les derniers chapitres de l'ouvrage, où M. Costa de Beauregard raconte le voyage de Virieu à Coblenz, son retour à Paris, sa mort à Lyon; ces pages, bien que toujours un peu romancées, sont vraiment dramatiques [1].

M. Jadart nous offre, outre les états de services de Du Merbion et de son père, quelques documents sur l'origine et la famille du général : des extraits des archives de l'état civil de la commune de Montmeillant (Ardennes), où est né le 30 avril 1737 Pierre Jadart du Merbion; son acte de décès (7 ventôse an V); sa notice biographique par Sauzay et par l'instituteur de son village natal. Lui-même consacre quelques pages au général, et nous apprend que du Merbion devait ce nom à un petit domaine ou moulin situé près de Montmelliant. Il a, comme il dit, apporté sa contribution à la future biographie d'un soldat de l'ancien régime qui, selon le mot d'un conventionnel, fut un des généraux les plus instruits de la République.

---

1. P. 276, il n'y avait pas en 1792 d'*empereur d'Autriche*; p. 301, la citation de Gœthe est inexacte; le poète ne parle pas de « boue sanglante » ni de « vastes mers de sang ».

Les *Mémoires* du commandant Dupuy ne manquent pas d'intérêt. Élève de l'école de Mars où il couchait sur la paille dans un sac de toile et n'avait par jour qu'une heure de récréation, employé par une maison de banque, jeté sans le savoir dans l'insurrection du 13 vendémiaire, blessé dans la rue Saint-Roch et relevé par des filles du Palais-Royal qui le soignèrent fort bien, il s'engage au 11ᵉ régiment de chasseurs à cheval en octobre 1798; mais il ne devient sous-lieutenant que huit années plus tard, à Berlin, dans une revue passée par l'empereur, et il se voit préférer des jeunes gens qui sortent des gendarmes d'ordonnance et ne comptent qu'une année de service. Aide-de-camp du général Jacquinot, blessé à Landshut en 1809, promu lieutenant, puis capitaine, Dupuy fit la campagne de Russie et la raconte d'une façon attachante. Il nous montre Murat inspirant aux Cosaques respect et admiration par son beau costume et son extraordinaire bravoure. Il retrace les horreurs de la retraite, les chevaux périssant de faim et de soif, les hommes s'endormant près du feu qu'ils oublient d'alimenter, et mourant gelés; mais il jette parfois dans son récit d'amusantes anecdotes (voir, par exemple, de quelle manière il vide chez Sebastiani une bouteille d'excellent vin, ou, de même que Gœthe et ses amis dans la *Campagne de France*, « compose en idée les repas les plus somptueux » (p. 197 et 208). Après la Moskowa, il avait été nommé chef d'escadron au 7ᵉ hussards et, au retour, il faisait partie du fameux *escadron sacré*. Il comptait obtenir le grade de major lorsqu'il fut pris à Altenbourg par des Cosaques qui le maltraitèrent, lui arrachèrent son dolman et sa croix, et après l'avoir presque entièrement dépouillé, l'enfermèrent dans une chambre. Heureusement, Dupuy était franc-maçon, et par une porte vitrée il put faire à des habitants le signe maçonnique du secours; on vint le voir, on lui donna des habits et des vivres; durant tout le chemin, il eut ainsi secours et appui. A Prague, il fut l'objet d'une « charité clandestine » dont il sent encore tout le prix : une femme lui jeta un gros morceau de pain où était renfermé un billet de deux florins. Après quelques mois de captivité dans une ville située tout près de la frontière de Serbie, Dupuy revint en France et rentra dans le 7ᵉ hussards que commandait le colonel Marbot. Il était à Waterloo, mais ne prit part à l'action que vers quatre heures du soir, pour chasser un régiment de uhlans et recevoir la mitraille des canons qui servirent d'abri aux Prussiens. Il raconte dans des pages saisissantes le licenciement de l'armée de la Loire; son régiment avait été morcelé; des cinq escadrons qui le formaient, l'un était à Chateauroux, un autre à Aubigny, un troisième à Montluçon, et les deux derniers, commandés par Dupuy, à Niort. Le 8 décembre 1815, le général Mermet licencia les deux escadrons; mais, disait-il, c'était un meurtre de renvoyer une troupe pareille. « Ce que je souffris, rapporte Dupuy, en voyant les hussards, mornes et silencieux, transporter les armes au château, est inexprimable; j'étais cruellement froissé; j'ai compris depuis le sentiment qui a porté plusieurs malheu-

reux officiers à se laisser entraîner dans des conspirations, souvent ourdies pour les perdre » (p. 308). Ces *Souvenirs* ont surtout le mérite de nous montrer dans toute sa ferveur l'esprit napoléonien, l'esprit de ceux qui gardèrent le culte de l'empereur et détestèrent jusqu'à la fin les Bourbons et le drapeau blanc. On regrettera qu'ils aient subi quelques coupures, notamment dans les premiers chapitres, et que l'orthographe des noms propres y soit parfois estropiée [1].

Les *Souvenirs* du commandant Parquin avaient été publiés en 1843, mais immédiatement saisis; on en soupçonnait à peine l'existence, et M. Aubier les révéla, pour ainsi dire, lorsqu'il publia, sous le titre d'*Histoire d'un régiment de cavalerie légère*, son intéressant historique du 20e chasseurs. M. A. a eu aujourd'hui l'heureuse idée de rééditer l'œuvre de Parquin, et, certes, c'est un des livres de mémoires les plus curieux et les plus attachants qu'on puisse lire. Pas une page qui n'ait son anecdote. Parquin, brave, plein d'entrain et de gaieté, très chatouilleux sur le point d'honneur et très galant, ne cesse de courir d'aventure en aventure. Blessé à son premier duel par un ancien, il excite la pitié et l'amour d'une séduisante blanchisseuse. Mais il se promet d'être dorénavant une fine lame, et dans tous ses duels, il blesse l'adversaire, un maître d'armes, un lieutenant, un payeur général, un officier de dragons anglais, toute une série de gardes du corps. Il ne donne pas moins de coups de sabre sur le champ de bataille, et il en reçoit presque autant. Malgré son héroïsme, il dut, pour obtenir la croix, la demander lui-même à Napoléon dans la cour des Tuileries (p. 313). Ce qui plaît surtout en lui, c'est sa bonne humeur; il semble avoir traversé tout l'Empire en riant, en se moquant du danger, sans connaître un seul instant de lassitude et de défaillance. A Eylau, il accueille les dragons russes par une plaisanterie; il jure que, même si on le tue, il reviendra, et au milieu des désastres, lorsque tous ses camarades tombent autour de lui, il se fait servir du bon vin pour « chasser la mort qui prend plaisir à le précéder ». Il écrit comme il a vécu, à la houssarde, de façon alerte et légère; il a souvent le mot pour rire; il prodigue les savoureuses expressions du métier, et il dit, par exemple, qu'à Iéna « on déchire de la mousseline », qu'à Eylau on entend tonner le « brutal », qu'à Leipzig « les boulets tombent comme des oranges ». Parquin a su peindre avec attrait les petits côtés des mœurs militaires. Mais comme il s'abstient de procédés, comme il ne pense qu'à être naturel et vrai, il donne souvent l'impression réelle, vivante; il retrace les détails de la bataille d'Iéna avec avec un relief saisissant et il fait de la plaine d'Eylau un

1. p. 5, *Oppenvir* et p. 273 *Oppenvier* (Appenweier); — p. 9, *Richen* (Riehen); — p. 13, les chasseurs *du loup* (de Leloup); — p. 51, *Cam* (Cham); etc. Il est inutile de dresser un erratum; aussi bien le nom de Dupuy lui-même est, p. 180, imprimé *Dupuis*, et on lit, p. 373, *Kell* pour Kehl!

tableau très dramatique. « Le temps n'était pas très froid; mais ce qui était très pénible, c'était une neige épaisse poussée avec violence par un vent du nord sur nos visages, de manière à nous aveugler. Les forêts de sapins qui abondent en ce pays, et qui bordaient le champ de bataille, le rendaient encore plus triste. Ajoutez à cela un ciel brumeux dont les nuages, paraissant ne pas s'élever au-dessus des arbres, jetaient sur toute cette scène une teinte lugubre et nous rappelaient involontairement que nous étions à trois cent lieues du beau ciel de France. On conviendra que les circonstances étaient loin d'être couleur de rose, quoiqu'elles n'allassent pas jusqu'à abattre le courage du soldat français, ni même son vieux levain de gaîté » (p. 94). Parquin est fier d'être Français, et ce sentiment suffit à l'exalter. Lorsqu'il regagne la France en 1810, il se contente, après sept années de service, d'une modeste épaulette de sous-lieutenant; « j'étais heureux et fier, j'étais officier français »; et il assure qu'à cette époque d'abnégation, « l'ambition était satisfaite lorsqu'on se battait pour mériter à la France le titre de *grande nation* ». Quelle fierté il ressent en approchant de Berlin, sans rencontrer le moindre tirailleur! « Qu'était donc devenue, s'écrie Parquin, cette belle armée prussienne qui mous attendait si orgueilleusement et dont le plus médiocre officier se croyait un Frédéric » (p. 78)? A l'amour de la France, Parquin joint l'amour de Napoléon; l'empereur a été son idole, et plus tard il aide le prince Louis dans l'échauffourée de Strasbourg, ainsi qu'à la tentative de Boulogne; mais on doit remarquer qu'il avait épousé une lectrice de la reine Hortense et vécu longtemps à Arenenberg [1].

M. Thoumas a fait revivre dans la seconde série de ses *Grands cavaliers du premier Empire* des généraux plus ou moins connus, dont quelques-uns ont exercé des commandements en sous-ordre, ou trouvé une mort prématurée sur le champ de bataille, ou obtenu un avancement tardif. Mais, comme il dit, l'importance d'un général de cavalerie ne se mesure pas au nombre des escadrons. Il nous présente successivement Nansouty dont le nom est attaché à la charge de Hanau; — Pajol qu'on peut regarder comme le type accompli du général de cavalerie légère; — Milhaud qui franchissait au galop le pont de Ciudad-Réal sous le feu de l'infanterie espagnole et arrachait au Mont-Saint-Jean un cri d'admiration au flegmatique Wellington; — Curély, à la fois honnête homme, vaillant soldat et chef incomparable, dont tout officier de cavalerie, disait le général de Brack, devrait connaître par cœur l'existence; — Fournier-Sarlovèze qui contribua aux succès de Montebello et de Marengo et qui préserva de la destruction les ponts de la Bérésina; — Chamorin qui déploya dans la guerre d'Espagne une admirable audace;

1. Chose curieuse, fait observer M. Aubier dans son intéressante introduction, la fille de Parquin a épousé un ministre du grand duc de Bade, et les petits-fils du valeureux soldat ont fait la campagne de 1870 contre la France.

— Sainte-Croix qui mourut à vingt-huit ans, dans sa sixième année de service, et à qui Napoléon destinait le bâton de maréchal ; — Exelmans, le héros de Rocquencourt, qui donna en 1815 le dernier coup de sabre ; — Marulaz qui, à Essling, rivalisa pour le coup d'œil et l'élan avec Lasalle ; — Franceschi-Delonne, un des meilleurs généraux d'avant-garde dans les campagnes de Galice et du Portugal. Les notices, au nombre de dix, sont puisées aux bonnes sources, remplies de détails, écrites d'une façon simple, un peu négligée, mais non sans animation ni mouvement ; c'est un livre agréable, attachant, et que M. Thoumas complétera bientôt par une troisième série où paraîtront Grouchy, Van Marisy, Lefebvre Desnoettes, Bessières, Sebastiani, d'Hautpoul [1], etc.

La quatrième série des *Causeries militaires* du même auteur n'a pas besoin d'être longuement présentée à nos lecteurs. Composée de même que les trois premières séries, de chroniques écrites au jour le jour, sans but ni ensemble, elle renferme surtout des études biographiques sur des hommes de guerre peu connus ou tombés dans l'oubli. Mais soit que M. Thoumas décrive l'héroïsme de certains *sous-off*, comme Blandan et Pascal, soit qu'il fasse l'histoire du drapeau ou des noms de régiments ou qu'il analyse les livres nouveaux (les *Souvenirs* du général Lebrun, le *Paris* de M. Duquet, le *Fromentin* de M. Marmottan), ou qu'il retrace ses propres réminiscences et nous raconte une visite du duc d'Orléans à l'École d'application de Metz, ou bien encore qu'il justifie Davout, saisissant les fonds de la banque de Hambourg, et qu'après M. Jacqmin, il expose l'historique du service militaire des chemins de fer, sa narration est toujours vive, variée, intéressante. Les historiens du premier Empire, comme ceux de la guerre franco-allemande, trouveront à prendre et à apprendre dans ces chroniques [2].

Le général Jarras présente les événements tels qu'il les a vus. Il raconte non seulement la lutte de 1870, mais les préliminaires de la lutte. Appelé par le maréchal Niel aux fonctions de directeur du dépôt de la guerre, il porte ses études sur la Prusse et la Bavière rhénane, sur

---

1. P. 4, il eut fallu dire que Nansouty était originaire de Bourgogne, et c'est le 22 octobre 1782 (et non le 30 mai 1783) qu'il entra dans la compagnie des cadets de l'École militaire ; — p. 7, lire Diettmann et non *Dietmann* ; — *id.*, le corps autrichien dont il est question, se trouvait à Rülzheim et nom à *Bergzabern* ; — p. 152, Milhaud n'a pas été envoyé, au mois de mai 1793, à l'armée de la Moselle, et s'il eût été le collègue de Deville, il serait allé à l'armée des Ardennes ; ce fut à l'armée du Rhin que le Comité l'envoya, le 19 juillet, et non le *19 août* ; — p. 188 le Donnadieu (déjà cité p. 8) avait été fait général non pas à la suite de l'attaque des lignes de *Kaiserslautern*, mais après le combat de Brumath où il prit un drapeau qu'il vint offrir à la Convention.

2. Dans ce volume, comme dans les volumes précédents, un index alphabétique facilite les recherches.

les routes qui, depuis Strasbourg jusqu'à Düsseldorf, conduisent à Berlin ; il envoie des officiers, « en nombre très notable », sur le terrain ; il assemble des matériaux d'une très sérieuse importance ; « au printemps de 1870, on était parvenu à faire les travaux les plus urgents, en y employant consciencieusement tout le temps qui s'était écoulé depuis le mois de novembre 1867 ; nous possédions les cuivres des cartes de l'Allemagne à grande échelle ; les itinéraires étaient terminés et prêts à être imprimés ; des renseignements de toute sorte avaient été recueillis » (p. 11). Mais la Chambre refusa d'allouer les fonds nécessaires à l'organisation de la garde mobile, et Lebœuf, successeur de Niel, consentit à la réduction de son budget et de l'effectif ; il espéra que la diplomatie saurait conjurer la guerre ; il trouva des députés qui devaient leur élection à l'appui énergique du gouvernement, mais qui jugeaient que la guerre ne pouvait être évitée que s'ils refusaient les moyens de la préparer (p. 36), et lorsque l'archiduc Albert proposa de diriger l'armée française sur Stuttgart pour séparer les États du Sud de ceux du Nord, et de la joindre à l'armée autrichienne pendant que l'armée italienne déboucherait en Italie par le Tyrol, le projet ne fut pas accepté. La guerre éclata ; on perdit deux jours à distribuer les commandements ; on perdit plus de temps encore à réunir les troupes par divisions et par corps d'armée ; ni l'empereur ni le ministre n'avaient de plan d'opérations fixé à l'avance. Un seul exemple montrera combien les idées étaient peu arrêtées en toute chose ; en quelques heures, on donna trois ordres différents sur la coiffure de la garde. Mais ce qui fait l'intérêt des *Souvenirs* de Jarras, c'est la conduite de Bazaine qu'il a observée de près. Dès le début, le général remarque que Bazaine est mécontent de n'avoir qu'un corps d'armée (p. 59) et n'a pas su secourir efficacement Frossard, le gouverneur du prince impérial, qui visait au maréchalat (p. 64) ; lorsqu'il est nommé chef d'état-major et demande des ordres, il se voit éloigné, tenu à l'écart et comme « annihilé » ; le 15, après Borny, il doit contraindre un domestique à l'introduire dans la chambre de Bazaine qu'il trouve au lit et à peine éveillé. Et dès lors, les mesures désastreuses se succèdent. Bazaine défend aux 3ᵉ et 4ᵉ corps de suivre la belle route de Briey et jette toute l'armée sur le chemin de Metz à Gravelotte, dans un encombrement affreux et un « désordre désespérant ». Il arrête, après Rezonville, la marche directe sur Verdun et ordonne aux troupes de revenir sur leurs pas, en prétextant que les vivres et les munitions vont manquer. Lorsque s'engage la bataille du 18 août, il ne croit pas que l'attaque des ennemis soit sérieuse, déclare que la résistance sera facile, et s'il monte à cheval vers les deux heures, c'est pour se rendre aux forts. Ladmirault demande de l'infanterie ; Canrobert, du canon ; Bourbaki, des ordres : Bazaine garde sous sa main la garde impériale et la réserve générale de l'artillerie, et quand il rentre vers sept heures à son quartier, il se dit satisfait de la journée : il avait déjà fait reconnaître une position en arrière, et voulait s'enfermer

dans le camp retranché de Metz. Pourtant, il manifeste des idées de départ, et le 26 août, il ébranle ses troupes. Mais le conseil de guerre, tenu à Grimont, décide qu'on restera sous Metz. Même mouvement quatre jours plus tard, et, le 31 août, l'on se bat à Noisseville; mais Bazaine retarde l'action jusqu'à quatre heures du soir et laisse les forces ennemies grossir de minute en minute. Vient la catastrophe de Sedan : Bazaine annonce que l'armée s'abstiendra de grandes luttes et sera tenue en éveil par de petites opérations dont les généraux prendront l'initiative; il croit qu'il pourra disposer d'elle à son gré; il attend les événements; il espère devenir l'arbitre de la situation, et grâce à la garde impériale qui forme une masse imposante, entraîner les troupes où il lui plaira de les conduire (p. 214). Suivant lui, on ne peut reconnaître en ce moment que le conseil de régence, appuyé sur le Sénat, la Chambre et le conseil d'État (p. 223). Mais les vivres diminuent, les rations se réduisent, Bazaine assure à qui veut l'entendre qu'il ne capitulera pas, qu'il fera plutôt une sortie désespérée, et le 10 octobre il envoie Boyer au roi Guillaume pour obtenir une convention honorable qui exclue toute idée de capitulation. Boyer ne revient que le 17, et après son rapport, les commandants de corps d'armée décident qu'il partira de nouveau pour se rendre auprès de l'impératrice. Cette seconde mission n'aboutit pas, et le 27 octobre, la capitulation est signée. Bazaine, écrit Jarras, n'était pas un homme de génie et il avait à remplir une tâche d'une difficulté excessive, peut-être insurmontable; « ni par l'étendue de son savoir, ni par l'élévation de son caractère, il n'était en mesure de tirer l'armée du Rhin de la situation fâcheuse où elle se trouvait; il ne possédait en aucune manière l'énergie du commandement; il ne savait pas dire *je veux* et se faire obéir. Donner un ordre net et précis était de sa part chose impossible. Il sentait dans son for intérieur que la situation était au-dessus de ses forces, et succombait sous le poids de cette vérité accablante. Il tâtonnait et voulait ne rien compromettre en attendant que les événements lui ouvrissent des horizons nouveaux dont il espérait, au moyen d'expédients plus ou moins équivoques, parvenir à dégager, sinon son armée, au moins sa personnalité et ses intérêts. Qu'on le suppose un instant doué de l'énergie puissante et patriotique des grandes âmes, il eût méprisé tous les petits calculs plus ou moins aléatoires pour marcher franchement et virilement droit au but. Il eût certainement enflammé de cette pensée tout à la fois si grande et si simple son armée entière; il l'eût entraînée d'enthousiasme à un effort suprême, et, fortement résolu à vaincre à tout prix, il aurait vaincu » (p. 132-133). Et encore : « Il rejetait sur ses commandants de corps la responsabilité de tout ce qui arrivait de fâcheux. Je l'ai entendu insinuer que ses lieutenants manquaient d'intelligence de la guerre, négligeaient de se conformer aux ordres qu'il donnait; et j'étais mieux placé que d'autres pour reconnaître combien peu ses plaintes étaient fondées, et quel motif les dictait. Parmi ses lieutenants, pas un seul qui n'eût pour

lui la déférence qui lui était due et ne mît le plus grand soin à obéir en toutes choses. Mais il ne pouvait pas se résoudre à exercer le commandement d'une main ferme et vigoureuse; ses ordres manquaient de précision et prêtaient volontairement à l'équivoque; si ses lieutenants faisaient des observations qu'il avait provoquées, il s'y soumettait, et en même temps il se plaignait de ne pouvoir pas obtenir l'exécution de ses ordres. Il lui semblait que sa responsabilité était partagée par ceux qu'il avait consultés, même indirectement. Il les dépréciait et les attaquait par le ridicule, croyant se grandir lui-même par comparaison. Cependant, il les accueillait avec une bonhomie trompeuse et faisait une très gracieuse réception à ceux qu'il avait accablés de ses sarcasmes. Il se croyait populaire et voyait avec dépit tout ce qui pouvait attirer sur d'autres l'attention publique : dans ce sens, il était jaloux du commandement » (p. 189-190). Mais Jarras lui-même est-il à l'abri de tout reproche? Il connaît les décisions prises, et il ignore les considérations qui les motivent; il ignore un grand nombre de faits et de renseignements, il n'est pas informé des ordres et des mouvements; il avoue n'avoir été qu'un *agent passif*, n'avoir eu qu'une autorité « réduite aux plus faibles proportions » (p. 81). Et il n'a pas donné sa démission! Il se voit froidement accueilli, traité comme un simple secrétaire; il ne sait rien des rapports verbaux qui sont faits à Bazaine; il n'assiste pas aux conférences du maréchal avec les commandants du génie et de l'artillerie et le général Coffinières, gouverneur de Metz (p. 192-194); il laisse un officier placé sous ses ordres préparer avec Bazaine le dispositif des sorties de 26 et du 31 août; il confesse que ses fonctions sont *paralysées* (p. 196), et il ne résigne pas son emploi! Il comprend, à la conférence du 10 octobre, que le Conseil de guerre approuve une démarche fatale et partage la responsabilité du général en chef; il voudrait laisser au maréchal seul le soin de prendre une décision, et il n'élève pas la voix! (p. 256). Après n'avoir pas eu voix délibérative dans le Conseil, après n'avoir aucunement contribué à l'état des choses, il accepte la mission de signer la capitulation! (p. 301) [1].

Nous devons savoir gré à M. H. Morse Stephens du nouvel ouvrage qu'il vient de publier. C'est un recueil des principaux discours des orateurs de la Révolution française. M. Stephens les a choisis avec goût et bon sens. Il les donne dans le texte original et les accompagne d'une introduction, de notes et de commentaires, en langue anglaise. On louera le soin et le savoir qu'il déploie dans cette annotation; comme nous l'avons déjà dit en analysant ici même le deuxième volume de son *Histoire de la Révolution*, il est au courant, et pas une des publications

1. Lire, p. 42, Kehl et non *Kiehl*; — p. 68, Reichshoffen et non *Reischoffen*; — p. 86, Sierck et non *Sierk*; — p. 120, Scy et non *Sey*; — p. 289, supprimer la phrase absolument inexacte sur Kléber qui « se vit forcé de rendre Mayence ».

révolutionnaires de ces dix dernières années ne lui a échappé. Il reproduit les discours d'après les sources les plus sûres, et il recourt au *Logotachygraphe*, non au *Moniteur*, pour quelques harangues de Danton. Il apprécie avec justice et justesse nos orateurs politiques ; il sait, par exemple, reconnaitre ce qu'il y avait de souplesse et de virtuosité dans le talent de Barère (II, 7) [1].

M. Flammermont a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans la *Révolution française* du 14 novembre 1892, sur l'authenticité des Mémoires de Talleyrand, et nous devons signaler à nos lecteurs cette curieuse étude, au moins dans ses résultats utiles et positifs. On sait que M. de Bacourt a publié la *Correspondance* de La Marck avec Mirabeau, Montmorin et Mercy ; les originaux de cette correspondance sont aux archives d'Arenberg à Bruxelles, mais personne n'a pu les voir jusqu'à ce jour. M. F. a trouvé aux archives impériales de Vienne, parmi les papiers de Mercy, quelques-uns de ces documents en original ou en copie, et l'ardent et infatigable chercheur a acquis la preuve péremptoire que M. de Bacourt défigurait les textes. Montmorin écrit à La Marck « l'évêque d'Autun a menti et toutes ses intrigues seront sans effet » ; M. de Bacourt imprime « l'évêque *se trompe* et toutes ses *démarches* seront sans effet. » Pellenc écrit à Mercy : « Marat et ses complices voulaient assassiner Louis XVI pour servir le parti d'Orléans » ; M. de Bacourt imprime « pour servir *leur parti* ». Mais M. de Bacourt ne se contente pas de faire de nombreux changements ; il supprime dans cette lettre de Pellenc à Mercy deux à trois pages environ, très importantes, où il est question de Talleyrand qui « s'est jeté tout entier » dans le parti des Jacobins et de son influence sur Dumouriez, de ses relations avec Sainte-Foy et La Sonde ; « l'évêque d'Autun, dit Pellenc, est un scélérat capable de tout faire pour de l'argent. » Si M. de Bacourt, conclut M. Flammermont, a falsifié la *Correspondance* de La Marck avec Mirabeau, il a certainement fait subir le même traitement aux *Mémoires* de Talleyrand ; « il ne croyait pas manquer à l'honnêteté, et nous connaissons tous des hommes du meilleur monde qui emploient encore ces procédés, que seuls les historiens de profession ont le mauvais goût de répudier. Les *Mémoires* de Talleyrand ne nous donnent qu'un texte mutilé et augmenté, altéré et corrigé, remanié et écrit par M. de Bacourt qui, pour supprimer toute preuve directe de son infidélité, a détruit

1. II, 25, Ferrier est né à Bavilliers, et non à Belfort, en 1739, et non en 1745 ; il a été nommé général de l'armée de la Moselle, mais ne l'a pas « commandée » ; — II, 49, Landau fut débloqué non seulement par l'armée de la Moselle, mais par celle du Rhin ; — II, p. 198, lire Pierre Riel et non *de* Riel ; — II, p. 214, lire Alba (Lasource) et non *Albin* ; — II, p. 238, c'est le 5, et non le 4 avril que Dumouriez a déserté ; — II, p. 284, lire Dachsburg et non *Dachsberg* ; — I, p. 515, quelques lapsus dans la notice de Custine (il n'a pas pris en *septembre* 1792 Mayence et Francfort, ni remplacé Biron en *janvier* 1793).

le manuscrit laissé par l'auteur et lui a substitué une copie entièrement écrite de sa main [1]. »

A. CHUQUET.

---

601. — **Deutsche National Literatur,** historisch-kritische Ausgabe hrsg. von Joseph KUERSCHNER. Stuttgart, Union Deutsche Verlagsgesellschaft. (vols. 161-180.) Prix du volume br. 2 mk 50.

Voici une vingtaine de volumes qui appartiennent à la collection Kürschner et qu'on nous permettra d'énumérer et d'analyser brièvement.

L'ancienne littérature allemande garde la place importante qu'elle s'est faite dans la collection. M. Paul Piper a continué son édition des poèmes de Wolfram d'Eschenbach et nous donne dans le volume 165 les six premiers livres du *Parzival* avec un bon commentaire.

M. R. Froning publie le « drame du moyen âge » *(das Drama des Mittelalters)*. Sa publication comprend trois volumes, et on ne peut que la saluer avec joie. C'est le premier livre d'ensemble sur le sujet, et il a été conçu d'après le même plan et la même méthode que les ouvrages donnés par M. Piper à la collection et relatifs aux jongleurs et à la poésie ecclésiastique. On y trouve tous les textes, soit dans leur intégrité, soit par extraits, — l'un d'eux, le *Spiel* de Francfort de 1493, est entièrement inédit, et sept autres sont donnés de nouveau d'après les manuscrits. Ces textes sont d'ailleurs pourvus d'un commentaire copieux et précédés d'introductions détaillées. Bref, ces trois volumes de M. Froning (nos 174, 175, 178) seront utiles au grand public et même aux spécialistes. On souhaiterait que tous les volumes de la collection offrissent le même profit.

Le volume consacré à Luther (*Luthers Schriften*, no 176) par M. Eug. Wolff est composé avec grand soin et une très scrupuleuse exactitude; on y trouvera la lettre *an den christlichen Adel deutscher Nation*; le *Von der Freiheit eines Christenmenschen*; la *Treue Vermahnung zu allen Christen*; le *Wider den falsch genannten geistlichen Stand des Papsts und der Bischœfe*; la lettre fameuse sur les écoles; *Wider Hans Worst*; des sermons (comme *von dem Wucher*); les chants d'église de Luther, ses fables, ses lettres.

M. Balke reproduit dans un autre volume de la collection (no 163) le *Grosser Lutherischer Narr* de Murner (d'après l'exemplaire de l'édition

---

1. On nous permettra de rappeler — d'autant qu'on a voulu nous ranger parmi les partisans de l'« authenticité », — ce que nous disions dans la *Revue critique*, du 26 mai 1891 : « Nous n'avons en Bacourt qu'une médiocre confiance; il savait peu et se trompait souvent; il place dans la *Correspondance* de La Marck avec Mirabeau au 20 septembre, deux mois plus tard, une lettre qui date évidemment du 20 novembre; il y pratique d'évidentes coupures. Très probablement il aura détruit le manuscrit de Talleyrand à cause des raccords et des suppressions qu'il se permet. »

de Nuremberg qui se trouve à la bibliothèque de Berlin, et les œuvres allemandes d'Ulrich de Hutten.

Le premier volume (nº 164) d'une publication intitulée « Le drame de la période classique », renferme l'*Agnes Bernauerin* de Tœrring, l'*Otto von Wittelsbach* de Babo, la *Donauweibchen* de Hensler et le *Räuschchen* de Bretzner. L'éditeur, M. Ad. Hauffen, a fait précéder chaque pièce d'une introduction fort instructive.

Cinq volumes des œuvres de Herder ont paru dans la collection par les soins de M. Eug. Kühnemann; ce sont les *Ideen zur Philosophie zur Geschichte der Menschheit* (vol. 171, 172, 173), et un choix des *Briefe zur Beförderung der Humanität* (vol. 168 et 169).

M. G. Witkowski a publié la seconde partie des *Aufsätze zur Litteratur* de Gœthe, de 1822 à 1832 (vol. 177).

M. Max Koch a donné un deuxième volume intitulé *Arnim, Klemens und Bettina Brentano, Görres* (vol. 162). On y trouvera : 1º d'Achim d'Arnim : *Bertholds erstes und zweites Leben;* 2º de Clément Brentano : *Geschichte vom braven Kasperl und dem schönen Annerl, et Das Märchen von Gockel und Hinkel* (sous sa forme primitive) ; 3º de Bettina d'Arnim : *Dies Buch gehört dem König.*

M. Bobertag continue la publication des œuvres de Hauff : quatre volumes nouveaux contiennent : 1º (vol. 166) les *Memoiren des Satan,* les *Phantasien im Bremer Ratskeller,* les *Skizzen;* 2º (vol. 167) *Der Mann im Monde,* qui était, comme on sait, une parodie de Clauren et qui parut sous son nom, la *Kontroverspredigt* que Hauff publia après avoir été condamné pour s'être servi du nom de Clauren, et comme spécimen de la manière de Clauren, son récit *Leidenschaft und Liebe;* 3º (vol. 170) les contes et poésies de Hauff; 4º (vol. 179), les nouvelles.

Enfin, nous devons à M. Walzel un choix des œuvres des deux Schlegel (vol. 180) : de Guillaume, les 4ᵉ, 5ᵉ, 9ᵉ 10ᵉ et 12ᵉ conférences sur l'art et la littérature dramatiques ; de Frédéric, *Vom Werth des Studiums der Griechen und Rœmer; Reise nach Frankreich; Literatur;* recensions des « annales de Heidelberg » (Fichte, Stolberg, Büsching et von der Hagen, Gœthe, Adam Müller).

A. Ch.

---

602. — **Etude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux.** Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Paul Passy. Paris, Firmin Didot, 1890 ; gr. in-8, 270 pages.

Il y a beaucoup de choses dans le livre de M. P. Passy, trop même peut-être, — si tant est que ce soit là un défaut. Indépendamment d'une introduction de quelque étendue où l'auteur aborde la question toujours brûlante des dialectes, l'ouvrage se compose de trois parties essentielles : 1º *Éléments phonétiques du langage ;* 2º *Aperçu des principaux changements phonétiques;* 3º *Caractères généraux des chan-*

gements phonétiques. C'est bien là ce qu'annonçait le titre même ; je trouve, pour ma part, cette division bien faite et des plus naturelles. Je n'insisterai point d'ailleurs sur la première partie, non qu'elle ne soit importante et n'offre de l'intérêt : M. P. y reprend pour son compte, en les résumant, les travaux des savants allemands comme Sievers, Trautmann, Vietor ; il combine avec cela dans une juste mesure les théories des phonéticiens anglais tels que Sweet et Ellis, et donne en somme un aperçu assez net, assez scientifique en même temps de nos connaissances actuelles sur le mécanisme physique du langage. Ces cent premières pages seront évidemment lues et consultées avec fruit, surtout en France, où nous n'avons encore aucun vrai traité de phonétique générale. J'aurais bien quelques réserves à faire sur les caractères choisis par M. P. pour figurer les différents phonèmes : mais enfin c'est là une question sur laquelle on ne peut toujours revenir ; j'ai déjà eu l'occasion de dire ici qu'en général, et dans la mesure du possible, je préfère aux caractères renversés les caractères romains, munis de quelques signes diacritiques. Nos imprimeurs français sont d'un avis différent, — et pour cause; mais il faudra bien qu'ils finissent par céder.

La seconde partie du livre de M. P. est la plus développée de beaucoup, c'est aussi évidemment celle dont il a été le plus laborieux de rassembler et de coordonner les matériaux. Ici encore le plan me paraît louable, bien indiqué dans ses grandes lignes : étudier d'abord les *changements d'ensemble,* puis ceux des *sons indépendants*, arriver enfin aux *changements combinatifs,* et dans chacune de ces divisions introduire les subdivisions les plus naturelles, c'est suivre un ordre scientifique. Et cet éloge que je fais du plan n'est pas « dans l'espèce » un éloge médiocre; car, sans cette méthode sévère, on risquait fort de se perdre et de se noyer dans un sujet vraiment immense. Je dis « immense », et le mot est encore bien faible. Songez-y : ce n'est pas dans une langue particulière, ce n'est pas dans un groupe donné de langues, comme les langues romanes ou les langues germaniques, ce n'est même pas dans une famille complète, comme dans la famille indo-européenne ou la famille sémitique, — c'est dans l'ensemble des langues passées et présentes du globe, que M. P. a voulu étudier les principes de l'évolution phonétique. La tâche avait de quoi faire reculer les plus hardis, et l'auteur, à vrai dire, ne l'a qu'incomplètement remplie, même si l'on tient compte de l'état actuel de la science. Ainsi, par exemple, quoique les changements phonétiques aient été relativement assez restreints dans les langues sémitiques, ce qu'il en dit çà et là est évidemment un peu maigre. Je ne parle pas des exemples empruntés de temps en temps aux idiomes de l'Amérique ou de l'extrême Orient, ces exemples ne paraissent pas toujours puisés aux sources les plus sûres. En somme, qu'il le veuille ou non, c'est à peu près uniquement dans les langues indo-européennes que M. P. a étudié l'évolution phonétique, et je ne l'en blâme pas, je trouve au contraire qu'il eût bien fait de s'y

borner résolument, car le champ ainsi limité était encore bien vaste, et il fallait une singulière variété de connaissances pour le parcourir en tous sens. M. P. est évidemment au courant des travaux relatifs aux langues anciennes, sanscrite, grecque et latine, pour ne pas parler de la langue aryenne proethnique, dont la reconstruction est encore peu solide : il a mis à profit les théories émises en France par MM. Bréal, L. Havet, Henry, à l'étranger par MM. Whitney, Brugmann, Seelmann, etc. Cependant, comme c'est surtout au groupe germanique et au groupe secondaire des langues romanes qu'il a le plus largement emprunté ses exemples, c'est relativement à ces deux points qu'il faudrait juger son livre, si l'on voulait entrer dans le détail.

Je ne m'attacherai ici qu'au second point, et je suis bien forcé de reconnaître que les connaissances de M. P. en phonétique romane manquent parfois de sûreté. Il y aurait de nombreuses critiques à adresser à toute cette partie du travail (et quelques-unes ont dû lui être faites déjà, puisque cette thèse a été soutenue en Sorbonne) : on pourrait lui reprocher certaines inexactitudes dans les théories, des faits mal expliqués ou des exemples mal choisis, un manque de perspective qui ne laisse pas aux faits cités leur importance respective, et ne tient point suffisamment compte de l'époque où ont eu lieu les changements, enfin quelques lacunes graves. Voici, relevés au courant de la lecture, quelques-uns de ces passages qui me paraissent contestables. Au § 296, M. P. écrit: « En bas-latin, et *é*, *ŭ* et *ō*, s'étaient à peu près confondus, et cette confusion est devenue complète dans toutes les langues romanes, le sarde et le roumain exceptés. » Je ne dis rien de l'expression *bas-latin*, qui est mauvaise, et qu'il eût fallu remplacer par *latin vulgaire* ou *populaire ;* mais où M. P. a-t-il pris que le roumain distinguât *ĭ* et *é* latins, ce qui paraît bien ressortir de sa rédaction? Quelle différence y a-t-il entre *crede* (crēdit) et *vede* (vĭdet), etc. ? — Au § 306, le traitement du *c* latin de *centum*, aboutissant à *ts* dans l'Ile-de-France et à *tch* en Picardie, me semble mal présenté : comme il est aussi difficile de faire sortir *ts* de *tch* que *tch* de *ts*, il vaut mieux, je crois, admettre un développement divergent, en prenant *tj* comme point de départ commun. Mais enfin c'est un point qui est encore en litige. — Bien plus contestable est la théorie esquissée au § 382 : « *Scribere* a donné *escrire ;* puis le *s* étant superflu, on a dit *écrire.* » A quoi bon faire intervenir ici une notion intellectuelle? Pourquoi cette *s* aurait-elle été superflue ? Il est assurément plus simple de voir là un fait purement phonétique, et M. P. eût dû le classer parmi les cas d'affaiblissements progressifs qu'il examine plus loin : c'est une question qui a été souvent étudiée, et notamment dans une dissertation connue de M. Koeritz. — Sans être précisément inexacte, la façon dont est retracé au § 426 et suiv. le phénomène si important de la nasalisation peut paraître un peu sèche. De même, au § 467, la série de transformations par lesquelles l'*e* fermé du latin a donné *wa* en français n'est point très satisfaisante au point de vue historique. On ne saurait enfin

admettre au § 476, l'hypothèse d'après laquelle *bonum* serait devenu parallèlement *bueno* en espagnol et *buono* en italien : la diphtongaison en *uo* est très ancienne et très générale, elle est d'autant plus assurée pour l'espagnol que l'asturien semble avoir conservé ce degré. J'ai dit précédemment qu'on pourrait reprocher à M. P. de n'être pas toujours très heureux dans le choix de ses exemples, il serait facile de le prouver : § 331, *orme*, donné comme vieux français, vient sans doute du sud-est, et dans le vulgaire *colidor* il y a probablement un fait de dissimilation. Qu'est-ce que le roumain *eape* cité aux §§ 353 et 441 comme représentant *equum?* Je ne connais que *iapă* (= equam), et il est d'ailleurs assez notoire que le masculin avait été supplanté par *caballum* en latin vulgaire. Il n'est pas très convenable non plus de rapprocher de *œil* le mot *signe*, qui est d'origine purement savante (§ 408). Qu'est-ce qu'une forme du vieux français *feiðe*, citée dans une note afférente au § 378? C'est là une forme tellement hypothétique qu'elle n'a jamais pu exister : même en laissant de côté la question du *d* intervocalique, l'*e* final devait être tombé lorsque se produisit la diphtongue *ei*. Dans le même paragraphe, et souvent ailleurs, je n'aurais pas non plus choisi comme exemple *crudelem* qui n'a pu devenir *cruel* en français que par un changement de suffixe. M. P. joue vraiment de malheur, lorsqu'au § 395 il cite, comme exemples de consonnes intervocaliques adoucies, le « français *abeille* de *apiculam*, *rose* de *rosam*, *courage* de *coraticum* » : d'abord *abeille* n'est pas précisément français, mais bien provençal; *rose* est anomal, vraisemblablement savant; et quant à *courage*, ce n'est pas ici le lieu de discuter la transformation de *-aticum* en *-age*, mais quelque hypothèse qu'on adopte, on ne saurait y trouver le changement du *c* intervocalique en *g*. Je n'aime pas beaucoup non plus le rapprochement fait au § 419 entre *oliva*, représentant le grec ἐλαία, et *olifantus* qui n'est une forme ni latine ni romane, mais probablement orientale. Enfin, au § 493, la forme **proda* donnée comme appartenant au latin vulgaire n'est pas sûre, le français *proue* paraît venir simplement du génois; et quant à *flairer* de *fragrare*, la dissimilation est peut-être en jeu, mais il a pu y avoir aussi confusion avec *flagrare*.

Je ne voudrais pas m'arrêter davantage sur ces détails, mais j'ai dit qu'il y avait souvent dans les faits cités un manque de perspective et des omissions. Prenez le § 331, où il est question du changement de *l* en *r* : vous y trouverez signalés plusieurs faits sporadiques et sans grande importance, où un besoin de dissimilation s'est fait sentir; en revanche, un changement capital, celui qui à une époque évidemment ancienne a transformé en *r* l'*l* intervocalique du latin dans toute la péninsule des Balkans (roumain *soare* de *solem*, etc.), n'est même pas mentionné. — Au § 419, nous trouverions *marcante* pour *mercante* attribué seulement au portugais vulgaire : M. P. a l'air d'oublier que le français dit *marchand*, et que d'ailleurs des formes comme *marcado* et analogues

se rencontrent déjà dans les documents de l'époque mérovingienne. Il ne suffit pas non plus de dire que « dans beaucoup de nos patois le groupe *er* suivi d'une consonne devient *ar* » (sarpe, arbe, etc.), il faudrait au moins signaler que, pendant toute la période du moyen français, il s'est produit à ce sujet une hésitation dans la langue littéraire elle-même. Au paragraphe suivant, *prumeiro* pour *primeiro* est encore attribué au seul portugais vulgaire : personne n'ignore cependant que *prumier* est une forme très fréquente dans les anciens textes français et provençaux, conservée par beaucoup de patois. J'ajouterai que trop souvent il n'est tenu aucun compte ni de l'époque où ont eu lieu les changements phonétiques, ni des transformations intermédiaires : le résultat seul est constaté en gros pour les besoins de l'argumentation. C'est ainsi, par exemple, qu'au § 342 on nous montre le *c* latin devant *e*, *i*, devenant θ en espagnol dans *hice, razon* (où il s'agit de *tj* et non de *c*); mais la prononciation θ est relativement récente, elle ne date que de la fin du XVIe siècle, et il y a des intermédiaires qu'on ne saurait ainsi passer sous silence. En général M. P. s'est trop peu préoccupé de ces questions de chronologie, dont l'importance était cependant capitale pour son sujet. Il y a bien des lacunes aussi, et quelques-unes graves, dans les matériaux relatifs à la phonétique romane qu'il a mis en œuvre. Les §§ 539-541 sur l'épenthèse sont assez vagues; ce qui est dit de la prosthèse des voyelles n'est pas suffisant non plus. Pourquoi (§ 526) attribuer au français et à l'espagnol seuls la prosthèse de *e* devant *s* + cons. ? Pourquoi ne pas signaler la production de *a* devant *r*, qui se rencontre non seulement en gascon (*arre, arriu*, etc.), mais aussi en catalan, en engadin, en macédo-roumain? Il y a d'ailleurs dans le livre une lacune autrement grave et inconcevable à certains égards : il n'y est nulle part question des dialectes rhétiques, je ne me rappelle pas les avoir vus cités ou mentionnés. C'est un oubli fâcheux. L'importance de ces dialectes ne se mesure point à la faiblesse numérique des populations qui les parlent : les sons latins y ont subi des développements variés et curieux, et comme ils ont été étudiés, analysés à fond par des savants tels qu'Ascoli, Gartner, etc., ils offrent une mine de matériaux d'une richesse incomparable et où l'on ne peut raisonnablement se dispenser de puiser, lorsqu'on cherche à retracer dans son ensemble l'évolution phonétique. Il y aurait beaucoup à dire encore de la façon restreinte dont M. P. a utilisé les connaissances actuelles sur nos patois : il se plaint quelque part de l'insuffisance de ces connaissances, et c'est un regret auquel je m'associe de grand cœur; mais enfin il y a quelques-uns au moins de ces patois qui ont été soumis déjà à des investigations régulières et scientifiques, notamment ceux de l'est par M. Horning, sans parler des contributions qu'apporte chaque jour la revue de MM. Rousselot et Gilliéron. C'est encore là une question qui entraînerait loin, et je me suis déjà bien attardé.

Je n'ai plus le temps d'insister sur la troisième partie du livre, où

l'auteur essaie de dégager du tableau d'ensemble qu'il a construit, les tendances phonétiques dans leur généralité. Je reconnais volontiers que ses conclusions sont justes et peut-être même un peu excessives dans leur modestie. Malgré toutes les critiques que j'ai cru devoir adresser à la partie « romane » de son étude, je me plais à rendre justice à ces recherches « longues et laborieuses » dont parle M. P Passy. Pourquoi donc ces recherches ont-elles abouti, comme il le dit lui-même, à « d'assez maigres résultats » ? La faute en est avant tout au sujet : il était glorieux, mais bien périlleux aussi de l'aborder. C'est déjà beaucoup que de l'avoir esquissé, dût-on par certains côtés prêter le flanc à la critique. Au fond cependant, et les aveux de l'auteur lui même le prouvent assez, mon opinion est qu'il y a dans ce livre un essai de synthèse prématuré. La science n'est point encore assez avancée pour nous permettre de tenter ces vastes tableaux d'ensemble : peut-être dans un siècle ou deux le fera-t-on avec plus de succès.

E. Bourciez.

CHRONIQUE

FRANCE. — On a trouvé à Bordeaux une terre-cuite qui paraît unique, représentant un lit nuptial, sur lequel reposent un homme et une femme, et, à leurs pieds, le chien domestique. La terre-cuite, de l'époque romaine, semble imitée des beaux sarcophages étrusques. Elle est signée du potier gaulois Pistillus. M. Anthann vient d'en donner une étude, accompagnée d'une héliogravure (Bordeaux, Feret, in-8, *Lit nuptial : terre-cuite gallo-romaine;* prix 1 fr.).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 décembre 1892.

M. Philippe Berger, dont l'élection a été approuvée par décret du Président de la République, est introduit et prend place.

M. Geffroy écrit de Rome qu'on vient de trouver, au cours des travaux exécutés au mont Capitolin pour l'érection du monument à Victor Emmanuel, une inscription en l'honneur d'une prêtresse attachée au culte de la *Dea magna cœlestis*, divinité adorée à Carthage, et à celui du *genius loci* du mont Tarpéien. On a repris aussi les travaux du Panthéon. Les fouilles ont fait découvrir, au-dessous du seuil du portique, des constructions du temps d'Auguste. Cette découverte soulève diverses questions, qui ne peuvent être encore résolues.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire qui se trouve vacante par la mort de M le marquis d'Hervey-Saint-Denys. L'examen des titres des candidats est fixé au 27 janvier

L'Académie nomme deux commissions chargées de lui présenter des candidats pour la place de correspondant étranger, vacante par la mort de M. Rangabé, et pour la place de correspondant français, vacante par la mort de M. Castan. Sont élus membres de la première commission, MM Georges Perrot, Gaston Paris, Barbier de Meynard, d'Arbois de Jubainville; de la seconde, MM. Delisle, de Rozière, Héron de Villefosse et Croiset.

M Oppert fait une communication sur le dernier roi d'Assyrie. Qui fut ce dernier roi? Une légende perse, transmise par les Grecs, nomme Sardanapale; il ne faut pas en tenir compte. Sardanapale, ou plutôt Assur-ban-abal, prince guerrier qui régna de 668 à 630 environ, a d'ailleurs encore été l'objet d'une autre erreur, qui a fait

tout à sa mémoire ; on l'a confondu avec le prince fainéant et efféminé Assur-nirar, qui régna de 800 à 792. Quant au dernier roi d'Assyrie, il s'appelait Sin-sar-iskun, c'est-à-dire « la Lune l'a fait roi », nom dont les Grecs ont fait Saracus. On le connaît par deux documents dont l'un est la dédicace d'un temple de Ninive consacré par lui, l'autre un contrat passé à Sippara ou Héliopolis de Babylonie et daté du 25 sivan de l'an 2 de son règne. Ce dernier texte permet de fixer l'époque où il a vécu. Pour qu'on ait daté à Sippara, ville babylonienne, par les années d'un roi d'Assyrie, il faut qu'il y ait eu une invasion ou conquête momentanée de la Babylonie par les Assyriens : or les annales babyloniennes, qui nous sont connues d'une façon à peu près complète, ne laissent de place pour cet événement que vers l'an 624 avant notre ère. Selon Hérodote, la chute de Ninive et la fin du royaume d'Assyrie devraient être placées en 606, mais cette dernière date n'est pas certaine.

M. Viollet annonce l'intention de soumettre prochainement à l'Académie un mémoire sur cette question : *Comment les femmes ont été exclues de la couronne de France*. « Le principe qui excluait les femmes de la succession à la couronne s'est élaboré et définitivement fixé, dit-il, pendant les 130 ou 140 années comprises entre la mort de Louis X et le triomphe définitif de Charles VII. L'exclusion des femmes devint une loi fondamentale de la monarchie quand la fille de Louis X, celles de Philippe le Long et celles de Charles le Bel eurent été privées de la succession de leurs pères; ces précédents firent loi. Mais on ignore généralement que l'histoire des successions litigieuses au trône de France s'ouvre par la reconnaissance indirecte des droits des femmes : l'existence de ces droits résulte des actes mêmes par lesquels Philippe le Long réussit en fait à écarter la fille de Louis X. Quant aux descendants des femmes, dont l'exclusion en droit pur ne résultait pas très nettement de celle des femmes elles-mêmes, elle fut définitivement inscrite dans notre droit public grâce aux victoires de Jeanne d'Arc et de Charles VII. — Dans les mémoires auxquels donna lieu, pendant la période en question, le différend entre les rois de France et d'Angleterre, la loi salique (la loi des Francs Saliens) n'est pas invoquée au commencement du XIVe siècle; on la cita beaucoup plus tard, souvent en en altérant le texte. Les Anglais, de leur côté, y puisèrent des arguments en leur faveur. »

M. Bertrand, président, communique une note de M. le Dr Vercoutre, médecin-major, relative aux tatouages dont les indigènes de Tunisie se couvrent les membres et la face. Il a reconnu que tous ces tatouages reproduisent, plus ou moins altéré, un seul et même type : une sorte de poupée, vue de face, les bras étendus. C'est la reproduction, conservée sans modification sensible par la tradition, du petit mannequin, aux bras étendus qui, sur les monuments antiques de la Phénicie et de Carthage (stèles phéniciennes de Lilybée, stèles puniques d'Hadrumète, lampes néo-puniques de Carthage), figure ce que les archéologues ont nommé le « symbole de la trinité punique ». C'est un singulier exemple de la persistance d'un type traditionnel et populaire. On avait déjà fait une remarque analogue sur le symbole de la main ouverte, qui figure sur tant de stèles puniques de Carthage et qu'on retrouve aujourd'hui en Tunisie, où, pour écarter le mauvais œil, l'Arabe le peint sur le mur de sa maison.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie un vase d'argent, uni, en forme de sein de femme, qui porte une inscription celtibérienne en très beaux caractères. Ce vase, trouvé à Cazlona (Espagne), l'antique Castulo, appartenait en 1618 au marquis de la Aula ; il a été gravé plusieurs fois au XVIIe et au XVIIIe siècles, et depuis lors on le croyait perdu. La personne qui l'a présenté à M. Héron de Villefosse l'a rapporté des environs de Santander. Lors de la première découverte, le vase était rempli de monnaies, les unes consulaires (des dernières années de la république romaine), les autres celtibériennes. Il y avait dans le voisinage de Castulo d'importantes mines d'argent ; le métal du vase en provient sans doute. Quant à l'inscription, elle ne peut être lue, car la langue celtibérienne est encore inconnue; c'est tout au plus si, grâce à plusieurs pièces bilingues, on est parvenu à déchiffrer quelques-uns des noms propres gravés sur les monnaies.

Ouvrages présentés : — par M. Viollet : Leroux (Alfred), *Nouvelles Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1378 à 1461* ; — par M. de Boislisle : Mazon (A.), *Histoire de Soulavie, naturaliste, diplomate, historien*; — par M. de Barthélemy : Givelet, Jadart et Demaison, *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims* ; — par M. Bréal : *Zend-Avesta*, traduction nouvelle, avec commentaire historique et philologique, par J. Darmesteter, tome II.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 26 décembre — 1892

603. — Julius EUTING. **Sinaitische Inschriften, mit 40 autographirten Tafeln.** Berlin, Reimer, 1891. In-4.

A la fin de l'année 1888, l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres chargeait M. Bénédite d'une mission, à l'effet de relever les inscriptions nabatéennes qui couvrent les parois du massif du Sinaï. Il importait de pouvoir donner, le plus complètement possible, dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, ces graffiti, dont un grand nombre avaient déjà été publiés par divers voyageurs, mais qui n'avaient jamais été relevés d'une façon intégrale. M. Bénédite partit, et, après deux campagnes successives qui n'ont été exemptes ni de fatigues, ni de dangers, il rapporta 2,500 textes environ, représentant à peu près tout ce qu'il avait pu découvrir. Le résultat de sa mission va incessamment paraître dans le *Corpus*.

Entre les deux voyages de M. Bénédite, au printemps 1889, M. Euting entreprit, assez à l'improviste, un voyage en Égypte et en Syrie, au cours duquel il poussa une pointe jusqu'au Sinaï. Dans cette rapide expédition, qui n'a pas duré plus de quinze jours (du 23 mars au 9 avril), M. Euting, avec cette activité infatigable dont il a donné tant de preuves, a trouvé moyen de copier six cent soixante-dix-sept inscriptions et de prendre d'excellents estampages des plus intéressantes. Il les a publiées, avec traduction et commentaire, dans un beau volume, auquel il a joint une introduction très nourrie, une table des matières, un précieux tableau paléographique et une carte de son voyage.

Ce volume, qui rappelle par son aspect et, en quelque mesure aussi, par la façon dont il a vu le jour, les *Nabatäische Inschriften*, publiées au lendemain du voyage que M. E. avait fait en même temps que Ch. Huber, et en partie avec lui, en Arabie, a paru dès 1891, sous les

auspices de l'Académie de Berlin. La précipitation du voyage n'a pas permis à M. E. de faire une œuvre complète ni, par conséquent, définitive; il a dû se borner à prendre les inscriptions qui étaient sur sa route et dont un bon nombre avaient déjà été données par d'autres voyageurs; mais on retrouve dans ce livre les qualités éminentes qui distinguent ses travaux épigraphiques. Les planches, faites par lui-même, sont dessinées avec une sûreté de main remarquable; le commentaire est sobre, mais savant et d'une grande exactitude; enfin, M. E. a pris soin d'identifier chacun de ces petits textes avec les reproductions qui en avaient été données auparavant, ce qui facilitera d'autant la tâche des rédacteurs du *C. I. S.*

Il ne peut être question ici de discuter par le détail les lectures de M. Euting. Sans doute, la publication d'un aussi grand nombre d'inscriptions, souvent mal gravées, doit prêter à bien des divergences de lecture et de traduction; mais il faudrait pour cela reprendre un à un tous ces textes. Ce travail est d'ailleurs rendu assez difficile par le procédé qu'a adopté M. E. pour les reproduire dans ses planches; il a isolé tous les graffiti, qui sont souvent enchevêtrés les uns dans les autres, et les a redressés, si bien que c'est déjà presque sa lecture que nous ont livrée ses dessins; lecture excellente, mais qui préjuge un peu la question. Je n'en citerai qu'un exemple. M. Euting lit l'inscription nº 550: דכיר עמיו ....כהן על א *Gedacht werde des 'Umajju .. des obersten Priesters (?).* Or, M. de Vogüé, en se reportant au nº 42 (Seih Sidreh) du carnet de M. Bénédite, a reconnu qu'il fallait lire כהן עזיא, c'est-à-dire « prêtre d'Ouzzia. » Au lieu d'un grand prêtre, on ne sait de quel dieu, ce texte nous fournit donc la mention d'un prêtre de la déesse arabe Ouzzia, fait très intéressant pour la religion des populations nabatéennes. La collation complète des copies de M. E. avec celles de M. Bénédite fournira certainement beaucoup d'autres corrections. Je voudrais pour le moment m'arrêter à deux ou trois de ces textes qui présentent un intérêt historique.

Jusqu'à présent, on n'avait guère trouvé, sur les inscriptions sinaïtiques, que des noms et des formules de salutation. M. E. a découvert sur quatre d'entre elles des dates, et cela, non pas sur des inscriptions nouvelles, mais sur des textes déjà publiés, à côté desquels on avait passé, sans en saisir le sens; ce sont les inscriptions 457, 463, 319 et Grey 83 (cf. 223ª). La plus importante est l'inscription 457. M. E. la lit de la façon suivante :

דכיר תימאלהי בר יעלי שנת מאה ון
דמין על   תלתת קיסרין

Gedacht werde des Taim'allâhi des Sohnes des Ja'li im Jahr hundert VI, welches gleich [ist dem Jahr der drei Kaiser].

Suivant M. Euting, il y a là une double date : l'an 106 = l'année des trois empereurs. La mention de l'année des trois empereurs serait une découverte épigraphique très intéressante; elle prouverait la rapidité

avec laquelle se répandaient les nouvelles, jusqu'à l'extrémité du monde romain. Mais à quelle ère correspond cet an 106? D'après M. Euting, c'est à l'ère de Bosra, qui part de la réduction de l'Arabie en province romaine, en 105 après Jésus-Christ. L'an 106 tomberait donc entre 210 et 211, c'est-à-dire pendant la période qui a vu sur le trône de l'empire Septime-Sévère, Caracalla et Géta.

Il n'y a qu'un obstacle à cela, c'est que l'inscription ne porte pas « l'an 106 », mais « l'an 100 ». M. E. est obligé de supposer que nous avons un nombre écrit, en partie en lettres, en partie en chiffres, ce qui serait en soi peu naturel; mais il a pris pour des chiffres la préposition על, qui doit se rattacher à ce qui suit[1]; il faut lire : בשנת מאה על דמין en l'an 100, etc. » Mais alors, que faire des deux derniers mots? M. Renan s'était demandé si on ne pourrait pas y chercher un mot étranger, et lire : על רמין = *al Roumîn*, c'est-à-dire « en l'an 100 des Romains » ? Déjà, sur l'inscription 8 de Doughty (Euting 15), nous avions un moment cru trouver le nom de Rome (ligne 2); mais on n'avait pas pensé devoir s'arrêter à cette lecture qui s'agençait mal avec le contexte; c'est probablement le nom propre Rouma, qui reparaît sur une autre inscription (Doughty 7 = Euting, 12, l. 10). Ici la lecture semble plus épaulée. Quelle serait alors l'ère à laquelle se rapporte cette inscription? En dehors de Caracalla, Géta et Septime-Sévère, l'histoire romaine nous offre Galba, Othon et Vitellius, qui ont occupé le trône tous trois en l'an 68. Or, si nous en défalquons cent ans, cela nous reporte à l'an 31 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à la date de la bataille d'Actium. L'an 100 des Romains serait alors l'an 100 de l'ère d'Actium, et notre inscription daterait de l'an 68 de notre ère.

Cette traduction prête aussi à plusieurs objections. On s'étonne de voir employée l'ère d'Actium, c'est-à-dire une ère romaine, par des Nabatéens, en l'an 68, alors que les inscriptions nabatéennes, depuis le Hauran jusqu'à Medaïn Saleh, sont toutes datées d'après les années des rois nabatéens. Il est vrai qu'à cette époque-là, les Nabatéens étaient les alliés des Romains, et que l'inscription de Dhmer, qui est de l'an 94, mentionne, à côté de l'année du roi Rabêl, l'ère des Séleucides qu'elle appelle le comput romain.

Une autre objection peut être tirée de l'orthographe du mot רמין = *Roumîn*. Sur l'inscription de Dhmer, le mot est écrit à grand renfort de gutturales et contraste avec l'orthographe défective de notre texte. Il convient pourtant de rappeler que, pour la langue comme pour l'écriture, les inscriptions nabatéennes touchent au monde arabe, et que la forme *Roumî*, qui y a prévalu, se rapproche beaucoup de la nôtre. Enfin, l'objection la plus sérieuse peut-être vient de la construction

1. Lévy (Z. D. M. G. XIV, p. 448, B. L. 64 *ter*) avait déjà bien lu ces deux lettres, sans en comprendre le sens.

grammaticale. On s'attendrait à trouver לרמין et non על רמין ; ces deux על ont bien l'air de se répondre.

Cet ensemble de considérations ont engagé M. Clermont-Ganneau à suivre une autre piste. Je ne puis mieux faire que de reproduire la lettre qu'il m'écrit à ce sujet : « Je crois me rappeler que Septime Sévère et ses deux fils Caracalla et Geta sont quelquefois qualifiés, dans le protocole officiel : *les trois Augustes ;* cela correspond bien à la formule de l'inscription du Sinaï. Je retrouve tout récemment encore mention d'eux sous le titre triplet AUGGG, dans la *Revue Archéologique*, 1892, mars-avril, p. 216 (il y en a beaucoup d'autres exemples). Caracalla a été associé à l'empire par son père en l'an 196, Geta en 198 ; par conséquent, en l'an 100 de l'ère de Bosra (205-206 J.-C.), les trois Césars coexistaient parfaitement. C'est cette association tout à fait normale qui, à mon sens, est visée dans l'inscription, et non pas le fait accidentel de trois empereurs se succédant au cours d'une même année, particularité qui aurait valu, pour ainsi dire, à cette année exceptionnelle, le surnom de « l'année des trois empereurs ». La date du proscynème est donnée d'une façon absolue, d'après l'ère de Bostra, sans aucune intention d'un synchronisme quelconque. Plus j'y réfléchis, et plus j'incline à croire que la formule על רמין n'a aucune espèce de rapport avec cette date; elle doit cacher tout bonnement quelque chose d'analogue au *pro salute*, ὑπὲρ σωτηρίας, de l'épigraphie classique (על, à lui tout seul, a bien ce sens dans l'épigraphie sémitique). Quant à רמין, qu'est-ce que cela peut être? *domini (nostri)* ???. *Dominus* = דומין se trouve dans le Talmud, appliqué aux empereurs ; ici nous l'aurions sans le *waw*, ce qui n'a rien de surprenant. Reste à savoir si l'épigraphie romaine nous autorisera à admettre l'existence du titre impérial *dominus* en 209 ; il ne faut pas perdre de vue, toutefois, que l'emploi de ce titre, imité des protocoles orientaux (*adon*, κύριος), a pu commencer de bonne heure en Syrie. En tout cas, la répétition de serait une tournure bien conforme aux habitudes sémitiques, *III Caesares* étant une apposition de *domini*. Je résumerai ma façon de voir dans la traduction suivante : *Soit en souvenir Taimallahi, fils de Ya'lai. L'an cent. — Pour (le salut de) nos seigneurs* (?), *les trois Césars*. »

L'inscription 463 est certainement datée de l'ère de Bosra. M. E. lit, à la deuxième ligne, דא בשנת 85 להפרכיה : « en l'année 85 de l'éparchie, » ce qui est la façon courante de désigner cette ère [1]. A la

---

1. Cf. Waddington, Inscriptions grecques de Syrie, n° 2463. L'inscription, certaine ici, ἐπαρχεία, ἐπαρχία = הפרכיה, tend à faire préférer ἔπαρχος, comme l'équivalent de הפרכא, au ὕπαρχος adopté par MM. Euting et Nœldeke dans les inscriptions de Medaïn-Saleh ; ce sont des éparques et non des hyparques, ce qui est bien différent, et donne raison à M. Renan contre eux. (Note de M. Clermont-Ganneau.)

ligne 3, un éclat de la pierre a fait sauter une partie du mot du milieu. M. E. le complète ainsi : בה אחרבו ע[רב]יא ארעא « en laquelle les [Arabes] dévastèrent le pays ». N'y aurait-il pas moyen de lire ארמיא = « les Romains »? On préférerait aussi אחרפו ou quelque chose d'analogue. « L'année où les Romains s'emparèrent du pays » serait alors, non pas l'année 85, mais l'année initiale de l'éparchie[1].

Les deux dernières inscriptions datées ne contiennent que des chiffres qui ne nous apprennent rien de nouveau. Quoi qu'il en soit des difficultés de détail que présente encore la lecture de ces inscriptions, c'est un grand mérite d'y avoir reconnu et d'y avoir lu des dates. Sans doute, le caractère paléographique de cette épigraphie permettait déjà de la dater par à peu près, mais c'est un fait important d'avoir des points de repère fixe.

Il reste encore un problème à éclaircir, celui de l'origine de cette quantité de graffiti entassés dans les couloirs du Sinaï. Sur ce point, je serais tenté de m'écarter de l'opinion de M. Euting. Il croit qu'ils ont été tracés par les chameliers et par les interprètes qui venaient faire brouter leurs chameaux dans la presqu'île du Sinaï, en attendant les caravanes qui venaient les louer tous les ans pour la traversée de l'Arabie. Mais, sans parler de ce pèlerin moderne, au nom duquel M. E. a fait l'honneur d'un numéro spécial, et qui a inscrit sur le roc : CREDO IN UNUM DEUM ET PROPHETAS J. B. VINCENT BESANÇON 9 MARS 1868, on trouve, dans le nombre, des inscriptions juives; il y en a de chrétiennes. Le mont Sinaï a été de tout temps un lieu de pèlerinages, et, fait digne de remarque, nos inscriptions viennent toutes se grouper sur les voies qui y aboutissent; le reste de la presqu'île n'en a pas. Dans un des passages les plus fréquentés de cette route de caravanes, il y a une immense paroi de rochers qui paraît avoir été le lieu d'élection où les pèlerins traçaient leur nom, on l'appelle le Wadi Mokatteb « la vallée écrite ». Mais d'où venaient ces pèlerins et où allaient-ils? L'étude des routes par lesquelles ils arrivaient et dont on doit pouvoir suivre la piste à l'aide des inscriptions, peut seule nous renseigner sur ce point. M. Bénédite, qui a parcouru la presqu'île dans tous les sens et qui a étudié attentivement tous ces défilés, nous l'apprendra.

Philippe BERGER.

---

1. Depuis que ces lignes étaient écrites, M. Euting a bien voulu communiquer à M. Clermont-Ganneau les estampages de ces inscriptions. Il résulte de l'examen que nous en avons fait ensemble que la quatrième lettre est bien un *phe* et non un *beth*. Il faut donc lire אחרפו, ou peut-être אחלפו, « changèrent », ce qui donnerait un sens plus satisfaisant, et s'appliquerait bien au commencement d'une nouvelle ère. Par contre, il n'y a place dans la cassure que pour une seule lettre ; ce n'est donc ni les Arabes, ni les Romains. Il faut trouver autre chose. Peut-être les trois lettres א[ב]א ou א[י]א, se rapportent-elles au mot suivant, ce qui nous donnerait un sens du genre de celui-ci : « en laquelle (année) ils ont changé (cette) terre, » le sujet étant sous-entendu. En tout cas, cette indication paraît bien se rapporter au commencement de l'éparchie, et non à un événement survenu en l'an 85.

60[illegible]. — **Neue Handkarte von Palæstina**, Hans Fischer et H. Guthe. — Leipsig, Wagner et Debes, 1890. Prix 2 marks.

Excellente carte qui se recommande, par la modicité de son prix, la netteté de sa gravure et la précision de sa construction, à tous ceux qui s'intéressent à la géographie de la Palestine. Elle ne saurait tenir lieu assurément du grand Map du Palestine Exploration Fund, en vingt-six feuilles, à l'échelle réglementaire de l'Ordnance Survey de un pouce par mille, carte monumentale qui demeurera toujours, malgré quelques défauts, la base indispensable des études de détails. On est étonné pourtant de la masse de localités que les auteurs ont réussi à faire tenir dans cette simple feuille mesurant $0^m 65 \times 0^m 45$, à l'échelle de 1/700,000, sans sacrifier la lisibilité des noms et la figuration exacte du terrain. Ils ont naturellement profité dans une large mesure des travaux des officiers du génie anglais. L'aire embrassée par MM. Fischer et Guthe est, d'ailleurs, plus vaste, et ils ont utilisé, avec une critique judicieuse, les levés faits en dehors du champ restreint de la carte anglaise, notamment ceux, très remarquables, de M. Schumacher, pour la région orientale.

La carte est accompagnée d'une introduction sobre, mais cependant bien nourrie, où M. F. donne un bon résumé des explorations géographiques dont la Palestine a été l'objet, en s'attachant particulièrement aux régions non comprises dans le réseau du Map anglais. On voit que l'auteur n'a pas borné sa tâche à une simple compilation, mais qu'il a fait œuvre de critique en contrôlant l'un par l'autre les éléments topographiques souvent en désaccord qu'il avait à coordonner. A cet égard la nouvelle carte a une véritable valeur scientifique.

Un index de tous les noms contenus dans la carte a été dressé par M. Guthe. Il n'occupe pas moins de trois pages in-folio à sept colonnes compactes. Il ne remplacera pas, non plus, le gros volume des *Name lists*. Mais, tel qu'il est, il rendra encore de réels services. L'orthographe des noms arabes est figurée avec toute la précision désirable, ce qui est capital pour les questions de géographie biblique, et aussi de géographie byzantine et médiévale des Croisades, questions où l'identité toponymique joue un si grand rôle. Je regrette seulement que M. G. ait cru devoir adopter, en l'exagérant encore, l'ordre alphabétique par trop mécanique, suivi dans les *Name lists* et le *General Index* des *Memoirs* du Palestine Exploration Fund. Ce qu'il faudrait pour répondre aux besoins réels de la science, c'est un grand index où les noms de lieux seraient classés selon leurs éléments basiques, c'est-à-dire dans lequel, ce qui constitue l'individualité propre du nom, son essence onomastique, extrait par une distillation convenable, serait mis en vedette, abstraction faite des éléments adventices et permutables, qui devraient être rejetés entre parenthèses. Pourquoi classer à *khirbet* « ruine » les innombrables noms de ruines com-

mençant par ce mot? à *deîr*, les noms de couvents ; à *râs*, les noms de montagnes ; à *kafr*, les noms de villages, etc., commençant par ces mots, qui veulent dire respectivement : « Couvent de... », « Sommet de... », Village de... » etc? Voici, par exemple, un nom classé sous la lettre *t* : *tell Djezer* « le tell de Djezer ». Supposons qu'on n'ait pas encore découvert que *Djezer* est la ville biblique de *Gezer* ; qui s'aviserait d'aller chercher ce nom moderne sous la rubrique banale « tell » ? Au contraire, classé ainsi, à sa place normale : *Djezer (tell)*, il y aurait bien des chances pour que l'archéologue en quête d'un nom arabe correspondant, d'après des lois déterminées, au nom hébreu *Gezer*, tombât du premier coup sur le toponyme révélateur. Si je connaissais un jeune étudiant zélé, à la recherche d'un sujet utile, et qui ne marchanderait ni son temps, ni sa peine, je lui conseillerais d'entreprendre, en s'inspirant de cette critique qui ne s'adresse pas seulement à M. Guthe, une refonte générale des *Name lists* faite dans ce sens, pour extraire de ce minerai brut le pur métal toponymique. Je lui promets qu'il serait récompensé de ce travail en apparence ingrat, par d'importantes trouvailles de géographie historique, sans parler du mérite d'avoir singulièrement amélioré, en le transformant, cet instrument insuffisant et incommode. Cet appel sera-t-il entendu en France ou ailleurs ? Je le souhaite de tout mon cœur. En tout cas, j'ai cru de mon devoir de signaler ce desideratum, à propos d'un travail où l'occasion était toute trouvée d'y répondre par l'essai de cette méthode rationnelle sur une notable partie de la matière à traiter.

Les auteurs de la carte de Palestine ont dû naturellement en éliminer bon nombre de noms de localités secondaires, ou réputées telles, qui n'y pouvaient trouver place matériellement. Je crains cependant que, dans cette opération délicate, ils n'aient parfois sacrifié des noms qui avaient beaucoup plus de titres que d'autres à être maintenus. Par exemple, je vois qu'ils ont omis celui de *'Ellîn* (khirbet) ; et cependant, d'après une opinion généralement reçue, ce nom et cette localité représenteraient la ville biblique de *Elon*. Une omission plus grave encore est celle de *Soûrik* (khirbet) que j'ai retrouvé en 1874 (à côté de Sor'a) et qui, depuis, figure dans le grand Map et dans ses diverses réductions : *Sourîk* nous a conservé le nom et l'emplacement du *Caphar Sorech* de l'Onomasticon, et, qui mieux est, il nous apporte la preuve matérielle que le Wâd es-Serâr sur les bords duquel il s'élève, est bien la fameuse vallée de *Sorek* de la légende de Samson. J'ai pris cette région au hasard. Il est probable qu'en en examinant d'autres on constaterait des lacunes du même genre. Heureusement qu'il sera facile de les combler dans les nouveaux tirages qu'on ne saurait manquer de faire de cette carte dont le succès, et par conséquent le débit rapide me paraissent assurés.

CLERMONT-GANNEAU.

---

605. — Homeri Ilias. **Scholarum in usum** edidit Paulus Cauer. Vienne, Tempsky. Pars I, 1890. Pars II, 1891.

Après avoir donné de l'*Odyssée* une édition justement estimée, M. Cauer publie l'*Iliade*, dont il nous présente en même temps deux éditions : l'une du texte seulement, l'autre accompagnée d'un apparat critique et précédée d'une préface, où sont exposées les règles qu'il a suivies dans la constitution du texte. M. C. n'est pas de ceux qui croient qu'il ne faut pas remonter plus haut que la critique alexandrine; il estime au contraire que certaines questions, sur lesquelles la comparaison des manuscrits et le témoignage des grammairiens ne permettent pas d'aboutir, doivent être traitées hardiment par la critique conjecturale. Sous ce rapport, les éditeurs d'Homère se sont montrés jusqu'à présent passablement timorés; c'est ainsi que, seul, Düntzer a admis dans son texte (*Iliade*, III, 453) la correction nécessaire ἔκευθον ἄν, pour ἐκεύθανον, conjecture proposée déjà par Heyne.

Conformément à ce principe, M. C. s'efforce de ne donner dans son texte que les formes qu'il estime avoir été celles du dialecte ionien du VIIIe siècle, et, pour les déterminer, il s'appuie essentiellement sur des observations faites d'après l'usage du poète lui-même, subsidiairement sur le témoignage des inscriptions. C'est ainsi qu'il croit devoir bannir le digamma de ses éditions des poèmes homériques. Il suit en cela l'exemple de Nauck et de Rzach, qui n'impriment pas le signe F dans leur texte, tout en reconnaissant, ce que personne ne songe à nier, l'existence du digamma et les conséquences qu'il entraîne au point de vue de la métrique. M. Cauer, lui, va plus loin que Nauck. Il ne peut pas nier que des formes comme αὐέρυον, ἀγαυός et autres semblables ne s'expliquent par l'existence du digamma éolique, mais il conteste que ce digamma ait laissé des traces dans le dialecte ionien proprement dit des poèmes homériques. Posant donc en principe que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été écrites dans un dialecte dépourvu du digamma, M. C. s'est abstenu de noter ce phonème, ce qui l'a conduit, entre autres conséquences, à laisser subsister le ν paragogique que la tradition place devant les mots qui commençaient autrefois par un digamma.

C'est d'après la même méthode qu'il traite les questions relatives à la contraction et à l'assimilation des voyelles, à l'usage des prépositions, à l'hiatus et à la synizèse, à l'emploi alternatif du subjonctif et de l'optatif. La tentative de M. Cauer est des plus intéressantes, en ce qu'elle maintient les droits de la critique conjecturale vis-à-vis du respect exagéré des résultats obtenus par la critique des grammairiens d'Alexandrie.

Émile Baudat.

---

606. — Emile JULLIEN, **Le fondateur de Lyon : Histoire de L. Munatius Plancus.** Paris, Masson, 1892. (*Annales de l'université de Lyon*, tome V, fasc. 1), 217 p. in-8.

En un style alerte, sobre et délicat, M. Jullien retrace la vie de Munatius Plancus, homme de second ordre, qui n'exerça jamais une influence décisive sur les événements de son époque, mais qui caractérise fort bien cette époque elle-même. Il nous offre un curieux exemple de ces personnages, si nombreux au déclin de la République, qui excellaient à s'engager et à se dégager, à se compromettre et à se rattraper, à sourire successivement à tous les chefs de partis, à garder des intelligences dans tous les camps. Lorsque, dans la guerre de Modène, la cause d'Antoine périclite, Plancus, proconsul de Gaule, qui temporise depuis de longs mois, se déclare ouvertement pour le sénat et paraît rallier Lépide à sa décision. Peu après, quand Octave, Antoine et Lépide se sont coalisés, Plancus, revenu à Rome, prend le parti des triumvirs, et laisse proscrire son frère. Dans la guerre de Pérouse, il tient pour Antoine; vaincu, il le rejoint en Syrie, et occupe auprès de lui la même place, à peu près, qu'occupaient auprès d'Octave Agrippa et Mécène. Huit ans après, il revient auprès d'Octave, diffame Antoine, et, dans la suite, fait accepter par le vainqueur d'Actium ce nom d'Auguste, qui sera comme l'étiquette religieuse de la grandeur impériale. L'histoire de cette époque, bien comprise, est surtout une histoire diplomatique : Munatius Plancus, qui toute sa vie négocia, tantôt pour différer sa décision, tantôt pour se faire pardonner une décision passée, méritait de trouver un biographe.

La biographie de M. J. est exacte, complète, charmante. Elle contient certaines discussions érudites, dont j'énumère les conclusions. P. 34, M. J. admet, contre Drumann et Marquardt, que Plancus avait sous son commandement toute la Gaule, même la Belgique (et moins la Narbonnaise). — P. 148-150. Après un minutieux examen de la chronologie, M. J. conteste que ce Plancus mentionné comme gouverneur d'Asie par Dion (XLVIII, 26) puisse être Munatius Plancus : tous les historiens et numismates, jusqu'ici, identifiaient les deux personnages. — P. 150. D'accord avec Klein, il refuse d'admettre un second consulat de Plancus, comme le faisait Zumpt d'après Pline. (*Hist. Natur.*, XIII, 5). — P. 195. Une petite inscription : *L. Plancus L. f. cos. imp. it. f. de manib.* (*C. I. L.*, VI, 1316) faisait supposer à MM. Jordan et Mommsen que Plancus avait reconstruit le temple de Saturne en 42, année de son consulat. M. J. remarque qu'il ne fut *imperator iterum* qu'en 36 ou 35, et incline à placer après la bataille d'Actium la restauration de cet édifice.

J'arrive au chapitre le plus nouveau du livre, qui a trait à la fondation de Lyon. D'après Dion Cassius, c'est entre le 14 avril et le 29 mai 43, que le sénat, qui craignait Lépide et Plancus et voulait les occuper,

leur confia la mission d'établir au confluent du Rhône et de la Saône les Viennois expulsés. De l'avis de M. J., ce récit manque d'exactitude et de précision. En premier lieu, la chronologie de Dion mérite défiance : M. J. établit que l'invitation du sénat à Lépide et à Plancus leur fut adressée entre le 29 mai et le 30 juin, c'est-à-dire *après* la jonction de Lépide avec Antoine. En second lieu, le texte de Dion n'explique nullement cette complaisance du sénat à l'égard des Allobroges, laissés maîtres de Vienne. M. J. estime que Vienne fut colonisée entre septembre 46 et mars 44 : dès lors, la date de 61, qu'assigne M. Mommsen à l'expulsion des colons viennois, devrait être rejetée. Cette expulsion, suivant M. Jullien, eut lieu au début de 43. Le sénat la toléra, parce qu'à l'opposé des colons de Vienne, anciens soldats et ennemis du sénat, les Allobroges étaient dévoués à la cause sénatoriale.

Tel est l'ingénieux système de M. Jullien : ceux mêmes qui ne l'admettront qu'avec réserves devront du moins reconnaître au récent biographe de Plancus ce précieux mérite d'avoir, le premier, vigoureusement critiqué le texte classique de Dion Cassius [1].

Georges GOYAU.

607. **Etudes sur l'histoire du droit romain**, par Adrien AUDIBERT, professeur à la Faculté de droit de Lyon. I. La Folie et la Prodigalité.

Le livre de M. Audibert n'est point un traité en forme de la Folie et de la Prodigalité en droit romain. L'auteur, dans ce premier volume, s'est attaché seulement à éclairer certaines questions sur lesquelles on n'était arrivé jusqu'ici à aucune conclusion rationnelle.

La première étude, celle relative à la Folie, occupe les soixante-quinze premières pages du volume. Elle a pour objet de définir la *Furor* et la *Dementia* et de démontrer l'identité des principes juridiques qui régissent l'une et l'autre. C'était une doctrine généralement admise en France que la distinction entre la Fureur et la Démence était fondée sur le criterium que voici : la fureur admettait des intervalles lucides, la démence n'en admettait point. Et comme les Romains avaient institué une curatelle du *furiosus* à une époque bien antérieure à celle où ils en instituèrent une pour le *demens* ou *mente captus*, on s'arrêtait volontiers, pour expliquer cette différence de traitement, à de très spécieux motifs. Le *furiosus* étant fou et lucide tour à tour, ses actes juridiques et sa conduite en général se ressentiraient, si on le laissait libre d'agir à sa guise, de ses divers états d'esprit, ils manqueraient d'unité; — tan-

1. On aimerait à connaître l'avis de M. J. au sujet de l'inscription trouvée à Lyon, en 1887, sur une poterie en terre grise !... *mantissimo co... habeas propitium Caesare*, qui a fait supposer que Plancus serait revenu à Lyon, après Actium, y conduisant une seconde *deductio* de vétérans. (Voy. Allmer, *Revue Epigr. du Midi*, 1887, p. 325, et Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, II, 1, p. 43-44.)

dis que le *mente captus*, sous l'empire de sa continuelle folie, réalisait d'absolue façon cette unité dans sa conduite, par l'insanité. — Professeurs et étudiants admettaient sans sourciller cette interprétation fondée sur l'amour de la perpétuité d'un moi identique et jamais ils n'entrevirent qu'un tel système de législation n'eût pu être l'œuvre que d'un parlement, très subtil, de dilettantes et de psychologues raffinés et dont MM. Ernest Renan et Maurin Barrès seraient les leader. M. A. est venu détruire cette belle légende. A l'aide, non seulement des textes juridiques, mais encore des textes des médecins et des — si l'on veut — aliénistes anciens, il a établi le sens des divers mots désignant l'aliénation mentale, il a montré que la fureur était le genre de folie qui frappe tout d'abord les peuples peu avancés en psychologie et en sciences médicales, ce genre d'aliénation mentale qui, se traduisant pas des manifestations désordonnées et extérieures, est considéré par les hommes peu cultivés comme une possession. C'est cette folie dont les Romains se préoccupèrent dès avant les XII Tables. Mais avec le temps et la culture hellénique, ils furent amenés à prendre en considération des genres de folies moins apparentes et à protéger ceux qui en étaient atteints. La démence comprit des folies diverses, ou tout au moins que les aliénistes modernes distinguent, mais qui toutes s'opposaient à la *furor*, en ce sens que celle-ci est l'extrême limite de la folie, telle que l'homme le moins instruit ne peut s'y tromper. Toute cette étude de M. A. est à lire; elle est intéressante, non seulement au point de vue juridique, mais encore à ceux de la médecine, de la psychologie et de l'histoire générale. Ce fait établi que la démence n'était que l'ensemble des cas d'aliénation mentale nouvellement constatés dans la société romaine, il n'y avait qu'à appliquer aux nouveaux aliénés la protection déjà instituée pour les *furiosi*. C'est ce qu'on fit, sauf sur un point. On n'admit pas, en effet, pour les *mente capti*, la curatelle légitime établie par les XII Tables à l'égard des *furiosi*. On l'écarta comme ne répondant plus à l'organisation nouvelle de la famille et de la société, et M. A. a montré ailleurs [1] que les *furiosi* eux-mêmes finirent par échapper à la curatelle légitime pour être soumis à la curatelle dative, de telle sorte que, même sur ce point, l'institution fut à la fin unifiée.

La seconde étude se rapporte à la Prodigalité. Le droit romain reconnut à une certaine époque deux sortes de prodigues.

La première sorte de prodigues était bien antérieure à l'autre,— bien antérieure même aux XII Tables qui ne firent que consacrer la coutume sur ce point. La curatelle de ces prodigues était établie dans l'intérêt de la famille, confiée aux agnats et aux gentils, et ne rendait incapable qu'en ce qui concernait les *bona paterna avitaque*, c'est-à-dire les

1. *Nouv. Rev. hist. du dr. franç. et étrang.*, année 1891, p. 310 et s.

biens reçus dans l'héritage paternel *ab intestat*. M. A. a fait une courte et judicieuse critique des restitutions proposées du texte des XII Tables : il ne cherche, du reste, point à leur en substituer une. Dans ces questions délicates, le doute est encore ce qu'il y a de plus sûr. Il ne faut pas vouloir en savoir trop. Mais un peu plus loin, il cherche à résoudre la question des *bona paterna avitaque*. Pourquoi exiger, pour que la curatelle pût être établie, que le prodigue ait reçu ces biens dans la succession paternelle *ab intestat?* M. A. rejette un certain nombre d'explications. Je ne dirai un mot que d'une seule, celle de M. Accarias qui, généralisant la solution donnée pour le prodigue, soutient qu'il n'existait ni curatelle, ni tutelle légitime, toutes les fois que l'incapable avait été institué héritier par son père. Il est certain qu'en ce qui concerne les pupilles cette solution ne saurait être admise. Mais je me demande si elle ne serait pas plus exacte pour les femmes; car, enfin, celles-ci ne sont pas incapables en fait, elles ne sont en tutelle que dans l'intérêt de la famille. Si elles ne peuvent se marier sans l'*auctoritas tutoris*, c'est pour que ces biens ne soient pas enlevés à sa famille. Il est assez naturel qu'il ne s'agisse ici que des biens de famille. En outre, je ne sais si M. A. tient suffisamment compte du dernier membre de phrase par lui cité de la *Laudatio Thuriæ :* « nam etsi patris testamen- « tum ruptum esset, tamen iis qui intenderent (non esse id) jus, quia « gentis ejusdem non essent. » Cela n'implique-t-il pas que si les adversaires de Thuria eussent été ses gentils, la tutelle leur eût été dévolue? Du reste, quoi qu'il en soit de cette question, la généralisation de M. Accarias n'est pas une explication. Qu'on assimile ou non la femme *sui juris* au prodigue à ce point de vue, reste toujours à se demander pourquoi il fallait, pour qu'il y ait lieu à protection, que les biens de famille fussent parvenus à l'incapable par une succession *ab intestat?* L'explication, M. A. la cherche dans la conception primitive de la propriété romaine. C'est, d'après lui, quand l'*heredium* devint aliénable que l'on dut prendre des précautions contre ceux qui dissipaient ce patrimoine. Mais à ce moment la tutelle testamentaire n'existait point. Voilà pourquoi la coutume et la loi n'eurent pas à s'occuper de l'héritier testamentaire. Plus tard, celui-ci fut, en cas de prodigalité, mis en curatelle dative. Mais dans l'intervalle que se passa-t-il? M. A. suppose — à tort, je crois — que les héritiers testamentaires avaient été assimilés aux héritiers *ab intestat* (p. 121).

La seconde sorte de curatelle, — et c'est là sans doute la partie la plus originale de l'œuvre de M. Audibert — fut, d'après lui, l'œuvre de la jurisprudence qui ne la déduisit pas, comme l'a soutenu M. Voigt, de la loi des XII Tables, mais la greffa, en quelque sorte, sur la curatelle du *furiosus*. Et cela M. A. l'établit en se fondant sur un texte d'Ulpien (fr. 1. D. XXVII. 10) où les deux sortes de curatelle des prodigues sont nettement opposées et sur une quantité d'autres textes où la curatelle dative du prodigue est comparée avec celle du fou, en est rap-

prochée dans ses effets, et lui est presque assimilée (voy. p. 154 et s.). Toute cette partie de l'étude de M. Audibert, à laquelle je me range bien volontiers, est fort intéressante.

L'intérêt décroît un peu dans la seconde partie, où certaines questions secondaires reçoivent un développement exagéré qui nuit à la bonne ordonnance du livre et rompt la juste proportion de ses divers éléments. Je n'insisterai pas sur cette partie où il est traité des effets des deux espèces de curatelle. Qu'il me suffise de dire que M. A. admet, comme l'avaient déjà fait en France MM. Labbé et Gérardin, que le *consensus curatoris* est étranger à la curatelle du prodigue.

En somme, les Études que M. Audibert présente aux lecteurs lui font honneur. La méthode est bonne, presque tout à fait dégagée de la vieille discussion juridique, inutile et fastidieuse. La langue est claire et bien française, ce qui est rare dans les actuels livres consacrés au droit. Alors même qu'on ferait certaines réserves, il y a profit à lire ce volume.

J. DECLAREUIL.

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, herausgegeben, von O. von GEBHARDT und Ad. HARNACK :

608. — **VII, 3-4. Apollinarios von Laodicea, sein Leben und seine Schriften.** Nebst einem Anhang : Apollinari Leodiceni quae supersunt dogmatica ; von Dr. Ioh. DRAESEKE. Leipzig, Hinrichs, 1892, XIV-494 p. Prix : 16 m.

609. — **VIII, 3. Die katholischen Briefe.** Textkritische Untersuchungen und Textherstellung, von Bern. WEISS. Leipzig, Hinrichs, 1892, VI-230 p. P. : 7 m. 50.

610. — **VIII, 4. Die griechische Uebersetzung des Apologeticus Tertullians. Medicinisches aus der aeltesten Kirchengeschichte.** Von Ad HARNACK. Leipzig, Hinrichs, 1892. 152 pp. Prix : 5 m.

Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis :

611. — **Vol. XXV. S. Augustini operum sectionis VI pars II.** Rec. Jos. ZYCHA. Vindobonae et Pragae, Tempsky ; Lipsiae, Freytag, LXXXVI-801-997 pp. in-8. Prix : 7 m. 60.

Sammlung ausgewæhlter kirche — und dogmengeschichtlicher Quellenschriften von G. KRUEGER :

612. — **Heft III. Tertullian, De praescriptione haereticorum** ; herausgegeben von Erw. PREUSCHEN. Freiburg i. B. 1892. Mohr ; XI-78 pp. Prix : 1 m.

613. — **Heft. IV. Augustin. De catechizandis rudibus**, hsgg. von Ad. WOHLFHARD. Freiburg, 1892 Mohr, XI-78 pp. Prix : 1 m. 40.

614. — **Studia biblica et ecclesiastica.** Essays chiefly in Biblical and Patristic criticism, by members of the University of Oxford. III. Oxford. Clarendon Press, 1891. 325 pp. et 5 planches. In-8.

I. — M. Draeseke est l'auteur d'études patristiques réunies récemment en volume [1] et qui témoignent qu'au fond du Holstein, dans une

---

1. *Gesammelte patristische Untersuchungen*, Altona et Leipzig, 1889 ; cf. l'article de C. Weyman dans la *Byzantinische Zeitschrift*, 1892, p. 155.

petite ville sans ressources littéraires, on peut mener de front l'enseignement et l'étude de délicats problèmes d'histoire ecclésiastique. Il consacre maintenant tout un ouvrage à Apollinaire de Laodicée. Intimement lié avec saint Athanase et adversaire déclaré de l'arianisme, ce personnage finit par exposer des doctrines assez voisines de l'erreur qu'il avait combattue. Les orthodoxes s'en vengèrent en supprimant ses écrits. Mais les partisans d'Apollinaire réussirent à en sauver une partie en les plaçant sous des noms catholiques. Déjà Caspari avait restitué à Apollinaire le traité κατὰ μέρος πίστις, attribué à Grégoire le thaumaturge; la prétendue confession de saint Athanase, περὶ τῆς σαρκώσεως τοῦ θεοῦ λόγου; et quatre pièces données comme l'œuvre de Julius, évêque de Rome : περὶ τῆς ἐν Χριστῷ ἑνότητος τοῦ σώματος πρὸς τὴν θεότητα, une lettre à Denys, le traité πρὸς τοὺς κατὰ τῆς θείας τοῦ λόγου σαρκώσεως ἀγωνιζομένους προφάσει τοῦ ὁμοουσίου et la lettre encyclique : πέπεισμαι μέν, ἀγαπητοὶ ἀδελφοί... [1] Voici les ouvrages que M. D. fait entrer à son tour dans cette liste : : le λόγος παραινετικὸς πρὸς Ἕλληνας, publié dans les œuvres de saint Justin; 2° le traité Ἀντιρρητικὸς κατ' Εὐνομίου, ajouté aux trois livres authentiques de saint Basile sur le même sujet; 3° les trois premiers dialogues sur la sainte Trinité, mis avec quatre autres, de provenance diverse, sous le nom de saint Athanase et ordinairement attribués à Théodoret par les modernes; 4° le grand ouvrage d'Apollinaire sur la Trinité, qui n'est autre que la forme abrégée de l'ἔκθεσις πίστεως ἤτοι περὶ τριάδος, un autre apocryphe de saint Justin; enfin, 5° M. D. reconstruit presque entièrement le traité de l'incarnation, à l'aide des fragments et surtout de la réfutation de saint Grégoire de Nysse; et 6° il démontre l'authenticité de la correspondance qui porte les noms d'Apollinaire et de saint Basile. Ainsi se reconstitue l'ensemble des œuvres dogmatiques d'un des théologiens les plus éminents du IVe siècle. Le procédé à la faveur duquel la plupart d'entre elles ont été conservées nous est attesté formellement par un texte de l'empereur Marcien; une soixantaine d'années après la mort d'Apollinaire, en 452, il parle, dans une lettre aux moines d'Alexandrie, de certains personnages « qui libros Apollinaris non dubitauerunt plebi dispergere, uocabula sanctorum patrum eis attitulantes, quatenus ad plenum simplicium mentes sua falsitate deciperent ». On peut rapprocher de ce texte [2] un passage de Rufin qui raconte que des hérétiques qui blasphémaient le Saint-Esprit avaient inséré un traité de Tertullien ou de Novatien sur la Trinité dans le *corpus* des œuvres de saint Cyprien et répandu dans tout Constantinople les exemplaires ainsi falsifiés « ut exiguitate pretii homines illecti

---

1. *Alte und neue Quellen zur Geschichte des Taufsymbols und der Glaubensregel* 1879, Christiania, pp. 98-120 et 168, n. 37.

2. Cité par M. Draeseke, p. 31.

ignotos et latentes dolos facilius compararent [1] ». La tactique était donc assez habituelle.

Mais ce n'est pas seulement le recueil des œuvres d'Apollinaire que restitue M. Draeseke. C'est sa vie, surtout la chronologie de ses écrits. Le traité de la Trinité est placé avant 378 ; vers 375, apparaissent déjà les vues qui feront bientôt douter de l'orthodoxie d'Apollinaire, et, de cette année-là même, est le traité κατὰ μέρος πίστις. Je ne suivrai pas M. D. dans le détail de ses discussions. Qu'il suffise de signaler la démonstration, à mon avis convaincante, de l'authenticité de la paraphrase métrique des Psaumes. Cet ouvrage, qui est omis dans l'édition ainsi que toutes les œuvres scripturaires, aurait été composé de 378 à 382. Ce serait une des dernières d'Apollinaire, puisqu'il passe dans le repos les dernières années de sa vieillesse. Il mourut vers 390, presque centenaire.

M. Draeseke a fait suivre ces dissertations de la réimpression des œuvres identifiées et des fragments, et d'un commentaire écrit en latin. Il s'est contenté d'ailleurs de reproduire les textes déjà imprimés, puisqu'il n'a pu étudier les manuscrits. Ce ne doit pas être un sujet de regret pour lui : son ouvrage apporte assez de nouveau.

II. — L'édition des lettres catholiques de M. Bern. Weiss est précédée d'une longue étude sur les mss. Ils forment trois séries : le Vaticanus, les trois autres mss. en onciale et trois mss. plus récents. La conclusion est que l'on doit observer une attitude éclectique, tout en se guidant surtout d'après les plus anciens témoins de la tradition. Il est à craindre que M. Weiss se soit laissé trop séduire par des combinaisons mathématiques, d'une rigueur seulement apparente. Le compte des bonnes leçons en particulier ne prouve rien, puisqu'il faut avant tout essayer de rétablir la filiation des mss. et qu'en ce cas les fautes sont les seuls renseignements utiles.

III. — Le fascicule suivant des *Texte und Untersuchungen* est consacré par M. Harnack à deux objets très différents. Eusèbe cite cinq fois l'Apologétique de Tertullien, non pas directement, mais d'après une version grecque. C'est un des rares ouvrages latins que les Grecs aient alors traduits. Car l'auteur n'est pas un latin : la langue est facile et correcte, exempte de latinismes. Certaines expressions n'ont pas été bien comprises, comme *litterae* (*Apol.* 5), traduit par ἐπιστολάς, alors qu'il n'est question que d'une lettre. D'un autre côté, la traduction est ancienne ; car, au lieu de rendre *sacramenta* par μυστήρια, l'anonyme a passé le mot. Ce qui est encore plus intéressant, c'est que le traducteur a connu le texte de la lettre de Pline sur les chrétiens et s'en est servi pour modifier l'exposé de Tertullien (*Apol.* 2); en réalité, ce n'est plus Tertul-

1. Rufin, *De adulteratione librorum Origenis*, P. G., XVII, 628 c. Cf. les autres faits du même genre cités par Rufin, *ib.*, passim.

lien, mais Pline, qu'il traduit en ce passage. Ainsi nous avons pour cette lettre trois témoignages distincts : Tertullien, l'Apologétique grec et saint Jérôme; car ce dernier s'est manifestement reporté au document en même temps qu'il consultait Tertullien et traduisait la chronique d'Eusèbe. Au contraire, l'auteur des actes romains du martyre de saint Ignace n'est pas un témoin indépendant, car il a tiré son récit de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe (pp. 24-28). On peut conjecturer que la traduction de l'Apologétique a été faite entre 197 et 218, par un homme d'une portée d'esprit ordinaire, mais versé dans la philosophie grecque. M. H. a songé à Jules l'Africain et habilement groupé toutes les vraisemblances en faveur de cette solution. Il se propose de revenir sur ce problème en examinant à nouveau la question de la rédaction grecque des actes de Perpétue et de Félicité.

Dans la seconde étude il a groupé tout ce qu'on peut trouver de renseignements sur la médecine dans l'ancienne histoire ecclésiastique : médecins chrétiens, à la tête desquels figure naturellement saint Luc; diététique et thérapeutique; exorcismes; M. H. termine en mettant en lumière le côté curatif, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la mission du Sauveur et de l'Évangile, tel qu'on peut le faire d'après les textes, très caractéristiques, l'histoire et les institutions. L'agrément et la variété des matières rendent cet opuscule d'une lecture attrayante quoique l'érudition y soit aussi profonde que dans tout ce qui sort de la plume de M. Harnack.

IV. — M. Zycha a publié la seconde partie de la section des œuvres de saint Augustin réservée à la polémique contre les Manichéens. Aux traités précédemment publiés [1], viennent donc se joindre : *Contra Felicem libri duo, de Natura boni liber, Secundini Manichaei ad sanctum Augustinum epistula, contra Secundinum liber;* en appendice, *Euodii de fide contra Manichaeos, Commonitorium Augusti quod fertur.* Le fascicule contient en outre un *index scriptorum*, où n'est relevé aucun des nombreux passages d'écrits manichéens cités de part et d'autre, et l'introduction, consacrée à une description superficielle des manuscrits. Suivant l'usage, il n'y a pas de table des matières; lacune plus regrettable et moins ordinaire dans les volumes de la collection viennoise, l'éditeur ne s'est pas imposé la tâche ingrate et si utile d'un *index nominum et rerum* et d'un *index uerborum et locutionum :* les historiens et les grammairiens sont renvoyés dos à dos. A ces omissions qui sautent aux yeux, se joignent d'autres négligences plus graves : profusion de fautes d'impression, mss. désignés par une lettre dans l'apparat et par une autre dans la description, citations de l'Écriture non relevées, disposition défectueuse de l'apparat qui le rend inutile, renseignements abondants sur des vétilles et silences inquiétants aux passages délicats, collations inexactes. J'aurai fini en ajoutant que

1. Cf. *Rev. cr.*, 1891, II, 159.

M. Zycha consacre deux pages de son introduction à exposer que les Bénédictins de Saint-Maur étaient des hommes négligents servis par d'heureux hasards.

V-VI. — Il est malheureusement difficile de porter un jugement plus favorable sur les volumes de la collection dirigée par M. Krüger. Au moins s'ils sont peu soignés, ils ne prétendent pas à cette valeur scientifique que devraient présenter toutes les éditions publiées par l'Académie de Vienne. Mais il est un mérite nécessaire à toute publication de texte, c'est la correction. Or les fautes sont vraiment trop nombreuses [1]. Bien des passages de l'Écriture ont passé inaperçus dans le *De catechizandis rudibus*; ce ne sont pourtant pas des moins connus [2]. Enfin, il vaudrait mieux ne pas parler de critique de texte que de donner un appendice semblable à celui qui se trouve à la fin du *De catechizandis rudibus*. Il témoigne de la plus naïve ignorance. Sans doute, c'est le besoin de relever la réputation de la collection qui a conduit à annoncer comme cinquième fascicule : *Leontios von Neapolis, des Leben des Johannes Eleemon, zum erstenmal herausgegeben und commentirt von Gelzer*. Mais ne sort-on pas du cadre fixé d'abord? Enfin ne chicanons pas trop, si nous avons un bon livre.

VII. — Le troisième volume des *Studia biblica* est composé de six essais : 1° Neubauer, *the Introduction of the Square Characters in Biblical Mss.* : très importante étude qui renouvelle un chapitre de l'histoire de l'écriture; 2° Ch. Gore, *the argument of Romans IX-XI* : pénétrante analyse du procédé d'argumentation propre à saint Paul; 3° G.-H. Gwilliam, *the Materials for the Criticism of the Peshitto New Testament* : examen de vingt-trois mss. syriaques préparatoire à une édition critique; 4° F.-H. Woods, *an Examination of the New Testament Quotations of Ephrem Syrus* : recherches sur les rapports des citations

---

1. Tertull., *De praescr.*, p. 3, 10 *plantum*, lire : *plantam*; 31, 2 *fructice*, lire : *frutice*; 35, 13 *aedificient*, lire : *aedificent*. — Aug., *De catech.*, p. 2, 2 *abiuuari*, lire : *adiuuari*; 2, 3 *douota*, lire : *deuota*; 6, 20 *rententi*, lire : *retenti*; 7, 17 *inipsis*, lire : *in ipsis*; 10, 15 *catechizandis*, lire : *catechizantis*; 11, 15 *miracolorum*, lire : *miraculorum*; etc. Je ne crois pas qu'on ait la prétention de faire passer quelques-unes de ces coquilles pour des vulgarismes de saint Augustin.

2. P. 5, 19 *conscientia bona et fide non ficta*, 1. Tim. I. 5; 6, 21-22 *illis obligati sunt pedes, et ceciderunt, nos autem surreximus et erecti sumus*. Ps. XIX, 9 (la vulgate ne donne pas *pedes*; cette rédaction est celle du Pseudo-Prosper, *De promiss.*, P. L., LI, 786 B; s. Cyprien (*ad Fort.*, X, p. 332, 12 Hardel) donne *illis* (Hardel a eu tort d'adopter *illi*) *copulati sunt pedes...... exsurrimus ....*) 6, 25 *ipse est caput corporis Ecclesiae*, expression prise textuellement de Col. I, 18, et non de Eph. V, 23; 7, 1-4 *quapropter omnia quae ante scripta sunt, ut nos doceremur scripta sunt, et figurae nostrae fuerunt, et in figura contingebant in eis; scripta sunt autem propter nos, in quos finis saeculorum obuenit* : morceau important pour la connaissance de la méthode de travail de saint Augustin; c'est la fusion de Rom. XV, 4 et I Cor. X, 11; 7, 7-8 *cum adhuc inimici essemus, Christus pro nobis mortuus est*, Rom. V, 8-9 (le verset 10 est cité à tort, la vulgate : *peccatores* au lieu de *inimici* de saint Augustin et des livres liturgiques); etc.

de saint Éphrem avec les versions syriaques et le Diatessaron de Tatien. Les deux derniers articles occupent près de la moitié du volume. M. R.-B. Rackham a eu l'heureuse idée de donner une édition critique des canons d'Ancyre, d'après quarante-quatre mss. grecs, huit mss. de la Συναγωγή de Jean d'Antioche, trois du commentaire de Zonaras, quatre du commentaire de Balsamon. De plus sont rapprochées du grec deux versions syriaques et une version arménienne, dont la traduction latine est publiée en entier. L'édition serait complète si M. Rackham avait essayé d'établir le texte critique de la traduction latine. Dans la dernière dissertation, M. W. Sanday s'est occupé de la liste stichométrique de Cheltenham publiée jadis par M. Mommsen. Il est regrettable que le travail de M. Sanday remonte à 1886. Car depuis, M. Mommsen a retrouvé dans un ms. de Saint-Gall un peu moins ancien un autre exemplaire de la même liste. Dans l'ensemble, cette liste présente le canon africain. Le fait que dans le ms. de Cheltenham, on a : *epistulae Iohannis IIII, | uersus CCCI, una sola | epistulae Petri II, uersus CCC | una sola*, trahit des divergences conformes à cette hypothèse [1]. C'est en vain que récemment on a essayé de tirer une conclusion différente de l'omission des mots *una sola* dans le ms. de Saint-Gall [2]. Ils étaient inexplicables pour un copiste du IXe siècle et il est naturel de supposer qu'il les a supprimés. Le ms. de Cheltenham nous a transmis la liste primitive avec les surcharges qu'elle portait à une date voisine de sa rédaction [3]. Toute cette étude offre le plus grand intérêt, non seulement pour les théologiens, mais pour les paléographes et les philologues. Le seul défaut de M. Sanday est de manquer parfois de décision, ainsi dans la question des *Testimonia* de saint Cyprien [4]. Dans l'ensemble, ce volume est digne des précédents et de l'université d'Oxford. Cette publication serait parfaite, si elle paraissait à une date plus rapprochée de celle de la rédaction des articles.

Paul Lejay.

---

615. — H. Howorth. **History of the Mongols from the IX th to the XIX th century.** Part III The Mongols of Persia 8° London, 1888, 776 p.

Quoique daté de 1888, il n'y a guère qu'un ou deux ans que ce gros volume, peu accessible à raison de son prix et par suite peu répandu, a

---

1. Loisy, *Histoire du canon du Nouveau Testament*, 185.
2. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1892, 365 (Hilgenfeld).
3. C'est en somme la conclusion à laquelle arrive aussi M. Turner dans les notes qu'il a ajoutées au travail de M. Sanday.
4. A la fin de la note jointe à la liste stichométrique, je lirais : *per singulos libros, computatis syllabis numero XVI, posui (posui numero XVI ms.) uersum Virgilianum. Omnibus* (ponctuation d'Hilgenfeld) *libris numerum adscribsi*. Je crois le commencement altéré, car *sed et alibi* doit s'opposer à *in urbe Roma*; il y a là une perturbation grave et probablement une lacune.

pu être consulté par les quelques rares savants, historiens ou orientalistes, qui s'occupent des Mongols. Cette troisième partie est en réalité le tome *quatrième* d'une vaste histoire des Mongols entreprise par Sir H. Howorth en 1876, immense amas de matériaux, *rudis..... moles*, difficiles à consulter, et qui, par cela même, n'a pas rendu au chercheur tous les services que l'on était en droit d'espérer. Le défaut de plan, le manque de table à la fin de chaque volume, la longueur démesurée des chapitres, l'*absence presque continuelle de date* rendent la lecture de cet ouvrage pénible et décourageante. Et pourtant que de choses, que de renseignements importants sont contenus dans ces quatre volumes compacts! Car il faut aussi rendre justice au zèle et à la patience de l'auteur et reconnaître la somme immense de travail et de compilation qu'il a fournie.

Le quatrième volume qui nous occupe est en progrès sur les autres: les fautes d'impression et les erreurs sont presque insignifiantes à côté de celles des volumes précédents. Les références bibliographiques sont bien au bas des pages mais les notes proprement dites sont à raison de leur longueur rejetées à la fin des chapitres; c'est le système allemand des *Excursus* et des *Beilagen*, et plusieurs de ces Notes sont forts importantes.

Le chapitre premier sous le titre de *Prédécesseurs d'Houlagou* (M. H. écrit *Khulagu* suivant l'orthographe mongole) est l'histoire des Grands Khans mongols (Ogotaï, Gouïouk et Mangou) en Perse, depuis la mort de Gengiskhan jusqu'à l'avènement des Houlagides, 1227-1252. Les chapitres II à XI contiennent l'histoire des Houlagides ou Ilkhans sous un ensemble de près de six cents pages, et les chapitres XII et XIII traitent des Djelaïrides et des diverses dynasties ou principautés qui se formèrent au XIVe siècle sur les débris de l'empire Ilkhanien. Pour cette portion de l'histoire des Mongols, Sir H. a mis à contribution les excellents ouvrages de D'Ohsson (1834), de Hammer-Purgstall (1843), Le Rashid eddin de E. Quatremère (1836), la récente traduction du Tabakât-i-Nasiri (1881) et les historiens arméniens et géorgiens contemporains des ravages et des déprédations que leurs malheureux pays ont eu à subir de la part des Mongols. La Chronique géorgienne notamment, traduite en français par M. Brosset en 1849, contient beaucoup de détails très précieux sur l'histoire des contrées caucasiennes au XIIIe siècle.

Si les hordes mongoles ont exercé d'effroyables ravages en Asie-Mineure et dans l'Europe orientale au moment de leur apparition, il faut reconnaître aussi que, une fois installés et régulièrement établis dans les pays musulmans, ces farouches dévastateurs se sont policés au contact de la civilisation arabe qui était alors dans tout son éclat. Leurs souverains apprirent l'arabe, se firent musulmans, plusieurs d'entre eux même chrétiens, attirèrent à leur cour les littérateurs, les alchimistes, les mathématiciens, les astronomes arabes. Quelques-uns comme Arghoun et Ghazan, furent de grands réformateurs. Tout en étant en

guerre perpétuelle avec les sultans d'Égypte ou d'Asie Mineure, ils s'occupaient de réorganiser à l'intérieur, l'administration de la justice, des impôts, du cadastre. Rashid eddin nous a conservé à cet égard le texte même de plusieurs ordonnances, yarliks et païzehs qui témoignent d'une organisation puissante et d'une civilisation avancée. Il faut savoir gré à M. H. de n'avoir pas négligé ce côté généralement peu connu de l'histoire mongole; il a de même eu le soin de traiter avec des développements convenables des relations que les princes mongols ont eues avec l'Occident. Depuis les beaux mémoires d'Abel Remusat et depuis la publication des textes originaux des différents voyages exécutés en Asie par les marchands et les missionnaires italiens aux XIIIe et XIVe siècles, cette histoire des rapports de l'Europe franke avec l'Asie antérieure, la Tartarie et la Chine, est aujourd'hui très bien connue. M. H. nous a donné une analyse suffisante des voyages de Carpin (1245); d'Anselme de Lombardie en Perse, auprès de Baïtchou, en 1247; de Rubruquis, en 1253; près du grand Khan Mangou; de Marco-Polo, le plus célèbre de ces explorateurs, 1260-1295; de Monte Corvino, auprès d'Arghoun et en Chine, 1291-1305; et enfin d'Odoric de Pordenone, 1318-1330, à la cour d'Abou-Saïd, un des derniers Ilkhans de la Perse. La correspondance épistolaire et les relations diplomatiques avec le Pape et les rois de France et d'Angleterre sont également mentionnées dans le volume que nous analysons, et c'est là un des côtés les plus intéressants et des plus curieux de cette époque.

Les monnaies d'argent et de cuivre des Houlagides sont nombreuses; celles en or sont beaucoup plus rares. M. Howorth a mis à profit pour ses études, la belle collection du British Museum qui est connue par le Catalogue qu'en a dressé S. L. Poole en 1881, ainsi que les travaux de Fraehn et Tiesenhausen; tous ces documents sont d'une grande importance pour fixer la chronologie, parfois un peu incertaine, des divers souverains mongols et des petites dynasties. Indépendamment des réformes administratives dont nous avons parlé plus haut, il faut signaler la création d'une sorte de billet de banque ou *tchao* à l'instar de la Chine, qui a circulé en Perse, en Asie-Mineure et jusqu'en Arménie et en Géorgie à la fin du XIIIe siècle, et l'institution d'une ère nouvelle dite *ère ilkhanienne* destinée à mettre de l'ordre dans les deux calendriers solaire et lunaire alors usités en Perse et dont l'emploi jetait le désordre et la confusion dans les affaires et la chronologie. La plupart de ces créations et de ces réformes disparurent avec les derniers débris des empires Ilkhanien et Djélaïride devant les hordes sanglantes de Tamerlan en 1360. C'est là que s'arrête le quatrième volume. La suite doit contenir l'histoire des Timourides en Asie centrale et probablement aussi celle des Babérides ou grands Moghols de l'Inde. Un délai de dix ou quinze ans n'est pas de trop pour mener à fin cette longue entreprise. C'est alors seulement que nous posséderons l'index général que l'auteur nous a promis et qui, s'il est complet, pourra permettre au travailleur d'utiliser, sans trop

perdre de temps en recherches, toutes les indications amoncelées dans cette vaste histoire.

E. Drouin,

---

616. — **Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576 1583)**, par P. L. Muller et Alph. Diegerick. Tomes II-III. S'Gravenhage, M. Nijhof, 1890-91. x, 654, xi, 694 p. in-8.

Nous avons parlé déjà de la collection de documents publiée par MM. P. Muller et Diegerick [*Revue*, 1890, nº 550], et relative aux rapports politiques établis entre la France, et plus particulièrement entre François d'Anjou et les Pays-Bas, durant les premières années de la « grande rébellion ». Nous avons dit alors quelques mots de la composition de ce recueil et de la méthode suivie par le savant professeur de Leyde et par le conservateur des archives de Gand, pour amasser, au prix de longues et pénibles recherches, toutes les pièces qui se rapportaient, même de loin, au sujet spécial de leurs études. Ils sont restés fidèles naturellement à cette méthode dans ces deux nouveaux volumes, dont l'un renferme les documents relatifs aux troubles des *Malcontents* et des Gantois, de septembre 1578, jusqu'au premier départ d'Anjou (février 1579); l'autre les pièces, qui se rapportent aux événements compris entre le mois de février 1579 et celui de janvier 1581. L'amoncellement de tant de documents ne laisse pas que de former une masse un peu touffue; on a quelque peine à dégager une impression générale, exacte et précise à la fois, de la lecture de tant de correspondances si diverses et d'importance parfois très inégale. Sous ce rapport le plaidoyer *pro domo* des savants éditeurs n'est pas absolument inutile [1]; on voit bien qu'ils ont éprouvé un sentiment assez analogue au nôtre, et cependant il leur était autrement facile de se reconnaître dans ce vaste fouillis de documents, qui, pour eux, n'ont point de mystères, qu'ils se rattachent à l'histoire générale, diplomatique, militaire ou locale. Mais ils plaident si chaleureusement et si ingénuement à la fois le chagrin que leur aurait causé l'abandon d'une partie des richesses récoltées avec tant de peine dans tant de dépôts publics, qu'on n'a pas le courage vraiment de leur faire un reproche de cet excès de richesses, encore que plus d'un de ces documents aurait pu être supprimé sans nous priver, au point de vue de l'histoire politique générale, de renseignements d'une importance véritable. Nous ne nous plaindrions pas, ou du moins pas si haut, si les éditeurs avaient bien voulu résumer dans une *Introduction* sommaire les résultats nouveaux acquis pour chacun de leurs nouveaux volumes. Ils auraient ainsi notablement facilité la tâche du lecteur ; mais si leurs notes sont savantes et judicieuses, elles sont peut-être un peu trop rares, et l'on n'a pas immédiatement l'idée non plus de chercher à la fin du volume,

1. Dans la préface du tome II.

aux *Appendices*, les éclaircissements qu'on désirerait trouver à la première page.

Cela dit, plutôt d'ailleurs par une sympathie pour les historiens futurs que pour articuler un grief véritable, nous serons les premiers à proclamer que l'historien des vingt-cinq dernières années du XVI^e^ siècle trouvera bien des pièces utiles et curieuses dans ces deux nouveaux volumes. Le *héros* même du recueil — si ce mot n'était ici une trop violente ironie — ne gagne pas, il est vrai, à être étudié de plus près. Encore que son envoyé, M. de Villeroy, haranguant les États-Généraux, le comparât à « Codrus, Décius et Moyses, dédiant sa propre vie pour notre salut » (II, p. 67), et qu'un autre diplomate, Des Pruneaux, moins compromettant, le plaçât « comme Crassus, entre Pompée et César » (II, p. 362), il n'en était pas moins un bien faible politique, et, par dessus tout, un parfait malhonnête homme. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les documents qui se rapportent, par exemple, à l'affaire de Mons, dont il dut s'enfuir, le 26 décembre 1578, après avoir essayé en vain de s'en emparer par une véritable trahison [1]. On ne peut s'expliquer la longue patience des États-Généraux vis à vis d'un candidat semblable, que par le besoin qu'ils avaient de l'appui de la France et par l'espoir fallacieux qu'ils nourrissaient de l'obtenir à ce prix. Rien aussi ne montre mieux l'intelligence politique et l'abnégation patriotique de Guillaume d'Orange que les efforts tentés par lui pour ramener en Flandre ce prince fugitif, après que les autres combinaisons eurent échoué par l'avortement du congrès de Cologne. Mais même son influence si considérable ne put rallier qu'une majorité des voix en faveur d'Anjou (août 1580), tant un instinct profond avertissait les États-Généraux de se méfier de ce maladroit adepte de Machiavel. Le troisième volume de MM. Muller et Diegerick s'arrête au traité de janvier 1581, par lequel le duc d'Anjou obtenait, sous certaines conditions, la souveraineté des Pays-Bas [2]. Ils nous annoncent que, grâce à l'abondance des pièces déjà réunies et de celles qu'ils comptent bien trouver encore, un quatrième tome, peut-être même un cinquième, paraîtront plus tard. Qu'ils y mettent une savante et lucide introduction, comme ils savent les faire (voy. le *premier* volume), et nous les recevrons avec grand plaisir, quelque

---

1. Voy. à ce sujet (II, p. 431-440) une longue polémique contre M. Kervyn de Lettenhove, dont nos auteurs ont eu si souvent déjà l'occasion de rectifier les affirmations plus catégoriques que documentées. On en trouvera encore d'autres exemples, III, p. 148, 606, etc.

2. Parmi les pièces de ce volume nous signalerons comme les plus intéressantes et les plus importantes, à un point de vue général, les *Articles* arrêtés à Anvers avec le duc, le 11 août 1580; les relations des envoyés des États-Généraux (parmi lesquels se trouvait Marnix de Sainte-Aldegonde), datées de Tours, le 9 et 10 septembre 1580; les *Articles* conditionnels de Plessis-les-Tours, du 19 septembre 1580, avec la longue et savante notice qui s'y rapporte (p. 480-494); le long rapport de Marnix au prince d'Orange, rédigé à Coutras, le 17 décembre 1580; les *Déclarations* du duc d'Anjou, données à Bordeaux, le 23 janvier 1581, etc.

nombreux qu'ils soient, bien que tant de volumes nous semblent, à parler franc, un peu trop d'honneur pour les faits et gestes de ce rejeton si peu sympathique d'une race dégénérée.

R.

---

617. — **La réforme de l'éducation en Allemagne au XVIII^e siècle.** Basedow et le Philanthropinisme, par A. Pinloche, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lille ; Paris, Armand Colin, in-8 de VIII et 537 p.

— **La Chalotais** als erster Vorkaempfer der weltlichen Schule. (Extrait du *Pædagogium*, 13e année, 6e numéro), par le même (16 pages).

L'ouvrage de M. Pinloche sur la réforme de l'éducation en Allemagne se partage en trois livres. Le premier traite de Basedow et de son œuvre pédagogique, et contient lui-même une partie historique et une partie critique. Le second s'occupe des disciples de Basedow, soit fondateurs d'écoles comme Bahrdt, Salzmann et Rochow, soit écrivains et publicistes comme Campe, Trapp, Stuve et Villaume. Dans le troisième, enfin, l'auteur suit l'influence du philanthropinisme en Allemagne et dans les pays du Nord.

M. Pinloche, en faisant l'histoire du philanthropinisme, a dû se demander d'abord ce que le fondateur de l'école nouvelle pouvait avoir emprunté à ses devanciers ou à ses contemporains, et il est le premier qui soit arrivé, sur cette question, à des conclusions précises. Jusqu'ici on se bornait à rattacher vaguement Basedow à Rousseau ; on faisait de lui, selon l'expression de Jean-Paul, l'éditeur intellectuel de l'*Émile* en Allemagne. M. P. montre qu'il n'avait pas attendu la lecture de Rousseau pour sentir s'éveiller en lui la vocation pédagogique, ni même pour arrêter les points principaux de sa doctrine. Dès l'année 1746, dans une lettre qui se trouve en manuscrit à la Bibliothèque de Hambourg, et qui n'avait pas encore été publiée, Basedow, alors étudiant en théologie à Leipzig, insiste particulièrement sur les fonctions enseignantes qui accompagnent le pastorat. Mais ce qui est plus important, c'est que, dans une thèse soutenue en 1752, c'est-à-dire dix ans avant l'apparition de l'*Émile*, il préconise déjà une méthode d'enseignement *inusitatam eamdemquè optimam*, qui renonce aux anciens procédés scolastiques et s'adresse davantage aux sens et à l'imagination de l'enfant. Cette thèse, d'ailleurs mal écrite et sans intérêt par elle-même, avait échappé jusqu'ici aux recherches des pédagogues allemands ; M. P. a été assez heureux pour en trouver un exemplaire à la Bibliothèque nationale de Paris.

La définition la plus complète du système de Basedow se trouve dans l'ouvrage qu'il publia successivement de 1870 à 1874, et qui finit par avoir quatre volumes sous le titre général de *Elementarwerk*. On y reconnait l'influence de Locke et de Rousseau. Mais l'idée dominante, celle qui présida à la création du philanthropinisme, l'idée de l'éducation nationale, c'est-à-dire de l'éducation dirigée par l'État en dehors de

l'Église, était due à La Chalotais. M. P. insiste sur ce point, et sa démonstration nous semble inattaquable. Ce qui lui donne surtout raison, c'est la mauvaise grâce avec laquelle Basedow lui-même, répondant à une critique de Schlœzer, déclare « avoir appris avec plaisir dans l'*Essai sur l'éducation nationale* ce qu'il pouvait y apprendre », tout en ajoutant, « après réflexion », que, « des excellentes choses que dit La Chalotais, il n'y en avait aucune à laquelle il n'eût déjà pensé ».

Après avoir établi, avec plus de netteté qu'on ne l'avait fait avant lui, la filiation d'idées d'où sortit le philanthropinisme, M. P. ne fait aucune difficulté de reconnaître que la propagation de la doctrine fut due en grande partie à l'immense retentissement de l'*Émile*. Si Basedow trouva des adhérents et des souscripteurs, c'est qu'on le considérait comme un disciple de Rousseau. Dans le troisième livre, qui traite de l'influence des doctrines philanthropinistes, M. P. s'attache surtout à faire ressortir les mérites du chanoine de Rochow et de l'humaniste Gedike, utiles collaborateurs du ministre prussien, baron de Zedlitz. Mais peut-être, dans toute cette partie encore, conviendrait-il souvent de faire remonter jusqu'à La Chalotais et à Rousseau, dont les idées étaient connues en Allemagne, ce qui semble dû à l'action directe de Basedow. En somme, l'impression générale que l'on garde après avoir lu M. Pinloche, c'est que Basedow est un pédagogue surfait, qui surtout se surfaisait lui-même, qui a fort ingénieusement combiné les idées d'autrui, mais qui souvent aussi les a compromises par la manière dont il les mettait en œuvre.

A. Bossert.

---

618. — Ancona (Alessandro d') et Bacci (Orazio). **Manuale della letteratura italiana.** Tome I, 1re partie, et tome II. Florence, Barbèra, in-16 de xi-315 p. et 621 p., 1892 [1].

M. d'Ancona sait se faire tout à tous : écoliers, érudits, gens du monde, tous s'accordent à goûter la finesse et la sûreté de son goût, l'étendue, la solidité de sa science; mais d'ordinaire il travaille séparément pour eux. C'est pour les écoliers qu'il annote les Odes de Parini, c'est pour les érudits qu'il commente la Relation de voyage de notre Montaigne ou déroule l'histoire des Origines du théâtre italien, c'est pour les gens du monde qu'il écrit ces charmantes variétés historiques et littéraires où la malice et la grâce dissimulent de laborieuses, d'impeccables investigations; c'est pour eux encore, ou plutôt c'est pour la charité qui sollicite parfois son infatigable et souple talent, qu'il improvise dans ses moments de loisir les spirituels prologues en vers que les baigneurs d'Andorno applaudissent au profit des pauvres. Cette fois il a

1. Le premier volume, dont la première partie seule est publiée, est consacré au xiiie siècle; le deuxième embrasse le xve et entame le xvie. Chacun de ces volumes, y compris le supplément à paraître pour le premier volume, coûte 3 francs. La suite paraîtra dans quelques mois.

voulu contenter tout le monde à la fois et il y a réussi. Il vient de composer, en effet, avec la collaboration de M. Bacci, un recueil utile et agréable pour le simple amateur qui lit par plaisir, pour le savant qui lit par devoir, pour l'écolier qui lit par obéissance.

Tout au plus regretterai-je pour les collégiens que les notes soient exclusivement consacrées à l'explication des formes ou des phrases obscures ; on nous dit que c'est l'affaire du maître de signaler les beautés littéraires au cours de l'explication orale ; mais, outre qu'à ce compte on pourrait aussi s'en reposer sur lui de l'explication littérale, un livre scolaire est fait pour être, non seulement commenté en classe, mais lu par l'élève seul dans sa chambre de travail, et, comme il est d'expérience que les élèves les plus intelligents ne goûtent guère les belles choses que quand on les avertit par un mot d'y prendre garde, il ne faudrait pas hésiter à les avertir. Peut-être aussi, dans un livre qui s'adresse tout d'abord aux enfants, vaudrait-il mieux ne pas admettre autant d'écrivains d'ordre secondaire : pour nous sans doute ces auteurs forment autour des hommes de génie le cortège qui rehausse leur gloire, mais pour des enfants ce peut être la foule où ils se perdent. Mais, ceci dit, que de points par où ce recueil peut servir de modèle (ou de leçon) aux auteurs d'éditions classiques ! Tout d'abord le choix des morceaux est excellent, aussi bien pour les écrivains d'un rang inférieur que pour les autres. M. d'A. a raison de dire qu'en Italie on regarde quelquefois trop à la seule pureté du style et qu'il se propose au contraire de ne donner que des passages où le mérite du fond réponde à celui de la forme. Mais il pourrait aussi, dans l'endroit où il déclare qu'il a écarté tout ce qui choquerait la morale et la religion, ajouter que, sur cet article également, ses prédécesseurs n'avaient pas toujours eu assez de scrupule [1]. A cet égard il est inattaquable. Si, par la bouche des écrivains du XVI[e] siècle, il signale les désordres où l'Église romaine était tombée, il constate également par leur organe la nécessité de l'enseignement religieux. Il n'écarte pas systématiquement la poésie amoureuse, mais il en choisit soigneusement les exemples, et il prend garde que la plupart des pages de son Manuel respirent un bon sens délicat ou viril. Il fait aux classiques la belle part qui leur convient : Dante, Arioste occupent chacun plus de cent pages ; et, ce dont il faut féliciter vivement M. d'Ancona, il relie les passages qu'il leur emprunte par de courtes analyses, de sorte que l'élève qui a lu ces deux cents pages connaît véritablement, dans l'ensemble et dans les parties essentielles, la *Divine Comédie* et le *Roland Furieux*. Enfin il ouvre dans sa préface un avis des plus sages en proposant de suivre dans les lycées d'Italie un ordre tout différent de celui qu'on y a prescrit pour l'étude des auteurs ita-

---

1. Sur les qualités et les défauts ordinaires des livres scolaires de l'Italie, on nous permettra de renvoyer à notre livre récent : *L'instruction publique en France et en Italie au* XIX[e] *siècle*.

liens : il demande que dans la première des trois années qu'on y emploie, on commence par les écrivains les plus récents pour finir dans la dernière par les plus anciens. Il y a, en effet, un sérieux inconvénient à proposer trop tôt à la jeunesse des auteurs qui, antérieurs d'un, de deux, de trois siècles à nos classiques, s'éloignent beaucoup plus de notre manière de penser et d'écrire : « Chacun sait, dit M. d'Ancona, la répugnance, l'indocilité que les élèves de première année montrent pour l'étude de nos *trecentisti*... Ils en viennent à mépriser ces bons vieux auteurs qui pourtant, proposés au moment convenable, leur seraient si utiles. Si l'on acceptait notre proposition, les jeunes gens les aborderaient avec un esprit plus ouvert, un jugement plus formé, plus d'aptitude enfin à comprendre les variations de style et de langue que le cours des temps a rendues inévitables. Ils ne se rebuteraient plus des périodes pompeuses du XVIe siècle, ils ne se moqueraient plus de l'ingénuité du XIIIe et des construtions, des formes étranges qu'ils rencontrent dans les auteurs de ce temps-là. » L'ordre que propose M. d'A. est d'ailleurs celui qu'a suivi son collègue de l'Université de Rome, M. Luigi Ferri, dans les Morceaux choisis de Littérature italienne qu'il a publiés à la prière de la maison Hachette.

Pour les érudits, ce qui donne un prix singulièr à ce recueil, ce sont les notices littéraires sur les divers siècles et les notices biographiques sur les divers auteurs. Ici encore on pourrait, si l'on ne songeait qu'à l'intérêt des élèves, souhaiter plus de brièveté; car l'abondance des détails les embrouille quand elle ne les effarouche pas. Mais quel secours pour l'histoire et la critique que ces résumés substantiels de tous les ouvrages de valeur qui ont été composés dans ce siècle sur les écrivains marquants de l'Italie! Les Italiens ont beaucoup fait dans ces derniers temps pour faciliter les recherches d'érudition. Citons seulement les excellentes *Tavole storico-bibliografiche della letteratura italiana* de MM. Finzi et Valmaggi (Turin-Florence-Rome, Loescher, 1889) et cette vaste compilation si hardiment conçue par la Chambre des députés, et d'autant plus précieuse pour les heureux possesseurs des volumes qui ont déjà paru qu'elle n'a pas été mise dans le commerce, ce catalogue méthodique de tous les articles publiés sur tous sujets par toutes les Revues d'Europe [1]. Les notices du Manuel que nous annonçons offrent l'avantage de donner, outre une liste de lectures à faire, le résultat des livres les plus importants.

Enfin les simples dilettantes qui voudront acquérir par eux-mêmes une connaissance étendue et précise de la littérature italienne n'en trouveront jamais une meilleure occasion. Il y a encore, Dieu merci, parmi les hommes du monde instruits des personnes qui n'empruntent pas les opinions toutes faites et à qui le temps seul manque pour se former un

1. Des raisons financières ont fait interrompre cette publication. Souhaitons, pour la commodité des savants de toute nation, qu'on la reprenne bientôt!

avis, puisqu'on sait que nul n'a moins de loisir que ceux qui n'ont rien à faire. En peu d'heures passées dans la compagnie des meilleurs écrivains de l'Italie, ces personnes acquerront le droit de se prononcer en connaissance de cause sur le génie d'un des peuples qui ont davantage brillé dans les sciences et dans les lettres.

M. Bacci, le collaborateur de M. d'Ancona, est un professeur distingué du lycée de Prato, qui, quoique jeune encore, a fait depuis longtemps ses preuves : entre autres publications érudites, il a réédité la *Giampagolaggine* de Bertini et, à ce propos, étudié dans une préface, finement et agréablement écrite, l'histoire de la polémique littéraire en Italie au XVII[e] siècle; le commentaire de Pétrarque par Tassoni lui a fourni l'occasion d'une notice très intéressante où le lecteur français remarque particulièrement quelques pages curieuses sur l'étude de la poésie provençale en Italie à cette même époque. Il méritait le choix que M. d'Ancona a fait de lui et qui, nous l'espérons, lui portera bonheur.

Beaucoup d'autres érudits ont prêté leurs concours, soit pour l'indication des morceaux à citer, soit pour la rédaction des notes. On lira, par exemple, un morceau de M. Pio Rajna sur l'origine de la langue nationale. Le recueil que nous signalons présente donc un abrégé critique de la littérature et de la science italienne. C'est assez en dire l'importance.

Charles Dejob.

Monsieur le Directeur,

Notre ami et collaborateur, M. P. Viollet, a commencé à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres la lecture d'un mémoire sur la loi salique considérée comme loi de succession au trône. Autant que je puis en juger d'après la courte analyse donnée par les journaux, du commencement de ce mémoire, M. Viollet y développe des vues analogues à celles que je compte soutenir prochainement dans un article de la *Revue historique*. Ne voulant pas être soupçonné d'avoir été influencé dans mes conclusions par le travail de M. Viollet, je vous serais reconnaissant de donner accueil dans la *Revue critique* à un court résumé de mon étude.

15 décembre 1893. G. Monod.

LA LÉGENDE DE LA LOI SALIQUE ET LA SUCCESSION AU TRONE DE FRANCE

Lorsque au XVIII[e] siècle les théoriciens politiques et les juristes se demandaient, non sans quelque inquiétude, quelles étaient les institutions fondamentales de la monarchie française, ils n'arrivaient à en trouver que trois : la division de la nation en trois classes, clergé, noblesse et tiers-état; l'inaliénabilité des biens de la couronne; enfin la *loi salique* ou loi de transmission de la couronne de mâle en mâle, par ordre de primogéniture. — Il faut avouer que c'était peu de chose et qu'il était assez difficile de trouver là les bases d'une constitution. Si on y avait regardé de près, on aurait vu que même ces institutions fondamentales étaient loin d'avoir le caractère absolu qu'on leur prêtait. La division de la nation en trois classes était un héritage de l'époque féodale et ne remontait pas aux origines de la monarchie : d'ailleurs, la royauté, en créant la noblesse de robe recrutée dans les rangs du tiers-état et en

réduisant de plus en plus les privilèges de l'aristocratie avait bouleversé cette prétendue division de la nation en trois classes. L'inaliénabilité des biens de la couronne n'existait guère que dans les serments prêtés par les rois au moment de leur sacre et avait été l'objet de violations constantes. Enfin, s'il était vrai que l'exclusion des femmes de tout droit à la couronne était, depuis 1328, un principe incontesté de la monarchie, c'était une pure fantaisie d'érudits mal informés qui faisait remonter aux origines de notre histoire et qui rattachait à la loi salique la règle de succession à laquelle les Bourbons devaient la couronne.

Dès le XVIIe siècle, on savait à quoi s'en tenir sur la prétendue antiquité de ce qu'on appelait la loi salique, et sur la tradition qui appliquait à la succession au trône un texte de la vieille loi des Francs Saliens relatif aux héritages, titre 59 : « *De terra vero salica in muliere nulla pertinet portio.* » — c'est-à-dire : « Les femmes ne peuvent hériter de la terre patrimoniale. » Le jurisconsulte Pierre Dupuy reconnaissait « qu'il était ridicule » de chercher dans cette disposition de droit privé un principe de droit public et que l'ordre de succession au trône a été fondé, non sur un texte de loi, mais sur le fait même de la transmission du pouvoir de mâle en mâle, « inviolablement gardé durant des siècles par une immémoriale observance ».

Ceux qui fondaient sur la loi salique le principe de l'hérédité en ligne masculine tombaient dans une erreur plus ridicule encore que ne l'imaginait Dupuy, car non seulement le titre 59 de la loi salique n'a jamais eu la prétention de régler la succession au trône, mais même la loi salique n'a pas été invoquée lorsque l'on a exclu les femmes de la succession au trône de France, en 1317 et en 1328, à l'avènement de Philippe le Long et à celui de Philippe VI. C'est beaucoup plus tard, dans la seconde partie du siècle, que l'on a cherché à appuyer sur ce texte la décision qu'on avait prise par des raisons purement politiques et pratiques, et que des légistes érudits ont cherché dans les lois germaniques des arguments à opposer à ceux que les défenseurs d'Édouard III tiraient de la Bible, du droit romain et des usages féodaux. Très peu d'historiens se sont doutés que la tradition, d'après laquelle la loi salique aurait été invoquée en 1317 et en 1328, était une pure légende, et ceux qui l'ont reconnu, comme M. Warnkœnig et M. Laboulaye, ont cru à tort que cette légende n'avait pris naissance qu'au XVIe siècle [1]. Presque tous les autres historiens, tous nos manuels d'histoire, même M. Picot dans son important ouvrage sur les États généraux, ont cru et répété que la théorie de la loi salique avait été imaginée par les légistes à la mort de Louis X le Hutin.

Cela est si peu exact que, bien loin de poser en principe, à la mort de Louis X, le droit de primogéniture en ligne masculine exclusivement, Philippe de Poitiers reconnut formellement le droit des femmes à la couronne; ce n'est pas en vertu d'un droit absolu, c'est en vertu d'un accord avec les grands du royaume et de traités avec Eudes de Bourgogne, l'oncle et le tuteur de Jeanne, fille unique de Louis X, que Philippe de Poitiers fut reconnu comme roi sous le nom de Philippe V.

A l'époque franque, sous les Mérovingiens et les Carolingiens, la succession au trône reposait à la fois sur l'hérédité et l'élection : sur l'hérédité, car il y avait une famille royale qui avait le privilège de fournir les héritiers de la couronne, et à la mort d'un roi, ses fils, s'il en avait, succédaient pour ainsi dire de droit; sur l'élection, car il y avait toujours un acte de reconnaissance et d'acceptation des nouveaux rois par les grands du royaume, et quand une raison quelconque, surtout l'absence d'héritiers capables de gérer le pouvoir, interrompait la succession directe, c'étaient les grands qui choisissaient un roi. Quand la dynastie capétienne s'établit après quatre élections de ce genre, le principe électif avait pris tant de force que les six premiers Capétiens furent obligés pour assurer la couronne à leurs fils aînés de les faire couronner de

---

1. M. Viollet, a le premier, je crois, dit que la légende s'est développée au XVe siècle, mais sans rien préciser (*Revue crit.*, 1885, 30 mars). M. Servois, dans un article de l'*Annuaire de la Société de l'Histoire de France*, la faisait remonter au temps de Louis XI.

leur vivant; et c'est par suite de l'heureuse chance qui leur permit de se transmettre la couronne de mâle en mâle pendant deux siècles, qu'ils purent, au XIII^e siècle, négliger de faire reconnaître d'avance leurs fils comme héritiers du trône. La succession en ligne directe et masculine s'était donc établie comme un fait sans avoir jamais été reconnue comme un droit. Si la question du droit de succession des femmes ne s'était pas posée, c'était uniquement parce que les héritiers mâles n'avaient jamais fait défaut, et qu'ils avaient des droits supérieurs à ceux d'un sexe plus faible. Peut-être même si l'occasion s'était présentée, les femmes auraient-elles été écartées comme « debilior persona », « propter defectum sexus », comme trop faibles pour gérer le pouvoir; mais rien ne permet de croire qu'on les regardât comme incapables de transmettre les droits à la couronne, puisque, pour légitimer le pouvoir des Carolingiens et des Capétiens, on fabriqua de fausses généalogies qui rattachaient, par les femmes, les premiers aux Mérovingiens et les seconds aux Carolingiens.

Au moment où Louis X mourut, la question était donc entière, et il appartenait aux grands de décider à qui reviendrait la couronne, comme ils l'avaient fait au IX^e et au X^e siècles pour Charles le Gros, Eudes, Robert, Raoul et Louis IV. Philippe, comte de Poitiers, en apprenant la mort de son frère, vint à Paris, avec l'intention de se rendre maître du pouvoir « à moins que les barons n'en décidassent autrement ». La reine Clémence de Hongrie se remit sous sa sauvegarde dans l'intérêt de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Elle craignait, en effet, qu'on ne préférât à cet enfant Jeanne, fille de Marguerite de Bourgogne, la première femme de Louis X. Louis X l'avait reconnue pour légitime, malgré les désordres de sa mère, et Eudes IV, duc de Bourgogne, frère de Marguerite, était le tuteur et le protecteur de Jeanne. Les barons du royaume décidèrent les 12 et 13 juillet 1316 : 1° que Philippe serait régent du royaume et que, si Clémence avait un fils, Philippe conserverait la régence jusqu'à ce que celui-ci eut atteint sa vingt-cinquième année; 2° que si Clémence avait une fille, Philippe serait reconnu comme roi et aurait la tutelle de l'enfant. — Les barons prêtèrent hommage à Philippe, sauf Eudes qui, le 17 juillet, conclut avec lui un traité particulier, d'après lequel Philippe s'engageait, au cas où Clémence aurait une fille, à abandonner à ses deux nièces une part de l'héritage paternel, à savoir la Navarre, la Champagne et la Brie, à condition que ses nièces lui laissassent le reste du royaume. Toutefois, cet arrangement ne serait définitif que lorsque celles-ci seraient en âge de se marier et y auraient personnellement consenti. Jusque-là Philippe gouvernerait le royaume simplement comme régent. Si Clémence avait un fils, le traité serait tenu pour nul.

Il était impossible de reconnaître plus nettement le droit des femmes à la succession au trône, au cas où il n'y avait pas d'héritier mâle direct.

Clémence accoucha, le 15 novembre, d'un fils, Jean, qui mourut le 19. Philippe profita de cette circonstance pour considérer le traité du 17 juillet comme annulé. Il prit le titre de roi, conformément à la décision des barons, et se fit couronner à Reims, le 9 janvier 1317. Mais ce couronnement célébré au milieu d'un grand déploiement de forces militaires, et les portes de la ville étant fermées, pouvait être considéré comme arraché par surprise. Le frère même du roi, Charles, n'y assista pas. Eudes de Bourgogne et sa mère, fille de saint Louis, protestèrent. Philippe V se crut obligé de faire ratifier son couronnement, le 2 février, par une assemblée de barons, de prélats et de bourgeois de Paris et de faire reconnaître comme héritier du trône, son fils Louis. On demanda aux docteurs de l'Université leur approbation et on proclama le principe « qu'une femme ne peut succéder au trône ». Le Duc de Bourgogne fut obligé de se résigner. Par un nouveau traité du 27 mars 1317, il renonçait absolument pour sa nièce à toute prétention sur la France et la Navarre, et en faveur de Philippe V et de sa postérité masculine à ses droits sur la Champagne et la Brie, moyennant des compensations pécuniaires et la conclusion d'un mariage entre elle et Philippe, fils de Louis, comte d'Évreux. Ce désistement d'Eudes IV était d'ailleurs chèrement acheté. Il épousait Jeanne, fille de Philippe V, qui devait lui apporter en héritage la Franche-Comté et l'Artois. Ainsi,

même après la déclaration du 2 février. Philippe reconnaissait les droits des femmes à la succession au trône, puisqu'il était obligé d'obtenir de Jeanne une renonciation formelle. Personne n'avait songé dans tout cela à invoquer la loi salique.

Toutefois, le principe qu'une femme ne pouvait monter sur le trône semblait désormais admis, car lorsque Philippe V mourut, le 3 janvier 1322, ne laissant aucun héritier mâle, son frère Charles IV lui succéda sans contestation. Edouard III d'Angleterre, qui avait accepté sans protestation l'élévation de Philippe V, accepta aussi celle de Charles IV, et les accords faits par Eudes IV pour Jeanne d'Évreux furent directement confirmés par un traité entre Charles IV et Jeanne.

Mais quand Charles IV, qui n'avait qu'une fille, mourut le 1er février 1328, laissant sa femme enceinte, la question de la succession au trône se trouva rouverte dans des conditions nouvelles. Il n'y avait plus d'héritiers directs de Philippe le Bel en ligne masculine, et il s'agissait de savoir si la couronne devait passer à Philippe de Valois, qui était l'héritier le plus proche en ligne masculine, étant fils du frère de Philippe le Bel, ou à Édouard III qui était héritier direct de Philippe le Bel, mais en ligne féminine, étant né de sa fille Isabelle. L'Assemblée des barons, réunie à Paris en février 1328, après avoir écouté les arguments qui furent donnés de part et d'autre par des docteurs en droit canon et en droit civil, décida, comme le disent le continuateur de Guillaume de Nangis et Froissart, « que li royaume de France est bien si nobles qu'il ne doit mies aler ne descendre a fumelle ne a fil de fumelle. Car le fil de fumelle ne poet avoir droit de succession de par sa mère, venant là où sa mère n'a point droit ». On décida donc que si la reine accouchait d'une fille, Philippe serait proclamé roi. Ce fut en effet ce qui arriva le 1er avril. Il prit le titre de roi, fut couronné à Reims le 29 mai suivant et fut reconnu par tous les vassaux. Édouard III lui-même, dont la mère avait pourtant protesté par des actes du 28 mars et du 16 mai contre la décision de l'assemblée de Paris et contre l'usurpation de Philippe, vint le 6 juin à Amiens, prêter hommage au roi de France.

Personne n'avait songé dans ces circonstances à invoquer la loi salique. Bien que nous n'ayons que des renseignements très sommaires sur les délibérations où fut réglée la question de la succession au trône, nous sommes autorisés à penser que ce qui a décidé les grands, c'est avant tout des motifs purement politiques, le désir d'écarter un prétendant étranger qui leur était inconnu, d'avoir à leur tête un seigneur qu'ils savaient brillant, chevaleresque et généreux, enfin de poser une règle qui écartât pour l'avenir tout risque de compétitions. Quant aux raisons de droit qui furent invoquées, il est aisé de s'en faire une idée : c'était, par exemple, en droit canon, l'exemple des successions royales chez les Juifs, l'opinion de saint Grégoire le Grand qui approuve l'usage de réserver aux mâles la dignité royale; c'était, en droit romain, la *Lex Voconia* qui excluait les filles des héritages les plus importants; c'était, en droit féodal, les nombreux articles des *Libri feudorum*, alors très répandus, qui déclaraient que les femmes ne peuvent hériter des fiefs militaires, à moins de conventions contraires expresses. Or, le comté de Paris ni le duché de France n'avaient jamais été tenus par des femmes, tandis que la Navarre, qui avait passé par les femmes aux Capétiens, fut restituée par Philippe VI à Jeanne d'Évreux aussitôt après son avènement. Mais de tous les arguments, ceux qui sans doute furent les plus puissants, furent ceux que l'on tira de l'usage immémorial par lequel la couronne de France avait toujours été tenue par des hommes depuis l'antiquité la plus reculée, et aussi les règles qui avaient été établies au XIIIe siècle pour les apanages, c'est-à-dire pour les terres du domaine temporairement aliénées en faveur de princes du sang. Sous saint Louis on avait décidé qu'ils ne seraient transmissibles qu'en ligne directe, sous Philippe le Bel, qu'ils ne seraient transmissibles qu'en ligne masculine. Comme la couronne et le domaine tendaient de plus en plus à se confondre, il ne serait point étonnant que les règles prescrites pour les apanages eussent été appliquées à la couronne elle-même.

Pendant plusieurs années Philippe V jouit tranquillement du pouvoir qu'il avait acquis, non en vertu de la loi salique, à laquelle personne ne pensait encore, mais

en vertu des décisions prises par les grands du royaume assistés des docteurs de l'Université, décisions par lesquelles on avait déclaré d'abord que les femmes ne peuvent monter sur le trône, puis qu'elles ne peuvent transmettre des droits à la couronne qu'elles ne possèdent pas pour elles-mêmes.

Lorsque, en 1337, Édouard III se décida à faire la guerre à Philippe VI et prit le titre de roi de France, il eut à lutter contre l'hostilité du pape Benoît XIII et il lui envoya, en 1340, des ambassadeurs pour lui démontrer la justesse de ses prétentions. Les Français durent, de leur côté, faire connaître au pape les arguments qui militaient en faveur de Philippe VI. Nous ne possédons malheureusement aucun document adressé au pape par les Français dans cette querelle; mais les instructions données par Édouard à ses ambassadeurs réfutent longuement tous les arguments mis alors en avant par les Français. Il n'y est pas question de la loi salique. Il y est seulement parlé des *coutumes* du royaume de France et du *statut* qui exclut les femmes du trône. Il ne s'agit donc que d'une question de fait et de la décision prise au temps de Philippe V, décision qui, d'après Édouard III, exclut bien les femmes, mais non leurs descendants mâles. D'ailleurs Édouard parle toujours de ces coutumes sous une forme dubitative; il prie les Français d'en préciser les termes. Si la loi salique avait été invoquée du côté français, il l'aurait discutée et il aurait eu beau jeu à le faire.

Mézeray prétend, il est vrai, qu'en 1345, Philippe VI ayant établi la gabelle du sel et Édouard III un impôt sur la laine, Philippe aurait traité son rival de « marchand de laine » et Édouard III aurait dit que Philippe « régnait vraiment par la loi salique ». Il m'a été impossible de découvrir où Mézeray a puisé ce renseignement qui a bien l'apparence d'un de ces mots historiques, trop nombreux, fabriqués par la postérité. Il ne serait pas, il est vrai, tout à fait impossible en soi qu'Édouard III eût fait une plaisanterie de ce genre, car nous savons qu'encore au XIIIe siècle les rois de France étaient traités de *Salici* [1], et Édouard III aurait pu dire que Philippe VI était vraiment un roi *salique*. Ce serait alors Édouard qui, par cette plaisanterie, aurait indiqué aux Français de quel côté ils devaient chercher des arguments juridiques nouveaux en faveur de leur cause.

Je ne crois pourtant pas à l'authenticité de cette plaisanterie, et crois au contraire pouvoir affirmer qu'en 1350 nul ne songeait encore à faire intervenir la loi salique dans le débat.

Ce sont les légistes érudits de la seconde moitié du siècle qui, pressés de trouver un fondement antique à la loi de succession au trône, eurent l'idée de le chercher dans la loi salique. Le premier texte où, à ma connaissance, la loi salique soit invoquée dans cette intention, est un mémoire de l'année 1358 sur la généalogie des rois de France, adressé par le frère Richard le Scot à Anseau Choquard, conseiller de Jean II et du régent Charles (Bibl. Nat. ms. lat. 14,663). Mais Richard constate qu'aucun des docteurs de son temps ne connaît la loi salique, et lui-même ne dit pas en quoi elle peut servir à fixer la succession au trône.

Une mention plus précise se trouve dans les Commentaires de Raoul de Presle sur la cité de Dieu de saint Augustin (l. III, c. 21), écrits en 1371, à propos d'un passage sur la loi Voconia. François de Meyronnes et Thomas de Galles, dans les commentaires qu'ils écrivirent sur ce même passage de saint Augustin dans la première moitié du XIVe siècle, n'avaient pas eu l'idée de parler de la loi salique; ce qui nous confirme dans la pensée que, de leur temps, on n'avait point encore songé à l'invoquer en cette matière. A la fin du siècle, une chronique latine (Vatican, fonds de la reine Christine, 1845, fol. 63 v°) dit que Philippe de Valois monta sur le trône en vertu de la loi salique. C'est, à ce que je crois, la première mention de ce genre qui se trouve dans un texte historique.

Toutefois, il s'en faut bien que la loi salique fut connue de tous et officiellement citée comme loi constitutive du royaume. Il semble bien qu'il y soit fait allusion

1. Je tiens ce renseignement de M. Viollet.

dans une réclamation adressée aux Anglais à la fin du règne de Charles V et où il est question de « l'Ordonnance, constitution et loi du royaume excluant les femmes du trône, très ancienne approuvée et confirmée par Charlemaine ». Ces expressions se retrouvent textuellement dans des instructions données par Charles VII à ses ambassadeurs auprès d'Eugène IV. D'ailleurs, Jean de Montreuil dans un écrit de 1416 sur les droits des rois de France et d'Angleterre avait cité le texte même du titre 59 de la loi salique, et Jean Juvénal des Ursins, dans les traités qu'il composa en 1445 et en 1461 sur le même sujet, reproduisit le même texte avec les mêmes arguments. Bien que nous voyions par ces écrits que l'opinion qui fait de la loi salique la loi constitutive du royaume est encore une opinion de savants [1], et que la plupart de ceux qui en parlent n'ont probablement pas eu sous les yeux des manuscrits de la loi, néanmoins l'on peut dire qu'à partir de Charles VII, la légende d'après laquelle la loi salique aurait fixé les règles de la succesion au trône de France est complètement élaborée. A partir du XVI^e siècle elle est universellement acceptée, et au XVI^e siècle l'expression : *la loi salique*, prend la signification qu'elle a gardée jusqu'à nos jours de : *loi excluant les femmes de tout droit à la succession au trône*.

G. MONOD.

Versailles, 15 décembre 1892.

CHRONIQUE

FRANCE.— Nous devons signaler la publication en volume sous le titre de *Histoire du texte hébreu du Nouveau Testament* (393 pp. in-8° ; prix : 7 fr. 50) des articles de M. A. LOISY, parus dans la Revue : *L'Enseignement biblique* (aux bureaux de la Revue, 44, rue d'Assas). Si les premiers chapitres doivent à leur destination première un caractère trop élémentaire et traitent de questions presque aussi inutiles qu'insolubles, le sujet lui-même est traité avec la pénétration et l'énergie d'un esprit sincère ; les dernières pages, consacrées à la critique verbale avec un choix d'exemples très varié et très suggestif, sont absolument remarquables. Dans les derniers numéros parus, M. L. a commencé une étude sur le livre de Job, avec une traduction française du texte hébreu.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 décembre 1892

La séance est levée en signe de deuil pour la mort de M. Siméon Luce, membre ordinaire de l'Académie.

ERRATUM, n° 50

Page 446, ligne 21, lire « il en avait même écrit de sa main, Vat. 2193 et B. N. 5802. Mais il n'a pas eu le *De gloria*. » — Page 447, ligne 4, lire « engager dans l'intimité du poète », et non « du texte ».

1. Je n'ai point parlé de la citation de la loi salique par l'archevêque de Cantorbéry, Chichele dans un discours tenu au Parlement anglais en 1414. Ce discours ne nous est pas parvenu dans un texte contemporain.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 27 Vingt-sixième année 4 juillet 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME VINGT ET UNIÈME

LE ZEND-AVESTA

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC COMMENTAIRE HISTORIQUE ET PHILOLOGIQUE

Par JAMES DARMESTETER

Professeur au Collège de France

Première partie

LA LITURGIE (YASNA ET VISPÉRED)

Un beau volume in-4.. 20 fr. »

Literarisches Centralblatt, n° 24; Feine, Eine vorkanon. Ueberlief des Lukas. — Schwarz, Zehn Gutachten über die Lage der kathol. Kirche in Deutschland, 1573-76. — Luther u. Emser, Streitschr. 1521, p. Enders. — O. Lorenz, Geneal. Hand = und Schulatlas. — Lavisse, La jeunesse du grand Frédéric (jugements faux et exagérés). — Behrens, Deutsches Ehr = und Nationalgefühl in seiner Entwickl. durch Philosophen u. Dichter (obscur et de seconde main). — Das Leben der Prinz. Charlotte Amelie de La Trémoille p. Mosen — Crecelius, Beitr. zur berg. niederrhein. Gesch. p. Harless. — Kniep, Præscriptio u. Pactum. Cheikho, Dernier fasc. des poètes arabes chrétiens; Salhani, Diwân Al-Ahtal, texte arabe, II. — G. Meyer, Albanes. Studien III (cf. *Revue*, n° 21). — Hymni inediti, p. Dreves, XI (trop de fautes d'impression). — Mugica, Dialectos castellanos montanes, viczaino, aragones, I, fonetica (manque de méthode). — Drescher, Studien zu Hans Sachs, neue Folge. — Binder-Krieglstein, Realismus u. Naturalismus in der Dichtung. — Joost, Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauch Xenophon's in der Anabasis für die Behandl. der griech. Syntax in der Schule?

— N° 25 : Die heil. Schrift des A. T. p. Kautzsch; Das A. T. p. Erichson u. Horst; Cornill, Einleit. in das A. T. — D. Schæfer, Gesch. u. Kulturgesch. — Hausrath, Arnold von Brescia (une des meilleures et des plus lisibles monographies de l'histoire du moyen âge). — Nuntiaturberichte aus Deutschland, I, 1533-59. — Bleibtreu, Der Imperator (c'est une histoire de Napoléon en 1814). — Abaelardi hymnarius paraclitensis p. Dreves. — Sili Italici Punica, XI-XVII. — Eicke, Zur neueren Literaturgesch. der Rolandsage in Deutschland u. Frankreich, eine liter. Studie (d'une brièveté « prégnante ») — Wieland, Gesch. der Gelehrtheit, p. Hirzel.

Deutsche Literaturzeitung, n° 24 : Holtzmann, Das N. T. und der röm. Staat. — Mackay, Pioniermissionar von Uganda. — Alfred Hillebrandt, Vedische Mythologie, I. Sona u. verwandte Götter (à saluer avec joie). — Fürst, Glossarium graeco-hebraeum oder der griech. Wörterschatz der jüd. Midraschwerke. — Die Rede vom Kranze, p. Blass. — Cloetta, Die Anfänge der Renaissancetragödie (consciencieux et suggestif). — Steinhausen, Gesch. des deutschen Briefs, II (fait scientifiquement et avec goût). — Koeppel, Studien zur Gesch. der italien. Novelle in der engl. Liter. des XVI Jahrh. (soigné et sagace). — Blumenstock, Der päpstliche Schutz im M. A. (très méritoire). — Romano, Cronaca del soggiorno di Carlo V in Italia (très grand soin). — Roloff, Politik u. Kriegführ. 1814 (l'exposé le plus juste que nous ayons). — Bäumker, Das kathol. deutsche Kirchenlied in seinen Singweisen, III (recherches profondes).

— N° 25 : Bachmann, Comm. zum Deutero. — Jesaja u. den Psalmen. — Calvini Comm. in N. T. — De Roberty, Philos. du siècle. — Fornelli, L'adattamento nell' educazione. — Euting, Sinait. Inschriften (700 inscriptions fort bien éditées). — Schimberg, Zur hs. Ueberlief. der Scholia Didymi, III (intéressant). — Norden, In Varronis saturas Menippeas observ. selectae (instructif). — Braitmaier, Gœthecult u. Gœthephilologie (œuvre bizarre d'un homme échauffé, mais bien doué et bien disant). — Shelley, poetical words, p. Dowden; Ackermann, Quellen, Vorbilder, stoffe zu Shelleys poet. Werken. — Freeman, Hist. of Sicily, III (digne des volumes précédents). — Simson, Danzig 1454-1466 (très nourri). — Huber, Gesch. Oesterreichs, IV (plein de mérites). — Von Alberti, Würtemb. Adels- und Wappenbuch, 1-4. — Dahlmann, Die Sprachkunde u. die Missionen. — Sarre, Der Fürstenhof zu

Wismar u. die nordd. Terracottaarchitektur im Zeitalter der Renaissance.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 24 : SCHMEKEL, Philos. der mittleren Stoa. — MANITIUS, Gesch. der christl. latein. Poesie bis zur Mitte des VIII Jahrh. (détaillé et complet). — WELZHOFER, Sophokles' Antigone (bien des critiques à faire). — Sallustius, Catilina, p. HERBERMANN. — S. Aureli Augustini operum sectio VI, p. ZYCHA (2e art.). — L. SCHMIDT, Der philolog. Universitätslehrer.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 24 : Xenophons Memor. p. KÜHNER, MÜCKE, WEIDNER. — Ausgew. Reden des Demosthenes, erklärt von Westermann, I, 9e éd. p. ROSENBERG. — *Id.* p. WOTKE. — Dionysi Halic. antiq. rom. quae supersunt p. JACOBY (fait avec beaucoup de soin et de conscience). — FREUDENTHAL, Die Erkenntnislehre Philos von Alexandria (soigné). — Petron, p. FRIEDLÄNDER (cf. le présent numéro de la *Revue*). — WEIL, Les Hermocopides et le peuple d'Athènes (a touché juste). — HERZOG, Gesch. u. System des röm. Staatsverfass. II, 2 (mêmes qualités que dans les parties précédentes; a sa valeur propre et indépendante, à côté de Mommsen). — FRAZER, The Golden Bough, a study in comparative religion (exposé agréable, résultat qui n'est pas prouvé).

— N° 25 : NICOLE, Les scolies genevoises de l'Iliade (cf. *Revue*, 1891, n° 31). — Cornuti artis rhetoricae epitome, p. GRAEVEN (très recommandable). — Quintilian, X, p. PETERSON (beaucoup de soin et grande valeur). — VOLKMANN, Rhetorik der Griechen u. Römer (extrait en 37 pages du livre publié par l'auteur en 1885). — SCHUCHHARDT, Schliemanns Ausgrab. in Troja, etc. (art. 1er). — Philolog. Abhandl. Schweizer-Sidler gewidmet.

Theologische Literaturzeitung, n° 12 : Theolog. Jahresbericht, X. — CRAMER, In welke verhouding staan de beide apologieen van Justinus? — KOBELL, Döllinger, Erinner. — Döllinger, Akadem. Vorträge, III. — HASE, Gesamm. Werke. — NITZSCH, Lehrb. der evangel. Dogmatik, 2. — TISCHHAUSER, Grundz. der Religionswiss. — ACHELIS, Prakt. Theologie.

Zeitschrift für katholische Theologie, III : MICHAEL, Döllinger, eine Charakteristik, V. — FELCHLIN, Realer Unterschied zw. Wesenheit u. Dasein nach S. Thomas (fin). — BAÜMER, Das Stowe-Missale. — *Recensionen* : WOLFSGRUBER, Card. Migazzi; F. SCHMID, Quaest. ex theol. dogm.; GORE, The incarn. of the Son of God; LITTLE, The Grey Friars in Oxford; W. E. SCHWARZ, Briefe u. Acten zur Gesch. Maximilians II; OBERDOERFFER, De inhabitatione Spir. sancti in justis; HÜMMER, Des hlg. Gregors von Naz. Lehre von der Gnade; NOELDECHEN, Tertullian; E. L. FISCHER, Theorie der Gesichtswahrnehmung. — *Analekten* : Das Schaltjahr in kirchl. Bezieh. (Nilles); Christentum in Grönland u. Amerika vor Columbus (Michael); Missverständn. über die legale Gerechtigkeit (Costa-Rossetti); Oechsli, die Jesuiten u. der Tyrannenmord (Michael); Der Menschensohn (Zenner); Hurters Nomenclator lit. ed. 2, p. 573; SS. Patrum Opusc. Series II, tome 6, p. 574; Eine Löwener Studie über den Tractat de Aleatoribus (Michael). — Kleine Mitteil. bes. aus der ausländ. Literatur.

LIBRAIRIE HACHETTE et Cie, boulevard St-Germain, 79, Paris.

Alfred RÉBELLIAU
Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, maître de conférences à la Faculté des lettres de Rennes

BOSSUET
HISTORIEN DU PROTESTANTISME
Etude sur l'HISTOIRE DES VARIATIONS et sur la controverse entre les protestants et les catholiques au XVIIe siècle

DEUXIÈME ÉDITION. — Un volume in-8, broché . . . . . . 7 fr. 50

Achille LUCHAIRE
Professeur d'histoire du Moyen âge à la Faculté des lettres de Paris

MANUEL
DES INSTITUTIONS FRANÇAISES
PÉRIODE DES CAPÉTIENS DIRECTS

Un volume in-8, broché . . . . 15 fr. »

Philippe BERGER

HISTOIRE DE L'ÉCRITURE
DANS L'ANTIQUITÉ

DEUXIÈME ÉDITION. — Un volume in-4, broché . . . . 10 fr. »

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS
ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

RABELAIS, PAR M. RENÉ MILLET

Ont déjà paru :

Victor Cousin, par M. Jules SIMON, de l'Académie française, 1 vol.
Madame de Sévigné, par M. Gaston BOISSIER, de l'Acad. française, 1 vol.
Montesquieu, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
George Sand, par M. E. CARO, de l'Académie française, 1 vol.
Turgot, par M. Léon SAY, de l'Académie française, 1 vol.
A. Thiers, par M. P. de RÉMUSAT, 1 vol.
D'Alembert, par M. Joseph BERTRAND, de l'Acad. française, secrétaire perpétuel de l'Acad. des sciences, 1 vol.
Vauvenargues, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Madame de Staël, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
Théophile Gautier, par M. Maxime DU CAMP, de l'Acad. franç. 1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède BARINE, 1 vol.
Madame de La Fayette, par M. le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française, 1 vol.
Mirabeau, par M. Edmond ROUSSE, de l'Académie française, 1 vol.
Rutebeuf, par M. CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.
Stendhal, par M. Edouard ROD, 1 vol.
Alfred de Vigny, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Boileau, par M. Gustave LANSON, 1 vol.
Chateaubriand, par M. de LESCURE, 1 vol.
Fénelon, par M. Paul JANET, de l'Institut, 1 vol.
Saint-Simon, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française, 1 vol.

Chaque volume in-16, avec une photogravure, broché . . . . . . 2 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Vingt-sixième année 11 juillet 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

TOME VINGT ET UNIÈME

LE ZEND-AVESTA

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC COMMENTAIRE HISTORIQUE ET PHILOLOGIQUE

Par James DARMESTETER

Professeur au Collège de France

Première partie

LA LITURGIE (Yasna et Vispéred)

Un beau volume in-4 .... 20 fr. »

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 26 : Theolog. Jahresbericht, X. — GRIMME, Mohammed, I, das Leben (impartial et de jolies traductions du Coran). — W. SCHNEIDER, Die Religion der afrikan. Naturvölker. — BARENDT u. FRIEDLÄNDER, Spinoza's Erkenntnislehre. — KUNTZE, Fechner. — WOLF, Die That des Arminius (en somme, sans grande valeur). — Abbé MARTIN, L'Univ. de Pont-à-Mousson (travail utile). — Preuss. Staatsschriften aus der Regierungszeit König Friedrichs II, Der Beginn des siebenj. Krieges, p. KRAUSKE (de très haute valeur et importance). — 150 Jahre Schlesische Zeitung 1742-1842. — Corpus Constit. Daniae. — GRAF, Rhythmus u. Metrum; Zur Synonymik (marque un progrès décidé). — Marcel DUBOIS, Examen de la géogr. de Strabon (écrit avec beaucoup de vie, d'esprit et de compétence). — Dionysi. Halic. antiq. roman, p. JACOBY, III. — Theodosius, De situ terrae sanctae liber saeculo VI ineunte conscriptus, p. GILDEMEISTER u. POMIALOWSKI (commentaire excellent). — JÖRSS, Grammat. u. Stilist. aus Milton's Areopagitica (très soigné). — MÜLLER-FRAUENSTEIN, Von H. von Kleist bis zur Gräfin Ebner-Eschenbach (habile et coulant). — KOEPPEL, Studien zur Gesch. der italien. Novelle in der engl. Liter. des XVI Jahrh. (très profitable). — REBER, Der Karolingische Palastbau, I, die Vorbilder. — Herbart, Pädag. Schriften, I.

Deutsche Literaturzeitung, n° 26 : BONK, De Davide. — ZAHN, Gesch. des neut. Canons, II. — AHRENS, Das Buch der Naturgegenstände (cf. *Revue*, n° 23). — KOHN, De usu adjectiv. et particip. pro substantivis, item subst. verb. apud Thucydidem (bon recueil de matériaux). — Fausti Reiensis op. p. ENGELBRECHT. — Moritz, Bild. Nachahm. des Schönen; DESSOIR, Moritz als Aesthetiker. — LÖSETH, Le roman en prose de Tristan, le roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise (bon et consciencieux travail, fort instructif). — BÜRKLI, Urspr. der Eidgenoss. aus der Markgenoss. u. die Schlacht am Morgarten (œuvre du plus génial des dilettantes). — BRUNI, Cosimo e il processo del Carnesecchi. — Lord ROSEBERY, Pitt (spirituel et sensé). — KAERGER, Tangaland u. die Colonis. Deutsch. Ostafrikas. — L. von SYBEL, Wie die Griechen ihre Kunst erwarben (ne parle que des vases, et ne dit rien de nouveau). — LOTZ, Die Ideen der deutschen Handelspolitik 1860-1891. — KUNZ, Der grosse Durchbuchsversuch der Pariser 29 nov. 3 déc. 1870; Die Kämpfe der preuss. Armee bei Le Bourget.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 12 : Fr. MÜLLER, Bemerk. zum Pahlavi-Pazand Glossary von Hoshangji-Haug (ignore absolument le travail entrepris par Justi dans son Glossaire du Bundehesh). — HUTH, The Chandoratnâkara of Ratnâkaraçânti; *id.* Die tibet. Version der Naihsargikaprâyaççittikadharmâs. — Schweizer. Schauspiele des XVI Jahrh. I u. II.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 26 : NICOLE, Scolies genevoises de l'Iliade (2e art.). — MENRAD, Ein neuentdecktes Fragment einer voralexandrin. Homer ausgabe; LUDWICH, Die sogen. voralexandr. Ilias. — Euripides, Iphigenie at Aulis p. ENGLAND (de haute valeur). — Sallust, histor. reliq. p. MAURENBRECHER, I. Prolegomena (recherches profondes). — CASAGRANDI, Le minores gentes ed i patres minorum gentium (beaucoup de « grains d'or », mais qu'il est malaisé de recueillir). — SCHUCHHARDT, Schliemanns Ausgrab. — Von GUTSCHMID, Kleine Schriften, III.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 25 : MÜLLENHOFF, Deutsche Altertumskunde, III. — A von GUTSCHMID, Kleine Schriften, III, zur

Gesch. u. Liter. der nichtsemit. Völker von Asien (recueil de travaux critiques excellents). — DIETERICH, Abraxas, Studien zur Religionsgesch. des späteren Altertums (grand savoir et méthode sûre). — SEITZ, Die Schule von Gaza (très recommandable). — HARTFELDER, Das Ideal einer Humanistenschule, die Schule Cobets zu St Paul in London.

— N° 26 : DIETERICH, Abraxas (dernier art.). — Demosthenes' ausgew. Staatsreden, p. ROSIGER, I. — VON SCALA, Die Studien des Polybios, I (beaucoup de bonnes choses). — Sallust p. SCHEINDLER, 2e éd. — WIRTH, Danae in christlichen Legenden (clair, pénétrant, grand savoir, haute importance, intérêt durable). — CLASSEN, Gedächtnisschrift der Gelehrtenschule des Johanneums.

Theologische Literaturzeitung, n° 13 : Die hlg. Schrift des A. T. übers. von KAUTZSCH. — JACQUIER, La doctrine des douze apôtres et ses enseignements. — MINASI, La doctrina del Signore pei dodici apostoli. — BRANDT, Die dualist. Zusätze u. Kaiseranreden bei Lactanctius III ; Die Entstehungsverh. der Prosaschriften des Lactantius u. des Buches De moribus persecutorum. — DUNCKER, Anhalts Bekenntnisstand, 1570-1606. — SÉCHÉ, Les derniers jansénistes, III. — DALTON, Die russische Kirche. — Albrecht Ritschls Leben, I.

Giornale della Societa Asiatica italiana. — Vol. 5. 1891 ; Les Aventures merveilleuses de Temim ed Dâri (R. Basset). — Proverbi, strofe e favole abissine (I. Guidi). — Sulle radici sanscrite a proposito del catalogo compilatone dal prof. Whitney (F. Scerbo). — Gli studii indiani in Italia (A. de Gubernatis). — Poeti mistici Persiani (I. Pizzi). — Di una recente publicazione Persiana (L. Bonelli). Due recensioni inedite dell' Anekârthadhvanimañjarî di Mahâksapanaka (P. E. Pavolini). — L'Yi-King. Suo carattere originario e sua interpretazione (C. de Harlez).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

GERMAIN BAPST

ÉTUDE SUR LES MYSTÈRES AU MOYEN AGE

In-8. . . . . 2 fr. 50

MÉMOIRES DU CONGRÈS INTERNATIONAL

DES

SCIENCES ETHNOGRAPHIQUES

DEUXIÈME SESSION, PARIS, 1889

Président : J. OPPERT, membre de l'Institut

Première partie. — In-8. . . . . 2 fr. 50

DE ISAACI NINIVITAE, VITA

SCRIPTIS ET DOCTRINA

ACCEDUNT EJUSDEM ISAACI TRES INTEGRI SERMONES

SYRIACE ET LATINE EDIDIT I. B. CHABOT

1 vol. In-8. 5 fr. »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, Rue Bonaparte, 28

BULLETIN DES MUSÉES

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE LA

Direction des Beaux-Arts et de la Direction des Musées nationaux

ORGANE INTERNATIONAL DES MUSÉES

DIRECTEURS :

M. Edouard GARNIER	M. Léonce BÉNÉDITE
conservateur du Musée céramique de Sèvres	conservateur du Musée du Luxembourg

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

M. André SAGLIO

Attaché à la Direction des Beaux-Arts

Le *Bulletin des Musées* paraît le 25 de chaque mois, il forme à la fin de chaque année un volume de 400 à 500 pages, format in-8.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE. — Paris et départements, un an . . . . 12 fr.
ÉTRANGER. — Union postale . . . . 13 fr.

Sommaires des nos 1 et 2

I. — MOUVEMENT DES MUSÉES

FRANCE

Direction des musées nationaux. — Musée du Louvre : Département des peintures des dessins et de la chalcographie ; Département de la sculpture et des objets d'art du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes ; Département des antiquités grecques et romaines. — Musée du Luxembourg. — Musée de Versailles. — Musée de Cluny. — Manufacture nationale des Gobelins. — Musée des arts décoratifs. — Musée des départements (Brest, Laon, Rouen, Saint-Quentin).

II. — MUSÉES ETRANGERS

Allemagne. — Angleterre. — Italie.

III. — NOTES ET DOCUMENTS

A. Héron de Villefosse. Statuette en bronze de Dionysos (Musée du Louvre.) — E. Durand-Gréville. « Le sacre de Napoléon I » par David. — E. Molinier. Leçon d'ouverture du cours d'histoire des arts industriels à l'École du Louvre. — Les vols dans les musées.

IV. — BIBLIOGRAPHIE

Livres nouveaux, Journaux et revues. Sommaires des Revues d'art.

V. — CHRONIQUE

Nouvelles, fouilles et missions. Nécrologie.

GRAVURES

Hors texte : Figurine en bronze de Dionysos (Musée du Louvre), photogr. — Torse de Vénus, trouvé à Cherchell (Musée d'Alger).
Dans le texte : Figurine en terre cuite de Dionysos. Collection de Sartiges. — Restauration de la figure de Dionysos avec les accessoires. — Figure japonaise en bois laqué, du commencement du XVIe siècle, demi-nature représentant un seigneur japonais (Musée du Louvre. — Tête de figure japonaise en bois laqué de la même époque, représentant un prêtre de Bouddha (Musée du Louvre).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Vingt-sixième année 18 juillet 1892

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

IIIe SÉRIE. — VOL. XIII

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

DE

BOUKHARA

PAR MOHAMMED NERCHAKHY

SUIVIE DE TEXTES RELATIFS A LA TRANSOXIANE

TEXTE PERSAN

PUBLIÉ PAR CHARLES SCHEFER

membre de l'Institut

Un beau volume in-8. .... 15 fr. »

Revue de Philologie, juillet : P. Masqueray, Les systèmes anapestiques dans la tragédie grecque. — L. Duvau, Lucrèce, De rer. nat. II, 355. — P. Tannery, Ad Martiani Capellae librum VII. — G. Lafaye, Sur Catulle, LXIV, 129. — O. Keller, Deux passages de l'Agricola de Tacite. — P. Fabia, Pline l'Ancien a-t-il assisté au siège de Jérusalem par Titus ? — *Comptes rendus :* Wilfrid P. Mustard, The Etymologies in the Servian Commentary to Vergil; N. Novosadsky, Du culte des Cabires dans la Grece antique; J.-B. Bury, The isthmian odes of Pindar; Ch. Em. Ruelle, Problèmes musicaux d'Aristote; K. Masner, Die Sammlung antiker Vasen und Terracotten im k. k. österreich. Museum. — Revue des Revues et Publications d'Académies relatives à l'antiquité classique, publiées en 1891 : Allemagne, *J* à *Z* ; Autriche-Hongrie, *A*.

Revue rétrospective, 1er juillet : Frantz Funck-Brentano, La question ouvrière sous l'ancien régime d'après les dossiers des prisonniers par lettres de cachets (comme on le voit par ces documents tirés des Archives de la Bastille, les formes extérieures des agitations et des crises ouvrières n'ont guère changé ; mais les ministres avaient alors des calmants énergiques qu'on n'admet plus aujourd'hui). — Lettres sur la guerre du Mexique, 1862-1863 (correspondance du capitaine d'artillerie Guinard; très interessant ; à noter ce cri du 22 juin « n'est-il pas pitoyable qu'un petit corps d'armée se trouve ainsi jeté à l'aventure au milieu du Mexique, aux prises avec des difficultés que le pays ne soupçonne pas, et cela parce qu'on a été dupe de folles illusions ? »). — Nos déserteurs (détails sur les désertions d'autrefois). — Pugnet et Bonaparte (note de Geoffroy Saint-Hilaire sur un des médecins les plus dévoués de l'armée d'Orient, 1797-1801). — L'exécution de Marie-Antoinette, lettre du citoyen Lapierre aux frères de Carentan. (« La garce a fait une aussi belle fin que le cochon à Godille, charcutier de chez nous ; elle a été à l'échafaud avec une fermeté incroyable, tout le long de la rue Saint-Honoré ; enfin elle a traversé presque tout Paris en regardant le monde avec mépris et dédain; mais partout où elle a passé, les vrais sans-culottes ne décessaient pas de crier : Vive la République et à bas la tyrannie! La coquine a eu la fermeté d'aller jusqu'à l'échafaud sans broncher, mais quand elle a vu la médecine à l'épreuve devant ses yeux, elle est tombée sans forces. Mais c'est égal; on lui a donné des valets de chambre et des garçons perruquiers pour lui faire sa toilette, et quoiqu'elle n'ait pas de barbe, on lui a pas moins faite, et quoique les femmes n'en aient pas, cela n'empêche pas qu'on les rase toujours. »)

The Academy, no 1049 : Curzon, Persia and the Persian question. — Mahaffy, Problems in Greek history (recueil de dix essais). — David Masson, Edinburgh sketches and memories (agréable). — Marquis of Lorne, Viscount Palmerston. — On the Newton stone (Southesk). — Hittite decipherment (Conder). — Mermoyse, baubyn, mercatte (Logeman). — Muirhead, The elements of ethics. — Skeat, A Primer of English etymology ; Twelve facsim. of Old English ms. — The Tell el-Amarna tablets (Strong). — Peet, Prehistoric America, II, emblematic mounds and animal effigies.

— No 1050 : J. S. Cotton, Mountstuart Elphinstone (fait avec grande habileté et bon sens). — Miss Clerke, Familiar studies in Homer. — Curzon, A mirror of the turf. — The Cambridge honorary degrees. — The Flower and the Leaf (Skeat). — A new Syriac version of the Apocalypse (Gwynn). — On the Newton stone (Stokes). — The to the Yellow Sea ; James Gilmour of Mongolia, his diaries, letters and reports,

p. Lovett. — Liturgia sanct. apost. Adaei et Maris (cf. *Revue*, n° 25) ; Lessons, apostles and gospels. — Some books on the French Revol. (Mézières, Mirabeau ; Rocquain, The revol. spirit preceeding the Revol ; Bussière et Legouis, Beaupuy ; Corresp. de Mercy p. Flammermont et d'Arneth, II ; Symes, The French Revol.) — Beyle. — The association for promoting a professorial University for London. — On the Newton stone (Southesk). — The pedigree of « Jack » and some allied names, II (Nicholson). — The Press at Winchester. — School Rolls. — Fujisan in Japanese art and literature (Aikinson) — Artificial hatching of silkworm eggs (Gonino). — Aristotle on the constit. of Athens, 3e éd. p. Kenyon ; Headlam, On editing Eschylus (cf. *Revue*, n° 21). — Original drawings of Rembrandt, reproduced in phototype, IV.

— N° 1051 : Aug. Birrell, Res judicatae. — Price, From the Arctic Ocean liber de nuptiis of Theophrastus in mediaeval literature (Paget Toynbee). — Une prière judeo-persane (Murray Mitchell). — Rab-saris (Pinches). — The date of the Athen. politeia (Torr). — Aegean pottery in Egypt (Petrie).

— N° 1052 : Letters of Moltke to his mother and his brothers. — Miss Betham-Edwards, France of to-day, a survey, comparative and retrospective. — Ingram, England and Rome. — Two ancient documents from Ireland : Account Roll of the priory of the Holy Trinity, Dublin, 1337-1346, with the Middle-English Moral Play The Pride of Life, p. Mills ; Notice sur un recueil d'Exempla renfermé dans le ms. B IV 19 de la bibliothèque capitulaire de Durham, par Paul Meyer. — Cranmer's draft-services for the Prayer Book. — On the Newton Stone. — Une prière judéo-persane. — Wilberforce University. — An ancient form of submission. — The Isthmian Odes of Pindar, p. Bury (très méritoire ; commentaire intéressant d'un bout à l'autre, trop copieux peut-être). — Note on Plautus, Persa, I. 3. 40. — Indian art at the Imperial Institute. — Aegean pottery in Egypt. (Torr).

The Athenaeum, n° 3372 : Mem. of the Verney family during the Civil War. — J. Robertson, The early religion of Israel as set forth by biblical writers and by modern critical historians (intéressant et plein de détails). — Skeat, Principles of English etymology, II, the foreign element (de haute valeur). — Lord Randolph S. Churchill, Men, mines and animals in South Africa. — The Rauzat-us-safa, or Garden of Purity, by Muhammad bin Khâvendshâh bin Mahmûd, commonly called Mirkhond, I, 1, transl. by Rehatsek, p. Arbuthnot. — John Major's history of Great Britain, transl and edited by Archibald Constable. — Herodas, facs. of Pap. CXXXIV ; Herondae Mimiamboi p. Buecheler. — Caxton at Westminster. — The University of Melbourne. — The Junian handwriting. — Literary prizes. — The Anglo-saxon name Beovulf. — Shelley's Night-Raven.

— N° 3373 : The letters of Philip Dormer Stanhope, Earl of Chesterfield, with the characters, p. Bradshaw. — Pratt, To the snows of Thibet through China — Oman, The Byzantine Empire ; Mijatovich, Constantine, the last emperor of the Greeks (le travail d'Oman, très difficile, est fait avec une extrême habileté ; on ne peut faire le même éloge de l'autre étude). — Hulton, Rixae Oxonienses. — Forrest, The admin. of Warren Hastings ; Sir John Strachey, Hastings and the Rohilla War. — An. Leroy-Beaulieu, Papauté, socialisme et démocratie. — Literary prizes. — Notes from Oxford. — Arbuthnot's brothers (Aitken). — Bolton, Examples of mosaic pavements from rubbings of floors in Pompeii and Venice, with additional patterns from Palermo and Rome.

— The St. Anne of Leonardo da Vinci. — Notes from Rome, II (Lanciani).

— N° 3374 : Sir Charles Gavan DUFFY, Conservations with Carlyle; Late words of Carlyle. — Miss CLERKE, Familiar studies in Homer. — Th. A. COOK, Old Touraine, the life and history of the famous chateaux of France. — WRIGHT, A Primer of the Gothic language (cf. *Revue*, n° 24). — The writings of Oliver Wendell Holmes, Riverside edit. 13 vol. — LIEBERMANN, The Quadripartitus (cf *Revue*, n° 24). — English dictionaries. — French literature (RENAN, Feuilles détachées; LANSON, Boileau; LEMAÎTRE, Les contemporains, V; Mme James DARMESTETER, Marguerites du temps passé; CHERBULIEZ, L'art et la nature, etc). — Belisarius and Marlborough. — The University of Melbourne (Jenks). — Unpublished letter of Thomas Jefferson. — Bernardus monachus (Skeat). — The auction Catalogue of Dr. Johnson's library. — An Autograph Society. — The ruins of Rhey. — Keene's first illustrations. — Notes from Sicily (Halbherr). — Coleridge's Osorio and Remorse. — The Agamemnon at Bradfield College.

— N° 3375 : Continental literature july 1891-july 1892. — The poet's nightingales. — The Rhey sculptures.

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

L. THUASNE

DJEM-SULTAN

FILS DE MOHAMMED II, FRÈRE DE BAYEZID II

(1459-1495)

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX, EN GRANDE PARTIE INÉDITS

Etude sur la question d'Orient à la fin du XVe siècle

Un beau volume in-8 . . . . 10 fr. »

LE CHANSONNIER FRANÇAIS

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Publié par le Baron A. D'AVRIL

Un élégant volume in-18. . . . . 2 fr. »

FASTES CHRONOLOGIQUES DE LA VILLE D'ORAN

Pendant la période arabe (290-915 hégire) — (903-1509 de J.-C.)

Par René BASSET

Brochure in-8 . . . . 2 fr. »

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-CHINOIS

Par A. BILLEQUIN

Professeur au Collège impérial de Pékin

Un beau volume in-4, imprimé à Pékin . . . . 75 fr. »

Nous recevrons cet ouvrage dans quelques jours.

DICTIONNAIRE CHINOIS-FRANÇAIS

Par BAILLY

Tomes I, II, III. Chaque volume in-4 . . . . 75 fr. »

L'ouvrage, imprimé par ordre du gouvernement, n'est tiré qu'à 300 exemplaires dont 150 seulement mis en vente. Il sera complet en 4 volumes. Il n'est expédié qu'à compte ferme.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Vingt-sixième année 25 juillet 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE AU CAIRE

Tome VIII. — Premier fascicule

ACTES DU CONCILE D'ÉPHÈSE

Texte copte publié et traduit par M. U. BOURIANT. In-4 . . . . 15 fr.

Tome X. — Premier fascicule

LE TEMPLE D'EDFOU publié in extenso, par M. le marquis DE ROCHEMONTEIX. Avec nombreuses planches hors texte. Première partie. Un vol. in-4 . . . 30 fr.

Tome VII (récemment terminé)

PRÉCIS DE L'ART ARABE par M. J. BOURGOIN. In-4, avec 300 planches . . . . . . 150 fr.

The Academy, nº 1053 : The Book of Trinity College, 1591-1891. — Briggs, The Bible, the Church and the Reason. — Bourne, Sir Philip Sidney (la meilleure et la plus complète biographie). — Sowerby, The Forest Cantons of Switzerland. — Some classical books (Plutarch, Themistocles, p. Holden; Gracchi, p. Underhill; Crito, Plato, p. Stock). — Vilhjalmr Finson (not. nécrol.) — The honorary degrees at Dublin. — The Newton stone (Southesk). — Guillaume le maréchal (Round). — The pedigree of Jack and some allied names (Chance). — 24 tablettes cappadociennes de la collection Golénischeff (Sayce). — Greek ippé = lat. aqua (Mayhew). — A cuneiform tablet from Palestine— The Grammar of the Lotus (Goodyear).

The Athenaeum, nº 3376 : The Book of Trinity College, Dublin; Urwick, The early history of Trinity College. — Round, Geoffrey de Mandeville, a study of the anarchy. — Lambert, Two thousand years of gild life (recherches patientes). — Cap. Binger, Du Niger au golfe de Guinée, par le pays de Kong et le Mossi. — Dodge, Hannibal (quelques bon chapitres). — Early Christian literature (Aristides p. Harris; Duff, The early church; Chase, The Lord's prayer in the early church; Haussleitter u. Zahn, Forsch. zur Gesch. des neut. Kanons). — A catalogue of a portion of the library of Elton. — Coaching and cramming. — A German account of England, 1602. — The Verney memoirs. — Murray, Handbook of Greek archaeology. — Roman remains at Chester, II (Haverfield).

The classical Review, n 7 : Kenyon, Hyperides, the new French ms. eddit. fragm. of the Pro Lyc.and adv. Dem. — Newman, Aristotle's classification of forms of government. — Headlam, Notes on early Athenian history, II, the Council. — Granger, Aristotle on the active and passive reason. — Tyrrell, Notes on Greek tragedians. — Marchant, Text of Thuc. VII. — Fennell, Nasal sonants. — Young, Notes on Martial. — Wyse, Notes on Petrie Papyri.— *Comptes rendus :* Aristoph. Equites, p. Blaydes; Ausgew. Reden des Demosthenes. p. Westermann-Rodenberg, I ; Bywater, Contrib. to the textual criticism of Aristotles Nicomachean Ethics; Abbott, Essays chiefly on the original texts of the O. and N. T. ; P. Thomas, Notes et conj. sur Manilius (ajoutera à la réputation de l'auteur) ; Scheuer, De Tacitei De Orat. dialogi codicum nexu et fide ; Beloch. Storia Greca, I, La Grecia antiquissima; Kenyon, Athen. Politeia ; Apelt, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie ; Bergson, Aristoteles de loco (cf. *Revue*, nº 8); Metrodori fragm. p. Koerte; Urk. einer röm. Gärtnergenossenschaft 1030 p. Hartmann; Catilina, p. Herbermann; Horace, p. Chase; Luciani Menippus et Timon, p. Mackie; Comment. Woelfflinianae; Lefmann, Bopp, I.— *Notes* . Aesch. Agam, 312-313; Eur. Rhesus 856-860; 804-805; Roberts, Griech. Epigr. 157; Atnen. Polit. XV, 30. — Archaeology, monthly record, etc.

Literarisches Centralblatt, nº 27 : Kuenen, Hist. krit. Einleit. in die Bücher des A. T. — Gross, Einleit. in die Æsthetik. — H. Müller, Joh. Clauberg. — Dittmar, Gesch. des deutschen Volkes, I u. II (récit d'ensemble bien réussi). — Chroust, Tageno, Ansbert u die Historia peregrinorum (sur la croisade de Frédéric Ier très méritoire). — Deym, Friedrich Graf Deym u. die oesterr. Frage in der Paulskirche. — Schultess' europ. Geschichtskalender, 1891, 7e année. — Engelstedt, Ein geschichtl. Rückblick auf die deutsche Kolonis. in Afrika u. Melanesien. — Reclus, Geogr. XVII, Indes, Mexique, Antilles. — Melanchton, Declamat. p. Hartfelder. — Fritz Meyer, Die Stände, ihr Leben u.

Treiben, nach den Artus = und Abenteuerromanen; SCHÄFER, Die Pariser Hs. 1451 u. 22555 der Huon de Bordeaux Sage. — GAUDEAU, Le P. Isla (excellent). — Zenonis de rebus physicis doctrinae fondamentum const. TROOST (très soigné). — Shakspeare, Hamlet, p. FRITSCHE (fourmille de fautes). — GNAD, Literarische Essays, 2e édit. — HORN u. STEINDORFF, Sassanidische Siegelsteine (sera accueilli avec le plus grand gré). — Briefe eines deutschen Offiziers aus dem XX Jahrh. (ne mérite pas l'attention).

— N° 28 : O. RITSCHL, A. Ritschls Leben. — APELT, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie (études claires, élégantes, soignées). — BRUNNHOFER, Vom Aral bis zur Ganga, hist. geogr. u. ethnol. Skizzen zur Urgesch. der Menschheit (esprit, fantaisie et arbitraire). — PHILIPPI u. FORST, Die Chroniken des M. A. (1er vol. des sources pour l'Hist. d'Osnabrück). — Nuntiaturberichte aus Deutschland, 1572-85, III, 1. Der Kampf um Köln, 1576-84, p. HANSEN. — Lettres de Christian IV p. FRICKA u. FRIDERICIA, 15-17 (en danois).

Lettow-Vorbeck, Der Krieg von 1806-1807, II Prenzlau u. Lübeck (de haute valeur). — BEESLY, Queen Elizabeth (habilement fait). — KAERGER, Tangaland u. die Kolonis. Deutsch-Ostafrikas, Tatsachen u. Vorschläge. — LAEMMER, Institut. des kathol. Kirchenrechts, 2e éd. — Comœdiae Horatianae tres, p. JAHNKE (l'auteur de l'art. apporte une foule de corrections, tout en reconnaissant le « grand soin » de l'éditeur). — Are's Isländerbuch, p. GOLTHER. — SPECHT, Das Verbum reflexivum u. die Superlative im Westnord. — LOGEMAN, Elckerlijk. — GWINNER, Gœthes Faustidee (promesses qui ne tiennent pas).

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : VERNES, Essais bibliques. — JESS, Uber den christl. Glauben. — PATTISON, Casaubon (trouvera des lecteurs reconnaissants). — WLISLOCKI, Märchen u. Sagen der Bukowinaer u. Siebenbürger Armenier (instructif). — Plutarchi Moralia, recogn. BERNADAKIS, II-IV. — MANITIUS, Gesch. der christl. latein. Poesie bis zur Mitte des VIII Jahrh. (utile). — H. LICHTENBERGER, Le poème et la légende des Nibelungen (remarquable). — HANDWERCK, Gellerts Fabelstil. — MORLEY, Studies in literature (trop de politique). — MITTEIS, Reichsrecht u. Volksrecht in den östlichen Provinzen des röm. Kaiserreichs (aussi instructif pour l'historien que pour le juriste). — SACKUR, Die Clunacienser (Cf. *Revue*, n° 19) — TRAEGER, Die Halligen der Nordsee. — WARSBERG, Die Kunstwerke Athens, auf den Spuren des Gaudenzio Ferrari. — OSTROGORSKI, La femme au point de vue public. — Runeberg, Epische Dicht. übers, von EIGENBRODT.

— N° 28 : KESSLER, Das Wunder des Glaubens u. sein Selbstzeugnis. — DALTON, Die russische Kirche. — POLECK, Die Anfänge des Volksschulwesens in der Bukowina. — LIEBICH, Panini (étude pénétrante). — Scholia in Lysistratam, p. G. STEIN (excellent). — Quintilian, X, p. PETERSON (bon livre). — Hebbels Werke, I. — DETLEFSEN, Gesch. der holstein. Elbmarschen, I, bis 1460, 1 (la première histoire exacte). — G. TOBLER, Bodmer als Geschichtschreiber (utile et beaucoup d'inédit). — DECKERT, Die Neue Welt. — O. MEJER, Zum Kirchenrechte des Reformationsjahrh. — GERLAND, Gesch. der Physik.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 13 : AHRENS, Kleine Schriften, I (recueil qui sera le bienvenu). — Aus der Anomia, archäol. Beitr. Carl Robert zur Erinner. dargebracht. — LANGEN, Die Clemensromane (on reconnaîtra les mérites divers de l'auteur, mais il a été malheureux dans ce travail comme exégète, comme critique et comme historien).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

FAC-SIMILÉS DES MANUSCRITS GRECS DATÉS
DE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Publiés par **HENRI OMONT**

Un volume grand in-folio, 100 planches avec texte explicatif. 60 fr.

Ce recueil de fac-similés forme un album de 100 planches grand in-folio, offrant cent vingt et un fac-similés de manuscrits grecs à date certaine, tirés exclusivement des collections de la Bibliothèque nationale.

Tous les manuscrits datés du IXe au XIIIe siècle conservés à la Bibliothèque nationale, et un choix de ceux du XIVe siècle, portant sur plus de la moitié d'entre eux, sont représentés dans ce recueil.

L'introduction qui précède la notice des planches contient une bibliographie des différents travaux relatifs à la paléographie grecque, parus depuis le livre fondamental de Montfaucon jusqu'à nos jours.

FAC-SIMILÉS DES PLUS ANCIENS MANUSCRITS GRECS
Enonciale et en minuscule de la Bibliothèque nationale du IVe au XIIe siècle

Publiés par **HENRI OMONT**

Un volume in-folio, 50 planches, avec texte explicatif. . . . 32 fr.

Cet ouvrage forme le complément annoncé à la fin de l'Introduction des *Fac-similés des Manuscrits grecs datés.*

DEMOSTHENIS ORATIONUM CODEX Σ

ŒUVRES COMPLÈTES DE DÉMOSTHÈNE
FAC-SIMILÉ DU MS. GREC 2934 DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Publié par **HENRI OMONT**

Ce manuscrit, le plus ancien et le plus complet, forme seul la première famille des manuscrits de Démosthène, au jugement des derniers éditeurs : Bekker Voemel, Dindorf, Weil.

La reproduction en héliotypie, par le procédé Berthaud, à la grandeur exacte de l'original, formera deux volumes in-folio de 1066 pages. — Le prix des deux volumes, fixé à 400 francs pour les cinquante premiers souscripteurs, est porté à 600 fr.

— Le tome Ier contenant la reproduction des feuillets 1-271 paraîtra dans quelques jours le tome II et dernier, qui comprendra la reproduction des feuillets 272-534, sera publié avec l'Introduction, à la fin de l'année 1892.

Prix : 600 francs

SOUS PRESSE :

LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
ET D'AUTRES COLLECTIONS

Recueil des fac-similés des plus anciens et des plus précieux manuscrits pour servir à l'étude de la paléographie, de la philologie et de l'histoire en Orient et en Occident, du Ve au XVIe siècle.

Manuscrits latins et français, publiés et décrits par M. Léopold Delisle, membre de l'Institut. . . . . 100 planches.
Manuscrits grecs, publiés et décrits par M. Henri Omont. . . . . 50 planches.
Manuscrits orientaux, publiés et décrits par M. Ch. Schefer, membre de l'Institut. . . . . 50 planches.

Prix de souscription pour ces 200 planches : 125 fr.

MINIATURES DE MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
ET DE QUELQUES COLLECTIONS PARTICULIÈRES

Pour servir à l'histoire de la vie publique et privée en Orient et en Occident du Ve au XVIe siècle.

Manuscrits latins et français, publiés et décrits par M. Durrieu. . . 100 planches.
Manuscrits grecs, publiés et décrits par M. Henri Omont. . . . . . 50 planches.
Manuscrits orientaux, publiés et décrits par M. Ch. Schefer, membre de l'Institut. . . . . 50 planches.

Prix de souscription pour ces 200 planches : 125 fr.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS.

Nº 31-32 Vingt-sixième année 1-8 août 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET (Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE AU CAIRE

TOME VI. — Deuxième fascicule

FRAGMENTS de la version thébaine de l'Ancien Testament, par G. MASPERO. — Tablettes d'El Amarna, par le P. SCHEIL. — Une sphère céleste de l'an 684 de l'hégire. Notice sur les stèles arabes appartenant à la Mission du Caire, par P. CASANOVA. Un volume in-4, avec planches . . . . 25 fr.

Tome VIII. — Premier fascicule

ACTES DU CONCILE D'ÉPHÈSE

Texte copte publié et traduit par M. U. BOURIANT. In-4 . . . . 15 fr.

Tome X. — Premier fascicule

LE TEMPLE D'EDFOU publié in extenso, par M. le marquis DE ROCHEMONTEIX. Avec nombreuses planches hors texte. Première partie. Un vol. in-4 . . 30 fr.

Tome VII (récemment terminé)

PRÉCIS DE L'ART ARABE par M. J. BOURGOIN. In-4, avec 300 planches . . . . . 150 fr.

PÉRIODIQUES

La Révolution française, n° 1, 14 juillet : Carré, Les fêtes d'une réaction parlementaire, 1774-1775. — D'Auriac, Le constituant Voidel. — Brette, La séance royale du 23 juin, suite et fin (avec planche). — Baudon, Isoré, député de l'Oise à la Convention. — La statue de Beaupuy ; Tuetey, Les sources ms. de l'hist. de Paris, II ; Laquiante, Un Prussien en France en 1792 ; La prise de la Bastille d'après l'ambassadeur de Naples.

The Academy, n° 1054 : Mem. of Talleyrand, III-V. — Kipling, The Naulakha. — Pratt, To the snows of Tibet through China. — Courtney, Studies at leisure. — Earle, The sabbath in Puritan New England ; Farrar, Social and present day questions. — The Shelley centenary. — Aristotle as an historian, I (Cox). — Nimrod in the Assyrian inscriptions (Sayce). — Jack (Nicholson). — France of to-day (Betham-Edwards). — Greek ippé = lat. aqua (Sibree). — Wallis, Persian ceramic art, coll. of Mr. Godman. — Aegean pottery in Egypt (Petrie).

The Athenaeum, n° 3377 : Betham-Edwards, Frence of to-day. — G. Smith, Christian monasticism from the fourth to the ninth centuries of the Christian era (bon). — Sir Herbert Maxwell, Meridiana. — Ellis, A lexical concordance to the poetical works of Shelley. — Grellet-Dumazeau, Les exilés de Bourges (cf. *Revue* n° 19). — The Tell-el-Amarna tablets in the British Museum. — Bourne, Sir Philip Sidney ; Mac-Donald, A cabinet of gems of Sir, P. Sidney, cut and polished. — The Nemean odes of Pindar p. Bury ; Greek Lyric poetry, a complete collection of the surviving passages from the Greek song-writers p. Farnell (deux bonnes et méritoires publications). — The tercentenary of Dublin University. — The incorporation of Hull. — Maximilianus Transylvanus (Coote). — Jahrbuch der königlich preuss. Sammlungen. — Goodyear, The grammar of the lotus ; Falkener, Games ancient and oriental, and how to play them ; Dieulafoy, L'acropole de Suse. — Recent excavations in Egypt. — An inscription in the Eifel (Daniell).

The American Journal of Philology, XII, 4. — Fred. Conybeare, Sur la traduction des *Lois* de Platon en vieil arménien. — Maurice Bloomfield, Contributions à l'interprétation du Véda. — Alfred Gudeman, Notes critiques sur le dialogue de Tacite. — H. Wood, L'Elpenor de Goethe.

— XIII, 1 : Edw. Washburn Hopkins, Le futur aryen. — Frédéric D. Allen, Prométhée et le Caucase. — W. Gardner Hale, Le mode et le temps avec *quasi, tanquam si, ut si.* — H. Morgan, Σκηνάω, σκηνέω, σκηνόω.

Literarisches Centralblatt, n° 29 : Hase, Theol. Reden. — Hartfelder, Melanchthoniana paedagogica (très important). — Gherghel, Zur Gesch. Siebenbürgens (ethnographie et histoire des Petschenègues et des Cumans). — Reineck, Die Sage von der Doppelehe eines Grafen von Gleichen (intéressant). — Dubois, De recuper. Terre Sancte, p. Ch. V. Langlois. — Von Schön, Studienreisen eines jungen Staatsmannes in England am Schluss des XVIII Jahrh. — Davout in Hamburg (justifie le maréchal). — Storm (G.), Maria Stuart (savant et agréable à lire). — Schmitt, Die Gefechte bei Trautenau (détaillé). — Partsch, Clüver (cf. *Revue*, n° 28). — Hillel, Nominalbild. in der Mischnah (instructif). — Eurip. Medea p. Sakorraphos (sera le bienvenu). — Schjortt, Kenyon, Aristoteles om Athens Statsforfatning (recommandable). — Kei-

per, Französ. Familiennamen in der Pfalz u. Französisches im Pfälzer Volksmund, 2e ed. — Bertrand von Born p. Stimming (2e editio minor). — Keats letters to his family and friends. — Koelitz, Suess von Kulmbach; Friedländer, Altdorfer; Firmenich-Richartz, Barth. Bruyn. — Moser, Die zehn Gebote des Lehrers.

Deutsche Literaturzeitung, n° 29 : Castelli, Il cantico dei cantici (vue originale). — Aristides, p. Harris (cf. *Revue*, 1891, n° 30). — Martiny, Aberglaube im Molkereiwesen (manque de soin). — Inscr. graecae metricae, p. Preger (très méritoire). — Stangl, Virgiliana (solide et marque un progrès important). — Gebhard, Gedankengang horazischer Oden in disposit. Uebersicht. — Müllenhoff, Deutsche Altertumskunde, V, 2. — Rossel, Hist. litt. de la Suisse romande (fait avec soin, application et jugement; cf. *Revue*, 1891, n° 30). — Mirbt, Die Wahl Gregors VII (définitif dans l'ensemble). — Hartmann, Die Angelbecker. Mark. — Clemen, Merowing. u. Karoling. Plastik. — Kong Christian den Femtis Danske Lov, p. Secher. — Frank, Gegenwart u. Zukunft der Siebenbürger Sachsen. — Delbrück, Friedrich, Napoleon, Moltke, aeltere u. neuere Strategie (sera utile).

— N° 30 : Cornill, Einleit. in das A. T. (cf. *Revue*, n° 8). — Chase, The Lord's Prayer in the Early Church (cf. *Revue*, n° 11). — Emm. de Broglie, Montfaucon et les Bernardins. — E. H. Meyer, Die eddische Kosmogonie (instructif). — Benfey, Kleine Schriften (cf. *Revue*, n° 17). — Bethe, Theban. Heldenlieder (solide, méthodique et neuf). — Bonghi, Le feste romane (destiné au grand public; vivant, attachant). — Fischer, Beitr. zur Literaturgesch. Schwabens (huit essais d'un écrivain spirituel autant qu'érudit) — Aitken, Life and works of Arbuthnot (la première et digne biographie d'A.) — Stocker, Johannes de Cermenate (soigné). — Wittich, Dietrich von Falckenberg, Oberst u. Hofmarschall Gustav Adolphs (détaillé et comble une lacune). — Mismer, Souvenirs du monde musulman. — Goldschmidt, Der Vocalismus des neuhochdeutschen Sprachgesanges u. der Buhnensprache (remarquable). — Kniep, Praescriptio u. pactum. — Moltkes milit. Correspondenz. 1864.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 14 : Noeldechen, Tertullian (ce ne sont que des contributions à un commentaire des écrits de Tertullien). — Achelis, Prakt. Theologie, II. — Luthers Werke, XII. — Mann, Das Mujmil Et-Tarckh-i-Badnadrije des Ibn Muhammed Emin Abul-Hassan.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 27 : Ilias p. Ameis-Hentze, La Roche, Scheindler, etc. — Christ, Homers Odyssee in verkürzter Ausg. — Schmekel, Die Philos. der mittleren Stoa in ihrem geschichtl. Zusammenhange (1er art.). — Juvencus p. Huemer. — Waltzing, Inscr. lat. (cf. *Revue*, n° 5). — Lübker, Reallexicon des klass. Altertums der Gegenwart (7e edit., mais à revoir encore). — Wilpert, Ein Cyclus christolog. Gemälde aus der Katakombe des H. Petrus u. Marcellinus. — Ahrens, kleine Schriften; I, zur Sprachwiss. p. Haberlin.

— N° 28 : Novae emend. in Aeschyli scholia Medicea (Papageorg.). — Schmekel. Die Philos. der mittleren Stoa in ihrem geschichtl. Zusammenhange (2e art. de Wendland). — Tacitus, Germania, p. Zernial. — Koldewey, Neandria (table richement couverte). — De Vit, Della via tenuta dai Cimbri per calare in Italia e del luogo della loro sconfitta secondo il Pais (ébranle entièrement l'hypothèse d'ailleurs faiblement étayée de Pais). — Zybulski, Tabulae quibus antiquitates graecae et

romanae illustrantur (important moyen d'intuition) — Festschrift zum fünfzigj. Jubiläum des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande (cf. *Revue*, n° 22). — Dieu jüdische Liter. seit Abschluss des Kanons, eine pros. u. poet. Anthol. mit biogr. u. literargeschichtl. Einleit. p. Winter u. Wünsche, I. Das hellenistisch-targumistische Schriftum (sera le bienvenu). — G. von der Gabelentz, Die Sprachwiss, ihre Methoden, Aufgaben u. bisher. Ergebnisse (1er art.).

— N° 29 : Die homer. Schwerter auf Kypros (Ohnefalsch-Richter). — Odyssea, I, p. Ludwich (1er art.) — Tertullian, De pudic. p. Preuschen (cf. *Revue*, n° 11). — Cuq, Instit. jurid. des Romains dans leurs rapports avec l'état social et les progrès de la jurisprudence (grand savoir et grand soin). — Jeremias, Tyrus bis zur Zeit Nebukadnezars (complète heureusement le travail de Krall). — G. von der Gabelentz, Die Sprachwissenschaft, ihre Methoden, Aufgaben u. bisher. Ergebnisse (2e art.).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 27 : Ahrens, kleine Schriften, I, zur Sprachwiss. p. Haeberlin (sera le bienvenu). — Rec. des insc. jurid. grecques, p. Dareste, Haussoullier, T. Reinach, I (1er art.) — Thukydides, VII u. VIII, 4e éd. p. Widmann (très utile). — Nicephori Chrysobergae ad Angelos orationes tres p. Treu (fort méritoire). — Ausgew. Briefe Ciceros u. seiner Zeitgen. p. Aly-Hess. — Geist u. Wesen der deutschen Sprache, p. Keck.

Theologische Literaturzeitung, n° 14 : Bacon (J. W.), The Genesis of Genesis. — Kaatz, Die Scholien des Gregorius Abulfaragius Bar Hebreaus zum Weisheitsbuch des Josua ben Sira. — Godet, Kommentar zu dem Evangelium des Johannes, 3e éd.— Papers of the American Society of Church History, III. — Ahrens, Das Buch der Naturgegenstände (cf. *Revue*, n° 23). — Lenz, Briefwechsel Landgraf. Philipps des Grossmüthigen mit Bucer, III. — Staatsraison u. Recht, die confessionellen Wirren in Lifland. — Walter, Bischof Ferdinand, weil. General-Superintendent von Lifland. — Bassermann, Gesch. der evangel. Gottesdienstordnung in badischen Landen (cf. *Revue*, n° 1). — Frantz, Lehrbuch des Kirchenrechts, 2e éd.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

VICTOR LORET

LA FLORE PHARAONIQUE

D'après les documents hiéroglyphiques et les spécimens découverts dans les tombes. Un volume in-8 . . . . 8 fr.

MANUEL DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE

Grammaire, tableau des hiéroglyphes, Textes et Glossaire. Un volume in-8 . . . . 20 f.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 33-34 Vingt-sixième année 15-22 août 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MÉMOIRES
PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE AU CAIRE

TOME VI. — Deuxième fascicule

FRAGMENTS de la version thébaine de l'Ancien Testament, par G. MASPERO. — Tablettes d'El Amarna, par le P. SCHEIL. — Une sphère céleste de l'an 684 de l'hégire. Notice sur les stèles arabes appartenant à la Mission du Caire, par P. CASANOVA. Un volume in-4, avec planches . . . . 25 fr.

Tome VIII. — Premier fascicule

ACTES DU CONCILE D'ÉPHÈSE
Texte copte publié et traduit par M. U. BOURIANT In-4 . . . . 15 fr.

Tome X. — Premier fascicule

LE TEMPLE D'EDFOU publié in extenso par M. le marquis DE ROCHEMONTEIX. Avec nombreuses planches hors texte. Première partie. Un vol. in-4 . . 30 fr.

Tome VII (récemment terminé)

PRÉCIS DE L'ART ARABE par M. J. BOURGOIN. In-4, avec 300 planches . . . . . . 150 fr.

Revue rétrospective, 1er août : Frantz Funck-Brentano, La question ouvrière au XVIIIe siècle (fin). — Lettres sur la guerre du Mexique, 1862-1863 (suite). — Une affaire criminelle en Basse-Bretagne, 1793-1794 (condamnation et exécution de François Hochart). — Lettre de Monge à Lacroix, professeur de mathématiques du corps d'artillerie à Besançon, 28 juin 1791 (raconte la tranquillité et la fermeté de Paris depuis la fuite de Louis XVI; « la fuite en empire » signifie évidemment la fuite en Empire, vers le pays d'Empire; lire Hassenfratz et non « Jassenfructz »; Meusnier est sûrement le célèbre ingénieur). — Le drapeau de la garde nationale (1815), déclaration des chefs de légion et majors de la garde nationale. — La vente de Mirabeau (extrait de Reichardt). — Charles X alsacien (extrait du discours de Chauffour à Charles X entrant à Colmar).

Annales de l'Est, n° 3, juillet : Grucker, Le Laocoon de Lessing (suite et fin). — Debidour, Le général Fabvier (suite). — Thiaucourt, Les bibliothèques de Strasbourg et de Nancy (suite). — Nécrol. Paul Crampel (Auerbach). — *Comptes rendus :* Bleicher et Faudel, Matériaux pour une étude préhist. de l'Alsace; Bleicher, Commerce et industrie des popul. primitives de l'Alsace et de la Lorraine; Barthélemy; Recherch. archéol. sur la Lorraine avant l'histoire; Bernhardt, Les peuples préhistor. en Lorraine. — Beitr. zur Landes = und Volkeskunde von Elsass-Lothringen : II. Murner, Badenfahrt; IV. Froitzheim, Lenz Gœthe u. Cleophe Fibich von Strassburg; VII Zu Strassburgs Sturm = und Drangperiode 1770-1776; X. Gœthe u. H. L. Wagner. — Mossmann, Mélanges alsatiques. — Jouve, Les Viriot et les Briot, artistes lorrains. — Luc Gersal, L'Athènes de la Sprée. — De Backer et Carayon, Biblioth. de la Comp. de Jésus, nouv. ed. par le P. Sommervogel, I et II. — De Lasteyrie et Lefevre-Pontalis, Bibliogr. des travaux hist. et archéol. publiés par les Soc. savantes de la France, II, 2.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 3 : Poinsard, Les unions postales. — Baraudon, Victor Amédée II et la Triple Alliance, 1714-1720 (suite). — Blociszewski, Le Mazurenland et les Mazours. — Marcé, Des autorités préposées à la vérification et à l'épurement des comptes de l'État et des localités en Angleterre (suite). — Labordère, Sociétés de placements en valeurs mobilières, les trusts financiers anglais. — Cruchon, Les anarchistes et le droit international. — D'Orreville, Les protectorats anglais de Malacca. — *Comptes rendus :* Moireau, La Banque de France; Gauvain, La vie politique à l'étranger; M. Leclerc, Le rôle social des Universités; Chailley-Bert, La colonisation de l'Indo-Chine; Vignon, L'expansion de la France; de Rousiers, La vie américaine; Thouvene, Episodes d'hist. contemporaine; de Courcy, L'Espagne après la paix d'Utrecht; Marion, Machault; La Revue universelle des inventions nouvelles; Gomel; Les causes financières de la Révolution, Turgot et Necker.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juin : Celichowski, Étude bibliogr. sur un traité intitulé Ars moriendi. — Miodonski, Miscellanea latina. — Malinowski, Contrib. à la lexicographie des dialectes polonais. — Kalina, Jean Parum-Szulce et son vocab. de la langue polabe.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : Nitzsch, Lehrb. der evangel. Dogmatik, II. — The Bab, p. Browne (cf. nos 31-32). Mantegazza, Epikur, psychologie des Schönen. — Franz Brentano, Das Genie. — Schneidewin, offener Brief an Ed. von Hartmann. — Galbert de Bruges, hist.

du meurtre de Charles le Bon, p. PIRENNE (très soigné). — DANIELSON, Finlands Vereinig mit dem russ. Reiche. — WITTICH, Falkenberg, Oberst u. Hofmarschall Gustav Adolfs (très remarquable). — MÉZIÈRES, Vie de Mirabeau (rien de nouveau, mais excellent de forme et de jugement; cf. *Revue,* 1891, n° 48). — HAUN, Bauer u. Gutsherr in Kursachsen (fort méritoire). — RÜMELIN, Aus der Paulskirche, Berichte an den schwäb. Merkur 1848-1849 (intéressant). — Die territoriale Zusammensetz, der Provinz Sachsen, Karte u. Begleitworte von KIRCHHOFF. — JOHANNSON, Beitr. zur griech. Sprachkunde (érudition et sagacité). — Sallusti hist. relig. p. MAURENBRECHER, I. prolegomena. — SABBADINI, Vita di Guarino Veronese (beaucoup de détails, manque d'ensemble). — MAYHEW, Synopsis of old English phonology (livre de valeur). — BUGGE, Norges Indskrifter med de aeldre Runer, 1. (d'excellentes solutions). — Thackeray's lectures on the English humorists of the XVIII century p. REGEL, IV. Prior, Gay, Pope. — Gœthe's Gespräche p. BIEDERMANN, V-IX.

Deutsche Literaturzeitung, n° 31 : VOIGT, Eine verschollene Urkunde des antimontanist. Kampfes. — IMMERWAHR, Kulte u. Mythen Arcadiens, I (cf. *Revue,* n° 6). — Pahlavi texts, transl. by WEST, IV. Contents of the Nasks. — Quinti Smyrnaei Posthomer. libri XIV p. ZIMMERMANN (très méritoire). — WEINBERGER, Entsteh. u. Tendenz der Germania (soigné). — LIENHART, Laut = und Flexions lehre der Mundart des mittleren Zornthales im Elsass (cf. *Revue,* n° 11). — Paget TOYNBEE, Specimens of old French (cf. le présent n°). — BROSCH, Gesch. von England, VII. (juste en l'ensemble). — Schmeltzl, Ein Lobspruch der Stadt Wien, p. SILBERSLEIN. — BÖRCKEL, Adam Lux (cf. *Revue,* n° 6). — BROWNE, The Bab (cf. *Revue,* n° 31). — BASTABLE, Public Finance. — WEISSENBORN, Einführ. der jetzigen Ziffern in Europa durch Gerbert (résultat négatif).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 30 31 : Zur Chronologie von Cic. De leg. (Gudeman), — Odyssea, I, p. LUDWICH (2e art.). — BOUGOT, Rivalité d'Eschine et de Démosthène (tente vainement d'excuser Eschine). — Diodori bibliotheca hist. p. VOGEL, II. — Horaz p. KELLER u. HAEUSSNER, 2e éd. (cf. *Revue,* n° 18). — Caesar, de bello gall. p. PRAMMER. — WOLFF, Tacitus, gespräch über die Redner, übers. u. erklärt (pas assez d'attention et de soin). — A. MOMMSEN, Die Zeit der Olympien (détaillé). — HÖLZI, Fasti praetorii (commentaire de Wehrmann). — SCHÜRER, Gesch des jüd. Volkes im Zeitalter Jesu Christi, 2e éd. I. Einleit. u. polit. gesch. (étonnant d'érudition, de soin, de profondeur). — Königl. Museen zu Berlin, Beschreib. der antiken skulpturen mit Ausschluss der pergamen. Fundstücke (rendra de très grands services). — JOHANSSON, Beitr. zur griech. Sprachkunde. — KÖPPNER, Der Dialect Megaras u. der megar. Kolonien (nullement profitable). — HALE, Die Cum-Constructionen ; HOFMANN, Das Modusgesetz im latein. Zusatze : WETZEL, das Recht in dem Streite zwischen Hale u. Hofmann. — Michel Apostolis, Lettres inédites, p. NOIRET-HARTFELDER, Das ideal einer Humanistenschule.

Babylonian and Oriental Record, — Vol. V. — 1891. N° 3 : Vocalic harmony in Lycian (W. Arkevright). - The Antiquity of the Ancient Chinese Sacred Books (Prof. Dr de Harlez). — From Ancient Chaldea and Elam to early China : a Historical Loan of Culture (Prof. Dr. Terrien de Lacouperie). — Bibliography of the late George Bertin, Assyriologist.

— N° 4 : Yenessei Inscriptions Part II (Robert Brown, Jun.). — From Ancient Chaldea and Elam to Early China : a Historical Loan of Culture (Prof. Dr Terrien de Lacouperie). — The P'u Yao King : a

Fragment of the Life of Buddha (Translated by the late Prof. Dr S. Beal). — Several Tutelary Spirits of the Silkworms in China : a Supplement to the Chinese Goddess and her Legend (Prof. Dr T. de Lacouperie).

— No 5 : How in 219 B. C. Buddhism entered China (Prof. Dr Terrien de Lacouperie). Notes on the Writings of the Lycian Monuments (J. Imbert, Paris). — Southern Palestine and the Tel-el-Amarna Tablets (W. St. Chad Boscawen). — Notes and News. — Records of the Past (W. St. C. B).

— No 6 : Notes on the Karakorum Script (Prof. George Devéria, Paris). — On the Entrance of the Jerws into China during The First Century of our Era (Prof, Dr Terrien de Lacouperie). — The P'u.-Yao King (Late-Prof. S. Beal). — The Tablet Inscriptions of the Chinese Jews found at Kai Fung fu, in 1850 (Rev. A. K. Glover, S. B., Ph. D. (U S. A.) — Notes and News...

— No 7 : Recent German Oriental Explorations. The Land of Sama'l (W. St. Chad Boscawen). Etruscan Divinity-Names. Part. I (Robert Brown, Junr. F. S. A.). — The Tablet Inscriptions of the Chinese Jews found at Kai Fung Fu, in 1850 (Rev. A. K. Glover, S. B. Ph. D. (U. S. A.). — The P'u-Yao King (Late Prof. S. Beal).

— No 8 : The Negrito-Pygmies of ancient China (Prof. Dr Terrien de Lacouperie). — Some Letters to Amenophis III (W. St. Chad Boscawen). — The Tablet Inscriptions of the Chinese Jews found at Kai Fung fu, in 1850 (Rev. A. K. Glover S. B., Ph. D. (U. S. A.). — The P'u-Yao King (Late Prof. S. Beal). — Some Lycian Suffixes (W. Arkwright).

No 9 : The Himyaritic Inscription 32 of The British Museum (Prof. Hartwig Derembourg, Paris). — The P'u-Yao King (Late Prof. S. Beal). — The Negrito-Pygmies of Ancient China Prof. Dr Terrien de Lacouperie). — The Tablet Inscriptions of the Chinese Jews found at Kai-Fund Fu, in 1850 (Rev. A. K. Glover, S. B., Ph. D. (U. S. A.).

No 10 : Inscription of Neriglissard (W. St. Chad Boscawen). — Shang-T'sing-Tsing-King, the Book of Constant Purity and Repose Prof. C. de Harlez). — The P'u-Yao King Late Prof. S. Beal). — The Tablet Inscriptions of the Chinese Jews found at Kai Fung Fu, in 1850 (Rev. A. K. Clover, S. B., Ph. D. (U. S. A.).

No 11 : The Black-Heads of Babylonia aud ancient China (Prof. Dr Terrien de Lacouperie). — The P'u-Yao King (Late Prof. S. Beal). — The Tablet Inscriptions of the Chinese Jews found at Kai Fung Fu, in 1850 (Rev. A. K. Glover. S. B., Ph. D (U. S. A.).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 35-36 · Vingt-sixième année 29 août-5 septembre 1891

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE AU CAIRE

TOME VI. — Deuxième fascicule

FRAGMENTS de la version thébaine de l'Ancien Testament, par G. MASPERO. — Tablettes d'El Amarna, par le P. SCHEIL. — Une sphère céleste de l'an 684 de l'hégire. Notice sur les stèles arabes appartenant à la Mission du Caire, par P. CASANOVA. Un volume in-4, avec planches . . . . . . 25 fr.

Tome VIII. — Premier fascicule

ACTES DU CONCILE D'ÉPHÈSE Texte copte publié et traduit par M. U. BOURIANT. In-4 . . . . 15 fr.

Tome X. — Premier fascicule

LE TEMPLE D'EDFOU publié in extenso, par M. le marquis DE ROCHEMONTEIX. Avec nombreuses planches hors texte. Première partie. Un vol. in-4 . . 30 fr.

Tome VII (récemment terminé)

PRÉCIS DE L'ART ARABE par M. J. BOURGOIN. In-4, avec 300 planches . . . . . . 150 fr.

The Athenaeum, n° 3378 : Sir James RAMSAY, Lancaster and York. a century of English history 1399-1485. — SOWERBY, The Forest Cantons of Switzerland, Lucerne, Schwyz, Uri, Unterwalden. — R. HARRIS, A study of the Codex Bezae. — CURZON, A mirror of the turf. — SWEET, A new English grammar, logical and historical (très louable et même admirable). — CAIRD, Essays on literature and philosophy. — COTTON, Mountstuart Elphinstone (clair et intéressant) — The Nicholas Papers, corresp. of sir Edward Nicholas, Secretary of State, I and II, 1641-1655, p. WARNER. — Aladdin and the enchanted lamp (Kirby). — A letter of Keats. — The late sir Joseph H. Hawley. — The public schools in 1892. — Some interesting autographs. — JERROLD, Life of Gustave Doré.

— N° 3379 : JUSSERAND, A French ambassador at the court of Charles II (très intéressante et neuve étude sur le comte de Cominges) — Owen, The description of Pembrokeshire p. OWEN. — L'histoire de Guillaume le Maréchal, p. Paul MEYER, I (excellente édition, complète, et qui ajoutera encore, s'il est possible, à la réputation de M. Meyer). — FISKE, The discovery of America, with some account of ancient America and the Spanish conquest (important).— BURNET, Early Greek philosophy (vigoureux et souvent original). — The Petrie Papyri, VI (Mahaffy). — A cento by Baudelaire (Verrier). — France of to-day. — A new letter of Lamb. — STUART, The costume of the clans. — The congress of archaeologists, visit to Silchester. — Egypt and Mycenae (Torr). — Thackeray and the stage. — Local Shakspearian names.

— N° 3380 : Sir Archibald GEIKIE, Address to the British association for the advancement of science, Edinburgh, 3 août 1892. — Dictionary of National Biography, p. Sidney LEE, vols. XXVII-XXXI, Hindmarsh — Lambart. — TORREND, A comparative grammar of the South African Bantu languages (de valeur et d'intérêt). — The collected sermons of Thomas Fuller, 1631-1659, p. BAILEY and AXON. — ABBOTT, History of Greece, II. — NICHOL, Carlyle. — Mgr GRADWELL, Succat, the story of sixty years of the life of St. Patrick, 373-433. — The worm turns (Ellis). — Voltaire in England (Sieveking). — A cento by Baudelaire (Beljame). — The Francis papers (Beata Francis). — GUMMERE, Germanic origins, a study in primitive culture (très louable). — MIDDLETON, The Lewis collection of gems and rings in the possession of Corpus Christi College, Cambridge.

Literarisches Centralblatt, n° 31 : HOONACKER, Zorobabel et le second temple (suite d'essais). — LANGEN, Gesch. der röm. Kirche von Nicolaus I bis Gregor VII. — PFLEIDERER, Die Entwickl. der protest. Theologie in Deutschland seit Kant und in Grossbritannien seit 1825 (très instructif). — BULLINGER, Aristoteles, Metaphysik. — ROBERTY, La philosophie du siècle. — CORRENS, Die dem Boetius fälschlich zugeschrieb. Abhandl. des Gundisalvi de unitate ; Ibn Gabirol, fons vitae, p. BAEUMKER. — SCHVARCZ, Die Demokratie, II (du savoir, mais manque de critique). — Ekkehart's IV Casus Sancti Galli, p. MEYER VON KNONAU. — SCHOLL, Die Jesuiten in Baiern (populaire). — WIPPERMANN, Deutscher Geschichtskalender für 1891. — BECHER, Der Kronprinz Friedrich als Regiments-chef in Neu-Ruppin 1732-1740 (nouveau et remarquable). — JENSEN, Die nordfriesischen Inseln Sylt, Föhr, Amrum u. die Halligen vormals u. jetzt. (louable). — CANTOR, Vorles. über Gesch. der Mathematik, I, 1200-1668 (excellent et mérite partout l'approbation). — Von den GABELENTZ, Handbuch zur Aufnahme fremder Sprachen (ser-

vira à tous ceux qui sont dans les colonies; les met en état de transcrire la langue des sauvages et de rendre service à la science). — Der Athenerstaat, p. Erdmann (est au-dessous du travail de Kaibel et Kiessling. — Herbst, Zu Thukydides, Erklär. u. Wiederherstell, I-IV (examine 60 passages, souvent avec succès). — Buck, Der Vocalismus der oskischen Sprache (exact dans l'ensemble). — Schiller's Briefe, p. Jonas, 1-8, (fait avec grand soin et à saluer le plus chaudement possible).

Deutsche Literaturzeitung, n° 32 : E. Havet, La modernité des prophètes. — Jacquier, La doctrine des douze apôtres et leur enseignement (soigné). — G. von der Gabelentz, Handbuch zur Aufnahme fremder Sprachen (utile et pratique). — Paulson, Index Hesiodeus (fait avec soin). — Cicéron, Disc. contre Verrès, p. Em. Thomas (travail de grand mérite, entrepris avec conscience et un jugement indépendant). — Henze, De civitatibus liberis quae fuerunt in provinciis romanis (du soin et de l'intelligence). — Müller-Frauenstein, Von Heinrich von Kleist bis zur Gräfin Marie Ebner-Eschenbach (plat, pauvre de pensées, peut-être dangereux). — O. von Heinemann, Gesch. von Braunschweig u. Hannover, III (recherches profondes et très exposées). — Beesly, Queen Elizabeth (habile). — Kennan, Sibirien, III. — Pottier, Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité (écrit avec chaleur et à recommander au public allemand).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 15 : Avenarius, Kritik der reinen Erfahrung; Der menschliche Weltbegriff. — Ulmann, Kaiser Maximilian, II (bien fait et contient de fines observations aussi bien que de nouveaux et curieux détails).

The Academy, n° 1056 : Huxley, Essays upon some controverted questions; Rob. Smith, The O. T. in the Jewish Church, 2e éd. — Skeats and Miall, History of the Free Churches of England, 1688-1891. — Where Warren Hasting rests. — The new Teaching University for London. — The Edinburgh Review and Semitic scholarship (Bevan). — Notes on Herodas (F. D.) — The origin of Father Christmas. (Toynbee). — Gomme, Ethnology in folklore. — Notes on some Prâkrit and Pâli words (Sibree). — Catalogue of the Greek coins in the British Museum; Wroth, Mysia; Poole, Alexandria and the nomes. — Mr. Rassam and the British Museum. — Aegean pottery in Egypt. (Petrie).

— N° 1057 : Fronde, The Spanish story of the Armada and other essays (trois essais : Antonio Perez, Sainte Thérèse, les Templiers). — Dante, The Purgatory, transl. by Norton. — Lanin, Russian characteristics, reprinted, with revisions, from the Fornightly Review. — Fouillée, Education from a national standpoint, p. Greenstreet. — On a mediaeval cryptogram (Stokes). — The Babylonian legend of the creation of man (Sayce). — Notes on Herodas (F. D.). — The French peasant (Nicholson). — Stephen's Charter of Liberties. — Clark, Collations from the Harleian ms. of Cicero, 2682 (Ellis). — Greek ippé = lat. aqua (Mayhew). — Indian jottings. — Jerrold, Life of Gustave Doré. — Aegean pottery in Egypt (Torr).

— N° 1058 : Oman, The Byzantine Empire (ouvrage solide et de très grand intérêt). — Saintsbury, Lord Derby (biographie laudative; d'un style négligé, mais brillant et clair et qui ne le cède en vivacité et en intérêt à aucun des volumes de la collection). — Taylor, The Modern Factory System. — Aristotle as an historian, II (Cox). — Sully, The human mind. — Bellew (not. nécrol.). — Old Prussian Asswene (Mayhew). — Ethnology in folklore (Gomme). — Bonnar, Biographical sketch of G. M. Kemp. — Aegean pottery in Egypt (Torr).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, Rue Bonaparte, 28

BULLETIN DES MUSÉES

REVUE MENSUELLE

PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE LA

Direction des Beaux-Arts et de la Direction des Musées nationaux

ORGANE INTERNATIONAL DES MUSÉES

DIRECTEURS :

M. Edouard GARNIER
conservateur du Musée céramique de Sèvres

M. Léonce BÉNÉDITE
conservateur du Musée du Luxembourg

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION

M. André SAGLIO
Attaché à la Direction des Beaux-Arts

Le *Bulletin des Musées* paraît le 25 de chaque mois, il forme à la fin de chaque année un volume de 400 à 500 pages, format in-8.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE. — Paris et départements, un an . . . . 12 fr.
ÉTRANGER. — Union postale . . . . 13 fr.

Sommaire du n° 4

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 37-38 . Vingt-sixième année 12-19 septembre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES
BEAUX-ARTS

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE
DES
INVENTAIRES IMPRIMÉS
PAR
FERNAND DE MÉLY ET EDMOND BISHOP

TOME PREMIER

FRANCE ET ANGLETERRE

Un beau volume in-8. 12 fr.

Revue celtique, n° 3 : Thédenat, Noms gaulois barbares ou supposés tels. — De La Villemarqué, Anciens Noëls bretons. — Loth, Imbliu, Ymyl. — Ernault, Etudes bretonnes. — Longnon, Les noms de lieux celtiques en France. — Kuno Meyer, Fingal Rônain. — D'Arbois de Jubainville, L'Ile Prétanique, les îles Prétaniques, les Brittones ou Brittani. — Chronique.

Annales du Midi, n° 15 : Duchesne, Saint Martial de Limoges. — Douais, Les guerres de religion en Languedoc d'après les papiers de Fourquevaux. — Une chanson française sur la bataille de Taillebourg (A. Thomas). — Les décimes ecclésiastiques dans le royaume d'Arles, 1278-1283 (Fabre). — Saint Vincent Ferrier à Saint-Flour (A. Thomas). — *Comptes rendus :* Albanès, Catalogue général des mss. des bibliothèques publiques de France, XV. Départ. Marseille (pas de trésors inconnus ni de ms. intéressants). — Bernard d'Hyères, Hist. de l'abbaye cistercienne de Silvacanne en Provence, p. d'Estienne. — Devaux, La langue vulgaire du Dauphiné septentr. au m. â. (satisfaisant). — Dulac, Un dicton gascon dans Montaigne, Bouha prou bouha, réponse aux solutions de l'abbé Couture. — Saige, Docum. histor. relatifs à la principauté de Monaco depuis le xvᵉ siècle, III. — Félix et Thomas Platter à Montpellier, notes de deux étudiants bâlois (publication de la Société des Bibliophiles de Montpellier).

La Révolution française, 14 août : J. Claretie, La petite-fille d'un conventionnel. — Aulard, Le club des Jacobins sous la monarchie. — D'Auriac, Voidel (fin). — Viguier, La réunion d'Avignon et du comtat Venaissin à la France. — Réimpressions : Notice sur la vie de Sieyès. — Docum. inédits : Situation de Paris au 18 nivôse an II. — Chronique et bibliographie : La collection des docum. inédits : projets de public. de MM. Brette et Debidour ; procès-verbaux du com. d'instr. publ. de la Conv. p. Guillaume ; Corresp. générale de Carnot, p. Et. Charavay.

Revue des études grecques, n° 18, avril-juin : *Partie administrative :* Vingt-cinquième anniversaire de l'Association, banquet du 5 mai : Discours de MM. Renan, H. Houssaye, Delyannis, Bikélas, Psichari, Collignon, Savvas Pacha, Rabier, S. Reinach, Weil, Perrot, etc. Statuts de l'Association. — La Médaille de l'Association. — Assemblée générale du 28 avril : Discours de M. E. Renan ; rapport de M. P. Girard ; rapport de M. Hauvette sur le concours de typographie ; rapport de la commission administrative. — Séance du 12 mai : Discours de M. Houssaye. — *Partie littéraire :* H. Weil, Hypéride, Premier discours contre Athénogène. — J. Darmesteter, Alexandre le Grand dans le Zend Avesta. — Th. Reinach, Incriptions de Samothrace. — P. Tannery, Psellus sur la grande année. — H. Omont, Le glossaire grec de Du Cange. — *Notes et Documents :* Th. Reinach, L'année de la naissance d'Hypéride ; Encore un mot sur l'inscription de Cos. — *Chronique :* Correspondance grecque. — *Bibliographie :* Comptes rendus bibliographiques.

Revue de l'histoire des religions, mai-juin : V. Courdaveaux, Clément d'Alexandrie. — A. Barth, La traduction des hymnes védiques de M. Max Müller. — Alfr. Millioud, Esquisse de huit sectes bouddhistes du Japon, par Gyau-nen (1289 ap. J.-C.). — *Revue des Livres :* Immerwahr, Die Arkadische Kulte (recueil de documents trop complet). — G. Oberziner, Alcibiade e la mutilazione delle Erme (exagéré et mal pondéré). — W. Baldensperger, Das Selbstbewusstsein Jesu (profond). — H. Hemmer et Funk, Histoire de l'Eglise, I (« Ce manuel représente un grand progrès de l'esprit scientifique dans l'enseignement du clergé.

Sa publication témoigne de l'esprit nouveau qui souffle dans une partie du jeune clergé français. Grâce à l'impulsion éclairée du pape actuel, la défiance du clergé catholique à l'égard de la science moderne et la réfutation par voie d'anathème font place à un vigoureux effort pour opposer à la science anti-catholique une philosophie et une histoire, à la fois scientifiques par la méthode et catholiques par les convictions. Les intérêts généraux de la science qui, elle, n'est d'aucune confession, ne peuvent que profiter de cette concurrence. Et quand on songe aux ressources énormes d'hommes, d'intelligences et d'argent dont le clergé français peut disposer, on se prend à espérer que la France verra bientôt une nouvelle génération d'ecclésiastiques capables de contribuer à sa grandeur scientifique, comme l'ont fait les Bénédictins et les Oratoriens » J. Réville). — C.-H. Toy, Judaism and Christianity (excellent). — Chronique. Dépouillement des Périodiques. Bibliographie.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, n° 1 : Paul Stapfer, Discours prononcé à la séance de rentrée de la Faculté des lettres de Bordeaux. — Eugène Bouvy, Dante et Vico. — L.-G. Pélissier, La politique du marquis de Mantoue pendant la lutte de Louis XII et de Ludovic Sforza (1498-1500).

Literarisches Centralblatt, n° 32 : H. Schmidt, Zur Christologie. — Michael, Döllinger. — L'ordonnance cabochienne p. Coville. — Strecker, Franz von Meinders (livre bien étudié sur un des serviteurs les plus capables du Grand Electeur). — Fröhlich, Napoleon I u. seine Bezieh. zum class. Altertum. — Briefe des Feldmarschall Radetzky an seine Tochter Friederike. — Von Jagwitz, Gesch. des Lützow. Freicorps (très détaillé et complet). — Oechelhaueser, Erinner. 1848-50. — Kiraly, Gesch. des Donau = Mauth = und Urfahrrechtes der Freistadt Pressburg (important). — G. Koch, Beitr. zur Gesch. der polit. Ideen u. der Regierungspraxis, I. Absolutismus u. Parlamentarismus ; Schvarcz, Montesquieu u. die Verantwortlichkeit des Monarchen in England, Aragonien, Ungarn u. Schweden. — Lieblein, Hieroglyph. Namenwörterbuch (épuise presque la matière). — Bright, An Anglo-Saxon reader (bon). — Behaghel u. Gallée, Altsächs. Grammatik, I. Laut = und Flexionslehre (n'est pas clair et l'auteur ne domine pas le sujet). — Schwering, Grillparzers hellen. Trauerspiele (soigné et réfléchi). — H. Schmidt, Ernst von Bandel, ein deutscher Mann u. Künstler.

— N° 33 : Chase, The Lords Prayer in the early church. — Cornelius, Gründ. der calvin. Kirchenverf. in Genf 1541. — Evers, Luther (pamphlet). — Goetz, Maximilian röm. König 1562. — Procès-verbaux du Comité d'instr. publ. Conv. nat. p. Guillaume, I. — Bilbassoff, Gesch. Katharina's II (1er volume, va de 1729 à 1762). — Toeche-Mittler, Der Friedrich-Wilhelms Canal u. die Berlin-Hamburger Flussschifffahrt. — Hugenberg, Innere Colonis. im N. W. Deutschlands (excellent). — Schön, Eine warnende Stimme aus dem Grabe, 3 Denkschriften über Priesterrherschaft. — Mallery, Israeliten u. Indianer. — Köppner, Der Dialect Megaras (n'était pas nécessaire). — Aly, Ausgew. Briefe Ciceros u. seiner Zeitgen. — Verga, Bellincioni (attachant). — Zingerle, Sagen aus Tirol, 2e ed. — Stephan, Die häusl. Erzieh. in Deutschland XVIII Jahrh.

— N° 34 : Hoonacker, Néhémie. — Anal. Luther. et Melanchtoniana, p. Loesche. — Duncker, Anhalts Bekenntnisstand, 1570-1606. — Schwarze, Entwickl. der afrik. Kirche (utile). — G. Wolf, Kleine histor. Schriften. — Kummer, Bischofswahlen in Deutschland 1378-1418. — Kaemmel, Grundz. der sächs. Gesch. — De Cyon, Russie contempor.

— Ompteda in der deutschen Legion, 1765-1815. — Hartmann, Die Russenin der Schweiz 1799. — Schleiden, Schleswig-Holsteins Erhebung 1848. — Hansson, Der Materialismus in der Liter. — Pellegrini, Studie d' epigr. fenicia — Arendt, Nordchines. Umgangssprache. — Boisacq, Dial. doriens (utile). — Monseur, Le folklore wallon (instructif). — Lovatelli, Röm. Essays.

— N° 35 : Driver, Introd. to the O. T. — Xenia Bernardina. — Heyck, Gesch. der Herzöge von Zaehringen (méritoire). — Bippen, Gesch. der Stadt Bremen. I, II. — Das Winsener Schatzregister, p. Meyer. — Urk. u. Copiar des Klosters Neuenkamp, p. Fabricius. — Baehring, Bunsen (biographie populaire). — Zwiedineck-Südenhorst, Erzherzog Johann von Oesterreich, 1809 (intéressant et neuf). — Kleinpaul, Das Stromgebiet der Sprache. — Bezold, Catal. of the cuneiform tablets, British Museum, II. — Fick, Prakt. Gramm. der Sanskrit-Sprache (bon). — Schwartz, Scholia in Euripidem, II (rendra de bons services). — Ribbeck, Gesch. der röm. Dicht III (clair et pénétrant). — Proelss, Das junge Deutschland (détaillé). — Lichtenheld, Grillparzer-Studien (instructif). — Valentin u. Reissmann, Der Naturalismus.

Deutsche Literaturzeitung, n° 33 : Georgs des Araberbischofs Gedichte u. Briefe, p. Ryssel (très important). — Theile, Bilder aus der Chronik Bacharachs u. seiner Thäler (intéressant). — Die Sentenzen Rolands, nachmals Pabstes Alexander III, p. Gietl (soigné et savant). — Theolog. Hilfslexikon. — E. Martin, L'Univ. de Pont-à-Mousson (plein de détails, jugement mesuré). — Kleinpaul, Das Stromgebiet der Sprache. — Bacher, Die Agada der palästin. Amoraer, I, 270-279. — Ilias p. Cauer. — Sjöstrand, Loci nonnulli gramm. lat.; De vi et usu supini sec. lat.; Quibus temp. modisque quamvis, nescio an, forsitan, similes voces utantur. — Roehrich, De Culicis potissimis codicibus recte aestimandis (presque toujours juste). — Tamm, Etymol. Svensk Ordbok, 1, A-Bärga (à saluer avec reconnaissance). — Guardione, Poeti Siciliani del sec. XIX (intéressant). — Hohenzoll. Forschungen, p. Meyer, I, 1. — Studienreisen eines jungen Staatsmanns in England am Schluss des XVIII Jahrh. (journal de Schön). — Baedeker, Palästina u. Syrien, 3e ed.

— N° 34 : Pfleiderer, Entw. der protest. Theologie. — Saalfeld, De bibl. sacr. vulg. edit. graecitate. — Schultz u. Hegendorf, 2 aelt. Katechismen der luther Reform. — Walter, Superint. von. Livland. — Kaegi, Die Neunzahl bei den Ostariern (plein de choses). — Schuchardt, Schliemanns Ausgrab. — Galeni scripta minora, II, p. I. Mueller. — Andresen, De codici Mediceis Annalium Taciti. — Büttner, Reinhart Fuchs u. seine franz. Quelle (clair et sagace). — Lesaint, Prononc. franç. 3e ed. — Pistor, Der Chronist Wigand Gerstenberg (résultats nombreux). — Kaufmann, Urkundl. aus dem Leben Wertheimers.

— N° 35 : Bernardini a Piconio Triplex expos Pauli apostoli epistolae ad Romanos. — Dieterich, Abraxas. — Dibbelt, Quaest. Coae mythologae. — Munk, Der Samar. Marqah über Moses' Tod. — Bywater, Contrib. to the textual criticism of Arist. Nicom. Ethics. — L. Schneider, De sevirum Augustalium muner. et condic. publica (consciencieux). — Tobias Stimmers, Comedia, p. Oeri. — Das Faustbuch des Christlich Meynenden p. Szamatolski. — Weigand, Vlacho-Meglen (important). — Invent. des Frankfurter Stadtarchivs, III, p. Jung. — Ehrenreich, Beitr. zur Völkerkunde Brasiliens. — Verdy du Vernois, Studien über den Krieg.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 39-40 Vingt-sixième année 26 septembre-3 octobre 1892.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES
BEAUX-ARTS

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE
DES
INVENTAIRES IMPRIMÉS
PAR
Fernand de MÉLY et Edmond BISHOP

TOME PREMIER

FRANCE ET ANGLETERRE

Un beau volume in-8. . . . . 12 fr.

Revue rétrospective, 1er septembre : SPOELBERCH DE LOVENJOUL, Les avatars d'une œuvre de Balzac. — Un ménage de grand seigneur (1761). — Lettres sur les guerres du Mexique (fin des notes du capitaine Guinard qui fut tué le 16 mai à Puebla). — Un Domine salvum révolutionnaire. — Une vente du duc d'Orléans (1792). — Les Bohémiens sous Louis XVI (arrêt de 1682 qui les condamne aux galères et réunit au domaine de la couronne les fiefs des gentilshommes qui leur donneront retraite). — Lettre d'Adrienne Le Couvreur (à un monsieur qui lui avait envoyé des aiguilles d'or).

The Academy, n° 1058, VINOGRADOFF, Villainage in England (remarquable). — WILSON, classified index to the Leonine, Gelasian and Gregorian sacramentaries, according to the text of Muratori's Liturgia Romana Vetus. — BLOGG, Francis Duncan. — Sir Daniel Wilson. — Lee v. Gibbings. — Pentland Firth and Pentland Hills (Rhys). — The early history of Babylonia (Howorth). — The new Athen. politeia (Richards). — Notes on Herodas. — Erroneous dates in Westminster abbey. — Blomfield's contrib. to the interpret. of the Veda (Max Müller). — Ethnology in folklore (Isaac Taylor). — Old Prussian asswene (Sibree). — Em. OLIVIER, Michel-Ange; von SCHEFFLER, Michel-Angelo; G. THOMAS, Michel-Ange, poète. — Algean pottery in Egypt (Petrie).

— N° 1059 : An Englishman in Paris (deux volumes pleins de détails, dus sans doute à sir Richard Wallace). — PIKE, The Barren Ground of Northern Canada. — KNOWLING, The witness of the epistles. — Sir Daniel Wilson. — Aristotle as an historian (Cox). — Notes on Herodas. — BURNET, Early Greek philosophy; CAIRD, Essays; SIDGWICK, Criticism language of Arzawa (Sayce). — Ethnology in folklore (Gome). — Race and speech in Belgium (Blind). — Em. OLLIVIER, SCHEFFLER, G. THOMAS, Michel-Ange (2e art.). — Aegean pottery in Egypt (Torr).

— N° 1060 : MIVART, Essays and criticisms. — PARKMAN, A half century of conflict (toujours les mêmes mérites, amour du sujet, peintures pittoresques, soins scrupuleux du détail, etc.). — Last words of Carlyle. — RA , The Syrian Church in India; MACLEAN, The Catholicos of the East and his people. — SAINTSBURY, Miscell. essays. — Jacob's Well and its Skeat (Furnivall). — The genesis of the reading « eudokias » Luke 11, 14 (Lean). — Aristotle as an historian (Cox). — Notes on Herodas. — James DARMESTETER, Le Zend-Avesta, I. La liturgie, Yasna et Vispered. (West : ouvrage digne de la renommée de l'auteur qui est à la fois « an accomplished and accurate scholar and a clar and eloquent writer ». M. James Darmesteter a pu utiliser une quantité considérable de documents qui étaient inaccessibles il y a quelques années et dont une partie est à peine connue des Parsis eux-mêmes. Il a fait le meilleur usage possible de ces matériaux. Que l'on puisse découvrir quelques erreurs dans ce vaste trésor de faits, c'est chose probable; mais ce serait un critique bien hardi et partial, celui qui s'aventurerait à en signaler une sans l'examen le plus attentif et sans reconnaître qu'il y a appris une foule de faits indubitables pour chacun de ceux qu'il conteste.) — Tibetan literature (rapport de sir W. A. Croft). — The Oriental Congress. — Bengali philology and ethnography (Johnston). — The vases from Thera (Torr). — Aegean pottery in Egypt (Petrie).

The Athenaeum, n° 3381 : Mountaineers on mountaineering. — Selections from Swift, p. CRAIK, I. — Mediaeval Scottish poetry, p. EYRE-TODD. — GOBLET D'ALVIELLA, La migration des symboles. — Petronii Cena Trimalchionis, P. FRIEDLAENDER. — An Englishman in Paris. —

Bantu (Clarke). — Lee v. Gibbings. — A Jacobite narrative. — Em. OLLIVIER, Michel-Ange (E. Müntz : manque de précision et d'exactitude). — Egypt and Mycenae (Gardner).

— N° 3382 : REES, The life and times of sir George Grey. — JAMES, psychology. — SIBORNE, Waterloo-letters. — The Coucher Book of Selby P. FOWLER, I ; Index of Wills in the York Registry, 1514-1553. — COURTNEY, Studies at leisure. — Néthy, Ballades et chansons popul. de la Hongrie. — MARIETTE, Outlines of Ancien Egyptian history ; BRUGSCH, Relig. u. Mythol. der alten Aegypter, II. — Lee v. Gibbings. — Coleridge's quotations. — CREIGHTON, A history of epidemies in Britain. — The Svastika (Max Müller).

— N° 3383 : SAINTSBURY, Miscellaneous essays. — Quintilian, X, P. PETERSON (fait avec très grand soin). — The Irish peasant, a sociological study. — BOISSIER, La fin du paganisme (série d'articles, mais digne de la plus haute louange ; style gracieux, exquis ; bref, œuvre charmante, pleine de belles pensées fort bien exprimées). — The Song of Dermot and the Earl, an old French poem, p. ORPEN. — Ballad of Lairde Rowlande (Peacock). — Discrepancies of testimony (Olivier). — The life and times of sir George Grey. — Prof. De Vit (not. nécrol. sur le grand lexicologue mort le 17 août). — Lee v. Gibbings. — The Schoener globe of 1523 (Bourne). — Max. COLLIGNON, Histoire de la sculpture grecque, I (excellent ouvrage, plein de charme dans sa grâce et sa sobriété toute françaises ; à recommander très chaudement à tous les étudiants). — Egypt and Mycenae (Torr). — The Royal Society of Antiquaries of Ireland. — The Italian madrigals at Lincoln (Barclay).

Deutsche Literaturzeitung, n° 36 : PAULUS, Hoffmeister (solide). — Die konfess. Wirren in Livland. — MICHAEL, Döllinger (pamphlet). — JEREMIAS, Izdubar-Nimrod (habile). — O. HOFFMANN, Der südachäische Dialect (bon). — Cornuti Artis Rhetoricae Epitome, p. GRAEVEN (réussi en partie). — KUNZE, Sallustiana (corrige et complète Dietsch et Jordan). — BEHAGHEL et GALLÉE, Altsäch. Gramm. I (profond, soigné, clair). — Murners Schelmenzunft p. MATHIAS; RIESS, Quellenstudien zu Murner. — Uz, poet. Werke. — The Tauchnitz Magazine. — Bertran von Born p. STIMMING (marque un progrès). — RICHTER, Erasmusstudien (utile). — PLANTA, Chronik der Familie von Planta (éclaire l'histoire de la Rhétie). — JACOB, Studien in arab. Geographen (important). — Oesterr. Städtebuch.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 32-33 : Zur sogen. alexandr. Ilias (Ludwich). — Beton. der hinkenden Iamben u Trochäen (L. Mueller). — CHRIST, Gesch. der griech. Lit. 2e ed. — Aeschylus, Supplices, p. p. TUCKER (lusus ingenii). — MICHELANGELI, Frammenti della melica greca, Alceo (n'avance pas la science). — SCHEUER, De Tacitei de orator. dialogi codicum nexu et fide. — Tacito, Storie, I, p. VALMAGGI. — CECI, Le etimologie dei giureconsulti romani (important). — WEISS, Die johann. Apocalypse ; HARNACK, Pistis-Sophia. — PALLAT, De fabula Ariadnea (critique pénétrante). — BALLHORN, Zeus-Typus bei Phidias (il s'agit du Zeus d'Otricoli). — CUMONT, Le temple mithriaque d'Ostie (bon). — LEHMANN, Samassumukin, König von Babylonien (beaucoup à louer... et à blâmer). — STEINTHAL, Gesch. der Sprachwiss. bei den Griechen u. Römern, 2e ed. — CURTIUS, Tempelgiebel von Olympia.

— N° 34 : PARMENTIER, Subst. et adj. en *es*, Homère et Hésiode ; HILDEBRANDT, De verbis intransitive et causative apud Homerum ; FRENZTEL, Entwick, des relat. Satzbaus im Griech. ; BARON, Pronom relatif et conjonction en grec. — SCHVARCZ, Kritik der Staatsformen des Aristoteles, 2e ed. (art. de Susemihl). — MANITIUS, Gesch. der christl. latein. Poesie bis zur Mitte des VIII Jahrh. (manuel très lisible). — DIBBELT, Quaest.

Coae mythol. (très méritoire). — GOLDBACHER, Der Hellen. in Rom zur Zeit des Scipionen u. seine Gegner (rien de neuf, mais attachant). — FLASCH, Constantin der Grosse als erster christl. Kaiser (très long art. de Gelzer). — BLASS, Paläogr. Buchwesen u. Handschriften-kunde, 2e ed. — BERNOULLI, Glareani descriptio Helvetiae (soigné). — CASTELLANI, L'origine tedesca e olandese dell' invenzione della Stampa.

— N° 35 : WEISSENFELS, Entwickl. der Tragödie bei den Griechen (bon et clair). — PLÜSS, Sophokles' Electra (art. de Wecklein). — FRANTZ, De com. atticae prologis (de la lecture et un jugement sain). — GRAF, Pindars logaödische Strophen (instructif). — HERBST, Zu Thukydides, Erkl. u. Wiederherstell. I-IV, 1 (intéressant). — Agricola, p. DRAEGER, 5e ed. — BRANDT, Lactantius u. De mortibus persecut. — FOURRIÈRE, Balaam et la mythologie (retrouve l'âne de Balaam dans l'Iliade !) — JUMPERTZ, Der röm. carth. Krieg in Spanien (résultats qu'on ne peut tous admettre). — J. WAGNER, Realien des röm. Altertums (compendium clair). — SÜTTERLIN, Zur Gesch. der verba denominativa im Altgriech. I (sera le bienvenu). — RÖNSCH, Collectanea philologa.

— N° 36 : USENER, Unser Platontext. — SORTAIS, Ilias et Iliade (de fines pensées). — KAPPE, Der Bekkersche Paraphrast der Ilias (à continuer). — Porphyrii quaest. homer. ad Odysseam pertin. p. SCHRADER (très important). — ALY, Ausgew. Briefe Ciceros. — TYRREL, Cicero in his letters (soigné). — LUDEWIG, Quomodo Plinius major, Seneca, Curtius Rufus, Quintilian, Tacitus, Plinius minor particula quidem usi sint (très satisfaisant). — OHNEFALSCH-RICHTER, Die antiken Kultusstätten auf Kyprus (abondants matériaux). — SMITH, Catal. of the sculpt. British Museum (1er art.). — BLÜMNER, Gleichniss u. Metapher in der attischen Komödie (beaucoup de soin et de savoir). — BECHTEL, Die Hauptprobleme der indogerm. Lautlehre seit Schleicher (rendra de bons services).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 28 : DARESTE, HAUSSOULLIER, T. REINACH, Inscr. jurid. grecques (soin, savoir, exactitude). — KIEPERT u. KOLDEWEY, Itinerare auf Lesbos. — ROEHRICH, De Culicis potissimis codic. — PETERS, Anthol. aus den röm. Elegikern. — CALI, Di un codice de' Priapea nella Benedittina di Catania (collations soignées).

— N° 29-30 : HERBST, Zu Thukydides, Erkl. u. Wiederherst. I (1er art.). — DARESTE, HAUSSOULLIER, T. REINACH, Inscr. jurid. grecques (2e art. sur ce travail très méritoire, très remarquable dont on attend la suite avec impatience). — Horaz, lyr. Ged. p. MULLER (insuffisant). — Ciceronis divin. in Q. Caecilium p. Em. THOMAS (excellent à tous égards, très grand soin et connaissances fort étendues). — Comment. Fleckeisenianae. — BAHNSCH, Zukunft des griech. Unterrichts.

— N° 31 : ROLFES, Aristotel. Auffass. vom Verh. Gottes zur Welt u. zum Menschen. — HERBST, Zu Thukydides (2e art. sur ce livre utile). — Euripides, Medeia p. SAKORRAPHOS. — WALTZING, Le recueil général des inscr. lat. (rendra des services). — BUCK, Vokal. der osk. Sprache (très recommandable). — HALE, Die Cum-Constructionen ; E. HOFFMANN, Modusgesetz im lat. Zeitsatze ; WETZEL, Das Recht in dem Streit zwischen Hale u. Hoffmann. — P. MEYER, Lehrb. des Latein für Anfänger.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 — Vingt-sixième année — 10 octobre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

MÉMOIRES
Publiées par les membres de la Mission archéologique française au Caire
TOME X. — PREMIER FASCICULE

LE TEMPLE D'EDFOU
PUBLIÉ IN EXTENSO PAR M. LE MARQUIS DE ROCHEMONTEIX

Première partie, 1 volume in-4, avec nombreuses planches hors texte . . . . 30 fr. »

RECUEIL
DES
INSCRIPTIONS JURIDIQUES GRECQUES
TEXTE, TRADUCTION, COMMENTAIRE

Par R. DARESTE, membre de l'Inst., conseiller à la Cour de cassation,
B. HAUSSOULLIER et Th. REINACH,

Second fascicule. Grand in-8. . . . . 7 fr. 50

LES FOURBERIES DE SI DJEH'A
CONTES KABILES
RECUEILLIS ET TRADUITS PAR AUGUSTE MOULIÉRAS

Avec une étude sur Si Djeh'a et les anecdotes qui lui sont attribuées

Par M. René BASSET

Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50

La Révolution française, 14 septembre : Et. Charavay, Les Mém. de Mme Cavaignac. — Dorarche, Le nouv. organis. judic. et les premiers juges élus en Lot et Garonne, 1790-1792. — Monin, La chanson et l'Église sous la Révolution. — Not. sur la vie de Sieyès (fin de cette réimpr.). — Le septième couplet de la Marseillaise. — Une étude sur Jean Chouan. — Chassin, La préparation de la guerre de Vendée, II et III.

The Academy, n° 1061 : Armstrong, Elizabeth Farnese (détaillé). — Parkin, Imperial federation, the problem of national unity. — Mrs. Talbot Coke, The gentlewoman at home. — Cadier, Osse, hist. de l'église reformée de la vallée d'Aspe. — Nettleship ; De Vries (not. nécr.). — Date of Chaucer's Italian period. — Of Fifine at the Fair, explan. (Morison). — Vaheb, Numbers, XXI, 14 (Binion). — Herodas. — The Tell-el-Amarna tablets, British Museum (Sayce). — Notes on Vedântasâra (Jacob). — Indian jottings. — Aegean pottery in Egypt (Torr).

— N° 1062 : Nichol, Carlyle (bon). — Fitzpatrick, Secret service under Pitt. — Batchelor, The Aime of Japan (à consulter). — Heine, transl. by Leland, V et VI (mauvais). — Innes, Studies in Scottish history, chiefly ecclesiastical ; Cromarty, Scottish ministerial miniatures. — Skene (not. nécr.) — The cryptogram in the Cambridge Juvencus (Stokes). — Saints and sequences (Warren). — The obi of St Columba. — Hist. des Seljoucides de l'Asie Mineure, texte turc, publié d'après les ms. de Leide et de Paris par Houtsma (riche mine d'informations). — Notes on some Jaina-Prâkrit and Pâli words (Morris). — China and Babylonia (Terrien de Lacouperie). — The history of the Moghal emperors illustrated by their coins (Stanley Lane-Poole). — Tell and not tell (Rassam). — Ridgeway, The origin of metally currency and weight standards (Taylor). — Aegean pottery in Egypt (Torr).

— N° 1063 : Bastable, Public finance. — Marvell, poems and satires, p. Aitken. — M. Stokes, Six months in the Apennines. — Sir Lepel Griffin, Ranjit Singh. — Zibrt, Hist. du costume en Bohême (en tchèque). — Whittier and Curtis. — The Newton stone (Ramsay). — Scott, A cyclopaedic dictionary of the Manganja language, spoken in British Central Africa. — The Orkhon inscriptions. — Notes on some Jaina-Prâkrit and Pâli words (Morris). — Tel or tell. — Tours et tourelles historiques de la Belgique. — The origin of metallic currency (Ridgeway). — Aegean pottery in Egypt (Petrie).

The Athenaeum, n° 3384 : Gossip of the century, pers. and. tradit. memoirs. — Sir Lepel Griffin, Ranjit Singh. — Marvell, poems and satires, p. Aitken. — Souvenirs du général Jarras. — Yaman, its early mediaeval history, by 'Omârah, p. Kay. — An unpublished letter of Nelson. — Coleridge's quotations. — Nettleship. — Two Chaucer words. — W. F. Skene. — Stannus, Alfred Stevens and his work. — Führer, Archaeological Survey of India, the monumental antiquities and inscriptions in the North-West Provinces and Oudh ; Comité de conserv. des monum. de l'art. arabe, exercice 1891, fasc. VII. — The British Archaeological Assoc. at Cardiff, II. — Henry Graves. — Egypt and Mycenae (Gardner).

— N° 3385 : Stevenson, Eight years of trouble in Samoa. — Olden, The Church of Ireland. — Johnston, Place-names of Scotland ; Macdonald, Place-names in Strathbogie. — Tracy, Rambles through Japan without a guide. — Plautus, Captivi, p. Hallidie. — Steveni, Through

famine-stricken Russia. — Two Chaucer words (Skeat, Humphreys). — — Mrs Barrett Browning. — Alexander III of Scotland and the three legs of Man (Newton). — Lee v. Gibbings. — Pearson, The grammar of science. — Evans, Syracusan medallions and their engravers in the light of recent finds. — The church of Wiggenhall. — The preservation of Indian monuments.

— N° 3386 : Freiherr von Ompteda. — Forbes, The Afghan wars. — Merry, Selected fragm. of Roman poetry. — Procès verb. du com. d'instr. publ. de la Conv. — The national Eisteddfod. — The three legs of Man. — 9e Congress of orientalists. — Dobson, Hogarth. — Portraits of Wyclif.

Literarisches Centralblatt, n° 36 : Marti, Sacharja. — Kolde, Grenzen des hist. Erkennens. — Handb. der deutschen Gesch. p. Gebhardt. — Pistor, Der Chronist Wigand Gerstenberg (soigné). — Bourne, Sir Philip Sidney (n'est pas sans valeur). — Doc. sur les relat. des Pays-Bas et du duc d'Anjou, p. Müller et Diegerick, III. — Hartwig Derenbourg, Les monuments sabéens et himyarites de la Bibl. nat. (offre le plus grand intérêt). — Eggeling, Catal. of the Sanskrit mss. India office, III (très important). — Reichenberger, Entwick. des metonym. Gebrauches von Götternamen in der griech. Poesie (grand « specimen eruditionis »). — Schweiz. Schauspiele des XVI Jahrh. p. Baechtold. — Leskien, Bild. der nomina in Littauischen (de grande valeur et plein d'excellentes remarques).

— N° 37 : Bevan, The book of Daniel. — G. A. Müller, Vorgesch. Culturbilder. — Gregorovius, Kleine Schriften zur Gesch. u. Kultur, III. — Stoffel, Guerre de César et d'Arioviste. — Aufzeichn. des rigaschen Raths-assessors Schmiedt, 1558-1562, p. Bergengrün. — Van Muyden, La Suisse sous le pacte de 1815 (intéressant). — Borinski, Grundz. des Systems der artik. Phonetik. — Crusius, Herondas (deux livres remarquables). — Briefe von u. an Grillparzer, p. Glossy ; Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft. — Comparetti, Der Kalevala oder die tradit. Poesie der Finnen (se lit avec plaisir).

Deutsche Literaturzeitung, n° 37 : Corpus script. eccles. XXV, 6, 1. (édition d'Augustin qui ne justifie pas notre attente). — Pesch, Gott u. Götter (habile). — Alfarabi, philos. Abhandl. übers. Dieterici (complet, mais des lapsus). — Wendling, De peplo Aristotelico (savant et sagace). — Stern, Das Hannibalische Truppenverzeichnis bei Livius (à approuver). — Sander, Harbardssangen jämte grundtexten till Voluspa (fantaisies). — Eltlinger, Hofmannswaldau (très bon). — Cron, Die Stell. des attributiven Adjectivs im Altfranz. (bon). — Henne am Rhyn, Die Kultur der Vergangenheit, Gegenwart u. Zukunft in vergl. Darst. (d'excellentes choses, mais mal ordonnées).

— N° 38 : Ritschls Leben. — Stolle, Das Martyrium der theban. Legion. — De La Broise, Mamerti Claudiani vita ejusque doctrina (soigné). — Hultzsch, Southindian inscr. II, 1. — Sal. Reinach, Chroniques d'Orient (utile et indispensable). — Plauti Persa p. Schöll (bon). — Larsson, Ordforradet : de älsta isländska handskrifterna leksikaliskt ock grammatiskt ordnat. (de valeur inestimable). — Ausgew. Novellen Sacchettis, Ser Giovannis u. Sercambis, p. Ulrich (fait aussi commodément que possible et ne satisfait pas). — Kraus, Vom Rechte u. Die Hochzeit. — Haas, Rügensche Sagen u. Märchen (à accueillir avec gré). — Lambros, Le martyre de Rhigas (en grec). — Harnisch, Badghis. — Mitteil. des statist. Landesamtes des Herzogtums Bukowina, I. — Knötel, Uniformenkunde.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 37 : Koch, De proverbiis apud Aeschylum, Sophoclem, Euripidem, II. — Hirz, Appian u. Plutarch in der Darst. der Ereign. von der Ermord. Cäsars bis zum Tode des Brutus (du soin, mais des résultats peu satisfaisants). — Pro Plancio, p. Holden. — Plasberg, De Hortensio dialogo (très soigné). — Martel, Les Katavothres du Péloponnèse (recherches très intéressantes). — Pohlmey, Der röm. Triumph (instructif). — Smith, Catal. of sculpture, Brit. Museum, I (2e art. sur cette publication « réussie et fort recommandable »). — Couture, Le cursus ou rythme prosaïque dans la liturgie et litt. de l'église latine. — Sjöstrand, Loci nonnulli gramm. lat. examinati; De vi et usu supini secundi. — Melanchton, Declamationes, p. Hartfelder.

— N° 38 : Zum olymp. Ostgiebel. — Eine röm. Militärstrasse in der Westpfalz. — Odyssea p. Leeuwen et Da Costa. — Teufer, De Homero in apophtegmatis usurpato (intéressant). — Sophocles, Philoctetes, p. Jebb (jugement plein de goût et de prudence). — Tardieu, Géogr. de Strabon, Table IV (extrêmement soigné). — P. Meyer, De Mecaenatis oratione a Dione ficta (fait avec grand soin). — Sellar, Horace and the Elegiac poets (calme, réfléchi, d'un ton noble). — Samter, Quaest. Varronianae (méthodique). — Geyer, Krit. u. sprachl. Erläuter. zu Antonini Placentini Itinerarium. — Pollack, Hippodromica (frais et vivant, résout les difficultés autant que possible). — Persson, Zur Lehre von der Wurzelerweiterung u. Wurzelvariation. — Sjöstrand, De futuri infinitivi usu (le travail le plus important de l'auteur). — Sieber, Testam.; Inventarium; Mobiliar des Erasmus.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 16 : Holtzmann, Zur Gesch. u. Kritik des Mahabharata (théories insoutenables). — Benfey, Kleine Schriften, p. Bezzenberger.

— N° 17 : Harnack, Die klassische Aesthetik der Deutschen, Würdigung der kunsttheor. Arbeiten Schillers, Gœthes u. ihrer Freunde. — Dierauer, Gesch. der schweizer. Eidgenossenschaft, II (fait avec très grand soin).

— N° 18 : Uhlenbeck, Verslag aangaande een onderzoek in de archieven van Rusland ten bate der Nederlandsche geschiedenis. — Detter, Zwei Fornaldarsögur. — Hartmann, Urkunde einer röm. Gärtnergesellschaft 1030.

Revue de l'instruction publique en Belgique (supérieure et moyenne), tome XXXV, 4e livraison : Waltzing, Une lettre de Symmaque concernant les Corporati urbis Romae (Relat. 14). — Hegener, L'enseignem. secondaire en France, Allemagne, Angleterre, Belgique. — Lejeune, L'enseign. de l'économie polit. — De Bruyn, Lehrpläne u. Lehraufgaben für die höheren Schulen. — *Comptes rendus :* Féron, Tirocinium Nepocaesarium, rudim de gramm. vocab. et phraséol. pour préparer à l'étude des premiers auteurs, Nepos et Caesar. — Die Völsungasaga nach Bugges Text, p. Ranisch. — Piters, La littér. franç. extraits et notices. — Brabant, Hist. polit. interne de la Belgique. — Audoin, Étude sommaire des dialectes grecs littéraires autres que l'attique (permettra aux candidats d'aborder avec confiance les épreuves). — Lot, L'enseign. supérieur en France (c'est un pamphlet et non un livre; l'auteur ne montre pas sa maturité d'esprit et son sens critique; la plupart de ses critiques sont peu fondées et on ne peut louer que son courage; s'il dit beaucoup de mal de l'enseignement français qu'il ne connaît guère, il n'a pas assez d'éloges pour l'enseignement allemand qu'il ne connaît pas du tout).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Vingt-sixième année 17 octobre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

CHRESTOMATHIE ÉLÉMENTAIRE
DE
L'ARABE LITTÉRAL
AVEC UN GLOSSAIRE
Par HARTWIG DERENBOURG et J. SPIRO
Deuxième édition revue et corrigée.................... 7 fr. 50

CONGRÈS INTERNATIONAL
DES
AMÉRICANISTES
(COMPTE RENDU DE LA HUITIÈME SESSION. PARIS 1890)
Un fort volume in 8, avec planches et illustrations dans le texte. 20 fr.

CHRISTOPHE COLOMB
ET
L'UNIVERSITÉ DE SALAMANQUE
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR J.-G. MAGNABAL
Un volume in-18 .... 2 fr.

HOMMAGE A LA MÉMOIRE
DE
M. A. DE QUATREFAGES DE BRÉAU
DISCOURS PRONONCÉ A L'OUVERTURE DU COURS D'ANTHROPOLOGIE DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE, LE 31 MAI 1892
PAR LE DOCTEUR E.-T. HAMY.
Brochure in-8, avec portrait .... 1 fr 50

Romania, juillet : MEYER LÜBKE et G. PARIS, La 1[re] personne du pluriel en français. — HUET, Les fragm. de la trad néerland. des Lorrains. — *Mélanges :* Bascauda ; Langaigne ; Boute en-courroie (G. P.) ; Fragm. de la Vengeance de Raguidel (P. M) ; Deux chansons de Conon de Béthune (Jeanroy) ; Le Myst. de la Passion à Saint-Flour (A. Thomas) ; Rem. sur Villon, à propos de l'édit. de M. Longnon (Piaget) ; La Quistione d'amore de Carlo del Nero (id.). — *Comptes rendus :* E. LANGLOIS, Orig. et sources du roman de la Rose ; ROUSSELOT, Les modific. phonét. du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente), et De vocab. congruentia in rustico Cellae-Fruini sermone ; The Song of Dermot and the Earl, an Old French Roman p. ORPEN ; Frère Philippe. Les merveilles de l'Irlande, texte prov. p. ULRICH.

Le moyen âge, n[os] 6-7 : DRAPEYRON, Jeanne d'Arc (application de la géographie de l'histoire qui n'enseigne rien de nouveau). — RAABE, Jeanne d'Arc en Angleterre (n'apprend presque rien de neuf à ceux qui connaissent l'étude de J. Darmesteter). — VORETZSCH, Die Sage von Ogier (critique sage et vigoureuse, méthode originale). — DEHAISNES, Les œuvres des maîtres de l'école flamande primitive, Italie, est et midi de la France. — COURAJOD et MARCOU, Musée de sculpt. comparée, moulages ; catal. raisonné du XIV[e] et XV[e] siècles. — Collect. philol. de Roensch. — GEOFFRAY, Report. des sceaux des villes franç. — LUCHAIRE, Manuel des instit. franç., Capétiens directs (méthode fort rigoureuse, ouvrage difficile à faire et mené à très bonne fin) — GUILHIERMOZ, Enquêtes et procès, étude sur la procédure et le fonctionn. du parlement au XIV[e] siècle (ouvrage de grande richesse et importance). — Chron. de la Pucelle, réimp. de l'éd. de Vallet de Viriville (n'est pas définitif). — Satire cléricale du temps de Philippe-le-Bel.

Revue historique, sept.-oct. : André RÉVILLE, L'abjuratio regni, hist. d'une instit. anglaise. — PFISTER, Note sur le formulaire de Marculf. — PETIT-DUTAILLIS, L'anonyme de Béthune. — *Bulletin :* France, moyen âge et époque moderne ; Angleterre. — *Corresp.* : LOT, La royauté française et le S. Empire romain au moyen âge. — *Comptes rendus :* GOTTLIEB, Ma. Bibliotheken ; von HEYD, Die hist. Handschr. der Bibl. zu Stuttgart ; KOEHNE, Ursprung der Stadtverf. in Worms, Speier u. Mainz (grande ingéniosité et sens délicat des questions) ; GAFFAREL, Hist. de la découv. de l'Amérique depuis les origines jusqu'à la mort de Colomb (traite trop de questions et sans l'ampleur qu'elles méritent ; aurait dû laisser de côté une foule de pages qui nuisent à l'unité de l'œuvre et donner de Colomb une histoire vraiment critique) ; BECK, Zur Verfassungsgesch. des Rheinbundes (se rapporte surtout à Eberstein, conseiller secret de Dalberg) ; Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des Kurf. Friedrich Wilhelm von Brandenburg, XIV. Ausw. Acten III. Oesterreich, p. PRIBRAM ; VON DER WENGEN, Graf zu Wied ; STOCKMAR, Louis XVI auf der Flucht nach Montmedy ; FOURNEL, L'événement de Varennes ; BAUMGARTEN, Ostafrika, der Sudan u. das Seegebiet (recueil de morceaux choisis) ; IGANAKI, Japon (trop anglais) ; HERBÉ, Français et Russes en Crimée ; RADIMSKY, Die praehistor. Fundstaetten, Bosnien u. Hercegovina (beaucoup de détails et d'indications) — PYPER, Geschiedenis der boete en biecht in de christelyke Kerk (histoire de la pénitence et de la confession dans l'Église chrétienne ; remarquable, intéressant, un peu lourd et long, complet et à plusieurs égard nouveau). — FRIEDERICHS, Robert le Bougre, premier inquisiteur général de France, 1[re] moitié du XIII[e] siècle (très précis et intéressant).

Revue rétrospective, 1[er] octobre : Un policier homme de lettres, l'inspec-

teur Meusnier [Meusnier est réellement l'auteur d'une chronique scandaleuse de la finance, « Origine, noms et qualités des fermiers généraux » ; on donne ici ses portraits de Caze, Dupin, Dupleix de Bacquencourt Durand de Mézy, Haudry, La Poupelinière, Malo, Perrinet, Thoynard ; ses rapports sur la Montensier, sur cette Thérèse Guerbois qui fut amoureuse de Louis XV, et sur la Murphy ; son enquête sur Legrand, l'inspecteur de police qui vérifiait les papiers des Juifs ; son opinion sur les propos qui attribuaient à la Pompadour une large part de bénéfices dans toutes les affaires ; cet article très curieux nous fait d'ailleurs connaître dans Meusnier outre l'écrivain, l'observateur et le policier, l'homme privé, l'époux trompé, l'inspecteur inflexible qui fut assassiné en 1757 par le fils du sous-fermier Herment). — Note de Mahul sur le maréchal Soult (mars 1835). — Un projet de costume national sous la Révolution. — La dernière aventure du marquis d'Antonelle (1810). — Une lettre du général de Lourmel (sur la Crimée et le siège de Sébastopol).

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXV, 5e livraison : WAGENER, Hommage à la mémoire de Schliemann. — *Comptes rendus* : DOUTREPONT, Étude linguistique sur Jacques de Hemricourt et son époque. — SAROLEA, Ibsen. — CORROYER, L'architecture gothique. — JOOST, Was ergibt sich aus dem Sprachgebrauch Xenophons in der Anabasis für die Behandl. der griech. Syntax in der Schule ? (important). — César, Guerre des Gaules, thèmes de reproduction, par WEZEL. — DOBBELSTEIN, La proposition en français, en latin ou en grec (clair). — THIAUCOURT, Causes et orig. de la sec. guerre punique et le comm. de la 3e décade de Tite-Live (étude sérieuse). — ELTER, De forma urbis Romae deque orbis antiqui facie (conclusions absolues, mais travail ingénieux et suggestif).

The Academy n° 1064 : REES, Life and times of Sir Georges Grey. — Visitations and memorials of Southwell Minster p. LEACH. — GRAETZ, Hist. of the Jews ; GOBLET D'ALVIELLA, Origin and growth of the conception of God. — The Petrie Papyri. — Tell or tale (Sayce, Rassam). — Alex. Nisbet, Heraldic Plotes, p. Ross and GRANT. — The origin of metallic currency (I. Taylor). — Aegean pottery in Egypt (Torr).

— N° 1065 : PAYNE, Hist. of the New Word called America, I, (important). — Diaries of Sir Daniel Gooch, Bart, p. Sir Theodore MARTIN. — Studies in secondary education. — Some books about India : Sir W. HUNTER, Bombay ; BADEN-POWELL, The land system of British India ; HAY, Arakan ; HERVEY, Some records of crime. — LOTZE, Outlines of a philosophy of religion. — The pronunc. and spelling of place-names in Egypt (Griffith et d'Hulst). — PERROT and CHIPIEZ, Hist. of art in Phrygia, Lydia, Caria and Lycia. — The origin of metallic currency (Ridgeway). — Aegean pottery in Egypt (Petrie).

The Athenaeum, n° 3387 : Diplom. remin. of Lord Aug. Loftus 1837-1862. — GARDNER, New chapters in Greek history, histor. results of recent excavations in Greece and Asia Minor. — BOULGER, Lord William Bentinck. — Cynewulf's Christ. p. GOLLANCZ. — HAZLITT, The Livery Companies of the city of London. — The Library Assoc. in Paris. — Aug. Müller. — DOBSON, Hogarth (2e art.). — HUNTER-DUVAR, The stone, bronze and iron ages, a popular treatise on early archaeology. — Portraits of Wyclif (Mansergh).

— N° 3388 : MACKENZIE, Mutiny Memoirs, being personal remin. of the Grand Sepoy Revolt of 1857. — EARLE, The deeds of Beowulf (faible et parfois bizarre). — MAHAFFY, Problems in Greek history. — Sir W. ANSON, The law and custom of the Constitution, II, the Crown. — HOOPER, Fabert. — G. Grub. — A. G. HILL, The organ cases and

organs of the M. A. and Renaissance. — The date of « A Harlot's Progress ». — Portraits of Wiclif.

Literarisches Centralblatt, nº 38 : CHADWICK, Religion ohne Dogma. — ZUNZ, Die Gottesdienstl. Vorträge der Juden histor. entwickelt. — Reg. der Markgrafen von Baden u. Hachberg, P. FESTER, 1050-1515. — HERZOG, Gesch. u. System der röm. Staatsverf. II, 2. — Briefe von Moltke, II. — CAPPELLER, A Sanskrit-English dictionary (très recommandable). — VOLLBRECHT, Griech. Schulgrammatik (excellent). — Jamblichi de communi mathematica scientia liber, p. FESTA (édit. qui répond à toutes les exigences). — Die delphischen Inschriften, I, p. BAUNACK. — SCHULZE, Quaest. epicae (profond, indépendant, écrit avec précision, peut-être trop savant). — THUMB, Die neugriech. Sprache (fait avec beaucoup d'habileté). — Eichendorffs Werke, p. DIETZE. — WLISLOCKI, Märchen u. Sagen der bukowinaer u. siebenbürger Armenier (de très grand intérêt). — HEIN, Mäander, Kreuze, Hakenkreuze u. urmotiv. Wirbelornamente in Amerika (œuvre d'amateur). — SCHMARSOW, Die Kunstgesch. an unseren Hochschulen. — SEMPER, Die Brixner Malerschulen XV u. XVI Jahrh.

— Nº 39 : VOIGT, Verschollene Urkunde des Antimontenistischen Kampfes. — CORNELIUS, Kristna kyrkans historia (très méritoire). — WRIGHT, The date of Cylon (important). — Die böhm. Landtagsverh. 1586-1591. — BINDING, Versuch der Reichsgründ. durch die Paulskirche (clair et important). — SCHULZE, Ludwig Gruno von Hessen-Homburg. — F. CURTIUS. Gelzer. — EHRENREICH, Beitr. zur Volkskunde Brasiliens. — MIDDENDORF, Das Muchik oder die Chimu-Sprache. — Lexici Segueriani p. BOYSEN. — ADAM, The nuptial number of Plato (instructif). — SKUTSCH, Plautinisches u. Romanisches, Studien zur plautin. Prosodie. — FISCHER, Beitr. zur Literaturgesch. Schwabens (bon) — BRAITMAIER, Gœthecult u. Gœthephilologie (exagéré).

— Nº 40 : WESENDONCK, Der modern relig. Wahnsinn. — Ed. ZELLER, Die Philos. der Griechen, I. 5e ed. — VAHLEN, Der Reichstag unter König Wenzel (très bon). — Chronica Minora saec. IV-VII, p. MOMMSEN. — BLOK, Geschiedenis van het nederlandsche volk, I (habilement composé). — SPERLING, Herzog Albrecht der Beherzte von Sachsen. — Wittelsbacher Briefe 1590-1610, p. STIEVE. — PHILIPPSON, Der Peloponnes. — Phil. BERGER, Hist. de l'écrit. dans l'antiquité (très soigné et agréable à lire). — BYWATER, Contrib. to the textual criticism of Nicomachean Ethics. — Plauti Persa p. SCHOELL. — ROSSEL, Hist. litt. de la Suisse romande (bon). — GROBE, Die Münzen des Herzogt. Sachsen-Meiningen.

JOHANNES MULLER, A AMSTERDAM

ÉDITEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DES PAYS-BAS, A PUBLIÉ :

HAMBURGER (Dr) H. J.) Over het onderscheid in samenstelling tusschen arterieel en veneus bloed . . . . 75 »

PEKELHARING (C. A.) Untersuchungen ueber das Fibrinferment. 1 50

VAN RYN VAN ALKEMADE (A. C.) Tœpassingen der theorie van Gibbs opeveurvichts toestanden van Zoutoplossingen met vaste phasen 1 60

BRESTER (Yz. A.) Théorie du soleil . . . . 4 »

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Vingt-sixième année 24 octobre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

FAC SIMILÉS
DES
PLUS ANCIENS MANUSCRITS GRECS
EN ONCIALE ET EN MINUSCULE
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, DU IV^e AU XII^e SIÈCLE
Publiés par Henri OMONT

Un vol. in-folio, composé de 50 planches, avec texte explicatif. 32 fr.

Cet ouvrage forme le complément et la fin des *fac similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale*, publiés en 1891.

MÉMOIRES
PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE
AU CAIRE

Tome IX. — Premier fascicule

J. Baillet. *Le Papyrus mathématique d'Akhmîm.* — U. Bouriant. *Fragment du texte grec du livre d'Enoch et de quelques écrits attribués à saint Pierre.*

Un volume in-4, avec planches en couleur . . . . 30 fr.

ANTIQUITÉS DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE
PAR
Le professeur N. Kondakof, le comte J. Tolstoi et S. Reinach
FASCICULE III ET DERNIER

L'ouvrage complet formant un beau volume in-4, richement illustré de gravures sur bois . . . . 25 fr.

Deutsche Literaturzeitung, n° 39 : Rousset, Die Evangeliencitate Justins. — Minasi, La Doctrina del Signore. — Bartholomae, Arisches u. Linguistisches (savant et profond). — Bharadvajaciksha, p. Sieg. — Susemihl, Gesch. der griech. Liter. in der Alexandrinerzeit, II. — Josephi opera, p. Niese, III u. IV. — Hjelmqvist, Naturskildringarna i den norröna diktringen (suggestif). — Steinhauser, Wernhers Marienleben ; Bruinier, Krit. Stud. zu Wernhers Marienliedern. — Das Schachzabelbuch Kunrats von Ammenhausen p. Vetter. — Gœthes Gespr. p. Biedermann, V-VIII. — Gebhardt, Handbuch der deutschen Gesch. (habilement fait). — Jagwitz, Gesch. des Lützowschen Freikorps (recommandable). — Henke, Vorträge über Plastik, Mimik u. Drama. — Quadripartitus, ein engl. Rechtsbuch von 1114, p. Liebermann.

— N° 40 : Midrasch Tehillim oder haggad. Erkl. der Psalmen übers. von Wünsche, I. — The book of Saint Basil the Great. — Avencebrolis (Ibn Gabirol) Fons vitae p. Bauemker (édition qui est un modèle). — Cesca, Dell' educazione morale. — Jeremias, Tyrus bis zur Zeit Nebukadnezars (clair et complet). — Siecke, Die Liebesgesch. des Himmels. — Hermeneumata Pseudodositheana, p. Goetz. — Benedikt Gletting, ein Berner Volksdichter des XVI Jahrh. p. Odinga. — H. Zimmer, Zachariae u. sein Renommist. (arrogant). — Stiefel, Unbek. italien. Quellen Rotrous (de valeur). — Bahlsen, Der franz. Sprachunterricht im neuen Kurs. — Fraknoi, Matthias Corvinus. — Wirtz, Die Politik der Katharina von Medici (insuffisant, traite de l'entrevue de Bayonne). — Monum. antichi, publ. per cura della Reale Accademia dei Lincei, I, 3, 4.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 19 : Möller, Lehrb. der Kirchengesch. II. Das Mittelalter, 1 et 2 (habile résumé de l'état de la science). — Aloys Schulte, Markgraf Ludwig Wilhelm von Baden u. der Reichskrieg gegen Frankreich 1693-1697 (très bon et complet). — Ein tosco-venezianischer Bestiarius, p. Goldstaub u. Wendriner (art. de Lauchert sur un texte très intéressant, surtout au point de vue de la langue).

— N° 20 : Kehmptzow, De Quinti Smyrnaei fontibus ac mythopoeia (Noack : recherches riches en résultats).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 39 : Eine handschriftl. Epitome Quintilians (Meister). — Schimberg, Hschr. Ueberliefer. der Scholia Didymi. — Gladstone, Landmarks of Homeric study (sans valeur). — Grünwald, Der Dichter insbes. Homer im platon. Staat. — Thukydides, VII u. VIII p. Widmann. — Trinummus p. Stampini. — Mahaffy, Problems in Greek history. — Stocchi, Gabinio e i suoi processi. — Houdard, Etude à propos d'antiquités recueillies en Tunisie. — Laban, Der Gemütsausdruck des Antinous. — Hertz, De thesauro latin. — Samouillan, Bunellus.

— N° 40 : La Roche, Odyssea, Ilias. — Pusch, Quaest. Zenodoteae (utile). — Mayr, Tendenz u. Abfassungszeit des Œdipus auf Kolonos. — Adam, The nuptial number of Plato (avance peu la question). — Apology of Aristides ; The Passion of St. Perpetua, p. Robinson. — Corn. Nepos p. Ortmann, 5ᵉ éd. — Zander, De lege versific. lat. summa et antiquissima (très recommandable). — Szanto, Das griech. Bürgerrecht (1ᵉʳ art). — Cavallari, Append. alla topografia di Siracusa.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 32-33 : Dissert. philol. Vindobon. — Lucian, Peregrinus, p. Levi (appareil critique sûr). — Cumont, Un temple mithriaque d'Ostie (aussi important que petit). — Froehde, De C. Julio Romano Charisii auctore (soigné). — Szanto,

Das griech. Bürgerrecht (beaucoup de soin, de sagacité, de pénétration). — FRANCOTTE, Les populations primitives de la Grèce (conclusion qui manquent de certitude). — OEHLER, Klass. Bilderbuch. — VOGEL, Lehrb. für den ersten Unterricht in der griech. u. röm. Gesch.

— N° 34 : GURLITT, Pausanias (le meilleur travail sur le sujet). — SETTI, Gli epigrammi di Luciano (elles ne sont pas de Lucien). — Medea, 3e ed. p. WECKLEIN. — WAHLIN, De usu modorum apud Apollonium Rhodium (très bon). — Horaz p. KELLER u. HAUSSNER, 2e éd. — STOWASSER, Eine zweite Reihe dunkler Wörter. — DUKMEYER, Spurius Carvilius Ruga (met en drame le divorce de Carvilius!) — Verhandl. der 41 Versamml. deutscher Philologen u. Schulmänner in München.

— N° 35 : Acta semin. Erlangensis, V. — REINHARDT, Der Perserkrieg des Kaisers Julian (ne résout pas les questions pendantes). — HARRIES, Tragici Graeci qua arte usi sint in describenda insania (utile). — RÜHL, Der Staat der Athener u. kein Ende. — BECK, Obs. crit. et palaeogr. ad Flori epit. de Tito Livio (intéressant et important). — Aeneide, I-VI, p. DEUTICKE (11e edit. de Ladewig). — CONSOLI, Fonologia latina, 2e ed. — VALMAGGI, Grammatica latina.

— N° 36 : HEADLAM, Election by lot at Athens (profond et attachant). — DRACHMANN, De recentiorum interpretatione pindarica (en danois ; consciencieux mais diffus). — FRANTZ, De comoediae atticae prologis (habile). — LINDNER, Auswahl aus den Schriften Xenophons (intéressant et soigné). — SMITH, Catullus and the Phaselus (manqué). — BUENTE, Patrici epithal. Auspici et Aellae.

— N° 37 : Philol. Abhandl. Schweizer-Sidler gewidmet. — HAGFORS, De praepos. in Aristotelis politicis et Athen. politeia usu (grand soin). — WILHELM, Sprachgebr. des Lukianos, Adjectiva dreier Endungen auf *-os* (détaillé et savant). — DETTWEILER, Die Rede pro Roscio (critique étendue et soignée). — JURENKA, Schulwört. zu Ovid. (cf. *Revue*, n° 37-38). — AHRENS, Das Buch der Naturgegenstände (très recommandable). — GERTH, Griech. Schulgrammatik, 3e ed.

— N° 38 : CRIVELLUCCI e PAIS, Studi storici. — PANZER, De mythographo Homerico restituendo (plein de promesses). — Arist. Polit. Athen. p. BLASS (à la hauteur de la science). — Der Athenerstaat, deutsch von M. ERDMANN (traduction claire et travaillée). — CAUER, Wort = u. Gedankenspiele in den Oden des Horaz (très intéressant). — SJÖSTRAND, De vi et usu supini; loci nonnulli gramm. lat. ; De futuri infin. usu (trois études fort utiles).

— N° 39 : Byzantin. Zeitschrift, p. KRUMBACHER. — Max MÜLLER, Die Wissenschaft der Sprache. — H. C. MULLER, Histor. Gramm. der hellen. Sprache. — SCHULZE, Quaest. epicae (très sagace). — MEKLER, Neues von den Alten (popularise Herondas et le fragment d'Antiope). — Sili Italici Punica, p. L. BAUER, II, 11-17. — ENGELBRECHT, Patristische Analekten. — SJÖSTRAND, Quamvis, nescio an, forsitan (incomplet). — Wimpheling, Stylpho, p. HOLSTEIN.

Altpreussische Monatsschrift, I u. II janvier-mars : BRÜNING, Die Stellung des Bistums Ermland zum deutschen Orden im dreizehnjähr. Städtekriege. — REICKE, Zu Gottsched's Lehrjahren auf der Königsberger Univ. (curieux et neuf). — TREICHEL, Provinz. Sprache zu u. von Thieren u. ihre Namen.

— III et IV, avril juin : RÜHL, Kant ueber den ewigen Frieden. — SEMBRZYCKI, Die Schotten u. Engländer in Ostpreussen u. die Brüderschaft grossbritannischer Nation. — BECKHERRN, Die Wappen der Städte Alt-Preussens.

Theologische Literaturzeitung, n° 16 : WILSON, Introductory Syriac me-

thod and manual; Elements of Syriac grammar by an inductive methode. — TIEFENTHAL, Das Hohe Lied. — DILLMANN, Hiob. — BONK, De Davide Israelitorum rege. — FISCHER, Das A. T. u. die christl. Sittenlehre. — MUNK, Des Samaritaners Marqah Erzähl. über den Tod Moses. — WREDE, Untersuch. zum I Klemensbriefe. — Samml. ausgew. kirchen- und dogmengesch. Quellenschriften, III. Tertullian, de persecut. haereticorum, p. PREUSSCHEN. — SCHNITZER, Berengar von Tours. — HAUSRATH, Arnold von Brescia. — MALTZEW, Die göttl. Liturgieen. Chrysostomos, Basilios, Gregorios; Die Nachtwache oder Abend- und Morgengottesdienst der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes.

— N° 17 : LÖHR, Klagelieder des Jeremias. — MARTI, Sacharja. — SCHWALLY, Leben nach dem Tod nach den Vorstell. des alten Israel u. des Judentums. — P. V. SCHMIDT, Der Galaterbrief im Feuer der neuesten Kritik. — Corpus script. eccles. latin. XXV, 2. — BOISSIER, La fin du paganisme (très attachant et instructif, à traduire en allemand, rectifiera bien des préjugés et servira comme modèle d'exposition). — BRÖCKING, Franz. Politik Papsts Leos IX (de valeur). — Aboelards Tract. de unit. et trin. divina p. STÖLZLE. — SANDER, Briefw. Lückes mit J. u. W. Grimm. — SCHERER, Handbuch des Kirchenrechtes, II, 1.

— N° 18 : BRUSTON, La Sulammite. — DE LAGARDE, Septuaginta Studien. — BORESSET, Jesu Predigt in ihrem Gegensatz zum Judentum. — DUFF, The Early Church. — TREPPNER, Das Patriarchat von Antiochien. — PIJPER, Geschiedenis der boete en biecht in de christelijke Kerk, I. — BAUMGARTEN, Gesch. Karls V. — SEMBRZYCKI, Reise des Vergerius nach Polen. — MICHAEL, Döllinger.

— N° 19 : JUKES, Die Namen Gottes in der hlg. Schrift. — WEIZSÄCKER, Das apost. Zeitalter der christl. Kirche, 2e ed. — SCHWANE, Dogmengesch. I, Vornicän. Zeit, 2e ed. — Nuntiaturberichte aus Deutschland, I, 1533-1559, I u. II, p. FRIEDENSBURG.

— N° 20 : BERGER, Hist. de l'écriture dans l'antiquité. — HOLTZMANN, Lehrb. der hist. krit. Einleit. in das A. T. — FUNK, Die apostol. Konstitutionen. — BERNARD, On some fragm. of an uncial ms. of Cyril of Alexandria. — HERZOG, Abris der ges. Kirchengesch. 2e aufl. p. HOFFMANE. — HURTER, Nomenclator liter. recent. theol. cathol. — BERGER, Die Lehre vom Reiche Gottes.

Zeitschrift für katholische Theologie, IV : LIMBOURG, Die Prädestinationslehre des hlg. Bonaventura; STENTRUP, Des hlg. Anselm Lehre über die Nothwendigkeit der Erlös. u. Menschwerdung; MICHAEL, Priscillian u. die neueste Kritik. — *Recensionen* : MITZSCHKE, Sigebotos Vita Paulinae; SCHÄFER, Die Gottesmutter in der hlg. Schrift; DANIELL, Bishop S. Wilberforce; GRUPP, System u. Gesch. der Kultur; BRAUN, Moses bar Kepha u. sein Buch von der Seele. — *Analekten* : Zum Dogma der zeitl. Weltschœpf. (Stenstrup); Eine schamlose Fälschung Döllingers u. ihr Vertheidiger (Michael); Christenverfolg. nach Allard, Stolle u. Belser (id.); Ringseis über Döllinger (id.); Briefe Otto von Truchsess' an Hosias nach A. Weber (id.) A. Maurer nach Zapletal (id.); Dronsart über die Jungfrau von Orleans (id.).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Vingt-sixième année 31 octobre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

I. — E. CAT. NOTICE SUR LA CARTE DE L'OGÔOUÉ. In-8, avec carte . . . . . 3 fr. »
II. — E. AMÉLINEAU, VIE DU PATRIARCHE ISAAC. Texte copte et traduction française. In-8 . . . . . 5 fr. »
III. — E. CAT. ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DU CHRONIQUEUR GONZALÈS DE AYORA, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8. . . . . 2 fr. 50
IV. — E. LEFÉBURE. RITES ÉGYPTIENS. IN-8 . . . . . 3 fr. »
V. — RENÉ BASSET. LE DIALECTE DE SYOUAH. In-8 . . . . . 4 fr. »
VI. — A. LE CHATELIER. LES TRIBUS DU SUD-OUEST MAROCAIN. In-8 . . . . . 3 fr. »
VII. — E. CAT. DE REBUS IN AFRICA A CAROLO V GESTIS. In-8 . . . . . 2 fr. 50
VIII. — E. CAT. MISSION BIBLIOGRAPHIQUE EN ESPAGNE. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. In-8. . . . . 2 fr. 50
IX. — J. PERRUCHON. VIE DE LALIBALA, ROI D'ÉTHIOPIE. Texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée Britannique et traduit en français. In-8 . . . 10 fr. »

PÉRIODIQUES

Revue d'Alsace, juillet-août-septembre : A. Benoist, Victor Hugo à Strasbourg. — Thierry Mieg, Recherches généalogiques sur la famille Thierry. — Rod. Reuss, L'Alsace pendant la Révolution française (suite). — Liblin, Aliénation de biens de main-morte à Colmar. — Société industrielle de Mulhouse, programme des prix, 1893. — *Comptes rendus* (Schuré, Légendes de ste Odile, s. Bruno, s. Michel; Pfister, Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de ste Odile; Mossmann, Mélanges alsatiques; Ristelhuber, Les étudiants alsaciens à l'Université de Bologne, etc.).

La Revolution française, 14 octobre : Monin, La fête nationale du 22 sept. 1792 et ses précédents historiques. — Thénard, Goujon, électeur dans le canton de Sèvres. — Aulard, Les conventionnels en mission avant le 10 juillet 1793. — Brette, Relation des événements du 16 mai au 15 juillet 1789, bulletins d'un agent secret. — Le centenaire de la République; Le conventionnel Mallet; Blancard, Invent. des arch. départ. des Bouches-du-Rhône; Morse-Stephens, Discours des orateurs de la Révolution.

Revue de l'Art chrétien, L'église et la châsse de Sainte-Elisabeth à Marbourg, par le Dr L. Bickell. — Mélanges. Interrogatoire d'un enlumineur par Tristan l'Ermite, par M. A. Lecoy de la Marche. — Revue des Inventaires, par Mgr X. Barbier de Montault. — Travaux des Sociétés savantes. — *Bibliographie :* La collection Spitzer. (Suite.) La vieille France ; Touraine, par A. Robida. — L'habitation humaine, par Ch. Garnier et A. Ammann. — Inventaire après décès de la reine Anne d'Autriche, 1666, par le vicomte de Grouchy. — Les industries d'art à Lyon, par J.-B. Giraud. — L'architecture de la Renaissance, par L. Palustre. — Altar y crypta del Apostol Santiago, par le Dr A. Lopez Ferreiro. — Instrument de paix de l'église de Champagne (Seine-et-Oise), par l'abbé Marsaux. — Anciens fondeurs de cloches de diverses provinces, par J. Berthelé. — Peintures murales de l'église du Genest (Mayenne), par J.-M. Richard. — L'ancien jubé de la cathédrale de Bourges, par Oct. Roger. — Procès-verbaux de consécrations d'églises en Anjou ; Le trésor de l'église paroissiale de Saint-Yrieix, par Mgr X. B. de M. — Les sceaux de la famille de Gavre, par le comte de Limburg-Stirum. — I monumenti e le opere d'arte della cità di Benevento, par le chevalier Meomartini.

The Academy, n° 1066 : Hooper, Fabert (consciencieux). — Letters of Dickens to Wilkie Collins, p. Hutton. — Black, A memoir of the Indian surveys. — Shelley, Adonais, p. Rossetti. — Lambert, Two thousand years of gild life ; Hibbert, Infl. and developm. of English gilds; De Gibbins, Hist. of commerce in Europe. — Renan. — Brinsley Nicholson. — The Pseudo-Smolett. — Some Jaina-Prâkrit an d Pâli words (Morris). — The Tel-el-Amarna tablets (Sayce). — Pronunc. and spelling of place names in Egypt. — The origin of metallic currency (Isaac Taylor). — Aegean pottery in Egypt (Torr).

— N° 1067 : Familiar letters of Howell, p. Jacobs. — Cheyne, Aids to the devout study of criticism. — H. M. Stephens, Albuquerque. — Letters of Catherine Hutton. — Abbott, Hist. of Greece ; Szanto, Das griech. Bürgerrecht ; Judeich, Kleinasiat. Studien. — Tennyson. — Krall, Etrusk. Mumienbinden, Agram. — Hodgkin, Examples of early English pottery. — Metallic currency. — Aegean pottery in Egypt.

The Athenaeum, n° 3389 : Twenty-five years of St Andrews. — Besant,

London. — Anne Ritchie, Records of Tennyson, Ruskin and Browning. — Garnier, History of the English landed interest, its customs, laws and agriculture. — Tennyson. — Renan.

— N° 3390 : Lord George Cavendish Bentinck and other remin. by J. Kent, p. Lawley. — Archbold, The Somerset religious houses. — Mockler-Ferryman, Up the Niger. — Conway, Thomas Paine (le premier livre qui traite de Paine avec connaissance et sympathie). — Bastable, Public finance. — Bywater, Contrib. to the textual criticism of Nicomachean Ethics. — Tennysoniana. — Renan (Hyde Clarke. — J. Breton, The life of an artist, art and nature. — Excavations at Lincoln (Venables).

Literarisches Centralblatt, n° 41 : Schwally, Das Leben nach dem Tode nach den Vorstell. des alten Israel. — Müller, Kirchengesch. I. — Nippold, Amerikan. Kirchengesch. — Jacobson, Die Post der Urzeit (livre sur ce qu'on ignore absolument!) — Bilfinger, Die mittelalterl. Horen u. die modernen Stunden. (méritoire). — Gottlob, Die päpstl. Kreuzzugs-Steuern des XIII Jahrh. (des erreurs). — Huber, Gesch. Oesterreichs, IV. 1527-1609 (toujours très louable, et l'auteur domine pleinement son sujet). — Opitz, Die Schlacht bei Breitenfeld (très soigné). — Liebermann, Quadripartitus. — H. D. Muller, Histor. Gramm. der hellen. Sprache, II, Chrestomathie. — Josephi opera, III, p. Niese. — G. Thomas, Michel-Ange poète (clair et attachant). — Der Schachzabelbuch Kunrats von Ammenhausen p. Vetter. — Gellerts Dicht. p. Schullerus (fait avec soin). — Griech. u. röm. Portraits, p. Bruckmann, 2-8. — Monatshefte der Comenius-Gesellschaft, I, 1 et 2.

Deutsche Literaturzeitung, n° 41 : Schwally, Das Leben nach dem Tode nach den Vorstell. des alten Israel. — Anal. Luther et Melanchton, p. Loesche. — Lot, L'enseign. supérieur en France (« jamais on n'a dit des choses plus flatteuses aux universités allemandes et ce petit livre montre que la science philologique et historique n'a presque plus d'asile dans l'enseignement supérieur français!! »). — Brunnhofer, Vom Aral bis zur Ganga (combinaisons arbitraires). — Gaertringen, Zur arkad. Königsliste des Pausanias. — Ribbeck, Gesch. der röm. Dichtung, III Kaiserherrschaft (exposé pénétrant, fines observations, analyses qui sont un modèle). — Aus Gœthes Freundeskreise, Erinn. an Baronin Jenny von Gustedt, p. L. von Kretschman. — Duffy, Conversations with Carlyle. — Hebr. Berichte über die Judenverfolg. wähnrend der Kreuzzuge, p. Neubauer, Stern u. Baer. — Mentz, Ist es bewiesen dass Trithemius ein Fälscher War. — Froude, The spanish story of the Armada and other essays. — Luca Signorellis Illustrationen zu Dantes Div. Com. p. Kraus. — Cantor, Vorles. über die Gesch. der Mathematik, II. 1200-1668 (excellent).

— N° 42 : Furrer, Wander, durch das heilige Land. — Herzog, Abriss aus der ges. Kirchengesch. 2ᵉ ed. II. XVI-XX Jahrh. — Vernier, Gramm. arabe comp. d'après les sources primitives, I (manque d'ensemble et de clarté, peu propre aux lecteurs d'Occident). — Boysen, Lexici Segueriani synagoge, I. — Schoenle, Diodor studien (sagace). — Ten Brink, Aufg. der Literaturgesch.; Wetz, Ueber Literaturgesch.; Wolff, Prolegom. der literar-evolution. Poetik; Das Wesen wiss. Literaturbetracht.; Jacobowski, Die Anfänge der Poesie. — Gardthausen, Augustus u. seine Zeit (utile, malgré des critiques à faire). — Pastor, Gesch. der Päpste, I, 2ᵉ ed. — Luc Gersal, L'Athènes de la Sprée (malgré de nombreuses méchancetés semées dans ce livre, il faut l'accueillir avec gré, surtout si on le compare aux ouvrages précédents sur la matière). — Kleinpaul u. Langewiesche, Poetik. — Moltke, zur

Lebensgesch. — HUBERTI, Einwirk. des Gottesfriedens auf die Stadtrechte, I. — ARIMORI, Das Staatsrecht von Japan.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 41 : CAUER, SCHWARCZ, RÜHL, CASSEL, BAUER, MACAN, GOMPERZ, P. MEYER, E. VON STERN, Ouvrages sur l'Athen. politeia (1er art.). — SEITZ, Die Schule von Gaza (oriente le lecteur). — Georgii Cyprii des cr. orbis rom. p. GELZER. — Pseudolus p. MORRIS. — BUENTE, Patrici epithalamium Auspici et Aellae (très méritoire). — SZANTO, Das griech. Bürgerrecht (2e art. sur cet ouvrage qui témoigne d'une très grande connaissance des sources et du désir de pénétrer au fond des questions). — ENMANN, Zur röm. Königsgesch. (circonspect et sagace à la fois). — WINDELBAND, Gesch. der Philosophie, IV-V. — Portius, Gramm. linguae graecae vulgaris, p. W. MEYER et PSICHARI (introd. remarquable, commentaire important). — Benfey, kleinere Schriften, p. BEZZENBERGER, II, 3, 4.

— N° 42 : Ouvrages sur l'Athen. politeia (2e art.). — Herondae mimiambi, p. BUECHELER, 2e ed. (on n'a pas besoin de louer de nouveau ce que l'éditeur a mis ici, sous la forme la plus concise, de pensées originales, frappantes et fécondes). — Horaz, lyr. Ged. p. G. H. MÜLLER. — Pierre PARIS, Elatée (très soigné et consciencieux). — CARNAZZA, Il diritto commerciale dei Romani (écrit avec soin et intelligence). — H. W. SMYTH, The wowel system of the Ionic dialect (insuffisant et manque de jugement indépendant). — BENSELER, Griech. deutsches Schulwörterbuch zu Homer, Herodot, etc. — Iwan von MÜLLER, Zum hundertjähr. Geburtstag L. von Döderlein.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 40 : Demosthenes, vom Kranze, p. BLASS; BLASS, Entdeck. auf dem Gebiet der klass. Philologie 1891. — Choriciana Miltiadis oratio p. R. FORSTER. — WRIGHT, The date of Cylon. — BANNIER, De titulis aliquot atticis rationes pecuniarum Minervae exhibentibus. — ESKUCHE, De Valerio Catone deque Diris et Lydia carminibus (1er art.). — LEIPOLD, Die Sprache des Juristen Papinianus (profondes recherches). — HARDER, Griech. Formenlehre.

— N° 41 : BONGHI, Le feste romane, trad. allem. — HULTSCH, Die erzählenden Zeitformen bei Polybios (important). — WENDLAND, Philos Schrift von der Vorsehung. — ESKUCHE, De Valerio-Catone deque Diris et Lydiae carminibus (2e art. sur ce travail à qui l'on reproche de manquer de profondeur et de sérieux scientifique). — SERAPHIN, Röm. Badeleben (intéressant). — Euricius Cordus, Epigrammata, p. KRAUSE (contribution importante à la connaissance des humanistes).

— N° 42 : PICKARD Der Standort der Schauspieler u. des Chors im griech. Theater V Jahrh. (travail de débutant). — LACON, Aristot. Athen. polit. (en grec). — Griech. Lyriker in Auswahl p. BIESE. — RIESE, Das rhein. Germanien in der antiken Liter. — GEYER, Krit. u. sprachl. Erläuter. zu Antonini Placentini Itinerarium. — HILSCHER, Hominum litteratorum graecorum ante Tiberii mortem in urbe Roma commemoratorum historia critica (grand soin). — VOLLBRECHT, Griech. Schulgrammatik. — LATTMANN-MÜLLER, Kurzgef. latein. Grammatik.

Theologische Literaturzeitung, n° 21 : GUTSCHMID (von), Kleine Schriften, p. RÜHL, III. — Josephi opera, p. NIESE, III. — Calvini in N. T. comment. I, Harmoniae evang. 1, 2. — HAHN, Das Evangelium des Lukas erklärt, I. — F. ZIMMER, Theolog. Kommentar zu den Thessalonicherbriefen. — WILPERT, Ein Cyclus christolog. Gemälde aus der Katakombe der hlg. Petrus u. Marcellinus. — LOESCHE, Anal. Luther. u. Melanchtoniana. — HAFERKORN, Die Hauptprediger der Ligue, 1576-1594 (très soigné et fait d'après les sources).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Vingt-sixième année 7 novembre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

I. — E. CAT. Notice sur la carte de l'Ogôoué. In-8, avec carte . . . . 3 fr. »

II. — E. AMÉLINEAU, Vie du Patriarche Isaac. Texte copte et traduction française. In-8 . . . . 5 fr. »

III. — E. CAT. Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalès de Ayora, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8. . . . . 2 fr. 50

IV. — E. LEFÉBURE. Rites égyptiens. In-8 . 3 fr. »

V. — René BASSET. Le dialecte de Syouah. In-8 . . . . 4 fr. »

VI. — A. Le Chatelier. Les tribus du Sud-Ouest Marocain. In-8 . . . . 3 fr. »

VII. — E. CAT. De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8 . . . . 2 fr. 50

VIII. — E. CAT. Mission bibliographique en Espagne. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. In-8. . . . . 2 fr. 50

IX. — J. PERRUCHON. Vie de Lalibala, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée Britannique et traduit en français. In-8 . . 10 fr. »

PÉRIODIQUES

Annales de l'École libre des Sciences politiques, n° 4 : POINSARD, Les unions postales. — MARCÉ, Autorités préposées à la vérif. et à l'apurement des comptes de l'État et des localités en Angleterre. — PAYEN, La neutralis. de la Suisse. — DE LA RUPELLE, Les finances de la guerre, 1796-1815. — CAUDEL, Les indigènes tunisiens. — MASURE, La reconnaissance de la monarchie de juillet. — ALIX, E. Leplay, à l'occasion d'un livre récent. — *Analyses :* SOREL, L'Europe et la Révol. française, Les limites naturelles (de même que l'auteur nous avait montré jadis les traditions de l'ancien régime se survivant et se développant dans la politique révolutionnaire, de même il nous fait sentir cette fois avec une extrême puissance l'unité de cette politique révolutionnaire qui est la même sous la Convention et sous Napoléon). — VAUTHIER, Das Staatsrecht des Königreichs Belgien.

The Academy, n° 1068 : HAZLITT, The Livery Companies of London. — HORNE, Diversi colores. — ELTON, The career of Columbus. — Lessing's Laocoon, p. UPCOTT. — Tacitus, transl. by QUILL, I. — Slavica. — Mss of the LXX and Catenas at Milan, Verona and Venice (Redpath). — Iron in Homer (Campbell). — Bloomfield's Contrib. to the interpret. of the Veda, II. Namuki (Max Müller). — An Israelitish war in Edom, Hebrew loan-words from Greek (Sayce). — Old Burmese inscr. at Buddha Gayá (Temple). — MIDDLETON, The history and practice of illuminating. — Pithom, Ramses and (or) on (Whitehouse). — Aegean pottery in Egypt (Torr).

The Athenaeum, n° 3391 : The poets and the poetry of the century, Tennyson to A. H. Clough, p. MILES. — THUASNE, Djem Sultan, frère de Bayezid II (d'amples détails). — BAYLE, The county of Durham. — The Original Mother Goose's melody 1760, 1785, 1825, reprod. by WHITMORE. — O'SHEA, Roundabout recollections ; THORPE, The still life of the Middle Temple. — The dialogue or communing between the wise king Salomon and Marcolphus, p. DUFF ; COPINGER, Incunabula biblica. — The career of Thomas Paine (Conway). — Harrison Ainsworth. — An early French estimate of Tennyson. — Tennyson. — MIDDLETON, Illuminated mss. in classical and mediaeval times, their art and technique. — Portraits of Wyclif. — Hardknott Castle (Haverfield).

The Classical Review, n° 8 : MUNRO, Chronol. of Themistocles. — TILLEY, Ludus latrunculorum. — RICHARDS ; *An* with the future in Attic. — LINDSAY, Metrical treatment of superlatives in Plautus. — Homer, Odyssey, p. PLATT ; PALLIS, A transl. of the Iliad into modern Greek ; SCHMEKEL, Die Philos. der mittleren Stoa ; BATIFFOL, La syntagma doctrinae dit de saint Athanase ; Horace p. CHASE ; The odes and epodes of Horace, transl. by HAGUE ; LADER, De Octavia praetexta ; WEIGEL, De vetust. poet. elegiacorum graec. sermone ; WEINBERGER, De Orphei Argonauticis ; PERSCHINKA, De mediae et novae com. atticae trimetro iambico ; CLARK, Collations from the Harleian ms. of Cicero 2682 ; MAHAFFY, Problems in Greek history ; Euripides, Medea, p. WECKLEIN ; ROLFES, Aristoteles vom Verh. Gottes zur Welt u. zum Menschen ; ABBOTT, Short notes on S. Paul's epistles ; Tacitus, Agricola, p. DRAEGER ; De orator. p. ANDRESEN, Laudat. funebrium rom. hist. et relig. editio p. VOLLMER ; HILLSCHER, Hom. literat. graec. ante Tiberii mortem in urbe Roma commem. hist. critica. — *Notes :* Catull. LXVI, 59 ; Mommsen, III, 13 ; Eneide, III, 509-511 ; Aesch. Agam. 313 ; An inscr. at Pellene. — A. H. SMITH, A catal. of sculpture in the department of Greek and Roman antiquities, British Museum ; S. A. MURRAY, Handbook of Greek archaeology ; EVANS, Syracusan medallions and their engravers in the light of recent finds.

The English Historical Review, octobre : Allen, Gerbert, Pope Silvester II. — Macpherson, The church of the Resurrection or of the Holy Sepulchre. — Miss Bateson, Clerical preferment under the Duke of Newcastle. — S. Münz, Gregorovius. — *Notes :* A pictorial record of the conquest (Daniele); Solinum and Solanda (Round); A letter concerning Bishop Fisher and Sir Thomas More (Gairdner); Unpubl. letters of Archbishop Laud and Charles I (Hutton); W. Goffe the regicide (Philipps); Corresp. of Thurloe and Meadowe (Jenks). — *Reviews :* Mahaffy, Problems of Greek history; Reinach, Mithridate; Macray, Charters and documents illustrating the history of Salisbury; Brutails, Cond. des popul. rurales du Roussillon; Errera, Les Masuirs; Hall, The Antiquities of the Exchequer; Heyck, Gesch. der Herzoge von Zähringen; Hibbert, The Craft Gilds of Shrewsbury; Oman, Warwick the Kingmaker; Harrisse, The discovery of America; Fiske, *id.*; Bourne, The Demarcation Line of Alexander VI; Ingram, England and Rome; Archbold, The Somerset Religious Houses; de Guaras, The accession of Queen Mary; Beesly, Queen Elizabeth; Oxenstiernas Skrifter och brefvexling; Browning, Prose life of Strafford; Shaw, Minutes of the Manchester Presbyterian Classis, II, III; Warner, Nicholas Papers, II; Law, Hampton Court Palace III; Broglie, Montfaucon; Arneth et Flammermont, Corresp. de Mercy; Stephens, Speeches of the orators of the French Revol.; Hart, Maps illustrating American history; Fiske, Civil government in the United States; Linton, The English Republic; Krause, The growth of German unity; Jenks, Victoria (Australia); Putschmann, Hist. of medical educ.; Altamira, La ensenanza de la historia.

Literarisches Centralblatt, n° 42 : Hase, Theolog. Erzähl.; Franz von Assisi. — Bacher, Die Agada der palästin. Amoräer. — Luchaire, Manuel des instit. françaises, Capétiens directs (très habile et méthodique, l'auteur domine entièrement son sujet, il l'expose d'une façon claire et précise, il sera utile à tous, à ceux qui savent comme à ceux qui ignorent). — Quellenbuch zur Schweizergesch. p. Oechsli, I, 1. — Van der Linden, Hist. de la constit. de Louvain au M. A. (très méritoire). — Polit. Corresp. Friedrichs von Baden, p. Erdmannsdörffer, II. — Wippermann, Deutscher Geschichtskalender 1891. — Berlin, Wien, Rom, die neue europ. Lage. — Aristophanis Equites, p. Blaydes. — Vollmer, Laudat. funebrium Roman. hist. critica (soigné). — Scartazzini, Dante Handbuch. (de la plus haute valeur). — Dante, La div. com. p. Berthier, I, 1. — Stöhsel, Byron's Werner u. seine Quelle. — Dieterich, Abraxas (beaucoup d'habileté, d'énergie et de sagacité).

— N° 43 : Acta martyrum et sanct. III. — Spiegel, Hermann Bonnus. — Mehlhorn, Heidelberger Universitätspredigten. — Liesegang, Der Monismus. — Bluntschli, Rohmer's Leben. — Badel, D'une sorciere qu'autrefois on brusla dans Saint-Nicholas. — Manno, Bibliogr. stor. degli stati della monarchia di Savoia, IV. — Bloch, Forsch. zur Politik Kaiser Heinrichs VI, 1191-94 (bon travail). — Schlitter, Reise des Papstes Pius VI nach Wien. — Brosch, Gesch. von England, VII. — Wasserschleben, Deutsche Rechtsquellen des Mittelalters. — Zakas, Observ. sur les édit. d'Antigone (Semitelos) et des Phéniciennes (Bernardakis). — Nencini, De Terentio ejusque fontibus (beaucoup de peine, de réflexions; jugement indépendant; peut-être trop de penchant à l'originalité). — Mullenhoff u. Scherer, Denkm. 3e éd. p. Steinmeyer (renouvelle le travail d'une façon excellente). — Kippenberg, Robinson in Deutschland bis zur Insel Felsenburg (beaucoup de soin et sera fort utile). — Flotow's Leben.

Deutsche Literaturzeitung, n° 43 : Möller, Lehrb. der Kirchengesch. — Kunze, Gotteslehre des Irenäus. — Brandes, Entsteh. der Prosaschrif-

ten des Lactantius (profond). — BAUEMKER, Das Problem der Materie in der griech. Philosophie (très soigné et sûr). — The Vedânta-Sûtras transl. by THIBAUT. — Aug. MOMMSEN, Ueber die Zeit der Olympien (très recommandable). — PLASBERG, De Hortensio dialogo (solide travail). — G. MEYER, Albanes. Studien III (mérite la plus grande attention). — STREHLKE, Paralipomena zu Gœthes Faust; Wörterbuch zu Gœthes Faust. — Von WULF, Die husitische Wagenburg (fait avec grand soin). — Stat. u. Reform. der Univ. Heidelberg, XVI-XVIII Jahrh. p. THORBECKE. — BALLHORN, Der Zeustypus in seiner Ausgestalt. durch Phidias (manqué).

— N° 44 : LETOURNEAU, L'évolution relig. dans les diverses races humaines. — ENGELBRECHT, Patristische Analekten (très importantes contributions). — Lachmanns Briefe an Moritz Haupt, p. VAHLEN. — FICK, Prakt. Grammatik der Sanskritsprache (fait habilement et avec compétence). — CONSTANTINIDES, Neohellenica, an introd. to modern Greek in the form of dialogues. — SKUTSCH, Forsch. zur latein. Grammatik u. Metrik, I. Plautin. u. Romanisches (de bonnes et fécondes recherches). — Deutsche Sagen, p. H. GRIMM, 3e ed. — E. WEBER, Aussprache im fremdsprachl. Unterricht. — Annales Fuldenses p. KURZE; Ann. Altahenses maiores, p. OEFELE. — Ernst II Herzog von Sachsen-Coburg-Gotha, aus meinem Leben u. aus meiner Zeit, III (à la fois instructif et attachant). — WLISLOCKI, Die Szekler u. Ungarn in Siebenbürgen. — FUMI, Il duomo di Orvieto e i suoi restauri. — SIEGEL, Zur Gesch. des Posamentiergewerbes. — Nestroy, ges. Werke, p. CHIAVACCI u. GANGHOFER.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 43 : Die Beton. des Hinkiambus (Ludwich). — Aeschylus, Persa. et Sept. p. N. WECKLEIN (édit. entreprise par le premier connaisseur d'Eschyle en Allemagne; travail très soigné et indispensable). — Euripide, Alceste, p. H. WEIL (beaucoup d'améliorations de texte et d'explications ingénieuses). — Aristoteles, Staat der Athener, übers. von POLAND; ERDMANN, Der Athenerstaat; Aristote, La republ. athén. trad. par Th. REINACH; Arist. on the const. of Athens, transl. by POSTE (art. de Cauer). — Ammonius in Porphyrii Isagogen p. BUSSE. — Silii Italici Punica p. L. BAUER, II. — L. SCHNEIDER, De sevirum Augustalium muner. et condicione publica. — O. KELLER, Latein. Volksetymol. u. Verwandtes. (1er art.). — PAULUS, Der Aug. Joh. Hoffmeister.

— N° 44 : RISBERG, De nonnullis locis Agamemnonis Aeschyleae scrib et interpretandis. — Sophokles, Aias, p. SCHUBERT, 2e ed.; Electra, 2e ed. p. SCHUBERT. — DIETERICH, De hymnis Orphicis capitula quinque (clair et sagace). — GELZER, Analecta Byzantina. — H. SCHILLER, Die lyr. Versmasze des Horaz, 3e ed. — KVICALA, Nove Krit. a exeget prispevky K Vergiliove Aeneide (travail à noter et à utiliser). — Tito Livio, XXI, commentato da COCCHIA. — VILLICUS, Gesch. der Rechenkunst vom Altertum bis zum XVIII Jahrh. (sans importance, « populär abgefasst »). — OMAN, The Byzantine Empire (n'a pas étudié profondément les sources). — H. BROCKHAUS, Die Kunst in den Athos-Klöstern (Études très utiles et riches en résultats). — O. KELLER, Latein. Volksetymologie u. Verwandtes (2e art. sur un livre qui a « souvent touché le point juste »). — Max MÜLLER, Die Wissenschaft der Sprache, p. FICK u. WISCHMANN, I.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Vingt-sixième année 14 novembre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

OEUVRES DE M. CHARLES GRAUX

PUBLICATION POSTHUME

NOTICES SOMMAIRES

DES

MANUSCRITS GRECS
D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL

PAR Charles GRAUX

MISES EN ORDRE ET COMPLÉTÉES PAR ALBERT MARTIN

Ancien membre de l'École française de Rome
Professeur à la Faculté des Lettres de Nancy

Un volume in-8 de 324 pages . . . . 7 fr. 50

NOTICES SOMMAIRES

DES

MANUSCRITS GRECS DE SUÈDE

PAR Charles GRAUX

MISES EN ORDRE ET COMPLÉTÉES PAR ALBERT MARTIN

Un volume in-8 de 88 pages . . . . 2 fr. 50

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, juillet-août : J. Speijer, Le dieu romain Janus. — Paul Regnaud, Les hymnes du Rig Véda sont-ils des prières? — X. Koenig, Bulletin de la religion juive. — Revue des livres : Goblet d'Alviella, L'idée de Dieu. — G. Paris, Elatée. — G. Vissowa, De dis Romanorum indigetibus et nouensidibus (important). — A. Wallace, Les miracles et le moderne spiritualisme. — Chronique. Périodiques. Bibliographie.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, n° 2 : Ant. Benoist, Des théories dramatiques de Diderot. — J.-F. Bladé, Fin du premier duché d'Aquitaine. — L.-E. Halberg, La critique littéraire chez Gœthe. — F. Rauh, La philosophie de Pascal.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Scharling, Christl. Sittenlehre. — Weiss, Die Predigt Jesu vom Reiche Gottes. — Dreves, Hymni inediti (très long art. de contrôle et de revision : signale beaucoup de corrections à faire; mais rend hommage au zèle extraordinaire de l'éditeur et à sa méthode très louable). — Pallu de Lessert, Vicaires et comtes d'Afrique (utile). — Ihne, Zur Ehrenrettung des Kaisers Tiberius (instructif). — Jacqueton, Polit. extér. de Louise de Savoie (fait avec soin). — W. Müller, J. L. von Hay. — Reimann, Abhandl. zur Gesch. Friedrichs des Grossen (six études à consulter). — Gengler, Quellen des Stadtrechts von Regensburg XII-XIV Jahrh. — Puntoni, Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης, quattro recens. della versione greca. — Electra, deutsch von A. Müller. — Raché, Die deutsche Schulkomödie u. die Dramen vom Schul = und Knabenspiegel (avance peu la connaissance du sujet). — Bellermann, Schiller's Dramen, II (clair et distingué). — Prem, Martin Greif (de valeur). — Wirth, Danae in christl. Legenden (fantastique). — Robiou, La question des mythes, I (l'auteur veut prouver « une révélation primitive, une lumière donnée par Dieu à l'homme »; attendons le deuxième fascicule). — Salomon Reinach, Antiquité du Bosphore Cimmérien (tout à fait conforme à l'état actuel et aux besoins présents de la science). — Magnus, Die Darstellung des Auges in der antiken Plastik (mauvais).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 21 : Acta pontificum helvetica, I, 1198-1268, p. Bernoulli. — Aeltere Universitätsmatrikeln Frankfurt a O. P. Friedländer; Rostock, p. Hofmeister; Hamburg, p. Sillem. — Hessisches Urkundenbuch, I, 767-1300, p. Reimer. — Carle, La vita del diritto nel suoi rapporti colla vita sociale, 2e ed.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 43 ; Cicero, Ausgew. Briefe, I, 6e ed. p. Lehmann. — Catonis disticha de moribus p. Nemethy (méritoire). — Rönström, Metri Vergiliani recensio (satisfaisant). — Schilling, Die Tmesis bei Euripides (clair et net). — Joost, Was ergibt sich aus dem Sprachgebr. Xenophons in der Anab. für die Behandl. der griech. Syntax in der Schule (recommandable). — J. Bauer, Die Trostreden des Gregorius von Nyssa in ihrem Verh. zur antiken Rhetorik (très suggestif).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 44 : Iwan von Müller, Handb. der klass. Altertumswiss. I, 2e ed. — Dressler, Triton u. die Tritonen in der Liter. u. Kunst der Griechen u. Römer (épuise le sujet pour longtemps). — Kietz, Agonist. Studien, I. Der Diskuswurf bei den Griechen u. seine Künstler. Motive (soigné et détaillé). — Hertzberg, Kurze Gesch. der altgriech. Kolonisation (très instructif). — Szelinski, Nachträge u. Ergänz. von Otto, Sprichwörter u. sprichw. Redensarten der Römer (fait avec soin). — Mustard, Etymol. in the Servian commentary to

Vergil. — Graefenhain, De more libros dedicandi apud script. graecos et romanos obvio (soigné).

Theologische Literaturzeitung, n° 22 : Abbott, Essays chiefly on the original texts of the O. and N. Testaments. — Weiss, Die katholischen Briefe. — K. Müller, Die göttliche Zuvorerseh. u. Erwähl. nach dem Evangelium des Paulus. — Athenagorae lib. pro Christianis, oratio de resurr. cadaverum p. Schwartz-Duncker, Anhalt's Bekenntnissstand, I, 570-1606. — Runze, Ethik, I.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, juillet 1892 : Radlinski, Dict. du dialecte des Kamtchadales mérid. — Luzsckiewicz, Restes d'archit. romane de l'abbaye cistercienne de Wachock et compte rendu d'une excursion scientifique. — Solokowski, Les miniatures italiennes de la biblioth. Jagellonne et le livre d'heures français de la bibliothèque de Dzikow. — Lepszy, Le reliquaire de Sandomir, les orfèvres de Cracovie dans la seconde moitié du xv^e siècle. — Gerson, La Charte d'Opatow. — Bostel, Tableaux d'une collection polonaise de 1780. — Commission de l'hist. de l'art. — Rozwadowski, Les verbes latins dénominatifs terminés par tare. — Witkowski, De vocibus hybridis apud antiquos poetas latinos. — Kleczynski, Les recensements dans l'anc. républ. de Pologne. — Zakrzewski, La taille moyenne dans le royaume de Pologne.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE.

SOUS PRESSE, POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LE ZEND AVESTA

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC COMMENTAIRES HISTORIQUE ET PHILOLOGIQUE

PAR JAMES DARMESTETER

Professeur au Collège de France

Deuxième volume. — LA LOI (Vendidad). — L'ÉPOPÉE (Yashts). — LE KHORDA AVESTA. — Fragments inédits. Un volume in-4.

UN FRAGMENT GREC

DU

LIVRE D'HÉNOCH

PUBLIÉ, AVEC LES VARIANTES DU TEXTE ÉTHIOPIEN ET ANNOTÉ

PAR M. A. LODS

Un volume in-8.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

PUBLICATIONS DE M. HENRI CORDIER

Professeur à l'École des langues orientales vivantes et à l'École des sciences politiques

BIBLIOTHECA SINICA

Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois. 1878-79.
2 forts volumes grand in-8 à 2 colonnes . . . . 100 »
Le même, sur papier de Hollande . . . . 125 »
Tome III, contenant le supplément et la table des auteurs. In-18 (*sous presse*) . . . . 30 »
Le même, sur papier de Hollande . . . . 40 »
Cet ouvrage a obtenu à l'Institut le prix Stanislas Julien en 1880.

« La grande bibliographie des ouvrages relatifs à la Chine, entreprise par M. Henri Cordier, sera un très précieux recueil, dit M. Renan. Certainement, aucun dépouillement aussi complet de cette vaste matière bibliographique n'aura été fait. Déjà certains chapitres, comme celui de la question des rites, se lisent avec un grand intérêt. Je dis « se lisent », et je ne crois pas trop dire. La bibliographie bien faite est de l'histoire, souvent plus vraie, plus complète que l'histoire proprement dite, si souvent rédigée par à peu près. » (*Journal Asiatique.*)

ESSAI D'UNE BIBLIOGRAPHIE

DES OUVRAGES PUBLIÉS EN CHINE PAR LES EUROPÉENS

AU XVII^e ET AU XVIII^e SIÈCLES

1883. In-8 . . . . 6 »
Le même, sur papier de Hollande. . . . . 10 »
Publié comme complément de la *Bibliotheca Sinica.*

DISCOURS D'OUVERTURE

DU COURS DE GÉOGRAPHIE, D'HISTOIRE ET DE LÉGISLATION DES ÉTATS DE L'EXTRÊME-ORIENT, A L'ÉCOLE DES LANGUES

1882. Grand in-8. . . . . 1 50

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE, DEPUIS LE XIII^e JUSQU'A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE, PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. SCHEFER, membre de l'Institut, ET DE M. HENRI CORDIER.

TOME X

VOYAGES EN ASIE DE FRÈRE ODORIC DE PORDENONE
Religieux de l'ordre de Saint-François

PUBLIÉS ET ANNOTÉS PAR HENRI CORDIER

Un beau volume grand in-8, orné de 7 planches en héliogravure, de nombreux dessins, fac-similés et d'une carte. (*Sous presse*) . . . . 30 »

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DES RELATIONS POLITIQUES ET COMMERCIALES DE LA FRANCE AVEC L'EXTRÊME-ORIENT

I

LA FRANCE EN CHINE AU XVIII^e SIÈCLE

Documents inédits publiés sur les manuscrits conservés au Dépôt des Affaires étrangères, avec une introduction et des notes. Tome premier. In-8 . . . 12 50

II

LE CONSULAT DE FRANCE A HUÉ SOUS LA RESTAURATION

Documents inédits tirés des archives des Affaires étrangères, de la Marine et des Colonies. In-8 . . . . 3 »

REVUE DE L'EXTRÊME-ORIENT

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. HENRI CORDIER

TOMES I, II ET III

Chaque tome formant un gros volume in-8, se vend séparément . . . 30 »

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Vingt-sixième année 21 novembre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

LA FLORE PHARAONIQUE

D'APRÈS LES DOCUMENTS HIÉROGLYPHIQUES ET LES SPÉCIMENS DÉCOUVERTS DANS LES TOMBES
PAR VICTOR LORET

Un volume in-8 . . . . 8 fr.

RECUEIL DES TRAITÉS

DE LA
PORTE OTTOMANE AVEC LES PUISSANCES ÉTRANGÈRES
DEPUIS LE PREMIER TRAITÉ CONCLU EN 1636
ENTRE SULEYMAN Ier ET FRANÇOIS Ier JUSQU'A NOS JOURS
PAR LE BARON DE TESTA

Tome septième, FRANCE. — Un vol. in-8. . . . 12 fr. 50

Cet ouvrage n'est fourni qu'à compte fixe

DE S. ISAACI NINIVITÆ VITA

SCRIPTIS ET DOCTRINA, E CODD. SYRIACIS DESCRIPSIT LATINITATE, DONAVIT
NOTIS INSTRUXIT J.-B. CHABOT

Un volume in-8 . . . . 5 fr.

CHRESTOMATHIE ÉLÉMENTAIRE

DE L'ARABE LITTÉRAL
AVEC UN GLOSSAIRE PAR HARTWIG, DERENBOURG, ET JEAN SPIRO

Deuxième édition, revue et corrigée. In-18. . . 7 fr. 50

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 45 : CASTELLI, Il cantico dei cantici. — EWALD, Der Geschichtl. Christus. — Inventare des Frankfurter Stadtarchivs, p. JUNG. — SPANGENBERG, Cangrande I della Scala, 1291-1320 (soigné). — NEUBAUER u. STERN, Hebräische Berichte ueber die Judenverfolgungen während der Kreuzzüge, ins Deutsche uebersetzt von S. BAER. — HALLER, Die deutsche Publicistik, 1668-1674, ein Beitrag zur Gesch. der Raubkriege Ludwigs XIV (très méritoire, mais les brochures analysées sont pour la plupart d'origine officielle ou officieuse). — Von HELM, Das russische Schreckgespenst und sein innerer Werth, oder haben wir in absehbarer Zeit einen russischen Angriff zu erwaren? (on ne peut attendre une attaque de la Russie dont les Panslavistes ignorent la situation militaire). — Annales du Musée Guimet, XXII Le Zend Avesta, trad. nouv. avec comment. histor. et philol. par J. DARMESTETER (travail de haute et durable valeur que nul avestiste ne pourra ignorer). — LORET, Manuel de la langue égyptienne, Gramm. tableau des hiéroglyphes, textes et glossaire (à recommander résolument et suffit pour faire connaître la langue et le style de l'ancienne Egypte). — Quinti Smyrnaei posthomericorum libri XIV recogn. ZIMMERMANN. — Schillers Maid of Orleans, translated by MAXWELL. — BACHMANN, Mhd. Lesebuch. — STEINEN, Die Bakaïri-Sprache. — IMMERWAHR Die Kulte u. Mythen Arkadiens, I, Die arkad. Kulte. — CLEMEN, Die Kunstdenkm. des Kreises Moers. — GOLDSCHMIDT, Der Vocalismus des nhd. Kunstgesanges u. der Bühnensprache. — SCHUPPE, Vom Schulwesen.

Deutsche Literaturzeitung, n. 45 : Die heil. Schrift des A. T. übers. von KAUTZSCH, T. — Tertullian, De poenit. De pudic. p. PREUSCHEN. — K. A. SCHMID, Gesch. der Erzieh. von Anfang an bis auf unsere Zeit, II, 1 ; III, 2. — Dial. of. Plato, transl. by JOWETT. — RÖTTER, De Heautontimorumeno. — GOLTHER, Gesch. der deutschen Liter. I, (superficiel et ne peut servir de fondement à une étude scientifique). — Dante, Traité de l'éloq. vulg. ms. de Grenoble, p. MAIGNIEN et PROMPT. — Byzantin. Zeitschrift, p. KRUMBACHER, I, 1 (nouvelle entreprise dont il faut souhaiter le développement). — ORTVAY, Gesch. der Stadtr Pessburg, I. — BINDER-KRIEGLSTEIN. — Real u. Naturalismus in der Dichtung.

— n° 46 : SMITH, The O. T. in the Jewish Church. — KATTENBUSCH, Lehrb. der vergl. Konfessionskunde. — Codex Bezae, a study of the So-called Western Text of the N. T. by HARRIS ; the Codex Sangallensis, *id.* — ROLFES, Die aristotel. Auffass. vom Verth. Gottes zur Welt u. zum Menschen. — SCHRADER, Sprachvergl. u. Urgesch. ling. hist. Beiträge zur Erforsch. des indogerm. Altertums. 2e éd. (complètement remanié ; progrès « extraordinaire »). — NEUE, Formenlehre der latein. Sprache, II, 3e éd. p. WAGENER. — FROITZHEIM, Friederike von Sesenheim (encore une œuvre d'un « Zoïlo-Thersite » ! — CARLYLE, Lectures on the history of literature, p. GREENE. — Hanseakten aus England 1275-1412, p. KUNZE. — Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg, XIII, XIV. p. BRODE u. PRIBRAM. — GUNTHER, Kolumbus u. die Erweiter. des geogr. kosm. Horizonts. — GUMPLOWICZ, Soziologie u. Politik. — KORN, Guillotin, ein Beitrag zur Gesch. der Medizin u. des ärztlichen-Standes.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 45 : BRUGMANN, Grundriss der vergl. Gram. der indogerm. Sprachen II, 2, 2 (d'une valeur unique ; guide très sûr et très utile ; fin d'une grande et recommandable entreprise). — H. D. MÜLLER, Hist. mythol. Untersuch. (nullement au courant). — H. FÖRSTER, Der Sieger in den olymp. Spielen, II. — ESSEN,

Das erste Buch der aristotl. Schrift über die Seele ins Deutsche übertragen u. in seiner ursprüngl. Gestalt wiederhergestellt (important et suggestif). — SCHAFSTAEDT, De Diogenis epistulis (travail préliminaire par une nouvelle édition du texte). — Philodemi volumina rhetorica p. SUDHAUS (à saluer avec reconnaissance comme le résultat d'un travail qui a coûté de longues années et qui est plein de renoncement) — Josephi op. p. NIESE, III, 11-15. — Tuscul. p. HEINE. — PLASBERG, De Hortensio (très habilement fait et donne de sûrs résultats). — HEYNACHER, Beitr. zur zeitgem. Behandl. der latein. Gramm. auf statist. Grundlage (de bons et importants matériaux; quiconque s'intéresse à l'enseignement de la grammaire latine, devra consulter ce livre).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 45 : GEHRING, Index homericus (n'est pas exempt de fautes). — KLÖTZER, Die griech. Erzieh. bei Homer (peut être utile). — DE LA CHAUVELAYS, Armes et tactique des Grecs devant Troie (populaire). — WALTHER, De Apolloni Rhodii Argon. rebus geographicis (soin et compétence). — Eurip. Iphig. p. FLAGG. — REITZ, De praepos. ὑπέρ apud Pausaniam (juste). — Tac. Hist. I, II p. NOVAK. — Germania übers. von BLÜMEL. — VOLLMER, Laudat funebr. Roman. hist. et relig. editio (bon). — BEST, De Cypriani metris in heptateuchum. — H. SCHMIDT, Observ. archaeol. in carmina Hesiodea (très soigné, très savant et abonde en résultats). — FURCHHEIM, Bibliogr. di Pompei, Ercolano e Stabia. — MODRICH, La Dalmazia romana-veneta-moderna (instructif). — Keilinschriftl. Bibliothek p. SCHRADER, III, 2 (1ᵉ art.). — BORINSKI, Grundz. des Systems der artikul. Phonetik. — WOTKE, Aretini dial. de tribus vatibus florentinis. — FRÖHLICH, Napoleon I u. seine Bezieh. zum klass. Altertum (intéressant et neuf). — BONE, Reg. zu den Jahrb. LXI-LXXX.

— N° 46 : SCHULZE, Quaest. epicae (art. de Ludwich). — Menaechmi, 1ᵉ ed. p. NIEMEYER. — MILLIN et MILLINGEN, Peintures de vases antiques, p. Salomon REINACH (plan très pratique ; introduction rapide et pleine de savoir ; en somme, livre très utile et réédité avec un tact très heureux). — WARSBERG, Die Kunstwerke Athens, auf den Spuren des Gaudenzio Ferrari, Ein Sommernachtstraum in der Valhalla (de l'esprit, de l'originalité, des remarques excellentes parfois). — KIETZ, Der Diskoswurf bei den Griechen u. seine künstler. Motive (beaucoup de répétitions, mais fait avec très grand soin). — Keilinschriftl. Bibliothek, Samml. von assyr. u. babyl. Texten in Umschrift u. Uebersetz, p. SCHRADER, III, 2 (2ᵉ art.). — HAEBERLIN, Eduard Hiller.

Altpreussische Monatsschrift, juillet-septembre : SERAPHIM, Auswander. lettischer Bauern aus Kurland nach Ostpreussen XVII Jahrh. — FRISCHBIER, Preuss. Volksreime u. Volksspiele (fin). — LENTZ, Bezieh. des Deutschen Ordens zu dem Bischof Christian von Preussen. — Em. ARNOLDT, Zur Beurtheil. von Kant's Kritik der reinen Vernunft u. Kant's Prolegomena, nᵒˢ 4, 5. — Kritiken u. Referate : von LIND, Kant's mythische Weltanschauung, ein Wahn der modernen Mystik. — Masuren. ein Wegweiser durch das Seengebiet u. seine Nachbarschaft. — SEMERZYCKI, Die landeskundl. Litter. der Provinzen Ost-und Westpreussen. — Sitzungsber. des Vereins für die Gesch. von Ost-und Westpreussen (Tesdorpf).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

*Depuis le XIII*e *jusqu'à la fin du XVI*e *siècle*

TOME XII. — Un beau vol. in-8, accompagné de 4 planches hors texte . . . 30 fr.

LE VOYAGE D'OUTRE-MER

DE BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE

PREMIER ÉCUYER TRANCHANT ET CONSEILLER DE PHILIPPE LE BON, DUC DE BOURGOGNE

PUBLIÉ ET ANNOTÉ PAR M. CH. SCHEFER

Membre de l'Institut

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

TOME LXVIII. — Un volume in-18 . . . . 2 fr. 50

SALOMON REINACH

L'ORIGINE DES ARYENS

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER

TOME IX. — Un volume in-8. . . . . 10 fr.

VIE DE LALIBALA, ROI D'ÉTHIOPIE

Texte éthiopien, publié d'après un manuscrit du Musée Britannique, et traduction française, avec un résumé de l'histoire des Zagüés et la description des églises monolithes de Lalibala.

PAR J. PERRUCHON

BIBLIOTHÈQUE SLAVE ELZÉVIRIENNE

TOME X. — Un volume in-18 . . . . 2 fr. 50

L'ITALIE ET LA RUSSIE AU XVIe SIÈCLE

VOYAGES DE PAOLETTO CENTURIONE A MOSCOU

DMITRI GUÉRASIMOV A ROME, GIAN FRANCESCO CITUS A MOSCOU

PAR P. PIERLING

PETITE BIBLIOTHÈQUE AMÉRICAINE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. A. L. PINART

TOME III. — In-18, tiré à 100 exemplaires . . . . 5 fr.

VOCABULARIO CASTELLANO-GUAYMIE

DIALECTOS MOVE-VALIENTE, NORTEÑO Y GUAYMIE-PENONOMENO

POR ALFONSO L. PINART

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 48 Vingt-sixième année 28 novembre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

I. — E. CAT. Notice sur la carte de l'Ogôoué. In-8, avec carte . . . . . 3 fr. »

II. — E. AMÉLINEAU. Vie du Patriarche Isaac. Texte copte et traduction française. In-8. . . . . 5 fr. »

III. — E. CAT. Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalès de Ayora, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8. . . . . . . 2 fr. 50

IV. — E. LEFÉBURE. Rites égyptiens. In-8. . . . . . 3 fr. »

V. — René BASSET. Le dialecte de Syouah. In-8. . . 4 fr. »

VI. — G. LE CHATELIER. Les tribus du Sud-Ouest Marocain. In-8 . . . . . . 3 fr. »

VII. — E. CAT. De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8. 2 fr. 50

VIII. — E. CAT. Mission bibliographique en Espagne. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. In-8. . . . . . 2 fr. 50

IX. — G. FERRAND. Les Musulmans a Madagascar et aux iles Comores. Première partie : *Les Antaimorona*. In-8 . . . . . . 3 fr. »

X. — J. PERRUCHON. Vie de Lalibala, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée Britannique et traduit en français. In-8. . . . . . 10 fr. »

XI. — Em. MASQUERAY. Dictionnaire français touareg (dialecte des Taïtoq) suivi d'observations grammaticales. Fascicule I. In-8 . . . . 6 fr. »

PERIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 46 : REBELLIAU, Bossuet, hist. du protest. (grand savoir). — MARGOLIS, The Columbia College ms. of Meghilla, Babyl. Talmud. — LAVOLLÉE, La morale dans l'hist. — NÖLDEKE, Orient. Skizzen (études pleines de fraîcheur et d'intérêt). — The song of Dermot and the Earl, an old French poem, p. ORPEN (une des sources les plus importantes pour l'hist. de la conquête de l'Irlande par Henri II en 1172, texte édité avec grand soin). — M. MAYER, Wiguleus Hundt, ein Beitrag zur Gesch. Bayerns im XVI Jahrh. (la meilleure biographie, exacte, reposant sur des documents inédits). — Aeltere Univ. Matrikeln ; Frankfurt a. O. p. FRIEDLÄNDER, III; Rostock, p. HOFMEISTER ; KÖLN, p. KEUSSEN. — Leop. WAGNER, Names and their meaning (œuvre d'un dilettante pour des dilettantes). — FROEHDE, De C. Julio Romano Charisii auctore. — Cordus, Epigr. p. KRAUSE ; Wimpheling. Stylpho, p. HOLSTEIN. — SONNTAG, Vergil als bukol. Dichter (de tous points contestable). — ZIMMERMANN, Deutsch in Amerika. — Das Faustbuch des Christlich Meynenden. — Bau-und Kunstdenkm. der Provinz Ostpreussen, II, Natangen.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 46 : KRALL, Die etrusk. Mumienbinden des Agramer Nationalmuseums (long art. de Deecke). — CRUSIUS, Herondas (deux travaux importants autant que consciencieux). — Josephi op. p. NIESE, III. — JÄGER, Alexander der Grosse ; M. P. Cato (deux portraits historiques à recommander aux bibliothèques scolaires). — RHODE, Thynnorum captura quanti fuerit apud veteres momenti ; LEBEDA, De animal. et herbis ad cenas Roman. praecipue adhibitis ; EBERL, Die Fischkonserven der Alten ; RITTWEGER, De equi vocabulo et cogn. ; SCHAFFHAUSEN, Die Schneckenzucht der Römer.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 47 : Pindar, Ithsmian Odes p. BURY (édition peu instructive et étude très ingrate). — Eurip. Cyclops, p. LONG, I, II (édition scolaire et châtrée, n'a de valeur que quelques communications de mss. fournies par Allen). — LEES, Δικανικὸς λόγος in Eurip. — RUELLE, Probl. music. d'Aristote ; Correct. anc. et nouv. dans le texte des probl. music. d'Aristote (soit en indiquant des améliorations précédemment trouvées, soit par ses propres propositions, l'auteur a fait un grand pas vers le but, et ses travaux seront très utiles pour un futur éditeur). — WALLIES, Die griech. Ausleger der aristotel. Topik. — EHWALD, Ad hist. carm. Ovid. recensionemque symbolae, II. III (de valeur). — Taciti hist. p. SPOONER (longue introduction, commentaire qui se rattache étroitement à celui d'Orelli - Meiser). — Excerpta Tertull. in Isidori Hispal. Etym. p. KLUSSMANN (méritoire). — FRANCOTTE, Les popul. primit. de la Grèce (clair et conséquent). — PARTSCH, Korfu ; Leukas ; Kephallenia u. Ithaka ; Zante (réunit avec un rare bonheur et tout à fait dans l'esprit de feu Neumann les résultats des sciences historiques et des sciences exactes). — SIECKE, Die Liebesgesch. des Himmels, Untersuch. zur indogerm. Sagenkunde (la plupart des explications de l'auteur nous trouveront sceptiques). — JURIEN DE LA GRAVIÈRE, La flottille de l'Euphrate, étude de géogr. moderne et de stratégie antique (petit ouvrage bizarre, mais intéressant, trop de remarques décousues). — RICHTER, Erasmus Studien (beaucoup de soin et de sagacité, résout une partie des énigmes attachées à la fixation des dates de la corresp. d'Erasme).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 22 : CRUSIUS, Unters. zu den Mimiamben des Herondas ; Herondae mim. p. CRUSIUS (long art. de Blass). — WIRTH, Danae in christl. Legenden (méthode singulière qu'on ne peut

accepter; exposition qu'on ne suit qu'avec peine; trop peu d'études originales). — Lund, Tolv fragmenter om hedenskabet med saerligt hensyn til forholdene i Nord-og Mellem-Europa I, 1 (beaucoup de savoir, mais des résultats bizarres, livre singulier, et l'on se demande si les études des dernières années ont passé ainsi sans laisser de traces sur l'auteur).

Theologische Literaturzeitung, n° 23 : Bacher, Die Agada der paläst. Amoraer, I. — Macpherson, Comment. on St Paul's epistle to the Ephesians. — Molsdorf, Die Idee des Schönen in der Weltgest. bei Thomas von Aquino. — Meyer, Zum Kirchenrechte des Reformationsjahrhunderts. — Bäumer, Joh. Mabillon. — Kukula, Die Mauriner Ausg. des Augustinus, II. — Rottmanner, Bibl. Nachtr. zu Kukula, Die Maur. Ausg. des Augustinus. — Louis de Thomassin. — Baumgarten, Michael (prof. di theol.) p. Studt.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, octobre : Archives de l'hist. litt. de la Pologne, VII, Windakiewicz, Matériaux pour l'hist. des Polonais à Padoue au xvie s. — Windakiewicz, Renseign. sur les actes de l'Univ. de Padoue. — Benis, Matériaux pour l'hist. de l'imprim. et de la librairie en Pologne. — Kallenbach, Mém. de Jean Gollius, bourgeois polonais, 1650-1653. — Kniaziolucki, Mat. pour servir à la biographie de Nicolas Rey de Naglowice, 1505-1561. — Windakiewicz, Sept doc. sur la vie de Clément Janicki, 1516-1543. — Sas, Contrib. à la crit. du texte d'André Krzycki. — Lewicki, Expéd. du roi Jean Albert contre la Walachie, 1497. — Kleczynski, L'impôt général de capitation en Pologne et les reg. de recensement dont il est la base.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

LA NÉCROPOLE ROYALE DE SIDON

FOUILLES DE HAMDY-BEY

PUBLIÉES PAR

HAMDY-BEY	THÉODORE REINACH
Directeur du Musée impérial à Constantinople	Docteur ès lettres, Directeur de la *Revue des Études Grecques*

Un superbe volume in-folio, qui comprendra environ 250 pages de texte, 50 planches en héliogravure, 8 à 10 planches en chromolithographie, un grand plan et des dessins dans le texte. Prix. . . . . 200 fr.

L'ouvrage formera 4 livraisons. La livraison II vient de paraître.

LES ORIGINES ORIENTALES DE L'ART

RECUEIL

DE MÉMOIRES ARCHÉOLOGIQUES ET DE MONUMENTS

PAR M. LÉON HEUZEY

Membre de l'Institut

PREMIÈRE PARTIE. — ANTIQUITÉS CHALDÉO-ASSYRIENNES

In-4, avec planches en héliogr. Livraisons I, II, III et IV. Chaque livraison, 8 fr.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

CHIH LOUH KOUOH KIANG YUH TCHI

HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE

DES

SEIZE ROYAUMES

OUVRAGE TRADUIT DU CHINOIS POUR LA PREMIÈRE FOIS

ET

Annoté par M. Abel DES MICHELS

Fascicule II. — In-8 .... 7 fr. 50

PUBLICATIONS PRINCIPALES DU MÊME AUTEUR

Le Tam tu kinh, ou le Livre des Phrases de trois caractères, texte chinois avec commentaire chinois, prononciation annamite et chinoise, double traduction. 1882. In-8 .... 20 fr. »

M. Abel des Michels a repris l'étude du Livre des Phrases de trois caractères. Au point de vue scientifique, la traduction de M. Stanislas Julien est excellente; mais le livre en question est un livre de pédagogie de la plus haute importance, surtout en Cochinchine, et c'est à ce point de vue que la publication de M. Des Michels pourra être utile. La connaissance de la langue dite mandarine annamite (chinois de style écrit prononcé d'une manière spéciale à la Cochinchine) est, en effet, indispensable dans l'Annam. La publication de M. Des Michels nous paraît disposée d'une manière commode. Le livre, d'ailleurs, comme expression des principes de la pédagogie chinoise, m'a toujours paru d'une lecture fort attachante. *(Journal asiatique.)*

Le Luc Van Tien Ca Dien. Poème populaire annamite. Texte en chu nôm, transcription en caractères latins, traduction et notes. 1883. Gr. in-8 .... 20 fr. »

Kim Vân Kien Tân truyên. Grand poème annamite, traduit pour la première fois. Texte en chu nôm, transcription en caractères latins et nombreuses notes. 2 volumes en 3 parties. In-8 .... 40 fr. »

Les Chuyên doi xua. Contes plaisants annamites, traduits en entier pour la première fois. Texte en caractères chinois et transcription. 1888. In-8..... 15 fr. »

Manuel de la langue chinoise écrite, destiné à faciliter la rédaction des pièces dans cette langue. 1888. In-8 .... 25 fr. »

Chi lou koue kiang yu tchi. — **Géographie historique des Seize royaumes** (années 302-433 de l'ère chrétienne). Fascicules I et II. Chaque fasc.... 7 fr. 50

Khâm dinh viêt su thông giam, cang muc. — **Les Annales impériales de l'Annam,** traduites en français pour la première fois et annotées. Fasc. I. In-8. 10 fr.
Fascicule II (sous presse).

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Vingt-sixième année 5 décembre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE DES LETTRES D'ALGER
BULLETIN DE CORRESPONDANCE AFRICAINE

I. — E. CAT. Notice sur la carte de l'Ogôoué. In-8, avec carte . . . . 3 fr. »

II. — E. AMÉLINEAU. Vie du Patriarche Isaac. Texte copte et traduction française. In-8. . . . . 5 fr. »

III. — E. CAT. Essai sur la vie et les ouvrages du chroniqueur Gonzalès de Ayora, suivi de fragments inédits de sa Chronique. In-8. . . . . . . 2 fr. 50

IV. — E. LEFÉBURE. Rites égyptiens. In 8. . . . . . 3 fr. »

V. — René BASSET. Le dialecte de Syouah. In-8. . . 4 fr. »

VI. — G. LE CHATELIER. Les tribus du Sud-Ouest Marocain. In-8 . . . . 3 fr. »

VII. — E. CAT. De rebus in Africa a Carolo V gestis. In-8. 2 fr. 50

VIII. — E. CAT. Mission bibliographique en Espagne. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique. In-8. . . . . 2 fr. 50

IX. — G. FERRAND. Les Musulmans a Madagascar et aux iles Comores. Premiere partie : *Les Antaimorona*. In-8 . . . . 3 fr. »

X. — J. PERRUCHON. Vie de Lalibala, roi d'Éthiopie. Texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée Britannique et traduit en français. In-8. . . . . 10 fr. »

XI. — Em. MASQUERAY. Dictionnaire français touareg (dialecte des Taïtoq) suivi d'observations grammaticales. Fascicule I. In-8 . . . . 6 fr. »

The Academy, n° 1069 : Anne RITCHIE, Records of Tennyson, Ruskin and Browning. — Sir James RAMSAY, Lancaster and York. — KENT, Racing life of Lord George Cavendish Bentinck. — JUNKER, Travels in Africa. — Couvade, the genesis of an anthropological term. (Murray). — Funeral custom in the county of Wexford (W. Stokes). — The story of Namuki (Kang). — de LANTSHEERE, Race et langue des Hittites. — Date of the IV Egyptian dynasty (Hardy). — Models of the Mahabodhi Temple.

— N° 1070 : Diplom. remin. of Lord Aug. Loftus. — DE BOURGADE, Paraguay. — DAVIDSON, Aristotle and ancient educational ideals; HUGHES, Loyola and the educ. system of the Jesuits. — A Prayer-book of Edward VI (Bishop). — Couvade (Tylor). — The story of Namuky (Max Müller et Macbain). — CRUSIUS, Herondas. — The Agram Etruscan text, muneral terms (Brown). — SYMONDS, Life of Michelangelo. — Cylinders in Egypt (Petrie).

— N° 1071 : WAUGH, Tennyson. — O'CLERY, The making of Italy. — CHARAVAY, Corresp. de Carnot, I (cf. *Revue*, n° 46). — A letter attributed to Cromwell (Firth). — Couvade (Mayhew). — Cicero, De Orat. p. WILKINS. — Soma and Rohini (Brown).

— N° 1072 : STEPHENS, Orators of the French Revol. — WINGATE, Ten years' captivity in the Mahdi's camp, from the original mss. of Father Ohrwalder. —Twenty-five years of St Andrews.—Polite conversation in three dialogues of Swift, p. SAINTSBURY. — Couvade (Murray). — A Prayer-book of Edward VI (Fowler). — The obit of St. Columba (Anscombe). — Tennysoniana. — Sir John LUBBOCK, The beauties of nature and the wonders of the world we live in. — A new Chinese dictionary. — Pâli Upacika = Skt. upajihvika (Morris).

The Athenaeum, n° 3392 : Convers. of Döllinger, p. Louise von KOBELL. — ACLAND and SMITH, Studies in secondary educ. — MARKHAM, Hist. of Peru; DE BOURGADE, Paraguay. — Calendar of ancient records of Dublin, p. GILBERT, III. — L. CAMPBELL, A. guide to Greek tragedy for English readers; BUTCHER, Some aspects of the Greek genius. — The Petrie Papyri, the Laches of Plato, VII (Mahaffy). — GOMME, The ethnology in folk-lore.

— N° 3393 : Recoll. of G. Butler. — Remin. of Oxford by Oxford men, p. COUCH. — NÖLDEKE, Sketches from Eastern history. — MARKHAM, Columbus; proceed. of the Geogr. Soc.; ELTON, The Career of Columbus. — Copyholds and evictions in 1517. — The duchess of Cajanello. — Portraits of Wyclif.

— N° 3394 : WINGATE, Ten years' captivity in the Mâhdi's camp, from the original mss. of Father Ohrwalder. — SOUTHALL, Wales and his language. — SMITH, Henry Martyn, saint and scholar, first modern missionary to the Mohammedans, 1781-1812. — Scott on Coleridge. — Missing mss. (Oliver).

— N° 3395 : MACMAHON, Far Cathay and Farther India. — The memories of Dean Hole. — Steele and Paul Dawson (Aitken). — Some passages in Horace (Black). — Chaucer (Rye). — CARTAULT, Terres cuites grecques. — PENLEY, The Bath stage.

LIBRAIRIE HACHETTE et Cie, boulevard St-Germain, 79, Paris.

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON

NOUVELLE ÉDITION COLLATIONNÉE SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE

AUGMENTÉE DES ADDITIONS DE SAINT-SIMON

au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices

Par A. de BOISLISLE

Membre de l'Institut

Et suivie d'un LEXIQUE des MOTS et LOCUTIONS REMARQUABLES

MISE EN VENTE DU TOME IX

Un volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

Ce volume comprend : *Mémoires de Saint-Simon* (fin de 1701). — Appendice : *Première partie :* Addition de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* (nos 387-411). *Seconde partie :* Notices et pièces diverses. — Additions et corrections. — Tables.

Les huit premiers volumes ont paru précédemment. Chaque vol. in-8, br., 7 fr. 50

Il a été tiré 200 exemplaires sur papier grand vélin, à 20 fr. le volume.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

J.-J. ROUSSEAU

PAR

M. ARTHUR CHUQUET

Un volume in-16, avec une photogravure, broché. . . . . 2 fr.

Ont déjà paru :

Victor Cousin, par M. Jules SIMON, de l'Académie française, 1 vol.
Madame de Sévigné, par M. Gaston BOISSIER, de l'Acad. française, 1 vol.
Montesquieu, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
George Sand, par M. E. CARO, de l'Académie française, 1 vol.
Turgot, par M. Léon SAY, de l'Académie française, 1 vol.
A. Thiers, par M. P. de RÉMUSAT, 1 vol.
D'Alembert, par M. Joseph BERTRAND, de l'Acad. française, secrétaire perpétuel de l'Acad. des sciences, 1 vol.
Vauvenargues, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Madame de Staël, par M. Albert SOREL, de l'Institut, 1 vol.
Théophile Gautier, par M. Maxime DU CAMP, de l'Acad. franç. 1 vol.
Bernardin de Saint-Pierre, par M. Arvède BARINE, 1 vol.
Madame de La Fayette, par M. le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française, 1 vol.
Mirabeau, par M. Edmond ROUSSE, de l'Académie française, 1 vol.
Rutebeuf, par M. CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol.
Stendhal, par M. Édouard ROD, 1 vol.
Alfred de Vigny, par M. Maurice PALÉOLOGUE, 1 vol.
Boileau, par M. Gustave LANSON, 1 vol.
Chateaubriand, par M. de LESCURE, 1 vol.
Fénelon, par M. Paul JANET, de l'Institut, 1 vol.
Saint-Simon, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française, 1 vol.
Rabelais, par M. René MILLET, 1 vol.

Chaque volume in-16, avec une photogravure, broché . . . . . . 2 fr.

LIBRAIRIE HACHETTE & C[ie] BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

M. N. BOUILLET

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

30[e] ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE

Sous la direction de M. L.-G. GOURRAIGNE
Professeur agrégé d'histoire et de géographie
Membre du conseil supérieur de l'instruction publique

Un volume grand in-8° de 2,080 pages à deux colonnes

PRIX : 21 FRANCS

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus........ 2 fr. 75
Le demi-reliure en chagrin, tranches jaspées.............. 4 fr. 50

SUR LE PRIX D'ACHAT D'UN EXEMPLAIRE DE LA NOUVELLE ÉDITION

Réduction de 5 francs

CH. DAREMBERG & ED. SAGLIO

DICTIONNAIRE DES ANTIQUITÉS

GRECQUES & ROMAINES

D'après les textes et les monuments, contenant l'explication des termes qui se rapportent aux mœurs, aux institutions, à la religion, aux arts, aux sciences, au costume, au mobilier, à la guerre, à la marine, aux métiers, aux monnaies, poids et mesures, etc., et en général à la vie publique et privée des anciens. Ouvrage rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direction de Ch. Daremberg et Edm. Saglio, avec le concours de M. Edm. Pottier,

ET ENRICHI DE 6,000 FIGURES D'APRÈS L'ANTIQUE DESSINÉES PAR P. SELLIER

MISE EN VENTE

TOME II. — 1[re] partie (lettres D à E). 1 vol. in-4°, broché. 30 fr. »

EN VENTE :

TOME I. 1[re] partie. (A-B). — 1 vol. in-4°, broché.......... 23 fr. 75
— 2[e] — (C) — — .... 29 fr. 50

La demi-reliure en chagrin de chaque vol. se paye en sus 5 fr.

Ce dictionnaire est mis en vente par fascicules grand in-4° de 20 feuilles d'impression (160 pages), chaque fascicule, 5 francs. Les 17 premiers fascicules sont en vente.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Vingt-sixième année 12 décembre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIIe SIÈCLE

PAR

Adrien DUPUY

Agrégé des lettres

Professeur de Rhétorique au Lycée Lakanal

Un beau volume in-8 raisin de 650 pages, broché. . . . . . 5 fr. »

Le même, relié 1/2 chagrin, plat toile . . . . 7 fr. »

PÉRIODIQUES

The American Journal of Philologie, XIII, 3 (octobre 1892) : D. Whitney, Sur la *Syntaxe védique* de Delbrück. — Russel Martineau, Le *Cantique des Cantiques*. — Edward Bishop, Noms verbaux en -τoς dans Sophocle. — Robinson Ellis, Ovidiana.

Revue des études grecques, nº 19, juillet-septembre : *Partie littéraire* : Ch. Wessely et Ruelle, Le Papyrus musical d'Euripide. — V. Henry, Quelques mythes naturalistes méconnus : les supplices infernaux de l'antiquité. — Th. Reinach, Un fragment d'un nouvel historien d'Alexandre le Grand. — F. de Mély, Le traité des fleuves de Plutarque. — *Notes et documents* : A. E. Contoléon, Inscription de Baïndir (Asie-Mineure). — Paul Tannery, Psellus sur les nombres. — Alfr. Croiset, L. Herbst sur Thucydide. — *Chronique Bibliographie* : comptes rendus bibliographiques.

Revue de l'histoire des religions, septembre-octobre : I. Goldziher, Le dénombrement des sectes mahométanes — A. Audollent, Bulletin archéologique de la Religion romaine, année 1891. — L. de la Vallée, Poussin et Godefroy de Blonay, Contes bouddhiques. — A. Millioud, Esquisse des huit sectes bouddhistes du Japon (3e partie). — A. Réville, Ernest Renan. — Revue des livres : Ch. Ploix, Le surnaturel dans les contes populaires (point de vue arriéré). — R. Codrington, The Melanesians (d'une grande utilité pour l'histoire des religions des peuples non civilisés). — F. Aulard, Le culte de la Raison et le culte de l'Etre suprême (cf. *Rev. cr.*, nº 28). — Chase, The Lord's prayer in the early Church (v. *Rev. cr.*, nº 11). — Chronique. — Dépouillement des Périodiques. — Bibliographie.

Literarisches Centralblatt, nº 47 : Jahresber. für Geschichtswiss. XIII. — Prinz, Quellenbuch zur brandenb. preuss. Gesch. I (méritoire). — Kaufmann, Urkundl. aus dem Leben Samson Wertheimers. — Seraphim, Aus Kurland's herzogl. Zeit. — Ortvay, Gesch. der Stadt Pressburg, I. — Kunz, Zusammensetz. der franz. Provinzialarmeen im Kriege von 1870-71. — Wessinger, Witte, Herbers, Beitr. zur Namenverbess. der Karten des deutschen Reiches. — Huberti, Gottesfrieden u. Landfrieden, I (très consciencieux et profond). — Bethe, Thebanische Heldenlieder. — Studies and notes in philology and literature, publ. under the direction of the modern language depart. of Harvard University. — Bonnard, Une trad. de Pyrame et Thisbé en vers franç. du xiiie siècle (cf. *Revue*, nº 47). — d'Alheim, Le jargon jobelin de Villon (cf. *Revue*, nº 46). — Kelle, Gesch. der deutschen Liter. bis XI Jahrh. (très soigné et très utile).

Deutsche Literaturzeitung, nº 47 : Klostermann, De libri Coheleth versione Alexandrina. — Feine, Eine vorkan. Ueberlief. des Lukas in Evang. u. Apostelgesch. — Giesecke, De philos. vet. quae ad exilium spectant sententiis. — Dettweiler, Didakt. Werth. Ciceron. Schulschriften, II. Philipp. Reden. — Schultze, Das rollende Rad des Lebens u. der feste Ruhestand (dilettantisme présomptueux). — Gehring, Index Homericus (court, clair, sûr, complet). — Pallat, De fabula Ariadnaea (méthode et sagacité). — Cicéron, Brutus, p. J. Martha. — Kelle, Gesch. der deutschen Liter. bis zur Mitte der XI Jahrh. (très détaillé et sera très profitable). — Brahm, Schiller, II (très intéressant et bien ordonné). — J. J. Weiss, Autour de la comédie franç. — Nitzsch, Gesch. des deutschen Volkes, I, 2e ed. p. Matthaei. — Strecker, Meinders, ein preuss. Staatsmann im XVII Jahrh. — Chabrand, De Barcelonette au Mexique, etc.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 23 : Aus dem Archiv der Deutschen-Seewarte, XI. — Jähns, Gesch. der Kriegswiss. — Burckhardt, Albrecht Dürers Aufenthalt in Basel, 1494-1494 (très important, mais donne en somme plus de prise à la contradiction qu'à l'approbation).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 47 : Ziebarth, De jurejurando in jure graeco (quelques jolis résultats obtenus par un soin pénétrant). — Therianos, La philos. stoïcienne, I (en grec ; utile, l'auteur devra étudier les sources d'une façon plus détaillée, ainsi que les travaux allemands). — J. Schmidt, Komm. zur Auswahl aus den Schriften Xenophons, p. Lindner. — Clark, Collations from the Harleian ms. of Cicero 2682 (bon). — Froehde, Val. Probi de nomine libellum Plinii Sec. doctrinam continere demonstratur (études dont on nie les résultats, mais qu'il faut continuer). — Corp. gloss. latin. III. Hermen. Pseudodositheana p. Goetz (travail difficile et soigneusement exécuté). — Fritzsche, Quaest. Lucaneae (recherches menées avec beaucoup de diligence et d'habileté ; résultats acceptables ; trop de fautes d'impression).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

VENTES PUBLIQUES

DE

PEINTURES & ESTAMPES JAPONAISES

Jeudi 15 et vendredi 16 décembre 1892

HOTEL DROUOT, SALLE N° 10

En Janvier 1893

PRÉCIEUSE COLLECTION

DES

PEINTURES ET ESTAMPES JAPONAISES

DE M. E. TAIGNY

BIBLIOTHÈQUE DE M. CARTIER

LIVRES RELATIFS A L'INDE ET AU SANSCRIT, AU FOLKLORE, ETC.

BIBLIOTHÈQUE ANNAMITE

DE M. D. M.

LES CATALOGUES SERONT PROCHAINEMENT MIS EN DISTRIBUTION

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, Rue Bonaparte, 28

POUR PARAITRE LE 1er JANVIER 1893

REVUE

DE

L'ORIENT LATIN

Publiée sous la direction de

MM. LE MARQUIS DE VOGÜÉ ET CH. SCHEFER
Membres de l'Institut

AVEC LA COLLABORATION DE

MM. A. de BARTHÉLEMY, de l'Institut,
J. DELAVILLE LE ROULX,
L. de MAS LATRIE, de l'Institut,
Paul MEYER, de l'Institut,
E. de ROZIÈRES, de l'Institut,
G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.

Secrétaire de la Rédaction : M. C. KOHLER

La REVUE paraît tous les trois mois, en numéros de 10 à 12 feuilles.

ABONNEMENT : Paris, 25 fr., Départements, 26 fr., Etranger, 27 fr.

REVUE SÉMITIQUE

SOUS LA DIRECTION
DE M. J. HALÉVY

Revue trimestrielle. — Abonnement : 20 francs.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Vingt-sixième année 19 décembre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

BIBLIOTHÈQUE ÉGYPTOLOGIQUE

COMPRENANT LES

ŒUVRES DES ÉGYPTOLOGUES FRANÇAIS

DISPERSÉES DANS DIVERS RECUEILS
ET QUI N'ONT PAS ENCORE ÉTÉ RÉUNIES JUSQU'A CE JOUR

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. G. MASPERO, membre de l'Institut

TOME PREMIER

G. MASPERO

ÉTUDES DE MYTHOLOGIE & D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES

Un volume in-8, illustré. 12 fr.

La *Bibliothèque Egyptologique* formera une vingtaine de volumes.

Revue rétrospective, 1er déc. 1892 : Paris, du 2 au 5 déc. 1851, impressions d'un lieutenant de voltigeurs (suite du journal militaire du comte de Vauvineux; « la note générale est la satisfaction ;... nulle part la lutte n'avait été sérieuse... la maison Sallandrouze mutilée, mais ne fallait-il pas enlever les épaulettes de capitaine pour un très jeune artilleur dont le papa était préfet de police? ») — Cailhava et la comédie française (réimpression d'un mémoire de Cailhava paru sans doute en 1792 et qui offre de nombreuses différences de texte avec la préface de son Théâtre, publié en 1781). — Croquis d'après nature, notes sur quelques artistes contemporains, par Phil. Burty. — Un cas de divorce, lettre anonyme adressée à Mirabeau (par une femme qui le prie de faire décréter le divorce et qui le nomme « l'oracle de l'assemblée »). — Le secret du banquet des bouquinistes (Marmier n'avait jamais acheté, et client purement honorifique, il s'était promis de réformer l'opinion des bouquinistes par une magnificence imprévue post mortem). — Une lettre de J.-J. Rousseau (du 5 mai 1767).

Revue celtique : Douglas Hyde, Oscar au fléau, légende ossianique. — Whitley Stokes, The battle of Mag Mucrime. — Loth, Des nouvelles théories sur l'orig. des romans arthuriens. — Strachan, Gaelic nar = ar, our. — Kuno Meyer, Irish loanwords. — Loth, Fine, fiann, gwenn. — Correspondance (Charencey). — *Bibliographie :* Pauli, Die Veneter u. ihre Sprachdenkm. (servira aux études celtiques). — Renan (d'Arbois de Jubainville) — Table des principaux mots étudiés dans le vol. XIII de la Revue (Ernault).

Revue de l'instrution publique (supérieure et moyenne) en Belgique, XXXV, 6e livr. : Deltombe, Notes sur l'Apocolokyntose. — P. Thomas, Les codex Bruxellensis (Parcensis) du Pro Caecina de Cicéron. — Keelhoff, Du rajeunissement des études classiques (des idées saines et suggestives). *Comptes rendus :* von Below, Der Ursprung der deutschen Stadtverfassung; Nencini, De Terentio ejusque fontibus; Brabant, Hist. du moyen âge.

The Academy, n° 1073 : Sel. from the of Geraldine Endsor Jewsbury to Jane Welsh Carlyle. — J. Cartwright, Sacharissa, some account of Dorothy Sidney, countess of Sunderland. — Frederic, The new Exodus. — Hewins, English trade and finance, chiefly in the XVII century. — Trollope. — The new Greek fragment of Enoch (Charles). — The LXX in the Masora (Margoliouth). — English poems (Le Gallienne). — Gardner, New chapters in Greek history. — J. W. Wild.

— N° 1074 : Autobiogr. notes on the life of W. B. Scott. — Memoirs of the Verney family during the civil war (pleins de détails de tout genre). — The Gospel of Peter. — Crescent (Murray). — The obit of St. Columba (Maccarthy). — The vision of Maccongtinne (Kuno Meyer). — A selection of Lessing. — Prellwitz, Etymol. Wörterbuch der griech. Sprache. — Cumbata, Cumbhala (Morris). — The Amherst Papyri (Newberry).

The Athenaeum, n° 3396 : Johnson, Prior. — Hake, Memoirs of eighty years. — Bonsal, Marocco. — The descendants of Milton (Bradshaw). — Admiral Hunter. — A spiced conscience (Skeat). — Apocryphal literature. — Tennysoniana.

— N° 3397 : Th. Wright, The life of W. Cowper (recherches infatigables et heureuses). — Baden-Powell, The Land-systems of British

India. — Notes from Oxford. — Scott on Coleridge. — MOOREHEAD, Primitive man in Ohio.

Literarisches Centralblatt, n° 48 : SCHLATTER, Jason von Kyrene. — FÜHRER, Zur Lös. der Felicitasfrage. — SZANTO, Das griech. Bürgerrecht (épuise le sujet). — PRIEBATSCH, Die Hohenzollern u. die Städte der Mark im XV Jahrh. (méritoire). — C. Fr. von Baden, briefl. Verkehr mit Mirabeau u. Dupont, p. KNIES. — Kurze Nachricht von der Republique, so von dessen R. P. der Gesellschaft Jesu der portug. u. span. Provinzen aufger. 1760, p. BAUMGARTNER. — BLASS, Attische Beredsamkeit, II, Isocrates u. Isaios, 2ᵉ ed. — Corpus gloss. latin. III, Hermen, pseudodositheana, p. GOETZ. — TAMM, Etym. svensk ordbog, I, a-bärga (très bon). — WINTER u. KILIAN, Zur Bühnengesch. Götz; WERNER, Der Laufner Don Juan; ZEIDLER, Studien u. Beitr. zur Gesch. der Jesuitencomödie u. des Klosterdramas. — WEIGEL, Bilder aus altslavischer Zeit. — KAYSER, Comenius; VRBKA, Leben u. Schicksale des J.-A. Comenius.

— N° 49 : von HASE, Protest. Reden u. Denkschriften. — K. Gerok. — LAMPRECHT, Deutsche Gesch. II, III (très bon ; à la fois intéressant et instructif; tableau d'art exécuté avec un immense labeur). — Bullarium Trajectense. — R. SCHMIDT, Gesch. des Araberaufstandes in Ost-Afrika. — Die Entscheidungskämpfe in Chili 1891. — WLISLOCKI, Die Zigeuner. — BOURDON, L'expr. des émotions et tendances dans le langage (remarquable, beaucoup de nouveau, une sorte d' « Esprit des lois » de la grammaire, stylistique et poétique française). — BRUGMANN, Grundriss der vergl. Gramm. der indogerm. Sprachen, II, 2 (très utile). — Arist. Polit. Athen. p. BLASS. — LOTH, Les mots latins dans les langues britanniques (méthodique et détaillé). — Saml. af. bestemmelser vedkomm. des Arnamagnalanske Legat. — Tatian, p. SIEVERS (2ᵉ ed. augmentée). — Lessings Uebersetz. aus dem Franz. Friedrichs und Voltaires, p. E. SCHMIDT. — BRUNN, Griech. Götterideale in ihren Formen erläutert.

Deutsche Literaturzeitung, n° 48 : WEIZSÄCKER, Baur. — NÖSGEN, Gesch. der neut. Offenb. I, Gesch. Jesu Christi. — HEMAN, Die Bildungsideale der Deutschen im Schulwesen seit der Renaissance (contestable). — BARTHOLOMAE, Studien zur indogerm. Sprachgesch. I. — SCHULTZE, Quaest. epicae (très savant et sagace). — FROEHDE, De C. Julio Romano Charisii auctore (bon). — Altdeutsche Predigten, III, p. SCHÖNBACH. — STÖHSEL, Byrons Werner u. seine Quelle (solide et soigné). — JOACHIM, Die Politik des letzten Hochmeisters in Preussen Albrecht von Brandenburg, I, 1510-1517.

— N° 49 : LOTZ, Gesch. u. Offenb. im A. T. — KEUSSEN, Die Matrikel der Univ. Köln, I, 1. — PASTRNEK, Bibliogr. Uebersicht über die slav. Philologie. — FREUDENTHAL, Die Erkenntnislehre Philos (parfois de bonnes remarques). — IHNE, Zur Ehrenrett. des Kaisers Tiberius. — Hollonius, Somnium vitae hum. p. SPENGLER. — Carteggi italiani inediti o rari p. ORLANDO, 1. — SPIEGEL, Die Vaganten u. ihr Orden (soigné, mais subtil et souvent inexact). — Nuntiaturberichte Giov. Morone's 1539-40, p. DITTRICH. — FLAMMERMONT, De l'auth. des mém. de Talleyrand (« plus de doute sur l'inauthenticité. ») — LABAN, Der Gemüthsausdruck des Antinous.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 48 : Thukydides, VII, p. HOLDEN; II, p. MARCHANT; V, p. GRAVES. — Demosthenes, Rede vom Kranze, p. REHDANTZ u. BLASS. — E. SCHWARTZ, Quaest. Ionicae. — GOMPERZ, Philodem (sagace et important). — Nov. Test. graece, p. ZELLE, IV,

Joh p. Wohlfahrt. — Cicero, Brutus, p. J. Martha (jugement indépendant). — Engelbrecht, Patrist. Analecten. — Taramelli, Le campagne di Germanico. — Hülsen, Das Forum Romanum (très recommandable). — Ehrhard, Das unterird. Rom (conférence). — Dettweiler, Didakt. Wert Ciceronian. Schulschriften, II. Philipp. Reden (résultats à approuver). — L. Schmidt, Der philolog. Universitätslehrer.

— N° 49 : Euripides, Ausgew. Trag. I, 3e ed. p. Bruhn. — Apelt, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie (1er art.). — Laches, p. Cron, 5e ed. — Roberti, La eloquenza greca, I. Pericles, Lisia, Isocrate (populaire). — Titi Livi liber XXII p. Wölfflin. — Cocchia, Tito Livio e Polybio innanzi alla critica storia (quelques points instructifs). — Uhlig, Consecutio temporum im indirekten Fragesatz bei Tacitus (remarquable). — S. H. Wright, The date of Cylon (extrêmement soigné). — Freeman, Hist. of Sicily, III. — Chambalu, Stromveränd. des Niederrheins seit der vorröm. Zeit (important). — Reichenberger, Entwickl. des metonym. Gebrauchs von Götternamen in der griech. Poesie (soigné). — Paulsen, Einleit. in die Philosophie.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 48 : De Marchi, Insulae di Roma antica. — Weissenfels, Cicero als Schulschriftsteller (beau livre). — Titi Livi liber XXII p. Wölfflin; I, II, XXI, XXII, p. Zingerle. — Susemihl, Gesch. der griech. Liter. in der Alexandrinerzeit, I, II (travail d'ensemble qui ne nous désappointe pas). — Urban, Geogr. Forsch. u. Märchen aus griech. Zeit (frais et vivant). — Strack, Vollst. Wörterbuch zur Cyropädie.

— N° 49 : Haussoullier, Grèce contin. et îles (pratique et abondant). — Susemihl, Gesch. der alexandr. Lit. (suite). — Sophokles, Trachin. p. Schneidewin-Nauck. — Scolia in Euripidem, p. Schwartz, II. — Reichardt, Der saturn. Vers in der röm. Kunstdicht. — Novak, Vell. Paterculus (en tchèque). — Beck, Studia Gell. et Pliniana (méthodique et très détaillé). — Procksch, Anleit. zur Vorber. auf Cäsars Gallischen Krieg.

Theologische Literaturzeitung, n° 24 : Ein 2er latein. Text des apokr. Briefw. zwischen Paulus u. den Korinthern. — Sohm, Kirchenrecht I, Die gesch. Grundlagen. — Kattenbusch, Beitr. zur Gesch. des altkirchl. Taufsymbols. — Die Bannbulle Leo X gegen Luther, p. Bernhard.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE
AU XVIIe SIÈCLE
PAR
ADRIEN DUPUY
Agrégé des lettres
Professeur de Rhétorique au Lycée Lakanal

Un beau volume in-8 raisin de 650 pages, broché. . . . . . 5 fr.
Le même, relié 1/2 chagrin, plat toile . . . . 7 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Vingt-sixième année 26 décembre 1892

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

LE LIVRE D'HÉNOCH
FRAGMENTS GRECS
DÉCOUVERTS A AKHMIM (HAUTE-ÉGYPTE)
PUBLIÉS
AVEC LES VARIANTES DU TEXTE ÉTHIOPIEN
TRADUITS ET ANNOTÉS PAR ADOLPHE LODS

Un volume in-8 . . . . 15 fr. »

DICTIONNAIRE
FRANÇAIS-TOUAREG
(DIALECTE DES TAÏTOQ)
SUIVI D'OBSERVATIONS GRAMMATICALES
PAR ÉMILE MASQUERAY

Premier fascicule, in-8 . . . . 6 fr. »

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1075 : Dobson, Eighteenth century vignettes. — The Memories of Dean Hole. — Meyrick, The church in Spain. — A. R. MacMahon, Far Cathay and farther India. — Rémusat, Thiers. — W. B. Scott's autobiography. — Couvade. — The obit of St Columba. — Dante's Guizzante, the mediaeval port of Wissant (Toynbee). — The Gospel according to Peter (Redpath). — Ribbeck, Dicht. der Kaiserzeit. (très bon).

The Athenaeum, n° 3398 : Mrs. Crosse, Red-letter days of my life. — Aubertin, Wanderings and wonderings. — Compton, A particular account of the European military adventurers of Hindustan 1784-1803. — Kitburn, Obedientiary rolls of St Swithun's, Winchester. — The Petri Papyri VIII (Mahaffy). — The recuyell of the historyes of Troye, the real beginning of English (Howorth). — The loving ballad of Lord Bateman (Kitton).

Literarisches Centralblatt, n° 50 : Harnack, Die griech. Uebers. des Apolog. Tertullian's. — J. Robertson, The early religion of Israel (scientifique et frappant). — Schmoller u. Hintze, Die preuss. Seiden-industrie im XVIII Jahrh. — Natzmer, Lebensbilder. — Dopsch, Das Treffen bei Lobositz (remarquable). — Jackson, An Avesta Grammar, I (très bon). — Les hymnes de Rohitas, trad. par V. Henry (traduction consciencieuse et conjectures en grande partie évidentes). — Winckler, Altbabyl. Keilschrifttexte. — Marchot, Phonol. détaillée d'un patois wallon. — Bäumer, Mabillon. — Wright, A primer of the Gothic language. — H. Zimmer, Zachariae (peu utile). — H. D. Müller, Hist. myth. Unters. I.

Deutsche Literaturzeitung, n° 50 : Acta Martyrum et Sanct. III. — Bruchst. des Evang. u. der Apok. p. Harnack. — Lammens, Cours gradué de trad. franç. arabe. — Pais, I Cimbri. — Briefe von W. de Humboldt an Jacobi p. Leitzmann. — Eicke, Zur neuesten Literaturgesch. der Roland — Sage in Deutschland u. Frankreich. — Sass, Deutsches Leben zur Zeit der sächsischen Kaiser (travail soigné et réussi). — Guglia, Die konservativen Elemente Frankreichs am Vorabende der Revolution (manqué dans l'ensemble, n'est qu'un fragment). — Justi, Murillo.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 24 : Nuntiaturberichte Giovanni Morones vom deutschen Königshofe 1539-1540. — Von Schulte, Die Summa Magistri Rufini zum decretum Gratiani. — Bäumker, Beitr. zur Gesch. der Philos. des M. A. I, 1.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 50 : Die homer. Odyssee, p. Soltau. — Keim, Zur Homerlekture. — Sophocles, Antigone, p. Humphreys. — Apelt, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie (2ᵉ art.). — Titi Livi liber X p. Luterbacher. — Corpus gloss. lat. III Hermeneumata pseudodositheana p. Goetz. — Ribbeck, Dicht. der Kaiserzeit. (très important). — Th. Reinach, Les sarcophages de Sidon au musée de Constantinople (intéressant et écrit avec élégance). — Middleton, The Lewis collection of gems and rings in the poss. of Corpus Christi College. — Chélu, Nil, Soudan, Egypte; Eyth, Das Wasser im alten u. neuen Aegypten. — Wilpert, Die gottgew. Jungfrauen in den ersten Jahrhunderten der Kirche. — Dannehl, Cicéron et ses amis (extrait du livre de M. Boissier à l'usage des classes). — Kan, Erasmiana. — Hornemann, Die Berliner Decemberconferenz u. die Schulreform.

— N° 51 : Reitzenstein, Inedita poet. graec. fragm. II (très abondant). — Euripide, Médée, p. Sakorraphos. — E. Schwartz, De numerorum usu Euripideo, II. — P. Hartmann, De canone decem oratorum (critique avec raison Usener et à tort Brzoska). — Haury, Procopiana (programme intéressant). — Persa, p. Schöll (bon). — Graf, Rhythmus u. Metrum (très méritoire). — Overbeck, Gesch. der griech. Plastik, 4e ed. I. — Hatzidakis, Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος ἐν Ἑλλάδι (intéressant).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 50 : Richter, Xenophonstudien. — Ovid, Metam. I, 1-9, 15e éd. p. Polle. — Plinii natur. hist. p. Mayhoff, III. — Lachmann, Briefe an Haupt, p. Vahlen. — Fischer (E.), Die bild. Kunst im Gymnasium.

Theologische Literaturzeitung, n° 25 : Mém. de la mission du Caire. — Harnack, Bruchstüche des Evang. u. der Apokal. des Petrus.— Keilinschriftliche Bibliothek p. Schrader, III. — Klostermann, De Coleleth vers. alex. — Wendland, Philos Schrift über die Vorsehung. — Uhlhorn, Das Leben Jesu in seinen neueren Darstell. — Neudr. deutscher Literaturwerke des XVI u. XVII Jahrh. — Le Roy, Le Gallicanisme au xviiie s. France et Rome, 1700-1715.

Zeitschrift für katholische Theologie, I, 1893 : Stentrup, Der Staat u. der Atheismus. — Müllendorff, Die Verdienstlichkeit u. das übernat. Motiv. — Ernst, Zur Auffass. Cyprians von der Ketzertaufe. — *Recens. :* Raffl, Die Psalmen, III; Stamm, Conrad Martin, Bischof von Paderborn; De La Broise, Bossuet et la Bible; Rébelliau, Bossuet hist. du protest. ; Pastor, Gesch. der Päpste, I, 2; Lechner, M. A. Kirchenfeste u. Kalendarien in Bayern; Holweck, Fasti Mariani; Schwarzlose, Der Bilderstreit; Schenz, Die priest. Thät. des Messias nach Isaias; J. Hoffmann, Gesch. der Laiencommunion; Hughes, Loyola and the educ system of the Jesuits; W. R. Smith, The O. T. in the Jewish church; Mrs Oliphant, Jerusalem, its history and hope; Cheyne, Study of criticism; Olden, The church of Ireland; Bäumer, Joh. Mabillon. — *Anal. :* Ausdehn. des neuen Cölibatdecr. für Amerika; Altkath. Kritik in Sachen Döllingers; Beitr. zur bibl. Kritik u. Exegese; Das objectum formale sub quo u. quod; Glaubensmotiv u. übern. Motio; Der hl. Thomas u. die unbefleckte Empfängniss; Knolls Fundamentaltheologie.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

CATALOGUE

DE LA

PRÉCIEUSE COLLECTION

D'ESTAMPES JAPONAISES

FORMÉE

PAR M. EDMOND TAIGNY

Le Catalogue ne sera distribué que sur demande, vers le 15 janvier

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

ÉTUDES

SUR

L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE BETHLÉEM

PAR LE COMTE RIANT

Membre de l'Institut

Première partie. — Un beau volume in-8.............. 12 fr. »

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

(SECTION DES SCIENCES RELIGIEUSES)

LA SCIENCE DES RELIGIONS

ET

LES RELIGIONS DE L'INDE

PAR SYLVAIN LÉVI

Brochure in-8.................................. 1 fr. »

CURTIUS — DROYSEN — HERTZBERG

HISTOIRE GRECQUE

TRADUITE EN FRANÇAIS SOUS LA DIRECTION DE

M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ

Professeur à la Faculté des lettres de Paris

DOUZE VOLUMES IN-8, DONT UN ATLAS

Les douze volumes pris ensemble...................... 100 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française
et par l'Association pour l'Encouragement des Etudes Grecques

OUVRAGE TERMINÉ

HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française

PAR ERNEST MERCIER

3 volumes in-8, avec cartes........................ 25 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Central Archaeological Library,
NEW DELHI.
Acc. 20476

Call No. 905
R. C.

Author— Chuquet, M. A.

Title— Revue Critique.

Borrower No.	Date of Issue	Date of Return

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.